

COLLECTION

DES

AUTEURS LATINS

AVEC LA TRADUCTION EN FRANÇAIS

PEUÛTE SOUS LA DIRECTION

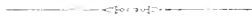
DE M. NISARD

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

INSTITUT GÉNÉRAL DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR

MACROBE, VARRON

ET POMPONIUS MÉLA



ÉTYMOLOGIE DE LA PHRASE DIDOT — MESSIE (FURET).



MACROBE

(ŒUVRES COMPLÈTES)

VARRON

DE LA LANGUE LATINE

POMPONIUS MÉLA

(ŒUVRES COMPLÈTES)

AVEC LA TRADUCTION EN FRANÇAIS

PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION

DE M. NISARD

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
INSPECTEUR GÉNÉRAL DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR



PARIS

CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET C^o, LIBRAIRES

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE

RUE JACOB, 26

M DCCC LXIII



AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS.

Ce volume, presque exclusivement scientifique, réunit deux grammairiens, Varron et Macrobe, et un géographe, Pomponius Méla.

Varron y figure pour le précieux débris de son grand *Traité de la langue latine*, dont il ne nous est resté que cinq livres des trente-cinq qui le composaient (1). Cette perte est d'autant plus regrettable, qu'il ne paraît pas que la portion qui a survécu ait été la plus intéressante de l'ouvrage. Elle suffit toutefois pour en faire apprécier la méthode et le style, et donner une idée de la critique philologique au plus bel âge de la littérature latine.

Les œuvres de Macrobe, qui suivent ce *Traité*, offrent plus d'une sorte d'intérêt. Le philosophe platonicien paraît dans le *Commentaire du songe de Scipion*, curieuse dissertation sur ce magnifique fragment de la *République* de Cicéron, si heureusement conservé par Macrobe. Le grammairien, le critique, l'antiquaire étale un savoir très-varié et souvent ingénieux dans les sept livres des *Saturnales*. Le *Traité des différences et des associations des mots grecs et latins* contient d'utiles notions pour apprécier le génie des deux langues.

Des trois ouvrages qui nous sont restés de Macrobe, le plus précieux est sans contredit les *Saturnales*. Nous en devons la traduction à M. Mahul, lequel n'a pas peu ajouté au prix de son travail en l'accompagnant de notes très-complètes, ainsi que d'une savante dissertation sur la vie et les ouvrages de Macrobe.

Un mérite du même genre recommande la traduction de Pomponius Méla, par M. Huot, le savant éditeur et continuateur de Malte-Brun. Les notes qu'il a placées au bas des pages, en manière de commentaire perpétuel, et celles qu'il a renvoyées, sous le titre de notes supplémentaires, à la fin de l'ouvrage, forment un traité complet de géographie comparée. Ce travail peut tenir lieu d'un index géographique pour tous les volumes de la collection.

1) Le traité de Varron *de Re rustica* fait partie du recueil des Agronomes latins récemment publié.

Grâce aux éclaircissements de M. Huot, on peut lire impunément les erreurs géographiques de Pomponius Mela, et ces fables si intéressantes qu'il rattache à la description de certains lieux, et qu'il raconte quelquefois dans un style expressif et éclatant.

Le texte adopté pour Macrobe est celui de l'édition des Deux-Ponts. D'excellents travaux, d'une date plus récente, nous ont fourni le texte du Traité de Varron, et celui de Pomponius Mela.

TABLE DES MATIÈRES DU VOLUME.

Avertissement.	I	DE LA LANGUE LATINE.	470
MACROBE.		Livre 5.	471
Notice sur Macrobe.	1	Livre 6.	508
COMMENTAIRE DU SONGE DE SCIPION.	9	Livre 7.	541
Livre 1.	<i>id</i>	Livre 8.	510
Livre 2.	79	Livre 9.	550
Traité sur les différences, le concordance des verbes grecs et latins.	117	Livre 10.	572
LES SATURNALS.	146	TABLE alphabétique des mots dont Varro donne l'etymologie.	585
Livre 1.	<i>id</i>	FRAGMENTS du Traité de la langue latine de Varro.	592
Livre 2.	221	Notes sur le Traité de la langue latine.	595
Livre 3.	251	POMPONIUS MÉLA.	
Livre 4.	271		507
Livre 5.	283	Notice sur Pomponius Mela.	599
Livre 6.	311	DESCRIPTION de la terre.	601
Livre 7.	371	Livre 1.	<i>id</i>
Notes sur Macrobe.	418	Livre 2.	626
VARRON.		Livre 2.	643
	473	Notes supplémentaires.	743
Notice sur le Traité de la langue latine.	475	Index.	763

NOTICE SUR MACROBE.

Macrobe est un des écrivains latins sur lesquels l'antiquité nous a laissé le moins de documents. Les savants du moyen âge, dont un grand nombre a su bien apprécier les trésors d'érudition que ses ouvrages renferment, n'ont point fait de l'histoire de sa vie ni de celle de ses écrits l'objet d'un travail spécial. Je vais tâcher de suppléer à cette omission, en recueillant les renseignements épars soit dans leurs divers ouvrages, soit dans les écrits plus récents.

I. **MACROBIUS**, *Ambrosius, Jurcius, Theodosius* : tels sont les noms que porta notre auteur, et qu'on lui donne en tête de ses œuvres. De ce que, dans l'énonciation de ces noms, celui de Theodose est quelquefois placé le dernier, P. Colomies conclut¹ que ce fut celui sous lequel il était connu et distingué de son vivant; et que le nom de Macrobe ne doit être regardé que comme un surnom. Voici comment Colomies établit et développe cette opinion : « Quel est, dit-il, ce Theodose auquel Avienus dedie ses fables? Si nous en croyons Géraldi, c'est l'empereur de ce nom; mais cet écrivain se trompe certainement, et ce Theodose n'est autre que celui que nous appelons ordinairement Macrobe, mais qu'évidemment les anciens appelaient Theodose. On en trouve la preuve dans l'appendice « ajouté par Jean, ou par Érigène, ou quelque autre, « au traité *De differentiis et societatibus græci latinique verbi*². A l'appui de notre opinion, « nous citerons un passage d'un ancien interprète de « l'*Ibis* d'Ovide, qui s'exprime en ces termes : *Tyrannus* est des deux genres, selon la règle posée par « le grammairien Theodose. » La même opinion a été émise, accompagnée de quelque doute, par le savant P. Bithon; mais le P. Sirmon, avec non moins d'assurance que Colomies, affirme que Theodose, auquel Avienus dedie ses fables, et dont parle Boèce, n'est autre que Macrobe. Dans le catalogue des manuscrits d'Isaac Vossius, rédigé par Colomies, et sous le n° 294, on trouve l'indication suivante : *Theodosii (non Avienii) vel Macrochii Theodosiani fabule*. Saxius³ et Henri Canzietico⁴ sont tacite-

ment contraires à cette opinion, puisqu'ils veulent qu'Avienus, le fabuliste, ait été contemporain d'Antonin le Pieux.

Osarth⁵ dit avoir vu un manuscrit qui portait le titre suivant : *Macrochii, Ambrosii, Oriniocensis in somnium Scipionis commentarium incipit*; et il pense que ce nouveau nom (*Oriniocensis*) aura été donné à Macrobe, ou du lieu qui l'a vu naître, ou par allusion à son commentaire sur le songe de Scipion, comme qui dirait *Orinacritique*; mot qui serait formé de *Orinac* sonne, et de *critique* juger. C'est aussi l'explication qu'en donne le Scolaste d'un manuscrit qui fut possédé par Pontanus, l'un des commentateurs qui ont travaillé sur Macrobe. Seulement il y est appelé, tantôt *Oriniocensis*, et tantôt *Orinensis*.

Le jésuite Alex. Wilthen rapporte⁶ qu'un manuscrit du monastère de Saint-Maximin portait le titre suivant : *AVR. MEMB. SAMRACH. VS. V. G. EMBENDAPAM. VLL. DIV. MELAM. RAVENNE. CUM. MACROBIO. PLOTINO. EUDONIO*. Le manuscrit de Saint-Maximin portait encore un autre titre, transcrit par Wilthen de la manière suivante : *MACROBII AMBROSII SICITINI DE SOMNIO*, etc. Avant de terminer ce qui concerne le nom de Macrobe, je crois pouvoir rapporter l'anecdote suivante, conservée par Jurius : « Un ecclésiastique, dit-il, fut saisi par un inquisiteur, parce que, dans sa bibliothèque, on trouva un *Macrobius*. L'inquisiteur jugea que cet effroyable nom, *Macrochii Saturnalia*, ne pouvait être que celui de quelque Allemand brevette⁷. »

II. Le troisième mot de ce titre, *SICITINI*, est évidemment le nom de la patrie de l'auteur. Serait-ce *Sicra*, ville de Numidie, dont Salluste⁸ appelle les habitants *Sicrenses*? Ptolémée et Procope appellent cette ville *Sicca Terneria*, et Solin, simplement *Terneria*. Elle était située à l'est de Girta, sur la côte de l'Afrique, que baigne la mer Méditerranée. Elle s'est aussi nommée *Oënos*, et les mythographes racontent que Thoas, roi de Lemnos, ayant été jeté dans cette île par une tempête, il y eut de la nymphe Oënos un fils qui fut nommé Sicrinus. Ou bien faudrait-il entendre, par *Sicitini*, que Macrobe serait natif de cette île de la mer Égée, l'une des Sporades, que Strabon appelle *Sicenus*. Ptolémée, *Sicinus*, Pomponius Mela, *Stegnus*, et Pline, *Sycinai*? C'est là une question qu'aucun indice n'a-

¹ Cette notice a été publiée, pour la première fois, sous le titre de *Dissertation*, dans les *Annales Encyclopédiques* de feu M. Millin (1817, t. v, p. 24-70). Elle a été reproduite, avec des additions et des corrections, dans le *Classical Journal* (années 1819 et 1820) publié à Londres par M. Valpy. Je la reproduis ici pour la troisième fois, avec des additions et des corrections nouvelles.

² P. *Colomesii opera*, edito a J. Alb. Fabricio, Hamburg., 1709; in-4°. K222712. *Utrera* (c. 38, p. 312).

³ Dans ce traité, outre que le nom de Theodose se trouve placé le dernier, après les autres noms de l'auteur des *Saturnales*, il y est de plus appelé, tantôt *Macrobe*, tantôt simplement *Theodose*.

⁴ *Onomasticon litterarium Christophori Saxii; Traject. ad Rhenum, 1777-1803, 7 vol. in-8°, t. 1, p. 478.*

⁵ *Dissertatio de etate et stylo Arieni.*

⁶ *Gasp. Barthii, ubersatio et commentaria; Francofurt., 1648, in-fol., l. XXXI, c. 12.*

⁷ *Diptychon Leontense, et in illud commentarium a Rev. P. Wilthenno, Soc. Jrs., Leodi, 1656; in-fol. Appendix, p. 4.*

⁸ *Histoire du Calésinaie et celle du Papius mis en parallèle; Rotterdam, 1633, in-4°, t. 1, p. 67.*

⁹ *De bello Jugurthino.*

même à résoudre. Quoi qu'il en soit, je pense qu'il y aurait de la témérité à vouloir, sur la foi d'un seul manuscrit, assigner une patrie à Macrobe. L'assertion, toutefois, serait moins gratuite que celle qui lui donne la ville de Parme pour patrie; assertion reproduite dans la plupart des dictionnaires, et qui vraisemblablement n'a d'autre fondement qu'une tradition vague : car, malgré tous les efforts que j'ai faits pour en découvrir la source, le plus ancien auteur où je l'ai trouvée énoncée est Gaudenzio Merula¹, qui vivait dans le seizième siècle; encore n'en fait-il mention que pour la signaler comme une erreur. Mais ce qui contredit décisivement cette opinion, outre le sentiment des savants les plus distingués, c'est le témoignage positif de Macrobe lui-même : « *Nos sub alio ortos celo, latine lingue « vena non adjurat... petitum, impetratumque « volumus, æqui bonique consulant, si in nostro « sermone nativa romani oris elegantia desideretur* (*Saturnal.*) l. I, c. 2). D'après ce passage, on a dû supposer que Macrobe était Grec (la physionomie de son nom ne permet guère d'ailleurs d'en douter), puisqu'à l'époque où il écrivait, le monde civilisé ne parlait que deux langues, le latin et le grec, et que d'ailleurs son style est quelquefois bigarre d'hellénismes, et ses ouvrages remplis de citations grecques. Cœlius Rhodiginus² prétend que de son temps les habitants de Vérone le comptaient au nombre des écrivains auxquels leur ville avait donné le jour. Cette opinion n'a point trouvé de partisans.

III. Nous ignorons la date précise de la naissance de Macrobe; mais nous savons positivement, d'après les lois du code Théodosien qui lui sont adressées, ou dans lesquelles il est question de lui, aussi bien que par les personnages qu'il a introduits dans ses *Saturnales*, comme étant ses contemporains, tels que Symmaque et Prætextatus, qu'il a vécu sous les règnes d'Honorius et de Théodose, c'est-à-dire entre l'an 395, époque de l'avènement d'Honorius au trône, et l'an 435, époque de la publication du code Théodosien. Aussi ceux qui ont classé les écrivains latins par ordre chronologique ne se sont point écartés de cet intervalle. Riccioh, dans la Chronique qu'il a mise en tête de son *Annuaire*³, place Macrobe entre les années 395 et 400; et il relève Genèbrard, Sansovino et Thivet, qui l'avaient placé au deuxième siècle de l'ère chrétienne, ainsi que les rédacteurs du catalogue de la bibliothèque du Vatican, qui l'ont placé au dixième. Saxius (*loc. cit.*) place Macrobe vers l'an 410. M. Schœll, dans la *Table synoptique des écrivains romains*, en tête de son *Histoire de la littérature latine*, le place sous l'année 409⁴.

IV. Tout ce que nous savons sur les dignités dont Macrobe fut revêtu, et sur les fonctions qu'il a rem-

plies, est consigné dans le code Théodosien. On y trouve d'abord une loi de Constantin¹, datée du Sirmium, le 12 des calendes de mars de l'an 326, adressée à un *Marinianus Macrobius*, sans qualification, que la différence du prénom, jointe à l'époque où il a vécu, permettrait de regarder comme étant le père ou l'aïeul de l'auteur des *Saturnales*.

La loi 13, liv. xvi, tit. 10, de *paganis (cod. Justinian.)*, est adressée par Honorius à Macrobe, vice-préfet (*pro-præfecto*) des Espagnes.

Une loi datée de Milan, l'an 400, le blâme d'un empiètement de pouvoir, et le qualifie *ricarius*.

La loi 11, liv. vi, tit. 28, de *indulgentiis debitorum*, sous la date de l'année 410, est adressée à Macrobe, proconsul d'Afrique.

Enfin il existe un rescrit de Théodose le Jeune et d'Honorius, daté de l'an 482², et adressé à Florent. Dans ce rescrit, les empereurs déclarent qu'ils élèvent la dignité de *præfectus sacri cubiculi* à l'égal de celle de préfet du prétoire, de préfet urbain ou de préteur militaire; en telle sorte que ceux qui en seront revêtus jouiront des mêmes honneurs et prérogatives que ces magistrats. Les empereurs ajoutent qu'ils portent cette loi en considération des mérites de Macrobe, qu'ils qualifient de *vir illustris*; en raison de quoi ils entendent qu'il soit le premier à profiter du bénéfice de la loi, sans que ses prédécesseurs qui sont sortis de charge puissent y prétendre.

On a traduit le titre de *præpositus sacri cubiculi*, par celui de *grand-maitre de la garde-robe*, et l'on a comparé cette charge à celle que remplit le grand chambellan dans les cours de l'Europe moderne. Elle existait également dans l'empire d'Orient et dans celui d'Occident. Celui qui en était revêtu était de la troisième classe des *illustres*, dans laquelle il occupait le premier rang. Il avait au-dessous de lui plusieurs dignitaires, entre autres le *primicerius sacri cubiculi*, qui avait le titre de *spectabilis*, et les *chartularii sacri cubiculi*, au nombre de trente³. Les manuscrits donnent aussi à Macrobe le titre de *vir consularis et illustris*. Gronovius démontre qu'à cette époque on donnait cette qualification aux gouverneurs des provinces⁴; et Ernesti, dans l'*Index dignitatum* de son édition d'Ammien-Marcellin⁵, fait voir qu'elle fut donnée au gouverneur de la Cœlé-Syrie. Quant à la qualification d'*illustris*, plusieurs auteurs cités par Gessner⁶ prouvent qu'on la donnait, à cette époque, aux sénateurs de la première classe. Je ne dois pas laisser ignorer que quelques savants ont révoqué en doute que le Macrobe dont il est question dans le rescrit à Florent fut le même

¹ Leg. 2, lib. IV, tit. 10, *De emendatione servorum.*

² Liv. VI, tit. 8, de *Præpositis sacri cubiculi.*

³ Grot. PASCIBOLLUS, *Notitie dignitatum utriusque imperii; Genève*, 1623, in-fol. (*Paris secunda*, p. 57.)

⁴ *Observat. Eccles.*, c. 21.

⁵ *Lipsie*, 1773, in-8°.

⁶ *Novus lingua et eruditionis romanæ Thesaurus, Incupletatus et emendatus a Jo. Matth. Gessnero; Lipsie*, 1719, 3 vol. in-fol.

¹ *De Gallorum cisalpinorum Antiquitate et Disciplina, a Gaudenzio MERULA; Lugd. Seb. Graphis*, 1538, in-8° (l. II, c. 21).

² *Œconomique antique* (l. IV, c. 5).

³ Riccioh *Managemen novum*; Pisonnie, 1651, in-fol., 2 vol.

⁴ *Histoire de la littérature latine*, par M. F. SCHÖLL; Paris, 1814, 3 vol. in-8° (t. IV, p. 290.)

que l'auteur des Saturnales; et leur doute est fondé sur ce que la fonction de *præpositus sacri cubiculi* fut l'apanage ordinaire des eunuques, tandis que Macrobe eut un fils nommé Eusthate, auquel il adressa ses principaux ouvrages, en lui prodiguant les expressions de la plus vive tendresse : « *Eusthathi fili, luce mihi dilector.... Uti mihi pariter dulcedo et gloria.* »

V. Quelle fut la religion de Macrobe? Cette question a excité une vive controverse parmi les érudits, parce qu'elle touchait de près à de grands intérêts religieux. Le déiste anglais Collins, entre autres objections contre l'Évangile, avait soutenu qu'il n'était pas vraisemblable qu'un événement aussi marquant que le massacre des enfants de Bethléem et des environs, depuis l'âge de deux ans et au-dessous, rapporté par saint Matthieu¹, eût été passé sous silence par tous les écrivains païens, au nombre desquels il ne veut pas compter Macrobe, qui en a parlé², et qu'il considère comme chrétien. Collins avait en sa faveur l'opinion de Grotius³ et celle de Barth⁴. Ce dernier, tout en disant qu'on trouve dans les écrits de Macrobe quelques légers indices qu'il professait la religion des chrétiens⁵, le place néanmoins au nombre des écrivains païens. Jean Masson se chargea de répondre à Collins, et le fit dans une lettre écrite en anglais, adressée à Chandler, évêque de Coventry, et imprimée à la suite d'un ouvrage de ce dernier en faveur de la religion chrétienne⁶. Masson y établit le paganisme de Macrobe, en faisant voir qu'à l'imitation de Celse, de Porphyre, de Julien, il s'efforce de laver le polythéisme du reproche d'absurdité qu'on lui adressait avec tant de justice, et que c'est dans ce dessein qu'il réduit ses nombreuses divinités à n'être plus que des emblèmes, des attributs divers du soleil. Au reste, continue Masson, dont j'analyse les raisonnements, il ne parle jamais de ces dieux que le vulgaire adorait, sans marquer qu'il leur rendait aussi les mêmes honneurs. « Dans nos saintes cérémonies, dit-il, nous prions Jésus 7.... nous adorons Apollon, etc. » Ces expressions, et plusieurs autres semblables, se rencontrent fréquemment dans les Saturnales; et certainement, s'il eût été chrétien, Macrobe se serait abstenu de les employer à une époque où la lutte entre les deux principales religions qui se partageaient la croyance du monde existait encore dans

toute sa vigueur, et même était la pensée dominante qui occupait alors les esprits. On sait d'ailleurs que les premiers chrétiens poussaient si loin le scrupule en cette matière, qu'ils s'abstenaient de manger des viandes qui avaient été offertes aux idoles, et que plusieurs d'entre eux furent mis à mort pour avoir refusé de participer, sous les empereurs païens, au service militaire, qui les eût contraints de rendre aux fausses divinités des honneurs qu'ils regardaient comme coupables. — Tous les interlocuteurs que Macrobe introduit dans les Saturnales, et qu'il donne pour ses amis et ses plus intimes confidants, manifestent le plus parfait assentiment et la plus sincère admiration pour le système religieux de Prætextatus : « Quand il eut cessé de parler, tous les assistants, les yeux fixés sur lui, témoignaient leur admiration par leur silence. Ensuite on commença à louer, l'un sa mémoire, l'autre sa doctrine, *tous sa religion*, assurant qu'il était le seul qui connaît bien le secret de la nature des dieux; que lui seul avait l'intelligence pour comprendre les choses divines et le génie pour en parler. » L'on sait d'ailleurs que Prætextatus était prêtre des idoles, comme on le verra plus bas. Quant à Symmaque (qui est aussi un des principaux interlocuteurs des Saturnales), outre qu'il fut grand pontife, ses écrits contre le christianisme, qui sont parvenus jusqu'à nous, ne laissent aucun doute sur ses opinions. Une présomption nouvelle en faveur du paganisme de Macrobe, c'est le silence absolu qu'il garde sur la religion chrétienne, dont le sujet de ses ouvrages appelait si naturellement la discussion. S'il ne l'a point abordée, c'est, je pense, par égard pour les sentiments du souverain à la personne duquel il se trouvait attaché par un emploi important, et qu'il aura craint, sans doute, de choquer.

VI. Maintenant que tous les documents sur la personne de Macrobe sont épuisés, je passe à ses ouvrages. Il nous en est parvenu trois : 1° le *Commentaire sur le Songe de Scipion*; 2° les *Saturnales*; 3° le traité des *différences et des associations des mots grecs et latins*.

COMMENTAIRE SUR LE SONGE DE SCIPION.

Dans le sixième livre de la *République* de Cicéron, Scipion Émilien voit en songe son aïeul l'Africain, qui lui décrit les récompenses qui attendent, dans une autre vie, ceux qui ont bien servi leur patrie dans celle-ci : c'est le texte choisi par Macrobe pour exposer, dans un commentaire divisé en deux livres, les sentiments des anciens concernant le système du monde. Astronomie, astrologie, physique céleste, cosmologie, métaphysique, telles sont les sections des connaissances humaines sur lesquelles roulent ses dissertations; ouvrage d'autant plus précieux, qu'il est permis de le considérer comme l'expression fidèle des opinions des savants de son temps sur ces diverses matières. Brucker reconnaît dans les idées de notre

¹ C. 2, v. 16.

² *Saturnal.*, l. II, c. 4.

³ *Opera Theologica* H. GROTH; London, 1679, 4 vol. in-fol. (Commentaire sur les Évangiles, l. II, vol. 9, p. 19.)

⁴ *Advers. et comment.*, J. ALAMI, c. 8, column 2258.

⁵ Deux expressions de Macrobe semblent deceler le chrétien : *Deus uniuersum fabricator* (*Saturnal.*, l. VII, c. 3). *Deus opifex omnes sensus in capite locavit.* (*Ibid.*, l. id., c. 3). Néanmoins ces expressions seraient encore naturelles sous la plume d'un néoplatonicien de la fin du 4^e siècle.

⁶ *A vindication of the defense of christianity, from the prophesies of the old Testament*; London, 1728, in-8°. On trouve aussi une analyse assez étendue de cette lettre dans le t. III, p. 431, de la *Bibliothèque raisonnée des ouvrages des savants de l'Europe*; Amsterdam, 1734, in-12.

⁷ *Saturnal.* (l. I, c. 9).

¹ *Saturnal.*, l. I, c. 17.

auteur un adepte de la secte platonicienne régénérée, soit lorsqu'il reproduit la célèbre trinité de Platon¹, soit lorsqu'il professe la doctrine de l'indivisibilité de la matière, et soutient qu'elle ne fait réellement que changer de formes, alors qu'elle paraît à nos yeux s'amoindrir², soit enfin lorsque Macrobe ne veut voir dans les divinités du paganisme que des allégories des phénomènes physiques³. Les connaissances astronomiques que Macrobe développe dans son Commentaire ont déterminé Riccioli à le compter au nombre des astronomes, et même à consacrer un chapitre de l'Almageste à son système astronomique⁴.

Barth pense⁵ que le *Commentaire sur le Songe de Scipion* faisait partie des Saturnales, et il se fonde sur ce qu'il a vu un manuscrit de cet ouvrage qui avait pour titre : *Macrobii Th. F. C. Dial. Commentariorum tertii diei Saturnaliorum, liber primus incipit*. « En sorte que d'après cela, dit-il, il paraîtrait que la principale division de l'ouvrage de Macrobe était celle par *journees*, dont la troisième aurait été remplie par le *Commentaire*, dans lequel, en effet, il explique le sens caché de Cicéron; de même que, dans les *Saturnales*, il explique le sens caché de Virgile. Il ne serait pas impossible que quelques paroles qui auraient été liées ces deux ouvrages ensemble se fussent perdues; ce qu'on sera plus disposé à croire alors qu'on saura que, tandis qu'il est annoncé à la fin du deuxième livre des Saturnales que le lendemain la réunion doit avoir lieu chez Symmaque, néanmoins la discussion qui commence immédiatement le troisième livre a lieu chez Prætextatus. Remarquez d'ailleurs que, dans la division actuelle des livres, le troisième et le quatrième en formeraient à peine un, comparés à l'étendue de ceux qui les précèdent et de ceux qui les suivent. » Je ferai observer encore, à l'appui de l'opinion de Barth, qu'en tête des deux ouvrages Macrobe adresse également la parole à son fils Eustathe; mais il faut remarquer aussi, contre cette même opinion, que tandis que, dans les *Saturnales*, il est fait mention fréquemment des interlocuteurs, il n'est jamais question d'eux dans les deux livres fort étendus qui composent le *Commentaire sur le Songe de Scipion*.

Le grammairien Théodore Gaza a traduit en grec, comme on le croit communément, le *Songe de Scipion* de Cicéron, ce qui a fait penser faussement à plusieurs savants qu'il avait traduit aussi le *Commentaire* de Macrobe. La seule traduction grecque de cet ouvrage est celle de Maxime Planude, moine de Constantinople, qui vivait vers l'an 1327, et a qui l'on attribue plusieurs autres ouvrages, entre autres

les fables connues sous le nom d'Ésope. D'après le témoignage de Montfaucon⁶, il a existé un manuscrit de la traduction du *Commentaire* par Planude (laquelle, au reste, n'a jamais été publiée) dans la bibliothèque de Coislin, n° 35 (olim 504), et il en existe sept dans la bibliothèque du Roi, d'après le témoignage du Catalogue des manuscrits⁷.

C'est ici le plus important et le plus cité des ouvrages de Macrobe. Il n'est pas nécessaire de décrire ici les fêtes dont le nom est le titre de l'ouvrage; il suffit de renvoyer aux 7^e et 10^e chapitres du liv. I des Saturnales. J'ajouterai seulement que Macrobe a divisé son ouvrage en sept livres, dans lesquels il raconte à son fils des conversations qu'il suppose tenues dans des réunions et dans des festins qui auraient eu lieu pendant les Saturnales chez Prætextatus. Disons d'abord quelque chose des personnages que Macrobe y fait parler.

C'est un jurisconsulte nommé *Postumius*, qui raconte à son ami *Decius*⁸ les discussions qui ont eu lieu chez *Prætextatus* pendant les saturnales, telles que les lui a racontés *Eusebe*, l'un des interlocuteurs, lequel avait eu soin, au sortir de ces réunions, de mettre par écrit ce qu'il venait d'y entendre. *Postumius* y avait assisté le premier jour; mais ensuite, il s'était fait remplacer par *Eusebe*; en sorte que les véritables interlocuteurs des *Saturnales* ne sont qu'un nombre de douze, savoir, outre *Eusebe*, *Prætextatus*, *Flavien*, *Symmaque*, *Cæcina*, *Decius Albinus*, *Varus Albinus*, *Eustache*, *Nicomarque*, *Leienus*, *Eraugelus*, *Disaire*, *Horus*, et *Severus*. Il est à remarquer que Macrobe ne parle jamais de lui-même à l'occasion de ces réunions, et ne dit nulle part qu'il y ait assisté; c'est qu'en effet, d'après les expressions de son prologue, ces réunions, sans être de pures fictions, ont servi de cadre à l'auteur, qui a beaucoup ajouté à la réalité. « Je vais exposer, dit-il, le plan que j'ai donné à cet ouvrage. Pendant les saturnales, les plus distingués d'entre les nobles de Rome se réunissaient chez *Prætextatus*, etc. » Après avoir comparé ses banquets à ceux de Platon, et le langage de ses interlocuteurs à celui que le philosophe grec prête à Socrate, Macrobe continue ainsi : « Or, si les Cotta, les Lælius, les Scipion, ont pu disserter, dans les ouvrages des anciens, sur les sujets les plus importants de la littérature romaine, ne serait-il pas permis aux Flavien, aux Albinus, aux Symmaque, qui leur sont égaux en gloire et ne leur sont pas inférieurs en vertu, de disserter sur quelque sujet du même genre? Et qu'on ne me

¹ *Bibliotheca Coisliniana*, in-fol., p. 520.

² Dans le tome contenant les manuscrits grecs, les n° 967, 1009, 1003, 1772, 1808 (ce n° renferme deux manuscrits de la traduction de Planude), 2070. Ces manuscrits sont des 14^e, 15^e et 16^e siècles; le n° 1000 provient de la bibliothèque de Colbert.

³ D'après un passage du 2^e chapitre du 6^e livre, il paraîtrait que ce *Decius* est le fils d'Albinus Cæcina, l'un des interlocuteurs des Saturnales. Pontanus en fait la remarque.

¹ *Saturnal.*, l. 1, c. 17.

² *Ibid.*, l. II, c. 12.

³ *Ibid.*, l. II, c. 1, *A. Historia critica philosophia a Jav. Bracciano; Lysis*, 1766-7, 6 vol. in-8, l. II, p. 350.

⁴ C'est le 4^e chap. de la 3^e section du liv. IX^e (l. II, p. 282 et suiv.)

⁵ *Claudianæ operi, ex editione et cum commentario Gasp. BARTHII, Francofurt.*, 1659, in-4^o (p. 791).

« reproche point que la vieillesse de quelques-uns
« de mes personnages est postérieure au siècle de
« Prætextatus, car les Dialogues de Platon sont une
« autorité en faveur de cette licence. . . . C'est pour-
« quoi, à son exemple, l'âge des personnes qu'on
« a réunies n'a été compté pour rien, etc. » Il est
évident que, si des réunions et des discussions phi-
losophiques et littéraires ont eu lieu réellement chez
Prætextatus, Macrobe ne nous en a transmis qu'un
résultat arrangé à sa manière. Quoi qu'il en soit,
comme les personnages qu'il met en scène ont ef-
fectivement existé et à peu près vers la même épo-
que, je vais successivement dire un mot sur chacun
d'eux.

Prætextatus doit occuper le premier rang, car
c'était lui qui présidait la réunion en qualité de *rex
mensæ*, outre que les séances se tenaient dans sa
bibliothèque. Il paraît que c'était un homme
profondément versé dans les rites sacrés et les mys-
teres du polythéisme. Néanmoins, et malgré l'atta-
chement qu'il professait pour le paganisme, il di-
sait, s'il faut en croire saint Jérôme : « Qu'on
« me fasse évêque de Rome, et sur-le-champ je
« me fais chrétien. » C'est lui qui, dans l'ouvrage
de Macrobe, porte la parole le plus souvent et le
plus longuement. S'il fut un des hommes les plus
distingués de son temps par ses connaissances, il
ne le fut pas moins par les emplois importants qu'il
remplit. En effet, on le trouve désigné comme pré-
fet de Rome en l'an 384, sous Valentinien et
Valens¹. Godefroid rapporte², et³ sur la foi
d'un manuscrit, qu'il fut préfet du pretoire en
384. Ammien Marcellin⁴ lui prodigue les plus
grands éloges, en énumérant tout ce qu'il fit à
Rome pendant sa préfecture. Le même auteur
nous apprend aussi⁵ que Prætextatus fut précon-
sul d'Achaïe sous Julien; et il occupait encore
cette place pendant les premières années de Valen-
tinien, comme on peut le voir dans Zosime⁶, qui,
au reste, ne lui prodigue pas moins d'éloges qu'A-
mmien-Marcellin. Symmaque lui a adressé plusieurs
de ses lettres⁷. Dans d'autres, Symmaque eut à
déplorer la mort de Prætextatus, et dans la 25^e let-
tre du x^e livre il nous apprend que, lorsque la mort
surprit ce personnage, il était désigné consul pour
l'année suivante. C'est ce que confirme aussi une
inscription rapportée par Gruter, et que je vais trans-
crire. Elle provient d'une table de marbre trouvée à
Rome, dans les jardins de la villa Mattei⁸. Cette

inscription était placée au-dessous d'une statue éle-
vée en l'honneur de Prætextatus. Sa famille, l'une des
plus distinguées de Rome, a donné à cette ville plu-
sieurs personnages illustres, dont on peut voir la
notice dans la *Roma subterranea* d'Aringhi. On y
verra aussi que cette famille a donné son nom à
l'une des catacombes de cette ville. Aringhi lui consacra
le 16^e chapitre de son III^e livre, sous le titre de
*Cœmeterium Prætextati*⁹.

Symmaque est connu par une collection de let-
tres, divisée en dix livres, qui est parvenue jusqu'à
nous. Il y parle plusieurs fois contre les chrétiens.
Saint Ambroise et Prudence y répondirent. L'heu-
reux et infatigable conservateur de la bibliothèque
Ambrosienne de Milan, M. l'abbé Maïo, a découvert
et publié pour la première fois, des fragments con-
siderables des discours de Symmaque¹⁰. Ce der-
nier avait fait aussi une traduction grecque de la Bi-
ble, dont il ne nous reste plus que quelques lambeaux.
Son pere avait été sénateur sous Valentinien. Lui-
même il remplit, du temps de cet empereur, la
charge de correcteur de la Lucanie et du pays des
Brutiens, en 365 ou 368¹¹, et fut préconsul d'Afri-
que en 370 ou 373¹². C'est lui-même qui nous
l'apprend¹³. Il paraît, d'après plusieurs de ses
lettres, que l'Afrique était sa patrie, et qu'il con-
servait pour elle le plus tendre attachement. Il fut
préfet de Rome sous Valentinien le Jeune, en
384, Richomer et Clearque étant consuls¹⁴.
Enfin, il fut consul avec Tatien en 391¹⁵. Son
fils, qui fut préconsul d'Afrique sous Honorius, lui
consacra une inscription trouvée à Rome sur le
mont Cælius, et publiée pour la première fois par
Pontanus, dans ses notes sur Macrobe¹⁶.

Lusèbe, auteur de cette inscription, est sans doute
le même que nous trouvons au nombre des interlo-
cuteurs des Saturnales. Tout ce que nous savons de
lui se réduit à ce que nous apprend Macrobe : qu'il
était Grec de naissance, et néanmoins aussi versé
dans la littérature latine que dans celle de sa na-
tion. Il exerça avec distinction la profession de rhei-
teur, et son style était abondant et fleuri.

Florien était frère de Symmaque. Gruter rapporte

*bræ. Consulari. Lusitanis. Procons. Achaia. Praefectus.
Urbi. Pref. Praet. n. Italor. Et. Illyrici. Consuli Designato.
Dedecato. Kal. Feb. — Du. Fl. Valentiniano. Aug. III. Et.
Eutropio. Cass. Jan. GRUTERII, inscriptiones antiquæ cura
Joan. Georg. GRÆVI, recensita. Amstelod. 1707, 4 vol. in-
fol., p. 1002, B². — On trouvera encore d'autres inscrip-
tions concernant Prætextatus, dans le même Recueil, p. 209,
n^o 2, 3, 4, p. 310, n^o 1, et p. 186, n^o 3.)
¹¹ *Roma subterranea, Pauli Aringhi; Romæ, 1651, 2
vol. in fol. t. I, p. 476.**

¹² *J. Anr. Squinobachi, ordo Oratorum inclariorum
partes, in eod. collectio de larici et Angelus MAUÏ.*

¹³ *L. I, 25, de Cæsa p. 101.*

¹⁴ *L. 7, 5, de Decurionibus; M. Salsano, 1815, in 8^o.*

¹⁵ *Epist. 16, l. X.*

¹⁶ *L. XIV, de Appellationibus.*

¹⁷ *Epist. I, l. 1; Epist. 62-4, l. II, Epist. 10-15, l. V.*

¹⁸ *Enselor. Q. Anselm. Sponza'sho, V. C. Quæst. Pref. Pontifici. Majori. Correctori. Luciano. Et. Brilliorum. Comiti. Ordinis. Tertii. Praecons. Aringhi. Et. Brilliorum. Ordinariorum. Ordinariorum. Q. Tub. Memm. Sponza'sho. — V. C. Patris. Optimo*

¹ *Saturnal., l. I, c. 1.*

² *Ibid. ibid.*

³ *Epist. ad Pamphilum, 61.*

⁴ *Codex Theodosianus, l. II, ad August. d. ord. Secretariorum.*

⁵ *Codex Theodosianus, cum commentariis perpetuis Jac. Gothofredi, (Ed. J. Bona. Rivinius, Episc. 1736, in 4 vol. in fol. sur la loi 5, de mol. null.)*

⁶ *L. XXVII, anno 368.*

⁷ *L. XVII.*

⁸ *L. IV.*

⁹ *L. I, epist. 31-55, et l. X, epist. 30-32.*

¹⁰ *Fellio. Agorio. Prætextato, v. c. Pontifici. Vestis. Pontificis. Sola. Addecernendo. Augusti. Tunobolatio. Curator. Novorum. Micanotato. Patri. Sacram. Questori. Candidato. Praefecti. Urbano. Correctori. Tuscia. Et. Uni-*

une inscription qui le concerne¹. En voici une autre, trouvée au même temps que celle de Symmaque que j'ai rapportée plus haut². Pontanus demande si ce ne serait pas le même dont a parlé Jean de Sarisbury en ces termes : « C'est ce qu'assure Flavius, dans son ouvrage intitulé de l'*Estimatio Philosophorum* ³. » Et ailleurs : « Cette anecdote (celle de la matrone d'Éphèse) racontée en ces termes par Pétrone, vous l'appellerez comme « il vous plaira, fable ou histoire. Toutefois Flavius atteste que le fait s'est passé ainsi à Éphèse ⁴. » Le P. de Colonia ajoute que c'est ce même Flavius qui, de concert avec Arbogaste, ayant soulevé Rome en faveur d'Eugène, se fit tuer en défendant le passage des Alpes et l'entrée de l'Italie contre l'armée de Théodose le Grand⁵.

Cecina Albinus fut préfet de Rome sous Honorius, en 414⁶. Rutilius Claudius Numatianus fait mention de lui dans son *Itinéraire* ⁷, ainsi qu'Olympiodore, cité dans la *Bibliothèque* de Photius. Gruter rapporte deux inscriptions⁸, qui le concernent⁹.

Nicomachus Arienus était encore très-jeune¹⁰, et se bornait ordinairement à interroger¹¹. Savius pense¹² que cet *Arienus* est *Rufus Scortus Arienus*, non l'auteur des fables, mais celui qui a traduit les *Phénoènes* d'Aratus et Denys Periegetes. Gruter rapporte¹³, d'après Smetius et Boissard, une inscription trouvée à Rome au pied du Capitole, et qui servait de base à une statue élevée à R. AVV. Avianus Symmachus, v. e. le 3 des kalendes de mai, Gratien IV et Merobande consuls.

Les autres interlocuteurs des *Saturnales* sont : *Eustache*, philosophe distingué et ami particulier de Flavius, mais qu'il ne faut pas confondre avec

le savant archevêque de Thessalonique, commentateur d'Homère, puisqu'il n'a vécu que plusieurs siècles après; *Erangelus*, que Macrobe nous peint sous les traits de la rudesse et de l'apreté; *Harus*, Égyptien de naissance¹⁴, comme son nom l'indique, qui, après avoir remporté plusieurs palmes athlétiques, avait fini par embrasser la secte des égyptiques; *Disaire*, Grec de nation, qui fut de son temps le premier médecin de Rome¹⁵, et enfin le grammairien *Servius*, le même dont il nous reste un commentaire sur Virgile. Peut-être Servius conçut-il l'idée de cet ouvrage au sein des discussions approfondies sur le poète latin, qui eurent lieu chez Praxetatus; du moins les paroles que Macrobe place dans sa bouche, à la fin du troisième livre, se retrouvent à peu près textuellement dans le commentaire du grammairien, ainsi que plusieurs de ses observations. À l'époque de nos *Saturnales*, il venait d'être reçu tout récemment professeur de grammaire; et Macrobe loue également ses connaissances et sa modestie, laquelle se manifestait chez lui jusque dans son extérieur¹⁶.

Maintenant que l'on connaît les personnes que Macrobe fait asseoir à son banquet, je vais tracer une analyse rapide de l'ouvrage lui-même.

Il est divisé en sept livres. Un passage de la fin du sixième, où il est annoncé que Flavius doit discuter le lendemain sur les profondes connaissances de Virgile dans l'art des augures, annonce qui ne se réalise point, a donné lieu à Pontanus de soupçonner qu'il devait exister un huitième livre; ce qui eût formé un nombre égal au nombre de jours que remplissaient en dernier lieu les fêtes des Saturnales. J'ai déjà dit que Barth a pensé que le *Commentaire sur le Sang de Scipion* formait ce huitième livre. Quoiqu'il en soit, M. Étienne a divisé les sept livres qui nous restent en trois *Journées*, nombre primitif de la durée des Saturnales. La première renferme le premier livre; la deuxième renferme les deuxième, troisième, quatrième, cinquième et sixième livres; et la troisième renferme le septième et dernier. Cette division, quoique purement arbitraire, et même en opposition avec le texte précis de l'ouvrage, où il n'est fait mention que de deux journées, a toujours été indiquée depuis dans les éditions postérieures. Voici à peu près les matières qui sont renfermées dans les sept livres, et l'ordre dans lequel elles sont disposées.

Le premier livre traite des Saturnales, et de plusieurs autres fêtes des Romains, de Saturne lui-même, de Janus, de la division de l'année chez les Romains, et de son organisation successive par Romulus, Numa et Jules-César; de la division du jour civil, et de ses diversités; des kalendes, des ides, des nones, et généralement de tout ce qui concerne le calendrier romain; il se termine enfin par plusieurs chapitres très-importants, dans lesquels Macrobe déploie une vaste érudition, à l'appui du système qui fait rapporter tous

¹ P. 170, n° 5.

² *Vico, Nicomacho, Flaviano, V. C. Arant, Praet. Pontifice, Maiori, Consulari, Sicilior, Vicarior, Africæ, Questorii, Ultra, Palatum, Praef. Praet. Uerum, Cos. Ord. Historico, Discrissimo, Q. Fabius, Memnius, Symmachus, V. C. pro-severo, Optimo.*

³ *Polygraphicæ, sive de unigis Curialium et vestigiis philosophorum, lib. VII, a Joanne SABESIBIENSI; Lugd. Batav., 1639, in 8° (I. H., c. 26).*

⁴ *Ibid.*, I. VIII, c. 2.

⁵ *La Religion chrétienne autorisée par le témoignage des anciens auteurs païens, Lyon; 1718, 2 vol. in-12 (I. I., p. 298 et suivantes).*

⁶ *Leg. un. de Nativitatibus.*

⁷ *L. I, v. 466.*

⁸ *P. 286, n° 7.*

⁹ La première, d'après Gattenstein, qui l'avait copiée à Rome sur un marbre; la voici : *Saltus. D. D. Monito. Et. Theodosio. P. P. F. F. scaper. Augg. Cecina. Decius. Arinianus. Albinus. V. C. Praef. Urbis. Facla. A. Se. Adject. Ornavit. Dedicatio. Prætor. Nonus. Novebris. Rost. I. Lino. Cos. Voici maintenant la seconde, recueillie sur le même marbre par Smetius et par Boissard : — D. G. D. G. Fl. Aradino. Pao. Ae. Triuna. FA TRO. Scemper. Augusto. Cecina. Decius. Albinus. V. C. Praefectus. Urbis. Fice. Sacra. indicant. devotus. unum. miles. Talpine. eius. Gruter, p. 287, n° 2.) On trouve encore, parmi les interlocuteurs des Saturnales, un autre *Albinus* (*Farius*), sur lequel je n'ai pu obtenir aucun renseignement.*

¹⁰ *Sat.*, I. VI, c. 7.

¹¹ *Ibid.*, I. I, c. 7.

¹² *Omnasticon Litterarum*, I. I, p. 178.

¹³ *Ibid.*, n° 3.

¹⁴ *Sat.*, I. I, c. 15 et 16.

¹⁵ *L. I, c. 7; et I. VII, c. 5.*

¹⁶ *L. I, c. 2.*

les dieux au soleil. Cette partie est originale, autant que les travaux d'érudition le peuvent être. Dans le reste du livre, il a beaucoup pris à Aulu-Gelle et à Sénèque le moraliste.

Le deuxième livre est le plus original et le plus vulgairement connu de l'ouvrage de Macrobe. C'est un recueil d'anecdotes, de plaisanteries, de bons mots, même de calembours, en un mot un véritable *ana*. La plupart des choses qu'il renferme ne se trouvent que là; et nous les ignorerions entièrement, si Macrobe avait négligé de nous les transmettre. La seconde partie du deuxième livre est remplie par des détails très-curieux sur les mœurs domestiques des Romains, leur cuisine, leurs mets, les fruits qu'ils consommèrent, et diverses particularités de ce genre.

Depuis le troisième livre jusqu'au sixième inclusivement, les *Saturnales* deviennent un commentaire approfondi de Virgile, considère sous divers rapports. Dans le troisième livre, on développe les connaissances du poète latin, concernant les rites et les croyances de la religion. Dans le quatrième, on fait voir combien toutes les ressources de l'art des rhéteurs lui ont été familières, et avec quelle habileté il a su les employer. Le cinquième n'est qu'un parallèle continué d'Homère et de Virgile, où sont signalés en même temps les nombreux larcins que le dernier a faits au poète grec. Ce que Virgile a emprunté aux poètes de sa nation est dévoilé dans le sixième livre, où sont aussi développés, d'après les ouvrages de Virgile, quelques points curieux d'antiquité.

Le septième livre est imité en grande partie du *Synopsiaque* (repas) de Plutarque. On y trouve discutées plusieurs questions intéressantes de physique et de physiologie; on y remarque des exemples curieux de la manière dont les sophistes soutenaient le pour et le contre d'une même thèse.

Sans doute la latinité de Macrobe se ressent de la décadence de son siècle; mais il faut convenir aussi que les défauts de son style ont été beaucoup exagérés par les critiques anciens, qui, pendant longtemps, n'ont eu sous les yeux qu'un texte mutilé et totalement défiguré. On lui a surtout reproché ses plagiat avec beaucoup d'amertume. Erasme¹ l'appelle *Æsopica cornicula*..... *quæ ex aliorum pannis suos contexit centones. Non loquitur, et si quando loquitur, græcubum latine balbutire credas.* Vossius le qualifie de *bonorum scriptorum lucernam*. Muret² dit assez plaisamment : *Macrobius*..... *facitasse eandem artem, quam plerique hoc seculo faciunt, qui ita humani a se nihil alienum putant, ut alienis æque utantur ac suis.* Ange Politien et Scaliger le père ne lui sont pas moins défavorables. Un reproche qu'ils ne lui ont pas adressé, quoiqu'ils eussent pu le faire avec beaucoup de justice, c'est

le défaut absolu de méthode, et le désordre complet qui règne dans son ouvrage. Encore aurait-il pu s'en excuser par la licence que lui donnait à cet égard le genre de la conversation qu'il a adopté. Au reste, la manière modeste dont il s'exprime dans sa préface aurait dû lui faire trouver des juges moins sévères. En effet, il n'a pas prétendu faire un ouvrage original; seulement il remit dans un seul cadre, pour l'instruction de son fils, le résultat de ses nombreuses lectures. Il le prévient qu'il n'a point eu dessein de faire parade de son éloquence, mais uniquement de rassembler en sa faveur une certaine masse de connaissances; enfin, il a eu grand soin d'avertir le lecteur que plus d'une fois il avait copié jusqu'aux propres expressions des auteurs cités par lui. Tous les critiques ne sont pas restés insensibles à cette modestie. Thomasius³ se croit bien obligé de lui assigner un rang parmi les plagiaires; mais il convient que ce rang est l'un des plus distingués. Le P. Vavasseur⁴ remarque que s'il emprunte souvent, souvent aussi il produit de son propre fonds. *Caelius Rhodiginus*⁵ l'appelle *autorem excellentissimum, et virum recondite scientia*.

Mais ce sont surtout les critiques modernes qui ont rendu à Macrobe une justice pleine et entière. L'éditeur de Padoue (Jer. Volpi) dit avec beaucoup de justesse dans sa préface : *Nemo fere illorum qui studia humanitatis cum disciplinis gravioribus conjungere amant, cui Macrobii scripta et grata et explorata non sunt.* Chompre, qui, dans son recueil d'auteurs latins à l'usage de la jeunesse, a inséré des fragments d'un onzième chapitre du premier livre et des deuxième et cinquième chapitres du deuxième livre des *Saturnales*, avec la traduction de ces morceaux, s'exprime ainsi : « S'il y a « un livre à faire connaître aux jeunes gens, c'est « celui-là. Il est rempli de choses extrêmement utiles et agréables; le peu que nous en avons tiré « n'est que pour avertir les étudiants qu'il y a un « Macrobe qui mérite d'être connu et lu. » Enfin, M. Coupé, qui, dans ses *Soirées littéraires*⁶, a consacré un article à Macrobe, et traduit à sa manière, c'est-à-dire analyse vaguement, quelques morceaux des premier, deuxième et septième livres, après plusieurs autres choses flatteuses pour notre auteur, dit : « Voilà tout ce que nous dirons de cet « auteur charmant, à qui nous désirons un traducteur. »

Nous avons en notre langue un ouvrage anonyme en deux volumes in-12, intitulé *Les Saturnales françaises*. La seule ressemblance qu'on y remarque avec celles de l'auteur latin, c'est qu'elles sont divisées en journées. La scène se passe, pendant les

¹ *Dissertatio de plagio litterario; Lipsiæ, 1673, in-8°* (§ 503.)

² *De Indieria sectione*, section III, § 2.

³ *Lectiones ant. que*, I, XIV, c. 5.

⁴ *Selecta latinæ sermōnis exemplaria*, 1771, 6 vol. in-12, t. III. — *Traductions des modèles de latinité*, 1766-74, 6 vol. in-12, t. III.

⁵ T. IV.

⁶ *Desiderii ERASMI Opera; Lugd. Batav., 1702, 11 vol. in-fol. (Dialogus cicronianus, sive de optimo gen. re dicendi, t. I, p. 1007.)*

⁷ *In Senecæ de Beneficiis, l. III.*

vacances du palais, dans le château d'un président, situé aux environs de Paris. Cette production médiocre est attribuée, dans le Dictionnaire de Barbier¹, à l'abbé de la Baume.

TRAITÉ DES DIFFÉRENCES ET DES ASSOCIATIONS
DES MOTS GRÈCS ET LATINS.

Ce traité de grammaire ne nous est point parvenu tel que Macrobe l'avait composé: car ce qui nous reste n'est qu'un abrégé fait par un certain Jean qu'on suppose, d'après Pithou, être Jean Scot, dit Erigène, qui vivait en 850, sous le règne de Charles le Chauve, qui a traduit du grec en latin les ouvrages de Denys l'Aréopagite. Cependant il avait existé auparavant, selon Trithème, un autre Jean Scot, qui vécut sous le règne de Charlemagne, environ l'an 800; et il exista depuis un Jean Douc Scot, qui vivait en 1308, sous l'empereur Albert². Le premier éditeur de cet opuscule, Opsopœus, pense que Jean Scot en a beaucoup retranché, mais qu'il n'y a rien ajouté du sien³.

OUVRAGES INÉDITS OU FRAGMENTS DE MACROBE.

Paul Colomiès, dans le catalogue des manuscrits d'Isaac Vossius, cite parmi les manuscrits latins, sous le n° 50, un fragment d'un ouvrage de Macrobe, qui serait intitulé *De differentiis Stellarum; et de magnitudine solis*⁴, sous le n° 48; un autre fragment intitulé *Sphæra Macrobi*; et enfin, sous le n° 91, un troisième fragment ayant pour titre: *Macrobius, de palliis, que sunt lapidum novina*. La nature des sujets de ces divers fragments, à l'exception du dernier, semble indiquer que ce ne sont que des lambeaux du *Commentaire sur le Songe de Scipion*. Ernesti nous apprend⁵ qu'il a existé à Nuremberg, entre les mains de Golefroi Thomasius, un manuscrit intitulé *Macrobius, de secretis mulierum*. Gronovius, dans ses notes sur le cinquième chapitre du deuxième livre du *Commentaire sur le Songe de Scipion*, a publié un fragment considérable de la Géométrie d'un anonyme, tiré des manuscrits de son père; fragment où Macrobe est cité plusieurs fois, et quelquefois même copié. D'un autre côté, Brucker⁶ rapporte que le continuateur de l'ouvrage de Bede, *de gestis Anglorum*, parle d'une *Épître à Gerbert*, consacrée par Elbode, évêque de Wishurg, à dissertar sur les doctrines géométriques de Macrobe. Il ne sem-

ble naturel de penser que cet Elbode est l'auteur inconnu de la Géométrie publiée par Gronovius. On trouve dans Montfaucon⁷ l'indication suivante: *De mathematicis di Macrobio, tradotte da incerto colli posizione per il loro uso mss. (ex Biblioth. Reg. Taurinensis)*. Arzellati⁸, en citant ce manuscrit, le donne à la bibliothèque du roi de France. On trouve encore dans Montfaucon les indications suivantes: *Macrobius, de luxu cursu per signum tonitruale* (p. 41) (ex biblioth. regine Sueciv in Vatican. n° 1259. — *Macrobius, de cursu luxu et tonitru* (p. 81) (ex biblioth. Alexandri Petarii in Vatican. n° 557, 108).

Au sujet du manuscrit intitulé *Sphæra Macrobi*, voici un renseignement que je trouve dans une des préfaces de l'édition publiée par M. Sébastien Ciampi, de la version italienne par Zanobi da Strata, de la version grecque par Maxime Planude, du Songe de Scipion de Cléon⁹. Tiraboschi rapporte que l'abbé Mehus fait mention d'une traduction, en ottava rima, du Commentaire de Macrobe sur le Songe de Scipion, qui est conservée manuscrite dans la bibliothèque de Saint-Marc à Milan, et qui est probablement, continue Tiraboschi, ce poème que quelques-uns attribuent à Macrobe, et qu'ils considèrent comme étant écrit en vers latins. Peut-être (et c'est l'opinion de quelques personnes) que le *Commentaire sur le Songe de Scipion* a été traduit par Zanobi, non en ottava rima, mais en vers latins.

VII. Outre l'auteur des *Saturnales*, il a encore existé deux autres écrivains du nom de Macrobe: l'un, diacre de l'église de Carthage, zélé partisan de la doctrine et des écrits de S. Cyprien, et dont l'auteur de l'Appendice au traité de saint Hildefonse¹ de *Script. Eccles.* cite un ouvrage en cent chapitres, tirés de l'Écriture sainte, en réponse aux objections des hérétiques; l'autre, plus connu, fut d'abord prêtre en Afrique, et ensuite clandestinement évêque des donatistes de Rome². N'étant encore que prêtre, il écrivit un ouvrage adressé *ad confessores et virgines*, qui est beaucoup loué par Gennade³ et par Trithème⁴. Mabillon, dans la dernière édition de ses *Antiqua*⁵, a publié un fragment d'une épître adressée par ce second Macrobe au peuple de Carthage, sur le martyre des donatistes Maximien et Isaac. L'Anglais Guillaume Cave lui a consacré un article dans son *Histoire des écrivains ecclésiastiques*⁶, sous l'année 344.

¹ Dictionnaire de ses ouvrages anonymes et pseudonymes, par A.-A. BARBER; Paris, 1796, 4 vol.

² V. ci-après le Catalogue des éditions, t. 2, in-12, t. II, p. 321.

³ V., en tête de son édition, l'Épître adressée à Frédéric Sylburg.

⁴ Il paraît, d'après le témoignage de Montfaucon (*Bibliotheca Bibliothecarum manuscriptorum nova*, p. 675 l. 3), que ce manuscrit est passé, avec les autres manuscrits de Vossius, dans la Bibliothèque de la cathédrale d'York, où il est cité sous le n° 255.

⁵ *Palæogr.*, Biblioth. Codic. t. III, p. 100.

⁶ *De scriptura philosophi*, t. III, p. 266.

⁷ *Bibliotheca Bibliothecarum manuscriptorum nova* a D. E. rando de MONTFAUCON; Parisus, 1759, 2 vol. in-fol., t. II, p. 1399, E.

⁸ *Biblioth. de Tolozanorum, coll. additione de Aug. Thol.*, t. III, Milano, 1767, 5 vol. in-8°, t. III, p. 2.

⁹ *Pres. Raineri Prosperi*, 1516, in-8°, p. 10.

¹ Chap. 2.

² Voy. *Op. d. Il. v. v. Donatista*, t. I, c. 1.

³ *De Scipionibus ecclesiasticis*, c. 5.

⁴ *Ibid.*, c. 167.

⁵ T. IV, p. 185.

⁶ *Scriptura ecclesiastica. Historia litteraria; Oxonia*, 1712-13, 2 vol. in fol.

COMMENTAIRE DU SONGE DE SCIPION,

TIRÉ DE LA RÉPUBLIQUE DE CICÉRON.

LIVRE PREMIER.

CHAP. I. Différence et conformité entre la République de Platon et celle de Cicéron. Pourquoi ils ont inséré dans ces traités, le premier, l'épisode de la révélation d'Ite; le second, celui du Songe de Scipion.

Eustathe, mon cher fils, qui faites le charme et la gloire de ma vie, vous savez quelle différence nous avons d'abord remarquée entre les deux traités de la République, incontestablement écrits, l'un par Platon, l'autre par Cicéron. Le gouvernement du premier est idéal, celui du second est effectif; Platon discute des institutions spéculatives, et Cicéron celles de l'ancienne Rome. Il est cependant un point où l'imitation établit entre ces deux ouvrages une conformité bien marquée. Platon, sur la fin de son livre, rappelle à la vie, qu'il semblait avoir perdue, un personnage dont il emprunte l'organe pour nous révéler l'état des âmes dégagées de leurs corps, et pour nous donner, des sphères célestes ou des astres, une description liée à son système: Cicéron prête à Scipion un songe pendant lequel ce héros reçoit des communications du même genre. Mais pourquoi tous deux ont-ils jugé nécessaire d'admettre de pareilles fictions dans des

écrits consacrés à la politique, et d'allier aux lois faites pour régir les sociétés humaines, celles qui déterminent la marche des planètes dans leurs orbites, et le cours des étoiles fixes, entraînées avec le ciel dans un mouvement commun? Leur intention, qu'il me semble intéressant de connaître, et cet intérêt sera sans doute partagé, absoudra deux éminents philosophes, inspirés par la Divinité dans la recherche de la vérité; les absoudra, dis-je, du reproche d'avoir ajouté un hors-d'œuvre à des productions aussi parfaites. Nous allons d'abord exposer en peu de mots le but de la fiction de Platon; ce sera faire connaître celui du Songe de Scipion.

Observateur profond de la nature et du mobile des actions humaines, Platon ne perd jamais l'occasion, dans les divers réglemens qui forment le code de sa République, d'imprégner nos cœurs de l'amour de la justice, sans laquelle non-seulement un grand État, mais une réunion d'hommes peu nombreuse, mais la plus petite famille même, ne saurait subsister. Il jugea donc que le moyen le plus efficace de nous inspirer cet amour du juste était de nous persuader que nous en recueillerions les fruits au delà même

COMMENTARIUS

EX CICERONE
IN SOMNIO SCIPIONIS.

LIBER PRIMUS.

CAP. I. Quae differentia et quae similitudo sit inter Platonis ac Cicéronis de republica libros; curque aut ille indicium Ite, aut hic somnium Scipionis operi suo inseriverit.

Inter Platonis et Cicéronis libros, quos de republica utrumque constituisse constat, Eustathii filii, vitae mihi pariter dulcedo et gloria, hoc interesse prima fronte perspicimus, quod ille rempublicam ordinavit, hic retulit; alter, qualis esse deberet, alter, qualis esset a majoribus instituta, disseruit. In hoc tamen vel maxime operis similitudinem servavit imitatio, quod, cum Plato in voluminis conclusionem a quodam viro reddidit, qui in reliquisse videbatur, indicari fecit qui sit exitarum corpore. Pars sta-

tus animarum, adjecta quadam sphaerarum, vel siderum, non otiosa descriptione, rerum factis non dissimilia significantibus a Tulliano Scipione per quendam sibi ingesta narratur. Sed quod vel illi commento tali, vel huic tali somnio in his polissimum libris opus fuerit, in quibus de rerum publicarum statu loquebatur, quoque affluerit inter gubernandarum urbium constituta, circulos, orbis, globosque describere, de stellarum modo, de cœli conversione tractare, quositu dignum et mihi visum est, et aliis fortasse videretur: ne viros sapientia præcellentes nihilque in investigatione veri nisi divinum sentire solitos, aliquid castigato operi adhibere superfluum suspicentur. De hoc ergo prius pauca dicenda sunt, et Equido meus operis, de quo loquor, immutescat. Rerum omnium Plato et actuum naturam penitus inspiciens adhibuit in omni sermone suo de republice institutione propositum infundendum animis justitiae amorem: sine qua non solum republica, sed nec exiguus hominum certus, nec domus quidem parva constat. Ad hunc porro justitiae affectum pertinet inculcandum nihil aliud, quam patrocinatorum vultu, quam si fructus operis non videretur cum vita hominis ter-

du trépas : or, la certitude d'un tel avantage exigeait pour base celle de l'immortalité de l'âme. Ce dernier point de doctrine une fois établi, Platon dut affecter, par une conséquence nécessaire, des demeures particulières aux âmes affranchies des liens du corps, à raison de leur conduite bonne ou mauvaise. C'est ainsi que, dans le *Phédon*, après avoir prouvé par des raisons sans réplique les droits de l'âme au privilège de l'immortalité, il parle des demeures différentes qui seront irrévocablement assignées à chacun de nous, d'après la manière dont il aura vécu. C'est encore ainsi que, dans son *Gorgias*, après une dissertation en faveur de la justice, il emprunte la morale douce et grave de son maître pour nous exposer l'état des âmes débarrassées des entraves du corps. Ce plan, qu'il suit constamment, se fait particulièrement remarquer dans sa République. Il commence par donner à la justice le premier rang parmi les vertus, ensuite il démontre que l'âme survit au corps; puis, à la faveur de cette fiction (c'est l'expression qu'emploient certaines personnes), il détermine, en finissant son traité, les lieux où se rend l'âme en quittant le corps, et le point d'où elle part quand elle vient l'habiter. Tels sont ses moyens pour nous persuader que nos âmes immortelles seront jugées, puis récompensées ou punies, selon notre respect ou notre mépris pour la justice.

Cicéron, qui montre, en adoptant cette marche, autant de goût que Platon a montré de génie en la traçant, établit d'abord, par une discussion en forme, que la justice est la première des vertus, soit dans la vie privée, soit dans le manement des affaires publiques; puis il couronne son ou-

vrage en nous initiant aux mystères des régions célestes et du séjour de l'immortalité, où doivent se rendre, ou plutôt retourner, les âmes de ceux qui ont administré avec prudence, justice, fermeté et modération.

Platon avait fait choix, pour raconter les secrets de l'autre vie, d'un certain Her, soldat pamphylien, laissé pour mort par suite de blessures reçues dans un combat. A l'instant même où son corps, étendu depuis douze jours sur le champ de bataille, va recevoir les honneurs du bûcher, ainsi que ceux de ses compagnons tombés en même temps que lui, ce guerrier reçoit de nouveau ou ressaisit la vie; et, tel qu'un lieutenant chargé d'un rapport officiel, il déclare à la face du genre humain ce qu'il a fait et vu dans l'intervalle de l'une et l'autre existence. Mais Cicéron, qui souffre de voir des ignorants tourner en ridicule cette fiction, qu'il semble regarder comme vraie, n'ose cependant pas leur donner prise sur lui; il aime mieux reveiller son interprète que de le ressusciter.

CHAP. II. Réponse qu'on pourrait faire à l'épicurien Colotes, qui pense qu'un philosophe doit s'interdire toute espèce de fictions; de celles admises par la philosophie, et des sujets dans lesquels elle les admet.

Avant de commenter le Songe de Scipion, faisons connaître l'espèce d'hommes que Cicéron signale comme les detracteurs de la fiction de Platon, et dont il craint pour lui-même les sarcasmes. Ceux qu'il a en vue, au-dessus du vulgaire par leur instruction et leurs prétentions, n'en sont pas moins éloignés de la route du vrai; c'est ce qu'ils ont prouvé en faisant choix d'un pareil sujet pour l'objet de leur dénigrement.

minari; hunc vero superstitium durare post hominem, qui poterat ostendi, nisi prius de anime immortalitate constaret? Fide autem facta perpetuitas animarum, consequens esse animadvertit, ut certa illis loca, nexu corporis absolutis, pro contumplatu prohi improbie meriti deputata sint. Sic in Phaedone, inexpectabilem luce rationum anima in veram dignitatem propria immortalitatis assorta, sequitur distinctio locorum, quæ hanc vitam relinquuntibus ea lege debentur, quam sibi quisque vivendo sanxerit. Sic in Gorgia, post peractam pro justitiâ disputationem, de habitu post corpus animarum, morali gravitate Socraticæ dulcedinis, admonetur. Item igitur observantur secutus est in illis præcipue voluminibus, quibus statum republicæ formandum recepit; nam postquam principatum justitiæ dedit, deinceps animam post animal non perire, per illam demum fabulam (sic enim quidam vocant), quo anima post corpus evadit, et unde ad corpus veniat, in fine operis asserit; ut justitiæ, vel cæcæ præmiæ, vel speræ penam, amnis quippe immortalibus subiturisque iudicium, servari doceret. Hunc ordinem Tullius non minore iudicio reservans, quam ingenio repertus est, postquam in omni republicæ cæto ac negotio palmam justitiæ disputando dedit, sacras

immortalium animarum sedes, et celestium arcana regionum, in ipso consummati operis fastigio locavit, indicans quo his perveniendum, vel potius revertendum sit, qui republicam cum prudentia, justitia, fortitudine ac moderatione tractaverunt. Sed ille Platonius secretorum relator Er quidam nomine fuit, natione Pamphylius, miles officio, qui, cum vulneribus in proelio acceptis vitam effudisse visus, duodecimo die demum inter ceteros una peremptis ultimo esset honorandus igne, subito seu recepta anima, seu retenta, quidquid æmensis inter utramque vitam diebus egerat viderat, tanquam publicum professus iudicium, humano quasi enuntiavit. Hanc fabulam Cicero licet ab indoctis quæsi ipse veri consensus doleat irrisam, exemplum tamen solidæ reprehensionis vitæ excitari narratum, quam reviviscere, maluit.

CHAP. II. Quid respondendum Coloti Epicureo, putanti philosopho non esse attendam fabulis; quasque fabulas philosophia recipiat, et quando his philosophi soleant uti.

Ac, priusquam somnii verba consulamus, emolandum nobis est, a quo genere hominum Tullius memoret vel irrisam Platonis fabulam, vel ne sibi idem eveniat non ve-

Nous dirons d'abord, d'après Cicéron, quels sont les esprits superficiels qui ont osé censurer les ouvrages d'un philosophe tel que Platon, et quel est celui d'entre eux qui l'a fait par écrit; puis nous terminerons par la réfutation de celles de leurs objections qui rejallaient sur l'écrit dont nous nous occupons. Ces objections détruites (et elles le seront sans peine), tout le venin déjà lancé par l'envie, et celui qu'elle pourrait darder encore contre l'opinion émise par Platon, et adoptée par Cicéron dans le songe de Scipion, aura perdu sa force.

La secte entière des épicuriens, toujours constante dans son antipathie pour la vérité, et prenant à tâche de ridiculiser les sujets au-dessus de sa portée, s'est moquée d'un ouvrage qui traite de ce qu'il y a de plus saint et de plus imposant dans la nature; et Colotès, le discoureur le plus brillant et le plus infatigable de cette secte, a laissé par écrit une critique amère de cet ouvrage. Nous nous dispenserons de réfuter ses mauvaises chicanes, lorsque le songe de Scipion n'y sera pas intéressé; mais nous repousserons avec le mépris qu'ils méritent les traits qui, dirigés sur Platon, atteindraient Cicéron.

Un philosophe, dit Colotes, doit s'interdire toute espèce de fictions, parce qu'il n'en est aucune que puisse admettre l'amant de la vérité. A quoi bon, ajoute-t-il, placer un être de raison dans une de ces situations extraordinaires que la scène seule a le droit de nous offrir, pour nous donner une notion des phénomènes célestes, et de la nature de l'âme? Ne valait-il pas mieux employer l'insinuation, dont les moyens sont si simples et si sûrs, que de

placer le mensonge à l'entrée du temple de la vérité? Ces objections sur le ressuscité de Platon atteignent le songeur de Cicéron, puisque tous deux sont des personnages mis en position convenable pour rapporter des faits imaginaires; faisons donc face à l'ennemi qui nous presse, et réduisons au néant ses vaines subtilités: la justification de l'une de ces inventions les replacera toutes deux au rang distingué qu'elles méritent.

Il est des fables que la philosophie rejette, il en est d'autres qu'elle accueille: en les élassant dans l'ordre qui leur convient, nous pourrions plus aisément distinguer celles dont elle aime à faire un fréquent usage, de celles qu'elle repousse comme indignes d'entrer dans les nobles sujets dont elle s'occupe.

La fable, qui est un mensonge convenu, comme l'indique son nom, fut inventée, soit pour charmer seulement nos oreilles, soit pour nous porter au bien. La première intention est remplie par les comédies de Ménandre et de ses imitateurs, ainsi que par ces aventures supposées dans lesquelles l'amour joue un grand rôle: Petrone s'est beaucoup exercé sur ces derniers sujets, qui ont aussi quelquefois égayé la plume d'Apulée. Toutes ces espèces de fictions, dont le but est le plaisir des oreilles, sont bannies du sanctuaire de la philosophie, et abandonnées aux nourrices. Quant au second genre, celui qui offre au lecteur un but moral, nous en formerons deux sections: dans la première, nous mettrons les fables dont le sujet n'a pas plus de réalité que son développement, telles sont celles d'Esopé, chez qui le mensonge a tant d'attraits; et dans la seconde, nous placerons celles dont le su-

veri. Nec enim his verbis vult imperitum vulgus intelligi, sed genus hominum veri ignarum sub peritæ ostentatione: quippe quos et legisse talia, et ad reprehendendum animatos constaret. Dicemus igitur, et quos in tantum philosophum referat quandam censuræ evanescentem levitatem, quæve eorum etiam scriptam reliquerit accusationem; et postremo, quid pro ea duxerit a parte, quæ huic operi necessaria est, responderi convenit objectis; quibus, quod facti facile est, enervatis, jam quodquid vel contra Platonis, vel contra Ciceronis opinionem etiam in Scipionis somnium seu jaculatus est inquam morsus livoris, seu forte jaculabitur, dissolutum erit. Epicureorum tota factio, æquo semper errore a vero devia, et illa existimans ridenda, quæ necesse, sacrum volumen et augustissima irrita naturæ seria. Colotes vero, inter Epicuri auditores famosior, et loquacitate notabilior, etiam in librum retulit, quæ de hoc amarus reprehendit. Sed cetera, quæ injuria notavit, siquidem ad somnium, de quo hic procedit sermo, non attinent, hoc loco nobis omittenda sunt; illam calumniam persequemur, quæ, nisi suppleretur, manebat Ciceroni cum Platone communis. At a philosopho fabulam non oportuisse confingi: quoniam nullum figmenti genus veri professoribus conveniret. Cui enim, inquit, si rerum celestium notionem, si habitum

nos animarum docere voluisti, non simpliciter et absoluta hoc insinuatione enatum est, sed quæ sita persona, casusque excoçitata novitas, et composita advocati scenæ figmenti, ipsam querendi veri jantam mendacio polluerunt? Hæc quoniam, cum de Platónico Eri jactantur, etiam quoniam Africani nostri somniamus inusant (utraque enim sub apposito argumento electa persona est, quæ accommoda enuntiandi habetur), resistamus argenti, et frustra arguens refellatur: ut una calumnia dissoluta, utriusque factum incolument, ut fas est, retineat dignitatem. Nec omnibus fabulis philosophia repugnat, nec omnibus acquiescit; et, ut facile scerni possit, quæ ex his ab se abdicet, ac velut profana ab ipso vestitulo sacra disputationis excludat, quæve etiam sæpe ac liberenter admittat, divisionum gradibus explicandum est. Fabulæ, quarum nomen indicat falsi professorum, aut tantum conciliandæ auribus voluptatis, aut adhortationis quoque in hominum frugem gratia reperta: sunt; auditum moleant, velut comediæ, quales Menander ejusve imitatores agendas dederunt: vel argumenta fictis casibus amatorum terta; quibus vel multum se Abiter exercuit, vel Apuleium nonnunquam hâsisse miramur. Hoc totum fabularum genus, quod solas aurium delicias proficetur, e sacratio suo in nutrimentum cunias sapientiæ tractatus eliminat. Ex

jet est basé sur la vérité, qui cependant ne s'y montre que sous une forme embellie par l'imagination. Parmi ces écrits, qui sont plutôt des allégories que des fables, nous rangerons la theonomie et les hauts faits des dieux par Hésiode, les poésies religieuses d'Orphée, et les maximes énigmatiques des pythagoriciens.

Les sages se refusent à employer les fables de la première section, celles dont le fond n'est pas plus vrai que les accessoires. La seconde section veut être encore subdivisée; car, lorsque la vérité fait le fond d'un sujet dont le développement seul est fabuleux, ce développement peut avoir lieu de plus d'une manière: il peut n'être qu'un tissu, un récit, d'actions honteuses, impies et monstrueuses, comme celles qui nous représentent les dieux adulteres, Saturne privant son père Cœlus des organes de la génération, et lui-même détrôné et mis aux fers par son fils. La philosophie dédaigne de telles inventions: mais il en est d'autres qui couvrent d'un chaste voile l'intelligence des choses sacrées, et dans lesquelles on n'a à rougir ni des noms, ni des choses: ce sont les seules qu'emploie le sage, toujours réservé quand il s'agit de sujets religieux. Or, le révélateur Her et le songeur Scipion, dont on emprunte les noms pour développer des doctrines sacrées, n'affaiblissent nullement la majesté de ces doctrines: ainsi, la malveillance, qui doit maintenant savoir faire la distinction entre une fable et une allégorie, n'a plus qu'à se taire.

Il est bon de savoir cependant que les philosophes n'admettent pas indistinctement dans tous les sujets les fictions mêmes qu'ils ont adoptées;

his autem, que ad quamdam virtutis speciem intellectum legentis hortantur, hi secunda discretio. In quibusdam enim et argumentum ex ficto locatur, et per mendacia ipse relationis ordo contexitur: ut sunt illic Esopi fabulæ, elegantiæ fictionis illustres. At in aliis argumentum quidem fundatur veri soliditate: sed hæc ipsa veritas per quedam composita et ficta proleatur, et hæc jam vocatur fabulosa narratio, non fabula: ut sunt cerimoniarum sacra, ut Hesiodi et Orphi, que de deorum progenie actus narrantur: ut mystica Pythagoreorum sensa referuntur. Ex hæc ergo secunda divisio, quam divinius, a philosophia libris purior species, que concepta de falso per falsum narratum, aliena est. Sequens hæc adiam rursus discretio nem scissa dividitur: nam, cum veritas argumento subest, solaque sit narratio fabulosa, non unus reperitur modus per figmentum vera referendi, aut enim contextio narrationis per lupia, et indigna nuntiibus, ac nostro similia, componitur: ut Di adulteri, Saturnus pendenda Celi patris abscondens, et ipse misus a filio regno potitio in vœculi conceptus: quod genus totum philosophi mesere moneant: aut sacramentum rerum potio sibi per figmentum velamine honestis et lecta rebas, et vestita nuntiibus enuntiat. Et hoc est solum figmenti genus, quod cautio de divinis rebas phlo-ophantibus admittit. Cum tãtur nullam disputationem parat injuriam vel ex impro, vel somnans Africanus, sed rerum sacramentum enuntiatio in-

ils en usent seulement dans ceux où il est question de l'âme et des divinités secondaires, célestes ou aériennes; mais lorsque, prenant un vol plus hardi, ils s'élèvent jusqu'au Dieu tout-puissant, souverain des autres dieux, l'ἀγαθόν des Grecs, honore chez eux sous le nom de cause première, ou lorsqu'ils parlent de l'entendement, cette intelligence émanée de l'Être suprême, et qui comprend en soi les formes originelles des choses, ou les idées, alors ils évitent tout ce qui ressemble à la fiction; et leur genie, qui s'efforce de nous donner quelques notions sur des êtres que la parole ne peut peindre, que la pensée même ne peut saisir, est obligé de recourir à des images et des similitudes. C'est ainsi qu'en use Platon: lorsque, entraîne par son sujet, il veut parler de l'Être par excellence, n'osant le définir, il se contente de dire que tout ce qu'il sait à cet égard, c'est que cette définition n'est pas au pouvoir de l'homme; et, ne trouvant pas d'image plus rapprochée de cet être invisible que le soleil qui éclaire le monde visible, il part de cette similitude pour prendre son essor vers les régions les plus inaccessibles de la métaphysique.

L'antiquité était si convaincue que des substances supérieures à l'âme, et conséquemment à la nature, n'offrent aucune prise à la fiction, qu'elle n'avait assigné aucun simulacre à la cause première et à l'intelligence née d'elle, quoiqu'elle eût déterminé ceux des autres dieux. Au reste, quand la philosophie admet des récits fabuleux relatifs à l'âme et aux dieux en sous-ordre, ce n'est pas sans motif, ni dans l'intention de s'égayer; elle sait que la nature redouble d'être

tegra sui dignitate his sili lecta nuntiibus, accusator tandem eductus a fabulis fabulosa sermone, conquestat. Secundum autem hæc, non in omni disputationem philosophos admittunt fabulosa vel ficta: sed his ut solent, cum vel de anima, vel de ætheri ætheris potestatis, vel de ceteris his loquuntur. Ceterum cum ad summum et principium quantum animi, qui apud Græcos τὸ ἀγαθόν, qui πρῶτος ζεῖρον conceptatur, tractatus se aude attingit: vel ad mentem, quam Græci νόον appellant, originalem rerum speciem, que ἕκτα dicitur, continentem, ex summo natam et profectam Deo: cum de his, inquam, loquuntur, summo Deo ac mente, nihil fabulosum penitus attingunt. Sed si quid de his assignare conatur, que non sermone tantummodo, sed cogitatione quoque humanam superant, ad similitudines et exempla conglutiant. Sic Plato, cum de τὸ ἀγαθόν loqui esset animatus, dicit quid sili non ausus est, hoc solum de eo sciens, quod sciri quale sit ab homine non posset: solum vero et similitudinem de visibilibus solum reperit: et per ejus similitudinem viam sermone suo attingit se ad non conceptendam potestatem. Ideo et nullam ejus simulacrum, cum Diis aliis constitueretur, finxit antiquitas: quia summus hæc, natura ex eo mens, sicut ultra animam, ita supra naturam sunt: quo nihil his est de fabulis pervenire. De Diis autem, ut dixi, ceteris, et de anima non frustra se, nec, ut oblectent, ad fabulosa convertunt, sed quia

exposée nue à tous les regards ; que, non-seulement elle aime à se travestir pour échapper aux yeux grossiers du vulgaire, mais qu'elle exige encore des sages un culte emblématique : voilà pourquoi les initiés eux-mêmes n'arrivent à la connaissance des mystères que par les routes détournées de l'allégorie. C'est aux sages seuls qu'appartient le droit de lever le voile de la vérité ; il doit suffire aux autres hommes d'être amenés à la vénération des choses saintes par des figures symboliques.

On raconte à ce sujet que le philosophe Numénius, investigateur trop ardent des secrets religieux, apprit en songe, des déesses honorées à Eleusis, qu'il les avait offensées pour avoir rendu publique l'interprétation de leurs mystères. Étonné de les voir revêtues du costume des courtisanes, et placées sur le seuil d'un lieu de prostitution, il leur demanda la cause d'un avilissement si peu convenable à leur caractère : Ne t'en prends qu'à toi, lui dirent-elles en courroux ; tu nous as assimilées aux femmes publiques, en nous arrachant avec violence de l'asile sacré que nous'était ménagé notre pudeur. Tant il est vrai que les dieux se sont toujours plu à être connus et honorés sous ces formes que leur avait données l'antiquité pour imposer au vulgaire ; c'est dans cette vue qu'elle avait prêté des corps et de riches vêtements à des êtres si supérieurs à l'homme, et qu'elle leur faisait parcourir toutes les périodes de notre existence. C'est sur ces premières notions que Pythagore, Empédocte, Parménide et Héraclite ont fondé le système de leur philosophie ; et Timée, dans sa théogonie, ne s'est pas écarté de cette tradition.

sciunt, inimicam esse naturam apertam nudamque expositionem sui : que sicut vulgaribus hominum sensibus intellectum sui vario rerum legitime operimentoque subfraxit, ita a prudentibus arcanam suam voluit per fabulosa tractari. Sic ipsa mysteria figuram tantum cuniculis operuntur, ne vel hæc adeptis nuda rerum tantum se natura præbeat : sed summatis tantum viris sapientia interprete veri arcani consensu, contenti sint reliqui ad venerationem figuris defendentibus a vilitate secretorum. Numenius denique inter philosophos occultorum curiosiori offensum numinum, quod Eleusinia sacra interpretando vulgaverit, somnia prodiderunt, viso sibi, ipsas Eleusinas Deas habitu meretricio ante apertum lupanar videre prostantes ; admirantique, et causas non convenientis inimicibus turpitudinis consenti, respondisse iratas, ab ipso se adyto pudicitie suæ vi abstractas, et passim ademptibus proslutas. Adeo semper ita se et sciri et coli numina maluerunt, qualiter in vulgus antiquitas fabulata est ; que et imagines et simulacra fornarum tantum prorsus alienis, et ætates tam incrementi, quam diminutionis ignaris, et amictus ornatusque varios corpus non habentibus assignavit. Secundum hæc Pythagoras ipse atque Empedocles, Parmenides quoque et Hæralitus, de Diis fabulati sunt : nec secus Timæus, qui progenies eorum, sicuti traditum fuerat, exsecutus est.

CAP. III. Il y a cinq genres de songes ; celui de Scipion renferme les trois premiers genres.

À ces préliminaires de l'analyse du Songe de Scipion, joignons la définition des divers genres de songes reconnus par l'antiquité, qui a créé des méthodes pour interpréter toutes ces figures bizarres et confuses que nous apercevons en dormant : il nous sera facile ensuite de fixer le genre du songe qui nous occupe.

Tous les objets que nous voyons en dormant peuvent être rangés sous cinq genres différents, dont voici les noms : le songe proprement dit, la vision, l'ornée, le rêve, et le spectre. Les deux derniers genres ne méritent pas d'être expliqués, parce qu'ils ne se prêtent pas à la divination.

Le rêve a lieu, lorsque nous éprouvons en dormant les mêmes peines d'esprit ou de corps, et les mêmes inquiétudes sur notre position sociale, que celles que nous éprouvons étant éveillé. L'esprit est agité chez l'amant qui jouit ou qui est privé de la présence de l'objet aimé ; il l'est aussi chez celui qui, redoutant les embûches ou la puissance d'un ennemi, s'imagine le rencontrer à l'improviste, ou échapper à sa poursuite. Le corps est agité chez l'homme qui a fait excès de vin ou d'aliments solides ; il croit éprouver des suffocations, ou se débarrasser d'un fardeau incommode : celui qui, au contraire, a ressenti la faim ou la soif, se figure qu'il désire, qu'il cherche et même qu'il trouve le moyen de satisfaire ses besoins. Relativement à la fortune, avons-nous désiré des honneurs, des dignités, ou bien avons-nous craint de les perdre ; nous

CAP. III. Quinque esse genera somnandi ; atque somnium hoc Scipionis ad præna tria genera debere referri.

His præfatis, antequam ipsa somnii verba tractemus, prius, quod somnandi modos observatioprehenderit, cum licentiam figurarum, que passim quiescentibus ingeruntur, sub definitionem ac regulam vetustas mitteret, edisseramus, ut cui eorum generi somnium, de quo agimus, applicandum sit, intellescat. Omnium, que videre sibi dormientes videntur, quinque sunt principales et diversitates et nomina : aut enim est *ὄρασις* secundum Græcos, quod Latini *somnium* vocant ; aut est *ὄραμα*, quod *visio* recte appellatur ; aut est *χαρματισμός*, quod oraculum nuncupatur ; aut est *ἐνύπσιον*, quod insomnium dicitur ; aut est *φάντασμα*, quod Cicero, quoties opus hoc nomine fuit, visum vocavit. Ultima ex his duo, cum videntur, cura interpretationis indigna sunt, quia nihil divinationis apportant : *ἐνύπσιον* dico et *φάντασμα*. Est enim *ἐνύπσιον*, quoties cura oppressi animi corporisve sive fortune, quos vigilantiæ fatigaverat, balnem se ingerit dormienti ; animi, si amator delicias suis aut fruentem se videat, aut eurentem ; si melius quis imminetent sibi vel insidias vel potestate personam, aut incurrisse hanc ex imagine cogitationum suarum, aut offigisse videatur ; corporis, si tenet unguitatus, aut distentus cibo, vel

rêvons que nos espérances ou nos craintes sont réalisées.

Ces sortes d'agitations, et d'autres de même espèce, ne nous obsèdent pendant la nuit que parce qu'elles avaient fatigué nos organes pendant le jour : enfants du sommeil, elles disparaissent avec lui.

Si les Latins ont appelé le rêve *insomnium* (objets vus en songe), ce n'est pas parce qu'il est annexé au songe d'une manière plus particulière que les autres modes énoncés ci-dessus, mais parce qu'il semble en faire partie aussi longtemps qu'il agit sur nous : le songe fini, le rêve ne nous offre aucun sens dont nous puissions faire notre profit ; sa nullité est caractérisée par Virgile :

Par la montent vers nous tons ces rêves légers,
Des erreurs de la nuit prestiges mensongers.

Par *caelum*, le poète entend la région des vivants, placée à égale distance de l'empire des morts et du séjour des dieux. Lorsqu'il peint l'amour et ses inquiétudes toujours suivies de rêves, il s'exprime ainsi :

Les charmes du héros sont gravés dans son cœur.
La voix d'Énée enor resonne à son oreille,
Et sa brûlante nuit n'est qu'une longue veille.

Ensuite il fait dire à la reine :

Âme, soeur bien-aimée,
Par quel rêve effrayant mon âme est comprimée!

Quant au spectre, il s'offre à nous dans ces instants où l'on n'est ni parfaitement éveillé, ni tout à fait endormi. Au moment où nous allons céder à l'influence des vapeurs somnifères, nous nous croyons assaillis par des figures fantastiques, dont les formes n'ont pas d'analogue dans la nature ; ou bien nous les voyons errer çà et

là autour de nous, sous des aspects divers qui nous inspirent la gaieté ou la tristesse. Le cauchemar appartient à ce genre. Le vulgaire est persuadé que cette forte pression sur l'estomac, qu'on éprouve en dormant, est une attaque de ce spectre qui nous accable de tout son poids. Nous avons dit que ces deux genres ne peuvent nous aider à lire dans l'avenir ; mais les trois autres nous en offrent les moyens.

L'oracle se manifeste, lorsqu'un personnage vénérable et imposant, tel qu'un père, une mère, un ministre de la religion, la Divinité elle-même, nous apparaît pendant notre sommeil pour nous instruire de ce que nous devons ou ne devons pas faire, de ce qui nous arrivera ou ne nous arrivera pas.

La vision a lieu, lorsque les personnes ou les choses que nous verrons en réalité plus tard se présentent à nous telles qu'elles seront alors.

J'ai un ami qui voyage, et que je n'attends pas encore ; une vision me l'offre de retour. A mon réveil, je vais au-devant de lui, et nous tombons dans les bras l'un de l'autre. Il me semble que l'on me confie un dépôt ; et le jour luit à peine, que la personne que j'avais vue en dormant vient me prier d'être dépositaire d'une somme d'argent qu'elle met sous la sauvegarde de ma loyauté.

Le songe proprement dit ne nous fait ses communications que dans un style figuré, et tellement plein d'obscurités, qu'il exige le secours de l'interprétation. Nous ne définirons pas ses effets, parce qu'il n'est personne qui ne les connaisse.

Ce genre se subdivise en cinq espèces ; car un songe peut nous être particulier, ou étranger, ou commun avec d'autres ; il peut concerner la chose publique ou l'universalité des choses. Dans le

ex abundantia præfocari se existimet, vel gravantibus exonerari : aut contra, si esuriens cibum, aut potum sitiens desiderare, querere, vel etiam invenisse videtur. Fortune, cum se quis æstimat vel potentia, vel magistratu, aut augeri pro desiderio, aut eximi pro timore. Hæc et his similia, quoniam ex habitu mentis quietem sicut præveniant, ita et turbaverant dormientis, una cum somno avolant et pauper evanescent. Hinc et insomnio nomen est, non quia pro somnium videtur (hoc enim est hinc generi commune cum ceteris), sed quia in ipso somno tantummodo esse creditur, dum videtur; post somnium nullam sui utilitatem vel significationem relinquit. Falsa esse insomnia nec Maro tacuit :

Sed falsa ad caelum mittunt insomnia manes :

caelum hic vivorum regionem vocans; quia sicut Dii nobis, ita nos defunctis superi habentur. Anorem quoque describens, et cojus curam sequuntur insomnia, ait :

— — Hærent infixi pectore voltus,
Verbaque : nec placidam membris dat cura quietem.
et post hæc :

Anna soror, que me suspensam insomnia terrent?

Φύρασσα vero, hoc est visum, cum inter vigiliam et

adultam quietem, in quadam, ut aiunt, prima somni nebula adhuc se vigilare æstimans, qui dormire vix coepit, aspirare videtur irruentes in se, vel passim vagantes formas, a natura seu magnitudine, seu specie discrepantes, variisque tempestates rerum vel lætas, vel turbulentas. In hoc genere est ἐπιδαῖμα : quem publica persuasio quiescentes opinatur invadere, et pondere suo pressos ac sentientes gravare. His duobus modis ad nullam nocendi futuri open receptis, tribus ceteris in ingenium divinationis instrumitur. Et est oraculum quidem, cum in somnis parens, vel alia sancta gravisque persona, seu sacerdos, vel etiam Deus, aperte eventurum quid, aut non eventurum, faciendum vitandumve denuntiat. Visio est autem, cum id quicquid, quod eodem modo, quo appareret, eveniet. Amicum peregre commemorantem, quem non cogitabat, visus sibi est reversum videre, et procedenti obvius, quem viderat, venit in amplexus. Depositum in quiete suscipit; et matutinus ei precator occurrit, mandans pecunie tutelam, et fidei custodiæ celanda committens. Somnium proprie vocatur, quod legitur in liguris, et velut ambagibus, non nisi interpretatione intelligendum significationem rei, que demonstratur : quod quale sit, a nobis non exponendum est, cum hoc unusquisque ex usu, quid sit,

premier cas, le songeur est agent ou patient; dans le second cas, il croit voir un autre que lui remplir un de ces deux rôles; dans le troisième, il lui semble que d'autres partagent sa situation. Un songe concerne la chose publique, lorsqu'une cité, ses places, son marché, ses rues, son théâtre, ou telles autres parties de son enceinte ou de son territoire, nous paraissent être le lieu de la scène d'un événement fâcheux ou satisfaisant. Il a un caractère de généralité, lorsque le ciel des fixes, le soleil, la lune ou d'autres corps célestes, ainsi que notre globe, offrent au songeur, sur un point quelconque, des objets nouveaux pour lui. Or, dans la relation du songe de Scipion, on trouve les trois seules manières de songer dont on puisse tirer des conséquences probables, et, de plus, les cinq espèces du genre.

L'Émilien entend la voix de l'oracle, puisque son père Paulus et son aïeul l'Africain, tous deux personnages imposants et vénérables, tous deux honorés du sacerdoce, l'instruisent de ce qui lui arrivera. Il a une vision, puisqu'il jouit de la vue des mêmes lieux qu'il habitera après sa mort. Il fait un songe, puisque, sans le secours de l'interprétation, il est impossible de lever le voile étendu par la prudence sur les révélations importantes dont on lui fait part.

Dans ce même songe se trouvent comprises les cinq espèces dont nous venons de parler. Il est particulier au jeune Scipion, car c'est lui qui est transporté dans les régions supérieures, et c'est son avenir qu'on lui dévoile; il lui est étranger, car on offre à ses yeux l'état des âmes de ceux qui ne sont plus; ce qu'il croit voir lui sera commun avec d'autres, car c'est le séjour qui lui est destiné, ainsi qu'à ceux qui auront bien mérité de la patrie. Ce songe intéresse la chose publique,

puisque la victoire de Rome sur Carthage, et la destruction de cette dernière ville, sont prédites à Scipion, ainsi que son triomphe au Capitole et la sédition qui lui ensera tant d'inquiétudes. Il embrasse la généralité des êtres, puisque le songeur, soit en levant, soit en abaissant ses regards, aperçoit des objets jusqu'alors ignorés des mortels. Il suit les mouvements du ciel et ceux des sphères, dont la rapidité produit des sons harmonieux; et ses yeux, témoins du cours des astres et de celui des deux flambeaux célestes, découvrent la terre en son entier.

On ne nous objectera pas qu'un songe qui embrasse la chose publique et la généralité des êtres ne peut convenir à Scipion, qui n'est pas encore revêtu de la première magistrature, puisque son grade, comme il en convient lui-même, le distingue à peine d'un simple soldat. Il est vrai que, d'après l'opinion générale, tout songe qui a rapport au corps politique ne fait autorité que lorsqu'il a été envoyé au chef de ce corps ou à ses premiers magistrats, ou bien encore lorsqu'il est commun à un grand nombre de citoyens, qui tous doivent avoir vu les mêmes objets. Effectivement, on lit dans Homère qu'Agamemnon ayant fait part au conseil assemble du songe qui lui intimait l'ordre de combattre l'ennemi, Nestor, dont la prudence n'était pas moins utile à l'armée que la force physique de ses jeunes guerriers, donne du poids au récit du roi de Mycènes, en disant que ce songe, où le corps social est intéressé, mérite toute confiance, comme ayant été envoyé au chef des Grecs; sans quoi, ajoutait-il, il serait pour nous de peu d'importance.

Cependant on peut, sans blesser les conventions, supposer que Scipion, qui n'est encore, il est vrai, ni consul, ni général, rêve la des-

agnoscat. Hujus quinque sunt species: aut enim proprium, aut alienum, aut commune, aut publicum, aut generale est. Proprium est, cum se quis facientem patientemve aliquid somniat: alienum, cum alium: commune, cum se una cum alio. Publicum est, cum civitati foreve, vel theatro, seu quibuslibet publicis moribus actibusve, triste vel lætum quid evenissim accidisse. Generale est, cum circa solis orbem lunamve, seu alia sidera, vel eorum omnemve terras aliquid somniat innovatum. Hoc ergo, quod Scipio vidisse se retulit, et tria illa, que sola probabilia sunt genera principalitatis, amplectitur, et omnes ipsius somni species attingit. Est enim oculum, quia Paulus et Africanus uterque parens, sancti gravesque ambo, nec alieni a sacerdotio, quid illi eventurum esset, denuntiaverunt. Est visio, quia loca ipsa, in quibus post corpus vel qualis futurus esset, aspexit. Est somnium, quia rerum, que illi narrate sunt, altitudo, tecta profunditate prudentiv, non potest nobis, nisi scientia interpretationis, aperiri. Ad ipsius quoque somni species omnes refertur. Est proprium, quia ad supera ipse perductus est, et de se futura cognovit. Est alienum, quod, quem statum aliorum animæ sortita: sint, depreçidit. Est

commune, quod eadem loca tam sibi, quam ceteris ejusdem meriti, didicit preparari. Est publicum, quod victoriam patriæ, et Carthaginis interitum, et Capitolinum triumphum, ac sollicitudinem futurae seditionis agnovit. Est generale, quod eorum colique circulos conversionisque concentum, vivo adhuc homini nova et incognita, stellarum etiam ac lunam motus, terræque omnis situm, suspiciendo vel despiciendo concepit. Nec dici potest, non aptum fuisse Scipionis personæ somnium, quod et generale esset et publicum: quia necdum illi contigisset amplissimus magistratus; immo cum adhuc, ut ipse dicit, pene miles haberetur. Aium enim, non habens pro veris de statu civitatis somnia, nisi que rector ejus magistratusve vidisset, aut que de plebe non unus, sed multi similia somniassent. Ideo apud Homerum, cum in concilio Grecorum Agamemnon somnium, quod de instruendo prolio viderat, publicaret, Nestor, qui non minus ipse prudentia, quam omnis juvena viribus, jura exercitum, concilians lidem relatis, De statu, inquit, publico credendum regio somnio: quod si alter vidisset, repudiaremus ut futile. Sed non ab re erat, ut Scipio, etsi necdum adeptus tunc fuerat consulatum, nec erat

truction de Carthage, qui, plus tard, aura lieu sous ses ordres, et la victoire dont Rome lui sera redevable un jour. On peut également supposer qu'un personnage aussi distingué par son savoir que par ses vertus est initié, pendant son sommeil, à tous les secrets de la nature.

Ceci posé, revenons au vers de Virgile cité précédemment en témoignage de l'opinion du poète sur la futilité des rêves, et que nous avons extrait de sa description des deux portes des enfers donnant issue aux songes. Ceux qui seraient curieux de savoir pourquoi la porte d'ivoire est réservée aux prestiges mensongers, et celle de corne aux songes vrais, peuvent consulter Porphyre; voici ce qu'il dit dans son commentaire sur le passage d'Homère relatif à ces deux portes : « La vérité se tient cachée; cependant l'âme l'aperçoit quelquefois, lorsque le corps endormi lui laisse plus de liberté; quelquefois aussi elle fait de vains efforts pour la découvrir, et lors même qu'elle l'aperçoit, les rayons du flambeau de la déesse n'arrivent jamais nettement ni directement à ses yeux, mais seulement à travers le tissu du sombre voile dont s'enveloppe la nature. » Tel est aussi le sentiment de Virgile, qui dit :

Vires : je vais dissiper les images obscures
Dont, sur les yeux mortels, la vapeur retombe
Cache ce grand spectacle à la faible vue.

Ce voile qui, pendant le sommeil du corps, laisse arriver jusqu'aux yeux de l'âme les rayons de la vérité, est, dit-on, de la nature de la corne, qui peut être amincie jusqu'à la transparence; et celui qui se refuse à laisser passer ces mêmes

rector exercitus, Carthaginiis somniaret inferitum, eujus erat auctor futurus; andretque victoriam beneficio suo publicum; videret etiam secreta naturæ, vir non minus philosophus, quam virtute præcellens. His assertis, quia supernus falsitatis in-somniorum Virgilium festum etiam, ejus versus feminas mentionem, eruit de quædam somnii descriptione portarum: si quis forte querere velit, cur porta ex ebore falsis, et e cornu veris sit deputata; instruitur auctore Porphyrio, qui in commentariis suis hæc in eandem locum dicit ab Homero sub eadem divisione descripta: Latet, inquit, omne verum; hoc tamen animæ, cum ab officis corporis somno ejus paululum libera est, interdum aspicit; nonnumquam tendit aciem, nec tamen pervenit: et, cum aspicit, tamen non libero et directo lumine videt, sed interjecto velamine, quod nexu naturæ caligantibus obducit. Et hoc in natura esse idem Vergilius assertit, dicens:

Aspice : nampque omnem, que tunc obducta tenent
Mortales hæbetat visus tibi, et hancidæ circum
Caligat, nubem eripiam.

Hoc velamen cum in quiete ad verum usque aciem animæ introsipientis admittit, de cornu creditur, ejus ista natura est, ut tenuitatem visui pervium sit: cum autem a vero hæbetat ac repellit obtundit, ebur putatur; ejus corpus ita natura densatum est, ut ad quamvis extremi-

rayons est de la nature de l'ivoire, tellement opaque, que, quelque aminci qu'il soit, il ne se laisse jamais traverser par aucun corps.

CAP. IV. Du but ou de l'intention de ce songe.

Nous venons de discuter les genres et les espèces de songes qui rentrent dans celui de Scipion; essayons maintenant, avant de l'expliquer, d'en faire connaître l'esprit et le but. Démontrons que ce but n'est autre que celui annoncé au commencement de cet ouvrage; savoir, de nous apprendre que les âmes de ceux qui ont bien mérité des sociétés retournent au ciel pour y jouir d'une félicité éternelle. Cela est prouvé par la circonstance même dont profite Scipion pour raconter ce songe, sur lequel il assure avoir gardé le secret depuis longtemps. Lélius se plaignait que le peuple romain n'eût pas encore élevé de statues à Nascia; et Scipion, ayant répondu à cette plainte, avait terminé son discours par ces mots : « Quoique le sage trouve dans le sentiment de ses nobles actions la plus haute récompense de sa vertu, cependant cette vertu, qu'il tient des dieux, n'en aspire pas moins à des récompenses d'un genre plus relevé et plus durable que celui d'une statue qu'un plomb vil retient sur sa base, ou d'un triomphe dont les lauriers se iletrissent. Quelles sont donc ces récompenses? dit Lélius. « Permettez, reprit Scipion, puisque nous sommes libres encore pendant ce troisième jour de fête, que je continue ma narration. » Amène insensiblement au récit du songe qu'il a eu, il arrive au passage suivant, dans lequel il insinue qu'il a vu au ciel ces récompenses moins passagères, et d'un

latem tenuitatis erasum, nullo visu ad ulteriora tendente penetratur.

CAP. IV. Propositum, seu scopus lupus somnii quis sit.

Tractatus generibus et modis, ad quos somnium Scipionis referitur, nunc ipsam ejusdem somnii mentem, ipsiusque propositum, quem Greci σκοπόν vocant, antequam verba inspiciantur, tenemus aperire; et eo pertinet propositum præsentis operis asserimus, sicut jam in principio hujus sermonis adstruximus, ut animas bene de republica meritorum virtuti corpora celo reddi, et illis frui beatitudinis perpetuitate, nos doceat. Nam Scipionera ipsam hæc occasio ad narrandum somnium provocavit, quod longo tempore se lectatum est silentio condidisse, cum enim Lælius quæreretur, nullas Nasciæ statuas in publico, in interfecti Avanti commemorationem, locatas, respondit Scipio post alia in hæc verba: « Sed quamquam sapientibus conscientia ipsa factorum egregiorum amplissimum virtutis est præmium, tamen illa divina virtus non statuas plumbo inharerens, nec triumphos arecentibus lauro, sed stabiliora quædam et viroiora præmiorum genera desiderat. Quæ tamen ista sunt, » inquit Lælius? Tunc Scipio, Patinini me, inquit, quoniam tertium diem jam fertati sumus; » et cetera, quibus

état plus solide , réservées aux vertueux administrateurs de la chose publique.

« Mais afin de vous inspirer plus d'ardeur à défendre l'État , sachez , continua mon aïeul , qu'il est dans le ciel une place assurée et fixée d'avance pour ceux qui auront sauvé , défendu , agrandi leur patrie , et qu'ils doivent y jouir d'une éternité de bonheur. » Bientôt après il désigna nettement ce séjour du bonheur , en disant :

« Imitex votre aïeul , imitez votre père ; comme eux cultivez la justice et la piété ; cette piété , obligation envers nos parents et nos proches , et le plus saint des devoirs envers la patrie : telle est la route qui doit vous conduire au ciel , et vous donner place parmi ceux qui ont déjà vécu , et qui , délivrés du corps , habitent le lieu que vous voyez. » Ce lieu était la voie lactée ; car c'est dans ce cercle , nommé galaxie par les Grecs , que Scipion s'imaginait être pendant son sommeil , puisqu'il dit , en commençant son récit :

« D'un lieu élevé , parsemé d'étoiles et tout resplendissant de lumière , il me montrait Carthage. » Et , dans le passage qui suit l'avant-dernier cité , il s'explique plus clairement encore : « C'était ce cercle dont la blanche lumière se distingue entre les feux célestes , et que , d'après les Grecs , vous nommez voie lactée. De là , étendant mes regards sur l'univers , j'étais émerveillé de la majesté des objets. »

En parlant des cercles , nous traiterons plus amplement de la galaxie.

ad narrationem somnii venit , docens illa esse stabiliora et viridiora præmiorum genera , quæ ipse vidisset in cœlo bonis rempublicarum servata rectoribus : sicut his verbis ejus ostenditur : « Sed quo sis , Africane , alacrior ad tutandam rempublicam , sic habeto. Omnibus , qui patriam conservarint , adjuverint , auverint , certum esse in cœlo et definitum locum , ubi beati avo semper terno fruuntur. » Et paulo post , hunc certum locum , qui sit designans , ait : « Sed sic , Scipio , ut avus licet tuis , ut ego , qui te genui , justitiam cole et pietatem : quæ cum magna in parentibus et propinquis , tum in patria maxima est. Ea vita via est in cœlum , et in hunc cœtum eorum , qui jam vivere , et corpore laxati illum incolunt locum , quem vides ; » significans galaxiam. Sciendum est enim , quod locus , in quo sibi esse videtur Scipio per quietem , lacteus circulus est , qui galaxias vocatur ; siquidem his verbis in principio nititur : « Ostendebat autem Carthaginem de cœlo et pleno stellatum illustri et claro quodam loco. » Et paulo post aperit dicit : « Erat autem in splendidissimo candore inter flammam circulus elucens , quem vos , ut a Graiis accepistis , orbem lacteum nuncupatis ; ex quo omnia mihi contemplantæ præclara et mirabilia videbantur. » Et de hoc quidem galaxia , cum de circulis loquimur , plenius disseremus.

CHAP. V. Quoique tous les nombres puissent , en quelque sorte , être regardés comme parfaits , cependant le septième et le huitième sont particulièrement considérés comme tels. Propriétés qui méritent au huitième nombre la qualification de nombre parfait.

Nous avons fait connaître les rapports de ressemblance et de conformité des deux traités de la République écrits par Cicéron et son prédécesseur Platon , ainsi que le motif qu'ils ont eu pour faire entrer dans ces traités , le premier , l'épisode du songe de Scipion , et le second , celui de la révélation d'Her.

Nous avons ensuite rapporté les objections faites à Platon par les épicuriens , et la réfutation dont est susceptible leur insignifiante critique ; puis nous avons dit quels sont les écrits philosophiques qui admettent la fiction , et ceux dont elle est entièrement bannie : de là nous avons été amenés à définir les divers genres de songes , vrais ou faux , enfantés par cette foule d'objets que nous voyons en dormant , afin de reconnaître plus aisément ceux de ces genres auxquels appartient celui de Scipion.

Nous avons dû aussi discuter s'il convenait de lui prêter un tel songe , et exposer le sentiment des anciens relativement aux deux portes par où sortent les songes ; enfin , nous avons développé l'esprit de celui dont il est ici question , et déterminé la partie du ciel ou le second Africain , pendant son sommeil , a vu et entendu tout ce qu'il raconte. Maintenant nous allons interpréter , non pas la totalité de ce songe , mais les passages d'un intérêt marquant. Le premier qui se présente est

Cap. V. Quamquam omnes numeri modo quodam pleni sint , Lumen septenarium et octonarium peculiari ratione dicitur ; quoniam ob causas actionarius plenus vocetur.

Sed jam quoniam inter libros , quos de republica Cicero , quosque prius Plato scripserat , quæ differentia , quæ similitudo habeatur , expressimus , et cur operi suo vel Plato Eris iudicium , vel Cicero somnium Scipionis ascriberit , quidve sit ab Epicureis objectum Platoni , vel quemadmodum de his calumnia refullet , et quibus tractatibus philosophi adhaerent , vel a quibus penitus excludant fabulosa , retulimus ; adjectimusque post hæc necessario genera omnium imaginum , quæ falso , quæque vero videntur in somnis , ipsasque distinximus species somniorum , ad quas Africani somnium constaret referri ; et si Scipioni conveniret talia somnare ; et de geminis somnii partibus , quæ fuerit a veteribus expressa sententia ; super his omnibus , ipsis somnii , de quo loquimur , mentem propositumque signavimus , et partem corli evidentem expressimus , in qua sibi Scipio per quietem hæc vel vidisse visus est , vel audisse , quæ retulit : nunc jam discutienda nobis sunt ipsius somnii verba , non omnia , sed ut quæque videbuntur digna quasi. Ac prima nobis tractanda se ingerit pars illa de numeris , in qua sic ait : « Nam cum atas tua septenos octies solis anfractus reditusque converterit , duoque hi numeri , quorum uterque plenus , alter altera de causa habetur , circuli naturali summam tibi fatalem confe-

celui relatif aux nombres; le voici : « Car, lorsque votre vie mortelle aura parcouru un cercle composé de sept fois huit révolutions du soleil, et que du concours de ces nombres, tous deux réputés parfaits, mais par des causes différentes, la nature aura formé le nombre fatal qui vous est assigné, tous les yeux se tourneront vers vous, votre nom sera dans toutes les bouches; le sénat, les bons citoyens, les allies, mettront en vous leurs espérances, et vous regarderont comme l'unique appui de l'État; en un mot, vous serez nommé dictateur, et chargé de reorganiser la république, si toutefois vous échappez aux mains parricides de vos proches. »

C'est avec raison que le premier Africain attribue aux nombres une plénitude qui n'appartient, à proprement parler, qu'aux choses divines et d'un ordre supérieur. On ne peut, en effet, regarder convenablement comme pleins des corps toujours prêts à laisser échapper leurs molécules, et à s'emparer de celles des corps environnants. Il est vrai qu'il n'en est pas ainsi des corps métalliques; cependant on ne doit pas dire qu'ils sont pleins, puisqu'ils ont de nombreux interstices.

Ce qui a fait regarder tous les nombres indistinctement comme parfaits, c'est qu'en nous élevant insensiblement par la pensée, de la nature de l'homme vers la nature des dieux, ce sont les nombres qui nous offrent le premier degré d'immatérialité. Il en est cependant parmi eux qui présentent plus particulièrement le caractère de la perfection, dans le sens que nous devons attacher ici à ce mot: ce sont ceux qui ont la propriété d'enchaîner leurs parties, les nombres carrés multipliés par leurs racines, et ceux qui

sont solides par eux-mêmes. Ces corps ou solides, qui ne tombent pas sous les sens, ne peuvent être conçus que par l'entendement; mais, pour nous expliquer clairement, reprenons les choses d'un peu plus haut.

Tous les corps sont terminés par des surfaces qui leur servent de limites; et ces limites, fixées immuablement autour des corps qu'elles terminent, n'en sont pas moins considérées comme immatérielles. Car, en considérant un corps, la pensée peut faire abstraction de sa surface, et réciproquement; la surface est donc la ligne de démarcation entre les êtres matériels et les êtres immatériels; cependant ce passage de la matière à l'immatérialité n'est pas absolu, attendu que, s'il est dans la nature de la surface d'être en dehors des corps, il l'est aussi de n'être qu'autour des corps; de plus, on ne peut parler d'un corps sans y comprendre sa surface: donc leur séparation ne peut être effectuée réellement, mais seulement par l'entendement. Cette surface, limite des corps, est elle-même limitée par des points: tels sont les corps mathématiques sur lesquels s'exerce la sagacité des géomètres. Le nombre de lignes qui limitent la surface d'une partie quelconque d'un corps, est en raison de la raison de la forme sous laquelle se présente cette même partie: si cette portion de surface est triangulaire, elle est terminée par trois lignes; par quatre, si elle est carrée. Enfin, le nombre de lignes qui la limitent égale celui de ses angles, et ces lignes se touchent par leurs extrémités.

Nous devons rappeler ici au lecteur que tout corps a trois dimensions, longueur, largeur, profondeur ou épaisseur. La ligne n'a qu'une de ces dimensions, c'est la longueur; la surface en

« certum : in te unum aliquid in tuum nomen se tota convertit civitas. Te senatus, te omnes boni, te socii, te Latini intuebantur : tu eris unus, in quo nititur civitatis « status; ac, ne multa, dictator temp. constitutus oportet, « si in ipsius propinquorum manus effugeris. » Plénitudinem hinc non frustra numeris assignat. Plénitudo enim propriis divinis rebus superiusque non convenit : neque enim corpus proprie plenum dixeris, quod cum sui sit impatientis effluendo, alieni est appetens hauriendo. Que si metallicis corporibus non usu veniunt, non tamen plena illa, sed vasta dicenda sunt. Hæc est igitur communis numerorum omnium plénitudo; quod cogitationi, a nobis ad superos meanti, occurrit prima perfectio incorporalitatibus in numeris. Inter ipsos tamen proprie pleni vocantur secundum hos modos, qui præsentem tractatum necessarii sunt, qui aut vim oblinent vinculorum, aut corpora rursus efficiuntur, aut corpus efficiunt, sed corpus, quod intelligendo, non sentiendo, concipias. Totum hoc, ut obscuritatis deprecetur offensam, paulo altius repetita rerum luce, pandendum est. Omnia corpora superficie hauriunt, et in ipsam eorum pars ultima terminatur. Hi autem termini, cum sint semper circa corpora, quorum termini sunt, incorporati tamen intelliguntur. Nam quoniam corpus esse

dicetur, necdum terminus intelligitur: cogitatio, quæ conceperit terminum, corpus relinquit. Ergo primus a corporibus ad incorporata transitus ostendit corporum terminos; et hæc est prima incorporata natura post corpora: sed non pure, nec ad integrum carens corpore; nam licet extra corpus natura eorum sit, tamen non nisi circa corpus apparent. Cum totum denique corpus nominas, etiam superficies hoc vocabulo continetur: de corporibus eam tamen non res, sed intellectus sequestat. Hæc superficies, sicut est corporum terminus, ita lineis terminatur, quas suo nomine granatas Græci nominavit; punctis lineæ finiuntur. Et hæc sunt corpora, quæ mathematica vocantur; de quibus solerti industria geometrica disputat. Ergo hæc superficies, cum ex aliqua parte corporis cogitatur, pro forma subjecti corporis accipit numerum linearum; nam seu trium, ut trigonum; seu quatuor, ut quadratum; seu plurium sicut angulorum; totidem lineis sese ad extrema tangentibus planities eorum includitur. Hoc loco admonendi sumus, quod omne corpus longitudinis, latitudinis, et altitudinis dimensionibus constat. Ex his tribus in lineæ ductu una dimensio est. Longitudo est enim sine latitudine; planities vero, quam Græci ἐπιπέδων vocant, longo latoque distenditur, alto caret: et hæc planities quantis lineis continetur, ex-

a deux, longueur et largeur. Nous venons de parler de la quantité de lignes dont elle peut être limitée. La formation d'un solide ou corps exige la réunion des trois dimensions : tel est le dé à jouer, nommé aussi cube ou carré solide. En considérant la surface, non pas d'une partie d'un corps, mais de ce corps tout entier, que nous supposons, pour exemple, être un carré, nous lui trouverons huit angles au lieu de quatre ; et cela se conçoit, si l'on imagine, au-dessus de la surface carrée dont il vient d'être question, autant d'autres surfaces de mêmes dimensions qu'il sera nécessaire pour que la profondeur ou épaisseur du tout égale sa longueur et sa largeur : ce sera alors un solide semblable au dé ou au cube. Il suit de là que le huitième nombre est un corps ou solide, et qu'il est considéré comme tel. En effet, l'unité est le point géométrique ; deux unités représentent la ligne, car elle est, comme nous l'avons dit, limitée par deux points. Quatre points, pris deux à deux, placés sur deux rangs, et se faisant face réciproquement à distances égales, deviennent une surface carrée, si de chacun d'eux on conduit une ligne au point opposé. En doublant cette surface, on a huit lignes et deux carrés égaux, qui, superposés, donneront un cube ou solide, pourvu toutefois qu'on leur prête l'épaisseur convenable. On voit par là que la surface, ainsi que les lignes dont elle se compose, et généralement tout ce qui tient à la forme des corps, est d'une origine moins ancienne que les nombres ; car il faut remonter des lignes aux nombres pour déterminer la figure d'un corps, puisqu'elle ne peut être spécifiée que d'après le nombre de lignes qui la terminent.

Nous avons dit qu'à partir des solides, la première substance immatérielle était la surface et ses lignes, mais qu'on ne pouvait la séparer des corps, à cause de l'union à perpétuité qu'elle a contractée avec eux : donc, en commençant par la surface et en remontant, tous les êtres sont parfaitement incorporels. Mais nous venons de démontrer qu'on remonte de la surface aux nombres : ceux-ci sont donc les premiers êtres qui nous offrent l'idée de l'immaterialité ; tous sont donc parfaits, ainsi qu'il a été dit plus haut ; mais nous avons ajouté que plusieurs d'entre eux ont une perfection spéciale, ce sont les nombres cubiques, ceux qui le deviennent en opérant sur eux-mêmes, et ceux qui sont doués de la faculté d'enchaîner leurs parties. Qu'il existe encore pour les nombres d'autres causes de perfection, c'est ce que je ne conteste pas. Quant au mode de solidité du huitième nombre, il est prouvé par les antécédents. Cette collection d'unités, prise en particulier, est donc, avec raison, mise au rang des solides. Ajoutons qu'il n'est aucun nombre qui ait un rapport plus direct avec l'harmonie des corps célestes, puisque les sphères qui forment cet accord sont au nombre de huit, comme nous le verrons plus tard. Qui plus est, toutes les parties dont huit se compose sont telles, qu'il résulte de leur assemblage un tout parfait. On peut, en effet, le former de la monade ou de l'unité, et du nombre sept, qui ne sont ni générateurs, ni engendrés. Nous développerons, lorsqu'il en sera temps, les propriétés de ces deux quantités. Il peut être aussi le résultat de deux fois quatre, qui est générateur et engendré ; car deux fois deux engendrent quatre, comme deux fois quatre

pressimus. Soliditas autem corporum constat, cum his duabus additur altitudo. Fit enim tribus dimensionibus impletis corpus solidum, quod στερεόν vocant ; qualis est tessera, quæ cubus vocatur : si vero non unius partis, sed totius vesæ corporis superficiem cogitare, quod proponamus esse quadratum (ut de uno, quod exemplo sufficit, disputemus ; jam non quatuor, sed octo anguli colliguntur : quod animadvertis, si super unum quadratum, quæle prius diximus, alterum tale altius inpositum mente conspicias, ut altitudo, quæ illi plano deerat, adjiciatur ; fiatque tribus dimensionibus impletis corpus solidum, quod stereon vocant, ad imitationem tesserae, quæ cubus vocatur. Ex his apparet, octonarium numerum solidum corpus et esse, et haberi. Siquidem unum apud geometras puncti locum obtinet ; duo, lineæ ductum faciunt, quæ duobus punctis, ut supra diximus, coerentur ; quatuor vero puncta, adversum se in duobus ordinibus bina per ordinem posita, expriment quadri speciem, a singulis punctis in adversum punctum ejecta lineæ. hæc quatuor, ut diximus, duplicata et octo facta, duo quadra similia describunt : quæ sibi superposita, additæque altitudine, formam cubi, quod est solidum corpus, efficiunt. Ex his apparet, antiquiorem esse numerum superficiei et lineis, ex quibus illam constare memoravimus, formis que om-

nibus. A lineis enim ascenditur ad numerum, tanquam ad priorem, ut intelligatur ex diversis numeris linearum, quæ formæ geometricæ describantur. Ipsam superficiem cum lineis suis, primam post corpora diximus incorpoream esse naturam ; nec tamen sequestrandam, propter perpetuam cum corporibus societatem. Ergo quod ab hæc sursum recedit, jam pure incorporeum est ; numeros autem hæc superiores præcedens sermo patefecit. Prima est igitur perfectio incorporalitatibus in numeris ; et hæc est, ut diximus, numerorum omnium plenitudo. Seorsum autem illa, ut supra admonuimus, plenitudo est eorum, qui aut corpus efficiant, aut efficiantur, aut vim obtineant vinculorum ; licet alias quoque causas, quibus pleni numeri efficiantur, esse non ambigam. Qualiter autem octonarius numerus solidum corpus efficiat, antelatis probatum est. Ergo singulariter quoque plenus jure dicitur, propter corporeæ soliditatis effectum. Sed et ad ipsam cœli harmoniam, id est, concinentiam, hunc numerum magis aptum esse non dubium est ; cum sphaeræ ipsæ octo sint, quæ moventur : de quibus secuturus sermo procedet. Omnes quoque partes, de quibus constat hic numerus, tales sunt, ut ex earum compage plenitudo nascatur. Est enim aut de his, quæ neque generantur, neque generant, de monade et septem :

engendrent huit. Il peut encore être la somme de trois et cinq; l'un de ces deux composants est le premier des impairs : quant au nombre cinq, sa puissance sera démontrée immédiatement.

Les pythagoriciens ont choisi le huitième nombre pour symbole de l'équité, parce que, à partir de l'unité, il est le premier qui offre deux composants pairs et égaux, quatre plus quatre, qui peuvent être eux-mêmes décomposés en deux quantités paires et égales, ou deux plus deux. Ajoutons que sa recombinaison peut avoir lieu au moyen de deux fois deux répétés deux fois. Un tel nombre, qui procède à sa puissance par facteurs égaux et pairs, et à sa décomposition par diviseurs égaux et pairs, jusqu'à la monade exclusivement, qui ne peut avoir d'entier pour diviseur, méritait bien d'être considéré comme emblème de l'équité; et, d'après ce que nous avons dit précédemment de la perfection de ses parties et de celle de son entier, on ne peut lui contester le titre de nombre parfait.

CHAP. VI. Des nombreuses propriétés qui méritent au septième nombre la qualification de nombre parfait.

Il nous reste à faire connaître les droits du septième nombre à la dénomination de nombre parfait. Mais ce qui doit avant tout nous pénétrer d'admiration, c'est que la durée de la vie mortelle d'un illustre personnage ait été exprimée par le produit de deux nombres, dont l'un est pair et l'autre impair. Il n'existe effectivement rien de parfait qui ne soit le résultat de l'agrégation de ces deux sortes de nombres : l'impair regardé

comme mâle, et le pair considéré comme femelle, sont l'objet de la vénération des partisans de la doctrine des nombres, le premier sous le nom de père, et le second sous celui de mère. Aussi le *Timée* de Platon dit-il que Dieu forma l'âme du monde de parties prises en nombre pair et en nombre impair, c'est-à-dire de parties successivement doubles et triples, en alternant la duplication terminée au nombre huit, avec la triplification terminée au nombre vingt-sept. Or huit est le premier cube des nombres pairs, et vingt-sept est le premier des impairs; car deux fois deux, ou quatre, donnent une surface; et deux fois deux répétés deux fois, ou huit, donnent un solide ou cube; trois fois trois, ou neuf, donnent une surface; et trois fois trois répétés trois fois, ou vingt-sept, donnent un solide. On peut inférer de là que le septième et le huitième nombre, assortis pour déterminer par leur produit le nombre des années de l'existence d'un politique accompli, ont été jugés les seuls propres à entrer dans la composition de l'âme universelle, parce qu'il n'est rien de plus parfait qu'eux, si ce n'est l'auteur de leur être. On peut aussi remarquer qu'en démontrant, au chapitre précédent, l'excellence des nombres en général, nous avons établi leur priorité sur la surface et ses limites, ainsi que sur tous les corps, et qu'ici nous les trouvons antérieurs même à l'âme du monde, puisque c'est de leur mélange qu'elle fut formée par cette cause sublime de *Timée*, confidente inséparable de la nature. Aussi les anciens philosophes n'ont-ils pas hésité à regarder cette âme

que quædam sint, suo loco plenius explicabitur. Aut de duplicato eo, qui et generatur, et generat, id est, quatuor : nam hic numerus quatuor et nascitur de duobus, et octo generat; aut componitur de tribus et quinque; quorum alter primus omnium numerorum impar apparuit. Quinarii autem potentiam sequens tractatus attinget. Pythagorici vero hunc numerum justitiam vocaverunt, quia primus omnium ita solvitur in numeros pariter pares, hoc est, in bis quaterna, ut nihilominus in numeros æque pariter pares divisio quoque ipsa solvatur, id est, in bis bina. Eadem quoque qualitate contextitur, id est, in bis bina. Eadem ergo et contextio ipsius, pari æqualitate procedat, et resolutio æqualiter redeat usque ad monadem, quæ divisionem arithmetica ratione non recipit; merito propter æqualem divisionem justitiæ nomen accepit : et quia ex supradictis omnibus apparet, quanta et partium suarum, et seorsum sua plenitudine nitatur, jure plenus vocatur.

CAP. VI. Multas esse causas, cur septenarius plenus vocetur.

Superest, ut septenarium quoque numerum plenum jure vitandam ratio in medio constituta persuadeat. Ac primum hoc transire sine admiratione non possumus, quod duo numeri, qui in se multiplicati vitale spatium viri fortis includerent, ex pari et impari constituerunt. Hoc

enim vere perfectum est, quod ex horum numerorum permixtione generatur, nam impar numerusmas, et par femina vocatur. item arithmetici imparem patris, et parum matris appellatione venerantur. Hinc et *Timæus* Platonis fabricatorem mundane anime Deum partes ejus ex pari et impari, id est, duplicari et triplari numero, intertexuisse memoravit : ita ut a duplicari usque ad octo, a triplari usque ad viginti septem, staret alternatio mutandi. Hi enim primi eubli utrinque nascuntur : siquidem a paribus bis bini, qui sunt quatuor, superficiem faciunt; bis bina bis, quæ sunt octo, corpus solidum fingunt. A dispari vero ter terna, quæ sunt novem, superficiem reddunt; et ter terna ter, id est, ter novena, quæ sunt viginti septem, primum æque eubum alterius partis efficiunt. Unde intelligi datur, hos duos numeros, octo dico et septem, qui ad multiplicationem amorum perfecti in republica viri convenerint, solos idoneos ad efficiendam mundi animam judicatos : quia nihil post auctorem potest esse perfectius. Hoc quoque notandum est, quod superius asserentes communem numerorum omnium dignitatem, antiquiores eos superficie, et lineis ejus, omnibusque corporibus ostendimus : procedens autem tractatus invenit numeros et ante animam mundi fuisse, quibus illam contextam augustissima *Timæi* ratio, natura ipsius conscia, testis expressit. Hinc est, quod pronuntiare non dubitavere sapientes, animam esse numerum se moventem. Nunc videamus, cur septenarius numerus suo seorsum merito plenus habeatur. Cujus ut expressis plenitudo

comme un nombre qui se meut par lui-même.

Examinons maintenant les droits du septième nombre, pris en particulier, au titre de nombre parfait. Pour rendre cette perfection plus évidente, nous analyserons d'abord les propriétés de ses parties, puis celles de son entier. La discussion des nombres pris deux à deux, dont il est le résultat, savoir, un et six, deux et cinq, trois et quatre, nous convaincra qu'aucun autre nombre ne renferme des propriétés plus varices et plus imposantes. Dans le premier couple un et six, la première quantité, ou la monade, c'est-à-dire l'unité, est tout à la fois mâle et femelle, réunit le pair et l'impair : ce n'est pas un nombre, mais c'est la source et l'origine des nombres. Commencement et fin de toutes choses, la monade elle-même n'a ni commencement ni fin ; elle représente le Dieu suprême, et sépare son intellect de la multiplicité des choses et des puissances qui le suivent ; c'est elle qui marche immédiatement après lui. Cette intelligence, née du Dieu souverain, et affranchie des vicissitudes des temps, subsiste dans le temps toujours un. Une par sa nature, elle ne peut pas être nombrée ; cependant elle engendre et contient en elle la foule innombrable des types ou des idées des choses. En réfléchissant un peu, on verra que la monade appartient aussi à l'âme universelle. En effet, cette âme, exempte du chaos tumultueux de la matière, ne se devant qu'à son auteur et à elle-même, simple par sa nature, lors même qu'elle se répand dans le corps immense de l'univers qu'elle anime, elle ne fait point divorce avec l'unité. Ainsi, vous voyez que cette monade, originelle de la première cause, se conserve entière et indivisible jusqu'à l'âme universelle, et ne perd

rien de sa suprématie. Voilà sur la monade des détails plus précis que ne semblait le promettre l'abondance du sujet, et l'on ne trouvera pas de place l'éloge d'un être supérieur à tout nombre, surtout lorsqu'il s'agit du septenaire, dont il fait partie. Il convenait, en effet, qu'une substance aussi pure que la monade fût portion intégrante d'une vierge : nous disons une vierge, parce que l'opinion de la virginité du septième nombre a pris tant de crédit, qu'on le nomme aussi Pallas. Cette opinion est fondée sur ce qu'étant double, il n'engendre aucun des nombres compris entre l'unité et le dénaire, regardé comme première limite des nombres. Quant au nom de Pallas, il lui vient de ce qu'il doit la naissance à la seule monade plusieurs fois ajoutée à elle-même, de même que Minerve ne doit la sienne, dit on, qu'à Jupiter seul.

Passons au nombre sénaire, qui, joint à l'unité, forme le septenaire, et dont les propriétés numériques et théurgiques sont nombreuses. D'abord, il est le seul des nombres au-dessous de dix qui soit le résultat de ses propres parties ; car sa moitié, son tiers et son sixième, ou bien trois, deux et un, forment son entier. Nous pourrions spécifier ses autres droits au culte qu'on lui rend ; mais, de crainte d'ennuyer le lecteur, nous ne parlerons que d'une seule de ses vertus. Celle dont nous faisons choix, bien développée, donnera une haute idée, non-seulement de son importance, mais encore de celle du septième nombre.

La nature a fixé, d'après des rapports de nombres invariables, le terme le plus ordinaire de la gestation de la femme à neuf mois ; mais, d'après un produit numérique dans lequel le nombre six entre comme facteur, ce terme peut se

noscatur, primum merita partium, de quibus constat, tum denum quid ipse possit, investigemus. Constat septenarius numerus vel ex uno et sex, vel ex duobus et quinque, vel ex tribus et quatuor. Singularum compagium membra tractemus : ex quibus fatebimur, nullum alium numerum tam varia esse majestate forniculum. Ex uno et sex compago prima componitur. Unum autem, quod *μῶνός*, id est, unitas dicitur, et mas idem et femina est, par idem atque impar ; ipse non numerus, sed fons et origo numerorum. Hæc monas initium finisque omnium, neque ipsa principii aut finis sciens, ad summum refertur Deum, ejusque intellectum a sequentium numero rerum et potestatum sequestrat : nec in inferiore post Deum gradu eam frustra desideraveris. Hæc illa est mens ex summo enata Deo, que vices temporum nesciens, in uno semper, quod adest, consistit avo ; cumque, utpote una, non sit ipsa numerabilis, innumeratas tamen generum species et de se creat, et intra se continet. Inde quoque aciem paululum cogitationis inclinans, hanc monadem reperies ad animam posse referri. Anima enim aliena a silvestris contagione materia, tantum se auctori suo ac sibi debens, simplicem sortita naturam, cum se animande immensitatis universitatis inundat, nullum inibi tamen cum sua unitate divortium.

Vides, ut hæc monas orta a prima rerum causa, usque ad animam ubique integra et semper individua continuationem potestatis obtineat. Hæc de monade castigatus, quam se copia suggerere. Nec te remordet, quod, cum omni numero præesse videatur, in conjunctione præcipue septenarii prædicetur ; nulli enim aptius jungitur monas incorrupta, quam virgini. Huic autem numero, id est, septenario, adeo opinio virginitatis inolevit, ut Pallas quoque vocitetur ; nam virgo creditur, quia nullum ex se parit numerum duplicatus, qui intra denarium coartetur, quem primum limitem constat esse numerorum. Pallas ideo, quia ex solius monadis facta, et multiplicatione processit, sicut Minerva sola ex uno parente nata perhibetur. Seuaris vero, qui cum uno conjunctus septenarius facit, varice ac multiplicis religionis et potentie est ; primum, quod solus ex omnibus numeris, qui intra decem sunt, de suis partibus constat. Habet enim medietatem, et tertiam partem, et sextam partem : et est medietas tertia, tertia pars duo, sexta pars unum : que omnia simul sex faciunt. Habet et alia sue venerationis indicia : sed, ne longior faciat sermo fastidium, unum ex omnibus ejus officium persequemur. Quod ideo prætulimus, quia hæc commemorato, non senarii tantum, sed et septenarii pa-

réduire à sept mois. Nous redirons ici succinctement que les deux premiers cubes des nombres, soit pairs ou impairs, sont huit et vingt-sept; et nous avons dit ci-dessus que le nombre impair est mâle, et le nombre pair femelle. Si l'on multiplie par six l'un et l'autre de ces nombres, on obtient un produit égal au nombre des jours contenus dans sept mois; car de l'union du mâle avec la femelle, ou de vingt-sept avec huit, résulte trente-cinq, et trente-cinq multiplié par six donne deux cent dix. Ce nombre est celui des jours que renferment sept mois. On ne peut donc qu'admirer la fécondité du nombre sénéaire, que l'on croirait établi par la nature, juge du point de maturité du fœtus dans l'accouchement le plus précoce.

Voici, selon Hippocrate, comment on peut déterminer, pendant la grossesse, l'époque de l'accouchement. L'embryon se meut le soixante-dixième ou le quatre-vingt-dixième jour de la conception: l'un ou l'autre de ces nombres, multiplié par trois, donne un résultat égal au nombre de jours compris dans sept ou dans neuf mois.

Nous venons de présenter l'esquisse des propriétés du premier couple dont se compose le septième nombre; occupons-nous du second, qui est deux et cinq. La dyade, qui suit immédiatement la monade, est à la tête des nombres. Cette première émanation de la toute-puissance, qui se suffit à elle-même, nous représente la ligne dans un corps géométrique; son analogie avec les planètes et les deux flambeaux célestes est donc évidente, puisque ces astres ont été aussi séparés de la sphère des fixes selon des rapports har-

moniques, et forcés d'obéir à deux directions différentes. L'union de la dyade avec le cinquième nombre est conséquemment très-sortable, vu les rapports de la première avec les corps lumineux errants, et ceux du nombre cinq avec les zones du ciel. Ce sont, dans le premier cas, des rapports de scission; et, dans le second, des rapports numériques. Parmi les propriétés du cinquième nombre, il en est une bien éminente: seul, il embrasse tout ce qui est, tout ce qui paraît être. Nous entendons, par ce qui est, tous les êtres intellectuels, et, par ce qui paraît être, tout ce qui est revêtu d'un corps périssable ou impérissable. Il suit de là que ce nombre représente l'ensemble de tout ce qui existe, soit au-dessus, soit au-dessous de nous; il est le symbole de la cause première, ou de l'intelligence issue de cette cause, et qui comprend les formes originelles des choses. Il figure l'âme universelle, principe de toutes les âmes; il exprime enfin tout ce qui est renfermé dans l'étendue des cieux et de l'espace sublunaire: il est donc le type de la nature entière. La concision dont nous nous sommes fait une loi ne nous permet pas d'en dire davantage sur le second couple générateur du septième nombre; nous allons faire connaître la puissance du troisième couple, ou des nombres trois et quatre.

La première surface qui soit limitée par des lignes en nombre impair a la forme triangulaire; la première que terminent des lignes en nombre pair a la forme quadrangulaire. Qui plus est, nous apprenons de Platon, c'est-à-dire du confident de la vérité, que deux corps sont solidement unis, lorsque leur jonction s'opère à l'aide d'un

riter dignitas adstruere. Humano partui frequentiorum usum novem mensium, certo numerorum modulamine natura constituit: sed ratio sub asciti senarii numeri multiplicatione procedens, etiam septem menses computat usurpavit. Quam breviter absolute dicemus duos esse primos omnium numerorum cubos, id est, a pari octo, ab impari viginti septem: et esse impari marem, parvi feminam, superius expressimus. Horum uterque si per senarii numerum multiplicetur, efficiunt diem numerum, qui septem mensibus explicatur. Coeant enim numeri, mas ille, qui memoratur, et femina, octo scilicet et viginti septem; parunt ex se quinque et triginta. Hæc sexies multiplicata, creant decem et ducentos: qui numerus diem mensium septimum claudit. Ille est ergo natura fovendus hic numerus, ut primam humani partus perfectionem, quasi arbitrio quidam maturitatis, absolvat. Discretio vero futuri partus, sicut Hippocrates refert, sic in utero diuisi illi; aut enim septagesimo, aut nonagesimo die conceptus movetur. Dies ergo motus, quocunque fuerit de diobus, ter multiplicatus, aut septimum, aut nonum explicat mensem. Hæc de prima septenarii copulatione libata sint. Secunda de duobus et quinque est. Ex his dyas, quia post monadem prima est, primus est numerus. Hæc ab illi omnipotentia solitaria in corporis intelligibilis lineam prima de unit. Ideo et ad vagas stellarum et luminum

sphaeras refertur; quia hæc quoque ab illa, quæ ἀπὸ πάντων dicitur, in numerum scisse, et in varii motus contrarietatem retorle sunt. Hic ergo numerus cum quinario aptissime iungitur, dum hic ad errantes, ut diximus, ad cœli zonas ille referatur: sed ille ratione scissionis, hic numero. Ille vero quinario numero proprietates excepta potentie ultra ceteras eminentis evenit, quod solus omnia, quæque sunt, quæque videntur esse, complexus est. Esse autem dicimus intelligibilia, videri esse corporalia omnia, seu divinum corpus habere, seu caducum. Hic ergo numerus simul omnia et supera, et subjecta designat. aut enim Deus summus est, aut mens ex eo nata, in qua species rerum continentur, aut mundi anima, quæ animarum omnium fons est, aut cœlestia sunt usque ad nos, aut terrena natura est: et sic quinquies rerum omnium numerus impletur. De secunda septenarii numeri conjunctione dicta hæc pro affectate brevitatis necessitate sufficiant. Tertia est de tribus et quatuor; quæ quantum valeat, revolvamus. Geometrici corporis ab invari prima planities in tribus lineis constat. his enim trigonalis forma concluditur, a pari vero prima in quatuor invenitur. Item scriptus secundum Platonem, id est, secundum ipsius veritatis arcana, illa fortè inter se vinculo colligari, quibus interjecta mediæ præstat vinculi firmitatem, cum vero mediæ ipsa geminatur, ea quæ extrinseca sunt, non tena-

centre commun; et que cette union des deux extrêmes est non-seulement solide, mais indissoluble, lorsque le centre est doublé. Le nombre ternaire jouit du premier de ces avantages, et le quaternaire possède le second. C'est de ce double intermédiaire du nombre quatre que fit usage le créateur et régulateur des mondes, afin d'enchaîner pour toujours les éléments entre eux. Jamais, dit Platon dans son *Timée*, deux substances aussi opposées, aussi antipathiques que la terre et le feu, n'eussent pu être amenées à former une union qui répugne à leur nature, si elles n'yaient été contraintes par deux intermédiaires tels que l'air et l'eau. L'ordre dans lequel Dieu rangea des éléments si divers facilita leur enchaînement. Chacun d'eux étant doué de deux propriétés, ils eurent en commun, pris deux à deux, l'une de ces propriétés.

La terre est sèche et froide, l'eau froide et humide; la sécheresse de l'une et l'humidité de l'autre étant incompatibles, le froid devint leur centre d'union. L'air est humide et chaud; cette dernière propriété étant en opposition avec la froideur de l'eau, l'humidité dut être le point de jonction de ces deux éléments. Au-dessus de l'air est placé le feu, qui est sec et chaud; sa sécheresse et l'humidité de l'air se repoussent mutuellement, mais la chaleur qui leur est communément leur union: c'est ainsi que les deux propriétés de chaque élément sont autant de bras dont il étroit ses deux voisins. L'eau s'unit à la terre par le froid, à l'air par l'humidité; l'air s'unit à l'eau par l'humidité, au feu par la chaleur. Le feu se met en contact avec l'air par la cha-

leur, avec la terre par la sécheresse; enfin, la terre, qui adhère au feu par la sécheresse, adhère à l'eau par la froideur. Malgré ces liens divers, s'il n'y eût eu que deux éléments, ils auraient été faiblement unis: l'union de trois éléments aurait été solide, mais non indestructible; il ne fallait pas moins que quatre éléments pour former un tout indissoluble, à cause des deux moyens qui lient les deux extrêmes.

Un passage, extrait du *Timée* de Platon, donnera plus de force à ce que nous venons de dire. Il convenait, dit ce philosophe, à la majesté divine de produire un monde visible et tactile: or, sans le fluide igné, rien n'est visible; sans solidité, rien n'est tactile; et sans la terre, rien n'est solide. Dieu se disposait donc à former cet univers au moyen du feu et de la terre, lorsqu'il prévint que ces deux corps ne s'uniraient qu'à l'aide d'un intermédiaire qui serait de nature à pouvoir lier et être lié; il prévint de plus qu'un seul intermédiaire suffirait pour lier deux surfaces, mais qu'il en faudrait deux pour lier deux solides: en conséquence, il inséra l'air et l'eau entre le feu et la terre; alors il résulta de cet assemblage des rapports si parfaits entre le tout et ses parties, que l'union d'éléments si dissemblables naquit de l'égalité même de leurs différences. En effet, il y a entre l'air et le feu la même différence de pesanteur et de densité qu'entre l'eau et l'air; d'autre part, il y a entre la terre et l'eau la même différence de rarité et de légèreté qu'entre l'air et l'eau; de plus, il existe entre l'air et l'eau une différence de pesanteur et de densité égale à celle qu'on trouve entre l'eau et la terre,

citer tantum, sed etiam insolubilitate vincuntur. Primo ergo ternario configit numero, ut inter duo summa medium, quo vincitur, acciperet; quaternarius vero duas medietates primas omnium nactus est, quas ab hoc numero Deus mundane molis artifex conditorque instituit, insolubili inter se vinculo elementa devinxit: sicut in *Timæo* Platonis assertum est, non aliter tam controversa sibi ac repugnantia, et nature communionem abundantia permisit, terram dico et ignem, potissime, et per tam jugabilem competentiam foderari, nisi duobus mediis aeris et aque nexibus vincerentur. Ita enim elementa inter se diversissima quædam tamen Deus ordinis opportunitate conexuit, ut facile jungerentur. Nam cum binæ essent in singulis qualitates, talem unicuique de duobus alteram dedit, ut in eo, cui adhaereret, cognatam sibi et similem reperiret. Terra est sicca et frigida: aqua vero frigida et humecta est; hæc duo elementa, licet sibi per se cum humectumque contraria sint, per frigidum tamen commune junguntur. Aer humectus et calidus est: et, cum aquæ frigide contrarius sibi calore, conciliatior tamen socii copulatur humoris. Super hunc ignis cum sit calidus et siccus, humorem quidem aeris respicit siccitate, sed connectitur per societatem caloris; et ita fit, ut singula quæque elementorum, duo sibi hinc inde vicina singulis qualitatibus velut quibusdam amplectantur aliis. Aqua terram frigore, aerem sibi necit humore; ær aquæ humecto similis et igni calore sociatur.

Ignis aeri miscetur, ut calido; terra jungitur, siccitate. Terra ignem sicco patitur, aquam frigore non respuit. Hæc tam varietas vinculorum, si elementa duocentur, nihil inter ipsa firmitatis habuisset; si tria, minus quidem valido, aliquo tamen nexu vincienda nodaret. Inter quatuor vero insolubilis colligatio est, cum due summitates duabus interjectionibus vincuntur; quod erit manifestius, si in medio posueris ipsam continentiam sensus de *Timæo* Platonis exceptam. Divini decoris, inquit, ratio postulabat, talem fieri mundum, qui et visum pateretur, et tactum; constabat autem, neque videri aliquid posse sine ignis beneficio, neque tangi sine solido, et solidum nihil esse sine terra. Unde mundi omne corpus de igni et terra institueret fabricator incipiens, vidit duo convenire sine medio colligant non posse, et hoc esse optimum vinculum, quod et se pariter, et a se liganda devinciat: unam vero interjectionem tuæ solum posse sufficere, cum superficies sine altitudine vincienda est: at, ubi artanda vinculis est a la dimensio, nodum nisi gemina interjectione non connecti. Inde aerem et aquam inter ignem terramque conexuit: et ita per omnia una et sibi conveniens jugabilis competentia occurrit, elementorum diversitatem ipsa differentiarum æqualitate concilians. Nam quantum interest inter aquam et aerem causa densitatis et ponderis, tantumdem inter aerem et ignem est; et rursus quod interest inter aerem et aquam causa levitatis et raritatis, hoc interest inter aquam et

et, sous ces deux rapports, cette différence est la même entre l'air et le feu qu'entre l'eau et l'air; par opposition, il existe une même différence de rarité et de légèreté entre l'air et l'eau qu'entre l'air et le feu, et cette relation qu'ils ont entre eux subsiste au même degré entre la terre et l'eau. Ces rapports de différences égales entre les éléments, relativement à leur adhérence respective, ont encore lieu par alternation, car la terre est à l'air comme l'eau est au feu; ils ont lieu aussi par inversion: leur union résulte donc de l'égalité de leurs différences.

D'après ce qui vient d'être dit, on voit clairement que la construction d'un plan exige une moyenne proportionnelle entre deux extrêmes, et que celle d'un solide veut de plus une seconde moyenne proportionnelle. Le septième nombre a donc en lui deux moyens coercitifs, par ses composants trois et quatre, qui ont été doués les premiers de la faculté d'enchaîner leurs parties, l'un avec un seul intermédiaire, et l'autre avec deux; aussi verrons-nous Cicéron assurer, dans un passage de ce songe, qu'il n'est presque aucune chose dont le nombre septenaire ne soit le *naud*. Ajoutons que tous les corps sont géométriques ou physiques. Les premiers sont le produit de trois degrés successifs d'accroissement: en se mouvant, le point décrit la ligne, celle-ci la surface, et la surface le solide. Les seconds doivent leur nutrition et leur développement à l'affinité des particules alimentaires que fournissent en commun les quatre éléments. De plus, tous les corps ont trois dimensions, longueur, largeur et profondeur; ils ont quatre limites, y

compris le résultat final: le point, la ligne, la surface, et le solide lui-même. Ajoutons qu'entre les quatre éléments principes de tous les corps, la terre, l'eau, l'air et le feu, il se trouve nécessairement trois interstices, l'un entre la terre et l'eau, un autre entre l'eau et l'air, et un troisième entre l'air et le feu. Le premier interstice a reçu des physiiciens le nom de nécessité, parce qu'il a, dit-on, la vertu de lier et de consolider les parties fangeuses des corps: *Puissez-vous tous*, dit en maudissant les Grecs un des personnages d'Homère, *puissez-vous tous être résous en terre et en eau!* Il entend par là le limon, matière première du corps humain. L'interstice entre l'eau et l'air se nomme harmonie, c'est-à-dire convenance et rapport exact des choses, parce qu'il est le point de jonction des éléments inférieurs et supérieurs, et qu'il met d'accord des parties discordantes. On appelle obéissance l'interstice entre l'air et le feu; car si la nécessité est un moyen d'union entre les corps graves et limoneux, et les corps plus légers, c'est par obéissance que ces derniers s'unissent aux premiers: l'harmonie est le point central auquel se rattache le tout. La perfection d'un corps exige donc le concours des quatre éléments et de leurs trois interstices; donc aussi les nombres trois et quatre, unis entre eux par tant de rapports obligés, mettent en commun leurs propriétés pour la formation des corps. Indépendamment de l'association de ces deux nombres pour le développement des solides, le quaternaire est, chez les pythagoriciens, un nombre mystérieux, symbole de la perfection de l'âme; il entre dans la formule religieuse de leur ser-

terram; item quod interest inter terram et aquam causa densitatis et ponderis, hoc interest inter aquam et aerem; et quod inter aquam et aerem, hoc inter aerem et ignem. Et contra, quod interest inter ignem et aerem tenuitatis levitatisque causa, hoc inter aerem et aquam est: et quod est inter aerem et aquam, hoc inter aquam intelligitur et terram. Nec solum sibi vicina et coherentia comparatur, sed eadem alternis salubris custoditur aequalitas. Nam quod est terra ad aerem, hoc est aqua ad ignem; et, quoties verteris, eandem reperies jugabilem competentiam. Ita ex ipso, quo infer se sunt aequaliter diversa, sortiantur. Haec eo dicta sunt, ut aperta ratione constaret, neque planicium sine tribus, neque soliditatem sine quatuor posse vinciri. Ergo septenarius numerus geminam vim obtinet vinciendi, quia ambae partes ejus vincula prima sortitae sunt; ternarius cum una medietate, quaternarius cum duabus. Hinc in alio loco ejusdem somnii Cicero de septenario dicit: *Qui numerus rerum omnium fere nodus est.* Item omnia corpora aut mathematica sunt aliuma geometrica, aut talia, quae visum tactumve patiuntur. Horum priora tribus incrementorum gradibus constant; aut enim linea ejicitur ex puncto, aut ex linea superficies, aut ex planicie soliditas. Altera vero corpora, quatuor elementorum collato fœdere, in robur substantiae corpulente concordii concreione coalescunt. Nec non omnium corporum tres sunt dimensiones, longitudo, latitudo, profunditas: termin-

annumerato effectu ultimo quatuor, punctum, linea, superficies, et ipsa soliditas. Item, cum quatuor sint elementa, ex quibus constant corpora, terra, aqua, aer, et ignis, tribus sine dubio interstitiis separantur. Quorum unum est a terra usque ad aquam, ab aqua usque ad aerem sequens, tertium ab aere usque ad ignem et a terra quidem usque ad aquam spatium, necessitas a physicis dicitur; quia vincere et solidare creditur, quod est in corporibus turbulentum; unde Homericus censor, cum Graecis imprearetur: *Vos omnes, inquit, in terram et aquam resolvamini; in id dicens, quod est in natura humana turbidum, quo facta est homini prima concretio. Illud vero quod est inter aquam et aerem, ἀρμονία dicitur, id est, apta et consonans convenientia, quia hoc spatium est, quod superioribus inferiora conciliat, et facit dissona convenire. Inter aerem vero et ignem obedientia dicitur, quia, sicut turbulenta et gravia superioribus necessitate junguntur, ita superiora turbulentis obedientia copulantur, harmonia media conjunctionem utriusque praestante. Ex quatuor igitur elementis, et tribus eorum interstitiis, absolutionem corporum constare manifestum est. Ergo hi duo numeri, tria dico et quatuor, iam multiplici inter se cognitionis necessitate sociati, efficiendis utrisque corporibus consensu ministri fœderis obsequantur. Nec solum explicandis corporibus hi duo numeri collativum praestant favorem; sed quaternarium quidem Pythagorici, quem τετρακτίον vocant, adeo quasi ad*

ment, ainsi conçu : *Je le le jure par celui qui a formé notre âme du nombre quaternaire*. A l'égard du nombre ternaire, il est le type de l'âme considérée comme formée de trois parties : le raisonnement, la fougue impétueuse et les desirs ardents.

Qui plus est, les anciens philosophes ont regardé l'âme du monde comme une échelle musicale. Dans la première classe des intervalles musicaux se trouve le diapason, ou l'octave, qui résulte du diatessaron et du diapente (de la quarte et de la quinte). Le diatessaron est dans le rapport de 4 à 3, et le diapente dans celui de 3 à 2. Nous verrons plus tard que le premier de ces rapports, nommé par les Grecs épître, égale un entier, plus son tiers; et que le second, nommé hémiole, égale un entier, plus sa moitié; il nous suffit ici de démontrer que le diapente et le diatessaron, d'où naît le diapason, se composent des nombres 3 et 4. *O trois et quatre fois heureux!* dit Virgile, dont l'érudition était si vaste, lorsqu'il veut exprimer la plénitude du bonheur.

Nous venons de traiter sommairement des parties du nombre sept; disons maintenant quelques mots de l'entier, ou de l'éptas des Grecs, que leurs ancêtres nommaient septas, c'est-à-dire vénérable. Ce titre lui est bien dû, puisque, selon le *Timée* de Platon, l'origine de l'âme du monde est renfermée dans les termes de ce nombre. En effet, plaçons la monade au sommet d'un triangle isocèle, nous voyons découler d'elle, de part et d'autre des deux côtés égaux, trois

nombres pairs et trois nombres impairs, savoir : 2, 4, 8; puis 3, 9, 27. C'est de l'assemblage de ces nombres que, d'après l'ordre du Tout-Puissant, naquit l'âme universelle; et ces sept modules, admis dans sa composition, manifestent assez l'éminente vertu du nombre septenaire. Ne voyons-nous pas aussi que la Providence, dirigée par l'éternel Architecte, a placé dans un ordre réciproque, au-dessus du monde stellifère qui contient tous les autres, sept sphères errantes, chargées de tempérer la rapidité des mouvements de la sphère supérieure, et de régir les corps sublunaires? La lune elle-même, qui occupe le septième rang parmi ces sphères errantes, est soumise à l'action du septième nombre qui règle son cours. On peut en donner de nombreuses preuves; commençons par celle-ci : la lune emploie près de vingt-huit jours à parcourir le zodiaque; car, quoiqu'elle rentre en conjonction avec le soleil seulement au bout de trente jours, il n'en est pas moins vrai qu'elle n'en met qu'environ vingt-huit à faire le tour entier de la zone des signes; et ce n'est que deux jours après cette course qu'elle rejoint le soleil, parce que cet astre ne se retrouve plus au point où elle l'avait quitté : la raison en est qu'il reste un mois entier dans chacun des signes. Supposons donc que, le soleil étant au premier degré du bélier, la lune se dégage du disque solaire, ou que nous avons nouvelle lune; environ vingt-huit jours après, elle arrive de nouveau à ce premier degré du bélier, mais elle n'y retrouve plus le soleil, qui s'est avancé progressivement dans son orbite,

perfectionem animæ pertinentem inter arcana venerantur, ut ex eo et jurisjurandi religionem sibi ferant.

Ὁὐ μὰ τὸν ἀμετέρα ψυχῆ παράδοξα τετρακτῶν.

Juro tibi per eum, qui dat animæ nostræ quaternarium numerum.

Ternarius vero assignat animam tribus suis partibus absolutam. Quarum prima est ratio, quam λογιστικὴν appellant; secunda animositas, quam θυμικὴν vocant; tertia cupiditas, quæ ἐπιθυμητικὴν nuncupatur. Item nullus sapientium animam ex symphoniis quoque musicis constituisse dubitavit. Inter has non parvæ potentie est, quæ dicitur διὰ πᾶσῶν. Hæc constat ex duobus, id est, διὰ τεσσάρων, et διὰ πέντε. Fit autem diapente ex heniolo, et fit diatessaron ex epître; et est primus hemiolius tria, et primus epîtreus quatuor; quod quale sit, suo loco plinius exsequemur. Ergo ex his duobus numeris constat diatessaron et diapente: ex quibus diapason symphonia generatur. Unde Vergilius nullius disciplinæ expertus, plene et per omnia beatos exprimere volens, ait :

O l'erque quaterque beati.

Hæc de partibus septenarii numeri, sectantes compendia, diximus; de ipso quoque pauca dicemus. Hæc numerus ἐπτὰ; nunc vocatur, antiquato usu primæ litteræ. Apud veteres enim septas vocabatur, quod græco nomine testabatur venerationem debitam numero. Nam primo om-

nium hoc numero animæ mundana generata est, sicut Timæus Platonis edocuit. Monade enim in vertice locata tenui, numeri ab eadem ex utraque parte fluxerunt, ab hæc pares, ab illa impares: id est, post monadem a parte altera duo, inde quatuor,

$$\begin{array}{r} \text{I} \\ \text{II} \quad \text{III} \\ \hline \text{IIII} \quad \text{VIIII} \\ \hline \text{VIII} \quad \text{XXXVII} \end{array}$$

deinde octo; ab altera vero parte tria, deinde novem, et inde viginti septem; et ex his numeris facta contextio generationem animæ imperio creatoris efficit. Non parva ergo hinc potentia numeri hujus ostenditur, quia mundanæ animæ origo septem finibus continetur. Septem quoque vagantium sphaerarum ordinem illi stelliferæ et omnes continenti subjecit artifex fabricatoris providentiæ, quæ et superioris rapidis motibus obviarent, et inferiora omnia gubernarent. Lunam quoque, quasi ex illis septem, numerus septenarius movet, cumsque ejus ipse dispensat; quod cum multis modis probetur, ab hoc incipiat ostendi. Luna octo et viginti prope diebus totius zodiaci ambitum conficit; nam etsi per triginta dies ad solem, a quo profecta est, reneat, solos tamen fere viginti octo in tota zodiaci circuitione consumit; reliquis solem, qui de loco, in quo eum reliquit, abscesserat, comprehendit. Sol enim unum de duodecim signis integro mense metitur. Ponamus ergo, sol in prima parte arietis constituto, ab ipsius, ut ita dicam, orbe emerisse lunam, quod cum nasci vocamus; hæc post viginti octo dies et

selon les lois qui règlent sa marche. Si nous ne nous apercevons pas du moment où la lune a achevé son cours périodique, c'est qu'elle nous a paru le commencer, non à sa sortie du premier degré du bélier, mais à sa sortie du disque solaire; il lui faut donc encore à peu près deux jours pour achever sa révolution synodique, ou rentrer en conjonction avec le soleil, d'où elle va sortir derechef, pour nous offrir encore sa première phase. Il suit de là que cette phase n'a presque jamais lieu deux fois de suite dans le même signe; cependant ce phénomène arrive quelquefois dans les gémeaux, parce que, à cause de la plus grande élévation de ce signe, le soleil emploie plus de temps à le visiter; mais cela arrive rarement dans les autres signes, lorsqu'il y a eu conjonction au premier degré de l'un d'eux.

La période lunaire de vingt-huit jours prend donc sa source dans le nombre septenaire; car si l'on assemble les sept premiers nombres, et que l'on ajoute successivement le nombre qui suit à celui qui précède, on a pour résultat vingt-huit.

C'est encore à l'influence de cette dernière quantité, divisée en quatre fois sept parties égales, qu'obéit la lune en traversant le zodiaque de haut en bas, et de bas en haut. Partie du point le plus septentrional, elle arrive, après une marche oblique de sept jours, au milieu de ce cercle, c'est-à-dire à l'écliptique; en continuant de descendre pendant sept autres jours, elle parvient au point le plus méridional; de là, par une ligne ascendante et toujours oblique, elle gagne le point central, directement opposé à celui qu'elle a visité quatorze jours aupara-

vant; et, sept jours après, elle se retrouve au point nord d'où elle était partie: ainsi, dans quatre fois sept jours, elle a parcouru le zodiaque en tous sens. C'est aussi en quatre fois sept jours que la lune nous présente ses phases diverses, mais invariables. Pendant les sept premiers jours elle croît successivement, et se montre, à la fin de cette période, sous la forme d'un cercle dont on aurait coupé la moitié; on la nomme alors dichotome. Après sept autres jours, pendant lesquels sa figure et sa lumière augmentent, son disque se trouve entièrement éclairé, et nous avons alors pleine lune; après trois fois sept jours, elle redevient dichotome, mais en sens inverse; enfin, pendant les sept derniers jours, elle décroît successivement, et finit par disparaître à nos yeux.

Les Grecs ont reconnu à la lune, dans le cours d'un mois entier, sept aspects divers: elle est successivement nouvelle, dichotome, amphicyrte et pleine; sa cinquième phase est semblable à la troisième, sa sixième à la seconde, et la septième touche à sa disparition totale. On l'appelle amphicyrte, lorsque, dans son accroissement, elle est parvenue à éclairer les trois quarts de son disque, et lorsque, dans son décroissement, il n'y a qu'un quart de ce disque qui soit privé de lumière.

Le soleil lui-même, qui est l'âme de la nature, éprouve des variations périodiques à chaque septième signe; car il est arrivé au septième, lorsque le solstice d'été succède à celui d'hiver: il en est de même, lorsque l'équinoxe d'automne prend la place de celui du printemps. Le septième nombre influe aussi sur les trois révolutions de la lumière éthérée: la première et la plus grande est

horas fere septem ad primam partem arietis redit; sed illic non invenit solem: interea enim et ipse progressionis suae lege ulterius abscessit, et ideo ipsa necdum pulsatur eo, unde profecta fuerat, revertisse; quia oculi nostri tunc non a prima parte arietis, sed a sole cum senserant processisse. Hunc ergo diebus reliquis, id est, duobus, plus minusve consequitur, et tunc orbi ejus demum succedens, ac demum inde procedens, rursus dicitur nasci. Inde fere nunquam in eodem signo bis continuo nascitur, nisi in geminis, ubi hoc nonnunquam evenit, quia dies in eo sol duos supra tringinta a latitudine signi morante consumit: rarissimo in aliis, si circa primam signi partem a sole procedat. Hujus ergo viginti octo dierum numeri septenarius origo est; nam si ab uno usque ad septem, quantum singuli numeri expriment, tantum antecedentibus addendo procedas, invenies viginti octo nata de septem. Hunc etiam numerum, qui in quater septenos aequa sorte digeritur, ad totam zodiaci latitudinem emetendam remetendamque consumit. Nam septem diebus ab extremitate septentrionalis ora oblique per locum meando ad medietatem latitudinis pervenit; qui locus appellatur eclipticus: septem sequentibus a medio ad inum australe delabitur: septem aliis rursus ad medium obliquata descendit: ut

timis septem septentrionali redditur summitati; ita iidem quater septenis diebus omnem zodiaci et longitudinem et latitudinem circum perque discurrit. Similibus quoque dispensationibus hebdomadam luminis sui vires septimena lege variando disponit. Primis enim septem usque ad medietatem velut divisi orbis excrevit, et *ἑξήκοντος*; tunc vocatur: secundis orbem totum renascentes ignes colligendo jam complet, et plena tunc dicitur: tertiis *ἑξήκοντος* rursus efficitur, cum ad medietatem descendendo contrahatur: quartis ultima luminis sui diminutione tenuatur. Septem quoque permutationibus, quas phasis vocant Graeci, toto mense distinguunt; cum nascitur, cum fit dichotomos, et cum fit *ἀμφικύρτος*, cum plena, et rursus *ἀμφικύρτος*, ac demum dichotomos, et cum ad nos luminis universitate privatur; *ἀμφικύρτος* est autem, cum supra diametrum dichotomi est, antequam orbis conclusionem cingatur, vel de orbe jam minus inter medietatem ac plenitudinem insuper medium luminis curvat eminentiam. Sol quoque ipse, de quo vitam emissa mutantur, septimo signo vires suas variat; nam a solstitio hiemali ad solstitium aestivalium septimo pervenit signo; et a tropico verno usque ad autumnale tropicum, septimi signi peragratoe producit. Tres quoque conver-

annuelle, d'après le cours du soleil ; la seconde ou moyenne est menstruelle, et d'après le cours de la lune ; la troisième, qui est aussi la plus petite, est la révolution diurne, d'après le lever et le coucher de l'astre du jour. Chacune de ces trois révolutions a quatre manières d'être différentes, ce qui complète le nombre sept. Voici dans quel ordre se suivent ces quatre manières d'être : humidité, chaleur, sécheresse et froideur. La révolution annuelle est humide au printemps, chaude en été, sèche en automne et froide en hiver. La première semaine de la révolution menstruelle est humide ; car la lune qui vient de naître met en mouvement les substances aqueuses. La seconde semaine est chaude, parce que la lune reçoit alors du soleil une augmentation de lumière et de chaleur. La troisième est sèche ; car la lune, pendant cette période, parcourt un arc de cercle entièrement opposé à celui qui l'a vue naître. Enfin la quatrième semaine est froide, parce que la lune va cesser d'être éclairée. Quant à la révolution diurne, l'air est humide pendant son premier quart, chaud pendant le second, sec pendant le troisième, et froid pendant le quatrième.

L'Océan cède également à la puissance du septième nombre ; ses eaux, arrivées le jour de la nouvelle lune à leur plus haut point d'élevation, diminuent insensiblement chacun des jours qui suivent jusqu'au septième compris, qui amène leur plus grand abaissement. Ces eaux, s'élevant alors de nouveau, sont à la fin du huitième jour ce qu'elles étaient au commencement du septième ; à la fin du neuvième, ce qu'elles étaient au commencement du sixième ; et ainsi de suite : en sorte qu'à la fin du quatorzième jour, elles sont

à la même hauteur qu'à la naissance du premier jour de la nouvelle lune. Ce phénomène suit, pendant la troisième semaine, la même marche que pendant la première ; et pendant la quatrième, la même que pendant la seconde.

C'est enfin d'après le nombre septenaire que sont réglées les séries de la vie de l'homme : sa conception, sa formation, sa naissance, sa nutrition, son développement. C'est lui qui nous conduit par tous les degrés de l'existence jusqu'à notre dernier terme. Nous ne parlerons pas de l'évacuation à laquelle la femme est assujettie, à chaque période lunaire, lorsque l'utérus n'a pas été pénétré par la liqueur séminale ; mais une circonstance que nous ne devons pas omettre est celle-ci : lorsqu'il s'est écoulé sept heures depuis l'éjaculation de la semence, et qu'elle ne s'est pas épanchée hors du vase qui l'a recue, la conception a lieu ; et sept jours après, grâce aux soins de la nature, attentive à son travail, le germe, presque fluide, se trouve enveloppé d'une vésicule membraneuse, dans laquelle il est enfermé de la même manière que l'œuf dans sa coquille. A l'appui de ce fait, connu de tous les médecins, Hippocrate, aussi incapable de tromper que de se tromper, certifie, dans son traité de l'éducation physique des enfants, l'expulsion d'une semblable vésicule chez une femme qu'il avait reconnue grosse au septième jour de la conception. Le sperme ne s'était pas épanché, et cette femme priaît Hippocrate de lui éviter les embarras d'une grossesse : il lui ordonna de sauter fréquemment, et sept jours après l'ordonnance l'ovule se détacha de la matrice, avec le tegument dont nous venons de parler. Tel est le récit de ce

siones lucis a-theree per lune numerum constant. Est autem prima maxima, secunda media, minima est tertia; et maxima est anni secundum solem, media mensis secundum lunam, minima diei secundum ortum et occasum. Est vero unaquaque conversio quadruplicata: et ita consistit septenarius numerus, id est, ex tribus generibus conversionum, et ex quatuor modis, quibus unaquaque convertitur. Hi sunt autem quatuor modi: fit enim prima humida, deinde calida, inde sicca, et ad ultimum frigida, et maxima conversio, id est, anni, humida est verno tempore, calida aestivo, sicca autumnum, frigida per hiemem; media autem conversio mensis per lunam ita fit, ut prima sit hebdomas humida: (quia nascens luna lunaremorem asseolat concitare) secunda calida, adolescente in ea jam luce de solis aspectu: tertia sicca, quasi plus ab ortu renata; quarta frigida, deficientem jam lumine. Tertia vero conversio, quae est diei secundum ortum et occasum, ita disponitur: quod humida sit usque ad primam de quatuor partibus partem diei, calida usque ad secundam, sicca usque ad tertiam, quarta jam frigida. Oceanus quoque in incremento suo hunc numerum tenet; nam primo nascentis lune die fit copiosior solito; minuitur paulisper secundo; minoremore videt enim tertius, quam secundus; et ita decrescendo ad diem septimum pervenit. Rursus octavus dies manet septimo par; et novus fit similis

sisto, decimus quinto; et undecimus fit quarto par, tertio quoque duodecimus; et tertius decimus fit similis secundo, quartus decimus primo. Tertia vero hebdomas eadem facit, quae prima; quarta eadem, quae secunda. Hic denique numerus est, qui hominem concipi, formari, edii, vivere, alii, ac per omnes aetatum gradus tradi se necesse, atque omnino consistere facit. Nam, ut illud laecanus, quod uterum nulla vis seminis occupatum, hoc diurnum numero natura constituit, velut decreto exoneranda mulieris vertigali, mense redeunte purgari: hoc tamen praeterendum non est, quia mens, quod post factum sui intra horas septem non fuerit in effusione relapsum, lassissè in vitam pronuntiat. Verum semine semel intra formandi hominis monetam locato, hoc primum alicujus natura molitur, ut die septimo folliculum genuinum circumdedit humori ex membrana tam tenui, qualis in ovo ab exteriori testa clauditur, et intra se claudit liquorem. Hoc cum a physicis deprehensum sit, Hippocrates quoque ipse, qui tam fallere, quam falli nescit, experimenti certus asseruit, referens in libro, qui de Natura pueri inscribitur, tale seminis receptaculum de utero ejus eiecit, quam septimo post conceptum die gravidam intellexerat. Mulierem enim, semine non effuso, ne gravida maneret, orantem, imperaverat saltibus concitari; atque, septimo die saltum septimum eiciens cum tali folliculo, qualem supra retu-

grand homme : mais Straton le péripatéticien, et Dioclès de Carystos, ont observé que la manière dont se conduit le fœtus varie de sept jours en sept jours. Ils disent que pendant la seconde semaine on aperçoit à la surface de l'enveloppe mentionnée ci-dessus des gouttes de sang, qui, dans le cours de la troisième, pénètrent cette enveloppe, pour se rejoindre au germe gélatineux; que le liquide se coagule pendant la quatrième semaine, et prend une consistance moyenne entre la chair et le sang; que, dans l'intervalle de la cinquième, il arrive quelquefois que les formes de l'embryon, dont la grosseur est alors celle d'une abeille, se prononcent, et qu'on peut distinguer les premiers linéaments des parties du corps humain. S'ils emploient ici le mot quelquefois, c'est parce que cette configuration précoce est le pronostic de l'accouchement à sept mois; car, dans le cas d'une gestation de neuf mois solaires, la forme extérieure des membres n'est remarquable que vers la fin de la sixième semaine, si l'embryon est femelle, et sur la fin de la septième seulement, s'il est mâle. Sept heures après l'accouchement, on peut prononcer si l'enfant vivra, ou si, étant mort-né, son premier souffle a été son dernier; car il n'est reconnu viable que lorsqu'il a pu supporter l'impression de l'air pendant cet intervalle de temps; à partir de ce point, il n'a plus à craindre qu'un de ces accidents qu'on peut éprouver à tout autre âge. C'est au septième jour de sa naissance que se détache le reste du cordon ombilical. Après deux fois sept jours, ses yeux sont sensibles à l'action de la lumière, et après sept fois sept jours il regarde fixement les

objets, et cherche à connaître ce qui l'entoure. Sa première dentition commence à sept mois révolus; et à la fin du quatorzième mois, il s'assied sans crainte de tomber. Le vingt-unième mois est à peine fini, que sa voix est articulée; le vingt-huitième vient de s'écouler, déjà l'enfant se tient debout avec assurance, et ses pas sont décidés. Lorsqu'il a atteint trente-cinq mois, il éprouve un commencement de dégoût pour le lait de sa nourrice; s'il use plus longtemps de ce liquide, ce n'est que par la force de l'habitude. A sept ans accomplis, ses premières dents sont remplacées par d'autres plus propres à la mastication d'aliments solides; c'est à cet âge aussi que sa prononciation a toute sa perfection; et voilà ce qui a fait dire que la nature est l'inventrice des sept voyelles, bien que ce nombre se réduise à cinq chez les Latins, qui les font tantôt brèves et tantôt longues. Cependant ils en trouveraient sept, s'ils avaient égard, non pas à l'accentuation, mais aux sons qu'elles rendent. A la fin de la quatorzième année, la puberté se manifeste par la faculté génératrice chez l'homme, et par la menstruation chez la femme. Ces symptômes de virilité font entrevoir à l'adolescent l'époque de sa majorité, que les lois ont avancée de deux ans en faveur de la jeune fille, à cause de la précocité de son organisation. La vingt-unième année accomplie voit la barbe remplacer le duvet sur les joues du jeune homme, qui cesse alors de croître en longueur; à vingt-huit ans, son corps a fini de s'étendre en largeur; c'est à trente-cinq ans qu'il est dans toute la plénitude de sa force musculaire. On remarque que ceux

linus, suffecisse conceptui. Hæc Hippocrates. Straton vero peripateticus, et Diodes Carystius per septenos dies concepti corporis fabricam hæc observatione dispensant, ut hebdomade secunda credant guttas sanguinis in superficie lolluuli, de quo diximus, apparere; tertia demergi eas introrsum ad ipsam conceptionis humorem; quarta humorem ipsum coagulari, ut quiddam velut inter carneu et sanguinem liquida adhuc soliditate conveniat; quinta vero interdum lingi in ipsa substantia humoris humanam figuram, magnitudine quidem apis, sed ut in illa brevitate membra omnia et designata totius corporis lineamenta consistant. Ideo autem adjecimus, interdum; quia constat, quoties quinta hebdomade fingitur designatio ista membrorum, mense septimo maturari partum: cum autem nono mense absolutio futura est, siquidem femina fabricatur, sexta hebdomade jam membra dividi; si masculus, septima. Post partum vero utrum victurum sit, quod effusum est, an in utero sit præmortuum, et tantummodo spirans nascatur, septima hora discernit. Ultra hunc enim horarum numerum, que præmorta nascuntur, aeris lalilum terre non possunt: quem quisquis ultra septem horas sustinuerit, intelligitur ad vilam creatus, nisi alter forte, qualis perfectum potest, casus eripiat. Item post dies septem jactat reliquias umbilici, et post bis septem incipit ad lumen visus ejus moveri, et post septies septem libere jam et pupulas et lotam faciem vertit ad motus

singulos videndorum. Post septem vero menses dentes incipiunt mandibulis emergere: et post bis septem sedet sine casu timore. Post ter septem somus ejus in verba prorumpit: et post quater septem non solum stat firmiter, sed et incedit. Post quinquies septem incipit hæc nutricis horescere, nisi forte ad patientiam longioris usus continuata consuetudine protrahatur. Post annos septem dentes, qui primi emerant, aliis aptioribus ad cibum solidum nascentibus cedunt; eodemque anno, id est, septimo, plene absolvitur integritas loquendi. Unde et septem vocales litteræ a natura dicuntur inventæ, licet latinitas easdem modo longas, modo breves pronuntiando, quinque pro septem tenere maluerit. Apud quos tamen, si sonos vocalium, non apices numeraveris, similiter septem sunt. Post annos autem bis septem ipsa ætatis necessitate pubescit. Tunc enim moveri incipit vis generatiois in masculis, et purgatio feminarum. Ideo et tutela puerili quasi virile jam robur absolvitur: de qua tamen femine, propter votorum destinationem, maturus biennio legibus liberantur. Post ter septenos annos flore genas vestit juvena, idemque annus linem in longum crescendi facit; et quarta aetatis hebdomas impleta in latum quoque crescere ultra jam prohibet; quinta omne vitium, quædam inesse minime possunt, complet augmentum: nulloque modo jam potest quisquam se fortior fieri. Inter pugiles denique hæc consuetudo servatur, ut, quos jam coronavere victoria, nihil

des athlètes de cet âge que la victoire a couronnés n'ont pas la prétention de devenir plus robustes, et que ceux qui n'ont pas encore été vainqueurs abandonnent cette profession. Depuis trente-cinq ans jusqu'à quarante-deux, l'homme n'éprouve dans ses forces aucune diminution, si ce n'est accidentellement; de quarante-deux à quarante-neuf, elles diminuent, mais d'une manière lente et insensible; et de la l'usage, dans certains gouvernements, de dispenser d'usage militaire celui qui a quarante-deux ans revolus; mais, dans beaucoup d'autres, cette dispense n'a lieu qu'après quarante-neuf ans. Observons ici que cette époque de la vie, produit de sept par sept, est la plus parfaite de toutes. En effet, l'homme à cet âge, a atteint le plus haut point de perfection dont il soit susceptible, et ses facultés n'ayant pas encore éprouvé d'altération, il est aussi propre au conseil qu'à l'action. Mais lorsque la décade, nombre si éminent entre tous les autres, multiplie un nombre aussi parfait que le septième, ce résultat de dix fois sept ans, ou de sept fois dix ans, est, selon les médecins, la limite de notre existence; nous avons alors parcouru la carrière humaine tout entière. Passe cet âge, l'homme est exempt de toutes fonctions publiques, et ses devoirs sociaux, qui, de quarante-neuf à soixante-dix ans, variaient en raison des forces dont il pouvait disposer, se bornent à pratiquer les conseils de la sagesse, et à les départir aux autres.

Les organes du corps humain sont également ordonnés selon le nombre septenaire.

On en distingue sept intérieurs, appelés noirs par les Grecs, savoir, la langue, le cœur, le pou-

mon, le foie, la rate, et les deux reins. Sept autres, y compris les veines et canaux aboutissants, servent à la nutrition, aux excréments, à l'inspiration et à l'expiration, savoir, le gosier, l'estomac, le ventre, et trois viscéres principaux, dont l'un est le diaphragme, éloigné qui sépare la poitrine du bas-ventre; le second est le mésentère; et le troisième est le jéjunum, regardé comme le principal organe de l'excrétion des matières fécales. A l'égard de la respiration et de la nutrition, on a observé que si le poumon est privé pendant sept heures du fluide aérien, la vie cesse, et qu'elle cesse aussi lorsque le corps a été privé d'aliments pendant sept jours.

On compte pareillement sept substances formant l'épaisseur du corps du centre à la surface; elles sont disposées dans l'ordre qui suit: la moelle, les os, les nerfs, les veines, les artères, la chair et la peau. Voilà pour l'intérieur. Quant à l'extérieur, on trouve aussi sept organes divers: la tête, la poitrine, les mains, les pieds, et les parties sexuelles. Entre la poitrine et la main sont placées sept intermédiaires: l'épaule, le bras, le coude, la paume de la main, et les trois articulations des doigts; sept autres entre la ceinture et le pied, savoir, la cuisse, le genou, le tibia, le pied lui-même, sa plante, et les trois jointures des doigts.

La nature ayant placée les sens dans la tête, comme dans une forteresse qui est le siège de leurs fonctions, leur a ouvert sept voies, au moyen desquelles ils remplissent leur destination: la bouche, les deux yeux, les deux narines et les deux oreilles.

C'est aussi sur le nombre sept que sont basés

de se amplius in incrementis vitium sperent; qui vero expertes hujus glorie usque illo manserunt, a professione discedant. Sexies vero septem anni servant vires ante collectas, nec diminutionem, nisi ex accidenti, evenire patiuntur. Sed a sexta usque ad septimam septimanam lit quidem dimittit, sed occulta, et quae detrimentum suum aperta defectione non prodat. Ideo nonnullarum rerum publicarum hic mos est, ut post sextam ad militiam nemo cogatur; in pluribus datur remissio justa post septimam. Notandum vero, quod, cum numerus septem se multiplicat, facit octavam, quae proprie perfecta et habetur, et dicitur: adeo ut illius aetatis homo (utpote qui perfectionem et attingit jam, et necdum praeterierit) et consilio aptus sit, nec ab exercitio virium alienus habeatur. Cum vero decas, qui et ipse perfectissimus numerus est, perfecto numero, id est, ἑπτάδε, jungitur, ut aut decies septem, aut septies decem computentur anni, haec a physicis creditur meta vivendi, et hoc vite humanae perfectum spatium terminat. Quod si quis excesserit, ab omni officio vacuus soli exercitio sapientiae vacat, et omnem usum sui in saeculum habet, aliorum numerum vacatione reverendus. A septima enim usque ad decimam septimanam pro capto vitium, quae adhuc singulis perseverant, variantur officia. Idem numerus totius corporis membra dispenit; septem enim sunt intra hominem, quae a Graecis

nigra membra vocitantur, lingua, cor, pulmo, jecur, lien, renes duo; et septem alia cum venis et meatibus, quae adjacent singulis, ad cibum et spiritum accipiendum reddendumque sunt deputata, guttur, stomachus, alvus, vesica, et intestina principalia tria: quorum unum disseptim vocatur, quod ventrem et cetera intestino seccant; alterum medium, quod Graeci μεσέντερον dicunt; tertium, quod veteres linam vocarunt, habeturque praecipuum intestinorum omnium, et cibi retinentia deducit. De spiritu autem et cibo, quibus accipiendis (ut relatum est) aliquid reddendis membra, quae diximus, cum meatibus sibi adjacentibus obsequuntur, hoc observatum est, quod sine haustu spiritus ultra horas septem, sine cibo, ultra totidem dies vita non durat. Septem sunt quoque gradus in corpore, qui denonem altitudinis ab imo in superficie complent, medulla, os, nervus, vena, arteria, caro, cutis. Haec de interioribus. In aperto quoque septem sunt corporis partes, caput, pectus, manus, pedesque et pudendum. Item, quae dividuntur, non nisi septem conpagibus juncta sunt; ut in manibus est humerus, brachium, cubitus, vola et digitorum terni nodi: in pedibus vero femur, genu, tibia, pes ipsae, sub quo vola est, et digitorum similiter nodi terni. Et, quia sensus, eorumque ministeria, natura in capite, velut in aere, constituit, septem foraminibus sentiuntur celebrantur officia: id est, oris, ac

les pronostics de l'issue heureuse ou funeste des maladies. Cela devait être, puisque ce nombre est le souverain régulateur de l'économie animale. Qui plus est, les mouvements extérieurs du corps humain sont au nombre de sept : il se porte en avant, en arrière, sur la droite, sur la gauche, vers le haut, vers le bas, et tourne sur lui-même.

Possesseur de tant de propriétés qu'il trouve, ou dans son entier, ou dans ses parties, le nombre septenaire justifie bien sa dénomination de nombre parfait. Nous venons, je crois, de démontrer clairement pourquoi le septième et le huitième nombre, tous deux accomplis, le sont par des motifs divers; donnons maintenant le sens du passage souligné au chapitre cinquième : « Lorsque tu seras parvenu à l'âge de cinquante-six ans, nombre qui porte en soi ton inévitable destinée, tu seras l'espoir du salut public et du rétablissement de l'ordre; tu devras à tes vertus d'être appelé par le choix des gens de bien à la charge de dictateur, si toutefois tu échappes à la trahison de tes proches.

En effet, huit fois sept révolutions du soleil équivalent à cinquante-six années, puisque, dans le cours d'une année, cet astre fait le tour entier du zodiaque, et qu'il est astreint, par des lois immuables, à recommencer la même course l'année suivante.

CHAP. VII. Les songes et les présages relatifs aux adversités ont toujours un sens obscur et mystérieux; ils renferment cependant des circonstances qui peuvent, d'une manière quelconque, conduire sur la route de la vérité l'investigateur doué de perspicacité.

Cette expression ambiguë, *si toutefois vous échappez*, etc., est un sujet d'étonnement pour certaines personnes, qui ne conçoivent pas qu'une

deinde oculorum, narium et aurium, binis. Unde non immerito hic numerus, totius fabricæ dispensator et dominus, agris quoque corporibus periculum sanitatemve denuntiat. Immo ideo et septem motibus omne corpus agitatur, aut enim accessio est, aut recessio, aut in levam dextramve delexio, aut sorsum quis, seu deorsum movetur, aut in orbem rotatur. Tot virtutibus insignitus septenarius, quas vel de partibus suis mutuatur, vel totus exeret, jure plenus et habetur, et dicitur. Et absoluta, ut arbitror, ratione jam constitit, cur diversis ex causis orto et septem pleni vocentur. Sensus autem hic est. Cum atas tua quinquagesimum et sextum annum compleverit, quæ summa tibi fatalis erit, spes quidem salutis publicæ te valebit, et pro remediis communis bonorum omnium status virtutibus tuis dictatura debetur; sed si evaseris insidias propinquorum. Nam per septenos octies solis anfractus reditusque, quinquaginta et sex significant annos, anfractum solis et reditum annum vocatus; anfractum, propter zodiaci ambitum; reditum, quia eadem signa per annos singulos certa lege metitur.

CHAP. VII. Obscura involutaque semper esse somnia ac signa de adversis; et tamen semper subesse aliquid, quo possit

âme divine rentrée depuis peu au céleste séjour, et conséquemment instruite de l'avenir, puisse ignorer si son petit-fils échappera ou n'échappera pas aux embûches qui lui seront dressées; mais elles ne font pas attention qu'il est de règle que les prédictions, les menaces et les avis reçus en songe ou par présages, aient un sens équivoque lorsqu'il s'agit d'adversités. Nous esquivons quelquefois cet avenir, soit en nous tenant sur nos gardes, soit en parvenant à apaiser les dieux par des prières et des libations; mais il est des cas où toute notre adresse, tout notre esprit, ne parviennent pas à le détourner. En effet, si nous sommes avertis, une circonspection persévérante peut nous sauver; si nous sommes menacés, nous pouvons calmer les dieux par des offrandes propitiatoires; mais les prédictions ont toujours leur effet. Quels sont donc les signes, me direz-vous, auxquels nous pouvons reconnaître qu'il faut être sur ses gardes, ou se rendre les dieux propices, ou bien se résigner? Notre tâche est ici de faire cesser l'étonnement auquel donne lieu l'ambiguïté des paroles du premier Africain, en démontrant que l'obscurité est de l'essence de la divination. Du reste, c'est à chacun de nous à s'occuper, dans l'occasion, de la recherche de ces signes, pourvu qu'une puissance supérieure ne s'y oppose pas; car cette expression de Virgile : « Les Parques ne me permettent pas de pénétrer plus loin dans l'avenir, » est une sentence qui appartient à la doctrine sacrée la plus abstruse.

Cependant nous ne manquons pas d'exemples qui prouvent que, dans le langage équivoque de la divination, un scrutateur habile découvre presque toujours la route de la vérité, quand

quoquo modo deprehendi veritas, modo diligens adsit scrutator.

Hic quidam mirantur, quid sibi velit ista dubitatio, si effugeris, quasi potuerit divina anima, et olim cælo redita, atque hic maxime scientiam futuri professa, nescire, possit nequos stans, an non possit evadere. Sed non advertunt, hanc habere legem omnia vel signa, vel somnia, ut de adversis oblique aut denuntiant, aut minuentur, aut moventur. Et ideo quædam cavendo transimus; alia exorando et litando vitandum. Alia sunt ineluctabilia, quæ nulla arte, nullo avertuntur ingenio. Nam, ubi admonitio est, vigilantia cautionis evaditur: quod apportant mime, litatio propitiations avertit: nunquam denuntiata vanescunt. Hic subjicies, Unde igitur ista discernimus, ut possit, cavendumne, an exorandum, an vero vitandum sit, deprehendi? Sed præsentis operis fuerit insinuarè, qualis soleat in divinationibus esse affectata confusio; ut desinas de inserta velut dubitatione mirari. Ceterum in suo quoque opere artificis erit, signa quærere, quibus ista discernat, si hoc vis divina non impediatur. Nam illud,

Prohibent nam cetera Parca

Scire, Maronis est ex intima disciplina profunditate sententia. Divulgatis etiam docemur exemplis, quam pæne semper

toutefois les dieux ne sont pas contraires. Rappelons-nous ce songe que, dans Homère, Jupiter envoie à Agamemnon pour l'engager à combattre les Troyens le lendemain, en lui promettant ouvertement la victoire. Encouragé par cet oracle, le roi engage le combat, perd un grand nombre des siens, et rentre avec peine au camp. Accuserons-nous les dieux de mensonge? Non, certes; mais comme il était dans les destins que cet échec arriverait aux Grecs, les paroles du songe devaient offrir un sens caché qui, bien saisi, les eût rendus vainqueurs, ou du moins plus circonspects. Dans l'injonction qui lui était faite de rassembler toutes ses forces, Agamemnon ne vit que celle de combattre; et, au lieu de le faire avec toutes les divisions de l'armée, il négligea celle d'Achille, qui, outre d'une injustice récente, ne prenait, ni lui ni sa troupe, aucune part aux mouvements du camp. L'issue du combat fut ce qu'elle devait être; et le songe ne put être regardé comme mensonger, puisqu'on avait négligé une partie des indications.

Non moins parfait qu'Homère, son modèle, Virgile s'est montré aussi exact que lui dans une circonstance semblable. Enée avait reçu de l'oracle de Délos d'amples instructions sur la contrée que lui avaient assignée les destins pour y fonder un nouvel empire: un seul mot mal compris prolongea la course errante des Troyens. Cette contrée, il est vrai, n'était pas nommée; mais comme il leur était prescrit de retourner aux lieux de leur origine, le choix à faire entre la Crète et l'Italie, qui avaient donné naissance,

la première à Teucer, et la seconde à Dardanus, tiges l'un et l'autre de la race troyenne, ee hoïx, dis-je, leur était indiqué par ces premiers mots de l'oracle: *Vaillants fils de Dardanus*; car, en les appelant du nom de celui de leurs ancêtres qui était parti d'Italie, Apollon désignait évidemment ee pays. De même, dans le songe de Scipion, sa fin lui est nettement annoncée, et le doute émis par son aïeul, pour laisser à la prédiction ee qu'elle doit avoir d'obscur, est levé dès le commencement de ce songe par ces mots: « Lorsque, du concours de ces nombres, la nature aura formé le nombre fatal qui vous est assigné. » C'était bien lui dire que ce terme était inévitable. Si, dans la révélation qui lui est faite des autres événements de sa vie, selon l'ordre où ils auront lieu, tout est clairement exprimé, et si la seule expression équivoque est celle relative à sa mort, c'est parce que les dieux veulent nous épargner, soit des peines, soit des craintes antérieures, ou parce qu'il nous est avantageux d'ignorer le terme de notre existence; et, dans ce cas, les oracles qui nous l'annoncent s'expriment plus obscurément que dans toute autre circonstance.

CHAP. VIII. Il y a quatre genres de vertus: vertus politiques, vertus épuratoires, vertus épurées, et vertus exemplaires. De ce que la vertu constitue le bonheur, et de ce que les vertus du premier genre appartiennent aux régulateurs des sociétés politiques, il s'ensuit qu'un jour ils seront heureux.

Revenons à notre interprétation à peine com-

cum prædicuntur futura, ita dubiis obserantur, ut tamen diligens scrutator, nisi divinitus, ut divinus, impediatur, subesse reperiat apprehendende vestigia veritatis: ut ecce Homericum somnium, a Jove, ut dicitur, missum ad considerendam futuro die cum hostibus manum sub aperta promissione victorie, spem regis animavit. Ille velut divinum secutus oraculum, commisso prælio, amissis suorum plurimis, vivè ægreque in castra remeavit. Num dicendum est, Deum mandasse mendaciam? Non ita est: sed, quia illum casum Græcis fata decreverant, latuit in verbis somnii, quod animadversum vel ad vere vincendum, vel ad cavendum saltem, potuisset instruere. Habuit enim præceptio, ut universus produceretur exercitus; at ille sola pugnandi hortatione contentus, non vidit, quid de producenda universitate præceptum sit: prætermissoque Achille, qui tunc recentè læcissitis injuria ab armis cum suo milite feriabatur, rex progressus in prædium, et casum, qui debebatur, excepit, et absolvit somnium invidia mentiendi, non omnia de imperatis sequendo. Parem observantia diligentiam Homericæ per omnia perfectionis imitator Maro, in talibus quoque rebus obtulit. Nam apud illum Enæas ad regionem instruendo regno fataliter eligendam, satis abundeque Delio instructus oraculo, in errorem tamen minus verbi negligentia relapsus est. Non equidem locorum fuerat, que pætere deberet, nomen insertum: sed, cum origo vetus parentum sequenda diceretur, fuit in verbis, quod inter Cretam et Italiam, que ipsius gentis auctores

utraque produxerant, magis ostenderet, et, quod aiunt, digito demonstraret Italiam. Nam cum fuisset inde Teucer, hinc Dardanus; vox sacra sic alloquendo, *Dardandæ dari*, aperte consulentibus Italiam, de qua Dardanus protectus esset, objecit, appellando eos parentis illius nomine, cujus erat origo rectius eligenda. Et hic certe quidem denuntiatio est, quod de Scipionis fuit prædicitur: sed gratia conciliandæ obscuritatis inserta dubitatio, dicto tamen, quod initio somnii continetur, absolvitur. Nam cum dicitur, *Circuibo naturalis suorum tibi fatalem conferretur*, vitari hunc lucem non posse, pronuntiat. Quod autem Scipionis reliquos vite actus sine offensa dubitanti per ordinem retulit, et de sola morte similis est visus ambigenti, hæc ratio est, quod sive dum humano vel morori parcerit, vel timori, seu quia utile est hoc maxime latere, pronius cetera oraculis, quam vite finis exprimitur; aut cum dicitur, non sine aliqua obscuritate profertur.

CHAP. VIII. Quatuor esse virtutum genera, politica, purgatoria, animi purgati, et exemplares; et cum virtus beatus efficiat, sique primum illud virtutum genus in republicarum gubernatoribus, ideo hos utique fore felices.

His aliqua ex parte tractatis, progrediamur ad reliqua. « Sed, quo sis, Africane, alacrior ad tutandam rempublicam, sic habeto: Omnibus, qui patriam conservarint,

menee : « Mais afin de vous inspirer plus d'ardeur à défendre l'État, sachez, mon fils, qu'il est dans le ciel une place assurée et fixée d'avance pour ceux qui ont sauvé, défendu et agrandi leur patrie, et qu'ils doivent y jouir d'une éternité de bonheur; car de tout ce qui se fait sur la terre, rien n'est plus agréable, aux regards de ce Dieu suprême qui régit l'univers, que ces réunions, ces sociétés d'hommes formées sous l'empire des lois, et que l'on nomme cités. Ceux qui les gouvernent, ceux qui les conservent, sont partis de ce lieu, et c'est dans ce lieu qu'ils reviennent. »

Rien de mieux dit, rien de plus convenable que de faire suivre immédiatement la prédiction de la mort du second Africain par celle des récompenses qui attendent l'homme de bien après sa mort. Cet espoir produit sur lui un tel effet, que, loin de redouter l'instant fatal qui lui est annoncé, il le hâte de tous ses vœux, pour jouir plus tôt, au séjour céleste, de l'immensité de bonheur qu'on lui promet.

Mais, avant de donner au passage entier que nous venons de citer tout son développement, disons quelques mots de la félicité réservée aux conservateurs de la patrie.

Il n'y a de bonheur que dans la vertu; et celui-là seul mérite le nom d'heureux, qui ne s'écarte point de la voie qu'elle lui trace. Voilà pourquoi ceux qui sont persuadés que la vertu n'appartient qu'aux sages soutiennent que le sage seul est heureux.

Ils nomment sagesse, la connaissance des choses divines, et sages ceux qui, s'élevant par la pensée vers le séjour de la Divinité, parviennent, après une recherche opiniâtre, à connaître son essence, et à se modeler sur elle autant qu'il est en eux. Il n'est, disent ces philosophes,

« adjuverint, auverint, certum esse in celo definitum bonum, « ubi beati vero sempiterno fruuntur. Nihil est enim illi primum, « cipi deo, qui omnem mundum regit, quod quidem in terra « risit, acceptis, quam concilia ceterisque hominum iure « socialia, quae civitates appellantur. Earum rectores et servatores « vatores hinc profecti huc revertuntur. » Bene et opportune, postquam de morte praedixit, mox praemia, bonis post obitum speranda, subjicit : quibus adeo a metu praedicti interitus cogitatio viventis erecta est, ut ad moriendi desiderium ultro animaretur majestatis promissae beatitudinis et caelestis habitaculi. Sed de beatitate, quae debetur conservatoribus patriae, pauca dicenda sunt, ut postea locum omnem, quem hic tractandum recepinus, revolvamus. Sole faciunt virtutes beatum : nullaque alia quisquam via hoc nomen adipiscitur. Unde, qui existimant, nullis, nisi philosophantibus, inesse virtutes, nollos praeter philosophos beatos esse pronuntiant. Agnitionem enim rerum divinarum sapientiam proprie vocantes, eos tantummodo dicunt esse sapientes, qui superna acie mentis requirunt, et quaerendi sagaci diligentia comprehendunt, et, quantum vivendi perspicuitas praestat, imitantur; et

que ce moyen de pratiquer les vertus; et quant aux obligations qu'elles imposent, ils les classent dans l'ordre qui suit : La prudence exige que, pleins de dédain pour cette terre que nous habitons, et pour tout ce qu'elle renferme, nous ne nous occupions que de la contemplation des choses du ciel, vers lequel nous devons diriger toutes nos pensées; la tempérance veut que nous ne donnions au corps que ce qu'il lui faut indispensablement pour son entretien; la force consiste à voir sans crainte notre âme faire, en quelque sorte, divorce avec notre corps sous les auspices de la sagesse, et à ne pas nous effrayer de l' hauteur immense que nous avons à gravir avant d'arriver au ciel.

C'est à la justice qu'il appartient de faire marcher de front chacune de ces vertus vers le but proposé. D'après cette définition rigide de la route du bonheur, il est évident que les régulateurs des sociétés humaines ne peuvent être heureux. Mais Plotin, qui tient avec Platon le premier rang parmi les philosophes, nous a laissé un traité des vertus qui les classe dans un ordre plus exact et plus naturel; chacune des quatre vertus cardinales se subdivise, dit-il, en quatre genres.

Le premier genre se compose des vertus politiques, le second des vertus purgatoires, le troisième des vertus épurées, et le quatrième des vertus exemplaires. L'homme, animal né pour la société, doit avoir des vertus politiques.

Ce sont elles qui font le bon citoyen, le bon magistrat, le bon fils, le bon père et le bon parent : celui qui les pratique veille au bonheur de son pays, accorde une protection éclairée aux alliés de son gouvernement, et le leur fait aimer par une générosité bien entendue.

Aussi de ses bienfaits on garde la mémoire.

in hoc solo esse aiunt exercitia virtutum : quarum officia sic dispensant : Prudentia esse, mundum istum, et omnia, quae in mundo insunt, divinum contemplatione despicere, omnemque animae cogitationem in sola divina divigere; temperantiae, omnia relinquere, in quantum natura patitur, quae corporis usus requirit; fortitudinis, non ferri animam a corpore quodammodo ductu philosophiae recedentem, nec altitudinem perfectae ad superna ascensionis horrere; justitiae, ad unam sibi hujus propositi consentire viam uniuscujusque virtutis obsequium. Atque ita fit, ut, secundum hoc tam rigidae definitionis abruptum, rerumpublicarum rectores beati esse non possint. Sed Plotinus inter philosophiae professores cum Platone princeps, libro de virtutibus, gradus earum, vera et naturali divisionis ratione compositos, per ordinem digerit. Quatuor sunt, inquit, quaternarum generum virtutum. Ex his prima politica vocatur, secunda purgatoria, tertia animi jam purgati, quarta exemplares. Et sunt politicae hominis, quia sociale animal est; his boni viri republicae consulunt, urbes tuerunt; his parentes venerantur, liberos amant, proximos diligunt; his civium salutem gubernant;

La prudence politique consiste à régler sur la droite raison toutes ses pensées, toutes ses actions; à ne rien vouloir, à ne rien faire que ce qui est juste, et à se conduire en toute occasion comme si l'on était en présence des dieux. Cette vertu comprend en soi la justesse d'esprit, la perspicacité, la vigilance, la prévoyance, la douceur du caractère, et la réserve.

La force politique consiste à ne pas laisser offusquer son esprit par la crainte des dangers, à ne redouter que ce qui est honteux, à soutenir avec une égale fermeté les épreuves de la prospérité et celles de l'adversité. Cette vertu renferme l'élevation de l'âme, la confiance en soi-même, le sang-froid, la dignité dans les manières, l'égalité de conduite, l'énergie de caractère, et la persévérance.

La tempérance politique consiste à n'aspirer à rien de ce qui peut causer des regrets, à ne pas dépasser les bornes de la modération, à assujettir ses passions au joug de la raison. Elle a pour cortège la modestie, la délicatesse des sentiments, la retenue, la pureté des mœurs, la discrétion, l'économie, la sobriété, et la pudeur.

La justice politique consiste à rendre à chacun ce qui lui appartient. A sa suite marchent la bonté d'âme, l'amitié, la concorde, la piété envers nos parents et envers les dieux, les sentiments affectueux, et la bienveillance.

C'est en s'appliquant d'abord à lui-même l'usage de ces vertus, que l'honnête homme parvient ensuite à les appliquer au maniement des affaires publiques, et qu'il conduit avec sagesse les choses de la terre, sans négliger celles du ciel.

Les vertus du second genre, qu'on nomme épuratoires, sont celles de l'homme parvenu à

l'intelligence de la Divinité; elles ne conviennent qu'à celui qui a pris la résolution de se dégager de son enveloppe terrestre pour vaquer, libre de tous soins humains, à la méditation des choses d'en haut. Cet état de contemplation exclut toute occupation administrative.

Nous avons dit plus haut en quoi consistent ces vertus du sage, et les seules qui méritent ce nom, s'il en faut croire quelques philosophes.

Les vertus du troisième genre, ou les vertus épurées, sont le partage d'un esprit purifié de toutes les souillures que communique à l'âme le contact du monde. Ici la prudence consiste, non-seulement à préférer les choses divines aux autres choses, mais à ne voir, à ne connaître et à ne contempler qu'elles, comme si elles étaient les seules au monde.

La tempérance consiste, non-seulement à réprimer les passions terrestres, mais à les oublier entièrement; la force, non pas à les vaincre, mais à les ignorer, de manière à ne connaître ni la colère ni le désir; enfin, la justice consiste à s'unir assez étroitement à l'intelligence supérieure et divine, pour ne jamais rompre l'engagement que nous avons pris de l'imiter.

Les vertus exemplaires résident dans l'intelligence divine elle-même, que nous appelons *σοφία*, et d'où les autres vertus découlent par ordre successif et gradué; car si l'intelligence renferme les formes originelles de tout ce qui est, à plus forte raison contient-elle le type des vertus. La prudence est ici l'intelligence divine elle-même. La tempérance consiste dans une attention toujours soutenue et tournée sur soi-même; la force, dans une immobilité que rien ne dément; et la justice est ce qui, soumis à la loi éternelle, ne s'écarte point de la continuation de son ouvrage.

his socios circumspēctā providentiā protegunt, justā liberalitātē devinciunt :

Hisque sibi memores alios fecere merendo.

Et est politice prudentiæ, ad rationis normam quæ cogitat, quæque agit, universa dirigere, ac nihil, præter rectum, velle vel lacere, humanisq; actibus, tanquam divis arbitris, providere. Prudentiæ insunt ratio, intellectus, circumspēctio, providentiā, docilitas, cautio. Fortitudinis est, animum supra periculi metum agere, nihilque, nisi turpia, timere; tolerare fortiter vel adversa, vel prospera; fortitudo præstat magnanimitatem, fiduciam, securitatem, magnificentiam, constantiam, tolerantiam, firmitatem. Temperantiæ, nihil appetere prævitandum, in nullo legem moderatiōnis excedere, sub jugum rationis cupiditatem domare. Temperantiæ sequuntur, modestia, verecundia, abstinentia, castitas, honestas, moderatio, parcitas, sobrietas, pudicitia. Justitiæ, servare unicuique, quod suum est. De justitia veniunt, innocentiā, amicitia, concordia, pietas, religio, affectus, humanitas. His virtutibus vir bonus primum sui, atque inde reipublicæ rector efficitur, juste ac provide gubernans humana, divina non

deserens. Secundæ, quas purgatorias vocant, hominis sunt, qui divini capax est; solumque animum ejus exprimit, qui decrevit se a corporis contagione purgare, et quadam humanorum fuga solis se inserere divinis, ita sunt otiosorum, qui a rerum publicarum actibus se sequestrant. Harum quæ singula velint, superius expressimus, cum de virtutibus philosophantium diceremus; quas solas quidam existimaverunt esse virtutes. Tertiæ sunt purgati jam defæcatisq; animi, et ab omni mundi hujus aspergine presse pureque detersi. Illæ prudentiæ est, divini non quasi in electione præferre, sed sola nosse, et hæc, tanquam nihil sit aliud, intueri; temperantiæ, terrenas cupiditates non reprimere, sed penitus oblivisci; fortitudinis, passiones ignorare, non vincere, ut *nesciat irasci, cupiat nihil*; justitiæ, ita cum supera et divina mente sociari, ut servet perpetuum cum ea fœdus imitando. Quartæ exemplares sunt, quæ in ipsa divina mente consistunt, quam divinum *σοφία* vocari : a quarum exemplo reliquæ omnes per ordinem defluunt. Nam si rerum aliarum, nullo magis virtutum ideam esse in mente, credendum est. Illæ prudentia est, mens ipsa divina; temperantia, quod in se perpetua intentione conversa est; fortitudo,

Voilà les quatre ordres de vertus qui ont des effets différents à l'égard des passions, qui sont, comme on sait,

La peine, le plaisir, l'espérance, et la crainte.

Les vertus politiques modifient ces passions; les vertus épuratoires les anéantissent; les vertus épurées en font perdre jusqu'au souvenir; les vertus exemplaires ne permettent pas de les nommer. Si donc le propre et l'effet des vertus est de nous rendre heureux (et nous venons de prouver que la politique a les siennes) il est é clair que l'art de gouverner conduit au bonheur. Cicéron a donc raison, lorsque, en parlant des chefs des sociétés, il s'exprime ainsi : « Ils jouiront dans ce lieu d'une éternité de bonheur. » Pour nous donner à entendre qu'on peut également prétendre à ce bonheur et par les vertus actives et par les vertus contemplatives, au lieu de dire dans un sens absolu que rien n'est plus agréable à l'Être suprême que les réunions d'hommes nommées cités, il dit que « de tout ce qui se fait sur la terre, rien, etc. » Il établit par là une distinction entre les contemplatifs et les hommes d'Etat, qui se frayent une route au ciel par des moyens purement humains. Quoi de plus exact et de plus précis que cette définition des cités, qu'il appelle des réunions, des sociétés d'hommes, formées sous l'empire des lois? En effet, jadis on a vu des bandes d'esclaves, des troupes de gladiateurs se réunir, s'associer, mais non sous l'empire des lois. Les collections d'hommes qui seules méritent le nom de cités sont donc celles où chaque individu est régi par des lois consenties par tous.

quod semper idem est, nec aliquando mutatur; justitia, quod perenni lege a sempiterna operis sui continuatione non deflectitur. Hæc sunt quaternarum quatuor genera virtutum; quæ, præter cetera, maximam in passionibus habent differentiam sui. Passiones autem, ut scimus, vocantur, quod homines

Melunt, cupiunt, gaudentque, dolentque.

Has primæ molliunt, secundæ auferunt, tertiæ obliviscuntur: in quartis nefas est nominari. Si ergo hoc est officium et effectus virtutum, beare; constat autem, et politicas esse virtutes: igitur ex politicis efficiuntur beati. Jure ergo Tullius de reipublicarum rectoribus dixit, *Ubi beati civo sempiterno fruuntur*. Qui, ut ostenderit, alios otiosis, alios negotiosis virtutibus fieri beatos, non dixit absolute; Nihil esse illi principi Deo acceptis, quam virtutes; sed adjecti, *quod quidem in terra fiat*, ut eos, qui ab ipsis celestibus incipiunt, discerneret a rectoribus civitatum, quibus per terrenos actus iter paratur ad cælum. Illa autem definitione quid pressius potest esse, quid cautius de nomine civitatum? *Quam concilia*, inquit, *cætusque hominum jure sociati, que videtates appellantur*? Nam et servilis quondam, et gladiatoria manus concilia hominum, et cætus fuerunt, sed non jure sociati; illa autem sola justa et multitudo, cuius universitas in legum consentit obsequium.

CHAP. IX. Dans quel sens on doit entendre que les directeurs des corps politiques sont descendus du ciel, et qu'ils y retourneront.

A l'égard de ce que dit Cicéron, « Ceux qui gouvernent les cités, ceux qui les conservent, sont partis de ce lieu, c'est dans ce lieu qu'ils reviennent, » voici comme il faut l'entendre : L'âme tire son origine du ciel, c'est une opinion constante parmi les vrais philosophes; et l'ouvrage de sa sagesse, tant qu'elle est unie au corps, est de porter ses regards vers sa source, ou vers le lieu d'où elle est partie. Aussi, dans le nombre des dits notables, enjoints ou piquants, a-t-on regardé comme sentence morale celui qui suit :

Connaissez-vous vous-même est un arrêt du ciel.

Ce conseil fut donné, dit-on, par l'oracle de Delphes à quelqu'un qui le consultait sur les moyens d'être heureux; il fut même inscrit sur le frontispice du temple. L'homme acquiert donc, ainsi qu'on vient de le dire, la connaissance de son être, en dirigeant ses regards vers les lieux de son origine première, et non ailleurs; c'est alors seulement que son âme, pleine du sentiment de sa noble extraction, se pénètre des vertus qui la font remonter, après l'ancêtrement du corps, vers son premier séjour. Elle retourne au ciel, qu'elle n'avait jamais perdu de vue, pure de toute tache matérielle dont elle s'est dégagee dans le canal limpide des vertus; mais lorsqu'elle s'est rendue l'esclave du corps, ce qui fait de l'homme une sorte de bête brute, elle frémit à l'idée de s'en séparer; et quand elle y est forcée,

CAP. IX. Quo sensu reipublicarum rectores cælo descendisse, coque reverti dicantur.

Quod vero ait, *Horum rectores et servatores, hinc profecti, huc revertuntur*; hoc modo accipiendum est. Animarum originem manare de cælo, inter recte philosophantes indubitata constat esse sententia; et anima, dum corpore utitur, hæc est perfecta sapientia, ut, unde orta sit, de quo fonte venerit, recognoscat. Hinc illud a quodam inter alia sæpe festiva, seu mordacia, serio tamen usurpatum est :

De cælo descendit Γνωθὶ σεαυτὸν.

Nam et Delphici voc hæc fertur oraculi, consentit, ad beatitatem quo itinere perveniret : Si te, inquit, agnovaris. Sed et ipsius fronti templi hæc inscripta sententia est. Nonnisi autem, ut divinus, una est agnitio sui, si originis natalisque principia atque exordia prima respexerit, nec se *quesiverit extra*. Sic enim anima virtutes ipsas conscientia mobilitatis induitur, quibus post corpus evecta, eo, unde descenderat, reportatur : quia nec corporea descendit, nec operatur clivie, que puro ac levi fonte virtutum rigatur; nec deseruisse unquam cælum videtur, quod respectu et cogitationibus possidebat. Hinc anima, quam in se pronam corporis usus effecit, atque in pecudem quodammodo reformavit ex homine, et absolutiorem corporis pertimescit, et, cum necesse est :

Elle fuit en courroux vers le séjour des ombres.

Et même alors ce n'est pas sans peine qu'elle quitte son enveloppe :

Du vice invétéré

Elle conserve encor l'empreinte ineffaçable.

Elle erre autour de son cadavre, ou cherche un nouveau domicile : que ce soit un corps humain ou celui d'une bête, peu lui importe, son choix est pour celui dont les inclinations se rapprochent davantage de celles qu'elle a contractées dans sa dernière demeure ; elle se résigne à tout souffrir plutôt que de rentrer au ciel, auquel elle a renoncé par ignorance réelle ou feinte, ou plutôt par une trahison ouverte. Mais les chefs des sociétés politiques, ainsi que les autres sages, rentrent, après leur mort, en possession du séjour céleste qu'ils habitaient par la pensée, même lorsqu'ils vivaient parmi nous.

Ce n'est point sans motif, ni par une vaine adulation, que l'antiquité admit au nombre des dieux plusieurs fondateurs de cités, et d'autres grands personnages. Ne voyons-nous pas Hésiode, auteur de la Théogonie, associer aux dieux les anciens rois, et conserver à ceux-ci leurs prérogatives, en leur donnant une part dans la direction des affaires humaines ? Pour ne pas fatiguer le lecteur de citations grecques, nous ne rapporterons pas ici les vers de ce poète ; nous nous contenterons d'en donner la traduction.

Le puissant Jupiter voulut placer aux dieux
Les illustres mortels qu'admit parmi les dieux
L'homme reconnaissant ; la destinée humaine
Est encore à présent soumise à leur domaine.

Non nisi cum gemitu fugit indignata sub umbras.

Sed nec post mortem facile corpus relinquit (quia non funditus omnes Corporeæ excedunt pestes) : sed aut summ obrat eadaver, aut novi corporis ambit habitaculum ; non humani tantummodo, sed ferini quoque, electo genere moribus congruo, quas in homine libenter exercent ; navultque omnia perpeti, ut in caelum, quod vel ignorando, vel dissimulando, vel potius prodendo, deserunt, evadant. Civitatum vero rectores, ceterique sapientes, eorum respectu, vel cum ad hoc corpore tenentur, habitantes, facile post corpus coelestem, quam pæne non reliquerant, sedem repossunt. Nec enim de nihilo, aut de vana adulatione veniebat, quod quosdam urbium conditores, aut claros in republica viros, in numerum Deorum consecravit antiquitas. Sed Hesiodus quoque, divine sobolis assertor, priscos reges cum Diis aliis enumerat ; hisque, exemplo veteris potestatis, etiam in celo regendi res humanas assignat officium. Et, ne cui fastidiosum sit, si versus ipsos, ut poeta græcus protulit, inseramus, referemus eos, ut ex verbis suis in latina verba conversi sunt.

Indiget Divi fato somno Jovis hi sunt :

Quondam homines, modo cum superis humana tentes,
Largi ac munifici, jus regum nunc quoque nacti.

Hic et Vergilius non ignorat : qui, nec argumento suo

Virgile n'ignorait pas cette ancienne tradition ; mais il convenait à son sujet que les héros habitassent les champs Élysées. Cependant il ne les exclut pas du ciel ; car, pour accorder les deux doctrines, c'est-à-dire la fiction poétique et la vérité philosophique, il crée pour eux d'autres dieux, un autre soleil et d'autres astres : comme, selon lui, ils conservent les goûts qu'ils avaient pendant leur vie mortelle :

Ils aimèrent, vivants, les coursiers et les armes ;

Morts, à ces jeux guerriers ils trouvent mille charmes,

à plus forte raison les administrateurs des corps sociaux doivent-ils conserver au ciel la surveillance des choses d'ici-bas. C'est, à ce que l'on croit, dans la sphère des fixes que ces âmes sont reçues ; et cette opinion est fondée, puisque c'est de là qu'elles sont parties. L'empyrée est en effet la demeure de celles qui n'ont pas encore succombé au désir de revêtir un corps ; c'est donc là que doivent retourner celles qui s'en sont rendues dignes. Or l'entretien des deux Scipions ayant lieu dans la voie lactée, qu'embrasse la sphère aplane, rien n'est plus exact que cette expression : « Ils sont partis de ce lieu, c'est dans ce lieu qu'ils reviennent. » Mais poursuivons notre tâche.

CHAP. X. Opinion des anciens théologiens sur les enfers, et ce qu'il faut entendre, selon eux, par la vie ou la mort de l'âme.

« A ce discours, moins troublé par la crainte de la mort que par l'idée de la trahison des miens, je lui demandai si lui-même, si mon

se viens, heroas in inferos relegaverit, non tamen eos abducit a colo ; sed a thera his deputat largiorem, et nosse eos solem suum ac sua sidera profectur ; ut geminae doctrinae observationes præstiterit, et poeticae ligmentum, et philosophiæ veritatem : et, si secundum illum res quoque leviores, quas vivi exercent, etiam post corpus exercent :

Quæ gratia currum

Armorumque foit vivis, quæ cura nitentes

Pascere equos, eadem sequitur tellure repostos :

multo magis rectores quondam urbium recepti in cælam, curam regendorum hominum non relinquunt. Hæc autem animæ in ultimam sphaeram recipi creduntur, quæ aplanæ, vocatur. Nec frustra hoc usurpatum est, siquidem inde profectæ sunt. Animis enim, necdum desiderio corporis irretitis, sidera pars mundi præstat habitaculum, et inde labuntur in corpora. Ille his illo est reditio, qui merentur. Rectissime ergo dictum est, cum in galaxiam, quem aplanæ continet, sermo iste procedat, hinc profecti hæc revertuntur. Ad sequentia transeamus.

CAP. X. Quid secundum priscos illos theologos inferi, et quando ex eorum sententia, anima aut vivere, aut mori dicatur.

« Hic ego, etsi eram perterritus, non tam mortis metu,

père Paulus vivait encore, et tant d'autres qui à nos yeux ne sont plus. »

Dans les cas les plus imprévus, dans les fictions même, la vertu a son eachez. Voyez de quel celet la fait briller Scipion dans son rêve ! Une seule circonstance lui donne occasion de developper toutes les vertus politiques. Il se montre fort en ce que le calme de son âme n'est pas altéré par la prédiction de sa mort. S'il craint les embûches de ses proches, cette crainte est moins l'effet d'un retour sur lui-même que de son horreur pour le crime qu'ils commettent ; elle a sa source dans la piété et dans les sentimens affectueux de ce héros pour ses parents. Or, ces dispositions dérivent de la justice, qui veut qu'on rende à chacun ce qui lui est dû.

Il donne une preuve non équivoque de sa prudence, en ne regardant pas ses opinions comme des certitudes, et en cherchant à vérifier ce qui ne paraît pas douteux à des esprits moins circonspects. Ne montre-t-il pas sa tempérance, lorsque, modérant, reprimant et faisant taire le désir qu'il a d'en savoir davantage sur le bonheur sans fin réservé aux gens de bien, ainsi que sur le séjour celeste qu'il habite momentanément, il s'informe si son aïeul et son pere vivent encore ? Se conduirait-il autrement s'il était réellement habitant de ces lieux, qu'il ne voit qu'en songe ? Cette question d'Émilien touche à l'immortalité de l'âme ; en voici le sens : Nous pensons que l'âme s'éteint avec le corps, et qu'elle ne survit pas à l'homme ; car cette expression, « qui à nos yeux ne sont plus, » implique l'idée d'un anéantissement total. Je voudrais savoir, dit-il à son aïeul, si vous, si mon pere

Paulus et tant d'autres sont encore existants. A cette demande d'un tendre fils relativement au sort de ses parents, et d'un sage qui veut lever le voile de la nature relativement au sort des autres, que répond son aïeul ? « Dites plutôt, Ceux-là vivent qui se sont échappés des liens du corps comme d'une prison. Ce que vous appelez la vie, c'est réellement la mort. »

Si la mort de l'âme consiste à être reléguée dans les lieux souterrains, et si elle ne vit que dans les régions supérieures, pour savoir en quoi consiste cette vie ou cette mort, il ne s'agit que de déterminer ce qu'on doit entendre par ces lieux souterrains dans lesquels l'âme meurt ; tandis qu'elle jouit, loin de ces lieux, de toute la plénitude de la vie ; et puisque le résultat de toutes les recherches faites à ce sujet par les sages de l'antiquité se trouve compris dans le peu de mots que vient de dire le premier Africain, nous allons, par amour pour la concision, donner, de leurs opinions, un extrait qui suffira pour résoudre la question que nous nous sommes proposée en commençant ce chapitre.

La philosophie n'avait pas fait encore, dans l'étude de la nature, les pas immenses qu'elle a faits depuis, lorsque ceux de ses sectateurs qui s'étaient chargés de repandre, parmi les diverses nations, le culte et les rites religieux, assuraient qu'il n'existait d'autres enfers que le corps humain, prison ténébreuse, fétide et sanguinolente, dans laquelle l'âme est retenue captive. Ils donnaient à ce corps les noms de tombeau de l'âme, de manoir de Pluton, de Tartare, et rapportaient à notre enveloppe tout ce que la fiction, prise par le vulgaire pour la vérité,

« quam insidiarum a meis, quæsi vi tamen, viveretne » ipse, et Paullus pater, et alii, quos nos extinctos esse » arbitramur. » Vel fortunatis et inter fabulas elucet semina infixa virtutum. que nunc videas licet, ut e peccatore Scipionis vel somniantis emineant. In re enim una, politicarum virtutum omnium pariter exercet officium. Quod non laborat animo predicta morte perterritus, fortitudo est; quod suorum terribit insidiis, magisque alienum facinus, quam suum horrescit exitium, de pietate et animo in suos amore procedit. Hæc autem divinus ad justitiam referri, que servat utriusque, quod sum est; quod ea, que arbitrat, non pro conceptis habet, sed spreta opinione, que minus cantis ammis pro vero inolescit, querit discrete certiora; indubitata prudentia est. Quod cum perfecta beatitas, et celestis habitatio humana natura, in qua se moverat esse, promittitur, audiendi tamen talia desiderium frenat, temperat, et sequens ut, ut de vita avi et patris interroget; quid nisi temperantia est? ut jam tum liqueret, Africanum per quietem ad ea loca, que sibi deberentur, abductum. In hac autem interrogatione de anime immortalitate tractatur. Ipsius enim consultationis hic sensus est: Nos, inquit, arbitramur, animam cum fine morientis extinguï, nec ulterius esse post hominem. At enim, Quos extinctos esse arbitramur.

Quod autem extinguitur, esse jam desinit. Ergo velim dicas, inquit, si et pater Paullus tecum et alii supersunt. Ad hanc interrogationem, que et de parentibus, ut a pio filio, et de ceteris, ut a sapiente ac naturam ipsam discutiente, processit, quid ille respondit? « Immo vero, inquit, « hi vivunt, qui e corporum vinculis, tanquam e carcere, « evolverunt. Væsha vero que dicitur esse vita, mors « est. » Si ad inferos meare mors est, et est vita esse cum superis, facile discernis, que mors amice, que vita credenda sit: si consulerit, qui locus habendus sit inferorum, ut anima, dum ad hunc traditur, mori; cum ab hoc proci est, vita frui, et vere superesse credatur. Et qua totum tractatum, quem veterum sapientia de investigatione hujus questionis agitavit, in hac latentem verborum paucitate reperies; ex omnibus aliqua, quibus nos de rei, quam quarimus, absolute sufficiet admoneri, amore brevitate excerptimus. Antequam studium philosophiæ circa naturæ inquisitionem ad tantum vigoris adolesceret, qui per diversas gentes auctores constituendis sacris caerimoniarum fuerat, aliud esse inferos negaverunt, quam ipsa corpora, quibus incluse anime carcerem foedum tenebris, horridum sordibus et erore, patuntur. Hoc anime sepulcrum, hoc Ditis concava, hoc inferos vocaverunt: et omnia, que illic esse credidit fabulosa

avait dit des enfers. Le fleuve d'oubli était, selon eux, l'égarement de l'âme, qui a perdu de vue la dignité de l'existence dont elle jouissait avant sa captivité, et qui n'imagine pas qu'elle puisse vivre ailleurs que dans un corps. Par le Phlégeton, ils entendaient la violence des passions, les transports de la colère; par l'Achéron, les regrets amers que nous causent, dans certains cas, nos actions, par suite de l'inconstance de notre nature; par le Cocyte, tous les événements qui sont pour l'homme un sujet de larmes et de gémissements; par le Styx enfin, ils entendaient tout ce qui occasionne parmi nous ces haines profondes qui font le tourment de nos âmes.

Ces mêmes sages étaient persuadés que la description des châtimens, dans les enfers, était empruntée des maux attachés aux passions humaines. Le vautour qui dévore éternellement le foie toujours renaissant de Prométhée est, disaient-ils, l'image des remords d'une conscience agitée, qui pénètrent dans les replis les plus profonds de l'âme du méchant, et la déchirent, en lui rappelant sans cesse le souvenir de ses crimes : en vain voudrait-il reposer; attachés à leur proie qui renaît sans cesse, ils ne lui font point de grâce, d'après cette loi, que le coupable est inséparable de son juge, et qu'il ne peut se soustraire à sa sentence.

Le malheureux tourmenté par la faim, et mourant d'inanition au milieu des mets dont il est environné, est le type de ceux que la soif toujours croissante d'acquiescer rend insensibles aux biens qu'ils possèdent : pauvres dans l'abondance, ils éprouvent, au milieu du superflu, tous les malheurs de l'indigence, et croient ne

rien avoir, parce qu'ils n'ont pas tout ce qu'ils voudraient avoir. Ceux-la sont attachés à la roue d'Ixion, qui, ne montrant ni jugement, ni esprit de conduite, ni vertu, dans aucune de leurs actions, abandonnent au hasard le soin de leurs affaires, et sont les jouets des événements et de l'aveugle destin. Ceux-la roulent sans fin leur rocher, qui consomment leur vie dans des recherches fatigantes et infructueuses. Le Lapithe, qui craint à chaque instant la chute de la roche noire suspendue sur sa tête, représente le tyran parvenu, pour son malheur, au sommet d'une puissance illégale : continuellement agité de terreurs, detesté de ceux dont il veut être craint, il a toujours sous les yeux la fin tragique qu'il mérite.

Ces conjectures des plus anciens théologiens sont fondées; car Denys, le plus cruel des usurpateurs de la Sicile, voulant tromper un de ses courtisans, qui le croyait le plus heureux des hommes, et lui donner une idée juste de l'existence d'un tyran que la crainte agite à chaque instant et que les dangers environnent de toutes parts, l'invita à un repas splendide, et fit placer au-dessus de sa tête une épée suspendue à un léger fil. La situation pénible de l'homme de cour l'empêchant de prendre part à la joie du banquet : Telle est, lui dit Denys, cette vie qui vous paraissait si heureuse; jugez du bonheur de celui qui, toujours menacé de la perdre, ne peut jamais cesser de craindre!

Selon ces assertions, s'il est vrai que chacun de nous sera traité selon ses œuvres, et qu'il n'y ait d'autres enfers que nos corps, que faut-il entendre par la mort de l'âme, si ce n'est son

persuasio, in nobismetipsis, et in ipsis humanis corporibus assignare conati sunt : oblivioni fluxum aliud non esse asserentes, quam errorem animæ obliviscentis majestatem vitæ prioris, quæ, antequam in corpus truderetur, potita est, solamque esse in corpore vitam pulantem. Pari interpretatione Phlegætonem, ardores irarum et cupiditatum putarunt; Achæronem, quidquid fecisse divisæve usque ad tristitiam humane varietatis more nos permitit; Cocytum, quidquid homines in luctum lacrimas, quæ compellit; Stygum, quidquid inter se humanos animos in gurgitem mergit odiorum. Ipsam quoque pomarum descriptionem de ipso usu conversationis humane sunt tam crediderunt : vulturem, jecur immortale tudentem, nihil aliud intelligi volentes, quam tormenta male conscientia, obnoxia flagitio viscera interiora rimantis, et ipsa vitæ indefensa admitti sceleris admonitione laniantis, semperque curas, si requisierere forte tentaverint, excitantis, tanquam fibris nascentibus inherendo, nec ulla sibi miseratione parentis, lege hæc, quæ, *se jadicæ, nemo nocens absolvitur*, nec de se suam potest vitare sententiam. Illos aiunt, epulis autè ora positis, excruciarî fame, et inedia tabescere, quos magis magisque acquiritur desiderium cogit presentem copiam non videre; qui in affluentia inopes, egestatis mala in uberitate patiuntur, nescientes parta respicere, dum egent habendis; illos

radiis rotarum pendere districtos, qui nihil consilio prævidentes, nihil ratione moderantes, nihil virtutibus explicitantes, seque et actus omnes suos fortunæ permittentes, casibus et fortibus semper rotantur : saxum ingens volvere, inædicabilis laboriosisque conatibus vitam terentes : atram silicem, lapsuram semper, et cadenti similem, illorum capitibus innumere, qui arduas potestates et infansiam atroxum tyrannidem, nunquam sine timore victuri; et cogentes subiectum vulgus odisse, dum metuat, semper sibi videntur exitium, quod morientur, excipere. Nec frustra hæc theologî suspicari sunt. Nam et Dionysius, ante Siciliæ inolementissimum incultor, familiari quodam suo, solam beatam existimanti vitam tyranni, volens, quam perpetuo metu misera, quamque impenditium semper periculorum plena esset, ostendere, gladium vagina raptum, et a capulo de lulo leumi pendente, mucrone demisso, jussit familiaris illius capiti inter epulas immiungere : cumque ille inter et Siculas et tyrannicas copias presentis mortis periculo gravaretur, Talis est, inquit Dionysius, vita, quam beatam putabas : sic nobis semper mortem imminente videntur; æstima, quando esse felix poterit, qui timere non desinit. Secundum hæc igitur, quæ a theologis asseruntur, si vere quisque suos patrum manes, et inferos in his corporibus esse credimus; quid aliud intelligendum est, quam mori animam, cum ad

immersion dans l'autre ténébreux du corps, et, par sa vie, son retour au sein des astres, après qu'elle a brisé ses liens?

CHAP. XI. Opinion des platoniciens sur les enfers et sur leur emplacement. De quelle manière ils conçoivent la vie ou la mort de l'âme.

Aux opinions que nous venons d'exposer, ajoutons celles de quelques philosophes, ardents investigateurs de la vérité. Les sectateurs de Pythagore, et ensuite ceux de Platon, ont admis deux sortes de morts : celle de l'âme et celle de l'animal. L'animal meurt quand l'âme se sépare du corps, et l'âme meurt lorsqu'elle s'écarte de la source simple et indivisible ou elle a pris naissance, pour se distribuer dans les membres du corps. L'une de ces morts est évidente pour tous les hommes, l'autre ne l'est qu'aux yeux des sages, car le vulgaire s'imagine qu'elle constitue la vie : en conséquence, beaucoup de personnes ignorent pourquoi le dieu des morts est invoqué, tantôt sous le nom de Dis (dieu des richesses), et tantôt sous celui d'implacable. Elles ne savent pas que le premier de ces noms, d'heureux augure, est employé, lorsque l'âme, à la mort de l'animal, rentre en possession des vraies richesses de sa nature, et recouvre sa liberté; tandis que le second, de sinistre augure, est usité, lorsque l'âme, en quittant le séjour éclatant de l'immortalité, vient s'enfoncer dans les ténèbres du corps, genre de mort que le commun des hommes appelle la vie : car l'animation exige l'enchaînement de l'âme au corps. Or, dans la langue grecque, corps est synonyme de lien, et a beaucoup d'analogie avec un autre mot

corporeis inferna demergitur; vivere autem, cum ad supera post corpus evadit?

CHAP. XI. Quid, et ubi inferi secundum Platonicos; quando horum sententia aut vivere anima, aut mori, dicatur.

Dicendum est, quid his postea veri sollicitior inquisitor philosophiæ cultus adjecerit. Nam et qui primum Pythagoram, et qui postea Platonem secuti sunt, duas esse mortes, unam animæ, animalis alteram, prodiderunt : mori animal, cum anima discedit e corpore, ipsam vero animam mori asserentes, cum a simplici et individuo fonte naturæ in membra corporea dissijatur. Et quia una ex his manifesta, et omnibus nota est; altera non nisi a sapientibus deprehensa, ceteris eam vitam esse credentibus: ideo hoc ignoratur a plurimis, cur eundem mortis Deum, modo Diem, modo Immitem vocemus: cum per alteram, id est, animalis mortem, absolvi animam, et ad veras naturæ divitias, atque ad propriam libertatem remitti, faustum nomen iudicio sit; per alteram vero, que vulgo vita existimatur, animam de immortalitatis sue luce ad quasdam tenebras mortis impelli, vocabali testemur horrore; nam, ut constat animal, necesse est, ut in corpore anima vinciatur. Ideo corpus ζῆμα, hoc est vinculum, nuncupa-

qui signifie tombeau de l'âme. C'est pourquoi Cicéron, voulant exprimer tout à la fois que le corps est pour l'âme un lien et un tombeau, dit : « Ceux-là vivent, qui se sont échappés des liens du corps comme d'une prison, » parce que la tombe est la prison des morts.

Cependant les platoniciens n'assignent pas aux enfers des bornes aussi étroites que nos corps; ils appellent de ce nom la partie du monde qu'ils ont fixée pour l'empire de Pluton, mais ils ne sont pas d'accord sur les confins de cet empire : il existe chez eux, à ce sujet, trois opinions diverses. Les uns divisent le monde en deux parties, l'une active et l'autre passive; la partie active, où tout conserve des formes éternelles, entraine la partie passive à subir d'innombrables permutations. La première s'étend depuis la sphère des fixes jusqu'à celle de la lune exclusivement; et la seconde, depuis la lune jusqu'à la terre. Ce n'est que dans la partie active que les âmes peuvent exister; elles meurent, du moment où elles entrent dans la partie passive. C'est donc entre la lune et la terre que se trouvent situés les enfers; et, puisque la lune est la limite fixée entre la vie et la mort, on est fondé à croire que les âmes qui remontent du globe lunaire vers le ciel étoilé commencent une nouvelle vie, tandis que celles qui en descendent cessent de vivre. En effet, dans l'espace sublunaire, tout est caduc et passager; le temps s'y mesure, et les jours s'y comptent. La lune a reçu des physiciens le nom de terre aérienne, et ses habitants celui de peuple lunaire; ils appuient cette opinion sur beaucoup de preuves, qu'il serait trop long de rapporter maintenant.

tur, et ζῆμα, quasi quoddam σῆμα, id est, animæ sepulcrum. Inde Cicero, pariter utrumque significans, corpus esse vinculum, corpus esse sepulcrum, quod carcer est sepulcorum, ait : « Qui e corporum vinculis, tanquam e carcere, evolverunt. » Inferos autem Platonici non in corporibus esse, item non a corporibus incipere, dixerunt; sed certam mundi ipsius partem Ditis sedem, id est, inferos vocaverunt. De loci vero ipsius finibus inter se dissona publicarunt, et in tres sectas divisa sententia est. Alii enim mundum in duo dividerunt, quorum alterum facit, alterum patitur; et illud facere dixerunt, quod, cum sit immutabile, alteri causas et necessitatem permutationis imponit : hoc pati; quod per mutationes variatur; et immutabilem quidem mundi partem a sphaera, que aplanis dicitur, usque ad globi lunaris exordium, mutabilem vero a luna ad terras usque dixerunt : et vivere animas, dum in immutabili parte consistunt; mori autem, cum ad partem ceciderint permutationis capacem : atque ideo inter lunam terrasque locum mortis et inferorum vocari, ipsamque lunam vitæ esse mortisque confinium, et animas inde in terram fluentes mori, inde ad supera meantes in vitam reverti, non immerito existimatum est. A luna enim deorsum natura incipit caducorum : ab hac animæ sub numerum dierum cadere et sub tempus incipiunt. Denique illam ætheream terram physici vocaverunt : et habitatores ejus luna-

On ne peut douter que cet astre ne coopère à la formation et à l'entretien des substances périssables, puisque plusieurs d'entre elles augmentent ou diminuent, selon qu'il croit ou décroît; mais ce serait le moyen d'ennuyer le lecteur, que de s'étendre davantage sur des choses si communes : nous allons donc passer au second système des platoniciens sur l'emplacement des enfers. Les partisans de ce système divisent le monde en trois ordres d'éléments, de quatre couches chacun. Dans l'ordre inférieur, ils sont ainsi rangés : la terre, l'eau, l'air et le feu, formé de la partie la plus subtile de l'air qui touche à la lune. Dans l'ordre intermédiaire, les quatre éléments sont d'une nature plus pure, et rangés de la même manière : la lune ou la terre aérienne représente notre terre; au-dessus d'elle la sphère de Mercure tient la place de l'eau; vient ensuite Vénus ou l'air, puis le soleil ou le feu. Dans le troisième ordre, les rangs sont intervertis, et la terre occupe la plus haute région; de telle sorte que cette terre et celle de l'ordre inférieur sont les deux extrêmes des trois ordres. On trouve d'abord la planète de Mars, qui est le feu; puis Jupiter ou l'air, domine par Saturne ou l'eau; et enfin la sphère des fixes ou la terre, qui renferme les champs Elysées, réservés aux âmes des justes, selon les traditions de l'antiquité. L'âme qui part de ces lieux pour revêtir un corps a donc trois ordres d'éléments à traverser, et trois morts à subir pour arriver à sa destination. Tel est le second sentiment des platoniciens, relativement à la mort de l'âme exilée dans un corps. Les partisans de la troisième opinion divisent, comme ceux de la première,

le monde en deux parties; mais les limites ne sont pas les mêmes. Ils font de la sphère aplane la première partie; la seconde se compose des sept planètes, et de tout ce qui est au-dessous d'elles, y compris la terre elle-même. Selon ces philosophes, dont le sentiment est le plus probable, les âmes affranchies de toute contagion matérielle habitent le ciel; mais celles qui, de cette demeure élevée, ou elles sont environnées d'une lumière éternelle, ont jeté un regard en bas vers les corps et vers ce qu'on appelle ici-bas la vie, et qui ont conçu pour elle un secret désir, sont entraînées peu à peu vers les régions inférieures du monde, par le seul poids de cette pensée toute terrestre. Cette chute toutefois n'est point subite, mais graduée. L'âme parfaitement incorporelle ne se revêt pas tout de suite du limon grossier du corps, mais insensiblement, et par des alterations successives qu'elle éprouve à mesure qu'elle s'éloigne de la substance simple et pure qu'elle habitait, pour s'entourer de la substance des astres, dont elle se grossit. Car, dans chacune des sphères placées au-dessous du ciel des fixes, elle se revêt de plusieurs couches de matière éthérée qui, insensiblement, forment le lien intermédiaire par lequel elle s'unit au corps terrestre; en sorte qu'elle éprouve autant de dégradations ou de morts qu'elle traverse de sphères.

CHAP. XII. Route que parcourt l'âme, en descendant de la partie la plus élevée du monde vers la partie inférieure que nous occupons.

Voici le chemin que suit l'âme en descendant

res populos nuncuparunt. Quod ita esse, plurimis argumentis, quae nunc longum est enumerare, docuerunt. Nec dubium est, quin ipsa sit mortaliu corporu et auctor et conditrix, adeo, ut nonnulla corpora sub luminis ejus accessu patiantur augmenta, et haec deerescentem minuantur. Sed ne de re manifesta fastidium proluxa assertione generetur, ad ea, quae de inferiorum loco alii definiunt, transeamus. Maluerunt enim mundum alii in elementa ter quaterna dividere, ut in primo nuncuerunt ordine, terra, aqua, aer, ignis, quae est pars liquidior aëris vicina lunae: supra haec rursu totidem numero, sed naturae purioris elementa, ut sit luna pro terra, quam aetheraam terram a physicis diximus nominatam, aqua sit sphaera Mercurii, aer Veneris, ignis in sole: tertius vero elementorum ordo ita ad nos conversus habeatur, ut terram ultimam faciat, et ceteris in medium reductis, in terram desinat tam una, quam summa postremis: igitur sphaera Martia ignis habeatur, aer Jovis, Saturni aqua, terra vero aplanus; in qua Elysios campos esse puris animis deputatos, antiquitas nobis intelligendum reliquit. De his campis anima, cum in corpus emittitur, per tres elementorum ordines, prima morte, ad corpus usque descendit. Haec est inter Platonicos de morte animae, cum in corpus trahitur, seunda sententia. Alii vero (nam tres esse inter eos sententiarum diversitates, ante signavimus) in duas quidem ipsi partes, si-

cut primi faciunt, sed non isdem terminis dividunt mundum. Illi enim eorum, quod aplanus sphaera vocatur, partem unam, septem vero sphaeras, quae vagae vocantur, et quod inter illas aëtheram est, terranique ipsam, alteram partem esse voluerunt. Secundum hos ergo, quorum secta anterior est ratio, animae beatae, ab omni cujusque contagione corporis liberae, eorum possident. Quae vero appetentiam corporis, et hujus, quam in terris vitam vocamus, ab illa seculatissima et perpetua luce despicens, desiderio latentis cogitaverit, pondere ipso terreae cogitationis paulatim in inferiora delabitur. Nec subito a perfecta incorporealitate luteum corpus induitur; sed sensim per facia delumenta, et longiorem simplicis et absolutissima puritatis recessum, in quaedam sideris corporis incrementa turgescit. In singulis enim sphaeris, quae coelo subjectae sunt, aethera obvolutione vestitur; ut per eas gradatim societati hujus indumenti testee concilietur. Et ideo totidem mortibus, quod sphaeras transit, ad haec pervenit, quae in terris vita vocatur.

CAP. XIII. Quomodo anima ex superiore mundi parte ad inferna haec delabatur.

Descensus vero ipsius, quo anima de coelo in hujus vitam

du ciel en terre. La voie lactée embrasse tellement le zodiaque dans la route oblique qu'elle a dans les cieux, qu'elle le coupe en deux points, au Cancer et au Capricorne, qui donnent leur nom aux deux tropiques. Les physiciens nomment ces deux signes les portes du soleil, parce que, dans l'un et l'autre, les points solsticiaux limitent le cours de cet astre, qui revient sur ses pas dans l'écliptique, et ne la dépasse jamais. C'est, dit-on, par ces portes que les âmes descendent du ciel sur la terre, et remontent de la terre vers le ciel. On appelle l'une la porte des hommes, et l'autre la porte des dieux. C'est par celle des hommes, ou par le Cancer, que sortent les âmes qui font route vers la terre; c'est par le Capricorne, ou porte des dieux, que remontent les âmes vers le siège de leur propre immortalité, et qu'elles vont se placer au nombre des dieux; et c'est ce qu'Homère a voulu figurer dans la description de l'ancre d'Ithaque. C'est pourquoi Pythagore pense que c'est de la voie lactée que part la descente vers l'empire de Pluton, parce que les âmes, en tombant de là, paraissent déjà déchues d'une partie de leurs célestes attributs. Le lait, dit-il, est le premier aliment des nouveau-nés, parce que c'est de la zone de lait que les âmes reçoivent la première impulsion qui les pousse vers les corps terrestres. Aussi le premier Africain dit-il au jeune Scipion, en parlant des âmes des bienheureux, et en lui montrant la voie lactée : « Ces âmes sont parties de ce lieu, et c'est dans ce lieu qu'elles reviennent. » Ainsi celles qui doivent descendre, tant qu'elles sont au Cancer, n'ont pas encore quitté la voie de lait, et conséquemment sont encore au nombre des dieux; mais lors-

qu'elles sont descendues jusqu'au Lion, c'est alors qu'elles font l'apprentissage de leur condition future. Là commence le noviciat du nouveau mode d'existence auquel va les assujettir la nature humaine. Or le Verseau, diamétralement opposé au Lion, se couche lorsque celui-ci se lève; de là est venu l'usage de sacrifier aux mânes quand le soleil entre au premier de ces signes, regardé comme l'ennemi de la vie humaine. Ainsi l'âme, descendant des limites célestes, ou le zodiaque et la voie lactée se touchent, quitte aussitôt sa forme sphérique, qui est celle de la nature divine, pour s'allonger et s'évaser en cône; c'est comme le point qui décrit une ligne, et perd, en se prolongeant, son caractère d'individualité : il était l'emblème de la monade, il devient, par son extension, celui de la dyade. C'est là cette essence à qui Platon, dans le *Timée*, donne les noms d'indivisible et de divisible, lorsqu'il parle de la formation de l'âme du monde. Car les âmes, tant celle du monde que celle de l'homme, se trouvent n'être pas susceptibles de division, quand on n'envisage que la simplicité de leur nature divine; mais aussi quelquefois elles en paraissent susceptibles, lorsqu'elles s'étendent et se partagent, l'une dans le corps du monde, l'autre dans celui de l'homme. Lors donc que l'âme est entraînée vers le corps, dès l'instant où elle se prolonge hors de sa sphère originelle, elle commence à éprouver le désordre qui règne dans la matière. C'est ce qu'a insinué Platon dans son *Phédon*, lorsqu'il nous peint l'âme que l'ivresse fait chanceler, lorsqu'elle est entraînée vers le corps. Il entend par là ce nouveau breuvage de matière plus grossière qui l'opresse et l'appesantit. Nous avons un symbole

inferna delabitur, sic ordo digeritur : Zodiacum ita lactens circumus oblique circumflexionis occursum ambiendo complectitur, ut eum, qua duo tropica signa, Capricornus et Cancer, serantur, interseceat. Has solis portas physici vocaverunt, quia in utraque obviante solstitio, ulterius solis inhibetur accessio, et fit ei regressus ad zonæ viam, cuius terminus nunquam relinquat. Per has portas anime de celo in terras meare, et de terris in celum remeare creduntur. Ideo hominum una, altera Deorum vocatur; hominum Cancer, quia per hunc in inferiora descendens est : Capricornus Deorum, quia per illum anime in propriæ immortalitatis sedem, et in Deorum numerum revertuntur. Et hoc est, quod Homeri divina providentia in apriti Ithacensis descriptione significat. Hinc et Pythagoras pulat, a lacteo circulo deorsum incipere Ditis imperium, quia anime inde lapsæ videntur jam a superioribus recessisse; ideo primam nascentibus offerri ait lactis alimoniam, quia primus eis motus a lacteo incipit in corpora terrena labentibus. Unde et Scipioni de animis beatorum, ostenso lacteo, dictum est : « Hinc profecti, huc revertuntur. » Ergo descendens anime adhuc in Cancero sunt, quoniam illic positæ necdum lacteum reliquerunt, adhuc in numero sunt Deorum. Cum vero ad Leonem labendo pervenerint, illic conditionis fu-

ture auspicantur exordium. Et quia in Leone sunt rudimenta nascendi, et quedam humana natura feroicinia; Aquarius autem adversus Leonem est, et illo oriente mot occidit : ideo, cum sol Aquarium tenet, manibus parentatur, utpote in signo, quod humane vite contrarium, vel adversum feratur. Hinc ergo, id est, a continuo, quo se Zodiacus lacteusque contingens, anima descendens a fereti, quo sola forma divina est, in comunem defluendo producitur : sicut a puncto nascitur linea, et in longum ex individuo procedit : ibique a puncto suo, quod est monas, venit in dyadem, quæ est prima protractio. Et hæc est essentia, quam individuum, eandemque dividuum, Plato in *Timæo*, cum de mundana anime fabrica loqueretur, expressit. Animæ enim sicut mundi, ita et hominis unius, modo divisionis reperientur ignare, si divine nature simplicitas cogitetur; modo capaces, cum illa per mundi, hæc per hominis membra diffunditur. Anima ergo cum trahitur ad corpus, in hac prima sui productione silvestrem tumultum, id est, hylen influentem sibi incipit experiri. Et hoc est, quod Plato notavit in *Phædone*, animam in corpus trahi nova ebrietas trepidantem; volens novum potum materialis alimonis intelligi, quo delibata et gravata deducitur. Arcani hujus indicium est et etiam Liberii Patris ille sidiensis

de cette ivresse mystérieuse dans la coupe céleste appelée Coupe de Bæehus, et que l'on voit placée au ciel entre le Cancer et le Lion. On désigne par cet emblème l'état d'ivrement que l'influence de la matière, tumultueusement agitée, cause aux âmes qui doivent descendre ici-bas. C'est là que déjà l'oubli, compagnon de l'ivresse, commence à se glisser en elles insensiblement; car si elles portaient jusque dans les corps la connaissance qu'elles avaient acquise des choses divines dans leur séjour des cieux, il n'y aurait jamais entre les hommes de partage d'opinions sur la Divinité; mais toutes, en venant ici-bas, boivent à la coupe de l'oubli, les unes plus, et les autres moins. Il arrive de là que la vérité ne frappe pas tous les esprits, mais que tous ont une opinion, parce que l'opinion naît du défaut de mémoire. Cependant moins l'homme a bu, et plus il lui est aisé de reconnaître le vrai, parce qu'il se rappelle sans peine ce qu'il a su antérieurement. Cette faculté de l'âme, que les Latins nomment *lectio*, les Grecs l'appellent *réminiscence*, parce qu'au moment où la vérité se montre à nous, les choses se représentent à notre entendement telles que nous les voyions avant que les influences de la matière eussent enivré les âmes dévolues à nos corps. C'est de ce composé de matière et d'idées qu'est formé l'être sensible, ou le corps de l'univers. La partie la plus élevée et la plus pure de cette substance, qui alimente et constitue les êtres divins, est ce qu'on appelle *nectar*: c'est le breuvage des dieux. La partie inférieure, plus trouble et plus grossière, c'est le breuvage des âmes; et c'est ce que les anciens ont désigné sous le nom de *flæve Léthé*.

Par Bæehus, les orphiques entendent la matière intelligente, ou la monade devenue dyade. Leurs légendes sacrées disent que ce dieu, mis en pièces par les Titans furieux, qui avaient enterré les lambeaux de son corps, renaquit sain et entier; ce qui signifie que l'intelligence, se prêtant successivement aux deux modifications de divisibilité et d'indivisibilité, se repand, au moyen de la première, dans tous les corps de la nature, et redevient, au moyen de la seconde, le principe unique.

L'âme, entraînée par le poids de la liqueur enivrante, coule le long du zodiaque et de la voie lactée jusqu'aux sphères inférieures; et dans sa descente, non-seulement elle prend, comme on l'a dit plus haut, une nouvelle enveloppe de la matière de ces corps lumineux, mais elle y reçoit les différentes facultés qu'elle doit exercer durant son séjour dans le corps. Elle acquiert, dans Saturne, le raisonnement et l'intelligence, ou ce qu'on appelle la faculté logistiqué et contemplative; elle reçoit de Jupiter la force d'agir, ou la force exécutive; Mars lui donne la valeur impétueuse pour entreprendre, et la fougue impétueuse; elle reçoit du soleil les facultés des sens et de l'imagination, qui la font sentir et imaginer; Venus lui inspire le mouvement des désirs; elle prend dans la sphère de Mercure la faculté d'exprimer et d'énoncer ce qu'elle pense et ce qu'elle sent; enfin, dans la sphère de la lune, elle acquiert la force nécessaire pour propager par la génération et accroître les corps. Cette sphère lunaire, qui est la dernière et la plus basse relativement aux corps divins, est la première et la plus haute relativement aux corps terrestres. Ce corps lunaire, en même

regione, que inter Cancrum est et Leonem locatus: ebrietatem illie primum descensuris animis evenire silva influente significans. Unde et comes ebrietatis oblivio illie animis incipit latenter obrepere. Nam si anime memoriam rerum divinarum, quarum in celo erant conscie, ad corpora usque deferrent, nulla inter homines foret de divinitate dissensio. Sed oblivionem quidem omnes descendendo hauriunt; alie vero magis, minus alie. Et ideo in terris verum cum non omnibus liqueat, tamen opinauntur omnes: quia opinionis ortus est memoria defectus. Hi tamen hoc magis inveniunt, qui minus oblivionis hauerunt: quia facile reminiscuntur, quod illie ante cognoverant. Hinc est, quod, que apud Latinos lectio, apud Græcos vocatur repetita cognitio: quia cum vera discernimus, ea recognoscimus, quæ naturaliter numeramus, primumque materialis influxu in corpus venientes animas ebriaret. Hæc est autem hyle, que omne corpus mundi, quod ubicunque cernimus, ideis impressa formavit. Sed altissima et purissima pars ejus, qua vel sustentantur divina, vel constant, nectar vocatur, et creditur esse potus Deorum: inferior vero et turbidior, potus animalium; et hoc est, quod veteres Lethæum fluvium vocaverunt. Ipsum autem Liberum Patrem Orphicæ *ἄνω ὕδατος* suspicantur intelligi, qui ab illo in-

dividuo natus in singulos ipse dividitur. Ideo in illorum sacris traditur Titanio furore in membra discerptus, et frustis sepultis rursus unus et integer emerisise; quia *νόσς*, quem diximus mentem vocari, ex individuo præbendo se dividendum, et rursus ex diviso ad individuum revertendo, et mundi implet officia, et nature sue arcana non deserit. Hoc ergo primo pondere de zodiaco et lacteo ad subjectas usque sphaeras anima delapsa, dum et per illas labitur, in singulis non solum (ut jam diximus) luminosi corporis amicitiam accersit; sed et singulos motus, quos in exercitio est habitura, producit: in Saturni, rationationem et intelligentiam, quod *λογιστικόν* et θεωρητικόν vocant: in Jovis, vim agendi, quod *πρακτικόν* dicitur: in Martis, animositatis ardorem, quod *θυμικόν* nuncupatur: in Solis, sentiendi opinandique naturam, quod *αισθητικόν* et φανταστικόν appellant: desiderii vero motum, quod *ἐπιθυμητικόν* vocatur, in Venæris: pronuntiandi et interpretandi, que sentiat, quod *ἑρμηνευτικόν* dicitur, in orbæ Mercurii: *φυσικόν* vero, id est, naturam plantandi et agendi corpora, ingressu globi lunaris everet. Et est hæc sicut a divinis ulla, ita in nostris terrenisque omnibus sima. Corpus enim hoc sicut lex rerum divinarum est, ita animalis est prima substantia. Et hæc est differentia inter

temps qu'il est comme le sédiment de la matière céleste, se trouve être la plus pure substance de la matière animale. Voilà quelle est la différence qui se trouve entre les corps terrestres et les corps célestes (j'entends le ciel, les astres, et les autres éléments divins) : c'est que ceux-ci sont attirés en haut vers le siège de l'âme et vers l'immortalité par la nature même de la région où ils sont, et par un désir d'imitation qui les rappelle vers sa hauteur ; au lieu que l'âme est entraînée vers les corps terrestres, et qu'elle est censée mourir lorsqu'elle tombe dans cette région caduque, siège de la mortalité.

Qu'on ne soit pas surpris que nous parlions si souvent de la mort de l'âme, que nous avons dit être immortelle. L'âme n'est pas ancantie ni détruite par cette mort, elle n'est qu'accablée pour un temps ; et cette oppression momentanée ne la prive pas des prérogatives de l'immortalité, puisque, dégagée ensuite du corps, après avoir mérité d'être purifiée des souillures du vice qu'il lui avait communiquées, elle peut être rendue de nouveau au séjour lumineux de son immortalité. Nous venons, je crois, de déterminer clairement le sens de cette expression, vie et mort de l'âme, que le sage et docte Cicéron a puisée dans le sanctuaire de la philosophie.

CHAP. XIII. Il est pour l'homme deux sortes de morts : l'une a lieu quand l'âme quitte le corps, la seconde lorsque l'âme restant unie au corps, elle se refuse aux plaisirs des sens, et fait abnégation de toutes jouissances et sensations matérielles. Cette dernière mort doit être l'objet de nos vœux ; nous ne devons pas hâter la première, mais attendre que Dieu lui-même brise les liens qui attachent l'âme au corps.

Scipion, qui voit en songe le ciel, récompense

terrena corpora et supera, cœli dico et siderum, aliorumque elementorum ; quod illa quidem sursum accessita sunt ad animæ sedem, et immortalitatem ex ipsa natura regionis et sublimitatis imitatione meruerunt : ad hæc vero terrena corpora anima ipsa deducitur, et ideo mori creditur, cum in caducam regionem et in sedem mortalitatis includitur. Nec te moveat, quod de anima, quam esse immortalē dicimus, mortem toties nominamus. Etenim sua morte anima non exstinguitur, sed ad tempus obruitur : nec temporali demensione beneficium perpetuitatis eximitur ; cum iustus e corpore, ubi mererit contagione vitiorum penitus eliminata purgari, ad perennis vitæ lucem restituta in integrum revelatur. Plene, ut arbitror, de vita et morte animæ definitio liquet, quam de adytis philosophiæ doctrinæ et sapientiæ Ciceroenis elicit.

CAP. XIII. Hominem duplici ratione mori : primum, si anima corpus relinquat ; deinde, si anima in corpore adhuc manens, corporeis illecebras contemnat, voluptatesque et affectiones omnes exuat ; ex his moribus posteriorem hanc omnibus appetendam ; priorem accedendam non esse, sed expectandam, donec Deus ipse animam a corpore dissolvat.

Sed Scipio per quietem et cœlo, quod in præmium cedit

des élus, exalté par cet aspect, et par la promesse de l'immortalité, confirmé en outre dans cet espoir si brillant et si glorieux à la vue de son père, de l'existence duquel il s'était informé, et qui lui avait paru douteuse, voudrait déjà n'être plus, pour jouir d'une nouvelle vie. Il ne s'en tient pas à verser des larmes lorsqu'il aperçoit l'auteur de ses jours, qu'il avait cru mort ; à peine est-il remis de son émotion, qu'il lui exprime le désir de ne le plus quitter : cependant ce désir est subordonné aux conseils qu'il attend de lui ; ainsi la prudence s'unit ici à la piété filiale. Nous allons maintenant analyser la consultation, et les avis auxquels elle donne lieu. « O le plus révérent et le meilleur des pères ! puisque c'est ici seulement que l'on existe, comme je l'apprends de mon aïeul, que fais-je donc plus longtemps sur la terre, et pourquoi ne me hâterais-je pas de vous rejoindre ? — Gardez-vous-en, me répondit-il ; l'entrée de ces lieux ne vous sera permise que lorsque le Dieu dont tout ce que vous apercevez est le temple aura fait tomber les chaînes qui vous garrottent ; car les hommes sont nés sous la condition d'être les gardiens fideles du globe que vous voyez au milieu de ce même temple, et qu'on appelle la terre : leur âme est une émanation de ces feux éternels que vous nommez constellations, étoiles, et qui, corps arrondis et sphériques, animés par des esprits divins, font leurs révolutions et parcourent leurs orbites avec une incroyante célérité. Ainsi, Publius, vous et tous les hommes religieux, devez laisser à cette âme son enveloppe terrestre, et ne pas sortir de la vie sans l'ordre de celui qui vous l'a donnée ; car ce serait vous soustraire à la tâche que vous imposa Dieu lui-même. »

beatiss, et promissione immortalitatis animatus, tam gloriosam spem tamque inelitam magis magisque firmavit viso patre ; de quo utrum viveret, cum adline videretur dubitare, quæsi verat ; mortem igitur nullo corpit, ut viveret ; nec flesse contentus viso parente, quem crediderat extinctum, ubi loqui posse cœpit, hoc primum probare voluit, nihil se magis desiderare, quam ut cum eo jam moreretur. Nec tamen apud se, que desiderabat faciendam, constituit, quamante consuleret : quorum unum prudentiæ, alterum pietatis assertio est. Nunc ipsa vel consulenti, vel præcipientis, verba tractemus. « Quæro, inquam, pater sanc-
« tissime atque optime, quoniam hæc est vita, ut Africa-
« num audio dicere, quid moror in terris ? quin luc ad
« vos venire propero ? Non est ita, inquit ille ; nisi enim
« cum Deus hic, cuius hoc templum est omne, quod
« conspicias, istis te corporis custodis libera verit, huc tibi
« ahtus patere non potest. Homines enim sunt hæc lege ge-
« nerati, qui tœrentur illum globum, quem in templo hoc
« medium vides, que terra dicitur : hisque animus datus
« est ex illis sempiternis ignibus, qua sidera et stellas vo-
« catis, que globosæ et rotundæ, divinis animate men-
« tibus, circulos suos orbisque conficiunt celeritate mira-
« bili. Quare et tibi, Publi, et piis omnibus, retinendum
« animus est in custodia corporis ; nec in jussu ejus, a quo

Tel est le sentiment et le précepte de Platon, qui décide, dans son *Phédon*, que l'homme ne doit pas quitter la vie de son propre gré. Il dit, il est vrai, dans ce même dialogue, que le sage doit désirer la mort, et que philosophe, c'est apprendre à mourir. Mais ces deux propositions qui semblent contradictoires ne le sont pas, par la raison que Platon distingue dans l'homme deux sortes de morts. Il n'est pas ici question de la mort de l'âme et de celle de l'animal, dont il a été question plus haut, mais de la double mort de l'être animé : l'une est du fait de la nature, l'autre est le résultat des vertus. L'homme meurt, lorsque, au départ de l'âme, le corps cesse d'obéir aux lois de la nature ; il meurt encore, lorsque l'âme, sans abandonner le corps, docile aux leçons de la sagesse, renonce aux plaisirs des sens, et résiste à l'amorce si douce et si trompeuse des passions. Cet état de l'âme est l'effet des vertus du second genre, signalées plus haut comme étant du domaine de la seule philosophie. Voilà l'espèce de mort que, selon Platon, le sage doit désirer. Quant à celle à laquelle nous sommes tous assujettis, il ne veut pas qu'on la préviene, et nous défend même de l'appeler et d'aller au-devant d'elle. Il faut, ajoute-t-il, laisser agir la nature ; et les raisons qu'il en donne sont puisées dans les lois sociales.

Lorsque nous sommes détenus en prison par l'ordre des magistrats, nous ne devons en sortir, dit ce philosophe, que par l'ordre de ceux qui nous y ont mis ; car on n'évite pas un châtement en s'y soustrayant, on ne fait que l'aggraver.

« ille est volens datus, ex hominum vita migrandum est, « ne munus assignatum a Deo defugisse videamini. » Hæc secta et præcepto Platonis est, qui in Phædone definit, homini non esse sua sponte moriendum. Sed in eodem tamen dialogo idem dicit, mortem philosophantibus appetendam, et ipsam philosophiam meditatione esse moriendi. Hæc sibi ergo contraria videntur : sed non ita est ; nam Plato duas mortes hominis novit. Nec hoc nunc repero, quod superius dictum est, duas esse mortem, unam animæ, animalis alteram : sed ipsius quoque animalis, hoc est, hominis, duas asserit mortes ; quarum unam naturæ, virtutes alteram præstant. Homo enim moritur, cum anima corpus relinquit solum lege naturæ : mori etiam dicitur, cum anima adhuc in corpore constituta corporeas illecebras, philosophia dolente, contemnit, et cupiditatum dulces insidias reliquiasque omnes exiit passiones. Et hoc est, quod superius ex secundo virtutum ordine, quæ solis philosophantibus aptæ sunt, evenire signavimus. Hanc ergo mortem dicit Plato sapientibus appetendam : illam vero, quam omnibus natura constituit, cogi, vel inferri, vel accessiri vetat, docens, expectandam esse naturam ; et hæc causis hujus aperiens sanctionis, quas ex usu rerum, qua in quotidiana conversatione sunt, mutatur. At enim, eos, qui potestatis imperio trudentur in carcerem, non oportere inde diffugere, priusquam potestas ipsa, que clausit, abire permiserit : non enim vitæ prænam fugitiva discessione, sed

Qui plus est, ajoute-t-il, nous dépendons des dieux ; c'est leur providence qui nous gouverne, et leur protection qui nous conserve ; et, si l'on ne peut disposer des biens d'un maître sans son aveu, si l'on devient criminel en tuant l'esclave d'autrui, il est évident que celui qui sort de la vie sans attendre l'ordre de celui de qui il la tient se met, non pas en liberté, mais en état d'accusation.

Ces dogmes de l'école de Platon prennent plus d'étendue sous la plume de Plotin. Quand l'homme n'existe plus, dit ce dernier, son âme devrait être affranchie de toutes les passions du corps : mais il n'en est pas ainsi lorsque la séparation s'est faite violemment ; car celui qui attende à ses jours est conduit à cet excès, soit par la haine, soit par la crainte, soit par esprit de révolte contre les lois de la nécessité. Or ce sont là des passions ; et l'âme eût-elle été précédemment pure de toutes souillures, elle en contracte de nouvelles par sa sortie forcée du corps. La mort, continue Plotin, doit opérer la rupture des liens qui attachent l'âme au corps, et n'être pas elle-même un lien ; et cependant, lorsque la mort est violente, ce lien acquiert une nouvelle force, car alors les âmes errent autour des corps, ou de leurs tombes, ou des lieux témoins du suicide ; tandis que celles qui ont rompu leurs chaînes par une mort philosophique sont admises au sein des astres, du vivant même de leur enveloppe : ainsi, la seule mort digne d'éloges est celle que nous nous donnons en employant, non le fer et le poison, mais

crecere. Hoc quoque addit, nos esse in dominio deorum, quorum tutela et providentia gubernamur; nihil autem esse invito domino de his, que possidet, ex loco, in quo summi constituerat, auferendum : et sicut qui vitam mancipio extorquet alieno, crimine non carebit, ita eum, qui finem sibi, domino necdum jubente, quasiverit, non absolutionem consequi, sed reatum. Hæc Platonicæ sectæ semina altius Plotinus exsequitur. Oportet, inquit, animam post hominem liberam corporeis passionibus inveniri : quam qui de corpore violenter extrahit, liberam esse non patitur. Qui enim sibi sua sponte necem comparat, aut pertusis necessitatibus, aut metu cujusquam ad hoc descendit, aut odio : que omnia inter passiones habentur. Ergo etsi ante fuit his sordibus pura, hoc ipso tamen, quo exit extorta, sordescit. Deinde mortem debere animam a corpore solutionem esse, non vinculum : exitum autem coacto animam circa corpus magis magisque vinciri. Et revera ideo sic extorta animæ diu circa corpus ejusve sepulturam, vel locum, in quo injecta manus est, pervagantur : cum contra illarum animarum, que se in hæc vita a vinculis corporeis philosophicæ mortis dissolvunt, adhuc exstante corpore celo et sideribus inservant. Et ideo illam solam de voluntariis mortibus significat esse laudabilem, que comparatur, ut diximus, philosophicæ ratione, non feræ ; prudentia, non veneno. Addit etiam, illam solam esse naturalem mortem, ubi corpus animam, non anima corpus relinquit. Constat enim, numerorum certam constitutam-

les armes de la sagesse et de la raison. Il ajoute encore qu'il n'est qu'un seul genre de mort naturelle : c'est quand le corps quitte l'âme, et non quand l'âme quitte le corps. Il est en effet démontré que l'association des âmes avec les corps est établie sur des rapports numériques invariables. Cette société subsiste aussi longtemps que ces valeurs ne sont pas épuisées, mais elle est rompue du moment que les nombres mystérieux sont accomplis ; c'est à cet ordre de choses que nous donnons le nom de fatalité. L'âme, substance immortelle et toujours agissante, n'interrompt jamais ses fonctions ; mais le corps se dissout quand les nombres sont épuisés. L'âme conserve toujours sa puissance vivifiante ; mais le corps se refuse à l'action de l'âme lorsqu'il ne peut plus être vivifié ; et de là cette expression qui dénote la science profonde de Virgile :

Je vais subir mon sort, et j'attendrai mon tour.

La mort n'est donc vraiment naturelle que lorsqu'elle est l'effet de l'épuisement des quantités numériques assignées à l'existence du corps ; elle ne l'est pas lorsqu'on ôte à ce dernier les moyens d'épuiser ces quantités. Et la différence est grande entre ces deux modes de dissolution ; car l'âme quittée par le corps peut n'avoir rien conservé de matériel, si elle n'a pas perdu de vue la pureté de son origine ; mais lorsqu'elle est forcément expulsée de son domicile, et que ses chaînes se trouvent rompues et non détachées, cette rébellion contre la nécessité a une passion pour cause ; l'âme s'entache donc des l'instant où elle brise ses liens. A ces raisons alléguées par Platon contre le suicide, il en joint une autre. Puisque les récompenses promises à l'âme sont réglées sur les degrés de perfection qu'elle aura acquise pendant

son séjour ici-bas, nous ne devons pas, en hâtant notre fin, la priver de la faculté de les augmenter. Ce philosophe a raison ; car, dans la doctrine secrète du retour des âmes, on compare celles qui pèchent pendant leurs années d'exil à ceux qui, tombant sur un terrain uni, peuvent se relever promptement et facilement ; et celles qui emportent avec elles, en sortant de la vie, les souillures qu'elles ont contractées, à ceux qui, tombant d'un lieu élevé et escarpé dans un précipice, ne parviennent jamais à en sortir. Nous devons donc ne rien retrancher des jours qui nous sont accordés, si nous voulons que notre âme ait plus de temps à travailler à son épuration. Ainsi, direz-vous, celui qui a atteint toute la perfection possible peut se tuer, puisqu'il n'a plus de motifs pour rester sur terre ; car un état assez parfait pour nous ouvrir le ciel n'est pas susceptible d'accroissement. C'est positivement, vous répondrai-je, cet empressement de l'âme à jouir de la félicité qui tend le piège où elle se prend ; car l'espoir n'est pas moins une passion que la crainte ; d'où il suit que cet homme se trouve dans la situation dont il est fait mention ci-dessus. Voilà pourquoi Paulus reprime l'ardeur que montre son fils à le rejoindre et à vivre de la véritable vie. Il craint que cet empressement à briser ses liens et à monter au ciel ne prenne chez son fils le caractère d'une passion qui retarderait son bonheur. Il ne lui dit pas : Sans un ordre de la nature, vous ne pouvez mourir ; mais il lui dit que, sans cet ordre, il ne peut être admis au ciel. « L'entrée de ces lieux ne vous sera permise que lorsque Dieu aura fait tomber les chaînes qui vous garrottent ; » car, en sa qualité d'habitant du céleste séjour, il sait que cette demeure

que rationem animas sociare corporibus. Illi numeri dum supersunt, perseverat corpus animari : cum vero deficiunt, mox arcana illa vis solvitur, qua societas ipsa constabat ; et hoc est, quod fatum et fatalia vite tempora vocamus. Anima ergo ipsa non deficit, quippe que immortalis atque perpetua est ; sed impletis numeris corpus fatiscit : nec anima lassatur animando ; sed officium suum deserit corpus, cum jam non possit animari. Hinc illud est doctissimi vatis :

Explobo numerum, reddarque tenebris.

Hæc est igitur naturalis vere mors, cum finem corporis solus numerorum suorum defectus apportat ; non cum extorquetur vita corpori, adhuc idoneo ad continuationem ferendi. Nec levis est differentia, vitam vel naturam, vel sponte solvendi. Anima enim, cum a corpore deseritur, potest in se nihil retinere corporeum, si se pure, cum in hac vita esset, instituit : cum vero ipsa de corpore violenter extrahitur, quia exit rupto vinculo, non soluto, fit ei ipsa necessitas occasio passionis ; et malis, vinculum dum rumpit, inficitur. Hanc quoque superioribus adjicit rationem non sponte peremdi. Cum constat, inquit, remunerationem annis illis esse tribuendam pro modo perfectionis, ad quam in hac vita unaquæque pervenit : non

est precipilandus vite finis, cum adhuc proficiendi esse possit accessio. Nec frustra hoc dictum est : nam in arcanis de anime reditu disputationibus fertur, in hac vita delinquentes similes esse super æquale solum caderibus, quibus denno sine difficultate præsto lit surgere ; animas vero ex hac vita cum delictorum sordibus recedentes, aquantas his, qui in abruptum ex alto precipitæque delapsi sunt, nuda facultas nunquam sit resurgendi. Ideo ergo concessis utendum vite spatii, ut sit perfecta purificationis major facultas. Ergo, inquit, qui jam perfecte purgatus est, manum sibi debet inferre, cum non sit ei causa remanendi ; quia profectum ulterius non requirit, qui ad superna pervenit. Sed hoc ipso, quo sibi eorum finem spe fruende beatitudinis accessit, irretitur laqueo passionis, quia spes, sicut timor, passio est. Sed et cetera, que superior ratio disseruit, incurrit. Et hoc est, quod Paulus filium, spe vite æterioris ad se venire propterantem, prohibet ac repellit, ne festinatum absolutiouis ascensionisque desiderium magis cum hac ipsa passione vinciat ac retardet. Nec dicit, quod nisi mors naturalis advenit, emori non poteris, sed, luc venire non poteris ; « nisi enim cum Deus, inquit, istis te corporis custodis « liberaverit, huc tibi aditus patere non potest : » quia

n'est ouverte qu'aux âmes parfaitement pures. Il y a donc une égale force d'âme à ne pas craindre la mort qui vient naturellement, et à ne pas la haïr quand elle tarde trop à venir. Cette exposition des sentiments de Platon et de Plotin sur la mort volontaire éclaircit les expressions qu'emploie Cicéron pour nous l'interdire.

CHAP. XIV. Pourquoi cet univers est appelé le temple de Dieu. Des diverses acceptions du mot âme. Dans quel sens il faut entendre que la partie intelligente de l'homme est de même nature que celle des astres. Diverses opinions sur la nature de l'âme. En quoi diffèrent une étoile et un astre. Qu'est ce qu'une sphère, un cercle, une ligne circulaire. D'où vient le nom de corps errants donné aux planètes.

Revenons maintenant sur les paroles qui complètent cette pensée « Car les hommes sont nés sous la condition d'être les gardiens du globe que vous voyez au milieu de ce même temple, et qu'on appelle la terre : leur âme est une émanation de ces feux éternels que vous nommez constellations, étoiles, et qui, corps arrondis et sphériques, animés par des esprits divins, font leurs révolutions et parcourent leurs orbites avec une incroyable célérité. Ainsi, Publius, vous et tous les hommes religieux, devez laisser à cette âme son enveloppe terrestre, et ne pas sortir de la vie sans l'ordre de celui qui vous l'a donnée; car ce serait vous soustraire à la tâche que vous imposa Dieu lui-même. »

En parlant des neuf sphères, et plus particulièrement de la terre, nous dirons pourquoi ce globe est considéré comme le centre du monde.

scit jam receptis in eolum, nisi perfectæ puritatis celestis habitaculi aditum non patere. Pari autem constantia mors nec veniens per naturam timenda est, nec contra ordinem cogenda natura. Ex his, que Platonem, quæque Plotinum de voluntaria morte pronuntiassent retulimus, nihil in verbis Ciceronis, quibus hanc prohibet, remanet obscurum.

CHAP. XIV. Cur mundus hic universus, Dei vocetur templum : quotuplici sensu accipiatur nomen animi : et quomodo mens homini cum sideribus communis esse dicatur : tum variæ de animi natura sententiæ : quid inter stellam et sidus intersit : quid sphaera, quid orbis, quid circus : stellæ errantes unde nomen acceperint.

Sed illa verba, quæ præter hoc sunt inserta, repetamus : « Homines enim sunt hæc lege generati, qui tuerentur illum globum, quem in templo hoc medium vides, quæ terra dicitur : hisque animus datus est ex illis sempiternis ignibus, quæ sidera et stellæ vocatis ; quæ globosæ et rotundæ, divinis animate mentibus, circos suos orbisque concipiunt celeritate mirabili. » Quare et tibi, « Publi, et piis omnibus retinendus est animus in custodia corporis : nec injussu ejus, a quo ille est volis datus, » ex hominum vita migrandum est, ne manus humanam assignatam a Deo defugisse videamini. » De terra, cur globus dicatur in medio mundo positus, plenus disseremus, cum de novem sphaeris loquemur. Bene autem uni-

Quant au nom de temple de Dieu, que Cicéron donne à l'univers, il suit en cela l'opinion des philosophes qui croient que Dieu n'est autre que le ciel et les corps célestes exposés à notre vue. C'est donc pour nous faire entendre que la toute-puissance divine ne peut être que difficilement comprise, et ne tombe jamais sous nos sens, qu'il désigne tout ce que nous voyons par le temple de celui que l'entendement seul peut concevoir; c'est nous dire que ce temple mérite nos respects, que son fondateur a droit à tous nos hommages, et que l'homme qui habite ce temple doit s'en montrer le digne desservant. Il part de là pour déclarer hautement que l'homme participe de la Divinité, puisque l'intelligence qui l'anime est de même nature que celle qui anime les astres. Remarquons que, dans ce passage, Cicéron emploie le mot âme et dans son vrai sens et dans un sens abusif. A proprement parler, l'âme est l'intelligence, bien supérieure, sans contredit, au souffle qui nous anime, quoiqu'on confonde quelquefois ces deux mots. Ainsi, lorsqu'il dit : « Leur âme est une émanation de ces feux éternels, etc., » il s'agit de cette intelligence qui nous est commune avec le ciel et les astres; et quand il dit : « Vous devez laisser à cette âme son enveloppe terrestre, » il est question du souffle de vie enfermé au corps de l'homme, mais qui ne participe pas de l'intelligence.

Voyons à présent ce qu'entendent les théologiens quand ils affirment que nous avons une portion de l'intelligence qui anime les astres. Dieu, cause première, et honoré sous ce nom,

versus mundus Dei templum vocatur, propter illos, qui æstimant, nihil esse aliud Deum, nisi eolum ipsum et celestia ista, quæ cernimus. Ideo ut summi omnipotentiam Dei ostenderet posse vix intelligi, nunquam posse videri; quiddam humano subjecit aspectui, templum ejus vocavit, qui sola mente concipitur; ut, qui hæc veneratur, ut templa, cultum tamen maximum debeat conditori; sciatque, quis quis in usum templi luxus inducitur, ritu sibi vivendum sacerdotis. Unde et quasi quodam publico præconio, tantam humano generi divinitatem inesse testatur, ut universos sideri animi cognitione nobilitet. Notandum est, quod hoc loco animus, et ut proprie, et ut abusive dicitur, posuit. Animus enim proprie mens est : quam diviniorum anima nemo dubitavit. Sed nonnunquam sic et animam usurpantes vocamus. Cum ergo dicit, *hisque animus datus est ex illis sempiternis ignibus*; mentem præstat intelligi, quæ nobis proprie cum carlo sideribusque communis est. Cum vero ait, *retinendus animus est in custodia corporis*; ipsam tunc animam nominat, quæ vincitur custodia corporali, cui mens divina non subdit. Nunc qualiter nobis animus, id est, mens, cum sideribus communis sit, secundum theologos disseramus. Deus, qui prima causa est, et vocatur, unus omnium quæque sunt, quæque videntur esse, princeps et origo est : hic superabundanti majestatis fecunditate de se mentem creavit. Hæc mens, quæ *vois* vocatur, quæ patrem inspicit, plenam similitudinem servat auctoris. animam vero de se creat, posteriora respiciens. Rur-

est le principe et la source de tout ce qui est et de tout ce qui paraît être. Il a engendré de lui-même, par la fécondité surabondante de sa majesté, l'intelligence, appelée *νοῦς* chez les Grecs. En tant que le *νοῦς* regarde son père, il garde une entière ressemblance avec lui; mais il produit à son tour l'âme en regardant en arrière. L'âme à son tour, en tant qu'elle regarde le *νοῦς*, réfléchit tous ses traits; mais lorsqu'elle détourne ses regards, elle dégénère insensiblement, et, bien qu'incorporelle, c'est d'elle qu'émanent les corps. Elle a donc une portion de la pure intelligence à laquelle elle doit son origine, et qu'on appelle *λογικόν* (partie raisonnable); mais elle tient aussi de sa nature la faculté de donner les sens et l'accroissement aux corps. La première portion, celle de l'intelligence pure, qu'elle tient de son principe, est absolument divine, et ne convient qu'aux seuls êtres divins. Quant aux deux autres facultés, celle de sentir et celle de se développer insensiblement, elles peuvent être transmises, comme moins pures, à des êtres périssables. L'âme donc, en créant et organisant les corps (sous ce rapport, elle n'est autre que la nature, qui, selon les philosophes, est issue de Dieu et de l'intelligence), employa la partie la plus pure de la substance tirée de la source dont elle émane, pour animer les corps sacrés et divins, c'est-à-dire le ciel et les astres, qui, les premiers, sortirent de son sein. Ainsi une portion de l'essence divine fut infusée dans ces corps de forme ronde ou sphérique. Aussi Paulus dit-il, en parlant des étoiles, qu'elles sont animées par des esprits divins. En s'abaissant ensuite vers les corps inférieurs et terrestres, elle les jugea trop frêles et

trop caducs pour pouvoir contenir un rayon de la Divinité; et si le corps humain lui parut mériter seul cette faveur, c'est parce que sa position perpendiculaire semble l'éloigner de la terre et l'approcher du ciel, vers lequel nous pouvons facilement élever nos regards; c'est aussi parce que la tête de l'homme a la forme sphérique, qui est, comme nous l'avons dit, la seule propre à recevoir l'intelligence. La nature donna donc à l'homme seul la faculté intellectuelle, qu'elle plaça dans son cerveau, et communiqua à son corps fragile celle de sentir et de croître. Ce n'est qu'à la première de ces facultés, celle d'une raison intelligente, que nous devons notre supériorité sur les autres animaux. Ceux-ci, courbés vers la terre, et par cela même hors d'état de pouvoir facilement contempler la voûte céleste, sont, en outre, privés de tout rapport de conformité avec les êtres divins; ainsi, ils n'ont pu avoir part au don de l'intelligence, et conséquemment ils sont privés de raison. Leurs facultés se bornent à sentir et à végéter; car les déterminations, qui chez eux semblent appartenir à la raison, ne sont qu'une réminiscence d'impressions qu'ils ne peuvent comparer, et cette réminiscence est le résultat de sens très-impairfaits. Mais terminons ici une question qui n'est pas de notre sujet. Les végétaux à tiges et sans tiges, qui occupent le troisième rang parmi les corps terrestres, sont privés de raison et de sentiment; ils n'ont que la seule faculté végétative.

C'est cette doctrine qu'a suivie Virgile quand il donne au monde une âme dont la pureté lui paraît telle, qu'il la nomme intelligence ou souffle divin :

sus anima patrem qua intueitur, induitur, ac paulatim re-grediens respectu in fabricam corporum, incorporea ipsa degenerat. Habet ergo et purissimam ex mente, de qua est nata, rationem, quod *λογικόν* vocatur : et ex sua natura accipit præhendi sensus præhendique incrementi seminaria; quorum unam *αισθητικόν*, alteram *φυτικόν* nuncupatur. Sed ex his primum, id est, *λογικόν*, quod immatum sibi ex mente somisit, sicut vere divinum est, ita solis divinis aptum : reliqua duo, *αισθητικόν* et *φυτικόν*, ut a divinis recedant, ita convenientia sunt educis. Anima ergo, creans condensque corpora (nam ille ab anima natura incipit, quam sapientes de Deo et mente *νοῦν* nominant), ex illo vero ac purissimo fonte mentis, quem nascendo de originis suo hauserat copia, corpora illa divina vel supra, cœli dico et siderum, que prima condebat, animavit : divinasque mentes omnibus corporibus, que in formati ferentem, id est, in spheræ modum, formabantur, infusæ sunt. Et hoc est, quod, cum de stellis loqueretur, ait, *quæ divinis animalæ mentibus*. In inferiora vero ac terrena degenerans, fragilitatem corporum caducorum deprehendit meram divinitatem mentis sustineri non posse; imo partem ejus vix solis humanis corporibus convenire : quia et sola videntur erecta, tanquam que ad supra ab imis recedant, et sola eorum facile tanquam semper erecta sus-

picunt; solisque inest vel in capite spheræ similitudo, quam formam diximus solam mentis capacem. Soli ergo homini rationem, id est, vim mentis infudit, cui sedes in capite est; sed et geminam illam sentiendi crescentique naturam, quia caducum est corpus, inseruit. Et hinc est, quod homo et rationis composit est, et sentit, et crescit, solaque ratione meruit præstare ceteris animalibus : que quia semper prona sunt, et ex ipsa quæque suspiciendi difficultate a superioribus recesserunt, nec illam divinatorum corporum similitudinem aliqua sui parte meruerunt, nihil ex mente sortita sunt, et ideo ratione caruerunt : duo quoque tantum adepta sunt, sentire vel crescere. Nam si quid in illis similitudinem rationis imitatur, non ratio, sed memoria est; et memoria non illa ratione mixta, sed que hebetudinem sensuum quinque comitatur. De qua plura nunc dicere, quoniam ad præsens opus non attinet, omittimus. Terrenorum corporum tertius ordo in arboribus et herbis est, que carent tam ratione, quam sensu : et quia crescenti tantummodo usum in his viget, hæc sola vivere parte dicuntur. Hunc rerum ordinem et Vergilius expressit. Nam et mundo animam dedit, et, ut puritati ejus attestaretur, mentem vocavit. *Cælum enim, ait, et terras, et maria, et sidera spiritus intus abit*, id est, anima. Sicut alibi pro spiramento animam dicit :

Ce souffle créateur nourrit d'un feu divin
Et la terre, et le ciel, et la plaine liquide,
Et les globes brillants suspendus dans le vide.

Il substitue ici le mot souffle au mot âme, comme ailleurs il substitue le mot âme au mot souffle :

L'âme de mes soufflets et les feux de Lemnos.

C'est en parlant de l'âme du monde, dont il célèbre la puissance, qu'il dit :

Et cette intelligence, échauffant ces grands corps, etc.

Il ajoute, pour prouver qu'elle est la source de tout ce qui existe :

D'hommes et d'animaux elle peuple le monde, etc.

Sa vigueur créatrice, dit-il, est toujours la même; mais l'éclat de ses rayons s'amortit,

Quand ils sont enfermés dans la prison grossière
D'un corps faible et rampant, près à la poussière.

Puisque, dans cette hypothèse, l'intelligence est née du Dieu suprême, et que l'âme est née de l'intelligence; que c'est l'âme qui crée et qui remplit des principes de vie tout ce qui se trouve placé après elle; que son éclat lumineux brille partout, et qu'il est réfléchi par tous les êtres, de même qu'un seul visage semble se multiplier mille fois dans une foule de miroirs rangés exprès pour en répéter l'image; puisque tout se suit par une chaîne non interrompue d'êtres qui vont en se dégradant jusqu'au dernier chaînon, l'esprit observateur doit voir qu'à partir du Dieu suprême, jusqu'au limon le plus bas et le plus grossier, tout se tient, s'unit et s'embrasse par des liens mutuels et indissolubles. C'est là cette fameuse chaîne d'Homère par laquelle l'Éternel a joint le ciel à la terre. Il résulte de ce qu'on vient de lire, que l'homme est le seul être sur la terre qui ait des rapports avec le ciel et les as-

tres; c'est ce qui fait dire à Panlus : « Leur âme est une émanation de ces feux éternels que vous nommez constellations, étoiles. » Cette manière de parler ne signifie pas que nous sommes animés par ces feux; car, bien qu'éternels et divins, ils n'en sont pas moins des corps; et des corps, si divins qu'ils soient, ne peuvent animer d'autres corps. Il faut donc entendre par là que nous avons reçu en partage une portion de cette même âme ou intelligence qui donne le mouvement à ces substances divines; et ce qui le prouve, c'est qu'après ces mots, « Leur âme est une émanation de ces feux éternels que vous nommez constellations, étoiles, » il ajoute, « et qui sont animés par des esprits divins. » On ne peut maintenant s'y tromper; il est clair que les feux éternels sont les corps, que les esprits divins sont les âmes des planètes et des astres, et que la portion intelligente accordée à l'homme est une émanation de ces esprits divins.

Nous croyons devoir terminer cet examen de la nature de l'âme par l'exposition des sentiments des philosophes qui ont traité ces sujets. Selon Platon, c'est une essence se mouvant de soi-même, et, selon Xénocrate, un nombre mobile; Aristote l'appelle entéléchie; Pythagore et Philolaüs la nomment harmonie : c'est une idée, selon Possidonius; Asclépiade dit que l'âme est un exercice bien réglé des sens; Hippocrate la regarde comme un esprit subtil épandu dans tout le corps; l'âme, dit Héraclide de Pont, est un rayon de lumière; c'est, dit Héraclide le physicien, une parcelle de la substance des astres; Zénon la croit de l'éther condensé; et Démocrite, un esprit imprégné d'atomes, et doué d'assez de

Quantum ignes animaque valent

Et, ut illius mundanae animae assereret dignitatem, mentem esse testatur :

Mens agit molem

ne non, ut, ostenderet ex ipsa anima constare et animari universa, quae vivunt, addidit :

Inde hominum perodumque genus;

et cetera. Utque assereret, eundem semper in anima esse vigorem, sed usum ejus hebescere in animalibus corporis densitate, adiecit : *Quantum non novum corpora tardant*, et reliqua. Secundum haec ergo cum ex summo Deo mens, ex mente anima sit; anima vero et condita, et vita compleat omnia, quae sequuntur, cunctaque hic unus fulgor illuminet, et in universis appareat, ut in multis speculis, per ordinem positus, vultus unus; omniaque omnia continuis successionebus se sequantur, degenerantia per ordinem ad innum meandi : invenietur pressius intuitu a summo Deo usque ad ultimam remum faciem una mutuis se vinculis religans et nusquam interrupta contextio. Et haec est Homeri catena aerea, quam pendere de caelo in terras Deum fuisse commemorat. His ergo dictis, solum hominem constat ex terrenis omnibus mentis, id est, animi, societatem cum caelo et sideribus habere commu-

nem. Et hoc est, quod ait, *hisque animus datus est ex illis sempiternis ignibus, quae sidera et stellae vocantur*. Nec tamen ex ipsis caelestibus et sempiternis ignibus nos dicit animatos. Ignis enim ille licet divinum, tamen corpus est; nec ex corpore quamvis divino possemus animari; sed unde ipsa illa corpora, quae divina et sunt, et videntur, animata sunt, id est, ex ea mundanae animae parte, quam diximus de pura mente constare. Et ideo postquam dixit, *hisque animus datus est ex illis sempiternis ignibus, quae sidera et stellae vocantur*; mox adiecit, *quae divinis animate mentibus* : ut per sempiternos ignes, corpus stellarum; per divinas vero mentes, earum animas manifesta descriptione significet, et ex illis in nostras venire animas vixi mentis ostendat. Non ab re est, ut haec de anima disputatio in fine sententias omnium, qui de anima videntur pronuntiasse, contineat. Plato dixit animam essentiali se moventem; Xenocrates numerum se moventem; Aristoteles ἐντελέθειαν; Pythagoras et Philolaüs harmoniam; Possidonius ideam; Asclépiades quoniam sensuum exercitium sibi consonum; Hippocrates spiritum tenuem, per corpus omne dispersum; Héraclides Ponticus lucem; Héraclitus physicus scintillam stellaris essentiae; Zénon concretum corpori spiritum; Democritus spiritum insertum atomis, hac facilitate motus, ut corpus

mobilité pour pouvoir s'insinuer dans toutes les parhes du corps; Critolaüs le péripatéticien voit en elle la quintessence des quatre éléments; Hipparque la compose de feu; Anaximène, d'air; Empédocle et Critias, de sang; Parménide, de terre et de feu; Xénophane, de terre et d'eau; Boëthus, de feu et d'air; elle est, suivant Epicure, un corps fictif composé de feu, d'air et d'éther. Tous s'accordent cependant à la regarder comme immatérielle et comme immortelle.

Discutons maintenant la valeur des deux mots constellations et étoiles, que Paulus ne différencie pas. Ce n'est cependant pas ici une seule et même chose désignée sous deux noms divers, comme glaive et épée. On nomme étoiles des corps lumineux et isolés, tels que les cinq planètes et d'autres corps errants qui traient dans l'espace leur marche solitaire; et l'on appelle constellations des groupes d'étoiles fixes, désignés sous des noms particuliers, comme le Belier, le Taureau, Andromède, Persée, la Couronne, et tant d'autres êtres de formes diverses, introduits au ciel par l'antiquité. Les Grecs ont également distingué les astres des constellations; chez eux, un astre est une étoile, et l'assemblage de plusieurs étoiles est une constellation.

Quant à la dénomination de corps sphériques et arrondis qu'emploie le père de Scipion en parlant des étoiles, elle appartient aussi bien aux corps lumineux faisant partie des constellations, qu'à ceux qui sont isolés; car ces corps, qui diffèrent entre eux de grandeur, ont tous la même forme. Ces deux qualifications désignent une sphère solide qui n'est sphérique que parce qu'elle est ronde, et qui ne doit sa rondeur qu'à sa

sphéricité. C'est de l'une de ces propriétés qu'elle tient sa forme, et c'est à l'autre qu'elle est redevable de sa solidité. Nous donnons donc ici le nom de sphère aux étoiles elles-mêmes, qui toutes ont la figure sphérique. On donne encore ce nom au ciel des fixes, qui est la plus grande de toutes les sphères, et aux sept orbites inférieures que parcourent les deux flambeaux célestes et les cinq corps errants. Quant aux deux mots *circus* et *orbis* (circonférence et cercle), qui ne peuvent être entendus ici que de la révolution et de l'orbite d'un astre, ils expriment deux choses différentes, et nous verrons ailleurs que Paulus les détourne de leur vrai sens; c'est ainsi qu'au lieu de dire la *circonférence du lait*, ou la *voie lactée*, il dit le *cercle lacté*; et qu'au lieu de dire *neuf sphères*, il dit *neuf cercles*, ou plutôt *neuf globes*. On donne aussi le nom de cercle aux lignes circulaires qui embrassent la plus grande des sphères, comme nous le verrons dans le chapitre qui suit. L'une de ces lignes circulaires est la zone de lait que le père de Scipion appelle un *cercle* que l'on distingue parmi les *feux célestes*. Cette manière de rendre les deux mots *orbis* et *circus* serait tout à fait déplacée dans ce chapitre. Le premier signifie le chemin que fait un astre pour revenir au même point d'où il était parti; et le second, la ligne circulaire que décrit dans les cieux cet astre par son mouvement propre, et qu'il ne dépasse jamais.

Les anciens ont donné aux planètes le nom de corps errants, parce qu'elles sont entraînées par un mouvement particulier d'occident en orient, en sens contraire du cercle que parcourt la sphère des fixes. Elles ont toutes une vitesse égale,

illi omne sit pervium; Critolaus Peripateticus, constare eam de quinta essentia; Hipparchus ignem; Anaximenes aera; Empedocles et Critias sanguinem; Parmenides ex terra et igne; Xenophanes ex terra et aqua; Boethius ex aere et igne; Epicurus speciem, ex igne, et aere, et spiritu mixtam. Obtinuit tamen non minus de incorporalitate ejus, quam de immortalitate sententia. Nunc videmus, quæ sint hæc duo nomina, quorum pariter meminit, cum dicit, *que sidera et stellas vocatis*. Neque enim licet una gemina appellatione monstratur, ut ensis et gladius: sed sunt stellæ quidem singulares, ut erraticæ quinque, et ceteræ, quæ, non admixtæ aliis, solæ feruntur; sidera vero, quæ in aliquod signum stellarum plurimum compositione formantur, ut Arius, Taurus, Andromeda, Perseus, vel Corona, et quæcumque variarum generum formarum in cælesti recepta creduntur. Sic et apud Græcos aster et astron diversa significant: et aster stella una est; astron signum stellis coactum, quod nos sidus vocamus. Cum vero stellas globosas et rotundas dicat, non singularium tantum exprimit speciem, sed et earum, quæ in signa formanda conveniant. Omnes enim stellæ inter se, etsi in magnitudine aliquam, nullam tamen habent in specie differentiam. Per hæc autem duo nomina, solida sphaera describitur, quæ nec ex globo, si

rotunditas desideretur; nec ex rotunditate, si globus desit, efficitur; cum alterum a forma, alterum a soliditate corporis deseratur. Sphæras autem hic dicimus ipsarum stellarum corpora, quæ omnia hæc specie formata sunt. Dicuntur præterea sphaeræ, et aplanæ illa, quæ maxima est, et subjectæ septem, per quas duo lumina et quinque vagæ discuntur. Circi vero et orbis duarum sunt remota duo nomina. Et his nominibus quidem alibi aliter est usus: nam et orbem pro circulo posuit, ut orbem lacteum; et orbem pro sphaera, ut, *novem tibi orbibus vel potius globis*. Sed et circi vocantur, qui sphaeram maximam cingunt, ut eos sequens tractatus inveniet: quorum unus est lacteus, de quo ait, *inter flammæ circus elucens*. Sed hic horum nihil neque circi, neque orbis nomine voluit intelligi. Sed est orbis in hoc loco stella una integra et peracta conversio, id est, ab eodem loco post emensum sphaeræ, per quam movetur, ambitum in eundem locum regressus. Circus autem est hic linea ambiens sphaeram, ac veluti semitam faciens, per quam lumen utrinque discorrit, et inter quam vagantium stellarum error legitimus coercescit. Quas ideo veteres errare dixerunt, quia et cursu suo feruntur, et contra sphaeræ maxime, id est, ipsius cæli, impetum contrario motu ad orientem ab occidente volvuntur. Et omnium quidem par ce-

un mouvement semblable, et un même mode de s'avancer dans l'espace; et cependant elles font leurs révolutions et décrivent leurs orbites en des temps inégaux. Comment se fait-il donc que, parcourant des espaces égaux en des temps égaux, ces corps emploient des périodes plus ou moins longues a revenir au point de départ? Nous concluons plus tard la raison de ce phénomène.

CHAP. XV. Des onze cercles qui entourent le ciel.

Paulus, qui vient de donner à son fils une notion de la nature des astres, mus par une intelligence divine de laquelle l'homme participe, l'exhorte à la piété envers les dieux, à la justice envers ses semblables, et lui montre, pour l'encourager, ainsi qu'avait fait son aïeul, la zone lactée, récompense de la vertu et séjour des âmes heureuses. « C'était, dit Scipion, ce cercle dont la blanche lumière se distingue entre les feux célestes, et que, d'après les Grecs, vous nommez la voie lactée. » Relativement à cette zone, les deux mots circonférence et cercle ont la même acception; c'est une de ces courbes qui entourent la voûte céleste. Il en est encore dix autres dont nous parlerons en temps et lieu; mais celle-ci est la seule qui s'offre aux yeux, les autres sont plutôt du ressort de l'entendement que de celui de la vue. Les opinions ont beaucoup varié sur la nature de cette bande circulaire; les unes sont puisées dans la fable, les autres dans

res. Théophraste la regarde comme le point de suture des deux hémisphères, qui, ainsi réunis, forment la sphère céleste; il dit qu'au point de jonction des deux demi-globes, elle est plus brillante qu'ailleurs. Diodore (d'Alexandrie) croit que cette zone est un feu d'une nature dense et concrète, sous la forme d'un sentier curviligne, et qu'elle doit sa compacité à la réunion des deux demi-sphères de la voûte éthérée; qu'en conséquence l'œil l'aperçoit, tandis qu'il ne peut distinguer, pendant le jour, les autres feux célestes, dont les molécules sont beaucoup plus rares. Démocrite juge que cette blancheur est le résultat d'une multitude de petites étoiles très-voisines les unes des autres, qui, en formant une épaisse traînée dont la largeur a peu d'étendue, et en confondant leurs faibles clartés, offrent aux regards l'aspect d'un corps lumineux. Mais Possidonius, dont l'opinion a beaucoup de partisans, prétend que la voie lactée est une émanation de la chaleur astrale. Cette bande circulaire, en décrivant sa courbe dans un plan oblique a celui du zodiaque, échauffe les régions du ciel que ne peut visiter le soleil, dont le centre ne quitte jamais l'écliptique. Nous avons dit plus haut quels sont les deux points du zodiaque que coupe la zone de lait; nous allons maintenant nous occuper des dix autres cercles, dont le zodiaque lui-même fait partie, et qui est le seul d'entre eux qu'on peut regarder comme une surface, par la raison que nous allons en donner.

Chacun des cercles célestes peut être conçu comme une ligne immatérielle, n'ayant d'autre

leritas, motus similis, et idem est modus meandi; sed non omnes eodem tempore circos suos orbisque conficiunt. Et ideo est celeritas ipsa mirabilis: quia cum sit eadem omnium, nec ulla ex illis aut concitator esse possit, aut senior; non eodem tamen temporis spatio omnes aulium suum peragunt. Causam vero sub eadem celeritate disparis spatii aptius nos sequentia docebut.

CAP. XV. De undecim circulis, eorum amblientibus.

Hic de siderum natura et sidera hominum mente narratis, rursus filium pater, ut in Deos pius, ut in homines justus esset, hortatus, pramium rursus adiecit, ostendens, lacteum circumulum virtutibus debitum, et beatorum cœtu refertum. Cujus meminit his verbis: « Erat autem in splendissimo candore inter flammam circos elucens, quem vos, ut a Graiis accepistis, orbem lacteum nuncupatis. » Orbis hic idem quod circos in lacte appellatio significat. Est autem lacteus unus e circis, qui ambiunt eœlum: et sunt præter eum numero decem: de quibus quæ dicenda sunt, proferemus, cum de hoc competens sermo processerit. Solus ex omnibus hic subjectus est oculis, ceteris circulis magis cogitatione, quam visu comprehendendis. De hoc lacteo nulli inter se diversa senserunt: causasque ejus alii fabulosas, naturales alii protulerunt. Sed nos fabulosa reticentes, ea tantum, quæ

ad naturam ejus visa sunt pertinere, dicemus. Theophrastus lacteum dixit esse compagem, quæ de duobus hémisphæris cœli sphaera solidata est; et ubi oræ utrinque conveniant, notabilem claritatem videri: Diodorus ignem esse densate concretæque nature in unam curvilitatis semitam, discretione mundanæ fabricæ coarctantem concretum; et ideo visum intuitus admittit, reliquo igne cœlesti lucem suam nimia subtilitate diffusam non subiciente conspectui: Democritus innumeras stellas, brevesque omnes, quæ spisso tractu in unum coactæ, spatii, quæ angustissima interjacent, operlis, vicinæ sibi indique, et ideo passim diffuse, lucis aspergine continuo juncti luminis corpus ostendunt. Sed Possidonius, cujus definitioni plurimum consensus accessit, ait, lacteum caloris esse siderei infusionem; quam ideo adversa Zodiaci curvitas obliquavit, ut, quoniam sol nunquam Zodiaci excedendo terminos expertum fervoris sui partem cœli reliquam deserbat, hic circus a via solis in obliquum recedens, universitatem flexu calido temperaret. Quibus autem partibus Zodiacum intersect, superius jam relatatum est. Hæc de lacteo. Decem autem alii, ut diximus, circi sunt: quorum unus est ipse Zodiacus, qui ex his decem solus potuit latitudinem hoc modo, quem referemus, adipisci. Natura cœlestium circulorum incorporealis est linea, quæ ita mente concipitur, ut sola longitudine censetur, latum habere non possit. Sed in Zodiaco latitudinem signorum, capacitas exigebat. Quantum igitur spatii

dimension que la longueur, et, conséquemment, privée de largeur : mais, sans cette seconde dimension, le zodiaque ne pouvait renfermer les douze signes; on a donc resserré les constellations qui forment ces signes entre deux lignes, et le vaste espace qu'ils occupent a été divisé en deux parties égales par une troisième ligne qu'on a nommée *écliptique*, parce qu'il y a éclipse de soleil ou de lune toutes les fois que ces deux astres la parcourent en même temps. Si la lune est en conjonction, il y a éclipse de soleil; quand elle est en opposition, il y a éclipse de lune : il suit de là que le soleil ne peut être éclipsé que lorsque la lune achève sa révolution de trente jours, et qu'elle-même ne peut l'être qu'au quinzième jour de sa course. En effet, dans ce dernier cas, la lune, opposée au soleil, dont elle emprunte la lumière, se trouve obscurcie par l'ombre conique de la terre; et, dans le premier cas, son interposition entre la terre et le soleil nous prive de la vue de ce dernier. Mais le soleil, en se soustrayant à nos regards, ne perd rien de ses attributs; tandis que la lune, privée de son aspect, est dépouillée de la lumière d'emprunt au moyen de laquelle elle éclaire nos nuits. Ce sont ces phénomènes, bien connus du docte Virgile, qui lui ont fait dire :

Dites-moi quelle cause éclipse dans leur cours
Le clair flambeau des nuits, l'astre pompeux des jours.

Quoique le zodiaque soit terminé par deux lignes et divisé également par une troisième, l'antiquité, inventrice de tous les noms, a jugé à propos d'en faire un cercle. Cinq autres sont parallèles entre eux; le plus grand occupe le centre, c'est le cercle équinoxial. Les deux plus petits, placés aux extrémités, sont le cercle polaire boréal et

le cercle polaire austral. Entre ceux-ci et la ligne équinoxiale, il est en deux intermédiaires, plus grands que les premiers et moindres que la dernière, ce sont les deux tropiques; ils servent de limite à la zone torride. Aux sept cercles dont on vient de parler, joignons les deux colures, ainsi nommés d'un mot grec qui signifie *tronque*, parce qu'on ne les voit jamais entiers dans l'horizon. Tous deux passent par le pôle boréal, s'y coupent à angles droits; et chacun d'eux, suivant une direction perpendiculaire, divise en deux parties égales les cinq parallèles ci-dessus mentionnés. L'un rencontre le zodiaque aux deux points du Bélier et de la Balance, l'autre le rencontre aux deux points du Cancer et du Capricorne; mais on ne croit pas qu'ils s'étendent jusqu'au pôle austral. Il nous reste à parler des deux derniers, le méridien et l'horizon, dont la position ne peut être déterminée sur la sphère, parce que chaque pays, chaque observateur a son méridien et son horizon.

Le premier de ces deux cercles est ainsi nommé, parce qu'il nous indique le milieu du jour quand nous avons le soleil à notre zénith; or, la sphéricité de la terre s'opposant à ce que tous ses habitants aient le même zénith, il s'ensuit qu'ils ne peuvent avoir le même méridien, et que le nombre de ces cercles est infini. Il en est de même de l'horizon, dont nous échangeons en changeant de place; ce cercle sépare la sphère céleste en deux moitiés, dont l'une est au-dessus de notre tête. Mais, comme l'œil humain ne peut attendre aux limites de cet hémisphère, l'horizon est, pour chacun de nous, le cercle qui détermine la partie du ciel que nous pouvons découvrir de nos yeux. Le diamètre de cet horizon

lata dimensio porrectis sideribus occupabat, duabus lineis limitatum est : et tertia ducta per medium, ecliptica vocatur, quia cum cursum suum in eadem linea patitur sol et luna conficiunt, alterius eorum necesse est venire defectum; solis, si et tunc luna succedat; lunar, si tunc adversa sit soli. Ideo nec sol unquam deficit, nisi cum tricesimus lune dies est; et nisi quoniam derivo cursus sui die nascit luna defectum. Sic enim evenit, ut ant luna contra solem posita ad mutuandum ab eo solitum lumen, sub eadem inventus linea terre conus obsistat, aut soli ipsa succedens objectu suo ab humano aspectu lumen ejus repellat. In defectu ergo sol ipse nil patitur, sed noster fraudatur aspectus. Luna vero circa proximum defectum laborat, non accipiendo solis lumen, cujus beneficio noctem colorat. Quod sciens Vergilius, disciplinarum omnium peritissimus, ait :

Defectus solis varios, lunæque labores.

Quamvis igitur triam linearum ductus Zodiaceum et claudat, et dividat; unam tamen circum anctor vocabulorum dici voluit antiquitas. Quinque alii, circuli paralleli vocantur. Horum medius et maximus est æquinoctialis; duo extrematibus vicini, atque ideo breves : quorum unus septentrionalis dicitur, alter australis. Inter hos et me-

dium duo sunt tropici, majores ultimis, medio minores; et ipsi ex utraque parte zone nostre terminum faciunt. Præter hos alii duo sunt coluri, quibus nomen dedit imperfecta conversio. Ambientes enim septentrionalem verticem, atque inde in diversa diffusi, et se in summo intersecant, et quinque parallelos in quaternas partes æqualiter dividunt, zodiacum ita intersecantes, ut unus eorum per Arietem et Libram, alter per Cancrum atque Capricornum meando decurrat : sed ad australem verticem non pervenire creduntur. Duo, qui ad numerum prædictum supersunt, meridianus et horizon, non scribuntur in sphaera; quia certum locum habere non possunt, sed pro diversitate circumspicientis habitantisve variantur. Meridianus est enim, quem sol, cum super hominum verticem venerit, ipsum diem medium efficiendo designat : et quia globositas terre habitationes omnium æquales sibi esse non patitur, non eadem pars cæli omnium verticem despicit. Et ideo unus omnibus meridianus esse non poterit : sed singulis gentibus super verticem suum proprius meridianus efficitur. Similiter sibi horizonem facit circumspectio singularum. Horizon est enim velut quodam circo designatus terminus cæli, quod super terram videtur. Et quia ad ipsum verè finem non potest humana

sensible ne s'étend pas au delà de trois cent soixante stades, parce que notre vue n'aperçoit pas les objets éloignés de plus de cent quatre-vingts stades. Cette distance, qu'elle ne peut dépasser, est donc le rayon du cercle au centre duquel nous nous trouvons; conséquemment le diamètre de ce cercle est de trois cent soixante stades; et comme nous ne pouvons nous porter en avant sur cette ligne, sans la voir s'accroître dans la même proportion qu'elle s'allonge derrière nous, il suit que nous ne pouvons faire un pas sans changer d'horizon. Quant à cette extension de notre vue à cent quatre-vingts stades, elle ne peut avoir lieu qu'au milieu d'une vaste plaine, ou sur la surface d'une mer calme. On ne doit pas nous objecter que l'œil atteint la cime d'une haute montagne, et qui plus est la voûte céleste; car il faut distinguer l'étendue en hauteur ou profondeur, de l'étendue en longueur et largeur; c'est cette dernière qui, soumise à nos regards, constitue l'horizon sensible. Mais c'est assez parler des cercles dont le ciel est entouré; continuons notre commentaire.

CHAP. XVI. Pourquoi nous ne pouvons apercevoir certaines étoiles; et de leur grandeur en général.

« De là, étendant mes regards sur l'univers, j'étais émerveillé de la majesté des objets. J'admire des étoiles que, de la terre où nous sommes, nos yeux n'aperçoivent jamais. C'étaient partout des distances et des grandeurs dont nous n'avons jamais pu nous douter. La plus petite de ces étoiles était celle qui, située sur le point

acies pervenire; quantum quisque oculos circumferendo conspexerit, proprium sibi cœli, quod super terram est, terminum facit. Hinc horizon, quem sibi uniuscujusque circumscribit aspectus, ultra trecentos et sexaginta stadios longitudinem intra se continere non poterit. Centum enim et octoginta stadios non excedit acies contra violentis. Sed visus cum ad hoc spatium venerit, accessit delicens, in rotunditate recurvando curvatur. Atque ita fit, ut hic numerus, ex utraque parte geminatus, trecentorum sexaginta stadiorum spatium, quod intra horizontem suum continetur, efficiat; semperque quantum ex hujus spatii parte postera procedendo dimiseris, tantum tibi de anteriore sinetur: et ideo horizon semper quantumque locorum transgressione mutatur. Hunc autem, quem divimus, admittit aspectum, aut in terris æqua planities, aut pelagi tranquilla libertas, qua nullam oculis objicit offensam. Nec te moveat, quod sæpe in longissimo positum montem videremus, aut quod ipsa cœli superna suspicimus. Aliud est enim, cum se oculis ingerit altitudo, aliud, cum per planum se porrigit et extendit intuitus: in quo solo horis cœlis circens efficitur. Hæc de circis omnibus, quibus cœlum cingitur, dicta sufficiant; tractatum ad sequentia transferamus.

CHAP. XVI. Qui liait, ut quedam stellæ nunquam a nobis videantur, et quanta stellarum omnium magnitudo.

« Ex quo mihi omnia contemplanti præclara cetera et

le plus extrême des cieux et le plus abaissé vers la terre, brillait d'une lumière empruntée: d'autres les globes étoilés surpassaient de beaucoup la grandeur du nôtre. »

Ces mots, « De là étendant mes regards sur l'univers, » viennent à l'appui de ce que nous avons dit ci-dessus, savoir, que, dans le songe de Scipion, l'entretien qu'il a avec son pere et son aïeul a lieu dans la voie lactée. Deux choses excitent plus particulièrement son admiration: d'abord, la vue nouvelle pour lui de plusieurs étoiles, puis la grandeur des corps célestes en général. Commençons par nous rendre raison de ces nouvelles étoiles; plus tard, nous nous occuperons de la grandeur des astres. L'exactitude de la description de Scipion, et l'instruction dont il fait preuve en ajoutant, « J'admire des étoiles que, de la terre où nous sommes, nos yeux n'aperçoivent jamais, » nous font connaître la cause qui s'oppose à ce que ces étoiles soient visibles pour nous. La position que nous occupons sur le globe est telle, qu'elle ne nous permet pas de les apercevoir toutes, parce que la région du ciel où elles se trouvent ne peut jamais s'offrir à nos regards. En effet, la partie de la sphère terrestre habitée par les diverses nations qu'il nous est donné de connaître s'élève insensiblement vers le pôle septentrional; donc, par une suite de cette même sphéricité, le pôle méridional se trouve au-dessous de nous; et comme le mouvement de la sphère céleste autour de la terre a toujours lieu d'orient en occident, quelle que soit la rapidité de ce mouve-

« mirabilia videbantur. Erant autem hæc stellæ, quas nunquam ex hoc loco vidimus, et eæ magnitudines omnium, « quas esse nunquam suspicari somus. Ex quibus erat ea « minima, que ultima a cœlo, citima terris, luce lucebat « aliena. Stellarum autem globi terre magnitudinem facile vincebant. » Dicendo, « *Ex quo mihi omnia contem- « planti,* » id, quod supra retulimus, affirmat, in ipso lacteo Scipionis et parantum pro somnium contigitis conventum. Duo sunt autem præcipua, que in stellis se admiratum refert, aliquam novitatem, et omnium magnitudinem. Ac prius de novitate, post de magnitudine, disseremus. Plene et docte adjuciendo, *quos nunquam ex hoc loco vidimus,* docet, cur a nobis non videantur, ostendit. Locus enim nostræ habitationis ita positus est, ut quædam stellæ ex ipso nunquam possint videri; quia ipsa pars cœli, in qua sunt, nunquam potest hic habitantibus apparere. Pars enim hæc terræ, que incolitur ab universis hominibus, quam nos invicem scire possumus, ad septentrionalem verticem surgit et sphaeræ convexitas australem nobis verticem in ima demergit. Cum ergo semper circa terram ab ortu in occasum cœli sphaera volvetur; vertex hic, qui septentriones habet, quoquoque sum mundana volubilitate vertatur, quoniam super nos est, semper a nobis videtur, ac semper ostendit

Arctos Oceani metuentes æquore tiore.igi.

Australis contra, quasi semel vobis pro habitationis nos-

ment, nous voyons toujours au-dessus de notre tête le pôle nord, ainsi que

Calisto, dont le char craint les flots de Thétis.

De ce que le pôle austral ne peut jamais être visible pour nous, à cause de sa déclivité, il suit que nous ne pouvons apercevoir les astres qui éclairent indubitablement la partie des cieux sur laquelle il est appuyé. Virgile a savamment exprimé cette inclinaison de l'axe dans les vers suivants :

Notre pôle, des cieux voit la clarté sublime;
Du Tartare profond l'autre touche l'abîme.

Mais si certaines régions du ciel sont toujours visibles pour l'habitant d'une surface courbe, telle que la terre, et d'autres toujours invisibles, il n'en est pas de même pour l'observateur placé au ciel : la voûte céleste se développe entièrement à sa vue, qui ne peut être bornée par aucune partie de cette surface, dont la totalité n'est qu'un point, relativement à l'immensité de la voûte éthérée. Il n'est donc pas étonnant que Scipion, qui n'avait pu, sur terre, voir les étoiles du pôle méridional, soit saisi d'admiration en les apercevant pour la première fois, et d'autant plus distinctement, qu'aucun corps terrestre ne s'interpose entre elles et lui. Il reconnaît alors la cause qui s'était opposée à ce qu'il les découvrit précédemment : « J'admirais des étoiles que, de la terre où nous sommes, nos yeux n'aperçurent jamais, » dit-il à ses amis.

Voyons maintenant ce que signifient ces expressions : « C'étaient partout des distances et des grandeurs dont nous n'avons jamais pu nous douter. » Et pourquoy les hommes n'avaient-ils jamais pu se douter de la grandeur des étoiles qu'aperçoit Scipion ? Il en donne la raison : « D'ailleurs, les globes étoilés surpassaient de beau-

coup la grandeur du nôtre. » Effectivement, quel est le mortel, si ce n'est celui que l'étude de la philosophie a élevé au-dessus de l'humanité, ou plutôt qu'elle a rendu vraiment homme, qui puisse juger par induction qu'une seule étoile est plus grande que toute la terre ? L'opinion vulgaire n'est-elle pas que la lumière d'un de ces astres égale à peine celle d'un flambeau ? Mais s'il est prouvé que cette grandeur de chacune des étoiles est réelle, leur grandeur en général se trouvera démontrée. Établissons donc cette preuve.

Le point, disent les géomètres, est indivisible, à cause de sa petitesse infinie; ce n'est pas une quantité, mais seulement l'indicateur d'une quantité. La physique nous apprend que la terre n'est qu'un point, si on la compare à l'orbite que décrit le soleil; or, d'après les mesures les plus exactes, la circonférence du disque du soleil est à celle de son orbite comme l'unité est à deux cent seize. Le volume de cet astre est donc une partie aliquote du cercle qu'il parcourt; mais nous venons de dire que la terre n'est qu'un point relativement à l'orbite solaire, et qu'un point n'a pas de parties. On ne peut donc pas hésiter à regarder le soleil comme plus grand que la terre, puisque la partie d'un tout est plus grande que ce qui est privé de parties par son excessive ténuité. Or, d'après l'axiome que le contenant est plus grand que le contenu, il est évident que les orbites des étoiles plus élevées que le soleil sont plus grandes que la sienne, puisque, les corps célestes observant entre eux un ordre progressif de grandeur, chaque sphère supérieure enveloppe celle qui lui est inférieure. C'est ce que confirme Scipion, qui dit, en parlant de la lune, que la plus petite de ces étoiles est

træ positione demersus, nec ipse nobis unquam videtur, nec sidera sua, quibus et ipse sine dubio insignitur, ostendit. Et hoc est, quod poeta, naturæ ipsius conscius, dixit :

Hic vertex nobis semper sublimis : at illum

Sub pedibus Styx atra videt, Manesque profundi.

Sed cum hanc diversitatem celestibus partibus vel semper, vel nunquam appareat, terræ globositas habitantibus faciat : ab eo, qui in cubo est, omne sine dubio eorum videtur, non impediens aliqua parte terræ, quæ tota puncti locum pro cæli magnitudine vix obtinet. Cui ergo australis verticis stellas nunquam de terris videre contigerat, ubi circumspectu libero sine offensa terreni obicis visæ sunt, jure quasi novæ admirationem dederunt. Et quia intellexit causam, propter quam eas nunquam ante vidisset, ait, erant autem hæc stella, quas nunquam ex hoc loco vidimus; hunc locum demonstrative terram dicens, in qua erat, dum ista narraret. Sequitur illa discussio, quid sit, quod adject, et hæc magnitudines omnium, quas esse nunquam suspicati sumus. Cur autem magnitudines, quas vidit in stellis, nunquam homines suspicati sint, ipse patefecit, addendo, stella-

rum autem globi terræ magnitudinem facile vincunt. Nam quando homo, nisi quem doctrina philosophiæ supra hominem, immo vere hominem, fecit, suspicari potest, stellam unam omni terra esse majorem, cum vulgo singula vix facis unius flammam æquare posse videantur? Ergo tunc eorum vere magnitudine asserta credetur, si majores singulas, quam est omnis terra, esse constituerit. Quod hoc modo licet recognoscas. Punctum dixerunt esse geometra, quod ob incomprehensibilem brevitatem sui, in partes dividi non possit, nec ipsum pars aliqua, sed tantummodo signum esse dicatur. Physici, terram ad magnitudinem circi, per quem sol volvitur, puncti modum obtinere, docuerunt. Sol autem quanto minor sit circi proprio, deprehensum est manifestissimis dimensionum rationibus. Constat enim, mensuram solis ducentessimam sextamdecimam partem habere magnitudinis circi, per quem sol ipse discurrit. Cum ergo sol ad circum suum pars certa sit; terra vero ad circum solis punctum sit, quod pars esse non possit : siue cunctatione judicii solem constat terra esse majorem, si major est pars eo, quod partis nomen nimia brevitate non capit. Verum solis circi superiorum stellarum circos certum est

bitué au point le plus extrême des cieux, et le plus abaissé vers la terre; il ne dit rien de notre globe, qui, placé au dernier rang de l'échelle des sphères, s'offre à peine à ses yeux.

Puisque les orbites décrites par les étoiles supérieures sont plus grandes que celle du soleil, et puisque le volume de chacune de ces étoiles est une partie aliquote de l'orbite dans laquelle elle se meut, il est incontestable que l'un quelconque de ces corps lumineux est plus grand que la terre, qui n'est qu'un point à l'égard de l'orbite solaire, plus petite elle-même que celle des étoiles supérieures. Nous saurons dans peu s'il est vrai que la lune brille d'une lumière empruntée.

CHAP. XVII. Pourquoi le ciel se meut sans cesse, et toujours circulairement. Dans quel sens on doit entendre qu'il est le Dieu souverain; si les étoiles qu'on a nommées fixes ont un mouvement propre.

Scipion, après avoir promené ses regards sur tous ces objets qu'il admire, les fixe enfin sur la terre d'une manière plus particulière; mais son aieul le rappelle bientôt à la contemplation des corps célestes, et lui dévoile, en commençant par la voûte étoilée, la disposition et la convenance de toutes les parties du système du monde: « Devant vous, lui dit-il, neuf cercles, ou plutôt neuf globes enlacés, composent la chaîne universelle; le plus élevé, le plus lointain, celui qui enveloppe tout le reste, est le souverain Dieu lui-même, qui dirige et qui contient tous les autres. A ce ciel sont attachées les étoiles fixes, qu'il entraîne avec lui dans son éternelle révolution. Plus bas roulent sept

astres dont le mouvement rétrograde est contraire à celui de l'orbée céleste. Le premier est appelé Saturne par les mortels; vient ensuite la lumière propre et bienfaisante de l'astre que vous nommez Jupiter; puis le terrible et sanglant météore de Mars; ensuite, presque au centre de cette région domine le soleil, chef, roi, modérateur des autres flambeaux célestes, intelligence et principe régulateur du monde, qui, par son immensité, éclaire et remplit tout de sa lumière. Après lui, et comme à sa suite, se présentent Vénus et Mercure; le dernier cercle est celui de la lune, qui reçoit sa clarté des rayons du soleil. Au-dessous il n'y a plus rien que de mortel et de périssable, à l'exception des âmes données à la race humaine par le bienfait des dieux. Au-dessus de la lune, tout est éternel. Pour votre terre, immobile et abaissée au milieu du monde, elle forme la neuvième sphère, et tous les corps gravitent vers ce centre commun. »

Voilà une description exacte du monde entier, depuis le point le plus élevé jusqu'au point le plus bas; c'est, en quelque sorte, l'effigie de l'univers, ou du *grand tout*, selon l'expression de quelques philosophes. Aussi le premier Africain dit-il que c'est une chaîne universelle, et Virgile la nomme un vaste corps dans lequel s'insinue l'âme universelle.

Cette définition succincte de Cicéron contient le germe de beaucoup de propositions dont il nous a abandonné le développement. En parlant des sept étoiles que domine la sphère céleste, il dit que « leur mouvement rétrograde est contraire à

esse majores, si eo, quod continetur, id quod continet majus est; cum hic sit celestium spherarum ordo, ut a superiore unaqueque inferior ambiatur. Unde et luna spheram, quasi a celo ultimam, et vicinam terræ, minimam dixit; cum terra ipsa in punctum, quasi vere jam postrema deficiat. Si ergo stellarum superiorum circi, ut diximus, circo solis sunt grandiores; singula autem hujus sunt magnitudinis, ut ad circum unaqueque suum modum partis obtineat: sine dubio singula terra sunt ampliores, quam ad solis circum, qui superioribus minor est, punctum esse prædiximus. De luna, si vere luce lucet aliena, sequentia docebitur.

CAP. XVII. Cælum quamobrem semper et in orbem moveatur: quosensu summus vocetur Deus: et equid stelle, quas fixas vocant, suo etiam proprioque motu agatur.

Hæc cum Scipionis obtulus non sine admiratione percurrentis, ad terras usque fluxisset, et illic familiarius hæsisset: rursus avi monitu ad superiora revocatus est, ipsam a cœli exordii spherarum ordinem in hæc verba monstrantis: « Novem tibi orbibus, vel potius globis, comessa sunt omnia: quorum unus est celestis ætlinus, qui reliquos omnes complectitur, summus ipse Deus accens et continens ceteros, in quo sunt infixi illi, qui voluntur stellarum cursus sempiterni. Huic subjecti sunt septem, qui versantur retro contrario motu atque

« cælum: e quibus unum globum possidet illa, quam in
« terris Saturniam nuntiam. Deinde est hominum generi
« prosperus et salutaris ille fulgor, qui dicitur Jovis: tum
« rutilus horribilisque terris, quem Martium dicitis. Dein
« de subter mediam fere regionem Sol obtinet, dux et
« princeps et moderator luminum reliquorum, mens mun-
« di et temperatio, tanta magnitudine, ut cuncta sua luce
« lustret et compleat. Hunc ut conites consequuntur Ve-
« neris alter, alter Mercurii cursus: infimoque orbe Luna
« radiis solis accensa convertitur. Infra autem eam nihil
« est, nisi mortale et caducum, præter animos munera
« deorum hominum generi datos. Supra Lunam sunt
« æterna omnia. Nam ea, quæ est media et nona
« tellus, neque movetur, et infima est, et in eam feruntur
« omnia mitu suo pondera. » Totius mundi a summo in
« immo diligens in hunc locum collecta descriptio est, et
« integrum quoddam universalitatis corpus cingitur, quod
« quidam τὸ πᾶν, id est, omne, dixerunt. Unde et hic dicit,
« comessa sunt omnia. Vergilius vero magnum corpus vocavit:

Et magno se corpore miscet.

Hoc autem loco Cicero, rerum quærendarum jactis seminibus, multa nobis excolenda levavit. De septem subjectis globis ait, qui versantur retro contrario motu atque cælum. Quod cum dicit, admovent, ut quæramus, si versatur cælum: et illi septem et versantur, et contrario

celui de l'orbe céleste. C'est nous avertir de nous assurer d'abord du mouvement de rotation de celui-ci, puis de celui des sept corps errants. Nous aurons ensuite à vérifier si ce dernier mouvement a lieu en sens contraire, et si l'ordre auquel Cicéron assujettit les sept sphères est sanctionné par Platon. Dans le cas enfin où il serait prouvé qu'elles sont au-dessous du ciel des fixes, nous devons examiner comment il se peut faire que chacune d'elles parcoure le zodiaque, cercle qui est le seul de son espèce, et qui est situé au plus haut des cieux, et, enfin, nous rendre raison de l'inégalité de temps qu'elles emploient respectivement dans leur course autour de ce cercle. Toutes ces recherches doivent nécessairement faire partie de la description que nous allons donner des étoiles errantes. Nous dirons ensuite pourquoi *tous les corps gravitent vers la terre, leur centre commun.*

Quant au mouvement de rotation du ciel, il est démontré comme résultant de la nature, de la puissance et de l'intelligence de l'âme universelle. La perpétuité de cette substance est inhérente à son mouvement; car on ne peut la concevoir toujours existante sans la concevoir toujours en mouvement, et réciproquement. Ainsi, le corps céleste qu'elle a formé et qu'elle s'est associé, immortel comme elle, est mobile comme elle, et ne s'arrête jamais.

En effet, l'essence de cette âme incorporelle étant dans son mouvement, et sa première création étant le corps du ciel, les premières molécules immatérielles qui entrèrent dans ce corps furent celles du mouvement spontané, dont l'action permanente et invariable n'abandonne jamais l'être qui en est doué.

Ce mouvement du ciel est nécessairement un mouvement de rotation; car, comme sa mobilité n'a pas d'arrêt, et qu'il n'existe dans l'espace aucun point hors de lui vers lequel il puisse se diriger, il doit revenir sans cesse sur lui-même. Sa course n'est donc qu'une tendance vers ses propres parties, et conséquemment une révolution sur son axe: en effet, un corps qui remplit tous les lieux de sa substance ne peut en éprouver d'autres. Il semble ainsi s'attacher à la poursuite de l'âme qui est répandue dans le monde entier. Dira-t-on que s'il la poursuit sans relâche, c'est qu'il ne la rencontre jamais? On aurait tort; car il doit sans cesse rencontrer une substance qui existe en tous lieux, et toujours entière. Mais pourquoi ne s'arrête-t-il pas quand il a atteint l'objet de ses recherches? Parce que cet objet est lui-même toujours en mouvement. Si l'âme du monde cessait de se mouvoir, le corps céleste s'arrêterait; mais la première s'infiltrant continuellement dans l'universalité des êtres, et le second tendant toujours à se combiner avec elle, il est évident que celui-ci doit toujours être entraîné vers elle et par elle. Mais terminons ici cet extrait des écrits de Plotin sur la rotation mystérieuse des substances célestes.

À l'égard de la qualification de Dieu souverain donnée par Cicéron à la sphère *aplaine* roulant sur elle-même, cela ne veut pas dire que cette sphère soit la cause première et l'auteur de la nature, puisqu'elle est l'œuvre de l'âme du monde, qui est elle-même engendrée par l'intelligence, laquelle est une émanation de l'être qui seul mérite le nom de Dieu souverain. Cette dénomination n'est relative qu'à la position de cette sphère qui domine tous les autres globes: on ne peut s'y

motu moventur; aut si, hunc esse sphaeram ordinem, quem Cicero refert, Platonica consentit auctoritas: et, si vere subjecta sunt, quo pacto stelle earum omnium zodiacum hustrare dicantur, cum zodiacus et unus, et in summo caelo sit: quæve ratio in uno zodiaco aliarum cursus breviores, aliarum faciat longiores. Haec enim omnia in exponendo earum ordine necesse est asserantur. Et postremo, qua ratione in terram ferantur, sicut ait, *omnia nutu suo pondera. Versari colunt, mundanae animae natura, et vis, et ratio docet.* Cujus aeternitas in motu est; quia nunquam motus relinquit, quod vita non deserit, nec ab eo vita discedit, in quo viget semper agitatus. Igitur et coeleste corpus, quod mundi anima futurum sibi immortalitatis particeps fabricata est, ne nunquam vivendo deficiat, semper in motu est, et stare nescit; quia nec ipsa stat anima, qua impellitur. Nam cum anima, quae incorporea est, essentia sit in motu; primum autem omnium eorum corpus anima fabricata sit: sine dubio in corpore hoc primum ex incorporeis motus natura migravit: cuius vis integra et incorrupta non deserit, quod primum cepit movere. Ideo vero eorum motus necessario volubilis est, quia cum semper moveri necesse sit, ultra autem locus nullus sit, quo se tendat accessio, continuatione per-

petuae in se reditibus agitatur. Ergo in quo potest, vel habet, currit, et accedere ejus revolvit est; quia sphaerae, spatia et loca complectentis omnia, unus est cursus, rotatio. Sed et sic animam sequi semper videtur, quae in ipsa universalitate describit. Dicemus ergo, quod eam nunquam reperiat, si semper hanc sequatur? immo semper eam reperit, quia ubique tota, ubique perfecta est. Cur ergo, si quam quaerit reperit, non quaesit? quia et illa requisitis est inscia. Staret enim, si usquam stantem animam reperiret. Cum vero illa, ad eorum appetentiam traditur, semper in universa se fundat; semper et corpus se in ipsam, et per ipsam retorquet. Haec de coelestis volubilitatis arcano pauca de multis, Plotino auctore reperta, sufficient. Quod autem hunc istum extimum globum, qui ita volvitur, summum Deum vocavit, non ita accipiendum est, ut ipse prima causa, et Deus ille omnipotentissimus existimetur: cum globus ipse, quod eorum est, animae sit fabrica; anima ex mente processerit; mens ex Deo, qui vere summus est, procreata sit. Sed summum quidem dixit ad ceterorum ordinem, qui subjecti sunt: unde mox subjicit, *arcens et continens ceteros.* Deum vero, quod non modo immortale animal ac divinum sit, plenum inclitae ex illa purissima mente rationis, sed quod et virtu-

tromper, puisque Cicéron ajoute tout de suite :
 « Qui dirige et qui contient tous les autres. »

Cependant l'antiquité a regardé le ciel comme un dieu ; elle a vu en lui, non-seulement une substance immortelle pénétrée de cette sublime raison que lui a communiquée l'intelligence la plus pure, mais encore le canal d'où découlent toutes les vertus qui sont les attributs de la toute-puissance. Elle l'a nommé Jupiter ; et, chez les théologiens, Jupiter est l'âme du monde, comme le prouvent ces vers :

Muses, à Jupiter d'abord rendez hommage :

Tout est plein de ce dieu ; le monde est son ouvrage.

Tel est le début d'Aratus, que plusieurs autres poètes lui ont emprunté. Ayant à parler des astres, et voulant d'abord chanter le ciel, auquel ils semblent attachés, il entre en matière par une invocation à Jupiter. Le ciel étant invoqué sous le nom de Jupiter, on a dû faire de Junon, ou de l'air, la sœur et l'épouse de ce dieu : sa sœur, parce que l'air est formé des mêmes molécules que le ciel ; son épouse, parce que l'air est au-dessous du ciel.

Il nous reste à dire que, selon l'opinion de quelques philosophes, toutes les étoiles, à l'exception des sept corps mobiles, n'ont d'autre mouvement que celui dans lequel elles sont entraînées avec le ciel ; et que, suivant quelques autres, dont le sentiment paraît plus probable, les étoiles que nous nommons fixes ont, comme les planètes, un mouvement propre, outre leur mouvement commun. Elles emploient, disent ces derniers, vu l'immensité de la voûte céleste, un nombre innombrable de siècles à revenir au point d'où elles sont parties ; c'est ce qui fait que leur mouvement particulier ne peut être sensible

pour l'homme, dont la courte existence ne lui permet pas de saisir le plus léger changement dans leur situation respective.

Cicéron, imbu des diverses doctrines philosophiques les plus approuvées de l'antiquité, partage l'une et l'autre opinion, quand il dit : « A ce ciel sont attachées les étoiles fixes, qu'il entraîne avec lui dans son éternelle révolution. » Il convient qu'elles sont fixes, et cependant il leur accorde la mobilité.

CHAP. XVIII. Les étoiles errantes ont un mouvement propre, contraire à celui des cieux.

Voyons maintenant si nous parviendrons à donner des preuves irrécusables du mouvement de rétrogradation que le premier Africain accorde aux sept sphères qu'embrasse le ciel. Non-seulement le vulgaire ignorant, mais aussi beaucoup de personnes instruites, ont regardé comme incroyable, comme contraire à la nature des choses, ce mouvement propre d'occident en orient, accordé au soleil, à la lune, et aux cinq sphères dites errantes, outre celui que, chaque jour, ces sept astres ont de commun avec le ciel d'orient en occident ; mais un observateur attentif s'aperçoit bientôt de la réalité de ce second mouvement, que l'entendement conçoit, et que même on peut suivre des yeux. Cependant, pour convaincre ceux qui le nient avec opiniâtreté, et qui se refusent à l'évidence, nous allons discuter ici les motifs sur lesquels ils s'appuient, et les raisons qui démontrent la vérité de notre assertion.

Les cinq corps errants, l'astre du jour et le flambeau de la nuit, sont fixés au ciel comme les autres astres ; ils n'ont aucun mouvement ap-

tes omnes, que illam primæ omnipotentiam summitatis sequuntur, aut ipse faciat, aut ipse contineat, ipsum denique Jovem veteres vocaberunt, et apud theologos Juppiter est mundi anima ; hinc illud est :

Ab Jove principium Muses, Jovis omnia plena ;

quod de Arato poete alii nuntati sunt, qui de sideribus loquens, a cælo, in quo sunt sidera, exordium summum esse decernens, ab Jove incipiendum esse memoravit. Hinc Juno et soror ejus, et conjux vocatur. Est autem Juno aer : et dicitur soror, quia isdem seminibus, quibus cælum, etiam aer est procreatus ; conjux, quia aer subjectus est cælo. His illud adjiciendum est, quod præter duo lumina et stellas quinque, quæ appellantur vagæ, reliquis omnes, alii infixas cælo, nec nisi cum cælo moveri ; alii, quorum assertio vero prior est, has quoque dixerunt suo motu, præter quod cum cæli conversione feruntur, accedere : sed propter immensitatem extimi globi excedentia credibilem numerum secula in una eas cursus sui ambitione consumere ; et ideo nullum earum motum ab homine sentire : cum non sufficiat humana vite spatium, ad breve saltem punctum tam tardæ accessionis deprehendendum. Hinc Tullius, nullius sectæ inscius veteribus approbate, simul attingit utramque sententiam,

dicendo, in quo sunt infixi illi, qui voluntur, stellarum cursus sempiterni. Nam et infixos dixit, et cursus habere non tacuit.

CHAP. XVIII. Stellas errantes contrario, quam cælum, motu versari.

Nunc utrum illi septem globi, qui subjecti sunt, contrario, ut ait, quam cæli motu ferantur, argumentis ad verum ducentibus requiramus. Solem, æ lunam, et stellas quinque, quibus ab errore nomen est, præter quod secum trahit ab ortu in occasum cæli diurna conversio, ipsa suo motu in orientem ab occidente procedere, non solum litterarum profanis, sed multis quoque doctrina initiatis, abhorrere a fide ac monstro simile judicatum est : sed apud prescius intentes ita verum esse constat, ut non solum mente concipi, sed oculis quoque ipsis possit probari. Tamen ut nobis de hoc sit cum pertinaciter negante tractatus, age, quisquis tibi hoc li- quere dissimulas, simul omnia, que vel contentio sibi fingit detractans fiden, vel que ipsa veritas suggerit, in divisionis membra mittamus. Has erraticas cum luminibus duobus aut infixas cælo, ut alia sidera, nullum sui motum nostri oculis indicare, sed ferri mundanæ conve-

parent qui leur soit propre, et sont entraînés dans l'espace avec tout le ciel, ou bien ils ont un mouvement particulier.

Dans ce dernier cas, ils se meuvent avec le ciel, d'orient en occident, par un mouvement commun, et aussi par un mouvement propre; ou bien ils suivent une direction opposée, d'occident en orient. Voilà, je crois, les seules propositions vraies ou fausses qu'on puisse admettre. Séparons maintenant la vérité de l'erreur.

Si ces corps étaient fixes, immobiles aux mêmes points du ciel, on les apercevrait constamment à la même place, ainsi que les autres corps célestes. Ne voyons-nous pas les Pléiades conserver toujours leur situation respective, et garder sans cesse une même distance avec les Hyades, dont elles sont voisines, ainsi qu'avec Orion, dont elles sont plus éloignées? Les étoiles dont l'assemblage compose la petite et la grande Ourse observent toujours entre elles une même position, et les ondulations du Dragon, qui se promène entre ces deux constellations, ne varient jamais; mais il n'en est pas ainsi des planètes, qui se montrent tantôt dans une région du ciel, et tantôt dans une autre. Souvent on voit deux ou plusieurs de ces corps se réunir, puis bientôt abandonner leur point de réunion, et s'éloigner les uns des autres. Ainsi le témoignage des yeux suffit pour prouver qu'ils ne sont pas fixés au ciel; ils se meuvent donc, car on ne peut nier ce que confirme la vue. Mais ce mouvement particulier s'opère-t-il d'orient en occident, ou bien en sens contraire? Des raisonnements sans réplique, appuyés du rapport des yeux, vont résoudre cette question suivant l'ordre des signes du zodiaque, en commençant par l'un d'eux. Au

lever du Bélier succède celui du Taureau, que suit celui des Gémeaux; ceux-ci sont remplacés par le Cancer, et ainsi de suite. Si donc ces étoiles mobiles effectuaient leur mouvement d'orient en occident, elles ne se rendraient pas du Bélier dans le Taureau, situé à l'orient du premier, ni du Taureau dans les Gémeaux, dont la position est plus orientale encore que celle du Taureau; elles passeraient des Gémeaux dans le Taureau, et du Taureau dans le Bélier, en suivant une marche directe, et conforme au mouvement commun de tout le ciel; mais, puisqu'elles suivent l'ordre des signes du zodiaque, en commençant par le Bélier, d'où elles se rendent dans le Taureau, etc., ces signes étant regardés comme fixes, on ne peut douter que les corps errants n'aient un mouvement contraire à celui de la sphère étoilée. Ce qui le démontre clairement, c'est le cours de la lune, si facile à suivre, vu la clarté de cette planète et la rapidité avec laquelle elle se meut.

Deux jours environ après sa sortie des rayons du soleil, nouvelle alors, elle paraît non loin de cet astre qu'elle vient de quitter, et près des lieux où il va se coucher. A peine a-t-il abandonné notre hémisphère, qu'elle se montre au-dessus de lui, sur le bord occidental de l'horizon. Son coucher du troisième jour retarde sur le coucher du soleil plus que celui du second jour, et chacun des jours suivants nous la fait voir plus avancée vers l'est. Enfin, le septième jour, elle passe au méridien dans le moment où le soleil se couche; sept jours après, elle se lève à l'instant où le soleil disparaît sous l'horizon, en sorte qu'elle a employé la moitié d'un mois à parcourir la moitié du ciel, ou l'un des hémisphères, en rétrogradant d'occident en orient. Le vingt-

sonis impetu, aut moveri sua quoque accessione, dicemus. Rursus, si moventur, aut celi viam sequuntur ab ortu in occasum, et communi, et suo motu meantes; aut contrario recessu in orientem ab occidentis parte versantur. Præter hæc, ut opinor, nihil potest vel esse, vel fingi. Nunc videamus, quid ex his poterit verum probari. Si infixe essent, nunquam ab eadem statione discederent, sed in iisdem locis semper, ut alæ, viderentur. Ecce enim de infixis Vergilia nec a sui unquam se copulatione dispergunt, nec Hyadas, quæ vicinæ sunt, deserunt, aut Orionis proximam regionem relinquunt. Septentrionum quoque compago non solvitur. Anguis, qui inter eos labitur, semel circumfusum non mutat amplexum. Hæc vero modo in hæc, modo in illa cæli regione visuntur; et sæpe cum in unum locum duæ pluresve convenerint, et a loco tamen, in quo simul visæ sunt, et a se postea separantur. Ex hoc eas non esse cælo infixas, oculis quoque approbantibus constat. Igitur moventur: nec negare hoc quisquam poterit, quod visus affirmat. Quærendum est ergo, utrum ab ortu in occasum, an in contrarium motu proprio revolvantur. Sed et hoc quærentibus nobis non solum manifestissima ratio, sed visus quoque ipse monstrabit. Consideremus enim signorum ordinem, quibus zodiacum divisum,

vel distinctum videmus, et ab uno signo quolibet ordinis ejus sumamus exordium. Cum Aries exoritur, post ipsum Taurus emergit: hunc Gemini sequuntur, hæc Cancer, et per ordinem reliqua signa. Si istæ ergo in occidentem ab oriente procederent, non ab Ariete in Taurum, qui retro locatus est, nec a Tauri in Geminis signum posterius volverentur; sed a Geminis in Taurum, et a Tauri in Arietem recta et mundana volubilitati consoua accessione prodirent. Cum vero a primo in signum secundum, a secundo ad tertium, et inde ad reliqua, quæ posteriora sunt, revolvantur; signa autem infixa cælo ferantur: sine dubio constat, hæc stellæ non cum cælo, sed contra cælum moveri. Hoc ut plene liqueat, adstruamus de lunæ cursu, qui et claritate sui, et velocitate notabilior est. Luna, postquam a sole discedens novata est, secundo fere die circa occasum videtur, et quasi vicina soli, quem nuper reliquit. Postquam ille demersus est, ipsa cæli marginem tenet antecessit superoccidens. Tertio die tardius occidit, quam secundo; et ita quotidie longius ab occasu recedit, ut septimo die circa solis occasum in medio cælo ipsa videatur: post alios vero septem, cum ille mergit, hæc oritur: alio melia parte mensis dimidium cælum, id est, unum hæmisphærium, ab occasu in orientem procedendo

unlème jour de sa course la trouve au sommet de l'hémisphère opposé, lorsque le soleil se dispose à nous quitter : ce qui le prouve, c'est qu'alors elle se montre à l'horizon au milieu de la nuit. Enfin le vingt-huitième jour, elle rentre en conjonction. Aussi longtemps qu'elle reste plongée dans le sein du soleil, nous croyons voir ces deux astres se lever à peu de distance l'un de l'autre; mais insensiblement la lune s'éloigne du soleil, en prenant la direction de l'orient.

La marche du soleil à également lieu du couchant au levant; et, bien qu'elle soit plus lente que celle de la lune (puisque le premier met à visiter un signe du zodiaque autant de temps que l'autre en met à faire le tour entier de ce cercle), nos yeux peuvent cependant le suivre dans sa course. Plaçons-le dans le Bélier, signe équinoxial qui rend le jour égal à la nuit. Aussitôt qu'il s'y couche, la Balance, ou plutôt les pinces du Scorpion, se montrent dans la région opposée de l'hémisphère, et le Taureau se fait voir non loin du point où le soleil a disparu; car on aperçoit les Pléiades et les Hyades, brillant cortège de ce signe, peu de temps après le coucher de l'astre du jour. Le mois suivant, le soleil rétrograde dans le Taureau. Des ce moment, nous ne pouvons plus distinguer aucune des étoiles de cette constellation, pas même les Pléiades, parce qu'un signe cesse d'être visible quand il se leve et qu'il se couche en même temps que le soleil, dont l'éclat absorbe celui de tous les astres qui sont dans son voisinage. C'est effectivement ce qui arrive alors au brillant Sirius, peu distant du Taureau. En parlant de ce phénomène, Virgile s'exprime ainsi :

metitur. Rursus post septem alios circa solis occasum latentis hemisphaerii verticem tenet. Et huius rei indicium est, quod medio noctis exoritur : postremo totidem diebus eventis, solem denno comprehendit, et vicinus videtur ortus amborum, quamdiu soli succedens rursus movetur, et rursus recedens paulatim semper in orientem regrediendo relinquat occasum. Sol quoque ipse non aliter, quam ab occasu in orientem, movetur; et, licet tardius recessum suum, quam luna, conficiat (quippe qui tanto tempore signum unum emittitur, quanto totum zodiacum luna discurret), manifesta tamen et subjecta oculis motus sui prestat indicia. Hunc enim in Ariete esse ponamus : quod quia aequinoctiale signum est, pares horas somni et diæ facit. In hoc signo cum occidit, Libram, id est, Scorpium chelas mox oriri videmus, et apparet Taurus vicinus occasui. Nam et Vergilias et Hyadas partes Tauri clariiores, non multo post sole mergente videmus. Sequenti mense sol in signum posteriori, id est, in Taurum recedit : et ita fit, ut neque Vergiliae, neque alia pars Tauri illo mense videatur. Signum enim, quod cum sole oritur, et cum sole occidit, semper occultitur : adeo ut et vicina astra solis propinquitate celentur. Nam et Canis tunc, quia vicinus Tauro est, non videtur, tectus lucis propinquitate. Et hoc est, quod Vergilius ait :

Lorsque l'astre du jour, Ouvrant dans le Taureau sa brillante carrière, Engloutit Sirius dans des flots de lumière.

Cette disposition de Sirius est, comme on voit, l'effet de son coucher héliaque, et non celui de sa descente sous l'horizon; car il est trop près du Taureau pour se coucher réellement quand celui-ci se lève. Lorsque le soleil termine sa course dans le Taureau, la Balance est assez élevée sur l'horizon pour que le Scorpion se montre tout entier; à peu de distance du lieu où le soleil s'est couché, on voit paraître les Gémeaux. Ce signe devient invisible du moment où le roi des astres y entre en sortant du Taureau. Des Gémeaux il passe au Cancer. Alors la Balance a atteint le plus haut point du ciel; ce qui prouve que le soleil n'a pu parcourir entièrement le Bélier, le Taureau et les Gémeaux, sans rétrograder de 90 degrés. A la fin du trimestre qui suit, c'est-à-dire après sa visite faite dans le Cancer, le Liou et la Vierge, il est reçu dans la Balance, qui, comme le Bélier, établit l'égalité du jour et de la nuit; et quand il la quitte, on voit paraître, dans la partie opposée de l'hémisphère, le Bélier, qu'il avait quitté six mois auparavant.

Nous avons choisi, pour cette démonstration, le moment du coucher du soleil, préférablement à celui de son lever, parce que le signe qui le suit immédiatement, et qu'on voit à l'horizon aussitôt après son coucher, est celui-là même dans lequel nous venons de prouver qu'il se prépare à entrer. Or, cette preuve est aussi celle de son mouvement de rétrogradation. Ce qui vient d'être dit du soleil et de la lune s'applique également aux cinq planètes. Forcées, comme ces deux as-

Candidus auratis aperit cum cornibus annum
Taurus, et adverso cedens Canis occidit astro.

Non enim vult intelligi, Tauro oriente cum sole, mox in occasum ferri Canem, qui proximus Tauro est; sed occidere enim dicit, Tauro gestante solem, quia tunc incipit non videri, sole vicino. Tunc tamen occidente sole Libra adeo superior invenitur, ut totus Scorpius ortus appareat : Gemini vero vicini tunc videtur occasus. Rursus, post Tauri mensem Gemini non videtur, quod in eos solem migrasse significat. Post Geminis recedit in Cancrum : et tunc, cum occidit, mox Libra in medio caelo videtur. Adeo constat, solem, tribus signis peractis, id est, Ariete, et Tauro, et Geminiis, ad medietatem hemisphaerii recessisse. Denique, post tres menses sequentes, tribus signis, quæ sequuntur, emensis, Cancrum dico, Leonem et Virginem, invenitur in Libra, quæ rursus aequal noctem diæ : et, dum in ipso signo occidit, mox oritur Aries, in quo sol ante sex menses occidere solebat. Ideo autem occasum magis ejus, quam ortum, eligimus proponendum, quia signa posteriora post occasum videntur : et, dum ad hæc, quæ sole mergente videri solent, solem redire monstramus, sine dubio eum contrario motu recedere, quam celum movetur, ostendimus. Hæc autem, quæ de sole et luna diximus, etiam quinque stellarum recessum assignare

tres, d'obéir à l'impulsion générale, comme eux elles ont un mouvement de rétrogradation vers les signes qui les suivent.

CHAP. XIX. De l'opinion de Platon et de celle de Cicéron sur le rang qu'occupe le soleil parmi les corps errants. De la nécessité où se trouve la lune d'emprunter sa lumière du soleil, en sorte qu'elle éclaire, mais n'échauffe pas. De la raison pour laquelle on dit que le soleil n'est pas positivement au centre, mais presque au centre des planètes. Origine des noms des étoiles. Pourquoi il y a des planètes qui nous sont contraires, et d'autres favorables.

La rétrogradation des sphères mobiles démontrée, nous allons à présent exposer en peu de mots l'ordre selon lequel elles sont rangées. Ici l'opinion de Cicéron semble différer de celle de Platon, puisqu'il le premier donne au soleil la quatrième place, c'est-à-dire qu'il lui fait occuper le centre des sept étoiles mobiles; tandis que le second le met immédiatement au-dessus de la lune, c'est-à-dire au sixième rang en descendant. Cicéron a pour lui les calculs d'Archimède et des astronomes chaldéens; le sentiment de Platon est celui des prêtres égyptiens, à qui nous devons toutes nos connaissances philosophiques. Selon eux, le soleil est entre la lune et Mercure; mais comme ils ont senti qu'ainsi placé il pourrait paraître au-dessus de Mercure et de Vénus, ils ont indiqué la cause de cette apparence, qui est une réalité pour certaines personnes; et nous allons voir que cette dernière opinion n'est pas dénuée de vraisemblance. Voici ce qui l'a fait naître.

La distance qui sépare la sphère de Saturne, la plus élevée de toutes, de celle de Jupiter, qui est

sufficient. *Pari enim ratione in posteriora signa migrando, semper mundanae volubilitati contraria recessione versantur.*

CHAP. XIX. Quem Cicero, et quem Plato soli inter errantes stellas assignaverint ordinem: cur luna lunam suam mutuetur a sole, sicque luceat, ut tamen non calefaciat; de hinc, cur sol non absolute, sed fere melius inter planetas esse dicatur. Unde sideribus nomina, et cur stellarum errantium alie adversæ nobis sint, alie prosperæ.

His assertis, de sphaerarum ordine pauca dicenda sunt. In quo dissentire a Platone Cicero videri potest: cum hic solis sphaeram quartam de septem, id est, in medio locatam dicat; Plato a luna sursum secundam, hoc est, inter septem a summo locum sextum tenere commemoret. Cicero et Archimedes et Chaldeorum ratio consentit. Plato Ægyptios, omnium philosophiæ disciplinarum parentes, secutus est, qui ita solem inter lunam et Mercurium locatum voluit, ut ratione tamen deprehenderint, et edixerint, cur a nonnullis sol supra Mercurium supraque Venerem esse credatur. Nam nec illi, qui ita æstimaunt, a specie veri procul aberrant. Opinione vero istius permutationis lupus-modi ratio persuasit. A Saturni sphaera, quæ est prima de septem, usque ad sphaeram Jovis a summo

au-dessous de lui, est si grande, que le premier emploie trente ans à faire sa révolution dans le zodiaque, pendant que le second n'en emploie que douze. Après la sphère de Jupiter vient celle de Mars, qui achève en deux ans sa visite des douze signes, tant est grand l'intervalle qui l'éloigne de Jupiter; Vénus, placée au-dessous de Mars, est assez éloignée de lui pour la terminer en un an. Or, Mercure est si près de Vénus, et le soleil est si peu éloigné de Mercure, que cette période d'une année, ou à peu près, est la même pour ces trois astres. Cicéron a donc eu raison de donner pour escorte au soleil deux planètes qui, pendant une mesure de temps toujours la même, ne s'éloignent jamais beaucoup l'une de l'autre. À l'égard de la lune, qui occupe la région la plus basse, sa distance des trois sphères dont nous venons de parler est telle, qu'elle effectue en vingt-huit jours la même course que celles-ci n'accomplissent qu'en un an. L'antiquité a été parfaitement d'accord sur le rang des trois planètes supérieures, et sur celui de la lune. La prodigieuse distance qu'observent entre elles les trois premières, et le grand éloignement où la dernière se trouve des autres corps errants, ne permettaient pas qu'on pût s'y tromper; mais Vénus, Mercure et le soleil sont tellement rapprochés, que leur situation réciproque ne put être aussi facilement déterminée, si ce n'est par les Égyptiens, trop habiles pour n'avoir pas trouvé le nœud de la difficulté. Voici en quoi elle consiste: l'orbite du soleil est placée au-dessous de celle de Mercure, et celle-ci à au-dessus d'elle l'orbite de Vénus; d'où il suit que ces deux planètes paraissent tantôt au-dessus, tantôt au-dessous du so-

secundam, interjecti spatii tanta distantia est, ut Zodiaci ambitum superior triginta annis, duodecim vero annis subjecta conficiat. Rursus tantum a Jove sphaera Martis recedit, ut eundem cursum biennio peragat. Venus autem tanto est regione Martis inferior, ut ei annus satis sit ad Zodiacum peragendum. Jam vero ita Veneri proxima est stella Mercurii, et Mercurio sol propinquus, ut hi tres caelum summi pari temporis spatio, id est, anno, plus minusve circumant. Igitor et Cicero hos duos cursus cumites solis vocavit, quia in spatio pari, longe a se nunquam recedunt. Luna autem tantum ab his deorsum recessit, ut, quod illi anno, viginti octo diebus ipsa conficiat. Idem neque de trium superiorum ordine, quem manifeste clareque distinguit immensa distantia, neque de lunæ regione, quæ ab omnibus multum recessit, inter veteres aliqua fuit dissenso. Horum vero trium sibi proximorum, Veneris, Mercurii, et Solis ordinem vicinia contudit; sed apud alios. Nam Ægyptiorum solertiam ratio non fugit: quæ talis est. Circulus, per quem sol discurrit, a Mercurii circulo, ut inferior ambitur. Illum quoque superior circulus Veneris includit: atque ita fit, ut hæc duæ stellæ, cum per superiores circulorum suorum vertices currunt, intelligantur supra solem locatæ: cum vero per inferiora comment circularum, sol eis superior æstinetur. Illis ergo, qui sphaeras earum sub sole dixerint, hoc visum

lell, selon qu'elles occupent la partie supérieure ou inférieure de la ligne qu'elles doivent décrire. C'est dans cette dernière circonstance, bien remarquable, parce qu'alors elles ont plus d'éclat, que ces étoiles ont été observées par ceux qui les placent au-dessous du soleil. Et voilà ce qui a mis en crédit cette dernière opinion, adoptée presque généralement.

Cependant le sentiment des Égyptiens est plus satisfaisant pour ceux qui ne se contentent pas des apparences; il est appuyé, comme l'autre, du témoignage de la vue, et, de plus, il rend raison de la clarté de la lune, corps opaque qui doit nécessairement avoir au-dessus de lui la source dont il emprunte son éclat. Ce système sert donc à démontrer que la lune ne brille pas de sa propre lumière, et que toutes les autres étoiles mobiles, situées au delà du soleil, ont la leur propre qu'elles doivent à la pureté de l'éther, qui communique à tous les corps répandus dans son sein la propriété d'éclairer par eux-mêmes. Cette lumière ébérée pèse de toute la masse de ses feux sur la sphère du soleil; de manière que les zones du ciel éloignées de lui languissent sous un froid rigoureux et perpétuel, ainsi qu'on le verra sous peu. Mais la lune étant la seule des planètes qui soit au-dessous du soleil, et dans le voisinage d'une région qui n'est pas lumineuse par elle-même, et ou tout est périssable, ne peut être éclairée que par l'astre du jour. On lui a donné le nom de terre éthérée, parce qu'elle occupe la partie la plus basse de l'éther, comme la terre occupe la partie la plus basse de l'univers. La lune n'a point cependant l'immobilité de la terre, parce que, dans une sphère en mouvement, le centre seul est immobile. Or, la terre est le centre de la sphère universelle; elle doit donc

seule être immobile. Ajoutons que la terre brille de l'éclat qu'elle reçoit du soleil, mais ne peut le renvoyer; au lieu que la lune a la propriété du miroir, celle de réfléchir les rayons lumineux. La terre, en effet, est un composé des parties les plus grossières de l'air et de l'eau, substances concrètes et denses, et par conséquent imperméables à la lumière, qui ne peut agir qu'à leur surface. Il n'en est pas de même de la lune: elle est, à la vérité, sur les confins de la région supérieure; mais cette région est celle du fluide igné le plus subtil. Ainsi, quoique les molécules lunaires soient plus compactes que celles des autres corps célestes, comme elles le sont beaucoup moins que celles de la terre, elles sont plus propres que ces dernières à recevoir et à renvoyer la lumière. La lune ne peut néanmoins nous transmettre la sensation de la chaleur; cette prérogative n'appartient qu'aux rayons solaires, qui, arrivant immédiatement sur la terre, nous communiquent le feu dont se compose leur essence; tandis que la lune, qui se laisse pénétrer par ces mêmes rayons dont elle tire son éclat, absorbe leur chaleur, et nous renvoie seulement leur lumière. Elle est à notre égard comme un miroir qui réfléchit la clarté d'un feu allumé à quelque distance: ce miroir offre bien l'image du feu, mais cette image est dénuée de toute chaleur.

Le sentiment de Platon, ou plutôt des Égyptiens, relativement au rang qu'occupe le soleil, et celui qu'a adopté Cicéron en assignant à cet astre la quatrième place, sont maintenant suffisamment connus, ainsi que la cause qui a fait naître cette diversité dans leurs opinions. On sait aussi ce qui a engagé celui-ci à dire que « le dernier cercle est celui de la lune, qui reçoit sa lumière des rayons du soleil; » mais nous avons

est ex illo stellarum cursu, qui nunquam, ut diximus, videtur inferior: qui et vere notabilior est, quia tunc liberius apparet. Nam cum superiora tenent, magis radius occultuntur. Et ideo persuasio ista convulsiuit; et ab omnibus sane hic ordo in usum receptus est: perspicacior tamen observatio meliorem ordinem deprehendit, quem præter indaginem visus, hæc quoque ratio commendat, quod lunam, quæ lucē propria caret, et de sole mutatur, necesse est fontis luminis sui esse subjectam. Hæc enim ratio facit lunam non habere lumen proprium, ceteras omnes stellas lucere suo. quod ille supra solem locata in ipso perissimo aethere sunt, in quo omne, quicquid est, lux naturalis et sua est: quæ tota cum igne suo ita sphaeræ solis incumbit, ut cœli zone, quæ procul a sole sunt, perpetuo frigore oppressæ sint, sicut infra ostenditur. Luna vero, quia sola ipsa sub sole est, et radiorum jam regioni luce sua carenti proxima, lucem nisi desuper posito sole, cui resplendet, habere non potuit; denique quia totius mundi ima pars terra est; aethæris autem ima pars luna est: lunam quoque terram, sed aethæram, vocaverunt. Immobiles tamen, ut terra, esse non potuit, quia in sphaera, quæ solvitur, nihil manet immobile præ-

ter centrum; mundanæ autem sphaeræ terra centrum est: ideo sola immobilis perseverat. Rursus terra accepto solis lumine clarescit tantummodo, non relucet; quia speculi instar, lumen, quo illustratur, emittit: quia illa aeris et aquæ, quæ per se concreta et densa sunt, flex habent, et ideo extrema vastitate densata est, nec ultra superficie quavis luce penetratur: hæc licet et ipsa finis est, sed liquidissima lucis et ignis aethæri, ideo quamvis densius corpus sit, quam cetera caelestia, ut multo tamen terreo purius, fit acceptæ luci penetrabilis aëre, ut eam de se rursus emittat, nullum tamen ad nos perferentem sensum caloribus, qui lucis radius, cum ad nos de origine sua, id est, de sole pervenit, naturam secum ignis, de quo nascitur, delevit; eam vero in lunæ corpus infunditur et inde resplendet, solam refundit claritudinem, non calorem. Nam et speculum, cum splendorem de se vi oppositi eminus ignis emittit, solam ignis similitudinem carentem sensu caloris ostendit. Quem soli ordinem Plato dederit, vel ejus auctores, quosve Cicero secutus quartum locum globo ejus assignaverit, vel quæ ratio persuasionem hujus diversitatis induxerit, et cur dixerit Tullius, *infimoque orbi lune radius solis accensa convertitur*, satis dictum

encore à nous rendre raison d'une expression de Cicéron : dans l'ordre des sphères mobiles, celle du soleil est, selon lui, la quatrième. Or, quatre est rigoureusement le nombre central entre sept et l'unité : pourquoi donc ne place-t-il pas le globe solaire juste au centre des sept autres, et pourquoi dit-il : « Ensuite, presque au centre de cette région, domine le soleil ? » Il est aisé de justifier cette manière de parler : le soleil peut occuper, numériquement parlant, le quatrième rang parmi les planètes, sans être le point central de l'espace dans lequel elles se meuvent. Il a en effet trois de ces corps au-dessus de lui, et trois au-dessous ; mais, calcul fait de l'étendue qu'embrassent les sept sphères, la région de son mouvement n'en est pas le centre, car il est moins éloigné des trois étoiles inférieures qu'il ne l'est des trois supérieures. C'est ce que nous allons prouver clairement et succinctement.

Saturne, la plus élevée de ces sept étoiles, met trente ans à parcourir le zodiaque ; la lune, qui est la plus abaissée vers la terre, achève sa course en moins d'un mois ; et le soleil, leur intermédiaire, emploie un an à décrire son orbite : ainsi le mouvement périodique de Saturne est à celui du soleil comme trente est à un, et celui du soleil est à celui de la lune comme douze est à un. On voit par là que le soleil n'est pas positivement au centre de l'espace dans lequel ces corps errants font leurs révolutions : mais il était question de sept sphères ; et, comme quatre est le terme moyen entre sept et un, Cicéron a pu faire du soleil le centre du système planétaire ; et parce qu'il ignore la distance relative des sept

corps dont il s'agit, il modifie son expression au moyen du mot *presque*.

Observons ici qu'il n'existe pas dans la nature plus de planète de Saturne que de planète de Mars, ou de Jupiter ; ces noms, et tant d'autres, d'invention humaine, furent imaginés pour pouvoir compter et coordonner les corps célestes ; et ce qui prouve que ce sont des dénominations arbitraires dans lesquelles la nature n'est pour rien, c'est que l'aïeul de Scipion, au lieu de dire l'étoile de Saturne, de Jupiter, de Mars, etc., emploie ces expressions : « Le premier est appelé Saturne par les mortels, puis l'astre que vous nommez Jupiter, le terrible et sanglant météore de Mars, etc. » Quand il dit que l'astre de Jupiter est propice et bienfaisant au genre humain, que le météore de Mars est sanglant et terrible, il fait allusion à la blancheur éclatante de la première, et à la teinte roussâtre de la seconde, ainsi qu'à l'opinion de ceux qui pensent que ces planètes influent, soit en bien, soit en mal, sur le sort des hommes. Suivant eux, Mars présage généralement les plus grands malheurs, et Jupiter les événements les plus favorables.

Si l'on est curieux de connaître la cause qui a fait attribuer un caractère de malignité à des substances divines (telle est l'opinion qu'on a de Mars et de Saturne), et qui a mérité à Jupiter et à Vénus cette réputation de bénignité que leur ont donnée les professeurs de la science géométrique, comme si la nature des êtres divins n'était pas homogène, je vais l'exposer telle qu'on la trouve dans le seul auteur que je sache avoir traité cette matière. Ce qu'on va lire est extrait

est. Sed his hoc adiciendum est, cur Cicero, cum quantum de septem soleni vellet, quartus autem inter septem non fere medius, sed omnimodo medius et sit, et habeatur, non abrupte medium solem, sed fere medium dixerit his verbis, *deinde subter medium fere regionem sol obtinet*. Sed non vacat adjectivo, quia haec pronuntiatio temperatur ; nam sol quantum locum obtinet, medium regionem tenebit numero, spatio non tenebit. Si inter ternos enim summus et imos locatur, sine dubio medius est numero : sed totius spatii, quod septem sphaerae occupant, dimensione perspecta, regio solis non invenitur in medio spatio locata ; quia magis a summo ipse, quam ab ipso recessit in a postremis ; quod sine ulla disceptationis ambage, compendiosa probabit assertio. Saturni stella, quae summa est, zodiacum triginta annis peragrat ; sol medius anno uno ; luna ultima uno mense non integro. Tantum ergo interest inter solem et Saturnum, quantum inter unum et triginta ; tantum inter unam solemque, quantum inter duodecim et unum. Ex his apparet, totius a summo in imum spatii certam ex media parte divisionem solis regione non fieri. Sed quia hic de numero loquebatur, in quo vere, qui quartus, et medius est ; ideo pronuntiavit quidem medium, sed, propter latentem spatioium divisionem, verbum, quo hanc definitionem temperaret, adiecit *fere*. Notandum, quod esse stellam Saturni, et alteram Jovis, Martis aliam, non naturae constitutio, sed hu-

mana persuasio est, quae *stellis numeros et nomina fecit*. Non enim ait illam, quae Saturnia est, sed *quam in terris Saturnium nominant* ; et, *ille fulgor, qui dicitur Jovis, et quem Martium dicitis* : adeo expressit in singulis, nomina haec non esse inventa naturae, sed hominum commenta, significationi distinctionis accommodata. Quod vero fulgorem Jovis humano generi prosperum et salutarem, contra, Martis rutilum et terribilem terris vocavit ; alterum tractum est ex stellarum colore, (nam fulgor Jovis, rutilat Martis) alterum ex tractatu eorum, qui de his stellis ad hominum vitam manare volunt adversa, vel prospera. Nam plerumque de Martis stellis terribilia, de Jovis salutaria evenire definiunt. Causam si quis forte altius quaerat, unde divinus malevolentia, ut stella malefica esse dicatur, (sicut de Martis et Saturni stellis existimatur) aut cur notabilior benignitas Jovis et Veneris inter genethlicos habeatur, cum sit divinorum una natura ; in medium proferam rationem, apud unum omnino, quod sciam, lectam : nam Ptolemaeus in libris tribus, quos de Harmonia composuit, patefecit causam, quam breviter explicabo. Certi, inquit, sunt numeri, per quos inter omnia, quae sibi convenienter junguntur et aptantur, fit jugabilis contentio ; nec quidquam potest alteri, nisi per hos numeros, convenire. Sunt autem hi epilitris, hemiolius, epgodous, duplaris, triplaris, quadruplaris. Quae hoc loco interini quasi nomina numerorum

des trois livres qu'a écrits Ptolémée sur l'harmonie.

La tendance, dit ce géographe astronome, que montrent des substances diverses à se lier et à s'unir par d'étroits rapports, est l'effet de quelques nombres positifs sans l'intermédiaire desquels deux choses ne pourraient opérer leur jonction : ces nombres sont l'épilitre, l'hémiole, l'épogdous, la raison double, triple et quadruple. Nous ne donnons ici que leurs noms ; plus tard, en parlant de l'harmonie du ciel, nous aurons une occasion favorable de faire connaître leurs valeurs et leurs propriétés. Tenons-nous-en, pour le moment, à savoir que sans ces nombres il n'y aurait dans la nature ni liaison ni union.

Le soleil et la lune sont les deux astres qui ont le plus d'influence sur notre existence ; car, sentir et végéter sont deux qualités inhérentes à tous les êtres périssables : or, nous tenons la première du soleil, et la seconde du globe lunaire : nous devons donc à l'une et à l'autre étoile le bienfait de la vie. Cependant les cinq autres sphères mobiles partagent avec le soleil et la lune le pouvoir de déterminer nos actions et leurs résultats. Parfois il arrive que les calculs des nombres mentionnés ci-dessus, établis sur la position relative de ces deux derniers globes et des cinq premiers, ont un rapport exact, et quelquefois aussi ce rapport est nul. Ces convenances de nombres existent toujours entre Vénus et Jupiter, et entre le soleil et la lune ; avec cette différence que l'union de Jupiter et du soleil est éimementée par la totalité des relations numériques, tandis que celle de Jupiter avec la lune ne l'est que par plusieurs de ces rapports ; de même l'association de Vénus et de la lune est garantie par l'accord de tous les nombres, et celle de Vénus et du soleil l'est seule-

ment par celui de plusieurs d'entre eux. Il suit de là que de ces deux planètes, réputées bénignes, savoir, Jupiter et Vénus, la première a plus d'affinité avec le soleil, et la seconde avec la lune. Elles nous sont donc d'autant plus favorables, qu'elles ont des liaisons de nombres plus intimes avec les deux astres qui nous ont donné l'être. Quant aux planètes de Saturne et de Mars, elles ne sont pas tellement privées de tous rapports avec les deux flambeaux du monde, qu'on ne puisse trouver au dernier degré de l'échelle numérique l'aspect de Saturne avec le soleil, et celui de Mars avec la lune ; d'où l'on voit qu'elles doivent être peu amies de l'homme, puisqu'elles ont avec les auteurs de nos jours des relations de nombres trop indirectes. Nous dirons ailleurs pourquoi ces deux astres sont considérés quelquefois comme dispensateurs de la puissance et de la richesse : qu'on veuille bien se contenter à présent de l'explication que nous venons de donner sur les deux étoiles de Jupiter et de Mars, l'une salutaire, et l'autre redoutable. Selon Plotin, dans son traité intitulé *du Pouvoir des astres*, les corps célestes n'ont aucun pouvoir, aucune autorité sur l'homme ; mais il affirme que les événements qui nous sont réservés par les décrets immuables du destin peuvent nous être prédits d'après le cours, la station et la rétrogradation des sept corps dont il est question, et qu'il en est de ces prédictions comme de celles des oiseaux, qui, soit en mouvement, soit en repos, nous annoncent l'avenir qu'ils ignorent par leur vol ou par leur voix. C'est dans ce sens que Jupiter mérite le surnom de salutaire, et Mars celui de redoutable, puisque le premier nous pronostique le bonheur, et le second l'infortune.

accipias volo. In sequentibus vero, cum de harmonia cœli loquar, quid sint hi numeri, quidve possint, opportunitus aperiemus; modo hoc nosse sufficiat, quia sine his numeris nulla colligatio, nulla potest esse concordia. Vitam vero nostram præcipue sol et luna moderantur; nam cum sint cæleorum corporum hæc duo propria, sentire vel crescere: ἀσθητικόν, id est, sentiendi natura, de sole; φυσικόν autem, id est, crescendi natura, de lunari ad nos globositate perveniunt. Sic utriusque luminis beneficio hæc nobis constat vita, qua fruimur. Conversatio tamen nostra, et proventus actuum, tam ad ipsa duo lumina, quam ad quinque vagas stellas refertur; sed harum stellarum alias intervæntus numerorum, quorum supra fecimus mentionem, cum luminibus bene jungit ac sociat; alias nullus applicat numeri nexus ad lumina. Ergo Venerea et Jovialis stella per hos numeros lumini utriusque sociantur: sed Jovialis soli per omnes, luna vero per plures, et Venerea luna per omnes, soli per plures numeros aggregatur. Hinc, licet utraque beneficia credatur, Jovis tamen stella cum sole accommodatior est, et Venerea cum luna: atque ideo vitæ nostræ magis commo-

dant, quasi luminibus vitæ nostræ auctoribus numerorum ratione concordet. Saturni autem Martisque stellæ ita non habent cum luminibus competentiam, ut tamen aliqua vel extrema numerorum linea Saturnus ad solem, Mars aspiciat ad lunam. Ideo minus commodi vitæ humanæ existimantur, quasi cum vitæ auctoribus apta numerorum ratione non juncti. Cur tamen et ipsi nonnunquam opes vel claritatem hominibus præstare credantur, ad alterum debet pertinere tractatum; quia hic sufficit aperuisse rationem, cur alia terribilis, alia salutaris existimetur. Et Plotinus quidem in libro, qui inscribitur, *Si faciunt astra*, pronuntiat, nihil vi, vel potestate eorum hominibus evenire; sed ea, quæ decreti necessitas in singulos sancit, ita per horum septem transitum statione recessive monstrari, ut aves sen prætervolando, seu stando, futura pennis, vel voce significant nescientes. Sic quoque tamen jure vocabitur hic salutaris, ille terribilis; cum per hunc prospera, per illum significantur incommoda.

CHAP. XX. Des différents noms du soleil, et de sa grandeur.

Ce n'est pas un abus de mots, ni une louange outrée de la part de Cicéron, que tous ces noms qu'il donne au soleil, *de chef, de roi, de modérateur des autres flambeaux célestes, d'intelligence et de principe régulateur du monde*; ces titres sont l'expression vraie des attributs de cet astre. Voici ce que dit Platon dans son *Timée*, en parlant des huit sphères : « Dieu, voulant assujettir à des règles immuables et faciles à connaître les révolutions plus ou moins promptes de ces globes, alluma, dans la seconde région circulaire, en remontant de la terre, les feux de l'étoile que nous nommons soleil. » Qui ne croirait, d'après cette manière de s'exprimer, que les autres corps mobiles empruntent leur lumière du flambeau du jour? Mais Cicéron, bien convaincu que tous brillent de leur propre éclat, et que la lune seule, comme souvent nous l'avons dit, est privée de cet avantage, donne un sens plus clair à l'énoncé de Platon, et fait entendre en même temps que le soleil est le grand réservoir de la lumière; car non-seulement il dit de cet astre qu'il est *le chef, le roi et le modérateur des autres flambeaux célestes* (ces derniers mots prouvent qu'il n'ignore pas que les planètes ont leur lumière propre), mais cette qualification de chef et de roi des autres corps lumineux a chez lui la même acception que celle de source de la lumière éthérée, qu'emploie Héraclite.

Le soleil est le chef des astres, parce que sa majestueuse splendeur lui assigne parmi eux le rang le plus distingué; il est leur roi, parce qu'il paraît seul grand entre tous: aussi son nom latin est-il dérivé d'un mot de cet idiome

CAP. XX. De diversis nominibus solis, deque ejusdem magnitudine.

In his autem tot nominibus, que de sole dicuntur, non frustra, nec ad laudis pompam, lascivit oratio; sed res vera vocabulis exprimiuntur. *Dux et princeps*, ait, et *moderator luminum reliquorum, mens mundi et temporatio*. Plato in *Timæo*, cum de octo spheris loqueretur, sic ait: Ut autem per ipsos octo circumas celestibus et tarditatis certa mensura et sit, et noscatur; Deus in ambitu supra terram secundo lumen accendit, quod nunc solem vocamus. Vides, in hac definitio vult, esse omnium spherarum lumen in sole. Sed Cicero sciens, etiam ceteras stellas habere lumen suum, solumque lumen, ut sæpe jam diximus, proprio carere; obscuritatem definitionis hujus liquidius absolvens, et ostendens, in sole maximum lumen esse, non solum ait, *dux et princeps et moderator luminum reliquorum* (adeo et ceteras stellas scit esse lumina), sed hunc ducem et principem, quem Heraclitus fontem cœlestis lucis appellat. *Dux ergo est*, quia omnes luminis majestate præcedit: princeps, quia ita eminet, ut propterea, quod talis solus appareat, sol vocetur: moderator reliquorum dicitur, quia ipse cursus eo-

qui signifie *seul*. Il est le modérateur des autres astres, parce qu'il fixe les limites dans lesquelles ils sont forcés d'opérer leurs mouvements directs et rétrogrades. En effet, chaque étoile errante doit parcourir un espace déterminé, avant d'atteindre le point de son plus grand éloignement du soleil. Arrivée à ce point, qu'elle ne peut dépasser, elle semble rétrograder: et lorsqu'elle est parvenue à la limite fixée pour son mouvement rétrograde, elle reprend de nouveau son mouvement direct. Tous les corps lumineux voient donc dans le soleil le puissant modérateur de leur course circulaire. Son nom d'intelligence du monde répond à celui de cœur du ciel, que lui ont donné les physiciens; et ce nom lui est bien dû, car ces phénomènes que nous voyons au ciel suivre des lois immuables, cette vicissitude des jours et des nuits, leur durée respective, alternativement plus longue ou plus courte, leur parfaite égalité à certaines époques de l'année, cette chaleur modérée et bienfaisante du printemps, ces feux brûlants du Cancer et du Lion, la douce tiédeur des vents d'automne, et le froid rigoureux qui sépare les deux saisons tempérées, tous ces effets sont le résultat de la marche régulière d'un être intelligent. C'est donc avec raison qu'on a nommé cœur du ciel l'astre dont tous les actes sont empreints de l'entendement divin.

Cette dénomination convient d'autant mieux, qu'il est dans la nature du fluide igné d'être toujours en mouvement. Or, nous avons dit plus haut que le soleil avait reçu le nom de source de la lumière éthérée; il est donc pour ce fluide ce que le cœur est pour l'être animé. Le mouvement est une propriété inhérente à ce viscére; et, quelle que soit la cause qui suspende

rum recursusque certa definitio spatii moderator. Nam certa spatii definitio est, ad quam cum unaquaque erratica stella recedens a sole pervenerit, tanquam ultra prohibeat accedere, agi retro videtur; et rursus cum certam partem recedendo contigerit, ad directi cursus consuetam revocatur. Ita solis vis et potestas, motus reliquorum luminum constituta dimensione moderator. Mens mundi ita appellatur, ut physici cum cor cœli vocaverunt. Inde nimirum, quod omnia, que statuta ratione per cœlum fieri videmus, diem noctemque, et migrantes inter utrumque prolixitatis brevitatique vias, et certis temporibus æquam utriusque mensuram, dein veris clementem teporem, torridum Canceri ac Leonis æstum, mollitiem autumnalis aure, vim frigidis inter utrumque temperiem, omnia hæc solis cursus et ratio dispensat. Jure ergo cor cœli dicitur, per quem fiunt omnia, que divina ratione fieri videmus. Et est hæc causa, propter quam jure cor cœli vocetur, quod natura ignis semper in motu perpetuoque agitalis est. Solem autem ignis atherici fontem dictum esse retulimus; hoc est ergo sol in aethere, quod in animali cor: cuius ista natura est, ne unquam cesset a motu; aut si brevis sit ejus quocunque casu ab agitatione cessatio, mox animal interimit;

un seul instant ce mouvement, l'animal cesse d'exister. Ici finit ce que nous avons à dire sur ce titre d'intelligence du monde, donné au soleil par Cicéron. Quant à la raison pour laquelle il le nomme principe régulateur du monde, elle est aisée à trouver; car il est tellement vrai que le soleil règle la température non-seulement de la terre, mais celle du ciel, appelée avec raison sphère du monde, que les deux extrémités de cette sphère, les plus éloignées de l'orbite solaire, sont privées de toute chaleur, et languissent dans un continué état de torpeur. Nous revieudrions incessamment sur cet objet, auquel nous donnerons plus de développement.

Il nous reste maintenant à parler de la grandeur du soleil. Le peu que nous avons à dire à ce sujet est appuyé sur des témoignages irrécusables, et ne sera pas sans intérêt. Le principal but des physiciens, dans toutes leurs recherches sur la mesure de cet astre, a été de connaître l'excess de sa grandeur sur celle de la terre. D'après Eratosthène, dans son traité des mesures, celle de la terre, multipliée par vingt-sept, donne celle du soleil; et, selon Possidonius, ce multiplicateur est infiniment trop faible. Ces deux savants s'appuient, dans leurs hypothèses, sur les éclipses de lune: c'est par ce phénomène qu'ils démontrent que le soleil est plus grand que la terre, et c'est de la grandeur du soleil qu'ils déduisent la cause des éclipses de lune; en sorte que de ces deux propositions, qui doivent s'étayer réciproquement, aucune n'est démontrée, et que la question reste indécise; car que peut-on prouver à l'aide d'une assertion qui a besoin d'être prouvée? Mais les Egyptiens, sans rien donner aux conjectures, sans chercher à s'aider des éclipses de lune, ont voulu d'abord établir

par des preuves isolées, et se suffisant à elles-mêmes, l'excess de grandeur du soleil sur celle de la terre, afin d'en conclure ensuite la cause des éclipses de lune. Or, il était évident que ce ne pourrait être qu'après avoir mesuré les deux sphères qu'on arriverait à cette conclusion, puisqu'elle devait être le résultat de la comparaison des deux grandeurs. La mesure de la terre pouvait être aisément déterminée par le calcul, aidé du sens de la vue; mais, pour avoir celle du soleil, il fallait obtenir celle du ciel, à travers lequel il fait sa révolution. Les astronomes égyptiens se décidèrent donc à mesurer d'abord le ciel, ou plutôt la courbe que le soleil y décrit dans sa course annuelle, afin d'arriver à la connaissance des dimensions de cet astre.

C'est ici le moment d'engager ceux qui, n'ayant rien de mieux à faire, emploient leurs loisirs à feuilleter cet ouvrage; de les engager, dis-je, à ne pas regarder cette entreprise de l'antiquité comme un acte de folie, fait pour exciter l'indignation ou la pitié. Ils verront bientôt que le génie sut se frayer la route à l'exécution d'un projet qui semble excéder les bornes de l'entendement humain, et qu'il parvint à découvrir la grandeur du ciel, au moyen de celle de la terre; mais l'exposition des moyens qu'il employa doit être précédée de quelques notions qui en faciliteront l'intelligence.

Le milieu de tout cercle ou de toute sphère se nomme centre, et ce centre n'est qu'un point qui sert à faire connaître, de manière à ce qu'on ne puisse s'y tromper, ce milieu du cercle ou de la sphère. En outre, toute droite menée d'un point quelconque de la circonférence à un autre point de cette même circonférence donne nécessairement une portion de cercle; mais cette

hæc de eo, quod solem mundi mentem vocavit. Cur vero et temperatio mundi dictus sit, ratio in aperto est. Ita enim non solum terram, sed ipsum quoque cælum, quod vere mundus vocatur, temperari a sole, certissimum est, ut extremitates ejus, quæ a via solis longissime recesserunt, omni careant beneficio caloris, et una frigoris perpetuitate torrescant; quod sequentibus apertius explicabitur. Restat, ut et de magnitudine ejus quam verissima prædicatione, pauca et non prætereunda dicamus. Physici hoc maxime consequi in omni circa magnitudinem solis inquisitione voluerunt, quanto major esse possit, quam terre; et Eratosthenes in libris dimensionum sic ait: Mensura terre septies et vicies multiplicata, mensuram solis efficit. Possidonius dicit, multo multoque sæpius multiplicatam solis spatium efficere: et uterque lunaris defectus argumentum pro se advocat. Itaque solem volunt terra majorem probare, testimonio lune deficientis utuntur: cum defectum luna conantur asserere, probationem de solis magnitudine mutantur: et sic evenit, ut, dum utrumque de altero adstruunt, neutrum probabiliter adstruatur, semper in medio vicissim mutante mutuo testimonio. Quid enim per rem adhuc probandam probatur? Sed Ægyptii,

nihil ad conjecturam loquentes sequestrato ac libero argumento, nec in patrocinium sibi lune defectum vocantes, quanta mensura sol terra major sit, probare voluerunt, ut tum demum per magnitudinem ejus ostenderent, cur luna deficiat. Hoc autem nequaquam dubitalur non posse aliter deprehendi, nisi mensura et terre et solis inventa, ut fieret ex collatione discretio. Et terræ quidem dimensio oculis rationem juvantibus de facili constabat; solis vero mensuram aliter, nisi per mensuram cæli, per quod discurrit, inveniri non posse viderunt. Ergo primum metiendum sibi cælum illud, id est, iter solis, constituerunt, ut per id possent modum solis agnosere. Sed quæso, si quis nunquam tam otiosus, tamque ab omni erit serio feriatius, ut hæc quoque in manus sumat, ne talem veterum promotionem, quasi insanie proximam, aut horrescat, aut rideat. Etenim ad rem, quæ natura incomprehensibilis videbatur, viam sibi fecit ingenium: et per terram, qui cæli modus sit, reperit. Ut autem liquere possit ratio commentum, prius regulariter pauca dicenda sunt, ut sit rerum sequentium aditus instructor. In omni orbe vel sphaera medietas centrum vocatur: nihilque aliud est centrum, nisi punctum, quo sphaeræ aut orbis medium certissima

portion du cercle peut bien ne pas être sa moitié. Il n'est divisé en deux parties égales que lorsque la ligne est menée d'un point de la circonférence au point opposé, en passant par le centre. Dans ce cas, cette ligne se nomme diamètre. De plus, on obtient la mesure d'une circonférence quelconque en multipliant par trois le diamètre du cercle, et en ajoutant à ce produit le septième de ce même diamètre. Supposons-le de sept pieds, le produit par trois sera vingt-un; ajoutons à ce produit le septième de sept pieds, c'est-à-dire un pied, nous aurons vingt-deux pieds pour la longueur de la circonférence. Nous pourrions donner à ces propositions la plus grande évidence, et les appuyer de démonstrations géométriques, si nous n'étions persuadés qu'elles ne peuvent être l'objet d'un doute, et si nous ne craignons de nous étendre outre mesure. Nous croyons cependant devoir ajouter que l'ombre de la terre, occasionnée par l'absence du soleil, qui vient de passer dans l'autre hémisphère, et qui répand sur notre globe cette obscurité qu'on appelle la nuit, égale en hauteur le diamètre de la terre multiplié par soixante. Cette colonne d'ombre, qui s'étend jusqu'à l'orbite solaire, ferme tout passage à la lumière, et nous plonge dans les ténèbres. Commençons donc par déterminer la longueur du diamètre terrestre, afin de connaître son produit par soixante : ces antécédents nous conduiront aux mesures que nous cherchons. Suivant les dimensions les plus exactes et les mieux constatées, la circonférence de la terre entière, y compris ses parties habitées et celles inhabitables, est de deux cent cinquante-deux mille stades : ainsi son diamètre est de

quatre-vingt mille stades et quelque chose de plus, selon ce qui a été dit plus haut, que la circonférence égale trois fois le diamètre, plus son septième : et comme ce n'est pas le circuit du globe, mais son diamètre, qu'il s'agit de multiplier pour obtenir la hauteur de l'ombre terrestre, prenons pour facteurs les deux quantités 80,000 et 60; elles nous donneront, pour l'étendue en élévation de l'ombre de la terre à l'orbite du soleil, un produit de 4,800,000 stades. Or, la terre occupe le point central de l'orbite solaire; d'où il suit que l'ombre qu'elle projette égale en longueur le rayon du cercle que décrit le soleil. Il ne s'agit donc que de doubler ce rayon pour avoir le diamètre de l'orbite solaire : ce diamètre est, par conséquent, de 9,600,000 stades. Maintenant, rien n'est plus aisé que de connaître la longueur de la ligne circulaire parcourue par l'astre du jour; il ne faut pour cela que tripler cette longueur, puis ajouter au produit la septième partie de cette même longueur, l'on trouvera pour résultat une quantité de 30,170,000 stades, ou environ. Nous venons de donner non-seulement la circonférence et le diamètre de la terre, mais encore la circonférence et le diamètre de la courbe autour de laquelle le soleil se meut annuellement; nous allons à présent donner la grandeur de cet astre, ou du moins exposer les moyens qu'employa la sagesse égyptienne pour trouver cette grandeur. Les dimensions de l'orbite solaire avaient été déterminées au moyen de l'ombre de la terre; ce fut d'après la mesure de cette orbite que le génie déterminé celle du soleil. Voici comment il procéda.

Le jour de l'équinoxe, avant le lever de cet

observatione distinguatur: item ducta linea de quocunque loco circuli, qui designat ambitum, in quocunque ejusdem circuli summitate orbis partem aliquam dividat necesse est. Sed non omni modo medietas est orbis, quam separat ista divisio. Illa enim tantum linea in partes aequales orbem medium dividit, quae a summo in summum ita ducitur, ut necesse sit, eam transire per centrum; et haec linea, quae orbem sic aequaliter dividit, diametros nuncupatur. Item omnis diametros cujuscunque orbis triplicata cum adjectione septimae partis suae, mensuram facit circuli, quo orbis includitur: il est, si uncias septem teneat diametri longitudo, et velis ex ea nosse, quot uncias orbis ipsius circulus teneat, triplicabis septem, et facient viginti unum: his adjectione septimaam partem, hoc est, unum; et pronuntiabis in viginti et duabus uncis hujus circuli esse mensuram, cujus diametros septem uncias extenditur. Haec omnia geometricis evidentissimisque rationibus probare possemus, nisi et neminem de ipsis dubitare arbitraremur, et caveremus justo prolixius volumen extendere. Sciendum et hoc est, quod umbra terrae, quam sol post occasum in inferiore hemisphærio currens sursum cogit emitti, ex qua super terram fit obscuritas, quae vox vocatur, sexages in altum multiplicatur ab ea mensura, quam terrae diametros habet; et haec longitudo ad ipsum circulum, per quem sol currit, erecta, conclusione lumi-

nis tenebras in terram refundit. Proendum est igitur, quanta diametros terrae sit, ut constet, quid possit sexages multiplicata colligere: unde, his praebitis, ad tractatum mensurarum, quas promisit, oratio revertatur. Evidentissimis et indubitabilibus dimensionibus constitit, universae terrae ambitum, quae quibuscunque vel inculitur, vel inhabitabilis jacet, habere stadiorum millia ducenta quinquaginta duo. Cum ergo tantum ambitus teneat, sine dubio octoginta millia stadiorum, vel non multo amplius diametros habet, secundum triplicationem cum septimae partis adjectione, quam superius de diametro et circulo regulariter diximus. Et quia ad efficiendam terrae umbræ longitudinem non ambitus terrae, sed diametri mensura multiplicanda est (ipsa est enim, quam sursum constat excrecere), sexages multiplicanda tibi erunt octoginta millia, quae terrae diametros habet; quae faciunt quadragies octies centena millia stadiorum esse a terra usque ad solis cursum, quo umbram terrae divinus pertinere. Terra autem in medio celestis circuli, per quem sol currit, et centrum locata est. Ergo mensura terrae umbræ medietatem diametri celestis efficiet: et si ab altera quoque parte terrae per usque ad diuidium circuli mensura tendatur, integra circuli, per quem sol currit, diametros invenitur. Duplicatis igitur illis quadragies octies centena millibus, erit integra diametros celestis circuli nonagies

astre, on disposa sur un plan horizontal un vase de pierre, hémisphérique et concave. De son centre s'élevait un style parallèle à l'axe de la terre, dont l'ombre, dirigée par la marche du soleil, devait indiquer chacune des douze heures du jour, figurées par autant de lignes tracées au dedans de ce vase. Or, on sait que l'ombre du style d'une semblable horloge emploie autant de temps à s'étendre de l'une à l'autre de ses extrémités, que le soleil en emploie, depuis son lever jusqu'à son coucher, à parcourir la moitié du ciel, ou l'un des deux hémisphères; car il n'en achève le tour entier qu'en un jour et une nuit. Ainsi, les progrès de l'ombre dans le vase sont en raison de ceux du soleil dans le ciel. Au moment donc où cet astre allait paraître, un observateur attentif se plaça près du cadran équinoxial parallèle à l'horizon; et les premiers rayons venaient d'atteindre les sommités du globe, lorsque l'ombre, tombant du haut du style, vint frapper la partie supérieure du vase. Le point frappé par cette ombre fut aussitôt noté; et l'observation, continuée aussi longtemps que le disque solaire se fit voir tout entier, cessa dès que la partie inférieure de son limbe toucha l'horizon; alors la ligne jusqu'à laquelle l'ombre venait de parvenir dans le vase fut également marquée. L'on prit ensuite la mesure de l'espace renfermé entre les deux traits, et qui donnoit

celle du diamètre du soleil. Elle fut trouvée égale à la neuvième partie de l'intervalle compris entre la partie supérieure du vase et la ligne qui indiquait la première heure. Il fut ainsi démontré qu'à l'époque de l'équinoxe, le soleil présente neuf fois son diamètre dans une heure; et comme son cours, dans l'un des hémisphères, ne s'achève qu'en douze heures, et que neuf fois douze égalent cent huit, il est évident que le diamètre du soleil est la cent huitième partie de la moitié du cercle équinoxial, ou la deux cent seizième partie de l'arc entier. Mais nous avons démontré que la longueur de cette ligne circulaire est de 30,170,000 stades: donc la deux cent seizième partie de cette quantité, ou environ 110,000 stades, est la mesure du diamètre solaire; ce qui est presque le double de celui de la terre. Or, la géométrie nous apprend que de deux corps sphériques, celui dont le diamètre est le double de celui de l'autre a huit fois sa circonférence: donc le soleil est huit fois plus grand que la terre. Cette mesure de la grandeur du soleil est un extrait fort succinct d'un grand nombre d'écrits sur cette matière.

CHAP. XXI. Pourquoi l'on dit que les étoiles mobiles parcourent les signes du zodiaque, bien que cela ne soit pas. De la cause de l'inégalité de temps qu'elles mettent respectivement à faire leurs révolutions. Des

sexies centenis millibus stadiorum: et inventa diametros facile mensuram nobis ipsius quoque ambitus prodit. Hanc enim summam, quam diametros fecit, debet ter multiplicare, adjecta parte septima, ut scire jam dictum est: et ita invenies totius circuli, per quem sol currit, ambitum stadiorum habere trecentis centena millia, et insuper centum septuaginta millia. His dictis, quibus mensura, quam terre vel ambitus, vel diametros habet, sed et circuli modus, per quem sol currit, vel diametri ejus, ostenditur: nunc quam solis esse mensuram, vel quemadmodum illi prudentissimi deprehenderint, indicemus. Nam sicut ex terrena umbra potuit circuli, per quem sol meat, deprehendi magnitudo; ita per ipsam circumferentiam mensura solis inventa est, in hunc modum procedente inquisitionis ingenio. Æquinoctiali die ante solis ortum æqualiter locatum est saxæum vas in hemisphærii speciem cavata ambitio curvatum, infra per lineas designato duodecim diei horarum numero, quas stili prominentis umbra cum transitu solis prætereundum distinguit. Hoc est autem, ut scimus, hujusmodi vasis officium, ut tanto tempore a priore ejus extremitate ad alteram usque stili umbra percurrat, quanto sol medietatem cœli ab ortu in occasum, unius scilicet hemisphærii conversione, metitur. Nam totius cœli integra conversio diem noctemque concludit; et ideo constat, quantum sol in circulo suo, tantum in hoc vase unbram meare. Huic igitur æqualiter collocato circa tempus solis ortui propinquantis inhaesit diligens observans obtutus: et cum ad primum solis radium, quem de se emisit prima summitas orbis, emergens umbra, de stili decidens summitate, primam curvi labri eminentiam contigit; locus ipse, qui umbra primitias excepit, notæ impressione signatus est; observatumque, quamdiu super ter-

ram ita solis orbis integer appareret, ut ima ejus summitas adhuc horizonti videretur insidere, et mox locus, ad quem umbra tunc in vase migraverat, annotatus est: habitaque dimensione inter ambas unbrarum notas, que integrum solis orbem, id est, diametrum, natae de quibus ejus summitatibus metiuntur; pars nona reperta est ejus spatii, quod a summo vasis labro usque ad horæ primæ lineam continetur. Et ex hoc constitit, quod in cursu solis unam temporis æquinoctialis horam faciat repetitus novies orbis ejus accessus. Et quia conversio cœlestis hemisphærii, peractis horis duodecim, diem condit; novies autem duodecim efficiunt centum octo: sine dubio solis diametros centesima et octava pars hemisphærii æquinoctialis est. Ergo æquinoctialis totius circuli ducesina sexta decima pars est. Ipsum autem circumferentiam habere stadiorum trecentis centena millia, et insuper centum et septuaginta millia, antelatis probatum est. Ergo si ejus summa ducesimam sextadecimam partem perfecte consideraveris, mensuram diametri solis invenies. Est autem pars illa fere in centum quadraginta millibus. Diametros igitur solis centum quadraginta millium fere stadiorum esse dicenda est: unde pene duplex quam terre diametros invenitur. Constat autem geometricæ rationis examine, cum de duobus orbibus altera diametros duplo alteram vincit, illum orbem, cujus diametros dupla est, orbe altero citius esse majorem. Ergo ex his dicendum est, solem octies terra esse majorem. Hæc de solis magnitudine breviter de multis excerpta libavimus.

CAP. XXI. Qua ratione inferiorum spherarum stelle in zodiaci signis meare deantur, cum in iis non sint: curque ex illis alia breviori, alia longiori tempore zodiaci signa

moysens qu'on a employés pour diviser le zodiaque en douze parties.

Nous avons dit qu'au-dessous du ciel des fixes, sept sphères ayant un centre commun font leurs révolutions à une grande distance de la voûte céleste, et dans des orbites bien éloignées les unes des autres. Pourquoi donc dit-on que toutes parcourent les signes du zodiaque, seul cercle de ce nom, et formé de constellations fixées au ciel? La réponse à cette question se déduit aisément de la question même. Il est bien vrai que ni le soleil, ni la lune, ni aucun des cinq corps errants, ne peut pénétrer dans le zodiaque, et circuler au milieu des constellations dont ses signes sont composés; mais on suppose chacune de ces sphères placée dans celui des signes qui se trouve au-dessus de l'arc de cercle qu'elle décrit actuellement. Ce cercle parcouru par la planète étant, comme le zodiaque, divisé en douze parties, lorsque l'étoile mobile est arrivée sur la portion de cercle correspondant à celle du zodiaque attribuée au Bélier, on dit qu'elle est dans le Bélier, et il en est de même pour toute autre partie corrélatrice de l'un et l'autre cercle.

Au moyen de la figure ci-après, il sera facile de nous comprendre; car l'entendement saisit mieux les objets quand il est aidé par la vue.

Soient A, B, C, D, etc., le cercle du zodiaque qui renferme les sept autres sphères; soit, à partir de A, le zodiaque divisé en douze parties désignées par autant de lettres de l'alphabet; soit l'espace entre A et B occupé par le Bélier, celui entre B et C par le Taureau, celui entre C et D par les Gémeaux, et ainsi de suite;

percurrant : et quomodo circulus zodiacus in duodecim partes divisus sit.

Sed quoniam septem sphaeras caelo diximus esse subjectas, exteriorae quaque quas interiorum continet ambiente, longaeque et a caelo omnes et a se singulae recesserunt : nunc quaerendum est, cum zodiacus unus sit, et is constet caelo sideribus intuitus, quemadmodum inferiorum sphaerarum stellae in signis zodiaci meare dicantur. Nec longum est invenire rationem, quae in ipso vestibulo excubat questionis. Verum est enim, neque solem lunaeque, neque de vagis ultimam illam in signis zodiaci ferri, ut eorum sideribus miscantur; sed in illo signo esse unaqueque prohibetur, quod haberit supra verticem in ea, quae illi signo subjecta est, circuli sui regione discurrunt; quia singularum sphaerarum circulos in duodecim partes, aequae ut zodiacum, ratio divisit, et, quae in eam partem circuli sui venerit, quae sub parte zodiaci est Arieti deputata, in ipsam Arietem venisse conceditur : similisque observatio in singulis partibus migrantibus stellis tenetur. Et quia facilior ad intellectum per oculos via est, id quod sermo descripsit, visus assignet. Esto enim zodiacus circulus, cui adscriptum est A. intra hunc septem alii orbis locentur : et zodiacus ab A per ordinem affixis notis, quibus adscribentur litterae sequentes, in partes duodecim dividatur : sitque spatium, quod inter A et B clauditur, Arieti

de chacun des points A, B, C, D, etc., abaissant des droites qui couperont tous les cercles jusqu'au dernier exclusivement, il est clair que notre surface circulaire renfermera douze portions égales, et que quand le soleil, ou la lune, ou l'un quelconque des corps errants, parcourra l'arc de cercle qui répond symétriquement à celui dont les deux extrémités sont terminées par A et par B, on pourra supposer que ce corps se trouve au signe du Bélier, parce qu'une droite tirée d'un des points de l'espace attribué à ce signe irait aboutir à l'arc de cercle que tracera alors l'étoile errante. On pourra en dire autant des onze autres parties, dont chacune prendra le nom du signe placé au-dessus d'elle.

Nous nous servirons encore de cette figure pour rendre succinctement raison de l'inégalité de temps qu'emploient respectivement les sphères mobiles à se mouvoir autour d'un cercle tel que le zodiaque, dont la dimension est la même pour toutes, ainsi que celle de ses signes. Dans un nombre quelconque de cercles concentriques, le plus grand est le cercle extérieur qui les enveloppe tous, et le plus petit est le cercle intérieur enveloppé par tous. Quant aux cercles intermédiaires, ils sont plus ou moins grands, suivant qu'ils sont plus ou moins rapprochés du premier, ou plus ou moins éloignés du dernier. Il suit de là que la vitesse relative des sept sphères tient à leur situation réciproque. Celles qui ont de plus petits cercles à décrire achèvent leur course circulaire en moins de temps que celles dont les orbites sont plus étendues, car il est prouvé que leur vitesse absolue est la même;

deputatum; quod intra B et C, Tauro; quod inter C et D, Geminis; Cancro, quod sequitur, et reliquis per ordinem cetera. His constitutis, jam de singulis zodiaci notis et litteris singulae dorsum linearum per omnes circulos ad ultimum usque deaurant; procul dubio per orbis singulos duodenas partes dividet transitus linearum. In quoqueque igitur circulo seu sol in illo, seu luna, vel de vagis quoque discurrat, cum ad spatium venerit, quod inter lineas clauditur ab A et B, notis et litteris defluentes, in Ariete esse dicetur; quia illic constituta spatium Arietis in zodiaco designatum super verticem, sicut descripsimus, habebit. Similiter in quacunquē migraverit partem, in signo, sub quo fuerit, esse dicetur.

Atque haec ipsa descriptio eodem compendio nos docebit, cur eundem zodiacum, eademque signa, aliae tempore longiore, aliae breviorē percurrant. Quoties enim plures orbis intra se locantur, sicut maximus est ille, qui primus est, et minimus, qui locum ultimum tenet, ita de mediis, qui summo propior est, inferioribus major, qui vicinior est ultimo, brevior superioribus habetur. Et inter has igitur septem sphaeras gradum celeritatis suae singulis ordo positionis adscripsit. Ideo stellae, quae per spatia grandiora discurrunt, ambitum suum tempore prolixiore conficiunt; quae per angusta, breviorē. Constat enim, nullam inter eas celerius ceteris tardiusve procedere. Sed cum sit omnibus inveniendus modus meandi, tantam

la différence des temps employés est donc une suite de la différence des espaces parcourus, et cela est prouvé par les révolutions de Saturne et de la lune. (Nous laissons maintenant de côté les sphères intermédiaires, afin d'éviter les répétitions.)

Saturne, dont l'orbite est la plus grande, emploie trente ans à la parcourir, et la lune, dont l'orbite est la plus petite, termine sa course en vingt-huit jours. La vitesse de chacune des autres sphères n'est de même que le rapport qui se trouve entre la grandeur du cercle qu'elle décrit et le temps qu'elle met à le décrire. Nous devons nous attendre ici aux objections de ceux qui ne veulent se rendre qu'à l'évidence. En voyant ces caractères du zodiaque sur la figure que nous avons donnée pour faciliter l'intelligence du sujet que nous traitons, qui donc a découvert, nous diront-ils, ou qui a pu imaginer dans un cercle du ciel ces douze compartiments, dont l'œil n'aperçoit pas la plus légère trace? L'histoire se chargera de répondre à une question qui certes n'est pas déplacée; c'est elle qui va nous instruire des tentatives pénibles et de la réussite de l'antiquité dans cette opération du partage du zodiaque.

Les siècles les plus reculés nous montrent les Égyptiens comme les premiers mortels qui aient osé entreprendre d'observer les astres et de mesurer la voûte éthérée. Favorisés dans leurs travaux par un ciel toujours pur, ils s'aperçurent que de tous les corps lumineux, le soleil, la lune et les cinq planètes étaient les seuls qui errassent dans l'espace, tandis que les autres étaient attachés au firmament. Ils remarquèrent aussi que ces corps mobiles, obéissant à des lois immuables, ne circulaient pas indistinctement dans

toutes les régions du ciel; que jamais ils ne gravissaient jusqu'au sommet de l'hémisphère boréal, et qu'ils ne descendaient jamais jusqu'aux confins de l'hémisphère austral; mais que tous faisaient leurs révolutions autour d'un cercle obliquement situé, et qu'ils ne le dépassaient en aucun temps. Ils observèrent encore que la marche directe ou rétrograde de ces astres n'était pas respectivement isochrone, et qu'on ne les voyait pas, en un même temps, à un même point du ciel; que tel d'entre eux se montrait quelquefois en avant, quelquefois en arrière des autres, et parfois aussi semblait stationnaire. Ces divers mouvements ayant été bien saisis, les astronomes jugèrent convenable de se partager le cercle objet de leurs études, et de distinguer chacune des sections par un nom particulier. Ils devaient aussi, chacun pour la portion qui lui serait échue, observer l'entrée, le séjour, la sortie et le retour de ces étoiles mobiles, et se faire part réciproquement de leurs observations, dont les plus intéressantes seraient transmises à la postérité.

On disposa donc deux vases de cuivre; l'un d'eux, percé au fond comme l'est une clepsydre, était supporté par l'autre, dont la base était intacte. Le vase supérieur ayant été rempli d'eau, et l'orifice de son fond fermé pour le moment, on attendit le lever de l'une des étoiles fixes les plus remarquables par leur éclat et leur scintillation. Elle parut à peine à l'horizon, qu'on déboucha l'orifice pour que l'eau du vase supérieur pût s'écouler dans le vase inférieur. L'écoulement eut lieu pendant le reste de la nuit et pendant tout le jour suivant, jusqu'au retour de la même étoile. Aussitôt qu'elle se montra, il fut

eis diversitatem temporis sola spatiorum diversitas facit. Nam, ut de mediis nunc prætermittamus, ne eadem sæpe repetantur, quod eadem signa Saturnus annis triginta, luna diebus viginti octo ambit et permeat, sola causa in quantitate est circulorum: quorum alter maximus, alter minimus. Ergo et ceterarum singulæ pro spatii sui modo tempus meani aut extendunt, aut contrahunt. Hoc loco diligens rerum discussor inveniet, quod requirit. Inspectis enim zodiaci notis, quas monstrat in præsidium, Iudei advocata descriptio: Quis vero, inquit, circi celestis duodecim partes aut invenit, aut fecit, maxime cum nulla oculis subjiciantur exordia singularum? Hoic igitur tam necessaria interrogationi historia ipsa respondeat, factum referens, quo a veteribus et tentata est tam difficilis, et effecta divisio. Egyptiorum enim retro majores, quos constat primos omnium cælum scrutari et metiri ausos, postquam perpetuè apud se serenitatis obsequio cælum semper suspectu libero intuentis deprehenderunt, universis vel stellis, vel sideribus infixis cælo, cum sole solas et luna quaque stellas vagari; nec has tamen per omnes cæli partes passim ac sine certa erroris sui lege discurrere; nunquam denique ad septentrionalem verticem deviare; nunquam ad australis poli ima demergi; sed intra minus

obliqui circi limitem omnes habere discursus; nec omnes tamen ire pariter et redire, sed alias aliis ad eundem locum pervenire temporibus; rursus ex his alias accedere; retro agi alias, viderique stare nonnunquam: postquam, inquam, hæc inter eas agi viderunt, certas sibi partes decreverunt in ipso circulo constituere, et divisionibus annotare, ut certa essent locorum nomina, in quibus esse morari, vel de quibus exisse, ad quæve rursus esse venturas, et sibi invicem annuntiarent, et ad posteros noscenda transmitterent. Duobus igitur vasis tenes præparatis, quorum alteri fondus erat in modum clepsydre foratus, illud, quod erat integrum, vacuum subjecerunt, pleno aque altero superposito, sed meam ante munto, et quando libet de infixis unam clarissimam stellam incidere notabilem orientem observaverunt. Quæ ubi primum cepit emergere, mox munitione subducta permisissent subjecto vasi aquam superioris influere: fluxitque in noctis ipsius et sequentis diei finem, atque in id noctis secundæ, quando eadem stella ad ortum rursus reverteret: quæ ubi apparere vix cepit, mox aqua, quæ influebat, amota est. Cum igitur observate stelle itus ac reditus integrum significaret cæli conversionem, mensuram sibi cæli in aquæ de illo fluxu susceptæ quantitate posue-

arrêté. La présence du même astre au même point ou la veille il s'était fait voir ne permettant pas de douter que le ciel n'eût fait sur lui-même une révolution entière, les observateurs se créèrent, de la quantité d'eau écoulée, un moyen pour le mesurer. A cet effet, le fluide ayant été divisé en deux parties parfaitement égales, on se procura deux autres vases tels que la capacité de chacun d'eux égalait une de ces douze parties; l'eau fut ensuite entièrement versée dans le vase qui la contenait primitivement, et dont on avait eu soin de fermer l'orifice; on posa ce même vase sur l'un des deux plus petits, et l'égal de celui-ci fut mis à côté de lui, et tenu tout prêt à le remplacer.

Ces préparatifs terminés, nos astronomes, qui s'étaient attachés pendant une des nuits suivantes à cette région du ciel dans laquelle ils avaient étudié longtems les mouvements du soleil, de la lune et des cinq planètes (et que plus tard ils nommèrent zodiaque), observèrent le lever de l'étoile que depuis ils appelèrent le Bélier. A l'instant même l'eau du grand vase eut la liberté de couler dans le vase inférieur : ce dernier étant rempli fut à l'instant suppléé par son égal en contenance, et mis à sec. Pendant l'écoulement du premier douzième de l'eau, l'étoile observée avait nécessairement décrit la douzième partie de son arc, et les circonstances les plus remarquables de son ascension, depuis le lieu où elle s'était d'abord montrée jusqu'à celui où elle se trouvait à l'instant où le premier vase fut plein, avaient été assez soigneusement suivies pour que le souvenir en fût durable. En conséquence, l'espace qu'elle avait parcouru fut considéré

comme l'une des douze sections du cercle décrit par les corps errants, ou comme un des signes de ce cercle. Lorsque le second vase fut rempli, on mit à sa place celui qui avait été vidé précédemment; et les observations ayant été faites pendant cette seconde station avec autant de soin que pendant la première, le second espace tracé dans le ciel par l'étoile, à partir de la ligne ou finissait le premier signe jusqu'à celle qui bordait l'horizon au moment où le second vase s'était trouvé plein, fut regardé comme la seconde section ou le second signe.

En procédant de la sorte jusqu'à épuisement des douze douzièmes de l'eau, c'est-à-dire en changeant successivement les deux petits vases, et en faisant, dans l'intervalle de ces changements, des remarques sur les différentes tranches du firmament qui s'étaient avancées de l'orient à l'occident, on se retrouva sur la ligne où l'opération avait commencé. Ainsi fut terminée cette noble entreprise de la division du ciel en douze parties, à chacune desquelles les astronomes avaient attaché des points de reconnaissance indélébiles. Ce ne fut pas le travail d'une nuit, mais celui de deux, parce que la voûte céleste n'opère sa révolution entière qu'en vingt-quatre heures. Ajoutons que ces deux nuits ne se suivirent pas immédiatement; ce fut à une époque plus éloignée qu'eut lieu la seconde opération, qui completa, par les mêmes moyens que la première, la mesure des deux hémisphères.

Les douze sections reçurent le nom collectif de signes; mais on distingua chacun de ces signes par un nom particulier, et le cercle lui-même

runt. Hac ergo in partes aequas duodecim sub fida dimensione divisa, alia duo hujus capacitatis procurata sunt vasa, ut singula tantum singulas de illis duodecim partibus ferrent: totaque rursus aqua in vas suum pristinum, foramine prins clauso, refusa est: et de duobus illis vasis capacitatis minoris alterum subjecerunt pleno, alterum iuxta expeditum paratumque posuerunt. His preparatis, nocte alia in illa jam coeli parte, per quam solem lunamque et quinque vagas meare diurna observatio didicerant, quamque postea zodiacum vocaverunt, ascensurum observaverunt sidus, cui postea nomen Arietis indiderunt. Hujus incipiente ortu, statim subjecto vasi superpositae aquae fluxum dederunt: quod ubi completum est, mox eo sublato effusaque, alterum simile subjecerunt, certis signis observatis, ac memoriter annotatis; item ejus loci stella, quae oriebatur, cum primum vas esset impletum, intelligentes, quod eo tempore, quo totius aquae duodecima pars fluxit, pars coeli duodecima conscendit. Ab illo ergo loco, quo oriri incipiente aqua in primum vas cepit influere, usque ad locum, qui oriebatur, cum idem primum vas implectur, duodecimam partem coeli, id est, unum signum, esse dixerunt. Item secundo vase impleto, et mox retracto illo, simile quod olim effusum paraverunt, iterum subdiderunt, notato similiter loco, qui emer-

gebat, cum secundum vas esset impletum: et a fine primi signi usque ad locum, qui ad secundae aquae finem oriebatur, secundum signum notatum est. Atque ita vicissim vasa mutando, et per singulas influentis aquae partes singulos sibi ascendentium coeli partium limites auotando, ubi consummata jam omni per duodecim partes aqua, ad primi signi evordia perventum est: sine dubio jam divisas, certisque sibi observatioibus et indicis annotatas duodecim coeli partes tantae computes machinationis habuerunt. Quod non nocte una, sed duabus, effectum est; quia omne colim una nocte non voluitur, sed per diem vertitur pars ejus media, et medietas reliqua per noctem. Nec tamen eorum omne duarum sibi proximarum noctium divisit inspectio: sed diversorum temporum nocturna dimensio utrumque hemisphaerium paribus aquae vellis annotavit. Et has ipsas duodecim partes signa appellari maluerunt: certaque singulis vocabula gratia significationis adjecta sunt: et, quia signa Graeco nomine ζώδια nuncupantur, circum ipsum Zodiacum quasi signiferum vocaverunt. Hanc autem rationem idem illi cur Arietem, cum in sphaera nihil primum nihilque postremum sit, primum tamen dici maluerunt, prodiderunt. Aiunt, incipiente die illo, qui primum omnium luxit, id est, quo in hunc fulgorem caelum et elementa purgata sunt, qui ideo mun-

prit le nom de zodiaque, c'est-à-dire porte-signes, du mot grec ζώδιον, qui signifie signe ou indice.

Voici maintenant le motif qui, suivant ces premiers observateurs du ciel, les a engagés à assigner au Bélier le premier rang sur un cercle qui ne peut offrir ni première ni dernière place. « Au moment où commença le jour qui éclaira le premier l'univers, et où tous les éléments, sortis du chaos, prirent cette forme brillante qu'on admire dans les cieux, jour qu'on peut appeler avec raison le jour natal du monde, on dit que le Bélier se trouvait au milieu du ciel. Or, comme le point culminant est, en quelque sorte, le sommet de notre hémisphère, ce signe fut placé pour cette raison à la tête des autres signes, comme ayant occupé, pour ainsi dire, la tête du monde à l'instant où parut pour la première fois la lumière. » Ils nous disent aussi la raison qui fit assigner un domicile à chacune des planètes. « A cet instant de la naissance du monde, ajoutent-ils, qui trouva le Bélier au sommet du ciel, le Cancer montait à l'horizon, portant le croissant de la lune; il était immédiatement suivi du Lion, sur lequel était assis le soleil; venaient ensuite Mercure avec la Vierge, Vénus avec la Balance, et Mars avec le Scorpion; après eux paraissaient Jupiter et le Sagittaire, et enfin Saturne sur le Capricorne fermait la marche. »

Chacune de ces divinités astrales présida donc au signe dans lequel on croyait qu'elle se trouvait quand l'univers sortit du chaos. Dans cette distribution des signes, l'antiquité, qui n'attribua au soleil et à la lune que celui seulement dans lequel chacun d'eux était originellement, en donna deux aux cinq autres étoiles; et cette seconde distribution, inverse de la première, commença ou celle-ci avait fini.

Nous avons vu plus haut que Saturne, domicilié au Capricorne, avait été le dernier partagé; cette fois-ci, il le fut le premier, et réunit au Capricorne le Verseau qui le suit; Jupiter, qui précède Saturne, eut les Poissons; et Mars, qui précède Jupiter, eut le Bélier; le Taureau échut à Vénus, qui marche devant Mars; et les Gémeaux formèrent le second lot de Mercure, précurseur de Vénus. Remarquons que l'ordre observé ici par les planètes, soit que la nature l'eût ainsi réglé dans l'origine des choses, ou qu'il l'eût été par l'ingénieuse antiquité, est le même que celui assigné par Platon à leurs sphères. Selon ce philosophe, la lune occupe le premier rang en remontant de la terre; au-dessus de la lune est le soleil; viennent ensuite Mercure, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne. Mais ce système est assez solide pour n'avoir pas besoin d'un tel appui.

Nous avons rempli, je crois, et aussi brièvement que possible, l'engagement que nous avions pris de développer quelques-unes des dernières expressions de Cicéron, en commençant par la sphère aplane, et en finissant par celle de la lune, limite des êtres immatériels. Nous avons d'abord démontré le mouvement du ciel sur lui-même, et la nécessité de ce mouvement; ensuite nous avons prouvé, par des raisons sans réplique, la marche rétrograde des sept sphères inférieures; puis nous avons fait connaître la diversité des opinions relativement au rang des planètes, la cause de cette diversité, et l'opinion la plus probable à ce sujet. Nous avons aussi indiqué la raison pour laquelle la lune est la seule des étoiles mobiles qui ne brille qu'en empruntant les rayons du soleil, et nous n'avons pas laissé ignorer le motif qu'ont eu ceux qui ont donné le quatrième rang à l'astre du jour, pour dire qu'il se

di natalis jure vocatur, Arietem in medio celo fuisse: et, quia medium eorum quasi mundi vertex est, Arietem propterea primum inter omnes habitum, qui ut mundi caput in exordio lucis apparuit. Subnectunt etiam causam, cur hæc ipsa duodecim signa assignata sint diversorum nominum potestati. Aitunt enim, in hæc ipsa genitura mundi Ariete, ut diximus, medium eorum tenente, horam fuisse mundi nascentis, Cancro gestante tunc lunam. Post hunc sol cum Leone oriebatur, cum Mercurio Virgo, Libra cum Venere; Mars erat in Scorpio; Sagittarium Juppiter obinebat; in Capricorno Saturnus meabat. Sic factum est, ut singuli eorum signorum domini esse dicantur, in quibus, cum mundus nasceretur, fuisse creduntur. Sed duobus quidem luminibus singula tantum signa, in quibus tunc fuerant, assignavit antiquitas, Cancrum lunæ, soli Leonem; quinque vero stellis præter illa signa, quibus tunc inhaerebant, quibus reliqua sic adiecit veteribus, ut in assignandis a line prioris ordinis secundo inciperet. Superius enim diximus, in Capricorno Saturnum post omnes fuisse. Ergo secunda adjectio eum primum fecit, qui ultimus fuerat. Ideo Aquarius, qui Capricornum sequitur, Saturno datur; Jovi, qui ante Sa-

turnum erat, Pisces dicantur; Aries Marti, qui præcesserat Jovem; Taurus Veneri, quem Mars sequebatur; Gemini Mercurio, post quem Venus fuerat, deputati sunt. Notandum hoc loco, quod in genitura mundi vel ipsarum providentia, vel vetustatis ingenium hinc stellis ordinem dedit, quem Plato assignavit sphaeris earum, ut esset luna prima, sol secundus, super hunc Mercurius, Venus quarta, hinc Mars, inde Juppiter, et Saturnus ultimus. Sed sine hujus tamen rationis patrocinio, abunde Platonium ordinem prior ratio commendat. Ex his, quæ de verbis Ciceronis proxime prælati querenda proposuimus, qua licet brevitate, a summa sphaera, quæ aplanæ dicitur, usque ad lunam, quæ ultima divinarum est, omnia jam, ut opinor, absolvimus. Nam et celum volvi, et cur ita volvatur, ostendimus; septemque sphaeras contrario motu ferri, ratio indubitata palæfecit; et de ipsa sphaerarum ordine quid diversi senserint, vel qui inter eos dissensionem fecerit; quæque magis sequenda sit sententia, tractatus invenit. Nec hoc tacitum est, cur inter omnes stellæ sola sine fratræ radiis luna non luceat; sed et quæ spatiorum ratio solem ab his quoque, qui eum inter septem quartum locarunt, non tamen abrupto medium, sed

trouve, non pas au centre, mais presque au centre des autres corps errants. La définition que nous avons ensuite donnée des diverses qualifications du soleil a prouvé qu'elles ne sont pas exagérées; de la, passant à sa grandeur, à celle de son orbite, puis à celle du globe terrestre, nous avons exposé les moyens qu'employa l'antiquité pour déterminer ces mesures.

Nous n'avons pas oublié de dire dans quels sens il faut entendre que les étoiles errantes parcourent le zodiaque, qui est si fort au-dessus d'elles, et nous avons rendu raison du plus ou du moins de rapidité de leurs mouvements respectifs. Enfin, nous avons terminé en expliquant la manière dont le zodiaque lui-même a été divisé en douze sections; nous avons dit aussi pourquoi le Bélier a été reconnu pour le premier des signes, et quelles sont les divinités qui président à tels ou tels de ces signes.

Tous les êtres compris entre le ciel des fixes et la lune sont purs, incorruptibles et divins, parce que la substance éthérée dont ils sont formés est une et immuable. Au-dessous de la lune, tout, à commencer de l'air, subit des transmutations; et le cercle qu'elle décrit est la ligne de partage entre l'éther et l'air, entre l'immortel et le mortel. Quant à ce que dit Cicéron, « qu'au-dessous de la lune il n'y a plus rien que de mortel et de périssable, à l'exception des âmes données à la race humaine par le bienfait des dieux, » cela ne signifie pas que nos âmes soient nées sur cette terre qu'elles habitent; mais il en est d'elles comme des rayons que le soleil nous envoie et nous retire successivement: bien qu'elles aient une extraction divine, elles n'en subsistent pas moins ici-bas un exil momentané. Ainsi

fere melius dici coegerit, publicatum est. Quid significant nomina, quibus ita vocatur, ut laudari tantum putetur, innotuit. Magnitudo quoque ejus, sed et celestis, per quem discurrit, circuli, terraque pariter, quanta sit, vel quemadmodum deprehensa, monstratum est, subiectarum sphaerarum stella quemadmodum Zodiaci, qui supra omnes est, ferri dicantur, vel quae ratio diversarum faciat seu celerem seu tardum recursum: sed et ipse Zodiacus in duodecim partes qua ratione divisus, curque Aries primus habeatur, et quae signa in quorum minimum ditione sint, absolutum est. Sed omnia haec, quae de summo ad lunam usque perveniunt, sacra, incorrupta, divina sunt: quia in ipsis est aether semper ideam, nec inquam recipiens inaequalem varietatis aestum. Infra lunam et aether et natura permutationis pariter incipiunt: et sicut aetheris et aeris, ita divinarum et caducorum luna confinium est. Quod autem ad, nihil infra lunam esse divinum, praeter animos munere Deorum hominum generi datos, non ita accipiendum est, animos hic esse, ut hic nasci putentur: sed sicut solem in terris esse dicere solemus, cuius radius advenit et recedit, ita animorum origo celestis est, sed lege temporalis hospitalitatis hic exsulat. Haec ergo regio divinum nihil habet ipsa, sed recipit; et,

l'espace sublunaire n'a de divin que ce qu'il reçoit d'en haut, et il ne le reçoit que pour le rendre; il ne peut donc regarder comme sa propriété ce qui ne lui est que prêté. On aurait tort, au reste, de s'étonner que l'âme ne tirât pas son origine d'une région qui ne contient pas même tous les éléments des corps. En effet, la terre, l'air et l'eau, seules substances dont elle peut disposer, ne suffisent pas pour vivifier les corps; il faut de plus une étincelle du feu éthéré pour donner aux membres formés de ce mélange la consistance, la force et la chaleur nécessaires à l'entretien du principe vital.

Nous n'en dirons pas davantage sur les sphères supérieures et sur le fluide dont les couches s'étendent entre la lune et la terre; c'est de ce neuvième et dernier globe que nous allons maintenant nous occuper.

CHAP. XXII. Pourquoi la terre est immobile, et pourquoi tous les corps gravitent vers elle par leur propre poids.

« Pour votre terre, immobile et abaissée au milieu du monde, elle forme la neuvième sphère, et tous les corps gravitent vers ce centre commun. »

Il est des causes dans la nature qui, par leurs effets réciproques, sont si étroitement liées les unes aux autres, qu'elles ferment un tout indissoluble: alternativement génératrices et engendrées, l'étroite union qu'elles forment ne pourrait jamais être rompue. Telles elles sont relativement à la terre: tous les corps gravitent vers elle, parce qu'elle est immobile comme centre. Elle est immobile, parce qu'elle occupe la partie

quia recipit, etiam remittit. Proprium autem habere dicetur, si ei semper tenere licuisset. Sed quid mirum, si animus de hae regione non constat, cum nec corpori fabricando sola sufficeret? nam quia terra, aqua, et aer infra lunam sunt, ex his solis corpus fieri non potuit, quod idoneum esset ad vitam: sed opus fuit presidio ignis aetheris, qui terrenis membris vitam et animam suscipere commodaret vigorem, qui vitalem calorem et faceret, et ferret. Hæc et de aere dixisse nos satis sit. Restat, ut de terra, quae sphaerarum nona, et mundi ultima est, dicta necessaria disseramus.

CAP. XXI. Terra qua de causa immobilis sit, et omnia in eam suo nutu levantur pondera.

« Nam ea quae est media et nona tellus, » inquit, « ne quae movetur, et infima est, in eam feruntur omnia nutu suo pondera. » Ille vere insolubiles causae sunt, quae mutuis invicem nexibus vincuntur, et, dum altera alteram facit, ita vicissim de se nascuntur, ut nunquam a naturalis socialis amplexibus separarentur. Tali sunt vincula, quibus terram natura construxit. Nam ideo in eam feruntur omnia, quia ut media non movetur: ideo autem

la plus basse de la sphère universelle; et elle devait occuper cette partie la plus basse, pour que tous les corps pussent graviter vers elle.

Analysons chacune de ces propriétés, dont la main de fer de la nécessité a formé un ensemble Indestructible. *Elle est immobile.* En effet, elle est centre, et l'on a vu plus haut que dans tout corps sphérique le point central est fixe. Cela doit être, puisque c'est autour de ce point que se meut la sphère. *Elle est abaissée.* Rien de plus vrai; car le centre d'un corps est également éloigné de ses extrémités. Or, dans une sphère, la partie la plus éloignée des extrémités en est aussi la partie la plus basse. Si donc la terre est la sphère la plus basse, il s'ensuit que Cicéron fait, avec raison, graviter tous les autres corps vers elle, puisque tous les graves tendent naturellement à descendre. C'est à cette propriété des graves que notre globe doit sa formation. Voici comment.

Dans l'origine des choses, les parties de la matière les plus pures et les plus subtiles gagnèrent la plus haute région; ce fut l'éther: celles d'un degré inférieur en pureté et en ténuité occupèrent la seconde région; ce fut l'air. La matière offrait encore des molécules fluides, mais formant des globules susceptibles d'affecter le sens du toucher. Leur ensemble donna l'élément de l'eau; il ne resta plus alors de cette masse tumultueusement agitée que ses parties les plus brutes, et en même temps les plus pesantes et les plus impénétrables. Ce sédiment des autres éléments resta au bas de la sphère du monde: ainsi relégué dans la dernière région, et trop éloigné du soleil pour n'être pas exposé aux rigueurs d'un froid continuel, ses particules se resserrèrent, s'agglomérèrent,

et cette concrétion devint la terre. Un air épais, qui tient bien plus de la nature du froid terrestre que de celle de la chaleur solaire, l'enveloppe de toutes parts, et la maintient à sa place, en dirigeant sur elle ses exhalaisons denses et glacées. Ainsi tout mouvement, soit direct, soit rétrograde, lui est interdit par cette atmosphère qui agit en tous sens avec une égale force; elle est aussi contrainte au repos, parce que toutes ses parties pressent vers son centre, qui, sans cette pression, se rapprocherait des extrémités, et ne serait plus alors également distant de tous les points de la circonférence.

C'est donc vers la plus abaissée des sphères, vers celle placée au milieu du monde, et qui, comme centre, est immobile, que doivent tendre tous les corps graves, puisque son assiette est le résultat de sa gravité.

Nous pouvons appuyer cette assertion d'une foule de preuves, parmi lesquelles nous choisirons la chute des pluies qui tombent sur la terre de tous les points de l'atmosphère. Elles ne se dirigent pas seulement vers la portion de surface que nous occupons, mais encore vers toutes les autres parties convexes tant de notre hémisphère que de l'hémisphère inférieur.

Si donc l'air condensé par les vapeurs froides de notre globe se forme en nuages et se dissout en pluies, et si ce fluide, comme on n'en peut douter, nous enveloppe de tous côtés, il est incontestable que le liquide doit s'échapper de toutes parts (j'en excepte la zone torride), et se porter vers la terre, seul point de tendance des corps pesants. Il ne reste, à ceux qui rejetteraient avec dédain notre proposition, d'autre parti à prendre que celui de faire tomber sur la voûte céleste toute

non movetur, quia infima est: nec poterat infima non esse, in quam omnia feruntur. Horum singula, quæ inseparabiliter involuta rerum in se necessitas vinxit, tractatus expedit. *Non movetur*, ait. Est enim centrum. In sphaera autem solum centrum diximus non moveri, quia necesse est, ut circa aliquid immobile sphaera moveatur. Adject, *infima est*. Recte hoc quoque. Nam quod centrum est, medium est. In sphaera vero hoc solum constat esse inum, quod medium est: et si terra ima est, sequitur, ut vere dictum sit, in eam ferri omnia. Semper enim natura pondera in inum deducit. Nam et in ipso mundo, ut esset terra, sic factum est. Quidquid ex omni materia, de qua facta sunt omnia, purissimum ac liquidissimum fuit, id tenuit summitatem, et æther vocatus est. Pars illa, cui minor poritas, et merat aliquid levis ponderis, aer existit, et in secunda delapsus est: post hæc, quod adhuc quidem liquidum, sed jam usque ad tactus offensam corpulentum erat, in aque fluxum coagulatum est. Jam vero, quod de omni silvestri tumultu vastum, impenetrabile, densatum, ex defæctis abrasum resedit elementis, hæsit in imo: quod demersum est strigente perpetuo gelu, quod climatum in ultimam mundi partem, longinquitas solis coæservavit. Quod ergo ita conerctum

est, terra nomen accepit. Itane spissus aer, et terreno friguri propior, quam solis calori, stupore spiraminis densioris undique versum fulcit et continet: nec in recessum aut accessum moveri eam patitur vel vis circumvallantis et ex omni parte vigore simili librantis aura, vel ipsa sphaeræ extremis; quæ, si paululum a medio deviaverit, lit cuiusque vertici propior, et inum relinquit. Quod ideo in solo medio est, quia ipsa sola pars a quovis sphaeræ vertice pari spatio recedit. In hanc igitur, quæ et ima est, et quasi media, et non movetur, quia centrum est, omnia pondera ferri necesse est: quia et ipsa in hunc locum, quasi pondus, relapsa est. Argumento sunt cum alia innumera, tum præcipue imbres, qui in terram ex omni aeris parte labuntur. Nec enim in hanc solum, quam habitamus, superficiem decidunt: sed et in latera, quibus in terra superpositas sphaeræ efficitur, et in partem alteram, quæ ad nos habetur inferior, idem imbrinum casus est. Nam si aer terreni frigoris exhalatione densatus in nubem cogitur, et ita abruptum in imbres; aer autem universam terram circumfusis ambit: procul dubio ex omni parte aeris, præter istam calorem perpetuo, liquor phivialis emanat, qui undique in terram, quæ unica est sedes ponderum, defluit. Quod qui respuit, superest, ut soli-

la pluie, la neige ou la grêle qui ne tombe pas sur la portion de la surface terrestre que nous habitons; car le ciel est à une distance égale de tous les points de la terre, et la prodigieuse étendue en hauteur qui les sépare est la même pour ceux qui fixent la voûte étoilée, soit de la région où nous sommes, soit de telle autre région boréale ou australe de la sphère. Il suit de là que si tous les corps ne gravitent pas vers notre globe, les pluies qui, relativement à nous, ne suivent pas la perpendiculaire, tendent vers le ciel; assertion qui est plus que ridicule.

Soit A, B, C, D, la terre, soit E, F, G, L, M, l'atmosphère; divisons l'une et l'autre en deux parties égales par la ligne E L, et plaçons-nous dans l'hémisphère supérieur E, F, G, L, ou A, B, C. Si tous les corps ne pesaient pas vers la terre, nous ne recevions dans l'intervalle qu'une faible partie des pluies sorties du sein de l'atmosphère; celles qui viendraient de l'arc F, E et de l'arc G, L se dirigeraient sur les couches d'air supérieures au fluide qui nous entoure, ou vers le ciel; et celles que laisserait échapper l'atmosphère de l'hémisphère inférieur prendraient une direction contraire à A, C, D, et tomberaient où ne sait où. Il faudrait être fou pour réfuter sérieusement de telles absurdités. Il est donc incontestablement démontré que tous les corps gravitent vers la terre par leur propre poids. Cette démonstration nous servira quand nous agiterons la question des antipodes. Mais nous avons épuisé la matière qui était l'objet de la première partie de notre commentaire: ce qui nous reste à dire sera le sujet de la seconde partie.

met extra hanc unam superficiem, quam incolimus, quidquid nivium, imbriumve, vel grandinum cadit, hoc totum in eorum de aere deluere. Eorum enim ab omni parte terre aequaliter distat; et ut a nostra habitazione, ita et a lateribus, et a parte, quae ad nos habet inferior, pari altitudinis immensitate suspicitur. Nisi ergo omnia pondera ferrentur in terram; imbres, qui extra latera terrae deluunt, non in terram, sed in eorum caderent: quod villatam joci securitatis excedit. Esto enim terrae sphaera, cui adscripta sunt A, B, C, D. circa hanc sit aeris orbis, cui adscripta sunt E, F, G, L, M, et utrumque orbem, id est, terrae et aeris, dividat linea ducta ab E, usque ad L, erit superior ista, quam possidemus, et illa sub pedibus. Nisi ergo caderet omne pondus in terram; parvam nimis imbrium partem terra susciperet ab A, usque ad C; latera vero aeris, id est, ab F, usque ad E, et a G, usque ad L, humorem suum in aerae columnae deicerent: de inferiore autem caeli hemisphaerico pluvia in exteriora et ideo naturae incognita deluere, sicut ostendit subjecta descriptio. Sed hoc vel refellere designatur sermo sobrius: quod sic absurdum est, ut sine argumentorum patrocinio sublevari. Restat ergo, ut indubitabili ratione monstratum sit, in terram ferri omnia nitra suo pondera. Ista autem, quae de hoc dicta sunt, opululantur nobis et ad illius loci disputationem, quae, antipodas esse, commemorat. Sed hic inhibita continuatione tractatus, ad secundi com-

LIVRE II.

CHAP. I. De l'harmonie produite par le mouvement des sphères, et des moyens employés par Pythagore pour connaître les rapports des sons de cette harmonie. Des valeurs numériques propres aux consonances musicales, et du nombre de ces consonances.

Eustathe, fils bien-aimé, et que je chéris plus que la vie, rappelez-vous que, dans la première partie de notre commentaire, nous avons traité des révolutions de la sphère étoilée, et des sept autres corps inférieurs; maintenant nous allons parler de leur modulation harmonique. « Qu'entends-je, dis-je, et quels sons puissants et doux remplissent la capacité de mes oreilles? — Vous entendez, me répondit-il, l'harmonie qui, formée d'intervalles inégaux, mais calculés suivant de justes proportions, résulte de l'impulsion et du mouvement des sphères, et dont les tons aigus, mêlés aux tons graves, produisent régulièrement des accords variés; car de si grands mouvements ne peuvent s'accomplir en silence, et la nature veut que, si les sons aigus retentissent à l'une des extrémités, les sons graves sortent de l'autre. Ainsi, ce premier monde stellifère, dont la révolution est plus rapide, se meut avec un son aigu et précipité, tandis que le ours inférieur de la lune ne rend qu'un son grave et lent; car pour la terre, neuvième globe, dans son immuable station, elle reste toujours fixe au point le plus abaissé, occupant le centre de l'univers. Ainsi les mouvements de ces astres, parmi lesquels deux ont la même portée, produisent sept tons distincts, et le nombre septem-

mentarii volumen disputationem sequentium reservemus.

LIBER II.

CAP. I. Concertum quoddam effici motu caelestium corporum, et quomodo ratio ejus concertos a Pythagora sit deprehensa: tum qui numeri apti sint consonantiis musicis, quotque consonantiae sint.

Superiore commentario, Eustathi, loci mihi carior dilectione fili, usque ad stelliferæ sphaerae cursum, et subjectarum septem, sermo procerasset; nunc jam de musica earum modulatione disputetur. « Quis hic, inquam, quis est, qui complet aures meas tantus et tam dulcis sonus? Ille est, inquit, ille, qui intervallis distinctus imparibus, sed tamen pro rata parte ratione distinctus, impulsu et motu ipsorum orbium efficitur, et acuta cum gravibus temperans, varios aequaliter concertus efficit; nec enim silentio tanti motus incitari possunt: et natura fert, ut extrema ex altera parte graviter, ex altera autem acute sonent. Quam ob causam summus ille caeli stellarum cursus, cujus conversio est concitator, acute excitato movetur sono; gravissimo autem hic lunaris atque infimus. Nam terra zona immobilis manens, ima sed semper haeret, complexa mundi medium locum. Illi autem octo cursus, in quibus eadem vis est duorum, sep-

naire est le nœud de presque tout ce qui existe. Les hommes qui ont su imiter cette harmonie avec la lyre et la voix se sont frayé le retour vers ces lieux. »

De ce que nous avons fait connaître l'ordre dans lequel sont disposées les sphères, et expliqué la course retrograde des sept étoiles mobiles, en opposition à celle des cieux, il s'ensuit que nous devons faire des recherches sur la nature des sons produits par l'impulsion de ces puissantes masses; car ces orbes, en fournissant leur course circulaire, éprouvent un mouvement de vibration qui se communique au fluide qui les environne: c'est de ce mouvement communiqué que résulte le son. Tel est nécessairement l'effet du choc occasionné par la rencontre impétueuse de deux corps. Mais ce son, né d'une commotion quelconque ressentie par l'air, et transmis à l'oreille, est doux et harmonieux, ou rude et discordant. Si la percussion a lieu suivant un rythme déterminé, la résonnance donne un accord parfait; mais si elle s'est faite brusquement, et non d'après un mode régulier, un bruit confus affecte l'ouïe désagréablement. Or, il est sûr que dans le ciel rien ne se fait brusquement et sans dessein; tout y est ordonné selon des lois divines et des règles précises. Il est donc incontestable que le mouvement circulaire des sphères produit des sons harmonieux, puisque le son est le résultat du mouvement, et que l'harmonie des sons est le résultat de l'ordre qui règne aux cieux.

Pythagore est le premier des Grecs qui ait attribué aux sphères cette propriété harmonique

et obligée, d'après l'invariable régularité du mouvement des choses célestes; mais il ne lui était pas facile de découvrir la nature des accords et les rapports des sons entre eux. De longues et profondes méditations sur un sujet aussi abstrait ne lui avaient encore rien appris, quand une heureuse occurrence lui offrit ce qui s'était refusé jusqu'alors à ses opiniâtres recherches. Il passait par hasard devant une forge dont les ouvriers étaient occupés à battre un fer chaud, lorsque ses oreilles furent tout à coup frappées par des sons proportionnels, et dans lesquels la succession du grave à l'aigu était si bien observée, que chacun des deux tons revenait ébranler le nerf auditif à des temps toujours égaux, en sorte qu'il résultait de ces diverses consonnances un tout harmonique. Saïssant une occasion qui lui semblait propre à confirmer sa théorie par le sens de l'ouïe et par celui du toucher, il entre dans l'atelier, suit attentivement tous les procédés de l'opération, et note les sons produits par les coups de chaque ouvrier. Persuadé d'abord que la différence d'intensité de ces sons était l'effet de la différence des forces individuelles, il veut que les forgerons fassent un échange de leurs marteaux; l'échange fait, les mêmes sons se font entendre sous les coups des mêmes marteaux, mais par des bras différents. Alors toutes ses observations se dirigent sur la pesanteur relative des marteaux; il prend le poids de ces instruments, et en fait faire d'autres qui diffèrent des premiers, soit en plus, soit en moins: mais les sons rendus par les coups des derniers marteaux n'étaient plus semblables à ceux qui

« tem efficiunt distinctos intervallis sonos: qui numerus rerum omnium fere nodus est, quod docti homines nec vis imitati atque cantibus, apte tenent sibi redditum in hunc locum. » Expositio sphaerarum ordine, motuque descripto, quo septem subjectae in contrarium celo feruntur; consequens est, ut, qualem sonum tantarum motuum impulsus efficiat, hic requiratur. Ex ipso enim circumducto orbium, sonum nasci necesse est: quia percussus aer, ipso interveniente ictu, vim de se figuris emittit, ipsa cogente natura, ut in sonum desinat diuorum corporum violenta collisio. Sed is sonus, qui ex qualicumque aeris ictu nascitur, aut dulces quiddam in aures et musicum defert, aut ineptum et asperum sonat. Nam, si ictum observatio numerorum certa moderat, compositum sibi que consentiens modulaminis editur. At, cum ineptum tumultuaria et nullis modis gubernata collisio, fragor turbidus et inconditus offendit auditum. In celo autem constat nihil fortuito, nihil tumultuarium provenire; sed universa illic divinis legibus et stata ratione procedere. Ex his inexpugnabili ratiocinatione collectum est, musicos sonos de sphaerarum caelestium conversione procedere; quia et sonum ex motu fieri necesse est, et ratio, quae divinis inest, fit sono causa modulaminis. Hoc Pythagoras primus omnium Graecis gentibus hominum mente concepit: et intellexit quidem, compositum quiddam de sphaeris sonare propter necessitatem rationis, quae a caelestibus

non recedit; sed quae esset illa ratio, vel quibus observanda modis, non facile deprehendebat: cumque eum frustra tante tamque arcae rei diuturna inquisitio fatigaret, fors obtulit, quod cogitatio alta non reperit. Cum enim casu praeteriret in publico fabros, igitum ferrum ictibus mollientes, in aures ejus malleorum soni certi sibi respondentes ordine repente ceciderunt: in quibus ita gravitati acumina consonabant, ut utrumque ad audientis sensum stata dimensione remearet, et ex variis impulsibus unum sibi consonans nasceretur. Hinc occasionem sibi oblatam ratus deprehendendi oculis et manibus, quod olim cogitatione querebat, fabros adit, et munus operi curiosius intinet, annotans sonos, qui de singulorum laertis conficiebantur. Quos cum ferientium viribus adscribendos putaret, jubet, ut inter se malleolos mutant: quibus mutatis, sonorum diversitas aut hominibus recedens malleolos sequebatur. Tunc omnem eorum ad ponderum examina vertit: cumque sibi diversitatem ponderis, quod habebatur in singulis, annotasset; aliis ponderibus, in majus minusve excedentibus, fieri malleos imperavit, quorum ictibus soni nequaquam prioribus similes, nec ita sibi consonantes, exaudiebantur. Tunc animadvertit, concordiam vocis lege ponderum provenire; collectisque omnibus numeris, quibus consentiens sibi diversitas ponderum continebatur, ex malleis ad fides vertit examen: et intestina ovium, vel bouum nervos iam variis

s'étaient fait entendre sous le choc des premiers, et ne donnaient que des accords imparfaits. Pythagore en conclut que les consonances parfaites suivent la loi des poids; en conséquence, il rassembla les nombreux rapports que peuvent donner des poids inégaux, mais proportionnels, et passa des marteaux aux cordes sonores.

Il tendit une corde sonore avec des poids différents, et dont le nombre égalait celui des divers marteaux; l'accord de ces sons répandit à l'espoir que lui avaient donné ses précédentes observations, et offrit de plus cette douceur qui est le propre des corps sonores. Possesseur d'une aussi belle découverte, il put dès lors saisir les rapports des intervalles musicaux, et déterminer, d'après eux, les différents degrés de grosseur, de longueur et de tension de ses cordes, de manière à ce que le mouvement de vibration imprimé à l'une d'elles pût se communiquer à telle autre éloignée de la première, mais en rapport de consonance avec elle.

Cependant, de cette infinité d'intervalles qui peuvent diviser les sons, il n'y en a qu'un très-petit nombre qui servent à former des accords. A cet égard, ils se réduisent à six, qui sont l'épitríte, l'hémiole, le rapport double, triple, quadruple, et l'épogdoade.

L'épitríte exprime la raison de deux quantités dont la plus grande contient la plus petite une fois, plus son tiers, ou qui sont entre elles comme quatre est à trois; il donne la consonance nommée *diatessarón*.

L'hémiole a le même rapport que deux quantités dont la plus grande renferme la plus petite une fois, et sa moitié en sus; telle est la raison

de trois à deux. C'est de ce rapport que naît la consonance appelée *diapentès*.

La raison double est celle de deux quantités dont l'une contient l'autre deux fois, ou qui sont entre elles comme quatre est à deux; on lui doit l'intervalle nommé *diapason*.

La raison triple est le rapport de deux quantités dont la plus grande renferme l'autre trois fois juste, ou qui sont l'une à l'autre comme trois est à un; c'est suivant cette raison que précède la consonance appelée *diapason* et *diapentès*.

La raison quadruple a lieu lorsque de deux grandeurs, l'une contient l'autre quatre fois juste, ou lorsqu'elles sont entre elles comme quatre est à un; cette raison donne le double *diapason*.

L'épogdoade est le rapport de deux quantités dont la plus grande contient la plus petite une fois, plus son huitième; telle est la raison de neuf à huit: c'est cet intervalle que les musiciens désignent sous le nom de ton. Les anciens faisaient encore usage d'un son plus faible que le ton, et qu'ils appelaient demi-ton; mais gardons-nous de croire qu'il soit la moitié du ton, car il n'y a pas plus de demi-tons que de demi-voyelles. D'ailleurs, le ton n'est pas de nature à pouvoir être divisé en deux parties égales, puisqu'il a pour base 9, dont les deux moitiés ne peuvent être deux entiers; donc le ton ne peut donner deux demi-tons. Ce son, nommé demi-ton par vos ancêtres, est au ton comme 243 est à 256; c'était le diésis des premiers pythagoriciens. Maintenant on appelle diésis un son qui est au-dessous du demi-ton; et ce dernier, Platon le nomme *limma*.

ponderibus illigatis tetendit, qualia in malleis fuisse dicerat: talisque ex his concentus evenit, qualem prior observatio non frustra animadvertens promiserat, adjecta dulcedine, quam natura fidium sonora præstabat. Hic Pythagoras tanti secreti compos, deprehendit numeros, ex quibus soni sibi onsoni nascerentur: adeo ut fidibus sub hac numerorum observatione compositis, certe certis, aliisque aliis convenientium sibi numerorum concordia tenderetur; ut una impulsu plectro, alia licet longe posita, sed numeris conveniens, simul sonaret. Ex omni autem innumera varietate numerorum pauci et numerabiles inventi sunt, qui sibi ad efficiendum musicum convenirent. Sunt autem hi sex omnes, epitritus, hemiolius, duplarius, triplaris, quadruplus et epogdus. Et est epitritus, cum de duobus numeris major habet totum minorem, et insuper ejus tertiam partem; ut sunt quatuor ad tria. Nam in quatuor sunt tria, et tertia pars trium, id est, unum; et is numerus vocatur epitritus: de quo ex nascitur symphonia, que appellatur *διὰ τεσσάρων*. Itemiolius est, cum de duobus numeris major habet totum minorem, et insuper ejus medietatem; ut sunt tria ad duo: nam in tribus sunt duo, et media pars eorum, id est, unum; et ex hoc numero, qui hemiolius dicitur, nascitur symphonia, que appellatur *διὰ πέντε*. Duplarius numerus est, cum de duobus numeris minor bis in majore numeratur; ut sunt qua-

mor ad duo: et ex hoc duplari nascitur symphonia, cui nomen est *διὰ πασών*. Triplaris autem, cum de duobus numeris minor ter in majore numeratur; ut sunt tria ad unum: et ex hoc numero symphonia procedit, que dicitur *διὰ πασών κχι διὰ πέντε*. Quadruplus est, cum de duobus numeris minor quater in majore numeratur; ut sunt quatuor ad unum: qui numerus facit symphoniam, quam dicunt *δις διὰ πασών*. Epogdus est numerus, qui infra se habet minorem et insuper ejus octavam partem, ut novem ad octo, quia in novem et octo sunt, et insuper octava pars eorum, id est, unum. Hic numerus sonum parit, quem tonon musici vocaverunt. Sonum vero tono minorem veteres quidem semitonium vocitare voluerunt. Sed non ita accipiendum est, ut dimidius tonus putetur; quia nec semivocalem in litteris pro medietate vocalis accipiunt. Deinde tonus per naturam sui in duo dividi sibi æqua non poterit. Cum enim ex novenario numero constet, novem autem nunquam æqualiter dividantur; tonus in duas dividi medietates reusatur. Sed semitonium vocaverunt sonum tono minorem: quem tam parvo distare a tono deprehensum est, quantum hi duo numeri inter se distant, id est, ducenta quadraginta tria, et ducenta quinquaginta sex. Hoc semitonium Pythagorici quidem veteres diesin nominabant: sed sequens usus sonum semitonio minorem diesin constituit nominandum. Plato sem-

Il y a donc cinq consonnances musicales, savoir : le diatessarou, le diapentes, le diapason, le diapason et le diapentes, et le double diapason. C'est à ce nombre que se bornent les intervalles que peut parcourir la voix de l'homme, et que son oreille peut saisir ; mais l'harmonie céleste va bien au-delà de cette portée, puisqu'elle donne quatre fois le diapason et le diapentes. Maintenant revenons à nos cinq accords : le diatessarou consiste en deux tons et un demi-ton (nous laissons de côté, pour éviter les difficultés, les tiers et les quarts de ton) ; il résulte de l'épitríte. Le diapentes consiste en trois tons et un demi-ton ; il résulte de l'hémiole. Le diapason a six tons ; il est né du rapport double. Quant au diapason et diapentes, qui est formé de neuf tons et d'un demi-ton, nous le devons à la raison triple. Enfin, le double diapason, qui renferme douze tons, est le résultat de la raison quadruple.

CHAP. II. Dans quelle proportion, suivant Platon, Dieu employa les nombres dans la composition de l'âme du monde. De cette organisation de l'âme universelle doit résulter l'harmonie des corps célestes.

Lorsque après avoir ajouté à la doctrine des créatures qu'il devait à l'école de Pythagore les créations profondes de son divin génie, Platon se fut convaincu qu'il ne pouvait exister d'accords parfaits sans les quantités dont nous venons de parler, il admit en principe, dans son *Timée*, que l'ineffable providence de l'éternel architecte avait formé l'âme du monde du mé-

lange de ces mêmes quantités. Le développement de son opinion nous sera d'un grand secours pour l'intelligence des expressions de Cicéron relatives à la partie théorique de la musique ; et, pour qu'on ne dise pas que le commentaire n'est pas plus facile à entendre que le texte, nous croyons devoir faire précéder l'un et l'autre de quelques propositions qui serviront à les éclaircir.

Tout solide a trois dimensions, longueur, largeur, profondeur ou épaisseur ; il n'est aucun corps dans la nature qui en ait une quatrième. Cependant les géomètres se proposent pour objet de leurs études d'autres grandeurs qu'ils nomment mathématiques, et qui, ne tombant pas sous les sens n'appartiennent qu'à l'entendement. Le point suivant eux est une quantité qui n'a pas de parties ; il est donc indivisible, et n'a par conséquent aucune des trois dimensions. Le point prolongé donne la ligne, qui n'a qu'une dimension appelée longueur ; elle est terminée par deux points. Si vous tirez une seconde ligne contiguë à la première, vous aurez une quantité mathématique de deux dimensions, longueur et largeur ; on la nomme surface. Elle est terminée par quatre points, c'est-à-dire que chacune de ses extrémités est limitée par deux points. Doublez ces deux lignes, ou placez au-dessus d'elles deux autres lignes, il en résultera une grandeur ayant trois dimensions, longueur, largeur et profondeur ; ce sera un solide terminé par huit angles. Tel est le dé à jouer, qui, chez les Grecs, s'appelle cube.

tonium linna vocitavit. Sunt igitur symphonie quinque, id est, διὰ τεσσάρων, διὰ πέντε, διὰ πασῶν, διὰ πασῶν καὶ διὰ πέντε, καὶ δις διὰ πασῶν, sed hic numerus symphoniarum ad musicam pertinet, quam vel flatus humanus intendere, vel capere potest humanus auditus. Ultra autem se tendit harmonia celestis accessio, id est, usque ad quater διὰ πασῶν καὶ διὰ πέντε. Nunc interim de his, quas nominavimus, disseramus. Symphonia diatessarou constat de duobus tonis et senitono; ut minutias, que in additamento sunt, relinquamus, ne difficultatem creemus : et fit ex epitríte. Diapente constat ex tribus tonis et hemitono; et fit de hemiole. Diapason constat de sex tonis; et fit de duplari. Verum διὰ πασῶν καὶ διὰ πέντε constat ex novem tonis et hemitono; et fit de triplari numero. Dis autem diapason continet tonos duodecim; et fit ex quadruplo.

CAP. II. Plato quem in modum animam mundi ex numeris fabricatam esse docuerit; et quod line etiam probari possit, concentum quandam esse celestium corporum.

Hinc Plato, postquam et Pythagoricæ successione doctrine, et ingenii proprii divina profunditate cognovit, nullam esse posse sine his numeris jugabilem competentiam, in *Timeo* suo mundi animam per istorum numerorum contextionem ineffabili providentia Dei fabricatoris instituit. Cujus sensus, si huic operi fuerit appositus, plu-

rimus nos ad verborum Ciceronis, que circa disciplinam musicæ videntur obscura, intellectum juvabit. Sed ne, quod in patrociniis alterius expositionis adhibetur, ipsum per se difficile credatur; pauca nobis præmittenda sunt, que simul utriusque intelligentiam faciant lucidiorum. Omne solidum corpus trina dimensione distenditur: habet enim longitudinem, latitudinem, profunditatem; nec potest inveniri in quolibet corpore quarta dimensio: sed his tribus omne corpus solidum continetur. Geometra tamen alia sibi corpora proponunt, que appellant mathematica, cogitationi tantum subjicienda, non sensui. Dicunt enim, punctum corpus esse individuum, in quo neque longitudo, neque latitudo, neque altitudo deprehendatur: quippe quod in nullas partes dividi possit. Hoc protractum efficit lineam, id est, corpus unius dimensionis. Longum est enim sine lato, sine alto; et duobus punctis ex utraque parte solam longitudinem terminantibus continetur. Hanc lineam si geminaveris, alterum mathematicum corpus efficies, quod duabus dimensionibus aestimatur, longo latoque; sed alto caret (et hoc est, quod apud illos superficies vocatur) punctis autem quatuor continetur, id est, per singulas lineas binis. Si vero hæc due linee fuerint duplicate, ut subjectis duabus due superponantur, adjicietur profunditas; et hinc solidum corpus efficietur, quod sine dubio octo angulis confinebitur: quod videmus in tessera, que græco nomine cubus vocatur. His geometricis rationibus applicatur natura numerorum. Et *πολύς* punctum putatur,

La nature des nombres est applicable à ces abstractions de la géométrie. La monade ou l'unité peut être comparée au point mathématique. Celui-ci n'a pas d'étendue, et cependant il donne naissance à des substances étendues; de même la monade n'est pas un nombre, mais elle est le principe des nombres. Deux est donc la première quantité numérique, et représente la ligne née du point, et terminée par deux points. Ce nombre deux, ajouté à lui-même, donne le nombre quatre, qu'on peut assimiler à la surface qui a deux dimensions, et qui est limitée par quatre points. En doublant quatre, on obtient le nombre huit, qui peut être comparé au solide, lequel se compose, comme nous l'avons dit, de deux lignes surmontées de deux autres lignes, et terminées par huit angles. Aussi les géomètres disent-ils qu'il suffit de doubler le double deux pour obtenir un solide. Deux donne donc un corps, lorsque ses additions successives égalent huit. C'est pour cette raison qu'il est au premier rang des nombres parfaits.

Voyons maintenant comment le premier nombre impair parvient à engendrer un solide. Ce premier des impairs est trois, que nous assimilerons à la ligne; car de la monade découlent les nombres impairs, de même que les nombres pairs.

En triplant trois, on obtient neuf; ce dernier nombre correspond à deux lignes réunies, et figure l'étendue en longueur et largeur. Il en est ainsi de quatre, qui est le premier des nombres pairs. Neuf multiplié par trois donne la troisième dimension, ou la hauteur; ainsi, vingt-sept, produit de trois multiplié deux fois par lui-même, a pour générateur le premier des nombres impairs,

de même que huit, produit de deux multiplié deux fois par lui-même, a pour générateur le premier des nombres pairs.

Il suit de là que la composition de ces deux solides exige le concours de la monade et de six autres nombres, dont trois pour le solide pair, qui sont deux, quatre et huit, et trois pour le solide impair, savoir, trois, neuf et vingt-sept.

Platon, qui nous explique dans son *Timée* la manière dont l'Éternel procéda à la formation de l'âme universelle, dit qu'elle est un agrégat des deux premiers eubes, l'un pair et l'autre impair, tous deux solides parfaits. Cette texture de l'âme du monde par le moyen des nombres solides ne doit point donner à entendre qu'elle participe de la corporéité, mais qu'elle a toute la consistance nécessaire pour pénétrer de sa substance l'universalité des êtres et la masse entière du monde. Voici comment s'exprime Platon à ce sujet : « Dieu prit d'abord une première quantité sur tout le firmament, puis une seconde double de la première; il en prit une troisième, qui était l'hémiole de la seconde et le triple de la première; la quatrième était le double de la seconde; la cinquième égalait trois fois la troisième, la sixième contenait huit fois la première, et la septième la contenait vingt-sept fois. Il remplit ensuite chacun des intervalles que laissaient entre eux les nombres doubles et triples par deux termes moyens propres à lier les deux extrêmes, et à former avec eux les rapports de l'épître, de l'hémiole et de l'épogdoade. »

Plusieurs personnes interprètent comme il suit ces expressions de Platon : La première partie est la monade; la seconde est le nombre deux; la troisième est le nombre ternaire, hémiole de

quia sicut punctum corpus non est, sed ex se facit corpora, ita monas numerus esse non dicitur, sed origo numerorum. Primus ergo numerus in duobus est; qui similis est linee de puncto sub gemina puncti terminatione producta. Hic numerus, duo, geminatus de se efficit quatuor, ad similitudinem mathematici corporis, quod sub quatuor punctis longo latoque distenditur. Quaternarius quoque ipse geminatus octo efficit; qui numerus solidum corpus imitatur: sicut duas lineas divimus, duabus superpositas, octo angulorum dimensione integrum corporis soliditatem creare. Et hoc est, quod apud geometras dicitur, bis bina his corpus esse jam solidum. Ergo a pari numero accessio usque ad octo, soliditas est corporis. Ideo inter principia huius numero plenitudinem deputavit. Nunc oportet ex impari quoque numero, quemadmodum idem efficiatur, inspicere. Et quia tam parvis, quam imparis numeri monas origo est; ternarius numerus prima linea esse credatur. Hic triplicatus novenarius numerum facit: qui et ipse quasi de duabus lineis longam latumque corpus efficit; sicut quaternarius secundum de partibus efficit: item novenarius triplicatus tertiam dimensionem prestat; et ita a parte imparis numeri in viginti septem, que sunt ter terna ter, solidum corpus efficitur: sicut in numero pari bis bina

bis, qui est octonarius, soliditatem creavit. Ergo ad efficiendum utrobique solidum corpus monas necessaria est, et sex alii numeri, id est, terni, a pari et impari. A pari quidem, duo, quatuor, octo: ab impari autem, tria, novem, viginti septem. Timæus igitur Platonis in fabricanda mundi anima, consilium divinitatis enuntiatis, ait, illam per hos numeros fuisse contextam, qui et a pari et ab impari cubum, id est, perfectionem soliditatis efficiunt: non quia aliquid significaret illam habere corporeum; sed ut posset universitatem animando penetrare, et mundi solidum corpus implere, per numeros soliditatis effecta est. Nunc ad ipsa Platonis verba veniamus. Nam cum de Deo, animam mundi fabricante, loqueretur, ait: Primam ex omni firmamento partem tulit. Hinc sumit duplam partem prioris, tertiam vero secundam hémiolem, sed primæ tripulam, et quartam duplam secundæ, quintam tertie tripulam, sextam primæ octuplam, et septimam vicies septies a prima multiplicatam. Post hæc spatia, que inter duplos et triplos numeros habant, insertis partibus adimplebat; et bina medietates singula spatia colligarent. Ex quibus vinculis hémiolem, et epitriti, et epogdoi nasebantur. Hæc Platonis verba ita a nonnullis excepta sunt, ut primam partem monada crearent; secundam, quam dixi duplam prioris,

deux, et triple de l'unité : la quatrième est le nombre quaternaire, double de deux ; la cinquième est le nombre neuf, triple de trois ; la sixième est le huitième nombre, qui contient huit fois l'unité : la septième enfin est le nombre vingt-sept, produit de trois multiplié deux fois par lui-même. Il est aisé de voir que, dans ce mélange, les nombres pairs alternent avec les impairs. Après l'unité, qui reunit le pair et l'impair, vient deux, premier pair, puis trois, premier impair ; ensuite quatre, second pair, qui est suivi de neuf, second impair, lequel précède huit, troisième pair, que suit vingt-sept, troisième impair ; car le nombre impair étant mâle, et le nombre pair femelle, tous deux devaient entrer dans la composition d'une substance chargée d'engendrer tous les êtres, et en même temps ces quantités devaient avoir la plus grande solidité pour lui communiquer la force de vaincre toutes les résistances. Il fallait, de plus, qu'elle fût formée des seuls nombres susceptibles de donner des accords parfaits, puisqu'elle devait entretenir l'harmonie et l'union entre toutes les parties de l'œuvre de sa création. Or, nous avons dit que le rapport de 2 à 1 donne le diapason ou l'octave ; que celui de 3 à 2, c'est-à-dire l'hémiole, donne le diapente ou la quinte ; que de la raison de $\frac{4}{3}$ à 3, qui est l'épitríte, naît le diatessaron ou la quarte ; enfin que de la raison de $\frac{4}{1}$, nommée quadruple, précède le double diapason ou la double octave.

L'âme universelle, ainsi formée de nombres harmoniques, ne peut donner, en vertu de son mouvement propre, l'impulsion à tous les corps de la nature que nous voyons se mouvoir, sans

qu'il résulte de cette impulsion des accords dont elle a le principe en elle-même, puisqu'en la composant de nombres respectivement inégaux, Dieu, comme vient de nous le dire Platon, combla le vide que ces quantités numériques laissaient entre elles par des hémioles, des épitrîtes et des épogdoades.

La profondeur du dogme de ce philosophe est donc savamment exposée dans ces paroles de Cicéron : « Qu'entends-je, dis-je, et quels sons puissants et doux remplissent la capacité de mes oreilles ? — Vous entendez, me répondit-il, l'harmonie qui, formée d'intervalles inégaux, mais calculés suivant de justes proportions, résulte de l'impulsion et du mouvement des sphères. »

Observez qu'il fait mention des intervalles, et qu'après avoir assuré qu'ils sont inégaux entre eux, il n'oublie pas d'ajouter que leur différence a lieu suivant des rapports précis. Il entre donc dans l'idée de Platon, qui rapproche ces intervalles inégaux par des quantités proportionnelles, telles que des hémioles, des épitrîtes, des épogdoades, et des demi-tons, qui sont la base de l'harmonie.

On conçoit maintenant qu'il serait impossible de bien saisir la valeur des expressions de Cicéron, si nous ne les eussions fait précéder de l'explication des rythmes musicaux dont il vient d'être question, ainsi que de celle des nombres qui, selon Platon, sont entrés dans la composition de l'âme du monde, et si nous n'eussions fait connaître la raison pour laquelle cette âme a été ourdie avec des quantités harmoniques. A

dualem numerum esse confiderent; tertiam, ternarium numerum, qui ad duo hemiolius est, ad unum triplus; et quartam, quatuor, qui ad secundum, id est, ad duo duplus est; quintam, novenarium, qui ad tertium, id est, ad tria triplus est; sextam autem octonarium, qui primum octies continet. At vero pars septima in viginti et septem fuit: que faciunt, ut divinus, augmentum tertium imparis numeri. Alterius saltibus enim, ut animadvertere facile est, processit illa contextio: ut post monadem, que et par, et impar est, primus par numerus poneretur, id est, duo; deinde sequeretur primus impar, id est, tria; quarto loco secundus par, id est, quatuor; quinto loco secundus impar, id est, novem; sexto loco tertius par, id est, octo; septimo loco tertius impar, id est, viginti et septem: ut, quia impar numerus mas habetur, et par femina, ex pari et impari, id est, ex mari et femina nasceretur, que erat universa paritura, et ad utriusque soliditatem usque procederet, quasi solidam omne penetratura. Deinde ex his numeris fuerat componenda, qui soli continet jugabilem competentiam, quia omne mundo ipsa erat jugabilem prestatum concordiam. Nam duo ad unum dupla sunt; de duplo autem diapason symphoniam nasci, jam divinus. Trium vero ad duo hemiolium numerum faciunt: hinc oritur diapente. Quatuor ad tria epitrítus numerus est: ex hoc componitur diatessaron. Item quatuor ad unum in quadrupli ratione censentur; ex quo sympho-

nia diadiapason nascitur. Ergo mundi anima, que ad motum hoc, quod videmus, universalis corpus impellit, contexta numeris musicam de se creatibus continentiam, necesse est ut sonos musicos de motu, quem proprio impulsu prestat, efficiat; quorum originem in fabrica sua contextionis invenit. At enim Plato, ut supra retulimus, auctorem anime Deum, post numerorum inter se imparium contextionem, hemiolius, epitrítis, et epogdois, et limmate verbiis intervalla supplevit. Ideo doctissime Tullius in hanc sententiam ostendit Platonici dogmatis profunditatem. « Quis hic, inquam, quis est, qui complet aures « meas tantus et tam dulcis sonus? Hic est, inquit, ille, « qui intervallis disjunctis imparibus, sed tamen pro rata « parte ratione distinctis, impulsu et motu ipsorum orbium « efficitur. » Vides, ut intervalla commemorat, et hæc inter se imparia esse testatur; nec diffidit rata ratione distincta: quia secundum Timæum Platonis imparium inter se intervalla numerorum, ratis ad se numeris, hemiolius scilicet, epitrítis, et epogdois, hemionis que distincta sunt; quibus omnis cetera ratio continetur. Hinc enim animadvertitur, quia hæc verba Ciceronis nunquam profecto ad intellectum poterent, nisi hemioliorum, epitrítorum, et epogdoorum ratione premissa, quibus intervalla numerorum distincta sunt, et nisi Platoniciis numeris, quibus mundi anima est contexta, patefactis, et ratione premissa, cur ex numeris musicam creatibus

l'arde de ces développements, on peut se faire une idée juste du branle général donné par la seule impulsion de l'âme, et de la nécessité que de ce choc communiqué il résulte des accords harmonieux, puisque cette harmonie tient à l'essence du principe moteur.

CAP. III. On peut encore apporter d'autres preuves et donner d'autres raisons de la nécessité de l'harmonie des sphères. Les intervalles des sons dont la valeur ne peut être fixée que par l'entendement, relativement à l'âme du monde, peuvent être calculés matériellement dans le vaste corps qu'elle anime.

C'est ce concert des orbés célestes qui a fait dire à Platon, dans l'endroit de sa République où il traite de la vélocité du mouvement circulaire des sphères, que sur chacune d'elles il y a une sirène qui, par son chant, réjouit les dieux; car le mot sirène est, chez les Grecs, l'équivalent de déesse qui chante. Les théologiens ont aussi entendu par les neuf Muses les huit symphonies exécutées par les huit globes célestes, et une neuvième qui résulte de l'harmonie totale. Voilà pourquoi Hésiode, dans sa Théogonie, donne à la huitième muse le nom d'Uranie; car la sphère stellaire, au-dessous de laquelle sont placés les sept sphères mobiles, est le ciel proprement dit; et, pour nous faire entendre qu'il en est une neuvième, la plus intéressante de toutes, parce qu'elle est la réunion de toutes les harmonies, il ajoute: « Calliope est l'ensemble de tout ce qu'il y a de parfait. »

Par ce nom de Calliope, qui signifie très-belle voix, le poète veut dire qu'une voix sonore est la

anima inexta sit. Hæc enim omnia et causam mundani motus ostendunt, quem solus animæ præstat impulsus, et necessitatem musicæ continentis, quam motui, a se factis, inserit anima, innatam sibi ab origine.

CAP. III. Aliis præterea iudiciis ac rationibus concertum illum motum celestem posse ostendi: quodque intervalva ea, quæ esse in anima ratione sola intelliguntur, revera in ipso mundi corpore deprehendantur.

Hinc Plato in Republica sua, cum de sphaerarum celestium volubilitate tractaret, singulas ait Sirenas singulis orbibus insidere, significans, sphaerarum motu cantum numeribus exhiberi. Nam Siren, Dea canens græco intellectu valet. Theologi quoque novem Musas, octo sphaerarum musicos cantus, et unam maximam continentiam, quæ confit ex omnibus, esse volvere. Unde Hesiodus in Theogonia sua octavam Musam Uraniam vocat; quia post septem vagas, quæ subjectæ sunt, octava stellifera sphaera superposita proprio nomine cælum vocatur: et, ut ostenderet, nonam esse et maximam, quam conficit sonorum concursus universitatis, adiecit,

Καλλιόπη ἢ ἡ δὴ προφρεσστάτη ἐστὶν ἀπασέων,

ex nomine ostendens ipsam vocis dulcedinem nonam Musam vocari: (nam Καλλιόπη optima vocis græca inter-

neuvième des muses; et, pour exprimer énergiquement que cette muse est un tout harmonique par excellence, il la nomma l'ensemble de tout ce qu'il y a de parfait. C'est par suite de cette idée théologique qu'Apollon a reçu le nom de Musagète, c'est-à-dire de guide des Muses, parce qu'il est, comme dit Cicéron, « chef, roi, modérateur des autres flambeaux célestes, intelligence et principe régulateur du monde. »

Que par les Muses on doive entendre l'harmonie des sphères, c'est ce que n'ignorent pas ceux qui les ont nommées Camènes, c'est-à-dire douces chanteuses. Cette opinion de la musique céleste fut accréditée par les théologiens, qui cherchèrent à la peindre par les hymnes et les chants employés dans les sacrifices. On s'accompagnait en certaines contrées de la lyre ou cithare, et dans d'autres de la flûte ou autres instruments à vent. Ces hymnes en l'honneur des dieux étaient des stances nommées strophes et antistrophes. La strophe répondait au mouvement direct du ciel des fixes, et l'antistrophe au mouvement contraire des corps errants; et le premier hymne adressé à la Divinité eut pour objet de célébrer ce double mouvement.

Le chant faisait aussi partie des cérémonies funéraires chez plusieurs nations dont les législateurs étaient persuadés que l'âme, à la sortie du corps, retournaît à la source de toute mélodie, c'est-à-dire au ciel. Et en effet, si nous voyons qu'ici-bas tous les êtres animés sont sensibles aux charmes de la musique; si elle exerce son influence non-seulement sur les peuples civilisés, mais aussi sur les peuples barbares, qui

pretatio est) et, ut ipsam esse, quæ confit ex omnibus, presis indicaret, assignavit illi universitatis vocabulum, videlicet, ἡ δὴ προφρεσστάτη ἀπασέων. Nam et Apollinem ideo Μουσαγέτην vocant, quasi ducem et principem orbium ceterorum, ut ipse Cicero refert: *Dux, et princeps, et moderator luminum reliquorum, mens mundi et temperatio*. Musas esse mundi cantum etiam sciunt, qui eas Camenas, quasi canenas a canendo dixerunt. Ideo canere cælum etiam theologi comprobant, sonos musicos sacrificiis adhibuerunt; qui apud alios lyra vel cithara, apud nonnullos tibis aliisque musicis instrumentis fieri solebant. In ipsis quoque hymnis Decurum per stropham et antistropham metra canoris versibus adhibebantur; ut per stropham rectus orbis stelliferi motus, per antistropham diversus vagarum regressus prædicaretur. Ex quibus duobus motibus primus in natura hymnus dicendus Deo sensus exardium. Mortuos quoque ad sepulturam prosequi oportere cum cantu, plurimarum gentium vel regionum instituta sanxerunt, persuasione hæc, quia post corpus animæ ad originem dulcedinis musicæ, id est, ad cælum redire credantur. Nam ideo in hac vita omnis anima musicis sonis capitur, ut non soli, qui sunt habitu cultiores, verum universæ quoque barbare nationes cantus, quibus vel ad ardorem virtutis animantur, vel ad mollitiem voluptatis resolvantur, exerceant: quia anima in corpus delert memoriam musicæ, cujus in cælo fuit conscia; et ita deli-

ont des chants propres à exciter leur ardeur guerrière, et d'autres qui leur font éprouver les douces langueurs de la volupté, c'est que notre âme rapporte avec elle du céleste séjour le souvenir des concerts qu'elle y a entendus. Cette réminiscence produit sur elle un tel effet, que les caractères les plus sauvages et les cœurs les plus féroces sont forcés de céder à l'influence de l'harmonie. C'est là, je crois, ce qui a donné lieu à ces fictions poétiques sur Orphée et Amphion, qui nous représentent le premier apprivoisant, au son de sa lyre, les animaux les plus sauvages, et le second faisant mouvoir les pierres mêmes. C'est sans doute parce que les premiers ils firent servir la poésie et la musique à amollir des peuples sauvages, et jusqu'alors aussi brutes que la pierre. Effectivement, l'harmonie a tant d'empire sur nos âmes, qu'elle excite et modère le courage des guerriers. C'est elle qui donne le signal des combats et celui de la retraite; elle provoque le sommeil, elle empêche de dormir; elle fait naître les inquiétudes et sait les calmer; elle inspire le courroux, et invite à la clémence. Qui plus est, elle agit sur les corps dont elle soulage les maux; et de là l'usage d'administrer aux malades des remèdes au son de la musique.

Au surplus, on ne doit pas être surpris du grand empire que la musique exerce sur l'homme, quand on voit les rossignols, les eygues et d'autres oiseaux, mettre une certaine méthode dans leur chant. Et qui peut ignorer que, parmi les animaux qui vivent dans l'air, dans l'eau et sur la terre, il en est plusieurs qui, se laissant attirer par des sons modulés, viennent se jeter dans les filets qui leur sont tendus? Le chalumeau du berger ne maintient-il pas la tranquillité dans le troupeau qui se rend aux pâturages? Ces divers effets de la musique n'ont rien d'étonnant d'après

ce que nous avons dit, savoir, qu'elle est la cause formelle de l'âme universelle, de cette âme

Qui remplit, qui nourrit de sa flamme féconde

Tout ce qui vit dans l'air, sur la terre et sous l'onde.

Tout doit être, en effet, soumis au pouvoir de la musique, puisque l'âme céleste, par qui tout est animé, lui doit son origine.

Lorsqu'elle donne l'impulsion circulaire au corps de l'univers, il résulte de cette communication de mouvement des sons modifiés par des intervalles inégaux, mais ayant entre eux des rapports déterminés, et tels que ceux des nombres qui ont servi à son organisation. Il s'agit de savoir si ces intervalles, que l'entendement seul est capable d'apprécier dans cette substance immatérielle, peuvent être soumis au calcul dans le monde matériel.

Archimède, il est vrai, croyait avoir trouvé le nombre de stades qu'il y a de la terre à la lune, de la lune à Vénus, de Vénus à Mercure, de Mercure au soleil, du soleil à Mars, de Mars à Jupiter, et de Jupiter à Saturne. Il croyait également que l'analyse lui avait donné la mesure de l'intervalle qui sépare l'orbe de Saturne de la sphère aplane; mais l'école de Platon, rejetant avec dédain des calculs qui n'admettaient pas de distances en nombre double et triple, a établi, comme point de doctrine, que celle de la terre au soleil est double de celle de la terre à la lune; que la distance de la terre à Vénus est triple de celle de la terre au soleil; que la distance de la terre à Mercure est quadruple de celle de la terre à Vénus; que la distance de la terre à Mars égale neuf fois celle de la terre à Mercure; que la distance de la terre à Jupiter égale huit fois celle de la terre à Mars; enfin, que la distance de la terre à Saturne égale vingt-sept fois celle de la terre à Jupiter.

nimentis canticis occupatur, ut nullum sil tam inimice, tam asperum pectus, quod non oblectamentorum talium teneatur affectu. Hinc æstima et Orpheï vel Amphionis fabulam, quorum alter animalia ratione carentia, alter saxa quoque trahere canticis ferebatur, sanxisse principum; quia primi forte gentes, vel sine rationis cultu barbaras, vel saxi instar nullo affectu mobiles, ad sensum voluptatis canendo traxerunt. Ita denique omnis habitus animæ canticibus gubernatur, ut et ad bellum progressui, et item receptui canatur cantu, et excitante, et rursus sedante virtutum: *dat somnos adimitque; nec non curas et immittit, et retrahit*: iram suggerit, clementiam suadet, corporum quoque morbis medetur. Nam hinc est, quod agris remedia præstantes præcinere dicuntur. Et quid mirum, si inter homines musicæ tanta dominatio est, cum aves quoque, ut Iusciniæ, ut cygni, aliæve il genus, cantum veluti quamdam disciplinam artis exerceant; nonnullæ vero vel aves, vel terrene seu aquatiles beluæ, invitante cantu in retia sponte decurrant, et pastoralis fistula ad pastum progressus quietem imperet gregibus? Nec mirum; inesse enim mundanæ animæ causas musicæ, quibus est intexta, prædixi-

mus. Ipsa autem mundi anima viventibus omnibus vitam ministrat:

Hinc hominum pœcundumque genus vitæque volantum,

Et que marmoreo fert monstra sub æquore pontus.

Jure igitur musica capitur omne, quod vivit; quia celestis anima, qua animatur universitas, originem cum sit ex musica. Hæc, dum ad sphaeralem motum mundi corpus impellit, sonum efficit, qui intervallis est disjunctus imparibus, sed tamen pro rata parte ratione distinctis, sicut a principio ipsa contexta est. Sed hæc intervalla, quæ in anima, quippe incorporea, sola æstimantur ratione, non sensu, querendum est, utrum et in ipso mundi corpore dimensio librata servaverit. Et Archimedes quidem stadiorum numerum deprehendisse se credidit, quibus a terræ superficie luna distaret, et a luna Mercurius, a Mercurio Venns, sol a Venere, Mars a sole, a Marte Jupiter, Saturnus a Jove. Sed et a Saturni orbe usque ad ipsum stelliferum cœlum omne spatium se ratione æmensum putavit. Quæ tamen Archimedis dimensio a Platonis repudiata est, quasi dupla et tripla intervalla non servans: et statuerunt hoc esse credendum, ut, quantum est a

Porphyre fait mention de cette opinion des platoniciens, dans un de ses traités qui jette quelque jour sur les expressions peu intelligibles de Timée; il dit qu'ils sont persuadés que les intervalles que présente le corps de l'univers sont les analogues de ceux des nombres qui ont servi à la formation de l'âme du monde, et qu'ils sont de même remplis par des épitrites, des hémioles, des épogdoades et des demi-tons; que de ces proportions naît l'harmonie, dont le principe, inhérent à la substance de l'âme, est ainsi transmis au corps qu'elle met en mouvement. Cicéron avance donc une proposition savante et vraie dans toutes ses parties, quand il dit que le son qui résulte du mouvement des sphères est marqué par des intervalles inégaux, mais dont la différence est calculée.

CHAP. IV. De la cause pour laquelle, parmi les sphères célestes, il en est qui rendent des sons graves, et d'autres des sons aigus. Du genre de cette harmonie, et pourquoi l'homme ne peut l'entendre.

C'est ici le moment de parler de la différence des sons graves et des sons aigus, dont il est question dans ce passage. « La nature veut que, si les sons aigus retentissent à l'une des extrémités, les sons graves sortent de l'autre. Ainsi le premier monde stellifère, dont la révolution est plus rapide, se meut avec un son aigu et précipité, tandis que le cours inférieur de la lune ne rend qu'un son grave et lent. » Nous avons dit que la percussion de l'air produit le son. Or, le plus ou

le moins de gravité ou d'acuité des sons dépend de la manière dont l'air est ébranlé. Si le choc qu'il reçoit est violent et brusque, le son sera aigu; il sera grave, si le choc est lent et faible. Frappez rapidement l'air avec une baguette, vous entendrez un son aigu; vous en entendrez un grave, si l'air est frappé plus lentement. Qu'une corde sonore soit fortement tendue, les sons produits par ses vibrations seront aigus; relâchez-la, ces sons deviendront graves. Il suit de là que les sphères supérieures, ayant une impulsion d'autant plus rapide qu'elles ont plus de masse, et qu'elles sont plus rapprochées du centre du mouvement, doivent rendre des sons aigus, tandis que l'orbe inférieur de la lune doit faire entendre un son très-grave; d'abord, parce que le choc communiqué est fort affaibli quand elle le reçoit, et aussi parce que, entravée dans les étroites limites de son orbite, elle ne peut que circuler lentement.

La flûte nous offre absolument les mêmes particularités: des trous les plus voisins de l'embouchure sortent des sons aigus; et des plus éloignés, ou de ceux qui avoisinent l'autre extrémité de l'instrument, sortent des sons graves. Plus ces trous sont ouverts, et plus les sons auxquels ils donnent passage sont perçants; plus ils sont étroits, et plus les sons qui en sortent sont graves. Ce sont deux effets d'une même cause. Le son est fort à sa naissance, il s'affaiblit à mesure qu'il approche de sa fin; il est éclatant et précipité, si l'issue qu'on lui offre est large; il est

terra usque ad lunam, duplum sit a terra usque ad solem; quantumque est a terra usque ad solem, triplum sit a terra usque ad Venerem; quantumque est a terra usque ad Venerem, quater tantum sit a terra usque ad Mercurii stellam; quantumque est ad Mercurium a terra, novies tantum sit a terra usque ad Martem; et quantum a terra usque ad Martem est, octies tantum sit a terra usque ad Jovem; quantumque est a terra usque ad Jovem, septies et vicies tantum sit a terra usque ad Saturni orbem. Hanc Platoniorum persuasionem Porphyrius in libris suis inseruit, quibus Timæi obscuritatibus nonnulli lucis infudit: atque, eos credere, ad imaginem contextionis animæ hæc esse in corpore mundi intervalla, quæ epitritis, hemiolis, et epogdois, hemifonisque complentur, et limatæ; et ita provenire concentum: ejus ratio in substantia animæ contexta, mundano quoque corpori, quod ab anima movetur, inserta est. Unde ex omni parte docta et perfecta est Cicero nis assertio, qui intervallis imparibus, sed tamen pro rata parte ratione distinctis, cælestium sonum dicit esse disjunctum.

CAP. IV. Qui fiat, ut inter sonos celestis illius concentus alius acutior sit, alius gravior: quoniam ibi melodia sit genus; et cur sonus ille a nobis non audiat.

Nunc locus admonet, ut de gravitate et acumine sonorum diversitates, quas asserit, revolvamus. « Et natura fert, ut extrema ex altera parte graviter, ex altera autem acute sonent: quam ob causam summus ille cæli stelliferi cur-

« sus, ejus conversio est concitator, acute excitato more velut sono, gravissimo autem hic lunaris atque infimus. » Diximus, nunquam sonum fieri, nisi ære percusso. Ut autem sonus ipse aut acutior, aut gravior proferatur, ictus efficit: qui, dum ingens et celer incidit, acutum sonum præstat; si tardior leniorve, graviorem. Indicio est virga, quæ, dum auras percussit, si impulsu cito feriat, sonum acuit; si lentior, gravior ferit auditum. In fidibus quoque idem videmus: quæ, si tractu artiore tenduntur, acute sonant; si laxiore, gravior. Ergo et superiores orbis, dum pro amplitudine sua impetu grandiore voluntur, dumque spiritu, ut in origine sua fortiore tenduntur; propter ipsam, ut ait, concitatoriam conversionem acute excitato moventur sono; gravissimo autem hic lunaris atque infimus: quoniam spiritu, ut in extremitate languescente jam volvitur, et, propter angustias, quibus penultimus orbis artatur, impetu leniore convertitur. Nec secus profanus in tibus; de quarum foraminibus vicinis ori infantis sonus acutus emittitur; de longinquis autem et termino proximis, gravior: item acutior per patentiora foramina, gravior per angusta. Et utriusque causæ ratio una est; quia spiritus ubi incipit, fortior est; defectior, ubi desinit: et quia majorem impetum per majus foramen impellit; contra autem in angustis contingit, et emius positus. Ergo orbis altissimus, et ut in immensum patens, et ut spiritu eo fortiore, quo origini suæ vicinior est, incitatus, sonorum de se acumen emittit. Vox ultimi et pro spatii brevitate, et pro longinquitate jam frangitur. Hinc quoque

sourd et lent, si cette issue est resserrée, et éloignée de l'embouchure.

Concluons de ce qui précède, que la plus élevée des sphères, qui n'a d'autres limites que l'immensité, et qui est très-près de la force motrice, fait sa révolution avec une extrême rapidité, et rend conséquemment des sons aigus. La raison des contraires exige que la lune rende des sons graves, et ceci est une nouvelle preuve que l'air mis en mouvement a d'autant moins de forces qu'il s'éloigne davantage du lieu de son origine. Voilà la cause de la densité de l'atmosphère qui environne la dernière des sphères, ou la terre, et de l'immobilité de ce globe. Comprimé de tous côtés par le fluide presque coagulé qui l'entoure, il est hors d'état de se mouvoir en tel sens que ce soit; et cela devait être. d'après ce qui a été démontré plus haut, savoir, que la partie la plus basse d'une sphère est son centre, et que ce centre est immobile; car la sphère universelle se compose de neuf sphères particulières. Celle que nous nommons stellifère, et qui prend le nom de sphère aplane chez les Grecs, dirige et contient toutes les autres; elle se meut toujours d'orient en occident. Les sept sphères mobiles, placées au-dessous d'elle, sont emportées par leur mouvement propre d'occident en orient; et la neuvième, ou le globe terrestre, est immobile, comme centre de l'univers. Cependant les huit sphères en mouvement ne produisent que sept tons harmoniques, parce que Mercure et Vénus, tournant autour du soleil, dont ils sont les satellites assidus, dans le même espace de temps, n'ont, selon plusieurs astronomes, que la même portée. Telle est aussi l'opinion du premier Africain, qui dit: « Les mouvements de ces huit sphères,

parmi lesquelles deux ont la même portée, produisent sept tons distincts, et le nombre septénaire est le nœud de presque tout ce qui existe. »

La propriété du nombre septénaire a été pleinement démontrée au commencement de cet ouvrage. Quant à ce passage peu intelligible de Cicéron, il est, je crois, suffisamment éclairci par les notions élémentaires, succinctes et précises, que nous venons de donner sur la théorie de la musique. Nous n'avons pas cru devoir parler des nètes, des hypates, et de plusieurs autres noms des cordes sonores, ni des tiers et des quarts de ton; et nous aurions fait parade d'érudition sans aucun fruit pour le lecteur, si nous eussions dit que les notes représentent une lettre, une syllabe, ou un mot entier.

Parce que Cicéron parle ici du rapport et de l'accord des sons, fallait-il profiter de cette occasion pour traiter de la diversité des modes musicaux? C'aurait été à n'en pas finir. Nous devons nous en tenir à rendre claires les expressions difficiles à entendre: à dire plus qu'il ne faut en pareil cas, c'est épaissir les ténèbres au lieu de les dissiper. Nous n'irons donc pas plus loin sur ce sujet, que nous terminerons en ajoutant seulement un fait qui, suivant nous, mérite d'être connu: c'est que des trois genres de musique, qui sont l'enharmonique, le diatonique et le chromatique, le premier est abandonné à cause de son extrême difficulté, et le troisième décrié pour sa mollesse. C'est ce qui a décidé Platon à assigner à l'harmonie des sphères le genre diatonique. :

Une chose encore que nous ne devons pas oublier de dire, c'est que si nous n'entendons pas distinctement l'harmonie produite par la rapidité du mouvement circulaire et perpétuel des

apertius approbatur, spiritum, quantum ab origine sua deorsum recedit, tantum circa impulsum fieri leniorem; ut circa terram, que ultima sphaerarum est, tam concretus, tam densus habeatur, nil causa sit terre in una sede semper habendi; nec in quamlibet partem permittitur moveri, obsessa undique circumfusi spiritus densitate. In sphaera autem ultimam locum esse, qui medius est, anterecedentibus jam probatum est. Ergo universi mundani corporis sphaerae novem sunt. Prima illa stellifera, que proprio nomine eorum dicitur, et aplanas apud Graecos vocatur, arcens et continens ceteras. Haec ab oriente semper volvitur in occasum. Subjectae septem, quas vagas dicimus, ab occidente in orientem feruntur. Nona terra sine motu. Octo sunt igitur, que moventur: sed septem soni sunt, qui concentiam de volubilitate conferunt; propterea quia Mercurialis et Veneris orbis pari ambitu comitit solem, viae ejus tanquam satellites obsequuntur, et ideo a nonnullis astronomiae studentibus eandem vim sortiri existimantur. Unde ait: « illi autem octo cursus, in quibus eadem vis est duorum, septem efficiunt distinctos inter-
« vallis sonos; qui numerus rerum omnium fere nodus est. » Septenarium autem numerum rerum omnium modum esse,

plene, cum de numeris superior loqueremur, expressimus. Ad illuminandum, ut aestimo, obscuritatem verborum Ciceronis, de musica tractatus succinctum a nobis, qua licuit brevitate, sufficit. Nam netas, et hypatas, aliarumque fidium vocabula percurrere, et tonorum vel limitum minuta subtilia, et quid in sonis pro littera, quid pro syllaba, quid pro integro nomine accipiat, asserere, ostenduntis est, non docentis. Nec enim, quia fecit in hoc loco Cicero musicae mentionem, occasione hac eundem est per universos tractatus, qui possunt esse de musica: quos, quantum mea fert opinio, terminum habere non aestimo: sed illa sunt persequenda, quibus verba, que explananda receperis, possint liquere: quia in re naturaliter obscura, qui in exponendo plura, quam necesse est, superfundit, addit tenebras, non admittit densitatem. Unde finem de hac tractatus parte faciemus, adjecto uno, quod scitu dignum putamus: quia cum sint melodiae musicae tria genera, enarmonium, diatonium, et chromatium, primum quidem propter nimiam sui difficultatem ab usu recessit; tertium vero est infame mollietas. Unde medium, id est, diatonium, mundanae musicae doctrinae Platonis adscribitur. Nec hoc inter praeterenda ponemus, quod musicam perpetua eorum

corps célestes, cette privation a pour cause l'intensité des rayons sonores, et l'imperfection relative de l'organe chargé de les recevoir. Et en effet, si la grandeur du bruit des cataractes du Nil assourdit les habitants voisins, est-il étonnant que le retentissement de la masse du monde entier mise en mouvement anéantisse nos facultés auditives? Ce n'est donc pas sans intention que l'Émilien dit : « Quels sons puissants et doux remplissent la capacité de mes oreilles? » Il nous fait entendre par là que si le sens de l'ouïe est pleinement occupé chez les mortels admis aux éoucerts célestes, il s'ensuit que cette divine harmonie n'est pas appropriée à ce sens si imparfait chez les autres hommes. Mais continuons le travail que nous avons entrepris.

CHAP. V. Notre hémisphère est divisé en cinq zones, dont deux seulement sont habitables; l'une d'elles est occupée par nous, l'autre l'est par des hommes dont l'espèce nous est inconnue. L'hémisphère opposé à les mêmes zones que le nôtre; il n'y en a également que deux qui soient le séjour des hommes.

« Vous voyez sur la terre les habitations des hommes disséminées, rares, et n'occupant qu'un étroit espace; et même, entre ces taches que forment les points habités, s'étendent de vastes solitudes. Ces peuples divers sont tellement séparés, que rien ne peut se transmettre des uns aux autres. Que pourront faire, pour l'extension de votre gloire, les habitants de ces contrées, dont la situation, relativement à la vôtre, est oblique, ou transversale, ou diamétralement opposée?

volubilitate nascentem, ideo claro non sentimus auditu, quia major sonus est, quam ut humanarum aurium recipiatur angustiis. Nam, si Nili catadupa ab anibus incolarum amplitudinem fragoris excludunt, quid mirum, si nostrum sonus excedit auditum, quem mundanae molis impulsus emittit? Nec enim de nihilo est, quod ait : qui complet aures meas tantus et tam dulcis sonus? sed voluit intelligi, quod si ejus, qui celestibus meruit interesse secretis, completae aures sunt sunt magnitudine, superest, ut ceterorum hominum sensus mundanae concinentiae non capiat auditum. Sed jam tractatum ad sequentia conferamus.

CHAP. V. Terra mediocritatem eam, in qua nos sumus, quinque esse distinctam zonas : quodque ex his duae tantum sint habitabiles; quarum altera habitetur a nobis, alteram qui incolant homines, ignoretur : tum vero et in reliqua terrae mediocritate zonas esse easdem, et inter illas duas quoque ab hominibus habitari.

« Vides habitari in terra raris et angustis locis, et in ipsis quasi maculis, ubi habitatur, vastas solitudines interjectas ; ensque, qui incolunt terram, non modo in-terruptos ita esse, ut nihil inter ipsos ab aliis ad alios manare possit, sed partim obliquos, partim transversos, et partim etiam adversus stare vobis : a quibus expectare

« Vous voyez encore ces zones qui semblent environner et ceindre la terre; il y en a deux qui, les plus éloignées l'une de l'autre, et appuyées chacune sur l'un des deux pôles, sont assiégées de glaces et de frimas. Celle du centre, la plus étendue, est embrasée de tous les feux du soleil. Deux sont habitables : l'australe, occupée par vos antipodes, qui, conséquemment, vous sont étrangers; et la septentrionale, où vous êtes. Voyez dans quelle faible proportion elle vous appartient. Toute cette partie de la terre, fort resserrée du nord au midi, plus étendue de l'orient à l'occident, est comme une île environnée de cette mer que vous appelez l'Atlantique, la grande mer, l'Océan, qui, malgré tous ces grands noms, est, comme le voyez, bien petite. »

Cicéron, après nous avoir précédemment expliqué le cours du ciel des fixes qui enveloppe le monde entier, celui des globes inférieurs, ainsi que leur position relative, et la nature des sons qui résultent de leur mouvement circulaire, les modes et les rythmes de cette céleste musique, et la qualité de l'air qui sépare la lune de la terre, se trouve nécessairement amené à décrire la dernière; cette description est laconique, mais riche en images. Quand il nous parle de ces taches formées par les habitations des hommes, de ces peuples séparés les uns des autres, et placés dans une position respective diamétralement opposée, ou qui ont, soit des longitudes, soit des latitudes différentes, on croit, en le lisant, avoir sous les yeux la projection stéréographique de la sphère. Il nous prouve encore l'éten-

« gloriam certe nullam potestis. Cernis autem eandem terram quasi quibusdam redimitam et circumdatam « cingulis; e quibus duos maxime inter se diversos, et « cœli verticibus ipsis ex utraque parte subnixos, obri- « guisse prima vides; medium autem illum et maximum « solis ardore torrerit. Duo sunt habitabiles; quorum aus- « tralis ille, in quo qui insistant, adversa vobis urgent « vestigia, nihil ad vestrum genus : hic autem alter sub- « jectus aequiloni, quem incolitis, cernit quam tenui vos « parte contingat. Omnis enim terra, qua collitur a vobis, « angusta verticibus, lateribus latior, parva quaedam est « insula, circumfusa illo mari, quod Atlanticum, quod « magnum, quem Oceanum appellatis in terris : qui ta- « men tanto nomine quam sit parvus, vides. » Postquam cœlum, quo omnia continentur, et subjectarum sphaerarum ordinem motumque, ac de motu sonum, celestis musicae modos et numeros explicantem, et aërem subditum lunæ Tullianus sermo, per necessaria et præsentis operi apta ductus, ad terram usque descripsit : ipsius jam terræ descriptionem, verborum parca, rerum facundus, absolvit. Etenim maculas habitationum, ac de ipsis habitatoribus alios interruptos adversosque, obliquos etiam et transversos alios nominando, terrenæ sphaeræ globositatem sermone tantum, non coloribus pinxit. Illud quoque non sine perfectione doctrinae est, quod cum aliis nos non patitur errare, qui terram se-

due de ses connaissances, en ne permettant pas que nous partagions l'erreur commune qui veut que l'Océan n'entoure la terre qu'en un seul sens; car, s'il eût voulu nous laisser dans cette fausse opinion, il eût dit simplement: « Toute la terre n'est qu'une petite île de toutes parts baignée par une mer, etc. » Mais en s'exprimant ainsi: « Toute cette partie de la terre ou vous êtes est comme une île environnée, » il nous donne de la division du globe terrestre une idée exacte, qu'il laisse à développer à ceux qui sont jaloux de s'instruire. Nous reviendrons dans peu sur ce sujet.

Quant aux ceintures dont il parle, n'allez pas croire, je vous prie, que les deux grands maîtres de l'éloquence romaine, Cicéron et Virgile, diffèrent de sentiment à cet égard: le premier dit, il est vrai, qu'elles environnent la terre, et le second assure que ces ceintures, qu'il nomme zones d'après les Grecs, environnent le ciel. Mais nous verrons par la suite que tous deux ont également raison, et qu'ils sont parfaitement d'accord. Commençons par faire connaître la situation des cinq zones; le reste de la période qui commence ce chapitre, et que nous nous sommes chargés de commenter, en sera plus facile à entendre. Disons d'abord comment elles ceignent notre globe; nous dirons ensuite comment elles figurent au ciel.

La terre est la neuvième et la dernière des sphères; l'horizon, ou le cercle finiteur, dont il a été déjà question, la divise en deux parties égales. Ainsi l'hémisphère dont nous occupons une partie a au-dessus de lui une moitié du ciel qui, vu la rapidité de son mouvement de rotation, va bientôt la faire disparaître à nos yeux pour nous montrer son autre moitié, maintenant

exposée aux regards des habitants de l'hémisphère opposé. En effet, placés au centre de la sphère universelle, nous devons être de tous côtés environnés par le ciel.

Cette terre donc, qui n'est qu'un point relativement au ciel, est pour nous un corps sphérique très-étendu, qu'occupent alternativement des régions brûlées par un soleil ardent, et d'autres affaissées sous le poids des glaces. Cependant au centre de l'intervalle qui les sépare se trouvent des contrées d'une température moyenne. Le cercle polaire boréal, ainsi que le cercle polaire austral, sont en tous temps attristés par les frimas. Ces deux zones ont peu de circonférence, parce qu'elles sont situées presque aux extrémités du globe; et les terres dont elles marquent la limite n'ont pas d'habitants, parce que la nature y est trop engourdie pour pouvoir donner l'être, soit aux animaux, soit aux végétaux; car le même climat qui entretient la vie des premiers est propre à la végétation des derniers. La zone centrale, et conséquemment la plus grande, est toujours embrasée des feux de l'astre du jour. Les contrées que borne de part et d'autre sa vaste circonférence sont inhabitables à cause de la chaleur excessive qu'elles éprouvent; mais le milieu de l'espace que laissent entre elles cette zone torride et les deux zones glaciales appartient à deux autres zones moindres que l'une, plus grandes que les autres, et jouissant d'une température qui est le terme moyen de l'excès de chaud ou de froid des trois autres. Ce n'est que sous ces deux dernières que la nature est en pleine activité.

La figure ci-après facilitera l'intelligence de notre description verbale.

Soit le globe terrestre A, B, C, D; soient

melcingi Oceano crediderunt. Nam si dixisset, *omnis terra parva quedam est insula, circumfusa illo mari*; unum Oceani ambitum dedisset intelligi. Sed adiciendo, *quæ colitur a vobis*, veram ejus divisionem, de qua paulo post disseremus, nasse cupientibus intelligendam reliquit. De quinque autem cingulis ne, quæro, astimes duorum romanæ facultiæ parentum Maronis et Tullii dissentire doctrinam: cum hic ipsis cingulis terram redimitam dicat, ille iisdem, quas græco nomine zonas vocat, asserat eorum teneri. Utrunque enim incorruptam veramque, nec alteri contrariam retulisse rationem, procedente disputatione constabit. Sed ut omnia, que hoc loco explananda recepimus, liquere possint, habendus est primum sermo de cingulis: qua situ eorum ante oculos locato, cetera erunt intellectui proniora. Primum autem qualiter terram coronent, demde quemadmodum eorum teneant, explicandum est. Terra et nona, et ultima sphaera est. Hanc dividit horizon, id est, finalis circulus, de quo ante retulimus: ergo medietas, cujus partem nos incolimus, sub eo celo est, quod fuerit super terram, et reliqua medietas sub illo: quod dum volvitur, ad ea loca, que ad nos videntur inferiora, descendit. In medio enim locata,

ex omni sui parte cælum suspicit. Hujus igitur ad eorum brevitatis, cui punctum est, ad nos vero immensa globositas, distinguitur locis inter se vicissim pressis nimietate vel frigoris, vel caloris, geminum nacta inter diversa temperiem. Nam et septentrionalis et australis extremitas, perpetua obrigueuntur pruina: et hi velut duo sunt cinguli, quibus terra redimitur; sed ambitu breves, quasi extrema cingentes. Horum uterque habitacionis impatiens est; quia torpor ille glacialis nec animal, nec frugi, vitam ministrat. Illo enim aere corpus alitur, quo herba nutritur. Medius cingulus, et ideo maximus, aeterno afflatu continui calorisustus, spatium, quod et lato ambitu et prolixius occupavit, nimietate fervoris facit inhabitabile victuris. Inter extremos vero et medium duo majores ultimis, medio minores, ex utriusque vicinitalia intemperie temperantur: in hisque tantum vitales auras natura dedit incolis carpere. Et, quia animo facilis illabitur concepta ratio descriptione, quam sermone; esto orbis terre, cui adscripta sunt *a, b, c, d*, et circa *a*, adscribantur *n* et *l*; circa *b* autem *m* et *k*; et circa *c*, *g* et *i*; et circa *d*, *e* et *f*; et ducantur rectæ lineæ a signis ad signa, que dicimus, id est a *g*, in *i*; ab *m*, in *n*; a *h*,

les droites G, I et E, F, limites des deux zones glaciales; soient M, N et K, L, limites des deux zones tempérées: soit enfin A, B, la ligne équinoxiale ou la zone torride. L'espace compris entre G, C, I, ou la zone glaciale boréale, et celui compris entre E, D, F, ou la zone glaciale australe, sont couverts d'éternels frimas; les lieux situés entre M, B, K et N, A, L, sont sous la zone torride: il suit de là que l'espace renfermé entre G, M et I, N, et celui entre K E et F L, doivent jouir d'une température moyenne entre l'excès du chaud et l'excès du froid des zones qui les bornent. Il ne faut pas croire que ces lignes soient de notre invention; elles figurent exactement les deux cercles polaires dont il a été question ci-dessus, et les deux tropiques. Comme il ne s'agit ici que de la terre, nous ne nous occuperons pas du cercle équinoxial, mais nous reviendrons sur sa description dans un moment plus convenable.

Des deux zones tempérées où les dieux ont placé les malheureux mortels, il n'en est qu'une qui soit habitée par des hommes de notre espèce, Romains, Grecs ou Barbares; c'est la zone tempérée boréale qui occupe l'espace G I, M N.

Quant à la zone tempérée australe, située entre K L et E F, la raison seule nous dit qu'elle doit être aussi le séjour des humains, comme placée sous des latitudes semblables. Mais nous ne savons et ne pourrons jamais savoir quelle est cette espèce d'hommes, parce que la zone torride est un intermédiaire qui empêche que nous puissions communiquer avec eux.

Des quatre points cardinaux de la sphère terrestre, trois seulement, l'orient, l'occident et le nord, conservent leurs noms, par la raison que nous pouvons déterminer les lieux où ils pren-

nent naissance; car, bien que le pôle nord soit inhabitable, il n'est pas très-éloigné de nous. A l'égard du quatrième point, on le nomme midi, et non pas sud ou auster; car le sud est diamétralement opposé au nord ou septentrion, au lieu que le midi est la région du ciel où, pour nous, commence le jour. Il prend son nom, qui signifie milieu du jour, du méridien ou de la ligne circulaire qui marque le milieu du jour quand le soleil y est arrivé. Nous ne devons pas laisser ignorer qu'autant le vent du nord est supportable, lorsqu'il arrive dans nos contrées, autant l'auster ou le vent qui nous vient du quatrième des points cardinaux est glacial au moment de son départ. Mais, forcé par sa direction de traverser l'air embrasé de la zone torride, ses molécules se pénètrent de feu, et son souffle, si froid naguère, est chaud lorsqu'il nous parvient. En effet, la nature et la raison s'opposent à ce que, de deux zones affectées d'un même degré de froid, il parte deux vents d'inégale température: nous ne pouvons douter, par la même raison, que notre vent du nord ne soit chaud au moment de son arrivée chez les habitants de la zone tempérée australe, et que les rigueurs de l'auster ne soient aussi tolérables pour eux que le sont pour nous celles du septentrion. Il est également hors de doute que chacune de nos zones tempérées complète son cercle chez nos périécies réciproques qui ont le même climat que le nôtre: d'où il suit que ces deux zones sont habitées dans toute leur circonférence. Est-il quelque inéridule à cet égard? qu'il nous dise en quoi notre proposition lui paraît erronée; car si notre existence, dans les régions que nous occupons, tient à ce que la terre est sous nos pieds et le ciel au-dessus de nos têtes, à ce que nous voyons le so-

in *l*; ab *e*, in *f*. Spatia igitur duo adversa sibi, id est, unum a *c*, usque ad lineam, que in *i* ducta est; alterum a *d*, usque ad lineam, que in *f* ducta est, intelligantur prima obriguisse perpetua. Est enim superior septentrionalis, inferior australis extremitas. Medium vero ab *n*, usque in *l*, zona sit torrida. Restat, ut circulus ab *i*, usque ad *n*, subjecto calore et superiore frigore temperetur: rursus ut zona, que est inter *l* et *f*, accipiat de superjecto calore et subdito frigore temperem. Nec excoGITatas a nobis lineas, quas diximus, aestimetur. Circi sunt enim, de quibus supra retulimus, septentrionalis et australis, et tropici duo. Nam æquinoctialem hoc loco, quo de terra loquimur, non oportet adscribi, qui opportuno loco rursus addetur. Licet igitur sint hæc due mortalibus agris munere concessæ *Dorum*, quas diximus temperatas, non tamen ambe zone hominibus nostri generis indulte sunt: sed sola superior, que est ab *i*, usque ad *n*, incolitur ab omni, quale scire possumus, hominum genere, Romani Græcive sint, vel barbari ejusque nationis. Illa vero ab *l*, usque ad *f*, sola ratione intelligitur, quod propter sitentem temperiem similiter incolatur: sed a quibus, neque licet inquam nobis, nec hecbit cognoscere. Interjecta

enim torrida utriusque hominum generi commercium ad se denegat commendant. Denique de quatuor habitacionis nostre cardiobus, oriens, occidens, et septentrion, suis vocalibus nuncupantur; quia ab ipsis exordiis suis sciuntur a nobis. Nam etiam septentrionalis extremitas inhabitabilis est, non multo tamen est a nobis remota. Quarto vero nostre habitacionis cardini causa hæc alterum nomen dedit, ut meridies non australis vocaretur; quia et ille est proprie australis, qui de altera extremitate procedens, adversus septentrionalem est: et hunc meridiem jure vocitari facit locus, de quo incipit nobis dies. Nam, quia sentiri incipit a medio terre, in qua mediis est usus diei, ideo tanquam quadam mediis, una mutata littera, meridies innuncupatus est. Sciendum est autem, quod ventus, qui per hunc ad nos cardinem pervenit, id est, auster, ita in origine sua gelidus est, ut apud nos commendabilis est blando rigore septentrion: sed, quia per flammam torridæ zone ad nos commeat, admixtus igni calescit; et, qui incipit frigidus, calidus pervenit. Neque enim vel ratio, vel natura pateretur, ut ex duobus æquo pressis rigore cardiibus, dissimili tactu status emitteretur. Nec dubium est, nostrum quoque septentrio-

leil se lever et se coucher, enfin à ce que l'air qui nous environne et que nous aspirons entretient chez nous la vie, pourquoi d'autres êtres n'existeraient-ils pas dans une position de tout point semblable à la nôtre? Ils doivent respirer le même air, puisque la même température regne sur toute la longueur de la même bande circulaire; le même soleil qui se lève pour nous doit se coucher pour eux, et réciproquement; comme nous, ils ont leurs pieds tournés vers la terre et la tête élevée vers le ciel; nous ne devons cependant pas éraudre qu'ils tombent de la terre dans le ciel, car rien ne tombe de bas en haut. Si, pour nous, le bas a sa direction vers la terre, et le haut vers le ciel (question qui ne veut pas être traitée sérieusement), le haut est également pour eux ce qu'ils aperçoivent en portant leurs regards dans une direction opposée à celle de la terre, vers laquelle leurs corps ne peuvent avoir de tendance.

Je suis persuadé que ceux de nos périécien qui ont peu d'instruction s'imaginent aussi que les pays situés au-dessus d'eux ne peuvent être habités par des êtres semblables à eux, et que si nos pieds regardaient les leurs, nous ne pourrions conserver notre aplomb. Cependant aucun de nous n'a jamais éprouvé la peur de tomber de la terre vers le ciel; nous devons donc être tranquilles à cet égard relativement à eux; car, comme nous l'avons démontré précédemment, tous les corps gravitent vers la terre par leur propre poids. De plus, on ne nous contestera pas que deux points de la sphere terrestre, directement opposés entre eux, ne soient l'un à l'autre ce qu'est l'orient à l'égard de l'occident. La droite qui sépare les

deux premiers est un diamètre de même longueur que celui qui sépare les deux derniers. Or il est prouvé que l'orient et l'occident sont tous deux habités. Quelle difficulté y a-t-il donc à croire que deux points opposés d'un même parallèle le soient aussi? Le germe de tout ce qu'on vient de dire existe, pour le lecteur intelligent, dans le petit nombre de lignes extraites de Cicéron au commencement de ce chapitre.

Il ne peut nous montrer la terre environnée et ceinte par les zones, sans nous donner à entendre que, dans les deux hémisphères, l'état habituel de l'atmosphère, sous les deux zones tempérées, est le même sur toute la longueur du cercle qu'elles embrassent; et lorsqu'il dit que « les points habités par l'homme semblent former des taches, » cela n'a pas de rapport à ces taches partielles que présentent les habitations dans la partie du globe que nous occupons, lesquelles sont entrecoupées de quelques lieux inhabités; car il n'ajouterait pas que « de vastes solitudes s'étendent entre ces taches, » s'il ne voulait parler que de ces espaces vides, au milieu desquels on distingue un certain nombre de taches. Mais comme il entend parler de ces quatre taches que nous savons être au nombre de deux sur chaque hémisphère, rien n'est plus juste que cette expression de *solitudes interposées*. En effet, si la demi-zone sous laquelle nous vivons est séparée de la ligne équinoxiale par d'immenses solitudes, il est vraisemblable que les habitants des trois autres demi-zones sont dans les mêmes rapports de distance que nous, relativement à la zone torride. Cicéron joint en outre à cette description celle des habitants de ces quatre régions. Il

nem ad illos, qui australi adjacent, propter eandem rationem calidum pervenire; et austrum corporibus eorum gemino aëre suæ rigore blandiri. Eadem ratio nos non permittit ambigere, quin per illam quoque superficiem terra, quæ ad nos habetur inferior, integer zonarum ambitus, quæ hic temperata sunt, eodem ductu temperatus habeatur; atque ideo illic quoque eadem duæ zonæ a se distantes similiter incolantur. Aut dicat, quisquis lucie occidit obviam mavult, quid sit, quod ab hac eum definitione deterreat. Nam si nobis vivendi facultas est in hac terrarum parte, quomodo colimus, quia calcantes humum eorum suspicimus super verticem, quia sol nobis et oritur, et occidit, quia circumfusus frumitur ære, ejusdem spiramus hauriri: cur non et illic aliquos vivere credamus, ubi eadem semper in promptu sunt? Nam, qui ibi dicuntur morari, eandem zonæ sunt spirare aëram; quia eadem est in ejusdem zonalis ambitus continuatione temperies. Item sol illis et obire dicitur nostro ortu; et orietur, cum nobis occidit: calcabunt quoque ut nos humum; et supra verticem semper eorum videbunt. Nec metus erit, ne de terra in eorum decidant, quod nihil unquam possit rursus sursum. Si enim nobis, quod assertere genus joci est, deorsum habetur ubi est terra, et sursum ubi est eorum: illis quoque sursum erit, quod de inferiore suspicient, nec aliquando in superna casuri sunt.

Affirmaverim quoque, et apud illos minus rerum peritos hæc æstimare de nobis, nec credere posse, nos, in quo sumus, loco degere; sed opinari, si quis sub pedibus eorum loutaret stare, casurum. Nunquam tamen apud nos quisquam timuit, ne caderet in eorum. Ergo nec apud illos quisquam in superiora casurus est: sicut omnia nutu suo pondera in terram ferri superius relata docuerunt. Postremo quis ambigat, in sphaera terre ita ea, quæ interiora dicuntur, superioribus suis esse contraria, ut est oriens occidenti? Nam in utraque parte per diametros habetur. Cum ergo et orientem et occidentem similiter constat habitari: quid est, quod fidem hujus quoque diversæ sibi habitationis excludat? Hæc omnia non otiosus lector in tam paucis verbis Ciceronis inveniet. Nam, cum dicit, *terram angulis suis redimitam atque circumdatam*, ostendit, per omne corpus terre eandem temperatorum circulorum continuationem esse temperiem: et, cum ait, *in terra maculas habitationum videri*, non eas dicit, quæ in parte nostræ habitantibus, nonnullis desertis locis interpositis, incoluntur. Non enim adjecerit, *in ipsis maculis vastas solitudines interjectas*, si ipsas solitudines diceret, inter quas certæ partes macularum instar haberentur. Sed quia maculas dicit has quatuor, quas in duobus terre hemisphaïis binas esse ratio monstravit, bene adiecit, *interjectas solitudines*. Nam sicut

nous expose leur situation particulière et leur situation relative. Il commence par dire qu'il est sur la terre d'autres hommes que nous, et dont la position respective est telle qu'il ne peut exister entre eux aucun moyen de communication; et la manière dont il s'exprime prouve assez qu'il ne parle pas seulement de l'espèce d'hommes qui, sur notre hémisphère, est éloignée de nous de toute la zone torride, car il aurait dit que ces hommes sont tellement séparés de nous, que rien ne peut se transmettre de leurs contrées dans les nôtres, et non pas, comme il l'a fait, que « ces peuples divers sont tellement séparés, que rien ne peut se transmettre des uns aux autres; » ce qui indique suffisamment le genre de séparation qui existe entre ces diverses espèces d'hommes. Mais ce qui a vraiment rapport aux régions que nous habitons, c'est ce qu'il ajoute, lorsqu'en peignant la situation de ces peuples à notre égard et entre eux, il dit « qu'elle est oblique, ou transversale, ou diamétralement opposée. Il ne s'agit donc pas de notre séparation avec une autre espèce d'hommes, mais de la séparation respective de toutes les espèces; et voici comment elle a lieu.

Nos antécéens sont éloignés de leurs périécéens de toute la largeur de la zone glaciale australe; ceux-ci sont séparés de leurs antécéens, qui sont nos périécéens, de toute la largeur de la zone torride, et ces derniers le sont de nous de toute la largeur de la zone glaciale boreale. C'est parce qu'il y a solution de continuité entre les parties habitées, c'est parce qu'elles sont séparées les unes des autres par d'immenses espaces qu'une température brûlante ou froide à l'excès ne per-

pas, que habitatur a nobis, multa solitudinum interjectione distinguuntur: credendum est, in illis quoque tribus aliis habitationibus similes esse inter deserta et culta distinctiones. Sed et quoque habitationum incolas et relatione silus, et ipsa quoque standi qualitate, depinxit. Primum enim ait, alios præter nos ita incolere terram, ut a se interrupti nullam meandi habeant ad se facultatem: et verba ipsa declarant, non enim de uno hominum genere loqui, in hac superficie a nobis solius torrida interjectione diviso: (sic enim magis dicitur, *ita interruptos, ut nihil ab illis ad nos manare possit.*) sed dicens, *ita interruptos, ut nihil inter ipsos ab aliis ad alios manare possit, qualiter inter se illa hominum genera sunt divisa, significat. Quod autem vere ad nostram partem referretur, adiecit dicendo de illis, qui et a nobis, et a se invicem divisi sunt, partim obliquos, partim transversos, partim etiam adversos stare nobis. Interruptio ergo non omnibus generibus a nobis, sed omnium generum a se divisorium referitur: que ita distinguenda est. Hi, quos separat a nobis perusta, quos Greci ἀπτοκός vocant, similiter ab illis, qui inferiorem zone sue incolunt partem, interjecta australi gelida separantur. Rursus illos ab ἀπτοκός suis, id est, per nostri circuli inferiora viventibus, interjecto ardentis sequestreat: et illi a nobis septentrionalis extremitatis rigore remouentur. Et quia non est una omnium*

met pas de traverser, que Cicéron donne le nom de taches aux parties du globe occupées par les quatre espèces d'hommes. Il n'a pas oublié non plus de décrire la manière dont les habitants des trois autres demi-zones ont leurs pieds placés par rapport à nous; il désigne clairement nos antipodes en disant: « La zone australe, dont les habitants ont les pieds diamétralement opposés aux nôtres. » Cela doit être, puisqu'ils occupent la portion de la sphère qui fait face à la nôtre. Reste à savoir ce qu'il entend par les peuples dont la position à notre égard est transversale ou oblique. A n'en pas douter, les premiers sont nos périécéens, c'est-à-dire ceux qui habitent la partie inférieure de notre zone. Quant à ceux qui nous sont obliques, ce sont nos antécéens, ou les peuplades de la partie sud-est de la zone tempérée australe.

CHAP. VI. De l'étendue des contrées habitées, et de celle des contrées inhabitables.

Nous avons maintenant à parler de l'étendue des régions habitées du globe, et de celle des régions inhabitables; ou, ce qui revient au même, de la largeur de chacune des zones. Le lecteur nous entendra sans peine, s'il a sous les yeux la description de la sphère terrestre, donnée au chapitre précédent: au moyen de la figure jointe à cette description, il lui sera aisé de nous suivre. La terre entière, ou sa circonférence A, B, C, D, a été divisée, par les astronomes géographes qui l'avaient précédemment mesurée, en soixante parties. Son circuit est de deux cent cinquante-deux mille stades: d'où il suit que chaque soixan-

affinis continuatio, sed interjecta sunt solitudines ex calore vel frigore multum negantibus commeatum: has terræ partes, quæ a quatuor hominum generibus incoluntur, maculas habitationum vocavit. Quemadmodum autem ceteri omnes vestigia sua figere ad nostra credantur, ipse distinxit: et australes quidem aperte pronuntiavit adversos stare nobis, dicendo: *quorum australis ille, in quo qui insistant, adversa nobis arguit vestigia.* Et ideo adversi nobis sunt, quia in parte spheræ, quæ contra nos est, morantur. Restat inquirere, quos transversos et quos obliquos nobis stare memoraverit. Sed nec de ipsis potest esse dubitatio, quin transversos stare nobis dixerit inferiorem zone nostræ partem tenentes; obliquos vero eos, qui australis circuli dexera sortiti sunt.

CAP. VI. Quanta terre spatia habitationi cesserint, quanta inculta sint

Superest, ut de terræ ipsius spatiis, quanta habitationi cesserint, quanta sint inculta, referamus; id est, quæ sit singulorum dimensio circulorum. Quod ut facile dinoscas, reddendum tibi est ad orbis terræ descriptionem, quam paulo ante subjicimus; ut per adscriptarum litterarum notas ratio dimensionum lucidius explicetur. Omnis terræ orbis,

tième égale quatre mille deux cents stades. L'espace de D à C en passant par B, ou du sud au nord en passant par l'ouest, renferme donc trente soixantièmes, et cent vingt-six mille stades : par conséquent, le quart du globe, à partir de B, centre de la zone torride, jusqu'à C, contient quinze soixantièmes, et soixante-trois mille stades. La mesure de ce quart de circonférence nous suffira pour établir celle de la circonférence entière. L'espace de B à M, moitié de la zone torride, comprend quatre soixantièmes, ou seize mille huit cents stades. Ainsi la zone torride entière a une étendue de huit soixantièmes, qui valent trente-trois mille six cents stades. A l'égard de notre zone tempérée, elle a, dans sa largeur de M à G, cinq soixantièmes et vingt-un mille stades. Quant à la zone glaciaire renfermée entre G et C, on lui donne six soixantièmes, ou vingt-cinq mille deux cents stades. Les dimensions exactes que nous venons de donner de la quatrième partie de notre sphère suffisent pour faire connaître celles du second quart de B en D, puisqu'elles sont parfaitement les mêmes ; et quand on a la mesure de la surface hémisphérique que nous habitons, on connaît celle de l'hémisphère inférieur, qui s'étend de D à G, en passant par A, ou du sud au nord en passant par l'est.

Observons ici qu'en figurant la terre sur une surface plane, nous n'avons pu lui donner la sphéricité qui lui convient ; mais nous avons cherché à faire sentir cette sphéricité, en nous servant, pour notre démonstration, non des mé-

ridiens, mais de l'équateur et de ses parallèles, parce que ce dernier cercle peut remplacer l'horizon. Cependant le lecteur n'en doit pas moins regarder l'espace de D à C, en passant par B, comme l'hémisphère supérieur dont nous occupons une partie ; et l'espace de D à C en passant par A, comme l'hémisphère inférieur.

CHAP. VII. Le ciel a les mêmes zones que la terre. La marche du soleil, à qui nous devons la chaleur ou la froidure, selon qu'il s'approche ou s'éloigne de nous, a fait imaginer ces différentes zones.

Nous venons d'exposer la situation et l'étendue en largeur des cinq zones ; remplissons maintenant l'engagement que nous avons pris de démontrer que Virgile et Cicéron ont eu tous deux raison, le premier, en plaçant ces cercles dans le ciel, et le second, en les assignant à la terre, et que tous deux n'ont eu à cet égard qu'une seule et même opinion. L'excès de froidure ou de chaleur, ainsi que la modification de ces deux excès qu'éprouve notre globe, sont l'effet du fluide éthéré, qui communique aux diverses parties correspondantes de la terre les degrés de froid et de chaud qu'il éprouve lui-même : et comme on a supposé dans le ciel des cercles qui limitent ces différentes températures, on a dû les tracer aussi autour de notre sphère. Il en est d'elle comme d'un petit miroir qui, en réfléchissant un grand objet, nous renvoie toutes ses parties sous une plus petite dimension, mais dans le même ordre qu'elles observent chez cet objet. Mais

id est, circulus, qui universum ambitum claudit, cui adscripta sunt *a*, *b*, *c*, *d*, ab his, qui cum ratione dimensii sunt, in sexaginta divisus est partes. Habet autem totus ipse ambitus stadiorum ducenta quinquaginta duo millia. Ergo singule sexagesimæ extenduntur stadiis quaternis millibus ducentis. Et sine dubio medietas ejus, quæ est *a*, *d*, per orientem, id est, per *a*, usque ad *c*, habet triginta sexagesimas, et stadiorum millia centum viginti sex. Quarta vero pars, quæ est ab *a*, usque ad *e*, incipiens a medio perustæ, habet sexagesimas quindecim, et stadiorum millia sexaginta et tria. Hujus quartæ partis mensura relata constat totius ambitus plena dimensio. Ab *a* igitur usque ad *n*, quod est medietas perustæ, habet sexagesimas quatuor; quæ faciunt stadiorum millia sedecim, cum octingentorum adjectione. Ergo omnis perusta partium sexagesimarum octo est, et tenet stadiorum millia triginta tria, et sexcenta insuper. Latitudo autem cinguli nostri, qui temperatus est, id est, *a*, *n*, usque ad *i*, habet sexagesimas quinque, quæ faciunt stadiorum millia viginti et unum; et spatium frigidæ ab *i*, usque ad *c*, habet sexagesimas sex : quæ stadiorum tenent viginti quinque millia ducenta. Ex hac quarta parte orbis terrarum, ejus mensuram evidenter expressimus, alterius quartæ partis magnitudinem, ab *a* usque ad *d*, pari dimensionum distinctione cognoscens. Cum ergo quantum teneat spheræ superficies, quæ ad nos est omni sua medietate, cognoveris : de mensura quoque inferioris medietatis, id est, *a*, *d*, per

b, usque ad *c*, similiter instrueris. Modo enim, quia orbem terre in plano proximus, (in plano autem medium exprimeri non possumus sphaeralem tumorem) mutatis sumus altitudinis intellectum a circulo; qui magis horizon, quam meridianus videatur. Ceterum volo hoc mente percipiatis, ita nos hanc protulisse mensuram, tanquam *a*, *d*, per *a*, usque ad *c*, pars terræ superior sit, cujus partem nos incolimus; et *a*, *d*, per *b*, usque ad *c*, pars terræ habeatur interior.

CAP. VII. In celo easdem inesse zonas, quæ insunt terræ; atque causam hujus diversitatis esse solem : qui ut accessu suo causa caloris est, ita recessu frigus inducit.

Hoc quoque tractatu proprium sortito finem, nunc illud, quod probandum promissimus, asseramus, id est, hos cingulos et Maronem bene celo, et bene terræ assignasse Cicéronem; et utrumque non discrepantia, sed consona, eademque dixisse. Natura enim cœli hanc in diversis terræ partibus temperiem inimitatemque distinxit : et qualitas vel frigidior, vel calior, quæ cuilibet atheris parti semel inhaesit, eandem inficit partem terræ, quam despicit ambiendo. Et quia has diversitates, quæ certis finibus terminantur, cingulos in celo vocarunt, necesse est totidem cingulos et hic intelligi : sicut in brevissimo speculo, cum facies monstratur ingens, tenent in angusto membra vel

nous nous ferons mieux entendre au moyen de la figure ci-après.

Soit la sphère céleste A, B, C, D, renfermant la sphère terrestre S, X, T, U; soit le cercle polaire boréal céleste désigné par la droite I, O; le tropique du Cancer, par la droite G, P, et l'équateur par la droite A, B. Représentons le tropique du Capricorne par la droite F, Q; le cercle polaire austral par la droite E, R; et le zodiaque par la transversale F, P. Soient enfin les deux zones tempérées de la terre, figurées par les droites M et L; et les deux zones glaciales, par les droites N et K. Il est aisé de voir maintenant que chacune des cinq divisions de la terre reçoit sa température de chacune des parties du ciel qu'elle voit au-dessus d'elle. L'arc céleste D, R correspond à l'arc terrestre S, K; l'arc céleste R, Q correspond à l'arc terrestre K, L; la portion du cercle Q, P est en rapport avec la portion du cercle L, M; O, P répond à M, N, et O, C à N, T.

Les deux extrémités de la sphère céleste D, R et C, O sont toujours couvertes de frimas; il en est de même des deux extrémités de la sphère terrestre S, K et N, T. La partie du ciel Q, P éprouve des chaleurs excessives; la portion de notre globe L, M les éprouve également. Les régions tempérées du ciel s'étendent de O en P et de Q en R; les régions tempérées de la terre sont situées de N en M, et de L en K; enfin, l'équateur céleste A, B, couvre l'équateur terrestre U, X.

lineamenta ordinem, quem sua in vero digesserat amplitudo. Sed hic quoque asserendi, quod dicitur, minime laborum, oculis subiiciendo picturam. Esto enim cœli sphaera a, b, c, d, et intra se claudat sphaeram terre, cui adscripita sunt s, x, t, u, et ducatur in cœli sphaera circulus septentrionalis ab i, usque in o; tropicus æstivus a g, in p, et æquinoctialis a b, in a; et tropicus hiemalis ab f, in q, et australis ab e, in r; sed et zodiacus ducatur ab f, in p; rursus in sphaera terre ducantur iidem limites circulorum, quos supra descripsimus in u, in m, in l, in h. His ita depictis, sine difficultate constabit, singulas terre partes a singulis cœli partibus, super verticem summam impositis, qualitate circa nivinitatem vel temperiem mutuari. Nam quod est sursum a d, usque ad r, hoc despicit terram ab f, usque ad k; et quod est in cœlo ab r, usque ad q, hoc inficit terram a k, usque ad l; et quod in cœlo est a q, usque in p, tale facit in terra ab l, usque ad m, qualeque est desuper a p, usque ad o; tale in terra ab m; usque ad n; et quale illic ab o, usque ad c, tale hic est ab n, usque ad t. Sunt autem in æthere extrémitates ambæ, id est, a d, usque ad r, et a c, usque ad o, æterno rigore densatae. Ideo in terra idem est ab f, usque ad k, et a l, usque ad n; rursus in cœlo, a g, usque ad p, nimio calore fervet. Ideo in terra quoque, ab l, usque ad m, idem fervor est. Item sunt in cœlo temperies, ab o, usque ad p, et a q, in r; ideo sunt hic quoque temperate, ab n, in m, et ab l, in k. Equinoctialis enim circulus, qui ab a, usque ad b, ductus est, mediam secat perustam. Et ipsum

Cicéron n'ignorait certainement pas cette correspondance des cercles célestes et terrestres; on ne peut en douter d'après ses paroles : « Il y en a deux, dit-il, qui, les plus éloignés l'un de l'autre, et appuyés chacun sur l'un des deux pôles, sont assiégés de glaces et de frimas : » c'est nous dire que les frimas nous viennent de la voûte éthérée. C'est encore à elle que nous devons les chaleurs excessives; car Cicéron ajoute : « La zone du centre, la plus étendue, est embrasée de tous les feux du soleil. »

Ces deux assertions sur l'excès de froidure et de chaleur, communiqué aux zones terrestres par les pôles de l'éther et par le soleil, prouvent que l'orateur romain savait que les zones corrélatives existent primitivement dans le ciel.

Maintenant qu'il est démontré que les deux sphères céleste et terrestre ont les mêmes ceintures ou zones (car ce sont deux noms d'une même chose), faisons connaître la cause de cette diversité de température dans l'éther.

La zone torride est limitée par les deux tropiques, celui d'été de G en P, celui d'hiver de F en Q. La bande zodiacale se prolonge de F en P; nous pouvons donc supposer le tropique du Cancer au point P, et le tropique du Capricorne au point F. On sait que le soleil ne dépasse jamais ces deux signes, et que lorsqu'il est arrivé aux bornes qu'ils assignent, il revient sur ses pas; ce sont ces bornes qu'on a nommées solstices. L'astre du jour, parvenu au tropique du Cancer ou sur la frontière de notre zone tempérée, nous

autem scisse Cicéronem, quod terreni circuli cœlestibus inficiantur, ex verbis ejus ostenditur. Ait enim : *E quibus duo maxime inter se diversos, et cœli verticibus ipsis ex utraque parte subnixos, obriguisset pruina vides.* Ecce testatur, finale frigus esse de cœlo. Idem quoque de fervore medio dicit : *medium autem illum et maximum solis ardore torreri.* Cum ergo manifeste et rigorem de cœli verticibus, et fervorem de sole in terræ circulos venire signaverit : ostendit prius in cœlo hos eosdem circulos constituisse. Nunc, quoniam constitit, easdem in cœlo et in terra zonas esse vel circulos, (hæc enim unius rei duo sunt nomina) jam dicendum est, quæ causa in æthere hanc diversitatem qualitatis efficiat. Perusta duobus tropicis clauditur, id est, a g, in p, æstivo : et ab f, in q, hiemali. Ab f autem in p, zodiacum describendo perduximus. Ergo signum p, tropicus ille Cancer habetur, et signum f, Capricornus. Constat autem, solem neque sursum ultra Cancrum, neque ultra Capricornum deorsum meare; sed, cum ad tropicorum confinia pervenerit, mox reverti : nude et solstitia vocantur. Et quia æstivus tropicus temperate nostre terminus est; ideo cum sol ad ipsum finem venerit, facit nobis æstivos calores, de vicino urens sensu majore subjecta. Illo denique tempore, australi generi reverti hiemem non potest ambigi; quia tunc ab illis sol omni viæ suæ spatium recedit. Rursus, cum ad f signum, id est, ad Capricornum venerit, facit hiemem nobis recessu suo, et illis vicinalitate reducit æstivam. Hic notandum est, de tribus tantum cardibus in quatuorquæ adrem ingredi

donne les chaleurs de l'été, parce qu'alors ses rayons plus directs pénètrent avec plus de force tous les corps soumis à leur influence. C'est alors aussi que les régions australes éprouvent les rigueurs de l'hiver, parce que le soleil est à son plus grand éloignement du tropique du Capricorne; et réciproquement, quand il entre dans ce dernier signe, il ramène l'été à ces régions, et l'hiver devient notre partage. Il est bon d'observer qu'il n'arrive dans chacun des signes du zodiaque qu'en suivant la direction de trois points du ciel, savoir, de l'est, de l'ouest et du midi, et que jamais il ne pénètre dans ce cercle par le septentrion. La raison en est que cet astre parvenu en P commence à retrograder, au lieu de s'avancer vers O : il n'atteint donc jamais les limites du pôle septentrional, et ne peut, par conséquent, nous envoyer ses rayons de ce point du ciel. Ainsi, ce n'est que par les points est et ouest (puisque son mouvement propre se fait d'occident en orient), et par le midi (puisque sa route est tracée sur le méridien de chaque pays), qu'il se rend dans le zodiaque. L'ombre que donnent les corps vient à l'appui de cette assertion : au lever du soleil, cette ombre est dirigée vers l'occident; à son coucher, elle est tournée vers l'orient; et lorsqu'il est à sa plus grande hauteur, elle se projette vers le nord; mais jamais, dans notre zone, elle ne tend vers le sud; ce qui prouve bien que le soleil ne visite point le pôle nord, car l'ombre est toujours située derrière les corps, du côté opposé à la lumière. Quant aux contrées de la zone torride, de plus voisines de la nôtre, et qui probablement ne sont pas désertes, leurs habitants ont l'ombre dans la direction du sud pendant tout le temps que le soleil occupe le Cancer; car, dans cette position, ils ont

cet astre au nord, puisque c'est vers ce point qu'il se dirige en les quittant.

Syene, chef-lieu de la Thébaidé, que l'on rencontre après avoir suivi une longue chaîne de montagnes arides, est située sous ce même tropique du Cancer; et le jour du solstice, vers la sixième heure, le soleil se trouvant au zénith de cette ville, l'ombre disparaît totalement; le style même du cadran solaire, ou son gnomon, n'en projette point. C'est de ce phénomène que parle Lucain, quand il dit qu'à Syene l'ombre du soleil ne s'étend jamais ni à droite ni à gauche; ce qui n'est pas exact, puisque cette disparition de l'ombre n'a lieu que pendant un intervalle de temps fort court, c'est-à-dire pendant le temps que le soleil est au zénith.

Il suit de là que le soleil ne franchit jamais les bornes de la zone torride, parce que le cercle oblique du zodiaque ne s'étend que d'un tropique à l'autre. L'ardeur des feux que ressent cette zone est donc occasionnée par le séjour continu qu'y fait ce soleil, source et régulateur de la flamme éthérée. Par conséquent les deux zones les plus distantes de cet astre, privées de sa présence, sont constamment engourdis par les froids les plus rigoureux, tandis que les deux intermédiaires jouissent d'une température moyenne qu'elles doivent à celles qui les avoisinent. Cependant, de ces deux zones dites tempérées, celle sous laquelle nous vivons a des parties où la chaleur est plus forte que dans d'autres, parce qu'elles sont plus pres de la zone torride : de ce nombre sont l'Éthiopie, l'Arabie, l'Égypte et la Libye. L'atmosphère, dans ces contrées, est tellement dilatée par la chaleur, qu'il s'y forme rarement des nuages, et que leurs habitants connaissent à peine la pluie. Par la raison contraire, les régions limitrophes de la zone

solem; de quarto nunquam. Nam et ab ortu, et ab occasu, fenestras solem recipit; quippe quem orientem obvenienteque prospectet. Recipit et a meridie; quia omne iter solis in nostro meridie est, ut instruit visum antelata descriptio. Nunquam vero solem fenestra septentrionis admittit; quia nunquam a p signo, ad o , sol accedit; sed a p , semper retrocedendo, nunquam fines poli septentrionalis attingit; et ideo nunquam per hunc cardinem radius solis infunditur. Eiusdem rei probationem umbra quoque cujuslibet corporis sufficiens adstruere. Nam et in occasum cadit, oriente sole; et in ortum, cum sit occidens: medio autem die, quia sol meridiem tenet, in septentrionem umbra depellitur; in austrum vero circa nostram habitationem impossibile est umbram cujuslibet corporis cadere, quia semper in adversam soli partem umbra jactatur. Adversus autem anstro apud nos sol esse non poterit, cum nunquam fines septentrionales attingat. Sane quoniam pars illa pernstet, que temperate vicina est, admittit habitantes illic, id est, trans tropicum; quae cumque habitantur spatia, umbram mittunt in austrum eo tempore, quo sol Cancrum tenet. Tunc enim eis fit sol septentrionalis, cum tropicum tenet; quod ab illis ad septentrionem recedit.

Civitas autem Syene, que provincia Thebaidos post superiorum montium deserta principium est, sub ipso aestivo tropico constituta est: et eo die quo sol certam partem ingreditur Cancr, hora diei sexta, (quoniam sol tunc super ipsum invenitur verticem civitatis) nulla illic potest in terram de quolibet corpore umbra jactari, sed nec stilus hemispherii monstrans horas, quem $\gamma\gamma\omega\mu\omega\omega\omega$ vocant, tunc de se potest umbram creare. Et hoc est, quod Lucanus dicere voluit, nec tamen plene, ut habetur, absolvit. Dicendo enim,

Atque umbras nunquam flectente Syene,
rem quidem attingit, sed turbavit verum. Non enim nunquam flectit, sed uno tempore; quod cum sua ratione retulimus. His relictis constat, solem nunquam egredi fines pernstet, quia de tropico in tropicum Zodiacus obliquatus est. Manifesta est igitur causa, cur haec zona flammis sit semper obnoxia: quippe quam sol totius aetherae flammæ et fons, et administrator, nunquam relinquat. Ergo ambae partes ultimae, id est, septentrionalis et australis, ad quas nunquam solis calor accedit, necessario perpetua premuntur pruina: duas vero, ut diximus, temperat hinc atque illic vicinia caloris et frigoris. Denique in hac ipsa

glaciale boréale, telles que le Palus-Méotide, celles baignées par l'Ister et le Tanais, celles enfin qui se trouvent au delà de la Scythie, et dont les naturels ont reçu de l'antiquité le nom d'hyperboréens, comme ayant dépassé les limites naturelles du nord; ces contrées, dis-je, ont un hiver qui dure presque toute l'année, et l'on conçoit à la rigueur du climat sous lequel ils vivent; mais le centre de cette zone doit à sa position de jouir d'une température uniforme et bienfaisante.

CHAP. VIII, où l'on donne, en passant, la manière d'interpréter un passage des Géorgiques relatif au cercle du zodiaque.

Nous avons posé pour fait incontestable que l'un et l'autre tropique sont les limites du zodiaque, et que jamais le soleil ne les dépasse, soit en s'avancant vers nous, soit en se dirigeant dans le sens opposé. Nous avons ajouté que les zones tempérées, dans l'un et l'autre hémisphère, commencent où finit le zodiaque, ou, si l'on veut, la zone torride. C'est donc pour nous une nécessité de chercher à savoir ce qu'entend Virgile, toujours si exact dans ses descriptions scientifiques, quand il dit, en parlant de ces zones :

Deux autres ont reçu les malheurs mortels,

Et dans son cours brillant bornent l'oblique voie

Où du dieu des saisons la marche se déploie.

Ces expressions pourraient faire croire que le zodiaque pénètre les zones tempérées, et que le soleil les traverse : ce qui n'est pas admissible, puisqu'il s'arrête aux tropiques. Peut-être Virgile regarde-t-il comme faisant partie de ces der-

nières zones les contrées de la zone torride qui les avoisinent, et que nous avons dit être habitées. En effet, Syène est sous le tropique; et à trois mille huit cents stades de cette ville, en s'avancant vers la ligne équinoxiale, on rencontre Méroë; plus loin encore, à huit cents stades, on se trouve dans le pays d'où nous vient la cannelle. Toutes ces régions, situées sous la zone torride, sont faiblement peuplées, il est vrai; cependant l'existence y est supportable : mais au delà elle cesse de l'être, à cause de l'excès des feux du soleil.

C'est vraisemblablement parce que la zone torride offre tant de terres habitées (et il est probable qu'il en est de même vers l'autre extrémité voisine de nos antécédents), que la poésie épique, qui a le droit de tout agrandir, se permet de prolonger le cours du soleil à travers les zones tempérées. La raison en est que des deux côtés les limites de la zone torride out cela de commun avec les zones tempérées, qu'elles ont des habitants. Peut-être, par une licence poétique, a-t-il substitué une particule presque semblable, aimant mieux dire *per ambas* que *sub ambas*. Car, en réalité, le zodiaque pénètre au delà et en deçà, au-dessous des zones tempérées, mais n'y entre pas. Nous savons qu'Homère lui-même et Virgile, son imitateur en tout, ne se font pas faute d'échanger ainsi les particules. Peut-être enfin (ce qui me paraît le plus probable) Virgile a-t-il voulu donner au mot *per* le sens du mot *inter*; car le zodiaque fait sa révolution *entre* et non *à travers* les deux zones tempérées. Or il est or-

zona, quam incolimus, que tota dicitur temperata, partes tamen, que perusto cingulo vicinæ sunt, ceteris calidiores sunt : ut est Æthiopia, Arabia, Ægyptus, et Libya; in quibus calor ita circumfusi aeris corpus extenuat, ut aut nunquam, aut raro cogatur in nubes; et ideo nullus pene apud illos usus est imbrum. Rursus, quæ usque ad frigide fines pressius accedunt, ut est palus Mæotis, ut regiones, quas præterfluit Tanais et Ister, omniæque super Scythiam loca, quorum incolæ vetustas Hyperboreus vocavit, quasi originem boreæ introrsum recedendo transissent, adeo æterna pene prenuntur pruina, ut non facile explicetur, quanta sit illis frigidae nimietatis injuria : loca vero, quæ in medio temperatæ sunt, quoniam ab utraque nimietate longe recedunt, veram tenent salutaremque temperiem.

CAP. VIII. Obiter quomodo explicandus locus Vergilii primo Georgicon de circulo Zodiaco.

Locus nos admonet, ut (quoniam diximus rem, quæ a nullo possit refelli, utrumque tropicum circum Zodiaco terminos facere, nec unquam solem alterutrum tropicum excedere posse, vel sursum, vel deorsum meando; trans Zodiacum vero circum, id est, trans usum, quæ tropicis clauditur, ex utraque parte incipere temperatas) quæramus, quid sit, quod ait Vergilius, quem nullius unquam disciplina error inuoluit :

... duæ mortalibus ægris

Munere concessæ divum : et via secta per ambas,

Obliquus quæ se signorum verteret ordo.

videtur enim dicere his versibus, Zodiacum per temperatas ductum, et solis cursum per ipsas ferri : quod nec opinari fas est, quia neutrum tropicum cursum solis excedit. Num igitur illud attendit, quod diximus, et intra tropicum in ea perustæ parte, quæ vicina est temperatæ, habitatores esse? nam Syene sub ipso tropico est : Meroc autem tribus millibus octingentis stadiis in perustam à Syene introrsum recedit : et ab illa usque ad terram cinnamomi feracem sunt stadia octingenta; et per hæc omnia spatia perustæ, licet rari, tamen vita fruuntur habitantes. Ultra vero jam inaccessum est, propter nimium solis ardorem. Cum ergo tantum spatii ex perusta vitam ministret; et sine dubio circa viciniam alterius temperatæ, id est, antæcorum, tantundem spatii habere perustæ fines et parem mansuetudinem, non negetur (paria enim in utraque parte sunt omnia) ideo credendum est, per poetam tubam, quæ omnia semper in majus extollit, divisisse viam solis sectam per temperatas : quoniam ex utraque parte fines perustæ in eo sunt similes temperatis, quod se patiuntur habitari. An forte poetica licentia particulam pro similibus pene particula posuit; et pro, *sub ambas*, dicere maluit, *per ambas*? nam revera ductus Zodiaci sub ambas temperatas ultra citroque pervenit; non tamen per ambas. Scimus autem et Homerum ipsum, et in omnibus imita-

dinaire à ce poëte d'employer *per* pour *inter*, comme dans cet autre passage :

Circum perque duas in morem fluminis Aretos.

Le Dragon ne coupe cependant point les deux Ourse; il les embrasse l'une et l'autre par sinuosités, mais il ne passe pas au travers de ces constellations. Cependant ce vers est aisé à entendre, si nous substituons, comme l'a fait Virgile, la préposition *entre* (*per*) à la préposition *au travers* (*inter*).

Nous n'avons rien à ajouter à ce que nous venons de dire pour la défense du passage rapporté ci-dessus; et, d'après les notions que nous avons données sur les bornes de l'orbite solaire, il est impossible de ne pas entendre cet endroit d'un poëte aussi correct que le cygne de Mantoue. Nous laissons à l'esprit du lecteur le soin de trouver ce qu'on pourrait alléguer de plus pour terminer cette discussion.

CHAP. IX. Notre globe est enveloppé par l'Océan, non pas en un sens, mais en deux différens sens. La partie que nous habitons est resserrée vers les pôles, et plus large vers son centre. Du peu d'étendue de l'Océan, qui nous paraît si grand.

Les éclaircissemens que nous venons de donner ont, je crois, leur utilité; nous allons maintenant, ainsi que nous l'avons promis, démontrer que l'Océan entoure la terre, non pas en un seul sens, mais en deux sens divers. Son premier contour, celui qui mérite véritablement ce nom, est ignoré du vulgaire : car cette mer, regardée généralement comme le seul Océan, n'est qu'une extension de l'Océan primitif, que le superflu de ses eaux oblige à ceindre de nou-

torum hujus Maronem, sæpe tales mutasse particulas. An, (quod mihi vero propius videtur) per ambas, pro inter ambas, voluit intelligi? Zodiacus enim inter ambas temperatas volvitur, non per ambas. Familiariter autem per, pro inter, ponere solet; sicut alibi quoque,

Circum perque duas in morem fluminis Aretos.

Neque enim Anguis sideris Aretos secat; sed, dum et amplectitur et intervenit, circum eas, et inter eas volvitur, non per eas. Ergo potest constare nobis intellectus, si *per ambas*, pro *inter ambas*, more ipsius poëte dictum existimemus. Nobis aliud ad defensionem, ultra hæc, que diximus, non occurrit. Verum quoniam in medio posuimus, quos lines nunquam via solis excedat; manifestum est autem omnibus, quid Maro dixerit, quem constat erroris ignarum : erit ingenii singulorum invenire, quid possit amplius pro absolvenda hac quæstione conferri.

CAP. IX. Non uno, sed gemino Oceani ambitu terram omnem circumfluit : et quomodo angusta verbis, latior lateribus, si habitabilis nostra : tum de exiguitate Oceani, quem nos magnum vocamus.

His quoque, ut arbitror, non otiosa inspectione tractatis, nunc de Oceano quod promissimus adstruamus, non uno, sed gemino ejus ambitu terræ corpus omne circum-

veau la terre. La première ceinture qu'il forme autour de notre globe s'étend à travers la zone torride, en suivant la direction de la ligne équinoxiale, et fait le tour entier du globe. Vers l'orient, il se partage en deux bras, dont l'un coule vers le nord, et l'autre vers le sud. Le même partage se fait à l'occident; et ces deux derniers bras vont à la rencontre de ceux qui sont partis de l'orient. L'impétuosité et la violence avec lesquelles s'entre-choquent ces énormes masses avant de se mêler donnent lieu à une action et à une réaction, d'où résulte le phénomène si connu du flux et du reflux, qui se fait sentir dans toute l'étendue de notre mer. Elle l'éprouve dans ses détroits, comme dans ses parties les moins resserrées, par la raison qu'elle n'est qu'une émanation du véritable Océan. Cet Océan donc, qui suit la ligne que lui trace l'équateur terrestre, et ses bras, qui se dirigent dans le sens de l'horizon, partagent le globe en quatre portions, dont ils font autant d'îles. Par son cours à travers la zone torride, qu'il environne dans toute sa longueur, il nous sépare des régions australes; et au moyen de ses bras, qui embrassent l'un et l'autre hémisphère, il forme quatre îles, dont deux dans l'hémisphère supérieur, et deux dans l'hémisphère inférieur. C'est ce que nous fait entendre Cicéron, quand il dit : « Toute cette partie de la terre occupée par vous n'est qu'une petite île; » au lieu de dire toute cette terre n'est qu'une petite île : par la raison qu'en entourant la terre en deux sens divers, l'Océan la partage réellement en quatre îles. La figure ci-après donnera une idée de ce partage. On y verra l'origine de notre mer, qui n'est qu'une fai-

liti : ejus verus et primus meatus est, qui ab indocto hominum genere nescitur. Is enim, quem solum Oceanum plures opinantur, de finibus ab illo originali refusus, secundum ex necessitate ambitum fecit. Ceterum prior ejus corona per zonam terræ calidam meat, superiora terrarum et inferiora cingens, flexum circa æquinoctialis inlita. Ab oriente vero duas sinus refundit; nam ad extremitatem septentrionis, ad australis alterum : rursusque ab occidente duo pariter emasuntur sinus, qui usque ad ambas, quas supra diximus, extremitates refusi, occurrunt ab oriente demissis; et, dum vi summa et impetu inmaniore miscentur, invicemque se feriunt, ex ipsa aquarum collisione nascitur illa famosa Oceani accessio pariter et recessio. Et, ubicumque in nostro mari contigit idem, vel in angustis fretis, vel in planis fœte litoribus, ex ipsis Oceani sinibus, quos Oceanum nunc vocamus, eveniunt : quia nostrum mare ex illis inluit. Ceterum verior, ut ita dicam, ejus alvens tenet zonam perustam; et tam ipse, qui æquinoctialem, quam sinus ex eo nati, qui horizon-tem circum ambitu sine flexionibus inaurant, omnem terram quadrimum dividunt; et singulas, ut supra diximus, habitabiles insulas faciunt. Nam inter nos et australes homines meatus ille per calidam zonam, totamque cingens, et rursus utriusque regionis extrema finibus suis ambiens, binas in superiore atque inferiore terræ superfi-

ble partie du tout, et aussi celle de la mer Rouge, de la mer des Indes et de la mer Caspienne : bien que je n'ignore pas que cette dernière n'a, selon l'opinion de plusieurs personnes, aucune communication avec l'Océan. Il est évident que les mers de la zone tempérée australe ont aussi leur source dans le grand Océan. Mais comme ces pays nous sont encore inconnus, nous ne devons pas garantir la certitude du fait.

Relativement à ce que dit Cicéron, que « toute cette partie de la terre est fort resserree du nord au midi, plus étendue de l'orient à l'occident, » nous pouvons nous en convaincre en jetant les yeux sur la figure précitée; car l'exces de la largeur de cette zone sur sa longueur est dans la même proportion que l'exces de la longueur du tropique sur la longueur du cercle polaire boréal. En effet, bornée dans son extension longitudinale par la rencontre du cercle polaire, si court lui-même, elle peut, au moyen de la longueur du tropique, donner à ses flancs un plus grand développement. Cette forme de la partie de la terre que nous habitons l'a fait comparer, par les anciens, à une chlamyde déployée; et c'est parce que le globe tout entier, y compris l'Océan, peut être regardé, à raison de son peu d'étendue, comme le point central de tel cercle céleste que ce soit, que notre auteur a dû ajouter, en parlant de l'Atlantique: « Et, malgré tous ces grands noms, il est, comme vous voyez, bien petit. » Sans doute l'Atlantique doit être pour nous une mer immense; mais elle doit paraître bien petite à ceux qui l'aperçoivent de la voûte éthérée, puisque la terre n'est, à l'égard du ciel,

cie insulas facit. Unde Tullius, hoc volens intelligi, non dixit, *omnis terra parva quaedam est insula*: sed, *omnis terra, quæ colitur a vobis, parva quaedam est insula*: quia et singulae de quatuor habitationibus parvæ quaedam efficiuntur insulae, Oceano his eas, ut diximus, ambiente. Omnia hæc ante oculos locare potest descriptio substituta: ex qua et nostri maris originem, quæ lotius una est, et Rubri atque Indici ortum videbis, Caspiumque mare unde oriatur invenies: licet non ignorem, esse nonnullos, quicquid de Oceano ingressum negent. Nec dubium est, in illam quoque australis generis temperatam mare de Oceano similiter influere; sed describi hoc nostra attestatio non debuit, cuius situs nobis incognitus perseverat. Quod autem dixit nostram habitabilem *angustam verticibus, lateribus latiorum*, in eadem descriptione poterimus advertere. Nam, quanto longior est tropicus circum septentrionali circo, tanto zona verticibus quam lateribus angustior est: quia summitas ejus in artum extremi circuli brevitate contrahitur; deductio autem laterum cum longitudine tropici ab utraque parte distenditur. Denique veteres omnium habitabilem nostram extentæ chlamydi similem esse dixerunt. Item quia omnis terra, in qua et Oceanus est, ad quemvis eadem-temi circulum quasi centrum obtinet puncti locum, accessario de Oceano adjecta, *qui tamen tanto nomine quam sit parvus, videt*. Nam Ecce apud nos Atlanticum mare magnum vocetur,

que l'indicateur d'une quantité, c'est-à-dire un point qu'il est impossible de diviser.

En appuyant si soigneusement sur l'exiguïté de la sphère terrestre, le premier Africain a pour but, comme la suite nous le prouvera, de faire sentir à son petit-fils qu'une âme vraiment grande doit peu s'occuper d'étendre sa réputation, qui ne peut jamais être que très-bornée, vu le peu d'espace qu'elle a pour circuler.

CHAP. X. Bien que le monde soit éternel, l'homme ne peut espérer de perpétuer, chez la postérité, sa gloire et sa renommée; car tout ce que contient ce monde, dont la durée n'aura pas de fin, est soumis à des vicissitudes de destruction et de reproduction.

« Et quand même les races futures, recevant de leurs aïeux la renommée de chacun d'entre nous, seraient jalouses de la transmettre à la postérité, ces inondations, ces embrasements de la terre, dont le retour est inévitable à certaines époques marquées, ne permettraient pas que cette gloire fût durable, bien loin d'être éternelle. »

C'est de sa conscience que le sage attend la récompense de ses belles actions; l'homme moins parfait l'attend de la gloire; et Scipion, qui désire que son petit-fils tende à la perfection, l'engage à ne pas ambitionner d'autre récompense que celle qu'il trouve en lui-même, et à dédaigner la gloire.

Comme elle a deux puissants attraits, celui de pouvoir s'étendre au loin et celui de nous survivre longtemps, le premier Africain a d'abord mis sous les yeux de l'Emilien le tableau de no-

de celo tamen desipientibus non potest magnum videri, cum ad cælum terra signum sit et punctum, quod dividi non possit in partes. Ideo autem terre brevis tam diligenter asseritur, ut parvi pendendum ambitum fame vir fortis intelligat, que in tam parvo magna esse non poterit: quod doctrinæ propositum non minus in sequentibus apparebit.

CAP. X. Mundum quidem esse æternum; ceterum inde non posse sperari perpetuitatem gloriæ ac fame apud posteros, quando mundo ipso manente, ea, que in ipso sunt, vicissitudine quadam nunc occidunt, nunc rursus oriuntur.

« Quin etiam si cupiet proles futurorum hominum deinceps laudes inuicisquæ nostrum, acceptas a patribus, posteris prodere: tamen propter eluvionis evulsionisque terrarum, quas accidere tempore certo necesse est, non modo non æternam, sed ne diuturnam quidem gloriam assequi possumus. » Virtutis fructum sapiens in conscientia ponit, minus perfectus in gloria: unde Scipio perfectionem cupiens infundere nepoti, auctor est, ut contentus conscientia præmio, gloriam non requirat: in qua appetenda quoniam duo sunt maxime, quæ præceptari possint, ut et quam latissime vegetetur, et quam diutissime perseveret: postquam superius, de habitationis nostre

tre globe, qui n'est qu'un point par rapport au ciel, et lui a ôté tout espoir d'étendre au loin le bruit de sa renommée, en lui faisant observer que les hommes de notre espèce n'occupent qu'une bien faible partie de ce même globe, et que cette partie même ne peut être entièrement remplie de la célébrité d'un nom, puisque celui des Romains n'avait pas encore franchi le Caucase, ni traversé les flots du Gange. Maintenant il va lui prouver que la gloire a peu de durée, afin de le convaincre entièrement qu'elle ne mérite pas d'être recherchée. « Quelque circonscrire que soit, lui dit-il, la carrière que peut parcourir la réputation du sage et de l'homme vraiment grand, cette réputation ne sera pas éternelle, ni même de longue durée, vu que tout ce qui existe à présent doit être anéanti, soit par les embrasements, soit par les inondations de la terre. »

Mais ce passage de Cicéron veut être développé, parce qu'il décide implicitement la question de l'éternité du monde, qui, pour beaucoup de personnes, est l'objet d'un doute. Il n'est pas facile, en effet, de concevoir que cet univers n'ait pas eu de commencement; et, s'il en faut croire l'histoire, l'usage de la plupart des choses, leur perfectionnement, leur invention même est d'une date toute récente. Si l'on s'en rapporte aux traditions, ou bien aux fictions de l'antiquité, les premiers hommes, grossiers habitants des bois, différaient peu des animaux féroces. Leurs aliments, ajoute-t-elle, ne ressemblaient pas aux nôtres; ils se nourrissaient de glands et de fruits sauvages, et ce ne fut que bien tard qu'ils cultivèrent la terre. Elle nous ramène ainsi à la

naissance des choses, à celle de l'espèce humaine, et à la croyance de l'âge d'or, qui fut suivi de deux âges désignés par des métaux d'une pureté progressivement décroissante, lesquels âges firent place enfin aux temps si dégradés du siècle de fer. Mais, en laissant de côté la fiction, comment ne croirait-on pas que le monde a commencé, et même depuis bien peu de temps, quand on voit que les faits les plus intéressants des annales grecques ne remontent pas au delà de deux mille ans? car avant Ninus, que plusieurs historiens donnent pour père à Sémiramis, l'histoire ne relate aucun événement remarquable. Si l'on admet que cet univers a commencé avec les temps et même avant les temps, comme disent les philosophes, comment se fait-il qu'il ait fallu une suite innombrable de siècles pour amener le degré de civilisation où nous sommes parvenus? Pourquoi l'invention des caractères alphabétiques qui nous transmettent le souvenir des hommes et des choses, est-elle si nouvelle? Enfin, pourquoi diverses nations n'ont-elles acquies que depuis peu des connaissances de première nécessité? Témoins les Gaulois, qui n'ont connu la culture de la vigne et celle de l'olivier que vers les premiers siècles de Rome, sans parler de beaucoup d'autres peuples qui ne se doutent pas d'une foule de découvertes qui sont pour nous des jouissances. Tout cela semble exclure l'idée de l'éternité des choses, et pourrait nous faire croire que la naissance du monde a une époque fixe, et que tous les êtres ont été produits successivement. Mais la philosophie nous apprend que ce monde a toujours été, et que l'Éternel l'a créé avant les temps. En effet, le temps ne peut être antérieur à l'uni-

augustius disserendo, totius terræ quæ ad cælum puncti Lucum obtinet, minimam quandam decem à nostri generis hominibus particulam possideri; nullius vero gloriam vel in illam totam partem potuisse diffundi: (siquidem Gangem transire, vel transcendere Caucasum, romani nominis fama non valuit) spem, quam de propaganda late gloria, ante oculos ponendo nostri orbis augustias, amputavit, vult etiam diuturnitatis auferre; ut plene animo nepotis contentum gloriæ compas dissuasor insinuet; et ait, nec in hac ipsa parte, in quam sapientis et fortis viri nonnisi serpere potest, æternitatem nominis posse durare; cum modo evanescione, modo ebvitione terrarum, diuturnitati rerum intercecal occasus. Quod quale sit, disseremus. In hac enim parte tractatus illa quæstio latenter absolvitur, quæ multorum cogitationes de ambigenda mundi æternitate sollicitat. Nam quis facile mundum semper fuisse consentiat? cum et ipsa historiarum fides, multam unum rerum cultum emendationemque vel inventionem ipsam recentem esse, fateatur: cumque rides prius homines, et membra silvestri non nullum a ferarum asperitate dissimiles, meminere, vel fabuletur antiquitas; tradatque, nec huic eis, quo nunc utimur, victum fuisse, sed glande prius et bacis altis, sero sperasse de sulcis alimoniam: cumque ita exordium rerum et ipsius humanæ nationis opinemur, ut aerea prima secula fuisse credamus, et inde natura per metalla

viliora degenerans, ferro secula postrema fœdaverit. Ac, ne totum videamur de fabulis mutuari, quis non hinc insinuet mundum quandoque coepisse, nec longam retro eius ætatem, cum abhinc ultra duo retro ævorum millia de excellenti rerum gestarum memoria ne græca quidem exstet historia? nam supra Ninum, a quo Sémiramis secundum quosdam creditur procreata, nihil præclarum in libris relatam est. Si enim ab initio, immo ante initium fuit mundus, ut philosophi volunt: cur per innumerabilem seriem seculorum non fuerat cultus, quo nunc utimur, inventus? non litterarum usus, quo solo memoria fœliciter æternitas? cur denique multarum rerum experientia ad aliquas gentes recentis ætatis pervenit? ut ecce, Galli vitam, vel cultum oleæ, Roma jam adolescente, didicerunt. Aliæ vero gentes adhuc nulla nesciunt, quæ nobis inventa placerunt. Hæc omnia videntur æternitati rerum repugnare, nec opinari nos faciunt, certo mundi principio paulatim singula quæque coepisse. Sed mundum quidem fuisse semper, philosophia auctor est, conditore quidem Deo, sed non ex tempore: siquidem tempus ante mundum esse non potuit; cum nihil aliud tempora, nisi cursus solis, efficiat. Res vero humanæ ex parte maxima sæpe occidunt manente mundo, et rursus oriuntur, vel ebvitione vicissim, vel evanescione redeunte. Cujus vicissitudinis causa vel necessitas talis est. Ignem æthereum

vers, puisqu'il se mesure par le cours du soleil. Quant aux choses d'ici-bas, elles s'ancrissent en grande partie, bien que l'univers soit indestructible; puis elles rentrent de nouveau dans la vie. C'est l'effet de l'alternation des embrasements et des inondations, dont nous allons exposer la cause nécessaire.

Selon les plus anciens physiciens, le feu éthéré se nourrit de vapeurs; ils nous assurent que si la nature a placé, comme nous l'avons dit ci-dessus, l'Océan au-dessous de la zone torride que traverse le zodiaque, c'est afin que le soleil, la lune, et les cinq corps errants qui parcourent cette zone en tous sens, puissent tirer leur aliment des particules qui s'élèvent du sein des eaux. Voilà, disent-ils, ce qu'Homère donne à entendre aux sages, quand ce génie créateur, qui nous rend témoins des actions des dieux sur toute la nature, feint que Jupiter, invité à un banquet par les Éthiopiens, se rend dans l'Océan avec les autres dieux, c'est-à-dire avec les autres planètes; ce qui ne veut dire autre chose, sinon que les astres se nourrissent de molécules aqueuses. Et quand ce même poète ajoute que les rois d'Éthiopie sont admis aux festins des dieux, il peint, par cette allégorie, les peuples de cette contrée de l'Afrique, seuls habitants des bords de l'Océan, et dont la peau, brûlée des feux du soleil, a une teinte presque noire.

De ce que la chaleur s'entretient par l'humidité, il suit que le feu et l'eau éprouvent alternativement un excès de réplétion. Lorsque le feu est parvenu à cet excès, l'équilibre entre les deux éléments est détruit. Alors la température trop élevée de l'air produit un incendie qui pénètre

jusqu'aux entrailles de la terre; mais bientôt l'ardeur dévorante du fluide igné se trouve ralentie, et l'eau recouvre insensiblement ses forces; car la matière du feu, épuisée en grande partie, absorbe peu de particules humides. C'est ainsi qu'à son tour l'élément aqueux, après une longue suite de siècles, acquiert un tel excédant qu'il est contraint d'inonder la terre; et pendant cette crue des eaux, le feu se remet des pertes qu'il a essayées. Cette alternative de suprématie entre les deux éléments n'altere en rien le reste du monde, mais détruit souvent l'espèce humaine, les arts et l'industrie, qui renaissent lorsque le calme est rétabli; car cette dévastation causée, soit par les inondations, soit par les embrasements, n'est jamais générale. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'Égypte est à l'abri de ces deux fléaux: Platon nous l'assure dans son *Timée*. Aussi cette contrée est-elle la seule qui ait élevé des monuments et recueilli des faits dont la date remonte à plusieurs myriades de siècles. Il est donc quelques parties de la terre qui survivent au désastre commun, et qui servent à renouveler l'espèce humaine; voilà comment il arrive que, la civilisation ayant encore un asile sur quelques portions du globe, il existe des hordes sauvages qui ont perdu jusqu'à la trace des connaissances de leurs ancêtres. Insensiblement leurs mœurs s'adoucissent; elles se réunissent sous l'empire de la loi naturelle: l'ignorance du mal et une franchise grossière leur tiennent lieu de vertus. Cette époque est pour elles le siècle d'or. L'accroissement des arts et de l'industrie vient bientôt après donner plus d'activité à l'émulation; mais ce sentiment si noble dans son origine produit bientôt l'envie, qui ronge sourdement les

physici tradiderunt humore nutriri, asserentes, ideo sub zona colli perusta, quam via solis, id est, Zodiacus, occupavit, Oceanum, sicut supra descripsimus, a natura locatum, ut omnis latitudo, qua sol cum quinque vagis et luna ultro citroque discurrunt, habeat subjecti humoris alimonia: et hoc esse volunt, quod Homerus, divinarum omnium inventionum fons et origo, sub poetici nube figmenti verum sapientibus intelligi dedit, Jovem cum diis ceteris, id est, cum stellis, profectum in Oceanum, Æthiopiis eum ad epulas invitantibus: per quam imaginem fabulosam Homerum significasse volunt, hauriri de humore nutrimenta sideribus: qui ob hoc Æthiopus reges epularum participes coelestium dixit, quoniam circa Oceani oram non nisi Æthiopes habitant, quos vicina solis usque ad speciem nigri coloris exurit. Cum ergo calor nutritur humore, hæc vicissitudo contingit, ut modo calor, modo humor exuberet. Evenit enim, ut ignis usque ad maximum entitibus augmentum, haustum vivat humorem, et sic aeris mutata temperies licentiam præstet incendio, et terra penitus flagrantia immissi ignis uratur. Sed mox, impetu caloris assumpto, paulatim vires revertuntur humori, cum magna pars ignis incendiis erogata, vinus jam de renascente humore consumat. Ac rursus

longo temporum tractu ita crescens humor altius vincit, ut terris infundatur eluvio: rursusque calor post hoc vires resumit. Et ita fit, ut manente mundo inter exsuperantis caloris humorisque vices, terrarum cultus cum hominum genere sæpe interscidat, et, redacta temperie, rursus novetur. Nunquam fumen seu eluvio, seu exustio, omnes terras, aut omne hominum genus vel omnino operit, vel penitus exurit. Ægypto certe, ut Plato in *Timæo* fatetur, nunquam nimietas humoris nocuit, vel caloris. Unde et infinita annorum millia in solis Ægyptiorum monumentis librisque releguntur. Certe igitur terrarum partes interneconi superstites, seminarium instaurando generi humano fiunt: atque ita contingit, ut non rudi mundo rudes homines et cultus nasci, cujus memoriam intercepit interitus, in terris berrent, et asperitatem naturam vagam feritatis exuti, conciliabula et coetus nata instrumenta palliantur: sitque primum inter eos mali nescia, et adhuc astutie inexperta simplicitas, quæ nomen auri primis seculis præstat. Inde, quo magis ad cultum rerum atque artium usus promovet, tanto facilis in animos serpit emulatio; quæ primum bene incipiens, in insidiam latenter evadit. Et ex hac jam nascitur, quidquid genus hominum post sequentibus seculis experitur. Hæc est ergo, quæ re-

œurs. Dès lors commencent, pour cette société naissante, tous les maux qui l'affligeront un jour.

Telle est l'alternative de destruction et de reproduction à laquelle est assujéti le genre humain, sans que la stabilité du monde en souffre.

CHAP. XI. Il est plus d'une manière de supputer les années : la grande année, l'année vraiment parfaite, comprend quinze mille de nos années.

« Qui plus est, que vous importe d'être nommé dans les discours des hommes qui naîtront dans l'avenir, lorsque ceux qui vous ont précédé sur la terre, plus nombreux peut-être que leurs descendants, et qui certainement valaient mieux, n'ont jamais parlé de vous ? Que dis-je ? parmi ceux même qui peuvent répéter notre nom, il n'en est pas un qui puisse recueillir le souvenir d'une année. L'année, selon les calculs vulgaires, se mesure sur le retour du soleil, c'est-à-dire d'un seul astre ; mais il faut que tous les astres soient revenus au point d'où ils sont partis une première fois, et qu'ils aient ramené, après un long temps, la même face du ciel, pour que l'année véritable soit entièrement révolue ; et je n'ose dire combien cette année comprend de vos siècles. Ainsi, le soleil disparut aux yeux des hommes, et sembla s'éteindre, quand l'âme de Romulus entra dans nos saintes demeures ; lorsqu'il s'éclipsera du même côté du ciel et au même instant, alors toutes les étoiles, toutes les constellations se trouveront dans la même

bus humanis pereundi, atque iterum revertendi inculmi mundo, vicissitudo variatur.

CAP. XI. De diversitate annorum : quodque is, qui vere annus vertens est ac mundanus, quindecim annorum nostrorum ambiat millia.

« Quid autem interest, ab his, qui postea nascentur, « nationum fore de te ; cum ab his nullus fuerit, qui ante « nati sunt, qui nec pauciores, et certe meliores fuerunt « viri ? præsertim cum apud eos ipsos, a quibus audiri nomen nostrum potest, nemo unius anni memoriam consequi possit. Homines enim populariter annum tantummodo solis, id est, unius astri reditu metiuntur. Re ipsa « autem, cum ad idem, unde senel profecta sunt, cuncta « astra redierint, eademque totius cœli descriptionem « longis intervallis retulerint : tum ille vere vertens annus « appellari potest, in quo vix dicere audeo, quam multa « hominum secula feneantur. Namque, ut olim defecere « sol hominibus extinguique visus est, cum hominibus « nus hæc ipsa in templa penetravit, ita quandoque ab « eadem parte sol eodemque tempore iterum defecerit, « tum signis omnibus ad idem principium stellisque revo- « catis, expletum annum habeto : cujus quidem anni nondum vicissimam partem scito esse conversam. » Idem agere perseverat, instans dissuasioni gloriae desideranda.

position : alors seulement l'année sera complète. Mais sachez que, d'une telle année, la vingtième partie n'est pas encore écoulée. »

Le premier Africain continue à insister sur les motifs qui doivent détourner son petit-fils d'ambitionner la gloire. Il vient de lui prouver que cette gloire, resserrée dans un champ bien étroit, ne pouvait même le parcourir longtemps ; il lui démontre à présent qu'elle ne peut embrasser la durée d'une seule année. Voici sur quoi est appuyée cette assertion.

Il est d'autres années que celles vulgairement appelées de ce nom : le soleil, la lune, les planètes et les autres astres ont aussi leur année, qui se compose du temps que chacune de ces étoiles emploie à revenir au même point du ciel d'où elle était partie. C'est ainsi que le mois est une année lunaire, parce que la révolution synodique de la lune s'achève dans cet intervalle de temps. Aussi le mot latin *mensis* (mois) est-il dérivé de *mene*, mot grec qui signifie lune.

Cependant le soleil ouvre la grande année, dit Virgile, qui veut exprimer la différence de l'année solaire à l'année lunaire. On conçoit que le mot grand n'est employé ici que comparativement ; car la révolution de Vénus et celle de Mercure est à peu près de la même longueur que celle du soleil ; Mars met deux ans à tracer son orbite ; Jupiter douze, et Saturne trente. Mais le retour de ces corps errants à leur point de départ doit être suffisamment connu. Quant à l'année dite du monde, et qu'on nomme avec raison l'année accomplie, parce que sa période rétablit dans les cieux les aspects primitifs de tous les

Quam cum locis artam, nec in ipsis angustis æternam supra docuisset ; nunc non solum perpetuitatis expertem, sed nec ad unius anni integri metas posse propagari, docet : cujus assertionis quæ sit ratio, dicemus. Annus non is solus est, quem nunc communis omnium usus appellat : sed singulorum seu huminum, seu stellarum, emenso omni cœli circuito, a certo loco in eundem locum reditus, annus sicut est. Sic mensis lune annus est, intra quem cœli ambitum lustrat. Nam et a luna mensis dicitur, quia græco nomine luna mense vocatur. Vergilius denique ad discretionem lunaris anni, qui brevis est, annum, qui circumcursu solis efficitur, significare valens, ait :

Interea magnum sol circumvolvitur annum, magnum vocans solis, comparatione lunaris. Nam curvis quidem Veneris atque Mercurii pæne par solus est. Martius vero annus fere biennium tenet : tanto enim tempore cœlum circumit. Jovis autem stella duodecim, et Saturni triginta annos in eadem circuitione consumit. Hæc de luminibus ac vagis, ut sæpe relata, jam nota sunt. Annus vero, qui mundanus vocatur, qui vere vertens est, quia conversione plene universitatis efficitur, largissimis seculis explicatur : cujus ratio est talis. Stella omnes et sidera, quæ intus cœlo videntur, quorum proprium motum nunquam visus humanus sentire vel deprehendere potest, moventur tamen ; et præter cœli volubilitatem, quæ semper trahuntur, suo quoque accessu tum sero promoventur,

astres, elle renferme un grand nombre de siècles, ainsi que nous allons le démontrer.

Toutes les constellations, toutes les étoiles qui semblent attachées à la voûte céleste ont un mouvement propre que l'œil humain ne peut apercevoir. Non-seulement elles sont chaque jour entraînées avec tout le ciel, mais elles se mouvent encore sur elles-mêmes; et ce second mouvement est si lent, que l'observateur le plus assidu, quelque longue que soit son existence, les voit toujours dans la même situation ou il a commencé de les voir. Ce n'est donc que lorsque chacun de ces corps lumineux a retrouvé sa position primitive et relative, que finit la révolution de la grande année; en sorte que l'un quelconque de ces astres doit alors occuper, respectivement aux autres, et en même temps qu'eux, le point du ciel qu'il occupait au commencement de cette même année: alors aussi les sept sphères errantes doivent être revenues à leur première place, toutes ensemble. Cette restitution parfaite des aspects s'accomplit, disent les physiciens, en quinze mille ans.

Ainsi, de même que l'année lunaire se compose d'un mois, l'année solaire de douze mois, et celle de chaque étoile errante du nombre de mois ou d'années ci-dessus relatés, de même la grande année se compose de quinze mille années. On peut véritablement l'appeler année accomplie, par la raison qu'elle ne se mesure point sur la révolution du soleil, c'est-à-dire d'un seul astre, mais sur la coïncidence, en un même temps, de la fin des huit révolutions sidérales, avec le point de départ de chacun des astres en particulier. Cette grande année se nomme encore l'année du monde, parce que le monde, à proprement parler, c'est le ciel. Il en est du commencement

de l'année parfaite comme de celui de l'année solaire, que l'on compte, soit à partir des calendes de janvier, jusqu'aux mêmes calendes de l'année suivante; soit du jour qui suit ces calendes, jusqu'au jour anniversaire; soit enfin de tel autre jour d'un mois quelconque, jusqu'au jour qui lui correspond à un an de date: chacun est libre de commencer ou il veut la période de quinze mille ans. Cicéron la fait commencer à l'éclipse de soleil qui arriva au moment de la mort de Romulus; et quoique depuis cette époque l'astre du jour ait voilé plusieurs fois sa lumière, ces phénomènes souvent répétés n'ont pas complété la restitution périodique des huit sphères; elle ne sera accomplie que lorsque le soleil, nous privant de sa lumière dans la même partie du ciel ou il se trouvait quand Romulus cessa de vivre, les autres planètes, ainsi que la sphère des fixes, offriront les mêmes aspects qu'elles avaient alors. Donc, à dater du décès de Romulus, il s'écoulera quinze mille ans (tel est le sentiment des physiciens) avant que le synebronisme du mouvement des corps célestes les rappelle aux mêmes lieux du ciel qu'ils occupaient dans cet instant.

On compte cinq cent soixante-treize ans depuis la disparition du premier roi des Romains jusqu'à l'arrivée du second Scipion en Afrique; car, entre la fondation de Rome et le triomphe de l'Émilien après la ruine de Carthage, il existe un intervalle de six cent sept ans. En soustrayant de ce nombre les trente-deux années du règne de Romulus, plus les deux années qui séparèrent le songe de Scipion de la fin de la troisième guerre punique, on trouvera un espace de temps égal à cinq cent soixante-treize ans. Cicéron a donc eu raison de dire que la vingtième partie

ut nullius hominum vita tam longa sit, qua: observatione continua factam de loco permutationem, in quo eas primum viderat, deprehendat. Mundani ergo anni finis est, cum stellæ omnes omniaque sidera, quæ aplanas habet, a certo loco ad eundem locum ita remeaverint, ut ne una quidem cœli stella in alio loco sit, quam in quo fuit, cum aliæ omnes ex eo loco motæ sunt, ad quem reverse anno suo finem dederunt: ita ut lumina quoque cum erraticis quinque in isdem locis et partibus sint, in quibus incipiente mundano anno fuerunt. Hoc autem, ut physici volunt, post annorum quindecim millia peracta contingit. Ergo sicut annus lunæ mensis est, et annus solis duodecim menses, et aliarum stellarum hi sunt anni, quos supra retulimus: ita mundanum annum quindecim millia annorum, quales nunc computamus, eliciunt. Ille ergo vere annus verticus vocandus est, quem non solis, id est, unius astri, reditu metimur; sed quem stellarum omnium, in quocunque cœlo sunt, ad eundem locum reditus sub eadem cœli totius descriptione concludit. Unde et mundanus dicitur, quia mundus proprie cœlum vocatur. Igitur ut annum solis non solum a Kalendis Januariis usque ad eandem vocamus, sed et a sequente post Kalendas

die usque ad eundem diem, et a quocunque cujuslibet mensis die usque in diem eundem reditus, annus vocatur: ita hujus mundani anni initium sibi quisque facit, quodcumque decreverit: ut, ecce, nunc Cicero a defectu solis, qui sub Romuli fine contigit, mundani anni principium sibi ipse constituit. Et licet jam sæpissime postea defectus solis evenerit; non dicitur tamen mundanum annum repetita defectio solis implese; sed tunc implebitur, cum sol deficiens in isdem locis, et partibus, et ipse erit, et omnes cœli stellæ, omniaque sidera rursus inveniet, in quibus fuerant, cum sub Romuli fine defecisset. Igitur a discessu Romuli post annorum quindecim millia, sicut asserunt physici, sol demto ita deficiet, ut in eodem sigao eademque parte sit, ad idem principium, in quo sub Romulo fuerat, stellis quoque omnibus signisque revocatis Peracti autem fuerant, cum Scipio in Africa militaret, a discessu Romuli anni quingenti septuaginta et tres. Anno enim ab Urbe condita sexcentesimo septimo hic Scipio, deleta Carthagine, triumphavit: ex quo numero annis remotis triginta duobus regni Romuli, et duobus, qui inter somnium Scipionis et consummatum bellum fuerunt, quingenti septuaginta tres a discessu Romuli ad somnium us-

de l'année complète n'était pas encore écoulée. Cette assertion est facile à prouver, car il ne faut pas être un bien habile calculateur pour trouver la différence qu'il y a entre cinq cent soixante-treize ans et la vingtième partie d'une période de quinze mille ans.

CHAP. XI. L'homme n'est pas corps, mais esprit. Rien ne meurt dans ce monde, rien ne se détruit.

« Travaillez en effet, et sachez bien que vous n'êtes pas mortel, mais ce corps seulement. Cette forme sensible, ce n'est pas vous : l'âme de l'homme, voilà l'homme, et non cette figure extérieure que l'on peut indiquer avec le doigt. Sachez donc que vous êtes dieu ; car celui-là est dieu qui vit, qui sent, qui se souvient, qui prévoit, qui gouverne, régit et meut le corps conlié à ses soins, comme le Dieu suprême gouverne toutes choses. De même que ce Dieu éternel meut un monde en partie corruptible, de même l'âme éternelle meut un corps périssable. »

On ne peut assez admirer la sagesse des avis que le premier Africain donne à son petit-fils par l'organe de Cicéron. En voici le précis depuis l'instant de l'apparition de ce personnage.

Publius commence d'abord par révéler au jeune Scipion l'heure de sa mort, et la trahison de ses proches ; il a pour but d'engager l'Émilien à faire peu de cas de cette vie mortelle, et d'une si courte durée. Puis, afin de relever son courage que devait affaiblir une semblable prédiction, il lui annonce que, pour le sage et pour le bon citoyen, notre existence ici-bas est la route qui conduit à l'immortalité. Au moment où l'attente

que remanebunt. Ergo ratiocinabiliter verique signavit, necdum mudandi anni vicesimam partem esse conversam. Nam vicesimæ parti quot anni supersint a fine Romuli ad Africanam militiam Scipionis, quos diximus annos fuisse quingentos septuaginta tres, quisquis in digitis mittit, inveniet.

CAP. XII. Hominem non corpus esse, sed mentem : et numquid in hoc mundo vere interest ac corruptur.

« Tu vero enitere, et sic habeto : non esse te mortalem, sed corpus hoc. Nec enim tu is es, quem forma ista declarat : sed mens cujusque is est quisque, non ea ista figura, quæ digito demonstrari potest. Deum te igitur scito esse : siquidem est Deus, qui viget, qui sentit, qui meminit, qui providet, qui tam regit, et moderatur, et movet id corpus, cui præpositus est, quam hunc mundum ille princeps Deus : et ut ille mundum quadam parte mortalem ipse Deus æternus, sic fragile corpus animus sempiternus movet. » Bene et sapienter Tullianus hic Scipio circa institutionem nepotis ordinem recte docentis implevit. Nam, ut breviter a principio omnem operis continentiam revolvamus, primum tempus ei mortis et imminentes propinquorum prædixit insidias ; ut to-

d'une aussi haute récompense enflamme son petit-fils au point de lui faire désirer la mort, celui-ci voit arriver Paulus, son père, qui emploie les raisons les plus propres à le dissuader de hâter l'instant de son bonheur par une mort volontaire. Son âme, ainsi modifiée par l'espoir d'une part, et par la résignation de l'autre, se trouve disposée à la contemplation des choses divines, vers lesquelles son aïeul veut qu'il dirige sa vue. S'il lui permet de porter ses regards vers la terre, ce n'est qu'après l'avoir instruit sur la nature, le mouvement, l'harmonie des corps célestes : la jouissance de toutes ces merveilles, lui dit-il, est réservée à la vertu.

L'Émilien vient de puiser de nouvelles forces dans l'enthousiasme qu'une telle promesse fait lui éprouver ; c'est ce moment que choisit son grand-père pour lui inspirer le mépris de la gloire, envisagée par le commun des hommes comme la plus digne rétribution du mérite. Il la lui montre resserrée par les lieux, bornée par les temps, à raison du peu d'espace qu'elle a à parcourir sur notre globe, et des catastrophes auxquelles la terre est exposée.

Ainsi dépouillé de son enveloppe mortelle, et en quelque sorte spiritualisé, le jeune Scipion est jugé digne d'être admis à un important secret, celui de se regarder comme une portion de la Divinité.

Ceci nous conduit tout naturellement à terminer notre traité par le développement de cette noble idée, que l'âme est non-seulement immortelle, mais même qu'elle est dieu.

Le premier Africain, qui, dégagé naguère des liens du corps, avait été admis au céleste séjour,

tum de hac vita sperare dediceret, quam non diuturnam comperisset. Dein, ne meli prædicte mortis frangeretur, ostendit, sapienter, ut homo civi in immortalitatem morte migrandum : cumque eum ultrosus ista traxisset ad moriendi desiderium, succedit Pauli patris opportuna dissuasio, accensam filii festinationem ab appetitu spontaneæ mortis excludens. Plene igitur in animo somnians utrinque plantata sperandi expectandique temperie, altius jam circa divina erigendum nepotis animum Africanus ingreditur : nec prius eum terram patitur ioterui, quam cæli ac siderum naturam, motum, ac modulamen agnoscat, et hæc omnia sciat præmio cessura virtutum. Ac postquam mens firmata Scipionis alacritate tante promissionis erigitur, tum demum gloria, quæ apud indoctos magnum virtutis præmium crediderit, contenti jubetur, dum ostenditur ex terrarum brevitate vel casibus, arta locis, angusta temporibus. Africanus igitur pæne exultus hominem, et defæcata mente jam naturæ suæ capax, hic apertius admonetur, ut esse se Deum noverit. Et hæc sic presentis operis consummatio, ut, animam non solum immortalam, sed Deum esse, clarescat. Ille ergo jam post corpus qui fuerat in divinitatem receptus, dicturus viro adhuc in hac vita posito, « Deum te esse scito, » non prius tantam prærogativam committit homini, quam qui

et qui se disposait à dire à un mortel, *Sachez donc que vous êtes dieu*, ne veut lui faire cette sublime confidence qu'après s'être assuré que ce mortel se connaît assez bien lui-même pour être convaincu que ce qu'il y a de éadue et de périssable chez l'homme ne fait point partie de la Divinité. Ici, l'orateur romain, qui a pour principe d'encadrer les pensées les plus abstraites dans le moins de mots qu'il est possible, à tellement usé de cette méthode, que Plotin, si conéis lui-même, a écrit sur ce sujet un livre entier ayant pour titre : *Qu'est-ce que l'animal? Qu'est-ce que l'homme?* Il cherche, dans cet ouvrage, à remonter à la source de nos plaisirs, de nos peines, de nos craintes, de nos désirs, de nos animosités ou de nos ressentiments, de la pensée et de l'intelligence. Il examine si ces diverses sensations sont réfléchies par l'âme seule, ou par l'âme agissant de concert avec le corps; puis, après une longue dissertation bien métaphysique, bien ténébreuse, et que nous ne mettrons pas sous les yeux du lecteur, de crainte de l'ennuyer, il termine en disant que l'animal est un corps animé; mais ce n'est pas sans avoir discuté soigneusement les bienfaits que l'âme répand sur ce corps, et le genre d'association qu'elle forme avec lui. Ce philosophe, qui assigne à l'animal toutes les passions énoncées eï-dessus, ne voit dans l'homme qu'une âme. Il suit de là que l'homme n'est pas ce qu'annonce sa forme extérieure, mais qu'il est réellement la substance à laquelle obéit cette forme extérieure; aussi le corps est-il abattu, lorsqu'au moment de la mort de l'animal la partie vivifiante s'éloigne de lui. Voilà ce qui arrive à l'apparence mortelle de l'homme; mais quant à son âme,

qui est l'homme effectif, elle est tellement hors de toute atteinte de mortalité, qu'à l'exemple du Dieu qui régit cet univers, elle régit le corps aussi longtemps qu'elle l'anime. C'est à quoi font allusion les physiiciens quand ils appellent le monde un grand homme, et l'homme un petit monde. C'est donc parce que l'âme semble jouir des prérogatives de la Divinité, que les philosophes lui ont donné, comme l'a fait Cicéron, le nom de Dieu. Si ce dernier parle d'un monde en partie corruptible, c'est pour se conformer à l'opinion du vulgaire, qui s'imagine, en voyant un animal étendu sans vie, un feu éteint, une substance aqueuse réduite à siccité, que différents corps de la nature se réduisent au néant; mais la saine raison nous dit que rien ne meurt dans ce monde. Cette opinion était celle de Cicéron, celle aussi de Virgile, qui dit que la mort est un mot vide de sens.

En effet, la matière qui paraît se dissoudre ne fait que changer de formes, et se résoude en ceux des éléments dont elle était le composé.

Ce sujet est l'objet d'une autre dissertation de Plotin. En traitant de la destruction des corps, il affirme d'abord que tout ce qui est susceptible d'évaporation l'est aussi de réduction au néant; ensuite il se fait cette objection : Pourquoi donc les éléments dont l'évaporation est si sensible ne finissent-ils pas par s'encanter? Mais il répond bientôt à cette difficulté, et la résout de la manière qui suit : Les éléments, bien qu'effluents, ne se dissolvent pas, parce que les émanations des corpuscules organiques ne s'éloignent pas de leur centre; c'est une propriété des éléments, mais non des corps mixtes, dont les évaporations s'écartent au loin.

sit ipse discernat : ne restimetur hoc quoque divinum dei, quod mortale in nobis et caducum est. Et, quia Tullio mos est, profundam rerum scientiam sub brevitate tegere verborum, nunc quoque nitro compendio tantum concludit arcanum, quod Plotinus magis quam quisquam verborum parvis libro integro disseruit, cuius inscriptio est, « *Quid animal, quid homo.* » In hoc ergo libro Plotinus quaerit, cuius sint in nobis voluptates, merores, metusque ac desideria, et animositates vel dolores, postremo cogitationes et intellectus, utrum verae animae, an vero animae utentis corpore : et post multa, quae sub copiosa rerum densitate disseruit, quae nunc nobis ob hoc solùm praeterenda sunt, ne usque ad fastidium necessitatem volumen extendant, hoc postremo pronuntiat, Animal esse corpus animatum. Sed nec hoc neglectum vel non quesitum relinquit, quo animae beneficio, quae via societatis animetur. Has ergo omnes, quas praediximus, passiones assignat animalibus : verum autem hominem ipsam animam esse testatur. Ergo qui videtur, non ipse verus homo est; sed verus ille est, a quo regitur, quod videtur. Sic, cum morte animalis discesserit animalio, cadit corpus regente vitalium. Et hoc est, quod videtur in homine mortale : anima autem, qui verus homo est, ab omni

conditione mortalitatis aliena est adeo, ut ad imitationem Dei mundum regentis, regat et ipsa corpus, dum a se animatur. Ideo physici mundum magnum hominem, et hominem bene mundum esse dixerunt. Per similitudines igitur ceterarum praerogativarum, quibus Deum anima videtur imitari, animam Deum et prisci philosophorum, et Tullius dicit. Quod autem ait, « mundum quadam parte mortalem, » ad communem opinionem respicit, quae mori aliqua intra mundum videtur, ut animal exanimatum, vel ignis exstinctus, vel siccatus humor. Haec enim omnino interisse creduntur. Sed constat secundum veram rationis assertionem, quam et ipse non nescit, nec Vergilius ignorat dicendo,

Nec morti esse locum :

constat, inquam, nihil intra vivum mundum perire; sed eorum, quae vitare videntur, solam mutari speciem; et illud in originem suam atque in ipsa elementa remeare. quod tale, quale fuit, esse desierit. Denique et Plotinus alio in loco, cum de corporum abstantione dissereret, et hoc dissolvi posse pronuntiaret, quidquid effluit : object sibi, Cur ergo elementa, quorum fluxus in aperto est, non similiter aliquando solvantur? et breviter tante objectioni valideque respondit, ideo elementa, licet fluant,

Il est donc démontré qu'aucune partie du vaste corps de l'univers n'est soumise à la destruction. Ainsi, cette expression de *monde en partie corruptible* n'est, comme nous l'avons dit, qu'une concession faite à l'opinion commune; et nous allons voir Cicéron finir son ouvrage par un argument irrésistible en faveur de l'immortalité de l'âme; cet argument est fondé sur ce qu'elle donne l'impulsion au corps.

CHAP. XIII. Des trois syllogismes qu'ont employés les platoniciens pour prouver l'immortalité de l'âme.

« Un être qui se meut toujours existera toujours; mais celui qui communique le mouvement qu'il a reçu lui-même d'un autre, doit cesser d'exister quand il cesse d'être mù. L'être qui se meut spontanément est donc le seul qui soit toujours en mouvement, parce qu'il ne se manque jamais à lui-même: qui plus est, il est pour tout mobile source et principe d'impulsion. Or, ce qui est principe n'a pas d'origine; tout ce qui existe la tire de lui, lui seul la trouve en lui-même; car s'il était engendré, il ne serait pas principe. N'ayant pas d'origine, il ne peut avoir de fin. En effet, un principe anéanti ne pourrait ni renaitre d'un autre principe, ni en créer lui-même un nouveau, puisqu'un principe n'a pas d'antérieur.

« Ainsi le principe du mouvement réside dans l'être qui se meut par lui-même; il ne peut donc ni commencer ni finir. Autrement le ciel s'écroulerait, la nature resterait en suspens, et ne trou-

nunquam tamen solvi, quia non foras effluit. A ceteris enim corporibus quod effluit, recedit: elementorum fluxus nunquam ab ipsis recedit elementis. Ergo in hoc mundo pars nulla mortalis est secundum vere rationis asserta. Sed quod ait, eum quadam parte mortalem, ad communem, ut diximus, opinionem paululum inclinare se voluit: in fine autem validissimum immortalitatis animæ argumentum ponit, quia ipsa corpori præstat agitatum. Quod quale sit, ex ipsis verbis Ciceronis, quæ sequuntur, invenies.

CHAP. XIII. De tribus rationibus aliis modis, quibus immortalitatem animæ asserunt Platonici.

« Nam quod semper movetur, æternum est: quod autem motum affert alicui, quodque ipsum agitatur ali-
« unde, quando habet finem motus, vivendi finem habet
« necesse est. Solum igitur quod se ipsum movet, quia
« nunquam deseritur a se, nunquam ne moveri quidem
« desinit; quin etiam ceteris, quæ moventur, hic fons, hoc
« principium est novendi. Principii autem nulla est origo.
« Nam e principio oriuntur omnia: ipsum autem nulla ex
« re alia nasci potest. Nec enim esset principium, quod gi-
« gneretur aliunde; quod si non oritur, nec occidit quidem
« nunquam: nam principium extinctum nec ipsum ab alio
« renascetur, nec ex se aliud creabit: siquidem necesse
« est, a principio oriri omnia. Ita fit, ut motus principium

verait aucune force qui lui rendit l'impulsion primitive.

« Si donc il est évident que l'être qui se meut par lui-même est éternel, peut-on nier que cette faculté ne soit un attribut de l'âme? Effectivement, tout ce qui reçoit le mouvement d'ailleurs est inanime. L'être animé seul trouve en lui son principe moteur: telle est la nature de l'âme, telle est son énergie, que si, de tous les êtres, seule elle se meut sans cesse par elle-même, dès lors elle a toujours existé, elle existera toujours. »

Tout ce passage de Cicéron est extrait mot pour mot du *Phédon* de Platon, qui contient les arguments les plus puissants en faveur de l'immortalité de l'âme. Ces arguments concluent en somme que l'âme est immortelle, parce qu'elle se meut d'elle-même. Il convient ici de faire remarquer que le mot immortalité peut s'entendre de deux manières: une substance est immortelle quand, par elle-même, elle est hors des atteintes de la mort; elle est immortelle aussi, lorsqu'une autre substance la met à couvert de ces mêmes atteintes. La première de ces facultés appartient à l'âme, et la seconde au monde: celle-la, par sa propre nature, n'a rien à démêler avec la mort; celui-ci tient des bienfaits de l'âme le privilège de l'immortalité. Nous devons ajouter que cette expression, Se mouvoir sans cesse, a également deux acceptations: le mouvement est continué chez l'être qui, depuis qu'il existe, n'a pas cessé d'être mù; il est continué chez l'être principe, qui se meut

« ex eo sit, quod ipsum a se movetur. Id autem nec nasci
« potest, nec mori; vel concidat omne cælum, omnisque
« natura consistat necesse est, nec vim ullam nanciscatur,
« quæ a primo impulsu movetur. Cum patet igitur, a ter-
« num id esse, quod ipsum se movet, quis est, qui hæc
« naturam animæ esse tributam neget? Inanimatum est enim
« omne, quod pulsus agitatur externo. Quod autem est
« anima, id motu ceteri interiore et suo. Nam hæc est pro-
« pria natura animæ atque vis. Quæ si est una ex omnibus,
« quæ se ipsa movet, neque nata certe est, et æterna. »
« Omnis hic locus de Phædon Platonicis ad verbum a Cicero-
« none translatus est; in quo validissimis argumentis animæ
« immortalitatis asseritur. Et hæc est argumentorum summa,
« esse animam mortis immunem, quoniam ex se movetur.
« Sciendum est autem, quod duobus modis immortalitas in-
« telligitur: aut enim idea est immortalæ quæ, quia per se non
« est capax mortis, aut quia procuratio alterius a morte de-
« fenditur. Ex his prior modus ad animæ, secundus ad mundi
« immortalitatem referretur. Illa eum suapte natura a condi-
« tione mortis aliena est: mundus vero animæ beneficio in
« hac vite perpetuitate retinetur. Rursus, semper moveri
« dupliciter accipitur. Hoc enim dicitur et de eo, quod ex
« quo est semper movetur; et de eo, quod semper et est, et
« movetur: et secundus modus est, quo animam dicimus
« semper moveri. His præmissis, jam quibus syllogismis de
« immortalitate animæ diversi sectatores Platonis ratio-
« nati sunt, oportet aperiri. Sunt enim, qui per gradus syllogis-

de toute éternité. Ce dernier mode de mouvement perpétuel appartient à l'âme. Il était nécessaire d'établir ces distinctions, avant de faire connaître les syllogismes qu'ont employés divers sectateurs de Platon pour démontrer le dogme de l'immortalité de l'âme. Les uns arrivent à leur but par une série de propositions tellement enchaînées, que la conclusion déduite des deux premiers membres du syllogisme qui précède devient le premier membre du syllogisme qui suit. Voici comment ils raisonnent : L'âme se meut d'elle-même ; tout ce qui se meut de soi-même se meut sans cesse, donc l'âme se meut sans cesse. De cette conséquence naît un second syllogisme : L'âme se meut sans cesse ; ce qui se meut sans cesse est immortel, donc l'âme est immortelle. C'est ainsi qu'au moyen de deux syllogismes ils prouvent deux choses : l'une, que l'âme se meut sans cesse, c'est la conséquence du premier raisonnement ; l'autre, qu'elle est immortelle, c'est la conséquence du second. D'autres platoniciens argumentent à l'aide d'un triple syllogisme. Voici comment ils procèdent : L'âme se meut par elle-même ; ce qui se meut par soi-même est principe d'impulsion, donc l'âme est principe d'impulsion. Ils continuent ainsi : L'âme est principe d'impulsion ; ce qui est principe d'impulsion n'a pas d'origine, donc l'âme n'a pas d'origine. Puis ils ajoutent immédiatement : L'âme n'a pas d'origine ; ce qui n'a pas d'origine est immortel, donc l'âme est immortelle. D'autres enfin ne forment qu'un seul syllogisme de cette suite de propositions : L'âme se meut d'elle-même ; ce qui se meut de soi-même est principe d'impulsion ; un principe d'impulsion n'a pas d'origine ; ce qui n'a pas d'origine est immortel ; donc l'âme est immortelle.

morum ad unum finem probationis ex aucto, certam sibi propositionem sequentis ex antecedentis conclusionem facientes. Apud quos hic prior est : Anima ex se movetur ; quidquid autem ex se movetur, semper movetur ; igitur anima semper movetur. Secundus ita, qui nascitur ex prioris fine : Anima semper movetur : quod autem semper movetur, immortale est ; igitur anima immortalis est. Et ita in duobus syllogismis duæ res probantur, id est, et semper moveri animam, ut in priori, et esse immortalam, ut colligitur de secundo. Alii vero usque ad tertium gradum ita argumentando procedunt : Anima ex se movetur : quod autem ex se movetur, principium est motus ; igitur anima principium motus est. Rursus ex hac conclusione nascitur propositio : Anima principium motus est : quod autem principium motus est, natum non est ; igitur anima nata non est. Tertio loco : Anima nata non est : quod natum non est, immortale est ; igitur anima immortalis est. Alii vero omnem ratiocinationem suam in unius syllogismi compendium redegerunt. Anima ex se movetur ; quod ex se movetur, principium motus est ; quod principium motus est, natum non est ; quod natum non est, immortale est ; igitur anima immortalis est.

CAP. XIV. Arguments d'Aristote pour prouver, contre le sentiment de Platon, que l'âme n'a pas de mouvement spontané.

La conclusion des différents raisonnements relatés ci-dessus, c'est-à-dire l'immortalité de l'âme, n'a de force qu'aupres de ceux qui admettent la première proposition, ou le mouvement spontané de cette substance ; mais si ce principe n'est pas reçu, toutes ses conséquences sont bien affaiblies. Il est vrai qu'il a pour lui l'assentiment des stoïciens ; cependant Aristote est si éloigné de le reconnaître, qu'il refuse à l'âme non-seulement le mouvement spontané, mais même la propriété de se mouvoir. Ses arguments pour prouver que rien ne se meut de soi-même sont tellement subtils, qu'il en vient jusqu'à conclure que s'il est une substance qui se meut d'elle-même, ce ne peut être l'âme. Admettons, dit ce philosophe, que l'âme est principe d'impulsion, je soutiens qu'un principe d'impulsion est privé de mouvement. Puis sa manière de procéder le conduit d'abord à soutenir qu'il est, dans la nature, quelque chose d'immobile, et à démontrer ensuite que ce quelque chose est l'âme.

Voici comment il argumente : Tout ce qui existe est immobile ou mobile ; ou bien une partie des êtres se meut, et l'autre partie ne se meut pas. Si le mouvement et le repos existent conjointement, tout ce qui se meut doit nécessairement se mouvoir sans cesse, et tout ce qui ne se meut pas doit toujours être en repos ; ou bien tous les êtres à la fois sont tantôt immobiles, et tantôt en mouvement. Examinons maintenant laquelle de ces propositions est la plus vraisemblable. Tout n'est pas immobile, la vue seule nous le garantit, puisque nous apercevons des

CAP. XIV. Quibus ratiocinibus Aristoteles contra Platonem monstrare voluerit, animam a se ipsa moveri non posse.

Sed harum omnium ratiocinationum apud eum potest postrema conclusio de anime immortalitate constare, qui primam propositionem, id est, ex se moveri animam, non refellit. Hac enim in fide non recepta, debilia fiunt omnia, quæ sequuntur. Sed huic Stoicorum quidem accedit assensio. Aristoteles vero adeo non acquiescit, ut animam non solum ex se non moveri, sed ne moveri quidem penitus conetur asserere. Ita enim callidus argumentationibus adstruit, nihil ex se moveri, ut etiam, si quid hoc facere concedat, animam tamen hoc non esse, confirmet. Si enim anima, inquit, principium motus est, doceo, ut animam non solum ex se non moveri, sed ne moveri quidem penitus conetur asserere. Ita enim callidus argumentationibus adstruit, nihil ex se moveri, ut etiam, si quid hoc facere concedat, animam tamen hoc non esse, confirmet. Si enim anima, inquit, principium motus est, doceo, non posse principium motus moveri. Et ita divisionem suæ artis ingreditur, ut primum doceat, in rerum natura esse aliquid immobile, deinde hoc esse animam tentet ostendere. Necessè est, inquit, aut omnia, quæ sunt, immobilia esse, aut omnia moveri ; aut aliqua ex his moveri, aliqua non moveri. Item, si damus, ait, et motum, et quietem : necessè est, aut alia semper moveri, et alia nunquam moveri ; aut omnia simul nunc quiescere, nunc moveri. De his, inquit, quid magis verum sit, requiramus. Non esse ou-

corps en mouvement. Elle nous dit aussi que tout ne se meut pas, puisque nous voyons des corps immobiles. Il est également démontré que tous les êtres à la fois ne sont pas tantôt en mouvement et tantôt immobiles, car il en est qui se meuvent sans cesse; tels sont incontestablement les corps célestes. D'où l'on doit conclure, continue Aristote, qu'il en est aussi qui ne se meuvent jamais. Quant à cette dernière assertion, on ne peut lui opposer aucune objection, aucune réfutation. Cette distinction est parfaitement exacte, et ne contrarie nullement les sentiments des platoniciens. Mais de ce que certains êtres sont immobiles, doit-on en conclure que l'âme le soit? Lorsque les platoniciens disent que l'âme se meut d'elle-même, ils n'en infèrent pas que tout se meut; ils peignent seulement le mode de mouvement de cette substance: ainsi l'immobilité peut être le partage de plusieurs êtres, sans que cela porte atteinte au mouvement spontané de l'âme. Aristote, qui pressentait cette difficulté, n'a pas plutôt établi qu'il y a des êtres immobiles, qu'aussitôt il veut ranger l'âme dans cette catégorie. Il commence d'abord par affirmer que rien ne se meut de soi-même, et que tout ce qui se meut reçoit une impulsion étrangère. Si cela pouvait être vrai, il ne resterait aucun moyen de défense aux sectateurs de Platon; car comment admettre que l'âme se meut d'elle-même, si le mouvement spontané n'existe pas?

Voici la marche que suit Aristote dans son argumentation: De tous les êtres qui ont la faculté de se mouvoir, les uns se meuvent par eux-mêmes, les autres par accident. Ceux-là se meuvent par accident qui, ne se mouvant pas par

eux-mêmes, sont placés sur un corps en mouvement: telle est la charge d'un navire, tel est aussi le pilote en repos. Le mouvement par accident a également lieu lorsqu'un tout se meut partiellement, et que son intégrité reste en repos: je puis remuer le pied, la main, la tête, sans échanger de place. Une substance se meut pareille-même, quand son mouvement n'étant ni accidentel, ni partiel, toutes ses molécules intégrantes se meuvent à la fois: tel est le feu, dont l'ensemble tend à s'élever. A l'égard des êtres qui se meuvent par accident, il est incontestable que le mouvement leur vient d'ailleurs. Maintenant je vais prouver qu'il en est ainsi de ceux qui semblent se mouvoir par eux-mêmes.

Parmi ces derniers, les uns ont en eux la cause de leur mouvement: tels sont les animaux, tels sont les arbres, qui certainement ne se meuvent pas d'eux-mêmes, mais sont mus par une cause interne; car la saine raison doit toujours distinguer l'être mù de la cause motrice. Les autres reçoivent visiblement une impulsion étrangère: celle de la force, ou celle de la nature. Le trait parti de la main qui l'a lancée semble se mouvoir de lui-même, mais son principe d'impulsion n'est autre que la force.

Si nous voyons quelquefois la terre tendre vers le haut, et le feu se porter vers le bas, cette direction est encore un effet de la force; mais c'est la nature qui contraint les corps graves à descendre, et les corps légers à s'élever. Ils n'en sont pas moins, comme les autres êtres, privés d'un mouvement propre; et quoique leur principe d'impulsion ne nous soit pas connu, on sent cependant qu'ils obéissent à je ne sais quelle puissance. En effet, s'ils étaient doués d'un

nia immobilia, aspectus ipse testimonio est, quia sunt, quorum motum videmus: rursus, non moveri omnia. Xis sunt docet, quo immota cognoscimus. Sed nec omnia dicere possumus modo motum pati, modo esse sine motu, quia sunt, quorum perpetuum motum videmus; ut de celestibus nulla dubitatio est. Restat igitur, ait, ut, sicut aliqua semper moventur, ita sit aliquid semper immobile. Ex his ut collectum sit, esse aliquid immobile, nullus obviat, vel refellit: nam et vera divisio est, et sectæ platonice non repugnat. Neque enim, si quid esset immobile, sequitur, ut hoc sit anima: nec, qui dicit, animam ex se moveri, jam moveri universa confirmat; sed modum adstruit, quo anima movetur. Si quid vero est aliud immobile, nihil ad hoc, quod de anima adstruitur, pertinet. Quod et ipse Aristoteles videns, postquam docuit, aliquid esse immobile, hoc esse animam vult dicere: et incipit asserere, nihil esse, quod ex se moveri possit; sed omnia, quæ moventur, ab alio moveri: quod si vere probasset, nihil ad patrocinium platonice sectæ reliqueretur. Quemadmodum enim credi posset, ex se moveri animam, si constaret, nihil esse, quod ex se possit moveri? In hac autem aristotelica argumentatione iustusmodi divisionis ordo contextitur. Ex omnibus, quæ moventur, inquit, alia per

se moventur, alia ex accidenti: et ex accidenti, inquit, moventur, quæ cum ipsa non moventur, in eo famen sunt, quod moventur: ut in navi sarcina, seu vector quiescens: aut etiam cum pars movetur, quiescens integritate: ut si quis stans pedem, manumve, vel caput agitat. Per se autem moventur, quod neque ex accidenti, neque ex parte, sed et totum simul moventur: ut cum ad superiora ignis ascendit: et de his quidem, quæ ex accidenti moventur, nulla dubitatio est, quin ab alio moventur. Probabo autem, inquit, etiam ea, quæ per se moventur, ab alio moveri. Ex omnibus enim, ait, quæ per se moventur, alia causam motus intra se possident: ut animalia, ut arbores, quæ sine dubio ab alio intelliguntur moveri, a causa scilicet, quæ in ipsis latet; nam causam motus ab eo, quod movetur, ratio sequatur. Alia vero aperta ab alio moventur, id est, aut vi, aut natura: et vi dicimus moveri omne jaculum, quod, cum de manu jaculantis recesserit, suo quidem motu ferri videtur; sed origo motus ad vim refertur. Sic enim nonnunquam et terram sursum, et ignem deorsum ferri videmus: quod alienus siue dubio cogit impulsus. Natura vero moventur vel gravia, cum per se deorsum, vel levia, cum sursum feruntur. Sed et hæc dicendum est ab alio moveri, licet, a quo, habebat

mouvement spontané, leur immobilité serait également spontanée. Ajoutons qu'au lieu de suivre toujours la même direction, ils se mouvraient en tous sens. Or cela leur est impossible, puisque les corps légers sont toujours forcés de monter, et les corps graves toujours forcés de descendre. Il est donc évident que leur mouvement est subordonné aux lois immuables de la nécessité.

C'est par ces arguments, et d'autres semblables, qu'Aristote croit avoir démontré que rien de ce qui se meut ne se meut de soi-même. Mais les platoniciens ont prouvé, comme on le verra bientôt, que ces raisonnements sont plus captieux que solides.

Voyons à présent de quelles assertions le rival de Platon cherche à déduire que si certains êtres pouvaient se mouvoir d'eux-mêmes, cette faculté n'appartiendrait pas à l'âme. La première proposition qu'il avance à ce sujet découle de celle-ci qu'il regarde comme incontestable, savoir, que rien ne se meut par son mouvement propre; et voici comment il débute : Puisqu'il est certain que tout ce qui se meut reçoit d'abord son impulsion, il est hors de doute que le premier moteur, ne recevant l'impulsion que de soi-même (sans quoi il ne serait pas premier moteur), doit nécessairement être en repos, ou jouir d'un mouvement spontané; car si le mouvement lui était communiqué, l'être qui le lui communiquerait serait lui-même mu par un autre être qui, à son tour, recevrait l'impulsion d'un autre, et ainsi de suite, en sorte que la série des forces motrices ne s'arrêterait jamais. Si donc on ne convient pas que le premier moteur soit immobile, on doit demeurer d'accord qu'il se

meut de lui-même : mais alors un seul et même être renferme un moteur et un être mu; car tout mouvement exige le concours d'une force motrice, d'un levier, et d'une substance mue. La substance mue ne meut pas; le levier est mu et meut; la force motrice meut et n'est pas mue. Ainsi l'être intermédiaire participe des deux extrêmes, et ces deux extrêmes sont opposés, puisque l'un d'eux est mu et ne meut point, tandis que l'autre meut et n'est pas mu. Voilà ce qui nous a fait dire que tout ce qui se meut recevant son impulsion d'ailleurs, si le moteur est mu lui-même, il faut remonter indéfiniment au principe de son mouvement, sans pouvoir jamais le trouver. De plus, s'il était vrai qu'un être pût se mouvoir par lui-même, il faudrait, de toute nécessité, que ce soit cet être le tout reçu l'impulsion du tout, ou bien qu'une partie la reçoit de l'autre partie; ou bien encore que la partie la reçoit du tout, ou de la partie. Mais que cette impulsion vienne du tout ou de la partie, il s'en suivra toujours que cet être n'a pas de mouvement propre.

Tous ces arguments d'Aristote se réduisent au raisonnement suivant : Tout ce qui se meut a un moteur; ainsi le premier moteur est immobile, ou reçoit lui-même l'impulsion d'ailleurs. Mais, dans cette seconde hypothèse, il n'est plus principe d'impulsion, et dès lors la suite des forces impulsives se prolonge à l'infini. Il faut donc s'en tenir à la première, et dire que la cause du mouvement est immobile. Voici donc par quel syllogisme l'antagoniste de Platon refute le sentiment de ce dernier, qui soutient que l'âme est le principe du mouvement : L'âme est principe

tar incertum. Ratio enim, ait, deprehendit, esse nescio quid, quod hæc moveat. Nam, si sponte moverentur, sponte etiam starent : sed nec unam viam semper agerent; immo per diversa moverentur, si spontaneo ferrentur agitati. Cum vero hoc facere non possint, sed levibus semper ascensum, et descensum gravibus deputatus sit, apparet, eorum motum ad certam et constitutam naturam necessitatem referri. Hæc sunt et his similia, quibus Aristoteles omne, quod movetur, ab alio moveri, probasse se credit. Sed Platonici, ut paulo post demonstrabitur, argumenta hæc arguta magis, quam vera esse, docuerunt. Nunc sequens ejusdem jurgendi divisio est, qua, non posse animum ex se moveri, etiamsi hoc alia res facere posset, laborat ostendere. Et hujus rei primam propositionem ab illis mutatur, quæ sibi astinuit constitisse. Sic enim ait : Cum igitur omne, quod movetur, constet ab alio moveri; sine dubio id, quod primum movet, quia non ab alio movetur, (neque enim haberetur jam primum, si ab alio moveretur) necesse est, inquit, ut aut stare dicatur, aut se ipsum movere. Nam si ab alio moveri dicatur, illud quoque, quod ipsum movet, dicatur ab alio moveri; et illud rursus ab alio : et in infinitum inquisitionis ista casura est : nunquam exordia prima repeties, si semper aliud ea, quæ putaveris prima, precedit.

Restat igitur, inquit, ut, si quod primum movet non dicatur stare, ipsum se movere dicatur : et sic erit in uno eodemque aliud, quod movet, aliud, quod movetur; siquidem in omni, ait, motu tria hæc sint necesse est : id quod movet, et quod movet, et quod movetur; ex his quod movetur, tantum movetur, non etiam movet : cum illud, quo fit motus, et moveatur, et moveat; illud vero, quod movet, non etiam movetur : ut ex tribus sit commune, quod medium, duo vero sibi contraria intelligantur. Nam sicut est, quod movetur, et non movet; ita est, inquit, quod movet, et non movetur : propter quod diximus, quia cum omne, quod movetur, ab alio moveatur, si hoc, quod movet, et jam ipsum movetur, quæremus semper motus hujus, nec unquam inveniemus, exordium. Deinde, si quid se movere dicatur, necesse est, inquit, ut aut totum a toto, aut partem a parte, aut partem a toto, aut totum a parte existimemus moveri : et tamen motus ille, seu a toto, seu a parte procedat, alterum nisi postulat ab auctore. Ex omnibus his in unum aristotelica ratiocinatio tota colligitur hoc modo. Omne, quod movetur, ab alio movetur : quod igitur primum movet, aut stat, aut ab alio et ipsum movetur : sed si ab alio, jam non potest hoc primum vocari; et semper, quod primum moveat, requiremus. Restat, ut stare dicatur : stat igitur, quod primum

d'impulsion ; le principe d'impulsion ne se meut pas, donc l'âme ne se meut pas. Mais il ne s'en tient pas à cette première objection si pressante contre le mouvement de l'âme ; il oppose encore à son adversaire des raisonnements non moins énergiques. Une seule et même chose ne peut être principe et émanation : car, en géométrie, ce n'est pas la ligne, mais c'est le point qui est l'origine de la ligne ; en arithmétique, le principe des nombres n'est pas un nombre ; qui plus est, toute cause productive est improductible ; donc la cause du mouvement est sans mouvement, donc aussi l'âme principe du mouvement ne se meut pas. J'ajoute, continue Aristote, qu'il ne peut jamais se faire que les contraires se trouvent réunis en une seule et même chose, en un seul et même temps, sur un seul et même point. Or, on sait que mouvoir, c'est faire une action, et qu'être mù, c'est souffrir cette action. Ainsi l'être qui se meut par lui-même se trouve au même instant dans deux situations contraires ; il fait une action, et la reçoit, ce qui est impossible ; donc l'âme ne peut se mouvoir. Il y a plus : si l'essence de l'âme était le mouvement, cette substance ne serait jamais immobile, car nul être ne peut contrarier son essence. Jamais le feu ne sera froid, jamais la neige ne sera chaude ; et cependant l'âme est quelquefois en repos : la preuve en est que le corps n'est pas toujours en mouvement. Donc l'essence de l'âme n'est pas le mouvement, puisqu'elle est susceptible d'immobilité.

J'objecte encore, poursuit Aristote, 1° que si l'âme est principe d'impulsion, ce principe ne peut avoir d'action sur lui-même ; car une

cause ne peut s'appliquer les effets qu'elle produit. Un médecin rend la santé à ses malades, un pédotribe enseigne aux luteurs les moyens de se rendre plus vigoureux ; mais ni l'un ni l'autre ne prend sa part des avantages qu'il procure. Qu'il n'existe pas de mouvements sans ressort, c'est un principe de mécanique. Voyons maintenant si l'on peut admettre que l'âme ait besoin d'un ressort pour se mouvoir ; si cette proposition n'est pas recevable, il est impossible que l'âme puisse se mouvoir. Que si l'âme se meut, elle doit, indépendamment de ses autres mouvements, posséder celui de locomotion, et conséquemment son entrée au corps et sa sortie de cette enveloppe doivent se succéder fréquemment. Mais nous ne voyons pas que cela puisse avoir lieu ; donc elle ne se meut pas. Que si l'âme a la propriété de se mouvoir, son mouvement appartient à un genre quelconque : cette substance se meut sur place ; ou bien elle se meut en se modifiant, soit qu'elle s'engendre elle-même, soit qu'elle s'épuise insensiblement, soit qu'elle s'accroisse, soit qu'elle se rapetisse : car voilà quels sont les divers genres de mouvement. Examinons maintenant de quelle manière chacun de ces mouvements pourrait avoir lieu. En admettant que l'âme se meuve sur place, elle ne peut se mouvoir qu'en ligne droite, ou en ligne circulaire ; mais il n'existe pas de ligne droite infinie, car l'entendement ne conçoit pas de lignes sans extrémités. Si donc elle se meut en suivant une ligne dont la longueur est bornée, elle ne peut se mouvoir sans cesse ; car une fois parvenue à l'une des extrémités, elle est bien forcée de s'arrêter avant de revenir sur ses pas. Elle ne peut pas non plus se mouvoir en ligne

mouvt. Contra Platonem ergo, qui dicit, animam motus esse principium, in hunc modum opponitur syllogismus : Anima principium motus est ; principium autem motus non movetur ; igitur anima non movetur. Et hoc est, quod primo loco violenter objecti : nec eo usque persuadere contentus, animam non moveri, aliis quoque rationibus non minus violentis perurget. Nullum, inquit, initium idem potest esse ei, cuius est initium ; nam apud geometras principium lineæ punctum dicitur esse, non lineæ : apud arithmeticos principium numeri non est numerus ; item, causa nascendi ipsa non nascitur ; et ipsa ergo motus causa vel initium non movetur ; ergo anima, que initium motus est, non movetur. Adhuc hoc quoque. Nunquam, inquit, fieri potest, ut circa unam eandemque rem, uno eodemque tempore, contrarietates, ad unum idemque pertinentes, eveniant ; scimus autem, quia movere facere est, et moveri pati est ; ei igitur, quod se movet, simul evenient duo sibi contraria, et facere, et pati : quod impossibile est ; anima igitur non potest se movere. Item dicit : Si anime essentia motus esset, nunquam quiesceret a motu ; nihil est enim, quod recipiat essentia suæ contrarietatem : nam ignis nunquam frigidus erit, nec nix unquam sponte sua calecet : anima autem nunquam a

motu cessat : (non enim semper corpus videmus agitari) non igitur anime essentia motus est, cuius contrarietatem recipiat. Ad etiam : Anima si aliis causa motus est, ipsa sibi causa motus esse non poterit : nihil enim est, inquit, quod ejusdem rei sibi causa sit, cuius est alii : ut medicus, ut exercitor corporum, sanitatem vel valetiam, quam ille agris, hic luctatoribus præstat, non utique ex hoc etiam sibi præstant. Item dicit : Omnis motus ad exercitium sui instrumento eget, ut singularum artium usus docet ; ergo videndum, ne et anime ad se movendum instrumento opus sit. Quod si impossibile iudicatur, et illud impossibile erit, ut anima ipsa se moveat. Item dicit : Si movetur anima, sine dubio cum reliquis motibus et de loco, et in locum movetur : quod si est, modo corpus ingreditur, modo rursus egreditur ; et hoc frequenter exercet : sed hoc videmus fieri non posse ; non igitur movetur. His quoque addit : Si anima se movet, necesse est, ut aliquo motus genere se moveat ; ergo aut in loco se movet, aut se ipsam pariendo se movet, aut se ipsam consumendo, aut se augendo, aut se minuendo : hæc sunt enim, ait, motus genera. Horum autem singula, inquit, quemadmodum possunt fieri, requiramus. Si in loco se movet, aut in rectam lineam se movet, aut spherice usque in or-

circulaire, par la raison que toute sphère se meut autour d'un point immobile que nous nommons centre. L'âme ne peut donc se mouvoir de cette sorte sans avoir en elle un point fixe; mais alors elle ne se meut pas tout entière. Si ce point central n'est pas en elle, il est hors d'elle; ce qui est aussi absurde qu'impossible. Il suit de là que cette substance ne se meut pas sur place. Veut-on qu'elle se meuve en s'engendrant elle-même, il en résultera qu'elle est et qu'elle n'est pas la même. Se meut-elle en se consumant, dès lors elle n'est plus immortelle. Si elle s'accroît ou se rapetisse, elle sera, dans un même temps, ou plus grande ou plus petite qu'elle-même. C'est de cet amas de subtilités qu'Aristote déduit le syllogisme qui suit: Si l'âme se meut, son mouvement doit appartenir à un genre quelconque. Mais on ne voit pas de quel genre ce mouvement pourrait être; donc elle ne se meut pas.

CAP. XV. Arguments qu'emploient les platoniciens en faveur de leur maître contre Aristote; ils montrent qu'il existe une substance qui se meut d'elle-même, et que cette substance n'est autre que l'âme. Les preuves qu'ils en donnent détruisent la première objection d'Aristote.

Des arguments si subtils, si ingénieux, si vraisemblables, exigent que nous nous rangions du côté des sectateurs de Platon, qui ont fait échouer le dessein formé par Aristote de battre en ruine une définition aussi exacte, aussi inat-

tem rotatur: sed recta linea infinita nulla est; nam, quacumque in natura intelligitur linea, quocumque fine sine debito terminatur. Si ergo per lineam terminatam anima se movet, non semper movetur. Nam, cum ad finem venit, et inde rursus in exordium redit, necesse est interstitium motus fieri in ipsa permutatione redeundi. Sed nec in orbem rotari potest: quia omnis sphaera circa aliquod immobile, quod centrum vocamus, movetur. Si ergo et anima sic movetur, aut intra se habet, quod immobile est; et ita fit, ut non tota moveatur: aut, si non intra se habet, sequitur aliud non minus absurdum, ut centrum foris sit, quod esse non poterit. Constat ergo ex his, aut, quod in loco se non moveat. Sed si ipsa se parit, sequitur, ut, eandem et esse, et non esse, dicamus. Si vero se ipsa consumit, non erit immortalis. Quod si se aut auget, aut minuit; eadem simul et major se, et minor reperitur. Et ex his talem colligit syllogismum: Si anima se movet, aliquo motus genere se movet; nullum autem motus genus, quo se moveat, invenitur: non se igitur movet.

CAP. XV. Quibus argumentis Platonicus magistrum suum adversus Aristotelem laeantur, ostendentes, utique esse aliquid, quod a se ipso moveatur; idque necessario esse animam: quibus probatis, eversa est prima obiectio Aristotelis.

Contra has tam subtiles, et argutas, et verisimiles argumentationes, accingendum est secundum sectatores

taquable que celle que leur maître a donnée de l'âme. Cependant, comme la passion ne m'aveugle pas au point de me faire accroire que je puisse, avec d'aussi faibles moyens que les miens, résister à l'un de ces philosophes, et prendre parti pour l'autre, j'ai jugé convenable de réunir en masse les traités apologétiques que nous ont laissés, à l'appui de leurs opinions, les hommes illustres qui se sont fait gloire de reconnaître Platon pour leur chef; et j'ai pris la liberté d'exposer mes propres sentiments à la suite de ceux de ces grands personnages. Munis de ces armes, nous allons réfuter les deux propositions qu'Aristote soutient vraies: l'une, que rien ne se meut de soi-même; l'autre, que s'il était une substance qui eût un mouvement propre, ce ne serait pas l'âme. Nous prouverons clairement que le mouvement spontané existe, et nous démontrerons qu'il appartient à l'âme.

Commençons d'abord par nous mettre en garde contre tous les sophismes de l'adversaire de Platon. Parce qu'il est parvenu à établir incontestablement que plusieurs substances qui semblent se mouvoir d'elles-mêmes reçoivent l'impulsion d'une cause interne et latente, il regarde comme accordé que tout ce qui se meut, bien qu'il semble se mouvoir de soi-même, obéit cependant à un mouvement communiqué: cela est en partie vrai, mais la conséquence est fautive. Qu'il y ait des êtres dont le mouvement propre ne soit qu'apparent, c'est ce dont nous convenons; mais il ne suit pas de là nécessairement

Platonis, qui inceptum, quo Aristoteles tam veram, tamque validam definitionem magistri sauciere tentaverat, subruerunt. Neque vero tam immemor mei, aut ita male animatus sum, ut ex ingenio meo vel Aristotele resistam, vel assim Platoni: sed ut quisque magnorum virorum, qui se Platonicos dici gloriabantur, aut singula, aut bina defensa ad ostentationem suorum operum reliquerunt, collecta haec in unum continue defensionis corpus coarcevari; adjecto, si quid post illos aut sentire fas erat, aut audere in intellectu licebat. Et quia duo sunt, quae asserere conatus est: unum, quod dicit nihil esse, quod ex se moveatur; alterum, quo animam hoc esse non posse confirmat: utrinque resistendum est; ut et constet, posse aliquid ex se moveri, et animam hoc esse clarescat. In primis igitur illius divisionis oportet nos cavere praestigias; in qua enumerans aliquid, quae ex se moveatur, et ostendens, illa quoque ab alio moveri, id est, a causa interius latente, videtur sibi probasse, omnia, quae moveantur, etiamsi ex se moveri dicantur, ab alio tamen moveri. Huius enim rei pars vera est: sed est falsa conclusio. Nam esse aliqua, quae, cum ex se moveri videntur, ab alio tamen constet moveri, nec nos diffitemur. Non tamen omnia, quae ex se moveantur, hoc sustinent, ut ab alio ea moveri necesse sit. Plato enim cum dicit, animam ex se moveri, id est, cum αὐτοκίνητον vocat, non vult eam inter illa numerari, quae ex se quidem videntur moveri, sed a causa, quae intra se latet, moveantur, ut moveantur animalia auctore quidem alio, sed occulto; nam ab anima moveantur.

que tout ce qui se meut de soi-même soit mù à l'ailleurs. Quand Platon dit que l'âme se meut d'elle-même, il n'entend pas la mettre au nombre des êtres qui n'ont qu'une mobilité d'emprunt; quoiqu'elle paraisse tenir à leur essence, telle que celle des animaux qui ont en eux un moteur secret (ce moteur est l'âme), ou telle que celle des arbres soumis à l'action d'une puissance (c'est la nature) qui opère en eux mystérieusement. Le mouvement que ce philosophe attribue à l'âme appartient en propre à cette substance, et n'est pas l'effet d'une cause soit interne, soit externe. Nous allons fixer le sens de cette proposition.

Nous disons du feu qu'il est chaud, nous disons aussi qu'un fer est chaud; nous considérons la neige comme un corps froid, nous attribuons également à la pierre cette propriété de froideur; nous qualifions le miel de doux, et c'est par la même expression que nous désignons la saveur du vin miellé. Mais chacun de ces mots, d'échaleur, de froideur, de douceur, a plus d'une acception. La chaleur du feu et celle d'un fer chaud ne nous offrent pas la même idée; car le feu, chaud par lui-même, ne doit pas sa chaleur à une autre substance, tandis que le fer ne peut avoir qu'une chaleur empruntée. La froideur de la neige, la douceur du miel constituent la nature de ces corps; mais la pierre reçoit de la neige sa froideur, et le vin miellé est redevable au miel de sa douceur. Il en est de même des mots repos et mouvement: nous attribuons ces deux états aux êtres dont le mouvement ou le repos sont spontanés, aussi bien qu'à ceux qui doivent leur mobilité ou leur immobi-

lité à une cause étrangère. Mais, chez ces derniers, ni le mouvement ni le repos ne peuvent être perpétuels; tandis que les premiers ne cessent de se mouvoir, parce que, chez eux, se mouvoir et exister n'étant qu'une seule et même chose, ils ne peuvent contrarier leur essence. Le fer peut donc perdre de sa chaleur, mais le feu ne cessera jamais d'être chaud; donc aussi l'âme est la seule substance qui se meuve d'elle-même; et si les animaux et les arbres semblent jouir de cette propriété, ils n'en jouissent qu'en apparence; car ils reçoivent l'impulsion d'une cause interne et latente, qui est l'âme ou la nature: ils peuvent donc perdre une faculté qui ne fait pas partie d'eux-mêmes. Il n'en est pas ainsi du mouvement de l'âme et de la chaleur du feu; ces deux modes sont respectivement inhérents à ces deux substances. En effet, quand on dit que le feu est chaud, cette expression n'offre pas à l'esprit deux idées distinctes, celle d'un être échauffé et celle d'un être qui échauffe, mais l'idée simple du fluide igné. Cette manière de parler, neige froide et miel doux, n'emporte pas avec elle l'idée d'un être qui donne et d'un être qui reçoit. De même, lorsque nous disons que l'âme se meut par elle-même, nous ne la considérons pas comme formée de deux substances, dont l'une meut et dont l'autre est mue, mais comme une substance simple dont l'essence est le mouvement; et comme on a spécifié le feu, la neige, le miel, par leurs qualités sensibles, on a aussi spécifié l'âme par l'application d'être qui est mù par soi-même; et, bien qu'*être mù* soit un verbe passif, il ne faut pas croire qu'il en soit de ce verbe comme de ceux-ci: être coupé,

tur) aut ut moventur arbores, (quarum etsi non videtur agitator, a natura tamen eas interiori latente constat agitari:) sed Plato ita dicit animam ex se moveri, ut non aliam causam, vel extrinsecam accidentem, vel interiori latentem, hujus motus dicat auctorem. Hoc quemadmodum accipiendum sit, instruemus. Ignem calidum vocamus, sed et ferrum calidum dicimus: et nivem frigidam, et saxum frigidum nuncupamus: mel dulce, sed et mulsum dulce vocitamus. Florum tamen singula de diversis diverse significant. Aliter enim de igne, aliter de ferro calidi nomen accipimus: quia ignis per se calet, non ab alio fit calidus; contra ferrum non nisi ex alio calescit. Ut nix frigida, ut mel dulce sit, non aliunde contingit: saxo tamen frigus, vel mulso dulcedo, a nive, vel melle proveniunt. Sic et stare, et moveri, tam de his dicitur, quæ ab se vel stant, vel moventur, quam de illis, quæ vel sistuntur, vel agitantur ex alio. Sed quibus moveri ab alio, vel stare contingit, hæc et stare desistunt, et moveri; quibus autem idem est, et esse, et moveri, nunquam a motu cessant, quia siue essentia sua esse non possunt: sicut ferrum amittit calorem; ignis vero calere non definit. Ab se ergo movetur anima, licet et animalia, vel arbores per se videantur moveri; sed illis, quarvis interiori latens, alia tamen causa, id est, anima vel natura, motum ministrat: idæo et amittunt hoc, quod aliunde sumserunt. Animam

vero ita per se movetur, ut ignis per se calet, nulla adventitia causa vel illum calefaciente, vel hanc movente. Nam, cum ignem calidum dicimus, non duo diversa concipimus, unum, quod calefacit, alterum, quod calefit; sed totum calidum secundum unam naturam vocamus. Cum nivem frigidam, cum mel dulce appellamus, non aliud, quod hanc qualitatem præstat, aliud, cui præstat, accipimus. Ita et cum animam per se moveri dicimus, non gemina consideratio sequitur moventis et moti, sed in ipso motu essentiam ejus agnoscimus: quia, quod est in igne nomen calidi, in nive vocabulum frigidi, appellatio dulcis in melle, hoc necesse est de anima *ἀνομιοντων* nomen intelligi, quod latina conversio significat, per se moveri. Nec te confundat, quod *moveri* passivum verbum est: nec, sicut *securi* cum dicitur, duo pariter considerantur, quod secatur, et quod secatur; item cum *teneri* dicitur, duo intelliguntur, quod tenet, et quod tenetur: ita hic in *moveri* duarum rerum significationem putes, quæ movet, et quæ movetur. Nam *securi* quidem et *teneri* passio est; ideo considerationem et facientis, et patientis amplectitur: *moveri* autem cum de his quidem dicitur, quæ ab alio moventur, utramque considerationem similiter representat; de eo autem, quod ita per se movetur, ut *ἀνομιοντων*, cum *moveri* dicitur, quia ex se, non ex alio movetur, nulla potest suspicio passionis intel-

être manié, qui supposent deux actions, l'une faite et l'autre reçue. *Être mù* présente, il est vrai, une idée complexe, lorsqu'il s'agit des êtres qui sont mus par d'autres êtres, mais jamais lorsqu'il est question de l'âme, qui ne peut, en aucun cas, être soumise à une action. Le verbe *s'arrêter* n'est pas au nombre des verbes passifs, et cependant il exprime une action soufferte quand on l'emploie en parlant d'un corps forcé au repos par un autre corps, comme dans cet exemple : *Les piques s'arrêtent sur le sol dans lequel on les a enfoncées.*

Il en est tout autrement du verbe *être mù* regardé comme passif, et qui cependant ne l'est pas quand son sujet ne souffre pas d'action. Ce que nous allons dire prouve clairement que l'action reçue réside dans la chose elle-même, et non dans le verbe qui l'exprime : quand le feu tend à s'élever, il ne souffre pas d'action ; lorsqu'il tend à descendre, il en reçoit une, parce qu'il ne prend cette dernière direction qu'en écartant à la force d'un autre corps. C'est cependant un seul et même verbe qui représente ces deux manières d'être si opposées. Ainsi, les verbes *être mù*, *être chaud*, peuvent être pris tous deux soit activement, soit passivement. Si je dis qu'un fer est chaud, qu'un stylet est mù, j'exprime une action soufferte et non pas une action faite par ces deux êtres ; mais quand je dis que le feu est chaud, que l'âme est mue, je ne puis concevoir ces deux substances comme soumises à une action, puisque le mouvement est l'essence de l'âme, comme la chaleur est l'essence du feu.

Aristote emploie ici une subtilité captieuse pour avoir une occasion d'accuser Platon, et de lui soutenir qu'il fait de l'âme une substance tout à la fois active et passive. Ce dernier avait dit : « L'être qui se meut spontanément est donc

le seul qui puisse toujours être mù, parce qu'il ne se manque jamais à lui-même. » Sur quoi le premier se récrie : « Une substance ne peut en même temps être mue et se mouvoir spontanément. » Mais ce n'est là qu'une chicane de mots, et ce ne peut être sérieusement qu'un aussi grand homme use de pareilles arguties ; car quel est celui qui ne sent pas que se mouvoir n'est pas une action double ? Dira-t-on que se punir soi-même exige le concours de deux personnes, l'une qui punit, l'autre qui est punie ? Se perdre, s'envelopper, s'affranchir, sont dans le même cas. Cette manière de s'énoncer ne fait entendre autre chose, sinon que celui qui se punit, qui se perd, qui s'enveloppe, qui s'affranchit, agit sur lui-même sans la coopération d'une autre personne. Il en est de même de cette expression, se mouvoir spontanément. Elle exclut l'idée d'un moteur étranger ; et c'est pour éloigner cette idée de l'esprit du lecteur, que Platon a fait précéder notre dernière citation de ces mots : « Un être qui se meut toujours existera toujours ; mais celui qui communique le mouvement qu'il a reçu lui-même d'un autre, doit cesser d'exister quand il cesse d'être mù. »

Pouvait-il s'exprimer d'une manière plus claire, et démontrer plus expressément que ce qui se meut de soi-même n'est pas soumis à une impulsion étrangère, qu'en disant que si l'âme est éternelle, c'est parce qu'elle n'a d'autre moteur qu'elle-même ? Donec, se mouvoir soi-même n'offre qu'un seul sens, celui de n'être mù par aucune autre substance. Et qu'on ne eroie pas qu'un seul et même être puisse être moteur et être mù ; car une substance ne se meut d'elle-même que parce qu'elle peut se passer de moteur. Il est donc incontestable que certains êtres peuvent se mouvoir sans être mus ; donc aussi cette faculté

ligi. Nam et stare, licet passivum verbum non esse videatur, cum de eo tamen dicitur, quod stat, alio sistente, ut, *stant terris defixæ hastæ* : significat passionem. Sic et *moveri*, licet passivum sonet, quando tamen nihil inest faciens, patiens necesse non poterit. Et, ut absolutius loquatur, non verborum, sed rerum intellectus passionem significaverit, ecce ignis cum fertur ad superna, nihil patitur ; cum deorsum fertur, sine dubio patitur : quia hoc, nisi alio impellente, non sustinet : et cum unum idemque verbum proferatur, passionem tamen modo inesse, modo abesse dicimus. Ergo et *moveri* idem in significatione est, quod *calere* ; et cum ferrum calere dicimus, vel stilum moveri, (quia utriusque hoc aliunde provenit) passionem esse fateamur. Cum vero aut ignis calere, aut moveri anima dicitur, (quia illius in calore et in motu hujus essentia est) nullus hic locus relinquatur passioni : sed ille sic calere, sicut moveri ista dicitur. Hoc loco Aristoteles arguitur de verbis calumniam sarcienis, Platonem quoque ipsum duo, id est, quod movet, et quod movetur, significasse contendit, dicendo : Solum igitur, quod se ipsum movet, quia nunquam desentur a se, nunquam ne moveri

quidem desinit ; et aperte illum duo expressisse proclamat his verbis, quod movet et movetur. Sed videtur mihi vir tantus nihil ignorare potuisse ; sed in exercitio argutiarum talium commiventem sibi, operam sponte lusisse. Ceterum quis non advertat, cum quid dicitur se ipsum movere, non duo intelligenda ? sicut et cum dicitur *ἐαυτὸν τροχίζουμένος*, id est, se puniens ; non alter, qui punit, alter, qui punitur ; et, cum se perdere, se involvere, se liberare quis dicitur, non necesse est, unum facientem, alterum subesse patientem. Sed hoc solum intellectu hujus elocutionis exprimitur, ut qui se punit, aut qui se liberat, non ab alio hoc accepisse, sed ipse sibi aut intulisse, aut præstitisse dicitur. Sic et de *αὐτοκινήτω*, cum dicitur, *se ipsum movet*, ad hoc dicitur, ut asfinationem alterius moventis excludat : quam volens Plato de cogitatione legentis eximere, his, que præmisit, expressit. Nam quod semper, ait, movetur, æternum est : quod autem motum affert alicui, quodque ipsum movetur aliunde, quando fuerit habet motus, vivendi finem habere necesse est. Quid his verbis invenitur expressius, clara significatione testantibus, non aliunde moveri, quod se ipsum movet

peut appartenir à l'âme; et, pour qu'elle jouisse d'un mouvement spontané, il n'est pas nécessaire qu'elle soit formée de deux êtres, l'un actif et l'autre passif, ni que, chez elle, le tout reçoive l'impulsion du tout ou d'une partie du tout, comme le veut Aristote; il suffit, pour qu'elle se meuve d'elle-même, qu'elle n'ait pas de moteur. Quant à cette distinction qu'il établit entre les mouvements, lorsqu'il dit que comme il y a des êtres qui sont mus et ne meuvent point, de même il en est qui meuvent et ne sont pas mus, elle est plus subtile que facile à démontrer; car il est évident que tout ce qui est mù, meut; le gouvernail meut le navire, et le navire meut l'air environnant, et l'onde qu'il sillonne. Est-il un corps qui reçoive le mouvement sans le communiquer? Cette première assertion, que ce qui est mù ne meut pas, est donc détruite; et elle entraîne dans sa chute cette seconde, que ce qui meut n'est pas mù. Il vaut infiniment mieux s'en tenir à la distinction de Platon, telle qu'on la trouve dans son dixième livre des Lois: Tout être en mouvement se meut, et en meut d'autres, ou bien il est mù, et en meut d'autres. Le premier cas est celui de l'âme, et le second celui de tous les corps de la nature; il y a donc analogie et dissemblance entre ces deux sortes de mouvement. Ils ont cela de commun que tous deux donnent aux autres l'impulsion; et leur différence consiste en ce que le premier existe par lui-même, et que le second existe par communication.

De cet assemblage d'opinions émanées du génie fécond des platoniciens, il résulte qu'il n'est pas

vrai que tout ce qui se meut n'ait qu'un mouvement emprunté. Nous ne dirons donc pas, pour éviter la difficulté de recourir à un autre moteur, que le principe d'impulsion est immobile, car nous venons de prouver qu'il se meut de lui-même; et des lors ce syllogisme d'Aristote, résumé de diverses prémisses, et d'une complication de distinctions, n'a plus de force: « L'âme est le principe du mouvement; le principe du mouvement ne se meut pas, donc l'âme ne se meut pas. »

Puisqu'il est incontestable que quelque chose se meut de soi-même, démontrons que ce quelque chose est l'âme. Cette démonstration sera d'autant plus aisée, que nous tirerons nos arguments d'assertions irrefragables. L'homme reçoit le mouvement de l'âme ou du corps, ou bien de l'agrégat de ces deux êtres. Si nous discutons ces trois causes supposées du mouvement, nous trouverons que les deux dernières ne sont pas admissibles, et nous serons forcés de conclure que l'âme est le seul moteur de l'homme. Parlons d'abord du corps: une masse inanimée n'a pas de mouvement propre; cette proposition peut se passer de démonstration, car l'immobilité ne peut engendrer le mouvement; donc ce n'est pas le corps qui donne l'impulsion à l'homme. Voyons à présent si l'agrégat de l'âme et du corps est doué du mouvement spontané; mais c'est chose impossible, car le corps ne peut être mù si l'âme ne se meut point. Deux êtres en repos ne peuvent produire le mouvement; l'amertume ne naît point de la mixture de deux substances douces, ni la douceur, de deux substances amères:

cum animam ob hoc dicat aeternam, quia se ipsam movet, et non movetur aliunde? ergo se movere hoc solum significat, non ab alio moveri. Nec putes, quod idem moveat, idemque moveatur; sed moveri sine alio movente, se movere est. Aperte ergo constitit, quia non omne, quod movetur, ab alio movetur. Ergo *αυτοκίνητος* potest non ab alio moveri. Sed ne a se quidem sic movetur, ut in ipso aliud sit, quod movet, aliud quod movetur; nec ex toto, nec ex parte, ut ille proponit: sed ob hoc solum se ipsam movere dicitur, ne ab alio moveri aestimetur. Sed et illa de motibus aristotelica divisio, quam supra retulimus, surripienti magis apta est, quam probanti, in qua ait: Sicut est, quod movetur, et non movet; ita est, quod movet, et non movetur. Constat enim, quod omne, quicquid movetur, movet alia: sicut dicitur aut gubernaculum navem, aut navis circumfusum sibi aërem vel undas movere. Quid autem est, quod non possit aliud, dum ipsum movetur, impellere? Ergo, si verum non est, ea, quae moventur, alia non movere; non constat illud, ut aliquid, quod moveat, nec tamen moveatur, invenias. Illa igitur magis probanda est in decimo de legibus a Platone motuum prolata divisio. Omnis motus, inquit, aut se movet, et alia; aut ab alio movetur, et alia movet: et prior ad animam, ad omnia vero corpora secundus referitur: hi ergo duo motus et differentia separantur, et societate iunguntur: commune hoc habent, quod et prior et secundus moveat alia; hoc autem differant, quod ille a se, hic ab

alio movetur. Ex his omnibus, quae erant de platoniorum sensuum laetitudine collegimus, constitit, non esse verum, omnia, quae moventur, ab alio moveri. Ergo nec principium motus ad deprecandam alterius movents necessitatem stare dicitur; quia potest se ipsum, ut diximus, movere, alio non movente. Enervatus est igitur syllogismus, quem praemissa varia et multiplici divisione collegat. Hoc est: Anima principium motus est; principium autem motus non movetur; igitur anima non movetur. Restat, ut, quia constitit, posse aliquid per se moveri, alio non movente, animam hoc esse doceatur: quod facile docebitur, si de manifestis et indubitabilibus argumentis sumamus. Homini motum aut anima praestat, aut corpus, aut de utroque permixto: et quia tria sunt, de quibus inquisitio ista procedit, cum neque a corpore, neque a permixtione, praestari hoc posse constituerit, restat, ut ab anima moveri hominem nulla dubitatio sit. Nunc de singulis, ac primum de corpore loquamur. Nullum inanimatum corpus suo motu moveri, manifestus est, quam ut asserendum sit. Nihil est autem, quod, dum immobile sit, aliud possit movere. Igitur corpus hominem non movet. Videndum, ne forte anime et corporis ipsa permixtio hunc sibi motum ministret. Sed quia constat, motum corpori non inesse, si nec anime inest, (ex duobus rebus motu carentibus nullus motus efficitur; sicut nec ex duobus dulcibus amaribus, nec ex duobus amaribus dulcibus provenit, nec ex gemino frigore calor, aut frigus ex ge-

un froid dont l'intensité est doublée ne peut procurer la chaleur ; et cette dernière, en doublant son degré de force, ne peut occasionner le froid ; car toute qualité sensible, ajoutée une fois à elle-même, ne peut qu'augmenter ; mais de l'al-malgame de deux substances dont les propriétés sont semblables, jamais il ne peut naître un mixte ayant des propriétés contraires ; donc le mouvement ne peut naître de l'agrégat de deux êtres privés de mouvement, donc cet agrégat ne peut donner le mouvement à l'homme.

Des propositions précédentes, qui sont incontestables, nous allons former un syllogisme qu'il est impossible de réfuter : Tout être animé est mù ; il l'est, soit par l'âme, soit par le corps, soit enfin par l'agrégat de l'âme et du corps. Mais les deux dernières suppositions ne peuvent être admises, donc l'âme est le seul moteur de l'être animé. Il suit de là que l'âme est principe d'impulsion ; mais le principe d'impulsion se meut de lui-même, ainsi que nous l'avons démontré plus haut. Il est donc de toute certitude que l'âme se meut d'elle-même.

CHAP. XVI. Nouveaux arguments des platoniciens contre les autres objections d'Aristote.

Aristote, qui ne se tient pas pour battu, fait ici de nouvelles objections relatives au principe d'impulsion. Nous les avons exposées ci-dessus dans l'ordre qui les lie ; en voici maintenant le résumé. Un seul et même être, dit-il, ne peut être principe et émanation ; donc l'âme, principe du mouvement, n'est pas mue. Car alors le principe et ses conséquences seraient une seule et même chose ; ou, ce qui revient au même, le mouvement dériverait du mouvement.

nino calore nascitur. Omnis enim geminata qualitas crescit : nunquam ex duplicatis similibus contrarietas emergit ergo nec ex duabus immobilibus motus erit. Hominem igitur permixtum non movet. Hinc inexpugnabilis syllogismus ex confessorum rerum indubitabili luce colligitur : Animal movetur ; motum autem animali aut anima præstat, aut corpus, aut ex utroque permixtum ; sed neque corpus, neque permixtum motum præstat ; igitur anima motum præstat. Ex his apparet, animam initium motus esse ; initium autem motus, tractatus superior docuit, per se moveri ; animam ergo *αὐτοκίνητον* esse, id est, per se moveri, nulla dubitatio est.

CAP. XVI. Quem in modum relique Aristotelis objectiones à Platoniciis refellantur.

Hic ille rursus obloquitur, et alia de initiis disputatione confligit. Eadem enim hic solvendo repetimus, quæ supra in ordinem objecta digessimus. Non possunt, inquit, eadem initiis suis esse, quæ inde nascuntur ; et ideo animam, quæ initium motus est, non moveri : ne idem sit initium, et quod de initio nascitur, id est, ne motus ex

La réponse à cette objection est facile et péremptoire. Nous convenons qu'il peut exister une différence entre le principe et ses conséquences, mais cette différence ne va jamais jusqu'au contraste, ou jusqu'à l'opposition qu'on remarque entre le repos et le mouvement ; car si le principe du blanc était le noir, si le principe de l'humidité était la sécheresse, le bien naitrait du mal, et la douceur de l'amertume. Mais il n'en est pas ainsi, parce qu'il n'est pas dans la nature des choses que le principe et ses conséquences soient entièrement opposées. Il peut arriver cependant qu'il y ait entre eux une différence telle que doit l'offrir une source et ses dérivations ; ressemblance si analogue à celle qui se trouve entre le mouvement inhérent à l'âme, et celui qu'elle transmet à tous les corps de l'univers. Aussi Platon désigne-t-il le premier de ces mouvements par le nom de spontané ; et le second, il l'appelle purement et simplement mouvement. D'après cette distinction, on peut juger de la diversité de ces deux mouvements, dont l'un est cause, et l'autre effet d'impulsion. Il est donc évident qu'un principe et ses conséquences ne peuvent différer au point d'être directement opposés, et que, dans le cas dont il s'agit, la différence n'est pas très-grande. Ainsi se trouve anéantie cette conséquence si adroitement déduite par Aristote, que la cause du mouvement est sans mouvement.

Passons à sa troisième objection : Les contraires, dit-il, ne peuvent se rencontrer à la fois dans un seul et même être. Or, mouvoir et être mù sont deux choses contraires ; donc l'âme ne peut se mouvoir, car alors cette substance serait en même temps mue et motrice. Mais nous avons pal-versifié ce syllogisme, en démontrant plus haut que le mouvement de l'âme ne peut offrir l'idée d'une

motu processisse videatur. Ad hæc facilis et absoluta responsio est, quia ut principia, et hæc, quæ de principiiis procedunt, in aliquo nunquam inter se differre fateamur ; nunquam tamen ita possunt sibi esse contraria, ut adversa sibi sunt stare et moveri. Nam si alibi initium nigrum vocaretur, et siccum esset humoris exordium, bonum de malo, ex amaro initio dulce procederet. Sed non ita est, quia usque ad contrarietatem initia et consequentia dis-sidere natura non patitur. Invenitur tamen inter ipsa nunquam talis differentia, qualis inter se origini progressionie conveniat : ut est hic quæquæ inter motum, quo movetur anima, et quo movet cetera. Non enim animam Plato simpliciter motum dixit, sed motum se moventem. Inter motum ergo se moventem, et motum, quo movet cetera, quid intersit, in aperto est ; siquidem ille sine auctore est, hic aliis motus auctor est. Constat ergo, neque adeo posse initia ac de initiis procreata differre, ut contraria sibi sint : nec tamen hic moderatam differentiam definiat. Non igitur stabit principium motus, quod ille artificii conclusione collegit. His tertia, ut meminimus, successit objectio, uni rei contraria simul accidere non posse ; et quia contraria sibi sunt movere, et moveri,

action faite et d'une action reçue, puisque se mouvoir de soi-même n'est autre chose qu'être mu sans le secours d'un moteur. C'est donc ici une unité d'action qui ne peut admettre les contraires; car il ne s'agit pas d'un être agissant sur un autre être, mais d'une substance dont l'essence est le mouvement.

Cette assertion de Platon offre à son antagoniste l'occasion d'élever une quatrième objection : Si l'essence de l'âme est le mouvement, poursuit Aristote, pourquoi donc s'arrête-t-elle de temps en temps ? Le feu, dont l'essence est la chaleur, ne la perd jamais ; la neige, essentiellement froide, ne cesse jamais de l'être : donc l'âme devrait toujours être en mouvement. Mais dans quelle circonstance suppose-t-il que l'âme est immobile ? Nous allons bientôt le savoir. Si le mouvement de l'âme, dit ce philosophe, entraîne celui du corps, nécessairement le repos du corps force l'âme à être immobile. Il se présente sur-le-champ un double moyen de défense contre un tel sophisme. D'abord, le corps peut être en mouvement sans qu'on doive en conclure que l'âme se meut ; il peut aussi sembler conserver la plus parfaite immobilité, sans que la pensée, l'ouïe, l'odorat et les autres sensations cessent d'être en action. Pendant le sommeil même nous songeons, nous respirons ; ou toutes ces opérations n'auraient pas lieu si l'âme était immobile. Ajoutons qu'on ne peut pas dire que le corps est en repos, lors même qu'il ne paraît pas se mouvoir. L'accroissement des membres, et, sans parler de cet accroissement qui n'a qu'une époque, le mouvement alternatif de contraction et de dilatation du cœur, la conversion des subs-

tances alimentaires en un suc distribué par le canal thoracique à la masse du sang, et la circulation des humeurs, attestent suffisamment l'agitation perpétuelle de cette substance. Ainsi l'âme et le corps se meuvent sans cesse : la première, parce qu'il lui est donné de se mouvoir par elle-même de toute éternité ; et le second, parce que, depuis qu'il existe, il n'a pas cessé de recevoir l'impulsion de la cause motrice.

Aristote trouve ici la matière de sa cinquième objection. « Si l'âme, dit-il, est le principe d'impulsion des autres êtres, elle ne peut se donner à elle-même l'impulsion ; car une cause ne peut s'appliquer les effets qu'elle produit. » Il me serait aisé de démontrer que la causalité de plusieurs substances s'étend non-seulement sur ces mêmes substances, mais encore sur d'autres qu'elles. Quoi qu'il en soit, je veux bien lui accorder ce point, pour que l'on ne croie pas que je prends plaisir à détruire toutes ses assertions : cette concession ne nuira pas à notre démonstration du mouvement de l'âme.

Nous avons dit que cette substance est principe et cause du mouvement ; parlons du principe, nous reviendrons bientôt sur la cause.

Il est évident que tout principe est inhérent à l'être dont il est le principe ; donc tout ce qui, dans une substance, dérive de son principe, doit se trouver dans ce principe : c'est ainsi que le principe de la chaleur ne peut pas n'être point chaud. Dira-t-on que le feu qui communique sa chaleur à d'autres corps n'est pas chaud ? « Mais le feu, dit Aristote, ne s'échauffe pas lui-même, puisque toutes ses molécules sont naturellement chaudes. »

non posse animam se movere; ne eadem et moventur, et movent. Sed hoc superius asserta dissolvunt: si quidem constitit, in animæ motu duo non intelligenda, quod movent, et quod moventur, quia nihil aliud est ab se moveri, quam moveri alio non movente. Nulla est ergo contrarietas, ubi quod fit, unum est, quia fit non ab alio circa alium; quippe cum ipse motus animæ sit essentialis. Ex hoc ei, ut supra retulimus, nata est occasio quartæ certaminis. Si animæ essentia motus est, inquit, cur interdum quiescit, cum nulla alia res contrarietatem propriæ admittat essentiali? Ignis, cupis essentiali calor inest, calere non desinit: et quia rigidum nivis in essentiali ejus est, non nisi semper est frigida. Et anima igitur eadem ratione nunquam a motu cessare debet. Sed dicat velim, quando cessare animam suspicatur? Si movendo, inquit, se movent et corpus, necesse est utique, quando non moveri corpus videamus, animam quoque intelligamus non moveri. Contra hoc in promptu est genitrix defensio: primum, quia non in hoc deprehenditur motus animæ, si corpus agitur; nam et cum nulla pars corporis moveri videtur in homine, tamen ipsa cogitatio, aut in quocunque animi auditus, visus, odoratus, et similia, sed et in quiete ipsa, spirare, somnare, omnia hæc motus animæ sunt. Deinde quia ipsam corpus dicit immobile, etiam dum non videtur agitari; cum incrementa membrorum, aut, si jam crescendi ætas et tempus excessit, cum saltus cordis es-

sationis impatientis, cum cibi ordinata digerier naturalis dispensatione inter venas et viscera succum ministrans, cum ipsa collectio fluentorum perpetuum corporis testentur agitur. Et anima igitur æterno, et suo motu, sed et corpus, quando ab initio et causa motus animatur, semper movetur. Hinc eidem fomes quintæ ortus est questionis. Si anima, inquit, aliis causa est motus, ipsa sibi causa motus esse non poterit, quia nihil est, quod ejusdem rei et sibi, et aliis causa sit. Ego vero, licet facile possim probare, plurima esse, quæ ejusdem rei et sibi, et aliis causa sint, ne tamen studio videar omnibus, quæ asserit, obviare, hoc verum esse concedam: quod et pro vero habitum, ad asserendum motum animæ non necesse. Etenim animam initium motus et causam vocamus. De causa post videbimus. Interim constat, omne initium inesse rei, ejus est initium: et ideò, quidquid in quancunque rem ab initio suo proficiscitur, hoc in ipso initio reperitur. Sic initium caloris non potest non calere. Ignem ipsam, de quo calor in alia transit, quis neget calidum? Sed ignis, inquit, non se ipse calefacit, quia natura totus est calidus. Teneo, quod volebam: nam nec anima ita se movet, ut sit inter motum moventemque discretio; sed ita tota suo motu movetur, ut nihil possit separare, quod movent. Hæc de initio dicta sufficient. De causa vero, quoniam spontanea conniventia concessimus, ne quid ejusdem rei et sibi, et aliis causa sit, libenter acquiescimus; ne anima,

C'est ici que je l'attendais : car ce qu'il dit du feu s'applique à l'âme, chez laquelle le moule et la substance muë sont si étroitement unis que tous deux sont confondus dans son mouvement. Mais en voilà assez sur le principe. Quant à la cause, comme nous avons accordé de plein gré qu'aucun être ne peut s'appliquer à lui-même les effets qu'il produit sur les autres êtres, nous convenons volontiers que l'âme, cause du mouvement de tout ce qui existe, ne peut être pour elle-même principe d'impulsion; et nous nous contenterons de dire qu'elle fait mouvoir tout ce qui, sans elle, serait immobile. Nous ajouterons qu'elle ne peut se donner à elle-même le mouvement, mais qu'elle le tient de son essence. Cela suffira pour paralyser la sixième objection d'Aristote.

On pourrait peut-être lui accorder qu'il n'est pas de mouvement sans ressort, lorsque le moteur et le corps mis en mouvement sont deux êtres différents; mais vouloir qu'il en soit ainsi relativement à l'âme, dont l'essence est le mouvement, c'est une bien mauvaise plaisanterie. Si le feu, que meut une cause interne, n'a pas besoin de ressort pour prendre une direction ascendante, à plus forte raison l'âme, essentiellement mobile, peut-elle s'en passer.

Nous allons voir que, dans ses dernières objections, cet illustre philosophe, d'une gravité si remarquable dans ses autres écrits, a recours à des finesses peu dignes de lui. « Si l'âme se meut », dit-il, elle doit, indépendamment de ses autres mouvements, posséder celui de locomotion; elle doit, successivement et fréquemment, entrer au corps et en sortir; mais cela n'a pas lieu, donc elle ne se meut pas. Le premier venu lui répondra, sans hésiter, qu'il est des corps doués de mouvement qui cependant ne changent pas de place. On lui opposerait encore fort à propos l'un de ses

arguments, en lui adressant la question suivante : Ne dites-vous pas que les arbres se meuvent? Il en conviendrait, je pense; et alors on le battrait avec ses propres armes.

Si les arbres se meuvent, il est clair que, notwithstanding leurs autres mouvements, ils doivent avoir, ainsi que vous le dites, la faculté de changer de place; cependant elle leur est refusée; donc les arbres ne se meuvent pas. A quoi l'on ajouterait, pour donner à ce syllogisme le ton de gravité convenable : Mais ils se meuvent : donc tout ce qui se meut ne change pas de place. Et de là résulterait cette conclusion judiciaire : S'il est démontré que les arbres se meuvent d'un mouvement qui leur est propre, pouvons-nous refuser à l'âme la propriété de se mouvoir d'un mouvement conforme à son essence? Cette réplique, et d'autres encore, ne manqueraient pas de force, lors même que le mouvement ne serait pas l'essence de l'âme. En effet, puisqu'elle anime le corps en s'unissant avec lui, et puisqu'elle l'abandonne à une époque préfixe, on ne peut lui refuser la faculté de locomobilité. Il est vrai que ce mouvement d'entrée et de sortie est souvent irrégulier, parce qu'il n'a lieu qu'en vertu des décrets mystérieux et raisonnés de la nature, qui, pour enchaîner la vie au sein de l'être animé, inspire à l'âme un tel amour pour le corps, qu'elle se plaît dans les liens qui la retiennent, et qu'elle ne voit presque toujours arriver qu'avec peine le moment de quitter sa station.

Nous venons de répondre, je crois, d'une manière péremptoire à la septième objection; passons aux dernières questions qu'accumule Aristote, afin de nous embarrasser. « Si l'âme se meut, continue-t-il, ce mouvement appartient à un mode quelconque : si elle se meut sur place, elle ne peut se mouvoir qu'en ligne droite ou en ligne

que aliis causa motus est, etiam sibi causa motus esse videatur. His enim causa motus est, quod non moventur, nisi ipsa prestant. Illa vero ut moventur, non sibi ipsa largitur, sed essentie sue est, quod moventur. Ex hoc sequitur, quae sequitur, absoluta est. Tunc enim forte concedam, ut ad motus exercitium instrumenta quaerantur, quando aliud est, quod movet; aliud, quod moventur. In anima vero hoc nec scurrilis jocus sine damno verendum audebit expetere, ejus motus est in essentia : cum igitur, licet ex causa infra se latente moventur, nullis tamen instrumentis ad superna consensat. Multaque nihil sine hac in anima quaerenda sunt, ejus motus essentia sua est. In his etiam, quae sequuntur, vir tautus et alias ultra ceteros serius, similis cavillanti est. Si moventur, inquit, anima, inter ceteros motus etiam de loco in locum moventur. Ergo modo, ait, corpus egreditur, modo rursus ingreditur, et in hoc exercitio saepe versatur; quod fieri non videmus. Non igitur moventur. Contra hoc nullus est, qui non sine hesitatione respondeat, non omnia, quae moventur, etiam de loco in locum moventi. Aptius denique in eum similis interrogatio retorquenda est. Moveri alio-

res dicis? quod cum, ut opinor, annuerit, pari dicacitate ferietur. Si moventur arbores, sine dubio, ut tu dicere soles, inter alios motus etiam de loco in locum moventur. Hoc autem videmus per se eas facere non posse. Igitur arbores non moventur. Sed ut hinc syllogismum additamento serium facere possimus, postquam dixerimus, ergo arbores non moventur, adjiciemus, sed moventur arbores; non igitur omnia, quae moventur, etiam de loco in locum moventur. Et ita finis in exitum sanae conclusionis evadet. Si ergo arbores fatebimur moveri quidem, sed apto sibi motu : cur hoc animae negemus, ut motu essentie suae conveniente moventur? Haec et alia valide dicentur, etiamsi hoc motus genere moveri anima non posset. Cum vero et corpus animae accessit, et a corpore certa constituitur temporis lege discedat, quis cum neget etiam in locum, ut ita dicam, moveri? quod autem non saepe sub uno tempore accessum variat et recessum, facit hoc dispositio arcana et consulta naturae : quae ad animalis vitam certis vinculis continentam, tantum animae injectis corporis animum, ut amet ultro, quo vincita est; raroque contingat, ne finita quoque lege temporis sui moriens et invita

circulaire. Se meut-elle en s'engendrant elle-même, ou bien en s'épuisant insensiblement? S'accroît-elle ou diminue-t-elle? Qu'on nous dise s'il est pour elle quelque autre manière de semouvoir. Mais tout cet amas indigeste de questions découle d'un seul et même argument captieux, dont Aristote a tiré de fausses conséquences. Il part du principe qu'il n'y a pas de mouvement spontané, et veut trouver dans l'âme ce que lui offrent toutes les autres substances, l'être mù et l'être moteur; comme s'il pouvait y avoir en elle une différence entre ce qui meut et ce qui est mù. Mais, me dira-t-on, si cette distinction n'existe pas, de quelle espèce est ce mouvement de l'âme, et comment le comprendre? Ma réponse à cette question est de renvoyer les curieux, soit à Platon, soit à Cicéron. Je dirai plus: c'est qu'elle est la source et le principe de tout mouvement, et l'on concevra sans peine la valeur de cette qualification de principe du mouvement attribuée à l'âme, si on la conçoit comme un être invisible se mouvant sans moteur, et dont l'impulsion sur lui-même et sur tous les autres êtres n'a ni commencement ni fin. De tous les objets sensibles, le seul qu'on puisse lui comparer est une source d'eau vive dont les fleuves et les laes tirent leur origine, bien qu'elle-même semble n'en avoir aucune; car si elle en avait une, elle ne serait pas source: et bien qu'il ne soit pas toujours aisé de la découvrir, elle n'en donne pas moins naissance, soit au Nil, soit à l'Eridan, soit à l'Ister, soit au Tanais. Lorsqu'en admirant la rapidité du cours de ces fleuves et la masse de leurs eaux, on se demande

d'où elles sortent, la pensée remonte vers les lieux où elles ont pris naissance, et qui sont l'origine du mouvement que l'on a sous les yeux. De même, lorsqu'en observant le mouvement des corps, soit divins, soit terrestres, vous voulez remonter à son auteur, que votre entendement arrive jusqu'à l'âme, qui sait nous faire mouvoir sans le ministère du corps. C'est elle qu'attestent nos peines, nos plaisirs, nos craintes et nos espérances; car son mouvement consiste dans la distinction du bien et du mal, dans l'amour de la vertu, dans un penchant violent pour le vice: et de la découlent toutes les passions. C'est elle qui fait mouvoir chez nous l'irascibilité, et cette ardeur que nous montrons à nous armer les uns contre les autres, d'où dérive insensiblement cette fureur inquiète des combats. C'est elle encore qui nous inspire les ardents desirs et les affections véhémentes: mouvements salutaires quand la raison les gouverne, mais qui nous entraînent avec eux dans l'abîme, s'ils ne la prennent pas pour guide. Tels sont les mouvements de l'âme qu'elle exécute quelquefois sans le ministère du corps, et quelquefois aussi de concert avec lui. Si maintenant on veut connaître ceux de l'âme universelle, que l'on jette les yeux sur le mouvement rapide de ciel et sur la circulation impétueuse des sphères planétaires placées au-dessous de lui, sur le lever, sur le coucher du soleil, sur le cours et le retour des autres astres, mouvements qui sont tous produits par l'activité de l'âme du monde. S'il pouvait donc être permis à quelqu'un de regarder comme immobile celle qui met tout en mouvement, ce ne serait pas à un

discedat. Hac quoque objectione, ut arbitrator, dissoluta, ad eas interrogationes, quibus nos videtur urgere, veniamus. Si movet, inquit, se anima, aliquo motus genere se movet. Dicendum est igitur, animam se in locum movere? Ergo ille locus aut orbis, aut linea est. An se pariendo seu consensando movetur? Sene auget, aut minuit? Aut proferatur, ait, in medium aliud motus genus, quo eam dicamus moveri. Sed omnis hæc interrogatio minus molesta congeries ex una eademque debuit male conceptæ definitionis astutia. Nam quia semel sibi propositum, omne, quod movetur, ab alio moveri, omnia hæc motuum genera in anima quaerit, in quibus aliud est, quod movet, aliud, quod movetur: cum nihil horum in animam cadere possit, in qua nulla discretio est moventis et moti. Quis est igitur, dicit aliquis, aut unde intelligitur animæ motus, si horum nullus est? Sciet hoc, quisquis nosse desiderat, vel Platone dicente, vel Tullio. Quin etiam ceteris, quæ moventur, hic fons, hoc principium est movendi. Quanta sit autem vocabuli hujus expressio, quo anima fons motus vocatur, facile reperies, si rei invisibilis motum sine auctore, atque ideo sine initio ac sine fine prodeuntem, et cetera moventem, mente concipias: cui nihil similis de visibilibus, quam fons, poterit reperiri; qui ita principium est aquæ, ut cum de se fluxus et lacus procreet, a nullo nasci ipse dicatur. Nam si ab alio nasceretur, non esset ipse principium: et sicut fons non semper facile deprehenditur, ab ipso tamen, qui funduntur, aut Nilus est, aut Eridanus, aut

Ister, aut Tanais: et, ut illorum rapiditatem videndo admirans, et intra te tantarum aquarum originem requirens, cogitatione recurris ad fontem, et hunc omnem motum intelligis de primo scaturiginis manare principio; ita cum corporum motum, seu divina, seu terrena sint, considerando, quaerere forte auctorem velis, mens tua ad animam, quasi ad fontem, recurrat, cuius motum etiam sine corporis ministerio testantur cogitationes, gaudia, spes, timores. Nam motus ejus est boni malique discretio, virtutum amor, cupidio vitiorum; ex quibus effluunt omnes inde nascentium rerum meatus. Motus enim ejus est, quidquid irascimur, et in fervorem nutuæ collisionis armamur: unde paulatim procedens rabies fluctuat prætorum. Motus ejus est, quod in desideria rapimur, quod cupiditatibus alligamur. Sed hi motus, si ratione gubernentur, proveniunt salutare; si destituantur, in præcepis et rapiuntur et rapiunt. Didicisti motus animæ, quos modo sine ministerio corporis, modo per corpus exerceat. Si vero ipsius mundanae animæ motus requires, celestem volubilitatem et sphaerarum subjacentium rapidos impetus intueri, ortum occasumque solis, cursus siderum, vel recursus; quæ omnia anima movente proveniunt. Immobilem vero eam dicere, quæ movet omnia, Aristotelem non convenit, (qui, quantus in aliis sit, probatum est) sed illi tantum, quem vis naturæ, quem ratio manifesta non moveat.

aussi puissant génie qu'Aristote, mais à celui qui ne se rend ni à la puissance de la nature, ni à l'évidence des raisonnements.

CHAP. XVII. Les conseils du premier Africain à son petits ont en également pour objet les vertus contemplatives et les vertus actives. Ciceron, dans le Songe de Scipion, n'a négligé aucune des trois parties de la philosophie.

Après avoir appris et démontré à l'Émilien que l'âme se meut, son aïeul lui enjoint d'exercer la sienne, et lui en indique les moyens.

« Exercez la vôtre, Scipion, à des actions nobles et grandes, à celles surtout qui ont pour objet le salut de la patrie : ainsi occupée, son retour sera plus facile vers le lieu de son origine. Elle y réussira d'autant plus vite, si des le temps présent, où elle est encore renfermée dans la prison du corps, elle en sort par la contemplation des êtres supérieurs au monde visible, et s'arrache à la matière. Quant à ceux qui se sont rendus esclaves des plaisirs du corps, et qui, à la voix des passions, fides ministres de la volupté, ont violé les lois sacrées de la religion et des sociétés, leurs âmes, une fois sorties du corps, roulent dans la matière grossière des régions terrestres, et ne reviennent ici qu'après une expiation de plusieurs siècles. »

Nous avons dit plus haut qu'il y a des vertus contemplatives et des vertus politiques; que les premières conviennent aux philosophes, et les secondes aux chefs des nations; et que, par les unes comme par les autres, on peut arriver au bonheur. Ces deux genres de vertus sont quelquefois le partage de deux sujets différents;

CAP. XVII. Scipionem ab avo suo Africano tam ad otiosas, quam ad negotiosas virtutes incitatum fuisse; tum de tribus philosophiæ partibus, quarum oultima Cicerò intactam præterierit.

Edocto igitur atque asserto animæ motu, Africanus, qualiter exercitio ejus utendum sit, in hæc verba mandat et præcipit. « Hanc tu exerce optimis in rebus. Sunt autem optimæ curæ de salute patriæ : quibus agilitas et exercitatus animus, velociter in hæc sedem et domum suam pervolabit. Idque ocius faciet, si jam tum, cum erit inclusus in corpore, eminebit foras, et ea, que extra erunt, contemplans, quam maxime se a corpore abstrahet. Namque eorum animi, qui se voluptatibus corporis dederunt, earumque se quasi ministros præberunt, impulsusque libidinum voluptatibus obedientium, Deorum et hominum jura violaverunt, corporibus elapsi, circum terram ipsam volitantur, nec hinc in locum, nisi multis agitati seculis, revertuntur. » In superiore hujus operis parte diximus, alias otiosas, alias negotiosas esse virtutes, et illas philosophis, has reipublicarum rectoribus convenire; utraque tamen exercentem facere beatum. hæc virtutes interdum dividuntur; nonnunquam vero miscentur, cum utraque capax et natura, et institutione animus invenitur.

quelquefois aussi elles se trouvent réunies dans un seul homme, assez favorisé par la nature et par l'éducation pour pouvoir les pratiquer tous deux. Tel citoyen peut être étranger aux sciences, et cependant réunir les talents d'un bon administrateur, la prudence, la justice, la force et la tempérance; et, bien qu'il ne joigne pas à la pratique des vertus actives celle des vertus contemplatives, il n'en sera pas moins admis au séjour de l'immortalité. Tel autre, né avec l'amour du repos et peu d'aptitude aux affaires, se sentira porté par son heureux naturel vers les choses d'en haut, et, négligeant les affaires temporelles pour s'occuper des spirituelles, dirigera les moyens que lui fournit la science vers l'étude de la Divinité : celui-là aussi se frayera une route au ciel par ses vertus spéculatives. Cependant il n'est pas rare de voir une même personne posséder à un haut degré l'art d'agir et celui de philosophe. Notre Romulus doit être placé parmi ceux dont les vertus furent seulement actives : sa vie ne fut qu'un continuel exercice de ces vertus. Nous mettrons dans la seconde classe Pythagore, qui, peu fait pour agir, se renferma dans l'étude et l'enseignement des choses divines et de la morale; nous placerons dans la troisième, celle des vertus mixtes, Lycurgue et Solon chez les Grecs, Numa chez les Romains, ainsi que les deux Catons, et beaucoup d'autres fortement imbus des principes de la philosophie, et en même temps solides appuis de l'Etat; car il n'en a pas été de Rome comme de la Grèce, qui a fourni un si grand nombre de sages contemplatifs. Notre Scipion, que son aïeul se charge d'endoctriner, réunissant les deux genres de vertus,

Nam si quis ab omni quidem doctrina habeatur alienus, in republica tamen et prudens, et temperatus, et fortis, et justus sit; hæc a feriatis remotus eminet tamen actualium vigore virtutum, quibus nihilominus cælum cedit in premium. Si quis vero insita quiete naturæ non sit aptus ad agendum, sed solum optima conscientie dote erectus ad supera, doctrinæ suppellectilem ad exercitium divinæ disputationis expendat, sectator celestium, devius caducorum; is quoque ad cæli verticem otiosis virtutibus subvehitur. Sæpe tamen evenit, ut idem pectus et agendi, et disputandi perfectione sublimes sit, et cælum utroque adipiscatur exercitio virtutum. Romulus nobis in primo genere ponatur : ejus vita virtutes nunquam deseruit, semper exercuit; in secundo Pythagoras, qui agendi necius, fuit artifex disserendi, et solas doctrinæ et conscientie virtutes secutus est. Sicut in tertio ac mixto genere apud Græcos Lycurgus et Solon : inter Romanos Numa, Catones ambo, nullique alii, qui et philosophiam haurerunt altius, et firmamentum reipublicæ præstiterunt. Solum enim sapientiæ otio deditus, ut abunde Græcia tulit, ita Roma non necivit. Quoniam igitur Africanus noster, quem modo avus præceptor instituit, ex illo genere est, quod et de doctrina vivendi regulam mutuatur, et statum publicum virtutibus fulcit, ideo ei perfectionis gemina

« Soit, en conséquence, recevoir des avis sur les moyens de perfectionner l'un et l'autre genre; et, comme dans ce moment il porte les armes pour le service de son pays, les premières vertus qu'on lui inculque sont les vertus politiques. « Exercez surtout votre âme aux actions qui ont pour objet le salut de la patrie: ainsi occupée, son retour sera plus facile vers le lieu de son origine. » Viennent ensuite les principes philosophiques, parce que Scipion est également recommandable comme lettré et comme guerrier. « Elle y réussira d'autant plus vite, si dès le temps présent, ou elle est encore renfermée dans sa prison du corps, elle en sort par la contemplation des êtres supérieurs au monde visible, et s'arrache à la matière. » Voilà l'espece de mort que doit rechercher celui qui est imbu des leçons de la sagesse; et c'est ainsi qu'il parvient à dédaigner, autant que le permet la nature, son enveloppe mortelle, qui lui semble un fardeau étranger. Une fois que le premier Africain a mis sous les yeux de son petit-fils les récompenses qui attendent l'homme de bien, il le trouve favorablement disposé à aspirer aux vertus du haut genre.

Mais comme un code de lois qui oublierait de prescrire des châtimens pour les coupables serait imparfait, Cicéron termine son traité par l'exposition des peines infligées à ceux qui ne se sont pas bien conduits. C'est un sujet sur lequel s'est beaucoup plus étendu le personnage que met en avant Platon. Le révélateur Her assure que pendant des milliers d'années les âmes des coupables éprouveront les mêmes peines, et qu'après s'être purifiées pendant un long séjour dans le Tartare, il leur sera permis de retourner à la source de leur origine, c'est-à-dire au ciel. Il est en effet

de toute nécessité que l'âme rejoigne les lieux qui l'ont vue naître. Mais celles qui habitent le corps comme un lieu de passage ne tardent pas à revoir leur patrie; tandis que celles qui le regardent comme leur véritable demeure, et s'abandonnent aux charmes qu'il leur offre, sont d'autant plus de temps à remonter aux cieux, qu'elles ont eu plus de peine à quitter la terre. Mais terminons cette dissertation sur le songe de Scipion par le morceau suivant, qui ne sera pas déplacé.

La philosophie a trois parties, la morale, la physique et la métaphysique. La première a pour but d'épurer parfaitement nos mœurs; la seconde s'occupe de recherches sur les corps d'une nature supérieure, et la troisième a pour objet les êtres immatériels qui ne tombent que sous l'entendement. Cicéron les emploie toutes trois. Que sont, en effet, ces conseils d'aimer la vertu, la patrie, et de mépriser la gloire, sinon des préceptes de philosophie morale? Quand Scipion parle des sphères, de la grandeur, nouvelle pour l'Émilien, des astres qu'il a sous les yeux, du soleil, prince des flambeaux célestes, des cercles du ciel, des zones de la terre, et de la place qu'y occupe l'Océan; quand il découvre à son petit-fils le secret de l'harmonie de l'empyrée, n'est-ce pas là de la haute physique? Et lorsqu'il traite du mouvement et de l'immortalité de l'âme, qui n'a rien de matériel, et dont l'essence, qui n'est pas du domaine des sens, ne peut être comprise que par l'entendement, ne plane-t-il pas dans les hauteurs de la métaphysique? Convenons donc que rien n'est plus parfait que cet ouvrage, qui renferme tous les éléments de la philosophie.

præcepta mandantur: sed ut in castris locato, et sulanti sub armis, primum virtutes politice suggeruntur his verbis: « Sunt autem optime curæ de salute patriæ, quibus « agitato et exercitato animus, velocis in hanc sedem « et domum suam pervolabit. » Deinde quasi non minus docto, quam forti viro, philosophiam apte subduntur, cum dicitur: « Illic oculus faciet, si jam tunc, cum erit inclusus « in corpore, eminebit foras, et ea, quæ extra erunt, con- « templans, quam maxime se a corpore abstrahet. » Hæc enim illius sunt præcepta doctrinæ, quæ illum dicit mortem philosophantibus appetendam. Ex qua fit, ut adhuc in corpore positi, corpus, ut alienam sarcinam, in quantum patitur natura, despiciant. Et facile nunc atque opportune virtutes suadet, postquam, quanta et quam divina præmia virtutibus debeantur, edixit. Sed quia inter leges quoque illa imperfecta dicitur, in qua nulla deviantibus poena sancitur, ideo in conclusione operis poenam sancit extra hæc præcepta viventibus. Quæ locum Er ille Platonius copiosius exsecutus est, secula infinita diimmerans, quibus nocentum animæ in eadem poenâ sæpe revolvat, sero de Tartaris emergere permittuntur, et ad naturæ suæ principia, quod est eorum, tandem impetrata purgatione removere. Necessæ est enim, omnem animam ad originis suæ sedem reverti. Sed quæ corpus tanquam peregrinæ inco-

lunt, cito post corpus velut ad patriam revertuntur. Quæ vero corporum illerebris, ut suis sedibus, indherent, quanto ab illis violentius separantur, tanto ad superius serius revertuntur. Sed jam finem somnio colubita disputatione faciamus, hoc adjecto, quod conclusionem decebit. Quia cum sint totius philosophiæ tres partes, moralis, naturalis, et rationalis; et sit moralis, quæ docet morum eliminatam perfectionem; naturalis, quæ de divinis corporibus disputat; rationalis, cum de incorporeis sermo est, quæ mens sola complectitur: nullam de tribus Tullius in hoc somnio præterisset. Nam illa ad virtutes, amoremque patriæ, et ad contentum gloriæ adhortatio, quid aliud continet, nisi ethicæ philosophiæ instituta moralia? Cum vero vel de sphaerarum modo, vel de novitate sive magnitudine siderum, deque principatu solis, et circis celestibus, cingulisque terrestribus, et Oceani situ loquitur, et harmoniæ superum pandit arcana, physicæ secreta commemorat. At cum de motu et immortalitate animæ disputat, cui nihil constat inesse corporeum, cujusque essentiam nullius sensus, sed sola ratio apprehendit: illic ad altitudinem philosophiæ rationalis ascendit. Vere igitur pronuntiandum est, nihil hoc opere perfectius, quo universa philosophiæ continetur integritas.

NOTES

SUR LE COMMENTAIRE DU SONGE DE SCIPION.

CAP. I. *Nisi prius de aeterna immortalitate constaret.* L'âme, chez les anciens philosophes, n'était pas un être abstrait, mais un être réel et matériel, de l'essence duquel il était de vivre et de penser. Ils la concevaient formée de la portion la plus subtile de la matière, ou du feu éther, auquel elle allait se réunir, après la mort du corps. Cette matière étant supposée éternelle, ainsi que nous le verrons bientôt, l'âme devait nécessairement être immortelle; et, en sa qualité de substance simple, émanée du feu principe, elle avait sa place dans la région la plus élevée du monde, et n'en descendait que par la force d'attraction de la matière inerte et ténébreuse dont étaient formés la terre et les éléments. Forcée alors d'animer les corps des hommes et des animaux, elle ne pouvait remonter vers la sphère lumineuse qu'après la décomposition de la masse brute qu'elle avait organisée.

On voit par là que les deux dogmes de la nature de l'âme et de son immortalité étaient essentiellement liés entre eux et avaient le même but, celui de conduire l'homme par la religion, en lui persuadant que la mort ne faisait que séparer la matière grossière de la substance éthérée qui le constituait animal intelligent et raisonnable, et qu'ainsi il ne mourait pas tout entier. (Vidend. Clem. Alex. Strom. lib. V; Plat. in *Gorgia*, in *Phaedr.*, in *Repub.* lib. X; Virg. in *Æneid.* lib. VI, in *Georg.* lib. IV; Ocell. *Lucan.*; Arist. de *Mundo.*)

II. *Soluna vero et simulatum de visibilibus solum reperit.* Platon admet deux dieux, l'un invisible à l'œil, incompréhensible à la raison; l'autre visible, qui est le soleil, architecte de notre monde, et qu'il appelle le fils du père, ou de la première cause. (Proclus, in *Timæo.*)

III. *Omnia, que videre sibi dormientes videntur, quinque sunt principales diversitate, et nunc.* « Somnium est ipse sopor; insomnium, quod videtur in somniis; somnus, ipse deus, » dit Servius, in *Æneid.* lib. V.

Ce chapitre de Macrobe est extrait, en grande partie, des deux premiers chapitres de l'Onirocritica d'Artémidor, ouvrage futile quant au fond, mais qui ne manque pas d'intérêt pour les philologues.

Enfants du Sommeil et de la Nuit, les Songes étaient adorés en Grèce et en Italie. Ils étaient honorés d'un culte particulier chez les habitants de Sicyle, qui leur avaient dédié une chapelle dans le temple du dieu de la santé. On sait que les oroscopes de l'antiquité prévenaient leurs dupes que, pendant la saison de la chute des feuilles, tous les rêves étaient fantastiques, et qu'ainsi il était inutile de les consulter. Nous ignorons si les pythies modernes accordent un pareil sens àux croyances faibles qui veulent connaître leur avenir. (Vidend. Cicero de *Divinat.*; Philo, de *Somniis.*)

V. *De prima nobis tractanda pars illa de numeris.* Tout, dans cet univers, a été fait, selon Pythagore, non par la vertu des nombres, mais suivant les proportions des nombres. Il croyait, dit M. de Gérande, trouver dans les lois mathématiques, ou hypothétiques, les principes des lois physiques ou positives, et transportait, comme le fit depuis son imitateur Platon, dans le domaine de la science, les lois qui sont du domaine de la pensée.

Dans la théorie des nombres mystiques, l'unité s'appelle

monade. Elle est, sous ce nom, le premier anneau de la chaîne des êtres, et l'une des qualifications que les anciens philosophes ont données à la Divinité. Le symbole de la monade est le point mathématique. De cet être simple est émanée la dyade, représentée par le nombre 2, et aussi par la ligne géométrique. Emblème de la matière ou du principe passif, la dyade est encore l'image des contrastes, parce que la ligne, qui est son type, s'étend indifféremment vers la droite et vers la gauche. La triade, nombre mystérieux, figurée par 3 et par le triangle équilateral, est l'emblème des attributs de la Divinité, et renferme les propriétés des deux premiers nombres.

Pour de plus amples notions sur ces sublimes rêveries pythagoriciennes et platoniciennes, on peut consulter Mart. Capella, de *Nuptus Philologie et Mercuri*, ainsi que le treizième chapitre d'Anacharsis.

VI. *Itæ monas autem finisque omnium.* Nous trouvons ici le germe et le modèle de la Trinité des chrétiens. Macrobe distingue d'abord, avec Platon son maître, l'Âge des Grecs, l'Être par excellence, et la première cause. Vient ensuite le logos ou le verbe, intelligence du Dieu suprême, appelé *mens* en latin, et *νους* en grec. Quant à l'âme universelle, le *spiritus* de Virgile, il la place plus près du monde auquel elle donne la vie, et il la regarde comme la source de nos âmes. On voit que ce troisième attribut, qui n'est autre que le principe d'action universelle, reconnu dans la nature, semble tenir de plus près à la matière, tandis que le logos tient plus immédiatement à la monade, qui est tout intellectuelle.

Chalcidius, philosophe chrétien, suivant platonicien du IV^e siècle, et commentateur de Timée, nous dit que son maître concevait premièrement un dieu suprême et ineffable, cause de tous les êtres; puis un second dieu, providence du père, qui a établi les lois de la vie éternelle et de la vie temporelle; enfin, un troisième dieu, nommé seconde intelligence, et conservateur de ces mêmes lois.

Ces principes métaphysiques, dit Eusèbe (*Præpar. evang.* lib. XI, cap. 18), sont bien antérieurs à Platon, et faisaient partie des dogmes des docteurs hébreux. Il aurait pu ajouter que les Juifs les tenaient des Égyptiens, qui probablement avaient trouvé cette triade ou triade dans les livres attribués à Zoroastre. Du moins, le père Kircher, dans son *Œdipe* (tom. III, pag. 575), dit à la fin de son chapitre sur la théologie égyptienne: « Voilà les « plus anciens dogmes théologiques enseignés par Zoroastre, ensuite par Hémiès. »

Aut primo omnium hoc numero anima mundana generata est, sicut Timæus Platonis edocuit. Le système planétaire des anciens était formé de sept sphères mobiles, y compris le soleil. Ces sept sphères, dont la terre, regardée comme immobile, ne faisait point partie, étaient chargées de tempérer la rapidité des mouvements de la sphère des fixes, et de régir les corps terrestres. Le souffle de vie qui leur était distribué était désigné par la flûte aux sept tuyaux, emboîchée par le grand Pan, ou par le dieu universel, qui en trait des sons auxquels elles répondaient. De cette veneration pour le nombre 7, dans lequel se divise et se renferme la nature de ce souffle, d'après les principes de la théologie des païens et de celle des chrétiens. « Comme le souffle de Pan, celui

« du Saint-Esprit est divisé en sept souffles. » (Saint-Justin. *Cohort. ad Gentil.* pag. 31.)

Dans ce chapitre de Macrobie, nous voyons l'âme universelle formée de la monade ou de l'unité. De cette unité, point mathématique, découlent de droite et de gauche 2 et 3, premiers nombres linéaires, l'un pair et l'autre impair; plus, 4 et 9, premiers plans, tous deux carrés, l'un pair et l'autre impair; enfin, 8 et 27, tous deux solides ou cubes, l'un pair et l'autre impair, ce dernier étant la somme de tous les autres.

Le nombre septénaire, à cause de son rapport aux sept planètes, a occupé le premier rang parmi les nombres sacrés chez tous les peuples de l'ancien monde. Il y avait sept castes chez les Indiens et chez les Égyptiens; le Nil avait sept embouchures, le lac Morris sept canaux; et les Perses avaient leurs sept grands génies ou archanges, formant le cortège d'Ormusd, leurs sept pyrées; et Ecbatane avait ses sept enceintes, etc. À l'imitation de leurs anciens maîtres, les Juifs divisaient Jérusalem en sept quartiers; leur tabernacle ne fut fini qu'au bout de sept mois, et la construction de leur temple dura sept ans; leur création fut terminée, selon Moïse, en sept jours; leur chandelier a sept branches, etc. Enfin, ce nombre, qui se reproduit si souvent dans le système religieux des chrétiens, est répété vingt-quatre fois dans l'Apocalypse.

VIII. *Quatuor esse virtutum genera, politicae, purgatorias.* Macrobie met, avec raison, au premier rang, les vertus politiques, ou celles de l'homme social. Ce sont les seules dont parle Cicéron dans le Songe de Scipion. Les vertus épuratoires ou philosophiques sont moins méritantes, parce qu'elles séparent l'homme de la vie active de la société; mais les deux autres genres, tels que les décrit Plotin, appartiennent proprement à la mysticité, et ne sont bons qu'à surcharger les sociétés humaines de membres inutiles, tels que les anachorètes de la Thébaïde, et ces nombreux couvents de moines qui, depuis quatorze cents ans, sont les vers rongeurs des États catholiques romains.

XX. *Et hac longitudine ad ipsum circum, per quem sol currit, erecta.* Macrobie nous dit ici que la longueur de cette colonne est de 4,800,000 stades, ou de 20,000 lieues; et Plîne l'Ancien, liv. II, chap. 10, pense que cette colonne ne s'étend que jusqu'à la lune, éloignée de la terre, suivant Eratosthène, de 780,000 stades, ou de 32,500 lieues; d'où il suivrait que les deux distances de la terre à la lune et au soleil seraient entre elles comme 1 : 6 2/3, au lieu d'être comme 1 : 395 1/3, d'après les observations les plus récentes.

Les anciens, si peu instruits de la distance réciproque des planètes, ne l'étaient pas davantage sur la grosseur de ces corps errants, puisque le même Macrobie termine ce chapitre en nous démontrant que le soleil est huit fois plus grand que la terre; erreur un peu moins grossière que celle de ce philosophe grec qui croyait l'astre du jour un peu plus grand que le Péloponnèse.

XXI. *Harum jusse mundi nascuntis, Camero gestante tunc lunam.* Ce thème géologique s'accorde parfaitement avec le sentiment de Porphyre (*de Antro Nympharum*), qui fait commencer l'année égyptienne à la néonémie du Cancer, et conséquemment au lever de Sirius, qui monte toujours avec ce signe. C'est parce que le lever de la canicule excite l'intumescence des eaux du Nil, que les prêtres du pays faisaient présider le Cancer à l'heure natale du monde. Cette position du zodiaque ne peut, en effet, convenir qu'à l'Égypte, qui suit, pour ses opérations agricoles, un ordre presque inverse de celui observé dans les autres climats : d'où l'on peut conclure que les anciens écrivains ont fait, avec raison, honneur à cette contrée de l'invention des sciences astronomiques.

XXII. *Nam ea, quæ est in cæcis et nona tellus.* Cice-

ron a mieux aimé suivre le sentiment de Platon, d'Aristote et d'Archimède, que celui de la secte italique fondée par Pythagore, ou celui de la secte ionique fondée par Thalès, qui, probablement, avait apporté d'Égypte le mouvement de la terre, 600 ans avant l'ère vulgaire. Parmi les philosophes qui pensaient comme Thalès et Pythagore, on cite Philolaüs, Nicetas de Syracuse, Aristarque de Samos, Anaximandre, Seleucus, Heraclide de Pont, et Ephanthus. Ces deux derniers l'attribuaient cependant à la terre que le mouvement sur son axe, ou du moins, en général, les pythagoriciens soutenaient que chaque étoile est un monde, ayant, comme le nôtre, une atmosphère et une étendue immense de matière éthérée. C'est d'après des autorités aussi positives que Copernic a donné son système. (Videtur. Arist. *de Cælo*; Senec. *Quæst. natur.* lib. VII; Fréret, *Académie des Inscriptions*, tom. XVIII, p. 108.)

Lib. II, cap. I. *Quis hic, inquam, quis est, qui complet aures meas tantus et tam dulcis sonus?* On dit que Pythagore, après avoir fait un premier essai des consonnances musicales sur des marteaux, en fit un second sur une corde sonore tendue avec des poids. Pressée dans sa moitié précise, elle lui donna le diapason ou l'octave; dans son tiers elle rendit le diapésone ou la quinte; dans son quart, le diatessaron ou la quarte; dans son huitième elle donna le ton, et dans son dix-huitième le 1/2 ton. Le ton, dans le rapport de 9 à 8, et le 1/2 ton, dans celui de 256 à 243, servaient à remplir les intervalles du diapason, du diapésone et du diatessaron; car l'harmonie des anciens se composa d'abord de ces trois consonnances, auxquelles on ajouta plus tard le diatessaron et le diapésone, puis le double diapason.

Cette découverte, dit l'abbé Battenx dans ses notes sur Timée de Locres, fit un si grand éclat dans le monde savant, qu'on voulut l'appliquer à tout, et particulièrement au système de l'univers. En conséquence, on plaça, sur chacun des orbites mobiles, une sirène ou une muse chargée de surveiller l'exécution d'une suite de sons qui, représentée par les syllabes dont nous nous servons pour sollier, donnerait :

Pour	{	la Lune, <i>si, ut, ré, etc.</i>	
		Vénus, <i>ut, re, mi, etc.</i>	
		Mercury, <i>ré, mi, fa, etc.</i>	
		le Soleil, <i>mi, fa, sol, etc.</i>	
		Mars, <i>fa, sol, la, etc.</i>	
		Jupiter, <i>sol, la, si, etc.</i>	
		{	Saturne, <i>la, si, ut, etc.</i>

De la terre à la lune 1 ton; de la lune à Vénus 1/2 ton; de Vénus à Mercury 1/2 ton; de Mercury au soleil 1 ton 1/2; du soleil à Mars 1 ton; de Mars à Jupiter 1/2 ton; de Jupiter à Saturne 1/2 ton; de Saturne au ciel des fixes 1/2 ton. En tout 6 tons. Quelques écrivains, du nombre desquels est Plîne (lib. II, cap. 23), assument que de la terre au ciel on comptait 7 tons, ou de Saturne à l'empyrée 1 ton 1/2; car Vénus et Mercury avaient la même portée. (Voyez Anachars. cap. 27, 31; Mem. de l'Académie des Inscriptions, Mus. des anc; Arist. *Probl.* 19 et 39; Plutarq. *de Musica*; Censorinus, *de Die natali*, cap. 10 et 13; Martian. Capella, Boece, Ptolémée.)

III. *Qua primi parte gaudes.* C'est un fait démontré par mille expériences, que la plus mauvaise musique produit sur les peuples barbares des sensations plus fortes, sans comparaison, que n'en peut exciter la plus douce mélodie chez les nations civilisées. Forster assure, dans son Voyage autour du Monde, que Cook avait à son bord un joueur de cornemuse qui fit de grands miracles dans la mer du Sud, ou il jeta quelques insulaires dans d'incroyables extases. On a vu aussi, vers le milieu du siècle dernier, un missionnaire qui, se déhant de sa théologie, se montra

d'une guitare, et attira à lui, comme par enchantement, des troupes entières de sauvages dans l'Amérique méridionale, où il parvint à fixer, dans quelques cabanes, des hommes qui avaient voyagé, depuis le berceau, au sein des forêts, et erre constamment de solitude en solitude.

V. *Spatium... facile inhabitabile victuris*. Cette division du ciel et de la terre en cinq zones ou ceintures, dont celle du centre, ainsi que les deux qui avoisinent les pôles, passaient pour inhabitables, n'était pas une invention du vulgaire ignorant, mais bien un système adopté par les plus célèbres philosophes, les plus grands historiens et les plus habiles géographes de la Grèce et de Rome. Suivant cette théorie, les fertiles et populeuses ré-

gions situées sous la zone torride, qui fournissent à leurs habitants non-seulement le nécessaire, mais toutes les commodités de la vie, qui, de plus, font passer leur superflu dans toutes les autres contrées de la terre, étaient regardées comme le séjour de la stérilité et de la désolation : et ce qu'il y a d'étonnant, c'est que cette erreur subsista même après les conquêtes d'Alexandre, et après des entreprises commerciales faites dans plusieurs parties de l'Inde, situées entre les tropiques. Cette imperfection des connaissances géographiques est d'autant plus inconcevable, que quatre grands empires ont successivement gouverné l'ancien monde.

TRAITÉ

SUR LA DIFFÉRENCE ET LA CONCORDANCE

DES VERBES GRECS ET LATINS.

La nature a établi la plus étroite liaison entre la langue grecque et la langue latine; car les mêmes parties du discours, si on en excepte l'article que les Grecs seuls ont employé, les mêmes règles, les mêmes tours, les mêmes constructions se font remarquer dans l'une et l'autre langue, au point que celui qui aurait appris les secrets de l'une saurait presque les deux. Cependant elles diffèrent sous beaucoup de rapports, et chacune d'elles a des propriétés que les Grecs appellent *idiomes*.

De la différence et des rapports des verbes dans les deux langues.

Dans les deux langues, les verbes nous présentent différentes modifications qu'on appelle *personnes, nombres, formes, conjugaisons, temps, modes*; les Grecs ont donné à ces derniers le nom de *ἐγκλίσις*. Les Latins déterminent par la forme quelle est la personne qui parle. Le genre est ehez eux ce que les Grecs entendent par *διάθεσις*. Ils construisent presque toujours avec les mêmes cas. Ainsi ils disent, *miserere illius, pareo illi, veneror illum*; φροντίζω τοῦδε, πείθομαι τῷδε, γλιῶ τόνδε. Le grec ne prend jamais l'ablatif. La même ressemblance existe entre les personnes: la première, *voco*; la seconde,

vocas; la troisième, *vocat*: καλῶ, καλεῖς, καλεῖ. Il n'y a qu'une seule différence dans les nombres, c'est que jamais un auteur latin n'a employé le *δύϊκόν*, c'est-à-dire le *duel*, tandis que les verbes et les noms paraissent tous avoir ce nombre ehez Grecs.

Des formes.

Il existe une sorte de ressemblance qu'ont entre elles les formes grecques et latines. Nous disons *curro, percurro*; ils disent *τρέχω, διατρέχω*. Ces verbes se composent de quatre manières, dans l'une et l'autre langue: De deux mots entiers, *produco*; d'un mot entier et d'un mot altéré, *perficio*; d'un mot altéré et d'un mot entier, *accedo*; enfin de deux mots altérés, *occipio*. De même en grec de deux mots parfaits, *συντρέχω*; d'un mot parfait et d'un mot defectueux, *προσκυνῶ*; d'un mot defectueux et d'un mot parfait, *συνβάλλω*; et de deux mots defectueux, *κοιμῶ*. Il y a ensuite des verbes composés de manière que les mots qui les composent ne peuvent se séparer, comme *suspicio, compector*, et en grec le verbe *συντρέχω*. Cette langue admet dans la composition des mots qui ne seraient pas reçus comme simples. Νομῶ ne signifie rien, et cependant on dit *οἰκονομῶ*. De

EX LIBRO

DE DIFFERENTIS ET SOCIETATIBUS

GRECI LATINIQUE VERBI.

Græcæ latinæque lingue conjunctissimam cognationem natura dedit. Nam et iisdem orationis partibus absque articulo, quem Græcia sola sortita est, iisdem pæne observationibus, figuris, constructionibusque uterque sermo distinguitur; ut propemodum, qui utramvis artem didicerit, ambas noverit: in multis tamen differunt, et quasdam proprietates habent, quæ græce idiomata vocantur.

De verborum utriusque differentis vel societatis.

Accidunt verbis utriusque lingue persona, numeri, figura, conjunctio, tempus, modus, quem Græci enclisis vocant. Latini cum formis qualitatem posuerunt: genus, quod apud Græcos diathesis nuncupatur. Eandem pæne cum casibus constructionem servant, ut *miserere illius, pareo illi, veneror illum*: Φροντίζω τοῦδε, πείθομαι τῷδε, γλιῶ τόνδε. Ablativum Græcia non recipit. Eadem illis personarum similitudo: prima *voco*, secunda *vocas*, tertia

vocat: καλῶ, καλεῖς, καλεῖ. In numeris una dissensio est, quod *δύϊκόν*, id est, dualem, nulla latinitas admisit, Græci vero in verbis nominibusque *δύϊκῶς* videntur habere.

De figuris.

Figuræ ambobus non sine discretionem pares. Nos dicimus *curro, percurro*: illi *τρέχω, διατρέχω*. Quatuor quoque modis et hæc, et illa componuntur: ex duobus integris, *produco*; ex integro et corrupto, *perficio*; ex corrupto et integro, *accedo*; ex duobus corruptis, *occipio*. Similiter *ἐκ δύο τελείων, συντρέχω* ἐκ τελείου καὶ ἀπολείποντος, *προσκυνῶ* ἐκ ἀπολείποντος καὶ τελείου, *συνβάλλω* ἐκ δύο ἀπολείποντων, *κοιμῶ*. Sunt quedam composita, quæ non possunt resolvi, ut *suspicio, compector*: ita apud illos το μὲν *συντρέχω*. Sunt apud Græcos admissa post compositionem, cum essent simplicia non recepta: νομῶ nihil significat, tamen *οἰκονομῶ* dicitur; similiter δομῶ et δομῶσι, οἰκοδομῶ et βοσκοδομῶσι componuntur. Ita *facior* et *grego* non dicunt; *conficior* vero, et *afficio*, et *congrego* probe dicunt. Utrique verbo binæ præpositiones junguntur. Homerus *προπροκαλινοόμενος*. Vergilius *pede proxibit terram*. Latinitas compositi verbi sæpe primam syllabam mutat, *lenco, continuo*; sæpe non mutat, *lege, neglecto*. In græco verbo nonquam prima syllaba adjecta

même δομῶ et δομῆσαι servent à composer οἰκοδομῶ et βροσοδομῆσαι. Les Latins ne disent pas *facior*, ni *grego*; mais on dit très-bien *conficior* et *afficior*, et *congrego*. Quelquefois deux prépositions sont jointes aux verbes grecs et latins. Dans Homère, par exemple, on trouve προπροκυλινδόμενος; et dans Virgile, *pede prosubigit terram*. Souvent le latin change la première syllabe du verbe composé, *tenco*, *contineo*; souvent il ne la change pas, *lego*, *neglego*. En grec, une préposition ajoutée n'altère jamais la première syllabe : βάλλω, ἀμφιβάλλω, διαβάλλω, καταβάλλω; ἄγω, συναγω, προάγω, διάγω, φέρω, προσφέρω, ἀναφέρω, ἀναγέρω; ἔδρω, ἐκέρω; φθίο, καταφθίο.

Souvent aussi le verbe reste intact, et la préposition seule est corrompue : λέγω, συλλέγω; βάλλω, συμβάλλω; τρέχω, ἐκτρέχω. Il en est de même chez les Latins, *fero*, *refero*. *Aufugio* et *aufero* sont composés de la préposition *ab*, et ce sont les seuls verbes dans lesquels Cicéron ait changé la préposition, et qui expriment cependant une action rétrograde. Nigidius pourtant pense que le mot *autumo* est composé de la même préposition, comme, par exemple, *ab* et *astimo*. Ainsi, *abnuenero* est la même chose que *numero*. Mais *autumo* a le même sens que *dico* et que *causco*. Les verbes grecs, lorsqu'ils sont composés d'une préposition, gardent toujours le même accent : καταγράφω, περιφέρω, ὑπομένω, διατρέχω, καταλάω, προσῶ. Mais lorsqu'on leur adjoint une autre partie du discours, tantôt ils changent leur accent primitif, et tantôt ils le conservent. Ils le conservent dans les mots suivants, τίω, ἀτίω; ἔσσω, κακόςσω, d'οὐ κακόςσω; νίπτω, χειρύνιπτω. C'est de ce verbe que vient χειρύναντο δ' ἔπειτα; καθαρίζω, γροσκαθαρίζω. Ils changent l'accent dans ceux-ci : γλύφω, καλαμογλύφω; γράφω, χειρογράφω; σθένω, εὐσθενῶ; εἶδω, εὐσεβῶ. Les Latins conservent aussi *præpono*,

præcurro, et changent la préposition dans *colligo*, *affero*. Aucune préposition jointe au verbe ne change en latin la manière de conjuguer, *clamo*, *clamas*; *declamo*, *declamas*. Les Grecs au contraire changent quelquefois la conjugaison d'un verbe en le composant : συλῶ, συλάς; ἱεροσυλῶ, ἱεροσυλεῖς; τιμῶ, τιμαῖς; ἀτιμῶ, ἀτιμοῖς; πειρῶ, πειρᾶς, ἐμπειρῶ, ἐμπειρεῖς : quoique quelques personnes prétendent que ces mots ne sont pas σύνθετα, mais παρασύνθετα, c'est-à-dire non composés eux-mêmes, mais formes de mots composés. Ainsi, ἱεροσυλῶ ne serait pas composé de συλῶ, mais de ἱερόςυλος; de même que ἀτιμῶ ne serait pas composé de τιμῶ, mais de ἀτιμος. Ἐμπειρῶ ne le serait pas non plus de πειρῶ, mais bien de ἐμπειρος. Et voilà les mots qu'ils appellent παρασύνθετα, mots formés *ex* συνθέτοις, c'est-à-dire de mots composés. Car ἀβλεπῶ n'est pas dérivé de βλέπω (en ce cas il n'aurait pas de τ), mais bien de l'adjectif ἀβλεπτος. Χειροκοπέω ne vient pas non plus de κοπέω (car il aurait le τ), mais de χειρόκοπος. Voilà pourquoi ils appellent ces mots σύνθετα, et les mots qui en sont formés παρασύνθετα. Il y a des verbes composés qui prennent l'augment avant le mot qui sert à la composition : κίθαριδῶ, ἐκίθαρήδων, δημηγορῶ, ἐδημηγόρουν, παιδαγωγῶ, ἐπαιδαγωγῶν, δυσφορῶ, ἐδυσφόρουν. D'autres le prennent après ce même mot : καταγράφω, κατέγραρον; περιτρέχω, περιτρέχρον; διάβαλλω, διεβάλλον. Ils font à l'impératif κατάγραφε, περίτρεχε, διάβαλλε. L'accent resterait sur le verbe, si la composition ne fondait pas avec ce verbe la partie du mot qui le précède immédiatement; ce qui a lieu dans certains verbes, ou tantôt la lenteur d'une syllabe longue conserve au temps son accent primitif, et où tantôt la rapidité d'une brève le recule sur la syllabe précédente. Ἐνῆσαν, ἔνεσαν, πολλοὶ δ' ἔνεσαν στονόεντες οἰστοὶ ἀνησαν, ἄνεσαν, ἄλλοτε δῆριν

prepositione violatur, βάλλω, ἀμφιβάλλω, διαβάλλω, καταβάλλω; ἄγω, συναγω, προάγω, διάγω, φέρω, προσφέρω, ἀναφέρω, ἀναγέρω; ἔδρω, ἐκέρω; φθίο, καταφθίο. Ultro equidem intermerato verbo præpositio sæpe corruptitur, λέγω, συλλέγω, βάλλω, συμβάλλω, τρέχω, ἐκτρέχω. Hoc idem in Latinis : *fero*, *refero*; *aufugio* et *aufero* a præpositione *ab* componuntur, et in his solis *ab* movetur in auctor Cicero, seusumque habent retrorsum trahendi. Nigidius tamen putat, verbum *autumo* eadem præpositione componi, quasi *ab* et *astimo*, sicut *abnuenero* idem est et *numero*; *autumo* vero, et *dico*, et *causco* significat. Græca verba, quando componuntur cum præpositione, eundem accentum sine dubio servant, καταγράφω, περιφέρω, ἀναγέρω, ὑπομένω, διατρέχω, καταλάω, προσῶ. Cum vero eis alia pars orationis adiungitur, modo mutant priorem, modo tunc accentum. Servant in his, τίω, ἀτίω; ἔσσω, κακόςσω, unde κακόςσωμενος; νίπτω, χειρύνιπτω, unde est χειρύναντο δ' ἔπειτα; καθαρίζω, γροσκαθαρίζω. In aliis mutant, γλύφω, καλαμογλύφω; γράφω, χειρογράφω; σθένω, εὐσθενῶ; εἶδω, εὐσεβῶ. Latini similiter servant, *præpono*,

no, *præcurro*, mutant, *colligo*, *affero*. Apud Latinos nulla præpositio adjuncta mutat conjugationem, *clamo* *clamas*, *declamo* *declamas*; Græci nonnunquam in compositione mutant conjugationem, συλῶ συλάς, ἱεροσυλῶ ἱεροσυλεῖς; τιμῶ τιμαῖς, ἀτιμῶ ἀτιμοῖς; πειρῶ πειρᾶς, ἐμπειρῶ ἐμπειρεῖς; hæc sint, qui dicant, hæc non σύνθετα, sed παρασύνθετα, id est, non ipsa composita, sed ex compositis facta nominibus; ut ἱεροσυλῶ non sibi ἀπὸ τοῦ συλῶ, sed ἀπὸ τοῦ ἱερόςυλος; et ἀτιμῶ, non ἀπὸ τοῦ τιμῶ, sed ἀπὸ τοῦ ἀτιμος; et ἔμπειρῶ, non ἀπὸ τοῦ πειρῶ, sed ἀπὸ τοῦ ἐμπειρος; et hæc vocant παρασύνθετα; quæ ex συνθέτοις, id est, ex compositis veniunt. Nisi ἀβλεπῶ non ἀπὸ τοῦ βλέπω derivatum est (ceterum τ non habet) sed ἀπὸ τοῦ ἀβλεπτος. Contra χειροκοπέω non ἀπὸ τοῦ κοπέω, (ceterum τ habet) sed ἀπὸ τοῦ χειρόκοπος. Unde hæc nomina σύνθετα vocant, et verba ex ipsis facta παρασύνθετα. Simil alia composita, quæ foris declinantur; καθαριδῶ ἐκίθαρήδων, δημηγορῶ ἐδημηγόρουν, παιδαγωγῶ ἐπαιδαγωγῶν, δυσφορῶ ἐδυσφόρουν. Intus vero declinantur, καταγράφω κατέγραρον, περιτρέχω περιτρέχρον, διεβάλλω διεβάλλον; quæ

ἀνήσαν; κατέϊξε, κάτεξε, νύξ δὲ μάλα ἀνωφερῆ κά-
τεξ' οὐρανόν. De même, συνήλας, συναψον, συνήλας, σύ-
ναψον, συνείλον, σύνειλε, συνήλθον, σύνειλε; προείπον,
πρόειπε, suivent la même analogie. Vous ne trou-
verez que très-rarement, je crois, une préposition
dans la langue latine qui n'ajoute rien au sens
du verbe; tandis que, chez les Grecs, souvent
la préposition ne change ce sens en aucune ma-
nière: ainsi εἶδω est la même chose que καθεῖδω;
ἔξομαι a la même signification que καθέξομαι; μύω
a la même sens que καμύω, comme *surgo* et
consurgo.

Des conjugaisons.

En grec il y a trois conjugaisons pour les verbes
où l'accent circonflexe marque au present la der-
nière syllabe. On distingue ces conjugaisons
par la deuxième personne qui, dans la pre-
mière, est terminée par la diphthongue εις,
comme λαλεις; dans la seconde, elle est en αις,
par l'addition de ι, qui ne se fait pas sentir dans
la prononciation, comme dans τιμαίς; la troi-
sième a la diphthongue εις, comme στερνοίς.

Il y a aussi six conjugaisons pour les verbes
dans lesquels l'accent grave marque la pénulti-
mième; on ne les reconnaît pas à la seconde per-
sonne, attendu que dans tous elle est terminée
par la diphthongue εις. C'est la première per-
sonne qui, dans ces conjugaisons, établit une
différence. Vous cherchez en effet à la première
personne de chaque verbe quelle est la figura-
tive qui précède l'ω final; et si avant cet ω vous
rencontrez θ, π, ρ, πτ, λειθω, γράρω, τέρπω,
κόπτω, vous direz que tel verbe appartient à la
première conjugaison. Si vous trouvez γ, κ, χ,

λέγω, πλέω, τρέγω, le verbe sera de la seconde;
si c'est un δ, un θ, ou un τ, ἄδω, πλῆθω, ἀνύτω,
il sera de la troisième. Il sera de la quatrième,
s'il a pour figurative un ζ ou deux σσ, φράζω,
ὀρύσσω. Vous reconnaîtrez la cinquième conju-
gaison à l'une des quatre liquides λ, μ, ν, ρ,
ψάλλω, νέμω, κρίνω, σπείρω. La sixième est en
ω pur, ῥέω, θεραπεύω. Quelques grammairiens
ont même prétendu qu'il existe une septième
conjugaison, composée des verbes en l'ω final
est précédé des doubles ξ et ψ, ἀλέξω, ἔψω. Dans
la langue latine, ou aucun verbe n'admet d'ac-
cent sur la syllabe finale, ou ne retrouve plus la
différence établie en grec par l'accent grave et
par l'accent circonflexe. Or, nous avons vu que,
dans cette dernière, le second occupait la syllabe
finale, et le premier la pénultième. La langue
latine n'emploie donc qu'un seul accent, je
veux parler du grave, qui seul se place sur nos
verbes. Mais il a cela de particulier dans nos
verbes, qu'il ne marque pas toujours, comme en
grec, la pénultième, à quelque temps que ce
soit; mais qu'au contraire il se place souvent
sur l'antépénultième, comme dans *aggero*, *re-
fero*. Cela ne peut être en grec; car, dans la
langue commune, il ne peut arriver que, lors-
que la finale est longue, l'accent soit reculé sur
l'antépénultième. Ω est long de sa nature; aussi,
dans ces verbes, l'accent ne pourra jamais être
reculé au troisième rang de syllabes. Tous les
temps des verbes grecs ne se forment pas sim-
plement les uns des autres, comme les Latins
les forment aisément: qu'il me soit permis d'en
donner pour exemple la conjugaison d'un seul

imperativo faciunt κατάγαγε, περίγαγε, διάδάλει. Accentus
autem de verbo non tolleretur, nisi ei precedentem par-
tem orationis compositio agglutinasset: quod evenit et in
aliis verbis, in quibus modo longi temporis pondus prio-
rem retinet accentum, modo corrupti levitas sursum re-
pellit: ἐνήσαν, ἐνεσαν, πάλλοι δ' ἐνεσαν σπονδόντες ὀστού'
ἀνήσαν, ἄνεσαν, ἀνίστε θίρον ἀνήσαν κατέϊξε, κάτεξε, νύξ
δὲ μάλα ἀνωφερῆ κάτεξ' οὐρανόν: item συνήλας συναψον,
συνήλας συνείλον, συνείλον σύνειλε, συνήλθον σύνειλε ὀστού'
καὶ προείπον, πρόειπε. Memineis, nullam fere inveniri
apud Latinos præpositionem, quæ nihil addat sensui, sicut
apud Græcos sæpe præpositio nullam sensus facit permuta-
tionem: hoc est enim εἶδω, quod καθεῖδω, hoc ἔξομαι,
quod καθέξομαι, hoc μύω, quod καμύω: sicut *surgo* et
consurgo.

De conjugationibus.

Apud Græcos eorum verborum, in quorum prima posi-
tione circumflexus accentus ultimam syllabam tenet, tres
sunt conjugationes, quibus discretionem facit secunda
persona, quia prima conjugatio habet in εις diphthongum
desinentem, ut λαλεις; secunda in αις, cui adscribitur
quidam ι, sed nihil sono confert, ut τιμαίς; tertia in οίς
diphthongum, ut στερνοίς. Eorum vero verborum, in
quorum prima positione gravis accentus penultimam syl-
labam signal, sex sunt conjugationes, sed in his non se-
cunda persona discretionem facit; quippe cum in omnibus

secunda persona in εις diphthongum finitur: sed harum
conjugationum in prima persona differentie deprehendun-
tur. Quatuor enim in prima positione verbi conjungit, quæ
litteræ precedent ω finalem litteram verbi, et si inveneris
ante ω, β, ρ, π, πτ, λειθω, γράρω, τέρπω, κόπτω, primæ
conjugationis pronuntiabis. Si autem repereris γ, κ, χ,
λέγω, πλέω, τρέγω, secundam vocabis. Quod si δ, θ, τ,
ἄδω, πλῆθω, ἀνύτω, tertiam dicis. Quarta erit, si habue-
rit ζ, aut duo σσ, φράζω, ὀρύσσω. Si vero fuerint liquidæ
λ, μ, ν, ρ, ψάλλω, νέμω, κρίνω, σπείρω, quintam nota-
bunt. Sexta profertur ἄν κάθαρόν τῶ-ω, ῥέω, θεραπεύω.
Noumulli et septimam esse voluerunt precedentibus ξ, ψ,
ἀλέξω, ἔψω. Apud Latinos, quorum nullam verbum in fi-
nalem syllabam admittit accentum, cessant differentie,
quas apud Græcos circumflexus gravis fecerunt, quorum
alterum in verbis ultima, alterum penultima Græciam
diximus deuisse. Restat igitur in his latinitati unus ac-
centus, gravem dico, qui solus romana verba sortitus
est; sed hoc proprium in verbis latinis habet, quod non
semper, ut apud Græcos, ubi fuerit, in penultimam syl-
labam cadit, sed sæpe et a fine tertiam tenet, ut *aggero*,
refero. Quod apud Græcos non potest evenire; apud quos
in communi lingua fieri non potest, ut, cum finalis syllaba
longa est, tertius a fine habeatur accentus. Ω autem natu-
raliter longa est: ergo nunquam accentus in hujusmodi
verbis apud illos in tertium gradum syllabarum recedit.

verbe. Τύπτω fait au parfait τέτυπα; il y a un autre parfait qui se forme autrement, τέτυπα; on appelle ce dernier parfait moyen. De même le plus-que-parfait actif est ἐτέτυπον; le plus-que-parfait moyen, ἐτέτυπον. Aoriste, ἔτυπα; aoriste moyen, ἔτυπον. Le futur premier est τύψω, le futur second τυπῶ. Les temps varient de même au passif.

Du présent.

Tous les verbes grecs qui finissent en ω, circumflexes ou barytons, et de quelque conjugaison qu'ils soient, gardent à la seconde personne le même nombre de syllabes qu'à la première; mais ceux terminés en μι changent le nombre de leurs syllabes. Or tout temps présent qui se termine en μι perd toujours une syllabe à sa seconde personne : φιλούμι, φιλή; τιμῶμι, τιμῆ; στεφανούμι, στεφανῶ; λέγομι, λέγη; γράφομι, γράφη; quoiqu'à l'actif les deux personnes aient conservé le même nombre de syllabes. De même le présent, qui, dans les verbes grecs, se termine en ω, sert à former les autres modes. En effet, la troisième personne, en prenant un ν, donne l'infinitif : ποιεῖ, ποιεῖν; τιμῆ, τιμῆν; χρυσοῦ, χρυσοῦν. La troisième conjugaison des verbes *circumflexes* ne garde la diphthongue ει qu'au thème primitif, et la change en ου aux autres modifications du verbe. Mais, dans les verbes *barytons*, on retrouve la même manière de former l'infinitif : τύπτει, τύπτειν; λέγει, λέγειν. La troisième personne sert également à former l'impératif. Dans les verbes *circumflexes*, elle rejette l'accent sur la pénultième: ποιεῖ, ποίει; τιμῆ, τίμα; χρυσοῦ, χρύσου. Dans les *barytons*,

elle fait disparaître l'ι: λέγει, λέγε; γράφει, γράφε; ἄρχει, ἄρχε. Au subjonctif il n'y a aucun changement, et la première personne du présent, soit *indicatif*, soit *subjonctif*, est la même: ποιῶ, ἐν ποιῶ; βοῶ, ἐν βοῶ; θέλω, ἐν θέλω; γράφω, ἐν γράφω. La seconde personne sert à les distinguer: ποιῶ, ποιεῖς; ἐν ποιῶ, ἐν ποιῆς. La première personne du présent, chez les Grecs, sert de même à former le participe, en prenant le ν: λαλῶ, λαλῶν, γράφω, γράφων. Le présent des verbes grecs, qui se termine en μι, fait l'impératif, du moins dans les verbes circumflexes, en rejetant la syllabe μι: φιλούμι, φιλοῦ; τιμῶμι, τιμῶ; χρυσοῦμι, χρυσοῦ; et dans les verbes barytons, le même mode se forme en rejetant la syllabe μι, et en ajoutant la lettre υ: λέγομι, λέγου; γράφομι, γράφου.

Du prétérit imparfait.

Tous les verbes grecs, soit barytons, soit circumflexes, ont à l'imparfait la première personne du singulier semblable à la troisième du pluriel: ἐποίουν ἐγὼ, ἐποίουν ἐκεῖνοι. De même, dans tous les verbes grecs dont le thème primitif est en ω, l'imparfait fait commencer sa dernière syllabe par les mêmes lettres que la dernière syllabe du présent: τιμῶ, ἐτίμων; γράφω, ἔγραφον; ἔρχομαι, ἔτρεχον; ou bien, si c'est une voyelle qui se rencontre au présent, il y aura aussi une voyelle au commencement de la dernière syllabe de l'imparfait: ποίω ἐποίουν, θεραπεύω ἐθεράπευον. Tout imparfait actif ou semblable à l'actif se termine par un ν, mais les *barytons* ont la finale brève, c'est-à-dire qu'ils se terminent toujours en ον: ἔτρεχον, ἔγραφον. Les *circumflexes*, ou

Singula tempora graecorum verborum non simpliciter, sicut latinitas comprehenditur, profertur; et ut exempli causa unius verbi declinatio noletur, τύπτω perfectum facit τέτυπα, et sequitur altera ejusdem temporis declinatio, quod medium perfectum vocant, τέτυπα: item plusquam perfectum ἐτέτυπον, medium plusquam perfectum ἐτέτυπον ἀριστον ἔτυπα, μέσου ἀριστου ἔτυπον: futurum primum facit τύψω, futurum secundum τυπῶ. Similiter in passivo variantur tempora.

De tempore praesenti.

Graecorum verba omnia, quae in ω eunt, seu perisopomena, seu barytona sint, in quacunque conjugatione eundem, tam in prima, quam in secunda persona, servant numerum syllabarum: omnia vero in μι terminata, varia syllabarum vicissitudine pensantur. Porro praesens omne tempus, quod in μι terminatur, omnimodo in secunda persona unam syllabam minuit, φιλούμι φιλή, τιμῶμι τιμῆ, στεφανούμι στεφανῶ, λέγομι λέγη, γράφομι γράφη: cum in activo partes syllabas utraque persona servaverit. Item praesens tempus apud Graecos prima positionis, quod in ω exit, alios modos de se generat. Nam tertia persona ejus, adhibito sibi ν, facit ex se infinitum modum, ποιεῖ ποιεῖν, τιμῆ τιμῆν, χρυσοῦ χρυσοῦν. Tertia enim conjugatio περισπωμενων ει diphthongum in prima positione tantum tenet, in reliquis autem verbi declinationibus mutat eam in ου. Sed et in barytonis eadem infiniti modi

creandi observatio reperitur: τύπτει τύπτειν, λέγει λέγειν, etc. Nec non et imperativum modum eadem tertia persona de se creat: in perisopomenis quidem accentu ad superiorum syllabam translato, ποιεῖ ποίει, τιμῆ τίμα, χρυσοῦ χρύσοι: in barytonis autem subtracto: λέγει λέγε, γράφει γράφε, ἄρχει ἄρχε. In conjunctivo modo nihil omnino mutatur; sed prima persona praesentis temporis modo indicativi, eadem in conjunctivo modo prima persona praesentis, ποιῶ, ἐν ποιῶ; βοῶ, ἐν βοῶ; θέλω, ἐν θέλω; γράφω, ἐν γράφω. Verum differentiam facit secunda persona, ποιῶ, ποιεῖς, ἐν ποιῶ, ἐν ποιῆς. Item apud Graecos prima persona praesentis, adjecto sibi ν, facit participium, λαλῶ λαλῶν, γράφω γράφων. Praesens tempus graecorum verborum, quod in μι syllabam terminatur, in περισπωμενῶν quidem, si adhibita μι syllabam, facit imperativum, φιλούμι φιλοῦ, τιμῶμι τιμῶ, χρυσοῦμι χρυσοῦ in barytonis vero, si adjecta μι syllaba, accipiat υ litteram, λέγομι λέγου, γράφομι γράφου.

De praeterito imperfecto.

Graeca verba omnia, seu barytona, sive perisopomena, in tempore imperfecto eandem habent primam personam numeri singularis, quae tertia pluralis, ἐποίουν ἐγὼ, ἐποίουν ἐκεῖνοι. Item in graecis verbis omnibus, quorum positio prima in ω desinit, imperfectum tempus ultimam syllabam suam ab his incipere literis facit, a quibus ultima syllaba praesentis coepit, τιμῶ ἐτίμων, γράφω ἔγραφον.

ceux qui dérivent des verbes en *μ*, ont la finale longue : *ἐκάλουν, ἐτίμων, ἐδίδουν, ἐτίθην*. Enfin le verbe *ῥίπτω*, qui se prononce tantôt comme s'il était marqué de l'aigu, et tantôt comme s'il était *circumflexe*, fait *ῥιπτον* et *ῥιπτουσαν*. *Κίω* fait par la même raison *έκινον* et *έκίσουσαν*. Il faut aussi remarquer que l'imparfait conserve le même nombre de syllabes que le présent, ou qu'il en prend une de plus. Le même nombre subsiste dans les verbes dont le présent commence par une voyelle ; ceux au contraire qui commencent par une consonne reçoivent une augmentation de syllabes : *άγω, ἤρον, λέγω, έλεγον* : et ce n'est pas sans motif ; car ceux qui n'ont pas d'augment syllabique ont un augment temporel, puisqu'ils changent la première voyelle brève en longue, comme dans *άγω, α*, qui est bref, est changé en la longue *η, ἤρον*. Souvent cependant ils ne prennent pas d'augment, par licence poétique.

Quelquefois la première voyelle, lorsqu'elle est brève, ne change pas de nature ; mais elle s'en adjoint une autre, afin de former ensemble une syllabe longue : *έρω, έρρον, έλω, έλιουσαν, έρπω, έρπον*. D'autres fois elle ne se change point, elle ne prend pas d'autre voyelle avec elle, et reste telle qu'elle était : *ιδρω, ιδρουσαν, ιδρύνω, ιδρυνουσαν*. Mais alors *ι* et *υ*, qui se prononcent brefs au présent, se prononcent longs à l'imparfait. *Υποθετω* reste tel qu'il était, *υποθετουσαν* ; car il ne peut pas prendre d'augment, puisque, grâce à la diphthongue, il est long au présent. Il arrive cependant que les diphthongues, surtout

les diphthongues communes, se changent en leurs longues correspondantes. Ainsi *αι* et *οι*, qui sont des diphthongues communes, et qui sont souvent regardées comme brèves, se changent en *η* ou en *ω* : *αίδω, ἤνουν, αιδω, ἤκουσαν*. Je sais aussi que la diphthongue *αυ*, qui n'a jamais passe pour une diphthongue commune, se change ordinairement : *αυδω, ηυδουσαν, αυρω, ηυρουσαν* ; *ου* et *ει* demeurent immuables : *ουρω, ουρουσαν, ουτάζω, ουταζουσαν, εικονίζω, εικονιζουσαν, ειχαζω, ειχαζουσαν*, car l'imparfait *ἤχαζον* est une forme attique. A plus forte raison, ceux dont la quantité ne peut être allongée restent aussi immuables : *ονομαζει, ονομαζον, ηρω, ηρουσαν* : excepté *εορτάζω* et *ὀψείω*. Quoique chez les Grecs tous les imparfaits ne changent jamais la syllabe du milieu, mais seulement la dernière ou la première, l'un de ces deux verbes que nous avons cités a changé seulement celle du milieu, *εορτάζον*, tandis qu'il eût dû faire *ἑορτάζον*. L'autre a changé la première syllabe et celle du milieu : *ὀψείω, ὀψεον*. *Ὀρω* et *έωρον* ne sont pas contraires à la règle, car *ὀρω* devrait faire *ὠρον* ; mais on a ajouté l'*ε* par redondance, et au lieu de *ὠρον* on a fait *έωρον*. De même *οινομαζόν* devrait faire *οινομαζουσαν*, et on dit *έοινομαζουσαν*. On dit aussi *ένω* pour *ἦν*.

Cette addition superflue ne se rencontre pas seulement dans les verbes ; on l'a aussi employée dans les noms, comme dans *έδωα, έιδωα*, et autres semblables. *Αναθάνω* et *έπέχω* ont changé la seconde syllabe et non la première, parce que la première n'appartient pas au verbe, mais à la

τρέχω *τρέχον*, aut si vocalis sola illie fuit, et hic in capite ultima syllaba vocalis erit, *ποιω* *ποιουσαν, θεραπειω* *θεραπειουσαν*. Omne Graecorum imperfectum activum, vel activo simile, in *υ* litteram desinit : sed barytana in brevem syllabam finiuntur, id est, in *ον* semper, *τρέχον*, *έρχον* ; peritisona vero vel a verbis in *μ* exantibus, longa terminantur, *έκίσουσαν, έτίμουσαν, έδίδουσαν, έτίθην*. Denique *ῥίπτω*, quia modo acuto, modo circumflexo accentu pronuntiat, et *ῥιπτον* et *ῥιπτουσαν* facit. *Κίω* propter eandem causam et *έκινον* et *έκίσουσαν*. Et hoc etiam observandum, ut aut imperfectum retineat numerum syllabarum, quem praesens habet, aut crescat una. Manet aequalitas in illis, quorum praesens a vocali coepit : incrementum patiuntur, quorum praesens a consonante inchoat : *άγω* *ἤρον, λέγω* *έλεγον*. Nec sine ratione. Nam quae syllaba non crescit, adjectivae temporis crescit, dum incipientem vocalem de brevi longam faciunt, ut *άγω, α* brevis mutata est in *η* longum, *ἤρον*. Saepe tamen licentia poetica incrementa erant. Nonnumquam prima ipsa vocalis, si brevis est, immobilis manet, sed vocalem alteram recipit, ut junctae longam faciunt syllabam : *έχω* *έχον, έλω* *έλιουσαν, έρπω* *έρπον*. Aliquoties nec mutata, nec altera recepta, quae fuit ipsa producitur, *ιδρω* *ιδρουσαν, ιδρύνω* *ιδρυνουσαν*. Hic enim et *ι* et *υ* in praesenti corcepta, in imperfecto vero longa pronuntiantur. *Υποθετω* autem manet, ut fuit, *υποθετουσαν*, quia non potuit habere quo cresceret. In praesenti enim longa fuit diphthongi privilegio. Licet in diphthongis maxime communibus permutatio sit recepta in diphthongis

longiores. Et *αι* et *οι*, quia communes sunt, et nonnumquam pro brevibus habeantur, in *η* aut in *ω* mutantur, *αίδω* *ἤνουν, αιδω* *ἤκουσαν*. Nec me praeterit, etiam ad diphthongum, quae nonnumquam pro communi habita est, soepe mutari, *αυδω* *ηυδουσαν, αυρω* *ηυρουσαν* ; licet *ου* et *ει* immutabiles maneat, *ουρω* *ουρουσαν, ουτάζω* *ουταζουσαν, εικονίζω* *εικονιζουσαν, ειχαζω* *ειχαζουσαν* τό γάρ ἤαυτον ἄπαικτον ἐστί. Multo constantius manent, quod incrementum perfectio tanta non recipit, *ονομαζει* *ονομαζον, ηρω* *ηρουσαν*. Excipiuntur *εορτάζω* et *ὀψείω*. Cum enim apud Graecos omnia imperfecta nunquam medias, sed tantum ultimam vel primam moveant, illorum alteram solam medium movit, *εορτάζον*, cum *ἑορτάζον* facere debuisse ; alteram et primam et mediam, *ὀψείω* et *ὀψεον*. *Ὀρω* enim et *έωρον* non sunt contra regulam, quia *ὀρω* cum *έωρον* facere debuit, ex abundantia principio *ε* addita est, et *έριπ* pro *έωρον* *έωρον* ut *οινομαζω* *οινομαζουσαν*, et tamen dicitur *έοινομαζουσαν* : et pro *ἦν* *ένω* dicitur. Non solum in verbis haec supervacua adjectio, sed etiam in nominibus usurpata est, *έδωα* *έιδωα*, et similia. *Αναθάνω* et *έπέχω* non primam, sed secundam syllabam mutaverunt, quia prima non verbi, sed praepositivae est. Verba enim sunt *βάνω, έχω*, et faciunt *έβανουσαν, έχον* : inde *ανέθανον*, *έπέχον*, *ανασχυντω* mutat primam, *ηνασχυντουσαν*, quia ex nomine compositum est, id est, *βήμα* *ονασχυντω* : *ανασχυντω*, *ανασχυντω*. Verba autem ex compositis nominibus parasynthetica vocantur, et a prima syllaba declinantur, ut *ῥιπτον*, *ῥιπτιζω*, *ῥιπτιζουσαν*. Licet non ignorem, quod *σπυρχω* et *σπυρχωρος* composita sint nomina, et

proposition. Les verbes sont βάνω et ἔλω; ils font ἔβανον, ἔλρον. De la on dit ἀνέβανον et ἐπέλρον. Ἀναίσχυντῶ change la première syllabe, ἠναίσχυντους, parce que c'est un verbe dérivé d'un nom, c'est-à-dire ἔρχα ὀνομαστικόν : ἀναίσχυντος, ἀναίσχυντῶ. Les verbes dérivés de mots composés s'appellent παρασύνθετα, et leur première syllabe est celle qui se modifie, comme φιλιππος, φιλιππίζω, ἐφιλιππίζω. Je sais bien que σύμμηχος et συνήγορος sont des mots composés, qu'ils forment des verbes appelés παρασύνθετα : σύμμηχῶ, συνήγορῶ, et que l'augment qui modifie ces verbes ne se place pas en dehors, mais dans le corps du mot : σύμμηχῶ, συμεμάχου; συνήγορῶ, συνήγορῶ; or il en est ainsi parce que la préposition a sa signification dans ces deux verbes. Mais lorsqu'elle n'ajoute rien au sens, alors l'imparfait se modifie en dehors, c'est-à-dire qu'on y ajoute une voyelle, comme si le thème du présent commençait par une consonne : καθίζω, ἐκάθιζον; καθέυδω, ἐκάθευδον. Ἴζω est la même chose que καθίζω; εὐδῶ est la même chose que καθέυδω, parce qu'ici la préposition ne signifie rien. Mais dès que cette préposition ajoute au sens du verbe, alors nous cherchons, pour former l'imparfait, quelle est la première syllabe du verbe en ôtant la préposition; et si le verbe commence par une voyelle, bien que la préposition ait une consonne, cependant nous changeons la voyelle brève en longue, comme συνάγω, συνήγον, parce que ἄγω n'est pas la même chose que συνάγω. De même, si la préposition qui emporte un sens avec elle commence par une voyelle, tandis que le verbe commence par une consonne, l'imparfait n'altère en rien et ne change pas la voyelle de la préposition, mais il ajoute une voyelle à la consonne du verbe, comme dans ἐνέχαιρω, ἐνέχαιρον, parce

que ἐνέχαιρω et χαιρίζω ne sont pas la même chose. On voit assez clairement qu'une voyelle ajoutée à une consonne est nécessairement brève, parce qu'elle ne peut s'allonger au delà d'un temps : λέγω, ἔλεγον; λέγομαι, ἐλεγόμην. C'est ainsi que βούλομαι et δύναιμι font, d'après la règle générale, ἐβούλομην, ἐδυνάμην; et si nous rencontrons souvent ἠβούλομην, ἠδυνάμην, c'est une licence que se permet le dialecte attique. La dernière syllabe de l'imparfait varie aussi beaucoup; ainsi la première et la troisième conjugaison, dans les verbes circonflexes, font l'imparfait en ον : ἐπόουν, ἐγρήσουν; la seconde conjugaison le fait en ων : ἐβῶον. Ces formes se changent de cette manière au passif ou au moyen : ἐποιούμην, ἐγρυσούμην, ἐβούόμην. En grec, l'indicatif est le seul mode qui distingue le présent et l'imparfait; les autres modes les réunissent. Ainsi on dit πρῶδ, ἐπρῶδ; mais à l'impératif πρῶει, le présent et l'imparfait ne font qu'un. De même, au subjonctif, ἐάν πρῶδ; à l'optatif, εἰ πρῶοιμι, et à l'infinitif, πρῶειν, ou les Grecs conjuguent les deux temps en un seul.

Du parfait.

Le parfait, chez les Grecs, se forme, non du présent, mais du futur, et c'est avec raison; car tout ce qui a été fait a d'abord été à faire. Tout parfait des verbes grecs est plus long d'une syllabe ou d'un temps que son thème primitif : λέλυκα, ὤπηρα. Il ne faut pas s'inquiéter si πεποίηκα ou πεπρήκα, et autres mots semblables, allongent le thème primitif du verbe, non d'une seule syllabe, mais de deux. Car nous avons dit que le thème du parfait n'est pas le présent, mais le futur; et le parfait n'a de plus que lui qu'une syllabe, et non deux, ποιήσω, πεποίηκα; πρῶλω, πεπρήκα. On peut le prouver par ce raisonnement.

ex se faciant verba parasynheta, συμμηχῶ, συνήγορῶ : que tamen non foris, sed intus declinantur, συμμηχῶ, συμεμάχου, συνήγορῶ, συνηγορῶ. Sed hoc idem, quia propositio hic habet significationem suam. Ceterum ubi nullus ex propositione sensus accedit, foris declinatur imperfectum, id est, adicitur illi vocalis, tanquam presens tempus incipiat a consonanti, καθίζω ἐκάθιζον, κατέυδω ἐκάθευδον : hoc est ἴζω quod καθίζω. Hoc εὐδῶ quod καθέυδω, quia propositio nihil significat. Ubi vero additur ex propositione sensus, tunc in declinatione imperfecti quoniamque, id incipiat verbum ipsum sine propositione : et si verbum a vocali incipit, quamvis propositio habeat consonantem verbi, tamen vocalem ex brevi mutamus in longam : ut συνάγω, συνήγον, quia aliud est ἄγω, aliud συνάγω. Item si propositio, que sensum confert, incipiat a vocali, incipiente verbo a consonante; imperfectum, manente eadem, nec mutata propositionis vocali, aliam addit consonanti verbi vocalem, ut est ἐνέχαιρω, ἐνέχαιρον, quia aliud est ἐνέχαιρω, aliud χαιρίζω. Sane hoc observatur, ut vocalis, quae additur consonanti, brevis sit, quia non potest ultra unum tempus excrecere. λέγω ἔλεγον, λέγομαι ἐλεγόμην. Unde βούλομαι et δύναι-

μι servandam communem regulam ex se faciunt ἐβούλομην, ἐδυνάμην. Sed quod saepe legimus, ἠβούλομην, ἠδυνάμην, attica licentia est. Ultima quoque syllaba imperfecti nominis diversitatis habet, ut in periphrasibus prima et tertia in uno mittunt, ἐπόουν, ἐγρήσουν : secunda in ων, ἐβῶον, que fiunt in passivo, vel passivis similibus, ἐποιούμην, ἐγρυσούμην, ἐβούόμην. Apud Græcos solus definitivus modus presens ab imperfecto disjungit, ceteri omnes modo jungunt, ut πρῶδ, ἐπρῶδ : at in imperativo πρῶει, presens et imperfectum confunditur : similiter in conjunctivo ἐάν πρῶδ, et in optativo εἰ πρῶοιμι, et in infinitivo πρῶειν, utrumque simul tempus appellat.

De tempore perfecto.

Perfectum tempus apud Græcos non a presenti, sed a futuro figuratur : nec sine ratione; omne enim, quod factum est, prius faciendum fuit. In Græcis omne perfectum aut syllaba aut uno tempore majus prima positione sui profertur, ut λέλυκα, ὤπηρα. Nec movet, quod πεποίηκα, vel πεπρήκα, et similia, non una, sed duabus syllabis primam verbi vincunt positionem. Divinus enim, primam perfecti positionem non esse presens, sed futuram, quod una, non duabus syllabis, superant : ut ποιήσω

En effet, comme le parfait n'ajoute jamais à son thème primitif l'augment syllabique et l'augment temporel, mais seulement l'un ou l'autre, il résulte pour ὄπτηκα et ἄγαπηκα que, s'ils sont formés des présents ὄπτω, ἀγαπῶ, ils sont allongés par l'addition d'une syllabe et par la quantité, ce qui ne peut se faire d'après la règle. Ils viennent donc du futur ὄπτησω, ὄπτημαι; ἄγαπήσω, ἄγαπήμαι, en allongeant la voyelle brève. De même, comme jamais le parfait qui commence par une consonne n'a le même nombre de syllabes que le temps d'où il vient, tous les parfaits des verbes en μι seront contraires à la règle, parce qu'ils ont le même nombre de syllabes que le présent : δίδωμι, δέδοικα; τίθημι, τέθεικα. Mais il n'en est pas ainsi. Δόσω a servi à former δέδοικα, et θήσω à former τέθεικα, et par conséquent le parfait est plus long d'une syllabe. On ne trouve pas en grec un parfait qui ait moins de syllabes que le présent ou le futur. De même, lorsque le présent commence par une voyelle, cette voyelle se change en longue au parfait. On ne rencontre pas non plus un parfait de deux syllabes; il est composé tantôt de six, comme πεπολιεύρηκα; tantôt de quatre, πεπολιέκα; tantôt enfin de trois, λέλυκα. Vous n'en trouverez jamais qui aient moins de trois syllabes. Il faut nécessairement que la première syllabe appartienne à la modification qu'éprouve le thème du verbe, comme λε, que la seconde compose le radical λω, et que la troisième termine le mot, comme κα.

Ainsi, tout ce qui excède ce nombre appartient à la syllabe du milieu, qui tient au radical; mais la modification et la terminaison appartiennent à chacune des syllabes qui composent le verbe, comme dans πεπολιέκα, πε appartient à la modi-

fication, ρολη au radical, et κα à la terminaison. Ainsi le parfait (παρκαίμενος) n'a jamais moins de trois syllabes, excepté εἶδα, qui est de deux syllabes, et qui cependant est au parfait. Ce n'est pas étonnant, puisque ce verbe s'affranchit de la règle dans plusieurs cas. Vous ne trouverez en effet aucun autre parfait qui commence par la diphthongue αι. De plus, quand la première syllabe d'un verbe commence par la diphthongue ει, elle ne change à aucun temps. Le radical de ce verbe, c'est-à-dire εἶδω, a change ει en αι. Chaque fois que le parfait vient d'une syllabe longue, il faut nécessairement que le plus-que-parfait commence de même. C'est une règle que ne suit pas ce verbe, car le plus-que-parfait est εἶδεν, quoique le parfait soit εἶδα. Ensuite tout participe parfait dont la terminaison est en ως forme le même temps de l'indicatif en changeant seulement la dernière syllabe en α : γεγραμμένος, γεγράφτης; λελυμένος, λέλυσται. Quant à εἶδος, il ne fait pas εἶδα, mais εἶδα. Ce seul parfait ne gêne en rien, bien que contraire à la règle. Tout verbe grec, s'il commence au présent par une seule consonne, excepté ρ, redouble la première syllabe au parfait. Ainsi γράζω fait γέγραφα; λέγω, λέλεχα. Une préposition ajoutée n'empêche pas ce redoublement : προκομίζω, προκομήσασθαι; συγγράζω, συγγέγραφα. Tout parfait dans les verbes circonflexes, ou seulement tout parfait premier dans les verbes barytons, se termine en κα, ou en φα, ou en χα : τετήρηκα, γέγραφα, πέπληκα; ou sorte que presque tous les verbes subissent les mêmes modifications que ceux auxquels ils ressemblent : τηρῶ, τηρεῖς, τετήρηκα; χωρῶ, χωρεῖς, κηρώρηκα; γράζω, γράφεις, γέγραφα; τρέφω, τρέφεις, τετραφα; πλήττω, πλήττεται, πέπληκα, τάττω,

πεπολιέκα, ρολήσω πεπολιέκα. Hoc etiam argumentum probatur. Nam cum nunquam perfectum tempus a prima positione sui et syllaba crescat et tempore, sed tantum altero, restat, ut ὄπτηκα, ἄγαπηκα, si a presentibus facta sunt ὄπτω, ἀγαπῶ, et syllaba majora inventurum et tempore : quod fieri per regulam non potest. A futuro igitur veniant, ὄπτησω, ὄπτημαι, et ἄγαπήσω, ἄγαπήμαι, prima vocalis corruptæ productione facta. Item cum nunquam perfectum a consonanti incipiens per originis suæ sit numero syllabarum, adversabitur regulæ omne perfectum τῶν εἰς μι, quia patem presentis syllabarum numerum tenet, δίδωμι δέδοικα, τίθημι τέθεικα. Sed non ita est; δόσω enim δέδοικα fecit, et θήσω τέθεικα, et crevit syllaba. Nunquam apud Græcos perfectum minus presentis vel futuro invenitur. Item cum presentis a vocali incipit, omnimodo in presentis movetur in longam. Nunquam apud Græcos præteritum perfectum in duabus syllabis invenitur, sed est interdum sex syllabarum, ut πεπολιεύρηκα, est quinque πεπολιέμικα, est quatuor πεπολιέκα, est trium λέλυκα. Nec nunquam invenies trisyllaba minus. Necesse est enim, ut prima syllaba declinationis sit, ut λω; secunda originis, ut λω; tertia finalis, ut κα. Siquid igitur plus fuerit, ad mediam syllabam, quæ quidem originis est, refertur : de finalio vero et finis singulas possident, ut est πεπολιέκα,

πε declinationis, ρολη originis, κα finis. Ergo παρκαίμενος, id est perfectum, minus trisyllabum non invenitur, excepto εἶδα, quod bisyllabum est et παρκαίμενος. Nec mirum, cum hoc verbum in multis regulis resistat. Nullum namque perfectum, hoc excepto, ab αι diphthongo inchoare reperies. Item cum prima verbi positio et diphthongo inchoat, in nullo tempore mutatur. Hujus verbi origo, id est εἶδω, mutavit ει in αι. Quoties perfectum a longa oritur, necesse est plusquam perfectum ab eadem semper incipere : quod hoc verbum negligit; nam plusquam perfectum εἶδεν est, cum perfectum εἶδα sit. Demde omne participium, in ως desinens, solam ultimam syllabam in α mutando idem tempus elicit, γεγραμμένος γεγράφτης, λελυμένος λέλυσται; εἶδος autem non facit εἶδα, sed εἶδα. Solus igitur iste παρκαίμενος, vitii obsessus non nocebit. Omne verbum græcum, si in presentis a simplici (excepto γ) incipit consonante, primam in tempore perfecti syllabam geminat, φράζω γεγραφα, λέγω λέλεχα. Nec talis geminatio prepositionis adjuncti impeditur, προκομίζω προκομήσασθαι, συγγράζω συγγέγραφα. Omne perfectum tempus in peripetens, vel solum primum in barytonis, desinit aut in κα, aut in φα, aut in χα, τετήρηκα, γέγραφα, πέπληκα; adeo, ut omne pene verbum simillium declinationem sequatur : τερῶ τερεῖς, χωρῶ χωρεῖς, τετήρηκα,

τάττει, τέταχα. Il ne faut pas faire attention si un verbe grec qui commence par une des consonnes qu'on appelle aspirées ne prend pas cette même aspirée au redoublement, mais sa correspondante du même ordre : θάρρο, τεθάρρηκα; φωνεύω, πεφόνευκα; χρίω, κέχρηκα. En latin, on redouble la même lettre : *fallō, fefelli*. F n'est pas une consonne aspirée, chez les Latins, parce qu'ils n'ont pas d'aspirée dans leur langue. F est le *digamma* des Éoliens. Les Latins emploient cette lettre pour détruire la rudesse de l'aspiration, bien loin de lui faire tenir la place du φ. La langue latine ne connaît pas cette dernière lettre, et elle la remplace, dans les verbes grecs, par *ph*, comme dans *Philippus, Phaedon*. *Friego* fait *friqui* à la seconde conjugaison; *frigo*, de la troisième, fait *frixi*, d'où *fri-cum, fri-xorium*, c'est-à-dire un foyer de chaleur. De même, *acco, aces, acui*, d'où le verbe *acesco*; et *acuo, acuis, acuit*; *fero, tuli*. *Aecius*, dans son Andromède, conjugue *tuli* comme s'il venait d'un primitif qu'il suppose *tulo* : *nisi quod tua facultas tulat operam*, à moins que votre puissance ne me protège. *Pator* et *pandor, passus sum* et non *pansus*. Virgile a dit, *passis eriuibus*, les cheveux épars. *Explico* fait *explicui*, parce qu'on dit *plico, plicui*; mais Cicéron a dit, dans son discours pour Tullius, *explicavit*.

Du plus-que-parfait.

Dans les verbes grecs qui se terminent en ω, tous les parfaits changent leur finale α en ειν, pour faire le plus que-parfait appelé en grec ὑπερ-

κέρρηκα : γράφο γράφει, πείρω πείρει, γέγραφα, τέταχα. Nec te movet, quod si graecum verbum incipiat ab una de his literis, quis δασεία συμφορα vocant, cum ad geminationem veniat, non δασύ iteratur, sed ἀντισταχρον ejus, κέρρω τεθάρρηκα, φωνεύω πεφόνευκα, χρίω κέχρηκα. In Latinis vero eadem litera geminatur, *fallō, fefelli*. F enim apud Latinos δασύ non est, quia nec habent consonantes δασείας, et l'algammona est Αιολέων : quod illi solent utagris contra vim aspirationis adhibere, tantum abest, ut pro φ habeantur sit. Ipsum autem φ adeo latinis non recepit, ut pro ea etiam in graecis nominibus p et h utatur, ut *Philippus, Phaedon*. *Friego* *friqui* facit a secundae conjugatione : *frigo* vero, *frixi*, a tertia : unde *frixum, fri-xorium*, id est, calefactorium. Similiter *acco, aces, acui*, unde inclativum *acesco*; et *acuo, acuis, acuit*; *fero, tuli*, et *tollo, tuli*; *sustulo, sustuli*; *adtulo, ad-tuli*. Quasi vero in Andromeda etiam ex eo, quod est *tulo*, ut a themate, *tuli* declinat : *Nisi quod tua facultas nobis tulat operam*. *Vertor* et *verror, versus sum*. *Pator* et *pandor, passus sum*, non *pansus*. Virgilius, *passis eriuibus*. *Explico, explicui*, quia *plico, plicui* : sed Cicero pro Tullio *explicavit* ait.

De plusquam perfecto.

In graecis verbis, quae in ω faciunt, omne perfectum tempus mutat in fine α in ειν, et facit plusquam perfectum, quod illi ὑπερσυντελικόν vocant. In capite vero si perfectum

συντελικόν. Mais si le parfait commence par une voyelle, le plus-que-parfait doit commencer nécessairement par la même voyelle : ἐθάρρηκα, ἐπείρωσκριν; εἶρηκα, εἶρηκριν. Si la lettre par laquelle commence le parfait est une consonne, alors on forme le plus-que-parfait en y ajoutant une voyelle : πεποιήκα, ἐπεποιήκριν; γέγραφα, ἐγεγράφαριν; et ce n'est pas sans motif, car il existe une sorte de rapprochement naturel qui unit les temps deux à deux. C'est ainsi que l'imparfait tient au présent, le plus-que-parfait au parfait, et le futur à l'aoriste. C'est pour cela que, si le présent commence par une voyelle, l'imparfait commence également par une voyelle. Mais si le présent commence par une consonne, on ajoute une voyelle à l'imparfait : φείρω, ἐφείρων. Le plus-que-parfait, par une analogie semblable, suit les mêmes modifications que les syllabes initiales du parfait; mais il ne change pas en longue la voyelle brève qu'il reçoit du parfait, comme l'imparfait change celle qu'il a reçue du présent : ἄγω, ἤγον. Après le plus-que-parfait, nous devrions naturellement parler du temps indéfini, c'est-à-dire de l'aoriste; mais nous le passons sous silence, parce que la langue latine ne connaît pas ce temps.

Du futur.

Il y a trois syllabes qui, dans les verbes grecs, servent de terminaison au futur. Ce temps est toujours en effet en σω, ou en ξω, ou en ψω : λαλήσω, πράξω, γράψω, si ce n'est à la cinquième conjugaison des barytons, qui gardent la liquide

a vocali incipit, ab eadem vocali et plusquam perfectum incipiat necesse est; ἐθάρρηκα ἐθάρρηκριν, εἶρηκα εἶρηκριν : si vero initium perfecti consonans fuerit, tunc ὑπερσυντελικός ab adjecta sibi vocali incipit, πεποιήκα ἐπεποιήκριν, γέγραφα ἐγεγράφαριν. Nec immerito; hinc enim tempora, ut et supra diximus, naturalis quaedam cognatio copulavit : cum praesenti imperfectum, cum perfecto plusquam perfectum, cum aoristo Graecorum futurum. Ideo apud illos sicut, incipiente praesente a vocali, imperfectum similiter a vocali incipit, si vero praesens a consonante coepit, additur imperfecto vocalis, φείρω, ἐφείρων : ita et plusquam perfectum similis observatione de initio perfecti cognati sibi leges assumit, excepto eo, quod brevem, quam in principio perfecti reperit, non mutat in longam, sicut mutat imperfectum de capite praesentis acceptam, ἄγω ἤγον. Post plusquam perfectum consequens erat, ut de infinito tempore, id est, περι ἀορίστου, tractaremus, sed ideo praetermittimus, quia eo latinitas caret.

De futuro.

Tres sunt omnino syllabae, quae in graecis verbis futuro temporis terminum faciunt. Aut enim in σω exit, aut in ξω, aut in ψω, λαλήσω, πράξω, γράψω, nisi quod quinta barytonum ante ω liquidam suam retinet. Item graeca verba, si peripetona sint, conjunctive conjugationis, ultra numerum syllabarum praesentis augent una syllaba futurum, ποιῶ ποιήσω, τιμῶ τιμήσω, ἀγῶ ἀγίσσω. Barytona in quacunque conjugatione eundem numerum servant.

qui précède l'ω. Les verbes grecs circonflexes, de quelque conjugaison qu'ils soient, prennent au futur une syllabe de plus qu'au présent : ποιῶ, ποιήσω. Les barytons conservent le même nombre de syllabes à toutes les conjugaisons : λέγω, λέξω; ἄγω, ἄξω. En grec et en latin, la pénultième du présent reste au futur : ἀγαπῶ, ἀγαπήσω; γὰ est resté : *cogito, cogitabo*, la syllabe *gi* se trouve dans les deux temps. Si le verbe est baryton, et s'il a au présent une consonne μετάθελον, c'est-à-dire liquide avant ω, alors la pénultième devient longue au futur, de breve qu'elle était au présent : πλύνω, πλυνῶ; ἐγείρω, ἐγερῶ. Nous avons dit que les verbes circonflexes augmentent leur futur d'une syllabe, car ils ont la dernière de plus : φιλῶ, φιλήσω; mais cette addition ne se fait pas toujours en conservant la lettre qui précède la syllabe ajoutée. En effet, à la première conjugaison, on trouve η ou ε à la place de l'ω : ποιῶ, πολήσω; φορῶ, φορέσω. Toutes les fois qu'au futur ε remplace ω, il faut remarquer que la pénultième du présent est brève. Il n'est pas réciproquement indispensable que, toutes les fois que la pénultième du présent est brève, ε précède ω au futur. En voici un exemple : νοῶ, νοήσω; φιλῶ, φιλήσω. La seconde conjugaison prend un η avant l'ω au futur, comme ὀππῶ, ὀπήσω; ou un α long, comme περᾶσω; ou un α bref, comme γελᾶσω. On a remarqué qu'à la pénultième de ces futurs, dont le présent n'a point de consonne, excepté le ρ, avant ω, on allonge l'α : εἶω, ἔασω; περῶ, περᾶσω. Le contraire arrive quelquefois, puisque γρῶ fait γρήσω; ἐγγυῶ, ἐγγυήσω. On l'abrège quand au présent ω est précédé de λ : γελῶ, γελᾶσω. Dans ce cas, un plus

que dans l'autre, la règle n'est pas de rigueur : κολλῶ, κολλήσω. Ηενάσω et διψάσω sont du dialecte dorien par l'α seul, quoiqu'ils ne le soient pas par l'accent; car, dans ce dialecte, la dernière syllabe du futur, qui se termine en ω, est toujours marquée de l'accent circonflexe. La troisième conjugaison a, à la pénultième du futur, ou un ω, ou un ο. Les verbes dérivés ont l'ω, et les verbes primitifs ont l'ο : τέκνον, τεκνῶ, τεκνώσω. Ὀμῶ, ὀμοίς, fait ὀμῶσω, parce qu'il n'est dérivé d'aucun mot. En grec, la première syllabe du présent ne se change pas facilement au futur; ce qu'on verra en citant les règles. Le futur, dans cette langue, modifie ordinairement une seule syllabe, c'est-à-dire la dernière ou la pénultième. La dernière est modifiée, ou par le changement de lettres, ou par celui de l'accent. Par le changement de lettres, comme γράφω, γράψω; par le changement d'accent, comme νέμω, νεμῶ. Lorsque la dernière syllabe est changée, la pénultième n'éprouve aucune modification, mais le changement de la pénultième entraîne toujours celui de la dernière syllabe : ἀγείρω, ἀγερῶ; dans cet exemple, en effet, la pénultième a perdu une lettre, et l'accent a été reculé sur la dernière. De même, dans πνέγω, πνέξω, la syllabe finale a échangé une lettre, et la syllabe qui la précède a échangé sa quantité, puisque l'ι du verbe que nous venons de citer est long au présent et devient bref au futur. Si donc il faut que, dans les verbes barytons qui ont au présent une liquide avant l'ω, la pénultième devienne longue, comme ἀγείρω, ἀγερῶ, il s'ensuit que, quand il se rencontre des verbes de cette espèce composés de deux syllabes, dont la première est par conséquent un

λέγω λέξω, ἄγω ἄξω, ἐγείρω ἐγερῶ, ἡγορεύω ἡγορεύσω. In grecis latinisque verbis penultima presentis manet in futuro, ἀγαπῶ, ἀγαπήσω, γὰ mansit; θεραπεύω, θεραπεύσω, πεινῶ, πεινήσω; cogito, cogitabo, gi mansit. Si verbum barytonon sit, habens in presenti μετάθελον ante ω, id est, liquidam consonantem, tunc penultima, quæ in presenti longa fuit, fit brevis in futuro, πλύνω πλυνῶ, χρᾶνω χρᾶνῶ, ἐγείρω ἐγερῶ. Diximus perisomen augere una syllaba futurum, quia crescit ultima, φιλῶ φιλήσω, νικῶ νικήσω, στεφανῶ στεφανώσω. Sed non semper sub eadem præcedentis literæ observatio succedit adjecto. Nam in prima conjugatione aut η, aut ε, ante ω reperitur, ποιῶ πολήσω, φορῶ φορέσω. Et apud illos quoties in futuro ε ante ω ponitur, brevem esse presentis penultimam observatum est. Nec tamen reciproca est necessitas, ut, quoties brevis est penultima presentis, ε ante ω sit in futuro: ecce enim νοῶ νοήσω, φιλῶ φιλήσω. Secunda conjugatio aut η ante ω in futuro habet, ut ὀππῶ ὀπήσω; aut α productum, ut περᾶσω; aut α corruptum, ut γελᾶσω. Deprehensivum est, eorum futurorum α in penultima producti, quorum presentis aut nullam consonantem ante ω, aut ρ habet, εἶω ἔασω, περῶ περᾶσω, contrarium non redeunte necessitate: siquidem χρῶ χρήσω facit; ἐγγυῶ ἐγγυήσω. Illic vero corripī, ubi in presentis ante ω, λ invenitur, γελῶ γελᾶσω: sed nec in hoc licet in se

necessitas redit, κολλῶ κολλήσω; πινάσω autem et διψάσω Dorice sunt per solam literam, non etiam per accentum. Illi enim in omni futuro, in ω desinente, ultimam circumflexunt. Tertia aut ω in penultima futuri habet, aut ο: sed hæc certa distinctio est. Nam verba, quæ derivativa sunt, ο habent; quæ vero principalia, nec ex alio tracta, ω: τέκνον, τεκνῶ, τεκνώσω; στεφανῶ, στεφανώσω; ἡμῶ autem ὀμοίς, quia non derivatum est, ὀμῶσω facit, et ἄρω ἄροισ, ἄροισ. Apud Græcos non facile prima syllaba presentis mutatur in futuro, quod præmissis patebit exemplis. Futurum apud illos altero et duobus locis movetur, aut ultimam, aut penultimam. Ultimam duobus modis movetur, aut literis, aut accentu: literis, ut γράφω γράψω, νέσσω νέξω; accentu, ut νέμω νεμῶ; ὄρω ὄροω. Et cum movetur ultimam, non omnimodo movet penultimam: motus autem penultimæ omnimodo ultimam movet: ἀγείρω ἀγερῶ, μετινω μετανῶ. Hic enim et de penultima subtrahitur est litera, et in ultimam eadem accensus. Nec non et πνέγω πνέξω, ἐρύκω ἐρύξω, mutata est et finalis in litera, et quæ antecedit in tempore; siquidem et et u verborum supra dictorum in presenti quidem producuntur, corripuntur autem in futuro. Si ergo necesse est, ut in barytonis verbis, quæ habent in presenti ante ω liquidam consonantem, in futuro penultima ex longa brevis fiat, ut ἀγείρω ἀγερῶ, μετινω μετανῶ: sequitur, ut, cum huiusmodi verba

fois pénultième, il s'ensuit, dis je, que cette première syllabe est changée, non comme première syllabe, mais comme pénultième : κείρω, κερῶ. C'est ce qui fait dire qu'en grec on change quelquefois la première syllabe au futur. De même, en échangeant la première lettre de τρέπω, on fait θρέπω. On prononce ἔχω doux, et ἔξω aspire. Ce sont les Ioniens qui ont fait passer θρέπω; ils aiment tantôt à aspirer, tantôt à adoucir. Ils aspirent dans τρέπω, θρέπω, et adoucissent dans θρίζ, τριγός. Quant à ἔχω et ἔξω, ils diffèrent par rapport à l'aspiration pour un motif, bien qu'il semble qu'ils puissent être tous deux aspirés, comme ἔκω, ἔξω. Ἐχω ne peut pas l'être, parce qu'aucune voyelle suivie d'un χ ne peut être aspirée. Enfin, υ, toujours marqué de l'esprit rude, n'est jamais suivi de γ, de peur de violer la règle, n'est en n'aspirant pas l'υ, soit en plaçant le γ après une voyelle aspirée. Le futur ἔξω, en faisant disparaître l'aspiration de la lettre γ, prend une prononciation plus forte. Dans quelques verbes terminés en μι, on ne change pas la première syllabe, mais on la retranche : τίθημι, θήσω; δίδωμι, δώσω.

Du présent passif.

En grec, tout présent de l'indicatif actif qui se termine par ω, et qui est de la classe des verbes *circumflexes*, ajoute à sa terminaison la syllabe μι, s'il appartient à la seconde conjugaison, et forme ainsi son passif : βῶω, βῶμαι.

Mais s'il appartient à la première ou à la troisième conjugaison, il forme son passif en échangeant ω en ου, et en prenant également la syllabe

bissyllaba reperimur, in quibus syllaba, quae incipit, ipsa est utriusque in penultima, tunc mutetur non quasi prima, sed quasi penultima, κείρω κερῶ, στείρω στερώ. Habet, ut apud Graecos mutari nomenquam futuri syllaba prima dicitur. Item τρέπω primam litteram permutantes θρέπω faciunt, et ἔχω ψίλω, ἔξω θάσω pronuntiant: sed θρέπω quidem ut dicebant, Iones obtinuerunt, quibus libido est aspirationem modo addere, modo demere: addere, ut πρέσω, θρέσω, et πρέχω, θρέσω; demere, cum θρίζ τριγός faciunt. Ἐχω autem et ἔξω circa aspirationem certa ratione dissentiunt, quia cum fas esset utriusque aspirationem dari, ut ἔκω ἔξω, hanc τῶ ἔχω assignari necessitas illa non passa est, quia fieri non potest, ut ulla vocalis, praeposita γ littera, aspirationem habeat. Denique υ, quia nunquam sine aspiratione incipit, nunquam γ littera praeposuit, ne alterius natura violetur, aut τῶ υ, si incipiat sine aspiratione, aut τῶ γ, si qua vocalem cum aspiratione sustineat. Futurum ergo ἔξω, subducta aspiratione necessitate γ littera, spiritum vehementer aut recipit, aut tenuit. In nonnullis vero verbis in μι exantibus fit prima syllaba non permutatio, sed amissio, ut τίθημι θήσω, δίδωμι δώσω, κίθημι κήσω.

De presentis tempore passivo.

Omne praesens tempus apud Graecos, in ω desinens, modi indicativi, generis activi, verbi persipomeni, si secundae conjugationis sit, adhibet fini suo μι syllabam, et facit de se passivum; βῶω βῶμαι, τιμῶ τιμῶμαι. Si vero sit primae vel tertiae, ω in ου mutato, et accepta similiter

μι: κίθη, κίθημαι. Le futur du dialecte dorien nous montre que ce changement de l'ω en ου est motivé par l'accent circumflexe. Ce futur, en effet, subit ce changement lorsqu'il passe dans une autre voix: ποιήσω, ποιησώμαι. Mais dans tous les verbes *barytons*, on forme le passif en échangeant ω en ο, et en ajoutant la syllabe μι: λέγω, λέγομαι. Ainsi donc on peut dire, en termes plus courts et généraux, que tout présent passif a pour pénultième un ὄ, ou la syllabe ου, ou un ο: τιμῶμαι, φιλοῦμαι, γράζομαι. Ceux qui n'ont pas une de ces trois pénultièmes sont du nombre des verbes dont la première personne de l'indicatif présent actif se termine en μι. Ces derniers font toujours brève la pénultième du passif, comme τίθημαι, ἵσταμαι, δίδωμαι. De même, dans les verbes de la deuxième ou de la troisième conjugaison, la deuxième personne du passif est la même que la troisième de l'actif: νική ἕκείνος, νική ου. Tout présent qui se termine en μι, soit *circumflexe*, soit *baryton*, à quelque conjugaison qu'il appartienne, excepté cependant les verbes dont l'indicatif présent actif est en μι, a à la deuxième personne une syllabe de moins qu'à la première: λαλοῦμαι, λαλή; τιμῶμαι, τιμῆ; λέγομαι, λέγγ.

De l'imparfait passif.

L'imparfait passif se forme en grec de deux manières; ou il se forme du présent passif en échangeant la diphthongue finale αι en ηγ, et en ajoutant l'augment avant le radical: ἀγομαι, ἤγόμην; ou bien l'imparfait actif intercale la syllabe μη avant sa dernière lettre, et donne ainsi l'im-

μι, passivum creat; κίθη φιλοῦμαι, χροσῶ χροσώμαι. Permutationem autem ω in ου de circumflexo accentu nasci, indicium est futurum lingue doicae, quod hanc permutationem, cum in alterum genus transit, sibi vindicat, ποιήσω ποιησώμαι, λέσω λεζώμαι. At in barytonis omnibus, ω in ο mutato, et adjecta μι, passivum figuratur, λέγω λέγομαι, τύπτω τύπτομαι, ἠγορεύω ἠγορεύομαι. Haerco breviter dilimitaque dicendum est: Omne praesens passivum habet in penultima aut ω, aut ου, aut ο; τιμῶμαι, φιλοῦμαι, γράζομαι. Quae aliter habuerint, ex illis verbis sunt, quorum prima positio in μι exit, quae semper passivi penultimam brevem faciunt, ut τίθημαι, ἵσταμαι, δίδωμαι. Item ex secunda vel tertia conjugatione eadem est secunda persona passivi, quae activi tertia, νική ἕκείνος, νική ου στεφανῶν ἕκείνος, στεφανῶν ου. Item praesens, quod in μι desinit, seu persipomenon, seu barytonon, et conjunctioe conjugationis sit, praeter illa, quorum prima positio in μι exit, secundam personam una syllaba minorem profert, λαλοῦμαι λαλή, τιμῶμαι τιμῆ, στεφανῶμαι στεφανῶ, λέγομαι λέγγ, θεραπέυομαι θεραπέυη.

De tempore minus quam perfecto passivo.

Minus quam perfectum passivum apud Graecos duobus nascitur modis. Aut enim omne praesens tempus passivum, mutata in fine αι diphthongo in ηγ, cum adjectione temporis crescentis in capite, facit ex se minus quam perfectum, ἀγομαι ἤγόμην, τρέρομαι ἐτρερόμην: aut minus quam perfectum activum aut ultimam litteram suam inexit μι, et

parfait passif : ἐποίησα, ἐποίησθην; ἔγραψα, ἔγραψόμην. L'imparfait passif a dans tous les verbes une syllabe de moins à la deuxième personne, excepté dans ceux qui se terminent en μι : ἐποιοῦμαι, ἐποίησθε; ἐλεγοῦμαι, ἐλέγουσθε.

Du parfait et du plus-que-parfait passifs.

Le parfait actif qui se termine en κτ, et dont la pénultième est longue de sa nature, change sa finale en μι, et sert à former le passif : νενόηκα, νενόημαι. Si la pénultième est brève, il ajoute σ en tête de la dernière syllabe; car il faut toujours que dans ce temps la pénultième soit longue, ou de sa nature, ou par sa position : τετέλεκα, τετέλεσμαι. Enfin, à la sixième conjugaison des verbes *barytons*, dont le parfait a la pénultième tantôt longue, tantôt brève, on change seulement κτ en μι dans le premier cas; mais lorsqu'elle est brève, on ajoute un σ : θεραπεύω, θεράπευκα, θεράπευμαι; ζῶω, ἔζυκα, ἔζυσμαι. Αἰέλωκα, λῆλυμαι; τέθυκα, τέθυμαι, péchent contre la règle, puisqu'ils ne prennent pas σ, quoique υ soit bref. Dans les verbes *barytons* de la troisième conjugaison, la pénultième du parfait est longue, et cependant il prend σ : πέπεικα, πέπεισμαι. Les parfaits qui se terminent en φκ, ou ceux qui ont avant κ un γ ou un χ, prennent deux μ au parfait passif : τέτυφα, τέτυμμαι. Ceux qui se terminent en χκ changent cette finale en γκμ : πέπληκα, πέπληγμαι. Lorsque la dernière syllabe est précédée d'un ρ ou d'un λ, κτ se change en μι : ἔβλακα, ἔβλαμι. Les verbes dont la dernière syllabe à l'indicatif présent commence par un ν suivent la même règle : κρίνω, κίκρικα, κίκριμαι.

facit ex se passivum, ἐποίησα, ἐποιοῦμαι, ἔγραψα, ἔγραψόμην. Apud Græcos minus perfecto passivum minorum syllabam in verbis omnibus profert secundam personam, præter illa, quæ in m exeunt : ἐποιοῦμαι ἐποίησα, ἐπινοῶμαι ἐννοῶ, ἐδηλοῦμαι ἐδήλωσα, ἐλεγοῦμαι ἐλόγω.

De perfecto et plusquam perfecto passivis.

Perfectum activum, quod in κτ desinit, si habuerit penultimam naturam longam, transtert finalem syllabam in μι, et facit de se passivum : νενόηκα νενόημαι, τετίμηκα τετίμημαι, κερύσσωκα κερύσσομαι. Si vero penultimam brevem sit, σίγμα superaddit ultimam, (oportet enim penultimam in hoc tempore aut naturam, aut positionem longam fieri) τετέλεκα τετέλεσμαι, γέγηλκα γέγηλσμαι, ἦροκα ἦροσμαι. Denique et in sexta verbi barytoni, quia interdum in illa παρακείμενος habet penultimam longam, interdum brevem : ubi longa est, tantum mutat κτ in μι : ubi vero brevis est, addit et σίγμα; θεραπεύω, θεράπευκα, θεράπευμαι; σβέννω, σβέννωκα, σβέννωμαι; ἔζυκα, ἔζυσμαι; λῆλυκα autem λῆλυμαι, et τέθυκα τέθυμαι, non carent vitio; quia, cum brevis υ, σ non recipit. Sane in barytonis tertia conjugatio et cum penultimam longam habet, tamen addibet σίγμα, πέπεικα πέπεισμαι. Quæ in σκ desinunt, vel quæ ante α habent η, κ, hæc διὰ τὸ μὴ in passivo pronuntiantur; τέτυφα, τέτυμμαι. Quæ vero in γκ, transeunt in γκμ; νενόηκα νενόημμαι, πέπληκα πέπληγμμαι. Cum ante ultimam syllabam aut ρ, aut λ reperitur, κτ transit in μι, ἔβλακα, ἔβλαμαι, κίκρικα κίκριμαι. Idem

Le plus-que-parfait de la voix passive se forme du parfait. Celui-ci en effet, quand il commence par une voyelle, change sa terminaison en ην, et forme ainsi le plus-que-parfait : ἔβλακα, ἔβλάσθην. S'il commence par une consonne, outre qu'il change sa finale comme nous l'avons indiqué, il ajoute une voyelle au commencement du mot : ποιοῦμαι, ἐποιοῦμαι.

Du futur passif.

La pénultième du futur actif devient au futur passif la syllabe qui précède l'antépénultième : νοήσω, νοηθήσμαι. La deuxième personne s'abrège d'une syllabe, λαλήθησμαι, λαλήθησθι; mais cette forme n'appartient qu'aux Grecs, qui ont un futur de forme passive, qui exprime une chose dont l'existence n'est pas subordonnée à une autre chose éloignée, mais une chose qui doit bientôt arriver, comme ποιοῦσμαι. Ce temps vient du parfait passif. C'est en intercalant les deux lettres σ et μ à la deuxième personne du parfait qu'on forme le paulo post futur, qu'on appelle futur attique : ποιήσῃσι, ποιούσῃσι. Il était assez juste de former le paulo post futur du parfait le plus rapproché. On rencontre des temps de cette nature formés des verbes qui se terminent en ω, comme δεδουήσω, qui appartient au dialecte syracusain, et δεδώσω, qu'on rencontre dans Dracon : ἀτάρ καὶ δῶρα δεδώσομεν (nous leur ferons des présents), comme si on disait : nous ne tarderons pas à leur faire des présents.

De l'indicatif, qu'on peut appeler aussi mode défini.

L'indicatif tire son nom de l'action dont il mar-

servant et verba, quæ in prima positione v habent in ultima syllaba, κρίνω, κίκρικα, κίκριμαι; πλίνω, πείπλωκα, πείπλωμαι. Ἰπέρουπτελιός passivi generis de παρακείμενο suo nascitur. Ille enim, utcipiens a vocali, in ην terminum mutat, et hinc elidit, ἔβλακα ἔβλάσθην, ἦροκα ἦροσθην; aut si ille cogit a consonanti, hæc præter finis mutationem, quam diximus, etiam vocalem principio suo addibet, ποιοῦμαι ἐποιοῦμαι, λέλογμαι ἐλέλεγμαι.

De futuro passivo.

Penultima syllaba apud Græcos futuri activi, quarta fit a fine passivi; νοήσω νοηθήσμαι, θεραπεύσω θεραπευθήσμαι, ἐλάσω ἐλασθήσμαι. Secunda persona minor syllaba fit, quam prima; λαλήθησμαι λαλήθησθι, τιμηθήσμαι τιμηθήσθι. Illa vero species propria Græcorum est, quod habet in genere passivo futurum, quod rem significat non multo post, sed mox futuram, ut ποιήσῃσι, γερύσῃσι. Ille autem tempus ex perfecti ejusdem generis nascitur. Inseritis enim secundæ personæ perfecti duabus literis κ καὶ μ, futurum paulo post, quod atticum vocatur, (fieri); ποιήσῃσι ποιούσῃσι, γερύσῃσι γερύθῃσι. Nec ab re erat, paulo post futurum ex paulo ante transito tempore procreari. Invenitur hujusmodi tempora figurata et ex verbis in o exeuntibus, ut est δεδουήσω, quod proprium Syracusanorum est, et δεδώσω, ut apud Draconem, ἀτάρ καὶ δῶρα δεδώσομεν, quasi paulo post dabimus.

De indicativo, qui et diffinitivus.

Unde casus habet solum de re, quæ agitur, pronun-

que l'existence : quand on dit ποιῶ, on prouve que la chose se fait actuellement ; quand on dit ποιεῖς, on commande que la chose se fasse. Εἰ ποιοῦμι exprime un souhait pour que la chose se fasse, et quand on dit ἐν ποίῳ, cela marque que la chose n'a pas encore lieu ; enfin, quand on dit ποιεῖν, on n'assigne aucune existence déterminée à l'action. Le mode défini est donc parfaitement nommé. Les Grecs l'ont appelé ἄριστιχὴ ἐγκλισις, et les Latins *défini*. Ce mode est le seul ou tous les temps ne soient pas liés les uns aux autres ; car après ποιῶ, on dit à l'imparfait ἐποίουν. Mais à l'imperatif ces deux temps sont réunis en un seul, ποιεῖς ; de même au subjonctif, où on dit au présent et à l'imparfait, ἐν ποίῳ ; à l'optatif, εἰ ποιοῦμι ; à l'infinitif, ποιεῖν. De même l'indicatif fait au parfait πεποίηκα, et au plus-que-parfait ἐπεποίηκην. L'imperatif fait pour ces deux temps πεποίηκε-έτω ; le subjonctif fait ἐν πεποίηκω, l'optatif εἰ πεποίηκομαι, l'infinitif πεποιήκεναι. L'indicatif a encore d'autres temps qui se conjugent séparément ; c'est ainsi qu'il fait à l'aoriste ἐποίησα, et au futur ποιήσω. L'imperatif réunit ces deux temps en un seul, ποιήσον. Le subjonctif fait à l'aoriste et au futur ἐν ποιήσω ; mais l'optatif et l'infinitif ont aussi ces deux temps distincts et séparés l'un de l'autre, ποιήσαιμι et ποιήσομαι, ποιήσαι et ποιήσειν. L'optatif chez les Grecs n'admet ni l'imparfait ni le plus-que-parfait. Ils ont donc raison de préférer à ces deux modes, pour ainsi dire resserrés, un mode dont tous les temps soient libres et distincts. Les verbes dérivés, c'est-

à-dire ceux qui viennent d'autres verbes, ont leur source dans le mode défini, comme θράω, dérivé du primitif θρώω. C'est ainsi que chez les Latins les verbes qui marquent l'intention, une chose qui commence à exister, ou qui est répétée plusieurs fois, viennent du mode défini des verbes primitifs. Dans la langue grecque, les verbes en μι viennent du mode défini qui se termine en ω, comme τιθῶ, τίθημι, δίδω, δίδωμι ; de même les noms qui dérivent des verbes, et que les Grecs appellent ὀνόματα ῥηματικά (substantifs verbaux), sont formés de ce seul mode, en changeant, soit les personnes, soit les temps ; car le substantif γράμμα vient de la première personne γέγραμμαι. La ressemblance de lettres qui se trouvent dans les deux mots suivants prouve bien que ψάλλτης vient de la troisième personne ἐψάλλται ; de même τύμμα vient du parfait τέτυμμαι. Ποίησις vient du futur ποιήσω. Or tous ces substantifs viennent du mode indicatif. Enfin, les stoïciens ont donné à ce seul mode, comme au nominatif dans les noms, l'épithète de *droit*, et ils ont appelé *obliques* les autres modes comme les autres cas qui suivent le nominatif. C'est avec raison qu'on commence à conjuguier par l'actif, parce que l'action précède l'impression qui en résulte. C'est aussi avec raison qu'on commence par la première personne et non par une autre, parce que la première parle de la troisième à la seconde. Il convient également de commencer par le singulier : εἰ γὰρ πᾶς ἀριθμὸς ἐκ μονάδων σύγκεται, ἐκ μονάδος κατάγεται ; si toute espèce de nombre se compose

tionem. Nam qui dicit ποιῶ, ostendit fieri ; qui autem dicit ποιεῖς, ut fiat imperat ; qui dicit εἰ ποιοῦμι, optat ut fiat ; qui dicit ἐν ποίῳ, necdum fieri demonstrat ; cum dicit ποιεῖν, nulla diffinitio est. Solus igitur diffinitus perfecta rei diffinitione continetur. Unde Græci ἄριστιχὴν ἐγκλισιν, Latini modum diffinitivum vocitaverunt. Denique omnia tempora in hoc solo modo disjuncta et libera profertur. Dicunt enim ἐνεστώτος ποιῶ, παρατατικοῦ ἐποίουν. At in imperativo junguntur hæc tempora ἐνεστώτος καὶ παρατατικοῦ, ποιεῖς ; item in conjunctivo ἐνεστώτος καὶ παρατατικοῦ, ἐν ποίῳ ; et in optativo ἐνεστώτος καὶ παρατατικοῦ, εἰ ποιοῦμι ; in infinito ἐνεστώτος καὶ παρατατικοῦ, ποιεῖν. Similiter indicativus παρακειμένου facit πεποίηκα, et ὑπερσυντελικῶ ἐπεποίηκην. Imperativus vero παρακειμένου καὶ ὑπερσυντελικῶ facit πεποίηκε, πεποίηκέτω. Et conjunctivus παρακειμένου καὶ ὑπερσυντελικῶ, ἐν πεποίηκω. Optativus παρακειμένου καὶ ὑπερσυντελικῶ, εἰ πεποίηκομαι. Infinitus πεποιήκεναι. Rursus indicativus utitur temporibus separata, cum dicit ἄριστου ἐποίησα, μέλλοντος ποιήσω ; sed imperativus facit ἄριστου καὶ μέλλοντος ποιήσον. Conjunctivus ἄριστου καὶ μέλλοντος, ἐν ποιήσω. Optativus vero et infinitus hæc sola tempora profertur separata, ποιήσαιμι καὶ ποιήσομαι ; et ille ποιήσαι καὶ ποιήσειν. Optativus Græcorum nec minus quam perfectum, nec perfectum tempus admittit. Utrique ergo modum integritate temporum liberum contractis et coartatis jure præponunt. Derivativa verba, id est, quæ ex verbis aliis derivantur, non nisi ex diffinitivo originem

sortiuntur, ut est θρώω principale, et ex eo derivativum θράω. Sic apud Latinos meditata, et inchoativa, et frequentativa verba sunt ex diffinitivo modo verborum principalium derivata. Specialim vero verba apud Græcos, quæ in μι eventit, ex diffinitivo tracta sunt verbi in ω eventitis, ut τιθῶ τίθημι, δίδω δίδωμι, ἰσθῶ ἰσθῆμι. Item nomina ex verbis nascentia, quæ illi ὀνόματα ῥηματικά vocant, de hoc solo modo sub varia vel personarum, vel temporum declinatione procedunt. Nam nomen γράμμα ex prima persona, id est, γέγραμμαι, natum, et nomen ψάλλτης ex tertia persona, quæ est ἐψάλλται, profectum, litterarum, quæ in utroque sunt, similitudo docet. Item τύμμα ἀπὸ παρακειμένου του τέτυμμαι : ποιήσις autem ἀπὸ μέλλοντος τοῦ ποιήσω, composita sunt. Omnia tamen hæc nomina ab indicativo veniunt. Denique stoici hunc solum modum rectum veluti nominativum, et reliquos obliquos sicut casus nominum vocaverunt. Rationabiliter autem declinatio ab activo inchoat, quod actus passionem præcedit. Bene etiam a prima, non alia persona ; quod prima de tertia ad secundam loquitur. Aptè quoque a singulari numero : εἰ γὰρ πᾶς ἀριθμὸς ἐκ μονάδων σύγκεται, ἐκ μονάδος κατάγεται ; et si omnis multitudo constat ex singulari, rectè est præmissa unitas, et secuta populositatis. Justè etiam a præsentī : ex instanti enim tempore possunt reliqua cognosci ; non instans apparebit ex reliquis. Siquidem ἀπὸ τοῦ λείβω, λείβεις, ποιεῖ ἄριστον ἔθειψα, μέλλοντο λείψω ; item ἀπὸ τοῦ λείπω τί ἄριστος ἔθειψα, καὶ μέλλοντο λείψω. Cum ergo dico vel ἔθειψα, vel λείψω, quod esse

d'unités, il faut procéder par les unités pour arriver au nombre. Il faut commencer aussi par le présent, car c'est d'après le présent qu'on peut connaître les autres temps. Ces derniers ne pourront jamais mener à la connaissance du premier; ainsi de λέίθω, λέίθεις, on fait l'aoriste έλειψα et le futur λέίψω. De même de λείπω se forment l'aoriste έλειψα et le futur λέίψω; toutefois, quand je dis έλειψα et λέίψω, on ne sait de quel présent vient le temps que j'énonce. Mais lorsque je dis λέίθω ou λείπω, il ne reste aucun doute sur les temps qui suivent. Ηρχόμην est à la fois l'imparfait du présent έρχομαι et de άρχομαι; et en disant ήρχόμην, je ne laisse pas comprendre si je veux dire je venais ou je commençais; partant, on doute si c'est l'imparfait d'έρχομαι ou de άρχομαι. Mais si je commence par dire έρχομαι ou άρχομαι, l'imparfait cessera d'être équivoque. Le présent détermine aussi les différentes formes de conjugaisons dans les verbes grecs et latins: ποιείς, τίμαίς, στεφανοίς, ne se reconnaissent que parce qu'ils sont à la deuxième personne du présent; mais dans πεποίηκα et τετίμηκα, ποιήσω et τιμήσω, έποίησα et έτίμησα, il n'y a aucune différence. Dans les verbes *barytons*, on voit que τύπτω est de la première conjugaison par le π et le τ qui, à la première personne du présent, précèdent l'ω. On ne retrouve pas ces signes dans τίτυπα, έτυπα, ni dans τύψω. Λέγω est de la deuxième conjugaison, à cause du γ qui lui sert de figurative, figurative qui n'existe plus dans έλεγεα, έλεξα, ni dans λέξω. Il en est de même pour les autres conjugaisons. Le présent aide aussi à reconnaître l'espèce des verbes, car un Grec comprend qu'un verbe est *actif* ou *neutre* à la terminaison du présent; il comprend que le verbe est *passif* ou *moyen*, si le présent finit en μαι. Les différentes manières de conjuguer un verbe ne

sont clairement senties que quand on s'occupe des différents modes; c'est ce qui a fait donner, en grec, au *mode* le nom de έργασίαις, c'est-à-dire εν ω ή κλίσις (le point sur lequel on s'appuie).

Sur la formation de l'indicatif.

Tout mode indicatif, en grec, qui se termine en ω, soit qu'il appartienne aux verbes *barytons* ou aux *circumflexes*, soit au présent ou au futur, doit toujours avoir une diphthongue à la fin de la deuxième personne, c'est-à-dire un ι ou avec ε, comme ποιείς, ou avec α, comme τιμαίς, ou avec ο, comme δηλοίς, et dans tout futur avec ε, comme νοήσεις, βοήσεις, χρυσώσεις, λέξεις, τύψεις. De même, dans tout verbe grec dont la première personne se termine en ω, la deuxième personne forme la troisième, en rejetant σ. Tout verbe dont la terminaison est en ω, de quelque conjugaison et à quelque temps qu'il soit, conserve le même nombre de syllabes à la première, à la deuxième et à la troisième personne: ποιῶ, ποιείς, ποιεί; έρω, έρῃς, έρῃ; άργυρῶ, άργυροίς, άγγυροί; λέξω, λέξεις, λέξει. Dans les verbes dont la désinence est en ω, la première personne du pluriel se forme de la première du singulier, non sans quelque difficulté ni sans quelque modification. En effet, au présent on ajoute toujours la syllabe μεν; mais il arrive souvent aussi qu'il ne subit aucun changement, aucune altération, comme à la deuxième conjugaison des verbes *circumflexes*: βοῶ, βοῶμεν; τιμῶ, τιμῶμεν. Tantôt encore on change ω en la diphthongue ου, comme à la première et troisième conjugaison des *circumflexes*: νοῶ, νοοῦμεν; φανεροῦ, φανεροῦμεν. Mais dans les autres verbes, c'est-à-dire dans tous les *barytons*, ou encore au futur dans les *circumflexes*, on change ω en ο. Ainsi λέγω, λέγομεν, τρέχω, τρέχομεν; λαλῶ, λαλοῦμεν. La deuxième personne du

velim hujus praesens verbi tempus, incertum est: cum autem dico λείπω, aut λέίθω, de reliquis ejus temporibus nemo dubitat; ήρχόμην imperfectum tempus est a praesenti έρχομαι, similiter a praesenti άρχομαι. Cum ergo dico ήρχόμην, incertum reliquo, utrum *veniebam* an *incipiebam* intelligi velim, et ideo *ενεστώδης* ejus in dubio est, έρχομαι sit, an άρχομαι; cum vero dico άρχομαι aut έρχομαι, nihil de imperfecto dubitabitur. Conjugationum quoque diversitates in graeco latinoque verbo praesens facit; ποιείς, τιμαίς, στεφανοίς, non nisi instantis secunda persona discernit. Ceterum in πεποίηκα et τετίμηκα, in ποιήσω et τιμήσω, item in έποίησα et έτίμησα, nulla discretio. Sed et in barytonis τύπτω primae esse conjugationis faciunt π και τ, quae in praesentis primae persona a literam antecedunt: quae signa desunt et in τίτυπα, et in έτυπα, et in τύψω. λέγω propter γ secunda est; quod signum habere desinit in έλεγεα, έλεξα, λέξω. Sic in reliquis conjugationibus. Praesens tempus ostendit et genera verborum. Nam activum aut neutrum Graecus intelligit, si in praesenti desinat: passivum vel commune, et his similia, si εν μαι. Declinandi autem verbi series non, nisi

cum de modis tractatur, apparet. Hinc modus apud Graecos *εργασίαις* nuncupatur, id est, εν ω ή κλίσις.

De declinatione indicativi.

Omne apud Graecos verbum indicativum in ω desinens seu barytonum, seu pronomenum sit, seu praesentis, seu futuri, omnimodo in secunda persona sine diphthongum habet necesse est, id est, ιωτα, vti cum ε, ι ποιείς, vel cum α, ι τιμαίς, vel cum ο, ι δηλοίς. In omni autem futuro cum ε, ι νοήσεις, βοήσεις, χρυσώσεις, λέξεις, τύψεις. Item in omni graeco verbo, cujus prima positio in ω desinit, secunda persona amisso σίγμα tertiam facit. Omne verbum in ω desinens, cujuscuque conjugationis et temporis, ισσυλλαβῶσι in prima, secunda, et tertia persona, ποιῶ, ποιείς, ποιεί έρω, έρῃς, έρῃ άργυρῶ, άργυροίς, άγγυροί τρέχω, λέγω, λέγεις, λέγει λέξω, λέξεις, λέξει νοήσω, νοήσεις, νοήσει. In verbis in ω desinentibus prima pluralis a prima singulari fiti, operose tamen ac varie. In praesenti enim tempore μεν syllaba semper adjicitur, sed modo nihil additur vel permutatur, ut in secunda περισπωμένον, βοῶ βοῶμεν, τιμῶ τιμῶμεν modo ω in ου diphthongum mutant, ut in prima et tertia περισπωμένον, ῶ νοοῦμεν,

pluriel vient de la troisième du singulier. Les première et deuxième conjuguâmes des verbes *circumflexes* ajoutent τε au présent, ποιεί, ποιείτε; βράζ, βράζετε. Mais à la troisième on change la finale ι en υ, et on ajoute toujours τε : χρυσού, χρυσοῦτε. Quant aux *barytons* et au futur des verbes *circumflexes*, les Grecs retranchent de la troisième personne cette finale ι, en ajoutant toujours la syllabe τε : πέμπει, πέμπετε; ποιήσει, ποιήσετε; ιδρώσει, ιδρώσετε. Ils forment aussi la troisième personne plurielle de ces mêmes verbes, de la première du même nombre, en changeant μεν en σι; et comme la troisième personne plurielle fait toujours la pénultième longue, alors, au présent des verbes *circumflexes* ou ce cas a lieu, elle fait seulement à la syllabe finale le changement dont nous avons parlé, μεν en σι, φιλούμεν, φιλούσι. Mais dans les *barytons* et dans les futurs des verbes *circumflexes*, on ajoute à la pénultième un υ, en sorte que la syllabe brève devient longue : ἔχουμεν, ἔχουσι; ἀλλήσουμεν, ἀλλήσουσι. En effet, la lettre σ, qui se fait brève naturellement chez les Grecs, s'allonge en ajoutant υ, comme dans les substantifs κόρη, κόρος, κόρη, κούρη, κούρος, ὄλυμπος, οὔλυμπος; et quand on retranche cette même lettre υ, l'ο redevient bref, βόλιεται, βόλιται, τετράπους, τετράπος. Donc tout verbe grec que vous verrez se terminer en σι pourra être considéré comme étant à la troisième personne plurielle, excepté ἔσσι, qui, quand il se termine de la sorte, est à la deuxième personne, dont la première est ἐσμί, et la première plurielle ἐσμέν. Quant à tous les verbes en μι, ils chan-

gent mi en σ, et forment ainsi la deuxième personne, ἐσμί, φής. Ainsi ἐσμί aurait dû faire ἔσσ. Mais comme aucune syllabe ne se termine par un double σ, on a ajouté ι, ἔσσι; et, pour établir une différence avec la deuxième personne du singulier, la troisième du pluriel, qui devrait faire également ἔσσι, prend un τ, ἔσσιτ; car les verbes terminés en μι font la troisième du pluriel en σι, δίδωσι, ἴσθησι. Tout imparfait qui se termine naturellement en ο forme la deuxième personne en changeant ν en σ et ο en ε, ἔλεγον, ἔλεγες; ἔφερον, ἔφερες. La troisième vient de la deuxième, en retranchant la dernière lettre; mais comme les verbes *circumflexes* se terminent en ον ou en ων, ἐκάλουν, ἐτίμων, la contraction ne forme qu'une syllabe de deux; car naturellement on devrait dire ἐκάλουν, ἐτίμων. Mais on contracte les deux brèves; elles ne forment donc plus qu'une longue. Aussi ε et ο ont formé la diphthongue ordinaire ου, ἐκάλουν, ἐκάλουν; α et ο se sont changés en la longue ω, ἐτίμων, ἐτίμων. La deuxième personne change ω en α, d'où il avait été formé, ἐτίμων, ἐτίμας. Mais elle conserve la diphthongue ου toutes les fois que la première lettre de cette diphthongue s'est trouvée affectée au présent : χρυσάει, ἐ χρύσων, ἐχρύσους. Ensuite elle la change en ει quand εις caractérise le présent : καλεῖς, ἐκάλου, ἐκάλες. Mais dans toutes ces différences la suppression de la lettre finale forme, comme nous l'avons dit, la troisième personne, ἐποίησ, ἐποίησι; ἐδόκας, ἐδόκα; ἐπεράνους, ἐπεράνους; ἔλεγες, ἔλεγε. D'où l'on peut conclure que dans ἔλεγες le ν est inutile, et qu'alors ἔλεγε est bien dans son

γενεῶν γενεοῦμεν in reliquis autem, id est, barytonis omnibus, vel etiam perisomenon futuris, ω in ο transference, λέγω λέγομεν, τρέχω τρέχομεν, θεραπεύω θεραπεύομεν, καλέσω καλέσομεν, ἔσσω ἔσσομεν, ἀργυρώσω ἀργυρώσομεν. Secunda pluralis a tertia singulari nascitur; prima quidem et secunda syzygiæ perisomenon instanti τε addentes, ποιεί ποιείτε, βράζ βράζετε : in tertio vero ultimam ἴωτα in υ mutantes, et idem τε addentes, χρυσού χρυσοῦτε : at in omnibus barytonis et in περισπωμένων futuris ipsam ἴωτα ultimam detrahentes, et eandem addentes syllabam τε, πέμπει πέμπετε, τρέχει τρέχετε, ἀλλήλει ἀλλήλεύτε, ποιήσει ποιήσετε, ἀροτράσει ἀροτράσετε, ιδρώσει ιδρώσετε. Tertium quoque personam pluralem eorundem verborum de prima ejusdem numeri faciunt, μεν mutantes in σι; et quia pluralis tertia semper exigit penultimam longam, ideo in presentibus perisomenis, in quibus hoc evenit, solum facit mutationem syllabæ, ut diximus, μεν in σι; φιλούμεν φιλούσι, τιμώμεν τιμώσι, στεφανώμεν στεφανώσι. At in barytonis et in περισπωμένων futuris addit penultimæ υ, ut longam ex brevi faciat, ἔχουμεν ἔχουσι, πέμπουμεν πέμπουσι, ἀλλήσομεν ἀλλήσουσι : omnia litera, cum apud illos naturaliter corripitur, adjecta υ, productur, ut in nominibus κόρη, κόρος, κούρη, κούρος; ὄλυμπος, οὔλυμπος; eademque retracta corripitur, βόλιεται βόλιται, τετράπους τετράπος. Omne ergo verbum graecum, quod in σι repereris terminari, tertie personæ pluralis esse pronuntia, excepto ἔσσι, quod solum cum sic

desinit, secundæ est, cujus prima ἐσμί, et pluralis prima ἐσμέν. Omnia autem verba in μι mutant μι in σίγμα, et faciunt secundam personam, ἐσμί φής, τίθημι τίθης; sic debueret ἐσμί ἔσσι; sed quia nulla syllaba in genitium σίγμα desinit, additum est ἴωτα ἔσσι, et propter differentiam a secunda singulari, tertia pluralis, quæ similiter ἔσσι debuere fieri, assumit τ, ἔσσιτ. Verba enim in μι terminata, tertiam pluralis in σι mittunt, δίδωσι, ἴσθησι. Omne παρακλιτικὸν naturaliter in ον feminatur, et secundam personam υ in σίγμα mutando, et ο in ε transferendo, figurat, ἔλεγον ἔλεγες, ἔφερον ἔφερες. Tertia de secunda ultimæ literæ detractione procedit. Sed quod perisomena in ον vel in ων desinit, ἐκάλουν, ἐτίμων, ἐτίμων, duarum syllabarum in unam contractio fecit. Nam integrum erat ἐκάλουν, ἐχρύσων, ἐτίμων; ex quo, cum breves duæ contrahuntur, in unam longam coalescunt. Ideo ε et ο in ον familiarem sibi diphthongum conueniunt, ἐκάλουν ἐκάλου, ἐχρύσων ἐχρύσων : α vero et ο in ω, ἐτίμων ἐτίμων. Ideo et secunda persona ω in α, unde fuerat natum, reducit, ἐτίμων ἐτίμας; ον autem diphthongum illic servat, ubi reperit primam ejus literam familiarem primæ positioni fuisse, χρυσάει, ἐχρύσων, ἐχρύσους : ibi transit in ει, ubi εις primæ positioni meminit continuisse, καλεῖς, ἐκάλου, ἐκάλες. In omnibus vero his diversitatibus detractio finalis literæ personam, ut diximus, tertiam facit, ἐποίησι ἐποίησι, ἐδόκας ἐδόκα, ἐπεράνους ἐπεράνους, ἔλεγες ἔλεγε, ἔφερες ἔφερε. Ex hoc apparet, quod in ἔλεγον et ἔφερον ν superua-

entier. Nous en avons une seconde preuve dans l'apostrophe qui fait *ἔλεγε*. Quand se permettrait-on une telle licence, si le *v* était inséparable du reste du mot, puisque l'apostrophe ne peut tenir la place de deux lettres retranchées? Cela est encore prouvé par l'impératif, dont la deuxième personne vient toujours de la troisième de l'imparfait indicatif, en perdant au commencement du mot ou l'augment syllabique ou l'augment temporel, *ἐκάλει, κάλει* ; *ἤγγου, ἄγγου*. Ainsi, si l'impératif de *λέγω* est *λέγε*, l'imparfait est sans doute *ἔλεγε*, et non *ἔλεγεν*; mais la lettre *e* prend souvent le *v* euphonique, par exemple dans le dialecte éolien, où *λεγόμεθα, φερόμεθα* et autres mots semblables changent la finale *α* en *ε*, qui, à son tour, prend un *v*, et forment ainsi la première personne, *λεγόμεθεν, φερόμεθεν*. D'un autre côté, si *e* se change en *α*, le *v* disparaît, comme chez les Dorien, qui, au lieu de *τό πρόσθεν*, disent *πρόσθα*. Mais les Eoliens, quand ils font *ἤδεν, ἤδεα*, et *ἔστήκειν, ἐστήκεα*, rejettent le *v*, pour qu'il ne se confonde pas avec *α*. On conclut aisément de tous ces exemples qu'il suffit, pour former la troisième personne de la deuxième, de retrancher *σ*, ce qui arrive souvent encore au commencement des pronoms en grec, *σέθεν, ἔθεν*; *σοί, σὶ*. Les Grecs forment la première personne du pluriel de l'imparfait en plaçant la syllabe *με* avant le *v* final de la première personne du singulier : *ἐνόουν, ἐνοοῦμεν* ; *ἔωρων, ἐωρῶμεν*. La deuxième personne du pluriel se forme en ajoutant *τε* à la troisième du singulier, *ἔποιε, ἐποιεῖτε* ; *ἔτιμα, ἐτιμάτε*, ce qui prouve encore clairement que le *v* ajouté est inutile. Mais la troisième personne du pluriel à ce temps est

toujours la même que la première du singulier : *ἐγάμου ἐγώ, ἐγάμου ἐκείνοι*; et par la même raison on dit aussi *ἐτίμων, ἔτρερον*, etc. De là les Dorien prononcent gravement la troisième personne plurielle, pour la distinguer de la première dans les verbes qui font l'imparfait en *ον*, et qui, à cause de leur finale brève, ont l'accent sur l'antépénultième, *ἔτρερον ἐγώ*, avec l'accent aigu; *ἐτρέρον ἐκείνοι*, avec l'accent grave. La première personne du parfait est toujours terminée en *α*, et les autres personnes s'en forment sans beaucoup de changement. La deuxième ajoute *σ*, et retranche cette même lettre pour former la troisième, en changeant aussi *α* en *ε*, *πεποίηκα, πεποίηκας, πεποίηκα*. *Πεποίηκα* sert aussi à former la première personne du pluriel en prenant la syllabe *μεν*, *πεποίηκαμεν*. Si au lieu de *μεν* il prend *τε*, alors nous avons la deuxième du pluriel, *πεποίηκατε*; s'il prend la syllabe *σι*, on a la troisième, *πεποίηκασι*. Le plus-que-parfait forme, au moyen de sa première personne, les deux autres du singulier, et c'est de la troisième du singulier que se forment les trois personnes du pluriel; d'*ἔπειοικεν* on fait *ἔπειοίκατε*, en changeant *v* en *σ*; en le rejetant, on a *ἔπειοίκα*. Ce même mot, en prenant la syllabe *μεν*, fait *ἔπειοίκαμεν*; il fait *ἔπειοίκατε* en prenant la syllabe *τε*, et l'on a la troisième personne plurielle, *ἔπειοίκασαν*, si on ajoute *σαν* à la troisième du singulier. C'est en abrégant la pénultième que les Ioniens ont fait *ἔπειοίκασαν*. Nous n'avons pas cru devoir parler du *duel*, de l'*aoriste* et des différentes formes de plusieurs autres temps, parce que les Latins ne les ont pas. Nous citerons par exemple les parfaits, les plus-que-par-

cum est, et integrum est. *ἔλεγε, ἔπερε*, quod asserit et apostrophus, quae facit *ἔλεγε' ἔπερε'*. Quando enim haec usurparetur, si v naturaliter adhaereret, cum duas literas nunquam apostropho liceat excludi? Iudicio est imperativus, cuius secunda persona presentis semper de tertia imperfecti indicativi nascitur, amissa in capite vel syllaba, vel tempore : *ἐκάλει κάλει, ἐτίμα τιμα, ἐόγγου ὄγγου, ἤγγου ἄγγου*. Ergo si imperativus λέγε, ibi sine dubio ἔλεγε, non ἔλεγεν. Sed e litera saepe sibi tō v familiariter adhibet. Testes hujus rei Αἰολεῖς, apud quos λεγόμεθα, φερόμεθα, et similia, finale ἄφα in e mutatur, et μοχ e advocat sibi tō v, et fit prima persona λεγόμεθεν, φερόμεθεν. Contra si quando e in ἄφα mutatur, v inde discedit, sicut Δωριεῖς tō πρόσθεν, πρόσθα dicunt, καὶ τὸ ἔθεν, ἔθθα. Sed et Ἰωνες cum ἤδεν ἤδεα faciunt, et ἐστήκειν ἐστήκεα, v repudiant, ne cum ἄφα jungatur. Ex his omnibus facile colligitur, sufficere tertiae personae de secunda faciendae, si σίγμα retrahatur : quod in capite Graeci pronomini saepe contingit, σέθεν ἔθεν, σοί σὶ. Graeci primam pluralem παρατατικῶν faciunt interponentes με ante v finale primae singularis, ἐνόουν ἐνοοῦμεν, ἔωρων ἐωρῶμεν, ἐπαινόουν ἐπαινοῦμεν, ἔλεγον ἐλέγομεν. Et secunda illis pluralis efficitur, addita te tertiae singulari, ἔποιε ἐποιεῖτε, ἐτίμα ἐτιμάτε, ἔδρου, ἔδρουτε, ἔλεγε ἐλέγετε. Ex quo iterum v litera supervacua probatur. Tertia veropluralis in hoc tempore semper eadem est

prima singulari, ἐγάμου ἐγώ, ἐγάμου ἐκείνοι. Sic ἐτίμων, sic ἔπερερον, sic ἔτρερον. Unde Δωριεῖς in illis verbis, quae in *ον* mittunt paratactico, et propter βαρυνκατολήξαν plurali a fine palinтур accentum, tertiam numeri pluralis discretionis gratia βαρυνουσαν : *ἔτρερον ἐγώ, προπαροῦσαν, ἔτρέρον ἐκείνοι, βαρυνουσαν*. Prima persona paratacticae semper in a terminatur, et de hac ceterae sine operosa circuntione nascuntur. Accepto enim σίγμα, facit secundam; et hoc rursus abjecto, atque ἄφα in e mutato, tertiam creat, *πεποίηκα, πεποίηκας, πεποίηκα*. Primum quoque pluralem addita sibi in syllaba, *πεποίηκα, πεποίηκαμεν*. Si pro *μεν*, te acciperit, secunda pluralis est, *πεποίηκατε*; si *σι*, tertia *πεποίηκασι*. Ἰμπερσοντικῶς de prima persona facit tres singulae, tres vero plurales de tertia singulari, *ἔπειοικεν, v in σίγμα mutato fit ἔπειοίκατε, v abjecto fit ἔπειοίκα*; ipsum vero *ἔπειοίκατε* assumpta *μεν* facit *ἔπειοίκαμεν*, assumpta *τε* *ἔπειοίκατε*; si *σαν* acciperit, pluralem tertiam *ἔπειοίκασαν*. Nam *ἔπειοίκασαν* correpta penultima Ἰωνες protulerunt. Ideo autem praetermissimus disputare de duali numero, et de tempore aoristo, et de multiplici ratione temporum, quia his omnibus earent Latini, id est, pro δευτέρου καὶ μέσου, ἡ παρακειμένου, ἢ ὑπερσοντικῶν, ἢ μελλόντων. Quibus latius gratia sola difunditur. De passiva igitur declinatione dicamur

faits, et les futurs appelés *secundis et moyens*. Ces temps sont souvent plus élégants. Passons donc à la conjugaison et à la formation du passif.

De la formation du passif.

Les Grecs ajoutent la syllabe *μι* au présent actif des verbes qui finissent en *ω*, et forment ainsi leur passif. Cette syllabe est la seule qui s'adjoigne à tous les verbes, de sorte que l'*ω*, qui à l'actif était la dernière syllabe, devient alors la pénultième, et subsiste comme dans la deuxième conjugaison des *εirconflexes*, *ἀποτρῶμαι*, ou se change en la diphthongue *ου*, comme à la première et à la troisième, *ποιῶμαι*, *στερνουῶμαι*, ou s'abrège en *ο*, comme dans tous les *barytons*, *πλέκομαι*, *ἄγομαι*. Ainsi on ne rencontre pas de passif qui ne soit plus long que son actif.

Tout verbe grec dont la désinence est en *μι*, et qui change à la seconde personne *μ* en *σ*, est ou un présent des verbes en *μι*, comme *τίθημι*, *τίθεμαι*, *τίθεσαι*; ou bien c'est un de ces verbes en *ω*, dont le parfait ressemble toujours à celui-ci, *περὶλημι*, *περὶληται*; et alors la seconde personne à la même nombre de syllabes que la première. Au reste, tous les autres temps qui se terminent en *μι*, soit présents, soit futurs, soit passifs, soit neutres, perdent une syllabe à la seconde personne : *καλῶμαι*, *καλῆς*; *τιμηθήσομαι*, *τιμηθήσης*; *λέξομαι*, *λέξης*; et, pour résumer de manière à vous faire connaître plus facilement les verbes grecs passifs qui ont une syllabe de moins à la seconde personne, écoutez une règle générale et invariable : toute première personne, au passif, qui a une syllabe de plus qu'à l'actif, la perd à la seconde personne; toute première per-

De passiva declinatione.

Græci activo instanti verborum in *ω* eventum addunt syllabam *μι*, et fit passivum : quæ syllaba omni verbo *ω*la sociatur, ita ut *ω*, prius ultimum, nunc penultimum, aut maneat, ut in secunda periphrasione *ἀποτρῶμαι*; aut in *ου* diphthongum transeat, ut in prima et tertia *ποιῶμαι*, *στερνουῶμαι*; aut in *ο* corripitur, ut in omnibus *barytonis*, *πλέκομαι*, *ἄγομαι*. Ergo nunquam passivum *græcum* invenitur non suo activo majus. Verbum *græcum* in *μι* desinens si in secunda persona *μ* in *σ* grammate demittit, hoc aut est præsens *τῶν εἰς μ*, ut *τίθημι*, *τίθεμαι*, *τίθεσαι*; *δίδωμι*, *δίδωμαι*, *δίδουσαι*; *ἵσταναι*, *ἵσταμαι*, *ἵστασαι*; aut est *τῶν εἰς ω* temporis præteriti perfecti, *περὶλημι*, *περὶληται*, *πετίμηκα*, *πετίμηται*, *πετίμησαι*. Et in his semper *ισσούλαβει* primæ secundæ persona. Alioquin reliqua omnia, quæ in *μι* desinunt, sive præsentis, seu futuri sint, tam passivi generis, quam communis, unam secundæ personæ syllabam detrahunt : *καλῶμαι* *καλῆς*, *ῥῶμαι* *ῥῶς*, *ὀπλοῦμαι* *ὀπλῶς*, *βλέπομαι* *βλέπης*, *τιμηθήσομαι* *τιμηθήσης*, *λεχθήσομαι* *λεχθήσης*, *τιμῆσομαι* *τιμῆσης*, *λέξομαι* *λέξης*. Et ut advertas faciliori compendio, quæ *græca* verba passiva secundam personam minorem syllabam proferunt, accipe generalis regulæ repertam necessitatem. Omnis apud illos prima persona passiva, quæ activo suo syllaba major est, hæc syllabam detrahit de secunda; quæ æqualis activo est, par-

tem et in secunda tenet : *φιλῶ*, *φιλοῦμαι*, quia passivum

sonne au contraire qui, au passif, a le même nombre de syllabes qu'à l'actif, le conserve à la seconde : *φιλῶ*, *φιλοῦμαι*, fait *φιλῆς*, parce que le passif est plus long que l'actif; de même *ἔλκω*, *ἔλκομαι*, fait *ἔλκη*; mais *εἶρμαι*, qui contient le même nombre de syllabes que l'actif *εἶρκα*, en conserve autant à la deuxième personne qu'à la première, *εἶρηται*. Il en est ainsi de *εἰρήσκω*, *εἰρήσκωμαι*, *εἶρηται*. Dans toute espèce de verbe, à quelque temps que ce soit, la première personne terminée en *μι* forme la troisième en changeant *μ* en *τ*, et en gardant toutes ses syllabes. Mais, au parfait, tous conservent la même pénultième, *περὶληται*, *περὶληται*. La troisième conjugaison des verbes *εirconflexes* est la seule qui conserve au présent la même pénultième pour la première et la troisième personne, *χρυσσοῦμαι*, *χρυσσοῦται*. La première conjugaison change en *ει* la diphthongue qui, à la première personne, lui avait servi de figurative : *καλῶμαι* fait *καλεῖται*, parce que *καλῶ* fait *καλεῖς*. La seconde conjugaison change, pour la même raison, en *α* cette figurative, *τιμῶμαι*, *τιμᾶται*, parce qu'on dit *τιμᾶς*. *Χρυσσοῦται* a conservé la diphthongue *ου*, parce qu'elle se rapproche beaucoup de celle de l'actif. En effet, les deux diphthongues *οι* et *ου* sont toutes deux formées avec la prépositive *ο*. Le futur des verbes *εirconflexes* et le présent, aussi bien que le futur des *barytons*, changent en *ε*, à la troisième personne, l'*ο* qui sert de pénultième à la première, afin que cette voyelle, brève de sa nature, soit remplacée par une autre voyelle également brève, *φιληθήσομαι*, *φιληθήσεται*; *λέγομαι*, *λέγεται*. Dans tous les verbes passifs ou de

major activo est, *φιλῆ* facit : *ἔλκω*, *ἔλκομαι*, *ἔλκη* *ἔλεγον*, *ἔλεγονται*, *ἔλεγον*; *ἔδοκω*, *ἔδοκωμαι*, *ἔδοκῶ* *καλέσω*, *καληθήσομαι*, *καληθήσεται*. Contra *εἶρκα*, *εἶρμαι*, quia par activo suo est, facit secundam *ισσούλαβον* primæ, *εἶρηται*; *εἶρησκω*, *εἶρησκωμαι*, *εἶρηται*; *ἔλεγκω*, *ἔλεγκωμαι*, *ἔλεγκω*; *ἔλεγκω*, *ἔλεγκωμαι*, *ἔλεγκω*. In omni verbo cujuscunque temporis prima persona in *μι* terminata, translato *μ* in *τ* literam, migrat in tertiam, servato numero syllabarum. Sed penultimam retinet in *παρκαταμέσῳ* quidem omne verbum, *περὶληται*, *περὶληται* in præsentii vero sola tertia *σύνταξι* perspicuè *χρυσσοῦμαι*, *χρυσσοῦται*. Ceterum prima transfert in *ει* diphthongum, quæ in prima verbi positione fuerat *εις* inditum, *καλῶμαι*, *καλεῖται*, *ὅτι καλῶ*, *καλεῖς*; secunda in a propter eandem causam, *τιμῶμαι*, *τιμᾶται*, *ὅτι τιμῶς*. Nam et *χρυσσοῦται* *ἰδὲο* retinuit *ου*, quia propinqua priori est. Utraque enim diphthongus *οι* et *ου* per *ο* literam componuntur. Futurum autem periphrasione, et in *barytonis* tam præsens, quam futurum, *ο* literam, quæ in penultima prima, per tertiam in *ε* transfert, ut naturalis brevis in natura brevem, *φιληθήσομαι* *φιληθήσεται*, *λέγομαι* *λέγεται*, *λεχθήσομαι* *λεχθήσεται*. Cujuscunque verbi passivi, vel passivo similis, prima persona pluralis in quocunque tempore in *θα* syllabam desinit, *νοοῦμεθα*, *ἐνοοῦμεθα*, *νενοοῦμεθα*, *ἐνενοοῦμεθα*, *νοσησῶμεθα*. *Λόριστον* enim, qui solus in *μεν* exit, *ἐνοθήθημεν*, transeo, quia Latini ignorant. Per omnia tempora primam

forme semblable, la première personne plurielle se termine à tous les temps par la syllabe *θα*, *νοούμεθα*, *νενοήμεθα*. Je ne parle pas de l'aoriste, le seul temps où elle se termine en *μεν*, parce que les Latins ne connaissent pas ce temps. A tous les temps, la première personne du pluriel est plus longue que la première du singulier, *ποιῶ*, *ποιούμεν*; *ἐπιούον*, *ἐπιούμεν*; *πεποιήκα*, *πεποιήκαμεν*, etc.; de même *ποιούμαι* fait *ποιούμεθα*; *ἐπιούοιμην*, *ἐπιούοιμεθα*. Cette analogie se trouve aussi dans la langue latine : *amo*, *amamus*; *amabam*, *amabamus*; *amavi*, *amavimus*, etc. En grec, la deuxième personne plurielle à l'actif change seulement le *τ* de sa dernière syllabe en *σ* et en *θ*, et forme ainsi son passif, *ποιεῖτε*, *ποιεσθε*; *γράφετε*, *γράψεσθε*. Il ne faut pas être surpris qu'il n'en soit pas de même au parfait, puisque *πεποιήκατε* ne fait pas *πεποιήκασθε*, mais *πεποιήσθε*, ainsi que les autres verbes également au parfait. Mais la règle qui gouverne les autres temps cède ici à une autre qui veut que tous les verbes dont la première personne est en *θα* abrègent la seconde d'une syllabe. Or, si cette seconde personne eût fait *πεποιήκασθε*, elle eût égalé en nombre de syllabes la première, *πεποιήμεθα*. Voilà pourquoi on fait disparaître la syllabe du milieu, *πεποιήσθε*. Pour *ποιεῖτε*, *ποιεσθε*; *λέγετε*, *λέγεσθε*, ils suivent la première règle, parce qu'ils ne combattent pas la seconde : *ποιούμεθα*, *ποιεσθε*; *λεγόμεθα*, *λέγεσθε*. Au passif et dans les verbes de forme passive, la seconde personne plurielle ajoute un *ν* avant le *τ*, prend la pénultième de la première personne du même

nombre, et forme ainsi la troisième personne : *λέγεται*, *λέγονται*; *ποιεῖται*, *ποιούνται*, etc. C'est ce qui fait que les parfaits qui, dans le corps du mot, ont quelques-unes de ces lettres entre lesquelles on ne peut, à la troisième personne du pluriel, intercaler un *ν*, ont recourus aux participes. Dans *τέτιλται*, on n'a pu mettre le *ν* entre le *λ* et le *τ*, puisque le *ν* ne pouvait en effet ni terminer la syllabe après *λ*, ni commencer la suivante avant *τ*; on a fait alors *τετιλμένοι εἰσι*. De même pour *γέγραπται*, le *ν* ne pouvait se placer entre *π* et *τ*; on a fait alors *γεγραμμένοι εἰσι*, et de même pour les verbes ainsi construits. Tout verbe grec à l'indicatif, à quelque espèce qu'il appartienne, se termine à la première personne ou en *ω*, comme *λαλῶ*, *πλουτῶ*; ou en *μαι*, comme *λαλοῦμαι*, *βούλομαι*; ou en *μι*, comme *φημί*, *τίθημι*, quoique quelques personnes aient pensé qu'il y a aussi des verbes en *α*, et qu'elles aient osé dire à la première personne du présent *ἐγγήγορα*. En grec, l'*ω* est long de sa nature, non-seulement dans les verbes, mais aussi dans toute espèce de mots. Chez les Latins, quelques-uns regardent comme long l'*o* final des verbes, d'autres soutiennent qu'il est bref; car, dans *scribo ne*, *cedo ne*, l'*o* est aussi généralement reconnu comme long que dans *amo ne*, *doceo ne*, *nutrio ne*. Cependant je n'oserais me prononcer sur une chose que des auteurs d'un grand poids ont rendu douteuse par la dissidence de leurs opinions. J'assurerai toutefois que Virgile, qui a servi d'autorité aux écrivains des siècles passés, et qui en sera toujours une pour ceux à venir, n'a

personam pluralem majorem praeferunt singulari, ποιῶ ποιούμεν, ἐπιούον ἐπιούμεν, πεποιήκα πεποιήκαμεν, ἐπεποιήκα ἐπεποιήκαμεν, ποιήσω ποιήσωμεν. Sic et ποιούμαι ποιούμεθα, ἐπιούοιμην ἐπιούοιμεθα, πεποιήκα πεποιήκαμεθα, ἐπεποιήκαμην ἐπεποιήκαμεθα, ποιηθήσομαι ποιηθήσομεθα. Sic et apud Latinos, *amo amamus*, *amabam amabamus*, *amavi amavimus*, *amaveram amaveramus*, *amabo amabimus*: sic et *amor amatur*, *amabar amabamur*, *amabor amabimur*. In graecis verbis secunda persona pluralis activa inam ultimae syllabae suae literam *τ* mutat in *σ* καὶ *θ*, et fit passiva, *ποιεῖτε ποιεσθε*, *γράφετε γράψεσθε*: quod non mireris in praeteritis perfectis non venire, cum *πεποιήκατε πεποιήκασθε* non faciat, sed *πεποιήσθε*; nec *λελόκατε λελόκασθε*, sed *λέλοσθε*; nec *πεγράκατε πεγράκασθε*, sed *πέγρασθε*, et similia. Alia enim regula his temporibus obviavit, cujus imperium est, ut omnia verba, quorum prima persona in *θα* exit, secundam minorem syllaba proferant. Si ergo fecisset *πεποιήκασθε*, par foret numerus syllabarum cum prima *πεποιήμεθα*, si *λελόκασθε*, cum *λελόκαμεθα*, si *πεγράκασθε*, cum *πεγράκαμεθα*. Ideo necessaria syllaba media subtracta resedit, *πεποιήσθε*, *λέλοσθε*, *πέγρασθε*. Ceterum *ποιεῖτε ποιεσθε*, *λέγετε λέγεσθε*, prioribus regulis obsequitur, quia non repugnat sequenti; *ποιούμεθα enim ποιεσθε*, *λεγόμεθα λέγεσθε*. In verbis passivis, vel passivo similibus, persona secunda pluralis addito *ν* ante *τ* cum prima personae penultima tertiam pluralem facit, *λέγεται λέγονται*, *ποιεῖται ποιούνται*, *πεποιήται πεποιήονται*,

εἶρητο εἶρητο, *ἐλέγετο ἐλέγοντο* ἐν λέγηται, ἐν λέγονται, εἰ λέγοιτο, εἰ λέγοντο. Unde illa praeterita perfecta, quibus literis in medio contexta sunt, in tertia persona plurali non possit adungi, advocant sibi participia. Τέτιλται, quia inter *λ* et *τ*, *ν* esse non potuit, cum nec finalis esse post *ἀμύδα*, nec incipere ante *ταῦ* fas erat, factum est *τετιλμένοι εἰσι*; *γέγραπται*: similiter, quia inter *π* καὶ *τ* non admittet *ν*, *γεγραμμένοι εἰσι*. Sic *τέσπται*, *τεμμεμένοι εἰσίν* *ἐσπράγισται*, *ἐσπράγισμένοι εἰσίν*, et similia. Οὐνεὶ graecum verbum indicativum cujuscuque generis in prima sui positione aut in *ω* exit, ut *λαλῶ*, *πλουτῶ* aut in *μαι*, ut *λαλοῦμαι*, *βούλομαι* aut in *μι*, ut *φημί*, *τίθημι*; licet et in *α* esse credatur, quia *ἐγγήγορα* nonnulli auctores sunt primum thema verbis pronuntiare. Apud Graecos *ω* non solum in verbis, sed in omni parte orationis litera est naturaliter longa. Latinorum verborum finale *o* sunt qui longum existunt, sunt qui breve diffiniant. Nam *scribo ne*, *cedo ne*, *o* non minus consensu omnium productum habet, quam *amo ne*, *doceo ne*, *nutrio ne*. Ego tamen de re, quae auctores magni nominis dubitare fecit, certam quidem non assim ferre sententiam: asseveraverim tamen, Virgilium, cujus auctoritatis omnis retro atas, et quae secuta est, vel sequatur, libens cesserit, *o* finale in uno omnino verbo, adverbio, nomine, uno pronominis corripuisse; *scio*, *modo*, *duo*, *ego* :

- *Scio* me Danais et classibus unum.
- *Modo* Juppiter assit.

abrégé l'o final des mots que dans un seul verbe, un seul adjectif, un seul nom, et dans un seul pronom : *scio, modo, duo, ego*.

— — Scio me Danais e classibus unum.

— — Modo Jupiter adsit.

Si duo præterea — —

Non ego cum Danais. — —

De l'impératif.

La seconde personne plurielle du présent de l'indicatif est toujours en grec la même que celle de l'impératif. Ποιείτε est la seconde personne de l'indicatif et de l'impératif, de même que τιμάτε et autres mots semblables. Rappelons-nous bien cette règle, et établissons-en une autre, afin de voir par l'une et par l'autre ce qu'il faut surtout observer. Tout verbe dont la finale est la syllabe *μεν*, quelle que soit sa pénultième à la première personne, la conserve à la seconde, c'est-à-dire que la syllabe sera ou également longue ou également brève : λαλοῦμεν, λαλεῖτε; la diphthongue *ου* à la première personne, et la diphthongue *ει* à la seconde, sont longues toutes deux. Dans τιμάμεν, τιμάτε, la syllabe longue *μα* a pris la place de la syllabe longue *μο*. Dans στεφανοῦμεν, στεφανοῦτε, la même diphthongue est demeurée. L'o de λέγομεν est bref, λέγετε a pris un *ε*, bref aussi de sa nature; mais, au subjonctif, la première personne allonge la pénultième, ἐάν λέγοιμεν. Aussi la seconde personne l'a-t-elle allongée, ἐάν λέγητε, en changeant *ε* en *η*. Si nous disons φεύγομεν à la première personne plurielle de l'impératif, il s'ensuit que la finale *μεν* se trouvant précédée d'un *ω*, la pénultième doit être longue à la deuxième personne. S'il en est ainsi, on devra dire φεύγητε, comme λέγομεν, λέγητε. Mais on est demeuré

d'accord que la seconde personne de l'impératif est toujours la même qu'à l'indicatif; or, on dit, à ce dernier mode, φεύγετε et non φεύγητε. On conclut de là que l'impératif n'a pas d'autre seconde personne que φεύγετε; que, d'après les règles de la formation des personnes, φεύγετε ne peut pas venir après la première personne φεύγομεν. Donc φεύγομεν n'est pas la première personne de l'impératif. Il est clair en conséquence que l'impératif n'a de première personne ni au singulier ni au pluriel; ainsi, lorsque nous disons, *fuyons, apprenons*, etc., il faut donner à ces mots le sens de l'exhortation, et non les assigner au mode impératif. En grec, l'impératif singulier actif, soit au présent, soit à l'imparfait, se termine à la seconde personne en *ει*, ou en *α*, ou en *ου*, ou en *εν*, ou en *θι*. Les trois premières formes de terminaison appartiennent aux verbes *circumflexes*, νόει, τίμα, δήλου; la quatrième est celle des *barytons*, λέγε, γράψε; et la cinquième, celle des verbes en *μι*, comme ἵσταθι, ὄρνυθι, φάθι. Cette dernière terminaison se retrouve encore dans les verbes dont l'infinitif finit en *ναι*, bien que leur présent ne soit pas en *μι*: βῆναι, βῆθι; νυῖναι, νύγηθι. Il faut en excepter εἶναι, δοῦναι, θείναι. Au reste, il y a plusieurs raisons pour que νονομήναι et autres verbes semblables fassent plutôt νονομήει, νονομήετο, que νονομήθι. Je puis prendre un de ces verbes pour exemple. Ceux qui se terminent en *θι*, et dont l'infinitif est en *ναι*, doivent nécessairement avoir autant de syllabes que est l'infinitif: νύγηθι, νυῖναι; δάμηθι, δαμήναι. Or, πεποιήθι n'a déjà plus le même nombre de syllabes que πεποιήναι; alors on n'a pas voulu dire πεποιήθι, mais πεποιήκει. De même, dans la langue latine, l'impératif

Si duo præterea — —

Non ego cum Danais. — —

De imperativo modo.

Semper apud Græcos modi indicativi temporis presentis secunda persona pluralis eadem est, que et imperativi. Ποιείτε et indicativo secunda est, et in imperativo. Τιμάτε, χρυσούτε, γράψετε, ποιείσθε, τιμάσθε, χρυσούσθε, λέγεσθε, γράψασθε, et similia. Hæc regula memoria mandata, alteram subiungimus, ut una ex utraque observande rationis necessitas colligatur. Omne verbum, quod in *μεν* desinit, qualem penultimam habuerit in prima persona, talem transmittit secunde, id est, tempus retinet vel productæ, vel brevis syllabæ: λαλοῦμεν λαλεῖτε, quia in prima *ου* erat, et in secunda *ει* diphthongus æque longa successit. Τιμάμεν τιμάτε, *μα* longa syllaba locum, quem in *μο* habuerat, occupavit. Στεφανοῦμεν στεφανοῦτε, eadem diphthongus perseveravit. Λέγομεν quia *ο* litera brevis est, λέγετε, et æque natura brevem recipit. At in conjunctivo, quia producit penultimam, ἐάν λέγοιμεν, ideo et in secunda persona, ἐάν λέγητε prodivit, *ε* in *η* mutando. Si igitur φεύγομεν primam personam imperativi esse dicimus, sequitur, ut, quia in *μεν* exit *ο* præcedente, etiam secunde personæ penultimam ex necessitate producat. Quod si est, φεύγητε faciet, quemadmodum ἐάν λέγομεν, ἐάν λέγητε.

Sed constitit, eandem semper esse secundam personam imperativi, que et indicativi fuit: φεύγετε autem in indicativo fuit, non φεύγητε. Ex his colligitur, neque aliam imperativi secundam personam esse visum φεύγετε, nec in declinatione φεύγετε secundam esse posse post φεύγομεν, et ideo φεύγομεν, non potest imperativi prima esse persona. Manifestum est ergo, imperativum nec singularem, nec pluralem habere primam personam. Cum autem dicimus, *fugiamus, discamus, nutriamus, arcemus, doceamus*, et similia, ad exhortativum sensum, non ad imperativum modum pertinere dicenda sunt. Apud Græcos imperativus singularis activus triumporis presentis et præteriti imperfecti, in secunda scilicet persona, aut in *ει*, aut in *α*, aut in *ου*, aut in *εν*, aut in *θι* terminator. Prima tria ad persipersonam pertinent, νόει, τίμα, δήλου; quartum ad barytona, λέγε, γράψε; quintum ad verba τὰ εἰς *μι*, ut ἵσταθι, ὄρνυθι, φάθι. Sed et illa similes habent terminum, quorum infinitivus in *ναι* exit, etsi non sint τῶν εἰς *μι*, βῆναι βῆθι, νυῖναι νύγηθι, δαμήναι δάμηθι: excepta sunt εἶναι, δοῦναι, θείναι. Ceterum νονομήναι, vel hinc similia, ut magis νονομήει νονομήετο, quam νονομήθι faciat, multiplex ratio cogit: de qua unum pro exemplo argumentum ponere non pigebit. Quæ in *θι* exeunt ab infinitis in *ναι* desinentibus, necesse est ut sint infinitis suis ἰσοσύλλεθοι,

dérive de l'infinifitif, en rejetant la dernière syllabe : *cantare, canta; monere, mone; esse, es*; de même que *ades et prodes*. On trouve, dans Lucilius, *prodes amicis*; dans Virgile, *huc ades, o Lenæ*; et dans Térence, *bono animo es; facere, face; dicere, dice*; et par syncope, *fac, dic*. Les Grecs ajoutent la syllabe τω à la deuxième personne, et forment ainsi la troisième, ποιεί. ποιείτω; λέγε, λεγέτω. Si la seconde se termine en θι, ils changent cette finale en τω, βήθι, βήτω. C'est en ajoutant τε à la seconde personne du singulier, qu'ils font la deuxième du pluriel à l'impératif : ποιείτε, ποιείτε; βλά, βλάτε, etc. Ils forment la troisième du pluriel en ajoutant στω à la troisième du singulier, ποιείτω, ποιείστω. Les Grecs reportent cette formation successive de personnes sur deux temps à la fois, savoir, le présent et l'imparfait; et en effet, si on examine attentivement, on verra que l'impératif tient plutôt chez eux de l'imparfait que du présent; car, en ôtant l'augment syllabique ou l'augment temporel à la troisième personne de l'imparfait, on a, à la deuxième de l'impératif, ἐλάλει, λάλει; ἔλεγε, λέγε, etc. De même au passif, ἔγρουσού, γρουσού; ἤγου, άγου. Les Latins ont pensé qu'il ne faut donner aucun prétérit à l'impératif, parce qu'on commande qu'une chose se fasse actuellement ou qu'elle se fasse un jour. Aussi se sont-ils contentés, en formant ce mode, de lui donner un présent et un futur. Mais les Grecs, examinant plus minutieusement la nature de l'impératif, ont pensé que l'intention de commander pouvait embrasser même le temps passé,

νύγητι νύγηται, δάμηθι δάμηθαι, βήθι βήται. Imperiōthi autem πεποικέναι ἀqualitate jam caruit: inde non receptum est ποποικθι, sed ποποικθα. Similiter apud Latinos imperativus nascitur ab infinito, abjecta ultima, *cantare canta, monere mone, legere lege, ambire ambi, ferre fer, esse es, et ades, et prodes*. Lucilius, *Prodes amicus*. Vergilius, *Huc ades, o Lenæ*. Terentius, *Bono animo es. Facere face, dicere dice*, et per synocpam *fac, dic*. Græci secunda persone addita τω syllaba tertiam ejusdem præsentis efficiunt, ποιεί ποίσειτω, τιμῆ τιμήστω, γρουσού γρουσούτω, λέγε λεγέτω. Quod si secunda in θι desit, ipsam mutat in τω, βήθι βήτω τε vero syllabam adjicientes præsentis singulari, imperativo pluralem faciunt, ποιεί ποιείτε, βλά βλάτε, θηλοῦ θηλούτε, τύπε τύπετε. Tertium pluralem faciunt addendo στω tertie singulari, ποιήτω ποιήστωσαν. Hanc declinationem, quæ decursa est, Græci duobus simul temporibus assignant, instanti et præterito imperfecto. Et te vera, si pressius queras, magis de imperfecto, quam de instanti tantum apud illos imperativum videbis. Tertia enim imperfecti indicativi persona capite deminuta, vel in syllaba, vel in syllabæ tempore, facit imperativi secundam, ἐλάλει λάλει, ἔθα βλά, ἔστεράνου στεράνου, ἔλεγε λέγε, ἤγε άγε, ελλε ελλε. Ita et in passivis, ενουού νοού, ἐτιμῶ τιμῶ, ἔγρουσού γρουσού, ἐτύπτου τύπτου, ἤγου άγου, ελλκου ἔλλκου. Latini non existimaverunt ullum præteritum imperativo dandum, quia imperatur quod, ut aut nunc, aut in posterum fiat. Ideo præsentis et futuro

comme, par exemple, ἡ θύρα καλείσθω; ce qui n'est pas la même chose que ἡ θύρα κλείσθω; car lorsque je dis κλείσθω, je prouve que la porte dont je parle a été ouverte jusqu'ici. Mais quand je dis καλείσθω, je commande que cette porte soit déjà fermée au moment où je parle. Les Latins reconnaissent cette forme de commandement lorsqu'ils disent par périphrase, *ostium clausum sit*, que la porte ait été fermée. Ce mode se conjugue ensuite dans tous ses temps passés, en confondant toutefois les deux parfaits; car on dit également, pour le parfait et pour le plus-que-parfait, *νενίκηκε, νενικηκέτω, et νενίκησο, νενικήσθω*. Voyons, en nous appuyant sur la preuve suivante, jusqu'à quel point cela est nécessaire. Supposons, par exemple, que le sénat ordonne à un consul, ou à des soldats près de livrer bataille, de terminer promptement la guerre. : Πρὸ ὄρας ἔκτης ἡ συμβολῆ πεπληρώσθω, ἡ ἡ μάχη πεπληρώσθω, ἡ ὁ πόλεμος νενικήσθω. Les Grecs joignent aussi le futur à l'aoriste, parce que l'un et l'autre se reconnaissent à l'indicatif par les mêmes signes; car si l'aoriste se termine en σα, le futur se termine en σω, ἐλάλησα, λάλησσω; s'il se termine en ξα, le futur est en ζω, ἔπραξα, πράξω; si enfin l'aoriste est en ψα, le futur est en ψω, ἔπεμψα, πέμψω. Donc λάλησον, πράξον, πέμψον, servent à la fois pour les deux temps, ce qui est clairement démontré par la figurative qu'on retrouve dans l'un et dans l'autre. La troisième personne se rapproche plus de l'aoriste que du futur; car elle fait λάλησάτω, πραξάτω, πεμψάτω, et les finales σα, ξα, ψα, caractérisent l'aoriste.

in modi hujus declinatione contenti sunt. Sed Græci, introspecta solertius jubendi natura, animadvertunt, posse comprehendere præcepto tempus elapsum, ut est ἡ θύρα καλείσθω, quod aliud est, quam ἡ θύρα κλείσθω. Nam κλείσθω cum dico, ostendo hactenus patuisse, cum vero dico καλείσθω, hoc impero, ut claudendi officium jam peractum sit: quod et latinis jubendum novit, cum peroratoricè dicit, *ostium clausum sit*. Hinc jam per omnia præterita tempora declinatio vagatur, sed utroque perfecto simul juncto. Dicunt enim παρακειμένω και υπερουνηκισού, νενικηκε νενικηκέτω; et νενικησο νενικήσθω. Quod quam necessarium sit, hinc sumpto argumento requiratur. Præponamus, senatum pignaturo consuli vel militibus imperare conficiendi belli celeritatem, πρὸ ὄρας ἔκτης ἡ συμβολῆ πεπληρώσθω, ἡ ἡ μάχη πεπληρώσθω, ἡ ὁ πόλεμος νενικήσθω. Futurum quoque magis Græci cum aoristo jungunt, quia iisdem signis indicativo utrumque dinoscitur. Nam si aoristus desinat in σα, futurum in σω terminatur, ἐλάλησα, λάλησω; si hoc in ξα, illud in ζω, ἔπραξα, πράξω; si in ψα, in ψω, ἔπεμψα, πέμψω. Ergo λάλησον, πράξον, πέμψον, assignatur simul utrique tempori, quod utrimque signa demonstrant. Tertia vero persona magis aoristum respicit, quam futurum. Facit enim λάλησάτω, πραξάτω, πεμψάτω, cum σα, ξα, ψα, χαρακτηριστères sicut αοριστώ. Idem sonat et plurale ποιήστω: cujus tertia persona rursus cum addimento teritiæ singularis efficitur ποιησάτωσαν. Et ut hoc idem tempus, id est, futurum imperativi, passivum fiat,

Il en est de même du pluriel ποιήσατε, dont la troisième personne est ποιησάτωσαν, formée par l'addition d'une syllabe et de la troisième personne du singulier. Pour changer ce temps, c'est-à-dire le futur de l'impératif, de l'actif en passif, on prend l'aoriste infinitif, et, sans changer aucune lettre, et en reculant uniquement l'accent sur la syllabe précédente, on a le futur de l'impératif : ποιῆσαι, ποίησαι; λαλήσαι, λάλησαι. La troisième personne ici vient de la troisième personne de l'actif, en changeant τ en σθ, ποιησάτω, ποιησάσθω; de même que ποιείσθε s'est formé de ποιείτε.

Du conjonctif.

Le conjonctif, en latin, mode qui en grec se nomme ὑποτακτικόν, a tiré son nom de la même source que dans cette langue; car on l'a appelé conjonctif ou subjonctif, à cause de la conjonction qui toujours l'accompagne. Les Grecs l'ont aussi nommé ὑποτακτικόν, parce qu'il est toujours subordonné à une conjonction. Ce mode a surtout cela de remarquable, que chacun de ses temps à l'actif et à la première personne du singulier se termine en ω : ἐάν ποιῶ, ἐάν πεποιήω; au point que les verbes en μι, une fois arrivés à ce mode, reviennent à la forme des verbes terminés en ω, dont ils sont dérivés, τίθω, τίθημι; et au conjonctif, ἐάν τίθω. De même, δίδω, δίδωμι, ἐάν δίδω. Les subjonctifs, en grec, allongent les syllabes qui étaient restées brèves dans les autres modes : λέγομεν, ἐάν λέγωμεν. Ils changent la diphthongue ει en η : λέγω, λέγεις; ἐάν λέγω, ἐάν λέγεις; et comme la nature de tous les verbes grecs veut que, dans ceux dont la première personne finit

par un ω, la seconde soit terminée par une syllabe dans laquelle il entre deux voyelles, alors on dit ἐάν λέγεις, en écrivant un ι à côté de l'η, pour ne pas violer la règle qui commande deux voyelles. La troisième personne se forme de la deuxième, en retranchant la dernière lettre : ἐάν ποιῆς, ἐάν ποιῆ. Or, comme nous l'avons déjà dit, cédant à leur penchant à allonger les voyelles brèves, les Grecs changent à la deuxième personne ε en η : λέγετε, ἐάν λέγητε; de même qu'ils ont changé l'ο du pluriel de l'indicatif en ω, λέγομεν, ἐάν λέγωμεν, ils disent à la troisième ἐάν λέγωσι, parce que, chez eux, tous les verbes qui finissent en μεν à la première personne plurielle changent μεν en σι à la troisième. Il suffit, pour former le passif de l'actif à ce mode, d'ajouter la syllabe μι à la première personne de l'actif : ἐάν ποιῶ, ἐάν ποιῶμαι; ἐάν ποιήσω, ἐάν ποιήσωμαι; la seconde du passif est la même que la troisième de l'actif : ἐάν ποιῶ, ποιῆς, ποιῆ; ἐάν ποιῶμαι, ποιῆ. Cette même troisième personne de l'actif forme la troisième du passif, en prenant la syllabe ται : ἐάν ποιῆ, ἐάν ποιῆται. Les Grecs unissent deux temps au conjonctif. La langue latine a cela de particulier, qu'elle emploie tantôt l'indicatif pour le conjonctif, tantôt le conjonctif pour l'indicatif. Cicéron a dit, dans son troisième livre des Loix : qui poteris socios tueri. Le même auteur a dit, dans le premier livre de son traité de la République : liberter tibi, Laeli, uti quum desideras, equidem concessero.

De l'optatif.

Les Grecs ont agité avant nous cette question, savoir, si l'optatif est susceptible de recevoir un

sumitur aoristi infiniti, et nulla omnino litera mutata, tantumque accentu sursum ad praecedentem syllabam tracto, futurum imperativum passivum fit, ποιῆσαι ποιῆσαι, λαλήσαι λάλησαι. Cujus tertia persona fit de tertia activi, mutato τ in σθ, ποιησάτω ποιησάσθω, sicut et ποιείτε ποιείσθε, et ποιήσατε ποιησάσθε.

De conjunctivo modo.

Conjunctiva Latinorum, quae ὑποτακτικά Graecorum, causam vocabuli ex una eademque origine sortiuntur. Nam ex sola conjunctione, quae ει accidit, conjunctivus modus appellatus est. Unde et Graeci ὑποτακτικόν διὰ τοῦ ὑποτακτικῆαι vocitaverunt. Apud quos hoc habet praecipuum hic modus, quod omne tempus ejus activum primam personam singularem in ω mittit, ἐάν ποιῶ, ἐάν πεποιήω, ἐάν ποιήσω; adeo ut illa verba, quae in μι exeunt, cum ad hunc modum venerint, redeant ad illa in ω desinentia, de quibus derivata sunt, τίθω, τίθημι, et in conjunctivo ἐάν τίθω, item δίδω, δίδωμι, ἐάν δίδω. Ὑποτακτικά Graecorum syllabas, quae in aliis modis breves fuerunt, in sua declinatione producant, λέγομεν, ἐάν λέγωμεν sed et ει diphthongum in ἦτα mutant, λέγω, λέγεις, ἐάν λέγω, ἐάν λέγεις. Et quia natura verborum omnium apud Graecos haec est, ut ex prima persona in ω exeuntium, secunda in duas vocales desinat; ideo ἐάν λέγεις, cum i adscripto post η profertur, ut dua-

rum vocalium salva sit ratio. Tertia vero persona de secunda fit, retracta ultima litera, ἐάν ποιῆς, ἐάν ποιῆ. Et quia, ut diximus, amore productionis ο pluralis indicativi in ω mutant, λέγομεν, ἐάν λέγωμεν, in secunda quoque persona e in η transferunt, λέγετε, ἐάν λέγητε. Tertia, ἐάν λέγωσιν quia omne verbum apud Graecos, quod exit in μεν, mutat μεν in σιν, et personam tertiam facit. Horum passiva de activis ita formantur, ut primae personae activae si addas μι syllabam, passivum ejusdem temporis facias, ἐάν ποιῶ, ἐάν ποιῶμαι, ἐάν ποιήσω, ἐάν πεποιήσωμαι, ἐάν ποιήσωμαι, ἐάν ποιήσωμαι. Item activi tertia, secunda passivi est, ἐάν ποιῶ, ἐάν ποιῆς, ἐάν ποιῆ, ἐάν ποιῶμαι, ἐάν ποιῆ. Haec eadem activi tertia, addita sibi ται syllaba, passivam tertiam facit, ἐάν ποιῆ, ἐάν ποιῆται. Graeci in conjunctivo modo tempora bina conjungunt. Proprium Latinorum est, ut modo indicativa pro conjunctivis, modo conjunctiva pro indicativis ponant. Cicero de Legibus tertio, Qui poterit socios tueri. Idem Cicero in primo de republica, Liberter tibi, Laeli, uti cum desideras, equidem concessero.

De optativo modo.

De hoc modo questio graeca praecessit, si praeteritum tempus possit admittere, cum vota pro rebus ant praesentibus, aut futuris soleant accitari, nec in specie pes-

préterit, puisqu'on fait ordinairement des vœux pour une chose présente ou pour une chose future, et qu'on ne peut en apparence revenir sur le passé. Ils ont décidé que le préterit est nécessaire à l'optatif, parce que, ignorant souvent ce qui s'est passé dans un lieu dont nous sommes éloignés, nous désirons ardemment que ce qui nous serait utile fut arrivé. Un homme a désiré remporter la palme aux jeux Olympiques; renfermé dans sa demeure, il a confié ses chevaux à son fils, et l'a chargé de les conduire au combat; déjà le jour fixé pour la lutte est écoulé, le pere ignore encore quelle en a été l'issue, et sa bouche fait entendre un souhait. Croyez-vous qu'il laisse échapper d'autres paroles que celles-ci : εἴθε ὁ υἱός μου νενίκηκα! « puisse mon fils avoir été vainqueur! » Qu'on demande également ce que devrait dire en latin un homme qui, dans un cas semblable, formerait un vœu; on répondra par ces mots : *utinam meus filius vicerit!* Mais peu d'auteurs latins ont admis à l'optatif cette forme de parfait : *utinam vicerim!* car les Latins réunissent les divers temps de ce mode, à l'exemple des Grecs. C'est ainsi qu'ils font un seul temps du présent et de l'imparfait, du parfait et du plus-que-parfait. Ils se servent, pour rendre les deux premiers temps, de l'imparfait du subjonctif : *utinam legerem!* et pour les deux suivants, ils emploient le plus-que-parfait du subjonctif : *utinam legissem!* Le futur optatif se rend par le présent du subjonctif : *utinam legam!* Il y a cependant quelques écrivains qui persistent à employer le parfait : *utinam legerim!* Ils s'appuient sur l'opinion des Grecs, que nous avons citée plus haut. Tout optatif grec terminé en *μι* est à l'actif; tous ceux qui finissent en *μεν* sont

ou au passif, ou de forme passive : λέγομαι, λεγόμεν. Les optatifs terminés par la syllabe *ην*, précédée d'une voyelle, sont tantôt à l'actif, tantôt au passif, et ne viennent pas d'autres verbes que des verbes en *μι* : φαίην, δόισην. Il y a des aoristes passifs venant des mêmes verbes, comme δοθείην, etc. Il y a aussi des temps de la même forme qui viennent des verbes terminés en *ω*, comme νυχέην, δαρείην, dont les temps, qui à l'actif finissent en *μι*, changent cette finale en la syllabe *μεν*, et forment les mêmes temps du passif : λέγομαι, λεγόμεν. Ceux qui finissent en *ην* intercalent un *μ*, et deviennent ainsi passifs : τιθείην, τιθέμεν. Les Grecs donnent à chaque temps de l'optatif une syllabe de plus qu'aux mêmes temps de l'indicatif : ποῖω, ποιοῦμαι, ποιήσω, ποιήσομαι; πεποιήκα, πεποιήκομαι. Je ne parle pas de l'aoriste, que la langue latine ne connaît pas. Ainsi, nous trouvons en grec ἔβωμι et ἔβωομαι, parce que, d'après l'addition nécessaire de la syllabe *μι*, on fait de ἔβω ἔβωμι, et de ἔβωω, ἔβωομαι. Tout optatif, dans cette langue, a toujours pour pénultième une diphthongue dans laquelle entre un *ι* : λέγομαι, γράψομαι, σταίην, δόισην. On ajoute un *ι* après l'*ω* dans ἔβωμι, pour que la pénultième de l'optatif ne marche pas sans cette voyelle. Toute première personne du singulier terminée en *μι* change cet *ι* final en *εν*, et fait ainsi son pluriel : ποιοῦμαι, ποιοῦμεν. Toute première personne plurielle, *α*, à la pénultième, ou une seule voyelle, comme σταίμεν, ou deux, comme λέγομεν. Cette première personne sert à son tour à former la troisième, en échangeant sa finale en *σαν*. Les mots suivants font le même changement, et de plus ils retranchent le *μ* : σταίμεν, σταίησαν; λέγομεν, λέγοισεν. Les

sicut transacta revocari; pronuntiatumque est, praeteritum quoque tempus optanti necessarium, quia saepe in longinquis quid evenire nescientes, optamus evenisse, quod vobis commodet. Qui enim Olympicae palmae desiderium habuit, dum residens ipse, certatum equos suos cum aurigante filio misit, transacto jam die, qui certaminis status est, exitum adhuc nesciens, et desiderium vocis adjuvans, quid aliud dicere existimandus est, quam εἴθε ὁ υἱός μου νενίκηκα. Haec et questio et absolutio cum latinitate communis est, quia in causa pari haec vox esse deberet optantis, *utinam filius meus vicerit*. Sed rari latinorum artium auctores admisērunt in optativo declinationem perfecti, *utinam vicerim*. In hoc enim modo Latini tempora Graecorum more conjungunt, imperfectum cum praesenti, pluraquam perfectum cum perfecto : et hoc assignant duobus antecedentibus, quod in conjunctivo praeteriti imperfecti fuit, *utinam legerem* : hoc duobus sequentibus, quod in conjunctivo pluraquamperfecti fuit, *utinam legissem* : et hoc dant futuro, quod habuit conjunctivus praesens, *utinam legam*. Sunt tamen, qui et praeterito perfecto acquiescant, *utinam legerim* : quorum sententiae graeca ratio, quam supra diximus, opulatur. In graeco optativo quae in *μι* exeunt, activa tantum sunt; quae in *μεν*, passiva tantum, vel passivis similia, λέγομαι, λεγοί-

μεν. Sed quae in *ην* exeunt praecedente vocali, modo activa, modo passiva sunt, et non nisi ex illis verbis veniunt, quae in *μι* exeunt, φαίην, δόισην. Passiva autem et de iisdem verbis fiunt, ut δοθείην, τιθείην, et de exeuntibus in *ω*, ut νυχέην, δαρείην. Activa ergo, quae in *μι* exeunt, mutant *μι* in *μεν*, et passiva faciunt λέγομαι, λεγόμεν; quae vero in *ην* exeunt, *μ* interserunt, et in passivum transeunt, τιθείην τιθέμεν, δόισην δόισμεν. Graeci omne tempus optativi modi majus syllaba profertur, quam fuit in indicativo, ποῖω ποιοῦμαι, πεποιήκα πεποιήκομαι, ποιήσω ποιήσομαι. Aoriston enim praetero, quem latinitas nescit. Ideo ἔβωμι et ἔβωομαι apud Graecos legitimus, quia propter necessarium augmentum syllaba ἀπο τοῦ ἔβω fit ἔβωμι, καὶ ἀπο τοῦ ἔβωω fit ἔβωομαι. Omnium apud Graecos optativum singulare habet sine dubio in penultima diphthongum, quae per *ι* componitur, λέγομαι, γράψομαι, σταίην, δόισην : unde et ἔβωμι post *ω* adscribitur *ι*, ne sine hac vocali optativi penultima proficeretur. Graeca, quae in *μι* exeunt, *ι* ultimum in *εν* mutant, et fiunt plura in *ποιοῦμαι ποιοῦμεν, γράσομαι γράσομεν*. Semper apud Graecos pluralis prima persona aut unam vocalem habet in penultima praecedentem, ut σταίμεν, νυχέμεν; aut duas, ut λέγομεν, γράσομεν. Sed priora, sine mutato in *σαν*, tertiam personam de se efficiunt; sequentia vero, *μ* subtracto, idem faciunt, σταίημεν σιοι-

temps terminés en *μην* au passif changent cette même syllabe en *ο*, et forment de cette manière la seconde personne : *ποιούμεν, ποιοίο*. Ceux dont la désinence est *ην* changent *ν* en *σ*, pour avoir la seconde personne : *σταίην, σταίης*. Si cette seconde personne finit par un *ο*, elle le fait précéder d'un *τ* à la troisième : *ποιούο, ποιούτο*; quand elle finit par *σ*, elle perd ce *σ* : *σταίης, σταίη*.

De l'infinitif

Quelques grammairiens grecs n'ont pas voulu mettre l'infinitif, qu'ils appellent *ἀπαρέμφατον*, au nombre des modes du verbe, parce qu'un verbe, à un mode quelconque, ne saurait former un sens si on le joint à un autre verbe, fût-il à un autre mode. Qui dira en effet : *βουλόμην λέγειν, λέγομαι βουλόμαι, γράφομαι τρέχειν*? L'infinitif au contraire, joint à quelque mode que ce soit, complete un sens : *θέλω γράφειν, θέλε γράφειν, etc.* On ne peut pas dire non plus en latin : *velim scribo, debeam curre*, et autres alliances semblables. Ces mêmes grammairiens prétendent que l'infinitif est plutôt un adverbe, parce que, à l'exemple de l'adverbe, l'infinitif se place avant ou après le verbe, comme *γράφω καλῶς, καλῶς γράφω*; *scribo bene, bene scribo*. De même on dit : *θέλω γράφειν, γράφειν θέλω*; *volo scribere, scribere volo*. Ils ajoutent qu'il ne serait pas étonnant, puisque plusieurs adverbies viennent des verbes, que l'infinitif lui-même ne fût un mot formé aussi des verbes. Si, en effet, *ἑλληνιστί* vient de *ἑλληνίζω*, et *ἀκριχτί* de *ἀκρίζω*, pourquoy de *γράφω* ne formerait-on pas l'adverbe *γράφειν*? Ils vont encore plus

loin. Si, disent-ils, *γράφω*, quand il se change en ce mot, *γράφων*, perd le nom de verbe pour prendre celui de participe, parce qu'il change sa finale et n'admet plus la différence des personnes, pourquoy n'en serait-il pas de même de *γράφειν*, qui non-seulement change la finale, mais qui de plus perd les diverses significations établies par les personnes et les nombres, surtout lorsque à l'égard des personnes le sens du participe est changé par l'addition d'un pronom, *ἐμὲ φιλῶν, σὲ φιλῶν*, et que nous voyons l'infinitif subir cette même modification, *ἐμὲ φιλεῖν, σὲ φιλεῖν*? Mais ceux qui pensent ainsi de l'infinitif ont surtout été trompés par ceci, que, dans l'adverbe, les différentes significations ne naissent pas de la similitude des diverses inflexions, mais que les temps et même les mots entiers sont changés, comme *ἴδον, πάλαι, ὕστερον, nunc, antea, postea*. A l'infinitif, la voix change le temps par une simple inflexion, comme *γράφειν, γεγραμέναι, γράψαι, scribere, scripsisse, scriptum iri*. Tout infinitif joint à un verbe ne forme pas toujours un sens; il faut qu'il soit joint à un de ces verbes qui n'expriment rien par eux seuls, que les Grecs ont appelés *προαιρετικά*, et que les Latins pourraient bien appeler *arbitraria*, parce qu'ils expriment un penchant, un désir, une volonté de faire une chose encore incertaine, et dont la nature ne peut être déterminée que par un autre verbe. On ne saurait joindre le verbe *ἐσθίω* (je mange) avec le verbe *τύπτειν* (frapper), ou *περιπατέω* (je me promène) avec *πλουτέω* (être riche). De même, en latin, *lego* uni à *sedere, scribo*

εσαν, λέγομαι λέγοιν. Passiva Græcorum, quæ in *μην* exeunt, hæc ipsam syllabam in *ο* mutant, et secundam personam faciunt, *ποιούμεν ποιοίο, γραπούμεν γράφω*; quæ vero exeunt in *ην*, *ν* in *σ* mutant, et faciunt secundam, *σταίην σταίης, δούην δούης*. Ipsa vero secunda persona si in *ο* exit, addit *τ*, et facit tertiam, *ποιούο ποιοούτο, γράφωο γράφούτο*; que in *σ* definit, hoc amittit, et facit tertiam, *σταίης σταίη, δούης δούη*.

De infinito modo.

Infinitum modum, quem ἀπαρέμφατον dicunt, quidam Græcorum inter verba numerant nobiscum, quia nullius ἐγκλίσεως verbum, verbo alterius junctum, efficit sensum. Quis enim dicat, *βουλόμην λέγειν, λέγομαι βουλόμαι, γράφομαι τρέχειν*? Parenthatum vero, cum quolibet modo junctum, facit sensum, *θέλω γράφειν, θέλε γράφειν, ἐάν θέλω γράφειν, εἰ θέλω γράφειν*. Similiter et apud Latiinos dici non potest *velim scribo, debeam curre*, et similia. Dicuntque, adverbium esse magis, quia infinitum, sicut adverbium, præponitur et postponitur verbo, ut *γράφω καλῶς, καλῶς γράφω, scribo bene, bene scribo*: ἑλληνιστί *θαλέγομαι, θαλέγομαι ἑλληνιστί, latine loquor, loquor latine*. Ita et hoc, *θέλω γράφειν, γράφειν θέλω, volo scribere, scribere volo*: ἐπίσταμαι *τρέχειν, τρέχειν ἐπίσταμαι, scio loqui, loqui scio*. Nec mirum aium, cum multa adverbia nascantur a verbis, hoc quoque ex verbo esse prolectum. Si enim ἑλληνιστί, ἑλληνιστί facit, et ἀκριχτί, ἀκριχτί,

cur non et ἀπό τοῦ γράφω nascatur adverbium γράφειν? Hoc etiam addunt: si ab eo, quod est γράφω, cum fit γράφων, jam verbum non dicitur, sed participium, quia ultima mutata, et personam amittit; cur non et γράφειν in alterum nomen migret ex verbo, cum non solum finem moveat, sed etiam significationem persone numerique perdat: maxime cum, sicut participium in distinctione personarum additamento pronominis mutatur, *ἐμὲ φιλῶν, σὲ φιλῶν, ἐκείνων φιλῶν*; ita et ἀπαρέμφατόν confingit, *ἐμὲ φιλεῖν, σὲ φιλεῖν, ἐκείνων φιλεῖν*? Sed illi, qui talia de infinito putant, hæc maxime ratione vincuntur, quod in adverbio temporum significationes non de ejusdem nomi inflexione nascuntur, sed ut tempora, mutantur et voces, *ἴδον, πάλαι, ὕστερον, nunc, antea, postea*: in infinito autem vox eadem paullum flexa tempus inmutat, *γράφειν, γεγραμέναι, γράψαι, scribere, scripsisse, scriptum ire*. Nec omne ἀπαρέμφατον cuiuscumque verbo junctum sensum exprimit, sed illis tantum, quæ nullam rem per se dicta significant, quæ ab illis προαιρετικά, ab his *arbitraria* non absurde vocari possunt; quia per ipsa significatur, dispositionem, seu amorem, vel alitribium subesse nobis rei adhuc incerte, sed per adjunctionem verbi alterius exprimente. Nam ἐσθίω μετὰ τοῦ τύπτειν, aut περιπατέω μετὰ τοῦ πλουτέω, jungi non possunt. Item *lego* cum *sedere* junctum, aut *scribo* cum *cædere*, nullam efficit sensus perfectionem; quia et *lego* rem significat et *sedere*, et *scribo* similiter et *cædere*. Si vero dixerō *volo, aut opto*,

uni à *cœdere*, ne forment aucun sens complet, parce que *lego* exprime seule une action et que *sedere* en exprime une autre, comme *scribo* à l'égard de *cœdere*. Si je dis *volo*, ou *opto*, ou *soleo*, ou *incipio*, et autres verbes semblables, je n'exprime aucune action déterminée au moyen d'un verbe de cette nature; mais ce sont les seuls verbes, ainsi que ceux qui leur ressemblent, qui se joignent convenablement aux infinitifs, de manière à ce que l'un des deux verbes exprime une volonté, et que l'autre qualifie l'action qui est le but de cette volonté: *volo currere*, *opto invenire*, *soleo scribere*. Ces exemples peuvent faire comprendre que c'est dans l'infinitif que repose toute la force significative du verbe, puisque les verbes sont en quelque sorte les noms qu'on donne aux actions. Nous voyons même que l'infinitif fait souvent exprimer une action quelconque à des verbes qui seuls n'avaient aucune signification. Ce mode sert si bien à nommer les choses sans le secours d'un autre mot, que, dans les significations des *attributs* qu'Aristote appelle les *diæ catégories*, quatre sont désignées par l'infinitif, *κείσθαι*, *ἔχειν*, *ποιεῖν*, *πάσχειν*. Les Grecs ont appelé ce mode *ἀπαρέμφρατον*, parce qu'il n'exprime aucune volonté de l'âme. Ces mots *γράφω*, *τύπτω*, *τιμῶ*, expriment, outre une action, le sentiment qu'éprouve l'âme de l'agent. Mais *γράφειν*, *τύπτειν*, *τιμᾶν*, ne nous présentent aucune idée de sentiment, parce qu'on ignore si celui qui parle ajoutera ensuite *θέλω*, *μέλλω*, *διατυπῶ*, ou bien *οὐ θέλω*, *οὐ μέλλω*, *οὐ διατυπῶ*. Passons maintenant à sa formation.

Un temps de l'infinitif, en grec, répond à deux temps de l'indicatif. Nous trouvons à l'indicatif *ποιῶ*, *ἔποιον*, tandis que l'infinitif n'a que *ποιεῖν* pour le présent et pour l'imparfait. De

même, dans le premier mode, le parfait est *ποίηκα*, et le plus-que-parfait est *ἔπεινήκειν*; l'infinitif n'a pour ces deux temps que *πειποιήκειν*. Tout infinitif se termine par un *ν* ou par la diphthongue *αι*; mais lorsqu'il finit par un *ν*, ce *ν* est nécessairement précédé d'une diphthongue, comme dans *ποιεῖν*, *χρυσουσῶν*. On ajoute l'ι à l'infinitif *βοῶν*, afin qu'il n'y ait pas d'infinitif sans diphthongue. Aussi tous ceux qui se terminent en *ην*, comme *ζῆν*, *πεινήν*, n'appartiennent pas à la langue commune, mais au dialecte dorien, comme *ἔρην*. On trouve même dans ce dialecte des infinitifs qui finissent en *εν*, comme *νόεν*, formé de *νοεῖν*. On en rencontre, il est vrai, dans la langue commune, qui ont également pour finale la syllabe *εν*; mais on n'a fait que retrancher la dernière syllabe du mot, qui n'a subi du reste aucune altération. Ainsi, d'*ἔμενοι* on a fait *ἔμεν*, de *δοῦμενοι* on a formé *δοῦμεν*. La troisième personne du parfait de l'indicatif prend avec elle la syllabe *ναι*, et donne ainsi le même temps de l'infinitif, *ποίηκα*, *πειποιήκειν*. Les Latins ajoutent deux *ss* et un *e* à la première personne, *dixi*, *dixisse*. Les Grecs plaçant avant la diphthongue *αι*, qui sert de désinence à leurs infinitifs actifs, toutes les semi-voyelles, excepte *ζ*, *στειλαι*, *νεῖμαι*, *σπείραι*, *νοῆσαι*, *λέξαι*, *γράφαι*. On peut remarquer *εἶπαι* et *ἐνέγκαι*, les seuls verbes où la diphthongue ne soit pas précédée d'une semi-voyelle, mais d'une muette. Au passif, cette même diphthongue n'est jamais précédée que du *θ*, devant lequel on met ou une liquide, comme dans *κακάρθαι*, *τετίθαι*; ou un *σ*, comme dans *λέγεσθαι*, *φιλείσθαι*; ou une des deux muettes qu'on appelle rudes ou aspirées, soit un *χ*, comme dans *νενύχθαι*; soit un *φ*, comme dans *γεγράφθαι*. Les Latins n'ont pas d'infinitif d'une

aut *soleo*, aut *incipio*, et similia, nullam rem ex hujusmodi verbi pronuntiatione significo. Et hæc sunt, vel fatia, quæ bene a parenthetis implicantur, ut ex uno arbitrium, ex altero res notatur: *volo currere*, *opto invenire*, *dispono proficisci*, *soleo scribere*. Ex hoc intelligitur, maximam vim verbi in infinito esse modo: siquidem verba rerum nomina sunt. Et videmus ab aparenthetis rei significationem alteris quoque verbis non habebitibus accommodari. Adeo autem hic modus absolutum nomen rerum est, ut in significationibus rerum, quas Aristoteles numero decem *κατηγορίας* vocat, quatuor per *ἀπαρέμφρατον* proferantur, *κείσθαι*, *ἔχειν*, *ποιεῖν*, *πάσχειν*. Græco vocabulo propterea dicitur *ἀπαρέμφρατον*, quod nullum mentis indicat affectum. Nam *γράφω*, *τύπτω*, *τιμῶ*, et rem, et ipsum animi habitum expressit agentis: *γράφειν* vero, vel *τύπτειν*, vel *τιμᾶν*, nullam continet affectus significationem; quia incertum est, quid sequatur, *θέλω*, *μέλλω*, *διατυπῶ*, an contra *οὐ θέλω*, *οὐ μέλλω*, *οὐ διατυπῶ*. Hinc de ipsius declinatione tractemus.

Græci infiniti unum tempus duo tempora complectitur indicativi modi: *ποιῶ*, *ἔποιον* in indicativo; in infinito autem ita pronuntiat, *ἔνεστώτος* καὶ *παρὰστωτος*, *ποιεῖν*,

Item *ποίηκα*, *ἔπεινήκειν*, et in infinito *παρὰστωμένου* καὶ *ὑπερστωμένου*, *πειποιήκειν*. Apud Græcos omne *ἀπαρέμφρατον* aut in *ν* desinit, aut in *αι* diphthongum: sed et cum in *ν* desinit, diphthongus præcedat necesse est, ut *ποιεῖν*, *χρυσουσῶν*. Ideo τὸ *βοῶν*, ἴστω adscribitur, ne sit *ἀπαρέμφρατον* sine diphthongo. Unde, quæ in *ην* desiniunt, ut *ζῆν*, *πεινήν*, *δούην*, non sunt communia, sed dorica, ut *ἔρην*. Ejusdem sunt dialecti et quæ in *εν* exeunt, ut *ἀπὸ τοῦ νοεῖν νόεν*, et *ἀπὸ τοῦ δοῦμεν ἔμεν*. *ἔπειτα* sint et communia in *εν*, sed integralis extremitate præcisa, ut est *ἀπὸ τοῦ ἔμεναι ἔμεν*, *ἀπὸ τοῦ δοῦμεναι δοῦμεν*. Perfecti temporis indicativi Græcorum tertia persona, fini suo adjecta *ναι* syllaba, transit in *ἀπαρέμφρατον*, *ποίηκα* *πειποιήκειν*, *λέγετε* *λελεχθῆναι*. Latini prima persone perfecti addunt geminatum *ss* et *e*, *dixi*, *dixisse*. Græci *ἀπαρέμφρατα* sua activa in *αι* desinentia per omnes semivocales literas proferunt, excepto *ζ*, *στειλαι*, *νεῖμαι*, *χρῆναι*, *σπείραι*, *νοῆσαι*, *λέξαι*, *γράφαι*. Excepta sunt *εἶπαι* καὶ *ἐνέγκαι*, quæ sola non semivocales sortita, sed nutas. Passiva vero per unum tantum literam *θ* proferuntur, præmissa aut liquida, *κακάρθαι*, *τετίθαι*, *ἔρβάνθαι*, aut *σ*, *λέγεσθαι*, *φιλείσθαι*; aut altera *e* mutis, quæ vocantur *ἀσ-*

seule syllabe; les Grecs en ont quelques-uns qu'on peut ranger dans la seconde conjugaison des *circumflexes*, comme *σπᾶν*, *θλῆν*; car *πνεῖν*, *χεῖν*, *ῥεῖν*, ne sont pas entiers, mais ils sont contractés. On disait avant *πνεῖν*, *ῥεῖν*, *ῥεῖν*, et en retranchant l'ε du milieu on n'en a fait qu'une syllabe, car l'indicatif présent de ces verbes est *πνέω*, *χέω*, *ῥέω*. Tout verbe grec, en effet, qui se termine en ω, garde à l'infinitif le même nombre de syllabes qu'à la première personne de l'indicatif présent : *νοῶ*, *νοεῖν*; *τιμῶ*, *τιμᾶν*; *χρυσῶ*, *χρυσούν*; *τύπτω*, *τύπτειν*. La même chose a lieu pour *πνέω*, *πνέειν*; *χέω*, *χέειν*; *ῥέω*, *ῥέειν*, dont on fait ensuite *πνεῖν*, *χεῖν*, *ῥεῖν*. Les infinitifs qui ont pour finale un υ viennent-ils d'un verbe *circumflexe*, ils remplacent ce υ par la syllabe *σθαι*, pour former l'infinitif passif : *ποιεῖν*, *ποιεῖσθαι*; *τιμᾶν*, *τιμᾶσθαι*. Appartienent-ils à un verbe *baryton*, ils perdent encore l'ι : *λέγειν*, *λέγεσθαι*. On peut former aussi l'infinitif passif de l'indicatif passif, en changeant, à la troisième personne du singulier, τ en σθ. Cela n'a pas lieu seulement pour le présent, mais aussi pour le passé et pour le futur : *φιλῆται*, *φιλῆσθαι*; *περιλήται*, *περιλήσθαι*; *περιλήθησεται*, *περιλήθησέσθαι*. Il y a une autre observation plus rigoureuse à faire sur le parfait. Toutes les fois que ce parfait a un κ à sa pénultième, il rejette ses deux dernières syllabes, les remplace par la finale *σθαι*, et donne ainsi le parfait passif : *πεπατηκέναι*, *πεπατησθαι*; *πεπλυκέναι*, *πεπλυσθαι*. Quelquefois il prend seulement la syllabe *θαι* sans σ; mais alors c'est quand le κ est précédé d'une liquide, comme *τετιλέκναι*, *τετι-*

θαι; *κεκαρκέναι*, *κεκαρκῆσαι*; *ἔβραγκέναι*, *ἔβρανθαι*. On comprend par là que γ, qui dans ce verbe précède κ, a été mis forcément pour un υ. Si le parfait actif a pour pénultième un φ ou un χ, il prend encore un θ au passif : *γεγραφέναι*, *γεγράφθαι*; *νευχέναι*, *νευχθαι*. Les Latins forment le futur de l'infinitif en joignant au participe ou plutôt au gérondif les mots *ire* ou *iri*, et ils disent pour l'actif *doctum ire*, ou *doctum iri* pour le passif. Les infinitifs terminés en *θαι* mettent ou l'accent aigu sur l'antépénultième, comme dans *λέγεσθαι*, *γράφεσθαι*; ou sur la pénultième, comme dans *τετιλέθαι*; ou bien enfin ils marquent cette même pénultième de l'accent circumflexe, comme *ποιεῖσθαι*. L'infinitif terminé en *θαι* a-t-il un υ à la pénultième, il est au présent ou au parfait, et alors c'est l'accent qui sert à les distinguer : car s'il marque l'antépénultième, le verbe est au présent, comme *διδύσθαι*, *βήγγυσθαι*; s'il marque la pénultième, c'est un parfait, comme *λελύσθαι*. Ainsi *είρυσθαι*, s'il a l'accent sur sa première syllabe, a le même sens que *εἰκασθαι* (être traîné), qui est au présent. Si, au contraire, l'accent est sur la pénultième, il a le sens de *εἰλύσθαι* (avoir été traîné), qui est au parfait : *νῆα κατερύσθαι*. La composition ne change pas l'accent dans les infinitifs, et les verbes composés gardent l'accent des verbes simples : *φιλῆσθαι*, *καταφιλῆσθαι*. Enfin, *καταγράφαι*, qui est à la fois l'infinitif actif et l'impératif passif, a l'accent sur le verbe dans le premier cas, *καταγράφαι*; et lorsqu'il est mis pour l'impératif, l'accent se recule sur la préposition *κατάγράφαι*. Tout parfait de l'infinitif eu-

σθαι, id est, sive χ, ut *νεύχθαι*, sive φ, ut *γεγράφθαι*. Cum Latini nullum infinitum monosyllabum habeant, Graeci paucissima habent, quae referantur ad solam secundam συζυγίαν περισπωμένων, ut *σπᾶν*, *θλῆν*. Etiam *πνεῖν*, *χεῖν*, *ῥεῖν*, non sunt integra, sed ex collisione contracta. Fuit enim integritas, *πνεῖν*, *χεῖν*, *ῥεῖν*, et medio e subtracto in unam syllabam sunt redacta, et ex hinc verborum veniunt *πνέω*, *χέω*, *ῥέω*. Nullum enim graecum verbum ἀπαρέμικτον est verbo in ο desinente factum, non enim eum numerum syllabarum tenet, qui in prima positione verbi fuit, *νοῶ* *νοεῖν*, *τιμῶ* *τιμᾶν*, *χρυσῶ* *χρυσούν*, *τρέω* *τρέειν*, *τύπτω* *τύπτειν*. Sic *πνέω* *πνεῖν*, *χέω* *χεῖν*, *ῥέω* *ῥεῖν* ex quibus *πνεῖν*, *χεῖν*, *ῥεῖν* sunt facta. Ἀπαρέμικτα, quae in υ desinunt, si de verbo sunt perisomeno, amisso υ, et accepta syllaba *σθαι*, faciunt ex se passiva, *ποιεῖν* *ποιεῖσθαι*, *τιμᾶν* *τιμᾶσθαι*, *διδύειν* *διδύεσθαι*. Quod si sint de barytono, etiam α amittunt, λέγειν λέγεσθαι, γράφειν γράφεσθαι. Funt et de indicativo passivo. Mutat enim e in σ καὶ σθ, et facit ἀπαρέμικτον. Nec solum hoc in praesenti tempore, sed in praeterito et futuro, φιλῆται φιλῆσθαι, περιλήται περιλήσθαι, περιλήθησεται περιλήθησέσθαι. Est et alia diligentior observatio circa παρακείμενον. Nam quoties in penultima habet κ, tunc amissa utraque syllaba, et accepta *σθαι*, in passivum transit, *πεπατηκέναι* *πεπατησθαι*, *γεγελυκέναι* *γεγελύσθαι*, *πεπλυκέναι* *πεπλυσθαι*, aut interdu-

θαι, *ἔβραγκέναι* *ἔβρανθαι*. Unde intelligitur, in hoc verbo γ, quod fuit ante κ, δύναμις υ fuisse. Quod si παρακείμενος activus habuit in penultima aut φ, aut χ, tunc quoque θ accipit, *γεγραπέναι* *γεγράφθαι*, *νευχέναι* *νευχθαι*. Latini futuri infinitum faciunt adjuncto participio, vel magis gerundi modo, *ire* seu *iri*; et vel in passivo *doctum iri*, vel in activo *doctum ire* pronuntiant. Ἀπαρέμικτα, quae in *θαι* exeunt, aut tertium a fine acutum sortiuntur accentum, ut λέγεσθαι, γράφεσθαι; aut secundum, ut τετιλέθαι, κεκαρκῆσαι; aut circumducunt penultimam, ut ποιεῖσθαι, νοεῖσθαι. Ἀπαρέμικτον, quod in *θαι* exit, si habet in penultima υ, tunc praesentis temporis est, modo praeteriti perfecti : et hanc diversitatem discernit accento. Nam si tertius a fine sit, praesens tempus ostendit, ut *διδύσθαι*, *βήγγυσθαι*, *ζεύγγυσθαι*; si secundus, praeteritum perfectum, ut *λελύσθαι*, *ἔβυσθαι*. Unde *είρυσθαι*, si in capite habet accentum, σημαίνει *εἰκασθαι*, quod est praesentis : si in penultima sit, σημαίνει *εἰλύσθαι*, quod est praeteriti : *νῆα κατερύσθαι*. In ἀπαρέμικτος compositio non mutat accentum, sed hunc compositio custodiunt, qui simplicibus adhaerebat, *φιλῆσθαι* *καταφιλῆσθαι*, *κεῖσθαι* *κατακεῖσθαι*. Denique *καταγράφαι*, quia et activi ἀπαρέμικτος est, et passivi imperativi, cum est ἀπαρέμικτον, in verbo habet accentum, *καταγράφαι*, et cum est imperativum, ad praepositionem recurrit, *κατάγράφαι*. In infinito graeco praeteritum perfectum, si dissyllabum fuerit, omnimodo a vocali incipit, ἴσθαι, εἶχθαι. Si ergo inveniantur dissyll-

grec, lorsqu'il se compose de deux syllabes, commence par une voyelle, εἰσῆσθαι. Si on en trouve également de deux syllabes qui commencent par une consonne, il est évident qu'ils sont syncopés, comme πέρθει, βλήσθαι, δέσθαι, et que le parfait véritable est πεπέρθει, βεβλήσθαι, δεδέσθαι. Les Grecs emploient souvent l'infinitif pour l'impératif; les Latins le mettent quelquefois à la place de l'indicatif: Θαρσῶν νῦν, Δούμηδες, ἐπὶ Τρώεσσι μάχεσθαι, c'est-à-dire μάχου. « Courage, Diomède, marche contre les Troyens. » (Hom.). Salluste a employé l'infinitif pour l'indicatif. *Hic ubi primum adolevit, non se luxuriose atque inertia corrupendum dedit, sed, ut mos gentis illius est, jaculari, equitare; et cum omnes gloria anteiret, omnibus tamen carus esse. Idem pleraque tempora in venando agere, leonem atque alias feras primum aut in primis ferire, plurimum facere, minimum de se loqui.* Les Latins font quelquefois tenir à l'infinitif la place du subjonctif. Cicéron, *pro Sestio*, a dit: *Reipublice dignitas me ad se rapit, et hæc minora relinquere hortatur*, au lieu de *hortatur ut relinquam*: *hortor amare focos*, pour *hortor ut ament*. On s'en sert quelquefois au lieu du gérondif. Cicéron a dit, dans son *pro Quintio*: *Consilium cepisse hominis fortunas funditus evertere*, au lieu de *evertendi*. « Il a résolu de renverser de fond en comble la fortune et la puissance de cet honnête citoyen. » Nous lisons dans Virgile: *Sed si tantus amor casus cognoscere nostros, pro cognoscendi*. « Mais si vous désirez sincèrement connaître nos malheurs. »

On trouve encore l'infinitif employé autrement par Térénce, dans son Hécyre: *it ad eam visere*, pour *visitatum*, « il va la voir; » et par Virgile: *et cantare pares et respondere parati*,

laba hujusmodi a consonantibus incipientia, manifestum est, non esse integra, ut πέρθει, βλήσθαι, δέσθαι, quorum integra sunt πεπέρθει, βεβλήσθαι, δεδέσθαι. Greci apparatus nonnunquam pro imperativo utuntur: Latini pro indicativo. Θαρσῶν νῦν, Δούμηδες, ἐπὶ Τρώεσσι μάχεσθαι, id est, μάχου: hic pro imperativo. At pro indicativo Sallustius: *Hic, ubi primum adolevit, non se luxuriose neque inertia corrupendum dedit, sed, ut mos gentis illius est, jaculari, equitare: et cum omnes gloria anteiret, omnibus tamen carus esse. Idem pleraque tempora in venando agere, leonem atque alias feras primum, aut in primis ferire, plurimum facere, minimum de se loqui.* Infinitum nonnunquam pro conjunctivo ponunt. Cicero pro Sestio: *Reipublice dignitas me ad se rapit, et hæc minora relinquere hortatur; pro hortatur, ut relinquam. Hortor amare focos, pro hortor, ut ament.* Ponunt et pro gerundio modo. Cicero pro Quintio: *Consilium cepisse hominis fortunas funditus evertere, pro evertendi.* Vergilius: *Sed si tantus amor casus cognoscere nostros, pro cognoscendi.* Et aliter Terentius in Hecyra: *It ad eam visere, pro visitatum; et, Cantare pares et respondere parati, pro ad responden-*

ad respondendum: « tous deux habiles à chanter des vers, et prêts à se répondre. » Quelquefois l'infinitif tient la place du participe présent. Varron dit, en plaidant contre Scævola, *et ut matrem audiri dicere*: « et dès que j'ai entendu dire à sa mère. » Cicéron a dit aussi, dans une de ses Verrines: *Charidemum quem testimonium dicere audistis*: « Lorsque vous avez entendu Charidème, déposant contre lui. » Ces deux infinitifs, *dicere*, sont bien pour *dicentem*. N'écoutez donc plus ceux qui déclament contre l'infinitif, et qui prétendent qu'il ne fait pas partie du verbe, puisqu'il est prouvé qu'on l'emploie pour presque tous les modes du verbe.

Des impersonnels.

Il y a des impersonnels communs à la langue grecque et à la langue latine; et y en a aussi qui n'appartiennent qu'à cette dernière. *Decet me, te, illum, nos, vos, illos*, est un impersonnel; mais les Grecs emploient le même verbe de la même manière: πρόπει μοί, σοί, ἐκέλευ, ἡμῖν, ὑμῖν, ἐκέλευς. Or cet impersonnel, *decet*, vient du verbe *deceo, deceo, decet*: πρόπειω, πρόπεις, πρόπει, πρόποιεν, πρόπετε, πρόπουσι. *Decent domum columnæ*: πρόπουσι τῆ οἰκίᾳ οὐ κίονες. *Placet mihi lectio*, la lecture me plaît; *placet* est un verbe. *Placet mihi legere*, il me plaît de lire; *placet* est ici un impersonnel.

De même, en grec, ἀρέσκει μοι ἡ ἀνάγνωσις se rapporte à la personne elle-même; et dans ἀρέσκει μοι ἀναγνώσκω, ἀρέσκει est impersonnel: *contigit mihi spes, contigit me venisse*; de même en grec: συνέβη μοι ἡ ἐλπίς, συνέβη με ἐληλυθέναι. Dans le premier cas, *συνέβη* est verbe et se conjugue; dans le second, il est impersonnel. *Panitet me* répond au μεταμελει μοι des Grecs. Les

dum. Ponuntur et pro participio presentis. Varro in Scævola: *Et ut matrem audiri dicere.* Cicero in Verrem: *Charidemum cum testimonium dicere audistis, pro dicentem.* Eant nunc, qui infinito calumniantur, et verbum non esse contendunt, cum pro omnibus fere verbi modis probetur adhiberi.

De impersonalibus.

Sunt impersonalia Græcis Latinisque communia, sunt tantum concessa latinitati. *Decet me, te, illum, nos, vos, illos*, impersonale est. Sed et Græci hoc verbo similiter utuntur, πρόπει μοί, σοί, ἐκέλευ, ἡμῖν, ὑμῖν, ἐκέλευς. Hoc autem impersonale nascitur a verbo *deceo, deceo, decet*, πρόπειω, πρόπεις, πρόπει, πρόποιεν, πρόπετε, πρόπουσι. *Decent domum columnæ*, πρόπουσι τῆ οἰκίᾳ οὐ κίονες. *Placet mihi lectio*, verbum est; *placet mihi legere*, impersonale est. Ita et apud Græcos, ἀρέσκει μοι ἡ ἀνάγνωσις, ad personam relatum est, ἀρέσκει μοι ἀναγνώσκω, impersonale est. *Contigit me venisse.* Similiter apud Græcos, συνέβη μοι ἡ ἐλπίς, declinationis est: συνέβη με ἐληλυθέναι, impersonale est. *Panitet me*, hoc est, quod apud illos μεταμελει μοί.

impersonnels, chez ces derniers, ne passent pas par tous les temps; car on ne dit pas impersonnellement *τρέχειν, περιπατεῖν*. On ne rencontre aucun impersonnel employé au pluriel; car *bene legitur liber* est impersonnel, mais *libri bene leguntur* est une tournure semblable à celle des Grecs: *αἱ βιβλία ἀναγινώσκονται*.

Des formes ou des différences extérieures des verbes.

Ce qu'on appelle formes ou différences extérieures des verbes peut se réduire à celles-ci: les unes marquent une action réfléchie ou une action qui commence à se faire; les autres expriment une action souvent répétée; les autres, enfin, tiennent la place d'autres mots, dont elles usurpent la signification. Ces formes sont presque en propre à la langue latine, quoique les Grecs possèdent, dit-on, cette forme de verbes qui exprime la réflexion.

Des verbes qui marquent l'intention.

Un verbe marque l'intention quand il exprime l'approche d'une action dont on espère voir l'issue, comme *parturio*, qui n'est autre chose que *parere meditor*; *esurio*, qui veut dire *esse meditor*. Ces verbes sont toujours de la troisième conjugaison, et longs. La langue grecque nous présente une forme semblable dans les verbes *βανατιῶ, δαμονιῶ, κινητιῶ, κ. τ. λ.* Ces verbes en effet n'expriment pas un fait, mais un essai, une intention de l'exécuter. On peut leur assimiler les suivants: *βηγείω, δανεῖω, γκαρησιῶ, κ. τ. λ.*

Des verbes qui marquent un commencement d'action.

Les verbes appelés en latin *inchoativa* sont ceux qui indiquent qu'une chose a commencé

tempora non flectuntur. Nam impersonaliter τρέχειν, περιπατεῖν, nemo dicit. Nullum impersonale in plurali numeri forma invenitur. Nam bene legitur liber, impersonale est: libri autem bene leguntur, eloquent est græve similis. αἱ βιβλία ἀναγινώσκονται.

De formis vel speciebus verborum.

His subjunguntur, que verborum formæ vel species nominantur, meditata, inchoativa, frequentativa, et usurpativa: que sunt fere propria latinis, licet meditata etiam Græci habere putantur.

De meditata.

Est autem meditata, que significat meditationem rei, ejus imminet et speratur effectus; ut *parturio*, quod est *parere meditor*; *esurio*, *esse meditor*: et sunt semper tertiæ conjugationis productæ. Hinc similis in græcis quoque verbis invenitur species, *βανατιῶ, δαμονιῶ, κινητιῶ, ούρητιῶ, ἐριστιῶ*. His enim verbis tentamentum quoddam rei et meditatio, non ipse effectus exprimitur. His similia videntur, *βηγείω, δανεῖω, γκαρησιῶ, πολεμησιῶ, βρωσιῶ*.

De inchoativa.

Inchoativa forma est, quæ jam aliquando inchoasse testa-

d'être, comme *palescit* se dit d'un homme dont le visage n'est pas encore couvert de toute la pâleur dont il est susceptible. La forme de ces verbes est toujours en *seo*. Cependant tous ceux qui ont cette désinence n'ont pas la même signification; il suffit qu'ils soient dérivés, pour qu'on soit forcé de les ranger dans la troisième conjugaison. Cette forme n'admet pas de parfait; on ne peut dire, en effet, qu'une même chose a commencé d'être actuellement, et qu'elle est passée. Quelques personnes prétendent que cette forme est aussi connue des Grecs, et citent pour preuve *μελαίνομαι, θερμαίνομαι*, qui, disent-ils, répondent à *nigresco, caleseo*; mais on trouve, même selon elles, des verbes en *σῶ* qui ont cette signification: *τελίσσω, γκαμίσσω, κ. τ. λ.* Pour *διδάσκω*, bien que sa désinence soit celle des verbes que nous venons de citer, c'est, n'en doutons pas, un parfait, et non un verbe qui exprime un commencement d'action.

Des verbes qui marquent une action répétée.

Cette forme est tout entière à la langue latine, dont elle fait ressortir la concision en exprimant, au moyen d'un seul mot, une répétition d'action. Cette forme dérive quelquefois d'une manière, quelquefois de deux; mais le degré de répétition n'est pas plus étendu dans l'un que dans l'autre cas: de même, dans les diminutifs, ceux qui ont reçu deux syllabes de plus que le primitif n'ont pas une signification moindre que ceux qui n'ont pris de plus qu'une syllabe: *anus, anilla, anicula. Sternuto* est un fréquentatif, dont le primitif est *sternuo*. Propere a dit: *Candidus Augustæ sternuit omen amor. Pulso*

*tur, ut palescit, cui necdum diffusos est totus pallor. Et hæc forma semper in seo quiescit: nec tamen omnia in seo inchoativa sunt, et semper dum sit derivativa, tertiæ conjugationis fieri cogitur. Hæc forma præteritum nescit habere tempus perfectum. Quid enim simul et adine incipere, et jam præterisse dicatur? Hanc quoque formam sunt qui Græcis familiarem dicant, asserentes, hoc esse *μελαίνομαι καὶ θερμαίνομαι*, quod est *nigresco et caleseo*: sed apud illos aliqua hujus significationis in *σῶ* evire contendunt, *τελίσσω, γκαμίσσω, τερρώσσω, θερράσσω. Διδάσκω* autem licet ejusdem finis sit, nemo tamen perfectum, et non inchoativum esse dubitabit.*

De frequentativa.

Frequentativa forma compendio latinis obsequitur, cum uno verbo frequentationem administrationem ostendit. Hæc forma nunquam uno gradu, nunquam duobus derivatur, ut *cano, canto, cantabo*: nec tamen est in posterioribus major, quam in prioribus, frequentationis expressio. Sicut nec in diminutivis secundus gradus minus priore significat, *anus, anilla, anicula. Sternuto* frequentativum est a principali *sternuo*. Propertius: *Candidus Augustæ sternuit omen amor. Pulso* sunt qui accipiant pro eo, quod est *pulso*, et ἀπαισμησθῶν quemdam latinis existimant, et apud illos βῆδαισα

est, selon quelques-uns, le même verbe que *pulso*; c'est, disent-ils, une espèce d'atticisme appliqué à la langue latine. Les Attiques, en effet, mettent *θάλαττα* pour *θάλασσα*, *πλάττω* pour *πλάσσω*. Mais *pultare*, c'est *sæpe pulsare*, comme *tractare* est pour *sæpe trahere*. *Eruclat* est un fréquentatif dérivé du primitif *erugit*: *Erugit aquæ vis*. *Grassatur* indique une répétition de l'action exprimée par *graditur*: *Quam inferior omni via grassaretur*, a dit Salluste. Il y a quelques verbes de cette forme sans source primitive, comme *cyathissare*, *tympanissare*, *crotilissare*. Il y en a d'autres qui expriment plutôt la lenteur qu'une répétition: *Hastanque receplat ossibus hærentem*. Cette difficulté avec laquelle le dard pénètre est rendue par un verbe dont la forme indique ordinairement le contraire. Je n'ai pas trouvé une forme semblable dans aucun verbe grec.

Des formes mises dans les verbes à la place d'autres formes.

On appelle ces formes gérondifs ou participes, parce que les verbes qui leur appartiennent sont presque tous semblables aux participes, et n'en diffèrent que par la signification; car *vado salutatum* dit la même chose que *vado salutare* ou *ut salutem*. Si vous dites *ad salutandum eo*, le mot *salutandum* cesse d'être participe, si vous n'ajoutez, ou *hominem*, ou *amicum*. L'addition d'un de ces deux mots lui donnera force de participe; mais alors il faut que le verbe d'où il vient ait la voix passive, comme *ad videndum*, *ad salutandum*. Mais lorsque je dis *ad declamandum*, je ne puis ajouter *illum*, parce que *declamator* n'est pas latin. Cette forme ne

θάλαττα, *πλάσσω* *πλάττω*. Sed *pultare* est *sæpe pulsare*, sicut *tractare* est *sæpe trahere*. *Eruclat* frequentativum est a principali *erugit aquæ vis*; et *grassatur* iteratio est a *graditur*. Sallustius: *Cum inferior omni via grassaretur*. Sunt quedam hujus forma sine substantiâ principalis, *cyathissare*, *tympanissare*, *crotilissare*. Sunt, quæ magis moram, quam iterationem, explicant, *Hastanque receplat ossibus hærentem*.

Hæc enim recipiendi difficultas sub specie frequentationis exprimitur. Hanc formam in græcis verbis invenire non potui.

De usurpatis.

Hanc quidam gerundi modi vel participalem vocant, quia verba ejus generis omnia similia participis sunt, et sola significatione distantia. Nam *vado salutatum*, hoc est dicere, *vado salutare*, aut, *ut salutem*. Item *ad salutandum eo*, participium esse jam desinit, nisi adjectis, vel *hominem*, vel *amicum*; hæc enim adjectione participii vim tenebit, sed tunc, cum ex verbo est, habente passivam declinationem, ut, *ad videndum*, *ad salutandum*. *Ad declamandum* vero cum dico, non possum addicere *illum*, quia *declamator* latinum non est. Hæc forma latinitati non soium præstat ornatum, sed illud quo-

donne pas seulement de l'élégance aux phrases; par elle aussi la langue latine possède une richesse de plus, que les Grecs doivent lui envier.

Des différentes espèces de verbes.

Les Latins appellent *genera verborum* ce que les Grecs désignent sous le nom de *διάθεσις ἡγμάτων*; car le mot *affectus* (état de l'âme, de l'esprit) est rendu par le mot *διάθεσις*. Voici donc ce qui sert chez les Grecs à distinguer les différentes affections. Les verbes terminés en *ω*, ayant une signification active, se joignent à plusieurs cas, soit au génitif, soit au datif, ou à l'accusatif; ils prennent avec eux la syllabe *μαι* pour se changer en passifs. Les Grecs ont alors appelé *παθητικά* les verbes qui, terminés en *μαι*, expriment l'état passif de l'âme. Ces derniers doivent nécessairement être joints au génitif avec la préposition *ὑπό*, et ils peuvent, en rejetant la syllabe *μαι*, redevenir actifs: *ἀγχομαι ὑπό σου*, *κλεύομαι ὑπό σου*, *τιμῶμαι ὑπό σου*. Celui qui ne réunira pas toutes les conditions ci-dessus énoncées ne sera appelé ni *actif*, ni *passif*; mais s'il se termine en *ω*, on l'appellera *neutre* ou *absolu*, comme *ζῶ*, *πλουτῶ*, *ὑπάρχω*. Parmi ces derniers, quelques-uns expriment une action libre et indépendante; d'autres expriment un état passif. Par exemple, *τρέχω*, *ἀριστῶ*, *περιπατῶ*, désignent un individu agissant; mais *νοσῶ* et *ἀφθαλμιῶ* désignent, sans aucun doute, un état de souffrance. On ne les appelle pas actifs, parce qu'on ne peut les construire avec aucun des cas dont nous avons parlé plus haut, et qu'ils ne peuvent recevoir la syllabe *μαι*. On ne dit ni *τρέχω σε*, ni *ἀριστῶ σε*, et on ne peut pas non plus en faire des verbes passifs,

que, ut aliquid habere videatur, quæ Græci jure desiderant.

De generibus verborum.

Quod Græci *διάθεσις ἡγμάτων* vocant, hoc Latinum appellent *genera verborum*. Affectus enim græco nomine *ἀθέσις* nuncupatur. Græci igitur *διάθεσις* hæc distinctione definiunt: Quæ in *ω* evocant activam vim significantiam, et junguntur casibus, vel genitivi, vel dativo, vel accusativo, et, accepta *μαι* syllaba, transeunt in passiva; hæc activa diverunt: ut *ἀγχο σου*, *κλεύου σοι*, *τιμῶ σε*. Hæc, assumpta *μαι*, passiva fiunt. Contra *παθητικά* diverunt, quæ in *μαι* desinentia significant passionem, et necesse habent jungi genitivo cum præpositione *ὑπό*, ac possunt, amissa *μαι* syllaba, in activum redire, *ἀγχομαι ὑπό σου*, *κλεύομαι ὑπό σου*, *τιμῶμαι ὑπό σου*. Cui ex supra scriptis definitionibus una detrahit, nec *ἐνεργητικόν*, nec *παθητικόν* dicitur. Sed si in *ω* exit, *οὐδέτερον* vel *ἀποδέλυμένον* vocatur; ut est, *ζῶ*, *πλουτῶ*, *ὑπάρχω*, *ἐορτάζω*. In his invenies aliqua aperte et absolute actum, aliqua designare passionem. Nam *τρέχω*, *ἀριστῶ*, *περιπατῶ*, de agente dicuntur; *νοσῶ* autem et *ἀφθαλμιῶ* sine dubio passionem sonant. Sed neque activa illa dicuntur, quia et nulli de supra dictis casibus jungi possunt, nec *μαι* recipiunt. Nam nec *τρέχω*

et dire : *τρέγμαι ὑπό σου, ἀριστώμαι ὑπό σου*. Νοσῶ et ὀρθαλμῶ, quoique exprimant un état passif, ne peuvent être appelés verbes *passifs*, parce qu'ils ne se terminent pas en *μαι*, parce qu'ils ne désignent pas celui qui agit sur celui qui souffre l'action; enfin, parce qu'ils ne sont pas joints à la préposition *ὑπό*, ce qui est surtout la marque distinctive du passif. Car à l'*actif* et au *passif* il doit toujours y avoir deux personnes, l'une agissant, et l'autre soumise à l'action. Or, comme ces verbes ne peuvent être appelés ni *actifs*, ni *passifs*, ou les nomme neutres ou *absolus*, comme le sont en latin *volo, viro, valeo*. Mais comme chez les Grecs eux-mêmes on trouve bien des verbes qui, terminés en *ω*, expriment un état passif; de même aussi vous en trouverez plus d'un qui, terminés en *μαι*, n'aura qu'une signification active, comme *κίθουαί σου, μάγουαί σοι, ἀγαμαί σε*, κ. τ. λ. Il y a en grec des verbes *communs* appelés *moyens* qui finissent en *μαι*, et qui n'ont qu'une seule forme pour désigner l'action et l'impression qui en résulte : comme *βιάζουαί σε, βιάζουμαι ὑπό σου*. Il y a aussi des verbes passifs ainsi nommés, comme *ἡλειψάμην, ἡσάμην*. Bien que ce nom signifie qu'ils tiennent le milieu entre l'action et la sensation, cependant ils n'expriment pas autre chose que cette dernière; car *ἡλειψάμην* est la même chose que *ἡλείφθην*. De même, les Grecs appellent moyens ces temps, *ἐγραψάμην, ἐράμην, ἔδωκην*, qui n'ont qu'une signification active. Ainsi *ἐγραψάμην* a la même sens que *ἐγράψα*, et on ne dit jamais *προεγράψάμην*. *Ἐράμην* est la même chose

σε, nec ἀριστῶ σε, nec περιπατῶ σε dicitur : nec potest transire in *τρέγμαι ὑπό σου, ἀριστώμαι ὑπό σου, περιπατῶμαι ὑπό σου*. Sed nec *νοσῶ* et *ὀρθαλμῶ*, quatinus verba sunt passionis, dici *παθητικῶς* possunt, quia nec in *μαι* desinunt, nec quisquam significatur passionis auctor, nec subjungitur illis *ὑπό σου*, quod proprium passivorum est. Nam et in activo et passivo debent omnimodo duci, et administrantis et sustinentis, subesse persone. Hæc igitur quia utroque nomine carent, ab illos ὀδύεστερα vel ἀπολελυμένα dicuntur; sicut apud Latinos *uolo, viro, valeo*. Sed sicut aliqua apud Græcos in *ω* exuentia significant passionem, ita multa reperies in *μαι* desinentia, et activam quædam habent significationem : ut *κίθουαί σου, φειδουαί σου, ἐπιμουαί σου, ἰππαζουαί σου, μαχομαί σοι, διαλέγουμαί σοι, δωροῦμαί σοι, χαρίζουαί σοι, εὐχομαί σοι, ἀγαμαί σε, περιδύλωμαί σε*. Sunt apud Græcos communia, quæ ab illis *μέσα* vocantur, quæ, dum in *μαι* desinant, et actum et passionem una eademque forma designant; ut *βιάζουαί σε, καὶ βιάζουμαι ὑπό σου, ἀνδραποδίζουαί σε, καὶ ἀνδραποδίζουμαι ὑπό σου*. Sola quoque passiva hoc nomine, id est, *μέσα* vocantur, ut *ἡλειψάμην, ἡσάμην, ἔδωσάμην*. Hæc enim licet τῆς μέσης διαθέσεως dicant, nihil tamen aliud significant, nisi πάθος. Nam hoc est *ἡλειψάμην*, quod *ἡλείφθην* hoc est *ἡσάμην*, quod *ἡσθην*. Item *ἐγραψάμην, ἐράμην, ἔδωκην, μέσα* appellant, cum nihil significant præter actum. Hoc est enim *ἐγραψάμην*, quod *ἐγράψα*, nec unquam dicitur *προεγράψάμην* : et hoc *ἐράμην*, quod *ἔργην*; hoc est

que *ἔργην*. Ainsi tous ces verbes que nous avons cités plus haut, tels que *φιλοῦμαί σου, κίθουαί σου*, bien qu'ils expriment une action faite, sont appelés *μέσα* (moyens). Quant aux Latins, ils n'appellent pas *communs*, mais déponents, les verbes qui, chez eux, ressemblent à ces verbes grecs. Les Grecs diffèrent en cela des Latins, que ces derniers n'appellent jamais *commun* un verbe, à moins qu'il ne soit semblable au passif, et que les premiers ont appelé moyens des verbes à forme active, comme *πέπληγα*, qui est regardé comme moyen, et qui, avec la consonnance active, exprime seulement l'impression causée par l'action; car *πέπληγα* est la même chose que *πέπληγαμαι*. Mais *πέπληγα* et *κείκοπα* se prennent dans le sens passif et dans le sens actif; car on trouve *πεπληγώς σε* et *πεπληγώς ὑπό σου*, κ. τ. λ. Il y a, en latin, quelques verbes neutres qui quelquefois deviennent déponents, comme *labo, labor; fabrico, fabricor*. Ce changement n'est pas inconnu aux Grecs : *βουλεύουμαι, βουλεύω; πολιτεύουμαι, πολιτεύω*.

Des verbes défectueux.

En grec comme en latin, il y a des verbes qui présentent des défectuosités dans leur conjugaison. Ces défectuosités peuvent, selon les grammairiens, exister de trois manières : ou lorsqu'on emploie un mot pour faire image, ou lorsque les lettres qui composent ce mot ne sont pas en rapport, ou enfin lorsque ce mot lui-même a cessé d'être en usage. Dans les deux premiers cas, on obéit à la nécessité; dans le

ἔδωκην, quod *ἔδωκ*. Ergo et illa, quæ superius diximus, *φιλοῦμαι σου, κίθουαί σου, ἰππαζουαί σου, μάγουαί σου, διαλέγουμαι, περιδύλωμαι, δωροῦμαι, χαρίζουαί σοι, ἔρχουαί σοι, ἀγαμαί σε, cum actum solum significant, μέσα tamen appellantur* : licet his similia Latini non communia, sed deponentia nominant. Est et hæc Græcorum a latinitate dissensio, quod cum Latini nunquam verbum commune dicant, nisi quod sit simile passivo, Græci tamen quædam et activis similia *μέσα* dixerunt, ut *πέπληγα*, quod *μέσον* dicitur, et sub activo sono solum significat passionem : hoc est enim *πέπληγα*, quod *πέπληγαμαι*. *Πέπληγα* vero, ἀφ' οὗ τὸ πεπληγώς ἀγορητικὸν καὶ κείκοπα, ἀφ' οὗ τὸ ἀμφοτέρω κείκοπός, tantum de actu, quam de passione dicitur. Lectum est enim et *πεπληγώς σε*, et *πεπληγώς ὑπό σου*, *πεπληγώς ἀγορητικῶ*, καὶ *βράδην πεπληγώς*. Similiter apud Latinos quædam modo neutra, modo fiunt deponentia, ut *labo labor, fabrico fabricor, ructo et ructor*. Quod etiam Græci non ignorant, *βουλεύουμαι βουλεύω, πολιτεύουμαι πολιτεύω*.

De defectivis verbis.

Tam apud Græcos, quam apud Latinos, deficient verba in declinatione. Tribus enim modis dicunt verborum verbum defectum, aut intellectu exigente, aut literis non convenientibus, aut usn desistente. In primis duobus necessitati, in tertio vero reverentiae obsequimur vetustatis. Intellectu deficient illa, quæ dicuntur *πεποιημένα*, id est, quæ ad similitudinem soni alicujus expressa sunt, ut *λίγξ*

troisième, on cède au respect pour l'antiquité. La première défectuosité se rencontre dans les verbes créés à plaisir, c'est-à-dire faits pour peindre un objet quelconque par les sons, comme *λίγξε βίος*, *σίξε ὀφθαλμός*, et autres mots semblables. Dans ces verbes, en effet, on ne s'inquiète ni de la personne, ni du mode. Le verbe pèche contre le rapport des lettres entre elles, toutes les fois qu'avant ω on trouve un μ ou un ν; car, d'après la règle, cela ne peut se rencontrer au *parfait*, ni au *plus-que-parfait*, ni à l'*aoriste*, ni au *futur*. Ainsi, *νέμω* ne pouvant faire régulièrement *νένεμα*, *ἐνενέμα*, parce que ces lettres ne s'accordaient pas ensemble, on a intercalé η: *νενέμαξα*, *ἐνενεμάχην*. *ἔνεμθην* et *νεμθήσομαι* ont pris la même lettre pour l'euphonie: *ἐνεμθήην*, *νεμθήσομαι*. La troisième personne du singulier, qui a un τ à la dernière syllabe, prend un ν pour faire le pluriel: *λέγεται*, *λέγονται*. Mais *κέχαρται* n'a pu admettre de ν au pluriel, et de cette manière il est défectueux. De même *ἔσταλται*, *κέκοπται*, et mille autres mots, ont remédié à la même défectuosité au moyen du *participle*. Les Grecs ont plusieurs verbes tombés en désuétude, par exemple, les verbes terminés en *νω*: *λαυθάνω*, *μανθάνω*, qu'on ne peut conjuguer au delà de l'imparfait; ils en ont aussi quelques-uns en *σχω*: *γηράσχω*, *τελίσχω*; car *διδάξω*, que

nous rencontrons souvent, ne vient pas de *διδάσχω*, mais de *διδάχω*, comme le prouve *διδάχη*. Les verbes qui finissent par *ύω*, et qui ont plus de deux syllabes, présentent la même inexactitude: *ὀκνεύω*, *θραύω*; *πηγνύω*, *πήγνυμι*. On ne retrouve plus au delà de l'imparfait les verbes terminés en *είω*, comme *ὀκνεύω*; non plus que ceux qui, de monosyllabes qu'ils étaient, sont allongés par l'addition de η et le redoublement de leur première consonne, comme *τρῶς*, *τετρῶς*; *βῶ*, *βιβῶ*. Tous ces verbes peuvent se conjuguer seulement au présent et à l'imparfait. *Inquam* et *sum* sont en latin des verbes défectueux; car les personnes qui suivent la première n'ont aucune analogie avec elle; l'un fait *inquam*, *inquis*, *inquit*, l'autre, *sum*, *es*, *est*; le premier manque de tous les autres temps, le second se change, pour ainsi dire, en un autre verbe, et complète ainsi tous ses temps: *eram*, *fui*, *ero*. Il y a des verbes qui ne sont défectueux que par la première personne: *oras*, *orat*; on ne trouve *oro* nulle part. De même *daris*, *datur*. *Soleo* n'a pas de futur, *verro* n'a pas de parfait. On ignore de quel verbe vient *genui*; Varron seul a dit *genuit*. Cela ne doit pas étonner; car, en grec, on trouve aussi des *parfaits* et des *futurs* qui n'ont pas de présent: *ἤνεγκα*, *ἔδραμον*, *οἶσω*.

βίος, *σίξε ὀφθαλμός*, et similia. In his enim verbis nec nulla persona, nec modus declinationis quaeritur. Literarum inconvenientia deficiunt, quoties verbum habet ante ω, μ vel ν. Haec enim secundum regulam suam proferri vel in *παρκειμένω*, seu *ὑπερσυντελικῶ*, vel in *ἀορίστω*, seu *μέλλοντι* non possunt, ut *νέμω* cum regulariter fieri debuisset *νένεμα*, *ἐνενέμα*, quia non poterunt hae literae convenire, intercessit η, *νενέμαξα*, *ἐνενεμάχην*. Item *ἐνεμθήην* vel *νεμθήσομαι* eandem sumpsere literam propter euphoniā, *ἐνεμθήην*, *νεμθήσομαι*. Item in tertia persona singulari, quae τ habet in ultima syllaba, accepta ν facit pluralem, *λέγεται* *λέγονται*, *μάχεται* *μάχονται*. Verum *κέχαρται* in plurali declinatione ν non potuit admittere, ideoque deficit. Sic *ἔσταλται*, sic *κέκοπται*, et alia mille, et remedium de participio mutuata sunt. Alia sunt apud illos, quae consuetudo desinit, ut omnia verba, quae desinunt in *νω*, *λαυθάνω*, *ἀνθάνω*, *μανθάνω*, quae non nisi usque ad praeteritum imperfectum declinantur. Similiter, quae in *σχω*, *γηράσχω*, *τελίσχω*, *γαμίσχω*, *τετρώσχω*. Nam quod legitimus *διδάξω*, a themate est non

διδάσχω, sed *διδάχω*, cuius indicium est *διδάχη*. Idem patitur, quae in *ύω* exeunt dissyllabis majora, *ὀκνεύω* *θραύω*, *πηγνύω* *πήγνυμι*, *βραύω* *βράβυμι*. Similiter imperfectum praeteritum non exeunt, et quae in *είω* exeunt, ut *ὀκνεύω*, *γαμίστειω*, *βρωστειω*. Nec non et quae ex monosyllabo per *ίωτα* geminantur, ut *τρῶς* *τετρῶς*; *βῶ* *βιβῶ*, *χρῶ* *κίχρῶ*. Haec omnia usque ad imperfectum tempus possunt extendi, non plus. Apud Latinos deficiunt, *inquam* et *sum*; nam sequentes personae analogiam primae personae non servant. Alterum enim facit *inquam*, *inquis*, *inquit*, alterum *sum*, *es*, *est*; et illud quidem in reliquis omnibus defecit temporibus; *sum* vero in aliud transit, ut temporis compleat, *eram*, *fui*, *ero*. Sunt, quae in prima solum persona deficiunt, *oras*, *orat*; *oro* enim lectum non est. Similiter *daris*, *datur*. *Soleo* nescit futurum. *Verro* perfectum ignorat. *Genui* ex quo themate venit, nullus scit, hec Varro dixerit *genuit*. Nec mirum. Nam et apud Graecos tam praeterita invenies, quam futura, quae praesenti careant, *ἤνεγκα*, *ἔδραμον*, *οἶσω*.

LES SATURNALES.

LIVRE PREMIER.

La nature, ô mon fils Eustathe, nous attache dans cette vie, à des objets nombreux et divers; mais aucun lien n'est plus fort que l'amour qui nous unit à ceux auxquels nous avons donné l'existence. Afin que nous prenions soin d'élever et d'instruire nos enfants, la nature a voulu que le soin des parents à cet égard devint leur plus douce volupté, et que, dans le cas contraire, ils dussent éprouver un égal chagrin. Aussi rien ne m'a été plus à cœur que ton éducation. Impatient de tout retard, et abrégeant de longs détours pour la perfectionner, je ne me contente point de tes progrès dans les matières qui sont l'objet de ton étude constante et spéciale; mais je m'applique encore à te rendre mes propres lectures utiles, en formant pour toi, de tout ce que j'ai lu, soit avant, soit après ta naissance, en divers ouvrages écrits dans les langues de la Grèce et de Rome, un répertoire de connaissances, où, comme dans un trésor littéraire, il te soit facile de trouver et de puiser, au besoin, les narrations perdues dans la masse d'écrits qui ont été publiés; les faits et les paroles qui méritent d'être retenus. Toutes ces choses dignes de mémoire, je ne les ai point ramassées sans ordre, et comme entassées; mais de cette variété de matériaux pris en divers auteurs et à des époques diverses, que j'avais d'abord recueillis çà et là indistinctement, pour le soulagement

de ma mémoire, j'en ai formé un certain corps. Réunissant ceux qui se convenaient entre eux, je les ai organisés, pour être comme les membres de ce corps. Si, pour développer les sujets que j'emprunterai à mes différentes lectures, il m'arrive de me servir souvent des propres paroles qu'ont employées les auteurs eux-mêmes, ne m'en fais point de reproche, puisque cet ouvrage n'a pas pour but de faire montre d'éloquence, mais seulement de t'offrir un faisceau de connaissances utiles. Tu dois donc être satisfait si tu trouves la science de l'antiquité clairement exposée, tantôt par mes propres paroles, tantôt par les expressions des anciens eux-mêmes, selon qu'il y aura lieu, ou à les analyser, ou à les transcrire. Nous devons, en effet, imiter en quelque sorte les abeilles, qui parcourent différentes fleurs pour en pomper le suc. Elles apportent et distribuent ensuite en rayons, tout ce qu'elles ont recueilli, donnant par une certaine combinaison, et par une propriété particulière de leur souffle, une saveur unique, à ce suc formé d'éléments divers. Nous aussi, nous mettrons par écrit ce que nous aurons retenu de nos diverses lectures, pour en former un tout, digéré dans une même combinaison. De cette façon, les choses se conservent plus distinctement dans l'esprit; et cette netteté de chacun de ces matériaux, combinés ensemble par une sorte de ciment homogène, laisse une saveur unique à ces essences diverses. En telle sorte que si l'on

SATURNALIORUM

LIBER PRIMUS.

Multas variasque res in hac vita nobis, Eustathi fili, natura conciliavit: sed nulla nos magis, quam eorum, qui e nobis essent procreati, caritate devinxit: eaque nostram in his educandis atque erudiendis curam esse voluit, ut parentes neque, si id, quod cuperent, ex sententia cederet, tantum nila alia ex re voluptatis, neque, si contra eveniret, tantum maioris capere possint. Hinc est, quod mihi quoque institutione tua nihil antiquius aestimatur. Ad cuius perfectionem compendia longis anfractibus anteponenda ducens, moraque otanis impatiens, non opperor, ut per hæc sola promoveas, quibus ediscendis naviter ipse invigilas: sed ago, ut ego quoque tibi legerim; et quidquid mihi, vel te jam in lucem edito, vel antequam nascereris, in diversis seu græcæ, seu romanæ linguæ, voluminibus elaboratum est, id totum sit tibi scientiæ suppellex: et quasi de quodam literarum penu, si quando usus venerit, aut historia, que in librorum strue latens clam vulgo est, aut dicti factive memorabilis reminiscendi, facile id tibi inventu atque

depromptu sit. Nec indigeste, tanquam in acervum, congestissimum digna memoratu: sed variarum rerum disparilitas, auctoribus diversa, confusa temporibus, ita in quoddam digesta corpus est, ut, que indistincte atque promiscue ad memoriæ subsidium annotaveramus, in ordinem instar membrorum coherentia convenirent. Nec mihi vitio vertas, si res, quas ex lectione varia mutuabor, ipsis sæpe verbis, quibus ab ipsis auctoribus enarrate sunt, explicabo: quia præsens opus non eloquentiæ ostentationem, que vagantur, et flores carpunt; deinde, quidquid attulere, disponunt ac per favos dividunt, et succum varium in unum saporem mixtura quadam et proprietate spiritus sui mutant. Nos quoque, quidquid diversa lectione quasivimus, committemus stilo, ut in ordinem eodem digerente coalescant. Nam et in animo melius distincta servantur, et ipsa distinctio non sine quodam fermento, quo conditur universitas, in unius saporis usum varia libamenta confundit: ut, etiamsi quid apparuerit, unde sumtum sit, aliud tamen esse, quam unde

reconnaît où chaque chose est puisée, on reconnoît cependant aussi que chacune diffère de sa source. C'est de la même manière que la nature agit en nos corps, sans aucune coopération de notre part. Les aliments que nous consommons pèsent sur notre estomac tant qu'ils y surnagent, en conservant leur qualité et leur solidité; mais en changeant de substance, ils se transforment en sang et alimentent nos forces. Qu'il en soit de même des aliments de notre esprit. Ne les laissons pas entiers et hétérogènes, mais digérons-les en une seule substance. Sans cela, ils peuvent bien entrer dans la mémoire, mais non dans l'entendement. Rassemblons-les tous, pour en former un tout; comme de plusieurs nombres on en compose un seul. Que notre esprit agisse de façon à montrer ce qui s'opère, en cachant ce dont il s'est servi pour opérer: comme ceux qui confectionnent des liniments odorants ont soin avant tout, que leurs préparations n'affectent aucune odeur particulière, voulant en former une spéciale du suc mêlé de tous leurs parfums. Considère de combien de voix un chœur est composé: cependant toutes ces voix n'en forment ensemble qu'une seule. L'une est aiguë, l'autre grave, l'autre moyenne; les voix d'hommes et de femmes se mêlent au son de la flûte; de cette sorte, la voix de chaque individu se trouve couverte, et cependant celle de tous s'éleve; et l'harmonie résulte de la dissonance elle-même. Je veux qu'il en soit ainsi du présent ouvrage; je veux qu'il renferme les notions de diverses sciences, des préceptes divers, des exemples de diverses époques; mais qu'il forme un travail

homogène, dans lequel, en ne dédaignant point de revoir ce que tu connais déjà, et en ne négligeant pas d'apprendre ce que tu ignores, tu trouveras plusieurs choses agréables à lire, propres à orner l'esprit et utiles à retenir. Car j'erois n'avoir fait entrer dans cet ouvrage rien d'inutile à connaître, ou de difficile à comprendre; mais tout ce qui pourra servir à rendre ton intelligence plus forte, ta mémoire plus riche, ta parole plus diserte, ton langage plus pur: à moins toutefois que, né sous un autre ciel, l'idiome latin ne m'ait pas favorablement servi. C'est pourquoy, si jamais quelqu'un a le loisir ou la volonté de lire cet ouvrage, d'avance nous réclamons son indulgence, s'il trouve à désirer dans notre style l'élégance native du langage romain. Mais ne vais-je point encourir imprudemment l'ingénieux reproche qu'adressa jadis M. Caton à Aulus Albinus, qui fut consul avec L. Lucullus? Cet Albinus écrivit en grec l'histoire romaine. Au commencement de cette histoire, on rencontre cette pensée: que personne n'a droit de reprocher à l'auteur ce qu'il pourrait y avoir d'inexact ou d'inélégant dans son ouvrage; car, dit-il, je suis Romain, né dans le Latium, et la langue grecque m'en est tout à fait étrangère. C'est pourquoy il demande grâce s'il a pu quelquefois errer. Tu es par trop plaisant, Aulus, s'écria M. Caton en lisant ces mots, d'avoir mieux aimé demander pardon d'une faute, que de t'abstenir de la commettre. Car on ne demande pardon que pour les erreurs ou l'ignorance nous a entraînés, et pour les fautes auxquelles la nécessité nous a contraints. Mais

sanatum noscetur, appareat: quod in corpore nostro videmus sine ulla opera nostra facere naturam. Alimenta, que accipimus, quando in sua qualitate perseverant, et solida innant, male stomacho oneri sunt. At cum ex eo, quod erant, mutata sunt, tum demum in vires et sanguinem transeunt. Idem in his, quibus aluntur ingenia, præstentur, et quæcunque haudimus, non patiamur integra esse, ne aliena sint, sed in quamdam digerenti concinguntur. Alioquin in memoriam ire possunt, non in ingenium. Ex omnibus colligamus, unde unum fiat ex omnibus, sicut unus numerus fit ex singulis. Hoc faciat poster animus: omnia, quibus est adjunctus, abscondat; ipsum tamen ostendat, quod efficit: ut qui odora pigmenta conciliunt, ante omnia curant, ut nullius sint odoris propria, que conduuntur, confusit videlicet omnium succos odoraminum in spiramentum unum. Vides, quam multorum vocibus chorus constet? una tamen ex omnibus redditur. Aliqua est illic acuta, aliqua gravis, aliqua media: accedunt viris feminae: interponitur fistula. Ita singulorum illic latent voces, omnium apparent, et fit concertus ex dissonis. Tale hoc præsens opus volo. Multæ in illo artes, multa præcepta sunt, multarum ætatum exempla, sed in unum conspirata. In quibus si neque ea, que jam tibi sunt cognita, asperneris, nec que ignota sunt, vites: invenies plurima, que sit aut voluptati legere, aut cultui legisse, aut usui meminisse. Nihil enim huic operi inser-

tum puto aut cognitum inutile, aut difficile perceptum; sed omnia, quibus sit ingenium tuum vegetius, memoria adimiculationi, oratio sollertior, sermo incorruptior: nisi sibi nos sub alio ortos cælo latine lingue vena non adjuvet. Quod ab his, si tamen quibusdam forte nonnunquam tempos voluntasque erit ista cognoscere, petitum impetratumque volumus, ut æqui bonique consulant, si in nostro sermone nativa romani oris elegantia desideretur. Sed ne ego incautus sum, qui venustatem reprehensionis incurram, a M. quondam Catone profecta in A. Albinum, qui cum L. Lucullo consul fuit. Is Albinus res romanas oratione græca scriptavit. In ejus historia primo scriptum est ad hanc sententiam: Neminem succensere sibi convenire, si quid in illis libris parum compositæ, aut minus eleganter scriptum foret. Nam sum, inquit, homo romanus natus in Latio; et eloquium græcum a nobis alienissimum est. Ideoque veniam gratianque male existimationis, si quid esset erratum, postulavit. Ea cum legisset M. Cato: Ne tu, inquit, Aule, nimium nugator es, cum maluisti culpam deprecari, quam culpa vacare. Nam petere veniam solemus, aut cum imprudentes erravimus, aut cum moxam imperio compellentis admisimus. Te, inquit, oro, quis perpulit, ut id committeres, quod priusquam faceres, peteres uti ignosceretur? Nunc argumentum, quod huic operi delinimus, velut sub quodam prologi habitu dicemus.

toi, ajoute Caton, qui avant d'agir demandes qu'on te pardonne ta faute, qui t'a condamné, je te prie, à la commettre?

Maintenant nous allons exposer, en forme de prologue, le plan que nous avons adopté pour cet ouvrage.

CHAPITRE I.

Plan de l'ensemble de l'ouvrage.

Pendant les Saturnales, les personnes les plus distinguées de la noblesse romaine, et d'autres hommes instruits, se réunissent chez Vettius Prætextatus, et consacrent, à des entretiens sur les arts libéraux, les jours solennellement fériés. Ils se donnent aussi des repas avec une mutuelle politesse, et ne se retirent chez eux que pour aller prendre le repos de la nuit. Ainsi, pendant tout le temps des fêtes, après que la meilleure partie du jour a été remplie par des discussions sérieuses, la conversation roule, durant le repas, sur des sujets convenables à la table; en sorte qu'il n'y a pas un moment, dans la journée, qui ne soit rempli par quelque chose d'instructif ou d'agréable. Cependant la conversation de la table aura toujours plus d'agrément qu'aucune autre, parce qu'elle a moins de sévérité et plus de licence. Ainsi, dans le *Banquet* de Platon, comme dans tous les auteurs qui ont décrit des repas, la conversation ne roule sur aucun sujet austère, mais elle forme un traité agréable et varié de l'amour. Socrate lui-même, dans cet ouvrage, n'enlace point, selon sa coutume, et ne presse point son adversaire, dans des nœuds de plus en plus resserrés; mais il le circonviend de manière qu'il puisse éluder et revenir au combat, lui fournissant lui-même l'occasion de s'esquiver

et de fuir. La conversation, à table, doit donc être irréprochable sous le rapport de la décence, autant qu'attrayante par ses agréments; tandis que, le matin, elle sera toujours plus grave, et telle qu'elle convient à d'illustres et doctes personnages. Or, si les Cotta, les Lélius, les Scipion ont pu, dans les ouvrages des anciens, dissérer sur tous les sujets les plus importants de la littérature romaine, ne sera-t-il pas permis aux Flavian, aux Albin, aux Symmaque, aux Eustathe, qui leur sont égaux en gloire et ne leur sont pas inférieurs en vertu, de dissérer aussi sur quelque sujet du même genre? Qu'on ne me reproche point que la vieillesse de quelques-uns de mes personnages est postérieure au siècle de Prætextatus, car les dialogues de Platon sont une autorité en faveur de cette licence. En effet, Parménide est si antérieur à Socrate, que l'enfance de celui-ci aura à peine touché la vieillesse de celui-là; et cependant ils disputent entre eux sur des matières très-ardues. Un dialogue célèbre est rempli par une discussion entre Socrate et Timée, qu'on sait n'avoir pas été contemporains. Paralus et Xanthippe, fils de Périclès, dissertent aussi, dans Platon, avec Protagoras, à l'époque de son second séjour à Athènes; quoique la fameuse peste les eût enlevés aux Athéniens longtemps auparavant. Ainsi donc, autorisés par l'exemple de Platon, l'âge ou vécutent les personnes que l'on a réunies a été compté pour rien. Afin qu'on pût reconnaître et distinguer facilement ce que dit chacun d'eux, nous avons fait interroger Postumien par Décium, touchant le fond de ces entretiens et touchant les personnes entre lesquelles ils s'agitent; et, pour ne pas suspendre plus longtemps l'impatience du lecteur, un dialogue

CAPUT I.

Argumentum operis totius.

Saturnalibus apud Vettium Prætextatum romanae nobilitatis proceres doctique alii congregantur: et tempus solemniter feriatum deputant colloquio liberali, convivio quoque sibi mutua comitate præbentes, nec discerentes a se, nisi ad nocturnam quietem. Nam per omne spatium feriarum meliorem diei partem seriis disputationibus occupantes, cæna tempore sermones convivales agitant: ita ut nullum diei tempus docte aliquid vel lepide profundi vacuum relinquatur. Sed erit in mensa sermo jucundior, ut habeat voluptatis amplius, severitatis minus. Nam cum apud alios, quibus sunt descripta convivia, tum in illo Platonis symposio, non austeriore aliqua de re convivarum sermo, sed Cupidinis varia et lepida descriptio est. In quo quidem Socrates non artioribus, ut assolet, nodis urget atque implicat adversarium; sed eludendi magis quam decertandi modo, apprehensis dat elabendi prope atque efrugiendi locum. Oportet enim versari in convivio sermones ut castitate integros, ita appetibiles venustate. Matutina vero erit robustior disputa-

tio, que viros et doctos, et præclarissimos deceat. Neque enim Cotta, Lælius, Scipiones amplissimis de rebus, quoad romanae literæ erunt, in veterum libris disputabunt: Prætextatus vero, Flavianos, Albinos, Symmachos, et Eustathios, quorum splendor similis, et non inferior virtus est, eodem modo loqui aliquid licitum non erit. Nec mihi fraudi sit, si uni aut alteri ex his, quos cœtus cogit, matuta ætas posterior seculo Prætextati sit. Quod licito fieri Platonis dialogi testimonio sunt. Quippe Socrate ita Parmenides antiquior, ut hujus pueritia vix illius apprehenderit senectutem: et tamen inter illos de rebus arduis disputatur. Inlicitum dialogum Socrates habita cum Timæo disputatione consumit; quos constat eodem seculo non fuisse. Paralus vero et Xanthippus, quibus Périclès pater fuit, cum Protagora apud Platonem disserunt, secundo adventu Athenis morante; quos multo ante infamis illa pestilentia Atheniensis absumserat. Annos ergo cœcuntium mitti in digitos, exemplo Platonis nobis suffragante, non convenit. Quo autem facilius que ab omnibus dicta sunt, apparere ac secerni possent; Decium de Postumiano, quinam ille sermo, aut inter quos fuisset, sciscitantem fecimus. Et ne diutius

entre Décius et Postumien va exposer quelle fut l'origine de ces colloques, et quel en fut le développement.

CHAPITRE II.

Quelle fut l'origine de ces colloques de table, et quel en fut le développement.

DÉCIUS. — Les fêtes que nous accorde une grande partie du mois consacré à Janus me permettent d'aller chez toi, Postumien, et d'y rencontrer des moments favorables pour t'entretenir; car presque tous les autres jours opportuns à la plaidoirie, on ne peut trouver un seul instant que tu ne sois occupé, soit à défendre au forum les causes de tes clients, soit à les étudier chez toi. Si donc tu as maintenant le loisir de répondre à mes interrogations (car je sais que tu ne remplis point les jours fériés par des frivolités, mais par des occupations sérieuses), tu me procureras un très-grand plaisir, lequel, je pense, ne sera pas non plus sans agrément pour toi. Je te demande d'abord si tu as assisté personnellement à ces festins qu'une politesse réciproque prolongeait durant plusieurs jours; ainsi qu'à ces entretiens que tu vantes, dit-on, si fort, et dont tu fais partout les plus grands éloges. J'aurais dû les entendre raconter par mon propre père, s'il n'était parti de Rome aussitôt après ces festins, pour aller demeurer à Naples. J'assistais dernièrement à d'autres festins où l'on admirait les forces de ta mémoire, qui te permettent souvent de répéter tout ce qui fut dit dans les circonstances dont il s'agit, et de le reproduire dans le même ordre.

POSTUMIEN. — Durant tout le cours de ma

lectoris desideria morem, jam Decii et Postumiani sermo palam faciet, quæ hujus colloqui vel origo fuerit, vel ordo processerit.

CAPUT II.

Quæ convivalis hujus sermonis origo, et quis ordo fuerit.

DECIVS. Tentanti mihi, Postumiane, aditus tuos et mollissima consultandi tempora commodo adsunt ferie, quas indulget magna pars mensis Jano dicati. Cæteris enim ferme diebus, qui perorandis causis opportuni sunt, hora omnino reperiri nulla potest, quin tuorum clientium negotia vel defendas in foro, vel domi discas. Nunc autem (scio te enim non ludo, sed serio feriari) si est commodum respondere id, quod rogatum venio, tibi ipsi, quantum arbitror, non injucundum, mihi vero gratissimum taceris. Requiro autem abs te id primum, interfuisses convivio per complures dies continua comitate renovato, eique sermoni, quem prædicare in primis, quemque apud omnes maximis ornare laudibus dicaris: quem quidem ego ex patre audivissem, nisi post illa convivia Roma profectus Neapoli moraretur. Aliis vero nuper interfui admirantibus memoriae tue vires, universa, que tunc dicta sunt, per ordinem sæpe referentis. **POSTUMIENS.** Hoc unum, Decii, nobis (ut et ipse, quantum tua sinit adolescentia, videre,

vie, Décius, rien ne m'a paru mieux (comme tu as pu le voir toi-même, autant que te le permet ta jeunesse, ou comme tu as pu l'entendre dire à ton père Albin) que d'employer les loisirs que me laisse la plaidoirie, à converser dans la société d'hommes érudits, et tels, par exemple, que toi. En effet, un esprit qui a été bien dirigé ne saurait trouver de déclassement plus utile et plus honnête, qu'un entretien ou la politesse orne l'interrogation aussi bien que la réponse. Mais de quel banquet veux-tu parler? Sans nul doute tu veux parler de celui qui eut lieu d'abord chez Vettius Prætextatus, composé des plus doctes et des plus illustres, et qui, rendu ensuite par chacun des convives, s'embellit encore du charme de la variété.

DÉCIUS. — C'est là précisément le but de mon interrogation. Veuille bien m'apprendre quel fut ce festin, auquel l'amitié particulière de chacun des convives pour toi me fait penser que tu as dû assister.

POSTUMIEN. — Certes je l'aurais bien désiré, et je pense que ma présence n'y eût pas été désagréable. Mais comme, ces jours-là précisément, j'avais à m'occuper des causes de plusieurs de mes amis, invitè à ces repas, je répondis que j'étais forcé d'employer mon temps, non en festins, mais à étudier mes causes; et je priai que l'on cherchât quelqu'un, libre de tout soin et de toute autre affaire. On le fit; et Prætextatus invita en ma place le rhéteur Eusèbe, homme érudite et éloquent, supérieur dans son art à tous les Grecs de notre âge, et, de plus, versé dans la littérature latine.

DÉCIUS. — Comment donc sont parvenus à ta

et ex patre Albino audire potuisti) in omni vite cursu optimum visum, ut, quantum cessare a causarum defensione licuisset, tantum ad eruditorum hominum tuique similium congressum aliquem sermonemque conferrem. Neque enim recte institutus animus requiescere aut utilius, aut honestius usquam potest, quam in aliqua opportunitate docte ac liberaliter colloquendi, interrogandique et respondendi comitate. Sed quodnam istud convivium? An vero dubitandum est, quin id dicas, quod doctissimis precærum ceterisque nuper apud Vettium Prætextatum fuit, et quod discurrens post inter reliquos grata vicissitudo variavit? **DECIVS.** De hoc ipso quesitum venio: et explices velim, quale illud convivium fuerit, a quo te abfuisse, propter singularem omnium in te amicitiam non opinor. **POSTUMIENS.** Voluissem equidem, neque id illis, ut æstimo, ingratum fuisset. Sed, cum essent amicum complures mihi cause illis diebus pernoscenda, ad eorum tum rogatus, meditandi, non elendi illud mihi tempus esse, respondi; hortatusque sum, ut alium potius, nullo involutum negotio atque a cura liberum, quaereret. Itaque factum est. Nam faciendum et eruditum virum Eusebium rhetorem, inter Græcos præstantem omnibus idem nostra ætate profectis, doctrina Latialis haud inscium, Prætextatus memi in locum invitari imperavit. **DECIVS.** Unde igitur illa tibi nota

connaissance ces entretiens où, avec tant de grâce et de charme, sont tracés les meilleurs exemples pour régler la vie, riches, à ce que j'entends dire, de faits nombreux et d'instructions variées?

POSTUMIEN. — Le jour du solstice, qui suivit immédiatement les fêtes des Saturnales, durant lesquelles eurent lieu ces banquets, j'étais chez moi, heureux de me trouver libre des affaires du barreau. Eusebe y vint avec un petit nombre de ses disciples, et il me dit en souriant : — Postumien, j'avoue que je t'ai de grandes obligations pour bien des choses, mais surtout à raison de ce qu'en t'excusant auprès de Prætextatus, tu as laissé une place pour moi à son festin. Si bien que je m'imagine que, d'accord avec ta bienveillance pour moi, la fortune elle-même la seconde, et conspire avec elle pour que je reçoive des bienfaits de toi. — Veux-tu, lui dis-je, me restituer cette dette, que tu avoues si gratuitement et si bénévolement? employons ce loisir dont il m'est si rare de jouir, à me faire assister à mon tour, en quelque façon, à ce repas que tu as partagé. — Je le veux bien, me dit-il; toutefois je ne te donnerai point le détail des mets et des boissons, encore qu'on en ait servi en abondance, quoique sans superfluité; mais, autant qu'il me sera possible, je rapporterai ce que dirent en ces jours-là les convives, soit pendant, soit principalement après les repas. En les écoutant, il me semblait que je me rapprochais de la vie de ceux que les sages proclament heureux. Ce qui avait été dit la veille du jour auquel je vins m'asseoir au milieu d'eux m'est connu par la communication que m'en a faite Aviénus; et je l'ai entièrement

mis par écrit, afin de n'en rien oublier. Si tu désires l'entendre de ma bouche, sache qu'un seul jour ne suffira pas pour répéter des entretiens qui ont rempli plusieurs journées.

DÉCIVS. — Quels étaient, Postumien, ces entretiens dont te parlait Aviénus? quels en étaient les interlocuteurs, et quelle en fut l'origine? Je t'écoute infatigablement.

POSTUMIEN. — Eusebe commença ainsi : La veille du jour de la fête des Saturnales, vers le soir, Vettius Prætextatus ayant mis sa maison à la disposition des personnes qui désiraient s'y réunir, *Aurélius, Symmaque et Cæcina Albin*, très-liés ensemble par leur âge, leurs mœurs et leurs goûts, s'y rendirent. Servius, nouvellement reçu docteur parmi les grammairiens, homme étonnant par sa science et d'une aimable modestie, les suivait, tenant les yeux baissés, et dans l'attitude de quelqu'un qui semble chercher à se cacher. Aussitôt que Prætextatus les eut aperçus, il alla au-devant d'eux, et les salua affectueusement; puis s'étant tourné vers *Furius Albin*, qui se trouvait là par hasard, à côté d'Aviénus : Veux-tu, lui dit-il, mon cher Albin, que nous communiquions à ces personnes qui surviennent si fort à propos, et que nous pourrions justement appeler les lumières de notre cité, le sujet dont nous avons commencé de disserter entre nous? — Pourquoi ne le voudrais-je pas, dit Albin, puisque rien ne peut être plus agréable, et à nous et à eux, que de nous entretenir de savantes discussions? Chacun s'étant assis, *Cæcina* prit la parole : J'ignore encore, mon cher Prætextatus, ce dont il s'agit; cependant je ne saurais douter que ce ne soit très-bon à connaître, puis-

sunt, que tam jucunde et comiter ad instinendam vitam exemplis, ut audio, rerum copiosissimis, et varia doctrina ubertate prolata digestaque sunt? POSTUMIANUS. Cum solstitiali die, qui Saturnaliorum festa, quibus illa convivialis celebrata sunt, consentans est, forensi cura vacuus, laetiore animo essem domi; eo Eusebius cum paucis et sectatoribus suis venit: statimque vultu revidens, Permagnum me, inquit, abs te, Postumiane, cum ex aliis, tum hoc maxime, gratia laetior obstrictum, quod a Prætextato veniam postulando, mihi in cœna vacuefecisti locum. Itaque intelligo, non studium tantum tuum, sed ipsam quoque, ut aliquid abs te mihi fiat commodi, consentire atque aspirare fortunam. Visne, inquam, restituere id nobis, quod debitum tam leuigne ac tam libenter lateris; nostrumque hoc otium, quo perferri raro admodum licet, eo dicere, ut his, quibus tunc tu interfuisti, nunc non interesse videamur? Faciam, inquit, ut vis. Narrabo autem tibi non cibum aut potum, tametsi ea quoque ubertim casteque affuerint: sed et que vel in conviviis, vel maxime extra mensam, ab iisdem per tot dies dicta sunt, in quantum potero, animo repetam. Que quidem ego cum audirem, ad eorum mihi vitam, qui beati a sapientibus dicerentur, accedere videbar. Nam et que pridie, quam adessen, inter eos dicta sunt, Avieno mihi bisumante conperta sunt; et omnia scripto mandavi, ne

quid subtraheret oblivio. Que si ex me audire gestis, cave lestimes, diem unum referendis, que per tot dies sunt dicta, sufficere. DECIVS. Quoniam igitur, et inter quos, aut unde ortum sermonem, Postumiane, fuisse dicebat? ita præsto sum indefessus auditor. POSTUMIANUS. Tum ille, Declinam, inquit, inquit, in vesperum die, quem Saturnale festum erat insecuturum, cum Vettius Prætextatus domi convenire se gentilibus copiam faceret, eo venerunt Aurelius Symmachus et Cæcina Albinus, cum ætate, tum etiam moribus, ac studiis inter se conjunctissimi. Hos Servius, inter grammaticos doctorem recens professus, juxta doctrinam mirabilis et amabilis, veracunde terram intuens, et velut latentis similis, sequebatur. Quos cum prospexisset, obviante processisset, ac perblande salutavisset, conversus ad Furius Albinum, qui tum forte cum Avieno aderat: Visue, ait, mi Albine, cum his, quos advenisse peropportune vides, quosque jure civitalis nostre lumina diverimus, eam rem, de qua inter nos nasci cœperat sermo, communicemus? Quidni maxime velim? Albinus inquit. Nec enim ulla alia de re, quam de doctis questionibus colloqui, aut nobis, aut his, potest esse jucundius. Cumque concessissent, tum Cæcina: Quoniam illi sit, mi Prætextate, tametsi adhuc nescio; dubitare tamen non debeo, esse scitu optimum, cum et vobis ad colloquendum causam attulerit, et nos ejus esse ex-

que cela a pu être entre vous un sujet de conversation, et que vous ne voulez pas nous le laisser ignorer. — Il faut donc que vous sachiez, reprit Prætextatus, que nous dissertions entre nous, vu que c'est demain le premier jour consacré aux fêtes de Saturne, pour savoir à quelle époque on peut dire que commencent les Saturnales : autrement dit, à quel moment commencera le jour de demain. Nous avions déjà effleuré quelque chose de cette question. Ainsi, comme ton érudition est trop connue pour que ta modestie puisse s'en défendre, je veux que tu commences à nous faire part de tout ce que tu as appris et retenu sur le sujet qui nous occupe.

CHAPITRE III.

Du commencement et de la division du jour civil.

Alors Cœcina parla en ces termes : Puisque ni l'ignorance ni l'oubli n'ont dérobé, à aucun de vous tous qui m'engagez à parler sur cette matière, rien de ce que les anciens en ont écrit, il me paraît superflu de vous répéter des choses que vous connaissez. Mais, pour que personne ne pense que l'honneur d'être interrogé me soit à charge, je vais résumer en peu de mots tout ce que ma faible mémoire me fournira sur ce sujet. — Après ces paroles, voyant tout le monde attentif et disposé à l'écouter, il poursuivit en ces termes : — M. Varron, dans son livre *Des choses humaines*, en traitant des jours, dit : « Ceux qui naissent dans les vingt quatre heures « qui s'écoulent depuis le milieu de la nuit « jusqu'au milieu de la nuit suivante, sont dits « né le même jour. » Par ces paroles, Varron paraît avoir fixé la division du jour de telle sorte que celui qui est né après le coucher du

soleil, mais avant minuit, appartient au jour qui a précédé la nuit; et qu'au contraire, celui qui est né dans les six heures postérieures de la nuit appartient au jour qui succède à la nuit. Le même Varron nous apprend, dans le même livre, que les Athéniens observaient la chose autrement, et qu'ils comptaient pour un jour la distance d'un coucher du soleil à l'autre; que les Babylo niens en usaient encore différemment, et qu'ils donnaient le nom de jour à l'espace de temps qui se trouve compris entre deux soleils levants; tandis que les Umbres appelaient jour la distance d'un midi à l'autre : « Ce qui est trop ab- « surde, continue Varron; car celui qui est né « chez les Umbres à la sixième heure de la jour- « née des calendes, devra avoir son jour natal « partagé entre le jour des calendes et les six « premières heures de la journée du lendemain « des calendes. » Le peuple romain, comme le dit Varron, a plusieurs motifs pour compter ses jours depuis le milieu de la nuit jusqu'au milieu de la nuit suivante; car ses solennités sont en partie diurnes, et en partie nocturnes. Les diurnes se prolongent depuis le commencement du jour jusqu'au milieu de la nuit, et les nocturnes commencent à la sixième heure de la nuit qui suit ce même jour. On observe la même division dans les cérémonies qui se pratiquent pour la consultation des augures. En effet, lorsque les magistrats doivent, en un même jour, consulter les augures, et accomplir l'action pour laquelle ils les consultent, ils consultent après minuit et, agissent après le soleil levé; et cependant ils ont consulté et agi en un même jour. Pareillement, les tribuns du peuple, auxquels il n'est pas permis de passer jamais un jour entier hors de Rome,

perles non sinatis. Atqui scias, inquit, oportet, eum inter nos sermonem fuisse, ut, quoniam dies crastinus festis Saturno dicatis initium dabit, quando Saturnalia incipere dicamus, id est, quando crastinum diem initium sumere existimemus. Et inter nos quidem parva quedam de hac disputatione libavimus. Verum quia te, quidquid in libris latet, investigare notius est, quam ut per verecundiam negare possis, pergas volo in medium proferre, quidquid de hoc, quod quaerimus, edoctum tibi comprehensumque est.

CAPUT III.

De principio ac divisione civilis diei.

Tum Cœcina : Cum vobis, qui me in hunc sermonem inducitis, nihil ex omnibus, quae veteribus elaborata sunt, aut ignoratio neget, aut oblivio subtrahat, superfluum video, inter scientes nota proferre. Sed ne quis me estimet dignatione consultationis gravari, quidquid de hoc mihi tenuis memoria suggererit, paucis revolvam. Post hæc, cum omnes paratos ad audiendum erectosque vidisset, ita exorsus est. M. Varron in libro rerum humanarum, quem de diebus scripsit : « Humines, » inquit, « qui ex media nocte ad proximam mediam noctem

« his horis viginti quatuor nati sunt, uno die nati diem- « tur. » Quibus verbis ita videtur diem observationem divisisse, ut qui post solis occasum ante mediam noctem natus sit, illo, quem nox secuta est; contra vero, qui in sex noctis horis posterioribus nascitur, eo die videatur natus, qui post eam noctem diluxerit. Athenienses autem aliter observare, idem Varron in eodem libro scripsit; eosque a solis occasu ad solem iterum occidentem omne id medium tempus unum diem esse dicere. Babylo niens porro aliter : a sole enim exorto ad exortum ejusdem incipientem, id spatium unius diei nomine vocare. Umbros vero unum et eundem diem esse dicere, a meridie ad insequentem meridiem. « Quod quidem, » inquit Varro, « nimis « absurdum est. Nam qui Kalendis hora sexta apud Um- « bros natus est, dies ejus natalis videri debet et Kalen- « darum dimidiatus, et qui post Kalendas erit, usque « ad horam ejusdem diei sextam. » Populum autem romanum, ita uti Varro dixit, dies singulos annumerare a media nocte ad mediam proximam, multis argumentis ostenditur. Sacra sunt enim romana partim diurna, partim nocturna. Et ea, quae diurna sunt, ab initio diei ad medium noctis prolongantur : ab hora sexta noctis sequentis nocturnis sacris tempus impenditur. Ad hoc,

ne sont pas réputés avoir violé cette loi lorsque, partis après minuit, ils sont revenus après l'heure du premier flambeau, mais avant minuit suivant ; parce qu'étant revenus avant la sixième heure de la nuit, ils passent une partie de cette nuit dans la ville. Le jurisconsulte Mucius soutenait encore qu'une femme n'aurait point accompli la formalité légale de l'usurpation, si, après avoir commencé aux calendes de janvier à cohabiter avec un homme pour cause de mariage, elle le quittait afin d'interrompre l'usurpation le 4 suivant des calendes de janvier ; car on ne saurait compléter dans cet espace de temps, les trois nuits que la femme devait passer, durant l'année, éloignée de son mari, d'après la loi des Douze Tables, pour faire acte d'usurpation ; puisque les six heures postérieures de la troisième nuit appartiendraient à l'année qui aurait commencé aux calendes.

On retrouve la même observation concernant la division du jour, exprimée dans Virgile ; mais placée, comme il convenait à un poète, sous le voile d'une antique croyance religieuse.

« La nuit humide, dit-il, est au milieu de sa « arrière, et déjà je sens l'haleine enflammée « des chevaux du Soleil. »

Par ces paroles, Virgile nous indique que le jour civil (selon l'expression des Romains) commence à la sixième heure de la nuit.

Le même poète, dans son sixième livre, a indiqué l'époque où commence la nuit. Car après avoir dit :

« Pendant qu'ils s'entretenaient ainsi, déjà

« l'astre du jour avait sur son char lumineux, « fourni plus de la moitié de sa carrière ; » la Sybille ajoute bientôt :

« La nuit s'approche, Énée ; et nous perdons « le temps à verser des larmes. »

Voilà comment Virgile a su décrire le commencement du jour et celui de la nuit, en se conformant avec la plus grande exactitude aux divisions civiles. Or, voici quelles sont ces différentes divisions. Le premier moment de la journée s'appelle inclination du milieu de la nuit, (*mediæ noctis inclinatio*) ; vient ensuite le chant du coq (*gallicinium*), plus le moment du silence (*conticinium*), quand les coqs se taisent, en même temps que les hommes se livrent au sommeil ; ensuite le point du jour (*diluenum*), c'est-à-dire, le moment où le jour commence à paraître ; enfin le matin (*mane*), ainsi appelé, ou parce que le jour s'élève des mânes c'est-à-dire, des lieux inférieurs, ou bien, ce qui me paraît plus vrai, comme étant de bon augure. En effet, les Lanuviens disent *mane*, pour *bonum* ; et chez nous, au contraire, *immane* est l'opposé de *bonum* ; comme dans *immanis bellua*, ou *immane facinus*, et d'autres mots de ce genre, où *immane* a la signification de *non bonum*. Vient ensuite le temps appelé du matin à midi (*a mane ad meridiem*), qui est le milieu du jour. Le temps qui suit s'appelle le couchant (*conticinium*) ; le suivant, *suprema tempestas*, c'est-à-dire la dernière période du jour, selon qu'il est dit expressément dans les Douze Tables : SOLIS. OCCASUS. SUPREMA. TEM-

Hæc vice sermonum roseis Aurora quadrigis
Jam medium æthereo cursu trajecterat axem,

max suggestit vales :

Nox ruit, Anea : nos flendo ducimus horas.

Ita observatissimum civilium definitionum diei et noctis initia descripsit. Qui dies ita dividitur. Primum tempus diei dicitur mediæ noctis inclinatio ; deinde gallicinium, inde conticinium, cum et galli contrescant, et homines etiam tum quiescant ; deinde diluenum, id est, cum incipit dies dignosci ; inde mane, cum dies clarus est. Mane autem dicitur, aut quod ab inferioribus, id est, a manibus exordium lucis emergat, aut, quod verius mihi videtur, ab omni boni nominis. Nam et Lanuvii *mane* pro *bono* dicunt : sicut apud nos quoque contrarium est *immane*. Ul, *immanis bellua*, vel, *immane facinus*, et hoc genus æstera, pro *non bono*. Deinde a mane ad meridiem, hoc est, ad medium diem. Inde jam supra vocatur tempus occiduum, et mox *suprema tempestas*, hoc est, diei novissimum tempus : sicut expressum est in Duodecimo Tabulis, SOLIS. OCCASUS. SUPREMA. TEMPESTAS. ESTO. Deinde vespera ; quod a Græcis tractum est. Illi enim ἑσπέρησιν a stella Hespero dicunt : inde et Hesperia Italia, quod occasus subjecta sit, nominatur. Ab hoc tempore prima fax dicitur, deinde concubia, et inde intempesta, que non habet idoneum tempus rebus gerendis. Hæc est diei civilis a Romanis observata divisio. Ergo noctu lu-

ritus quoque et nos auspicandi, eandem esse observationem docet. Nam magistratus, quando mo die eis et auspicandum est, et id agendum, super quo processit auspicium, post mediam noctem auspicantur, et post exortum solem agunt : auspiciatque et egisse eodem die dicuntur. Præterea tribuni plebis, quos nullum diem integrum abesse Roma licet, cum post mediam noctem proficiscuntur, et post primam facem ante mediam noctem sequentem revertuntur, non videntur abfuisse diem : quoniam autem horam noctis sextam regressi, partem aliquam illius in urbe consumunt. Quintum quoque Mucium jurisconsultum dicere solitum, lege non esse usurpatum mulierem, que, cum Kalendis Januariis apud virum matrimonii causa esse coepisset, ad diem quartum Kalendas Januarias sequentes usurpatum esset. Non enim posse impleri trinoctium, quo abesse a viro usurpandi causa ex duodecim tabulis deberet : quoniam tertiæ noctis posteriores sex horæ alterius anni essent, qui inciperet ex Kalendis. Virgilius quoque id ipsum ostendit, ut hominem decem poeticas res agentem, recondita atque operta veteris ritus significatione :

Torquet, inquit, medios nox humida cursus :
Et me saxus equis oriens afflavit anhelis.

His enim verbis diem, quem Romani civilem appellaverunt, a sexta noctis hora oriri adnotat. Idem quoque quando nox quoque incipiat, expressit in sexto. Cum enim dixisset :

FESTAS. ESTO. (Que le coucher du soleil soit la dernière période (légale) du jour). Ici succede *vesper* (le soir), mot tiré du grec; car les Grecs appellent ce moment *ἑσπέρα*, à cause de l'étoile Hesper; et c'est aussi pour le même motif que l'Italie est nommée Hesperie, comme étant située vers l'occident. Le moment qui suit est appelé premier flambeau (*primum fax*); celui qui vient après, l'heure du coucher (*concupia*); et enfin le dernier, *intempestas*, c'est-à-dire le temps où l'on ne s'occupe point d'affaires. Telle est, chez les Romains, la division du jour civil. Ainsi donc les Saturnales s'inaugureront au milieu de la nuit prochaine (*noctu futura*), quoiqu'on ne soit dans l'usage d'en commencer la célébration qu'au jour de demain (*die crastini*).

CHAPITRE IV.

Qu'on dit en latin *Saturnaliorum, noctu futura, et die crastini*.

Ici, après que chacun se fut mis à louer la mémoire d'Albin comme étant un vrai répertoire de l'antiquité, Prætextatus, apercevant Avienus qui parlait bas à Furius Albin : — Qu'est-ce, lui dit-il, mon cher Avienus, que tu indiques au seul Albin, et que tu laisses ignorer à tous les autres? — Celui-ci répliqua : — L'autorité de Cæcina m'impose sans doute du respect, et je n'ignore pas que l'erreur ne saurait se mêler à tant de savoir; cependant la nouveauté de ses expressions a surpris mon oreille. Car, au lieu de dire *nocte futura* et *die crastino*, comme les règles l'eussent exigé, il a préféré dire *noctu futura* et *die crastini*. Or *noctu* n'est point un substantif, mais un adverbe; or *futura*, qui est un adjectif, ne peut s'accorder avec un adverbe, et il n'est pas douteux que *noctu* et *nocte* sont,

tura, cum media esse ceperit, auspiciis Saturnaliorum erit, quibus die crastini mos inchoandi est.

CAPUT IV.

Latine diei *Saturnaliorum, noctu futura, et, die crastini*.

Hic, cum omnes quasi vetustatis promtuarum Albini memoriam laudavissent, Prætextatus Avienum videns Furio insusurrantem. Quidnam hoc est, mi Aviene, inquit, quod mi Albino indicatum, etiam ceteris esse velis? Tum ille: Moveret quidem auctoritate Cæcinæ, nec ignoro, errorem in tantam non cadere doctrinam: aures tamen meas ista verborum novitas percudit, cum, *noctu futura, et die crastini*, magis, quam *nocte futura, et die crastino*, dicere, ut regulis placet, maluit. Nam *noctu*, non appellatio, sed adverbium est. Porro *futura*, quod nomen est, non potest cum adverbio convenire. Nec dubium est, hoc inter se esse *noctu* et *nocte*, quod *die* et *die*. Et rursus, *die* et *crastini*, non de eodem casu sunt; et

relativement, comme *die* et *die*. D'un autre côté, *die* et *crastini* ne sont pas au même cas; or, dans ce tour de phrase, ce n'est que l'identité du cas qui unit les deux mots ensemble. Je désirerais savoir aussi pourquoi nous dirions *Saturnaliorum* plutôt que *Saturnalium*? — A ces questions, comme Cæcina se taisait, ne faisant qu'en sourire, Servius, interrogé par Symmaque, répondit: Quoique j'aie beaucoup plus à apprendre qu'à enseigner dans cette réunion, non moins respectable par l'illustration de ceux qui la composent que par leur science, je céderai cependant à la volonté de celui qui m'interroge; et j'indiquerai d'abord, quant au mot *Saturnalium*, puis relativement aux autres expressions dont il s'agit, d'où vient, je ne dis pas la nouveauté mais la vétusté de ces locutions. Celui qui dit *Saturnalium* suit la règle; car les noms qui ont le datif pluriel en *bus* n'accroissent jamais d'une syllabe au génitif de ce même nombre. En effet, ou le génitif a autant de syllabes que le datif, comme *monilibus, monilium; sedilibus, sedilium*; ou il en a une de moins, comme *carminibus, carminum; luminibus, luminum*: de même donc *Saturnalibus, Saturnalium*, qui est plus régulier que *Saturnaliorum*. Mais ceux qui disent *Saturnaliorum* ont pour eux l'autorité de grands écrivains: car Salluste, dans son troisième livre dit: *Bacchanaliorum*; et Masurius, dans son second livre des *Fastes*, dit: « Le jour des Vénales (*Vinaliorum*) est consacré à Jupter, non à Vénus, comme le pensent quelques-uns: » et (pour citer aussi le témoignage des grammairiens eux-mêmes) Verrius Flaccus, dans le livre intitulé *Saturne*, dit: « Les Grecs aussi solennisent les jours des Saturnales (*Saturnaliorum*). » Il dit encore, dans le même livre: « Je pense avoir expliqué clairement

nisi casus idem, nomina in hujusmodi elocutione non jungit. *Saturnaliorum* deinde cur malimus, quam *Saturnalium* dicere, opto dinoscere. Ad hæc cum Cæcina renidens taceret, et Servius a Symmacho rogatus esset, quidnam de his existimaret: Licet, inquit, in hoc certu non minus nobilitate, quam doctrina reverendo, magis mihi descendum sit, quam docendum, famulabor tamen arbitrio jubentis, et insinuo primu de Saturnalibus, post de ceteris, unde sit sic eloquendi non novitas, sed vetustas. Qui *Saturnalium* dicit, regula innotuit. Nomina enim, que dativum pluralem in *bus* mittunt, nunquam genitivum ejusdem numeri syllaba crevisse patiuntur; sed aut totidem habet, ut, *monilibus monilium, sedilibus sedilium*; aut una syllaba minus est, ut, *carminibus carminum, luminibus luminum*. Sic ergo *Saturnalibus* rectius *Saturnalium*, quam *Saturnaliorum*. Sed qui *Saturnaliorum* dicunt, auctoritate majorum mutuantur virorum. Nam et Sallustius in tertio, *Bacchanaliorum* ait; et Masurius *Fastorum* secundo, *Vinaliorum dies*, inquit, *Jovi sacer est, non, ut qui-*

« l'institution des Saturnales (*Saturniorum*). » Julius Modestus, *Traité des Fêtes*, dit aussi : *feriæ Saturnaliorum*; et, dans le même livre, il ajoute : « Antias attribuée à Numa » Pompius l'institution des Agonales (« *Agonaliſiorum* ») »

Mais, direz-vous, ces autorités peuvent-elles être soutenues par quelques raisons? Certainement; et, puisque l'analogie est tout à fait du ressort de la grammaire, je tâcherai de faire ressortir de diverses présomptions le motif qui a pu déterminer ceux qui écrivent de préférence *Saturniorum*, au lieu d'employer l'expression ordinaire *Saturnalia*. D'abord j'estime que de ces noms neutres de fêtes qui n'ont point de singulier, ils ont voulu faire une classe distincte des autres noms, qui se déclinent dans les deux nombres; car les noms *Compitalia*, *Bacchanalia*, *Agonalia*, *Vinalia*, et autres semblables, sont des noms de fêtes, et n'ont point de singulier; ou si vous faites usage de leur singulier, il n'a plus alors la même signification, à moins qu'on n'ajoute le mot fête; comme *Bacchanale festum*, *Agonale festum*, et ainsi des autres: en sorte que ce ne sont plus, dans ces cas, des noms positifs, mais des adjectifs, que les Grecs appellent *épithètes*. Ceux donc qui ont déterminé d'introduire l'exception dont il s'agit, au génitif, ont eu l'intention de caractériser, par cette terminaison, le nom des jours solennels. Ils n'ignoraient pas d'ailleurs que, dans la plupart des mots qui ont leur datif en *bus*, le génitif se termine en *rum*: comme *domibus*, *domorum*; *duobus*, *duorum*; *ambobus*, *amborum*.

dam putant, Veneri. Et ut ipsos quoque grammaticos in testimonium citem, Verrius Flaccus in eo libello, qui Saturnus inscribitur, *Saturnaliorum*, inquit, *dies apud Græcos quoque festi habentur*; et in eodem libro, *Dolucide me*, inquit, *de constitutione Saturnaliorum scripsisse arbitror*. Item Julius Modestus de feriis, *Saturnaliorum*, inquit, *feriæ*. Et in eodem libro, *Antias*, inquit, *Agonaliſiorum repertorem Nenum Pompiſium refert*. Hac tamen, inquires, auctoritas quero an possit aliqua ratione defendi. Plane, quatenus alienum non est, committitur grammaticum cum sua analogia, tentabo suspitionibus erare, quod sit, quod eos a solita enuntiatione detorsit, ut mallent *Saturnaliorum*, quam *Saturnalia* dicere. Ac primum æstimo, quod hæc nomina, que sunt festorum dierum neutralia, carente numero singulari, diversæ conditionis esse vulerunt ab his nominibus, que utroque numero figurantur. *Compitalia* enim, et *Bacchanalia*, et *Agonalia*, *Vinaliaque*, et reliqua his similia, festorum dierum nomina sunt, nec singulariter nominantur; aut, si singulari numero dixeris, non idem significabis, nisi adjeceris festum; ut, *Bacchanale festum*, *Agonale festum*, et reliqua: ut jam non positivum sit, sed adjectivum, quod Græci ἐπιθετον vocant. Animati sunt ergo ad faciendam discretionem in genitivo casu, ut ex hac declinatione exprimerent nomen solennis diei, scientes, in nonnullis sepe nominibus,

Ainsi encore, *viridia*, lorsqu'il est employé comme épithète, forme son génitif en *ium*; *viridia prata*, *viridium pratorum*; tandis que, lorsque nous voulons exprimer la verdure même d'un lieu, nous disons *viridiorum*; comme dans *formosa fuces viridiorum* (l'agréable aspect de la verdure). Dans ce dernier cas, *viridia* est employé comme positif, et non comme adjectif. Les anciens ont tellement usé de la licence de ce génitif, qu'Asinius Pollion emploie souvent le génitif *vectigaliorum*, quoique *vectigal* ne soit pas moins usité que *vectigalia*; et de même, quoique nous trouvions le singulier *ancile lwaque ancile gerebat* (il portait le bouclier du bras gauche), on trouve aussi *anciliorum*. En sorte qu'il reste encore à examiner s'il est rigoureusement vrai qu'on ait affecté cette terminaison aux dénominations des jours de fêtes, ou si ce n'est pas plutôt l'amour de la variété qui aura charmé les anciens; car enfin, outre les noms des jours de fêtes, nous en trouvons d'autres déclinés de la même façon, comme nous l'avons fait voir plus haut: *viridiorum*, *vectigaliorum*, *anciliorum*. Il y a plus: je trouve les noms mêmes des fêtes déclinés régulièrement dans les auteurs anciens. Varron dit: Le jour des fériales (« *Ferialium diem* ») est ainsi appelé de l'usage de « porter (*ferendis*) des mets dans les tombeaux. » On voit qu'il ne dit point *Ferialiorum*. Il dit ailleurs *floralium* et non *floraliorum*, parlant en cet endroit non des jeux, mais des fêtes mêmes de Flore. Masurius dit aussi, dans le second livre des Fastes: « Le jour des Libérales (*Liberalium dies*) est appelé par les pontifes, *agonium*

dativo in *bus* exeunte, nihilominus genitivum in *rum* finire: ut, *domibus domorum*, *duobus duorum*, *ambobus amborum*. Ita et *viridia*, cum ἀντι ἐπιθετον accipiuntur, genitivum in *ium* faciunt; ut *viridia prata*, *viridium pratorum*. Cum vero ipsi loci viriditatem significare volumus, *viridiorum* dicimus: ut cum dicitur, *formosa fuces viridiorum*. Tunc enim *viridia* quasi positivum ponitur, non adiectivum. Tanta enim apud veteres fuit licentia hujus genitivi, ut Asinius Pollio *vectigaliorum* frequenter usurperet: quod *vectigal* non minus dicitur, quam *vectigalia*. Sed et cum legamus, *lwaque ancile gerebat*: tamen et *anciliorum* relatum est. Videndum ergo, ne magis varietas veteres delectaverit, quam ut ad amassum verum sit, festorum dierum nomina sic vocata. Ecce enim et præter solemnium dierum vocabula, alia quoque sic declinata reperimus, ut præcedens sermo pateat: *viridiorum*, et *vectigaliorum*, et *anciliorum*. Sed et ipsa festorum nomina secundum regulam declinata apud veteres reperio: siquidem Varro *Ferialium diem* ait, *a ferendis in sepulcra epulis dici*. Non dicit *Ferialiorum*: et alibi *Floralium*, non *Floraliorum* ait, cum idem non ludos florales illic, sed ipsam festum Floralia significaret. Masurius etiam secundo Fastorum, *Liberalium dies*, inquit, *a pontificibus agonium Martiale appellatur*. Et in eodem libro: *Eam nocturnam, deincepsque insequentem diem, qui est Lucarium, non*

« *martiale* (lutte martiale). » Et dans le même livre il dit encore : « La nuit qui vient après le jour » des *Lucaries* (*Lucarium*) » et non *Lucariorum*. De même aussi plusieurs auteurs ont dit : *Liberalium*, et non pas *Liberatorum*. De tout cela, il faut conclure que les anciens se sont prêtés à ces variations par amour de la diversité : c'est ainsi qu'ils disaient *Exanimos* et *Exanimis*, *inermos* et *inermes*, *hilaros* et *hilaris*. Il n'est donc pas douteux qu'on dit également bien *Saturnaliū* et *Saturnaliorum*; l'un a pour lui et la règle et l'autorité de l'exemple; l'autre n'a que la seule autorité de l'exemple, mais il est donné par un très-grand nombre d'auteurs.

Il nous reste maintenant à appuyer du témoignage des anciens les autres expressions qui ont paru étranges à notre ami Aviénus. Ennius, que, malgré l'élégance raffinée de notre siècle, je ne pense pas que nous devions mépriser, a employé *noctu concubia* dans les vers suivants :

« Vers le milieu de cette nuit (*noctu concubia*), « les Gaulois ayant attaqué furtivement les murs « de la citadelle, massacrèrent les sentinelles sur- « prises. » En cet endroit, il est à remarquer qu'il a dit non-seulement, *noctu concubia*, mais même *qua noctu*. Ennius a employé aussi la même désinence dans le quatrième livre de ses Annales; et d'une manière plus frappante encore, dans le troisième où il dit :

« Cette nuit (*hac noctu*) le sort de l'Étrurie « tinda à un fil. »

Claudius Quadrigarius dit aussi, dans le troisième livre de ses Annales. « Le sénat s'assembla comme il était déjà nuit (*de noctu*), et ne « se sépara que la nuit bien avancée (*noctu « multa*). » Je ne crois pas non plus (étranger à mon sujet de remarquer ici que les décevirs,

dixit *Lucariorum*. Remarque *Liberatium* nulli dicere, non *Liberatorum*. Unde pronuntiandum est, veteres indulsisse copiam per varietatem : ut dicebant, *exanimos* et *exanimis*, *inermos* et *inermes*, *lum hilaros* alque *hilaris*. Et ideo certum est, licito et *Saturnaliū* et *Saturnaliorum* dici : cum alterum regula cum auctoritate, alterum etsi sola, sed multorum defendat auctoritas. Reliqua autem verba, que Avieno nostro nova visa sunt, veterum nobis sunt testimoniis asserenda. Ennius enim, nisi cui videtur inter nostrae aetatis politiones munditias respiciendo, *noctu concubia* dixit his versibus :

Qua Galli fortim noctu somno aris adorli
Moenia concubia, vigilesque reptote cruculant.
quo in loco animadvertendum est non solum, quod *noctu concubia*, sed quod etiam *qua noctu* dixerit. Et hoc posuit in annalium septimo. In quorum tertio clarissimus idem dixit :

Hac noctu filo pendebit Etruria tota.
Claudius quoque Quadrigarius Annali tertio : *Senatus autem de noctu convenire, noctu multa domum dimitti*. Non esse ab re puto, hoc in loco id quoque admonere,

dans les Douze Tables, ont, contre l'usage, employé *nox* pour *noctu*. Voici les paroles de la loi : SI UN VOL EST FAIT DE NUIT. (*Sei nox furtum factum. esit*) ; SI QUELQU'UN TUE LE (*voleur*), IL SERA TUÉ LEGALEMENT. Dans ces paroles, il faut aussi remarquer qu'à l'accusatif du mot *is* (*sci. im. aliquis. occisit.*) les décevirs ont dit *im* et non *eum*.

L'expression *die crastini* n'a pas été employée non plus, par un homme aussi savant que Cæcina, sans qu'il y ait été autorisé par l'exemple des anciens, lesquels étaient dans l'usage d'écrire copulativement et d'employer adverbialement, tantôt *diequinti*, tantôt *diequinte*; ce qu'on reconnaît à la seconde syllabe qu'on fait brève, dans ce cas, tandis qu'elle est longue de sa nature lorsqu'on dit seulement *die*. Ce que nous disons de la dernière syllabe de ce mot, qu'elle est tantôt en *e*, tantôt en *i*, fut un usage des anciens qui employaient indifféremment ces deux lettres à la fin des mots : comme *profiscine* et *profiscini*, *proclive* et *proclivi*. Voici un vers de Pomponius qui me revient dans la mémoire; il est tiré de l'Attellana intitulée *Mavia*.

« Voila le sixième jour que je n'ai rien fait : « je serai mort de faim dans quatre jours (*die « quarte*). »

On disait de même *die pristino*, ce qui signifiait la même chose que *die pristino*, c'est-à-dire la veille. On l'écrivit aujourd'hui (en changeant l'ordre de la composition des mots) *pridie*, abrégé de *pristino die*. N'objectez point qu'on trouve dans les anciens *die quarto*, car on ne le trouve qu'au passé, et non point au futur. Voici comment le savant Cn. Mattius exprime, dans ces vers de ses comédies iambiques, notre *nudius quartus* : (*nunc dies quartus.*) « Dernière- « ment, il y a quatre jours (*die quarto*), je m'en

quod *decemviri Duodecim Tabulis inusitate nox pro noctu dixerunt*. Verba hæc sunt : *SCI. NOX. IRTUM. FACTUM. ESIT. SCI. IM. ALIQUIS. OCCISIT. JOURE. CAISUS. ESTO. IN. QUIBUS. VERBIS. ID. ETIAM. NOTANDUM. EST, quod ab eo, quod est is, non eum casu accusativo, sed im, dixerunt. Sed nec die crastini, a doctissimo viro sine veterum auctoritate prolatum est; a quibus mos erat, modo diequinti, modo diequinte, pro adverbio copulativo dicere. Cujus indicium est, quod syllaba secunda corripitur, que natura producit, cum solum dicitur die. Quod autem diximus, extremam istius vocis syllabam tum per e, tum per i, scribi; consuetum id veteribus fuit, ut his literis plerumque in fine indifferenter uterentur; sicut *profiscine* et *profiscini*, *proclive* et *proclivi*. Venit ecce illius versus Pomponiani in memoriam, qui est ex Attellana, que *Mavia* inscribitur :*

Dies hic sextus, cum nihil egi; die quarte moriar fame.
Die pristino eodem modo dicebatur, quod significabat die pristino, id est, priore: quod nunc pridie dicitur, converso compositionis ordine, quasi *pristino die*. Nec infutias eo, lectum apud veteres *die quarto*. Sed invenitur

« souviens fort bien, il a cassé le seul vase à « eau qu'il y eût dans la maison. » Il en résultera donc qu'il faudra dire *die quarto* au passé, et *die quarti* au futur.

Pour n'avoir rien omis sur l'expression *die crastini*, il nous reste à rapporter ce passage du livre second de l'*Histoire* de Cælius : « Si tu veux « me confier la cavalerie et me suivre toi-même « avec le reste de l'armée, dans cinq jours (*die « quinti*) je te ferai apprêter ton soupé à Rome, « au Capitole. » — En cet endroit Symmaque dit à Servius : — Ton Cælius a pris et le fait et l'expression dans les *Origines* de M. Caton, ou l'on trouve ce passage : « Or, le maître de la cavalerie « dit au dictateur des Carthaginois : Envoie-moi « à Rome avec la cavalerie, et dans cinq jours « (*die quinti*) ton soupé sera préparé au Capitole. » Prætextatus ajouta : — Les expressions dont se sert le préteur, et par lesquelles il promulgue dans le langage de nos ancêtres les fêtes appelées Compitales, me paraissent venir en aide pour démontrer quel fut l'usage des anciens sur la question dont il s'agit. Voici ces expressions : LE NEUVIÈME JOUR (*die noni*) (des calendes de janvier), LE PEUPLE ROMAIN CÉLÉBRERA LES COMPITALES ; LESQUELLES COMMENCÉES, TOUTES AFFAIRES SERONT SUSPENDUES.

CHAPITRE V.

Des mots vieilliss et inusités. Que l'expression : *nulle verborum*, est latine et correcte.

Alors Avienus s'adressant à Servius, lui dit : —

de Insaeto, non de futuro, positum. Nam Cn. Maltius, homo impense doctus, in mimiambris pro eo dicit, quod nudius quartus nos dicimus, in his versibus :

Nuper die quarto, ut recorder, et certe
Aquarium arceum onicum domi fregit.

Hoc igitur inlererit, ut *die quarto* quidem de præterito dicamus, *die quarti* autem de futuro. Verum ne de *die crastini* nihil retulisse videamur, supplet Cælium illud ex libro historicarum secundo : « Si vis mihi equita- « tum dare, et ipse cum cetero exercitu me sequi, die « quinti Romæ in Capitolio curabo tibi cenam coctam. » Hic Symmachus, Cælius tuus, inquit, et historicum, et verbum ex Originibus M. Catonis accepit, apud quem ita scriptum est : « Igitur dictatorem Carthaginensium « magister equitum monuit, Mitte mecum Roman equi- « tatum, die quinti in Capitolio tibi cena cocta erit. » Et Prætextatus : « Estimo nonnihil ad demonstrandam consuetudinem veterum, etiam prætoris verba conferre, quibus more majorum ferias concipere solet, que appellantur Compitalia. Ea verba hæc sunt : DIE. NONI. POPELO. ROMANO. QUARTIBUS. COMPITALIA. ERUNT. QUANDO. CONCEPTA. FOVLINT. N.

CAPUT V.

De exauctoratis obsoletis que verbis : tum recte ac latine dicit, *nulle verborum* est.

Tum Avienus aspiciens Servium : Cuius, inquit, et

Curius, Fabricius et Cornucanius, ces hommes des temps reculés, ou même les trois Horaces, ces jumeaux plus anciens qu'eux tous, parlaient à leurs contemporains intelligiblement, clairement, et ils n'employaient point le langage des Aruces, des Sicanien, ou des Pélasges, qu'on dit avoir les premiers habité l'Italie ; mais ils se servaient de la langue de leur siècle : tandis que toi, comme si tu conversais avec la mère d'Évandre, tu veux nous rendre des termes déjà depuis plusieurs siècles tombés en désuétude. Tu entraînes même à les recueillir des hommes distingués, qui ornent leur mémoire par l'habitude continue de la lecture. Si c'est pour ses vertus, son austerité, sa simplicité, que vous vous vantez d'aimer l'antiquité, vivons selon les mœurs anciennes, mais parlons le langage de notre temps. Pour moi, j'ai toujours dans l'esprit et dans la mémoire ce que C. César, ce génie si supérieur et si sage, a écrit dans son livre premier, *De l'Analogie* : « J'évite un terme extraordinaire ou « inusité, comme sur mer on évite un écueil. » Enfin, il est mille de ces expressions (*nulle verborum est*) qui, bien que fréquemment appuyées de l'autorité de l'antiquité, ont été répudiées et proscrites par les âges suivants. Je pourrais en citer une foule, si la nuit qui s'approche ne nous avertissait qu'il faut nous retirer. — Arrêtez, je vous prie, répliqua aussitôt Prætextatus avec sa gravité ordinaire ; ne blessons point audacieusement le respect dû à l'antiquité, mère des arts, pour laquelle, Avienus, tu trahis toi-même ton amour, au moment où tu veux le dissimuler. Car

Fabricius, et Cornucanius antiquissimi viri, vel etiam his antiquiores Horatii illi trigemini, plane ac dilucide cum suis fabulati sunt : neque Anrucorum, aut Sicanorum, aut Pelasgorum, qui primi coluisse in Italia dicuntur, sed ætatis suæ verbis utebantur. Tu autem perinde quasi cum matre Evandri loquare, vis nobis verba multis jam sæculis obliterata revocare : ad quorum congeriem præstantes quoque viros, quorum memoria continuè legendi usus instruit, incitasti. Sed antiquitatem vobis placere jactatis, quod honesta, et sobria, et modesta sit. Vivamus ergo moribus prætoris, presentibus verbis loquamur. Ego enim id, quod a C. Cesare, excellentis ingenii ac prudentie viro, in primo de Analogia libro scriptum est, habeo semper in memoria atque in pectore, ut tanquam scopulum, sic fugiam infrequens atque insolens verbum : nulle denique verborum talium est, quæ, cum in ore prisce auctoritalis crebro fuerint, exauctorata famen a sequenti ætate reputataque sunt. Horum copiam proferre unne possem, ni tempus noctis jam propinquantis necessariæ discessionis nos admoneret. Bona verba, queso, Prætextatus morali, ut assolet, gravitate subjecit, ne insolenter parentis artium antiquitatis reverentiam verberemus, cujus amorem tu quoque, dum dissimulas, magis produs. Cum enim dicit, *nulle verborum est*, quid aliud sermo tuus, nisi ipsam redolet vetustatem? Nam licet M. Cicero in oratione, quam pro Milone concepit, ita scriptum reliquerit : « Ante fundum Clodii, « quo in fundo propter insanas illas substructiones facile

lorsque tu dis *mille verborum est* (il est mille de ces mots) n'est-ce pas là une locution antique ? En effet, si M. Cicéron, dans l'oraison qu'il a composée pour Milon, a écrit *mille hominum versabatur* : « devant la terre de Clodius, ou, « pour ses folles constructions, il employait au « moins mille travailleurs ; » et non *versabantur*, qu'on trouve dans les manuscrits moins corrects ; et si dans son sixième discours contre Antoine, il a écrit *mille nummum* : « A-t-on jamais trouvé « dans cette rue de Janus quelqu'un qui voulût « prêter à Antoine mille sesterces ; » si enfin Var-ron, contemporain de Cicéron, a dit aussi, dans son dix-septième livre *Des choses humaines, plus mille et centum annorum est* (il y a plus de onze cents ans) ; toutefois, ces écrivains n'ont osé employer une telle construction que sur l'autorité des anciens. Car Quadrigarius a écrit, dans le troisième livre de ses *Annales* : Là furent tués mille hommes (*mille hominum*) ; et Lucile, dans le troisième livre de ses *Satyres* : *ad portam mille* « (Il y a mille (*mille*) de distance jus- « qu'à la porte, et puis six, de la porte à Salerne ; » tandis qu'ailleurs il décline ce mot ; car il a dit, dans son dix-huitième livre : *mili passum*. « Le cheval companion qui, dans une course, « aura gagné celui-ci de trois mille pas, ne sera « suivi de plus près par aucun autre coursier, et « même il paraîtra courir à part. »

Et dans le livre neuvième, *mili nummum* : « Avec mille sesterces tu peux en acquérir cent « mille, » il écrit *mili passum* pour *mille passibus*, et *mili nummum* pour *mille num- mis* ; et par là il montre évidemment que *mille* est un nom substantif usité au singulier, lequel prend un ablatif, et dont le pluriel est *millia*. Car *mille* ne correspond point au mot grec *chi-*

lia, mais au mot *chilias*. Et comme on dit : une chiliade et deux chiliades, de même les anciens disaient avec beaucoup de justice, et par analogie : *unum mille et duo millia*. Eh quoi ! Aviénus, voudrais-tu dans les épiques littéraires refuser le droit de suffrage à ces hommes si doctes, dont M. Cicéron et Varron se glorifiaient d'être les imitateurs, et les précipiter en bas du pout, comme des ultra-sexagé- naires ?

Nous en dirions davantage sur ce sujet, si l'heure avancée ne nous forçait, malgré nous, de nous séparer. Mais voulez-vous que la jour- née de demain, que la plupart des gens perdent autour des tables et des pièces de jeu, nous la consacrons, depuis le commencement du jour jusqu'au repas du soir, à des entretiens graves, et que ce repas lui-même ne soit point noyé dans des boissons, ni souillé par l'effervescence des festins ; mais qu'il soit décentement employé en conver- sations instructives, et à nous communiquer mutuellement le fruit de nos lectures ? En agis- sant ainsi, nous expérimenterons qu'on peut recueillir autant de fruit du repos des fêtes que de mille autres occupations, en ne donnant pas, comme on dit, relâche à notre esprit (car l'abandonner, suivant Mazonius, c'est presque le perdre), mais en le soulageant et le récréant un peu, par les charmes d'une conversation agréable et décente. Si vous l'adoptez ainsi, votre réunion en ce lieu sera très-agréable à mes dieux penates.

Symmaque répondit : — Il n'est personne, à moins qu'il ne se sente indigne de faire partie de cette réunion, qui en puisse recuser ou les membres ou le chef. Mais pour qu'il ne manque rien à sa perfection, j'estime qu'il convient d'y

« *mille hominum versabatur valentium* : non *versabantur* quod in libris minus accurate scriptis reperiri solet : et in sexta in Antonium : « Quis unquam in illo Jano inventus « est, qui L. Antonio mille nummum ferret expensum ? » licet Varro quoque, ejusdem sententi homo, in septimo decimo Humanarum dixerit : « Plus mille et centum an- « norum est : » tamen fiduciam sic componendi non nisi ex antecedentium auctoritate surserunt. Nam Quadrigarius in tertio Annalium ita scripsit : « Ibi occidit mille « hominum ; » et Lucilius in tertio Satyrarum :

Ad portam mille, a porta est sex inde Saturnum.

Alibi vero etiam declinationem hujus nominis exsecutus est ; nam in libro quintodecimo ita dicit :

Hunc mille passum qui vicerit atque duobus Campanus sompes, subcursor nullus sequetur
Majore spatio ac diversus videbitur ire.

idem in libro nono :

Tu mili nummum potes uno querere centum.

mili passum dixit, pro *mille passibus*, et *mili num- mium*, pro *mille nummis*, aperteque ostendit, *mille* et vocabulum esse, et singulari numero dici, et casum etiam capere ablativum, ejusque pluralivum esse *millia*. *Mille*

enim non ex eo ponitur, quod græce chilias dicuntur, sed quod chilias. Et sicut una chilias, et due chiliades, ita unum mille, et duo millia veteres certa atque directa ratione dicebant. Et heus tu, hisne tam doctis viris, quorum M. Cicero et Varro imitatores se gloriatur, admovere vis in verborum comitiis jus suffragandi ? Et tanquam sexagenarios majores de ponte dejicias ? Plura de hoc dissereremus, ni vos invitos ab invito discedere hora cogeret. Sed vultisne diem sequentem, quem plerique omnes ahaco et latroneulis conterunt, nos istis solribus fabulis a primo lucis in cœna tempore, ipsam quoque cœnam non obrutam poculis, non lascivientem ferculis, sed questionibus doctis pudicam, et mutuis ex lectione relationibus exigamus ; sic enim ferias præ omni negotio fortas comodi senserimus, non animum, ut dicitur, remittentes, (nam temittere, inquit Mazonius, animum quasi amittere est) sed demulcentes eum panibus, atque laxantes juvenis honestique sermonum illectionibus. Quod si ita decerneris, Diis Penatibus meis huc conveniendo gratissimum feceritis. Tum Symmachus : Nullus, qui quidem se dignum hoc conventu meminere, sollicitatem hanc, vel ipsum conventus regem repudiabit. Sed, ne quid ad perfectionem cœtus desideretur, invitandos ad eundem con-

Inviter, ainsi qu'au repas, Flavius, dont les qualités gracieuses sont supérieures même à ce que fut son père, et qui se fait encore admirer autant par l'élégance de ses mœurs et la sagesse de sa vie, que par sa profonde érudition; Postumien, qui ennoblit le forum par la dignité de ses plaidoiries; et enfin Eustathe, philosophe si versé dans tout genre de philosophie, qu'il fait revivre en lui seul le génie de trois philosophes qui ont illustré nos vieilles annales. Je veux parler de ceux que les Athéniens envoyèrent jadis au sénat, pour obtenir la remise de l'amende à laquelle il avait condamné leur ville, en punition du saecagement d'Orope. L'amende était d'environ cinq cents talents. Les trois philosophes étaient: Carneade, académicien; Diogène, stoicien; et Critolaüs, peripatéticien. On rapporte que, pour montrer leur éloquence, ils discoururent séparément dans les lieux les plus fréquentés de la ville, en présence d'un grand concours de peuple. L'éloquence de Carneade fut à ce qu'on raconte, rapide et fougueuse; celle de Critolaüs, subtile et discrète; celle de Diogène, simple et sévère. Mais, introduits dans le sénat, ils durent prendre pour interprète le sénateur Cœlius. Quant à notre ami Eustathe, quoiqu'il ait étudié toutes les sectes, et embrasse celle qui offre le plus de probabilités, quoiqu'il rassemble en lui seul toutes les qualités qui caractérisaient l'éloquence de chacun des trois Grecs, il s'exprime néanmoins dans notre idiome avec une telle richesse, qu'il est difficile de décider quelle langue il parle avec plus d'élégance ou de facilité.

Tout le monde approuva les choix proposés par Symmaque, pour composer la réunion; et

les choses étant ainsi réglées, on prit d'abord congé de Prætextatus, puis on se sépara réciproquement, et chacun s'en retourna chez soi.

CHAPITRE VI.

Origine et usage de la prétexte; comment ce mot est devenu un nom propre; et de l'origine de plusieurs autres noms propres.

Le lendemain, tous ceux qui avaient accédé aux conventions de la veille se rendirent, dès le matin, chez Prætextatus, qui les ayant reçus dans sa bibliothèque, disposée pour la réunion leur dit: — Je vois que ce jour sera brillant pour moi, puisque vous voilà présents, et que ceux qu'il vous a plu d'inviter à nos réunions, ont promis de s'y rendre. Le seul Postumien a cru devoir préférer le soin de préparer ses plaidoiries. Sur son refus, je l'ai remplacé par Eusebe, rheteur, distingué par sa science et sa façon hellénique. J'ai pris soin d'engager chacun à vouloir bien se donner à nous dès le commencement de la journée, puisqu'il n'est permis aujourd'hui de vaquer à aucun devoir public: car certainement on ne verra personne en ce jour porter la toge, la trabée, le paludamentum ou la prétexte (*prætextatus*). Alors Avienus interrogeant Prætextatus, comme c'était sa coutume, lui dit: — Puisque tu prononces ton nom, Prætextatus, révérend par moi, ainsi que par la république entière, parmi ceux consacrés à désigner l'un de nos divers costumes, ceci me donne l'idée de poser une question que je ne crois point du tout puérile. Ni la toge, ni la trabée, ni le paludamentum, n'ont préte leur dénomination pour former des noms pro-

gressum convictumque censeo Flavianum, qui quanto sit mirando viro et venusto patre præstantior, non minus ornato morum gravitateque vita, quam copia profunda eruditionis asseruit: simulque Postumianum, qui forum defensionum dignatione nobilitat: et Eustathium, qui tantus in omni philosophiæ genere est, ut solus nobis repræsentet ingenia trium philosophorum, de quibus nostra antiquitas gloriata est. Illos dico, quos Athenienses quando ad senatum legaverunt impetratum uti militum remitteret, quam civitati eorum fecerat propter Oropi vastationem. Ea multa fuerat talentum fere quingentum. Erant isti philosophi Carneades ex Academia, Diogenes stoicus, Critolaus peripateticus: quos ferunt seorsum quemque ostentandi gratia per celeberrima urbis loca magno hominum conventu dissertavisse. Fuit, ut relatum est, tacundia Carneades violenta et rapida, scita et tereti Critolaus, modesta Diogenes et sobria. Sed in senatum introducti, interprete usi sunt Cœlio senatore. At hic nos cum sectas omnes assecutus, sed probabiliorum secutus sit; omniaque hæc inter Græcos locuta dicendi solus implet: inter nos tamen ita sui generis interpres est, ut nescias, qua lingua facilius vel ornatus expleat operam disserendi. Probare omnes Q. Aurelii iudicium, quo elecumatos elegit sodales: atque his ita constitutis,

primum a Prætextato simul deinde a se discedentes, domum quisque suam regressi sunt.

CAPUT VI.

De origine ac usu *prætextæ*; quomodo hæc in usum transierit nominis: inique de aliorum quorundam nominum propriorum origine.

Postero die ad aedes Vettiæ matutini omnes, inter quos pridie convenerat, afferunt: quibus Prætextatus in bibliothecam receptis, in qua eos opperiebatur: Præclarum, inquit, diem mihi fore video, cum et vos adestis, et affuturos se illi, quos ad conventus nostræ societatem rogari placuit, sponponderunt. Solum Postumiano antiquior visa est instruendarum cura defensionum: in cuius abundantis locum Eusebium Graja et doctrina, et facundia etiam rhetorem subrogavi: insinuatumque omnibus, ut ab exorto die se nobis indulgerent, quandoquidem nullis hodie officiis publicis occupari fas esset. Togatus certe, vel trabæatus, palodatusque seu prætextatus hæc die videtur nullus. Tuum Avienus (ut ei interpellandi mos erat): Cum sacrum mihi, ait, ac reipublicæ nomen, Præ-

pres. Je te demande maintenant pourquoi l'antiquité a emprunté un nom propre au seul nom de la robe prétexte, et quelle est l'origine de ce nom ? Pendant ces dernières paroles d'Avienus, l'arrivée des deux illustres amis Flavian et Eustathe, et bientôt après celle d'Eusébe, vint réjouir l'assemblée. Ceux-ci ayant reçu et rendu le salut, s'assirent, en s'informant du sujet de la conversation. Prætextatus leur dit : — Vous êtes arrivés bien à propos pour m'aider à répondre à mon interrogateur; car notre ami Avienus porte la discussion sur mon nom propre, et demande à connaître son origine, comme s'il s'agissait de vérifier son extraction. Parce qu'il n'est personne qui porte le nom de Togatus, de Trabeatus, ou de Paludatus, il veut qu'on lui explique pourquoi on porte celui de Prætextatus. Or, puisqu'il était écrit sur la porte du temple de Delphes : « Connais-toi toi-même, » ce qui était aussi la devise de l'un des sept sages; que devrait-on penser de mon savoir, si je ne pouvais rendre raison de l'origine et de l'étymologie de mon propre nom ?

Tullus Hostilius, troisième roi des Romains, fils d'Hostus, ayant vaincu les Étrusques, introduisit chez les Romains la chaise curule, les lieutes, la toge colorée, et la prétexte, qui étaient les insignes des magistrats étrusques. A cette époque, la prétexte n'était point portée par les enfants; mais, comme les autres objets que je viens d'énumérer, elle était un insigne honorifique. Dans la suite, Tarquin l'Ancien, qu'on dit aussi avoir été nommé Lucumon, fils de

l'exilé corinthien Démarate, le troisième roi depuis Hostilius, le cinquième depuis Romulus, ayant vaincu les Sabins; et, dans cette guerre, son fils, âgé de quatorze ans, ayant tué un ennemi de sa propre main, Tarquin fit son éloge devant l'assemblée du peuple, et lui accorda la bulle d'or et la prétexte; décorant ainsi cet enfant, qui montrait une valeur au-dessus de son âge, des attributs de l'âge viril et des honneurs publics. Car, de même que la prétexte était la marque distinctive des magistrats, de même aussi la bulle était celle des triomphateurs. Ils la portaient sur leur poitrine, dans la cérémonie de leur triomphe, après y avoir renfermé des préservatifs réputés très-efficaces contre l'envie. C'est de ces circonstances qu'est dérivée la coutume de faire porter aux enfants nobles la prétexte et la bulle, pour être comme le vœu et l'augure d'un courage pareil à celui de l'enfant qui, dès ses premières années, obtint de telles récompenses. D'autres pensent que le même Tarquin l'Ancien, voulant fixer, avec l'habileté d'un prince prévoyant, l'état des citoyens, et considérant le costume des enfants nés libres comme un des objets les plus importants, avait établi que ceux d'entre les patriciens dont les pères auraient rempli des magistratures curules porteraient la bulle d'or, avec la toge bordée de pourpre; et qu'il serait permis aux autres de porter seulement la prétexte, pourvu cependant que leurs parents eussent servi, dans la cavalerie, le temps légal. Quant aux affranchis, il ne leur était permis par aucune

textate, tum inter vocabula diversi habitus refers : adnoscere non ludicra, ut aestimo, questionis. Cum enim vestitus toge, vel trabeae, seu paludamenti, nullum de se proprii nominis usum fecerit, quæro abs te, cur hoc de solo prætextæ habitu usurpaverit vetustas; aut hinc nomen quæ origo confugerit? Inter hæc Avieni dicta Flavianus et Eustathius, par insigne amicitiae, ac minime post Eusebium, ingressi alacriorem fecere certum : acceptaque ac reddita salutatione conseruerunt, percontantes, quidnam offenderint sermocinationis. Tum Vettius : Peropportune, inquit, affuistis mihi assertorem querenti. Movet enim mihi Avienus noster mei nominis questionem; et ita originem ejus flagitat, tanquam fides ab eo generis exigatur. Nam, cum nullus sit, qui appelletur suo nomine vel togatus, vel trabeatus, vel paludatus; cur Prætextatus nomen habeat, postulat in medium proferri. Sed et cum post inscriptum sit Delphici templi, et unius e numero sapientum eadem sit ista sententia, γνῶθι σεαυτόν, quid in me scire æstimandus sim, si nomen ignoro, cuius mihi nunc et origo, et causa dicenda est? Tullus Hostilius, Hosti filius, rex Romanorum tertius, debellatis Etruscis, sellam curulem fioresque et togam pictam atque prætextam, quæ insignia magistratum Etruscorum erant, primus, ut Romæ haberentur, instituit. Sed prætextam illo seculo puerilis non usurpabat ætas : erat enim, ut cætera, quæ enumeravi, honoris habitus. Sed postea Tarquinus Demarati exsulis Corinthii filius Priscus, quem

quidam Lucumonem vocitatum fuerunt, rex tertius ab Hostilio, quintus a Romulo, de Sabinis egit triumphum : quo bello filium suum, annos quatuordecim natum, quod hostem manu percusserat, et pro concione laudavit, et bulla aurea prætextaque donavit, insigniens puerum ultra annos fortem præmiis virilitatis et honoris. Nam sicut prætextæ magistratum, ita bulla gestamen erat triumphantium, quam in triumpho præ se gerebant, inclusis intra eam remediis, quæ crederent adversus invidiæ valentissima. Hinc deductus mos, ut prætextæ et bulla in usum puerorum nobilium usurparentur, ad omem et vota conciliandæ virtutis, ei similis, cui primis in annis miræra ista cesserunt. Alii putant, eundem Priscum, cum is statum civium solertia providi principis ordinaret, cultum quoque ingeniorum puerorum inter præcipua duxisset; instituisseque, ut patricii bulla aurea cum toga, cui purpura prætextatur, uterentur, dumtaxat illi, quorum patres eundem gesserant magistratum : cæteris autem, ut prætextæ tantum uterentur, indoluit; sed usque ad eos, quorum parentes epro stipendia justa meruissent. Libertinis vero nullo jure uti prætextis licebat; ac nullo minus peregrinis, quibus nulla esset cum Romanis necessitudo. Sed postea libertinorum quoque filius prætextæ concessa est, ex causa tali, quam M. Laelius augur refert, qui bello Punico secundo duumviros dicit ex senatusconsulto, propter multa prodigia, libros Sibyllinos adisse; et, inspectis his, nuntiasset, in Capitolio suppli-

loi de porter la prétexte; encore moins aux étrangers, qu'aucun lien n'attachait à la nation romaine. Mais, dans la suite, la prétexte fut aussi accordée aux enfants des affranchis, pour le motif rapporté par l'augure M. Lélius. Il dit qu'en vertu d'un sénatus-consulte rendu durant la seconde guerre Punique, les déceuvires recoururent aux livres Sibyllins, à raison de divers prodiges; et qu'après leur examen, ils déclarèrent qu'il fallait faire des prières supplicatoires au Capitole et dresser un lectisterne du produit d'une collecte à laquelle devaient contribuer, comme les autres, les femmes affranchies, lesquelles seraient autorisées à porter des robes longues. Ces prières solennelles eurent lieu, et les hymnes furent chantés par de jeunes garçons, les uns ingénus, les autres fils d'affranchis; et par des vierges, ayant encore leur père et leur mère. C'est depuis cette époque qu'il fut permis aux enfants des affranchis, mais seulement à ceux qui étaient nés d'une femme légitime, de porter la robe prétexte, et une lanière de cuir au cou, au lieu de l'ornement de la bulle.

Verrius Flaccus rapporte que, lors d'une épidémie qui affligea Rome, l'oracle ayant répondu que cet événement était arrivé parce que les dieux étaient vus de haut en bas (*despicere-tur*), toute la ville se trouva dans une grande anxiété, ne comprenant pas le sens de ces paroles de l'oracle. Or il était arrivé que, le jour des jeux du cirque, un enfant avait plongé le regard (*despicere-tur*) du cénacle sur la pompe religieuse, et avait rapporté à son père l'ordre dans lequel il avait vu que les bulletins sacrés étaient placés secrètement dans l'arche portée sur le char. Le père ayant dénoncé au sénat ce qui s'était passé, on décida de voiler les lieux par où passerait la pompe religieuse. L'épidémie ayant été calmée par ce moyen, l'enfant qui avait expliqué l'am-

bigüité de l'oracle recut, en récompense, le droit de porter la toge et la prétexte.

Des personnes très-versées dans la connaissance de l'antiquité racontent que, lors de l'enlèvement des Sabines, une femme nommée Hersilie se trouvant auprès de sa fille, fut enlevée avec elle. Romulus l'ayant donnée pour épouse à un nommé Hostus, du Latium, homme distingué par son courage, et qui était venu se réfugier dans son asile, elle mit au monde un fils avant qu'aucune autre Sabine fût devenue mère, et lui donna le nom d'Hostus Hostilius, comme étant le premier né sur le territoire ennemi; Romulus le décora de la bulle d'or et de la prétexte. On rapporte en effet qu'ayant fait appeler les Sabines enlevées, pour leur donner des consolations, Romulus s'était engagé à accorder une illustre prérogative au fils de la première qui donnerait le jour à un citoyen romain.

D'autres croient qu'on fit porter aux enfants de condition libre une bulle, sur laquelle était une figure suspendue à leur cou, afin qu'en la regardant ils se crussent déjà des hommes, si leur courage les en rendait capables; et qu'on y ajouta la robe prétexte, afin que la rougeur de la pourpre leur apprît à rougir de toute conduite indigne de leur naissance.

Je viens de dire l'origine de la prétexte; j'ai ajouté quels sont les motifs pour lesquels on croit qu'elle fut attribuée à l'enfance: il me reste maintenant à expliquer, en peu de mots, comment le nom de ce vêtement est devenu un nom propre. C'était autrefois l'usage que les sénateurs fissent entrer avec eux, dans le sénat, leurs fils encore revêtus de la prétexte. Un jour qu'une affaire importante, après avoir été discutée, fut renvoyée au lendemain, on décida que personne n'en parlerait avant qu'elle eût été

candum, lectisternumque ex collata stipe faciendum, ita ut libertinae quoque, qua longa veste uterentur, in eam rem pecuniam subministrarent. Acta igitur obsecratio est, pueris ingenuis, itemque libertinis, sed et virginibus patrum matrumque pronuntiantibus carmen. Ex quo consensus, ut libertinorum quoque filii, qui ex juxta duntaxat matrefamilias nati fuissent, togam praetextam et lorum in collo pro bullae decore gestarent. Verrius Flaccus ait, cum populus romanus pestilentia laboraret, essetque responsum, id accidere, quod dii despicerentur, anxiam urbem fuisse, quia non intellexerit oraculum; evenisseque, ut Circensium die puer de coenaculo pompam superne despiceret, et patri referret, quo ordine secreta sacrorum in arca pilenti composita vidisset: qui cum rem gestam senatui nuntiasset, placuisse, velari loca ea, qua pompa veheretur: atque ita peste sedata, puerum, qui ambiguitatem sortis absolverat, togae praetextae usum munus impetravisse. Vetustatis peritissimi referunt, in rapto Sabinarum unam mulierem nomine Hersiliam, dum adhaerere filiae simul raptam: quam cum Romulus Hosto cui-

dam ex agro Latino, qui in asylum ejus confugerat, virgule conspicuo uxorem dedisset; natum ex ea puerum, antequam alia ulla Sabinarum partum ederet: eumque, quod primus esset in hostio procreatus, Hostum Hostilium a matre vocitatum, et eundem a Romulo bulla aurea ac praetexta insignium honoratum. Is enim cum raptas ad consolandum vocasset, spondidisse fertur, se ejus infanti, que prima sibi civem romanum esset enixa, illustre munus daturum. Nonnulli credunt ingenuis pueris attributum, ut cordis figuram in bulla ante pectus annexerent; quam insipientes, ita demum se homines cogitarent, si corde praestarent: togamque praetextam his additam, ut ex purpurea rubore ingenuitatis pudore regerentur. Diximus, unde praetexta. Adjecimus et causas, quibus aestimatur concessa pueritiae. Nunc, idem habitus quo argumento transierit in usum nominis, paucis explicandum est. Mos antea senatoribus fuit, in curiam cum praefectis filii introire. Cum in senatu res major quaequam consultaretur, eaque in postero diem prolata esset, placuit, ut hanc rem, super qua tractavissent, ne quis enun-

décrotée. La mère du jeune Papirius, lequel avait accompagné son père au sénat, interrogea son fils sur ce qui avait occupé les pères conscrits. L'enfant répond qu'il doit le taire, parce qu'il a été interdit de le dire. La mère en devient plus curieuse d'être instruite du secret de l'affaire : le silence de son fils stimule sa curiosité. Elle l'interroge donc avec plus d'empressement et d'instance. L'enfant, presse par sa mère, prend le parti de faire un mensonge spirituel et plaisant. Il dit qu'on avait agité dans le sénat cette question : Lequel serait le plus utile à la république, ou que chaque homme fût marié à deux femmes, ou que chaque femme fût mariée à deux hommes. Des que cette femme entend ceci, elle prend l'épouvante, sort tremblante de chez elle, et va porter la nouvelle aux autres mères de famille. Le lendemain, une grande foule de mères de famille afflue au sénat, et elles supplient en pleurant qu'on les marie chacune à deux hommes, plutôt que de donner deux d'entre elles à un seul. Les sénateurs, à mesure qu'ils arrivaient dans le lieu de leur assemblée, s'étonnaient de ce dévergondage des femmes, et ne concevaient rien à une aussi étrange pétition. Ils s'alarmèrent même, comme d'un prodige, de la folle impudeur d'un sexe naturellement retenu. Le jeune Papirius fit bientôt cesser l'inquiétude publique. Il s'avance au milieu du sénat, raconte les curieuses sollicitations de sa mère, et la feinte dont il a usé à son égard. Le sénat admire la fidélité ingénieuse de l'enfant ; mais il décrète que désormais les enfants n'entreront plus avec leurs pères dans le sénat, à l'exception du seul Papirius. Ensuite il accorda par

un décret, à ce même enfant, le surnom honorable de *Prætextatus*, à raison de son habileté à savoir parler et se taire, à l'âge où l'on porte encore la prétexte. Ce surnom se joignit par la suite au nom de notre famille.

Paroillement les Scipions ont reçu leur surnom de ce que Cornélius, qui servait comme de bâton à un père aveugle, de même nom que lui, fut surnommé Scipio (bâton), surnom qu'il a transmis à ses descendants. Il en est de même, Aviénus, de ton ami Messala, qui a reçu ce surnom de Valerius Maximus, l'un de ses aïeux, auquel il fut donné après qu'il eut pris Messine, l'une des principales villes de la Sicile. Au reste, il n'est pas étonnant que les surnoms soient devenus des noms, puisque souvent ils sont dérivés des noms eux-mêmes ; comme, par exemple, Æmilianus d'Æmilius, Servilianus de Servilius.

Eusebe repliqua : — Messala et Scipion ont reçu, comme tu l'as raconté, leurs surnoms, l'un de son courage, et l'autre de sa piété filiale ; mais les surnoms de Scropha et d'Asina, qui sont ceux d'hommes d'un rare mérite, et qui cependant sont plutôt injurieux qu'honorables, je voudrais que tu me disses d'où ils sont venus ? — Prætextatus lui répondit : — Ce n'est ni par injure ni par honneur, mais par hasard, qu'ont été créés ces surnoms. Car celui d'Asina a été donné aux Cornélius, parce que le chef de cette famille ayant acheté une terre, ou marié une de ses filles, amena dans le forum, au lieu des garants légaux qui lui avaient été demandés, un âne chargé d'or ; remplaçant ainsi les cautionneurs par la chose cautionnée. Voici mainte-

tiam, priusquam decreta esset. Mater Papirii pueri, qui cum parente suo in curia fuerat, percontatur filium, quidnam in senatu egerissent Patres. Puer respondit, tacendum esse, neque id dici licere. Mulier fit audiendi cupidior secretum rei, et silentium pueri animoque ejus, ad inquirendum, exerberat. Querit igitur compressus violentiusque. Tum puer, urgente matre, lepidi atque festivi mendacii consilium capit. Actum in senatu dixit, utrum videretur utilius, magisque e republica esse, uniusve ut duas uxores haberet, an ut una apud duos nupta esset. Hoc illa ubi audivit, animo compavescit : domo trepidans egreditur, ad ceteras matronas affert, postulante ad senatum copiosa matrumfamilias caterva conflunt : lacrimantes atque obsecrantes orant, una potius ut duobus nupta fieret, quam ut uni duæ. Senatores ingredienti curiam, quæ illa mulierum instempéries, et quid sibi postulatio istæ vellet, mirabantur ; et ut non parve rei prodigium illam vercedi sexus impudicam insanium passivæcant. Puer Papirius publicum metum demit. Nam in medium curiæ progressus, quid ipsi mater audire institisset, quid matri ipse simulasset, sicut fuerat, enarrat. Senatus fidem atque ingenium pueri exoneratur ; consultantque facit, uti posthac pueri cum patribus in curiam non introeant, præter illum unum Papirium : eique puero postea cognomentum honoris gratia decreto inditum, *Prætextatus*, ob tacendi loquendique in Prætextata adlate pruden-

tiam. Hoc cognomentum postea familie nostræ in nomen hæsit. Non aliter dicti Scipiones : nisi quod Cornelius, qui cognominem patrem luminibus caecum pro baculo regeret, Scipio cognominatus, nomen ex cognomine posteris dedit. Sic Messala tunc, Avienus, dictus a cognomine Valerii Maximi, qui, postquam Messanam urbem Sicilia nobilissimum cepit, Messala cognominatus est. Nec mirum, si ex cognominibus nata sunt nomina : cum contra et cognomina ex propriis sint tracta nominiibus ; ut ab Æmilio Æmilianus, a Servilio Servilianus. Hic subjecti Eusebians : Messala et Scipio, alter de pietate, de virtute alter, ut referis, cognomina repererunt. Sed Scropha et Asina, quæ viris non mediocribus cognomenta sunt, volo, dicas unde confingerint ; cum contumelias, quam honori, propria videantur. Tum ille : Nec honor, nec injuria, sed casus fecit hæc nomina. Nam Asina cognomentum Corneliis datum est, quoniam princeps Corneliæ gentis emto fundo, seu filia data marito, cum sponsore ab eo solemniter poscerentur, asinam enim pecunie onere produxit in forum, quasi pro sponsoribus præsens pignus. Tremellius vero Scropha cognominatus est evento tali. Is Tremellius cum familia atque liberis in villa erat : servi ejus, cum de vicino scropha erraret, surreptam conficiunt. Vicinus, advoratis custodiibus, omnia circumvenit, ne quæ hæc elerit possit : isque ad dominum appellat restituti sibi perentem. Tremellius, qui ex villio rem comperisset,

nant à quelle occasion Trémellius a été surnommé Scropha. Ce Trémellius était à sa maison des champs, avec sa famille et ses enfants. La truie (*scrophæ*) d'un voisin étant venue errer chez lui, ses esclaves s'en saisissent et la tuent. Le voisin fait entourer la maison de surveillants, pour qu'on ne puisse soustraire l'animal d'aucun côté; et il somme ensuite le maître de la maison de lui restituer le quadrupède. Trémellius, qui avait été instruit par un paysan, cache le cadavre de la truie sous la couverture de la couche de sa femme, et permet ensuite la recherche au voisin. Lorsque celui-ci fut arrivé à la chambre où était le lit, Trémellius lui jura qu'il n'avait dans sa maison des champs aucune truie, si ce n'est celle, dit-il en montrant le lit, qui est étendue sous ces couvertures. C'est ce facétieux serment qui fit donner à Trémellius le surnom de Scropha.

CHAPITRE VII.

De l'origine et de l'antiquité des Saturnales, et, en passant, de quelques autres sujets.

Pendant ces récits, un des serviteurs, celui qui était chargé d'introduire ceux qui venaient visiter le maître de la maison, annonça Évangélus, avec Dysaire, lequel passait alors pour le premier de ceux qui exerçaient à Rome l'art de guérir. Plusieurs des assistants laisserent voir, par le mouvement de leur visage, que la survenance d'Évangélus allait troubler le calme dont ils jouissaient, et que sa présence convenait peu dans leur paisible réunion. Car c'était un railleur amer, un homme dont la langue mordante, et audacieuse au mensonge, s'inquiétait peu des inimitiés que lui attiraient les paroles

offensantes qu'il lançait indistinctement contre ses amis et ses ennemis. Mais Prætextatus, qui était également doux et facile pour tout le monde, envoya au-devant d'eux afin qu'ils les introduisît. Horus se trouva arriver en même temps, et entra avec eux. C'était un homme pareillement robuste de corps et d'esprit, qui, après avoir remporté un grand nombre de palmes au pugilat, s'était tourné vers les études philosophiques, et qui, ayant embrassé la secte d'Antisthène, de Cratès et de Diogène lui-même, était devenu célèbre parmi les cyniques. Évangélus fut à peine entré, qu'il offensa l'honorable assemblée, qui se levait à son arrivée. — Est-ce le hasard, dit-il, Prætextatus, qui a rassemblé autour de toi toutes ces personnes? Ou bien est-ce pour quelque affaire importante qu'ayant besoin d'être sans témoins, vous vous êtes réunis, afin d'en traiter à votre aise? S'il en est ainsi, comme je le pense, je m'en irai, plutôt que de m'immiscer dans vos secrets. C'est le hasard seul qui m'a amené au milieu de vous, et je consentirai bien volontiers à m'en retirer. Prætextatus, malgré la douceur de son caractère et son calme inaltérable, lui répondit : — Si tu avais songé, Évangélus, que c'est de moi qu'il s'agissait, ou de ces personnes d'une éclatante vertu, tu n'aurais jamais soupçonné qu'il y eût entre nous un tel secret qui ne pût être connu de toi, ou même publiquement divulgué. Car je n'ai pas oublié, et je ne crois pas que personne d'entre nous ignore ce précepte sacré de la philosophie : Qu'il faut toujours parler aux hommes comme étant entendus des dieux, et aux dieux, comme si les hommes nous entendaient. La seconde partie de cet axiome consacre que nous ne devons jamais rien demander aux dieux, dont nous aurions honte d'a-

serophæ cadaver sub continentibus collocat, super quos uxor cubabat. Questionem vicino permisit. Cum ventum est ad cubiculum, verba jurationis concepit, nullam esse in villa sua seropham, nisi istam, inquit, que in continentibus jacet. lectulum monstrat. Efficacissima juratio Trémellio Scrophæ cognomen tum dedit.

CAPUT VII.

De Saturnaliorum origine ac vetustate : ubi et alia quædam obiter perstringuntur.

Unni ista narrantur, unus e familiaribus, cui provincia erat admittere volentes dominum convenire, Evangelum adesse innuit cum Dysaire, qui tunc Romæ præstare videbatur ceteris medicandi artem professis. Corrugato indicere vultu plerique de consistentibus, Evangelii interventum otio suo inamorem, nimisque placido conventui contraxerunt. Erat enim amarulentum diacritate, et lingua probeve mordaci, proca, ac securus offensarum, quas sine delectu cari vel non amici in se passim verbis odia

serentibus provocabat. Sed Prætextatus, ut erat in omnes æque placidus ac mitis, ut admitterentur missis obviis imperavit. Quos Horus ingredientiem commodum consentus comitalatur, vir corpore atque animo juxta validus, qui post innumeras inter pugiles palmas ad philosophiæ studia migravit; sectantque Antisthenis, et Crætis, atque ipsius Diogenis secutus, inter cynicos non incelebris habebatur. Sed Evangelus, postquam tantum eorum assurgentem sibi ingressus offendit : Casusne, inquit, hos omnes ad te, Prætextate, contraxit? An alius quiddam, cui remotis arbitris opus sit, cogitatur ex disposito conveniatis? Quod si ita est, ut æstimo, abibo potius, quam me vestris miscebo secretis : a quibus me amovebit voluntas, licet fortuna fecisset irruere. Tum Veltius, quamvis ad omnem patientiam constanter animi tranquillitate firmus, nonnihil tamen consultatione tam proterva motus : Si aut me, inquit, Evangele, aut hæc innocentie lumina cogitasses, nullum inter nos tale secretum optinere, quod non vel tibi, vel etiam vulgo fieri dilucidum posset; quia neque ego sum immemor, nec horum quemquam inscium credo saneti illius præcepti philosophiæ, sic loquendum

vouer le désir devant les hommes. Quant à nous, afin de célébrer les fêtes sacrées, et d'éviter cependant l'ennui de l'oisiveté en occupant notre loisir, nous nous sommes rassemblés pour la journée entière, que nous devons consacrer, chacun pour sa part, à des discours instructifs. Car puisque « aucun précepte de la religion ne défend de eruer les fossés les jours de fêtes solennelles, » et que les lois divines et les lois humaines permettent « de faire baigner les brebis dans les eaux salubres des fleuves; » pourquoi l'honneur même de la religion ne nous permettrait-il pas de penser qu'elle a voulu consacrer les jours de fêtes à l'étude sacrée des lettres? Or, puisque quelque dieu sans doute vous a réunis à nous, veuillez, si cela vous convient, en passant avec nous cette journée, partager nos repas et nos entretiens. Je me tiens assuré du consentement de tous ceux qui sont ici rassemblés. Évangélus répondit : — Survenir dans un entretien sans y avoir été appelé, il n'y a la rien d'inconvenant; mais se jeter spontanément sur un festin préparé pour autrui, Homère le blâme, même de la part d'un frère. Vois d'ailleurs si, tandis qu'un aussi grand roi qu'Agamemnon n'a reçu à sa table, sans l'avoir attendu, qu'un seul Ménélas, il n'y aurait pas de la présomption à toi de vouloir en recevoir trois à la tienne? — Alors tous les assistants, venant en aide à Prætextatus, se mirent à prier et à presser d'une manière flatteuse Évangélus, et ceux qui étaient venus avec lui, de partager avec eux le sort de la journée. Mais leurs invitations s'adressaient plus fréquemment et plus instamment à Évangélus. Cet empressement unanime l'ayant rassuré, il leur dit : — Je ne crois pas que le livre

de M. Varron, intitulé *Tu ne sais pas ce que t'apporte le soir*, et qui fait partie des *satyres Ménippées*, soit inconnu à aucun de vous; dans cet ouvrage, l'auteur établit cette règle : Que le nombre des convives d'un festin ne doit pas être moindre que celui des Grâces, ni plus élevé que celui des Muses. Ici, délégué le roi du festin, je vois que vous êtes le même nombre que les Muses. Pourquoi cherchez-vous donc à ajouter à ce nombre parfait? — Prætextatus lui répondit : Nous retirerons de votre présence cet avantage, d'égaliser à la fois le nombre des Muses et celui des Grâces, qu'il est juste de réunir à la fête du premier de tous les dieux.

Alors tous s'étant assis, Horus s'adressant à Avienus, qu'il connaissait plus particulièrement, lui dit : — Vos rites quant au culte de Saturne, que vous appelez le premier des dieux, diffèrent de ceux de la religieuse nation des Égyptiens; car ceux-ci n'avaient admis, dans les mystères de leurs temples, ni Saturne, ni Sérapis lui-même, jusqu'à la mort d'Alexandre, roi de Macédoine. A cette époque, contraints par la tyrannie des Ptolémées, ils furent forcés d'admettre ces dieux dans leur culte, conformément aux mœurs des Alexandrins, qui les honoraient spécialement. Ils obéirent; mais de manière cependant à ne point laisser confondre ce culte avec les autres cultes de leur religion. Ainsi, comme les Égyptiens n'ont jamais offert à leurs dieux le sang des animaux, mais seulement l'encens et les prières, et qu'il fallait pour suivre l'usage, immoler des victimes aux deux divinités étrangères, ils leur bâtirent des temples à l'extérieur de l'enceinte des villes, afin de pouvoir les honorer par les immolations des sacrifices

esse cum hominibus, tanquam dii audiant; sic loquendum cum diis, tanquam homines audiant. Cujus secunda pars sacrit, ne quid à diis petamus, quod velles nos indecorum sit hominibus confiteri. Nos vero, ut et honorem sacris feriis haberemus, et vitaremus tamen torporem feriandi, atque otium in negotiis verteremus, convenimus, diem totum doctis fabulis, velut ex symbola conferendis datur. Nam, si per sacra solemnia ritos deducere nulla religio prohibet, si salubri fluvio mersare oves, fas et jura permittunt, cur non religionis honor petatur, dicere sacris diebus sacrum studium literarum? Sed, quia vos quoque deorum aliquis nobis aditus voluit, facite, si volentibus vobis erit, diem communibus et fabulis, et epulis exigamus: quibus ut omnes hodie, qui presentes sunt, acquiescant, impetratum teneo. Tunc ille: Supervenire fabulis non evocatos, hand epidem turpe existimatur: verum sponte irruere in convivium aliis preparatum, nec ab Homero sine nota vel in fraude memoratum est. Et vide, ne nimium arroganter tibi velis Meneleos contigisse, cum illi tanto regi unus eveniret. Tum omnes Prætextatum juvantes orare, blandique ad commune invitare consortium: Evangelum quidem sepius et maxime, sed nonnunquam et cum eo pariter iugessos. Inter hæc Evangelus petito omnium temperatus: M. Varronis, inquit,

librum vobis arbitror non ignotum ex satyris Ménippæis, qui inscribitur, NESCIS QUAM VESTER SERUS VERTAT: in quo convivium numerum hæc lege definit, ut neque minor, quam Gratianum sit, neque quam Musarum numerosior: hæc video, excepto rege convivit, tot vos esse, quot Musæ sint. Quid ergo perfectio numero quaritis adiciendum? Et Vettius: Hoc, inquit, nobis presentia vestra præstabit, ut et Musas impleamus, et Gratas: quas ad festum deorum omnium principis æquum est convenire. Cum igitur consedissent, Horus Avienum intuens, quem familiariter frequentare solitus erat: In hujus, inquit, Saturni cultu, quem deorum principem dicitis, ritus vester ab Ægyptiorum religiosissima gente dissentit. Nam illi neque Saturnum, nec ipsum Serapim receperant in arena templorum, usque ad Alexandri Mæcedonis oracum. Post quem tyrannide Ptolæorum pressi, hos quoque deos in cultum recipere Alexandrinorum more, apud quos præcipue colebantur, coacti sunt. Ita tamen imperio paruerunt, ut non omnino religionis suæ observata confunderent. Nam quia nunquam fas fuit Ægyptiis pœndibus aut sanguine, sed precibus et ture solo placare deos; his autem duobus advenis hostiæ erant ex more mactandæ: fana eorum extra pomerium locaverunt, ut et illi sacrificii solemnitas sibi errore coleretur, nec tamen urbana templa morte peto-

solenels, sans cependant souiller par le meurtre des animaux les autres temples situés dans l'intérieur des villes. Aussi, aucune ville d'Égypte n'éleva de temple, dans ses murs, à Saturne ou à Sérapis. Je sais que vous avez à peine admis et reconnu le second de ces dieux. Quant à Saturne, vous l'honorez, entre tous les autres, d'un culte solennel. Je desire donc, si rien ne le prohibe, qu'on m'instruise sur ce sujet. — Avienus renvoyait à Prætextatus le soin de répondre à la demande d'Horus : — Quoique tous ceux qui sont ici, dit-il, soient également doctes, le seul Prætextatus, initié dans les mystères sacrés, peut te dévoiler et l'origine du culte qu'on rend à Saturne, et les motifs des solennités de sa fête. — Prætextatus ayant tenté de rejeter ce soin sur quelque autre, tous lui firent des instances pour qu'il s'en chargeât. C'est pourquoi, ayant obtenu du silence, il commença ainsi :

Il m'est permis de vous découvrir, non cette origine des Saturnales qui se rapporte à la nature secrète de la divinité, mais celle qui est mêlée à des traits fabuleux, ou celle que les physiciens enseignent publiquement. Car, pour les explications occultes et qui découlent de la source pure de la vérité, il n'est pas permis de les raconter, même au milieu des fêtes sacrées : que si quelqu'un en obtient la connaissance, ce n'est qu'à la condition de les tenir ensevelies au fond de sa conscience. Voici donc, de tout ce qu'il est permis de faire connaître, les détails que notre ami Horus pourra parcourir avec moi.

Janus régna sur ce pays qu'on appelle maintenant l'Italie; et, selon le témoignage d'Hygin, qui suit en cela Protarchus Trallianus, il partagea son pouvoir sur cette région avec Camèse, qui, comme lui, en était originaire; en telle sorte

que la contrée prit le nom de Camésène, et la ville le nom de Janicule. Dans la suite, la puissance royale resta au seul Janus, qu'on eût avoir eu deux visages, de manière à voir ce qui se passait devant et derrière lui; ce qui certainement doit être interprété par la prudence et l'habileté de ce roi, qui connaissait le passé et prévoyait l'avenir; de la même manière que les déesses Antevorta et Postvorta, que les Romains honorent comme les fidèles compagnes de la divinité. Or Janus ayant donné l'hospitalité à Saturne, qu'un vaisseau amena dans son pays, et ayant appris de lui l'art de l'agriculture et celui de perfectionner les aliments, qui étaient grossiers et sauvages avant que l'on connût l'usage des productions de la terre, partagea avec lui la couronne. Janus fut aussi le premier qui frappa des monnaies de cuivre; et il témoigna dans cette institution un tel respect pour Saturne, qu'il fit frapper d'un côté un navire, parce que Saturne était arrivé monté sur un navire, et de l'autre l'effigie de la tête du dieu, pour transmettre sa mémoire à la postérité. On trouve une preuve de l'authenticité de cette empreinte de la monnaie de cuivre, dans cette espèce de jeu de hasard où les enfants jettent un denier en l'air, en disant : « Tête ou vaisseau. » On s'accorde à dire que Saturne et Janus régnerent en paix, ensemble, et qu'ils bâtirent en commun, dans le même pays, deux villes voisines; ce qui est non-seulement établi par le témoignage de Virgile, qui dit :

« L'une fut nommée Janicule, et l'autre Saturnia. »

mais encore confirme par la postérité, qui consacra à ces deux personnages deux mois consécutifs, décembre à Saturne, et janvier,

dum poluerentur. Nullum itaque Ægypti oppidum intra muros suos aut Saturni, aut Serapis tanquam recepit. Horum alterum vix ægreque a vobis admissum audio. Saturnum vero vel maximo inter ceteros honore celebratis. Si ergo nihil est, quod me hoc scire prohibeat, volo in medium proferatur. Hic Avienus in Prætextatum expectationem consulens remittens : Licet omnes, ait, qui adsunt, pari doctrina polleant; sacrorum tamen Vellius unice conscius, potest tibi et originem cultus, qui huic deo penditur, et causam festi solennis aperire. Quod cum Prætextatus in alios refundere tentasset, omnes ab eo impetraverunt, ut ipse dissereret. Tunc ille, silentio facto, ita exorsus est. Saturniorum originem illam mihi in medium proferre fas est : non que ad aream divinitatis naturam referatur, sed que aut fabulosis admixta disseritur, aut a physicis in vulgus aperitur. Nam occultas et manantes ex meri veri fonte rationes ne in ipsis quidem sacris enarrari permittitur. Sed si quis illas assequitur, continere intra conscientiam tectas jubetur. Unde que sciri fas est, Horus noster licet necum recognoscat. Regionem istam, que nunc vocatur Italia, regio Janus obtinuit. Qui, ut Hyginus, Protarchum Trallianum secu-

tus, tradit, cum Camese æque indigena terram hanc ita participata potentia possidebant, ut regio Camesene, oppidum Janiculum vocaretur. Post ad Janum solum regnum redactum est : qui creditur genitiam faciem prætulisse, ut que ante, queque post tergum essent, intueretur : quod procul dubio ad prudentiam regis solertiamque referendum est, qui et præterita nosset, et futura prospiceret; sicut Antevorta et Postvorta, divinitatis scilicet aptissima comites, apud Romanos coluntur. Hic igitur Janus, cum Saturnum classe pervectum exceperisset hospitio, et ab eo edoctus peritiam ruris, feram illum et rudem ante fruges cognatis victum in melius redegisset, regni eum societate muneravit. Cum primus quoque ara signaret, servavit et in hoc Saturni reverentiam, ut, quoniam ille navi fuerat advectus, ex una quidem parte sui capitis effigies, ex altera vero navis exprimeretur, quo Saturni memoriam etiam in posteros propagaret. Æs ita fuisse signatum, hodieque intelligitur in alicuius lusu : cum pueri denarios in sublime jactantes, *capita aut navia*, lusu teste vestustatis, exclamant. Huc una concordisque regnasse, vicinæque oppida communi opera condidisse, præter Maionem, qui refert,

à qui l'on donna le nom de Janus. Saturne ayant tout à coup disparu, Janus imagina de lui faire rendre les plus grands honneurs. Il donna d'abord à la contrée sur laquelle il régnaît le nom de Saturnie; puis il consacra à Saturne, comme à un dieu, un autel, et des fêtes qu'il nomma *Saturnales*. C'est depuis ces siècles reculés que les Saturnales précédèrent la fondation de Rome. Janus ordonna donc que Saturne fût honoré d'un culte religieux, comme ayant amélioré le sort de la vie. La statue de ce dieu est distinguée par une faux, que Janus lui donna comme l'emblème de la moisson. On lui attribue l'invention de la greffe, l'éducation des arbres fruitiers, et toutes les pratiques d'agriculture de ce genre. Les Cyréniens, qui regardent Saturne comme l'inventeur de l'usage d'extraire le miel et de cultiver les fruits, célèbrent son culte en se couronnant de jeunes branches de figuier, et en s'envoyant mutuellement des gâteaux. Les Romains l'appellent *Stereulus*, parce qu'il a le premier fertilisé les champs par le moyen du fumier. Les années de son règne passent pour avoir été très-fortunées, soit à raison de l'abondance de toutes choses, soit parce que les hommes n'étaient point encore distingués par les conditions de liberté et d'esclavage; ce qu'on peut regarder comme l'origine de l'usage où l'on est, pendant les Saturnales, d'accorder toute licence aux esclaves.

D'autres racontent ainsi l'origine des Saturnales. Ceux qu'Hercule avait délaissés en Italie, en punition, comme le disent les uns, de ce qu'ils n'avaient pas soigneusement gardé ses troupeaux, ou, comme d'autres le rapportent,

Janiculum huic, illi fuerat Saturnia nomen,

etiam illud in promptu est, quod posteri quoque duos eis confinis menses dicunt, ut decembris sacrum Saturni, Janarius alterius vocabulum possideret. Cum inter hæc subito Saturnus non comparuisset, excogitavit Janus honorum ejus augmenta. Ac primum terram annem dititioni suæ parentem, Saturniam nominavit: aram deinde cum sacris, tanquam deo, condidit, quæ Saturnalia nominavit. Tot sæculis Saturnalia præcedunt Romane urbis a-tatem. Observari igitur eum jussit majestate religionis, quasi vita melioris auctorem. Simulacrum ejus indicio est: cui facem, insigne messis, alpecti. Huic deo insertiones surculorum, pomorumque educationes, et omnium ejusmodi fertilibus tribuntur disciplina. Cyrenenses etiam, cum rem divinam ei faciunt, facis recentibus coronantur, placentasque nutuo missitant, mellis et fructuum repererunt Saturnum aestimantes. Hunc Romani etiam Stereulum vocant, quod primum stercore fecunditate agris comparaverit. Regni ejus tempora felicissima feruntur, cum propter rerum copiam, tum etiam, quod nondum quisquam servitio vel libertate discriminabatur: quæ res intelligi potest, quod Saturnalibus tota servis licentia permittitur. Alia Saturnaliorum causa sic traditur. Qui erant ab Hercule in Italia relicti, ut quidam ferunt, irato, quod incestuolum fuisset armentum, ut nonnulli asti-

mans dans le dessein de laisser des défenseurs à son autel et à son temple contre les incursions des étrangers, se voyant infestés de voleurs, se retirèrent sur une colline élevée, où ils prirent le nom de Saturniens, de celui que portait déjà la colline. S'étant aperçus qu'ils étaient protégés en ce lieu par le nom du dieu et par le respect qu'on lui gardait, ils instituèrent les Saturnales, afin, dit-on, d'inspirer, par la célébration de ces fêtes, aux esprits grossiers de leurs voisins, une plus grande vénération pour le dieu.

Je n'ignore pas non plus cette autre origine qu'on assigne aux Saturnales, et que rapporte Varron, savoir: que les Pélasges, chassés de leurs foyers, errèrent en diverses contrées, et se réunirent presque tous à Dodone, ou, incertains du lieu dans lequel ils devaient se fixer, ils reçurent de l'oracle cette réponse: « Allez chercher la terre des Siciliens, consacrée à Saturne et à « Kotyla des Aborigènes, ou flotte une île; et « quand vous en aurez pris possession, offrez la « dime à Phebus, offrez des têtes à Adès, « et à son père des hommes (φῶτα) ».

Ils acceptèrent ce sort; et après avoir longtemps erré, ils aborderent dans le Latium, et découvrirent une île née dans le lac Cutiliensis. Ce fut d'abord une large étendue de gazon, ou plutôt une alluvion de marais, coagulée par la réunion de broussailles et d'arbres qui, agglomérés ensemble et enlaçés au hasard, éraient battus par les flots; de la même sorte qu'on peut le croire de l'île de Délos, qui flottait sur les mers, quoique couverte de montagnes élevées et de vastes plaines. Ayant donc aperçu ce prodige, les Pélasges reconnu-

mant, consulto eos relinquente, ut aram suam atque ædem ab incursionibus tuerentur: hi ergo, cum a latronibus infestarentur, occupato edito colle, Saturnios se nominaverunt, quo ante nomine etiam idem collis vocabatur. Et quia se hujus dei senserunt nomine ac religione tutos, instituisse Saturnalia ferunt, ut agrestes vicinorum animos ad majora sacri reverentiam ipsa indicti festi observatio vocaret. Nec illam causam, quæ Saturnalibus assignatur, ignoro: quod Pelasgi, sicut Varro memorat, cum sedibus suis pulsati, diversas terras perissent, confluerunt plerique Dodonam, et incerti, quibus hæerent locis, ejusmodi accipere responsum:

Ἐπιζητεὶ μακρόθεν Σικελίῳ Σατουρήϊον αἶνον
 Ἡδὲ Ἀβοριγενίων Κοτύλην ἢ νῆσος ἄρχεται,
 Αἷς ἀναγκασθέντες δευκλήν ἐκπιπέλατε Φαίβοιο,
 Καὶ κεφαλὰς Ἄδῳ, καὶ τῷ πατρὶ πέριπτε φῶτα.

acceptaque sorte, cum Latium post errores plurimos appulissent, in lacu Cutiliensis enatam insulam deprehenderunt. Amplissimum enim caespes, sive ille continens limus, seu paludis fuit, exacta compage, virgultis et arboribus in silva licentiam comtus, jactantibus per annum fluctibus vagabatur; ut fides ex hoc etiam Delo facta sit, quæ celsa montibus, vasta campis, tamen per maria ambulabat. Hoc igitur miraculo deprehensus, has sibi aedes præ-

rent le pays qui leur avait été prédit; ils dépouillèrent les habitants de la Sicile, s'emparèrent de leur pays; et, après avoir consacré à la dixième partie de leur butin à Apollon, conformément à sa réponse, ils élevèrent à Dis (Pluton) un petit temple, à Saturne un autel, et la fête de cette fondation fut appelée les Saturnales. On rapporte qu'ils eurent longtemps honorer Dis en lui offrant des têtes d'hommes, et Saturne en lui offrant des victimes humaines, à cause de ces mots de l'oracle : « Offrez des têtes à Adès, et à « son père des hommes, (ῥῶτα) » Mais Hercule, passant par l'Italie en ramenant le troupeau de Geryon, persuada à leurs descendants de changer ces sacrifices funestes en d'autres plus propices, en offrant à Pluton, non des têtes d'hommes, mais de petits simulacres de têtes humaines, et en honorant les autels de Saturne, non par des sacrifices humains, mais en y allumant des flambeaux; attendu que le mot ῥῶτα signifie non-seulement homme, mais aussi flambeau. De là vint la coutume de s'envoyer, pendant les Saturnales, des flambeaux de cire. Il en est cependant qui pensent que cette dernière coutume provient uniquement de ce que, sous le règne de Saturne, les hommes furent évoqués des ténèbres d'une vie inculte à ce qu'on peut appeler la lumière de la connaissance des arts utiles. Je trouve aussi dans certains écrits que comme plusieurs personnes, à l'occasion des Saturnales, arrachaient par avarice des présents à leurs clients, fardeau qui devenait onéreux pour les gens d'une modique fortune, le tribun du peuple Publicius décréta qu'on ne devait envoyer aux gens plus riches que soi, que des flambeaux de cire.

dictas esse didicerunt : vastatisque Siciliensibus incolis, occupavere regionem, decima prædæ, secundum responsum, Apollini consecrata, erectisque Diti sacello et Saturno ara : cujus festum Saturnalia nominantur. Cumque dii humanas capitibus Ditem, et virorum victimis Saturnum placare se crederent propter oraculum, in quo erat :

Καὶ κεφαλὰς ἄδῳ, καὶ τῷ πατρὶ πέμπετε ῥῶτα :

Herculem ferunt, postea cum Geryonis pecore per Italiam revertentem, suavisse illorum posteris, ut faustis sacrificiis infausta mutarent, inferentes Diti non hominum capita, sed oscilla ad humanam eligiem arte simulata; et aras Saturnas, non mactando viros, sed accensis luminibus excolentes : quia non solum virum, sed et lumina ῥῶτα significat. Inde mos per Saturnalia mittendis cereis capitibus. Alii cereos non ob aliud mitti putant, quam quod hoc principe ab incomis et tenebrosa vita quasi ad lucem, et bonarum artium scientiam editi sumus. Illud quoque in literis invenio, quod, cum multi occasione Saturnaliorum per avaritiam a clientibus ambitiose munera exigerent, illicque onus tenues gravaret, Publicius tribunus plebi tulit, non nisi ditioribus cerei missitarentur. Hic Albinus Cæcilius subjicit : Qualem nunc permutationem sacrificii,

Ici, Albinus Cæcina prit la parole : — Malgré cette permutation des sacrifices humains, que Prætextatus vient de mentionner tout à l'heure, je les retrouve, dit-il, postérieurement, durant les Compitales, pendant les jeux qu'on célébrait dans les carrefours de la ville, et retablis par Tarquin le Superbe en l'honneur des Lares et de Mania, conformes à l'oracle d'Apollon, qui avait prescrit « d'intercéder pour les têtes avec « des têtes. » Et en effet, durant un certain temps l'on immola des enfants pour le salut des familles à la déesse Mania, mère des Lares; sacrifices, qu'après l'expulsion de Tarquin, le consul Junius Brutus ordonna qu'on célébrât d'une autre manière. Il prescrivit, qu'au lieu de commettre le crime d'une sacrilège immolation, on offrît des têtes d'ail et de pavot, pour satisfaire l'oracle d'Apollon sur le mot tête. La coutume s'établit, lorsqu'une famille était menacée de quelque danger, de suspendre pour le conjurer, l'effigie de Mania devant la porte de la maison. Et comme c'était dans les carrefours qu'on célébrait des jeux en son honneur, ces jeux prirent de là le nom de *Compitalia*. Mais poursuivis ton discours, Prætextatus. — Et celui-ci continua en ces termes : Cette réforme dans les sacrifices est exacte et citée à propos. Quant aux Saturnales, il paraît, d'après les causes qu'on assigne à leur origine, qu'elles sont plus anciennes que la ville de Rome : si bien que L. Accius, dans les vers suivants de ses Annales, rapporte que cette solennité avait déjà commencée d'être célébrée en Grèce avant la fondation de Rome :

« Une tres-grande partie des Grecs, et principalement les Athéniens, célèbrent en l'honneur « de Saturne des fêtes qu'ils appellent Cronia.

Prætextate, memorasti, invenio postea Compitalibus celebratam, cum Indii per urbem in comitis agitabantur, restituti scilicet a Tarquinio Superbo Laribus ac Maniæ, ex responso Apollinis, quo præceptum est, ut pro capitibus, capitibus supplicaretur. Idque aliquando observatum, ut pro familiarium sospitate pueri mactarentur Maniæ deæ matri Larum. Quod sacrificii Junius Brutus consul, Tarquinio pulso, aliter constituit celebrandum. Nam capitibus alii et papaveris supplicari jussit, ut responso Apollinis satisfaceret de nomine capitum; remoto scilicet scelere infauste sacrificionis : fictumque est, ut effigies Maniæ suspensæ pro singulorum foribus periculum, si quod immineret familiis, expiant : ludosque ipsos ex viis compitorum, in quibus agitabantur, Compitalia appellaverunt. Sed perge cetera. Tum Prætextatus : Bene et opportune similis emendatio sacrificiorum relatæ est. Sed ex his causis, quæ de origine hujus festi relatæ sunt, apparet, Saturnalia vetustiora esse urbe romana : adeo, ut ante Romanam in Græciâ hoc solenne crepisse L. Accius in Annalibus suis referat his versibus :

Maxima pars Græium Saturno, et maxime Athenæ
Conciliunt sacra, quæ Croniæ esse iudicant ab illis ;
Eunque diem celebrant : per agros urbesque fere omnes

« Ils célèbrent ces jours à la ville et à la campagne, par de joyeux festins, dans lesquels chacun sert ses esclaves. Nous faisons de même; et c'est d'eux que nous est venue la coutume que les maîtres, en ce jour, mangent avec les esclaves ».

CHAPITRE VIII.

Du temple de Saturne; des attributs du temple et de la statue du dieu. Comment il faut entendre les choses fabuleuses qu'on raconte de ce dieu.

Il reste maintenant quelque chose à dire du temple même de Saturne. J'ai lu que Tullus Hostilius, ayant triomphé deux fois des Albins et une fois des Sabins, consacra, par suite d'un vœu, un temple à Saturne, et que c'est alors, pour la première fois, que furent instituées à Rome les Saturnales. Cependant Varron, dans son sixième livre, qui traite des édifices sacrés, dit que ce fut le roi L. Tarquin qui passa un marché pour la construction d'un temple de Saturne dans le forum, et que le dictateur T. Largius le consacra pendant les Saturnales. Je n'oublie pas non plus ce que dit Gellius, que le sénat décréta un temple à Saturne; et que L. Furius, tribun militaire, fut chargé de l'exécution. Ce temple a un autel, et au-devant un lieu de réunion pour le sénat. On y sacrifie la tête découverte, selon le rit grec, parce qu'on pense que cela fut ainsi pratiqué, dès le principe, par les Pélasges, et ensuite par Hércule. Les Romains voulurent que le temple de Saturne fût le dépôt du trésor public, parce qu'on raconte que, tout le temps que Saturne habita l'Italie, aucun vol ne fut commis dans ces contrées; ou bien parce que,

sous lui, il n'existait point encore de propriété privée.

« Il n'était permis, ni de marquer les champs, ni de les diviser par des limites : on prenait au milieu du terrain. »

Voilà pourquoi on déposa le trésor du peuple chez celui sous lequel tout avait été commun à tous. J'ajouterai qu'on posait sur le faite des temples de Saturne des Tritons, la trompette en bouche; parce que, depuis son époque jusqu'à la nôtre, l'histoire est claire et comme parlante; tandis qu'elle était auparavant muette, obscure et mal connue; ce qui est figuré par la queue des tritons, plongée et cachée dans l'eau. Verrius Flaccus dit qu'il ignore pourquoi Saturne est représenté dans des entraves. Voici la raison que m'en donne Apollodore. Il dit que Saturne est enchaîné durant l'année, d'un lien de laine, qu'on délie le jour de sa fête, au mois de décembre, où nous nous trouvons; et que de là est venu le proverbe que : « les dieux ont les pieds de laine. » Cette allégorie désigne le fœtus, qui, animé dans le sein de la mère, ou il est retenu par les doux liens de la nature, grandit jusqu'au dixième mois, qu'il naît à la lumière. Κρόνος (Saturne), et Χρόνος (le temps), ne sont qu'un même dieu. Autant les mythologues enveloppent Saturne de fictions, autant les physiciens cherchent à ramener sa histoire à une certaine vraisemblance. Ainsi, disent-ils, Saturne ayant coupé les parties naturelles de son père Cœlus, et les ayant jetées dans la mer, Vénus en fut procréée, qui, du nom de l'écume dont elle fut formée, prit le nom d'*Aphrodite*; et voici leur interprétation : Lorsque tout était chaos, le temps

Exercet epulis leti : famulosque procurant
Quisque suos : nostrique iidem. Et nos traditus illuc
Iste, et eum dominis famuli epolentur ibidem.

CAPUT VIII.

De templo Saturni, deque loco, que in hujus æde aut imagine visuntur : et quomodo intelligenda sint ea, que de hoc deo fabulose dici consueverunt.

Nunc de ipso dei templo pauca referenda sunt. Tullum Hostilium, cum bis de Albanis, de Sabinis tertio triumphasset, invenio famum Saturno ex voto consecravisse, et Saturnalia tunc primum Romæ instituta : quævis Varro libro sexto, qui est de sacris ædibus, scribat, ædem Saturni ad forum faciendam locasse L. Tarquinium regem; Titum vero Largium dictatorem Saturnalibus eam dedicasse. Nec me fugit, Gellium scribere, senatum decrevisse, ut ædes Saturni fieret : ei rei L. Furium tribunum militum præfuisse. Habet aram, et ante senectulum. Illic græcoritu capite aperto res divina fit : quia primo a Pelasgis, post ab Hærcule ita cum a principio facilitatem putant. Ædem vero Saturni ararium Romani esse voluerunt, quod tempore, quo incoluit Italiam, fertur nullum in

ejus finibus furtum esse commissum; aut quia sub illo nihil erat cuiusquam privatum :

Nec signare solum, aut partiri limite campos
Fas erat : in medium quærebant.

Idem apud eum locaretur populi pecunia communis, sub quo fuissent cunctis universa communia. Illud non omnino, Tritonas cum buccinis fastigio Saturni ædis superpositos : quoniam ab ejus commemoratione ad nostram actam historia clara et quasi vocalis est; ante vero muta, et obscura, et incognita. Quod testatur caude Tritonum, humi mersæ et abscondite. Cur autem Saturnus ipse in compedibus visatur, Verrius Flaccus causam se ignorare dicit. Verum mihi Apollodori lectio sic suggerit. Saturnum Apollodorus assignari ait per annum laqueo vinculo, et solvi ad diem sibi festum, id est, mense hoc decembri : atque inde proverbium ductum, deos laneos pedes habere; significari vero, decimo mense semen in utero animatum in vitam grandescere : quod donec erumpat in lucem, mollibus naturæ vinculis detinetur. Est porro idem χρόνος καὶ χρόνος. Saturnum enim in quantum mythici fictionibus distrahunt, in tantum physici ad quandam verisimilitudinem revocant. Hunc aiunt abscessisse Cæli patris undæ : quibus in mare dejectis, Venetem procreant, quæ a spuma, unde coaluit, Ἀφροδίτην nomen accepit. Ex quo

n'existait point encore. Car le temps est une mesure, prise des révolutions du ciel; donc le temps est né du ciel; donc c'est du ciel qu'est né Κρόνος (Saturne), qui, ainsi que nous l'avons dit, est le même que Χρόνος (le temps): et comme les divers principes de tout ce qui a dû être formé après le ciel découlaient du ciel lui-même, et que les divers éléments qui composent l'universalité du monde découlaient de ces principes, sitôt que le monde fut parfaitement terminé dans l'ensemble de ses parties et dans chacun de ses membres, le moment arriva où les principes générateurs des éléments durent cesser de découler du ciel, car la création de ces éléments était désormais accomplie. Depuis lors, pour perpétuer sans cesse la propagation des animaux, la faculté d'engendrer par le fluide fut transportée à l'action vénérienne; en sorte que, de ce moment, tous les êtres vivants furent produits par le coït du mâle avec la femelle. À raison de la fable de l'amputation des parties naturelles, nos physiciens donnerent au dieu le nom de *Saturnus*, pour *Sathimus*, dérivant de σάθρα, qui signifie le membre viril. On croit que de là aussi vient le nom des Satyres, pour *Sathimoi*, à cause que les Satyres sont enclins à la lubricité. Quelques-uns pensent que l'on donne une faux à Saturne, parce que le temps coupe, tranche et moissonne tout. On dit que Saturne est dans l'usage de dévorer ses enfants, et de les vomir ensuite. C'est encore afin de désigner qu'il est le temps, par lequel toutes choses sont tour à tour produites et ancanties, pour renaître ensuite de nouveau. Lorsqu'on dit que Saturne a été chassé par son fils, qu'est-ce que cela signifie, sinon que les temps qui viennent de s'écouler sont refoulés par

intelligi voluit, cum chaos esset, tempora non fuisset: siquidem tempus est certa dimensio, quæ ex cæli conversione colligitur. Tempus coepit inde; ab ipso natus putatur χρόνος, qui, ut diximus, χρόνος est. Cumque semina rerum omnium post cælum gignendarum de cælo inierint, et elementa universa, quæ mundo plenitudinem facerent, ex illis seminibus funderentur: ubi mundus omnibus suis partibus membrisque perfectus est; certo jam tempore finis factus est procedendi de cælo semina ad elementorum conceptionem, quippe que jam plena fuerant procreata. Ad animalium vero æternam propagationem ad Venerem generandi facultas ex humore translata est, ut per coitum maris femineque cuncta deinceps gignerentur. Propter abscissionis pudendorum fabulam etiam nostri eum Saturnum vocitarunt, παρά τὴν σάθραν, quæ membrum virile declarat, veluti Sathimium. Unde etiam Satyros veluti Sathimios, quod sint in libidinem proni, appellatos opinantur. Falcem ei quidam putant attributam, quod tempus omnia metat, exsecet, et incidat. Hinc aiunt filios suos solitum devorare, eosdenque rursus evomere. Per quod similiter significatur, eum tempus esse, a quo vicibus cuncta gignantur abstanturque, et ex eo denno renascantur. Eundemque a filo pulsam, quod aliud est, quam tempora senescencia ab his, quæ post sunt uata,

ceux qui leur succèdent? On dit qu'il est lié, parce que les diverses portions du temps sont unies ensemble par les lois régulières de la nature; ou bien parce que la substance des fruits est formée de nœuds et de fibres enlacés. Enfin, la fable veut que sa faux soit tombée en Sicile, parce que cette contrée est très-fertile.

CHAPITRE IX.

Du dieu Janus, de ses divers noms, et de sa puissance.

Nous avons dit que Janus régna avec Saturne, et nous avons déjà rapporté tout ce que les mythologues et les physiciens pensent touchant Saturne: disons maintenant ce qu'ils enseignent de Janus. Les mythologues racontent que, sous son règne, chaque maison fut habitée par la religion et par la vertu; et que, pour cette raison, l'on décerna à Janus les honneurs divins; et l'on voulut, pour reconnaître ses mérites, que l'entrée et l'issue des maisons lui fussent consacrées. Xénon, dans le 1^{er} livre de son *Italicon*, rapporte que Janus fut le premier qui éleva en Italie des temples aux dieux, et qui institua des rites sacrés: ce qui lui valut d'être invoqué au commencement de tous les sacrifices. Quelques-uns pensent qu'on lui attribue deux visages, parce qu'il connaît les choses passées et prévoit les choses futures. Mais les physiciens établissent sa divinité sur des bases d'une plus haute importance: car il en est qui disent que Janus est le même à la fois qu'Apollon et Diane, et que ces deux divinités sont voilées sous son seul nom. En effet, comme

depelli? Vincitum autem, quod certa lege naturæ connexa sint tempora; vel quod omnes fruges quibusdam vinculis medicis alternentur. Nam et falcem voluit fabula in Siciliam decidisse; quod sit terra ista vel maxime fertilis.

CAPUT IX.

Qui deus Janus, deque variis ejus dei nominibus et potestate.

Et quia Janum cum Saturno regnasse memoravimus, de Saturno autem quid mythici, quid physici æstimant, jam relatam est: de Jano quoque quid ab utrisque jactetur, in medium proferemus. Mythici referunt, regnante Jano omnium domos religione ac sanctitate hisse munitas: idcircoque ei divinos honores esse decretos, et ob merita introitus et exitus adium eidem consecratos. Xenon quoque primo *Italicon* tradit, Janum in Italia primum diis templa fecisse, et ritus instituisse sacrorum: ideo eum in sacrificiis præfationem meruisse perpetuam. Quidam, ideo eum dici bifrontem putant, quod et præterita sciverit, et futura præviderit. Sed physici eum magis consecrant argumentis divinitatis. Nam sunt, qui Janum eundem esse, atque Apollinem et Dianam, dicant, et in

le rapporte Nigidius, les Grecs honorent Apollon sous le nom de Thyrcéen, dont ils dressent les autels devant leurs portes, pour montrer qu'il préside aux entrées et aux issues. Ce même Apollon est encore appelé chez eux Agyeius, c'est-à-dire celui qui préside aux rues des villes; car ils appellent *agya* les rues qui sont dans la circonférence de l'enceinte des villes. Les Grecs reconnaissent aussi Diane, sous le nom de *Trivia*, pour la divinité des divers chemins. Chez nous le nom de Janus indique qu'il est aussi le dieu des portes, puisque son nom latin est l'équivalent du mot grec *θυρικός* mais on le représente avec une clef et une baguette, comme étant à la fois le gardien des portes et le guide des routes. Nigidius a dit expressément qu'Apollon est Janus et Diane, Jana, au nom de laquelle l'on a ajouté la lettre D, qu'on met souvent par euphonie devant l'i; comme dans *reditur*, *redhibetur*, *redintegratur*, et autres mots semblables.

D'autres prétendent démontrer que Janus est le soleil; lui donne deux visages, parce que les deux portes du ciel sont soumises à son pouvoir, et qu'il ouvre le jour en se levant et le ferme en se couchant. On commence d'abord par l'invoquer toutes les fois qu'on sacrifie à quelque autre dieu; afin de s'ouvrir, par son moyen, l'accès auprès du dieu auquel on offre le sacrifice, et pour qu'il lui transmette, en les faisant pour ainsi dire passer par ses portes, les prières des suppliants. Suivant la même opinion, sa statue est souvent représentée tenant de la main droite le nombre de 300, et de la gauche celui de 65, pour désigner la mesure de l'année; ce qui est la principale action du soleil. D'autres veulent que Janus soit le monde, c'est-à-dire le ciel, et que le nom de

Janus vienne du mot *eundo* (allant), parce que le monde va toujours roulant sur lui-même, sous sa forme de globe. Ainsi Cornificius, dans son troisième livre *des Etymologies*, dit: « Cicéron l'appelle, non Janus, mais *Janus*, dérivant de « *eundo*. » De là vient aussi que les Phéniciens l'ont représenté dans leurs temples sous la figure d'un dragon roule en cercle, et dévorant sa queue; pour désigner que le monde s'alimente de lui-même, et se replie sur lui-même. Nous avons un Janus regardant vers les quatre parties du monde; telle est la statue apportée de Falere. Gavius Bassus, dans son traité *des Dieux*, dit qu'on représente Janus avec deux visages, comme étant le portier du ciel et de l'enfer; et avec quatre, comme remplissant tous les climats de sa majesté. Il est célèbre dans les très-anciens chants des Saliens, comme le dieu des dieux. Marcus Messala, collègue, dans le consulat, de Cn. Domitius, et qui fut augure pendant cinquante-cinq ans, parle ainsi de Janus: « Celui qui a créé toutes choses, et qui les gouverne toutes, a com-
« biné ensemble l'eau et la terre, pesantes par leur nature, et dont l'impulsion les précipite en bas, avec l'air et le feu, substances légères et qui s'échappent vers l'immensité d'en haut, en les enveloppant du ciel, dont la pression supérieure a relié ensemble ces deux forces con-
« trairees. » Dans nos cérémonies sacrées, nous invoquons aussi Janus-Geminus (à deux faces), Janus père, Janus Junonius, Janus Consivius, Janus Quirinus, Janus Patuleius et Clusivius. J'ai dit plus haut pourquoi nous l'invoquons sous le nom de Geminus. Nous l'invoquons sous le nom de Pere, comme étant le dieu des dieux; sous celui de Junonius, comme présidant non-seule-

hoc mo utrumque exprimi nomen affirmat. Etenim, sicut Nigidius quoque refert, apud Græcos Apollo colitur, qui *θυρικός* vocatur: ejusque aras ante fores suas celebrant, ipsum exitus et introitus demonstrantes potentem. Idem Apollo apud illos et *Αγυεῖος* nuncupatur, quasi vis præpositus urbanis. Illi enim vias, quæ intra pomeria sunt, *Αγυεῖος* appellant. Diane vero, ut *Τρίτεια*, viarum omnium idem tribuunt potestatem. Sed apud nos, Janum omnibus præesse janus, nomen ostendit, quod est simile *θυρικός*. Nam et eum clavi ac virga figuratur: quasi omnium et portarum custos et rector viarum. Pronuntiavit Nigidius, Apollinem Janum esse, Dianamque Janam, apposita *d* litera, quæ sæpe *i* literæ causa decoris apponitur; ut *reditur*, *redhibetur*, *redintegratur*, et similia. Janum quidam solem demonstrari volunt; et ideo geminum, quasi utriusque janæ celestis potentem; qui exoriens aperit diem, occidens claudit: invocarique primum, cum alicui deo res divina celebratur, ut per eum pateat ad illum, cui immolatur, accessus: quasi precos supplicum per portas suas ad deos ipse transmittat. Inde et simulacrum ejus plerumque fingitur manu dextera trecentorum, et sinistra sexaginta et quinque numerum retinere, ad demonstrandum anni dimensionem, quæ præcipua est solis potestas. Alii mundum, id est, co-

lum esse voluerunt; Janumque ab *eundo* dictum, quod mundus semper eat, dum in orbem volvitur, et ex se initium faciens in se refertur. Unde et Cornificius *Etymorum* libro tertio, « Cicero, » inquit, « non Janum, sed « *Janum* nominat, ab *eundo*. » Hinc et Phœnices in sacris imaginem ejus exprimentes, draconem finxerunt in orbem redactum, eandemque suam devorantem; ut appareat, mundum et ex se ipso ali, et in se revolvit: ideo et apud nos in quatuor partes spectat, ut demonstrat simulacrum ejus. Faleriam alyectum, Gavius Bassus in eo libro, quem de Diis composuit, Janum bifrontem fingi ait, quasi superum atque inferum janitorem: eundem quadriformem, quasi universa climata majestate complexum. Salorum quoque antiquissimis carminibus deorum deus canitur. Marcus etiam Messala, Cn. Domitii in consulatu collega, idemque per annos quinquaginta et quinque augur, de Jano ita incipit: « Qui cuncta firgit, eademque « regit, aquæ terræque vim ac naturam gravem at-
« que pronam in profundum dilabentem, ignis atque ani-
« mæ levem, immensum in sublime fugientem copulavit,
« circumdato celo: quæ vis corli maxima duas vis dis-
« pares colligavit. » In sacris quoque invocant Janum geminum, Janum Patrem, Janum Junonium, Janum Consivium, Janum Quirinum, Janum Patuleium et Clu-

ment au commencement de janvier, mais encore au commencement de tous les mois dont les calendes sont dédiées à Janon. Aussi Varron, dans le cinquième livre *Des choses divines*, dit qu'il y a douze autels dédiés à Janus, pour chacun des douze mois. Nous l'appelons *Consivius*, de *conserendo* (ensemencant), par rapport à la propagation du genre humain, dont Janus est l'auteur; *Quirinus*, comme dieu de la guerre, nom dérivé de celui de la lance que les Sabins appellent *curis*: *Patuleius* et *Clusivius*, parce que les portes de son temple sont ouvertes pendant la guerre et fermées pendant la paix. Voici comment on raconte l'origine de cette coutume. Pendant la guerre contre les Sabins, à l'occasion de l'enlèvement de leurs filles, les Romains s'étaient hâtes de fermer la porte qui était au pied de la colline *Viminalis* (à laquelle l'événement qui suivit fit donner le nom de *Janicule*), parce que les ennemis s'y précipitaient : mais à peine fut-elle fermée, qu'elle s'ouvrit bientôt d'elle-même ; ce qui survint une seconde et une troisième fois. Les Romains, voyant qu'ils ne pouvaient la fermer, restèrent en armes et en grand nombre sur le seuil de la porte pour la garder, tandis qu'un combat très-vif avait lieu d'un autre côté. Tout à coup, le bruit se répand que *Tatius* a mis nos armées en fuite. Les Romains qui gardaient la porte s'enfuirent épouvantés ; mais lorsque les Sabins étaient prêts à faire irruption par la porte ouverte, on raconte que, par cette porte, il sortit du temple de Janus des torrents d'eau jaillissant avec une grande force, et que plusieurs groupes ennemis périrent ou brûlés par l'eau, qui était bouillante, ou engloutis par son impétuosité. En raison de cet évène-

ment, *Cur genium invocemus, supra jam diximus* : *Patrem, quasi deorum deum* ; *Junoniam, quasi non solum mensis Januarii, sed omnium mensium ingressus tenentem*. In ditioe autem *Junonis* sunt omnes *Kalendæ*. Unde et *Varro* libro quinto rerum *divinarum* scribit, *Jano duodecim aras pro totidem mensibus dedicatas. Consivium, a conserendo, id est, a propagine generis humani, que Jano anctore conseruit* ; *Quirinum, quasi bellorum potentem, ab hasta, quam Sabini curim vocant* ; *Patuleium et Clusivium, quia bello porte ejus patent, pæce clauduntur*. Hujus autem rei hæc causa narratur. Cum bello Sabino, quod virginum raptarum gratia commissum est, Romani portam, que sub radicibus collis *Viminalis* erat, que postea ex eventu *Janualis* vocata est, claudere festinarent, quia in ipsam hostes irruerant : postquam est clausa, mox sponte patefacta est : cumque iterum ac tertio idem contigisset, armati plurimi pro limine, quia claudere nequibant, custodes steterunt : cumque ex alia parte accerrimo proelio certaretur, subito fama pertulit, fusos a *Tatio* nostros. Quam ob causam Romani, qui aditum tuebantur, territi proferunt. Cumque Sabini per portam patentem inrupturi essent, fortis ex arde *Jani* per hanc portam magnam vim torrentium, undis scatenibus, erupisse ; multasque per duellium catervas aut existas ferventi aqua, aut devotas rapida voragine deperisse. Ea

ment, il fut établi qu'en temps de guerre les portes du temple de Janus seraient ouvertes, comme pour attendre ce dieu secourable à Rome.

Voilà tout sur Janus.

CHAPITRE X.

Quel jour il fut en usage de célébrer les Saturnales : on ne les a d'abord célébrées que durant un seul jour, mais ensuite durant plusieurs jours.

Maintenant revenons aux Saturnales. La religion défend de commencer la guerre durant ces fêtes ; et on ne pourrait, sans expiation, supplicier en ces jours un criminel. Au temps de nos ancêtres, les Saturnales furent limitées à un jour, qui était le 14 des calendes de janvier ; mais depuis que *C. Cesar* eut ajouté deux jours à ce mois, on commença à les célébrer des le 16. Il arriva de là que le commun des gens ne se trouvait pas fixe sur le jour précis des Saturnales. Les uns les célébraient suivant l'addition de *Cesar*, les autres suivant l'ancien usage ; ce qui les faisait prolonger durant plusieurs jours. C'était d'ailleurs une opinion reçue chez les anciens, que les Saturnales duraient sept jours ; si toutefois il est permis de qualifier de simple opinion ce qui est appuyé sur l'autorité des meilleurs auteurs. En effet, *Novius*, auteur très-estimé d'*Atellanes* dit :

« Les sept jours des Saturnales, longtemps attendus, arrivent enfin. »

Memmius, qui ressuscita la comédie attelane, longtemps perdue après *Novius* et *Pomponius*, dit aussi : « Nos ancêtres instituèrent fort bien une foule de choses : ce qu'ils ont fait de

re placitum, ut belli tempore, velut ad urbis auxilium profecto deo, fores reserarentur. Hæc de Jano.

CAPUT X.

Quo die Saturnalia celebrari consueverint, et quod primo uno tantum, deinde pluribus diebus sunt celebrata.

Sed, ut ad Saturnalia revertamur, bellum Saturnalibus sumere nefas habitum. Ponas a nocente iisdem diebus exigere, piaculare est. Apud majores nostros Saturnalia die uno fiebantur : qui erat a. d. quatuordecimum *Kalendas Januariæ*. Sed postquam *C. Cesar* huic mensi duos addidit dies, sextodecimo coepit celebrari. Ea re factum est, ut, cum vulgus ignoraret certum Saturnaliorum diem, nonnullique a *C. Cesare* inserto die, et alii veterem celebrarent, plures dies Saturnalia numerarentur : licet et apud veteres opinio fuerit, septem diebus peragi Saturnalia ; si opinio vocanda est, que idoneis titulatur auctoribus. *Novius* enim, probatissimus *Atellanarum* scriptor, ait,

Olim expectata veniunt septem Saturnalia.

Memmius quoque, qui post *Novium* et *Pomponium* diajacentem artem *Atellaniam* suscitavit, « Nostri, » inquit,

« mieux, c'est de fixer durant les plus grands « froids les sept jours des Saturnales. » Cependant Mallius rapporte que ceux qui, comme nous l'avons dit plus haut, se placèrent sous la protection du nom et du culte de Saturne, instituèrent trois jours de fêtes, qu'ils appellerent Saturnales : « c'est pourquoi, dit-il, Auguste, conformément à cette opinion, ordonna, dans ses « lois judiciaires, de les fêter pendant trois « jours. » Masurius et d'autres ont cru que les Saturnales ne durent qu'un jour, savoir, le 14 des calendes de janvier. Fenestella confirme cette opinion, en disant que la vestale Emilia fut condamnée le 15 des calendes de janvier, jour pendant lequel on n'aurait pas même plaide une cause, si l'on eût célébré les Saturnales. Il ajoute immédiatement : « Les Saturnales suivaient ce « jour; » et bientôt après : « Le surlendemain, qui « était le 13 des calendes de janvier, la vestale « Licinia fut citée pour être jugée. » Par où il montre que le 13 des calendes est un jour non férié. Le 12 des calendes de janvier, c'est la fête de la déesse Angeronia, à laquelle les pontifes sacrifient dans le temple de Volupia. Verrius Flaccus fait venir son nom Angeronia, de ce qu'elle délivre des angoisses (*angores*) et des inquiétudes de l'âme ceux qui se la rendent propice. Masurius ajoute que la statue de cette déesse est placée sur l'autel de Volupia, la bouche liée et scellée; parce que ceux qui dissimulent leurs douleurs physiques et morales parviennent, par le bénéfice de la patience, à une grande félicité. Julius Modestus dit qu'on sacrifie à cette divinité, parce que le peuple romain fut délivré, par un vœu qu'il lui adressa, de la ma-

ladie appelée *angina* (esquinancie). Le 11 des calendes (de janvier) est consacré à la fête des Lares, auxquels le préteur Emilius Regillus, pendant la guerre contre Antiochus, fit vœu d'élever un temple dans le champ de Mars. Au 10 des calendes sont fixées les fêtes de Jupiter, appelées Larentinales, sur lesquelles, puisqu'il m'est permis de m'étendre, voici les diverses opinions.

On raconte que, sous le règne d'Ancus, le gardien du temple d'Hercule, se trouvant oisif durant ces fêtes, provoqua le dieu à jouer aux esseres, lui-même tenant les deux mains, sous la condition que celui qui perdrait payerait les frais d'un souper et d'une courtoise. Hercule ayant gagné, le gardien du temple y fit renfermer, avec un souper, Acca Larentia, célèbre courtisane de ce temps-là. Le lendemain, cette femme répandit le bruit qu'après avoir couché avec le dieu, elle en avait reçu pour recompense l'avis de ne point mépriser la première occasion qui s'offrirait à elle en rentrant dans sa maison. Or, il arriva que, peu après sa sortie du temple, Carucius, épris de sa beauté, l'appela. Elle se rendit à ses desirs, et il l'épousa. A la mort de son mari, Acca étant entrée en possession de ses biens, institua le peuple romain son héritier, après son décès. Pour ce motif, Ancus la fit ensevelir dans le Vélabre, lieu très-notable de la ville, où l'on institua un sacrifice solennel, qu'un flamme offrait aux dieux mânes d'Acca. Le jour de ce sacrifice fut férié en l'honneur de Jupiter, parce que les anciens eurent que les âmes émanant de Jupiter, et qu'elles reviennent à lui après la mort. Caton dit que Larentia s'étant enrichie au métier de

« majores velut bene multa instiluere, hoc optime : a frigore fecere summo, dies septem Saturnalia. » Sed Mallius ait, eos, qui se, ut supra diximus, Saturni nomine et religione defenderant, per triduum festos insituisse dies, et Saturnalia vocavisse. « Unde et Augustus, hujus « rei, » inquit, « opinionem secutus, in legibus judiciariis « triduo servari ferias jussit. » Masurius et alii uno die, id est, quarto decimo Kalendas Januariæ fuisse Saturnalia crediderunt : quorum sententiam Fenestella confirmat, dicens, « Emiliam virginem quintodecimo Kalendarum Januariarum esse deamatam. Quo die, si Saturnalia gererentur, nec causam omnino dixisset. Deinde adjecit : « Sequabantur eum, diem Saturnalia. » Mox ait : « Postero « autem die, qui fuit tertius decimus Kalendarum Ja- « nuariarum, Liciniam virginem ut causam diceret jussam. » Ex quo ostendit, tertium decimum Kalendarum profestum esse. Duodecimo vero feriae sunt divæ Angeroniæ, cui pontifices in sacello Volupiae sacrum faciunt : quam Verrius Flaccus Angeroniam dici ait, quod angores ac animum sollicitudines propitiata depellat. Masurius adjecit, simulacrum hujus deæ ore obligato atque signato in ara Volupiae propterea collocatum, quod, qui suos dolores anxietatesque dissimulant, perveniunt patientiæ beneficio ad maximam voluptatem. Julius Modestus ideo sacrificari licite deæ dicit, quod populus romanus morbo, qui an-

gina dicitur, præmissis voto sit liberatus. Undecimo autem Kalendas feriae sunt Lartius consecratae, quibus ædem bello Antiochi Emilius Regillus prætor in campo Martio eandem vovit. Decimo Kalendas feriae sunt Jovis, quae appellantur Larentinalia : de quibus, quia fabulari libet, habere ferere opiniones sunt. Ferunt enim, regnante Anco, aditum Herentis per ferias otiantem, deum teneris provocasse, ipso utrusque manum tuente : adjecta conditione, ut victus cona scortoque multaretur. Victore itaque Hercule, illum Accam Larentiam nobilissimum per id tempus scortum intra ædem inclusisse cum cona ; eamque postero die distulisse rumorem, quod post concubitum dei accepisset munus, ne commodum prima occasione, cum se donum reciperet, offendentis aspernaretur ; evenisse itaque, ut egressa templo mox a Carucio capto ejus pulchritudine compelleretur : cuius voluntatem secuta, assumtaque nuptiis, post obitum viri omnium bonorum ejus facta compos, cum decederet, populum romanum amicumque heredem. Et ideo ab Anco in Vélabro loco celeberrimo urbis sepulta est : ac solenne sacrificium eidem constitutum, quo Diis Manibus ejus per flammam sacrificaretur, Jovique feriae consecratae, quia existimaverunt antiqui, animas a Jove dari, et rursus post mortem eidem reddi. Cato ait, Larentiam meretricio quaestu locupletatam, post excessum suum, populo agros

courtisane, laissa après son décès, au peuple romain, les champs appelés Turax, Semurium, Lutirium, Solinium, et qu'à cause de cela elle fut honorée d'un tombeau magnifique et d'une cérémonie funèbre annuelle. Macer Licinius, dans le premier livre de ses *Histoires*, affirme qu'Acca Larentia, femme de Faustulus, fut nourrie de Rémus et de Romulus; que, sous le règne de Romulus, elle fut mariée à un certain Carucius, riche Toscan, dont elle hérita, et qu'elle laissa dans la suite ce patrimoine à Romulus, qu'elle avait élevé, et dont la piété institua en son honneur une cérémonie funèbre et un jour de fête.

De tout ce qui vient d'être dit, l'on peut conclure que les Saturnales n'étaient célébrées que pendant un jour, et que ce jour est le 14 des calendes de janvier, durant lequel, au milieu d'un festin dressé dans le temple de Saturne, on proclamait les Saturnales. Ce même jour, qui fut jadis consacré à la fois à Saturne et à Ops, est maintenant entre les jours des Saturnales, spécialement consacré aux Opalies. La déesse Ops était regardée comme l'épouse de Saturne : l'on célèbre ensemble, dans ce mois-ci, les Saturnales et les Opalies, parce que Saturne et son épouse étaient considérés comme ceux qui les premiers avaient su obtenir les grains de la terre et les fruits des arbres. C'est pourquoi, après qu'ils ont recueilli tous les divers produits des champs, les hommes célèbrent le culte de ces divinités comme étant les auteurs des premières améliorations de la vie, et qui suivant certains témoignages, ne sont autres que le Ciel et la Terre : Saturne ainsi appelé de *satus* (génération), dont le ciel est le principe; et Ops, de la terre,

par l'assistance (*ope*) de laquelle s'obtiennent les aliments de la vie humaine; ou bien du mot *opus* (*travail*), par le moyen duquel naissent les fruits des arbres et les grains de la terre. On offre des vœux à cette déesse assis et touchant la terre, pour montrer que la terre est une mère que les mortels doivent chérir. Philochore dit que Cécrops fut le premier qui éleva dans l'Attique un autel à Saturne et à Ops, qu'il les honora comme étant Jupiter et la Terre, et qu'il établit que, le jour de leur fête, les pères de famille mangeraient des fruits et des grains de la terre, par eux récoltés, ensemble avec les esclaves qui auraient partagé avec eux les fatigues des travaux de l'agriculture. Car le dieu agrée le culte que lui rendent les esclaves, en considération de leurs travaux. C'est par suite de cette origine étrangère que nous sacrifions à ce dieu la tête découverte.

Je crois avoir prouvé plus que suffisamment qu'on n'était dans l'usage de célébrer les Saturnales que durant un seul jour, qui était le 14 des calendes de janvier. Dans la suite, elles furent prolongées durant trois jours, d'abord à raison de ceux que César ajouta à ce même mois, ensuite en vertu d'un édit d'Auguste, qui déclara feries les trois jours des Saturnales. Elles commencent donc le 16 des calendes de janvier, et finissent le 14, qui était primitivement leur jour unique. Mais la célébration de la fête des Sigillaires leur étant adjointe, l'allégresse religieuse et le concours du peuple prolongea les Saturnales durant sept jours.

Turacem, Semurium, Lutirium et Solinium reliquiss; et ideo sepulcra magnificentia et annue parentationis honore dignatam. Macer historiæ libro primo, Faustuli conjugem Accam Larentiam Romuli et Remi nutricem fuisse, continet. Hanc regnante Romulo, Carcio nudi-dam Tusco diviti denuptam, autemque hereditate viri, quam post Romulo, quem educasset, reliquit: et ab eo parentalia, diemque festum, pietatis causa statutum. Ex his ergo omnibus colligi potest, et uno die Saturnalia fuisse, et non nisi quartodecimo Kalendarum Januariarum celebrata: quo solo die apud adem Saturni convivio solum Saturnalia clamitabantur: qui dies nunc Opalibus inter Saturnalia deputatur, cum primum Saturno pariter et Opi fuerit adscriptus. Hanc autem deam Opem Saturni conjugem crediderunt; et ideo hoc mense Saturnalia, itemque Opalia celebrari, quod Saturnus ejusque uxor iam frugum, quam fructuum, repertores esse credantur, itaque omni jam feru agrorum coacti, ab hominibus hos deos coli, quasi vite cultioris auctores, quos etiam nonnullis oribus ac terram esse persuasum est; Saturnum que a sattu dictum, cujus causa de celo est; et terram Opem, cujus ope, humane vite alimenta quaeruntur; vel ab opere, per quod fructus frugesque nascuntur. Huic deæ

sedentes vota concipiunt, terramque de industria tangunt: demonstrantes, et ipsam matrem esse terram mortalibus appetendam. Philochorus, Saturno et Opi primum in Attica statuisse aram Cecropem, dicit, eosque deos pro Jove terraque coluisse, instituisseque, ut patres familiarum et frugibus, et fructibus jam coactis, passim cum servis vescerentur, cum quibus patientiam laboris in colendo rure toleraverant; delectari enim deum honore servorum contemplatu laboris. Hinc est, quod ex instituto peregrino, huic deo sacrum aperto capite facimus. Abunde jam probasse nos astitimo, Saturnalia uno tantum die, id est, quartodecimo Kalendarum solita celebrari: sed post in triduum propagata, primum ex adjectis a Cesare huic mensi diebus, deinde ex edicto Augusti, quo trium dierum tertias Saturnalibus addidit. A sextodecimo igitur cepta in quartodecimum desunt; quo solo fieri ante consueverant. Sed Sigilliarum adjecta celebrata, in septem dies discussum publicum et lectissimam religionis extendit.

CHAPITRE XI.

Qu'il ne faut point mépriser la condition des esclaves, et parce que les dieux prennent soin d'eux, et parce qu'il est certain que plusieurs d'entre eux ont été fidèles, prevoians, courageux, et même philosophes; quelle a été l'origine des Sigillaires.

Je ne puis pas supporter, dit alors Évangélus, que notre ami Prætextatus, pour faire briller son esprit et démontrer sa faconde, ait prétendu tout à l'heure honorer quelque dieu en faisant manger les esclaves avec les maîtres; comme si les dieux s'inquiétaient des esclaves, ou comme si aucune personne de sens voulût souffrir chez elle la honte d'une aussi noble société. Il prétend aussi mettre au nombre des pratiques religieuses les Sigillaires, ces petites figures de terre dont s'amusent les plus jeunes enfans. Ne serait-il donc jamais permis de douter des superstitions qu'il mêle à la religion, parce qu'il est réputé le prince des sciences religieuses? — A ces paroles, tous furent saisis d'indignation. Mais Prætextatus souriant répliqua: Je veux, Évangélus, que tu m'estimes un homme superstitieux et indigne de toute croyance, si de solides raisons ne te démontrent la certitude de mes deux assertions. Et, pour parler d'abord des esclaves, est-ce plaisanterie, ou bien penses-tu sérieusement qu'il y ait une espèce d'hommes que les dieux immortels ne jugent pas dignes de leur providence et de leurs soins? ou bien, par hasard, voudrais-tu ne pas souffrir les esclaves au nombre des hommes? Apprends donc de quelle indignation le supplice d'un esclave pénétra le ciel.

L'an deux cent soixante-quatre de la fondation de Rome, un certain Antonius Maximus,

CAPUT XI.

Non esse contemnendam sortem servorum, cum et dii hominum curam gerant, et multos ex his fideles, providos, fortes, et philosophos quoque fuisse constat: tum Sigillariarum origo que fuerit.

Tunc Évangélus: Hoc quidem, inquit, jam terre non possum, quod Prætextatus noster in ingenio sui pompam, et ostentationem loquendi, vel paulo ante honorum alienigenis dei assignari voluit, quod servi cum dominis vescerentur: quasi vero eurent divina de servis; aut sapiens quosquam domi suæ contumeliam tam fœdæ societatis admittat: vel nunc Sigillaria, que Insuæ reptanti adhuc infantæ osculis fictilibus præbent, tentat officio religionis adscribere: et quia principes religiosorum putant, nonnulla etiam superstitionis admiscet: quasi vero nobis fas non sit. Prætextato aliquando non credere. Hic cum omnes exhorruissent, Prætextatus ridens: Superstitiosum me, Évangèle, nec dignum, cui credatur, aestimes volo, nisi utriusque tibi rei fidem asserta ratio monstraverit. Et, ut primum de servis loquamur, jocose an serio putas esse hominum genus, quod dii immortales nec cura sua, nec providentia dignentur? An forte servos in hominum numero esse non pateris? Audi igitur, quanta indignatio de servi supplicio eorum penetraverit. Anno enim post Romam conditam ducentesimo sexagesimo quarto, Antonius quidam Maximus

après avoir fait battre de verges son esclave, le fit promener dans le cirque, avant l'ouverture des jeux publics, lié à un gibet. Jupiter, indigné de cette conduite, ordonna à un nommé Annius, pendant son sommeil, d'annoncer au sénat que cette action pleine de cruauté lui avait déplu. Celui-ci ne l'ayant pas révélé, son fils fut frappé d'une mort subite; et, après un second avertissement, il fut puni de sa négligence réitérée par une atonie corporelle, dont lui-même fut atteint subitement. Enfin, par le conseil de ses amis, il se fit porter en litière en cet état, et fit sa déclaration au sénat. A peine eut-il achevé de parler, qu'il recouvra immédiatement la santé, et sortit à pied du lieu de l'assemblée. C'est pourquoi, et pour apaiser Jupiter, un sénatus-consulte et la loi *Mævia* ajointerent, aux jours des fêtes du cirque, le jour appelé *instauraltius*, ainsi nommé, non, comme le pensent quelques-uns, du nom grec de l'instrument patibulaire *σταυρός*, fourche ou croix; mais à raison de la réintégration d'Annius, conformément à l'opinion de Varro, qui dit qu'*instaurare* est formé de *instar novare*. Tu vois quelle sollicitude le plus grand des dieux eut pour un esclave. Qu'est-ce donc qui a pu t'inspirer un si profond et si étrange mépris pour les esclaves? comme s'ils n'étaient pas formés et nourris des mêmes éléments que toi, comme s'ils n'étaient pas animés du même souffle, devant du même principe! Songe que ceux que tu appelles ta propriété sont issus des mêmes principes que toi, jouissent du même ciel, vivent et meurent comme toi. Ils sont esclaves, mais ils sont hommes. Ils sont esclaves, mais ne le sommes-nous pas aussi? Si tu réfléchis que la for-

servorum summi verberatum, patibuloque constrictum, ante spectacula commissionem per circum egit. Ob quam causam indignatus Jupiter, Anno cuiusdam per quietem imperavit, ut senatus nuntiaret, non sibi plene sine plenum crudelitatis admissum. Quo dissimulante, filium ipsius in otis repentina consumsit: ac, post secundam demum notificationem, ob eandem negligentiam, ipse quoque in subito corporis debilitatum solutus est. Sic demum ex consilio amicorum lectica delatus senatus refutit: et vix consummato sermone, sine mora recuperata bona valetudine, curia pedibus egressus est. Ex senatus itaque consulto, et *Mævia* lege, ad propitiandum Jovem additus est illis *Circensibus* dies is, qui *instauraltius* dictus est, non a patibulo, ut quidam putant, greco nomine ἀπὸ τοῦ σταυροῦ, sed à redintegratione, ut Varro placet, qui *instaurare* ait esse *instar novare*. Vides, quanta de servo ad deorum summum cura pervenerit. Tibi autem unde in servos tantum et tam immane fastidium? quasi non ex iisdem tibi et constant et alantur elementis, eundemque spiritum ab eodem principio carpant. Vis tu cogitare, eos, quos jus tuum vocas, iisdem seminibus ortos, eodem tui color, æque vivere, æque mori? Servi sunt, immo homines. Servi sunt, immo conservi. Si cogitaveris, tandem in utroque licere fortune: tam tu illum videre liberum potes, quam ille te servum. Nescis, qua ætate *Hecuba* servire cepit, qua

tune a autant de pouvoir sur nous que sur eux, il peut arriver que tu les voies libres, et qu'à leur tour ils te voient esclave. Ne sais-tu pas a quel âge le devinrent Hécube, Cresus, la mère de Darius, Diogène, Platon lui-même? Enfin, pourquoi aurions-nous tant d'horreur de ce nom d'esclave? On n'est esclave que par l'empire de la nécessité; mais un esclave peut avoir une âme libre. Tu auras rabaisé l'esclave, si tu peux me montrer qui ne l'est pas. L'un est esclave de la débauche, l'autre de l'avarice, l'autre de l'ambition; tous le sont de l'espérance et de la crainte. Certainement, nulle servitude n'est plus honteuse que celle qui est volontaire; et cependant nous foulons aux pieds, comme un être méprisable, le malheureux que la fortune a placé sous le joug; et nous ne voulons pas rectifier nos préjugés à cet égard. Vous en trouverez parmi les esclaves qui sont inaccessibles à la corruption, tandis que vous trouverez tel maître à qui l'espoir du gain fait couvrir de baisers les mains des esclaves d'autrui. Ce ne sera donc point d'après leur condition que j'apprécierai les hommes, mais d'après leur caractère. Chacun se fait son caractère; c'est le hasard qui assigne les conditions. De même que celui qui ayant à achever un cheval n'en considérerait que la housse et le frein, serait peu sensé; de même le plus insensé de tous les hommes est celui qui croit devoir apprécier son semblable d'après son habit ou d'après sa condition, qui l'enveloppe comme un vêtement. Ce n'est point seulement, mon cher Évangéus, dans le sénat ou dans le forum qu'il faut chercher des amis. Si tu y prends garde soigneusement, tu en trouveras dans ta propre maison. Traite donc ton esclave avec douceur; admetts-le gracieusement dans ta conversation,

et accepte quelquefois de lui un conseil nécessaire. Observe nos ancêtres, qui, pour sauver aux maîtres l'odieux de la domination, et aux esclaves l'humiliation de la servitude, dénommèrent les uns *patresfamilias* (pères de famille), et les autres *familiares* (membres de la famille). Ainsi donc, crois-moi, fais-toi révérer plutôt que craindre de tes esclaves. Quelqu'un m'accusera peut-être de faire descendre les maîtres de leur rang, et d'appeler en quelque sorte les esclaves à la liberté, parce que j'ai dit qu'ils doivent plutôt révérer leurs maîtres que les craindre. Celui qui penserait ainsi oublierait que c'est assez faire pour les maîtres, que de leur accorder ce qui suffit bien aux dieux. D'ailleurs, on aime celui qu'on respecte; mais l'amour ne saurait être uni à la crainte. D'ou penses-tu que vienne ce proverbe insensé : « Autant d'esclaves, autant d'ennemis ? » Non, ils ne sont point nos ennemis; mais nous les rendons tels, quand nous sommes à leur égard superbes, insultants, cruels. L'habitude d'une vie de délices nous pousse à un tel excès d'extravagance, que tout ce qui ne répond point sur-le-champ à notre volonté, excite en nous la colère et la fureur. Nous devenons de vrais tyrans dans nos maisons, et nous voulons exercer toute l'étendue de notre autorité sur les esclaves, sans aucune considération de justice. En effet, indépendamment de divers autres genres de cruauté, il est des maîtres qui, tandis qu'ils se remplissent avidement en face de l'abondance de leurs tables, ne permettent pas à leurs esclaves, rangés debout alentour, de remuer les lèvres pour dire un seul mot. Le moindre murmure est réprimé par la verge : les cas fortuits eux-mêmes n'échappent pas au châtement. La toux, un éternement, un hoquet, sont sé-

Cresus, qua Darii mater, qua Diogenes, qua Plato ipse? Postremo, quid ita nomen servitutis horremus? Servus est quidem, sed necessitate: sed fortasse libero animo servus est. Hoc illi nocerebit, si ostenderit, quis non sit. Alius libidini servit, alius avaritiæ, alius ambitioni, omnes spei, omnes timori. Et certe nulla servitus turpius, quam voluntaria. At nos iugo a fortuna imposito subiacentem, tanquam miserum vilemque calcamus: quod vero nos nostris cervicibus inserimus, non patimur reprehendi. Invenies inter servos aliquem pecunia fortiores: invenies dominum spe lucri oscula alienorum servorum manibus infigentem. Non ergo fortuna homines æstimabo, sed moribus. Sili quidem dat mores: conditionem casus assignat. Quemadmodum stultus est, qui emittens equum, non ipsam inspicit, sed stratum ejus ac frenos: sic stultissimus est, qui hominem aut ex veste, aut ex conditione, que modo vestis nobis circumdata est, æstimandum putat. Non est, mi Evangèle, quod amicum tantum in foro et in curia quaeras. Si diligenter attendideris, invenies et domi. Tu modo vive cum servo clementer: comiter quoque et in sermone illum, et nonnunquam in necessariis admitte consilium. Nam et majores nostri omnem dominis invidiam,

omnem servis contumeliam delrahentes, dominum patrem-familias, servos familiares appellaverunt. Colant ergo te potius servi tui, mihi crede, quam timeant. Dicit aliquis, nunc me dominos de fastigio suo dejicere, et quodammodo ad plebem servos vocare: quos debere dixi magis colere, quam timere. Hoc qui senserit, obliviscetur, id dominis parum non esse, quod diis satis est. deinde qui colitur, etiam am dur: non potest amor cum timore misceri. Unde putas arrogantissimum illum manasse proverbium, quo jactatur, totidem hostes nobis esse, quot servos? Non habemus illos hostes, sed facimus; cum in illos superbissimi, contumeliosissimi, crudelissimi sumus; et ad rabiem nos cogunt pervenire deliciae, ut, quicquid non ex voluntate respondit, iram furorcmque evocet. Domi enim nobis animos indignius tyrannorum; et, non quantum decet, sed quantum libet, exercere volumus in servos. Nam, ut cetera crudelitatis genera præteream, sunt, qui, dum se mensæ copis et aviditate distendunt, circumstantibus servis movere labra non hoc quidem, ut loquantur, licere permittunt. Virga murmur omne compescitur, et ne fortuita quidem sine verberibus excepta sunt. Tussis, stertentamentum, singultus, magno malo luitur. Sic fit, ut isti de domino loquantur, qui

vèrement punis. Il arrive de la que ceux à qui il n'est pas permis de parler devant leur maître parlent beaucoup de lui; tandis que ceux qui non-seulement n'ont pas la bouche close devant leur maître, mais même qui ont pu parler avec lui, ont été prêts à périr avec lui, et à détourner sur leur propre tête les dangers qui le menaçaient. Ces esclaves-ci parlaient pendant les repas, mais ils se taisaient dans les tortures.

Veux-tu que nous parcourions les actes généraux dus à des esclaves? Le premier qui se présente concerne Urbinus. Condamné à mort, il se cachait à Reatinum. Sa retraite ayant été découverte, un de ses esclaves se coucha à sa place, portant son aneau et ses vêtements, dans le lit vers lequel se précipitaient ceux qui le poursuivaient, présenta sa tête aux soldats, et reçut le coup fatal comme s'il était Urbinus. Dans la suite, Urbinus, réhabilité, érigea à cet esclave un monument, avec une inscription qui attestait un si grand dévouement. Esopé, affranchi de Démosthène, instruit de l'adultère que son patron avait commis avec Julie, longtemps torturé, persévéra à ne point trahir son maître; jusqu'à ce que Démosthène lui-même, pressé par les autres témoins, eût avoué le crime. Si tu penses qu'il est toujours facile de celer le secret d'un seul individu, sache que les affranchis de Labienus, qui l'avaient caché, ne purent être contraints à le découvrir par aucun genre de tourment. Et pour que personne ne dise que cette fidélité des affranchis a été due plutôt à la reconnaissance du bienfait de la liberté qu'à leur bon naturel, écoute un trait de bienveillance d'un esclave à l'égard de son maître, alors même que celui-ci le punissait. Antius Restion, pros-

crit, fuyait seul de nuit. Tandis que ses esclaves pillaient ses biens, l'un d'eux, qu'il avait fait mettre aux fers et marquer au front, se trouvant, après la condamnation de son maître, délivré par la compassion d'un autre, se mit à la recherche du fugitif, l'engagea à ne point le redouter, disant qu'il savait que c'était à la fortune et non à son maître qu'il devait imputer son affront. Cet esclave vint porter des vivres à Restion pendant tout le temps qu'il fut caché. Lorsque ensuite il sentit que ceux qui le poursuivaient approchaient, il égorga un vieillard que le hasard lui offrit, construisit un bûcher sur lequel il jeta le cadavre; et y ayant mis le feu, il vint au-devant de ceux qui cherchaient Restion, en leur disant qu'il s'était fait justice du proscrit, et l'avait châtié plus cruellement qu'il n'en avait été châtié lui-même. On le crut, et Restion fut sauvé.

Cæpion, qui avait conspiré contre les jours d'Auguste, ayant été découvert et condamné, un esclave le porta de nuit dans une corbeille jusqu'au Tibre: descendu à Ostie, de là il le conduisit de nuit à la maison de campagne de son père, sur le territoire de Laurente. Repoussé de Cumes par un naufrage, il se cacha avec son maître à Naples. Là, ayant été pris par un centurion, ni l'argent, ni les menaces, ne purent l'amener à trahir son maître.

Asinius Pollion voulant forcer impitoyablement les habitants de Padoue à livrer leurs armes et leur argent, ceux-ci se cachèrent. Alors il promit la liberté et une récompense aux esclaves qui découvriraient leurs maîtres. Mais on sait qu'il n'y en eut aucun qui, séduit par la récompense, ait voulu trahir son maître. Ecoute

ulus coram domino loqui non licet. At illi, quibus non tantum presentibus dominis, sed cum ipsiserat sermo, quorum os non consuebatur, parati erant cum domino porrigere cervicem, et periculum inminens in caput suum vertere. In convivis loquebantur, sed in tormentis tacebant. Vis, exercitatus in se vilipectore vitutes recenseamus? Primus tibi Urbinus occurrit: qui cum jussus occidi in Reatino lateret, latebris proditis, unus ex servis, anulo ejus et veste insutus, in cubiculo, ad quod irruerant, qui persequebantur, pro domino jacuit; militibusque ingredientibus cervicem præbuit, et ictum tanquam Urbinus excepit. Urbinus postea restitutus, monumentum ei fecit, titulo scriptiois, qui tantum meritum loqueretur, adjecto. Esopus libertus Demosthenis, conscius adulterii, quod cum Julia patronus admiserat, tortus diutissime perseveravit non prodere patronum; donec, aliis coarguentibus consensit, Demosthenes ipse lateretur. Et ne existimes, ab uno facile relari posse secretum: Labienum, ope libertorum latentem, ut indicaretur liberti, nullo tormentorum genere compulsus sunt. Ac ne quis libertos dicat hanc fidem beneficio potius libertatis acceptæ, quam ingenio debuisse; accipe servi in dominum benignitatem, cum ipse a domino puniretur. Antium enim Restionem proscriptum, solumque nocte fugientem diripientibus bona ejus aliis, servus compeditus

inscripta fronte, cum post damnationem domini aliena esset misericordia, solutus, fugientem persecutus est: hortatusque, ne se timeret, scientem contumeliam suam fortunæ imputandam esse, non domino: abditumque ministerio suo abivit. Cum deinde persequentes adesse sensisset; senem, quem casus obtulit, jugulavit, et in constructam pyram conjecit. Qua accensa, occurrit eis, qui Restionem quærebant, dicens, damnatum sibi penasuisse, multo acrius a se vexatum, quam ipse vexaverat: et fide habita, Restio liberatus est. Cæpionem quoque, qui in Augusti necem fuerat animatus, postquam detecto scelere damnatus est, servus ad Tiberim in cista detulit, pervertumque Hostiam, inde in agrum Laurentem, ad vilam patris, nocturno itinere perduxit. Cumis deinde navigationis naufragio una expulsus dominum Neapoli dissimulanter occidit: exceptusque a centurione, nec pretio, nec minis, ut dominum prodere, potuit adduci. Asinio etiam Pollione acerbè cogente Patavinus, ut pecuniam et arma conferret, dominisque ob hoc latentibus, præmio servis cum libertate proposito, qui dominos suos prodere; constat servorum nullum, victum præmio, dominum prodidisse. Audi in servis non fidem tantum, sed et faciendum bonæ inventionis ingenium. Cum premeret obsidio Grimentum, servi, relicta domina, ad hostes transfu-

encore un trait qui est de la part des esclaves non-seulement un acte de fidélité, mais même une invention ingénieuse et tournée au bien. Pendant le siège de Grumentum, des esclaves ayant quitté leur maîtresse, s'en furent vers l'ennemi. La ville prise, d'accord entre eux, ils se précipitèrent dans la maison de leur maîtresse, et l'entraînèrent d'un air menaçant, disant à ceux qu'ils rencontraient qu'ils avaient enfin le pouvoir de punir leur cruelle maîtresse. L'ayant ainsi enlevée, comme pour la conduire au supplice, ils la mirent en sûreté avec une respectueuse piété.

Voyez, dans cette autre occurrence, un esclave ayant la magnanimité de donner la préférence à la mort sur l'ignominie. L'esclave de C. Vettius, de la contrée des Pelignes, en Italie, le voyant saisi par ses propres cohortes, le tua afin qu'il ne fût point livré à Pompée, et se donna ensuite la mort pour ne pas survivre à son maître. Eporus, ou, comme d'autres le racontent, Philocrates, esclave de C. Græchus, le suivit inséparablement, fuyant du mont Aventin, tant qu'il y eut quelque espoir de le sauver, et le défendit tant qu'il put; quand Græchus eut été tué, l'esclave se tua lui-même sur le cadavre de son maître. L'esclave de Publ. Scipion, père de l'Africain, plaça sur un cheval son maître, qui venait d'être blessé dans un combat contre Annibal, et, tandis que tous l'abandonnaient, le ramena lui seul dans le camp.

Mais c'est peu d'avoir servi leurs maîtres vivants; les esclaves feront plus: on les retrouvera ardents à les venger. Un esclave du roi Seleucus devenu l'esclave d'un des amis de ce roi, et qui avait été son meurtrier, vengea la mort de son premier maître en tuant le second, pendant qu'il

souhaitait. Que veut-on de plus? Veut-on voir réunies dans un esclave les deux plus nobles vertus, l'habileté à gouverner et la magnanimité de mépriser le trône? Messenius Anaxilaüs, qui fonda Messine en Sicile, et qui fut tyran des Reggiens, ayant laissé des enfants en bas âge, se contenta de les recommander à son esclave Mycithus, lequel géra religieusement cette tutelle, et gouverna avec tant de modération, que les Reggiens ne s'indignèrent pas d'être régis par un esclave. Dans la suite, Micithus remit aux enfants devenus grands, leurs biens avec le gouvernement, et se retira muni d'une modique somme, à Olympie, où il atteignit la vieillesse dans une tranquillité profonde.

Divers exemples nous apprennent aussi de quelle utilité ont été les esclaves à l'intérêt public. Lors de la guerre Punique, comme on manquait de citoyens à enrôler, les esclaves, ayant offert de combattre pour leurs maîtres, furent admis au rang des citoyens; et, à raison de ce qu'ils s'étaient offerts volontairement, ils furent appelés *volones* (volontaires). Après la bataille de Cannes, les Romains vaincus prirent pour soldats huit mille esclaves achetés; et quoiqu'il en eût moins coûté de racheter les prisonniers, la république, dans cette violente crise, préféra se confier aux esclaves. Après la fameuse défaite de Thrasymène, les affranchis furent aussi appelés au serment militaire. Durant la guerre Sociale, douze cohortes, levées parmi les affranchis, firent des actions d'une mémorable valeur. On sait que C. César, pour remplacer les soldats qu'il avait perdus, accepta les esclaves de ses amis, et retira d'eux un très-bon service. César Auguste forma, en Germanie et en Illyrie, plusieurs cohortes d'affranchis, sous la dénomination de volontaires.

gerunt. Capto deinde oppido, impetum in domum habita conspiratione fecerunt, et extraxerunt dominam, vultu pœnam minante, ac voce obviis asserente, quod tandem sibi data esset copia crudelium dominam puniendi: raptamque quasi ad supplicium, obsequiis plenis pietate tutati sunt. Vide in hac fortuna etiam magnanimitatem, exitum mortis ludibrio præferentem. C. Vettium Peligum Italiensem, comprehensum a cohortibus suis, ne Pompeio traderetur, servus ejus occidit; ac se, ne domino superstes fieret, interemit. C. Græchum ex Aventino fugientem Eporus servus, vel, ut quidam tradunt, Philocrates. dum aliqua spes salutis erat, indivulsus comes, qua potuit ratione, tutatus est: super occisum deinde animum, scissis proprio vulnere visceribus, effudit. Ipsum P. Scipionem Africani patrem, postquam cum Hannibale convolverat, sancium in equum servus imposuit; et ceteris deserentibus, solus in castra perduxit. Parum fuerit dominis præstitisse viventibus. Quid, quod in his quoque exigende vindictæ reperitur animositas? Nam Seleuci regis servus, cum serviret amico ejus, a quo dominus fuerat interfectus, conantem in ultionem domini confodit. Quid, quod duas virtutes, quæ inter nobiles quoque unice claræ sunt, in

uno video fuisse mancipio, imperium regendi peritiam, et imperium continentem magnanimitatem? Anaxilaus enim Messenus, qui Messaniam in Sicilia condidit, fuit Rheginorum tyrannus. Is cum parvos relinqueret liberos, Mycitho servo suo commendasse contentus est. Is tutelam sancte gessit; imperiumque tam clementer obtinuit, ut Rhegini a servo regi non dedicarentur. Productus deinde in ætatem pueris et bona et imperium tradidit. Ipse parvo viatico summo profectus est, et Olympiæ cum summa tranquillitate roseniuit. Quid etiam in commune servilis fortuna profuerit, non paucis docteur. Bello Punico, cum deesset, qui scriberentur, servi, pro dominis pugnaturos se polliciti, in civitatem recepti sunt; et Volones, quia sponte hoc voluerunt, appellati. Ad Cannes quoque victis Romanis, octo millia servorum eunt militaverunt: cumque minoris captivi redimi possent, maluit se publica servis in tanta tempestate committere. Sed et post calamitatem apud Thrasymenum notæ clavis acceptam, libertini quoque in sacramentum vocati sunt. Bello sociali, cohortium dederim ex libertinis conscriptarum opera memorabilis virtutis apparuit. C. Casarem, cum milites in amissionum locum substitueret, servos quoque ab amicis accepisse, et

Ne crois pas que de pareils faits ne soient arrivés que dans notre république. Les Borysthéniens, attaqués par Zopyrion, affranchirent les esclaves, donnerent aux étrangers le droit de cité, abolirent les titres des dettes, et purent ainsi résister à l'ennemi. Il ne restait plus que quinze cents Lacédémoniens en état de porter les armes, lorsque Cléomène, avec des esclaves affranchis, recruta neuf mille combattants. Les Athéniens aussi, ayant épuisé les ressources publiques, donnerent la liberté aux esclaves.

Pour que tu ne penses pas qu'il n'y aurait eu de vertu chez les esclaves que parmi les hommes, écoute une action des femmes esclaves, non moins mémorable que les précédentes, et plus utile à la république qu'aucune que tu puisses trouver dans les classes nobles. La fête des servantes, qu'on célèbre le jour des nones de juillet, est si connue, que personne n'ignore ni son origine, ni la cause de sa célébrité. Ce jour-là, les femmes libres et les esclaves sacrifient à Junon Caprotine sous un figuier sauvage, en mémoire du précieux dévouement que manifestèrent les femmes esclaves pour la conservation de l'honneur national. A la suite de cette irruption des Gaulois, où Rome fut prise par eux, la république se trouva extrêmement affaiblie. Les peuples voisins, voulant saisir l'occasion d'anéantir le nom romain, se donnèrent pour dictateur Livius Postumius, de Fidenes, lequel fit savoir au sénat que, s'il voulait conserver les restes de la ville, il fallait lui livrer les mères de famille avec leurs filles. Pendant que les pères conserits délibéraient, incertains du parti à

prendre, une servante, nommée Tutela ou Philotis, s'offrit pour aller à l'ennemi avec les autres servantes, sous le nom de leurs maîtresses. Ayant pris le costume des mères et des filles de famille, les servantes furent conduites aux ennemis, suivies de personnes éplorées qui simulaient la douleur. Livius les ayant distribuées dans le camp, elles provoquèrent les hommes à boire, feignant que ce fût pour elles un jour de fête. Lorsque ceux-ci furent endormis, du haut d'un figuier sauvage qui était proche du camp, elles donnèrent un signal aux Romains, qui furent vainqueurs en attaquant à l'improviste. Le sénat reconnaissant fit donner la liberté à toutes les servantes, les dota aux frais de l'État, leur permit de porter le costume dont elles s'étaient servies en cette occasion, et donna à cette journée la dénomination de Nones Caprotines, à cause du figuier sauvage (*caprificus*) d'où les Romains reçurent le signal de la victoire. Il ordonna encore qu'en mémoire de l'action que je viens de raconter, on solenniserait annuellement ce jour par un sacrifice dans lequel on ferait usage du lait, parce que le lait découle du figuier sauvage.

Il s'est aussi trouvé chez les esclaves des esprits assez élevés pour atteindre à la science philosophique. Phédon, de l'école de Socrate, et son ami, et l'ami de Platon au point que ce dernier consacra à son nom ce divin traité *De l'immortalité de l'âme*, fut un esclave qui eut l'extérieur et l'âme d'un homme libre. On dit que Cebes, disciple de Socrate, l'acheta par le conseil de son maître, et qu'il fut formé par lui aux exercices de la philosophie. Phédon devint par la suite un

eorum forti opera usum esse comperimus. Caesar Augustus in Germania et Illyrico cohortes libertinorum complures legit : quas voluntarias appellavit. Ac ne putes, hæc in nostra tantum configisse republica, Borysthenitæ, oppugnante Zopyrione, servis liberatis, dataque civitate peregrinis, et factis tabulis novis, hostem sustinere potuerunt. Cleomenes Lacedæmonius, cum mille et quingenti soli Lacædemonii, qui arma ferre possent, superfuissent, ex servis manumissis bellatorum novem milia conscripsit. Athenienses quoque, consumtis publicis opibus, servis libertatem dederunt. Ac ne in solo virili sexu æstimes inter servos existisse virtutes, accipe ancillarum factum non minus memorabile, nec quo utilius republicæ in ulla nobilitate reperias. Nonis Jolius diem festum esse ancillarum, tam vulgo notum est, ut nec origo, nec causa celebratitatis ignota sit. Junoni enim Caprotinæ die illo liberæ pariter ancillæ sacrificant sub arbore caprifico, in memoriam benigne virtutis, quæ in ancillarum animis pro conservatione publicæ dignitatis apparuit. Nam post urbem captam, cum sedatus esset gallicus motus, republica vero esset ad tenuè deducta, finitimi opportunitatem invadendi romanis nominis occupati, præferunt sibi Postumium Livium Fidenatem dictatorem. Qui, mandatis ad senatum missis, postulavit, ut, si vellent reliquias suæ civitatis mærenes, matresfamilie sibi et virgines dederent. Cumque patres essent in incipiti deliberatione suspensi, ancilla nomine

Tutela, seu Philotis, pollicita est, se cum ceteris ancillis sub nomine dominarum ad hostes ituram : habituque matrumfamilias et virginum sumto, hostibus cum prosequenti lacrimis ad fidem doloris ingestæ sunt. Quæ cum a Livio in castris distulente fuissent, viros plurimo vino provocaverunt, diem festum apud se esse simulantes. Quibus soporatis, ex arbore caprifico, quæ castris erat proxima, signum Romanis dederunt. Qui cum repentina incursione superassent, memor beneficii servatus, omnes ancillas manu jussit emitti ; dotemque eis ex publico fecit, et ornatum, quo tunc erant usæ, gestare concessit ; diemque ipsum Nonas Caprotinas nuncupavit, ab illa caprifico, ex qua signum victoriæ cepertunt : sacrificiumque statuit annua solemnitate celebrandum, cui læc, quod ex caprifico manat, propter memoriam facti præcedentis adhibetur. Sed nec ad philosophandum ineptum vel impar servile ingenium fuit. Phædon ex cohorte socratica, Socraticæque et Platonis per familiaris aleo, ut Plato ejus nomini librum illum divinum de immortalitate animæ dicitur, servus fuit, forma atque ingenio liberali. Itunc Cebes Socraticus, hortante Socrate, emisse dicitur, habuisseque in philosophiæ disciplinâ. At quæ in postea philosophus illustris emerit : sermonesque ejus de Socrate admodum elegantes leguntur. Alii quoque non pauci servii fuerunt, qui post philosophum clari exstiterunt. Ex quibus ille Menippus fuit, cuius Libras M. Varro in satyris annulatus est, quas alii Cynicas, ipse

philosophe illustre, et il a écrit sur Socrate des entretiens pleins de goût. Depuis Cébés, on trouve un grand nombre d'esclaves qui furent des philosophes distingués. Parmi eux, on compte Ménippus, dont M. Varron a voulu imiter les ouvrages dans ses satires, que d'autres appellent cyniques, et qu'il appelle lui-même *Ménippées*. A la même époque vécut Pompilus, esclave du péripatéticien Philostrate; Persée, esclave du stoïcien Zénon, et Mys, esclave d'Épicure, lesquels furent chacun de célèbres philosophes. Parmi eux, on peut aussi comprendre Diogène le cynique, quoique, né libre, il ne soit devenu esclave que pour avoir été vendu. Xéniate Corinthien voulant l'acheter, lui demanda quel art il savait: Je sais, répondit Diogène, commander aux hommes libres (*iberis*). Xéniate, admirant sa réponse, l'acheta, l'affranchit, et, lui confiant ses enfants, lui dit: Voici mes enfants (*iberos*), a qui vous commanderez. La mémoire de l'illustre philosophe Épicète est trop récente pour qu'il soit possible de rappeler, comme une chose oubliée, qu'il fut esclave. On cite deux vers de lui sur lui-même, dont le sens intime est: qu'il ne faut pas croire que ceux qui luttent contre la diversité des maux de cette vie soient nullement hais des dieux; mais qu'il faut en chercher la raison dans des causes secrètes, que la sagesse de peu d'hommes est a portée de pénétrer.

« Épicète est né esclave, son corps est mu-
« tilé; il est pauvre comme Irus; et néanmoins
« il est cher aux immortels. »

Maintenant tu es convaincu, je pense, qu'il ne faut point mépriser les esclaves sur le titre de leur condition, puisqu'ils ont été l'objet de la sollicitude de Jupiter, et qu'il est certain que plu-

sieurs d'entre eux ont été fidèles, prévoyants, courageux, et même philosophes.

Il me reste maintenant quelque chose à dire sur les Sigillaires, pour que tu restes convaincu que j'ai parlé d'objets sacrés, et non de choses puériles. Epicadus rapporte qu'Hercule, après avoir tué Géryon, ramenant en vainqueur, à travers l'Italie, les troupeaux de bœufs qu'il lui avait enlevés, jeta dans le Tibre, sur le pont maintenant appelé *Sublicius*, et qui fut construit à cette époque, un nombre de simulacres d'hommes égal au nombre de ceux de ses compagnons qu'il avait perdus durant son voyage; afin que ces figures, portées dans la mer par le cours rapide des eaux, fussent rendues par elles à la terre paternelle des défunts, à la place de leurs corps. C'est de la que l'usage de faire de telles figures serait devenue une pratique religieuse. Quant à moi, l'origine de cette coutume me paraît plus vraisemblable telle que je l'ai racontée plus haut, savoir: que les Pelasges, instruits par une favorable interprétation qu'on pouvait entendre par le mot (*tête*), non des têtes humaines, mais des têtes d'argile, et que le mot *πρωτός* signifiait non-seulement un *homme*, mais encore un *flambeau*, se mirent à allumer des flambeaux de cire en l'honneur de Saturne, et consacèrent des figurines, au lieu de leurs propres têtes, sur l'autel de Saturne, contigu au sacellum de Dis. De là est venue la coutume de s'envoyer, pendant les Saturnales, des flambeaux de cire, et celle de fabriquer et de vendre des figurines d'argile sculptées, qu'on offrait en sacrifice expiatoire, pour soi et pour les siens, à Dis-Saturne. Le commerce de ces objets s'étant établi durant les Saturnales, la vente se prolongea durant sept jours, qui sont fériés, quoiqu'ils ne

appelait Menippeas. Sed et Philostrati peripatetici servus Pompilus, et Zenonis stoici servus, qui Persens vocatus est, et Epicuri, cui Mys nomen fuit, philosophi non in celebres illa aetate vixerunt: Diogenes etiam cynicus, si cet ex libertate in servitutem venisset. Quem cum emere vellet Xenades Corinthius, et, quid artificii novisset, percontatus esset, Novi, inquit Diogenes, hominibus liberis imperare. Tunc Xenades, responsum ejus demiratus, emisit manum; filiosque suos ei tradens, Accipe, inquit, liberos meos, quibus imperes. De Epicteto autem philosopho nobili, quod is quoque servus fuit, recentior est memoria, quam ut possit inter obliterata resciri. Cujus etiam de se scripti duo versus feruntur, ex quibus illud latenter intelligas, non omnimodo diis exos esse, qui in hac vita cum arummarum varietate luctantur, sed esse arcanas causas, ad quas paucorum potuit pervenire curiositas.

Δούλος Ἐπίκτητος γενόμενος, καὶ σώματα πῦρος,
καὶ πείνην Ἴρου, καὶ φίλος ἀθανάτοις.

Habes, ut opinor, assertum, non esse fastidio despiciendum servile nomen; cum et Jovem tegerit cura de servo, et, multos ex his fideles, providos, fortes, philosophos

etiam existisse, consiterit. Nunc de Sigillaribus, ne ridentia ne potius existimes, quam sancta dixisse, paucis recensendum est. Epicadus refert, Herculem, occiso Geryone, cum victor per Italiam alimenta duxisset, ponte, qui nunc Sublicius dicitur, ad tempus instructo, hominum simulacra pro numero sociorum, quos casu peregrinationis amiserat, in fluvium demisisse, ut aqua secunda in mare decerata, pro corporibus defunctorum veluti patriis seculis redderentur: et inde usum talia simulacra fingendi inter sacra mansisse. Sed mihi hujus rei illa origo verior aestimatur, quam paulo ante meminisse retulisse: Pelasgos, postquam feliciter interpretatio, capita non viventium, sed fictilia, et *πρωτός* estimationem non solum hominem, sed etiam lumen significare docuisset, empisse Saturno cereos potius accendere, et in sacellum Disis arae Saturni cohaerens oscilla quadam pro suis capitibus ferre. Ex illo traditione, ut cerei Saturnalibus missitentur, et sigilla arte fictili fingerentur, ac venalia parentur; quae homines pro se atque suis piacularum pro Dite Saturno facerent. Ideo Saturnalibus salum commerciorum crepta celebritas septem occupat dies: quos tantum feriatis facit esse, non festos omnes. Nam medio, id est, tertio decimo Kalendas festum

soient pas ious fêtes; mais seulement le jour du milieu des Saturnales, c'est-à-dire, le 13 des calendes, comme nous l'avons déjà prouvé. La même chose est encore constatée par le témoignage de ceux qui ont traité plus complètement de la division de l'année, des mois et des jours, et de l'organisation adoptée par C. César.

CHAPITRE XII.

De la division de l'année par Romulus.

Comme Prætextatus voulait terminer son discours en cet endroit, Aurelius Symmachus lui dit : Continue, Prætextatus, à nous parler avec tant d'intérêt sur la division de l'année, si tu veux éviter l'importunité des interrogations. Peut-être est-il quelqu'un de ceux ici présents, qui ignore quelle fut chez les anciens la division de l'année, et quelles furent les innovations qu'on introduisit par la suite, d'après des règles plus certaines. Je crois qu'en parlant des jours ajoutés à l'un des mois, tu as excité dans l'esprit de ceux qui l'écoutaient l'envie d'être instruits de cette question. Alors Prætextatus, reprenant son discours, continua dans les termes qui suivent : — Les Égyptiens sont les seuls qui eurent toujours un mode fixe de régler l'année. Les supputations des autres nations, quoique différentes entre elles, furent parcellément erronnées. Je me contenterai de rapporter celles de quelques contrées. Les Arcadiens divisaient leur année en trois mois; les Acarnaniens, en six; les autres Grecs comptaient dans leur année trois cent cinquante-quatre jours. Il n'est donc pas étonnant qu'au milieu de ces variations, Romulus ait autrefois divisé l'année des Romains en dix mois. Cette année commençait au mois de mars, et comprenait trois cent quatre jours, en sorte que six

mois, savoir, avril, juin, sextilis, septembre, novembre, décembre, étaient de trente jours; et quatre mois, savoir, mars, mai, quintilis, octobre, étaient de trente-un jours. Ces derniers ont encore aujourd'hui leurs nones au septième jour, tandis que les autres les ont au cinquième. Les mois qui avaient les nones au septième jour comptaient dix-sept jours d'intervalle des ides aux calendes; ceux qui avaient les nones au cinquième jour en comptaient dix-huit, depuis les ides jusqu'aux kalendes.

Telle fut la division de l'année par Romulus. Il consacra le premier mois de l'année à son père Mars. L'ordre de primauté de ce mois est prouvé par la dénomination de quintilis, qui est le cinquième depuis mars, et par la dénomination des autres mois qui suivent quintilis, et qui portent la dénomination de leur rang numérique. Le premier jour de ce mois, on allumait le feu nouveau sur les autels de Vesta, afin qu'avec l'année recommençât le soin de le conserver. Au début de ce même mois, on remplaçait les vieilles branches de laurier par de nouvelles, autour de la maison du roi, aux curies, et aux maisons des flamines. Au commencement de ce même mois, on sacrifiait en public et en particulier à Anna Pérenna, pour obtenir de passer heureusement l'année et d'en voir plusieurs autres. Dans ce même mois, on payait aux professeurs leurs salaires que l'année expirée avait fait échoir. Les comices s'ouvraient; on affermaient les revenus publics; les dames romaines servaient leurs esclaves à table, comme les maîtres faisaient pendant les Saturnales; les femmes, pour exciter les esclaves par cet honneur, en commençant l'année, à une prompte obéissance; les hommes, par les re-

probavimus: et aliis hoc assertionibus ab his probatum est, qui rationem anni, mensium, dierumque, et ordinationem a C. Cesare digestam plerumque retulerunt.

CAPUT XII.

Quomodo annum ordinaverit Romulus.

Cumque his facere vellet finem loquendi, subjecit Aurelius Symmachus: Pergin, Prætextate, eloquio tam dulci de anno quoque edisseritare, antequam experiaris molestiam consulentis; si quis forte de presentibus ignorat, quo ordine vel apud præcætos fuerit, vel certioribus postea regulis innovatus sit? ad quod descendam ipse mihi videris audientium animos incitasse, de diebus mensi additis disserendo. Tum ille eodem ductu orandi reliqua contexit. Anni certus modus apud solos semper Ægyptios fuit; aliarum gentium dispari numero, pari errore notabat. Et ut contentus sim referendo paucarum regionum, Arcades annum suum tribus mensibus explicabant, Acarnanes sex; Græci reliqui recentis quinquaginta quatuor diebus annum proprium computabant. Non igitur mirum in hac varietate, Romanos quoque olim auctore Romulo annum suum decem habuisse mensibus ordinatum, qui annus incipiebat a

Martio, et conficiebatur diebus trecentis quatuor: ut sex quidem menses, id est, Aprilis, Junius, Sextilis, September, November, December, tricentum essent dierum; quatuor vero, Martius, Majus, Quintilis, October, tricenis et singulis expedirentur: qui hodieque septimanas habent Nonas, ceteri quintanas. Septimanam autem habentibus ab Idibus revertebantur Kalendæ a. d. septimumdecimum. Verum habentibus quintanas, a. d. octavumdecimum remeabat initium Calendarum. Hæc fuit Romuli ordinatio, qui primum anni mensem genitori suo Marti dicavit. Quem mensem anni primum fuisse, vel ex hoc maxime probatur, quod ab ipso Quintilis quintus est, et deinceps pro numero nominabantur. Hujus etiam primæ die ignem novum Vestæ aris accendebant: ut incipiente anno, cura denuo servandi novati ignis inciperet. Eodem quoque ingrediente mense, tam in regia, curisque atque Flammium domibus, laurea veteres novis laureis mutabantur. Eodem quoque mense et publice, et privatim ad Annam Perennam sacrificium fitur; ut amare perennareque commode liceat. Hoc mense mercede exsolvabant magistris, quas completus annus deberi fecit: comitia auspicabantur, vestigalia locabant: et servis cenas apponebant matronæ, ut domini Saturnalibus. Ille, ut principio anni ad pronuntium obsequium ho-

compenser des services qu'ils avaient déjà rendus précédemment.

Romulus nomma le second mois, Avril, ou plutôt, comme quelques-uns pensent, *Aphril*, avec aspiration, du mot *écume*, que les Grecs disent *ἄρρον*, de laquelle on croit que Vénus est née; et voici le motif qu'on prête à Romulus. Ayant nommé Mars le premier mois de l'année, du nom de son père, il voulut que le second mois prit son nom de Vénus, mère d'Énée, afin que ceux à qui les Romains devaient leur origine occupassent les premiers rangs au commencement de l'année. En effet, encore aujourd'hui, dans les rites sacrés, nous appelons Mars notre père, et Vénus notre mère. D'autres pensent que Romulus, ou par une haute prévision, ou par une prescience divine, assigna leurs dénominations aux deux premiers mois, afin que, le premier étant dédié à Mars, ce grand meurtrier des hommes, selon ce que dit Homère, confidant de la nature :

« O Mars, ô sanglant fleau des humains et des « traîtres des murailles, »
le second fût dédié à Vénus, dont l'influence bienfaisante pût neutraliser l'action de Mars. Ainsi, parmi les douze signes du zodiaque, qu'on croit être chacun le domicile d'une divinité particulière, le premier, qui est le Bélier, est assigné à Mars; et le suivant, qui est le Taureau, à Vénus. Le Scorpion est placé en regard et en retour de ces deux signes, de telle sorte qu'il est commun aux deux divinités. On ne pense pas que cette disposition soit étrangère à l'ordination céleste : car la partie postérieure du Scorpion, armée d'un aiguillon pareil à un trait redoutable, forme le second domicile de Mars; tandis que Vénus, qui, comme sous un joug en équilibre, assortit les amours et les mariages, a pour partage la

portion antérieure, que les Grecs appellent *ζυγία*, et nous *libra* (flèche de la balance). D'autre part, Cincius, dans son *Traité des Fastes*, dit que mal à propos aucuns pensent que les anciens ont dénommé le mois d'avril du nom de Vénus, puisqu'ils n'ont établi, durant ce mois, aucun jour de fête, ni aucun sacrifice solennel en l'honneur de cette déesse; et que, même dans les chants des Saliens, Vénus n'est point célébrée comme le sont tous les autres dieux. Varron est d'accord sur ce point avec Cincius. Il affirme que le nom de Vénus n'a été connu des Romains, au temps des rois, ni en grec ni en latin; et qu'ainsi le mois d'avril n'a pas pu en tirer sa dénomination. Mais, poursuit-il, comme jusqu'à l'équinoxe du printemps le ciel est triste et voile de nuages, la mer fermée aux navigateurs, la terre elle-même couverte par les eaux, les glaces ou les neiges, tandis que le printemps, survenant dans le mois d'avril, ouvre toutes les voies, et que les arbres commencent alors à se développer, ainsi que tous les germes que la terre renferme; on peut croire que c'est de toutes ces circonstances que ce mois a pris son nom d'avril, comme qui dirait *aperilis*. C'est ainsi que, chez les Athéniens, le même mois est appelé *anthesérion*, parce qu'à cette même époque toutes les plantes fleurissent. Toutefois Verrius Flaccus convient qu'il fut établi, plus tard, que les dames romaines célébreraient, le jour des calendes de ce mois, une fête en l'honneur de Vénus; institution dont je me dispenserai de rapporter la cause, comme étant étrangère à mon sujet.

Romulus plaça au troisième rang le mois de mai, dont le nom a donné lieu à une grande diversité d'opinions chez les auteurs. Fulvius Nobilior, dans les *Fastes* qu'il inscrivit dans le tem-

plum servos invitarent; hî, quasi gratiam perfecti operis exsolverent. Secundum mensem nominavit Aprilum, ut quidam putant cum aspiratione, quasi Aphrilem, a spuma, quam Græci ἄρρον vocant, unde orta Venus creditur. Et hunc Romuli fuisse asserunt rationem, ut primum quidem mensem a patre suo Marte, secundum ab Æneæ matre Venere nominaret: et hî potissimum anni principia servarent, a quibus esset romani nominis origo; cum hodie quoque in sacris Martem patrem, Venerem genitricem vocemus. alii putant, Romulum vel altiore prudentia, vel certi nominis providentia, ita primos ordinasse menses, ut, cum præcedens Marti esset dicatus, deo plerumque hominum necatori, ut Homerus ait, naturæ conscius,

Ἄρης Ἄρες βροτολοιγὴ, μικρὸνε, πεντησεπλήτη: secundum Veneri dicaretur, que vin ejus quasi benefica leniret. Nam et in duodecim zodiaci signis, quorum certa certorum numinum domicilia creduntur, cum primum signum Aries Marti assignatus sit, sequens mox Venerem, id est, Taurus, accipit. Et rursus e regione Scorpium ita divisus est, ut deo esset utrique communis, nec aestimatur ratione cælesti casti carere ipsa divisio. Si quidem aculeo, velut potentissimo telo, pars armata posterior domi-

cilium Martis est. Priorem vero partem, cui ζυγία apud Græcos nomen est, nos libram vocamus, Venus accepit; que velut jugo concordî jungit matrimonia amicitiasque componit. Sed Cincius in eo libro, quem de Fastis reliquit, ait, imperite quosdam opinari, Aprilum mensem antiquos a Venere divisisse; cum nullus dies festus nullumque sacrificium insigne Veneri per hunc mensem a majoribus institutum sit: sed ne in carminibus quidem Saliorum Veneris ulla, ut ceterorum coelestium, laus celebraretur. Cincio etiam Varro consentit, affirmans, nomen Veneris ne sub regibus quidem apud Romanos vel latinum vel graveum fuisse; et ideo non potuisse mensem a Venere nominari: sed, cum fere ante æquinoctium veniunt friste sit eorum et nubibus obductum, sed et mare navigantibus clausum, terræ etiam ipsæ aut aqua, aut pruina, aut nivibus contegantur, eaque omnia verno, id est, hoc mense, aperiantur, arbores quoque, nec minus cetera, que continent terra, aperire se in germen incipiunt: ab his omnibus menses Aprilum dici merito credendum, quasi aperitem, sicut apud Athenienses ἀνθεστέριον idem mensis vocatur, ab eo, quod hoc tempore euncta florescant. Non tamen negat Verrius Flaccus, hoc die postea constitutum, ut matronæ

ple de l'Hercule des Muses, dit que Romulus ayant divisé son peuple en deux classes, les anciens (*maiores*) et les jeunes gens (*juniores*), les uns destinés à servir l'Etat par leurs conseils, les autres en portant les armes, donna, en l'honneur de ces deux classes de citoyens, le nom de mai au mois dont il s'agit, et le nom de juin au mois suivant. D'autres prétendent que le mois de mai a passé dans nos Fastes, de ceux des Tuscultains, parmi lesquels Jupiter est encore appelé *Deus Majus*, à cause de sa grandeur et de sa majesté. Cincius pense que ce mois a pris son nom de Maia, qu'il dit l'épouse de Vulcain; s'appuyant sur ce que le flamme de ce dieu sacrifie à cette déesse, aux calendes de mai. Mais Pison soutient que l'épouse de Vulcain s'appelle Maïesta, et non Maia. D'autres prétendent que c'est Maia, mère de Mercure, qui a donné son nom au mois dont nous parlons, se fondant principalement sur ce que c'est pendant sa durée que les diverses classes de marchands sacrifient également à Maia et à Mercure. D'autres, et parmi eux Cornélius Labéo, affirment que cette Maia, à laquelle on sacrifie pendant le mois de mai, est la Terre, qui aurait pris ce nom à raison de sa grande étendue, et qu'on nomme effectivement dans les sacrifices *Mater magna*. Ils fondent encore leur assertion sur ce qu'on offre à Maia une truie pleine, victime spécialement consacrée à la Terre; et ils disent que Mercure lui est adjoint, dans ces sacrifices, parce que c'est le contact de la Terre qui donne la voix à l'homme naissant; or nous savons que Mercure est le dieu de la voix et de l'éloquence. Cornélius Labéo dit

Veneri sacrum facerent : enjus rei causam, quia huic loco non convenit, prætereundum est. Majum Romulus tertium posuit, de cujus nomine inter auctores lada dissensio est. Nam Folvius Nobilior in Fastis, quos in sede Herulis Musarum posuit, Romulum dicit, postquam populum in majores junioresque divisit, ut altera pars consilio, altera armis rempublicam tueretur, in honorem utriusque partis huic Majum, sequentem Junium vocasse. Sunt qui, huic mensem ad nostros fastos a Tusculanis transisse connumerent : apud quos nunc quoque vocatur Deus Majus, qui est Jupiter, a magnitudine scilicet ac majestate dicitur. Cincius mensem nominaliterputat a Maja, quam Vulcani dicit uxorem; argumento quoque utitur, quod flamme Vulcanalis Kalendis Majis huic deæ rem divinam facit. Sed Pison uxorem Vulcani Majestam, non Majam dicit vocari. Contendunt alii, Majam Mercurii matrem mensi nomen dedisse; huic maxime probantes, quod hoc mense mercatores omnes Majas pariter Mercurioque sacrificant. Affirmant quidam, quibus Cornelius Labéo consentit, hanc Majam, cui mense Majo res divina celebratur, terram esse, hoc adeptam nomen a magnitudine; sicut et Mater magna in sacris vocatur : assertionemque estimationis suæ etiam huic colligunt, quod sus prægnans ei maclatur, quæ hostia propria est terræ; et Mercurium ideo illi in sacris adungi dicitur, quia vox nascenti homini terræ contactu datur. Scimus autem Mercurium vocis et sermonis potentem. Antea est Cornelius Labéo, huic Maje adem Kalendis

encore qu'à l'époque des calendes de mai, on consacra un temple à cette Maia, sous le nom de Bonne Déesse. Il ajoute qu'on peut se convaincre, par les mystères les plus sacrés de la religion, que cette Bonne Déesse est la même que la Terre, et que les livres des pontifes la désignent sous les noms de Fauna, Ops et Fatua. Elle est nommée Bona, comme étant la cause productrice de tout ce qui est bon pour notre nourriture; Fauna, parce qu'elle favorise (*favens*) tout ce qui est utile aux êtres animés; Ops (secours), parce que la vie n'est que par son secours; Fatua, de *fando* (parlant), parce que, comme nous l'avons dit plus haut, les enfants nouveaux-nés n'acquiescent la voix qu'après avoir touché la terre. Les uns disent que cette déesse possède la puissance de Junon; et que c'est pour cela qu'on lui met le sceptre royal dans la main gauche. D'autres croient qu'elle est la même que Proserpine, et qu'on lui sacrifie une truie, parce que cet animal dévore les moissons que Cérés départit aux mortels. D'autres la croient l'Hécate des enfers. Les Béotiens la prennent pour Sémélé et la font fille de Faunus. Elle résista à la volonté de son père, devenu amoureux d'elle, qui la fustigea avec une branche de myrte, et qui, même en l'enivrant, ne put la faire céder à ses desirs. On croit cependant que le père, s'étant métamorphosé en serpent, eut commerce avec sa fille. A l'appui de ces circonstances on produit les indices suivants : les branches de myrte sont interdites dans son temple; on ombrage sa tête des feuilles de la vigne, dont le fruit fut employé par son père comme principal moyen de la séduire; le vin

Majis dedica tam sub nomine Bonæ Deæ : et eandem esse Bonam Deam et terram, ex ipso ritu occultiore sacrorum doceri posse confirmat : hanc eandem Bonam Deam, Faunamque, et Opem, et Fatuam pontificum libris indigitari. Bonam, quod omnium nobis ad victum honorum causa est : Faunam, quod omni visui amantium favet : Opem, quod ipsius auxilio vita consistit : Fatuam a fando, quod, ut supra diximus, infantis partu editi non prius vocem edunt, quam attingit terram. Sunt, qui dicant, hanc Deam potentiam habere Junonis, ideoque sceptrum regale in sinistra manu ei additum. Eandem alii Proserpinam credunt, porcaque ei rem divinam fieri, quia seg-tem, quam Ceres mortalibus tribuit, porca depasta est. Alii *ἡβούλα* *Ἐξέρτα* : *Βοοῖ* Semelam credunt, nec non eandem Fauni filiam dicunt : obstinasseque voluntati patris in amore summi lapsi, ut et virga myrtea ab eo verberaretur, cum desiderio patris nec vino ab eodem pressa cessisset : transfigurasse se tamen in serpentem pater creditur, et coïssæ cum filia. Horum omnium hoc proferunt indicium, quod virgam myrteam in templo haberi nefas sit, quod super caput ejus extendatur vitis, quæ maxime eam pariter decipere tentavit; quod vinum in templum ejus non suo nomine soleat inferri, sed vas, in quo vinum inditum est, mellarium, nominetur, et vinum hoc nuncupetur; serpentesque in templo ejus nec terrentes, nec timentes appareant. Quidam Medeam putant, quod in ædem ejus omne genus serpentium sit, ex quibus antistites dant plerumque nuntium.

n'est pas apporté dans son temple sous son nom ordinaire ; le vase dans lequel il est contenu porte la dénomination de vase à miel (*mellarium*) ; le vin lui-même y est appelé du lait ; enfin, les serpents ne sont représentés dans son temple ni comme effrayant les hommes, ni comme effrayés par eux. Quelques-uns croient que cette déesse est Médée, parce qu'on trouve dans son temple toutes sortes d'herbes, dont les prêtres composent un grand nombre de remèdes ; et parce qu'il n'est pas permis aux hommes d'y entrer, à cause de l'injure qu'elle éprouva de l'ingrat Jason. Chez les Grecs elle est appelée la divinité des femmes, que Varron dit être fille de Faunus ; et tellement pudique, qu'elle ne sortit jamais du gynécée, que son nom ne fut jamais prononcé en public, qu'elle ne vit jamais aucun homme et ne fut jamais vue par aucun : c'est pourquoi aucun n'entre dans son temple. Voici maintenant d'où est venu qu'en Italie il n'est pas permis aux femmes d'assister aux sacrifices d'Hercule. Ce dieu ayant eu soif pendant qu'il conduisait à travers l'Italie les bœufs de Géryon, une femme lui dit qu'elle ne pouvait en ce jour lui donner de l'eau, parce qu'on célébrait la fête de la déesse des femmes, et qu'il n'était pas permis aux hommes d'en goûter les apprêts. En représailles, Hercule, devant offrir un sacrifice, repoussa la présence des femmes, et ordonna à Politus et à Pinarius, gardiens des objets sacrés, d'empêcher qu'aucune femme y fût présente. Voilà donc qu'à l'occasion du nom de Maïa, que nous avons dit être la même que la Terre et que la Bonne Déesse, nous avons été entraînés à dire tout ce que nous connaissons sur cette dernière.

Après le mois de mai vient celui de juin, ainsi nommé, ou, comme nous l'avons dit plus haut, du nom d'une portion du peuple (*juniores*), ou, comme le pense Cincius, de ce que primitivement nomme *Junonius* chez les Latins, et

après avoir longtemps porté ce nom chez les Ariens et les Prénestiens, il passa ensuite dans nos fastes, où il prit le nom de Junius ; en sorte que, comme le dit Nisus dans ses commentaires des Fastes, le nom de Junonius a été longtemps en usage chez nos ancêtres. Dans la suite, par la suppression de quelques lettres, de *Junonius* on forma *Junius*. En effet, un temple fut consacré à Junon *Moneta*, le jour des calendes de juin. Quelques-uns ont pensé que le mois de juin a pris son nom de Junius Brutus, qui fut le premier consul de Rome. Tarquin ayant été chassé durant ce mois, c'est-à-dire le jour des calendes, Brutus, pour s'acquitter d'un vœu qu'il avait fait, sacrifia à la déesse Carna, sur le mont Cælius. On regarde Carna comme la déesse des viscères du corps humain ; ce qui fait qu'on l'intercede pour la conservation du foie, du cœur, et de tous les viscères qui sont dans l'intérieur du corps. Et comme ce fut la dissimulation de ce qu'il avait dans le cœur qui mit Brutus en état d'opérer le bienfait de la restauration publique, il consacra un temple à la déesse Carna, comme étant celle qui préside aux viscères. On lui offre de la purée de fèves avec du lard, aliments qui restaurent puissamment les forces du corps. Les calendes de juin sont aussi appelées *Fabaria*, parce que les fèves, mûres durant ce mois, sont offertes dans les sacrifices.

Au mois de juin succède celui de juillet, qui se trouvant le cinquième selon la division de Romulus, d'après laquelle l'année commence par le mois de mars, est appelé quintilis, et qui, après que Numa eut placé avant mars, janvier et février, ne se trouvant plus le cinquième, mais le septième, conserva néanmoins sa dénomination. Mais dans la suite, d'après une loi portée par le consul M. Antonius, fils de Marcus (Mare- Antoine), ce mois fut appelé *Julius*, en l'honneur du dictateur Jules César, qui naquit dans le

nas : et quod templum ejus virum intrare non licet, propter injuriam, quam ab ingrato viro Jasone perpassa est. Hæc apud Græcos ἡ θεὸς γυναικῶν dicitur, quam Varro Fauni filiam esse tradidit, adeo pudicam, ut extra γυναικῶν τε non nunquam sit egressa, nec nomen ejus in publico fuerit auditum, nec virum nunquam viderit, nec a viro visa sit : propter quod nec vir templum ejus ingreditur. Unde et mulieres in Italia sacro Herculis non licet interesse : quia Herculi, cum boves Geryonis per agros Italiae duceret, sitienti respondit mulier, aquam se non posse præstare, quod feminarum deæ celebraretur dies, nec ex eo apparatu viris gustare fas esset. Propter quod Hercules facturus sacrum, delestatus est presentiam feminarum, et Politio ac Pinatio sacrorum custodibus jussit, ne mulierem interesse permitterent. Ecce occasio nominis, quo Majum eandem esse et Terram, et Bonam Deam diximus, cogit Nisus, de Bona Dea quæcumque conperimus, profuisse Junius Majum sequitur, aut ex parte populi, ut supra diximus, nominatus ; aut, ut Cincius attribuitur, quod

Junonius apud Latinos ante vocitatus, dique apud Ariens Prænestinosque hac appellatione in fastis relatus sit : adeo ut, sicut Nisus in commentariis fastorum dicit, apud majores quosque nostros hæc appellatio mensidum manserit, sed post, detritis quibusdam literis, ex Junonio Junus dicitur sit. Nam et ades Junoni Monetae Kalend. Junii dedicata est. Nonnulli putaverunt, Junium mensem a Junio Bruto, qui primus Romæ consul factus est, nominatum ; quod hoc mense, id est, Kalendis Junii, pulso Tarquinio, sacrum Carnæ Deæ in Cælio monte voti reus fecerit. Hanc Deam vitalibus humanis præesse credunt. Ab ea denique petitur, ut jecinora et corda, quæque sunt intrinsecus viscera, salva conservet. Et quia cordis benedictio, ejus dissimulatione Brutus habebatur, idoneus emendationi publici status existit, hanc Deam, quæ vitalibus præest, templo sacravit. Cui pulle fabaria et larido sacrificatur ; quod his maxime rebus viæ corporis roboratur. Nam et Kalendæ Junie fabariae vulgo vocantur, quia hoc mense adultæ fabæ divinis rebus adhibentur. Sequitur

même mois, le quatrième jour des ides quintiles.

Vient ensuite Augustus (*août*), qui fut appelé sextilis, jusqu'à ce qu'il eût été consacré à Auguste, par un senatus-consulte dont voici le texte :

L'EMPEREUR CÉSAR AUGUSTE ÉTANT ENTRE DANS SON PREMIER CONSULAT AU MOIS DE SEXTILIS, AYANT TROIS FOIS TRIOMPHÉ DANS ROME, ÉTANT TROIS FOIS PARTI DU PIED DU JANICULE, CONDUISANT LES LÉGIONS SOUS SA FOI ET SONS SES AUSPICES, AYANT, DANS CE MÊME MOIS, SOUMIS L'ÉGYPTE A LA PUISSANCE DU PEUPLE ROMAIN, ET MIS FIN DANS CE MÊME MOIS A LA GUERRE CIVILE; TOUTES CES CAUSES AYANT RENDU ET RENDANT CE MOIS TRÈS-HEUREUX POUR CET EMPIRE, IL PLAÎT AU SÉNAT QUE CE MOIS SOIT APPELÉ AUGUSTE.

Un plébiscite fut porté pour le même objet, sur la motion de Sextus Paucubius, tribun du peuple.

Le mois de septembre, auquel Domitien avait donné le nom de Germanicus, tandis qu'il avait donné le sien propre au mois d'octobre, retint son premier nom. Par la suite, quand on effaça du marbre et de l'airain le nom odieux de Domitien, ces deux mois furent aussi dépouillés des dénominations que la tyrannie leur avait imposées; et désormais les princes, redoutant de funestes presages, eurent la circonspection de laisser aux mois leurs anciens noms, qu'ils conservèrent depuis septembre jusqu'à décembre.

Telle fut la division de l'année établie par Romulus, laquelle, comme nous l'avons déjà dit,

était de dix mois, et de trois cent quatre jours; six mois étant de trente jours, et quatre de trente-un. Mais comme cette division n'était d'accord ni avec le cours du soleil, ni avec les phases de la lune, il arrivait souvent que les froids survenaient durant les mois de l'été, et les chaleurs, au contraire, durant les mois de l'hiver. Quand cela arrivait, on cessait de compter les mois, et on laissait s'écouler les jours, en attendant d'être arrivé à cette époque de l'année ou le mois dans lequel on se trouva t devant coïncider avec l'état du ciel.

CHAPITRE XIII.

De la division de l'année par Numa; quelle fut la cause de l'intercalation; et à quelle époque elle commença.

Numa, qui suivit immédiatement Romulus, ajouta cinquante jours à l'année, suivant tout ce qu'il avait pu connaître, n'ayant d'autre maître que son génie, dans un pays sauvage, et dans un siècle qui n'était pas encore civilisé, ou peut-être parce qu'il était instruit de la pratique des Grecs. En sorte que l'année fut portée à trois cent cinquante-quatre jours, espace qu'il eut de voir embrasser les douze révolutions de la lune. Aux cinquante-jours qu'il avait additionnés à l'année, Numa en joignit encore six autres, retranchés aux six mois de trente jours, un jour à chacun d'eux; et ayant ainsi formé cinquante-six jours, il les distribua en deux mois égaux. Il appela le premier des deux *Januarius* (jan-

decem mensium, diem vero quatuor et trecentorum habendum esse, instituit: mensesque ita disposuit, ut quatuor ex his tricenos et singulos, sex vero tricenos haberent dies. Sed cum is numerus neque solis cursui, neque lunæ rationibus conveniret, nunquam usæ veniebat, ut frigus anni æstivis mensibus, et contra calor hiemalibus proveniret. Quod ubi contigisset, tantum diem sine ullo mensis nomine patiebatur absumi, quantum ad id anni tempus addideret, quo cæli habitus instanti mensi aptus inveniretur.

CAPUT XIII.

De ordinatione anni per Numam: et que causa fuerit intercalandi: quoque tempore primum intercalatum sit.

Sed scilicet Numa, quantum sub cælo radi, et seculo adhuc incognito, solo ingenio magistro comprehendere potuit, vel quia Græcorum observatione forsitan instructus est, quinquaginta dies addidit; ut in trecentos quinquaginta quatuor dies, quibus duodecim lunæ cursus conficit creditur, annus extenderetur: atque his quinquaginta dies additis, adjecit alios sex, retractos illis sex mensibus, qui triginta habebant dies, id est, de singulis singulos; factosque quinquaginta et sex dies, in duos novos menses pari ratione divisit, ac de duobus priorum Januarium nuncupavit, primumque anni esse voluit, tanquam incipientis dei mensum, respicientem ac prospicientem transacti anni

Julius, qui cum, secundum Romuli ordinationem Martio anni tenente principium, Quintilis a numero vocaretur, nihil minus tamen etiam post prepositos a Numa Januarium ac Februarium, retinuit nomen; cum non videretur jam quintus esse, sed septimus. Sed postea in honorem Julii Cæsaris dictatoris, legem ferente M. Antonio M. filio consule, Julius appellatus est; quod hoc mense a. d. quartum Idus Quintiles Julius procreatus sit Augustus deinde est, qui Sextilis ante vocatus est, donec honori Augusti daretur ex senatus-consulto, Cujus verba subjeci: CLII. IMPERATOR. CÆSAR. AUGUSTUS. MENSIS. SEXTILIS. ET. PRIMUM. CONSULATUM. INIERT. ET TRIUMPHOS. TRES. IN. LIBER. INTULERIT. ET. EX. JANICULO. LEGIONES. DEDUCTE. SECUTI. QI. SINT. E. IUS. AUSPICIA. AC FIDEM. SED. ET. AÆPYPTIS. HOC. MENSE. IN. POTESTATEM. POPULI. ROMANI. REDACTA. SIT. FINISQUE. HOC. MENSE. BELLIS. CIVILIBUS. IMPOSITIS. SIT. ATQUE. OE. HVS. CALSAS. HIC. MENSIS. HIC. IMPERIO. FELICISSIMIS. SIT. AC. I. FUGIT. FLACERE. SENATU. ET. HIC. MENSIS. AUGUSTUS. APPELLATUR. item plébiscito factum ob eandem rem, Sexto Paucubio tribuno plebem rogante, Nunc Septemher principalem sui retinet appellationem: quem Germanici appellatione, Octobrem vero suo nomine Domitiani invaseral. Sed nli inlautum vocabulum ex omni ere vel saxo placuit eradi, menses quoque usurpatione tyrannice appellationibus exiti sunt. Cælio postea principum ceterorum, diri omnis infansu vitandium, mensibus a Septembris usque ad Decembrem prisca nomina reservavit. Hæc fuit a Romulo annua ordinata dimensio, qui, sicut supra jam diximus, annum

vier), et voulut qu'il fût le premier mois de l'année, parce qu'étant consacré au dieu à la double face, il voit la fin de l'année qui vient de s'écouler, et regarde le commencement de celle qui s'ouvre. Numa consacra le second mois à *Februus*, qui est regardé comme le dieu des lustrations. Or la ville devait être purifiée durant ce mois, dans le cours duquel Numa institua aussi les sacrifices aux dieux Mânes. Bientôt les peuples voisins, adoptant la division de Numa, commencèrent à compter dans leur année le nombre de mois et de jours réglé par Pompilius; mais ils différaient en ce qu'ils comptaient leurs mois alternativement de vingt-neuf et de trente jours. Peu de temps après, en l'honneur du nombre impair, dont la nature avait révélé le mystère avant Pythagore, Numa ajouta à l'année un jour, qu'il donna au mois de janvier, afin de conserver l'imparité tant dans l'année que dans les mois, celui de février seul excepté. En effet, douze mois, s'ils étaient tous pairs ou impairs, produiraient nécessairement un nombre pair; au lieu qu'un seul mois pair rend le nombre total des jours de l'année impairs. Ainsi donc janvier, avril, juin, sextilis, septembre, novembre, comptaient vingt-neuf jours; ils avaient leurs nones le 5, et comptaient dix-sept jours, depuis les ides jusqu'aux calendes; tandis que mai, quintilis et octobre comptaient chacun trente jours; ils avaient leurs nones le 7, et, comme les précédents, comptaient dix-sept jours depuis les ides jusqu'aux calendes qui les suivent. Le seul février resta formé de vingt-huit jours; comme si l'infériorité et la parité du nombre fussent appropriés aux dieux infernaux.

Les Romains ayant donc, d'après cette division de Numa, conforme au cours de la lune, supputé leur année comme les Grecs, durent nécessairement établir comme eux un mois intercalaire. Car les Grecs s'étant aperçus que c'était inconsidérément qu'ils avaient divisé l'année en trois cent cinquante-quatre jours (puisqu'il résultait du cours du soleil, qui parcourt le zodiaque en trois cent soixante-cinq jours et un quart, qu'il manquait à leur année onze jours et un quart), ils établirent les intercalations, qu'ils soumirent à une règle fixe. Ils intercalèrent donc, chaque huitième année, quatre-vingt-dix jours, qu'ils divisèrent en trois mois de trente jours chacun. Les Grecs en usèrent ainsi, parce qu'il était incommode et malaisé d'intercaler, chaque année, onze jours et un quart. Ils préférèrent donc prendre ce nombre huit fois, et de ces quatre-vingt-dix jours, qui sont le produit de onze jours et un quart multipliés par huit, en former trois mois, divisés ainsi que nous l'avons dit. Ils appelaient ces jours *ὑπερβαίνοντες* (surabondants), et ces mois *ἐμβολίμους* (intercalés). Les Romains voulurent adopter cet arrangement; mais ce fut sans utilité, parce qu'ils ne tirent pas compte du jour qui, ajouté en faveur du nombre impair, comme nous l'avons dit plus haut, se trouvait en sus de la supputation des Grecs. Par l'effet de cet accident, l'intercalation octennaire ne pouvait rétablir la régularité ni dans l'ordre ni dans le nombre des jours. Comme l'erreur ne fut pas d'abord aperçue, ou se mit à compter à l'exemple des Grecs, en ajoutant quatre-vingt-dix jours de supplément pour chaque huit ans. On les divisait en quatre intercalations, dont deux de vingt-deux

diem, futurique principia. Secundum diavit Februus deo, qui lustrationum potens creditur. Lustrari autem eo mense civitatem necesse erat, quo statuit, ut iuxta Diis Manibus solverentur. Nunce ordinationem finitimi mox secuti, totidem diebus, totidemque mensibus, ut Pompilio placuit, annum suum computare cœperunt. Sed hoc solo discrepabant, quod menses undetricenim tricentimque numero alternaverunt. Paulo post Numa in honorem imparis numeri, secretum hoc et ante Pythagoram parturiente natura, unum adiecit diem, quem Januario dedit, ut tam in anno, quam in mensibus singulis, præter unum Februarium, impar numerus servaretur. Nam quia duodecim menses, si singuli aut pari aut impari numero putarentur, consummationem pariter facerent: unus pari numero institutus, universam putationem impariter fecit. Januarius igitur, Aprilis, Junius, Sextilis, September, November, December, undetricenis censebantur diebus, et quintanas Nonas habebant: ac post Idus in omnibus a. d. septimum decimum Kalendas computabant. Martius vero, Majus, Quintilis et October, dies tricenos singulos possidebant. Nonæ in his septimane erant. Similiterque post Idus, decem et septem dies in singulis usque ad sequentes Kalendas putabantur. Sed solus Februarius viginti et octo retinuit dies: quasi inferis et deminutio, et par numerus conveniret. Cum ergo Romani ex hac distributione Pompilii ad lunæ eursum,

sicut Greci, annum proprium computarent, necessario et intercalarem mensem instituerunt more Græcorum. Nam et Greci, cum animadvertissent, temere se trecentis quinquaginta quatuor diebus ordinasse annum, (quoniam appareret de solis cursu, qui trecentis sexaginta quinque diebus et quadrante zodiacum conficit, deesse anno suo undecim dies et quadrantem) intercalares stata ratione commenti sunt: ita ut octavo quoque anno nonaginta dies, ex quibus tres menses tricentim dierum composuerunt, intercalarent. Id Græci fecerunt, quoniam erat operosum atque difficile, omnibus anni undecim dies et quadrantem intercalare. Itaque aliter hunc numerum octies multiplicare, et nonaginta dies, qui nascuntur, si quadrans cum diebus undecim octies componatur, inserere, in tres menses, ut diximus, distribuendos: hos dies *ὑπερβαίνοντες*, menses vero *ἐμβολίμους* appellabant. Hunc ergo orbem Romanis quoque imitari placuit: sed frustra. Quippe fugit eos, unum diem, sicut supra admonimus, additum a se ad græcum numerum, in honorem imparis numeri. Ea re per octennium convenire numerus atque ordo non poterat. Sed nondum hoc errore commisit, per octo annos nonaginta quasi superfluentes Græcorum exemplo computabant dies; alternisque annis binos et vicenos, alternis ternos et vicenos intercalares expensabant intercalationibus quatuor. Sed octavo quoque anno inter-

jours, et deux de vingt-trois, qu'on plaçait après chaque deux ans. Mais l'année des Romains ayant un jour de plus que celle des Grecs, comme nous l'avons dit, chaque année se trouvait avoir un jour de reste; ce qui, au bout de huit ans, formait un excédant de huit jours intercalaires. Cette erreur ayant été reconnue à son tour, voici quelle espèce de correction fut adoptée. Chaque vingt-quatre ans, au lieu de quatre-vingt-dix jours, on n'en intercala que soixante-dix. Par ce retranchement de vingt-quatre jours, opéré chaque vingt-quatre ans, l'excédant de vingt-quatre jours, produit par le jour ajouté à l'année des Grecs, se trouvait exactement compensé.

Toutes les intercalations furent attribuées au mois de février, parce qu'il était le dernier mois de l'année; ce qu'on faisait encore à l'imitation des Grecs. Car eux aussi ils intercalaient leurs jours surnuméraires après le dernier mois de l'année, comme le rapporte Glaucippe, qui a écrit sur les coutumes religieuses des Athéniens. Les Romains différaient des Grecs en un point : en effet, eux-ci intercalaient à la fin de leur dernier mois, et les Romains le vingt-troisième jour de février, après la célébration des Terminales; et ils plaçaient ensuite, après l'intercalation, les cinq jours qui étaient restés du mois de février. Je crois qu'il entrainait dans leurs antiques coutumes religieuses que le mois de mars suivît immédiatement celui de février. Mais comme il arrivait souvent que les *nundines* (jours des marchés publics) tombaient, tantôt le premier jour de l'an, tantôt le jour des nones (deux circonstances réputées pernicieuses à la république), on imagina un moyen de les écarter toutes deux; ce que nous expliquerons quand nous aurons dit auparavant pourquoi l'on évitait que la tenue

des marchés se rencontrât, soit le jour des premières kalendes, soit en aucun de ceux des nones. Toutes les fois que l'année s'était trouvée commencer un jour consacré aux *nundines*, elle avait été fatalement marquée par de déplorables événements; observation qui fut surtout fortement confirmée par la sédition de Lépide. D'un autre côté, on croyait devoir éviter les rassemblements généraux de la multitude le jour des nones, parce que le peuple romain, même après l'expulsion des rois, célébrait solennellement le jour des nones, qu'il regardait comme celui de la naissance de Servius Tullius. Or, comme il était incertain dans quel mois Servius était né, et qu'on savait cependant qu'il était né un jour des nones, d'après cette donnée populaire on les célébrait toutes. Ceux donc qui présidaient à la disposition des jours, craignant que la multitude, rassemblée les jours de marché public, ne fit quelque innovation en faveur de la royauté, prirent garde que les marchés fussent écartés des nones. C'est pourquoi le jour que nous avons dit avoir été surnuméraire dans l'année fut laissé à la disposition de ceux qui présidaient aux fastes, pour être intercalé à leur gré, soit au milieu des Terminales, soit au milieu du mois intercalaire, de façon que la tenue des *nundines* fût écartée des jours suspects.

Les opinions sont partagées sur l'époque où l'on commença d'intercaler. Macer Licinius la fait remonter jusqu'à Romulus. Antias, livre second, soutient que Numa Pompilius imagina ce procédé à raison des institutions religieuses. Junius dit que ce fut le roi Servius Tullius qui intercala le premier. Varron lui attribue aussi l'institution des *nundines*. Tuditanus, au livre trois du traité Des magistrats, rapporte que ce

calantes, octo affluēbant dies ex singulis; quibus vertentis anni numerum apud Romanos, supra Græcum abundasse jam diximus. Hoc quoque errore jam cognito, hæc species emendationis inducta est. Tertio quoque octennio ita intercalandos dispensabant dies, ut non nonaginta, sed sexaginta sex intercalarent, compensatis viginti et quatuor diebus pro illis, qui per totidem annos supra Græcorum numerum creverant. Omni autem intercalationi mensis Februarii deputatus est, quoniam is ultimus anni erat: quod etiam ipsum de Græcorum imitatione faciebant. Nam et illi ultimo anni sui mensi superfluos interserebant dies, ut refert Glaucippus, qui de sacris Atheniensium scripsit. Verum unum a Græcis differēbant. Nam illi, confecto ultimo mense, Romani non confecto Februario, sed post vicesimum et tertium diem ejus intercalabant, Terminalibus scilicet jam peractis: deinde reliquos Februarii mensis dies, qui erant quinque, post intercalationem subiungēbant: credo veterē religionis suæ more, ut Februarium ab omnimodo Martius consequeretur. Sed cum sæpe eveniret, ut *nundinæ* modo in anni principium diem, modo in Nonas caderent, (utrumque autem perniciosum reipublicæ putabatur) remedium, quo hoc averteretur, excogitatum est. Quod ape-

riemus, si prius ostenderimus, cur *nundinæ* vel primis Kalendis, vel Nonis omnibus cavebantur. Nam quoties incipiente anno dies cepit, qui additus est *nundinis*, omnis ille annus infans casibus luctuosus fuit: maximeque Lepidiano tumultu opinio ista firmata est. Nonis autem conventus universæ multitudinis vitandus existimabatur: quoniam populus romanus, exactis etiam regibus, diem hunc Nonarum maxime celebrabant, quem natalem Servii Tullii existimabatur: quia, cum incertum esset, quo mense Servius Tullius natus fuisset, Nonis tamen natum esse constaret, omnes Nonas celebri notitia frequentabant. Veritas ergo, qui diebus præerat, ne quid *nundinis* collecta universitas ob regis desiderium novaret, cavisse, ut Nonæ a *nundinis* segregarentur. Unde dies ille, quo abundare annum diximus, eorum est permissus arbitrio, qui fastis præerat, uti, cum vellent, intercalaretur: dummodo cum in medio Terminaliorum vel mensis intercalaris ita locaret, ut a suspecto die celebratam averterent *nundinarum*. Atque hoc est, quod quidam veterum retulerunt, non solum mensem apud Romanos, verum etiam diem intercalarem fuisse. Quando autem primo intercalatum sit, varie refertur, et Macer quidem Licinius ejus rei ori-

ferent les mêmes décevirs qui ajoutèrent deux tables aux dix premières, qui provoquèrent un plebiscite pour l'intercalation. Cassius désigne les mêmes auteurs. Fulvius dit que ce fut le consul Manius qui introduisit cette opération l'an 562 de la fondation de Rome, peu avant la guerre Étolique. Mais Varron infirme ce témoignage en rapportant qu'une très-ancienne loi, ou il est fait mention de l'intercalation, fut gravée sur une colonne d'airain par les consuls L. Pinarus et Furius. Mais en voilà assez sur l'époque où commença l'intercalation.

CHAPITRE XIV.

Des corrections faites successivement à la division de l'année par les deux Césars Jules et Auguste.

On vit des temps où, par superstition, l'intercalation fut totalement omise; mais ce fut aussi quelquefois par l'intervention des prêtres, qui, en faveur des publicains, voulant tantôt raccourcir, tantôt allonger l'année, lui faisaient subir une augmentation ou une diminution de jours; en sorte que le motif de l'exactitude fournissait le prétexte d'introduire la plus grande confusion. Par la suite, C. César établit dans la nomenclature du temps, vague encore, changeante et incertaine, un ordre fixe, avec l'assistance du scribe M. Flavius, qui présenta au dictateur un tableau où chacun des jours était inscrit dans un ordre tel, qu'on pouvait le retrouver très-facilement, et qu'une fois trouvé, il restait cons-

gnum Romulo assignat. Antias libro secundo. Numam Pompiliam sacerorum causa id invenisse, contendit. Junius Servium Tullium regem primum intercalasse commemorat: a quo et nundinas institutas. Varroni placet. Tutillanus refert libro tertio Magistratum, Decemviro, qui decem Tabulis duas addiderunt, de intercalando populum rogasse. Cassius eosdem scribit auctores. Fulvius autem id egisse Manium consulens dicit ab urbe condita anno quingentesimo sexagesimo secundo, initio mox bello Ætolico. Sed hunc arguit Varro, scribendo, antiquissimam legem fuisse incisam in columna aerea a L. Pinaro et Furio consulis, cui mentio intercalaris adscribitur. Hæc de intercalandi principio satis relata sint.

CAPUT XIV.

Quem in modum primum Julius, deinde Augustus Cæsares annum correxerint.

Verum fuit tempus, cum propter superstitionem intercalatio omnis omisa est. Nonnunquam vero per gratiam sacerdotum, qui publicanis proferri vel imminui consilio anni dies volebant, modo auctio, modo retractio dierum proveniebat: et sub specie observationis emergebat major confusionis occasio. Sed postea C. Cæsar omnem hanc inconsistantiam temporum, vagam adhuc et incertam, in ordinem statæ definitionis cogit, amittente sibi M. Flavio scriba: qui scriptos dies singulos ita ad dictatorem retulit, ut et ordo eorum inveniri facillime posset, et invento

tamment fixé en sa place. César, voulant donc entreprendre une nouvelle réglementation de l'année, laissa d'abord s'écouler tous les jours qui pouvaient encore produire de la confusion: ce qui fit que cette année, la dernière de l'état de désordre, s'étendit à quatre cent quarante-trois jours. Après cela, à l'imitation des Égyptiens, les seuls peuples instruits de l'économie céleste, il s'efforça de modeler l'année sur la révolution du soleil, laquelle termine son cours dans l'espace de trois cent soixante-cinq jours et un quart. En effet, de même qu'un mois est l'année lunaire, parce que la lune emploie un peu moins d'un mois à faire le tour du zodiaque; de même on doit prendre, pour l'année du soleil, le nombre de jours qu'il emploie à revenir au signe d'où il est parti. De là vient que l'année reçoit les épithètes de *vertens* (retournant), et de *magnus* (grand); tandis que la révolution de la lune est l'*annus brevis* (la petite année). Virgile les indique toutes deux en disant:

« Cependant le soleil parcourt le cercle de la « grande année. »

C'est pourquoi Atéius Capito pense que le mot année signifie circuit du temps; car les anciens employèrent *an* pour *circum*. Ainsi Caton, dans ses *Origines*, dit *an terminum* pour *circum terminum* (autour de la limite); et *ambire* pour *circumire* (aller autour).

Jules César ajouta donc dix jours à l'ancienne année, pour que l'année embrassât les trois cent soixante-cinq jours que le soleil emploie à par-

certus status perseveraret. Ergo C. Cæsar, exordium novæ ordinationis initurus, dies omnes, qui adhuc confusioem poterant facere, consumisit: eaque re factum est, ut annus confusionis ultimus in quadringentis quadraginta tres dies protenderetur. Post hæc imitatus Ægyptios, solos divinum rerum omnium conscrios, ad numerum solis, qui diebus tricenis sexaginta quinque et quadrante cursum conficit, annum digere contendit. Nam, sicut lunaris annus mensis est, quia luna paulo minus mense in zodiaco circumfinitione consumit, ita solis annus hoc diem numero colligendus est, quem peragit, dum ad id signum se denno vertit, ex quo digressus est. Unde annus *vertens* vocatur, et habetur *magnus*; cum luna annus brevis poterit. Horum Virgilius utrumque complexus est:

Interea magnam sol circumvolvitur annum.

hinc Atéius Capito annum a circuitu temporis pulat dictum: quia veteres *an*, pro *circum* ponere consueverunt, ut Cato in *Originibus*, *An terminum*, id est, *circum terminum*; et *ambire*, pro *circumire*. Julius ergo Cæsar deceni dies observationi veteri superadjecit; ut annum trecenti sexaginta quinque dies, qui bms sol zodiacum instrat, efficerent: et, ne quadrans deesset, statuit, ut quarto quoque anno sacerdotes, qui curabant mensibus ac diebus, unum intercalarem diem; eo scilicet mense ac loco, quo etiam apud veteres intercalabatur, id est, ante quinque ultimos Februarii mensis dies; idque bisextum censuit nominandum. Dies autem decem, quos ab eo additos divinus, hæc ordinatione distribuit: in *Junianum*, et

courir le zodiaque; et, afin de ne pas négliger le quart de journée restant, il établit que, chaque quatre ans, les prêtres qui présidaient aux mois et aux jours intercaleraient un jour dans le même mois et au même lieu ou les anciens intercalaient, c'est-à-dire avant les cinq derniers jours de février; et il appela cette opération le *bissextum*. Quant aux dix jours que nous avons dit avoir été ajoutés par lui, voici dans quel ordre il les distribua. Il ajouta deux jours aux mois de janvier, sextilis et décembre, et un jour aux mois d'avril, juin, septembre et novembre; mais il n'ajouta point de jour au mois de février, pour ne pas porter atteinte au culte des dieux infernaux. Mars, mai, quintilis et octobre restèrent dans leur ancien état, comme ayant un nombre suffisant de jours, c'est-à-dire trente et un. César n'ayant rien changé à ces mois, leurs nones restèrent au septième jour, comme Numa l'avait établi; janvier, sextilis et décembre, auxquels il ajouta deux jours, quoique depuis cette époque ils en eussent trente et un, continuèrent à compter cinq jours de nones. Les calendes qui les suivent sont fixées dix-neuf jours après leurs ides, parce que César ne voulut insérer les jours qu'il ajouta, ni avant les nones, ni avant les ides, pour ne pas troubler, par une nouvelle énumération, le rit religieux fixé à ces époques. Il ne voulut pas non plus placer ces jours immédiatement après les ides, pour n'avoir à troubler aucune fête dans le rang qui lui était assigné; mais il plaça ces jours nouveaux après toutes les fêtes de chaque mois écoulées. Ainsi, les deux jours que nous avons dits donnés à janvier devinrent le quatre et le trois d'avant les calendes de février; le jour donne au mois d'avril devint le trois d'avant les calendes de mai; celui de juin devint le trois d'avant les calendes de

juillet; ceux d'août devinrent les quatre et trois d'avant les calendes de septembre; celui de septembre devint le trois d'avant les calendes d'octobre; celui de novembre, devint le trois d'avant les kalendes de décembre; ceux de décembre devinrent les quatre et trois d'avant les kalendes de janvier: en sorte qu'il arriva que tous ces mois qui furent augmentés, et dont les jours, avant cet arrangement, commençaient à remonter vers les calendes du mois suivant, le dix-septième jour, depuis cette augmentation commencèrent à remonter vers les kalendes suivantes, savoir: ceux qui avaient reçu une augmentation de deux jours, le dix-neuvième jour; et ceux qui n'avaient reçu qu'un seul jour d'augmentation, le dix-huitième jour. Cependant les fêtes de chaque mois conservèrent leur ordre. Ainsi, par exemple, si l'on fêtait ou si l'on fêlait le troisième jour après les ides d'un mois, ce jour était dit le seizième d'avant les calendes. Après l'augmentation de l'année, on conserva encore ces rites au même jour, savoir, le troisième après les ides, quoique, depuis l'augmentation, il ne fût plus le seizième d'avant les calendes, mais le dix-septième ou le dix-huitième, selon qu'on avait ajouté au mois un ou deux jours. César établit que ces nouveaux jours, insérés à la fin de chaque mois après toutes les fêtes qui s'y étaient rencontrées, seraient jours *fastes*, afin de les laisser libres pour le commerce de la vie; et non-seulement il ne voulut pas les fêter, mais même il ne voulut y fixer aucune assemblée publique, pour ne pas fournir de nouvelles occasions à l'ambition des magistrats.

César ayant ainsi organisé la division civile de l'année, qu'il mit en concordance avec les révolutions de la lune, en fit la promulgation publique par un édit. L'erreur aurait pu s'arrêter

Sextilium, et Decembriem, binos dies inseruit; in Aprilium autem, Junium, Septembriem, Novembriem, singulos. Sed neque mensis Februarii addidit diem, ne deo infero religio immutaretur: et Martio, Maio, Quintili, Octobri servavit pristinum statum; quod satis plenum erant numero, id est, dierum singulorum tricennarium. Ideo et septimanas habent Nonas, sicut Numa constituit, quia nihil in his Julius mutavit. Sed Januarius, Sextilis, Decembris, quibus Caesar binos dies addidit, licet tricenos singulos habere post Casarem ceperint, quintanas tamen habent Nonas; et ab Idibus illis sequentes Kalendae in undeciesimum revertuntur: quia Caesar, quos addidit dies, neque ante Nonas, neque ante Idus inserere voluit, ne Nonarum aut Idium religionem, qua stato erant die, novella commutatione corrumpere. Sed nec post Idus mox voluit inferre, ne feriarum quarumque violaretur iudicio. Sed peractis ejusque mensis feriis, locum diebus advenis fecit. 11 Januarii quidem dies, quos dicimus, quartum et tertium Kalendas Februarii dedit; Aprilii, tertium Kalendas Majas; Junii, tertium Kalendas Julias; Augusto, quartum et tertium Kalendas Septembres; Septembri, tertium Kalendas Octobres; Novembri, tertium Kalen-

das Decembres; Decembri vero, quartum et tertium Kalendas Januarii. Ita factum est, ut cum omnes hi menses, quibus dies addidit, ante hanc ordinationem habuissent mensis sequentis Kalendas a. d. septimdecimum revertentes, postea ex augmento additorum dierum hi, qui duos acceperant, a. d. nondecimum, qui verum, a. d. octavumdecimum haberent reditum Kalendarum. Feriarum tamen ejusque mensis ordo servatus est. Nam si cui fere tertius ab Idibus dies festus aut feriatius fuit, et tunc a. d. sextumdecimum dicebatur: etiam post augmentum dierum eadem religio servata est, ut tertio ab Idibus die celebratum; licet ab incremento non jam a. d. sextumdecimum Kalendas, sed a. d. septimdecimum, si unus, a. d. octavumdecimum, si duo adhi sunt, dicebatur. Nam ideo novos dies circa finem ejusque mensis inseruit, ubi finem omnium, que in mense erant, reperit feriatum, adjectosque a se dies fastos notavit, ut majorem daret actionibus libertatem: et non solum nullum nefastum, sed nec comitalem quemquam de adjectis diebus instituit, ne ambitionem magistratum augetet adjectio. Sic annum civilem Caesar, habitis ad lunam dimensionibus, constitutum edicto palam

là, si les prêtres ne s'en étaient pas formé une nouvelle de la correction même. Mais tandis qu'il aurait fallu n'intercaler le jour produit par les quatre quarts de jours qu'après quatre années révolues, et avant le commencement de la cinquième, eux intercalaient, non après, mais au commencement de la quatrième année. Cette erreur dura trente-six ans, durant lesquels un intercala douze jours, tandis qu'on n'en aurait dû intercaler que neuf. Mais on s'en aperçut enfin, et Auguste la corrigea, en ordonnant de laisser écouler douze ans sans intercaler; afin que ces trois jours surnuméraires, produits par la trop grande hâte des prêtres durant trente-six ans, se trouvassent consommés par les douze années suivantes privées d'intercalation. Au bout de ce terme, il ordonna qu'on intercalât un jour au commencement de chaque cinquième année, comme César l'avait réglé; et il fit graver l'ensemble de cette division de l'année sur une table d'airain, pour la conserver à perpétuité.

CHAPITRE XV.

Des calendes, des ides et des nones.

Ici Horus, prenant la parole, dit : La coutume de placer le jour intercalaire avant le commencement de la cinquième année s'accorde avec celle de l'Égypte, la mère des sciences; mais il n'y a rien de compliqué dans la disposition des mois des Égyptiens. Tous sont de trente jours. Au bout de douze de ces mois, c'est-à-dire au bout de trois cent soixante jours, ils ajoutent à leur année cinq jours qui restent, et qu'ils pla-

cent entre août et septembre. C'est là qu'ils pla- cent aussi, après chaque quatre ans, le jour intercalaire produit par les quatre quarts de jour. Chez vous on ne compte pas les jours du mois, depuis le premier jusqu'au dernier, suivant l'ordre croissant et continu de la numération. Mais, des calendes, la numération des jours se dirige vers les nones; ensuite elle décline vers ce que je vous entends appeler les ides; ensuite, si j'ai bien compris ce que vous rapportiez tout à l'heure, la numération des jours décline de nouveau vers les calendes du mois suivant. Or, je voudrais bien connaître la signification de ces divers mots; et cependant je ne puis me flatter de parvenir à comprendre ces dénominations que vous donnez à vos différents jours, comme celles de fastes et d'autres diverses. J'avoue aussi que je ne sais ce que c'est que vos *nundines*, dont l'observation comporte tant d'exactitude et de précaution. Étant étranger, je n'ai point à rougir d'ignorer tout cela; mais même un citoyen romain ne souffrirait pas de l'apprendre de toi, Prætextatus.

Prætextatus lui répondit : Non-seulement tu ne dois point rougir, Horus, toi qui es Égyptien d'origine; mais nous-mêmes qui sommes d'origine romaine, je ne pense pas que nous devions rougir de nous instruire sur ce que tous les anciens ont jugé digne de leurs investigations. Or les calendes, les nones, les ides, et l'observation des différentes fêtes, sont des sujets qui ont exercé la plume d'un nombre infini d'auteurs, dont nous allons recueillir brièvement les diverses opinions.

posito publicavit. Et error lucusque stare potuisset, si sacerdotes sibi errorem novum ex ipsa emendatione fecissent. Nam cum oporteret diem, qui ex quadrantibus confit. quarto quoque anno confecto, antequam quintus inciperet, intercalare : illi quarto non peracto, sed incipiente, intercalabant. Ille error sex et triginta annis permansit : quibus annis intercalati sunt dies duodecim, cum deberent intercalari novem. Sed hunc quoque errorem sero deprehensum correxit Augustus, qui annos duodecim sine intercalari die transigi jussit : ut illi tres dies, qui per annos triginta et sex vitio sacerdotalis festinationis excreverant, sequentibus annis duodecim, nullo die intercalato, devorarentur. Post hoc, nunc diem secundum ordinationem Cæsaris, quinto quoque incipiente anno, intercalari jussit; et omnem hunc ordinem æreæ tabule, ad a ternam custodiam, incisione mandavit.

CAPUT XV.

De Kaleodis, idibus, ac Nonis.

Tunc Horus : Dies quidem hic, inquit, intercalaris, antequam quintus annus incipiat, inserendus, cum Egypti matris ætium ratione consentit. Sed nihil in illorum mensibus explicandis videtur operosum, quos triceniū dierum omnes habent; eo quod, explicitis duodecim mensi-

bus, id est, trecentis sexaginta diebus exactis, tunc inter Augustum atque Septembrem reliquos quinque dies anno suo reddunt, amertentes quarto quoque anno exacto intercalarem, qui ex quadrantibus confit. At hic non a primo in ultimum mensis diem ad incrementum continuū numerus accedit; sed post Kalendas dirigitur in Nonas : inde ad quasdam Idus dellecti audio : post rursus, si fallor, inno ut tunc quoque restitui, in sequentes Kalendas. Quæ omnia quid sibi velint, scire equidem vellem. Nam illud nec consequi posse me spero, ut vocabula comprehendam, quæ singulis apud vos diebus adduntur; dum alios fastos, variisque alios nominibus nuncupatis. *Nundinas* quoque vestras nescire me fateor : de quibus observatio tam diligens, tam cauta narratur. Hæc ne mihi erubescendum est ignorare peregrino : a te vero, Prætextate, discere nec civem puderet. Tunc Prætextatus : Non solum, inquit, tibi, Ilore, cum sis Egypto oriundus, sed ne nobis quidem, quibus origo romana est, erubescendum puto querere, quod quesitu dignum omnes veteres putaverunt. Nam de Kaleodis, Nonis, et Idibus, deque feriarum variis observationibus, innumeros auctores cura questionis exereuit : et ideo nos, quæ de his ab omnibus dicta sunt, in unum breviter colligemus. Romulus enim, cum ingenio acri quidem, sed agresti, statum proprii ordinaret imperii, initium ejusque mensis ex illo sumebat die, quo novam lunam configisset videri. Quia vero non conti-

Romulus, ayant organisé son empire d'après l'instinct de son génie énergique, mais inculte, commençait chaque mois le jour qu'apparaissait la nouvelle lune. Mais comme il n'arrive pas régulièrement qu'elle revienne à pareil jour, et qu'au contraire son apparition est retardée ou accélérée par des causes fixes, il s'ensuivit que, lorsque la lune retarda son apparition, on ajouta plusieurs jours au mois, et qu'on en retrancha lorsqu'elle l'accéléra. En sorte que le nombre de jours qui fut attribué, à perpétuité, à chaque mois, se trouva fixé la première fois par le hasard. De là il arriva que, parmi les mois, les uns furent de trente-un jours, les autres de vingt-neuf. Mais cependant on voulut que, chaque mois, il y eût neuf jours des nones aux ides; et l'on régla aussi qu'entre les ides et les calendes du mois suivant, on compterait seize jours. Ainsi les mois les plus longs avaient leurs deux jours de surplus, placés entre les calendes et les nones. De là vient que les mois ont leurs nones, les uns le cinquième jour après les calendes, et les autres le septième. Cependant César, comme nous l'avons dit plus haut, respectant la fixité des institutions religieuses, ne voulut pas transposer l'ordre des nones, même dans les mois auxquels il ajouta deux jours, parce que, sans toucher aux institutions sacrées, il put ajouter ces jours après toutes les fêtes du mois.

Anciennement, avant que les Fastes eussent été divulgués au public, contre le gré du sénat, par le scribe Cn. Flavius, un pontife mineur était chargé d'observer l'apparition de la nouvelle lune; et, aussitôt après l'avoir aperçue, de la notifier au roi des sacrifices, lequel offrait aussitôt un sacrifice conjointement avec celui-ci.

nno evenit, ut eodem die semper appareat, sed modo tardius, modo celerius ex certis causis videri solet: contigit, ut, cum tardius apparuit, precedenti mensi plures dies, aut cum celerius, pauciores darentur. Et singulis quibusque mensibus perpetuum numeri legem primus casus addidit. Sic factum est, ut alii triginta et unum, alii undetriginta sortirentur dies. Omnibus tamen mensibus ex die Nonarum Idus, nono die representari placuit: et inter Idus ac sequentes Kalendas constitutum est, sedecim dies esse numerandos. Ideo mensis uberior duos illos, quibus agebatur, dies inter Kalendas suas et Nonas habebat. Hinc alius quintus a Kalendis dies, aliis septimus Nonas facit. Cæsar tamen, ut supra diximus, stata sacra custodiens, nec in illis mensibus, quibus binos adjectis dies, ordinem voluit mutare Nonarum, quia, peractis totius mensis feriis, dies suos rei diviæ cautus inseruit. Præcisè ergo temporibus, antequam fasti a Cn. Flavio scriba invidis Patribus in omnium notitiam proderentur, pontifici minori hæc provincia delegabatur, ut novæ lune primum observaret aspectum, visamque regi sacrificulo nuntiaret. Itaque sacrificio a rege et minore pontifice celebrato, idem pontifex, calata, id est, vocata in Capitolium plebe, juxta curiam Calabram, quæ casæ Romuli proxima est, quot numero

Après quoi le pontife mineur convoquait le peuple (*kalabat*) dans la curie (*kalabra*) qui est proche de la cabane qu'habita Romulus: il proclamait combien de jours devaient s'écouler depuis les calendes jusqu'aux nones, et annonçait, en répétant cinq fois le mot grec $\kappa\alpha\lambda\omega$, que les nones devaient être le cinquième jour ou le septième jour, en répétant sept fois ce même mot. Le mot $\kappa\alpha\lambda\omega$ est grec, et signifie j'appelle. De là vient qu'on appelle *calende* le premier des jours qu'on proclamait de cette manière, et qu'on a appelé *kalabra* la curie où on les proclamait. Or le pontife mineur faisait cette proclamation du nombre des jours qui devaient s'écouler jusqu'aux nones, parce qu'après la nouvelle lune, les habitants des campagnes devaient se rendre à la ville le jour des nones, pour apprendre du roi des sacrifices le motif des fêtes, et tout ce qu'il y aurait à observer durant le cours du mois. De là vient que quelques-uns pensent que les nones ont pris leur nom de ce qu'elles sont le commencement d'un nouvel ordre d'observation, *novæ*; ou bien de ce qu'on suppose qu'il y a toujours neuf jours des nones aux ides. Chez les Toscans, les nones étaient plus fréquentes; car chaque neuf jours ils venaient conférer de leurs affaires privées, et saluer leur roi.

Quant au nom des *ides*, il est pris des Toscans, chez lesquels ce jour est appelé *itis*. Chez eux, le mot *item* signifie: gage de Jupiter. En effet, nous tenons Jupiter pour l'auteur de la lumière; c'est pourquoi les Saliens le célèbrent dans leurs chants sous le nom de *Lucretius*; les Crétois le nomment le dieu du jour; les Romains eux-mêmes l'appellent *Diespiter*, mot composé de *diei pater* (père du jour): ce n'est donc pas sans rai-

dies a Kalendis ad Nonas supersessent, pronuntiabat: et quintanas quidem dicto quinquebus verbo $\kappa\alpha\lambda\omega$, septimanas repetito septies prædicabat. Verbum autem $\kappa\alpha\lambda\omega$ græcum est, id est, voco. Et hunc diem, qui ex his diebus, qui calarentur, primus esset, placuit Kalendas vocari. Hinc et ipsi curiæ, ad quam vocabantur, Calabræ nomen datum est. Ideo autem minor pontifex numerum dierum, qui ad Nonas supersessent, calando præferebat, quod post novam lunam oportebat Nonarum die populares, qui in agris essent, confluere in urbem, accepturos causas feriarum a rege sacrorum, sciturosque, quid esset eo mense faciendum. Unde quidam hinc Nonas æstimant dietas, quasi novæ initium observationis; vel quod ab eo die semper ad Idus novem dies putantur: sicut apud Tuscos Nonæ plures habebantur, quod hi nono quoque die regem suum salutabant, et de propriis negotiis consulebant. Idem porro nomen a Tuscis, apud quos is dies *Itis* vocatur, sumtum est. *Item* autem illi interpretabantur Jovis fiduciam. Nam cum Jovem accipiamus lucis auctorem, unde et Lucretium Sali in carmine canunt, et Cretenses $\delta\iota\alpha\ \tau\eta\upsilon\ \eta\mu\acute{\epsilon}\rho\alpha\upsilon$ vocant; ipsi quoque Romani Diespitem appellant, ut diei patrem: jure hic dies Jovis fiducia vocatur, cujus lux non fiat cum solis occasu, sed splen-

son que le jour des ides est appelé *foi de Jupiter*; parce qu'en ce jour la lumière ne se trouve point éteinte par le coucher du soleil, la nuit étant éclairée comme le jour par la clarté de la lune; ce qui n'arrive que dans la pleine lune, c'est-à-dire ordinairement à moitié du mois. On nomme *foi de Jupiter*, en se servant de l'expression toscane, le jour dont la nuit n'a point de ténèbres; et c'est pourquoi aussi l'antiquité a consacré les ides de tous les mois comme fêtes de Jupiter.

D'autres pensent que le mot *ides* est le même que *vidus*, lequel vient de *videre* (voir), parce qu'en ce jour la lune se voit en son plein. Dans la suite, on retrancha du mot la lettre V; comme, par contraire, quand les Grecs disent ἰδέν (voir), nous disons, en ajoutant un V, *videre*. D'autres aiment mieux faire venir le mot ides de l'expression grecque εἶδος (forme), parce qu'en ce jour la lune découvre sa forme tout entière. Il en est qui pensent que les ides ont été ainsi appelées d'*Idulis*, mot par lequel les Toscans désignent la brebis qu'ils font immoler à Jupiter par un flamme, aux ides de chaque mois. Pour nous, l'étymologie qui nous paraît la plus exacte, c'est que nous appelons *ides* le jour qui partage le mois; car *idurare*, en langue étrusque, veut dire *diviser*. Ainsi l'on dit *vidua* (veuve), pour *valde idua*, c'est-à-dire *valde divisa* (fortement séparée); ou bien l'on dit *vidua*, pour *a viro divisa* (séparée de son mari).

De même que les ides étaient consacrées à Jupiter, ainsi nous savons, par les témoignages de Varron et du livre Pontifical, que les kalendes étaient dédiées à Junon. C'est pourquoi les Laurentins, fidèles aux pratiques religieuses de leurs pères, conservent à Junon le nom de *Kalendaris*,

que ceux-ci lui donnèrent dans son culte. De plus, ils invoquent cette déesse le jour des kalendes de chaque mois, depuis mars jusqu'à décembre. Les Romains font de même : outre le sacrifice offert à Junon dans la curie *kalabra* par le pontife mineur, la reine des sacrifices lui offre dans sa demeure royale une truie ou une brebis. C'est de cette déesse que Janus, comme nous l'avons dit, tire son nom de *Junonius*; parce que, tandis que toutes les entrées sont consacrées à ce dieu, les jours des kalendes de chaque mois paraissent devoir être attribués à Junon. En effet, puisque les anciens observaient de commencer leurs mois avec la nouvelle lune, et qu'ils croyaient que la lune était la même que Junon, c'est à juste titre qu'ils auraient consacré les kalendes à cette déesse; ou bien, puisque la lune sillonne l'air (aussi les Grecs l'appellent *Artemis*, c'est-à-dire qui fend les airs), et que Junon préside à cet élément, c'est à bon droit qu'on lui aurait consacré les commencement des mois, c'est-à-dire les kalendes.

Je ne dois pas passer sous silence que les kalendes, les nones et les ides étaient des jours religieux relativement à la consommation du mariage, c'est-à-dire pendant lesquels on pensait devoir s'en abstenir; car ces jours, à l'exception des nones, sont fériés. Or il est sacrilège de faire violence à qui que ce soit les jours fériés; c'est pourquoi l'on évite, ces jours-là, de célébrer les mariages, dans lesquels il est censé qu'on fait violence aux vierges. Sur quoi Varron rapporte que Verrius Flaccus, très-versé dans le droit pontifical, avait coutume de dire que puisque les jours de fêtes il était permis de recréuser les anciens fossés, mais non d'en creuser de nouveaux, de même, l'on pouvait licitement, ces jours-là, célébrer les mariages des veuves et non ceux des

dorem diei et noctis continuat, illustrante luna : quod semper in plenilunio, id est, medio mense, fieri solet. Diem igitur, qui vel nocturnis caret tenebris, Jovis fiduciam Tusco nomine vocaberunt : unde et omnes Idus Jovis ferias observandas sanxit antiquitas. Alii putant, idus, quod ex de plena luna videtur, a videndo vidus appellatas, non literam u detractam : sicut contra, quod Graeci ἰδέν dicunt, nos, u litera addita, videre dicimus. Nonnullis placet, Idus dictas vocabulo graeco, ἰδον ἀπὸ τοῦ εἶδους, quod eo die plenam speciem luna demonstrat. Sunt, qui existimant, Idus ab ove iduli dictas, quam hoc nomine vocant Tusci, et omnibus Idibus Jovi immolatur a flamme. Nobis illa ratio nominis vero propior existimatur, ut Idus vocemus diem, qui dividit mensem. Idurare enim etrusca lingua dividere est. Inde vidua, quasi valde idua, id est, valde divisa : aut vidua, id est, a viro divisa. Ut autem Idus omnes Jovi, ita omnes Kalendaris Junoni tributas, et Varronis et pontificalis affirmant auctoritas : quod etiam Laurentis patris religionibus servant, qui et regnum deae ex carminibus addiderunt, Kalendarum Junonem vocantes. Sed et omnibus Kalendis a mense Martio ad Decembrem huic deae Kalendarum dies sibi licent. Pomae quoque Kalendis omnibus, praeter quod

pontifex minor in curia Calabra rem divinam Junoni facit, etiam regina sacerorum, porcum vel agnam in regia Junoni immolat : a qua etiam Janum Junonium vocatum esse diximus, quod illi Deo omnis ingressus, huic Deae cuncti Kalendarum dies videtur adscripti. Cum enim initia mensium majores nostri ab exortu lunae servaverint, jure Junoni addiderunt Kalendaras, lunam ae Junonem eandem putantes : vel quia luna per aera meat, (unde et Graeci lunam ἀέρειον nuncuparunt, id est, ἀερότομον, quod aera secat) Juno autem aera arbitra est, merito initia mensium, id est, Kalendas, huic Deae consecraverunt. Nec hoc praetermiserunt, quod nuptiis copulandis Kalendaras, Nonas, et Idus religiosas, id est, devitandas censuerunt. Hi enim dies praeter Nonas feriat sunt. Ferris autem vim eniquam fieri, piacularis est. Ideo lune vitantur nuptiae, in quibus vis fieri virginibus videtur. Sed Verrium Flaccum, juris pontificii peritissimum, dicere solitum refert Varro, quia feris tergere veteres fossas liceret, novas facere jus non esset : ideo magis viduis, quam virginibus, idonae esse ferias ad nubendum. Subjiciet aliquis : Cur ergo Nonis, si feriatas dies non est, prohibetur celebritas nuptiarum? Hujus quoque rei in aperto causa est. Nam quia primus nuptiarum dies venerunt

vierges. Mais, dira-t-on, les nones n'étaient point jours fériés : pourquoi donc était-il aussi défendu de célébrer les noces ce jour-là ? La raison en est claire. Le premier jour des noces est donné à la pudeur. Le lendemain, la nouvelle mariée doit être mise en possession de son autorité dans la maison de son mari, et offrir un sacrifice : mais les lendemains, soit des calendes, soit des nones, soit des ides, sont également considérés comme jours funestes ; c'est pourquoi l'on a établi que les jours des nones seraient impropres au mariage, afin que l'épouse n'entrât point en possession de la liberté que lui donne sa nouvelle condition, sous les auspices funestes du lendemain ; ou afin qu'elle n'offrit point son sacrifice en un jour funeste, ce qui serait nefaste.

CHAPITRE XVI.

Des diverses sortes de jours chez les Romains et des différences qui furent entre eux.

Mais puisque l'ordre naturel du sujet nous a conduits à parler des jours, il nous faut dire aussi quelque chose sur ce point, qui est compris dans l'interrogation de notre ami Horus.

Comme il avait divisé l'année en mois, ainsi Numa divisa chaque mois en jours ; et tous les jours furent dénommés, ou *festi* (fêtés), ou *profesti* (non fêtés) ou *intercesi* (entrecoupés). Les jours furent consacrés aux dieux. Les jours non fêtés furent laissés aux hommes, pour traiter les affaires publiques et privées. Les jours entrecoupés furent communs aux dieux et aux hommes. Aux jours fêtés appartenaient les sacrifices, les festins religieux,

datur, postridie autem neptam in domo viri dominum incipere oportet adipisci, et rem facere divinum; omnes autem posttrihani dies, seu post Kalendas, sive post Nonas, Idusve, ex aquo atri sunt : ideo et Nonas inhabiles neptis esse dixerunt, ne nupta aut postero die libertatem auspicaretur uxorem, aut atro immolaret, quo nefas est sacra celebrari.

CAPUT XVI.

Que discrimina diversitatesque fuerint dierum apud Romanos.

Sed quia nos ad commemorationem dierum ordo deduxit, de hoc quoque, quod Horii nostri consultius continet, pauca dicenda sunt. Numa ut in menses annum, ita in dies mensem quoque distribuit; diesque omnes aut festos, aut profestos, aut intercesivos vocavit. Festi dies Diis dicati sunt : profesti hominibus ob administrandam rem privatam publicamque concessi : intercesi dierum hominumque communes sunt. Festis insunt sacrificia, epulae, Iudi, feriae : profestis, fasti, comitiales, comperendini, stati, praëliales : intercesi in se, non in alia dividuntur. Illorum enim dierum quibusdam horis fas est, quibusdam fas non est jus dicere. Nam, cum hostia caeditur, fari ne-

les jeux publics et les fêtes ; et aux jours non fêtés, les fastes, les assemblées comitiales, les *comperendini*, les *stati*, les *praëliales*. Quant aux jours entrecoupés, ils se subdivisent non entre eux, mais chacun en soi-même : car à certaines heures de ces jours il est permis, à d'autres heures il est interdit, de rendre la justice. Pendant l'immolation de la victime, il y a interdiction ; entre l'immolation et l'oblation, l'interdiction est levée ; et elle est de nouveau rétablie pendant qu'on brûle la victime. Il y a donc lieu de parler principalement de la division des jours fêtés et non fêtés.

Un jour est solennellement célébré, ou par des sacrifices offerts aux dieux, ou par des festins religieux, ou par des jeux en l'honneur des dieux, ou par l'observation des fêtes. Or il y a quatre sortes de fêtes publiques : les *statives*, les *conceptives*, les *impératives* et les *nundines*. Les *statives* sont communes à tout le peuple, placées à des jours et à des mois déterminés et invariables, et marquées dans les fastes par des observations définies. Les principales de ces fêtes sont : les *agonales*, les *carmentales*, les *luperciales*. Les fêtes *conceptives* sont celles qui sont promulguées chaque année par les magistrats ou par les prêtres, soit à des jours fixes, soit même à des jours indéterminés : comme sont les *latines*, les *sémentives*, les *paganales*, les *compitales*. Les fêtes *impératives* sont celles que les consuls ou les préteurs établissent au gré de leur autorité. Les *nundines* sont consacrées aux habitants des villages et des campagnes, durant lesquelles ils se rassemblent pour traiter de leurs affaires privées ou de leur négoce. En outre,

fas est : inter casa et porrecta fari licet : rursus, cum adoletur, non licet. Ergo de divisione festorum et profestorum dierum latinis descendendum est. Sacra celebritas est, vel cum sacrificia Diis offeruntur, vel cum dies divinis epulationibus celebratur, vel cum Iudi in honorem aguntur Deorum, vel cum feriae observantur. Feriarum autem publicarum genera sunt quatuor. Aut enim stative sunt, aut conceptivae, aut imperativae, aut nundinae. Et sunt stative universi populi communis certis et constitutis diebus ac mensibus, et in fastis status observationibus annotatae, in quibus praecipue servantur Agonalia, Carmentalia, Lupercalia. Conceptivae sunt, quae quotannis a magistratibus vel a sacerdotibus concipiuntur in dies certos, vel etiam incertis : ut sunt Latinae, Sementivae, Paganalia, Compitalia. Imperativae sunt, quae consules vel praetores pro auctoritate potestatis indicunt. Nundinae sunt paganorum, id est, rusticorum, quibus conveniunt negotiis propriis vel mercibus provensuri. Sunt praeterea feriae propriae familiarum ; ut familiae Claudiae, vel Emiliae, seu Juliae, sive Corneliae, et si quas ferias proprias quoque familia ex usu domesticae celebritatis observat. Sunt singulorum ; ut natalium fulgurumque susceptiones, item funerum atque expiationum : apud veteres quoque, qui nominasset Salutem, Semoniam, Sejam, Segetiam, Tutilliam, ferias observabat. Rem Flavinica, quae est toni-

il est des fêtes particulières à chaque famille, comme celles des familles Claudia, Æmilia, Julia, Cornelia, et toutes autres fêtes particulières que chaque famille célèbre selon ses usages domestiques. Il est des fêtes particulières aux individus, comme les jours de naissance, de la fondre, des funérailles, des expiations. Chez les anciens, celui qui avait prononcée les noms de *Salus*, *Senonia*, *Seia*, *Segetia*, *Tutilina*, observait ferie. La femme du flamine, chaque fois qu'elle entendait le tonnerre, était en ferie jusqu'à ce qu'elle eût apaisé les dieux. Les prêtres enseignaient que les fêtes étaient profanées, si on se livrait à quelque travail après qu'elles avaient été promulguées et commencées. Bien plus, il n'était pas même permis au roi des sacrifices et aux flamines, de voir travailler pendant les fêtes. C'est pourquoi on faisait annoncer par un crieur public qu'on eût à s'abstenir du travail, et une amende était infligée à celui qui négligeait de se conformer à ce précepte. Les prêtres enseignaient encore que celui qui, en ces jours, avait travaillé par mégarde, devait offrir, outre l'amende, un porc en expiation; et le pontife Scævola soutenait qu'il n'y avait point d'expiation pour celui qui aurait travaillé sciemment. Cependant Umbro affirme que celui qui aurait fait un travail relatif aux dieux ou aux choses sacrées, ou pour quelque utilité pressante de la vie, ne contracte aucune souillure. Enfin Scævola, consulté sur ce qu'il était permis de faire les jours de ferie, répondit : qu'on pouvait faire ce dont l'omission serait nuisible. Ainsi donc, si un bœuf était tombé dans un précipice et qu'un père de famille eût employé ses soins pour l'en retirer, ce père de famille n'était pas considéré comme ayant profané la ferie; non plus que celui qui, étant la poutre rompue de son toit, l'a préservé d'une ruine imminente. C'est pourquoi Virgile, profondément versé en toute doctrine,

trua audisset, feriata erat, donec placasset Deos. Affirmant autem sacerdotes pollui ferias, si indicitis conceptisque opus aliquid fieret. Præterea regem sacrorum flaminesque non licet videre feriis opus fieri: ideo per præconem denuntiabatur, ne quid tale ageretur; et præcepti negligens multabatur. Præter nullam vero affirmabant, eum, qui talibus diebus imprudens aliquid egisset, porco piculum dare debere: prudentem expiare non posse, Scævola pontifex asseverabat. Sed Umbro negat, eum pollui, qui opus vel ad Deos pertinens, sacrorumve causa fecisset, vel aliquid ad argentem vite utilitatem respiciens attisset. Scævola denique consultus, quid feriis agi liceret, respondit, quod præfermissum noceret. Quapropter si bos in specum decidisset, eumque paterfamilias adhibitis operis liberasset, non est visus ferias polluisse: nec ille, qui trabem lecti fractam fulciendo, ab imminenti vindicavit ruina. Unde et Maro, omnium disciplinarum peritus, sciens lavari ovem, aut lanæ purgandæ, aut scabiæ curandæ gratia, pronuntiavit, tunc ovem per ferias

sachant qu'on lave les brebis, ou pour nettoyer leur laine ou pour les guérir de la gale, prononcée qu'il est licite de plonger les brebis dans l'eau durant les fêtes, lorsque c'est pour cause de remède.

« (Nulle ordonnance des pontifes ne défend) « dit-il, de plonger le troupeau bêlant dans l'eau « salubre du fleuve. »

En employant le mot *salubre*, il montre que la permission se rapporte seulement au motif de préserver de la maladie, et non point à celui de faire du gain, en nettoyant la laine.

Voilà pour ce qui regarde les jours fêtés, ainsi que ceux qui en dérivent et qu'on appelle aussi *nefastes*. Parlons maintenant des jours non fêtés (*profesti*), et de tous ceux qui en precedent, c'est-à-dire des jours *fasti*, *comitiales*, *comperendini*, *stati*, *præliales*. Les jours fastes sont les jours auxquels il est permis au préteur de prononcer (*fari*) les trois paroles sacramentelles : *Do, dico, addico* (je donne, je prononce, j'adjudge). Les jours nefastes, au contraire, sont ceux où cette même faculté est interdite au préteur. Les jours *comitiales* sont ceux où l'on peut faire voter le peuple. Pendant les jours fastes, on peut actionner en vertu de la loi, mais non faire voter la loi par le peuple; tandis que, pendant les jours *comitiales*, on peut faire l'un et l'autre. Les jours *comperendini* sont les jours auxquels il est permis d'ajourner à comparaître sous caution personnelle. Les jours *stati* sont les jours fixés pour le jugement des causes avec les étrangers. Ainsi Plaute a dit, dans le *Cureulion* :

« Si le jour fixé (*status conductus*) pour plaider contre l'étranger (*cum hoste*) est échu. » *Hoste*, en cet endroit, signifie, selon l'usage des anciens, l'étranger. Je ne distingue'ai point les jours *præliales* des jours appelés *justi*, qui sont trente jours consécutifs, pendant lesquels l'ar-

licere mersari, si hoc remedii causa fieret :

Balantunque gregem fluxivo mersare satubri. adiciendo enim *salubri*, ostendit, averlendi morbi gratia tantummodo, non etiam ob lucrum purgandæ lanæ causa fieri concessum. Hæc de festis et qui inde nascuntur, qui etiam nefasti vocantur. Nunc de profestis, et qui ex his procedunt, loquamur, id est, fastis, comitiâlibus, comperendinis, stans, præliaibus. Fasti sunt, quibus licet fari prætori tria verba solemnia: do, dico, addico. His contrarii sunt nefasti. Comitiales sunt, quibus cum populo agi licet. Et fastis quidem lege agi potest, cum populo non potest: comitiâlibus utrumque potest. Comperendini, quibus vadimonium licet dicere. Stati, qui iudicii causa cum peregrino instituuntur; ut Plautus in *Cureulione*: *Si status conductus cum hoste intercessit dies. Hostem* nunc more veteri significat peregrinum. *Præliales* ab *justis* non segregaverim, siquidem *justi* sunt *comitiâ* triginta dies, quibus exercitum imperato vexillum russi coloris in arce positum est; *præliales* autem omnes,

mée étant convoquée, un drapeau de couleur rousse est placé au Capitole. Durant tous les jours *prœtiales*, il est également permis et de repeter sa chose en justice, et d'attaquer l'ennemi. Mais lorsque le Latiar, c'est-à-dire la solennité des fêtes latines, est promulgué, ainsi que durant les jours des Saturnales, et lorsque le *mundus* est ouvert, il n'est pas permis d'engager le combat : pendant les fêtes latines, parce qu'il n'eût pas été convenable de commencer la guerre à l'époque ou fut jadis publiquement sanctionnée la trêve entre le peuple romain et les Latins; pendant les fêtes de Saturne, parce qu'on croit que son règne ne fut jamais troublé par le tumulte de la guerre; enfin pendant que le *mundus* consacré à Dispatér et à Proserpine est ouvert, parce qu'on a pensé qu'il valait mieux, pour aller au combat, prendre le temps où la gueule de Pluton est fermée. C'est ce qui a fait dire à Varron : « Lorsque « le *mundus* est ouvert, la porte des divinités du « malheur et de l'enfer peut être aussi considérée « comme ouverte; c'est pourquoi il est irréligieux, « en ces jours-là, non-seulement d'engager un « combat, mais aussi de faire des levees de sol- « dats, ou de les faire partir pour l'armée, ou de « lever l'ancre, ou d'épouser une femme légi- « time dans la vue d'en avoir des enfants. » Les anciens évitaient, pour appeler des citoyens à l'armée, les jours signalés par des malheurs : ils évitaient même les fêtes, comme l'a dit Varron dans son traité des Augures, où il s'exprime en ces termes : « Il ne faut point appeler les citoyens à « l'armée pendant les fêtes. Si on l'a fait, il y a « lieu à expiation. » Remarquons cependant que les Romains devaient choisir le jour du combat, lorsqu'ils étaient assaillants; mais lorsqu'ils étaient attaqués, aucun jour ne les empêchait de

defendre, ou leur propre sûreté, ou la dignité publique. Quel moyen en effet d'être fidèle à aucune observation, lorsqu'on n'a pas la faculté de choisir?

Nos ancêtres ont en toutes choses considéré les lendemains (des fêtes) comme impropiés; aussi les ont-ils marqués de la qualification funeste d'*atri*. Quelques-uns cependant, comme par mitigation, les appelèrent jours communs. Voici la raison qu'en rapporte Aulu-Gelle, dans le quinzième livre de ses Anales, et Cassius Hemina, dans le second livre de ses Histoires : L'an trois cent soixante-trois de la fondation de Rome, les tribuns militaires Virginus, Manlius, Emilius, Postumius et leurs collègues, discutant dans le sénat quelle était la cause pour laquelle la république venait d'être affligée de si grands malheurs dans l'espace d'un petit nombre d'années, l'aruspice Aquinius ayant été mandé par ordre des pères conscris, pour consulter la religion sur ce point, il dit que Q. Sulpicius, tribun militaire, prêt à combattre les Gaulois sur l'Allia, avait offert un sacrifice, à cette intention, le lendemain des ides Quintiles; que de même, auprès de Créméra et dans plusieurs autres lieux et circonstances, le combat avait eu une issue malheureuse après un sacrifice offert un lendemain (de fête). Alors les pères conscris décidèrent qu'il serait referé au collège des pontifes, touchant cette observation religieuse; et les pontifes prononcèrent que tous les lendemains des calendes, des nones et des ides devaient être regardés comme jours funestes (*atri*), et n'étaient ni *prœtiales*, ni *puri*, ni *comitiales*. Le pontife Fabius Maximus Servilianus prétend, au livre douzième, qu'on ne doit point offrir des sacrifices funéraires pour ses parents, en un jour

quibus fas est res repetere, vel hostem lacessere. Nam cum Latiar, hoc est, Latinarum solenne concipitur, item diebus Saturnaliorum, sed et cum mundus patet, nefas est prolium sumere : quia nec Latinarum tempore, quo publice quondam iudicia inter populum romanum Latinosque firmate sunt, inchoari bellum decet; nec Saturni festo, qui sine nullo tumultu bellico creditur imperasse; nec patente mundo, quod sacrum Diti patri et Proserpinae dicatum est : meliusque ocella Plutonis fauce eundem ad prolium putaverunt. Unde et Varro ita scribit : « Mundus cum patet, Deorum tristium atque inferum quasi janua « patet. Propterea non modo prolium committi, verum « etiam delectum rei militaris causa habere, ac militem « profectis, navim solvere, uxorem liberum querendo « rui causa ducere, religiosum est. » Vixabant veteres ad viros vocandos etiam dies, qui essent notati rebus adversis. Vixabant etiam feriis; sicut Varro in Angurum libris scribit in hæc verba : « Viros vocare feriis non oportet : « si vocavit, piaculum esto. » Sciendum est tamen, eligendi ad pugnandum diem Romanis tunc fuisse licentiam, si ipsi inferret bellum : at cum exciperent, nullum obstitisse diem, quo minus vel salutem suam, vel publicam defenderent dignitatem. Quis enim observationi locus,

cum eligendi facultas non supersit? dies autem postridianos ad omnia majores nostri cavendos putarunt; quos etiam atros, velut infansta appellatione, damnarunt. Eosdem tamen nonnulli communes, velut ad emendationem nominis, vocitaverunt. Horum causam Gellius Annalium libro quinto decimo, et Cassius Hemina historiarum libro secundo referunt. Anno ab urbe condita trecentesimo sexagesimo tertio, a tribunis militum Virgilio, Manlio, Emilio, Postumio, collegisque eorum, in senatu tractatum, quid esset, propter quod toties intra paucos annos male esset afflirta respublica; et ex præcepto Patrum L. Aquinius haruspiciem in senatum venire jussum, religionum requirendarum gratia, dixisse, Q. Sulpicium tribunum militum, ad Alliam adversum Gallos pugnatum, rem divinam dimicandi gratia fecisse postridie idus Quintiles; item apud Créméra, multisque aliis temporibus et locis, post sacrificium die postero celebratum male cessisse conflictum. Tunc Patres jussisse, ut ad collegium pontificum de his religionibus referretur; pontificesque statuissse, postridie omnes Kalendas, Nonas, Idus, atros dies habendos; ut hi dies neque *prœtiales*, neque *puri*, neque *comitiales* essent. Sed et Fabius Maximus Servilianus pontifex in libro XII negat oportere

ater, parce que, dans ces cas, il faut invoquer Jupiter et Janus, dont les noms ne doivent pas être prononcés en de pareils jours. Plusieurs évitent aussi, comme immominal, le quatrième jour avant les calendes, les nones, ou les ides. On demande si quelque tradition religieuse nous a transmis cette observation? nous ne trouvons rien dans les auteurs sur ce sujet, si ce n'est que Q. Claudius (Quadrigrarius), dans le cinquième livre de ses Annales, place l'effroyable carnage de la bataille de Cannes au quatrième jour avant les nones sextiles. Varron observe qu'il n'importe rien dans les choses purement militaires, que le jour soit faste ou néfaste; et que cela ne concerne que les seules actions privées.

J'ai placé les *nundines* parmi les fêtes; cette assertion peut être infirmée, puisque Titius, écrivant sur les fêtes, ne range point les *nundines* dans leur nombre, il les appelle seulement des jours solennels; puisque encore Julius Modestus assure que l'augure Messala ayant consulté les pontifes pour savoir si les jours des nones et des *nundines* romaines devaient être considérés comme fêtes, ils répondirent que la négative leur paraissait devoir être prononcée pour les *nundines*, puisque Trebatius, dans son premier livre des Observances religieuses, dit que les magistrats, aux jours des *nundines*, peuvent affranchir les esclaves et prononcer des jugements. Mais, d'un autre côté, Jules César, dans son sixième livre du Traité des auspices, nie qu'on puisse, pendant les *nundines*, convoquer les assemblées pour faire voter le peuple; et, par conséquent, que les comices puissent avoir lieu ces jours-là chez les Romains. Cornelius Labéo prononce aussi, livre premier des Fastes, que les *nundines* sont

des fêtes. Le lecteur attentif découvrira la cause de cette variété d'opinion dans Granius Licinianus, au livre second; et l'auteur dit qu'en effet les *nundines* sont des fêtes consacrées à Jupiter, puisque la femme du flamme est dans l'usage, à toutes les *nundines*, d'immoler dans sa demeure royale un bœuf à Jupiter; mais la loi Hortensia a rendu ces jours fastes, dans l'intention que les habitants des campagnes qui venaient dans la ville tenir les marchés pussent aussi suivre leurs affaires judiciaires: car, les jours néfastes, le préteur ne pouvait prononcer judiciairement (*fari*). Ainsi donc ceux qui soutiennent que les *nundines* sont des fêtes restent à l'abri de fausse allégation, par l'autorité de l'antiquité; et ceux qui pensent le contraire disent la vérité relativement à l'époque qui a suivi la loi précitée. Quelques-uns attribuent l'origine des *nundines* à Romulus, lequel ayant associé C. Tatius au gouvernement, aurait institué des sacrifices et le collège des prêtres Sodales pour accompagner l'institution des *nundines*: ainsi l'affirme Tuditanus. Mais Cassius (Hemina) attribue cette institution à Servius Tullius, dans la vue de rassembler à Rome les habitants des campagnes, pour y régler les affaires tant de la ville que des champs. Géméus dit qu'on ne commença de célébrer les *nundines* qu'après l'expulsion des rois, à l'occasion de ce que plusieurs d'entre le peuple, pour rappeler la mémoire de Servius Tullius, offraient en son honneur des sacrifices funéraires pendant les *nundines*. Varron adhère à cette opinion. Rutilius dit que les Romains instituèrent les *nundines*, afin que les habitants des campagnes, après s'être livrés dans les champs pendant huit jours aux travaux rustiques, quittassent les champs le neuvième

atro die parentare; quia tunc quoque Janum Jovempue præfari necesse est, quos nominari atro die non oportet. Ante diem quoque quartum Kalendas vel Nonas, vel Idus, tamquam immomalem diem plebique vitant. Ejus observationis aut religio nulla sit tradita, quæri solet. Sed nos nihil super ea re scriptum invenimus: nisi quod Q. Claudius Annalium quinto, cladem illam vastissimam pugna Camennis factam referi ante diem quartum Nonas Sextiles. Ad rem sane militarem nihil allinere, notat Varro, utrum fastus vel nefastus dies sit; sed ad solas hoc actiones respicere privatas. Quod autem *nundinas* ferias divi, potest argui, quia Titius, de feriis scribens, *nundinarum* dies non inter ferias retulit, sed tantum solennes vocavit: et quod Julius Modestus affirmat, Messala augure consulente pontifices, an *nundinarum* romanarum Nonarumque dies feriis tenerentur, respondisse eos, *nundinas* sibi ferias non videri: et quod Trebatius in libro primo Religionum ait, *nundinas* magistratum posse manumittere, judicaria addicere. Sed contra Julius Cæsar sexto decimo Auspicionum libro negat, *nundinis* concionem advocari posse, id est, cum populo agi: ideoque *nundinis* Romanorum haberi comitia non posse. Cornelius etiam Labæo, primo Fastorum libro, *nundinis* ferias esse pronun-

tial. Causam vero hujus varietatis apud Granium Licinianum libro secundo diligens lector inveniet. Ait enim, *nundinas* Jovis ferias esse: siquidem flaminica omnibus *nundinis* in regia Jovi arietem soleat immolare: sed lege Hortensia effectum, ut faste essent, uti rustici, qui *nundinandi* causa in urbem veniebant, lites componerent. Nefasto enim die prætori fari non licebat. Ergo, qui ferias dicunt, a mendacio vindicantur patrociniis vetustatis: qui contra sentiunt, æstinatè retatis, quæ legem secuta est, vera deprimunt. Harum originem quidam Romulo assignant, quem communicato regno cum T. Tatius, sacrificiis et sodalitatibus instructis, *nundinas* quoque adjectis commemorant; sicut Tuditanus affirmat. Sed Cassius Servium Tullium fecisse *nundinas* dicit, ut in urbem ex agris convenirent, urbanas rusticisque res ordinaturi. Géméus ait, diem *nundinarum*, exactis jam rebus, cæpisse celebrari; quia plerique de plebe, repetita Servii Tullii memoria, parentarent ei in *nundinis*. Cui rei etiam Varro consentit. Rutilius scribit, Romanos instituisse *nundinas*, ut octo quidem diebus in agris rustici opus facerent, nono autem die, intermisso rure, ad mercatum legesque accipendas Romam venirent; et ut scita atque consulta frequentiore populo referrentur, quæ trinundino

Jour, et vissent à Rome pour tenir les marchés, et recevoir notification des lois, afin que les actes du sénat et des magistrats fussent déferés à une plus nombreuse assemblée du peuple, et que, proposés pendant trois nundines consécutives, ils fussent facilement connus de tous et de chacun. De là vient aussi la coutume de promulguer les lois pendant trois nundines. Par la pareillement s'introduisit l'usage que les candidats vissent dans le lieu de la réunion des comices pendant les nundines, et se placassent sur une éminence, d'où ils pussent être vus de tous. Mais ces usages commencèrent d'abord à être négligés, et furent dans la suite abolis, lorsque l'accroissement de la population fit que, les jours d'intervalle entre les marchés, le concours du peuple ne fut pas moins considérable.

Les Romains ont aussi une déesse *Nundina*, ainsi nommée du neuvième jour des nouveaux, qui est appelé *Iusticus* (purificateur); ce jour est celui où ils sont purifiés par l'eau lustrale et reçoivent un nom. Mais ce jour, qui est le neuvième pour les hommes, est le huitième pour les femmes.

Telle est la constitution des mois et de l'année; et je pense qu'il est pleinement satisfait aux questions de notre ami Horus touchant les dénominations des jours et leurs observances. Je désirerais savoir à mon tour, s'il est quelque chose dans l'organisation de l'année romaine qui provoque le sourire de l'ingénieur riverain du Nil, voisin de la nation qui excelle dans le calcul (l'Arabe); ou s'il ne désavoue pas ce que les Toscans riverains du Tibre ont puisé dans les institutions de son pays.

Eustathe prit alors la parole : — Je ne dis pas seulement notre ami Horus, homme grave et

d'un esprit orné, mais même qui que ce soit, quelque futile que fût son jugement, ne saurait, je pense, refuser son approbation à l'organisation rectifiée de l'année romaine, taillée, ainsi qu'on dit, comme l'ongle; organisation qui a reçu un nouveau lustre de l'imperturbable mémoire et de l'éloquence lumineuse de celui qui nous l'a expliquée. Au reste, il n'est pas surprenant que cette organisation échappe aux morsures de la critique, puisque sa dernière réformation est appuyée sur l'autorité de l'Égypte. En effet, Jules César, qui apprit plusieurs choses des Égyptiens, notamment les mouvements des astres, sur lesquels il a laissé de savants ouvrages, puisa à la même source l'idée de fixer la durée de l'année sur la durée de la course du soleil; tandis que les anciens habitants du Latium, qui, n'ayant aucun moyen de communiquer avec les Égyptiens, ne pouvaient rien apprendre d'eux, ont adopté, dans la computation des jours de leurs mois, la manière des Grecs, qui allaient comptant à rebours du plus au moins. Ainsi nous disons le dixième jour, puis le neuvième et puis le huitième, comme les Athéniens comptaient, en déclinant, dix et puis neuf. Ainsi encore dans ce vers d'Homère :

« Un mois sur son déclin (*φθίνοντος*), et l'autre « s'approchant (*ισταμένους*) ».

L'expression *φθίνοντος* ne désigne-t-elle pas la supputation du mois courant, qui va s'amoin-drissant peu à peu, en terminant par le nom du mois qui succède? tandis que le mot *ιστάμενος* indique cette autre numération prête à succéder à celle qui s'éteint. C'est de même ainsi que votre Homère de Mantoue, considérant comme fixe tout but vers lequel on tend, a dit :

« Chacun a son jour fixe. »

die proposita, a singulis atque universis facile nosebantur. Unde etiam mos tractus, ut leges trimundino die promulgarentur. Ea re etiam candidatus usus fuit in comitium nundinis venire, et in colle consistere, unde eorum possent ab universis videri. Sed hæc omnia negligentius haberi cepta, et post abolita, postquam intermundino etiam ob multitudinem plebis frequentes adesse ceperunt. Est etiam Nundina Romanorum Dea, a nono die nascentium nuncupata, qui Iusticus dicitur. Est autem dies Iusticus, quo infantes lustrantur, et nomen accipiunt. Sed is maribus nonus, octavus est feminis. Plene, ut arbitror, anni ac mensium constitutione digesta, habet Horus noster, quod de dierum vocabulis et observatione consuluit. Et scire equidem velim, numquid sit, quod argutus Niligena, et gentis accolæ numerorum potentis, ex hoc ordine romane dispensationis irrideat: an Tuscanum quoque Tiberim aliquid ex disciplinis suis hausisse consentiat. Subiicit Eustathius. Non solum Horus noster, gravis vir et ornatus, sed nec quisquam alius, ut existimo, tam filialis posset esse iudicij, qui romani anni sic adinguenæ, ut aiunt emendatum ordinem non prohiberet; cui majorem gratiam et tenax memoria, et luculenta oratio referentis adiecit.

Nec mirum, si hæc dignæ morsum reprehensionis evasit, cui accessita est ab Ægypto postreime correctionis auctoritas. Nam Julius Cæsar ut siderum motus, de quibus non indoctos libros reliquit, ab Ægyptiis disciplinis hausit; ita hoc quoque ex eadem institutione mutatum est, ut ad solis cursum finiendi anni tempus extenderet. Latii vero veteres incolæ, quia nihil jam tum discere ab Ægypto licebat, ad quam nullus illis commentus patebat, morem Græciæ in numerandis mensium diebus secuti sunt, ut retroversum eadente numero, ab augmento in diminutionem computatio resoluta desineret. Ita enim nos decimum diem, deinde nonum, et postea octavum dicimus, ut Athenienses δεκάτην καὶ ἑνάτην φθίνοντος soliti sunt dicere. Homerus quoque, cum ait,

Τοῦ μὲν φθίνοντος μηνῶς, τοῦ δ' ἰσταμένου,

quid aliud nisi illum φθίνοντα dicit, cuius paulatim deficientis supputatio in nomen desinit sequenti; et ἰστάμενος illum, qui precedit numerum successurus priori in defectum venienti? quod et Homerus vester Mantuanus intelligens, illud stare dici, ad quod acceditur, ait :

Stat sua cunque dies :

On voit qu'il considère comme fixe le dernier jour, lequel est en effet celui qui arrête le rang de tous les autres. Le même poëte, non moins illustre par sa science que par sa piété, sachant que les anciens Romains avaient réglé la durée de l'année sur le cours de la lune, tandis que leurs descendants l'avaient réglé sur celui du soleil, et voulant rendre hommage aux opinions de ces deux époques, a dit :

« O vous, Liber, et vous, bienfaisante Cérés, « flambeaux éclatants du monde, qui dirigez dans « le ciel la course décroissante de l'année! » Dans cette invocation, le soleil et la lune sont tous deux pareillement désignés comme étant les régulateurs de l'année.

CHAPITRE XVII.

Que tous les dieux se rapportent au soleil; et qu'il est demonté par les divers noms d'Apollon, qu'il est lui aussi le même dieu que le soleil.

Ici Aviénus prit la parole.

— J'ai souvent et longtemps réfléchi à part moi pourquoi nous honorons le soleil, tantôt sous le nom d'Apollon, tantôt sous le nom de Liber, tantôt sous diverses autres dénominations. Or puisque les dieux ont voulu, ô Vettius Prætextatus, que vous exerciez les suprêmes fonctions de notre eulte, continuez, je vous prie, de parler, pour m'expliquer la raison d'une si grande diversité de noms donnés à la même divinité.

— Croyez, cher Avienus, répondit alors Prætextatus, que lorsque les poètes parlent des dieux,

extremum diem stare dicens, quasi ad quem per omnes statur. Idem poeta, doctrina ac verecunda juxta nobilis, sciens, Romanos veteres ad lunæ cursum, et sequentes ad solis anni tempora digressisse, utriusque seculi opinioni reverentiam servans, inquit :

Vos, o clarissima mundi
Lumina, labentem cælo quæ ducitis annum
Liber et alma Ceres :

tam lunam, quam solem, duces anni hæc invocatione designans.

CAPUT XVII.

Omnes Deos referri ad Solem. Et quod ex variis Apollinis ostendatur nominibus, ipsum eundem esse Deum, quem Solem dicimus.

Ilie Avienus : Hoc equidem mecum multum ac frequenter agitavi, quid sit, quod solem modo Apollinem, modo Liberum, modo sub aliarum appellationum varietate veneremur. Et quia sacrorum omnium præsum esse te, Vetti Prætextate, divina voluerunt, perge, queso, rationem mihi tante sub uno nomine in omnibus diversitatis aperire. Tum Vettius : Cave existimes, mi Aviene, poetarum gregem, cum de Diis fabulantur, non ab adythis plerumque philosophiæ semina mutuari. Nam quod omnes

ils puisent ordinairement leurs sujets dans les mystères de la philosophie. Aussi ce n'est point une vaine superstition, mais c'est une raison divine, qui ramène au soleil presque tous les dieux, du moins ceux qui sont sous le ciel. En effet, si le soleil, comme l'ont pensé les anciens, est le conducteur et le modérateur des autres lumières célestes; si lui seul préside aux étoiles errantes, et si la course de ces étoiles, ainsi que quelques-uns le eroient, est la puissance qui règle l'ordre des choses humaines, ou bien qui la pronostique, comme il est certain que Plotin l'a pensé; il faut bien que nous reconnaissons le soleil pour l'auteur de tout ce qui se meut autour de nous, puisqu'il est le régulateur de nos régulateurs eux-mêmes. Ainsi donc, de même que Virgile, lorsqu'il a dit, en parlant de la seule Junon : « Par l'offense de quelle divinité..... » a montré que les divers attributs du même dieu devaient être considérés comme autant de divinités; pareillement les différentes vertus du soleil ont produit les noms d'autant de dieux : ceci a conduit les princes de la science à admettre un seul tout. Donc on appela la vertu divinatoire et médicinale du soleil, Apollon. La vertu, source de la parole, reçut le nom de Mercure; car la parole étant l'interprète des secrets de la pensée, Hermès a reçu, du grec ἐρμηνεύειν (*interpréter*), le nom qui lui est approprié. C'est la vertu et la puissance du soleil qui produit les plantes et les fruits de la terre; et de là sont nés les noms des dieux qui président à ces objets, comme de tous ceux qui ont un rapport mystérieux, mais certain, avec le soleil. Et pour qu'une révélation si im-

pæne Deos dimittat qui sub cælo sunt, ad solem referant, non vana superstitiõ, sed ratio divina commendat. Si enim sol, ut veteribus placuit, dux et moderator est luminum reliquorum, et solus stellis errantibus præstat; ipsarum vero stellarum cursus ordinem rerum humanarum, ut quibusdam videtur, pro potestate disponunt, vel, ut Plotino constat placuisse, significant : necesse est, ut solem, qui moderator nostra, moderantes, omnium, quæ circa nos geruntur, fateamur auctorem. Et sicut Maro, cum de una Junone diceret, *Quo numine læso*, ostendit, unius Dei effectus varios pro variis censendos esse nominibus : ita diversæ virtutes solis nomina Diis dederunt : unde ἐν τῷ πέν sapientum principes prodiderunt. Virtutem igitur solis, quæ divinationi curatioque præstat, Apollinem vocaverunt. Quæ sermonis auctor est, Mercurii nomen accepit. Nam quia sermo interpretatur cogitationes latentes, Ἑρμῆς ἀπὸ τοῦ ἐρμηνεύειν propria appellatione vocitatus est. Virtus solis est, quæ fructibus, effectus ejusdem est, qui frugibus præstat : et hinc nata sunt appellationes Deorum, sicut ceterorum, qui ad solem certa et arcana ratione referuntur; et, non tanto secreto nuda præstatur assertio, auctoritates veterum de singulis consulamus. Apollinis nomen multiplici interpretatione ad solem refertur. Cujus rei oronem pergam pandere. Plato solum Ἀπόλλωνος cognominatum scribit, ἀπὸ τοῦ ἀπὸ πάλιν τὰ ἀκτίνες, id est, a jactu radiorum : Chrysippus Apollinem

portante ne repose pas sur une assertion isolée, consultons, touchant chacun des noms du soleil, l'autorité des anciens.

Differentes manières d'interpréter le nom d'Apollon le font rapporter au soleil. Je vais les dévoiler successivement. Platon dit que le soleil est surnommé Apollon, d'ἀπὸ πάλλειν τὰς ἀκτῖνας, lancer continuellement des rayons. Chryssippe dit qu'Apollon est ainsi nommé, parce que le feu du soleil n'est pas de la substance commune des autres feux. En effet, la première lettre de ce nom (Α) ayant en grec une signification privative (α-πολλοί), indique qu'il s'agit d'une qualité unique, et que d'autres ne partagent point avec le soleil. Ainsi il a été appelé, en latin, *sol* (seul), a cause du grand éclat qui lui est exclusivement propre. Spéusippe dit que le nom d'Apollon signifie que c'est par la diversité et la quantité de ses feux qu'est produite sa force. Cléanthe dit que ce nom signifie que le point du lever du soleil est variable. Cornificius pense que le nom d'Apollon vient d'ἀναπολεῖν; c'est-à-dire que le soleil, lancé par son mouvement naturel dans les limites du cercle du monde, que les Grecs appellent pôles, est toujours ramené au point d'où il est parti. D'autres croient que le nom d'Apollon vient d'ἀπολλύντα, faisant périr les êtres vivants. Il fait périr en effet les êtres animés, lorsque, par une chaleur excessive, il produit la peste. C'est pourquoi Euripide dit, dans *Phaethon* :

« Soleil aux rayons dorés, puisque tu m'as donné la mort, tu mérites bien le nom d'Apollon que te décernent les mortels. »

Archiloque dit de même :

« O puissant Apollon, punis les coupables et fais-les périr, comme tu en as le pouvoir. »

Enfin on désigne ceux que la maladie consume, par les mots d'ἀπολλωνοβλήτοί (frappés

par Apollon) et d'ἄρκεδολήτοί (frappés par le soleil). Et comme les effets bienfaisants ou nuisibles, du soleil et ceux de la lune sont semblables entre eux, les femmes affectées de leurs maladies périodiques sont dites frappées par Sélène, et frappées par Arthemis (la Lune). Les simulacres d'Apollon sont ornés d'un arc et de fleches, lesquelles figurent la force des rayons que lance le soleil. Ce qui a fait dire à Homère :

« Mais ensuite Apollon les frappe (les Grecs), « en leur lançant un trait mortel ».

Le soleil est aussi l'auteur de la santé publique, que l'on considère comme produite par l'effet de sa température sur les êtres animés. Et attendu que le soleil n'est pestilentiel qu'accidentellement et rarement, et qu'au contraire il est le principe de la salubrité habituelle, les statues d'Apollon portent les Grâces dans la main droite, et tiennent de la gauche l'arc et les fleches; ce qui indique que le soleil est lent a nuire, et qu'il prodigue la santé d'une main plus prompte. On attribue à Apollon le pouvoir de guérir, parce que la chaleur modérée du soleil fait fuir toutes les maladies. Aussi en est-il qui croient que son nom vient d'ἀπελαύνοντα τὰς νόσους (détournant les maladies), dont on aurait fait ἀπόλλωνα pour ἀπέλλωνα. Cette interprétation, qui concorde avec la signification latine de ce mot, nous a dispensés de traduire du grec le nom du dieu; en sorte que, quand nous disons Apollon, il faut entendre *aspellens mala* (repoussant les maux), dans le même sens que les Athéniens appellent ce dieu Alexikakos (Sauveur du mal). Les Indiens honorent Apollon Loimios, surnom qu'ils lui donnèrent après la cessation d'une peste.

Nos rites sacrés favorisent aussi l'opinion qui considère Apollon comme le dieu de la salubrité et de la médecine; car les vierges vestales l'in-

ως οὐχὶ τῶν πολλῶν καὶ χαλκῶν οὐσιῶν τοῦ πυρὸς ὄντα : (prima enim nominis littera retinet significationem negandi, ἢ ἔτι μόνος ἐστί, καὶ οὐχὶ πολλοί. Nam et latinitas eum, quia tantam claritatem solis obtinuit, solem vocavit) Spéusippus, quod ex multis ignibus constat vis ejus, ὡς ἀπὸ πολλῶν οὐσιῶν πυρὸς αὐτοῦ συνεστῶτος; Cleanthes, ὡς ἀπ' ἄλλων καὶ ἄλλων τὰς ἀνατολάς ποιουμένου, quod ab aliis atque aliis locorum declinationibus faciat ortus. Cornificius arbitratur, Apollinem nominatum ἀπὸ τοῦ ἀναπολεῖν, id est, quia intra circuitum mundi, quem Græci πόσον appellant, impetulus ad ortus refertur. Alii cognominatum Apollinem putant, ὡς ἀπολλύντα τὰ ζῶα. Examinat enim et perimit animantes, cum pestem intemperie caloris inmittit, ut Euripides in Phaethonte :

Ὁ χρυσορεγγὴς ἦν, ὡς μ' ἀπόλεσας,
 "Ὅθεν σ' Ἀπόλλων ἐμρανῶς κλέψει βροτῶν;

item Archiloehus :

Ἀναξ' Ἀπόλλων, καὶ σὺ, τοὺς μὲν αἰτίους
 Ἡμίχανε, καὶ σὰς ἄλλ' ὡσπερ ἄλλους.

Denique inustus morbo Ἀπολλωνοβλήτους καὶ Πιεδολήτους

appellant. Et quia similes sunt solis effectus luna: in juvando nocendoque, ideo feminas certis afflictas morbis Σεληνοβλήτους καὶ Ἀρτεμιδοβλήτους vocant. Hinc est, quomodo arcu et sagittis Apollinis simulacra decorantur: ut per sagittas intelligatur vis emissæ radorum. Unde Homerus :

Ἄσπερ ἔπειτ' αὐτοῖσι βέλους ἐμπερικυβέρις,
 Βέλλ'.

Idem auctor est et publice sospitatis, quam creditur sol animantibus prestare temperie. Sed quia perpetuum prestat salubritatem, et pestilens ab ipso casus rarior est: ideo Apollinis simulacra manu dextra Gratias gestant, arcum cum sagittis sinistra: quod ad novam sit pigrior, et salutem dextra manus promptior largiatur. Hinc est, quod eidem attribuitur medendi potestas; quia temperatus solis calor morborum omnium fuga est. Nam ὡς ἀπὸ ἀνόσων τὰς νόσους, Ἀπόλλωνα, tanquam Ἀπέλλωνα cognominatum putant. Quæ sententia latine quoque nominis enuntiationi congruens fecit, ne hujus Dei nomen verteremus: ut Apollinem aspellentem mala intelligas, quem Athenienses Ἀλεξικακον appellant. Et Lindi colunt Ἀπολλινεμ Δε-

vaguent en ces termes : *Apollon médecin, Apollon Pæon*. Le soleil ayant deux effets principaux, la chaleur tempérée propice à la vie des mortels, et un virus pestilentiel qu'il lance quelquefois avec ses rayons, on donne à ce dieu deux surnoms dont la double signification convient à ces deux effets, savoir : ἰήσις et πᾶν; dans le premier dérivant de ἰάσθαι (guérir), et de πᾶν εἶναι (faire cesser les chagrins), ou bien dans le second cas, dérivant ἰήσις, de ἰέναι (envoyer des traits mortels); et πᾶν, de πᾶν (frapper). Cependant l'usage s'établit que, lorsqu'on priaît Apollon pour demander la santé, on disait ἢ πᾶν, par un η, c'est-à-dire, Guéris, Pæan; mais que lorsqu'on disait ἰε πᾶν par un ε, et l'ε étant aspiré, cela avait le sens d'une imprécation contre quelqu'un, comme si l'on eût dit, Frappe, Pæan. C'est de cette expression qu'on dit que se servit Latone, lorsqu'elle invita Apollon à s'opposer avec ses flèches à la fureur de Python : ce dont je donnerai en son lieu l'interprétation naturelle. On rapporte aussi que l'oracle de Delphes consacra l'expression ἰε πᾶν, en répondant aux Athéniens qui, sous le règne de Thésée, invoquaient l'assistance du dieu contre les Amazones. Il prescrivit qu'avant de commencer la guerre on invoquât son secours, par ces mêmes expressions.

Apollodore, au livre quatorze de son *Traité des Dieux*, dit qu'Apollon considéré comme le soleil est appelé ἰήσιον, de ἰέσθαι καὶ ἰέναι, à raison de l'impulsion qui le pousse autour du globe. Timothée s'exprime ainsi :

« Et toi, Soleil (Ἥλιε), qui toujours éclaires le ciel par tes rayons; darde et lance contre tes

« ennemis un trait de ton arc qui frappe au loin. » Ce même dieu considéré comme présidant aux causes de la salubrité est appelé Oulios, c'est-à-dire principe de la santé; nom dérivé d'une expression d'Homère, *salut et grande joie* (οὐλίε τε καὶ μέγα χαῖρε). Méandre dit que les Milésiens sacrifiaient pour leur santé à Apollon Oulios (auteur de la santé). Phérécyde rapporte que Thésée, lorsqu'il était conduit en Crète vers le Minotaure, fit des vœux pour sa conservation et pour son retour à Apollon Oulios et à Artémide (Diane) Oulia. Or, il n'est pas surprenant que deux effets gémés soient célébrés sous divers noms; puisque nous savons que, par un procédé contraire, on attribue à d'autres dieux une double puissance et un double nom à l'égard d'une même chose. Ainsi Neptune tantôt est appelé ἐνοσίγῳνα, c'est-à-dire ébranlant la terre; et tantôt ἀσφαλίωνα, c'est-à-dire affermissant la terre. De même Mercure assoupit ou bien réveille les esprits et les yeux des mortels :

« Il prend sa verge, dit Homère, et fascine les yeux des mortels. »

C'est ainsi et de même que nous adorons Apollon, c'est-à-dire le soleil, sous des noms qui signifient tantôt la salubrité, tantôt la contagion. Néanmoins c'est aux méchants qu'il envoie la contagion, et qui prouve évidemment que ce dieu protège les bons. De là vient qu'on rend à Apollon Libystinus un culte solennel à Pachynum, promontoire de Sicile. La flotte des Libyens ayant abordé ce promontoire pour envahir la Sicile, imploré par les habitants, Apollon, qui y est honoré, envoya chez les ennemis une peste qui

εἶτα, hoc cognomine finita pestilentia nuncupatum. Eadem quoque hospitalis et medici Dei, in nostris quoque sacris locetur. Namque virgines Vestales ita indignant :

APOLLO. MEDICE. APOLLO. PÆAN.

Cum ergo sint hujusce sideris, id est, solis, duo maximi effectus : alter, quo calor temperato juvat mortalium vitam; alter, quo jactu radiorum nonnumquam pestiferum virus immittit : duo eademque cognomina circa singulos effectus propriis emittationibus signant, appellantes Deum ἰήσιον atque πᾶν. Que cognomina utriusque effectui apta sunt; ut sit ἰήσις ἀπὸ τοῦ ἰέσθαι, a sanando, et πᾶν, ἀπὸ τοῦ πᾶν εἶναι τὰς ἀνίας : et rursus ἰήσις ἀπὸ τοῦ ἰέναι, ab immittendo, βλάβος ἐχεπενοῦς ἐρεσίς, et πᾶν ἀπὸ τοῦ πᾶν, a feriendo. Obtinuit tamen, ut cum sanitatem dari sibi precantur, ἢ πᾶν per η litteram enuntient, id est, medere Pæan. Cum autem ἰε πᾶν per ε litteram dicunt cum aspiratione prioris litteræ, significant hoc dici in aliquando adversa precatione, βλάττει πᾶν, id est, immitte feriendo. Qua voce fertur Latonam usam, cum Apollinem hortaretur impetum Pythonis incessere sagittis. Cujus rei naturalem rationem suo loco reddam. Hanc vocem, id est ἰε πᾶν, confirmasse fertur oraculum Delphicum Atheniensibus, petentibus opem Dei adversus Amazonas, Thesæo regnante. Namque iustorum bellum jussit his ipsis verbis semetipsum auxiliatorem invocare, hortarique. Apollodore in libro quattodecimo περὶ θεῶν, Ἥλιον solem scribit

appellari Apollinem ἀπὸ τοῦ κατὰ τὸν κόσμον ἰέσθαι καὶ ἰέναι, quod sol per orbem impetu fertur. Sed Timotheus ita : σὺ τ' ὦ τὸν θεῖ πῶλον οὐρανοῦ λαμπρᾶς ἀκτίων ἦμι βέλλων πέμψον ἐκαθ' ἑσθλὸν ἔχθροῖς βλάβος ἀπὸ νεύρας πᾶν. Eundem Deum præstantem salubribus causis οὐλίον appellat, id est, sanitatis auctorem, ut ait Homerus :

Οὐλίε τε καὶ μέγα χαῖρε.

Meandrius scribit, Milesios Ἀπόλλιον οὐλίον pro salute sua immolare. Pherecydes refert, Thesæa, cum in Cretam ad Minotaurum duceretur, covisse pro salute atque reditu suo Ἀπόλλιον οὐλίον καὶ Ἀρτέμιδι οὐλίᾳ. Nec mirum, si gemini effectus variis nominibus celebrantur : cum alias quoque Deos ex contrario in eadem re duplici censerit et potestate accipiamus, et nomine; ut Neptunum, quem alias ἐνοσίγῳνα, id est, terram moventem, alias ἀσφαλίωνα, id est, stabilimentum vocant. Item Mercurius hominum mentes vel oculos et excitat et sopit, ut ait poeta :

Εἶπετο δὲ ῥέεθρον, τῆ τ' ἀνδρῶν ἑμματα θέλει γ'.

unde et Apollinem, id est, Solem, modo sospitatem, modo pestem significantibus cognominibus adoramus : cum tamen pestis, que ab eo noxiis immittitur, aperte hunc Deum bonis propugnare significet. Hinc est, quod apud Pachynum, Siciliæ promontorium, Apollo Libystinus eximia religione celebratur. Nam cum Libyci invasuri Siciliam classem applicissent ad id promontorium, Apollo, qui ibi colitur, invocatus ab incolis, immissa hostibus

les fit périr presque tous subitement ; ce qui le fit surnommer *Libystinus*. Dans nos propres annales est aussi consigné un pareil effet de la puissance de ce dieu. Pendant qu'on célébrait à Rome pour la première fois les jeux Apollinaires, d'après les vaticinations du devin *Marcus*, et d'après les vers Sibyllins, une attaque subite de l'ennemi fit courir le peuple aux armes, et marcher au combat. Dans ce même temps, on vit une nuée de fleches fondre sur les assaillants, les mettre en fuite, et les Romains vainqueurs retourner aux fêtes du dieu qui venait de les sauver. C'est d'après cette version qu'on croit que les jeux Apollinaires ont été institués à cause de cette victoire, et non à cause d'une peste, comme quelques-uns le pensent. Voici quel est le fondement de cette dernière opinion. Le soleil, à l'époque de ces jeux, darde à plomb sur nos demeures ; car le signe du Cancer est situé dans le tropique d'été. Pendant que le soleil parcourt ce signe, ce n'est plus de loin que les rayons de cet astre atteignent notre climat, mais ils sont dardés directement au-dessus de nos têtes. Voilà ce qui a fait croire à quelques-uns qu'on célébrait à cette époque les jeux Apollinaires pour se rendre propice alors surtout, le dieu de la chaleur. Mais je trouve dans divers écrits que ces jeux ont été établis à raison d'une victoire, et non pour des causes sanitaires, comme le rapportent certains annalistes. C'est en effet pendant la guerre punique que la première institution de ces jeux fut prise des livres Sibyllins, sur l'avis du décevmir *Cornelius Rufus*, lequel, à raison de cela, fut surnommé *Sibylla*, dont on fit depuis, par corruption, le nom de *Sylla*, qu'il fut le premier à porter. On dit qu'on trouva les paroles suivantes écrites dans les textes du de-

vin *Marcus*, dont deux volumes furent portés dans le sénat : « Romains, si vous voulez chasser l'ennemi du territoire et repousser l'inondation des peuples lointains, je suis d'avis qu'il faut voter en l'honneur d'Apollon des jeux qui soient célébrés annuellement aux frais de l'Etat ; qu'à la célébration de ces jeux préside le même préteur qui rend souverainement la justice au peuple ; que les décevmirs offrent des sacrifices selon le rit grec. Si vous faites cela exactement, vous vous en réjouirez ; et la république prospérera toujours de plus en plus ; car le dieu exterminera vos ennemis qui doivent tranquille-ment vos campagnes. » Pour obéir à ces textes prophétiques, un jour fut d'abord consacré à des cérémonies religieuses. Ensuite il intervint un sénatus-consulte qui ordonnait aux décevmirs de consulter les livres Sibyllins, pour se mieux instruire touchant la célébration des jeux d'Apollon, et de la manière dont il convenait d'organiser cette fête. Ces livres ayant dit la même chose que ceux de *Marcus*, les pères conserts délibérèrent qu'il serait voté et célébré en l'honneur d'Apollon des jeux pour lesquels on mettrait à la disposition du préteur douze mille (livres) de cuivre et deux hosties majeures. Avec ces deux hosties, il fut ordonné aux décevmirs d'offrir un sacrifice selon le rit grec, savoir : à Apollon un bœuf et deux chèvres blanches ayant les cornes dorées, et à Latone une vache ayant aussi les cornes dorées ; il fut ordonné au peuple d'assister à ces jeux, dans le cirque, la tête couronnée. Telle est l'origine la plus accréditée des jeux Apollinaires.

Maintenant prouvons encore, par les autres noms d'Apollon, que ce dieu est le même que le soleil. Il est surnommé *Loxias*, comme dit

peste, et pane runctis subita morte interceptis, Libystinus cognominatus est. Nostris quoque continetur annalibus similes ejusdem Dei presentie majestas. Nam cum huius primis Romæ Apollini celebrarentur, ex vaticinio Marcii vatis, carmineque Sibyllino, repente hostis advenit plebs ad arma excitata occurrit hosti ; eoque tempore nubes sagittarum in adversos visa ferri et hostem ingavit, et victores Romanos ad spectacula Dei sospitalis reduxit. Hinc intelligitur, prælii causa, non pestilentie, sicut quidam existimant, ludos institutos. Hæc est autem hujus existimationis ratio, quod tunc sol super ipsum nostræ habitationis verticem fulget. Nam Cancer in æstivo tropico est : in quo præante sole, radii temperatam nostram non emittit, sed superne demissi rectis fulgoribus lustrant. Unde existimatum est a nonnullis, ad propitiandum tunc maxime Deum caloris Apollinaribus litari. Sed invenio in literis, hos ludos victoria, non valetudinis causa, ut quidam annalium scriptores memorant, institutos. Bello enim Punico hi huius ex libris Sibyllinis primum sunt instituti, suadente Cornelio Ruffo decemviro, qui propterea Sibylla cognominatus est, et postea corrupto nomine primus Sylla cepit vocitari. Fertur autem in carminibus Marcii vatis, cujus duo volumina dilata sunt in

senatum, inventum esse ita scriptum : HOSTEM. ROMANI. SI. EX. AGRO. ENFELLERE. VULTIS. QUAM. QUE. QUÆ. GENTIUM. VISIT. LONGE. APOLLINI. GENSO. VOVENDOS. LUDOS. QUI. QUOTANNIS. COMMUNITER. FIANT. HIS. LUDIS. FACIENDIS. PRÆSTI. IS. FULTOR. QUI. JUS. POPULO. MIBI. QUE. DABIT. SUMMUM. DECEVMIRI. GREGO. EIT. HOSTIS. SACRA. FACIANT. HOC. SI. RECTE. FACIENS. GAUDERE. SEMPER. FIET. QUE. RES. PUBLICA. MELIOR. NAM. IS. DIVOS. INSTIGUET. PERDELLES. VESTROS. QUI. VESTROS. CAMPOS. PASCUNT. PLACIDE. EX. hoc carmine cum procedendi gratia dies unus rebus divinis impensus esset, postea senatusconsultum factum, uti Decemviri, quo magis instrueretur de ludis Apollini agendis, regne divina recte faciendi, libros Sibyllinos adirent. In quibus cum eadem reperta mutiatum esset ; consuerunt Patres, Apollini ludos vovendos faciendosque, inque cum rem duodecim millia aris prætori et duas hostias majores dari ; Decemvirisque præceptum est, ut græco ritu hisce hostias sacrum facerent, Apollini bove aurato et capris duabus albis auratis, Latone bove femina aurata. Ludos in circo populus coronatus spectare jussus. Hæc præcipue traditur origo ludorum Apollinarium. Nunc ex aliis quoque hujus Dei nominibus, eundem esse Apollinem et Solem,

Ἐπιπιδες, de λοξός (oblique), parce que de l'orient à l'occident le soleil parcourt une ligne circulaire oblique; ou, comme le dit Cleanthe, parce qu'il suit le même mouvement que l'hélice, et que l'un et l'autre ont une course oblique (λοξοί), ou bien parce que, situés au septentrion relativement au soleil, ses rayons nous viennent transversalement (λοξός ἀκτίνας) du midi. Apollon est surnommé Delius, de δῆλος, clair, qui éclaire et illumine l'œil; parce que c'est la lumière qui nous fait voir toutes choses. Il est appelé φωτός, dit Cornificius, de φωτίζω βίη (force énergique), à raison de la force de son mouvement. D'autres croient que ce nom de Phébus vient de la pureté et de l'éclat de son aspect. On l'appelle aussi *Phaneta*, de φαίνεσθαι (briller) et Phanaïos, de φαίνεται νέος, parce qu'il éclaire en se renouvelant chaque jour; ce qui a fait dire à Virgile: *mane novum* (le matin nouveau). Les Camérienses, qui habitent une île consacrée au soleil, sacrifient à Apollon Ἀειγεννήτης (toujours engendre et qui engendre toujours), parce qu'en effet il est toujours engendré chaque fois qu'il se lève, et qu'il engendre lui-même toutes choses, en les semant, en les échauffant, en les produisant, en les alimentant, en les développant. Nous connaissons plusieurs origines du surnom d'Apollon. Lycius Antipater le stoïque dit qu'Apollon est appelé Lycius, de λευκαίνειν (blanchir), parce que le soleil blanchit toutes choses en les éclairant. Cleanthe observe qu'Apollon est appelé Lycius, parce que, de même que les loups (λύκω) enlèvent les brebis, de même le soleil enlève l'humidité avec ses rayons. Les anciens Grecs appelèrent la première lueur qui

précède le lever du soleil, λύκη, c'est-à-dire temps clair; on l'appelle aujourd'hui Lycophos. C'est de ce moment qu'Homère a dit:

« Lorsque l'aurore n'a pas commencé à briller, et que la nuit domine encore le crépuscule. » Ailleurs, le même Homère dit encore:

« J'invoque Apollon générateur de la lumière (λυκαγγένει), et célèbre par son arc. »

Comme qui dirait: celui qui par son lever engendre la lumière. En effet, la splendeur des rayons qui précèdent dans tous les sens l'approche du soleil, dissipe peu à peu l'épaisseur des ténèbres, et engendre la lumière. Les Romains, qui ont pris plusieurs choses des Grecs, paraissent avoir emprunté d'eux l'usage de représenter la lumière sous la figure d'un loup. Aussi les plus anciens écrivains grecs ont-ils donné à l'année l'épithète de λυκάβαντα (marchant comme le loup), mot composé de λύκος (le loup) qui est le soleil, et de βαινόμενος (qui marche et qui mesure). Une autre preuve que le soleil reçoit le nom de Lycos, c'est que Lycopolis, ville de Thebaïde, rend un culte pareil à Apollon et au loup (λύκος), adorant le soleil dans tous les deux: parce qu'en effet cet animal enlève et dévore tout, comme fait le soleil, et, par son regard pénétrant, triomphe presque entièrement, comme cet astre, des ténèbres de la nuit. Quelques-uns pensent aussi que le loup tire son nom λύκος de λύκη, c'est-à-dire la lumière du crépuscule; parce que cet animal choisit ce moment comme le plus favorable pour enlever les troupeaux, que le jeûne de la nuit fait sortir de leurs étables avant le jour, pour aller paître.

probenus. Loxias cognominatur, ut ait Ἐπιπιδες, ὅτι ἐκπορεύεται τὸν λυγὸν κύκλον ἀπὸ δυσμῶν εἰς ἀνατολὰς κινούμενος, id est, quod obliquum circum ab occasu ad orientem pergit; aut, ut Cleanthes scribit, ἐπειδὴ καθ' ἑλικίας κινεῖται. Λοξία γὰρ εἶσιν καὶ αὐτὰ quod flexuosum pergit iter: ἢ ὅτι τὰς λοξὰς ἀκτίνας ἴσθιν ἐπ' ἡμᾶς βορραιοῦς ὄντας νότιος ὄν, vel quod transversus in nos a meridie immittit radios, cum sinus ad ipsos septentrionales. Delius cognominatur ἀπὸ τοῦ δῆλος καὶ φανερά πάντα ποιεῖν τῷ φωτί, quod illuminando omnia clara demonstrat. φωτός appellatur, ut ait Cornificius, ἀπὸ τοῦ φωτίζω βίη, quod vi fertur; perique autem a specie et colore Phoebum, id est, καθάρων καὶ λευκῶν, dictum putant. Item Phaneta appellatur ἀπὸ τοῦ φαίνεσθαι: ἢ φανεῖσθαι ἐπειδὴ φαίνεται νέος, quia sol quotidie renovat sese. Unde Vergilius: *Mane novum*. Camerenses, qui sacram soli incolunt insulam, ἀειγεννήτη Apollini immolant, τῷ τὸν αὐτὸν αἰεὶ γίνεσθαι καὶ αἰεὶ γενεῖν, id est, quod semper exoriens gignitur, quodque ipse generat universa inseminando, fovendo, producendo, alendo, augendoque. Apollinis Lycii plures accipimus cognominis causas. Antipater stoicus Lycium Apollinem nuncupatum scribit, ἀπὸ τοῦ λευκαίνειν πάντα φωτίζοντος ἡλίου. Cleanthes Lycium Apollinem appellatum notat, quia veluti lupi pecora rapiunt, ita ipse quodque humorem eripit radiis. Prisci Græcorum primam lucem, que præ-

cedit solis exortus, λύκην appellaverunt, ἀπὸ τοῦ λευκοῦ, id est, temporis: hodieque lycophos cognominant. De quo tempore ita poeta scribit:

Ἥμερος δ' οὐτ' ἄρ' πω ἦώς, ἔτι ἀμφιλύκη νύξ.

Idem Homerus:

Ἐγχεο δ' Ἀπόλλωνι λυκαγγεῖ κλυτοτόβω.

quod significat, τῷ γεννῶντι τὴν λύκην, id est, qui generat exortu suo lucem. Radiorum enim splendor propinquante sole longè lateque præcedens, atque caliginem paulatim extenuans tenebrarum, parit lucem. Neque minus Romani, ut pleræque alia ex græco, ita lucem videntur a lyce figurasse. Annum quoque vetustissimi Græcorum λυκάβαντα appellant, τὸν ἀπὸ τοῦ λύκου, id est, sole, βαινόμενος καὶ μετρούμενος. Λύκων autem sole vocari, etiam Lycopolitana Thebaïdos civitas testimonio est: que pari religione Apollinem, itemque luppum, hoc est λύκων, colit, in utroque sole venerans; quod hoc animal rapit et consumit omnia in modum solis ac plurimum oculorum acie cremens tenebras noctis evitit. Ipsos quoque λύκους ἀπὸ τῆς λύκης, id est, a prima luce appellatos quidam putant: quia hæc maxime id tempus aptum rapiendo pecori observant, quod antehæcannum post nocturnam famem ad pastum stabulis expellitur. Apollinem, πατρῶον cognominaverunt, non propria gentis unius aut civitatis religione, sed ut auctorem progengerandam omni-

Apollon reçut aussi le nom de πατρῷος (paternel), non de la piété particulière d'une nation ou d'une ville, mais comme l'auteur de la génération de toutes choses; car le soleil en absorbant les eaux devint la cause efficiente de toutes les générations. Aussi Orphée a dit en parlant du soleil :

« Père ayant la sagesse et le bon conseil. »

À notre tour, nous disons Janus *pater*, adonnant le soleil sous ce nom. On a aussi surnommé Apollon νόμιος (berger), non parce qu'il aurait exercé l'état de berger, ou à raison de la fable qui feint qu'il fut pasteur des troupeaux du roi Admete, mais parce que le soleil nourrit toutes les productions de la terre; ce qui lui a valu d'être célébré, non comme le pasteur de quelque espèce particulière, mais comme le pasteur de toutes les espèces de troupeaux. Ainsi, dans Homère, Neptune dit :

« Phébus, tu faisais paître les bœufs qui courbent, en marchant, leur pied à forme de « croissant. »

Cependant le même est encore désigné, dans le même poète, comme pasteur de juments, en ces termes :

« Apollon, ce dieu armé d'un arc d'argent, a « nourri sur le mont Piéris deux juments portant « la terre de Mars. »

De plus, Apollon a un temple, comme pasteur des brebis, chez les Camienses, sous le nom de Épiméios (qui preside aux brebis); et chez les Naxiens, sous celui de Poimnios (berger de brebis). Il est aussi honoré chez les Lesbies sous les noms d'Arnocomès (toison de brebis), et de Napios (habitant des bois). Il porte encore, dans différentes villes, divers autres surnoms, ayant tous rapport à l'office d'un dieu pasteur. Aussi il est universellement reconnu comme le pasteur et le gardien de toute espèce de troupeau.

Apollon est encore appelé Elécléus, de ἐλκτεσθαι (tourner autour), parce qu'un continuel mouvement paraît entraîner le soleil à rouler circulairement autour de la terre :

« O soleil, » dit Euripide : « dont les rapides coursiers répandent circulairement la lumière. » par allusion et à la direction circulaire de sa course, et à la masse de feu dont il est formé; et, comme dit Empédocle :

« Ainsi formé de ces substances réunies (ἀνα- « λισθεῖς), ils parcourt circulairement la vaste « étendue des cieux. »

D'autres voient dans le mot ἀναλισθεῖς la propriété qu'a le soleil de convoquer en se levant et de réunir les hommes.

Apollon est nommé *Chrysocomès*, à cause de la splendeur de ses rayons, qu'on appelle les cheveux d'or du Soleil. C'est encore par rapport à ses rayons qu'il est appelé *Akersekomès*, parce qu'ils ne peuvent jamais être arrachés de la source de leur lumière. Il est aussi appelé *Argyrotoxus* (arc d'argent), parce qu'à son lever il paraît à l'extrémité de l'horizon du globe comme un arc d'un argent éclatant, qui lance des rayons brillants, semblables à des flèches. Le soleil est surnommé *Smyntheus*, de ζέων θεῖ, qui court enflammé, et *Carnéios*, parce qu'il paraît toujours brûlant (καίόμενος), et toujours jeune (νέος), ou parce que, tandis que tout ce qui brûle se consume, lui, par son incandescence, ne fait que renouveler son éclat. Apollon a aussi été surnommé *Skiallios*, de ἀλλοίως ποιεῖν σκιάλλιος (produire l'ombre ailleurs), parce que le soleil court constamment du midi vers nous, et projette l'ombre du côté opposé. On appelle Apollon *Thymbraios*, parce qu'il est le dieu de la pluie. On l'appelle *Philesios* (aimable), parce qu'à son lever nous saluons sa clarté chérie avec

niam rerum; quod sol, humoribus exsiccat, ad prognerandum omnibus præbuit causam, ut ait Orpheus :

Ἱερός ἔχοντα νόον καὶ ἐπίχρονα βουλήν
undè nos quoque Janum patrem vocamus, solem sub hac appellatione veneramus. Νόον Ἀπόλλωνα cognominaverunt, non ex officio pastorali, et fabula, per quam fingitur Admeti regis pecora pascisse; sed quia sol pascit omnia, quæ terra prognerat : unde non unius generis, sed omnium pecorum pastor canitur. Ut apud Homerum, Neptune dicente :

Φοῖβε, σὺ δ' εὐκίπιδας ἑλικας βουῆς βουκολέσασκε.

Atque idem apud eundem poetam equarum pastor significatur, ut ait :

Τὰς ἐν Ἱερίῃ θεῖῃ ἀργυρότοξος Ἀπόλλων,

Ἄμτω θημάτα, τῶθον Ἄρῃος πορεούσας.

Præterea ades, in ovium pastoris, sunt apud Camienses ἐπιμήλιος, apud Naxios ποιμνίου : itemque Deus ἀρνοκόμης colitur, et apud Lesbios νάπιος. Et multa sunt cognomina per diversas civitates ad Dei pastoris officium tendentia. Quapropter universi pecoris antistes, et vere pastor agnoscitur. Apollo ἐλεεύς appellatur, ἀπὸ τοῦ ἐλκτεσθαι περὶ

τῆν γῆν, quod æterno circa terram meatu veluti volvi videtur; ut ait Euripides :

Ἦλε θεαῖς ἱπποῖν ἐλκτεσον φλόγα.

ἢ ὅτι συνάλισθαι πολλοὺς πυρὸς περιπολεῖ : ut ait Empédocles :

Ὅννεκ' ἀναλισθεῖς μέγαν οὐρανὸν ἀμφοτελεύει,

ὑπὸ τ' ἄλλων ἀπὸ τοῦ συναλισσέναι καὶ συναθροῖζεν τοὺς ἀνθρώπους, ὅταν ἀνατείλῃ, quod exorietur homines conducit in ætium. Apollon Chrysocomes cognominatur, a fulgore radiorum, quas vocant comas aureas solis. Unde et Ἀκερσεκόμης, quod nunquam radii possunt a fonte lucis avelli : item Agyrotoxus, quod enascens per solum orbis ambitum, velut arcus quidam figuratur alba et argentea specie; ex quo arcu radii in modum emicant sagittarum. Smyntheus cognominatur, ὅτι ζέων θεῖ, quia fervens currit : Καρνεῖος, ὅτι καίόμενος ὁράται νέος : vel quod, cum omnia ardentia consumantur, hic suo calore candens semper novus constat. Item Ἀπόλλων σκιάλλιος, ὅτι τὰς κινήσεις ἀλλοίως ποιεῖ, semper nobis ab austro currens. Θυμβραῖος Ἀπόλλων, ὁ τοὺς ὕμους θεῖς, quod est Deus imbricator. Ἀπόλλων φιλῆσιος, quod lumen eius exorietur ama-

une tendre vénération. Les physiiciens pensent qu'Apollon est surnommé *Pythios*, non de πύθεις (interrogation), c'est-à-dire non a cause des consultations qu'on adresse à ses oracles, mais de πύθειν, qui est la même chose que σήπειν (pourrir), effet qui n'est jamais produit sans une forte chaleur. C'est de la qu'on estime qu'il a pris le nom de Pythios, malgré la fiction des Grecs qui fait venir ce surnom du dieu du meurtre d'un dragon, fiction qui cependant n'est point contradictoire avec le sens du mystère de la nature: ce qui va paraître évident, si nous parcourons la série des faits qui concernent la naissance d'Apollon, comme je me suis engagé à le faire un peu plus haut.

On raconte que Junon voulut s'opposer à l'enfantement de Latone, prête à mettre au monde Apollon et Diane; et l'on ajoute qu'à peine ceux-ci eurent vu le jour, qu'un serpent nommé Python attaqua leur berceau, et qu'Apollon, dans sa première enfance, tua le monstre à coups de fleches: ce que la raison naturelle explique ainsi qu'il suit: Apres le chaos, quand, pour la première fois, la matière informe et confuse commença à prendre les formes des corps divers; quand les éléments parurent, et que la terre, substance encore humide, vacillait sur sa base instable et molle; quand la chaleur éthérée, augmentant peu à peu répandait sur elle des semences enflammées; c'est alors, comme on le croit, que les deux astres dont nous parlons furent produits; le soleil fut enlevé dans les régions supérieures par un très-grand degré de chaleur; tandis que la lune, appesantie par une tiédeur humide, semblable à celle qui est naturelle au sexe féminin, resta dans des régions inférieures, comme si l'un eût participé de la substance du

père et l'autre de celle de la mère. Les physiiciens veulent que Latone soit la terre. Junon s'opposa longtemps à ce qu'elle mit au monde les divinités dont nous venons de parler; c'est-à-dire que l'air, qui alors était encore humide et pesant, empêchait que l'éclat des feux de l'éther pût rayonner, comme par une sorte d'enfantement; à travers son humide épaisseur. Mais la Providence divine favorisait, ajoute-t-on, cet enfantement; et sa puissance triompha. Ce qui confirme la vérité de cette manière d'expliquer la fiction, c'est qu'on a élevé dans l'île de Delos un temple à la Providence, qu'on appelle le temple de la présence d'Athéna. On lui rend un culte approprié à la nature de sa divinité. On dit que l'enfantement a eu lieu dans une île, parce que les deux astres nous paraissent sortir de la mer. Cette île est appelée Délos, parce que le lever, et, pour ainsi dire, l'enfantement des deux astres, fait apparaître clairement (δῆλα) tous les objets.

Voici maintenant l'explication physique du meurtre du dragon, telle qu'elle est donnée par Antipater le stoïque. Les exhalaisons de la terre encore humide s'élevaient en haut par tourbillons, et puis après s'être échauffées se repliaient sinuusement en bas comme un serpent venimeux, corrompaient toutes choses par l'action de la putréfaction, laquelle est produite par la combinaison de la chaleur et de l'humidité, et, voilant le soleil lui-même par leur épaisse vapeur, paraissaient en quelque sorte anéantir sa lumière. Mais enfin ces exhalaisons furent aspirées, desséchées, absorbées par l'ardeur des rayons célestes, pareils à des fleches; ce qui donna lieu à la fable du dragon tue par Apollon. Il est encore une autre interprétation du meurtre du dragon.

bile amicissima veneratione consulatamas. Ἐπὶ ὄλλων πύθεις οὐκ ἀπὸ τῆς πύθειας, id est, non a consultatione oraculorum, dictus a physicis existimatur; sed ἀπὸ τοῦ πύθειν, id est, σήπειν, quod nunquam sine vi caloris efficitur. Hinc ergo πύθειν dictum existimant: licet hoc nomen ex necesse draconis inditum Deo Graeci fabularentur. Quae tamen fabula non abhorret ab intellectu naturalis arcani: quod apparebit, si percurramus ordo, qui de Apolline nascente narratur, sicut paulo superius enarratum me esse promisi. Latone Apollinem Dianamque paritura Juno dicitur obtulisse, sed, ubi quandoque partus effusus est, draconem ferunt, qui πύθειν vocabatur, invasisse cunas Deorum, Apollinemque in prima infantia sagittis belluam confuisse. Quod ita intelligendum naturalis ratio demonstrat. Namque post chaos, ubi primum cepit confusa deformitas in rerum formas et elementa nitescere, terraque adhuc humida substantia in molli atque instabili sede nitaret, convalescente paulatim aethero calore, atque inde seminibus in eam igneis deluentibus, haec sidera edita esse creduntur: et solem quidem maxima caloris vi in superna raptum; lunam vero humidiore, et velot femineo sexu, naturali quodam pressam tepore inferiora tenuisse; nunquam ille magis substantia patris constet, haec matris.

Siquidem Latonam physici volunt terram videri, cui diu intervenit Juno, ne nimia, quae diximus, ederentur; hoc est, aer, qui tunc humidus adhuc gravisque obstabat aetheri, ne fulgor luminum per humosi aeris densitatem, tanquam e conjunctis partibus progressionem, fulgeret. Sed divina providentia vici instantia, quae creditur jusvisse partum. Ideo in insula Delo, ad confirmandam fidem fabulae, aedes Providentiae, quam ναὸν προνοίας Ἀθηνᾶς appellant, apta religione celebratur. Propterea in insula dicitur nati, quod ex mari nobis oriri videntur. Haec insula ideo Delos vocatur, quia ortus et quasi partus luminum omnia fecit δῆλα, id est, aperta clarescere. Haec est autem de necesse draconis ratio naturalis, ut scribit Antipater stoicus. Nam terra adhuc humida exhalatio, meando in supera volubili impetu, atque inde sese, postquam eadem facta est, instar serpentis mortiferi in infera revolvendo, corrumpebat omnia vi putredinis, quae non nisi ex caloro et humore generatur; ipsamque solem densitate caloris obtendo, videbatur quodammodo lumen ejus eximere. Sed divino fervore radiorum tandem velut sagittis incidentibus extennata, exsiccata, enecta, interemti draconis ab Apolline tabulam fecit. Est et alia ratio draconis peremti. Nam solis meatus, licet ab ecliptica linea nunquam rece-

Le cours du soleil, quoiqu'il ne s'écarte jamais de la ligne de l'écliptique, est sinueux comme le corps d'un dragon, s'élevant et s'abaissant alternativement, et variant ainsi, par une certaine inflexion, les alternatives des vents. Ce qui fait dire à Euripide :

« Le dragon enflammé conduit les quatre Saisons; et son char, sous les pas duquel naissent les fruits, roule avec harmonie. »

On exprimait donc, sous cette dénomination de dragon, cette route ecclésiote du soleil; et lorsque cet astre l'avait accompli (*confecisset*), on disait qu'il avait tué le dragon (*draconem confecisset*; et de là est venue la fable du meurtre du dragon. Les fleches indiquent les rayons que lance le soleil, lesquels paraissent les plus longs à l'époque où le soleil, parvenu à la plus grande élévation de son parcours annuel, donne lieu aux plus longs jours du solstice d'été. De là vient que le soleil est appelé *Hekebolos* et *Hecatēbolos*, noms formés de *ἔκαθεν τὰς ἀκτῖνας βάλλων*, c'est-à-dire lançant ses rayons sur la terre de très-haut et de très-loin. Nous en aurions assez dit sur le surnom de Python, s'il ne s'en offrait encore une autre origine. Le soleil accomplit le solstice d'été lorsqu'il est parvenu dans le signe du Cancer, qui est le terme des jours les plus longs, et le commencement de l'inclinaison graduelle vers les jours les plus courts. A cette époque, le soleil est appelé Pythius, de *πύματον θεῶν* (le dieu qui finit); ce qui signifie qu'il est parvenu à l'extrémité de sa carrière. Ce même nom lui convient aussi, lorsque, rentrant dans le Capricorne, il a terminé la course du jour le plus bref et, par conséquent, le parcours de sa carrière annuelle dans l'un et l'autre signe. C'est pour-

quoi on dit qu'Apollon a tué le dragon, c'est-à-dire qu'il a terminé en cet endroit sa course sinueuse. Cornificius rapporte cette autre opinion dans ses Étymologies. Les deux signes appelés portes du soleil ont reçu le nom de Cancer (écrevisse) et de Capricorne (chèvre) : l'un, parce que le cancer est un animal qui marche obliquement et à reculons, et que le soleil commence dans ce signe sa course rétrograde et oblique; l'autre, parce que l'habitude des chèvres paraît être de gagner toujours les hauteurs en paissant, et que le soleil, dans le Capricorne, commence à remonter de haut en bas.

On appelle Apollon Didyme (Jumeau), parce qu'il reproduit une seconde image de sa divinité, en illuminant et en rendant visible la lune; et que ces deux astres éclairent les jours et les nuits par une double lumière qui découle de la même source. C'est pourquoi les Romains honorent le soleil sous le nom et sous la figure de Janus et d'Apollon Didyme. On appelle Apollon Delphien, parce que le soleil fait apparaître, par la clarté de sa lumière, les choses obscures: ce nom dérive de *δηλοῦν ἀφανῆ* (manifestant ce qui est obscur); ou bien ce nom signifie, ainsi que le veut Numénius, que le soleil est seul et unique. Car, dit cet auteur, en vieux grec, *un* se dit *ἄελφος*: « c'est pourquoi frère se dit *ἀδελφός*, c'est-à-dire qui n'est pas un. »

Les Hiéropolitains, qui sont de la nation des Assyriens, ramènent toutes les vertus et tous les attributs du soleil à un simulacre barbu, qu'ils appellent Apollon. Sa tête, d'une forme allongée, est terminée par une barbe pointue, et surmontée d'un *calathus*. Son corps est couvert d'une cuirasse. De la main droite il élève une pique, au-

dat, sursum tamen ac deorsum ventorum vices certa deflexione variando, iter suum velut flexum draconis involvit. Unde Euripides :

Ἡραγενὴς δὲ ὄρακον ἔλον ἡγήσειται ταῖς τετραμήροισι
Ὅρατις ζευγνύς ἀρμονία πολὺκαρπον ὄρημα.

Sub hac ergo appellatione celestis itineris sol, cum confecisset suum cursum, draconem confecisse dicebatur. Inde fabula exorta est de serpentis necē. Sagittarum autem nomine non nisi radorum jactus ostenditur. Qui tunc longissimi intelliguntur, quo tempore altissimus sol diebus longissimis solstitio æstivo conficit annum cursum. Inde *ἔκαθ' ἄλλος* et *ἔκατ' ἄλλος* dictus, *ἔκαθεν τὰς ἀκτῖνας βάλλων*, e longissimo altissimoque radius in terram usque demittens. De Pythii cognomine sufficere ista possent, ni hæc quoque se ratio ejusdem appellationis ingereret. Cum enim sol in signo Cancri æstivum solstitium facit, in quo est longissimi diei terminus, et inde retrogressum agit ad diminutionem dierum, Pythius eo tempore appellatur, ὡς πύματον θεῶν, ὅ ἐστι τὸν τελευταῖον ὄρον τρέχων. Idem ei nomen convenit, et cum Capricornum rursus ingrediens ultimam brevissimi diei cursum intelligitur peragisse, et ideo in alterutro signorum peracto anno spatio draconem Apollo, id est, flexuosum iter suum, ibi

confecisse memoratur. Hanc opinionem Cornificius in Etymis retulit. Ideo autem his duobus signis, que portæ solis vocantur, Cancer et Capricorno hæc omnia contigerunt, quod Cancer animal retro atque oblique cedit, eademque ratione sol in eo signo obliquum, ut solet, incipit agere retrogressum. Capra vero consuetudo hæc in pastu videtur, ut semper altum pascendo petat. Sed et sol in Capricorno incipit ab imis in alta remeare. Ἀπόλλωνα διδυμαῖον vocant, quod geminam speciem sui nominis præfuit ipse illuminando formandoque lunam. Et enim ex uno fonte lucis gemino sidere spatia diei et noctis illustrat. Unde et Romani solem sub nomine et specie Jani, Didymæi Apollinis appellatione venerantur. Ἀπόλλωνα ἀελφον vocant, quod, que obscura sunt, claritudine lucis ostendit, ἀπὸ τοῦ δηλοῦν ἀφανῆ; aut, ut Numenius placet, quasi unum et solum. At enim, prisca Græcorum lingua ἀελφον unum vocat. Unde et frater, inquit, ἀδελφός dicitur, quasi jam non unus. Hiéropolitani præterea, qui sunt gentis Assyriorum, omnes solis effectus atque virtutes ad unum simulacri barbati speciem redigunt; eundemque Apollinem appellant. Hujus facies proluxa in acutum barba figurata est, eminente super caput calathio. Simulacrum thorsæc minuitum est. Dexteræ ecliam tenet

CHAPITRE XVIII.

dessus de laquelle est placée une petite statue de la Victoire; et de la gauche il présente l'effigie d'une fleur. Du haut de ses épaules pend un voile bordé de serpents, comme ceux des Gorgones, qui le couvre par derrière. Au près de lui sont des aigles qui semblent prêts à s'envoler. A ses pieds est l'image d'une femme, avec deux autres figures, de femmes, placées l'une à sa droite et l'autre à sa gauche. Un dragon les entoure des replis de son corps. La barbe pendante désigne que les rayons sont lancés d'en haut sur la terre. Le *calathus*, qui s'élève au-dessus de la tête, désigne la masse de l'éther, qu'on croit être la substance du soleil. Par la pique et la cuirasse, on veut représenter Mars, que nous prouverons, dans la suite, être le même que le soleil. L'image de la Victoire témoigne que toutes choses sont soumises à la puissance du soleil. L'effigie de la fleur figure les fleurs de toutes les plantes, que ce dieu ensemence et fait germer, développe, nourrit, et fait mûrir. La figure de femme est l'image de la terre, que le soleil éclaire d'en haut. Les deux autres statues de femmes qui l'environnent sont la Nature et la Matière, qui servent ensemble la Terre: le dragon représente la carrière sinueuse que parcourt le soleil. Les aigles, par la vélocité et la hauteur de leur vol, désignent la hauteur du soleil. La statue porte un vêtement de Gorgone, parce que, comme on sait, c'est l'attribut de Minerve, laquelle est une vertu du soleil. En effet, Porphyre dit que Minerve est cette vertu du soleil qui donne la prudence à l'esprit humain. C'est à cause de cela qu'on la dit sortie de la tête de Jupiter; c'est-à-dire de la partie la plus élevée de l'éther, d'où le soleil aussi tire son origine.

hastam, superstante Victoria parvulo signo : sinistra floris porrigit speciem : summisque ab humeris Gorgoneum velamentum redimitum anguibus tegit scapulas. Aquile propter expunitum instar volatus : ante pedes imago feminea est, cuius dextera levaque sunt signa femininum. Ea cingit flexuoso volumine draco. Radios in terram superne jaci, barba demissa significat. Calathus aureus surgens in altum monstrat ætheris summam; unde solis creditur esse substantia. Hasta atque lorice argumento imago adjungitur Martis, quem eundem ac solem esse procedens sermo patet. Victoria testatur, cuncta summitti hujus sideris potestati. Floris species florum rerum protestatur, quas hic Deus inseminat, prognerat, fovet, nutrit, maturaque. Species feminea terre imago est, quam sol desuper illustrat. Signa duo æque feminea, quibus ambitor, hylen naturaque significant confamulantes : et draconis effigies flexuosum iter sideris monstrat. Aquile propter altissimam velocitatem volatus, altitudinem solis ostendunt. Addita est Gorgonea vestis, quod Minerva, quam hujus præsidem accipiunt, solis virtus sit : sicut et Porphyrius testatur, Minervam esse virtutem solis, que humanis mentibus prudentiam primum ministrat. Nam ideo hæc Dea Jovis capite progenerata memoratur, id est, de summa ætheris parte edita, unde origo solis est.

Que le dieu appelé *Liber pater* est le même que le soleil.

Ce que nous avons dit d'Apollon peut être considéré comme si nous l'avions dit de *Liber pater*. En effet, Aristote qui a écrit les *Théologumènes*, entre plusieurs arguments par lesquels il prouve qu'Apollon et *Liber pater* ne sont qu'un seul et même dieu, raconte qu'il y a en Thrace, chez les Ligyréens, un temple consacré à Liber, ou l'on rend des oracles. Dans ce temple, les vaticinateurs ne proclament l'avenir qu'après avoir bu beaucoup de vin; de même que, dans celui d'Apollon de Claros, c'est après avoir bu beaucoup d'eau. Les Lacédémoniens, pendant les fêtes appelées *Hyacinthia*, qu'ils célèbrent en l'honneur d'Apollon, se couronnent de lierre, comme il se pratique dans le culte de Bacchus. Les Béotiens, tout en reconnaissant que le Parnasse est une montagne consacrée à Apollon, y revèrent à la fois, comme étant consacrés au même dieu, et l'oracle de Delphes et les cavernes bachiques : c'est pourquoi on sacrifie sur le Parnasse à Apollon et à Pater-Liber. C'est ce qu'affirment Varron et Granius Flaccus, et ce qu'Euripide nous apprend avec eux.

« Bacchus, portant des thyrses et des peaux de faon, danse sur le Parnasse, au milieu des torches d'arbres résineux. »
C'est sur ce mont Parnasse, qu'une fois chaque deux ans se célèbrent les Bacchanales, où l'on voit, à ce qu'on assure, de nombreux rassemblements de Satyres, et où souvent l'on entend leurs voix. Un retentissement de cymbales vient aussi, de cette montagne, frapper souvent les oreilles

CAPUT XVIII.

Liberum quoque patrem, eum ipsum esse Deum, quem solem.

Hæc, que de Apolline diximus, possunt etiam de Libero patre dicta existimari. Nam Aristoteles, qui Theologumena scripsit, Apollinem et Liberum patrem unum eundemque Deum esse, cum multis aliis argumentis asseverat, tum etiam apud Ligyræos ait in Thracia esse alytum Libero consecratum, ex quo redduntur oracula. Sed in hoc adyto vaticinatum, plurimo mero sumto, uti apud Clarium aqua potata, effantur oracula. Apud Lacædæmonios etiam in sacris, que Apollini celebrant, Hyacinthia vocantes, hedera coronantur Bacchæico ritu. Hæc Beotii, Parnasum montem Apollini sacratum esse memorantes, simul tamen in eodem et oraculum Delphicum et speluncas Bacchicæ uni Deo consecratas colunt. Unde et Apollini et Libero patri in eodem monte res divina celebratur. Quod cum et Varron et Granius Flaccus affirmant, etiam Euripides his docet :

Διώνυσος ὡς Θύρσοισι καὶ νεβρῶν ὄρασι
Καθηπτός, ἐν πεύκαισι πάρνασσον ἀκατηγῆ χορευοί.
In hoc monte Parnaso Bacchaalia alternis annis aguntur : ubi et Satyrorum, ut affirmant, frequens cernitur

des hommes. Et que personne ne eroie que le Parnasse est consacré à des dieux différents; car le même Euripide (cité plus haut) nous apprend, dans ce vers de *Licymnius*, qu'Apollon et Liber ne désignent qu'un seul et même dieu :

« O dieu amant du laurier, Bacchus, Païan,
« Apollon habile à jouer de la lyre. »
Eschyle dit, dans le même sens :

« O Apollon qui portes le lierre, ô Cabaïos, ô devin ! »

Puis donc qu'il a été prouvé peu auparavant, qu'Apollon et le soleil ne font qu'un, et que nous apprenons après cela que Pater-Liber est le même qu'Apollon, on ne doit nullement douter que le soleil et Pater-Liber ne soient la même divinité; ce qui va être positivement prouvé par des arguments encore plus clairs.

C'est une pratique mystérieuse de la religion, dans les cérémonies sacrées, que tandis que le soleil est dans l'hémisphère supérieur, c'est-à-dire pendant le jour, on l'appelle Apollon, et que, tandis qu'il est dans l'hémisphère inférieur, c'est-à-dire pendant la nuit, on l'appelle Dionysus, qui est le même que Liber-Pater. De plus, les simulacres de Pater-Liber sont représentés les uns sous la figure d'un enfant, ou d'un adolescent; et d'autres sous celle d'un homme barbu, et même d'un vieillard; tels que ceux des Grecs, qui l'appellent *Bassarea* et *Brisea*, et ceux des Napolitains dans la Campanie, qui l'honorent sous le nom d'Hébon. Ces diversités d'âges se rapportent au soleil. Il est en effet considéré comme un enfant au solstice d'hiver, époque à laquelle les Égyptiens le portent sous cette figure hors de son temple. Alors en effet, à cause

de la brièveté du jour, le soleil paraît être dans son enfance. Ensuite, lorsque, vers l'équinoxe du printemps, les journées augmentent, semblable à un adolescent, il acquiert des forces, et on le représente sous la figure d'un jeune homme. Enfin, au solstice d'été, il entre dans la plénitude de l'âge, figurée par la barbe; et alors aussi le jour est parvenu à son plus grand accroissement. Les diminutions des jours le font ensuite ressembler à un homme qui vieillit; ce qui est la quatrième figure sous laquelle on représente le dieu. Nous savons aussi que, chez les Thraces, le soleil est regardé comme étant le même que Liber. Ils l'appellent Sebadius, et ils l'honorent, au rapport d'Alexandre, avec la plus grande solennité. Un temple de forme ronde, éclairé par le milieu du toit, lui est consacré sur la colline Zilmissus. La rondeur de cet édifice figure la forme de l'astre. Il est éclairé par le sommet de la voûte, pour indiquer que le soleil éclaire tout par la lumière qu'il lance du haut du ciel, et que son lever rend perceptibles tous les objets. Orphée, voulant parler du soleil, dit, entre autres choses :

« Dios (Jupiter), ayant liquéfié l'Éther, qui était
« auparavant solide, rendit visible aux dieux le
« plus beau phénomène qu'on puisse voir. On l'a
« appelé Phanès Dionysos, seigneur, sage con-
« seiller, éclatant procréateur de soi-même; en-
« fin, les hommes lui donnent des dénominations
« diverses. Il fut le premier qui se montra avec
« la lumière; et s'avança sous le nom de Diony-
« sos, pour parcourir le contour sans bornes de
« l'Olympe. Mais il change ses dénominations et
« ses formes, selon les époques et les saisons. »

coetus, et plerumque voces propriae corum exaudimur : itemque cymbalarum crepitus ad aures hominum saepe perveniunt. Et ne quis opinetur, diversis Diis Parnasum montem dicatum, idem Euripides in *Licymnio*, Apollinem Liberumque unum eundemque Deum esse significans, scribit :

Δέσποτα Φηλόδακρυς, Βάκχης, Παϊάν, Ἀπόλλων ἐπιλυρῶν
ad eandem sententiam Eschylus :

Ὁ κισπέος Ἀπόλλων, καθάριος, ὁ μάντις.

Sed licet illo prius assero, eundem esse Apollinem ac solem, edoctoque postea ipsum esse Liberum patrem, qui Apollo est, nulla ex his dubitatio sit. Solem ac Liberum patrem ejusdem numinis habendum : absolute tamen hoc argumenti liquidioribus adstruere. In sacris enim hæc reliquias arcani observatio tenetur, ut sol, cum in superno, id est, in diurno hemisphærio est, Apollo vocetur : cum in infero, id est, nocturno, Dionysus, qui est Liber pater, habeatur. Item Liberi patris simulacra partim puerili ætate, partim juvenili figuntur : præterea barbata specie, senili quoque, uti Græci ejus, quem Bassarea, item quem Brisea appellant, et ut in Campania Neapolitani celebrant, Itæbona cognominantes. Itæ autem ætatum diversitates ad solem referuntur, ut parvulus videatur hiemali solstitio, qualem Egyptii proferunt ex adyto die certa, quod tunc brevissimo die veluli parvus et infans

videatur : exinde autem precedentibus augmentis, æquinoctio vernali similiter atque adolescentis adipiscitur vires, figuræque juvenis ornatur : postea stannitur ætas plenissima effigie barbæ solstitio æstivo; quo tempore summum sui consequitur augmentum. Exinde per diminutiones dierum veluti senescens quarta forma Deus figuratur. Item in Thracia eundem haberi solem atque Liberum accipimus; quem illi Sebaziom nuncupantes, magnifica religione celebrant, ut Alexander scribit : eique Deo in colle Zilmissu ades dicata est specie rotunda, cujus medium interpalet lectum. Rotunditas ædis monstrat injuste sideris speciem : summoque tecto tumo admittitur, ut appareat, solem cuncta vertice summo lustrare lucis immisiss, et quia oriente eo universa patefiunt. Orpheus quoque solem volens intelligi, ait inter cetera :

Τῆχον αἰθέρα, ὄσον, ἀκίνητον πρὶν ὄντα,

Ἐκπέεργε θεοῖς ὄραν καλύτεστον ἰδέσθαι,

Ὅν δὴ νῦν καλύτεστον πάντῶν τε καὶ Διόνυσον.

Εὐθροσλή τ' ἀνακτα, καὶ ἀνταγήνην ἀριόδηλον.

Ἄλλοι δ' ἄλλο καλύτεστον ἐπιχθονίων ἀνθρώπων.

Ἡρώτος δ' ἐς τῆς ἡλιε, Διόνυσος δ' ἐπεκλήθη,

Ὅνεκα θινέται κατ' ἀπειρονα μακρὸν Ὀλύμπου.

Ἀλλὰ χθελίς δ' ὄνομ' ἔσχε, προσωνυμίας τε ἕκαστον

Ἡουτοπατῆς; κατὰ κείρον, ἀμειβομένον χρόνιο.

Orphée appelle le soleil Phanès de φωτός et de φανερός, c'est-à-dire lumière et illumination; parce qu'en effet, voyant tout, il est vu partout. Orphée l'appelle encore Dionysos, de δινείσθαι et de περιφέρεσθαι, à cause de sa marche circulaire; ce qui a fait dire à Cléanthe que le soleil était surnommé Dionysius, de διανύσαι (qui termine une marche); parce que, dans sa course quotidienne de l'orient à l'occident, qui forme le jour et la nuit, il parcourt le contour du ciel. Les physiciens l'ont appelé Dionysos, de διὸς νοῦν (intelligence divine), parce qu'ils disent que le soleil est l'âme du monde. Par le monde, ils entendent le ciel, auquel ils donnent le nom de Jupiter. C'est pourquoi Aratus, s'appêtant à chanter le ciel, a dit :

« Commenceons par *Dios*. »

Les Romains appellent le soleil *Liber*, parce qu'il est libre et vagabond (*vagus*). Comme dit Nævius :

« Le soleil vagabond retire à soi ses rênes de feu, et dirige son char vers la terre. »

Les vers d'Orphée que nous avons cités, en donnant à Apollon l'épithète d'εὐβουλήχ (qui conseille bien), prouvent que ce dieu preside aux bons conseils. Car si les conseils naissent des conceptions de l'esprit, et si le soleil, comme le pensent les auteurs, est cette âme du monde d'où émane le principe de l'intelligence humaine, c'est avec raison qu'on a cru que le soleil présidait aux bons conseils. Orphée prononce clairement, dans le vers suivant, que le soleil est le même que *Liber* :

« Le soleil, qu'on a appelé du surnom de *Dionysos*. »

Phaneta dixit solum ἀπὸ τοῦ φωτός καὶ φανεροῦ, id est, a lumine atque illuminatione, quia cunctis visitur cuncta conspiciens : Dionysos, ut ipse vates ait, ἀπὸ τοῦ δινείσθαι καὶ περιφέρεσθαι, id est, quod circumferatur in ambitum. Unde Cleantes ita cognominatum scribit ἀπὸ τοῦ διανύσαι, quia quotidiani impetu ab oriente ad occasum diem noctemque faciendo, cœli circiferus. Phisici Διόνυσον, διὸς νοῦν, quia solum mundi mentem esse diverunt. Mundum autem vocatur cœlum, quod appellant Jovem. Unde Aratus de cœlo dicturus ait :

Ἐκ Διὸς ἀρχομένηα.

Liber a Romanis appellatur, quod liber et vagus est, ut ait Nævius :

Hæc qua sol vagus igneas habenas
Inmittit propius, jugatque terræ.

idem versus Orphici εὐβουλήχ vocantes, boni consilii hunc Deum præsitent monstrant. Nam si conceptu mentis consilia nascuntur; mundi autem mentem solum esse opinantur auctores, a quo in homines manat intelligendi principium, merito boni consilii solum antistitem crediderunt. Solum *Liberum* esse, manifeste pronuntiat Orphicus hoc versus :

Ἥλιος ὃν Διόνυσον ἐπίκλησιν καλέουσιν.

et si quidem versus absolutior. Ille vero ejusdem vatis operosior :

Ce vers est positif. En voici un du même poëte, dont le sens est plus difficile :

« Un Zeus, un Adès, un Soleil, un Dionysos ». Ce vers est fondé sur l'autorité de l'oracle d'Apollon de Claros, dont les vers sacrés ajoutent aux autres noms du soleil celui d'ἱάω. Car Apollon de Claros, consulté pour savoir quel était ce dieu appelé ἱάω, répondit ainsi :

« Il faut, après avoir été initié dans les mystères, les tenir cachés sans en parler à personne; car l'intelligence (de l'homme) est étroite, sujette à l'erreur, et son esprit est faible. Je déclare que le plus grand de tous les dieux est *Iao*, lequel est Aïdès (le dieu de l'enfer), en hiver; au commencement du printemps, *Dia* (Jupiter); en été, *Hélios* (le soleil); et en automne, le glorieux *Iao*. »

Cornélius Labéon, dans son livre intitulé *De l'oracle d'Apollon de Claros*, s'est conformé à l'autorité divine de cette réponse de l'oracle, et à l'explication qu'il donne de la signification du nom d'ἱάω; d'où il résulte qu'il est le même dieu que *Liber-Pater* et le soleil. Orphée, en démontrant que *Liber* et le soleil ne font qu'un seul et même dieu, a décrit ainsi ses ornements et son costume pendant les fêtes appelées *Liberales* :

« Voici les vêtements sacrés dont on doit revêtir la statue éblatante du soleil. D'abord un péplos couleur de pourpre et de feu, et, sur l'épaule droite, la peau tachetée d'un faon aux diverses couleurs, à l'imitation de l'admirable disposition des étoiles et du sacré firmament. Ensuite il faut mettre, par-dessus la peau du faon, une ceinture d'or brillant, passée autour de la poitrine de la statue, symbole du soleil,

Εἰς Ζεῦς, εἰς Ἄδης, εἰς Ἥλιος, εἰς Διόνυσος.

Hujus versus auctoritas fundatur oraculo Apollinis Clarii; in quo aliud quoque nomen soli adjicitur, qui in iisdem sacris versibus inter cetera vocatur ἱάω. Nam consultus Apollo Clarius, quis Deorum habendus sit, qui vocatur ἱάω, ita effatus est :

Ὅργια μὲν δεδαώτας ἔχρην νηπευθεῖα καθέσθαι.

Ἐν δ' ἀπάτρη παύρη σύνεσις καὶ νοῦς ἀλαπαδῶς.

Φράζω τὸν πάντων ὑπατον θεὸν ἔμμεν ἱάω.

Χεῖματι μὲν τ' Αἰδῶν, Δία δ' εἰαρος ἀρχομένηο,

Ἥλιον ἐς θέρος, μετοπίωρον δ' ἄβρον ἱάω.

Hujus oraculi vim, numinis nominisque interpretationem, qua *Liber pater* et sol ἱάω significatur, executus est Cornelius Labæon in libro, cui titulus est, *De oraculo Apollinis Clarii*. Item Orphicus, *Liberum* atque *Solem* unum esse Deum eundemque demonstrans, de ornatu vestitiæque ejus in sacris *Liberilibus* ita scribit :

Ταῦτα γὰρ πάντα τελεῖν ἱερῶ σκευῇ πυκάσαντα,

Σῶμα θεοῦ πλάττειν ἑριταγούς ἡλίσιω.

Ἠρώτα μὲν ἀρχομένης ἐναλίγκιον ἀκτινεσσιον

Ἠέλιον φοινίκων πυρὶ εἰκλον ἀμφοβιλέσθαι

Λύταρ ὑπὲρθε νεβροῦ παναίλου εὐρύ καθάψαι

Δέρμα πλῆστικτον θηροῦ, κατὰ θεῖον ὤμον,

Ἄστρον ζωιδάλειον μιμητ' ἱερῷ τε πόλιω.

Εἶτα δ' ὑπὲρθε νεβοῦ; χρύσειον ζωστήρα βαλέσθαι,

« qui, lorsqu'il vient à paraître et à briller aux extrémités de la terre, frappe de ses rayons d'or les ondes de l'Océan. Dans cet instant, sa splendeur immense, se mêlant avec la rosée, fait rouler devant lui la lumière en tourbillons ; et alors (chose merveilleuse à voir !) la vaste circonférence de la mer paraît une ceinture placée sous sa poitrine. »

Virgile sachant que Pater-Liber est le soleil, et Ceres la lune, lesquels influent également et sur la fertilité de la terre et sur la maturité des fruits, l'un par la température douce de la nuit, et l'autre par la chaleur du jour, a dit :

« Si par vos bienfaits l'épi fertile a remplacé au sein de la terre le gland de Chaonie. »

Le même poète prouve bientôt après, par un exemple puisé hors de la religion, que le soleil est le principe de la fécondité de la terre, lorsqu'il dit :

« Souvent il est utile d'incendier les champs stériles. »

En effet, si l'emploi du feu imaginé par l'homme est d'une grande utilité, que ne doit-on pas attribuer à la chaleur éthérée du soleil ?

CHAPITRE XIX.

Que Mars aussi, ainsi que Mercure, sont la même divinité que le soleil.

Ce qui vient d'être dit sur Pater-Liber démontre que Mars aussi est le même que le soleil; car on les réunit quelquefois comme n'étant

Παρθενώντα, πείρῃ στέρινον φορέειν, μέγα σχῆμα
Εὐθύς δ' ἐκ περάτων γαίης γρήθην ἀνορούσων
Χρυσίας ἀκτῖας βάλῃ γόνυ ὠκεανόιο,
Αὐγῇ δ' ὀσπετος ἤ, ἀνὰ δὲ ὄρωσιν ἀρρηγυσία
Μαρμαίρη δύνειν ἐλισσομένη κατὰ κύκλον,
Πρόσθε θεῶν. Ζώνη δ' ἀρ' ὑπὸ στέρινον ἀμαρτήρων
Φαίνεται ἀρ' ὠκεανὸς κύκλος, μέγα θαυμ' ἐσθιέσθαι.

Hinc et Vergilius, sciens Liberum patrem Solem esse, et Cererem Lunam, qui pariter fertilitatibus glebæ et maturandis frugibus vel nocturno temperamento, vel diurno calore moderantur :

Vestro, ait, si munere tellus

Chaoniam pingui glandem mutavit arista.

Solem vero terrenæ esse fecunditatis auctorem, idem poeta profano mox docuit exemplo, cum ait :

Sæpe etiam steriles incendere profuit agros.

et reliqua. Si enim hominum commento ignis adhibitus multiplex præstat auxilium, quid adscribendum est ætherio solis calori ?

CAPUT XIX.

Ne Martis quidem aut Mercurii aliud esse numen, quam solem.

Que de Libero patre dicta sunt, hæc Martem eundem ac solem esse demonstrant. Si quidem plerique Liberum cum Marte conjungunt unum Deum esse monstrantes.

qu'un même dieu. En effet, Bacchus est surnommé ἐνοβλίος (meurtrier), ce qui est un des noms propres à Mars. Chez les Lacédémoniens, la statue de Liber est représentée avec une pique, et non point avec un thyrsus. Mais même lorsqu'elle tient ce thyrsus, qu'est-ce que ce thyrsus, sinon une lance déguisée, dont le fer est couvert par le lierre qui l'entortille? Ce qui signifie que la modération doit servir comme un lien pour modifier l'impétuosité guerrière. Or, d'un côté le lierre a la propriété de lier et d'êtreindre; tandis que, d'un autre côté, la chaleur du vin, dont Liber-Pater est le principe, pousse souvent les hommes à la fureur des combats. C'est donc à cause du rapport qui existe entre ces deux effets, qu'on n'a voulu faire qu'un même dieu de Mars et de Liber. Aussi les Romains les honoraient tous deux du nom de père, appelant l'un Liber-Pater, et l'autre *Marspiter*, c'est-à-dire Mars père. Ce qui prouve encore que Liber-Pater est le dieu de la guerre, c'est qu'on le regarde comme le premier inventeur de la cérémonie du triomphe. Puis donc que Liber-Pater est le même que le soleil, et que Mars est le même que Liber-Pater, qui peut douter que Mars ne soit le même que le soleil? Les Acétiens, nation espagnole, honorent très-religieusement, sous le nom de Néton, le simulacre de Mars orné de rayons. D'ailleurs, la raison veut que les dieux, principes de la céleste chaleur, s'ils sont distingués par le nom, ne soient en effet qu'une même chose et une même substance. Ainsi, on a nommé Mars cette ardeur qui, lorsque l'âme en est embrasée,

Unde Bacchus ἐνοβλίος cognominatur; quod est inter propria Martis nomina. Colitur etiam apud Lacædæmonios simulacrum Liberi patris hasta insigne, non thyrsus. Sed et cum thyrsus tenet, quid aliud, quam latens telum gerit, cujus mucro hederæ lambente protegitur? quod ostendit, vinculo quodam patientiæ obligandique impetus belli. Habet enim hederæ vincendi obligandique naturam; nec non et calor vini, cujus Liber pater auctor est, sæpe homines ad furorē bellicum usque propellit. Igitur propter cognatum utriusque effectus calorem, Martem ac Liberum unum eundemque Deum esse voluerunt. Certe Romani utriusque patris appellatione venerantur, alterum Liberum patrem, alterum Marspitrem, id est, Martem patrem cognominantes. Hinc etiam Liber pater bellorum potens probatur, quod eum primum ediderunt auctorem triumphi. Cum igitur Liber pater idem ac sol sit, Mars vero idem ac Liber pater; Martem solem esse quis dubitet? Acætiæ etiam Hispana gens, simulacrum Martis radiis ornatum maxima religione celebrant, Neton vocantes. Et certe ratio naturalis exigit, ut Dii caloris ætheris parentes magis nominibus, quam re substantiæque, divisi sint. Fervorem autem, quo animus excandescit, excitaturque alius ad iram, alias ad virtutes, nonnunquam ad temporalis furoris excessum, per quas res etiam bella nascentur, Martem cognominaverunt. Cujus vim poeta exprimens, et similitudini ignis applicando, ait :

Μαίνετο δ' ὡς ἔτ' Ἄρης ἐγγέσπαλος ἢ ὀλοὸν πῦρ.

l'excite tantôt à la colère, tantôt au courage, tantôt aux exces passagers de la fureur, sentiments d'où naissent les combats. C'est pour exprimer cette force qu'Homère, en la comparant au feu, a dit :

« La fureur (d'Hector) était semblable à celle de Mars lorsqu'il fait vibrer sa lance, ou bien à celle du feu destructeur. »

De tout cela on peut conclure qu'on appelle Mars cet effet du soleil qui produit l'ardeur des esprits et excite la chaleur du sang.

Des autorités d'un grand poids prouvent aussi que Mercure est le même que le soleil. En effet, on peut croire qu'Apollon est le même que Mercure, soit parce que, chez plusieurs nations, l'astre de Mercure porte le nom d'Apollon, soit parce qu'Apollon préside le chœur des Muses, et que Mercure est le dieu de la parole, qui est l'attribut des Muses. Il est en outre plusieurs motifs de croire que Mercure est pris pour le soleil. D'abord les statues de Mercure ont des ailes, ce qui fait allusion à la vélocité du soleil. En effet, nous regardons Mercure comme le dieu de l'intelligence, et nous pensons que son nom vient de ἐρμηνεύειν (interpréter). D'un autre côté, le soleil est l'intelligence du monde et la vélocité de l'intelligence est extrême. Elle est, ainsi que le dit Homère,

« Rapide comme l'oiseau. »

Voilà pourquoi on donne des ailes à Mercure, comme pour indiquer la nature du soleil. Les Égyptiens rendent cette preuve plus évidente, en représentant le soleil sous la forme d'une statue ailée. Ces simulacres n'ont pas tous la même couleur. Les uns sont bleus, les autres d'une couleur claire. Des Égyptiens appellent ceux de couleur claire, supérieurs; et ceux de couleur bleue, inférieurs. Or le soleil est qualifié inférieur, lorsqu'il parcourt

l'hémisphère inférieur, c'est-à-dire les signes de l'hiver; et il est qualifié supérieur, lorsqu'il parcourt dans le zodiaque les signes de l'été. La même fiction, sous une autre forme, existe à l'égard de Mercure, considéré comme ministre et messenger entre les dieux du ciel et ceux des enfers. De plus, il est surnommé Argiphontès, non pour avoir tué Argus, qui, dit-on, ayant la tête pourvue d'yeux dans tout son contour, gardait, par ordre de Junon, Io, fille d'Inachus, sa rivale, métamorphosée en vache; mais parce que, dans cette fiction, Argus figure le ciel qui est parsemé d'étoiles, lesquelles paraissent en quelque sorte être ses yeux. Le ciel a été appelé Argus, des mots grecs *λευκός* et *ταχύ*, qui signifient *éclat* et *vélocité*. Par sa position supérieure, il semble considérer la terre, que les Égyptiens désignent, dans leurs caractères hiéroglyphiques, sous la figure d'une vache. Argus tué par Mercure signifie la voûte du ciel ornée d'étoiles, que le soleil tue, pour ainsi parler, en les obscurcissant, et en les déroband par l'éclat de sa lumière aux yeux des mortels. On représente aussi Mercure sous la forme d'un bloc carré, n'ayant de modelé que la tête, et le membre viril en érection. Cette figure signifie que le soleil est la tête du monde et le procréateur des choses, et que toute sa force reside dans l'intelligence, dont la tête est le siège, et non dans les fonctions réparties entre les divers membres. On donne à cette figure quatre côtés, par la même raison pour laquelle on place le tétrachorde au nombre des attributs de Mercure. Le nombre quatre fait allusion, ou au nombre pareil des parties du monde, ou bien aux quatre saisons qui embrassent la durée de l'année, ou enfin à la division du zodiaque en deux équinoxes et en deux solstices. C'est ainsi que la lyre à sept cordes d'Apollon est considérée comme l'emblème du mouvement

In summa promulandum est, effectum solis, de quo fervor animorum, de quo calor sanguinis excitatur, Martem vocari. Ut vero Mercurius sol prohibetur, superius edocta suffragia sunt. Eundem enim esse Apollinem atque Mercurium, vel hinc apparet, quod apud multas gentes stella Mercurii ad Apollinis nomen refertur; et quod Apollo Musis presidet; Mercurius sermonem, quod est Musarum munus, impertit. Præter hoc quoque Mercurium pro sole cæseri, multa documenta sunt. Primum, quod simulacra Mercurii pinnatis alis adornantur, quæ res monstrat solis velocitatem. Nam quia mentis potentem Mercurium credimus, appellatumque ita intelligimus ἀπό τοῦ ἐρμηνεύειν, et sol mundi mens est, summa autem est velocitas mentis, ut ait Homerus :

Ὡσεὶ πτερόν ἢ νόστος.

Ideo pinnis Mercurius quasi ipsa natura solis ornatur. Hoc argumentum Ægyptii lucidius absolvunt, ipsius solis simulacra pinnata fingentes, quibus color apud illos non unus est. Alterum enim carnæ specie, alterum clara fingunt. Ex his clarum superum, et caruleum inferum vocant. Inferi autem nomen soli datur, cum in inferiore hemisphærio, id est, hiemalibus signis cursum suum per-

agit: superi, cum partem Zodiaci ambit æstivam. Eadem circa Mercurium sub alia fabula fictio est, cum inter superiores et inferiores Deos administrat ac nutius existimatur. Argiphontes præterea cognominatur, non quod Argum peremerit, quem ferunt per ambitum capitis multorum oculorum luminibus ornatum, custodisse Junonis imperic Inachi filiam Io, ejus Decæ pellicem, conversam in bovis formam: sed sol hujuscemodi fabula Argus est eorum stellarum hæc distinctum, quibus inesse quædam species celestium videtur oculorum. Cælum autem Argum vocitari placuit a candore et velocitate, πρὸς τὸ λευκὸν καὶ ταχύ. Et videtur terram desuper observare: quam Ægyptii hiéroglyphicis literis cum signare volant, ponunt bovis figuram. Is ergo ambitus cæli, stellarum luminibus ornatus, tunc existimatur enectus a Mercurio, cum sol diurno tempore obscurando sidera velut enecat, vi luminis sui conspectum eorum auferendo mortalibus. Pleraque etiam simulacra Mercurii quadrato statu figurantur, solo capite insignita, et virilibus erectis. Quæ figura significat, solem mundi esse caput, et verum satorum, omnemque vim ejus non in quodam divisorio ministerio membrorum, sed in sola mente consistere, cujus sedes in capite

des sphères célestes, à qui la nature a donné le soleil pour modérateur. Il est encore évident que c'est le soleil qu'on honore sous le nom de Mercure, d'après le caducée que les Égyptiens ont consacré à ce dieu, sous la figure de deux serpents, mâle et femelle, entrelacés. Cesserpents se tiennent ensemble par le milieu du corps, au moyen d'un nœud dit nœud d'Hercule. Leurs extrémités supérieures se replient en rond, et, se baisant mutuellement, forment un cercle; tandis que leurs queues, après avoir formé le nœud, viennent aboutir au manche du caducée, et sont garnies d'ailes qui partent de ce même point. Les Égyptiens appliquent la fiction du caducée à la génération des hommes, appelée (en grec) γέννησις. Ils disent qu'il y a quatre dieux qui président à la naissance de l'homme: Ζαίμων (le génie individuel), Τύχη (la fortune), ἔρως (l'amour), ἀνάγκη (la nécessité). Par les deux premiers, ils entendent le soleil et la lune. Le soleil, étant le principe de la chaleur et de la lumière, est l'auteur et le conservateur de la vie humaine: c'est pourquoi il est regardé comme le démon, c'est-à-dire le dieu du nouveau-né. La lune est appelée Τύχη (la fortune), parce qu'elle est la divinité des corps, lesquels sont sujets aux épreuves fortuites des événements. L'amour est figuré par le baisement des serpents; la nécessité, par le nœud qu'ils forment. Nous avons expliqué plus haut pourquoi on leur donne des ailes. En suivant cette interprétation, le motif qui avait fait choisir pour allégorie des serpents au corps onduleux doit être le cours sinueux des deux astres.

est. Quatuor latera eadem ratione finguntur, qua et tetra-chordum Mercurio creditur attributum. Quippe significat hic numerus vel totidem plagas mundi, vel quatuor vices temporum, quibus annus includitur; vel quod duobus æquinoctiis et duobusque solstitiis Zodiaci ratio distincta est: ut lra Apollinis chordarum septem tota celestium sphaerarum motus prestat intelligi, quibus solem moderatorem natura constituit. In Mercurio solem coli etiam ex caduceo claret, quod Ægyptii in specie draconum maris et femine conjunctorum figuraverunt Mercurio consecrandum. Hi dracones parte media voluminis sui invicem nodo, quem vocant Herculis, obligantur: primaque partes eorum relaxæ in circulum, pressis oculis ambitum circuli jungunt: et post nodum caudæ revocantur ad capulum caducei, ornanturque alis ex eadem capuli parte nascentibus. Argumentum caducei ad genituram quoque hominum, quæ genesis appellatur, Ægyptii protulerunt, Deos prestantes homini nascenti quatuor adesse memorantes, Ζαίμωνα, Τύχην, ἔρωτα, ἀνάγκην: et duo priores Solem ac Lunam intelligi voluit, quod Sol auctor spiritus caloris, ac luminis humanæ vite genitor et custos est; et ideo nascentis dæmon, id est, Deus creditur: Luna Τύχη, quia corporum præsul est, quæ fortuitorum varietate jactantur. Amor osculo significatur: necessitas nodo. Cur pinnae adjiciantur, jam superius absolutum est. Ad hujusmodi argumenta draconum præcipue volumen electum est, propter iter utriusque si leris flexuosum.

MACROBE.

CHAPITRE XX.

Qu'Esculape, Hercule, Salus, ainsi qu'Isis et Sérapis, sont la même divinité que le soleil.

C'est parce qu'Esculape et Salus sont les mêmes divinités que le soleil et la lune, qu'on donne un serpent pour attribut à leurs statues. Esculape est cette force salutaire, émanant de la substance du soleil, qui soutient les esprits et les corps des mortels. Salus est cet effet propre à la lune, qui maintient les corps animés dans un état de santé. On joint à leurs statues des figures de serpents, parce que ce sont ces divinités qui font que le corps humain, dépouillant, pour ainsi parler, la peau de la maladie, recouvre sa primitive verdure; de même que les serpents rajouissent chaque année, en se dépouillant de leur peau. C'est aussi par la même raison que le serpent représente le soleil, parce que cet astre est toujours ramené du point de sa plus grande déclinaison, qui est en quelque sorte sa vieillesse, à celui de sa plus grande hauteur, où il semble recouvrer la force de la jeunesse. On prouve aussi que le serpent (*draco*) est un des principaux emblèmes du soleil, par son nom formé de δῆραειν, qui signifie voir. Son œil perçant et vigilant participe, dit-on, de la nature du soleil. Aussi désigne-t-on le dragon comme gardien des temples, des oracles, des édifices publics et des trésors. Quant à Esculape, ce qui prouve qu'il est le même qu'Apollon, c'est non-seulement qu'il est regardé comme son fils, mais encore qu'il partage avec lui la prérogative de la divination. Car Apollodore, dans l'ouvrage intitulé *Des Dieux*, dit qu'Es-

CAPUT XX.

Quo Esculapium quoque, et Saltem, et Herculem, et cum Iside ipsum etiam Serapim, alios quam Solem Deos nosse.

Hinc est, quod simulacris Æsculapii et Salutis draco subjungitur, quod hi ad Solis naturam Lunaque referuntur. Et est Æsculapius vis salubris de substantia solis, subveniens animis corporibusque mortalium: Salus autem nature lunaris effectus est, quo corpora animantium juvenantur salubriter firmata temperamento. Ideo ergo simulacris eorum junguntur figure draconum, quia præstant, ut humana corpora, velut infirmitatis pelle deposita, ad pristinum revirescant virorem, et virescant dracones per annos singulos, pelle senectutis exuta. Propterea et ad ipsum solem species draconis referitur, quia sol semper, velut a quadam ima depressionis senecta, in altitudinem suam, ut in robur revertitur juvenitatis. Esse autem draconem inter præcipua solis argumenta, etiam nominis fictione monstratur, quod sit nuncupatus ἀπὸ τοῦ δῆραειν, id est, videre. Nam tenent, hunc serpentem ac æneissima et pervigili naturam sideris hujus imitari; atque ideo ædium, adytorum, oraculorum, thesaurorum custodiam draconibus assignari. Æsculapium vero eundem esse atque Apollinem, non solum hinc probatur, quod ex illo natus creditur; sed quod ei et jus divinationis adjungitur. Nam Apollodorus in libris, quibus titulus est περὶ θεῶν, scribit, quod Æsculapius divinationibus et auguriis præsul. Nec mirum

eulape préside aux divinations et aux augures. Et cela n'est point surprenant, puisque l'art de la médecine et celui de la divination ont des principes communs. En effet, le médecin prévoit les biens et les maux qui doivent survenir au corps. Aussi, dit Hippocrate, le médecin doit pouvoir dire du malade : « Ce qui est, ce qui a été, ce qui doit être. » Cela est rendu par ce vers de Virgile :

« (Embrasse) le passé, le présent, l'avenir. »

Et cela correspond aussi à la science de la divination, qui fait connaître les choses présentes, futures et passées.

Hercule n'est pas non plus une divinité autre que le soleil ; car Hercule est cette vertu du soleil qui donne à l'espèce humaine un courage qui l'éleve à la ressemblance des dieux. Et ne croyez pas que le fils d'Alémene, né à Thèbes en Béotie, soit le seul ou le premier, qui ait porté le nom d'Hercule. Au contraire, il fut le dernier qui ait été jugé digne et honoré de ce nom, après plusieurs autres, pour avoir mérité par son grand courage, de porter le nom du dieu qui préside aux actes de la force. Hercule est religieusement honoré comme dieu à Tyr. Les Egyptiens lui rendent un culte des plus solennels et des plus sacrés ; et, quelle que soit la haute antiquité où remontent leurs traditions, ils l'honorent comme n'ayant point eu de commencement, du moins en deçà de la mémoire des hommes. Hercule est la valeur des dieux ; et c'est pourquoi on croit que ce fut lui qui tua les Géants, en défendant le ciel contre eux. Maisque doit-on penser que furent les Géants, si ce n'est une race d'hommes impies, qui méconnaissait les dieux? Voilà ce qui a fait croire

qu'ils ont voulu les chasser des célestes demeures. Les pieds des Géants se terminaient roulés sur eux-mêmes, dans la forme du corps des serpents : ce qui signifie qu'ils n'ont eu aucun sentiment droit ni élevé, et que toutes les actions de leur vie se sont traînées dans la bassesse. Le soleil peut avec justice cette race, par le violent effet d'une chaleur pestilentielle. Le nom même d'Hercule montre aussi clairement qu'il n'est autre que le soleil. Car Ἡρακλῆς n'est-il pas formé de ἥρας κλέος (gloire de l'air)? Or, qu'est-ce que la gloire de l'air, si ce n'est la lumière du soleil, en l'absence de laquelle l'air est couvert de ténèbres profondes? Les cérémonies sacrées des Égyptiens représentent, dans leurs divers détails, les diverses puissances du dieu, et prouvent qu'Hercule est cet Hélios (soleil) qui est partout et dans tout. Un autre argument, qui n'est point à mépriser, se tire d'un événement arrivé dans une contrée étrangère aux nôtres. Théron, roi de l'Espagne citerieure, équipa une flotte, poussé par la fureur de détruire le temple d'Hercule. Les Gaditains virent à sa rencontre, montés sur des vaisseaux longs. Le combat était engagé et se soutenait avec des succès balancés, lorsque tout à coup les navires de l'armée du roi furent mis en fuite, et se trouvèrent envahis en même temps par un subit incendie, qui les consuma. Le peu d'ennemis qui se sauvèrent furent pris, et déclarèrent que des lions leur étaient apparus sur la proue des vaisseaux gaditains, et qu'au même instant leurs vaisseaux avaient été brûlés par des rayons tels que ceux qu'on figure autour de la tête du soleil.

Une ville adjacente à l'Égypte, et qui se glorifie d'avoir pour fondateur Alexandre le Mace-

siquidem medicinæ atque divinationum consociatæ sunt disciplinæ. Nam medicus vel commoda, vel incommoda in corpore futura prænoscat; sicut ait Hippocrates oportere medicum dicere de ægro, τὰ τε παρόντα, καὶ τὰ προεργονότα, καὶ τὰ μέλλοντα ἔσθαι, id est,

Quæ sint, quæ fuerint, quæ mox ventura sequentur.

quod congruit divinationibus, quæ sciunt

τὰ τε ὄντα, τὰ τε ἔσώμενα, πρὸ τ' ὄντων.

Sed nec Hercules a substantia solis alienus est. Quippe Hercules ea est solis potestas, quæ humano generi virtutem ad similitudinem præstat Deorum. Nec existimes, Alémena apud Thèbas Bœotias natum solum, vel primum Herculem nuncupatum. Immo post multos atque postremus ille hæc appellatione dignatus est, honoratusque hoc nomine; quæ nimia fortitudo meruit nomen Dei virtutem regentis. Ceterum Deus Hercules religiose quidem et apud Tyron colitur: verum sacratissima et augustissima Ægyptii eum religione venerantur; ultraque memoriam, quæ apud illos retro longissima est, ut carentem initio colunt. Ipse creditur et Gigantas intercesisse, cum pro colopugnasset, quasi virtus Deorum. Gigantas autem quid aliud fuisse credendum est, quam hominum quandam impiam gentem, Deos negantem; et ideo existimatam Deos pellere de cælesti sede voluisse? horum pedes in draconum volu-

mina desinebant. Quod significat, nihil eos rectum, nihil superum cogitasse, totius vite eorum gressu atque processu in inferna mergente. Ab hac gente Sol ponas debitas vi pestiferi caloris exegit. Et revera Herculem solem esse vel ex nomine claret. Ἡρακλῆς enim quid aliud est, nisi ἥρας, id est, aeris κλέος; quæ porro alia æris gloria est, nisi solis illuminatio, cuius recessu profunditate occultitur tenebrarum? Præterea sacrorum administrationes apud Ægyptios multiplici actu multiplicem Dei asserunt potestatem, significantes Herculem hunc esse τὸν ἐν πᾶσι καὶ διὰ πάντων ἥλιον. Ex re quoque alibi terrarum gesta argumentum non vile colligitur. Nam Théron, rex Hispaniæ citerioris, cum ad expugnandum Herculis templum ageretur furere instructis exercitu navium, Gaditani ex adverso venerunt, proceci navibus longis: commissoque prælio, adhuc æquo Marte consistente pugna, subito in fugam versa sunt regie naves; simulque improvise igne correpte conflaverunt. Paucissimi, qui superferant, hostium capti indicaverunt, apparuisse sibi leones prorsus Gaditana classis superstantes, ac subito suas naves immissis radiis, quales in Solis capite pinguntur, exustas. Eidem Ægypto adiacens civitas, quæ conditorem Alexandrum Macedonem gloriatur, Serapim atque Isin cultu pæne attonite venerationis observat: omnem tamen illum venerationem Soli se sub illius nomine testatum impendere, vel dum calathum

donien, rend un culte qu'on peut dire extraordinaire à Sérapis et à Isis, mais elle témoigne que, sous ces noms, tout ce culte se rapporte au soleil; soit lorsqu'elle place sur la tête de la statue un calathus, soit lorsqu'elle place auprès de ce simulacre l'image d'un animal à trois têtes : celle du milieu, qui est aussi la plus élevée, appartient à un lion; celle de droite est d'un chien, à l'air doux et caressant; et celle de gauche est d'un loup rapace. Un serpent entoure de ses nœuds le corps de ces animaux, et sa tête vient s'abaisser sous la main droite du dieu. Or, la tête du lion figure le temps présent, qui, placé entre le passé et l'avenir, jouit d'une force énergique par le fait de son action actuelle. Le temps passé est figuré par la tête du loup, parce que le souvenir des choses passées est enlevé et dévoré. La tête caressante du chien désigne les événements futurs à l'égard desquels l'espérance nous flatte, bien qu'incertaine : à qui cependant le temps obéirait-il, si ce n'est à celui qui en est l'auteur? Le calathus qui surmonte la tête de la statue figure la hauteur du soleil et la puissance de sa capacité, qui est telle que tous les éléments terrestres reviennent en lui, enlevés par la force de la chaleur qui émane de son sein. Voici maintenant ce qu'un oracle a prononcé touchant le soleil, ou Sérapis. Sérapis, que les Égyptiens proclamèrent le plus grand des dieux, consulté par Nicocréonte, roi de Chypre, pour savoir quelle divinité il était, satisfait par les vers suivants à la religieuse curiosité de ce roi :

« La nature de ma divinité est celle que je vais te faire connaître. Ma tête est l'ornement du ciel, mon ventre est la mer, mes pieds sont la terre,

« mes oreilles sont l'air, et mon œil resplendissant
« au loin est la lumière brillante du soleil. »

D'après cela il est clair que Sérapis et le soleil sont une seule et même divinité. On joint à son culte celui d'Isis, qui est, ou la terre, ou la nature des choses qui sont sous le soleil. De là vient que tout le corps de la déesse est couvert de mamelles, serrées l'une sur l'autre, parce que la nature ou la terre nourrit toutes choses.

CHAPITRE XXI.

Qu'Adonis, Attis, Osiris, et Horus, ne sont autres que le soleil; et que les douze signes du zodiaque se rapportent à la nature du soleil.

On ne doutera pas non plus qu'Adonis ne soit le soleil, si l'on considère la religion des Assyriens, chez lesquels florissait autrefois le culte de Vénus Arethitis et d'Adonis, lequel est passé maintenant chez les Phéniciens. Or les physiiciens ont attribué le nom de Vénus à la partie supérieure, que nous habitons, de l'hémisphère terrestre; et ils ont appelé Proserpine la partie inférieure de cet hémisphère. Voilà pourquoy Vénus, chez les Assyriens et chez les Phéniciens, est en pleurs lorsque le soleil, parcourant dans sa course annuelle les douze signes du zodiaque, entre dans la partie inférieure de l'hémisphère; car, des douze signes du zodiaque, six sont réputés inférieurs, et six supérieurs. Lorsque le soleil est dans les signes inférieurs, et que, par conséquent, les jours sont plus courts, la déesse

capiti ejus infigunt, vel dum simulacro signum tricuspitis animantis adjungunt, quod exprimit medio eodemque maximo capite leonis effigiem. Dextera parte caput canis exoritur, mansueta specie blandientis. Pars vero levia cervicis, rapacis lupi capite finitur; easque formas animalium draco connectit volumine suo, capite redeunte ad Dei dexteram, qua conspescitur monstrum. Ergo leonis capite monstratur praesens tempus : quia conditio ejus inter praeteritum futurumque actu praesenti valida fervensque est. Sed et praeteritum tempus lupi capite signatur, quod memoria rerum transactarum rapitur et auferitur. Item canis blandientis effigies futuri temporis designat eventum; de quo nobis spes, licet incerta, blanditur. Tempora autem cui, nisi proprio famularentur auctori? cujus vertex insignitus calatho, et altitudinem sideris monstrat, et potentiam capacitatis ostendat : quia in eum omnia terrena redeunt, dum inmisso calore rapiuntur. Accipe nunc, quod de Sole vel Serapi pronuntiatur oraculo. Nam Serapis, quem Aegyptii Deum maximum prodiderunt, oratus a Nicocréonte Cypriorum rege, quis Deorum haberetur, his versibus sollicitam religionem regis instruxit :

Εἰμι θεός τοῖος δὲ μαθεῖν, σὶον κἀγὼ εἶπα.
Ὀυράνιος κόσμος κεφαλὴ, γαστήρ δὲ θάλασσα,
Ἰατὰ δὲ μοι πόδες εἰσι, τὰ δ' ὄσασ' ἐν αἰθέρι κείτῃ.
Ὅμμαί τε πτερυγίαι, λαμπρὸν φάος ἡλίου.

Ex his apparet, Serapis et solis unam et individuum esse naturam. Isis juncta religione celebratur, quae est vel terra, vel natura rerum subjacens soli. Hinc est, quod continuatis iberilis corpus Deae omne densetur, quia terra vel rerum naturae alit nutritur universitas.

CAPUT XXI.

Adonis, Attinen, Osirin, et Horum, aliud non esse quam Solem. Praeterea et duodecim signa Zodiaci ad naturam Solis referri.

Adonis quoque Solem esse non dubitabitur, inspecta religione Assyriorum, apud quos Veneris Architis et Adonis maxima olim veneratio viguit, quam nunc Phoenices tenent. Nam physici terrae superius hemisphaerium, cujus partem incolimus, Veneris appellatione colunt; inferius vero hemisphaerium terrae Proserpinam vocaverunt. Ergo apud Assyrios, sive Phoenices, Iugens inducitur Dea: quod Sol anno gressu per duodecim signorum ordinem pergens, partem quoque hemisphaerii inferioris ingreditur; quia de duodecim signis Zodiaci sex superiora, sex inferiora censentur: et cum est in inferioribus, et ideo dies breviores facit, Iugere creditur Dea, tanquam Sole rapto mortis temporalis amisso, et a Proserpina retento; quam nuntem terrae inferioris circuli et antipodum divimus. Rur-

est censée pleurer la mort temporaire et la privation du soleil, enlevé et retenu par Proserpine, que nous regardons comme la divinité de l'hémisphère inférieur, appelé par nous antipodes. On veut qu'Adonis soit rendu à Vénus, lorsque le soleil, ayant accompli la traversée annuelle des six signes inférieurs, commence à parcourir le circuit de ceux de notre hémisphère, avec accroissement de lumière et prolongement du jour. On dit qu'Adonis fut tué par un sanglier : c'est qu'on veut figurer l'hiver par cet animal au poil rude et hérissé, qui se plaît dans les lieux humides, fangeux, couverts de gelée, et qui se nourrit de gland, fruit particulier à l'hiver. Or l'hiver est comme une blessure pour le soleil, dont il diminue pour nous la lumière et la chaleur; ce qui est aussi l'effet que produit la mort sur les êtres animés. Vénus est représentée sur le mont Liban, la tête voilée, l'attitude affligée, soutenant son visage dans les plis de sa robe, avec la main droite, et paraissant verser des larmes. Cette image, outre qu'elle représente la déesse pleurant pour le motif que nous avons dit plus haut, figure aussi la terre pendant l'hiver, époque à laquelle, voilée par les nuages et privée du soleil, elle est dans l'engourdissement. Les fontaines, qui sont comme les yeux de la terre, coulent abondamment, et les champs dépouillés de leurs ornements n'offrent qu'un triste aspect. Mais lorsque le soleil s'élève au-dessus des régions inférieures de la terre, lorsqu'il franchit l'équinoxe du printemps et prolonge la durée du jour, alors Vénus est dans la joie. Les champs s'embellissent de leurs moissons, les prés de leurs herbes, les arbres de leur feuillage. C'est pourquoi nos ancêtres consacèrent le mois d'avril à Vénus.

Les traditions et les diverses cérémonies religieuses qui existèrent jadis chez les Phrygiens, bien que différentes de celles qui précèdent, donnent les mêmes choses à entendre à l'égard de la mère des dieux et d'Attis. Qui doute en effet que cette mère des dieux ne soit la terre? La déesse est portée par des lions, animaux d'une force ardente et impétueuse, ce qui est aussi la nature du ciel, dans le contour duquel est contenu l'air qui porte la terre. On donne pour attribut au soleil, sous le nom d'Attis, une verge et une flûte. La flûte emporte une série de souffles inégaux; ce qui désigne l'inégalité des vents, dont la substance émane de celle du soleil. La verge témoigne la puissance du soleil, qui régit toutes choses. Parmi toutes les cérémonies des Phrygiens, la principale circonstance dont on peut conclure qu'elles se rapportent au soleil, c'est que, d'après les rites de ce peuple, la fin du declin de l'astre étant arrivée, et avec elle la simulation du deuil ayant cessé, on célèbre la renaissance de la joie le 8 des calendes d'avril, jour qu'ils appellent des *Hilaries*, et qui est le premier que le soleil fait plus long que la nuit.

La cérémonie qui a lieu chez les Égyptiens lorsqu'ils pleurent Osiris, est la même chose sous d'autres noms; on n'ignore pas qu'Osiris n'est autre que le soleil, et Isis, comme nous l'avons dit, la terre, ou la nature. Pour les mêmes motifs que ceux qui concernent Adonis et Attis, la religion de l'Égypte prend aussi alternativement, suivant les phases de l'année, les marques de la joie, ou du deuil. De plus les Égyptiens, toutes les fois qu'ils veulent exprimer dans leur écriture hiéroglyphique qu'Osiris est le soleil, gravent un serpente, sur lequel est sculptée la figure d'un œil. Cet emblème représente Osiris, et signifie

simque Adonis redditum Veneri credi voluit, cum sol evictis sex signis annis inferioris ordinis incipit nostri circuitu lustrare hemispherium cum incremento luminis et diem. Ab aporo autem tradunt interentum Adonis, hiemis imagine in hoc animalis fingentes; quod apor hispidus et asper gaudet locis humidis et lutosiss, primumque contactis, proprie hiemali fructu pascor, glande. Ergo hiems veluti vulnus est solis, que et incem ejus nobis minuit et calorem; quod utrumque animantibus accidit morte. Simulacrum hujus Deæ in monte Libano fingitur capite obnupto, specie tristi, faciem manu læva intra anicem sustinens, lacrimæ visione conspicientium manare creduntur. Quæ imago, præterquam quod lugentis est, ut divinus, Deæ, terræ quoque hiemalis est; quo tempore obnupta nubibus, sole viduata stupet, fonsque veluti terre oculi uberius manant, agrorum interm suo cultu vidui mostent faciem sui monstrant. Sed cum sol emerit ab inferioribus partibus terræ, vernalisque æquinoctii transgreditur fines, augendo diem: tunc est et Venus læta, et pulchra vident arva segetibus, prata herbis, arboribus foliis. Ideo majores nostri Aprilium mensem Veneri dicaverunt. Similiter Phryges fabulis et sacrorum admi-

nistracionibus immutatis, circa matrem Deum, et Attinem eadem intelligi præstant. Quis enim ambigat, matrem Deum terram haberi? Hæc Dea leonibus velitur, validis impetu atque ferocia animalibus; quæ natura cœli est, raris ambitu aer continetur, qui volit terram. Solem vero sub nomine Attinis ornant fistula et virga. Fistula ordinem spiritus inæqualis ostendit; quia venti, in quibus nulla æqualitas est, propriam sumunt de sole substantiam. Virga potestatem solis asserit, qui cuncta moderatur. Præcipuum autem Solis in his ceremoniis verbi rationem, hinc etiam potest colligi, quod ritu eorum catatabi imita, simulationeque luctus peracta, celebratur læticia exordium a. d. octavium Kalendas Aprilis: quem diem Hilaria appellant, quo primum tempore sol diem longiorem nocte protendit. Idem sub diversis nominibus religionis effectus est apud Ægyptios, cum Isis Osirin lugeat. Nec in occulto est, neque aliud esse Osirin, quam solem, nec Isis aliud esse, quam terram, ut divinus, naturam verum: eadem queratio, quæ circa Adonis et Attinem vertitur, in Ægyptia quoque religione luctum et lætitiæ vicibus annuæ administrationis alternat. Hinc Osirio Ægyptii, ut solem esse asserant, quoties hiæroglyphicis literis suis exprimere vo-

que ce dieu est le soleil, lequel voit de sa région sublimée toutes les choses sur lesquelles il exerce son souverain pouvoir. Et en effet, l'antiquité appela le soleil l'œil de Jupiter. Chez les mêmes Égyptiens, Apollon, c'est-à-dire le soleil, est appelé Horus, d'où les vingt-quatre parties dont le jour et la nuit sont composés ont tire leur nom; ainsi que les quatre saisons qui forment le cercle de l'année, et qui sont aussi appelées heures. Ces mêmes Égyptiens, voulant consacrer au soleil une statue sous son propre nom, le figurèrent la tête rasée, à laquelle il ne restait des cheveux que du côté droit. Ces cheveux qui restent indiquent que le soleil n'est jamais caché à la nature; les cheveux coupés, mais dont cependant la racine existe, désignent que cet astre, même lorsqu'il n'est pas visible pour nous, conserve, comme les cheveux, la propriété de reparaître. Cette fiction désigne encore l'époque des jours les plus brefs, alors que, privée de tous ses accroissements, la journée se trouve réduite à sa plus courte durée, parce que le soleil est parvenu au point le plus étroit de sa carrière diurne. C'est cette époque que les anciens appelèrent solstice brumal; car le nom de l'hiver (*bruma*), est dérivé de βραχυς (court), ἤμαρ (jour), à raison de la brièveté des jours. — Mais ensuite, sortant de son étroite et obscure prison, le soleil s'élève vers l'hémisphère de l'été, et semble renaitre par ses accroissements progressifs. C'est alors qu'il est réputé parvenu dans son empire. Aussi les Égyptiens lui consacrerent un animal dans le zodiaque, et dans cette partie du ciel où sa course annuelle est animée de la chaleur la plus ardente. Ils appelèrent cette demeure du soleil le signe du Lion,

parce que la nature de cet animal paraît émaner de la substance du soleil, et qu'il est au-dessus de tous les autres animaux par son ardeur et son impétuosité, de la même façon que le soleil est au-dessus des autres astres. Le lion est robuste principalement de la poitrine et de la partie antérieure du corps, tandis que ses membres inférieurs dégénèrent; de même la force du soleil va toujours croissant, soit pendant la première partie du jour, jusqu'à midi; soit pendant la première partie de l'année, depuis le printemps jusqu'à l'été; tandis qu'ensuite il va s'affaiblissant, soit jusqu'au couchant, qui paraît être la partie inférieure du jour, soit jusqu'à l'hiver, qui paraît être la partie inférieure de l'année. L'œil du lion est toujours ouvert et enflammé: ainsi l'œil toujours ouvert et enflammé du soleil embrasse la terre d'un regard perpétuel et infatigable.

Ce n'est pas seulement le lion, mais encore tous les signes du zodiaque, qu'on peut à bon droit rapporter à la nature du soleil. Et, pour commencer par le bélier, ne lui trouve-t-on pas un grand rapport avec cet astre? car cet animal, pendant les six mois de l'hiver, se couche sur le côté gauche; tandis qu'il se couche sur le côté droit, à partir de l'équinoxe du printemps. De même le soleil, pendant la première de ces époques, parcourt le côté droit de l'hémisphère, et, pendant la seconde, l'hémisphère gauche. C'est pour cela que les Libyens représentent Hammon, qu'ils regardent comme le soleil couchant, avec les cornes du bélier, dans lesquelles reside la principale force de cet animal, de même que celle du soleil réside dans des rayons. Aussi

hant, insculpunt sceptrum, inque eo speciem oculi expriment, et hoc signo Osirin monstrant; significantes, hunc Deum Solem esse, regalique potestate sublimem cuncta despiciere; quia solem Jovis oculum appellat antiquitas. Apud eosdem Apollo, qui est Sol, Horus vocatur: ex quo et horæ viginti-quatuor, quibus dies novæ conficitur, nomen accipiunt: et quatuor tempora, quibus annus orbis impletur, horæ vocantur. Idem Ægyptii, volentes ipsius Solis nomine dicere simulacrum, figuraverunt raso capite, sed dextra parte crine remanente. Servatus crinis docet, solem naturæ rerum nunquam esse in opere. Demum autem capilli residente radice monstrant, hoc sidus etiam tempore, quo non visitur a nobis, inversum emergendi, uti capillos, habere angustiam. Eodem argumento significatur et tempus, quo angusta lux est, cum velut abrasis incrementis, angustaque manente instantia, ad minimum diei sol pervenit spatium; quod veteres appellaverunt brumale solstitium, brumam a brevitate dierum cognominantes, id est, βραχυς ἡμαρ. Ex quibus lateribus vel angustis rursus emergens, ad aëstivum hemisphaerium, tanquam euasrens, in augmenta porrigitur; et tunc ad regnum suum pervenisse iam eroditur. Propterea Ægyptii animal in Zodiaco consecraverunt ea oculi parte, qua maxime anno cursu Sol valido effervet calore; Leonisque inibi signum domicilium Solis appellant: quia id animal vide-

tur ex natura solis substantiam ducere: primumque impetu et calore præstat animalia, uti præstat sol sidera, validisque est leo pectore et priore corporis parte, ac degenerat posterioribus membris. Equæ solis vis prima parte diei ad meridiem inerescit, vel prima parte anni a vere in æstatem; mox elongansens, deducitur vel ad occasum, qui diei, vel ad hiemem, que anni pars videtur esse posterior. Idemque oculis patentibus atque ignis eruntur semper, ut sol patenti inopæculo orbem conspectu perpetuo atque infatigabili cernit. Nec solus Leo, sed figura quoque universa Zodiaci ad naturam Solis jus referuntur: et, ut ab Ariete incipiam, magna illi concordia est. Nam is per menses sex hiemales sinistro innotat lateri, ab æquinoctio verno supra dexterum latus: sicut et Sol ab eodem tempore dexterum hemisphaerium, reliquo ambit sinistrum. Ideo et Hammonem, quem Deum Solem occidentem Libyes existimant, arietinis cornibus fingunt, quibus maxime id animal valet, sicut Sol radiis. Nam et apud Græcos ἀπὸ τοῦ λέοντος ὀπίος ὀπίος appellatur. Taurum vero ad Solem referri, multiplici ratione ægyptius cultus ostendit: vi quia apud Heliopolim taurum Soli consecraturum, quem Nelon cognominant, maxime colunt; vel quia bos Apis in civitate Memphis Solis instar excipitur; vel quia in oppido Hermuthi magnifico Apollinis templo consecraturum Soli colunt taurum, Pacia cognomi-

est-il appelé chez les Grecs corne de bélier. La religion des Égyptiens fournit aussi plusieurs preuves du rapport qui existe entre le taureau et le soleil, soit parce qu'ils rendent un culte solennel, dans la ville d'Héliopolis, à un taureau consacré au soleil et qu'ils appellent Néton, soit parce que le bœuf Apis est honoré à Memphis, comme étant le soleil; soit enfin parce qu'en la ville d'Hermunthis, dans un magnifique temple d'Apollon, on honore un taureau nommé Paëin, célèbre par des prodiges qui ont rapport à la nature du soleil. Car on assure qu'à chaque heure il change de couleur, et que son poil est disposé en sens contraire de celui de tous les autres animaux; ce qui le rend en quelque sorte l'image du soleil, qui brille dans la partie du monde qui lui est opposée. Les Gemeaux, dont la vie se compose de morts alternatives, que figurent-ils, sinon le soleil, qui seul et toujours le même, tantôt descend au point le plus bas du monde, et tantôt remonte au point le plus élevé? Que signifie la démarche oblique du cancer, si ce n'est la route du soleil, qui n'est jamais directe, puisqu'il est toujours obligé : « De se plier à la disposition oblique des signes? » Et c'est principalement dans le signe du Cancer que le soleil commence à dériver obliquement de la partie supérieure. Nous avons déjà parlé du Lion. Que signifie la Vierge, qui dans sa main tient un épi, si ce n'est cette puissance du soleil qui préside aux produits de la terre? C'est pourquoi l'on croit aussi que la Vierge figure la justice, qui seule permet de conserver pour l'usage des hommes les fruits que la terre produit. Le Scorpion, dans lequel est contenue la Balance, est une image complète de la nature du soleil; car, engourdi pendant l'hiver, après cette saison il relève son aigillon par la

nantes, insignem miraculis convenientibus naturæ Solis. Nam et per singulas horas mutare colores affirmatur, et hirsutus solis dicitur in adversum nascentibus, contra naturam omnium animalium. Unde habetur veluti imago Solis in diversam mundi partem utentibus. Gemini autem, qui alternis mortibus vivere creduntur, quid aliud nisi Solem unum emblemæ significant, modo descendente in ima mundi, modo mundi in summam altitudinem resurgente? Cancer obliquo gressu quid aliud nisi iter Solis ostendit, qui vitam nunquam rectam, sed per illam semper meare sortitus est,

Obliquus quæ se signorum verteret ordo;

maximeque in illo signo Sol a cursu superno incipit obliquus inferiora jam petere. De Leone supra jam dictum est. Virgo autem, quæ manu aristam refert, quid aliud, quam *δόναιμα ἤλακα*, quæ fructibus curat? et ideo justitia creditur, quæ sola facit nascentes fructus ad hominum usus pervenire. Scorpions totus, in quo Libra est, naturam Solis imaginatur, qui bene torpescit, et transacta hæc, aculeum ritus erigit vi sua, nullum naturæ damnum ex liberæ torpore perpassa. Sagittarius, qui omnium Zodiaci domiciliorum mus atque postremus est,

force qui lui est propre, sans avoir éprouvé aucun détrimement de cette torpeur passagère. Le Sagittaire est la plus basse des douze demeures du zodiaque. Aussi la partie supérieure de son corps est de forme humaine, tandis que les parties inférieures dégèrent en la forme d'un animal, comme si les parties supérieures de son corps refoulaient les parties inférieures dans les basses régions. Il lance cependant sa flèche, ce qui indique que tout puise la vie dans les rayons du soleil, alors même qu'ils viennent du point le plus abaissé. Le Capricorne, qui ramène le soleil des signes inférieurs vers les signes supérieurs, paraît imiter le caractère de la chèvre, qui, en paissant, tend toujours des lieux les plus bas vers la cime des rochers les plus élevés. Le Verseau désigne spécialement la puissance du soleil; car d'où la pluie tomberait-elle sur la terre, si la chaleur du soleil n'attirait en haut les vapeurs humides, dont la réfusion forme la pluie? Au dernier rang dans l'ordre du zodiaque, sont placés les Poissons, consacrés au soleil, non pour quelque similitude à sa nature, comme les autres signes; mais en témoignage de la puissance de cet astre qui donne la vie, non-seulement aux animaux de l'air et de la terre, mais même à ceux dont le séjour, étant au fond des eaux, sont comme exilés de sa présence: tant est grande la puissance du soleil, qu'il vivifie même les choses qui lui sont cachées, en pénétrant dans elles!

CHAPITRE XXII.

Que Némésis, Pan (qu'on appelle aussi Inuus), et Saturne, ne sont autres que le soleil.

Je reviens aux divers effets de la puissance du

ideo ex homine in feram per membra posteriora degenerat, quasi postremis partibus suis a superis in inferna detrusus. Sagittam tamen jacit; quod indicat, tunc quoque universorum constare vitam radio Solis vel ab ima parte venientis. Capricornus, ab infernis partibus ad supra Solem reducens, capræ naturam videtur imitari; quæ, dum pascitur, ab imis partibus prominentium semper scopulorum alta deponit. Aquarius nomine ipsam vim Solis ostendit? unde enim imber caderet in terras, nisi Solis calor ad supra traheret humorem, cujus refusio pluvialis est copia? In ultimo ordine Zodiaci Pisces locati sunt: quos consecravit Soli non aliqua naturæ suæ imitatio, ut cetera, sed ostentatio potentie sideris, a quo vita non solum aeris terrenisque animalibus datur, sed illis quoque, quorum conversatio aquis mersa velut a conspectu Solis exsulat. Tanta est vis Solis, ut abstrusa quoque penetrando vivificet.

CAPUT XXII.

Quod Nemesi, Pan, (quem vocant Inuum) et Saturnus, aliud non sint, quam Sol.

Et ut ad Solis multiplicem potestatem revolvatur ora-

soleil. Némésis, qu'on invoque contre l'orgueil, qu'est-ce autre chose que la puissance du soleil, qui est de telle nature qu'elle obscurcit et dérobie à la vue les objets brillants, tandis qu'elle illumine et fait ressortir à la vue ceux qui sont dans l'obscurité? Les esprits les plus avisés doivent aussi reconnaître le soleil dans les formes sous lesquelles on représente Pan, surnommé Inuus. Les Arcadiens honorent ce dieu sous le nom de seigneur de la matière (*ὄλης κύριον*); n'entendant pas par le mot *ὄλης* les forêts, mais la matière universelle, dont ils veulent dire qu'il est la divinité: c'est-à-dire cette substance qui constitue l'essence de tous les corps, soit terrestres, soit célestes. Ainsi les cornes d'Inuus et sa longue barbe pendante figurent la lumière du soleil; qui éclaire et la voûte élevée des cieux et les parties inférieures du monde. Ce qui a fait dire à Homère, en parlant du soleil,

« Qu'il se levait pour porter la lumière aux mortels comme aux immortels. » Nous avons dit plus haut, en parlant des attributs d'Attis, ce que signifient la flûte et la verge. Voici l'explication des pieds de chèvre qu'on donne à la statue de Pan. La matière qui, par l'intermédiaire du soleil, entre dans la composition de toutes les substances, après avoir donné naissance aux corps divins, a fini par former l'élément de la terre. On a choisi, pour figurer cette dernière destination de la nature, les pieds de la chèvre, parce que, quoiqu'elle soit un animal terrestre, néanmoins en paissant elle tend toujours vers les lieux élevés: à l'exemple du soleil, qui tantôt lance ses rayons du haut du ciel, et tantôt, lorsqu'il se couche, paraît se montrer

sur les montagnes. L'invisible Écho passe pour être l'amour et les délices d'Inuus. C'est l'emblème de l'harmonie céleste, qui est l'amie du soleil, comme du modérateur des sphères qui la produisent, en même temps que cette harmonie n'est jamais perceptible pour nos sens. Saturne lui-même, qui est le principe du temps, et qui, à cause de cela, est appelé par les Grecs *χρόνος* (le temps), avec le changement d'une lettre, quel autre serait-il que le soleil, si l'on considère cet ordre constant des éléments, que divisent les périodes du temps, éclairé par la lumière, dont l'éternité enchaîne le nœud, et qui n'est pas accessible à notre vue? toutes choses ou se manifeste l'action du soleil.

CHAPITRE XXIII.

Que Jupiter lui-même, et l'Adad des Assyriens, ne sont autres que le soleil; et qu'on peut prouver par l'autorité d'Orphée, aussi bien que des autres théologiens, que tous les dieux se rapportent au soleil.

Jupiter lui-même, le roi des dieux, n'est point un être supérieur au soleil: mais, au contraire, il est des preuves évidentes qu'ils ne sont tous deux qu'un même dieu. Quand, par exemple, Homère dit:

« Hier Jupiter, suivi de tous les autres dieux, est allé dans l'Océan souper chez les vaillants Ethiopiens, et dans douze (heures) il retournera dans le ciel. »

Cornificius écrit que, sous le nom de Jupiter, il faut entendre le soleil, auquel l'Océan fournit ses oudes, afin de lui servir comme d'aliment. C'est

ratio, Némésis, que contra superbiam colitur, quid aliud est, quam Solis potestas? cuius ista natura est, ut fulgentia obscurat et conspectui auferat, quæque sunt in obscuro illuminat offeratque conspectui. Pan ipse, quem vocant Inuum, sub hoc habitu, quo cernitur, Solem se esse prudentioribus permittit intelligi. Hunc Deum Arcades colunt, appellantes τὸν τῆς ὄλης κύριον: non silvarum dominum, sed universe substantiæ materialis divinitatem significati volentes. Cuius materiæ vis, universorum corporum, seu illa divina, seu terrena sint, componit essentiam. Ergo Inui cornua barbæque proluxa demisso naturam lucis ostendunt, qua Sol et ambulum cœli superioris illuminat, et inferiora collustrat. Unde Homerus de eo ait:

Ἦρον ἴν' ἀθανάτοισι φῶς φέροι, ἧδ' ἐβροτοῖσιν.

Quid fistula vel virga significant, superius in habitu Attinis expressimus. Quod in capra pedes desinit, hæc argumenti ratio est, quia materia, quæ in omnem substantiam Sole dispensata porrigitur, divinis de se corporibus effectis, in terræ finitur elementum. Ad hujus igitur extremitatis signum pedes hujus animalis electi sunt, quod et terrenum esset, et tamen semper peteret alta pascendor; sicut Sol, vel cum radius superne demittit in terras, vel cum se recolligit, in montibus visitur. Hujus Inui amor et delicia *ἧλιό* creditur, nullis oculis obnoxia: quod significat harmoniam cœli, quæ Soli amica est, quasi sphæ-

rarum omnium, de quibus nascitur, moderatori; nec tamen potest nostris unquam sensibus apprehendi. Saturnus ipse, qui auctor est temporum, et ideo a Græcis immutata litera *χρόνος*, quasi *χρόνος*, vocatur, quid aliud nisi Sol intelligendus est? cum tradatur ordo elementorum, temporum numerositate distinctus, luce patefactus, nexus æternitate conductus, visione discretus: quæ omnia actum Solis ostendunt.

CAPUT XXIII

Jovem quoque, et Assyriorum Adad, eundem esse, quædam Solem. Tum et Theologorum, et Orphici auctoritate ostendi posse, omnes Deos referri ad Solem.

Nec ipse Jupiter, rex Deorum, Solis naturam videtur excedere: sed eundem esse Jovem ac Solem, claris docetur indicibus. Nam cum ait Homerus:

Ζεὺς γὰρ ἐς ὠκεανὸν μετ' ἀγύμονας Λιβυσιπῆας
Χθίζος ἔβη μετὰ δαίτα, θεοὶ ἅμα πάντες ἔποντο,
Διοδοκῆτῃ δὲ τοι αὐτὸς ἐλευσεται σύνυμνόνδε.

Jovis appellatione Solem intelligi Cornificius scribit, cum unda oceani vult dapnes unniat. *ἔβω* enim, *σιεῖ* et

pour cette cause que la carrière du soleil, ainsi que l'affirment Possidonius et Cléanthe, ne s'écarte pas de la zone dite torride ; parce que l'Océan, qui embrasse et divise la terre, coule dans cette partie. Or il est certain, d'après le témoignage de tous les physiciens, que la chaleur s'alimente de l'humidité. Quand Homère dit :

« Jupiter suivi de tous les autres dieux » (θεοί), il désigne les astres, qui, avec le soleil, sont portés, par le mouvement diurne du ciel, vers le levant et vers le couchant, et, comme lui, s'alimentent de la même substance humide. Car par θεός on entend les étoiles et les astres en général : ce mot est dérivé de θέειν, qui est la même chose que τρέχειν (courir), parce que les astres sont toujours en course; ou bien il est dérivé de θεωρεῖσθαι (être contemplé). Quand le poète dit : Δωδεκάτη (douze), il entend parler, non du nombre des jours, mais de celui des heures, qui ramènent les astres au-dessus de l'hémisphère supérieur.

Les paroles suivantes du *Timée* de Platon nous conduisent à la même opinion touchant le soleil : « Jupiter, le grand souverain des dieux, s'avance le premier, conduisant un char ailé, gouvernant et embellissant toutes choses. Le cortège des dieux et des démons (génies), rangés en onze groupes, le suit. Hestia seule reste dans la demeure des dieux. » Par ces paroles, Platon établit que le soleil, sur un char ailé qui désigne la vélocité de l'astre, est le souverain régulateur du ciel, sous le nom de Jupiter. En effet, comme, dans quelque signe qu'il se trouve, il éclipse tous les signes et tous les astres, ainsi que les dieux qui y président, on a pensé qu'il marche au-devant de tous les dieux

et les conduit, en ordonnant et embellissant toutes choses. Et parce qu'en quelque signe qu'il se trouve, il occupe le douzième rang à cause de leur disposition circulaire, les autres dieux, distribués dans les diverses parties des autres signes, paraissent former son armée. Platon joint à l'énonciation de la dénomination des dieux, celle des démons; ou parce que les dieux sont instruits de l'avenir (οἰκίμοινοι) ou bien, comme l'a dit Possidonius dans l'ouvrage intitulé *Des dieux et des héros*, parce qu'ils ont été admis à la participation de la substance éthérée; ce qui ferait dériver leur dénomination, ou de θεομένοσ, qui signifie la même chose que καίρομενος (enflammé), ou de διαίρομενος, qui signifie la même chose que μερίζομενος (divisé). Ce que Platon ajoute ensuite : « Qu'Hestia reste seule dans la demeure des dieux, » signifie que la terre, que nous savons être cette Hestia, demeure seule immobile dans la maison des dieux, c'est-à-dire dans le monde. Cela est conforme à ce que dit Euripide :

« O terre, notre mère, que les sages d'en-haut les mortels appellent Hestia, et qui es assise dans l'éther ! »

Nous apprenons aussi, dans les deux passages suivants, ce qu'il faut penser du soleil et de Jupiter. On lit dans le premier que :

« L'œil de Jupiter voit et pénètre toutes choses. »

Dans l'autre :

« Que le soleil voit et entend toutes choses. »

Il résulte de ces deux passages, que le soleil et Jupiter sont tous deux une même puissance. Aussi les Assyriens rendent au soleil, dans la ville d'Héliopolis, un culte solennel, sous le nom de Jupiter, qu'ils nomment *Dia Heliopoli-*

Possidonius et Cleantes affirmant, Solis meatus a plaga, quae ista dicitur, non recedit, quia sub ipsa currit oceanus, qui terram et ambit, et dividit. Omnium autem physiorum assertione constat, calorem humore nutiri. Nam quod ait :

Θεοί δ' ἅμα πάντας ἔποντο,

sidera intelliguntur; quae cum eo ad occasus ortusque quotidiano impetu currit feruntur, eodemque aluntur humore. Θεός enim dicitur sidera et stellae, ἀπὸ τοῦ θέειν, id est, τρέχειν, quod semper in cursu sunt, ἢ ἀπὸ τοῦ θεωρεῖσθαι. Addit poeta :

Δωδεκάτη δέ τῳ αἰθέρι,

non dierum sed horarum signūcum numerum, quibus referuntur ad hemisphaerium superioris exortum. Intellectum nostrum ducunt in eandem sententiam etiam de Timaeo Platonis haec verba : Ὁ μὲν δὴ μέγας ἡγεμών ἐν οὐρανῷ Ζεὺς, ἐλάττωον πενήν ἄρμα, πρώτος πορεύεται διακοσμήων παλαια, κλιπελούμενος. τῷ δὲ ἔπειτα στρατιὰ θεῶν καὶ δαιμόνων κατὰ δώδεκα μέρη κακοσμημένη, μένει δὲ ἑστία ἐν θεῶν οὐτῷ μόνῃ. His enim verbis magnum in caelo decem Solem vult sub appellatione Jovis intelligi, alato curru velocitatem sideris monstrans. Nam quia, in quocumque signo fuerit, praestat omnia signa et sidera, signorumque praestitos

Deos, videtur cunctos Deos ducatu praere, ordinando cuncta ornandoque; atque ideo velut everitum ejus ceteros Deos haberi per XII signorum partes distributos; quia ipse duodecimi signi, in quocumque signo fuerit, locum occupat. Nomen autem daemum cum Deorum appellatione conjungit, aut quia Di sunt δαίμονες, id est, scientes futuri; aut, ut Possidonius scribit in libris, quibus titulus est περὶ ἡρώων καὶ δαιμόνων, quia ex aetherea substantia parva atque divisa qualitas illis est; sive ἀπὸ τοῦ θεομένου, id est, κρινομένου; seu ἀπὸ τοῦ διαίρομένου, hoc est, μερίζομένου. Quod autem addit μένει δ' ἑστία ἐν θεῶν οὐτῷ μόνῃ, significat, quia haec sola, quam terram esse accepimus, manet immobilis intra domum Deorum, id est, intra mundum, ut ait Euripides :

Καὶ γαῖα μήτηρ. ἑστία δὲ σ' οἱ σοφοί

Ἡρώων καλοῦσιν, ἡμένην ἐν αἰθέρι.

Hinc quoque ostenditur, quid de Sole et Jove sit sentendum, cum alibi dicatur :

Ἦντα ἰδῶν Διὸς ὀρθαλμῶς καὶ πάντα νοήσας; et alibi :

Ἦλιος θ' ὅς πάντ' ἑρῶσας, καὶ πάντ' ἐπακούσας.

Unde utrumque constat una potestate censendum. Assyri quoque Solem sub nomine Jovis, quem *Dia Heliopolitan* conveniebant, maximis caerimoniis celebrant in civitate,

tes. La statue de ce dieu fut tirée, sous le règne de Sémécure, qui est peut-être le même que Sémépos, d'une ville d'Égypte nommée aussi Héliopolis. Elle y avait été primitivement apportée par Opia, ambassadeur de Deleboris, roi des Assyriens, et par des prêtres Égyptiens, dont le chef se nommait Partemétis. Après avoir longtemps séjourné chez les Assyriens, elle fut de nouveau transférée à Héliopolis. Je mets à un autre moment, parce que cela est étranger au sujet actuel, de dire comment tout cela arriva ; comment cette statue est venue de l'Égypte au lieu où elle est maintenant, et pourquoi elle y est honorée conformément aux rites du culte des Assyriens, plutôt que selon ceux des Égyptiens. Mais on reconnaît, aux cérémonies de son culte et à ses attributs, que ce dieu est le même que Jupiter et le soleil. En effet, sa statue est d'or, sans barbe, la main droite levée et tenant un fouet, dans l'attitude du conducteur d'un char ; sa main gauche tient la foudre et des épis : toutes choses qui figurent la puissance réunie du soleil et de Jupiter. Le temple du dieu est principalement consacré à la divination, objet qui rentre dans les attributions du pouvoir d'Apollon, qui est le même que le soleil. Le simulacre du dieu d'Héliopolis est promené sur un brancard, de la même manière qu'on promène ceux des autres dieux, dans la pompe des jeux du cirque. Les personnes les plus distinguées de la province, la tête rasée, et purifiées par une longue continence, le portent sur leurs épaules. Agitées par l'esprit divin, elles ne transportent point le simulacre au gré de leur propre pensée, mais là où elles sont poussées par le dieu : comme nous voyons à Antium les sta-

tues de la Fortune se mouvoir pour donner leurs réponses. Les absents consultent aussi le dieu par des écrits cachetés, auxquels il répond en suivant l'ordre des demandes qui y sont consignées. Ainsi l'empereur Trajan, pres de passer, avec une armée, de l'Assyrie dans la Parthie, engagé par des amis d'une ferme religion, qui avaient grandement expérimenté la puissance du dieu, à le consulter sur le sort futur de son entreprise, voulut auparavant, de l'avis de son conseil romain, mettre à l'épreuve l'authenticité de ce culte, de peur qu'il ne couvrit quelque fraude de la part des hommes. C'est pourquoi il envoya d'abord des lettres cachetées, auxquelles il demandait qu'il fût répondu. Le dieu ordonna qu'on apportât un papier, qu'on le scellât en blanc et qu'on l'envoyât en cet état, au grand étonnement des prêtres, qui ignoraient le contenu des lettres de l'empereur. Trajan reçut cette réponse avec une grande admiration, car il avait lui-même envoyé au dieu des tablettes en blanc. Alors il écrivit et scella d'autres lettres, dans lesquelles il demanda s'il était destiné à retourner à Rome après la fin de la guerre. Le dieu ordonna qu'on prit, parmi les objets consacrés dans le temple, un sarmet de ceuturion, et qu'après l'avoir divisé en plusieurs morceaux, on l'enveloppât dans un suaire, et qu'on l'envoyât à l'empereur. Le sens de cette allégorie fut expliqué par la mort de Trajan et la translation à Rome de ses os. Les sarmets divisés en morceaux désignaient l'état des restes de Trajan ; et la vigne, l'époque de l'événement.

Maintenant, sans parcourir les noms de tous les dieux, je vais dire quelle était l'opinion des

quæ Heliopolis nuncupatur. Ejus Dei simulacrum sumtum est de oppido Ægypti, quod et ipsum Heliopolis appellatur, regnante apud Ægyptios Senemure, seu idem Senepos nomine fuit : perlatumque est primum in eam per Opian legatum Deleboris regis Assyriorum, sacerdotisque ægyptios, quorum principes fuit Partemetis; diuque habitum apud Assyrios, postea Heliopolim commigravit. Cur ita factum, quaque ratione Ægypto profectum, in hæc loca, ubi nunc est, postea venerit, ritumque assyrio magis, quam ægyptio colatur, dicere supersedi, quia ad præsentem non allinet causam. Hunc vero eundem Jovem Solemque esse, cum ex ipso sacrorum ritu, tum ex habitu demonstratur. Simulacrum enim aureum specie imberbi instat, dextra elevata cum flagro in aurige modum; leva tenet fulmen et spicas : quæ cuncta Jovis Solisque consociatam potentiam monstrant. Hujus templi religio etiam divinatione præpollat, quæ ad Apollinis potestatem referretur, qui idem atque Sol est. Velitur enim simulacrum Dei Heliopolitani ferulo, ubi veluntur in pompa ludorum Circensium Deorum simulacra : et subeunt plerumque provincie proceres, raso capite, longi temporis castinonia puti; ferunturque divino spiritu, non suo arbitrio, sed quo Deus propellit velentes : ut videmus apud Antium

promoveri simulacra Fortunarum ad danda responsa. Consulunt hunc Deum et absentes, missis diplomatibus consignatis : rescribitque ordine ad ea, quæ consultatione addita continentur. Sic et imperator Trajanus, initurus ex ea provincia Parthiam cum exercitu, honestissimæ religionis hortantibus amicis, qui maxima bujante numinis ceperant experimenta, ut de eventu consuleret rei cœptæ, egit romano consilio, prius explorando idem religionis, ne forte fraud subesset humana : et primum missis signatos codicillos, ad quos sibi rescribi vellet. Deus jussit afferri chartam, eamque signari puram, et mitti, stupentibus sacerdotibus ad ejusmodi factum : ignorabant quippe conditionem codicillorum. Hos cum maxima admiratione Trajanus excepit, quod ipse quoque puris tabulis cum Deo egisset. Tunc aliis codicillis conscriptis signatisque consulunt, an Romam perpetrato bello rediturus esset. Vitem centuriam Deus ex numeribus in æde dedicatis deferri jussit, divisamque in partes sudario condi, ac promde ferri. Exitus rei obitu Trajani apparuit, ossibus Romam relatis. Nam fragmentis species reliquiarum, vitis argumento casus futuri tempus ostensum est. Et, ne sermo per singulorum nomina Deorum vagetur, accipe, quid Assyrii de solis potentia opinentur. Deo enim, quem sum-

Assyriens sur la puissance du soleil. Ils ont donné le nom d'Adad au dieu qu'ils honorent comme le premier et le plus grand de tous. Ce mot signifie unique. Ils honorent donc ce dieu comme le plus puissant; mais ils lui adjoignent une déesse nommée Adargatis, et attribuent à ces deux divinités toute puissance sur toute chose : entendant par elles, le soleil et la terre. Sans énoncer par une multitude de noms, les divers effets de leur puissance, ils en expriment la multiple prééminence par les attributs dont ils décoraient les deux divinités. Ces attributs désignent le soleil. Car la statue d'Adad est entourée de rayons inclinés qui indiquent que la force du ciel réside dans les rayons que le soleil envoie sur la terre. Les rayons de la statue d'Adargatis s'élèvent en haut, ce qui marque que c'est par la force des rayons envoyés d'en haut, que naît tout ce que produit la terre. Au-dessus de cette même statue sont des figures de lions, qui désignent la terre, par la même raison que les Phrygiens représenterent la mère des dieux, c'est-à-dire la terre, portée par des lions.

Enfin les théologiens enseignent que la suprématie de toute puissance se rapporte à la puissance du soleil, d'après cette courte invocation qu'on prononce dans les sacrifices : « O Soleil tout-puissant, âme du monde, puissance du monde, flambeau du monde. »

Orphée aussi, dans les vers suivants, rend témoignage que le soleil est tout :

« Écoute-moi, ô toi qui parcours dans l'espace
un cercle brillant autour des sphères célestes, et
qui poursuis ta course immense, brillant Jupi-

num maximumque venerantur, Adad nomen dederunt. Ejus nominis interpretatio significat, unus. Hunc ergo ut potentissimum adorant Deum : sed subjungunt eidem Deam, nomine Adargatin; omnemque potestatem cunctarum rerum his duobus attribunt, Solem Terramque intelligentes; nec multitudine nominum emittentes divinum eorum per omnes species potestatem, sed argumentis, quibus ornantur, significantes multiplicem præsstantiam duplicis nominis. Ipsa autem argomenta Solis rationem loquuntur. Namque simulacrum Adad insigne cernitur radiis inclinatis. Quibus monstratur, vim cœli in radiis esse Solis, qui demittuntur in terram. Adargatis simulacrum eorsum versum reclinatis radiis insigne est, monstrando, radiorum vi superne missorum enasci, quæcumque terra progenerat. Sub eodem simulacro species leonum sunt, eadem ratione terram esse monstrantes, qua Phrygiæ fixere matrem Deum, id est, terram leonibus vehi. Postremo potentiam Solis ad omnium potestatem summitatemque referri, indicant theologi : qui in sacris hoc brevissima præcatione demonstrant, dicentes, ἤλιε παντοκράτωρ, κόσμου πνεῦμα, κόσμου δυνάμις, κόσμου φωῶς. Solem esse unum et Orpheus testatur his versibus :

Κέλευθι τῆλεπόρου δίνης ἐγκαύγεα κύβηλον
Ὀφράντιος ἀστρογάληφι περιβόρμον αἰὲν ἑλισσόμενος,
Ἄγλιος Ἰεῦ Διόνυσε, πάτερ πόιντου, πάτερ αἴης,
Ἦλιε παγγενέτωρ, παναἰός, χρυστοεγγέϊς.

« ter, Dionysos, père de la mer, père de la terre,
« Soleil à la lumière dorée et aux couleurs diver-
« ses, toi qui as tout engendré. . . »

CHAPITRE XXIV.

Éloge de Virgile et son érudition variée. De l'ordre des matières qui doivent être traitées dans les livres suivants.

Le Prætextatus ayant cessé de parler, les assistants, les yeux fixés sur lui, témoignaient leur admiration par leur silencieux étonnement. Ensuite l'un se mit à louer sa mémoire, l'autre sa science, tous son instruction religieuse, chacun proclamant que lui seul était initié au secret de la nature des dieux, et que seul il avait l'intelligence pour pénétrer les choses divines, et le génie pour en parler. Sur ces entrefaites, Evangélus prenant la parole, dit : — J'admire, je l'avoue, que Prætextatus ait pu discerner le genre de puissance de tant de divinités différentes. Mais si, toutes les fois qu'il s'agit de religion, vous appelez un témoignage notre poète de Mantoue, je pense que c'est plutôt pour l'agrément du discours, que pour un motif très-judicieux. Croirai-je que lorsqu'il a dit :

« Liber, et vous bienfaisante Cérés »
pour le soleil et la lune, il n'ait pas écrit cela à l'imitation de quelque autre poète; sachant sans doute qu'on l'avait dit avant lui, mais ignorant pourquoi? A moins que nous ne voulions imiter les Grecs, qui, en parlant de tout ce qui leur appartient, exagèrent toujours à l'exces, et qu'à leur exemple, nous ne voulions aussi faire des philosophes de nos poètes : alors que Cicéron lui-même,

CAPUT XXIV.

De laudibus variae eruditione Vergilii Tum de iis, quæ sequentibus libris per ordinem sunt explicanda.

Hic, cum Prætextatus fecisset finem loquendi, omnes in eum affixis vultibus admirationem stupore probebant : deum laudare hic memoriam, ille doctrinam, cuncti religionem; affirmantes, hunc esse nomen arcane Deorum naturæ conscium, qui solus divina et æsequi animo, et eloqui posset ingenio. Inter hæc Evangélus : Equidem, inquit, miror, potuisse tantorum potestatem nunquam comprehendere. Verum, quod Mantuanum nostrum ad singula, cum de divinis sermo est, testem citatis, gratiosius est, quam ut iudicio fieri putetor. An ego credam, quod ille, cum diceret,

Liber et alma Ceres,

pro Sole et Luna, non hoc in alterius poetæ imitationem posuerit, ita dici audiens, cur tamen diceretur ignorans? nisi forte, ut Græci omnia sua in immensum tollunt, nos quoque etiam poetas nostros volumus philosophari : cum ipse Tullius, qui non minus professor est philosophandi studium, quam loquendi, quoties aut de natura Deorum, aut de fato, aut de divinatione disputat, gloriam, quam oratione convellit, incondita rerum relatione minuit. Tum Sumanachus : De Cicero, Evangele, qui convitiis impe-

qui cultiva avec une égale application la philosophie et l'art de la parole, toutes les fois qu'il traite ou de la nature des dieux, ou du destin, ou de la divination, affaiblit par l'incohérence de ses raisonnements la gloire qu'il tira de son éloquence. Symmaque répliqua — : Plus tard nous nous occuperons de Cicéron, qui d'ailleurs, Évangélus, est au-dessus du blâme. Maintenant, puisqu'il s'agit de Virgile, je veux que tu me dises si tu penses que les ouvrages de ce poète ne sont propres seulement qu'à instruire les enfants, ou si tu avoues qu'ils contiennent des choses au-dessus de cet âge. Car il me paraît que les vers de Virgile sont encore pour toi ce qu'ils étaient pour nous, lorsque dans notre enfance nous les réécitions d'après nos maîtres. Évangélus lui répondit : — Lorsque nous étions enfants, Symmaque, nous admirions Virgile sans connaissance de cause; car ni nos maîtres, ni notre âge, ne nous permettaient d'apercevoir ses défauts. Qui oserait cependant les nier, alors que l'auteur lui-même les a avoués? En léguant, avant de mourir, son poème aux flammes, n'a-t-il pas voulu sauver sa mémoire des affronts de la postérité? Et certes l'on s'aperçoit que ce n'est pas sans raison qu'il a redouté le jugement de l'avenir; quand on lit, ou le passage dans lequel Vénus demande des armes pour son fils au seul mari qu'elle avait épousé, et dont elle savait bien qu'elle n'avait point eu d'enfant, ou mille autres choses bien plus honteuses pour le poète; soit en ce qui concerne les expressions tantôt grecques, tantôt barbares; soit dans la disposition même de l'ouvrage. A ces paroles, qui faisaient frémir l'assemblée, Symmaque répondit : — Évangélus, telle est la gloire de Virgile, qu'aucune louange ne peut l'accroître, qu'aucune

critique ne peut l'affaiblir. Quant à tes tranchantes assertions, le moindre des grammairiens est en état d'y répondre, sans qu'il soit besoin de faire l'injure à notre ami Servius (lequel, à mon avis, surpasse en savoir tous les maîtres anciens), d'avoir recours à lui pour réfuter de telles inculpations. Mais enfin, puisque les vers d'un si grand poète t'ont déplu, je te demanderai si du moins la force de l'éloquence, portée chez lui à un si haut degré, est digne de te plaire. Évangélus accueillit d'abord cette question par un sourire. Il répondit ensuite : — En vérité, il ne vous reste plus qu'à proclamer encore que Virgile est un orateur. Au reste, ce n'est pas surprenant, après que, tout à l'heure, vous aviez l'ambition de le placer aussi au rang des philosophes. — Puisque tu as l'opinion, répliqua Symmaque, que Virgile n'a rien envisagé que comme poète, quoique tu lui envious encore ce titre, écoute ce qu'il dit lui-même des connaissances variées qu'exigeait son ouvrage. Une de ses lettres, adressée à Auguste, commence ainsi : « Je reçois de fréquentes lettres de toi. » Et plus bas : « Quant à mon Énée, certainement si je le jugeais digne de l'être lu, je te l'enverrais volontiers; mais l'ouvrage est encore tellement ébauché, que, par suite de mon incapacité, un si grand travail me paraît à peine commencé; surtout depuis que j'y consacre, comme tu le sais, de nouvelles études d'une grande importance. » Ces paroles de Virgile sont concordantes avec l'abondance des choses qu'enferme son ouvrage, sur lesquelles la plupart des littérateurs passent légèrement; comme si les grammairiens n'avaient autre chose à connaître que d'épiloguer sur les mots. Ces beaux diseurs ont posé des bornes à la

netrabilis est, post videbimus. Nunc, quia cum Marone nobis negotium est, respondeo volo, utrum poete hujus opera instituendis tantum pueris idonea judicet, an alia illis altiora inesse lateatis. Videris enim mihi ita adhuc Vergilianos habere versus, qualiter eos pueri magistris prelegendibus canebamus. Immo pueri cum essemus, Symmaque, inquit Evangelus, sine iudicio mirabamur; inspicere autem vilia, nec per magistras, nec per ætatem licebat; quæ tamen non pudenter quisquam negabit, cum ipse confessus sit. Qui enim moriens poema suum legavit igni, quid nisi famæ suæ vulnera posteritati subtrahenda curavit? nec immerito. Erubuit quippe de se futura iudicia, si legeretur petilio Deæ precantis tilio arma a marito, cui soli nupserat, nec ex eo prolem suscepisse se noverat; vel si mille alia nullum pudenda, seu in verbis modo græcis, modo barbaris, seu in ipsa dispositione operis deprehenderentur. Cumque adhuc dicentem omnes exhorruissent, subiecit Symmachus: Hæc est eadem, Evangele, Maronis gloria, ut nullius laudibus crescat, nullius vituperatione minuat. Verum ista, que proscribuis, defendere quilibet potest ex plebeia grammaticorum cohorte; ne Servio nostro, qui priscos, ut mea fert opinio, præceptores doctrina præstat, in excusandis talibus queratur injuria. Sed

quæro, utrum, cum poetica tibi in tanto poeta displicerit, nervi tamen oratorii, qui in eodem validissimi sunt, placere videantur. Hæc verba primum Evangelus risus excepit; deinde subiecit: Id hercule restat denique, ut et oratorum Vergilium remittatis. Nec mirum, cum et ad philosophos cum ambitus vesler paulo ante provexerit. Si in hac opinione es, inquit Symmachus, ut Maro tibi nihil nisi poeticum sensisse existimetur, licet hoc quoque eidem nomen invidieris: audi, quid de operis sui multiplici doctrina ipse pronuntiet. Ipsi enim Maronis epistola, qua compellat Augustum, ita incipit: « Ego vero frequenter a te literas accipio. » Et infra: « De Ænea quidem meo, si mehercule tunc jam dignum auribus haberem tuis, libenter mitte rem. Sed tanta inchoata res est, ut pæne vitio mentis tantum opus ingressus mihi videar: cum præsertim, ut scis, alia quoque studia ad id opus nulloque potiora impertiar. » Nec his Vergilii verbis copia rerum dissonat, quam plerique omnes literatores pedibus illotis prætererunt, tanquam nihil ultra verborum explanationem liceat nosse grammatico. Ita sibi belli isti homines certos scientiæ fines, et velut quedam pomeria et effata posuerunt; ultra que si quis egredi audeat, introspeisse in adventu Deæ, a qua mares absterrentur, existimandum sit.

science, et lui ont tracé comme une enceinte consacrée, que nul ne peut avoir l'audace de franchir, sans être accusé d'avoir porté des regards dans l'intérieur du temple de la déesse dont les mâles sont repoussés. Pour nous, à qui cette sagesse grossière ne saurait convenir, nous ne souffrirons pas que les mystères du poëme sacré restent voilés; mais, par l'investigation du sens qui s'y trouve caché, nous offrirons au culte des savaux la connaissance de choses qui n'avaient pas encore été pénétrées. Et afin qu'on ne eroie pas que je veuille moi seul tout embrasser, je ne m'engage qu'à démontrer, dans l'ouvrage de Virgile, les plus fortes conceptions et les plus puissants artifices de la rhétorique. Mais je n'enlève point à Eusèbe, le plus éloquent de nos orateurs, le soin de le considérer sous le rapport de l'art oratoire. Il s'en acquittera mieux que moi par son savoir, et par l'habitude qu'il a d'enseigner. Vous tous enfin qui êtes ici présent, je vous conjure instamment de mettre en commun, chacun pour sa part, vos observations particulières sur le génie de Virgile.

Ces paroles causèrent un vif plaisir à tous les assistants. Chacun eût désiré entendre parler les autres, sans qu'aucun voulût se charger de prendre la parole. Après s'être engagés d'abord mutuellement à parler, on tomba d'accord avec facilité et de bonne grâce. Tout le monde ayant d'abord jeté les yeux sur Prætextatus, on le pria de donner le premier son opinion; après quoi chacun parlerait à son tour, dans l'ordre ou le hasard les avait fait trouver assis.

Prætextatus dit aussitôt : Parmi tant de choses dans lesquelles brille le mérite de Virgile, dont je suis le lecteur assidu, ce que j'y admire le plus, c'est qu'en plusieurs parties de son ouvrage il a aussi savamment observé les règles du droit pontifical que s'il l'eût pro-

fessé spécialement. Si la conversation permet de traiter une matière si importante, je m'engage à démontrer que Virgile est le plus grand de tous nos pontifes.

Flavien dit à son tour : Je trouve notre poëte si profondément versé dans la science du droit augural, que, quand même il manqueroit de savoir en d'autres sciences, celle-là seule suffirait pour le placer à un rang élevé.

Quant à moi, dit Eusthate, je vaudrais principalement avec quelle adresse et quel art il a su profiter des ouvrages des Grecs, tantôt en dissimulant avec habileté, tantôt par une imitation avouée, si je n'admiraiss encore davantage sa philosophie en général, et en particulier les connaissances astronomiques qu'il a semées dans son ouvrage, avec une sobriété qui n'encourt jamais le blâme.

Furius Albin, placé à l'autre côté de Prætextatus, et auprès de lui Cœcina Albin, louèrent tous deux, dans Virgile, le goût de l'antiquité, l'un dans la versification, l'autre dans les expressions.

Pour moi, dit Aviénus, je ne me chargerai de démontrer en particulier aucune des qualités de Virgile; mais en vous entendant parler, soit que je trouve quelque chose à observer dans ce que vous direz, soit que j'aie déjà fait mon observation en lisant, je vous la produirai dans l'occasion; pourvu que vous n'oubliez pas d'exiger de notre ami Servius qu'il nous explique, lui qui est le premier des grammairiens, tout ce qui paraît obscur.

Après ces discours, qui obtinrent l'adhésion universelle, Prætextatus, voyant tous les yeux fixés sur lui, dit : — La philosophie, qui est le don unique des dieux et l'art des arts, doit obtenir l'honneur de la première dissertation. C'est pourquoi Eusthate se souviendra qu'il est le pre-

sed nos, quos crassa Minerva dedecet, non patiamur abstracta esse adyta sacri poematis; sed arcanorum sensuum investigato aditu, doctorum cultu celebranda prelecanus reclusa penetralia. Et ne videar velle omnia unius amplecti, sponte violentissima inventa, vel sensu rhetorice in Vergiliano me opere demonstratum. Eusebio autem, oratorum eloquentissimo, non præcipio de oratoria apud Maronem arte tractatum; quem et doctrina, et docendi usu, melius arsequetur. Reliquos omnes, qui adestis, impense precatus sicut, ut quid vestrum quisque præcipuum sibi annotaverit de Maronis ingenio, velut ex synbolo conferamus. Mirum in modum alacritatem omnibus, qui aderant, hæc verba pepererunt. Et assurgens quisque in desiderium alios audientium, non vidit et se in idem munus vocandum. Itaque hortatu nullo concitatis, in assensum facile ac libenter animati sunt: intuentisque omnes Prætextatum orabant, ut iudicium suum primum aperiret, ceteris per ordinem, quem casus sedendi fecerat, secuturis. Et Vettius: Egidem inter omnia, quibus eminet laus Maronis, hoc assiduis lector admiror, quia doctissime jus pon-

tificium, tanquam hoc professus, in multa et varia operis sui arte servavit. Et, si tante dissertationis sermo non cesset, promitto fore ut Vergilius noster pontifex maximus asseratur. Post hunc Flavianus: Apud poetam nostrum, inquit, tantam scientiam juris auguralis invenio, ut, si aliarum disciplinarum doctrina destitueretur, hæc illum vel sola professio sublimaret. Eustathius deinde: Maxime, inquit, predicarem, quanta de Græcis cantus, et tanquam aliud agens, modo artificii dissimulatione, modo professa imitatione transtulerit; ni me major admiratio de astrologia totaque philosophia teneret, quam parvus et sobrius operi suo nusquam reprehendus aspersit. Furius Albinus alterum fovens Prætextati laus, juxtaque eum Cœcina Albinus, auro vetustatis affectionem in Vergilio predicabant, alter in versibus, alter in verbis. Avienus: Non assumam nihil, ait, ut unam aliquam de Vergilianis virtutibus andeam predicare; sed, audiendo, quæcumque dicetis, si quid vel de his mihi videbitur, vel jam dudum legenti amotandum visum est, opportunitus proferam: modo meminertis a Servio nostro exigendum,

mier à parler, toute autre question devant céder à la sienne. Tu lui succéderas, mon cher Flavien, et pour que je jouisse du plaisir de vous entendre tous deux, et afin que, par un moment de silence, je reprenne des forces pour parler. — Sur ces entrefaites, le chef du service des esclaves, chargé de brûler l'encens aux Pénates, de dresser les mets sur la table et de diriger les actes du service domestique, vient avertir le maître que ses serviteurs ont terminé le repas d'usage en cette solennité annuelle. C'est en cette fête (les Saturnales) on fait l'honneur aux esclaves, dans les maisons religieuses, de les servir les premiers, et à des tables disposées comme pour les maîtres. On renouvelle ensuite le service de la table pour le repas des maîtres. Celui qui avait présidé à ce repas des esclaves venait donc avertir que le moment du repas des maîtres était arrivé. Alors Prætextatus dit : — Il faut réserver notre Virgile pour un moment plus favorable de la journée, et lui consacrer une autre matinée, où nous pareourrons avec ordre son poème. Maintenant l'heure nous avertit de venir honorer cette table de votre présence. Mais Eustathe, et après lui Nicomaque, se souviendront qu'ils ont le premier rang pour nos dissertations de demain. — D'après votre consentement, dit Flavien, je suis convenu avec vous que, le jour suivant, mes Pénates auront le bonheur et l'honneur d'offrir l'hospitalité à une réunion si distinguée. — Tous en ayant été d'accord, ils allèrent prendre le repas du soir avec beaucoup de gaieté, chacun se rap-

pelant et confirmant quelque une des questions qu'ils avaient traitées entre eux.

LIVRE II.

CHAPITRE I.

A quelle occasion la conversation des convives tomba sur les plaisanteries et les bons mots des anciens.

Après un frugal repas, quand la gaieté commença à naître avec les petites coupes, Avienus prit la parole : — Notre Virgile, dit-il, a caractérisé avec autant de justesse que d'intelligence un repas bryant et un repas sobre, par un seul et même vers, au moyen du changement d'un petit nombre d'expressions. Ainsi, lorsqu'il s'agit du fraeis occasionné par le déploiement d'un luxe royal, il dit :

« Après qu'un premier calme eut succédé aux mets. »

Mais lorsqu'il fait asseoir ses héros à une table modeste, il ne ramène point parmi eux le calme, puisque le tumulte n'a pas précédé; mais il se contente de dire :

« Après que les mets eurent apaisé leur faim. »

Quant à notre repas, puisqu'il réunit à la modestie des temps héroïques l'élégance de mœurs de notre siècle, puisqu'on y rencontre la sobriété à côté du luxe et l'abondance auprès de l'économie, dois-je craindre nou de le comparer, mais de le met-

ut quidquid obscurem videbitur, quasi litterarum omnium longe maximus palam faciat. His dictis, et universo cœtui complacitis, Prætextatus, cum in se conversa omnium ora vidisset : Philosophia, inquit, quod micum est munus Deorum, et disciplina disciplinarum, honoranda est anteloqui. Unde meminerit Eustathius, primum sibi locum ad disserendum, omni alia professione cedente, concessum. Huic tu, mi Flaviane, succedes; ut et auditu vestro recreer, et aliquando silentio instauram vires loquendi. Inter hæc servilius moderator obsequii, cui cura vel adolendi Penates, vel studendi penam, et domesticorum actuum ministros regendi, admodum dominum familiam pro sollemnitate amni moris epulatam. Hoc enim festo, religiosa domus prius famulos instructis tanquam ad usus domini dapibus honorant : et ita demum patribus familias mensæ apparatus novatur. Insinuat igitur præsul familiaris cœnæ tempus, et dominos jam vocare. Tum Prætextatus : Reservandus igitur est Vergilius noster ad meliorem partem diei, ut mane novum inspiciendo per ordinem carmini destinemus. Nunc hora nos admonet, ut honore vestro hæc mensa dignetur. Sed et Eustathius, et post hunc Nicomachus meminerunt, crastina dissertatio servari sibi anteloqui functionem. Et Flavianus : Ex placita jam vos lege convenio, ut sequenti die Penates mei beati se tanti cœtus hospitio glorientur. His cura omnes assensu essent, ad cœnam, alio aliud de his, que inter se contulerant, reminiscente, approbanteque, cum magna alacritate animi concesserunt.

LIBER II.

CAPUT I.

Qua occasione de jocis ac diceriis veterum sermo ortus fuerit inter convivas.

Hic ubi modestus edendi modus cessare fecit castimoniam ferulorum, et convivalis letitia minusculis poculis oriebat; Avienus ait : Bene ac sapienter Maro noster tumultuosum ac sobrium uno eodemque versu descripsit sub paucorum verborum immutatione convivium. Nam ubi sub apparatu regio procedere solet luxus ad strepitum,

Postquam prima (inquit) quies epulis;

at, cum heroes castigatis dapibus assidunt, non reduci quietem, quia nec præcessit tumultus; sed inquit :

Postquam exerta fames epulis.

Nostrum hoc convivium, quod et heroici seculi pudicitiam, et nostri conduxit elegantiam, in quo splendor sobrius et diligens parsimonia, Agathonis convivio, vel post magniloquentiam Platonis non componere tantum, sed nec præferre dubitaverim. Nam ipse rex mensæ nec in moribus Socrate minor, et in republica philosopho efficacior. Ceteri, qui adestis, eminentiores estis ad studia virtutum,

tre au-dessus de celui d'Agathon, même après le magnifique éloge que Platon a fait de ce dernier? En effet, le roi de notre festin n'est pas inférieur à Socrate par son caractère moral; et comme philosophe, il n'a pas moins d'influence que lui sur sa patrie. Quant à vous tous qui êtes ici présents, vos vertus sont trop éminentes pour que personne puisse vous comparer à des poètes comiques, à cet Alcibiade qui fut si fort pour le crime, et à tous ceux enfin qui fréquentaient la table d'Agathon. — Parle mieux, je te prie, dit Prætextatus; plus de révérence pour la gloire de Socrate! car pour tous les autres qui assistèrent à ce banquet, qui pourrait contester leur infériorité respectivement à des hommes aussi éclairés que le sont nos convives? Mais dis-moi, Avienus, à quoi tend la comparaison? — C'est pour en venir, répondit-il, à dire qu'il y en eut parmi ceux-là qui ne craignirent pas de proposer d'introduire une de ces joueuses d'instruments à cordes, formées artificiellement à une souplesse plus que naturelle, qui par les charmes de la mélodie et les attraits de la danse vint récréer nos philosophes. Cela se fit pour célébrer la victoire d'Agathon. Quant à nous, nous ne cherchons point à rendre honneur au dieu dont nous célébrons la fête, en y mêlant la volupté. Et toutefois je n'ignore pas que vous ne placez point au rang des biens la tristesse et un front obscurci de nuages, et que vous n'êtes pas grands admirateurs de ce Crassus qui, comme l'écrivit Cicéron d'après Lucilius, ne rit qu'une seule fois dans sa vie. — Prætextatus ayant répondu à ce discours que ses Pénates n'étaient point accoutumés aux plaisirs folâtres, qui d'ailleurs ne devaient point être introduits au milieu d'une aussi grave réunion, Symmaque

quam ut poetis comicis, et Alcibiadi, qui tantum fuit fortis ad crimina, alisque, quibus frequens illud convivium fuit, vos quisquam existimet comparandos. Bona verba quæso, Prætextatus ait, circa reverentiam tantum Socraticæ majestatis : nam reliquis, qui in illo fuere symposio, hæc lumina quis non præponenda censuerat? Sed quorsum tibi, Aviene, hoc tendit exemplum? Quia sub illum, inquit, supercilio non defuit, qui psalterium intramittere peteret, ut puella ex industria supra naturam mollior, canora dulcedine et saltationis lubrico exerceret illecebris philosophantes. Illic hoc fieri tentatum est, ut Agathonis victoria celebraretur. Nos honorem Dei, cujus hoc festum est, nullo admixto voluptatis angemus. Neque ego sum nescius, vos nec tristitiam, nec nubilum vultum in bonis ducere; nec Crassum illum, quem Cicero, auctore Lucilio, semel in vita risisse scribit, magnopere mirari. Ad hæc Prætextatus cum diceret, Indicias voluptatis nec suis Penatibus assetas, nec aut certum tanserium producendas; excepit Symmachus : Quia

Saturnalibus optimo dierum,

ut ait Veronensis poeta, nec voluptas nonis, ut Stoicis, tanquam hostis repudianda est, nec, ut Epicureis, summum bonum in voluptate ponendum; excogitamus ali-

partit : — Puisque pendant les Saturnales, « les meilleurs des jours, » ainsi que le dit le poète de Vérone, nous ne devons ni proscrire le plaisir comme un ennemi, à l'exemple des stoïciens, ni, comme les épicuriens, y placer le souverain bonheur, imaginons des récréations d'où l'indécence soit bannie. Je crois les avoir découvertes, si je ne me trompe : elles consisteront à nous raconter mutuellement les plaisanteries des hommes illustres de l'antiquité, recueillies de nos diverses lectures. Que ces doctes jeux, que ces amusements littéraires nous tiennent lieu de ces bateleurs, de ces acteurs *planipedes*, qui préfèrent des paroles déshonnêtes et équivoques, couvertes des apparences de la modestie et de la pudeur. Cet exercice a paru à nos pères digne de leur étude et de leur application. En effet, j'observerai d'abord que deux des hommes les plus éloquents de l'antiquité, le poète comique Plaute et l'orateur Tullius, se distinguèrent tous deux par la finesse de leurs plaisanteries. Plaute se signala tellement dans ce genre, qu'après sa mort on le reconnut, à la profusion des saillies, dans des comédies dont l'auteur était incertain. Quant à Cicéron, ceux qui ont lu le recueil qu'a composé son affranchi, des bons mots de son maître, recueil que quelques-uns lui attribuent à lui-même, savent combien il a excellé en ce genre. Qui ignore aussi que ses ennemis l'appelaient bouffon consulaire, expression que Vatinius introduisit dans son oraison? Si je ne craignais d'être trop long, je rapporterais dans quelles causes défendant des accusés très-gravement incriminés, il les sauva avec des plaisanteries, comme par exemple L. Flaccus, qu'il fit absoudre des conceptions les plus manifestes

critaten lascivia carentem. Et, ni fallor, inveni, ut jocos veterum ac nobilium virorum edematatos ex multijugis libris relatione nutua proferamus. Hæc nobis sit literata lætitia et docta cavillatio, vicem planipedis et sabulonis impudica et prætextata verba jacentis, ad pudorem ac modestiam versus imitata. Hæc res et cura, et studio digna veteribus visa est. Et jam primum animadverto duos, quos eloquentissimos antequa ætas tulit, comicum Plautum, et oratorem Tullium, eos ambos etiam ad jocorum venustatem ceteris præstitisse. Plautus quidem ea re clarus fuit, ut post mortem ejus comædiæ, quæ incerte ferrebantur, Plautinae tamen esse, de jocorum copia noscerentur. Cicero autem quantum in ea re valuerit, quis ignorat, qui vel liberti ejus libros, quos is de jociis patroni composuit, quos quidam ipsius putant esse, legere curavit? Quis item nescit, consularem eum scurram ab inimicis appellari solitum? Quod in oratione etiam sua Vatinius posuit. Atque ego, ni longum esset, referrem, in quibus causis, cum nocentissimos reos tueretur, victoriam joci adeptus sit. Ut ecce, pro L. Flacco, quem repetundarum reum joci opportunitate de manifestissimis criminibus exemit. Is jocus in oratione non exstat: nihil ex libro Fusi Bibaculi notus est, et inter alia ejus dicticia celebratur. Sed in hoc verbum non casti incidit: vo-

par un bon mot placé à propos. Ce mot ne se trouve point dans l'oraison de Cicéron : il m'est connu par un ouvrage de Fusius Bibaculus, ou il est célébré entre tous les autres bons mots (*dieteria*) de Cicéron. Je n'ai point employé l'expression *dieteria* par hasard, je l'ai bien préférée à dessein : car c'était là le nom que nos ancêtres donnaient à ce genre de plaisanterie : témoin ce même Cicéron qui, dans le second livre de ses lettres à Cornelius Népos, s'exprime de la manière suivante : « Ainsi, quoique tout « ce que nous disons soit des mots (*dicta*), nos « ancêtres ont néanmoins voulu consacrer spécialement l'expression *dieteria* aux mots « courts, facétieux et piquants. » Ainsi parle Cicéron ; Nonius et Pomponius appellent souvent aussi les plaisanteries du nom de *dieteria*. Marcus Caton le Censeur était lui-même dans l'habitude de plaisanter subtilement. L'autorité de ces hommes, quand même nous dirions des plaisanteries de notre propre fonds, nous mettrait à l'abri de tout reproche ; mais lorsque nous ne faisons que rapporter les bons mots des anciens, la gravité de leurs auteurs nous sert encore de défense. Si donc vous approuvez mon idée, mettez-la à exécution : que chacun de nous recherche dans sa mémoire, pour les rapporter à son tour, les bons mots qui lui viendront dans la pensée. — Le caractère modéré de cet amusement le fit approuver de tout le monde, et l'on invita Prætextatus à commencer de l'autoriser par son exemple.

CHAPITRE II.

Plaisanteries et bons mots de divers personnages.

Alors Prætextatus commença en ces termes :

lens feci. Jocos enim hoc genus veteres nostri dieteria dicebant. Testis idem Cicero, qui in libro epistolarum ad Cornelium Nepotem secundo sic ait : « Itaque nostri, cum « omnia, quæ diviserimus, dicta essent, quæ facete et « breviter et acute locuti essemus, ea proprio nomine appellari dieteria voluerunt. » Hæc Cicero. Nonius vero Pomponiusque jocos non raro dieteria nominant. Marcus etiam Cato ille Censorius argute jocari solitus est. Horum nos ab invidia munire auctoritas, etiam si nostris cavillarem. At cum veteribus dicta referamus, ipsa utique auctorum dignitate defendimur. Si ergo probatis inventum, agite, quod cuique de dictis talibus in mentem veniet, vestissimi memoriam nostram excitando, referamus. Placuit universis lætitiæ exogitata sobrietas : et, ut Prætextatus incipiendo auctoritatem de exemplo præberet, hortati sunt.

CAPUT II.

De diversorum jocis atque dieteris.

Tum ille : Dictum volo hostis referre, sed victi, et cuius memoria instaurat Romanorum triumphos. Hannibal Carthaginiensis, apud regem Antiochum profugus, face-

— Je veux vous rapporter le mot d'un ennemi, mais d'un ennemi vaincu, et dont le nom rappelle les triomphes des Romains. Le Carthaginois Annibal, réfugié auprès du roi Antiochus, dit une plaisanterie remplie de finesse ; la voici : Antiochus lui montrait, rangées en bataille, des troupes nombreuses qu'il avait rassemblées pour faire la guerre au peuple romain ; il faisait manœuvrer cette armée, dont les étendards brillaient d'or et d'argent ; il faisait défiler devant lui les chariots armés de feux, les éléphants chargés de tours, la cavalerie, dont les harnais, les mors, les colliers, les épaulettes, brillaient du plus grand éclat. Enfié d'orgueil à la vue d'une armée si nombreuse et si magnifique, le roi se tourne vers Annibal, et lui dit : « Pensez-vous que tout cela soit assez « pour les Romains ? » Alors le Carthaginois, railant la mollesse et la lâcheté de ces soldats si richement armés, répondit : « Oui, je crois que « tout cela c'est assez pour les Romains, quelque « avarès qu'ils soient. » Certainement on ne peut rien dire de plus spirituel et en même temps de plus mordant. Le roi, dans son interrogation, parlait du grand nombre de ses soldats et de leurs précieux équipements : la réponse d'Annibal faisait allusion au butin qu'ils allaient fournir.

Flavien dit après Prætextatus : — Un sacrifice était usité chez les anciens, appelé *propterviam* : c'était l'usage, s'il restait quelque chose des viandes qui y avaient été offertes, de le consumer par le feu. De là le mot suivant de Caton. Il disait d'un certain Q. Albidius qui, après avoir mangé son bien, perdit dans un incendie une maison qui lui restait, qu'il avait fait un *propterviam*, puisqu'il avait brûlé ce qu'il n'avait pu manger.

Symmaque : — Servilia, mère de M. Brutus,

tissime cavillatus est. Ea cavillatio hujuscemodi fuit. Ostendebat Antiochus in campo copias ingentes, quas bellum populo Romano factorus comparaverat : convertebatque exercitum insignibus argenteis et aureis florentem. Includebat etiam curus cum falcbis, et elephaulos cum luribus, equitatumque frenis et ephippiis, montibus ac phaleris præfulgentem. Atque ibi rex contemplatione tanti et tam ornati exercitus gloriabundus Hannibalem aspexit : et, Putasne, inquit, satis esse Romanis hæc omnia ? Tunc Pons eludens ignaviam inbellianque militum ejus pretiose armatorum, Plane, inquit, satis esse credo Romanis hæc, etsi avarissimi sunt. Nihil prorsus neque tam lepide, neque tam acerbe dici potest. Rex de numero exercitus sui, ac de aestimanda æquiparatione quasiverat : respondit Hannibal de præda.

Flavianus subject : Sacrificium apud veteres fuit, quod vocabatur propterviam. In eo mos erat, ut, si quid ex epulis super fuisset, igne consumeretur. Itaque Catonis jocus est. Nam Q. Albidium quemdam, qui sua bona comedisset, et novissime donum, quæ ei reliqua erat, incendio perdidisset, propterviam fecisse dicebat : quod comesse non potuerit, id combussisse.

Symmachus deinde : Mater M. Bruti Servilia, cum pretiosum ære parvo fundum abstulisset a Cæsare, subj-

ayant obtenu de César, lorsqu'il faisait vendre aux enchères les biens des citoyens, un riche fonds de terre à vil prix, ne put éviter l'épigramme suivante de Cicéron : « Il faut que vous sachiez que Servilia a acheté ce fonds d'autant meilleur marché, que *Tertia* (ou le tiers) en a été déduite. » Or la fille de Servilia, épouse de C. Cassius, se nommait *Junia Tertia*, et était, ainsi que sa mère, l'objet des amours impudiques du dictateur. Les propos et les plaisanteries de la ville tombaient sur les débauches de l'adultère vicieux, et venaient égayer un peu les malheurs publics.

Cécina Albin : — Plancus, dans le jugement d'un deses amis, voulant détruire un témoignage incommode, et sachant que le témoin était cordonnier, lui demanda de quel métier il vivait. Celui-ci répondit élégamment : « Je travaille ma *Galla*. » On sait que *galla* est un ustensile de cordonnier. L'ambiguïté de l'expression lançait très-ingénieusement l'incrimination d'adultère contre Plancus, qui était inculpé de vivre avec *Mævia Galla*, femme mariée.

Furius : — Après la déroute de Modène, on rapporte qu'un sèveur d'Antoine avait répondu à ceux qui lui demandaient ce que faisait son maître : « Il fait comme font les chiens en Égypte, « il boit en fuyant. » Il est certain en effet que, dans ce pays, les chiens, redoutant d'être enlevés par les crocodiles, boivent en courant.

Eusthate : — Publius ayant aperçu Mucius, homme d'un caractère malveillant, plus triste qu'à l'ordinaire, dit : « Je ne sais quel mal est arrivé à Mucius, ou quel bien est arrivé à un autre. »

Avienus : — Faustus, fils de Sylla, avait une

ciencie *hastæ bona civium*, non effugit dictum tale Ciceronis : Equidem quo melius emtum sciatis, comparavit Servilia hunc Iundum Tertia deducta. Filia autem Serviliæ erat Junia Tertia, eademque C. Cassii uxor, lasciviente dictatore tam in matrem, quam in puellam; tunc luxuriant senis adulteri civitas subinde rumoribus jocosè carpebat, ut mala non tantum seria forent.

Post hunc Cæcina Albinus : Plancus in judicio lorte amici cum molestum testem destruere vellet, interrogavit, quia autorem sciebat, quo artificio se tueretur : ille urbane respondit, Gallam subigo. Sutorium hoc habetur instrumentum; quod non infecte in adulterii exprobrationem ambiguitate convertit. Nam Plancus in Mævia Galla nupta male audiebat.

Secutus est Furius Albinus : Post Mutinensem fugam quarentibus quid ageret Antonius, respondisse familiaris ejus ferebatur : Quod canis in Ægypto : bibit et fugit. Quando in illis regionibus constat, canes raptu crocodilorum exterritos currere et bibere.

Eustathius deinde : Publius Mucianum inprimis malevolum cum vidisset solito tristiore, Aut Mucio, inquit, nescio quid incommodi accessit, aut nescio cur aliquid boni.

Inde Avienus : Faustus Sullæ filius, cum soror ejus eo-

seur qui avait en même temps deux amants : Fulvius, fils d'un foulon, et Pompéius Macula (*tache*); ce qui lui faisait dire : « Je m'étonne « que ma sœur conserve une tache lorsqu'elle a « un foulon. »

Évangélus : — Servilius Géminus soupait un jour chez L. Mallius, qui était à Rome le meilleur peintre de son temps; et s'apercevant que ses enfants étaient mal conformés : « Mallius, lui « dit-il, tu ne sais pas aussi bien sculpter que « peindre; » à quoi Mallius répondit : « C'est que « je sculpte dans les ténèbres, au lieu que je peins « de jour. »

Eusebe : — Démosthène, attiré par la réputation de Laïs, dont toute la Grèce admirait de son temps la beauté, se mit sur les rangs pour obtenir ses faveurs si vantées; mais dès qu'il sut qu'il en coûtait un demi-talent pour une nuit, il se retira, en disant : « Je ne veux pas acheter si cher un « repentir. »

C'était à Servius de parler, mais il se taisait par modestie : c'est nous accuser tous *grammaticalement* d'impudeur, lui dit Évangélus, que de prétendre en pareille matière garder le silence par modestie : c'est pour quoi, ni toi, ni Disaire, ni Horus, vous ne serez exempts du reproche d'orgueil, si vous refusez d'imiter Prætextatus et nous tous.

Alors Servius, voyant qu'il serait plus blâmable de se taire que de parler, s'enhardit à prendre la liberté d'une narration analogue. — « Marcus Otacilius Pitholaus, dit-il, à propos de ce que Caninius Révilus n'avait été consul un jour, disait : « On avait jadis les flamines du jour « (*Diales*); maintenant ce sont les Consuls qui « deviennent *diales*. »

dem tempore duos mæchos haberet, Fulvium fullonis filium, et Pompeium cognominæ Maculam, Miror, inquit, sororem meam habere maculam, cum fullonem habeat.

Hic Evangelus : Apud L. Mallium, qui optimus pictor Romæ habebatur, Servilius Geminus forte cenabat. Cumque filios ejus deformes videret, Non similiter, inquit, Malli, lingis et pingis. Et Mallius, Tu lenebis enim lingo, inquit; luce pingis.

Eusebius deinde : Demosthenes, inquit, excitatus ad Laidis famam, ejus formam tunc Græcia mirabatur, accessit, ut et ipse famoso amore potiretur. Qui, ubi dimidium talentum unius pretium noctis audivit, dicebat hoc dicto : Οὐκ ἀγοράζω τοσοῦτου μετανοήσαι.

Inter hæc, cum Servius, ordine se vocante, per verendum sileret, Omnes nos, inquit Evangelus, impudentes grammaticè pronuntias, si tacere talia, vis videri tutionem pudoris, unde neque tuum, nec Disarii, aut Fiori supercilium liberum erit a superbiæ nota, ni Prætextatum et nos velitis imitari.

Tunc Servius, postquam magis silentium erubescendum viderit, ad libertatem se similis relationis animavit. Marcus, inquit, Otacilius Pitholaus, cum Caninius Révilus uno tantum die consul foisset, dixit : « Ante flamines, nunc consules diales fiunt. »

Pour Disaire, sans attendre qu'on lui reprochât son silence, il dit :

(*Il y a ici une lacune dans les manuscrits.*)

Après lui, Horus dit à son tour : — Je vous apporte un distique de Platon, qu'il s'amusa à faire dans sa jeunesse, au même âge où il s'es-sayait à composer des tragédies.

« Quand j'embrassais Agathon, mon âme ac-courait sur mes lèvres, et semblait, dans son délire, vouloir s'envoler. »

Ces propos firent naître la gaieté; on passa de nouveau en revue ces traits exquis de plaisanterie antique qui venaient d'être rapportés, et on les soumit tour à tour à un examen critique.

Symmaque prenant la parole dit : — Je me souviens d'avoir lu de petits vers de Platon, dans lesquels on ne pourrait dire ce qu'il faut admirer davantage de la grâce ou de la précision : je me rappelle les avoir lus traduits en latin, avec toute la liberté qu'exige notre idiome pauvre et borné, comparativement à celui des Grecs. Voici ces vers :

« Quand je savoure un demi-baiser sur les lèvres demi-closes de mon adolescent, et que de sa bouche entr'ouverte je respire la douce fleur de son haleine, mon âme blessée et malade d'aimour accourt sur mes lèvres, et s'efforce de trouver un passage entre l'ouverture de ma bouche et les douces lèvres de mon adolescent pour passer en lui. Alors, si je tenais tant soit peu plus longtemps mes lèvres attachées sur les siennes, mon âme, chassée par la flamme de l'amour, m'abandonnerait et passerait en

lui; en sorte qu'il arriverait une chose vraiment merveilleuse : que j'aurais expiré, pour aller vivre dans l'adolescent. »

CHAPITRE III.

Des plaisanteries de M. Tullius Cicéron.

Mais je m'étonne que vous ayez tous passé sous silence les plaisanteries de Cicéron, qui cependant n'excella pas moins en ce genre que dans tous les autres; je vais donc, si vous le trouvez bon, vous rapporter tous ceux de ses bons mots qui me reviendront dans la mémoire, à peu près comme l'*adite* d'un temple répète les réponses de l'oracle qui y réside. Tout le monde à ces mots redoublant d'attention, Symmaque commença ainsi :

M. Cicéron soupait chez Damasippe; celui-ci ayant servi du vin médiocre, disait : « Buvez de ce Falerne, il a quarante ans. — Il porte bien son âge, » repartit Cicéron.

Une autre fois voyant Lentulus son gendre, homme d'une petite taille, ceint d'une longue épée, il dit : « Qui a attaché mon gendre à cette épée? »

Il n'épargna pas non plus un trait de causticité du même genre à son frère Q. Cicéron. Ayant aperçu, dans la province que celui-ci avait gouvernée, l'image de son frère ornée d'un bouclier, et modelée comme il est d'usage dans de grandes proportions (or son frère Quintus était aussi de petite taille,) il dit : « La moitié de mon frère est plus grande que son tout. »

Nec Disarius ultra exprobrationem taciturnitatis expectans, ait :

Post hunc Horus quoque, Afero ad vos, inquit, δίζτηζον Platonis, quo ille adolescens luserit, cum tragediis quoque eadem ætate præluderet :

Τὴν ψυχὴν, Ἀγάθωνα φίλων, ἐπὶ χεῖλεσιν ἔσχον.

Ἴλλοε γὰρ ἡ κλήμων, ὡς διαβησομένην.

Orta ex his lælitiæ, et omnibus in censorium risum remis-sis, ac retractantibus, quæ a singulis antiquæ festivitatis sapore prolata sunt, Symmachus ait : Hos Platonis versiculos, quorum magis venustatem au brevitate mireris, incertum est, legisse me memini in Latinum tanto latius versos, quanto solet nostra, quam Græcorum, lingua brevior et angustior existimari : et, ut opinor, hæc verba sunt :

Donn semihulto savio
Meum puellum savior,
Dulcemque florem spiritus
Duco ex aperto tramite :
Anima ægra amore et sanctia
Cueurit ad labias mihi,
Eictumque in oris pervium,
Et labra pueri mollia
Rimata itiner transitus
Ut transilliret nititor.
Tum si morie quid pluscule
Fuisset in cætu oculi,
Amoris igni perca
Transisset, et me linqueret :

MACROBE.

Et mira prorsus res foret,
Ut ad me ferem mortuus,
Ad puerum ut intus viverem.

CAPUT III.

De jociis M. Tulli Ciceronius.

Sed miror, omnes vos joca lænissæ Ciceronis, in quibus facundissimus, ut in omnibus, fuit. Et, si videtur, ut æditus responsa numinis sui prædicat, ita ego, quæ memoria suggesterit, referam dicta Ciceronis. Tum omnibus ad audiendum erectis ille sic incipit :

M. Cicero, cum apud Damasippum cenaret, et ille mediocri vino posito diceret, « Bibite Falernum hoc, anno-rum quadraginta est : « Bene, » inquit, « ætatem fert. » Idem, cum Lentulum generum suum, exiguæ stature hominem, longo gladio accinctum vidisset, « Quis, » inquit, « generum meum ad gladium alligavit? »

Nec Q. Ciceroni fratri circa similem mordacitatem pe-percit. Nam cum in ea provincia, quam ille rexerat, vidisset clypeatam imaginem ejus, ingentibus lineamentis usque ad pectus ex more pictam, (erat autem Quintus ipse stature parvæ) ait, « Frater meus dimidius major æst, quam totus. »

In consulatu Vatinius, quem paucis diebus gessit, nota-

On a beaucoup parlé des bons mots que Cicéron laissa échapper durant le consulat de quelques jours de Vatinius. « Il est arrivé, disait-il, un grand prodige dans l'année de Vatinius : c'est qu'il n'y a eu, durant son consulat, ni hiver, ni printemps, ni été, ni automne. » Une autre fois Vatinius se plaignait de ce qu'il n'était pas venu chez lui pendant qu'il était malade, Cicéron lui répondit : « Je voulais t'aller voir durant ton consulat, mais la nuit m'a surpris en route. » Cicéron semblait parler ainsi par un sentiment de vengeance, se ressouvenant que lorsqu'il se vantait d'être revenu de son exil porté sur les épaules du peuple, Vatinius lui avait répondu : « D'où sont donc venues tes varices? »

Caninius Revilus, qui, comme Servius l'a déjà dit, ne fut consul qu'un jour, monta à la tribune aux harangues pour y recevoir les honneurs du consulat et les y déposer en même temps; ce que Cicéron, qui saisissait avec plaisir toutes les occasions de plaisanter, releva en disant : « Caninius est un consul *logothéorite*. » Il disait aussi : « Révilus a si bien fait, qu'on est obligé de chercher sous quels consuls il a été consul; » ce qui ne l'empêcha pas d'ajouter encore : « Nous avons dans Caninius un consul vigilant, qui n'a point goûté le sommeil de tout son consulat. »

Pompee supportait impatiemment les plaisanteries de Cicéron; voici ce que celui-ci disait sur son compte : « J'ai bien qui fuir, mais je n'ai pas qui suivre. » Cependant il vint trouver Pompee; et comme on lui reprochait qu'il venait tard : « Nullement, répondit-il, puisque je ne vois ici rien de prêt. » Il répondit ensuite à Pompee, qui lui demandait ou était son gendre Dolabella : « Il est avec votre beau-père (César). » Une autre

fois Pompée ayant accordé à un transfuge les droits de citoyen romain : « Un bel homme, dit Cicéron, peut promettre aux Gaulois les droits de citoyen chez les autres, lui qui ne peut pas nous les rendre à nous-mêmes dans notre patrie. » Ces mots paraissent justifier celui que dit Pompée : « Je souhaite que Cicéron passe à nos ennemis, pour qu'il nous craigne. »

La mordante causticité de Cicéron s'exerça aussi sur César lui-même. Interrogé, peu après la victoire de César, comment il s'était trompé dans le choix d'un parti, il répondit : « La ceinture m'a trompé; » voulant par là railler César, qui ceignait sa toge de manière qu'en laissant traîner le pan, il avait la démarche d'un homme efféminé; ce qui même fut cause que Sylla avait dit presque prophétiquement à Pompée : « Prenez garde à ce jeune homme mal ceint. » Une autre fois, Laberius, à la fin des jeux publics, après avoir reçu les honneurs de l'anneau d'or de la main de César, passa aussitôt après, du théâtre parmi les spectateurs, aux sièges du quatorzième rang, comme étant réhabilité dans l'ordre des chevaliers, dont il avait dérogé en jouant un rôle de comédien. Cicéron lui dit, au moment où il passait devant lui pour chercher un siège : « Je te recevrais si je n'étais assis trop à l'étroit. » Par ces mots, en même temps qu'il le repoussait, il railait le nouveau sénat, que César avait porté au delà du nombre légal. Mais son sarcasme ne resta pas impuni, car Laberius lui répondit : « Il est merveilleux que tu soies assis à l'étroit, toi qui as l'habitude de siéger sur deux bancs. » Il censurait par ces mots la mobilité de Cicéron, imputation qui pesait injustement sur cet excellent citoyen.

bilis Ciceronis urbanitas circumferrebat. » Magnum os leutum » inquit, » anno Vatini factum est; quod illo consule nec bruma, nec ver, nec aestas, nec autumnus » fuit. » Querenti deinde Vatini, quod gravatus esset domum ad se infirmatum venire, respondit : « Volui in » consulatione tuo venire; sed vox me comprehendit. » Ulicisci autem se Cicero videbatur, ut qui respondisse sibi Vatiniuin menimatur, cum humeris se republice de exsilio reportatum gloriaretur : » Unde ergo tibi varices? »

Caninius quoque Revilus, qui uno die, ut jam Servius retulit, consul fuit, rostra cum ascendisset, pariter honorum inquit consulatus et queravit : quod Cicero, omni gaudens occasione urbanitatis, inerepuit, « *λογοθεώρητος* est » Caninius consul. » Et deinde : « Hoc consecutus est » Revilus, ut quæreretur, quibus consulibus consul fuerit. » Dicere præterea non destitit, « Vigilantem habemus consulem Caninium, qui in consulatione suo somnum non vidit. »

Pompeius Ciceronis facetiarum impatiens fuit : ejus hæc de eo dicta ferrebantur. « Ego vero, quem fugiam, » habeo; quem sequar, non habeo. » Sed et cum ad Pompeium venisset, dicentibus cum sero venisse, respondit : « Minime sero veni : nam nihil hic paratum video. » Deinde interroganti Pompejo, ubi gener ejus Dolabella

esset, respondit : « Cum socero tuo. » Et cum donasset Pompejus transfugam civitatem Romanam, « *Hominem bel-* » lum, » inquit : « Gallis civitatem promittit alienam, qui » nobis nostram non potest reddere. » Propter quæ merito videbatur divise Pompejus : « Cupio ad hostes Cicero » transeat, ut hos timeat. »

In Casarem quoque mordacitas Ciceronis dentes suos strinxit. Nam primum post victoriam Casaris interrogatus, cur in electione partis errasset, respondit : « Præcinctura me deceptit; » jocus in Casarem, qui ita toga præcingebatur, et trahendo laciniam velut mollis incederet : adeo ut Sulla tanquam providus dixerit Pompejo : « Cave tibi illum puerum male præcinctum. » Deinde cum Laberius in fine ludorum anulo aureo honoratus a Casare, « vestigio in quatuordecim ad spectandum transisset, violato ordine, et cum detractis esset eques Romanus, et cum minus remissus; ait Cicero prætereunti Laberio, et sedile querenti : « Recepissent me, nisi anguste sederem; » simul et illum respiciens, et in novum senatum jectus, ejus numerum Casar supra fas auxerat. Nec impune. Respondit enim Laberius : « Mirum si anguste sedes, qui » soles duabus sellis sedere; » exprobrata levitate Ciceronis, qua immerito optimus civis male audiebat.

Idem Cicero alias facilitatem Casaris in eligendo senatu

Le même Cicéron raila publiquement, dans une autre occasion, la facilité de César pour la nomination des sénateurs. L. Mallius, hôte du dictateur, le sollicitant de nommer décurion le fils de sa femme, Cicéron dit, en présence d'un grand nombre de personnes : « Il le sera à Rome, si tu veux ; mais c'est difficile à Pompéium. » Sa causticité ne s'arrêta pas là. Un Laodicéen nommé Andron étant venu le saluer, il lui demanda la cause de sa venue, et apprit de lui qu'il était député vers César pour solliciter la liberté de sa patrie ; ce qui lui donna occasion de s'expliquer ainsi sur la servitude publique : « Si vous obtenez, négociez aussi pour nous. »

Il avait aussi un genre de causticité sérieuse et qui passait la plaisanterie, comme par exemple lorsqu'il écrivait à C. Cassius, un des meurtriers de César : « J'aurais désiré que vous m'eussiez invité au souper des ides de mars : certainement il n'y aurait point eu de restes ; tandis que maintenant vos restes me donnent de l'exercice. » Il a fait encore une plaisanterie très-piquante sur son genre Pison et sur M. Lepidus.

Symmaque parlait, et paraissait avoir encore plusieurs choses à dire, lorsqu'Aviénus lui coupant la parole, comme cela arrive quelquefois dans les conversations de table, dit : — César Auguste ne fut inférieur à personne dans le genre de la plaisanterie satirique, pas même peut-être à Tullius ; et, si vous l'agréez, je vous rapporterai quelques traits de lui que ma mémoire me fournira. Horus lui répliqua : — Permettez, Aviénus, que Symmaque nous apprenne les bons mots de Cicéron sur ceux dont il avait déjà prononcé le nom ; et après cela succédera plus à propos ce que

irrisit palam. Nam, cum ab hospite suo P. Mallio rogaretur, ut decurionatum privigno ejus expediret, assistente frequentia dixit : « Rome si vis, habebit : Pompeis difficile est. »

Nec intra hæc ejus mordacitas sletit. Quippe ab Androne quodam Laodicæno salutatus, cum causam adventus requisisset, comperissetque, (nam ille, se legatum de libertate patriæ ad Cæsarem veuisse, respondit) ita expressit publicam servitutem : « Έαν ἐπιτρέχης, καὶ περὶ ἡμῶν πρόσθενος. »

Vigebat in eo excedens jocos et seria mordacitas, ut hoc est ex epistola ad C. Cassium dictatoris violatorem : « Vellem Idibus Martiis me ad cenam invitasses ; profecto reliquiarum nihil iisset : nunc me reliquie vestrae exortent. » Idem Cicero de Pisonæ genere et M. Lepido lepidissime cavillatus est.

Dicente adhuc Symmacho, et, ut videbatur, plura dicturo, intercedens Aviénus, ut fieri in sermonibus convivalibus solet, Nec Augustus, inquit, Cæsar in hujusmodi diacitate quoquam minor, et fortasse nec Tullio : et, si volentibus vobis erit, aliqua ejus, que memoria suggererit, retulimus sum. Et Horus : Permitte, Aviénus, Symmachus explicet de his, quos jam nominaverat, dicta Cicerois : et opportunius que de Augusto vis referre, succedent. Retulente Avieno, Symmachus : Cicero, inquam, cum Pisonæ gener ejus mollius incederet, filia autem concita-

vous voulez nous raconter d'Auguste. Aviénus se faisant, Symmaque reprit : — Je disais que Cicéron voyant la démarche abandonnée de son genre Pison et la démarche alerte de sa fille, dit au premier : « Marche comme une femme ; » et à l'autre. « Marche comme un homme. » J'allais raconter encore que M. Lepidus ayant dit dans le sénat, aux peres consensits : « Je n'aurais point donné tant d'importance à un pareil fait (*Jecissem factum*), Cicéron répliqua : « Et moi je n'aurais point donné tant d'importance à un omoiopote » (un jeu de mots.) Mais poursuivis, Aviénus, et que je ne t'empêche pas plus longtemps de parler.

CHAPITRE IV.

Des plaisanteries d'Auguste à l'égard d'autres personnes, et de celles d'autres personnes à son égard.

Aviénus commença ainsi : — César Auguste, disais-je, ama beaucoup les plaisanteries, en respectant toujours néanmoins les bornes posées par l'honnêteté et par les convenances de son rang, et sans tomber jamais dans la bouffonnerie. Il avait écrit une tragédie d'Ajax ; n'en étant plus satisfait, il l'effaça. Dans la suite, Lucius, auteur tragique estimable, lui demandait que devenait son Ajax ; il lui répondit : « Il est tombé sur l'éponge. »

Quelqu'un qui lui présentait un placet en tremblant avançait à la fois et retirait la main : « Crois-tu, dit-il, présenter un as à un éléphant ? »

Pævius Taurus lui demandait un congiaire, disant qu'on racontait dans le public qu'il lui avait donné une somme considérable. « Quant à toi, n'en crois rien, » lui répliqua-t-il.

tius, ait genero : « Ambula tanquam femina ; » ait filia : « Ambula tanquam vir. » Et cum M. Lepidus in senatu dixisset Patribus conscriptis : « Ego non tanti fecissem si mille factum ; » Tullius ait : « Ego non tanti fecissem si ἑπιόπιστον. » Sed perge, Avienne ; ne ultra te dicturientem retardem.

CAPUT IV.

De jociis Augusti in alios, et aliorum rursus in ipsum.

Et ille : Augustus, inquam, Cæsar affectavit jocos, salvo tamen majestatis pudorisque respectu ; nec ut caderet in scurrum. Ajacem tragediam scriperat, eandemque, quod sibi displicuisset, deleverat. Postea Lucius gravis tragediarum scriptor interrogabat eum, quid ageret Ajax suus. Et ille, « In spongiam, » inquit, « incubuit. »

Idem Augustus, cum ei quidam libellum trepidus offerret, et modo proferret tuum, modo retraheret, « Putas, » inquit, « te assem elephantio dare ? »

Idem cum ab eo Pævius Taurus congiam peteret, dicentemque, jam hoc homines vulgo loqui, non parvam sibi ab illo pecuniam datam : « Sed tu, » inquit, « noli credere. »

« Quelqu'un qui fut destitué de la charge de préfet de la cavalerie demandait qu'on lui accordât au moins une gratification. « Je ne sollicite point ce don, disait-il, par amour du gain, mais pour qu'il paraisse que je n'aie quitté mon emploi qu'après avoir mérité de recevoir une récompense. » Auguste lui ferma la bouche par ces mots : « Affirme à tout le monde que tu l'as reçue, et je ne nierai point de te l'avoir donnée. »

Son urbanité se manifesta à l'égard d'Hérennius, jeune homme adonné au vice, et auquel il avait prescrit de quitter son camp. Celui-ci le suppliait, en disant : « Comment reviendrai-je dans mes foyers ? que dirai-je à mon père ? — Tu lui diras, répondit-il, que je t'ai déplu. »

Un soldat blessé à l'armée d'un coup de pierre, et défiguré par une cicatrice apparente au front, mais qui cependant vantait trop ses actions, fut légèrement réprimandé par lui en ces termes : « Ne l'est-il jamais arrivé en fuyant de regarder derrière toi ? »

Il répondit à un bossu nommé Galba, qui plaidait une cause devant lui, et qui répétait fréquemment : « Si tu trouves en moi quelque chose de reprehensible, redresse-moi. — Je puis t'avertir, mais non te redresser. »

Plusieurs individus que Cassius Sévère avait accusés ayant été absous (*absoluti*), tandis que l'architecte du forum d'Auguste traînait cet ouvrage en longueur ; Auguste joua sur le mot, en disant : « Je voudrais que Cassius accusât aussi mon forum. »

Vettius ayant labouré le lieu de la sépulture de son père, « C'est la véritablement, dit Auguste,

Alium, praefectura equitum summotum, et insuper salarium postulante, dicentemque, Non luci causa dari hoc mihi rogo, sed ut iudicio tuo munus videar impetrasse, et ita officium deposuisse, hoc dicto repercutit : « Tu te accepisse apud omnes affirmas ; et ego dedisse me non negabo. »

Urbanitas ejusdem innotuit circa Herennium deditum vitiiis juvenem : quem cum castris excedere jussisset, et ille supplic haec deprecatione mteretur : « Quo modo ad patris sedes revertar ? quid patri meo dicam ? » respondit : « Dic, me tibi displicuisse. »

Saxo in expeditione percussam, ac notabili cicatrice in fronte deformem, nimium famem sua opera jactantem, sic leniter castigavit : « At tu cum fugies, » inquit, « nunquam post te resperveris. »

Galbae, cujus informe gibbo erat corpus, agenti apud se causam, et frequenter dicenti, « Corrige, in me si quid reprehendis, » respondit : « Ego te monere possum, corrigere non possum. »

Cum multi Severo Cassio accusante absolventur, et architectus fori Augusti, expectationem operis dio traaheret, ita jocatus est : « Vellem, Cassius et meum forum accensasset. »

Vettius cum monumentum patris exarasset, ait Augustus : « Hoc est vere monumentum patris colere. »

Cum audisset, inter pueros, quos in Syria Herodes rex

« cultiver (*colere*) le tombeau de son père. »

Ayant appris que, parmi les enfants de deux ans et au-dessous qu'Hérode, roi des Juifs, avait fait massacrer en Syrie, était compris le propre fils de ce roi, il dit : « Il vaut mieux être le porc d'Hérode que son fils. »

N'ignorant pas que le style de son ami Mécène était négligé, lâche et sans nerf, il y conformait le sien la plupart du temps, dans les lettres qu'il lui écrivait : c'est ainsi que, dans une épître familière à Mécène, il cache sous un débordement de plaisanteries cette pureté sévère qu'il se prescrivait en écrivant à d'autres.

« Porte-toi bien, miel des nations, mon petit miel, ivoire d'Étrurie, laser d'Arétium, diamant des mers supérieures, perle du Tibre, émeraude des Ciliciens, jaspé des potiers, bérlylle de Porsena ; puisses-tu avoir un escarboucle, et en résumé les charmes artificiels des pros-titués ! »

Quelqu'un le reçut un jour avec un souper assez mesquin, et d'un ordinaire journalier ; car il ne refusait presque aucune invitation. Après le repas, comme il se retirait l'estomac vide et sans appareil, il se contenta de murmurer ces mots, après la salutation de son hôte : « Je ne pensais pas d'être autant de tes familiers. »

Comme il se plaignait de la couleur terne d'une étoffe pourpre de Tyr dont il avait ordonné l'achat : « Regarde-la » lui dit le vendeur en la tenant plus élevée ; à quoi il répondit : « Faudra-t-il donc, pour que le peuple romain me trouve bien vêtu, que je me promène sur la terrasse de ma maison ? »

Judeorum intra binatum jussit interfici, filium quoque ejus occisum, ait : « Melius est Herodis porcum esse, quam filium. »

Idem Augustus, quia Mecenatem suum noverat esse stilo remisso, molli et dissoluto, talem se in epistolis, quas ad eum scribebat, sapiens exhibebat, et contra investigationem loquendi, quam alias ille scribendo cessabat, in epistola ad Mecenatem familiaris plura in jocos effusa subtexuit : « Vale, uel gentium, melcule, ebur ex Etruria, laser Arétinum, adamas supernas, Tiberinum margaritum, Cibioum smaragde, jaspis figulorum, berylle Porsenae : carbunculum habecas, *ἐνα συντέμω πάντα μάλαγμα μακαριον*. »

Exceptus est a quodam cœna satis parca, et quasi quotidianâ. Nam paene nulli se invitanti negabat. Post epulum igitur ioops ac sine ullo apparatu discedens, vale dicenti hoc tantum insurrauit : « Non putabam me tibi tam familiarum. »

Cum de Tyriae purpura, quam emi jussisset, obscuritate quereretur, dicente venditore, « Erige altius, et suspice, » his usus est salibus : « Quid ? ego, ut me populus Romanus dicat bene cultum, in solariorum ambulaturus sum ? »

Nomenclatori suo, de cujus oblivione querebatur, dicenti, « Nunquid ad forum mandas ? Accipe, » inquit, « commendatitias, quia illic neminem nosti. »

Vatinius in prima sua ætate eleganter insultavit. Contu-

Il avait à se plaindre des oublis de son nomenclateur : « Est-ce au forum que tu m'en vois ? » lui disait un jour celui-ci ? — Oui, répondit-il ; et « voila des lettres de recommandation, car tu n'y « connais personne. »

Jeune encore, il persifla finement Vatinius. Cet homme, cassé par la goutte, voulait cependant avoir l'air d'être délivré de cette infirmité, et se vantait de faire mille pas. « Jo n'en suis point « surpris, repartit Auguste, car les jours sont « devenus un peu plus longs. »

Ayant appris qu'un chevalier romain avait tenu cachées, durant sa vie, de grandes dettes excédant vingt millions de sestercées, il ordonna qu'on achetât à son encaen le cousin de son lit, donnant pour raison de cet ordre, à ceux qui s'en étonnaient, qu'il fallait avoir pour son sommeil un coussin sur lequel cet homme avait pu dormir avec tant de dettes.

Il ne faut point passer sous silence ce qu'il dit en l'honneur de Caton. Il eut un jour occasion de venir dans la maison qu'il avait habitée ; au sortir de là, comme Strabon, pour le flatter, parlait mal de l'opiniâtre fermeté de Caton, Auguste dit : « Quiconque veut empêcher le changement « du gouvernement actuel de sa patrie est un hon- « nête homme et un bon citoyen. » Donnant ainsi à Caton de sincères louanges, sans néanmoins encourager contre son intérêt à changer l'état présent des choses.

Toutefois j'admire davantage en Auguste les plaisanteries qu'il a supportées que celles qu'il a dites, parce qu'il y a plus de mérite d'avoir de la tolérance que d'avoir de l'esprit ; vu surtout l'égalité d'âme avec laquelle il a supporté les traits les plus mordants. On connaît la cruelle plaisanterie d'un habitant des provinces. Cet homme, qui ressemblait beaucoup à Auguste, était venu

usus ille podagra, volebat tamen videri discussisse jam vitium, et mille passus ambulare se gloriabatur. Cui Caesar, « Non miror, » inquit : « dies aliquanto sunt longiores. »

Relata ad se magnitudine aris alieni, quam quidam eques Romanus dum vivit excedentem ducenties celaverat, culcitam emi cubicularem in ejus auctione sibi jussit. Et præceptum mirantibus, hanc rationem reddidit : « Ita « benda est ad somnum culcita, in qua ille, cum tantum « deberet, dormire potuit. »

Non est intermitendus sermo ejus, quem Catonis honori dedit. Venit forte in domum, in qua Cato habitaverat. Dein Strabone in adulacionem Cesaris male existimante de pervicacia Catonis, ait : « Quisquis presentem statum « civitatis commutari non volet, et civis et vir bonus « est. » Satis serio et Catonem laudavit, et sibi, ne quis affectaret res novare, consuluit.

Soleo in Augusto magis mirari quos pertulit jocos, quam ipse quos protulit, quia major est patientia, quam facundia laus ; maxime, cum aspernamente aliqua etiam jocos mordaciora pertulerit. Cujusdam provincialis jocus asper innotuit. Inhaberat Romam simillimus Cesari, et in se

à Rome et attirait sur lui tous les regards. L'empereur se le fit amener, et lui adressa, en le voyant, la question suivante : « Dis-moi, jeune homme, « ta mère est-elle jamais venue à Rome ? — Non, « lui répondit-il ; mais, ajouta t-il, mon père y est « venu souvent. »

Du temps du triumvirat, Auguste écrivit contre Pollion des vers fescennins ; ce qui fit dire à celui-ci : « Pour moi, je me tais ; car il n'est pas « facile d'écrire contre celui qui peut proscrire. »

Curtius, chevalier romain, homme accoutumé à nager dans les plaisirs, ayant rencontré, dans un repas qu'il prenait chez Auguste, une grive maigre, lui demanda s'il pouvait la renvoyer (*mittere*). Le prince ayant répondu : « Pour- « quoi pas ? » Curtius la fit aussitôt passer par la fenêtre (*misit*).

Auguste avait payé, sans en être sollicité, les dettes d'un sénateur qu'il chérissait, montant à quatre millions de sestercées : celui-ci, pour tout remerciement, ne lui écrivit que ces mots : « Tu « ne m'as rien donné pour moi. »

Lorsqu'il entreprenait quelque bâtiment, Licinius, son affranchi, était dans l'usage de lui apporter de grandes sommes d'argent ; dans une de ces occasions, Licinius lui fit un billet d'une somme de cent. Une ligne était tracée au-dessus des caractères qui exprimaient cette somme, et s'étendait un peu au delà, laissant ainsi un espace vide au-dessous d'elle. Auguste, profitant de l'occasion, ajouta une centaine à la première, et remplit soigneusement l'espace vide de sa propre main, en imitant le reste de l'écriture : l'affranchi dissimula, et paya la somme ainsi doublée. Dans la suite, Auguste ayant commencé quelque autre entreprise, Licinius lui fit sentir avec douceur le tort de cette conduite, en lui donnant un autre billet conçu en ces termes : « Je t'offre, sci-

omnium ora converterat. Augustus perducit ad se hominem jussit ; visumque hoc modo interrogavit : « Die mihi, ado- « lesens, fuit aliquando mater tua Romæ ? » negavit ille : nec contentus adject, « Sed pater meus scipe, »

Temporibus triumviralibus Pollio, cum Fescenninos in eum Augustus scripsisset, ait : « At ego læco. Non est « enim facile in eum scribere, qui potest proscribere. »

Curtius eques Romanus delictis diffuens, cum macrum turdum sumisset in convivio Cesaris, interrogavit, an mittere liceret. Responderat princeps, « Quidni liceat ? » ille per fenestram statim misit.

Es alienum Augustus ejusdem senatoris cari sibi non rogatus exsolverat, numerato quadragies. At ille pro gratiarum actione hoc solum ei scripsit : « Mihi nihil. »

Solebat Licinius libertus ejus inchoanti opera paterno magnas pecunias conferre : quem non enim secutus, centum promisit per libellum, in quo virgule superductæ pars ultra pecuniæ defectionem protendebatur, vacante infra loco. Caesar occasione usus, priori alterum certies sua manu junxit, spatio diligenter expleto, et affectata litteræ similitudine : geminatamque accepit summam, dissimulante liberio. Qui postea exopto alio opere, leniter factum

« gneur, pour les frais de cette nouvelle entreprise, « tout ce que tu jugeras nécessaire. »

La patience d'Auguste dans les fonctions de censeur est aussi louable que renommée. Il censurait un chevalier romain, comme ayant détérioré sa fortune; mais celui-ci prouva publiquement qu'il l'avait au contraire augmentée. Bientôt après, il lui reprocha de n'avoir pas obéi aux lois qui ordonnaient de contracter mariage; à quoi le chevalier répondit qu'il avait une femme et trois enfants, et il ajouta ensuite: « Désormais, « César, lorsque tu auras à scruter la conduite « des honnêtes gens, charges-en des gens hon- « nêtes. »

Il supporta aussi, je ne dirai pas seulement la liberté, mais même la témérité d'un soldat. Il se trouvait à la campagne, où les chants nocturnes d'un hibou, interrompant fréquemment son sommeil, lui faisaient passer des nuits troublées. Il ordonna qu'on tâchât de prendre le hibou. Un soldat habile dans la chasse aux oiseaux, et espérant une grande récompense, lui apporta l'oiseau. L'empereur l'en loua, et donna ordre de lui compter mille petits sesterces; mais celui-ci eut l'audace de dire: « J'aime mieux qu'il vive, » et de lâcher l'oiseau. Qui ne s'étonnera qu'Auguste, sans s'offenser de ce trait, ait laissé aller le soldat impuni?

Un vétéran avait un procès : le jour indiqué pour le jugement avançait; il aborda César en public, et le pria de se charger de sa cause. Celui-ci lui donna aussitôt un avocat de sa suite. auquel il recommanda le plaideur. Alors le vétéran s'écria d'une voix forte: « César, quand tes destins « se décidaient au combat d'Actium, je ne cherchai « point un remplaçant, mais je combattis moi- « même pour toi. » Et en disant ces mots le soldat

découvrit ses cicatrices. Auguste rougit et vint plaider pour lui, dans la crainte non pas tant de paraître superbe que de paraître ingrat.

Il avait entendu avec plaisir pendant son souper les musiciens de Toronius Flaceus, marchand d'esclaves, et les avait payés avec du blé, tandis qu'il en avait plus libéralement payé d'autres avec de l'argent. Ayant de nouveau demandé à Toronius ses mêmes musiciens pour jouer pendant son souper, celui-ci s'excusa, en disant, « « Ils sont au moulin. »

Lorsqu'il retournait triomphant, après la victoire d'Actium, parmi ceux qui venaient le féliciter, se présenta un individu qui lui offrit un corbeau qu'il avait dressé à dire ces mots: « Salut, César, victorieux empereur. » Auguste, agréablement surpris, acheta l'ingénieux oiseau vingt mille petits sesterces. Un camarade du précepteur de l'oiseau, auquel il ne revenait rien de cette libéralité, dit à l'empereur qu'il avait encore un autre corbeau semblable à celui-là. Auguste demanda qu'on le lui amenât: quand l'oiseau fut en sa présence, il récita les mots qu'on lui avait appris: « Salut, Antoine, victorieux « empereur. » Auguste, sans s'offenser nullement, ordonna que les vingt mille pièces fussent partagées entre les deux camarades. Une autre fois, salué de la même façon par un perroquet, il le fit acheter. Il fit aussitôt acheter une pie dressée de la même manière. Ces exemples engagèrent un pauvre cordonnier à instruire un corbeau à répéter une pareille salutation. Le cordonnier, fatigué des soins qu'il se donnait, disait souvent à l'oiseau, qui restait muet: « J'ai perdu mon argent et ma « peine. » Cependant le corbeau vint enfin à bout de répéter la salutation: on le plaça sur le passage d'Auguste, qui, l'ayant entendu, dit: « J'ai chez

sum Cesari object, libello tali dato: « Confero tibi, « domine, ad novi operis impensam, quod videbitur. »

Mira etiam censoris Augusti et laudata patientia. Corripitur eques Romanus a principe, tanquam minusset facultates suas. At ille se multiplicasse coram probavit. Mox idem subjecit, quod ad contrahendum matrimonium legibus non permisisset. Ille uxorem sibi et tres esse liberos dixit. Tunc adjecit: « Posthac, Cesar, cum de honestis « hominibus inquiris, honestis mandato. »

Etiam militis non libertatem tantum, sed et temeritatem tulit. In quadam villa inquietas noctes agebat, rumpente somnum ejus crebro nocturno cantu. Prendendam curavit noctuam. Miles accipit perulis, et spe ingentis præmii, perditur. Laudato imperator mille nummos dari jussit. Ille ausus est dicere, « Malo vivat: » avemusque dimisit. Quis non miratus est, non offenso Cesare abisse militem contumacem?

Veteranus, cum die sibi dicto periclitaretur, accessit in publico ad Cæsarem, rogavitque, ut sibi adesset. Ille advocatum, quem ex comitato suo elegerat, sine mora dedit; commendavitque ei litigatorem. Exclamavit ingenti voce veteranus: « At non ego, Cesar, periclitante te Actiaco « bello, viciniam quesivisti, sed pro te ipse pugnavi; » de-

lexique impressas cicatrices. Erubuit Cesar, venitque in advocacionem, ut qui vereretur, non superbus tantum, sed etiam ingratus videri.

Delectatus inter coram erat symphonicis Toronii Flacci mangonis, atque eos frumento donaverat, cum in alia acromata fuisset nummis liberalis: eosdemque postea Toronius æque inter coram querenti Cesari sic excusavit, « Ad molas sunt. »

Sublimis Actiaca victoria revertebatur. Occurrit ei inter gratulantes corum tenens, quem instituerat hæc dicere: « Hæve, Cesar, victor, imperator. » Miratus Cesar officiosam avem, viginti millibus nummorum emit. Socius opifilis, ad quem nihil ex illa liberalitate pervenerat, affirmavit Cesari, habere illum et alium corum; quem ut afferre egeretur, rogavit. Allatus verbum, que diceretur, expressit: « Hæve, victor, imperator, Antoni. » Nihil exasperatus, satis duxit, jobere illum dividere donativum cum contubernali. Salutatus similiter a psittaco, emi eum jussit. Idem miratus in pica, hæc quoque redemit. Exemplum sntorem pauperem sollicitavit, ut corum institueret ad parem salutationem: qui impendio exhaustus, sæpe ad avem non respondenter dicere solebat, « Opera et « impensa perit. » Aliquando tamen corvus cepit dicere

« moi assez d'oiseaux qui saluent de la sorte. » Le corbeau eut assez de mémoire pour ajouter aussitôt cette phrase, qu'il avait entendu dire à son maître lorsqu'il se plaignait : « J'ai perdu mon argent et ma peine. » A ces mots, Auguste sourit, et fit acheter l'oiseau plus chèrement qu'il n'avait payé aucun autre.

Un pauvre Grec avait pris l'habitude de présenter à Auguste, quand il descendait de son palais, une épigramme en son honneur. Après qu'il l'eut fait plusieurs fois vainement, l'empereur, voyant qu'il s'appretait à le faire encore, traça rapidement de sa main, sur un feuillet, une épigramme grecque, et la lui fit remettre comme il venait au-devant de lui. Celui-ci de la louer après l'avoir lue, de témoigner son admiration de la voix et du geste; et s'étant rapproché du siège de l'empereur, il mit la main dans une misérable bourse dont il tira quelques deniers, qu'il lui présenta, en ajoutant : « Cela n'est point sans doute proportionné à ta fortune, ô César; je te donne rais plus, si je possédais davantage. » Ce trait provoqua un rire universel, et Auguste, ayant appelé son trésorier, fit compter à ce pauvre Grec cent mille petits sesterces.

CHAPITRE V.

Des plaisanteries et des mœurs de Julie, fille d'Auguste.

Voulez-vous que je vous rapporte quelques uns des mots de Julie, fille d'Auguste? Mais auparavant, si je ne dois point passer pour un trop discoureur, je voudrais dire quelques mots des mœurs de cette femme, à moins qu'aucun de vous n'ait

dicitam salutationem. Hac audita dum transit Augustus, respondit : « Satis domi saluatorum talium habeo. » Superfuit corvo memoria, ut et illa, quibus dominum querentem solebat audire, subleveret : « Opera et impensa pe- » nit. » Ad quod Cesar risit; emique avem jussit, quanti nullam adhuc emerat.

Solebat descendenti a palatio Casati honorificum aliquod epigramma porrigere Græculus. Id cum frustra sæpe fecisset, rursusque eum idem facturum vidisset Augustus, brevi sua manu in charta exaravit Græcum epigramma : pergenti deinde ad se obviam misit. Ille legendo laudare; mirari tam voce, quam vultu. Cunque accessisset ad sellam; demissa in pauperem fundam manu, paucos denarios protulit, quos principi daret. Adjectus hic sermo : Μη κατά την τύχην σέ, σεβαστέ; εὐ πλείον ἔργον, πλέον ἐπίδοσον. Secuto omnium risu, dispensatorem Cesar vocavit, et sestertia centum millia numerare Græculo jussit.

CAPUT V.

Super jocis ac moribus Julie, Augusti filie.

Vultus aliqua et filie ejus Julie dicta referamus? sed si garulus non putabor, volo de moribus femine pauca

à dire autre chose de plus utile et de plus sérieux. Tout le monde l'ayant invité à poursuivre, il commença ainsi : — Julie, parvenue à l'âge de trente-huit ans, aurait, avec plus de bon sens, considérée cette époque comme celle de son déclin vers la vieillesse; mais elle abusa de l'indulgence de la fortune, comme de celle de son père. Néanmoins son amour pour les lettres, et l'instruction qu'il lui avait été si facile d'acquérir dans sa maison, le tout joint à un caractère rempli de douceur et de bonté, faisaient encore d'elle une femme pleine de grâces, au grand étonnement de ceux qui, connaissant ses vices, ne concevaient pas comment ils pouvaient s'allier avec des qualités si disparates. Plus d'une fois son père lui avait prescrit, en des termes dont l'indulgence temperait la gravité, qu'elle eût à modérer le faste de ses ornemens et l'appareil des cortèges. Lorsqu'il considérait la ressemblance de physionomie de ses nombreux petits-fils avec Agrippa, il rougissait de douter de la vertu de sa fille; puis il se flattait queson caractère léger et pétulant lui donnait l'apparence du vice sans qu'elle en eût réellement la culpabilité, et il osait croire qu'elle était telle que, parmi ses ancêtres, avait été Claudia; ce qui lui faisait dire à ses amis qu'il avait deux filles qui demandaient les plus grands ménagemens, et dont il devait tout supporter : la république, et Julie.

Julie était venue voir Auguste dans un costume dont l'indécence offensait les yeux de son père, qui néanmoins garda le silence. Le lendemain elle changea de tenue, et elle vint embrasser son père, joyeux de la voir dans un costume d'une sévérité remarquable. Celui-ci, qui la veille avait

premittere, ni quisquam vestrum habeat seria et discedenda, que proferat. Hortantibusque omnibus, ut copio insisteret, ita de Julia orsus est. Annum agebat tricesimum octavum, tempus ætatis, si mens sana superesset, vergentis in senium; sed indulgentia tam fortuna, quam patris abutebatur; cum aliquum literarum amorem, multa que eruditio, quod in illa domo facile erat, præterea mitis humanitas, nihilque sævus animus, ingentem femine gratiam conciliarent, mirantibus, qui villa noscebant, tantam pariter diversitatem. Non semel præceperat ei pater, temperato tamen inter indulgentiam gravitatemque sermone, moderaretur profusus cultus perspicuosque comitatus. Idem cum ad nepotum turbam simultudinem respererat, qua representabatur Agrippa, dubitare de pudicitia filie erubescbat. Inde blandiebatur sibi Augustus letum in filia animum usque ad speciem procatitatis, sed reatu liberum; et talem fuisse apud majores Claudiam credere audebat. Itaque inter amicos divit, duas se habere filias delicatas, quas necesse haberet ferre, rempublicam et Julianam.

Venerat ad eum licentiore habitu, et oculos offenderat patris læcentis. Mutavit cultus sui postera die morem, et lætam patrem, affectata severitate, complexa est. At ille, qui pridie dolorem suum continerat, gaudium continere non potuit; et, « Quantum hic ait in filia Augu-

comprimé sa douleur, ne put retenir sa joie, et dit : « Combien ce costume est plus convenable à la fille d'Auguste ! » Mais Julie sans se déconcerter repliqua : « En effet, je me suis parée aujourd'hui pour les yeux de mon père ; et hier, pour ceux de mon mari. »

On connaît le trait suivant. Livie et Julie avaient attiré sur elles les regards du public, dans un spectacle de gladiateurs, par la dissimilitude de leur suite. Livie était entourée d'hommes graves, Julie d'une foule de jeunes gens, et même de libertins. Son père lui écrivit, pour lui faire remarquer cette différence de conduite entre deux femmes d'un rang également élevé : elle répondit ingénieusement : « Ces jeunes gens deviendront vieux avec moi. »

Il lui était survenu de bonne heure des cheveux blancs, qu'elle se faisait secrètement arracher : l'arrivée inopinée de son père surprit une fois ses coiffeuses. Auguste aperçut des cheveux blancs sur les vêtements de sa fille, mais n'en témoigna rien. Quelque temps après, au milieu de plusieurs autres propos, il amena la conversation sur l'âge, et demanda à sa fille si, en vieillissant, elle préférerait voir ses cheveux blanchir ou tomber : elle répondit : « J'aime mieux les voir blanchir. » Alors il la convainquit de mensonge, en lui disant : « Pourquoi donc tes femmes te font-elles chauve de si bonne heure ? »

Une autre fois, Julie entendant un de ses amis, homme d'un caractère grave, qui s'efforçait de lui persuader qu'elle ferait mieux de régler sa conduite sur l'exemple de la simplicité de son père, elle dit : « Il oublie qu'il est César, et moi je me souviens que je suis la fille de César. »

« *sti probabilior est cultus?* » non detuit patrocinio suo Julia his verbis : « *Hodie enim me patris oculis ornavi, heri viri.* »

Notum et illud. Converterant in se populam in spectaculo gladiatorum Livia et Julia, comitatus dissimilitudine. Quippe centigibus Liviæ gravibus viris, hæc juvenutis et quidem luxuriosæ grege circumsidebatur. Admonuit pater scripto : *Videret, quantum inter duas principes feminas interesset. Eleganter illa rescripsit : « Et hi me cum senes fiunt. »*

Eadem Julia mature habere cœperat canos, quos legere secreta solebat. Subitus interventus patris aliquando oppressit ornatrix. Dissimulavit Augustus, deprehensis super vestem ejus canis : et aliis sermonibus tempore extracto, induxit ætatis mentionem ; interrogavitque filiam, utrum post aliquot annos cana esse mallet, an calva : et cum illa respondisset, « *Ego, pater, cana esse malo ;* » sic illi mendacium objecit : « *Quid ergo iste te calvam tam cito faciunt ?* »

Item cum gravem æmulum audisset Julia suadentem, melius facturam, si se obvisisset ad exemplum paternæ frugalitatis, ait : « *Ille obvisucit, Casarem se esse. Ego me nemi, me Casaris filiam.* »

Cumque consilii flagitiorum mirarentur, quo modo similes Agrippæ filios pareret, quæ tam vulgo potestatem

Comme les confidants de ses débauches s'étonnaient de ce que, se livrant à tant de gens, elle donnait à Agrippa des enfants qui lui ressemblaient : « C'est, dit-elle, que je ne prends point de passage que le navire ne soit plein. »

Il existe un propos de ce genre de Populia, fille de Marcus, laquelle répondit à quelqu'un qui s'étonnait de ce que les femmes des animaux ne désirent le mâle qu'à l'époque où elles doivent concevoir : « C'est qu'elles sont des bêtes. »

CHAPITRE VI.

Autres plaisanteries et réponses ingénieuses de divers personnages.

Mais revenons des femmes aux hommes, et des plaisanteries lascives à d'autres plus décentes. Cascellius était un jurisconsulte d'une grâce et d'une liberté d'esprit également admirables. On a beaucoup cité de lui le trait suivant. Vatinius, assailli à coups de pierres par le peuple, auquel il donnait un spectacle de gladiateurs, avait obtenu des édules qu'ils défendissent de lancer rien autre chose dans l'arène que des pommes. Cascellius, consulté par quelqu'un dans cette occasion, pour savoir si le fruit du pin était une pomme, répondit : « Si c'est pour lancer contre Vatinius, c'est une pomme. »

Un marchand lui demandait comment il devait partager un vaisseau avec son associé : on rapporte qu'il lui répondit : « Si vous le partagez, vous ne l'aurez ni l'un ni l'autre. »

On raconte le mot suivant de M. Lollius sur

sui corporis faceret, ait : « *Nonquam enim nisi navi plena tollo vectorem.* »

Simile dictum Populie Marci filie. Quæ miranti eundem, quid esset, quapropter alia bestie nunquam marem desiderarent, nisi cum prægnantes vellent heri, respondit : « *Bestie enim sunt.* »

CAPUT VI.

Rursus de virorum jocis, argutisque responsis.

Sed ut a feminis ad viros, et a lascivis jocis ad honestos revertar, Cascellius jurisconsultus urbanitatis miræ libertatisque habebatur ; præcipue tamen is jocus ejus innotuit. Lapidatus a populo Vatinius, cum gladiatorum munus ederet, obtinuerat, ut ædiles edicerent, nè quis in arenam, nisi pomum mississe vellet. Forte his diebus Cascellius, consultus a quodam, an nux pinea pomum esset, respondit : « *Si in Vatinium missurus es, pomum est.* »

Mercatori deinde, quemadmodum cum socio navem divideret, interroganti, respondisse traditur : « *Navem si dividis ; nec tu, nec socius habebitis.* »

In Galbam, eloquentia clarum, sed quem habitus, ut

Galba, homme distingué par son éloquence, mais qui en détruisait l'effet par sa difformité corporelle, dont j'ai parlé plus haut. « Le génie de Galba, disait-il, est mal logé. »

L' grammairien Orbilius railla ce même Galba d'une manière encore plus piquante. Orbilius déposait contre un accusé. Galba, pour confondre le témoin, se met à l'interroger en feignant d'ignorer sa profession : « Quel est votre métier ? » lui dit-il. — « De gratter des bosses au soleil, » répondit celui-ci.

C. César faisait compter cent mille sesterces à ceux qui jouaient à la paume avec lui, tandis qu'il n'en faisait compter que cinquante à L. Cæcilius. « Qu'est-ce donc ? dit celui-ci ; est-ce qu'au lieu de jouer des deux mains, je ne joue que d'une seule, pour que je ne puisse recevoir davantage ? »

On disait à Décimus Labérius que P. Clodius était irrité contre lui, parce qu'il lui avait refusé de composer un mime. « Que peut-il me faire de plus, répliqua-t-il, que de me faire aller à Dyrrachium et revenir ? » faisant allusion à l'exil de Cicéron.

CHAPITRE VII.

Des mots et maximes de Labérius et de Publius, mimographes, et de Pylade et Hylas, comédiens.

Mais puisqu'Aurélius Symmaque a parlé naïvement de Labérius, et que j'en fais moi-même actuellement mention, si je rapportais ici quelques mots de lui ainsi que de Publius, nous aurions introduit en quelque sorte, à notre fes-

supra dixi, corporis destruebatur, M. Lollii vox circumferebatur : « Ingenium Galbæ male habitat. »

In eundem Galbam Orbilius grammaticus acerbis irridierat. Proderat Orbilius in reum testis : quem Galba ut confunderet, dissimulata professione ejus, interrogavit : « Quod artificium facis ? » respondit : « In sole gibbos sub leo fricare. »

L. Cæcilius, cum C. Cæsaris alius, qui secum pila lusitabat, centena sestertia, illi uni quinquaginta dari jussisset, « Quid ? ego, » inquit, « una manu ludo, et non duas, ut plus habere possim ? »

Cum iratus esse P. Clodius D. Laberium diceretur, quod ei mimum petenti non dedisset, « Quid amplius, » inquit, « mihi factorus es, nisi ut Dyrrachium eam, et redeam ? » illudens ad Ciceronis exilium.

CAPUT VII.

De sententiis ac dictis Laberii et Publii mimographorum ; deque Pylade ac Hylæ histrionibus.

Sed quia et paulo ante Aurelius Symmachus, et ego nunc Laberii fecimus mentionem, si aliqua hujus atque Publii dicta referemus, videbimur et adhibendi convivio mimus videri lasciviam, et laudem celebritatem, quam,

tin, l'appareil de fête que semble promettre la présence des comédiens, en évitant le reproche de libertinage qu'elle attire. César invita Laberius, chevalier romain, homme d'une âpre liberté de parole, à monter sur le théâtre moyennant la somme de cinq cent mille petits sesterces, et à jouer lui-même les mimes qu'il composait. Or, l'homme puissamment commandé non-seulement lorsqu'il invite, mais lors même qu'il prie. Aussi Laberius témoigne la contrainte que César lui fit subir, dans les vers du prologue suivant.

« Où m'a précipité, vers la fin de mon existence, la force adverse de la nécessité, que tant d'hommes ont voulu éluder, et que si peu ont pu fuir ? Moi, que dans ma jeunesse aucune ambition, aucune largesse, aucune crainte, aucune force, aucune autorité, ne purent faire déchoir de mon rang, voilà que dans ma vieillesse la parole flatteuse, douce et élémentaire d'un homme illustre, m'en fait descendre avec facilité. Car qui aurait toléré que moi, mortel, j'eusse refusé à celui auquel les dieux ne purent rien refuser ? Ainsi donc après avoir vécu soixante ans sans reproche, je quitte mes lares chevalier romain, et je rentre dans ma maison comédien. Dès cet instant j'ai vécu trop d'un jour. O fortune immodérée dans la prospérité comme dans le malheur, si l'un de tes caprices devait être de faire servir la gloire des lettres à briser vers son terme une renommée honorable, pour quoi ne m'as-tu pas rendu flexible à accomplir tes desseins, alors que mes membres pleins de vigueur me permettaient de plaire au peuple et à cet homme illustre ? Mais maintenant où me

cum adsunt, illi excitare pollicentur, imitari. Laberium asperæ libertatis equitem Romanum Cæsar quingentis millibus invitavit, ut prodiret in scenam, et ipse ageret mimos, quos scriptabat. Sed potestas non solum, si invitet, sed etiam si supplicet, cogit. Unde se et Laberius a Cæsare coactum in prologo testatur his versibus :

Necessitas, ejus cursus transversi impetum
Voluerunt multi effugere, pauci potuerunt,
Quo me detrusit pæne extremis sensibus ?
Quem nulla ambitio, nulla unquam largitio,
Nullus timor, vis nulla, nulla auctoritas
Movere potuit in juvenia de statu ;
Ecce in senecta ut facile lab-fecit loco
Viri excellentis mente clemente edita
Submissa placide blandiloquens oratio ?
Etenim ipsi Dii negare cui nihil potuerunt,
Hominem me denegare quibus posset pati ?
Ego his tricens annis actis sine nota,
Eques Romanus Lare egressus meo,
Domum revertar mimus. Nimirum hoc die
Uno plus vixi, mihi quam vivendum fuit.
Fortuna, immoderata in bono æque atque in malo,
Si tibi erat libitum, literarum laudibus
Floris cacumen nostræ famæ frangere,
Cur cum vigebam membris præviridantibus,
Satis facere populo et tali cum poteram viro,
Non flexibilem me concurvasi, ut carperes ?
Nunc me quo dejecis ? quid ad scenam affero ?

« précipites-tu? Qu'apporté-je sur la scène? est-ce
« la beauté, ou la dignité du corps? l'énergie de
« l'âme, ou le son gracieux de la voix? De même
« que le lierre épouse les forces de l'arbre autour
« duquel il serpente, de même la vieillesse m'èner-
« ve, en m'entourant de ses étreintes annuelles;
« et, semblable au tombeau, il ne reste plus de
« moi qu'un nom. »

Dans cette même pièce Labérius se vengeai
comme il le pouvait, dans le rôle d'un Syrien
battu de verges, sous le masque duquel il s'écriait :
« Désormais, Romains, nous avons perdu la li-
« berté! »

Et il ajoutait peu après :

« Il faut qu'il craigne beaucoup de gens, celui
« que beaucoup de gens craignent. »

A ces derniers mots, tout le peuple fixa les
yeux sur César, et se complut à le voir dans l'im-
puissance de repousser ce trait qui le frappait. Cette
circonstance fut cause que le dictateur transporta
ses faveurs à Publius. Ce Publius, Syrien de nation,
ayant été présenté adolescent au patron de son
maître, s'attira ses bonnes grâces, non moins par
sa beauté que par les agréments de son esprit. Ce
dernier, apercevant un de ses esclaves hydropi-
que qui était couché par terre, et lui reprochant
ce qu'il faisait au soleil : « Il fait chauffer son eau,
repartit Publius. Pendant le souper, on agita en
plaisantant la question de savoir quel genre de
repos était le plus déplaisant : les opinions étaient
partagées : « C'est celui des pieds goutteux, » dit
Publius. A cause de ces traits et de plusieurs au-
tres, il fut affranchi, et instruit avec beaucoup de
soin. Ayant composé des mimes qui obtinrent de
grands succès dans les villes d'Italie, il parut à
Rome durant des jeux que César y donna, et

défia tous ceux qui, à cette époque, exposaient
leurs ouvrages sur la scène, à concourir avec lui
sur un sujet donné, et pendant un espace de temps
déterminé. Il vainquit tous ceux qui se présentè-
rent; et ce nombre fut Labérius, ce qui fit dire
à César, en souriant : « Malgré ma protection,
« Labérius, tu es vaincu par Syrus. » Aussitôt il
donna une palme à Publius, et à Labérius un an-
neau d'or avec cinq cent mille sesterces. Comme
ce dernier se retirait, Publius lui dit : « Sois favo-
« rable, comme spectateur, à celui que tu as com-
« battu comme écrivain. » Et Labérius, à la pre-
mière représentation théâtrale qui eut lieu, fit
entrer les vers suivants dans un de ses mimes :

« On ne peut pas toujours occuper le premier
« rang. Lorsque tuseras parvenu au dernier degré
« de l'illustration, tu t'arrêteras avec douleur; et
« tu tomberas, avant d'avoir songé à descendre.
« Je suis tombé; celui qui me succède tombera
« aussi : la gloire est une propriété publique. »

Quant à Publius, on connaît de lui des sen-
tences ingénieuses, et d'une application très-fré-
quente; je ne me souviens que de celles-ci, renfer-
mées chacune dans un seul vers :

« C'est un méchant avis, celui dont on ne peut
« changer.

« Celui qui donne à qui en est digne, reçoit un
« bienfait en donnant. »

« Au lieu de récriminer, supporte ce qui ne
« peut être échangé. »

« Celui à qui on permet plus qu'il n'est raison-
« nable, veut plus qu'on ne lui permet. »

« Un compagnon de voyage, d'une conversation
« agréable, tient lieu de véhicule en chemin. »

« La frugalité est la broderie d'une bonne ré-
« putation. »

Decorem formæ, an dignitatem corporis.

Animi virtutem, an vocis jocunditatem sonum?

Ut hedera serpentes vires arboribus necat.

Ita me vetustas amplexu amorum enecat.

Sepulchri similibus, nihil nisi nomen retineo.

In ipsa quæque actione subinde se, quæ poterat, ulciscen-
batur, inducitur habitu Syri, qui velut flagris casus, præ-
tripticite se similibus, exclamabat :

Porro Quirites! libertatem perdimus.

et paulo post adjecit :

Necesse est multos timeat, quem multi timeant.

quo dicto universitas populi ad solum Cæsarem oculos et
ad convertit, notantes impotentiam ejus hæc dicitur lapi-
datam. Ob hæc in Publium vertit favorem. Is Publius
natione Syrus, cum puer ad patronum domini esset ad-
ductus, promeruit eum non minus salibus et ingenio,
quam forma. Nam forte cum ille servum suum hydropi-
cum jacentem in area vidisset, increpassetque, quid in
sole faceret; respondit, « Aquam calefacit. » Joculari deinde
super eam exorta quæstione, quodnam esset molestum
otium, aliud alio opinante, ille « Podagrici pedes » dixit.
Ob hæc et alia manumissus, et majore cura eruditus, cum
mimos componeret, ingentique assensu in Italia oppidis
ægere corpisset; productus in Romæ per Cæsaris ludos, om-

nes, qui tunc scripta et operas suas in scenam locaverant,
provocavit, ut singuli secum, posita invicem materia,
pro tempore contendere. Nec ullo recusante, superavit
omnes : in quis et Laberium. Unde Cæsar arridens hoc
modo pronuntiavit :

Faveite tibi me victus es, Laberi, a Syro :

*statimque Publio palmam et Laberio anulum aureum cum
quingentis sestertiis dedit. Tunc Publius ad Laberium re-
cedentem ait : « Quicum contendisti scriptor, hunc specta-
« tor sublevis. » Sed et Laberius sequenti statim communi-
sione, mimo novo interjecit hos versus :*

Non possunt primi esse omnes in tempore.

Summum ad gradum cum claritatis veneris,

Consistes ægre; et quam descendas, decides.

Cecidi ego : eadet qui sequitur. Laus est publica.

Publii autem sententiæ feruntur lepida, et ad communem
usum accommodatissimæ. Ex quibus hæc fere nemini sin-
gulis versibus circumscriptas :

Malum consilium est, quod mutari non potest.

Beneficium dando accepit, qui digno dedit.

Feras, non culpes, quod mutari non potest.

Cui plus licet, quam par est, plus vult, quam licet.

Comes faciendus in via pro vehiculo est.

Frugalitas inserta est rumoribus boni.

« Les larmes d'un héritier sont le rire sous le masque. »

« La colère s'attire plus de mal que la patience. »

« Celui qui fait un second naufrage accuse Neptune à tort. »

« Trop de contestation fait perdre la vérité. »

« C'est un demi-bienfait de refuser vite ce qui est demandé. »

« Sois avec ton ami en songeant qu'il peut de venir ton ennemi. »

« Supporter une ancienne injure, c'est en quérir une nouvelle. »

« On ne triomphe jamais d'un danger, sans danger. »

Mais puisque je suis venu à parler du théâtre, je ne dois oublier ni le comédien Pylade, qui s'illustra dans son art du temps d'Auguste, ni Hylas son disciple, qu'il instruisit jusqu'au point de devenir son rival. Les suffrages du peuple étaient divisés entre eux. Hylas exécutait un jour une pantomime musicale, dont la finale était : « Le grand Agamemnon : » et en disant ces mots, il se redressait comme pour dessiner une haute stature. Pylade ne pouvant supporter cela, lui cria de sa loge : « Tu le fais long, et non pas grand. » Alors le peuple l'obligea à exécuter la même pantomime ; et lorsqu'il en fut venu à l'endroit qu'il avait relevé, il prit l'air d'un homme qui réfléchit, persuadé que le principal caractère d'un grand général est de penser pour tout le monde. Hylas jouait le rôle d'Œdipe ; Pylade le reprit sur la sécurité qu'il y montrait, en lui disant : « Songe que tu es aveugle. » Dans le rôle d'Hercule furieux,

*Hæretis fletus sub persona risus est.
Furor fit læsa sæpius patientia.*

Improbe

*Neptunum accusat, qui iterum naufragium facit.
Nimium altercando veritas amittitur.
Pars beneficii est, quod petitur, si cito neges.
Ita amicum habebas, posse ut fieri inimicum putes.
Velerem ferendo injuriam, invitas novam.
Nunquam periculum sine periculo vincitur.*

Sed quia semel ingressus sum scenam loquendo, nec Pylades histrio nobis omittendus est, qui clarus in opere suo fit temporibus Augusti, et Hylam discipulum usque ad æqualitatis contentiorem eruditionem proxevit. Πορνήν deinde inter utriusque suffragia divisus est. Et cum canticum quoddam saltaret Hylas, cujus clausula erat,

Τὸν μέγαν Ἀγαμέμνονα,

sublimem ingentemque Hylas velut metiebatur. Non tulit Pylades, et exclamavit e cavea :

Σὺ μακρόν οὐ μέγαν ποιεῖς.

tunc populus eum cogit idem saltare canticum. Cumque ad locum venisset, quem reprehenderat, expressit cogitantem; nihil magis ratus magno duci convenire, quam pro omnibus cogitare. Saltabat Hylas Œdipodem : et Pylades hac voce securitatem saltantis castigavit, οὐ βλέπει. Cum in Herculem Furentem prodisset, et nonnullis incensum histrioni convenientem non servare videretur, deposita persona ridentes increpuit,

plusieurs personnes trouvaient que Pylade ne conservait pas assez la démarche qui convient à un acteur : alors quittant son masque, il gourmanda ses critiques en ces termes : « Insensés, son gez que je joue un fou ; » et en même temps il jeta ses flèches au milieu du peuple. Jouant le même rôle par ordre d'Auguste dans une salle particulière, il banda son arc et lança sa flèche ; et l'empereur ne fut point offensé que Pylade fit avec lui comme il avait fait avec le peuple romain. On lui attribua d'avoir remplacé la pantomime sans art de nos ancêtres, par une nouvelle pantomime beaucoup plus gracieuse. Auguste lui ayant demandé quel avait été son procédé, il répondit : « Qu'il avait substitué la flûte à la voix humaine. » Sa rivalité avec Hylas ayant occasionné une sédition parmi le peuple, excita l'indignation d'Auguste ; ce que Pylade apprenant, il s'écria : « Tu es un ingrat, ô prince ! Laisse-les s'occuper de nous. »

CHAPITRE VIII.

Préceptes de Platon touchant l'usage du vin ; et combien il est honteux et même dangereux d'être sujet aux plaisirs de la bouche et du tact.

Cette conversation provoqua la gaieté ; et tandis qu'on louait la mémoire ornée et l'aménité d'esprit d'Aviénus, un serviteur avança les secondes tables. Alors Flavien prenant la parole, dit : — Bien des gens, je pense, ne sont pas de l'avis de Varron, qui, dans son ingénieuse satire Menippée intitulée : « Tu ne sais ce que t'apporte le soir, » bannit les mets raffinés du second service. Mais toi, Cécina, qui as une meilleure

Μωροί, κρινόμενον ὄρχοῦμαι.

hac fabula et sagittas jecit in populum. Eandem personam cum jussu Augusti in triclinio ageret, et intendit arcum, et spicula misit. Nec indignatus est Cæsar, eodem se loco Pyladi, quo populum Romanum fuisse. Illic, quia ferebatur mutasse rudis illius saltationis ritum, qui apud majores viguit, et venustam induxisset novitatem, interrogatus ab Augusto, que saltationi contulisset, respondit : αὐτῶν συρίγγων τ' ἔνοσπήν, ἀκρόν τ' ἀνθρώπων. Idem cum propter populi seditionem pro contentione inter se Hylanque habita concitatum indignationem exceperisset Augusti, respondit : καὶ ἀχαριστεῖς βασιλεῦ; ἔασον αὐτοὺς περὶ ἡμᾶς ἀσχολεῖσθαι.

CAPUT VIII.

Quomodo Plato vino indulgendum esse præceperit : et quam periculosum turpeque sit, factus ac gustus voluptati- bus esse obnoxium.

Ilis dictis, et excitata lætitia, cum in Avieno memoria florida et amenitas laudaretur ingenii, mensas secundas minister amovit. Et Flavians : Multi, ut existimo, in hoc a Varrone dissentiunt, qui in illa lepidissima satyra Menippæa, quæ inscribitur, NESCIUS QUO VESPER VEHAT, de secunda mensa placentas removet. Sed, quæso, dicas, Cæcina, verba ipsa Varronis, si tibi beneficio memorie

mémoire, répète-nous, je te prie, les propres paroles de Varron, si tu les as retenues. Albin répondit : — Voici le passage de Varron que tu me demandes : « Les bellaria les plus doux sont ceux où l'on ne met point de miel; car le miel ne souffre point la cuisson. Le mot *bellaria* signifie toute espèce de mets du second service : c'est le nom que nos ancêtres ont donné à ce que les Grecs appellèrent *πέμματα* ou *τραγήματα*. Les vins les plus doux sont aussi désignés sous cette dénomination dans de très-anciennes comédies, où ils sont appelés *bellaria*, de *liber*. » — Allons, reprit alors Évangelus, livrons-nous un peu au vin, avant de nous lever de table; et ceci d'après l'autorité de Platon, qui pense que le vin est un excitant, et une sorte de feu qui renouvelle les forces de l'esprit et du corps de l'homme qui s'y adonne. — Quoi donc, Évangelus, répliqua Eusthate, crois-tu que Platon ait voulu conseiller de faire un fréquent usage du vin? Ce qu'il a paru ne pas imrouver, n'est-ce pas plutôt ces festins libres et joyeux, où l'on boit dans de petites coupes, et où des hommes sobres président? Ces sont de tels repas qu'il déclare pouvoir être utiles à l'homme, dans les livres 1 et 2 de son traité « Des lois. » Il pense que la boisson modérée, au sein d'honnêtes délassements, rafraîchit l'esprit, et le dispose à reprendre les exercices ordinaires d'une vie sobre; et qu'un moment de gaieté le rend plus propre à poursuivre ses travaux accoutumés. En même temps, si quelqu'un est entraîné par sa cupidité et ses passions dans des erreurs que la honte lui fait tenir cachées, la liberté qui naît du

vin les fait découvrir sans inconvénients et les rend plus faciles à corriger et à guérir. Platon dit aussi, dans le même endroit, qu'on ne doit pas craindre de s'habituer à supporter la force du vin, puisqu'il n'est personne de si sobre ou de si tempérant, dont la vie ne s'écoule à travers les dangers de l'erreur ou les amorcees de la volupté. Car qui n'a pas connu les Grâces et les Plaisirs, divinités des festins? Et s'il était quelqu'un qui ne se fût pas trouvé dans ce cas, aussitôt que sa propre volonté, la nécessité ou l'occasion, les lui auront fait connaître, il se laissera bientôt attirer et subjugué, sans que son esprit ni son cœur puissent résister. Il faut donc combattre et entrer pour ainsi dire en lutte avec les voluptés, et principalement avec les effets licencieux que produit le vin; non par la fuite ou par l'éloignement, mais par la vigueur de l'âme et en les affrontant avec constance. Qu'un usage modéré entretienne la tempérance et la continence, et cependant que notre esprit, animé et réchauffé, repousse et la froide tristesse et la craintive timidité.

Nous venons de parler des voluptés : Aristote nous apprend quelles sont celles qu'on doit éviter. L'homme a cinq sens, que les Grecs appellent *αἰσθήσεις*, par le canal desquels l'âme et le corps perçoivent le plaisir. Ces sens sont : le tact, le goût, l'odorat, la vue, l'ouïe. Tout plaisir pris immodérément est déréglé et honteux, mais principalement ceux du tact et du goût; ces deux genres de volupté, de l'avis des hommes sages, sont ce qu'il y a de plus honteux. Les Grecs ont donné à ceux qui se livrent à ces vices graves les

tenacioris hæserunt. Et Albinus, Locus, inquit, Varronis, quem referri a me imperas, in his fere verbis est : « Bellaria ea maxime sunt mellita, quæ mellita non sunt. « Dulcibus enim cum pepsî societas invida. Significant autem bellaria omne mensæ secundæ genus. Nam quæ « πέμματα Græci, vel τραγήματα diverunt, ea veteres nostri appellavere bellaria. Vina quoque dulciora est invenire in comediis antiquioribus hoc vocabulo, dictaque « ea Liberi bellaria. » Et Evangelus : Agite, antequam surgendum nobis sit, vino indulgeamus : quod decreti Platonicæ autoritate faciemus; qui existimavit, fomitem esse quandam et igitabulum ingenii virtutisque, si mens et corpus hominis vino flagret. Tunc Eustathius, Quid agis, inquit, Evangele? an Platonem existimas haurienda passim vina suasisse; et non magis inter minuta pocula jucundiorum liberaliorumque invitationem, quæ fieret sub quibusdam quasi arbitris et magistris conviviorum sobriis, non improbase? et hoc est, quod in primo et secundo de legibus, non inutile viris esse, decernit. Nam et medicis honestisque inter bibendum remissionibus refici integrarique animos ad instauranda sobrietatis officia existimavit; redditosque sensim lectiores, ad intentiones rursus capessendas fieri habiliores; et simul, si qui penitus in his affectionum cupiditatumque errores inessent, quos celaret aliquo pudor reverens, ea omnia sine gravi periculo libertate per vinum data detegi, et ad corrigendum medendumque fieri opportuniora. Atque hoc etiam Plato

ibidem dicit, non diffugiendas esse injuscemodi exercitationes adversum propulsandam vini violentiam; neque ullum unquam continentem prorsum aut temperantem satis fideliter visum esse, cui vita non inter ipsa errorum pericula, et in mediis voluptatum illecebris explorata sit. Nam cui Libertati Gratiæque omnes conviviorum incognite sint, quique illarum omnino expertus sit, si eum forte ad participandas hujusmodi voluptates aut voluntas tulerit, aut casus induxerit, aut necessitas impulerit, mox deliniri, et capi; neque mentem ejus animique consistere. Congrediendum igitur, et tanquam in arce quadam cum voluptariis rebus, cumque ista vini licentia cominus decernendum, ut adversus eas non fuga, nec absentia, sinus tuti, sed vigore animi, et constanti presentia, moderatoque usu temperantiam continentiamque tueamur, et calefacto simul refrigerio animo, si quid in eo vel frigida tristitia, vel torpente verendumque fuerit, diluamus.

Sed, quoniam voluptatum fecimus mentionem, docet Aristoteles, a quibus voluptatibus sit cavendum. Quinque etenim sunt hominum sensus, quos Græci *αἰσθήσεις* appellant, per quos voluptas animo, aut corpori queri videtur : tactus, gustus, odoratus, visus, auditus. Ex his omnibus voluptas, quæ immodice capitur, ea turpis atque improba est. Sed nimia quæ nimia ex gustu atque tactu est : ea igitur gemina voluptas, sicut sapientes viri censuerunt, omnium rerum foetissima est; eosque maxime, qui sese duabus istis voluptatibus dederunt, gravissimi

noms de ἀκρατεῖς ou d'ἀκολάστος, et nous les appelons incontinents ou intempérants. Ces deux plaisirs du goût et du tact, c'est-à-dire du manger et du coït, sont les seuls que l'homme ait de commun avec les bêtes; et c'est pourquoi l'on dit que celui qui est dominé par ces voluptés brutales se ravale au rang des animaux sans raison: les plaisirs qui nous viennent par les trois autres sens ne sont propres qu'à l'homme. Je vais rapporter un passage d'Aristote sur ce sujet, afin qu'on sache ce que pensait cet homme illustre touchant ces infâmes voluptés.

« Pourquoi appelons-nous incontinents et ceux qui s'abandonnent aux plaisirs du tact, et ceux qui s'abandonnent aux plaisirs du goût? car nous donnons également cette qualification et à ceux qui abusent des faveurs de Vénus, et à ceux qui se complaisent dans la recherche des mets. Or il y a différentes sortes de mets: les uns qui affectent agréablement la langue, et d'autres le gosier; ce qui faisait souhaiter à Philoxène que les dieux immortels lui accordassent un cou de grue. Mais nous ne donnons point cette qualification d'incontinents à ceux qui excèdent les bornes de la modération dans les jouissances de la vue et de l'ouïe. Serait-ce parce que nous partageons avec les autres êtres animés les voluptés que procurent les deux premiers sens, que nous les méprisons comme abjectes, et que nous les avons notées d'infamie entre toutes les autres? Serait-ce pour cela que nous blâmons l'homme qui y est adonné, et que nous l'appelons incontinent et intempérant, parce qu'il se laisse subjugué et conduire par la plus basse espèce de plaisirs? Car sur les

« cinq sens, les deux dont je viens de parler sont les seuls par lesquels les animaux goûtent des plaisirs; les autres ne leur en procurent point, ou du moins ce n'est qu'accidentellement »

Quel est donc celui, pour si peu qu'il ait de pudeur, qui pourra se complaire dans les plaisirs de la bouche et du coït, que l'homme partage avec l'âne et le pourceau? Socrate disait que beaucoup de gens ne désiraient de vivre que pour manger et boire; mais que lui, il ne mangeait et buvait que pour vivre. Hippocrate, cet homme d'un savoir divin, pensait que l'action vénérienne était une sorte de maladie affreuse que nous appelons comitiale; voici ses paroles: « Le coït est une petite épilepsie. »

CHAPITRE IX.

Du luxe et de l'intempérance de Q. Hortensius, de Fabius Gurgès, de Metellus Ijus, et de Metellus le souverain pontife. Du porc troïen, et de la manière d'engraisser les lièvres et les limaçons.

Voici les expressions de M. Varron. Dans le livre troisième de son traité De l'agriculture, en parlant des paons qu'on nourrit dans les maisons de campagne, il dit: « Q. Hortensius fut le premier qui en servit dans un repas augural; ce qui fut jugé, par des gens sages, un acte de luxe et non un trait de religion. Cet exemple, qui fut bientôt suivi par plusieurs personnes, fit monter le prix de ces oiseaux à un tel point, qu'on les vendait aisément cinquante deniers, et leurs œufs cinq deniers. » Voilà une chose, je ne dirai pas seulement étonnante, mais même honteuse, que

vitiū vocabulis Græci appellaverunt, vel ἀκρατεῖς, vel ἀκολάστους: nos eos vel incontinentes dicimus, vel intemperantes. Ista autem voluptates duas, gustus atque tactus, id est, cibi et Veneris, solas hominibus communes videmus esse cum beluis. Et idcirco in pecudum ferorūque animalium numero habetur, quisquis est his ferarum voluptatibus occupatus. Ceteræ ex tribus aliis sensibus proficiscentes, hominum tantum propriæ sunt: Verba super hac re Aristotelis philosophi in medium proferam, ut, quid de his infamibus voluptatibus tam clarus atque infensus vir sentiat, paludiciter:

Διατε οἱ κατὰ τὴν τῆς ἀφῆς ἢ γεύσεως ἥδονῃν γιγνομένην ἂν ὑπερβάλλουσιν, ἀκρατεῖς λέγονται· οἷτε γὰρ περὶ τὰ ἀφροδίσια ἀκολάστοι, οἷτε περὶ τὰς τῆς τροφῆς ἀπολαύσεις. Τῶν δὲ κατὰ τὴν τροφὴν, ἀπ' ἐνίων μὲν ἐν τῇ γλώττῃ τὸ ἥδῃ, ἀπ' ἐνίων δὲ ἐν τῷ λάρυγγι. Διὸ καὶ Φιλόξενος γεράνου λάρυγγα εὐχεται ἔχειν. Ἡ δὲ κατὰ τὴν ὄψιν καὶ τὴν ἀκοὴν οὐκέτι, ἢ διὰ τὸ τὰς ἀπὸ τούτων γιγνομένας ἥδονάς κοινὰς εἶναι ἡμῶν καὶ τοῦ ἄλλοις ζώοις. Ἄτε δὲ οὐδὲν κοινῶν αἰσθητῶν εἶναι τὴν ὑποστατήν αὐτῶν, καὶ ἀτιμωτάται εἶσι. Διὸ καὶ μάλιστα μόναι ἐπονειδίζονται, ὥστε τὸν ὑπὸ τούτων ἠρωτώμενον φέγομεν, καὶ ἀκρατὴ καὶ ἀκολάστον [λέγομεν, διὰ τὸ ὑπὸ τῶν χειριστῶν ἥδονῶν ἠττάσθαι]. Οὐδῶν δὲ τῶν αἰθίρων πέντε, τὰ ἄλλα ζῶα ἀπὸ οὗ μόνων τῶν προειρημέ-

νων ἥδεται, κατὰ δὲ τὰς ἄλλας, ἢ ὅλιως οὐχ ἥδεται, ἢ κατὰ συμβεβηκὸς τοῦτο πάσχει.

Quis igitur, habens aliquid humani pudoris, voluptatibus istis dualibus, coeundi atque comedendi, quæ homini cum sue atque asino communes sunt, gratulor? Socrates quidem dicebat, multos homines propterea velle vivere, ut ederent et biberent; se bibere atque esse, ut viverent. Hippocrates autem, divina vir scientia, de coitu Venerio ita existimabat, Partem esse quandam morbi facerim, quæ nostri comitiales dixerunt. Namque ipsius verba hæc tradidit: τὴν συνουσίαν εἶναι μικρὸν ἐπιληψίαν, id est, coitum esse parvum morbum comitiale.

CAPUT IX.

De luxu seu luxuria Q. Hortensii, Fabii Gurgilis, Metelli Pii, ac Metelli pontificis maximi. Tum de porcō trojano, de lepore ac cochlearum saginatione.

Accipite et M. Varronis verba, de agricultura libro tertio. Qui cum de pavonibus in villa nutriendis loqueretur, sic ait: « Primus hos Q. Hortensius augurali cœna potuisse dicitur. quod potius factum tum luxuriose, quam severe. boni viri laudabant. Quem cito secuti multi,

des œufs de paon qui aujourd'hui ne valent pas même un bas prix, mais qui ne se vendent d'aucune façon, se soient vendus cinq deniers. Ce même Hortensius était dans l'usage d'arroser ses platanes avec du vin, puisque nous savons que, dans une action judiciaire qu'il eut à soutenir contre Cicéron, il le supplia instamment d'échanger avec lui le jour où il aurait à parler, parce qu'il fallait qu'il allât lui-même, ce jour-là, arroser avec du vin des platanes qu'il avait plantés à Tusculum. Mais peut-être Hortensius, efféminé de profession, ne suffit-il point pour caractériser son siècle, lui qui faisait consister toute la beauté d'un homme dans la manière de se ceindre; il soignait son vêtement jusqu'à la recherche; il se servait d'un miroir pour se bien vêtir, et avec cet instrument il se mettait la robe de façon que les plis ne se formaient point au hasard, mais qu'ils étaient disposés avec art au moyen d'un nœud, de manière que le pan de la robe se déroulait régulièrement à ses côtés. Marchant un jour ainsi artistement vêtu, un de ses collègues, qui le rencontra dans un lieu étroit, détruisit par hasard l'économie de son vêtement: Hortensius l'assigna en réparation, et lui cota grief capital d'avoir dérangé sur lui un pli de sa robe. Passant donc sous silence Hortensius, venons-en à ces hommes qui ont obtenu les honneurs du triomphe. Le luxe a vaincu ces vainqueurs des nations. Je ne parlerai point de Gurgès, ainsi surnommé pour avoir dévoré son patrimoine, puisqu'il compensa postérieurement, par d'insignes vertus, les vices de son premier âge. Mais dans quel abîme de luxe et d'orgueil une prospérité soutenue ne précipita-t-elle pas Métellus Pius? Sans m'entendre

d'avantage sur son compte, je transcris ici un passage de Salluste à son sujet.

« Métellus étant revenu au bout d'un an dans l'Espagne ultérieure, se montrait sur les routes, et dans les lieux où il logeait, avec beaucoup de pompe, et un grand concours de personnes de l'un et de l'autre sexe. Le préteur C. Urbinus, et d'autres personnes instruites de ses inclinations, lui donnèrent un repas, où ils le traitèrent avec une pompe non pas romaine, mais surhumaine. Les salles du festin étaient ornées de tentures et de trophées, et entourées de théâtres élevés pour des représentations scéniques; le pavé était couvert de safran et d'autres parfums, à la façon des temples les plus augustes. Tantôt on venait, en faisant fumer le baissant au moyen d'une poulie, venait lui poser sur son siège une couronne sur la tête, tantôt on disait qu'il était disposé à imiter le bruit du tonnerre; tantôt on venait, en faisant fumer l'encens, lui adresser des supplications, comme à un dieu. Il était couché, revêtu de la toge peinte, avec un amict par-dessus. Les mets étaient des plus exquis. C'étaient plusieurs espèces de bêtes fauves et d'oiseaux inconnues jusque-là, et venues non-seulement de tous les points de la province, mais même de la Mauritanie, au delà de la mer. Ces circonstances lui avaient fait perdre une portion de sa gloire, surtout aux yeux des hommes âgés et vertueux, qui regardaient ce faste comme un tort grave, et indigne de la majesté romaine. »

Telles sont les paroles de Salluste, ce sévère censeur du luxe d'autrui.

Sachez que le luxe s'est aussi montré chez des

« extulerunt eorum pretia, ut ova eorum denariis veneant quibus, ipsi facile quinquagenis. » Ecce res non admiranda solum, sed etiam pudenda, ut ova pavonum quibus denariis veneant, quæ hodie non dicam vilis, sed omnino non veneant. Is Hortensius platano suas vino irrigare consuevit: adeo ut in actione quadam, quam habuit, cum Cicero susceptam, precario a Tullio postulasset, ut locum dicendi permutteret secum: abire enim in villam necessario se velle, ut vinum platano, quam in Tusculum posuerat, ipse suffunderet. Sed forte ad notam seculi sui non sufficit Hortensius, vir alioquin ex professo mollis, et in præcinctu ponens omnem decorem. Fuit enim vestitu ad munditiem curiosus: et, ut bene amictus iret faciem in speculo quærebat: ubi se intuens, togam corpori sic applicabat: ut rugas non forte, sed industria locatas artifices nodus constringeret, et sinus ex composito defluens nodum lateris ambiret. Is quondam, cum incederet elaboratus ad speciem, collega de injuriis diem dixit, quod sibi in angustiis obvisus offensu fortuito structuram togæ destruxerat: et capital putavit, quod in humero suo locum ruga mutasset. Ergo, hoc præmissis, ad viros venio triumphales, quos victores gentium luxuria vicit; et ut laceam Gurgitem, a devorato patrimonio cognominatum, quia insignibus virtutis secuta vitia primoris compensavit a-tatis: Metellus Pius, in quam foveam luxus et

superbia successuum continuatione pervenit? et, ne multis morer, ipsa de eo Sallustii verba subjeci: « At Metellus in ulteriorem Hispaniam post annum regressus, magna gloria, concurrentibus undique virile et muliebri secus, per vias et lecta omnium visebatur. Eum quæstor C. Urbinus alique cognita voluntate cum ad cænam invitasset, extra Romanorum ac mortalium etiam morem curabant, exornatis ædibus per aulae et insigiam, scenisque ad ostentationem histrionum fabricatis. Simul erocro sparsa humus, et alla in modum templi celeberrimi. Præterea cum sedenti in transeña demissum Victorie simulacrum cum machinato strepitu tonitruum coronam ei imponebat: tum venienti, ture quasi Deo supplicabatur. Toga picta plerumque amiculoerat accumbenti. Epule vero exquisitissimæ; neque per omnem modo provinciam, sed trans maria ex Mauritania volum crum et ferarum incognita antea plura genera. Quis rebus aliquantam partem glorie demiserat: maxime apud veteres et sanctos viros, superba illa, gravia, indigna Romano imperio existimantes. » Hæc Sallustius, gravissimus alienæ luxurie objurgator et censor.

Accipite, et inter gravissimas personas non defuisse luxuriam. Refero enim vobis pontificis vetustissimum cænam, quæ scripta est in indice quatuor Metelli illius pontificis maximi in hæc verba: « Ante diem nonum Kalen-

personnages du caractère le plus grave; car je vais vous parler d'un repas que donna un pontife dans les siècles reculés, et qui est décrit en ces termes dans l'Index de Métellus, le souverain pontife :

« Le neuvième jour avant les calendes de septembre, qui fut celui auquel Lentulus fut inauguré flamme de Mars, sa maison fut décorée de la manière suivante : dans la salle du festin furent dressés des lits d'ivoire, sur deux desquels étaient couchés les pontifes Q. Catulus, M. Aemilius Lepidus, D. Silanus, C. César roi des sacrifices, P. Scévola Sextus, Q. Cornélius, P. Volumnus, P. Albinovanus, et L. Julius César, augure, qui fit la cérémonie de l'inauguration de Lentulus; le troisième lit était occupé par Popilia, Perpeunia, Licinia et Arruntia, vierges vestales, par la flamme Publicia, femme de Lentulus, et par sa belle-mère Sempronia. Voici en quoi consista le festin : avant-repas, hérissons de mer, huîtres crues, tant qu'on en voulut, pelourdes, spondyles, grives, asperges, poule grasse sur un pâté d'huîtres et de pelourdes, glands de mer noirs et blancs, encore des spondyles, glycomarides, orties de mer, becsfigues, rognons de chevreuil et de sanglier, volailles grasses enfarinées, becsfigues, murex et pourpres. Repas; tétines de truie, lures de sanglier, pâtés de poisson, pâtés de tétines de truies, canards, cerelles bouillies, lièvres, volailles rôties, farines, pains du Picénum. »

A qui désormais pouvait-on reprocher le luxe, lorsque le repas des pontifes était composé de tant de mets? Il est certaines espèces de plats dont on rougit de parler. Cincius, en proposant la loi Fannia, reprocha à son siècle qu'on servait

« das Septembris, quo die Lentulus flamen Martialis inauguratus est, domus ornata fuit. Triclinia lectis eburneis strata fuerunt. Duobus tricliniis pontifices cubuerunt, Q. Catulus, M. Aemilius Lepidus, D. Silanus, C. Caesar rex sacerorum, P. Scævola Sextus, Q. Cornelius, P. Volumnus, P. Albinovanus, et L. Julius Caesar augur, qui cum inauguravit. In tertio triclinio Popilia, Perpeunia, Licinia, Arruntia, virginis Vestales et ipsius uxor Publicia flaminica, et Sempronia socrus ejus. Cena hæc fuit. Ante cenam echinos, ostreas crudas, quantum vellent, pelourdas, spondylos, turdum, asparagos, « subtus gallinam altilem, patinam ostrearum, peloridum, « balanos nigros, balanos albos : iterum spondylos, « glycomaridas, urticas, ficedulas, lumbos, capragines, « aprugnos, altitia ex farina involuta, ficedulas, murices « et purpuras. In cena summa, sincipit aprugnum, patinam piscium, patinam suminis, anates, quæquedulas « elixas, lepores, altitia assa, amyllum, panes Picentes. » Ubi jam luxuria tunc accusaretur, quando tol rebus facta fuit cena pontificum? Ipsa vero edulium genera, quam dicta turpia? Nam Cincius in susatione legis Fanniae obicit seculo suo, quod porcum trojanum mensis inferant. Quem illi ideo sic vocabant, quasi aliis inclusis animalibus gravidum; ut ille trojanus equus gravidus armatis

sur les tables le porc troyen. On l'appelait ainsi, parce qu'on le remplissait d'autres animaux, comme le cheval de Troie eut les flanes remplis de gens armés. Cette intempérance de la bouche voulait aussi qu'on engraisât les lièvres comme le témoigne Varron, qui, dans le troisième livre de son traité De l'agriculture, dit, en parlant des lièvres : « L'usage s'est établi depuis peu de les engraisser; on les tire de la garenne pour les renfermer dans des caves fermées, ou ils deviennent gras. » Si quelqu'un s'étonne de ce que dit Varron, de cette manière d'engraisser les lièvres, qu'il apprenne quelque chose de plus étonnant encore : le même Varron, dans le même livre, parle des limaçons engraisés. Celui qui voudra lire le passage pourra recourir là où je viens d'indiquer. Au reste, je n'ai prétendu ni nous préférer ni même nous comparer à l'antiquité; mais j'ai voulu seulement insister sur l'assertion d'Horace, qui reprochait à l'antiquité, comme cela est vrai, d'avoir apporté plus de recherche dans les plaisirs, que notre siècle.

CHAPITRE X.

Que les anciens Romains ont considéré l'habileté dans le chant et dans la danse, non pas seulement comme un talent d'histrión, mais même qu'ils l'ont classée parmi les exercices déshonorants.

Furius Albin, non moins versé que Cécina, dans la connaissance de l'antiquité, reprit : — Je m'étonne que tu n'aies point fait mention de la grande quantité de provisions que les anciens étaient dans l'usage de se faire apporter de la mer, quantité qui, comparée avec les habitudes de

« fuit. Exigebat hoc quoque illa gula intemperantia, ut et lepores saginarentur, teste Varrone, qui de Agricultura libro tertio, cum de leporibus loqueretur, sic ait : « Hoc quoque nuper institutum, ut saginarentur, cum exeplos et leporario condant in caveis, et loco clauso faciunt pingues. » Si cum hoc mirum videtur, quod ait Varron, lepores ætate illa solitos saginari; accipiat illud, quod majore admiratione sit dignum, cochleas saginatas, quod idem Varro in eodem libro refert. Verba ipsa qui vult legere, ubi querere debeat, indicavi. Neque ego nunc antiquitati nos præferendos, vel comparandos dico; sed respondi objurganti Horo, asserens, uti res habet, majorem illis seculis deliciarum curam fuisse, quam nostro.

CAPUT X.

Saltandi cantandique stodium, atque adeo ne histriónicam quidem, apud vestustiores Romanos inter turpia nominatum fuisse.

Subjecit Furius Albinus, antiquitatis non minus, quam Cécina peritus : Miror, te, inquit, non retulisse, quanta illis affluentia marinarum procurari solita fuerit copiarum; cujus relatu maximam conviviõrum nostrorum sobrietatem

notre temps, aurait fait ressortir davantage la sobriété de nos festins. — Fais-nous part, lui répondit Cécina, de tout ce que tu as lu sur ce sujet; car, en fait d'antiquité, ta mémoire est plus riche que celle d'aucun autre. Alors Albin commença ainsi : — L'antiquité doit être adorable à nos yeux, si nous sommes vraiment sages; car elle n'est autre chose que ces siècles qui, au prix du sang et des sueurs, ont fondé cet empire; et pour cela il a fallu une grande fécondité de vertus. Mais il faut l'avouer aussi, au milieu de cette abondance de vertus, cet âge eut aussi ses vices, dont quelques-uns ont été corrigés par la sobriété des mœurs de notre siècle. J'avais résolu, par exemple, de parler du luxe de cette époque, relativement à la quantité de vivres qu'on tirait de la mer. Mais comme les preuves naissent les unes des autres à l'appui de mon assertion, sans omettre de parler des poissons, je diffère seulement, parce qu'il me revient dans la mémoire un genre d'intempérance dont nous sommes exempts aujourd'hui. Car dis-moi, Horus, toi qui nous opposes l'antiquité, dans la salle à manger de qui te souviens-tu d'avoir vu un danseur ou une danseuse? tandis que, chez les anciens, tout le monde à l'envi cultivait la danse, même les personnes de la conduite la plus décente. En effet, pour commencer par le siècle des meilleures mœurs, entre les deux premières guerres Puniques, des ingénus, que dis-je (ingénus?) des fils de sénateurs fréquentaient une école de danse; et là, portant des crotales, ils apprenaient à danser. Je ne dirai pas seulement que les dames romaines ne regardaient pas la danse comme une chose indécente, mais même que les plus honnêtes d'entre elles avaient soin de s'y former, pourvu que ce ne fut pas au point d'at-

teindre jusqu'à la perfection de l'art. Salluste ne dit-il pas, en effet, « chanter, danser plus habilement qu'il ne convient à une honnête femme? » En sorte qu'il blâme Sempronie, non pas de savoir danser, mais seulement de le savoir trop bien. Les fils des nobles, et, ce qui est odieux à dire, leurs filles encore vierges, mettaient au rang de leurs études d'apprendre à danser; c'est ce qui est attesté par Scipion Émilien l'Africain, qui, dans un discours contre la loi judiciaire de Tibérius Gracchus, s'exprime ainsi :

« On apprend aujourd'hui des arts déshon-
« tes; on va, avec des hommes de mauvaises
« mœurs, se mêler aux jeux des histrions, au son
« de la sambuque et du psaltérion. On apprend
« à chanter, ce que nos ancêtres mirent au rang
« des choses déshonnêtes pour les ingénus : les
« jeunes gens et les jeunes filles de naissance in-
« génue vont, dis-je, dans les écoles de danse, au
« milieu d'hommes de mauvaises mœurs. Quel-
« qu'un m'ayant rapporté cela, je ne pouvais me
« mettre dans l'esprit que des hommes nobles
« enseignassent de pareilles choses à leurs en-
« fants; mais ayant été conduit dans une de ces
« écoles de danse, j'y ai vu, en vérité, plus de cinq
« cents jeunes gens ou jeunes filles ingénus :
« parmi eux j'ai vu, ce qui m'a profondément
« affligé pour la république, un enfant âgé d'en-
« viron douze ans, portant encore la bulle, fils
« d'un pétiteur, qui exécutait, avec des crotales,
« une danse qu'un jeune esclave prostitué ne
« pourrait pas honnêtement exécuter. »

Vous venez d'entendre comment l'Africain gémit d'avoir vu danser avec des crotales le fils d'un pétiteur, c'est-à-dire d'un candidat, que le motif et l'espoir d'obtenir la magistrature

doeres. Et Cæcina, Profer, inquit, in medium, quæ de hac quoque parte lecta comperisti. Ultra omnes enim polles memoria vetustatis. Et Furius sic ingressus est : Vetustas quidem nobis semper, si sapiamus, adoranda est. Illa quippe secula sunt, quæ hoc imperium vel sanguine, vel sudore pepererunt, quod non nisi virtutum faceret ubertas. Sed, quod fatendum est, in illa virtutum abundantia, vitii quoque ætas illa non caruit : e quibus nonnulla nostro seculo mortum sobrietate correctæ sunt. Et de luxu quidem illius temporis circa marinas copias dicere institueram : sed quia in assertionem nostræ enudationis alia ex aliis proferranda se suggerunt, de piscibus non omitto; sed differo, dum de alia lascivia, qua non caremus, admoneo. Dic enim, Hore, qui antiquitatem nobis objeisti, ante cujus triclinium modo saltatricem, vel saltatorem te vidisse meministi? At inter illos saltatio certalim, vel ab hostensibus appetebatur. Ecce enim, ut ab illo ordiar tempore, quod fuit optimis moribus, inter duo bella Punica : ingenii, quid dicam ingenii? filii senatorum in ludum saltatorium commebant, et illic crotales gestantes saltare dicebant. Taceo, quod matrone etiam saltationem non inhonestam putabant : sed inter probas quoque earum erat saltandi cura, dummodo non curiosa, usque ad artis perfectionem. Quid enim ait Sallustianus : « Psallere, saltare elegantius, quam necesse

« est probæ? » adeo et ipse Semproniam reprehendit, non quod saltare, sed quod optime scierit. Nobilium vero filios, et, quod dictu nefas est, filias quoque virgines inter studiosa numerasse saltandi meditationem, testis est Scipio Africanus Emilianus, qui in oratione contra legem judicariam Tib. Gracchi sic ait : « Doceatur præstigias inhonestas : cum cinædulis, et sambuca, psalterioque eunt in ludum histrionum : discunt cantare : quæ majores nos-
« tri ingenium probro ducere voluerunt : eunt, inquam, in ludum saltatorium inter cinædos virgines, puerique ingenui. Hæc cum mihi quisquam narrabat, non poteram animum inducere, ea liberos suos homines nobiles docere : sed, cum ductus sum in ludum saltatorium, quæ
« medius fidius in eo ludo vidi pueris virginibusque ingentis. In his unum (quo me reipublica maxime miser-
« tum est) puerum bullatum, petitoris filium, non minus rem amissis duodecim, cum crotalis saltare : quam saltationem impudicus servulus honeste saltare non posset. » Vides, quemadmodum ingemuerit Africanus, quod vidisset cum crotalis saltantem filium petitoris, id est, candidati; quem ne tum quidem spes et ratio adipiscendi magistratus, quo tempore se suosque ab omni probro debuit vindicare, poluerit coercere, quo minus faceret, quod scilicet turpe non habebatur. Ceterum superius plerum-

n'avait pu détourner de faire une chose qui sans doute ne devait pas être considérée comme déshonorante, puisqu'il se la permettait dans un temps où il devait se laver, lui et les siens, de toute tache. On s'est plaint plus d'une fois, et des avant cette époque, que la noblesse s'abandonnât à ces divertissements honteux. Ainsi M. Caton qualifie le noble sénateur Cæcilius de danseur et poète fescennin; et il nous apprend, dans le passage suivant, qu'il exécutait des staticules : « Il descendit » d'un canthérius, et se mit à danser des *staticules* et des pas grotesques. » Il dit ailleurs, en parlant du même : « Outre cela, il chante des qu'on » l'y invite; il déclame d'autres fois des vers grecs ; « il dit des bouffonneries, il joue sur les mots, il » exécuté des *staticules*. » Telles sont les expressions de Caton, qui, comme vous voyez, ne trouvait pas convenable à un homme grave même de chanter. Cependant d'autres l'ont regardé si peu comme déshonnéte, qu'on dit que L. Sylla, homme d'un si grand nom, chantait parfaitement. Cicéron fournit aussi la preuve que l'état de comédien n'était pas déshonorant; car personne n'ignore qu'il fut étroitement lié avec les comédiens Roscius et Ésope, qu'il employa son éloquence à défendre leurs droits de propriété. On voit encore, dans ses Épitres, qu'il fut lié avec plusieurs autres comédiens. Qui n'a pas lu le discours dans lequel il reproche au peuple romain d'avoir troublé une représentation de Roscius? On sait positivement qu'il s'exerça souvent avec ce comédien, à qui reproduirait plus de fois la même pensée, l'un par des gestes variés, l'autre par les diverses tournures de phrase que lui fournissait son abondante éloquence; exercice qui donna

à Roscius une telle idée de son art, qu'il composa un livre dans lequel il comparait l'éloquence avec la déclamation théâtrale. C'est ce même Roscius qui fut singulièrement chéri de Sylla, et qui recut l'anneau d'or de ce dictateur. Il jouit de tant de réputation et de faveur, qu'il retirait chaque jour, de ses représentations, mille deniers pour lui, sans compter la part de ses camarades. On sait qu'Ésope laissa à son fils deux cent mille sesterces qu'il avait gagnés dans la même profession. Mais pourquoi parler des comédiens, puisqu'Appius Claudius, qui obtint les honneurs du triomphe, et qui jusque dans sa vieillesse fut prêtre salien, se fit un titre de gloire d'être celui de tous ses collègues qui dansait le mieux. Avant de quitter l'article de la danse, j'ajouterai qu'on vit dans le même temps trois citoyens très-illustres, non-seulement s'occuper de la danse, mais même se glorifier de leur habileté dans cet art : savoir, Gabinus, personnage consulaire, auquel Cicéron reprocha publiquement son talent; M. Célius, qui se fit connaître dans nos troubles civils, le même que Cicéron défendit; et Licinius Crassus, fils de ce Crassus qui périt chez les Parthes.

CHAPITRE XI.

Combien les poissons, et spécialement la lamproie, furent estimés chez les Romains de l'âge qui précéda le nôtre.

Mais le nom de Licinius m'avertit de passer de la danse des anciens au luxe qu'ils déployaient dans les provisions qu'ils tiraient de la mer; on sait assez que cette famille recut le surnom de Muréna (lamproie), parce qu'elle affectuosa ex-

que nobilitatem hæc propudia celebra conquæsit. Sic nimirum M. Cato senatorem non ignobilem Cæcilium spatiatorem et Fescenninum vocat, eumque staticulos dare his verbis ait : « Descendit de cantherio, inde staticulos dare, ridicularia fundere. » Et alibi in eundem : « Præterea cantat, ubi collibuit, interdum Græcos versus agit, jocos dicit, voces demutat, staticulos dat. » Hæc Cato. Cui, ut videtis, etiam cantare non serilium hominis videtur : quod apud alios adeo non inter turpia numeratum est, ut L. Sulla, vir tanti nominis, optime cantasse dicatur. Ceterum histriones non inter turpes habitos, Cicero testimonio est, quem nullus ignorat Roscio et Ésope histrionibus tam familiariter usum, ut res rationesque eorum sua solertia tueretur. Quod cum aliis multis, tum ex epistolis quoque ejus declaratur. Nam illam orationem quis est, qui non legerit, in qua populum Romanum objurgat, quod Roscio gestum agente tumultuaverit? et certe satis constat, contendere eum eum ipso histrione solito, utrum ille sæpius eandem sententiam variis gestibus efficeret, an ipse per eloquentie copiam sermone diverso pronuntiaret. Quæ res ad hæc artæ suæ fiduciam Roscium abstraxit, ut librum conscriberet, quo eloquentiam eum histrionia compararet. Is est Roscius, qui etiam L. Sullæ carissimus fuit, et anulo aureo ab eodem dic-

latore donatus est. Tanta autem fuit gratia et gloria, ut mercedem diurnam de publico mille denarios sine gregalius solus acciperet. Ésopeum vero ex pari arte ducentes sestertium reliquisse libo constat. Sed quid loquor de histrionibus? Cum Appius Claudius vir triumphalis, qui Salinus usque ad senectutem fuit, pro gloria obtinuerit, quod inter collegas optime saltabat. Ac priusquam a saltatione discedo, illud adiciam, uno eodem tempore tribus nobilissimis civibus non modo studium saltandi, sed etiam, si Diis placet, peritiam, qua gloriarentur, fuisse, Gabinio consulari Ciceronis inimico, quod ei et Cicero non dissimulante obicit, et M. Cælio noto in turbas viro, quem idem Cicero defendit, et Licinio Crasso, Crassi ejus, qui apud Parthos extinctus est, filio.

CAPUT XI.

Quanto in pretio fuerint apud paulo vestustiores romanos pisces, et præsertim muræna.

Sed de saltatione veterum ad prædæ marinae transire licet. Liciniorum me nomen admonuit : quos Murænas cognominatos, quod hoc pisce effusissimè delectati sunt, satis constat. Huic opinioni M. Varro consentit, asserens,

traordinairement les lamproies. M. Varron vient à l'appui de cette opinion, en disant que les Licinius furent surnommés Muréna, par la même raison que Sergius fut surnommé Orata (dorade), parce qu'il aimait beaucoup le poisson qui porte ce nom. C'est ce Sergius Orata qui le premier fit construire des baignoires suspendues en l'air, qui le premier fit parquer des huîtres aux environs de Baies, et qui le premier fit la réputation de celles du lac Lucrin. Il fut le contemporain de l'éloquent L. Crassus, dont Cicéron lui-même atteste la sagesse et la gravité. Néanmoins, ce Crassus, qui fut censeur avec Cn. Domitius, et qui passait pour l'homme le plus éloquent de son temps et le plus illustre de ses concitoyens, fut si contristé de la mort d'une lamproie qu'il conservait chez lui dans un bassin, qu'il la pleura comme s'il eût perdu sa fille. Ce trait ne fut point ignoré, car son collègue Domitius le lui reprocha dans le sénat, comme un crime honteux : mais Crassus non-seulement ne rougit pas de l'avouer, mais même il s'en glorifia, bon Dieu, ce censeur, comme d'une action qui prouvait la bonté et la tendresse de son cœur. Le fait rapporté par M. Varron, dans son traité De l'agriculture, savoir que M. Caton, celui qui dans la suite périt à Utique, ayant été institué héritier par le testament de Lucilius, vendit les poissons de sa piscine pour la somme de quarante mille petits sesterces; ce trait indique assez de quelle quantité de poissons les plus précieux les illustres Romains Lucilius, Philippus et Hortensius, que Cicéron appelle *piscenaires*, avaient rempli leurs piscines. On amenait les lamproies dans les piscines de Rome, jusque du détroit de Sicile,

entre Reggio et Messine. C'est de là que les prodiges tiraient celles qui passent pour les meilleures en vérité, ainsi que les anguilles; les Grecs appelaient les deux sortes de poissons qu'on tirait de ce lieu *πλωται* (nageurs), et les Latins *fluta* (flotteurs), parce qu'ils viennent nager à la surface de l'eau pour s'échauffer au soleil, ce qui permet de plonger au-dessous d'eux, et de les prendre plus facilement. Je serais trop long si je voulais passer en revue les auteurs nombreux et distingués qui ont vanté les lamproies du détroit de Sicile; je me contenterai de rapporter un passage de Varron dans son livre intitulé Gallus, des choses étonnantes. « En Sicile, dit-il, on prend les lamproies avec la main; et on les appelle *flutées*, parce qu'elles sont si grasses qu'elles flottent à la surface de l'eau. » Voilà les expressions de Varron. Assurément on ne peut nier que ceux qui faisaient venir d'une mer si éloignée les objets de leur gourmandise étaient doux d'une glotonnerie indomptable et renforcée (*vallatam*), selon l'expression de Cecilius. La lamproie n'était pas rare à Rome, quoiqu'on la fit venir de loin. Pline nous apprend que le dictateur C. César, donnant des festins au peuple à l'occasion de ses triomphes, C. Hirrius lui vendit six mille livres pesant de lamproies. La maison de campagne de cet Hirrius, quoiqu'elle ne fût pas grande, se vendit quarante millions de petits sesterces, à cause des viviers qui s'y trouvaient.

CHAPITRE XII.

De l'esturgeon, du mulet, du scare, et du loup.

L'esturgeon que les mers nourrissent pour

eodem modo Licinius appellatus Murænas, quo Sergius Orata cognominatus est, quod ei piscēs, qui aurata vocantur, carissimi fuerint. Illic est Sergius Orata, qui primus balneas pensiles habuit, primus ostrea in Eajano locavit, primus optimum saporē ostreis Lucrinis adjudicavit. Fuit autem ætate L. Crassi, illius disertī : qui quam gravis et seriūs habitus sit, etiam Cicero docet. Is tamen Crassus vir censorius, (nam cum Cn. Donatio censor fuit) cum supra ceteros disertus haberetur, essetque inter clarissimos civēs principes, tamen murænam in piscinā domus suæ mortuam atratus tanquam filiam luit. Neque id obscurum fuit. Quippe collega Domitius in senatu hoc ei, quasi deforme crimē, objecit. Neque id confiteri Crassus erubuit; sed ultro etiam, si Dīs placet, gloriatus est censor, pian affectuosamque rem fecisse se jactans. Piscinas autem quam fertas habuerint pretiosissimas piscibus Romani illi nobilissimi principes, Lucius, Philippus et Hortensius, quos Cicero piscinarios appellat, etiam illud indicium est, quod M. Varro in libro De agricultura refert, M. Catonem, qui post Uticæ periit, cum heres testamento Lucii esset relictus, pisces de piscina ejus quadraginta millibus vendidisse. Arcessebant autem murænae ad piscinas nostræ urbis ab usque freto Siculo, quod Rhegium à Messana respicit. Illic enim optime a prodigis esse creduntur, tam hercules, quam anguilla. Et utra-

que ex illo loco græcè *πλωται* vocantur, latine *fluta*: quod in summo supernantes, sole torrefactæ curvare se posse, et in aquam mergere desinunt, atque ita faciles capti fiunt. Et, si enumerare velim, quam multi magnique auctores murænas a freto Siculo nobilitarint, longum fiet. Sed dicam, quid Varro in libro, qui inscribitur *Gallus de admirandis*, dixerit his verbis : « In Sicilia quæque, » inquit, « manni capi murænas flutas, quod hæc in summa aqua præ pinguedine fluitent. » Illic Varro. Sed quis neget, indomitam apud illos, et, ut ait Cecilius, vallatam gulam fuisse, qui ex tam longinquo mari instrumenta luxuriæ compararent? Nec rarus hic Romæ piscis, ut peregre accitus erit. Auctor est Plinius, C. Casarem dictatorem, cum triumphales cœnas populo daret, sex millia murænarum a C. Hirrio ad pondus accepisse. Hujus Hirrii villam, quamvis non amplam, aut latam, constat propter vivaria, que habuit, quadraginta sestertium venundatam.

CAPUT XII.

De acipensere, mullo, scaro, lupo.

Nec acipensere, quem maria prodigis nutriunt, illius

l'homme prodigue, n'échappa point à la sensualité du siècle dont nous parlons; et, pour qu'il soit manifeste que, dès la seconde guerre Punique, ce poisson était en grande réputation, écoutez ce qu'en dit Plaute, dans le rôle d'un parasite de la pièce intitulée *Bacchuria*.

« Quel mortel fut jamais plus favorisé de la fortune que je ne le suis maintenant, devant ce magnifique repas destiné pour mon estomac? Je vais m'y faire avec les dents et avec les mains pour engouffrir dans mon ventre les flancs de cet esturgeon, qui jusqu'à présent vécut eaché dans la mer. »

Si le témoignage d'un poète paraît de trop peu de poids, apprenez de Cicéron quel cas faisaient de ce poisson Scipion l'Africain et le Numantin. Voici les paroles de Cicéron dans son dialogue Du destin :

« Scipion étant dans sa maison de Lavernium avec Pontius, on vint lui apporter un esturgeon, poisson qu'on prend rarement, mais, à ce qu'on dit, des plus précieux. Comme il eut invité successivement deux personnes qui étaient venues le saluer, et qu'il paraissait vouloir en inviter plusieurs autres, Pontius lui dit à l'oreille : « Prends garde, Scipion, à ce que tu fais! cet esturgeon n'est fait que pour peu de monde. »

Qu'on ne m'oppose pas que ce poisson n'était point estimé du temps de Trajan, selon le témoignage de Pline le jeune, qui, dans son Histoire naturelle, s'exprime à son sujet ainsi qu'il suit : « Il n'a maintenant aucune réputation; ce qui m'étonne, puisqu'il est rare de le trouver. » Car ce dédain ne dura pas longtemps: en effet, sous le règne de Sévère, prince qui affectait une

grande austérité de mœurs, Sammonicus Sérénus, un des hommes savants de son siècle, lui parlait de ce poisson dans une de ses lettres; et après avoir transcrit le passage de Pline que je viens de citer, il ajoutait :

« Pline, comme vous savez, vécut jusque sous Trajan; et il n'est pas douteux que ce qu'il dit du peu de cas qu'on faisait, de son temps, de ce poisson, ne soit vrai; mais je prouverai, par divers témoignages, qu'il fut très-estimé des anciens : et le premier de ces témoignages c'est que, pour l'amour de ce poisson, on se remettait à manger de plus belle. Lorsque, par suite de la faveur que vous daignez m'accorder, j'assisté à votre festin sacré, je vois apporter ce poisson au son de la flûte par des serviteurs couronnés. Quant à ce que dit Pline des écailles de l'esturgeon, Nigidius Figulus, ce grand investigateur des ouvrages de la nature, en démontre la vérité, dans son quatrième livre Des animaux, où il pose ainsi la question: Pour quoi l'écaïlle, qui est posée d'une façon adhérente sur les autres poissons, est-elle posée à rebours sur l'esturgeon? »

Telles sont les paroles de Sammonicus, qui, tout en le louant, dévoile la turpitude des repas de son prince, et nous apprend en même temps l'espèce de vénération qu'on avait pour l'esturgeon, puisqu'il était porté au son de la flûte par des serviteurs couronnés, pompe plus convenable au culte d'une divinité qu'à une affaire de plaisir. Mais ne nous étonnons pas tant du prix qu'on mettait à un esturgeon, puisque le même Sammonicus rapporte qu'Asinius Celer, personnage consulaire, acheta un mulet sept mille *nummi*.

seculi delicias evasit. Et, ut liqueat, secundo Punico bello celebre nomen lujus piscis fuisse, accipite, ut meminerit ejus Plautus in fabula, quæ inscribitur Bacchuria, ex persona parasiti :

Quis est mortalis tanta fortuna affectus unquam,
Quam ego nunc sum, cujus hæc ventri portatur pompa?
Vel nunc qui mihi in mari accipenser latuit antebæ,
Cujus ego latus in latebras reddam meis dentibus et manibus.

Et, ne vilior sit testis poeta, accipite, assertore Cicérone, in quo honore fuerit hic piscis apud P. Scipionem Africanum illum et Numantinum. Hæc sunt in dialogo de fato verba Cicéronis : « Nam cum esset apud se ad Lavernium Scipio, unaque Pontius; allatus est forte Scipioni accipenser, qui admodum raro capitur, sed est piscis, ut ferunt, imprimis nobilis. Cum autem Scipio unum et alterum ex his, qui cum salutatum venerant, invitasset, « pluresque etiam invitatorum videretur : in aurem Pontius, Scipio, inquit, vide, quid agas, accipenser iste paucorum hominum est. » Nec infutias eo, temporibus Trajani hunc piscem in magno pretio non fuisse, teste Plinio Secundo, qui in Naturali historia, cum de hoc pisce loqueretur, sic ait : « Nullo nunc in honore est, quod quidem miror, cum sit rarus inventu. » Sed non diu stetit hæc

parsimonia. Nam temporibus Severi principis, qui ostendebat duritiam morum, Sammonicus Serenus, vir seculo suo doctus, cum ad principem suum scriberet, faceretque de hoc pisce sermonem, verba Plinii, quæ superius posui, premisit, et ita subjecit : « Plinius, ut scitis, adis, quæ Trajani imperatoris venit actatem. Nec dubium est, quod ait, nullo honore hunc piscem temporibus suis fuisse, verum ab eo dici. Apud antiquos autem in pretio fuisse, ego testimonis palam faciam, vel eo magis, quod gratiam ejus video ad epulas quasi postliminio re-disse. Quippe qui dignatione vestra cum intersum convivio sacro, animadvertam hunc piscem a coronatis ministris cum tibicine introferri. Sed quod ait Plinius de accipenseris squamis, id verum esse, maximis rerum naturalium indagator Nigidius Figulus ostendit, in ejus libro de Animalibus quarto ita positum est : Cur alii pisces squama secunda, accipenser adversa sit. » Hæc Sammonicus : qui turpitudinem convivii principis sui laudando notat, prodens venerationem, qua piscis habebatur, ut a coronatis inferretur cum tibicinis cantu, quasi quedam non deliciarum, sed munus pompa. Sed ut nomen miremur, accipenserem gravi pretio taxavi solitum; Asinius Celer vir consularis, ut idem Sammonicus refert, nullum unum septem millibus nummum mercatus est. In qua re luxuriam illius seculi eo magis licet æstimate, quod Plin-

On appréciera mieux dans ce fait le luxe de ce siècle, quand on saura que Pline le jeune soutient que, de son temps, il était rare qu'on trouvât un mulet pesant au delà de deux livres. Aujourd'hui on en trouve facilement un poids plus considérable; et néanmoins ces prix extravagants sont inconnus parmi nous. Cette glotonnerie des Romains ne leur permit pas de se contenter des richesses de leur mer. Octave, préfet de flotte, sachant que le seare était si inconnu sur les rivages italiques qu'il n'a pas même de nom en latin, y transporta sur des navires à viviers une quantité inéroyable de ces animaux, qu'il répandit dans la mer, entre Ostie et les côtes de la Campanie; donnant ainsi l'étrange et nouvel exemple de semer les poissons dans la mer, de même qu'on sème sur la terre certains fruits. Et comme si cette entreprise devait être fort utile au public, il tint la main pendant cinq ans à ce que si quelqu'un, parmi d'autres poissons, prenait par hasard un seare, il le rendit aussitôt à la mer, sans lui faire aucun mal.

Mais pourquoi s'étonner que les gourmands de cette époque aient payé leur tribut à la mer, puisque nous voyons que le loup du Tibre fut en grand, en très-grand honneur auprès des prodiges, et en général tous les poissons de ce fleuve? J'en ignore la raison, mais M. Varron l'atteste. Parcourant les meilleurs objets de consommation que produisent les différentes parties de l'Italie, il donne la palme, en ces mots, au poisson du Tibre, dans son traité Des choses humaines, livre onzième: « La Campanie produit le meilleur blé pour faire le pain; Falerne, le meilleur vin; Cassinum, la meilleure huile; Tusculum, les meilleures figes; Tarente, le meilleur miel; le Tibre, les meilleurs poissons. » Var-

nius Secundus temporibus suis negat facile nullum reperiri, qui duas pondo libras excederet. At nunc et majoris ponderis passim videmus, et pretia hæc insana nescimus. Nec contenta illa ingluvies fuit maris sui copiis. Nam Octavianus præfectus classis, sciens, scarum adeo Italicis litoribus ignotum, ut nec nomen Latinum ejus piscis habebamus, incredibilem scarorum multitudinem, vivariis navibus hæc advectam, inter Hostiam et Campaniæ litus in mare sparsit; nâroque ac novo exemplo pisces in mari, tanquam in terra fruges alioquo, seminavit. Idemque, tanquam summa in hoc utilitatis publicæ verteretur, quinquennio dedit operam, ut, si quis inter alios pisces scarum forte percipisset, incoletum confestim et injviolatum mari redderet.

Quid stupemus, captivam illius seculi galam servisse mari, cum in magno, vel dicam maximo, apud prodigos honore fuerit etiam Tiberinus lupus, et omnino omnes ex hoc anse pisces? quod equidem cur ita illis visum sit, ignoro. Fuisse autem etiam M. Varro ostendit; qui enumerans, que in quibus Italiæ partibus optima ad victum gignantur, pisci Tiberino palmam tribuit his verbis in libro Rerum humanarum undecimo: « Ad victum optima fert ager Campanus fumentum, Falernus vinum, Cassi-

ron parle de tous les poissons de ce fleuve; mais le loup, comme je l'ai dit plus haut, était parmi eux le plus recherché, particulièrement celui qu'on prenait entre les deux ponts. C'est ce qui est prouvé par plusieurs témoignages, mais surtout par C. Titius, contemporain de Lucile, dans son discours pour la loi Fannia. Je cite ses paroles, non-seulement parce qu'elles prouveront ce que j'avance au sujet du loup pris entre les deux ponts, mais encore parce qu'elles mettront au jour quelles étaient alors les mœurs d'un grand nombre de gens. Pour dépendre ces hommes prodiges, allant ivres au forum, afin d'y juger, et rapportant leurs entretiens ordinaires, Titius s'exprime ainsi:

« Ils jouent aux dés, soigneusement parfumés, « entourés de courtisanes. Quand la dixième heure « arrive, ils mandent un esclave pour aller « dans le comitium, informer de ce qui se passe « au forum; qui propose la loi, qui la combat; « ce qu'ont décréte les tribus, ce qu'elles ont « prohibé. Enfin ils s'acheminent vers le comi- « tium, de peur d'être responsables personnellement des affaires qu'ils auraient négligé de juger. « Chemin faisant, il n'est point de ruelle dont ils « n'aillent remplir le vase à urine; car ils ont « toujours la vessie pleine, par suite de la quantité de vin qu'ils boivent. Ils arrivent d'un air « enuyé dans le comitium: ils ordonnent de commencer à plaider, les parties exposent leur affaire, le juge réclame les témoins, et va uriner; « au retour, il prétend avoir tout entendu, et demande les dépositions écrites; il y jette les yeux, mais à peine peut-il tenir les paupières soulevées, tant il est acceablé par le vin. En allant « délibérer voici quels sont ses propos: Qu'ai-je « affaire de ces sottises? Que ne buvons-nous

« nas oleum, Tusculanus ficum, mel Tarentinus, piscem « Tiberis. » Hæc Varro de omnibus scilicet hujus fluminis piscibus. Sed inter eos, ut supra dixi, præcipuum locum lupus tenuit, et quidem is, qui inter duos pontes captus est. Id ostendunt cum multi alii, tum etiam C. Titius, vi ætatis Lucilianæ, in oratione, qua legem Fanniam suavit. Cujus verba ideo pono, quia non solum de lupo inter duos pontes capto erunt testimonio, sed etiam mores, quibus plerique tunc vivebant, facile publicabunt. Describens enim homines prodigos, in forum ad judicandum ebrios commeantes, quæque soleant inter se sermocinari, sic ait: « Ludunt alea, studeose unguentis delibuti, scordis stipitati. « Ubi horæ decem sunt, jubent puerum vocari, ut comitium eat percontatum, quid in foro gestum sit, qui scribit, qui dissuaserint, quot tribus jusserint, quot veruerint. Inde ad comitium vadunt, ne litem suam faciant. « Dum eunt, nulla est in angiporto amphora, quam non impleant, quippe qui vesicam plenam vini habeant. Veniunt in comitium tristes, jubent dicere. Quorum negotium est, dicunt. Juxta testes poscit. Ipsi ut inunctum. « Ubi redit, ait se omnia audivisse, tabulas poscit; literas inspirat. Vix præ vino sustinet palpebras. Eunti in consilium, ibi luce oratio: Quid nilo negotii est cum

« plutôt du vin grec, mêlé avec du miel? Man-
« geons une grive grasse, un bon poisson, un
« loup du pays, pêché entre les deux ponts. »

Telles sont les expressions de Titius. Lucile, poète mordant et satirique, montre assez qu'il n'ignorait pas l'excellent goût du poisson qu'on prenait entre les deux ponts; car il lui donne les épithètes de friand et de catillon, parce qu'il venait, le long du rivage, à la recherche des immondices. On appelait proprement *catillos* ceux qui, arrivant les derniers au festin du temple d'Hercule, léchaient les écuelles (*catillos*). Voici les vers de Lucile :

« Peindre chacun qui se fait apporter ce qui lui
« convenait : l'un des festins de truie qui vient de
« mettre bas; l'autre, un pête de volaille grasse;
« l'autre, un catillon pris entre les deux ponts du
« Tibre. »

CHAPITRE XIII.

Des lois portées contre le luxe des anciens Romains.

Je serais long, si je voulais énumérer toutes les inventions que la gourmandise des anciens Romains leur suggéra, et qu'ils mirent en pratique; c'est ce qui fut cause qu'on proposa au peuple un si grand nombre de lois sur les dépenses des festins, et qu'on ordonna de diner et de souper les portes ouvertes, afin que le regard des citoyens imposât des bornes au luxe. La première loi qui fut proposée au peuple touchant les festins, est la loi *Orchia*; elle le fut par C. *Orchius*, tribun du peuple, d'après la décision du sénat, la troi-

« *istis nugacibus? quam potius potamus mulsom mixtum*
« *vino græco, edimus turdum pinguem, bonumque pis-*
« *cem, lupum germanum, qui inter duos pontes captus*
« *fait? »* Hæc Titius. Sed et Lucilius, acer et violentus
poeta, ostendit scire se hunc piscem egregii saporis, qui
inter duos pontes captus esset, eumque quasi ligurritorem,
catillonem appellat: scilicet qui proxime ripas sterces
insectaretur. Proprie autem « *catillones* » dicebantur, qui ad
pocinetum Herculis ultimi cum venirent, catillos ligurri-
bant. Lucilii versus hi sunt :

Fingere præterea afferri, quod quisque volebat.
Illum summa docebant atque altissimi laux :
Hunc pontes Tiberinos duo inter captus catillo.

CAPUT XIII.

De legibus latis contra luxuriam veterum Romanorum.

Longum fiat, si enumerare velim, quod instrumenta quæ inter illos vel ingenio cogitata sint, vel studio confecta. Et hæc nimirum cause fuerunt, propter quas tot numero leges de cenis et suntuibus ad populum ferrebantur : et imperari cept, ut patentibus januis transiretetur et comitaretur. Sic oculis civium festibus factis, luxurie modus fieret.

sième année que Caton était censeur. Je n'en rapporte point le texte, parce qu'il est trop long. Son objet était de limiter le nombre des convives. C'était contre l'infraction de cette disposition de la loi, que Caton tonnait dans ses discours. La nécessité d'une nouvelle loi s'étant fait sentir, la loi *Fannia* fut portée, vingt-deux ans après la loi *Orchia*, l'an 588 de la fondation de Rome, selon l'opinion d'Aulu-Gelle. *Sammonicus Sêrenus* s'exprime ainsi au sujet de cette loi :

« La loi *Fannia*, très-saints augustes, fut
« proposée au peuple, de l'avis unanime de tous
« les ordres; elle ne fut point présentée, comme
« la plupart des autres, par les pretours ou les tri-
« buns, mais par les consuls eux-mêmes,
« de l'avis et par le conseil de tous les bons
« citoyens, attendu que le luxe des festins
« nuisait à la république plus qu'on ne pourrait
« se l'imaginer; car la chose était venue à un tel
« point, que plusieurs jeunes gens ingénus tra-
« tissaient de leur liberté et de leur vertu pour sa-
« tisfaire leur gourmandise, et que plusieurs ci-
« toyens romains arrivaient au comice gorgés
« de vin, et décidaient, ivres, du sort de la ré-
« publique. »

Telles sont les paroles de *Sammonicus*. La loi *Fannia* surpassait la sévérité de la loi *Orchia*, en ce que cette dernière ne faisait que circonscire le nombre des convives, ce qui n'empêchait pas de manger son bien avec un petit nombre de personnes; tandis que la loi *Fannia* borna la dépense des repas à cent as : ce qui lui fit donner par le poète *Lucilius*, avec sa causticité ordinaire, le nom de *centussis*. Au bout de dix-huit ans,

Prima autem omnium de cenis lex ad populum *Orchia*
pervenit. Quam tulit C. *Orchius* tribunus plebis de sena-
tus sententia, tertio anno, quam Cato censor fuerat. Cujus
verba, quia proluxa sunt, prætereo. Summa autem ejus
prescribat numerum conviviarum. Et hæc est lex *Or-*
chia, de qua mox Cato in orationibus suis vociterabatur,
quod plures, quam prescripto ejus cavebatur, ad cenam
vocentur. Cumque auctoritatem novæ legis aucta neces-
sitas imploraret; post annum vicesimum secundum legis
Orchie *Fannia* lex lata est, anno post Romanum conditam,
secundum *Gellii* opinionem, quingentesimo nonagesimo
secundo. De hac lege *Sammonicus Sêrenus* ita refert : « *Lex*
« *Fannia*, sanctissimi augusti, ingenti omnium ordinum
« consensu pervenit ad populum. Neque cum prætores, aut
« tribuni, ut plerisque alias, sed ex omni bonorum cum-
« silio et sententia ipsi consules pertulerunt, cum respu-
« blica ex luxuria conviviutorum majora, quam credi potest,
« detrimenta pateretur. Siquidem eo res redierat, ut gula
« illecti plerique ingenti pueri pudicitiam et libertatem
« suam venditarent : plerique ex plebe Romana vino madidi
« in comitiis venirent, et ebris de reipublice salute con-
« sulerent. » Hæc *Sammonicus*. *Fannia* autem legis seve-
ritas in eo superabat *Orchiam* legem, quod in superiori
numerus tantummodo comantium cohibebatur, licetque
secundum eam unicuique bona sua inter paucos consumi-
mere. *Fannia* autem et suntuibus modum fecit assibus cen-

la loi Fannia fut suivie de la loi Didia; cette dernière eut deux motifs : le premier et le principal fut d'étendre les lois somptuaires de Rome à toute l'Italie, car les Italiens pensaient que la loi Fannia ne les concernait pas, et qu'elle n'était obligatoire que pour les seuls citoyens de Rome : le second fut de rendre passibles des pénalités de la loi, non-seulement ceux qui dans les festins qu'ils avaient donnés avaient dépassé les bornes prescrites, mais encore ceux qui avaient été invités à ces festins, ou qui y avaient assisté de quelque manière que ce fût. Après la loi Didia vint la loi Licinia, présentée par P. Licinius Crassus le riche, à la confection de laquelle les plus distingués citoyens mirent tant de zèle, que le sénat ordonna, par extraordinaire, qu' aussitôt après sa promulgation elle devint obligatoire pour tout le monde, comme si elle eut été soumise à l'acceptation du peuple, et avant d'attendre sa confirmation dans les tribunaux. Cette loi ressemblait à la loi Fannia, à quelques changements près. En effet, on n'avait voulu qu'obtenir l'autorité d'une loi nouvelle, l'ancienne commençant à tomber en désuétude; et en cela on ne fit en vérité que ce qui s'est pratiqué pour les lois des Douze Tables. Lorsque leur antiquité commença à les affaiblir, on fit passer leurs dispositions dans de nouvelles lois, qui prirent le nom de ceux qui les présentèrent. Les principales dispositions de la loi Licinia consistaient à défendre aux Romains d'employer à leur nourriture, chacun des jours des calendes, des nones et des nundines, plus de centas : quant aux autres jours qui ne sont point compris dans cette catégorie, il était défendu de servir sur la table plus de trois livres de viande sans apprêt, et d'une livre de viande d'apprêt, sans compren-

dre les fruits de la terre, de la vigne et des arbres. Je vois déjà la réflexion que de pareilles dispositions vont faire naître. C'était donc un siècle bien sobre que celui où les lois pouvaient inscrire à tel point la dépense des repas ? Mais il ne faut point raisonner ainsi ; car les lois somptuaires n'étaient proposées que par une seule personne, tandis qu'elles devaient corriger les vices de toute la cité ; et certainement l'on n'aurait pas eu besoin de pareilles lois, si l'on n'eût vécu au milieu des mœurs les plus corrompues et les plus dissipatrices : c'est un ancien adage, que les bonnes lois sont enfantées par les mauvaises mœurs. A ces lois succéda la loi Cornélia, qui fut aussi une loi somptuaire que présenta le dictateur Cornélius Sylla : cette loi ne prohibait pas la magnificence des festins, ne prescrivait pas de bornes à la gourmandise ; mais elle diminuait le prix des denrées : et quelles denrées, bon Dieu ! quel genre de sensualités recherchées, et à peu près inconnues aujourd'hui ! quels poissons et quels mets y sont nommés ! et cependant la loi leur assigne de bas prix. Je ne craindrai pas d'avancer que ce bas prix des mets invitait à s'en procurer une grande quantité et permettait aux personnes peu riches de satisfaire leur gourmandise. Pour dire tout ce que je pense, celui-là me paraît entaché de luxe et de prodigalité qui se fait servir immodérément, encore que ce soit à peu de frais : ainsi donc notre siècle doit être considéré comme beaucoup plus sobre que celui dont il est question, puisque chacun de nous ne connaît tout au plus que de nom la plupart des objets dont la loi de Sylla parle comme étant alors d'un usage vulgaire. Après la mort de Sylla, le consul Lepidus porta aussi une loi alimentaire,

tum. Unde a Lucilio poeta festivitatis suæ more cœnissis vocatur. Fanniam legem post annos decem et octo lex Didia consentanea est : ejus ferenda duplex causa fuit : prima et potissima, ut universa Italia, non solum urbs, lege sumptuaria teneretur, Italicis existimantibus, Fanniam legem non in se, sed in solos urbanos civis esse conscriptam. Deinde, ut non solum, qui pranda cœnæ majoræ sumtu ferissent, sed etiam, qui ad eas vocati essent, atque omnino interfuisent, parvis legis teneretur. Post Didiam Licinia lex lata est a P. Licinio Crasso divite. Cujus ferendæ probandaque tantum studium ad optimatibus impensum est, ut consulto senatus juberetur, ut ea tantummodo promulgata, priusquam trimodino confirmaretur, ita ab omnibus observaretur, quasi jam populi sententia comprobata. Lex vero hæc paucis mutatis in plerisque cum Fannia congruit. In ea enim ferenda quæsitæ novæ legis auctoritas, exolecente metu legis antiquioris, ita Herennus, ut de ipsi's duodecim tabulis factum est : quarum ubi contenti antiquitas cepit, eadem illa, quæ illis legibus cavebantur, in alia litorum nomina transierunt. Sed legis Liciniæ summa, ut Kalendas, Nonas, nundinas Romanis, cuicunque in dies singulis tringinta duplaxat asses et lindi causa consumere liceret : ceteris vero diebus, qui excepti non essent, ne amplius apponeretur, quam carnis

arila pondo tria, et salsamentorum pondo libra, et quod ex terra, vito, arboreve sit natum. Video, quid remordeat. Ergo indicium sobrii sæculi est, ubi tali præscripto legum coercetur expensa cœnarum. Non ita est. Nam leges sumptuarie a singulis ferebantur, quæ totius civitatis vitia corrigerent : at nisi pessimis et dissimulatis moribus viveretur, profecto opus ferendis legibus non fuisset. Vetus verbum est : « Leges, » inquit, « bonæ ex malis moribus » procreantur. » Has sequitur lex Cornelia, et ipsa sumptuaria, quam tulit Cornelius Sulla dictator : in qua non conviviorum magnificentia prohibita est, nec gula modus factus ; verum minora pretia rebus imposita. et quibus rebus, Dii boni ! quamque exquisitis et pæne incognitis generibus deliciarum ? quos illic pisces, quasque offulas nominal ! et tamen pretia illis minora constituit. Ausim dicere, ut villis edulium animos hominum ad parandas opsoniorum copias incitaret ; et gula servire, etiam qui parvis essent facultatibus, possent. Dicam plane, quod sentio. Aprime luxuriosus mihi videtur et prodigus, qui hæc tanta in epulis vel gratuita ponantur. Itaque tanto hoc seculum ad omnem continentiam promptius, ut pleraque eorum rerum, quæ Sullana lege, ut vulgo nota, comprehenduntur, nemo nostrum vel fando comperit. Sulla mortuo, Lepidus consul legem tulit et ipse cibariam. Ceterum sumptuarias leges

car Caton qualifie ainsi les lois somptuaires. Peu d'années après, une autre loi fut soumise à l'acceptation du peuple par Antius Restion; cette loi, bien qu'excellente et non abrogée, fut rendue inutile par la tenacité du luxe et le concours puissant des autres vices. On rapporte néanmoins ce trait remarquable de Restion qui la présenta, savoir, que de toute sa vie il ne soupa plus hors de chez lui, afin de n'être pas témoin de la violation d'une loi qu'il avait présentée pour le bien public. A ces lois, je joindrais un édit somptuaire présenté par Antoine, qui fut dans la suite triomvir, si je ne trouvais inconvenient de placer, au nombre de ceux qui ont réprimé le luxe, Antoine, qui ne put être surpassé dans la dépense ordinaire de ses repas qu'au moyen de la valeur d'une pierre précieuse qu'ava la son épouse Cléopâtre. Tout ce qui vit dans la mer, sur la terre ou dans les airs, lui semblait destiné à assouvir sa voracité, et il le livrait à sa gueule et à sa mâchoire. C'est dans cette vue qu'il voulut transférer en Égypte le siège de l'empire romain. Cléopâtre son épouse, qui ne voulait pas se laisser vaincre même en fait de luxe, par des Romains, fit la gageure de consommer dix millions de sestercs dans un souper. Antoine trouva la chose prodigieuse; néanmoins, il accepta la gageure sans hésiter. Munacius Planeus fut choisi pour arbitre, digne juge d'un pareil combat. Le lendemain Cléopâtre, pour engager la lutte, servit à Antoine un soupé magnifique, mais qui n'étonna point, parce qu'il reconnut partout ses mets quotidiens. Alors la reine, souriant, se fit apporter un flacon dans lequel elle versa un peu de

vinaigre très-acide; et, détachant une pierre précieuse qui lui servait de pendant d'oreille, elle l'y jeta dedans résolument. Celle-ci s'y fut bientôt dissoute, comme c'est le propre de cette pierre; et aussitôt Cléopâtre l'ava la : après cela, quoiqu'elle eût gagné la gageure, puisque la pierre valait sans contestation dix millions de sestercs, elle mettait déjà la main à celle qui lui servait de pendant à l'autre oreille, lorsque Munacius Planeus prononça gravement et en juge sévère qu'Antoine était vaincu. On peut juger quelle devait être la grosseur de cette pierre, puisque après que Cléopâtre eut été vaincue et faite prisonnière en Égypte, celle qui resta fut portée à Rome ou on la scia en deux morceaux, qui furent placés, comme étant chacun d'une énorme grosseur, sur la statue de Venus, qui était dans le temple appelé Panthéon.

CHAPITRE XIV.

Des diverses espèces de noix.

Furius parlait encore lorsqu'on apporta les *bellaria* du second service, ce qui fit tomber la conversation sur un autre sujet. Symmaque mettant la main aux noix : Je voudrais, dit-il, apprendre de toi, Servius, quelle est la cause ou l'origine de tant de noms divers qu'ont reçus les noix; comme aussi d'où vient que les pommes, dont les goûts et les noms sont si variés, ont reçu néanmoins toutes ce nom générique : et d'abord je souhaiterais que tu commençasses par nous dire, touchant les noix, ce qui te reviendra

cibarias appellat. Dein paucis interjectis annis, alia lex per venit ad populum, ferente Antio Restione. Quam legem, quamvis esset optima, obstinatio tamen luxurie, et victio rum firma concordia, nullo abrogante, irritam fecit. Illud tamen memorabile de Restione, latore ipsius legis, fertur : eum, quoad vixit, foris postea non comasse, ne testis fieret contenta legis, quam ipse bono publico pertulisset. His legibus annuumeram edictum de sumptibus ab Antonio propositum, qui postea triumphavit : ni indignum crederem, inter cohibentes sumptum Antonio locum facere : cuius expense in cenam solite conferri, sola unio nis, a Cleopatra uxore consumti, astimulione superata sunt. Nam cum Antonius, quidquid mari, aut terra, aut etiam celo gigneretur, ad satiantiam ingluviem suam natum existimans, faucibus ac dentibus suis subderet; eaque re captus, de Romano imperio facere vellet Ægyptium regnum : Cleopatra uxor, que vincta Romanis nec luxuria dignaretur, sponsione provocavit, insinere se posse in unam cenam sestertium crentes. Id mirum Antonio visum. Nec moratus, sponsione contendit dignus senha Munacio Planeo, qui tam honesti certaminis arbitri electus est. Altera die Cleopatra, pertentans Antonium, pollicibilem sane cenam paravit, sed quam non miraretur Antonius : quippe qui omnia, que apponebantur, ex cotidianis opibus agnosceret. Tunc aridens regina phialam poposcit,

cui aceti nonnihil acris infudit, atque illuc unio nem deum tum ex aure altera festinanda demisit; eumque mature dissolutum, uti natura est ejus lapidis, absorboit. Et, quamvis eo facto sponsione vicisset, (quippe cum ipsa margarita centies sestertium sine contentione evaluisset) manum tamen et ad alterius unio nis aures similiter admo vit, nisi Munacius Planeus iudex severissimus superatum Antonium mature pronuntiasset. Ipse autem unio ejus fuerit magnitudinis, inde colligi poterit, quod qui super fuit, postea victa regina, et capta Ægypto, Romam delatus, desertusque est; et facta ex una margarita due, impositaque simulacro Veneris, ut nonstruosa magnitudinis, in templo, quod Pantheum dicitur.

CAPUT XIV.

De novem generibus

Adhuc dicente Furio, secundæ mensæ illata bellaria novo sermone principium dederunt. Symmachus enim, affectans manu nuce, Vellem, inquit, ex te audire, Servi, tanta unio nis nomina que causa vel origo variaverit; aut unde tot mala, cum hac una appellatone vocitentur, fiant tamen seorsum diversa tam vocabulo, quam sa-

en mémoire de tes fréquentes lectures. Alors Servius prit la parole : — Cette noix est appelée *juglans*, selon l'opinion de quelques-uns, de *juvando* (agréable) et de *glans*; mais Gavius Bassus, dans son livre De la signification des mots s'exprime ainsi :

« Le nom de l'arbre appelé *juglans* est composé de *Jovis* et de *glans* (gland de Jupiter). « Cet arbre porte des noix d'une saveur plus « agréable que le gland. Les anciens trouvant ce « fruit bon et semblable au gland, et l'arbre qui « le porte digne d'être consacré à un dieu, « l'appelèrent *Jovis glans*, dont on a fait aujourd'hui par syncope *juglans*. »

Cloätius Vérus, dans son livre Des mots tirés du grec, explique ce nom de cette manière : « *Juglans*, c'est comme s'il y avait *dijuglans* « (gland du dieu Ju), il manque le mot *di* : en « grec, *Διός βάλανος* (gland de Jupiter), comme « on le trouve dans Théophraste, qui dit : Les arbres particuliers aux montagnes, et et les croissent point dans les plaines, sont : le térébinthe, « l'yeuse, le tilleul, l'alatérne et le noyer, qui est « le même que le *Διός βάλανος*. Les Grecs appellent aussi cette espèce de noix basilique « (royale.) »

La noix appelée avellane ou prénestine est produite par l'arbre appelé coryle (coudrier), dont Virgile a parlé : « *Corylum sere*. » Il est près de Prénestine une peuplade appelée les Karsitains, du grec *κάρυον* (noix). Varron en fait mention dans son Logistorique intitulé Marius de la Fortune. Voilà d'où vient le nom de la noix prénestine. On trouve le passage suivant dans la comédie du Devin, de Nævius :

« Qui était hier chez vous? des hôtes de Pré-

nestine. Ac prius de nucibus absolyas volo, que tibi memoria crebrae lectionis occurrunt. Et Servius : Nux ista juglans secundum nonnullorum opinionem a *juvando*, et a glande dicta existimatur. Gavius vero Bassus in libro de Significatione verborum hoc refert : « Juglans arbor proinde dicta est, ac *Jovis glans*. Nam quia illi arboris genus nuce habet, que sunt suaviores sapore, quam glans est : hinc fractum antiqui illi, qui egregium glandique similem, ipsamque arborem Deo dignam existimabant, « *Jovis glandem* appellaverunt; que nunc literis interlipsis, *juglans* nominatur. » Cloätius autem Verus in libro a Græcis tractorum ita memorat : « *Juglans*, di prætermissum est, quasi *dijuglans*, id est, *Διός βάλανος* : » sicut Theophrastus ait : *Ἰδία δὲ τῶν ὀρεῶν ἃ ἐν τοῖς πεδίοις οὐ φύεται, τερεβινθος, πρίνος, ἐλιύρη, ἀράρακη, κάρια, ἢ καὶ Διός βάλανος*. Hanc Græci etiam basilicam vocant.

Nux hæc Avellana, seu Prænestina, que est eadem, ex arbore est, que dicitur *corylus*. De qua Virgilius dicit : *Corylum sere*. Est autem natio hominum juxta agrum Prænestinum, qui Carstiani vocantur ἀπὸ τῶν κάρυων : cujus rei meminit Varro in Logistorico, qui inscribitur, *Marius de fortuna*. Inde scilicet Prænestinae nuce. Est et illud apud Nævium in fabula Ariolo :

Quis heri apud te? Prænestini et Lauvini hospites.

« neste et de Lauvium il fallut donner à chacun le mets de son pays qu'il aime : à l'un des noix en abondance, à l'autre l'oignon apprêté « en sauce. »

Les Grecs appellent cette autre noix-ci pontique, tandis que chaque nation lui fait prendre le nom de celle de ses provinces où elle croit le plus abondamment. La noix-châtaigne, qui est mentionnée dans Virgile *castaneasque nuce*, s'appelle aussi héracléotique; car le savant Oppius dans l'ouvrage qu'il a fait sur les arbres, forestiers, dit :

« La noix héracléotique, que quelques-uns appellent châtaigne, la noix pontique, les noix appellées basiliques, juglandes, poussent des feuilles et des fleurs semblables à celles des noyers de la Grèce, et aux mêmes saisons. »

Ce passage m'amène à parler de la noix grecque. — En disant cela, Servius tira une amande de son noyau et la présenta aux convives. — La noix grecque est celle que nous appelons amygdale (amande). Elle est aussi appelée thasienne, témoin Cloätius, qui, dans le quatrième livre des « *Etymologies grecques*, » dit : « la noix grecque amygdale. » Atta, dans sa Supplication, dit : « Ajoutez à tous ces dons la noix grecque, et du miel à volonté. » Puisque nous parlons des noix, je n'omettrai point la noix mollusque, quoique l'hiver ne nous permette pas d'en jouir actuellement. Plaute, dans son *Calceolus* (petit soulier), en fait mention en ces termes : Il dit que « les branches d'un noyer mollusque s'élèvent au-dessus de son toit. » Plaute la nomme à la vérité; mais il ne nous donne aucun renseignement sur elle. C'est celle qu'on appelle vulgairement persique (pêche), et on la nomme mollusque,

Suapte utrosque deuit acceptos cibo,

Alteris inaneis bulbam mædulam dari.

Alteris nucem in proclivi profundere.

Hanc autem nucem Græci Ponticam vocant, dum unaquæque natio indit huic nuci nomen ex loco, in quo nascitur copiosior. Nux castanea, de qua Virgilius, *Castaneasque nuce*, vocatur et heracleotica. Nam vir doctus Oppius in libro, quem fecit de silvestribus arboribus, sic ait : « Heracleotica hæc nux, quam quidam castaneam vocant, itenique Pontica nux, atque etiam, que dicuntur basilicæ juglandes, germina atque flores agunt simili iteri iisdem temporibus, quibus græcæ nuce. »

Nunc dicendum est, que sit græca nux : ac simul hoc dicens amygdalam de lance tulit et ostendit. Nux græca hæc est, qua et amygdale dicitur. Sed et Thasia eadem nux vocatur. Testis est Cloätius in ordinatorum Græcorum lib. iv, cum sic ait : « Nux græca amygdale. » Atta vero in Supplicatione, « Nucem græcam, » ait, « favumque addo, quantum libet. » Nucem molluscam, licet hiemis nobis tempus invadeat, tamen quia de nucibus loquimur, indicat non relinqnamus. Plantus in *Calceolo* sic ejus meminit : « Molluscam nucem super ejus dixit impendere tegulas. » Ecce Plantus nominat quidem : sed quid sit nux mollusca, non exprimit. Est autem persicum, quod

parce que c'est la plus molle de toutes les noix : c'est ce qui est attesté par le très-savant Suévius, auteur compétent en cette matière, dans l'idylle intitulée *Moretum*. Parlant d'un jardinier qui apprête un *moretum*, parmi les diverses choses qu'il y fait entrer, il nous apprend qu'il y met la noix mollusque ; voici ses expressions :

« Toi, Aeca, joins la noix basilique à la noix de Perse. Cette dernière a pris son nom, dit-on, de ce que jadis ceux qui, avec le puissant roi appelé Alexandre le Grand, allaient porter chez les Perses une guerre féconde en terribles combats, à leur retour dans les champs de la Grèce, y plantèrent cette espèce d'arbres, qu'ils en avaient apporté ; procurant ainsi de nouveaux fruits aux mortels. Cette noix est la noix mollusque, pour que personne ne s'y trompe faute de le savoir.

On appelle noix tarentine, celle qui est si peu compacte qu'elle se brise presque en la touchant. On trouve à son sujet le passage suivant dans le livre de Favorin :

« Quelques personnes donnent aux noix et aux brebis l'épithète de *tarentines*, tandis qu'il faut dire *térentines*, de *terenus*, qui dans l'idiome des Sabins signifie *molle*. C'est de cette origine que Varron, dans son livre troisième à *Libonis*, pense que dérive le nom des Tarentins. »

Horace est tombé dans l'erreur que Favorin vient de signaler, lorsqu'il dit : « Et la molle noix de Tarente (*et molle Tarentum*). »

La noix de pin produit celle-ci que vous voyez. On trouve dans la *Cistellaire* de Plaute le passage suivant : « Que celui qui veut extraire la noix de sa coque brise la noix. »

vulgo vocatur : et mollusca nux dicitur, scilicet quod ceteris omnibus nucibus mollior sit. Hujus rei idoneus assertor est Suevius, vir longe doctissimus, in idyllio, quod inscribitur *Moretum*. Nam, cum loquitur de hortulano faciente *moretum*, inter cetera, quae eo mittit, et hoc primum mitti ait his verbis :

Admisce tu Aeca basilicis haec nunc partim,
Partim Persica : quod nomen sic denique fertur,
Propterea quod, qui quondam cum rege potentis,
Nomen Alexandro Magno, fera praelia bello
In Persas retulere, suo post inde reventu
Hoc genus arboris in praefatis finibus Grajis
Disseruere, novos fructus mortalibus dantes.
Mollusca haec nux est, ne quis forte insectus erret.

Nux Tarentina dicitur, quae ita mollis est, ut vix attrita frangatur. De qua in libro Favorini sic reperitur : « Itemque quidam Tarentinas oves, vel nucas dicunt, quae sunt Terentiinae a tereno, quod est Sabinorum lingua molle. Unde Terentios quoque dictos putat Varro ad Libonem primo. » Quam in culpam etiam Horatius potest videri incidere, qui ait :

Et molle Tarentum.

Nux pinea hos nobis, qui appositi sunt, nucleus dedit. Plantans in *Cistellaria* :

Qui e nucis nucleus esse vult, frangat nucem

CHAPITRE XV.

Des diverses espèces de pommes et de poires.

Puisque nous trouvons les pommes au nombre des *bellaria*, parlons de leurs différentes espèces, maintenant que nous avons terminé ce qui concerne les noix. Il est des écrivains agronomiques qui établissent la distinction suivante entre les noix et les pommes. Ils appellent noix tout fruit qui, étant dur à l'extérieur, renferme intérieurement un corps bon à manger ; et ils appellent pomme tout fruit qui, étant extérieurement bon à manger, renferme dans l'intérieur un corps dur. D'après cette définition, la pêche, que le poète Suévius compte, comme nous l'avons vu plus haut, au nombre des noix, devrait être rangée plutôt parmi les pommes.

Après ce préliminaire il faut passer en revue les différentes espèces de pommes que Cloatius, dans le quatrième livre des *Étymologies grecques*, énumère soigneusement en ces termes :

« Voici quelles sont les diverses espèces de pommes : l'abricot, le coing, le citron, le coccy-melum, la pomme à cuire, la pomme de Melos, la pomme douce, la mattiane, la pomme orbiculée, la grenade, la pomme précoce, la pomme ridée, la punique, la persique (pêche), la quiriane, le prosivum, la pomme rouge, la scaudiane, la pomme silvestre, le struthium, la scautiane, la pomme de Tibur, la vériane. »
« Vous voyez que la pêche, qui a conservé le nom de son sol originaire (*persicum*), quoiqu'elle soit depuis longtemps naturalisée sur le nôtre, est comptée par Cloatius au nombre des pommes. Le citron, dont parle le même auteur, est aussi une

CAPUT XV.

De generibus malorum, et pirorum.

Et, quia mala videmus admixta bellariis, post nucas de malorum generibus disserendum est. Sunt de agricultura scripturae, qui nucas et mala sic dividunt, ut nucas dicant omne pomum, quod foris duro tegatur, et intus habeat, quod esui est malum, vero, quod foris habeat, quod esui, et durum intus includat. Secundum hanc definitionem *Persicum*, quod Suevius poeta superius inter nucas numerat, magis erit inter mala numerandum.

His praemissis, malorum enumeranda sunt genera, quae Cloatius in *Ordinatorum Graecorum libro quarto* ita diligenter enumerat : « Sunt autem genera malorum : *Americinum*, *cotonium*, *citreum*, *coccy-melum*, *conditivum*, « *ἐπιγάλις*, *musteum*, *Mattianum*, *orbiculatum*, *ogratianum*, *praecox*, *pamuecum*, *Punicum*, *Persicum*, *quirianum*, *prosvum*, *rubrum*, *scandianum*, *silvestre*, « *struthium*, *Scautianum*, *Tibur*, *Verianum*. » Vides *Persicum* a Cloatio inter mala numeratum, quod nomen originis suae tenuit, licet jam dudum nostri soli germem sit. Quod autem ait idem Cloatius, *citreum*, et ipsum *Persicum* malum est secundum Vergilium :

Felicis malis, quo non praestantius ullum.

espèce de pomme persique, selon Virgile, qui dit : « La pomme de l'Arabie Heureuse, la meilleure de toutes, etc. » Et pour qu'on ne doute pas que ce soit du citron dont Virgile a voulu parler, écoutez un passage d'Oppius, dans son livre Des arbres forestiers : « Le citron est aussi une pomme persique ; une espèce croit en Italie, et l'autre en Médie. » Peu après, parlant de ce même fruit, il ajoute :

« Il est fortement odorant ; son jus jeté sur les habits y tue les teignes. On le regarde aussi comme un contre-poison, parce que, écrasé dans du vin, il produit une boisson qui fortifie en purgeant. Les citrons viennent en Perse dans toutes les saisons, et tandis qu'on cueille les uns, les autres mûrissent encore. »

On voit que le citron est nommé dans ce passage avec toutes les qualités distinctives que Virgile lui attribue, sans prononcer son nom. Homère, qui appelle le citron *θύον*, nous apprend que c'est un fruit odorant : « Le citron exhalait une excellente odeur. » Et quant à ce que dit Oppius, qu'on mettait du jus de citron sur les habits, Homère a aussi exprimé la même chose en ces termes : « Ayant revêtu des habits brillants, et parfumés avec le citron » (*θύόμενα*). De même aussi Névius, dans son poème de la guerre Punique, par l'expression de *citrosa vestis*, veut exprimer un habit parfumé au citron.

La poire que vous voyez devant vous est un fruit qui a de nombreuses variétés, distinguées par des noms différents. Cloatius, déjà cité, donne la nomenclature suivante de leurs dénominations : « La poire d'Antium, la poire citrouille, le eirritum, la cervisca, la poire graveleuse, la crustumine, le doyenué, la petite poire grecque, la lol-

et reliqua. Et ut nemo dubilet, hæc de citreo dixisse Vergilium ; accipite, quæ Oppius in libro de silvestribus arboribus dicit : « Citrea item malus et Persica : altera generatur in Italia, et in Media altera. » Et paulo post de citreo loquens, ait : « Est autem odoratissimum : ex quo interfectum vesti tineas necat : fertur etiam venenis contrarium ; quod tritum cum vino purgatione virum suarum bibentes servat. Generantur autem in Perside omni tempore mala citrea. Alia enim præcarpuntur, alia interim maturescunt. » Vides hic et citreum nominari, et omnia signa poni, quæ de eo Vergilius dixit ; licet nomen citrei ille non dixerit. Nam et Homerus, qui citreum *θύον* appellat, ostendit esse odoratum pomum :

θύον δ' ὑπὸ καλὸν ὀσώδει.

et, quod ait Oppius inter vestem poni citreum, idem significat Homerus, eum dicit :

Εἴματα δ' ἀμψίεσσα θυώδεα ἐπιχλόοντα.

hic et Nævius poeta in bello Punico ait citrosam vestem.

Pira hæc, quæ videmus, varietas nominum numerosa discernit. Nam idem Cloatius sic eorum vocabula describit : « Aucianum, cucurbitivum, cirritum, cervisca, « calculosum, crustumum, decimum, Græculum,

« liane, la poire laurier, la latérésiane, la poire « de Lanvinum, le murapium, la poire de Mi- « let, la poire douce, la néviane, la poire ronde, « la préciane, la rubile, la poire de Signinum, la « fulliane, la titiane, la turriiniane, le timosum, la « poire précoce, la volème, la nèle tardive, la « sementive tardive, la sextiliane tardive, la « poire tardive de Tarente, la valériane tardive. »

CHAPITRE XVI.

Des diverses espèces de figes, d'olives et de raisins.

Ces figes sèches qui sont là m'invitent à énumérer les diverses espèces de ce fruit, toujours guidé, pour celui-là comme pour les autres, par Cloatius : voici l'énumération qu'il fait, avec son exactitude ordinaire, des diverses espèces de figes :

« L'africaine, la fige blanche, la fige de « roseau, l'asinastre, la fige noire, la fige de « marais, l'augusta, la fige bisannuelle, la fige « de Carie, la fige de Chalceide, l'alba-nigra, « l'alba-nigra de Chio, l'alba-nigra calpurniane, « la fige citrouille, la fige à peau dure, la fige « herculane, la Liviane, la fige de Lydie, la « petite fige de Lydie, la fige des Marses, la « fige de Numidie, la pompeïane brune, la fige « précoce, la tellane noire. »

Il est bon de savoir que le figuier blanc est un des arbres heureux, et le figuier noir un des arbres malheureux, selon que nous l'apprennent les pontifes. Voici en effet ce que dit Vèrianus, dans son traité Des formules Pontificales : « Sont « réputés arbres heureux, le chêne, l'æsculus, « l'yeuse, le liège, le hêtre, le coudrier, le sor- « bier, le figuier blanc, le poirier, le pommier,

« Lollianum, Lanvinum, laureum, lateresianum, mu- « rapium, Milesium, murtem, Nævianum, orbiculatum, « præcianum, rubile, Signinum, Fullianum, Titianum, « Turriinicum, timosum, præcox, volenum, mespillum, « serum, sementivum serum, sextilianum serum, Taren- « tinum serum, Valerianum serum. »

CAPUT XVI.

De ficum, olearum, uvarumque generibus.

Admonet nos et fici aride, ut enumeremus genera ficorum, eodem Cloatio nos de his, ut de aliis, instruit. Sic enim diversas ficos diligentie sue more dinumerat : « Africa, albula, harundinea, asinatra, atra, palusca, « angusta, bifera, Catica, Chalceica, alba nigra, Chia « alba nigra, Calpurniana alba nigra, cucurbitiva, duri- « coria, Herculanena, Liviana, Ludia, leptoludia, Mar- « sica, Numidica, pulla Pompejana, præcox, Tellana « atra. » Sciendum, quod ficos alba ex felicibus sit arboribus ; contra nigra ex infelicibus. Docent nos utrumque pontifices. At enim Vèrianus de verbis pontificibus : « Felices arbores putantur esse, quercus, æsculus, ilex,

« la vigne, le cornouiller, le lotos. » Tarquin l'Ancien, dans son livre Des prodiges qui concernent les arbres, s'exprime ainsi :

« On appelle arbres malheureux ceux qui sont sous la protection des dieux des enfers, dont il faut se préserver; ces arbres sont : l'alerne, le sanguin, la fougère, le figuier noir, tous les arbres qui produisent des baies noires, et toute espèce de fruits de cette couleur, l'alisier, le poirier sauvage, le houx, le buisson, et les arbrisseaux à épines. Tous ces arbres doivent être brûlés, pour conjurer les phénomènes de mauvais augure. »

Mais que penser de voir dans de bons auteurs la figue distinguée de la pomme, comme ne faisant point partie de cette classe de fruits? Afranius, dans la *Sella* (chaise), dit : « La pomme, l'herbe potagère, le figuier, le raisin. » Cicéron, dans le livre troisième de son *Œconomique*, dit aussi : « Il ne plante point la vigne; il ne cultive pas soigneusement ce qu'il a semé; il n'a ni huile, ni figues, ni pommes. » Il ne faut pas négliger la remarque que le figuier est le seul de tous les arbres qui ne fleurit point. On donne le nom de *grossus* à la figue qui ne mûrit point, et qui donne encore de ce lait qui est propre à ce fruit. Les Grecs, pour les désigner, se servent du mot *δένδρον*. On lit dans Mattius : « Parmi tant de milliers de figues vous ne voyez pas un *grossus*. » Peu après il dit : « Prenez de cet autre lait qui découle des *grossi*. » Postumius Albinus, dans le premier livre de ses *Annales*, dit, en parlant de Brutus : « C'est pourquoi il se faisait passer pour fou et pour insensé : il mangeait des *grossuli* au miel. »

Voici quelles sont les diverses espèces d'olives : l'olive d'Afrique, l'olive blanchâtre, l'aulia, l'o-

live d'Alexandrie, l'olive d'Égypte, la culminea, l'olive des ragoûts, la liciniane, l'orchas, l'olive sauvage, la pausia, la paulia, l'olive longue, la sallentine, la sergiane, la termuta.

Voici maintenant les diverses espèces de raisins. L'aminéen, ainsi nommé du pays où il croît; car le lieu où est maintenant Falerne fut jadis habité par les Aminéens. L'asinusca, l'atrusca, l'albivérus, le raisin d'Albano, le raisin des abeilles, l'apicia, le bumamma, ou, comme disent les Grecs, *βούμαστος*; le raisin à chair dure, le raisin sauvage, le psithia noir, le maronien, le raisin maréotide, le raisin de Numente, le raisin précœce, le prammien, le psithia, le pilleolata, le raisin de Rhodes, le raisin à couronne, le vénucla, le variola, le lagéa.

Ici Prætextatus prenant la parole : — Je voudrais écouter plus longtemps notre cher Servius; mais l'heure du repos étant arrivée, nous avertis de remettre au moment où nous pourrions écouter le reste de la savante dissertation entamée par Symmachus dans sa propre maison. Là-dessus on se retira.

LIVRE III.

CHAPITRE I.

Avec quelle exactitude Virgile a décrit les divers rites des sacrifices.

Les personnes attendues se trouvant réunies, à l'heure fixée avant le repas du soir, dans la maison de Prætextatus, Evangelus commença par lui adresser la parole en ces termes : — Tu nous as dit, mon cher Prætextatus, qu'entre les mérites divers de Virgile, dont tu es le lecteur assidu, celui que tu admires le plus, c'est la science pro-

« suber, fagus, corylus, sorbus, ficus alba, pirus, malus, vitis, prunus, cornus, lotus. » Tarquinius autem Prisen in ostentatio arborario sic ait : « Arbores, que inferum deorum avertentibus in tutela sunt, eas infelices nominant. Alterum sanguinem, filicem, ficum atram, que hæc hæc nigrum nigrosque fructus ferunt, item que acrifolium, pium sylvaticum, ruscum, rubum, sentesque, quibus portenta prodigique mala comburi jubere oportet. » Quid? quod ficum tanquam non pomum secreti a pomis apud idoneos reperimus? Afranius in Sella : « Pomum, holus, ficum, aram. » Sed et Cicero Œconomicon libro tertio : « Neque serit vitem, neque, que sala est, diligenter colit; oleum, ficos, poma, non habet. » Nec hoc ignorandum est, ficum solum ex omnibus arboribus non florere. Lacte proprie ficorum. Grossi appellantur fici, qui non maturescunt : hos Græci dicunt *δένδρον*. Mattius : « In millibus tot ficorum non videbitis grossum. » El paulo post ait : « Sumas ab alio lacte diffusus grossos. » Et Postumius Albinus annali primo de Bruto : « Ea causa esse stultum brutumque faciebat; grossulos ex melle edebat. »

Oleum genera hæc enumerantur : Africana, Albigena, Aquilia, Alexandrina, Egyptia, culminea, coaditiva,

Liciniana, Orchas, oleaster, pausia, Paulia, radius, Sallentina, Sergiana, Termuta. Sicut utrumque ista sunt genera : Aminea, scilicet a regione : nam Amineæ fuerunt, ubi nunc Falernum est : asinusca, atrusca, albivérus, albena, apiano, apicia, bumamma, aut, ut Græci dicunt, *βούμαστος*; duracina, labrusca, melampsilia, maronia, marcotis, numentana, precia, prama, psithia, pilleolata, Rhodia, stephanitis, venucula, variola, laga. Inter hæc Prætextatus : Vellem Servium nostrum diutius audire. Sed hora nos quietis admonet, ut exorto jubare eloquio Symmachii domi sue fruamur. Atque ita facta discussio est.

LIVRE III.

CHAPITRE I.

Quam accurate Virgilius expresserit diversos ritus sacrificandi.

Congregatis in tempore constituto in domo Vetti, qui venire debebant, ante coenam cepit Evangelus Vetti litera complere : Dixisti, inquit, mi Vetti, inter

fonde du droit pontifical qu'il montre dans plusieurs parties de ses ouvrages, comme si cette science eût été le principal objet de ses études. Tu t'es engagé, si l'occasion se présentait de traiter un sujet aussi important, à prouver que Virgile devait être considéré comme le premier de nos pontifes : remplis donc maintenant ta promesse ; sans quoi je devrai croire ou que tu as oublié ton engagement, ou plutôt que le président du collège de nos pontifes ignore le mérite de Virgile considéré comme pontife.

Le visage de Prætextatus se couvrit d'une rougeur modeste, et il répondit : Je vais prouver, et que je n'oublie point mes engagements, et que Virgile ne fut pas ignorant des rites sacrés. Je le ferai, Évangélus, non à cause de tes paroles, beaucoup plus inconsidérées que vraies, mais par égard pour cette réunion, qui, je le sais, m'écouterait avec empressement. La première chose par laquelle je crois devoir commencer, c'est la cérémonie de la purification, par où doit toujours commencer quiconque veut offrir aux dieux du ciel un sacrifice régulier. C'est ce que Virgile démontre clairement, lorsqu'introduisant Énée en qualité de pontife, il lui fait adresser à son père les paroles suivantes :

« Toi, mon père, prends dans tes mains les ustensiles sacrés et nos pénates domestiques ; « sortant d'un si terrible combat, et la main encore fraîchement ensanglantée, je serais sacrilège de les toucher avant de m'être lavé dans l'eau vive du fleuve. »

Après la sépulture de sa nourrice Caiète, où tend la navigation d'Énée ?

omnia, quibus eminet laus Maronis, hoc te lectorem assiduum admirari, quia doctissime jus Pontificum, tanquam hoc professus, in multa et varia operis sui parte servavit. Et si tanta dissertationis sermo non cederet, promissisti, fore ut Vergilius noster pontifex maximus videretur. Nunc igitur comple promissum, vel sermonem a memoria tua credam cessisse, vel potius præulem nostrum Vergilium pontificem ignorasse. Tunc Prætextatus, decenti rubore perfusus : Non, inquit, o Evangele, propter verba tua magis vana, quam vera, sed propter totius cœtus reverentiam, quem scio avide istud audire, ostendam, nec me sermonis oblitum, nec sacrorum Vergilium imperitum. Hoc autem reputo principaliter præmittendum, quo ad hoc quis Diis superis rem sacram recte perficiat, prius cum rite purificari oportere. Et hoc Vergilius prius plane demonstrat, cum Æneam pontificem introducit, patri suo sic loquentem :

Tu, genitor, cape sacra manu patriosque Penates.
Me, bello e tanto digressum et cæde recenti,
Attrahere nefas; donec me flumine vivo
Abluero.

post Cajetae quoque nutricis sepulturam, quo potissimum navigans appellitur, quam ad eam partem,

Per quam fluvio Tiberinus amono
tu mare prorumpit,

« Vers les lieux rians par où coule le Tibre « pour se précipiter dans la mer ; » afin qu'aussitôt qu'il aura mis le pied sur le seuil de l'Italie, lavé dans les ondes du fleuve, il puisse invoquer avec pureté Jupiter,

« Et sa mère Vénus, qui lui donna le jour en « Phrygie. »

Et pourquoi tout cela ? parce qu'il navigue sur le Tibre pour aller joindre Evandre, et que, devant le trouver occupé à célébrer les fêtes d'Hercule, il veut être purifié, afin de pouvoir participer aux sacrifices de son hôte. Aussi Junon ne se plaint-elle pas tant de ce que contre sa volonté Énée est parvenu en Italie, que « de ce qu'il est entré dans le lit désiré du Tibre, » parce qu'elle savait qu'une fois purifié dans ce fleuve, il pouvait régulièrement sacrifier à elle-même, et qu'elle ne voulait pas seulement être intéressée par lui.

Maintenant que nous avons démontré, par l'autorité de Virgile, que la purification est une cérémonie essentielle aux sacrifices que l'on offre aux dieux du ciel, voyons si ce poète a observé la même exactitude de rites à l'égard du culte des dieux des enfers. Lorsqu'on veut sacrifier aux dieux du Ciel, il faut se purifier par l'ablution de tout le corps ; mais lorsqu'on veut sacrifier aux dieux des enfers, il suffit seulement de l'aspersion. Énée veut donc parler de sacrifices à faire aux dieux du ciel, lorsqu'il dit : « Jusqu'à ce que je me sois lavé dans l'eau vive du fleuve. » Mais lorsque Dido veut sacrifier aux dieux infernaux, elle dit :

« O ma chère nourrice, fais venir ici ma sœur

ut confestim in ipso Italiae limine fluviali unda ablutus, posset quam purissime Jovem,

Phrygiamque ex ordine matrem,

invocare. Quid ? quod Evandrum aditus per Tiberim navigat, quod enim esset reperitur Herculi sacra celebrantem, ut sic purificatus sacris possit hospitalibus interesse ? Hinc et Juno ipsa conqueritur, non magis quod Æneam contigisset contra suum velle in Italiam pervenire, quam quod optato potiretur Tiberidis alveo : quia sciret, eum hoc anne purificationem posse sacra etiam sibi rite perficere ; nam ne supplicari quidem sibi ab eo vellet. Nunc, quoniam purificationem ad sacra superiorum pertinentem Deorum in Vergilianâ observatione monstravimus, videamus, utrum et circa inferorum Deorum cultum proprietatem moris idem poeta servaverit. Constat, Diis superis sacra facturum corporis ablutione purgari. Cum vero inferis litandum est, satis actum videtur, si adpersio sola contingat. De sacris igitur superiorum ait Æneas :

Abluero.
Donec me flumine vivo

at Dido, cum sacra Diis inferis instituit, ait :

Annam, cara mihi nutrix, huc siste horrem :
Dic corpus properet fluviali spargere lymphâ.

et alibi :

Sparserat et Idices simulatos fontis Averni.

Anne; dis-lui qu'elle se hâte d'asperger son corps de l'eau du fleuve. »

Et dans un autre endroit le poète dit :

« Didon avait répandu (*sparserat*) l'eau, a l'imitation de la fontaine de l'Averne. »

En racontant la cérémonie de la sépulture de Misène, le poète dit :

« Il (le prêtre Corynée) tourne trois fois autour de ses compagnons, portant une onde pure, dont il les aspergeait légèrement. »

De même, lorsque dans les enfers Virgile peint Enée prêt à consacrer un rameau à Proserpine, il s'exprime ainsi :

« Enée s'arrête à l'entrée, et asperge son corps avec de l'eau fraîchement puisée. »

CHAPITRE II.

Avec quelle propriété Virgile a employé les expressions sacramentelles des cérémonies sacrées.

La propriété des termes est si familière à Virgile, que cette observation, à son égard, paraît cesser d'être un éloge. Néanmoins il ne l'a nulle part poussée plus loin qu'en fait de sacrifices et de choses sacrées.

Et d'abord je ferai une remarque sur un terme à propos duquel on s'est plusieurs fois trompé. Virgile dit : « Je vous offrirai (*porriciam*) ses entrailles dans les flots amers. » Il ne faut point lire *projiciam* (je jeterai), comme le font quelques-uns, à cause des mots *in fluctus*, dans lesquels on croit que Virgile a voulu dire : *je jeterai les entrailles*. Mais il n'en est point ainsi; car, selon la doctrine des haruspices et les maximes des pontifes, le mot *porriciam* est sacramentel dans les sacrifices. Vèranus, sur le 1^{er} livre de Pictor, discute ainsi cette expression : « Les entrailles des

victimes (*exta*) sont présentées (*porriciunto*) et données (*danto*) aux dieux, ou sur l'*altare*, ou sur l'*ara*, ou sur le *focus*, ou en quelqu'un des lieux où l'on doit faire ces offrandes. » L'expression technique des sacrifices est donc *porricere*, et non *projicere*; et quant à la dernière partie des paroles de Vèranus, « ou sur l'*ara*, ou sur le *focus*, ou en quelqu'un des lieux où l'on doit faire ces offrandes, » il faut observer que la mer, dans le passage de Virgile, tient lieu de l'*ara* ou du *focus*; car c'est aux dieux de la mer qu'est offert le sacrifice. Voici le passage :

« Dieux qui réglez sur cette mer dont je parcours les plaines, je fais vœu avec joie de vous immoler sur ce rivage un taureau blanc : je vous offrirai (*porriciam*) ses entrailles (*exta*) dans les flots amers, et j'y répandrai le vin liquide. » De là il résulte que, suivant les rites sacrés, les entrailles des victimes peuvent *porrici* (être offertes), et non *projici* (être jetées). *Constituam ante aram voti reus* (j'amènerai devant vos autels, engagé par vœu) : ce sont les mots sacramentels des sacrifices; celui qui s'engage envers les dieux par un vœu est appelé *reus*; et celui qui ne remplit pas son vœu est appelé *damnatus*. Mais je n'ai pas besoin d'en dire davantage sur ce sujet, puisque le savant Eustathe naguère l'a traité à fond.

C'est une chose particulière à remarquer dans Virgile, qu'il emploie souvent, avec une profonde intelligence, tel mot que le vulgaire pourrait plus d'une fois croire placé au hasard. Ainsi, nous lisons en plusieurs endroits qu'on ne peut sacrifier par la simple oraison, si en outre celui qui prie les dieux ne tient en priant leurs autels embrassés. Varron, dans le cinquième livre de son

nec non cum Misenum sepulturae mandari refert :

Item ter socios pura circumtulit unda,
Spargens rore levi.

sic et cum facit Aeneam apud inferos ramum Proserpinae consecraturum, ita refert :

Occupat Aeneas alitum, corpusque recenti
Spargit aqua.

CAPUT II.

Quam proprie Vergilius usus sit verbis ad sacra pertinentibus.

Verborum autem proprietas tam poëtae huic familiaris est, ut talis observatio in Vergilio laus esse jam desinat; nullis tamen magis proprie usus est, quam sacris, vel sacrificiis verbis. Et primum illud non omiserim, in quo plerique falluntur :

Extaque salso

Porriciam in fluctus.

non, ut quidam, *projiciam*; existimantes, dixisse Vergilium projicienda *exta*, qui adjecit, *in fluctus*. Sed non ita est; nam et ex disciplina haruspicum, et ex præcepto pontificum verbum hoc solemne sacrificiis est : sicut Vèranus ex primo libro Pictoris ita disserta-

tionem hujus verbi exsecutus est : « *Extâ porriciunto*, Diis *danto* in altaria, *aramve*, *focusve*, *eove*, quo *exta* dari debebunt. » *Porricere* ergo, non *projicere*, proprium sacrificii verbum est. Et quia dixit Vèranus : « In *aram* *focusve*, *eove*, quo *exta* dari debebunt. » nunc pro *ara* et *focus* mare accipiendum est, cum sacrificium Diis maris dicatur; nil enim :

Di, quibus imperium est pelagi, quorum æquora curro,
Vobis factus ego hoc candelenti in litore taurum
Constituam ante aras, voti reus, extaque salso
Porriciam in fluctus, et vina liquentia lundam.

ex his docetur, in mare rite potuisse *porrici exta*, non *projici*.

Constituam ante aras voti reus.

Itac vox propria sacrorum est, ut reus vocetur, qui suscepto voto se numinibus obligat; damnatus autem, qui promissa vota non solvit. Sed de hoc non opus est a me plura proferri, cum vir doctissimus Eustathius paulo ante hanc partem plenius exsecutus sit.

Est profundam scientiam hujus poëtae in uno saepe repetere verbo, quod tantito dictum vulgus putaret. Multitarian enim legimus, quod litare sola non possit oratio, nisi et is, qui deos precatur, etiam aram manibus apprehendat. Inde Varo divinarum libro quinto dicit, aras

traité Des choses divines, dit que les autels (*arae*) s'appelaient anciennement *asa* (anses) parce qu'il fallait qu'ils fussent tenus, par ceux qui offraient les sacrifices, de la même façon qu'on tient les vases par les anses. Au moyen d'un changement de lettre, d'*asa* on aura fait *ara*, comme de *Valesius* et de *Fusius* qui se disaient anciennement, on a fait aujourd'hui les noms de Valerius et de Furius. Virgile, dans le vers suivant, n'a pas négligé nos observations :

« Le dieu tout-puissant entendit les prières
« qu'Arbe lui adressait en tenant ses autels
« embrassés. »

Ne croirait-on pas qu'Arbe est écouté, non pas tant parce qu'il priait, que parce qu'il tenait les autels embrassés? Lorsque Virgile dit ailleurs :

« Enée priait la Sibylle en ces termes, et tenait
« embrassé l'autel; »

Et dans un autre endroit, lorsque le poète fait dire à Latinus :

« Je touche les autels, j'atteste les dieux, et les
« feux qui y brûlent en leur honneur » ,

Il entend donner une signification analogue au terme qui exprime l'action de saisir l'autel (*tango*).

Le même poète, savant aussi profond qu'esprit ingénieux, a usé de certains vieux mots qu'il savait appartenir spécialement aux rites sacrés, de manière qu'en changeant le son du mot, la signification restât tout entière. Ainsi dans le premier livre de Pictor, « du Droit pontifical, » on trouve le mot *vitulari*, dont Titus explique ainsi la signification : « *Vitulari*, c'est *voce letari* (se réjouir de la « voix.) » Varron, dans le livre quinzisième Des choses, divines, dit que « dans certains sacrifices « le prêtre fait éclater sa joie (*vitulatur*) ; ce que « les Grecs appellent *παιζιζεν*. » Virgile, avec sa

docte élégance, rend en peu de mots cette interprétation compliquée :

« Ils chantent en chœur des hymnes d'allé-
« gresse (*paena*) ; »

car puisque *vitulari*, qui n'est autre chose que *voce letari*, s'exprime par *παιζιζεν*, pour désigner ceux qui sont joyeux en chantant, peut-on trouver un terme plus propre que l'adjectif *παιζιζος*? Arrêtons-nous un moment sur le mot *vitulari*. Hyllus, dans le livre qu'il a composé sur les dieux, dit qu'on appelait Vitula la déesse qui préside à la joie. Pison dit que c'est la victoire qu'on appelle Vitula, et voici la raison qu'il en donne : Le lendemain des nones de juillet, les Romains ayant mis en fuite les Toscans qui les avaient battus la veille, ce qui a fait donner à ces nones le surnom de *Populifugia* (fuite du peuple), après la victoire, l'on offrit certains sacrifices appelés Vitulations. D'autres pensent que le nom de Vitula vient de ce que cette déesse a le pouvoir de nous faire soutenir la vie (*vita*) ; c'est pourquoi on lui offre des sacrifices pour la remercier des productions de la terre, parce que ces productions servent à soutenir la vie de l'homme. De là vient que Virgile dit :

« Viens te joindre à moi lorsque je sacrifierai
« une génisse (*cum faciam vitula*) pour les fruits
« de la terre. »

Il a dit *vitula* pour *vitulatione*, qui, ainsi que nous venons de le voir, est la dénomination d'un sacrifice offert en signe de joie. Observons de plus qu'il faut lire à l'ablatif, *cum faciam vitula* : c'est comme si le poète avait dit, *cum faciam rem divinam* (lorsque j'offrirai un sacrifice), non avec une brebis, non avec une chèvre, mais, *vitula*, avec une génisse ; employant, au moyen

primum asas dictas; quod esset necessarium, a sacrificantibus eas teneri. Ansis autem teneri solere vasa, quis dubitet? commutatione ergo literarum aras dici ceptas, ut Valesios et Fusios dictos prius, nunc Valerios et Furios dicti. Haec omnia illo versu poeta exsecutus est :

Talibus orantem dictis, arasque tenentem,
Audit omnipotens,

nonne eo additum credideris, non quia orabat tantum, sed quia et aras tenebat, auditum? nec non cum ait :

Talibus orabat dictis, arasque tenebat.

item :

Tango aras, medios ignes ac numina testor.

Eandem vim nominis ex apprehensione significat.

Idem poeta tam scientia profundus, quam amoenus ingenio, nonnulla de veteribus verbis, quae ad proprietatem sacrorum noverat pertinere, ita interpretatus est, ut, mutato verbi sono, integer intellectus maneret. Nam primo Pontifici juris libro apud Pictorem verbum hoc positum est, *vitulari*. De cuius verbi significato Titius ita retulit : « *Vitulari est voce letari*. Vairo etiam in libro « quintodecimo Rerum divinarum ita refert, quod ponti-
« fex in sacris quibusdam vitulari soleat, quod Graeci « *παιζιζεν* vocant. » Has tot interpretationis ambages,

quam paucis verbis docta Maronis elegantia expressit :

Latumque choro pecana canentes.

nam si *vitulari est voce letari*, quod est *παιζιζεν*, nomen in cantu leti *παιζιζος* enarratio verbi perfecta servata est? et, ut hinc vocabulo diutius immoremur, Hyllus libro, quem de Diis composuit, ait, Vitulam vocari Deam, quae letitia praest. Piso ait, Vitulam victoriam nominari. Cuius rei hoc argumentum profert, quod post ridie Nonas Julius re bene gesta, cum pridie populus a Tuscis in fugam versus sit, unde *Populifugia* vocantur, post victoriam certis sacrificiis fiat vitulatio. Quidam nomen ejus animadversum putant, quod potens sit vitae tolerande. Ideo hinc Deae pro frugibus fieri sacra dicuntur, quia frugibus vita humana toleratur. Unde hoc esse animadvertisimus, quod ait Vergilius :

Cum faciam vitula pro frugibus, ipse venito :

ut *vitula* dixerit pro *vitulatione* : quod nomen esse sacrificii ob letitiam facti, superius expressimus. Meminerimus tamen, sic legendum pro ablativum :

Cum faciam vitula pro frugibus.

id est, cum faciam rem divinam, non ovis, non capra, sed vitula; tanquam dicat, cum vitulam pro frugibus sacrificaverō, quod est, cum vitula rem divinam fecero.

d'une ellipse, l'ablatif, au lieu de l'accusatif.

Virgile signale la qualité de pontife dans Énée, jusque dans la qualification qu'il donne au récit de ses labeurs. Les pontifes avaient la prérogative d'écrire sur des tables le récit des événements publics; on appelait ces tables *annales maximi*, pour désigner qu'elles étaient l'ouvrage des souverains pontifes; c'est à cause de cela que Virgile fait dire par Énée (à Didon) :

« Si vous avez le loisir d'écouter les annales de nos malheurs, si grands et si nombreux. »

CHAPITRE III.

Du sacré, du profane, du saint, et du religieux. Ce que signifient ces expressions; et avec quelle exactitude Virgile a exprimé la valeur de ces mots.

On demande souvent ce que signifient dans les décrets des pontifes les expressions de *sacré*, de *profane*, de *saint*, de *religieux*. Voyons si Virgile a employé ces mots d'une manière conforme à leur définition, et si, selon son usage, il a conservé à chacun sa signification propre.

Trébatius au livre I^{er} Des choses religieuses, s'exprime ainsi : « La chose sacrée est celle qui appartient aux dieux. » Le poète, ayant cette définition présente à la mémoire, a prononcé à peine le mot de *sacré*, qu'il fait suivre presque aussitôt le nom de la divinité :

« Je sacrifiais (*sacra ferebam*) aux dieux et à ma mère, fille de Dioneë. »

Ailleurs :

« Le sacrifice (*sacra*) que j'ai disposé pour être, suivant les rites religieux, à Jupiter Stygien. »

Ailleurs :

Pontificem Æneam vel ex nomine referendorum laborum ejus ostendit. Pontificibus enim permissa est potestas memoriam rerum gestarum in tabulis conferendi; et hos annales appellat equidem maximos, quasi a pontificibus maximis factos. Unde ex persona Æneæ ait :

Et vacet annales nostrorum audire laborum.

CAPUT III.

De sacro, profano, sancto, et religioso: quid ea sint, et quam diligenter horum verborum proprietates expresserit Maro.

Et quia inter decreta pontificum hoc maxime queritur, quid *sacrum*, quid *profanum*, quid *sanctum*, quid *religiosum*: querendum, utrum his secundum definitionem suam Vergilius usus sit, et singulis vocabuli sui proprietatem suo more servavit.

Sacrum est, ut Trébatius libro primo de religionibus refert, *quidquid est quod Deorum habetur*. Hujus definitionis poeta memor, ubi *sacrum* nominavit, admittit Deorum pæne semper adjecit :

Sacra Dioneæ matri Divisque ferebam.

Item :

Sacra Jovi Stygio quæ rite incepta paravi.

Item :

Tibi enim, tibi, maxima Juno,
Mactat sacra ferens.

« C'est à toi, puissante Junon, qu'il l'immole
« en sacrifice (*mactat sacra*). »

Tout le monde convient à peu près que la chose profane est celle qui n'a aucun rapport avec le temple, ni avec nulle autre partie du culte religieux. Virgile, en parlant d'un bois sacré et de l'entrée des enfers, également sacrée, nous fournit un exemple de la signification de ce mot :

« Loin d'ici, *profanes*, s'écria la Sibylle; loin
« d'ici; sortez de ce bois sacré. »

C'est ici le lieu de remarquer que Trébatius dit que la chose *profane* est proprement celle qui, d'un usage religieux et sacré, a été transportée à l'usage et à la propriété de l'homme. Virgile a parfaitement observé cette nuance, lorsqu'il a dit :

« Divinités, s'écrie Turnus, dont j'ai toujours
« respecté le culte, que les soldats d'Énée ont
« profané durant cette guerre, ô Faune, secours-
« moi, je t'implore! et toi, Terre protectrice des
« hommes, retiens son javelot! »

Et en effet, le poète venait de dire plus haut :

« Que les Troyens, sans aucun respect, avaient
« coupé le tronc d'un arbre sacré. »

Par où il est démontré que la chose profane est proprement celle qui est transportée d'un usage sacré, aux actes communs de la vie humaine.

La chose sainte, d'après la définition du même Trébatius, liv. X Des choses religieuses, « est, « ou la même que la chose sacrée, ou la même « que la chose religieuse, ou différente de l'une « et de l'autre. » Voici un exemple de cette dernière espèce :

« Mon âme sainte et exempte de faute descen-
« dra vers vous. »

Profanum omnes pæne consentiunt id esse, quod extra fanaticam causam sit, quasi porro a fano, et à religione secretum. Cujus significatus exemplum executus est, cum de luco et aditu inferorum sacro utroque loqueretur :

Procul, o procul este profani,

Conclamat vates, totoque absistite luco.

Et accedit, quod Trébatius, *profanum* id proprie dicit, ait, « quod ex religioso vel sacro in hominum usum profanatum conversum est. » Quod apertissime poeta servavit, cum ait :

Faune, precor, miserere, inquit, tuque optima feruum
Terra bene; colui vestros si semper honores.
Quos contra Æneadæ bello fecere profanos.

dixerat enim,

Sed stirpem Teucri nullo discrimine sacrum
Sustulerant.

unde ostendit proprie *profanum*, quod ex sacro promissum humanis actibus commodatum est.

Sanctum est, ut idem Trébatius libro decimo religionum refert, « interdum idem, quod *sacrum*, idemque, « quod *religiosum*; interdum aliud, hoc est, nec *sacrum*, « nec *religiosum* est. » Quod ad secundam speciem pertinet :

Sancta ad vos anima, atque istius nescia culpa,
Descendam.

Par l'expression *sainte*, Virgile n'a pas voulu dire que l'âme de Turnus fût sacrée ou religieuse, mais pure. De même aussi dans l'exemple suivant :

« Et toi, ô très-sainte épouse, heureuse de n'être
« plus, »

par le mot *sanctissima* Evandre a voulu rendre hommage à l'incorruptible chasteté de son épouse. C'est ainsi qu'on appelle saintes lois (*sanctæ leges*) celles qu'aucune disposition pénale ne doit entacher. Venons-en maintenant à la première partie de la définition de la chose sainte, c'est-à-dire considérée comme synonyme de la chose sacrée et de la chose religieuse. Le poète dit :

« Voilà que nous voyons sortir, du haut de la
« tête d'Iule, comme un épi lumineux. »

Il ajoute peu après :

« Effrayés, nous tremblons de crainte, nous se-
« couons la chevelure de l'enfant, et nous nous
« efforçons d'éteindre ces feux saints (*sanctos*
« *ignes*) en y versant de l'eau. »

Dans ce passage, l'épithète de *saints* est donnée aux feux, pour celle de *sacrés*, parce qu'ils étaient produits par la divinité. De même dans cet autre passage :

« Et vous, prophétesse très-sainte (*sanctis-*
« *sima*), qui connaissez l'avenir, »

l'épithète de *très-sainte* est donnée à la Sibylle pour celle de *sacrée*, parce qu'elle était prêtresse, et remplie de la divinité.

Il nous reste maintenant à reconnaître dans Virgile quelle est la chose religieuse. Servius Sulpicius nous apprend que la religion a été ainsi nommée, comme étant une chose que sa sainteté sépare et éloigne de l'homme; et il fait dériver ce

mot du participe *relinquendo*, de même que celui de cérémonie de *caendo*. Virgile, se conformant à cette étymologie, a dit :

« Il est un vaste bois, près de la fraîche ri-
« vière de Cérète, dont la religion de nos pères
« consacra les terres environnantes à une grande
« distance (*religione patrum late sacer.*) »

Ce qu'il ajoute caractérise spécialement cette religieuse consécration :

« De tous les côtés il est entouré de collines ca-
« verneuses, et ceint d'une forêt de noirs sapins. »
Ces diverses circonstances locales nous dépeignent ce bois comme éloigné de la fréquentation des peuples; et il ne l'est pas seulement par les difficultés de son accès, mais encore par la sainteté du lieu.

« On dit, ajoute le poète, que les antiques Pé-
« lasges le consacèrent à Silvain, dieu des
« champs et des troupeaux. »

Selon Pompéius Festus, « Les hommes religieux
« sont ceux qui discernent ce qu'il faut faire et
« ce qu'il faut éviter. » Ainsi Virgile a pu dire :

« Aucun précepte religieux ne défend de net-
« toyer (*deducere*) les fossés. »

Deducere est pour *detergere*, nettoyer, dés-obstruer; car il est bien permis, les jours de fêtes, d'écurer les fossés encombrés, mais non d'en creuser de nouveaux.

Remarquons, en passant, un éclaircissement que le poète jette, comme en glissant, sur la signification d'un mot. Le droit pontifical, prévoyant qu'on lave les brebis pour deux motifs, ou pour les guérir de la gale, ou pour nettoyer leur laine, a interdit de les laver les jours de fête pour le premier motif; et il a permis de le

non enim sacro aut religioso ejus anima tenebatur, quam sanctam, hoc est, incorruptam, voluit ostendere. Ut in illo quoque :

Tuque, o sanctissima conjux,
Felix morte tua.

In quo castitatis honorem incorruptæ uxoris amplexus est. Unde et *sanctæ leges*, quæ non debeant praeferri sanctione corrupti. Quod autem ad priorem speciei definitionem de sancto attinet, id est, ut non aliud sit, quam sacrum, aut religiosum :

Fecit levis summo de vertice visus Iuli
Fundere lumen apex.

Et paulo post :

Nos pavidi trepidare metu, erinemque flagrantem
Excutere, et sanctos restinguere fontibus ignes.

hic enim sanctos ac si sacros accipimus : quia divinitus contingunt. Item :

Tuque, o sanctissima vates,
Præscia venturi :

non aliud nisi sacram vocat, quam videbat et Deo plenam, et sacerdotem.

Superest, ut, quid sit religiosum, cum Vergilio communemus. Servius Sulpicius, religionem esse dictam,

tradidit, quæ propter sanctitatem aliquam remota et seposita a nobis sit, quasi a relinquendo dicta, ut a caendo ceremonia. Hoc Vergilius servans ait :

Est ingens gelidum locus prope Ceretis amnem
Religione patrum late sacer.

et adjecit, quo proprietatem religionis exprimeret :

Undique colles

Inclusere cavi, et nigra nemus abiete cingit.

quæ res utique facièbat lucum a populi communione secretum. Et, ut relictum locum ostenderet non sola adendum difficultate, adjecit et sanctitatem :

Silvano fama est veteres sacrasse Pelasgos

Agrorum pæcorisque Deo.

Secundum Pompeium Festum, *religiosi sunt, qui facienda et vitanda discernunt*. Hinc Maro ait :

Rivos deducere nulla

Religio vetuit.

Quod autem ait *deducere*, nihil aliud est quam detergere. Nam festis diebus rivos veteres sordidatos detergere licet, novos fodere non licet.

In transitu et hoc notandum est, quod et ipse velut præteriens sub unius verbi significatione project. Caveatur enim in jure pontificio, ut, quoniam oves duabus ex causis lavari solent, aut ut curetur scabies, aut ut lana

faire pour le second. Aussi le poëte a-t-il compté cette action de plonger dans le fleuve les troupeaux bêlants au nombre des choses permises. S'il se fût arrêté là, il eût confondu la chose permise avec la chose prohibée; mais en ajoutant à la fin du vers le mot *salubre*, (*fluvio mersare salubri*) il donne à entendre le eas qui rend l'ablution permise.

CHAPITRE IV.

Qu'est-ce que le *delubrum*, et les dieux Pénates? Que Virgile a employé ces termes avec son exactitude ordinaire.

C'est une partie de la science pontificale, de donner aux lieux sacrés les dénominations qui leur sont propres. Voyons donc ce que les pontifes appellent proprement *delubrum*, et dans quel sens Virgile a employé ce mot. Varron, liv. VIII *des choses divines*, dit: « Les uns pensent que le *delubrum* est cet emplacement qui, dans les édifices sacrés, est plus particulièrement consacré au dieu, comme celui qui dans le cirque Flaminien est consacré à Jupiter Stator; d'autres croient que c'est le lieu même ou est placé le simulacre du dieu. » Et il ajoute: « De même qu'on appelle *candelabrum* l'instrument qui reçoit la chandelle (*candela*), de même on appelle *delubrum* le lieu où est posé le dieu. » De ce passage de Varron, on peut conclure que, selon l'opinion pour laquelle il penche, et qu'il est dans l'usage d'émettre la dernière, le mot *delubrum* dérive de *dei dedicatum simulacro* (dédié à la statue d'un dieu). Virgile s'est conformé tour à tour à l'une et à l'autre opinion. Pour commencer par la seconde, voici un exem-

porgetur, festis diebus purgandæ lane gratia oves lavare non liceat; liceat autem, si curatioe scabies abluenda sit. Ideo hoc quoque inter concessa numeravit :

Balantumque gregem fluvio mersare.

Quod si hincque divisset, licita et vetita confuderat : sed adiciendo, *salubri*, causam concessæ abluitionis expressit.

CAPUT IV.

Quid *delubrum*, qui *Di Penates*. Et quod ne in his quidem Virgilius a sua recesserit diligentia.

Nomina etiam sacrorum locorum sub congrua proprietate profere pontificalis observatio est. Ergo *delubrum* quid pontificis proprie vocent, et qualiter hoc nomine Virgilius usus sit, requiramus. Varron, libro octavo *Rerum divinarum*, « *Delubrum* » ait, « alios existimare, in quo præter ædem sit area assumpta Deum causa, ut est in circo Flaminio Jovis Statoris; alios, in quo loco Dei simulacrum dedicatum sit. » Et adjecit : « sicut locum, in quo figerent candelam, candelabrum appellatum; ita in quo Deum ponerent, nominatum *delubrum*. » His a Varrone præscriptis intelligere possumus, id potissimum ab eo probatum, quod ex sua consuetudine in ultimo posuit, ut

ple ou il prend le mot *delubrum* comme étant le nom du simulacre du dieu, ou au moins du lieu sur lequel il est posé.

« Cependant les deux serpents fuient vers les parties les plus élevées de la citadelle sacrée » (*delubra ad summa*).

Et aussitôt, pour désigner la divinité dont elle renferme la statue, le poëte ajoute :

« ils gagnent le sanctuaire de la cruelle Pallas, « Ils se réfugient aux pieds de la déesse, et se mettent à couvert sous l'égide de son bouclier. » Ailleurs il a dit :

« Malheureux ! c'était notre dernier jour, et nous ornons (*delubra*) de festons de feuillage les sanctuaires des dieux de notre ville ! »

Virgile a employé aussi le mot *delubrum* suivant la dernière acception énoncée par Varron, qui le fait synonyme d'*area* (l'aire ou repose l'autel) :

« Anne et Didon vont d'abord dans le sanctuaire (*delubra*) chercher la paix au pied des autels ; » et peu après le poëte ajoute :

« Didon porte ses pas (*spatiatur*) devant les statues des dieux (*ante ora deum*) et aux pieds de leurs autels arrosés de sang. »

Or, que signifie le mot *spatiatur*, si ce n'est qu'elle parcourt un certain espace? *Ad aras*, que le poëte ajoute ensuite, indique que cet espace est celui qui entoure le simulacre de la divinité. C'est ainsi que, selon son usage, sans avoir l'air de s'en occuper, Virgile ne néglige pas de se conformer aux mystères sacrés.

On trouve çà et là, dans les ouvrages de Virgile, des éclaircissements précieux sur les dieux particuliers aux Romains, c'est-à-dire sur les Pénates. Nigidius, dans son traité *Des dieux*, li-

a Dei dedicato simulacro delubrum creperit nuncupari. Vergilius tamen utramque rationem diligenter est executus. Ut enim a postrema incipiamus; observavit delubrum nominatum, aut proprie Deorum nomina, aut ea, que Diis accommodarentur, inserere :

At gemini lapsu delubra ad summa dracones Effugiunt.

Et, ut mox simulacrum nominaret, subtexiit :

Sævaque petunt Tritonidos aream,

Sub pedibusque Deæ clypeique sub orbe teguntur

item :

Nos delubra Deum miseri, quibus ultimus esset Ille dies.

Ilam vero opinionem de area, quam Varro prædixerat, non omisit :

Præcipit delubra adeunt, pacemque per aras Exquirunt.

et mox :

Aut ante ora Deum pingues spatiatur ad aras.

Quid enim aliud est *spatiatur*, quam spatio lati itineris obambulat? quod adiciendo, *ante aras*, ostendit, aream assumptam Deorum causa. Ita suo more velut aliud agendo implet aream.

De Diis quoque Romanorum propriis, id est, Penatibus, adpersa est huic operi non incuriosa subtilitas. Nigidius

vre XIX, demande si les dieux pénates ne sont point l'Apollon et le Neptune des Troyens, qui bâtissent, à ce qu'on dit, les murs de leur ville; et si ce n'est pas Énée qui les apporta en Italie. Cornélius Labeo exprime la même opinion sur les dieux pénates. C'est celle que Virgile a suivie, lorsqu'il a dit :

« Anchise, ayant ainsi parlé, rendit aux autels
« les honneurs ordinaires; il immola un taureau à
« Neptune, et un autre à toi, ô bel Apollon. »

Varron, dans son traité Des choses humaines, livre second, rapporte que Dardanus transporta les Penates de Samothrace en Phrygie, et Énée de Phrygie en Italie. Il ne s'explique point sur les dieux pénates; mais ceux qui ont fait des recherches plus approfondies disent que les Pénates sont les dieux par lesquels nous respirons, par lesquels nous avons un corps et une âme raisonnable : ils disent de plus que Jupiter est l'air mitoyen, Junon la terre et la partie inférieure de l'air, et Minerve la partie la plus élevée de l'atmosphère : ils tirent un argument en faveur de cette opinion, de ce que Tarquin, fils de Démarrate de Corinthe, instruit des secrets mystères du culte des Samothraces, consacra un même temple, sous les noms réunis de ces trois divinités. Cassius Hémius dit que les dieux des Samothraces, qui sont les mêmes que les Penates des Romains, étaient spécialement qualifiés de dieux grands, dieux bons, dieux puissants. Virgile, instruit de ces particularités, fait dire à Anchise :

« J'amène avec moi mon fils, mes compa-
« gnons, nos Pénates, et les *grands dieux*; »
ce qui rend *θεοὺς μεγάλους*. Dans des passages divers, il donne les trois épithètes à une seule des

divinités nommées plus haut; ce qui démontre pleinement sa manière de voir à l'égard de l'opinion ci-dessus émise. Ainsi, lorsqu'il dit :

« Commencez par adresser vos prières et vos
« adorations à la grande Junon, »

il lui donne l'épithète de *μεγάλη*. Lorsqu'il dit :

« Que Bacchus qui inspire la joie, que la *bonne*
« Junon, président à cette fête, »

il emploie pour la déesse l'épithète de *χρηστή*.

Ailleurs il lui donne celle de *dominante potentem*, qui correspond à *δυνατή* (puissante). Virgile a aussi donné la même épithète à Vesta, laquelle, au reste, fut certainement du nombre des dieux pénates, ou leur fut au moins associée; si bien que les consuls, les préteurs et les dictateurs, au commencement de leur magistrature, allaient à Lavinium sacrifier aux Penates et en même temps à Vesta; aussi Virgile à peine a-t-il dit, en faisant parler Hector :

« Troie vous recommande son culte et ses pé-
nates, »

qu'il ajoute bientôt après :

« Il dit; et aussitôt il enlève du sanctuaire de la
« puissante Vesta la statue de la déesse, ses or-
nemens, et le feu éternel. »

Higiu, dans son traité Des dieux pénates, ajoute qu'on les appelait aussi *θεοὺς πατρῶους*, *dieux paternels* ou de la *patric*. Virgile ne l'a pas ignoré :

« Dieux paternels, a-t-il fait dire à Anchise,
« conservez ma maison, conservez mon petit-fils! »
Patrisque Penates (Pénates paternels), dit-il
encore ailleurs.

enim de Diis libro nonodecimo requirit, num Dii Penates sint Trojanorum Apollo et Neptunus, qui muros eis fecisse dicuntur; et num eos in Italiam Aeneas advevit. Cornelius quoque Labeo de Diis Penatibus eadem existimat. Hanc opinionem sequitur Macro, cum dicit :

Sic latus, meritis aris moestabat honores,
Taurum Neptuno, taurum tibi, pulcher Apollo.

Varro Humanarum secundò Dardanium refert Deos Penates ex Samothrace in Phrygiam, ex Aeneam et Troja in Italiam detulisse. Qui sint autem Dii Penates, in libro quidem memorato Varro non exprimit : sed, qui diligentius erunt veritatem, Penates esse dixerunt, per quos penitus spiramus, per quos habemus corpus, per quos rationem animi possidemus : esse autem medium aethera Jovem, Junonem vero itum aera cum terra, et Minervam summum aetheris cacumen. Et argumento utuntur, quod Tarquinus Demarati Corinthii filius, Samothracicis religiosis mysticè imbutus, uno templo ac sub eodem tecto numina memorata conjunxit. Cassius Hémius dicit, Samothracas Deos, eosdemque Romanorum Penates, proprie dici *θεοὺς μεγάλους*, *θεοὺς χρηστους*, *θεοὺς δυνατους*. Noster hæc scirens ait :

Cum sociis natoque, Penatibus et magnis Dis.

quod exprimit *θεοὺς μεγάλους*. Sed et omnia hæc nomina cum in uno de supradictis numinibus servat, doctrinam

procul dubio suam de omni hæc opinione confirmat. Cum enim ait :

Junonis magne primum prece numen adora;

την μεγάλην nominavit :

Assit lætitiæ Bacchus dator, et bona Juno;

την χρηστήν; dominante potentem, *την δυνατήν*. Eodem nomine appellavit et Vestam. Quam de numero Penatum, aut certe comitem eorum esse manifestum est : adeo ut et consules, et prætores, seu dictatores, cum adent magistratum, Lavinii rem divinam faciunt Penatibus pariter et Vestæ. Sed et Vergilius, ubi ex persona Hectoris dixit :

Sacra suosque tibi commendat Troja Penates;

mox subiecit :

Sic ait, et manibus vittas Vestamque potentem,
Eternamque adytis effort penetralibus ignem.

addidit Higinius in libro, quem de Diis Penatibus scripsit, vocari eos *θεοὺς πατρῶους*. Sed ne hoc Vergilius ignoratum reliquit :

Dii patrii, servate domum, servate nepotem.
et alibi,

Patrisque Penates.

CHAPITRE V.

Avec quel soin Virgile a spécifié les divers genres de victimes; et pourquoi il qualifie Mezence de contemp-tur des dieux?

L'exactitude de Virgile ne se montre pas moins dans les rites des sacrifices que dans la science spéciale des dieux. Trebatius, livre I Des choses religieuses, nous apprend qu'il y a deux sortes de victimes: les unes dans les entrailles des-quelles on consulte la volonté des dieux, les au-tres dont la vie (*anima*) est purement offerte en sacrifice à la divinité; ce qui leur fait donner par les haruspices le nom d'*animales*. Virgile, dans ses vers, a spécifié ces deux especes de victimes; la première, c'est-à-dire l'espece de victimes dans les entrailles desquelles se manifeste la vo-lonté des dieux, en ces termes :

« Énée immole deux brebis, choisies selon
« l'usage, n'ayant encore que deux ans. »

Et peu après :

« Didon consulte avec attention l'intérieur des
« entrailles palpitantes des victimes. »

Il désigne la seconde espèce, c'est-à-dire celle dans laquelle la victime est appelée *animale*, parce que son immolation n'a d'autre but que d'offrir sa vie à la divinité, lorsqu'il fait sacrifier un taureau par Entelle, vainqueur d'Éryx; car, dans cette occasion, voulant spécifier l'objet de la victime animale, il s'est servi du mot technique :

« Je m'acquitte envers toi en l'immolant cette
« âme, moins vile que celle de Darès. »

C'est pour caractériser le vœu qu'il emploie le verbe *persolveo* (j'acquitte), qui est le terme sacramentel. De même, quelques vers plus haut, voulant aussi faire entendre que le taureau (abattu par Darès) était immolé, pour l'acquitter envers les dieux, il avait dit :

CAPUT V.

Quanta fuerit Vergilii cura in exprimendis diversis hostiarum generibus: et cur Mezentium contemp-torem dixerit Deorum.

Nec minus de sacrificiorum usu, quam de Deorum scientia diligentiam suam prae-didit. Cum enim Trebatius libro primo de Religione doceret, hostiarum genera esse duo: unum, in quo voluntas Dei per exa disquiritur; alterum, in quo sola anima Deo sacratur, unde etiam haruspices animales has hostias vocant: utrumque hostiarum genus in carmine suo Vergilius ostendit. Et primum quidem illud, quo voluntas numinum per exa monstratur :

Maect lectas de more bidentis.
et mox :

Peendumque reclusis

Pectoribus inlians spirantia consult exa.

Alterum illud, in quo hostia animalis dicitur, quod ejus tantum anima sacratur, ostendit, cum facit Entellem victorem Eryci mactare taurum. Nam, ut expletet animalis hostiae causam, ipso usus est nomine :

Hinc tibi Eryx meliorem animam pro morte Darētis.
et ut nuncupata vota signaret, ait, *persolveo* : quod de

« Le taureau est abattu, et tombe par terre

« tremblant, inanimé. »

Virgile n'a-t-il pas aussi, en cet autre endroit, voulu parler de la victime animale :

« O Grecs, lorsque jadis vous avez abordé sur les
« côtes d'Ilion, c'est avec du sang et par le sacri-
« fice d'une vierge que vous avez apaisé les vents:
« ce n'est que par le sang que vous obtiendrez le
« retour, et en sacrifiant la vie d'un Grec (*anima-
« que litandum Argolica*); »

car il a employé le mot *animam* pour caractériser le genre de la victime, et le verbe *litare*, qui signifie un sacrifice offert pour apaiser la divinité.

Parmi ces deux especes de victimes, soit *ani-males*, soit *consultatoires*, on distinguait encore celles appelées *injudges*, c'est-à-dire qui n'ont ja-mais été domptées ou placées sous le joug; notre poète les mentionne en ces termes :

« Heoviendra maintenant d'immoler sept tau-
« reaux qui n'aient jamais porté le joug (*grege de
« intacto*), autant de brebis, choisies, selon l'usage,
« parmi celles qui n'ont encore que deux ans. »

Et dans un autre endroit il désigne encore plus clairement les *injudges*, lorsqu'il dit :

« Des génisses dont la tête n'aît jamais porte
« le joug.

De même aussi l'adjectif *eximius* (choisi), en matière de sacrifices, n'est point une épithète, mais un terme sacramentel; car Veranius, dans ses Questions pontificales, nous apprend qu'on appelle *hostiae eximiae* (victimes choisies) celles qui, étant destinées pour le sacrifice, sont séparées du troupeau (*eximuntur*); ou bien qui, à cause de leur belle espèce (*eximia specie*), sont choisies pour être offertes aux dieux; c'est ce qui a fait dire à Virgile :

voto proprie dicitur. Utque ostenderet persolutum Diis, signavit dicens :

Sternitur, exanimisque tremens procumbit humi bos.

Videndum etiam, ne et illum hostiam ostendat animale :

Sanguine placatis ventos et virgine casa,
Cum primum lixae Danaï venistis ad oras :
Sanguine quaerendi reditus, animaque litandum
Argolica.

nam et *animam*, id est, hostiae nomen, posuit, et *litare*, quod significat sacrificio facto placare numen.

In his ipsis hostiis, vel animalibus, vel consultatoriis, quaedam sunt, quae hostiae injuges vocantur, id est, quae nunquam domitae, aut jugo subditae sunt. Harum quoque noster poeta sic meminit :

Nunc grege de niveo septem mactare juveneces
Praestiterit, totidem lectas de more bidentis.
et, ut injuges evidentius exprimeret, adjecit :

Et intacta totidem cervice juvenecas.

Eximia quoque in sacrificiis vocabulum non poeticum ἐξίμητος, sed sacerdotale nomen est. Veranius enim in Pontificalibus questionibus docet, eximias dictas hostias, quae ad sacrificium destinatae eximuntur et grege; vel quod eximia specie, quasi offerendae numinibus, eligantur. Hinc ait :

« Quatre taureaux choisis, et d'une grande es-
« pèce. »

Il dit choisis (*eximios*), parce qu'ils sont séparés du troupeau (*eximuntur*); *præstanti corpore*, d'une grande espèce, pour indiquer la qualité qui a déterminé le choix. La victime *ambarvale* est, comme le dit Pompéius Festus, celle que promènent autour des champs ceux qui sacrifient pour les fruits de la terre. Virgile fait mention de cette espèce de sacrifice dans les Bucoliques, en parlant de l'apothéose de Daphnis :

« Tels sont les honneurs qui te seront toujours
« rendus, soit lorsque nous solenniserons la fête
« des nymphes, soit lorsque nous ferons le tour
« (*lustrabimus*) des champs. »

Dans ce passage, le verbe *lustrare* est synonyme de *circumire* (aller autour), et c'est de là qu'est venu le nom d'ambarvales, *ab ambiendis agris*, aller alentour des champs; et en effet on trouve dans le 1^{er} livre des Georgiques le passage suivant :

« Que l'heureuse victime fasse trois fois le
« tour des champs nouvellement ensemenés. »

Ceux qui offraient des sacrifices avaient le soin d'observer que si la victime que l'on conduisait aux autels résistait avec violence, et témoignait par là qu'on l'y traînait contre son gré, elle devait en être écartée, parce qu'ils pensaient qu'alors le dieu ne l'agréait pas : que si, au contraire, elle se laissait offrir paisiblement, ils pensaient que le dieu l'avait pour agréable; de là notre poète a dit :

« Le boue sacré, conduit par la corne, restera
« (*stabit*) au pied des autels. »
Et ailleurs :

« Je placerais (*statuam*) devant vos autels un
« taureau dont la corne sera dorée. »

Quatuor eximios præstanti corpore tauros.

ubi quod eximuntur *eximios*, quod eliguntur *præstanti corpore* dicendo monstravit. Ambarvalis hostia est, ut ait Pompeius Festus, quæ rei divinæ causa circum arva ducitur ab his, qui pro frugibus faciunt. Hujus sacrificii mentionem in Bucolicis habet, ubi de apothecosi Daphnidis loquitur :

Hæc tibi semper erunt, et cum solemnia vota
Reddemus nymphis, et cum lustrabimus agros.

ubi *lustrare* significat circumire. Hinc enim videlicet et nomen hostiæ acquisitum est ab ambiendis agris. Sed et in Georgicorum libro primo :

Terque novas circum felix est hostia fruges.

Observatum est a sacrificantibus, ut, si hostia, quæ ad aras duceretur, fuisset vehementius reluctata, ostendissetque, se invitam altaribus admoveri, amoveretur : quæ invito Deo offerri eam putabant. Quæ autem stetit oblatâ, hæc volenti homini dari existimabant. Hinc noster :

Et ductus, cornu stabit sacer hircus ad aras.

et alibi :

Et statuam ante aras aurata fronte juvenem.

Adeo autem omnem pietatem in sacrificiis quæ Diis exhibenda sunt, posuit, ut propter contrariam causam Me-

Il fait tellement consister toute la piété dans les sacrifices qu'on doit offrir aux dieux, qu'il qualifie Mézence de contempteur des dieux, pour une cause diamétralement opposée. En effet, ce n'est point, comme le pense Asper, pour avoir été sans pitié envers les hommes et sans aucun rapport aux dieux, que Virgile a donné ce surnom à Mézence; car alors il l'aurait plutôt donné à Basiris, qu'il s'est contenté de qualifier, quoiqu'il fût bien plus cruel, *d'illaudatum*, indigne de louange. Mais le lecteur attentif trouvera le motif véritable d'une épithète qui caractérise l'orgueilleuse impiété de Mézence dans le 1^{er} livre des Origines de Caton. Cet auteur raconte en effet que Mézence ayant ordonné aux Rutules de lui offrir les prémices qu'ils offraient aux dieux, tous les peuples latins, craignant un pareil ordre de sa part, avaient fait le vœu suivant : « Jupiter, si tu as à cœur que nous t'offrions ces prémices plutôt qu'à Mézence, fais-nous vainqueurs de lui. » C'est donc pour s'être arrogé les honneurs divins, que Mézence a été justement qualifié par Virgile de contempteur des dieux. De la cette pieuse et pontificale imprécation :

« Voilà les dépouilles et les *prémices* d'un roi
« superbe. »

Par cette dernière expression il fait rejaillir, sur les dépouilles enlevées à Mézence, la déuomination du fait pour lequel il subit sa peine.

CHAPITRE VI.

Science admirable de Virgile dans la doctrine sacrée tant des Romains que des peuples étrangers; ce qui est démontré par les rites sacrés d'Apollon Délien et d'Hercule vainqueur.

La science de Virgile touchant les doctrines

zentium vocaverit contentorem Deorum. Neque enim, ut Aspro videtur, ideo contentor Divum dictus est, quod sine respectu Deorum in homines impius fuerit. Alioquin multo magis hoc de Busiride dixisset; quem longe crudeliorem, *Illaudatum* vocasse contentus est. Sed veram hujus contumacissimi nominis causam in primo libro Originum Catonis diligens lector inveniet. Ait enim, Mezentium Rutulis imperasse, ut sibi offerrent, quæ Diis præmissas offerebant; et Latinos omnes similis imperii metu ita vocasse : JUPITER. SI TIBI MAGIS. CORDI. EST. NOS. EA. TIBI. DARE. POTUIS. QUAM. REZENTIO. UTEL. NOS. VICTORES. FACIAS. Ergo, quod divinos honores sibi exegerat, merito dictus est a Vergilio contentor Deorum. Hinc pia illa insulata sacerdotis :

Hæc sunt spolia et de rege superbo

Primitiæ.

ut nomine contumaciæ, cujus penus hinc, raptas de eo nolauit exivias.

CAPUT VI.

Miramam fuisse Vergilii cum circa Romana, tum circa externa etiam sacra doctrinam; quod ex Apollinis Delii et Herculis victoris sacris ostenditur.

Miramandum est hujus poete et circa nostra, et circa

sacrées tant de notre nation que des peuples étrangers est digne d'admiration. Ainsi ce n'est pas sans motif qu'Énée, à son arrivée à Delos, n'immole aucune victime, et qu'à son départ il sacrifie à Apollon et à Neptune; car il est à Delos un autel, comme nous l'apprend Cloatius Vêrus au second livre des Origines (grecques), sur lequel on n'immole point de victime, mais où l'on honore le dieu seulement par des prières solennelles. Voici les expressions de Cloatius : « Il est à Delos un autel consacré à Apollon Géniteur, sur lequel on n'immole aucun animal, et sur lequel on dit encore que Pythagore voulut adorer le dieu, parce que l'autel n'avait jamais été souillé du sang d'aucun être vivant. » C'est sur cet autel que le poète a voulu faire entendre qu'Énée sacrifia à Apollon Géniteur; car, aussitôt entré dans le temple, Énée commence sa prière, sans avoir fait auparavant aucun sacrifice. Pour désigner plus clairement la qualité d'Apollon considéré comme procréateur, cette prière contient ces mots :

« O notre père, accorde-nous un présage ! »

En sorte que, lorsque dans la suite Énée immole un taureau à Apollon et à Neptune, nous ne devons pas douter que ce ne soit sur un autre autel. En effet, Virgile se sert alors du nom ordinaire d'Apollon, tandis que plus haut il l'a appelé Père, ce qui était cette fois le terme propre. Cato, de l'éducation des enfants, parle de cet autel en ces termes : « Ta nourrice offrait ce sacrifice sans immoler de victime, mais seulement en offrant de la verveine, et au son des trompettes, comme on le pratique à Delos, à l'autel d'Apollon Géniteur. » Je ne crois pas non plus devoir omettre de remarquer pourquoi dans le même passage Virgile a dit que le temple était bâti (*saxo vetusto*) de

Pierre antique. Vélius Longus dit : « que c'est une transposition d'épithète, et qu'il veut exprimer par là l'antiquité du temple. » Plusieurs commentateurs, après lui, ont embrassé cette opinion; cependant il n'y a pas intérêt à exprimer ainsi l'âge d'un édifice. Epaphrus, homme d'une grande érudition, nous apprend, livre XVII, qu'à une certaine époque le temple de Delphes, qui jusqu'alors était resté inviolable et sacré, fut pillé et incendié; il ajoute que plusieurs villes et îles voisines de Corinthe furent englouties par un tremblement de terre; tandis que Delos n'a rien souffert, ni avant ni depuis ces événements; et par conséquent son temple est resté toujours construit des mêmes pierres. Thucydide, dans le livre III de son Histoire, nous apprend la même chose. Il n'est donc pas étonnant que Virgile voulant offrir à la vénération publique cette île, conservée par la protection du ciel, il signale l'antique solidité de ses constructions; ce qui implique simultanément la stabilité de l'île elle-même.

De même que le poète conserve à Apollon l'épithète de *père* pour marquer ses attributions, c'est dans une intention analogue qu'il donne à Hércule celle de victorieux.

« Voici, dit Évandré, la maison où est entré Alcide victorieux. »

Varron, au livre IV Des choses divines, pense qu'Hércule a été surnommé victorieux, parce qu'il a vaincu toutes espèces d'animaux. Et en effet, il y a à Rome deux temples consacrés à Hércule vainqueur, l'un près de la porte Triformina, et l'autre au marché des bœufs. Mais Masurius Sabinus, au livre II de ses Mémoires, assigne une autre origine à ce surnom. « Marcus Octavius Herennius, dit-il, après avoir été dans sa première adolescence joueur de flûte, se dégoûta

externa sacra, doctrinam. Neque enim de nihilo est, quod cum Delon venit. Eneas, nulla ab eo casa est hostia; cum proficisceret, Apollini et Neptuno res facta divina est. Constat enim, sicut Cloatius Verus Ordinatoreum libro secundo docet, esse Deli aram, apud quam hostia non creditur, sed tantum solenni Deum prece veneratur. Verba Cloatii hæc sunt : *Deli ara est Apollinis Ἐπιγονος, in qua nullum animal sacrificatur; quam Pythagoram, vetul involatam, adoravisse prodant.* Hinc ergo esse, quæ adoratur ab Eneæ, Ἐπιγονος aram, poeta demonstrat. Si quidem templum ingressus pontifex, nullo acto sacrificio, statim inchoat precem; et, ut Ἐπιγονος expressius nominaret,

Da, Pater, augurium.

at vero cum taurum nox immolat Apollini et Neptuno, apud aliam utique aram factum intelligimus. Et bene supra tantillum *Patrem*, quod ibi proprium est, et infra, quod commune est, Apollinem nominat. Meminit hujus aræ et Cato, de liberis educandis, in hæc verba : « Nuntia hæc omnia faciebat in verbenis ac tubis, sine hostia, ut Deli ad Apollinis Genitivi aram. » Eodem versu non omitendum puto, cur *saxo vetusto* dixerit existetium templum. Vélius Longus, *Immutata est*, inquit, *epi-*

theti. Vall enim dicere vetustatem templi. Hinc multi alii commentatores secuti sunt. Sed frigidum est, adificiæ atatem notare. Epaphrus autem, vir plurimæ lectionis, libro septimodecimo ait, Delphis quodam tempore evenisse, ut templum religiosum antea et intactum, spoliatum incensumque sit; et adject, nullas circa Corinthium urbes insulasque proximas terræ motu haustas; Delon neque antea, neque postea hoc incommodo vexatam, sed semper eodem manere saxo. Thucydides etiam historicorum libro tertio idem docet. Non turum ergo, si prasidio religionis tutam insulam semper ostendens, ad reverentiam sibi locorum accessisse dicit continam saxi-jeden, id est, insule firmitatem. Ut servavit Apollinis genitoris proprietatem, vocando Patrem; idem curavit Herculæ vocando victorem.

Hæc, inquit, limina victor
Alcides subit.

Varron, Divinarum libro quarto, victorem Herculæ putat dictum, quod omne genus animalium vicerit. Romæ autem Victoris Herculæ ades dicitur sunt: una ad portam trigeminam, altera in foro boario. Hujus commenti causam Masurius Sabinus Memoriarum libro secundo aliter exponit. « Marcus, » inquit, « Octavius Herennius, præ-

« de cette profession, et entreprit un négoce : ayant
 « heureusement réussi, il consacra à Hercule la
 « dixième partie de ses gains. Dans la suite, navi-
 « quant pour son commerce, il fut attaqué par des
 « pirates, les combattit vaillamment et demeura
 « vainqueur. Hercule lui apprit en songe que c'était
 « à lui qu'il devait son salut. Alors Octavius, ayant
 « obtenu un emplacement des magistrats, consacra
 « era au dieu un temple et un étendard, et lui
 « donna le surnom de Victorieux dans une ins-
 « cription qu'il fit graver. Il choisit cette épithète
 « comme renfermant tout à la fois et le témoignage
 « des anciennes victoires d'Hercule, et le souvenir
 « du nouvel événement qui avait donné lieu de
 « lui élever un temple à Rome. »

Ce n'est pas sans motif non plus que dans le même endroit Virgile dit :

« La famille des Pinariens, gardienne du tem-
 « ple d'Hercule. »

On rapporte en effet que l'autel appelé *maxima*, etant menacé d'un incendie, fut sauvé par les Pinariens, et c'est la raison pour laquelle le poète donne à cette famille la qualité de gardienne du temple. Asper prétend que c'est pour les distinguer des Potitiens qui, corrompus par les présents d'Appius Claudius, abandonnèrent les fonctions sacrées à des esclaves publics. Mais Veratius Pontificalis, dans le livre qu'il a composé sur les supplications, s'exprime ainsi : « Les Pinariens etant arrivés les derniers, lorsque le repas « était déjà achevé, et au moment où les convives « se lavaient les mains, Hercule ordonna qu'à « l'avenir ni eux, ni leur race, ne goûteraient la « moindre portion du dixième qu'on lui consacra, et qu'ils ne viendraient plus désormais « que pour servir dans le temple, et non pour

« prendre part aux festins. C'est sous ce rapport
 « que Virgile les appelle gardiens du temple, c'est-
 « à-dire ministres servants, dans le même sens
 « qu'il dit ailleurs :

« Depuis longtemps Opis, gardienne de Trivia,
 « était sur les montagnes. »

Gardienne est synonyme de prêtresse servante. Peut-être Virgile donne l'épithète de *custos* à la famille Pinaria, pour faire allusion à l'interdiction des sacrifices qu'elle s'est elle-même attirée, dans le même sens qu'il dit ailleurs :

« Qu'un gardien, une branche de saule à
 « la main, préserve des voleurs et des oiseaux
 « la statue de Priape, né dans l'Hellespont. »
 Dans ce dernier passage, le mot *gardien* signifie sans aucun doute celui qui repousse les oiseaux et les voleurs.

« Après avoir ainsi parlé, Évandré fait rappor-
 « ter les mets et les coupes qu'on avait enlevés,
 « et fait plaier les Troyens sur des sièges de ga-
 « zon (*sedili*). »

Virgile n'a pas employé sans motif le mot *sedili* (siège) ; car c'est une observation particulière aux sacrifices d'Hercule, de manger assis. Cornélius Balbus, livre XVIII de ses *Exegetiques*, dit que jamais on ne faisait de lectisterne à l'*ara maxima*. Un autre rit particulier au temple d'Hercule, c'est de n'y sacrifier jamais que la tête découverte. Cela se pratique ainsi, pour ne pas se rencontrer dans la même situation que le dieu, lequel y est représenté la tête couverte. Varron dit que c'est un usage grec, qui vient de ce que ou le dieu, ou ceux de ses compagnons qu'il laissa en Italie et qui bâtirent l'*ara maxima*, sacrifierent selon le rit grec. Gavius Bassus ajoute encore que cela se pratique ainsi, parce que

« adolescentia fibicen, postquam arti difflus sue est,
 « instituit mercaturam; et bene re gesta, decimam Her-
 « culi profanavit. Postea, cum navigans hoc idem ageret,
 « a praedonibus circumventus fortissime repugnavit, et
 « victor recessit. Hunc in somnis Hercules docuit sua
 « opera servatum. Cui Octavius, impetrato a magistrati-
 « bus loco, ardem sacravit et signum; Victorenaque literis
 « incisus appellavit. Dedit ergo epitheton Deo, quo et au-
 « gumentum veterum Victoriarum Herculis, et comme-
 « moratio novae historiae, quae recenti Romano sacro cau-
 « sam dedit, contineretur. » Nec frustra in eodem loco
 dicit :

Et domus Herculei custos Pinaria sacri.

quidam enim, aram maximam, cum vicino conflagraret incendio, liberatam a Pinariis ferunt; et ideo sacri custodem domum Pinariam dixisse Vergilium. Asper *xxix* *ἐκαστόν*, inquit, « Politiorum, qui ab Appio Claudio praenotio corrupti sacra servis publicis prodiderunt. » Sed Veratius Pontificalis in eo libro, quem fecit de supplicationibus, ita ait : « Pinariis, qui novissimè romesio praedio venissent, cum jam manus praesores lavarent, praecae-
 « pisse Herculem, ne quid postea ipsi aut progenies ipso-
 « rum ex decima gustarent sacra, sicut sibi, sed ministrandi

« tantummodo causa, non ad epulas convenirent. Quasi
 « ministrantes ergo sacri custodes vocari; ut ipse Vergi-
 « lius alibi :

At Trivia custos jam dudum in montibus Opis,

id est, ministra. Nisi forte custodem dixit eam, quae se prohiberet et custodierit a sacris; ut ipse alibi :

Et custos furum atque avium cum fauce saligna
 Hellespontiaci servet tutela Priapi.

Hic utique custodem, prohibitorum avium furumque significat.

Hae ubi dieta, dapes jubet et sublimi reponi
 Pocula; gramineque viros locat ipse sedili.

non vacat, quod dixit *sedili*. Nam propria observatio est, in Herculis sacris epulari sedentes. Et Cornelius Balbus *ἐκαστόν* libro octavodecimo ait, apud aram maximam observatum, ne lectisternum fiat. Custoditur in eodem loco, ut omnes aperto capite sacra laerant. Hoc fit, ne quis in ade Dei habitum ejus imdetur. Nam ipse ibi aperto est capite. Varron ait, Graecum hunc esse morem : quia sive ipse, sive qui ab eo relictus aram maximam stanturum, graeco ritu sacrificaverunt. Hoc amplius addit Gavius Bassus. Idcirco enim hoc fieri dicit, quia ara

l'ara maxima était bâtie avant la venue d'Enée en Italie, qui y trouva établi l'usage de voiler la tête du dieu.

CHAPITRE VII.

Que bien des choses que le commun des lecteurs ne remarque pas dans Virgile ont une grande profondeur de sens ; et pourquoi il était permis de tuer les hommes sacrés.

Une foule de choses que le commun des lecteurs ne remarque pas dans Virgile ont une grande profondeur. Ainsi, lorsqu'il parle du fils de Pollion, comme en cet endroit il fait allusion à son prince, il ajoute :

« Le bélier dont la toison est déjà d'un pourpre « suave, pendant qu'il pait dans la prairie, la « changera en un jaune doré. »
Or, on trouve dans le livre (Sibyllin) des Étrusques que si la laine du bélier est d'une couleur insolite, cela présage au chef de l'État un gouvernement heureux en tout. Il existe la-dessus un ouvrage de Tarquinius, extrait de l'Ostentaire toscan, où l'on trouve ce passage : « Si un bélier ou une brebis est tachée de couleur pourpre ou or, cela promet au prince un très-grand bonheur, par l'augmentation de sa puissance et par une nombreuse postérité; cela promet à sa race une longue succession comblée de gloire et de félicité. » C'est donc une pareille destinée que le poète en passant prophétise à l'empereur.

On peut remarquer aussi, dans le passage suivant, comment, par le moyen d'une seule expression prise du rit sacré, Virgile exprime des conséquences extrêmement éloignées :

« Les Parques mirent la main sur Halésus, et « le dévouèrent (*sacrarunt*) aux traits d'Évandre. »

maxima ante adventum Enée in Italia constituta est, qui hunc ritum velandi capitis invenit.

CAPUT VII.

Ea etiam, quae negligentem in Vergilio transmittuntur a legentium vulgo, non carere sensum profunditate. Et homines sacros cur occidere liceret.

Ea quoque, quae incursive transmittuntur a legentium plebe, non carere profunditate. Nam cum loqueretur de filio Pollionis, idque ad principem suum spectaret, adjecit :

Ipse sed in pratibus aries jam suave rubenti
Muree, jam croceo mutabit vellera luto.

Traditur autem in libro Etruscorum, si hoc animal insolito colore fuerit indutum, portendi imperatori omnium rerum felicitatem. Est super hoc liber Tarquini scriptus ex ostentario Tuscorum; ibi reperitur : « Purpureo autem rove colore ovis ariesve si aspergatur; principi ordinis et generis summa cum felicitate largietur augur, genus a progeniente propagat in claritate, letioremque efficit. » Hujusmodi igitur statum imperatori in transitu vaticinatur.

Verbis etiam singulis de sacro ritu, quam ex alto pehla significet, vel hinc licebit advertere :

Tout ce qui est destiné aux dieux est qualifié sacré ; or l'âme ne peut parvenir à eux, si elle n'a été délivrée du poids du corps, ce qui ne peut arriver que par la mort : c'est donc avec justesse que Virgile donne à Halésus la qualité de sacré, puisqu'il était sur le point de mourir. Au reste, il satisfait également dans ce passage aux lois divines et aux lois humaines : aux premières, par la consécration d'Halésus; aux secondes, par l'imposition des mains des Parques; ce qui est une sorte de mancipation.

C'est ici le lieu de parler de la condition de ces hommes que les lois consacrent à certains dieux, parce que je sais qu'on trouve étonnant que, tandis qu'il serait sacrilège de voler une chose sacrée, le meurtre d'un homme sacré soit légalement autorisé : en voici le motif. Les anciens ne souffraient pas qu'un animal sacré vint paître sur leurs terres, mais ils le repoussaient sur les terres du dieu auquel il était consacré. Ils pensaient aussi que les âmes des hommes sacrés, que les Grecs appellent ζωόντες, étaient dues aux dieux. De même donc qu'ils n'hésitaient pas à chasser de chez eux les animaux consacrés aux dieux, quand même ils n'auraient pas pu les conduire dans leur temple, de même aussi ils pensaient qu'ils pouvaient envoyer dans les cieux les âmes des hommes sacrés, qu'ils croyaient de voir y aller aussitôt après leur séparation d'avec leur corps. Trebatius, livre IX des (Observances) religieuses, dit ce usage; je ne cite point le passage, pour éviter la prolixité; il suffira, pour ceux qui aiment à lire, que je leur aie indiqué l'auteur et l'endroit de l'ouvrage.

Injecere manum Parcae, telisque sacrarunt
Evandri.

nam quicquid destinatum est Diis, sacrum vocatur. Pervenire autem ad Deos non potest anima, nisi libera ab onere corporis fuerit: quod nisi morte fieri non potest. Ita ergo opportune sacratum Halésium facit, quia erat oppetulum. Et hic proprietatem et humani, et divini juris secutus est. Nam ex manus iniectione pame mancipationem designavit, et sacratiois vocabulo observantiam divini juris implevit. Hoc loco non alienum videtur, de conditione eorum hominum referre, quos leges sacros esse certis Diis jubent: quia non ignoro, quibusdam mirum videri, quod, cum cetera sacra violari nefas sit, hominem sacrum jus fuerit occidi. Cujus rei causa haec est. Veteres nullum animal sacrum in finibus suis esse patiebantur, sed ablegatum ad fines Deorum, quibus sacrum esset: animas vero sacratum hominum, quos Graeci ζωόντες vocant, Diis delatas existimabant. Quemadmodum igitur, quod sacrum ad Deos ipsos mitti non poterat, a se tamen dimittere non dubitabant; sic animas, quas sacras in eorum mitti posse arbitrati sunt, viduas corpore quam patrum illo ire voluerunt. Disputat de hoc more etiam Trebatius Religionum libro nono. Cujus exemplum, ne sim prolixus, omisi. Cui cordi est legere, satis habeat, et auctorem, et voluminis ordinem esse monstratum.

CHAPITRE VIII.

Passages de Virgile qu'on a altérés par des fausses leçons : que beaucoup de choses qui paraissent jetées au hasard dans ce poëte sont très-bien motivées ; et de quelques autres sujets.

On a défiguré certains passages de Virgile, en altérant des expressions qu'il avait employées avec une profonde science. Ainsi certaines personnes lisent :

« Je me retire, et sous la conduite de la déesse (*« ducente dea*) je traverse la flamme et les ennemis, »

tandis que le savant poëte a dit : *ducente deo* (sous la conduite du dieu), et non *dea* (de la déesse). Actérianus affirme qu'on doit aussi lire dans Calvus, *Vénus deo* puissant, et non *déesse*. En effet, dans l'île de Chypre l'effigie de Vénus est représentée ayant du poil, avec la stature d'un homme habillé en femme, et tenant un sceptre à la main. Aristophane l'appelle Aphroditon (au neutre). Lévius s'exprime de la manière suivante : « Ainsi donc, adorant le bienfaisant (*almum*) Vénus, qui est mâle ou femelle, comme « est aussi la bienfaisante *noctiluca* » (la lune). Philochore, dans son *Athis*, assure que Vénus est la même que la Lune, et que les hommes lui sacrifiaient avec des habits de femme, et les femmes avec des habits d'homme, parce qu'elle est réputée mâle et femelle.

Le passage suivant montre encore l'exactitude de Virgile en matière de religion :

« (La colombe) tombe inaninée (*exanimis*), » et laisse la vie parmi les astres aériens. »

Or Higin, dans son traité Des dieux, parlant des astres et des étoiles, dit qu'on doit leur im-

CAPUT VIII.

Quæ male euntiando apud Vergilium corruptantur. Et quod ea nec ratione apud huic poetam careant, que fortuita esse videntur : cum aliis quibusdam.

Nonnullorum, que scientissime prolata sunt, male euntiando corruptumque dignitate. Ut quidam legunt :

Discedo, ac ducente Dea flammam inter et hostes

Expedit :

cum ille doctissime dixerit : *ducente Deo*, non *Dea* ; nam et apud Calvum Acterianus affirmat legendum :

Potentemque Deum Venerem,

non *Deam*. Signum etiam ejus est Cypri herbatum corpore, sed veste muliebri, cum sceptro ac statura virili. Et putant, eandem rem ac feminam esse. Aristophanes eam *Ἀφροδίτων* appellat. Laevius etiam sic ait : « Venerem igitur alium adorans, sive feminam, sive mas est, « ita uti alma noctiluca est. » Philochorus quoque in *Athis* eandem affirmat esse lunam ; nam et ei sacrificium facere viris cum veste muliebri, mulieres cum virili : quod eadem et mas existimatur et femina.

Hoc quoque de prudentia religionis a Virgilio dictum est :

Decidit exanimis, vitamque reliquit in astris
Aeris.

Higinus enim de proprietatibus Deorum, cum de astris

moler des oiseaux. C'est donc avec une profonde science que Virgile fait rester l'âme de l'oiseau chez les dieux, qu'elle est destinée à apaiser. La moindre expression, qu'on pourrait croire placée fortuitement, a chez lui son intention particulière. Exemple :

« Et du nom de *Casmille* sa mère il l'appela, « par un léger changement, *Camille*. »

Or, Status Tullianus, livre 1^{er} de son Vocabulaire, nous apprend que l'on trouve, dans Callimaque, que les Toscans surnommaient Mercure Camillus, c'est-à-dire premier ministre des dieux ; de même Virgile fait donner par Metabus à sa fille le nom de Camilla, c'est-à-dire prêtresse de Diane. C'est ainsi que Pacuvius, faisant parler Médée, dit : « Vous m'attendez : me voici, moi « la servante (*Camilla*) des habitants des cieus ! « — Salut ! soyez la bienvenue. » C'est ainsi encore que les Romains appellent *Camilli* et *Camilla*, les jeunes gens nobles de l'un et de l'autre sexe, qui n'ayant point vêtu la robe de puberté, servaient auprès des prêtres et des prêtresses flamines.

Il est à propos de ne pas négliger non plus une autre remarque : on trouve dans Virgile le passage suivant :

« Il existait dans l'Hespérie, d'abord habitée « par les Latins, une coutume (*mos*) que les Albains continuèrent d'observer comme sacrée, et « que Rome, la maîtresse du monde, observe « encore aujourd'hui. »

Varron, traité des Coutumes, dit que l'expression *mos* (coutume) exprime, à son avis, ce qui précède *consuetudo* (l'usage). Julius Festus, liv. XIII De la signification des mots, dit : « Par

ac stellis loqueretur, ait, oportere his volucres immolari Docte ergo Vergilius dixit, apud ea nomina animam volucris remansisse, quibus ad litandum data est. Nec nomen apud se, quod fortuitum esse poterat, vacare permittit :

Matrisque vocavit

Nomine Casmille mulata par Camillam.

Nam Status Tullianus de Vocabulis rerum libro primo ait, dixisse Callimachum, Tuscos Camillum appellare Mercurium ; quo vocabulo significat præministrum Deorum. Unde Vergilius ait, Metabum *Camillam* appellasse filiam, Dianæ scilicet præministram. Nam et Pacuvius, cum de Medea loqueretur : « Cœlitum Camilla expectata « adveni. Salve hospita. » Romani quoque pueros et puellas nobiles et investes Camillos, et Camillas appellant, flaminicarum et flaminum præministros. Hanc quoque observationem ejus non convenit præterire.

Mos erat, inquit, Hesperio in Latio, quem profusus

urbes
Albanæ coluere sacrum, nunc maxima rerum
Roma colit.

Varro de moribus, *morem* esse dicit in judicio animi, quem sequi debeat consuetudo. Julius Festus de verborum significationibus libro tertiodécimo, « Mos est, » inquit, « institutum patrum, pertinens ad religiones cærimoniasque majorum. » Ergo Vergilius utrumque au-

« *mos*, on entend une institution de nos ancêtres relative aux cérémonies religieuses de nos pères. » Ainsi donc Virgile a rempli le sens des deux auteurs, d'abord celui de Varron, qui dit que *mos* précède et que *consuetudo* suit; puisqu'après avoir dit : « Il existait une *coutume*, » il ajoute aussitôt « que les Albains continuèrent d'observer. . . . » « que Rome, la maîtresse du monde, observe encore aujourd'hui. » Par où il exprime la persévérance de l'usage. Virgile satisfait ensuite au sens de Festus, qui dit que *mos* est une expression religieuse, en ajoutant l'épithète de sacrée : « que les Albains continuèrent d'observer comme sacrée. » On voit, dans sa phrase, que la coutume précède, et que la pratique de la coutume, qui est précisément l'usage, vient ensuite. Il a donc rempli la définition de Varron; et par l'épithète de sacrée, il a montré que *mos* était une expression qui appartenait aux cérémonies religieuses; ce qui satisfait à l'assertion de Festus. Virgile s'y est encore conformé dans le XII^e livre de son poème, lorsqu'il dit :

« Je suivrai la coutume et les rites sacrés (*morem ritusque sacrorum*). »

En quoi il montre clairement que par *coutume* il entend une cérémonie religieuse. De plus, il s'est conformé à l'histoire dans le passage dont nous parlons : « Il existait dans l'Hespérie, d'abord habitée par les Latins, une coutume, etc. » En cela il a suivi la succession des divers gouvernements. En effet, ce furent d'abord les Latins qui régnèrent, puis les Albains, et enfin les Romains. C'est pourquoi il commence par dire : « Il existait dans l'Hespérie, d'abord habitée par

clorem secutus, et primo quidem Varronem, quoniam ille dixerat morem præcedere, sequi consuetudinem, postquam dixit, Mos erat; subjunxit :

Quem protinus urbes
Albanæ coluere,
et,

Nunc maxima rerum
Roma colit :

quod perseverantiam consuetudinis monstrat. Et quoniam Festus pertinere ad carinoniâs ait; hoc idem docuit Maro, adjiciendo *sacrum* :

Quem protinus urbes
Albanæ coluere sacrum.

mus ergo præcessit, et cultus moris secutus est, quod est consuetudo. Et hic definitionem Varronis implevit. Adjiciendo deinde *sacrum*, ostendit, morem carinoniâs esse ditatum, quod Festus asseruit. Idem observavit et in duodecimo libro, cum ait :

Morem ritusque sacrorum
Adjiciat.

in quo ostendit aperte, morem esse ritus sacrorum. Sed historiae quoque fidem in his versibus secutus est :

Mos erat Hesperio in Latio,
et reliqua. Servavit enim regnorum successionem. Quippe primi regnaverunt Latini, deinde Albani, et inde Romani. Ideo *Mos erat*, primum dixit, *hesperio in Latio* : et postea,

« les Latins, une coutume; » il ajoute ensuite : « Que les Albains continuèrent d'observer, comme un usage sacré. » Et enfin : « Que Rome, la maîtresse du monde, observe encore aujourd'hui. »

CHAPITRE IX.

De la formule par laquelle on était dans l'usage d'évoquer les dieux tutélaires, et de devouer les villes, ou les armées.

« Ils se sont tous retirés de leurs sanctuaires; » ils ont abandonné leurs autels, les dieux qui jusqu'à ce jour avaient maintenu cet empire. »

Ces expressions de Virgile sont tirées d'une coutume très-ancienne des Romains, et de leurs mystères sacrés les plus secrets. En effet, il est certain que chaque ville a un dieu sous la tutelle duquel elle est placée, et qu'une coutume mystérieuse des Romains, longtemps ignorée de plusieurs, lorsqu'ils assiégeaient une ville ennemie et qu'ils pensaient être sur le point de la prendre, était d'en évoquer les dieux tutélaires au moyen d'une certaine formule. Ils ne croyaient pas que sans cela la ville pût être prise, ou du moins ils auraient regardé comme un sacrilège de faire ses dieux captifs. C'est pour cette raison que les Romains ont tenu caché le nom du dieu protecteur de Rome, et même le nom latin de leur ville. Cependant tel nom de ce dieu se trouve dans quelques ouvrages anciens, qui néanmoins ne sont pas d'accord entre eux : les diverses opinions sur ce sujet sont connues des investigateurs de l'antiquité. Les uns ont cru que ce dieu était Jupiter,

Quem protinus urbes
Albanæ coluere sacrum
deinde subjicit :
Nunc maxima rerum
Roma colit.

CAPUT IX.

De carmine, quo evocari solebant Dii tutelares, et aut urbes, aut exercitus devoveri.

Excessere omnes adytis, arisque religis
Dii, quibus imperium hoc steterat.

Et de vetustissimo Romanorum more, et de occultissimis sacris vox ista prolata est. Constat enim, omnes urbes in alicujus Dei esse tutelâ; morenque Romanorum arcuum, et nullis ignotum fuisse, ut, cum obsiderent urbem hostium, campum jam capi posse confiderent, certo carmine evocarent tutelares Deos : quod aut aliter urbem capi posse non crederent, aut si posset, nefas existimarent, Deos habere captivos. Nam propterea ipsi Romani et Deum, in cujus tutela urbs Roma est, et ipsius urbis Latinum nomen ignotum esse voluerunt. Sed Dei quidem nomen nonnullis antiquorum, licet inter se dissidentium, libris insitum : et idem vetusta persequentiibus, quidquid de hoc putatur, innotuit. Alii enim Jovem crediderunt, alii Lunam. Sunt qui Angeronam, que digito

d'autres la Lune, d'autres la déesse Angerona, qui, tenant le doigt sur la bouche, indique le silence. D'autres enfin, dont l'opinion me paraît la plus digne de confiance, ont dit que ce fut Ops-Consivia. Quant au nom latin de Rome, il est demeuré inconnu, même aux plus érudits, les Romains appréhendant que, si leur nom tutélaire venait à être connu, ils n'eussent à éprouver de la part de leurs ennemis une évocation pareille à celle dont on savait qu'ils avaient usé à l'égard des villes de ces derniers. Mais prenons garde de ne pas tomber dans l'erreur qui en a égaré d'autres, en nous persuadant qu'il n'y eut qu'une seule et même formule et pour évoquer les dieux d'une ville, et pour la dévouer : car dans le livre V du traité Des choses cachées, de Sammonicus Serenus, je trouve ces deux formules, qu'il avoue avoir tirées d'un ouvrage très-ancien d'un certain Furius. Voici la formule par laquelle on évoque les dieux d'une ville dont on fait le siège :

« S'il est un dieu, s'il est une déesse sous la
« tutelle de qui soit la ville et le peuple de Car-
« thage, je te prie, je te conjure et je te demande
« en grâce, ô grand dieu qui as pris cette ville et
« ce peuple sous ta tutelle, d'abandonner le peu-
« ple et la ville de Carthage, de désertier toutes ses
« maisons, temples et lieux sacrés, et de t'éloi-
« gner d'eux; d'inspirer à ce peuple et à cette
« ville la crainte, la terreur et l'oubli, et après
« les avoir abandonnés, de venir à Rome chez moi
« et les miens. Que nos maisons, nos temples,
« nos objets sacrés et notre ville, te soient plus
« agréables et plus convenables; en sorte que

« nous sachions et que nous comprenions que dé-
« sormais tu es mon protecteur, celui du peuple
« romain et de mes soldats. Si tu le fais ainsi, je
« fais vœu de fonder des temples et d'instituer des
« jeux en ton honneur. »

En prononçant ces paroles, il faut immoler des victimes, et il faut que l'inspection de leurs entrailles promette l'accomplissement de ces évocations.

Voici maintenant comment on dévoue les villes et les armées, après en avoir auparavant évoqué les dieux; mais les dictateurs et les empereurs peuvent seuls employer cette formule de dévouement.

« Dis-Père, Vejovis, Mânes, ou de quelque nom
« qu'il soit permis de vous appeler, je vous prie
« vous tous de remplir de crainte, de terreur,
« d'épouvante cette ville de Carthage, et cette
« armée dont je veux parler. Que ces hommes,
« que ces ennemis, que cette armée qui porte les
« armes et lance des traits contre nos légions et
« contre notre armée, que leurs villes, que leurs
« champs, et que ceux qui habitent dans leurs
« maisons, dans leurs villes et dans leurs champs,
« soient par vous mis en déroute et privés de la
« lumière du ciel; que l'armée des ennemis, que
« leurs villes, que leurs champs dont je veux
« parler, que la tête des individus de tous les
« âges, vous soient dévoués et consacrés, selon
« les lois par lesquelles les plus grands enne-
« mis vous sont consacrés. En vertu de ma ma-
« gistrature, je les dévoue en votre place, je les
« substitue pour moi, pour le peuple romain, pour
« nos légions et nos armées, afin que vous con-

ad os admoto silentium denuntiat; alii autem, quorum fides nihil videtur firmior, Opem Consiviam esse dixerunt. Ipsius vero urbis nomen etiam doctissimis ignotum est, caventibus Romanis, ne, quod saepe adversus urbes hostium fecisse se noverant, idem ipsi quoque hostili evocatione paterentur, si tutelae suae nomen divulgaretur. Sed videndum, ne, quod nonnulli male existimaverunt, nos quoque confundat, opinantes, uno carmine et evocari ex urbe aliqua Deos, et ipsam devotam fieri civitatem. Nam reperi in libro quinto Rerum reconditarum Sammonici Sereni utrimque carmen, quod ille se in ejuſdem Furius vetustissimo libro reperisse professus est. Est autem carmen huiusmodi, quo Dii evocantur, cum oppugnatione civitas cingitur : SI DEUS. SI DEA. EST. CUI POPULUS. CIVITAS. QUE. CARTHAGINIENSIS. EST. IN. TUTELA. TE. QUE. MAXIME. ILLE. QUI. ERIBIS. HUIUS. POPULI. QUE. TUTELAM. RECEPISTI. PRECOR. VENEROR. QUE. VENIAM. QUE. A. VOBIS. PETO. UT. VOS. POPULUM. CIVITATEM. QUE. CARTHAGINENSEM. DESERTATIS. LOCA. TEMPLA. SACRA. URBEM. QUE. EORUM. RELINQUATIS. ABSQUE. HIS. ABIATIS. LI. QUE. PORO. CIVITATI. QUE. METUM. FORMIDINEM. OBSESSIONEM. INCIPIATIS. PRODITI. QUE. ROMAN. AD. ME. VEOS. QUE. VENIATIS. NOSTRA. QUE. VOEBIS. LOCA. TEMPLA. SACRA. URBS. ACCEPTOR. PROBATOR. QUE. SIT. MIHI. QUE. POPULO. QUE. ROMANO. MILITIBUS. QUE. MILIS. PREPOSITI. SITIS. UT. SCIANUS. INTELLICA-

MUS. QUE. SI. ITA. FECERITIS. VOVEO. VOBIS. TEMPLA. LUGOS. QUE. FACTURUM. IN. EADEM. VERBA. HOSTIAS. FERI. OPORTET. AUCTORITATEMQUE. VIDERI. EXTORMI, UT. EA. PROMITTANT. FUTURA. URBES. VERO. EXERCITUSQUE. SIC. DEVOVENTUR, JUM. HUMILIBUS. EVOCATIS. SED. DICTATORES. IMPERATORESQUE. SOLI. POSSUNT. DEVOVERE. HIS. VERBIS : DIS. PATER. VEJOVIS. MANES. SIVE. VOS. QLO. ALIO. NOMINE. FAS. EST. NOMINARE. UT. OMNES. ILLAM. URBEM. CARTHAGINEM. EXERCITUM. QUE. QUEM. EGO. ME. SENTIO. DICERE. FUGA. FORMIDINE. TERRORRE. LUE. COMPLEATIS. QUI. QUE. ADVERSUM. LEGIONES. EXERCITUM. QUE. NOSTRUM. ARMA. TELA. QUE. FERUNT. UTI. VOS. EUM. EXERCITUM. EOS. HOSTES. EOS. QUE. HOMINES. URBES. AGROS. QUE. EORUM. ET. QUI. IN. HIS. LOCIS. REGIONIBUS. QUE. AGRIS. URBIBUS. VE. HABITANT. ABOCIATIS. LUMINE. SUPERBO. PRIVETIS. EXERCITUM. QUE. HOSTIUM. IRRES. AGROS. QUE. FORUM. QUOS. ME. SENTIO. DICERE. UTI. VOS. FAS. URBES. AGROS. QUE. CAPTA. AETATES. QUE. EORUM. DEVOTAS. CONSERVATAS. QUE. HABEATIS. ILLIS. LEGIBUS. QUIBUS. QUANDO. QUE. SUNT. MAXIME. HOSTES. DIVOTI. ION. QUE. EGO. VICARIO. PRO. ME. FIDE. MAGISTRATE. QUE. MILO. PRO. POPULO. ROMANO. EXERCITIBUS. LEGIONIBUS. QUE. NOSTRIS. DO. DIVOTIO. UT. ME. MIAM. QUE. FIDEM. IMPERII. QUE. REGIONIS. EXERCITUM. QUE. NOSTRUM. QUE. IN. HIS. REBUS. GERUNDIS. SUNT. BENE. SALVOS. MIRITIS. ESSE. SI. HEC. ITA. FAXITIS. UT. EGO.

« service, au milieu de l'entreprise que nous avons
 « à conduire, ma personne, ma dignité, mon pou-
 « voir, nos légions et notre armée. Si je sais, si
 « je sens, si je comprends que vous l'avez fait
 « ainsi, alors que quiconque a fait le vœu de
 « vous immoler trois brebis noires, en quelque
 « lieu qu'il l'ait fait, se trouve valablement en-
 « gagé. Terre notre mere, et toi Jupiter, je t'at-
 « teste ! »

En prononçant le mot Terre, on touche la terre avec la main. En disant le mot Jupiter, on élève les mains au ciel; en faisant le vœu, on porte les mains à la poitrine. Je trouve dans l'antiquité qu'on a dévoué les villes des Toniens, des Frégelles, des Gabiens, des Véiens, des Fidénates en Italie; et hors de ce pays, Corinthé, sans compter plusieurs villes et armées ennemies, des Gaulois, des Espagnols, des Africains, des Maures, et d'autres nations dont parlent les anciennes annales. C'est donc cette évocation des dieux et leur retraite qui a fait dire à Virgile : « Les dieux se sont tous retirés de
 « leurs sanctuaires, ils ont abandonné leurs au-
 « tels. » C'est pour marquer leur qualité de protec-
 « teurs qu'il ajoute : « Les dieux qui jusqu'à ce
 « jour avaient maintenu cet empire. » Et enfin, pour montrer, outre l'évocation des dieux, l'effet de la cérémonie du devouement d'une ville, comme c'est Jupiter, ainsi que nous l'avons dit, qui y est principalement invoqué, le poète dit : « Le cruel Jupiter a tout transporté à Argos. »

Maintenant vous paraît-il prouvé qu'on peut à peine concevoir la profondeur de la science de Virgile tant dans le droit divin que dans le droit profane ?

CHAPITRE X.

Pourquoi Virgile, dans le troisième livre de l'Énéide, a fait immoler un taureau à Jupiter : et quels sont les dieux auxquels il est d'usage d'immoler des taureaux.

Après que Prætextatus eut parlé, tous, d'une voix unanime, s'accordaient à reconnaître un égal degré de science dans Virgile et dans son interprète, lorsque Evangelus s'écria que sa patience est à bout, et qu'il ne tardera pas davantage à montrer le côté faible de la science de Virgile. — Et moi aussi, continua-t-il, jadis je subis la ferule, je commençai à suivre un cours de droit pontifical; et, d'après la connaissance que j'en ai, il sera prouvé que Virgile a ignoré les règles de cette science. En effet, quand il disait : « J'immolai
 « sur le rivage un taureau à Jupiter, » savait-il alors qu'il était prohibé d'immoler le taureau à ce dieu? et était-il pénétré de ce principe qu'Atteius Capito, dans le livre 1^{er} de son traité Du droit des sacrifices, exprime en ces termes : « Ainsi donc il n'est pas permis d'immoler à Ju-
 « piter, ni le taureau, ni le verrat, ni le bœuf? » Labéon soutient aussi, livre LXVIII, qu'on ne peut immoler le taureau qu'à Neptune, Apollon et Mars. Voilà donc ton pontife qui ignore quelles victimes on doit immoler sur les autels, chose qui n'a pas échappé aux connaissances des anciens, et qui est connue même des gardiens des temples.

Prætextatus répondit en souriant : Si tu veux te donner la peine de consulter Virgile, il t'apprendra lui-même, dans le vers suivant, à quel dieu on immole le taureau :

« Anchise immola un taureau à Neptune, et un

SCIAM. SENTIAM. INTELLIGAM. QUE. TUNC. QUIQUIS. HOC. VOPLR. FAXIT. UBI. UBI. FAXIT. RECTE. FACTUM. ESTO. OVIBUS. ATRIS. TRIBUS. TELLES. MATER. TE. QUE. JUPITER. OTESTOR. CUM. TELLUREM. DICIT. MANIBUS. TELLUREM. TANGIT : cum Jovem dicit, manus ad eorum tollit. Cum votum recipere dicit, manibus pectus tangit. In antiquitatibus autem hæc oppida invenit devota, Toniens, Fregellas, Gabios, Veios, Fidenas. Hæc intra Italiam. Prætera Carthaginem et Corinthum. Sed et multos exercitibus oppidique hostium, Gallorum, Hispanorum, Afrorum, Maurorum, aliarumque gentium, quas præci loquuntur annales. Hinc ergo est, quod propter ejusmodi evocationem nunquam discessionemque ait Virgilius :

Excessere omnes aedibus, arisque relictis
 Di.

Et, ut tutelares designaret, adjecit :

Quibus imperium hoc steterat.

utque præter evocationem etiam vim devotionis ostenderet, in qua præcipue Jupiter, ut diximus, invocatur, ait :

Ferus omnia Jupiter Argos
 Transtulit.

Videturne vobis probatum, sine divini et humani juris scientia non posse profunditatem Maronis intelligi ?

CAPUT X.

Cur Virgilius tertio Eneidos fecerit Jovi immolari taurum : et quibus Diis tauri immolari soleant.

Hic, cum omnes concorditer testimonio doctrinam et poete et enarrantis aquarent, exclamavit Evangelus, diu se succubuisse patientiæ, nec ultra dissimulandum, quin in medium detegat inscientiæ Virgiliane vulnus. Et nos, inquit, manum ferule aliquando subduximus, et nos cepimus pontificii juris auditum : et ex his, que nobis nota sunt, Maronem hujus disciplinam juris nescisse, constat. Quando enim dixerit,

Cordicolum regi mactabam in litore taurum,
 si sciret, tauri immolari huic Deo vetitum : aut si didicisset, quod Atteius Capito comprehendit? cuius verba ex libro primo de jure sacrificialium hæc sunt :

Hæcque Jovi tauri, veræ, arietis immolari non licet.
 Labæo vero sexagesimo et octavo libro intulit, nisi Neptune, Apollini, et Marti, taurum non immolari. Ecce pontifex tuus, quid apud quas aras mactetur, ignorat : cum vel vetustis hæc nota sint, et veterum non facient industria. Ad hæc Prætextatus tendens : Quibus Deorum tauri immoletur, si vis cum Virgilio communicare, ipse te docet :

Taurum Neptune, taurum tibi pulcher Apollo.

« autre à toi, ô bel Apollon ! » Tu vois que tu re trouves les expressions de Labeo dans les vers du poëte. L'un a parlé savamment, l'autre habilement ; car il a voulu montrer que c'est parce que ce sacrifice n'avait point apaisé le dieu, qu'il fut suivi « d'un prodige étonnant et horrible. » C'est en considération des événements subéquents que Virgile fait immoler une hostie improprie. Mais il n'ignorait pas que cette erreur n'était pas inexpiable. En effet, Atteius Capito, que tu as placé en opposition avec Virgile, ajoute ces paroles : « Si quelqu'un par hasard « avait immolé un taureau à Jupiter, qu'il offre un « sacrifice expiatoire. » Ce sacrifice est donc inusité, mais il n'est pas inexpiable ; et Virgile l'a fait offrir, non par ignorance, mais pour donner lieu au prodige qui devait suivre.

CHAPITRE XI.

Que Virgile, dans ce vers du 1^{er} livre des Géorgiques : *Cui tu lacte favos et melle ditae Baccho*, a voulu signifier qu'on devait offrir en sacrifice à Cérés, du *mulsun* ; et pourquoi, dans le 1^{er} et dans le vin^e livre de l'Énéide, il fait faire des libations sur la table, tandis qu'on n'en devait faire que sur l'autel.

Évangelus répliqua : Si une chose illicite doit être excusée par l'événement, dis-moi, je te prie, Prætextatus, quel prodige devait survenir lorsque Virgile fait faire des libations de vin à Cérés, ce qui est prohibé pour tous les rites sacrés ? « Offre-lui, dit-il, des rayons de miel détrempez « dans du lait et du vin doux (*mulsun*). » Au moins aurait-il dû apprendre de Plaute qu'on ne fait point à Cérés des libations de vin ; car on trouve dans l'Auluiaire le passage suivant :

vides in opere poetæ verba Labeonis? Igñtur ut hoc doctè, ita illud argute. Nam ostendit, Deo non litatum, ideo secutum

Horrendum dictu et visu mirabile monstrum.

Ergo precipiens ad futura, hostiam contrariam fecit. Sed et noverat, hunc errorem non esse inexpiablem. Attejus enim Capito, quem in acie contra Maronem locasti, adjecit hæc verba : *Si quis forte tauro Jovi fecerit, piaculum dato*. Committitur ergo res non quidem impianda, insolita tamen. Et committitur non ignorantia, sed ut locum monstro faceret secuturo.

CAPUT XI.

Quod Vergilius illo versu primi Georgicon, *Cui tu lacte favos et melle ditae Baccho*, significavit, Cereri mulsu litandum esse. Tum quomodo et in primo, et in octavo libro Aeneidos in mensam libari faciat, cum in aram tantum esset libandum.

Subjecit Evangelus : Si eventu excusantur illicita, dic, quaeso, quod erat monstrum secuturum, et cum Cereri libari vino juberet, quod omnibus sacris vetatur?

Cui tu lacte favos et melle ditae Baccho.

« STAPHYLA. Ces gens-là, mon cher Strobile, « vont-ils faire les noces de Cérés ?

« STROBILE. Pourquoi ?

« STAPHYLA. Parce que je ne vois point qu'on « ait apporté du vin. »

Voilà donc votre flamme, votre pontife, également ignorant et sur l'objet de l'immolation et sur celui de la libation. Il tombe toujours dans l'erreur relativement à cette dernière cérémonie : dans le VIII^e livre de l'Énéide, il dit : « Joyeux, « ils font sur la table des libations de vin, invo- « quant les dieux ; » tandis que suivant la coutume sacrée ils auraient dû (les Troyens) faire des libations non sur la table, mais sur l'autel.

Avant de répondre, dit Prætextatus, à ta seconde objection, j'avouerai que ce n'est point sans raison que tu critiques cette libation indigne ment faite sur la table ; et tu aurais aggravé la difficulté si tu avais signalé le vers suivant, où Didon fait une pareille libation. « A ces mots, elle « répandit sur la table quelques gouttes de vin. » Car Tertius, dissertant sur plusieurs points des rites sacrés, s'objecte ce passage, et après l'avoir discuté ne peut en trouver la solution. Je vais vous communiquer l'interprétation que j'ai trouvée dans un grand maître. Il est clairement énoncé, dans le droit Papirien, qu'une table consacrée peut tenir lieu d'autel : « Il y a, dit « Papirien, dans le temple de Junon Populonia, « une table consacrée. Or, dans un temple, il « faut distinguer les vases et ustensiles sacrés, « et les simples ornements. Les instruments qui « servent à consommer le sacrifice doivent être « assimilés aux vases ; et parmi eux, la table sur « laquelle on place les viandes, les libations et

vinum autem Cereri non libari, debuit illum vel Plautus docere ; qui in Auluiaia ait :

Cererin', mi Strobile, hi sunt facturi nuptias ?

Qui ? quia temeti nihil allatum intellego.

at hic vester flamen, et pontifex, et omnia, tam quid immoletur, quam qui libetur, ignorat. Et, ne non ubique in libando pari errore fit deivis, in octavo ait :

In mensam lecti libant, Divosque precantur : cum non in mensam, sed in aram secundum morem libare debnerint.

Ut prins tibi, Prætextatus inquit, de posteriore questione respondeam, fateor, te non immerito de usurpata in mensam libatione quaesisse ; ampliusque speciem difficultatis auxeras, si magis Didonem in mensam similiter libantem notassem :

Dixit, et in mensam laticum libavit honorem.

nam et Tertius, cum de ritu sacrorum multa dixererit, ait, sibi hunc locum in questione venisse : nec tamen hæsitacionem suam requisita racione dissolvit. Ego autem quod mihi magistra lectione compertum est, publicabo. In Papiriano enim jure evidenter relatam est, aræ vicem præstare posse mensam dicitam : « Ut in templo, » inquit, « Junonis Populoniae angusta mensa est. Namque in fanis alia « vaso ruri sunt et sacra suppellectilis, alia ornamentorum : « que vasorum sunt, instrumenti instar habent, quibus

« les offrandes en monnaie, tient le premier rang.
 « Les ornemens sont les boucliers, les couronnes,
 « et les autres offrandes de ce genre ; or ces offran-
 « des ne sont pas consacrées en même temps que
 « le temple, tandis que la table et les petits autels
 « sont consacrés ordinairement le même jour que
 « le temple. La table consacrée de la sorte sert
 « d'autel, et reçoit les mêmes honneurs religieux
 « que le temple lui-même. » C'est donc réguliè-
 « rement que les Troyens font des libations chez
 « Évandre, puisqu'elles se font dans un bois sacré,
 dans lequel on mangeait sur une table qui
 avait été consacrée avec l'*ara maxima*, et certai-
 nement avec toutes les cérémonies religieuses.
 Quant au repas de Didon, comme c'était un re-
 pas royal et non religieux, fait sur une table
 profane, dans une salle, et non dans un temple;
 que cette libation n'était point proprement reli-
 gieuse, mais seulement imitée de la religion,
 Virgile ne la fait faire que par la reine, en la per-
 sonne de laquelle il n'était tenu à aucune observa-
 tion, et dont le rang, au contraire, l'autorisait à
 user de beaucoup de latitude; tandis que, dans le
 repas d'Évandre, ce sont « tous les Troyens joyeux
 « qui font sur la table des libations de vin et
 « invoquent les dieux, » parce que, dans ce cas, il a
 voulu remémorer un acte que le poëte savait
 pouvoir être fait licitement par tous ceux qui
 mangent ensemble dans un temple et sont assis
 à une table sacrée.

Quant au vers

« Offre à Ceres des rayons de miel détrempez
 « dans du lait et dans du vin doux, » je justifierai
 Virgile en peu de mots, parce que c'est à tort que
 tu l'accuses; car ce poëte, également amoureux et

« sacrificia conficiuntur. Quarum rerum principem locum
 « obtinet mensa, in qua epule, libationesque, et stipes
 « reponuntur. Ornamenta vero sunt, clypei, coronae, et
 « hujuscemodi donaria. Neque enim donaria delicantur
 « eo tempore, quo delubra sacrantur. At vero mensa ar-
 « leque eodem die, quo ades ipsae, dedicari solent. Unde
 « mensa hoc ritu dedicata in templo, ara usum, et reli-
 « gionem obtinet pulvinaris. » Ergo apud Evandrum qui-
 « dem fit justa libatio : quippe apud eam mensam, que
 « cum ara maxima, more utique religionis, fuerat dedicata,
 « et in loco sacro, et inter ipsa sacra, in quibus epulaban-
 « tur. In convivio vero Didonis, quod tantum regium con-
 « stat, non etiam sacrum fuisse, apud humanam mensam,
 « in triclinio, non in templo, quia non erat religiosa, sed
 « usurpata libatio, solam fecit libasse reginam, in cuius
 « persona nulla observationis necessitas, et nulla ad usum
 « pandum in potestate permissio. At vero hic

— Omnes

In mensam lecti libant, Divosque precantur.

quia quod recte fieri noverat, ab omnibus simul in templo
 epulantibus, et uni sacratè assidentibus mensæ, factum
 esse memoravit. De illo autem versu,

Cui tu lacte favos et milti dilue Baccho,

paucis, quod male accusatur, absolvam. Poeta enim acque

de l'élégance dans les expressions et de la science
 dans le fond des choses, sachant d'ailleurs qu'on
 faisait des libations à Cérés avec du vin miellé,
 a dit : « Délayez des rayons de miel dans du vin
 « doux ; » voulant faire entendre par là que le vin
 n'est véritablement du mulsum que lorsqu'il est
 miellé. C'est dans ce même sens qu'il avait dit
 ailleurs : « Le miel corrigera l'âpreté du vin. » Or
 on sait, tu en conviendras, que, le 12 des calendes
 de janvier, on offre à Hercule et à Cérés une
 truite pleine, des pains, et du vin miellé.

CHAPITRE XII.

Pourquoi Virgile a attribué des Saliens à Hercule, et pour-
 quoi il leur a donné des couronnes faites de branches de
 peuplier.

(Évangelus) : En vérité, Prætextatus, c'est bien
 à propos que tu viens de mentionner Hercule ;
 car précisément votre poëte a commis deux er-
 reurs au sujet de son culte. En effet, dans ce pas-
 sage :

« Alors les Saliens, la tête couronnée de bran-
 « ches de peuplier, viennent chanter autour des
 « autels ou brûle l'encens. »

Virgile a attribué des Saliens à Hercule, tan-
 dis que l'antiquité les a consacrés exclusiv-
 ment à Mars. Il parle aussi de couronnes de
 peuplier, tandis qu'on n'en portait jamais d'au-
 tres autour de l'*ara maxima* que celles faites
 avec des feuilles de laurier. Nous voyons d'ail-
 leurs que le préteur urbain porte une couronne
 de laurier lorsqu'il sacrifie à Hercule. Terentius
 Varron, dans sa satire intitulée *De la foudre*, et

in rebus doctrinae, et in verbis sectator elegantiae, sciens
 Cereri mulso libari, adjecit, *milti Baccho favos dilue* :
 scilicet mitescere vinum dicens, cum mulsum creperit
 fieri. Nam ita hic mite vinum dixit, ut alibi ait domi-
 tum.

Et durum Bacchi domitura saporem.
 notum antem esse non diffitebere, quod ad diem duode-
 cimam Kalendas Januarias Herculi et Cereri faciunt sine
 prægnate, panibus, mulso.

CAPUT XII.

Herculi cur Saliis assignarit Vergilius; curque hos populeis
 ramis coronatos induxerit.

Opportune mehercule, Prætextate, fecisti Herculis men-
 tionem, in cuius sacra hic vester gemino errore commi-
 sisti :

Tum Salli ad cantus incensa altaria circum
 Populeis assuat evincti tempora ramis.

Nam et Saliis Herculi dedit, quos tantum Marti dicavit anti-
 quitas; et populeas coronas nominat, cum ad aram maxi-
 mam sola lauro capita, et alia fronde non vinciant. Videnus
 et in capite prætoris urbani lauream coronam cum rem divi-

atteste que les anciens étaient dans l'usage d'offrir la dime à Hercule; qu'ils faisaient cette oblation de dix en dix jours, en donnant un festin et une couronne de laurier à ceux d'entre le peuple qui ne pouvaient rien offrir.

C'est donc là, répondit Prætextatus, la double erreur de Virgile? Eh bien! je soutiens qu'il n'y a erreur dans aucune des deux circonstances: et, pour parler d'abord du genre de feuillage dont il forme les couronnes, il est incontestable que ceux qui sacrifient aujourd'hui sur l'*ara maxima* sont couronnés de laurier; mais cet usage n'a pris naissance que longtemps après la fondation de Rome, depuis que le bois de laurier qui est sur le mont Aventin a commencé à croître, comme nous l'apprend Varron, livre II Des choses humaines. C'est donc la proximité de cette montagne qui fit que ceux qui sacrifiaient sur l'*ara maxima* prirent l'habitude d'aller y couper du laurier. Le passage de Virgile est donc exact, puisqu'il se rapporte à ces temps où Evandre sacrifiait sur l'*ara maxima*, avant la fondation de Rome, et où il se servait du peuplier, arbre spécialement consacré à Alcide. Quant aux Saliens que le poète attribue à Hercule, c'est une suite de la profondeur abondante de son savoir. En effet, ce dieu est considéré par les pontifes comme étant le même que Mars. C'est ce qu'atteste la Ménippée de Varron, intitulée *l'autre Hercule*, dans laquelle, après avoir disserté sur ce dieu, il prouve qu'il est le même que Mars. Les Chaldéens donnent le nom d'Hercule à l'astre que tous les autres peuples nomment Mars. Il existe un ouvrage d'Octavius Hersemmis, intitulé *Des rites des Saliens de Tibur*, dans lequel il nous apprend que les Saliens consacrés à Hercule lui sacrifiaient à certains jours fixes, et

sous de certains auspices. De plus, le savant Antonius Gniphio, dont Cicéron fréquentait l'école après les travaux du forum, prouve qu'on donne des Saliens à Hercule, dans le traité où il discute ce qu'on doit entendre par *festra*. Ce mot désigne une petite ouverture pratiquée dans le *sacrarium*; Ennius l'a employé. Je erois avoir défendu, par de graves auteurs et par d'invincibles raisons, les deux passages mal à propos qualifiés d'erreur. Si quelqu'un a encore des doutes, qu'il nous en fasse part, afin que nous en conférions pour dissiper nos erreurs, mais non pas celles de Virgile.

Ne t'est-il jamais venu dans l'esprit, dit Evangelus à Prætextatus, que Virgile a, pour ainsi dire, bouleversé les rangs des habitans des cieux, lorsque, faisant offrir par Didon un sacrifice pour ses noces, il dit :

« Elie immole des brebis choisies selon l'usage, « n'ayant encore que deux ans, à Cères Législatrice, « à Phébus, et au pere Lyæus. »

Et il ajoute aussitôt après, comme quelqu'un qui s'éveille d'un sommeil profond :

« Mais avant tout à Junon qui préside aux liens « du mariage. »

Servius, prié de répondre, s'exprima en ces termes : — Cères est regardée comme l'inventrice des lois, car ses fêtes sont appelées Themisfères; mais c'est une fiction, qui provient de ce qu'avant la découverte de l'usage du blé par Cères, les hommes erraient sans lois; cette découverte mit un terme à leur barbarie, car après s'être partagé la propriété des terres, on en vint à faire des lois. Phébus préside aux auspices. Lyæus ou Liber est le dieu des villes libres; son ministre Marsias y est l'emblème de la liberté. Le sens naturel de ce passage est que

nam Herculi facit. Testatur etiam Terentius Varro in ea satyra, quæ inscribitur *περί κερωνοῦ*, majores solitos decemam Herculi vovere, nec decem dies intermittere, quin pollicerent, ac populum *ἀσφύλοισι* cum corona laurea dimitterent cubitum. Hæcine, est, Vettius ait, error genium? at ego in neutro dico errasse Vergilium. Nam ut plurimum de frondis genere dicimus; constat quidem nunc lauro sacrificantes apud aram maximam coronari. Sed multo post Romanum conditum hæc consuetudo sumit exordium, postquam in Aventino lauratum cupit vitæ: quam rem docet Varro Humanarum libro secundo. E monte ergo proximo devertit laurus sumelatur operantibus, quam vicina offerebat occasio. Unde recte Maro noster ad ea tempora respexit, quibus Evander ante urbem conditam apud aram maximam sacra celebrabat, et utebatur populo utique Alcide gratissima. Salius autem Herculi ubertate doctrine altioris assignat: quia is Deus et apud pontifices idem, qui et Mars habetur. Et sane ita Menippeæ Varronis affirmat, quæ inscribitur, *Ἄλλος ὄντος Ἡρακλῆος*. In qua cum de Hercule multa loqueretur, eundem esse ac Martem, probavit. Chaldæi quoque stellam Herculis vocant, quam reliqui omnes Martis arcellant. Est præterea Octavii Hersemmi liber, quo

inscribitur de Sacris saliaribus Tiburtium; in quo Salius Herculi institutos operari dielibus certis et auspiciato docet. Item Antonius Gniphio, vir doctus, cuius scholam Cicero post laborem fori frequentabat, Salius Herculi datos probat in eo volumine, quo disputat, quid sit *festra*, quod est ostium minuscolum in sacrario: quo verbo etiam Ennius usus est. Idoneis, ut credo, auctoribus, certisque rationibus, error, qui putabatur, uterque defensus est. Si qua sunt alia, que nos commovent, in medium proferamus: ut ipsa collatio nostrum, non Maronis, absolvat errorem.

Tunc Evangelus: Numquam tibi, Prætextate, venit in mentem, toto, ut aiunt, verbo errasse Vergilium, cum Didonæ rem divinam pro nuptiis faceret?

MacLaf enim, inquit, lectas de more didentes Legiferæ Ceres, Phœboque, patrique Lyæo. et quasi expurgatas adjecit:

Junoni ante omnes, cui vincula jugalia curæ.

Tunc Servius respondere rogatus, ait: Leges Ceres dicitur invenisse; nam et sacra ipsius Themisfæria vocantur. Sed hoc ideo fingitur, quia ante inventum frumentum à Cere, passim homines sine lege vagabantur. Quæ feritas

Didon, se mariant en quelque sorte pour l'utilité publique, sacrifiait aux divinités qui président aux villes; et elle sacrifiait ensuite à Junon, qui préside aux liens du mariage. Mais il existe encore un autre sens plus profond : en effet, il est d'usage, avant d'entreprendre quelque chose, d'apaiser les dieux adverses et de supplier ensuite les dieux propices. C'est ainsi qu'on offre « une brebis noire à l'Iviver, et aux heureux Zephyrs une brebis blanche. » De même aussi Didon, avant de se marier, commença par apaiser Cérès, laquelle, à cause de l'enlèvement de sa fille, a les noces en horreur; ensuite Apollon, dieu qui n'est point marié, et enfin Liber, qui ne put avoir une femme qu'en l'enlevant. — C'est ainsi que Servius expliqua le (dernier) rang où Virgile place Junon. Tout le monde applaudit à cette interprétation, et après cela on désira d'entendre Eusèbe développer la supériorité de notre poète, considéré comme rhéteur.

LIVRE IV.

CHAPITRE I.

Du pathétique résultant de l'état extérieur des personnes.

Alors Eusèbe commença en ces termes : Il ne sera pas difficile de trouver dans Virgile de nombreux exemples de ce pathétique que tous les rhéteurs ambitionnent dans leurs discours.

interrupta est invento usu frumentorum. Itaque ex agrorum divisione inventa sunt jura. Phœbus vero præest auspiciis. Lyæus vero, id est, Liber, in hibus liberatis est Deus, unde Marsias ejus minister in vitalibus libertatis est indicium. Communis hoc habet sensus; quod Dido sacrificabat munibus, que ubi præ-sunt, quasi nuptura pro reipublicæ utilitate. Denum Junoni, cui curæ sunt nuptiæ. Est etiam sensus altior. Nam facturi aliquid, ante adversos placamus Deos, et sic propitiis supplicamus, ut, Nigram lumen pecudem, Zephyris felcibus albam. Igitur ante plebat Cererem nuptura, que propter raptum filie nuptias exsecratur; et Apollinem, qui expertis uxoris est; et Liberum, qui nisi raptam uxorem habere non potuit. Et sic Junonem conciliavit noster Servius. Cum autem his dictis omnes applausissent, placuit eis audire Eusebium, quo noster Vergilius tanquam rhetor effulsit.

LIBER IV.

CAPUT I.

De affectu movendo ex habitu personæ.

Tunc Eusebius taliter exorsus est : Rhetores omnes orationibus patheticis studere palam est, quales multas non

Ainsi, après avoir introduit Énée dans les enfers, adressant à Didon qui le suit les paroles suivantes :

« O reine, c'est malgré moi que j'ai quitté vos rivages... Mais les ordres des dieux... me contraignent. Arrête et ne te dérobe pas à ma vue. »

il ajoute :

« Mais ce discours faisait sur son visage aussi peu d'impression que si elle fût un dur rocher ou un bloc de Marpésie; elle se dérobe enfin, et s'enfuit d'un air courroucé. »

Voici un autre exemple :

« Je demeurai stupefait; les écheveux se dressèrent sur ma tête, et ma voix s'arrêta dans mon gosier. »

Ailleurs, l'état de fatigue de Darès est dépeint complètement par la description de l'attitude extérieure :

« Ses fidèles camarades le conduisent. Il traîne avec peine ses genoux affaiblis; sa tête se laissait aller à droite et à gauche, il rejetait par la bouche un sang épais. »

Ensuite le poète indique rapidement la consternation des camarades de Darès :

« Appelés (par Énée), ils rejoignent de lui le casque et l'épée. »

« Appelés (par Énée) » indique qu'ils ne vont point volontairement chercher une récompense, un don qui n'était en effet que le signe d'une défaite humiliante.

Le passage suivant est du même genre :

« Tandis que Turnus parle, les étincelles jaillissent

difficile in Vergilio reperire. Nam Æneam apud inferos Didoni fugienti loquentem inducit :

*Invitus, Regina, tuo de litore cessi
Sed me jussa Deum
Imperis egere suis.*

Siste gradum teque aspectu ne subtraha nostro.

subjungit :

*Nec magis incepto vultum sermone movetur,
Quam si dura sileo aut stet Marpesia cautes.
Tandem corripuit sese, atque inimica refugit.*

item patios est et in hoc versu :

Obstupuit, steterundque comæ, et vox faucibus hasit.

sed et tota Daretis fatigatio habitu depingitur :

*Ast illum fidi æquales genua negra trahentem,
Quassantemque intorquæ caput, crassumque cruorem
Ore ejectantem.*

sociorum quoque ejus trepidationem breviter ostendit :

Galeamque enseque vocati

Accipiunt.

quasi non sponte accepturi munus, quod erat damnum verecundiæ. Ex eodem genere est illud :

*Toloque loquentis ab ore
Scintillæ absistunt, oculis meat acerbis ignis.*

Est et in descriptione languoris habitus; ut est tota descriptio pestilentiae apud Thucydidem. Et :

« lissent de sa bouche, et ses yeux brillent de
« feux ardents. »

Comme dans l'ensemble de la description de la peste, qu'on trouve dans Thucydide, Virgile dépeint aussi l'état extérieur de langueur.

« Le cheval victorieux tombe, infortuné! oubliant ses exercices et ses pâturages. »

Et : « Ses oreilles sont abattues, une sueur intermittente couvre son corps; elle se refroidit « aux approches de la mort. »

Au sentiment du pathétique se mêle celui de la honte, lorsqu'il peint : « Déiphobe tremblant... « et cherchant à dissimuler son atroce supplice. » Le désespoir est peint par l'attitude extérieure, lorsque la mère d'Euryale apprend la mort de son fils.

« Ses fuseaux échappent de ses mains. Elle « rejette son ouvrage; elle vole, la malheureuse! »

Si Latinus est dans l'étonnement : « Sa bouche « est immobile. » Quand Vénus s'apprête à intercéder (Jupiter) : « Son visage est triste, et ses yeux « ne brillent qu'à travers les larmes qui les obscurcissent. » Quand le délire s'empare de la Sibylle : « Aussitôt son visage change de traits et de couleur, et ses cheveux se dressent sur sa tête. »

CHAPITRE 11.

Comment le pathétique s'exprime par la teneur du discours.

Considérons maintenant le pathétique produit par la teneur du discours; et d'abord consultons

*Labitur infelix studiorum atque immemor herbe
Victor equus.*

et :

Demissa aures, incertus libidem
Sudor, et ille quidem moriturus frigidus.

Est inter pathe et pudor, ut circa

Deiphobum pavitantem et dira regentem
Supplicia.

et luctus habitu proditur; ut in Euryali matre :

Expulsi manibus radii, revolutaque pensa;
Evolat infelix.

et Latinus, quia miratur,

Delixa obtuta tenet ora.

et Venus, quia rogatura erat,

Tristior, et lacrimis oculis suffusa nitentes.

et Sibylla, quia insanit :

Subito non vultus, non color unus,
Nou comæ mansere comæ.

CAPUT 11.

Pathos tenore ipso orationis quomodo exprimitur.

Nunc videamus pathos, quod tenore orationis exprimitur. Ac primum quaeramus, quid de tali orationis rhetorica arte præcipiatur. Oportet enim, ut oratio pathetica aut

sur cette matière les préceptes de l'art des rhéteurs. Nous y apprendrons que tout discours pathétique doit avoir pour but de provoquer ou l'indignation ou la compassion; ce que les Grecs expriment par les mots terreur et pitié. L'un de ces sentiments est nécessaire au discours de l'accusé, l'autre à celui de l'accusateur. Ce dernier doit entrer brusquement en matière, car celui que l'indignation agite ne saurait procéder avec lenteur. Aussi, dans Virgile, Junon commence-t-elle ainsi :

« Pourquoi me forces-tu à rompre un silence « profond? »

Et dans un autre endroit :

« Faut-il donc que, vaincue, j'abandonne mon « entreprise? »

Et ailleurs :

« O race odieuse, ô destins des Phrygiens con- « traies aux nôtres! »

Didon s'écrie :

« Mourrons-nous donc sans vengeance? N'im- « porte, mourons, dit-elle. »

« O Jupiter, il partira donc s'écrie-t-elle. »
Priam s'écrie ailleurs (en s'adressant à Pyrrhus) : « Que les dieux (récompensent) digne- « ment ton crime et tes excès! »

Le pathétique ne doit point s'arrêter au début; il doit, s'il est possible, animer le discours entier. Les phrases doivent être courtes, et les figures du style changer fréquemment, en sorte que celui-ci paraisse agité par les flots de la colère. Qu'un même discours de Virgile nous serve encore d'exemple. Il débute par une éponèse (excla-

ad indignationem, aut ad misericordiam dirigitur: quæ a Grecis *ὄρωτος* καὶ *δαίμωντος*; appellatur. Horum alterum accusatori necessarium est, alterum reo. Et necesse est initium abruptum habeat, quoniam satis indignanti leniter incipere non convenit. Ideo apud Vergilium sic incipit Juno :

Quid me alta silentia cogis

Rumpere?

et alibi :

Meum incepto desistere victam?

et alibi :

Ite stirpem invisam, et fatis contraria nostris
Fata Phrygum.

et Dido :

Moriemur inulta?
Sed moriamur, ait.

et eadem :

Pro Jupiter ibi
Hic ait.

et Priamus :

At tibi pro scelere exclamat, pro talibus ausis.

Nec initium solum tale esse debet, sed omnis, si fieri potest, oratio videri pathetica; et brevibus sententiis, sed crebris figurarum mutationibus, debet, velut inter æstus iracundie, fluctuare. Una ergo nobis Vergilianæ oratio pro exemplo sit :

mation) : « O race odieuse ! » suivent aussitôt de brèves interrogations : « Quoi ! ils n'ont pas péri dans les champs de Sigée ? ils n'ont pas été pris et retenus captifs ? Troie embrasée n'a donc pu brûler ses habitants ! »

Vient ensuite la figure appelée hyperbole :

« Ils ont su se frayer un chemin à travers les bataillons, et même à travers les flammes. »

Puis l'ironie :

« Je crois que ma puissance divine est tombée de fatigue, ou que je me suis reposée rassasiée de ma haine. »

Junon se plaint ensuite de l'inutilité de ses efforts :

« J'ai osé les poursuivre sur les ondes, et m'opposer à leur fuite sur toutes les mers. »

Lei succède une (seconde) hyperbole :

« Les forces du ciel et de la mer ont été épuisées contre les Troyens. »

Maintenant les plaintes de Junon recommencent :

« A quoi m'ont servi les écueils des Sirtes et de Scylla ? à quoi m'a servi le vaste gouffre de Charybde ? »

Ici, pour accroître le pathétique, intervient l'argument *a minore* :

« Mars a bien pu exterminer la terrible nation des Lapithes. »

Mars, c'est-à-dire une personne inférieure à Junon. Aussi ajoute-t-elle aussitôt :

« Tandis que moi, l'épouse du grand Jupiter. »

Après avoir récapitulé les causes qui devaient la faire réussir, avec quel accent la déesse s'écrie : « Infortunée, j'ai tout tourné contre moi-même. »

Hen stirpem inuisam.

inuitum ab ephonesi. Deinde sequuntur breues quaestiu-
culae :

Num Sigaeis occumbere campis,
Num capti potuerunt capi? num incensa cremavit
Troja viros?

deinde sequitur hyperbole :

Medias acies, mediasque per ignes
Invenere viam.

deinde ironia :

At credo mea numina laudem
Fessa jacent, odii aut exsaturata quievi.

deinde ausus suos inefficaces queritur :

Per undas

Ausa sequi, et profugis toto me opponere ponto.

secunda post haec hyperbole :

Absumta in Teucros vires cotique marisque.

inde dispersae querebrae :

Quid Syrtes aut Scylla mihi, quid vasta Charybdis
Profuit?

jungitur deinde argumentum *a minore*, ut pathos augetur :

Mars perdere gentem
Immanem Lapithum valuit.

Minor scilicet persona. Ideo illud sequitur :

MAGROBE.

Remarquez qu'elle ne ait point, « Je ne puis per-
dre Enée », mais, « Je suis vaincue par Enée ». Elle se confirme ensuite dans le dessein de lui nuire, et, par un sentiment naturel à la colère, quoiqu'elle désespère de réussir complètement, elle est satisfaite de pouvoir au moins l'entraver :

« Si je ne puis fléchir les divinités du ciel, je pourrai émouvoir celles de l'Achéron. Je veux qu'il ne me soit pas possible d'empêcher la naissance de l'empire des Latins; mais on peut traîner en longueur et retarder cet événement; on peut faire s'entre-déchirer les peuples des deux rois. »

Enfin elle profère des malédictions. Elles s'échappent volontiers d'un cœur irrité :

« Le sang du Troyen et du Rutule servira de dot à Lavinie. »

Et aussitôt elle fait valoir un argument *a simili*, tiré des événements antécédents.

« La fille de Cyssée (Hécube) ne sera pas la seule qui aura porté dans son sein un flambeau ardent. »

Vous voyez comment Virgile coupe fréquemment ses phrases, et les varie par de nombreuses figures; c'est qu'en effet la colère, qui n'est qu'une courte folie, ne saurait continuer longtemps ses discours dans le même sens.

On trouve aussi dans Virgile un grand nombre de discours ayant pour but d'exciter la compassion. Exemple, celui de Turnus à Juturne :

« Viens-tu pour être témoin de la mort cruelle d'un frère infortuné ? »

At ego magna Jovis conjux.

deinde, cum causis quoque confusisset, quanto impetu Dea dixit?

Infelix quae nemel in omnia verti.

Nec dixit, Non possum perdere Eneam, sed, *l'incor ab Enea*. Deinde confirmat se ad nocendum; et, quod proprium est iracundis, etsi desperat perfici posse, tamen impidire contenta est :

Flectere si nequeo superos, Acheronta movebo.
Non dabitur reguis, esto, prohibere Latinis,
At trahere atque moras tantis licet addere rebus.
At licet amborum populos excindere regum.

Post haec in novissimo, quod itati libenter faciunt male-
dicit :

Sanguine Trojano et Rutulo dotabere virgo.

et profinis argumentum *a simili* conveniens ex precedentibus :

Nec face tantum
Cyssaeis praegnas ignes omnia jugales.

Vides, quam saepe orationem mutaverit, ac frequentibus figuris variaverit; quia ira, quae brevis furor est, non potest unum continuare sensum in loquendo. Nec desunt apud eundem orationes misericordiam commoventes Turnus ad Juturnam :

An miseri fratris letum ut crudele videres?

Il veut faire sentir ce qui lui rend plus sensible la perte de ses amis tués en combattant pour sa cause :

« J'ai vu de mes propres yeux tomber Mur-rhanus, dont la voix m'invoquait. »

Pour être épargné du vainqueur, le même Turnus peint son misérable sort : « Tu es vainqueur, et les Ausoniens m'ont vu, vaincu, te tendre les mains. » C'est-à-dire, faire ce que je voudrais le moins faire.

Voici un autre exemple, entre plusieurs semblables, des prières de ceux qui intercedent pour leur vie : « Je t'en conjure par toi-même, par les parents qui donnerent le jour à un (héros) tel que toi. »

CHAPITRE III.

Du pathétique tiré de l'âge, de la fortune, de la faiblesse, du lieu, du temps.

Parlons maintenant du pathétique tiré de l'âge, de la faiblesse, etc. Nous trouverons dans Virgile des exemples ingénieux du parti qu'il a su tirer de tous les âges de la vie de l'homme, pour émouvoir la compassion. De l'enfance :

« Les âmes des enfants pleurant sur le seuil (des enfers). » De l'adolescence : « Ce malheureux adolescent (Troïle) incapable de lutter contre Achille. » Ou (Créuse) : « Présente le jeune Iule à son père. » En sorte que la pitié est enue par le péril non-seulement du fils, mais encore de l'enfant.

et idem cum auget invidiam occisorum pro se amicorum :

Vidi oculos ante ipse meos me voce vocantem
Murrannum

Et idem, cum miserabilem fortunam suam faceret, ut victo sibi parcereletur :

Vicisti, et victum tendere palmas
Ausonii videre.

Il est, quos nimis vellem. Et aliorum preces orantium vitam :

Per te, per qui te talem genuere parentes.

et : in illa.

CAPUT III.

Pathos ab ætate, a fortuna, debilitate, loco, tempore.

Nunc dicamus de habitu pathos, quod est vel in ætate, vel in debilitate, et ceteris, que sequuntur. Eleganter hoc servavit, ut ex omni ætate pathos misericordie moveretur. Ab infantia :

Infantemque animam flentes in limine primo.

• puerilia :

Infelix puer atque impar congressus Achilli.

et :

Parvumque patri tendebat Iulum.

Et non minus miserabile sit periculum in pavo, quam in filio; et :

Superest conjuxne Creusa?

« Créuse, ton épouse, vit-elle encore? et le jeune Asagne? »

Ailleurs (Enée se représente) « les dangers que court le jeune Iule. »

Virgile parle-t-il de la jeunesse? Orphée aperçoit : « Les cadavres des jeunes gens, portés sur le bûcher sous les yeux de leurs parents. » Ailleurs : « Les joues (de Turnus) s'altèrent, et la pâleur envahit la jeunesse de son corps. »

Parle-t-il de la vieillesse? « Ayez pitié (dit Turnus) de la vieillesse de Daunus. »

Ailleurs c'est « l'infortuné Alétes accablé par l'âge, qui est conduit (à la pompe funèbre). » Ou bien c'est (Mezence) « Qui souille de poussière ses cheveux blancs. »

Virgile se sert de la fortune (de ses person-nages pour exciter, tantôt l'indignation, tantôt la pitié. C'est la pitié (alors qu'il dit de Priam) : « Jadis monarque superbe de tant de contrées et de de peuples de l'Asie. » Lorsque Sinon s'écrie : « Je ne fus point alors sans quelque honneur et sans quelque nom. » Et (lorsque le poète parle de Galésus) : « Le plus riche cultivateur qui fut jadis dans l'Ausonie. »

C'est l'indignation que Virgile provoque par ces paroles de Didon : « Quoi! cet étranger sera venu m'insulter dans mes États! » Elle aggrave son injure en ravallant Énée. Lorsqu'Amate s'écrie : « Lavinie sera-t-elle donnée pour épouse à quelque Troyen exilé? » Lorsque Numanus s'écrie : « Ces Phrygiens deux fois prisonniers. »

Ascensiusque puer?

et alibi :

Et parvi casus Iuli.

a juvenia vero :

Inpositique regis juvenes ante ora parentum.

et :

Pubentesque genæ et juvenili in corpore pallor.

a senecta :

Danni miserere senectæ.

et :

Ducitur infelix ævo confectus Aletis.

et :

Canitium multo deformat pulvere.

Movet et a fortuna modo misericordiam, modo indignationem. Misericordiam :

Tot quondam populis terrisque superbum
Regnatorem Asie.

et Sinon :

Il nos aliquod nomenque decusque
Gessimus.

et :

Ausoniisque olim ditissimus arvis.
indignationem vero ex verbis Didonis :

Et nostris iluserit advena regis?

eleganter enim ex contentu .Æneæ auget injuriam suam.

Et Amata :

Le poëte excite le sentiment de la compassion par la faiblesse (de ses personnages) :

« Depuis que le père des dieux et le roi des humains souffla sur moi le vent de la foudre et m'atteignit de ses feux » (Achéille). Ailleurs (c'est Déiphobe) horriblement blessé par l'amputation du nez. Et Mezenée, « Qui se souleve sur sa cuisse blessée. » Et (Pindarus) « dont la tête partagée pend sur ses deux épaules. » Et « le bras de Laris qui cherche encore le tronc dont il vient d'être séparé. » Et (Hector) « le visage noiré de poussière ; et les pieds enflés par les courroies dont ils furent transpercés. »

Le poëte provoque souvent le sentiment de la compassion, par (la circonstance) des lieux : (exemples).

« Depuis que je traîne mon existence dans les forêts désertes et parmi les repaires des bêtes féroces (dit Achéménide). » Et « Je parcours les déserts de la Lybie » (Énée.) Et : « Pour nous, nous irons les uns chez l'Africain altéré, les autres en Seythie, les autres en Crète sur les bords du rapide Oaxès. » (Mélibée.) Et ce vers remarquable par sa beauté et par son énergie : « (Achille) avait traîné trois fois Hector autour des murs d'Ilion. » « D'Ilion », c'est-à-dire de sa patrie, de ces remparts qu'il avait défendus, et pour lesquels il avait combattu efficacement durant l'espace de dix années : et cet autre vers : « Nous fuyons notre

« patrie » (Mélibée.) Et : « Je quitte en pleurant le port et les rivages de ma patrie. » (Énée.) Et : « (Anthore) en mourant rappelle à sa mémoire les doux souvenirs d'Argos. » Et : « La rente reçoit les derniers soupirs de Minas qui lui est inconnu. » « (Éole.) Tu avais un palais à Lyrnèse, tu n'as qu'un sépulchre à Lauro-rente. »

Pour marquer l'atrocité du meurtre d'Agamemnon, il choisit le lieu où il tombe sous les coups de son épouse, « sur le seuil de son palais. » Et ailleurs : « C'est dans leurs murs paternels et à l'abri de leurs maisons » (que les Rutules sont massacrés).

La sainteté des lieux est un motif spécial de pathétique. Virgile déplore le meurtre d'Orphée, et le rend plus déplorable en raison des lieux. « C'est au milieu des fêtes sacrées et des orgies nocturnes de Bacchus. »

Lors de la ruine de Troie (il peint les cadavres entassés) « dans les maisons, et jusque dans les parvis des dieux. »

Le lieu sacré d'où Cassandre fut enlevée pour être réduite en esclavage n'aggrave-t-il pas son malheur ? « On la traîna hors du temple et du sanctuaire de Minerve. » Ailleurs : (Corebe) « est renversé au pied de l'autel de la guerrière (Minerve). » Lorsqu'Andromaque raconte le meurtre de Pyrrhus, pour exprimer la fureur du meurtrier, (elle dit qu'il) « le surprit à l'impro-

Exsulibusne datur ducenda Lavinia Teucris?
et Numaus :

Bis capti Phryges.

Movit pathos misericordie et ex debilitate :

Ex quo me Divum pater atque hominum rex
Folnibus afflavit ventis, et contigit igne.

et alibi :

Et truncas inhoneste vulnere naves.

et de Mezentio :

Attollit in ægrum
Se femur.

et :

Huc caput atque illum humero ex utroque pendit.

et :

Te decisa suum Laride dextera quaerit.

et :

Aterque cruento
Pulvere, perque pedes trajectus lora tumentes.

Movit pathos misericordie frequenter et a loco :

Cum vitam in silvis inter deserta ferarum
Lustra domosque traho.

et :

Libyæ deserta peragro.

et :

At nos hinc alii sitiennes ibimus Afros,
Pars Seythiam et rapidum Cræta venientis Oaxem.

et illud egregie et breviter :

Ter circum Iliacos raptaverat Ilectora muros.

Iliacos; il est, patriæ muros, quos ipse defenderat, pro quibus efficaciter per decem annorum spatia pugnaverat. Et illud :

Nos patriam fugimus.

et :

Litora cum patriæ lacrimans portusque relinquo.

et :

Dulces moriens reminiscitur Argos.

et :

Ignarum Laurens habet ora Mimanta,
Lyrnési domus alta, solo Laurente sepulchrum.

et, ut Agamemnonem indigne ostenderet occisum, assumisit locum :

Prima inter limina dextra
Oppetit.

et illud :

Moenibus in patriis, atque inter tuta domorum.

Sacer vero locus præcipue pathos movet. Occisum intulit Orphea, et miserabiliorum interitum ejus a loco facit :

Inter sacra Deum, nocturnique orgia Bacchi.

et in eversione Troje :

Perque domos et religiosa Deorum
Limina.

Cassandre quoque raptum vel deminutionem quam miserabilem fecit sacer locus ?

Ece trahebatur a templo adytisque Minervæ.

et alibi :

Divæ arripotentis ad aram
Procuravit.

« viste, et le massacra sur les autels paternels. »

La colère de Junon poursuit Énée sur les mers. Vénus s'en plaint à Neptune, et trouve dans la nature des lieux un motif d'exciter la jalousie du dieu : « Quoi! c'est dans votre empire qu'elle a osé cela? »

Virgile tire le pathétique des circonstances de temps.

« (Les coursiers de Rhésus sont enlevés) avant qu'ils eussent goûté des pâturages de Troie et bu (des eaux) du Xanthe. »

La longueur de la douleur d'Orphée le fait plus digne de pitié : « On le montre sept mois consécutifs (sous un rocher en plein air.) » Et Palinure (racontant son naufrage.) : « Le quatrième jour, quand à peine il commençait d'apercevoir l'Italie. » Achéménide : « La lune a trois fois rempli son croissant (depuis qu'il traîne sa misérable vie.) » Ailleurs : « Le septième éti s'écoule, depuis que Troie est renversée. »

CHAPITRE IV.

Du pathétique tiré de la cause, du mode et de la matière.

Le pathétique qui résulte de la cause n'est pas rare dans Virgile. C'est souvent la cause par laquelle une chose est produite, qui la rend déplorable ou atroce. Ainsi, quand Cicéron contre Verres dit : « Il exigeait les prières des parents pour la sépulture de ceux qu'il avait fait périr

« dans les prisons ; » ce n'est pas tant d'être intercéde ou d'exiger de l'argent qui excite l'indignation, que la cause du cas dont il s'agit. Ainsi encore, quand Démosthène se plaint de Midias, qui avait suborné un individu, il aggrave l'indignation du délit, par la cause qu'il lui attribue : « Il a suborné, dit-il, un arbitre qui avait jugé avec intégrité entre lui et moi. » C'est aussi avec succès que Virgile use souvent de ce moyen oratoire pour provoquer le pathétique : « Galéus, dit-il, est tué dans le combat. » Cet événement, en temps de guerre, n'a rien en soi qui doive émouvoir le pathétique ; mais il n'en est pas de même de la cause qui l'a produit, car c'est tandis qu'il s'offrait pour médiateur de la paix. »

Autre exemple :

« L'infortuné Anthore est renversé. » Et voici le motif qui rend cette mort déplorable : « Par un trait lancé contre un autre. »

Veut-il faire sentir l'injustice de la mort de Palamède : « Les Grecs, sur de fausses inculpations et sur des indices menteurs, le condamnent à mort, quoique innocent, parce qu'il désapprouvait la guerre. »

Énée, pour faire sentir la grandeur de ses craintes, en indique les objets : « Il craint également pour celui qui l'accompagne et pour celui qu'il porte (son père et son fils.) »

Pourquoi Iapix renonce-t-il aux arts pour une carrière sans gloire, ainsi que le dit le poète ?

et Andromache, cum de Pyrrhi necesse diceret, ut invidiam occidentis exprimeret :

Excipit incautum, patriasque obtruncat ad aras.

et Venus, quod Aeneas in mari vexatur ira Junonis quam invidiose queritur Neptuno de loco ?

In regnis hoc ausa tuis ?

Fecit sibi pathos et ex tempore :

Priusquam
Pabula gustassent Trojæ Xanthumque bibissent.

et Orpheus miserabilis ex longo dolore :

Septem illum totos perlibent ex ordine menses.

et Palinurus :

Vix lumine quarto
Prospexi Italianum.

et Achæmetides :

Tertiam jam lunæ se cornua lumine complent.

Et :

Septima post Trojæ excidium jam vertitur astra.

CAPUT IV.

Pathos a causa, modo, et materia.

Frequens apud illum pathos a causa. Revera enim ple-

rumque comitit causa, ut res aut atrox, aut miserabilis vileatur ; ut Cicero in Verrem : *qui ob sepulturam in carcere necatorum a parentibus rogabatur*. Hoc enim non tam rogari, aut pecuniam exigere, quam ob hanc causam indignum erat. Et Demosthenes, cum queritur, quendam a Midia circumventum, ex causa angel invidiam. *Circumventum*, inquit, *arbitrum, qui inter me atque se integre judicaverat*. Ergo et Vergilius egregie sapit ex hoc loco traxit affectum. *Occiditur*, inquit, *in acie Galesus*. Hoc per se non est dignum misericordia belli tempore ; sed admovent causam :

Dum paci medium se offert.

Idem alio loco :

Sternitur infelix.

deinde subjicit causam miserabilem :

Alieno vulnere :

id est, cum in alium telum esset emissum. Et cum Palamedem indigne occisum vellet :

Quem falsa sub proditione Pelasgi
Insontem, infans indicio, quia bella vetabat,
Demiserit neci.

Et Aeneas ut ostenderet magnitudinem timoris sui, bene causam posuit :

Et pariter comititque onerique limentem.

quid Iapix, ut contentis artificibus inglorius, quemadmodum poeta ait, viveret, qualis causa proponitur ?

« C'est afin de prolonger les jours d'un père expirant. »

Autre exemple du même genre : « Imprudent, ta piété t'abuse. » Et voilà la cause qui le rend (Lausus) un objet de compassion même pour ses ennemis. Lorsqu'Énée exhorte ses compagnons à ensevelir les morts, quel motif en donne-t-il ? « C'est eux qui, au prix de leur sang, nous ont acquis cette patrie. »

Aussi bien que la pitié, l'indignation naît de la cause signalée. Exemple : « (Le taureau vaincu) gémit de sa honte, des blessures qu'il a reçues de son superbe vainqueur, de la perte, sans vengeance, de l'objet de ses amours. »

Dans les passages suivants, le pathétique provient de la cause qui provoque le sentiment de celui qui s'indigne : « Cette douleur n'atteint pas seulement les Atrides ; et Mycènes n'est pas la seule ville à qui il soit permis de recourir aux armes. » Et : « Albain, que ne restais-tu fidèle à tes paroles ? » « Celui-ci a vendu sa patrie pour de l'or. » « Ceux qui ont été punis de mort pour cause d'adultère. » « Ceux qui n'ont point fait part de leurs trésors à leur famille. » (Habitants des enfers.)

Virgile n'a eu garde d'omettre, pour exciter le pathétique, ces deux lieux communs que les rhéteurs appellent le mode et la matière. Le mode, c'est lorsque je dis : Il a tué publiquement ou secrètement ; la matière, c'est lorsque je dis : Par le fer, ou par le poison. Démosthène emploie le premier de ces moyens pour provoquer l'indignation contre Midias, qui l'avait frappé avec son cothurne. Cicéron l'emploie contre

Verrès, lorsqu'il raconte qu'il avait fait attacher quelqu'un tout nu à une statue. Voici des exemples non moins sensibles, tirés de Virgile : « (Pyrrhus) traîne à l'autel (Priam) tremblant, et glissant dans les flots du sang de son fils. »

Dans tous les passages suivants, le pathétique est tiré du mode :

« Un effroyable vautour déchire avec son bec crochu le foie (de Tityus) sans cesse renaissant, » etc. Et : « Sur leur tête est suspendu un noir rocher, prêt à se détacher, et qui semble les menacer sans cesse de sa chute. »

Virgile excite souvent la pitié par le mode, comme en parlant d'Orphée. « Jeune encore, dont (les femmes de Thrace) dispersèrent les lambeaux dans les champs. » Et comme dans les passages suivants :

« L'Auster enveloppe et engloutit dans les eaux le navire et les passagers. »

Et : « D'autres roulent un énorme rocher. »

Et : « Il liait des hommes vivants à des cadavres. » (Mézence.)

Et, dans les Géorgiques, cette description de l'épizootie, qui commence ainsi : « La mort ne les atteignait point par un seul chemin.... »

L'autre lieu commun, usité chez les rhéteurs pour exciter le pathétique, se tire de la matière. C'est celui qu'emploie Cicéron, lorsqu'il déplore la mort de cet individu étouffé par le moyen de la fumée d'un tas de bois vert, auquel on avait mis le feu. Le pathétique est tiré de la matière, parce que la fumée fut la matière dont on se servit en cette occasion pour commettre le meurtre,

Ille ut depositi proferret fata parentis.

Ex eodem genere est :

Fallit te incautum pietas tua.

hæc enim causa illum hostibus etiam sic miserabilem fecit. Sed et Æneas, cum horralur, ut sepeliantur occisi, quam causam proponit ?

Qui sanguine nobis
Hæc patriam peperere suo.

Nec non et indignatio demonstratur a causa ; ut illic :

Multa gemens, ignominiam plagasque superbi
Victoris, tumquos amisit inultus amores.

et illud a causa est ex affectu indignantis :

An solos tangit Atridas

Iste dolor ? solisque licet capere arma Mycenis ?

et illud :

At tu dictis Albane maneres ?

et illa omnia :

Vendidit hic auro patriam.
Nique ob adulterium casi.
Nec partem postere suis.

Ad pathos movendum nec duos illos præfermist locos, quos rhetores appellant, a modo et a materia. Modus est, cum dico, *occidit manifeste, vel occulte*. Materia est, cum dico, *ferro an veneno*. Demosthenes de modo invitam Midias facit, se pulsatum cothurno; Cicero Verri,

cum nudum quandam dicit ab eo statue impositum. Vergilius non minus evidenter:

Attaria ad ipsa trementem

Traxit, et in multo lapsantem sanguine nati.

et :

Caputo tenus abdidit ense.

et illa omnia a modo sunt :

Rostroque immanis vultur aduncos
Immortale jecur tendens.

et reliqua.

Et :

Quos super atra silex janijam lapsura cadentique
Inimicæ assimilis.

Sed et misericordiam a modo sæpe cummovet ; ut de Orphæo :

Latos juvenem sparsere per agros.

et illud :

Obruit auster aqua involvens navenque virosque.

et :

Saxum ingens volvunt alii.

et :

Mortua quin etiam jungebat corpora vivis.

et in Georgicis :

Nec via mortis erat simplex.

et cetera in descriptione morbi. Sed et materia apud rhetores pathos movet ; et dum queritur Cicero, *flammam* &c.

comme d'autres fois on emploie l'épée ou le poison; et même c'est cette circonstance qui porte le pathétique au plus haut degré. Il en est de même lorsque l'orateur déplore le sort de ce citoyen romain que Verrès fit battre de verges. Voici maintenant un exemple tiré de Virgile :

« Mais le père tout-puissant lança (sur Salmo-née), du milieu des nuées, un trait de sa foudre, dont les feux brûlent sans aliment et sans fumée, etc. » Dans ce passage, le poète se dispense habilement de décrire la matière de la foudre, en même temps qu'il y trouve un moyen vrai et énergique de peindre la colère du dieu.

Nous avons successivement énuméré les moyens usités par les rhéteurs pour faire naître le pathétique, et nous avons démontré que Virgile les a tous employés. Nous ajouterons que souvent, pour l'accroître, il se sert, dans la même circonstance, de deux ou plusieurs de ces moyens simultanément. Ainsi, à l'égard de Turnus, il tire un premier moyen de l'âge de son père : « Aie pitié de ton vieux père. » Et un second moyen du lieu : « Qui gemit loin de toi dans Ar-dée, sa patrie. » A l'égard de Cassandre, le poète tire le pathétique du mode : « On la traîne. » De l'état de son corps : « La fille de Priam avait les cheveux épars. » Du lieu : « C'était dans le temple et jusque dans le sanctuaire de Minerve. »

A l'égard d'Agamemnon, le poète tire le pathétique de sa patrie : « Le Mycénéen. » De sa

haute fortune : « L'illustre chef des rois de la Grèce. » De sa famille : « C'est une épouse eriminelle. » Du lieu (où il reçoit la mort) : « Sur le seuil de son palais. » De la cause qui l'attire : « Il tombe dans les pièges d'un adultère. »

Quelquefois Virgile provoque le pathétique implicitement, et par une simple indication; comme lorsqu'il ne désigne pas nettement l'objet qui provoque la pitié, mais qu'il le fait seulement entendre. Ainsi, lorsque Mézence dit : « Je sens maintenant ma blessure profondément cachée. » Que veut-il exprimer par là, sinon que la perte d'un fils (Lausus) est une blessure bien cruelle? Aussi ajoute-t-il peu après (s'adressant à Énée) : « C'était le seul moyen que tu avais de me perdre. » Ce qui veut dire que c'est périr que de perdre un fils. Juturne, déplorant son impuissance à secourir son frère, s'écrie : « Moi! immortelle! » Exclamation dont la conséquence est : que ce n'est point être immortel que de vivre dans le deuil. Ces indications ont la force d'une définition, et le poète les emploie par élégance.

CHAPITRE V.

Du pathétique tiré des arguments *a simili*.

L'art des rhéteurs leur fournit encore ces lieux communs qu'ils appellent *circa rem* (relatifs au sujet), et qui sont très-propres à exciter le

ignis viridibus factam, atque ibi inclusum fumo necatum. Hoc enim a materia est, quoniam hic usus est fumo, materia, ad occidendum, ut alius gladio, alius veneno. Et ideo acerrimum pathos ex hoc motum est. Idem facit et cum flagellis caesum queritur civem Romanum. Juvencius idem apud Vergilium :

At pater omnipotens densa inter nubila telum contorsit. Non ille faeces nec funea tediis.

et reliqua. Eleganter autem illius quidem materiam elisit; ex hujus autem vera et vehementi materia expressit iracundiam. Et singula quidem enumeravimus, ex quibus apud rhetoras pathos nascitur, quibus ostendimus usum Maronem. Sed nonnunquam Vergilius in una re ad augendum pathos duobus aut pluribus locis conjunctis nititur; ut in Turno ab actate :

Miserere parentis

Longevi,

A loco :

Quem nunc mestum patria Ardea longe

Dividit.

et circa Cassandram ex modo :

Ecce trahatur.

ex habitu corporis :

Passis Priamela virgo

Crimbus.

ex loco :

A templo adytisque Minervæ.

et circa Agamemnonem a patria :

Ipsæ Mycæus.

a fortuna :

Magnorum ductor Archivum.

a necessitudine :

Conjugis infandula.

a loco :

Prima inter limina.

a causa :

Subsedit adulter.

Tacite quoque et quasi per definitionem pathos movere solet, cum res, que miserandam movet, non dilucide dicitur, sed datur intelligi; ut cum Mezentius dicit :

Nonne alte vulnus adaetum.

quid enim aliud ex hoc intelligendum est, quam hoc altum vulnus esse, amittere filium? et rursus idem :

Hæc via sola fuit, qua perdere posses.

sed et hic scilicet accipiendum est perire, esse amittere filium. Et Juturna cum queritur, quod adjuvare fratrem prohibeatur :

Immortalis ego.

quid enim sequitur? non est immortalitas in luctu vivere. Hæc, ut dixi, vim definitionis habent, et a poeta eleganter introducta sunt.

CAPUT V.

Pathos a simili.

Sunt in arte rhetorica ad pathos movendum etiam hi

pathétique. Le premier de tous est l'argument *a simili*, et on en distingue trois espèces : l'exemple, la parabole, l'image ; en grec, παράδειγμα, παραβολή, εἰκών. Commençons par l'exemple, et prenons-le dans Virgile :

« Orphée, avec le secours de sa lyre thracienne (de Thrace) et de l'harmonie de ses cordes, a bien pu évoquer des enfers les mânes de son épouse. » « Pollux a bien pu racheter son frère de la mort, en l'alternant avec lui. » « Rappellerai-je Thésée? rappellerai-je le grand Alcide? » « Antenor a bien pu échapper du milieu des Grecs. »

Toutes ces comparaisons ont pour but de provoquer la pitié : car il paraît cruel de refuser à celui qui prie, ce qui fut accordé à d'autres. Voyez ensuite comment le poète accroit ce sentiment, par la différence des causes : pour Orphée, il s'agit des mânes de son épouse ; pour Énée, il s'agit de son père. Pour Orphée, de rappeler l'un ; pour Énée, de voir simplement l'autre. L'épithète de thracienne, donnée à la lyre d'Orphée, est employée par dérision. « Pollux a bien pu racheter son frère de la mort, en l'alternant avec lui. » « Il quitte et reprend autant de fois la vie. » Voilà un argument *a modo* : assez est beaucoup plus qu'une seule fois. « Rappellerai-je Thésée? rappellerai-je le grand Alcide? » Ceux-ci sont des héros trop illustres pour que le poète puisse les rabaisser, ou élever Énée au-dessus d'eux ; mais il ne manque pas de se glorifier de ce qu'il partage avec eux. « Et moi aussi, je suis de la race du grand Jupiter. »

L'exemple qui suit est pareil, quoique affé-

rent à l'indignation : « Quoi ! dit Junon, Pallas a pu brûler la flotte des Grecs ! » C'était une flotte victorieuse, bien au-dessus de ces restes fugitifs que la déesse poursuit. Elle atténue ensuite la cause : « Pour la faute d'un seul, et « les fureurs d'Ajâx, fils d'Oïlée. » Le poète emploie l'expression *noxam*, qui signifie proprement une faute légère. C'était la faute d'un seul ; ce qui peut se pardonner aisément ; et encore le coupable était dans un état de fureur : en sorte qu'il n'y avait pas même faute.

Autre exemple : « Mars a bien pu exterminer la monstrueuse nation des Lapithes ». Remarquez des combinaisons analogues : c'est une nation, et elle est monstrueuse (*immanem*). Poursuivons : « Le père des dieux a livré aux fureurs de Diane l'antique Calydonie. » *Antique* est là pour relever le prix de l'objet. Maintenant Junon va atténuer les causes (du ressentiment des deux divinités) : « Quel si grand crime avait donc commis le Lapithe ou le malheureux Calydonien? »

La parabole est une figure qui appartient spécialement à la poésie. Aussi Virgile s'en sert fréquemment pour exciter le pathétique, soit qu'il veuille peindre l'infortune, soit qu'il veuille peindre la colère. S'agit-il de l'infortune : (exemples tirés de Virgile.)

« Ainsi pleure Philomèle à l'ombre d'un peuplier. »

« Telle qu'une bacchante qui entre en fureur à la vue des objets sacrés. »

« Semblable à la fleur que la main de la jeune vierge a cueillie. »

Et plusieurs autres paraboles semblables, par

Et mi genus ab Jove summo.
simile est et illud ab indignatione : Quid enim? ait Juno,
Pallas exurere classem

Argivum?

jam hoc plus est, classem victicem, quam reliquias fugientium. Deinde causam minuit :

Unus ob noxam et furias Ajacis Oilei.

quam minuit, ut *noxam* diceret, quod levius culpæ nomen est ; et *unus*, quod facile possit ignosci ; et *furantis*, ut nec culpa sit. Et alibi :

Mars perdere gentem

Immanem Lapithum valet.

vides easdem observationes, *gentem* et *immanem*. Deinde aliud exemplum :

— Concessit in iras

Ipsæ Deum antiquam genitor Calydonæ Dianæ.

Antiquam, ut plus honoris accederet ex vetustate. Deinde in utroque causam minuit :

Quod scelus aut Lapithis tantum, aut Calydonæ mercede?

a parabola vero, quoniam magis hoc poete convenit, sapissime pathos movet ; cum aut miserabilem, aut iracundum vellet inducere. Miserabilem sic :

Qualis populea merens Philomela sub umbra.

Qualis commotis excita sacris

loci, qui dicuntur circa rem, et movendis affectibus peropportuni sunt. Ex quibus prius est a simili. Hujus species sunt tres, exemplum, parabola, imago, græce παράδειγμα, παραβολή, εἰκών. Ab exemplo, Virgilius :

Si potuit manes accessere conjugis Orpheus,

Thracia fretus cithara, libidusque canoris :

Si fratrem Pollux alterna morte redemit.

Quid Thæsea? magnam

Quid memorem Alciden?

Antenor potuit mediis elapsus Achivis.

Hæc enim omnia misericordiam movent, quoniam indignum videtur negari sibi, quod aliis indultum sit. Deinde vide, unde auget invidiam :

Si potuit manes accessere conjugis Orpheus.

habes causam disparem : *manes illic conjugis*, hic *patris*; illic *accessere*, hic *videre*.

Thracia fretus cithara,

hic materiam ejus irritis.

Si fratrem Pollux alterna morte redemit,

Itaque reditque viam toties.

hoc jam a modo. Plus est enim sæpe ire, quam semel.

Quid Thæsea? magnam

Quid memorem Alciden?

hic propter egregias personas non habuit, quod minueret, atque augetet ; verum quod in illis elucebat, hoc sibi jactat cum his esse commune .

lesquelles Virgile sollicite les sentiments de la pitié. S'agit-il au contraire de peindre la colère (exemple) : « Tel qu'un loup qui rôde en frémillant autour » de la bergerie. » Et : « Tels sont les gémissements » du taureau, lorsqu'il s'échappe du pied de l'au- » tel où il a été frappé. » Et plusieurs autres exemples semblables, que celui qui les recherche trouvera facilement.

L'image est la troisième espèce d'ornement a *simili*. Elle est aussi très-propre à remuer les passions. Elle consiste, ou à décrire les formes d'un objet absent, ou à créer la forme d'un objet qui n'existe point. Virgile s'est servi de l'une et de l'autre avec une égale élégance. Il emploie la première à l'égard d'Ascagne : « O chère et » unique image de mon Astyanax. Ce sont ses » yeux, ses mains, son visage. » Il emploie la seconde dans la fiction suivante : « Il dépeint ensuite la Renommée éclatante, dont la » ceinture est formée de monstres aboyant. » La première de ces deux images convient mieux pour exciter la pitié. Aussi les Grecs l'appellent *ὀϊστός* (pitié); et l'autre convient mieux pour provoquer l'horreur, et ils l'appellent *δεδύοτος* (force). Voici des exemples de cette dernière : « La Discorde » y accourt avec joie, traînant sa robe déchirée, » et Bellone la suit, armée d'un fouet sanglant ». On pourrait citer tous les passages où Virgile décrit la forme des personnes; mais nul n'est plus beau que le suivant : « La Fureur impie frémira » au-dedans du temple, la bouche sanglante, » assise sur des armes cruelles, et les mains liées » derrière le dos par cent nœuds d'airain. »

Thyas.

Qualem Virgine demessum pollice florem.

et alia plurima patheticæ parabola, in quibus miseratus est. Quid de ira?

At veluti pleno lupus insidiatus ovili
Domu fremit ad caulas.

et :

Mogitus veluti fugit cum saucius aram
Taurus.

et alia plura similia, qui querit, inveniet. Et imago, quæ est a simili pars tertia, idonea est movendis affectibus. Ea fit, cum aut forma corporis absentis describitur, aut omnino, quæ nulla est, fingitur. Utrumque Vergilius eleganter fecit. Illud prius circa Ascanium :

O mihi sola mei super Astyanactis imago.

Sic oculos, sic ille manus, sic ora ferebat.

fingit vero, cum dicit :

Quam fama secuta est,

Candida succinetam latrantibus inguina monstribus.

sed prior forma *ὀϊστός* præstat, hæc *δεδύοτος*, id est, prior misericordiam commovet, horrorem secunda. Sicut alibi :

Et scissa gaudens vadit Discordia palla,

Quam cum sanguine sequatur Bellona flagello.

et omnia illa, quæ de forma dicit. Sed et illud nimium patheticæ :

Furore impius intus

Sæva sedibus super arca, et centum vinetus ænis

Post tergum nodis fremit horridus ore cruento.

CHAPITRE VI.

Du pathétique a majeure et a minore.

Nous venons de parler du pathétique a *simili*, parlons du pathétique tiré par le poète de l'argument a *minore*. Je cite une grande infortune; si je fais voir ensuite qu'elle est encore au-dessous de celle que je veux peindre, il en résultera certainement un effet très-pathétique. Exemple : « Heureuse entre toutes, la fille de Priam, con- » damnée à périr devant les murs fameux de » Troie et sur le tombeau d'un ennemi! » Andromaque appelle Polyxène heureuse en se comparant à elle, malgré le mode rigoureux de sa mort (*jussa mori*), malgré le lieu où elle la reçut, sur le tombeau d'un ennemi : comme si elle disait : Quoiqu'on ait fait parler un oracle pour prononcer son arrêt, quoiqu'elle ait reçu la mort sur le tombeau d'un ennemi, elle est cependant plus heureuse que moi, puisqu'elle n'eut point » à supporter de devenir le prix du sort. » C'est dans une disposition semblable qu'Énée s'écrie : « O trois et quatre fois heureux ! » C'est ainsi encore que Virgile dit de Pasiphaë : « Les » filles de Prétus ont bien rempli les campagnes » de leurs faux mugissements; » puis il ajoute, pour faire sentir que cette monstruosité est au-dessous de celle de Pasiphaë : « Mais on ne les vit » point rechercher les amours infâmes des tau- » reaux. »

Voici encore un exemple bien marqué du pathétique a *minore* : « Ni le devin Helenus,

CAPUT VI.

Pathos a majori et minori.

Diximus a simili : nunc dicamus a minore pathos a poeta positum. Nempe cum aliquid proponitur, quod per se magnum sit, deinde minus esse ostenditur, quam illud, quod volumus argeri, sine dubio infinita miseratio movetur. Et est illud :

O felix una ante alias Priameia virgo,
Hostilem ad tumulum Troje sub mœnibus altis
Jussa mori.

primum quod ait *felix*, comparisonem sui fecit : deinde posuit a loco, *Hostilem ad tumulum*. Et a modo, quod non minus acerbum est, *Jussa mori*. Sic ergo hæc accipienda sunt : quamvis hostilem ad tumulum, quamvis jussa mori, felicior tamen, quam ego, quia *sortitus non perit ut illos*. Simile est et illud :

O terque quaterque beati.

et quod de Pasiphaë dicit :

Præfides implerunt falsis mugitibus agros.

deinde, ut minus hoc esse monstraret :

At non tam turpes pecudum tamen ulla secuta est
Concubitus.

Quid illud? nonne vehementer patheticum est a minore?

Nec vales Helenus, cum multa horrenda moneret,
Hos mihi prædixit luctus, non dira Celano.

quid hic intelligimus, nisi omnia, quæ passus erat, mi-

• ni la cruelle Céléon, parmi tant d'horribles « prédictions, ne m'avaient annoncé ce désastre. » Ce qui nous fait comprendre que la mort de son père était un événement plus cruel pour Énée que tous ceux qu'il avait soufferts. On a nié qu'il fût possible d'agrandir une chose par la comparaison d'une autre plus grande (*a majore*) ; mais Virgile a employé ce moyen avec beaucoup d'habileté, à l'occasion de la mort de Didon. « La « consternation est la même que si Carthage ou « l'antique Tyr fussent tombées sous les coups « d'un ennemi vainqueur. » Par où il fait voir que la seule mort de Didon causa une aussi grande désolation que si la ville entière eût été détruite ; ce qui, néanmoins, aurait été indubitablement une plus grande calamité. Homère a employé la même figure : « Il semblait que l'altière Ilion fût « devenue tout entière la proie des flammes. »

Il est un autre lieu commun, usité chez les orateurs pour produire le pathétique. On le rencontre fréquemment dans Virgile. C'est celui qu'on appelle *preter spem* (qui trompe l'espérance). (Exemple) :

« Et nous qui sommes votre race, nous à qui « vous accordez les célestes demeures, » etc. Autre exemple : c'est Didon qui parle : « Si j'ai pu « prévoir un coup si cruel, je pourrai bien, ma « sœur, le supporter. » (Autre) : Énée parlant d'Évandre (à l'occasion de la mort de son fils Pallas) : « Peut-être que, séduit par une espérance, hélas ! « trop vaine, il forme à présent des vœux... » Autre : « Un étranger (chose que nous n'aurions

« jamais pu croire), possesseur de notre petit « champ, nous dit : Partez, anciens colons ! ces « terres sont à moi. »

On peut aussi tirer un moyen de pathétique d'un espoir déçu ; comme lorsqu'Évandre dit (en parlant de son fils) : « Je n'ignorais pas combien est « douce la gloire qui s'acquiert dans les premiers « combats. »

Les orateurs appellent *homéopathée*, cette figure qui produit le pathétique par la similitude des sentiments, comme dans ces passages de Virgile : « Tel fut jadis Anchise votre père. » Et : « Ce tableau de piété filiale pénétra l'âme (d'Énée). » « L'image chérie de mon père s'offrit à mes « yeux. » Didon (aux Troyens) : « Une fortune pareille à la vôtre m'a soumise à mille épreuves. »

Il est un lieu commun, dans lequel, pour produire le pathétique, on s'adresse aux êtres inanimés ou muets ; les orateurs l'emploient fréquemment. Dans les deux cas, Virgile a tiré un grand parti de l'un et de l'autre, soit lorsque Didon s'adresse à ses déesses : « Dépouilles qui me fûtes chères, tant que « les destins et un dieu l'ont permis ; » soit lorsque Turnus (fait cette prière) : « O terre, retiens « le dard d'Énée ! » soit lorsqu'il s'écrie : « O lance « qui ne fus jamais sourde à ma voix, voici le moment ; » soit lorsque Mézence s'adressant à son cheval, lui dit : « Rbèbe, nous avons vécu longtemps ; si toutefois il est permis de dire que « quelque chose soit long pour les mortels. »

L'addubitation, que les Grecs appellent *aporèse*, est encore un moyen de pathétique employé

non illi visa, quam patris mortem? A majore negaverunt quidam rem augeri posse. Sed eleganter hoc circa Didonem Vergilius induxit :

Nos aliter, quam si inmissis ruat hostibus onnis Carthago, aut antiqua Tyros.

dixit enim, non minorem luctum fuisse ex unius morte, quam si tota urbs, quod sine dubio esset majus, ruisset. Et Homerus idem fecit :

ὥς εἰ ἅπαντα

Ἦλος ἄρρησασα πύρι σμύχλιτο κατ' ἄκρα.

Est apud oratores et ille locus idoneus ad pathos movendum, qui dicitur, *preter spem*. Hunc Vergilius frequenter exercuit :

Nos tua progenies, cœli quibus annas arcem.

et cetera. Et Dido :

Hunc ego si potui tantum sperare dolorem, Et perferre, soror, potero.

Æneas de Evandro :

Et nunc ille quidem spe multum captus inani Fors et vota facit.

et illud :

Advena nostri.

Quod nunquam veriti sumus, ut possessor agelli Diceret, hæc mea sunt : veteres migrate coloni.

Invenio lamen, posse aliquem ex eo, quod jam speraverit, movere pathos, ut Evander :

Haud ignarus eram, quantum nova gloria in armis, Et prædulce decus.

Oratores *ὁμοπαθήειαν* vocant, quoties de similitudine passionis pathos nascitur, ut apud Vergilium :

Fuit et tibi talis

Anchises genitor.

et :

Patrie strinxit pietatis imago.

et :

Subiti cari genitoris imago.

et Dido :

Me quoque per multos similis fortuna labores.

Est et ille locus ad permovendum pathos, in quo sermo dirigitur vel ad animalia, vel ad muta. Quo loco oratores frequenter utuntur. Utrumque Vergilius bene pathetice tractavit ; vel cum ait Dido :

Dulces exuvie, dum fata Deusque sinebant.

vel cum Turnus :

Tuque optima ferrum

Terra tene.

et idem alibi :

Nunc, o nunquam frustrata vocatus

Hasta meos.

et :

Rhœbe, diu, res si qua diu mortibus ulla est, Vivamus.

par les orateurs. Car il est dans le caractère de celui qui se plaint, comme de celui qui s'irrite, d'hésiter sur ce qu'il doit faire. « Que vais-je faire? » « Irai-je, après avoir été dédaignée, rechercher mes premiers amants? » Dans cet autre vers il s'agit d'Orphée : « Que fera-t-il? Que deviendra-t-il, » après s'être vu deux fois enlever son épouse? » Dans cet autre il s'agit de Nisus : « Que fera-t-il? » « Entreprendra-t-il d'enlever son ami par la force » et par les armes? » Ailleurs, Anne désolée dit (à Didon) : « Abandonnée par toi, de quoi com- » mencerais-je à me plaindre? Sera-ce de ce que » tu n'as pas voulu avoir ta sœur pour compagne? »

La description de la chose vue est encore un moyen employé par les rhéteurs pour produire le pathétique. En voici des exemples pris dans Virgile : « Enée lui-même, à la vue du beau » Pallas dont on soutenait la tête, et de son » jeune sein qui découvrait sa blessure... » « Le » sein (de Lausus) fut inondé de sang. » « (Eumée) » expire en se roulant dans son sang. » « (Enée) a- » perceit (Eryphile) montrant les coups qu'elle a » reçus de son cruel fils. » « La (à la porte de l'an- » tre de Caeus), étaient suspendues des têtes hu- » maines, pâles et horriblement sanglantes. » « Euryale tombe mourant, et ses beaux mem- » bres sont inondés de sang. » « J'ai vu moi-même » (Polyphème) saisir deux des nôtres. »

L'hyperbole, ce qui veut dire exagération, produit aussi le pathétique. Elle sert d'expression

à la colère, ou à la pitié; à la colère, lors, par exemple, que nous disons : « Il eût dû périr » mille fois; » tournure qu'on trouve dans Virgile : « J'aurais moi-même livré à toutes les morts » ma coupable vie. » A la pitié, lorsque le même poète dit : « Les lions de l'Afrique eux-mêmes » pleurèrent ton trépas, ô Daphnis! »

L'hyperbole s'emploie encore pour peindre l'amour ou toute autre passion. (Par exemple) : « Ce » jour que j'ai passé sans voir Galatée m'a sem- » ble plus long qu'une année entière ». Voici d'autres exemples encore plus remarquables : « Il » sera plutôt donné à Turnus d'embraser les » mers, que ces vaisseaux qui me sont con- » sés. » « Quand la terre serait noyée dans les » eaux. »

L'exclamation, que les Grecs appellent *ecphônêse*, est encore une figure qui produit le pathétique. Elle part, tantôt de la bouche du poète, tantôt de celle du personnage qu'il fait parler. Exemples des exclamations du poète : « Malheur » a toi, ô Mantoue, trop voisine de l'infortunée » Crémone! » « Père infortuné (Brutus), peu » t'importe le jugement de la postérité. » « Crimes » de l'amour dans votre famille! » Et plusieurs autres passages semblables. Exemples des exclamations du personnage que le poète fait parler : « Puissest les dieux réserver (de parcelles » supplices) à lui (Mézence) et à sa race! » « Dieux! » faites éprouver aux Grecs de semblables trai-

Facit apud oratores pathos etiam ad dubitationem, quam Graeci ἀποροσπον vocant. Id est enim vel dolentis, vel irascentis, dubitare, quid agas.

En quid ago? rursusne procos irrisa priores
Experiar?

et illud de Orphœo :

Quid faceret? quo se rapta bis conjuge ferret?

et de Niso :

Quid faciat? qua vi juvenem, quibus audeat armis
Eripere?

et Anna petimovetur :

Quid primum deserta querar? comitemne sororem?

Et attestatio rei visæ apud rhetores pathos movet. Hoc Vergilius sic exsequitur :

Ipsæ caput nivei fultum Pallantis et ora
Ut vidit, levique patens in pectore vulnus.

et illud :

Implevitque sinus sanguis.

et :

Moriensque suo se in sanguine versat.

et :

Crudelis nati monstrantem vulnera crerit.

et :

Ora virum tristi pendebant pallida fabo.

et :

Volvitur Euryalus leto, pulchrosque per artus
Ht eruo.

et :

Vidi egomet duo de numero cum corpora nostro.

Facit hyperbole, id est, nimietas, pathos : per quam exprimitur vel ira, vel misericordia. Ira, ut cum forte dicimus : *milles ille perire debuerat*. Quod est apud Vergilium :

Omnes per mortes animam sentem ipse dedissem.

Miseratio, cum dicit :

Daphni, tuum Penos etiam ingemuisse leones
Interitum.

Nascitur præter hæc de nimietate vel amatorum, vel alterius generis pathos.

Si mihi non hæc lux toto jam longior anno est.

et illud seorsum :

Maria ante exurere Turno
Quam sacras dabitur pinus.

et :

Non si tellurem effundat in nodas.

Exclamatio, quæ apud Græcos ἐκφώνησις dicitur, movet pathos. Hæc fit interdum ex persona poetæ, nonnumquam ex ipsius, quem inducit loquentem. Ex persona quidem poetæ est :

Mantua vae misere nimium vicina Crémone!
Infelix, utquoque ferent ea fata nepotes.
Crimen amor vestrum.

et alia similia. Ex persona vero alterius :

Di capiti ipsius generique reservent

et :

« tements (ceux qu'avait éprouvés Déiphobe), si
« la vengeance que j'implore a rien qui ne soit
« juste. » « Dieux ! délivrez la terre d'un tel fléau !
« (Polyphème) »

La figure opposée à l'exclamation est celle que les Grecs appellent *aposiopèse*, qui consiste dans la réticence. Dans la précédente, la pensée s'exprimait par une exclamation; dans celle-ci, on la fait ressortir par un silence ménagé de telle sorte qu'il puisse être compris par l'auditeur. Comme Neptune dans Virgile : « Je vous... Mais auparavant, il faut calmer l'agitation des flots. » Comme Mnésitée : « Je ne prétends pas vaincre, quoique pourtant..... Mais enfin, qu'ils triomphent, ceux que tu protèges, ô Neptune ! » Comme Turnus : « Mais que dis-je?... le ferions-nous, pour peu qu'il nous restât quelque chose de notre antique vertu ? » Et dans les Bucoliques : « Nous pourrions nommer les témoins et le lieu sacré où.... Mais il suffit de dire que les boues mêmes en furent indignés, quoique les Nymphes indulgentes n'aient fait qu'en rire. » Sinon emploie cette figure, pour exciter la compassion en sa faveur : « Jusqu'à ce que, par le ministère de Calchas..... Mais pourquoi vous fatiguer du récit de mes malheurs ? »

Le pathétique se produit encore par la *répétition*, que les Grecs appellent *épanaphore*. Cette figure consiste à répéter le même mot dans plusieurs phrases consécutives. Exemples de Virgile : « La voix d'Orphée et sa langue glacée appelaient Eurydice; son âme en s'enfuyant invoquait Eurydice; et les rives du fleuve répétaient le

« nom d'Eurydice. » Ailleurs : « C'était toi qu'il chantait, ô tendre épouse ! il te chantait sur la plage déserte, il te chantait au lever du jour, il te chantait à son déclin. » Et dans un autre endroit : « La forêt d'Angitie te pleura, (Umbron) les ondes transparentes du lac Fucin te pleurèrent ; et les ruisseaux limpides te pleurèrent aussi. »

Enfin, une dernière figure employée pour produire le pathétique est l'*objurgation*, en grec *épitimèse*, qui consiste à refuter les objections par les mêmes termes dans lesquels elles sont produites (exemple) : « Enée est absent, et l'ignore ; eh bien ! qu'il l'ignore et qu'il soit absent. »

LIVRE V.

CHAPITRE I.

Que Virgile est supérieur à Cicéron, sinon sous tous les rapports, du moins en ce qu'il excelle dans tous les genres de style; tandis que Cicéron n'a excelle que dans un seul. De la division du style en quatre et en deux genres.

Eusèbe s'étant arrêté en cet endroit, afin de prendre un peu de repos, toute l'assemblée fut d'accord pour reconnaître dans Virgile l'orateur aussi bien que le poète, et l'observation aussi exacte des règles de l'art oratoire que de celles de la rhétorique. — Dis-moi, ô le premier des docteurs, dit Avicéus à Eusèbe, si l'on consent, comme il le faut bien, à mettre Virgile au rang

Di Italia Grajis

Instantate, pio si penas ore reposco.

et :

Di talem terris avertite pestem.

Contraria hinc figura ἀποσιώπησις, quod est faciturnitas. Nam ut illic aliqua exclamando dicimus, ita hic aliqua tacendo subducimus, quæ tamen intelligere possit auditor. Hoc autem præcipue irascentibus convenit. Ut Neptunus :

Quos ego... Sed motus præstat componere fluctus.

et Mæstilius :

Nec vincere certo.

Quamquam o. Sed superent, quibus hoc, Neptune, disti.

et Turnus :

Quamquam, o si solite quidquam virtutis adesseset.

et in Bucolicis :

Novinus et qui te transversa tuentibus hircis,

Et quo, sed faciles Nympharum risere, sacello.

Sed et miseratio ex hac figura mota est a Simone :

Donec Calchante ministro.

Sed quid ego hæc autem nequidquam ingrata revolvo ?

Nascitur pathos et de repetitione, quam Græci ἐπανάφορην vocant, cum sententiæ ab iisdem nominibus incipiunt. Hinc Vergilius :

Eurydicen vox ipsa et frigida lingua

Ab miseram Eurydicen anima fugiente vocabat.

Eurydicen toto referebant flumine ripæ.

et illud :

Te dulcis conjux, te solo in litore secum,

Te veniente die, te decedente canebat.

et illud :

Te nemus Angitiæ, vitrea te Fucinus unda,

Te limpidi flevere lacus.

Ἐπιτιμῆσις, quæ est objurgatio, habet et ipsa pathos; id est, cum objecta iisdem verbis refutamus :

Eneas ignarus abest, ignarus et absit.

LIBER V.

CAPUT I.

Si non aliis, hoc certe preferendum esse Cicéroni Vergilium, quod ille in uno laudum, hic in omnibus dicendi generibus excelluerit. Tum de quatuor generibus dicendi, deque duplici stilo.

Post hæc cum paulisper Eusèbius quiescisset, omnes inter se consono murmure, Vergilium non minus oratorem, quam poetam habendum, promulgabant; in quo et tanta orandi disciplina, et tam diligens observatio rheto-

des orateurs, maintenant, l'homme qui étudie l'art oratoire, lequel devra-t-il préférer, de Virgile ou de Cicéron? — Je vois, dit Eusèbe, ton intention, où tu prétends venir et m'amener : c'est à établir, entre les deux écrivains, un parallèle que je veux éviter. Tu me demandes simplement lequel est supérieur à l'autre, afin que, de ma réponse à cette question, il en résulte nécessairement que l'un doit être plus étudié que l'autre. Mais je veux que tu me dispenses d'une décision si difficile et si grave. Il ne m'appartient pas de prononcer sur de si grandes questions; et quelle que dût être mon opinion, j'en appréhenderais également la responsabilité. J'oserai dire seulement, en considérant la fécondité si variée du poète de Mantoue, qu'il embrasse tous les genres d'éloquence, tandis que Cicéron n'a qu'une manière : son éloquence est un torrent abondant et inépuisable. Cependant, il est plusieurs manières d'être orateur. L'un coule et surabonde; l'autre, au contraire, affecte d'être bref et concis; l'un aime en quelque sorte la frugalité dans son style; il est simple, et d'une sobriété d'ornements qui va jusqu'à la sécheresse; l'autre se complait dans un discours brillant, riche et fleuri. Toutes ces qualités si opposées, Virgile les rennit; son éloquence embrasse tous les genres. — Je voudrais, dit Avienus, que tu me fisses sentir plus clairement ces diversités, en menonnant des modèles. Eusèbe répondit : Il est quatre genres d'éloquence, le genre abondant : dans lequel Cicéron n'a point d'égal; le genre concis, dans lequel Salluste est au-dessus de tous; le genre sec, dont Fronton est désigné

ricie artis ostenderetur. Et Avienus : Dicis mihi, inquit, volo, doctorem optime, si concedimus, sicuti necesse est, oratorem fuisse Vergilium, si quis nunc veli orandi artem consequi, utrum magis ex Vergilio, an ex Cicero proficiat? Video, quid agas, inquit Eusebius, quid intendas, quo me trahere coneris : eo scilicet, quo minime volo, ad comparationem Maronis et Tullii. Verecunde enim interrogasti, uter eorum præstantior, quandoquidem necessario is plurimum collaturus sit, qui ipse plurimum præstat; sed istam mihi necessitatem altam et profundam remissus volo : quia non nostrum inter illos tantas componere lites. Nec ansim in utramvis partem tatis sententiæ auctor videri. Hoc solum andeho dixisse, quia facundia Mantuani multplex et multiformis est, et dicendi genus omne complectitur. Ecce enim in Ciceroe vestro unus eloquentiæ tenor est, ille abundans, et torrens, et copiosus. Oratorum autem non simplex, nec una natura est : sed hic tenuis, et redundat; contra ille brevis et circumscise dicere affectat : tenuis quidam, et siccus, et sobrius amat quandam dicendi frugalitatem; alius pinguis, et luculentus, et florida oratione hæsit. In qua tanta omnium dissimilitudine unus omnino Vergilius invenitur, qui eloquentiam ex omni genere confluxerit. Respondit Avienus : Apertius vellem, me has diversitates sub personarum exemplis doceres. Quatuor sunt, inquit Eusebius, genera dicendi : copiosum, in quo Cicero dominatur : breve, in

comme le modèle; enfin le genre riche et fleuri, qui abonde dans les écrits de Pline le jeune, et de nos jours, dans ceux de notre ami Symmaque, qui ne le cède, sous ce rapport, à aucun des anciens : or ces quatre genres, on les retrouve dans Virgile. Voulez-vous l'entendre s'exprimer avec une concision qu'il est impossible de surpasser : « Les champs ou fut Troie. » Voilà comment, en peu de paroles, il détruit, il efface une grande cité, il n'en laisse pas seulement un débris. Voulez-vous l'entendre exprimer la même idée avec de longs développements :

« Le dernier jour est arrivé, que l'inévitable « destiin assigna à la race de Dardanus! Il n'est « plus de Troyens ; Ilium, qui fut leur gloire, a « passé. Le cruel Jupiter a tout livré à Argos ; « les Grecs sont maîtres de la ville, que la flamme « consume.... O patrie ! ô Ilium, demeure des « dieux ! ô remparts célèbres par tant d'assauts « que leur livrerent les fils de Danaüs !... Qui « pourrait raconter le deuil et les désastres de « cette nuit ? Quelles larmes pourront égaler de « telles douleurs ? Elle roule cette cité antique, « qui fut reine pendant tant d'années ! »

Quelle source, quel fleuve, quelle mer répandirent jamais plus de flots, que Virgile en cet endroit répand d'expressions ? Je passe maintenant à un modèle de simplicité dans l'élocution :

« Turnus, qui volait, pour ainsi dire, au-de- « vant de son armée, a son gré trop tardive, ar- « rive à l'improviste devant la ville, suivi de « vingt cavaliers d'élite : il monte un cheval « thrace, tacheté de blanc ; il porte un casque

quo Sallustius regnat : siccum, quod Frontoni adscribitur : pingue et floridum, in quo Plinius Scenodius quondam, et nunc nullo veterum minor noster Symmachus luxuriatur. Sed apud unum Maronem hæc quatuor genera reperies. Vis audire illum tanta brevitate dicentem, ut arcitari magis et contrahi brevitatis ipsa non possit ?

Et campos, ubi Troja fuit.

ecce paucissimis verbis maximam civitatem hausit et absorpsit : non reliquit illi nec ruinam. Vis hoc ipsum copiosissime dicat ?

Venit summa dies, et ineluctabile fatum
Dardanide : fuimus Troes, fuit Ilium, et ingens
Gloria Teucrorum. Ferus omnia Juppiter Argos
Transtulit. Incensa Danaï dominatur in urbe.
O patria ! o Divium domus Ilium, et inclita bello
Mornia Dardanidum !

Quis cladem illius noctis, quis funera fando
Explicit? aut possit lacrimis æquare dolorem ?
Urbs antiqua ruit multos dominata per annos.

Quis fons, quis torrens, quod mare tot fluctibus, quot hic verbes inundavit? Cedo nunc siccum illud genus elocutionis :

Turnus, ut antevolans tardum processerat agmen,
Viginti lectis equitum comitatus, et urbi
Improvistus adest : maculis quem Thracius albis
Portat equus, cristaque tegit galca aurea rubra.

« doré, surmonte d'un panache rouge. » Voyez maintenant avec quels ornements, avec quelle richesse il sait exprimer, quand il veut, les mêmes choses :

« Choré, consacré à Cybèle, et qui en fut au-
« trefois le prêtre, se faisait remarquer au loin
« par l'éclat de ses armes phrygiennes; son che-
« val écumeant s'agitait sous lui, décoré d'une
« peau brodée d'or, et garnie d'écailles de bronze,
« posées les unes sur les autres, comme les plu-
« mes sont sur l'oiseau; le fer étranger et la
« pourpre brillaient sur lui; il lançait des traits
« fabriqués à Cortyne, avec un arc travaillé en
« Lyeie. Il portait aussi une tunique brodée et
« des brodequins, à la manière des peuples bar-
« bares. »

Vous venez de voir séparément des modèles de chaque genre de style en particulier. Voulez-vous voir maintenant comment Virgile sait les allier tous quatre, et former un tout admirable de leurs diversités :

« Souvent il convient de mettre le feu aux
« champs stériles, et de livrer le petit chaume
« aux flammes pétillantes; soit que cette opéra-
« tion communique actuellement à la terre de
« nouvelles forces et produise un abondant en-
« grais, soit que le feu consume les substances
« délétères et fasse exhaler l'humidité superflue,
« soit que la chaleur élargisse les pores et les
« filtres secrets à travers lesquels les plantes
« renouvellent leurs sucs; soit enfin qu'au con-
« traire la terre, par l'action du feu, s'endur-
« cisse et resserre ses fissures, en sorte que ni les
« pluies, ni l'action rapide et puissante du so-
« leil, ni le soufle glacial et pénétrant de Borée,
« ne lui enlèvent sa substance. »

Voilà un genre de style que vous ne trouverez nulle part ailleurs. Il réunit tout : concision sans négligence, abondance sans vide, simplicité sans maigreur, richesse sans redondance.

Il est encore deux autres genres de style différents dans leur couleur : l'un est sérieux et grave, c'est le caractère de celui de Crassus. Virgile l'a employé dans la réponse de Latinus à Turnus :

« Jeune homme, votre âme est élevée; mais
« plus votre courage est ardent, plus il me con-
« vient à moi de réfléchir mûrement, etc. »
L'autre genre de style, au contraire, est audacieux, ardent, offensif. C'était celui d'Antoine; il n'est pas inusité dans Virgile :

« Ce n'est pas ainsi que naguère tu parlais.
« Meurs, et va rejoindre ton frère. »

Vous voyez que l'éloquence de Virgile se distingue par la réunion de la variété de tous les genres, que le poète opère avec tant d'habileté, que je ne puis m'empêcher d'imaginer qu'une sorte de prescience divine lui révélait qu'il était destiné à servir de modèle à tous. Aussi n'a-t-il suivi aucun autre modèle que la nature, mère de toutes choses, en la voilant; comme dans la musique l'harmonie couvre la diversité des sons. En effet, si l'on considère attentivement le monde, on reconnaîtra une grande analogie entre son organisation divine, et l'organisation divine aussi du poème de Virgile. Car, de même que l'éloquence du poète réunit toutes les qualités, tantôt concise, tantôt abondante, tantôt simple, tantôt fleurie, tantôt calme ou rapide, tout ensemble; de même aussi la terre, ici est ornée de moissons et de prairies, la hérissée de rochers et de forêts; ailleurs desse-

hoc idem quo cultu, quam florida oratione, cum libuerit, profertur?

Forte sacer Cybela: Chorea, olimque sacerdos,
Insignis longe Phrygiis fulgebant armis,
Spumanteoque agitabat equum, quem pellis acuis
In plumam squamis auro conserta tegebat.
Ipse, peregrina ferrugine clarus et ostro,
Spicula torquebat Lycio Corymba cornu.
Pictus acu tunicas et barbara tegmina erurum.

Sed hæc quidem inter se separata sunt. Vis autem videre, quemadmodum hæc quatuor genera dicendi Vergilius ipse permisceat, et faciat unum quoddam ex omni diversitate pulcherrimum temperamentum?

Sæpe etiam steriles incendere profuit agros,
Atque levem stipulam crepitantibus urere flammis.
Sive inde occultas vires et paluba terre
Pinguia concipiunt; sive illis omne per ignem
Excoquitur vitium, atque exsudat inutilis humor;
Sive plures calor ille vias et cæca relaxat
Spiramenta, novas veniat quo succus in herbas;
Sive durat magis, et venas adstringit hiantes,
Ne tenues pluvie, rapideve potentia Solis
Acrior, aut Boreæ penetrabile frigus adurat.

Ecce dicendi genus, quod nusquam alibi deprehendes, in quo nec præceps brevitatis, nec infrunita copia, nec jejuna siccitas, nec lætitia pinguis.

Sunt præterea stili dicendi duo, dispari moralitate diversi. Unus est maturus et gravis, qualis Crasso assignatur. Hoc Vergilius utitur, cum Latinus præcipit Turno :

O præstans animi juvenis, quantum ipse feroci
Virtute exsuperas, tanto me impensius æquum est
Consulere.

et reliqua.

Alter huic contrarius, ardens, et erectus, et infensus; quali usus Antonius. Nec huic apud Vergilium frustra desideraveris :

Haud talia dudum
Dieta dabas. Morere, et fratrem ne desere, frater.

Videsne eloquentiam omni varietate distinctam? quam quidem mihi videtur Vergilius non sine quodam præsepio, quo se omnium profectibus preparabat, de industria sua permiscuisse; idque non mortali, sed divino ingenio prævidisse; atque adeo non alium dicem secutus, quam ipsam rerum omnium matrem naturam, hæc prætexit velut in musica concordiam dissonorum. Quippe si mundum ipsum diligeret inspicias, magnam similitudinem de vini illius, et ilijus poetici operis invenies. Nam qualiter eloquentia Maronis ad omnium mores integræ est, nunc brevis, nunc copiosa, nunc siccæ, nunc florida, nunc simul omnia,

chée par les sables, plus loin arrosée par les sources, ou couverte en partie par la vaste mer. Pardonnez-moi cette comparaison; elle n'a rien d'exagéré; car si je prends dix rhéteurs parmi ceux qui fleurirent dans Athènes, cette capitale de l'Attique, je trouverai dans le style de chacun des qualités différentes; tandis que Virgile les aura réunies toutes en lui.

CHAPITRE II.

Des emprunts que Virgile a faits aux Grecs; et que le plan de l'Énéide est modèle sur ceux de l'Iliade et de l'Odyssée d'Homère.

Évangélus prenant la parole dit ironiquement : — C'est très-bien, certainement, d'attribuer à quelque main divine l'ouvrage du paysan de Mantoue; car je ne craindrais pas d'assurer qu'il n'avait lu aucun de ces rhéteurs grecs dont tu as parlé tout à l'heure. Comment en effet un habitant du pays des Vénètes, né de parents rustiques, élevé au milieu des broussailles et des forêts, aurait-il pu acquérir la plus légère connaissance de la littérature grecque? — Eustathe : — Prends garde, Évangélus, qu'il n'est aucun des auteurs grecs, même parmi les plus distingués, qui ait puisé dans les trésors de savoir de cette nation avec autant d'abondance que Virgile, ou qui ait su les mettre en œuvre avec autant d'habileté qu'il a fait dans son poème. — Prætextatus : — Eustathe, tu es prié de nous communiquer, sur ce sujet, tout ce que ta mémoire te fournira à l'instant. Tout le monde se

interdum lenis aut torrens : sic terra ipsa, hic lacta segetibus et pratens, ibi silvis et rupibus hispida; hic sicca arenis, hic irrigua fontibus, pars vasto aperitur mari. Inscite, nec nimium me vocetis, qui natura rerum Vergilium comparavi. Infra ipsum enim mihi visum est, si dicere decem rhetorum, qui apud Athenas Atticas floruerunt, stilos inter se diversos hunc unum permiscuisse.

CAPUT II.

Quæ Vergilius traxerit à Græcis : quodque tota Æneis effigata sit ad exemplar Iliadis atque Odysseæ Homericæ.

Tunc Evangelus irridendi similis : Bene, inquit, opifici Deo a rure Mantuano poetam comparas; quem Græcos rhetoras, quorum fecisti mentionem, nec omnino legisse asseveraverim. Unde enim Veneto, rusticis parentibus nato, inter silvas et fontibus educto, vel levis Græcarum notitia litterarum?

Et Eustathius : Cave, inquit, Evangelæ, Græcorum quenquam vel de summis auctoribus tantam Græcæ doctrinæ hâsisse copiam credas, quantum solertia Maronis vel assæcuta est, vel in suo opere digessit. Nam præter philosophiæ et astronomiæ amplam illam copiam, de qua supra disseruimus, non parva sunt alia, quæ

joignit à Prætextatus pour adresser à Eustathe les mêmes sollicitations, et il commença en ces termes :

Vous vous attendez peut-être à m'entendre répéter des choses déjà connues : que Virgile, dans ses Bucoliques, a imité Théocrite, et dans les Géorgiques, Hésiode; que, dans ce dernier ouvrage, il a tiré ses pronostics des orages et de la sérénité, du livre des Phénomènes d'Aratus; qu'il a transcrit, presque mot à mot, de Pisandre, la description de la ruine de Troie, l'épisode de Simon et du cheval de bois, et enfin tout ce qui remplit le second livre de l'Énéide. L'ouvrage de Pisandre a cela de remarquable entre tous ceux des poètes de sa nation, que, commençant aux noces de Jupiter et de Junon, il renferme toute la série des événements qui ont eu lieu depuis cette époque jusqu'au siècle de l'auteur, et qu'il forme un corps de ces nombreux épisodes historiques. Le récit de la ruine de Troie est de ce nombre, et l'on suppose que celui de Virgile n'est qu'une traduction littérale de celui de Pisandre. Cependant je passe sous silence ces observations et quelques autres encore, qui ne sont que des déclamations d'écolier. Mais, par exemple, les combats de l'Énéide ne sont-ils pas pris de l'Iliade, et les voyages d'Énée ne sont-ils pas imités de ceux d'Ulysse? Seulement le plan des deux ouvrages a nécessité une différence dans la disposition des parties; car tandis qu'Homère ne fait voyager Ulysse que lorsqu'il revient de la prise de Troie, et après que la guerre est terminée; dans Virgile, la navigation d'Énée précède les combats qu'il va li-

travit à Græcis, et carmini suo, tanquam illic nata, inseruit.

Et Prætextatus : Oratus sis, inquit, Eustathi, ut hæc quoque communicata nobiscum velis, quantum memoria repente mentata suffecerit. Omnes Prætextatum secuti, ad disserendum Eustathium provocaverunt. Ille sic incipit : Dicturum me putatis ea, quæ vulgo nota sunt? quod Theocritum sibi fecerit pastoralis operis auctorem, ruralis Hesiodum? et quod in ipsis Georgicis, tempestatibus serenitatisque signa de Arati Phænomenis traxerit? vel quod eversionem Trojæ, cum Sinone suo, et equo ligneo, ceterisque omnibus, quæ librum secundum faciunt, à Pisandro pæne ad verbum transcriptis? qui inter Græcos poetas eminet opere, quod a nuptiis Jovis et Junonis incipiens, universas historias, quæ mediis omnibus seculis usque ad aetatem ipsius Pisandri contigerunt, in unam seriem coactas redegerit, et unum ex diversis habitibus temporum corpus effecerit? in quo opere inter historias ceteras interitus quoque Trojæ in hunc modum relatæ est. Quæ fideliter Mæo interpretando, fabricatus est sibi Iliacæ urbis ruinam. Sed et hæc et talia, ut pueris decantata, prætereo. Jam vero Æneis ipsa, nomen ab Homero sibi mutuata est errore primum ex Odysseæ, deinde ex Iliadæ pugnas? quia operis ordinem necessario rerum ordo mutavit, cum apud Homerum prius Iliacum bellum gestum sit, deinde revertenti de Trojâ error contigerit

vrer en Italie. Homère, dans son premier livre, donne Apollon pour ennemi aux Grecs, et il place le motif de sa haine dans l'injure faite à son pontife. Virgile donne Junon pour ennemie aux Troyens; mais les motifs de la haine de la déesse sont de la création du poète. Une observation que je ferai sans y attacher beaucoup d'importance, quoique tout le monde, je crois, ne l'ait pas signalée, c'est que Virgile, après avoir promis, dès le premier vers, de prendre Enée à son départ des rivages troyens : — « (Je chante) « celui qui, poursuivi par le destin, arriva le « premier des bords troyens en Italie, et atteignit « les rivages latins; » — lorsqu'il en vient à commencer sa narration, ce n'est point de Troie, mais de la Sicile qu'il fait appareiller la flotte d'Enée : « A peine leurs voiles joyeuses, perdant « de vue la terre de Sicile, commençaient à cingler « vers la haute mer. » — Ce qui est entièrement imité d'Homère, lequel évitant dans son poème de suivre la marche de l'histoire, dont la première loi consiste à prendre les faits à leur origine et à les conduire jusqu'à leur fin par une narration non interrompue, entre en matière par le milieu de l'action, pour revenir ensuite vers son commencement; artifice usité par les poètes. Ainsi, il ne commence point par montrer Ulysse quittant le rivage troyen; mais il nous le fait voir s'échappant de l'île de Calypso, et abordant chez les Phéaciens. C'est là qu'à la table du roi Alcinoüs, Ulysse raconte lui-même sa traversée de Troie chez Calypso. Après cela, le poète reprend de nouveau la parole en son propre nom, pour

nous raconter la navigation de son héros, de chez les Phéaciens jusqu'à Ithaque. Virgile, à l'imitation d'Homère, prend Enée en Sicile, et le conduit par mer jusqu'en Libye. Là, dans un festin que lui donne Dido, c'est Enée lui-même qui raconte sa navigation depuis Troie jusqu'en Sicile, en résumant en un seul vers, ce que le poète avait décrit longuement : « C'est de là que « je suis parti pour venir, poussé par quelque dieu, « aborder sur vos côtes. » Après cela le poète décrit de nouveau, en son propre nom, la route de la flotte, depuis l'Afrique jusqu'en Italie : « Ce « pendant la flotte d'Enée poursuivait sa route « sans obstacles. » Que dirai-je enfin? le poème de Virgile n'est presque qu'un miroir fidèle de celui d'Homère. L'imitation est frappante dans la description de la tempête. On peut, si l'on veut, comparer les vers des deux poèmes. Vénus remplit le rôle de Nausicaa, fille du roi Alcinoüs; Didon, dans son festin, celui d'Alcinoüs lui-même. Elle partage aussi du caractère de Seylla, de Charybde et de Circé. La fiction des îles Strophades remplace celle des troupeaux du Soleil. Dans les deux poèmes, la descente aux enfers, pour interroger l'avenir, est introduite avec l'accompagnement d'un prêtre. On retrouve Epanor dans Palinure; Ajax en courroux, dans Didon irritée; et les conseils d'Anchise correspondent à ceux de Tirésias. Voyez les batailles de l'Iliade, et celles de l'Énéide, on l'on trouve peut-être plus d'art; voyez, dans les deux poèmes, l'énumération des auxiliaires, la fabrication des armes, les divers exercices gymnas-

Ulyssi: apud Maronem vero Æneæ navigatio bella, quæ postea in Italia sunt gesta, præcesserit. Rursus, Homerus in primo cum vellet iniquam Græcis Apollinem facere, causam struxit de sacerdotis injuria. Illic, ut Trojanis Junonem faceret infestam, causamque sibi congeriem comparavit. Nec illud cum cura magna relatorum sum, licet, ut existimo, non omnibus observatum, quod cum primo versus promississet, producturum sese de Trojae litoribus Æneam :

Trojae qui primus ab oris
Italiam, fato profugus, Lavinaque venit
Litora.

ubi ad januam narrandi venit, Æneæ classem non de Troja, sed de Sicilia producit :

Vix et conspectu Siculae telluris in altum
Vela dabant lati.

Quod totum Homericis filis tenuit. Ille enim vitans in poemate historicorum similitudinem, quibus lex est incipere ab initio rerum, et continuam narrationem ad finem usque perducere : ipse poetica disciplina a rerum medio cepit, et ad initium post reversus est. Ergo Ulyssis errorem non incipit a Trojano litore describere, sed facit eum primo navigantem de insula Calypsonis, et ex persona sua producit ad Phæacas. Illic in convivio Alcinoi regis narrat ipse, quemadmodum de Troja ad Calypsonem usque pervenerit. Post Phæacas rursus Ulyssis navigationem usque ad Ithacam, ex persona propria, poeta describit.

Quem secutus Maro, Æneam de Sicilia producit : eujus navigationem describendo producit ad Libyam. Illic in convivio Didonis narrat ipse Æneas usque ad Siciliam de Troja navigationem suam : et addidit uno versu, quod copiose poeta descriperat :

Hinc me digressum vestris Deus appulit oris.

Post Africam quoque rursus poeta ex persona sua iter classis usque ad ipsam describit Italian :

Interea medium Æneas jam classe tenebat
Certus iter.

Quid? quod et omne opus Vergilianum velut de quodam Homericis operis speculo formatum est? Nam et tempestas mira imitatione descripta est. Versus utriusque, qui volat, conferat; ut Vents in Nausicaæ locum Alcinoi filia successit. Ipsa autem Dido refert speciem regis Alcinoi, convivium celebrantis. Seylla quoque et Charybdis, et Circæ decenter attingitur; et pro Solis armentis, Strophades insulae finguntur. At pro consultatione inferorum, descensus ad eos cum comitatu sacerdotis inducitur. Ibi Palinurus Epanori, sed et infesto Ajaci infesta Dido, et Tirésias consilium Anchisæ monita respondet. Jam prolixa Iliadis, et vulnibus non sine disciplina perfectione descriptio, et enumeratio auxiliorum duplex, et fabricatio armorum, et ludieri certaminis varietas, icunquam inter reges et ruptum fœdus, et speculatio nocturna, et legatio

tiques, les combats entre les rois, les traités rompus, les complots nocturnes; Diomède, à l'imitation d'Achille, repoussant la députation qui lui est envoyée; Enée se lamentant sur Pallas, comme Achille sur Patrocle; l'altercation de Drances et de Turnus, pareille à celle d'Agamemnon et d'Achille, (quoique, dans l'un des deux poèmes, l'un soit poussé par son intérêt, et dans l'autre par l'amour du bien public); le combat singulier entre Enée et Turnus, dans lequel, comme dans celui d'Achille et d'Hector, des captifs sont dévoués, dans l'un aux mânes de Patrocle, dans l'autre à ceux de Pallas: « En ce moment Enée saisit, pour les immoler aux ombres infernales, quatre jeunes gens fils de Sulmon, et quatre autres qu'élevait Ufens. » Poursuivons. Lyeaon, dans Homère, atteint dans sa fuite, a recours aux prières pour fléchir Achille, qui ne fait grâce à personne, dans la douleur qu'il ressent de la mort de Patrocle; dans Virgile, Magus, au milieu de la mêlée, se trouve dans une position semblable. « Enée avait lancé de loin à Magus un javelot meurtrier. » Et lorsqu'il lui demande la vie en embrassant ses genoux, Enée lui répond: « Turnus a le premier banni de nos combats les échanges de guerre, lorsqu'il a tué Pallas. » Les insultes qu'Achille adresse au cadavre de Lyeaon, Virgile les a traduites par celles qu'Enée adresse à Tarquinius. Homère avait dit: « Va au milieu des poissons, qui ne craignent pas de boire le sang qui coule de tes blessures; Ta mère ne te déposera point sur un lit pour t'arroser de ses larmes; mais les gouffres du

« Scamandre l'entraîneront dans le vaste sein de la mer. » Après lui, le poète latin a dit: « Maintenant, guerrier redoutable, reste là étendu, etc. »

CHAPITRE III.

Des divers passages de Virgile traduits d'Homère.

Je rapporterai, si vous le voulez, les vers que Virgile a traduits d'Homère, presque mot pour mot. Ma mémoire ne me les rappellera pas tous, mais je signalerai tous ceux qui viendront s'offrir à moi:

« Il retire la corde vers sa poitrine, et place le fer sur l'arc. »

Homère a exprimé toute l'action en aussi peu de mots que lui a permis la richesse de son idiome. Votre poète dit la même chose, mais en employant une période:

« Camille tend fortement son arc, au point que la courbure des deux extrémités les fit se rencontrer; ses deux mains sont à une égale distance du milieu de l'arc; la gauche dirige le fer, la droite tire le nerf vers sa poitrine. »

Homère a dit:

« On n'apercevait plus la terre, on ne voyait plus que le ciel et la mer. Alors Saturne abaissa sur le navire une nuée sombre, qui obscurcit la surface de la mer. »

(Virgile):

« On n'apercevait plus aucune terre; de tous côtés on ne voyait que cieus et mers. »

reportans a Diomede repulsam, Achillis exemplo; et super Pallante, ut Patrocle, lamentatio; et altercatio, ut Achillis et Agamemnonis, ita Drantis et Turni, (utrobique enim alter summus, alter publicum commodum cogitabat) pugna singularis Aeneae atque Turni, ut Achillis et Hectoris; et captivi inferiis destinati, ut illic Patrocli, hic Pallantis:

Sulmone creatos

Quatuor hic juvenes; totidem, quos et tunc Ufens, Viventes rapit, inferias quos immolet umbris.

Quid? quod pro Lyeaone Homérico, (qui inter fugientes deprehensus, non mirum si ad preces confugerat, nec tamen Achilles propter occisi Patrocli dolorem peperit) simili conditione Magus in medio tumultu subornatus est?

Inde Mago procul infestam contulerat hastam.

et cum ille genua amplectens supplicem vitam petisset, respondit:

Belli commercia Turnus

Sustulit ista prior, jam tum Pallante perempto.

sed et insultatio Achillis in ipsum Lyeaonem jam perentium, in Tarquinium Marone transfertur. Ille ait:

Ἐνταυθοῖ νῦν κείσο μετ' ἰχθύσιν, εἰ σ' ὤτειλες;
Αἴμ', ἀπολιγνύσονται ἀκνήδες. Οὐδέ σε μήτηρ
Ἐνθεμένη λεχέσσει γοήσεται, ἀλλὰ Σκάμανδρος
Οἶσαι δινήεις εἶσω ἀδῆ; εὐρέα κήπιον, etc.

at hic vester:

hic nunc, metuende, jace. Et reliqua.

CAPUT III.

De diversis Vergilii locis ex Homero traductis.

Et si vultis, me et ipsos proferre versus ad verbum peno translatos, licet omnes praesens memoria non suggerat, tamen, qui se delerint ubivis, amolabo:

Νευρῆν μὲν μαζῶν πείλασον, τόξω δὲ σείδρον.

totam rem quanto compendio lingua ditior explicavisset

vester, licet periodo usus, imo tamen dixit:

Adduxit longe, donec curvata coirent

tuler se capita, et manibus jam tangerent aequis

Lata aciem ferri, dextra nervoque papillam.

ille ait:

οὐδὲ τις ἀλλή

φάνετο γαίαν, ἀλλ' οὐρανός, ἤδὲ θάλασσα.

Δὴ τότε κυανῆν νεφέλην ἔστρεψε Κρονίων

Νῆός ὑπὲρ γλαφυρῆς; ἤγλυσε δὲ πόντος ὑπ' αὐτῆ

Nec jam amplius ulla

Apparet tellus, caelum undique, et undique pontus.

Πορφύρεον δ' ἄρα κύμα περιστάθη, οὐρεῖ ἴσον,

Κυρτωθέν.

(Homère) :
 « Pareil à une montagne, le flot azuré les enveloppe de ses plis. »
 (Virgile) :
 « L'eau s'arrête autour (d'Aristée), et se courbe en forme de montagne. »
 Homère a dit, en parlant du Tartare :
 « L'enfer est autant au-dessous de la terre, que le ciel au-dessus. »
 (Virgile) :
 « Le Tartare est deux fois aussi profondément enfoncé vers les ombres, que l'Olympe est suspendu au loin dans les hauteurs de l'Ether. »
 (Homère) :
 « Après qu'ils eurent satisfait leur faim et leur soif. »
 (Virgile) :
 « Après qu'on eut apaisé la faim et éteint l'appétit. »
 (Homère) :
 « Telle fut la prière (d'Achille). Jupiter l'entendit, et, dans sa sagesse, l'exauça en partie, mais lui refusa l'autre partie : il voulut bien lui accorder de repousser la guerre de dessus les vaisseaux des Grecs ; mais il lui refusa de revenir sauf du combat. »
 (Virgile) :
 « Phébus entendit la prière (d'Arruns), et il résolut d'en exaucer la moitié, mais il laissa l'autre se perdre dans les airs. »
 (Homère) :
 « Énée doit désormais régner sur les Troyens, ainsi que les enfants de ses enfants et leur postérité. »
 (Virgile) :
 « C'est de là que la maison d'Énée dominera sur tout le monde, ainsi que les enfants de ses enfants, et leur postérité. »

Curvata in montis faciem circumstetit unda.

et de Tartaro ille ait :

Τόσσον ἕνερθ' αἰθερα, ὅσον οὐρανός ἐστ' ἀπὸ γαίης.

Bis pater in proceps tantum, tendique sub umbras,
 Quantum ad aethereum cœli suspectus Olympum.

Αὐτὰρ ἔπει πάσιος καὶ ἔδητύος ἔξ ἔρον ἔντο.

Postquam exemta fames, et amor compressus edendi.

Ἦς ἔρατ' εὐχόμενος τοῦ δ' ἔκλυε μητιέτα Ζεὺς
 Τῶδ' ἕτερον μὲν ἔδωκε πατῆρ, ἕτερον δ' ἀνένευσε·

Νῆρον μὲν αἰ ἀπώσασθαι πόλεμόν τε μάχην τε
 ἔδωκε, σσον δ' ἀνένευσε μάχης ἑξαπρονέεσθαι.

Audit, et Phœbus volū succedere partem

Mente dedit, partem volucres dispersit in auras.

Νῶν δὲ δὴ Αἰνεῖο βίη Τρώεσσιν ἀνάξει,
 Καὶ παίδων παῖδες, τοῖ κεν μετόπισθε γένουσσεται.

Hic domus Æneæ cunctis domitua bilis oris,
 Et nati natorum, et qui nascetur ab illis.

et alibi ille ait :

Καὶ τότε τὸ Ὀδυσσεῆς λυτο γούνατα, καὶ φίλον ἦτορ.

MACROB.

Dans un autre endroit, Homère a dit :

« Alors Ulysse sentit ses genoux fléchir sous lui, son courage l'abandonner; et s'adressant à son cœur magnanime, il se disait à lui-même. »

De ces deux vers, Virgile n'en a fait qu'un :

« A cette vue les membres d'Énée sont glacés par l'effroi. »

(Homère) :

« Auguste Minerve, gardienne de la ville, la plus excellente des déesses, brise la hache de Diomède, et qu'il soit lui-même précipité devant les portes de Scée. »

(Virgile) :

« Toute puissante modératrice de la guerre, chaste Minerve, brise de ta propre main le fer du ravisseur phrygien ; reverse-le lui-même sur la poussière, et étends-le devant les portes (de la ville). »

(Homère) :

« (La Discorde) se montre d'abord d'une petite stature ; mais bientôt elle porte sa tête dans les cieux, tandis que ses pieds foulent la terre. »

(Virgile) :

« (La Renommée) marche sur la terre, et cache sa tête parmi les nuages. »

Homère a dit, en parlant du sommeil :

« Un doux sommeil, profond, délicieux, image de la mort, s'appesantit sur les paupières (d'Ulysse). »

Virgile a dit à son tour :

« Un sommeil doux et profond, semblable à une mort paisible. »

(Homère) :

« Je te le promets, je t'en fais le plus grand des serments ; par ce sceptre qui ne produira plus de rameaux ni de feuilles, puisqu'il a été séparé du tronc de l'arbre des montagnes qui le

Ὀχθήσας δ' ἄρα εἶπε πρὸς ἄν μεγαλήτορα θυμόν.

et alibi.

Hic de duobus unum fabricatus est :

Extemplo Æneæ solvantur frigore membra.

Πότνι' Ἀθηναίη, ἐρυσίποτον, αἶα θεῶν,

Ἄξον δὴ ἔγχρος Διομήδεος, ἧδὲ καὶ αὐτὸν

Πρηνέα δὸς παῖσιν Σκαίων προπάρουθε πωλίων.

Armipolens præses belli, Tritonia virgo,

Frangit manu telum Phrygii prædonis, et ipsam

Pronum sternit solo, portisque effunde sub ipsis.

Ἦς ὀλίγη μὲν πρῶτα κορύσσεται, αὐτὰρ ἔπειτα

Ὀφραὶν ἐστρίψε κάρη, καὶ ἐπὶ γῆσιν βαίνει.

Ingréditurque solo, et caput inter nubila condit.

Ille de somno ait :

Καὶ τῷ νήδυμος ὕπνος ἐνὶ βλεφάροισιν ἔπιπτε,

Νήγρετος, ἤλιστος, θανάτῳ ἀγχίματα εἰκόσας.

Hic posuit :

Dulcis et alla quies, placidaque simillima morti.

Ἄλλ' ἔκ τοι ἔρπνο, καὶ ἐπὶ μέγαν ὄρκον ὀμοῦμαι,

Ναὶ μὰ τόδ' ἀκῆπτερον, τὸ μὲν οὐποτε φύλλα καὶ βῆσας

« porta; par ce sceptre qui ne repoussera plus,
 « puisque la hache l'a émondé de ses feuilles et
 « dépeuillé de son écorce, et que les juges
 « des Grecs le tiennent dans leurs mains, lors-
 « qu'ils rendent la justice au nom de Jupiter. »

(Virgile) :

« Mon serment est aussi infailible qu'il est
 « certain que ce sceptre (Latinus portait alors le
 « sien) ne poussera jamais la moindre branche
 « ni la moindre feuille qui puisse donner de l'om-
 « brage, puisqu'il a été retranché du tronc ma-
 « ternel de l'arbre de la forêt, et dépeuillé par
 « le feu de ses feuilles et de ses branches,
 « alors que la main de l'ouvrier a su le revêtir
 « d'un métal précieux, pour être porté par les
 « princes latins. »

Maintenant, si vous le trouvez bon, je vais
 cesser la comparaison des vers traduits d'Homère
 par Virgile. Un récit si monotone produirait à la
 fin la satiété et le dégoût, tandis que le discours
 peut se porter sur d'autres points non moins con-
 venables au sujet.

Continue, dit Aviénus, à faire l'investigation
 de tout ce que Virgile a soustrait à Homère.
 Quoi de plus agréable en effet que d'entendre
 les deux premiers des poètes exprimant les mê-
 mes idées? Trois choses sont regardées comme
 également impossibles : dérober à Jupiter sa foudre,
 à Hércule sa massue, à Homère, son vers; et
 quand même on y parviendrait, quel autre que
 Jupiter saurait lancer la foudre? qui pourrait lut-
 ter avec Hércule? qui oserait échanter de nouveau
 ce qu'Homère a déjà échanté? Et néanmoins Vir-
 gile a transporté dans son ouvrage, avec tant de
 bonheur, ce que le poète grec avait dit avant lui,
 qu'il a pu faire croire qu'il en était le véritable au-

teur. Tu rempliras donc les vœux de toute l'assen-
 blée, si tu veux bien lui faire connaître tout ce
 que notre poète a emprunté au vôtre. — Je prends
 donc, dit Eustathe, un exemplaire de Virgile,
 parce que l'inspection de chacun de ses passages
 me rappellera plus promptement les vers d'Ho-
 mère qui y correspondent. — Par ordre de Sym-
 maque, un serviteur alla échercher dans la biblio-
 theque le livre demandé. Eustathe l'ouvre au ha-
 sard, et jetant les yeux sur le premier endroit
 qu'il rencontre : — Voyez, dit-il, la description
 du port d'Ithaque transportée à la cité de Di-
 don :

« Là, dans une rade enfoncée, se trouve un
 « port formé naturellement par les côtes d'une
 « île; les vagues qui viennent de la haute mer se
 « brisent contre cette île, et, se divisant, entrent
 « dans le port par deux passages étroits : à droite
 « et à gauche s'élèvent deux roches dont les
 « sommités menacent le ciel, et à l'abri des-
 « quelles la mer silencieuse jouit du calme dans
 « un grand espace; leur cime est chargée d'une
 « forêt d'arbres touffus, qui répandent sur le
 « port une ombre épaisse et sombre. Derrière la
 « forêt, un autre est creusé dans les cavités des ro-
 « chers suspendus; on y trouve des eaux douces,
 « et des sièges taillés dans le roc vif. C'est là la
 « demeure des Nymphes; là, les vaisseaux battus
 « par la tempête trouvent le repos, sans être at-
 « tachés par aucun câble, ni fixés par des an-
 « cres. » (Virgile.)

« Sur la côte d'Ithaque, il est un port consacré
 « au vieillard Phœreus, dieu marin. Ce port est
 « produit par la disposition de la côte escarpée, qui
 « s'ouvre entre deux lignes parallèles pour former
 « un canal où la mer est à l'abri de la fureur

Φύσαι, ἐπειδὴ πρῶτα τομὴν ἐν ἄρσσει λείπειν,
 Οὐδ' ἀναθήλασαν περὶ γὰρ ῥά ἐγγυάλως ἔλαψε
 Φύλλα τε καὶ φλόιν' ὅν αὐτὴ μιν υἱὸς Ἀχαιοῶν
 Ἐν παλάμῃς φορέουσι δικασπόλοι, οἳ τε θέμιστας
 Ἡρὸς Διὸς εἰρύχαται.

Et sceptrum hoc (dextra sceptrum nam forte gerebat)
 Nonquam fronde levi fundet virgula neque umbram.
 Cum semel in silvis inno de stirpe recisum
 Matri caret, posuitque comas et brachia ferro,
 Olim arbus, nunc artificis manas are decoro
 Includit, patribusque dedit gestare Latinis.

Secd jam, si videtur, a collatione versuum translatorum
 facessam, ut nec uniformis narratio pariat ex satietate fasti-
 dium, et sermo ad alia non minus præsentis causæ apta
 vertatur. Perge quæso, inquit Aviénus, omnia, quæ Ho-
 mero subtraxit, investigare. Quid enim suavis, quam
 dom præcipuos vates audire idem loquentes? quia cum
 Iria hæc ex æquo impossibilia iudicentur, vel Jovis fulmen,
 vel Herculi clavum, vel versum Homero subtrahere :
 (quod etsi fieri posset, alium tamen nullum decerret, vel
 fulmen, præter Jovem, jacere, vel certare, præter Her-
 culeum, robore, vel canere, quod recinit Homerus :) hic
 opportune in opus suum, quæ prior vates dixerat, trans-

ferendo, fecit, ut sua esse credatur. Ergo pro vito om-
 nium feceris, si cum hoc cætu communicata velis, quan-
 tumque a vestro noster poeta mutuatus est. Cedo igitur,
 Enstatius ait, Vergilianum volumen : quia locus ejus
 singulos inspicies, Homerorum versuum promissis ad-
 monetur. Cumque Symmachi jussu fulvus de bibliotheca
 petitum librum detulisset, temere voluit Enstatius, ut
 versus, quos fors obtulisset, inspiceret. Et : Videte, in-
 quit, portum ad civitatem Didonis ex Ithaca migrantem :

Est in recessu longo locus : insula portum
 Efficit objectu laterum, quibus omnis ab alto
 Frangitur, inque sinus scindit sese unda reductos.
 Hinc atque hinc vaste rupes geminique minantur
 In cœlum scopuli, quorum sub vertice late
 Aquora tuta silent. Tum silvis scena concors
 Desuper, horrentique atrum nemus imminet umbra,
 Fronte sub adversa, scopulis pendentibus, antrum :
 latus aque dulces, vivoque sedilia saxo,
 Nympharum domus. hic fessas non vincula naves
 Ulla tenent, unco non alligat anchora morsu.

Φόρυκος δέ τις ἐστὶ λιμὴν ἄλιον γέροντος,
 Ἐν δῆμῳ Ἠθάκης· δὴ δὲ προβλήτες ἐν αὐτῷ
 Ἄκται ἀποβῶντες, λιμένας ποταπειρητοῖ·
 Αἱ τ' ἀνέμων σκεπάζουσι δυσσέων μέγα κύμα

« des vents qui l'agitent au dehors ; les vaisseaux
« bien construits peuvent séjourner dans l'inté-
« rieur de ce port, sans être attaches ; l'olivier
« touffu orne le sommet de la côte ; non loin est
« située une caverne gracieuse et profonde, con-
« sacrée aux Nymphes des eaux, dans l'intérieur
« de laquelle on trouve des urnes et des coupes
« formées par le roe, et ou l'abeille fabrique sou-
« miel. » (Homère.)

CHAPITRE IV.

Des passages du premier livre de l'Énéide, traduits d'Ho-
mère.

Avienus pria Eustathe de ne point faire ses re-
marques sur des passages pris çà et là, mais de
suivre un ordre méthodique, en partant du com-
mencement du poème. Eustathe ayant donc
retourné les feuilles jusqu'au talon, commença
ainsi :

(Virgile) :

« Éole, toi à qui le père des dieux et des hom-
« mes a donné le pouvoir d'apaiser les flots, ou
« de les soulever par les vents. »

(Homère) :

« Saturne a constitué (Éole) le gardien des
« vents, qu'il peut apaiser ou déchaîner à son
« gré. »

(Virgile) :

« J'ai quatorze Nymphes d'une beauté par-
« faite ; Déiopée est la plus belle d'entre elles :
« elle sera à toi, unie par les liens durables du
« mariage. »

(Homère) :

« Ainsi donc, agis en ma faveur ; et je te don-

Ἐκτοθεν ἔντοσθεν δὲ ἄνευ δεσμοῦ μένουσι
Νῆες εὐσέσμοι, ὅταν ὄρου μέρτρον ἴκωνται.
Ἀστὴρ ἐπὶ κρατὸς λιμένος τανύφυλλος ἔλαιη
Ἄγροβι δ' αὐτῆς, αἶτρον ἐπήρατον, ἡεροσίδης,
Ἰερὸν Νυμφῶν, αἱ Νηιάδες καλεῖονται.
Ἐν δὲ κρατῆρές τε καὶ ἀμφοροῦρες ἔσαν
Ἀλ' νοί' ἔνθα δ' ἔπειτα τελευτῶσσαντο μέλισσαι.

CAPUT IV

De iis, quæ in primo Æneidos sunt ex Homero traducta.

Et cum rogasset Avienus, ut non sparsim, sed ab initio
per ordinem annotaret, ille, manu retractis in calcem fo-
liis, sic exorsus est :

Éole, namque tibi Divum pater atque hominum rex
Et mulere dedit fluctus et tollere vento.

Κεῖνον γὰρ ταμίην ἀνέμων ποίησε Κρόνου,
Ἥμῃν παυόμεναι ἢ δ' ὀρούμεν, ὅν κ' ἐθέλησι.

Sunt mihi bis septem prastanti corpore Nymphae :
Quarum, quæ forma pulcherrima, Deiopeiam
Connubio Jungam stabili, propriamque dicabo.

Ἄλλ' ὦ, ἐγὼ δὲ καὶ τοὶ Χαρίτων μίαν ὑπλοτεράων
Διώωσσι παυόμεναι, καὶ σὴν κελεύθησαι ἀκροῖτιν,

« urai pour épouse la plus jeune des Grâces,
« Pasithee, pour laquelle tu brûles tous les jours
« de ta vie. »

La tempête qu'Éole excite contre Énée, ainsi
que le discours que celui-ci adresse à ses compa-
gnons sur leur situation, sont limités de la tem-
pête et du discours d'Ulysse, à l'égard duquel
Neptune remplit le même office qu'Éole. Comme
ce passage est long dans les deux poètes, je ne le
rapporte point ; j'en indiquerai le commence-
ment pour ceux qui voudront le lire dans le livre
de l'Énéide ; c'est à ce vers :

« Il dit, et tourne son sceptre contre la mon-
« tagne caverneuse. »

Et dans Homère, au cinquième livre de l'O-
dyssée :

« Il dit ; et prenant son trident, il rassemble
« les nuages et trouble la mer, en déchaînant les
« vents avec toutes leurs tempêtes. »

(Virgile) :

« Dès que le jour secourable parut, il résolut
« de sortir pour aller reconnaître sur quelles
« nouvelles côtes il avait été jeté par les vents, et
« si ce pays, qui lui paraissait inculte, était ha-
« bité par des hommes ou par des bêtes, afin
« d'en instruire ensuite ses compagnons. »

(Homère) :

« Mais l'aurore du troisième jour s'étant levée
« radieuse, je prends ma lance et mon épée, et
« je m'élance hors du vaisseau, pour aller à la
« découverte, désirant d'entendre la voix d'un
« mortel et d'apercevoir quelques travaux de sa
« main. »

(Virgile) :

« Qui es-tu, ô vierge, toi dont je n'ai jamais vu
« ni entendu la sœur, toi qui n'as ni le visage ni la

Πασιθέην, ἥς αἰὼν ἱμεῖρακα ἤματα πάντα.

Tempestas Æneæ, Æolo concitante, cum allocutione du-
cis res suas conclamantis, de Clyssis tempestate et allocu-
tione descripta est ; in qua Æoli locum Neptunus obtinuit.
Vetus quoniam utrobique multi sunt, non inserui. Qui
volet legere, ex hoc versu habebit exordium :

Hæc ubi dicta, cavum conversa cuspidè montem.

et apud Homerum de quinto Odysseæ :

Ὡς εἶπών, σύναγεν νεφέλας, ἐτάραξε δὲ πόντον,
Χερσὶ τρίκλων ἔλιον. πάσα δ' ὄρουσεν ἄελλα
Πηλεΐων ἀνέμων.

Ut primum lux alma data est, exire, locosque
Explorare popos, quas vento accesserit oras,
Qui leaneat, (nam inculta videt) homines feræque,
Quærerè constituit, sociisque exacta referre.

Ἄλλ' ὅτε δὴ τρίτον ἤμαρ εὐπλόκαμος τέλεισ' ἦώς,
Δὴ τοτ' ἐγὼν ἐμόν ἔγχρος ἔλιον καὶ φραγαῶν ὄδῳ,
Καρπαλίμως παρὰ νηὸς ἀνήιον ἐς περὶωπῆν,
Ἐίπως ἔργα ἰδοίμι βροτῶν, ἐνοσπῆν τε πυθόμην.

Nulla tuarum audita mihi, neque visa sororum.
O quam te memorem virgo, namque haud tibi vultu
Mortalis, nec vox hominem sonat, o Dea certe,
An Phœbi soror, an Nympharum sanguinis una

« voix d'une mortelle, toi qui es certainement
« une déesse? Es-tu la sœur de Phébus, ou
« l'une de ses nymphes? »

(Homère) :

« Je te supplie, ô reine, que tu sois une divi-
« nite, ou bien une mortelle. Mais non, tu es
« une de ces divinités qui habitent la vaste éten-
« due des cieux; ta beauté, ta stature, tes traits,
« me portent à te prendre pour Diane, fille du
« grand Jupiter ».

(Virgile) :

« O déesse, si je reprenais les événements à
« leur origine, et que tu eusses le loisir d'écouter
« les annales de nos malheurs, Vesper aurait
« auparavant borné dans le ciel la carrière du
« jour.

(Homère) :

« Quel mortel pourrait raconter toutes ces
« choses? cinq ou six ans ne suffiraient pas pour
« raconter tous les malheurs qu'ont éprouvés les
« généreux Grecs. »

(Virgile) :

« Tandis qu'ils étaient en marche, Vénus ré-
« pandit autour d'eux un brouillard épais dont
« ils furent enveloppés, afin que personne ne pût
« les apercevoir, ou retarder leurs pas, ou s'in-
« former des causes de leur venue. »

(Homère) :

« Alors Ulysse se mit en chemin pour aller
« vers la ville; et Pallas, qui le protégeait, ré-
« pandit autour de lui une grande obscurité, afin
« qu'aucun des audacieux Phéaciens qu'il pour-
« rait rencontrer ne l'insultât, et ne lui deman-
« dât même qui il était. »

(Virgile) :

« Telle sur les rives de l'Eurotas, ou sur les
« sommets du Cynthus, Diane conduit les chœurs

« des Oréades, qui dansent en groupes et par mil-
« liers à sa suite; elle marche le carquois sur l'é-
« paule, et sa tête dépasse celles de ses compa-
« gnes; Latone, sa mère, en a le cœur ému
« d'une secrète joie. Telle était Didon; telle elle
« marchait joyeuse ».

(Homère) :

« Telle que Diane, qui, la flèche à la main,
« parcourt l'Erymanthe ou le Taygète escarpé, se
« plaisant à poursuivre les chèvres sauvages et
« les cerfs agiles: les Nymphes des champs, filles
« de Jupiter, partagent ses jeux; elles sont toutes
« belles, mais la déesse se fait encore distinguer
« facilement parmi elles, outre qu'elle les dépasse
« de toute la tête. Cette vue inspire à Latone, sa
« mère, une joie secrète. Telle était Nausicaa
« parmi ses compagnes ».

(Virgile) :

« Énée parut environné d'une lumière éclat-
« tante, ayant le port et la physionomie d'un
« dieu; car sa mère elle-même avait embelli sa
« chevelure, et répandu dans ses yeux l'éclat
« brillant de la jeunesse, la majesté et le bon-
« heur; tel est l'éclat que la main de l'ouvrier
« sait donner à l'ivoire, ou à l'argent, ou à la
« pierre de Paros, qu'il enchâsse dans l'or. »

(Homère) :

« Minerve donna à Ulysse l'aspect de la gran-
« deur et de la prospérité; elle répandit la beauté
« sur son visage; elle forma de sa chevelure des
« boucles d'une couleur semblable à la fleur de
« l'hyacinthe. Tel l'ouvrier habile qui, instruit
« par Vulcain et Pallas, connaît tous les secrets
« de l'art de travailler ensemble l'or et l'argent,
« et d'en former des ouvrages élégants, de même
« la déesse répandit la grâce sur le visage et sur
« toute la personne d'Ulysse. »

Γουνοῦμαί σε, ἄνασσα θεῶν τίς τις, ἢ βροτῶς ἔσσι;
Εἰ μὲν τις θεῶς ἔσσι, τοὶ οὐρανὸν εὐρύν ἔχουσαι,
Ἄρτεμις σε ἔγνωε, Διὸς κόρη μεγαλοῖο,
Εἶδος τε, μέγελός τε, φῶν τ' ἀγγίστα ἔισκω.

O Dea, si prima reptens ab origine pergam,
Et vacet annales nostrorum aethere laborum:
Ante diem clauso componet vesper olympo.

τίς κεν ἐκείνα

Πάντα γε μυθήσαιτο κατὰ θνητῶν ἀνθρώπων;
Οὐδ' εἰ πανταεὶς γε καὶ ἐξέστες παρχαμίμων
Ἐξερταί, ὅσα κείῃ πάθον κακὰ τοῖσι Ἀχαιοῖσι.

At Venus obscuro gradientes aere sepsit,
Et molle nebula circum Dea fudit amictu;
Cernere ne quis eos, non quis contingere possit,
Molivæ moram, aut venienti poscere causas.

Καὶ τὸς Ὀδυσσεὺς ὄρωτο πόλινδ' ἵμεν ἄμφι δ' Ἀθήνη
Πολλὴν ἤρα χεῖρε, φίλα φρονέουσα Ὀδυσσῆ,
Μή τις Φαιῶκων μεγαθύμων ἀντιβολήσας
Κερτομέοις τ' ἐπέεσσιν, καὶ ἔξερταίθ', οὗτις εἴη.

Qualis in Eurota ripis, aut per jnga Cynthi
Evercet Diana choros; quam mille secuta
Hinc atque hinc glomerantur Oréades. Illa pharetram
Fert humero, gradiensque Deas supereminet omnis.

Latone lacitum pertentant gaudia pectus.

Talis erat Dido, talem se leta ferebat.

Οἷη δ' Ἄρτεμις εἶσι κατ' οὐραοῖς ἰοχέαιρα,
Ἦ κατὰ Τηθύγετον περιμήκτατο, ἢ Ἐρύμανθον,
Τερτομένη κάπρουσι, καὶ ὠκείης ἐλάροισι
Τῆ δὲ θ' ἄμα Νύμφαι, κόραι Διὸς αἰγίοχοιο,
Ἀγρονομοὶ παίζουσι γέγηθε δὲ τε φέρνα Λητώ.
Πίσσάων δ' ὕπερ ἦγε κάρη ἔχει ἠδὲ μέτωπα,
Τεῖα δ' ἀριγνώτη πέλεται, καλαὶ δὲ τε πάσαι
Ὡς ἦγ' ἀμριπόλοισι μετέπρεπε παρθένος ἀδόμη.

Restitit Eneas, claraque in luce refulsit,
Os humerosque Dæ similis. Namque ipsa decoram
Cæsariem nato genitrix, humenque juventa
Purpureum, et latus oculis affilarat honores:
Qualæ manus addunt ebori dentes, aut ubi flavo
Argentum Parisive lapis circumdatur auro.

Αὐτὰρ κακίραρχος γένει πολὺ κάλλος Ἀθήνη,
Μεῖζονα τ' εἰσιδὼν καὶ πίσσονα καθὲ κάρητος
Οὐλας ἦκε κόμας, δακνυθίνο ἀνθεῖ ὀμοίας.
Ὡς δ' ὅτε τις χρυσὸν περιχέυεται ἀργύρο ἀνὴρ
Ἴθρσι, ὅν Ἥριςτος δέδρακε καὶ Παλλάς Ἀθήνη
Τέχνην παντοίην, χαρίεντα δὲ ἔργα τολείει.
Ὡς μὲν τῷ περίεργον κεφαλῆ τε καὶ ὤμοιο.

(Virgile) :

« Il est devant toi, celui que tu cherches ; le
voici. C'est moi qui suis le Troyen Énée, sauvé
des mers de Libye. »

(Homère) :

« Me voici revenu, après vingt années de mal-
heurs, sur les rivages de ma patrie. »

CHAPITRE V.

Les passages du second livre de l'Énéide, traduits
d'Homère. »

(Virgile) :

« Tout le monde se tut, et attacha ses regards
sur Énée. »

(Homère) :

« Ainsi parla Hector, et tout le monde resta
dans le silence. »

(Virgile) :

« Tu m'ordonnes, ô reine, de renouveler des
douleurs inouïes, en racontant comment les
Grecs ont détruit les richesses de Troie et son
lamentable empire. »

(Homère) :

« Il est difficile, ô reine, de te raconter sur-le-
champ les malheurs si nombreux dont les
célestes dieux m'ont accablé. »

(Virgile) :

« Les uns fixent leurs regards sur le présent
fatal offert à la chaste Minerve, et admirent
l'énorme grandeur du cheval ; Thymètes le
premier, soit perfidie de sa part, soit que tels
eussent les destins de Troie, Thymètes propose
de l'introduire dans l'enceinte des murs, et de
le placer dans la citadelle : mais Capys et ceux
qui jugeaient le mieux voulaient qu'on précé-

« pitât dans la mer, ou qu'on livrât aux flammes
« ce don suspect des Grecs insidieux, ou du
« moins qu'on entr'ouvrit ses entrailles et qu'on
« en visitât les cavités. La multitude incertaine
« se partage entre ces avis opposés. »

(Homère) :

« Les Troyens, assis autour du cheval, tenaient
« un grand nombre de propos confus ; trois avis
« obtiennent des partisans : de percer avec le fer le
« colosse de bois creux, de le précipiter du haut
« de la citadelle escarpée où on l'avait traîné ; ou
« bien enfin, de l'y conserver pour être consacré
« aux dieux. Ce dernier avis dut être suivi ; car
« il était arrêté par le destin que Troie devait
« périr dès qu'elle aurait reçu dans ses murs cet
« énorme cheval de bois, ou étaient renfermés
« les chefs des Grecs qui apportaient aux Troyens
« le carnage et la mort. »

(Virgile) :

« Cependant le soleil achève sa carrière, et
« la nuit enveloppe de ses vastes ombres les cieux,
« la terre et la mer. »

(Homère) :

« Le soleil plonge dans l'Océan sa lumière
« éclatante, et en fait sortir la nuit sombre qui
« apparaît sur la terre. »

(Virgile) :

« Hélas ! qu'il était défiguré ! Qu'il était diffé-
« rent de ce même Hector lorsqu'il revint du
« combat chargé des dépouilles d'Achille, ou le
« jour qu'il venait de lancer la flamme sur les
« vaisseaux phrygiens ! »

(Homère) :

« Certes, voilà Hector devenu maintenant
« moins redoutable que lorsqu'il incendiait nos
« vaisseaux. »

Coram, quem quaeritis, adsum

Troius Eneas, Libyis ereptus ab undis.

Ἐνθὺν μὲν δὴ δὴ αὐτὸς ἐγὼ, κακὰ πολλὰ μογήσας,
Ἰδούθην εἰκοστῷ ἔτει ἐς πατρίδα γαίαν.

CAPUT V.

Que in secundo Eneidos traducta sunt ab Homero.

Conficere omnes, intentique ora tenebant.

Ὡς ἔραθ' ὁδ' ἄρα πάντες ἄκην ἐγένοντο σιωπῆ.

Infandum, regina, jubes renovare dolorem,

Trojanas ut opes et lamentabile regnum
Eruerint Danai.

Ἀργαλέον, βασιλῆα, διηγεκέως ἀγορεύουσαι
Κῆρδ', ἐπεὶ μοι πολλὰ δόξαν θεοὶ οὐράνιωνες.

Pars stupet innopte donum exiliatæ Minervæ ;

Iuci molem mirantur equi : primusque Thymætes

Iuci intra muros hortatur, et arce locari,

Sive dolo, seu jam Troje sic fata ferebant.

At Capys, et quorum melior sententia menti,

Aut pelago Danaum insidias susceplaque dona

Precipitare jubent, subjectisque urere flammis,

Aut ferebreare cavas uteri et lenare latebras.

Scinditur incertum studia in contraria vulgus.

Ὡς ὁ μὲν εἰστέχει, τοὶ δ' ἄκριτα πολλ' ἀγόρευον,

Ἥμενοι ἀμφ' αὐτόν· τριχὰ δὲ σπρίαν ἦνδανε βουλῆ,

Ἡὲ διατετῆται καθὼν δόρυ νῆλε γαλκῆ,

Ἢ κατὰ πετράων βαλεῖν ἐρύσαντας ἐπ' ἄκρα ;

Ἢ ἔσαν μὲν ἄγαλμα θεῶν θελατῆριον εἶναι,

Τῇ περ δὴ καὶ ἔπειτα τελευτῆσθαι ἐμελλεν·

Αἴσα γὰρ ἦν ἀπολεσθαι, ἐπὶν πόλις ἀμφικαλῶσθ

Δουράτων μέγαν ἵππον, θύ' εἰαίτο πάντες ἀριστοὶ

Ἀργείων, Τρώεσσι φόνον καὶ κῆρα φέροντες.

Vertitur interea caelum, et ruit oceano nox,

Involvens umbra magna terrarumque poluque.

Ἐν δ' ἔπειτ' ὠκεανῷ λαμπρὸν φάος ἡλείου,

Ἐλκον νόκτα μέλαιναν ἐπὶ τειδωρον ἄρουραν.

Hei mihi, qualis erat! quantum mutatus ab illo

Hectore, qui redit exuvias indutus Achillis,

Vel Danaum Phrygios jaculatus puppibus ignes.

Ὡ πόποι, ἥ μάλα δὴ μαλκώτερος ἀμφικαλῶσθαι

Ἐκτορ, ἥ ὅτε νηὶς ἐνέπρην πύρι κελῶσθ.

Juvenisque Chloebus

Mygdonides, illis qui ad Troiam forte diebus

Venerat, insano Cassandra incensus amore,

(Virgile) :

« Le jeune Mygdonien Chorèbe, brûlant
« d'un fol amour pour Cassandre, était venu à
« Troie quelques jours auparavant, proposer à
« Priam de devenir son gendre, et aux Phrygiens
« d'accepter ses secours. »

(Homère) :

« Idoménée rencontre et tue Othryon de Ca-
« bèse, qui était venu depuis peu à Troie, pour
« y obtenir une réputation guerrière. Il deman-
« dait, mais il n'avait point encore obtenu, la
« main de Cassandre, la plus belle des filles de
« Priam; il s'était engagé à chasser les Grecs de
« devant Troie; et, à cette condition, le vieux
« Priam lui avait promis sa fille. C'était dans
« l'espoir de remplir son engagement, qu'il se
« présentait au combat. »

(Virgile) :

« Les paroles d'Énée échaient en fureur le
« courage des jeunes Troyens : semblables à des
« loups ravisseurs que la faim intolérable et l'a-
« veugle rage animent pendant la nuit sombre,
« tandis que leurs petits délaissés attendent vai-
« nement leur pâture; ainsi, au milieu des traits
« et des ennemis, nous courons à une mort cer-
« taine, en traversant la ville par son centre,
« tandis que la nuit obscure et profonde l'enve-
« loppe de son ombre. »

(Homère) :

« (Sarpédon) résolut de marcher contre les
« Grecs; il était semblable au lion nourri dans
« les montagnes, et à qui la pâture manque trop
« longtemps; son cœur généreux lui commande
« d'aller attaquer les brebis, jusque dans les ber-
« geries les mieux gardées; c'est en vain qu'il
« trouve les bergers armés de piques, faisant la
« garde avec leurs chiens : il ne reviendra pas

« sans avoir fait une tentative; et, ou il enlèvera
« sa proie d'un premier bond, ou il sera blessé
« lui-même par un trait lancé d'une main ra-
« pide. »

(Virgile) :

« Tel que celui qui, sans y songer, ayant
« marché sur un serpent caché sous des ronces,
« s'éloigne rapidement et en tremblant du reptile
« qui élève son cou bleuâtre, entlé par la colère;
« tel, à peu près, Androgée, saisi de frayeur,
« reculait à notre aspect. »

(Homère) :

« Ainsi celui qui aperçoit un serpent s'enfuit
« à travers les broussailles de la montagne; il
« recule, la crainte engourdit ses membres, la
« pâleur couvre ses joues; ainsi Alexandre,
« doué d'une divine beauté, se sauve au milieu
« des superbes Troyens, par la crainte que lui
« inspire le fils d'Attrée. »

(Virgile) :

« Semblable au serpent qui sort de sa retraite
« humide et obscure, où, à l'abri de l'hiver, il
« dévorait sous la terre sa vénéneuse nourriture;
« revêtu maintenant d'une nouvelle peau et bril-
« lant de jeunesse, il déroule au soleil sa robe
« écailleuse, et, placé sur un lieu escarpé, il
« fait vibrer sa langue armée d'un triple dard. »

(Homère) :

« Comme le serpent féroce, enflammé de co-
« lère et rassasié de nourritures venimeuses,
« attend l'homme, se tenant placé dans un creux
« et se roulant dans cette obscure retraite, ainsi
« Hector, dans l'ardeur de son courage, refusait
« de se retirer. »

(Virgile) :

« C'est avec moins de fureur que le fleuve
« écumant renverse ses bords, et, abandonnant

Et gener auxilium Priamo Phrygibusque ferabat.

Πήρνε γάρ Ὀθρυονίη Καθησθέν ενδον ἕοντα,
"Ος βαίνον πολέμοιο μετά κλέος εὐκλόουβη.

Ἦστα δὲ Πριάμοιο θυγατρῶν εἶδος ἀρίστην,
Κασσάνδρην, ἀνικέδον ὑπεσχέτο δὲ μέγα ἔργον,
Ἐκ Τροίης ἄκοντας ἀποστέμην υἴας Ἀχαιοῶν.
Τὸ δ' ὁ γέρον Πριάμοιο ὑπέσχετο καὶ κατένευσσε
Δωστέμεναι. ὁ δὲ μάρανθ', ὑποσχέσθην πεθήσας.

Sic animis juvenum furor additus. inde lupi ceu
Raptores, atra in nebula, quos improba ventris
Exegit caecos rabies, calculeque relicti
Faucibus ex-peclant scicis : per tela, per hostes
Vaduntis laud dubiam in mortem, mediisque tenemus
Urbis iter. Nox atra caeva circumvolat umbra.

Βῆ δ' ἦ μιν ὥστε λέων θρεστέρας, ὅσ' ἀπειθεῖς
Δηρὸν ἔη κρειῶν, κέλευται δὲ ἔ θυμὸς ἀγήνωρ,
Μέλιον πεύρησσαντα, καὶ ἐς πυκνὸν δόμον ἔλθειν.
Ἐπεὶ γὰρ χ' εὐρησι παρ' αὐτοῖσι βρώτορας ἀνδράς.
Συγκοπὴ καὶ δούρασι συνάσσοντας περὶ μῆλα,
Ὅδ' ἔστι ἀπίρητος μέμονε σταθμῶσδ' ἰεσθαι.
Ἄλλ' ὄν' ἔξ' ἡρακῆς μετόπισθεν, ἢ καὶ αὐτὸς;

Ἐβλήτ' ἐν πρώτοισι βοῆς ἀπὸ χειρὸς ἀκοντι.

Improvissum aspris veluti qui sentibus anguem
Pressit humi tentis, trepidulus repente rugulit
Attollentem iras, et cerula colla tumulentum :
Haud secus Androgæos, visu tenefactos, abibat.

Ἦ; δὲ ὅτε εἷς τε δράκοντα ἰδὼν κατένευσσε ἀπίστη
Ὀύρεος ἐν βρώτορας, ὑπὸ τε τρώμος ἔλλαβε γνῆα,
Ἄψ' ἔ' ἀνεχώρησεν, ἀχώρῳ τε μιν εἰλε παρηκῆς.
Ἦ; αὐθις κατ' ὄμιλον εἶδ' Ἰτρώων ἀγέροισιν,
Δείσας Ἄτρειὸς υἱὸν Ἀλέξανδρος θεοειδῆς.

Qualis ubi in lucem coluber mala gramina pastus,
Erigit sub terra tumidum quem bruma tegebat,
Nunc positus novus exuviis nitidulus juvenata,
Lubrica convolvit sublato pectore terga
Arduus ad solem, et linguis micat ore trisulcis.

Ἦ; δὲ θράκων ἐπὶ χειρὶ θρεστέρας ἀνδρά μόνησι,
Βεθρωκίως κακὰ φάρμακ', εἶδ' ὁ δὲ τὸ μιν γόλος αἰνός,
Σμερδαλίον δὲ δεδουρκεν, ἐπισσόμενος περὶ γαῖθ'.
Ἦ; Ἐκτορος ἀδούστον ἔχων μένος, οὐχ ἀνεχώρησεν.

Non sic aggeribus ruptis cum spumeis amnis
Exit, oppositasque erupit gurgate moles,
Fertur in arva furens cumulo, camposque per omnes

« son lit, triomphe des dignes énormes qui lui
« furent opposées, pour aller porter sa rage dans
« les campagnes, et entraîner les troupeaux avec
« les étables où ils sont renfermés. »

(Homère):

« Ainsi, lorsque Jupiter fait tomber des tor-
« rents de pluie du haut des montagnes, le fleuve
« inonde la campagne, et entraîne avec lui, jus-
« qu'à la mer, des chênes desséchés et des layrs,
« avec une grande quantité de limon. »

(Virgile):

« Trois fois il tenta de le serrer entre ses bras,
« trois fois il n'embrassa qu'une ombre vaine qui
« s'échappa de ses mains, aussi légère que le
« vent, aussi volatile que la fumée. »

(Homère):

« Trois fois je me sentis le désir et je tentai
de l'embrasser, et trois fois elle échappa de
« mes mains, comme une ombre ou comme un
« songe; et chaque fois je sentais la douleur s'ai-
« grir davantage dans mon âme. »

CHAPITRE VI.

Des passages du troisième et du quatrième livre de l'É-
néide, qui sont pris dans Homère.

Une seconde tempête que subit Énée, et celle
que subit Ulysse, sur toutes deux décrites lon-
guement dans les deux poètes; mais elles com-
mencent ainsi qu'il suit:

Dans Virgile:

« Lorsque nos vaisseaux tinrent la haute mer,
« et que déjà aucunes terres..... »

Et dans Homère:

« Quand nous eûmes perdu de vue l'île, qu'on
« n'aperçut plus la terre, qu'on ne vit que le

« ciel et la mer, qui tous deux environnaient le
« vaisseau de leur sombre profondeur. »

(Virgile):

« Reçois de moi, jeune homme, ces dons,
« ouvrages de mes mains. »

(Homère):

« Fils chéri, je te fais ce don: il est l'ouvrage
« d'Hélène, conserve-le en sa mémoire. »

(Virgile):

« Les matelots débloient les voiles, nous
« fuyons à travers les vagues écumantes, là où
« les vents et le pilote dirigent notre course. »

(Homère):

« Pour nous, nous déposons nos armes et nous
« nous asseyons, tandis que les vents et le pilote
« dirigent le vaisseau. »

(Virgile):

« A droite est placée Scylla, à gauche l'impla-
« cable Charybde; trois fois celle-ci engloutit les
« flots dans un profond abîme, et trois fois elle
« les revomit dans les airs et les fait jaillir jus-
« qu'aux astres. Scylla, enfoncée dans le creux
« d'une caverne obscure, avance la tête hors de
« son antre, et attire les vaisseaux sur ces ro-
« chers. Ce monstre, depuis la tête jusqu'à la
« ceinture, est une femme d'une beauté sédui-
« sante; poisson monstrueux du reste de son corps,
« son ventre est celui d'un loup, et il se termine
« par une queue de dauphin. Il vaut mieux,
« en prenant un long détour, doubler le pro-
« montoire sicilien de Pachynum, que de voir
« seulement dans son antre profond la hideuse
« Scylla, et les rochers bleuâtres qui retentissent
« des hurlements de ses chiens. »

En parlant de Charybde, Homère dit:

« Le gouffre de Scylla d'un côté, de l'autre

Cum stabulis armenta trahit.

Ὡς δ' ὅποτε πλήθων ποταμός πεδίοις κάτεισι
Χειμάρρους κατ' ἄρσπιν, ὑπαζόμενος Διὸς ὄμβρον,
Πολλὰς δὲ θρύς ἀγλάας, πολλὰς δὲ τε πούκας
Εἰσπρέτασι, πολλὸν δὲ τ' ἀρύσγεται εἰς ἄλα βάλλει.
Ter conatus ibi collo dare brachia circum:
Per frustra comprehensa manus effugit imago,
Par levibus ventis, volutericque simillima fumo.

Τρίς μὲν ἐρωμαήθη, ἔλειν τε με θυμὸς ἄνωγε,
Τρίς δέ μοι ἐκ χειρῶν, σκιῆ εἴκελον ἦ καὶ ἀνέριον,
Ἐπίκει· ἐμοὶ δ' ἄχος ἔξυ γενέσκατο κηρύδι μᾶλλον.

CAPUT VI.

Tertius et quartus Aeneidos que habeant ab Homero sumta.

Alia tempestas Aeneae hic, et illic Ulyssidis, numerosis
ambae versibus. Sed incipiunt haec ita:

Postquam altum tenuere rates, nec jam amplius ultra
ille ait:

Ἄλλ' ὅτε δὴ τὴν ὑψρον εἰλεόμενον, οὐδὲ τις ἄλλο
Ἰναίετο γαζίων, ἄλλ' οὐρανός, ἧδὲ θάλασσα,

Δὴ τότε κυανέην νεφέλην ἔστησε Κρονίων
Νηὸς ὑπὲρ γλαφυρῆς· ἤχλυσε δὲ πόντος ὑπ' αὐτῆς.
Accipe et haec, manuum tibi quae monumenta mearum
Sint, puer.

Δοῦρον τοι καὶ ἐγὼ, τέκνον εἶλε, τοῦτο δίδωμι
Μνήμ' Ἐλένης χειρῶν.

Tendunt vela noti. Fugimus spumantibus undis,
Qua cursum ventusque gubernatorque vocabant.

Ἡμεῖς δ' ὅπλα ἕκαστα ποητήμενοι κατὰ νῆα
Ἰμεθα· τὴν δ' ἀνεμὸς τε, κυβερνήτης τ' ἴθωνεν.

Dextrum Scylla latus, levum implacata Charybdis
Obsidet, atque imo barathri ter gargate vastos
Orbit in abruptum fluctus, rursusque sub auras
Erigit alternos, et sidera verberat unda.
At Scyllam caecis cohibet spelunca latebris
Ora exerstantem, et naves in saxa trahentem.
Prima hominis facies, et pulchro pectore virgo
Pube tenus; postrema immanis corpore pistrinx,
Delphinum caudas utero commissa luporum.
Praestat Trinacrii metas lustrare Pachyni
Cessantem, longus et circumflectere cursus:
Quam senel informem vasto vidisse sub antro
Scyllam, et caeruleis canibus resonantia saxa.

Homerus de Charybdi:

« le gouffre immense de Charybde absorbaient les
 « flots de la mer. Ces gouffres ressemblaient,
 « lorsqu'ils les vomissaient, à la chaudière pla-
 « cée sur un grand feu, dont l'eau murmure et
 « s'agite jusqu'au fond; et la colonne d'eau qu'ils
 « lançaient dans les airs allait se briser contre la
 « pointe des rochers : mais quand ils engloutis-
 « saient de nouveau l'onde amère, la mer paraiss-
 « sait ébranlée jusque dans ses fondements, et
 « mugissait horriblement autour du rocher, au
 « pied duquel on apercevait un banc de sable
 « bleuâtre; à cette vue les compagnons d'Ulysse
 « pâlièrent de crainte. »

Il dit, en parlant de Scylla :

« C'est là qu'habite Scylla, et qu'elle pousse
 « ses vociférations. La voix de ce monstre af-
 « freux ressemble à celle de plusieurs chiens
 « encore à la mamelle, et la présence même d'un
 « dieu ne pourrait adoucir la tristesse de son as-
 « pect. Il a douze pieds, tous également diffor-
 « mes; six têtes horribles, placées chacune sur
 « un con allongé, et armées d'une triple rangée de
 « dents nombreuses, serrées, et qui menacent
 « de la mort; la moitié de son corps est cachée
 « dans un antre, mais il porte la tête hors de
 « cet horrible gouffre, et parcourant les alentours
 « du rocher, il pêche des dauphins, des chiens
 « de mer, et les plus grands poissons que la
 « bruyante Amphitrite nourrit en cet endroit. »

(Virgile) :

« O chère et unique image de mon fils Astya-
 « nax, voilà ses yeux, voilà ses mains, voilà le
 « port de sa tête. »

(Homère) :

Tels étaient ses pieds, ses mains; tel était son
 « regard, son visage, sa chevelure. »

Ἐνθεν μὲν γὰρ Σκύλλ', ἐτέρωθεν δὲ διὰ Χάρυβδος
 Δεινὸν ἀναβροίβησε θαλάσσης· ἀλμυρὸν ὕδωρ.
 Ἦτοι δ' ἔθεμέσσευ, λείβης ὡς ἐν πυρὶ πολλῆ,
 Ἦϊός ἄνακμορμύρεσκε κυκλωμένη· ὕψους δ' ἄγχη
 Ἀχρῆσαι κοπιλοῖσιν ἐπ' ἀμροτέρωσιν ἐπιπτεν·
 Ἄλλ' ἔτ' ἀναβροίβησε θαλάσσης· ἀλμυρὸν ὕδωρ,
 Ἦϊός ἔντοσθε φάνεσκε κυκλωμένη· ἄμφι δὲ πέτρῃ
 Δεινὸν ἐδερβύχει· ὑπένωρθε δὲ γαῖα φάνεσκε
 Ὑψίμμο κυανῆ· τοὺς δὲ γλωφῶν δέος ἔρει.

Homerus de Scylla :

Ἐνθα δ' ἐνὶ Σκύλλῃ ναίει, δεινὸν λαλαυχία·
 Τῆς ἔχει φωνή μιν, ὅση σκύλλαικος νεογλήης,
 Γίνεται, αὐτῆ δ' αὐτὴ πέλωρ κκύνῃ· οὐδέ κε τίς μιν
 Ἐγρήσσειεν ἰδιῶν, οὐδ' εἰ θεὸς ἀντιέσσειεν.
 Τῆς ἔχει πόδες εἰσι δυνάεκα πάντες ἄνωρ·
 Ἐξ δὲ τε οἱ δειραὶ περιμήκεις· ἐν δὲ ἐκαστῇ
 Σμερδαλέῃ κερατῇ, ἐν δὲ τρίστοιχοῖ ὀδόντες,
 Πικνοὶ καὶ βαρῆες, πλείω μέλαρος· θανάτωσιν.
 Μέσση μὲν τε κατὰ σπείους κοίλοιο δέδωκεν·
 Ἐξο δ' ἐξίσχει κερατῆ· δανοῦ κερατρῆου·
 Αὐτοῦ δ' ἰχθυῶα σκύπλιον περικαμῶσσα
 Δελφινὰς τε, κύνιας τε, καὶ εἰ ποθὶ μείζων ἔλθῃν
 Κῆτος, ἢ μύρια βόσκει ἄχαρτονος· Ἀμφιρῆτης.
 O mihi sola mei super Astyanactis imago!

(Virgile) :

« Trois fois les écueils firent retentir le creux
 « des rochers, et trois fois l'écume brisée nous fit
 « voir les astres dégouttans de rosée. »

(Homère) :

« Au pied de ce rocher, trois fois par jour Cha-
 « rybde engloutit l'onde noivrâtre, et trois fois
 « elle la vomit. »

(Virgile) :

« Telle la biche qui errait sans précaution
 « dans les forêts de Crete, est frappée par la flèche
 « du pasteur qui s'exerçait à lancer des traits, et
 « qui l'a atteinte à son insu; elle fuit à travers les
 « bois et les détours du mont Dictys, mais le
 « trait mortel reste fixé dans ses flancs. »

(Homère) :

« Le cerf blessé par la flèche du chasseur fuit
 « tant qu'il conserve de la chaleur dans le sang,
 « et de la force dans les membres. »

(Virgile) :

« Jupiter a parlé, et déjà Mercure se dispose à
 « exécuter les ordres de son auguste père. Il
 « ajuste d'abord à ses pieds ses brodequins d'or,
 « dont les ailes le soutiennent dans les airs, et le
 « portent avec la rapidité de la flamme au-dessus
 « des terres et des mers. Il prend ensuite sou ca-
 « ducée, dont il se sert pour évoquer des enfers
 « les pâles ombres, ou pour les y conduire; pour
 « donner et ôter le sommeil, et pour fermer la
 « paupière des morts. Avec son secours, il gou-
 « verne les vents et traverse les plus épais nua-
 « ges. »

(Homère) :

« Jupiter parla ainsi, et le meurtrier d'Argus
 « n'a garde de lui désobéir; il s'empresse de haus-
 « ser ses magnifiques, ses divins brodequins

Sic oculos, sic ille manus, sic ora ferebat.

Κείνου γὰρ τοιοῦτε πόδες, τοιαῦτε δὲ χεῖρες,
 ὄφθαλμοὺν τε βολαί, κερατῆς', ἐρωπερῆ τε χαιτᾶ.
 Ter scopuli clamorem inter cava saxa delere :
 Ter spumam elisam et rotantia vidimus arunda.
 Τῶν ὑπο διὰ Χάρυβδος ἀναβροίβησε μέλαν ὕδωρ.
 Τρίς μὲν γὰρ τ' ἀνίστην ἐπ' ἤματι, τρίς δ' ἀναβροίβησε.

Qualis conjuncta crera sagitta,

Quam proci incautam memora inter Cressia fixit
 Pastor agens telis, liquique volatle ferrum
 Nectus : ille fuga silvas saltusque peragat
 Dictæos; hæret lateri letalis arundo.

Ἄμφ' ἔλαρον κερατῶν βεβλημένον, ὄν τ' ἔβαλλ' ἀνήρ
 Ἴφ' ἀπὸ νευρῆς· τὸν μὲν τ' ἤλυθε πόδισσι,
 Φεύγων, ἔστ' αἶμα λιπαρὸν, καὶ γούνατ' ὄρωρει.

Dixerat. Ille patiens magni parere parabat
 Imperio : et primum petibus lalaria necit
 Aurea, quæ sublimin-um alis sive æquora juxta,
 Tum terrarum, rapido pariter cum flamine portant.
 Tum virgam caput : hæc animas ille evocat Orco
 Pallentes, alias sub Tartara tristitia mittit :
 Dat somnos, admittique, et lumina morte resignat.
 Illa fretus agit ventos, et turbida tranat
 Nubila.

Ἴς ἔρχτ' οὐδ' ἀπίθως διάκτορος Ἀργεφόντης.

« d'or, qui le portent, aussi rapide que les vents,
 « au-dessus de la mer, comme au-dessus de la
 « vaste étendue de la terre; il prend cette verge
 « avec laquelle il appesantit ou excite à son gré
 « les yeux des mortels, et il fend les airs, la te-
 « nant dans les mains. »

(Virgile) :

« Ainsi, lorsque, soufflant du haut des Alpes,
 « les Aquilons attaquent de toutes parts le vieux
 « chêne endure par l'âge, et se disputent entre
 « eux pour l'arracher, l'air siffle, et le tronc se-
 « coué couvre au loin la terre de ses feuilles;
 « néanmoins l'arbre demeure attaché aux ro-
 « chers, et autant sa cime s'élève vers le ciel,
 « autant ses racines plongent vers les enfers. »

(Homère) :

« Tel l'olivier cultivé par l'agriculteur, dans
 « un terrain préparé avec soin, où l'eau coule
 « avec abondance, accessible au souffle de tous
 « les vents, pousse, grandit, étend au loin son
 « feuillage bleu; mais tout à coup le vent survient
 « en tourbillonnant, renverse la tranchee qui
 « l'environne, et le couche sur la terre. »

(Virgile) :

« Déjà l'Aurore, quittant le lit pourpré de Ti-
 « thon, répandait sur la terre ses premiers
 « feux. »

(Homère) :

« L'Aurore quittait le lit du beau Tithon,
 « pour apporter la lumière aux dieux et aux
 « mortels. »

(Le même) :

« Cependamment l'Aurore, revêtue d'un manteau de
 « pourpre, répandait ses feux sur la terre. »

CHAPITRE VII.

Des emprunts que Virgile a faits à Homère, dans les cin-
 quième et sixième livres de l'Énéide.

(Virgile) :

« Dès que les vaisseaux eurent gagné la haute
 « mer, et qu'on n'aperçut plus autour de soi que
 « le ciel et les eaux, un nuage grisâtre, chargé
 « de ténèbres et de frimas, se forma au-dessus
 « de nous, et vint épouvanter les ondes de son
 « obscurité. »

(Homère) :

« Quand nous eûmes perdu de vue l'île, qu'on
 « n'aperçut plus la terre, qu'on ne vit plus que la
 « mer et les cieus, qui se chargeaient de sombres
 « nuées. »

(Virgile) :

« Énée répand des coupes remplies de vin;
 « il évoque la grande âme d'Anchise, et ses mânes
 « qui dorment dans l'Achéron. »

(Homère) :

« Achille arrosait la terre de vin, en invoquant
 « l'âme de l'infortuné Patrocle. »

(Virgile) :

« Il reçoit pour récompense une cuirasse for-
 « mée d'un triple tissu de chaînes d'or entrelacées,
 « qu'Énée lui-même, vainqueur dans un combat
 « sur les bords du Simois, avait enlevées à Dé-
 « molée, au pied des murs de Troie. »

(Homère) :

« Je lui donnerai (et j'espère qu'il appréciera
 « ce présent) une cuirasse d'airain que j'ai enle-
 « vée à Astérope, et dont le contour est revêtu
 « d'ornemens d'étain poli. »

La lutte des coureurs est semblable dans les
 deux poètes. Comme elle comprend dans chacun,

Ἀδίκ' ἔπειθ' ὑπὸ κοσσίν εἰδῶσατο καλὰ πόδιλα,
 Ἀμύρροισα, χρῶσεια, τὰ μιν φέρον ἡμῖν ἐρ' ὕργην,
 Ἥθ' ἐπ' ἀπειρονα γαίαν, ἄμα πνοιῆς ἀνέμοιο.
 Εἴλετο δὲ βῆδον, ἐτῆ τ' ἀνδρῶν ἕμματα θέλγει,
 Ἴν' ἔθῃει, τοὺς δ' αὐτὲ καὶ ὑπνοῶντας ἐγείρει.
 Τῆν μετὰ χερσίν ἔχων πέτετο κρατῆς Ἀρχιφρόντης.

Ac velut annosam valido cum robore quercum
 Alpini Boreae nunc hinc, nunc flatibus illinc
 Erucere inter se certant: il stridor, et alle
 Consternunt terram concusso stipite frondes.
 Ipsa haeret scopulis, et quantum vertice ad auras
 Eliberias, tantum radice in tartara tendit.

Οἶον δὲ τρέφει ἔρνος ἀνὴρ ἐριθηλὲς ἐλαίης
 Χώρον ἐν οἰσπόλῳ, θ' ἄλκι ἀναβέβησεν ὕδωρ,
 Καλόν, τῆλε θάον· τὸ δὲ τε πνοιῆς δονέουσι
 Πικροταίον ἀνέμων, καὶ τε βρύει ἀνθεὶ λευκῶ·
 Ἐλθῶν δ' ἐξ ἀπίνης ἀνέμοιο· σὺν λαίλαπι πολλῇ
 Βῆδρον τ' ἐξίστραψε καὶ ἐξέταίνουσι ἐπι γαίῃ.

Et jam prima novo spargebat lumine terras
 Tithoni cruceum liuqueus Aurora cubile.

Ἥθ' δ' ἐκ λέγειον παρ' ἀγκυρῶν Τίθωνοιο
 Ἔρνος, ἐν ἄλκι κίττοις φάος φέροι ἡδὲ βροτοῖσι·
 Ἥθ' μὲν κραυγῆ περὶς εἰδόντο πᾶσαν ἐπ' αἴαν.

CAPUT VII.

Quae in quarto et sexto libris Virgilius ab Homero sit mu-
 tuatus.

Ut pelagus tenuere rates, nec jam amplius ulla
 Occurrit tellus, maria undique, et undique caelum:
 Olli caeruleus supra caput aëlisit iunher,
 Noctem hiemenque ferens, et inhorruit unda tenebris.

Ἄλλ' ὅτε δὴ τὴν νῆσον ἐλείπομεν, οὐδὲ τις ἀλλή
 φαίνεται γαῖαν, ἀλλ' οὐρανός, ἡδὲ θάλασσα·
 Δὴ τότε κυανῆν νεβρῆν ἐστράψε Κρόνιον.

Vinaque fundebat pateris, animamque vi cabat
 Anchisa magni, manesque Acherontis remissos.

Οἶνον ἀρυσσόμενος χαμᾶτις χεῖρ, τοὺς δὲ γαίαν,
 Ὑγρὴν κυκλήσκον ἠατρολλήης θαλοῖο.

Levibus huic hamis consortiam, auroque trilineam
 Loriceam, quam Demoleo detraxerat ipse
 Victor apud rapidum Simoenta sub Illo alto.

Δώσω οἱ θώρηκα, τὸν Ἀστεροπαῖον ἀπήρρον,
 Χάλιεον, ὃ πέρι χεῦμα φαίνου κασσιτέριοιο
 Ἀμυροδότηται.

Et cursorum certamen utrobique simile. Et quia versibus
 est apud utrumque numerosus, locum loco similem lector
 inveniet. Iulbia haec sunt:

un grand nombre de vers, le lecteur pourra comparer ces deux morceaux semblables. Elle commence comme il suit :

(Virgile) :

« Enée ayant ainsi parlé, ils prennent place ; et
« au signal donné... »

(Homère) :

« Ils se rangèrent en ordre ; Achille leur mon-
« tra les bornes de la carrière... »

La lutte du pugilat commence ainsi dans Vir-
gile :

« A l'instant, chacun se dresse sur la pointe
« des pieds. »

Et dans Homère : « Alors les deux champions,
« levant ensemble l'un contre l'autre leurs mains
« robustes, s'accrochent en même temps, et en-
« trelacent leurs doigts nerveux. »

Si l'on veut comparer la lutte à l'exercice de
l'arc, voici où elle commence dans les deux poètes :

(Virgile) :

« Aussitôt Enée invite ceux qui voudront dis-
« puter d'adresse à tirer de l'arc. »

(Homère) :

« Il fait distribuer aux tireurs d'arc un fer
« propre à servir de trait, dix haches à deux
« tranchants, et autant de demi-haches. »

Il aura suffi d'indiquer le commencement de
ces narrations étendues, pour mettre le lecteur à
même de vérifier les imitations.

(Virgile) :

« Il dit et disparait, comme la fumée légère
« s'efface dans les cieux. »

(Homère) :

« Son âme rentra sous la terre en gémissant,
« et disparut comme la fumée. »

(Virgile) :

« Ou courez-vous ? où fuyez-vous ? lui dit Enée ;

Haec ubi dicta, locum capiunt, signaque repente.

Στάν δὲ μεταστοιχεί· σήμνην δὲ τέρματ' Ἀχιλλεύς.

Pugilum certamen incipit apud hunc :

Constitut in digitis extemplo arrectus uterque.

apud illum :

Ἄντα δ' ὄνασχαρμένω χερσὶ σιτθαρῶσιν ἄμ' ἄικρω,
Σύν β' ἔπισσον, σύν δέ σοι βαρβαῖται χεῖρας ἔμικθον.

Si velis comparare certantes sagittis, invenies haec utrius-
que principia :

Protinus Aeneas celeri certare sagitta.

Ἀυτὰρ ὁ τοξευτέρι τιθεὶ ἰόντα σιθρον,
Καθ' ὃ' εἰτίθει δέκα μὲν πολέκκας, δέκα δ' ἡμιπέλεκκας.

Capita locorum, ubi longa narratio est, dixisse sufficiat,
ut, quid unde natum sit, lector inveniat.

Dixerat, et tenues fugit, cum fumus, in auras.

Ἐυχῆ δὲ κατὰ χθονός, ἦτες κωνός,
Ἵχθετο τετραγυῖα.

Aeneas, quo deinde ruis, quo proripis inquit.
Quem iugis ? aut quis te nostris complexibus arceat ?
Ter conatus erat collo dare brachia circum
Ter frustra comprehensa manus effugit imago.

« Pourquoi m'évitez-vous, et qui vous arrache
« à mes embrassements ? »

(Le même) :

« Trois fois il tenta de le serrer entre ses bras,
« trois fois il n'embrassa qu'une ombre vaine qui
« s'échappait de ses mains. »

(Homère) :

« Ainsi parla (Anticléa). Moi, j'eus la pensée
« d'embrasser l'âme de ma mère défunte ; trois fois
« je le tentai, et trois fois elle échappa de mes
« mains, comme une ombre ou comme un songe. »

La sépulture de Palinure est imitée de celle
de Patrocle. L'une commence par ce vers (dans
Virgile) :

« D'abord ils élevèrent un bûcher formé de
« bois résineux et de chênes fendus. »

L'autre, par celui-ci (dans Homère) :

« Ils allèrent avec des haches couper le bois
« nécessaire. »

Et plus loin : « Ils élevèrent un bûcher de cent
« pieds carrés, et, la douleur dans le cœur, ils
« placèrent dessus le cadavre de Patrocle. »

Quelle similitude dans les insignes des deux
tombeaux !

(Virgile) :

« Enée fit élever un grand tertre au-dessus du
« tombeau de Misène ; il le décora de ses armes,
« d'une rame et d'une trompette. Ce monument
« a donné son nom à la haute montagne sur la-
« quelle il est placé, et elle le conservera dans
« tous les siècles.

(Homère) :

« Après que le cadavre et les armes d'Elpénor
« eurent été brûlés, qu'on eut formé un tertre sur
« son tombeau et érigé une colonne au-dessus,
« nous posâmes encore en haut un monument,
« et une rame artistement travaillée. »

Ἵς ἔρατ'· αὐτὰρ ἔγων' ἔθειλον φρεσὶ μεμηριζας
Μητρόδ' ἔμψ' ψυχῆν ἔθειν καταστενυῖτας.

Τρίς μὲν ἔπαυρηθῆν, ἔθειν τέ με θυμός ἀνωγε·
Τρίς δὲ μὲν ἐκ χειρῶν, σκυῖα εἰκόλον, ἦ καὶ ὀνείρωφ,
Ἐπίτατο.

Sepultura Palinuri formata est Patrocli sepultura. Haec
incipit :

Principio pinguem terdis et robore secto.

illa sic :

Οἱ δ' ἴσαν ὀλοτόμουσ πελέκκας μετὰ χερσὶν ἔχοντες.

et alibi :

Κηδεμόνες δὲ παρ' αὐτῆ μόνον, καὶ νῆσον ὄλην.
Ποίησαν δὲ πυρῆν ἑκατόμποδον ἐνθα καὶ ἐνθα.

ipsa vero utriusque tumuli insignia quam paria ?

At ipse Aeneas ingenti mole sepulcrum
Imponit, suaque arma viro pinguemque tubamque
Monte sub aereo, qui nunc Misenus ab illo
Picitor, aeternumque tenet per secula nomen.

Ἀυτὰρ ἐπεὶ νεκρός τ' ἐκάθη, καὶ τεύχεα νεκροῦ,
Τύμβον χεύσαντες, καὶ ἐπὶ στήλην ἔρυσσαντες,
Πῆξάμεν ἀροτόμωσ τύμβωσ σῆρας ἔστημόν.

(Virgile) :

« Alors le Sommeil, frere de la Mort... »

(Homère) :

« Junon joignit en cet endroit le Sommeil,
« frere de la Mort. »

(Virgile) :

« Je t'en conjure au nom de la douce lumière
« du ciel et de l'air que tu respire, au nom de
« ton pere et de ton fils Iule, ta plus douce es-
« pérance, tire-moi, ô héros, de l'état ou je suis,
« et fais jeter un peu de terre sur mon corps ;
« tu le peux facilement, en allant la chercher au
« port de Vélies. »

(Homère) :

« Je te conjure au nom de tes ancêtres qui ne
« sont plus, au nom de ton épouse et du pere qui
« a pris soin de ton enfance, au nom de Téléma-
« que ton fils unique, que tu as laissé dans ton
« palais ; je te conjure, ô roi, de te souvenir de
« moi lorsque tu seras parvenu dans l'île d'Ea,
« ou je sais que tu vas diriger ton vaisseau, en
« quittant le domaine de Platon ; ne me laisse
« plus désormais sans deuil et sans sépulture, de
« peur que je n'attire sur toi la colère des dieux,
« mais brûle mon cadavre avec toutes les armes
« qui m'ont appartenu ; sur les bords de la mer
« écumeuse, élève-moi un tombeau qui apprenne
« mes malheurs à la postérité, et place au-dessus
« une rame, instrument dont je me servais,
« quand je partageais l'existence avec mes com-
« pagnons. »

(Virgile) :

« On voyait aussi dans ce lieu Tityus, fils de
« la Terre, dont le corps étendu couvrait neuf ar-
« pents de surface. Un insatiable vautour dé-
« chirait avec son bec crochu, son foie indestruc-

« tible, ses entrailles sans cesse renaissantes
« pour son supplice ; et, se repaissant dans l'ou-
« verture de sa poitrine, qui lui sert d'asile, il en
« dévore incessamment les chairs à mesure qu'el-
« les se reproduisent. »

(Homère) :

« J'ai vu Tityus, fils orgueilleux de la Terre,
« renversé sur le sol dont il couvrait neuf arpents ;
« des vautours l'entouraient de tous côtés, et,
« pénétrant dans ses entrailles, allaient lui ron-
« ger le foie, sans que ses mains pussent les re-
« pousser. C'était en punition de ce qu'il avait
« osé faire violence à Latone, illustre épouse de
« Jupiter, lorsqu'elle traversait les riantes campa-
« gnes de Paoupe pour se rendre à Delphes... »

(Virgile) :

« Quand j'aurais cent bouches et cent langues,
« avec une voix de fer, je ne pourrais vous dé-
« crire leurs diverses espèces de crimes, et racon-
« ter, seulement en les nommant, leurs divers
« supplices. »

(Homère) :

« Je ne pourrais nommer seulement les nom-
« breux chefs des Grecs, quand j'aurais dix lan-
« gues et dix bouches, une voix infatigable et
« une poitrine d'airain. »

CHAPITRE VIII.

Des vers des septième et huitième livres de l'Énéide qui
sont pris dans Homère.

(Virgile) :

« On entendait gémir dans son île des lions
« furieux qui luttèrent contre leurs liens, et ru-
« gissaient dans l'horreur des ténèbres ; des san-

Tunc consanguineus Leti sopor.

Ἐνθ' ὑπὸν ζυμβλίητο, καθιγνήθη θανάτω.

Quod te per caeli jucundum immen et antra,
Per genitore oro, per spes surgentis tuih,
Eripe melius, invicte, malis, aut tu mihi terram
Injice, namque potes, portusque require Velinos.

Νῦν δέ σε τῶν ἐπιθην γονυλάομαι, οὐ παρόντων,
Ἡρῶς τ' Ἀλόχου καὶ πατρὸς, ὃ σ' ἔτρεψε τυτθὸν ἔοντα,
Τηλεμάχου θ', ὃν μόνον ἐνὶ μεγάροισιν ἔειπες.
Οἶδά γάρ σε, ὡς ἐνθὲν ἐκὼν δόμου ἐξ Ἄϊδαο,
Νῆρον ἐς Αἰαίην στήσεις ἐνέρχεται νῆα.
Ἔγθα σ' ἔπειτα, ἀνὰξ, κέλευσαι μνήσασθαι ἑμεῖο,
Μὴ μ' ἀλλαστοιο, ἀναπτοιο, τῶν ὀπιων καταλείπειν,
Νοστήσεις, μή τοι τί θεῶν μῆριμα γένοιμαί.
Ἄλλὰ με κακῆραι σὺν τεύχεσιν, ἅσσα μοι ἐστίν,
Σῆμα τ' ἐμοὶ χεῖσαι, πολυὶς ἐπὶ θινὶ θαλάσσης,
Ἀνδρῶν δυστήνοιο, καὶ ἐσομνέοιοι πωθήσθαι.
Τὰυτα τέ μοι τέλεισαι, πηζαὶ τ' ἐπὶ τμήβω ἔρπυδι,
Τῶ καὶ ζωὸς ἔρρασον, εἶον με τ' ἐμοῖς ἐτάροισιν.

Nec non et Tityon, terra omniparentis alumnum,
Cernere erat : per tota novem cui juberet corpus
Porrigitur, rostroque immanis vultus obluco
Immortale jecur tundens, facundaque pornis

Viscera, rimaturque epulis, habitaque sub alto
Pectore, nec fibris requies datur ulla renatis.

Καὶ Τιτυὸν εἶδον, γαίης ἐρικυδέος υἱόν,
Κείμενον ἐν θαπέων· ὃ δ' ἐπ' ἑνεία κείτο πέλεια
Γῦπε δέ μιν ἐκάτερθε παρημένοιο ἦπαρ ἔκειρον,
Δέρτρων ἔσω θύοντες· ὃ δ' οὐκ ἀπαμύετο χερσὶ
Ἀητῶ γὰρ εἰκαστο, Διὸς κινδρῆν παράκοιτον,
Ἡυθὺ δ' ἔρχομενην διὰ καλλιχόρου Ἠανοπίητος.

Non, mihi si ligatur centum sint, oraque centum,
Ferreæ vox, omnis scelerum comprehendere formas,
Omnia pernarum percurrere nomina possim.

Ἠελθὼν δ' οὐκ ἂν ἐγὼ μνήσσομαι, οὐδ' ἄνομιον.
Οἶδ' εἰ μοι δέκα μὲν γλώσσαι· δέκα δὲ στόματ' εἴην,
Φωνὴ δ' ἀρήρητος, χάλκεον δέ μοι ἦτορ ἐνείη.

CAPUT VIII.

In septimo et octavo qui versus sunt ab Homero sumti.

Hinc exaudiri genitus iraque leonum
Vincla recusantum et sera sub nocte juberat,
Setigerique sues atque in praesepibus ursi

« glierz et des ours qui poussaient des hurlements
« monstrueux, semblables à ceux des loups,
« dans les étables où ils étaient renfermés : e'é-
« taient des hommes que la eruelle Circé avait
« dépouillés de leur forme, pour les métamorpho-
« ser en animaux féroces. »

(Homère) :

« Dans un vallon agréable, ils trouvèrent la
« maison de Circé, bâtie en pierres polies, au-
« tour de laquelle erraient des lions et des loups
« des montagnes, que la magicienne avait appri-
« voisés par ses enchantelements. »

(Virgile) :

« Que demandez-vous? quels motifs ou quels
« besoins vous ont conduits, à travers tant de
« mers, sur les rivages de l'Ausonie? Vous se-
« riez-vous égarés de votre route, ou bien quel-
« que tempête telle qu'on en essuie souvent sur
« mer.... »

(Homère) :

« O étranger! qui êtes-vous? Quel est le but de
« votre navigation? est-ce quelque affaire? ou bien
« errez-vous à l'aventure, comme les pirates qui
« vont exposant leur vie, pour nuire à autrui? »

(Virgile) :

« Ainsi, au retour du pâturage, les cygnes au
« plumage blanc font retentir les nues qu'ils tra-
« versent de leurs ehants mélodieux, que ré-
« pètent au loin les bords du Caistre et du lac
« Asia. »

(Homère) :

« Ainsi de grandes troupes d'oiseaux, d'oies
« sauvages, de grues ou de eygnes au long eol
« et au blanc plumage, voltigent, en déployant
« leurs ailes, sur les prairies de l'Asia et sur les
« bords du fleuve Caistre, et font retentir la

« campagne de leurs nombreux gazouillements. »
(Virgile) :

« Elle aurait pu voler sur la surface d'un ehamp
« couvert d'une riche moisson, sans blesser dans
« sa course les fragiles épis; ou eourir au milieu
« des mers, en glissant sur les vagues, sans
« mouiller seulement la plante de son pied ra-
« pide. »

(Homère) :

« Tantôt ees eavales bondissaient sur la terre
« féconde, tantôt elles eouraient dans les ehamps
« au-dessus des épis mûrs, sans les briser, et tan-
« tôt elles s'abattaient sur la vaste surface des
« ondes amères. »

(Virgile) :

« On sert à Énée et aux Troyens, ses compa-
« gnons, le dos entier d'un bœuf, et des viandes
« offertes sur l'autel. »

(Homère) :

« Le roi Agamemnon leur donna un bœuf de
« cinq ans, eonsacré à Saturne. »

(Virgile) :

« Lorsqu'on fut rassasié et qu'on eut cessé de
« manger, le roi Évandre prit la parole. »

(Homère) :

« Le fils d'Atrée, le puissant Agamemnon, fit
« à Ajax l'honneur de servir le dos tout entier;
« et après qu'on eut apaisé la faim et la soif, le
« vieux Nestor ouvrit le premier un avis. »

(Virgile) :

« Évandre est éveillé dans son humble habita-
« tion par le retour heureux de la lumière, et par
« le chant matinal des oiseaux nichés sous son
« toit. Le vieillard se lève, couvre son corps
« d'une tunique, et attaehe à ses pieds les eor-
« dons de la chaussure tyrrhénienne; il met en

Sævire, ac formæ magnorum ululare luporum :
Quos hominum ex facie Dea sæva potentibus herbis
Induerat Circe in vultus ac terga ferarum.

Ἴδρον δ' ἐν βήρσσει τετυνημένα δώματα Κίρκης
Ξεστοῖσι λάσσει, περικλιπέω ἐνὶ γῶρον.
Ἄμφι δὲ μιν λύκοι ἤσαν ὀρστέροι, ἤδὲ λέοντες,
Τοὺς αὐτὴ κατέβηξεν, ἐπίαι κακὰ φάρμακα ἔδωκεν.

Quid petitis? quæ causa rates, aut eujus egentis
Litus ad Ausonium tot per vada cæcula vexit?
Sive errore vie, seu tempestatibus acti,
Qualia multa mari nautæ patiantur in alto.

Ὡς εἶναι, τίνες ἐστέ; πόθεν πλεῖθ' ὕγρα κλυεθα;
Ἥ τι κατὰ πρήξιν, ἢ μαφιδίως ἀλάληθε,
Οἷά τε ληίστηρες, ὑπεῖρ ἄλλα; τοῖ γ' ἄλδωνται
Ψυχὰς παρβέμενοι, κακῶν ἀλλοδαπίσσι φέρουτες;

Ceu quondam nivei inter nubila cœni
Cum sese e pastu referunt, et longa canoros
Dant per colla modos: sonat annis et Asia longe
Pulsa palus.

Τῶν δ' ὥστ' ὀρνίθων πετεηνῶν ἔθνεα πολλὰ,
Ἄητων, ἢ γερῶνων, ἢ κύκων δουλιχοδείρων,
Ἄστιν ἐν λευκῶν, Κευστήριον ἀμφὶ βέσθηρα,
Ἐνθα καὶ ἐνθα ποτιῶνται ἀγαλλόμεναι περὶ γέσσει,

Κλαγγῆδόν προκαθίζοντων, σμαραγεῖ δὲ τε λευκῶν.

Ita vel intactæ segetis per summa volaret
Gramina, nec tenuis cursu lassis araret;
Vel mare per medium fluctu suspensa lument
Ferret iter, celeres nec fingeret aquore plantas.

Αἱ δ' ὅτε μὲν σκιρτῶν ἐπὶ ζειδιῶρον ἄρουραν,
Ἄκρον ἐπ' ἀνθερίων καρπὸν θῆον οὐδὲ κατεκλιον.
Ἄλλ' ὅτε δὴ σκιρτῶν ἐπ' εὐράει νῶτα θαλάσσει,
Ἄκρον ἐπὶ βρηγμῶν ἄλλοσ πολλοῖσ θέσσκον.

Vescitur Eneās simul et Trojana juventus
Perpetui tergo bovis et lustralibus exilis.

Τοῖσι δὲ βῶν ἱέρουσεν ἀναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων
Ἄρανα, πενταέτηρον, ὑπερμανεῖ Κρονίονι.
Νῶτισι δ' ἄλωνα δικρυκέσσι γέγχιρον.

Postquam exenta fames, et amor compressus edendi,
Rex Evandrus ait.

Ἦριος Ἀτρεΐδης εὐρυκρείων Ἀγαμέμνων.
Ἄυταρ ἐπεὶ πῶσις καὶ ἐδητύος ἐξ ἔρον ἔστο,
Τοῖς ὄ γέρον πάμπρωτος ὑρῶναιον ἤρχετο μῆτιν.

Evandrum ex humili tecto lux suscitât alma,
Et malinus volucrum sub cubine cantus.
Consurgit senior, tunicaque inducitur artus,
Et Tyrrhæna pedum circumdat vincula plantis.

« suite sur son épaulé un baudrier, d'où pend à
« son côté une épée d'Arcadie; et un jeu de pan-
« there tombe de son épaulé gauche sur sa poi-
« trine; deux chiens, ses fidèles gardiens, sor-
« tent avec lui de la maison, et accompagnent leur
« maître. »

(Homère) :

« Il s'assied, il revêt une tunique neuve et bril-
« lante, et par-dessus un vaste manteau; il atta-
« che sur ses jambes lavées une chaussure élé-
« gante, et il ceint son épée ornée d'anneaux
« d'argent. »

(Le même) :

« Il s'avance vers l'assemblée, tenant sa lance
« à la main; il n'était pas seul, ses deux chiens
« blancs le suivaient. »

(Virgile) :

« Oh! si Jupiter me rendait mes premières an-
« nées, alors que pour la première fois, vainqueur
« sous les murs de Préneste, je détruisis une ar-
« mée et je brûlai des monceaux de boucliers,
« après avoir de ma propre main envoyé dans les
« enfers le roi Herilus, auquel Féronie, sa mère,
« par un prodige étonnant, avait donné trois
« vies. Il fallut le vaincre trois fois et trois fois lui
« donner la mort, ce que mon bras sut accom-
« plir. »

(Homère) :

« Plût aux dieux que je fusse jeune et vigou-
« reux, comme lorsque la guerre s'alluma entre
« nous et les Eléens, à l'occasion de l'enlève-
« ment d'un troupeau de bœufs: je tuai Hymon et
« le vaillant Hypirote, habitant de l'Elide, qui
« les amenait chez lui; ce dernier, en les défen-
« dant, tomba des premiers, frappé par un trait
« lancé de ma main. »

Tum lateri atque humeris Togarum subligat ensem
Demissa ab lava panthera terga retorquens.
Nec non et gemini custodes limine ab alto
Procedunt, grossumque canes comitantur herilem.

Ἔξαστο δ' ὀρθωθεὶς, μαλακὸν δ' ἔνδυσε χιτῶνα,
Καλὸν, νεγᾶτων περὶ δ' αὐτὸ μίγα βαλλετο φέρον·
Ἥσσι δ' ὑπαὶ λαπαροῖσιν ἐθήρατο κατὰ πόλιν·
Ἄμφι δ' ἄρ' ὤμιστον βάλετο φέρον ἀγορῶν ὄντα·
Ἢ ῥ' ἔμην εἰς ἀγορῆν· παλιμῶ δ' ἔμε χάλκων ἔγχος,
Ὅσα οἷος· ἅμα τῆγε δῶα κύνες ἄργοι ἔποντο.

O mihi prateritis referat si Jupiter annos!
Qualis eram, cum primam aciem Praeneste sub ipsa
Stravi, scutorumque incendi victor acervos,
Et regem hac Herilium dextra sub tartara misi;
Nascenti cui tris animas Feronia mater,
(Horrendum dictu) dederal, terna arma movenda;
Ter leto sternendus erat; cui tunc tamem omnis
Abstulit haec animas dextra, et totidem exiit armis.

Εἶθ' ὡς ἠθέλωμι, βίη δέ μοι ἐμπέδος εἶη,
Ὡς ἔπος· Ἰδίσσισσι καὶ ἡμῖν νεῖκος ἐτύχθη
Ἄμφι βοηλοῖσιν, ἔτ' ἐγὼ κῆδων Ἰνομονῆα
Ἐσθλὸν Ἰπειροχίλην ὅς ἐν Ἠλίδι ναυτάρακα,
Ῥῆσι θανάτων ὄδ' ἀμύμων ἦσι βάστασι,
Ἐθλήτ' ἐν πρώτοισιν ἔμπεδ' ἀπὸ γαυρῶ ἀκόντι.

(Virgile) :

« Telle l'étoile du matin, dont Vénus hérite
« particulièrement les feux, élève dans les cieux
« son disque sacré, et dissipe les ténèbres. »

(Homère) :

« Telle Hesper, la plus brillante étoile du fir-
« mament, se distingue entre toutes les autres
« pendant une nuit calme. »

(Virgile) :

« Voici le don précieux que je t'ai promis, les
« armes faites de la main de mon époux: désor-
« mais ne crains pas, ô mon fils, de défer au
« combat les superbes Laurentins et l'audacieux
« Turnus. Vénus dit; et embrassant son fils, elle
« dépose devant lui, au pied d'un chêne, les armes
« étincelantes. »

(Homère) :

« Vulcain, après avoir fabriqué pour Achille
« un vaste et solide bouclier, lui fit encore une
« cuirasse plus éclatante que la flamme; il lui fit
« aussi un casque pesant, et qui s'adaptait exac-
« tement sur la tête; il était d'ailleurs habile-
« ment ciselé en or; il lui fit encore des brode-
« quins d'étain ductile: après qu'il eut terminé
« toutes ces armes, il vint les apporter à la mère
« d'Achille. »

(Virgile) :

« Le héros, charmé de l'insigne honneur que
« lui font les présents de la déesse, ne peut se ras-
« sasier de les regarder, de les examiner en détail,
« et de les tenir dans ses mains. »

(Homère) :

« Il jouissait de tenir dans ses mains les dons
« magnifiques du dieu; et après en avoir admiré
« à son gré l'admirable fabrication... »

Καθὼς ἔπεσον.

Qualis ubi oceani perflatus Lucifer unda,
Quem Venus ante alios astrorum diligit ignes,
Exultat os sacrum caelo, tenebrasque resolvit.

Οἷος δ' ἀστὴρ εἶσι μετ' ἀστράσι νυκτὸς ἀμολγῶ,
Ἐσπερος, ὅς κάλλιστος ἐν οὐρανῷ ἴσταται ἀστῆρ.

En perfecta mihi promissa conjugis arte
Munera: ne mox aut Laurentis, aut, superbo
Aut aereum dubitem in praelia poscere Turnum.
Bixit, et amplexus nati Cytherea petit,
Arma sub adversa posuit radiantia quereu.

Ἀστὴρ ἐπειδὴ τοῦτε σᾶκος μέγα τε στιβαρόν τε,
Τεῦθ' ἄρα οἱ θώρηκα φαινότερον πυρῶς ἀγῆς·
Τεῦθε δέ οἱ κινῆν βραχίην, κρατάριος ἀραρυῖαν,
Καλῆν, ἀκατάληκον ἐπὶ δὲ χρῦσσον λόρον ἦκε·
Τεῦθε δέ οἱ κνημῖδας ἰανούσ κασσιτέριον.
Ἀστὴρ ἐπεὶ πᾶθ' ὅπλα κάμε κλυτὸς Ἄμριγυγεις,
Μητρὸς Ἀχιλλῆος, ὅθκε προπάραιθεν ἀΐετας.

Ille Dea donis et tanto laetus honore
Impleri nequit, atque oculus per singula volvit,
Miraturque, interque manus et brachia versat.

Τέρπετο δ' ἐν χεῖρεςσιν ἔγων θεοῦ ἀγλάα δωρα.
Αὐτὰρ ἐπεὶ φρεσὶν ἦεν ἐταρπετο, θαῖδα κα λούσσων.

CHAPITRE IX.

Des passages du neuvième livre de l'Énéide qui sont pris dans Homère.

(Virgile) :

« Iris, vous l'ornement de l'Olympe, quelle divinité vous fait traverser les airs, pour descendre vers moi sur la terre ? »

(Homère) :

« O déesse Iris, quel dieu vous a envoyée vers moi ? »

(Virgile) :

« Les Atrides ne sont pas les seuls qui aient essuyé un pareil outrage. »

(Homère) :

« La belle Hélène n'est-elle pas la cause pour laquelle les Atrides ont amené ici l'armée des Grecs ? Mais les Atrides ne sont pas les seuls des humains qui aiment leurs femmes. »

(Virgile) :

« Quels sont les braves qui s'apprennent à briser ce faible retranchement, et à pénétrer avec moi dans un camp déjà épouvanté ? »

(Homère) :

« Avancez hardiment, cavaliers troyens ; renversez le mur qui défend les Grecs, et jetez la flamme dévorante sur leurs vaisseaux. »

(Virgile) :

« Employez soigneusement ce qui reste du jour à réparer vos forces, après de si heureux succès, et préparez-vous à donner l'assaut demain. »

(Homère) :

« Allez maintenant prendre votre repos, pour vous disposer à combattre. »

(Virgile) :

« Ainsi parle Ascagne, les larmes aux yeux ; en même temps il delie de dessus son épaule

« son épée d'or, renfermée dans un fourreau d'ivoire, ouvrage admirable de Lycaon, artiste de Gnosse. Mnestée donne à Nisus la peau velue d'un lion, et le fidèle Aléthès échange son casque avec lui. »

(Homère) :

« Le fils de Tydée avait laissé sur la flotte son épée et son bouclier ; le puissant guerrier Thrasymède lui donne la sienne, qui était à deux tranchants, et le couvre de son casque, qui avait la forme d'une tête de taureau, mais sans ornement ni crinière. Ulysse, d'un autre côté, donne à Mérion son carquois, son arc et son épée. »

(Virgile) :

« Ces deux guerriers ainsi armés partent, accompagnés jusqu'aux portes par l'élite des jeunes gens et des vieillards, qui forment des vœux pour eux ainsi que le bel Iule. »

(Homère) :

« Après les avoir revêtus de ces armes redoutables, les chefs de l'armée les laissèrent partir. »

(Virgile) :

« Au sortir des portes, ils franchissent les fossés, et, à la faveur des ombres de la nuit, ils entrent dans le camp ennemi, où ils viennent par donner la mort à un grand nombre de guerriers ; ils trouvent les soldats étendus çà et là sur l'herbe, et plongés dans le vin et dans le sommeil ; ils voient les chars dételés le long du rivage, et les conducteurs couchés au milieu des harnais et des roues ; des armes étaient par terre, à côté de vases remplis de vin. Le fils d'Hyrtacide prenant le premier la parole : Euryale, dit-il, il faut signaler notre audace ; en voilà l'occasion, en voici le moment. Toi, prends garde, et observe

CAPUT IX.

Nona libro que insunt sumta ab Homero.

Iri, decus cœli, quis te mihi nubibus actam
Detulit in terras ?

Ἴρι θεᾶ, τίς τ' ἄρ σσ θεῶν ἐμοὶ ἄγγελον ἦκε ;
Nec solus tangit Atridas

Iste dolor.

Τί δὲ λαὸν ἀνήγαγεν ἐνθάδ' ἀγέρας ;
Ἀτρείδης ; ἢ οὐχ' Ἑλένης ἕνεκ' ἠυκόμοιο ;
Ἢ μῦθον φίλουσ' ἀλόχου μερόπων ἀνθρώπων
Ἀτρείδαι ;

Sed vos, o lecti, ferro quis scindere vallum
Apparat, et mecum invadit trepidantia castra ?

Ὅρνυσθ', ἰσπόμενος Τρωῆς, ἴγγυσθε δὲ τείχος
Ἀργείων, καὶ νηυσὶν ἐνίσταε θεσπιδαῖς πύρ.

Quod superest, læti bene gestas corpora rebus
Procrute viri, et pugnam sperate parati.

Νῦν δ' ἔρχεσθ' ἐπὶ δεῖπνον, ἵνα συνάγομεν ἄρνα.

Sic ait illacrimans : humero simul exiit enseni
Auratum, mira quem fecerat arte Lycaon

Gnosius, atque habilem vagina aptarat eburna.
Dat Niso Mnestens pellem, horrentisque leonis
Exuvias, galeam Iulus permutat Alcthes.

Τυδείδῃ μὲν δῶκε μενοπτόλεμος Θρασύμηδης
Φάσγανον ἀμφικραῖς, (τὸ δ' ἔδον παρὰ νηυσὶ λείπειτο),
Καὶ σάκος ἄμφι δὲ οὐ κινέην κεραλῆριν ἔθηκε
Ταυραῖνῃ, ἀραλὸν τε, καὶ ἄλοσον, ἥτε καταπίτῃ
Κεκόηται, βύετα δὲ κάρη θαλαρῶν αἰχρῶν.
Μηριόνης δ' Ὀδυσσῆϊ δίδοι βίον, ἧδὲ φερέτερον,
Καὶ ζῆρος.

Protinus armati incedunt, quos omnis euntes
Primorum inans ad portas juvenumque senumque
Prosequitur votis, nec non et pulcher Iulus.

Τὼ δ', ἐπεὶ σὺν ἔπλοισιν ἐνὶ δευράσιον ἐδότῃν,
Βᾶν β' ἵεναι, λιπέτην δὲ κατ' αὐτόθι πάντας ἀρίστους.

Egressi superant fossas, noctisque per umbram
Castra inimica pelunt, nullis lamen ante futuri
Exitio : passim somno vinoque per herbam
Corpora fusa vident, arrectos litore currus,
Inter tora rotantes viros, simul arma jacere,
Vina simul : prior Hyrtacides se ore locutus :
Euryale, audendum dextra, nunc ipsa vocat res.

« au loin, qu'aucune troupe ne vienne nous
« prendre par derrière; moi, je vais ravager ce
« quartier, et l'ouvrir un large passage. »

(Homère) :

« Ils s'avancent à travers les armes et le sang;
« ils arrivent d'abord dans les rangs des Thra-
« ces, qui dormaient accablés de fatigue; à côté
« d'eux étaient posées à terre et sur trois rangs
« leurs armes brillantes. »

Et peu après :

« Les chevaux de Rhésus étaient rangés en
« demi-cercle, et attachés par la bride autour
« du siège où il dormait. Ulysse l'aperçut le
« premier, et le fit voir à Diomède. Diomède, lui
« dit-il, voilà celui que nous a désigné Dolon,
« que nous avons tué; voilà ses chevaux; c'est
« le moment d'user de ta force; mais avant d'em-
« ployer les armes, il faut déher les chevaux;
« ou bien je vais le faire, tandis que tu frapperas
« leur maître. »

(Virgile) :

« Mais la connaissance qu'il avait de l'art des
« augures ne put garantir Rhéus de la mort. »

(Homère) :

« La science des augures ne servit point à
« Eunomus pour éviter la cruelle mort. »

(Virgile) :

« Déjà l'Aurore, quittant le lit pourpré de Ti-
« thon, répandait sur la terre ses premiers feux. »

(Homère) :

« L'Aurore quittait le lit du beau Tithon pour
« porter la lumière aux dieux et aux mortels. »

La mère d'Euryale, qui, à l'affreuse nouvelle
de la mort de son fils, jette sa quenouille et ses
fuseaux, et court, échevelée et poussant des hur-
lements, vers les remparts et vers l'armée, pour

y répandre sa douleur en plaintes et en lamen-
tations, est une imitation complète d'Andro-
maque pleurant la mort de son époux.

(Homère) :

« Andromaque ayant ainsi parlé se mit à cou-
« rir dans le palais, essoufflée et hors d'elle-
« même; ses servantes la suivaient; mais lors-
« que, parvenue, à la tour où étaient les soldats,
« elle jeta les yeux en bas de la muraille, et
« qu'elle aperçut Hector, que les rapides cour-
« siers traînaient autour de la ville... »

(Virgile) :

« Allez, Phrygienne (car vous ne méritez point
« le nom de Phrygien), allez sur la montagne. »

(Homère) :

« O lâcheté, ô honte! Femmes! car vous ne
« méritez pas le nom de Grecs. »

(Virgile) :

« Quels murs, quels autres remparts avez-
« vous? Quoi! un homme, ô mes concitoyens,
« enfermé de toute part dans vos retranchements
« aura fait impunément un tel massacre dans la
« ville, et précipité dans les enfers tant de jeunes
« guerriers? Votre malheureuse patrie, vos anti-
« ques dieux, le grand Enée, lâches, ne réveil-
« leront-ils pas en vous la honte et la douleur? »

(Homère) :

« Pensez-vous que nous ayons des auxiliaires
« derrière nous, ou quelque mur inébranlable
« qui repousse les attaques de nos ennemis?
« Nous n'avons pas près de nous une ville for-
« tifiée, ou nous puissions nous défendre, secou-
« rrus par une population entière; nous sommes
« au contraire renfermés par la mer dans le pays
« des Troyens, qui le défendent bien armés. »

radios et pensa demitteret, ut per muros et virorum
agmina ululans et coma scissa decurreret, ut effunderet do-
lorem in lamentationum querelas, totum de Andromacha
sumsit lamentante mortem mariti :

Ὅς φαιμένη μεγάροιο διέσσυτο, μαινίδι ἴση,
ἡαλλόμενη κραδίην ἄμα δ' ἀκριπόλοι κίων αὐτή.
Αὐτὰρ ἐπεὶ πύργον τε καὶ ἀνδρῶν ἴξεν ὄμιλον,
Ἴστη πατήρηνσ' ἐπὶ τείχει· τὸν δ' ἐνόησεν
Ἐλκόμενον πρόσθεν πόλιος.

O vere Phrygiæ, neque enim Phryges.

Ὡ πέπνοια, κάκ' ἐλέγχε, Ἀχιλλεύς, οὐκ εἴ' Ἀχαιοί.

Quos alios muros, que jam ultra moenia habetis?

Unus homo et vestris, o cives, undique septus

Aggeribus, tantis strages impune per urbem

Edidit? juvenum primos lot miserit Orcu?

Non infelices patriæ, veterumque Deorum?

Et magni Enææ segnes miseræque pudetque?

Ἦε τίνας φαιμεν εἶναι ἀσσητήρας ὀπίσσω;

Ἦε τι τοῖς ἄριστοι, ὃ κ' ἀνδράσι λογῶν ἀμύνοι;

Οὐ μέν τις σχεδὸν ἔστι πόλις πύργους ἀραρούα,

Ἦη κ' ἀπικυνομάμοσ', ἑτεράκλιε δῆμον ἔχοντες;

Ἄλλ' ἐν γὰρ Τρώων πεδίο.

Hæc iter est Tu, ne qua manus se attollere nobis
A tergo possit, custodi et consulo longo.
Hæc ego vasta dabo, et recto le limite ducam.

Τὼ δὲ βράτην προτέρω δὴ τ' ἔντεα καὶ μέλαν αἶμα
Αἶψα δ' ἐπὶ Θρηκῶν ἀνδρῶν τέλος ἴξον ἰόντες·
Οἷδ' εἶδον καμάτω ἀδδόμενος· ἔντεα δὲ σπιν
Καλὰ παρ' αὐτοῖσιν γθῶν κένιτο, εὐ κατὰ κίσσηον,
Τρισυγίης· παρὰ δὲ σπιν ἐκάστω δίφωτος ἵπποι.

et paulo post :

Ἐξ ἐπιδερμάδος πυμάτης ἱμῶσι δέδωτο.
Τὸν δ' Ὀδυσσεύς προπάροισεν ἴδων Διομήτην δεῖξεν·
Ὀδύσε τοι, Διομήδης, ἀνὴρ, οὗτοι δὲ τοι ἵπποι,
Οὓς νῶν πύραυλας Δολῶν, ἐν ἐπίρρημον ἡμεῖς
Ἄλλ' ἄγε δὴ, πρόφραε κρατερὸν μένος· οὐδὲ τί σε γρηῖ
Ἴστάμενα μέλιον σὺν τεύχεσιν· ἀλλὰ λῶ' ἵπποισι.
Ἦε σύ γ' ἀνδράς ἐναιρε, μελήρουσι δὲ μοι ἵπποισι.

Sei non augurio potuit depellere pestem.

Ἄλλ' οὐκ αἰωνοῖσιν ἐρύσσατο κῆρα μέλαιναν.

Et jam prima novo spargebat lumine terras

Tithoni croceum linquens humilem terram

Ἦώς δ' ἐκ λεχέων παρ' ἀγαυοῦ Τίθωνοιο

Ὀρῶσ', ἐν' ἀθανάτοισι φῶς φέρει ἠδὲ βροτοῖσι.

Mater Euryali ad dirum nuntium, ut excussos de manibus

CHAPITRE X.

Des emprunts que Virgile a faits à Homère dans les autres livres de l'Énéide.

(Virgile) :

« Ils lancent leurs traits, et tels que les grues, « regagnant les bords du Strymon, se donnent « entre elles des signaux au milieu des nuées « épaisses, et, traversant les airs avec bruit, « fuient les vents du midi en poussant des cris « d'allégresse. »

(Homère) :

« Les Troyens s'avançaient en poussant des « cris, semblables aux troupes de grues qui, « après avoir fui l'hiver et ses longues pluies, « retournent en criant vers l'embouchure des « fleuves qui descendent dans l'Océan. »

(Virgile) :

« Le casque d'Énée jette sur sa tête un éclat « étincelant; la crinière s'agite, semblable à la « flamme, et son bouclier d'or vomit au loiu des « éclairs. Telle une comète lugubre lance ses « feux rougeâtres au sein d'une nuit sans nuage; « ou tel le brûlant Sirius se leve pour apporter « aux mortels consternés la sécheresse et les « maladies, et attriste le ciel même de sa funeste « lumière. »

(Homère) :

« Le casque et le bouclier de Diomède jetaient « autour de lui la flamme, semblables, à l'étoile « d'automne, qui brille davantage alors qu'elle « se plonge dans l'Océan. Ainsi rayonnaient sa « tête et sa poitrine. »

(Le même) :

« Achille s'avançait, semblable à l'étoile bril-
lante d'automne, appelée le Chien d'Orion, dont
les rayons étincellent entre ceux de tous les

« autres astres, au milieu d'une nuit sercine ;
« mais cette lumière brillante est un signe de
« deuil, qui ne promet que la mort aux tristes
« mortels. »

(Virgile) :

« Chacun a son jour marqué ; le temps de la
« vie est court et irréparable. »

(Homère) :

« Il n'est, je pense, aucun des humains, et le
« fort pas plus que le faible, qui évite le destin
« qui lui fut assigné en naissant. »

(Le même) :

« Quelles paroles inconsidérées dis-tu, ô fils
« de Saturne? Veux-tu soustraire un mortel à la
« triste mort qui lui est depuis longtemps réser-
« vée par le destin : »

(Virgile).

« Ses destinées l'appellent, Turnus touche à la
« borne des jours qui lui furent accordés. »

(Homère) :

« Le destin funeste de Pésandre le conduisit
« à la mort. »

(Virgile) :

« Au nom des mânes de votre père, au nom
« d'Iule, votre espoir naissant, conservez-moi la
« vie pour mon père et pour mon fils. Je possède
« une belle maison ; des objets en argent ciselé,
« de la valeur de plusieurs talents y sont en-
« fouis; j'ai encore beaucoup d'or brut et ouvre.

« La victoire des Troyens n'est pas attachée à mon
« existence, et un homme de plus ne changera
« rien aux événements. A ces paroles de Magus
« Énée répond : Garde pour tes enfants ces
« talents d'or et d'argent dont tu me parles ;
« Turnus a le premier, en tuant Pallas, banni
« de cette guerre ces sortes de transactions ;

CAPUT X.

Quæ in reliquis libris mutuatus sit ab Homero Vergilius

Tela manu jacunt : quales sub nubibus atris
Strymoniar dant signa grues, atque æthera trantant
Cum sonitu, fugiantque Notos clamore secundo.

Τρώες μὲν κλαγγὴ τ', ἐνοπή τ' ἴσαν, ὄρνιθες ὡς
Ἥύτε περ κλαγγὴ γεράνων πτεῖν οὐρανὸν πρό,
Αἶτ' ἐπὶ οὐν χειμῶνα φύγον καὶ ἀθέσφατον ὄμβρον,
Κλαγγὴ τὰί γε πέτονται ἐπὶ ὠκεανὸν ῥῶαν.

Ardet apex capitis, cristisque ac vertice flamma
Funditur, et vastos umbo vomit aureus ignes.
Non secus ac liquidula si quando nocte cometa
Sanguineo lugubre rubent, aut Sirius ardor :
Ille sifim morbosque ferens mortalibus ægris
Nascitur, et lævo contristat lumine cælum.

Δαΐε οἱ ἐκ κόρυθός τε καὶ ἀσπίδος ἀκμάστον πῦρ,
Ἄσπερ ὄπωρινῷ ἐναλίγκιον, ὅστε μάλιστα
Λαμπρὸν παμφαίνοντι δελουμένως ὠκεανοῖο.
Τοῖον οἱ πῦρ δαίεν ἀπὸ κρατῶς τε καὶ ὤμων.
Ἡαμφαίνοντ' ὡς τ' ἀσπερ' ἐπεσσύμενον πεδίοιο,
Ὅς ῥά τ' ὄπάρης εἰσιν, ἀρίζηται δέ οἱ αὐγαὶ
Φαίνονται πολλοῖσι μετ' ἀστρασι νυκτὸς ἀμολγῶ,

Ἵντε κύν' Ὀρίωνος ἐπικίλησιν καλέουσιν.

Λαμπρότατος μὲν ὄγ' ἐστὶ, κακὸν δέ τε σῆμα τέτυκται.
Καὶ τε φέροι πολλὸν πυρετὸν δειλοῖσι βροτοῖσιν.

Stat sua cunque dies : breve et irreparabile tempus
Omnibus est vitæ.

Μοῖραν δ' οὐσίνα φημι περφυγμένον ἔμμεναι ἀνδρῶν,
Οὐ κακὸν, οὐδὲ μὲν ἐσθλόν, ἐπὶν ταπρῶτα γένηται.
Αἰνότετα Κρονίῳ, ποῖον τὸν μῦθον ἔειπες;
Ἄνδρα θνητὸν εἶντα, πάλαι περπωμένον αἴσῃ,
Ἄψ' ἐθέλεις θανάτοιο δυσχερὸς ἐξαναλῦσαι ;
Fata vocant, metasque doli pervenit ad avi.

Ἵντε τὸν δ' ἀγε μοῖρα κακῆ θανάτοιο τέλοςδε.

Per patrios manes, per spes surgentis Iulii,
Te precor, hanc animam serves natoque patrique.
Est domus alta : sicut penitus defossa talenta
Cæli argentii : sument antri pondera facti
Infelice mihî. Non hic victoria Teuerum
Vixit, aut anima una dabit discrimina tanta.
Dixerat. Æneas contra cui talia reddidit :
Argentii alque aurî memoras quæ multa talenti
Natis parce tuis. Belli commercia Turnus
Sustulit ista prior, jam tum Pallante peremto.
Hoc patris Ancebis manes, hoc sentit Iulus.

« ainsi le veut Iule, ainsi le veulent les mânes
« de mon père Anchise. En disant ces mots, il
« lui saisit le casque de la main gauche, et, ren-
« versant en arrière la tête du suppliant, il lui
« enfonce dans le sein son épée jusqu'à la
« garde. »

(Homère) :

« Fils d'Atrée, fais-moi prisonnier, et accepte
« pour ma délivrance une rançon convenable.
« Il y a de grandes richesses et des objets précieux
« dans la maison de mon père; de l'or, de l'ai-
« rain, des ouvrages en fer, dont mon père te
« donnera certainement une grande quantité,
« s'il apprend que je vis encore sur les vaisseaux
« d s Grecs. »

(Virgile) :

« Tel, souvent, le lion parcourt à jeun de
« vastes pâturages, entraîné par la faim dévo-
« rante : s'il aperçoit un chevreuil timide ou un
« cerf qui dresse son bois, il ouvre, dans le trans-
« port de sa joie, une gueule effrayante, herisse
« sa erinière, et, fondant sur sa proie, lui dé-
« chire les entrailles et s'abreuve de son sang.
« C'est avec une pareille impétuosité que Mézence
« se précipite sur les épais bataillons de l'en-
« nemi. »

(Homère) :

« Comme le lion affamé se réjouit à la vue
« d'une proie considérable, telle qu'un cerf ou
« qu'un chevreuil, et la dévore avidement, mal
« gré qu'il soit poursuivi par des chiens rapides
« et par des jeunes gens courageux; ainsi tres-
« saillit de joie Ménélas en apercevant le bel
« Alexandre, sur lequel il se promettoit de ven-
« ger son injure. »

(Le même) :

« Sarpédon résolut de marcher contre les

« Grecs. Il était semblable au lion nourri dans
« les montagnes, et à qui la pâture manqua trop
« longtemps : son cœur généreux lui commande
« d'aller attaquer les brebis jusque dans les ber-
« geries les mieux gardées; c'est en vain qu'il
« trouve les bergers armés de piques, faisant la
« garde avec leurs chiens : il ne reviendra pas
« sans avoir essayé une tentative, et ou bien
« il enlèvera la proie du premier bond, ou bien
« il sera blessé lui-même par un trait lancé d'une
« main rapide. Un pareil mouvement de coura-
« ge poussait dans ce moment Sarpédon à attaquer
« la muraille, et à se précipiter dans les retran-
« chements. »

(Virgile) :

« La terre et leurs armes sont mouillées de
« leurs pleurs. »

(Homère) :

« Leurs armes et le rivage étaient arrosés de
« leurs larmes. »

(Virgile) :

« Le bouillant Turnus s'empresse aussi de
« s'armer pour le combat; déjà il avait revêtu
« une cuirasse rutule, formée d'écailles d'airain,
« et il avait chaussé ses brodequins dorés;
« déjà son épée traînait à son côté; et, la tête
« encore découverte, elle accourait du haut de la
« citadelle tout éclatant d'or. »

(Homère) :

« Ainsi parla Achille, et cependant Patrocle
« se revêtait d'un airain brillant; il commença
« par chasser des brodequins magnifiques,
« attachés par des crochets d'argent; après cela
« il couvrit sa poitrine de la cuirasse brillante
« et semée d'étoiles du fils bouillant d'Éaëus; il
« suspendit à son épaule son épée d'airain, ornée
« d'anneaux d'argent, son bouclier solide et vastes

Sic fatus galeam lava tenet, atque reflexa
Cervice orantis, capulo tenus abdedit ensem.

Ζώγρει, Ἄτρεός μὲν, σὺδ' ἄξια δέξαι ἄποινα·
Πολλὰ δ' ἐν ἀρνείῳ πατρὸς κειμήλια κείτα,
Χαλκός τε, χρυσός τε, ποικύλιμτος τε σίδηρος·
Τῶν κεν τοι χαρισίαιτο πατὴρ ἄπειροίσι' ἄποινα,
Αἶκην ἐμὲ ζῶον πεπύθει' ἐπὶ νηυσὶν Ἀχαιῶν.

Impastus stabula alta leo ceu saepe peragrans,
(Snadet enim vesana famies), si forte fugacem
Conspexit capream, aut surgenstem in cornu cervum,
Gaudet hians immane, comasq; arreat, et haret
Visceribus super incumbens, lavit improba taster
Ora crnor.

Sic ruit in densos alacer Mezentius hostes.

Ὅστε λέων ἔχάρη μεγάλη ἐπὶ σώματι κύρσας,
Εὐράν ἢ ἔλαρον κερῶν, ἢ ἄγριον αἶγα,
Πεινῶν (μᾶλα γάρ τε κατῴσθις, εἴπερ ἂν αὐτὸν
Σέσωνται ταχέως τε κύνας, θαλαροί τ' αἰχμηροί)
Ὅς ἔχάρη Μενέλαος Ἀλέξανδρον θεοειδέα
Ὅρθηλαμοῖσιν ἰδῶν φάτο γάρ τίσασθαι ἀλείτην.
Ἐῖ ῥ' Ἰμεν, ὥστε λέων ὄρεσίτροπος, ὅστ' ἐπιδευῆς
Δρόν ἔη κρεῖων, κίλεται δὲ ἐ θυμὸς ἀγένηος,
Μῆλον περιήσοντα, καὶ ἐς κυκινὸν δόμον ἔλθειν.

MACROBE.

Εἴπερ γὰρ χ' εὐρήσι παρ' αὐτόφι βιώτορας ἀνδρας
Σὺν κυσὶ καὶ δούρεσσι φυλάσσοντας περὶ μῆλα·
Ἄλλ' ὅγ' ἄρ ἢ ἤρασε μετὰ μινος, ἢ καὶ αὐτὸς
Ἐβλήτ' ἐν πρώτοισι θεῶς ἀπὸ χειρὸς ἀκοντι·
Ὅς ῥα τὸτ' ἀντίθεον Σαρπηδόνα θυμὸς ἀνίκη
Τεῖχος ἐποῖεζεν, διὰ τε βήσασθαι ἐπάλλετο.

Spargitur et tellus lacrimis, sparguntur et arma.

Δεῦνον ψάμβου, δεύοντο δὲ τεύχεα φρωτῶν
Δάκρυσι.

Cingitur ipse furens certatim in proelia Turnus :
Jamque adeo rutilum thoracim indutus, aenis
Horrebat squamis, surasque incluserat auro,
Tempora nudus adhuc, laterique accinxerat ensem :
Fulgebantque alta decurrens aureus arce.

Ὅς φάτο Πάτροκλος δὲ κορύσαστο νόροισι χαλκῶ.
Κνημίδας μὲν πρώτα περὶ κνήμησιν ἔθηκε
Καλὰς, ἀργυρέοισιν ἐπισφουρίδας ἀραρυίας·
Δεύτερον αὖ θώρακα περὶ στήθεσσιεν ἔδουε,
Ποικίλον, ἀστερέοντα, ποικύλιος Αἰακίδαο·
Ἄμφι δ' ἄρ' ὤμοισιν βάλετο ζῆρος ἀργυρόλητον,
Χάλκωον αὐτὰρ ἔπειτα σάκος, μέγα τε στυδῆρον τε·
Κρατὶ δ' ἐπ' ἱρθίμω κυνέην εὐτυκτον ἔθηκεν,

20

« et plaça sur sa tête son casque artistement
« travaillé, orné d'une crinière de cheval et d'une
« aigrette menaçante. »

(Virgile) :

« Ainsi se fane et meurt la fleur pourprée,
« déchirée par le tranchant de la charrue; ou
« telle la tige fatiguée du pavot plie sous le poids
« des gouttes de la pluie. »

(Homère) :

« Comme le pavot des jardins fléchit sa tête
« altière sous le poids de ses graines et des
« eaux pluviales, ainsi Gorgythion incline sa
« tête frappée. »

CHAPITRE XI.

Des passages de Virgile empruntés à Homère, et où il
semble être resté supérieur.

Je laisse au jugement des lecteurs à décider
ce qu'ils doivent prononcer après la comparaison
des passages des deux auteurs que je viens de
citer. Pour moi, si l'on me consulte, j'avouerai
que je trouve que Virgile a été quelquefois plus
développé en traduisant, comme dans le passage
suivant :

(Virgile) :

« Telle est, dans les campagnes fleuries, l'a-
« tive ardeur que déploient les abeilles aux
« premiers rayons du soleil de l'été, lorsqu'elles
« traînent leurs nymphes hors de la ruche, ou
« qu'elles travaillent à épaissir leur miel trop li-
« quide, et qu'elles distribuent dans leurs cellules
« ce doux nectar. Les unes reçoivent les fardeaux
« de celles qui arrivent, d'autres se réunissent en
« troupe pour repousser loin de leurs ruches des
« essaims paresseux de frelons. Le travail se pour-

« suit avec ardeur, et le miel embaume l'air de
« l'odeur du thym dont il est composé. »

(Homère) :

« Comme on voit entrer et sortir incessam-
« ment un grand nombre d'abeilles, à l'ouver-
« ture du creux de la pierre où s'est fixé leur es-
« saim, tandis que d'autres volent en groupe
« sur des fleurs printanières, et que d'autres er-
« rent dispersées; ainsi de nombreuses troupes
« de Grecs sortaient de leurs tentes et de leurs
« vaisseaux, et se répandaient sur la vaste éten-
« due du rivage, se rendant à l'assemblée. »
Vous voyez que Virgile a décrit les abeilles
au travail, qu'Homère les a dépeintes errantes;
l'un s'est contenté de dépeindre le vol incertain
et égaré de leurs essaims, tandis que l'autre
exprime l'art admirable que leur enseigne la
nature.

Virgile me paraît aussi, dans le passage sui-
vant, plus riche que celui dont il est l'inter-
prête.

(Virgile) :

« O mes compagnons, le ciel, qui permit au-
« trefois que nous éprouvassions le malheur,
« donnera un terme à celui que nous subissons
« aujourd'hui, comme à eux, plus grands eu-
« core, dont il nous a délivrés. Vous avez évité
« les rochers des Cyclopes, vous avez entendu
« les fureurs de Seylla, et vous avez approché de
« ses écueils mugissants : ranimez donc votre
« courage, repoussez les tristes frayeurs; peut-
« être un jour vous éprouverez quelque volupté
« à rappeler ces choses. »

(Homère) :

« O mes amis, sans doute rien ne nous garantit
« que nous échapperons au danger; mais nous en
« avons vu de plus grands lorsque le Cyclope

Ἴπριον ζεινὸν δὲ λόγος καθύπερθεν ἔνευσεν.
Ἔδειτο δ' ἄλιμα δούρα, τὰ οἱ παλάμην ἀρήρει.

Purpureus veluti cum flos succesus aratro
Languescit mariens, lassove papavera collo
Demisere caput, pluvia cum forte gravantur.

Μήχαν δ' ὡς ἐτέρωσσε κάρη βάλαν, ἧς ἐνὶ κήρῳ
Καρπῷ βριθομένη, νοτῆσι τε εὐαρινῆσιν
Ἵς ἐτέρωσ' ἤμισσε κάρη πῆλινθε βαρυνθέν.

CAPUT XI.

Quos locos ita transtulerit Vergilius, ut Homero superior
videatur.

Et hæc quidem judicio legentium relinquenda sunt, ut ipsi
æstiment, quid debeant de utriusque collatione sentire.
Si tamen me consulas, non negabo, nonnumquam Vergi-
lium in transferendo densius excoluisse. Ut in hoc loco :

Qualis apes æstate nova per florea rura
Exercent sub sole labor, cum gentis adules
Educunt fetus, aut cum liquentia mella
Siprant, et dulci distendunt nectare cellas,
Aut onera accipiunt venientum, aut agmine facto

Ignavum fucos pecus a præsepibus arcent.
Fervet opus, redolentque thymo fragrantia mella.

Ἦστε ἔθνεα εἰσι μέλισσάνων ἀδινάων,
Ἡτρὸς ἐκ γλαυρῆς αἰεὶ νέον ἐρχομένων
Βοτρῶδιν δὲ πέτονται ἐπ' ἀνέσων αἰαρινῶσιν,
Αἱ μὲν τ' ἔθνα ἄλις πεποσῆται, αἱ δὲ τε ἔθνα.
Ἵς τῶν ἔθνεα πολλὰ νέων ἀπο καὶ κλισιάων
Ἡόνος προπάροισθε βαθείης ἐστιχῶντο
Ἰαθὸν εἰς ἀγορήν.

Vides descriptas apes a Vergilio opifices, ab Homero vagas?
alter discursum et solam volatus varietatem, alter
exprimit nativæ artis officium. In his quoque versibus
Mars extitit locupletior interpretes :

O socii, (neque enim ignari sumus ante malorum)
O passi graviores, dabit Deus his quoque linera.
Vos et Seyllaæm rabiem penitusque sonantes
Accesitis scopulos, vos et Cyclopea saxa
Expertis : revocate animos, mestuante timore Mittite.
Forsan et hæc olim meminisse juvabit.

Ἵ οἰσὶ, οὐ γὰρ πῶς τε κακῶν ἀδαήμενός εἰμεν.
Οὐ μὲν δὴ τὸδε μεῖζον ἔπει κακόν, ἧ ὅτε Κυκλώδ
Ἐδει ἐνὶ σπηρὶ γλαυρῷ κρατερῆσι βίησι.

« redoutable nous enferme dans cette sombre
« caverne, d'où mon courage, ma prudence et
« mon adresse nous ont retirés; j'espère que
« quelque jour nous nous en ressouviendrons. »

Ulysse nous rappelle à ses compagnons qu'une
seule infortune; Énée leur fait espérer la fin de
leur souffrance présente, par l'exemple d'une
double délivrance. D'ailleurs Homère a dit d'une
manière un peu obscure :

« J'espère que quelque jour nous nous en res-
« souviendrons. »

Tandis que Virgile a dit plus clairement :

« Peut-être un jour vous éprouverez quelque
« volupté à rappeler ces choses. »

Ce que votre poète ajoute ensuite offre des
motifs de consolation bien plus puissants. Il en-
courage ses compagnons, non-seulement par
des exemples de salut, mais encore par l'espoir
d'un bonheur futur, en leur promettant pour ré-
compense de leurs travaux, non pas seulement
des demeures paisibles, mais encore un em-
pire.

Remarquons encore les passages suivants :

(Virgile) :

« Tel, au haut de nos montagnes, l'orme au-
« tique résiste aux coups redoublés des bûche-
« rons qui s'efforcent de l'arracher; il conserve
« encore son attitude superbe, et agite seulement
« les branches qui forment sa cime; mais enfin,
« miné peu à peu par les coups, il fait entendre
« le dernier craquement, et déchire par sa chute
« le sein de la montagne. »

(Homère) :

« Assis tombe, semblable au chêne, ou au
« peuplier à la feuille blanchâtre, ou au pin élevé
« que les charpentiers abattent pour en faire des
« bois de construction, avec des haies fraîche-
« ment aiguësées. »

Ἄλλε καὶ ἔθεν ἐμῆ ἀρετῆ, βουλή τε, νόω τε
Ἐκφύγομεν· καὶ ποῦ τῶνδε μῆσεσθαι οἶο.

Ulysses ad suos nam commemoravit arborum : hic ad
sperandam presentis mali absolutionem gemini casus har-
tatur eventus. Deinde ille obscurus dixit :

Καὶ ποῦ τῶνδε μῆσεσθαι οἶο.

hic apertius :

Forsan et haec olim meminisse juvabit

Sed et hoc, quod vester adjecit, solati fortioris est. Suos
enim non tantum exemplo evadendi, sed et spe futurae te-
licitatis animavit, per hos labores non solum sedes quoe-
tas, sed et regna promittens. Hos quoque versus inspicere
libet :

Ac veluti summis antiquam in montibus orsum
Cum ferro accisam crebrisque bipennis instant
Erucere agricolae certatim : illa usque minatur
Et tremefacta comam concusso vertice nitat,
Vulneribus donec paulatim evicta supremum
Congemuit, traxitque jugis avulsis ruinam.

Ἦραπε δ' ὡς ἔτε τις δούς ἤριπεν, ἢ ἀχρωῶς,
Ἦε πίτυς βλωβηρῆ, τὴν τ' ὄρεισι τέκτονος ἄνδρος
Ἐξέταμον πελέεσσι νεφέεσσι, νήιον εἶναι.

Votre poète a exprimé avec beaucoup de soin
la difficulté de couper un gros arbre, tandis que
l'arbre d'Homère est coupé sans qu'il soit ques-
tion d'aucun effort.

(Virgile) :

« Le diligent Palinure se lève pour observer
« les vents, et prête l'oreille à leur bruit; il ex-
« ploie les astres qui déclinent silencieusement
« sur l'horizon, l'Arcture, les Hyades pluvieuses,
« les deux Ourse, et l'armure dorée d'Arion. »

(Homère) :

« Assis au gouvernail, Ulysse le dirigeait lui-
« même avec habileté; le sommeil n'appesantissait
« point ses paupières, mais il observait les Plei-
« des, le Bootès qui se couche à l'occident,
« l'Arctos (l'Ourse), surnommé encore le Char,
« qui roule du même côté et qui regarde Orion,
« laquelle est la seule des constellations qui soit,
« sur l'Océan, un infallible garant contre les tem-
« pêtes. »

Le pilote qui étudie le ciel doit lever fréquem-
ment la tête, pour chercher des signes de sécu-
rité dans les diverses régions d'un horizon se-
rein. Virgile a rendu admirablement, il a pour
ainsi dire, peint et coloré cette action. En
effet, l'Arcture est située vers le septentrion; le
Taureau, dans lequel sont placées les Hyades,
est situé, ainsi qu'Orion, dans la partie méridi-
onale du ciel. Virgile indique les divers mou-
vements de tête de Palinure, par l'ordre dans le-
quel il énumère ces constellations. Il nomme
d'abord l'Arcture; Palinure est donc tourné vers
le septentrion; les Hyades pluvieuses, Palinure
se tourne vers le midi; les deux Ourse, il se re-
tourne vers le septentrion. Enfin, il observe
(*circumspicit*) l'armure dorée d'Orion : Palinure
se tourne de nouveau vers le midi. De plus, le
mot *circumspicit* (il regarde autour) peint un

Magno cultu vester difficultatem abscondendae arboreae mo-
lis expressit : verum nullo negotio Homericam arbor abs-
cuditur.

Haud segais strato surgit Palinurus, et omnes
Explorat ventos, atque auribus aera captat :
Sidera cuncta notat, tacto labentia caelo ;
Arcturum, Pliadasque, Hyadas, geminasque triones,
Armatumque auro circumspicit Orionem.

Ἀὐτὰρ ὁ πηδάλιον ἰθύνετο τεχνήντως
Ἦμενος· οὐδέ οἱ ἔπινοε ἐπὶ βληθάρσιον ἐπιπτε,
Πηλιῶδας τ' ἐσορᾶντι, καὶ ὄψε θύοντα Βωώτην,
Ἄρκτον θ', ἦν καὶ ἄμαζον ἐπὶ κίχρον καλέουσιν,
Ἦ τ' αὐτοῦ στρέφεται καὶ τ' Ἠρίωνα δοκεῖσι,
Οἷη δ' ἄμμορός ἐστι λωστῶν ὠκεανοῦ.

Gubernator, qui explorat caelum, crebro reflectere cervi-
cem debet, captando de diversis caeli regionibus securita-
tem sereni. Hoc mire, et velut coloribus Maro pinxit. Nam
quia Arcturus juxta septentrionem est, Taurus vero, in
quo Hyades sunt, et Orion, in regione austri sunt, cre-
bram cervicis reflexionem in Palinuro sidera consuleute
descripsit, *Arcturum*, inquit. Ecce intuetur partem sep-
tentrionis : deinde, *Pliadasque Hyadas*. Ecce ad aus-

homme qui se tourne alternativement de différents côtés. Homère se contente de fixer une seule fois les yeux de son pilote sur les Pléiades, qui sont situées dans la région australe, et sur le Bootès et l'Arctos, qui sont placés au pôle septentrional.

(Virgile) :

« Non, perfide, tu n'es point le fils d'une déesse, et Dardanus ne fut point ton père; mais le Caucase t'enfanta dans ses affreux rochers, et tu as sucé le lait des tigresses d'Hyrcanie. »

(Homère) :

« Cruel, certainement Pélée ne fut point ton père, ni Thétis ta mère; mais c'est la mer qui t'a engendré. »

Virgile, dans ce passage, ne se contente point, comme le poète dont il l'a imité, de reprocher à Énée sa naissance; mais encore il l'accuse d'avoir sucé le lait sauvage d'une bête féroce; il ajoute de son propre fonds : « ... Tu as sucé le lait des tigresses d'Hyrcanie. » Parce qu'en effet, le caractère de la nourrice et la nature de son lait concourent ensemble pour former le temperament. Le lait se mêle au sang que l'enfant, si tendre encore, a reçu de ses parents, et ces deux substances exercent une grande influence sur les mœurs. De là vient que la nature prévoyante, et qui voulut que l'enfant trouvât dans sa première nourriture une nouvelle cause de participation à la substance de sa mère, produit l'affluence du lait à l'époque de l'enfantement. En effet, le sang, après avoir formé et nourri le fœtus dans ses parties les plus intimes, lorsqu'arrive l'époque de l'enfantement, s'éleve vers les parties supérieures du corps de la mère,

blanchit en devenant lait, pour servir de nourriture au nouveau-né, dont il fut déjà le premier élément. Aussi ce n'est pas sans raison que l'on pense que, comme la semence a naturellement la propriété de former un être ayant des similitudes, quant au corps et quant à l'âme, avec celui dont elle émane, de même le lait, par sa nature et par ses propriétés, exerce une pareille influence. Cette observation ne s'applique point exclusivement à l'homme, mais encore aux animaux. Car si l'on fait allaiter un bouc par une brebis, ou un agneau par une chèvre, il est constant que la laine du premier deviendra plus rude, et le poil du second plus doux. De même, la nature des eaux et des terres dont se nourrissent les plantes et les fruits a plus d'influence sur leur bonne ou mauvaise qualité, que la semence qui les a produits; et l'on voit souvent un arbre vigoureux et florissant languir, transplanté dans un terrain de mauvaise qualité. Concluons de tout cela qu'Homère a négligé, dans la peinture des mœurs féroces, un trait que Virgile a recueilli.

(Virgile) :

« Les chars qui disputent le prix aux combats du cirque partent de la barrière et s'élancent dans la lice avec moins de vitesse; et leurs conducteurs, secouant les rênes flottantes, ne montrent pas tant d'ardeur lorsque, penchés sur leurs coursiers, ils les animent du fouet. »

(Homère) :

« Tels des chevaux qui traînent un char dans la lice, excités tous ensemble par les atteintes du fouet, relèvent la tête, et parcourent rapidement la carrière. »

Le poète grec ne fait mention que du fouet

trium flectitur. *Geminoseque Triones* : rursus ad septentriones vertit aspectum.

Armatumque antro circumspicit Oriona.

Item se ad austrum reflectit. Sed et verbo *circumspicit*, varietatem sæpe se vicissim convertentes ostendit. *Homereus gubernatorem suum semel inducit intuentem Pleiadas, que in australi regione sunt, sencl Boolem et Arcton, que sunt in septentrionali polo.*

Nec tibi Diva parens, generis nec Dardanus auctor,
Perfide; sed duris genuit te cautibus horrens
Caucasus; Hyrcanæque admorunt ubera tigris.

Ἠρῆεις, οὐκ ἄρα σοὶ γὰρ πατὴρ ἦν Ἰσπίδα Ἠρῆεις,
Οὐδὲ Θέτις μήτηρ; γλαυκὴ δὲ σε τίκατε θάλασσα.

Plene Vergilius non partionem solam, sicut ille, quem sequatur, sed educationem quoque nutritionis tanquam beneam et asperam criminatur. Addit enim de suo :

Hyrcanæque admorunt ubera tigris :

quoniam videlicet in moribus inolescendis magnam fere partem nutricis ingenium et natura lactis tenet, quæ in-fusa tenero et mixta parentum semini adhuc recenti, ex hac gemina concretionem unam indolem configurat. Hinc est, quod providentia natura, similitudinem naturam atque ingenium ex ipsa quoque nutricula præparans, fecit cum ipso partu alimentæ copiam nasci. Nam postquam

sanguis ille opifex in penetralibus suis omne corpus effinxit atque aluit; adventante jam partus tempore, idem ad corporis materni superna conscendens, in naturam lactis abscicit, ut recens natis idem sit altor, qui fuerat fabricator. Quamobrem non frustra creditur est, sicut valeat ad fingendas corporis atque animi similitudines vis et natura seminis, non secus ad eandem rem lactis quoque ingenia et proprietates valere. Neque in hominibus id solum, sed in pecudibus quoque animadvertimus. Nam si ovium lacte hædi, aut caprarum agni forsitan alantur, constat, ferme in his lanam duriorum, in illis capillum gigni teneoriorem. In arboribus etiam et frugibus, ad earum indolem vel detraclandam, vel augendam, major plerumque vis et potestas est aquarum et terrarum, que alunt, quam ipsius, quod jacitur, seminis; ac sæpe vides lactam nitentemque arborem, si in locum alterum transferatur, succo terra deterioris elongansse. Ad criminandos igitur mores defuit Homero, quod Vergilius adiecit :

Non lam præcipites bijugo certamine campum
Corripere, ronitque effusi carcere currus;
Nec sie immixtis aurigæ undantia lora
Concussere jugis, prouique in verbera pendunt.

Οἱ δ' ὦς ἐν πείδῳ τετραπόροι ἀρσενες ἵπποι,
Πάντοσ' ἀπορμηθέντες ὑπὸ πληγῆσιν ἰμάσθησιν,

qui anime les chevaux à la course, quoique cependant, par l'expression ὑψὸς ἀειρόμενοι, il ait rendu avec autant d'élégance qu'il est possible la rapidité de leur course. Mais Virgile décrit admirablement, et tout à la fois, et les chars s'élançant de la barrière, et dévorant l'arène avec une incroyable rapidité; et s'emparant de la circonstance du fouet, indiquée seulement par Homère, il peint les conducteurs secouant les rênes flottantes, frappant du fouet avec rapidité et sans intervalle; enfin il n'a omis aucune partie de l'équipage d'un quadrigé, pour parvenir à la description complète d'une de ces lices où ils courent :

(Virgile) :

« Ainsi, lorsqu'on entretient activement la
« flamme avec des branchages placés sous le
« ventre d'une chaudière pleine d'eau, la cha-
« leur soulève intérieurement les entrailles du
« liquide courroucé; un nuage de fumée et d'é-
« cume s'élève au-dessus de la chaudière, d'où
« bientôt l'eau s'échappe en lançant dans l'air
« une noire vapeur. »

(Homère) :

« Comme une chaudière où l'on fait fondre la
« graisse d'un porc bouillonne en tout sens, exci-
« tée par l'ardeur du feu entretenu avec du bois
« sec; ainsi bouillonnaient enflammées les ondes
« du Scamandre. »

Le poète grec peint une chaudière bouillonnante sur un grand feu, et l'on remarque dans ses vers l'expression πάντοθεν ἀμβόλασθην, qui imite avec beaucoup de justesse le bruit des globules d'air s'échappant de toutes parts. Dans le poète latin, la description est plus complète et plus achevée. C'est d'abord le bruit de

la flamme : πάντοθεν ἀμβόλασθην est rendu par *exultant æstu laticeæ*. Il peint ensuite un nuage de fumée et d'écume s'élevant au-dessus de la chaudière. Enfin, ne trouvant pas de mot exactement juste pour peindre la fureur concentrée du liquide, il y supplée par un équivalent : *nec jam se capit unda*; ce qui rend bien l'effet produit sur l'eau par la grande intensité du feu placé au-dessous. Virgile a donc réuni tout l'effet de la trompette poétique dans cette description, qui renferme avec exactitude toutes les circonstances du phénomène qu'il a voulu peindre :

(Virgile) :

« (Pandaros et Bitias), s'en reposant sur leurs
« armes, ouvrent la porte que leur chef leur a
« confiée, et invitent l'ennemi à s'approcher du
« mur. Semblables à deux tours, ils se postent en
« dedans, à droite et à gauche. Ils sont hérissés
« de fer, et l'aigrette de leur casque s'agite fière-
« ment sur leur tête. Tels sur les bords du Pô, ou
« du riant Athésis (Adige), deux chênes pareils
« portent vers les cieux leur tête chargée de feuil-
« les, et agitent leur cime élevée. »

(Homère) :

« Inusés! ils trouveront aux portes du camp
« deux enfants généreux des belliqueux Lapithes :
« le valeureux Polypætès fils de Pirithoüs, et
« Léontéus non moins terrible que Mars. Ces deux
« guerriers s'étaient placés devant les portes, et,
« semblables au chêne élevé qui, fixé sur la mon-
« tagne par des racines profondes, résiste chaque
« jour aux vents et aux tempêtes, ils attendaient
« sans fuir le brave Asius, remplis de confiance
« en leur courage et en leurs armes. »

Les soldats grecs Polypætès et Léontéus, placés aux portes du camp, attendent, immobiles comme

Ἵψὸς ἀειρόμενοι, βήματα πρήσσοιαι κελυθα.

Craius poeta eiorum tantum meminit flagro animante currentium; licet dici non possit elegantius, quam quod adiecti ὑψὸς ἀειρόμενοι : quo expressit, quantum natura dare poterat, impetum cursus. Verum Maro et cursus de carcere rientes, et campos corripiendo precipites mira celeritate descripsit; et, accepto brevi semine de Homero flagro, pinxit arigas conicientes lora undantia, et pronos in verbera pendentes : nec ullam quadrigarum partem intactam reliquit, ut esset illa certaminis plena descriptio :

Magno veluti cum flamma sonore

Virgeæ suggeritor costis undantis aoni,
Exsultantque æstu laticeæ; furit intus aquæ vis,
Fumidus atque alte spumis exuberat amnis;
Nec jam se capit unda : volat vapor ater ad auras.

Ἵς δὲ λέβης ζεῖ ἔνδοθι, ἐπειγόμενος πυρὶ πολλῶν,

Κνήσθη μελδόμενος ἀπαλοσπέρτος αἰθίοιο,

Πάντοθεν ἀμβόλασθην, ὑπὸ δὲ ἑλίαι κάκχανα κείται.

Ἵς τοῦ καλῆ βέβηρα πυρὶ φλέγεται, ζεῖ δ' ἕνωρ.

Græci versus aoni continent mentionem multo igne ebullientis : et totum ipsum locum hæc verba ornant, πάντοθεν ἀμβόλασθην. Nam scaturigines, ex omni parte emergentes,

sic eleganter expressit. In latinis versibus tota rei pompa descripta est, sonus flammæ. Et pro hoc, quod ille dixerat, πάντοθεν ἀμβόλασθην, *exsultant æstu laticeæ*, et amnem fumidum exuberantem spumis, atque intus furentem (unius enim verbi non reperimus similem dignitatem, compensavit, quod dederat copia, varietate descriptionis), adiecti post omnia :

Nec jam se capit unda.

quo expressit, quod semper unus evenit suppositi nimietate calor. Bene ergo se habet poetice lubæ cultus, omnia, quæ in hac re eveniunt, comprehendens.

Portam, que ducis imperio est commissa, recludunt.

Frelî armis : ultroque invitant mœnibus hostem.

Ipse intus dextra ac leva pro turribus astant,

Armati ferro, et cristis capita alta coruscis.

Quales serie liquentia flumina circum,

Sive Padi ripis, Athesim prope alteram amœnum,

Consurgunt gemina quercus, inlonsaque caelo

Altissunt capita, et sublimi vertice nutant.

Νήπιος ἐν δὲ πύλῃσι δῶ' ἀνέρας εὐρον ἀρίστους,

Ἵας ὑπερβύρους Λαπιθήων αἰχμητάων,

Τὸν μὲν, Πειριθόου υἱα, κρατερὸν Πολυπαιτῆν,

Τὸν δὲ, Αἰωντῆα, βροτολογίῃ τισιν Ἀρχι-

Τοῦ μὲν ἄρα προπύρῃσι πύλων ὑψηλῶν

des arbres, l'arrivée du guerrier ennemi Asius. Là s'arrête la description d'Homère. Dans Virgile, Bitias et Pandarus ouvrent la porte du camp, comme pour se mettre en la puissance de l'ennemi, et lui offrir toutes les facilités qu'il pouvait désirer, afin de s'emparer du camp. Tantôt le poète compare les deux héros à des tours, tantôt il peint l'éclat brillant de leurs aigrettes. Il n'a pas négligé néanmoins la comparaison des arbres, employée par Homère; mais il l'a développée avec plus de pompe et d'étendue.

Je conviendrais encore que le passage suivant est un de ceux dans lesquels Virgile a su mettre plus d'art qu'Homère :

(Virgile) :

« Une cruelle léthargie, un sommeil pénible
« appesantissent les paupières d'Orode, et l'éternelle nuit vient ouvrir ses yeux. »

(Homère) :

« Ainsi tomba Iphidamas en cet endroit, et il
« s'y endormit d'un sommeil d'airain. »

CHAPITRE XII.

Des passages dans lesquels les deux poètes sont d'une égale beauté.

Il est certains passages dans lesquels les deux poètes sont à peu près d'une égale beauté, comme les suivants :

(Virgile) :

« Les pieds rapides des chevaux (de Turnus)
« font jaillir le sang, en foulant la terre qui en
« est imprégnée. »

(Homère) :

« L'essieu du char et les roues, jusqu'à la hau-

Ἔστασαν, ὡς ὅτε τε δρῶς οὐρσιν ὑψικάρηναι,
Ἄϊτ' ἀνεμον μίμνουσι καὶ ὑπὸν ἤματα πάντα,
Ῥίχθριν μεγάλην διηνεκέσσ' ἀραρυῖαι.
Ὡς ἄρα τῶ χεῖρσιν πεποιθότες, ἤδ' ἐβίηρι,
Μίμνον ἐπερχόμενον μέγαν Ἄσιον, οὐδ' ἐβέβηοντο.

Græci milites Pulypertes et Leonteus stant pro portis, et immobiles Asium advenientem hostem velut fixæ arbores opperiantur. Hactenus est græca descriptio. Verum Vergiliana Bitian et Pandarus portam ultro recludere facit, oblaturos hosti, quod per vota quaerebat, ut campos castrorum fieret, per hoc futurus in hostium potestate. Et geminos heroas modo turres vocat, modo describit luce cristarum coruscos. Nec arborum, ut ille, simultitudinem præternisit; sed ubertius eam pulchritudine descripsit. Nec hoc negaverim cultius a Marone prolatum :

Olli dura quies oculos et ferreus argut
Somnus; io æternam clauduntur lumina noctem.

Ὡς δ' ὁ μὲν ἀδύι πῶσον κοιμησάτο χάλκων ἔπνον.

CAPUT XII.

In quibus par utriusque poetæ sit splendor.

In aliquibus par pæne splendor amborum est, ut in his :

— — Spargit rara uogula rores

« leur du siège étaient souillés du sang que fai-
« saient jaillir les pieds des chevaux. »

(Virgile) :

« ... l'éclat brillant des casques d'airain. »

(Homère) :

« La splendeur brillante de leurs casques d'airain. »

(Virgile) :

« Les uns cherchent des semences de feu. »

(Homère) :

« ... conservant la semence du feu. »

(Virgile) :

« Semblable à l'ivoire qu'on aurait plongé dans
« une teinture de pourpre. »

(Homère) :

« Semblable à l'ivoire qu'une femme de Mécène
« nie teint avec de la pourpre. »

(Virgile) :

« S'il faut que celui que je ne peux nommer
« touche au port et qu'il gagne la terre, si Jupiter l'a ainsi arrêté, et que cette destinée soit ir-

« révocable, que du moins, troublé par un peu-
« ple belliqueux, chassé des lieux où il aura

« abordé, séparé de son fils Iule, il soit réduit à
« implorer le secours de l'étranger, après avoir

« vu périr misérablement ses compagnons; qu'a-
« près s'être soumis au joug d'une honteuse paix,

« il ne jouisse pas longtemps de cet empire ob-
« jet de ses désirs, mais qu'il périsse prématuré-

« ment, et que son corps reste sur l'arène, privé
« de sépulture. »

(Homère) :

« Exance-moi, ô Neptune, toi dont la noire
« chevelure enveloppe la terre: si tu es réellement

Sanguineos, mixtaque cruor calcator arena.

αἵματι δ' ἄζων

Nérben ἅπας πεπάλακτο, καὶ ἀντυχες αἰ περὶ δίφρον,
Ἄς ἄρ' ἀρ' ἱππεῖων ὑπὸ λίων βραθάμηνγες ἐβάλλον.

— Et luce coruscus athena.

Αὐγὴ γαλκείη κορύβων ἀπὸ λαμπρομενάων.

Querit pars semina flammæ.

Σπερμα πυρὸς σώζων.

Indum sanguineo veluti violaverit ostro
Si quis ebur.

Ὡς δ' ὅτε τὴς τ' ἐλέφαντα γυνὴ φοινικὶ μύθρον.

Si tangere portus

Infandum caput, ac terris adnare uessce est;

Et sic fata Jovis poscunt; hic terminus hæret:

At bello audacis populi vexatus et armis,

Fioibus extorris, complexu avulsus Iuli,

Auxilium impleret, videatque indigna suorum

Funera; nec, cum se suli leges pacis iniique

Tradiderit, regno aut optata luce fruatur;

Sed cadat ante diem mediæque inhumatus arena.

Κλυθὶ, Ποσειδάων, γαῖόχοε, κτανοχαῖτα

Εἰ ἔτεον γε σὺς εἶμι, πατὴρ δ' ἕμῳς εὐχεται εἶναι,

Δῶς, μὴ Οὐδυσσεῖα πολυπίροθον οἰκάδ' ἰκέσθαι,

Υἱὸν Λαερτῶν, Ἰθάκῃ ἐνὶ οἴκῳ ἔχοντα.

« mon père et que tu ne me désavoues point pour
« ton fils, fais que le fils de Laërte, cet Ulysse
« destructeur des cités, ne revienne point dans
« Ithaque, sa patrie; ou si les destins ont arrêté
« qu'il doit revoir ses amis, sa maison, les bords
« qui l'ont vu naître, qu'il n'y parvienne que
« tard et sous de malheureux auspices, sur un
« vaisseau étranger, après avoir perdu tous ses
« compagnons; et qu'enfin il trouve sa famille
« en proie aux calamités. »

(Virgile) :

« Bientôt la flotte rase les rivages du pays
« qu'habite Circé, lieux inaccessibles que la puis-
« sante fille du Soleil fait retentir de ses chants
« continuels, palais superbe qu'elle éclaire la nuit
« par la flamme du cèdre odorant, tandis qu'elle
« fait glisser la navette rapide entre des fils dé-
« liés. »

(Homère) :

« Mercure ne s'arrêta que lorsqu'il fut par-
« venu à la vaste caverne qu'habitait la Nymphe
« aux cheveux bouclés; et, comme elle se trouvait
« dedans, il s'y abattit. Un grand feu était al-
« lumé au foyer, et l'île était embaumée au loin
« de l'odeur du cèdre et des éclats de thye qui y
« brûlaient. Calypso elle-même chantait d'une
« voix agréable au-dedans de la caverne, en par-
« courant des doigts la toile qu'elle tissait d'un fil
« d'or. »

(Virgile) :

« (Hélénor était fils) du roi de Méonie; l'esclave
« Licinia, sa mère, l'avait fait partir secrètement
« pour Troie, muni des armes interdites à sa con-
« dition. »

(Homère) :

« Bucolon était le plus âgé des fils de l'illustre
« Laomédon; et sa mère l'avait mis au monde
« hors du mariage. »

ἄλλ' ἐτ' οἱ μοῖρ' ἐστί φίλους τ' ἰδέσθαι
οἶκον εὐκτίμενον, καὶ ἔην ἐς πατρίδα γαίαν,
ὄψοι κακῶς ἔλθοι, ὄλεσας ἀπὸ παντὰς ἑταίρους,
Νῆρας ἐπ' ἄλλοστρίχας, εὐρύοι δ' ἐν πῆματά οἶκον.

Proxima Circæe raduntur litora terræ :

Dives inaccessos ubi Solis filia lucos
Assiduo resonat cantu, lectisque superbis
Urit odoratum nocturna in lumina cedrum,
Arguto tenues percurrrens pectine telas.

Ἦεν, ὄψρα μὲγα σπείας ἴκετο, ὣ ἐνὶ νύμφῃ
Ναῖεν εὐπλόκαμος τῆν δ' ἔνδοθεν τέτμεν εὐσαν.
Ἦῶρ μὲν ἐπ' ἑσχαρῶν μὲγα καίετο, τῆλόσε δ' ὄμμη
Κέθρου τ' εὐκαίτοιον, θύου τ' ἀνὰ νῆαιν ὀδοῦδες,
Δαιομένων ἢ δ' ἔνδοθ' αἰοιδούσας ὅπι καλῆ,
Ἰστών ἐπαχορμένῃ, χρυσεῖη κεκρίδ' ὕφανεν.

Maonio regi, quem serva Licinia furtim
Sustulerat, velitisque ad Trojam miserat armis.

Βουκολίων δ' ἦν υἱὸς ἀγχιού Λαομῆδονος,
Ἠρσεβύτατος γενεῆ, σκότιον δέ ἐγένετο μήτηρ.
Ille autem expirans, Non me, quicumque es, inulto
Victor, nec longum latere. Te quoque fata
Prospectant paria, atque eadem mox arva tenebis.

(Virgile) :

« Quel que tu sois, dit (Orode à Mézence) en
« expirant, tu n'auras pas été impunément mon
« vainqueur, tu ne t'en réjouiras pas longtemps.
« De pareilles destinées t'attendent aussi, et tu
« seras bientôt couché sur ce même champ. Mé-
« zence lui répondit, avec un sourire mêlé de eo-
« lère : Meurs en attendant; le père des dieux et le
« roi des hommes verra ce qu'il a à faire de moi. »

(Homère) :

« Je te dirai une autre chose, que tu peux
« renfermer en ton âme. Toi non plus, tu ne
« poursuivras pas longtemps le cours de la vie;
« déjà la mort s'apprête à paraître à tes côtés,
« suivie du destin tout-puissant qui te livre aux
« mânes de l'illustre Achille fils d'Éacus. » (Patro-
« cle à Heector :

Et ailleurs :

« Le divin Achille parla ainsi (à Heector) déjà
« expiré : Meurs. Pour moi, j'accepterai mon
« destin, alors qu'il plaira à Jupiter et aux autres
« dieux immortels de le terminer. »

(Virgile) :

« Tel l'oiseau qui porte la foudre de Jupiter
« s'élançait vers les cieux, enlevant dans ses grif-
« fes crochues un lièvre, ou un cygne au blanc
« plumage; ou tel un loup terrible enlève de l'é-
« table un agneau, que redemandent les bête-
« ments multipliés de sa mère. Un cri s'élève de
« tous côtés : l'ennemi envahit le camp, et en
« comble les fossés. »

(Homère) :

« Il se retourne et se précipite, semblable à
« l'aigle qui, de son vol élevé, descend sur un
« champ, à travers les sombres nuées, pour en
« lever le tendre agneau ou le lièvre timide; ainsi
« se précipitait Hector, brandissant son épée ai-
« guë. »

Ad quem subridens mixta Diventius ira :
Nunc moerere. Ast de me Divum pater atque hominum rex

Viderit.

Ἄλλο δέ τοι ἔρω, σὺ δ' ἐνὶ φρεσὶ βάλλεο σῆσιν,
οὐ θνη οὐδ' αὐτὸς θηρόν βῆσιν, ἀλλὰ τοι ἦδη
Ἄγχι παρῆστειχεν θάνατος καὶ μοῖρα κραταιή,
Χερσὶ θαμμένῃ Ἀχιλλῆος ἀμύμονος Αἰακίδαο.

et alibi :

Τὸν καὶ θεονεύτα προσήδα ὄϊος Ἀχιλλεύς,
Τέθνητι κῆρα δ' ἐγὼ τότε δέξομαι, ὁπότε κεν δῆ
Ζεὺς ἐθέλῃ τελέσαι, ἦρ' ἀθάνατοι θεοὶ ἄλλοι.

Qualis ubi aut leporem, aut cadenti corpore eugnum
Sustulit, alta pelens pedibus Jovis armiger uncis;
Quaesitum aut matris multus halatibus agnum
Martius a stabulis rapuit lupus : undique clamor
Tollitur invadunt, et fossas aggere complent.

Οἴμῃεν δὲ ἀλείς, ὥστ' αἰετὸς ὑλιπετήεις.
Ὅστ' εἰσιν πεδῖονδε διὰ νεφῶν ὄρεθενών,
Ἀρπάξων ἢ ἄρ' ἀμάλῃν, ἢ πῶκα λαγών.
Ἵς Ἐκτωρ αἰήσας τινάσσων πρόσθεν ὄψο.

CHAPITRE XIII.

Des passages dans lesquels Virgile n'atteint pas à la majesté du vers d'Homère.

Puisque Virgile n'aurait pas à rougir de s'avouer lui-même inférieur à Homère, je vais dire en quels passages il m'a semblé plus faible que son modèle :

« Alors (Enée), sans écouter les prières (de Tarquius) et tout ce qu'il se disposait à lui dire, « abat sa tête par terre et la sépare du tronc. » Ces deux vers de Virgile sont traduits de ce vers d'Homère :

« (Dolon) parlait encore, que sa tête roulait dans « la poussière. »

Quelle rapidité d'expression, sans rien ôter à la plénitude de l'image ! Les efforts de Virgile n'ont pu atteindre jusque-là. Dans la course des chars, de quelles couleurs Homère peint l'un d'eux qui devance d'un peu celui qui le suit, et qui presque l'atteint !

« (Les chevaux de Diomède) échauffaient leurs vastes flancs au soufflé d'Eumélus, et volaient, la tête tendue vers lui. »

(Virgile) :

« Ils mouillaient de leur soufflé et de leur écume « ceux qui les suivent.

Homère est plus admirable encore dans la peinture de la rapidité de celui qui suit immédiatement le premier dans la course à pied :

« Les pieds (d'Ulysse) foulèrent la trace de ceux « (d'Ajax) avant qu'ils eussent soulevé la poussière. »

Voici quel est le sens de ce vers : Si quelqu'un court sur un sol poudreux aussitôt que son pied

aura quitté la terre, on en déçoit infailliblement l'empreinte ; et cependant la poussière que le coup du pied a soulevée est retombée sur l'empreinte plus vite que la pensée. Le divin poète dit donc que le second des coureurs suivait de si près le premier, qu'il occupait la trace de son pied avant que la poussière fût retombée. Pour exprimer la même chose, que dit le poète latin ?

« ... Déjà le pied de Diore's foule celui (d'Hélymus). »

Remarquez dans cet autre vers l'exactitude d'Homère :

« (Polyphème) était couché, laissant pencher « sa lourde tête. »

Virgile a dit :

« (Polyphème) reposa sa tête penchée. »

Comparons encore, si vous voulez, les vers suivants :

(Homère) :

« Les chars tantôt touchaient la terre, et tantôt « tôt voltigeaient en l'air. »

(Virgile) :

« (Les chevaux) paraissaient tantôt raser la « terre, et tantôt s'élançant en haut, portés dans « le vide des airs. »

(Homère) :

« Diane surpasse de la tête toutes les Nymphes, « au-dessus desquelles apparaissait son front. »

(Virgile) :

« (Diane) marchant au milieu des Nymphes, « élève sa tête au-dessus de toutes. »

(Homère) :

« (Muses) vous êtes des déesses, vous êtes « présentes ; vous savez toutes choses. »

(Virgile) :

CAPUT XIII.

In quibus Vergilius Homericis carminis majestatem non æquet.

Et quia non est erubescendum Vergilio, si minorem se Homero vel ipse fateatur, dicam, in quibus mihi visus sit gracilior auctore.

Tunc caput orantis nequidquam, et multa parantis Dicere, detorhat terre, truncumque reliquit.

Hi duo versus de illo translati sunt :

Φθεγγόμενος δ' ἄρα τοῦδε κάρη κονίησιν ἐμίχθη.

Vide nimiam celeritatem salvo pondere ; ad quam non potuit conatus Maronis accedere. In curili certamine Homerus alterum curram paululum antecedentem, et alterum pæne conjunctum sequendo, qua luce signavit ?

Ἡναιῆ δ' Εὐμήλοιο μετάρρρονον, εὐρέε τ' ὤμων
Θερμετ' ἐπ' αὐτῷ γὰρ κεφαλὰς καταθέντε πετίσθη.

Humescunt spumis, flatuque sequentum.

Mirabilior est celeritas consequentis priorem in cursu pedum apud eundem vatem :

Ἴγχεα τυπτε πύθεσαι, πάρος κόνιν ἀμφρυθῆνα.

Est autem lujus versus hic sensus : Si per solum pulvereum forte curratur ; ubi pes fuerit de terra a curiente

sublatum, vestigium sine dubio signatum videtur : et fæmen celerius cogitatione pulvis, qui ictu pedis fuerat excussus, vestigio superfunditur. At ergo divinus poeta, ita proximum fuisse, qui sequebatur, ut occuparet antecedentis vestigium, antequam pulvis ei superfunderetur. At hic vester, idem significare cupiens, quid ait ?

Calcemque terit jam calcæ Diore's.

Vide et in hoc Homeri cultum :

Κεῖτ' ἀποδοχμῶσας πλατύν αὐχένα.

Iste ait :

Cervicem inflexam posuit.

Hos quoque versus, si videtur, comparemus :

Ἄρματα δ' ἄλλοτε μὲν γθνοὶ πλίντα πολυουθεΐρη,
Ἄλλοτε δ' αἰχμασας μετῆρα.

Jamque humiles, jamque elati sublimè videntur
Era per tenerum ferri.

Ἡσασάν δ' ὕπερ ἤγε κάρη ἔχει ἡδε μέτωπα.

Gradiensque Deas supereminet omnes

Ἵγχεῖ γὰρ θεαὶ ἐστε, πάρεστέ τε, ἴστε τε πάντα.

Et neminis enim, Divæ, et memorare potestis.

Αὐτὰρ ὁ θυμὸν αἰθερα καὶ ἤρυγεν, ὡς ὅτε ταύρα :

Ἴρυγεν ἐλόχμονος Ἐλικίωνον ἀμφὶ ἀνακτα,

Κούρων Ἐλόχτων γάνυται δὲ τε τοῖς Ἴνυσσῆθιον.

« Vous vous en souvenez, ô Muses, et vous pouvez le remémorer. »

(Homère) :

« (Hippodamante) mugissait en rendant l'esprit, comme mugit un taureau que des adolescents traînent avec violence au pied du dieu d'Héliéon, sacrifiée qui réjouit Neptune. »

(Virgile) :

« En même temps (Laocoon) pousse vers le ciel d'horribles eris ; tels sont les mugissements du taureau lorsqu'il s'enfuit blessé de l'autel, et qu'il dérobe sa tête à la hache mal assurée. »

Si l'on compare la contexture des deux morceaux, quelle grande distance l'on apercevra entre eux ! C'est avec beaucoup de justesse qu'en parlant du taureau traîné à l'autel, Homère fait mention d'Apollon :

« Au pied du dieu d'Héliéon. »

Et aussi de Neptune :

« Saerifiée qui réjouit Neptune. »

Car Virgile lui-même nous fournit la preuve qu'on immolait principalement le taureau dans les saerifices que l'on offrait à ces deux divinités, lorsqu'il dit :

« J'offrirai un taureau à Neptune, un taureau à toi, ô bel Apollon ! »

(Virgile) :

« Ainsi lorsque par un vent furieux la flamme vient à se manifester au milieu des moissons ; ou lorsque le torrent rapide, tombant du haut de la montagne, bouleverse les champs et les labours du bœuf, renverse les joyeuses moissons et entraîne les forêts déracinées ; placé sur la cime d'un roc escarpé, le pâtre reste dans la stupeur, en entendant cet étrange fracas. »

(Homère) :

Clamores simul horrendos ad sidera tollit :
Qualis mugitus, fugit cum saucius aram
Taurus, et incertam exussit cervicæ securim.

Inspecto hic utriusque filo, quantum distantiam deprehendit ? Sed nec hoc minus eleganter, quod de tauro, ad sacrificium tracto, loquens, meminuit et Apollinis,

Ἐλικώνιον ἀμφὶ ἄνακτα.

sed et Neptuni meminuit.

Γάνουσι δὲ τε τοῖς Ἐνοσίχθων.

His autem duobus præcipue rem divinam fieri tauro, testis est ipse Vergilius :

Taurum Neptuno, taurum tibi, pulcher Apollo.
In segetem veluti cum flamma furentibus Austris
Incidit, aut rapidus montano flumine torrens
Sternit agros, sternit sala læta boumque labores,
Præcipitesque trahit silvas, stupet inscius allo
Accipiens sonitum saxi de vertice pastor.

Ὡς δ' ὅτε πῦρ αἰθέρα ἐν ἀθύρω ἐμπόση ὕλην,
ἠάντη τ' εἰδῶρων ἀνεμος φέρεται, οἱ δὲ τε θάνατοι
πρόβρίζουσι πίπτουσι ἐπιγεγόμενοι πυρὸς ὀρηξί.
et alibi :

Θῶν γὰρ ὀμπεῖδον, ποταμῶν πληθύντι ἰσικίας,

« Ainsi, lorsque le feu dévorant vient à se manifester dans une forêt sauvage, partout où la porte le vent qui tourbillonne, les branches tombent sur les trones, renversées par la violence du feu. »

Et ailleurs :

« (Diomède) courait furieux : semblable au torrent qui inonde la campagne, renverse subitement les ponts qu'il rencontre dans son cours, sans que les ouvrages dont ils sont munis puissent le contenir, sans qu'il puisse être retenu dans son arrivée subite, quand se précipite la pluie de Jupiter, par les élôtures répandues çà et là dans les champs verdoyants ; ainsi par le fils de Tydee étaient dispersées les phalanges épaisses des Troyens. »

En réunissant ces deux comparaisons de la flamme et du torrent, Virgile les a alterées et n'a atteint la majesté d'aucune d'elles.

(Virgile) :

« Ainsi, lorsque les vents contraires se précipitent déchaînés ; lorsque Zéphyre, Notus, Eurus qui souffle du côté de l'aurorant de l'Aurore, s'entre-choquent entre eux ; les forêts frémissent, et l'empire écumeux de Nérée, agité par le trident, vomit les mers du fond de ses abîmes. »

(Homère) :

« Ainsi deux vents, Borée et Zéphyre, qui soufflent du côté de la Thraee, par leur soudeine arrivée émeuvent la mer poissonneuse ; et aussitôt l'onde noire s'élève en monceaux, et une grande quantité d'algue est dispersée hors de la mer. »

Et ailleurs :

« Ainsi, lorsque le vent d'occident et le vent

Χειμάρβρῳ, ὅστ' ὠκα βῶν ἐκέδασσε γερύρας·
Τὸν δ' οὐτ' ἄρ τε γέρουρι ἐσργμέναι ἰσχανόωσιν,
Ὅστ' ἄρα ἔρεα ἰσχει ἀλιωῶν ἐρεθιλέων,
Ἐλθόντ' ἐξαιπίνης, ὅτ' ἐπιβρίση Διὸς θυμῶς·
Ἡλλά δ' ὅτ' αὐτοῦ ἔργα κατήριπε κάλ' αἰζηῶν·
Ἦς ὑπὸ Τυδείῳ πυκινὰ κλονήοντο φάλαγγες
Τρώων.

Et duas parabolas temeravit, ut unam faceret, trahens hinc ignem, inde torrentem, et digitatem neutrius implevit.

Adversis rupto ceu quondam turbine venti
Confligunt, Zephyrusque Notusque, et lætus Eois
Eurus equis : stridunt silvæ, sævitiæ tridentis
Spumeus, atque imo Nereus ciet æquora fundo.

Ὡς δ' ἀνεμοὶ δύο πόντον ὀρνέοντο ἰχθυόεντα,
Βορρῆς καὶ Ζεφύρος, τῷ τε Θρηάκῃεν ἄητον,
Ἐλθόντ' ἐξαιπίνης· ἀμυδὸς δὲ τε κύμα κελαινῶν
Κορβύετα, πολλὸν δὲ παρῆξ ἅλα φύκος ἔχουαν.

et alibi :

Ὡς δ' Εὐρὸς τε Νότος τ' ἐριδιέοντο ἀλλήλων
Ὀὐρὸς ἐν βήσσης, βαθέην πολεμιζέμεν ὕλην,
Φηγὸν τε, μελίην τε, ταυόρλοιόν τε κράνειαν,

• du midi combattent entre eux, dans les gorges
« des montagnes, la forêt profonde en est ébran-
« lée; le hêtre, le frêne, le cornouiller à l'épaisse
« écorce, maltraitent réciproquement et tumultueusement leurs longs rameaux, qui éclatent
« avec fracas; ainsi les Troyens et les Grecs se li-
« vraient de mutuels assauts, sans qu'aucun d'eux
« songeât à la fuite désastreuse. »

En formant des deux comparaisons du poète grec une seule plus lumineuse, Virgile a racheté le tort que nous lui avons reproché plus haut.

(Virgile) :

« Cependant le vent qui s'élève à la poupe se-
« conde les navigateurs. »

(Homère) :

« (Circé) envoie de nouveau sur l'arrière du
« vaisseau, dont la proue est peinte, un vent
« favorable et ami, qui remplit la voile et seconde
« la marche. »

Virgile a heureusement rendu *κατόπισθε νεώς* par *surgens a puppi*; mais Homère excelle par les épithètes nombreuses qu'il applique au vent avec tant de justesse.

(Virgile) :

« (Polyphème) se repait du sang et des entrail-
« les des malheureux qui tombent entre ses
« mains. Je l'ai vu moi-même, couché sur le dos,
« au milieu de son antre, saisir avec son énorme
« main deux de nos compagnons, et les briser
« contre le rocher. »

(Homère) :

« (Polyphème) se jetant sur mes compagnons,
« saisit de la main deux d'entre eux, les brisa
« contre terre, comme de petits chiens; et les
« lambeaux de leur cervelle jaillirent sur le sol.
« Ayant ensuite séparé les membres, il les dis-

« posa pour son repas. Il se mit à les dévorer
« comme eût fait le lion des montagnes, et il
« ne laissa rien de leurs chairs, ni de leurs in-
« testins, ni même de leurs os. Pour nous, en
« voyant ces lamentables atrocités, nous élevâmes
« en pleurant nos mains vers Jupiter, tandis que
« le désespore s'emparait de notre âme. »

Dans Virgile, la narration du fait est concise et nue; Homère, au contraire, a mêlé à la sienne un pathétique égal à l'atrocité de l'action qu'il raconte.

(Virgile) :

« Là, je vis les deux fils d'Aloëus, ces deux
« monstrueux géants qui tentèrent d'enfoncer de
« leurs mains la voûte céleste, et de précipiter
« Jupiter de son trône sublime. »

(Homère) :

« Oton comparable aux dieux, et le glorieux
« Éphialte, géants que la terre nourrit, et plus
« beaux encore que le bel Orion. Dès l'âge de
« neuf ans, ils avaient neuf coudées de circonfé-
« rence et neuf brasses de hauteur. Ils menaçaient
« les immortels de porter jusque dans les cieux
« l'effort tumultueux de la guerre; et, pour s'y
« frayer un accès, ils avaient tenté d'entasser
« l'Ossa sur l'Olympe, et le Pélion chargé de
« forêts sur l'Ossa. »

Homère décrit les membres des géants, et mesure en long et en large, les vastes dimensions de leurs corps. Votre poète se contente de dire, *monstrueux géants*, sans ajouter rien autre chose, et sans oser employer les termes métriques. S'agit-il de ces montagnes entassées pour l'entreprise insensée des géants? il se contente de dire : *qui tentèrent d'enfoncer de leurs mains la voûte céleste*. Enfin, si l'on compare chaque

Αἶτε πρὸς ἀλλήλους ἔβαλον ταυούχκας ὄζους
Ἥχῃ θησπεσίη, πάταγος δέ τε γρυμμένων
Ὡς Τρώες καὶ Ἀχαιοὶ ἐπ' ἀλλήλοισι θορόντες
Δήρουν, οὐδ' ἕτεροι μώνον ὀλοοῖο τρώοιο.

demet hinc vitium, quod superius incurrit, de duabus graecis parabolis unam dilucidius construendo.

Prosequitur surgens a puppi ventus euntes.

Ἥμῖν δ' ἀκατόπισθε νεώς κνασποπρώοιο
Ἥκμενον οὐρον ἴει, πλησίον, ἐσθλὸν ἐταῖρον.

quod noster dixit *κατόπισθε νεώς*, vester ait, *surgens a puppi*, satis decore. Sed excellunt epitheta, quae tot et sic apta vento noster inposuit.

Visceribus miserorum et sanguine vescitur atro.
Vidi egomet duo de numero cum corpora nostro
Prensa manu magna medio resupinus in antro
Frangeret ad saxum.

Ἄλλ' ὄγ' ἀναίξας ἐτάροις ἐπὶ χεῖρας ἱάλλε·
Σὺν δὲ δύο μάρφας, ὅστε σκύλακας, ποτὶ γαίῃ
Κόπτε' ἐκ δ' ἐγκέφαλος χαμάδις βέε, δευε δὲ γαῖαν.
Τὸς δὲ διαμελεῖται τρωῶν ὀπλίισατο ὄρτρον·
Ἦθηε δ', ὥστε λέων ὀρσπύροφος, οὐδ' ἀπέλειπεν
Ἐγκατά τε, σάρκας τε, καὶ ὀστέα μυελόντα.

Ἥμεις δὲ κλαίοντες ἀνεσχέθμεν Διὶ χεῖρας,
Σχέτλια ἐργ' ὀρόντες.

narrationem facti nudam et brevem Maro posuit; contra Homerus πάθος miscuit, et dolore narrandi invidiam crudelitatis aquavit.

Hic et Aloidas geminos immania vidi
Corpora, qui manibus magnam rescindere caelum

Aggressi, superisque Jovem detrudere regis.
Ἦτόν τ' ἀντίβου, τῆλέκλειτόν τ' Ἐφιάτην·
Ὡς δὴ μακρίστους τρέψε κειθώρος ἄρουρα,
Καὶ πολὺ καλλίστους, μετὰ γε κλυτὸν Ἑρώνα·

Ἐνέωρον γὰρ τοῖγε καὶ ἐνεκαπήχες ἦσαν
Εὐρύς, ἀτὰρ μήκος γε γενέσθην ἐνεόργουσι.
Οἱ ἦ καὶ ἀθανάτοισιν ἀπειλήτην, ἐν Ὀλύμπῳ
Φυλοπῖα στήσειν πολυάκους πολέμοιο·

Ἦσαν ἐπ' Ὀλύμπῳ μέγασαν θέμεν, αὐτὰρ ἐπ' Ὀσση
Πήλιον εἰσοσφύλλον, ἐν' οὐρανὸς ἀμβατός εἴη.

Homerus magnitudinem corporum alto latoque dimensus est, et verborum ambitu membra depinxit. Vester ait, *immania corpora*, nihilque ulterius adject, mensuram nominata non ausus attingere. Ille de construendis montibus conatum insane molitionis expressit: hic *aggressos rescindere caelum* dixisse contentus est. Pustremo locum

point l'un après l'autre, on y trouvera une dif-
férence fâcheuse pour le poète latin.

(Virgile) :

« Ainsi, lorsque le premier souffle du vent
commence à faire blanchir le flot, la mer s'enfle
peu à peu, et soulève les ondes, et bientôt
elle surgit depuis le fond de ses abîmes jus-
qu'aux cieux. »

(Homère) :

« Ainsi, lorsque sur le rivage sonore le flot
de la mer est ému par l'arrivée soudaine du
zéphyr, il commence d'abord à s'élever; mais,
bientôt brisé contre la terre, il frémit avec
grand bruit, se gonfle, et s'élance contre les
promontoires, et vomit l'écume de la mer. »

Homère décrit jusqu'aux premiers mouve-
ments de la mer, et jusqu'à ces premiers flots qui
naissent sur le rivage. Virgile a négligé ces choses-là. Il traduit : *πόντος μὲν τὰ πρῶτα κορυσέσεται*,
par : *paulatim sese tollit mare*. Tandis qu'il se
borne à soulever le flot depuis le fond des abîmes
jusqu'aux nues, Homère le décrit avec une vérité
qu'aucune peinture ne saurait égaler, s'enflant,
s'élevant, se recourbant, se brisant contre le
rivage, qu'il couvre des immondices qu'il a ramassées.

(Virgile) :

« Après avoir parlé, (Jupiter) confirme son ser-
ment par le Styx où règne son frère, par les
torrens de poix et les gouffres de ses rives ;
et l'Olympe entier tressaille d'un mouvement
de son front. »

(Homère) :

« Le fils de Saturne confirme ses paroles d'un
mouvement de ses noirs sourcils ; son immor-

« telle chevelure s'agite sur son front immortel,
« et le vaste Olympe en est ébranlé. »

Et ailleurs :

« Que l'eau du Styx reçoive ma promesse ; ee
« qui est le serment le plus grand et le plus grave
« que puissent faire les heureux immortels. »
Lorsque Phidias exécutait la statue de Jupiter
Olympien, interrogé où il prendrait le modèle de
l'effigie du dieu, il répondit qu'il avait trouvé le
type primitif de Jupiter dans les trois vers d'Ho-
mère (que nous venons de citer) : « Le fils de Sa-
turne confirme ses paroles, etc. » ; et que c'était
des sourcils et de la chevelure décrits par Ho-
mère qu'il avait tiré le visage entier de son Ju-
piter. Virgile, comme vous l'avez vu, a négligé
ces deux objets ; mais il n'a pas omis, il est
vrai, l'Olympe ébranlé par un mouvement du
front majestueux du dieu. Quant au serment, il
l'a pris dans un autre endroit d'Homère, pour
compenser sans doute, par cette addition, la
stérilité de sa traduction.

(Virgile) :

« Le visage du jeune homme décelait une ado-
« lescence encore imberbe. »

(Homère) :

« Entrant dans l'âge de puberté, époque la plus
« gracieuse de la jeunesse. »
Pour avoir omis de rendre *τοῦπερ χαριστάτη ἦδη*,
qui exprime la puberté naissante, la description
du poète latin est moins gracieuse.

(Virgile) :

« Comme une bête féroce qui, entourée d'une
« foule de ebaseurs, tourne sa fureur contre
« leurs traits, et, se jetant au-devant d'une
« mort certaine, s'enfonce elle-même dans leurs
« épieux. »

loco si compares, pudendam invenies differentiam.

Fluctus uti primo cepit cum albescere ponto :

Paulatim sese tollit mare, et allius undas

Erigit; inde imo consurgit ad aethera fundo.

Ὡς δ' ὅτ' ἐν αἰγιαλῷ πολυχρῆϊ κύμα θαλάσσης

ὄρνυτ' ἔπασσύτερον, ζεφύρου ὑποκινήσαντος

Ἦόντι μὲν τὰ πρῶτα κορύσεται, αὐτὰρ ἔπειτα

Χέρουσιν ῥηγνύμενον, μεγάλα βρέθει, ἀμφὶ δὲ τ' ἄκρας

Κυρτόν ἐν κορυφαῖσι, ἀποπτύει δ' ἄλγος ἄχνην.

Ille cum marino motu et litoreo fluctus ab initio descri-
bit; hoc iste praetervolat. Deinde quod ait ille :

Πόντος μὲν τὰ πρῶτα κορύσεται.

Maro ad hoc vertit :

Paulatim sese tollit mare.

Ille fluctus incremento suo ait in sublime curvatos litori-
bus illidi, et asperginem collecte sordis expuere : quod
nulla expressus pictura signaret. Vester mare a fundo ad
aethera usque perducit :

Dixerat; idque ratum Stygii per flumina fratris,

Per rivas torrentes atraque voragine ripas

Annuit, et totum nutu tremefecit Olympum.

Ἦ, καὶ κυανέσθην ἐπ' ὄρρῳσι νεύσει Κρονίων'

Ἀμβρόσιαι δ' ἄρα χαῖται ἐπερρώσαντο ἄνακτος,

Κρατὸς ἂπ' ἀθανάτοιο μέγαν δ' ἐλέληεν Ὀλυμπιον.

et alibi :

Καὶ τὸ κατεβόμενον Στυγὸς ὕδωρ, μέγιστος

Ὀρκος δεινότητος τε πῆδει μακάρεσι θεοῖσιν.

Phidias, cum Jovem Olympium fingeret, interrogatus, de
quo exemplo divinum mutaretur effigiem, respondit, ar-
chetypum Jovis in his se tribus Homeri versibus invenisse :

Ἦ καὶ κυανέσθην ἐπ' ὄρρῳσι νεύσει Κρονίων'

Ἀμβρόσιαι δ' ἄρα χαῖται ἐπερρώσαντο ἄνακτος,

Κρατὸς ἂπ' ἀθανάτοιο, μέγαν δ' ἐλέληεν Ὀλυμπιον.

nam de supercilii et crinibus totum se Jovis vultum colle-
gisse. Quod utrumque videlicet a Vergilio praetermissum.
Sane concussum Olympum nutus majestatis non tacuit :
jusjurandum vero ex alio Homeri loco sumsit, ut transla-
tionis sterilitas hac adjectione compensaretur :

Ora puer prima signans intonsa juventa.

Πρῶτον ὑψηλῆν, τοῦπερ χαριστάτη ἦδη.

praetermissa gratia incipientis pubertatis, τοῦπερ χαρι-
στάτη ἦδη, minus gratiam fecit latinam descriptionem.

Ut fera, que densa venantum septa corona,
Contra laeta lura, seseque laud nescia morti
Injicit, et saltu supra venabula fertur.

(Homère) :

« Le fils de Pélée se précipitait contre lui, semblable au lion meurtrier qu'une foule de chasseurs rassemblés ambitionne de mettre à mort ; « il va d'abord le méprisant ; mais si quelque « jeune homme impatient du combat le frappe « de sa lance, il se retourne en rugissant, l'écumee nait entre ses dents, le naturel indompté « se réveille en lui : il le frappe de sa queue ses « cuisses et ses flancs, il s'excite au combat, et, les « regardant d'un air menaçant, il se précipite le « premier sur les chasseurs, pour tuer quelqu'un « d'entre eux ; ainsi Achille incitait sa force et son « grand cœur à marcher contre le magnanime « Enée. »

Vous voyez que la comparaison latine est réduite à la plus grande maigreur qu'il soit possible ; la comparaison grecque au contraire, et par l'abondance des mots et par celle des tableaux, égale l'appareil d'une chasse réelle. Cette fois, la différence est si grande, qu'il y aurait presque à rougir d'établir la comparaison.

(Virgile) :

« Ainsi s'entre-choquent l'armée troyenne et « l'armée latine ; l'on combat pied à pied, corps à « corps. »

(Homère) :

« Le bouclier était pressé contre le bouclier, « le casque contre le casque, le soldat contre « le soldat. »

Je laisse au lecteur à juger toute la différence qui existe entre ces deux passages.

(Virgile) :

« Ainsi l'aigle sauvage, au vol élevé, enlève « un serpent qui s'attache aux griffes qui le bles- « sent, entoure les jambes de l'oiseau de ses re- « plis sinueux, hérisse ses horribles écailles, et

« siffle en dressant sa tête ; et néanmoins, mal- « gré la lutte, l'aigle le presse de son bec cro- « chu, en même temps qu'il frappe l'air de ses « ailes. »

(Homère) :

« Un oiseau était venu à passer, conformément « à leur désir. C'était un aigle au vol élevé, qui, « se dirigeant à gauche, rappelait les troupes du « combat. Il portait dans ses serres un énorme « serpent ensanglanté, mais encore palpitant « de vie, et qui lui résistait encore ; car s'étant « replié en arrière, il frappa l'aigle à la poitrine, « près du cou : la douleur fit que l'oiseau lâcha « le serpent à terre ; et celui-ci vint tomber au « milieu de la troupe, tandis que l'aigle, en pou- « sant des cris, s'envola dans la direction du « vent. »

Virgile reproduit l'action de l'aigle qui saisit une proie ; et il ne paraît pas avoir remarqué les présages qui l'accompagnent dans Homère. L'arrivée de l'aigle du côté gauche, qui semblait interdire aux vainqueurs d'avancer davantage, la morsure qu'il reçoit du serpent qu'il tient dans ses serres, ce tressaillement d'un augure non équivoque, la douleur qui lui fait abandonner sa proie et s'envoler en poussant un cri ; ce sont autant de circonstances qui animent la comparaison, et dont l'omission laisse aux vers du poète latin l'apparence d'un corps sans âme.

(Virgile) :

« (La Renommée) est d'abord faible et timide, « mais bientôt elle s'élève dans les airs ; et tan- « dis qu'elle marche sur la terre, elle cache sa « tête dans les nues. »

(Homère) :

« (La Discorde) s'élève faible d'abord ; mais

Ἡρακλῆος δ' ἐτέρωθεν ἐναυτίον ὄρωτο, λέων ὡς
Μίανης, ὃν τε καὶ ἄνδρες ἀποκτάμενοι μεμάρσιν,
Ἀργυρέοι, πᾶς ὄμιος ὃ δέ, πρῶτον μὲν ἀτίζων,
Ἔρχεται, ἀλλ' ὅτε κέν τις ἀργυρόων αἰχμῶν
Δοσρεὶ βάλῃ, ἐάλη τε χανίων, περὶ τ' ἄρρῶς ὀδόντας
Γίνεται, ἐν δέ τε οἱ κραδίη στένει ἄλκιμον ἦτορ,
Ὀρῆθ' δὲ πλευράς τε καὶ ἰσχία ἀμφοτέρωθεν
Μαστίεταί, ἔε δ' αὐτὸν ἐπιστρῶναι μαχέσασθαι
Γλαυκίῳ δ' ἰθὺς φέρεται μένει, ἦτινα πέτρῃ
Ἄνδρῶν, ἢ αὐτὸς φθίεται πρῶτω ἐν ὄμιλῳ
Ἔε Ἀχιλλῆῷ ὄτρυνε μένος καὶ θυμὸς ἄγχιωρ
Ἄντιον ἐλθέμενα μεγαλήτορος Αἰνείας.

Videtur in angustum Latinam parabolam sic esse contrac-
tam, ut nihil possit esse jejunius. Graecam contra verbo-
rum et rerum copia pompam verse venationis implesse? In
tanta ergo differentia pane erubescendum est comparare.

Hand aliter Trojanæ acies aciesque Latine

Concurrunt : hæret pede pes, densusque viro vir.

Ἄσπις ἄρ' ἄσπίδ' ἔρειδε, κόρυς κόρυιν, ἀνέρα δ' ἀνίρ.

quanta sit differentia utriusque loci, lectori aestimandum
relinquo.

Utque volans alte raptum cum fulva draconem

Fert aquila, implicitque pedes, atque unguibus hæsit :
Saucius ad serpens sinuosa volumina versat,
Arctæisque horret squamis, et sibilat ore
Ardus insurgens : illa hand minus urget obumbræ
Lutulentum rostro, simul æthera verberat alis.

Ἄσπις γὰρ σπιν ἐπ' ἔπληε περσάμενα μεμακόσιν,
Αἰετὸς ὕψιπέτης, ἐπ' ἀρίστου λάβῃν ἐέρχων,
Φοινίχονα ὀράοντα φέρον ὀνύχουσι, πέλιωρον,
Ζωὸν, ἐπ' ἀσπαίροντα καὶ οὐπω κητέο χάριτι.
Κόψε γὰρ αὐτὸν ἔχοντα κατὰ στήθος, παρὰ δεξιῶν,
Ἰσθμωθεὶς ὀπίσω ὄδ' ἀπὸ ἔθεν ἦκε χαμάζε,
Ἄλγχιος ὀδόντας, μέσῳ δ' ἐνὶ κάββαλ' ὄμιλῳ
Αὐτὸς δὲ κλάζεις πέτετο πρῶτωσ' ἀνέμοιο.

Vergilius solam aquile prædam refert, nec Homerica
aquilæ omen advertit, quæ et sinistra veniens vincientium
prohibebat accessum, et, accepto a captivo serpente morsu,
prædam dolore dejecit ; factoque tripudio solistimo, cum
clamore dolorem testante prætervolat. Quibus omnibus
victorie prævaricatio significabatur. His prætermisiss, quæ
animam parabolæ dabant, velut exanimam in Latinis ver-
bis corpus remansit.

Parva metu primo, mox sese attollit in auras,
Ingrediturque solum, et caput inter nubila condit.

« bientôt elle cache sa tête dans le ciel, et marche sur la terre. »

Homère dit qu'Éris, c'est-à-dire la Discorde, est d'abord faible dans ses commencements, et s'accroît ensuite au point de toucher jusqu'au ciel. Virgile a dit la même chose de la Renommée, mais c'est avec moins de justesse; car les accroissements de la discorde et ceux de la renommée ne sont pas les mêmes. En effet, la discorde, lors même qu'elle est parvenue à produire des guerres et des dévastations réciproques, demeure toujours la discorde, telle qu'elle fut dans le principe; tandis que la renommée, lorsqu'elle est parvenue à un immense accroissement, cesse d'être elle-même, et devient notoriété publique. Qui s'aviserait, en effet, de parler de renommée, s'il s'agissait d'une chose connue dans le ciel et sur la terre? En second lieu, Virgile n'a pas même pu atteindre l'hyperbole d'Homère. Celui-ci a dit jusqu'au ciel (ὀυρανός), l'autre dit jusqu'à la région des vents et des nuages (*auras et nubila*).

La cause pour laquelle Virgile n'a pas toujours égalé les passages qu'il traduisait, c'est la continuité avec laquelle il s'efforce de faire passer, dans toutes les parties de son ouvrage, des imitations d'Homère. Or il ne pouvait pas toujours être donné aux forces humaines d'atteindre jusqu'à cette divinité poétique. Prenons pour exemple le passage suivant, dont je désire soumettre l'appréciation à votre jugement. Minerve, protectrice de Diomède, lui prête dans le combat des flammes ardentes, dont l'éclat rejaillissant de son casque et de ses armes lui sert d'auxiliaire contre l'ennemi.

« La flamme jaillissait avec abondance du bouclier et du casque (de Diomède). »

Ἦν' ἄγχι μὲν πρῶτα κορύσσεται, αὐτὰρ ἔπειτα
Ὀδρανὴ ἑστίηκε κάρη, καὶ ἐπὶ χθονὶ βραίνει.

Homerus *ἔην*, hoc est, *contentionem*, a parvo dixit incipere, et postea in incrementum ad eulum usque suberescere. Hoc idem Mæro de *fama* dixit, sed incongrue. Neque enim aqua sunt augmenta contentiois et fame; quia contentio, etsi usque ad mutuas vastationes ac bella processerit, adhuc contentio est, et manet ipsa, quæ crevit: fama vero cum in immensum prodit, fama esse jam desinit, et fit notio rei jam cognitæ. Quis enim jam famam vocet, cum res aliqua a terra in eolum nota sit? Deinde nec ipsam hyperboleam potuit æquare. Ille caelum dixit, hic *auras et nubila*. Hæc autem ratio fuit non æquandi omnia, quæ ab auctore transcriptis, quod in omni operis sui parte alicujus Homericæ loci imitationem volebat inserere; nec tamen humanis viribus illam divinitatem ubique poterat æquare: ut in illo loco, quem volo omnium nostrum iudicio in commune pensari. Minerva Diomedæ suo pugnanti dumtaxat flammarum addidit ardorem; et inter hostium caedes fulgur capitis vel armorum pro milite minatur:

Διὸς δὲ ἐκ κέρυθρος τε καὶ δασύδος ἀκμάζοντα πύρ.

Virgile, trop émerveillé de cette fiction, eu use immodérément; tantôt il dit de Turnus:

« Une aigrette couleur de sang s'agite au haut de son casque, et des éclairs étincelants paraissent de son bouclier. »

Tantôt il dit la même chose d'Énée:

« Son casque brille sur sa tête, au-dessus de laquelle une aigrette se déploie en forme de flamme; son bouclier d'or vomit de vastes feux. »

Ceci est d'autant plus déplacé en cet endroit, qu'Énée ne combattait pas encore, et ne faisait que d'arriver sur un vaisseau. Ailleurs:

« Le casque (de Turnus), décoré d'une triple crinière, supporte une Chimère, dont la gueule vomit les feux de l'Étna. »

Veut-il faire admirer les armes que Vuleain vient d'apporter sur la terre à Énée, Virgile dit:

« Son casque terrible est armé d'une aigrette, et vomit des flammes. »

Veut-on un autre exemple de cet abus de l'imitation? Séduit par l'éclat de ce passage (d'Homère) que nous avons cité plus haut: « Le fils de Saturne confirme ses paroles, etc. » Virgile a voulu tardivement attribuer aux paroles de Jupiter une semblable révérence. Après l'avoir fait parler sans fracas, dans le premier, le quatrième et le neuvième livre, il dit (dans le dixième), lorsqu'après les débats de Jupiter et de Vénus, Jupiter va prendre la parole:

« La demeure sublime des dieux est dans le silence; la terre tremble sur sa base; l'air immobile se tait; les zéphirs s'arrêtent, et les mers paisibles calment leur surface. »

Comme si ce n'était pas le même Jupiter, qui peu auparavant a parlé, sans que l'univers manifestât sa vénération. Une pareille inopportunité se

Hoc miratus supra modum Vergilius, immodice est usus. Modo enim ita de Turno dicit:

Tremunt sub vertice cristæ
Sanguinea, clypeoque micantia fulmina mittunt.

modo idem ponit de Æneæ:

Ardet apex capiti, cristique ac vertice flamma
Funditur, et vastos ombo vomit æreus ignes.

Quod quam importune positum sit, hinc apparet, quod necdum pugnabat Æneas, sed tantum in navi veniens appareret. Alio loco:

Cui triplici crinita juba galea alta Chimæram
Sustinet, æteos efflantem faucibus ignes.

Quid? quod Æneas, recens allatis armis a Vulcano, et in terra positus, miratur

Terribilem cristis galeam flammisque vomentem.
Vultis etiam frendi aviditatem videre? loci hujus, cujus supra meminimus, fulgore correptus,

Ἦ, καὶ ἀναχέσθην ἐπ' ὄφρυσί νεύσει Κρονίων·
Ἀμύροισι δ' ἄρα χαίρει ἐπεβρόσαντο ἄνακτος.

Κράτος ἂν ἀναχέσθαι· μέγαν δ' ἐλέηζεν Ὀδυσσεύς.

sero voluit loquenti Jovi assignare parem reverentiam. Nam

CHAPITRE XIV.

remarque dans l'emploi que fait le poète, de la balance de Jupiter, emprunté de ce vers (d'Homère) :

« En ce moment le père des dieux soulevait ses balances d'or. »

Car Junon ayant déjà dit, en parlant de Turnus :

« Maintenant je vois ce jeune homme prêt à venir lutter contre des destins inégaux ; le jour des Parques approche, avec la force ennemie. » Il était manifeste qu'il devait infailliblement périr ; cependant le poète ajoute tardivement :

« Jupiter tient lui-même deux balances en équilibre, et place dans leurs bassins les destinées diverses des deux combattants. »

Mais il faut pardonner à Virgile ces fautes, et d'autres, où l'a fait tomber une admiration excessive pour Homère. D'ailleurs, il était difficile qu'il ne fût pas quelquefois inférieur à celui que, dans tout le cours de son ouvrage, il se propose constamment pour modèle. Car il a toujours les yeux fixés sur Homère, pour tâcher d'imiter sa simplicité, sa grandeur, l'élevation et la majesté calme de son style. C'est chez lui qu'il a puisé les traits magnifiques et variés de ses héros, l'intervention des dieux, les autorités mythologiques, l'expression des sentiments de la nature, la recherche des souvenirs, la prodigalité des comparaisons, l'harmonie d'une éloquence entraînante, et enfin l'ensemble imposant des diverses parties.

cum et in primo volumine, et in quarto, et in nono loquatur quædam Jupiter sine tumultu, denique post Junonis et Veneris iurgium, inquit, eo dicente :

Deum domus alta silescit,

Et tremefacta solo tellus, silet arduus æther :

Tum Zephyri posuere, premit plaecida aquora pontus.

tanquam non idem sit, qui locutus sit paulo ante, sine illo mundi totius obsequio. Similis importunitas est in ejusdem Jovis lance, quam ex illo loco sunsit :

Καὶ τότε δὴ χρῶσται πατὴρ ἐτίθεινε τάλαντα.

Nam cum jam de Turno prædixisset Juno,

Nunc juvenem imparibus video concurrere fatis,

Parcarumque dies, et lux inimica propinquat;

manifestumque esset, Turnum utique periturum; sero tamen

Jupiter ipse duas æquato examine lances

sustinet, et fata imponit diversa duorum.

Sed hæc et alia ignoscenda Virgilio, qui studii circa Homerum nimietate excedit modum. Et te vera non poterat non in aliquibus minor videri, qui per omnem poemam suam hoc uno est præcipue usus archetypo. Acriter enim in Homerum oculos intendit, ut amularetur ejus non modo magnitudinem, sed et simplicitatem et præsentiam orationis, et tacitam majestatem. Hinc diversarum inter heros suos personarum varia magnificentio: hinc Deorum interpositio: hinc auctoritas fabulosorum: hinc affectum naturalis expressio: hinc monumentorum: persecutio: hinc parabolarum exaggeratio: hinc torrentis orationis sonitus: hinc rerum singularum cum splendore fastigium.

Que Virgile s'est tellement complu dans l'imitation d'Homère, qu'il a voulu imiter quelques-uns de ses défauts. Avec quel soin il a imité les épithètes ainsi que les autres ornements du discours.

Virgile se complait tellement à imiter Homère, qu'il imite même des défauts mal à propos reprochés à ses vers. Ainsi, il approuve dans la versification d'Homère ces sortes de vers que les Grecs appellent *acéphales*, lâches (*λαγχαροί*), hypercataleptiques, et il ne craint pas de les imiter. Exemples de vers *acéphales* :

... arietat in portas,

... « (frappe de la tête contre les portes »).

Parietibus textum cæcis iter,

(« chemin tissu de murailles aveugles ») et autres vers semblables. »

Exemples de vers *lâches*, c'est-à-dire qui ont dans le milieu des syllabes breves pour des longues :

... Et duros obice postes.

«... Les portes affermiées par des barrières »).

Consilium ipse pater et magna incepta Latini.

(« Latinus lui-même sort du conseil, (et renonce) à son important dessein. »)

Exemples de vers *hypercataleptiques*, c'est-à-dire, trop longs d'une syllabe :

... quin protinus omnia.

... Vulcano deoquit humorem.

(«... fait cuire le liquide sur le feu.»)

Spumas miscens argenti vivaque sulphura.

CAPUT XIV.

In tantum Vergilio dulcem fuisse imitationem Homeri, ut vitia quoque nonnulla amulari voluerit. Tum quontopere illius sit imitatus epitheta, ceteraque, quæ gratiorem reddunt orationem.

Adeo autem Vergilio Homeri dulcis imitatio est, ut et in versibus vitia, quæ a nonnullis imperite reprehenduntur, imitatus sit, eos dico, quos Graeci vocant ἀκεφάλους, λαγχαρούς, ὑπερκαταληκτικούς. Quos hic quoque, Homericum stilum approbans, non refugit: ut sunt apud ipsum, ἀκέφαλοι :

Arietat in portis.

Parietibus textum cæcis iter.

et similia. Λαγχαροί autem, qui in medio versu breves syllabas pro longis habent :

Et duros obice postes.

Consilium ipse pater et magna incepta Latinus.

Ἵπερκαταληκτικοὶ syllaba longiores sunt :

Quin protinus omnia.

et :

Vulcano deoquit humorem.

et :

Spumas miscens argenti vivaque sulphura.

et :

Arbutus horrida.

Sunt apud Homerum versus vulsis ac rasis similes, et ni-

« ils mêlent l'écume d'argent et le soufre vif. »

.... arbutus horrida.

{ « l'arbusier épineux. »

On trouve aussi dans Homère des vers nus et sans ornements, qui ne diffèrent en rien du langage ordinaire de la conversation. Virgile paraît affectionner en eux une noble négligence.

(Homère) :

« Cent cinquante juments rousses toutes « saillies. »

(Virgile) :

« L'amour triomphe de tout; cédons, nous « aussi, à l'amour. »

« O Palinure, tu seras jeté nu sur quelque « plage inconnue. »

Il est aussi des répétitions gracieuses, que Virgile ne redoute pas.

« Pan lui-même, s'il voulait entrer en lice avec « moi, au jugement de l'Arcadie; Pan lui-même, « au jugement de l'Arcadie, s'avouerait vaincu. »

Virgile, en les imitant, nous a révélé son admiration pour les épithètes homériques : *μοιρηγενής* (né sous un astre heureux), *ολβειδαίμων* (heureux génie), *χαλκροθήρηκων* (cuirasse d'airain), *ἀσπίδες ὀμφαλόεσσαι* (les boucliers qui couvrent le nombril ou qui en offrent les formes), *θωρήκων νεοστήκτων* (cuirasse nouvellement polie), *κυανοχαίταν* (chevelure noire), *ἐνοσίγθων*, *ἐνοσίγχιος* (qui ébranle la terre), *νεφελιγερέτας* (qui rassemble les nuages), *οὐρέα τε σκίοντα* (les montagnes ombragées), *θάλασσά τε ἤχρησσα* (la mer mugissante), *κυανόχρους* (couleur d'azur), et mille autres expressions du même genre, qui sont comme des étoiles brillantes dont l'éclat divin répand la variété sur la majestueuse poésie d'Homère. A ces épithètes répondent, dans Virgile, celles de *male-suavata fames* (la faim mauvaise conseillère), *auri-*

comi rami (les branches à la chevelure dorée), *centungeminus Briareus* (Briarée aux cent bras), *fumiferam noctem* (la nuit fumeuse), et tant d'autres qu'un lecteur attentif remarquera presque à chaque vers.

Souvent Homère, dans le cours de sa narration, semble adresser la parole à quelqu'un :

« Vous auriez dit un homme à la fois irrité et « en démece. »

« Vous auriez vu alors le divin Agamemnon « veillant. »

Virgile n'a pas négligé non plus d'imiter cette tournure de phrase :

« Vous les auriez vus démenageant, et se pré- « cipitant hors de la ville. »

« Vous auriez vu ces armées rangées en bataille « animer toute la côte de Leucate. »

« Vous auriez vu les Cyclades déracinées flot- « ter sur la mer. »

« Vous voyez (les oiseaux aquatiques) se la- « ver dans l'eau sans se mouiller. »

Le divin Homère sait rattacher très à propos au fil de sa narration les événements soit récents, soit écoulés depuis longtemps, sans néanmoins les disposer par ordre chronologique; et de cette manière, en ne laissant rien ignorer des événements passés, il évite les formes du style historique. Achille, avant sa colère, avait déjà renversé Thèbes d'Asie et plusieurs autres cités. Mais le poème d'Homère ne commence qu'avec cette colère. Toutefois, pour ne pas nous laisser ignorer les faits antérieurs, la narration en est amenée à propos :

« Nous sommes allés à Thèbes, la ville sacrée « d'Éétion : nous l'avons dévastée, et nous avons « amené ici toutes ses dépouilles. »

Et ailleurs :

Ἐνθ' οὐκ ἂν βρίζοντα ἴδεις Ἀγαμέμνονα ἴδων.

nec hoc Vergilius prætermisit :

Migrantes cernas, lotaque ex urbe ruentes.

et :

Tantumque instructo Marte videres
Fervere Leucaten.

et :

Pelago credas innare revulsas
Cycladas;

et :

Studio incassum videas gestire levandi.

Item divinitus ille vates res vel paulo, vel multo ante transactas opportune ad narrationis suae seriem revocat; ut et historicum stilum vitet, non per ordinem digerendo, quæ gesta sunt, nec tamen præteritorum nobis notionem subtrahat. Thæben Asiæ civitatem aliasque plurimas Achilles, antequam inasceretur, everterat : sed Homeri opus ab Achilles ira sumis exordium. Ne igitur ignoraremus, quæ prîns gesta sunt, fit eorum tempestiva narratio :

Ἐλθόμεν' ἐς Θήβην ἱερὴν πόλιν Ἠετίωνος,

Τὴν δὲ διεπράθομεν τε, καὶ ἤγαμεν ἐνθάδε πάντα.

et alibi :

Δύοντα δὲ σὺν νηυσὶ πόλεις ἀπάρα' ἀνθρώπων,

hil differentes ab usu loquendi. Hos quoque tanquam heroice incoitos adamavit :

Ἴππους δὲ ἐκνήας ἑκατόν, καὶ πεντήκοντα
Θηλείας πάσας.

Omnia vincit amor; et nos cedamus amori.
Nudus in ignota, Palinure, jacabis arena.

Sunt amœna repetitiones, quas non fugit; ut :

Pan etiam Arcadia mecum si iudice certet,
Pan etiam Arcadia dicet se iudice victum.

Homericæ quoque epitheta quantum sit admiratus, imitando confessus est : *Μοιρηγενής*, *Ὀλβειδαίμων*, *Χαλκροθήρηκων*, *Ἀσπίδες ὀμφαλόεσσαι*, *Θωρήκων νεοστήκτων*, *Κυανοχαίταν*, *Ἐνοσίγθων*, *Ἐνοσίγχιος*, *Νεφελιγερέτας*, *Οὐρέα τε σκίοντα*, *θάλασσά τε ἤχρησσα*, *Κυανόχρους*. Et mille talium vocabulorum, quibus velut sideribus micat divini carminis variata majestas. Ad hæcæ vestro respondet, *Malestudata fames*, *auricomi rami*, *centungeminus Briareus*. Adde et *fumiferam noctem*, et quidquid in singulis pæne versibus diligens lector agnoscat. Sæpe Homerus inter narrandum velut ad aliquem dirigit orationem :

Φαίης κεν ἕκαστόν τινα ἔμμεναι, ἄρρῳα θ' αὐτός.

et :

« J'ai dévasté douze villes avec la flotte, et onze dans les champs troyens avec l'armée de terre »

De même, lorsqu'il est question de Calchas, le poète saisit l'occasion de nous faire connaître quel est celui qui dirigea la flotte des Grecs vers les rivages troyens qui leur étaient inconnus :

« (Calchas) avait dirigé vers Ilion les vaisseaux des Grecs, au moyen de l'art de la divination qu'Apollon lui avait donné. »

Calchas raconte encore le présage que donna aux Grecs, durant leur navigation, ce serpent qui dévora des passereaux; ce qui leur annonçait que leur armée aurait dix ans à passer dans le pays ennemi. Dans un autre endroit, c'est un vieillard qui raconte d'anciens événements. Or, on sait que la vieillesse est verbeuse, et se plaît à faire des narrations :

(Nestor :) « Pour moi, j'ai eu affaire jadis avec des hommes plus vaillants que vous, etc. » et ailleurs :

(Nestor :) « Ah ! si j'étais aussi jeune, et si j'avais encore toutes mes forces, etc. »

Virgile a très-bien imité ces divers artifices :

(Évandre :) « Je m'en souviens, lorsque Priam, fils de Laomédon, vint visiter les Etats de sa sœur Hésione. »

(Didon :) « Je me souviens même que Teucer vint autrefois à Sidon. »

(Évandre :) « Tel que j'étais lorsque, pour la première fois, je mis en déroute une armée sous les murs mêmes de Préneste. »

Voyez aussi le récit tout entier du vol et de la punition de Caëus. Enfin Virgile n'a jamais négligé, à l'exemple de son modèle, de nous instruire des faits anciens.

Μετὸς δ' ἔνδεκά φημι κατὰ Τροίην ἑριτοῖων.

item, ne ignoraremus, quo duce classis Græcorum ignotum sibi Trojæ litus inveniret, cum de Calchante quæretur, ait :

Καὶ νῆσσο' ἠγήσατο' Ἀχαιῶν Ἴδιον εἶσα,
Ἦν δὲ καὶ μαντοσύνην, τὴν αἰ πόρε Φοῖβος Ἀπόλλων.

Et ipse Calchas narrat omen, quod Græcis navigantibus de serpente passerum populatore contigerit. Ex quo denuntiatum est, exercitum annos decem in hostico futurum. Alio loco senex, id est, referendis fabulis amica et loquax ætas, res refert vetustas :

Ἦδη γὰρ ποτ' ἐγὼ καὶ ἄρσιον, ἦπερ ὑμῖν,
Ἄνδράσιν ὠμίθησα.

et reliqua. Et alibi.

Ἐθ' ὡς ἠδῶσάμην, βίη δέ μοι ἐμπειδος εἶη,

et sequitur. Virgilius omne hoc genus pulcherrime æmulus est.

Nam memini Hesionæ visentem regna sororis
Laomedontiadem Priamum.

et :

Atque equidem Teucrum memini Sidona venire.

et :

Qualis eram cum primam aciem Præneste sub ipsa
Stravi.

et de furto vel pona Cæci tota narratio. Nec velustissima

(Exemple :)

« Car on dit que Cygnus, pleurant son bien-aimé Phæton. »

— Et plusieurs autres exemples semblables.

CHAPITRE XV.

Des diversités qu'on observe dans les dénombrements de troupes chez Virgile et chez Homère.

Dans les énumérations de soldats auxiliaires (ce que les Grecs appellent *catalogues*), Virgile continue à s'efforcer d'imiter Homère; mais néanmoins il s'éloigne un peu quelquefois de sa méthode, pleine de noblesse. Homère, omettant les Lacédémoniens, les Athéniens et même les Mycéniens, auxquels appartenait le chef de l'armée, commence son énumération par la Béotie. Ce n'est point par un motif pris de la dignité du rang de cette province, mais parce qu'elle lui offre un promontoire très-connu pour point de départ. C'est de là qu'il s'avance, parcourant successivement les pays alliés, tant insulaires que littoraux. Les régions qu'il rencontre sur sa route, limitrophes les unes des autres, le ramènent progressivement au point d'où il est parti, sans qu'aucun écart l'ait fait dévier. Mais, fidèle à son ordre méthodique, quand son énumération est terminée, il se retrouve au lieu où il l'avait commencée. Virgile au contraire, n'observant aucune méthode dans la mention qu'il fait des divers pays, bouleverse par de fréquentes divagations la disposition des lieux. Le premier individu qu'il nomme est Massieus, chef des guerriers de Clusium et de Cose : après

taeuit, quin et ipsa notitiæ nostræ aucloris sui imitator ingereret :

Namque ferunt luctu Cygnum Phæthontis amat.
et similia.

CAPUT XV.

Que diversitas catalogorum sit apud Vergilium et Homerum.

Ubi vero enumerantur auxilia, quem Græci catalogum vocant, eundem auctorem suum conatus imitari, in nonnullis paululum a gravitate Homericæ deviauit. Primum, quod Homerus prætermisit Athenis, ac Lacedæmonie, vel ipsis Mycenis, unde erat rector exercitus, Beotiam in catalogi sui capite locavit, non ob loci aliquam dignitatem, sed notissimum promontorium ad exordium sibi enumerationis elegit. Unde progrediens, modo mediterranea, modo maritima juncta describit. Inde rursus ad utrumque situm coherentium locorum disciplina describens velut iter agentis accedit. Nec ullo saltu coherentiam regionum in libro suo hiare permittit; sed obviandi more procedens redit unde digressus est, et ita finitur, quidquid enumeratio ejus amplectitur. Contra Virgilius nullum in commemorandis regionibus ordinem servat, sed locorum seriem saltibus lacerat. Adducit primum Clusio et Cosis Massicum Abas hunc sequitur rianu Populonia; hæcque comi-

lui vient Abas, accompagné des soldats de Populonie et d'Ilya (l'île d'Elbe); ensuite Asilas, envoyé par les habitants de Pise, dont la situation, très-éloignée de l'Étrurie, est trop connue pour qu'il soit besoin de la faire remarquer. Il revient ensuite à Cose, à Pyrges et à Gravisca, villes situées non loin de Rome, aux contingents desquelles il assigne pour chef Astur. De la Cygnus l'entraîne en Ligurie, et Oenus à Mantoue. Si l'on parcourt ensuite l'énumération des auxiliaires de Turnus, et la situation des régions auxquelles ils appartiennent, l'on verra que Virgile n'a pas mieux suivi cette fois l'ordre de la disposition des lieux. D'autre part, Homère a soin de ramener dans la suite de la guerre, pour y venir éprouver un sort heureux ou fatal, tous ceux dont il a prononcé le nom dans son énumération. Lorsqu'il veut mentionner la mort de ceux qui n'y ont point été compris, il introduit une dénomination collective, au lieu d'un nom d'homme. Lorsqu'il veut parler de la mort d'un grand nombre d'individus, il appelle cela une mort d'hommes. En un mot, il ne se permet pas facilement de prononcer ou d'omettre, dans le combat, tout nom en dehors ou en dedans de son catalogue. Virgile s'est affranchi de ces difficultés; car il omet de reparler, dans le courant de la guerre, de quelques-uns de ceux qu'il a nommés dans son énumération, tandis qu'il en nomme d'autres dont il n'avait point parlé jusque-là. Il dit que, sous la conduite de Massicus, « vinrent mille jeunes gens des villes de Clusium et de Cose. » Et, dans la suite, il fait fuir Turnus « sur le vaisseau qui avait amené

« Osinius, roi de Clusium. » Cet Osinius n'avait point encore été nommé. D'ailleurs, n'est-il pas absurde de mettre le roi sous les ordres de Massicus? Enfin, ni Massicus, ni Osinius, ne jouent aucun rôle durant le cours de la guerre. Il en est de même :

« Des courageux Gyas et Séreste, du bel Équicolus, du belliqueux Hémon, du vaillant Umbron, de Virbius, brillant rejeton d'Hippolyte. »

Ils n'ont obtenu, parmi la foule des combattants, aucune mention, soit glorieuse, soit honteuse. Astur, Cupanon et Cygnus, célèbres par les fables de Cygnus et de Phaéton, ne font rien dans le combat; tandis que les noms obscurs d'Alésus et de Saratus y figurent, ainsi qu'Atinas, qui n'avait point été nommé auparavant. De plus, par défaut d'attention, Virgile introduit la confusion parmi les personnages qu'il nomme. Ainsi, dans le neuvième livre, Asilas terrasse Corinée, lequel reparait dans le douzième pour tuer Ébuse :

« Corinée, qui se trouvait là, saisit sur l'autel « un tison ardent, et le porte au visage d'Ébuse, « qui venait le frapper. »

De même Numa, après avoir été tué par Nisus, se trouve ensuite poursuivi par Enée. Celui-ci tue Camerte, dans le dixième livre; et, dans le douzième, « Juturne prend la forme de Camerte. » Clorée est tué dans l'onzième livre par Camille, et dans le douzième, par Turnus. Je me demande si Palinure-Jasides et Japix-Jasides sont deux frères. Hippocoon est qualifié fils d'Hyrtacide, tandis que je retrouve ailleurs :

Fortemque Gyan, fortemque Serestum,
Pulcher quoque Epicolus,

et :
Mavortius Hemon,

et :
fortissimus Umbro,

et :
Virbius Hippolyti proles pulcherrima bello,
nullum locum inter pugnantium agmina, vel gloriosa, vel turpi comminatione meruerunt. Astur, itemque Cupano, et Cygnus, insignes Cygni Phaethontisque fabulis, nullam pugnae operam praestant, cum Alesus et Sarato ignotissimi pugnent, et Atinas ante non dictus. Deinde in his, quos nominat, sit saepe apud ipsum incauta confusio. In nono Corinaeum sternit Asilas; deinde in duodecimo Ebusum Corinaeus interficit :

Obvius ambustua torrem Corinaeus ab ara
Corripit, et venient Ebuso plaganique ferenti
Occupat os.

sic et Numam, quem Nisus occidit, postea Eneas persequitur.

Fortemque Numam.
Camertem in decimo Aeneas sternit. At in duodecimo,
Juturna formam assimilata Camerta.

Clorea in undecimo occidit Camilla, in duodecimo Tur-

tans. Post hos Asilan miserunt Pise. Quae in quam longinqua sint Etruriae parte, notius est, quam ut annotandum sit. Inde mox redit Carete, et Pyrgos, et Gravisca, loca urbi proxima, quibus duces Asturem dedit. Hinc rapit illum Cygnus ad Liguriam, Oenus Mantuam. Sed nec in catalogo auxiliorum Turni, si velis situm locorum mente perecurrere, invenies illum continentiam regionem secutum. Deinde Homerus omnes, quos in catalogo numerat, eliam pugnantem vel prospera, vel sinistra sorte, commemorat : et, cum vult dicere occisos, quos catalogo non inseruit, non hominis, sed multitudinis, nomen inducit : et quoties nullam necem significare vult, messem hominum factam esse dicit; nulli certum nomen facit extra catalogum vel addens in acie, vel detrahens. Sed Maro noster anxietatem linjus observationis onisit. Nam et in catalogo nominata praeterit in bello, et alius nominat, ante non dictos. Sub Massico duce mille manus juvenum venisse, dixit,

qui moenia Clusi,

Quique Cosas liquere.

deinde Turnus navi fugit,

Qua rex Clusinus advectus Osinius oris;

quem Osinum nunquam aetna nominavit. Et nunc ineptum est, regem sub Massico militare. Praeterea nec Massicus, nec Osinius in bello penitus apparent. Sed et illi, quos dicit,

« Asilas, fils d'Hyrtacide, renverse Corinée. »
 A la vérité, il est possible que deux individus aient porté le même nom; mais voyez l'exactitude d'Homère dans de pareils cas. Comme il a deux Ajax dans son poëme, il appelle l'un : « le fils de Télamon; » et l'autre : « le bouillant fils d'Oïlée. » Il dit ailleurs que « ces deux héros avaient le même nom et le même courage. » C'est ainsi qu'il a soin de séparer par des insignes spéciaux ceux qui portent un nom semblable, afin que les différents prénoms ne jettent point le lecteur dans l'incertitude.

Virgile, dans son énumération, a tâché d'éviter la monotonie. Homère a eu ses motifs pour répéter souvent la même tournure :

- « Les habitants d'Asplédos; »
 - « Ceux de l'Eubée; ceux d'Argos;
 - « Ceux de la grande Lacédémone, entourée de montagnes. »
- Virgile, au contraire, varie ses tournures, ayant l'air d'appréhender les répétitions, comme des fautes ou comme des taches :
- « Le cruel Mézence, du pays des Tyrrhéniens, commence le premier la guerre. »
 - « A ses côtes marche son fils Lausus. »
 - « Après eux (Aventinus montre) dans la plaine son char décoré d'une palme. »
 - « Ensuite les deux frères. »
 - « Et le fondateur de Préneste. »
 - « Et Messape, dompteur de chevaux. »
 - « Voici l'autique sang des Sabins. »
 - « Le fils d'Agamemnon. »
 - « Et toi venu des montagnes. »

mus. Palinurus Iasides, et tapix Iasides quero au fratres sint. Hyrtacides est Hippocoön, et rursus

Hyrtacides Corinuum sternit Asilas. sed poterunt duo unum nomen habuisse. Ubi est illa in his casibus Homeri cautio? apud quem cum duo Ajaxes sint, modo dicit, Τέλαμωνος Αϊας; modo : Οϊλῆος ταχὺς Αϊας.

item alio :

Ἴσον θυμὸν ἔχοντες ὀνόμασιν.

Nec desinit, quos jungit nomine, insignibus separare; ne cogatur lector suspiciones de varietate appellationis agitare. Deinde in catalogo suo curavit Vergilius vitare fastidium : quod Homerus alia ratione non cavit, eadem signa sæpe repetita.

Οἱ δ' Ἀσπιλῆδόν ἔσαν.

Οἱ δ' Εὐβοίαν ἔχον.

Οἳ τ' Ἄργος τ' εἶχον.

Οἳ τ' εἶχον κοιλῆν Λακεδαιμόνα κατοῦσσαν.

Hic autem variat, velut dedecus aut crimen vitans repetitionem :

Primus init bellum Tyrrhenis Aspel ab oris,

Filius hinc juxta Lausus.

Post hos insignem fama per gramina currum.

Tom gemini fratres.

Nec Prænestinae fundator.

At Messapus equum domitor.

« Le prêtre de la nation des Marrubiens vint aussi; le fils d'Hippolyte marchait aussi. »
 Peut-être quelques personnes penseront que la variété de l'un est préférable à la divine simplicité de l'autre. Pour moi, je ne sais comment il se fait qu'Homère soit le seul chez qui ces répétitions ne me paraissent point déplacées. Elles me semblent convenables au génie antique du poète et à la nature même de l'énumération. N'ayant dans ce morceau que des noms à relater, il n'a point voulu se donner la peine de tourmenter minutieusement son style, pour y répandre de la variété; mais, à l'exemple de celui qui passe effectivement une armée en revue, il se sert simplement des expressions numériques; ce qui n'empêche pas qu'il ne sache, quand il le faut, ajouter d'ingénieuses circonstances aux noms des chefs de l'armée :

- « Schédius et Epistrophus commandaient aux Loériens. »
- « Le chef des Loériens était le bouillant Ajax, fils d'Oïlée. »
- « Nireus d'Ésymba conduisait trois vaisseaux pareils. »

Virgile lui-même admirait les énumérations accumulées d'Homère, qu'il a traduites avec une grâce que j'oserais presque dire supérieure à celle de l'original :

« Ceux qui habitent Gnosse, Gortyne qui est une enceinte de murs, Lyctum, Milet, la blanche Lycaste, et Phaste. » (Homère).

C'est à l'exemple de ce passage, et d'autres semblables, que Virgile a dit :

Ecce Sabinorum prisco de sanguine.

Hic Agamemnonias.

Et te montosa.

Quin et Marrubia venit de gente sacerdos.

Ubat et Hippolyti proles.

Has copias fortasse putat aliquis divina illi simplicitati præferendas. Sed nescio, quo modo Homerum repetitio illa unice deest; et est genio antiqui poetae digna, enumeratione conveniens : quod in loco meta nomina relaturus non incurvavit se, neque minime lorisit, deducendo stylum per singulorum varietates; sed stat in consuetudine percensentium, tanquam per aciem dispositos enumerans. Quod non aliis quam numerorum fit vocabulis. Et tamen egregie, ubi oportet, de nominibus duum variat :

Αὐτὰρ φροκίῳ Σχέδιος καὶ Ἐπίστροφος ἦρχον.

Λοκρῶν δ' ἔγγεμόνευεν Οἰλῆος ταχὺς Αἴας.

Νῆρεός δ' Αἰσώμνηθεν ἄγεεν τρεῖς νῆας ἕσασα.

Hanc vero enumerationis congestionem apud Homerum Macro admiratus ita expressit, ut pæne eum dixerim elegantius translulisse.

Οἱ Κνωσῶν τ' εἶχον, Γόρτυνά τε περιχόσσαν,

Λύκτου, Μιλήτων τε, καὶ ἄργυρόνεντα Λύκαστον,

Φαίστων τε.

Et similia. Ad quod exemplum illa Vergilianæ sunt :

« Les campagnes sont couvertes de troupes :
 « les jeunes descendants des Argiens, les batail-
 « lous des Arunces, les Rutules, les vieux Sica-
 « niens, et auprès d'eux le corps des Gauranes,
 « et les Labiens qui portent des boucliers peints ;
 « les peuples qui habitent les bords du Tibre, et
 « ceux qui cultivent la rive sacrée du Numi-
 « cus, qui labourent les collines Rutules et la
 « montagne de Circe, champs que protège Jupiter
 « Anxur etc. »

CHAPITRE XVI.

Des ressemblances qui se rencontrent dans les dénombrements (de troupes) de Virgile et dans ceux d'Homère ; des maximes fréquentes qui se trouvent dans leurs ouvrages ; des passages dans lesquels Virgile, soit par hasard, soit à dessein, s'éloigne d'Homère ; et de ceux dans lesquels il dissimule ses imitations.

Nos deux poètes ont soin, dans leurs dénombrements de troupes, après des détails arides et des catalogues de noms propres, de placer un récit d'une poésie agréable, pour délasser l'esprit du lecteur. Homère sait amener, parmi les énumérations des noms de pays et de villes, des récits qui rompent la monotonie.

« Ceux qui habitaient Pylos et la riante Aré-
 « née, et Thryon ou est un gué de l'Alphee, et
 « Apy qui est bien bâtie ; Cyparisse, Amphigé-
 « née, Pletée, Élos, Dorion, où les Muses pri-
 « vèrent le Thrace Thanvris de l'art du chant :
 « ce Thanvris, fils d'Eurytus, natif d'Oëchalie,
 « assurait orgueilleusement qu'il triompherait,
 « au chant, des Muses elles-mêmes, filles de Jupi-

Agmina densentor campis, Argivaque pubes,
 Auruncaque manus, Rutuli, veteresque Sicani.
 Stant Gauranæ acies, et picti scuta Labicii
 Qui saltus, Tiberine, tuos, sacrumque Numici
 Latus arant, Rutulosque exercent vomere colles,
 Circumque jugum : quis Jupiter Anxuris arvis
 Præsides, etc.

CAPUT XVI.

Que utriusque catalogus similitudo, quam crebrae apud utrumque sententiae. Tum in quibus sive casu, sive sponte, ab Homero Virgilius desciscat, et in quibus imitationem ipsam dissimulet.

Uterque in catalogo suo post difficilium rerum vel nominum narrationem infert fabulam cum versibus amoenioribus, ut lectoris animus recreetur. Homerus inter enumeranda regionum et urbium nomina facit locum fabulis, quae horrorem satietatis excludunt :

Οἱ δὲ Πύλον τ' ἐθέμεντο, καὶ Ἀρήνην ἑρταίουνην,
 καὶ Θρύον Ἀλφειοῦ ποταμοῦ, καὶ ἑὐκλιτοῦ Αἴπυ,
 καὶ Κυπαρισσῆντα, καὶ Ἀμφιγένειαν ἕναϊον,
 καὶ Πηλοῖαν, καὶ Ἐλος, καὶ Δωρίων ἑθλὰ τε Μοῦσαν
 Ἀντιόρηναι, Ἰθακῶν τὸν Θρηάκην παῖδον Ἀσπίδης,
 Θηγάλληθεν Ἰόντα, παρ' Ἐυρύτου Θηγάλλης.

« ter ; mais celles-ci irritées l'aveuglèrent, lui
 « enlevèrent l'art divin du chant, et lui firent
 « perdre le souvenir de l'art de jouer de la ci-
 « thare. »

Et ailleurs :

« Le chef de ces peuples était Télépoleme, que sa
 « lance avait rendu célèbre. Hercule l'eut d'As-
 « tyochée, qu'il amena d'Éphyre, ville située sur
 « les bords du fleuve Sellente, après avoir dévasté
 « plusieurs villes habitées par les enfants de Ju-
 « piter. Télépoleme, après avoir été nourri dans
 « l'abondance, tua bientôt l'oncle chéri de son
 « père, le vieux Licymnius, fils de Mars. »

Voyez aussi ce qui suit et les ornements, dont Homère l'embellit. Virgile, fidèle à suivre son modèle, intercale dans son premier dénombrement l'épisode d'Aventin et celui d'Hippolyte, et dans le second l'épisode de Cygnus. Ce sont ces ornements mêlés à la narration qui en détruisent la monotonie. Virgile observe la même chose, avec beaucoup d'élégance, dans tous ses livres des Géorgiques. Ainsi, après les préceptes, arides de leur nature, pour soulager l'esprit et l'oreille du lecteur, il termine chacun de ses livres par un épisode qui en est déduit. Dans le premier livre, ce sont les signes précurseurs des orages ; dans le deuxième, l'éloge de la vie champêtre ; dans le troisième, la description de l'épidémie des troupeaux ; le quatrième enfin est terminé par l'épisode, bien amené, d'Orphée et d'Aristée. C'est ainsi que, dans tous les ouvrages de Virgile, reluit l'imitation d'Homère.

La poésie d'Homère est remplie de sentences,

Στενοὶ γὰρ εὐχόμενος νικηόμεν, εἴπειρ ἂν αὐτὰι
 Μοῦσαι ἀείδειν, κοῦραι Διὸς αἰγιόχοιο
 Αἰ δὲ χαλκωσάμενοι πᾶρον βεσπῶν αὐτὰρ ἀσπίδην
 Θεσπεσίην ἀρέοντα, καὶ ἐπέλαθον κλέριστον.

et alibi :

Τῶν μὲν Τηλέπολεμος δουρικλυτὸς ἠγεμόνευεν,
 ὅν τεκεν Ἀστυόχηα βίη Ἠρακλήσειη,
 τὴν ἄγει' ἐξ Ἐφύρας ποταμοῦ ἀπὸ Σιδδέοντος,
 Πέρσας ἄστεα πολλὰ ἄσπερῶν αἰθῶν.
 Τηλέπολος δ' ἔπει σὺν τράφ' ἐνὶ μετρήρῳ εὐπείκτῳ,
 Ἀστικὰ πατρός ἑοιο φίλον μητέρα κατέκταν
 Ἠὸν γράσκοντα Λακώμιον, ἕζον Ἄρκος.

et reliqua, quibus profertur juvenilitatem. Virgilius in hoc secutus auctorem, in priore catalogo modo de Aventino, modo de Hippolyto fabulatur : in secundo Cygnus ei fabula est. Et sic amonitas intertextu fastidio narrationum medetur. In omnibus vero Georgicorum libris hoc idem summa cum elegantia fecit. Nam post præcepta, quæ magna res dura est, ut legendis animum vel auditum novaret, singulos libros accitit extrinsecus argumenti interpolatione conclusit, primum de signis tempestatum, de lundatione justicie vitæ secundum ; et tertius desinit in pestilentiam pecorum. Quartus finis est de Orphæo et Aristæo non otiosa narratio. Ita in omni opere Maronis, Homericæ luce imitatio. Homerus omnem poesim suam ita sen-

et chacun de ses apophthegmes est devenu proverbe, et a passé dans la bouche de tout le monde.

« Mais comment les dieux protégeraient-ils tous les hommes ensemble? »

« Il faut bien accueillir l'hôte qui se présente, et le laisser partir quand il veut. »

« La modération est excellente en toutes choses. »

« La plupart des hommes sont méchants. »

« Ce sont les faibles qui exigent des faibles des gages pour les engager. »

« Insensés ceux qui veulent s'opposer à de plus puissants qu'eux ! »

Voyez aussi plusieurs autres vers en forme de maximes. Il ne manque pas non plus de ceux-là dans Virgile.

« Nous ne sommes pas tous capables de toutes choses. »

« L'amour subjugué tout. »

« Le travail opiniâtre triomphe de tout. »

« Mourir est-il donc si malheureux? »

« Chacun a son jour, qui est fixé. »

« Qu'exiger de l'ennemi, le courage plutôt que la ruse? »

« Les productions propres à chaque contrée, et celles que chaque contrée refuse. »

« Faim sacrilège de l'or. »

On trouve dans Virgile mille autres maximes pareilles, qu'il deviendrait fastidieux de rapporter, puisqu'elles sont dans la bouche de tout le monde, et qu'elles se présentent d'elles-mêmes à l'esprit du lecteur. Quelquefois cependant, soit fortuitement, soit spontanément, Virgile s'écarte des principes d'Homère. Ainsi, le poète grec ne reconnaît point la Fortune; il attribue la direction universelle de toutes choses à un seul

dieu qu'il appelle Molra; et le mot *τύχη* (le hasard) ne se trouve nulle part dans son poème. Virgile au contraire, non-seulement reconnaît et mentionne le hasard, mais il lui attribue encore la toute-puissance; tandis que les philosophes qui ont prononcé son nom reconnaissent qu'il n'a par lui-même aucune force, mais qu'il est seulement le ministre du destin ou de la providence. Dans les fables, comme dans les narrations historiques, Virgile s'écarte aussi quelquefois d'Homère. Ainsi, chez ce dernier, Égéeon combat pour Jupiter, tandis que, chez l'autre, il combat contre lui. Virgile nous représente Eumèdes, fils de Dolon, comme un guerrier courageux qui a hérité de la bravoure et de la vigueur de son père, tandis qu'Homère fait de Dolon un lâche. Le poète grec ne fait pas la moindre mention du jugement de Pâris; il ne fait point de Ganymède le rival de Junon enlevé par Jupiter, mais l'échanson de Jupiter enlevé dans le ciel par les dieux, pour les servir. Virgile attribue le ressentiment de la déesse Junon à ce qu'elle n'obtint pas, au jugement de Pâris, le prix de la beauté, motif qui serait honteux pour toute femme honnête; et il prétend que c'est à cause de cet adultère débauché qu'elle persécuta toute sa nation.

D'autres fois, c'est avec une sorte de dissimulation que Virgile imite son modèle. Il changera la disposition d'un lieu qu'Homère aura décrit, pour empêcher qu'on ne le reconnaisse. Homère, par une grande idée, suppose que le bouleversement de la terre arrache des enfers Pluton lui-même, poussant des eris d'épouvante.

« Le père des dieux et des hommes fit entendre son tonnerre au haut du ciel, d'une manière

tentis farsit, ut singula ejus ἀποθρήγματα vice proverbiorum in omnium ore fungantur. Ut :

Ἄλλ' οὕτως ἀμα πάντα θεοὶ δόσαν ἀνθρώποισι.

Ἀρῆ ζείνων παρέοντα φιλεῖν, εὐθέλοντα δὲ πέρμειν.

Μέτρον δ' ἐπὶ πάνσι ἀριστον.

Οἱ πλέονες κακίους.

Δειλά τινι δουλῶν ἢ καὶ ἐγγύα ἐγγράσασθαι.

Ἄρρον δ' ὅσα' εὐθέλοι πρὸς κρείσσονας ἀντιφερῆξεν.

et alia plurima, quæ sententia liter profertur. Nec hæc apud Vergilium frustra desideraveris :

Non omnia possumus omnes.

Omnia vincit amor.

Labor omnia vincit improbus.

Usque adeone mori miserum est?

Stat sua cuique dies.

Dolon an virtus quis in hoste requirit?

Et quid quæque ferat regio, et quid quæque recuset.

Auri sacra fames.

et, ne obtundam nota referendo, mille sententiarum talium aut in ore sunt singulorum, aut obvia intentioni legentis occurrunt. In nonnullis ab Homericæ secta, haud scio casum an sponte, desciscit. Fortunam Homerus nescire maluit, et soli Deo, quem *μαίρα* vocat, omnia regenda committit; adeo ut hoc vocabulum *τύχη* in nulla

parte Homericæ voluminis nominetur. Contra Vergilius non solum novit et meminit, sed omnipotentiam quoque eidem tribuit; quam et philosophi, qui eam nominant, nihil sua vi posse, sed decreti sive providentiæ ministrum esse, voluerunt. Et in fabulis seu in historiis nonnunquam idem facit. *Ἐγέων* apud Homerum *αὐχίλιος* est *Ἰὼν* : hunc contra *Jove* armant versus *Maronis*. *Eumèdes* *Dolonis* proles, bello præclara, animo manibusque parentem refert; cum apud Homerum *Dolon* imbellis sit. Nullam commemoratorem de judicio *Paridis* Homerus admittit. Idem vates *Ganymedem*, non ut *Junonis* pellicem a *Jove* raptum, sed *Jovialium* poculorum ministrum, in eorum a *Diis* ascitum refert, velut *θεοπροπῶς*. *Vergilius* tantum *Deam*, quod cuius de honestis feminis deforme est, velut specie victam *Paride* judicante doluisse, et propter catamiti pelliculam totam gentem ejus vexasse, commemorat. Interdum sic auctorem suum dissimulat inimitatur, ut loci inde descripti solam dispositionem mutet, et faciat velut aliud videri. *Homerus* ingenti spiritu ex perturbatione terre ipsum *Ditem* patrem terrum prostrare, et exclamare quodammodo tacit :

Δεινὸν δ' ἐθρόνησε πατὴρ ἀνδρῶν τε θεῶν τε
Ἴψόβην· αὐτὰρ ἔνευε *Ποσειδάων* εἰνίπυξ

« effroyable, tandis que Neptune ébranla les
 « fondements immenses de la terre et les som-
 « mets élevés des montagnes. Les racines et
 « les sommets de l'Ida, qu'arrosent de nombreu-
 « ses sources, furent ébranlés, ensemble avec la
 « ville des Troyens et les vaisseaux des Grecs.
 « Pluton lui-même fut effrayé au fond de son
 « royaume infernal; si se leva de son trône et
 « s'écria d'épouvante, redoutant que Neptune,
 « en ébranlant la terre, ne la fit entr'ouvrir au-
 « dessus de lui, et que ces demeures hideuses
 « et terribles, qui font frémir les dieux eux-mê-
 « mes, ne fussent ouvertes aux regards des
 « mortels et des immortels. »

Virgile a profité de cette conception; mais pour la faire paraître neuve, au lieu de la mettre en récit, il eu fait une comparaison :

« Telle à peu près la terre, si, profondément
 « déchirée, elle découvrait les demeures infer-
 « nales et les royaumes sombres, détestés des
 « dieux; si on apercevait d'en haut l'abîme sans
 « mesure, et les mânes tremblants, à l'immis-
 « sion de la lumière. »

Voici un autre exemple de ces larcins dis-
 simulés. Homère avait dit que le travail ne
 trouble point la vie des immortels : « Les dieux
 « vivent paisiblement. » Virgile répète la même
 chose d'une façon détournée :

« Les dieux, dans le palais de Jupiter, dé-
 « plorent les malheurs inutiles des deux peu-
 « ples, et la condition des mortels, condamnés
 « à tant de travaux, »

Dont, par conséquent, ils sont eux-mêmes
 exempts.

CHAPITRE XVII.

Que Virgile n'a pas suffisamment motivé l'origine de la guerre qui s'éleva entre les Troyens et les Latins. Des morceaux qu'il a traduits d'Apollonius et de Pindare; et qu'il s'est plu non-seulement à employer des noms grecs, mais encore des désinences helléniques.

Ce qui fait ressortir évidemment le secours qu'Homère a prêté à Virgile, ce sont les moyens que celui-ci a imaginés lorsque la nécessité l'a contraint à inventer des motifs de guerre, dont Homère n'avait pas eu besoin, puisque la colère d'Achille, qui donne sujet à son poème, n'eut lieu que la dixième année de la guerre de Troie. C'est d'un cerf, blessé par hasard, que Virgile fait un motif de guerre; mais sentant que ce moyen est faible et même puéril, il le renforce de la douleur que cet événement occasionne aux habitants de la campagne, dont les agressions suffisent pour amener les hostilités. Mais il ne fallait pas que les serviteurs de Latinus, et surtout ceux qui étaient attachés au service des écuries royales, et qui, par conséquent, n'ignoraient pas l'alliance que le roi avait contractée avec les Troyens, les dons qu'il leur avait faits de plusieurs chevaux et d'un char attelé, vinsent attaquer le fils d'une déesse (Énée). Qu'importe, après cela, que la plus grande de toutes descende du ciel, et que la plus horrible des Furies soit évoquée du Tartare; que des serpents viennent, comme au théâtre, répandre l'horreur sur la scène; que la reine, non contente de sortir de la retraite que la bienséance impose aux femmes, et de parcourir les rues de la ville, associant à ses fureurs d'autres mères de famille, prenne l'es-

Γαῖαν ἀπειρασίην, ὄρεων τ' αἰπεινὰ κάρχην.
 Πάντες δ' ἑσπίοντο πόδες πολυπηδάκου Ἴδης,
 Καὶ κορυφαί, Τρώων τε πόλις, καὶ νῆες Ἀχαιῶν.
 Ἐδῆσαν δ' ὑπέερθεν ἀναξ' ἐνέρων Ἀϊδωνεύς;
 Δείσας δ' ἐκ θρόνου ἄλτο, καὶ ταχέ, μὴ οἱ ὑπέρθε
 Γαῖαν ἀναρρήξαι Ἡοσιπύδων ἐνοσίχθων,
 Οἰκία δὲ θνητῶσι καὶ θανάτοις φανεῖν
 Σμυρδαλέῃ, εὐρώεντα, τάτε στυγέουσι θεοὶ περ.

Hoc Maro non narrationis, sed parabola: loco posuit, ut aliud esse videretur :

Non secus ac si qua penitus vi terra debiscens
 Infraus reseret sedes, et regna recludat
 Pallida, Dis invida, superque iuniae barathrum
 Cernatur, trepidentque immisso lumine Manes.

Hoc quoque dissimulando surripuit. Nam cum ille dixisset, Deos sine labore vivere, θεοὶ βῆτα ζῶοντες; hic idem dixit occultissime :

Di Jovis in tectis casum miserantur inanem
 Amborum, et tantus mortalibus esse labores.

quibus ipsi scilicet carent.

CAPUT XVII.

Non satis apte Vergilium fecisse initium belli inter Trojanos et Latinos. Inde, quæ ex Apollonio et Pindaro traduxerit : quamque Græcorum cum vocabulis, tum inflexione etiam, sit delectatus.

Quid Vergilio contulerit Homerus, hinc maxime liquet, quod ubi rerum necessitas exegit a Marone dispositionem inchoandi belli, quam non habuit Homerus, (quippe qui Achillis iram exordium sibi fecerit, quæ decimo demum belli anno contigit) laboravit ad rei novæ partum; eorum fortuito sancium ferit causam tumultus. Sed ubi vidit hoc leve, nimisque puerile, dolorem auxit agrestium, ut impetus eorum sufficeret ad bellum. Sed nec servus Latini, et maxime stabulo regio curantes, atque idem, quid fuderis eum Trojanis Latinus icerit, ex numeribus equorum et currus jugalis non ignorantes, bellum generi Deum oportebat inferre. Quid igitur? Deorum maxima deducitur e caelo, et maxima Furiorum de tartaris adsciscitur; sparguntur angues velut in scena parlurientes furorem : regina non solum de penetralibus reverentie matronalis educitur, sed et per urbem meham cogitur facere discursus : nec hoc contenta, silvas petit, acritis reliquis matribus in societatem furoris. Eachatur chorus quatu-

sur vers les bois, et que cette troupe de femmes, jusqu'alors pudiques, devienne un chœur de Bacchantes qui célèbre de folles orgies? qu'importe, dis-je, tout cela? J'avoue que j'eusse mieux aimé que, dans cet endroit comme en d'autres, Virgile eût trouvé quelque chose à imiter dans son modèle ordinaire, ou dans quelque autre des écrivains grecs.

Ce n'est pas sans motif que je dis dans quelque autre des écrivains grecs; car Virgile ne s'est pas borné à moissonner dans un seul champ; mais partout où il a trouvé quelque chose de bon à imiter, il se l'est approprié. Ainsi, c'est avec le quatrième livre de l'*Argonautique* dont Apollonius est l'auteur, qu'il a composé presque entièrement le quatrième livre de l'*Énéide*, en transportant entre Énée et Didon les chastes amours de Médée et de Jason. Mais il a tellement effacé son original, que la fable des amours de Didon, dont tout le monde connaît la fausseté, a pris depuis tant de siècles les couleurs de la vérité, et est tellement répandue dans tous les esprits, que les peintres, les sculpteurs, et ceux qui exécutent des sujets de tapisserie, puisent principalement dans cet épisode, comme dans un type unique de décoration, tous les sujets de leurs travaux, tandis que, de leur côté, les comédiens le reproduisent continuellement dans leurs pantomimes et dans leurs chants. Le charme de la poésie a tellement prévalu, que, encore que l'on connaisse fort bien la chasteté de Didon, et qu'on sache qu'elle se donna la mort de ses propres mains, pour mettre sa pudeur à l'abri de toute atteinte, on cède cependant à la fiction; et,

dam pudicus, et orgia insana celebrantur. Quid plura? Maluisse Maronem et in hac parte apud auctorem suum, vel apud quendibet Græcorum alium, quod sequeretur, habuisse. *Atum* non frustra dixi, quia non de minus ræcens videntiam sibi fecit, sed bene in rem suam verit, quidquid vbiæque invenit imitandum: adeo, ut de *Argonauticæ* quarto, quærum scriptor fuit Apollonius, librum *Lucidus* suæ quatum totum pene formaverit, ad *Didonem* vel *Eneam* anatoriam continentiam *Mædeæ* circa *Jasonem* transferendo. Quod ita elegantius auctore digressit, ut fabula lascivientis *Didonis*, quam falsam novit universitas, per tot tamen secula speciem veritatis obtineat, et ita pro vero per ora omnium volitet, ut pictores fictoresque, et qui figuræ fictiorum contextas imitantur efflicis, hæc materia vel maxime in efficiendis simulacris tanquam unico argumento decoris utantur: nec minus lustrionum perpetuis et gestibus et cantibus celebretur. Tantum valuit pulchritudo narrandi, ut omnes Phœniæ castitatis consilii, nec ignari manni sibi injecisse reginam, ne pateretur damnum pudoris, comiteant lamen fabule, et intra conscientiam veri fidem prementes, manit pro vero celebrari, quod pectusibus humanis dulcedo fingentis infadit. Videamus, utrum attigerit et *Pindarum*, quem *Flaccus* imitationi mæcessum fateretur. Et immula quidem atque torantia, que inde subtraxit, te

étouffant en soi la conscience du vrai, on se plaît à voir célébrer comme véritables les fables que les séductions du poète ont glissées dans les esprits.

Voyons maintenant si Virgile aura pu atteindre Pindare, qu'Horace avoue inaccessible à l'imitation. J'omets d'abord quelques légers larcins, pour examiner avec vous un passage que Virgile a tenté de traduire presque intégralement, et qui mérite d'être dit avec attention. C'est avec les vers de Pindare sur la description des éruptions de l'Étna, qu'il veut lutter; et, pour cela, il essaye de s'approprier ses pensées et même ses expressions, à un tel point qu'il est plus abondant et plus enflé que Pindare lui-même, à qui l'on a reproché cette redondance et cette enflure. Pour vous mettre à portée de juger par vous-mêmes de ce que j'avance, je vais placer sous vos yeux ceux des vers du lyrique grec, sur l'Étna, que ma mémoire me suggère :

« (L'Étna) dont l'abîme vomit les sources
« sacrées d'un feu inaccessible. Ces fleuves brû-
« lants n'ont semblé, dans l'éclat du jour, que des
« torrents de fumée rougis par la flamme; dans
« l'obscurité de la nuit, c'est la flamme elle-
« même, roulant des rochers qu'elle fait tomber
« avec fracas sur la profonde étendue des mers.
« Typhée, ce reptile énorme, vomit ces sources
« embrasées; prodige affreux dont l'aspect im-
« prime l'épouvante, et dont on ne peut sans
« frayeur se rappeler le souvenir. »

Ecoutez maintenant les vers de Virgile, qui paraissent une ébauche plutôt qu'un tableau :

« Le port où nous abordâmes est vaste, et

limquo: nam vero locum, quem tentavit ex integro pene transcribere, volo communicare vobiscum, quia dignus est, ut eum velimus alius intueri. Cum *Pindari* carmen, quod de natura atque flagrantia montis *Ætnæ* compositum est, æmulari vellet, eju-modi sententias et verba molitus est, ut *Pindaro* quoque ipso, qui nimis optima et pingui facultia existimatus est, insolentior hoc quidem in loco tumidiorque sit. Atque uti vosmetipsos ejus, quod dico, arbitros faciam, carmen *Pindari*, quod est super monte *Ætna*, quantum mihi est memorie, dicam:

Ταῖς ἐρρούονται μὲν ἀπλά-
του πυρὸς ἀγνώστατα
Ἐκ πυρῶν παγαί: ποταμοὶ
Δ' ἀμύριαι μὲν προχέουσι ῥόον χαπνοῦ
Αἴθων: ἀλλ' ἐν ἔρρουαι πέτρας
φθοισισα κληνοδομενα φλοῆ ἐξ βαθει-
αν φρενι πόντου πλάκα σὺν παταγῷ.
Κεῖνο δ' Ἀριστάου χρόνους, ἔρρητον
Δαιμότατος: ἀναπέμ-
πει τέρας μὲν θαυμάσιον προσπίδο-
σθαι: θαύμα δὲ καὶ παριον-
των ἀκούσθαι.

Audite nunc *Virgilio* versus, ut inchoasse eum veris, quam perfecisse, dicatis :

« tout à fait à l'abri des vents ; mais on entend
 « tonner auprès les horribles éruptions de l'Étna.
 « Tantôt il vomit dans les airs une sombre
 « nuee, où brille l'étincelle, ou fument des
 « tourbillons de poix, d'où partent des globes
 « de feu qui s'élevont jusqu'aux astres ; tantôt
 « il décharge et lance dans les airs des rochers
 « arrachés des entrailles de la montagne, ou ses
 « profonds bouillonnements font rejaillir avec
 « fracas les pierres liquéfiées, et agglomérées
 « en une seule masse. »

Fidèle à la vérité, Pindare commence à peindre l'Étna tel qu'il se montre réellement, exhalant la fumée pendant le jour, et laissant échapper des flammes durant la nuit. Virgile, tout occupé à faire du fracas, en rassemblant des expressions retentissantes, n'a fait aucune distinction entre ces deux moments. Le poète grec peint magnifiquement l'éruption des sources embrasées, les torrents de fumée, et ces colonnes tortueuses de flamme qui, semblables à des serpents de feu, sont portées jusqu'à la mer. Mais lorsque, pour rendre ῥόον καπνῶν αἰθῶν (un torrent de fumée rougie par la flamme), le poète latin emploie les mots *atram nubem, turbine piceo, favilla fumante*, il tombe dans de grossières redondances ; *globos flummarum* rend bien mal *κρουνός* (sources de flammes) : mais ce qui n'a pas de qualification, c'est de dire que la nuee sombre et fumeuse lance de noirs tourbillons et des étincelles ; car les matières incandescentes ne produisent ni noirceur ni fumée. Peut-être Virgile a-t-il employé le mot *candente* pour

brûlant et non pour brillant, ce qui est une manière de parler grossière et impropre ; car *candens* dérive de *candor*, et non de *calor*. Quant à ce que Virgile ajoute, que le volcan soulève et vomit les rochers, tandis qu'il dit aussitôt après que, fondus en une seule masse, ils sont lancés en l'air avec fracas, rien de semblable n'a été écrit par Pindare, ni articulé par qui que ce soit ; et c'est la plus grande des monstruosités.

Maintenant, jugez de l'affection de Virgile pour la langue grecque, d'après les mots nombreux qu'il lui a empruntés :

- « Le cruel (*dirus*) Ulysse. »
- « Antré (*spelæa*) des bêtes féroces. »
- « *Dédale* de loges (des abeilles). »
- « Les sommets du *Rhodope*. »
- « Les hautes montagnes de *Panchée*. »
- « Les Gètes, l'Hèbre, l'*Actienne* Orithye. »
- « Telle qu'une bacchante (*Thyas*) que fait entrer en fureur le bruit des orgies triennales de Bacchus, et dont les cris nocturnes invoquent le *Cythéron*. »
- « Ne t'irrite point contre le visage de la Lacœnienne (*Lacœna*), fille de Tyndare. » (Hélène).
- « Accourez ensemble, Faunes et jeunes *Dryades*. »
- « Les *Oréades* forment des groupes çà et là. »
- « Les uns forment des chœurs (*choreas*) de danse. »
- « Ses nymphes travaillaient les toisons de *Milet*, teintes en couleur d'un vert transparent.
- « *Dryme*, *Xanthe*, *Lygée*, *Phyllococe*, *Nise*,
 « *Spio*, *Thalie*, *Cymodoce*.... »

Portus ab accessu ventorum immotus, et ingens
 iteri: sed horrificis juxta tonat. Etna ruinis,
 Interdumque atram prorumpit ad æthera nubem,
 Turbine fumantem piceo, et candente favilla;
 Atollitque globos flummarum, et sidera lambit.
 Interdum scopulos, avulsaque viscera moufis
 Erigit erectans, liquefactaque saxa sub auras
 Cum gemitu glomerat, fundoque exæstuat uno

In principio Pindarus, veritati obsecutus, dixit, quod res erat, quodque illic oculis deprehenditur, interdum fumare Ætnam, noctu flammigare. Virgilius autem, dum in strepitu sonituque verborum conquirendo laboravit, utrumque tempus nulla discretione facta confudit. Atque ille Græcus quidem fontes imitus ignis eructare, et fluere antes fumi, et flummarum fulva et tortuosa volumina in plagas maris ferre, quasi quosdam igneos angues, luculente dixit. At hic vester, *atram nubem turbine piceo et favilla fumante*, ῥόον καπνῶν αἰθῶν, interpretari volens, crasse et immodice congestit; *globos quoque flummarum*, quod ille κρουνός dixerat, duriter posuit et ἄκρίως, hoc vero vel inenarrabile est, quod *nubem atram fumare* dixit *turbine piceo et favilla candente*. Non enim fumare solent, neque atra esse, que sunt candentia; nisi forte *candente* dixit pervulgatè et improprie pro ferventi, non pro rebuscenti. Nam candens scilicet a calore dictum, non a calore. Quod autem *scopulos eructare et erigi*, eodemque ipsos statim *liquefieri et ge-*

mere atque glomerari sub auras dixit, hoc nec a Pindaro scriptum, nec unquam fando auditum, et omnium, que monstra dicuntur, monstruosissimum est.

Postremo Græcæ lingue quam se libenter addixerit, de crebris, que usurpat, vocabulis æstimate :

- Dirus* Ulysses.
- Spelæa* ferarum.
- Dædala* tecta.
- Rhodopeia* arces.
- Altaque* *Panchæa*,
- Atque* *Getæ*, *atque* *Hebrus*, *et* *Actias* *Orithyia*.

et :

- Thyas*, ubi auditio stimulant trieterica Baccho
- Orgia*, nocturnusque vocat clamore *Cythaeron*.

et :

- Non tibi *Tyndaridis* facies invisita *Lacœna*.

et :

- Ferte simul *Fauisique* pedem, *Dryadesque* puellæ.

et :

- Hinc atque hinc glomerantur *Oreades*.

et :

- Pars pedibus plaudunt *choreas*.

et :

- Milesia* vellera nymphae
- Carpebant*, *hyali saturo* fucata colore :
- Drymoque*, *Xanthioque*, *Lygæaque*, *Phyllococeque*,

« Aleandre, Halius, Noémon, Prytanis. »

« Amphion de Dirécé, sur les côtes de l'Arcadie. »

« Le chœur du vieux Glaucus, et Palémon fils d'Inoo. »

Voici un vers du grammairien Parthénius, lequel parmi les Grecs a été quelquefois utile à Virgile :

« A Glaucus, à Nérée, à Méléerte fils d'Inoo. »

Virgile a dit :

« A Glaucus, à Panopée, à Méléerte fils d'Inoo. »

(Et ailleurs) :

« Les Tritons légers, et les énormes cétacées. »

Il aime jusqu'aux déclinaisons des Grecs, en sorte qu'il dit *Mnesthea*, au lieu de *Mnestheum* : car lui-même avait dit ailleurs : *nec fratre Mnestheo*. Au lieu d'*Orpheo*, il préfère décliner à la manière des Grecs *Orphi*, comme (dans ce vers) :

« Orphée fils de Calliope, (*Orphi Calliopea*) le bel Apollon, père de Linus. »

Et (dans celui-ci) :

« Nous avons vu, citoyens, Diomède (*Diomedem*). »

Cet accusatif en *en* est grec ; car si quelqu'un pense qu'il a dit *Diomedem* en latin, la mesure du vers n'existera plus. Enfin, Virgile s'est complu à donner à tous ses poèmes des titres grecs, *Bucolica*, *Georgica*, *Æneis*, noms qui sont tous d'une forme étrangère à la langue latine.

Niseque, Spioque, Thaliaque, Cymodoceque.

et :

Aleandramque Haliumque Noemonaque Prytanioque.

et :

Amphion Diræus in Actæo Aracyntho,
Et senior Glauci chorus, Inousque Palemon.

Versus est Parthenii, quo grammaticus in Græcis Virgilius usus est :

Γλαύκος καὶ Νηρέϊ, καὶ Ἰσόφ Μελιχέρτῃ.

hic ait,

Glaucos, et Panopæe, et Inoo Melicertæ.

et :

Tritonesque citi.

et :

Immania cete.

Adeo autem et declinationibus græcis detectatur, ut *Mnesthea* ; dixerit pro *Mnestheum* ; sicut ipse alibi : *Nec fratre Mnestheo*. Et pro *Orpheo* dicere maluerit *Orphi*, gratæ declinando ; ut :

Orphi Calliopea, Lino formosus Apollo.

et :

Vidimus, o cives, Diomedem.

et talium nominum accusativus Græcus est in *en* desinens. Nam si quis eum pulat latine dixisse Diomedem, sanitas metri in versu desiderabitur. Denique omnia carmina sua græce maluit inscribere, *Bucolica*, *Georgica*, *Æneis*. Cujus nominis figuratio a regula latinitatis alia non est.

CHAPITRE XVIII.

Des passages que Virgile a traduits des Grecs, si clandestinement qu'on peut à peine reconnaître où il les a puisés.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que des emprunts de Virgile qui sont connus de tout le monde, et de quelques-uns qui ne sont pas ignorés des Romains. J'en viens maintenant à ceux qui, provenant d'une connaissance profonde des lettres grecques, ne peuvent par conséquent être connus que des personnes qui ont fait de cette littérature l'objet d'une étude approfondie. Car, de même que la science de ce poète se montre scrupuleuse et circonspecte, de même elle se tient dissimulée et à demi voilée ; tellement qu'il est plusieurs des passages qu'il a traduits, dont il n'est pas facile de reconnaître la source. Dans l'exorde des Géorgiques, on trouve les vers suivants :

« Liber, et vous bienfaisante Cérés, si la terre vous doit d'avoir échangé le gland de Chaonie pour l'épi nourrissant des blés, et d'avoir mêlé dans les coupes d'Achéloüs (*pocula Acheloiæ*) la liqueur tirée du raisin. »

La foule des grammairiens ne fait remarquer rien autre chose à ses disciples, au sujet de ces vers, sinon que c'est Cérés qui a fait abandonner aux hommes leur antique nourriture, et qui leur a appris à substituer le blé au gland ; et que Liber découvrit la vigne et en retira le vin, pour former, mêlé avec l'eau, la boisson de l'homme. Mais pourquoi Virgile, afin de désigner l'eau,

CAPUT XVIII.

Quæ Vergilius tam occulte a Græcis traduxerit, ut vix, nude doctæ sint, possit agnosci.

Scd de his hactenus : quorum plura omnibus, aliqua nonnullis Romanorum nota sunt. Ad illa venio, quæ de Græcarum literarum penetratibus eruta, nullis cognita sunt, nisi qui Græcam doctrinam diligenter hauserunt. Fuit enim hic poeta, ut scrupulose et anxie, ita dissimulante et quasi clanculo doctus, ut multa transtulerit, quæ, unde translata sint, difficile sit cognitu. In exordio Georgiarum posuit hos versus :

Liber et alma Ceres, vestro si munere tellus
Chaoniam pingui glandem movavit arista,
Poculaque inventis Achelofa miscuit avis.

Nihil in his versibus grammaticorum cohors discipulis suis amplius tradit, nisi illud, opera Cereis effectum, et homines ab antiquo victu desiderant, et frumento pro glandibus uterentur : Liberum vero vitis repertorem præstitisse humano potui vinum, cui aqua admisceretur. Cur autem Acheloni animum potissimum Vergilius, cum aquam vellet intelligi, nominarit, nemo vel quærit, vel cumino subesse aliquid eruditus suspicatur. Nos id altius scrutati animadvertimus, doctum poetam, antiquissimorum Græcorum more, sicut doceret auctoritas, elocutum : apud quos proprie in aquæ significatione pone-

nomme-t-il précisément le fleuve Achéloüs? C'est ce dont personne ne s'informe, car on ne soupçonne même pas qu'un sens érudit soit caché sous ce passage. Pour nous, après l'avoir profondément médité, nous avons reconnu que le docte poète s'est conformé, en cet endroit, aux idées des plus anciens auteurs grecs, chez lesquels, comme nous en donnerons la preuve, le nom d'Achéloüs était employé spécialement pour désigner l'eau. Et ce n'était point sans raison; car le motif de cet usage nous a été soigneusement transmis : mais, avant de l'exposer, je veux prouver, par l'exemple d'un ancien poète, que c'était une locution usuelle, de désigner l'eau en général sous le nom d'Achéloüs. L'ancien comique Aristophane, dans la comédie intitulée *Cocalus*, s'exprime ainsi :

« Je me sentais pesant. » C'était du vin, bu « sans être mêlé avec de l'eau (*ἀχελούῳ*). » C'est-à-dire du vin pur, en latin *merum*. Maintenant, voici dans quels termes Éphore, historien très-connu, nous apprend, dans le livre second de son Histoire, les causes de cette locution :

« Les fleuves sont adorés seulement par les « peuples qui habitent sur leurs bords; mais le « fleuve Achéloüs, lui seul, est adoré par tous « les hommes. Il ne partage pas la dénomination « commune des fleuves; mais c'est de lui qu'elle « leur a été transportée dans le langage commun. « Ainsi, au lieu d'appeler l'eau de son nom spé- « cial, nous lui donnons le surnom d'Achéloüs, « emprunté à ce fleuve; tandis que souvent, « dans d'autres circonstances, nous employons « le nom commun, au lieu du nom spécial. Par « exemple, on appelle les Athéniens Hellenes, « et les Lacédémoniens, Péloponnésiens. Je ne

batur Achelonus. Neque id frustra : nam causa quæque ejus rei cum cura relata est. Sed priusquam causam proponam, illud antiquo poeta teste monstrabo, hunc morem loquendi pervagatum fuisse, ut Acheloni pro quavis aqua dicerent. Aristophanes vetus comicus in comædia Cocalo sic ait :

Ἥμῳν ἄγχιον βάρος.

Ἥπειρον γὰρ τοι μ' ὄνος οὐ μίγεις πόμα

Ἀχελώφ.

gravabar, inquit, vino, cui aqua non fuisset admixta, id est, *mero*. Cur autem sic loqui soliti sint, Ephorus notissimus scriptor historiarum libro secundo ostendit his verbis :

Τοῖς μὲν οὖν ἄλλοις ποταμοῖς οἱ πλησίον ὄντων ἄνθρωποι τὸν δὲ Ἀχελῶνα μόνον πάντας ἀνθρώπους συμβέβηκεν τιμᾶν, οὐ τοῖς κοινοῖς ὀνομασθῆναι, ἀντι τῶν ἰδίων, τοῦ Ἀχελώφου τὴν ἰδίαν ἐπωνομασθῆναι ἐπὶ τὸ κοινὸν μετακρουσάτας. Τὸ μὲν γὰρ ὕδωρ ὄνομα, ὅπερ ἐστὶν κοινὸν ὄνομα, ἀπὸ τῆς ἰδίας ἐκείνου προσηγορίας Ἀχελῶνα καλοῦμεν, τῶν δὲ ἄλλων ὀνομάτων τὰ κοινὰ πόλλ' ἄλλοι ἀντὶ τῶν ἰδίων ὀνομαζόμενοι, τοῖς μὲν Ἀθηναίοις, Ἑλλάδας, τοῖς δὲ Λακεδαιμονίοις, Πελοποννησίοις ἀποκαλοῦντες. Τοῦτου δὲ τοῦ ἀπορήματος οὐδὲν ἔχομεν αἰτιώτατον

« saurais assigner d'autre cause à l'exception « dont il s'agit, que les paroles de l'oracle de « Dodone, lequel donnait presque toujours pour « réponse : Sacrifiez à Achéloüs. De sorte que « plusieurs personnes, pensant que l'oracle n'en- « tendait pas désigner exclusivement par le nom « d'Achéloüs le fleuve qui coule chez les Acar- « naniens, mais toute espèce d'eau en général, « attribuèrent ce surnom à l'eau des fleuves de « leur pays, et leur donnèrent par suite le « nom du dieu, qui est passé après, dans le lan- « gage ordinaire, surtout quand il s'agit de l'eau « qu'on offre à l'occasion des sacrifices, des « prières, des serments, et de tout ce qui concerne « les dieux. »

Il n'est pas possible de démontrer plus clairement que, dans les temps les plus reculés de la Grèce, le nom d'Achéloüs était employé pour désigner l'eau en général. Virgile s'est donc exprimé d'une manière savante, lorsqu'il a dit que Liber mêla le vin avec Achéloüs. Il ne serait pas besoin d'autres témoignages en faveur de cette assertion, après ceux du poète comique Aristophane et de l'historien Éphore. Cependant ne nous en contentons point. Didyme, incontestablement le plus savant des grammairiens, après avoir donné la raison rapportée ci-dessus par Éphore, en ajoute encore une autre, qu'il déduit en ces termes :

« Peut-être serait-il mieux de dire que c'est « parce qu'Achéloüs est le plus ancien des fleuves, « que les hommes lui font l'honneur de donner « son nom à toutes les eaux en général. Car Agé- « silas, dans le premier livre de son Histoire, « nous instruit du droit d'aïnesse du fleuve Aché- « loüs. L'Océan, dit-il, ayant épousé Tethys, sa

εἶπεῖν, ἢ τοὺς ἐκ Διωδότης χρησμούς. σχεδὸν γὰρ ἐρ' ἄπει-
σιν αὐτοῖς προσάγειν ὁ θεὸς εἰσθεῖν, Ἀχελώφου ὕδιν. ὥστε
πολλοὶ νομίζοντες, οὐ τὸν ποταμὸν τὸν διὰ τῆς Ἀκαρνανίας
βέοντα, ἀλλὰ τὸ σύνολον ὕδωρ Ἀχελῶνον ὑπὸ τῷ χρησμοῦ
καλεῖσθαι, ἰδιούτιστα τὰς τοῦ θεοῦ προσηγορίας. Σμυρῖον δὲ,
ὅτι πρὸς τὸ θεῖον ἀναφέροντες, οὕτω λέγειν εἰσθαμεν. Μάλιστα
γὰρ τὸ ὕδωρ Ἀχελῶνον προσηγορούμενον ἐν τοῖς ὅροις, καὶ ἐν
ταῖς εὐχαῖς, καὶ ἐν ταῖς θυσίαις, ἄπερ πάντα περὶ τοῦ θεοῦ.

Potestote lucidius ostendi, Acheloni Graecis vetustissimis pro quacunque aqua dici solitum? Unde doctissime Virgilius ait, vinum Acheloo Liberum patrem miscuisse. Ad quam rem etsi satis testium est, cum Aristophanis comica et Ephori historici verba prodiderimus, tamen alia progrediemur. Didymus enim grammaticorum facile eruditissimas, posita causa, cum superius Ephorus dixit, alteram quoque adjecit his verbis :

Ἄμεινον δὲ ἐκεῖνο λέγειν, ὅτι διὰ τὸ πάντων τῶν ποταμῶν πρεσβύτατον εἶναι Ἀχελῶνον, τιμῆν ἀπονέμοντας αὐτῷ τοὺς ἀνθρώπους, πάντα ἀπὸ τῶν τὰ νῆματα τῶ ἐκείνου ὀνοματι προσηγορέειν. Ὅ γούν Ἀγρίλαος διὰ τῆς πρώτης ἱστορίας δεδήλοκεν, ὅτι Ἀχελῶνος πάντων τῶν ποταμῶν πρεσβύτατος. Ἐρη γὰρ, Ἰταλικῶν δὲ γαίης Τηθύον, ἐαυτοῦ ἀδελφὴν τὸν δε

« sœur, il naquit de cette union trois mille fleuves, et Acheloüs fut l'aîné de tous; c'est pour quoi il est le plus révéré. »

Quoique ces témoignages soient plus que suffisants pour prouver que ce fut une locution familière aux anciens, d'employer le nom d'Acheloüs pour désigner généralement l'eau; j'y ajouterai encore celui de l'illustre tragique Euripide, que le même grammairien Didyme expose en ces termes, dans son ouvrage intitulé « Du style de la tragédie. » Euripide nous dit, dans *Hypsipyle*, « qu'Acheloüs signifie toute eau en général; car, en parlant d'un fleuve très-éloigné de l'Acarnanie, province dans laquelle « coule le fleuve Acheloüs, il dit :

« Je montrerai le cours de l'Acheloüs. »

On lit dans le septième livre (de l'Énéide) les vers suivants, où il est question des Hérniques et de leur principale ville, qui était alors Anagnie :

« ... Les fils du fleuve Amasène, que nourrit la riche Anagnie. Tous n'ont pas des armes, un bouclier, ou un char retentissant. La plupart font pleuvoir des balles de plomb mortel; d'autres portent un épéa à chaque main, et sur la tête un bonnet de la peau fauve du loup. Ils ont le pied gauche nu, et l'autre est recouvert d'une chaussure faite de cuir cru. »

On ne trouve nulle part, que je sache, que cet usage d'aller au combat, un pied chaussé et l'autre nu, ait jamais existé en Italie; mais je prouverai bientôt, par le témoignage d'un auteur grave, que cet usage a été celui de certains peuples de la Grèce. Il faut admirer ici l'idée qui a dirigé se-

crettement le poète. Car ayant lu que les Hérniques, dont la capitale est Anagnie, étaient des descendants des Pélasges, et de plus qu'ils tiraient même leur nom d'un de leurs anciens chefs, Pélasge de nation, nommé Hérnieus, il a imaginé d'attribuer aux Hérniques, qui sont une ancienne colonie des Pélasges, une coutume qu'il avait lu être celle des Étoliens. Or, Julius Higin, au second livre de son traité des Villes (d'Italie), prouve longuement que les Hérniques ont eu pour chef un Pélasge nommé Hérnieus. Quant à la coutume des Étoliens, d'aller au combat un pied chaussé et l'autre nu, l'illustre poète Euripide nous l'atteste. Dans sa tragédie de *Mélécagre*, un messager paraît sur la scène, et décrit le costume des chefs qui s'étaient réunis pour aller à la poursuite du sanglier (de Calydon). Voici le passage :

« Un aigle d'or brille sur le bouclier que Télémon oppose au sanglier; des feuilles de vigne couronnent la tête de ce héros, honneur de Salamine, sa patrie chérie; l'Arcadienne Atalante, haïe de Vénus, conduit ses chiens; elle est vêtue élégamment; elle porte un arc et une bache à deux tranchants. Les fils de Thestius ont le pied gauche nu, et l'autre chaussé d'un brodequin; costume qui rend léger à la course, et qui est d'un usage général chez les Étoliens... »

Remarquez que Virgile a conservé soigneusement le texte d'Euripide, car celui-ci avait dit :

« Ils ont le pied gauche nu. »

Et c'est bien le même pied qui est nu dans Virgile :

γίνονται τρισχίλιοι ποταμοί. Ἀχελώϊος δὲ αὐτῶν προσηύτατο, καὶ τιμωμένοι μάλιστα.

Et est abunde ista sufficient ad probationem moris antiqui, quo ita loquendi usus fuit, ut Achelous commune omnium aquae nomen haberetur; lamén his quoque et Euripidis nobilissimi tragediarum scriptoris additur auctoritas: quam idem Didymus grammaticus in his libris, quos *τραγωδομένης* ἔξεως scripsit, posuit his verbis: Ἀχελῶϊων πᾶν ὄνομα Ἑβραϊστῶδες φησὶν ἐν ὕψιπυλῳ. Λέγουσ γὰρ περὶ ὕδατος ὅτιος σφοδρὰ πορῶσ τῆς Ἀκαρνανίας, (ἐν ἧ ἔστι ποταμός Ἀχελῶϊος) φησὶ

Δείξω μὲν ὀργωνισσῶν Ἀχελῶϊον ἕϊον.

sunt in libro septimo illi versus, quibus Hérnici populi, et eorum nobilissima, ut tunc erat, civitas, Anagnia enumerantur :

Quos dives Anagnia pascit,
Quos, Amasene pater: non illis omnius arma,
Nec clypei curruve sonant. Pars maxima glaudes
Liventis plumbi spargit, pars spicula gestat
Una manu: fulvosque lupi de pelle galeros
Temen habent capiti: vestigia nuda sinistra
Insultare pedis: erulus legit altera pero.

Hinc morem in Italia fuisse, ut uno pede calcato, altero nudo iret ad bellum, nusquam adhuc, quod sciam, reperi: sed eam Græcorum nonnullis consuetudinem fuisse, Iocupleti auctore jam palam faciam. In qua quidem re mirari est potest hujus occultissimam diligentiam: qui cum

legisset Hérnicos, quorum est Anagnia, a Pelasgis oriundos, appellatosque ita a Pelasgo quodam duce suo, qui Hérnicos nominabatur, morem, quem de Ætolia legerat, Hérnicos assignavit, qui sunt vetus colonia Pelasgorum. Et Hérnicum quidem hominem Pelasgum ducem Hérnicos fuisse, Julius Higinus in libro secundo Urbium non paucis verbis probat. Morem vero Ætolis tuisse, non tantummodo pede calcato in bellum ire, ostendit clarissimus scriptor Euripides tragicus: in ejus tragedia, qua *Meleager* inscribitur, nuntius inducitur describens, qui quisque habitu fuerit ex ducibus, qui ad aprum capiendum conveniant; in eo hi versus sunt :

Τελαμών δὲ χρυσῶν αἰσῶν πέλτης ἐπι
Προδῆρα ἠνδρῶς, βοτρυσι δ' ἔσπεφεν κέρα,
Σαλαμίνα κοσμοῦν πατριὰ τὴν εὐδαίμονα.
Κόρυθος δὲ μίστηρ' Ἀρχῆς Ἀταλάντῃ κύναι,
Καὶ τοῦ ἔργουσα, πέλεκυος δὲ δίστεμον
Γένυ, πῆλ' ἀλλακῆτος: οἱ δὲ Θεστίου
Ἡαίως τῶ λυῶν ἔχουσ ἀνάρθροισ ποδῶς,
Τὸν δ' ἐν πεδίῳ, ὡς ἔλαρξιν γου
Ἔχουσ, ὅς δὲ πᾶσιν Αἰτωλοῖς νομος.

animadvertis, diligentissime verba Euripidis a Marone servata? aut enim ille :

Τὸ λυῶν ἔχουσ ἀνάρθροισ ποδῶς.

et eundem pedem nudum Vergilius quoque dixit :

« ... La trace de leur pied gauche marque le « III. »

Toutefois, pour vous prouver l'attention que nous avons donnée à cette question, nous ferons là-dessus une observation qui n'est connue que de peu de monde. Euripide a encouru, à cette occasion, le reproche d'ignorance de la part d'Aristote, lequel soutient que c'était le pied droit, et non le gauche, qui était nu chez les Étoliens. A l'appui de ce que j'avance, je vais citer les expressions d'Aristote dans le livre second de sa Poétique, ou il dit, en parlant d'Euripide :

« Euripide dit que les fils de Thestius vinrent « (à la chasse) ayant le pied gauche nu. Voici « ses expressions : Ils ont le pied gauche nu, et « l'autre chaussé d'un brodequin, ce qui rend « léger à la course. » « Tandis que la coutume « des Étoliens était, tout au contraire, de chausser « le pied gauche et d'avoir le pied droit nu ; ce « qui me paraît plus convenable pour rendre rapide « à la course. » Vous voyez, d'après cela, que Virgile a préféré l'autorité d'Euripide à celle d'Aristote ; car je me refuse à croire que ce poète, si profondément instruit, ait ignoré ce passage d'Aristote ; et il doit avoir eu ses motifs pour donner la préférence à Euripide ; car les ouvrages des tragiques grecs lui étaient très-familiers, comme il est facile de s'en convaincre d'après ce que nous avons déjà dit, et d'après ce que nous dirons bientôt.

Vestigia nuda sinistra

Instituere pedis.

In qua quidem re, quo vobis studium nostrum magis comprobaret, non reficimus rem paucissimis notam : repletum Euripidem ab Aristotele, qui ignorantiam istud Euripidis fuisse contendit : Etolus enim non levam pedem habere nudum, sed dextram, quod ne affirmem potius, quam probem, ipsa Aristotelis verba ponam ex libro, quem de poetis secundo subscripsit ; in quo, dicit Euripide loquens, sic ait : Τὸς δὲ Θεστίου κόουρος τὸν μὲν ἄριστερον ποδα σφῆνιν Ἐυριπίδης ἔθειν ἔχοντας ἀναπόδετον. Λέγει γὰρ, οὕτως

Τὸ λατὸν ἔχων ἦσαν ἀνθρώποι ποδός,
Τὸν δ' ἐν πεδίῳ ὡς ἑλαττίζον γού
ἔχουσιν.

ὡς δὲ πῶν τὸν ἀντίον ἔθος τοῖς Αἰτωλοῖς. Τὸν μὲν γὰρ ἀριστερόν ὑποδέχονται, τὸν δὲ δεξιὸν ἀναπόδετόυσιν. Δεῖ γὰρ αἶμα τὸν ἡγεμόνον ἔχειν ἑλαττόν, ἀλλ' οὐ τὸν ἡμερονοῦσα.

Cum hæc ita sint, videtis tamen, Vergilium Euripide auctore, quam Aristotele, uti maluisse. Nam ut hæc ignoraverit vir tam anxie doctus, minime crediderim. Jure autem prætulit Euripidem. Est enim ingens ei cum grecarum tragediarum scriptoribus familiaritas : quod vel ex præcedentibus licet, vel ex his, quæ mox dicentur, optari.

CHAPITRE XIX.

Des autres passages que Virgile a pris chez les Grecs, dans les quatrième et neuvième livres de l'Énéide.

Dans la description de la mort de Didon, au quatrième livre de l'Énéide, Virgile emploie les deux vers suivants, pour nous apprendre que le cheveu (fatal) n'avait point encore été tranché :

« Proserpine ne lui avait point encore enlevé « son cheveu blond, ni dévoué sa tête à Oreus et au « Styx. »

Bientôt Iris est envoyée par Junon pour couper ce cheveu, et l'apporte à Oreus. Cette fiction n'est point adoptée par Virgile sans quelque fondement, ainsi que le suppose Cornutus, homme d'ailleurs très-savant, qui fait sur ces vers la remarque suivante : « On ignore d'où est « tirée cette histoire du cheveu coupé aux mours « rants ; mais on sait que Virgile, conformément « aux usages de la poésie, invente des fictions, « comme, par exemple, celle du rameau d'or. » Ainsi s'exprime Cornutus. Je suis fâché qu'un homme si savant, particulièrement versé dans les lettres grecques, n'ait pas connu le beau poème d'Euripide, dans lequel Oreus est mis en scène, le glaive à la main, pour couper les cheveux d'Aleeste, et ou il parle en ces termes :

« Cette femme se présente pour entrer dans « le royaume d'Adès (Pluton). Je vais à elle, afin « de la consacrer par le glaive ; car il est consacré « sacré aux dieux des enfers celui dont ce glaive « aura coupé le cheveu. »

Il est évident, je pense, quelle est l'autorité

CAPUT XIX.

De aliis locis, quos Vergilius a Græcis sumit, quarto et nono Lucidos.

In libro quarto, in describenda Elisa morte, ait, quod ei crinis abscessus esset, his versibus :

Non dum illi flavum Proserpina vertice crinem
Abstulerat, Stygioque caput damnaverat Orco.

Deinde Iris a Junone missa abscedit ei crinem, et ad Orcum fert. Hæc Vergilius non de nihilo fabulam fingit, sicut vir alius doctissimus, Cornutus existimat, qui annotationem ejusmodi apposuit his versibus : « Unde hæc historia, ut « crinis amittendus sit morientibus, ignoratur ; sed assue « vit poetico more aliqua fingere, ut de aureo ramo. » Hæc Cornutus. Sed me pudet, quod tantus vir, grecarum etiam doctissimus literarum, ignoravit Euripidis nobilissimam fabulam Aleestim. In hæc enim fabula in secundo Oreus inducitur glaucus gestans, quo crimine abscedit Aleestidi, et sic loquitur :

Ἦδ' οὐδὲ γυνὴ κείτησιν εἰς Ἄδου δόμοισιν.
Στείχον δ' ἐπ' αὐτῆν, ὡς καταρῆμαί μιν.
Ἰερὸς γὰρ οὗτος τῶν κατὰ χθονος θεῶν,
Ὅπου τοῦ ἔγγυος κρατὸς ἀγνῆσαι τρίχα.

Proditum est, ut opinor, quem secutus Vergilius fiduciam abscedendi crinis induxerit : ἀγνῆσαι autem græce dicunt Dus consecrare ; unde poeta vester ait ex Iridis persona :

Hæc ego Diti

d'après laquelle Virgile a admis la fiction du cheveu coupé. Les Grecs emploient le mot ἀγνισκι, pour désigner l'action de consacrer aux dieux. C'est pourquoi Virgile fait dire à Iris :

« Je vais, selon qu'il m'est prescrit, apporter ce cheveu à Dis, auquel il est consacré; et toi, je te le délie de ce corps. »

Je viens de prouver que la plupart des passages cités plus haut sont appuyés sur l'autorité des poètes tragiques; maintenant, je vais signaler ce que Virgile a pris à Sophocle. Dans le quatrième livre (de l'Énéide), Élisée, (Didon) abandonnée par Énée, a recours aux prières des pontifes et aux invocations des magiciennes; et, entre autres pratiques qu'elle met en usage pour calmer son amour, Virgile dit qu'elle se fait apporter des herbes coupées avec des faux d'airain. Ne semble-t-il pas naturel de se demander ici comment les faux d'airain sont venues dans l'esprit de Virgile? Je vais mettre sous vos yeux les vers du poète, et ceux de Sophocle qu'il a imités :

« On apporte des herbes couvertes de leur duvet, coupées au clair de la lune, avec des faux d'airain, et qui distillent un suc noir et venimeux. »

Une tragédie de Sophocle porte, jusque dans son titre, l'indication de ce qui fait l'objet de nos recherches. Elle est intitulée Πιστόμοι (ceux qui coupent des racines). Médée y est représentée cueillant des herbes vénéneuses, la tête tournée derrière le dos, pour ne pas être victime elle-même de la violence de l'odeur léthifère, et exprimant leur suc dans des vases d'airain, après les avoir coupées avec des faux du même métal. Voici les vers de Sophocle :

Sacrum jussa fero, teque isto corpore solvo.

Nunc quia pleraque omnia, que supra dixi, instructa auctoritate tragicorum probavi; id quoque, quod a Sophocle tractum est, annotabo. In libro enim quarto Vergilius Elissam facit, postquam ab Æneæ relinquitur, velut ad sacerdotiarum sagarumque carmina et devotions fugientem, et inter cetera ait, sedandi amoris gratia herbas quasdam, que æneis falcibus secarentur. Hæc res nomine questione digna est, unde Vergilius *æneæ falcibus* in mentem venerit? ponam itaque Vergilianos versos, mox et inde Sophoclis, quos Maro æmulatus est :

Falcibus et messe ad lunam quaruntur æois

Pubescentes herbe nigri cum lacte veneni.

Sophoclis autem tragedia id, de quo querimus, etiam titulo præfert. Inscribitur enim Πιστόμοι : in qua Medæam describit, maleficas herbas secantem, sed aversam, ne vi noxi odoris ipsa interficeretur; et sacrum quidem herbarum in cadus æneis refundentem, ipsas autem herbas æneis falcibus exsecantem. Sophoclis versus hi sunt :

Ἢ δ' ἔροισσώ γερός ἡμῶν τρέπουσα

Ὅπῳν ἀργινεῆ στάζοντα τομῆς;

Χαλκίοισι καθὼς δέχεται.

Et paulo post :

« Celle-ci, le visage tourné par derrière, reçoit dans des vases d'airain le suc qui découle de l'incision. »

Et peu après :

« Elle recueillait dans des paniers couverts les racines qu'elle avait coupées avec des faux d'airain, en eriant et poussant des hurlements. »

C'est indubitablement de ce passage de Sophocle, que Virgile a tiré ses faux d'airain. On a d'ailleurs plusieurs preuves qu'on employait très-souvent des instruments d'airain dans les sacrifices, et principalement lorsqu'il s'agissait ou de calmer quelqu'un, ou de le dévouer, ou de dissiper des maladies. Je ne dis rien de ce vers de Plaute :

Mecum habet patagus, æs, morbus.

Ni de cet autre de Virgile :

« Les sons des Curetes et l'airain retentissant. »

Mais je veux rapporter les paroles de Carminius, dans le livre second de son savant et curieux ouvrage sur l'Italie : « Jadis les Toscans se servaient de charrues à soc d'airain, pour tracer les fondements des villes; ils s'en servaient aussi dans le culte qu'ils rendaient à Tagès. Chez les Sabins, on se servait de lames d'airain pour couper les cheveux des prêtres. » Il serait trop long de passer en revue les nombreux passages des plus anciens auteurs grecs, qui attestent la grande vertu qu'ils attribuaient aux sons de l'airain. Il suffit, pour le moment, d'avoir prouvé que c'est d'après les écrivains grecs que Virgile a parlé des faux d'airain.

On trouve, dans le neuvième livre de l'Énéide, les vers suivants :

« Le fils d'Arcens se faisait remarquer par l'éclat de ses armes, par sa ehlamyde brodée

Αἶθε καλύτερα κίετα βιζῶν κρύπτουσι τομῆς,

Ἄς ἡ δὲ βούσα ἀλαζομένη γυμνή

Χαλκίοισιν ἡμᾶ δρεπάνουσι τομῆς.

Hæc Sophocles : quo auctore sine dubio Vergilius protulit *æneus falcibus*. Omnino autem ad rem divinam pleraque æneæ adhiberi solita, multa indicio sunt; et in his maxime sacris, quibus delinire aliquos, aut devovere, aut denique exigere morbos volebant. Taceo illud Plantinorum, cum ait :

Mecum habet patagus, æs, morbus.

et quod alibi Vergilius :

Cretum sonitus crepitantiaque æra.

Sed Carminii curiosissimi et docti verba ponam, qui in libro de Italia secundo sic ait : « Præter itaque et Tuscos æneæ vomere uti, cum conderentur urbes, solitos, in Tageticis eorum sacris invenio; et in Sabinis ex ære cul-tros, quibus sacerdotes tonderentur. » Post hæc Carminii verba, longum fiat, si velim percensere, quam multis in locis Græcorum vetustissimi *æris sonus*, tamquam rem validissimam, adhiberi soliti sunt. Sed præsentium opere docuisse nos sufficiat, *falcibus æneis* Maronis, exemplo Græci auctoris inductas. In libro nono Vergilius posuit hos versus :

« en couleur, et teinte de rouge ibérique. Il
 « était beau de visage, et son pere, qui l'avait
 « envoyé à cette guerre, l'avait élevé dans un
 « bois consacré à Mars, auprès du fleuve Symé-
 « the, ou est situé l'autel engraisé (*pinguis*) et
 « placable de Palicus. »

Quel est ce dieu Palicus, ou plutôt quels sont ces dieux *Paliques* (car ils sont deux), dont il n'est fait mention, que je sache, dans aucun écrivain latin? C'est dans les sources les plus profondes de la littérature grecque que Virgile les a trouvés. D'abord le fleuve Syméthe, dont Virgile fait mention dans ces vers, est situé en Sicile; et c'est aussi en Sicile que les dieux Paliques sont honorés. Le premier écrivain qui en ait parlé est le tragique Eschyle, Sicilien de naissance, qui donne dans ses vers la signification, ou, comme disent les Grecs, l'étymologie de leur nom. Mais avant de rapporter les vers d'Eschyle, il convient d'exposer en peu de mots l'histoire des Paliques. Sur les bords du fleuve Syméthe, qui coule en Sicile, Jupiter rendit mère la nymphe Thalie, qui, par crainte de Junon, souhaita que la terre l'engloutît; ce qui arriva : mais à l'époque où les enfants qu'elle avait portés dans son sein eurent atteint leur terme, la terre se rouvrit, et les deux enfants parurent sortant du sein de Thalie, et furent appelés *Palici*, de *πάλλω* *ικέσθαι*, parce qu'ils étaient revenus de la terre dans laquelle ils avaient été engloutis. Non loin de là sont des lacs de peu d'étendue, mais d'une immense profondeur, et où l'eau surgit à gros bouillons. Les habitants du pays les appellent des *cratères*, et les nomment *Delloi*. Ils pensent que ce sont des frères des dieux Paliques : ils les

honorent d'un culte solennel, à cause d'une divinité qui manifeste sur leurs bords, relativement aux serments, sa présence et son action. En effet, lorsqu'on veut savoir la vérité touchant un larcin nié ou quelque action de cette nature, on exige le serment de la personne suspecte; celui qui l'a provoquée s'approche avec elle des cratères, après qu'ils se sont lavés tous deux de toute souillure, et après que l'inculpe a garanti par une caution personnelle qu'il restituera l'objet réclamé, si l'événement vient à le condamner. Invoquant ensuite la divinité du lieu, le défendeur la prenait à témoin de son serment. S'il parlait conformément à la vérité, il se retirait sans qu'il lui fût arrivé aucun mal; mais s'il jurait contre sa conscience, il ne tardait pas à trouver dans les eaux du lac la mort due au parjure. Ces circonstances recommandaient tellement les deux frères à la piété publique, qu'on les surnommait placables, tandis que les cratères étaient surnommés implacables. De plus, le temple des dieux Paliques est favorisé d'un oracle. En effet, une année que la sécheresse avait rendu la Sicile stérile, ses habitants, avertis par un avis miraculeux des dieux Paliques, offrirent à un certain heros un sacrifice particulier, et l'abondance revint. Les Siciliens, par reconnaissance, entassèrent sur l'autel des Paliques des fruits de toute espèce; ce qui fit donner à leur autel lui-même la qualification de *pinguis*. Voilà toute l'histoire des Paliques et de leurs frères, qui ne se trouve que dans les écrivains grecs, chez lesquels Virgile n'a pas moins puisé que chez les Latins.

Maintenant il faut rapporter des autorités en faveur de ce que nous avons raconté. Il est une

Stabat in egregiis Arcentis filius armis,
 Pictus acie chlamydem, et ferrugine clarus thera,
 Insignis facie; genitor quem miser Arcens,
 Eductum matris loco, Symethia circum
 Flumina, pinguis ubi et placibilis ara Palici.

quis hic Palicus Deus, vel potius qui Dii Palici, (nam duo sunt) apud nullum penitus auctorem Latium, quod sciam, reperi; sed de Græcorum penitissimis literis hanc historiam eruit Maro. Nam primum ut Symetus fluvius, cuius in his versibus meminit, in Sicilia est; ita et Dii Palici in Sicilia coluntur: quos primum omnium Æschylus tragicus, vir utique Siculus, in literas dedit; interpretationem quoque nominis eorum, quam Græci *ἐπιμόρσιαν* vocant, expressit versibus suis. Sed priusquam versus Æschyli ponam, paucis explananda est historia *Palicorum*. In Sicilia Symetus fluvius est. Juxta hunc Nymphæ Thaliæ, compressu Jovis gravida, metu Junonis optavit, ut sibi terra dehisceret: quod et factum est. Sed ubi venit tempus maturitatis infantum, quos alvo illa gestaverat, reclusa terra est, et duo infantes, de alvo Thaliæ progressi, emeruerunt; appellatique sunt Palici, *ἀπὸ τοῦ πάλλω* *ικέσθαι*; quoniam prius in terram mersi sunt, denuo inde reversi sunt. Nec longe inde lacus breves sunt, sed immensum profundum, aquarum scaturigine semper ebullientes; quos

incola crateras vocant, et nomine *Dellos* appellant, fratresque eos Palicorum existimant: et habentur in cultu maximo; præcipueque circa exigendum juxta eos jusjurandum, præsens et efficacis nomen ostenditur. Nam, cum furti negati, vel ejusmodi rei fides queritur, et jusjurandum a suspecto petitur, uterque ab omni contagione mundi ad crateras accedunt, accepto prius fidejussore a persona, quæ juratura est, de solvendo eo, quod petetur, si addiviserit eventus. Illic invocato loci nomine, testatum faciebatur esse jurator, de quo juraret. Quod si fidei iter faceret, discedebat illæsus; si vero subisset jurjurando mala conscientia, mox in lacu amittebat vitam falsus jurator. Hæc res ita religionem fratrum commendabat, ut crateræ quidem *implacabiles*, Palici autem *placabiles* vocarentur. Nec sine divinatione est Palicorum templum. Nam, cum Siciliam sterilis annus arefécisset, divino Palicorum responso admoniti Siculi, heroi cuidam certum sacrificium celebraverunt: et revertit ubertas. Quæ gratia Siculi omne genus frugum congesterunt in aram Palicorum: ex qua ubertate ara ipsa *pinguis* vocata est. Hæc est omnis historia, quæ de Palicis eorumque fratribus in Græcis tantummodo literis invenitur, quas Maro non minus, quam Latinas hausit. Sed hæc, quæ diximus, auctoritatibus approbanda sunt. Æschyli tragedia est, quæ inscribitur *Æta*; in hac cum de Palicis loqueretur, sic ait :

tragédie d'Eschyle, intitulée Etna, dans laquelle il s'exprime ainsi, en parlant des Paliques :

« Quel nom leur donnent les mortels ? Jupiter veut qu'on les nomme Paliques, et ce nom leur est attribué avec justice, puisqu'ils sont retournés des ténèbres à la lumière. »

Voici maintenant un passage de Callias, livre septième de son histoire de Sicile :

« Eryx est éloigné de Géla d'environ quatre-vingt-dix stades. C'est une montagne aujourd'hui entièrement déserte, et jadis ce fut une ville de la Sicile. Là sont situés deux gouffres que les Siciliens appellent *Dello*, qu'ils croient frères des Paliques et dont les eaux sont continuellement bouillonnantes. » Voici actuellement un passage de l'ouvrage de Polemon, intitulé Des fleuves merveilleux de la Sicile :

« Les dieux, dit-il, que (les Siciliens) appellent Paliques, sont regardés comme étant originaires de l'île ; ils ont pour frères deux gouffres très-profonds, dont on ne doit s'approcher, afin de leur rendre les honneurs religieux, que revêtu de vêtements nouveaux et purifié de toute souillure charnelle. Il s'exhale de ces gouffres une forte odeur de soufre, qui excite une ivresse effrayante dans ceux qui s'approchent de leurs bords. Leurs eaux sont troubles, et d'une couleur très-ressemblante à celle d'une flamme blanche ; elles s'agitent et font le même bruit que si elles bouillaient modérément. On dit que la profondeur de ces gouffres est incommensurable, tellement que des bœufs y étant tombés y disparaissent, ainsi qu'un chariot attelé de mulets, et des caavales qui étaient sautées dedans. Il est, chez les Siciliens, une sorte de serment qui est la plus solennelle des

justifications que l'on puisse exiger. Les juges au serment lisent sur un billet, à ceux qui doivent le prêter, le serment qu'on exige d'eux ; ceux-ci, brandissant une branche d'arbre, ayant la tête couronnée, le corps sans ceinture et ne portant qu'un seul vêtement, s'approchent du gouffre et font le serment requis. S'ils retournent chez eux sains et saufs, leur serment est confirmé ; mais s'ils sont parjures, ils expirent aux pieds des dieux. Au reste, (eux qui jurent) sont tenus de constituer entre les mains des prêtres des cautions qui leur garantissent, en cas d'événement, les frais des purifications qui doivent être pratiquées à l'égard des assistants. Auprès de ces gouffres habitent les Paliciens, dont la ville fut surnommée Palicina, du nom de ces divinités. »

Ainsi s'exprime Polémon. Xénagore, dans le troisième livre de son Histoire des lieux ou existent des oracles, dit ce qui suit :

« La Sicile ayant été affligée de stérilité, ses habitants, par l'ordre de l'oracle des Paliques, sacrifièrent à un certain héros ; et après le retour de la fertilité, ils comblèrent d'offrandes le temple des Paliques. »

Voilà, je pense, pleinement terminée, et appuyée sur de graves autorités, l'explication d'un passage de Virgile, que nos littérateurs ne regardent pas même comme obscur, et sur lequel ils se contentent de savoir et d'apprendre à leurs disciples que Palicus est le nom d'une certaine divinité. Mais quelle est cette divinité, et d'où vient son nom ? Ils l'ignorent et ils ne cherchent pas à le savoir, ne soupçonnant pas même où ils pourraient le trouver, dans l'ignorance où ils sont des ouvrages grecs.

Τὴ ὄψην αὐτοῖς ὄνομα τίθενται βροτοῖ·
Σερμῶς Παλίκου Ζεὺς ἐρίσται καλέει,
Ἴη καὶ Παλίκων εὐλόγιος μὲν φάτις,
Πάλιν γὰρ ἵκουσ' ἐκ σκυτοῦ τῶδ' ἐς φάτις.

haec Eschylus. Callias autem in septima historia de rebus Siculis ita scribit : Ἡ δὲ Ἐρύχη τῆς μὲν Πελοπόσου ἑνεργήσαντα σπόδια διεσπάρη· ἐπισηκῶς δὲ γερῆρος ἔστιν το ἴ ὄρος καὶ τὸ πάλαιον Σικελίων γεγεννημένη πόλις, ὅφ' ἤ καὶ τοὺς Δελίκου καλοῦμενους εἶναι συμβέβηκεν. Οὗτοι δὲ κρατήρες δύο εἰσιν, οὗς ἀδελφοὺς τῶν Παλίκων οἱ Σικελιώται νομίζουσιν· τὰς δὲ ἀναφορὰς τῶν παρρηλοῦγων παραπλήσιαι βραχέως εἶχουσιν. Haetenus Callias. Polemon vero, in libro qui inscribitur περὶ τῶν ἐν Σικελίᾳ θαυμαζομένων ποταμῶν, sic ait : Οἱ δὲ Παλικοὶ προσσηροῦμενοι παρὰ τοῖς ἐγγυωρίαις, αὐτοῦχθους εἶναι νομίζουσιν. Ἰππάρχουσι δὲ τούτων ἀδελφοὶ κρατήρες χωμακίτριαι. Προσπίπτει δὲ ἀγματοειδὴς γῆρὴ πρὸς αὐτοὺς ἀπο τὸ παντὸς ἀγροῦ, καὶ συνουσίας, ἐν τὸ καινῶν ἐν ὄσμῳ. Φέρεται δὲ ἀπ' αὐτῶν ὄσμη βραχέως θεῶν, καὶ τοῖς πύκτωνιστομητοῖς κερκίβραρον ἐμπούσασα δαίνην. Τὸ δὲ ὄσμη ἐστὶ θελερὸν αὐτῶν, καὶ τὴν γῆρην ὄσμωτατον χωμακίτριαι λευκῆ. Φέρεται δὲ καὶ ποῦρμῶν τὴ καὶ παρὰ τῶν, οἳαί εἰσιν αἱ δὲ δίνει τῶν ζῶντων ἀναλωτῶν ὕδατων. Φασὶν δ' εἶναι καὶ τὸ βραχέως ἀπέρων τῶν κρατήρων τούτων, ὅστε καὶ βροτοῖ

εἰσπεσόντας ἤρανίσθαι, καὶ ζῶντος ὄσμη ἐλαυνόμενον, ἐπιδὲ φερῆσαι ἐν ἀλωτῆμας. Ὅρος δὲ ἔστιν τοῖς Σικελιώταις μεγατέρας κληροῦμενον τῶν προαλλήθων. Οἱ δὲ ὄρκοισι γραμματίων ἔχοντες ἀγορεύουσιν τοῖς ὄρκοῦμενοις περὶ τῶν ἀπαιτήσεων τῶν ὄρων. Ὅ δὲ ὄρκοῦμενος θαλλὸν κραθαίνων, ἐστερμῆμος, ἄζωτος, καὶ μωρῶτων, ἐραπόμῶνος τοῦ κρατήρος ἐξ ὑποβλήθῃ θίσει τὸν ὄρον. Καὶ ἂν μὲν ἐμπεδῶσιν τοὺς βρῆθῆτας ὄρους, ἀσπίς ἀπίται σικαδὴ παραβάτης δὲ γενόμενος τῶν θεῶν, ἐμπεδῶν τελευτᾷ. Τούτων δὲ γινόμενος ἐγγυωρίαις ὑπισχυρόνται καταστήσει τοῖς ἱερῶσιν, ἐάν τινεσὶν γένηται κἀλαρισὶ ὀλισηκάνουσιν τοὺς περιγινόμενους. Περὶ δὲ τούτων τούτων ὄσμησαν Ἡλικωτικῶν πάλιν ἐπὶ ἀνῶν τούτων τῶν θαυμάτων Ἡλικωτικῶν. Haec Polemon. Sed et Xenagoras in tertio historia sua de locis divinatione ita scribit : καὶ οἱ Σικελιοὶ, τῆς γῆς ἀγορούσης, ἔθυσαν τινὴ ἥρωϊ προστάξαντος αὐτοῖς τοῦ ἐκ Παλίκου χρηστικῆρου, καὶ μετὰ τὴν ἐπιπόνησιν τρεῖς ἑσθῆρας πολλοῖς ἄσμοις τῶν βασιμῶν τῶν Παλίκων ἐνεπέλησαν. Absoluta est, existimo, et auctoribus idoneis assensu explanatio Vergilianae luci : quem liberos nostri nec obscurum putant, contenti vel ipsi scire, vel insinuate discipulis, Palicum Deo esse cunjsdam nomen. Quis sit autem Deus iste, vel unde sit dictus, tam nesciunt, quam scire nolunt; quia nec, nisi quacquam, suspicantur, quasi graece lectionis expertes.

CHAPITRE XX.

Des Gargares et de la Mysie, d'après le premier livre des Géorgiques.

N'omettons pas de parler des vers suivants, que nous trouvons dans le premier livre des Géorgiques :

« Agricultureurs, invoquez des solstices humides et des hivers serains ; la poussière de l'ivier réjouit les champs ou croissent les céréales. Rien n'enorgueillit davantage les champs de la Mysie, et c'est alors que les Gargares s'étonnent eux-mêmes de leurs propres moissons. »

Dans ce passage, outre que le sens du poète paraît plus obscur et plus complexe qu'à son ordinaire, il se présente encore une question, qui tient à l'antiquité grecque. Qu'est-ce que ces Gargares que Virgile cite comme un exemple de fertilité ? Ils sont situés dans la Mysie, qui est une province de l'Hellespont ; et le mot est au pluriel, parce qu'en effet il est deux points qui portent ce nom ; savoir : le sommet du mont Ida, et une ville située sur cette même montagne. C'est du sommet de la montagne qu'Homère veut parler, lorsqu'il dit :

« Il vient sur l'Ida qu'arrosent de nombreuses fontaines, à Gargare qui nourrit des animaux sauvages. »

Dans ce passage, le sens indique assez que par le mot Gargare il faut entendre le sommet le plus élevé de l'Ida ; car c'est de Jupiter que parle le poète. Ce sens est encore plus manifeste dans un autre passage du même poète :

« Ainsi le père (des dieux) reposait paisiblement au sommet du Gargare. »

CAPUT XX.

De Gargaris et Mysia, ex primo Georgicon.

Nec illos versus reliquimus intactos, qui sunt in primo Georgicon :

Humida solstitia atque hiemes orate serenas,
Agricola : hiberno laetissima pulvere farra,
Lactus ager : nullo tantum se Mysia culta
Jactat, et ipsa suas mirantur Gargara messes.

Sensus hic cum videatur obscurior, pauloque perplexius, quam poetae hujus mos est, pronuntiatus, tamen habet in se animadvertendum questionem ex graeca antiquitate venientem, quae sint ista *Gargara*, quae Vergilius esse voluit fertilitatis exemplar. *Gargara* haec igitur sunt in Mysia, quae est Hellespontina provincia. Sed significatio nominis et loci duplex est. Nam et cacumen montis Idae, et oppidum sub eodem monte hoc nomine vocantur. Homerus significatiorem cacuminis ita ponit :

Ἴδῳ δ' ἴκανε πολυπίδακα, μητέρα θεῶν,
Γάργαρον.

hic Gargarum pro excelsum montis loco accipi convenit et ipse sensus indicium facit. Nam de Jove loquitur. Sed et alibi, eodem Homero teste, manifestus exprimitur :

Le vieux écrivain Epicharme, dans sa pièce intitulée *les Troyens*, a dit :

« Le tout-puissant Jupiter, habitant du Gargare neigeux. »

D'après ces passages, il est clair que la cime du mont Ida porte le nom de Gargare.

Je vais maintenant passer en revue ceux qui ont parlé d'une ville nommée Gargare. Éphore, historien très-célèbre, dit dans son livre cinquième :

« Gargare est une ville située près d'Assos. » Il n'est pas le seul qui en fasse mention. Un ancien écrivain nommé Phileas, dans son livre intitulé *L'Asie*, en parle en ces termes : « Auprès d'Assos est une ville nommée Gargare, proche d'Antandros. »

On attribue à Aratus un livre d'Élégies, où il a dit, en parlant d'un poète nommé Diotime :

« Je pleure Diotime qui, assis sur des pierres, enseignait l'alphabet aux enfants des Gargarens. »

Ces vers nous apprennent même le nom des citoyens de cette ville, qui y sont nommés Gargarens.

Il est donc constant que le nom de Gargare désigne tantôt le sommet d'une montagne, tantôt une ville située sur cette même montagne. Ce n'est point du sommet, mais de la ville, que Virgile a voulu parler. Recherchons maintenant pourquoi il a cité Gargare comme un lieu d'une grande fertilité. D'abord c'est un fait connu que la Mysie tout entière produit de riches moissons, qu'elle doit à l'humidité de son sol ; ce qui fait que Virgile, dans les vers cités, après avoir parlé des solstices humides, ajoute :

ἜΩ; ὁ μὲν ἀπέρμας εὖδα πατὴρ ἀπὸ Γάργαρος ἄκρω.

et Epicharmus vetustissimus poeta in fabula, quae inscribitur *Troes*, ita ponit :

Ζεὺς ἀναξὺς ναίων Γάργαρος ἀγάννητρα.

Ex his liquido claret, Gargara cacumen Idae montis appellari. Pro oppido autem Gargara qui dixerint, enumerabo. Ephorus, notissimus historiarum scriptor, in libro quinto sic ait :

Μετὰ δὲ τὴν Ἀσσὸν ἐστὶν Γάργαρος πλησίον πόλις.

Nec Ephorus solus, sed etiam Phileas vetus scriptor in eo libro, qui inscribitur *Asia*, ita meminit : Μετὰ Ἀσσὸν πόλις ἐστὶν ὄνομα Γάργαρος ταύτης ἔχειται Ἀνταδρόος. Arati etiam liber fertur elegion : in quo de Diotimo quodam poeta sic ait :

Αἰζῶ Διότιμον, ὅς ἐν πέτρῳσι κάθηται,

Γάργαρον παῖτων βῆτα καὶ ἄλλα λέγων.

Ex his versibus etiam civium nomen imbutit, quia *Gargares* vocantur. Cum igitur constet, Gargara nunc pro montis cacumine, nunc pro oppido sub eodem monte posito accipiendum ; Vergilius non de summo monte, sed de oppido loquitur. Cur tamen Gargara posterit, ut locum frugum feracem, requiramus. Et omnem quidem illam Mysiam opinis segetibus habitam satis constat, scilicet ob humorem soli. Unde et Vergilius in supradictis versibus cum dixisset,

« Rien n'enorgueillit davantage les champs de
« la Mysie. »

Comme s'il disait : Tout pays qui sera convenablement humecté égalera en fécondité les champs de la Mysie. Lorsqu'Homère dit :

« Il vint sur l'Ida qu'arrosent de nombreuses
« fontaines, »

il veut parler du territoire situé au pied de la montagne; car πολυπίδακα signifie, arrosé par beaucoup de fontaines; ce qui communiquait une si grande fertilité au Gargare, que son nom était passé en proverbe, pour exprimer un grand nombre, une immense multitude. Témoin Alcéc, qui s'exprime ainsi dans sa tragédie de Cœtus :

« Je rencontrai dans la campagne un grand
« nombre d'hommes qui se rendaient à la fête,
« au nombre de vingt environ. D'un lieu élevé,
« je vois une grande multitude d'hommes (Γάργαρ,
« ἀνθρώπων) rangés en cercle. »

Il est évident, comme vous voyez, que le poète a employé le mot Gargare, pour multitude. C'est ainsi que, dans ses fables, Aristomene a dit :

« Il y a une multitude d'hommes (ἀνδρῶν γάρ-
« γαρα) ici dedans. »

Le poète Aristophane, dans sa comédie des Acharnes, fabrique un mot composé de celui de Gargare et du mot grec qui signifie sable, pour exprimer, avec sa gaieté ordinaire, un nombre innombrable : ce mot est ψαμμοκοισιγάργαρα,
« Mes douleurs sont innombrables. » Varron, dans ses satires Ménippées, a plusieurs fois employé le mot ψαμμοκόσια seul, pour plusieurs :

Humida solstitia,
intulit :

Nullo tantum se Mysia cultu — — Jactat.
atque diceret : Omnis regio, quæ opportunos haberit humores, æquiparabit fecunditates arborum Mysiæ. Sed Homerus cum ait :

Ἴδην δ' ἴκανεν πολυπίδακα,

Humidum designat subjacentem monti agrum. Nam πολυπίδακα significat fontibus abundantem. Unde hæc Gargara tanta frugum copia erant, ut, qui magnam cuiusque rei numerum vellet exprimere, pro multitudine immensa Gargara nominaret. Testis Alcæus, qui in Cælo tragœdia sic ait :

Ἐτύγγανον μὲν ἀγρόθεν πλείστους φέρων

Εἰς τὴν ἑσπέρην ὅσον οἶον εἰκόσι.

Ὅρω δ' ἀνωθεν Γάργαρα ἀνθρώπων κύληθ.

Gargara, ut videtis, manifeste posuit pro multitudine. Nec aliter Aristomenes ἐν μέθουσι :

Ἐνδὸν γὰρ ἡμῖν ἔστιν ἀνδρῶν γάργαρα.

Aristophanes autem comicus, composito nomine ex arena et Gargaris, immeritabilem, ut ejus lepos est, numerum conatur exprimere. In fabula enim Acharnensium ait :

Ἄδ' ὠδυστήθην ψαμμοκοισιγάργαρα.

ψαμμοκόσια autem seorsum pro nullis Varro sæpe in

mais Aristophane ajoute *Gargara* pour exprimer une quantité innombrable.

D'après tout cela, le sens des vers de Virgile est donc celui-ci : Lorsque la température de l'année amène un hiver sec et un été humide, les fruits réussissent parfaitement; et cette température est tellement nécessaire à la terre, que, sans elle, les champs féconds de la Mysie ne pourraient soutenir la réputation de fertilité dont ils jouissent. Après la Mysie, le poète désigne encore nominativement Gargare; parce que cette ville, située au pied du mont Ida, et arrosée par les eaux qui en descendent, semblerait pouvoir se passer des pluies de l'été.

On peut encore invoquer, relativement à ce passage, le témoignage d'Eschyle, pour prouver que le territoire de Gargare, voisin du mont Ida, n'était pas lui seul arrosé, mais encore le terrain tout entier de la Mysie :

« O vous aussi, courant d'eau de la Mysie. »
Nous avons indiqué les auteurs grecs chez lesquels Virgile a puisé pour ce passage; faisons voir encore, et pour l'agrément du sujet, et pour démontrer que votre poète a recueilli des ornements de tous côtés chez les divers auteurs de l'antiquité, faisons voir d'où il a tiré :

« La poussière de l'hiver réjouit les champs
« où croissent les céréales. »

On trouve, dans un très-ancien livre de poésies qu'on croit composées avant toutes celles que nous avons en latin, ce vieux et rustique chant :

« Avec un hiver poudreux et un printemps
« boueux, tu moissonneras, ô Camille, une grande
« quantité de grains. »

Menippæi suis posuit. Sed Aristophanes adjecit *Gargara*, ad significationem numerositatis immensæ. Est ergo secundum hæc sensus horum versuum talis : Cum ea sit anni tempestas, ut hiems serena sit, solstitium vero imbricum : fructus optime proveniunt. Hæc autem adeo agris necessaria sunt, ut sine his nec illi natura fecundissimi Mysiæ agri responsuri sint opinioni fertilitatis, quæ de his habetur. Addit Virgil nominatim Gargara; quod ea urbs posita in imis radicibus Idæ montis, defluentibus inde humoribus irrigatur, possitque videri solstitiales imbres non magnopere desiderare. Hæc in loco ad fidem sensui faciendum, quod uliginosa sint non sola Gargara pro vicinia montis, sed et universæ Mysiæ arva, adhiberi potest testis Æschylus :

Ἴω καίτε Μυσιά τ' ἐπιέρσαι.

Quid de Græcis in hoc loco traxerit, diximus. Addeamus præterea hoc, juvenilitatis gratia, et ut liqueat, Vergilium vestrum undique veterum sibi ornamenta traxisse, unde hoc dixerit :

Hiberno lætissima pulvere farra.

In libro enim vetustissimorum carminum, qui ante omnia, quæ a Latinis scripta sunt, compositus ferebatur, invenitur hoc rusticum vetus canticum : « Hiberno pulvere, « verno luto, grandia tarra, Camille, metes.

CHAPITRE XXI.

Des diverses sortes de coupes.

Souvent Virgile donne aux coupes des noms grecs, comme *carchesia*, *cymbia*, *cantharos*, *scyphos*. Exemple de la première dénomination :

« Prends ce *carchésion*, rempli de vin de « Méonie, et faisons, dit (Cyrène), des libations « à l'Océan. »

Ailleurs :

« Ici, il répandit, suivant le rite religieux, « deux *carchésions* remplis de vin pur, dont il « fit des libations à Bacchus. »

Exemple de la seconde :

« Nous déposâmes sur le tombeau (de Polydore) « des *cymbia* remplis de lait encore fumant. »

Exemple de la troisième :

« Un lourd *cantharus* pendait à la ceinture « (de Silène) par son anse brisée. »

Exemple de la quatrième :

« Évandré prend dans sa main un *scyphus* « sacré. »

On se contente de savoir que ce sont là des dénominations de coupes; mais quelle fut leur forme, et quels auteurs en ont parlé? C'est ce que personne ne recherche. Cette négligence est tolérable à l'égard des *scyphes* et des *canthares*, dont les noms sont vulgairement connus; mais quant aux *cymbes* et aux *carchésions*, dont les noms ne se trouvent jamais, que je sache, dans les écrivains latins, et ne se voient que fort rarement dans les écrivains grecs, je ne comprends pas pourquoi on ne se détermine pas à faire des recherches sur la signification de ces dénominations nouvelles et étrangères.

CAPUT XXI.

De poculorum generibus.

Nomina poculorum Vergilius plerumque Græca ponit, ut *carchesia*, ut *cymbia* ut *cantharos*, ut *scyphos*. De *carchesiis* ita :

Cape Mæoniis *carchesia* Bacchi :

Oceano libemus, ait :

et alibi :

Hic duo rite mero libans *carchesia* Baccho.de *cymbiis* :Inferimus tepido spumantia *cymbia* lacte.de *cantharo* :Et gravis attrita pendebat *cantharus* ansa.de *scyphiis* :Et sacer implevit dextram *scyphus*.

Ea autem ejus figuræ sint, quivse eorum fecerit mentionem, nemo querit, contenti scire, ejuscemodi esse pocula. Et *scyphos* quidem *cantharosque*, consueta vulgi nomina, ferendum si transeant; sed de *carchesiis cymbiisque* quæ apud Latinos hand scio an unquam reperias, apud Græcos autem sunt rarissima, non videtur, cur non cogantur inquirere, quid sibi nota et peregrina nomina

Le carchésion est une coupe qui ne fut connue que des Grecs. Phérécydes en fait mention dans son Histoire, ou il dit que Jupiter acheta les faiseurs d'Alemène par le don d'un *carchésion* d'or. Plaute, dans sa comédie d'*Amphitryon*, a répudié ce nom étranger, pour lui substituer celui de *patère*, qui, comme le mot l'indique, est une coupe plate et découverte (*planum ac patens*); tandis que le *carchésion* est d'une forme haute, resserree vers le milieu, avec des anses peu saillantes, mais qui descendent depuis le haut jusqu'au pied de la coupe. Asclépiade, écrivain grec des plus distingués par sa science et par son exactitude, dit que le *carchésion* tire son nom d'un agrès de marine. En effet, dit-il, la partie inférieure de la voile s'appelle *πετρνα*, le milieu *τρέχχλον*; et le haut, d'où partent les deux côtés de la voile, ce qu'on appelle les *cornes*, est nommé *carchésion*. Asclépiade n'est pas le seul qui ait parlé de ce genre de coupe. Nous pouvons citer encore plusieurs autres poètes illustres qui en ont fait mention, tels que Sapho, qui dit :

« Ils firent tous des libations avec des *carchésions*, et formerent des vœux pour le bonheur

« du genre humain. »
Cratinus, dans Bacchus Alexandre :

« Il portait un vêtement tout d'une même couleur, un thyrsé, une robe jaune, et un *carchésion* peint de diverses couleurs. »

Sophocle, dans sa pièce intitulée Tyro :

« Il se place au milieu de la table, et parmi les mets et les *carchésions*. »

Voilà pour ce qui concerne le *carchésion* inconnu aux Latins, et mentionné seulement par les écrivains grecs. On en peut dire autant du *cymbion*, sorte de coupe sur laquelle même

velint. Est autem *carchesium* poculum Græcis tantummodo notum. Meminit ejus Pherecydes in libris historicarum, atque Jovem Alcumene pretium concubitus *carchesium* aureum dono dedisse. Sed Plautus insuetum nomen reliquit, atque in fabula *Amphitryone* *pateram* datam; cum longe utriusque poculi figura diversa sit. *Patera* enim, ut et ipsum nomen indicio est, *planum* ac *patens* est; *carchesium* vero procerum, et circa mediam partem compressum ansatum mediocriter, ansis a summo ad infimum pertinentibus. *Asclepiades* autem, vir inter Græcos apprime doctus ac diligens, *carchesia* a navali re existimat dicta. Ait enim, navalis veli partem inferiorem *πετρνα* vocari; at circa mediam ferme partem *τρέχχλον* dici; summam vero partem *carchesium* nominari, et iude diffundi in utrumque veli latus ea, quæ cornua vocantur. Nec solus *Asclepiades* meminit hujus poculi, sed et alii illustres poætæ, ut Sappho, quæ ait :

Κοινῇ δ' ἄρα πάντες καρχήσι' εἶχον, καὶ ἔλεθον.
Ἀράσαντο δὲ πάμπαν ἐσθλὰ τῷ γαμβρῷ.

Cratinus, in *Διονυσιαλεξάνδρω* :

Στλήν δὲ δὴ τίνα εἶχεν τοῦ δ' ὀμόχρου,
θύρσον, κροκωτόν, ποικίλον καρχήσιον.

Sophocles in fabula, quæ inscribitur Tyro :

les Grecs ne nous ont transmis que peu de chose. Philemon, auteur comique très-connu, dit dans le Fantôme :

« Après que la rose a couronné pour nous un
« cymbion de vin pur. »

Le poète Anaxandride, dans sa comédie intitulée les *Campagnards*, dit :

« Buvons de grands cymbia, et qu'un vin pur
« nous désaltère. »

Démotène lui-même fait mention du cymbion dans son discours contre Midias : « Vous « êtes parti d'Argyre en Eubée, monté sur une « voiture commode, et traînant avec vous des « manteaux et des cymbia, objets soumis aux « pentecostologues (les cinquante percepteurs de « l'impôt). »

Cymbia, comme l'indique la contexture du mot, est un diminutif de *cymba*, mot qui désigne chez vous, comme chez les Grecs, de qui vous le tenez, une espèce de navire. Et en effet, j'ai remarqué que, chez les Grecs, plusieurs sortes de coupes ont reçu leur dénomination de quelques agrès de marine; comme le carchésion, ainsi que je l'ai dit plus haut, et le cymbion, deux coupes de forme haute, et qui ont quelque ressemblance avec un navire. Le savant Ératosthène fait mention de cette dernière coupe, dans une lettre adressée au Lacédémonien Hagétor, où l'on trouve les paroles suivantes : « Ils avaient « consacré aux dieux une coupe qui n'était ni « d'argent ni enrichie de pierres précieuses, mais « fabriquée à Colia; et lorsqu'on la remplissait, « l'on faisait des libations aux dieux, en vidant « successivement la coupe dans un cymbion. »

Προσθηται μεσην τράπεζην ἀμφὶ σίτια τε καὶ κρηχθία.

Hæc de carchesiis ignoratis Latinitati, et a sola Græcia celebratis. Sed nec *cymbia* in nostro sermone reperies : est enim a Græcorum paucis relatum. Philemon, notissimus comicus, in Phasmate ait :

Ἐπεὶ δ' ἡ βόδη κυμβίων ἀκράτου
Καταπέσειεν ὑμῖν ἄνω.

Anaxandrides etiam comicus in fabula Ἀγροίκους :

Μεγὰλ' ἴσως κυμβία προπιπόμενα
Καὶ μετ' ἀκράτου ἐκάκωσεν ὑμᾶς.

Meminit ejus et Demosthenes in oratione, quæ est in Midiam : Ἐπ' ἀστράθης δ' ἰγυόμενος ἐξ Ἀργούρας ἐξ Εὐβοίας, κληνίδας δὲ καὶ κυμβία ἔγων, ὡν ἐπέλαμβάνοντο οἱ πεντηκιστολόγοι. Cymbia autem hæc, ut ipsius nominis figura indicat, diminutive a *cymba* dicta : quod et apud Græcos, et apud nos ab illis trahentes, navigij genus est. Ac sane animadverti ego apud Græcos multa poculorum genera a re navali cognominata; ut carchesia supra docui, ut hæc *cymbia*, pocula proceræ, ac navibus similia. Meminit *cymbis* poculi Eratosthenes, vir longe doctissimus, in epistola ad Hagetorem Lacedæmonium his verbis : Κρατήρα γὰρ ἔστειραν τοῖς θεοῖς, οὐκ ἀργύρεον, οὐδὲ λιθοκόλληρον, ἀλλὰ τῆς Κωλιάδος. Τοῦτον δ' ὄσακις ἐπιπέδη

Quelques-uns ont pensé que *cymbium* était un mot syncope de *cissybium*, auquel plusieurs auteurs font mention, entre autres Homère, qui dit que c'est une coupe de cette sorte qui fut donnée par Ulysse au Cyclope. Il en est qui prétendent que *cissybium* est proprement une coupe faite avec le bois du lierre, κισσός. Nieandre de Colophon, dans le premier livre de l'*Étolique*, s'exprime ainsi :

« Lorsqu'on offre un sacrifice à Jupiter Dyme, l'on fait des aspersions avec des feuilles « de lierre; de là vient que les anciennes coupes « ont été appelées cissybics. »

Callimaque fait aussi mention de cette sorte de coupe :

« Il refusa de boire tout d'un trait, à la manière des Thraces, une amyste de vin pur; il « préféra le petit cissybion. »

Ceux qui pensent que le mot *cissybium* est forme de κισσινός fait de lierre, s'appuient de l'autorité d'Euripide, qui dans *Andromède* s'exprime ainsi qu'il suit :

« La foule des pasteurs accourt, portant une « coupe faite de bois de lierre, κισσίων σκύρον, « remplie ou de lait, ou de la liqueur délicieuse, « honneur de la vigne, et qui étouffe le chagrin. »

Après avoir terminé ce qui concerne le cymbion, il nous reste à prouver par des exemples que le *cantharus* est tout ensemble une espèce de coupe et une espèce de navire. Le cantharus est une coupe; c'est un fait qui résulte des vers mêmes de Virgile, qui l'attribue à Silène, comme étant proprement la coupe de Liber-Pater. Il nous reste encore, pour remplir nos engage-

ρήσασιν, ἀποσπείσαντες τοῖς θεοῖς ἐκ τῆς γιάλης, ὀνοχόων ἐρεβῆς βάπτοντες τῷ κυμβίῳ. Fuerunt, qui *cymbium* a *cissybio* per synocpam dictum existimarent. Cissybii autem, ut de Homero tacuam, qui hoc poculum Cyclopi ab Ulysse datum memorat, multi faciunt mentionem : voluntque nonnulli, proprie *cissybium* ligneum esse poculum ex edera, il est, κισσοῦ. Et Nicander quidem Colophonius in primo *Ætolicæ* sic ait : Ἐν τῇ ἱεροπόλει τοῦ Διδομαίου Διὸς κισσοῦ σπονδοποιεῖοντα πετάλοισιν. ἔθεν τὰ ἀρχαῖα ἐκπομάχτα κισσοῦντα φωνεῖσθαι. Sed et Callimaque meminit *hujus* poculi :

Καὶ γὰρ ὁ Θρηάκην μὲν ἀπήγατο κληνὸν ἀμυστιν
Ζωροποστῆν, ὀλίγη δ' ἦρετο κισσοῦντι.

Qui autem *cissybium* ex edera factum poculum sionæ meminit dicit arbitrantur, Euripidis auctoritate niti videntur, qui in *Andromeda* sic ait :

Ἦξ' δὲ ποιημένον ἔρρει δαός.
Ὅ μὲν γὰλκτος κισσίων φέρων σκύρον,
Ἦθιον ἀνοφυκτιῆρ, ὃ δ' ἀμπελὸν γένος.

Hæc de cymbio. Sequitur ut, quando *cantharum* et poculi et navigij genus esse supra diximus, probetur exemplis. Et pro poculo quidem nota res est vel ex ipso Virgilio, qui aptissime proprium Liberi patris poculum assignat Sileno. Sed id, ut supra polliciti sumus, etiam pro navigio

ments, à prouver que ce mot signifie aussi une espèce de navire. Ménandre a dit dans le *Pilote* :

« O Straton! voici enfin Théophile qui arrive, après avoir traversé la mer Égée. Quel bonheur pour moi de l'annoncer le premier l'heureuse arrivée de ce fils, et celle du canthare doré. — STRAT. Quel canthare? — Le vaisseau. »

« Évandré prend dans sa main un scyphus sacré. »

Comme le canthare est la coupe de Bacchus, le *scyphus* est la coupe d'Hercule. Ce n'est pas sans motif que les sculpteurs anciens ont représenté ce dieu une coupe à la main, et quelquefois ivre et chancelant; car, d'après d'anciennes traditions, Hercule poussé par les vents aurait traversé d'immenses mers dans une coupe, en guise de nacelle. Je ne prendrai que peu de chose à l'antiquité grecque, concernant ces deux circonstances. Une preuve non obscure (sans parler de celles qui sont plus connues) que ce héros était un grand buveur, c'est ce que lui fait dire Éphippus, dans *Basiris* :

« Ne sais-tu pas, par Dieu! que je suis Tirynus, fils d'Argos? Les ivrognes se mêlent dans toutes les querelles, et y sont toujours vainqueurs. » Un autre fait qui est de même peu connu, c'est l'existence, proche d'Héraclée, ville fondée par Hercule, de la nation des Cyllicranes, nom formé de *κύλικος*, espèce de coupe qu'au moyen du changement d'une lettre nous avons nommée *calix*. Phérecyde et Panyasis, ce dernier écrivain grec d'un grand mérite, disent qu'Hercule

traversa les mers sur une coupe, et vint aborder à Erythée, île de la côte d'Espagne. Je ne rapporte point leurs paroles, parce que je regarde ce fait moins comme une histoire que comme une fable; et je présume qu'Hercule aura navigué, non sur une coupe, mais sur un navire du nom de scyphus; en sorte qu'il en aura été de même à l'égard du cymbion, dérivé de *cymba* (barque), que pour le cantharus et le carchésion, que nous avons démontré être des termes de navigation.

CHAPITRE XXII.

De quelques autres passages de Virgile.

Virgile emprunte quelquefois des noms propres aux histoires les plus anciennes des Grecs. Vous savez qu'il nomme une compagne de Diane, Opis. Ce nom, que des gens peu instruits croient pris au hasard, ou même inventé par le poète, il l'a ingénieusement attribué à l'une des compagnes de Diane, sachant que les anciens écrivains grecs l'avaient donné à la déesse elle-même. Voici le passage de Virgile :

« Cependant la fille de Saturne, qui était alors dans les demeures célestes, appelait la légère Opis, l'une des vierges ses compagnes qui com-
« posent son cortège sacré. Voici les paroles qu'elle lui adressait avec tristesse.
Et plus bas : »

« Cependant Opis, fidèle gardienne de Tri-
« via (était assise) depuis longtemps au haut
« de la montagne. »

pouit solutum, debemus ostendere. Menander in Naucero :

Ἦταν λιπὸν Αἰγαίων ἀμυρῶν βάθος
θεοῦρός ἡμῖν ὡ Στράτων, ὡς ἐς κελῶν
τῶν υἱὸν εὐτυχεύοντα καὶ σεσωμένον.
Ἡρώτος δ' ἐγὼ σοι τῶν δ' ἐχρώσων κανθαρον
Ποῖον, τὸ πλοῖον, οὐδὲ μ' οἴσθα σ' ἄλλα.
Et sacer implevit dextram scyphus.

Scyphus Herculis poculum est, ita ut Liberi patris cantharus. Herculeum vero fictores veteres non sine causa cum poculo fecerunt, et nonnunquam casabundum et ebrum : non solum, quod is heros bibax fuisse perhibetur, sed etiam quod antiqua historia est, Herculeum poculo tanquam navigio, ventis immensa maria transisse. Sed de utraque re pauca ex graecis antiquitatibus dicam. Et multibundum herosa istum fuisse, ut taceam, quae vulgo nota sunt, illud non obscurum argumentum est, quod Ephippus in *Basiride* inducit Herculeum sic loquentem :

Οὐκ οἴσθα μ' ὄντα, πρὸς θεῶν, Τυρύνθιον
Ἀργεῖον; οἱ μεθύοντες ἀεὶ τὰς μάχας
Πάσαις μαχόνται. Ἐπιγαροῦν φρεγγούσ' ἀεὶ.

Est etiam historia non adeo notissima, nationem quandam hominum inisse prope Héracléam ab Hercule constitutam Cyllicranorum, composito nomine ἀπὸ τοῦ κύλικος, quod poculi genus nos una libera immutata *calicem* dicimus.

Poculo autem Herculeum vectum ad Ἐρυθραίων, Hispaniae insulam, navigasse, et Panyasis egregius scriptor Graecorum dicit, et Pherecydes auctor est : quorum verba subdere supersedi, quia propiora sunt fabulae, quam historiae. Ego tamen arduior, non poculo Herculeum maria transvectum, sed navigio, cui scypho nomen fuit; ita ut supra cantharum, et carchesium, et a cymbis derivata cymbia, omnia haec asserimus esse navigiorum vocabula.

CAPUT XXII.

De aliis quibusdam locis Vergilii.

Nomina quoque Vergilius nonnunquam ex antiquissimis Graecorum historiis mutatur. Scitis, apud illum unam ex comitibus Dianae Opis vocari. Quod nomen vulgo fortasse temere impositum, vel etiam fictum putatur ab ignorantibus, ingeniosum poetam, cognomen, quod a veteribus graecis scriptoribus ipsi Dianae fuerat impositum, comiti ejus assignare voluisse. Sed Vergilius sic ait :

Velocem interea superis in sedibus Opium
Unam ex virgibus sociis sacraeque catervae
Compellabat, et has tristes Latonia voces
Ore dabat.

et infra :

Voilà donc, selon Virgile, Opis compagne et suivante de Diane. Apprenez maintenant d'où il a tiré ce nom, lequel, comme je vous le disais, est un surnom qu'il avait vu attribué à la déesse elle-même, et qu'il transporte à sa compagne. Alexandre Etolien, poète distingué, dans son ouvrage intitulé Les Muses, rapporte avec quel zèle le peuple d'Ephèse, après avoir consacré un temple à Diane, invita, en leur proposant des récompenses, les poètes les plus célèbres de l'époque, à composer différents ouvrages en vers, en l'honneur de la déesse. Dans ce passage, le nom d'Opis est donné, non pas à la compagne de Diane, mais à la déesse elle-même. Le poète, comme je l'ai dit, parle des Ephésiens.

• Ce peuple, sachant que Timothée fils de Thersandre, habile dans la musique et dans la poésie, excitait universellement l'admiration des Grecs. L'honora d'un don sacré de mille sicles d'or, afin qu'il célébrât Opis, qui lance des flèches rapides, et qui a un temple célèbre à Cenchrée. »

Et peu après :

« ... Afin qu'il ne laissât pas sans gloire les actions de la fille de Latone. »

Il est prouvé, si je ne me trompe, qu'Opis est un surnom de Diane, et que c'est l'érudition de Virgile qui lui a suggéré de transporter ce nom à la compagne de la déesse.

« Tous les Dieux quittèrent leurs autels et abandonnèrent leurs sanctuaires. »

Personne ne recherche ou Virgile a pris cette idée. Il est constant toutefois que c'est dans Euripide, qui, dans sa Troade, fait dire à

At Trivia custos jam dudum in montibus Opis.

Opis inquit comitem et sociam Dianæ. Sed audite, unde Vergilius hoc nomen acciperit; qui, ut divi, quod epitheton ipsiusce legerat, sociæ ejus imposuit. Alexander Etolus, poeta ænegicus, in libro, qui inscribitur Musæ, refert, quanto studio populus Ephesus dedicato templo Dianæ curaverit præmissis propositis, ut, qui tunc erant poete ingeniosissimi, in Decem carmina diversa componerent. In his versibus Opis non comes Dianæ, sed Diana ipsa vocata est. Loquitur autem, uti divi, de populo Ephesio :

Ἄλλ' ὅς τις πευθόμενος πάγχυ Γραικοῖσι μελέσθαι
Τιμίθεον κέφαρος Ἰθμονα καὶ μελέων,
Τῶν Θερασάνηρον τὸν ἦγεσεν ἀνέρα σίγλων
Χρυσέων ἱερῶν δὴ τότε χιλιάδων
Τῆν ἦσαν ταχέων Ἰππιν βλιήτερον οἰστών.
Ἦ δ' ἐπὶ Κεγγριῶν τιμῶν οἶκον ἔχει.

et mox :

Μηδὲ θεῆς προλήπτῃ Λητωίδος ἀλκεια ἔργα.

Apparuit, ni fallor, Opis Dianam dictam, et Vergilium de nimia doctrina hoc nomen in ejus comitem transtulisse.

Excessere omnes adytis arisque relictis

Di.

Hoc unde Virgile dixerit, nullus inquirat : sed constat, illum de Euripide traxisse, qui in fabula Troadibus indu-

Apollun, quand Troie va être prise, les paroles suivantes :

« Vaine par Junon et par Minerve, qui renversent de concert les murs phrygiens, j'abandonne l'illustre Hion, et les temples qu'on m'y a élevés; car lorsque la triste solitude s'est emparée d'une ville, le culte des dieux y est négligé, et ils n'y sont plus honorés. »

Ce passage nous apprend d'où Virgile a tiré que les dieux abandonnent une ville au moment qu'elle va être prise. Ce n'est pas non plus sans quelque autorité de la vieille Grèce qu'il a dit :

« (Junon) elle-même du haut du ciel lança la foudre rapide de Jupiter. »

Car Euripide met en scène Minerve, sollicitant de Neptune des vents contraires à la flotte des Grecs, et lui disant qu'il doit faire le même usage de la foudre contre les Grecs, qu'en aurait fait Jupiter de qui il le tient.

Dans Virgile, Pan seduit la Lune par le charme d'une toison blanche comme la neige :

« Il l'entraîne dans les forêts profondes... (s'il faut croire ce qu'on en dit) par le charme d'une toison plus blanche que la neige. »

Valerius Probus, homme très-savant, remarque, sur ce passage, qu'il ignore d'où le poète a tiré cette fable ou cette histoire. Cette ignorance m'étonne de la part d'un tel homme. C'est le poète Nicandre qui est l'auteur de cette histoire. Didyme, le plus savant des grammairiens qui ont existé jusqu'ici, donne à ce fait l'épithète de fabuleux. C'est parce que Virgile n'ignorait pas cette circonstance qu'il a ajouté :

cit Apollinem, cum Troja capienda esset, ista dicentem :

Ἐγὼ δὲ (νικῶμαι γὰρ Ἀργείας θεῶν
Ἦρας, Ἀθάνας θ', αἱ συνεπέστον Φρύγας)
Λείπω τὸ κλεινὸν Ἴδιον βωμοῦς τ' ἑμοῦς·
Ἐρημία γὰρ πόλιν ὄταν λάβῃ κακῆ,
Νοσεῖ τὰ τῶν θεῶν, οὐδὲ τιμᾶσθαι θέλει.

Qui versus docent, unde Vergilius usurpaverit, a discississe « Deos a civitate jam capta ». Nec hoc sine auctoritate Græcæ vetustatis est, quod ait :

Ipsa Jovis rapidum jaculata e nubibus ignem.

Euripides enim induit Minervam ventos contrarios Græcorum classi a Neptuno petentem, dicentemque, debere illum facere, quod Jupiter fecerit, a quo in Græcos fulmen acciperit. Apud Vergilium Pan niveo lanæ munere Lunam illexisse perhibetur,

In memora alta vocans,

Monere sic niveo lanæ, si credere dignum est.

et reliqua. In hoc loco Valerius Probus vir perfectissimus notat, nescire se, hanc historiam sine fabulâ quo referat auctore. Quod tantum virum fugisse miror. Nam Nicander hujus est auctor historia, poeta, quem Didymus, grammaticorum omnium, quinque sint, quinque tuerint, instructissimus, fabulosum vocat. Quod sciens Vergilius adjevit,

« S'il faut croire ce qu'on en dit; » comme pour prévenir qu'il s'appuyait sur un auteur fabuleux. On pareourt le troisième livre (de l'Énéide) sans s'informer d'où est tiré ceci :

« Phébus l'apprit du dieu tout-puissant; à « son tour, Phébus Apollon me l'a révélé. »

A de tels passages les grammairiens, pour excuser leur ignorance, attribuent ces fictions au génie de Virgile, plutôt qu'à son savoir; et ils ne disent pas même qu'il les a empruntées à d'autres, pour ne pas se trouver contraints à nommer les auteurs. Mais j'atteste que dans ce passage, le savant poète n'a fait que suivre l'illustre tragique Eschyle, qui, dans la pièce intitulée en latin *Sacerdotes (les Prêtres)*, dit :

« Il faut partir lesacles plus promptement possible, car voici les oracles que Jupiter diète à « Loxias Apollon. »

Et ailleurs :

« Jupiter est le père prophétique de Loxias « (Apollon). »

N'est-il pas évident que c'est de là que Virgile a tiré qu'Apollon répète les oracles que lui diète Jupiter? Après cela, ne reste-t-il pas prouvé pour nous que, de même que Virgile ne peut pas être compris par celui qui n'entend pas la langue latine, il ne peut pas l'être non plus par celui qui n'a pas approfondi jusqu'au dernier degré de l'érudition grecque? Car si je ne craignais de devenir fatigant, je pourrais remplir de gros volumes de ce que ce poète a puisé dans les parties les moins connues de l'érudition des Grecs; mais ce que j'en ai rapporté suffit pour établir ma proposition.

Si credere dignum est.

ut eo se fabuloso usum fateatur auctore. In tertio libro eursim legitur, neque unde translatum sit, quaeritur :

Quae Phoebus pater omnipotens, mihi Phoebus Apollo Praedixit, etc.

In talibus locis grammatici, excusantes imperitiam suam, inventiones has ingenio magis, quam doctrinae Maronis assignant; nec dicunt, cum ab aliis mutuatum, ne nominare cogantur auctores. Sed affirmo, doctissimum vatem etiam in hoc Aeschylum eminentissimum tragediarum scriptorem secutum, qui in fabula, quae latina lingua Sacerdotes inscribitur, sic ait :

Στὴ δὲ λειψὸς τάγματα· πάντα γὰρ πατὴρ
Ζεὺς ἐγκάβητι Λοξία θεσπίσματα.

et alibi :

Πατρὸς προφήτης ἐστὶ Λοξίας Διός.

Equid clarum factum est, inde sumpsisse Vergilium, quod Apollo ea vaticinetur, quae sibi Jupiter fatur? Probatumne vobis est, Vergilium, ut ab eo intelligi non potest, qui sonum Latinae vocis ignorat, ita nec ab eo posse, qui Graecam non hauserit extrema satietate doctrinam? Nam si fastidium facere non timerem, ingentia poteram volumina de his, quae a penitissima Graecorum doctrina translulisset, implere. Sed ad fidem rei propositae relata sufficiunt.

LIVRE SIXIÈME.

CHAPITRE I.

Des vers que Virgile a pris à moitié, ou même eu entier, dans d'anciens poètes latins.

Eusthate nous a tracé un admirable tableau, dit ici Prætextatus, des emprunts que Virgile a faits à l'antiquité grecque, pour les transporter dans ses poèmes; mais nous n'avons pas oublié pour cela que des hommes que l'on compte parmi les plus savants de notre âge, Furius Albinus et Cécina Albinus, nous ont promis de dévoiler les emprunts que Virgile a faits en outre aux anciens écrivains romains : le moment est arrivé d'exécuter cette promesse. — Tout le monde ayant approuvé la proposition, Furius Albinus parla en ces termes :

— Tandis que je désire montrer combien Virgile a su mettre à profit la lecture des anciens, et recueillir dans leurs divers ouvrages des fleurs et des ornements dont il a embelli ses poèmes, j'appréhende de fournir aux ignorants ou aux malintentionnés l'occasion d'accuser de plagiat un si grand poète, sans faire attention que le fruit qu'on espère de ses lectures, c'est de parvenir à imiter ce que l'on trouve de bon dans les autres, et à s'approprier ce qu'on admire le plus en eux. C'est ce qu'ont fait réciproquement entre eux les écrivains grecs les plus distingués : c'est ce qu'ont fait les nôtres réciproquement entre eux, autant qu'à l'égard de ces derniers. Sans parler des étrangers, il me serait facile de vous démontrer combien les écrivains de notre ancienne littéra-

LIBER SEXTUS.

CAPUT I.

Quos vel ex dimidio sui, vel solidos etiam versus, ab antiquis latinis poetis sit mutuatus Vergilius.

Hic Prætextatus : Mirum, inquit in modum digessit Eustathius, quae de graeca antiquitate carminum suo Vergilius inseruit. Sed meminimus, viros inter omnes nostra aetate longe doctissimos, Furium Cæcinamque Albinos, promississe, se proliuros, quid idem Maro de antiquis Romanis scriptoribus traxerit. Quod nunc ut fiat, tempus admonet. Cumque omnibus idem placeret, tum Furius Albinus : Etsi vereror, ne, dum ostendere cupio, quantum Vergilius noster ex antiquorum lectione profecerit, et quae ex omnibus flores, vel quae in carminibus sui decorem ex diversis ornamenta libaverit, occasionem reprehendendi vel imperitiae, vel malignis ministrum, exprobrantibus tanto viro alieni usurpationem, nec considerantibus, hunc esse fructum legendi, aemulari ea, quae in aliis probae, et quae maxime inter aliorum dicta mireris, in aliquem usum tuum opportuna derivatione convertere ; quod et nostri tam inter se, quam a Graecis, et Graecorum excellentes inter se, sicut

ture se sont fait de mutuels emprunts; ce que je pourrai exécuter plus opportunément dans une autre occasion, si cela vous convient. Je n'en cite rai pour le moment qu'un exemple, qui doit suffire à prouver mon assertion. Afranius, auteur de comedies à toge, dans celle qui est intitulée les Compitales, » reprend très-convenablement à ceux qui lui reprochaient d'avoir pris plusieurs choses dans Ménandre. J'avoue, dit-il, que j'ai puisé non-seulement chez lui, mais encore chez tous les écrivains, même latins, dans lesquels j'ai trouvé quelque chose qui m'a convenu; et, en cela, j'ai eru agir ou ne peut mieux. Si donc une telle société, une pareille communauté est permise et établie entre les poètes, et généralement entre tous les écrivains, qui accusera Virgile de plagiat, parce qu'il a fait des emprunts aux écrivains qui l'ont précédé, pour en orner ses ouvrages? Ne lui doit-on pas plutôt de la reconnaissance de ce qu'en transportant quelques-uns de leurs morceaux dans ses vers qui doivent demeurer éternellement, il a préservé d'un entier oubli la mémoire de ces anciens auteurs, que notre siècle ne se contente pas de vouer à l'oubli, mais qu'il commence même à condamner au mépris? D'ailleurs, Virgile choisit avec tant de discernement, ou il imite d'une telle manière, que lorsque nous lisons ses emprunts, nous nous plaisons à les trouver dans ses mains; et nous sommes dans l'admiration de les voir y produire plus d'effet qu'en leur place primitive. Je signalerai donc d'abord les demi-vers, ou les vers presque entiers, que Virgile a pris à d'autres poètes. Je passerai ensuite aux morceaux qu'il a traduits intégralement, avec de légères mutations; à ceux dont il a saisi le sens, en laissant clairement en apercevoir l'o-

rigine; à ceux enfin auxquels il a fait des changements qui n'ont pas empêché d'en découvrir la source. Après cela, je prouverai que quelques-unes des choses qu'il a prises dans Homère, il ne les y a point puisées directement, mais que d'autres les y avaient prises avant lui; et que c'est de ces auteurs qu'il les a transportées dans ses ouvrages, puisqu'il les avait lus indubitablement.

Virgile :

« Pendant le ciel opère sa révolution, et la nuit s'élance hors de l'Océan. »

Ennius, livre sixième :

« Cependant le ciel et ses vastes constellations opèrent leur révolution. »

Virgile :

« (Atlas) soutient sur ses épaules le ciel orné d'étoiles ardentes. »

Ennius, livre premier :

« Il parcourt le ciel orné d'étoiles brillantes. »

Livre troisième :

« Il considère le ciel orné d'étoiles brillantes. »

Et livre dixième :

« La nuit s'avance ornée d'étoiles brillantes. »

Virgile :

« Le père des dieux et le roi des humains convoque l'assemblée. »

Ennius, livre sixième :

« Alors le père des dieux et le roi des humains dit en son cœur. »

Virgile :

« Il est un pays que les Grecs nomment Hespérie. »

Ennius, livre premier :

« Il est un pays que les mortels nommaient Hespérie. »

Virgile :

fecerunt. Et, ut de alienigenis faciam, possem pluribus edocere, quantum se mutuo compilarint bibliothecae veteris auctores. Quod tamen opportune alias, si volentibus vobis erit, probabo. Unum nunc exemplum proferam, quod ad probanda, que assero, pene sufficit. Afranius enim Jogaturni scriptor, in ea togata, que Compitalia inscribitur, non invicereunde respondens arguentibus, quod plura sumisisset a Menandro, Fateor, inquit, sumi, non ab illo solo modo, sed ut quisque habuit, quod conveniret mihi, quodque me non posse melius facere credidi, etiam a Latino. Quod si hanc societatem et rerum communio poetis scriptoribusque omnibus inter se exercenda concessa est; quis frandi Virgilio vortat, si ad excolendum se quendam ab antiquioribus mutuas sit? cui etiam gratia hoc nomine est habenda, quod nonnulla ab illis in opus sumo, quod aeterno mansurum est, transferendo, fecit, ne omnino memoria velorum deleberetur; quos, sicut praesens sensus ostendit, non solum neglecti, verum etiam risui habere jam cupimus. Denique et iudicio transferendi et modo imitandi consecutus est, ut, quod apud illum legitimus alienum, aut illius esse malimus, aut melius hic, quam ubi natum est, sonare miremur. Dicam itaque primum, quos ab aliis traxit vel ex dimidio sui versus, vel pene solidos. Post hoc, locos integros cum parva qua-

dam mutatione translato, sensusque ita transcriptos, ut, unde essent, eliceret; immutato alios, ut tamen origo eorum non ignoraretur. Post haec, quaedam de his, quae ab Homero sumta sunt, ostendam, non ipsum ab Homero tulisse, sed prius alios inde sumisisse, et hunc ab illis, quos sine dubio legerat, translulisse. Vergilius :

Vertitur interea caelum, et ruit oceano nox.

Ennius in libro sexto :

Vertitur interea caelum cum ingentibus signis.

Vergilius :

Aven humero torquet stellis ardentibus aptum.

Ennius in primo :

Qui caelum versat stellis fulgentibus aptum.

et in tertio :

Caelum prospexit stellis fulgentibus aptum.

et in decimo :

Hinc nox processit stellis ardentibus apta.

Vergilius :

Concilium hunc vocat Divum pater atque hominum rex.

Ennius in sexto :

Tom cum corde suo Divum pater atque hominum rex

Effatur.

Vergilius :

« Et toi, ô pere du Tibre, avec ton fleuve sa-
« cré. »

Ennius, livre premier :

« Et toi, ô pere du Tibre, avec ton fleuve sa-
« cré. »

Virgile :

« Reçois ma foi et donne-moi la tienne; car
« nous avons tous deux de vaillants guerriers. »

Ennius, livre premier :

« Reçois ma foi et donne-moi la tienne et for-
« mons une alliance durable. »

Virgile :

« La nuit orageuse tenait la lune cachée der-
« rière les nuages. »

Ennius, livre premier :

« La nuit orageuse voilait la lumière céleste. »

Virgile :

« En attendant, ton sang fumant va porter la
« peine... »

Ennius, livre premier :

« Je jure qu'aucun homme vivant n'aura fait
« ceci impunément; pas même toi, car ton sang
« fumant va me le payer. »

Virgile :

« De tous côtés les indomptables campagnards
« accourent, armés de traits. »

Ennius, livre troisième :

« Après s'être fatigués, ils s'arrêtent et s'ap-
« puient sur leurs lances; de tous côtés volent
« leurs traits recourbés. »

Virgile :

« Ils font les plus grands efforts... »

Ennius, livre quatrième :

« Les Romains font les plus grands efforts
« avec leurs échelles. »

Est locus, Hesperiam Graji cognomine dicunt.

Ennius in primo :

Est locus, Hesperiam quam mortales pertinebant.

Vergilius :

Tuque o Tibri tuo genitor cum flumine sancto.

Ennius in primo :

Tuque, pater Tiberine, tuo cum flumine sancto.

Vergilius :

Accipe, daque fidem. Sunt nobis fortia bello

Pectora.

Ennius in primo :

Accipe, daque fidem, foedusque feri bene firmum.

Vergilius :

Et lunam in nimbo nox intempesta tenebat.

Ennius in primo :

Cum superum lumen nox intempesta teneret.

Vergilius :

Tu tamen interea calido mihi sanguine poenas

Persolves.

Ennius in primo :

Non pol homo quisquam faciet impune animatus

Hoc, nisi tu : nam mi calido das sanguine poenas.

Vergilius : — — Concurrunt undique telis

Indomiti agricolæ

Ennius in tertio :

Et dans le seizième :

« Les rois font les plus grands efforts pour
« obtenir dans leur empire des statues et des
« mausolées, et pour se faire un nom. »

Virgile :

« Développer avec moi le vaste tableau de
« cette guerre. »

Ennius, livre sixième :

« Qui pourra développer le vaste tableau de la
« guerre? »

Virgile :

« Que mes ordres soient exécutés sans aucun
« délai. Jupiter est pour nous. »

Ennius, livre septième :

« Jupiter ne reverse pas toujours vos entra-
« prises; maintenant il est pour nous. »

Virgile :

« Ils envahissent la ville ensevelie dans le
« vin et dans le sommeil. »

Ennius, livre huitième :

« Les ennemis sont maintenant domptés par
« le vin et ensevelis dans le sommeil. »

Virgile :

« Un cri s'élève jusqu'au ciel, et tous les Lu-
« tins... »

Ennius, livre dix-septième :

« Un cri s'élève jusqu'au ciel, parti des deux
« côtés. »

Virgile :

« Le cheval frappe de son ongle avec fracas
« la poussière du sol. »

Ennius, livre sixième :

« Les Numides vont à la découverte; la terre
« retentit sous l'ongle du cheval. »

Le même, dans le livre huitième :

Postquam defessi sunt, stant, et spargere sese

Hastis : ausatis concurrunt undique telis.

Vergilius : — — Summa nituntur opum vi.

Ennius in quarto :

Romani scalis summa nituntur opum vi.

et in sextodecimo :

Reges per regnum stantisque sepulcraque querunt;

Edificant nomen : summa nituntur opum vi.

Vergilius :

Et necum ingentes oras evolcite belli.

Ennius in sexto :

Quis potis ingentes oras evolvere belli?

Vergilius :

Ne qua meis dictis esto mora. Juppiter hac stat.

Ennius in septimo :

Non semper vestra evertit. Nunc Juppiter hac stat

Vergilius :

Invadunt urbem somno vinoque sepultam.

Ennius in octavo :

Nunc hostes vino domiti somnoque sepulti.

Vergilius :

Tollitur in cælum clamor, emctique Latini.

Ennius in septimodecimo :

Tollitur in cælum clamor exortus utrisque

« Le cheval poursuit, en frappant fortement la terre de son ougla. »

Et dans le livre dix-septième :

« Le cheval court et au bruit des applaudissements frappe la terre de son pied concave. »

Virgile :

« Un seul homme, en temporisant, releva nos destinées. »

Ennius, livre douzième :

« Un seul homme, en temporisant, releva nos destinées. »

Virgile :

« Pallas tombe sur la blessure, et ses armes retentissent de sa chute. »

Ennius, livre seizième :

« Il tombe, et ses armes retentissent de sa chute. »

Virgile :

« Déjà les premiers feux de l'aurore naissante se répandaient sur la terre. »

Lucrece, livre second :

« Lorsque l'aurore commence à arroser la terre de sa lumière. »

Virgile :

« Rouler après soi de longs traits de flamme. »

Lucrece, livre second :

« Ne vois-tu pas traîner de longs traits de flamme? »

Virgile :

« La foudre gronde, et déchire la nue. »

Lucrece, livre second :

« La foudre déchire la nue à droite et à gauche. »

Vergilius :

Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum.

Ennius in sexto :

Explorant Numida. Totam quatit ungula terram.

Idem in octavo :

Consequitur, summo sonitu quatit ungula terram.

Idem in septimodecimo :

It eques, et plausu cava concutit ungula terram.

Vergilius :

Unus qui nobis cunctando restituit rem.

Ennius in duodecimo :

Unus homo nobis cunctando restituit rem.

Vergilius :

Corruit in vulnus. Sonitum super arma dedere.

Ennius in sextodecimo :

Concidit, et sonitum simul insuper arma dederunt.

Vergilius :

Et jam prima novo spargebat lumine terras.

Lucretius in secundo :

Cam primum aurora respergit lumine terras.

Vergilius :

Flammarum longos a tergo involvere tractus.

Lucretius in secundo :

Nonne vides longos flammaram ducere tractus?

Vergilius. — Ingehinant abruptis nubibus ignes.

Virgile :

« Ils exécutaient des simulacres de combats. »

Lucrece, livre second :

« Ils s'organisent, ils se complètent, ils exécutent des simulacres de combats. »

Virgile :

« Des fantômes privés de la lumière. »

Lucrece, livre quatrième :

« Il s'étonne, en considérant ces figures, de voir des fantômes privés de la lumière. »

Virgile :

« (Le lion) sauvage recule à cet aspect terrible. »

Lucrece, livre cinquième :

« A cet aspect terrible, un serpent sauvage, d'un corps monstrueux. »

Virgile :

« L'aurore abandonnant le lit pourpré de Thon. »

Furius, dans le premier livre de ses Annales :

« Cependant l'aurore quittant le lit de l'Océan. »

Virgile :

« Quelle est cette espèce d'hommes, et quelles sont ces mœurs barbares? »

Furius, livre sixième :

« Quelle est cette espèce d'hommes, ô divin fils de Saturne? »

Virgile :

« (Juturne) sème dans l'armée différents bruits, et parle de la sorte. »

Furius, livre dixième :

« Ils répandent et recueillent différents bruits. »

Lucretius in secundo

Nunc hinc, nunc illinc abruptis nobilibus ignes.

Vergilius : — Belli simulacra ciebant.

Lucretius in secundo :

Componunt, complent; belli simulacra cieunt.

Vergilius : — Simulacraque luce carentum

Lucretius in quarto :

Cum saepe figuras
Contuitur mirans, simulacraque luce carentum.

Vergilius :

Asper acerba tuens, retro redit.

Lucretius in quinto :

Asper, acerba tuens; immani corpore serpens.

Vergilius :

Tithoni croceum linquens aurora cubile.

Furius in primo annali :

Interea oceani linquens aurora cubile.

Vergilius :

Quod genus hoc hominum, quæve huoc tam barbara morem?

Furius in sexto :

Quod genus hoc hominum Saturno sancte create?

Vergilius :

Rumoresque serit varios, ac talia fator.

Furius in decimo :

Virgile :

« En les appelant chacun par son nom, il ramène les fuyards au combat. »

Furius, livre onzième :

« Il ramène chacun en l'appelant par son nom ; « il rappelle que le moment de l'accomplissement « des oracles est arrivé. »

Et plus bas :

« Il les encourage par ses paroles, il ranime « dans leur cœur l'ardeur guerrière ; il les dis- « pose à revenir au combat. »

Virgile :

« Dites, ô Pierides : nous ne pouvons pas tous « toutes choses. »

Lucile, livre cinquième :

« Il était l'aîné ; nous ne pouvons pas tous « les choses. »

Virgile :

« Chacun regarde de tous côtés : (Nisus) que « le succès enflamme. »

Pæuvius, dans Médée :

« Chacun regarde autour de soi ; l'horreur « s'empare de nous. »

Virgile :

« Sous ces favorables auspices, ils poursuivent « le voyage commencé. »

Suëvius, livre cinquième :

« Ils reviennent, et rapportent les bruits favo- « rables qu'ils ont recueillis. »

Virgile :

« Certainement tu ne m'échapperas pas aujour- « d'hui ; j'irai partout ou tu m'appelleras. »

Nævius, dans le Cheval de Troie :

Rumoresque serunt varios, et multa requirunt.

Vergilius :

Nominæ quemque vocans, reficitque ad prælia pulsos.

Furius in undecimo :

Nomine quemque ciet : dictorum tempus adesce
Commemorat.

Deinde infra :

Confirmat dietis, simul atque exsuscitat acres
Ad bellandum animos, reficitque ad prælia mentes.

Vergilius :

Dicite, Pierides : non omnia possumus omnes.

Lucilius in quinto :

Major erat natu. Non omnia possumus omnes.

Vergilius :

Diversi circumspiciunt. Hoc acrior idem.

Pæuvius in Medea :

Diversi circumspiciunt, horror percipit.

Vergilius :

Ergo iter inceptum peragunt rumore secundo.

Suëvius in libro quinto :

Redeunt, referuntque petita rumore secundo.

Vergilius :

Nunquam hodie effugies, veniam quoecunque vocaris.

Nævius in equo Trojano :

« Tu n'éviteras jamais de mourir aujourd'hui « de ma main. »

Virgile :

« Celui-ci a vendu sa patrie pour de l'or, et lui « a imposé le joug d'un maître ; au gré de son ava- « rice, il a diété et abrogé des lois. »

Varius, de la Mort :

« Cet homme a vendu le Latium aux étrangers, « il a dépouillé chaque citoyen de ses champs ; « pour de l'argent, il a fait et abrogé des lois. »

Virgile :

« Pour boire dans des coupes enrichies de « pierreries, et dormir sur la pourpre de Sarra. »

Varius, dans la Mort :

« Pour coucher sur des tapis de pourpre et boire « dans l'or massif. »

Virgile :

« Filez de pareils siècles, ont dit (les Parques) « à leurs fuseaux. »

Catulle :

« Courez, fuseaux, courez cent et cent fois vo- « tre trame. »

Virgile :

« Heureuse, hélas ! mille fois heureuse, si ja- « mais les vaisseaux troyens n'eussent touché nos « rivages ! »

Catulle :

« Plût au ciel, ô tout-puissant Jupiter, que « les vaisseaux troyens n'eussent jamais touché « les rivages de Crète ! »

Virgile :

« Il met à nu ses os et ses bras puissants. »

Lucile, livre dix-septième :

Nunquam hodie effugies, quin mea manu moriare.

Vergilius :

Vendidit hic auro patriam, dominumque potentem
Imposuit : fixit leges pretio, atque refixit.

Varius de morte :

Vendidit hic Latium populis, agrosque viritum
Eripuit : fixit leges pretio, atque refixit.

Vergilius :

Ut gemma bibat, et Sarrano dormiat ostro.

Varius de morte :

Incubet et Tyrus, atque ex solido bibat auro.

Vergilius :

Talia secla suis dixerunt currite fuis.

Catullus :

Currite decenti sublemioe, currite fusi.

Vergilius :

Felix heu, nimium felix, si litora tantum
Nunquam Dardaniæ tetigissent nostra carinæ.

Catullus :

Juppiter omnipotens, utinam non tempore primo
Gnosia Cæropiæ tetigissent litora puppes.

Vergilius : — Magna ossa læcetosque

Extulit.

Lucilius in septimo *de*rimo :

« Cet homme met à nu ses os et ses membres
« énormes. »

Virgile :

« (Vénus) fait couler un doux sommeil dans
« les veines (d'Ascagne). »

Furius, livre premier :

« Et répand le doux sommeil dans son sein. »

Et Lucrèce, livre quatrième :

« Comment le sommeil verse le repos sur
« les membres. »

Virgile :

« Les champs liquides. »

Lucrèce, livre sixième, parlant pareillement de
la mer :

« La masse liquide et les plaines flottantes. »

Virgile :

« Les Scipions, ces deux foudres de guerre. »

Lucrèce, livre troisième :

« Les Scipions, foudres de guerre et terreur
« de Carthage. »

Virgile :

« (Cette eau) laissera dans la bouche de ceux
« qui la goûteront une amertume désagréable. »

Lucrèce, livre second :

« ... Infectent le palais d'une saveur dégoû-
« tante. »

Virgile :

« Telles sont ces figures inanimées des morts
« qui voltigent (dit-on) sur la terre. »

Lucrèce, livre premier :

« Ainsi nous croyons voir et entendre devant
« nous des morts, dont la terre embrasse les os. »

Magna ossa lacertique

Apparent homini.

Vergilius : — Placidam per membra quietem
Irrigat.

Furius in primo :

Mitemque rigat per pectora somnum.

et Lucretius in quarto :

Nunc quibus ille modis somnus per membra quietem
Irrigat.

Vergilius : — — Camposque liquentes.

Lucretius in sexto simile de mari :

Et liquidam molera, camposque natantes.

Vergilius :

Et gemitos duo fulmina belli
Scipiadas.

Lucretius in tertio :

Scipiades belli fulmen, Carthaginis horror.

Vergilius : — — Et ora

Tristia tentantum sensu torquebit amaror.

Lucretius in secundo :

Fædo perforquent ora sapore.

Vergilius :

Morte obita quales fama est volitare figuras.

Lucretius in primo :

Genere uti videamur eos, audireque coram.
Morte obita quorum tellus amplectitur ossa.

C'est aussi de là qu'est imité ce vers de Vir-
gile :

« La terre qui renferme dans son sein les os de
« mon pere Anchise. »

Virgile :

« Présentant son image empreinte d'une étrange
« pâleur. »

Lucrèce, livre premier :

« Ses fantômes d'une pâleur étrange. »

Virgile :

« Une sueur glacée découlait alors de tout
« mon corps. »

Ennius, livre seizième :

« La sueur humide découle alors de tout mon
« corps. »

Virgile :

« Le bois du navire glisse sur l'onde humide. »

Ennius, livre quatorzième :

« La carène du navire glisse et vole impétueu-
« sement sur l'onde. »

Virgile :

« Il tombe une pluie de fer. »

Ennius, livre huitième :

« Les archers lancent leurs javelots, qui for-
« ment une pluie de fer. »

Virgile :

« Cependant le dard rapidement lancé atteint
« le cimier de son casque. »

Ennius, livre seizième :

« Cependant le javelot, en fendaut l'air, em-
« porte avec soi le cimier. »

Virgile :

Hinc est et illud Vergilii :

Et patris Anchise gremio complectitur ossa.
Ora modis atollens pallida miris.

Lucretius in primo :

Sed quædam simulacra modis pallentia miris.

Vergilius :

Tum gelidus toto manabat corpore sudor.

Ennius in sexto decimo :

Tunc tumido manat ex omni corpore sudor.

Vergilius :

Labitur uncta vadis abies.

Ennius in quarto decimo :

Labitur uncta carina, volat super impetus undas.

Vergilius :

Ac ferreus ingruit imber.

Ennius in octavo :

Hastali spargunt hastas, fit ferreus imber.

Vergilius :

Apicem tamen incila summum

Hasta tulit.

Ennius in sexto decimo :

Tamen indu volans secum abstulit hasta
Insigne.

Vergilius :

Pulverulentus eques furit : omnes arma requirunt.

« Le cheval poudreux s'anime ; tous saisissent
« leurs armes. »

Ennius, livre sixième :

« Ils dispersent le troupeau bêlant. Chacun
« court aux armes. »

Virgile :

« On ne peut le voir, ni parler de lui, sans hor-
« reur. »

Accius, dans Philoctète :

« On ne peut le considérer, ni lui parler. »

Virgile :

« Je vais m'illustrer, ou par les dépouilles
« opimes que je remporterai sur vous, ou par
« une mort glorieuse. »

Accius, dans le Jugement des armes :

« Il serait beau pour moi de gagner un trophée
« sur un homme courageux ; mais si je suis vain-
« eu, il n'y aura point de honte à l'être par un
« homme tel que lui. »

Virgile :

« Et si la fortune cruelle a pu rendre Sinon
« malheureux, elle n'en fera jamais un fourbe
« et un menteur. »

Accius, dans Téléphé :

« Et si la fortune a pu m'enlever mon empire
« et mes richesses, elle n'a pu m'enlever ma vertu. »

Virgile :

« O mon fils, apprend de moi le courage et
« le travail : d'autres t'apprendront à capter la
« fortune. »

Accius, dans le Jugement des armes :

« Il égale le courage de son père, mais non
« pas ses destinées. »

Virgile :

Ennius in sexto :

Balantum pecudes qualis. Omnes arma requirunt.

Vergilius :

Nec visu facilis, nec dictu affabilis ulli.

Accius in Philoctete :

Quem neque tueri contra, nec affari queas.

Vergilius :

Aul spoliis ego jam raptis laudabor opimis,
Aut leto insigni.

Accius in armorum judicio :

Nam tropæum ferre me a forti viro pulchrum est.
Si autem vincar, vinci a tali nullum est probrum.

Vergilius :

Nec, si miserum fortuna Sinonem
Finxit, vanum etiam mendacemque improba linget.

Accius in Telepho :

Nam si a me regnum fortuna atque opes
Eripere quisit, at virtutem non quit.

Vergilius :

Disce, puer, virtutem ex me, verumque laborem ;
Fortunam ex aliis.

Accius in armorum judicio :

Virtuti is par, dispar fortunâ patris.

Vergilius : Janjan nec maxima Juno.

« Non, ni la puissante Junon, ni le fils de Sa-
« turne, ne voient que d'un œil indifférent ce qui
« se passe ici-bas. »

Accius, dans Antigone :

« Non certainement, ni les dieux, ni le roi des
« dieux, ne s'occupent à gouverner le monde. »

Virgile :

« Les captifs ne pourront-ils donc être prison-
« niers ? Et Troie en feu n'aura-t-elle donc pas
« dévoré ses habitants ? »

Ennius, livre onzième, en parlant des Troyens :

« Ils n'auront donc pu périr dans les champs
« troyens ? Ils ne seront point restés prisonniers
« de celui qui les a pris ? Ils n'auront point été
« consumés par l'incendie qui les a brûlés ? »

Virgile :

« Et plusieurs autres encore que cache une
« obscure renommée. »

Ennius, dans Alexandre :

« Il en arrive plusieurs autres, dont la pau-
« vreté obscurcit le nom. »

Virgile :

« La fortune seconde les audacieux. »

Ennius, livre septième :

« La fortune est donnée aux hommes coura-
« geux. »

Virgile :

« Ils retrempe au fourneau les épées de
« leurs pères, et la faux recourbée se redresse
« pour former une épée. »

Lucretius, livre cinquième :

« Insensiblement le fer se convertit en épée,
« et la faux d'airain fut rejetée avec mépris. »

Virgile :

Nec Saturnius hæc oculis pater adspicit æquis,

Accius in Antigona :

Janjan neque Dii regunt,

Neque profecto Deum summus rex omnibus curat.

Vergilius :

Num capti poluere capi ? num incensa cremavit
Troja viros ?

Ennius in undecimo, cum de Perganis loqueretur :

Que neque Dardaniis campis potuere perire ;
Nec cum capta, capi ; nec cum combusta, cremari.

Vergilius :

Multi præterea, quos fama obscura recondit.

Ennius in Alexandro :

Multi alii adventant, paupertus quorum obscurat nomina.

Vergilius :

Audentes fortuna juvat.

Ennius in septimo :

Fortibus est fortuna viris data.

Vergilius :

Recoquit patrios fornacibus enses,
Et curvæ rigidum falces conflantur in ensem.

Lucretius in quinto :

Inde minutim processit ferreus ensis,

« Leurs coupes sont les fontaines liquides et
« les fleuves battus par leur cours. »

Lucrece, livre cinquième :

« Pour apaiser leur soif, ils n'invoquaient
« que les fleuves ou les fontaines. »

Virgile :

« Il cueille les fruits que les arbres et les champs
« produisent spontanément. »

Lucrece, livre cinquième :

« Ce que le soleil et les pluies leur accordaient,
« ce que la terre produisait spontanément, suffi-
« sait pour apaiser leur faim. »

CHAPITRE II.

Des passages que Virgile a traduits des anciens écrivains
latins, ou intégralement, ou avec de légers changements ;
et de ceux qu'il a transformés de manière néanmoins à
en laisser facilement découvrir l'origine.

Après avoir parlé des vers que Virgile a trans-
portés dans ses ouvrages, soit intégralement, soit
en partie, ou avec le changement de quelques
mots, comme pour leur donner une couleur nou-
velle, je veux maintenant établir la comparaison
entre des passages entiers, afin qu'on puisse con-
sidérer, comme dans un miroir, d'où ils ont été
tirés.

Virgile :

« Je n'ignore pas combien il est difficile dans
« ce sujet, de triompher des expressions, et de
« prêter quelque importance à des objets si légers ;
« mais un doux plaisir m'entraîne vers les sentiers
« difficiles et déserts du Parnasse, et je me plais
« à m'ouvrir vers la source de Castalie un chemin

Versaque in obscuro species est falsis arce.

Virgilius :

Pocula sunt fontes liquidi, atque exercita cursu
Flumina.

Lucretius in quinto :

Ad sedare sitim fluvii fontesque vocabant.

Virgilius :

Quos rami fructus, quos ipsa volentia rura
Sponte tulere sua, carpisit.

Lucretius in quinto :

Quod sol atque imbres dederant, quod terra crearat
Sponte sua, satis id placabat pectora donum.

CAPUT II.

Quos locos, aut integros, aut paucis admodum immutatis,
ex antiquis latinis scriptoribus Virgilius transtulerit :
quosque ita mutaverit, ut origo tamen eorum facile de-
prehendatur.

Post versus ab aliis vel ex integro, vel ex parte translatis,
vel quaedam imitandis verba tanquam fucis alio tinctos,
nunc locos compositos sedet animo, ut, unde formati
sint, quasi de speculo cognoscas. Virgilius :

Nec sum animi dubius, verbis ea vincere magnum

« qui n'aît été frayé par aucun autre avant moi.

Lucrece, livre premier :

« Je n'ignore pas qu'une nuit épaisse en dérobe
« la connaissance (de la vérité) ; mais l'espérance de
« la gloire aiguillonne mon courage, et verse dans
« mon âme la passion des Muses : cet enthousiasme
« divin qui m'élève sur la cime du Parnasse, dans
« des lieux jusqu'alors interdits aux mortels. »

Comparez cet autre passage de Virgile, avec
celui d'où il l'a tiré, et vous y retrouverez la
même couleur, et presque les mêmes formes de la
phrase.

« S'ils n'habitent point de palais superbes, qui
« regorgent chaque jour des flots de la multitude
« qui vient les saluer ; si leurs lambris ne sont point
« revêtus de superbes reliefs..... »

Et peu après :

« Du moins au sein de la sécurité, ils jouissent
« d'une vie qui n'est point sujette aux tourments
« de la déception, et qui abonde en toute sorte
« de biens ; du moins, sans sortir de leur joyeux
« héritage, ils trouvent des retraites paisibles,
« des eaux vives, de fraîches vallées ; ils entendent
« les mugissements des troupeaux ; ils goûtent un
« doux sommeil à l'ombre de leurs arbres ; ils ont
« sous les yeux des forêts, des pâturages ; et ils
« jouissent d'une jeunesse endurcie au travail
« et accoutumée à se contenter de peu. »

Lucrece, livre second :

« Si vos festins nocturnes ne sont point éclairés
« par des flambeaux que soutiennent de magnifi-
« ques statues ; si l'or et l'argent ne brillent
« point dans vos palais ; si le son de la lyre ne
« retentit point sous vos lambris ; vous en êtes

Quam sit, et angustiis hunc addere rebus honorem.

Sed me Parnasi deserta per ardua duleis

Raptat amor. Juvat ire jugis, qua nulla priorum

Castaliam molli devertitur orbita clivo.

Lucretius in primo :

Nec me animi fallit, quam sint obscura ; sed acri

Percussit thyrso laudis spes magna meum cor,

Et simul incensit suavem mi in pectus amorem

Musarum : quo nunc instinctus mente vigenti,

Avia Pieridum peragro loca, nullius ante

Trita solo.

Accipe et alterum locum Maronis, illi, unde traxerat,
comparandum, ut eundem colorem ac paene similem so-
num loci utriusque reperias :

Si non ingentem foribus domus alta superbis

Mæne salutantum lotis adibus undam ;

Nec varios inhiant pulchra testudine postes.

et mox :

At securâ quies, et nescia fallere vita,

Dives opum variarum : at latis otia fundis,

Spelunca, vivique lacus, ac frigida Tempe,

Mugitoseque homi, mollesque sub arbore somni.

Non absunt illic saltus, ac lustra ferarum ;

Et patiens operum exiguoque assueta juventus.

Lucretius in libro secundo :

Si non aurea sunt juvenum simulacra per ædes,

Lampadas igniferas manibus retinentia dextris,

« dédommagés par la fraîcheur des gazons, le cris-
« tal des fontaines, et l'ombrage des arbres, au
« pied desquels vous goûtez des plaisirs qui
« eûtent peu, surtout dans la riante saison, quand
« le printemps sème à pleines mains les fleurs sur
« la verdure. »

Virgile, dans les Géorgiques :

« Ni l'ombre des hautes forêts, ni la molle ver-
« dure des prés, ni la fraîcheur des ruisseaux,
« dont l'onde plus pure que le cristal roule sur
« les cailloux à travers les campagnes, ne peuvent
« ranimer leurs esprits. »

Lucrece, livre second :

« Les tendres saules, les herbes rajeunies par
« la rosée, les bords rians des larges fleuves, n'ont
« plus de charme, et ne peuvent écarter l'inva-
« sion subite du mal. »

La couleur générale et les traits particuliers
du tableau de la peste, dans le troisième livre
des Géorgiques, sont tirés presque en entier de
la description de la peste qui se trouve dans le
sixième livre de Lucrece. Virgile commence ain-
si :

« Là, s'éleva jadis une maladie, déplorable
« fleau du ciel, qui fit de grands ravages tout le
« temps que durèrent les chaleurs de l'automne ;
« elle fit périr toutes les diverses espèces d'ani-
« maux domestiques ou sauvages. »

Lucrece commence de la manière suivante :

« Une maladie de cette espèce, causée par des
« vapeurs mortelles, désola jadis les contrées où
« régna Cécrops, rendit les chemins déserts, et
« épuisa Athènes d'habitants. »

Lumina nocturnis epulis ut suppeditentur,
Nec domus argento fulgens, auroque recondens,
Nec citharam reboant laqueata aurataque templa :
Cum tamen inter se prostrati in gramine molli,
Propter aqua rivum, sub ramis arboris altae,
Non magnis opibus jucunde corpora curant :
Præsertim cum tempestas aridat, et anni
Tempora conspergant viridantes floribus herbas.

Virgilius in Georgicis :

Non umbrae altorum nemorum, non mollia possunt
Præta movere animus : non qui per saxa volutus
Prior electro campum petit annis.

Lucretius in secundo :

Nec tenerae salices, atque herbae rore virentes,
Fluminaque ulla queunt summis labentia ripis
Oblectare animus, subitaneaque avertere curam.

Ipsius vero pestilentiae, quae est in tertio Georgicorum,
color totus et lineamenta pene omnia tracta sunt de des-
criptione pestilentiae, quae est in sexto Lucretii. Nam Ver-
giliana incipit :

Hic quondam morbo caeli miseranda coorta est
Tempestas, totoque auctumni iucunduit aestu,
Et genus omne neci pecudum dedit, omne ferarum.

Lucretii vero sic incipit :

Hæc ratio quondam morborum, et mortifer aestus
Fruibus in Cecropis funestos reddidit agros,
Vastavitque vias, exhausit civibus urbem.

Comme il serait trop long de retracer en entier
le tableau de chacun des deux poètes, j'en prend-
rai seulement quelques passages, qui feront
ressortir les similitudes des deux descriptions.

Virgile dit :

« Les yeux alors devenaient ardents, la respi-
« ration pénible, et entrecoupée de hocquets pro-
« fonds ; les flancs étaient haletants, une humeur
« noire décollait des narines, et la langue deve-
« nue rude obstruait le gosier engorgé. »

Lucrece :

« Le mal s'annonçait par un feu devorant qui se
« portait à la tête ; les yeux devenaient rouges et
« enflammés ; l'intérieur du gosier était humecté
« d'une transpiration de sang noir ; le canal de la
« voix, ferme et resserré par des ulcères ; et la
« langue, cette interprète de l'âme, souillée de
« sang, affaiblie par la douleur, pesante, im-
« mobile, rude au toucher. »

Virgile :

« Tels étaient les symptômes qui se manis-
« taient pendant les premiers jours de la mala-
« die. » (Il a rapporté plus haut quels étaient les
« symptômes.) « Les oreilles abattues ; une sueur
« intermittente, qui devenait froide aux approches
« de la mort ; la peau sèche et rude au toucher. »

Lucrece :

« On remarquait encore en eux plusieurs autres
« symptômes de mort : leur âme était troublée par
« le chagrin et par la crainte, leurs sourcils fron-
« cés, leurs yeux hagards et furieux, leurs oreil-
« les inquiètes par des tintements continuels, leur

Sed quatenus totum locum utriusque ponere satis longum
est, excerptam aliqua, ex quibus similitudo geminae des-
criptionis appareat. Vergilius ait :

Tum vero ardentes oculi atque attractus ab alto
Spiritus interdum gemitu gravis : inaque longo
Hic singullu tentant : it naribus aler
Sanguis, et oppressas fauces premit aspera lingua.

Lucretius ait :

Principio caput incensum fervore gerebant,
Et duplices oculos suffusa luce rubentes :
Sudabant etiam fauces intrinsecus atro
Sanguine, et ulceribus vocis via septa coibat :
Atque animi interpres manabat lingua cruore,
Debilidata malis, motu gravis, aspera tactu.

Virgilius sic ait :

Hæc ante exitum primis dant signa diebus.
et quæ darent signa, supra retulit idem :

Dimissæ aures, incertus ibidem
Sudor, et ille quidem moriturus frigidus : arel
Pellis, et tactu tractantî dura resistit.

Lucretius ait :

Multaque præterea mortis tunc signa dabantur :
Perturbata animi mens in maceræ metuque,
Triste supercilium, furiosus vultus et acer,
Solicite porro plenæque sonoribus aures,
Creber spiritus, aut ingens, raroque coortus,
Sudorisque madens per coltum splendidus humor.

* respiration tantôt vive et précipitée, tantôt forte
 « et lente; leur cou baigné d'une sueur livide,
 « leur salive appauvrie, teinte d'une couleur de
 « safran, salée, et chassée avec peine de leur go-
 « sier par une toux violente. »

Virgile :

« Le vin qu'on faisait avaler aux (animaux)
 « mourants, par le creux d'une corne, parut être
 « d'abord un moyen unique de salut; mais bien-
 « tôt ce remède lui-même devint funeste. »

Lucrece :

« Il n'y avait point de remède sûr, ni géné-
 « ral; et le même breuvage qui avait prolongé la
 « vie aux uns était dangereux et mortel pour les
 « autres. »

Virgile :

« Il fut inutile de changer de pâturages; les re-
 « mède même auxquels on eut recours devin-
 « rent nuisibles; le mal triompha des médecins. »

Lucrece :

« La douleur ne leur laissait aucun repos.
 « Leurs membres étendus ne suffisaient point a
 « ses assauts continuels; et la médecine haibu-
 « tait en tremblant a leurs côtes. »

Virgile :

« L'air devint contagieux aux oiseaux eux-
 « mêmes; ils périsaient au milieu des nues, et
 « tombaient morts sur la terre. »

Lucrece :

« Les oiseaux ne se montraient jamais de jour
 « impunément, et pendant la nuit les bêtes fé-
 « roces ne quittaient point leurs forêts. On les
 « voyait presque tous succomber à la contagion et
 « mourir. »

Tenua spūta, minuta, croci contacta cruore,
 Salsaque per fauces rancas vix edita tussis.

Virgilius ait :

Proffit inserto latices infundere cornu
 Lenaxos : ea visa salus morientibus una.
 Mox erat hoc ipsum exitio.

Lucretius ait :

Nec ratio remedi communis certa dabatur.
 Nam quod aliis dederat vitulis aeris aurcas
 Volvere in ore lievre, et cœli templa ferri;
 Hoc aliis erat exitio, letumque parabat.

Virgilius ait :

Præterea nec nutari jam pabula refert :
 Quæsitæque nocent artes, cessare magistri.

Lucretius ait :

Nec requies erat ulla mali : defessa jacbant
 Corpora, mussabat tacito medicina timore.

Virgilius ait :

Ipsis est aer avibus non requis, et illæ
 Præcipites alta vitam sub nube relinquunt.

Lucretius ait :

Nec tamen omnino temere illis sedibus ulla
 Comparebat avis : nec tristia secla ferarum
 Exhibant silvis : languebant pleraque morbo.
 Et moriebantur.

Ne vous semble-t-il pas que les diverses parties
 de cette description dérivent d'une même source ?
 Mais comparons encore d'autres passages.

Virgile :

« On voit des hommes qui se plaisent à se bai-
 « gner dans le sang de leurs frères, ou à les pros-
 « crire de leur foyer et de leur douce patrie. »

Lucrece, livre troisième :

« L'homme cimente sa fortune du sang de ses
 « concitoyens, accumule des trésors en accumu-
 « lant des crimes, suit avec joie les fouérailles de
 « son frère. »

Virgile :

« La marche inconstante du temps et des cir-
 « constances a souvent amélioré les choses, et
 « la fortune s'est fait un jeu de passer d'un parti
 « à l'autre, et de raffermir celui qu'elle avait
 « ébranlé. »

Ennius, livre huitième :

« Un seul jour, dans la guerre, détruit bien
 « des choses, et fait tout à coup rouler de bril-
 « lantes destinées. Jamais la fortune ne fut cons-
 « tamment fidele à qui que ce soit. »

Virgile :

« O prince généreux, plus tu déploies un cou-
 « rage bouillant, plus il me convient de conside-
 « rer mûrement les choses, et de peser tous les
 « dangers que je crains. »

Accius, dans Antigone :

« Plus je te vois dans ces dispositions, ô An-
 « tigone, plus je dois t'épargner et te protéger. »

Virgile :

« O toi la gloire des Troyens et leur plus ferme
 « appui. »

Nonne vobis videntur membra hujus descriptionis ex uno
 fonte manasse? Sed rursus locos alios comparemus. Vir-
 gilius :

Gaudent perfusi sanguine fratrum,
 Exsilioque domos et dulcia linam mutant.

Lucretius in tertio :

Sanguine civili rem conflant, divitiisque
 Conduplicant avidi, eadem eade accumulantes;
 Crudeles gaudent in tristi funere fratris.

Virgilius :

Multa dies variisque labor mutabilis ævi
 Retulit in melius : multos alterna revisens
 Lusit, et in sondo rursus fortuna locavit.

Ennius in octavo :

Multa dies in bello conchit unus :
 Et rursus multe fortunæ forte recumbunt.
 Haudquamquam quemquam semper fortuna secuta est.

Virgilius :

O prestans animi juvenis, quantum ipse feroci
 Virtute exsuperas, tanto me impensius æquum est
 Consulere, atque omnes metuentem expendere casus.

Accius in Antigona :

Quanto magis te istus-modi esse intellego,
 Tanto, Antigona, magis me par est tibi
 Consulere, et parere.

Virgilius :

Ennius, dans Alexandre :

« O cher Hector! ô toi la gloire d'Ilion! pour-
« quoi me faut-il voir ton corps indignement dé-
« chiré? Qui t'a traité de la sorte, et a nos yeux? »
Virgile :

« L'art de monter les chevaux, de les rendre
« dociles au frein et souples à tous les mouve-
« ments, fut inventé par les Lapithes de Pele-
« thronium, qui les formèrent aussi à marcher
« fièrement, et à bondir avec orgueil sous un ca-
« valier armé. »

Varius, dans la Mort :

« Le cavalier, à l'aide de ses rênes, empêche
« doucement le cheval de devier selon son en-
« prise; et, au moyen du frein qui lui presse la
« bouche, il le forme peu à peu à marcher su-
« périeurement.

Virgile :

« Une génisse éprise d'amour pour un jeune
« taureau le suit à travers les bois, et, lasse enfin
« de le chercher, tombe de fatigue au bord d'un
« ruisseau et se couche sur le gazon, sans que la
« nuit obscure lui fasse songer à se retirer : que
« Daphnis éprouve le même amour, sans que je
« m'inquiète de soulager sa peine!

Varius, dans la Mort :

« Ainsi, dans la vallée ombreuse de Gortyne,
« si le ehien découvre la trace effacée de la biche,
« il s'échauffe après la proie absente et parcourt
« les lieux où elle a passé, guidé par les molé-
« cules deliées qui flottent dans l'atmosphère
« limpide; tandis que la biche n'est arrêtée dans
« sa course, ni par les rivières, ni par les escar-
« pements, et qu'à la nuit tardive elle oublie,

« encore éperdue, de se retirer dans sa retraite. »
Virgile :

« ...Moi ta mère, je n'ai pas seulement accom-
« pagné tes funérailles, je n'ai pas fermé tes
« yeux, je n'ai pas lavé tes blessures. »

Ennius, dans Ctesiphonte :

« Il n'a point été permis à mes larmes doulou-
« reuses d'étancher ton sang; il ne m'a point
« été permis d'envelopper ton corps ensanglanté,
« et de le couvrir de terre. »

Virgile :

« Orphée chantait comment les atomes semés
« dans un vide immense et se mêlant confusément
« formèrent d'abord la terre, l'air, l'eau et le
« feu; et comment de ces premiers éléments fu-
« rent formés tous les êtres, et notre globe lui-
« même; comment ensuite ce globe que nous
« habitons devint une masse solide et resserra
« la mer dans ses bornes, tandis que chaque objet
« prenait peu à peu sa forme actuelle : il peignait
« l'étonnement de la terre, lorsque le soleil nais-
« sant vint luire pour la première fois sur elle. »

Lucrèce, livre cinquième : (Il parle du chaos
dans lequel se trouvaient le globe avant son orga-
nisation actuelle) :

« On ne voyait pas encore dans les airs le
« char éclatant du soleil, ni les flambeaux du
« monde, ni la mer, ni le ciel, ni la terre, ni
« rien de semblable aux objets qui nous envi-
« ronnent; mais un assemblage orageux d'élé-
« ments confondus. Ensuite, quelques parties
« commencèrent à se dégager de cette masse; les
« atomes homogènes se rapprochèrent, le monde

O lux Dardaniae, spes o fidissima Teucrum.

et reliqua.

Ennius in Alexandro :

O lux Trojae germane Hector,
Quid ita cum tuo lacerato corpore miser?
Aut qui te sic respectantibus tractaverit nobis?

Virgilius :

Frena Pelethronii Lapythae gyrosque dederé
Impositi dorso, atque equitem docere sub armis
Insultare solo, et gressus glomerare superbos.

Varius de morte :

Quem non ille sinit lente moderator habere,
Qua velit ire : sed angusto prius ore coarctans,
Insultare docet campis, fingitque morando.

Virgilius :

Talis amor Daphniae, qualis cum fessa juvenem
Per memora atque altos quatendo locula lucos,
Propter aquae fivum viridi pronubant in ulva
Perdita, nec serae meminit decedere nocti.

Varius de morte :

Cru canis umbrosam lustrans Gortynia vallem,
Si veteris potuit cervae comprehendere Iustra,
Sevit in absentem, et circum vestigia lustrans,
Lithera per nitidum tenues spectatur odores.
Non amnes illam medi, non ardua tardant;

Perdita nec serae meminit decedere nocti.

Virgilius :

Nec te tua funera mater
Produxi, pressive oculos, aut vulnere lava.

Ennius in Ctesiphonte :

Neque terram injicere, neque cruenta
Convestire mihi corpora licebit,
Neque miserae lavere lacrimae salsum sanguinem.

Virgilius :

Namque canebat uli magnum per inane coacta
Semina terrarumque animaeque marisque fuissent,
Et liquidi simul ignis; ut his exordia primis
Omnia, et ipse tener mundi coneroverit orbis.
Tum durare solum, et distudere Nerea ponto
Coepit, et rerum paulatim sumere fornias.
Janique novum terrae stupeant lucescere solem.

Lucretius in quinto, ubi de confusione orbis ante hunc
statum loquitur :

His neque tum solis rota cerni lumine claro
Altivolans poterat; neque magni sidera mundi,
Nec mare, nec caelum, nec denique terra, nec aer,
Nec similis nostris rebus nec ulla videri.
Sed nova tempestas quaedam, mollesque coorta.
Diffugere inde loci partes coepere, parcesque
Cum paribus jungi res, et discludere mundum,
Membraque dividere, et magnas disponere partes.

« se développa, ses vastes membres se formèrent,
« et ses vastes parties se coordonnèrent. »

Et plus bas :

« Ainsi le ciel se sépara de la terre, la mer at-
« tira toutes ses eaux dans ses réservoirs; et les
« feux altérés allèrent briller à part dans toute
« leur pureté. »

Et plus bas :

« En effet, ces corps sont formés des éléments
« les plus sphériques et les plus légers. »

Virgile :

« Lorsque le funeste cheval fut parvenu dans
« la citadelle de Troie, avec les hommes armés
« qu'il portait dans ses flanes. »

Ennius, dans Alexandre :

« Il a franchi le grand fossé, le cheval dont les
« flanes sont pleins d'hommes armés, et dont l'en-
« fantement doit perdre la citadelle de Pergame. »

Virgile :

« Alors le père tout-puissant, celui dans le-
« quel réside le pouvoir souverain sur toute chose,
« prend la parole, et à sa voix la voûte céleste
« écoute en silence, la terre est ébranlée sur ses
« fondements, les vents se taisent, l'air demeure
« immobile, et la mer domptée calme ses flots. »

Ennius, dans Scipion :

« Le vaste abîme des cieux s'arrêta en silence;
« le sévère Neptune accorda un instant de repos
« aux ondes irritées; le soleil comprima le vol
« de ses chevaux; les fleuves suspendirent leur
« cours éternel; et les vents laissèrent les arbres
« en repos. »

Virgile :

« On va dans une antique forêt, profonde re-

« traite des bêtes sauvages; les sapins sont abat-
« tus, les troncs des chênes et des frères retentis-
« sent sous les coups de la hache, les coins fen-
« dent les bois les plus durs, et de vastes ormeaux
« roulent du haut des montagnes. »

Ennius, livre sixième :

« Ils marchent au milieu des arbres élevés, et
« les font tomber sous la hache; ils renversent
« les vastes chênes; l'yeuse est coupée, le frêne
« rompu; le sapin élané est couché sur le sol;
« le pin altier est abattu; tous les arbres de la
« forêt ombreuse retentissent de frémissements. »

Virgile :

« Ainsi Zéphyr, Notus, le vent d'orient et l'Eu-
« rus, joyeux compagnon des chevaux d'Eoo, se
« heurtent, déchainés en tourbillons. »

Ennius, livre dix-septième :

« Ils accourent, tels qu'accourent l'un contre
« l'autre le vent du midi, chargé de pluie, et
« l'Aquilon au souffle opposé, dont la lutte sou-
« lève les vastes flots de la mer. »

Virgile :

« Et cependant, après tant de travaux de la
« part des hommes et des bœufs, l'oie sauvage
« enlève tout. »

Lucrece, livre cinquième :

« Encore, trop souvent, ces fruits que la terre
« accorde si difficilement à nos travaux, à peine
« en herbe ou en fleurs, sont brûlés par des cha-
« leurs excessives, emportés par des orages su-
« bits, détruits par des gelées fréquentes, ou
« tourmentés par le souffle violent des aquilons. »
Il est encore d'autres passages de plusieurs
vers, que Virgile a pris aux anciens pour les

et infra :

Hoc est a terris magnum secernere cœlum,
Et seorsum mare uti secreto lumine pateret,
Seorsus item puri secretique ætheris ignes.

et infra :

Omnia enim magis hæc ex levibus atque rotundis.

Virgilius :

Cum fatalis equus saltu super ardua venit
Pergama, et armatum peditem gravis attulit alvo.

Ennius in Alexandro :

Nam maximo saltu superavit
Gravidus armatis equus.
— Qui suo partu ardua perdat
Pergama.

Virgilius :

Tum pater omnipotens, rerum cui summa potestas,
Infit. Eo dicente Deum domus alta silescit,
Et tremefacta solo tellus, silet arduus æther.
Tum venti posuere, prenait placida æquora pontus.

Ennius in Scipione :

Mundus cœli vastus constitit silentio,
Et Neptunus sævus undis asperis pacam dedit.
Sol equis iter repressit unguibus volantibus :
Consistere annes perennes, arbores vento vacant.

Virgilius :

Hur in antiquam silvam, stabula alta ferarum.
Procumbunt piceæ, sonat iæta securibus ilex,
Fraxineæque trahes : cuneis et fissile robur
Scinditur. Advolvunt ingentes montibus ornos.

Ennius in sexto :

Incedunt arbusta per alta, securibus cedant,
Percollunt magnas quereus : exciditur ilex :
Fraxinus frangitur, atque abies consternitur alta :
Pinus proceras pervertunt. Omne sonabat
Arbustum fremitu silvæ frondosæ.

Virgilius :

Diversi magno cœo quondam turbine venti
Confligunt, Zephyrusque, Notusque, et lætus Eois
Eurus equis.

Ennius in septimo decimo :

Concurrunt, veluti venti, cum spiritus austru
Imbricitor, aquilique suo cum flamine contra,
Inde mari magnos fluctus extollere certant.

Virgilius :

Nec tamen, hæc eum sicut hominumque hominque labores
Versando terram experti, nihil improbus anser.

Lucretius in quinto :

Sed tamen interdum magno quæsitâ labore,
Cum jam per terras frondent, atque omnia florent,
Aut nimis torrens fervoribus æthereus sol,
Aut subiti perimunt imbres gelidæque pruinae,
Flabraque ventorum violento turbine vexant.

transporter dans ses ouvrages, en n'y changeant que quelques paroles; et comme il serait trop long de citer en entier ces morceaux et leur imitation, je ne ferai qu'indiquer les vieux ouvrages dans lesquels ils se trouvent, afin que ceux qui voudront les y aller lire puissent en vérifier la singulière conformité. La description d'une tempête est placée au commencement de l'Énéide. Vénus vient se plaindre à Jupiter des périls auxquels son fils est exposé. Jupiter la console par le tableau de la prospérité que lui promet l'avenir. Tout cela est pris à Nævius, dans le premier livre de son poème de la Guerre Punique; car là aussi, Vénus vient se plaindre à Jupiter de la tempête qu'éprouvent les Troyens; et Jupiter adresse la parole à sa fille pour la consoler, en lui montrant l'avenir. Le morceau de Pandarus et Bitias, qui ouvrent les portes du camp, est pris du quinzième livre d'Ennius, lequel fait faire aux deux Hister, durant le siège, une sortie par une porte de la ville, et effectuer un grand carnage des assiégeants. Virgile n'a pas même hésité à prendre dans Cicéron, quand il y a trouvé des beautés dont il a pu s'accommoder :

« O prince des Troyens, dont les faits belliqueux « sont encore au-dessus de leur vaste renommée. » Ce qui signifie que, bien que la réputation d'Énée soit au-dessus de toute expression, ses hauts faits la surpassent encore. La même pensée se retrouve dans le Caton de Cicéron, exprimée par les paroles qui suivent : « Il arrivait de lui le con- « traire de ce qui arrive ordinairement des autres « hommes, que ses actions se trouvaient au-des- « sus de leur renommée; en sorte que, chose bien

Sunt alii loci plurimorum versuum, quos Maro in opus suum cum paucorum immutatione verborum a veteribus transtulit. Et quia longum est, universos versus ex utroque transcribere, libros veteres notabo, ut, qui volet, illic legendo æqualitatem locorum conferendo miretur. In principio Æneidos tempestas describitur, et Venus apud Jovem queritur de periculis filii, et Jupiter eam de futurorum prosperitate solatur. Hic locus totus sumitur a Nævio est ex primo libro belli Punici. Illic enim æque Venus, Trojanis tempestate laborantibus, cum Jove queritur : et sequuntur verba Jovis filiam consolantis spe futurorum. Item de Pandaro et Bitia aperientibus portas, locus acceptus est ex libro quinto Ennii, qui inducit Histros duos in obsidione evasisse portam, et stragem de obsidente hoste fecisse. Nec Tullio compilando, dummodo undique ornamenta sibi conferret, abstinuit :

O fama ingens, ingentior armis,
Vir Trojane.

nenpe hoc ait : Æneam famam suam factis fortibus supergressum, cum plerumque famam sit major rebus. Sensus hic in Catone Ciceronis est his verbis : « Contingebat in « eo, quod plerisque contra solet, ut majora omnia re, « quam fama, viderentur : id quod non sæpe evenit, ut « expectatio cognitione, aures ab oculis vincerentur. »

Item :

MACROB.

« rare! ce qu'on voyait de ses yeux surpassait
« l'attente qu'avait fait naître ce que l'on avait
« ouï dire. »

Virgile dit ailleurs :

« Près de lui, mais encore à une grande dis-
« tance. »

Cicéron avait dit dans Brutus : « L. Philippe
« approchait de deux hommes de première dis-
« tinction, Crassus et Antoine; mais il n'en ap-
« prochait toutefois qu'à une distance conside-
« rable. »

CHAPITRE III.

De quelques passages que d'autres poètes avaient les premiers pris dans Homère, et que Virgile a transportés ensuite de chez eux dans son poème.

Il est des passages de Virgile qu'on croit qu'il a pris dans Homère; mais je prouverai que certains de nos poètes les avaient transportés avant lui dans leurs vers. Cette espèce de guerre faite par un grand nombre, cette coalition pour dérober à Homère, est le comble de l'éloge qu'on ait pu faire de lui; et toutefois :

« Il est resté inébranlable comme le rocher qui
résiste à la mer. »

Homère avait dit, en parlant du vaillant combat d'Ajax :

« Cependant Ajax ne pouvait plus tenir; il
« était accablé par les traits que lui lancaient les
« plus illustres des guerriers troyens; il était
« vaincu par la volonté de Jupiter. Le casque
« brillant qui lui couvrait la tête retentissait hor-
« riblement sous les coups répétés qu'on lui por-

Proximus luic, longo sed proximus intervallo.
Cicero in Bruto : « Duobus igitur summis, Crasso et
« Antonio, L. Philippus proximus accedebat, sed longo
« intervallo, tamen proximus. »

CAPUT III.

Quos locos primum alii ex Homero transtulerint, inde Vergilii operi suo asciverint.

Sunt quedam apud Vergilium, que ab Homero creditur transtulisse : sed ea docebo a nostris auctoribus sumita, qui priores hæc ab Homero in carmina sua traxerant : quod quidem sumis Homericæ laudis cumulus est, quod, cum ita a plurimis adversus eum vigilatum sit, coactaque omnium vires manum contra fecerint,

Ille velut pelagi rupes inmutata resistit.

Homerus de Ajaxis forti pugna ait :

Αἶψα δ' οὐκ ἐ' ἔμμενε βιάζετο γὰρ βελέεσσι.
Δύμνα μιν Ζηρός τε νόσος, καὶ Τρώες ἀγαυοί,
Βέλλοντες δεινὴν δὲ περὶ κροτάφοισι φαεινὴ
Ἥλη; βελλομένη καναχὴν ἔχε βάλλετο δ' αἰεὶ
Καπυλάρι' εὐποιήθ' ὅτ' ἀριστερόν ὤμον ἔκκαμνε,
Ἐμπεδὸν αἰὲν ἔχων σάκος αἰόλον οὐδὲ δύναντο

• tait; son bras gauche, quoique toujours ferme, se fatiguait sous le poids d'un bouclier chargé d'ornemens; néanmoins ceux qui l'entouraient et qui le pressaient de la pointe de leurs traits, ne pouvaient le faire reculer: mais il était accablé par un essoufflement violent; une sueur abondante décollait de tous ses membres; tout venait aggraver sa situation, sans qu'il pût obtenir un instant de relâche. »

Ennius a traduit ce passage dans le livre douzième, où l'on trouve les vers suivans sur le combat du tribun Cœlius :

• De tous les côtés une grêle de traits pleut sur le tribun et vient frapper son bouclier, dont la croupe d'airain retentit sous leurs coups, sans que le fer d'aucun des combattans parvienne à déchirer le corps de Cœlius. Il brise ou repousse ces traits nombreux; cependant il est tout couvert de sueur, et accablé de fatigue par les javelots que lui lancent les Istriens, sans le laisser respirer un instant. »

C'est de ce passage d'Ennius que Virgile, en l'embellissant, a tiré ces vers, où, parlant de Turnus entré dans le camp des Troyens, il dit :

• Sou bouclier ni son bras ne peuvent donc plus parer les coups qu'on lui porte; il est accablé sous les traits qu'on lui lance de toutes parts; son casque en retentit sans cesse, et les pierres font plier l'airain solide de son armure; sa cri-nière est emportée, et son bouclier cède a tant d'atteintes. Les Troyens et le terrible Mnesthée redoublent leurs traits; alors une sueur de poussière et de sang mouille tout son corps; il ne peut reprendre haleine, et l'essoufflement oppresse ses membres fatigués. »

Ἄρρ' αὐτὸν πύριμαί, ἐρείδοντας βελέσσιν
 Αἰεὶ δ' ἀργαλίῳ ἔχει ἄσθηται καθὲρ οἱ ἰσθῶν
 Πάντοθεν ἐκ μεθῶν πόδων ἔρρεον, οὐδὲ πη εἴχεν
 Ἀρπνεύσαι, πάντῃ δὲ κακὸν κακῶ ἔσθημα.

Hinc locum Ennius in duodecimo ad pugnam Cœli tribuni his versibus transfert :

Undique conveniunt, velut imber, tela tribuno :
 Confligit parvam; tinnit hastilibus umbro,
 Arato sonitu galææ: sed nec potè quisquam
 Undique nitendo corpus discerpere ferro.
 Semper abundantes hastas frangitque quatitque.
 Totum sudor habet corpus: multatimque laborat:
 Nec respirandi fit copia. Præpete ferro
 Hasti tela manu jacentes sollicitabant.

Hinc Virgilius eundem locum de incluso Turno gratia elegantia composuit :

Ergo nec clypeo juvenis subsistere tantum,
 Nec dextra valet; objectis sic undique telis
 Obstruit. Strepit assiduo cava tempora circum
 Tinnitù galææ, et saxis solida æra fatiscunt:
 Discussæque juba capiti; nec sufficit umbro
 Felibus. Ingemunt hastæ et Troes et ipse
 Fulmineus Mnestheus. Tum toto corpore sudor
 Liquitur, et pieum nec respirare potestas)
 Ζῆμιν agit, fessos quatit æger anhelus artus.

Homère a dit :

« Le bouclier soutenait le bouclier, le casque s'appuyait contre le casque, le soldat contre le soldat. »

Furius, dans le quatrième livre de ses Annales :

« Le pied est pressé par le pied, la pointe du fer par le fer, le soldat par le soldat. »

De la Virgile a dit :

« L'on combat pied à pied, homme serré contre homme. »

De ces vers d'Homère :

« Quaud j'aurais dix langues et dix bouches. »

Le poète Hostius, dans le deuxième livre de la guerre d'Istrie, a fait :

« Je ne le pourrais, quand j'aurais cent langues, autant de bouches et autant de voix. »

Et Virgile après lui :

« Je ne le pourrais, quand j'aurais cent langues et cent bouches. »

Homère a fait la description suivante du cheval échappé :

« Ainsi le cheval qui, renfermé dans l'étable, mangeait l'orge au râtelier, s'il vient à rompre ses liens, court, en bondissant à travers la campagne, vers le fleuve limpide où il est accoutumé à se laver: superbe et la tête dressée, sa crinière flotte sur ses épaules; il se dirige ensuite avec assurance et fierté vers ses pâturages ordinaires, et vers ceux que fréquentent les cavales. »

D'où Ennius a tiré celle-ci :

« Et tel alors que le cheval qui, après s'être rassasié à la crèche, rompt ses liens, animé d'une brûlante ardeur, et s'échappe à travers la

Homerus ait :

Ἄσπις δὲ ἀσπίδ' ἔρειδε, κίρκυς κίρκου, ἀνὴρ δ' ἀνῆρ.

Furius in quarto annali :

Pressatur pede pes, mucro mucrone, viro vir.

Hinc Virgilius ait :

Harret pede pes, densusque viro vir.

Homeri est :

Ὅσδ' εἰ μαι δέκα μὲν γλῶσσαι, δέκα δὲ στόματ' εἴεν.

Hinc secutus Hostius poeta in libro secundo Istrii ait :

Non si mihi lingue

Centum, atque ora sient totidem, vocesque liquate.

Hinc Virgilius ait :

Non mihi si lingue centum sint, oraque centum.

Homericæ descriptio est equi fugientis, in hæc verba :

Ἦ; δ' ὅτε τις στατὸς ἵππος, ἀκαστήσας ἐπὶ γῆνι,
 Δεσμῶν ἀπορήξας βεβαί πεδίον κραιναίων,
 Εἰσθῶς γούρῳ ἐυβέβας ποταμοῖα,
 Κυδίον ὕψος δὲ κρήν ἔχει, ἀμφὶ δὲ γαῖαν
 Ἥμας ἵστανται δὲ ἀγκυλῆρσι πεπαθῶς,
 Ἐΐματα ἔχοντα φέρει μετα τ' ἦμα καὶ νομῶν ἴσπαν

Ennius hinc traxit :

Et tum sicut equus de præsepibus factus

« campagne joyeuse et verdoyante, la tête haute, »
 « agitant fréquemment sa crinière hérissée, et »
 « lançant de ses naseaux enflammés un souffle »
 « mêlé d'écume blanchâtre. »

Et Virgile après lui :

« Tel un coursier s'enfuit, après avoir rompu »
 « les liens qui l'attachent à la crèche, etc. »

Que personne ne croie devoir dédaigner les anciens poètes, parce que leurs vers aujourd'hui nous paraissent durs. Leur style était celui qui plaisait aux hommes du siècle d'Ennius; et il fallut de longs travaux dans l'âge qui suivit, pour lui donner des formes plus polies. Mais je ne veux pas empêcher Cécina de nous révéler, à son tour, les emprunts faits à l'antiquité, qu'il a observés dans Virgile.

CHAPITRE IV.

De certains mots latins, grecs et barbares, dont on pourrait croire que Virgile a usé le premier, tandis que les anciens les ont employés avant lui.

Alors Cécina parla en ces termes : — Furius Albin vient de vous signaler, en homme qui possède pleinement les auteurs anciens et modernes, les vers, ou même les passages entiers, que Virgile a puisés dans l'antiquité : moi, je veux m'attacher à vous démontrer que ce savant poète a su apprécier avec beaucoup de justesse les expressions employées par les anciens, et qu'il en est quelques-unes qu'il a choisies pour en faire usage dans ses vers, ou elles nous paraissent nouvelles, à cause de notre négligence à étudier l'antiquité. Ainsi, lorsqu'il a employé *addita*

Vincla suis magnis animis abropit, et inde
 Fert sese campi per cœnita lætæque præta
 Celso pectore, sæpe iuhani quassat simul altam,
 Spiritus ex anima calida spumas agit albas.

Virgilius :

Qualis ubi abropis fugit præsepia vinculis, etc.

Nemo ex hoc viles putet veteres poetas, quod versus eorum scabri nobis videntur. Ille enim stilus Eniani seculi auribus solus placebat : et dum laboravit ætas secula, ut magnis huic molliori filo acquiesceretur. Sed ulterius non moror Cæcinam, quin et ipse prodax, quæ meminuit Maronem ex antiquitate transtulisse.

CAPUT IV.

De vocabulis latinis, græcis, barbarisque, quibus Vergilius primos usus esse videri possit, cum tamen ante et veteres iisdem usi sint.

Tum Cæcina : In versibus vel in locis quantum sibi Maro ex antiquitate quæserit, Furius ut memor et veteris, et novæ auctorum copiæ disseruit. Ego conabor ostendere, hunc studiosissimum vatem et de singulis verbis veterum aptissime iudicasse, et inseruisse electa operi suo verba, quæ nobis nova videri facit incuria vetustatis. Ut ecce *ad-*

pour *inimica* et *infesta*, qui ne croirait que le poète a eu la fantaisie purement arbitraire de fabriquer un nouveau mot ? Mais il n'en est point ainsi ; car s'il a dit :

« ... Et Junon, acharnée (*addita*) contre les »
 « Troyens, les poursuivra partout », employant *addita* pour *affixa* (acharnée), c'est-à-dire ennemie, Lucile avait, avant Virgile, employé la même expression, dans les vers suivants de son quatorzième livre :

« Si le préteur n'était point acharné (*additus*) »
 « après moi, et s'il ne me tourmentait point, cet »
 « homme n'aurait pas si mal parlé de moi seul. »
 Virgile :

« ... des palais qui, chaque matin, vomissent »
 « des flots (*vomit undam*) de cliets qui viennent »
 « saluer. »

Vomit undam est une belle mais antique expression ; car Ennius a dit :

« Le fleuve du Tibre vomit ses eaux dans la »
 « mer salée. »

C'est ainsi que nous appelons aujourd'hui *romitoires* le lieu par où la foule se précipite, pour se répandre sur les baines du théâtre.

Aqmen est employé élégamment par Virgile pour *actus* et *ductus*, comme :

« Le Tibre au cours (*aqmine*) lent. »

C'est aussi une expression antique ; car Ennius a dit, livre cinquième :

« Le fleuve traverse d'un cours (*aqmine*) »
 « lent l'intérieur riant de la ville. »

Quand Virgile a dit :

« Brûler d'une flamme pétillante » (*crepitan-*
tibus flammis),

dita, pro *inimica* et *infesta*, quis non existimet poetam arbitrio suo novum verbum sibi voluisse fabricare ? Sed non ita. Nam, quod ait,

Ne Teneris addita Juno

Usquam aberit, id est, affixa, et per hoc infesta : hoc jam dixerat Lucilius in libro quarto decimo his versibus :

Si mihi non prætor siet additus, atque agitet me :
 Non male sic ille, ut dico, me extenderat onus.

Virgilius :

Mane salutantum totis vomit ædibus undam.

Pulchre, vomit *undam*, et antique : nam Ennius ait,

Et Tiberis flumen vomit in mare salsom.

unde et nunc vomitoria in spectaculis dicimus, unde homines glomeratim ingredientiæ in sedilia se fundunt. *Aqmen* pro *actu* et *ductu* quodam ponere non inelegans est, ut :

Levi fluit agmine Tibris.

immo et antiquum est. Ennius enim quinto ait :

Quod per amonam urbem leni fluit agmine flomen.

Quod ait :

Crepitantibus urere flammis,

non novum usurpavit verbum, sed prout Lucretius in sexto posuit :

il n'a pas employé une expression nouvelle; car Lucrece, avant lui, avait dit dans le livre sixième :

« Il n'y a pas de corps que la flamme pétillante (*flamma crepitante*) consume avec un bruit plus terrible que le laurier de Delphes consacré à Phebus. »

(Virgile) :

« Le champ est horriblement hérissé (*horret*) de fers de lances. »

Horret est admirable sans doute; mais Ennius l'avait dit dans le livre quatorzième :

« De tous côtés l'armée est horriblement hérissée (*horrescit*) de traits. »

Et dans Érechthée :

« Les armes sont levées, les traits présentent leurs horribles pointes (*horrescunt*); »

Et dans Scipion :

« La campagne brille horriblement (*splendet et horret*) des traits dont elle est parsemée au loin. »

D'ailleurs Homère avait dit avant tous :

« Le champ de bataille est horriblement hérissé (*ἔρρηξεν*) de javalots meurtriers enfoncés dans des cadavres. »

(Virgile) :

« La lune réfléchit sur la mer une lueur tremblante (*tremulo lumine*). »

Tremulum lumen est une expression fournie par la nature elle-même; mais Ennius l'avait déjà employée dans Ménéalippe :

« Ainsi la terre et la cavité du ciel brillent d'une lueur tremblante (*lumine tremulo*). »

Et Lucrece, dans le livre sixième :

« D'ailleurs l'eau est frappée par les rayons du soleil, et raréfiée par ses feux tremblants (*tremulo astu*). »

Nec res ulla magis quam Phœbi Delphica laurus
Terribili sonitu flamma crepitante crematur.

Tum ferreus hastis

Horret ager.

horret, mire se habet. Sed et Ennius in quarto decimo :

Horrescit telis exercitus asper utrinque.

et in Erechtheo :

Arma arrigunt : horrescunt tela.

Et in Scipione :

Sparsis hastis longis campus splendet et horret.

Sed et ante omnes Homerus :

Ἐρρηξεν δὲ μάχη φηιστιβροτος ἐγχείρησι
Μακρῆς, ἃς εἶχον ταμειρίστας.

Splendet tremulo sub lumine pontus.

tremulum lumen de imagine rei ipsius expressum est.

Sed prior Ennius in Ménéalippe :

Lumine sic tremulo terra, et cava cœrula cadent.

et Lucretius in sexto :

Præterea solis radiis jactatur aquæ
Humor, et in necem tremulo rarescit ab æstu.

(Virgile) :

« Un peuplier blanc s'élève au-dessus de ma grotte, et la vigne flexible lui forme un léger ombrage (*umbracula*). »

Quelques personnes sont dans la croyance que le mot *umbracula* a été inventé par Virgile, tandis que Varron a dit, dans le dixième livre Des choses divines : « On a accordé à certains magiciens le droit de jouir de ce genre d'ombrage » (*umbraculi*). Et Cicéron, dans le cinquième livre de son traité Des lois : « Puisque le soleil commence à s'abaisser sur l'horizon, et que ces arbres encore jeunes n'ombragent pas suffisamment ce lieu, veux-tu que nous descendions vers le Liris, et que nous achevions ce qui reste à l'ombre légère (*umbraculis*) de ces aunes? » Il dit pareillement dans Brutus : « Les ombrages (*umbraculi*) du très-savant Théophraste. »

(Virgile) :

« Destroupeaux de cerfs traversent (*transmittunt*) les champs, et soulevent dans leur fuite des tourbillons de poussière. »

Transmittunt est ingénieusement employé au lieu de *transeunt*, comme l'avait fait Lucrece, livre second :

« Les cavaliers, tantôt voltigent autour des légions, tantôt d'une course subite et énergique se transportent (*transmittunt*) au milieu des empagnes. »

(Cicéron dit aussi) : « Nous passâmes (*transivimus* pour *transivimus*) avec un vent favorable les deux bras de mer de Pestum et de Vibo. »

(Virgile) :

« Toute sa troupe l'imite, et se laisse couler à terre (*ad terram adfluit*). »

Hic candida populus antro
Imminet, et lente texunt umbracula vites.
Sunt, qui existunt, hoc verbum, *umbracula*, Vergilio auctore compositum, cum Varro rerum divinarum libro decimo dixerit : « Nonnullis magistratibus in oppido id genus umbraculi concessum. » Et Cicero in quinto de legibus : « Visne igitur (quoniam sol paululum a meridie jam devexus videtur, neque dum satis ab his novellis arboribus omnis hic locus opacator) descendatur ad Lirim; caque, quæ restant, in illis aliorum umbraculis prosequamur. » Similiter in Bruto : « Sed ut et Theophrasti doctissimi hominis umbraculis, » etc.

Transmittunt cursu campos, atque agmina cervi
Pulverulenta fuga glomerant.

Quod ait speciose, *transmittunt*, pro *transeunt* : sic et Lucretius in secundo :

Et circumvolitant equites, mediasque repente
Transmittunt valido quatientes impete campos.

* * * sed et Pestanus Vibonensis sic ait : « Pedibus equos transivimus, » quod est, *transivimus*.

Quam tota cohors imitata, relictis
Ad terram de-fluxit equis.

Furius avait dit, livre premier :

« Atteint subitement d'une blessure grave, il lâche les rênes de son cheval, tombe, coule à terre (*in humum defluxit*), et ses armes d'airain retentissent de sa chute. »

(Virgile) :

« Alors la terre commença à s'endurcir, et à renfermer (*discludere*) la mer dans ses limites. »

Le verbe *discludere* paraît nouveau à notre oreille; cependant Lucrece l'avait déjà employé dans son cinquième livre :

« Ensuite quelques parties commencent à se dégager de cette masse, les atomes homogènes se rapprochent, et le monde commença à se former à part (*discludere*). »

(Virgile) :

« Tityre, un berger doit faire paître ses brebis grasses, et répéter un chant simple (*deductum*). »

Deductum est une expression élégante, pour *tenuis* ou *subtilis*. Afranius, dans la Vierge, l'emploie dans le même sens : « Triste, elle répandit peu de mots, et d'une voix faible (*voce deducta*), qu'elle eût mieux aimé ne s'être pas reposée. » On trouve aussi dans Cornificius : « Babillant d'une voix aiguë (*deducta voce*). Tous ces auteurs ont tiré cette expression de Pomponius, qui, dans l'Atellane intitulée *les Calendes de Mars*, dit : « Il faut que tu modifies (*deducas*) ta voix, afin que l'on croie que c'est une femme qui parle. Va, fais apporter le présent; moi, je rendrai ma voix douce et légère. » Et plus bas : « Je vais maintenant modifier ma voix (*deducam*). »

(Virgile) :

Sic Furius in primo :

Ille gravi subito devinctus vulnere habenas
Misit equi, lapsusque in humum defluxit, et armis
Reddidit aratis sonitum.
Tum durare solum, et discludere Nerea ponto
Ceperit.

Ferit aures nostras hoc verbum, *discludere*, ut novum; sed prior Lucretius in quinto :

Diffugere inde loci partes cœpere, paresque
Cum paribus jungi res, et discludere mundum.
Pastorem, Tityre, pingues
Pascore oportet oves, deductum dicere carmen.

deductum, pro *tenui* et *subtili* eleganter positum est. Sic autem et Afranius in Virgine : « Verbis pauculis respandit, tristis voce deducta; malleque se non quiescisse, dixit. » Item apud Cornificium :

Deducta mihi voce garrulitas.

Sed hæc ab illo inveniunt, quod Pomponius in Atellana, quæ Kalendæ Martiæ inscribitur, ait : « Vocem deducas oportet, ut mulieris videantur verba. Jube modo afferatur munus; ego vocem reddam tenuem et limulam; » et infra : « Etiam nunc vocem deducam. »

« Nous rasâmes les rochers qui se projettent (*projecta*) devant le promontoire de Pachynum. » Si *projecta* doit être pris dans le sens ordinaire, il est synonyme d'*abjecta* (jeté à terre); mais dans le sens où le prenaient les anciens, il est synonyme de *jecta* (placé devant), comme Virgile l'a dit ailleurs :

« Tandis qu'en avançant le pied gauche (*projecto pede*) il se dispose au combat. »

Et comme Sisenna l'avait dit dans son livre second :

« Les Marse approchent de plus près; et s'établissent un toit de leurs boucliers mis en avant (*projecta*), ils lancent à l'envi des pierres contre l'ennemi. »

Et ailleurs, dans le même livre :

« Il était un antique et vaste chêne, dont les rameaux projetés (*projectis*) en cercle ombrageaient une grande partie de ce vaste espace. »

Lucrece dit aussi, dans le troisième livre :

« Quelque énorme que soit la projection (*projecto pede*) de son corps. »

(Virgile) :

« Abattre *tempestivement* le pin de la forêt. Cette épithète *tempestiva*, à propos du pin, est prise dans Caton, qui dit : « Cueillez la pomme de pin, à la lune décroissante, après midi, et quand le vent du midi ne souffle point : c'est l'époque opportune (*tempestiva*), lorsque la semence est mûre. »

Virgile a employé, dans ses vers, des mots grecs : mais il n'est pas le premier qui ait osé prendre cette licence; il n'a fait en cela que suivre l'exemple d'auteurs plus anciens.

« Des lustres (*lychni*) sont suspendus aux plafonds dorés. »

Projectaque saxa Pachyni Radimus.

projecta, si secundum consuetudinem dicatur, intelligitur *abjecta*; si secundum veteres, *projecta*, porro *jecta*; ut alibi ait :

Projecto dum pede lævo Apat se pugna.

Sed et Sisenna in secundo dixit : « Et Marsi propius succedunt. Atque ita sentis projectis tecti, saxa certatim lenta manibus conjiciunt in hostes. » Et in eodem : « Vetus atque ingens erat arbor ilex, quæ circum projectis ramis majorem partem loci summi tegebatur. » Et Lucretius in tertio :

Quamlibet immani projecto corporis exstat.

Et tempestivam silvis evertere pinum.

Hoc verbum de pino *tempestiva* a Catone sumsit, qui ait : « Pineam nucem cum effodias, luna decrescente eximito post meridiem, sine vento austro. Tum vero erit *tempestiva*, cum semen suum maturum erit. » Insuper operi suo et græcæ verba; sed non primus hoc ausus. Auctorum enim veterum audaciam secutus est.

Dependent *lychni* laquearibus aureis; sicut Ennius in uno :

Lychnorum lumina bis sex.

Avant lui Ennius avait dit, livre neuvième :

« Douze lustres allumés (*lychnorum lumi-
na*). »

Et Lucrece, livre cinquième :

« Ces lumières terrestres qui éclairaient pen-
dant la nuit, suspendues à des lustres (*lych-
ni*). »

Et Lucile, livre premier :

« Nous nommons *chénopode* (pied d'oie),
« clinopode (pied de lit), et *lychni* (lustres), ce
« que nous nommions précédemment ornements
« de pieds de lit, et lampes. »

Quand Virgile a dit :

« La voûte éthérée (*athra*) n'était point éclai-
rée par les astres, »

Ennius avait dit avant lui, livre seizième :

« Cependant le soleil se couche, et l'Océan ab-
sorbe la rougeur éthérée (*athra*) des cieux. »

Et Ilius, dans la Theutranthe :

« L'astre brûlant qui roule au haut des cieux
« enflammés (*flammeam athram*). »

(Virgile a dit) : « L'artificieuse (*didala*)
« Circé, » parce que Lucrece avait dit : « La terre
« ingénieuse (*didala tellus*) ; » il a dit :

« La forêt et les echos de l'Olympe retentis-
sent (*reboant*). »

parce qu'on trouvait dans Lucrece :

« Nos palais dorés et lambrissés ne retentissent
« point (*reboant*) du son de la cithare. »

Mais ce sont là des licences dont Virgile a
usé beaucoup plus sobrement que les anciens
poètes; car ils ont dit encore *pausa* (pause), *ma-
chæra* (espèce de gaine), *acotia* (intemperance),
malacen (mauve), et autres mots semblables.

Et Lucretius in quinto :

Quin etiam nocturna tibi terrestria que sunt
Lumina, pendentes lychni.

Lucilius in primo :

Porro chænopodas, clinopodas, lychnosque
Ut diximus semnos aule pedes lecti atque lucernas.

Et quod dixit :

Siderea polus :
Nec lucidus æthra

Ennius prior dixerat in sexto decimo :

Interea fax
Occidit, oceanumque rubra tractum obruit æthra.

et Ilius in Theutranthe :

Flammeam per æthram alle fervidam ferri faciem.
Dædala Circe;

quia Lucretius dixerat :

Dædala tellus.
Reboant sylvæque et longus Olympus;

quia est apud Lucretium :

Nec cithara reboant laqueata aurataque tecta.

Seul hac licentia largius usi sunt veteres, parcius Maro.
Quippe illi dixerunt et *pausam*, et *machæram*, et *aco-
tiam*, et *malacen*, et alia similia. Nec non et Punicis

Les anciens poètes ont aussi employé quelque-
fois des mots puniques ou osques, et, à leur
imitation, Virgile a accueilli quelquefois ces mots
étrangers, comme dans ce vers : « assidument
« les bœufs (*uri*) des forêts. »

Le mot (*uri*) est une expression gauloise qui
signifie bœuf sauvage; et encore dans le vers
suivant :

« Les oreilles velues sous les cornes recour-
« bées » (*camuris*).

Camuris est un mot étranger qui signifie *re-
plié sur soi-même*; et c'est peut-être de là que
nous avons formé figurément le mot *camera*
(voûte).

CHAPITRE V.

De certaines épithètes qui nous paraissent nouvelles dans
Virgile, et que les anciens ont employées avant lui.

Il est dans Virgile plusieurs épithètes qu'on
regarde comme créées par lui; mais je prouverai
qu'il les a tirées des anciens. Les unes sont
simples, comme *Gradivus*, *Mulciber*; d'autres
composées, comme *arquitæns*, *vilisator*. Je
parlerai d'abord des épithètes simples :

« *Mulciber* avait représenté les Africains,
« qui ne portent point de ceinture. »

Mulciber est Vulcain, c'est-à-dire le feu, qui
dompte tout et amollit tout (*mulcet*). Accius
avait dit dans Philoctète :

« Hélas! ô *Mulciber*, ta main a fabriqué des
« armes pour ce lâche. »

Et Egnatius livre premier, De la nature des
choses :

Oscisque verbis usi sunt veteres; quorum imitatione Ver-
gilius peregrina verba non respuit, ut in illo :

Silvestres uri assidue.

uri enim Gallicæ vox est, quæ ferè bœves significantur; et :

Camuris hirtæ sub cornibus atres.

camuris peregrinum verbum est, id est, in se redeuntibus;
et forte nos quoque cameram hac ratione figuravimus.

CAPUT V.

Epitheta, quæ apud Vergilium nova videntur, vetustioribus
quoque in usu fuisse.

Multa quoque epitheta apud Vergilium sunt, quæ ab
ipso ficta creduntur : sed et hæc a veteribus tracta mon-
strabo. Sunt autem ex his alia simplicia, ut, *Gradivus*,
Mulciber : alia composita, ut, *arquitæns*, *vilisator*.
Sed prius de simplicibus dicam :

Et distinctos *Mulciber* Afros.

Mulciber est Vulcanus, quod ignis sit, et omnia mulcet
ac domet. Actius in Philoctète :

Heu *Mulciber*,

Arma ignavo invicta es fabricatus manu.

et Egnatius de Rerum natura libro primo :

« Enfin, portes par Muleiber lui-même, ils atteignent les plus hautes régions du ciel. »

(Virgile) :

« Que les chevreux qui frappent des cornes (petulci) n'insultent point aux fleurs. »

Lucrece, livre second :

« Les tendres chevreux à la voix tremblante, et les agneaux qui frappent des cornes (petulci), et reconnaissent leurs mères qui portent des cornes. »

On pourrait regarder comme une grande audace que Virgile ait parlé, dans les Bucoliques, du feu liquide (liquidi) pour puri, lucidi; ou pour effusi, abundantis, si Lucrece n'avait déjà employé cette épithète dans son sixième livre :

« C'est cette même cause qui fait voltiger sur la terre ces flammes mobiles, ce feu liquide (liquidi ignis) et doré. »

Tristis au lieu d'amarus, est une permutation d'expression très-convenable, comme :

« L'amer lupin (tristesque lupini). »

C'est ainsi qu'Ennius, dans le quatrième livre des Sabines, avait dit :

« Il ne recherche ni le sénévé piquant (triste), ni l'oignon à la saveur forte. »

Ce n'est pas Virgile qui a dit le premier auritos lepores (les lièvres aux grandes oreilles). Il n'a fait en ceci que suivre Afranius, qui, dans un prologue où il fait parler Priape, dit :

« Ce qu'on débite communément, que je suis fils d'un père à longues oreilles (aurito), n'est pas vrai. »

Je passe maintenant aux épithètes composées, employées par Virgile :

« (Didoo) voit, lorsqu'elle déposait ses offrandes sur l'autel à brûler l'encens (turicremas mis)... »

Lucrece avait déjà dit, dans son second livre :

« Souvent un jeune taureau, frappé dans le sanctuaire de la divinité, tombe au pied des autels ou brûle l'encens (turicremas) » (Virgile) :

« Le pieux archer (arquitenens). » Nævius avait employé cette épithète, dans le second livre de la Guerre punique :

« Ensuite le divin archer (arquitenens) puis, sans par ses flèches, Apollon pythien, né et honoré à Delphes. »

Et ailleurs :

« Et toi, déesse armée de l'arc (arquitenens) (Diane) et de flèches redoutables. »

Hostius, dans son second livre de la Guerre d'Istrie, dit aussi :

« La divine Minerve et l'invincible Apollon, fils de Latone, qui est armé d'un arc (arquitenens). »

(Virgile) :

« Les faunes, habitants des forêts (silvicola). »

Nævius, livre premier de la Guerre punique :

« Les hommes, habitants des forêts (silvicola), et ignorant encore la guerre. »

Accius, dans les Bacchantes :

« Maintenant habitants des forêts (silvicola), parcourant des lieux inconnus.... »

(Virgile) :

« Considérant la mer, où volent les voiles (mare velivolam). »

Denique Muleiber ipse ferens altissima caeli
Contingunt.

Hœdique petulci

Floribus insultent.

Lucretius in secundo :

Præterea teneri tremulis in vocibus hædi
Corniferas norunt matres, agnique petulci.

Illud audaciæ maximæ videri possit, quod ait in Bucolicis,

Et liquidi simul ignis,

pro puro vel lucido, seu pro effuso et abundanti; nisi prior hoc epitheto Lucretius usus fuisset in sexto :

Hæc etiam fit uti de causa mobilis ille
Devolet in terram liquidi calor aureus ignis.

Tristis, pro amaro, translatio decens est. Ut :

Tristesque lupini.

et ita Ennius in libro Sabinarum quarto :

Neque triste querit sicuti, neque capre mastum.

Auritos lepores non Maro primus usurpat, sed Afranius sequitur, qui in prologo ex persona Priapi ait :

Nam quod vulgo prædicant

Aurito me parente natum, non ita est.

et, ut composita subjungan, quod ait Virgilius,

Vidi turicremis cum dona imponeret aris ;

jam Lucretius in secundo dixerat :

Nam sæpe ante Deum vitulus delubra decora
Turicremas propter maculatus concidit aras.
Quem pius Arquitenens.

Hoc epitheto usus est Nævius belli Punico libro secundo : « Deinde pollens sagittis incilitus Arquitenens, sanclusque Delphis prognatus Pythius Apollo. » Idem alibi : « Cum tu arquitenens sagittis pollens Dea. » Sed et Hostius libro secundo belli Histrici :

Dia Minerva, simul autem invictus Apollo,
Arquitenens, Latonius.
Etiam silvicole Fauni.

Nævius libro primo belli Punico :

Silvicole homines bellique inertes.

Accus in Bacchis :

Et nunc silvicole ignota invisentes loca.
Despicies mare velivolam.

Livius in Helena :

Tu qui permeusis ponti maria alta velivola.

Finnius in quarto decimo :

Livius, dans Héléne :

« Toi qui as parcouru la vaste surface des mers, où voler les voiles (*maria velivola*). »

Ennius, livre quatorzième :

« Lorsqu'ils aperçoivent de loin l'ennemi ap-
« procher sur ses vaisseaux, dont les vents font
« voler les voiles (*navibus velivolis*). »

Le même, dans Andromaque :

« Il enlève dans la haute mer les navires aux
« voiles ailées (*naves velivolas*). »

(Virgile) :

« Le planteur de la vigne (*vitistor*) est repré-
« senté tenant une faux recourbée. »

Accius dans les Bacchantes :

« O Dionysos, père excellent, planteur de la
« vigne (*vitistor*), fils de Sémélé Euthyia. »

(Virgile) :

« La divine Phébé, dans son char qui roule la
« nuit (*noctivago*). »

Egnatius, de la Nature des choses, livre premier :

« Phébé, humide de rosée, chassée de sa place,
« la cède aux astres élevés qui roulent durant
« la nuit (*noctivagis*). »

(Virgile) :

« Héros invincible, tu domptes les (*centaures*)
« aux doubles membres (*bimembres*), fils de la
« nuée. »

Cornificius, dans Glaucus :

« Souiller les centaures aux doubles membres
« (*bimembres*). »

(Virgile) :

« Un troupeau de l'espèce des chèvres (*capri-
« genus*), paissant l'herbe sans gardien. »

Pacuvius, dans Paulus :

« Quoique la trace du pas d'un animal de
« l'espèce des chèvres (*caprigena*) soit plus al-
« longée. »

Cum procut aspiciunt hostes accedere ventis
Navibus velivolis.

Idem in Andromacha :

Rapit ex alto naves velivolas.

Vitistor curvam servans sub imagine falcem.

Accius in Bacchis :

O Dionyse pater optime vitistor Semela genitus
Euthyia.

Almaque curru noctivago Phoebe.

Egnatius de Rerum natura libro primo :

Roscula noctivagis astris labentibus Phoebe,

Pulsa loco cessit concedens lucibus altis.

Tu nubigenas, invicte, bimembres.

Cornificius in Glauco :

Centauros fedare bimembres.

Caprigenumque pecus nullo custode per herbas.

Pacuvius in Paulo :

Quamvis caprigeo pecori grandior gressio 'st.

Accius in Philoctète :

Accius, dans Philoctète :

« ...brisés par les ongles de la race des chèvres
« (*caprigenum*). »

Le même, dans le Minotaure :

« Est-il issu de la semence humaine, ou de celle
« de l'espèce des taureaux (*taurigeno*)? »

Virgile a employé avec justesse les épithètes
suivantes : (*volatile ferrum*), pour flèche ; et *gens
togata*, pour les Romains. Mais avant lui Suévius
avait employé la première ; et Labérius, la
seconde. En effet, Suévius a dit, livre cin-
quième :

« Le trait qui vole (*telum volatile*), garni de
« plumes d'oiseaux. »

Et Labérius, dans Éphébus :

« Tu demandes que, du milieu de la race qui
« porte la toge (*togata stirpis*), je fasse dispa-
« raître la licence et la débauche. »

Et plus bas :

« Ainsi donc, par notre secours, la domination
« de la nation qui porte la toge (*togata gentis*) a
« été étendue. »

CHAPITRE VI.

De certaines figures qui sont seulement particulières à
Virgile, qu'on ne les trouve point du tout, ou très-rare-
ment, chez d'autres que chez lui.

J'enumererai, si cela vous convient, à me-
sure que ma mémoire me servira à cet égard, les
figures que Virgile a empruntées à l'antiquité.
Mais pour le moment je veux que Servius nous
signale celles qu'il a remarquées comme étant de
la création du poète, et que, par conséquent, il
n'a point reçues des anciens ; mais qu'il a inno-
vées lui-même, par une audace poétique tou-
jours contenue dans de justes bornes. Les expli-
cations quotidiennes que Servius fait aux Ro-

Caprigenum trita unguis.

Idem in Minotauro :

Taurigeno semine ortum ac humano?

Decenter et his epithetis Vergilius usus est : pro *sagitta*,
volatile ferrum, et pro *Romanis*, *gentem togatam* ;
quorum altero Suevius, altero Laberius usus est. Nam
Suevius in libro quinto ait :

Voluerunque volatile telum.

Ac Laberius in Ephebo : « Licentiam ac libidinem ut tallam
« petis togatae Stirpis. » Idem infra :

Idcirco ope nostra dilatatum est dominium togatae gentis.

CAPUT VI.

De figuris illis, quae ita sunt peculiaries Vergilio, ut apud
alios aut raro, aut nunquam reperiantur.

Figuras vero, quas traxit de vetustate, si volentibus vo-
bis erit, cum repetita memoria suggererit, enumerabo.
Sed nunc dicat volo Servius, quae in Vergilio notaverit,

mais de ce poète ont dû nécessairement lui faussifier ces observations.

Le choix de ce nouveau sujet convint à tout le monde, et l'on engagea Servius à faire part de ses observations. Il commença en ces termes : Virgile, ce poète digne de notre vénération, a beaucoup ajouté aux grâces de la langue latine, en y introduisant différentes figures, soit de mots, soit de pensées. En voici des exemples :

« Elle créa une race de chevaux croisés, en dérobant furtivement leur mère à son père. » Aux termes de ce vers, Circé aurait créé, tandis qu'en effet elle a seulement fait créer.

« Le terrain tiède encore d'un récent car-nage. »

Locus recens evadit est une expression employée pour la première fois par Virgile.

« Il dit, et ses compagnons lui cédèrent le terrain prescrit (*cesserunt aequore jusso*).

Pour *jussi cesserunt*.

« De leur sang répandu arrosèrent les flammes. »

Cæso sanguine, pour, *ex cæsis*.

« Le vainqueur, dès l'aurore, acquittait les vœux des dieux (*vota deum*). »

Pour, *quæ diis vota sunt*.

« Accorde-moi de partager le sépulchre de mon fils (*nati concede sepulchro*). »

Un autre aurait dit : *nato concede sepulchri*.

« (Iris) accélère la route en décrivant l'arc aux mille couleurs (*per mille coloribus arcum*). » C'est-à-dire, *per arcum mille colorum*.

ab ipso figurata, non a veteribus accepta: vel auso poetico nove quidem, sed decenter usurpata. Quotidie enim Romanæ indolis enarrando eundem vatem, necesse est habere hujus annotationis scientiam promptiorem. Placuit universis electio in reliqua sullecti: et adhortati sunt Servium, ut, quæ in se refusa sunt, annotaret. Ille sic incipit: Vates iste venerabilis varie modo verba, modo sensus figurando multum latinitati leporis adjeicit. Qualia sunt hæc:

Supposita de matre nothos forata creavit:
ut ipsa creaverit, quos creavi fecit.

Cæde locum;
Topidaque recentem

cum *locus recens cæde* nove dictus sit.
Et:

Hæc ait, et socii cesserunt æquore jusso;
pro eo quod, *jussi cesserunt*.

Et caso sparserunt sanguine flammam,
qui ex cæsis videlicet profunditur.

Vota Deum primo victor solvebat Eoo,
pro, *quæ Diis vota sunt*.

Et me consortem nati concede sepulchro:
alius dixisset,

Et me consortem nato concede sepulchri.
Et:

Hæc viam celerans per mille coloribus arcum.

« Les uns jettent au feu (*conjiciunt igni*) les dépouilles enlevées aux Latins égorgés: » pour, *in ignem*.

« Le mouvement de son corps et la vigilance de son regard lui font éviter les traits (*tela exit*) »

Tela exit, pour *vital*.

« La mort abassa les yeux blanchissants du vieillard (*canentia lumina*); » pour, *vetustate senilia*.

« Le creux (*antro*) d'un arbre rongé; » pour *caverna*.

« Silhouette (*arat*) de rides son front odieux. » *Arat* est une belle expression, et qui n'a rien d'exagéré.

« Trois fois (Énée) reçoit, sur le contour de son bouclier d'airain, cette forêt (*silvam*) (de traits). »

Silvam, pour *jaculis*. *Vir gregis* (le mâle du troupeau), pour *capro* (le bouc); et tant d'autres expressions, comme :

« Une montagne d'eau, une moisson de traits, une pluie de fer. » C'est ainsi qu'Homère a dit :

« Plût au ciel que tu fusses revêtu d'une tunique de pierre, en récompense de tous les maux que tu m'as occasionnés ! »

(Virgile :)

« Dons de Cérès laborieuse (*laboratæ Cere- ris*). »

« Il ne reçoit la nuit (*noctem accipit*), ni dans ses yeux, ni dans son cœur. »

« Du choc de la voix contre le rocher, ré-

id est, *per arcum mille colorum*.

Et :

Ille alii spolia occisis derepta Latinis
Conjiciunt igni.

pro, *in ignem*.

Et :

Corporè tela modo atque oculis vigilantibus exit.

Tela exit, pro *vital*.

Et :

Senior leto canentia lumina solvit.

pro, *vetustate senilia*.

Exesaque arboris antro,

pro, *caverna*.

Et :

Frontem obscenam rugis arat.

Arat, non nimie, sed pulchre dictum.

Ter secum arato circumfert tegmine silvam;

pro *jaculis*. et : *Vir gregis*, pro *capro*. Et illa, quam pulchra sunt :

Aque mons, telorum seges, ferreus imber.

ut apud Homerum :

Ἄστρων ἔσσο χυτῶνα, κκαῶν ἐπέχ, ἔσσο ἔσσο.

Dona laboratæ Cereis.

Et :

Oculusque aut pectore noctem

accipit.

« sulte sa propre image (*voeisque offensa re-sultat imago*). »

« Elles cherchent la paix au pied des autels. »

« Il commence à effacer peu à peu Sychée. »

Souvent Virgile emploie avec beaucoup de bonheur une expression à la place d'une autre :

« Ils prennent d'horribles visages (*ora*), faits d'écorce d'arbres creusés. »

Ora, pour *personas* (*masques*).

« L'éclat particulier de l'or brille à travers les rameaux (*aura auri refulsit*). »

Qu'est-ce que *aura auri*? et comment peut-on dire *aura refulget* (l'éclat brille)? Cependant ces innovations sont belles.

« La branche se charge de feuilles du même métal. »

Frondescere metallo n'est-il pas une heureuse expression?

« Un lait noir et venimeux. »

Remarquez l'épithète *noir*, rapprochée du mot lait.

« Ceux qu'une juste colère anime contre Mézence (*justar quibus est Mezentius ira*). »

Odio esse aliquem, est usité; *ira esse* est une tournure de phrase inventée par Virgile.

Ailleurs il commence la phrase en parlant de deux individus, et la termine en ne parlant que d'un seul :

« Cependant les rois arrivent. Latinus est monté sur un énorme char à quatre chevaux. »

C'est ainsi qu'Homère avait dit :

ΕΙ :

Vocisque offensa resultat imago.

ΕΙ :

Pacemque per aras
Exquirunt.

ΕΙ :

Paulatim abolere Sychæum
Incipit.

Sape etiam verba pro verbis pulchre ponit :

Oraque corticibus sumunt horrenda cavatis.
Ora, pro *personis*.

ΕΙ :

Bicolor unde auri per ramos aura refulsit.

quid est enim aura auri? aut quemadmodum aura refulget? sed tamen pulchre usurpavit.

ΕΙ :

Simili frondescit virga metallo.

quam bene usus est, *frondescit metallo*?

ΕΙ :

Nigris cum lacte veneni.

negro imponere nomen lactis.

ΕΙ :

Haud aliter juste quibus est Mezentius ira.

ira esse aliquem, usitatum *ira esse*, inventum Ma-

« Des deux rochers, l'un touche par son sommet à la hauteur des cieux; les nuées l'environnent. »

Et (Virgile) :

« Aussitôt (Camille) renverse Orsiloque et Butès, les deux plus remarquables des Troyens « par la taille; et, de plus, elle cloue Butès d'un trait, etc. »

« Je l'avoue, j'ai conseillé à Juturne (*Juturnam suasi*) de secourir son malheureux frère. »

La tournure ordinaire eût été *Juturnæ suasi*.

« La ville que je fonde (*Urbem quam statuo*) « est la vôtre; » pour *urbis*.

« Quant aux chevaux que vous destinez à être l'espoir de leur race (*in spem statues submittere gentis*), commencez des leurs tendres années à leur consacrer des soins particuliers (*impende laborem*). »
(*a teneris impende laborem*) sous-entendu, *in eos impende*.

Virgile fait usage des répétitions avec beaucoup de grâce :

« Car ni les sommets du Parnasse, ni ceux du Pinde, ne vous retenaient. »

« Quelle récompense sera digne de vous? quelle récompense sera digne d'hommes qui osèrent de telles choses? »

« Vous avez vu le cheval de Turnus, vous avez vu ses armes. »

Les parenthèses du poète ne sont jamais vicieuses.

ronis est. Hem de duobus incipit dicere, et in unum desinit :

Interea reges, ingenii mole Latinus
Quadrijugo vehitur curru.

ut est apud Homerum :

Οἱ δὲ δύο σκόπελοι, ὃ μὲν οὐρανὸν εὐρὺν ἴκοντο
Ὀρεῖν κορυφῇ, νεφέλῃ δὲ μιν ἀμφιβεβηκάν.

Et :

Protinus Orsilochem, et Eulen, duo maxima Teucrum
Corpora, sed Butenaversum cuspidè livit, etc.
Juturnam fateor misero succurrere fratri
Suasi;

cum solitum sit dici, *Juturnæ suasi*.

Urbem quam statuo, vestra est.

Et :

Tu modo quos in spem statues submittere gentis,
Parcipuum jam inde a teneris impende laborem.

pro, *in eos impende*. Facit pulcherrimas repetitiones :

Nam neque Parnassi vobis juga, nam neque Pindi
Ulla moram ferere.

Quæ vobis, quæ digna viri pro talibus ausis?
Vidistis quo Turnus equo, quibus ibat in armis?

Nec interpositiones ejus otiosæ sunt :

Si te nulla movet tantarum gloria rerum,
At ramum hunc aperit ramum, qui forte latebat)

« Si la gloire de si hautes destinées ne te touche point, reconnais du moins ce rameau (elle lui montre celui qu'elle tenait caché). »

« Que ce sceptre (car en cet instant il se trouve) vait le tenir à la main) ne pousse jamais la plus légère feuille. »

Quelquefois, par une transposition pleine d'élégance, il adresse tout à coup la parole à celui dont il parlait :

« De même que tu ruinas les deux illustres villes de Troie et d'Oechalie; de même que tu supportas mille durs travaux sous le roi Eurysthée, auquel l'inique Junon soumit ses destins; de même, ô héros vaincu, tu tuas (les centaures) aux doubles membres, fils de la nuée, etc. »

Cette réticence,

« Je vous... Mais il faut d'abord calmer les flots agités. »

est prise de Démosthène. « Pour moi... Mais je ne veux rien dire de fâcheux en commençant mon discours. »

Ici, quelle poétique indignation!

« O Jupiter, il partira donc! s'écria Didou. »

Ici, c'est le pathétique :

« O patrie! ô péuates vainement sauvés de l'ennemi! »

Ailleurs, le sentiment de l'effroi :

« Apportez promptement le fer, lancez les traits, gravissez les murs : l'ennemi est là. »

Là, c'est la plainte :

« Quoi donc! Nisus, tu m'évites pour compagnie en de si grandes entreprises? »

Que dirons-nous encore de ces créations nouvelles, comme :

« Des traits imposteurs. »

« Armer le fer de venin. »

« Adoucir par la culture des mœurs sauvages. »

« Ils auront dépouillé leur essence sauvage (silvestrem animam). »

« (Le trait) va s'abreuver profondément du sang. »

C'est ainsi qu'Homère avait dit en parlant de javelots : « Désirent se rassasier du corps. »

« Les fruits dégénèrent, et oublient leurs premiers sucs. »

« La glace mettait un frein au cours des eaux. »

« Elle répandra le colocase mêlé au riant acanthé. »

« Cependant une noble flamme dévore sa mère, et une blessure secrète vit dans son cœur. »

« Sous le dur chêne vit l'étaupe vomissant une lente fumée. »

« L'aboïement des chiens tourmente (sevit) les airs. »

« Son père Inachus vidant un fleuve (annem fundens) hors de son urne ciselée. »

« L'aiguillon une fois fiché dans les veines, (des abeilles) laissent leur vie (animas) dans les blessures. »

Ajoutez tout ce que dit Virgile sur le sujet des abeilles, qu'il traite avec autant d'importance qu'une nation vaillante, en dérivant leurs mœurs, leurs goûts, leurs associations, leurs guerres; et

Et :

Ferrum armare veneno.

Et :

Cultusque feros mollire colendo.

Et :

Exuerit silvestrem animam.

Et :

Virgineumque alte bibit acta cruorem.
ut apud Homerum de hasta :

Αἰλαιμένη χροός ἄσαι.

Et :

Pomaque degenerant succos oblita priores.

Et :

Glacie cursu frenaret aquarum.

Et :

Mixtaque ridenti colocasia fundat acantho.

Et :

Est mollis flamma medullas
lulereæ, et tacitum vivit sub pectore vulnus.

Et :

Duro sub robore vivit
Stuppa vomens tardum fumum.

Et :

Sevitque canum latratu in auris.

Et :

Celataque annem fundens pater Inachus urna.

Et :

Agnoscas.

Ut sceptrum hoc (dextra sceptrum nam forte gerebat)

Nunquam fronte levi.

Et illa mutatio elegantissima est; ut, de quo loquebatur, subito ad ipsum verba converteret :

Ut bello egregias idem disjecerit urbes,

Trojanique, Oechaliæque, et duros mille labores

Rege sub Eurystheo, fati Junonis iniquæ,

Pertulerit : tu nubigenas, invictæ, bimembres.

et reliqua. Illa vero intermissio,

Quos ego... Sed motus præstat componere fluctus,

tracta est a Demosthène : ἀλλ' ἐμοί μὲν' οὐ βούλομαι δὲ ὀσπηγῆς εἰπεῖν οὐδεν, ἀρχόμενος τοῦ λόγου. Hæc vero quam poetica indignatio!

Pro Juppiter ibit

Hic, ait.

hæc miseratio :

O patria, o rapti nequidquam ex hoste penates!

et illa trepidatio :

Ferte citi ferrum, date tela, et scandite muros :

Hostis adest.

et conquestio :

Meo igitur socium tantis adjungere rebus,

Nise, fugis?

Quid illa excogitatio novorum intellectum? ut,

Menliæque tela.

enfin, pour tout dire, en leur donnant le nom de *Quirites*. La journée entière ne me suffirait pas, si je voulais passer en revue toutes les figures créées par Virgile; mais, au moyen de celles que j'ai indiquées, le lecteur attentif pourra remarquer toutes celles qui leur ressemblent.

CHAPITRE VII.

De la signification qu'ont dans Virgile les mots *rexare*, *illaudatus*, et *squalere*.

Après que Servius eut cessé de parler, Prætextatus apercevant Aviénus qui chuchotait à l'oreille d'Eusthate, lui dit : — Voudrais-tu, Eusthate, aider à la timidité du jeune et excellent Aviénus, et nous faire part publiquement de ce qu'il te communique tout bas? — Eusthate : Il désirerait beaucoup interroger Servius sur plusieurs endroits de Virgile, dont l'explication appartient au domaine de la littérature. Il souhaite en conséquence qu'on lui permette d'apprendre, de la bouche d'un plus savant que lui, à fixer ses incertitudes et à éclaircir ses doutes. — Prætextatus : J'approuve, mon cher Aviénus, ta volonté de ne pas rester dans l'ignorance, relativement à ces questions douteuses; c'est pourquoi nous prions tous notre très-savant docteur de vouloir bien répondre à ta demande; car ce que tu souhaites d'apprendre nous sera utile à tous; et je t'exhorte à ne pas négliger, à l'avenir les occasions de mettre Servius sur la voie de nous parler de Virgile. — Alors Aviénus s'adressant à Servius :

Affixæ venis, animasque in vulnera ponunt.

Et quidquid de apibus dixit in virorum fortitudine, ut alderet quoque mores, et studia, et populos, et prælia; quid plura? ut et Quirites vocaret. Dies me debet, si omnia persequi a Vergilio figurata velim. Sed ex his, quæ dicta sunt, omnia similia diligens lector annotabit.

CAPUT VII.

Rexare, *illaudatus*, et *squalere*, apud Vergilium quid significant.

Cum Servius ista disserteret, Prætextatus, Avienum Eustathio insurreptantem videns : Quin age, inquit, Eustathi, verendum Avieni probi adolescentis juva, et ipse publico nobis, quod immurmurat. Eostathius : Jam dudum, inquit, multa de Vergilio gessit interrogare Servium, quorum enarratio respicit officium literatoris; et tempus indulgeri optat, quo de obscuris ac dubiis sibi a doctiore fiat certior. Et Prætextatus : Probo, inquit, mi Aviene, quod ea, de quibus ambigis, clam te esse non pateris. Inde exoratus sit a nobis doctissimus doctor, ut te secum negotium habere patiatur, quia in commune proficiet, quæ desideras audire. Ne tu modo ultra cesses aperire Servio viam de Vergilio disserendi. Tunc Avienus :

Je voudrais, dit-il, ô le premier des docteurs, qu'on m'expliquât pourquoi Virgile, toujours si exact, si scrupuleux dans l'emploi des termes, selon le mérite ou la criminalité des actions, a placé improprement un mot dans les vers suivants :

« Ses flanes blanchissants, ceints de monstres
« aoyants, ont tourmenté (*rexasse*) les vais-
« seaux de Dulichium. »

Rexasse est un mot qui n'exprime qu'un accident petit et léger, et qui n'est point du tout en rapport avec la circonstance atroce d'hommes enlevés et déchirés par un monstre effroyable. J'ai encore une autre observation du même genre :

« Qui ne connaît le dur Enrysthée, ou les autels
« de l'indigne Basiris? (*illaudati*). »

Ce mot *illaudati* n'est pas du tout propre à exprimer l'horreur qu'inspire un scélérat qui immole les étrangers de toutes les nations. Un pareil homme n'est pas seulement *indigne de louange*, mais même il est digne de la haine et de l'exécration de tout le genre humain. Voici encore une expression qui ne me paraît pas choisie avec l'exactitude ordinaire de Virgile :

« A travers sa tunique *écaillée* d'or.
Il ne convient pas de dire *auro squalentem*, car l'éclat et le brillant de l'or sont incompatibles avec l'idée de saoullure et de saleté.

SERVIVS. Voici, je crois, ce qu'on peut répondre relativement au mot *rexasse*. Ce mot a une signification très-énergique, puisqu'il paraît qu'il est dérivé du verbe *vehere* (porter), qui exprime

totus conversus in Servium : Dicis volo, inquit, doctorum maxime, quid sit, quod cum Vergilius anxie semper diligens fuerit in verbis pro causa merito vel atrocitate ponendis, incuriose et abjecte in his versibus verbum posuit :

Caudida succinctam latrantibus ingoïna mostris
Dulichias vexasse rates.

Rexasse enim verbum est levissimum ac parvi incommodi, nec tam atroci casti congruens, cum repente homines a bellina immanissima rapti, laetique sint. Sed et aliud hujuscemodi deprehendi :

Quis aut Eurysthea duram,
Aut illaudati noscit Basiridis aras?

hoc enim verbum, *illaudati*, non est idoneum ad exprimendam sceleratissimi hominis detestationem, qui, quod homines omnium gentium immolare solitus fuit, non laude indignus, sed detestatione execratione totius humani generis dignus est. Sed nec hoc verbum ex diligentia Vergiliana venire mihi videtur :

Per tunicam squalentem auro.

non enim convenit dicere, *auro squalentem*; quoniam nitore splendorique auri contraria sit squaloris illavies. Et Servius : De verbo *rexasse*, ita responderi posse arbitror. *Rexasse* grave verbum est, tractumque ab eo vi-

déjà l'influence du pouvoir d'un autre, car celui qui est porté n'est pas maître de soi. Or, *re-xasse* exprime un mouvement et une force incomparablement plus grande que son radical : donc on peut dire proprement *re-xatur*, de celui qui est porté, enlevé, déchiré, et traîné en et la. C'est ainsi que *taxare* exprime une action plus énergique et plus fréquente que *tingere*, dont il est dérivé incontestablement. *Jaclare* exprime un gisement plus complet et plus étendu que *jacere*, son primitif; et c'est ainsi que *quassare* (ébranler) emporte l'idée de plus de force et de violence que *quater* (secouer) : donc, quoi qu'on dise vulgairement *re-xatur*, en parlant de celui qui est incommodé par la fumée, par le vent ou par la poussière, néanmoins la nature et la force véritable de ce mot ne doivent point déperir, puisque d'ailleurs elles ont été soigneusement conservées, comme elles le devaient être, par ceux des anciens qui ont écrit avec exactitude et justesse. M. Caton, dans son discours sur les Achéens, a dit : « Lorsqu'Annibal déchirait et ravageait (*re-xaret*) la terre d'Italie. » On voit que Caton dit, en parlant d'Annibal, *re-xatum*, alors qu'il n'est aucune espèce de calamité, de cruauté, d'atrocité, que l'Italie n'ait eu à souffrir du temps de ce dernier. Cicéron, dans son quatrième discours contre Verres, dit aussi : « (La Sicile) a été pillée et dépouillée par lui; non comme par un ennemi qui respecterait, du moins durant la guerre, la religion et le droit des gens; mais d'une telle façon qu'on dirait qu'elle a été ravagée (*re-xata*) par de féroces brigands. »

Il y a deux réponses à faire sur le mot *illaudatus*. La première est celle-ci : Il n'est personne

de si pervers, qui ne fasse ou ne dise quelquefois quelque chose de digne d'éloge. De là ce vers très-ancien, aujourd'hui devenu proverbe :

« Un fou dit souvent très-juste. »

Mais celui-là est *illaudatus*, qui, en toute chose et en toute circonstance, se montre indigne d'éloge; et il est par conséquent le plus méchant, le pire de tous les hommes. Ainsi l'absence de toute faute fera qu'un individu sera *inculpatus*; ce qui exprimera une vertu parfaite, comme *illaudatus* désigne le comble de la plus extrême méchanceté. C'est ainsi qu'Homère a coutume de combler ses éloges, non par l'attribution des qualités, mais par la privation des défauts. Ainsi il dira :

« Et ce n'était point malgré eux qu'ils volaient (au combat). »

Et ailleurs :

« Vous n'auriez point vu alors l'illustre Agamemnon sommeillant, ou tremblant, ou évitant le combat. »

C'est par une tournure semblable qu'Épicière a défini la souveraine volupté, l'absence et la privation de toute douleur. Voici ses expressions : « Le plus haut degré de volupté est l'absence de toute douleur. » C'est encore dans le même sens que Virgile qualifie le marais du Styx, *inamabilis*. Car comme *illaudatus* exprime l'absence de qualités dignes d'éloges, *inamabilis* exprime l'absence de qualités dignes d'amour. Voici maintenant la seconde manière de défendre l'expression *illaudatus*. *Laudare*, en vieux langage, signifie nommer, appeler. Ainsi, dans le langage ordinaire, l'on dit : *auctor laudatur*, pour *nominatur*. Dans ce sens, *illaudatus* sera

detor, quod est *rehere*, in quo inest jam vis quaedam alieni arbitrii; non enim sui potens est, qui vehitur. *Re-xare* autem, quod ex eo inclinatum est, vi atque motu procul dubio vastiore est; nam qui fertur, et raptatur, atque huc et illic distribitur, is vexari proprie dicitur; sicuti *taxare* pressus tribuensque est, quam *tingere*, unde id procul dubio inclinatum est; et *jaclare* multo fortius largiusque est, quam *jacere*, unde id verbum traductum est : *quassare* etiam, quam *quater*, gravius violentiusque est. Non igitur, quia vulgo dici solet, vexatum esse, quem fumo, aut vento, aut pulvere laborare videmus, proferenda debet vis vera atque natura verbi deperire, quae a veteribus, qui proprie atque signate locuti sunt, ita ut decurit, observata est. M. Catonis verba sunt ex oratione, quam de Achaëis scripsit : « Cumque Hannibal terram Italicam laceraret, atque vexaret. » Vexatum Italianam dixit Cato ab Hannibale, quando nullum calamitatis, aut scævitie, aut inhumanitatis genus reperiri queat, quod in eo tempore Italia non perpassa sit. M. Tullius in quarto in Verrem : « Quae ab isto sic spoliata atque direpta est; ut non ab hoste aliquo, qui tamen in bello religionem et consuetudinibus jura retinet, sed ut a barbaris prædonibus vexata esse videatur. » De *illaudato* autem duo videntur responderi posse. Unum est ejusmodi : Nemo

quisquam tam afflictis est moribus, quin faciat, aut dicat nonnumquam aliquid, quod laudari queat. Unde hic antiquissimus versus vice proverbii celebratus est :

Παλλάκι γὰρ μωρός ἀνὴρ μᾶλα καίριον εἶπεν.

Seil enim, qui omni in re atque omni tempore laude omni vacat, is illaudatus est; isque omnium pessimus, deterrimusque est. Ac sicuti omnis culpe privato inculpatus facit; inculpatus autem instar est absolute virtutis : illaudatus quoque igitur finis est extreme malitiae. Itaque Homerus non virtutibus appellandis, sed vitis detrahendis, laudare amplius solet. Hoc enim est :

Τὸ δ' οὐκ ἀκοντα πετήσθη.

et item illud :

Ἐβ' οὐκ ἂν βρίζοντα ἴδοις Ἀγαμέμνονα δῖον,

ὅσοι καταπτώσσουσ', οὐδ' οὐκ ἐθίζοντα μάχιστα.

Épicurus quoque simili modo maximam voluptatem privationem detractio nemque omnis doloris definiit, his verbis : Ὅρας τοῦ μεγέθους τῶν ἡδονῶν παντός τοῦ ἀληθοῦτος ὑπερβαίοντος. Eadem ratione idem Vergilius *inamabilem* dixit *Stygiam paludem*. Nam sicut *illaudatum* κατὰ στερῆσιν laudis, ita *inamabilem* per amoris στερῆσιν delectatus est. Altero modo *illaudatus* ita defenditur : *Laudare* significat prisca lingua nominare appellareque ;

synonyme d'*illaudabilis*, c'est-à-dire qu'on ne doit pas nommer. C'est ainsi que, d'un commun accord, les habitants de l'Asie résolurent jadis que personne ne prononcerait jamais le nom de celui qui avait incendié le temple de Diane d'Éphèse.

Il est encore une troisième expression éritiquée dans Virgile; c'est lorsqu'il a dit: *tunicam squalem auro*. Cela signifie que l'or était tissu serré dans l'étoffe, et sous la forme d'écailles (*squamarum*); car le verbe *squalere* se dit pour exprimer l'aspérité et la multitude des écailles qui se voient sur la peau des poissons et des serpents. C'est ce que prouvent des passages de différents poètes, et de Virgile lui-même; il a dit :

« Une peau le couvrait, sur laquelle des écailles
« les (*squamis*) d'airain étaient tissées avec de
« l'or, posées en manière de plumes. »

Et dans un autre endroit :

« Déjà (Turnus) avait endossé sa cuirasse
« étincelante, hérissée d'écailles d'airain (*aenis horrebat squamis*). »

Aecius a dit, dans les Pélopidés : « Les écailles de ce serpent étaient tissées d'or (*squalido auro*) et de pourpre. »

Ainsi donc on disait *squalere* de tout objet sur lequel une autre matière était tissée et incrustée avec surabondance, de manière à frapper l'œil d'un aspect nouveau. De là vint que l'on appela *squalor* l'accumulation considérable d'ordures qui se forme sur les corps écailleux et raboteux; signification qui, par un usage très-fréquent, a tellement envahi le sens de ce

sic in actionibus civilibus auctor laudari dicitur, quod est nominari. *Illaudatus* ergo est, quasi *illaudabilis*, id est, *numquam nominandus*; sicuti quondam a communi concilio Asiae decretum est, ut nomen ejus, qui templum Dianae Ephesiae incenderat, ne quis ullo in tempore nominaret. Tertium restat ex his, quae reprehensa sunt, quod *tunicam squalem auro* dixit. Id autem significat copiam, densitatemque auri in *squamarum* speciem intextae. *Squalere* enim dictum est ab *squamarum* crebriitate asperitateque, quae in serpentum pisciumque coriis visuntur. Quam rem et alii, et hic idem poeta locis aliquot demonstrat :

Quem pellis, inquit, aenis

In plumam squamis auro conserta tegebat.

et alio loco :

Jamque adeo rutilum thoraca indutus aenis

Horrebat squamis.

Aecius in Pélopidibus ita scribit : « Ejus serpentis squamae squalido auro et purpura praetextae. » Quidquid igitur nimis incuratum obstitumque aliqua re erat, ut incenteret visentibus facie nova horrorem, id *squalere* dicebatur. Sic in corporibus incultis squamosisque alta congeries sordium, *squalor* appellatur. Cujus significationis multo assiduoque usu totum id verbum ita contaminatum est, ut jam *squalor* de re alia nulla, quam de solis impinnamentis dici coepit.

mot, que désormais *squalor* ne s'est plus dit exclusivement qu'en parlant de l'ordure.

CHAPITRE VIII.

Explication de trois autres passages de Virgile.

Je vous remercie, dit Avienus, d'avoir redressé la fausse opinion que je m'étais formée sur quelques expressions parfaitement justes. Mais voici un vers où il me semble qu'il manque quelque chose :

« Il était assis, revêtu d'une courte trabée et
« du *lituus* quirinal. »

Car si l'on veut soutenir qu'il n'y manque rien, il faudra convenir qu'on peut dire, (*lituo et trabea succinctus*) revêtu du *lituus* et de la *trabée*; ce qui serait par trop absurde, puisque le *lituus* est un bâton court, à l'usage des augures, recourbé par sa plus grosse extrémité; et certes, je ne vois pas comment l'on pourrait être revêtu du *lituus* (*lituo succinctus*). Servius répondit : C'est ici une tournure elliptique, comme lorsque l'on dit : M. Cicéron, homme d'une grande éloquence (*homo magna eloquentia*) : Roscius, comédien plein de grâce (*histrion summa venustate*), phrases certainement incomplètes et inachevées, que cependant on emploie comme complètes et achevées. C'est ainsi que Virgile a dit, dans un autre endroit :

« Le vainqueur Butès, d'une stature énorme »
(*Buten immani corpore*).

sous-entendu *habentem*. Et ailleurs :

« Il jette au milieu de l'assemblée deux cestes

CAPUT VIII.

Alii tres loci apud Vergilium explicati.

Gratum mihi est, Avienus ait, correptum quod de optimis dictis male opinabar. Sed in hoc versu videtur mihi deesse aliquid :

Ipse Quirinali lituo parvaque sedebat
Succinctus trabea.

Si enim nihil deesse concedimus, restat, ut fiat *lituo et trabea succinctus*, quod est absurdissimum. Quippe cum *lituus* sit virga brevis, in parte, qua robustior est, incurva, qua augures utantur; non video, qualiter lituo possit succinctus videri. Respondit Servius, sic hoc dictum esse, ut plerique dici per deferentiam solent. Veluti cum dicitur : M. Cicero homo magna eloquentia, et Roscius histrio summa venustate : non plenum hoc utrumque, neque perfectum est, sed enim pro pleno ac perfecto auditur. Ut Vergilius alio in loco :

Victorem Buten immani corpore,
id est, corpus immane habentem. Et item alibi :

In medium geminos immani pondere cestas
Proiecit.

ac similiter :

« d'un poids énorme » (*immuni pondere cestus.*)
Et pareillement :

« L'intérieur de cette sombre demeure est
« souillé de sang et de mets sanglants. (*domus
sanie opibusque eruentis.*)

On doit donc expliquer : *Quirinali lituo succinctus*, par *lituum Quirinalem tenens*. Il ne serait pas plus étrange que le poète eût dit : *Picus Quirinali lituo erat*; puisque nous disons bien : *statua grandi capite erat*. Il y avait une statue d'une tête élevée. Les mots *est*, *erat*, *ful*, se suppriment souvent par élégance, sans nuire pour cela au sens de la phrase.

Mais puisque nous parlons du *lituus*, je ne passerai pas sous silence une question qu'on peut faire à ce sujet, savoir : si le bâton augural a emprunté de la trompette (*tuba*) le nom de *lituus*, ou bien si c'est la trompette qui a emprunté du bâton augural le nom de *lituus*, qu'on lui a donné; car ces deux instruments sont d'une forme semblable, et tous deux pareillement recourbes par le bout. Si, comme quelques personnes le conjecturent, d'après l'expression d'Homère *λίγξε βός* (l'arc frémit), c'est le son que produit la trompette qui a donné naissance au mot *lituus*, il en faudra conclure que le bâton augural, à son tour, aura reçu ce nom à cause de sa ressemblance avec la trompette. Ainsi, dans le vers suivant, Virgile emploie *lituus* pour *tuba* :

« Il se faisait remarquer dans les combats
« par sa lance et par sa trompette (*lituo*). »

Avienus : Je ne comprends pas clairement l'expression, *maturate fugam* (mûrissez la fuite); car l'idée de *fuite* me paraît opposée à celle exprimée par le verbe *maturare*. Je vous prie de vouloir bien m'apprendre ce que je dois penser de ceci.— Servius : Nigidius, homme très-versé dans

la connaissance des règles des beaux arts, définit l'adverbe *mature* : « ce qui n'est ni trop prompt, « ni trop tardif, mais qui est dans un certain « milieu et tempérament. » Cette définition est parfaitement juste; car l'on dit des grains et des fruits, qu'ils sont mûrs, lorsque, n'étant ni crus, ni âpres, ni pourris, ni desséchés, ils sont parvenus en leur temps au degré précis de la maturité. L'empereur Auguste rendait élégamment par deux mots grecs cette définition de Nigidius; car l'on dit qu'il avait la coutume de dire dans la conversation, et d'écrire dans ses lettres : « Hâte-toi lentement; » par où il avertissait qu'on apportât dans l'action, et cette célérité que produit l'habileté, et cette lenteur qui naît du soin; deux qualités opposées, qui sont les éléments de la maturité. Ainsi donc Virgile introduit Neptune commandant aux vents de se retirer, ce qui doit être exécuté avec la promptitude d'une fuite; mais en même temps ils doivent, en se retirant, modérer la violence de leur souffle, ce qui est exprimé par le mot *maturate*; comme s'il disait : Tempérez votre fuite; car le dieu craint encore que, même en fuyant, s'ils le faisaient avec trop de violence, ils ne nuisent à la flotte (d'Énée). Virgile, parfaitement instruit de la signification entièrement opposée des mots *properare* et *maturare*, les a employés distinctement dans les vers suivants :

« S'il arrive qu'une pluie froide retienne le la-
« boureur chez lui, il peut travailler à loisir
« (*maturare*) a des ouvrages qu'il lui faudrait
« bientôt précipiter (*properanda*) par un ciel se-
« rein. »

Cette distinction est juste, et élégamment exprimée; car dans ce qui concerne les travaux champêtres, lorsque les frimas et les pluies con-

Domus sanie dapibusque eruentis.

Sic igitur id quoque dictum videri debet : *Ipse Quirinali lituo*, id est, lituum Quirinalem tenens. Quod minime mirandum foret, si ita dictum fuisset, *Picus Quirinali lituo erat* : sicuti dicimus, *statua grandi capite erat*. Et est autem, et *erat*, et *ful*, plerumque absunt cum elegantia sine detrimento sententiæ. Sed quoniam facta literi mentio est, prætermittendum non est, quod posse quæri animal-verbibus, utrum a tuba lituus auguralis appelletur, an tuba a lituo augurum lituus dicta sit. Utrumque enim pari forma et pariter in capite incurvum est. Sed si, ut quidam putant, tuba a sonitu lituus appellata est ex illo Homeri verso *λίγξε βός*, necesse est, ut virga auguralis a tubæ similitudine *lituus* vocetur. Utilitur autem vocabulo isto Vergilius et pro tuba; ut ibi :

Et lituo pugnas insignis obibat et hasta.

Subjecit Avienus : *Maturate fugam*, quid sit, parum mihi liquet. Contraria enim videtur mihi fuga maturitati : unde, quid de hoc verbo sentiendum sit, quæso me doces. Et Servius : Nigidius, homo omnium bonarum artium disciplinis egregius, « Mature, » inquit, « est quod « neque citius, neque serius, sed medium quiddam et

« temperatum est. » Bene atque proprie Nigidius : nam et in frugibus et in pomis *matura* dicuntur, quæ neque cruda et immilia sunt, neque caduca et nimium cocta, sed tempore suo temperate adulta. Hanc interpretationem Nigidianam divus Augustus duobus verbis græcis eleganter exprimebat : nam et dicere in sermonibus, et scribere in epistolis solitum fuerat, *σπεύδε βραχέως*; per quod monebat, ut ad rem agendam simul adhiberetur et industrie celeritas, et tarditas diligentia. Ex quibus duobus contrariis fit maturitas. Sic ergo et Vergilius inducit Neptunum, discessum ventis imperantem, ut et tam cito discedant, tanquam fugiant; et tamen laudandi mediocritatem in regressu teneant, tanquam *mature*, id est, temperate, abeuntes. Veretur enim, ne in ipso discessu classi noceant, dum rapti nimo, tanquam per fugam, redeant. Idem Vergilius duo ista verba *maturare* et *properare*, tanquam plane contraria, scilicet separavit in his versibus :

Frigidus agricolas si quando continet imber,
Nulla, forent que mox celo properanda sereno,
Maturare datur. —

Bene et eleganter duo ista verba divisit. Namque in preparatu rei rusticæ, per tempestates et pluvias, quoniam ex

damuent au repos, l'on peut travailler à loisir (*maturari*); mais dans les jours sereins il faut se hâter (*properari*), parce que le temps presse. D'une chose faite avec trop de précipitation et de hâte, l'on dit qu'elle a été faite prématurément, et non pas mûrement. C'est ainsi qu'Afranius, dans sa comédie la *Toge*, intitulée *Nomes* (loi), a dit :

« Insensé, tu convoites prématurément une domination précoce. »

Remarquez qu'il dit *præcoem*, et non pas *præcoquem*; en effet, le nominatif de ce mot est non pas *præcoquis*, mais *præcox*.

Le Avienus interrogea de nouveau Servius : — Pourquoi, lui dit-il, Virgile, qui a affranchi son pieux Enée de l'affreux spectacle des enfers, et qui s'est contenté de lui faire entendre les gemissements des coupables, sans lui faire voir leurs tourments, tandis qu'il ne fait aucune difficulté de l'introduire dans les champs qu'habitent les justes; pourquoi, dis-je, ne lui fait-il voir, dans ce seul vers, qu'une partie des lieux où sont renfermés les impies?

« ... Devant le vestibule et aux premières gorges (*faucibus*) de l'enfer. »

Car celui qui voit le vestibule et les gorges (*fauces*) d'un édifice, incontestablement a déjà pénétré dans l'intérieur; à moins qu'il ne faille entendre autrement le mot *vestibule*; ce que je désirerais savoir. — Servius répondit : Il est plusieurs termes dont nous nous servons vulgairement, sans en apprécier clairement la juste valeur. Tel est le mot *vestibule*; très-connu et très-usité dans la conversation, mais peu clairement compris par ceux même qui l'emploient le plus volontiers. L'on pense, en effet, que le ves-

tibule est la même chose que cette première partie de l'habitation qu'on appelle *atrium*. Mais le savant Cœlius Gallus, dans son traité de la Signification des termes qui appartiennent au droit civil, livre second, dit que le vestibule n'est point situé dans l'intérieur de l'édifice, et n'en fait point partie; mais que c'est un espace vide, situé devant l'entrée de la maison, à travers lequel on parvient de la voie publique aux portes de l'édifice. Et en effet, autrefois les maisons étaient séparées de cette voie par une aire vacante. Quant à l'étymologie du mot, elle a donné lieu à beaucoup de recherches. Je ne me refuse pas à vous rapporter ce que j'en ai lu dans les bons auteurs. La particule *re*, ainsi que quelques autres, exprime tantôt l'intensité, tantôt l'atténuation : ainsi *retus* et *vehemens* sont des mots composés pour exprimer, l'un, avec clision, l'accumulation des années, l'autre, une excessive force et impétuosité de l'âme; tandis que *vecors* et *vesanus* expriment privation de cœur (*cor*), ou de santé. Nous avons dit plus haut que ceux qui construisaient anciennement de vastes maisons étaient dans l'usage de laisser au devant de l'entree un espace vide, qui se paraît la porte de la voie publique. C'était là que s'arrêtaient, en attendant d'être introduits, ceux qui venaient saluer le maître de la maison : en sorte qu'ils ne se trouvaient ni dans l'intérieur de l'édifice, ni sur la voie publique. Or, c'est à raison du séjour qu'on faisait dans ces vastes espaces, et du mot *stabulatio* (lieu où l'on séjourne), que l'on a formé celui de *vestibula*, que l'on appliqua à ces lieux où séjournaient, longtemps avant d'être introduits, ceux qui ve-

necessitate otium est, maturari potest : per serenae vero, quoniam tempus iustat, properari necesse est. Sane cum significandum est coactius quid et festinantius factum, rectius hoc dicitur *præmature* factum, quam *mature*. Sienti Afranius dixit in *Togata*, cui titulus *Nomes* est :

Appetit dominatum demens premature *præcoem*, in quo versus animadvertendum est, quod *præcoem* inquit, non *præcoquem*. Est enim casus ejus rectus non *præcoquis*, sed *præcox*. Hic Avienus rursus interrogat : Cum Virgilius, inquit, „Eneam summam tanquam omnia pium a contagione atrocis visus apud inferos vindicaverit, et magis eum fecerit audire reorum genitus, quam ipsa videre tormenta, in ipsos vero campos piorum licenter induerit : cur hoc tamen versus ostendit illi partem locorum, quibus impii colubabantur?

Vestibulum ante ipsum, primisque in faucibus Orci. Quoniam vestibulum et fauces videt, intra ipsam aedem jam sine dubitatione successit : aut si quid aliud de *vestibuli* vocabulo intelligendum est, scire desidero. Ad hæc Servius : Pleraque sunt vocabula, quibus vulgo utimur : neque tamen liquido animadvertimus, quid ea ex vera proprietate significant : sicuti est *vestibulum* in sermonibus celebre atque obvium verbum; non omnibus tamen, qui illo facile utuntur, liquido spectatum. Putant enim, *vestibulum* esse

partem domus priorem, quam *atrium* vocant. Sed Cælius Gallus, vir doctissimus, in libro de significatione verborum, quæ ad jus civile pertinent, secundo, *vestibulum* dicit esse non in ipsis aedibus, neque adium partem, sed locum ante januam domus vacuum, per quem de via aditus accessusque ad fores aedium sit. Ipsa enim janua procul a via libat, area intersita, quæ vacaret. Quæ porro lucis vocabulo ratio sit, queri multum solet. Sed quæ scripta apud idoneos auctores legi, proferre in medium non pigebit. *re* particula, sicuti quædam alia, tum intentionem significat, tum minutionem. Nam *retus* et *vehemens*, alterum ab alteris magnitudine compositum elisumque est, alterum a nimio impetu et vi mentis instructum. *vecors* autem et *vesanus* privationem significant sanitatis et cordis. Divinus autem superius, eos, qui amplas domus antiquitas faciebant, locum ante januam vacuum relinquere solitos, qui inter fores domus et viam medius esset. In eo loco, qui domum ejus domus salutatum venerant, priusquam admitterentur, consistebant : et neque in via stabant, neque intra aedes erant. Ab illa ergo grandis loci consistione, et quasi quadam stabulatione, *vestibula* appellata sunt spatia, in quibus multum staretur ab adventibus, priusquam introumitterentur in domum. Alii, consentientes *vestibula* eadem esse, quæ divinus, in sensu

naient dans la maison. D'autres personnes, d'accord avec nous sur le lieu désigné par le nom de vestibule, diffèrent de nous sur la signification du mot; le faisant rapporter, non à ceux qui viennent à la maison, mais à ceux qui l'habitent, lesquels ne s'arrêtent jamais dans ce lieu, mais ne font qu'y passer, tant pour entrer que pour sortir. Ainsi donc, soit qu'on l'entende dans un sens augmentatif, comme les premiers, soit qu'on l'entende dans un sens atténuatif, comme les seconds, il reste toujours constant qu'on appelle vestibule cet espace qui sépare la maison de la voie publique. *Fauces* est cet étroit sentier qui conduit de la voie publique au vestibule; donc, quand Enée voit *fauces* et *vestibulum* (la gorge et le vestibule) du séjour des impies, il n'est point dans l'intérieur, il ne s'est point souillé par l'horrible contact de cet exécrationnel séjour; il n'a fait qu'apercevoir du chemin les lieux situés entre ce dernier et la demeure elle-même.

CHAPITRE IX.

De la signification et de l'étymologie du mot *bidentes*; et que le mot *equitem* à quelmeis la même signification que le mot *equus*.

Aviénus. — J'ai demandé à un individu du commun des grammairiens, ce que c'était que les hosties *bidentes*. Il me répondit que c'étaient les brebis, et que c'est pour cette raison qu'on trouve jointe à ce mot l'épithète *lanigeras*, qui les désigne plus clairement. Soit, lui dis-je; mais je voudrais savoir encore pour quelle raison l'on a qualifié les brebis de *bidentes*. Et lui, sans hé-

tamen vocabuli dissentiunt: referunt enim non ad eos, qui adveniunt, sed ad illos, qui in domo commorantur; quoniam illic nunquam consistunt, sed solius transitus causa ad hunc locum veniunt, exeundo, sive redeundo. Sive igitur secundum priores per augmentum, sive per secundos per diminutionem intelligendum est: tamen *vestibulum* constat aream dici, qua a via domum dividit. *Fauces* autem iter angustum est, per quod ad vestibulum de via llectitur. Ergo Æneas, cum videt fauces atque vestibulum domus impiorum, non est intra domum, nec contactu ædium sævo exscrabificque polluitur; sed de via videt loca, inter viam et aedes locata.

CAPUT IX.

Bidentes quid significant, et unde dicte. Deinde, *equitem* id ipsum significare nonnunquam, quod significatur nomine equi.

Bidentes hostiæ quid essent, inquit Avienus, interrogavi quendam de grammaticorum cohorte; et ille, *bidentes* oves esse, respondit, idcircoque *lanigeras* adjectum, ut oves planius demonstrarentur. Esto, inquam, oves *bidentes* dicantur. Sed que ratio hujus in ovibus epitheti, scire, inquam, volo. Atque ille nihil cunctatus, Oves, inquit, *bidentes* dicte sunt, quod duos tantum

siter, de repondre: Parce qu'elles n'ont que deux dents. En quel lieu du monde, lui répliquai-je, avez-vous vu les brebis n'avoir naturellement que deux dents? Ce serait là un prodige qui réclamerait des sacrifices expiatoires. Alors celui-ci, ému et irrité contre moi, me dit: Interrogez-moi sur ce qui est du ressort d'un grammairien; et interrogez les pâtres touchant les dents des brebis. Je ris de la facétie du pédant, et je le laissai là; mais je m'adresse aujourd'hui à vous, qui connaissez la valeur des termes. — Servius: Je n'ai rien à dire des deux dents de votre grammairien, puisque votre rire en a fait justice; mais je ne dois pas laisser passer l'opinion que le mot *bidentes* soit une épithète particulière aux brebis. Car Pomponius, auteur distingué de comédies attelanes, a dit, dans celle intitulée, *les Gaulois transalpins*:

« Mars, si jamais je reviens, je fais vœu de
« l'immoler un vœrat *bidens*. »

P. Nigidius, dans le traité qu'il a composé sur les entrailles des victimes (*extis*), dit qu'on donnait la qualification de *bidentes*, non pas seulement aux brebis, mais à toutes les bêtes âgées de deux ans. Il n'en donne point la raison; mais j'ai lu, dans des commentaires sur le droit pontifical, qu'on avait dit d'abord *bidennes*, mot dans lequel la lettre *d* se trouve superflue, comme cela arrive souvent: ainsi l'on dit: *redire*, pour *reire*; *redamare*, pour *reamare*; *redarguere*, pour *rearguere*. Cette lettre s'interpose afin d'éviter l'hiatus de deux voyelles. Ainsi donc l'on commença par dire *bidennes*, pour *biennes*; le mot se corrompit encore à la longue, et se transforma, par l'usage, de *bidennes* en *bidentes*. Ce-

identes habeant. Tunc ego: Ubi terrarum, queso te, inquam, duos solos per naturam dentes habere oves aliquando vidisti? ostentum enim hoc est, et factis piculibus procurandum. Tum ille permotus mihi et irritatus: Quere, inquit, ea potius, qua a grammatico querenda sunt. Nam de ovium dentibus optationes percontator. Facetias ego nebulonis hominis risi, et reliqui: sed te percontor, quasi ipsius verborum notitiam conscium. Tum Servius: De numero dentium, quem ille opinatus est, reprehendendus a me non est, cum ipse jam riseris: verum procurandum mihi est, ne illud obrepat, quod *bidentes* epitheton sit ovium, cum Pomponius, egregius Atellanarum poeta, in Gallis transalpinis hoc scripserit:

Mars, tibi voveo facturum, si unquam rediero, *bidente* verre.

Publius autem Nigidius in libro, quem de *extis* composuit, *bidentes* appellari ait, non oves solas, sed omnes bestias bimas. Neque tamen dixit, cur ita appellentur. Sed in commentariis, ad jus pontificium pertinentibus, legi, *bidennes* primo dictas, *d* litera ex superfluo, ut sæpe assolet, interjecta: sic pro *reire*, *redire* dicitur; et pro *reamare*, *redamare*, et *redarguere*, non *rearguere*. Ad hiatus enim duarum vocalium procurandum interponi solet *d* litera. Ergo *bidennes* primum dicte sunt, quasi *biennes*; et longo usu loquendi corrupta est vox ex *bidennes* in *bidentes*. Higinus tamen, qui jus pontificium non

pendant Riginus, qui n'a pas ignoré le droit pontifical, dans le cinquième livre de son ouvrage sur Virgile, écrit qu'on appelle hosties *bidentes*, celles qui, à cause de leur âge, ont deux dents plus longues que les autres, et d'après la longueur desquelles on juge qu'elles ont passé le jeune âge, et sont parvenues à un âge avancé.

Avienus demanda encore pourquoi, dans les vers suivants :

« L'art de monter le cheval et de le rendre « docile au frein fut inventé par les Lapithes de « Peléthronium, qui formèrent aussi le cheval « (*equitem*) à insulter au sol, et à marcher fièrement sous les armes et à bondir avec orgueil. » Virgile avait attribué au cavalier (*equitem*) ce qui ne peut concerner que le cheval (*equum*). Car *insulter au sol*, marcher *fièrement*, sont le fait du cheval, et non point du cavalier. — Cette observation, répondit Servius, résulte naturellement de l'ignorance d'une ancienne manière de s'exprimer. Car notre siècle ayant oublié Ennius et toute la vieille bibliothèque, il s'ensuit que nous ignorons beaucoup de choses que nous connaîtrions, si la lecture des anciens nous était plus familière. En effet, tous les vieux auteurs ont nommé *eques* le cheval qui porte l'homme, aussi bien que l'homme qui le monte; et ils ont employé le verbe *equitare*, aussi bien en parlant du cheval qu'en parlant de l'homme.

Ennius dit, dans ses Annales, livre huitième :

« Enfin le cheval (*quadrupes eques*) et les éléments se précipitent avec une grande violence. » Peut-il y avoir le moindre doute qu'en cet endroit c'est le cheval que le poète a voulu désigner par *eques*, puisqu'il ajoute l'épithète *quadrupes*? Je dis de plus que le mot *equitare*, formé d'*eques*,

s'employait, tant en parlant de l'homme qui est monté sur le cheval, que du cheval qui marche sous lui. Et en effet, Lucilius, l'un des hommes qui ont le mieux connu la langue latine, emploie à la fois en parlant du cheval, dans le vers suivant, les mots *currere* et *equitare* :

« Alors nous voyons ce cheval courir, et chevaucher (*equitare*). »

Ainsi donc dans Virgile, qui eut un goût si prononcé pour la latinité antique, l'on doit entendre par *equitem* du passage cité plus haut :

Equitem docere sub armis,

le cheval qui porte le cavalier.

Avienus ajouta : Quand Virgile a dit

« Lorsque ce cheval, construit de planches « d'étable, fut dressé sur ses pieds : »

je voudrais savoir si c'est sans motif, ou avec quelque dessein, qu'il a spécifié cette qualité de bois. Car, bien que la licence de la poésie permette de nommer un bois pour un autre, néanmoins Virgile n'affecte guère ces témérités, et c'est une raison positive qui le détermine ordinairement dans le choix des noms et des choses.

Servius : Ce n'est pas sans raison que Virgile parle en cet endroit du sapin, ainsi que de l'étable et du pin peu après; car le sapin, que frappe la foudre, signifiait la mort d'une femme; et en effet, Troie perit par une femme. Quant à l'étable, il est consacré à la divinité de la stuppe; et l'on sait que les Troyens, à la vue du cheval, demeurèrent stupéfaits, selon que le dit Virgile :

« Les uns demeurent stupéfaits à la vue du don « fatal de la vierge Minerve. »

Quant au pin, il est à la vérité sous la protection de la mère des dieux; mais il est aussi consacré aux fraudes et aux embûches, parce que ses

ignoravit, in quinto librorum, quos de Vergilio fecit, *bidentes* appellari scripsit hostias, quæ per ætatem duos dentes altiores habent, per quos ex minore in majorem transcendisse constaret ætatem. Item quaerit Avienus in his versibus :

Frena Pelæthronii Lapithæ gyrosque desere
Impositi dorso, atque equitem docere sub armis
Insultare solo, et gressus glomerare superbos :

car Virgilius equi officium equiti dederit? nam *insultare solo*, et *glomerare gressus*, equi constat esse, non equitis. Bene, inquit Servius, hæc fihl questio mala est ex memoria veteris lectonis. Nam, quia seculum nostrum ab Ennio et omni bibliotheca vetere deservit, multa ignoramus, quæ non laterent, si veterum lectio nobis esset familiaris. Omnes enim antiqui scriptores, ut hominem equo insidentem, ita et equum, cum portaret hominem, *equitem* vocaverunt, et *equitare* non hominem tantum, sed equum quoque dixerunt. Ennius libro Annalium septimo ait :

Denique vi magna quadrupes eques, atque elephantum
Proiecit sese.

Quamvis dubium est, quin *equitem* in hoc loco ipsam equum dixerit, cum addidisset epitheton *quadrupes*? sic et *equitare*, quod verbum et vocabulo equitis inclinatum est, et homo utens equo, et equus sub homine gra-

diens, dicebatur. Lucilius namque, vir apprime lingue latinæ sciens, equum et currere et equitare dicit hoc versu :

Nempe hunc currere equum nos atque equitare videmus.

Ergo et apud Maronem, qui antiquæ latinæ diligens fuit, ita intelligendum est,

Atque equitem docere sub armis,

id est, docuerunt equum portantem hominem

Insultare solo, et gressus glomerare superbos.

Subiecit Avienus :

Cum jam trabibus contextus acernis
Staret equus.

Scire vellem in equi fabrica, casum an ex industria hoc genus ligni nominaverit? Nam licet unum pro quolibet ligno ponere poetice licentiæ sit, solet tamen Vergilius temeritate licentiæ non amare, sed rationis certæ vim in rerum vel nominum positionibus servare : Tum Servius : Non sine ratione Vergilius hoc loco abietem commemorat, item acernem et pinum paulo post : nam fulminata abies interitum domine significabat; et Troja per feminam periret. Acer autem in tutela stuporis, et viso equo stupere Trojani; ut, *Pars stupet innupta donum exultare Minerva*. Pians quidem in tutela est Matris Deum, sed et fraudum et insidiarum; quia ejus poma cadentia per

pommes tuent en tombant à l'improviste. Or, le cheval de bois était rempli d'embûches.

Servius ayant ainsi parlé, on convint d'entendre parler Flavian, le lendemain, sur la science que Virgile a fait briller touchant le droit augural.

LIVRE SEPTIÈME.

CHAPITRE I.

A quelle époque du repas il convient de philosopher et, sur quelles matières.

Après l'enlèvement du premier service, et au moment où les petites coupes viennent suspendre l'activité du repas, Prætextatus parla en ces termes : — Pendant qu'on prend la nourriture, l'on est d'ordinaire silencieux ; mais les boissons provoquent la conversation. Quant à nous, nous gardons le silence le verre en main, comme si d'un repas tel que le nôtre devaient être bannis les entretiens sérieux et philosophiques.

Symmaque. — Penses-tu réellement qu'il convienne à la philosophie de se mêler à des festins ? Ne doit-elle pas plutôt, pareille à une pudique mère de famille, réserver ses censures pour l'intérieur de la maison, sans se compromettre avec Bacchus, auquel le tumulte est trop familier ; tandis que celle-ci professe une telle modération, qu'elle n'admet point dans le calme de son sanctuaire, non-seulement la fougue des paroles, mais même celle des pensées ? Prenons exemple d'une institution étrangère, d'une coutume des Parthes, lesquels sont dans l'usage d'appeler à leurs festins leurs concubines, mais

non pas leurs épouses, pensant qu'il peut être permis de produire en public les premières et de les faire intervenir dans leurs plaisirs, mais que les lois de la pudeur prescrivent de tenir les autres cachées sous le toit domestique. Faudrait-il que la philosophie recherche une popularité que la rhétorique a dédaignée ? En effet, l'orateur grec Isocrate, qui le premier soumit aux lois du nombre les mots placés jusqu'alors au hasard, pria dans un repas par les convives de leur communiquer quelques-uns des trésors de son éloquence, s'en excusa en ces termes : « Je n'ai pas les talents du genre qu'exigent le lieu » et la circonstance ; et les talents que je possède « ne conviennent ni au lieu ni à la circonstance « actuelle. »

Eustathe. — Je pense ainsi que toi, Symmaque, que la philosophie, que tu vénères comme la première des sciences, ne doit être adorée que dans son sanctuaire. Mais si, en conséquence de cela, tu l'exiles de nos festins, l'honnêteté en exiler aussi ses filles ; je veux dire, l'honnêteté et la modestie, aussi bien que la sobriété et la piété : car, de ces vertus, laquelle est la moins vénérable ? Faut-il que nos réunions proscrivant leur respectable cortège, comme des mères de famille, elles ne s'ouvrent que pour les concubines ; c'est-à-dire, pour les vices et pour les crimes ? Mais non : la philosophie, qui dans ses écoles traite avec soin des devoirs qui nous sont imposés dans les festins, n'eût pas non plus de s'y asseoir ; comme si elle ne pouvait confirmer par la pratique ce que ses paroles enseignent, ou y conserver cette retenue dont elle-même a posé les bornes pour tous les actes de la

frandum interimunt, et hic scilicet equus plenus insidiarum est. His a Servio peroratis, statuerunt in crastino Flavianum audire, quoniam Maro in augurali jure reful-

LIBER SEPTIMUS.

CAPUT I.

Quando et quibus de rebus philosophandum in convivio.

Primis mensis post epulas jam remotis, et discursum variantibus poculis minutioribus, Prætextatus Solet, inquit, cibus, cum sumitur, tacitos efficere, potius, loquaces : at nos et inter pocula silemus, tanquam debeat serius vel etiam philosophicis carere tractatibus tale convivium. Et Symmachus : Utrumne ita sentis, Vetti, ut philosophia convivii intersit : et non tanquam censoria quedam et plus nimio verecunda mater familias penetralibus suis contineatur ; nec misceat se Libero, cui etiam tumultus familiares sunt ; cum ipsa hujus sit verecundiæ, ut strepitum non modo verborum, sed ne cogitationum quidem, in sacrarium suæ quietis admittat. Deceat nos vel

peregrina institutio, et disciplina a Parthis petita : qui solent cum concubinis, non cum conjugibus, inire convivia ; tanquam has et in vulgus producti et lascivie quoque, illas non nisi domi abditas tueri deceat lectum pudorem. An ego censeam producendam philosophiam, quo rhetorica venire ars, et professio popularis erubuit ? Isocrates enim grævus orator, qui verba pius libera sub numeris ire primus coegit, cum in convivio a sodalibus oraretur, ut aliquid in medium de eloquentiæ suæ fonte proferret, hanc veniam deprecatus : hanc præses, inquit, locus et tempus exigit, ego non calleo ; quæ ego calleo, nec loco præsentis sunt apta, nec tempori. Ad hæc Eustathius : Probo, Symmache, propositum tuum, quod philosophiam ea, quam maximam putas, observatione veneraris, ut tantum intra sumum penetrali existimes adorandum : sed si propter hoc a convivii exsulabit, procul hinc facessant et aliam ejus ; honestatem dico, et modestiam ; nec minus cum sobrietate pietatem. Quam enim harum diverim minus esse venerabilem ? Ita fit, ut ab ejusmodi cæcibus relegatus matronarum talium chorus libertatem conviviorum solis concubinis, id est, vitis et criminibus, addicat. Sed absit, ut philosophia, quæ in scholis suis sollicitè tractat de officiis convivalibus, ipsa convivii reformidat : tanquam non possit rebus asserere, quæ solet verbis do-

vie humaine. Car ne croyez pas que j'invite la philosophie à venir s'asseoir à nos tables sans y amener avec elle la modération, elle dont les instructions tendent à nous apprendre à l'observer en toutes choses. Voici donc le jugement que je prononce, me rendant en quelque sorte arbitre entre toi et Prætextatus : Je veux bien consentir à ouvrir à la philosophie les portes de nos salles de festins ; mais je veux qu'elle et ses sectateurs s'y fassent remarquer par la sagesse de leur conduite.

Furius Albin. — Eusthate, toi que, dans notre siècle, la philosophie compte pour son premier adepte, tu es prié de nous expliquer quelle est cette sagesse que tu exiges de ton convive.

Eustathe. — La première observation à faire relativement à la philosophie, c'est de considérer le caractère des convives, et de savoir si le plus grand nombre de ceux qui composent la réunion, savaux, ou du moins amateurs de ses doctrines, permettront de la voir devenir le sujet de la conversation. Car, de même que quelques lettres muettes (consonnes), mêlées avec plusieurs voyelles, s'adoucissent facilement dans la composition des mots, de même des personnes, en petit nombre, privées d'instruction, ou s'estiment heureuses de se trouver en la société de gens instruits, ou participent en ce qu'elles peuvent à leur conversation, ou bien se laissent entraîner au charme de l'entendre. Que si des sages se trouvent dans une réunion où la majorité soit étrangère aux connaissances philosophiques, ils devront se dissimuler et avoir la patience de se mêler au bavardage, accessible au plus grand nombre, afin d'éviter que le petit nombre d'hommes distingués qui se rencontrent dans la

société ne devienne victime de la multitude tumultueuse. Et c'est ici un privilège particulier à la philosophie : car tandis que l'orateur ne peut persuader qu'en parlant, le philosophe met son art en pratique, autant en se taisant à propos qu'en parlant. Ainsi donc, lorsqu'un petit nombre d'hommes doctes se rencontreront dans une société d'hommes sans culture, ils devront se renfermer en eux-mêmes, et y conserver dans le silence la connaissance de la vérité, afin d'éloigner jusqu'au soupçon de toute discordance. Cette conduite n'a rien d'étrange ; elle ressemble à celle que tint jadis Pisistrate, tyran d'Athènes. Celui-ci ayant donné à ses fils un conseil juste auquel ils ne s'étaient point conformés, ce qui l'avait mis en mesintelligence avec eux, n'eut pas plutôt appris que ses rivaux concevaient de la joie de cet accident, dans l'espoir que ces divisions pourraient amener quelques changements dans la maison régnante, qu'il s'empressa aussitôt de convoquer l'assemblée des citoyens, auxquels il dit : qu'à la vérité il avait donné à ses fils des conseils auxquels ils n'avaient point acquiescé ; mais qu'en suite il avait reconnu qu'il était plus convenable à la pitié paternelle de céder au désir de ses enfants ; qu'ainsi la ville ne devait pas ignorer que la concorde régnait entre le roi et sa famille. Par cette explication, il ôta toute espérance à ceux qui intriguaient contre la tranquillité de celui qui régissait l'État. C'est ainsi que dans toutes les circonstances de la vie, et principalement dans la joie des festins, tout ce qui pourrait choquer les autres doit être sacrifié à la concorde, sans toutefois blesser la vertu. Ainsi, dans le banquet d'Agathon, où Socrate, Phèdre, Pausanias, Érisymaque, furent les convives ; dans celui

ere; aut neciat servare modum, cujus in omnibus humane vite actibus terminos ipsa constituit. Neque enim ita ad mensas invito philosophiam, ut non se ipsa moderaret; cujus disciplina est, rerum omnium moderationem docere. Ut ergo inter te et Vettium velut arbitrii iudicatione componam, aperio quidem philosophiæ triduum in foro, sed spondeo sic interfuturam, ne mensuram note sibi ac sectatoribus suis dispensationis excedat. Tunc Furius: Quia te mitem, Eustathi, inquit, sectatorem philosophiæ nostra ætas tulit, oratus sis, ut modum dispensationis, quam das ei convivanti, nobis ipse patefacias. Et Eustathius: Primum hoc eam scio servaturam, ut secum arstimet presentium ingenia convivarum; et, si plures perierit, vel saltem amatores sui, in convivii societate repererit, sermonem de se patietur agitari. Quia, velut panca litera multa, dispersa inter multas vocales, in societatem vocis facile mansuescunt, ita rariores imperiti, gaudentes consortio peritorum, aut consonant si qua possunt, aut rerum talium capiuntur auditu. Si vero plures ab institutione discipline hujus alieni sint; prudentibus, qui pauciores intererunt, sanciet dissimulationem sui, et patietur loquacitatem majori parti anticiorem sociare: ne rara nobilitas a plebe tumultuosiore turbetur. Et

hec una est de philosophiæ virtutibus: quia, cum orator non aliter nisi orando prohibet, philosophus non minus tacendo pro tempore, quam loquendo, philosophatur. Sic ergo pauci, qui aderunt, doctores, in consensum rudis consueti, salva et intra se quiescente veritate, migrabunt, ut omnis discordiæ suspicio faeçat. Nec mirum, si doctus faciet, quod fecit quondam Pisistratus Athenarum tyrannus: qui cum filiis suis rectum dando consilium non obtinisset assensum, atque ideo esset in similitate cum liberis, ubi hoc amulis causam fuisse gaudii comperit, ex illa discordia sperantibus in domo regnantis nasci posse novitatem; universitate civium convocata, ail succensuisse quidem se filiis non acquiescentibus patriæ voluntati; sed hoc sibi postea visum paterne aptius esse pietati, ut in sententiam liberorum ipse concederet: sciret igitur civitas, sobolem regis cum patre concordem. Itoc commento spem detraxit insidiantibus regnantis quieti. Ita in omni vitæ genere, præcipueque in laetitia convivialis, unne, quod videtur absensum, in unam concordiam soni salva innocencia redigendum est. Sic Agathonis convivium, quia Socrates, Phædros, Pausanias, et Erisymachos habuit, sic et cœna, quam Callias doctissimus dedit, Charmadani dico, Antisthenen, et Hermogenen, etc.

que donna le très-savant Callias, où assistèrent Charmade, Antisthène, Hermogène, et d'autres personnages du même caractère, on ne parla exclusivement que de philosophie; mais à la table d'Aleinois et à celle de Didon, consacrées uniquement au plaisir, furent appelés à l'une Iopas, à l'autre Démodocus, pour chanter en s'accompagnant sur la cithare. La première fut entourée de danseurs; et à celle de Didon, Bitias but du vin avec tant d'avidité, qu'il s'inonda lui-même de celui qu'il ne put avaler. Si quelqu'un parmi les Phéaciens, ou parmi les Carthaginois, eût été jeter à travers les propos de la table des discours sur la sagesse, n'est-il pas vrai qu'il aurait détruit tout le charme propre à ce genre de festin, et qu'il se serait attiré des moqueries assurément bien méritées? Concluons de tout cela que la première considération à laquelle doit avoir égard un philosophe qui assiste à un repas, c'est d'apprécier ses convives. Après avoir reconnu l'opportunité des circonstances, ce ne seront point des questions obscures, abstraites, compliquées, difficiles, qu'il devra agiter le verre en main; mais des questions faciles, quoique utiles. Car si quelqu'un de ceux qui sont appelés dans les festins pour s'y livrer à la danse allait, pour se faire valoir davantage, provoquer ses camarades à la course ou au pugilat, son extravagance le ferait congédier par la société, dont elle exciterait les dérisions. Il en est pareillement, alors même qu'il pourra être permis de philosopher à table: ce doit être sur des matières analogues à la circonstance; en sorte que les Muses viennent se joindre aux Nymphes, afin de mêler leur sagesse à la gaieté produite par la liqueur qui coule dans les coupes. Or, puisqu'il

est nécessaire de convenir de l'une de ces deux choses, ou qu'il faut se taire, ou qu'il faut parler dans les festins, voyons laquelle est la plus convenable, ou le silence, ou une conversation opportune. S'il faut être silencieux au milieu des mets, comme le sont à Athènes les juges de l'Arcopage, il est inutile de discuter s'il convient ou non de philosopher à table: mais si nos repas ne doivent pas être muets, pourquoi, puisque la parole y est permise, serait-elle interdite sur des sujets honnêtes, alors surtout que la conversation contribue autant que le vin au charme d'un festin? En effet, si l'on veut sonder le sens caché qu'Homère avait en vue, en parlant de ce baume

« Qui apaise la colère et le chagrin, et qui « verse l'oubli de tous les maux, »

l'on verra que ce n'est ni une herbe, ni un suc de l'Inde, mais la douceur de la narration, qui rappelle au bonheur l'étranger plonge dans le chagrin; car c'étaient les hauts faits d'Ulysse que Héléne racontait devant son fils,

« Et tout ce que fit et tout ce qu'eut à supporter « cet homme courageux. »

Parce qu'en lui parlant de la gloire et de chacun des hauts faits de son père, Héléne rappela le bonheur dans l'âme de Télémaque, on a cru qu'elle aurait mêlé, au vin qu'elle lui versait, un remède contre le chagrin. Que fait cela, direz-vous, à la philosophie? C'est que rien n'a plus de connexité avec la sagesse que d'approprier ses discours aux lieux, et au caractère des personnes qui doivent les entendre. L'émulation des uns est excitée par des exemples de courage; d'autres le sont par des exemples de modestie; d'autres par le tableau des bienfaits: de pareils

rosque his similes, verbum nullum, nisi philosophicum, sensit. At vero Aleinoi et Didonis mensa, quasi solis apta deliciis, habuit Iopam, illa Demodocum, cithara canentes. Nec deerant apud Aleinocum saltatores viri, et apud Didonem Bitias, sic hauriens merum, ut se totum superflua ejus effusione promerret. Nonne, si quis aut inler Phaeacis, aut apud Parnos, sermones de sapientia erutos convivialis fabulis miscuisset, et gratiam illis cœtilibus aptam perderet, et in se risum plane justum moveret? Ergo prima ejus observatio erit aestimare convivas. Deinde, ubi sibi locum patere viderit, non de ipsis profunditatis suae secretis inter pocula loquetur, nec nodosas et anxias, sed utiles quidem, faciles tamen questiones movet. Nam sicut inter illos, qui exercitii genus habent in mediis saltare conviviis, si quis, ut se amplius exerceat, vel ad cursum, vel ad pugilatum sodales lacessiverit, quasi ineptus relegabitur ab abacritate consortii; sic apud mensam, quando licet, aptis philosophandum est: ut crateri liquoris, ad lœtitiâ nati, adhibeatur non modo Nympharum, sed Musarum quoque admixtione temperies. Nam si, ut factori necesse est, in omni conventu aut tacendum est, aut loquendum; quaeramus, silentiumne conviviis, an et opportunus sermo conveniat. Nam si, sicut apud Athenas At-

tics Areopagite tacentes judicant, ita inter epulas oportet semper sileri; non est ultra quaerendum, inter mensas philosophandum, necne sit. Si vero non erunt muta convivia; cur, ubi sermo permittitur, honestus sermo prohibetur? maxime cum non minus, quam dulcedo vini, hilarent verba convivium. Nam, si Homeri latentem prudentiam scrutaris altius, delinquentium illud, quod Helena vino miscuit,

Νησθενίς τ', ἀχρόλον τε, κακῶν ἐπιλήθων ἀπάντων,

non herba foit, non ex India succus, sed narrandi opportunitas, que hospitem morroris oblitum flexit ad gaudium. Ulyssis enim præclara facinora filio presentè narrabat,

Οἶον καὶ τὸδ' ἔραζε, καὶ ἐπλη καρτερὸς ἀνὴρ.

Ergo paternam gloriam, et singula ejus fortia facta digerendo, animum filii fecit alacriorem; et ita credita est contra mororem vino remedium miscuisse. Quid hoc, inquis, ad philosophiam? Immo nihil tam cognatum sapientia, quam locis et temporibus aptare sermones, personarum, que aderunt, aestimatione in medium vocata. Alios enim relata incitabant exempla virtutum, alios beneficiorum, nonnullos modestiæ; ut et qui aliter agebant, σπ, ο

discours font souvent s'amender ceux qui les entendent, et qui jusque-là agissaient tout différemment. Toutefois, à table, la philosophie ne doit frapper l'homme vieieux qu'en lui dissimulant ses coups, comme Bacchus frappe de son thyrsus, dont le fer est caché au sein du lierre qui l'embrasse de ses replis. En effet, la censure qui, au milieu des festins, attaquerait ouvertement le vice, n'obtiendrait point de succès; car celui qui se verrait attaqué se défendrait, et le festin serait en proie à un tumulte qui permettrait d'adresser aux convives invités à de pareils repas, ces paroles :

« Compagnons, joyeux des succès que vous avez obtenus, employez le temps qui vous reste à réparer vos forces, et tenez-vous prêts pour le combat. »

Où, comme Homère l'a dit, avec plus de précision et d'énergie :

« Maintenant allez souper, afin que nous marchions au combat. »

Si donc l'occasion se présente d'une réprehension indispensable, le philosophe la fera de manière qu'elle soit juste et efficace. Qu'on ne s'étonne pas si j'ai dit qu'il doit frapper en dissimulant son coup, puisque souvent il reprend, à la satisfaction de celui-là même auquel il s'adresse. Il doit aussi faire briller l'ascendant de la philosophie, non-seulement dans ses discours, mais même dans ses questions, en faisant voir qu'elle ne dit jamais rien de pueril. Ainsi donc n'excluons la philosophie d'aucun lieu, d'aucune réunion, d'aucun acte honnête; puisque, partout où elle paraît, elle se montre si nécessaire, que son absence paraîtrait impie.

auditis talibus ad emendationem venient. Sic autem vitii irretitos, si et hoc in conviviis exegerit loquendi ordo, feriet philosophia non sentientes, ut Liber pater thyrsos ferit per obliuionem circumfusa hedera latente mucrone: quia non ita profitebitur in convivio censuram, et palam vitia castigat. Ceterum his obnoxii repugnabant: et talis erit convivii tumultus, ut sub huiusmodi invitati vitiantur edicto:

Quod superest, treti bene gestis corpora rebus
Procurate viri, et pugnam sperate parati.

aut ut Homerus brevis et expressus dixit:

Νῦν δ' ἔρχεσθ' ἐπὶ δεῖπνον, ἵνα συνήγομεν ἄρρη.

Ergo si opportunitas necessaria reprehensionis emerserit, sic a philosopho proficiscetur, ut et recta, et efficax sit. Quid mirum, si feriet sapiens, ut divi, non sentientes, cum interdum sic reprehendat, ut reprehensus hilaretur? nec tantum fabulis suis, sed interrogationibus quoque via philosophiæ nihil ineptum loquentis ostendet. Hanc ergo nullus honestus actus, locusve, certus nullus excludat: quæ ita se aptat, ut ubique sine appareat necessaria, tanquam abesse illam nefas fuerit.

CHAPITRE II.

Des sujets sur lesquels chacun aime à être interrogé.

Aviénus. — Tu m'as indiqué deux manières nouvelles d'instruire: l'interrogation et la correction, chacune employée de façon à exciter la gaieté de ceux à qui elle s'adresse; tandis qu'ordinairement une sensation pénible est l'effet de la réprehension, même la plus juste. Développe, je te prie, cette matière, que tu n'as fait que toucher légèrement.

Eustathe. — Tu dois d'abord remarquer que ce que j'ai dit, je n'ai pas entendu le dire de cette réprehension qui ressemble à une accusation, mais de celle-là qui n'est qu'un simple blâme. C'est celle que les Grecs appellent *σάρκασμα* (sarcasme): non moins amer que l'accusation directe, s'il est lancé sans ménagement; mais qui, parti d'une main habile, ne manque pas même d'une certaine douceur. Je répondrai d'abord à ta demande au sujet de l'interrogation: Celui qui veut faire à autrui des questions qui lui soient agréables n'en doit faire que de celles auxquelles il est facile de répondre, et sur des matières qu'une longue habitude a rendues familières à son interlocuteur. Chacun, en effet, aime à se voir provoqué à étaler son savoir, parce que personne ne veut tenir cache ce qu'il a appris; surtout si la connaissance de la science qui fit l'objet de ses travaux ne lui est commune qu'avec un petit nombre de gens, et qu'elle soit ignorée de la multitude; telles sont l'astronomie, la dialectique, et autres sciences semblables. Car on croit recueillir le fruit de ses labeurs, lorsqu'on trouve l'occasion de montrer en public le résultat de ses études sans encourir le reproche d'ostentation,

CAPUT II.

De quibus libenter quisque interrogetur.

Et Avienus: Novas mihi duas disciplinas videlicet, interrogandi, et reprehendendi, ut alacritas intrinsecus, ad quos sermo est, excitetur: cum dolor semper reprehensionem vel justam sequatur. Unde hæc, que leviter attingisti, hæc quaeso enarranda planiora. Primum, inquit Eustathius, hoc teneas volo, non de ea me reprehensione divisisse, quæ speciem accusationis habet, sed quæ vituperationis instar est. Hoc Græci *σάρκασμα* vocant, non minus quidem amarum, quam accusatio, si impertine profertur: sed a sapiente si profertur, ut dulcedine quoque non careat. Et, ut prius tibi de interrogatione respondeam, qui vult amonens esse consultor, ea interrogat, quæ sunt interrogato facilia responsu, et quæ scilicet illum sedula exercitatione didicisse. Gaudet enim, si quisquis provocat ad doctrinam suam in medium proferendam: quia nemo vult latere, quod didicit; maxime si scientia, quam labore quaesivit, cum paucis illi familiaris, et plurimis sit incognita; ut de astronomia, vel dialectica, ceterisque similibus. Tunc enim videntur consequi fructum laboris, cum adipsentur occasione publicandi, quæ didicerant, sine ostentationis nota: quæ caret, qui non ingerit, sed

qu'évite celui qui ne s'est pas mis en avant de lui-même, mais qui a été invité à parler. Tout au contraire, l'on occasionne une amère souffrance, si, en présence de plusieurs personnes, l'on interroge quel qu'un sur un sujet qu'il n'a pas bien approfondi; car alors l'on est obligé ou d'avouer son ignorance (ce que certains gens considèrent comme le comble de la honte), ou de répondre témérairement, et de s'exposer ainsi aux chances du hasard, qui peut faire rencontrer l'erreur aussi bien que la vérité. Ainsi souvent est trahie l'imperitie du répondant, qui impute à son interrogateur les infortunes de son amour-propre. Celui qui a parcouru la terre et les mers aime à être interrogé sur la position inconnue de quelque golfe ou de quelque contrée, qu'il se plaît à décrire de la voix et de la main, trouve je ne sais quelle gloire à placer sous les yeux des autres les lieux qu'il a vus. Que faut-il demander à des généraux et à des soldats qui brûlent de raconter leurs actes de courage, et qui se taisent cependant, pour ne point paraître orgueilleux? Si on les invite à raconter ces actes de courage, ne se croient-ils pas assez payés de leurs travaux, considérant comme une récompense de rapporter ce qu'ils ont fait, devant des personnes qui veulent en écouter le récit? Ces narrations leur font tellement goûter les délices de la gloire, que si quelques-uns de leurs rivaux ou de leurs émules s'y trouvent présents, ceux-ci tâchent de faire écarter ces questions, et s'efforcent de supplanter par d'autres récits ceux qui mettraient au jour la gloire du narrateur. On se voit encore provoquer avec beaucoup de plaisir à raconter des périls, pourvu qu'ils soient passés, ou des douleurs, lorsqu'elles sont entièrement apaisées; car si l'on ressent encore tant soit peu l'atteinte

des uns ou des autres, l'on redoute de se les voir rappeler, on appréhende de les raconter. C'est le premier de ces sentiments qu'Euripide a exprimé en ces termes :

« Combien est doux le souvenir des dangers auxquels on est échappé!

Le poète dit : « auxquels on est échappé, » pour faire sentir que ce n'est qu'après qu'ils ne sont plus, que commence la douceur de raconter ses maux. Votre poète lui-même n'a-t-il pas employé le mot *olim*, pour exprimer que ce n'est que lorsque l'infortune est effacée, qu'il vient un temps où l'on se plaît à rappeler la mémoire des fatigues passées?

« Un jour peut-être vous aimerez à rappeler ces choses. »

J'avouerai cependant qu'il est certains genres de malheurs que celui qui les a éprouvés aime à oublier, alors même qu'ils sont entièrement évanoués. Ainsi, celui qui a éprouvé dans ses membres les tortures des bourreaux, celui qui a subi des pertes déplorable, celui qui a été autrefois noté par les censeurs, ne souffre guère moins lorsqu'on l'interroge sur ses infortunes, qu'alors même qu'il les éprouvait. Gardez-vous de pareilles interrogations, qui ressembleraient trop à des récriminations. Au contraire, provoquez souvent, si l'occasion s'en présente, à vous raconter sa bonne fortune, celui que le public écoute favorablement; celui qui s'acquitta heureusement et libéralement de sa mission; celui que l'empereur a accueilli avec faveur et bonté; celui qui, d'une flotte tombée presque tout entière dans les mains des pirates, a échappé seul, par son adresse ou par son courage. Dans ces cas, la plus longue narration doit suffire à peine au plaisir des narrateurs. Vous ferez plaisir aussi

invitatur, ut proferat. Contra magnæ amaritudinis est, si coram multis aliquem interrogas, quod non optima scientia quæsit. Cogitur enim aut negare, se scire, (quod extremum verecundie damnum putant) aut respondere temere, et fortuito se eventui veri falsive committere. Unde sæpe nascitur inscitia proditio : et omne hoc infortunium pudoris sui, imputat consulenti. Nec non et qui obierunt maria et terras, gaudent, cum de ignoto multis vel terrarum situ, vel sinu maris interrogantur; libenterque respondent, et describunt modo verbis, modo radio loca; gloriosum putantes, quæ ipsi viderint, aliorum oculis objicere. Quid duces, vel milites? quam fortiter a se facta semper dicunt, et tamen facient arrogantia metui? nonne hi, si, ut hæc referant, invitentur, mercedem sibi laboris existimant persolutam, remunerantem putantes, inter volentes narrare, quæ fecerint? Adeo autem id genus narrationum habet quandam gloria saporem, ut si invidi vel amuli torte præsentés sint, tales interrogations obstrependo discutiant, et alias inserendo fabulas proliantem illa narrari, quæ solent narranti laudem creare. Pericula quorum præterita, vel ærumnas penitus absolutas qui evasit, ut referat, gratissime provocatur. Nam qui adine in ipsis vel

paululum detinetur, horret admonitionem, et formidat relatum. Id adeo Euripides expressit,

Ὅτι ἤδη τοι σωθέντα μεμνήσθαι πόνοιο.

adjecti enim σωθέντα, ut ostenderet, post finem malorum gratiam relationis incipere. Et poeta vester, adjiciens *olim*, quid nisi post emensa infortunia futuro tempore *juvare* dicit memoriam sedati laboris?

Forsan et hæc *olim* meminisse *juvabit*.

Nec negaverim, esse malorum genera, quæ non vult, qui pertulit, vel transacta meminisse : nec minus interrogatus offenditur, quam cum in ipsis malis fuit. Ut qui carnifices expertus est, et tormenta membrorum; aut qui infausta perfulit orbitales; vel cui nota quondam afflictæ censoria est. Cave, interrogas, ne videaris objicere. Illum sæpe, si potes, ad narrandum provoca, qui recitando favorabiliter exceptus est; vel qui libere et feliciter legationem peregit; vel qui ab imperatore comiter affabiliterque susceptus est; vel si quis tota pæne classe a piratis occupata, seu ingenio, seu viribus solus evasit : quia vix implet desiderium loquentis, reum talium vel longa narratio. Juvat, si quem dicere jusseris amici sui repentinam felicitatem,

à celui que vous inviterez à raconter la fortune qui vient de combler subitement son ami, et qu'il n'osait ni taire, ni annoncer spontanément, dans la crainte de se voir accuser ou de jactance ou d'envie. Interrogez le chasseur sur les détours de la forêt, sur les circuits de la bête fauve, sur les succès de sa chasse. A l'homme religieux, fournissez l'occasion de décrire par quelles pieuses pratiques il a su mériter la protection des dieux, et les fruits qu'il en a recueillis; car il croit faire un nouvel acte de religion, en publiant les bienfaits de la Divinité; ajoutons qu'il aime qu'on le considère comme un ami des dieux. Si un vieillard est présent, vous avez trouvé l'occasion de lui rendre un grand service, quand même vous l'interrogeriez sur des matières qui ne sont nullement de son ressort, car la loquacité est un défaut ordinaire à cet âge. C'est parce qu'Homère le savait, qu'il adresse à Nestor des interrogations accumulées :

« O Nestor, ô fils de Nélée, dis-moi comment est mort le fils d'Atrée, le puissant Agamemnon? Ou était Menélas?... N'était-il pas à Argos, dans l'Achaïe? »

Le poète accumule dans ces interrogations tant de motifs de parler, pour satisfaire à la demande qu'éprouve la vieillesse. Dans Virgile, Énée, désirant se rendre agréable à Évangère en toute manière, lui fournit diverses occasions de raconter; il ne se contente pas de l'interroger sur ce sujet ou sur cet autre;

« Mais il s'enquiert de tout avec bonheur, et écoute les narrations des premiers hommes (de la contrée). »

quam sponte non audebat vel dicere, vel tacere, modo jactantiae, modo malitiae metu. Qui venatibus gaudet, interrogatur de silvae ambitu, de ambage lustrorum, de venationis eventu. Religiosus si adest, da illi referendi copiam, quibus observationibus meruerit auxilia Deorum, quantum illi carminum fructus; quia et hoc genus religionis existimant, numinum beneficia non tacere : adde, quia volunt et amicos se numinibus existimari. Si vero et senex praesens est, habes occasionem, qua plurimum illi contulisse videaris, si cum interrogas, vel quae ad illum omnino non pertinent. Est enim huic aetati loquacitas familiaris. Haec sciens Homerus, quandam congeriem simul interrogatorum Nestori fecit ulferri :

Ὡ Νέστορ Νηληϊάδῃ, σὺ δ' ἄληθῆς ἔπισπε,
Πῶς ἔθαν' Ἀτρείδης εὐρυκρείων Ἀγαμέμνων;
Πῶς Μενέλαος ἔηγε; — — —
Ἢ οὐκ Ἄργεος ἔην Ἀχαιῶν.

Tot loquendi semina interrogando concessit, ut pruritus senectutis expleret. Et Vergilianus Æneas, gratum se ad omnia præbens Evandro, varias illi narrandi occasiones ministrat. Neque enim de una re aut altera requirit,

sed singula tæta

Exquirique, auditeque virum monumenta priorum.

Et Evander consultationibus captus, scitis quam multa narravit.

Captivé par ces questions, vous savez tout ce qu'Évangère raconta.

CHAPITRE III.

Des divers genres du sarcasme, et avec quel ménagement il faut l'employer entre convives.

Ces discours d'Eustathe furent accueillis par une approbation universelle, et tout aussitôt Avienus dit : Je vous prierai, vous tous qui êtes ici présents, vous les doctes entre tous les doctes, d'engager Eustathe à nous développer ce qu'il disait naguère du sarcasme; et Eustathe, déferant à leur vœu unanime, parla en ces termes :

Outre le mot *ψόγος* (*inculpation*) et *διαβολή* (*accusation*), les Grecs ont encore deux autres expressions, *λοιδορία* et *σάωμαμα*, pour lesquelles je ne trouve point de synonymes latins. Par la première, il faut entendre un blâme avec affront direct : je dirai volontiers du second, que c'est une morsure déguisée; et en effet, le sarcasme se couvre souvent de dissimulation ou même d'urbanité, en sorte qu'il dit autre chose qu'il ne veut faire entendre. Cependant il ne vise pas toujours à l'amertume; et certaines fois même il renferme quelque chose d'agréable pour celui contre lequel il est lancé. C'est ce dernier genre qu'emploiera l'homme sage et poli, surtout à table et au milieu des coupes, qui rend plus facile la provocation à la colère. Car, de même qu'une légère impulsion suffit pour précipiter celui qui est au bord d'un escarpement, de même la plus légère blessure suffit pour faire entrer en fureur celui qui est plongé dans le vin. On doit donc

CAPUT III.

De vario scemmatum genere : et quam caute his utendum iuter convivas.

Hæc dicentem favor omnium excepit. Sed mox subjecit Avienus : Vos omnes, qui doctorum doctissimi adestis, oraverim, ut hortatu vestro Eustathius, quæ de scemmate paulo ante dixerit, animetur aperire. Omnibusque ad hoc provocantibus, ille contexit : Præter categoriam, quæ ψόγος est, et præter διαβολήν, quæ delatio est, sunt alia duo apud Græcos nomina, λοιδορία et σάωμαμα, quibus nec vocabula Latina reperio, nisi forte dicas, loidoriam exprobrationem esse ad directam contumeliam. Scemma enim pene dixerim morsum figuratum; quia sæpe fraude vel urbanitate tegitur, ut aliud sonet, aliud intelligas. Nec tamen semper ad amaritudinem pergat, sed nonnumquam his, in quos jactur, et dulce est. Quod genus maxime vel sapiens, vel alias urbanus exerceat, precipue infer mensas et pocula, ubi facilis est ad iracundiam provocatio. Nam sicut in præcipiti stantem vel levis tactus impellit; ita vino vel infusum, vel aspersum, parvus quoque dolor incitat in furorem. Ergo cautius in convivio abstinendum scemmate, quod tectam intra se habet injuriam. Tanto enim pressius hærent dicta talia, quam directe lacerorie, ut hami angulosi, quam

s'abstenir soigneusement de lancer à table le sarcasme qui cache une injure; car des traits de cette espèce restent plus profondément fixés qu'un outrage direct, comme un hameçon crochu reste enfoncé avec plus de ténacité qu'une lame droite. D'ailleurs, ces sarcasmes excitent le rire des personnes qui les entendent, lesquelles paraissent ainsi confirmer l'insulte, en lui donnant leur assentiment. Voici un exemple du sarcasme injurieux : — « As-tu donc oublié que tu vendais des apprêts de cuisine? » Voici un exemple de cette espèce de sarcasme, que nous avons dit être souvent une injure déguisée : — « Nous nous souvenons du temps où tu te mouçais au bras. » La même pensée a été exprimée par les deux interlocuteurs; mais le premier a proféré une insulte, parce que ce qu'il reproche est entièrement nu et à découvert; le second a lancé un sarcasme, parce qu'il a déguisé l'outrage. Octave, qui passait pour être d'origine noble, dit un jour à Cicéron, qui lisait en sa présence : « Je n'entends pas ce que tu dis. » — « Cependant, lui répondit celui-ci, je te savais les oreilles bien ouvertes : » ce qui fait allusion à l'opinion d'après laquelle Octave aurait été originaire de Libye, ou c'est l'usage de percer les oreilles. Le même Cicéron repoussa Labérius, qui venait s'asseoir auprès de lui, en lui disant : « Je te recevrais bien, si je n'étais assis à l'étroit. » — A quoi Labérius fit cette réponse tout aussi mordante : — « Cependant tu occupes ordinairement deux sièges, » voulant par là reprocher à ce grand homme la mobilité de sa foi politique. Le mot de Cicéron, « si je n'étais assis trop à l'étroit, » était un sarcasme lancé contre César, qui faisait fréquemment, dans le sénat, des promotions si nombreuses, que les quatorze rangs de banquettes ne

pouvaient suffire à contenir les sénateurs. On doit donc éviter, dans les festins, ce dernier genre de sarcasme, qui renferme en soi l'outrage; et le sage doit l'éviter toujours.

Il est d'autres sarcasmes moins amers, qu'on pourrait comparer à la morsure d'un animal féroce, à qui l'on aurait arraché les dents. Tel est celui de Cicéron à l'égard de ce consul dont les fonctions ne durèrent qu'un jour : « Jadis nous avons, disait-il, des flamines diales; maintenant nous avons des consuls diales. » Et cet autre sarcasme, lancé contre le même personnage : « Nous avons un consul très-vigilant, puisqu'il n'a point goûté le sommeil pendant toute la durée de son consulat. » — Comme ce même consul reprochait à Cicéron qu'il n'était point venu lui rendre visite, celui-ci lui répondit : — « J'étais en route, lorsque la nuit m'a surpris. » Des sarcasmes de ce genre emportent plus d'agrément que d'amertume. De même ceux qui sont relatifs à ces défauts corporels qui n'occasionnent que peu ou point de chagrin : comme si l'on plaisante sur une tête chauve, ou sur un nez aquilin, ou sur un nez comprimé à la Socrate. Ce sont là de petits malheurs qui ne peuvent occasionner qu'un chagrin proportionné. Au contraire, la perte des yeux ne saurait être reprochée sans occasionner quelque émotion. En effet, le roi Antigone, qui avait juré d'épargner Théocrite de Chios, le fit mourir ensuite, à cause d'un sarcasme que ce dernier avait lancé contre lui. On le conduisait vers Antigone, comme pour être condamné; ses amis le consolait, et lui donnaient l'assurance qu'il éprouverait la clémente du roi, lorsqu'il serait devant ses yeux. — « C'est donc me dire, répliqua-t-il, que tout espoir de salut m'est interdit. » Or Antigone

directi muerones, tenacius infinguntur : maxime quia dicta hujusmodi risum presentibus movent, quo velut assensus genere confirmatur injuria. Est autem ledoria hujusmodi : « Oblitusne es, quia salsamenta vendebas? » Scœmma autem, quod diximus sæpe contumeliam esse celatam, tale est : « Meminimus quando brachio te emungebas. » Nam cum res eadem utrobique dicta sit; illud tamen ledoria est, quod aperte obiectum exprubaturnque est : hoc scœmma, quod figurate. Octavius, qui natu nobilis videbatur, Ciceroni recitanti ait : Non audio, quæ dicis. Ille respondit : « Certe solebas bene foratas habere aures. » Hoc eo dictum est, quia Octavius Libys oriundus dicebatur, quibus mos est aurem forare. In eundem Ciceronem Laberius, cum ab eo ad consensum non reciperetur, dicentem, « Reciperem te, nisi anguste sederem; » ait minus ille mordaciter : « Atqui solebas diadus sellis sedere; » obiciens tanto viro lubricum fidei. Sed et quod Cicero dixit, nisi anguste sederem, scœmma fuit in C. Cæsarem, qui in senatum passim tam multos admitterat, ut eos quatuordecim gradus capere non possent. Tali ergo genere, quod fortum contumelia est, abstinendum sapiente semper, ceteris in conviviis est. Sunt alia scœm-

mata minus aspera, quasi edentate beluæ morsus : ut Tullius in consulem, qui uno tantum die consulatum peregit, « Solent, » inquit, « esse flamines diales : modo consules diales habemus. » Et in eundem : « Vigilantissimus est consul noster, qui in consulatu suo somnum non vidit. » Evidenter exprubatanti sibi, quod ad eum consulem non venisset, « Venebam, » inquit, « sed nox me comprehendit. » Hæc et talia sunt, quæ plus urbanitatis, minus amaritudinis habent : ut sunt et illa de nonnullis corporeis vitiis aut parvis, aut nihilgignente doloris : ut si in calvitium eujusquam dicas, vel in nasum, seu curvam erectionem, seu Socraticam depressionem. Hæc enim, quanto minoris infortunii sunt, tanto levioris doloris. Contra oculorum orbitas non sine excitatione commotionis obijcitur : quippe Antigonus rex Theocritum Chium, de quo juraerat, quod ei persurus esset, occidit propter scœmma ab eodem de se dictum. Cum enim quasi prius audiret Antigonum reperiretur, solantibus enim amicis, ac spem pollicentibus, quod omnimode clementiam regis experturus esset, cum ad oculos ejus venisset, respondit : « Ergo impossibilem mihi dicitis spem salutis. » Erat autem Antigonus uno orbatus oculo. Et importuna

était borgne. Ce Bon mot hors de saison coûta la vie au mauvais plaisant. Cependant je ne dissimulerai point que l'indignation a quelquefois poussé des philosophes à employer ce genre de sarcasme. Nouvellement enrichi, l'affranchi d'un roi avait rassemblé plusieurs philosophes dans un festin, et les interrogeait en raillant sur des niaiseries. — « Pourquoi, avec des feves noires et des feves blanches, produit-on une purée d'une seule couleur? — Et toi, lui répondit « avec indignation le philosophe Aridice, tu « nous expliqueras pourquoi les lanières de cuir noir et celles de cuir blanc laissent des cicatrices semblables? »

Il est des sarcasmes qui ont l'apparence de l'insulte, et qui néanmoins ne choquent point ceux à qui ils sont adressés; tandis qu'ils déchireraient cruellement, s'ils étaient lancés contre quelqu'un qui les eût mérités. Il en est d'autres, au contraire, qui ont l'apparence de la louange, et qui cependant outragent gravement celui à qui ils sont adressés. Je donnerai d'abord un exemple du premier : L. Quintius venait de retourner d'une province ou il avait exercé la préture avec la plus grande intégrité; ce que vous admirerez, puisque c'était sous l'empire de Domitien. Se trouvant malade, il disait à un ami qui était auprès de lui, qu'il avait les mains froides. « Ce pendant, lui répondit celui-ci en plaisantant, « tu viens naguère de les rapporter bien chaudes de ta province. » Quintius sourit et fut même flatté de ce propos, tant le soupçon de toute malversation était loin de planer sur lui. Si, au contraire, ce propos eût été tenu à un homme mal avec sa conscience, et poursuivi par le souvenir de ses rapines, celui-ci en eût été fortement ir-

rité. Socrate plaisantait et ne prétendait point rabaisser Critobule, lorsqu'il provoquait ce jeune homme, fameux par sa beauté, à faire la comparaison de leurs agréments physiques. Certainement si vous dites à un homme très-riche : « Je « vais donner l'éveil à vos créanciers; » ou à un homme très-chaste : « Vous aimez les courtisanes, vous les enrichissez par vos largesses; » ils en souriront tous deux, sachant bien que leur conscience est tranquille à cet égard.

A ce genre de sarcasme est opposé celui qui blesse sous l'apparence de la louange, comme je l'ai établi plus haut. Si je dis à un homme très-timide : « Vous êtes comparable à Achille ou à « Hecule; » à un homme fameux par ses iniquités : « Je mets votre équité au-dessus de celle « d'Aristide; » assurément ils ne manqueront pas de prendre pour des outrages ces propos louangeurs. Il est tel sarcasme qui peut plaire ou offenser, selon les personnes en présence desquelles il est prononcé. Il est des reproches que nous pouvons écouter sans peine, s'ils nous sont faits devant nos amis; et il en est que nous ne voulons pas entendre devant notre femme, nos enfants, ou nos maîtres; à moins que ces reproches ne soient d'une telle nature, que la censure qui en résulte soit flattante pour nous : comme, par exemple, si quelqu'un reprochait à un jeune homme, devant ses parents ou devant ses maîtres, qu'il risque de perdre la raison par ses veilles continuelles et ses lectures nocturnes; ou à un époux, devant sa femme, qu'il est insensé de se montrer bon mari, et de ne pas prendre les mœurs du bon ton. De pareils reproches n'occasionnent que de l'hilarité et à ceux à qui on les adresse, et à ceux devant qui ils sont proférés.

urbanitas male dicam luce privavit. Nec negaverim, philosophos quoque incurrisse nonnumquam per indignationem hoc genus scommatis. Nam cum regis libertus, ad novas divitias nuper erectus, philosophos ad convivium congregasset, et irridendo eorum minutulas questiones, scire se velle dixisset, cur ex nigra et ex alba faba pulmentum minus coloris edatur : Aridices philosophus indigné ferens : « Tu nobis, » inquit, « absolvias, cur et de « albis et nigris loris similes macule gignantur. » Sunt scommata, quæ in superficie habent speciem contumelie, sed interdum non tangunt audientes, cum eadem, si obnoxio dicantur, exagitant : ut contra sunt, quæ speciem laudis habent, et personam audientis efficiunt contumelie plenam. De priore genere prius dicam. L. Quintius prætor de provincia nuper reverterat, observata, quod mireris Domitiani temporibus, præture maxima castitate. Is cum æger assidenti amico diceret, frigidam se habere manus; respondens ille ait : « Alquin cas de provincia calidas paulo « ante revocasti. » Risit Quintius, delectatusque est, quippe alienissimus a suspitione furform. Contra, si hoc diceretur male sibi conscio, et sua furta recolenti, exacerbasset auditum. Critobulum, famosæ palchritudinis adolescentem, Socrates cum ad comparationem formæ provocaret; jocabatur, non irridebat. Certe si dicas con-

summatarum divitiarum viro, « tibi excito creditores « tuos, » aut si nimis casto, « grata sunt tibi meretrices, » quia continua eas largitate ditasti; » uterque delectabuntur, scientes, his dictis suam conscientiam non gravari. Sicut contra sunt, quæ sub specie laudis exagitant, sicut paulo ante divisi. Nam si timidissimo dixerò, « Achilli vel « Herculi comparandus es; » aut famosæ iniquitatis viro, « ego te Aristidi in equitate præpono : » sine dubio verba laudem sonantia ad notam vituperationis suæ uterque tracturus est. Eadem scommata eodem modo juvare, modo mordere possunt, pro diversitate presentium personarum. Sunt enim, quæ si coram amicis obijciantur nobis, libenter audire possimus; uxore vero, seu parentibus, vel magistris presentibus, dici in nos aliquid scommata volumus; nisi forte tale sit, quod illorum censura libenter accipiat : ut si quis adolescentem coram parentibus vel magistris irrideat, quod insanire possit continuis vigiliis lectonibusque nocturnis; aut uxore presente, quod stulte faciat uxorem se præbendo, nec ullam elegantiam elingendo foramarum. Hæc enim et in quos dicuntur, et presentes hilaritate perfundunt. Commendat scommata et conditio dicentis, si in eadem causa sit : ut si alium de pau- perlate pauper irrideat, si obscure natum natus obscure. Nam Thaisius Amphias, cum ex hortulano potens esset,

Le sarcasme est encore adouci, si la position de celui qui le lance est la même que celle de celui contre qui il est lancé; comme si, par exemple, un indigent, un homme d'une naissance obscure, en raille un autre sur la pauvreté, ou sur l'obscurité de sa naissance. Ainsi, Tharsius Amphias, qui tenait sa fortune d'un jardinier, après avoir dit quelques mots contre un ami auquel il semblait reprocher sa dégenération, ajouta aussitôt : « Au reste, nous venons tous deux de la même graine; » propos qui ne fit qu'égayer chacun d'eux. Voici maintenant un genre de sarcasme dont l'effet direct est de combler de joie ceux à qui on l'adresse : si l'on reproche, par exemple, à un homme courageux d'être prodigue de sa vie, et de vouloir mourir pour autrui; à un homme libéral, qu'il répand ses richesses, on s'inquiétant plus des autres que de lui-même. C'est ainsi que, sous l'apparence du blâme, Diogène avait coutume de louer Antisthène le Cynique, son maître : « Il m'a rendu, disait-il, mendiant, de riche que j'étais auparavant; et au lieu d'une vaste maison, il m'a donné un tonneau pour habitation. » C'était le louer mieux, de parler de la sorte, que s'il eût dit : « Je lui suis reconnaissant de ce qu'il m'a rendu philosophe, et de ce qu'il a fait de moi un homme d'une vertu consommée. »

De tout cela concluons que ce que l'on comprend sous le nom générique de sarcasme produit des effets bien divers. Parmi les institutions par lesquelles Lycurgue forma les mœurs sévères des Lacédémoniens, on doit remarquer celle qui prescrivait aux jeunes gens de lancer des sarcasmes sans injurier, et de supporter ceux qu'on lançait contre eux. Si quelqu'un d'eux se fût mis en co-

lère à propos d'un mot de ce genre, il lui était interdit d'en dire désormais aux autres. Donc, mon cher Aviénus, toi dont la jeunesse docile mérite et réclame l'instruction, puisque tu vois que toute espèce de sarcasme peut avoir un double effet, je t'engage à les éviter à table, ou la colère dresse sans cesse des embûches à la gaieté, et à proposer de préférence, ou à résoudre des questions relatives à la circonstance; exercice que les anciens n'ont pas jugé tellement pueril, qu'Aristote n'en ait fait l'objet d'un de ses écrits, ainsi que Plutarque, et votre Apulée. Il ne faut donc point dédaigner ce qui a pu mériter l'attention de tant de philosophes.

CHAPITRE IV.

Qu'une nourriture simple est préférable à une nourriture composée, comme étant de plus facile digestion.

Prætextatus. — Pourquoi proposer exclusivement à un jeune homme de s'exercer sur des questions de ce genre, qui ne conviennent pas moins aux hommes âgés? Bien plus; vous tous qui êtes ici, pourquoi n'engageriez-vous pas la discussion sur des sujets relatifs au repas; et non point seulement sur la nourriture, mais encore sur la nature des corps, et autres questions de ce genre, puisque nous avons ici notre ami Disaire, dont les connaissances relatives aux objets de sa profession pourront nous être si utiles dans ce genre de discussions?

Tout le monde fut de l'avis de Prætextatus, et on l'invita à parler le premier, afin que les autres pussent se régler sur son exemple relativement à la manière d'interroger. — Je deman-

questionnes convivales vel proponas, vel ipse dissolas. Quod genus veteres ita iudicium non putarunt, ut et Aristoteles de ipsis aliqua conscripserit, et Plutarchus, et vester Apuleius; nec contemnendum sit, quod tot philosophantium curam meruit.

CAPUT IV.

Cibum simplicem preferendum esse multiplici, ut qui sit digestus facilius.

Et Prætextatus: Hoc questionum genus, cum et senilem deceat actatem, cur soli juveni suadetur? Quin agite omnes, qui adestis hic, apta convivio fabulemur; nec de cibatu tantum, sed et si qua de natura corporum, vel alia; præsentis maxime Disario nostro, cuius plurimum ad hoc genus questionum poterit ars et doctrina conferre: sortiamurque, si videtur, ut per ordinem unusquisque proponat, quam solvendam existimet, questionem. Hic assensu omnes, Prætextato antedictum detulerunt, orantes, ut, cum ipse copisset, ceteris ex filo consultationis ejus, interrogandi constitueretur exemplum. Tum ille: Quæro, inquit, « utrum simplex an multiplex cibus digestus sit facilius: » quia multos hunc, nonnullos illum se-

et in anicum quasi degenerem nonnulla divisset, mox subiecit: « Sed et nos de iisdem semimibus sumus; » et omnes pariter lætos fecit. Illa vero scommata directa lætitia eum, in quem dicuntur, infundunt: si virum fortem vituperes, quasi « salutis suæ prodigum, et pro aliis mori » volentem; si aut si objeceris liberali, « quod res suas » profundat, minus sibi, quam aliis, consulendo. » Sic et Diogenes Anthistemonem Cynicum, magistrum suum, solebat veluti vituperando laudare. « Ipse me, » aiebat, « mendicum fecit ex divite, et pro ampla domo in dolio fecit » habitare. » Melius autem ista dicebat, quam si diceret: « Gratus illi sum, quia ipse me philosophum, et consummatam virtutis virum fecit. » Ergo, cum unum nomen scommatis sit, diversi in eo continentur effectus. Ideo apud Lacédæmonios, inter cetera exacte vite instituta, hoc quoque exercitii genus a Lycurgo est institutum, ut adolescentes et scommata sine morsu dicere, et ab aliis in se dicta perpeti discerent: ac si quis eorum in indignationem ob tale dictum prolapsus fuisset, ulterius ei in alterum dicere non licebat. Cum ergo videas, mi Aviénus, (instituta est enim adolescenti tua, quæ ita docilis est, ut discenda præcipiat) cum videas, inquam, anceps esse omnium scommatum genus; suadeo, in convivii, in quibus lætitiæ insidiatur ira, ab ejusmodi dictis facessas, et magi-

derai donc, dit-il, *laquelle est d'une digestion plus facile, de la nourriture simple ou de la nourriture composée?* car nous voyons que la plupart des gens usent de la dernière, et un petit nombre de l'autre. La sobriété est une qualité fière, sévère, et en quelque sorte glorieuse d'elle-même : la gourmandise, au contraire, est un vice agréable, qui a même des prétentions au bon ton. Je voudrais donc savoir lequel de ces deux régimes, l'un austère et l'autre délicat, est plus propre à maintenir la santé. Je n'aurai pas à chercher bien loin mon répondant, puisque Disaire est présent ici, lui qui connaît aussi bien ce qui convient au corps humain, qu'il connaît l'essence productrice et nourricière de son organisation. Je voudrais donc, Disaire, t'entendre dire ce que les principes de la médecine indiquent sur cette question.

— Si quelqu'un, répliqua Disaire, de la troupe commune des hommes sans instruction m'eût consulté sur cette question, attendu que les esprits vulgaires sont plus frappés des exemples que des raisonnements, je me serais contenté de l'instruire en lui faisant remarquer les mœurs des animaux, qui, usant d'une nourriture simple et uniforme, jouissent d'un tempérament beaucoup plus sain que l'homme; et que parni eux, ceux-la seulement sont sujets à des maladies, qu'on gorge et qu'on engraisse avec une nourriture préparée, et dans la composition de laquelle il entre plusieurs ingrédients. Certainement, en considérant que les animaux qui usent d'une nourriture simple jouissent ordinairement de la santé, et que ceux qu'on soumet, pour les engraisser, à une nourriture variée et composée sont malades, il ne douterait pas que ce dernier

régime ne soit aussi indigeste par sa variété que par son abondance. Peut-être l'aurais-je frappé encore davantage par un autre exemple, en lui faisant remarquer qu'il ne fut jamais de médecin assez imprudent ou assez audacieux pour permettre à un malade fébricitant d'user de la nourriture composée, au lieu de la nourriture simple; tant il est constant qu'une nourriture uniforme est d'une facile digestion puisque même un tempérament malade y peut suffire! Un troisième exemple pourrait encore être apporté, pour prouver qu'on doit éviter la variété des mets comme on évite celle des vins. Qui ignore, en effet, que celui qui boit de diverses sortes de vins est bientôt saisi par l'ivresse, sans qu'il soit nécessaire pour cela d'en avoir bu une grande quantité? Mais avec toi, Prætextatus, toi à qui seul il est donné d'atteindre au plus haut degré de toutes les sciences, cette question, qui n'aurait pas besoin de mes discours pour t'être éclaircie, doit être traitée par le raisonnement plutôt que par les exemples.

Les indigestions résultent, ou de la qualité du suc dans lequel la nourriture se résout, s'il n'est point approprié à l'humeur qui domine le tempérament, ou de la trop grande quantité de nourriture, dont la nature ne peut opérer la digestion complète. Parlons d'abord de la qualité du suc : celui qui se nourrit d'aliments simples reconnaîtra facilement par expérience ceux dont la substance lui est favorable ou pernicieuse : car n'en ayant pris que d'une seule espèce, il ne peut être dans le doute sur celui qui lui est nuisible; et, par suite, il devient facile d'éviter une incommodité dont on connaît la cause. Mais celui qui se nourrit d'aliments divers doit éprou-

etantes videmus. Et est quidem superba et contumax, et veluti sui ostentatrix continentia : contra, amonam se et comem appetentia vult videri. Cum ergo una censoria sit, delicata altera; scire quidem velim, que servandæ aptior sit sanitati. Nec longe petendus assertor est, cum Disarius adsit, qui, quid conveniat corporibus humanis, non minus callet, quam ipsa natura fabricæ hujus auctor et nutritrix. Dicam ergo velim, quid de hoc, quod quaritur, medicinæ ratio persuadeat. Si me, Disarius inquit, aliquis ex plebe imperitorum de hac questione consulisset; quia plebeia ingenia magis exemplis, quam ratione capiuntur, admittisse illum contentus forem institutionis pecundum : quibus cum simplex et uniformis cibus sit, multo saniores sunt corporibus humanis; et inter ipsas illæ morbis implicatur, quibus, ut atiles fiant, offe composite et quibusdam condimentis variæ sarciuntur. Nec dubitaret posthac, cum advertisset animalibus simpliciori cibi utentibus familiarem sanitatem, ægrescere autem inter illa, que saginam composita varietate patiuntur, quia constat, id genus alimonie non magis copia, quam varietate, erudescere. Fortasse illum attentionem exemplo altero fecissem, ut consideraret, nullum unquam fuisse medicorum circa curas ægrescentium tam audacis negligentie, ut febrentium varium et non simplicem cibum daret. Adeo cons-

tat, quam facilis digestu sit uniformis alimonia, ut ei, vel cum infirma est natura, sufficiat. Nec tertium defuisset exemplum, ita esse vitandum ciborum varietatem, ut varia solent vina vitari. Quis enim ambigat, eum, qui diverso vino utitur, in repentinam ruere ebrietatem, necdum hoc potius copia postulante? Tecum autem, Vetti, cui soli perfectionem disciplinarum omnium contigit obtinere, non tam exemplis, quam ratione tractandum est, que et me tacente, clam te esse non poterat. Cruditates eveniunt, aut qualitate succi, in quem cibus vertitur, si non sit aptus humor, qui corpus obtinuit; aut ipsis cibi multitudine, non sufficiente natura ad omnia, que congesta sunt, concoquenda. Ac primum de succi qualitate videamus. Qui simplicem cibum sumit, facile, quo succo corpus ejus vet juvenetur, vel gravetur, usu doctente cognoscit. Nec enim ambigit, cujus cibi qualitate possessus sit, cum unum sumserit; et ita fit, ut nova, cujus causa deprehensa sit, facile vitetur. Qui autem multiplici cibo alitur, diversas patitur qualitates ex diversitate succorum : nec concordant humores ex materia varietate nascentes, nec efficiunt liquidum purumve sanguinem, in quem jecoris ministerio vertuntur, et in venas cum humilitate suo transeunt. Hinc morborum scalurigo, qui ex repugnantio sibi humorum discordia nascuntur. Deinde, quia non omnium, que esui sunt, una

ver des effets divers, résultant de la diversité des sucs qu'ils produisent. Les humeurs engendrées par des matières si variées n'ont point d'homogénéité entre elles; le sang, qui en est formé par le ministère du foie, au lieu de passer dans les veines pur et liquide, y porte avec lui cette discordance : de là, la source des maladies qui naissent du trouble des humeurs antipathiques. D'ailleurs, comme les différentes nourritures qui ont été consommées ne sont pas de même nature, elles ne sont pas toutes digérées simultanément; et les unes le sont avec célérité, d'autres avec lenteur; ce qui trouble l'ordre des digestions subséquentes. Car la nourriture que nous prenons n'est pas soumise à une seule digestion; mais, pour alimenter le corps, elle doit en avoir subi quatre, dont une seule est sensible à tous, même aux plus grossiers; et les autres, plus occultes, ont été découvertes par le raisonnement. Pour expliquer ceci plus clairement, je dois reprendre la chose de plus haut. Nous avons en nous quatre forces destinées à agir sur les aliments. La première, appelée *cathetique*, est celle qui attire en bas les aliments broyés par les mâchoires. Car comment une matière aussi épaisse que celle-là pourrait-elle pénétrer à travers le défilé de notre gosier, si une force naturelle secrète ne l'attirait? La nourriture une fois avalée, il fallait éviter que, par une chute continue à travers les cavités qui se succèdent dans l'intérieur de notre corps, elle ne parvint jusqu'aux dernières issues, et n'en fût expulsée telle qu'elle avait été reçue, au lieu d'attendre l'opération salutaire de la digestion. C'est à quoi pourvoit la seconde force, qu'à cause de sa puissance retenue les Grecs ont nommée *catalectique*. La troisième force par laquelle est opérée la transmutation de la nourriture s'appelle *alloiotique*; de celle-là dépendent tou-

tes les autres, parce qu'elle est le mobile de la digestion. Le ventre a deux orifices : l'un dirigé vers le haut, qui reçoit les matières consommées et les entasse dans la cavité du ventre; cette cavité est l'estomac, qui a mérite d'être surnommé le père de famille, comme gouvernant lui seul toute l'organisation de l'animal : aussi, s'il souffre, la vie entière est attaquée, par suite du désordre qu'éprouve le conduit alimentaire. La nature a en quelque sorte doué l'estomac de raison, en lui donnant la capacité de vouloir et de ne pas vouloir. Par l'orifice inférieur, la nourriture est transmise dans les intestins qui y sont adjacents, ou elle trouve le canal par où elle est expulsée. Une première digestion est donc opérée dans le ventre par la force *alloiotique*, qui transforme en suc toutes les matières qui ont été consommées. Le résidu forme un marc, qui tombe par l'orifice inférieur à travers les intestins, hors desquels, par la puissance de la quatrième propriété dite *aperiotique*, s'effectue son éjection. Maintenant que la nourriture est réduite en un suc, commencent les fonctions du foie. Le foie n'est autre chose qu'un amas de sang coneret; la chaleur naturelle dont il est doué lui fait convertir en sang le suc qui vient d'être formé par la première digestion; et la transformation de ce suc en sang constitue la seconde digestion. Le sang ainsi préparé par la chaleur du foie est refoulé par elle dans les canaux des veines, qui le distribuent par tous les membres; tandis que la portion la plus froide de la substance digérée est rejetée dans la rate, laquelle est le centre de la froideur, comme le foie est celui de la chaleur : et voilà pourquoi toutes les parties droites sont les plus fortes, et les parties gauches les plus faibles; c'est que les unes sont dominées par la chaleur du viscère de droite, tandis que les autres sont engourdis-

natura est, non omnia simul eoqueunt; sed alia celerius, tardius alia : et ita fit, ut digestionum sequentium ordo turbetur. Neque enim cibi, quem sumimus, una digestio est; sed, ut corpus nutrietur, quatuor patitur digestiones : quarum unam omnes, vel ipsi quoque hebetes, sentiunt; alias occultior ratio deprehendit. Quod ut omnibus liqueat, paulo altius nihil causa repetenda est. Quatuor sunt in nobis virtutes, quæ administrandam alimentorum receptionem : quarum una dicitur *καθηκτική*, quæ deorsum trahit cibaria confecta mandibula. Quod enim tam crassam materiam per faucium angustia fulciet, nisi eam vis naturæ occultior hauriret? hæusta vero, ut non continuo lapsu per omne corpus succedentibus sibi foraminibus pervium ad immum usque descendant, et talia, qualia accepta sunt, egerantur, sed salutare officium digestionis expectent; secundæ hoc cura virtutis est, quam Græci, quia retentrix est, vocant *καταλεκτική*. Tertia, quia cibum in aliud ex alio mutat, vocatur *ἀλλοιωτική*. Huic obsequuntur omnes, quia ipsa digestionibus curat. Ventris enim duo sunt orificia : quorum aperius erectum recipit devo-

rata, et in follem ventris recondit; hic est stomachus, qui paterfamilias dici meruit, quasi omne animal solus gubernans. Nam, si agrescat, viti in ancipiti est, titubante alimentis meatu, qui natura tanquam rationis capaci velle ac nolle contribuit. Inferius vero demissum intestinis adjacentibus inseritur, et inde via est egerendis. Ergo in ventre fit prima digestio, virtute *ἀλλοιωτική* in succum vertente, quodlibet acceptum est; cujus faex retrinenda sunt, quæ per intestina, inferiore orificio tradente, labuntur : et officio quæque virtutis, cui *ἀποεριτική* nomen est, procuratur egestio. Ergo, postquam in succum cibus reformatur, hic jam jecoris cura succedit. Est autem jecur concretus sanguis; et ideo habet nativum calorem, qui confectum succum vertit in sanguinem : et sicut cibum in succum verti, prima est, ita succum transire in sanguinem, secunda digestio est. Hunc calor jecoris administratum per venarum fistulas in sua quoque membra dispergit, parte, quæ ex digestis frigidissima est, in lieum refusa : qui, ut jecur caloris, ita ipse frigoris domicilium est. Nam ideo omnes dexteræ partes validiores sunt, et debiliores sinistræ, quia hæc regit calor

par l'influence du viscère de gauche qu'elles avoisinent. La troisième digestion s'opère dans les artères et dans les veines, qui sont le réceptacle du sang et des esprits vitaux. Les veines et les artères font subir une espèce d'épuration au sang qu'elles reçoivent, et déversent dans la vessie toute la partie aqueuse, tandis qu'elles distribuent dans les diverses parties des membres de notre corps le sang liquide, pur et nutritif. Voilà comment de la nourriture que le ventre seul reçoit, il se forme une substance qui, distribuée par les canaux de tous nos membres, nourrit les os et la moelle, les ongles même et les cheveux. C'est ici la quatrième digestion, au moyen de laquelle chaque membre se nourrit de ce qui lui a été départi. Cette substance tant de fois épurée a cependant encore sa portion grossière, qui, lorsque notre corps est dans un parfait état de santé, se dissipe par des conduits secrets; mais lorsque quelqu'une de ses parties est malade, c'est sur elle, à cause de sa faiblesse, que cette dernière portion se précipite: voilà quelle est l'origine de ces maladies que les médecins appellent fluxions. En effet, si la quantité du suc résultant de la dernière nourriture se trouve être trop copieuse, la partie du corps qui est la plus saine en repousse l'excédant, lequel retombe infailliblement sur la partie la plus faible, qui n'a pas la force de le repousser. Ces matières étrangères font éprouver une tension à la partie sur laquelle elles se portent, et cela occasionne de la souffrance. Voilà donc quelles sont les trois causes de la goutte et des autres maladies d'engorgement: la surabondance des humeurs, l'énergie d'une partie qui les repousse, et la débilité d'une autre qui les reçoit.

visceris sui, ille contagione frigoris sinistra obtinentis hebetantur. In venis autem et arteriis, que sunt receptacula sanguinis et spiritus, tertia fit digestio. Nam acceptum sanguinem quodammodo defecant, et quod in eo aquosum est, venarum in vesicam refundunt: liquidum vero purumque et altitum sanguinem singulis totius corporis partibus ministrant. Et ita fit, ut, cum cibum solus venter accipiat, alimonia ejus, dispersa per universos membrorum meatus, ossa quoque et medullas et unguis nutriat, et capillos. Et hæc est quarta digestio, que in singulis membris fit, dum, quod unicuique membro datum est, ipsi membro fit nutrimentum. Nec tamen huic toties defecato retributa sua desunt, que, cum membra omnia in sua sunt sanitate, per occultos evanescent meatus. Si qua vero pars corporis agrescat, in ipsam quasi infirmiorum ultima illa, que divinis, retributa labuntur; et hæc nascuntur morborum causa, que præsertim medicis vocare mos est. Si enim fuerit ultimi succi justo uberior multitudo, hæc a se repellit pars corporis illa, que sanior est; et sine dubio labitur in infirmam, que vires non habet repellendi: unde alieni receptio distendit locum, in quem ceciderit, et hæc creantur dolores. Hæc est ergo triplex causa vel podagræ, vel cujuslibet ex confluencia morbi, id est, multitudo

Nous avons avancé qu'il se fait dans notre corps quatre digestions, qui dépendent l'une de l'autre; en telle sorte que si l'une est entravée, la suivante ne peut être effectuée: reportons-nous maintenant à la première, qui s'opère dans le ventre, et nous reconnaitrons les obstacles qu'y apporte une nourriture de nature diverse. Les divers aliments ont chacun leur nature particulière: les uns se digèrent promptement, les autres avec plus de lenteur: l'effet de cette opération est de les convertir en un suc; et quoiqu'ils aient été consommés en même temps, comme cette opération ne s'effectue pas simultanément, ceux des aliments qui ne l'ont pas encore subie aigrissent le suc déjà produit; ce dont nous sommes souvent avertis par l'effet des éructations. Certains aliments ne se soumettent que tardivement à l'action digestive; or, de même que l'action du feu sur le bois humide produit de la fumée, ainsi la chaleur naturelle fait exhale une fumée de ces aliments, que cette chaleur ne consume que tardivement: c'est encore un effet que font éprouver les éructations. Au contraire, une nourriture uniforme n'éprouve point ce trouble produit par les retards de la digestion, puisqu'elle est simultanément convertie en un suc d'une nature simple; et aucune des digestions n'est intervertie, puisqu'elles se succèdent chacune à leurs époques déterminées. Si quelqu'un cependant dédaignait d'admettre ces raisonnements (car l'on sait que rien n'est plus intraitable que l'ignorance), et persistait à penser que c'est la trop grande abondance de nourriture qui entrave la digestion, sans considération de sa qualité, je trouverais encore dans cette thèse la preuve qu'une nourriture multiforme est une cause de maladie; car la variété des ragoûts

humoris, fortitudo membri a se repellentis, et recipientis infirmitas. Cum igitur assererimus, quatuor in corpore fieri digestiones, quarum altera pendet ex altera, et si præcedens fuerit impedita, nullus fit sequentis effectus: recurramus animo ad illam primam digestionem, que in ventre conficitur, et invenietur, quod impedimenti ex multiformi nascatur alimonia. Diversorum enim ciborum diversa natura est: et sunt qui celerius, sunt qui tardius digeruntur. Cum ergo prima digestio vertitur in succum, quia non simul accepta omnia vertuntur, quod prius verum est, dum alia tardius vertuntur, accescit: et hoc sæpe etiam eructando sentimus. Alia quoque, quibus tarda digestio est, velut ligna humida, que argente igne fumum de se creant: sic et illa, imminente igne nature, fumant, dum tardius concoquantur: siquidem nec hoc sensum eructantis evadit. Cibum autem simplex non habet controuersam moram, dum simul in simplicem succum vertitur: nec digestio illa turbatur, dum omnes sibi stata momentorum dimensio succedunt. Si quis autem (quia nihil impatientius imperitia) rationes has dedignetur audire, existimans, non impediri digestionem, nisi sola ciborum multitudo, nec velit de qualitate tractare: hæc quoque multiformis alimonia deprehenditur causa morbo-

exige différents ingrédients, au moyen desquels on irrite l'appétit au delà du vœu de la nature. Cette irritation fait qu'on mange des mets une seconde fois, ou du moins qu'on goûte un peu de chacun; ce qui produit une plethore. Aussi Socrate avait-il coutume d'exhorter à éviter les mets et les boissons qui prolongent l'appétence au delà de ce qu'il faut pour apaiser la faim et la soif. Finalement, il faut éviter la variété dans les mets, parce que c'est un raffinement de volupté, dont un homme grave et studieux doit s'abstenir. Car qu'y a-t-il de plus opposé à la vertu que la volupté? Mais je ne pousse pas plus loin cette discussion, de peur d'avoir l'air d'incrimer le repas auquel nous assistons, et qui, encore que sobre, est composé cependant de mets variés.

CHAPITRE V

Qu'au contraire une nourriture composée nous est plus appropriée qu'une nourriture simple.

Prætextatus et les autres convives s'empres-
saient d'applaudir à ces discours, lorsqu'Évan-
gelus s'écria : Rien ne mérite moins d'être toléré
que cet empire qu'obtient sur nos oreilles le char-
me de l'élocution, qui soumet l'opinion par l'har-
monie des paroles, qui nous surprend par la
volubilité du discours, et arrache la croyance des
auditeurs en exerçant sur eux une véritable ty-
rannie. Comme je m'avoue incapable de débrouil-
ler un pareil labyrinthe, Prætextatus, invite
Eustathe, en notre nom, à s'emparer de la
thèse contraire à celle qui vient d'être soutenue,

rum. Nam pulmentorum varietas recipit varia condimenta, quibus gula, ultra quam natura necesse est, lacessitur: et fit inde congeries, dum prurito desiderii amplius, vel certe de singulis parva libantur. Hinc Socrates suadere solitus erat, illos cibos potusve vitandos, qui ultra sitim famemve sedandam producant appetentiam. Denique vel propter hoc edendi varietas repudiatur, quia plena est voluptatis: a qua serius et studiosius cavendum est. Quid enim tam contrarium, quam virtus et voluptas? Sed modum disputationi facio, ne videar hoc ipsum, in quo sumus, licet sobrium sit, tamen quia varium est, accusare convivi-um.

CAPUT V.

Contra, cibum multiplicem aptiorem esse, quam sit simplex.

Hæc cum Prætextato et ceteris prona assensione placensent: Evangelus exclamavit, Nihil tam indignum toleratu, quam quod aures nostras græca lingua captivas tenet, et verborum rotunditati assentire cogitur, circumventi volubilitate sermonis, quoad extorpendum fidem agit in audientes tyrannum. Et quia his loquendi labyrinthis impares nos tatenur, age, Vetti, hortemur Eustathium, ut, recepta contraria disputatione, quidquid pro vario cibo

et a nous communiquer tous les arguments qu'on peut produire en faveur de la nourriture multiforme; et qu'ainsi une langue fougueuse succombe sous ses propres traits, qu'un Grec enlève à un autre Grec nos applaudissements, comme on voit la corneille arracher les yeux à la corneille.

Symmaque. — Évangelus, tu viens de solliciter avec amertume une chose très-agréable; car ce sera un plaisir utile que d'entendre combattre un discours qui fut si fécond, et pare de tant d'é-légance. Mais ce n'est point pour tendre des pièges à des pensées ingénieuses, ce n'est point par envie contre des développements brillants, que nous devons desirer de les voir combattre. Pour mon compte, je ne nierai pas d'avoir quelquefois chanté cette espèce de palinodie; car on sait que c'est un exercice de rhétorique, de traiter les deux côtes des lieux communs, en soutenant alternativement le pour et le contre. Mais comme les arguments apportés par les Grecs en faveur d'une thèse ont sans doute trouvé leur réponse chez eux plus facilement qu'ailleurs, nous te prions tous, Eustathe, de repousser les raisonnements et les observations de Disaire, en restituant pleinement aux festins les attraits dont il les a dépouillés.

Eustathe se fit solliciter longtemps, avant de se charger de l'office réclamé de lui; mais il euda enfin aux prières réitérées de tant de personnes illustres, auxquelles il n'était pas possible de résister. Me voilà donc forcé, dit-il, à déclarer la guerre à deux objets qui me sont bien chers, à Disaire et à la frugalité; mais justifié par votre autorisation, comme par un édit du préteur, je

dici potest, velit communicare nobiscum; ut suis telis lingua violenta succumbat, et Græcus Græco eripiat hunc plausum; tanquam cornu cornici oculos effodiat. Et Symmachus: Rem jucundam, Euangele, amarius postulas. Audere enim contra tam copiose et eleganter inventa, rest, que habeat nihil voluptatem; sed non tanquam ingenis insidiantes, et gloriosius tractatibus invidentes, hoc debemus expectare. Nec abnego, potuisse me quoque tanquam palinodiam canere. Est enim rhetorica profusio, communes locos in utramvis partem inventorum alternatione tractare. Sed quia facilis Græcorum intentionibus a Græcis forte alius relate respondit; te, Eustathi, oramus omnes, ut sensa et inventa Disarii contrariis repellendo, in integrum restituas exactoratum convivorum leporem. Ille diu hoc a se officium deprecatus, ubi tot impellentium procerum, quibus obviandum non erat, hortatui succubuit. Bellum, inquit, duobus mihi amicissimis cogor indicere, Disario et continentia: sed ab auctoritate vestra, tanquam ab edicto prætoris, impetrata venia, gula patronum, quia necesse est, profitebor. In primo spectiosis magis, quam veris, ut docebitur, exemplis pæne nos Disarii nostri cepit ingenium. At enim, pecudes uti simplici cibo, et ideo expugnari difficilium earum, quam hominum sanitate. Sed utrumque falsum probabo. Nam neque simplex est animalibus mutis alimonia; nec ab illis,

me déclarerai, puisqu'il le faut, le patron de la gueule. D'abord, c'est par des exemples plus spécieux que justes que notre ami Disaire a commencé, comme je le prouverai, à s'emparer de nos esprits; car il a prétendu que les animaux usent d'une nourriture uniforme, et que c'est pour cela que leur santé est plus robuste que celle de l'homme. Je prouverai la fausseté de ces deux assertions; car je démontrerai que l'animal sans raison ne se contente point d'une nourriture uniforme, et qu'il n'est pas plus que nous à l'abri des maladies. Le premier fait est attesté par la seule variété des prés où il pait, et dans lesquels croissent ensemble des herbes amères et des herbes douces, les unes à sucs chauds et les autres à sucs froids; en sorte que tout l'art du cuisinier ne pourrait composer aucun mets aussi diversifié que tous les herbages dont les espèces furent si diversifiées par la nature. Eupolis est reconnu par tous comme l'un des plus élégants des anciens poètes comiques. Dans sa pièce intitulée *les Chèvres*, il introduit ces animaux parlant eux-mêmes de leur nourriture en ces termes :

Nous nous nourrissons de toute sorte
De plantes que la terre porte,
Du sapin les tendres rejetons
Et du chêne verd nous broutons,
Du cythise, de l'arboisier,
Genévres odorants et laurier,
De l'if au dru menu-feuillage,
Du pin, de l'olivier sauvage,
Du lierre, lentisque, et du fresne,
Du tamarin, benyere et chesne,
Du fontean et du goselier,
Du cisthe, saule et prunelier,
Des aphroditides (asphodèles), du bouillon,
De la sarriette.

Reconnaissez-vous dans cette énumération de branchages et d'arbrisseaux, dont les sucs ne

quam a nobis morbi remotiores. Testatur unum varietas pratorum, quæ deparatur; in quibus herbe sunt amare pariter et dulces; aliæ succum calidum, aliæ frigidum nutrites: ut nulla culina possit tam diversa condire, quam in herbis natura variavit. Notus est omnibus Eupolis, inter elegantes habendus veteris comœdiae poetas. Is in fabula, quæ inscribitur *Eges*, inducit capras de cibi sui copia in hæc se verba jactantes :

Βασκαμέδ' ὄλης ἀπὸ παντοδαπῆς, ἐλαττης
Ἠρίνου, κομάρου τε, πέρβητου, ἀπάλου, ἀποτρογώουσαι.
Καὶ πρὸς τούτοις ἐστ' ἄλλ' ὅσον κυτσοῦ τ' ἤξει
Φάσκου εὐώδη, καὶ σιλίκα τὴν πολύφυλλον.
Κότυνον, σχίνον, μέλιον, πεύκη, ἄλιαν, θρόν, κιστόν, ἐρέαν,
Πρόβαλον, ῥάμον, γλόμον, ἀνθερίκον, κισσόν,
Φηγόν, θύμα, θύμβραν.

Videturne vobis ciborum ista simplicitas, ubi tot enumerantur vel arbusta, vel frutices, non minus succo diversa, quam nomine? Quod autem non facilius morbis homines, quam pecudes, occupentur, Homero teste contentus sum, qui pestilentiam trient a pecudibus inchoant : quando

sont pas moins divers que les noms, cette simplicité de nourriture dont on vous a parlé? Pour prouver que les animaux ne sont pas moins sujets que les hommes à être attaqués par les maladies, je me contenterai d'invoquer le témoignage d'Homere, qui parle d'une maladie pestilentielle, laquelle se manifesta d'abord chez les animaux, et qui faisait déjà des ravages parmi les truceaux, avant qu'elle eût fait aucun progrès parmi les hommes. La brièveté de leur vie est encore une preuve des infirmités auxquelles beaucoup d'animaux sont sujets. Quel est, en effet, parmi ceux que nous connaissons bien, celui dont les années égalent celles de l'homme; à moins qu'on n'aille recourir aux choses fabuleuses qu'on raconte des corbeaux et des corneilles? Et ces animaux-la eux mêmes, ne les voit-on pas rechercher avec avidité toute espèce de cadavres, de graines et de fruits? car leur voracité n'est pas moins excessive que ce qu'on raconte de leur longévité. Le second exemple allégué, si je me souviens bien, c'est l'usage ou sont les médecins de faire prendre aux malades une nourriture uniforme, et non point des aliments diversifiés. En cela vous avez pour motif, je pense, non que cette nourriture soit plus facile à digérer, mais qu'elle est moins appétissante; en sorte que le dégoût de cette uniformité émousse le désir de manger, dans les circonstances où l'infirmité de la nature lui enlève les forces nécessaires pour opérer la digestion d'une grande quantité d'aliments. Cela est si vrai, que si quelque malade voulait manger une trop grande quantité de cette nourriture, même uniforme, vous la refusez à son appetit. Ce n'est donc là qu'une ruse relative à la quantité et non à la qualité de la nourriture. Quand tu essayes de persuader d'éviter la variété dans le manger, comme on l'évite dans le boire,

morbus, antequam in homines posset irrepere, facilius captis pecudibus incubit. Sed et quanta sit multis animalibus infirmitas, vite brevitatis indicio est. Quod enim eorum, quibus notitia nobis in usu est, potest animum hominis æquare? nisi recurras forte ad ea, quæ de corvis atque corvibus fabulosa dicuntur. Quos tamen videmus omnibus inhiare cadaveribus, universisque seminibus insidiari, fructus arborum persequi : nam non minus edacitatis habent, quam de longevitate eorum opinio fabulatur. Secundum, si bene recorder, exemplum est, solere medicos ægris simplicem cibum offerre, non varium : cum hunc offeratis, ut opinor, non quasi digesto faciliore, sed quasi minus appetendum; ut horreo uniformi alimonia edendi desiderium languesceret, quasi multis concoquendis per infirmitatem non sufficiente natura. Ideo, si quis ægrentium vel de ipso simplici amplius appetat, subducitis adhuc desiderant. Ideo vobis commento tali, non qualitas, sed modus queritur. Quod autem in edendo, sicut in potando, suades varia vitari, habet latentis captiosis insidias, quia nomine similitudinis coloratur. Ceterum longe alia potus, alia ciborum ratio est. Quis enim unquam

ce n'est encore qu'un sophisme insidieusement caché, sous la couleur d'une similitude de mots; car les résultats de la boisson sont bien différents de ceux de la manducation. En effet, qui jamais, en mangeant beaucoup, a ébranlé sa raison? ce qui peut arriver par suite de la boisson. La réplétion de la nourriture appesantit le ventre et l'estomac, tandis que l'homme plongé dans le vin devient semblable à un insensé. Pour moi, je pense que la nourriture, par son poids naturel, se réunit en un seul endroit, ou elle attend l'action de la digestion, qui, après l'avoir dissoute insensiblement, la distribue aux divers membres; tandis que la boisson, plus légère de sa nature, s'élève tout de suite, et va frapper des gouttes d'une fumée chaude le cerveau, qui est placé au sommet de notre corps. Voilà donc pourquoi l'on évite la variété des vins; c'est afin que cette fumée, dont la chaleur subite et diversifiée dans ses degrés court s'emparer de la tête, n'aille point troubler ce siège de la raison; crainte que nul motif, que rien de semblable ne saurait inspirer relativement à la variété des aliments.

Quant à la discussion dans laquelle tu as écrit avec beaucoup de clarté l'organisation compliquée des différentes digestions, je n'ai que des éloges à donner à l'éloquence de tout ce que tu as dit concernant le corps humain; mais cela ne nuit en rien à la question actuelle. La seule chose à laquelle je ne puis accorder mon assentiment, c'est lorsque tu dis que les sucs divers, produits par des aliments variés, sont contraires à nos corps, tandis que nos corps eux-mêmes sont un composé de qualités contraires. Car nous avons en nous les principes de la chaleur et du froid, du sec et de l'humide. Or, une nourriture uni-

forme ne saurait produire qu'un suc d'une seule qualité. D'un autre côté, nous savons qu'un semblable ne peut se nourrir que par son semblable. Maintenant, je te demanderai comment s'alimenteront trois des principes différents de notre corps. Je trouve dans Empédocle un témoignage que chaque substance attire son semblable. Il dit :

Le doux saisit ce qu'il y a de doux,
L'amer s'en court se joindre à l'amer roux,
L'air se s'attache à l'air; et la partie
Qui est bruslée, aussi à la rosée.

Je l'entends citer toi-même souvent avec admiration ces paroles de ton Hippocrate : « Si l'homme était un corps simple, il ne souffrirait pas; or il souffre, donc il est composé. » Concluons de là que, puisque l'homme n'est pas une substance simple, il ne doit pas être alimenté d'une substance unique. Et en effet, le Dieu créateur de toutes choses n'a pas fait d'une substance simple cet air que nous respirons, et dans lequel nous sommes plongés, en sorte qu'il soit toujours froid ou toujours chaud; il ne l'a point livré non plus à une continuelle sécheresse, ni à une perpétuelle humidité; parce qu'étant composé de quatre principes, un seul n'eût pas été propre à nous alimenter. Il a donc fait le printemps à la fois humide et chaud; l'été, chaud et sec; l'automne, sec et froid; l'hiver, froid et humide. De même aussi les éléments, qui sont nos principes constitutifs, possèdent des propriétés diverses qu'ils nous communiquent en nous alimentant. Le feu est à la fois chaud et sec; l'air, humide et chaud; l'eau, froide et humide; la terre, sèche et froide. Pourquoi donc nous condamnons-tu à une nourriture simple, alors que rien n'est simple, ni en nous, ni autour de nous, ni dans

edendo plurimum, mente sauciatus est, quod in bibendo contingit? tunc cibo stomachum vel ventrem gravatur: inlusus vino, fit similis insano; opinor, quia crassitudo cibi uno in loco permanentes expectat administrationem digestionis, et tunc denum membris sensim confectus illabitur: potus, ut natura levior, mox altum petit; et cerebrum, quod in vertice locatum est, ferit funi calentis aspergine. Et ideo varia vina videntur, ne res, que ad possidendum caput repentina est, calore tam diverso, quam subito, consilii sedem sauciet. Quod tunc in cibi varietate metuendum, nulla similitudo, ratio nulla persuadet.

Non illa vero disputatione, qua digestionum ordinem sermone luculento et vario digessisti, illa omnia, que de natura humani corporis dicta sunt, et nihil nocent propositæ questionis, et eloquenter dicta non abnego. Illi soli non assentior, quod succos varios, de ciborum varietate confectos, dicis contrarios esse corporibus; cum corpora ipsa de contrariis qualitatibus fabricata sint. Ex caldo enim et frigido, de secco et humido constant. Cibus vero simplex succum de se unius qualitatis emittit. Scimus autem similibus similia nutrirî. Dic queso, unde

tres aliæ qualitates corporis nutriantur? singulari autem ad se similitudinem sui rapere, testis est Empedocles, qui ait :

Ὅς γλυκὺ μὲν γλυκὺ μάρπτει, πικρὸν δ' ἐπὶ πικρὸν ὀρούσεν,
Ὅρῳ δ' ἅμα δὲυ ἔδωκε, θερμὸν δ' ἐποχύστωθε θερμῶ.

Te autem sæpe audio Hippocratis tui verba cum admiratione referentem: εἰ ἐν τῷ ἄνθρωπῳ, οὐκ ἂν ἤλυθεν ἀλαγεῖ δὲ, οὐκ ἄρα ἐν ἐστί. Ergo si homo non unum, nutriendus est non ex uno. Nam et Deus omnium fabricator aërem, quo circumfunditur, et cuius spiramus haustu, non simplicem habere voluit qualitatem, ut aut frigidus sit semper, aut calidus, sed nec continue siccitati, nec perpetuo eum addidit humori; quia una nos non poterat qualitate nutrire de permixtis quatuor fabricatis. Ver ergo calidum fecit et humectum: sicca est aestas et calida: auctumnus siccus et frigidus: hiems humida pariter et frigida est. Sic et elementa, que sunt nostra principia, ex diversitatibus et ipsa constant, et nos nutriunt. Est enim ignis calidus et siccus: aer humectus et calidus: aqua similiter humecta, sed frigida: ad terra frigida pariter et sicca. Cur ergo nos ad uniformem cibum redigis, cum nihil nec in

les principes d'où nous provenons? Relativement à ces aigreurs et à ces exhalaisons que la nourriture produit quelquefois dans l'estomac, et que tu veux attribuer à la variété des aliments, il faut que tu déclares, pour que nous t'en croyions, ou que celui qui use d'une nourriture multiforme éprouve toujours ces effets, ou que celui qui use d'une nourriture uniforme ne les éprouve jamais. Mais si, au contraire, celui qui s'assoit à une table abondamment servie est souvent affranchi du désordre que tu signales, tandis que celui qui ne se nourrit que d'une seule qualité d'aliments l'éprouve quelquefois, pourquoi ne pas l'attribuer plutôt à la voracité qu'à la variété? car celui qui mange gloutonnement une nourriture simple est sujet aux indigestions, tandis que celui qui use avec modération d'une nourriture variée jouit d'une digestion facile. Mais, diras tu, l'excès est le résultat de la variété des mets, qui irrite la gourmandise, et excite à manger plus qu'il n'est nécessaire. Je reviens à ce que j'ai déjà dit. Les indigestions proviennent de la quantité de nourriture, et non de la qualité. Celui qui sait se commander à lui-même observe la tempérance, même lorsqu'il est assis à une table sicilienne ou asiatique, tandis que l'homme vorace la viole, en ne mangeant que des olives ou des légumes. Celui qui use avec sobriété de l'abondance conserve la santé; comme celui-là lui porte atteinte, qui n'use d'autres assaisonnements que de sel, mais qui s'en gorge voracement. Enfin, si tu crois nuisible la variété des matières que tu consommes, pourquoi composez-vous les remèdes que nous avalons, et, qui par conséquent descendent dans nos entrailles, de substances si diverses et même

si opposées entre elles? Vous mêlez l'euphorbe au suc du pavot; vous mitigez, au moyen du poivre, la mandragore, et d'autres herbes dont les propriétés sont fortement réfrigérantes. Ne faites-vous pas usage de viandes monstrueuses, telles que des testicules de castor et des chairs venimeuses des vipères, que vous plongez dans des boissons, concurremment avec les productions de l'Inde, et avec les herbes si nombreuses que produit la fertile Crète? Puis donc que les remèdes font, pour la conservation de la vie, la même chose que la nourriture, les premiers en la ranimant, la seconde en l'entretenant, pourquoi vous efforcez-vous d'introduire la variété parmi les uns, tandis que vous condamnez l'autre aux dégoûts de l'uniformité? Après toutes ces objections, tu as déclamé pompeusement contre la volupté, comme si la volupté était toujours l'ennemie de la vertu; tandis qu'elle ne devient telle que lorsque, dédaignant la modération, elle se précipite dans les excès. Et en effet, l'esclave qui ne mange que lorsqu'il est pressé par la faim, et qui ne boit que pour se désaltérer, ne recherche-t-il pas le plaisir dans ces deux actes? Ce n'est donc pas le nom de la volupté qui est honteux, car elle ne devient honnête ou blâmable que selon l'usage qu'on en fait. Mais ce serait peu de l'exécuter, il faut encore lui donner l'éloge qu'elle mérite. En effet, la nourriture qui est prise avec plaisir est reçue et attirée dans le ventre qui la désire; et elle y trouve libre la place qui l'y attendait; et si l'en alimente avec activité, et bientôt il en a opéré la digestion; ce qui ne s'exécute pas aussi bien à l'égard de la nourriture qui ne nous provoque par aucun attrait. Pourquoi donc faire un crime à la variété d'exciter à manger,

nobis, nec circa nos, nec in his, de quibus sumus, uniforme sit? Quod autem accere, vel unumquam finire in stomacho cibum, vis assignare varietati: ut credamus, pronuntius oportet, aut semper eum, qui vario cibo utitur, hæc pati; aut nunquam illum pati, qui simplicem sumit. Si vero, et qui mensa fruatur copiosa, hoc vitium sæpe non sentit; et qui se uno cibo afficit, sæpe sustinet quod acceras: cur hoc varietati, et non modo edacitatis assignas? Nam et de simplicibus avidus novam patitur crudelitatis, et in vario moderatus digestionis commodo fruatur. At, inquit, ipsa immoderatio ex ciborum varietate nascitur, titillante gula, et ad sumenda plura, quam necesse est, provocante. Rursus ad ea, quæ jam dixi, revolvor, crudelitatis de modo, non de qualitate provenire. Modum vero servat, qui sui potens est, et in mensa Sicula, vel Asiatica: excedit impatiens, etsi solis olivis aut oleo vescatur. Et tam ille copiosus, si moderationem tenent, sanitatis compos est, quam insanus fit ille, cui merus sal cibus est, si hoc ipsum voraciter invasit. Postremo, si in his, quæ sumimus, varietatem novam putas; cur potiorum remedia, quæ per os humanis visceribus infunditis, ex tam contrariis ac sibi repugnantibus mixta componitis? Sæpe papaveris admiscetis euphorbium; mandragoram, aliasque herbas conelamati frigoris, pipere temperatis: sed nec

moustrosius carnibus abstinetis, inserentes poculis testiculos castorum, et venenata corpora viperarum; quibus admiscetis, quidquid nutrit India, quidquid develitur herbarum, quibus Cræta generosa est. Cum ergo ad custodiam Vitæ hoc faciatis remedia, quod cibus, (siquidem illa eam revocet, iste continet) cur illis providere varietatem laboras, istum squalori uniformitatis addicis? Post omnia in voluptatem censura colunnati sermonis invecus est: tanquam voluptas virtuti semper inimica sit, et non cum in luxum, spreta modestitate, prolapsa est. Quid enim agit ipse servus, non edendo, nisi cogente fame, nec potando præter silium, nisi ut de utroque capiat voluptatem? Ergo voluptas non mox nomine ipso infamis est; sed fit modo utendi vel honesta, vel arguenda. Parum est, si excusata sit, et non etiam laudetur voluptas. Nam cibus, qui cum voluptate sumitur, desiderio tractus in ventrem recunditur, patula expectatione rapientem; et, dum animose fruatur, mox eum concoquit. Quod non ex aquo cibus evenit, quos nulla sui dulcedo commendat. Quid ergo acceras varietatem, quasi gula irritamentum, cum salus sit hominis, vigere appetentiam? qua deficiente languescit, et periculo fit propior. Nam sicut in mari gubernatores vento suo, etiamsi nimis sit, contrahendo in tantum modum vela prætervolant, et latum, cum ma-

puisque la vivacité de l'appétit constitue la santé de l'homme, qui languit et souvent court des risques, si l'appétit vient à s'évanouir? Ainsi, si le vent souffle trop fortement sur la mer, le pilote s'en abrite, et neutralise sa trop grande impétuosité en pliant entièrement ses voiles; mais il n'a aucun moyen de l'exécuter lorsqu'il est assoupi: de même, lorsque l'appétit nous provoque et s'accroît trop, on peut le modérer par le gouvernement de la raison; mais si une fois il s'aveugle, la vie s'éteint avec lui. Donc, puisque c'est la nourriture qui nous fait vivre, et que l'appétit peut seul nous en prescrire l'usage, nous devons avoir soin de l'exécuter en nous au moyen de la variété, puisque la raison est toujours là pour le tenir renfermé dans les bornes de la modération. N'oubliez pas cependant que je parle assis à un repas d'agrément, et non à un repas d'apparat; et que je n'admets point la variété comme un moyen d'étaler du luxe, ainsi que font ceux qui recherchent les neiges de l'été et les roses de l'hiver, et qui, plus par ostentation que pour l'usage, font fouiller les plus secrets asiles des forêts et fatiguer les mers étrangères; car alors, quand même la tempérance des convives mettrait à l'abri leur santé, ce luxe lui seul est déjà une atteinte portée aux mœurs.

Disaire accueillit fort bien cette réplique: — Tu as parlé, Eustathe, lui dit-il, en dialecticien, et moi en médecin. Que celui qui voudra faire un choix relatif à sa conduite consulte son expérience, et elle lui apprendra ce qui est le plus utile à la santé.

or est, coarctant, sopitum vero excitare non possunt: ita et appetentia, cum titillatur, et crescit, rationis gubernaculo temperatur; si semel ceciderit, animal extinguitur. Si ergo cibo vivimus, et cibum appetentia sola commendat: elaborandum nobis est commento varietatis, ut hæc semper provocet; cum præsto sit ratio, quæ intra moderatissimi suæ terminos temperet. Memineritis tamen, lepido me convivio adesse, non anxio? nec sit admittit varietatem, ut luxum probem, ubi queruntur activa nives et hibernæ rose; et dum magis ostentui, quam usui, servitur, silvarum secretum omne lustratur, et peregrina maria sollicitantur. Ita enim fit, ut, etiamsi sanitatem summentium medicinas observata non sanctet, ipse tamen luxus morum sit agnitudo. His favorabiliter exceptis, Di-sarius, Obscurus en, inquit, Eustathi, dialectice, ego medicinæ. Qui vult eligere sèpènda, usum cernat: et, quid sit utilis sanitati, experientia docebit.

CAPUT VI.

Vinum natura frigidum potius videri, quam calidum: et cur raro femine, senes citò inebrientur.

Post hæc Flaviano: Et alios quidem medicos idem di-

CHAPITRE VI.

Que le vin, de sa nature, est plutôt froid que chaud; et pourquoi les femmes s'enivrent rarement, et les vieillards fréquemment.

Flavien. — J'ai entendu, j'en conviens, tous les médecins comprendre le vin au nombre des substances échauffantes; et tout à l'heure Eustathe, en traitant des causes de l'ivresse, parlait de la chaleur du vin. Quant à moi, en réfléchissant plus d'une fois sur ce point, il m'a semblé que la nature du vin était plus froide que chaude; et je vais exposer les raisons qui me déterminent à penser ainsi, pour que vous prononciez votre jugement sur cette opinion. Le vin, selon mon sentiment, est une substance froide, mais susceptible, lorsqu'elle est mise en contact avec des substances chaudes, de recevoir au même d'attirer la chaleur. Ainsi le fer est froid au tact: « Il saisit » avec les dents le fer *glacé* » (a dit Homère): cependant il s'échauffe étant exposé au soleil; et la chaleur qui lui est étrangère détruit le froid qui lui est naturel. Voyons si le raisonnement ne nous conduira pas à dire la même chose du vin. Le vin, ou est absorbé dans notre intérieur par voie de boisson, ou est employé extérieurement par voie de friction éurative. Dans ce dernier cas, les médecins eux-mêmes ne nient pas sa froideur; mais ils disent qu'il est échauffant pris à l'intérieur, non point par sa nature, mais par son mélange avec des substances chaudes. Qu'ils me disent donc pourquoi ils l'administrent à l'estomac malade et affaibli, afin d'en réparer les forces par ses propriétés astringentes, si ce n'est parce que sa froideur donne de l'énergie aux parties relâchées, et rétablit celles qui se désorganisent. Qu'ils

centes semper audivi, vinum inter calida censendum; sed et nunc Eustathius, cum causas ebrietatis attingeret, prædicabat vini calorem. Mihi autem hoc sæpe mecum reputanti visa est vini natura frigori propior, quam calori: et in medium profero, quibus ad hoc existimandum trahor, ut vestrum sit de mea existimatione iudicium. Vinum, quantum mea fert opinio, sicut natura frigidum est, ita capax vel itam appetens est caloris, cum calidis fuerit admotum. Nam et horum cum factu sit frigidum, *ψυχρότερον δ' ἔστι χυμὸς ὀδόντων*, si tamen solem pertulerit, conalescit; et calor advena nativum frigus expellit. Hoc utrum ita esse ratio persuadeat, requiramus. Vinum aut potu interioribus conciliatur, aut frotu, ut superficiali curet, adhibetur. Cum infunditur cuti, quin frigidum sit, nec medici infutias emittunt: calidum tamen in interioribus prædicant, cum non tale desiderant, sed admixtum calidis conalescat. Certe respondeant volo, cur stomacho in lassitudinem degeneranti, ad instaurandas constrictione vires offerant aggrescenti vinum, nisi frigore suo lassata coegerit, et colligerit dissoluta? et cum lassu, ut dixi, stomacho nihil allibante calidum, nec crescat ulterius lassitudo, a vini potu non prohibent, defectum in robur hæc enatione mutant. Dabo aliud iudicium: accidentis magis vino, quam ingentis caloris. Nam, si quis aconium necisius hauserit,

me disent encore pourquoi, tandis qu'ils ne laissent prendre rien d'échauffant aux estomacs fatigués, pour ne pas augmenter leur lassitude, sachant tirer par ce traitement un principe de force d'une privation, le vin n'est point au nombre des choses dont ils interdisent l'usage? Voici encore une autre preuve que la chaleur n'est point innée dans le vin, mais qu'elle lui est seulement accidentelle. Si quelqu'un, sans le savoir, a bu de l'aconit, je n'ignore pas qu'on le guérit ordinairement en lui faisant avaler beaucoup de vin pur, qui, se répandant dans les entrailles, attire à soi la chaleur, et, comme s'il était naturellement échauffant, combat le froid du poison : mais si l'aconit est avalé étant exprimé dans le vin, aucun remède ne peut préserver de la mort celui qui en a bu de la sorte; car alors le vin, froid de sa nature, par son mélange avec le poison en augmente la froideur; et il ne s'échauffe point dans l'intérieur du corps, parce qu'il n'est point parvenu pur dans les entrailles, mais mêlé ou plutôt transformé en une autre substance. De plus, on prescrit le vin aux personnes affaiblies par des sueurs trop abondantes, ou par un relâchement intestinal, pour, dans les deux cas, resserrer les conduits. Les médecins calment les insomnies avec du jus de pavot, ou de la mandragore, ou d'autres remèdes de cette espèce, dans lesquels il entre du vin; car le vin a la propriété de rappeler le sommeil, ce qui est la preuve de la froideur de sa substance. Tous les échauffants provoquent l'action vénérienne, excitent la semence et favorisent l'acte de la génération, tandis que celui qui a bu beaucoup de vin n'est point porté au coit. Il paraît même que cette liqueur est contraire au principe de la génération; car, prise en trop grande quantité, sa froideur appauvrit ou énerve

la semence. Ce qui vient encore manifestement à l'appui de mon opinion, c'est que les mêmes symptômes se manifestent chez les hommes qui sont dans l'ivresse, et chez ceux qui sont d'un tempérament froid. Les uns et les autres sont pâles, appesantis, tremblants; leurs esprits vitaux, s'agitant par secousses tumultueuses, ébranlent leurs membres et les diverses parties de leurs corps; les uns et les autres éprouvent le même engourdissement, le même bégayement. Chez plusieurs personnes, cette maladie que les Grecs appellent paralysie est produite par l'excès du vin, comme par un trop grand refroidissement. Considérez encore quel genre de remède on emploie pour guérir ceux qui sont atteints de l'ivresse. On les fait coucher sous beaucoup de couvertures, afin de ranimer la chaleur éteinte; on leur fait prendre des bains chauds, on excite la chaleur du corps par des onctions chaudes; enfin ceux qui s'enivrent fréquemment vieillissent bientôt; d'autres, avant l'âge compétent, voient leur tête blanchir ou se dépouiller, signes de l'appauvrissement de la chaleur. Quoi de plus froid que le vinaigre, qui n'est autre chose que du vin altéré? car de tous les liquides, c'est le seul qui éteint une flamme très-ardente, parce que sa froideur triomphe de la chaleur de l'élément. N'omettons pas non plus de remarquer que, parmi les fruits que produisent les arbres, ceux-là sont les plus froids, dont le suc imite la saveur du vin; comme les pommes ordinaires, la grenade et la pomme cydonienne, que Caton appelle coing.

Au reste, je n'oublie point que j'ai à faire une interrogation. Je te prierai donc, Disaire, de m'expliquer ce que je vais te demander. Je me souviens d'avoir lu dans un philosophe grec (si je ne me trompe, c'est dans le traité d'Aristote

nonnego, haustumque meri plurimum solere curari. Infusum enim visceribus trahit ad se calorem, et veneno frigido quasi calidum jam repugnat. Si vero aconitum ipsum cum vino tritum potum datum sit, haurientem nulla curatio a morte defendit. Tunc enim vinum natura frigidum admixtione sui frigus auvit veneni, nec in interioribus jam calcescit; quia non liberum, sed admixtum alii, immo in aliud verum, descendit in viscera. Sed et sudore nimio vel lavato ventre defessis vinum ingerunt, ut in utroque morbo constingat meatus. Insomnem medici frigidis obliant, modo papaveris succo, modo mandragora, vel similibus; in quibus est et vinum. Nam vino somnus reduci solet; quod non nisi ingenti frigoris testimonium est. Deinde omnia calida Venenum provocant, et semen excitant, et generantoni favent: hausto autem mero plurimum, sunt viri ad coitum pigriores. Sed nec idoneum conceptioni frunt; quia vini nimietas, ut frigidum, facit semen exile vel debile. Hoc vero vel manifestissimum existimationis nostrae habet assertionem, quod quaecunque nimium algentibus, eadem contingunt ebriis. Fiant enim tremuli, graves, pallidi, et saltu tumultuosius spiritus arsus suos et umbra quatuntur: idem corporis torpor amobus, ea-

dem lingua titubatio: multis autem et morbus ille, quem παράλυσις Graeci vocant, sic nimio vino, ut multo algore contingit. Respiciet etiam, quae genera curationis adhibeantur ebriis. Nunc curare sub multis operimentis jubentur, ut extinctus calor refoveatur: non et ad calida lavacra dicuntur? non illis unctioium tempore calor corporis excitatur? Postremo, qui sunt crebro ebrii, cito senescunt: alii ante tempus competentis aetatis vel calvitio vel canitie insiguntur; quae non nisi inopia caloris eveniunt. Quid aceto frigidius, quod culpatur vinum est? Solum enim hoc ex omnibus humoribus crescentem flammam violenter exstinguit, dum per frigus suum calorem vincit elementi. Nec hoc praetereo, quod ex fructibus arborum illi sunt frigidiores, quorum succus imitatur vini saporem: ut mala seu simplicia, seu granata, vel cydonia, quae cotonia vocat Cato. Haec ideo dixerim, quod me saepe movit, et exercent, necum disputantem: quia in medium proferre volui, quid de vino existimaverim sentiendum.

Ceterum consultationem mihi debitam non omitto. Te enim, Disari, convenio, ut, quod quaerendum mihi occurrit, absolvas. Legisse apud philosophum graecum memini, (ni fallor, ille Aristoteles fuit, in libro, quem de

sur l'ivresse) que les femmes s'enivrent rarement, et les vieillards fréquemment; mais il ne donne point les raisons de cette fréquence chez les uns, et de cette rareté chez les autres. Comme cette question appartient entièrement à la nature de nos corps, dont les études et la profession te commandent la connaissance, je voudrais que tu nous révelasses les causes de ce phénomène que le philosophe a exprimé en forme d'axiome, si d'ailleurs tu partages son opinion.

Disaire. — Aristote a dit vrai en cela, comme dans tout le reste; et je ne saurais n'être pas de l'avis d'un homme dont la nature elle-même a confirmé les découvertes. Les femmes, dit-il, s'enivrent rarement, les vieillards fréquemment. Ce double axiome est plein de justesse, et l'un découle de l'autre; car lorsque nous saurons ce qui préserve les femmes de l'ivresse, nous aurons appris en même temps ce qui y plonge fréquemment les vieillards. En effet, le tempérament du corps de la femme et celui du corps du vieillard sont d'une nature opposée: celui de la femme est très-humide; la beauté et la finesse de sa peau nous en avertissent, et surtout ces évacuations assidues qui déchargent son corps du superflu des humeurs. Lors donc que les femmes boivent du vin, précipité au milieu de cette abondance d'humours, il s'y délaye et y perd sa force; et c'est cet affaiblissement qui met obstacle à ce qu'il puisse aller frapper le siège du cerveau. Voici encore une autre raison en faveur du principe. Le corps de la femme, destiné à de fréquentes évacuations, contient un grand nombre de conduits, qui sont autant de canaux et de voies qui offrent à l'affluence des humeurs des passages pour s'évacuer au dehors; or la vapeur

du vin se dissipe promptement à travers ces conduits. Le corps des vieillards, au contraire, est sec; ce que prouvent et l'aspérité et les écailles de leur peau. Les larmes sont rares à cet âge, ce qui est encore un signe de siccité. Chez eux, le vin n'est point neutralisé par des humeurs qui lui soient contraires; il s'empare avec toute son énergie d'un corps desséché, et bientôt il a atteint le lieu où siège l'intelligence de l'homme. Nul doute aussi que le corps des vieillards ne soit endurci; ce qui fait que les pores de leurs membres sont resserrés par l'effet de cette roideur; en sorte qu'il ne s'échappe aucune exhalation du vin qu'ils ont bu, mais il s'élève tout entier vers le siège de l'intelligence. C'est à cause de cette dernière raison que les vieillards, sains d'ailleurs, éprouvent les mêmes infirmités que les vieillards ivres; le tremblement des membres, le bégayement, l'abondance des paroles, la propension à la colère: toutes choses auxquelles les jeunes gens ivres sont sujets, ainsi que les vieillards sobres. Si donc ceux-ci se donnent au moyen du vin la plus légère incitation, ce n'est pas de cette boisson qu'ils reçoivent tous ces maux qu'ils ont atteints par l'effet de l'âge; mais seulement le vin les réveille en eux.

CHAPITRE VII.

Si le tempérament de la femme est plus froid ou plus chaud que celui de l'homme; et pourquoi le moût n'enivre pas.

Le raisonnement de Disaire fut approuvé de tout le monde; et Symmaque ajouta: — On a senti toute la justesse des arguments de Disaire sur la

ebrietate composit.) mulieres raro in ebrietatem cadere, crebro senes. Nec causam vel hujus frequentie, vel illius raritatis adjecit. Et quia ad naturam corporum tota hæc questio pertinet, quam nosse et industrie tue, et professionis officium est, volo, te causas rei, quam ille sententiae loco dixit, si tamen philosopho assentiris, aperire. Tum ille: Recte et hoc Aristoteles, ut cetera. Nec possum non assentiri viro, cujus inventus nec ipsa natura dissentit. « Mulieres, » inquit, « raro ebriantur, crebro senes. » Rationis plena gemina ista sententia, et altera pendet ex altera. Nam cum didicerimus, quid mulieres ab ebrietate defendat, jam tenemus, quid senes ad hoc frequenter impellat. Contrariam enim sortita naturam sunt muliere corpus et corpus senile. Mulier humectissimo est corpore, docet hoc et levitas cutis, et splendor: docent præcipue assidue purgationes, superfluo evonerantes corpus humore. Cum ergo epotum vinum in tam largum ceciderit humorem, vini suam perdit, et fit dilutius, nec facile cerebri sedem ferit, fortitudine ejus extincta. Sed et hæc ratio juvat sententia veritatem, quod muliere corpus, crebris purgationibus deputatum, pluribus consertum est foraminibus, ut pateat in meatus, et vias præbeat humori in egestionis exitum confluenti. Per hæc foramina vapor vini calenter evanescit. Contra senibus siccum corpus

est: quod probat asperitas et squalor cutis. Unde et hæc atas ad letum fit difficilior; quod est indicium siccitatis. Intra hos vinum nec patitur contrarietatem repugnantis humoris, et integra vi sua adhæret corpori arido; et mox loca tenet, que sapere homini ministrant. Dura quoque esse senum corpora, nulla dubitatio est; et ideo etiam ipsi naturales meatus in membris durioribus obseantur: et hausto vino exhalatio nulla confingit, sed totum ad ipsam selem mentis ascendit. Hinc fit, ut et sani senes malis ebriorum laborent, tremore membrorum, lingue titubantia, abundantia loquendi, iracundia concitatione: quibus tam subjacent juvenes ebrii, quam senes sobrii. Si ergo levem pertulerint impulsus vini, non accipiunt hæc mala, sed incitant, quibus ætati ratione jam capti sunt.

CAPUT VII.

Femine frigidiorne sit natura, quam viris, an calidior. Et cur mustum non inebriet.

Probata omnibus Disarii disputatione, subjecit Symmachus: Et spectata est tota ratio, quam de mulieris ebrietatis raritate Disarius invenit, ita unum ab eo prætermissum

ce qui est prouvé principalement par le sentiment de froid qu'il arrive aux femmes d'éprouver pendant cette évacuation : d'où l'on peut inférer que la matière qui s'écoule est une matière froide, et que, l'absence de la chaleur la laissant inanimée, elle ne peut plus séjourner dans un corps vivant. Quant à l'exemple cité, du cadavre féminin qui aidait à brûler les cadavres masculins, ce n'était point par l'effet du calorique, mais par celui de la nature grasseuse et en quelque sorte oléagineuse du corps de la femme. La promptitude avec laquelle la femme devient apte à la génération est le résultat de la faiblesse, et non de la grande chaleur de sa constitution : c'est ainsi que les fruits tendres mûrissent plus promptement que les fruits durs. Mais si tu veux apprécier, par l'acte de la génération, la véritable mesure de la chaleur, considère combien les hommes conservent plus longtemps la faculté d'engendrer que les femmes celle de concevoir; et que ce soit pour toi une mesure certaine de la chaleur ou du froid qui domine dans chaque sexe. Car cette puissance commune à chacun d'eux s'éteint plus promptement dans le corps le plus froid, et persévère plus longtemps dans celui qui est le plus chaud. C'est encore le froid naturel aux femmes qui fait qu'elles supportent plus facilement que les hommes la froideur de l'atmosphère; car les semblables se conviennent réciproquement. C'est donc le tempérament froid qu'elles ont reçu de la nature qui fait que leur corps ne redoute point le froid.

Au reste, que chacun là-dessus pense ce qu'il voudra. Je passe maintenant au rôle d'interrogateur, et c'est encore à Disaire que je m'adresse, comme à un de mes amis les plus tendres, et comme à un des plus savants hommes générale-

ment, et spécialement comme à l'un des plus savants d'entre ceux qui sont présents ici. Dernièrement, je suis allé à mon domaine de Tusculum, à l'époque solennelle où l'on faisait la récolte annuelle des fruits de la vendange. Il m'a fallu voir les esclaves, mêlés avec les paysans, boire du moût qui coulait spontanément ou qu'ils exprimaient, et cependant n'être point saisis par l'ivresse : ce qui m'étonnait surtout de la part de ceux en qui j'avais remarqué qu'une petite quantité de vin suffisait pour leur faire perdre la raison. Je demande donc pourquoi le moût produit si difficilement l'ivresse, ou ne la produit point du tout.

Disaire lui répondit : — Tout ce qui est doux a bientôt rassasié; on n'en conserve pas longtemps le désir, et à la satiété succède le dégoût. Or, le moût n'a que de la douceur, et il n'a aucune suavité. En effet, le vin est doux quand il est jeune; mais en vieillissant, il devient suave. On peut citer le témoignage d'Homère, en preuve qu'il existe une nuance entre ces deux qualités; car il donne au miel l'épithète de doux, *γλυκερόν*, et au vin celle de suave, *ἡδέον*. Ainsi, le moût n'étant encore que doux, sans aucune suavité, par le dégoût qu'il inspire ne permet pas d'en boire une quantité suffisante pour enivrer. Voici une autre preuve, prise dans la nature, que la douceur est contraire à l'ivresse. Les médecins provoquent au vomissement ceux qui ont pris une quantité de vin assez grande pour les mettre en péril; et après le vomissement, afin de combattre les fumées du vin qui est resté dans les veines, ils leur font prendre du pain trempé dans du miel, dont la douceur preserve l'individu des atteintes de l'ivresse. Ainsi donc le moût, qui n'a d'autre propriété que la douceur, ne doit point

libribus, cum purgantur, etiam algere contingit. Unde intelligitur frigidum esse, quod effluit; et ideo in vivo corpore non manere, quasi inopia caloris exsiccatum. Quod muliere corpus juvat ariditas viros, non caloris erat, sed pinguis carnis et oleo similis; quod non in illis contingeret ex calore. Quod cito admodum generatibus, non nimis caloribus, sed nature infirmitas est: ut exilia poma celerius maturarent, robusta serius. Sed si vis intelligere in generatione veram rationem caloribus, considera, viros longe diutius perseverare in generando, quam mulieres in pariendo: et hæc tibi sit indubitata probatio in utroque sexu vel frigoris, vel caloribus. Nam vis eadem in frigidior corpore celerius exstinguitur, in calidior diutius perseverat. Quod frigus aeris tolerabilius viros ferunt, facit hoc summi frigus: similibus enim similia gaudent. Ideo ne corpus earum frigus horreat, facit consuetudo nature, quam sortite sunt frigidiorum.

Sed de his singuli, ut volunt, judicent. Ego vero ad sortem venio consulenti, et quod sciri dignum existimo, ab eodem Disario quaero, et nihil usque ad affectum nimium amico, et cum in ceteris, tum in his optime docto. Nuper in Tuscolano meo hui, cum vindemias fructus

pro anna solennitate legerentur. Erat videre permixtos rusticis servos haurire, vel de expresso, vel de sponte fluente, mustum; nec tamen ebrietate capi. Quod in illis precipue admirabar, quos impelli ad usumque parvo vino moveram. Quaero, quæ ratio de musco ebrietatem aut tandem fieri faciat, aut nullam? Ad hæc Disarius: Omne, quod dulced est, cito satiat, nec diuturnam desiderii sui fidem tenet, sed in locum satietatis succedit horrore. In musco autem sola dulcedo est, suavisitas nulla. Nam vinum cum in infantia est, dulce; cum pubesit, magis suave, quam dulce, est. Esse autem harum duarum rerum distantiam, certe Homerus testis est, qui ait:

Μέλιτι γλυκερόν, καὶ ἡδέον οἶνον.

Vocavit enim mel dulce, et vinum suave. Mustum igitur, cum nequum suave est, sed tantummodo dulce, horrore quodam tantum summi de se non patitur, quantum sufficit ebrietati. Adde aliud, naturali ratione ebrietati dulcedinem repugnare, adeo ut mediis eos, qui usque ad periculum distendantur vino plurimo, cogant vomere: et post vomitum contra fumum vini, qui remansit in vasis, panem offerunt nolle illitum; et ita hominem ad ebrietatis malo dulcedo defendit. Ideo ego non meliari mustum,

enivrer. Cela découle encore de la cause naturelle de la pesanteur du moût, mélange d'air et d'eau, qui par son propre poids tombe et coule bientôt à travers les intestins, sans séjourner dans les lieux où peut se produire l'ivresse. Sans doute que, pendant sa chute, il dépose dans le corps les deux substances qui composent sa nature, l'air et l'eau; mais l'air, étant suffisamment pesant, tombe dans les parties inférieures : quant à l'eau, non-seulement elle n'a point la propriété de troubler la raison, mais même, si quelque partie de la force vineuse tombe dans le corps, elle la delaye et l'éteint. Ce qui prouve qu'il y a de l'eau dans le moût, c'est qu'en vieillissant son volume diminue, tandis que son énergie augmente; parce que, l'eau qui l'adoucissait s'étant évaporée, il ne reste que la pure substance du vin dans toute sa force, sans mélange d'aucune humeur delayante et adoucissante.

CHAPITRE VIII.

De la facilité ou de la difficulté de la digestion de certains aliments; et de quelques autres petites questions extrêmement subtiles.

Furius Albin. — Je veux aussi, pour ma part, donner de l'exercice à notre ami Disaire : Dis-moi, je te prie, pourquoi la saucisse est-elle d'une digestion difficile? la saucisse cependant a été nommée *insicium* (mot formé d'*insectio*, avec retranchement d'une lettre), à cause de la trituration extrêmement menue à laquelle on la soumet, qui doit détruire toutes les parties pesantes de la viande, et avancer en grande partie sa décomposition.

Disaire. — Ce qui rend cette espèce d'aliment

in quo est sola dulcedo. Sed et hoc de idonea ratione descendit, quod mustum grave est, et flatu et aqua permixtione, et pondere suo cito in intestina delabitur ac profuit, nec manet in locis obnoxiiis eluctati: delapsum vero relinquat sine dubio in homine ambas qualitates naturæ suæ: quarum altera in statu, altera in aquæ substantia est. Sed flatu quidem, quasi aquæ ponderosus, in ima delabitur: aquæ vero qualitas non solum ipsa non impellit in insaniam, sed et, si qua vinalis fortitudo in homine resedit, hanc diluit et extinguit. Inesse autem aquam musto, vel hinc docetur, quod, cum in vetustatem procedit, fit mensura minus, sed acris fortitudinæ: quia, exhalata aqua, qua mollebat, remanet vini sola natura cum fortitudine sua libera, nulla diluti humoris permixtione mollita.

CAPUT VIII.

De facilitate vel difficultate digestionis quorundam ciborum: deque aliis quibusdam questionibus oppido quam argutis.

Post hæc Furius Albinus: Ego quoque pro virili portione Disarum nostrum inexercitum non relinquo. Dicam, quæso, quæ causa difficile digestu facit *insicium*: quod ab *insectione* *insicium* dictum (amissionem enim literæ

difficile à digérer, c'est précisément ce que tu croyais en devoir préparer la digestion. Car la légèreté que lui donne la trituration fait qu'elle surnage au-dessus de la nourriture delayée qu'elle trouve dans l'estomac, et qu'elle n'adhère pas aux parois de celui-ci, dont la chaleur aide la digestion. C'est ainsi que si l'on jette dans l'eau une matière broyée et pétrie, elle y surnage; d'où l'on peut inférer que la nourriture, faisant la même chose au sein du liquide qui se trouve dans l'estomac, se soustrait à l'action de la digestion; et que sa coction est retardée d'autant que la dissolution opérée par la vapeur de l'eau est plus tardive que celle qui est opérée par le feu. D'ailleurs, à proportion que la nourriture est plus broyée, elle renferme plus d'air, lequel doit être épuisé avant que les parties de la chair qu'il laissera libres puissent être dissoutes.

— Je voudrais beaucoup encore, dit Furius, savoir pourquoi certaines viandes compactes sont plus faciles à digérer que d'autres plus légères. Par exemple, la digestion des ragoûts de bœuf est bientôt opérée; tandis que celle de certains poissons est laborieuse.

Disaire lui répondit : — La raison de ceci est la force surabondante de la chaleur qui est dans l'homme, laquelle, si elle rencontre une quantité suffisante de matière, s'en empare facilement, agit sur elle, et par ses efforts parvient bientôt à la dissoudre. Mais si cette matière est trop peu considérable, elle la néglige comme si elle lui échappait, ou bien elle la réduit en cendre plutôt qu'en suc. Ainsi, le feu réduit de gros chênes en charbons ardents, tandis que la paille ne laisse après elle qu'un peu de cendre. Un exemple qui

postea, quod nunc habet nomen, oblinuit) cum multum in eo digestionem futuram iuverit tritura tam diligens, et quicquid grave erat carnis assumeret, consumationemque ejus multa ex parte confecerit. Et Disarius: Inde hoc genus cibi difficile digeritur, unde putas ei digestionem ante provisam. Levitas enim, quam tritura præstitit, facit, ut inaleat indo cito, quem in medio ventris inveniret, nec adhaeret cuti ventris, de cuius calore digestio promovetur: sic et mox tritum atque formatum, cum in aquam conjicitur, natat. Ex quo intelligitur, quod idem faciens in ventris humore, subducit se digestionis necessitati, et tam sero illic coquitur, quam tardius conficitur, quæ vapore aquæ, quam quæ igne solvitur. Deinde, dum instantius teritur, multus ei flatu involvitur, qui prius in ventre consumendus est: ut tum demum conficiatur, quod remansit de carne jam liberam.

Hoc quoque scire aveo, Furius inquit, quæ faciat causa nonnullos carnes validiores facilius digerere, quam tenues? nam, cum cito coquant offas bubulas, in asperis piscibus concoquendis laborant. In his, Disarius ait, lojus rei auctor est nimia in homine vis caloris: quæ, si idoneam materiem suscipit, libere congregitur, et cito eam in concertatione consumit: levem modo præterit ut latentem, modo in emerem potius, quam in succum, vertit: ut ingentia robora in carbonum frustra lucentia igne ver-

revient encore à notre sujet, c'est celui d'une forte meule qui broie les grains les plus gros, tandis qu'elle laisse passer tout entiers les plus petits. Le chêne et le sapin sont arrachés par les grands vents, tandis que le roseau résiste facilement à toutes les tempêtes.

Furius, enchané des ingénieuses réponses de Disaire, voulait encore lui faire plusieurs autres questions, lorsqu'Albinus Cœcina prit la parole : — Je veux aussi, dit-il, obtenir quelque chose des trésors de l'érudition de Disaire : dis-moi, je te prie, pourquoi le sénéve et le poivre, qui, appliqués sur la peau, la percent et produisent une blessure, lorsqu'ils sont avalés n'occasionnent aucune lésion dans l'estomac et dans l'intérieur du corps? Disaire : — Les substances échauffantes et aères irritent la surface sur laquelle on les applique, parce que leur force n'étant mitigée par le mélange d'aucune autre substance, produit des ravages; au lieu que dans l'estomac cette force est neutralisée au sein des liquides, ou ses substances sont délayées. D'ailleurs, elles sont converties en sueur par la chaleur de l'estomac, avant d'avoir le temps de produire un effet nuisible.

Cœcina ajouta : — Puisque nous parlons de chaleur, je me souviens d'une chose que j'ai toujours regardée comme méritant une explication. Pourquoi en Égypte, qui est un des pays les plus chauds, le vin, au lieu d'avoir une vertu échauffante, a-t-il naturellement une vertu, je dirais presque refroidissante? — Disaire répondit : Cœcina, tu sais par ta propre expérience que l'eau qu'on puise dans des puits ou dans des fontaines fume en hiver, et qu'elle est très-fraîche

tunfur : palea si in ignem ceciderint, mox solum de eis cinerem restat videri. Habes et hoc exemplum non dissimum, quod potentior mola ampliora grana confringit, integra illa, que sunt minutiora, transmittit : vento nimio abies aut quercus avellitur; cannam nulla facile frangit procella.

Cumque Furius, delectatus enarrantis ingenio, plura vellet interrogare, Cœcina se Albinus objecit : Mihi quaque desiderium est habendi paupis negotii cum tam facunda disarit doctina. Dic, oro te, que facit causa, ut sinapi et piper, si apposita cuti fuerint, vulnus excitent, et loca perbrent; devorata vero nullam ventris corpori inferant lesionem? Et Disarius : Species, inquit, et acres et calidæ superficiali, cui opponitur, exulcerant, quia integra virtute sua sine alterius rei admixtione utuntur ad novam : sed si in ventrem recepta sint, solvitur vis earum ventralis humoris alluvione, qua fiunt diluiores. Deinde prius vertuntur in succum ventris calore, quam ut integra possint nocere.

Cœcina subjecit : Dum de calore loquimur, admooneo rei, quam semper quesitu dignam putavi, Cur in Ægypto, que regionum aëtorum calidissima est, vinum non calida, sed pœne divinum, frigida virtute nascatur? Ad hoc Disarius : Usu tibi, Albine, compertum est, aquas, que vel de albis puteis, vel de fontibus hauriuntur, fumate hieme,

en été; ce qui arrive ainsi, parce que l'air répandu autour de nous, échauffé par la température de l'atmosphère, refoule le froid dans les parties inférieures de la terre, et en pénètre les eaux, dont les sources sont profondes. Au contraire, lorsque l'air subit la température de l'hiver, la chaleur concentrée dans l'intérieur de la terre fait fumer les eaux qui naissent à une grande profondeur. Ce qui partoit subit des alternatives, à cause de la variété de la température, est permanent en Égypte, dont l'air est toujours échauffé. Or, le froid pénétrant dans l'intérieur de la terre, enveloppe les racines de la vigne, et communique sa qualité au sue auquel elles donnent naissance. Voilà pourquoi les vins d'un pays chaud se trouvent privés de chaleur.

La discussion étant entamée sur la chaleur, dit Cœcina, nous ne la quittons pas facilement. Je voudrais que tu m'expliquasses pourquoi celui qui se plonge dans l'eau chaude est peu tourmenté s'il demeure immobile, tandis que s'il agite l'eau en se remuant, le sentiment de la chaleur devient plus fort? — Disaire : Le contact de l'eau chaude, qui adhère à notre corps, devient bientôt moins vif; ou parce que nous lui communiquons quelque chose de la froideur qui est en nous, ou parce que la peau s'y accoutume; tandis que le mouvement met sans cesse en contact avec notre corps une eau nouvelle, ce qui interrompt l'habitude dont je parlais tout à l'heure; et ce renouvellement augmente chaque fois le sentiment de la chaleur.

Pourquoi donc, dit Cœcina, lorsque, pendant l'été, l'air échauffé est mis en mouvement par un éventail, en résulte-t-il de la fraîcheur, et

æstate frigescere. Quod fit non alia de causa, nisi quod aere, qui nobis circumfusus est, propter temporis rationem calente, frigis in terrarum ima demergitur, et aquas inficit, quarum in imo est scaturigo : et contra, cum aer hincem præterit, calor in interiora demergitur, aquis in imo nascentibus dat vaporem. Quod ergo ubique alternatur varietate temporis, hoc in Ægypto semper est, cujus aer semper est in calore. Frigus enim ima petens, vitium radicibus involvitur, et talem dat qualitatem succo inde nascenti. Ideo regionis calidæ vina calore caruerunt.

Tractatus noster, Albinus inquit, semel ingressos calorem, non facile alio digreditur. Dicis ergo volo, cur, qui in aquam descendit calidam, si se non moverit, minus uritur; sed, si agitantur suo aquam moverit, majorem sentit calorem; et toties aqua urit amplius, quoties motus ei motus accesserit? Et Disarius, Calida, inquit, que adheserit nostro corpori, mox præbet tactum sui mansuetiorem, vel quia cuti assuevit, vel quia frigus accepit a nobis. Motus vero aquam novam semper ac novam corpori applicat : et cessante assuetudine, de qua paulo ante diximus, semper novitas arget sensum caloris.

Cur ergo, Albinus ait, æstate non aer calidus flabro moverit, non calorem, sed frigus, acquirit? eadem enim ratione et in hoc fervorem deberet motus augere. Non eadem ratio est, Disarius inquit, in aquæ et aeris calore.

non pas de la chaleur ? car dans ce cas-ci, par la même raison, le mouvement devrait augmenter la chaleur. — Cela est ainsi, répondit Disaire, parce que, dans l'eau et dans l'air, la chaleur ne se trouve point dans les mêmes conditions ; ici, c'est la chaleur d'un corps matériel, et une matière intense, lorsqu'elle est en mouvement, envahit de toute sa puissance la surface du corps vers lequel elle est poussée ; tandis que là, par suite de l'agitation, l'air devient du vent ; le mouvement le liquéfie et en fait du souffle. Ce souffle éloigne ce qui était autour de nous, or c'était de la chaleur, la chaleur étant donc éloignée par le souffle, l'agitation extérieure doit produire la sensation de la fraîcheur.

CHAPITRE IX.

Pourquoi ceux qui roulent circulairement sur eux-mêmes éprouvent un tournoiement de tête ? comment le cerveau, qui est privé de sentiment, en est cependant le régulateur dans tous les autres membres ; l'on indique en même temps quelles sont les parties du corps humain privées de sensibilité.

Evangelus continuant la série des interrogations : A mon tour, dit-il, je donnerai de l'exercice à notre ami Disaire, si toutefois ses courtes et légères réponses peuvent satisfaire à mes interrogations. Dis-moi, Disaire, pourquoi ceux qui roulent en tournant circulairement sur eux-mêmes éprouvent ils un tournoiement de tête et un obscurissement de la vue, tels que, s'ils continuent, ils finissent par tomber, sans que leur chute soit déterminée par aucun autre mouvement de leur corps ? Disaire répondit : Il est sept mouvements que peut faire le corps : ou

il se porte en avant, ou il recule en arrière, ou il se détourne à droite ou à gauche, ou il est poussé en haut ou en bas, ou il tourne circulairement. De ces sept mouvements un seul, le mouvement sphérique, dont le ciel, les astres et les autres éléments éprouvent aussi l'impulsion, se rencontre dans les corps divins, tandis que les six premiers sont spécialement familiers aux êtres vivants de la terre. Cependant ceux-ci font quelquefois le septième mouvement. Les six autres mouvements, à raison de leur nature directe, sont incapables de produire d'effet nuisible ; mais le septième, c'est-à-dire le mouvement sphérique, par suite de ses fréquentes conversions, trouble et submerge dans les humeurs de la tête l'esprit, qui communique la vie au cerveau, comme au régulateur de toutes les sensations du corps. C'est cet esprit qui, enveloppant le cerveau, communique à chacun des sens son action ; c'est lui qui donne la force aux nerfs et aux muscles. Lors donc qu'il est troublé par le mouvement circulaire, et que les humeurs agitées le compriment, il souffre, et cesse ses fonctions ; et de là vient que, chez celui qui tourne circulairement, l'ouïe s'émousse et la vue s'obscurcit. Enfin, les nerfs et les muscles ne recevant plus aucune énergie de l'esprit qui doit la leur communiquer, et dont l'action se trouve annulée, le corps entier qu'ils soutiennent, et qui leur doit sa force, s'écroule, prive de son appui. Néanmoins, l'habitude, qu'on appelle ordinairement une seconde nature, fait triompher de tous ces obstacles ceux qui s'exercent fréquemment au mouvement circulaire. Car cet esprit cérébral, dont nous avons parlé plus haut, une fois accoutumé à un mouvement qui n'est plus nouveau pour lui ;

Ilia enim corporis solidioris est ; et crassa materies, cum movetur, integra vi sua superficiali, non admovetur, invidit : aer motu in ventum solvitur, et liquidior se factus agilitate, flatus efficitur. Porro et flatus ille movetur, quod circumfusum nobis erat ; (erat autem circa nos calor). Remoto igitur perflatum calore, restat, ut adveniam sensum huiusmodi præstat agilitas.

CAPUT IX.

Cur se in orbem rotantes patientur vertiginem capitis. Et quomodo cerebrum ipsum sensus expressit, sensus tamen in ceteris membris gubernet. Huiusmodi, quæ partes humani corporis sensu careant.

Interpellat Evangelus pergentem consultationem : et, Exercebo, inquit, Disarium nostrum, si tamen nimis illis sensus et rotantibus responsionibus satisfacere consulerit. Dic, Disari, cur qui ita se vertunt, ut sæpe in orbem rotentur, et vertiginem capitis et obscuritatem patiuntur oculorum : postremo, si perseveraverint, ruunt, cum nullus alius motus corporis hanc ingerat necessitatem ? Ad hæc Disarius, Septem, inquit, corporis motus sunt : aut

enim accedit prorsum, aut retrorsum recedit, aut in dexteram levante divertitur, aut sursum promovetur, aut deorsum, aut orbiculatim rotatur. Ex his septem motibus unus tantum in divinis corporibus invenitur : sphaeralem dico, quo movetur celum, quo sidera, quo cetera moventur elementa. Terrens animabilis illi sex præcipue familiares sunt ; sed nunquamq̄ adhibetur et septimus. Sed sex illi ut dicitur, ita et innoxii : septimus, id est, qui gyros efficit, cerebro converso turbat, et humoribus capitis involvit spiramentum, quod animam cerebro, quasi omnes sensus corporis gubernanti, ministrat. Hoc est autem spiramentum, quod ambiens cerebrum, singulis sensibus vim suam præstat, hoc est, quod nervis et musculis corporis fortitudinem præbet. Ergo vertigine turbatum, et simul agitatis humoribus oppressum languescit, et ministerium suum deserit. Inde fit illis, qui captantur in gyros, hebetior audis, visus obscurior. Postremo nervis et musculis nullam ab eo virtutem, quasi deficientem, summentibus, totum corpus, quod iis suscinetur et in robur erigitur, desertum jam talicementis suis, labitur in ruinam. Sed contra hæc omnia consuetudo, quam secundam naturam promittit usus, illos juvat, qui in tali motu sæpe versantur. Spiramentum enim cerebri, quod paulo

continue ses fonctions sans être troublé; en sorte que ce mouvement—la même ne produit aucun effet nuisible sur ceux qui s'y sont habitués.

Evangelus : — Je te tiens, Disaire, dans mes filets; et, si je ne me trompe, cette fois tu ne m'échapperas pas. J'ai entendu souvent tes collègues dans ton art, et toi-même, dire qu'il n'y avait point de sensibilité dans le cerveau, mais que, comme les os, les dents, les cheveux, il était privé de sentiment. Est-il vrai que vous le soutenez ainsi, ou bien le nics-tu? — Cela est vrai, répondit Disaire.—Te voilà donc pris. Car, même en t'accordant (ce qui est pourtant difficile à se persuader) qu'il y ait dans l'homme, autre chose que les cheveux qui soit privé de sentiment, comment as-tu pu dire tout à l'heure que le cerveau est le régulateur de tous les sens, puisque tu avoues toi-même qu'il n'existe point en lui de sensation? Peut-on excuser l'audace d'une telle contradiction, ou la légerete frappante de tes discours?

Disaire répondit en souriant : — Les filets dans lesquels tu me tiens enveloppe, Evangelus, sont trop lâches, et leurs mailles trop écartées; car tu m'en verras échapper sans efforts. La nature a voulu que les parties qui sont très-sèches ou très-humides ne fussent pas susceptibles de sensibilité. Les os, les dents, les ongles, les cheveux, sont tellement condensés par une grande siccité, qu'ils ne sont point accessibles aux impressions de cet esprit qui communique la sensibilité. La graisse, la moelle et le cerveau sont tellement amollis et plongés dans l'humidité, que cette même impression, que la siccité repousse, ne peut être retenue au sein de cet amollissement. C'est ce qui fait que la sensibilité n'a pu

exister dans la graisse, dans la moelle et dans le cerveau, tout comme dans les dents, les ongles, les os et les cheveux; et de même que l'amputation des cheveux n'occasionne aucune douleur, de même il n'en éprouverait pas la sensation celui à qui l'on trancherait une dent, un os, une portion de graisse, de moelle, ou de cerveau. Cependant nous voyons, diras-tu, ceux à qui l'on coupe des os éprouver des tourments; et les hommes sont souvent torturés par des douleurs aux dents. Personne ne nie cela. Mais, pour couper un os, il faut couper la membrane qui l'enveloppe; et c'est cette section qui fait éprouver de la douleur. Quand la main du medecin a franchi cette partie, l'os et la moelle que celui-ci contient subissent l'amputation avec la même insensibilité que les cheveux. Lorsqu'on souffre des maux de dents, le sentiment de la douleur n'est point dans l'os de la dent, mais dans la chair où elle est emboîtée. Toute la partie de l'ongle excroissante hors de la chair peut être coupée sans aucune sensation; mais celle qui est adhérente à la chair occasionne de la douleur, si elle est tranchée, non en elle-même, mais dans la partie où elle est fixée. De même aussi le cheveu dont on coupe la partie extérieure, est insensible à la douleur; mais, si on l'arrache il communique une sensation à la chair dont il est séparé. De même enfin, l'attouchement du cerveau fait éprouver à l'homme de la souffrance, et souvent lui donne la mort, non par sa propre sensation, mais par celle de la membrane qui l'enveloppe, laquelle donne lieu à la douleur.

J'ai dit quelles sont les parties du corps humain qui sont privées de sentiment, et j'en ai indiqué les causes. Le reste de ma tâche consiste

ante diximus, assuetum rei jam non sibi novæ, non pave-scit hunc motum, nec ministeria sua deserit. Ideo consuetus etiam iste agilitas innoxius est.

Et Evangelus : Irretitum te jam, Disari, teneo : et, si vere opinor, nunquam tunc effugies. Et alios enim in arte tibi socios, et ipsum te audivi sæpe dicentem, cerebrum non inesse sensum; sed ut ossa, ut dentes, ut capillus, ita et cerebrum esse sine sensu. Verumne est, hæc vos dicere solitos? an ut falsum refelles? Verum, ait ille. Ecce jam clausus es. Ut enim concedam tibi, præter capillos in homine aliquid esse sine sensu, quod non facile persuasum est; tamen cur sensus omnes paulo ante dixisti a cerebro ministrari, cum, cerebro non inesse sensum, ipse fatearis? potestne evasura hujus contrarietatis austinus vel vestri oris nota volubilitas? Et Disarus respondens : Relia, quibus me involutum tenes, nimis rara sunt, nimis patula; ecce me, Evangele, sine nisi inde exemtum vides. Opus nature est, ut sensum vel nimium siccitas, vel nimium humectata non capiant. Ossa, dentes enim unguibus et capillis, nimia siccitate ita densata sunt, ut penetrabilia non sint effectui anime, qui sensum ministrat. Adeps, medulla, et cerebrum ita in humore atque molli-tudine sunt, ut eundem effectum animæ, quem siccitas illa non recipit, mollietas ista non tenet. Ideo tam dentibus,

unguibus, ossibus et capillis, quam adipi, medullis, et cerebro sensus inesse non potuit. Et sicut sectio capillorum nihil doloris ingerit: ita si secetur vel dens, vel os, seu adeps, seu cerebrum, seu medulla, aberit omnis sensus doloris. Sed vilemus, inquit, tormentis affici, quibus secantur ossa, torquentur homines et dolore dentium. Hoc verum esse, quis abnegat? sed, ut os secetur, omentum, quod impositum est ossi, cruciatum, dum sectionem patitur, importat. Quod cum medici manus transit, os jam cum medulla, quam continet, habet indolentiam, sectionem simul capillorum. Et cum dentium dolor est, non os dentis in sensu est, sed caro, quæ continet dentem. Nam et unguis, quantus extra carnem cresciendo pergit, sine sensu secatur : qui cani adhæret, jam facit, si secetur, dolorem, non suo, sed sedis sui corpore. Sicut capillus, dum superior secatur, nescit dolorem; si avellatur, sensum accipit a carne, quam deserit. Et cerebrum, quod tactu sui hominum vel torquet, vel frequenter interficit, non suo sensu, sed vestitus sui, id est, omenti, hunc importat dolorem. Ergo diximus quæ in homine sine sensu sunt; et quæ hoc causa faciat, indicatum est.

Reliqua pars debiti mei de eo est, cur cerebrum, cum sensum non habeat, sensus gubernet. Sed de hoc quoque tentabo, si potero esse solvendo. Sensus, de quibus lo-

à expliquer comment le cerveau, qui est privé de sentiment, est cependant le régulateur des sensations. Les sens, dont nous avons à parler, sont au nombre de cinq : la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, et le tact. Ces sens sont inhérents aux corps, et ils ne sont propres qu'aux seuls corps périssables : car les corps divins n'ont aucune espèce de sens, tandis que tous les corps, même les divins, ont une âme plus divine encore. Si donc l'excellence des corps divins rend les sens indignes d'eux, comme n'étant convenables qu'à des corps périssables, combien plus l'âme se trouvera-t-elle trop élevée pour avoir besoin des sens ? Or, pour constituer un homme et en faire un être vivant, il faut une âme qui illumine un corps. Elle l'illumine en habitant en lui ; et sa résidence est dans le cerveau. Sphérique de sa nature et nous venant d'en haut, l'âme occupe aussi la partie sphérique et la plus élevée du corps humain, laquelle est en même temps privée de sensibilité, dont l'âme n'a pas besoin. Mais comme la sensibilité est nécessaire à la partie animale, un esprit est placé dans les cavités du cerveau, esprit au moyen duquel l'âme communique ses effets, et dont les fonctions sont de produire et de gouverner les sensations. De ces cavités, que les anciens médecins ont appelées ventricules du cerveau, naissent sept paires de nerfs, auxquelles vous donnerez en latin le nom qu'il vous plaira. Pour nous, nous appelons en grec *συσζυγίε* l'assemblage de deux nerfs qui partent ensemble du même lieu, et viennent aboutir au même point. Les sept paires de nerfs partant donc de la cavité du cerveau remplissent les fonctions de canaux, qui vont distribuer, chacun en son lieu, d'après les

lois de la nature, le souffle et la sensation, et communiquent ainsi cette propriété aux membres les plus rapprochés, comme à ceux qui s'écartent le plus de l'esprit animal. La première paire de ces nerfs se dirige vers les yeux, et leur donne la faculté de distinguer les divers objets et de discerner les couleurs ; la seconde se dirige en se partageant vers les deux oreilles, dans lesquelles elle produit la notion des sons ; la troisième entre dans le nez, et lui communique la vertu de l'odorat ; la quatrième va occuper le palais, par où nous apprécions le goût des choses ; la cinquième communique son action à tout le corps, car toutes les parties du corps discernent les objets mous d'avec les objets durs, ceux qui sont froids d'avec ceux qui sont chauds. La sixième paire de nerfs partant du cerveau vient aboutir à l'estomac, auquel la sensibilité est essentiellement nécessaire pour invoquer ce dont il a besoin, repousser le superflu, et pour être enfin à lui-même, dans l'homme sobre, son propre modérateur. La septième paire de nerfs répand le sentiment dans la moelle épinière, qui est chez l'animal ce qu'est la quille dans le navire, et qui joue un rôle si utile et si important, que les médecins l'ont appelée *le long cerveau*. De là aussi, comme du cerveau, partent divers canaux qui concourent aux trois actes que se propose l'âme. Car il est trois choses que l'âme a pour but de procurer au corps animal : qu'il vive ; que sa vie soit bien organisée ; et que, par la succession, l'immortalité lui soit assurée. L'action de l'âme pour ces trois objets est communiquée, comme je l'ai dit, par la moelle épinière, qui fournit la force, suivant les moyens dont j'ai parlé, au cœur, au foie, et aux organes de la respiration ; trois

quimur, quinque sunt : visus, auditus, odoratus, gustus et tactus. Hi aut corporei sunt, aut circa corpus, solisque sunt caducis corporibus familiares. Nulli enim divino corpori sensus inest : anima vero omni corpore, vel si divinum est, ipsa diviniore est. Ergo si dignitas divinorum corporum sensum designatur, quasi aptum caducis : multo magis anima majoris est majestatis, quam ut sensu egeat. Ut autem homo constet et vivum animal sit, animal præstat, quæ corpus illuminat. Porro illuminat inhabitando ; et habitatio ejus in cerebro est. Sphæricus enim natura, et ad nos veniens de alto, partem in homine et altam, et sphæricalem tenuit, et quæ sensu caret, qui non est animæ necessarius. Sed quia necessarius animalis est, locat in cavernis cerebri spiramentum de effectibus suis : ejus spiramenti natura hæc est, ut sensus ingerat, et gubernet. De his ergo cavernis, quas ventres cerebri nostra vocavit antiquitas, nascuntur nervorum septem *συσζυγίαι* : cui rei nomen, quod ipse voles, Latinum facito. Nos enim *συσζυγίαι* nervorum vocamus, cum binii nervi pariter emergunt, et in locum certum desinunt. Septem igitur nervorum *συσζυγίαι*, de cerebri ventre nascentes, vicem implent fistularum, spiramentum sensilicium ad sua quæque loca naturali lege ducentes, ut sen-

sum vicinis et longe positis membris animalis infundant. *Prima* igitur *συσζυγίαι* nervorum talium petit oculos, et dat illis agnitionem specierum, et discretionem colorum. *Secunda* in aures diffunditur ; per quam eis innascitur notitia sonorum. *Tertia* naribus inseritur, vim ministrans odorandi. *Quarta* palatum tenet ; quo de gustatibus judicatur. *Quinta* vi sua omne corpus implet : omnis enim pars corporis mollia et aspera, frigida et calida discernit. *Sexta* de cerebro means stomachum petit ; cui maxime sensus est necessarius, ut, quæ desunt, appetat, superflua respuat, et in homine sobrio se ipse moderetur. *Septima* *συσζυγίαι* nervorum infundit sensum spinali medullæ ; quæ hoc est animalis, quod est navi carina : et adeo usu aut dignitate præcipua est, ut *longum cerebrum* a medicis sit vocata. Ex hæc denique, ut ex cerebro, diversi nascuntur meatus, virtutem tribus animæ propositis ministrantes. Tria sunt enim, quæ ex animæ providentia accipit corpus animalis : ut vivat, ut decore vivat, et ut immortalitas illi successionem quaratur. His tribus propositis, ut dixi, animæ per spinalem medullam præbetur effectus. Nam cordi, et jecori, et spirandi ministeriis, quæ omnia ad vivendum pertinent, vires de spinalibus, quos dixi, meatibus ministrantur : nervis etiam manuum,

objets qui appartiennent à l'essence de la vie. C'est aussi par ces canaux que reçoivent des forces les nerfs des mains et des pieds, et des autres parties du corps qui constituent l'organisation régulière de la vie; et c'est enfin pour assurer au corps une succession, que, de cette même moelle épinière, d'autres nerfs se dirigent vers les parties naturelles ou vers la matrice, afin de les rendre capables de remplir leur fonction. C'est ainsi qu'aucune partie du corps humain n'est privée de l'influence de la moelle épinière, ou de celle de l'esprit qui est placée dans la cavité du cerveau; et voilà comment on explique que le cerveau, qui est privé de sentiment, soit néanmoins le point d'où il se répand dans tout le corps.

— C'est très-bien, dit Évangélus; notre petit Grec nous a expliqué si clairement les choses que la nature avait couvertes de ses voiles, que nous croyons voir de nos yeux ce que ses discours n'ont fait que nous décrire. Mais je cède la parole à Eusthate, auquel j'ai usurpé son tour d'interroger. — Eusthate : qu'Eusèbe, le plus disert des hommes, ou que tout autre qui le désirera, s'empare maintenant de l'interrogation; pour moi, j'y vaquerai par la suite, dans un moment plus loisible.

CHAPITRE X.

Pourquoi la calvitie et la blancheur des cheveux commencent toujours par envahir la partie antérieure de la tête; et pourquoi les femmes et les eunuques ont la voix plus grêle que les hommes.

Disaire, nous discuterons donc ensemble, dit Eusèbe, sur cet âge à la porte duquel nous sommes près de frapper tous deux. Lorsqu'Homere

pedum, aliarumve partium, per quas decore vivitur, virtus inde prastatur. Et ut ex his successio procuretur, nervi ex eadem spinali medulla pulendis et matrici, ut suum opus impleant, ministrantur. Ita nulla in homine pars corporis sine spiramento, quod in ventre cerebri locatum est, et sine spinalis medulle beneficio constat. Sic ergo fit, ut cum ipsam cerebrum sensu cecat, sensus tandem a cerebro in omne corpus proficiatur. Euge Græculus noster, Evangelus ait, tam plane nobis ostendit res operu nature tectas, ut, quidquid sermo descripsit, oculis videre videamur. Sed Eustathio jam cedo, cui præcipui consulendi locum. Eustathius in: Modo vel vir omnium disertissimus Eusebium, vel quicumque volent alii, ad exercitium consultationis accedant; nos postea liberiore otio congregiemur.

CAPUT X.

Qui fiat, ut calvitium pariter atque canities anteriores capitibus partes primò invadant. Deinde, cur feminis atque eunuchois vox sit, quam viris, exilis?

Lugo, ait Eusebius, habendus mihi sermo, Disari, te-

dit des vieillards qu'ils ont les tempes blanches, je demande si, à la manière des poètes, il prend cette partie pour la tête entière, ou bien s'il a eu quelque motif d'attribuer la blancheur à cette partie spécialement. — Disaire : En cela, comme dans tout le reste, éclate l'exactitude du poète divin; car la partie antérieure de la tête est plus humide que l'occiput, et c'est à cause de cela que la blancheur commence par cet endroit à se manifester. — Si la partie antérieure, répliqua Eusèbe, est la plus humide, pourquoi est-elle si exposée à la calvitie, qui n'est produite que par la siccité? — L'objection, dit Disaire, est faite à propos; mais la solution n'en est pas moins claire. La nature a fait les parties antérieures de la tête les moins compactes, afin que les émanations fumeuses ou superflues du cerveau pussent s'évaporer par un plus grand nombre de voies. De là vient qu'on remarque sur les crânes desséchés des hommes une espèce de suture, par laquelle, si j'ose m'exprimer ainsi, sont liés ensemble les deux hémisphères dont est formée la tête. Or, l'humidité fait place à la siccité dans les individus chez lesquels ces voies sont les plus ouvertes; et si leurs cheveux blanchissent plus tard, ils n'échappent point à la calvitie. — Eusebe : Si c'est la siccité qui produit la calvitie, et que les parties postérieures de la tête soient, comme tu l'as dit, les plus sèches, pourquoi ne voyons-nous jamais l'occiput devenir chauve? — Disaire répondit : La siccité de l'occiput n'est point un vice, c'est une chose naturelle; car il est tel chez tous les individus. Or la calvitie n'est produite que par la siccité qui résulte de cette mauvaise complexion, que les Grecs appellent *dyscratie*. Ainsi, ceux qui ont les cheveux crépus, ce qui est un effet de la sécheresse de leur tête, blan-

cum de ætate, cuius janam jam pæne ambo pulsamus. Homerus, cum senes *πολιοκροτάτους* vocat, quæro; utrum ex parte poetico more totum caput significare velit, an aliqua ratione canos huic præcipue parti capitis assignet? Et Disarius: Et hoc divinus ille vates prudenter, ut cetera. Nam pars anterior capitis humidior occipitio est; et inde cerebro solet incipere canities. Et si pars anterior, ait ille, humidior est, cur calvitium patitur, quod non nisi ex siccitate contingit? Opportuna, inquit Disarius, objectio; sed ratio non obscura est. Partes enim priores capitis fecit natura rariores, ut, quidquid superflui aut fumæ flatus circa cerebrum fuerit, evanescat per plures meatus: unde videmus in siccis defunctorum capitibus velut quasdam suturas, quibus hemisphæria, ut ita dixerim, capitis alligantur. Quibus igitur illi meatus fuerint ampliores, humorem siccitate mutant, et ideo tardius canescunt, sed non calvitio carent. Si ergo siccitas calvos efficit, et posteriora capitis sicciora esse dixisti; cur calvum occipitium nunquam videmus? Ille respondit: Siccitas occipitii non ex vitio, sed ex natura est. Ideo omnibus sicca sunt occipitia. Ex illa autem siccitate calvitium nascitur, quæ per malam temperiem, quam Græci *δυσκρυσίαν* solent vocare, contingit. Unde, quibus capilli sunt crispi, quia ita temperati

chissent tardivement, mais deviennent bientôt chauves; au contraire, ceux dont les cheveux sont rares ne les perdent pas facilement, parce qu'ils sont nourris par le fluide appelé *phlegme*; mais ils blanchissent bientôt, et cela parce qu'ils se teignent de la couleur du fluide qui les nourrit. — Eusèbe : Si c'est à cause de l'abondance des humeurs que blanchissent les cheveux des vieillards, pourquoi attribue-t-on à la vieillesse une si grande siccité? — Parce que pendant la vieillesse, répondit Disaire, la chaleur naturelle se trouvant éteinte par le temps, le temperament devient froid, ce qui donne naissance à des humeurs froides et superflues. D'ailleurs, le fluide vital se dessèche par la longévité. Ainsi la vieillesse est affectée de la sécheresse, en ce sens qu'elle manque de ce fluide naturel, et que son humidité ne consiste qu'en une abondance d'humeurs vieilleses, procrées par la froidure du temperament. C'est aussi la raison pour laquelle l'âge avancé est sujet aux insomnies, parce que le sommeil, qui est produit principalement par l'humidité du corps, ne saurait l'être par l'humidité qui n'est point naturelle. La constitution de l'enfance est humide, parce qu'il y a abondance de fluide naturel, mais non superfluite. C'est à cause de cette grande humidité que les cheveux des enfants ne blanchissent jamais, parce que leur phlegme n'est point alimenté par la froidure, mais par le fluide vital et naturel. Car tout fluide qui résulte du froid de l'âge, ou qui est produit par quelque autre vice, est superflu, et par conséquent nuisible. Nous voyons les dangers extrêmes auxquels une pareille humidité expose les femmes, si elle n'est pas fréquemment évacuée. C'est elle qui affaiblit les jambes

sunt, ut capite siciores sint, tardè canescunt, cito in calvitium transeunt: contra, qui capillo sunt rariore, non eo facile nudantur, nutriente humore, quod φλέγμα vocatur; sed fit illis cita canities. Nam ideo albi sunt cani, quia colorem humoris, quo nutriuntur, imitantur. Si ergo senibus abundantia humoris capillos in canitium tingit; cur senecta opinionem exacte siccitatis accepit? Quia senecta, inquit ille, extinctio per vetustatem naturali calore, fit frigida: et ex illo frigore gelidi et superflui nascuntur humores. Ceterum liquor vitalis longevitate siccatus est: inde senecta sicca est inopia naturalis humoris; humecta est abundantia vitiosi ex frigore procreati. Hinc est, quod ex vigiliis ætas gravior afficitur; quia somnus, qui maxime ex humore contingit, de non naturali humore nascitur. Sicut est multus in infantia, quæ humida est, abundantia non superflui, sed naturalis humoris. Eadem ratio est, quæ pueritiam canescere non patitur, cum sit humectissima; quia non ex frigore nato phlegmate humida est, sed illo naturali et vitali humore nutritur. Ille enim humor, qui aut de ætatis frigore nascitur, aut ex hislibet vitiosis factis occasione contrahitur, ut superfluis, ita et noxius est. Hinc videmus in feminis, nisi et cerebro egeratur, extrema minitantes; hinc in eunuchis debilitatem tibis ingerentem: quorum ossa, quasi semper in superfluo hu-

des eunuques, dont les os nageant toujours, pour ainsi dire, dans une humidité surabondante, sont privés de la vigueur naturelle, et plient facilement, parce qu'ils ne peuvent supporter le poids du corps dont ils sont chargés, comme le jonc se courbe sous le faix qu'on lui impose.

Eusèbe : — Puisque la discussion sur la superfluité des humeurs nous a conduits des vieillards aux eunuques, je veux que tu me dises pourquoi la voix de ces derniers est si aiguë, que, lorsqu'on ne les voit pas, on peut la confondre avec celle des femmes? — C'est encore, répondit Disaire, l'abondance superflue de l'humidité qui produit cet effet. Car cette humidité, épaississant l'artère par laquelle monte le son de la voix, en rétrécit le passage; et voila pourquoi la voix des femmes et celle des eunuques est aiguë, tandis que celle des hommes est grave, parce qu'elle trouve une ouverture libre et beante dans toute la capacité de l'artère. Une semblable froidure de temperament produit dans les femmes et dans les eunuques une pareille abondance d'humeurs superflues; c'est ce que prouve l'emboulement qu'ils acquièrent également, et le développement presque égal qu'atteignent les mamelles chez les uns comme chez les autres.

CHAPITRE XI.

Pourquoi la honte et la joie font rougir, et pourquoi la crainte fait pâlir.

Quand Disaire eut cessé de parler, c'était au tour de Servius d'interroger, lorsque sa timidité naturelle alla jusqu'au point de le faire rougir; et Disaire lui dit : — Courage, Servius, rassérène

more natantia; naturali vigore caruerunt; et ideo facile intorquentur, dum pondus superpositi corporis ferre non possunt: sicut canna, pondere sibi imposito, curvatur.

Et Eusebius: Quoniam nos a senectate usque ad eunuchos traxit superflui humoris disputatio, dicas volo, cur ita acuta vocis sint, ut saepe mulier, an eunuchus loquatur, nisi videas, ignores? Id quoque facere superflui humoris abundantiam, ille respondit. Ipse enim ἀρτηρίων, per quam sonus vocis ascendit, efficiens crassiorem, angustat vocis meatum: et ideo vel feminis, vel eunuchis vox acuta est; viris gravis, quibus vocis transitus habet liberum et ex integro patentem meatum. Nasci autem in eunuchis et in feminis ex pari frigore parum pene inportioni humoris abundantiam, etiam hinc liquet, quod utrumque corpus saepe pinguescit: certe ubera prope similiter utriusque grandescunt.

CAPUT XI.

Cur ii, quos pudet, aut qui gaudent, rubescant: et metuentibus pallor invadat.

His dictis, cum ad interrogandum ordo Servium jam vocaret, naturali pressus ille verecundia usque ad proditorem coloris erubuit. Et Disarius: Age, Servi, non so-

ton front! Puisque tu surpasses en science, non-seulement tous les jeunes gens de ton âge, mais même tous les vieillards, bannis cette pudeur qu'atteste la rougeur de ton visage, et disserte librement avec nous sur ce qui te viendra dans l'esprit. Tu ne nous instruiras pas moins par tes interrogations, que si tu repondais toi-même à celles d'autrui. — Comme il garda le silence encore quelque temps, Disaire l'excita à le rompre par de pressantes invitations. — Eh bien! dit Servius, je t'interroge sur ce que tu dis qui vient de m'arriver: pourquoi la pudeur que l'âme éprouve produit la rougeur de la surface du corps? — Disaire: Lorsque quelque chose excite en nous une honnête pudeur, la nature, en se portant vers les extrémités, pénètre dans notre sang qui se trouble, et l'agite de manière à ce que la peau en est colorée; et voilà ce qui produit la rougeur. Les physiiciens disent encore que la nature, lorsqu'elle éprouve le sentiment de la pudeur, se couvre du sang, comme d'un voile; et c'est pourquoi nous voyons souvent celui qui rougit mettre sa main devant son visage. Tu ne douteras point de cette raison, lorsque tu sauras que la rougeur n'est autre chose que la couleur du sang.

Servius repliqua: — Et ceux qui éprouvent un sentiment de joie, pourquoi rougissent-ils? — Disaire: La joie vient du dehors de nous; la nature se porte avec impetuosité vers elle; le sang la suit, comme partageant le sentiment de son bonheur, et colore la peau. C'est ce qui produit, ainsi que dans le cas précédent, la rougeur du teint.

Servius. — Pourquoi, au contraire, ceux qui éprouvent le sentiment de la crainte pâlisent-ils? — Ceci n'est point obscur, répondit Disaire; car lorsqu'elle craint quelque chose de l'extérieur, la na-

ture se retire dans son intérieur. C'est ainsi que nous-mêmes, lorsque nous appréhendons quelque chose, nous cherchons les tenebres et les lieux qui peuvent nous cacher. Ainsi donc la nature, tendant à descendre pour trouver à se cacher, entraîne avec soi le sang, qui lui sert comme de char pour la transporter: sa traite laisse sur la peau un fluide plus clair, et c'est ce qui fait que celle-ci pâlit. C'est par une raison analogue que ceux qui craignent tremblent. La force vitale, se concentrant dans l'intérieur, abandonne les nerfs qui la communiquaient aux membres; et ceux-ci sont agités par les secousses de la crainte. C'est encore ainsi que le relâchement du ventre accompagne la frayeur, parce que les muscles, qui tenaient fermés les conduits des excréments, abandonnés par la force vitale qui se concentre intérieurement, lâchent les liens qui devaient retenir les excréments jusqu'à l'opportunité de la digestion. — Servius donna son assentiment à ces réponses par un respectueux silence.

CHAPITRE XII.

De quinze questions proposées par Aviénus à Disaire.

Aviénus: — Puisque mon tour est venu de faire, comme les autres, des interrogations, je veux ramener sur des sujets relatifs aux festins la conversation, qui s'était beaucoup écartée de la table pour passer à d'autres questions. En voyant servir de la viande salée, que nous appelons lard (*laridum*), mot composé, je pense, de *large aridum* (tres-sec), je me suis proposé souvent de rechercher pourquoi le mélange du sel avec la viande la conserve pendant si long-

lum adolescentium, qui tibi aequi sunt, sed senum quoque omnium doctissime, commascula frontem; et sequestrata verecundia, quam in te facies rubore indicat, confert nobiscum lberere, quod occurrerit; interrogatombus hinc non minus doctrine collaturus, quam si alius consensibilis ipse responderes. Cumque dantule tacentem crebris ille exhortationibus excitaret; Hoc, inquit Servius, exte quero, quod mihi contigisse divisti; quare faciat causa, ut rubor corpori ex animi pudore nascatur? Et ille, Natura, inquit, cum quid ei occurrat honesto pudore dignum, innum petendo penetrat sanguinem: quo commoto, atque diffuso, entis tingitur; et inde nascitur rubor. Dicitur etiam physici, quod natura pudore tacta, ita sanguinem ante se pro velamento tendat, ut videamus quemque erubescentem manum sibi ante faciem frequenter opponere. Nec dubitare de his poteris, cum nihil aliud sit rubor, nisi color sanguinis. Adit Servius: Et qui gaudent, cur rubescunt? Et Disarius, Gaudium, inquit, extrinsecus contingit: ad hoc animoso occursu natura festinat, quam sanguis comitando, quasi alacritate integritatis sue complotem, tingit cutem; et inde similis color nascitur. Idem refert: Contra, qui metuant, qua ratione pallescent? Nec hoc, Disarius ait, in occulto est: natura enim, cum quid de extrinsecus contingitibus

metuit, in altum tota demergitur: sicut nos quoque, cum timemus, latebras et loca nos occultentia quarimus. Ergo tota descendens ut lateat, trahit secum sanguinem, quo velut curru semper vehitur. Hoc demerso, humor diluitor cubi remanet; et inde pallescit. Ideo fidentes et tremit, quia virtuosissime introrsum fugiens nervos relinquit, quibus tenebatur fortitudo membrorum; et inde saltu timoris agitantur. Hinc et laxamentum ventris comitatur timorem; quia musculi, quibus claudebantur retractorum meatus, fugientis introrsum animae virtute deserti, laxant vincula, quibus retributa usque ad digestionis opportunitatem continebantur. Servius his dictis venerabiliter assensus, obicit.

CAPUT XII.

De questionibus quindecim, Disario ab Avieno propositis.

Tunc Aviénus: Quia me ordo, ait, ad similitudinem consultationis applicat, reducens mihi est ad convivium sermo, qui longus a mensa jam fuerat evagatus, et ad alios transferat questiones. Saepe apposita salita carne, quam « laridum » vocamus, ut opinor, « quasi large ari-

temps; et quoique je puisse en entrevoir de moi-même la cause, j'aime mieux en acquérir la certitude de celui qui s'occupe de l'étude de la nature du corps. Disaire : — Tout corps tend par sa propre nature à se flétrir et à se dissoudre; et, a moins qu'il ne soit retenu par quelque lien, il se désorganise facilement. Ce lien existe tant que dure la vie, au moyen du renouvellement de l'air, par lequel les poumons qui engendrent le souffle s'alimentent continuellement, en en aspirant sans cesse de nouveau. L'absence de la vie ayant fait cesser cet acte, les membres se flétrissent, le corps s'affaïsse, cédant à son propre poids. Alors aussi le sang, qui, tant qu'il a été doué de chaleur donnait de la vigueur aux membres, se putréfie par l'absence de cette chaleur. Ne se contenant plus dans les veines, il s'écoule au dehors; et, de leurs canaux ainsi relâchés, dégoutte un pus fétide. Ce sont ces effets que prévient le mélange du sel dans les corps. En effet, le sel est de sa nature sec et chaud; sa chaleur empêche la dissolution du corps; sa siccité comprime ou absorbe l'humidité. Ce dernier point est facile à démontrer par l'exemple suivant : Faites deux pains d'une pérelle grandeur, l'un salé et l'autre sans sel, vous trouverez le second plus pesant que le premier; ce qui est l'effet de l'humidité, que la privation du sel y laisse séjourner.

Aviéens. Je veux demander à mon ami Disaire « pourquoi, tandis que le vin clarifié est plus vigoureux, il a cependant moins de force pour se conserver; et en même temps pourquoi il trouble si promptement celui qui le boit, tandis qu'il tourne facilement, si on le couseve? »

« dum, » quærrere necum ipse constitui, qua ratione carnem ad diuturnitatem usus admixtio salis servet. Hoc licet asstimare necum possim; malo tamen ab eo, qui corporibus curat, certior fieri. Et Disarius : Omne corpus suapte natura dissolubile et marcidum est, et, nisi quodam vinculo contineatur, facile defluit. Continetur autem, quamdiu inest anima, reciprocatione aeris, qua vegetantur conceptacula spiritus, dum semper novo spirandi nutriuntur alimento. Hoc cessante per animæ discessum, membra marcescunt, et omne pondere suo conflictum corpus obteritur. Tum sanguis etiam, qui, quamdiu fuit compos caloris, dabat membris vigorem, calore discedente versus in saniem, non manet intra venas, sed foras exprimitur : atque ita laxatis spiramentis, effluit tabes faculenta. Id fieri sal admixtum corpori prohibet. Est enim natura sicca et calidus; et fluxum quidem corporis calore contrahit, humorem vero siccitate vel coercet, vel exorbet. Certe humorem sale differri, sive consumi, fit hinc rogitu facile, quod, si duos panes pari magnitudine feceris, unum sale aspersum, sine sale alterum, invenies indigentem salis pondere propensorem, scilicet humore in eo per salis penuriam permanente.

Et hoc a Disario meo quæsitum volo, « cur defæratum « vinum validius sit viribus, sed infirmius ad permanendum; et tam bibentem cito permovet, quam ipsum, si manserit, facile mutatur? » Quod cito, inquit Disarius,

— Ce vin trouble promptement, répondit Disaire, celui qui le boit, parce qu'il pénètre plus facilement dans ses veines, à proportion qu'il a été liquéfié par l'épuration de la lie; d'un autre côté, il se tourne facilement, parce que, ne trouvant à s'appuyer sur aucun soutien, il est exposé de toutes parts à ce qui peut lui nuire; car la lie est comme la racine du vin, qu'elle maintient, alimente, et auquel elle fournit des forces.

Je te demande maintenant, dit Aviéens, « pour-
« quoi en toutes choses, excepté dans le miel, la
« lie tombe au fond, et pourquoi le miel seul de-
« charge sa lie par en haut? » — Disaire répondit : La lie, étant une substance épaisse et terreuse, est plus pesante que tous les liquides, le miel excepté. Aussi, chez les premiers, sa pesanteur la fait couler à fond, tandis que, se trouvant plus légère que ce dernier, elle est chassée du lieu où elle se trouve vers la surface.

Aviéens. — De ce qui vient d'être dit naissent des questions du même genre. « Pourquoi, Di-
« saire, le vin et le miel sont-ils réputés meilleurs
« à des époques différentes? le miel, lorsqu'il est
« plus récent; le vin, lorsqu'il est plus vieux? » De là est venu ce proverbe des gourmets : Pour bien faire le *mulsum* (vin doux), il faut mêler de l'Hymette nouveau avec du vieux Falerne. — La raison de ceci, répondit Disaire, c'est la nature différente des deux liquides. Le vin est humide, et le miel sec. Si tu doutes de mon assertion, considère leur emploi en médecine. On prépare avec du vin les remèdes destinés à humecter le corps; et l'on épure avec du miel ceux qui sont destinés à le dessécher. Ainsi

permovet, hæc ratio est, quia tanto penetrabilius in venas efficitur bibentis, quanto fit liquidius, hæc purgata. Ideo autem facile mutatur, quod nullo firmamento nixum indidique sui ad novam patet. Fax enim vino sustinendo et alendo, et viribus sufficiens, quasi radix ejus est.

Et hoc quæro, Aviéens ait, « cur fax in ano subsidit
« ommum, nisi mellis : mel solum est, quod in summum
« locum exspuat? » Ad hæc Disarius : Faxis materia, ut spassa atque terrena, ceteris laticibus pondere prestat, melle vincitur. Ideo in illis gravitate divergens ad funtum decidit; in melle vero, ut levior, de loco victa sursum pellitur.

Quoniam ex his, quæ dicta sunt, ingerunt se similes questiones; « cur, » Disari, « ita mel et vinum diversis
« ætatibus habentur optima; mel, quod recentissimum,
« vinum, quod vetustissimum? » unde est et illud proverbium quo utuntur galones : *Mulsum*, quod probe temperes, miscendum esse novo Hymettio et vetulo Falerno. Propterea, inquit ille, quia inter se ingenio diversa sunt. Vini enim natura humida est, mellis arida. Si dicto meo addubitaveris, medicinæ contemplator effectum. Nam quæ undam sunt corporis, vino foventur; quæ siccanda sunt, melle detergentur. Figitur longinquitate temporis de utroque aliquid exsorbetur, vinum fit meracius, mel aridius : et ita mel succo privatur, ut vinum aqua liberatur.

Nec hoc, quod sequitur, dissimile quæsitum est : « cur,

done, le temps absorbant incessamment quelque chose de ces deux substances, le vin devient plus pur et le miel plus aride, l'un se déchargeant de l'eau, l'autre perdant son suc.

Aviénus : — Tu ne trouveras pas non plus la demande suivante étrangère à notre sujet : « Pour-
« quoi, si l'on conserve du vin ou de l'huile dans
« des vases à demi remplis, le vin dégénère-t-il en
« tournant vers l'aigreur, tandis que l'huile, au
« contraire, acquiert une saveur plus douce? »
— Ces deux observations sont justes, dit Disaire.
La partie supérieure du vase de vin qui se trouve
vide est remplie par un air qui lui est étranger,
et qui pompe et absorbe jusqu'aux moindres por-
tions d'humidité. Par l'effet de cette dessiccation,
le vin, pour ainsi dire dépouillé de ses forces,
ou s'aigrit, ou perd tout son agrément, selon
qu'il est d'une qualité faible ou spiritueuse.
L'huile, au contraire, par suite de l'épuisement
du fluide muqueux qu'elle renferme, et qui est
produit par la dessiccation du superflu de son hu-
midité, acquiert un goût d'une nouvelle suavité.

Aviénus, insistant sur le même sujet, reprit : —
Hésiode dit que, lorsqu'on est arrivé à moitié du
tonneau, il faut ménager le vin; mais qu'on peut
abuser jusqu'à la satiété des autres parties. In-
failliblement, il veut dire par là que le meilleur
vin est celui qui se trouve vers le milieu du ton-
neau. D'un autre côté, il est constaté par l'expé-
rience que la meilleure portion de l'huile est celle
qui surnage; et la meilleure portion du miel,
celle qui se trouve au fond. Je demande donc
« pourquoi on répute comme la meilleure, la
« portion qui se trouve à la surface dans l'huile;
« au milieu, dans le vin; au fond, dans le miel? »
— Disaire répondit sans hésiter : Ce qu'il y a de
meilleur dans le miel est plus pesant que le reste.

Ainsi, dans un vase de miel, la partie du fond
est certainement la plus pesante; elle est donc
meilleure que celle qui surnage. Dans un vase de
vin, au contraire, la partie inférieure, à cause
du mélange de la lie, est non-seulement trouble,
mais même d'une mauvaise saveur; la partie su-
périeure s'altère par la contiguïté de l'air, dont
le mélange l'affaiblit. C'est pourquoi les agricul-
teurs, non contents d'avoir abrité les tonneaux
sous leurs toits, les enfouissent et les couvrent
par des enduits extérieurs, éloignant ainsi de
leur vin, autant qu'il est possible, le contact de
l'air, qui lui est si manifestement nuisible, que le
vin a de la peine à se conserver même dans un
vase plein, par conséquent moins accessible à
l'air. Ainsi donc, si l'on vient à y puiser, et qu'on
ouvre par la une voie au mélange de l'air, tout
ce qui restes'altérera. Donc le milieu du tonneau,
parce qu'il est également distant de ses deux ex-
trémités, est préservé de toute détérioration, n'é-
tant ni troublé, ni affaibli.

Aviénus ajouta : — « Pourquoi la même boisson
« paraît-elle plus pure à celui qui est à jeun qu'à
« celui qui a mangé? » — Disaire : L'abstinence
épuise les veines, la saturation les obstrue; ainsi
done, lorsque la boisson coule dans un vide com-
plet, ne trouvant point les veines obstruées par
de la nourriture, elle n'est affaiblie par aucun
mélange, et paraît plus forte au goût, à cause
de la vacuité des lieux qu'elle traverse.

Je voudrais savoir encore, dit Aviénus, « pour-
« quoi celui qui boit lorsqu'il a faim apaise un
« peu la faim; tandis que celui qui prend de la
« nourriture lorsqu'il a soif, non-seulement n'a-
« paise pas la soif, mais au contraire l'augmente
« de plus en plus? » — La cause en est connue,
répondit Disaire : lorsqu'on a consommé quelque

« si vasa vini atque olei diutule semiplena custodias, vi-
« num ferme in acorem corrumpitur, oleo contra sapor
« suavior conciliatur? » Utrumque, Disarius ait, verum est.
In illud enim vacuum, quod superne liquido caret, aer
advena incidit, qui tenuissimum quemque humorem elicit
et exsorbet: eo siccat, vinum, quasi spoliatum viribus,
prout ingenio imbecillum aut validum fuit, vel acore
exasperatur, vel austeritate restringitur; oleum autem,
superfluo humore siccat, velut mucore, qui in eo latuit,
absterso, acquirit novam suavitatem saporis.

Rursus, ait Avienus, Hesiodus cum ad medium dolii
percentum est, compendendum, et ceteris ejus partibus
ad satellite dicit abutendum; optimum vinum sine du-
bio significans, quod in dolii medietate consisteret. Sed et
hoc usu probatum est, in oleo optimum esse, quod su-
pernatat, in melle, quod in imo est. Quæro igitur, « cur
« oleum, quod in summo est; vinum, quod in medio;
« mel, quod in fundo, optima esse credantur? » Nec cunctatus
Disarius, ait: Mel, quod optimum est, reliquo ponderosius
est. In vase igitur mellis, pars, que in imo est,
utique præstat pondere; et ideo supernante pretiosior est.
Contra, in vase vini, pars inferior admixtione facis non

modo turbulenta, sed et sapore deterior est: pars vero sum-
ma, aeris vicina, corrumpitur, cujus admixtione fit diluitor.
Unde agricola dolia non contenti sub tecto repositis,
defodiunt, et operimentis extrinsecus illitis muniunt,
removentes, in quantum fieri potest, a vino aeris contagio-
nem; a quo tam manifeste lèditur, ut vix se tueatur in
vase pleno, et ideo aeri minus pervio. Ceterum si inde
hauseris, et locum aeris admixtioni patefeceris, reliquum,
quod remansit, omne corrumpitur. Media igitur pars,
quantum a confinio summi utriusque, tantum a noxa re-
mota est, quasi nec turbulenta, nec diluta.

Adjecit Avienus; « Cur eadem potio meracior videtur
« jejuno, quam ei, qui cibum sumsit? » Et ille: Venas
inedia vacuefacit, saturitas obstruit. Igitur cum potio per
inanitatem penitus influit, quia non obtusas cibo venas
invenit, neque fit admixtione diluitor, et per vacuum
means gustatu fortior sentitur.

Hoc quoque sciendum mihi est, Avienus ait, « cur, qui
« esurians biberit, aliquantulum famem sublevat; qui vero
« sitiens cibum sumserit, non solum non domat sitim, sed
« magis magisque cupidinem potus accendit? » Nota est,
inquit Disarius, causa: nam liquori videm nihil officit,

liquide, rien ne l'arrête en aucun endroit, et ne l'empêche de se distribuer vers toutes les parties du corps et d'aller remplir les veines. Aussi, lorsqu'on remédie par la boisson à la vacuité produite par l'abstinence, cette vacuité ne se reproduit pas entièrement; tandis que la nourriture, dont le volume est plus considérable et plus dense, ne parvient dans les veines qu'après avoir été dissoute peu à peu. Ainsi, elle n'apporte aucun soulagement à la soif actuelle. Loin de là, elle absorbe toute l'humidité extérieure qu'elle rencontre, et par là elle augmente l'ardeur de la soif.

— Je ne veux pas non plus, dit Avienus, rester dans l'ignorance de ceci : « Pourquoi on éprouve « plus de plaisir à se désaltérer qu'à se rassasier? » — Disaire : Ceci s'explique par ce que j'ai déjà dit. La boisson pénètre tout d'un trait dans l'ensemble du corps, et le sentiment qu'éprouvent toutes ses parties produit une volupté unique, sensible et très-grande; tandis que la nourriture, n'étant prise qu'à petites portions, n'apaise la faim que peu à peu; et la volupté qu'elle occasionne, étant plusieurs fois répétée, doit par cela même être moindre.

(Avienus). — Si tu le trouves bon, j'ajouterai encore ceci à mes autres demandes : « Pourquoi la satiété a-t-elle plutôt atteint celui qui dévore avec « avidité, que celui qui mangerait lentement la « même quantité? » — La réponse est courte, dit Disaire. Lorsqu'on dévore avidement, beaucoup d'air s'introduit avec les aliments, en ouvrant la bouche et par les fréquentes aspirations; cet air remplit les veines, et contribue, comme la nourriture, à procurer la satiété.

(Avienus). — Si je ne dois pas te fatiguer, Disaire, souffre l'excès de paroles que m'inspire

l'ardeur de m'instruire; et dis-moi, je te prie, « pourquoi nous serrons dans la bouche des ali-
« ments très-chauds, plus facilement que nous
« ne pourrions les supporter sur la main; et s'ils
« sont encore trop chauds pour que nous puis-
« sions les mâcher plus longtemps, pourquoi les
« avalons-nous sur-le-champ, sans que le ventre
« en éprouve une brûlure pernicieuse? » — Disaire : La chaleur intérieure qui se trouve dans le ventre, beaucoup plus forte et plus véhémence que celle des objets qu'il peut recevoir, enveloppe celle-ci, et la détruit par sa puissance. Aussi, si tu as mis dans la bouche quelque chose de brûlant, il ne faut point ouvrir les lèvres, comme font certaines personnes; car l'air renouvelé ne fait que prêter de nouvelles forces à la chaleur; mais il faut fermer un peu la bouche, afin que la chaleur plus forte, que le ventre communique jusqu'à la bouche, comprime la chaleur moindre de la nourriture. Quant à la main, il n'est aucune chaleur qui lui soit propre, qui l'aide à supporter un objet brûlant.

— Depuis longtemps, dit Avienus, je désire de savoir « pourquoi l'eau qu'on a amenée à « la température de la neige, en y recueillant
« des grêlons, est moins nuisible à boire que
« celle qui provient de la neige fondue? » — Disaire : J'ajouterai quelque chose à ce que tu me demandes. L'eau qui provient de la neige fondue, quand même on la mettrait devant le feu pour la boire chaude, est aussi nuisible que si on la buvait froide. Ce n'est donc pas le froid de la neige qui lui communique cette qualité pernicieuse; mais il en existe une autre cause, que je ne craindrai pas de rechercher sur les traces d'Aristote. Il l'établit ainsi dans ses *Questiones*

quin sumus ad omnes corporis partes, quoquo versus permanet, et venas compleat. Et ideo inedia, que inuitatem fecerat, accepto potus remedio, quasi jam non in totum vacua recreatur. Cibatus vero, utpote coneritior et grandior, in venas non nisi paulatim confectus admittitur. Ideo satium, quam reperit, nullo subsidio subleuat; immo quicquid foris humoris nactus est, exsurbet : et inde penuria ejus, que sitis vocatur, augetur.

Nec hoc mihi, Avienus ait, ignoratum relinquo : « cur « major voluptas est, cum sitis potu extinguitur, quam « cum famis sedatur cibo? » Et Disarius : EX prædictis hoc quoque liquet. Nam potionis totius haustus in omne corpus simul penetrat, et omnium partium sensus facit unam maximam et sensibilem voluptatem : cibis autem exiguo subministrato paulatim penuriam consolatur. Ideo voluptas ejus multatim committitur.

Hoc quoque, si videtur, addo quaesitis : « cur, qui « avidius vorant, facilius satias capit, quam qui cadem « quietius edunt? » Brevis est, inquit, illa responsio. Nam, ubi avidè devoratur, tunc multus aer cum edulibus inferitur propter hiantium rictus, et crebritatem respirandi. Igitur ubi aer venas complevit, ad obijciendum fastidium pro cibo pensatur.

Ni molestus tibi sum, Disari, patere plus nimio ex dis-

endi cupidine garritem; et dicas, quaeso, « cur edulia
« satis calida facilius committuntur ore, quam manu sa-
« stinemus; et si quid eorum plus fervet, quam ut diu-
« tius possit mandî, illico devoramus, et tamen alvus non
« perniciose tritur? » Et ille : Infestius calor, qui in alvo est, quasi multo major vehementiorque, quicquid calidum accipit, magnitudine sua circumvenit ac debilitat. Ideo præstat, si quid ori servidum admovent, non, ut quidam faciunt, hiare, (ne novo spiritu fervori vires ministret), sed paulisper labra comprimere; ut major calor, qui de ventre etiam ori opitulatur, comprimat minorem calorem. Manus autem, ut rem fervidam ferre possit, nullo proprio juvatur calore.

Jam dudum, inquit Avienus, nosse aveo, « cur aqua,
« que obsita globis nubium perducitur ad nivalem rigorem, minus in potu noxia est, quam ex ipsa nive aqua « resoluta, » scimus enim, quot quantæque novæ epoto nivis humore nascuntur. Et Disarius : Addo aliquid à te quaesitis. Aqua enim ex nive resoluta, etiamsi igne calefiat, et calida bibatur, sequè noxia est, ac si epota sit frigida. Ergo non solo rigore nivialis aqua perniciosa est, sed ob aliam causam, quam non pigebit aperire, auctore Aristotele : qui in physicis quaestionibus suis hanc posuit, et in hunc sensum, ni fallor, absolvit : Omnis aqua,

physiques, et la résout, si je ne me trompe, de la manière suivante : Toute eau renferme en soi une portion d'un air extrêmement léger, qui la rend salubre; elle renferme aussi une lie terreuse, qui la rend, après la terre, l'élément le plus matériel. Lors donc que, condensée par le froid de l'air et par la gelée, elle se prend, il faut bien que cet air extrêmement léger qu'elle renferme soit expulsé par l'évaporation, qui lui permet de se coaguler, en ne conservant en elle que sa partie terreuse. Ce qui le prouve, c'est que si ce même volume d'eau vient à être dissous par la chaleur du soleil, sa quantité se trouvera moindre qu'avant qu'elle se fût coagulée : c'est parce qu'il manque la partie salubre, que l'évaporation a consommée. Or la neige, qui n'est autre chose que l'eau condensée dans l'air, a perdu, en se condensant, sa légèreté; et, par conséquent, la boisson qu'on en peut tirer, en la faisant dissoudre, porte dans les intestins le germe de diverses sortes de maladies.

Aviénus. — En parlant de la congélation, tu m'as fait souvenir d'une question qui m'a souvent préoccupé : « Pourquoi les vins ne se gèlent-ils point, ou très-rarement, tandis que la rigueur du froid fait prendre la plus grande partie des autres liquides? n'est-ce pas parce que le vin a en lui certains principes de chaleur, à cause desquels Homère lui donne l'épithète d'ardent; et non, comme le pensent quelques personnes, à cause de sa chaleur? ou bien existe-t-il quelque autre raison de cela? » C'est ce que j'ignore, et ce que je désire savoir. — Dis-àire répondit : Je veux que le vin possède une chaleur qui lui soit naturelle; mais l'huile ne la possède-t-elle pas aussi, et a-t-elle moins de force pour réchauffer les corps? Néanmoins la gelée la

fige. Certainement, si tu penses que les substances les plus chaudes sont celles qui doivent se congeler le plus difficilement, il s'ensuivrait que l'huile ne devrait point se geler; et si tu penses aussi que les substances les plus froides sont celles qui se congèlent le plus facilement, comment le vinaigre, qui est la plus frigorigène de toutes, n'est-il jamais pris par la gelée? La cause qui rend l'huile si prompte à se prendre ne serait-elle pas plutôt son épaisseur et sa densité? car le vin est beaucoup plus sec et beaucoup plus liquide que l'huile; le vinaigre est le plus liquide de tous les fluides, comme il en est le plus acerbé par son aigreur désagréable. A l'exemple de l'eau de mer, que son amertume ne rend pas moins désagréable, il n'est jamais coagulé par l'effet de la gelée. Car ce qu'a écrit l'historien Hérodote, contre l'opinion presque universelle, que le Bosphore qu'il appelle Cimmérien, ainsi que toutes les plages qu'on nomme la mer Seythique, sont sujets à se geler et à prendre de la consistance, est autre chose que ce qu'il croit. En effet, ce n'est point l'eau de mer qui se congèle; mais comme, dans ces régions, il est beaucoup de fleuves et de marais qui affluent dans ces mers, la superficie de la mer, au-dessus de laquelle surgissent les eaux douces, se congèle; et l'on distingue l'eau marine qui reste intacte, au milieu de cette congélation d'eaux qui lui sont étrangères. C'est ce que nous voyons arriver aussi dans le Pont, où des quartiers de glaces provenant des fleuves, et de la grande quantité d'eaux marécageuses qui s'y rendent, flottent, quoique fortement coagulés, à la surface des eaux marines, qui sont plus pesantes qu'eux. C'est à raison de cette grande quantité d'eaux qui affluent dans le Pont et qui inondent d'eau douce sa surface, que Salluste a dit que

inquit, habet in se aeris tenuissimi portionem, quo salutaris est; habet et terram lacem, qua est corpulenta post terram. Cum ergo aeris frigore et gelu coacta coalescit, necesse est per evaporationem velut exprimi ex ea auram illam tenuissimam: qua discedente conveniunt in coagulum, sola terra in se remanente natura. Quod hinc apparet, quia cum fuerit eadem aqua solis calore resoluta, minor modus ejus reperitur, quam fuit, antequam congelasset: deest autem, quod evaporatio solum in aqua salubre consumsit. Nix ergo, quae nihil aliud est, quam aqua in aere densata, tenuitatem sui, cum deauretur, amittit: et idem ex ejus resolute potu diversa morborum genera visceribus insensumantur.

Numinatum gelu, veteris, quae me solerat agitare, admonuit questionis, « cur vina, aut nouquam, aut rarenter, « congelascent, ceteris ex magna parte humoribus nimiate frigoris cogi solitis? » Num quia vinum semina quadam in se caloris habet, et ob eam rem Homerus dixit ἀψοστα σίνα, non, ut quidam putant, propter calorem? an alia quaequam causa est? quam, quia ignoro, scire cupio. Ad haec Disarius: Esto, vina naturali munitur calore, num oleum minus igitur est, aut minorem vim in corporibus calefactandis habet? et tamen gelu stringitur.

Certe si putas ea, quae calidiora sunt, difficilius congelascere, congruens erat nec oleum concreescere, et ea, quae frigidiora sunt, facile gelu cogi: acetum autem omnium maxime frigorigenum est, atque id tamen nunquam gelu stringitur. Num igitur magis oleo causa est coaguli celerioris, quod et levigatius, et spissius est? faciliora enim ad coagulum videntur, quae levigatiora densioraque sunt. Vno autem non contingit tanta mollities; et est quoniam oleum multo liquidius. Acetum vero et liquidissimum est inter ceteros humores; et tanto est acerbior, ut sit acere tristibilem; et exemplo marinae aquae, quae ipsa quoque amantissime sui aspera est, nunquam gelu contrahitur. Nam quod Herodotus historicorum scriptor, contra omnium fœmæ, qui hæc quæsiwerunt, opinionem, scripsit, mare Bosphoricum, quod et Cimmerium appellat, earumque partium mare omne, quod Scythicum dicitur, id gelu constringi et consistere; aliter est, quam putatur. Nam non marina aqua contrahitur, sed quia plurimum in illis regionibus fluxionum est, et paludum in ipsa maria influentium, superficies maris, cui dulces aquae inmanant, congelascent; et incolunt aqua marina videtur in mari gelu, sed de advenis undis coactum. Hoc et in Ponto fieri videmus; in quo frusta quadam, et, ut ita dixerim,

cette mer est moins amère que les autres. Ce qui prouve encore ce fait, c'est que, si l'on jette dans la mer de Pont des morceaux de bois, des brins de paille, ou tout autre corps flottant, il est entraîné hors de cette mer vers la Propontide, et par conséquent sur les côtes de l'Asie; tandis qu'il est certain que l'eau ne coule point hors du Pont, mais au contraire qu'elle y afflue de l'autre mer. Car le seul courant qui déverse dans nos mers les eaux de l'Océan est le détroit de Gadès, situé entre l'Afrique et l'Espagne, dont le courant se prolonge incontestablement jusqu'à la mer Tyrrhénienne, en suivant les côtes de l'Espagne et de la Gaule. Il forme ensuite la mer Adriatique; puis à droite, la mer de Parthénium; à gauche, la mer Ionienne; et en face, la mer Egée, d'où il entre dans le Pont. Or donc, quelle est la cause par laquelle les courants d'eau sortent du Pont, tandis que cette mer reçoit ses eaux du dehors? Chacun de ces effets a son explication. La surface de la mer du Pont coule en dehors, à cause de la grande quantité d'eaux douces qu'elle reçoit de la terre; tandis que, dans le fond, l'écoulement des eaux a lieu en dedans. C'est pour cela que, comme je l'ai dit, les objets flottants que l'on jette dans cette mer sont portés à l'extérieur; tandis que si une colonne est jetée au fond, elle est roulée vers l'intérieur. Et en effet, il a été souvent expérimenté que des objets pesants, jetés au fond de la mer de Propontide, avaient été entraînés dans l'intérieur de la mer du Pont.

Aviénus. — Encore une seule question, et je me tais. « Pourquoi toute substance douce le paraît-

elle davantage lorsqu'elle est froide que lorsqu'elle est chaude? » — Disaire répondit: La chaleur absorbe la sensation, et son ardeur émousse le goût sur la langue. Le sentiment pénible qu'elle commence par produire dans la bouche en bannit la volupté. Que si, au contraire, la bouche n'est point affectée par le sentiment de la chaleur, la langue peut alors apprécier sans obstacle la douceur d'un aliment agréable. En outre, les sucs rendus doux par le moyen de la chaleur ne pénètrent point dans nos veines impunément, et cette qualité nuisible en diminue la volupté.

CHAPITRE XIII.

De trois questions proposées à Disaire par Horus.

Horus, succédant à Aviénus, dit: En faisant plusieurs questions relatives à la boisson et à la nourriture, Aviénus a négligé la plus essentielle; j'ignore si c'est par oubli ou volontairement. « Pourquoi ceux qui sont à jeun ont-ils plus de soif que de faim? » Disaire, résous, s'il te plaît, pour nous tous cette question. — Disaire: Tu m'interroges, Horus, sur un sujet qui mérite bien d'être traité, mais dont l'explication est évidente. L'animal est un composé de divers éléments; mais entre les éléments qui constituent le corps, il en est un qui exige seul, ou du moins beaucoup plus que les autres, l'aliment qui lui est exclusivement propre; je veux parler de la chaleur, qui réclame sans cesse qu'on lui fournisse du liquide. Hors de nous, nous ne voyons, parmi les quatre éléments, ni l'eau, ni l'air, ni la terre, porter aucune atteinte aux objets placés

prospiciæ gelidæ feruntur, contractæ de fluvialium vel pluvialium undarum multitudine: in quas licet frigori, quasi leviores marina, plurimum autem aquarum talium influere Ponto, et totam superficiem ejus infectam esse dulci liquore, præter quod ait Sallustius, « mare Ponticum cum dulcius, quam cetera, » est hoc quoque testimonio, quod si in Pontum vel paleas, vel ligna, seu quæcumque alia natantia projeceris, foras extra Pontum feruntur in Propontidem, atque ita in mare, quod alibi Asiae oram; cum constet, in Pontum influere maris aquam, non effluere de Ponto. Meafus enim, qui solus de oceano receptas aquas in maria nostra transmittit, in freto est Gaditano, quod Hispaniam Africanamque interiacet, et sine dubio inundatio ipsa per Hispaniensem et Gallicanum litora in Tyrrhenum prodit: inde Adriaticum mare facit; ex quo dextra in Parthenium, leva in Jonium, et directam in Egeum pergit; atque ita ingreditur in Pontum. Quæ igitur ratio facit, ut rivatum aquæ de Ponto fluant, cum foris influentes aquas Pontus accipiat? Sed constat utraque ratio. Nam superficies Ponti, propter nimias aquas, quæ de terra dulces influunt, foras effluit: deorsum vero intro pergit influxio. Unde probatum est, natantia, quæ, ut supra dixi, jaciuntur in Pontum, foras pelli; si vero columna descenderit, introrsum minari. Et hoc sæpe usu probatum est, ut graviora quæque in fundo Propontidis ad Ponti interiora pellantur.

Adjuncta hæc una consultatione, reticebo: « Cur omne dulcium magis dulce videtur, cum frigidum est, quam si caleat? » Respondit Disarius: Calor sensum occupat, et gustatum lingue fervor interperdit. Ideo ex asperatione oris proventa suavitas excluditur. Quod si caloris absit injuria, tum demum potest lingua incolumi blandimento dulcedinem pro merito ejus excipere. Præterea succus dulcis per calorem non impune penetrat venarum receptacula: et ideo noxa minuit voluptatem.

CAPUT XIII.

De questionibus tribus, quas Horus Disario proposuit.

Successit Horus, et, Cum multa, inquit, de potu et cibatu quaesisset Avienus, unum maxime necessarium, sponte an oblitus, ignoro, prætermisit, « cur jejuni magis sitiant, quam esuriant? » hoc in commune nobis, Disari, si videtur, solve. Et ille, Rem tractatu dignam, inquit, Hore, quaesisti; sed ejus ratio in aperto sit. Cum enim animal ex diversis constet elementis, unum est de his, quæ corpus efficiunt, quod et solum, aut maxime ultra cetera, aptum sibi quaerat alimentum: calorem dico, qui liquorem sibi semper exigit ministrari. Certe de ipsis quatuor elementis extrinsecus videmus nec aquam, nec aerem, neque terram, aliquid, quo alatur, aut quod

dans leur voisinage ou dans leur contact, pour les consommer ou pour s'en nourrir. Le feu lui seul, par un effet de sa tendance perpétuelle à s'alimenter, dévore tout ce qu'il rencontre. Considère le premier âge de l'enfance, et vois quelle quantité de nourriture il consomme, par l'effet de l'abondance du calorique. Vois, au contraire, les vieillards supporter facilement l'abstinence, parce que la chaleur, que la nourriture sert à alimenter, est chez eux presque éteinte; tandis que l'âge intermédiaire, s'il excite par beaucoup d'exercice sa chaleur naturelle, désire la nourriture avec plus de vivacité. Remarquons aussi que les animaux privés de sang ne prennent aucune nourriture, à cause de l'absence de la chaleur. Si donc l'appétit contient toujours un principe de chaleur, et que le liquide soit l'aliment propre à la chaleur, il en résulte que, lorsque notre corps se trouve privé par le jeûne des objets de sa nutrition, la chaleur réclame spécialement le sien, lequel une fois obtenu restaure le corps entier, et lui permet d'attendre plus patiemment une nourriture solide.

Comme Disaire eut achevé de parler, Aviénus ramassa sur la table son anneau, qui venait de tomber du petit doigt de sa main droite; et les assistants lui ayant demandé pourquoi il le mettait à une autre main et à un autre doigt qu'à celui qui est consacré à le porter, il leur montra sa main gauche enflée par suite d'une blessure. Cette circonstance fournit à Horus le sujet d'une question. — « Pourquoi, dit-il, Disaire (car la connaissance de la disposition des parties du corps appartient à la médecine : et d'ailleurs, tu possèdes cette connaissance au delà de ce qu'on exige d'un médecin), dis-moi pourquoi l'on s'est géné-

ralement accordé à porter les anneaux principalement à la main gauche, et au doigt qui est à côté du plus petit, et qu'on appelle médicinal? » — Disaire. L'explication de cette question m'était venue de chez les Égyptiens, et je doutais encore si elle était fabuleuse ou réelle, lorsqu'ayant consulté depuis des ouvrages anatomiques, j'ai découvert qu'effectivement un nerf parti du cœurse prolonge jusqu'au doigt de la main gauche qui est à côté du plus petit, et qu'il s'y termine en s'enlaçant dans les autres nerfs du même doigt. Voilà pourquoi les anciens voulurent que ce doigt fût entouré d'un anneau, comme d'une couronne. — Horus. Ce que tu dis de l'opinion des Égyptiens, Disaire, est si vrai, qu'ayant vu dans leurs temples leurs prêtres, qu'ils appellent prophètes, parcourir les simulacres de leurs dieux pour oindre ce seul doigt d'essences odoriférantes, et leur en ayant demandé le motif, j'appris de leur premier pontife, que c'était à cause du nerf dont tu viens de parler, et de plus, à cause du nombre qui est signifié par ce doigt; car étant plié, il désigne le nombre six, nombre entièrement plein, parfait et divin. Le pontife me démontra par plusieurs arguments les causes qui constituent la perfection de ce nombre. Je les passe sous silence, comme étant peu appropriés à notre conversation actuelle; mais voilà ce que j'ai appris dans cette Égypte, dépositaire de toutes les connaissances sacrées, sur le motif qui a fait affecter l'anneau à un doigt plutôt qu'à un autre.

Alors Cecina Albin, prenant la parole, dit : Si vous le trouvez bon, je vais vous rapporter ce que je me souviens d'avoir lu sur ce même sujet dans Aétius Capito, l'un des hommes les plus

consumat, exigere, nullamque novam vicinis vel appositis sibi rebus inferre. Solus ignis alimentis perpetui desiderio, quidquid offendit, absumsit. Insupere et primæ ætatis infantium, quantum cibum nimio calore conficiat : et contra, senes cogita facile tolerare jejunium, quasi exstincto in ipsis calore, qui nutrimentis recreari solet. Sed et mediæ ætatis, si nullo exercitio excitaverit sibi naturalem calorem, animosius cibum appetit. Consideremus et animalia sanguine carentia, que nullum cibum querant penuria caloris. Ergo si calor semper est in appetentia liquor autem proprium caloris alimentum est; bene in nobis, cum ex jejunio corpori nutrimenta quaeruntur, præcipue calor sium postulat : quo accepto, corpus omne recreatur, et patientius expectat cibum solidiorem.

His dictis, anulum Avienus de mensa retulit, qui illi de brevissimo dexterae manus digito repente deciderat : cuiusque a præsentibus quaereretur, cur eum aliene manui et digito, et non huic gestamini deputatis potius inereret; ostendit manum levam ex vulnere tumidiorem. Hinc Horo nata questionis occasio. Et dic, inquit, Disari, (omnis enim situs corporis pertinet ad medici notionem, tu vero doctrinam et ultra, quam medicina postulat, consecutus es) dic, inquam, « cur sibi communis assensus » anulum in digito, qui minimo vicinus est, quem

« etiam medicalem vocant, et manu præcipue sinistra » gestandum esse persuasit? » Et Disarius : De hac ipsa questione sermo quidam ad nos ab Ægypto venerat, de quo dubitabam, fabulam, an veram rationem vocarem : sed libris anatomicorum postea consultis, verum reperi, nervum quemdam de corde natum priusquam pergere usque ad digitum manus sinistrae minimo proximum, et illic desinere implicatum ceteris ejusdem digiti nervis : et ideo visum veteribus, ut ille digitus annulo, tanquam corona, circumdaretur. Et Horus, Adeo, inquit, Disari, verum est, ita ut dicis, Ægyptios opinari, ut ego sacerdotis eorum, quos prophetas vocant, cum in templo viderem circa Deorum simulacra, hunc in singulis digitis conflictis odoribus illinire, et ejus rei causas requisissem; et de nervo quod jam dictum est, principe eorum narante didicerim, et insupere de numero, qui per ipsum significatur. Complicatus enim senarium numerum digitus iste demonstrat, qui omnifariam plenus, perfectus atque divinus est. Causaque, cur plenus sit hic numerus, ille multis asseruit : ego nunc ut præsentibus fabulis minus aptas relinquo. Hæc sunt, que in Ægypto divinarum omnium disciplinarum compole, cur anulum huic digito magis inereretur, agnovi. Inter hæc Cecina Albinus, Si volentibus vobis erit, inquit, in medium profero, que de

instruits du droit pontifical. Capito, après avoir établi que la religion défend de sculpter les statues des dieux avec des anneaux aux doigts, passe à l'explication du motif pour lequel on porte l'anneau à ce doigt et à cette main. « Les anciens, » dit-il, portaient l'anneau autour de leur doigt, comme seau et non comme ornement; c'est pour quoi il n'était permis d'en porter qu'un seul; et encore ce droit n'appartenait qu'aux hommes libres, à qui seuls pouvait être accordée cette confiance qu'on attache à un seau. Ainsi, les esclaves ne jouissaient point du droit de porter l'anneau. Soit qu'il fût de fer, soit qu'il fût d'or, l'anneau était orné de ciselures, et chaque un le portait à son gré, à quelque main ou à quelque doigt que ce fût. Dans la suite, ajoute-t-il, un siècle de luxe amena l'usage d'inciser les seaux sur des pierres précieuses. Cet usage devint bientôt universel; en sorte qu'il s'établit une émulation de vanité, pour élever de plus en plus le prix des pierres destinées à être ciselées. De là, il arriva que la main droite, qui agit beaucoup, fut affranchie de l'usage de porter des anneaux, usage qui fut transporté à la main gauche, laquelle reste plus oisive; et ceci pour éviter que la fréquence de l'usage et du mouvement de la main droite n'exposât les pierres précieuses à être brisées. De plus, ajoute encore Capito, on choisit parmi les doigts de la main gauche celui qui est à côté du petit, parce qu'il fut trouvé plus apte que les autres à recevoir la garde précieuse de l'anneau. En effet, le pouce (*pollex*), ainsi nommé à cause de l'influence qu'il exerce, (*qui pollet*), ne reste pas oisif, même à la main gauche. Il est toujours en activité de service, autant

« que la main tout entière; aussi est-il appelé « par les Grecs *ἀντίχειρ* (avant-main), comme s'il « était une seconde main. Le doigt qui est placé « à côté du pouce fut trouvé trop nu, puisqu'il « n'est point défendu par la juxtaposition d'un « autre doigt; car le pouce est placé tellement « au-dessous, que c'est tout au plus s'il dépasse « sa racine. Le doigt du milieu, ajoute encore Capito, et le plus petit furent négligés, comme peu convenables, l'un, à cause de sa longueur, l'autre, à cause de sa courte taille, et l'on choisit celui qui est enclavé entre ces deux, et qui fait peu de service, comme étant, à cause de cela, le plus convenablement disposé pour la garde de l'anneau. » Telle est la version du droit pontifical; que chacun suive à son gré l'opinion des Étrusques, ou celle des Égyptiens.

Ici Horus reprenant le cours de ses interrogations: — Tu sais, Disaire, dit-il, que je ne possède rien autre chose que cet habit qui me couvre; ainsi je n'ai ni ne désire d'avoir d'esclave, mais je me rends à moi-même tous les services qui sont nécessaires à un homme vivant. Dernièrement donc, séjournant dans la ville d'Ostie, je lavai quelque peu dans la mer mon manteau sali, et je le mis sécher au soleil sur le rivage; et néanmoins, après cette ablution, les taches de ses saletés reparurent. Comme cela m'étonnait, un marin qui se trouvait là me dit: Que ne vas-tu laver ton manteau dans le fleuve, si tu veux le rendre propre? Je le fis pour éprouver la vérité de son assertion; et en effet, après l'avoir lavé dans l'eau douce et fait sécher, je vis mon manteau rendu à sa propreté naturelle. Je demande donc l'explication de ce fait, et pour-quoi l'eau douce est plus propre que l'eau salée

hac eadem causa apud Atrijum Capitonem pontificiū juris inter primos peritima legisse memini; qui, cum nefas esse sanciret, Deorum formas insculpi annulis, eo usque processit, ut et, cur in hoc digito, vel in hac manu gestaretur annulus, non laceret. « Veteres, inquit, non ornatus, sed signandi causa, annulum secum circumferbant. » Unde nec plus habere, quam unum, licebat, nec cuiquam, nisi libero: quos solos fides deceret, quae signaculo continetur: ideo jus anulorum famuli non habebant. Inprimis mebat autem sculptura materiae annuli, sive ex ferro, sive ex auro foret: et gestabatur, ut quisque vellet, quae cumque manu, quolibet digito. Postea, inquit, usus luxuriantis aetatis signaturas pretiosis gemmis cepit insensere: et certum haec omnis imitatio laessivit, ut de augmento pretii, quo suspensidos lapides parassent, gloriantur. Hinc factum est, ut usus anulorum exentis dexterae, quae nullum negotiorum gerit, in lavam relegaretur, quae otiosior est: ne crebro motu et officio manus dextrae pretiosis lapides frangerentur. Electus autem, inquit, in ipsa lava manu digitus minimo proximus, quasi aptior ceteris, cui commendaretur annuli pretiositas. Nam pollex, qui nomen ab eo, quod pollet, accepit, nec in sinistra cessat, nec minus, quam tota manus,

« semper in officio est. Unde et apud Graecos *ἀντίχειρ*, « inquit, vocatur, quasi manus altera. Pollicis vero vicinus, nudus, et sine tuitione alterius appositus videbatur: « nam pollex ita inferior est, ut vix radicem ejus excedat. « Medium et minimum vitaverunt, inquit, et ineptos, « alterum magnitudine, brevitate alterum: et electus est, « qui ab utroque clauditur, et minus officii gerit, et ideo « se vando amplius magis accommodatus est. » Haec sunt, quae lectio pontificalis habet. Unusquisque, ut volet, vel Etruscum, vel Egyptiacam opinionem sequatur.

Inter haec Horus ad consulendum reversus, Scis, inquit, Disaire, praeter hunc vestitum, qui me legit, nihil me in omni consuetudine aliud habere. Unde nec servus mihi est, nec, ut sit, opto: sed omnem usum, qui vivo ministrandus est, ego mihi metum administro. Nuper ergo, cum in Hostiensis oppido morarer, sordidatum pallium meum in mari diutius lavi, et super litus sole siccati: nihilque minus eadem in ipso post ablationem maculae sordium visabantur. Cumque me resista stupefaceret, assistens forte nauta, Quin potius, ait, in fluvio alide pallium tuum, si vis emaculatum. Parvi, ut verum probarem; et aqua dulci ablutum atque siccatum, vidi splendori suo reddidit. Et ex illo causam requiro, « cur magis dulcis, quam salsa aqua,

« à laver les souillures ? » — Depuis longtemps, dit Disaire, cette question a été posée et résolue par Aristote. Il dit que l'eau marine est beaucoup plus épaisse que l'eau douce; bien plus, que l'une est feculeuse, tandis que l'autre est pure et légère. De là vient que l'eau de la mer soutient facilement ceux même qui ne savent pas nager, tandis que l'eau des fleuves offre peu de résistance, parce qu'elle n'est renforcée par aucun mélange étranger; elle cède tout de suite, et laisse aller à fond les fardeaux qu'elle reçoit. C'est pourquoi il conclut que l'eau douce, étant d'une nature plus légère, pénètre plus promptement dans les objets qu'elle lave, et emporte avec soi, en séchant, les taches et les saletés, tandis que l'eau de mer, étant plus épaisse, trouve dans sa densité un obstacle qui l'empêche de pénétrer facilement les objets qu'elle doit laver; et comme elle ne sèche qu'avec difficulté, elle n'entraîne avec soi que peu de saletés. — Horus paraissait satisfait de cette explication, lorsqu'Eusthate dit : — N'abuse point, Disaire, de la confiance de celui qui a soumis ses doutes à ta décision. Aristote, en cela comme en plusieurs autres choses, raisonne avec plus de subtilité que de justesse. La densité de l'eau nuit si peu à l'opération du lavage, que souvent, pour laver certains objets que l'eau douce pure elle-même nettoierait trop tardivement, on y mêle de la cendre, ou, à son défaut, de la terre, afin que, devenue plus crasse, elle opère plus promptement l'ablution. Ce n'est donc point son épaisseur qui rend l'eau de la mer moins propre au lavage; ce n'est pas non plus sa salure; car le propre du sel étant de séparer et d'ouvrir les pores, elle

devrait au contraire nettoyer mieux ce qu'on veut laver : mais la seule cause qui rend l'eau de la mer moins propre au lavage, c'est sa qualité graisseuse, qu'Aristote lui-même a souvent reconnue, et qui est attestée d'ailleurs par la présence du sel, dans lequel personne n'ignore qu'il existe une substance grasse. Un autre indice de la qualité graisseuse de l'eau de mer, c'est que lorsqu'on en jette sur la flamme, elle l'attise au lieu de l'éteindre, parce que sa graisse fournit de l'aliment au feu. Enfin, croyons-en Homère, que la nature admit seul dans ses secrets. Quoi que Nausicaa, fille d'Alcinoüs, se trouvât au bord de la mer, le poëte lui fait laver ses vêtements, non dans la mer, mais dans un fleuve. Dans ce même passage, Homère nous apprend qu'il existe dans l'eau de la mer une partie graisseuse. Ulysse, parvenu à s'échapper des flots et à se sécher la corps, dit aux servantes de Nausicaa :

« Restez à l'écart, afin que je purifie mes
« épaules de la salure des eaux. »

Après cela, il descend dans le fleuve, et

« ... s'y purifie de la tête aux pieds de la souil-
« lure de la mer. »

Le divin poëte, qui en toute chose suit la nature, peint ici ce qui arrive à ceux qui, au sortir de la mer, s'exposent au soleil. La chaleur a bientôt desséché l'eau; mais il reste sur la surface du corps comme une espèce de fleur, dont on reconnaît la présence en se frottant : et cet effet est produit par la graisse qui se trouve dans l'eau marine, et qui seule la rend impropre au lavage.

« idonea sit sordibus ablundis. » Jam dudum, Disarius inquit, hæc questio ab Aristotele et proposita est, et soluta. Ait enim, aquam marinam multo spissiorum esse, quam est dulcis : immo illam esse feculentam, dulcem vero poram atque subtilem. Hinc facilius, ait, vel impetitos nandi mare sustinet : cum fluvialis aqua, quasi infirma, et nullo adjumento fulva, mox cadit, et inimum pondera accepta transmittit. Ergo aquam dulcem dixit, quasi natura levem, celerius immergere in ea, que abluenda sunt, et dum siccat, secum sordium marinis abstrahere : marinam vero quasi crassiorum nec facile penetrare purgando propter densitatem sui, et dum vix siccat, non multum sordium secum trahere. Cumque Horus his assentiri videretur, Eustathius ait : Ne decipias, quæso, credulum, qui se questionemque suam commisit fidei tue. Aristoteles enim, ut nonnulla alia, magis acute, quam vere, ista disseruit. Adeo autem aquæ densitas non nocet abluendis, ut sæpe, qui aliquas species purgatas volunt, ne sola aqua vel dulci tardius hoc efficiant, admiscant illi cinerem, vel, si defuerit, terrenum pulverem; ut crassior facta celerius possit abluere. Nihil ergo impedit marinæ aquæ densitas. Sed nec ideo, quia salsa est, minus abluit. Salsitas enim findere, et velut aperire solet meatus : ideo magis eliceret debuit abluenda. Sed hæc una causa est, cur aqua marina non sit ablutioni apta, quia pinguis est; sicut et

ipse Aristoteles sæpe testatus est, et sales docent, quibus itesse quiddam pingue nullus ignorat. Est et hoc indicium pinguis aquæ marinæ, quod, cum inspergitur flammæ, non tam exstinguit, aqua pariter accenditur, aquæ pinguedine alimoniam igni subministrante. Postremo, Homerum sequamur, qui solus fuit nature conscius. Facit enim Nausicaam Alcinoi filiam abluentem vestes, cum super mare esset, non in mari, sed fluvio. Idem locus Homeri docet nos, marinæ aquæ quiddam pingue pingue permixtum. Ulysses enim, cum jambulum mare evasisset, et staret siccatæ corpore, ait ad Nausicaicæ famulas :

Ἀμυρπίδοι, στήθ' ὄψω ἀπόσπροντο, ἔρρ' ἐγὼ αὐτῆς
ἄλμη ὄρωσται ἀπόύσσωται,

post hoc cum descendisset in fluvium,

Ἐκ κερπυλῆς ἔσπρην ἄνδ' ἡγύου.

Divinus enim vates, qui in omni re naturam secutus est, expressit, quod fieri solet; ut, qui ascendunt de mari, si in sole steterint, aqua quidem celeriter sole siccat, marina autem in corporis superficie veluti flos quidam, qui et in detergendo sentitur. Et hæc est aquæ marinæ pinguedo, quæ sola impedit ablutionem.

CHAPITRE XIV.

Pourquoi les objets paraissent plus grands sous l'eau, qu'ils ne le sont en effet; et en général comment s'opère la vision: est ce par la susception d'atomes qui émanent des objets vers nos yeux, ou est-ce plutôt par une émission de rayons hors de nos yeux?

Puisque tu as terminé avec les autres personnes de la société, continua Eusthate, consacrer-moi donc un instant. Nous parlions tout à l'heure de l'eau. Je demande: « Pourquoi les objets paraissent plus grands dans l'eau qu'ils ne le sont effectivement? » Ainsi, chez les traiteurs, certains mets délicats nous sont présentés, qui nous semblent d'un volume plus considérable qu'ils ne sont en effet. Nous voyons, par exemple, dans des vaisseaux de verre en forme de petits tonneaux, remplis d'eau, des œufs dont le volume paraît considérablement augmenté; des foies dont les fibres paraissent très-gonflées, et des oignons dont les zones orbiculaires sont très-agrandies. Enfin, les objets nous semblent alors tout différents de ce qu'ils sont réellement; c'est pourquoi certaines personnes ont là-dessus des idées fausses et hors de vraisemblance. — Disaire: L'eau est plus épaisse que l'air; c'est pourquoi la vue la pénètre plus lentement. Sa résistance repousse le trait visuel, qui est brisé et se replie sur lui-même. Ce retour ne s'effectue point en ligne directe; mais le trait visuel rompu se replie en débordant en tout sens les contours de l'objet; et c'est ainsi que l'image de celui-ci se représente plus grande que son archétype. Ainsi, le disque du soleil nous apparaît le matin plus grand qu'à l'ordinaire, parce qu'entre lui et nous se trouve place l'air, encore surchargé de l'humidité de la nuit, qui agrandit l'image du soleil,

CAPUT XIV.

Simulacra cum sub aquis majora esse videntur, quam revera sunt. Tum in universum quemodo visio fiat: an susceptione simulacrorum, que a rebus in oculis promanant? an potius emissionis radiorum ex ipsis oculis?

Et quia a ceteris expeditus mihi te paulisper indulges, modo autem nobis de aqua sermo fuit: quero: « Cur in aqua simulacra majora veris videntur? » Quod genus apud populosiores pleaque scitamentorum cernimus proposita, ampliora specie, quam corpore. Quippe videmus in doctis vitreis aqua plenis et ova globis majoribus, et juncuscula fibris tumidioribus, et bulvas spiris ingentibus: et omnino ipsum videre, quia nobis ratioe constat, quia solent de hoc nonnulli nec vera, nec verisimilia sentire. Et Disarius, Aqua, inquit, densior est aeris tenuitate: ideo cum cunctatior visus penetrat. Cujus offensa repercussa videntur aeres scinditur, et in se recurrit. Scissa dum redit, jam non directo ietu, sed undique versus incurrit lineamenta simulacri: et sic fit, ut videntur imago archetypo suo grandior. Nam et solis orbis matutinis solito nobis major apparet, qui interjacet inter nos et ipsum aer adhuc de nocte rosens: et grandescit imago ejus, tanquam in aqua speculo visatur.

comme si on la voyait dans le miroir des eaux.

Quant à la nature même de la vision, Épicure l'a profondément étudiée; et son opinion, à mon sens, doit être d'autant moins repoussée, qu'elle est fortement appuyée par Démocrite, qui, en cela comme en tout le reste, est du même sentiment que lui. Épicure pense donc qu'il s'échappe continuellement de tous les corps une émanation de certains atomes, et que cette émission spontanée de particules d'un volume imperceptible, dont les corps se dépouillent, ne cesse pas un seul instant. Ces atomes trouvent un asile dans nos yeux, vers lesquels les attire le siège du sens auquel la nature les a appropriés. Voilà ce que soutient Épicure. Si tu es opposé à son opinion, j'attends ce que tu auras à lui répliquer. — A cela Eusthate répondit en souriant: Il est facile d'apercevoir ce qui a trompé Épicure. En effet, il s'est écarté de la vérité, en se réglant sur l'analogie des quatre autres sens. Car, dans l'ouïe, dans le goût, dans l'odorat, dans le toucher, rien n'émane de nous; mais nous recevons du dehors ce qui provoque l'exercice de chacun de ces sens. Ainsi, la voix entre dans les oreilles; l'air entre dans les narines; c'est ce que nous faisons entrer dans le palais, qui engendre les saveurs; et c'est en appliquant les objets contre notre corps qu'ils deviennent sensibles au tact. C'est par analogie qu'Épicure a pensé qu'il ne s'échappe rien de nos yeux, mais que l'image des objets vient s'y placer spontanément. Cette opinion est contredite par l'expérience du miroir, qui représente à celui qui s'y regarde son image tournée vers lui, tandis qu'elle devrait, si elle émanait de nous en ligne directe, nous montrer en s'échappant sa partie postérieure; en sorte

Ipsam vero « videndi naturam » non insubide intrapexit Epicurus: cujus in hoc non est, ut existimo, improbanda sententia, « stipulante » præcipue Democrito; quia sicut in ceteris, ita et in hoc paria senserunt. Ergo censet Epicurus, ab omni tunc corporibus juxta fluere quæpiam simulacra manare; tunc unquam tantulam moram intervenire, quin ultro ferantur inani figura coherentes corporum exuvia, quarum receptacula in nostris oculis sunt: et ideo ad deputatum sibi a natura sedem proprii sensus recurrit. Hæc sunt, quæ vir ille commemorat: quibus si occurris obvius, expecto, quid referas. Ad hæc respondens Eustathius, In propatulo est, inquit, quod decepit Epicurum. A vero enim lapsus est, aliorum quatuor sensuum sentus exemplum: quia in audiendo, et gustando, et odorando, atque tangendo nihil e nobis emittimus, sed extrinsecus accipimus, quod sensum sui moveat. Quippe et vox ad aures ultro venit; et auræ in nares influunt; et palato ingeritur, quod gignat saporem; et corpori nostro applicatur tactu sentienda. tunc putavit et ex oculis nostris nihil foras proficisci, sed imagines rerum in oculos ultro manare. Cujus opinioni repugnat, quod in speculis imago adversa contemplatorem suum respicit: cum debeat, siquidem a nobis orta recto metu proficiscitur, posteram sui partem, cum discedit, ostendere, ut læva læ-

que la gauche et la droite de l'image se trouvaient placées dans le même sens que la gauche et la droite du corps réel. C'est ainsi que l'histriion qui s'ôte le masque le voit du côté qui lui couvrirait le visage; c'est-à-dire, par le creux du revers et non par la face. D'ailleurs, je voudrais demander à Épicure si les images ne se détachent des objets que lorsque quelqu'un a la volonté de voir, ou si, lorsque personne ne les considère, les atomes continuent d'en émaner en tout sens. S'il soutient le premier système, je demande quel pouvoir commande aux atomes de se tenir prêts à obéir à celui qui regarde, et de se déplacer autant de fois qu'il voudra mouvoir son visage. S'il s'en tient au second, et qu'il dise qu'il émane de tous les objets un flux perpétuel d'atomes, je demanderai combien de temps ils demeurent adhérents à nos yeux, auxquels rien ne les retient liés? Ou si j'accorde leur adhérence, comment transmettront-ils les couleurs, lesquelles, bien qu'incorporelles de leur nature, ne peuvent néanmoins jamais exister sans corps? D'ailleurs, qui peut concevoir qu'aussitôt que vous tournez vos yeux, accourent les images du ciel, de la mer, de son rivage, des prés, des vaisseaux, des troupeaux, et de ces innombrables objets que nous apercevons d'un coup d'œil, surtout lorsque c'est dans le très-petit espace de notre prunelle que réside la faculté de la vue? Et de quelle manière s'effectue la vision d'une armée? Est-ce que les atomes, sortis de chaque soldat, se réunissent, et, ainsi agglomérés par milliers, pénètrent dans l'œil de celui qui regarde? Mais pourquoi prendre la peine de discourir, afin de détruire une opinion qui se réfute elle-

vam, dextera dexteram respiciat. Nam et histrio personam sibi detractam ex ea parte videt, qua induit; scilicet non faciem, sed posteriorem cavernam. Deinde interrogare hunc virum vellem, an tunc imagines et rebus avolant, cum est qui velit videre: an et cum nullus aspiciat, emicant undique simulacra? Nam si, quod primum dixi, teneat; quero, cujus imperio simulacra presto sint intuenti, et quoties quis voluerit ora convertere, toties se et illa convertant? Sin secundo inhaereat, ut dicat perpetuo fluere rerum omnium manare simulacra; quero, quando coherencia permanent, nullo coagulo juncta ad permanendum? Aut si manere dederimus, quemadmodum aliquem retinebunt colorem, cujus natura cum sit incorporea, tamen nunquam potest esse sine corpore? Dein quis potest in animum inducere, simulatque oculos verteris, incurrere imagines caeli, maris, litoris, prati, navium, pecudum, et innumerabilium praetera rerum, quas uno oculo rum jactu videmus; cum sit pupula, quae visu pollet, oppido parva? et quoniam modo totus exercitus visitur? an de singulis militibus profecta simulacra se congerunt, atque ita collecta tot milia penetrant oculos intuentis? Sed quid laboramus opinionem sic inanem verbis verberare, cum ipsa rei vanitas se refellat? Constat aeternum visum nobis hac provenire ratione. Geminum lumen et pupula, quaeunque eam verteris, directa linea emicat. Id oculorum

même par sa propre futilité? Or, il est certain que c'est par le mécanisme suivant que s'opère en nous la vision. Un trait de lumière s'échappe en ligne directe de nos deux prunelles, de quelque côté qu'on les tourne. Si cette émanation naturelle de l'œil rencontre la lumière dans l'air qui est autour de nous, elle lui sert de conduit direct, jus qu'à ce qu'elle ait rencontré un corps; quoique l'on tourne le visage pour regarder autour de soi, le rayon visuel s'échappe toujours directement. Ce trait, que nous avons dit parti de nos yeux, après avoir été délié à sa racine, s'élargit vers son extrémité, en la manière que les peintres représentent les rayons. C'est pour cela qu'un œil qui regarde par un très-petit trou embrasse la profondeur des cieus. Ainsi donc, trois choses nous sont nécessaires pour opérer la vision: qu'un trait de lumière émane de nous, que l'air qu'il trouve sur son passage soit éclairé, et que le rayon rencontre un corps dont le choc arrête son cours; car s'il le prolonge trop longtemps, ce cours cesse d'être direct, le trait se fatigue, il se déchire et se déverse à droite et à gauche. De la vient qu'en quelque endroit de la terre qu'on se trouve, on eroit apercevoir les bornes du ciel, et c'est là ce que les anciens nommèrent horizon. Leurs observations ont constaté avec exactitude que le rayon visuel ne se prolonge pas horizontalement au delà de cent quatre-vingts stades, et qu'à cette distance il commence à se diviser en lignes courbes. J'ai dit *horizontalement*, car notre vue atteint très-loin en hauteur, puisque nous voyons le ciel. Celui qui regarde est toujours placé au centre du cercle que forme son horizon; et, d'après la mesure que nous avons donnée de

domesticum profluvium, si repererit in circumfuso nobis aere lucem, per eam directum pergit, quamdiu corpus offendet: et si faciem verteris, ut circumspicias, utrobique acies videndi directa procedit. Ipse autem jactus, quem diximus de nostris oculis emicare, incipiens a tenui radice, in summa fit labor: sicut radii a pictore finguntur. Ideo per minutissimum foramen contempnans oculus videt caeli profunditatem. Ergo tria ista nobis necessaria sunt ad effectum videndi: lumen, quod de nobis emittimus, et ut aet, qui interjacet, lucidus sit, et corpus, quo offenso desinat intentio. Quae, si diutius pergat, rectam intentionem lassata non obtinet, sed scissa in dexteram levamque diffunditur. Hinc est, quod, ubicunque terrarum steteris, videris tibi quamdam caeli conclusionem videre; et hoc est, quod horizontem veteres vocaverunt: quorum indagatio fideliter deprehendit directam ab oculis aciem per planum contra aspicientibus, non pergere ultra centum octoginta stadia, et inde jam recurvari. Per planum, ideo adjecti, quia altitudines longissime aspiciamus; quippe qui et orbem videmus. Ergo in omni horizontalis orbe ipse, qui intuetur, centrum est. Et quia diximus, quantum a centro acies usque ad partem orbis extenditur: sine dubio in horizonte *ὀριζήσεως* orbis trecentorum sexaginta stadiorum est: et, si ulterius qui intuetur accesserit, seu retrorsum recesserit, similem circa se or-

la longueur du rayon visuel, depuis le centre jusqu'à la circonférence du cercle, il résulte évidemment que le diamètre du cercle horizontal est de trois cent soixante stades; et, soit qu'il avance, soit qu'il recule, l'œil découvrira toujours autour de soi un cercle de cette même grandeur. Ainsi donc, comme nous l'avons dit, lorsque le rayon qui émane de nous traverse un air éclairé et vient frapper un corps, le phénomène de la vision est opéré; et afin que l'objet vu soit connu de nous, le sens de la vue instruit notre intelligence de sa forme extérieure, et l'intelligence le reconnaît à l'aide de la mémoire; par conséquent les yeux voient, l'intelligence juge, la mémoire se souvient. Trois agents sont nécessaires pour compléter par la vue la connaissance de la forme d'un objet; le sens, l'intelligence, la mémoire: le sens transmet à l'intelligence l'objet vu, et celle-ci reconnaît par le souvenir quel il est. La coopération du raisonnement est tellement nécessaire dans l'acte de la vision, que souvent, par ce sens seul, l'intelligence nous fait reconnaître une autre sensation que la mémoire nous suggère. Car si j'aperçois du feu, ma raison sait, avant que je l'aie touché, qu'il est chaud. Si c'est de la neige que j'aperçois, ma raison sait aussitôt que son contact est froid. En l'absence de la raison, la vue est inefficace; tellement que si l'on néglige de la consulter, une rame vue dans l'eau paraît rompue, ou une tour anguleuse paraît ronde, étant vue de loin. Mais si la raison veut s'y appliquer, elle reconnaît les angles de la tour et l'intégrité de la rame. En un mot, la raison discerne toutes ces erreurs qui ont fourni à la secte des académiciens des prétextes pour condamner le témoignage des sens. Le témoignage d'un seul sens, accompagné du raisonnement,

peut être compté parmi les choses les plus certaines; mais le témoignage d'un seul sens ne suffit pas toujours à la raison, pour reconnaître la nature des objets. Car si j'aperçois de loin la figure de ce fruit qu'on appelle pomme, il n'est pas certain, sous tous les rapports, que ce soit là une pomme; car on aura pu en former la figure avec quelque matière. Il faut donc invoquer un autre sens, pour décider l'odeur de l'objet; mais cet objet, placé au sein d'un tas de pommes, aura pu en retenir l'exhalaison; il faudra donc consulter le tact, qui peut juger de son poids: mais on peut craindre que le poids ne nous trompe à son tour, si l'ouvrier a eu l'artifice de choisir une matière dont le poids fût pareil à celui du fruit; il faut donc recourir au goût; et s'il est d'accord avec la forme, il n'y a plus de doute que l'objet ne soit une pomme. C'est ainsi qu'il est démontré que l'efficacité des sens dépend du raisonnement; et c'est pourquoi le Dieu qui nous a faits a placé tous nos sens dans la tête, c'est-à-dire, autour du siège de la raison.

CHAPITRE XV.

Si Platon est exact lorsqu'il écrit que la nourriture se rend dans l'estomac, et que la boisson coule dans les vaisseaux du pommot par l'artere appelée *trachee*.

Quand Disaire eut ainsi, parlé, il s'éleva touchant la solidité de ses raisonnements, un murmure universel d'approbation qu'Évangélus lui-même ne rougit point de partager; après quoi, Disaire reprit en ces termes: — Ce sont des applaudissements semblables qui ont provoqué la philosophie à usurper la discussion d'un art qui lui est étranger, ce qui a donné lieu plus d'une fois à

hem videbit. Sicut igitur diximus, cum lumen, quod pergit e nobis, per aeris lucem in corpus incidit, impletur officium videndi: sed ut possit res visa cognosci, renuntiat visam speciem rationi sensus oculorum; et illam advocata memoria recognoscit. Ergo videre oculorum est, judicare rationis, memoria meminisse: quia trinum est officium, quod visum complet ad dignoscendam figuram, sensus, ratio, memoria. Sensus rem visam rationi refundit, illa, quid visum sit, recordatur. Adeo autem in tuendo necessarium est rationis officium, ut saepe in uno videndi sensu, etiam alium sensum memoria suggerente ratio deprehendat. Nam si ignis appareat, scit enim et ante tactum ratio calere: si nix sit illa, quae visa est, intelligit in ipsa ratio etiam tactus rigorem. Hac cessante, visus inefficax est: adeo ut, quod remus in aqua fractus videtur, vel quod turris eminus visa, cum sit angulosa, rotunda existimatur, faciat rationis negligentia: quae, si se intenderit, agnoscit in turte angulos, et in remno integritatem. Et omnia illa discernit, quae Academicis damnandorum sensuum occasionem dederunt: cum sensus unus inter certissimas res habendus sit, comitante ratione, cui nonnunquam ad discernendam speciem non sufficit sensus unus.

Nam si eminus pomi, quod malum dicitur, figura visatur; non omnimodo in malum est. Potuit enim ex aliqua materia fingi mali similitudo. Advocandus est igitur sensus alter, ut odor judicet. Sed potuit inter congeriem malorum positum, autram odoris ipsius concepsisse. Hic tactus consulendus est, qui potest de pondere judicare. Sed metus est, ne et ipse fallatur, si fallax opifex materiam, quae pomi pondus imitaretur, elegerit. Confugiendum est igitur ad saporem. Qui si formae consentiat, malum esse, nulla dubitatio est. Si probatur, efficaciam sensuum de ratione pendere. Ideo Deus opifex omnes sensus in capite, id est, circa sedem rationis, locavit.

CAPIT XV.

Satin' recte scriptum sit a Platone, cibum per stomachum trahi: potius vero per arteriam, quae *τραχηίς* dicitur, fibris pulmonis illabi.

His dictis, favor ab omnibus exortus est, admirantibus dictorum soliditatem, adeo ut attestari vel ipsam Euangelum non pigeret. Disarius deinde subiecit: Isti plausus sunt, qui provocant philosophiam ad vindicandos sibi de

de manifestes erreurs. Ainsi votre Platon s'est livré à la risée de la postérité, en voulant toucher à l'anatomie, qui est une branche de la médecine. Il dit en effet que la nourriture et la boisson que nous consommons rencontrent deux voies; que la nourriture se rend dans l'estomac, et que la boisson coule dans les vaisseaux des poumons, par l'artère appelée *trachée*. Il faut s'étonner, ou plutôt s'affliger, qu'un si grand homme ait pu penser et rapporter dans ses ouvrages de pareilles choses. Aussi Erasistrate, médecin très-distingué de l'antiquité, l'attaque avec justice, en disant qu'il avance la des faits très-différens de ceux que l'observation nous enseigne. En effet, il existe deux tuyaux, pareils à des canaux, qui partent du fond de la bouche et descendent en bas. Par l'un, sont transmises et précipitées dans l'estomac toutes les matières qui composent, tant la nourriture que la boisson: elles sont portées de là dans un ventricule que les Grecs appellent *la ventre inférieur*, ou elles sont réduites et digérées. Ensuite, la partie la plus aride du résidu de ces matières se rend dans l'intestin appelé en grec *colon*, tandis que la partie humide coule à travers les reins dans la vessie. Par le second des deux premiers tuyaux dont nous avons parlé, appelé par les Grecs *trachée-artère*, l'air descend de la bouche dans le poumon, et retourne de là dans la bouche et dans les narines. C'est par ce même canal que passe la voix. Afin d'empêcher que la boisson et la nourriture non liquide, qui doit aller dans l'estomac, ne viennent tomber de la bouche dans ce tuyau ou l'air est respiré, et que sa présence n'aille encombrer le canal de la respiration, la nature a eu soin de placer ingénieuse-

ment, entre les deux canaux disposés l'un à côté de l'autre, l'épiglotte, qui leur sert réciproquement de cloison. Pendant qu'on mange et qu'on boit, cette épiglotte couvre et ferme la trachée-artère, et empêche qu'aucune portion de la nourriture ou de la boisson ne tombe dans le canal, toujours en activité, de la respiration. Il résulte de la qu'aucune partie liquide ne coule dans le poumon, qui est protégé par la disposition de l'orifice de l'artère. Tel est le système d'Erasistrate, conforme, je pense, à la vérité. En effet, la nourriture ne doit point parvenir dans le ventre sous forme de parties seches et indigestes, mais amollie et réduite sous forme liquide. Il faut donc que la même voie soit ouverte à la nourriture et à la boisson, afin que la première, modifiée par l'autre, puisse en cet état être transmise au ventre par l'estomac. Sans cette condition, la nature ne saurait produire ce qui est nécessaire à la conservation de la vie animale. D'ailleurs, le poumon offrant une forme solide et polie, si un corps dense était entraîné vers lui, comment pourrait-il y pénétrer, ou être transmis au lieu où s'opère la digestion; tandis que nous voyons que, si par hasard quelque chose, tant soit peu dense, tombe dans le poumon, entraîné par la force de la respiration, il s'ensuit aussitôt une toux violente et des secousses qui peuvent aller jusqu'à altérer la santé. Or, si une voie naturelle conduisait la boisson au poumon, il ne devrait pas redouter les liquides épaissis par des farines, par des graines, ou par toute autre matière dense. Pour quelle fonction la nature a-t-elle disposé l'épiglotte, qui bouche l'artère lorsque nous avalons la nourriture, si ce n'est pour empêcher que par

aliena arte tractatus, unde saepe occurrit in manifestis erroribus. Ut Plato vester, dum nec anatomica, quae medicinae propria est, abstinere, risum de se posteris tradidit. Dixit enim, divinas esse vias devorandis cibatum et potui; et cibum quidem per stomachum trahi, potum vero per arteriam, quae trachia dicitur, fibris pulmonis allabi. Quod tantum virtum vel existimasse, vel in libris retulisse, mirandum est, vel potius dolendum. Unde Erasistrate, medicorum veterum nobilissimas, in eum jure invecus est, dicens, retulisse illum longe diversa, quam ratio deprelendit. Duas enim esse fistulas instar canalium, easque ab oris faucibus proficisci deorsum, et per earum alteram induci, delabique in stomachum esculentia omnia et poculenta, ex eoque ferri in ventriculum, qui Graece appellatur *ἡ κάτω κοιλία*, atque illic subigi digerique; ac deinde aridiora ex his retrimenta in alvum convenue, et totid Graece *κώλον* dicitur; humidiora autem per renes in vesicam trahi: et per alteram de duabus superioribus fistulam, quae Graece appellatur *τραχίεια ἀρτηρία*, spiritum a summo ore in pulmonem, atque inde rursum in os et in nares commicare; perque eandem vocis fieri meatum: ac ne potus cibusve aridior, quem oporteret in stomachum ire, prociideret ex ore, labereturque in eam fistulam, per quam spiritus re-

ciprocatur, ex eaque offensione intercluderetur anima via, impositam esse arte quadam et ope naturae *ἐπιγλωττίδα*, quasi claustrum intumum utriusque fistulae, quae sibi sunt cohaerentes: eamque *ἐπιγλωττίδα* inter edendum bibendumque operire ac protegere *τὴν τραχίειαν ἀρτηρίαν*, ne quid ex esca potusve incidere in illud quasi aestuans animae iter, ac propterea nihil humoris influere in pulmonem, ore ipso arteriae communito. Haec Erasistrate: cui, ut existimo, vera ratio consentit. Cum enim cibus non squallidus siccitate, sed humoris temperie mollis ventri inferendus sit: necesse est, eandem viam ambobus patere, ut cibus potu temperatus per stomachum in ventrem condatur: nec aliter natura componeret, nisi quod salubre esset animalis. Deinde, cum pulmo et solidus et levigatus sit, si quid spissum in ipsum deciderit, quemadmodum penetrari aut transmitti potest ad locum digestionis; cum constet, si quando casu aliquid paulo densius in pulmonem violentia spiritus frahente deciderit, mox nasci tussim nimis asperam, et alias quassationes usque ad vexationem salutis? Si autem naturalis via potum in pulmonem traheret; cum pulenta bibuntur, vel cum hauritur potus admixtis granis, seu ex re aliqua densiore, quid his sumtis pulmo pateretur? Unde *ἐπιγλωττίς* a natura provisus est; quae,

le canal de celle-ci il ne tombât quelque portion de cette dernière dans le poumon, par l'effet de l'attraction irrégulière de l'aspiration? Lorsque nous voulons émettre la parole, l'épiglotte s'incline d'un autre côté pour fermer la route de l'estomac, et laisser à la voix un libre passage dans l'artère. Un résultat constaté par l'expérience, c'est que ceux qui avalent peu à peu la boisson en ont les intestins plus humectés, parce que le liquide, ainsi bu lentement, y fait un plus long séjour; tandis que, si l'on boit avec avidité, le liquide passe dans la vessie avec la même précipitation qu'il a été avalé; et la nourriture restant dans un état très-sec, il en résulte une digestion plus tardive. Or cette différence n'existerait point, si, dès le principe, la nourriture et la boisson avaient suivi des routes différentes. Quant à ce qu'a dit le poète Alcée, et qu'on répète vulgairement :

« Arrose ton poumon de vin, car la canicule
« opère sa révolution; »

cela doit s'entendre du bien-être que l'humectation occasionne au poumon, mais en tant qu'il n'attire du liquide qu'à proportion de son besoin. Tu vois maintenant que le prince des philosophes eût fait sagement de s'abstenir de parler de choses qui lui étaient étrangères, plutôt que de traiter des sujets qui lui étaient trop peu connus.

Eusthate un peu ému répliqua en ces termes : — Disaire, je te comptais autant parmi les philosophes que parmi les médecins; cependant, tu m'as paru tout à l'heure oublier une chose généralement crue et proclamée par le consentement universel de tous les hommes : c'est que la philosophie est l'art des arts et la science des sciences; et voila que, par une audace paricide, la médecine

se déchaîne contre elle. Toutefois, la partie rationnelle, c'est-à-dire celle qui traite des objets incorporels, n'est que la portion la plus étroite du domaine de la philosophie; tandis qu'elle s'étend principalement vers la physique, laquelle traite des corps divins, soit du ciel soit des astres. Quant à la médecine, elle n'est que la partie la plus grossière de la physique; elle ne raisonne que sur des corps terrestres et pétris de limon. Mais que parlé-je de raisonnement, dans un art ou les conjectures dominent bien plutôt? Ainsi donc, la science qui consiste à former des conjectures sur un chair de boue ose s'égaliser à la philosophie, qui, d'après des raisonnements certains, traite d'objets incorporels et véritablement divins. Mais pour que cette défense générale ne paraisse point un subterfuge, afin d'éluder ce qui concerne le poumon, écoute les motifs qui ont déterminé l'opinion du sublime Platon. L'épiglotte, dont tu as parlé, a été disposée par la nature pour ouvrir et fermer, par une alternative régulière, les deux conduits de la nourriture et de la boisson; de manière que la première soit transmise à l'estomac, et que le poumon reçoive la seconde par les nombreux canaux qui traversent le poumon. Les ouvertures qui s'y rencontrent ne sont pas destinées à permettre la sortie du souffle, pour lequel une exhalation occulte eût été suffisante, mais à laisser, dans le cas où quelque portion de la nourriture viendrait à tomber dans le poumon, un passage au suc qui en résulte, afin qu'il puisse se rendre au siège de la digestion. Si, par quelque accident, l'artère vient à être coupée, nous n'avalons plus la boisson; car son canal se trouvant percé, elle s'échappe au dehors, sans arriver à l'estomac : ce qui n'aurait pas lieu, si l'artère n'était le canal des liquides. Voici encore qui prouve évidemment ce fait :

cum cibis sumitur, operimento sit arteria, ne quid per ipsam in pulmonem, spiritu passim trahente, labatur. Sicut et cum sermo emittendus est, inclinatur ad operiendam stomachi viam, ut arteriam voci patere permittat. Est et hoc de experientia notum, quod, qui sensum trahunt potum, ventres habent humectiores, humore, qui paulatim sumitur est, diutius permanente. Si quis vero avidius hauserit, humor eodem impetu, quo trahitur, præterit in vesicam; et sicciori cibo provenit tarda digestio. Hæc autem differentia non nasceretur, si a principio cibi et potus divisi essent meatus. Quod autem Alcæus poeta dicit, et vulgo canitur,

Ὀἶνον πνεύμονα τέγγε,
Τὴ γὰρ ἀστρον περιέλλεται.

ideo dictum est, quia pulmo revera gaudet humore, sed trahit quantum sibi existimat necessarium. Vides, satius fuisse philosophorum omnium principii alienis abstinere, quam minus nota proferre.

Ad hæc Eustathius paulo commotior, Non minus te, inquit, Disari, philosophis, quam medicis inserbam; sed modo videris mihi rem consensu generis humani decantatam et creditam oblivioni dare, philosophiam artem esse

artium, et disciplinarum disciplinarum. Et tunc in ipsam invelitur paricidali ausu medicina : cum philosophia illic habeatur angustior, ubi de rationali parte, id est, de incorporeis, disputat; et illic inclinatur, ubi de physica, quod est de divinis corporibus vel cæli, vel siderum, tractat. Medicina autem physice partis extrema fæx est, cui ratio est cum testis terrenisque corporibus. Sed quid rationem nominavi, cum magis apud ipsam regnet conjectura, quam ratio? Quæ ergo conjicit de carne lutoleata, audent inequitare philosophiæ, de incorporeis et vere divinis certa ratione tractant. Sed ne videatur communis ista defensio tractatum vitare pulmonis, accipe causas, quas Platonica majestas secuta est. Ἐπιγλωττίς, quam memoras, inventum nature est ad legendas detegendasque certa alternatione vias cibatus et potus, ut illum stomacho transmittat, hunc pulmo suscipiat. Propterea tot meatibus distinctus est, et interpatet rimis, non ut spiritus egressiones habeat, cui exhalatio occulta sufficeret; sed ut per eos, si quid cibatus in pulmonem deciderit, succus ejus mox migret in sedem digestionis. Deinde ἀρτηρία si quo casu scissa fuerit, potus non devoratur, sed, quasi tisso meatu suo, rejectatur foras incolmi stomacho : quod non contingeret, nisi ἀρτηρία via esset humoris. Sed et hoc

c'est que ceux qui ont le poumon malade éprouvent une ardente soif, ce qui n'arriverait pas non plus, si le poumon n'était le réceptacle de la boisson. Remarquez aussi que les animaux qui n'ont point de poumon ne connaissent pas la soif; et en effet, il n'y a rien de superflu dans la nature, mais elle a prédestiné chaque membre à quelque une des fonctions de la vie. Lors donc que l'un d'eux manque, c'est que ses fonctions seraient superflues. Réfléchis encore que, si l'estomac recevait la boisson et la nourriture, les fonctions de la vessie deviendraient inutiles; car l'estomac aurait pu livrer aux intestins le résidu de chacune d'elles, tandis qu'il se borne à livrer celui de la nourriture; et il ne serait pas besoin de divers conduits pour donner passage à chacune de ces deux substances, mais un seul suffirait à toutes deux, pour les évacuer du même lieu. Au lieu de cela, la vessie et les intestins coopèrent, chacun séparément, à l'entretien de notre organisation: la première, en évacuant le poumon; la seconde, en évacuant l'estomac. Il ne faut pas non plus négliger de remarquer qu'on ne trouve dans l'urine, qui est le résidu de la boisson, aucun vestige de la nourriture, et même qu'elle n'est nullement empreinte de la couleur ou de l'odeur de cette dernière. Si cependant elle-ci eût été mêlée dans le ventre avec la boisson, l'urine conserverait quelque impression de la substance de leur commun excrement. Enfin, les pierres que la boisson produit dans la vessie, et que la boisson seule a la propriété de former, pourquoi ne se forment-elles jamais dans le ventre? ce qui devrait être cependant, s'il était le réceptacle de la boisson. Le fait de l'écoulement de la boisson dans le poumon n'a pas été ignoré de plusieurs

poètes distingués. Eupolis, dans la pièce intitulée *les Parasites*, dit: « Protagoras prescrit de valet de boire à l'époque de la canicule, afin de se tenir le poumon humecté. » Nous trouvons dans Ératosthène un témoignage semblable:

« Inondant son poumon de vin. »

Euripide vient encore manifestement à l'appui de ce même fait:

« Le vin parcourant les canaux du poumon. »

Puis donc que le système de l'organisation de notre corps et l'autorité des plus illustres témoins viennent appuyer celle de Platon, n'est-il pas absurde de penser le contraire?

CHAPITRE XVI.

Si l'œuf a été avant la poule, ou la poule avant l'œuf.

Sur ces entrefaites, Évangélus, qui voyait avec envie la gloire qu'obtenaient les deux Grecs, leur dit en se moquant: Quittez ces questions, que vous n'agitez entre vous que pour faire parade de votre loquacité. J'aimerais mieux encore, si votre science y peut quelque chose, que vous voulussiez m'apprendre « si l'œuf a été avant la poule, ou la poule avant l'œuf? » — Tu crois te moquer, lui répondit Disaire; et néanmoins, la question que tu viens de toucher est très-digne d'être approfondie et résolue. Car pourquoi m'as-tu demandé, en critiquant l'utilité de cette discussion, si l'œuf a été avant la poule, ou la poule avant l'œuf?..... Mais sache que cette question doit être rangée parmi les plus sérieuses, et discutée avec beaucoup de soin. Je vais dire ce qui me paraît susceptible d'être allégué en faveur

in propatulo est, quia, quibus æger est pulmo, accenduntur in maximam sitim: quod non eveniret, nisi esset pulmo receptaculum potus. Hoc quoque intueri, quod animalia, quibus pulmo non est, potum nesciunt. Natura eam nihil superfluum, sed membra singula ad aliquod vivendi ministerium fecit: quod cum deest, usus ejus non desideratur. Vel hoc cogita, quia si stomachus cibum potumque susciperet, superfluum foret vesicæ usus. Poterat enim utriusque rei stomachus recrementa intestino tradere, cui nunc solius cibi tradit: nec opus esset diversis meatibus, quibus singula traderentur, sed unus utriusque sufficeret ab eadem statione transmissio. Modo autem seorsum vesica, et intestinum seorsum saluti servit: quia illi stomachus tradit, pulmo vesicæ. Nec hoc prætereundum est, quod in urina, quæ est recrementum potus, nolum cibum vestigium reperitur; sed nec aliqua qualitate illorum recrementorum vel coloris, vel odoris inficitur. Quod si in ventre simul fuissent, aliqua illarum sordium qualitas indiceret. Nam postremo lapides, qui de potu in vesica nascuntur, cur nunquam in ventre coalescunt, cum non nisi ex potu fiant, et nasci in ventre quoque debuerint, si venter esset receptaculum potus? In pulmonem defluere potum, nec poetae nobiles ignorant; ail enim Eu-

polis in fabula, quæ inscribitur Colaces: Πίνειν γὰρ ὁ Πρωταγόρας ἐκέλευεν, ἵνα πρὸ τοῦ κυνὸς τὸν πνεύμον ἐκλύτου φορῆ; et Eratosthenes testatur idem:

Καὶ βιβλὸν ἀρχαῖον πνεύμονα τεγγόμενος.

Euripides vero hujus rei manifestissimum adstipulator est:

Οἶνος παράσας πνευμένων διαφύσας.

Com igitur et ratio corporæ fabricæ, et læstium nobilis auctoritas adstipulator Platoni, nonne quisquis contra sentit, insanit?

CAPUT XVI.

Ovumne prius fuerit, an gallina.

Inter hæc Evangelus, gloriæ Græcorum invidens et illudens: Facessant, ait, hæc, quæ inter vos in ostentationem loquacitantis agitantur; quin potius, si quid callet vestra sapientia, scire ex vobis volo, ovumne prius existerit, an gallina? Irridere te putas, Disarius ait; et lamem quæstio, quam movisti, et inquisitit, et scitu digna est. Cur enim tibi de rei utilitate comparas consultasti, utrum prius gallina ex ovo, an ovum ex gallina

de chacune des deux opinions, te laissant le choix de celle qui te paraîtra la plus vraie.

Si nous accordons que tout ce qui existe a eu un commencement, il est juste de décider que la nature a commencé par produire l'œuf. Car tout ce qui commence est d'abord informe, imparfait, et ne marche vers son perfectionnement qu'à l'aide du temps et de l'art. Ainsi donc, pour faire l'oiseau, la nature a commencé par un rudiment informe; elle a produit l'œuf, dans lequel n'existe pas encore la forme extérieure de l'animal, mais dont est provenu un oiseau complètement organisé, par l'effet de l'accomplissement de son développement progressif. D'ailleurs, tout ce que la nature a décoré d'ornements divers a commencé indubitablement par être simple, et est devenu postérieurement compliqué, par l'accession de choses qui y ont été réunies. Ainsi l'œuf a été créé d'une forme simple, et qui est la même dans tous les sens. Il est le germe d'où se sont développés les ornements divers qui complètent le corps de l'oiseau. De même que les éléments ont d'abord préexisté, et que de leur mélange ont été formés les autres corps, de même, si l'on peut permettre la comparaison, les principes séminaux qui se trouvent dans l'œuf peuvent être considérés, en quelque sorte, comme étant les éléments de la poule. Non, elle n'est pas inopportune la comparaison de l'œuf avec les éléments dont toutes les choses sont composées; car, dans toutes les classes d'animaux qui se reproduisent par le coït, vous en trouverez quelques-uns dont l'œuf est le principe et comme l'élément. En effet, tous les animaux ou marchent, ou rampent, ou nagent, ou volent. Parmi

ceux qui marchent, les lézards et tous les animaux de cette famille sont reproduits par des œufs. Il en est de même des reptiles. Tous les animaux qui volent sont ovipares; un seul excepté, dont la condition est incertaine: car la chauve-souris vole, il est vrai, au moyen d'ailes formées de pellicules, mais ne doit pas être comptée parmi les oiseaux, puisqu'elle marche sur quatre pieds, qu'elle met au monde ses petits entièrement conformés, et qu'elle les allaite. Tous les animaux nageants sortent d'un œuf particulier à leur espèce, excepté le crocodile, qui, comme les oiseaux, provient d'un œuf à écaille. Et pour que je ne te paraisse pas avoir trop relevé la condition de l'œuf, en le nommant un élément, consulte les initiés aux mystères de Liber Pater, dans lesquels l'œuf n'est honoré avec tant de vénération qu'en raison de sa forme ovale et presque sphérique, qui ne présente d'ouverture en aucun sens: et parce qu'il renferme en soi la vie, on l'appelle le symbole du monde. Or, d'après l'opinion unanime, le monde est le principe de toutes choses.

Maintenant, produisons l'opinion qui soutient la préexistence de la poule; et voici comment nous tâcherons de la défendre. L'œuf n'est ni le commencement ni la fin de l'animal; car son commencement est la semence, sa fin est l'oiseau développé. L'œuf n'est donc que la digestion de la semence. Or, puisque la semence contient l'animal et que l'œuf contient la semence, l'œuf n'a pu être avant l'animal; de même que la digestion de la nourriture ne peut avoir lieu sans que quelqu'un ait mangé. Dire que l'œuf a été fait avant la poule, c'est comme si l'on disait que la matrice a été faite avant la femme; et

coeperit.... Sed hoc ita scribis inserendum est, ut de eo debeat vel anxie disputari. Et proferam, que in utramque partem mihi dicenda subveniet, relicurus tibi, utrum eorum verius malis videri. Si concedimus, omnia, quæ sunt, aliquando corpisse: ovium prius a natura factum jure existimabitur. Semper enim, quod incipit, imperfectum adhuc et informe est, et ad perfectionem sui per precedentis artis et temporis additamenta formatur. Ergo natura, fabricans avem, ab informi rudimento cepit, et ovum, in quo necdum est species animalis, effecit. Ex hoc perfecte avis species existit, procedente paulatim maturitatis effectu. Deinde, quidquid a natura variis ornatus contum est, sine dubio cepit a simplici; et ita contentiosis accessione variatum est. Ergo ovum visu simplex et undique versum pari specie creatum est: et ex illo varietas ornatum, quibus constat avis species, absoluta est. Nam sicut elementa prius existerunt, ita et reliqua corpora de commixtione eorum creata sunt: ita rationes seminales, quæ in ovo sunt, si venialis erit ista translatio, velut quædam gallinæ elementa credenda sunt. Nec importune elementis, de quibus sunt omnia, ovum comparavim: in omni enim genere animantium, quæ ex coitione nascuntur, invenies ovum aliquorum esse principium instar elementi. Aut enim gradiuntur animantia, aut

serpunt, aut nando volandove vivunt. In gradientibus la-certa et similia ex ovibus creantur. Quæ serpunt, ovibus nascuntur. Exordia volantia universa de ovibus produnt, excepto uno, quod incerte natura est: nam vespertilio volat quidem pelliculis alis, sed inter volantia non habendus est; quia quatuor pedibus graditur, formatosque pullos parit, et nutrit lacte quos generat. Nantia pæne omnia de ovibus oriuntur generis sui; crocodilus vero etiam de testibus, quæ sunt volantium. Et, ne videar plus nimio extulisse ovum elementi vocabulo, consule initiatos sacris Liberi patris: in quibus hæc veneratione ovum colitur, ut ex forma tereti ac pæne sphericali atque undique versum clausa, et includente intra se vitam, mundi simulacrum vocetur. Mundum autem consensit omnium constat universalitatis esse principium.

Prodeat, qui priorem vult esse gallinam, et in hæc verba tenet, quod defendit, asserere. Ovum rei, cuius est, nec initium, nec finis est. Nam initium est semen, finis avis ipsa formata. Ovum vero digestio est seminis. Cum ergo semen animalis sit, et ovum seminis: ovum ante animal esse non potuit; sicut non potest digestio cibi fieri, antequam sit, qui edit. Et tale est dicere, ovum ante gallinam factum, ac si quis dicat, matricem ante mulierem factam. Et qui interrogat quemadmodum gallina sine ovo

celui qui demande comment la poule a pu venir sans œuf est semblable à celui qui demanderait comment l'homme a pu être créé avant les parties naturelles, par lesquelles il se reproduit. Ainsi comme il ne serait pas exact de dire que l'homme est le produit de la semence, puisque la semence émane de l'homme; de même on ne peut pas dire que la poule est le produit de l'œuf, puisque l'œuf émane de la poule. Maintenant, si l'on accorde ce qui a été dit en faveur de la thèse opposée, que tout ce qui existe a commencé à quelque époque, nous répondrons que la nature a commencé d'abord par former chacun des animaux dans toute sa perfection, et qu'ensuite elle a soumis à des lois perpétuelles la succession continue de leur procréation. Un grand nombre d'animaux que la terre et la pluie produisent encore, tout conformés, sont une preuve que la nature a bien pu en agir ainsi dès le commencement. Tels sont les rats en Égypte, et en d'autres lieux les grenouilles, les serpents, et autres animaux de cette espèce. Car la terre ne produit jamais des œufs, qui sont des êtres absolument imparfaits, parce que la nature ne forme que des êtres parfaits, et qui procedent de principes parfaits, d'un tout, dont ils sont les parties. Accordons maintenant que l'œuf est la semence de l'oiseau, et voyons ce que nous apprend la définition que les philosophes ont donnée de la semence. Cette définition établit que la semence est une production d'une substance pareille à la substance de celui dont elle émane. Or, il ne peut pas exister de similitude avec une chose qui n'est pas encore; de même qu'il n'émane pas de semence de celui qui n'existe pas. Concluons de là que, des la première origine des choses, et à l'exemple des autres animaux qui sont repro-

duits seulement par la semence, et dont on n'a pas mis en question la préexistence à leur semence, les oiseaux, eux aussi, sont sortis complètement formés des mains de la nature. Chaque animal ayant été doté de la puissance de se reproduire, tous les animaux sont descendus des premiers, suivant les divers modes de naissance, que la nature a diversifiés selon la variété des espèces. Voilà, Évangélus, ce qu'on peut alléguer des deux côtés. Contiens un peu tes dérisions, et considère en toi-même lequel tu dois embrasser.

Évangélus. — Puisque la force de la conversation nous entraîne de la plaisanterie au sérieux, je veux que vous m'expliquiez ceci, dont la solution exacte m'a longtemps exercé. Dernièrement des chasseurs ont relancé des sangliers de la forêt de mon domaine de Tibur; et comme la chasse se prolongea assez longtemps, les uns me furent apportés durant le jour, et les autres pendant la nuit. La chair de ceux qu'on apporta de jour se conserva parfaitement saine; tandis que ceux qu'on apporta de nuit, la lune étant dans son plein, se putréfièrent: ce qui ayant été observé, les personnes qui apportèrent des sangliers la nuit suivante enfoncèrent des pointes d'airain dans chacune des parties de leur corps, et surent par ce moyen nous conserver leur chair parfaitement saine. Je demande donc pourquoi la lumière de la lune a produit sur les corps de ces animaux un effet pernicieux, que n'ont pas produit les rayons du soleil. — La réponse est simple et facile, dit Disaire. Rien ne se corrompt que par le concours simultané de l'humidité et de la chaleur. La putréfaction des corps des animaux n'est autre chose qu'un écoulement latent qui convertit en liquide les chairs solides. Si la chaleur est médiocre et tempérée, elle entretient l'hu-

esse potuit, similis est interroganti quonam pacto homines facti sint ante pudenda, de quibus homines procreantur. Unde sicut nemo recte dicit hominem seminis esse, sed semen hominis; ita nec ovi gallinam, sed ovum esse gallinæ. Deinde, si concedamus, ut ab adversa parte dictum est, hæc quæ siml, ex tempore aliquo nascisse principium: natura primum singula animalia perfecta formavit; deinde perpetuam legem dedit, ut continuaretur procreatione successio. Perfecta autem in exordio fieri potuisse, testimonio sunt nunc quoque non pauca animalia, quæ de terra et imbri perfecta nascentur: ut in Ægypto muures, et aliis in locis ranae, serpentesque, et similia. Ova autem nunquam de terra sunt procreata, quia in illis nulla perfectio est: natura vero perfecta format, et de perfectis ista procedunt, ut de integritate partes. Nam ut concedam ova avium esse seminaria, videamus quod de semine ipso philosophorum definitio testatur, quæ ita sancit: Semen generatio est, ad ejus, ex quo est, similitudinem pergens. Non potest autem ad similitudinem pergere, quæ necdum est: sicut nec semen ex eo, quod adhuc non subsistit, emanat. Ergo in primo rerum ortu intelligamus, cum ceteris animalibus, quæ solo semine nascentur, de quibus non ambigitur, quin prius fuerint,

quam semen suum, aves quoque opifice natura existisse perfectas: et quia vis generandi inserta sit singulis, ab his jam procedere nascendi modis, quos pro diversitate animalium natura variavit. Habes, Évangèle, utrobique quod teneas: et dissimulata paulisper irrisione, tecum de libera, quid sequaris.

Et Évangélus: Quia et ex jocis seria facti violentia loquendi, hoc mihi absolvas volo, cujus diu me exercuit vera deliberatio. Nuper enim mihi de Tiburti agro meo exhibitus sunt apri, quos obtulit silva venantibus. Et, quia diutulo continuata venatio est, perlatis sunt alii interdum, noctu alii. Quos perduxit dies, integra carnis incommoditate duravit: qui vero per noctem lunari plenitudine lucente portati sunt, putruerunt. Quod ubi scilicet est, qui sequenti nocte deferebant, infuso cuicumque parti corporis acuto aeneo, apros carne integra pertulerunt. Quæro igitur, cur novam, quam pecudibus occisis solis radii non dederunt, lunare lumen efficit? Facilis est, Disairius inquit, et simplex ista responsio. Nullius enim rei fit aliquando putredo, nisi calor humorque conuenerint. Pecudum autem putredo nihil aliud est, nisi cum defluxio quædam latens soliditatem carnis in humorem resolvit. Calor autem, si temperatus sit et modicus, nutrit humi-

midité; si au contraire elle est forte, elle dessèche et réduit le volume des chairs. Ainsi, le soleil, par sa grande chaleur, épouise l'humidité des corps morts; tandis que la lumière de la lune, dont la chaleur est insensible, mais qui renferme une tiédeur cachée, accroît la liquéfaction des parties humides, et produit ainsi la putréfaction, en injectant la tiédeur et en augmentant l'humidité.

— Après ce discours, Évangélus, s'adressant à Eustathe, lui dit: Si tu accedes à cette explication, tu dois le témoigner; ou si elle te répugne en quelque chose, tu ne dois pas négliger de nous en faire part, car vos discours ont eu la puissance de vous faire écouter volontiers par moi. — Tout ce qu'a dit Disaire, répondit Eustathe, est lumineux et vrai: mais il faut examiner brièvement si le degré de la chaleur est réellement la cause de la putréfaction; en sorte qu'on puisse dire qu'une grande chaleur ne la produit point, mais qu'elle est produite par une chaleur légère et modérée. Or, la chaleur du soleil, qui n'est jamais plus ardente durant l'année qu'à l'époque de l'été, et qui s'attéduit pendant l'hiver, putréfie cependant les chairs pendant l'été et non pendant l'hiver. Ce n'est donc pas à cause de la douce température de sa chaleur, que la lune augmente la liquéfaction des substances humides; mais il est dans la nature de la lumière qui émane de cet astre, je ne sais quelle propriété que les Grecs appellent *idiotique*, laquelle humecte les corps, et les baigne, pour ainsi dire, d'une imperceptible rosée, et qui, jointe à la chaleur propre à la lune, putréfie les chairs qu'elle a pénétrées un instant. En effet, toute chaleur n'est pas d'une quantité uniforme, en sorte qu'elle ne varie que du plus au moins; mais il est démontré, par des expériences éviden-

tes, qu'il est des qualités de feu très-diverses qui n'ont aucune parité entre elles. Ainsi les orfèvres n'emploient, pour travailler l'or, que du feu de paille, parce que tout autre serait impropre à fondre ce métal. Les médecins emploient le feu du sarment, préférablement à celui de tout autre bois, pour faire cuire les remèdes. Ceux qui fondent ou coulent le verre alimentent leur fourneau avec l'arbre appelé bruyère. La chaleur produite par le bois de l'olivier est salutaire aux corps, mais elle est nuisible dans les bains, et d'ailleurs elle a beaucoup d'efficacité pour séparer les jointures du marbre. Il n'est donc pas étrange qu'en raison des propriétés particulières à chaque sorte de chaleur, celle du soleil dessèche, tandis que celle de la lune humecte. Voilà pourquoi les nourrices couvrent soigneusement leurs nourrissons lorsqu'elles passent sous les rayons de la lune, de crainte que salumière n'augmente l'humidité naturelle qui abonde à cet âge, et qu'à l'exemple du bois vert, que la chaleur fait tourner parce qu'il contient encore des sucs humides, cet accroissement d'humidité ne fasse contourner les membres des enfants. L'on sait aussi que celui qui s'endort pendant longtemps au clair de la lune s'éveille péniblement et comme hébété, oppressé sous le poids de la substance humide que la lumière de la lune a la propriété de disperser et de répandre dans le corps, dont elle ouvre et relâche tous les conduits, en pénétrant dans son intérieur. De là vient que Diane, qui est la même que la lune, est appelée Artémis, mot formé d'*ἀερότεμις*, c'est-à-dire qui fend l'air. Elle est invoquée sous le nom de Lucine par les femmes en travail d'enfant, parce qu'elle a la propriété spéciale de distendre les ouvertures du corps et d'ouvrir les voies aux écoulements, ce qui est favorable à accélérer les accouche-

res; si nimius, exsiccet, et habitudinem carnis extenuat. Ergo de corporibus enectis sol, ut majoris caloris, haurit humorem: lunare lumen, in quo est non manifestus calor, sed occultus tepor, magis diffundit humecta; et inde provenit injecto tepore, et aucto humore, putredo. His dictis, Euangelus Eustathium intuens: Si rationi dicta assentiris, ait, annus oportet; aut si est, quod moveat, proferre non pigeat: quia vis vestri sermonis obtulit, ne invita aures vos audiam. Omnia, inquit Eustathius, a Disario et luculente, et ex vero dicta sunt. Sed illud pressius intueudum est, utrum mensura caloris sit causa putredinis, ut ex majore calore non fieri, et ex minore ac temperato provenire dicatur. Solis enim calor, qui nimium fervet, quando annus in aestate est, et hieme tepescit, putrefacit carnes aestate, non hieme. Ergo nec luna propter submissionem calorem diffundit humores: sed nescio que proprietates, quam Græci *ἰδιωτικὰς* vocant, et quaedam natura inest lumini, quod de ea delinquit, quæ humectet corpora, et velut oculo rore madefaciat: cui admixtus calor ipse lunaris putrefacit carnem, cui diutale fuerit infusus. Neque enim omnis calor unius est qualitatis, ut hoc solo a se

differat, si major minorve sit; sed esse in igne diversissimas qualitates, nullam secum habentes societatem, rebus manifestis probatur. Aurifices ad formandum aurum nullo, nisi de paleis, utuntur igne: quia ceteri ad producendam hanc materiam inhabiles habentur. Medici in renedibus concoquendis, magis de sarmentis, quam ex alio ligno, ignem requirunt. Qui vitro solvendo firmandoque curant, de arbore, cui myricæ nomen est, igni suo escam ministrant. Calor de lignis oleæ, cum sit corporibus salutaris, perniciosus est balneis, et ad dissolvendas juncturas marmorum efficaciter noxius. Non est ergo mirum, si ratione proprietatis, quæ singulis inest, calor solis arefacit, lunaris humectat. Hinc et matricis pueros alentes operimentis obtegunt, cum sub luna prætereunt, ne plenos per relatum naturalis humoris amplius lunare lumen humectet; et sicut ligna adhuc virore humida, accepto calore curvantur, ita et illorum membra contorqueat humoris adjectio. Hoc quoque notum est, quia si quis diu sub luna somno se dederit, acre excitatur, et proximus fit insano, pondere pressus humoris, qui in omne ejus corpus diffusus atque dispersus est, proprietate lunari: quæ ut corpus inundat,

ments. C'est ce que le poëte Timothée a élégamment exprimé en ces termes :

« Par le ciel ou brillent les astres, par la lune
« qui facilite les accouchemens. »

L'action de la lune ne se fait pas moins sentir à l'égard des corps inanimés. Ainsi, les arbres coupés pendant la lune pleine ou même croissante sont impropres aux constructions, comme ayant été ramollis par l'influence de l'humidité. Les agriculteurs ont soin de ne ramasser le froment sur l'aire que pendant la lune décroissante, afin qu'il se conserve sec. Faites au contraire, pendant la lune croissante, les choses pour lesquelles vous désirez de l'humidité. C'est alors qu'il conviendra de planter les arbres, surtout pendant que la lune éclaire la terre ; parce que l'humidité est un aliment nécessaire à la croissance des racines. L'air éprouve aussi et manifeste les effets de l'humidité lunaire : car lorsque la lune est dans son plein, lorsqu'elle est naissante (et dans ce dernier cas elle est pleine dans sa partie supérieure), l'air, ou se resout en pluie, ou, s'il reste serein, produit beaucoup de rosée. C'est pourquoi le poëte lyrique Aleman dit « que la rosée est fille de l'air et de la lune. » Ainsi il est prouvé de toute manière que la lumière de la lune possède la propriété d'humecter et de dis-

soudre les chairs, ce que l'expérience démontre encore mieux que le raisonnement.

Quant à ce que tu as dit, Evagélus, concernant l'aiguille d'airain, voici ma conjecture, qui, si je ne me trompe, ne s'écarte point de la vérité. Il y a dans le cuivre une vertu aëre, que les médecins appellent stiptique : c'est pourquoi ils usent de ses écaillures dans des remèdes qu'ils emploient contre les ravages de la pourriture. En second lieu, ceux qui vivent dans des mines de cuivre ont toujours les yeux dans un excellent état de santé ; et leurs paupières s'y regarnissent de poils, s'ils les avaient perdus auparavant. C'est que l'exhalaison qui émane du cuivre, entrant dans les yeux, épuise et dessèche les humeurs pernicieuses. Homère, en se rapportant à ces effets, donne au cuivre les épithètes de fortifiant et éclatant. C'est Aristote qui a découvert que les blessures faites avec une pointe de cuivre sont moins dangereuses que celles qui sont faites avec une pointe de fer, et se guérissent plus facilement ; parce qu'il y a, dit-il, dans le cuivre une vertu médicinale et desséchante, qu'il dépose dans la blessure. C'est par la même raison qu'une pointe d'airain, enfoncée dans le corps d'un animal, le préserve de l'humidité lunaire.

omnes ejus aperit et laxat meatus. Hinc est, quod Diana, quae luna est, ἀρτεμις dicitur, quasi ἀρρότεμις, hoc est, aërem secans. Lucina a parturientibus invocatur, quia proprium ejus munus est distendere rimas corporis, et meatibus viam dare; quod est ad colendos partus salutare. Et hoc est, quod eleganter poeta Timotheus expressit :

Διὰ λαμπρὸν πάλιν ἄρτων,
Διὰ τ' ὠκυρόουσι σελάναις.

Nec minus circa inanima lunae proprietates ostenditur. Nam ligna, quae luna vel jam plena, vel adhuc crescente dejecta sunt, inepta fabricis sunt, quasi emollita per humoris conceptionem. Et agricolis cura est, frumenta de aëre nisi luna deficiente colligere, ut sicca permaneant. Contra, quae humecta desideras, luna crescente conficies. Tunc et arbores aptius seres, maxime cum illa est super terram; quia ad incrementa stirpium necessarium est humoris alimentum. Aer ipse proprietatem lunaris humoris et patitur et prodit. Nam cum luna plena est, vel cum nascitur (et tunc enim a parte, qua sursum suspicit, plena est), aer

aut in pluviam solvitur, aut, si nudus sit, multum de se roris emittit. Unde et Aleman Lyricus dixit *rorem Aëris et Lunae filium*. Ita undique verum probatur, ad humectandas dissolvendasque carnes inesse lunari lumini proprietatem; quam magis usus, quam ratio deprehendit. Quod autem dixisti, Evagèle, de acuto aëre, ni fallor conjectura mea, a vero non deviat. Est enim in aëre vis acrior, quam medici stipticum vocant. Unde squamas ejus adjiciunt remediis, quae contra perniciem putredinis advocantur. Deinde qui in metallo aëris morantur, semper oculorum sanitate pollent; et quibus ante palpebrae nudatae fuerant, illic convalescunt. Aura enim, quae ex aëre procedit, in oculos incidens, haurit et exsiccatur, quod male influit. Unde et Homerus modo εὐήνορα, modo νείρορα χυλόν, has causas secutus, appellat. Aristoteles vero aëre est, vulnera, quae ex aëre macrone fiunt, minus esse noxia, quam ferro, faciliusque curari; quia inest, inquit, aëri vis quaedam remedialis et siccifica, quam demittit in vulnere. Pari ergo ratione infixum corpori pecudis, lunari repugnat humori.

NOTES SUR MACROBE.

LIVRE I.

Liber primus. Indépendamment de la division en 7 livres, H. Estienne a divisé les Saturnales en trois journées, nombre égal à la durée primitive des fêtes saturnales. Cette division, qui n'est que dans les livres, est tout à fait arbitraire, et même en contradiction évidente avec les paroles du texte. D'autres éditeurs ont modifié à leur tour, non moins arbitrairement, la division en journées de H. Estienne. On a cru devoir s'en tenir simplement à la division en livres.

Fil concertus ex dissonis. De ce passage joint à un passage d'Apulée et à un autre de saint Augustin (*De Civitate Dei*, c. 21), on a conclu que les anciens connaissaient la musique à différentes parties; Perrault a soutenu le contraire.

A. *Albinum.* Aulus Postumius Albinus fut consul avec L. Lucullus, l'an de Rome 603. Il composa des Annales en latin, que Macrobe cite (*Saturnal.* II, c. 16). Aurelius Victor cite aussi d'Aulus Albinus un ouvrage : *De adventu Aeneae* (p. 31, *édit. Pitisc. Project. ad Rheumum*, 1696, in-8°). Le mot de Caton sur A. Albinus est aussi raconté par Aulu-Gelle (*Noct. Attic.* XI, 8).

CHAP. I. *Cotta, Lelii, Scipionis.* Ce sont des personnages mis en scène dans les dialogues de Cicéron. Le Scipion dont il est question ici est le second Africain (*Publius Emilianus*), fils de Paul Émile, le même qui prit Carthage et Numance. Lelius est ce Romain surnommé le Sage, qui fut lié d'une amitié si étroite avec le précédent Scipion, que Cicéron a cru devoir mettre dans sa bouche l'éloge de cette vertu, dans son traité De l'Amitié. Il fut consul l'an de Rome 612, et fit avec succès la guerre à Viriate. On dit qu'il aida Terence dans la composition de ses comédies. Cotta est sans doute ce L. Aurélius qui brillait au forum quand Cicéron était jeune encore, et dont cet orateur fait l'éloge dans ses ouvrages.

Socrate ita Parmenides antiquior. Socrate naquit à Athènes l'an 469 avant J. C., tandis que Parménide florissait vers l'an 505 avant la même ère. Ce dernier philosophe était naît d'Elée; il fut disciple de Xenophante et d'Anaximandre. *De diis fabulatus est,* dit Macrobe (*Somm. Scip.* I, c. 2). Il pensait que l'âme est un composé de terre et de feu (*id. l. id. c. 14*) Il avait un système du monde, qu'il exposa dans un poème dont il ne nous reste que quelques fragments, qui ont été réunis dans le recueil intitulé *Poesis philosophica* d'H. Estienne (1573, in-8°), et réunis avec ceux d'Empédocle par Amed. Peyron (Leipzig, 1810, in-8°).

Timæo. On ne sait pas précisément à quelle époque il faut fixer la naissance et la mort de Timée, mais on sait qu'il fut disciple de Pythagore, qui naquit vers l'an 592 avant J. C., et mourut vers l'an 497. Suidas nous apprend que Timée avait écrit la vie de son maître. Il ne nous reste aujourd'hui du philosophe de Locres qu'un ouvrage intitulé *De mundi anima et natura*. Cet ouvrage a été traduit en français par le marquis d'Argens (Berlin, 1767, in-8°) et par Balthus, avec l'*Ocellus Lucanus* (Paris, 1768, in-8°).

Cum Protagora. — Il mourut dans un âge avancé, l'an 400 av. J. C. Ce philosophe avait pour patrie Abdera. Il

exerça d'abord le métier de portefaix, et devint disciple de Diogène. Ayant, dans un de ses ouvrages, nié l'existence de Dieu, les Athéniens condamnèrent le livre au feu, et l'auteur au bannissement. (*Platon. in Protagoram; Diogen. Laert.* 9.)

Quos multo ante infamis illa pestilentia Atheniensibus absumperat. Ce fléau éclata à Athènes l'an 430 avant J. C. Ce passage est copié dans Athénée (l. v, c. 18); Casanbon y propose une leçon d'après laquelle, au lieu de *longtemps auparavant*, il faudrait traduire, *cinq ans auparavant*.

Mitti in digitos. C'est ici une locution proverbiale tirée de l'arithmétique digitale, manière de compter en usage dans les premiers temps. Nicéarque, dans une épigramme de l'Anthologie grecque, parle d'une femme qui recommandait à compter ses années sur la main gauche; et saint Jérôme nous apprend qu'étaient les centaines que l'on comptait sur cette main, après avoir compté les unités et les dizaines sur la droite. On peut citer, à ce sujet, ce qui se dit à la table de François 1^{er}, raconté par Blaise de Vigenère (*Traité des chiffres*, Paris, 1536, in-4°) : « On se mit à louer Anguste, qui avait coutume de tenir toujours dans sa chambre deux grands registres, l'un où était la recette et l'autre la dépense d'un si vaste empire. Pour moi, dit le roi, j'ai pareillement deux registres que je ne quitte ni jour ni nuit; ce sont mes deux mains, dont la gauche me représente ma recette; le pouce, qui est le plus ferme des doigts, me figure mon domaine, qui est aussi le plus solide et le plus légitime revenu que puisse avoir un bon prince; le doigt indice me marque les aides et subsidies; celui du milieu, qui est le plus long, les tailles; celui d'après, les parties casuelles; et enfin le petit doigt, le sel et les gabelles. La droite me représente ma dépense en général; le pouce, l'entretien de ma maison; les traitements des officiers, la grosse et la petite écurie, et la chambre aux deniers; l'indice, un fonds de réserve pour les besoins de l'État; celui du milieu, un fonds pour les armées de terre; le médian, ou le quatrième doigt, le payement des officiers du royaume et même de la justice, que je dois administrer gratuitement à mes sujets; et le petit doigt, un fonds pour les armées sur mer. » On trouvera d'autres détails sur l'arithmétique digitale, dans le commentaire de Taubmann sur Plaque (*Epith. Act.* I, sc. I, v. 50), dans Marliani Capella (*De Arithmetica*, l. vii), et autres auteurs mentionnés par Gesner dans son *Thesaurus*, article *Digitus*.

CHAP. II. *De principio ac divisione civilis dicit.* — Voir sur le commencement et la fin au jour, chez les Romains, et chez les divers peuples dont il est parlé dans ce chapitre, outre Aulu-Gelle (l. III, c. 2), dans lequel Macrobe a copié en partie ce morceau, l'Élie (*Hist. Nat.* l. II, c. 73), Censin (*De die natali*, c. 23), Plutarque (*Roman. quest.* 3), Isidore (*Origin.* l. V, c. 30).

Primum facem. Le moment d'allumer les premiers flambeaux, moment appelé par Tite-Live *primum tenebræ*, et par Horace, *primo lumina*.

Quatum Mucium jurconsultum. Plusieurs Mucius de la famille *Quantus Scavora* se sont distingués à Rome comme juriconsultes. M. Schœll (*Histoire de la littérature latine*, t. I, p. 184) a donné un tableau gé-

néologique de leur filiation. Celui dont il est question ici fut un des maîtres de Cicéron, qui l'appelle le plus grand orateur parmi les juristes-consultes, et le plus grand juriste-consulte parmi les orateurs. Marius le fit peindre sur un bouclier de Rome 678. Il fut l'inventeur de la *caution mactenne*, et publia divers ouvrages, dont l'un, intitulé *deca* (règles, définitions), est le plus ancien livre dont on trouve des extraits dans le Digeste.

Lex non esse usurpatum. Locution du droit romain : anciennement, la femme n'étant pas *sui juris*, était considérée comme chose et non comme personne ; en conséquence, elle devenait, par droit d'usucapion, (*usucapio*) la propriété de l'homme qui l'avait possédée pendant une année, à moins que durant trois nuits elle se fut absentée du domicile de celui avec qui elle vivait, *matrimonii causa* ; et tout conformément à la loi des Douze Tables, dont voici le texte : MOLIER. QU. AL. ANOM. APUD. VIROM. MATRIMONIUM. LEGOD. FULTA. NIG. TRINOCTIUM. ONSORPATUM. JURE. OCSOS. ESTOD. Voir Aulu-Gelle (l. III, c. 2) et Bouchaud (*Commentaire sur la loi des Douze Tables* ; Paris, 2^e édit., 1803, 2 vol. in-4^e. Table VI. Loi 4).

Torquet medius nox. *Énéid.* l. v. 378.

Rosae aurora quadrigis. *Ibid.* l. vi, 535. Remarquez *quadrigis* L'Aurore personnifiée, et distincte du soleil, qui est deux chevaux attachés à son char (*Énéid.*, l. vii, v. 26). Lorsqu'on lui en donne quatre, elle est prise pour le soleil lui-même.

Nox ruit. *Enca.* Id. l. id., v. 539.

Codicium. D'anciennes éditions et un manuscrit portent *conticium*.

Manes. Il y a plusieurs opinions sur l'origine du mot *Manes*. Macrobe en rapporte deux ; la seconde, qui est celle pour laquelle il penche, est appuyée par Varron (*De ling. lat.* l. v, c. 2.) qui l'étaye de l'autorité des Grecs, lesquels appellent le soleil $\pi\omega\varsigma$, $\delta\eta\gamma\zeta\omega\varsigma$ (*flambeau bienfaisant*). Elle est aussi embrassée par Servius (*ad. Énéid.* l. I, v. 143). Festus, en faisant dériver du nom des *mânes* l'étymologie du verbe *manere*, semblerait adopter la première opinion ; toutefois, la seconde paraît plus généralement reçue.

Lanuvii. Habitants de Lanuvium. Les auteurs latins écrivent *Lanuvini* ; mais les Grecs écrivent *Λανυνοί* ; ainsi, il n'est pas surprenant qu'à l'imitation des écrivains de sa langue maternelle, Macrobe ait dit *Lanuvii*.

A mane ut meridiem. L'édit. de Cologne porte : *ad medium diem*.

SOLIS. OCCASUS. SUPREMA. TEMPESTAS. ESTO. Ce fragment des XII Tables se lit ailleurs : SOL. OCCASUS. adverbiallement. Table 1^{re}, loi 3^e.

CHAP. IV. *Saturnaliorum, noctu futura et die crastina* ; pour *saturnalium, nocte futura, et die crastina*. Plusieurs des questions qui sont traitées dans ce chap. l'avaient été aussi par Aulu-Gelle dans le 1^{er} chap. du 8^e livre de ses *Nuits Attiques*, lequel est aujourd'hui perdu.

Massurius. Jurisconsulte romain, disciple de Capiton. Il obtint de Tibère de donner de ses décisions, connues dans le droit romain sous le nom de *responsa prudentium*. Perse mentionne sa rubrique comme faisant autorité.

Cur mihi non liceat, jussit quodcumque voluntas, Excepto si quod Massurius rubrica nolavit?

Il est également introduit avec éloge, à titre de jurisconsulte, parmi les Déipnosophistes du banquet d'Athènes (Prologue). Massurius mourut dans l'indigence. Outre son traité des *Fastes*, Massurius Sabinus avait composé les ouvrages suivants : *Memorialium libri*, dont Macrobe cite un

fragment (*Saturnal.*, l. III, c. 6.) ; *De jure civili lib. III*. Ariston, Pomponius, Ulpian et Paulus commentèrent cet ouvrage ; *Commentarium ad edictum praetoris urbenis* ; *Commentarii de indignis* ; *libri ad Vitellium* ; *De Triumphis Romanorum Liber* ; *Liber adessorum* ; *Liber de furtis*. Athénée (*in argument.*) lui met un nombre des personnalités de son *Banquet*. Voir Don. Guill. MOLLER *Dissertatio de Massurio Sabino*, Altonf. 1693. Les fragments qui nous restent de cet auteur y sont rassemblés (p. 20)

Verrius Flaccus. Grammaire affranchi d'Auguste, qui fut chargé de l'éducation des deux Césars, petits-fils de ce prince. Macrobe (*Saturnal.* l. I, c. 15.) dit qu'il était très-versé dans le droit pontifical. Suetone (*De clar. grammat.*, c. 17) raconte qu'il avait inépuisé, dans un bâtiment sémicirculaire, qu'il fit construire à Preneste, douze tables de marbre sur lesquelles était sculpté un calendrier romain. Quatre de ces tables ont été découvertes en 1770, et publiées par Foggini (Rome, 1779, in-fol.). Elles contiennent les mois de janvier, mars, avril et décembre. Aulu-Gelle cite de Verrius Flaccus les ouvrages suivants : *De obscuris Catonis* (l. VII, c. 6.) ; *Rerum memorabilium dignarum* (l. IV, c. 5.) ; *De verborum significatione* (l. v, c. 17). On trouve les fragments de Verrius Flaccus dans les *Actores Latinae Linguae* de Denis Godefroy (Genève, 1622). Il avait écrit aussi des poésies et des lettres.

Julius Modestus. Aulu-Gelle (l. III, c. 9) parle du liv. II de ses *Questionum confusarum*. Burmann (*Antholog. lat.*, vol. I, p. 349) donne, sous le nom de Julius Modestus, une épigramme sur la mort de Lucrèce. (Voy. *Saturnal.* l. I, c. 10 et 16).

Antias. Q. Valerius Antias est souvent cité par Tite-Live, comme historien de Rome. Aulu-Gelle (l. VII, c. 9) cite le soixante-troisième livre de ses *Histoires* et le 45^e de ses *Annales*. Il vécut vers l'an 670 avant J. C. Voy. *Saturnalia* (l. I, c. 13).

Asinius Pollon. Casus Asinius Pollon fut l'ami de Virgile, qui lui adressa sa sixième Églogue, ainsi que des plus illustres personnages de son temps ; il parvint au consulat l'an de Rome 714. Il organisa à Rome une bibliothèque publique. Il composa des tragédies, des harangues, et une histoire en dix-sept livres, mais tous ses ouvrages sont perdus, à l'exception de quelques lettres, qu'on trouve parmi celles de Cicéron. Pollon mourut à l'âge de 80 ans, l'an quatre de J. C. Voy. Patercule (l. II, c. 26), Valère Maxime (l. VIII, c. 13).

Lévaque ancile gerebat. L'ancile était un bouclier rond et bombé, dont le moelle était une fourmi par celui qui tomba du ciel du temps de Numa. Ovide en fait la description dans ses *Fastes* :

Atque ancile vocat, quod ab omni parte recisum est, Quemque notes oculis angulus omnis abest.

Feriatum diem. Ovide place ce jour au treize des calendes de mars. C'était proprement la fête des morts chez les Romains. *Feriatum diem* signifie probablement le jour de l'ouverture des heriales ; car elles duraient onze jours.

Ennius. Il composa des *Annales*, citées par Macrobe ; des tragédies ; Macrobe cite celles dont voici les titres : *Alexandre*, *Ctesiphon*, *Erechthée*, *Ménéippe* ; des satires ; des traductions du grec ; un poème intitulé *Serpion*. Les fragments d'Ennius ont été recueillis et publiés par Jérôme Colonne, par Menula et par Heu-elius (Naples, 1390, in-4^e ; Leyde, 1595, pet. in-4^e. — Amsterdam, 1707, pet. in-4^e). M. D. H. Planché a donné en 1807, à Hanovre, une édition in-4^e de la tragédie de *Médée*, avec un commentaire et un choix des fragments. Ennius a été le sujet d'une dissertation d'Henning Forellius, imprimée à Upsal (1807, in-8^o).

Claudius Quadrigarius. Quintus Claudius Quadrigarius avait écrit des *Annales*, dont le cinquième livre est cité par Macrobe (*Saturnal.* l. 1, c. 16). Il vivait du temps de Sylla, et ses annales n'étaient pas encore perdues du temps de Jean de Salisbury, vers la fin du douzième siècle. Nonnus cite encore de lui un discours contre Quintus Gallus (p. 208, édit. de Paris, 1614, in-8°). On trouve ses fragments dans les *Fragmenta historica* de Fulvius Ursinus (*Antverpiae*, 1695, in-8°, p. 28).

In duodecim Tabulis. Table 1^{re}, loi 3, 2^e chef. Le fragment est rapporté un peu différemment par d'autres auteurs quant aux mots, mais sans variation dans le sens.

Præficini; c'est-à-dire, *præfascino* (malgré le sortilège). C'était une formule de conversation que les anciens employaient lorsqu'on les louait en leur présence, ou lorsqu'ils se louaient eux-mêmes, pour conjurer le sortilège dont ils se croyaient menacés.

Pomponius. L. Pomponius Nonniensis est plusieurs fois cité et loué par Macrobe, notamment au chap. 4 du 1^{er} livre des *Saturnales*, où il est parlé de sa pièce intitulée les *Calendes de Mars*; et au 9^e chap. du même livre, où il est fait mention de son atellane intitulée les *Gaulois Transalpins*. Il vivait vers l'an 660 de Rome. Priscien nous a conservé une épigramme d'un Pomponius, qu'on croit être le même que celui-ci. Elle a été reproduite par Burmann (*Anthol. lat.*, vol. 1, p. 672). La *Bibliothèque latine* de Fabricius (l. III, p. 239, édit. d'Ernesti) donne le catalogue des atellanes de Pomponius.

Atellana que Mævia inscribitur. On lit dans d'autres éditions *Mævia*. Les atellanes étaient des farces qu'on jouait à la fin des comédies, pour divertir le peuple. Leur nom est venu d'Atella, ville de la Campanie, entre Capoue et Naples, dont les habitants, satiriques et libres dans leurs propos, s'amusaient à jouer des farces, étant masqués. Chez eux les comédiens n'étaient point rejetés de leur tribu comme ailleurs, ni privés de servir dans les armées.

Cæ. Mælius. Il fut ami de César, et l'on trouve une lettre de lui sur la mort du dictateur, parmi celles de Cicéron, à qui elle est adressée (*ad divers.* XI, 28). Il avait fait une traduction de l'Iliade. On a recueilli quelques-uns de ses *Mimiambes*, dans l'*Anthologie latine* de Brunck (vol. I, p. 630).

Die quarto de præterito dicamus die quarti autem de futuro. C'est ainsi qu'on dit *breve* au passé, et *brevis* au futur.

Cælius. Un ancien manuscrit porte *Cæcilius*. Cæcilius, surnommé Antipater, vécut du temps des Gracques (*Val. Max.* l. 1, c. 7). Il a écrit des *Annales* et une histoire de la seconde guerre punique. Nonnus cite les premières; la seconde est citée par Festus, au mot *Topper*, et par Anlu-Gelle (l. x, c. 24).

Originius M. Catonis. C'était une histoire romaine en sept livres, que Caton ne termina que quelques jours avant sa mort, comme nous l'apprend Cicéron. Cornelius Nepos donne les arguments de chaque livre. Les fragments qui nous restent de cet ouvrage ont été imprimés à la suite de plusieurs éditions de Salluste, et à part (Paris, 1588, in-8°), avec les scolies de Riccoboni (Venise, 1608, in-8°); avec un commentaire d'Annus de Viterbe (Paris et Wittenberg, 1612, in-8°). Ce dernier avait publié, dans ses *Antiquitates varæ* (Rome, 1498), un texte complet des *Origines*, qu'on a reconnu avoir été fabriqué par lui.

Dictatorum Carthaginensium. Il se nommait Maharbal, au rapport de Tite-Live, qui raconte la même anecdote (l. xxii, c. 51).

Chap. v. Curius, Fabricius, Coruncanus, vel etiam his antiquiores Horatii. Ces mêmes paroles qu'Avienus adresse à Servius se retrouvent dans Anlu-Gelle (l. 1, c. 20), où le philosophe Favorinus les adresse à un jeune

homme amateur du vieux langage. — Le combat des trois Horaces est fixé vers l'an de Rome 667 avant J. C. — Curius Dentatus (Marcus Annus), trois fois consul l'an 273 avant J. C. — Le plus ancien des Fabricius, c'est Caius, surnommé Lucénius, consul l'an de Rome 490 (282 avant J. C.), celui qui vainquit les Samnites, les Lucanens et Pyrrhus. — Coruncanus (Titus), consul l'an de Rome 472, fut, suivant Cicéron, le premier plébéien qui parvint à Rome au pontifical.

La mère d'Évandre. Elle s'appelait Carmenta ou Carmentis (*Carens mente*). C'était une prophétesse d'Arcadie qui accompagna son fils Évandre en Italie, environ 60 ans avant la guerre de Troie. Elle avait un temple à Rome près de la porte Carmenta. (Voyez *Saturnal.* l. 1, c. 16.)

De Analogia. Cet ouvrage de C. César, divisé en deux livres et adressé à Cicéron, est aujourd'hui perdu. Pierre de Blois le cite (*ep.* 101). On croit que c'est celui que Suidas a voulu désigner sous le titre de *πύργη γραμματικῆ*.

Mille nummum. Nummus est le nom générique que les Romains donnaient à leurs diverses monnaies, abstraction faite de la valeur et de la matière. Néanmoins, par *nummus* seul ils désignent souvent le petit sestercie (*sestertius*), l'une des moindres monnaies des Romains; et le sens du texte indique suffisamment ici que c'est celui dont il s'agit. Le petit sestercie est évalué à 3 sous to deniers 1/2, monnaie de France. Il s'agit au reste, dans ce passage de Cicéron, d'une statue élevée à Antoine dans la rue de Janus, où se rassemblaient les prêteurs d'argent.

Varron in septimo decimo Humanarum. M. Térentius Varron, qui sera cité fréquemment dans cet ouvrage, naquit à Rome l'an 638 de l'ère romaine, et y mourut à l'âge de 88 ans. Il avait composé 490 ouvrages, dont deux seulement ont échappé au temps: *De re rustica*, et *De lingua latina*. Quelques épigrammes, tirées de ses *Imagines* ou de ses *Satires Mélangées*, ont été recueillies par P. Burmann (*Anthol. lat.*, vol. 1, p. 21, 30, 55).

Lucilius in tertio Saturnarum. Il avait écrit 30 satires, dont il ne nous reste que des fragments, mais nombreux et considérables. Ils ont été recueillis et imprimés plusieurs fois, avec les notes de F. Domsa. C'est inexactement que Boileau a dit, en parlant des poètes satiriques: « Lucile le premier. » Ennius avait écrit des satires avant Lucilius.

Ad portam mille, a porta est sex inde Salernum. Manière de parler proverbiale, qu'on peut expliquer par cette autre phrase de Varron: *portam iteneri longissimam*. Ce qui veut dire que, lorsqu'on doit partir pour quelque lieu, l'on perd beaucoup de temps aux préliminaires du départ; mais qu'une fois sorti de la ville, l'on ne tarde pas à gagner le but de son voyage. Cette explication est proposée par Turnèbe (*Advers. et comment.*, l. xxviii, c. 9); mais le père Proust, dans l'édition d'Anlu-Gelle *ad usum Delphini* (p. 40), interprète ainsi ce passage: « Il y a mille (pas) de distance jusqu'à la porte, et six (mille) de la porte à Salerne. »

Unum mille et duo millia. — Voyez dans Anlu-Gelle (l. 1, c. 16) la discussion sur le mot *mille*, que Macrobe y a puisee.

Sextagenarios majores de ponte dejicies. Érasme donne l'explication suivante de ce proverbe latin. Il fut un temps à Rome où les vieillards qui avaient atteint l'âge de 70 ans étaient privés du droit de suffrage et exclus de toute fonction publique, comme étant parvenus à ce moment où la faiblesse de l'âge commandait le repos; et voici quelle est l'origine de cet usage, et du proverbe auquel il donna lieu. Pour aller donner son suffrage au champ de Mars, où se faisaient les élections, il fallait passer sur un pont du Tibre, du haut duquel les jeunes gens précipitèrent dans le fleuve les vieillards plus faibles

qu'eux, pour s'assurer la disposition exclusive des nominations. Cette explication est confirmée par Ovide, dans ses *Fastes*; et par Sissinius Capiton, dans *Festus*. Ce dernier lui donne la préférence sur la tradition d'après laquelle, à la suite de la prise de Rome par les Gaulois, la famine régnait dans la ville, les jeunes gens auroient précipité dans le Tibre les vieillards âgés de plus de 70 ans. Varron (*De vita patrum lib. II*) ne voit, dans cet éloignement des emplois publics, qu'un acte de déférence et un honneur rendu à la vieillesse. Nonnius Marcellus prétend que *seragenarius poepontem mittere* signifie acquérir la popularité par des voies illicites; sens qui se refuse à la première explication. On appelaît *deponant* ceux qui étoient parvenus à cet âge du repos politique. (V. *Desider. Erasmi Opera; Lugd. Batav.*, 1702, 2. vol. in-fol. *Chilias. I. Centur. v. proverb. 37, t. II, p. 196. A.*)

Abaco et latrunculi. Abacus est un mot grec latinisé, qui s'applique à diverses tables destinées à porter certains objets. Cicéron et Juvénal l'emploient pour désigner cette espèce de buffet que les Italiens nomment *credenza*, et que nous nommons aujourd'hui dressoir, où l'on dispose les ustensiles de la table à manger. Perse et Martianus Capella entendent par ce mot une table couverte de sable, sur laquelle on traçait des figures de mathématiques. Dans Pline, *abacus* est une sorte de siège; dans Corélius Rhodiginus, *abacus solis* est le disque du soleil. Dans la basse latinité, *abacus cantorum* est le lutrin. Dans Vitruve et dans tous les auteurs qui ont traité de l'architecture, *abacus* est cette table carrée qui recouvre le chapiteau de la colonne. *Latrunculi*, c'est la dénomination des pièces d'un jeu usité chez les Romains, et qui paraît analogue à celui du trictrac.

Musonius, surnommé Rufus. C'étoit un philosophe stoïcien, de l'ordre des chevaliers, qui fut chassé de Rome par Néron, et rappelé par Vespasien (*Tact.*, *Hist. I. III, c. 81*). Pierre Nieuwland a publié, à Amsterdam, une dissertation sur Musonius. Il y a eu un autre Musonius, philosophe cynique, et l'ami d'Apollonius de Thyane; il en est question dans Eunupe. Rien n'indique ici duquel Macrobe veut parler.

Oropi. Ville de Bœotie, voisine de l'Euriepe et de l'Attique.

Talentum fere quingentum. Le talent antique étoit de trois sortes : le grand, le petit, le moyen. Lors qu'aucune explication n'accompagne le mot *talentum*, il faut entendre le petit, qui étoit, selon Romé de l'Isle (*Métrologie des anciens*, Paris, 1783, in-4°, p. 34), à 4200 livres tournois. Par conséquent, l'amende de 500 talents, que durent payer les Athéniens, étoit à 2,000,000 livres.

Carnéades ex Academia, Diogenes stoicus, Critolaus peripateticus. L'époque de l'ambassade de Carnéades est fixée par Cicéron (*Acad. Quest.*, IV, 5) à l'an de Rome 598. Pausanias (*in Achaia*) la place à l'an 603. Anul-Gelle (I, VII, c. 14), au temps de la seconde guerre punique. Carnéades étoit de Cyrène, et fut fondateur de l'école de philosophie connue sous le nom de nouvelle Académie. Pendant son séjour à Rome, il soutint dans des discours publics le pour et le contre de la même thèse: on le vit poser et saper tour à tour les bases de la morale. La jeunesse romaine courait en foule pour l'entendre. Caton le Censeur, qui en fut instruit, se bâta d'introduire dans le sénat les ambassadeurs d'Athènes, et de les renvoyer, dans la crainte que, par un plus long séjour, ils n'exerçassent une funeste influence. Carnéades soutenant qu'il n'y avoit aucune vérité démontrée. Il fut le père du scepticisme. On dit qu'il mourut à l'âge de 80 ans, la 129^e année avant J. C. Mais les auteurs varient sur l'époque de sa mort. *Critolaus*, natif de Panselis, ville de Lydie, paraît s'être fixé à Rome. Il y enseigna le dogme

d'Aristote sur l'éternité du monde. Platon nous a conservé une partie de ses arguments, dans son traité de l'incorruptibilité du monde; et Jean Benoit Carpizow a publié une dissertation sur ce philosophe (Leipzig, 1743, in-4°). *Diogène*, dit le *Babylouen*, fut disciple de Chrysippe. Il mourut à l'âge de 88 ans. Quelques auteurs ont avancé qu'il fut étranglé par ordre d'Antiochus, roi de Syrie, pour avoir parlé irrévérencieusement dans ses ouvrages de la famille de ce prince.

Caelus. Dans Aulu-Gelle (I, VIII, c. 14) on lit *Caelius*. Meursius conjecture qu'on doit lire C. Aquilius; d'autres ont proposé C. Acilius.

CHAP. VI. *Prætextatus hæc die videtur nullus*. Ce passage semble contredire l'opinion généralement reçue que, pendant les Saturnales, les esclaves portaient l'habit de leurs maîtres. Si ces derniers quittaient leurs habits, c'étoit sans doute pour être plus libres de se livrer au plaisir. Sénèque (*ep. 18*) emploie comme synonymes les deux expressions, *liberatus cenare*, et *togam exuere*.

Hoc de solo prætextato habitu usurperet. Scriverius parle d'une inscription découverte à Rome en 1572, où il est fait mention d'un *Ursus Togatus*, qui vivait sous le 3^e consulat de l'empereur L. Vêrus.

Tullus Hostilius, Hosti filius. Plusieurs écrivains de l'antiquité, entre autres Tite Live (I, I, c. 12), Pline (*Nat. Hist. I. XVI, c. 5*), Ptolémée (*in Romul.*), Denys d'Halicarnasse (I, III, c. 1), font mention d'un Hostus Hostilius, auel du roi Tullus. Cet Hostus mérita que Romulus lui décernât une couronne, pour la vaillance qu'il déploya en combattant contre les Sabins. C'est sans doute le même dont Macrobe parle ci-après dans ce même chap. VI, mais qui, selon notre auteur, ne portait pas encore le nom d'Hostilius, lequel aurait été pour la première fois conféré à son fils, par le motif que Macrobe lui donne.

Insignia magistratuum Etruscorum. Il s'agit ici de ce que les Romains appelaient *insignia imperii*, dont la véritable origine reste à peu près incertaine. A la vérité, la plupart des auteurs, tels que Salluste (*de Bell. Cat. 51*), Denys d'Halicarnasse (I, III, c. 61, 62), Strabon (liv. V), Tite-Live (I, I, c. 8), Florus (I, I, c. 5), et Pline (*Nat. Hist.*, I, IX, c. 63), enseignent que les insignes des magistrats étoient une coutume prise chez les Etrusques. Ils ne sont contredits sur ce point que par Élien (*Hist. Varia*, I, X, c. 22), qui raconte que ce fut Romulus qui institua douze lieutenans, en mémoire de l'heureux augure de douze vautours. Mais, en s'en rapportant au sentiment du plus grand nombre, quel sera celui des rois de Rome qui aura pris cet usage chez les Etrusques? C'est ici que les auteurs varient plus que jamais entre eux. Denys d'Halicarnasse et Florus l'attribuent à Tarquin l'Ancien; Tite-Live, à Romulus. Pline convient que Romulus a contesté la trabe de pourpre; mais il soutient qu'il est incontestable que c'est Tullus Hostilius qui, après avoir vaincu les Etrusques, porta le premier la trabe et le latéclave. Eusèbe (*in Olym. 26*) raconte que ce fut aussi Tullus qui, le premier, fit porter les faisceaux devant lui. Enfin, Macrobe attribue à Tullus Hostilius la gloire d'avoir vaincu les Etrusques; tandis que, d'après le témoignage de Tite-Live et de Denys d'Halicarnasse, c'est à Tarquin l'Ancien que cet honneur revient.

Lucumonem. Ce nom étrusque signifie prince ou chef. Lorsque Tarquin se fixa à Rome, il donna à son prénom la terminaison romaine, et en fit *Lucius*.

Demarati exulis Corinthi. Demarate fut un riche citoyen de Corinthe, de la famille de Bacchiades. Après que Cypselus eut usurpé le souverain pouvoir dans sa patrie, il se retira en Italie avec sa famille, et s'établit à Tarquinie, dont il prit le nom, l'an 658 avant J. C.

Curulem magistratum. Les magistratures curules étaient celles de consul, préteur, censeur, et les principales éditiles. Ces magistrats avaient le titre de *curules*, à raison de la structure particulière des chars (*currus*) dont ils étaient autorisés à se servir (A. Gell. III, 18); et le siège sur lequel s'asseyaient ces magistrats, au son et ailleurs, fut également nommé chaise curule, parce qu'ils se plaçaient sur leur char.

Quorum parentes equo stipendia justa meruissent. On jouissait ordinairement à chaque légion trois cents cavaliers, nommés *justus equitalis* ou *ale* (Tit-Liv., I, III, 52).

M. Lælius augur. Cicéron parle de lui (*de Nat. Deor.* II, 2). Plusieurs auteurs en ont fait mention comme d'un orateur.

Dumvirov... libros sibyllinos adisse. On appelait les dumvirov proposés à la garde des livres sibyllins, *dumvirov sacrorum*, afin de les distinguer des *dumvirov perdellionou* ou *capitulou*, établis pour juger les crimes de trahison; des *dumvirov municipou*, qui étaient dans les villes municipales ce qu'étaient les consuls à Rome; et des *dumvirov navales*, qui étaient des espèces de commissaires chargés du matériel de la marine. Les livres sibyllins étaient déposés au Capitole, dans un coffre de bois que l'on tenait caché sous terre. On les consultait rarement, et toujours par l'ordre du sénat. Il fallait pour cela que la république eût éprouvé quelque funeste revers, ou fut menacée de quelque grand danger. Il était défendu aux dumvirov, sous peine de mort, de les laisser voir à personne; et Valère Maxime nous apprend que le dumvirov M. Attilius fut puni du supplice des paricides, c'est-à-dire coulé dans un sac de cuir et jeté à la mer, pour en avoir laissé prendre une copie par Petronius Sabinus. On ne sait pas ce que sont devenus les livres sibyllins; ceux qui sont parvenus à nous sous ce titre sont évidemment apocryphes. La manière dont ils parlent de la venue, des souffrances et de la mort de J. C. fait presumer qu'ils sont l'ouvrage de quelque chrétien du deuxième siècle, qui aurait eu recours à cet artifice pour persuader aux païens la fausseté de leur croyance.

Lectisterium. C'était une cérémonie des plus solennelles de la religion des Romains. Elle ne se pratiquait que rarement, et pour quelque grande calamité publique. On descendait les statues des dieux de leurs bases, pour les coucher sur des lits dressés dans leurs temples. On leur mettait des oreillers sous la tête; et, dans cette posture, on leur servait à manger. Tant que durait le lectisterne, les portes de toutes les maisons étaient ouvertes; et l'on dressait, au-devant, des tables que l'on chargeait de mets. Les étrangers étaient logés et nourris gratuitement. L'on se réconciliait avec ses ennemis, et l'on rendait la liberté aux prisonniers. On peut voir dans Eckel (vol. V, p. 176) des médailles représentant un lectisterne. Le premier lectisterne fut célébré par l'ordre des dumvirov, l'an 335 de la fondation de Rome. (Tit-Liv., I, V, c. 13.)

Patrum matrumque. D'après Festus, on appelait ainsi ceux dont les parents étaient tous les deux vivants; tandis qu'on ne donnait que l'une des deux qualifications aux enfants qui n'avaient plus que l'un ou l'autre de leurs parents. Catulle (I, 19) appelle Minerve *patrum virgo*; cependant Servius (*ad Virg.* G. I, 31; *Æneid.* IV, 104) croit que cette qualification s'appliquait aux enfants mes des mariages consacrés avec une solennité particulière, appelée *confarreatio*. Tit-Liv. (XXXIII, 3) indique en effet qu'on employait particulièrement les enfants issus de ces mariages dans les cérémonies religieuses. Certains prêtres n'étaient choisis que parmi eux (Tacit., *Ann.* IV, 16), ainsi que les vestales (A. Gell. I, 12.)

Verrius Flaccus. Manuce (*ad Cic.* I, ep. 20) pense que ce Verrius Flaccus est le même que Macrobe qualifié de *juris pontificis peritissimus* (*Saturnal.* I, I, c. 15), et que c'est lui qui affaiblit le grammairien Verrius Flaccus dont nous avons parlé (note 3^e du chapitre IV).

Quod da despicereatur. *Despici* signifie regarder d'en haut, ou regarder avec mépris. Il faut faire attention à ce double sens, qui explique l'incertitude de l'explication de l'oracle.

Cernuato. On appelait primitivement ainsi le lieu où l'on soupait (*cernare*). C'était dans la partie supérieure de la maison (Varr. *de Ling. Lat.*, IV, 33). De là on donna ce nom à cette partie, ou à l'étage le plus élevé (Tit-Liv., XXXIX, 40).

Quo ordine secreta sacrorum in arca pienti composita rubisset. Pour l'intelligence de ce passage, il faut savoir qu'on mettait dans une urne autant de bulletins qu'il y avait de concurrents aux jeux du cirque. Chaque bulletin était marqué d'une lettre, et chaque lettre se trouvait sur deux bulletins. Les deux individus qui tiraient la même lettre devaient concourir ensemble.

Velari loca ea, quo pompa veheretur. Le jour destiné à célébrer les jeux du cirque, on se rendait dès le matin au Capitole. On sortait avec beaucoup d'appareil, pour traverser les places et les principales rues de Rome, et se rendre enfin dans le cirque, dont le cortège faisait plusieurs fois le tour. Ce cortège était composé des chars qui portaient les statues des dieux et des grands hommes de la république. Venaient ensuite d'autres chars, sur lesquels étaient montées les dames romaines qui devaient assister aux jeux; enfin, les chars des concurrents, distingués par des couleurs diverses, fermaient la marche.

Hersilia. Elle fut femme d'Hostus, compagnon de Romulus; mère d'Hostus Hostilius (V. la note 3^e du présent chapitre), et aïeule de Tullus Hostilius, 3^e roi de Rome. Les Romains l'adorèrent après sa mort sous le nom d'Orâ (Tit-Liv., I, 11; Ovid., *Metam.* XIV, v. 832).

Mater Papii pueri. L'anecdote de Papius est copiée, à peu de chose près, dans Anlu-Gelle (I, I, c. 23). Elle a fourni le sujet de quelques pièces de théâtre.

Scipio. Bâton (Tit-Liv.), du grec *σκίπιον*; racine *σκίπειν*, s'appuyer sur.

A Servilio Servitiano. Des éditions anciennes portent: *a Servio Servitiano*; on ne trouve *Servilio* que dans l'édition anonyme de 1607, tandis que les manuscrits, et les éditions d'Arnold de Wesel, de Jean Andreas, de Cameracius, d'Estienne et de Pontanus, donnent toutes *Servio*, ce qui est certainement une erreur, ou de l'auteur, ou du copiste. D'abord, il ne paraît pas qu'il ait existé à Rome de famille *Servio*; en outre, *Servitiano* ne se déduit pas régulièrement de Servius.

Scrophæ cognomentum dedit. Varron (*de Re rust.*, I, II, c. 4) raconte d'une autre manière l'origine de ce surnom. Il dit que le préteur de la province macédonienne avait laissé le questeur Tremellius à la tête de l'armée, et que celui-ci se voyant attaqué subitement par l'ennemi, exhorta ses soldats à prendre les armes et à le repousser, en disant qu'ils le verraient fuir aussi promptement que des cochons devant une truie qui allaite (*scrophæ*).

CHAP. VII. *Vestris miscebo secretis.* En considérant la double signification de la phrase, en même temps que le caractère cynique qui vient d'être attribué à Évangélas, et l'émotion que ses paroles provoquent dans l'Assemblée, Zeune croit y apercevoir une amphibologie obscène.

Rivos deducere nulli religio prohibet. (*Georg.* I, I, v. 269 et 272). Voyez ci-après I, III, c. 3. Dans ce second passage, Festus, cité par Martine, donne évidemment aux

expressions de Virgile, *rivus deducere*, le sens de creuser les fossés, tandis que, dans celui-ci, il paraît rationnel d'attribuer à la même expression le sens d'ouvrir les rigoles des prés.

Nec ab Homero sive nota. *Iliad.* I. II, v. 408, et suiv., tandis qu'Agamemnon invite à sa table les autres chefs de l'armée, Ménélas, son frère, vient s'y assseoir spontanément.

Cum satyris Menippeis. C'est le nom qu'on a donné à toutes les satires composées sur le modèle de celles du philosophe grec Ménippeus. Elles étaient en prose, et en vers de différentes mesures. Nous avons en français une satire *Méniippe*, qui fut composée contre les ligueurs, en 1593. Voir sur les satires Ménippiques de Varron, Is. Casaubon, *De sat. pocs.* I. II, c. 2.

Pomerium, c'est-à-dire : *post murum intus et extra.* Cet espace était sacré, tout comme les murailles de la ville. (Tit. Liv., I, 44).

Nec ipsum Serapim receperunt in arcana templorum. On ne doit point s'étonner, comme l'ont fait quelques auteurs, si Hérodote, qui est entré dans les plus grands détails sur la religion des Égyptiens, n'a point fait mention de Serapis, puisque Macrobe nous apprend que ce dieu était étranger à leur religion, et qu'il y fut introduit par les Ptolémées, qui apportèrent dans son culte de la ville récente d'Alexandrie. Voyez Pausanias (I. I, c. 18; et I. II, c. 34), Tacite (I. IV, c. 83), et Macrobe (*Satura.* I. I, c. 20).

Regionem istam, que nunc vocatur Italia. Les auteurs varient sur l'origine de ce nom. Les uns, et Varron est de ce nombre, le font dériver de la quantité et de la belle qualité des bœufs (en grec ancien *trezde*) que l'Italie produit. Caton, dans ses Origines, prétend qu'Hercule, à son retour d'Espagne, y perdit un veau; et que c'est ce qui la fit nommer *Vitalia*, d'où par corruption l'on aurait forme *Italia*. Mais Servius (*ad. Æneid.* I. I, v. 530), et Denys d'Halicarnasse (*Ist. Ant.* I, c. 35), prétendent (et cette opinion est la plus généralement reçue) que l'Italie a pris son nom d'Italus, prince d'Arcadie, selon les uns, selon d'autres originaire d'Iberie, qui vint s'établir dans ce pays. Italus est surnommé Ktilim : sur quoi Bochart remarque que ce mot en langue celtique signifie *caché*, ce qui est aussi la signification du mot *Lottum*. L'Italie a reçu encore plusieurs autres noms, tels que Saturnie, Énotrie, Hesperie, Anonie, Tyrhénie, etc., outre celui de Camésène, donné ci-après par Macrobe.

Hyginus. Grammairien latin, espagnol de nation, et selon d'autres natif d'Alexandrie, d'où il aurait été amené à Rome par César, dont il adopta les prénoms, *Caius Julius*. Il existe sous son nom un recueil de 277 fables prises de la mythologie, mais dans lesquelles on reconnaît un écrivain du IV^e siècle, qui savait assez mal le grec. On lui a encore attribué à tort une astronomie poétique, en prose et en quatre livres. Macrobe cite de lui un traité *Des deux peuples*, un autre *De proprietate verborum* (*Satura.* I. II, c. 8), un ouvrage sur les villes d'Italie, et des commentaires sur Virgile. On trouve le catalogue des ouvrages perdus d'Hygin, dans Vossius (*de Hist. lat.* 20) et dans l'*Index* des auteurs cités par Pline, édition du P. Hardouin.

Camese. Je ne discuterai point, avec quelques anciens commentateurs, si Camésè, ou Chamésè, est le même que Cham, fils de Noé; et Janus, le même que Japhet, autre fils du patriarche. Je me contenterai de remarquer que Macrobe, en faisant Janus originaire d'Italie, comme Camésè, est en opposition avec Aurélius Victor, qui prétend que Janus était fils d'Apollon, et fut adopté par Xuthus, roi d'Athènes, et que, peu satisfait du trône de son père, il aborda en Italie, et y construisit, sur une

hauteur, une ville qu'il appela de son nom Janicule. Dion de Coreyre, dans Athènes (I. XV, c. 13), soutient que Camésè, ou plutôt Camisè, n'était point le frère de Janus, mais tout à la fois sa sœur et son épouse.

Quod procul dubio ad prudentiam regis sollicitam-que referendum est. Zénon, dans ses observations sur Macrobe, trouve plus vraisemblable l'opinion de ceux qui pensent que le double visage que les portes et les anciennes médailles donnent à Janus, vient de ce qu'il partage paisiblement le trône avec Saturne; en sorte que, de ces deux figures qu'on voit à la même tête, l'une serait celle de Janus, et l'autre celle de Saturne.

Divinitatis scilicet aptissimum comites. Au lieu de *divinitatis*, un manuscrit anglais, cité par Pontanus, portait *divitiarum* (fidèles compagnons des richesses). Antevorta et Postvorta étaient honorées comme les conseillers de la prudence, présidant aux événements passés et futurs. Elles étaient encore spécialement invoquées par les femmes en travail d'enfant.

Ex una quidem parte sui capitis effigies, ex altera vero navis exprimeretur. On trouve dans le Florus de Beger (*Tractat. de Rom. origin.*, p. 3) une médaille du consul M. Balbus, offrant d'un côté une effigie à deux visages, et de l'autre trois vaisseaux.

Cum pueri denarios in sublime jactantes. Ce passage doit être remarqué, parce qu'on a essayé d'en conclure que Macrobe donne le nom de *denier* à la monnaie de cuivre qu'il vient de dire que Janus fut le premier à faire marquer d'un signe. Or, excepté quelques auteurs de la basse latinité, on ne voit pas que les Romains aient connu d'autre denier que le denier d'or et le denier d'argent. Ce passage a été discuté, et contradictoirement expliqué par MM. Lefebvre et Garnier (*Mémoires sur la valeur des monnaies de compte chez les peuples de l'antiquité*, par M. Gervais Garnier; Paris, 1817, in 4^e); *Considérations sur l'évaluation des monnaies grecques et romaines*, par M. Letroune; Paris, 1817, in 4^e).

Saturnia. Æneid. I. VIII, v. 358. M. Munter (*De cultu urbis Romæ nomine dissertatio*, Hefner, 1811, in 4^e) conjecture que Saturnia était le nom mystérieux de Rome. Varon (*de ling. lat.* IV, 7) dit que cette ville était située sur le mont Tarpein. Denys d'Halicarnasse (I. I, c. 34; et I. II, c. 1) fait mention des deux villes *Pallanteum* et *Saturnia*, et dit que l'une était située sur le mont Palatin, et l'autre sur le mont Capitolin. Cf. Menot. Felix, c. 22, et Cellarius, *Geograph. antiq.*, vol. I, p. 632.

Cui falces, insigne messis. On trouve dans Laurent Beger (*ad Flor. tract. de Rom. origin.*, p. 4) une pierre gravée, représentant une statue munie d'une faux, et placée sur un autel fait en forme de colonne. Un agriculteur lui offre des épis, dans l'attitude de la supplication. La burette des sacrifices est figurée à côté, ainsi qu'un arbre indiquant le service que Saturne rendit à l'agriculture par l'introduction de la greffe.

Cyreneus. Cyrène était une ville de la Libye qui reçut le nom de la mère d'Arisbé. Elle était située dans une plaine, à environ 11 milles de la mer, et devint la capitale du pays appelé Pentapole. Elle fut bâtie par Battus, 670 avant J. C., et léguée aux Romains par Ptolémée Apion, roi de la Cyrénaïque, l'an 97 avant J. C. (Voy. Hérodote (I. III, c. 4), Pausanias (I. X, c. 13), Strabon (I. XVII), et Pomponius Mela (I. I, c. 8).

Sterculum. Des manuscrits portent *Stergulum*, mais l'on sait qu'on a souvent employé le g pour le c. Les auteurs varient beaucoup sur ce personnage et sur la manière d'écrire son nom. Lactance (*De div. hist.* I. I, c.

20) fait mention d'un *Stereucus* différent de Saturne, et qui inventa le premier l'art de fumer la terre. On trouve dans les manuscrits *Sterculus*, *Stereulus*, *Stereutius*, *Stereulinus*, *Stereullinus* et *Stereus*. Ces variations se rencontrent dans Teitullien (Apolog. 25), et dans saint Augustin (*De civit. Dei*, l. xvii, c. 15). Pline (*Hist. Nat.* l. xvii, c. 9) lui donne la qualité de roi d'Italie et de fils de Faunus; et saint Isidore (*Orig.* l. xvii, c. 1) nous apprend que Picus lui éleva un autel à Rome.

Occupata edita colle. Denys d'Halicarnasse (l. 1, c. 34) prétend que c'est celle qu'on a depuis appelée Capitole.

Acceperè responsum. Denys d'Halicarnasse (*Ant. Rom.* l. 1, c. 19 *édit. Reisk.*) nous a conservé aussi le texte de cet oracle de Dodone, en nous apprenant que les paroles en étaient gravées sur un trépied dans le temple de Jupiter. On le trouve encore dans Etienne de Byzance, au mot *Aborigenes*; et Laclance (*de div. hist.*, l. 1, c. 21) en rapporte les derniers vers d'après Varron, avec le mot *Κρυθή* (Saturne) au lieu de *ἄρα* (le dieu des enfers).

Ἀβοργενίων. Les opinions des savants ont beaucoup varié sur l'origine obscure et sur l'étymologie du nom de ce peuple, l'un des premiers certainement qui aient habité l'Italie. Aurelius Victor prétend qu'Aborigène est un mot corrompu de *Aberrigenes* (errants, vagabonds). St. Jérôme et Denys d'Halicarnasse croient qu'Aborigènes est syncopé de *absque origine* (sans origine), ou des mots étrusques *ab* (père) *ori* (caverne), et du grec *γῆρας* (race), ce qui fait « race de la caverne. » Les uns font venir les Aborigènes de la terre de Chanaan, d'autres de la Scythie, d'autres enfin de l'Arcadie, sous la conduite d'Enotrus, fils de Lyonon. Il paraît certain que c'est dans les contrées connues sous le nom de Latium qu'ils vinrent s'établir.

Adès ou *Hadès* est le nom grec de Pluton. Les poètes le prennent souvent pour l'enfer même. Les Phéniciens, qui faisaient dériver le nom de ce dieu d'un mot de leur langue signifiant *peste* ou *mort*, plaçaient son séjour sur les côtes de la Baligque, où ils faisaient un grand commerce, et cela pour en éloigner les Grecs superstitieux. Ceux qui, tels qu'Héraclee de Milet, ont cherché un sens historique dans les fables, veulent qu'Adès soit le nom de celui qui introduisit le premier la doctrine des peines après les Trepas. Ceux qui ne voient dans les fables de la Grèce rien autre chose que son antique langage mis en action, ont prétendu qu'Adès signifiait le tombeau. Banier (*Mythol. expliquée*, l. 1) rapporte cette dernière opinion d'après Bergier; et, selon lui, si l'on avait donné à Adès pour père Chronos, dont le nom signifie quelquefois *creux*, et pour mère Rhee (la terre), c'est parce qu'un tombeau est un creux ou excavation dans la terre.

Lacus Cutiltensis. L'édition de Cologne porte *Cutiltensium*, et en marge *Cutiltæ*. Denys d'Halicarnasse (*Ant.* l. 1, c. 19, p. 50, *édit. Reisk.*) s'en tient constamment à l'orthographe du texte de l'oracle, *lotyla*. Pline (l. iii, c. 12; l. xxxi, c. 2) et Tite-Live (l. vi, c. 11) parlent d'une ville de *Cutilium*, située dans le pays des Sabins, près d'un lac sur lequel était une île flottante, et dont les eaux étaient extrêmement froides. (*Voy. Nonnus*, l. iii, c. 25.)

Disi. On l'appelait quelquefois *Dispater*, et par syncope *Dispiter*. C'est sous ce nom qu'il est invoqué dans la formule d'évocation qui se trouve au chap. 9 du liv. ii des *Saturnales*. Macrobie, dans le 12^e chap. du 1^{er} livre du *Commentaire sur le Songe de Scipion*, nous apprend que, selon Pythagore, l'empire de *Dis* s'étendait jusqu'à cette partie du ciel que les anciens désignaient sous le nom de *cerce tacté*, et au-dessus de laquelle commençait l'empire des dieux du ciel. Ce dieu était connu des

Gaulois, qui croyaient descendre de lui. Souvent on désigne, sous le nom de *Dis*, Plutus, le dieu des richesses. Il est encore fait mention du culte de *Dis*, au 16^e chap. du présent livre des *Saturnales*.

Herculem ferunt... per Italiam revertentem. La même chose est racontée au long par Tite-Live (l. 1, c. 7) et par Denys d'Halicarnasse (*Antiq.* l. 1, c. 39 et suiv.).

Pueri mactantur mania deo matris Larum. C'est pour cela sans doute qu'un ancien scolaste de Perse nous apprend qu'on se servait du nom des Lares pour faire peur aux enfants.

Effigies mania suspensæ. Festus nous apprend (l. xiv) qu'on suspendait devant la porte des maisons des mannequins d'homme et de femme en laine pour les personnes libres, et de simples pelottes pour les esclaves. On les dévouait à Mania et aux Lares, afin qu'ils épargnassent les vivants.

L. Accius. L. Accius, ou Altius, était fils d'un affranchi. Il naquit, selon St. Jérôme, l'an de Rome 584, et mourut l'an 667. Outre ses *Annales*, il composa un grand nombre de tragédies, qui furent, avec celles de Pacuvius, les premières représentées publiquement, par ordre des éphèbes. Les fragments qui nous en restent ont été recueillis par Robert Estienne, Delrion et Scriverius. Elles sont toutes tirées de l'histoire grecque, à l'exception de celle de *Brutus* ou *l'Expulsion des Tarquins*. Voici les titres de celles qui sont citées par Macrobie : *Philoctète*, le *Jugement des armes* (d'Achille), *Telephe*, *Antigone*, les *Bacchantes*, les *Pelopides*, *Andromède*. Il nous reste aussi les titres de deux comédies d'Accius, le *Marriage* et le *Mercenaire*. Les critiques anciens s'accordent à dire que l'élevation et la vigueur formaient le principal caractère du style d'Accius, empreint d'ailleurs de la rudesse et de l'inefficacité d'une langue encore peu formée.

CHAP. VIII. *Fanum Saturno ex voto consecravisse.* Denys d'Halicarnasse (*Ant. Rom.* l. ii, c. 56) raconte que le roi des Sabins, Titus Tatius, que Romulus associa à son pouvoir, bâtit à Rome plusieurs temples, entre autres un consacré à Saturne. L'Italie en avait déjà élevé plusieurs à ce dieu avant la fondation de Rome, comme on peut le voir dans le même auteur (l. 1, c. 24; et l. vi, c. 1).

Saturnalia tunc primum Romæ instituta. Voici un passage de Tite-Live (l. ii, c. 21) qui contredit l'assertion de Macrobie : « Consules Q. Claudius et T. Lartius, « fils Q. Sempronius et M. Minutius (a. u. c. 236-7). « Ils consacrèrent à Saturne le *dedicatum*. Saturnalia instituta sunt festis dies. »

Gellius. Il ne s'agit point ici d'Aulu-Gelle, mais d'un annaliste romain qui est encore nommé au chapitre 16 du présent livre. (*Voy. Ant. Gell.* l. vii, c. 13; l. xii, c. 21; l. xviii, c. 12; et Censorin, *De die natali*, c. 17.) On croit que Gellius vivait au commencement du vi^e siècle de Rome. Un des grammairiens de la collection de Elie Putsch cite le 97^e livre des *Annales* de Gellius. On en trouve les fragments dans les *Fragmenta historiarum* de Fulvius Ursinus (*Antwerpæ*, 1595, p. 33).

L. Furium tribunum militum. Il fut le collègue de Camille dans cette charge, et tint avec distinction la guerre contre les Toscans.

Senaculum. On a proposé de lire : *senatum*.

Edem Saturni ararium Romani esse voluerunt. Cyprien (*De idolol. evolut.*) en donne une autre raison. Il dit que c'est parce que Saturne fut le premier qui introduisit en Italie l'usage de frapper les monnaies. Un scolaste de Perse prétend que c'était dans le temple de

Salurne qu'on faisait cette opération. (Voy. *Onufrius*, in *Urbe Roma*, regione viii, *forum Romanum*.)

Nec signare solam. Géorg., l. i, v. 126.

Apollodorus. Il vivait environ un siècle et demi avant J. C. Il naquit à Athènes, et fut disciple de Paméius, philosophe de Rhodes. Il avait écrit un *commentaire* sur le *catalogue* des vaisseaux d'Homère, et une *chronique* en vers ampbiques. Il nous reste sous son nom un ouvrage intitulé *Bibliothèque*, qui contient l'histoire des dieux et l'histoire héroïque, jusqu'au retour des Héradides dans le Péloponnèse. On pense que cet ouvrage n'est qu'un abrégé ou extrait de ceux d'Apollodore. On doit à feu M. Clavier une bonne édition de la *Bibliothèque* d'Apollodore, accompagnée d'une traduction française et de notes savantes.

Deos laucos pedes habere. Plutarque (in *Problemat.*) prétend que ce proverbe signifie que les dieux sont lents à punir le crime; et Lucien, en racontant aussi que Saturne a les pieds lents, croit en trouver l'explication dans le mouvement lent de l'astre qui porte son nom, et dans son extrême éloignement de la terre. (Voy. Erasm., *Adag. Phurnutus. De Nat. Deorum.* 7, et Sallust., *De Div. et mundo*, c. 4.)

Abscissae Cæli patris pudenda. Voir l'histoire de Cælus, d'après Hérodote. Il était fils et époux de la Terre, dont il eut Saturne, l'Œcéan, Hyperion, Rhéa, et les Titans, au nombre de 44. Craignant de si redoutables enfants, il les tint étroitement renfermés; mais leur mère leur donna la liberté, et les arma d'un fer tranchant, avec lequel Saturne mutila son père. Du sang qui sortit de la plaie naquirent les Géants, les Furies, et les Nymphes, ainsi que Venus.

Cum chaos esset. Macrobe traite plus longuement et plus philosophiquement la question de l'origine du monde selon les anciens, au 10^e chapitre du 1^{er} livre de son *Commentaire sur le songe de Scipion*.

Χρόνος. Denys d'Halicarnasse (*Ant.*, l. i, c. 38) dit que les Grecs écrivaient Χρόνος, et les Romains Κρόνος.

Sathurnus. Un ancien ms. porte *Saturnum*; Meursius prétend que la véritable forme est *Sathurnum*. L'édit. de Cologne donne *Sathurnum*.

Sathurnos. Un ancien ms. porte *Sathurnus*; Meursius corrige *Sathyros*; l'édit. de Cologne porte *Sathurnus*.

CHAP. IX. *Qui Deus Janus.* Ce chapitre se trouve traduit presque en entier dans la *Mythologie comparée avec l'histoire*, par Bannier (t. II, p. 103, édit. de Paris, 1738, 3 vol. in-4°).

Xenon. On connaît plusieurs philosophes ou rhéteurs du nom de Xenon, ou Zénon. Rien n'indique quel est celui dont Macrobe veut parler ici.

Nigidius. Nigidius Fulgus, philosophe pythagoricien et sénateur romain, fut l'ami de Cicéron et le partisan de Pompée, ce qui le fit bannir par le vainqueur. Il mourut dans son exil, suivant Eusebe, pendant la 181^e olympiade. Varron dit qu'il reçut le nom de Fulgus (potier), parce que quelqu'un lui ayant demandé pourquoi deux individus venus au monde au même instant éprouvaient souvent un sort si différent, il chercha à expliquer ceci par une comparaison tirée de la roue du potier. Les écrits des anciens attestent fréquemment la haute opinion qu'on avait du savoir de Nigidius. Macrobe (*Sat.*, l. III, c. 4) l'appelle *homo omnium bonarum artium discipulus egregius*. Il cite de lui les ouvrages suivants : dix-neuf livres de *Diis* (*Sat.*, l. III, c. 4); un traité de *Extis* (*id.* l. VI, c. 9). Nigidius avait encore écrit : trente livres sur la grammaire, sous le titre de *Commentarii*; un traité

des *animaux*, en quatre livres; un autre sur *le vent*; un *système d'astrologie*, ou théorie de l'art de la divination, auquel il s'était beaucoup adonné. Un morceau sur *le tonnerre* existe en grec, d'après la traduction de Jean Lydus, qui l'a inséré dans son traité des *prodiges*. M. de Burigny a recueilli tout ce que nous savons sur Nigidius, dans un mémoire inséré dans l'*Histoire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres* (t. XXIX, p. 190).

Θρασύς, racine θράξ, porte. C'est dans le même sens qu'Apollon est appelé, dans Sophocle, *πρόσταθρος* (*Electre*, v. 640.).

Ἄγυρις, racine ἄγρις, rue (Horat. l. II, *Od.* 6). On trouve aussi Apollon désigné sous ce nom, dans le discours de Démosthène contre Midias. Hésychius appelle ainsi un autel en forme de colonne, qu'on plaçait devant la porte des maisons. Apollon est dit ailleurs *Agylus*.

In sacrificiis profationem meruisse perpetuam. Janus, interrogé dans Ovide pourquoi l'on commence toujours les sacrifices par lui offrir de l'encens et du vin, répond :

*Ut per me possis altum, qui lumina serro,
Ad quascunque voles, inquit, habere deos.*

(Fast. l. I, v. 173.)

Manu dextera trecentorum et sinistra sexaginta et quinque numerum retinens. On fait une objection relativement à ce passage. Ce fut Numa qui éleva la statue de Janus, dont il est question ici. Or, de son temps, on ne divisait l'année qu'en trois cent cinquante-cinq jours. C'est donc par erreur que Macrobe, ou son copiste, a écrit trois cent soixante-cinq au lieu de trois cent cinquante-cinq, comme l'a très-bien écrit Plin (Nat. Hist., LXXIV, c. 7). A cela on peut répondre qu'il est très-probable que les statues de Janus, fabriquées depuis la réforme du calendrier par César, furent subir, dans la disposition de leurs doigts, un changement analogue au nombre de jours attribués à l'année par cette réforme. Macrobe, en écrivant, aura songé à quelqu'une de ces nouvelles statues; tandis que Plin aura eu sous les yeux une des statues antérieures à la réforme du calendrier. Voici la description des deux mains de la statue de Janus, telle qu'elle est dans Plin : « La droite marquait le nombre trois cents. « Le pouce et l'index étaient allongés, et les trois autres « doigts recourbés sur la paume de la main. Les doigts « de la main gauche marquaient le nombre cinquante-cinq. « Le pouce et le doigt du milieu étaient repliés en dedans, et les trois autres étaient allongés. » (V. not. 6 du chap. 1^{er} du liv. 1^{er} des *Saturnales*, sur l'arithmétique digitale).

Cornificens, Etyimorum libro tertio. Macrobe cite encore de Cornificus une pièce de théâtre intitulée *Glaucus* (*Sat.*, l. VI, c. 5). Cornificus fut l'ami de Cicéron, et son collègue dans les fonctions d'augure. On lui a attribué les livres de la *Rhetorique* à Herennius; mais le savant éditeur des œuvres de Rhetorique de Cicéron, M. Schultz, a réfuté cette opinion.

Cicero. — De Natur. deor. l. II, c. 7.

Gavius Bassus. Aulu-Gelle et Lactance citent cet écrivain, et l'appellent tantôt *Gavius*, tantôt *Gabinus*, et tantôt *Caus*. Il vivait sous le règne de Trajan, et fut gouverneur de la province de Pont. D'un autre côté, Aulu-Gelle (l. III, cap. 9) dit que Gavius Bassus raconte lui-même, dans un de ses ouvrages, qu'il avait vu un cheval très-remarquable, lequel avait appartenu à Dolabella et à Cassius, qui vivaient un siècle et demi avant Trajan. D'où il semble qu'il faudrait conclure qu'il exista plusieurs écrivains du nom de Bassus, entre lesquels on pourrait répartir les prénoms de Gavius, Gabinus et Caus. Les auteurs anciens citent de Bassus un poème sur les

mètres, dont on trouve un fragment d'une authentique douteuse dans les *Grammatici veteres* de Putsch (p. 2663). Macrobe cite encore de lui un livre *De significatione verborum* (*Sat.*, l. II, c. 14) qu'Aulu-Gelle intitule *De origine verborum et vocabulorum*.

Salorum antiquissimis carminibus. On attribuait la composition de ces chants à Numa : *saliaræ Nume carmen* (Horat., *Ep.* II, 1, 86; Tacit., *Ann.* I, II, 83). A peine pouvaient-ils être compris au temps d'Horace (*ibid.*), même par les prêtres (Quintil., l. 6, 40). Festus appelle ces vers *aramenta, vel assamenta*, parce qu'ils étaient écrits sur des tablettes. Les Saliens étaient les prêtres de Mars, au nombre de 12, institués par Numa. On leur donnait ce nom, parce que dans certaines fêtes ils parcouraient la ville en dansant : *a saltu nomina ducunt*. (Ovid., *Fast.* III, 387; Virgil., *Æneid.* VII; Varr., IV, 15.)

M. Messala. — Collègue dans le consulat de Cn. Domitius, l'an de Rome 700. Il avait composé plusieurs ouvrages, entre autres des *Discours* et des *Déclamations*, dont Quintilien loue l'éloquence, et le plan. Il ne nous reste aucun de ses écrits. L'opuscule intitulé : *De progenie Augusti*, imprimé pour la première fois en 1540 et qu'on a voulu lui attribuer, est reconnu pour supposé.

Varro, libro quinto rerum divinarum. Le traité Des choses divines de Varron ne nous est point parvenu. Il le dédia, au rapport de Lactance (l. I, c. 6) ; à C. César, son-vein pontife.

Tatius. Titus Tatius était roi des Cures ou Sabins. Après la conclusion de la paix, il partagea pendant six ans le souverain pouvoir avec Romulus, et fut assassiné à Lanuvium, l'an 742 avant J. C. Selon quelques auteurs, son collègue ne fut pas étranger à ce meurtre (Tit. Liv., l. I, c. 10; Flor., l. I, c. 1).

CHAP. X. *Scripto decimo cepta celebrari*. Ceci est confirmé par un calendrier rustique, cité par le P. Hardouin (*ad Plin.* XIV, 31), d'après Gruter.

Norius, ou Nonius. Il vivait sous la dictature de Sylla. On trouve le catalogue de ses pièces dans la *Bibliothèque latine* de Fabricius (l. III, p. 264, *edit. Ernest.*), d'après une dissertation de Christophe Wase (*Oxon.*, 1685, in-4°).

Memnius. Meursius lit *Mummius*. Un *Caius* ou *Gaius Memnius* est cité par Servius (*ad Æneid.*, l. I, v. 165, *edit. Burmann.*) comme auteur d'un poème intitulé *De triumpho Luculli*, en quatre livres. Il est nommé par Aulu-Gelle (l. XIV, cap. 9) et par Donat. (*crit. Terent.*). Ce dernier lui donne le prénom de *Quantus*, et lui attribue une *Oratio pro se*. Si c'est à ce même Memnius que Lucrèce dédia son poème, on peut ajouter, d'après Cicéron (*in Brut.*), qu'il était chevalier romain, qu'il fut successivement tribun du peuple, préteur et gouverneur de Bithynie, et qu'accusé de concussion dans sa province, il fut exilé par César. Cicéron avait entrepris de le défendre.

Mallius. — Flavius Mallius Théodoros était contemporain de Macrobe, puisqu'il fut consul sous le règne d'Arcadius, l'an 399 de J. C. Il nous reste de lui un livre *De metris*, dont la première édition fut publiée en 1755, in-4°, d'après un manuscrit de la Bibliothèque de Wollenbuttel, par les soins de Jacques-Fred. Heusinger, qui en donna une seconde édition à Leyde, (1766, in-8°), revint sur le même manuscrit. Saumaise, dans la préface de son édition d'Amphélius (Leyde, 1636 et 1653, in-12), dit qu'il existe dans les bibliothèques un autre ouvrage de Mallius, sur la nature des choses, les causes naturelles, les astres, etc. Il paraît que le manuscrit de cet ouvrage s'est égaré depuis.

Fenestella. Lucius Fenestella mourut à Cumæ, à l'âge de 70 ans, la dernière année du règne de Tibère (*Plin.*, *Nat. Hist.*, l. XXXII, c. 2). Il nous reste quelques fragments de ses *Histoires*. St. Jérôme le cite comme poète. Son nom a été emprunté pour une fraude littéraire. André-Dominique Ficcro, ou Ficcchi (en latin *Floccus*), chanoine florentin, mort en 1542, publia sous son nom un ouvrage intitulé *De sacerdotibus et magistratibus Romanorum libri duo*, qui parut pour la première fois sans date ni nom de lieu, in-4°, puis à Milan, 1477, petit in-4°. Jules Wistsius, jurisconsulte de Bruges, fut le premier qui le publia sous le nom de son véritable auteur (Anvers, 1561, in-8°). On l'a réimprimé depuis un grand nombre de fois.

Lucinum virginem ut causam diceret jussam. On trouve une vestale de ce nom condamnée à mort sous le règne de Trajan, pour avoir violé le vœu de chasteté.

Divæ Angeroniæ. Angeronia, ou, comme l'écrivit ailleurs Macrobe (*Satur.*, l. III, c. 9), *Angerona*; ou, selon Scaliger (*ad Varr.*), *Angora* (qui ferme la bouche), était, d'après un scolaste, la déesse du conseil et de l'occultation, et, selon l'opinion la plus commune, la déesse du silence et du secret. Elle n'avait point de temple particulier, mais sa statue était placée dans celui de la déesse Volupia. Celle-ci était représentée sous la forme d'une jeune et belle femme élégamment vêtue, assise sur un trône, et ayant la Vertu à ses pieds. Par cette dernière circonstance, il est aisé de juger qu'elle était la déesse des plaisirs honnêtes. (Voy. Cic., *de Nat. Deor.*, l. II, c. 23; et St. Aug., *de civit. Dei.* IV, c. 8.)

Bello Antiochi. *Emilius Regillus prætor*. Il remporta une victoire navale sur les généraux de ce roi, et obtint les honneurs du triomphe.

Laurentinalia. Les auteurs varient et sur l'origine de ces fêtes, et sur la manière d'écrire leur nom. Les uns écrivent par une diphthongue (*Laurentia*) le nom de celle en l'honneur de qui elles furent instituées; tels que Plîne (*Nat. Hist.* l. XVII, c. 2), Varron (*De ling. lat.*, c. 5), et Denis d'Halicarissime (*Ant.*, l. I, c. 84 et 87, suivant la leçon reçue). D'autres, tels que Tite-Live (l. I, c. 4), Ovide (*Fast.*, l. III, c. 55), Aulu-Gelle (l. VI, c. 7), Lactance (l. I, c. 20), Minucius Félix (l. V, c. 9), et Plutarque (*in Romul.*), écrivent *Laurentia* par un a simple. D'où il suit une première différence dans la manière d'écrire le nom des fêtes qui lui sont consacrées. Mais les variations ne se bornent pas là. Outre *Laurentinalia* ou *Laurentinalia*, on trouve encore *Lauventinalia*, *Lauventalia* et *Laurentalia*. Cette dernière orthographe est indiquée comme préférable, soit par les règles de l'analogie, soit par celles du mètre, dans Ovide (*Fast.* III, 55).

Ædificium. Aulu-Gelle appelle ces serviteurs des prêtres *ædificium* (XII, 6) : ils étaient chargés de prendre soin des temples et de ce qu'ils contenaient. Une femme remplissait des fonctions analogues dans les temples des divinités femelles, et s'appelait *ædificia*. Dans les autels ecclésiastiques, *ædificia* a été employé pour désigner les clercs de l'ordre des portiers.

Tesseres prænoisse. La tessère des anciens était à peu près la même chose que notre de à jouer. Le mot latin vient du grec *τεσσαρες* (quatre), nom qu'on a donné à cet instrument, à cause des quatre angles qu'il présente. Herodote nous apprend que le jeu de la tessère fut inventé par les Lydians.

Nobilissimum scortum. Cette épithète est sans doute employée ici par allusion à l'avenir.

Curvius. Cet homme est appelé Tarracius par Varron et par Aulu-Gelle (l. VI, c. 7), lesquels appellent la femme Acca Tarratia.

In velabra sepulta est. Cicéron (*ad Brut. epist.* 15) atteste la même chose. Le Velabre était un terrain marécageux, situé entre le mont Aventin, le mont Palatin et le Capitole, sur les bords du Tibre. Auguste le dessécha, y bâtit des maisons, et y établit un marché.

Ayros Turacem, Semurium, Lutrium, Solivium. — C'étaient les noms de divers quartiers de Rome. Cicéron (*Phil.* I, VI, c. 6) nous apprend que *Semurium* était un lieu voisin de Rome, où Apollon avait un temple. Asconius Padianus fait mention d'une rue de Rome où l'on vendait les parfums, et à laquelle il donne le nom de *Turarius*, qui paraît le même que *Turacos*. L'édit. de Cologne porte *Lucrius*, au lieu de *Lutrium*.

Macer historiarum libro primo. Le seizième livre des *Histoires* de Macer Licinius se trouve cité dans la collection des grammairiens de Putsch (p. 805), ainsi que le cinquième d'un ouvrage intitulé *Thucroon* (p. 61). Voici les titres de quelques autres écrits du même auteur, cités par Nonnius (édit. de Paris, 1614, in-8°) : *Annales, lib. II* (p. 53.), *Epistola ad Senatum* (p. 239), *Oratio Thogonia* (de la génération des oiseaux) (p. 220), *Rerum Romanarum lib. XXI* (p. 221).

In septem dies... extendit. Caligula ajouta encore aux Saturnales un jour de plus, qu'il appela *Juvenalis* (Sueton. *in Caligula*, c. 17).

Char. XI. Ducentesimo sexagesimo quarto. D'autres éditions portent l'an 474 et 464. C'est certainement par erreur.

Antoninus Marimus. Cette anecdote, racontée par Tite-Live (I, II, c. 36), l'est encore par Cicéron (*De divin.* I, 26), par Lactance (*Divin. instit.* II, 7), par Valère Maxime (I, 7), par St. Augustin (*De civit. Dei* IV, 26), par Denys d'Halicarnasse (*Ant.* VII), par Plutarque (*Vit. Coriol.*), et par Arnohe (*Advers. Gent.* VII). Denys d'Halicarnasse qualifie cet Antoninus d'*ἀνὴρ ὄντα ἀγνώστου* (homme non obscur). Valère Maxime et Tite-Live l'appellent simplement *pater familias*. Les uns lisent dans Lactance Antoninus, d'autres Aronius, ou même Atonius.

Patibuloque constrictum. Le gibet des esclaves était une fourche à laquelle ils étaient attachés pendant qu'on les frappait de verges, ce qui leur a fait donner le nom de *furcifera*. Voir, sur ce supplice, Juste Lipse (*de Cruce* III, 3). Lactance, Valère Maxime et Tite-Live, en racontant cette même anecdote, emploient les expressions de *sub furca, furcam ferens*.

Annus. Denys d'Halicarnasse, Plutarque, Valère Maxime, Tite-Live et St. Augustin l'appellent T. *Latinus*; Lactance (*Div. Instit.*, II, c. 8) l'appelle T. *Annus*. Cicéron ne le nomme pas, mais le qualifie *quemdam rusticum romanum*. Il existait une antique famille plébéienne, nommée *Anna*.

Quo astate Hecuba servire cepit, qua Cræsus, qui Darii mater, qua Diogenes, qua Plato ipse. Ce fut après la prise de Troie que le sort fit tomber Hécube au nombre des esclaves d'Ulysse (*Dictys de Crète*, v. 13). Hérodote et Justin racontent longuement comment Crésus tomba au pouvoir de Cyrus. Diogène le Cynique, étant déjà vieux, naviguait pour se rendre à Égine, lorsqu'il fut pris par des pirates et vendu en Crète à Xeniale, qui le ramena à Corinthe pour présider à l'éducation de ses enfants. (Diog. Laërc., VI, 24 et 29; Anl.-Gell., II, 18). On peut voir dans Arrien, Justin et Quinte-Curce, l'histoire de Sysgambis, mère de Darius, tombée entre les mains d'Alexandre. Enfin c'est d'Olympiodore, auteur d'une vie de Platon, que nous apprenons que ce philosophe, dans un second voyage qu'il fit en Sicile, sous la domina-

tion de Denys le jeune, fut vendu par ce tyran à un certain Amicrius. Toute cette belle tirade contre l'esclavage est presqu'entièrement copiée de Sénèque (Épist. 47).

Ad pileum servos vocare. Pileus, ou pileum, était un chapeau ou bonnet de laine que portaient les citoyens romains, et que prenaient les esclaves lorsqu'on les affranchissait, ce qui faisait appeler ces derniers *pileati* (Tit. Liv., XXIV, 16). C'est le bonnet de la liberté.

Urbinius. Appien (*de Bell. civil.*, IV) et Valère Maxime (IV, 8 et 6) racontent l'histoire d'Urbinius. Le dernier ajoute au nom *Urbinius celti de Panopion*.

Reatinum. Aujourd'hui Rieti, ville de l'Ombrie, située près du lac Velinus.

Demosthenes. On trouve un Démosthène sous les empereurs romains, qui fut gouverneur de Césarée.

Labiæus. Ce Labiæus paraît être celui qui prit parti pour Cassius et Brutus, devint ensuite général des Parthes contre les Romains, et fut vaincu par les lieutenants d'Auguste (Strabon XXI, 14; Denys d'Halicarnasse, 48).

Antius Restion. Ce fait est rapporté par Valère Maxime (I, VI, c. 8) et par Appien (*de Bell. civil.*, I, IV, § 43). On conjecture que cet Antius était fils d'un autre Antius Restion, dont il sera parlé au 13^e chap. du II^e livre des *Saturnales*. On voit, d'après des médailles qu'il eût frapper en l'honneur de son père, que ce dernier portait le prénom de Cains. Cicéron loue sa noble franchise. (*Epist. ad Attic.* IV, 16).

Cæponem. Voir Suetone (*in Tiber.* 8).

Agrum Laurentem. Les Latins furent appelés *Laurentini*, à cause de la grande quantité de lauriers qui croissaient dans leur pays; et par suite, leur capitale s'appela *Laurentum*. (Pomp. Mela, I, II, c. 4; Tit. Liv., I, I, c. 1; *Etwid.*, I, VII, v. 171.) Son emplacement est aujourd'hui occupé par Paterno, ou, selon quelques-uns, par San-Lorenzo.

Asinius Pollio. On sait qu'il fut le contemporain d'Auguste et de Virgile. Ce dernier lui a dédié sa 4^e églogue.

Grumentum. Ville de Lucanie, située sur l'Aciris. On croit qu'elle est la même que l'Armento des modernes. C'est par erreur que, dans quelques éditions, on trouve *Cluentum*. On a proposé de lire *Drumentum* ou *Adrummentum*, ville d'Afrique.

Pelignum Italicensium. Les Péliges étaient voisins des Sabins et des Marses. Corfinium et Sulmo étaient leurs principales villes.

P. Scipionem, Africanum patrem. Tite-Live (I, XVI, c. 46) raconte le même fait, d'après l'historien Cælius; mais il l'attribue à Scipion le fils.

Seleuci regis. Il s'agit de Seleucus Nicanor, fils d'Antiochus, l'un des généraux d'Alexandre. Son meurtrier se nommait Ptolémée Ceraunus.

Messenius Anarilans. Il mourut l'an 476 avant J. C. Voir Justin (I, III, c. 2), Pansanias (I, IV, c. 23, et I, V, c. 26), et Thucydide (I, VI, c. 5).

Borysthenite. Habitants des bords du Borysthène. C'était une colonie de Milet, qui fut fondée 655 ans avant J. C. Leur ville se nommait Olba Salvia. Voir Pausanias Mela (I, II, c. 1 et 7).

Junoni Caprotinæ. La même anecdote est aussi racontée par Plutarque (*in Romul.*) et par Ovide (*Ars amand.* II).

Phædon ex cohorte socraticæ. Il était natif d'Élide. Jeune encore, il fut pris par des pirates; et ce fut d'eux

que Cèbès l'acheta. Après la mort de Socrate, il retourna dans sa patrie, ou il fonda l'école d'Elée.

Cebes socraticus. Il est l'auteur du *Tableau de la vie humaine*, et de quelques dialogues parvenus jusqu'à nous, qui ont été plusieurs fois imprimés et traduits avec le *Manuel* d'Épicète.

Ménippus. Il était natif de Gadare, en Phénicie. Diogène Laërce rapporte qu'il était si avare, qu'il se perdit de désespoir de ce qu'on lui avait enlevé l'argent qu'il avait amassé par ses usures.

Philostrati peripatetici servus Pompolus. Meursius, s'appuyant de l'autorité d'Aulu-Gelle (l. II, c. 18) et de Diogène Laërce (l. V, in *Theophrast.*), veut qu'on lise en cet endroit : « Pompylus, esclave du péripatéticien Theophraste. » Au reste, il a existé plusieurs philosophes du nom de Philostrate; et rien n'indique ici quel est celui dont il s'agit.

Zenonis stoici servus, qui Perseus vocatus est. Il vivait l'an 274 avant J. C. (*Diogen. Laert. in Zen.*) Antigone Gonatas le fit gouverneur de La cité de Corinthe.

Δοδός; Ἐπίκτιτος. Cette épigramme est aussi rapportée par Aulu-Gelle (*Noct. Attic.*, II, 18). On la retrouve dans l'Anthologie de Planude (liv. II, c. 33, *ep.* 42), sous le nom de Léonidas; dans les *Antectes* de Brunck parmi les pièces sans nom d'auteur (t. III, pag. 272, n° DLXXXVI); et enfin dans l'Anthologie Palatine, où elle figure parmi les pièces sépulcrales. Gilles Boileau l'a traduite en vers français.

Καὶ πένθη Ἴρος. On sait qu'Irus est un mendiant, l'un des personnages de l'Odyssée qui, placé à la porte du palais d'Ulysse, servait les desseins des amants de Pénélope. *Iro pauperior* était devenu un proverbe chez les Latins.

De sigillaribus. On donnait généralement ce nom à divers petits objets qu'on s'envoyait pour cadeaux, tels qu'anneaux, carnels, pierres gravées, etc. On nommait *Sigillarum* le lieu où l'on vendait ces objets (Aul. Gell., l. V, c. 4).

Epicadus. Suétone (*De clar. gramm.*) parle d'un certain Epicadus, affranchi du dictateur Sylla, et qui fut *calator auguralis*, serviteur des augures. Priscien cite le vingt-neuvième livre des *Mémoires* de Sylla, que le dictateur n'avait pas terminés lorsqu'il mourut, et qui le furent par son affranchi Cornelius Epicadus.

Ponte qui unne Sablicus. On lui donna ce nom, parce qu'il fut d'abord construit en bois; de *sablicus*, pieux ou pilots (Tit.-Liv. I, 38). Depuis, ce pont fut appelé *Emilien*, parce qu'Emilius Lepidus le fit reconstruire en pierre; on voit encore de ses ruines, au pied du mont Aventin.

Ponto ante memini. Saturnal., I, I, c. 9.

Non festos omnes. Plus loin (chap. 16), Macrobie définit les jours appelés *festi*, ceux qui réunissaient *sacrificia, epulae, ludii, feriae*. Les jours simplement *feriæ* étaient ceux durant lesquels on s'abstenait des travaux, mais sans pratiquer les trois cérémonies religieuses dont parle notre auteur.

Tertio decimo kalendis festum probarimus. Macrobie contredit ici ce qu'il a dit à la fin du 10^e chap., que les Saturnales, lesquelles primitivement ne duraient qu'un jour (le quatorze des calendes de janvier), furent prolongées par César jusqu'au seize. Cette durée n'embrasse point le treize des calendes. Pour l'y comprendre, il faudrait étendre les Saturnales à huit jours, en y renfermant ceux des sigillaires. Mais alors il paraît peu naturel que la festivité soit enlevée du quatorze, jour primitif de sa célébration, pour être transportée sans motif à un au-

tre jour. Afin de trancher cette difficulté, on a proposé, au lieu de *festum*, de lire *fastum*, ou *profestum*; et alors il faudrait traduire ainsi : « Le commerce de ces objets (les sigillaires) s'étant établi durant les Saturnales, la vente se prolongea pendant sept jours, lesquels sont témoins, quoiqu'ils ne soient pas tous jours fêtes, comme nous l'avons démontré pour le jour du milieu, c'est-à-dire le treize des calendes. »

CHAP. XII. *Arcades annum suum tribus mensibus explicabant.* C'est à Horus, dit Censorin, qu'on attribue la division de l'année en trois mois; et de la vient, ajoute-t-il, que l'année se dit en grec *ώρος*, et que les historiens sont appelés *horographes*.

Arcanores sex. Justin nous apprend que les Carriens divisaient aussi leur année en six mois, et que leurs mois, ainsi que ceux des Arcadiens, n'étaient composés que de quinze jours.

Annus incipiebat a Martio. Le commencement de l'année a beaucoup varié et varie encore chez les divers peuples. Chez les Grecs, il était fixé au premier septembre. Dans Rome moderne, il y a deux manières de compter l'année : l'une à dater de la fête de Noël, et c'est celle dont se servent les notaires, en mettant dans leurs actes la formule *a nativitate*; et l'autre à dater du vingt-cinq de mars, et c'est celle qui est usitée dans les bulles des papes, avec la formule *anno Incarnationis*. Cette dernière fut usitée en France jusqu'en 1564, qu'une ordonnance de Charles IX mit en vigueur celle que nous suivons encore aujourd'hui. Quelques historiens français du moyen âge datent le commencement de l'année du onze novembre, jour de la Saint-Martin, qui est encore celui de l'ouverture de l'année judiciaire. L'année ecclésiastique commence le premier dimanche de l'Avent. L'année astronomique commence le premier mars, parce que c'est durant ce mois que le soleil entre dans le Bélier, le premier des signes du zodiaque. Ovide (*Fastes*, l. III) donne à peu près les mêmes détails que Macrobe sur les pratiques spéciales au mois de mars. (Voy. chap. 2 du livre II du *Commentaire* de Macrobe sur le songe de Scipion.)

Curique. Romulus divisa le peuple romain en dix tribus, et chaque tribu en dix curies. Chaque curie eut un temple, pour la célébration des rites sacrés. (Varr., *de Ling. lat.*, IV, 32.)

Anna Perenna. C'était une femme de la campagne qui, ayant apporté des vivres au peuple romain, retiré sur le mont Aventin, fut déifiée par la reconnaissance (Ovid., *Fast.* l. III, v. 673 et 683). Les auteurs, suivant l'usage, la confondent avec plusieurs autres divinités femmes. Chez Ovide, elle est la même que Anna, sœur de Didon, dans l'Énéide.

Aprilem a spuma. (Voy. Ovide, *Fast.* l. I, v. 39, et l. IV, v. 64; Horat., *IV*, Ode XI, v. 16.)

Ἄρεα βροτοδοριέ. *Iliad.*, l. V, v. 31.

Cincius. Son nomme Lucius Alimentus, parce qu'il proposa la loi Familiale aux aliments, fut préteur en Sicile durant la seconde guerre punique (152 avant J. C.), dont il écrivit l'histoire en grec. Ses autres ouvrages étaient écrits en latin. En voici les titres : *De comitiis*; *de consulum potestate*; *de officio jurisconsulti*; *de fastis*; *Mystagogicon*; *de verbis prisca*; *de re militari*; *de Gorgia Leontino*. On trouve ce qui nous reste de lui, dans les *Fragments Historiæ* de Fulvius Ursinus (*Antwerp.*, 1595, in-8°, p. 30). Donat (*Tercet. Vit.*) dit que Cincius fut le premier, avec le poète Palesius, à jouer la comédie sous le masque.

Cujus rri causam prætereundum est. Voici cette cause, telle que nous l'apprend Ovide : « Un jour Vénus lai-

« saitsécher sur le rivage sa chevelure mouillée; des safyres
« l'aperçurent toute nue; la pudeur lit qu'elle se couvrit
« aussitôt de myrte, ce que les dames romaines imitent. »
En effet, après s'être lavées sous un myrte et couronnées
de ses branches, elles offraient un sacrifice à la déesse.

Fulvius Nobilior. Nobilior appartenait à l'illustre
famille Fulvia. Il soumit les Étolieus pendant son consulat,
l'an de Rome 565. Voir ci-après (chap. 13, note 14).

Heracles Musarum. — *Musagète.* Marcus Philippus
lui éleva un temple, au rapport de Suetone (*in August.*
29). On donna le même surnom à Apollon. (*Commentaire*
sur le songe de Scipion, l. II, c. 3).

Piso. C'est probablement Lucius Calpurnius, sur-
nommé *Frugi*, qui fut consul l'an 149 avant J. C. Ci-
céron parle de lui avec de grands éloges, et nous apprend
qu'il a laissé des *discours* et des *annales*, dont Aulu-Gelle
vante l'élegance du style, et dont il cite même un fragment
(l. VI, c. 9.)

Urorem Vulcani Majestam, non Maiam. Ovide
(*Fast.* l. V, v. 25) parle d'une divinité du nom de *Majesta*,
fille de l'Hommeur et de la déesse *Reverentia*. *Maiam* était
une des sept Pleiades, fille d'Atlas et de Pleione. Jupiter
la rendit mère de Mercure. (Apollodor. III, c. 10).

Cornelius Labo. Macrobe cite de Cornélius Labéon
un ouvrage intitulé *Liber fastorum* (*Sat.* l. I, c. 16), et
un autre intitulé *De oraculo Apollinis Clari*, en 68 livres
(*Ibid.* l. II, c. 8).

Bona Dea. Les mystères de la Bonne Déesse sont
célèbres dans l'antiquité. Elle était la divinité de la chasteté.
Les hommes ignoraient son nom; les dames romaines
célébraient sa fête avec un grand appareil de pudicité; car
non-seulement les hommes en étaient exclus, mais encore
on avait soin de voiler les statues et les tableaux représen-
tant des hommes, ou des animaux du sexe mâle.

Fatua a fundo, quod infantas. D'autres font déri-
ver le nom de *fatua* et *fatidica*, de la connaissance de
l'avenir, et ils disent que *Fatua* fut douce.

Bacchi credunt Semelan. Elle avait une statue dans
un temple de Cérès, à Thebes en Béotie.

Mellarum. Quelques commentateurs ont cru, mais
avec peu de fondement, qu'on devait lire *Milivarium*,
qui est aussi la dénomination d'une sorte de vase. L'analogie
du sens est en faveur de *mellarum*, à l'appui duquel
on peut encore citer le nom de Μέλισσα, qu'on donnait
aux prêtres de la Bonne Déesse.

Nisus. Cet auteur est cité par Arnobe, et dans les
grammairiens de la collection de Putsch (pag. 16, 81, et
passim.)

Junoni Monete. Le dictateur Furius ayant fait vœu,
pendant la guerre contre les Arnucs, d'élever un
temple à Junon Moneta, le secul fit construire cet édi-
fice sur l'emplacement de la maison de Manlius Capitolinus.
Suidas prétend que le surnom de Moneta fut donné à
Junon, parce que la déesse entendant un jour les Romains
se plaindre de manquer d'argent pour continuer la guerre
contre Pyrrhus, leur dit qu'ils en auraient toujours assez
s'ils préparaient la justice. C'était dans son temple qu'on
tenait déposé l'argent monnayé appartenant à la république,
parce, que lors d'un tremblement de terre, Junon aurait
avertit les Romains d'immoler une truie à Cybèle.

Carnae Dea. Carna ou Carnia, ou Cardia (racine, καρ-
ζειν, καρ), était une nymphe nommée d'abord Granée, fille
d'Oxilus et d'une Hamalryade. Jaus l'enleva, et lui donna
l'entendance des portes et des gonds (*cardines*), et le pou-
voir de chasser des maisons les oiseaux de mauvais augure
(Ovid, *Fast.* l. VI, v. 101).

In honorem Julii Cesaris dictataris. Voy. Suet. *in*
Cæs. 76; Dio. *Cap.*, *Histor.* l. XIV; Plutarque. *in Numa.*

September.. quem Germanici appellatione. Le sé-
nat avait voulu le faire appeler Tibérius, en l'honneur de
Tibère (*Suet. in Tib.*, c. 26). Après Domitien, on lui
donna le nom d'*Antoninus*, en l'honneur d'Antonin le
Pieux. (Jul. Capitolin, *Vie d'Antonin*.) Commode, au rap-
port d'Hérodiens (*Hist.* l. I, c. 13), le fit nommer *Heracleus*
ou *Hercales*; car il avait imposé à tous les mois de nou-
veaux noms, ayant tous quelques rapports à Hercule, qu'il
prétendait prendre pour modèle. Ce fait est encore attesté
par Lampride et par Niphilin. Enfin, selon Yopiscus, l'em-
pereur Tacite voulut que le mois de septembre s'appelât
de son nom *Tacitus*. Le mois d'octobre était sous la
protection de Mars. Le sénat lui avait donné le nom de
Faustinus, en l'honneur de Faustine, femme de l'empe-
reur Antonin; et Commode voulut qu'il portât celui d'*In-
victus*.

CHAP. XIII. *Treccntis quinquaginta quatuor dies.* —
Plutarque dit de même; mais Sulin et Censorin disent trois
cent cinquante-cinq.

Februa duo. — *De februario*, purifier; et, selon quelques
auteurs, du nom de la déesse *Februa* ou *Februta*, laquelle
n'est autre que Junon, considérée comme présidant aux
évacuations périodiques des femmes. Ses fêtes se nommaient
februales. Le mois de fevrier s'est appelé aussi *Mercedo-
nius*, du nom de la déesse *Mercedona*, qui présidait au
paiement des marchandises.

Lustrationum. Les Romains nommaient lustrations des
sacrifices solennels qui avaient lieu tous les cinq ans; et
de là vient que cet espace de temps a pris et conservé le
nom de *lustrum*. Voir comment se pratiquaient les céré-
monies de la lustration. Après le dénombrement du peuple
(*census*), qui avait pour but de faire la répartition des im-
pôts, on fixait un jour auquel les citoyens devaient se
trouver en armes au camp de Mars, chacun dans sa
classe et dans sa centurie. Là, un des *censores* faisait des
vœux pour le salut de la république; et, après avoir con-
duit une truie, une brebis et un taureau autour de l'as-
semblée, il en faisait un sacrifice qu'on appelait *soltaur-
ritia*, ou *suovetaurilia*. De là vient que *lustrare* a la
même signification que *circumire* (aller autour), (*Sat.*,
l. III, c. 5). Cependant Varron prétend que le mot *lu-
strum* dérive de *luere*, payer, à cause du but de la céré-
monie (le paiement de l'impôt) (*L. L.* v. 2). Servius Tul-
lius fut celui qui l'établit. Le dieu *Februs* présidait aussi
aux lustrations particulières par lesquelles les Romains
purifiaient les villes, les champs, les troupeaux, les
armées, etc. Il y avait encore pour les enfants nouveaunés
le jour lustral (*Saturnal.* l. I, c. 16).

In honorem imparis numeri. Voir, touchant la va-
leur mystique des nombres, le *Commentaire sur le songe*
de Scipion (l. I, c. 6).

Ante Pythagoram. On a dit et répété que Numa tenait
sa doctrine et sa religion de Pythagore. Deuys d'Italiar-
nasse a réfuté cette erreur, en démontrant que Numa était
plus ancien que Pythagore, puisque le premier a régné du-
rant la 6^e olympiade, tandis que le philosophe grec n'a
eu enseigné en Italie qu'après la 50^e olympiade.

Intercalarem mensem instituerunt more Græcorum.
L'intercalation, chez les Grecs, remonte à l'institution des
olympiades, qui est livée à l'an 776 avant J. C. Voyez, sur
l'intercalation, le *Clavis ciceroniana* d'Ernesti, au mot
intercalari.

Treccntis sexaginta quinque diebus et quadrante.
L'observation du quart de journée était connue dès le temps
d'Hipparque, qui vivait 125 ans avant J. C.

Octavaquoque anno. Solin (c. 3) dit chaque neuvième année. Mais ce ne peut être qu'une erreur de copiste, comme le remarque avec raison Meursius.

Lepidiano tumultu. Après la mort de Sylla, l'an de Rome 675, le consul M. Émilien Lépidus voulut faire casser les actes du dictateur; mais son collègue Q. Catulus s'y opposa violemment, et les deux partis en vinrent aux mains. (Cic. in *Cat.* III, 10; Suet. in *Cæsar.*, c. 3; Oros. *Hist.*, I, v, c. 22).

Qui diebus præerant... qui festis præerant. C'était le collège des pontifes, présidé par le souverain pontife. C'est à ce titre que Jules César et Auguste entreprirent la réforme du calendrier. (Suet. in *Cæsar.*, c. 40; in *Aug.*, c. 31.)

Junius. On trouve un Junius (Marcus Brutus) jurisculte, un Junius (M. Græcchianus) historien, un Junius ou Julius Mauricianus, jurisculte qui vivait sous l'empereur Alexandre. Celui-ci avait écrit six livres *ad leges*, et des notes in *Julianum*, c'est-à-dire, à ce qu'on croit, sur les livres du Digeste de Julien. On attribue à ce Junius Mauricianus le traité *De penis*, qu'on donne ordinairement à Modestus, et dont on trouve les fragments dans la *Jurisprudentia restituta* de Wieling (Amst., 1727, 2 vol. in-8°).

Tuditianus. C. Sempromius Tuditianus fut consul avec M. Aquilius, l'an de Rome 625. Il est cité par Aulu-Gelle (I, vi, c. 4). Ciceron (in *Brut.*) dit qu'il était raffiné et recherché dans ses discours, qu'il le fut dans sa nourriture et dans toutes les habitudes de sa vie. Plin. (*Nat. Hist.*, I, III, c. 19) nous apprend qu'il fit mettre à sa statue l'inscription de vainqueur des Istriens. (Voy. ci-après Saturnal. I, 1, 16.)

Cassius. C'est probablement Cassius Hemina, dont il est parlé ci-après, chap. 16.

Fulvius. Zerne pense qu'il faut lire, avec l'édit. de Cologne, *Flavius*, qui, selon lui, pourrait être Flavius Albus, cité par Plin. (*Nat. Hist.*, I, IX, c. 8).

Manius. L'édit. de Camerarius et celle de Lyon portent *Marcus*; celle de Cologne, *Marcus*; on doit sans doute lire *Cn. Manlius*, qui fut consul durant la guerre d'Éolie, l'an de Rome 563 selon Caton, ou 562 selon Varron.

Mentia intercalaris adscribitur. Au lieu du mot *mentio*, qui se trouve dans le texte, Zenne propose de lire *mentis*; ce qui changerait une mention accidentelle en une loi spéciale portée pour l'établissement du mois intercalaire, et gravée sur une colonne, à l'imitation du cycle de Métou, que les Athéniens firent graver en lettres d'or dans leur place publique, d'où il a pris le nom de *nombre d'or*, usité encore aujourd'hui.

L. Pinaris et Furio L. Pinaris Mamertinus et P. Furius Fusus, ou Medullinus, furent consuls l'an de Rome 282, selon la supputation de Caton.

De intercalandi principio satis. L'histoire et le système entier de l'intercalation se trouvent traités à fond dans l'ouvrage de Mucker : *De intercalatione variarum gentium, et præsertim Romanorum; Lugd. Batav.*, 1680, in-8°).

CHAP. XIV. *Publicanis.* Les taxes publiques étaient affermées à Fenchère par les censeurs; et l'on appelait *publicani* ou *manicipes* ceux qui les affermaient (Cic., *Pro domo sua*, 10). Cette ferme faisait partie des privilèges des chevaliers romains et leur attirait une grande considération. (*Pro leg. Manilia*, 7; *Pro Plancio*, 9.)

Aunilente sibi M. Flavio scriba. Les fonctions de scribe correspondaient à peu près à celles de nos greffiers. Chaque magistrat avait le sien. Ainsi l'on trouve *scribe adilitu. prætorii, quæstorii*, etc. — Flavius ne fut pas

chargé seul du travail du calendrier césarien. Plutarque, dans la vie de César, nous apprend qu'il confia cette opération aux soins des philosophes et des mathématiciens les plus distingués de son temps; et Plin. (*Nat. Hist.*, I, XVIII, c. 57) dit que c'est l'astronome égyptien Sosigène qui modela la dimension de l'année sur la révolution périodique du soleil. Au reste, cette réformation, quelque bonne et utile qu'elle fût, eut aussi ses detracteurs. Ciceron fut de ce nombre, et on nous a conservé un bon mot de lui à ce sujet. Un de ses amis étant venu à dire que la Lyre (constellation) se couchait le lendemain, Ciceron répartit aussitôt : *Nempe ex edicto* (Où, en vertu de l'édit.). César mit en vigueur son nouveau calendrier l'an de Rome 707, durant son troisième consulat.

Annus confusionis ultimus in quadringentas quadragesima tres dies. Censorin. *De die nat.*, c. 20) diffère de Macrobe de deux jours. Il en met quatre cent quarante cinq. Suetone (in *Cæsar*, c. 40) dit que cette année fut de quinze mois, en quoi il est à peu près d'accord avec Macrobe et Censorin. Il est donc permis de penser que c'est par erreur qu'on trouve dans Solin le nombre CCCLXIII, et qu'il devait y avoir CCCCLXIIII.

Interea magnum sol. Énéid., I, III, v. 284.

Cato in Originibus. Un ms. portait : in *Originibus oratorum.*

Antermimum. Scaliger, sur Festus, lie ces deux mots pour n'en faire qu'un seul, *antermimum*.

Bisextus. L'édit. de Zenne porte *Bissexstium*, par deux ss. Cette dénomination provient de ce que, les années où l'on intercalait un jour complémentaire, on comptait deux fois le six d'avant les calendes de mars.

Ne deo infero religio immutaretur. Voir le chapitre précédent, où il est dit que le mois de février fut consacré aux dieux infernaux.

Tertium kalendas Maias. L'édition de Cologne et d'autres marquent le *six*, ce qui est sans doute une erreur. Car puisque les florales étaient célébrées le quatre d'avant les calendes de mai, comme Plin. nous l'apprend (*Nat. Hist.*, I, XVIII, c. 69), on ne doit pas supposer que Macrobe, qui vient de dire que César plaça les nouveaux jours qu'il ajoutait à chaque mois, après toutes les fêtes de chacun d'eux, se contredise lui-même quelques lignes plus loin.

Itine orbium æreæ tabulæ... invisione mandavit. On verra réuni tout ce qu'on trouve dans les auteurs anciens sur le calendrier romain, dans l'*Histoire du calendrier romain* par Blondet (Paris, 1682, in-4°; ou la Haye, 1684, in-12); dans l'ouvrage de Foggini, intitulé *Fastorum annu romanu reliquæ*, etc. (Rome, 1779, in-fol.), où l'on trouve, avec les fragments des ouvrages de Verrius Flaccus, les divers calendriers gravés sur le marbre, deconverts jusqu'à cette époque. Dans le dictionnaire des antiquités grecques et romaines de l'abbé Danet (*Lutet. Paris.*, 1698, ad us. Delph., in-4°, verbo *Calendarium*), on trouve, sous forme de tableaux, les trois calendriers de Romulus, de Numa, et de César. Ce dernier offre, en regard de chaque jour, une nomenclature complète des rites sacrés et des circonstances astronomiques qui s'y rapportent, dressée dans une forme analogue à nos calendriers liturgiques.

CHAP. XV. *Quo nam lunam contigisset videri.* Telle est encore aujourd'hui la méthode pour compter les mois des Turcs; telle a été celle des Arabes et Sarrasins; telle fut même primitivement celle des Grecs, sans qu'ils fussent chaque mois lunaire de trent-jours.

En Flawio Scriba. Il ne faut pas confondre Cu. Flavius avec M. Flavius qui seconda Cesar dans la reformation du calendrier dont il est question au chap. XIV, qui précède. Celui dont il s'agit ici vivait vers l'an de Rome 449. La profession qu'il exerçait le rendait incapable des charges publiques. Il fut élu néanmoins édile curule, malgré les patriciens, qui refusèrent de lui rendre les honneurs dus à sa charge. Pour se venger d'eux, il rendit public le droit civil et le droit religieux, dont les prêtres et les patriciens s'étaient réservés jusqu'alors la connaissance exclusive. Tite-Live rapporte qu'il fut obligé de renoncer, par serment, à l'exercice de sa profession.

Pontifici minori. Outre le grand prêtre (*summus pontifex*), Numa avait institué quatre autres pontifes, de race patricienne; ce qui dura ainsi jusqu'à l'an de Rome 454, qu'on en créa quatre autres de race plebeienne. Sylla en ajouta encore sept; ce qui porta le college des pontifes au nombre de quinze, sur lesquels les huit anciens avaient le titre de *maiores*, et les sept nouveaux celui de *minores*. Suivant quelques-uns, les *maiores* étaient les pontifes patriciens, et les *minores* les pontifes plebeïens (Tit.-Liv., IV, 4; X, 6; XXII, 57).

Regi sacrificulo. Le roi des sacrifices, *rex sacrarium* ou *sacrificulus*, fut institué après l'expulsion de Tarquin, pour exercer les rites sacrés, jusque-là attribués aux rois. La haine de la royauté, dont cette charge retraçait l'image, n'avait pas permis qu'elle acquit une grande importance; et le titulaire était, ainsi que les autres prêtres, soumis au grand pontife (Tit.-Liv., II, 2; XI, 52).

Curiam. Les curies, prises dans le sens du lieu de leur réunion, étaient de deux classes, comme nous l'apprend Varron (*De Ling. lat.*, I. IV); et *ubi sacerdotes res divinas curarent, ut curiae veteres; et ubi senatus humanus, ut curia Hostilia.* Il y en avait quatre de la première classe, savoir: *Torensis, Ravna, Velletensis, et Feltria.* Il y en avait un plus grand nombre de la seconde classe, telles que *Pompeia, Julia, Octavia, Sotiorum*, et plusieurs autres, dont Vopiscus fait mention dans la vie des Gordiens.

Calabrae nomen datum est. Ici, dit Pontanus, l'édition anglaise et quelques anciennes éditions ajoutent ces mots: *et classis, quod omnino in eam populus vocatur, c'est-à-dire, a on a appelé cette curie ainsi (classis), parce qu'on y convoquait l'universalité du peuple.* On sait que Servius Tullius divisa le peuple romain en six classes, et que les citoyens les plus riches qui composaient la première furent appelés *classici*; tandis que les cinq autres classes, outre leur dénomination particulière, étaient désignées en masse par l'expression *infra classem*.

Sciturosque. L'édit. de Zonne porte *scripturos*; Meursius, le premier, a proposé de lire *Scituros*. Est-il probable en effet, comme le remarque Gronovius, que les anciens paysans romains fussent assez lettrés pour mettre par écrit les annonces des pontifes? Et, dans ce cas, auraient-ils eu besoin d'attendre si long-temps que le scribe Cu. Flavius vint leur faire, plusieurs siècles après, une tardive révélation des fastes?

Unde et Lucetium. La glose porte *Lucerium*. Marianus Capella dit aussi que c'est par analogie qu'on appela Junon, *Lucina* et *Lucetia*.

Udere. Le son de P, dans ce mot, indique assez qu'on prononçait le V comme l'U, et qu'on disait *Udus, Udere; et Uduus* pour *Udus*, qu'on trouve plus bas.

Regina sacrarium. Femme du roi des sacrifices, ainsi que j'ai jointe en cet endroit l'édition de Cologne.

CHAP. XVI. *Fulgurumque susceptiones.* Les Ro-

maïns honoraient la foudre comme une divinité, et élevaient des autels aux lieux où elle était tombée. Tantôt ils appelaient ce lieu *Puteus*, parce que la foudre s'enfonçait dans la terre (*quasi in puteo*); et ils l'entouraient d'une palissade, afin qu'on ne marchât pas dessus; parce que, dit Festus, *ufus est integri, semper foramine ibi aperto curium patet*: tantôt ils l'appelaient *Bidental*, ou *Bidental*, parce qu'on y sacrifiât une brebis de deux ans (*Bidens*); et l'on y établissait des prêtres nommés *bidentales*. On disait *Fulgur conditum*, quand, sur l'emplacement du lieu où la foudre était tombée, l'on avait bâti un autel; et *Postulare* ou *Postulatorium*, quand la foudre avertissait de la profanation des sacrifices ou des vœux, et qu'elle en réclamait la réparation. On regardait les foudres obliques comme venant de Jupiter; tandis que les Etrusques attribuaient les foudres nocturnes, et celles qui descendaient en ligne droite, à *Sannonus* (c'est-à-dire *Summus numinus*), qu'ils honoraient plus respectueusement que Jupiter lui-même, comme étant plus redoutable. Voyez *Pitiscus* (*Lexicon antiquit. Rom.*, au mot *Fulgur*.)

Saltus, Semonia, Scia, Segesta, Tutlina. Voyez sur *Saltus*, le commencement du 20^e chap. du présent livre.

Quant à *Semonia*, on lit sur des inscriptions: *Semonia. Saeco. Deo. Fidio. Sacrum.* Ovide nous apprend que c'étaient les noms d'un même dieu dont les Sabins avaient transmis le culte aux Romains:

Quarebam nonas Sancto Fidio ne referrem.

Aut tibi, Semo pater; quam mihi Saecus, ait:

Cuicquam ex istis dederis, ego munus habebō;

Namini terra fero, Sic volvere Cures:

Huc igitur veteres donarunt vobis Sabini,

Luque Quirinali constitere juro.

S^t Augustin (*de Civit. Dei*, l. VIII, c. 9) pense que ce dieu avait été le premier roi des Sabins. Varron et Festus croient qu'il est le même qu'Hercule. Voici les paroles du premier: *Pulchrum hunc esse Saecum a sabina lingua, et Herentem a graeca.* Voici celles du second: *Fit sacrificium Herculi aut Saeco, qui scilicet idem est deus.* Tite-Live fait aussi mention du dieu *Saecus*. Peut-être faut-il entendre par *Semonia* quelque-uns de ces dieux inferieurs appelés *Semoines*, mot forme de *semihomines*. Ils étaient au nombre de douze, et parmi eux l'on comptait Fannus, les Satyres, Yettunne, Priape, Jannus, Pan, Silène, et quelques autres divinités (Ovid., *Fast.*, l. VI, v. 213).

Scia était une divinité champêtre qui présidait à la conservation des bles encore enfermés dans le sein de la terre.

Segesta, ou, selon Plin., *Segesta*, était, comme son nom l'indique suffisamment, la déesse des moissons.

Tutlina, ou *Tutlina*, ou *Tutlino*, présidait à la conservation des fruits de la terre, après qu'ils étaient cueillis et enfermés.

Flaminica. La femme du *flamen dialis*, ou prêtre de Jupiter, était revêtu du sacerdoce conjointement avec son mari, en telle sorte que, lorsqu'elle venait à mourir, celui-ci était obligé de se démettre. *Urorem si amavit, flaminio decedit*, dit Massurius Sabinus. Celle qui la servait s'appela *Flaminica*. Le nom des *flamines* est contracté du mot *Flaminus*. Ils furent ainsi nommés, parce qu'il leur était interdit d'aller la tête nue; et qu'ils devaient être couverts d'un ornement en étoffe tissue, attaché par des cordons de fil (*flamine*). Voir Aul-Gelle, X, c. 15.

Præconem. Ces officiers exerçaient leurs fonctions dans les temples, dans les tribunaux et dans les assemblées politiques. Meursius pense qu'un lieu du mot *præconem* qu'on lit dans le texte, on devrait lire *præcium*; et il s'appuie sur

le passage suivant de Festus : *Præcie dicebantur, qui a flammibus præmittentur, ut denunciantur officibus, manus absterunt ab opere, ne si viderent sacerdos facientem opus, sacra polluerentur.* Ceci constitue des fonctions un peu distinctes de celles des *præcones*. On trouve encore dans Festus *præclamatores*.

Si hos in specum decidisset. Ce passage paraît être une réminiscence du v. 2, chap. xii de S. Matthieu, et du v. 5 chap. xix de S. Luc. Les évangélistes ont dit le *sabbath*; Macrobe, les *férics*; voilà la seule différence.

Balanatumque gregem. Géorg. I, v. 268. Voir sur l'explication de ce vers le chap. m^e du troisième livre.

Do, dico, addico. Le pouvoir du préteur relativement à l'administration de la justice s'exprimait par ces trois mots : 1^o *dabat actionem et iudices*; c'est-à-dire qu'il donnait la formule de l'acte pour faire examiner les griefs dont on se plaignait, et qu'il nommait les juges du point de fait; 2^o *dicebat ius*, il déclarait le point de droit; 3^o *addicebat bona vel damna*, il adjugeait les biens contestés ou les dommages réclamés.

Legi agi potest, cum populo non potest. Legi agere, c'était introduire l'action légale devant le préteur; *agere cum populo*, c'était réunir le peuple pour le faire voter sur une affaire, comme dans les comices; tandis que *populum ad concionem advocare*, c'était réunir le peuple pour le haranguer.

Comperendni quibus radimonium licet dicere. *Comperendnatio* c'était l'ajournement d'une cause commencée à un autre jour; *permidie radimonium dare*; c'était la caution personnelle de se représenter au jour fixé : *rades ideo dicit, quod qui eos dederit, radendi, id est discedendi habet potestatem.*

Curulione (Act. I, sc. 1, v. 5). Nous savons par Cicéron (*de Officiis*, I, 12) que le passage de Plaute est une formule empruntée de la loi des Douze Tables.

Hostem nunc more vetere significat peregrinum. *Peregrini*, dit Festus, *ab antiquis hostes appellabantur, quod erant pari jure cum populo Romano; atque hostire, ponebatur pro æquare.*

In arce positum. Le Capitole était le lieu le plus élevé de la ville : il était fortifié, d'où on l'appelait *arx*. (Virg. *Æneid.* viii, 652); ou bien *d'arceo, quod id sit locus munitissimus urbis, a quo facillime possit hostis prohiberi* (Var., I, iv, 32).

Mundus cum patet. Le *Mundus* était un temple consacré aux divinités infernales; on ne pouvait que trois fois l'année, savoir : le lendemain des Volcanales, le cinquième jour d'octobre, et le sept des ides de novembre. Ce mot *mundus*, qui signifie *fossé*, fait allusion à ce que l'enfer est la vaste fosse qui engloutit tous les humains. Il paraît que ce point de mythologie tient aux mystères de Cérés Eleusine. Voyez Festus, Plutarque (*in Romul.*) et Servius (*Æneid.*, I, iii, v. 134).

Cassius Hemina. Suivant Censorin (*de Die nat* 17), Cassius Hemina vivait vers l'an de Rome 608. Il avait composé quatre livres *d'annales* qui remontaient à l'état de l'Italie avant la fondation de Rome, et embrassaient toute son histoire jusqu'à l'époque où l'auteur écrivait. Ces annales sont citées fréquemment par Plin (*Hist. Nat.* xii, 13), qui l'appelle le plus ancien compilateur des annales romaines, et par Aulu-Gelle et Servius. Nonius (*edit. Paris.*, 1614, in-8^o, p. 134) cite le livre second d'un traité de Cassius Hemina, *De censoribus*. On trouve les fragments de cet auteur dans les *Fragmenta Historicorum*, de Fulvius Ursin (*Antuerpiæ*, 1595, in-8^o, p. 41).

Virginis Mantius. L'édition de Zeune porte, Vir-

gilius Mallius, ce qui n'est pas conforme au texte de Tite-Live.

Cremera. Petite rivière d'Etrurie qui se jette dans le Tivoli. C'est sur ses bords que les trois cents Fabius furent tués dans un combat par les Veïens, l'an de Rome 277.

Trebatius C. *Trebatius Testa*, cité plusieurs fois par Macrobe, ami de Cicéron et de César, qu'il suivait dans les Gaules, fut un jurisconsulte d'une grande autorité, qu'il dut principalement à son ouvrage *De jure civili*. Ce jurisconsulte a été le sujet des deux opuscules suivants : *Nec. Iher. Goudingri Dissertatio. C. Trebatius Testa Ictus ab injuriis veterum et recentiorum liberatus* (Halo, 1710, in-4^o). *Fr. Eckhard Programma. C. Trebatius Testa a maligna jocorum interpretatione, quibus Cicero cum cogit vindicatus.* (Isnacii, 1792, in-4^o).

Granius Licinianus. Servius (*ad. Æneid.* I, v, 741, *édit. Burmann.*) cite de cet auteur un ouvrage intitulé *Cæna*.

Legio Hortensia. Elle fut portée l'an de Rome 867, sur la motion de l'orateur Hortensius, l'émule et l'ami de Cicéron.

Sodalitytibus. Sodales Titii ou *Titenses*; prêtres institués par Titus Tatius, pour conserver les rites sacrés des Sabins; ou par Romulus en l'honneur de Tatius lui-même (*Tacit. Annal.* I, 54; *Hist.* I, 95).

Geminus. Une édition de Lyon porte *Gemnius*; un ancien manuscrit, *Geminus*. St. Jérôme (*ad Jovinian.*) qualifie d'orateur sublime un *Geminus*, auquel il donne le surnom de *Varius*. Mais Meursius soutient qu'il faut lire *Geminus*, dont Cicéron, Plutarque et Suctone ont fait mention. Il ajoute qu'on l'a surnommé tour à tour *Tanusius, Tamisius, Ganusius et Canutius*.

Rutilius P. Rutilius Rufus, historien et jurisconsulte romain, est cité en cette dernière qualité dans le Digeste. Il fut consul avec Cn. Mallius, l'an de Rome 649. Il embrassa la secte des stoïciens. Il écrivit en latin l'histoire de sa vie, dont le 4^e livre est cité dans la collection des grammairiens d'E. Putsch (p. 119), ainsi qu'un discours *pro L. Carucio ad populum* (p. 372). Rutilius écrivit aussi en grec l'histoire de la guerre de Numance. Enfin, dans le *Mythologicon* de Fulgence, on trouve cités de lui des livres pontificaux. (Voy. *Mythograph. lat. Th. Muncker.*, Amsterdam, 1608, in-8^o, p. 171).

A nono de nacentium qui Lustricus dicitur. Quelques auteurs, contre l'opinion de Macrobe, prétendent que ce jour était le cinquième après la naissance de l'enfant, sans aucune distinction de sexe; d'autres, qu'il était le dernier de la semaine dans laquelle l'enfant était né. Les accoucheuses, après s'être purifiées en lavant leurs mains, faisaient trois fois le tour du foyer avec l'enfant dans leurs bras; ce qui désignait d'un côté son entrée dans la famille, et de l'autre qu'on le mettait sous la protection des dieux de la maison, auxquels le foyer servait d'autel. Ensuite, on jetait par aspersion quelques gouttes d'eau sur l'enfant (*lustratur*); on célébrait un festin et l'on recevait des présents. Si l'enfant était un mâle, la porte du logis était couronnée d'une guirlande d'olivier; si c'était une fille, la porte était ornée d'écheveaux de laine, symbole des occupations de son sexe. Cette cérémonie est représentée sur une médaille de Lucilla, femme de l'empereur Lucius Vèrus, rapportée à la page 42 de l'ouvrage de Vaillant, intitulé *Selectiora numismata ærea maximi moduli emusæo Franc. de Camps*, 1696, in-4^o).

Ut athenienses. — Le mois athénien était divisé en trois décades : la première s'appelait *ἰσαμένας*, la seconde *μέσος* ou *μέσων*, et la troisième *θίνωας*.

Homerus (*Odyss.* c. xv, v. 162).

Stat sua eaque dies. *Enéid.* l. x, v. 467.

Vos, o clarissima mundi. *Georg.* l. v, v. 5.

Cuv. XVII. *Omnes deas referri ad solem.* Depuis, dans le 2^e t. de son *Origine des cultes*, s'est emparé du système que Macrobe va établir, depuis le commencement de ce chapitre jusqu'au chapitre 23^e inclusivement. Il l'a développé et complété, en le fortifiant par de nombreux rapprochements, quelquelfois ingénieux, mais plus souvent systématiques ou bizarres. (Voy. *Origine de tous les cultes*, *édit.* in-4^o, t. II, l. III, c. 7-17).

Platno, disciple d'Ammonius d'Alexandrie, naquit à Lycopolis en Egypte, l'an 205 de l'ère chrétienne. Son disciple Porphyre a rédigé ses réponses aux questions qu'on lui adressait, et en a formé un système; les questions sont au nombre de cinquante-quatre. Porphyre les a divisées en six sections qu'il nomme *eucatales*, parce que chacune contient neuf traités ou chapitres. Macrobe, dans son *Commentaire sur le songe de Scipion*, donne plusieurs détails sur Plotin. Il lui fait partager avec Platon le sceptre de la philosophie (l. I, c. 8). Il lui attribue les deux ouvrages suivants: 1. *faciunt astro*, c'est-à-dire, si les astres ont quelque influence (*ibid.* l. II, c. 19); *Quid animal? Quid homo?* dont il donne une analyse (*ibid.* l. II, c. 12).

Quo numine læso. *Enéid.* l. I, v. 8.

Chrypsippus. Ce philosophe stoïcien naquit à Soles dans la Cilicie, l'an 280 avant Jésus-Christ, et mourut l'an 207. Tous ses écrits sont perdus. Mais l'on sait qu'il en avait composé un sur les anciennes physiologies ou théogonies, auquel se rapporte sans doute la citation de Macrobe. Aulo Gelle cite de lui deux traités écrits en grec, savoir, *De l'honnêteté et de la volupté* (l. XIV, c. 4), et *De la providence* (l. VI, c. 1 et 2).

Speusippus. Il était neveu de Platon, et il lui succéda à la tête de son école la première année de la 108^e olympiade, 348 ans avant J. C. Diogène Laërte le décrit comme un homme avare, voluptueux, vindicatif, et raconte qu'il se donna la mort par suite du chagrin qu'il éprouva de se voir attaqué de paralysie. On trouve un distique grec de Speusippe dans les *Analecta* de Brunck (l. I, p. 109, *édit.* Lips.).

Cleanthes. Ce philosophe stoïcien naquit à Assos, colonie grecque, dans la Troade. On ne sait pas précisément en quelle année. On ignore pareillement l'époque de sa mort. Mais on sait qu'il vivait vers l'an 260 avant J. C. Il avait écrit plusieurs ouvrages, dans lesquels il développait la doctrine de son maître Crates le cynique. Il ne nous en reste que quelques fragments, entre autres un hymne à Jupiter, qui nous a été conservé par Stobée, et qu'on trouve, avec la traduction française de M. de Bougainville, dans les *Poetae graecorum* de Brunck. L. Racine a aussi traduit en français l'hymne à Jupiter, de Cleanthe.

Euripides in Phœtone. Il ne nous reste que quelques fragments de la tragédie de *Phœton*. Musgrave pense que c'est Clymène, mère de Phœton, qui parle dans les vers cités.

Archilochus. Ce poète grec naquit à Paros, l'une des Cyclades, vers l'an 700 avant J. C. Son nom est très-célèbre dans la satire. Il a aussi composé des hymnes qui furent couronnés aux jeux olympiques. La poésie grecque lui dut l'invention des vers iambes et scazons. Il était encore excellent musicien, et contribua beaucoup au progrès de cet art, comme on peut le voir dans une dissertation de Burette, insérée au tome X^e des *Mémoires de l'Académie des inscriptions*. Tous ses ouvrages sont perdus, à l'exception de quelques fragments qu'on trouve dans les *Analecta* de Brunck (l. I, p. 40, et l. III, p. 6 et 236,

édit. Lips.). M. Liebl les a recueillis et publiés à part, sous ce titre: *Archilochi iambographorum principis reliquia* (Lipsia, 1812, in-8^o). Dans son introduction, l'éditeur passe en revue les diverses inventions métriques que les anciens attribuent à Archiloque.

Ἀρτεμιόφιτος καὶ Ἀρτεμιόβησιτος. Voir sur Artémis la fin du 15^e chap. du présent livre, et le 17^e chap. du livre VIII des surnoms. Selené, fille d'Hypéon et de Rhea, ayant appris que son beau-frère Helion, qu'elle aimait tendrement, s'était noyé dans l'Élidan, se précipita du haut de sa demeure. Le frotte et la soeur devinrent le Soleil et la Lune. Les Atlantides, au rapport de Diodore, honorent depuis ce temps-là ces deux astres sous le nom d'Helion et de Selené. C'est en effet le nom grec du soleil et de la lune. Platon fait dériver ce dernier de *σελεῖν* *λέγειν* *καὶ* *ἑλεῖν* d'ancienne et nouvelle).

Homerus. *Iliad.* c. I, v. 31.

Ἀρτεμιόβησιτος. Ce surnom fut donné à Apollon, selon Pausanias (l. I, c. 3), au temps de la guerre du Péloponnèse, époque où le poste fut apaisée au moyen d'un oracle de Delphes. Aristophane a employé cette épithète dans sa comédie de la *Paix* (v. 420). Nonnus donne cette même épithète à Kadmus (l. III, v. 436).

Lindus. Lindus était une ville située au sud-est de l'île de Rhodes, et bâtie par Cercaphus, fils du Soleil et de Cydippe. Cette ville envoya en Sicile une colonie qui, après avoir porté son nom, le changea dans la suite contre celui de Gela (*Strab.* l. IV; *Pomp. Melis.* l. II, c. 7).

Pæon. Le mot grec *παιών* signifie celui qui guérit, qui remédie; de *παῖος*, je fais cesser. Les hymnes orphiques donnent à Apollon le surnom de *Ἡλακίτης*, et lui attribuent des fonctions médicales. Tout à tour les plus anciens poètes l'ont confondu avec le Pæon d'Hozière, et l'en ont distingué. Voir sur les différents surnoms d'Apollon considéré comme médecin, l'*Histoire de la médecine* de Kurt Sprengel, traduite de l'allemand par A. J. L. Jourdan (Paris, 1815-20, 9 vol. in-8^o; t. I, p. 98-108; et *Mémoires antiques médecins, ou nouvellement expliqués*, par A. L. Millin (Paris, 1803, 2 vol. in-4^o, t. II, c. 8, p. 90).

ἦ *παιών*. L'édition de Cologne porte ἦ *παιών*, ce qui paraît faux à M. Zeune. Peut-être Macrobe avait-il écrit ἦ *παιών*. Car, dans Callimaque (*Hymn. in Apoll.* v. 97), Apollon est invoqué en ces termes: ἦ *παιών*, ἦ *παιών* (allons, Pæon, lance le trait). C'est par cette acclamation, selon le poète grec, que le peuple de Delphes invoquait Apollon comme son sauveur, en lui demandant qu'il perçât de ses flèches le serpent Python. Cleanthe, dans Athénée (*Lib. ult. in fin.*), raconte autrement l'origine de cette exclamation. « Latone, dit-il, cuisinant ses enfants de Chabride à Delphes, et voyant le serpent Python qui sortait d'une caverne pour se précipiter sur eux, avertit son fils, qui se trouvait armé d'un arc, d'en faire usage, en lui criant le *παιών*, c'est-à-dire, *ἀπὸ* *παιῶνος* (lance, lance, mon fils). » Claudien dit aussi *Prof. in Ru. fin.* n) que l'exclamation, *ὦ Πæον*, retentit en l'honneur d'Apollon vainqueur de Python. *Πæον*, ou, des Latins est la même chose que l'*παιών*, ἦ des Grecs. Cette exclamation fut employée dans les chants de deuil, comme on peut voir dans Callimaque (*Hymn. in Apoll.* v. 21), où il déplore la mort d'Alcille; et dans Eschyle (*Suppl.* v. 119). Elle le fut aussi dans les chants de joie, tenon encore Callimaque (*Hymn. in Apoll.* v. 25 et 80). L'étymologie hébraïque que Scaliger a voulu donner à cette exclamation n'est, selon M. Zeune, qu'une subtilité grammaticale.

Apollodorus in libro quarto decimo περὶ θεῶν. C'est l'ouvrage connu sous le nom de *Bibliothèque* d'Apollodore, dont il ne nous reste que trois livres.

Timotheus. Une épigramme d'Alexandre Étolien, citée par Macrobe au 2^e chap. du livre 5^e, nous apprend que ce Timothée était fils de Thersandre, habile dans la musique et la poésie, et qu'il vivait à l'époque de la construction du temple de Diane à Éphèse.

Ὀδυσσεύς τε καὶ μάχῃ γαργύρι. *Odyss. c. xxiv, v. 401*. Au lieu de μάχῃ, les textes d'Homère portent aujourd'hui μέγχα.

Meandrius. Meursius propose de lire *Leandrius*, dont il est parlé dans Arnobe (l. vi), dans saint Clément (*Protrept.*), et dans Diogène Laërce (l. i), qui tous trois le font natif de Milet.

Ut ait poeta. *Odyss., c. xxiv, v. 2*. Le passage d'Homère, tel qu'il est cité ici par Macrobe, diffère un peu du texte commun; mais cette différence n'apporte aucun changement essentiel au sens. Voir Virgile (*Æneid. l. iv, v. 242*).

Cum Iudi primo Romæ Apollinî celebrarentur. On les célébrait chaque année, le 5 de juillet. Ils furent fondés l'an de Rome 544; Tit. Liv., l. xxv, c. 42; xxvii, c. 23.

Carmenibus Marcii ratis. On appelait *carmen* tout écrit composé d'expressions consacrées, *verbu concepta* (Tit. Liv., l. 24 et 26; iii, 64; x, 38), ou *carmen compositum* (Cic. *pro Muræna*, 12). Ainsi cette dénomination s'appliquait aux lois des XII Tables. On devait les apprendre par cœur, comme des vers, *tanquam carmen necessarium* (Cic., *De Leg. xi, 33*), sans changer ni transposer aucun mot.

Communitur. Plusieurs éditions portent *comiter*, ce qui n'offre qu'un sens peu satisfaisant.

Duodecim millia aris. On ne commença à frapper de la monnaie d'argent, à Rome, qu'en l'an 484 (C. C.), cinq ans avant la 1^{re} guerre punique (ou selon quelques-uns en 498). Cependant, dans l'origine, les Romains, ainsi que d'autres anciens peuples (*Strab.*, iii, 155), n'avaient pas même de monnaie (*pecunia signata*). Ils se servaient de pièces de cuivre, sans empreinte (*ars rude*). De là, le mot *ars* est pris pour la monnaie en général. Ici, comme toujours, quand il manque, le mot *ars* est sous-entendu: *Duodecim millia (assum), aris*. *L'ars* était l'unité de poids, et par suite l'unité de compte des Romains. L'ars était du poids d'une livre: aussi pour les sommes considérables on ne comptait pas les ars, mais on les pesait. Les auteurs varient un peu sur l'évaluation de l'ars ou livre de cuivre en francs. Tous cependant la fixent à peu près à sept centimes $\frac{1}{2}$, ce qui donnerait pour les 1200 livres de cuivre, consacrées aux fêtes Apollinaires, la somme d'environ 900 f. « Je n'ai évalué, dit l'abbé Barthélemy, « ni les mesures cubiques des anciens, ni les monnaies des différents peuples de la Grèce. Sur ces sortes de matières on n'obtient souvent, à force de recherches, que le « droit d'avouer son ignorance, et je crois l'avoir acquis. » (Avertissement sur les Tables du tom. iv, édit in-4^o du *Voyage de Jeanne Ancharis*). Au reste, ces matières se trouvent traitées à fond dans les ouvrages de Paneton, Rome de l'Isle, Germain Garner, et de MM. Letroune.

Ænopedus. Astronome grec, natif de Chio; il vivait dans le V^e siècle avant J. C.

Ἐλλεξ, l'Éliece, constellation nommée aussi la grande Ourse. Son nom est dérivé du verbe grec εἰδεν. (tourner), parce qu'elle tourne autour du pôle. Selon les mythologies, une nymphe de Diane, nommée Calisto, ayant eu commerce avec Jupiter, fut métamorphosée en ourse par la jalouse Junon; et, en ce nouvel état, elle fut enlevée dans le ciel par Jupiter avec son fils Arcas; ils formèrent les constellations de la grande et de la petite Ourse.

Manu nocent. *Georg.*, l. iii, v. 325

Camiereuses qui sacrum soli incolunt insulam. Il s'agit ici évidemment des habitants de *Camirus* ou *Camira*, ville de l'île de Rhodes, laquelle était consacrée au Soleil; et par conséquent il faut lire *Camiereuses*, comme on le trouve plus bas, et non *Camiereuses*, qui serait le nom des habitants d'une ville de l'Ombrie, dont il ne peut point être question ici, puisqu'il est parlé d'une île. Strabon, et Eusthate dans ses commentaires sur Denys d'Alexandrie, font mention de la ville de *Camirus*, et donnent à son fondateur le nom de *Camiros*. Ce *Camiros* était fils d'Hercule et d'Iole, selon Homère.

Antipater Stoicus. Il était de Tarse, en Cilicie, et fut disciple de Diogène le Babylonien. Il eut avec Carnéade de très-vifs démêlés. Il composa deux livres *De la divination*, et un ouvrage sur les discussions de Cléanthe et de Chrysippe.

Poeta scribit. *Iliad.*, l. iv, 102.

Idem Homerus. *Iliad.*, vii, v. 433.

Lycopolitana Thebaïdos civitas. Elle se nomme aujourd'hui Shiout. On a dit qu'elle aurait pris son nom des loups qui furent à la retraite une armée éthiopienne qui avait envahi l'Égypte. (*Diod. Sic.* l. i; *Strab.* xvii.)

Λόγος autem solem vocari. On peut voir sur les mots λόγος et λόγος et sur leurs composés les diverses opinions de MM. Boissonade, Caussin et Gail, dans l'*Exposé des travaux de la classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut*, depuis le 1^{er} juillet 1814 jusqu'au 30 juin 1815, par M. Daunou.

Ut ait Orpheus. Voir les fragments d'Orphée dans l'édition de Mathias Gesner (p. 372).

Apud Homerum. *Iliad.* l. xxvii, v. 448.

Euripide poemata. *Iliad.* l. ii, v. 766.

Euripides. Phénix, v. 3. Ce qui est en prose dans le texte de Macrobe, après les citations d'Euripide et d'Empédocle, appartient à leur scolastique.

Empedocles. Philopophe grec, d'Agrigente en Sicile, vivait encore lorsque cette ville fut prise par les Carthaginois, l'an 403 avant J. C. Il avait écrit divers ouvrages, entre autres un poème intitulé *Classica*, dont Lucrèce a imité plusieurs choses. Les fragments de ses écrits ont été recueillis deux fois, sous les titres suivants: *Empedocles Agrigentini de vita et philosophia ejus excerpta, carminum reliquias collegit M. Frid. Guill. Sturz* (Lips., 1805, 2 vol. in-8^o). *Empedocles et Parmenidis fragmenta ex codice bibliothecæ Taurinensis restituta, ab Amadeo Peyron* (Lips., 1810, in-8^o). Un poème sur la sphère, attribué à Empédocle, est considéré comme apocryphe; il a été publié par Morel.

Ἄχερσπέρους. Plus régulièrement ἀχερσπέρους, formé de α (privatif) χείρην (couper), σπέρη (chevelure), c'est-à-dire celui dont la chevelure n'est point coupée, ou n'est point susceptible d'être coupée.

Aer ... obstatat ætheri. Les anciens entendaient par l'éther la partie la plus subtile et la plus élevée de l'air, qu'ils supposaient être la région du feu. « Au commencement, dit Hésiode, Dieu forma l'éther; et de chaque côté était le chaos et la nuit, qui couvraient tout ce qui était sous l'éther. » Le même poète dit ailleurs que l'éther naquit avec le jour, du mélange de l'Érèbe et de la Nuit, enfants du Chaos. Le mot éther est dérivé du verbe αἰθρην (brûler). On a aussi quelquefois désigné Jupiter sous ce nom. Mais personne ne nous donne une idée plus nette de ce que les anciens physiciens entendaient par le mot éther, que Macrobe lui-même, dans le 2^e chap. du 1^{er} livre de son *Commentaire sur le Songe de Scipion*. Voir encore les chap. 6, 11 et 19 du l. i, et le chap. 10 du liv. ii, du même commentaire.

Edes Prudentior, quam vocis pronouciâ dârhensis appellat. Minerve était surnommée Ἀρηγχιώτις, mot forme de θεός (dieu) et νόος (esprit). L'édition de Cologne omet le mot ἀρηγχιώτις.

Euripides. Josué Barnès, dans son édition d'Euripide, place ces deux vers parmi ceux des hymnes. Musgrave en fait trois anapestes, qu'on trouve, avec des variantes peu importantes pour le sens, dans l'édition de Beck, n° CLXXII du *fragment. incert.* Toutefois Musgrave conjecture qu'ils appartenaient à la tragédie de *Purthous*.

Draconem confecisse. Cette étymologie repose sur le double sens du verbe *conficere*, qui signifie généralement terminer; et, dans un sens plus spécial, tuer, c'est-à-dire terminer la vie.

Inde ἐκπρόδος, et ἐκπαρθόλος. On trouve encore le soleil nommé ἐκπαρθόλος (Iliad. I. 1. v. 75).

Ἀπόλλωνα δίδωμαιον. Ernesti (*ad Sueton. vit. Caligul.*) dit qu'Apollon est surnommé Didyme, parce qu'il fut enfant en même temps que Diane.

Numénio, philosophe platonicien, vivait, à ce qu'on croit, dans le 2^e siècle de l'ère chrétienne. Macrobe nous apprend (*in Somn. Scip.* I. 1, c. 2) qu'il avait interprété en public les mystères d'Eleusis, ce qui fut considéré comme un sacrilège. Il avait écrit un traité *Du Dissentiment entre les académiciens sur Platon*, dont Eusèbe nous a conservé un fragment.

Hierapolitani qui sunt gentis Assyriorum. Hierapolis était située près de l'Euphrate, et consacrée à Junon l'Assyrienne, dont on y célébrait les mystères (*Plat.* I. v, c. 15).

Calathio. Le *calathus* était un ornement de tête, fait en forme de vase ou de panier, et l'un des attributs spéciaux de Proserpine. Dans les usages ordinaires de la vie, ce panier servait chez les Grecs à cueillir des fleurs; et la fille de Cères en portait un, lorsqu'elle fut enlevée par Pluton. Ce panier, fait ordinairement de jonc ou de bois léger, servait aussi aux ouvrières pour y mettre leur laine, et il était alors spécialement consacré à Minerve, inventrice des arts de l'aiguille. Plinie compare le *calathus* à la fleur de lis, dont les feuilles vont en s'évasant à mesure qu'elles s'élargissent. On peut croire aussi que c'était des corbeilles de ce genre que portaient les canéphores aux fêtes de Minerve. On trouve la figure du *calathus*, avec une dissertation sur cet ornement de tête, par Ézéch. Spanhem, dans l'édition de Callimaque de la collection des *Vierorum* (Utrecht, 1657, 2 vol. in 8°, *Hymn. in Ceterorum*, v. 1).

Porphyrius. Naquit à Tyr, l'an 233 de J. C. Il s'appela originairement Malchus, nom que son premier maître Longin traduisit par Porphyrius en grec, c'est-à-dire en latin *purpuratus* (*Malk*, en syriaque, veut dire roi). Il alla ensuite étudier à Rome sous Plotin, et embrassa, comme lui, le néoplatonisme, dont il devint un des chefs. Il mourut l'an 304 de J. C., après avoir violemment combattu les chrétiens, dans un écrit que nous ne connaissons que par la réfutation des Pères de l'Église. Il composa encore plusieurs autres ouvrages qui sont parvenus jusqu'à nous, les uns imprimés, les autres manuscrits, et dont on trouve la nomenclature dans tous les dictionnaires biographiques.

Minervam esse virtutem solis quæ... prudentiam subministrat. Arnobe dit la même chose que Porphyre, et il ajoute que d'autres prétendent que Minerve est la vertu du soleil qui produit la mémoire, et que c'est de là qu'est formé le nom *Minerva*, quasi *Memnera*.

CHAP. XVIII. *Libere Patre.* Ce surnom de *Libere* avait été donné à Bacchus, ou parce qu'il avait procuré la

liberte aux villes de Beotie, ou par allusion à l'idée que le vin produit sur l'esprit. Les médaillons conulaires de la famille Cassia représentent *Libere* et *Libera*. Varron, cité par saint Augustin (*De civit. Dei* I. vii, c. 21), dit que c'étaient deux divinités qui précédaient aux diverses semailles, et à celles des animaux comme à celles des végétaux. Leur fête était célébrée à Rome le 17 mars. Voir le chap. 4 du présent livre, et le chap. 12 du 1^{er} livre du *Commentaire sur le Songe de Scipion*.

Theologuena. Traditions théologiques sur les dieux.

Ligyreos. C'était une peuplade qui habitait entre la Caucase et la Phéace. La ressemblance du nom a fait penser qu'ils pouvaient être originaires de la Ligurie (*Diog. Hal.* I. 1, 10; *Strab.* I. iv).

Apud Clarum, aqua palata. Claros était une ville d'Ionie, où Apollon avait un temple. Un grand nombre d'auteurs de l'antiquité ont parlé de l'oracle de Claros. Nous nous bornerons à citer ici un passage de Tacite (*Annal.* I. ii, c. 54) : « Il n'y a point là (à Claros), « comme à Delphes, une femme, mais un pontife pris « dans certaines familles, et qui est presque toujours de « Milet. Après qu'on lui a appris le nom et le nombre des « consultants, il descend dans une caverne, y boit de l'eau « d'une fontaine qui y est cachée, et en revient pour ren- « dre ses réponses en vers, quoique le plus souvent il « ignore l'art d'en composer, et qu'il soit même illettré. »

Hyacinthia. On célébrait ces fêtes auprès du tombeau d'Hyacinthe, chaque année, au mois appelé *hecatombéon*. Elles duraient trois jours. Pendant les deux premiers, on pleurait, on mangeait sans couronne, et l'on ne chantait point d'hymnes après le repas; mais le troisième était consacré à de joyeux festins, à des cavalcades et à diverses réjouissances. Voir Pausanias (*I. ii*, c. 19), Ovide (*Métam.* I. x, v. 18). Juvénal nomme ces fêtes *hyacinthos*; Perse et saint Jérôme (*I. 1, advers. Jovinian. Hyacinthina*).

Euripides. Ces deux vers se trouvent dans les *Genevilles* d'Aristophane (*act. v*, sc. 1, v. 1242), où, avec trois mots de plus, ils forment trois vers d'une mesure différente. Ils sont placés dans la bouche d'Euripide, qui les adresse à Denys. Le scolaste d'Aristophane nous apprend qu'ils faisaient partie du prologue de la tragédie d'Hypsipyle, dont nous n'avons plus que des fragments.

Lycimnia. Il ne nous reste que des fragments de la tragédie d'Euripide qui portait ce titre. Lycimnius, fils d'Electryon et frère d'Alcémène, se trouva, fort jeune encore, à un combat où tous ses frères périrent. Il fut tué dans sa vieillesse par un Tlepoleme, fils d'Hercule. Le meurtrier fut banni d'Argos, en punition de ce crime. On voyait dans cette ville le tombeau de Lycimnius.

Καθῆκος, ὁ μάντις. Au lieu de *καθῆκος*, Menstrius lit *καὶ βῆκος*. *Καθῆκος*, en latin *cubus*, signifie insatiable de nourriture, mot dérivé de *cubus*, mesure de froment (*Pollux*, Onomasticon. I. vi, c. 8. *Segm.* 44). Jos. Barnès (*ad Euripid. Bacch.* 408) lit : ὁ Σαβῆκος. Au lieu de *μάντις* qu'il trouve trop général, Gronovius propose de lire *Μεσσαρις*, d'après un passage d'Étienne de Byzance, qui dit que ce surnom fut donné à Bacchus chez les Cariens, et qu'il est formé de *Με*, nom de sa nourrice, et d'*Αρης*, le dieu de la guerre, parce que Mé persuada à Junon que son nourrisson était un fils de Mars. Gronovius propose encore de bouleverser entièrement le vers, en le rétablissant de cette façon, d'après un passage de Proclus :

ὁ κάλλεος Ἀπόλλων, ὁ Πρωκαπίος, ὁ Μήτις.

« O boiteux Apollon! ô grand mangeur! ô dieu de la prudence. » Je crois que ce vers a échappé aux soins des divers éditeurs d'Eschyle; du moins je ne l'ai pas trouvé dans les

fragments des éditions de Stanley, de Cornelius de Paw, de Schütz, de Bothe. Après des recherches attentives dans le texte des tragédies qui nous restent, le défaut d'un index d'Eschyle ne laisse dans l'impossibilité d'assurer qu'il ne se trouve point dans l'un des sept drames du poète grec.

Bassarca... *Brisca*. On lisait autrefois *Baccæpa*, et *Eryscæ*. Meursius traite ces noms de barbares, et propose la leçon adoptée aujourd'hui. Cette rectification est assez plausible, car *Baccæus* est quelquefois désigné sous ces deux noms. Néanmoins elle ne me paraît pas indispensable, puisque la leçon des vieux textes peut être défendue. En effet, *Baccæpa* n'est autre chose que *Baccæa parca*, c'est à dire les deux noms réunis de *Baccæus* et d'*Apollon*, qu'on attribuait d'ailleurs à *Baccæus* vieillard; ce qui convient parfaitement à l'analogie du sens. Quant au second de ces deux noms, formé ou de celui de *Brisca*, nourrice de *Baccæus*, ou du nom d'un pronominatif appelé *Brisca*, situé dans l'île de Lesbos, l'alteration est si légère et si peu importante, que je ne pense pas qu'il y ait lieu de chercher à rectifier le texte. C'est ici le cas de remarquer qu'*Apollon* eut aussi un temple dans un lieu d'Arcadie nommé *Besse*, d'où il prit le surnom de *Besses* (*Pausan.* I, viii, c. 30 et 41).

Heliona. Ce surnom est le masculin du mot grec Ἡλιώγενεσσα.

Sabazium. Eustathe, sur Denys d'Alexandrie, dit que *Baccæus* est appelé *Sabazium*. Diodore de Sicile écrit ce nom de la même manière. Le sésolâste d'Apollonius de Rhodes écrit *Sabazius* au nombre des dieux Cabires; et Cicéron (*de Nat. Deor.* I, iii) dit que ses fêtes s'appelaient *Sabazies*. *Baccæus* est aussi appelé Σαβάζιον; dans Orphée (*Hymn.* 47). Ernesti (*ad Sueton. in Octav.* c. 95) pense qu'on peut lire *Sabazium*, ou *Sabazium*. Scrievius (p. 22, n° 5) rapporte l'inscription suivante, trouvée à Rome sur un marbre blanc :

L. SUNNUS. ALEXANDER.
DOMU. DEDIT. IOVI. SABAZIO.

Le surnom de *Sabazius* est en effet quelquefois donné à Jupiter. Néanmoins, il est attribué plus spécialement à *Baccæus* (on sait que Cicéron, à l'endroit précédemment cité, en compte cinq fils de *Caprius*, selon Cicéron, et, selon d'autres, de Jupiter et de Proserpine. Ce *Baccæus* pouvait avoir tiré son nom des *Sabæi*, peuples de la Thrace, chez lesquels il était particulièrement honoré.

Alexander. Entre les nombreux écrivains d'antiquité qui ont porté le nom d'Alexandre, il semble impossible de conjecturer quel est celui dont Macrobie veut parler ici. Nous nous contenterons de rappeler les noms d'Alexandre d'Éphèse, auteur d'un poème sur l'astronomie et la géographie, et d'Alexandre Polyhistor, historien et philosophe pythagoricien, qui vivait un siècle avant J. C.; d'Alexandre Étolien, poète grec distingué, dont Macrobie cite un ouvrage intitulé *les Muses* (*Saturnal.* I, v, c. 22).

Colle Zelmisso. Gyrade (*Syltagnatu deorum*) prétend qu'il faut lire *Ulmisus*.

Orpheus. *Fragment*. Cité de Gessner, p. 372. M. Hermann et les éditeurs anglais du *Thesaurus* d'H. Estienne ont proposé sur ces vers d'Orphée quelques variantes, qui n'en modifient que légèrement le sens.

Physicæ Δόξασον. Selon Bannier (*Mythologie égyptique par l'histoire*), *Baccæus* est surnommé *Dionysius*, de son père *Διός* (Jupiter), et de *Nysæ*, nom de la montagne sur laquelle il fut nourri, ou de la nymphe par laquelle il fut élevé; ou bien il reçut ce nom de l'île où il naquit, appelée *Πηγάς Νύκας*.

Ἐκ Διός ἀρρωμεθζ. Ces mots, que Virgile (*Ecl.* III, v. 60) a traduits par ceux-ci : *ab Jove principium*, sont les premiers du poème des *Phénomènes* d'Aratus. Voir le chap. 17 du liv. I du *Commentaire sur le songe de Scipion*.

Nævius. Jos. Scaliger (*Lect. Ausonian.* I, II, c. 27) dit que c'est mal à propos que *Nævius* est cité ici, au lieu de *Lævius*. Ce dernier est mentionné par Aulo-Gelle (*Noct. Attic.* I, II, c. 24).

Ἐξ Ζεῦς, εἰς Ἄδρας, εἰς Ἥλιος, εἰς Διόνυσος. (*Orph. Fragment*. édit. de Gessner, p. 363). On sait que *Zeus* est le nom grec de Jupiter, forme de *Zeu* (vivre) : *quod primum*, dit Lactance, *ex liberis Saturni maribus vixerit*. On l'a appelé aussi *Zen*, *Zan*, *Zes*, *Zus*. — Voir sur *Ades* le chap. 7 du présent livre. — *Helios* est le nom grec du soleil. *Helius*, fils d'Hypéon et de Basileé, fut noyé dans l'Éridan par les Titans, ses oncles, selon Diodore. Basileé, cherchant le corps de ses fils, s'endormit de lassitude, et le vit en songe qui lui disait de ne point s'affliger de sa mort, parce qu'il était admis au rang des dieux; et que ce qui s'appelait autrefois dans le ciel le *feu sacré*, s'appellerait désormais *Helus*. — Voy. sur *Dionysius* la note *Physicæ Δόξασον* ci-dessus.

Τὸν πᾶντων ἡπείρον θεῶν ἕμεν ἴζος. L'auteur du *Voyage du jeune Anacharsis* ne voit dans le mot *ἴζος* qu'une désignation de la puissance du soleil, ou de la chaleur; et il l'explique de la manière suivante : LI, chez les Grecs, était la lettre symbolique de l'astre du jour; et FA et FΩ, dont l'un commençait et l'autre terminait l'alphabet grec, annonçaient que IAZO, ou la chaleur, était le principe et la fin de toute chose. On a remarqué qu'il y avait beaucoup de rapport entre ce nom et FIOU, ou *Jore* des Étrusques, ainsi qu'avec le *IEOUA* des Hébreux. A l'appui de cette dernière observation, je rapporte un passage de Diodore de Sicile (*Hist.* I, i). Cet écrivain, après avoir parlé des divers législateurs anciens qui prétendirent tenir des dieux les lois qu'ils donnèrent aux peuples, ajoute : « Chez les Juifs, Moïse feignit tenir ses lois de ce Dieu qu'on nomme *ἴζος*. » Je citerai aussi un passage de Clément d'Alexandrie (*Stromat.* v), qui en parlant de cette figure, que les théologiens appellent *tetragrammaton* (quatre lettres), dit : « Ils lisent IAOU; ce qu'ils interprètent ce « lui qui est, et qui sera. » D'après ces témoignages, et les paroles de Porcè rapporté par Macrobie, il est permis de croire que le nom de *Jehora* fut connu des peuples gentils, et spécialement des Grecs. Voy. Fuller, *Miscell. Sacra*, I, II, c. 16; et I, IV, c. 14).

Orpheus. *Fragment*. édit. Gessner, p. 371.)

Ἡπέπλου. Le *peplos*, ou *peplum*, était un manteau brodé d'or ou de pourpre, attaché avec des agrafes sur l'épaule ou sur le bras. C'était le vêtement dont on paraît ordinairement les statues des dieux, et surtout des déesses. Sa couleur variait; mais la plus ordinaire était la couleur blanche. Homère parle de celui de *Vénus*. *Peplos* est le nom que donne Sophocle à la robe empoisonnée que Déjanire envoya à Hércule; et Synésius, à celle que portaient les triomphateurs romains. Porphyre appelle le ciel *Peplos*, comme étant le manteau des dieux.

Vestro, ut, si munere tellus. Géorg. I, I, v. 7.

Serpe etiam sterile. Géorg. I, I, v. 81.

CIUT. XIX. *Accitani*, *Hispana gens*. *Accitum*, aujourd'hui Finiana, était une ville de la Bétique, située près d'Ammeria, et différente de cette dernière. *Accitum* était au pied des montagnes du pays qui forme aujourd'hui le royaume de Grenade. Ptolémée en fait mention.

Nelon. — *Net*, *Neton*, *Nicon*, *Neron*, *Nereys* (dieu de la mort), sont les différentes manières dont les auteurs écrivent le nom sous lequel Mars était honoré en Espagne. Les Grecs avaient des fêtes en l'honneur des morts, qu'ils appelaient *Nereysies*. Voyez ci-après chap. 31, note *Neton*.

Poeta. Iliad. l. xv, v. 605.

Homerus. Odysse. l. vii, v. 36.

Ἄργος. Les manuscrits portent λευκος, ce qui est exact quant au sens, mais dont on ne saurait former le nom d'Argus. Gronovius a proposé ἄργος, que j'ai adopté. Cette correction m'a paru indispensable; elle est parfaitement exacte et quant au sens et quant à l'orthographe.

Tetra chordum. Ce mot désigne tout instrument à quatre cordes. Dans un sens plus précis, on entendait dans la musique ancienne, par tétracorde, un ordre ou système particulier de sons résultant de quatre cordes différemment ordonnées, selon le genre et l'espèce. Ce système a été remplacé par celui de l'octave.

CHAP. XX. *Salus.* Déesse de la santé, fille d'Esculape, et la même qu'Hygie. Elle eut à Rome plusieurs temples et un collège de pontifes. On la représentait sous la figure d'une jeune personne assise sur un trône, couronnée d'herbes médicinales, tenant une patère de la main droite et un serpent de la gauche. Près d'elle était un autel autour duquel un serpent formait un cercle, de manière que sa tête se relevait au-dessus.

Naucaupatus ἀπὸ τοῦ δράκοντος. Festus écrit δράκον. Macrobe emploie constamment dans ce chapitre l'expression *draco*, qui désigne le serpent mythologique. Nous traduisons alternativement dragon, ou serpent, suivant l'habitude traditionnelle. On supposait aux dragons ou serpents une vue très-perçante; c'est pourquoi on les disait préposés à la garde des trésors.

Quæ sint quæ fuerint (Georg. l. iv, v. 393), traduction de Dehile.

Τέ τε ἕρως. Iliad. c. i, v. 70.

Nec existimes, Alcmena apud Thebas Boeotias natum solum, nec promissum Heracleum naucaupatum. On sait en effet qu'Hercule s'appela d'abord Heraclide; et l'on trouve dans les oracles Pythiens celui en vertu duquel il dut changer de nom. Quant au nombre d'individus qui ont porté le nom d'Heracle, il serait difficile de le fixer avec quelque précision. Varron en compte jusqu'à quarante-trois. Cicéron (*de Nat. Deor.* l. iii, c. 16) n'en compte que six; mais il n'y comprend point l'Heracle gaulois. Arrien et Diodore de Sicile réduisent ce nombre à trois. En effet, on peut compter trois principaux Hercules; savoir, l'Égyptien, le Crétois et le Grec. C'est ce dernier qui est réputé fils de Jupiter et d'Alcémène, femme d'Amphytrion.

Deus Hercules... apud Tyron colitur. Sanchoniathon, faisant la généalogie des dieux de Phénicie, n'oublie pas Hercules, qu'il dit être fils de Demaron, et surnomme *Melcerthus*; ce qui signifie *roi de la ville*, selon Hesychius. Mais Cicéron (*de Nat. Deor.* l. iii, c. 16) le fait fils de Jupiter et d'Astérie, sœur de Latone. Josèphe, dans ses *Antiquités judaïques*, nous a conservé un fragment de Ménandre d'Éphèse, dans lequel cet auteur, parlant d'Hiram, roi de Tyr, qui fournit du bois à Salomon pour la construction du temple de Jérusalem, assure qu'il bâtit aussi dans la ville de nouveaux temples à Hercules et à Astarté, après avoir fait demolir les anciens. Voy. Q. Curce (l. iv, c. 2).

Gaditani. Habitants de Gadès, Gadis, ou Gadir, île de la mer Atlantique, située sur les côtes d'Espagne, à vingt-cinq milles des colonnes d'Heracle. Elle porta, pendant quelque temps, les noms de Tartesse et d'Éryllie; et c'est aujourd'hui Cadix. Elle était la résidence de Géryon, qui fut tué par Hercules. Ce dieu y avait un temple célèbre.

Traepilus arimantis. Ponsanus pense que cet animal est le chien Anubis.

Necronote Cyprorum regis. Il vivait du temps d'Alexandre. Le trait le plus connu de sa vie est d'avoir fait piler dans un mortier le philosophe Anaxarque.

CHAP. XXI. *Atlis.* Atlys, Alys ou Atlys, est ce Berger de Phrygie qui fut aimé de Cybele, et change en pierre. L'auteur *de Dea Syr.* parle d'une statue d'Atlys placée parmi celles de Bendis, Anubis, Mithras, qui tous étaient adorés comme emblèmes du soleil.

Horus. On écrit souvent *Orus*. Quelquefois on l'appelle *Orus-Apollo*, parce que les Grecs prouvaient que ce dieu des Égyptiens qui fut aimé de Cybele, et change en pierre, était fils d'Osiris et d'Isis. C'est une des principales divinités de la mythologie égyptienne. Voir Plutarque (*de Isid. et Osir.*) et Herodote (l. ii, c. 174).

Veneris Archutidis. C'était le nom qu'on donnait à Venus adorée sur le mont Liban. Scaliger, dans ses notes sur Varron, prétend qu'on doit lire *Derechutis*, comme étant formé par corruption du nom syriaque *adardagat*. Macrobe, à la fin du chap. 23 du présent livre, parle de la même divinité sous le nom d'*Adargatis*. Justin (l. xxxvi, c. 2) l'appelle *Archuthis*. Jacques Bongars, son commentateur, veut qu'on lise *Althura*, pour *Athargatis*, déesse des Syriens. Athene la nomme *Gatis*; et Vossius, après l'avoir nommée *Ategyptis*, prétend que ce nom signifie *privation de poisson*, parce que ceux qui honoraient cette déesse s'abstenaient de manger de ces animaux. Mais Selden (*Synagoga de diis Syris*, ii, c. 3, Amsterdam, 1680, in-8°) écarte toutes ces opinions. « Ce n'est, dit-il, ni *Derechetis*, ni *Adargutis*, ni *Athargutis*, qui était honorée sur « le mont Liban, mais Venus *Archutis*, qui tira ce nom « du lieu où s'exerçait son culte. » Or *Aphaca*, dit Zozime (*Hist. arab.* l. ii), où est un temple de Venus *Aphacitidis*, est situé entre Héliopolis et Byblos.

Aer qui vehit terram. Cette opinion des anciens est manifeste par plusieurs auteurs, entre autres par Lucrèce (l. ii) et surtout par Pléme (*Hist. Nat.* l. ii, c. 5). « La terre, dit-il, est tenue en suspension au milieu de « l'espace par la force de l'air, combinée avec celle du « Feu. »

Hilaria. Ces fêtes se célébraient aussi à Rome et dans la Grèce, en l'honneur de Cybele et de Pan. Elles duraient plusieurs jours, pendant lesquels toute cérémonie lugubre était interdite. On prononçait par la ville la statue de Cybele, et l'on faisait porter devant elle ce qu'on avait de plus précieux. Pendant ces fêtes, chacun s'habillait à son gré, et il était permis de prendre les marques de bête déguité qu'on voulait; ce qui leur donnait un air d'affinité avec les Saturnales.

Cum Isis Osirim hujet. On peut voir dans Plutarque (*de Isid. et Osir.*) l'histoire de la fin tragique d'Osiris, assassiné par son beau frère Typhon, ainsi que les détails de la douleur et de la piété conjugale d'Isis. Les Égyptiens célébraient la mémoire de ce deuil à l'époque où les eaux du Nil commencent à s'élever, ce qui faisait dire que le fleuve s'enflait des larmes d'Isis.

Soleus Jovis oculum appellat antiquitas. Charphilde dit : τὸ ἦν ὄμας ὁσφραγὸς ὁσφραγὸς. Qu'est-ce que le soleil? l'œil du ciel; et l'on trouve dans Hésiode : τὸν οὐρανὸν ὄμας ὁσφραγὸς (le Dieu dont l'œil voit toutes choses). Voir Laur. Pignorius (*Mensa Isiaca*, Amst., 1669, in-4°). On y lit qu'Ensehe, Diodore et Plutarque ont donné à Osiris l'épithète de *multioculus*.

Ad animal (hæ) videtur ex natura solis substantiam ducere. Voir l'Élien (*De animal.* l. xii, c. 7.)

Hammon... Libys... cretæus cornibus fungunt. Hammon est représenté avec des cornes, à peu près comme on en a donné à Moïse, parce qu'on désait *cornu-*

caru, pour *radiari* ou *coruscare*. Bacchus, selon quelques mythographes, et, selon d'autres, Hercule, près de mourir de soif dans les déserts de l'Afrique, implora le secours de Jupiter, qui lui apparut sous la forme d'un bélier et lui indiqua une source. Le héros ou le dieu éleva en cet endroit un temple à Jupiter Ammon, qui est celui-là même dont l'oracle devint si fameux par la suite. Mais depuis que, pour flatter Alexandre, il l'eut proclamé fils de Jupiter, la réputation de cet oracle alla toujours baissant, tellement qu'il n'en conservait plus aucune du temps de Plutarque. Quelques auteurs ont prétendu qu'Ammon est le nom du berger Libyen qui éleva le temple de Jupiter. Hérodote est de tous les auteurs celui dont le récit paraît le plus fabuleux. Jupiter, selon lui, ne voulait pas se montrer à Hercule qui brûlait du désir de le voir. Cependant, vaincu par ses instances, il coupa la tête à un bélier, l'écorcha; et s'étant converti de cette peau, il se fit voir à Hercule en cet équipage.

Neton. Macrobe nous a déjà appris, au commencement du 19^e chap. du présent livre, que Neton était le nom que les Acétiens donnaient à Mars. Mais ici on n'a introduit *Neton* dans le texte qu'en adoptant un changement de H. Estienne; car le manuscrit et les anciennes éditions portent généralement *Necys*. Pourtant, Camerarius et Stœricus attestent avoir lu quelque part *Neton*. Dans le passage du présent chapitre, plusieurs manuscrits et l'édition de Vente (1500) portent *Neton*. Celle d'Ascensius, d'Arnold de Wesel, et de Camerarius, portent *Netron*; et Selden affirme avoir vu en cet endroit, à la marge d'un très-ancien manuscrit, *Neton*. Il propose de lire *Mueris*, nom d'un taureau consacré au Soleil, dans la ville d'Héliopolis. Cette opinion a été adoptée par Grofius (*ad Exod.*), et par Gronovius, sur cet endroit des *Saturnales*.

In oppido Hermonthis. C'était une ville de la haute Égypte, d'où l'on croit que Jupiter a pris le surnom d'*Hermonthis*. Strabon (l. XVII) raconte la même chose que Macrobe; mais il écrit, ainsi que Ptolémée (l. IV, c. 5), Ἡρμονθίς. Etienne de Byzance (*de urbib.*) écrit Ἡρμονθίς. Aussi écrit-on communément en français, d'après l'autorité des géographes grecs, *Hermonthis*. L'édition de Cologne porte *Hermonthis*.

Pacui. L'édition de Cologne porte *Bucchim*; Elien (*De animalib.* l. XI, c. 11) dit les mêmes choses du taureau sacré, connu sous le nom d'Omphis. Ce qui fait penser à Dupuis qu'il est le même que le taureau Bacchus.

obliquus qua se signorum. Géorg. l. I, v. 239.

CHAP. XXII. *Inuus*. Ce nom a été donné à Pan, à cause de sa lubricité. Il dérive de *inure*.

Homerus. Iliad. l. XI, v. 2.

CHAP. XXIII. *Homerus*. Iliad. l. I, v. 423. Voyez sur ce passage le chap. 10 du livre II du *Commentaire sur le songe de Scipion*.

Ἡεροστασίας. L'édition de Cologne porte Ἡεροστασία (courir). Cette leçon paraît plus juste, car elle est l'explication naturelle de la phrase qui précède; outre que Ἡερόν ne peut se former de Ἡεροστασία, qu'en faisant violence au mot, dont le dérivé naturel serait bien plutôt Ἡερόσις.

Ἡεστία. C'est le nom grec de Vesta, la divinité du feu. Il signifie aussi le foyer, le lieu où l'on plaçait les dieux Penates.

Possidonius. — Philosophe stoïcien, natif d'Apamée en Syrie, et cependant connu sous le nom de Possidonius de Rhodes, parce qu'il professa la philosophie dans cette ville, ou il vit Cicéron et Pompée au nombre de ses auditeurs. Il s'établit depuis à Rome, où il mourut vers l'an 702 de cette ville, âgé de 84 ans. Il mesura la circon-

férence de la terre et la hauteur de l'atmosphère, et soupçonna que le flux et le reflux de la mer était un effet du mouvement de la lune. Ses ouvrages sont perdus; mais on en a recueilli quelques fragments épars dans divers auteurs anciens, et ils ont été publiés sous ce titre : *Possidonii Rhodii reliquæ doctrinæ, collegit atque illustravit G. Bake*, 1810.

Ἐπὶ τοῦ θαιόμενου. — Au lieu de *θαιόμενος* et *θαιόμενος*, Zeune propose de lire deux fois *θαιόμενος*, parce que le verbe *θαιο*, *θαιομαι*, a les deux significations *brûler* et *diviser*.

Euripides. Frag. incert. CLXXIX, edit. Beck.

Alibi dicatur. Hésiod. *Æg.* v. 265.

Et alibi. Iliad. l. III, v. 277.

Oppido Ægypti, quod et ipsius Heliopolis appellatur. Ce passage indique deux villes du nom d'Héliopolis : l'une située en Égypte, et l'autre en Assyrie. En effet, Etienne de Byzance (*de Urbibus*) en distingue plusieurs. Pline (l. V, c. 22) en place une en Syrie, qu'on croit communément avoir été située non loin de la ville moderne de Balbeck; c'est de celle-là vraisemblablement que Macrobe veut parler. Au reste, Corinthe, et d'autres villes en Thrace et en Sardaigne, portent le même nom (ville du Soleil). Quant à l'Héliopolis des Égyptiens, Diodore de Sicile (l. I) raconte qu'ils l'appelaient aussi *Diospolis la grande*, tandis que les Grecs lui donnaient le nom de *Thèbes*. Cependant Hérodote (l. II) distingue clairement Thèbes, d'Héliopolis.

Deleboris. L'édit. de Cologne porte *Delebois*.

Portometis. Dans l'édition de Cologne on lit *Parmetis*. Ne faudrait-il pas, dit Zeune, lire *Pathmetis*, puisque Pomponius Mela (l. I, c. 9) donne à une ville d'Égypte le nom de *Pathmeticum*?

Apud Antium promoveri simulacra Fortunarum. (*Cic. de Divinat.* I). Martial, qui les appelle *senars*, dit qu'elles prononcent leurs oracles sur le bord de la mer. On les appelait aussi *Gemma*. L'une était celle des bons, l'autre celle des funestes événements (*Antiquité expliquée*, l. I).

Vitem centuriam. À l'imitation de la cité, l'armée romaine était divisée en centuries, dont le chef, nommé centurion, portait pour marque distinctive une branche de sarment : *vitis centuriaris*.

Vitis argumento casus futuri tempus. Trajan mourut à Sélinunte, dans l'autonne de l'an 117 de l'ère chrétienne. « Cette réponse allégorique de l'oracle d'Héliopolis était si générale, dit Fontenelle (*Histoire des Oracles*), qu'elle ne pouvait manquer d'être vraie. Car la vigne romaine convenait à tous les cas où l'on pouvait se trouver; et sans doute que les os de l'empereur rapportés à Bome, sur quoi on fit tomber l'explication de l'oracle, étaient la seule chose à quoi l'oracle n'avait pas pensé. » Les auteurs de la *Bibliothèque du magnétisme* (18^e cahier, mai 1818, p. 173) rapprochent le fait raconté par Macrobe de plusieurs autres autorités, par lesquelles ils prétendent ramener au magnétisme une foule de faits racontés par les auteurs anciens.

Adad. Scaliger le père dit aussi que, dans l'ancienne langue des Perses, *Adad* était le nom du Soleil. J. Rivard (*Variar.* l. III, c. 10), dissertant sur le nom d'Héliogabale, cite une ancienne médaille portant cette inscription : SACERDOS. DEL. SOLIS. ELAGAB. ce qui fait soupçonner à Goid. Laurius qu'il faut lire en cet endroit de Macrobe *Agab*, au lieu d'*Adad*. Pontanus ajoute que, d'après l'avis de savants orientalistes, puisque le nom du dieu dont parle Macrobe signifie *solus* ou *unicus*, il faudrait plutôt lire *Ahad*, ou *Ethad*, ou mieux encore *Badad*. Voir Selden (*Syntagmat. de dos Syris*, l. I, c. 6). Au

reste, cet Adad fut, selon Josèphe, un roi de Syrie, qui, ayant bâti plusieurs temples au Soleil, fut après sa mort honore comme un dieu, spécialement à Damas. On croit que c'est ainsi le Dagon des Philistins, et que c'est de lui qu'Issaë a parlé sous le nom d'Ischad.

Adargatus. Voir ci-dessus note *Veneris Archifidis* du chap. 21.

Orpheus (*Orph. Fragment. édit. Gesn.*, p. 371). M. Hermann, qui a donné une édition d'Orphée (Leipzig, 1805, in-8°), n'y a pas compris ces vers, qu'il attribue, d'après Stobée, à Hermès. Il donne pour motif principal de sa détermination, qu'on trouve dans ces vers des traces du dialecte dorique, qui ne peut avoir été employé par les anciens poètes grecs. Cependant Metrodore (*apud Jambli. v. 34*) suppose qu'Orphée avait employé ce dialecte.

CHAP. XXIV. *Liber et alma Ceres.* Géorg. I, 1, v. 7.

Moricens poema suum legavit aui. Ce fait est rapporté dans une vie de Virgile, qui nous est parvenue sous le nom du grammairien Donat. Se sentant près de mourir, à Brindes, Virgile demandait qu'on lui apportât les chants de son Eneïde, dans le dessein de les brûler. Sur le refus qu'on lui fit, il voulait en donner l'ordre par son testament. Mais ses amis, Teuca et Varius, lui ayant fait entendre qu'Auguste ne le permettrait jamais, il leur légua à tous deux son manuscrit, à condition toutefois qu'ils n'y ajouteraient rien, et qu'ils laisseraient même subsister les vers imparfaits. Ce qui, comme nous le voyons, a été ponctuellement exécuté. Un poète de Carthage, nommé Sulpitius, et Auguste lui-même, composèrent sur ce sujet des vers qui nous restent encore.

Petito Dea precantis filio arma a marito. *Énéid.* I, VIII, v. 383. On peut voir dans Aulu-Gelle (I, 3, c. 16) d'autres choses que les anciens trouvaient à reprendre dans Virgile.

Edem dea a qua mores absterverunt. C'était la divinité connue sous le nom de *Bona Dea*, sur laquelle Macrobe a donné de grands détails au chap. 12^e du présent livre, où l'on voit avec quelle affectation de pudeur on célébrait ses mystères, dont on bannissait non-seulement les hommes, mais même les animaux mâles. On allait jusqu'à dire (et c'est ce qui avait donné lieu au proverbe rapporté par Macrobe) que celui qui aurait vu ces mystères, même involontairement, serait frappé de cécité. L'aventure de Clodius dut déromper tout le monde. Il s'introduisit déguisé dans la maison de César, où se célébraient les mystères de la Bonne Déesse, et vit très-improvement tout ce qui s'y passait.

Nicomachus. C'était un surnom de Flavius, comme on le voit dans l'inscription de Gruter rapportée dans ma notice sur Macrobe. Depuis H. Estienne, les éditeurs de Macrobe lisaient en cet endroit *Symonches*, ce qui faisait contredire *Prætextatus* avec ce qu'il avait dit quelques lignes plus haut. Les éditeurs de Deux-Ponts sont revenus à une leçon raisonnable, qu'autorisent d'ailleurs des manuscrits et d'anciennes éditions.

LIVRE SECOND.

CHAP. I. *Liber secundus.* C'est à ce livre que Henri Estienne place la deuxième journée de sa division des Saturnales. La fin du livre 1^{er} et le commencement du 2^e liv. indiquent clairement qu'il s'agit non pas de deux journées, mais de deux séances, l'une avant, l'autre après le banquet.

Postquam prima, inquit. *Énéid.* I, 1, v. 725.

Postquam exempta fames. *Énéid.* I, 1, v. 216.

Psaltriam intromittit. Ces sortes de femmes, à la fois danseuses et musiciennes, qu'on introduisait à la fin des repas, étaient fréquemment de Cadix; du moins cet usage en était originaire. De là vient qu'elles étaient connues sous le nom de *Gaditane* (*Jurnal. Satir.* u.)

Crassum illum, quem Cæcra semel in vita risisse scribit. (*De finibus bonorum et malorum* l. v, c. 3). — Plinie atteste aussi la même chose (*Hist. Nat.* l. VII, c. 19). Ce Crassus était l'aîné de l'opulent triumvir.

Saturnalius optima dierum. Catulle, ad Calvum Licinium.

Planipedis et sabulonis impudicæ prætextata verba jacuit. Théod. Marsiglio lit *subulo* (*ad Sueton.*); et c'est ainsi qu'on le trouve dans Varron (*de Ling. lat.*); dans le *Thesaurus* de Gessner et dans Ausone (*Epigr.* LXIX, 8). Mais Saumaïse, dans l'édition de Suetone imprimée à Paris, lit au même endroit *fabulo*, appuyé sur l'autorité du glossaire d'Isidore, qui explique ce mot par celui de *congeria* (celui qui tient compagnie pour divertir). Festus dit que *fabulo* est un mot toscan qui signifie joueur de flûte, et que c'est dans ce sens qu'Antius l'a employé dans le vers suivant :

Subulo quondam marinas propter stabat aquas.

En effet, dans le glossaire de Pierre Crinitus (I, XVII, c. 5), *subulo* est traduit par *ωδύτης*. Pontanus propose de lire *fabulo*, c'est-à-dire qui *fabulait* (qui raconte). Pour moi, je me déciderais volontiers à lire *sabulo*, qui signifie, au sens propre, *gros sable*, *gravier*, et par métaphore, celui qui tient des propos graveleux, comme on dit en français en adoptant la même figure.

Planipes. Louis Carrion (*ad Gellium*, I, 1, c. 11), cite un passage du grammairien Diomède (I, III) que je traduis : « La quatrième espèce est le *planipède*, que les Grecs appellent improprement *πῆδος*. Leur mot latin vient, ou de ce qu'ils paraissent sur la scène sans chaussure (*planus a pedibus*), c'est-à-dire, sans le collum des acteurs « tragiques et sans le brodequin des acteurs comiques, « ou bien de ce qu'ils ne jouaient point sur le lieu élevé ou « se trouvait la scène; mais sur le plan horizontal où l'orchestre des anciens était placé. Atta, auteur de comédies du genre appelé *togata*, parle des *planipèdes* « dans sa pièce intitulée *Edulia* :

Daturia' estis aurum? Ersulat planipes.

Prætextata verba. Il paraît naturel de penser que cette expression signifie des paroles indécentes, mais convertes, revêtues (*prætextata*) d'une équivoque, ou d'un double sens. Toutefois Festus la fait dériver de ce que les enfants étaient des mots obscurs aux jeunes mariés qui venaient de quitter la robe *prætexte*. Mais Gronovius (*ad Gell.* I, IX, c. 10) combat cette opinion.

Cicero autem, vel liberti ejus libros, quos is de jocos patrio composuit. « Plot aut diebus, dit Quintilien (*Institut.* VI, 4) que Cicéron, ou son affranchi Tiron, « ou tel autre que ce soit qui a composé trois livres sur « ce sujet (les plaisanteries et les bons mots de Cicéron), « se fussent moins attachés à entasser une grande quantité « de facéties, qu'à les choisir avec goût! Cicéron eût été « moins en butte au sarcasme, qui néanmoins, même en « cela, n'a pu trouver à s'exercer que sur la trop grande « abondance, qui est le caractère général de son génie, « et jamais sur la stérilité. » Voir *Corrado* (*Quæst.* p. 41, *édit. Lips.*), ou Cicéron est aussi défendu contre les attaques de Plutarque.

Consultare cum scurrâ. L. Papirius Pæbus l'appelaît *scurra* *verales*, qu'on peut rendre par, bouffon vilite.

Vatinius (P). Nous avons une oraison de Cicéron in *Vatinius*. Ce tribun du peuple lit décréter, l'an de Rome

694, la loi *Vatinia de provinciis*, qui conféra à César le gouvernement de l'Illyrie et de la Gaule Cisalpine pour cinq ans (*Sueton. Jul. 19*). Vatinius fit encore porter quelques autres lois moins importantes. Il parait que, dans la suite, Cicéron se reconcilia avec Vatinius, car il reclama son appui dans le sénat (*ad Divercs.* v, 9, 10).

Vasa Bibaculi. Vases ou Furus Bibaculus naquit à Cremona, à l'époque à peu près de la mort de Lucilius. Il s'exerça principalement, comme nous l'apprend Quintilien, dans le genre satirique et épigrammatique, et adopta le mètreambique. Il avait fait un poème sur la guerre des Gaulois, qui commençait par ce vers, qu'Horace a justement ridiculisé :

Lapide hibernus caesa nive consput. Alpes.

Leho Giraldi parle d'un poème de Furus Bibaculus, intitulé *Pragmatica*. Les fragments de ce poème ont été recueillis dans les collections de R. et H. Estienne, P. Scriverius, Joseph Scaliger et Maifaire.

Dieteria et diela. Ces mots se trouvent employés comme expressions consacrées par Plaute (*Stichus, act. II, sc. ult'*), par Varron (*De ling. lat.*) et par Martial. Cf. *Catambon. Anecd. ad Sueton.* l. 1, c. 26. Les Grecs disaient *θεαγίγας*, que les Latins leur ont emprunté. Gessner, dans son *Novus Thesaurus*, dit qu'on donnait le nom de *dieteria* à ces plaisanteries dont les baladins faisaient précéder la représentation de leurs farces. Ces plaisanteries, qui étaient de très-mauvais goût, furent cause que le mot s'employa depuis en mauvais sens.

Novus. Le texte d'H. Estienne, suivi jusqu'à l'édit. de Deux-Ponts, porte *Novus*. On a rétabli *Novus*, d'après l'édit. d'Arnold de Wessel. Voy. ci-dessus *Saturnal.*, chap. X, note 2.

Crux. II. Antiochus. Voir Aulu Gelle l. v, c. 5. Cet Antiochus, surnommé le Grand, fut effectivement vaincu par les Romains, comme Annibal l'avait prévu.

Prophetram. — et, selon Festus, *prophetria*, était un sacrifice que l'on offrait à Hercule, ou, ce qui est la même chose, à Semeus, afin d'obtenir un bon voyage, comme le mot l'indique. C'est pour effectuer la combustion des viandes offertes dans ces sacrifices, dit Gessner (*Thesaurus novus*), qu'on trouvait dans plusieurs temples d'Hercule des espèces de cuisines. Outre le sens, ajoute-t-il, que Macrobe donne à ce bon mot, on peut encore y supposer celui-ci : « Maintenant qu'Albidius ne laisse plus rien à Rome, il peut en partir tranquille. »

Scervilla. Cette Scerville était femme de L. Lucullus qui adopta M. Brutus, et fille de Cepton. De la vient que Cicéron a dit (*Phil.* x, II) : *Q. Cæpion Brutus*.

Tertia deducta. Le jeu de mots repose sur la double signification de *Tertia*, qui est le nom donné à la fille de Servilius, selon la coutume des Romains, parce qu'elle était née la troisième, et qui signifie aussi la troisième partie, le tiers. Le verbe *deducere* s'emploie également et pour désigner la deduction d'une partie du prix d'une vente, et pour désigner l'acte de livrer une jeune fille à son époux. Ainsi Tibulle a dit, dans ce dernier sens :

Ut juveni primum virgo deducta marito.

Et après lui Ovide :

Cum primum cupido Venus est deducta marito.

(*Fast.*)

En parlant des femmes publiques, on disait *producere Rogari ut in platanona produceret dominum.* (*Pétron*). *Junia ferta* s'appelait aussi, par diminutif, *Tertulla*. V. *Ernesti* (*Char.*, c. c. *Juste Lipse* (*ad Tacit. Annal.* m, ii fin.), et *Suetone* (*in Cæs.* 50).

Gallum subigo. *Galla* signifie la table sur laquelle

un savetier étend et bat son cuir. L'ambiguïté de l'expression porte à la fois sur le mot *galla* et sur le verbe *subigo*.

Mulinensem fugam. Après la mort de César, Antoine était parti assiéger Brutus dans Modène, fut déclaré par le sénat ennemi public, et battu par les consuls Hortius et Pansa, l'an de Rome 709.

Bibit et fugit. Allusion à l'ivrognerie à laquelle Antoine était fort adonné, et dont on pretend même qu'il avait écrit l'éloge. Quant à la coutume des égyptiens d'Egypte, dont il est ici question, voyez *Elien* (*Var. Hist.* l. 1, c. 4, et *de Animal. nat.* l. vi, c. 53), et *Plin.* (*Hist. natur.* l. viii, c. 40).

Faustus Syllæ filius. Brusomus et Lycosthène *Tit. de adulterio* ne reconnaissent Faustus que pour l'afranchi de Sylla, et non pour son fils.

Demosthenes excitatus ad Laidis famam. La même anecdote est racontée avec de légères différences par Aulu-Gelle (l. 1, c. 8). Ce n'est pas à cette Laïs que s'applique le proverbe qu'Horace a mis en vers :

Non quis homini contingit adire Corinthum.

(*Ep.* 17, l. 1.)

La Laïs de Démosthène vivait 50 ou 60 ans plus tard que la célèbre Laïs, à laquelle les habitants de Corinthe élevèrent un tombeau magnifique, décrit par Pausanias. La réponse de Démosthène a été mise en vers latins : c'est la 19^e des épigrammes attribuées à Martial.

On lit dans le *Voyage d'Anacharsis* (chap. 61) que Démosthène voyait des courtisanes; qu'il s'habitait quelquefois comme elles; et que dans sa jeunesse un seul rendez-vous lui coûta plus que ses plaidoyers lui avaient valu pendant une année entière. « Ce dernier fait n'est point exact, dit l'auteur du *Demostheniana*; du moins je n'ai trouvé aucun auteur ancien qui en fasse mention. » M. Deguerle, dans une remarque de son conte intitulé *La Continence*, adresse cette apostrophe à l'orateur amoureux : « Fort bien, Démosthène; mais pourquoi la marchandais-tu? » On prétend, ajoute-t-il, que Laïs répondit à Démosthène : « Vous refusez d'acheter un repentir, parce que vous n'avez pas de quoi le payer. »

Dimidium talentum. Le talent attique est évalué à 2400 fr.

Grammaticæ. Allusion à la profession de Servius.

Marcus Octavius Pytholus. C'est ainsi qu'il faut lire ce nom, d'après une médaille citée par Torrentius sur Suetone. D'autres médailles portent *Octavilius* et *Vollacilius*. Il est fait mention d'un Octavilius dans le traité *De clar. gramm.* du même Suetone; mais il porte les prénoms de Lucius Pilius, au lieu de ceux de Marcus Pytholus. Suetone nous apprend qu'il avait été esclave et portier, et qu'il avait fait entre César des vers très-mordants, que le dictateur supporta gaïement. Il fut aussi le maître de rhétorique de Pompée, dont il avait écrit l'histoire. Voir ci-après l. viii, c. 3.

Consules duales. Le jeu de mots repose sur le double sens de l'épithète *dualis*, qui, appliquée à *flamen*, signifie *prêtre de Jupiter*, comme dérivé du nom grec de ce dieu, Διός; tandis qu'appliquée à *consul*, elle signifie *consul d'un jour*, dérivant alors du latin *dux*. L'événement dont il est question ici, contraire à la constitution de la république, d'après laquelle les consuls devaient être élus une année avant que d'entrer en fonction, arriva sous la dictature de César, par suite de la mort subite de Q. Fabius Maximus. Tacite (*Annal.* l. xix) en rapporte un autre exemple en la personne de Roscius Régulus, et attribue ces désordres aux suites de la guerre civile. Voyez *Plutarque* (*in Cæs.*), *Don Cassius* (l. xliii), *Ci-*

céron (*ad Attic. l. vii, ep. 33*) ; voyez aussi *Paul. Léopardus* (*Emendat. et Miscellan. l. iii, c. 17*), et *Sigonius* (*Fasti consulares, sub ann. 706 et 708*).

Δίτιχον Platonis. Ce dialogue de Platon a été traduit par Fontenelle, dans ses *Dialogues des morts* :

Lorsqu'Agathis, par un baiser de flamme,
Consent à me payer des maux que j'ai sentis,
Sur mes lèvres soudain je sens venir mon âme,
Qui veut passer sur celles d'Agathis.

Au reste, tout ce morceau est pris d'Autul-Gelle (l. xiv, c. 11), avec de légères additions.

Venustatem au brevitatem. Le texte de H. Estienne porte *venustatem*. Il semble qu'on doive préférer celui des éditions de Camerarius, de Stoer et d'Arnold de Wesel, qui donne *venustatem* ; car il n'y a rien, dans la pièce citée, qui sente l'ancienmété, à l'exception, tout au plus, du nominatif *itiner*.

CHAP. III. *Editius*, ou *Editunus*. On appelait ainsi ceux qui étaient chargés de prendre soin des temples et de ce qu'ils contenaient (*Gell. l. xii, c. 6*). Leurs fonctions correspondaient à peu près à celles des sacristains de nos églises. *Editius* a été employé dans les auteurs ecclésiastiques pour désigner les clercs de l'ordre des portiers. Tacite (*Hist. iv*) les appelle *internuntii*, et les Grecs les avaient nommés *hérophautes*, mot qu'ont employé en latin Pétrone et saint Jérôme. Une femme remplissait des fonctions analogues dans les temples des divinités femelles, et s'appelaient *Editua*. Voyez ci-après l. iii, chap. 10.

Damasippum. Damasippe était le surnom de la famille Licinia. Deux Damasippe furent contemporains de Cicéron. C'est un de ceux-là qu'Horace met en scène, dans la 3^e satire du l. ii.

Bene aletatem fert. Porter bien son âge, signifie : paraître plus jeune qu'on ne l'est. D'Abblancourt a donc fait un contre-sens, lorsqu'il a rapporté le mot de Cicéron en ces termes : « Il disait d'un bon vin vieux, qu'il portait bien son âge » (*Aphorismes des anciens*, p. 487). Athénée (l. xii) rapporte un mot à peu près semblable d'une courtisane grecque nommée Glycère.

Lentulum. P. Cornelius Lentulus Dolabella embrassa le parti de César, fut successivement consul et gouverneur de Syrie. Déclare ennemi public pour avoir fait assassiner Trebonius, l'un des meurtriers de César, il fut assigné dans Laodicée par Cassius, et, se voyant sans espoir de salut, il se tua à l'âge de 27 ans.

Quis generum meum ad gladium alligavit? Louis XIV a dit à un de ses courtisans : Qui vous a mis sous ce chapeau ?

Ciceroni fratri. Il fut successivement préteur, gouverneur des provinces d'Asie, puis lieutenant de César, qu'il suivit dans son expédition aux îles Britanniques, et lieutenant de son frère en Cilicie. Compris dans les proscriptions du triumvirat, il fut assassiné à Rome, ainsi que son fils, par les émissaires d'Antoine. Il est auteur du livre de *Petitione consulatus*, inséré dans les œuvres de son frère Tullius. Il avait traduit ou imité du grec plusieurs tragédies ; mais elles ne nous sont point parvenues. On n'a de lui que 18 vers dans le *Corpus poetarum*, de Maittaire.

In consulatu Vatinius. Sigonius (*Fasti consulares, an. 706*) pense que ce mot a dû être dit contre Révilius, (voyez plus bas, et ci-dessus chap. n.) plutôt que contre Vatinius. Cependant, on voit dans Dion Cassius (l. xliii, *in fin.*), que Vatinius et son collègue Calerius n'exercèrent le consulat que vers la fin de l'an de Rome 705. Ce personnage a pris une part considérable aux agitations politiques de l'époque.

Αγοροβιάργτος est Caninius consul. *Αγοροβιάργτος*, composé de *λόγος*, parole, et de *θεωρητός*, visible ; Paul Léopardus (*Emendat. l. iii, c. 17*) pense qu'il faut lire *ἀγοροβιργτέως*, ce qui pourrait signifier, consul de peu d'importance et de peu de durée. Mais Jos. Castalfion (*Observat. decad. l. x, c. 10*) repousse cette conjecture. Certains manuscrits portent *Revitus*, au lieu de *Revitus*.

Minime sero veni. Une partie du bon mot, qu'il a été impossible de rendre en français, consiste dans l'opposition de l'expression *venisse sero*, (qui signifie également être venu tard, et être venu à l'heure du souper,) avec la réponse, *nil hic paratum vides*.

Cum socio tuo. Il faut se souvenir que Pompée avait épousé Julie, fille de César.

Annulo aureo honoratus. C'était une des marques distinctives des chevaliers romains. César, en le remettant à Labérius au moment où il descendait du théâtre, le réitérait par là même dans l'ordre d'où il avait dérogé en montant sur la scène. On disait *annulo aureo donari*, pour *inter equites legi*.

In quatuordecim ad spectandum. Les chevaliers avaient une place séparée aux spectacles publics, d'après la loi de Roscius Otto, tribun du peuple (*ann. urb. 681*; *Dio. xxxvi, 25*; *Juvenal. iii, 159*; *xiv, 324*), qui portait que les chevaliers auraient leurs places sur xiv rangs (*in xiv gradibus*), près de l'orchestre où se plaçait le sénat ; ce qui donna lieu à l'expression *sedere in quatuordecim*, pour désigner la qualité de chevalier.

Præterenti Laberio et sedulo quærenti. Il y a ici une sorte d'incohérence, car Labérius allait siéger au rang des chevaliers, qui était distinct de celui des sénateurs, ou Cicéron siégeait. C'est Bayle qui en fait la remarque (*Dict. hist. t. iii, p. 580. édit. de 1734. art. Labérius*). Voir sur Labérius, ci-après, chap. 7 du présent livre, et liv. vii, chap. 3.

Cujus numerum Cæsar supra fus auerit. Le nombre des sénateurs était resté fixé à trois cents, depuis Tarquin l'Ancien jusqu'à Sylla. Ce dictateur l'augmenta, à ce qu'il paraît, jusqu'à 400 (*Cic. ad Attic. l. 14*). Il s'éleva à neuf cents sous la dictature de César, et plus tard jusqu'à 1000. Auguste réduisit ce nombre à 600. (*Dion Cassius, l. xliii, c. 47*, et Suetone, *in August. 35*.)

Qui soles duabus sellis sedere. Andr. Schott. (*Cicero a calumnias vindicatus, c. 4*) justifie Cicéron du reproche de versatilité. Cette opinion a été aussi défendue par la Harpe (*Cours de littérature, t. iii, p. 189 et suiv.*), et par Marmontel (*Principes d'éloquence*).

Pompeis difficile est. Pour l'intelligence de cette réponse, il faut se rappeler que les Romains instituèrent dans leurs colonies un collège de décorions, afin d'y remplir des fonctions analogues à celles des sénateurs à Rome. L'édition de Cologne porte : *Romæ si jus habebit*, au lieu de *si vis*. Il faudrait traduire alors : « S'il obtient d'être sénateur à Rome, il sera difficile de le faire nommer décorion à Pompeium. »

Idibus Martiis me ad cornam mitastess. César fut tué le jour des ides de mars (le 15), l'an 44 avant J. C.

Cicero de Pisone genero. Tullie, fille de Cicéron, fut mariée trois fois : la première fois à C. Piso Frugi, durant l'exil de Cicéron ; la seconde fois à Furius Crassipes, et enfin à P. Lentulus Dolabella, qu'elle épousa pendant que Cicéron était proconsul en Cilicie. Elle mourut en lui donnant un fils.

Ambula tanquam femine. Pontanus propose de transposer, de manière à faire dire au genre ce que le texte adresse à la fille, et réciproquement. En sorte qu'a

Cicéron aurait dit à son gendre : « Marche donc en homme » et à sa fille : « Marche donc en femme. » Ou bien encore, sans troubler l'ordre actuel du texte, de lire *ambulas*, au lieu de *ambula* : « Tu marches comme une femme. » — « Tu marches comme un homme. »

Fecissem simile factum. Le jeu de mots, qui n'a pu passer dans la traduction, consiste dans ceux-ci : *fecissem... factum.* — L'onomatopée (*ὀνομασία πηπτεον*, tomber par villement) est une figure de mots qui consiste à terminer une phrase par des cas ou des consonnances semblables. Toutes les anecdotes qu'on lit dans ce chapitre ont été traduites en français dans le *Ciceroniana*, ou Recueil des bons mots et apophthegmes de Cicéron (par MM. Bregnot et Péricaud, Lyon, 1812, in-8°).

CHAP. IV. *Lucius gravis tragardiarum scriptor.* Torrentius l'appelle d'après les médailles L. TRUS. RYQUINS (l. i, ep. 27) dit avoir vu au Vatican un manuscrit où il est appelé L. *Gravus*. Pontanus pense que ce Lucius n'est autre que Lucius Varius. Voy. ci-après l. vi, c. 1.

In spongiam incubuit. On se servait d'une éponge pour effacer ce qu'on avait écrit avec le crayon; on donnait aussi une éponge aux gladiateurs avant le combat, pour éteindre le sang de leurs plaies. Il arrivait quelquefois qu'ils avaient cette éponge pour mourir, plutôt que d'aller se battre. C'est à ces deux usages que fait allusion l'expression *in spongiam incubuit*. V. SCÉRON, in *Octav.* 85.

Putas te assem elephanto dare? Suétone (in *August.* 33) raconte la même anecdote; mais il dit *stipem*, au lieu de *assem*. *Stipes* était la plus petite monnaie des Romains, la douzième partie de l'as de cuivre; mais l'un et l'autre mot sont employés souvent, dans un sens générique, pour désigner une petite pièce de monnaie. Isaac Casaubon explique au moyen d'un passage d'Élien (*Hist. animal.*), et d'un autre de Galien, pourquoi l'on offrait un as ou un *stips* à l'éléphant; c'était afin qu'en allongeant la trompe pour saisir la pièce, celle-ci présentât un accès facile à celui qui devait monter dessus.

Congiarium. On nommait ainsi les distributions publiques d'argent, d'huile ou de vin, que les empereurs, les magistrats ou les principaux citoyens faisaient au peuple. Ce nom vient de ce que le vase où elles étaient contenues, ou plutôt la mesure de la capacité de ce vase, s'appelait *congius*. Cette capacité était un demi-pied cube. *Congiarium* est employé dans un sens général.

Vellem Cassius et meum forum accusasset, sous-entendu : *ut absolvere* lui. Le jeu de mots n'existe que dans le latin; il consiste en ce que le verbe *absolvere* signifie également acquitter un accusé et achever un ouvrage.

Hoc est vere monumentum patris colere. Ce jeu de mots est absolument intraduisible, parce qu'il repose sur la signification du verbe *colere*, qui signifie *cultiver* dans le sens propre, et *honorer* dans le sens figuré. Érasme croit qu'Auguste a dit *memoriam*, au lieu de *monumentum*. — L'auteur du *Ménagiana* attribue ce mot à Cicéron.

Pueros... intra bimatum. Voltaire prétend, mais sans alléguer aucune preuve, que les mots : *pueros, quos infra bimatum (Herodes) jussit interficere*, ne sont pas dans les anciens manuscrits (*Philosophie générale*, t. xxxv, p. 265, édit. de Kell).

Melus est Herodis porcum esse quam filium. Ce passage, comme nous l'avons dit dans la notice sur Macrobe, a donné lieu à de grandes controverses. Outre la question de savoir si Macrobe était chrétien, et si, selon une tradition qui lui est familière, il n'a pas copié le trait

dans saint Mathieu (c. II, v. 16), il s'en est élevé une seconde, savoir, de quel fils d'Hérode il s'agit en cet endroit; si c'est d'Antipater ou de quelque autre. Au reste, Scaliger (*ad Euseb.*) remarque qu'Auguste avait bien mauvais grâce à tenir un pareil propos, lui qui ratifia les sentences de mort qu'Hérode prononça contre ses trois fils. Voyez sur ce passage Hug. GROTIUS *opera theologica*, Lond., 1679, 4 vol. in-fol. (t. II, vol. I, ad *Math. loco cit.*) — *Demonstratio Evangelica* P. D. HEUTH, *Amst.*, 1780, 2 vol. in-8° (*Proposit.* 9, ad *cap.* 15, p. 711-12), Rome, 1588-93, 12 vol. in-fol. ad *ann.* I, *cap.* 50. — NOLDI *Hist. Idumaea* (p. 65 et seq.).

Epistola ad Mecenatem. Il serait difficile de donner une explication complètement satisfaisante d'une lettre où Auguste s'est plu à entasser à dessein des néologismes. — *Vale, mel gentium, melcule.* Casaubon lit *mel gemmeum*, leçon qui n'est pas sans probabilité, d'après le contenu du reste de la lettre. Quelques manuscrits donnent *metuelle*, mot inconnu et expression affectée, sans être absurde; Pontanus, *mi tenelle*. Turnèbe (*Advers. et comment.*) propose de lire *mel gentium Medutiae*, ou *Vetuloniae*. L'une était une ville du Latium, l'autre de l'Etrurie. Simon Bosio propose de lire, *mel centinum et Feiens*. C'est par dérision qu'Auguste parle de l'ivoire d'Etrurie, où l'on n'en trouvait pas plus que des perles dans le Tibre, ou du *laser* à *Arethum* (Arezzo), etc. Il donne à Mécène les dénominations de diverses pierres précieuses qui eussent été en effet très-merveilleuses, puisqu'elles n'ont jamais existé, parce qu'il connaissait son goût pour ces objets, sur lesquels Mécène avait composé différents traités. — Le *laser* est une substance produite par un arbre appelé en latin *sirpus*, et en grec *σίδριον*, qu'on recueillait dans la Cyrénaïque, province d'Afrique (Pline. *Hist. Nat.* l. xix, c. 3), à une certaine époque de l'année. Elle découle de l'arbuste qui la produit, sous la forme d'une matière grasse, qu'on employait en cuisine et en médecine. On l'appela d'abord *lac sirpi*, d'où l'on a formé *laser* (Solin., c. 27). — Le bérylle est une pierre précieuse de l'Inde. Pline (l. xxxvii, c. 5) en énumère les diverses espèces. — *l'Émeraude des Citinens.* On trouve dans l'*Itinéraire* d'Antonin un lieu que les manuscrits désignent alternativement sous les noms de *Cibnena*, *Cibnana*, *Citnana* et *Sibirica*. Il était situé dans la Bétique, entre Gadès et Calpé. La carte de d'Anville le marque sur le bord de la mer, dans le pays des Balustes, au sud de *Munda*. Pentagatus pense qu'il faut lire *Cilmorum*, venant de *Cilnius*, surnom de Mécène. Brusonius (*Facell.* l. iv, c. 6) veut qu'on lise *Cillo-num smaragda*, émeraude des débauchés. — Après *Carbunculum*, Casaubon lit *Italia*, et Simon Bosio, *Tollunna*.

Solario. C'était une plateforme découverte, située au plus haut des maisons. Les anciens y prenaient quelquefois leur repas, ou y faisaient leur promenade. Cette construction s'appelait aussi *heliocaminus*, lieu chauffé par le soleil (PLAUTE, *Mil.*, act. II, sc. 4, v. 25).

Nomenclatori suo. C'était une espèce de secrétaire ambulante, que les hommes puissants de Rome amenaient à leur suite. Il leur était surtout d'un grand usage à l'époque des élections, où, entre autres fonctions, il avait celles de suggérer à voix basse, à son patron, les noms des personnes qu'il rencontrait, afin que celui-ci pût les saluer en les appelant par leur nom, ce qui était considéré comme une grande civilité. On écrit aussi *nomenclator* (*Martial.* l. x, *épigr.* 30). On le trouve ainsi sur des inscriptions.

Cui Caesar. Quintilien (vi, 3) attribue ce mot à Cicéron.

Ducuntis. 3,875,000 fr.

Fescenninus. Les vers *fescennini* prirent ce nom de *Fescennia* (aujourd'hui Galèse), ville d'Etrurie, où ils furent inventés. C'était des poésies satiriques, et ordinairement pleines d'obscénités. Dans les premiers temps les Romains n'en connaissaient guère d'autres. Par la suite, on ne s'en servit plus que pour tire au dépens des nouveaux mariés, ou pour attaquer les triomphateurs. Il est à remarquer qu'Auguste les proscrivit, après en avoir lui-même donné l'exemple.

Quadrages. 575,000 fr.

Centum promisit per libellum. Lorsque la somme s'exprime en lettres, si les lettres sont surmontées d'une ligne (c n s), ou sous-entend *centena millia* : ainsi *centum*, équivalent à (c. u. s.), ou *centes centum millia sestertiorum*. Le *sestertius*, monnaie d'argent, est évalué 3 sols 10 deniers $\frac{1}{2}$, par le traducteur (M. le comte de l'Aubespin) des *Antiquités romaines* d'Alexandre Adam (tom. II, 1818, p. 351; Paris, 2 vol. in-8°). Nous suivons ses évaluations, jusqu'ici généralement admissives, quoique, d'après les dernières évaluations de M. Duran de la Malle, le sesterce, au temps de Virgile, équivalait à 20 centimes $\frac{1}{2}$. Le *sestertium* (1000 sesterces) monnaie de compte = 193 fr. 75 cent. — 10 *sestertia* ou 10,000 *sestertii* = 1,937 fr. 50 cent. — 100 *sestertia* ou 100,000 *sestertii* = 19,375 fr. — 1000 *sestertia*, ou *decies sestertium*, ou *decies centena millia sestertium* (un million de sesterces) = 193,750 fr. — *centies* ou *centes centum millia sestertiorum* (dix millions de sesterces) = 1,937,500 fr. etc. etc.

Mille nummos. 193 fr. 75 cent. C'est la dénomination plus générique du simple sesterce.

Toroni Flacci mangonis. Suétone (*in August.*), Plinie (l. vii, c. 12) et Solin (c. 5), s'accordent pour écrire *Thoranus*. Le dernier auteur rapporte que le même individu avait jadis vendu à Antoine deux enfants de la plus grande beauté. L'un était Gaulois et l'autre Africain, et néanmoins ils se ressemblaient si parfaitement, qu'on ne pouvait les distinguer qu'au son de la voix. On croit que c'est du mot *mungo* ou *mangonicus*, marchand d'esclaves, et en général celui qui déguise ou qui pare ce qu'il vend, que nous avons fait celui de *maquignon*.

Corvum. Plinie (*Hist. Nat. l. x, c. 43*) parle d'un corbeau dressé de la même manière sous Tibère.

Viginti millibus nummorum. 3,875 fr.

Eraravit græcum epigramma. — Suétone (*in August.*) dit qu'Auguste avait écrit un petit recueil d'épigrammes, qu'il composait pendant qu'il était dans le bain.

Sestertia centum millia. 19,375 fr.

CHAP. V. *Apud majores Claudiam.* Zeune pense que *Claudia* est probablement la sœur de P. *Claudius*, femme de Q. Métellus Celer, dont parle Cicéron (*ad Div. v, 2*), et dont le dérèglement des mœurs est constaté par le même Cicéron (*Pro Cælio et ad Attic. II, 1*), et par Plutarque (*in Cic.*). Voir Manceu (*ad Cic. Divers. v, 2*).

CHAP. VI. *Cæcilius jurisconsultus.* Les éditions anciennes portent *Cæcilius*, et un ancien manuscrit *Cæcilius*. Aulu-Gelle (l. xx, c. 1) fait mention d'un Sextus *Cæcilius*, dissertant avec Favorin sur la loi des XII Tables. Horace (*Ars poet. v. 371*) parle d'un *Cæcilius Aulus*.

Lapidatus a populo Vatinus. Isaac Casaubon (*ad Athen.* vi, 11) prouve, par plusieurs exemples, que les mauvais poètes, les mauvais musiciens, et en général ceux qui donnaient des spectacles dont le public n'était pas satisfait, étaient poursuivis par le peuple à coups

de pierres; tandis que ceux qui donnaient un spectacle au gré des vœux de la multitude étaient couverts de fleurs et de couronnes.

M. Lollii. Horace a adressé deux de ses épîtres à Lollius, qui fut consul et gouverneur de Caus César, gendre de Tibère. Les concussions qu'il exerça dans les provinces lui firent perdre l'amitié d'Auguste (Tac., *Ann.*, III).

Orbilius. Orbilius Pupillus, grammairien de Bénévent, fut le premier maître d'Horace. Il vint à Rome et y ouvrit une école, sous le consulat de Cicéron. Il mourut centenaire (Sueton., *de illustr. gramm.* 9; *Horat. II, Ép.* I, v, 17).

Centena sestertia. 19,375 fr.

Numum. L'édition de Cologne porte *numum* au lieu de *numum*, leçon évidemment vicieuse.

Dyrroloechum. Aujourd'hui Durazzo, ville de la Macédoine, sur la côte de la mer Adriatique, qui fut le plus honorable accueil à Cicéron, lorsqu'il y fut envoyé en exil par P. Clodius, devenu tribun (*ad Attic.*, II, 22).

CHAP. VII. *De sententiis ac dictis Loberi* (Decimus). Il mourut à Pozzoale, âgé de 70 ans, dix mois après la mort de César, 44 ans avant J. C. Le petit nombre de fragments qui restent de lui ont été réunis par Rob. Estienne (*Fragment. poetar. latinor.*, p. 138-144). On trouve dans la *Bibliothèque latine* de Fabricius (t. I, p. 477, *édit. Ernest.*) le catalogue des mimes de Loberius, au nombre de 40.

Quingentis millibus. 96,875 fr.

Necessitas cuius cursus. Ce prologue, l'un des beaux fragments de l'antiquité, a été mis en vers français par M. de Saint-Amand, auteur d'une traduction de Propercé (*Almanach des Muses* de 1814, p. 23). Il a été trad. en vers anglais dans l'ouvrage intitulé *The present state of learning in Europe*, 1759, in-12.

Is Publius natione Syrus. Publius Syrus (le Syrien) vivait l'an 44 avant J. C. Il devint esclave d'un patricien nommé Domitius, qui l'affranchit jeune encore. Ses mimes, dont les anciens parlent comme de morceaux dignes d'être cités à côté des plus belles productions de la littérature romaine, ont péri; mais il existe un recueil de 982 sentences morales qui en ont été extraites, et que les auteurs plaçaient dans leur mémoire, pour les intercaler à propos dans des canevas. Les manuscrits leur donnent quelquefois le titre de *Sentences de P. Syrus et de Sénèque*. Ce qui paraît certain, c'est qu'il est plusieurs de ces sentences qui ne sont point de P. Syrus. La Bruyère les a presque toutes répandues dans ses *Caractères*. Les *Sentences* de P. Syrus ont été imprimées dans diverses collections, et fréquemment à la suite des fables de Phédrus, mais rarement à part. L'édit. la plus récente est celle donnée par J. C. Orellius, Leipzig, 1822, in-8°, *cum notis variorum*, et avec la traduction grecque de Scaliger. Publius Syrus a été plusieurs fois traduit en français, et dernièrement par M. Levasseur (Paris, 1811, avec le texte latin et des notes).

Quingentis sestertiis. 96,875,000 fr.

Et quam descendas, decides. Quelques éditions portent : *citius quam ascendas, decides* : Tu tomberas plus vite que tu ne montes.

Frugalitas inserta est ramoris boni. Saumaïe (*in exercit. Plinian.*) lit *incerta*, d'après des manuscrits qui lui dit avoir vus. Cette leçon, qui me paraît assez mauvaise, obligerait à traduire : « la frugalité n'est pas certaine d'obtenir une bonne réputation. » *Inserta*, dit Scaliger, signifie *emblème*, comme ceux qu'on adapte aux anneaux ou qu'on brode sur les étoffes. Aussi M. Levasseur traduit p. 108 : « La frugalité sert, comme une broderie, à relever

une bonne renommée. » Bentley (*ad P. Sgr.*) lit, d'après un mss. de Macrobe de la bibliothèque de P. Cotton :

Frugalitas, miseria est rumoris boni.

c'est-à-dire : « La pauvreté est la triste condition d'une bonne renommée. »

Si cito neget. On lit dans Aulu-Gelle, *si belle neget.* Si tu refuses poliment. Je préfère la leçon de Macrobe.

Cantuum quoddam saltaret Hygas. Cassiodore (*Varior.* iv) décrit cette pantomime, que les anciens désignent par l'expression de *saltare cantuum*; parce que, depuis Livius Andronicus, l'usage s'était introduit que l'acteur eût à côté de lui un jeune garçon pour chanter les paroles au son de la flûte, tandis que l'acteur se bornait à débiter le dialogue de la pièce (*diverbia*). Tite-Live, l. vii, c. 2. Tout ce que Macrobe rapporte d'Hygas est attribué par Athénée et par Zorime (l. 1) à Bathylle; ce qui pourrait faire croire qu'Hygas était le surnom de théâtre de cet acteur. Athénée (l. 1, c. 16) dit, d'après Aristonque, que Bathylle et Pylade furent les inventeurs de la danse *Halyque*. Le premier avait composé un traité sur les diverses espèces de danses. L'autre fut aimé de Mécène, dont le scolastique de Perse (v. 123) le désigne comme l'af-franchi.

Herculem furentem. Tragédie de Sénèque. Tarite (*Annal.* l. 1), Juvénal (*Sat.* vi, v. 63), Dion Cassius (l. lxx, c. 17) et Suctone (*in August.* 45) parlent du mouvement populaire survenu à l'occasion des deux acteurs, et disent qu'Hygas, par ordre du préteur, fut tonné publiquement dans le parvis de sa maison; et Pylade chassé de Rome et de l'Italie, parce qu'il avait désigné du doigt en plein théâtre un spectateur qui le sifflait.

CHAP. VIII. Πέρματα vel τραγήματα. — Πέρματα (choses cuites), τραγήματα (choses bonnes à manger); chez les Latins, *placenta* et *bellaria*; les aliments raffinés pour le goût et ornés pour l'œil, qui se présentent à la fin des repas, chez les modernes comme chez les anciens. Ces aliments se nommaient encore, en dialecte macédonien, περτώα; les habitants de la Locurie, au rapport de Melpis cité par Athénée (l. xiv, c. ult.), les nommaient ἐπιπέλα (mets du soir) Voy. Aulu-Gelle l. xiv, 11.

Libentia Gratiaque. *Libentia*, *Libentina*, *Lubentina*, était la divinité des plaisirs. Elle est mentionnée par Varron. C'était à Venus Libentine que les filles, devenues grandes, consacraient les jouets de leur enfance (Pers., *Sat.* 2).

Docet Aristoteles. Problemata. (Sect. xxxviii, probl. 7). Aristote dit encore à peu près les mêmes choses ailleurs (*in Ethic. ad Nicomach.*, l. viii, c. 5, et *seqq.*). Tout ce passage jusqu'à la fin du chap. se trouve dans Aulu-Gelle avec de légères différences.

Cotam esse parvum morbum comitatem. Galien, d'après Sabinus, attribue ce mot à Démocrite (l. iii, *Epid. com.*, c. 1).

Dans toutes les éditions qui avaient précédé celle de Pontanus, le liv. ii des *Saturnales* se terminait avec le chap. 8. Pontanus, d'après l'autorité d'un manuscrit anglais, et plus encore d'après l'analogie des matières, a restitué au liv. ii les huit chapitres qui suivent, et qui se trouvaient mal à propos placés à la suite des douze chapitres qui forment le liv. iii. Toutefois, Pontanus convient qu'il manque encore quelque chose à la fin du chap. 8; et ce ne peut être que l'acousation portée par Horus contre les raffinements de la gourmandise des anciens, acousation à laquelle Cécina témoigne qu'il accède, dans le passage suivant, qui termine le chap. 9: « J'ai voulu « insister sur l'assertion d'Horus, qui reprochait à l'antiquité, comme cela est vrai, d'avoir apporté plus de « recherche dans les plaisirs que notre siècle. » Or, cette

assertion d'Horus ne se trouvant nulle part, il est très-naturel de conclure qu'elle existait à la fin du chap. 8, où il y a évidemment une lacune. Ce n'est pas tout encore. Jean de Salisbury (*Polygraphicus, Lugd. Batav.*, 1639, in-4°, l. viii, c. 15) cite le passage suivant, comme étant de Macrobe: *Fugienda sunt ergo omnibus modis et abscondenda igne et ferro, toloque artificio superanda, languora a corpore, imperitia ab animo, inuria a ventre, a civitate scditio, a domo discordia, et in communi a cunctis rebus intemperantia.* Ce passage, qu'on cherche aujourd'hui vainement dans notre auteur, semble être la conclusion du chap. 8 de son liv. ii, et devrait, ce semble, lui être restituée.

CHAP. IX. *Denarius venient quinis.* Le denier, monnaie d'argent, valait originairement 10 as, ou livres de cuivre (*deni arvi, asses*). On le marquait de la lettre v. Il équivait à 77 cent $\frac{1}{2}$. Les œufs de paon se vendaient donc la valeur de 3 fr. 87 cent $\frac{1}{2}$, les paons eux-mêmes celle de 38 fr. 75 cent.

Gurgitem a devorato patrimonio cognominatum. Fabius Gurgès était fils de Q. Fabius Maximus Rullianus. Dans sa jeunesse, il débuta par perdre une bataille; mais son père ayant obtenu du sénat, à force de prières et de larmes, qu'on ne lui ôtât pas le commandement, et ayant même voulu servir sous son fils en qualité de lieutenant, la victoire revint sous ses aigles; il obtint les honneurs du triomphe, et l'on vit son vieux père accompagner le char ou ses conseils et ses exemples avaient contribué puissamment à le faire monter. Gurgès fut deux fois consul, et devint enfin prince du sénat, par les suffrages de ceux-la même dont il avait reçu son surnom (Plin., *Hist. Nat.*, l. viii, c. 41). Un autre individu nommé Publius Gallonius, mentionné par un ancien poète cité par Cicéron (*de Fin. honor. et mal.* vi, 8), et dans Horace (l. ii, *sat.* 2, v. 47), reçut aussi le nom de *Gurgès*, et pour le même motif que Fabius.

Metellus Pius. Il fit la guerre en Espagne à Sertorius; il se signala aussi dans la guerre des Marses. On lui donna le surnom de *Pius*, à cause de la douleur que lui causa l'œil de son père Numidius. Voir Paterculus (l. ii, c. 3), Salluste (*de bell. Jugurth.*, 43), et les notes de Manuce sur les *Epitres familières* de Cicéron (xii, 2, p. 758, *édit. Lips.*) Il mourut l'an 64 avant J. C.

Sallustia verba. Ce fragment de Salluste, rapporté aussi par Nonnius (de grammatica) et Sospater, appartient au deuxième livre de son Histoire.

Toga picta. La robe des triomphateurs était ainsi nommée parce qu'on y voyait brodées dessus les images de la Victoire avec des palmes (*Isidor.* xix), ou, selon Festus, parce que L. Papirius Cursor, dans le temple de Consus, et M. Fulvius Flaccus, dans le temple de Vertumane, avaient été peints revêtus de cette robe, pour la cérémonie de leur triomphe. Cette robe était couleur de pourpre; car Tite-Live, après l'avoir appelée *picta* au livre xxx, l'appelle *purpurea* au livre xxxi.

Refero enim vobis pontificis vetustissimum cunam. — Comme ce morceau original est incontestablement l'un des plus curieux de l'antiquité, je vais le reproduire en entier dans cette note, en l'accompagnant d'un commentaire puisé 1° dans un ouvrage intitulé *Variétés sérieuses et amusantes*, par SABIER, Amsterdam et Paris, 1765, 2 vol. in-12 en 4 parties. (t. 1, part. 2, p. 15 et suiv.); 2° dans une dissertation en allemand, de M. BOLTTGER, insérée dans le *Journal du luxe et des modes*, rédigé par BERLICH et KRAVS (vol. vii, 1797, p. 587-98), et traduite en français avec des notes par M. BASR, dans le *Magasin encyclopédique* de Millin, t. vi, 6^e année (an iv, 1801, p. 433 et suiv.).

Ante rixas autecunam ou ante curam. On a con-

teste la latinité de la première de ces expressions (Lips., *Epist. Select.* 1, 65, p. 117, édit d'Anvers); mais Saumaise (*Script. Hist. Aug., édit., Par.*, 1620, p. 262 et suiv.), en fait l'apologie. M. Bast défend la dernière leçon, et persiste à soutenir qu'*antecarna* est d'une latinité suspecte, dont l'usage n'est appuyé sur aucune autorité, si ce n'est celle de ce passage de Macrobe; car les auteurs disent *antecarnium*. Au reste, et *avant-repas* se nommait *promulsis*, à cause de l'hydromel qu'on était dans l'usage d'y prendre. On le nommait aussi *frigida carna*, à cause des plats froids dont il était composé, comme l'a prouvé Saumaise (*loc. cit.*). M. Boettiger a divisé *l'avant-repas* en *premier* et *second service*, division qui n'est point indiquée dans le texte, et qu'il a crue antérieure sans doute par la répétition des *spondyles*, par lesquelles il fait commencer le second service.

Hérissons de mer (*echinus esculentus*).

Huitres crues (*ostrea edulis*) tant qu'on en voulait (*quantum ventent*): comme nous faisons encore aujourd'hui.

Pelourdes, ou palourdes (*chama gigas*). Coquillage. Peut-être prenait-il son nom latin, *peloridae*, du prononciateur de Pélore, aujourd'hui *Fara*, celui des trois angles de la Sicile qui regarde l'Italie, auprès duquel vraisemblablement on les pêchait.

Spondyle, ou pied, d'âne (*spondylus gardropus*). C'est encore un coquillage. Le texte porte *sphondylus*, et $\sigma\phi\omicron\delta\upsilon\lambda\omicron\nu$.

Grive (*turdus musicus*). Poisson ainsi appelé, dit Varron, parce qu'il est de la même couleur que l'oiseau dont il a pris le nom.

Asperges.

Poule grasse sur un pâté d'huitres et de pelourdes. Voici le texte de l'édition de Deux-Ponts que j'ai suivi: *asparagos, subtus gallinam altitem, patinam ostrrearum, peloridum*. M. Boettiger a traduit d'après la ponctuation suivante: *asparagos subtus gallinam altitem, patinam ostrrearum, peloridum*. « Asperges sous une poularde. Un pâté d'huitres et de pelourdes. » Il traduit *gallina altitis*, poularde, d'après la supposition que les anciens, dont la gourmandise était si raffinée, n'ont pas dû ignorer l'art d'engraisser les volailles, au moyen de la castration. *Patinam* est un *ragoût en sauce*, tel qu'il est indiqué par Apicius (*De re coquinaria*, 1, 29; 1x, 7). Quand Macrobe a nommé une première fois les huitres et les pelourdes, sans y ajouter *patina*, ni rien autre, on peut croire qu'alors elles étaient crues.

Glands de mer noirs et blancs (*lepus balanus*). Pline (l. xxii, c. ult.) dit que ce coquillage se trouve également dans la mer et dans les rivières.

Encore des spondyles. C'est ici que M. Boettiger commence le second service. Sablier, pour expliquer la répétition des spondyles, se contente de supposer que les seconds étaient cuits.

Glycomarides (*chamae glycymerides*), coquillage.

Ories de mer (*actinia scutels*).

Bœufques (*matucilla ficculata*).

Rognons de chevreuil et de sanglier (*tumbos, capragnos, apragnos*). M. Boettiger traduit *côclettes*, qui se disaient cependant *humbellos*. Voir Humelberg, sur Apicius (l. vii, c. 1, p. 184).

Volailles grasses enfarinées (*altitia ex farina involuta*).

Pâté de poulets.

Bœufques. Comme c'est pour la seconde fois qu'ils sont nommés, il faut supposer qu'ils étaient apprêtés de deux manières. Apicius en indique une (iv, 2) qui consistait en une sauce aux asperges.

Murex et pourpres (coquillages) (*murices et pupuræ*).

Repas. — *In carna*. Sablier traduit par second service.

Tétines de truie (*sumina*). Au lieu de *in carna sumina*, des manuscrits portent: *in carna sumina. Sumen*, dit Vossius, *est quod cum muria* (saumure), *vel thynni liquamine* (gelée de thon), *cum gara* (Vossius prétend que c'est le maquereau), *apponi solet*. C'était, chez les Romains, un raffinement particulier de tuer la truie à l'instinct ou elle venait de mettre bas, et d'apprêter ses mamelles gonflées de lait, qui perdent leur goût quand les petits les ont tétées. Voilà ce qu'on appela proprement *sumen*, de *sugere* (sucrer). Voir Pline (l. viii, c. 51, et l. xi, c. 38), et les notes de Hardouin sur les deux passages. On verra aussi dans Plutarque (*De usu carnis*: orat. ii, p. 97. A. Francof.) qu'on foulait aux pieds les truies pleines, pour rendre leurs tétines plus succulentes.

Hures de sanglier.

Pâté de poisson.

Pâté de tétines de truie (*patinam suminis*). Sans doute que les premiers étaient ce que Martial (xiii, 41) appelle *nudum sumen*, et qu'on pourrait traduire, en style de carte de restaurateur, par *tétine au naturel*.

Canards (*anates*). M. Boettiger traduit: *poitrines de canards*, se fondant sur ce que, d'après Martial (xiii, 52), et Lister, sur Apicius (p. 166), on ne mangeait que la poitrine et le cou des canards.

Sarcelles bouillies (*querquedulae elixas*). Boettiger traduit: *fricassée de canards sauvages*. M. Schneider (*ad Colum.*, p. 458) n'ose déterminer l'espèce des canards qu'on désignait par cette expression. Il prouve (*ad Varr.*, p. 554) que ce canard avait reçu son nom des fréquents mouvements de sa queue.

Lièvres.

Volailles rôties (*altitia assa*).

Amylum. C'est la farine que l'on obtient à la manière de l'amidon, sans mouture, et par la simple filtration (Voir *Fues. Econ. Hippocr.*, p. 5). On en faisait plusieurs sortes de crèmes (*amyglaria*), comme on peut le voir dans Apicius.

Pains du Picénum. M. Boettiger traduit: *on se servait, avec tout, de beiseuts Picentins trempés dans du lait*; ce qui n'est point dans le texte. Mais c'est évidemment une réminiscence des deux vers suivants de Martial (xiii, 45):

*Picentina Ceres niveo sic nectare crescit,
Et levis accepta spongia target aqua.*

Ici se termine l'énumération des plats qui composaient le repas pour la réception de Lentulus dans le collège des augures. Il reste encore quelques observations à ajouter. Chez qui se donna le repas? le texte indique que ce fut chez Lentulus, et cependant le chapitre est intitulé *De luxa...* *Metelli pontificis maximi*, et non point *Lentuli*. Metellus ne fait ici que raconter *in indice quarto*. Quel était ce second Metellus? M. Boettiger le confond avec Metellus Pins, sur le compte duquel Macrobe vient de rapporter un fragment de Salluste, quoique l'intitulé du chapitre les distingue clairement. *De luxa seu luxuria...* *Metelli Pii, ac Metelli pontificis maximi*. Sablier, d'après l'expression *refutissima cana*, remonte au plus ancien grand pontife du nom de Metellus; savoir, à L. Cæcilius, qui remporta une victoire durant la première guerre Punique (vers l'an 500), et dans la suite perdit les yeux et la main en sauvant le palladium, dans l'incendie du temple de Vesta. On trouve aussi M. Émilius Lépidus, l'un des convives, consul l'an 520.

Remarquons que ni Metellus, ni Lentulus, ne sont comp-

lés dans la liste des convives; sans doute parce qu'ils y sont compris de droit, l'un en sa qualité de récipientaire, l'autre dans la supposition que c'est dans sa maison que se donne le repas. Remarquons encore que ce repas fut donné le 24 jour d'août (*ante diem nonum kalendas septembris*). C'est justement alors que, d'après les observations de Réaumur et de Valmont de Bornare, les orties de mer sont les plus tendres (Voy. les observations de Camus sur *l'histoire des animaux* d'Aristote, t. II, p. 582). Les grives sont aussi à point pour être mangées dans cette même saison (Voy. Bergius, *uber die Leckereyen*, t. II, p. 150).

Les repas de prêtres passèrent, de tout temps, pour les plus raffinés (*Horat. od. II, 4*; Gruther., *de jure pontific.*, t. 26, p. 112, édit. Paris). C'est apparemment à cause de leur sainteté qu'ils n'étaient pas soumis aux ordonnances sévères de l'ancienne Rome sur le luxe. On a vu au commencement du chapitre qu'Hortensius, dans son repas augural, fit paraître pour la première fois un plat de paons.

On trouve beaucoup de détails sur les repas des anciens, dans Martial, dans la *Satyricon* de Pétrone, et dans *l'histoire* (*Satyr. II*).

Cincius, in suasione legis Fannia. On lit dans le *Polyeratius* de Jean de Salisbury : *Titius in suasione legis F. VII, 7*. Cette leçon met ce passage d'accord avec celui du chapitre 12 de ce même liv. des *Saturnales*, où on lit : *C. Titius vir etatis Lucilianæ in oratione qua legem F. suavit. Mais peut-être l'erreur se trouve-t-elle plutôt au chap. 12, où il faudrait lire Cincius, au lieu de Titius; car on sait que c'est Cincius qui fut surnommé Alimentum, pour avoir appuyé la loi somptuaire dite Fannia. Voy. sur cette loi ci-après, au chap. XII du présent livre.*

CHAP. X. Crotala. C'était un instrument de musique qu'on voit, sur les médailles, dans les mains des Corymbantes. Il consistait en deux lances, ou bâtons d'airain, que l'on agitait en les frappant l'un contre l'autre. On en faisait aussi avec un roseau fendu par le milieu. Il en résultait un bruit pareil à celui que fait une cigogne avec son bec; d'où vient qu'on donnait à cet oiseau l'épithète de *crotalistrina*. Aristophane appelle un grand paleur, un *crotale*. Pésandre Camirensis, cité par Pausanias, dit qu'Hercule ne tua pas les oiseaux du lac Stymphale, mais qu'il les chassa en jouant des crotales. S. Clément d'Alexandrie, qui attribue aux Siciliens l'invention de cet instrument, en proscriit l'usage dans les banquettes des chrétiens, à cause des postures indécentes dont on l'accompagnait.

Sallustius de Bell. Catilin.

Legem Judicarium. Elle ordonnait que les juges seraient élus parmi les sénateurs et les chevaliers, à l'exclusion des tribuns du trésor (*Suet. in Jul. 41. Cic. Phil. I, 19*).

Sambuca psalteriique. La sambuque était un instrument à cordes qui aurait été inventé en Syrie, selon le témoignage de Suidas, par Ilicus. Selon Athénée, c'est un instrument aigu, composé de quatre cordes. D'après Porphyre, sa forme était triangulaire, et ses cordes de différentes longueurs. Saint Jérôme, saint Isidore, et plusieurs autres, assurent que c'était un instrument à vent, fait avec la branche de l'arbre appelé *sambucus* (le sureau). — *Le psalterion* était un instrument de musique en usage chez les Hébreux. On ignore quelle était sa forme, mais on conjecture qu'elle était à peu près la même que celle du *nablaum*, dont Calmet, et Kircher dans sa *Musurgie*, ont donné le dessin. Le psalterion des modernes a la figure d'un triangle tronqué par le haut.

Caelum. Meursius lit *Cercitum*, d'après Aulin-Gelle (*I, t. c. 15*). Festus et Asconius Pédianus.

Descendit de cantheria. *Cantherius* signifie un cheval hongre (*quasi carcenterius*). (Voy. *Varr., de R. R. II, 7, in fin.* — *Cic. ad Fam. IV, 18*). Il paraît, d'après ce passage, qu'on regardait comme un signe de mœurs efféminées de monter des chevaux qui avaient subi la castration. D'autres prétendent que *cantherius* signifie la même chose que *clitellarius*, un âne, ou un mulet, porteur de bûts. Le mot *cantherium* se trouve employé dans Sénèque, pour désigner une sorte de chariot formant un théâtre ambulatoire dédié à Bacchus.

Staculos. C'était une espèce de danse qui s'exécutait sans changer de place, et par les seules attitudes du corps.

Histriones non inter turpes habitos. *Cicero testimonio est.* Voy. *Corrad. Quest.* (p. 41, édit. Lips.). où l'on trouve la réfutation de cette assertion de Macrobe touchant Ciceron.

Mille denarios. 775 fr.

Ducenties sestertium. 3,875,000 francs.

CHAP. XI. Licinius appellatus Murænas, quo Sergius Orata cognominatus est. Ce que Macrobe raconte de Licinius Crassus et de Sergius se trouve confirmé par Columelle (*De re rust. VIII, 16*, et par Valère Maxime *IX, 1*). Archistrate, cité par Athénée, raconte aussi que les Éphésiens firent le plus grand cas des dorades. Apicius (*De art. coquin. X, 8*) donne la recette de la manière dont les anciens appréciaient les lamproies. On peut consulter, touchant les divers poissons dont il est parlé dans ce chapitre et dans le suivant, l'ouvrage de Jean Johnston, intitulé *Historia naturalis de quadrupedibus, de avibus, de insectis, de piscibus, etc.*; *Francof. ad Man.*, 1650 53 (5 tom. en 2 vol. fol.); ou d'autres fois, *Theatrum universale annuum animalium*.

Balæus pensiles. Voy. Valère Maxime (*IX, 1*) et *Pluie (Hist. Nat. IX, 54)*.

Neque id confiteri Crassus erubuit. L'anecdote de la lamproie de Crassus est aussi racontée par Élien, avec quelques développements de plus. Il dit qu'il l'avait parée et ornée comme une jeune fille; qu'elle connaissait sa voix et nageait vers lui, lorsqu'il l'appela pour venir prendre sur sa main ce qu'il lui présentait à manger. Lorsque Domitius dit à Crassus : « Insensé! tu as pleuré une lamproie! Il est vrai, répondit-il, j'ai pleuré un animal; et « toi, tu n'as pas accordé une larme à trois épouses que « tu as vues successivement descendre au tombeau. » Crassus est le principal interlocuteur du dialogue de Ciceron *De oratore*.

Quadrages millibus. 775,000 fr.

Lucillus, Philippus et Hortensius, quos Cicero piscivarus appellat. — (*Attic. I, 19*). L'édition de Cologne porte *L. Philippus*. *Cest Lucullus* qu'il faut lire, d'après le passage cité de Ciceron. *Varron (de R. R. III, 2 et 17)* parle aussi des piscines de Lucullus. C'est encore le même nom qu'il faut lire quelques lignes plus bas.

Gallus, de Admirandis. Cet ouvrage est cité par Fabricius (*Bibl. lat.*, édit. Ernest., t. I, p. 130) parmi les saïfres et *Logistoriques* de Varron, sous le titre de *Gallus Fundanius*.

In Sicilia quoque, inquit. Le nom de Papirius s'est glissé dans le texte de Varron, (*inquit Papirius*) comme s'il eût parlé d'après un écrivain de ce nom. Pontanus le proscriit, et il ne se trouve point dans le texte de l'édition de Deux-Ponts, ni de celle de Cologne.

Sex millia murænarum, a C. Hirrio ad pondus accipisse. Varron (*de R. R.*, III, 17) rapporte le fait; mais il dit deux mille, au lieu de six mille.

Quadrages sestertium. 775,000 fr.

CHAP. XI. *Accipenser*. On traduit ordinairement esturgeon Samniaise soit que c'est à tort. *Exercit. Plinius*, p. 1316), puisque l'esturgeon n'a point les écailles placées dans un sens contraire à celles de tous les autres poissons, ce qui est pourtant le caractère distinctif que Macrobe attribue à l'*accipenser*. D'autres veulent que l'*accipenser* soit le même que l'ἰχθυόλιθος (le malet); mais Oppien les distingue tous deux dans ses *Halieutiques*. D'autres enfin ont prétendu que l'*accipenser* était le même que le *silure*, poisson du Nil, selon Pline, ou le même que le marsoin.

Lavernium. Ce lieu, situé près de Formies, avait pris son nom d'un temple de la déesse Laverne (*Cic. ad Att. l. vii, ep. 8*). Jean Passerat, dans son commentaire sur Propertius (*Prefat. in l. iii*), croit qu'il faut lire *Lauvernum*.

Plinio secundo, qui in Historia Naturali (l. ix, c. 17). Athènes (l. vii, c. 12) dit aussi quelque chose de l'*accipenser*.

Sammonicus Sereus. Il vécut à Rome, dans le 3^e siècle de l'ère chrétienne, sous les règnes de Sévère et de Caracalla. Spartien, dans la vie de ce dernier, nous apprend que Sammonicus fut tué par les ordres de cet empereur, avec plusieurs autres Romains qui perdirent la vie dans le bain, ou dans des festins. Il paraît qu'il exerça la médecine. Un seul de ses ouvrages nous reste. C'est un poème intitulé *Carmen de morbis et morborum remediis*. On le croit tronqué vers la fin. On soupçonne même que les soixante-dix-huit vers qui terminent l'ouvrage de Marcellus Empiricus (*De medicamentis*) sont la péroraison du poème de Sammonicus. Il a été imprimé plusieurs fois à part, ou dans des collections. On le trouve dans les *Poète mineurs* de Burmann (Leyde, 1731, in-4^o). La dernière édition est celle d'Aekermann (*Lips.*, 1786, in-8^o). Voyez ci après chap. 13, et liv. iii, chap. 9.

Plinius, ut scitis, adusque Trojanum imperatoris venit etatam. Scaliger, sur Ensché (*Addenda ad ammadvers.*, p. 190) remarque que Sammonicus confond ici Pline le jeune avec Pline l'aîné.

Asinus Celer... nullum unum septem nullibus numerum mercatus est. — 156 fr. 25 cent. Au lieu de *sept mille*, Juvénal et Tertullien disent *six mille*. Le mullet, en grec τριγύζ, est un poisson de mer, de couleur dorée, qu'on appelle aussi surmulet. Cicéron l'appelle *borbatus*, ce qui a fait qu'on l'a pris pour le barbeau. Il en effet, selon Pline, sa tête est munie de deux appendices. On trouvera des détails sur le mullet, et sur son prix chez les anciens, dans Johnston (*de piscib.*, p. 61). C'est à ce sujet que Caton disait: « Un poisson a plus de valeur à Rome qu'un bœuf. » Meursius a réuni, dans le chap. 14 de son traité *De lusu Romanorum*, les divers passages de Varro, de Pline, de Pétrone et de Martial, relatifs aux extravagances de quelques gastronomes romains, à l'égard des poissons.

Plinius Secundus... negat facile nullum reperit, qui dans pondo libras excederet. Selon Romé de l'Isle (*Métrologie, ou Table pour servir à l'intelligence des poids et mesures des anciens*, Paris, 1789, in-4^o), la livre romaine égale douze onces quatre gros, ancien poids de France. Sénèque parle d'un mullet de quatre livres, et Juvénal d'un mullet de six livres.

Octavius prefectus classis Pline (*Hist. Nat.*, l. ix) le nomme *Optatus Eliportius*, et en fait un affranchi de l'empereur Tibère.

Scarus advo Italicis littoribus ignotum, ut nec nomen Latium ejus piscis habemus. En effet, le nom est grec: σκαρρος, qui derive sans doute de σκαρρίζω, sauter, bondir, comme fait tout poisson lorsqu'il se trouve pris dans le filet. « On m'apprend, dit Elien, (*Hist. Anim. l.*

xi, c. 54) que le scarre est le seul des poissons de la mer qui remâche sa nourriture, comme les animaux qui bêlent et qu'on dit ruminer. » Voir les vers 134-7 du liv. i des *Halieutiques* d'Oppien. Ennius donne à ce poisson la qualification de *crebrum Joris*, et dit qu'on pêchait les plus grands et les meilleurs scarres dans la patrie de Nestor, c'est-à-dire à Pylos, sur les côtes de la Messénie. Columelle (l. viii, c. 17) nous apprend qu'on trouvait ce poisson principalement sur les côtes de l'Asie, de la Grèce, et jusqu'en Sicile; Pline (l. x, c. 17), dans la mer Carpathienne; Aristote (*Hist. Animal. l. ix, c. 17*), dans l'Empire; Arcestrate, cité par Athènes (l. vii), aux environs de Byzance. Le scarre se dit aussi le sauget.

Cassinus. En italien, Cassino, ville de la Campanie, au pied du mont Cassin.

Comitum. C'était cette partie du forum où était placée la tribune aux harangues, et autour de laquelle se rennaissaient les comices.

Angiporto. C'était, dit Festus, un intervalle de deux pieds et demi, qu'on avait anciennement ordonné de laisser entre les maisons contigues, pour empêcher que les ravages du feu ne pussent se propager. Cet intervalle s'appelait aussi *ambitus*.

Polluctum Herculis. Une fête qu'on avait fait vœu de célébrer était appelée *polluctum*, de *pollucere*, consacrer.

CHAP. XIII. *Quingentesimo nonagesimo secundo*. Les anciennes éditions portent l'an 588; ce qui n'est pas en concordance avec Aulu-Gelle, non plus qu'avec les dates des autres lois dont il est question dans la suite de ce chapitre.

Sancitissimi Augusti. Dans la suite, on a dit encore, en s'adressant aux empereurs, *sacrosanti* et *sacratissimi*. Il est probable que Sammonicus s'adresse ici aux empereurs Sévère et Caracalla, sous le règne desquels il vivait.

Assibus centum. La loi Fannia permettait en outre de dépenser trente as par jour pendant dix jours de chaque mois, et dix as seulement chacun des autres jours. La loi Fannia défendait encore de faire paraître sur la table d'autre volaille qu'une seule, non engraisée. Voir Aulu-Gelle (l. ii, c. 24) et Pline (l. x, c. 50).

Licinia lex lata est. L'an de Rome 636.

Antio Restione. On conjecture que cet Antius Restion est le père de celui dont il a été fait mention au chap. 11 du livre i des *Saturales*. Nous avons des médailles de celui-ci qui furent frappées par son fils, dont une gravee par Morelli (*Thesaurus familiarum; Antia*, n^o 1), a été reproduite par M. Visconti dans *l'Icôgraphie romaine* (pl. iv, n^o 7). L'air de son visage s'accorde très-bien avec ce que l'on sait de l'austérité de ses mœurs antiques. Hercule vainqueur est représenté sur le revers. La légende c. ANTI. C. P. (Caus Antius, fils de Caus) présente le nom du magistrat qui fit frapper ce *denarius*. On ne sait pas trop de quelle magistrature était revêtu celui auquel il est consacré, lorsqu'il proposa la loi Antia. « On a trop légèrement supposé, dit M. Visconti, qu'il était tribun du peuple. Suivant la loi de Sylla, les tribuns du peuple ne pouvaient plus proposer des lois (*Florus, Epitome*, l. lxxviii). Cette autorité leur fut rendue par la suite. De ce fait supposé on inférait que les Antius étaient plebéiens, conséquence aussi peu fondée que la prémisses: il est vraisemblable que notre Antius était édile ou préteur (*Icôgraphie rom.*, l. ii, § 17, p. 64). »

Munacio Planco. Après avoir été disciple de Cicéron, il avait suivi César dans les Gaules. Ayant promis de

favoriser le parti républicain, il fut nommé consul avec Brutus, mais il ne tarda pas à se jeter dans celui de César. Dans la suite, après avoir été longtemps attaché à Antoine, et, comme l'on voit, d'une manière assez intime, il l'abandonna à Actium, pour passer du côté d'Octave. Ce fut sur sa proposition que le sénat déclara à son nouveau maître le titre d'Auguste, et il fut récompensé de ce service par la dignité de censeur (Plut. in *Anton.*).

Margarita centies sestertium... evaluisset. 1,937,500 fr. Suetone raconte une folie pareille de Caligula, qui l'exécuta plus en grand, dans un repas où il fit servir aux convives des pains et des mets dorés. On peut voir, sur cette décomposition de la pierre précieuse dans le vinigre, l'*Ouvrage historique et chimique, où l'on examine s'il est certain que Cléopâtre ait dissous sur-le-champ la perle qu'elle avala dans un festin*, etc. (par Jausin. Paris, 1749, in-8°), et les observations de Dreux du Radier sur ce livre, dans le *Journal de Verdun* (août 1749, p. 83-87).

CHAP. XIV. *De nucum generibus.* Voir Pline, *Hist. Nat.*, l. xv, c. 22.

Attrectans manu nuce. La plupart des noix et des pommes dont Servius va parler se trouvaient sur la table; et il les désigne du doigt, ou les prend dans la main.

Gavius Bassus. Des manuscrits portent *Caius*, et d'autres *Gabius*. Voy. ci-dessus liv. 1, ch. 9, note *Gavius Bassus*.

Cloavius Verus, in libro a Grecis tractorum. Cloavius est encore cité par Macrobe dans ce même chap. et au chap. 16 du liv. III, pour un ouvrage intitulé *Ordinatorum Græcorum* (des mots grecs réguliers). Servirius a proposé de lire : *Ornathorum Græcorum*. Fabricius (*Bibl. lat.*, III, p. 190, *edit. Ernest.*) lit *ordinatum græcorum* (des mots grecs irréguliers). Voir Aulu-Gelle, l. XVI, c. 12.

Juglans. Poinssinet de Sivry, traducteur de Pline, prétend que *ju* est une épithète celto-scythe (t. v, p. 356, note 1).

Káguz, ἡ καὶ διὸς βάλανος. Voy. Théophraste. (*Hist. Plantar.* III, 4). Le texte de l'édition de Théophraste de Boeder (*Amsterd.*, 1644, in-8°) n'a point le pronom relatif féminin ἡ. Cependant dans la version Latine de Théodore Gaza, qui accompagne le texte, διὸς βάλανος est rendu par *nux juglans*. A ce sujet, Boeder consacre une longue note (p. 172) à démontrer que, dans Théophraste, le mot *καρπύς* est distinct du διὸς βάλανος, qui, selon Boeder, n'est autre que le châtaignier. Il s'appuie encore de l'autorité des *Geoponiques* (X, 63), et de Dioscoride (I, 145), lequel affirme en outre que c'est la noix ordinaire que les Grecs appellent *basilique*, et non le gland de Jupiter. Les tables de l'édition de Stackhouse (Oxon., 1803, 2 vol. in-12) traduisent aussi διὸς βάλανος par châtaignier. Cette opinion paraît généralement adoptée. Et en effet, la châtaigne a, plus que la noix, les formes extérieures du gland.

Vergilius. Géor., l. II, v. 299.

Logistorico. Recueils de paroles remarquables.

Nævium. Cn. Nævius était natif de la Campanie, et donna ses premières pièces à Rome, vers l'an de cette ville 519. Eusèbe, dans sa *Chronique*, dit qu'il fut exilé à Utique, et qu'il y mourut l'an de Rome 550, 204 ans avant J. C. Macrobe cite son poème de *Bello punico* (ci-après, chap. 15), poème dont Cicéron a parlé avec estime (*De clar. Orat.*, 29). Il ne formait qu'un seul corps sans division; mais il fut coupé depuis en sept livres par un grammairien nommé Cautus Octavius Lantupadio

(*Sueton.*, *De grammatt.* c. 2). Il ne nous en reste que quelques fragments, ainsi que d'un autre poème intitulé *Itas Cypria*, cité par le grammairien Charisius Priscus, et d'un *Erotopaguron*, cité par Nonnius. Ce poème est peut-être le même que le précédent, lequel est attribué par Aulu-Gelle à un certain Lævius. Macrobe cite une comédie de Nævius intitulée *Le cheval troyen* (ci-après l. VI, c. 1). On trouve le catalogue de ses pièces de théâtre dans la *Bibliothèque latine* (t. III, p. 263, *edit. Ernest.*).

Inanem balbam madidam. Servirius avait noté sur son exemplaire de Macrobe, *vulvæam*, au lieu de *bulbam* (ongnon); mais il ne faut admettre les corrections conjecturales que dans le cas d'une évidente nécessité. Or elle est loin de se rencontrer ici : toutefois les deux épithètes s'appliquent parfaitement à *vulvæam*; *madidam* exprime la manière dont la vulve devait être accommodée. Martial en donne la recette :

Et madidam thynni de sale sinen erit.

(*Lib. X, Epigr.* 48.)

Inanem, parce que les anciens regardaient comme un mets très-délicat la matrice de l'animal qui venait de mettre bas. *Vulvæ ejecto partu melior, principaræ suis optima* (Plin., *Hist. Nat.*, l. II, c. 37).

Vergilius. — *Eglog.* II, v. 37.

Optius in libro... De silvestribus arboribus. — Optius Cares est cité par Suetone dans la vie de César (c. 3), dont il fut l'ami. On lui attribua même, à cette époque, le livre des *Commentaires* qui traitent des guerres d'Alexandrie, d'Afrique et d'Espagne. Il avait encore écrit : *De vita et rebus prioris Africani* (Putsch., 119; 4. — *A. Gell.*, l. XII, c. 1); *De vita Cassii* (Putsch., 119, 43). On a proposé de lire *Optius*, nom d'un grammairien cité par Suetone (*De clar.* 6).

Thasia. La noix thasienne est une espèce d'amande (*Geopon.*, X, 57). Thasos, aujourd'hui Tasso, est une petite île de la mer Egée, située sur la côte de Thrace, entre l'embochure du Nestos et celle du Strymon. Cette île a porté plusieurs autres noms. Celui qui lui est resté lui vint de Thasos, fils d'Agéonor, qui s'y établit, après avoir inutilement cherché sa sœur Europe. Voir Pomponius Mela (II, 7), Pausanias (v, 25), Hérodote (II, 4).

Atta, in Supplicatione. Il paraît que, dans le passage cité par Macrobe, Atta prescrivait la nature des offrandes qu'on présentait aux dieux dans la cérémonie de la supplication, ou actions de grâces après la victoire. Atta fut un écrivain distingué du siècle d'Auguste, dont le surnom indique qu'il était contrefait et estropié des jambes. Il mourut la troisième année de la CLXXIV olympiade (au avant J. C.). Festus le surnomme Cams et Quintus. Il est cité par plusieurs auteurs, comme ayant écrit de ces comédies qu'on appelle *logate*. On a le titre de plusieurs, et même des fragments qu'on trouve réunis dans le *Corpus poetarum* de Maittaire (vol. II, p. 1520).

Plautus in Calceolo. Le vers cité par Macrobe est le seul du *Calceolo* qui soit parvenu jusqu'à nous.

Succus. Macrobe cite encore d'autres fois cet écrivain dans ce même chapitre, et dans les chap. 1 et 5 du liv. VI des Saturnales, mais sans donner sur lui aucun détail. Il fut contemporain d'Ennius. On trouve, dans les auteurs, des noms à peu près semblables : *Succus*, dans Suetone (*de clar. Gramm.* 5), *Succus* dans les Grammairiens de Putsch (80, 15).

Mortetum. Il nous reste, sous ce titre, une pièce de vers qu'on a attribuée à Virgile. Le *Mortetum* était une espèce de gâteau où l'on trait divers ingrédients, des herbes, du lait, du fromage, de la farine, du vin, etc. C'est peut-être ce qui a entraîné l'éditeur de Cologne ou

le copiste du manuscrit dont il s'est servi, à lire : *in edulo quod inscribitur Moretum*.

In libro Favorini. C'est le nom d'un des interlocuteurs des *Nuits Attiques* d'Anou-Gelle. Un autre Favorio fit passer la loi somptuaire Licinia (*Gell.*, l. xv, c. 8). Enfin, la existé un Favorin d'Arles, eunuque et philosophe, qui vécut à Rome sous les empereurs Trajan et Adrien, et dont il ne nous est rien parvenu.

Terentina a tereno. Mou, en grec *τέρεν*.

Molle tarantum (Horat., *Sermon.*, l. II, 4, v. 34). Plinie donne le nom de *terentina* à une qualité de pommes.

Plautus in Cistellaria. Cette citation ne présente aucun sens, et n'a rien d'analogue à ce qui précède, si ce n'est la mention de la noix de pin. Gronovius regarde comme vraisemblable qu'elle aura été ajoutée par quelque copiste ignorant, d'autant mieux que le vers cité ne se trouve point dans la Cistellaria de Plaute, mais dans le *Curculion* du même poète (*Act.*, I, sc. 1, v. 55).

CHAP. XV. *Sunt autem genera malorum*. — *Amerinum, armenium*, ou *armeniaceum (malum)*, abricot, pomme d'Arménie. Les anciens ont classé l'abricot, tantôt parmi les pommes, tantôt parmi les prunes, parce qu'il tient des unes par sa chair, et des autres par son noyau. — *Coccyamelum*, ou, selon l'édition de Cologne, *cozymellium*. Forcellini dit que c'est une espèce de prune précoce. — *Condritrum*. Varron (*de R. R.*, l. 1, c. 59) et Caton (*de R. R.*, c. 6) parlent de cette pomme. Son nom désigne un fruit propre à être mangé cuit et apprêté. — *Επαρλίς*, la pomme de *Melos*. *Melos* était une des îles Cyclades, située au nord de la Crète, et au midi de l'île de Cimole. Elle est encore aujourd'hui florissante, sous le nom de Milo. — *Mustum*, ainsi nommée à cause de la promptitude avec laquelle elle mûrit. On appela dans la suite ces pommes *melincla* (Caton, *de R. R.*, c. 7; Varr., *de R. R.*, l. 1, c. 59). Ce sont celles que produisent les pommiers nains. — *Mattianum*. Elle a pris son nom d'un certain Mattius qui paraît être ce C. Mattius, ami d'Auguste, qui appartenait à l'ordre équestre, et qui imagina, le premier, de tailler les bosquets (*Plin.*, l. xv, c. 2). Il est cité par Columelle (lx, 4) parmi les *culinographes*. Apicius (iv, 3) fait mention d'un *Mattianum Minutal*, dans la composition duquel entre la pomme mattiane. — *Orbiculata*. Pommes ainsi nommées, à cause de leur forme ronde. Plinie (l. xv, c. 14), Columelle et Varron les comptent parmi les plus estimées. Palladius (*in Februar.*, tit. 25) dit qu'elles se conservent facilement une année entière. Celse les regarde comme très-convenables à l'estomac. Plinie (*loc. cit.*) soutient qu'elles proviennent de l'Épire, se fondant sur ce que les Grecs les appellent *épiratiques*. — *Ogratianum*, ou *ogravum*. Ce nom, qui ne se trouve point dans le dictionnaire de Forcellini, paraît être une altération du mot latin de la grenade (*granatum*). — *Pannucum*, ainsi nommée à cause des rides que contracte sa peau (*Plin.*, l. xv, c. 14). — *Panicum*, la pomme punique. On traduit ordinairement grenade. — *Quirintium*. Caton (c. 7) et Varron (1, 59) en font mention. Plinie la nomme *Quiriniana*. — *Prosvium*. Je n'ai trouvé ce mot nulle part. — *Scandianum*, et, selon Columelle (v. 10), *Scandianum*. Ainsi nommée d'un certain Scandius, selon Plinie (*loc. cit.*), et, selon d'autres, de *Scandia*, Ile de l'Océan septentrional. — *Struthium*. C'est une espèce de coing, mais tardif, et plus odorant que le coing ordinaire (*Plin.*, l. xv, c. II). Columelle fait cette pomme originaire de Cydon, aujourd'hui la *Canée*, ville de Crète. L'édition de Cologne donne *struthium*. — *Scantianum*. Elle est mentionnée par Caton (*de R. R.*, c. 59), qui dit qu'un nommé Scantius, qui la cultivait le premier, lui donna son nom. D'autres pen-

sent qu'elle a pris son nom, ainsi que la vigne *scantia*, de la forêt de même nom qui se trouvait en Campanie, et qui appartenait au peuple romain. — *Verianum*. Je ne l'ai trouvée mentionnée nulle part. Elle pourrait avoir pris son nom de quelque individu nommé Verianus.

Felicis mali, quo non præstantius ullum. Géorg., l. II, v. 127. Les manuscrits et les éditions de Virgile portent *presentius*, c'est-à-dire, pomme dont le goût est plus longtemps présent à la bouche que celui d'aucune autre; et cette leçon est voulue imperieusement par le sens du vers qui précède.

Θύσον δ' ὑπὸ καλῶν ὀδώσει. *Odyss.*, l. v, v. 60. On lit aujourd'hui θύσον τ' ἀνὰ νῆσον ὀδώσει : « la thyie emban-
nait l'île entière. » La thyie est un arbre odoriférant, et
Macrobe se trompe en le confondant avec le citronnier.

Εἴματα δ' ἁμάρτεσσαι θυώδεια καὶ σφαλόνετα. *Odyss.*, l. v, v. 264. On lit aujourd'hui καὶ λούσασαι (lavés).

Purn... sic eorum vocabula describit. — *Anicianum*. L'édition de Cologne porte *autianum*. Caton, Columelle et Plinie comptent cette poire au nombre des plus estimées. — *Cucurbitivum*. L'édition de Cologne porte *cucurbitivum*. Varron et Plinie en font mention. — Je n'ai trouvé nulle part *cucurbitum* et *cervicis*. — *Crustumium*, ou *crustumium*. Servius (*in Georg.*, l. II, v. 88) dit que cette poire est rouge d'un côté; Columelle, qu'elle est très-agréable à manger; Plinie, très-salubre lorsqu'elle est cuite. Festus fait dériver son nom de *Crustumium*, ville d'Étrurie; tandis que d'autres le font dériver de *Crustumium*, ville des Sabins. — *Decimiana*. C'est ainsi qu'on lira, si l'on veut faire dériver le nom de cette poire de sa grosseur; ou *decimiana*, si l'on veut, avec Plinie (l. xv, c. 15), le faire dériver du nom propre *Decimus*. — *Græculum*, autrement petite poire grecque, c'est-à-dire de la Grande Grèce; car Columelle la nomme *Tarentine*. Plinie en fait mention (l. xv, c. 14). — *Lollianum*. On trouve le nom de Lollius dans Tacite (*Annal.*, l. I, 10), Velleius Paterculus (II, 97), et Suétone. (*in Aug.*, c. 23) parlent d'un M. Lollius qui fut légat en Germanie sous Auguste, et qui y éprouva une défaite. — *Laurum*. Ainsi nommée, parce qu'elle participe du parfum du laurier (*Plin.*, l. xv, c. 1). — *Lateresianum*. On lit dans Columelle (v. 10) *lateriliana*, ou *lateriliana*; et dans Plinie (*loc. cit.*) *laterina*. — *Milsum*, ou *Milesianum*; — *Murteum*, ou *Musteum*. Voyez ce dernier nom dans la nomenclature des pommes. — *Navianum*: ainsi nommée, ou de quelque Nævius, ou d'un bois qui portait ce nom et qui le donna à la poire *Nævica*, par laquelle on s'y venait (*Varr.*, *de ling. lat.*, l. IV, c. 34; — *Fest.*, II, 11). Son nom pourrait dériver aussi de *nævus* (tache), dont on aurait formé *nævianum* (poire tachetée). Celse la dit très-molle, ainsi que le *crustumium*, cité plus haut. — *Præcivium*. Il y avait sur les côtes de l'Adriatique une plage qui portait ce nom. Elle était située entre Aquilée et Tergeste, là où est aujourd'hui *Casteldaino*; Plinie (l. xv, c. 6) et plusieurs autres auteurs en ont vanté les vins. — *Siginium*. *Sigina* était une colonie romaine, dans le pays des Volscques. Celse (II, 24, et IV, 19) parle de ses poires. — *Tullianum*. L'édition de Cologne porte *Tullianum*. Columelle (v. 10) et Plinie disent *Turrumanum*. Varron (*in proem. R. R.*, l. II, *ad fin.*) fait mention d'un *Turrumanus Nigrus*. — *Tmosum*. Meursius lit *Cosmum*. — *Votennum*: selon Servius (*in Æneid.*, II), ces poires sont ainsi nommées à cause de leur grosseur, et parce qu'elles remplissent la paume de la main (*colom*). Servius ajoute (*in Georg.*, II, 88) que ce mot dérive du gaulois. Le P. Hardouin traduit, *bergamote*. — *Mespillum*, et selon l'édition de Cologne, *mespillum serum*. — *Sementinum*

Ainsi nommée parce qu'elle ne mûrit qu'à l'époque des sennes, à la fin de l'automne.

CHAP. XVI. *Diversas ficos... dixerunt*. — *Aprica*, ou *africana*, figure que quelques personnes, au rapport de Plin. (l. x, c. 18), préféraient à toutes les autres, et qui avait reçu son nom de Caton. — *Harundinea*, qu'on écrit aussi sans H, est une espèce de figue dont le péan est couverte de taches qui ont la figure de feuilles de roseau. Si l'on veut lire *harundinea*, ce sera cette figue que Plin. et Columelle (l. x) appellent helléniquement *chelidonia*. Elle est de couleur violette, et prend son nom, ou de ce qu'elle est recherchée par les hirondelles, ou bien de ce qu'elle mûrit à l'entree de l'hiver, à l'époque où ces oiseaux émigrent (Plin., *loc. cit.*). — *Asinistra*, *atra*. Quelques éditions suppriment la virgule. Peut-être doit-on lire *Arata*, comme dans Plin. (l. xv, c. 29), ou plutôt *Onas*, de *ὄνος* (âne); (Plin., l. xv, c. 18). — *Palusca*. On a proposé les leçons suivantes : *Faliscia*, *Labysea*, *Marisca*. — *Augusta*. Suetone (in *Aug.*, c. 76) parle d'une espèce de figue verte et bisammelle qu'Auguste aimait beaucoup. — *Bifera*. C'est ainsi que Meursius a rétabli les textes d'après Columelle. On lisait auparavant *brifera*. — *Carica*. La Carie produisait beaucoup de figues, tellement qu'on désigna quelquefois sous son nom les figues en général. On les faisait sécher, pour aller les vendre au loin. Le dépôt principal était au port de Camus, d'où elles prirent le nom de *Caucæas*, sous lequel on les citait publiquement. Crassus, sur le point de s'embarquer à Brindes, pour sa malheureuse expédition contre les Parthes, ayant entendu une femme crier *Caucæas*, interpréta ce cri par *cave ne eas*, et y vit un mauvais présage (Cic., *de divin.*, II, 4). Plin. (l. xiii, c. 13) dit encore que cette espèce de figue croissait en Syrie, et que les plus petites s'y nommaient *Coltauræ*. — *Caldea*. On corrige, d'après Plin. (l. xv, c. 18), *Chalcedonia* — *Alba nigra*. Par là faut entendre cette espèce de figue dont le péan est d'un vert tendre, et la chair d'un violet pourpre. — *Berculæna*. Caton et Plin. en font mention. — *Marsica*. D'autres lisent *Marisca*. La figue mâle, ainsi nommée à cause de sa grosseur. Elle est d'une saveur grossière. Plin. (*loc. cit.*) recommande de la planter dans des lieux escarpés et déconvertis. — *Tellana*, *Telana* ou *Tellana*, figue moine et à longue queue, citée par Plin. et Varron (*de R. R.*). On ignore d'où dérive son nom.

Veranus, de *Verbis pontificalibus*. Le livre de Verranus est encore cité par Macrobe (l. III, c. 5). Festus cite de lui les ouvrages suivants : *Liber Auspiciorum*; *de Comitibus* (p. 129, *edit. ad usum*); *Liber priscorum vocum* (*ibid.*, p. 252). Voyez ci-après liv. III, chap. 6, note *Verolatus*.

Esculus. Chêne de petite espèce, ainsi nommé parce qu'on en mangeait le gland. Les Grecs l'appelaient *πικρόκυλλος*, à cause de la grandeur de ses feuilles.

Tarquilius Prisenus inestentario arborario. Les manuscrits portent *Tarquinius Priscus*. Noms corrigés, d'après divers critiques; Tarquilius Prisenus (Voy. Sabrin. l. I, III, c. 7, note *liber Tarquilius*). — *Ostentarius*, ou *ostentarium*, terme de basse latinité. *Ostentarius*, dit du Canez (*Glossarium ad scriptt. medæ et infimæ latinitatis*), *inspector et interpres ostentorum*.

Eas infelices nominant. Le bois des arbres réputés malheureux, et de ceux qui sont stériles, n'était employé dans aucune cérémonie religieuse. — *Latolæne*. On lit dans plusieurs éditions, *alterum sanguinem* (*Palatæne sanguinem*). *Modestinus* (ff. l. XLVII, lit. 9, leg. 9) nous apprend que les anciens, avant de couvrir les parcellés dans le sac de cuir, les frotaient avec des verges de sanguin. Meursius lit *salcæm*, au lieu de *sanguinem*. —

Ruscum, le houx. Peut-être faudrait-il plutôt traduire le brusc, autrement le petit houx, ou myrte sauvage. L'édition de Cologne portait *pruscum*; et en marge, écrit à la main sur l'exemplaire de Zoume, *prunum*. — *Rubia*, autrement *tubum*.

Afranius. Afranius (Lucius) écrivit un grand nombre de comédies du genre *togator*. Outre la *Sella*, Macrobie cite encore de lui : *Computalia* (*Saturnal.*, l. VI, c. 1); *Yrigo* (*ibid.*, l. id., c. 4). Fabricius donne le catalogue de ses pièces (*Bibl. lat.*, l. III, p. 232). On trouve les fragments qui nous restent de ce poète, dans la *Collectio Pausaurensis*. Quintilien (X, 1) le blâme de ses obscénités. Il fut contemporain de Terence.

Ficum solam ex omnibus arboribus non florere. Plin. (l. XVI, c. 25) en avait déjà signalé plusieurs, tels que l'yeuse, le pieu, le laryx, le pin. Cette opinion des anciens est erronée.

Postumius Albinus, dans le premier livre de ses *Annales*. Postumius Albinus, collègue de Lucullus dans le consulat, écrivit une histoire de Rome, mais elle était en grec.

Grossi. Les anciens attribuaient à ces figues, toujours en quantité considérable sur chaque figuier, et qui ne parviennent point à maturité, des vertus médicales merveilleuses. Plin. (*Hist. Nat.*, l. XVI, c. 25). Celse (*De medic.*, v, 12), Foesius (in *Econ. Hippocrate*, au mot *ὄκισθα*.)

Olearum genera hæc enumerantur. — *Africana*; pen estimée. — *Albigerus*, ou plutôt *Albicecus*, comme l'écrivent Caton et Varron, ainsi nommée à cause de sa couleur blanchâtre, semblable à celle de la cire, *alba cera* (Plin., l. XV, c. 6). — *Culminea*; selon Varron, *colminea*, ou *culminia*; selon Caton, *colminea*; selon Palladius, *conina*. — *Lecynæa*. Columelle (*de arborib.*, c. 17) rapporte le proverbe suivant : *Lecynæam oleam scere*, qui signifie : ensemercer son meilleur fonds de terre. Peut-être avait-elle pris son nom du tribun Licinius Stolon, qui, après avoir proposé une loi pour défendre à chaque individu de posséder plus de 500 acres de terre, fut le premier à l'éloquer, en émancipant son fils, pour pouvoir placer sur sa tête la portion de biens fixée par la loi. — *Orchus* (*ὄρχις*). On traduit ordinairement l'olive ronde. Je pense que c'était une olive divisée en deux lobes, comme les testicules, d'où elle avait pris son nom.

— *Pausia*, ou, selon Caton (*de R. R.*), *posca* et *posia*. On la mangeait apprêtée dans un ragoût, dont Columelle donne la recette. Plin. (l. x, c. 5) dit qu'elle est amère et charnue. Servius (*ad Georg.*, l. II, v. 86) prétend que son nom derive de *paricidæ*, à cause de la manière dont on la broyait, en la frappant pour en extraire l'huile. — *Paulia*. Meursius lit *paphia*, du nom de l'île de Paphos, d'où elle fut apportée (*Isidor.* VII, 7). On lit dans Plin., *phantæa* (*φαντώα*, grossier, mauvais). Théophraste (*Hist. Plant.*, l. VI, c. 11) dit qu'elle est très-charnue et ne produit que peu d'huile. — *Radus*, ainsi nommée à cause de sa forme allongée. Caton et Varron ajoutent l'épithète *major*, ce qui fait supposer qu'on en connaissait une qualité plus petite, sans doute celle qu'on trouve désignée sous le nom de *rubolus*. — *Sergiana*. Plin. (l. xv, c. 3) dit que les Sabins lui donnaient l'épithète de *regia*.

Verrum ista sunt genera. — *Aminea*, ou *Aminea*; au lieu de *Falerium*, un manuscrit, adopté par Pontanus, donne *Salerium*. En effet, Virgile (*Georg.*, l. II, v. 96) distingue les vins de Falerne de ceux d'Aminée. On lit aussi *Sallentum*. Philargye (*ad Georg.*, *loc. cit.*) dit d'après Aristote (in *Polit.*) que les Amineens étaient un peuple de Thessalie, qui transportèrent en Italie des plants de leurs vignes. Servius (*ad Georg.*, *loc. cit.*) prétend que ces vins furent nommés *aminei*, c'est-à-dire, selon

loi, *a minio* (sans vermillon), parce qu'ils étaient blancs ; étymologie un peu subtile, et qui d'ailleurs est évidemment fautive, si l'on considère que Plin. (l. xiv, c. 3) et Columelle (l. iii, c. 2), en nommant plusieurs vins aimés, ne donnent qu'à un seul l'épithète d'*albudum*. Ces vins très-estimés vieillissent sans perdre de leur qualité. — *Asinusca*. Espèce de raisin également désagréable à la vue et au goût (Plin., loc. cit.) — *Albreveris*. Peut-être faut-il lire, comme à l'article de Folive, *albuveris*. — *Albena*. Meursius corrige *albana*. Cette espèce dégénérée, transplantée hors de son sol natal. — *Apiana* : raisins ainsi nommés, parce que les abeilles (*apes*) les devorent. Plin. (loc. cit.), Columelle (loc. cit.) en comptent trois espèces. Meursius lit *Appiana*, raisin d'Appius. — *Appia*. Caton (de R. R., c. 6) dit : « Pour faire du vin grec, choisissez avec soin des raisins apiciens bien mûrs, etc. » — *Bunamama*. Espèce de raisin au grain gros et arrondi. Peut-être, d'après la signification du grec *βουνάμβος* (grosse mamelle), vaudrait-il mieux attribuer cette forme à la grappe. — *Duracina*. Raisin ainsi nommé, à cause de la dureté de la peau du grain. — *Labrusca* : ainsi nommé, dit Servius, (ad Ecl. v, v. 7) parce qu'il croît *in labris agrorum*, c'est-à-dire, dans les haies. — *Maroniana*. Maro, ou Maron, fils d'Évanthée et petit-fils d'Apollon Ismarien, fonda sur la côte maritime de la Thrace une ville qui porta son nom, et dont a pris vraisemblablement le sien le raisin appelé *maroniana*. — *Marcatis*. Ce raisin était blanc (Georg., l. ii, v. 91). — *Numentana*. Meursius lit *Nomentana*. Nomenta était une ville des Sabins, située sur l'Alia, non loin d'Ere-fium. Columelle (l. iii, c. 3) nous apprend que son territoire était très-fertile en vin. Africus, Sénèque, Martial, y avaient des maisons de campagne. — *Preca*, ou *Precha*. On distinguait le petit et le grand, d'après la grosseur du grain. Il était charmant, et propre à être mis en compote. Sa feuille ressemblait à celle de l'*Fappa*. Servius (ad Georg. ii, v. 95) prétend que son nom est formé de *precaqua*, parce qu'il mûrit de bonne heure. — *Praunia*, ou *praunna*. Selon Petrisonius, cite par Ernesti, ce n'était pas un vin particulier à un pays, mais une qualité de vin durable, huileux, recherche pour son goût. Toutefois, il y avait, selon Plin. (l. xiv, c. 4), au environs de Smyrne, et auprès du temple de Cybele, un quartier de terrain qui portait ce nom, et dont les vins l'auraient peut-être communiqué à une qualité particulière de vins. — *Psithia*. Sans doute que ce raisin était blanc, puisque le *psithia* noir a été nommé plus haut. Le *psithia* ou *psythia*, cité par Virgile, (Georg. l. ii, v. 93) était étranger à l'Italie. Il servait à faire une espèce de confiture, ou vin cuit, après qu'on en avait extrait les pépins, qui étaient tortigus. — *Rhodia*. Ce raisin se consommait beaucoup plus sur les tables, que pour faire du vin. Le peu de vin qu'on en tirait se buvait dans les sacrifices (Georg., l. ii, v. 101). — *Stephanitis*. Ainsi nommé parce que ses grappes et ses feuilles affectaient ordinairement la forme d'une couronne (Plin., l. xiv, c. 3). Ce raisin était noir et fort estimé. — *Venuculata*, ou *venuculata*, ou *venucula* selon Hardouin (in Plin.), c'est-à-dire, raisin de Venusia (Vénoise), ville d'Apulie. On l'appelait aussi *altaris*, parce qu'on en conservait au moyen d'un apprêt, dans des vases appelés *salle*. Quelques personnes lisent *venuncula*, et font dériver ce nom de *venum*, c'est-à-dire, *venal*; parce qu'on l'appelait dans des vases, pour en faire un objet de commerce. — *Lagen*. Servius (ad Georg., l. ii, v. 93) dit que ce mot est l'adjectif de *λαγος*, et correspond au mot latin *leporarius*. Plin. (l. xiv, c. 3) dit que ce raisin est étranger à l'Italie. Selon Virgile (loc. cit.), il produisait un vin léger.

Mora nos quietis admonet, ut exerto jubare eloquio Symmachii domi sue fruamur. — Au lieu de *domi*

sue fruamur, Pontanus n'hésite pas à lire, sur la foi d'un manuscrit, *domisque fruamur*. Cette leçon est d'autant mieux admissible, qu'on ne voit nulle part que les interlocuteurs des *Saturnales* se soient transportés chez Symmaque. La durée des *Saturnales* de Macrobe est de deux journées. Toutes deux s'écoulaient chez Prætextatus. La première se termine actuellement, avec le deuxième livre. La seconde, qui commence au livre suivant, ne s'ouvrira point par la reprise, qui vient d'être annoncée, de la dissertation de Symmaque; car les livres iii, iv, v et vi renferment les conversations qui eurent lieu durant le cours de la journée, mais avant le repas, et tiennent entièrement sur Virgile. C'est au commencement du livre vi qu'on se remet à table pour la seconde fois; et c'est alors que Symmaque est averti à reprendre sa dissertation sur les matières culinaires, qu'il vient de quitter dans l'instant. Ces *diœs* de Symmaque, dont il serait question suivant la correction de Pontanus, sont ceux qu'il était d'usage de s'envoyer réciproquement pendant les *Saturnales*.

LIVRE III.

CHAP. I. *Ante cenandum*. On lisait avant Pontanus, *inter cenandum* : leçon vicieuse, puisqu'on ne se remet à table, comme nous l'avons déjà remarqué, qu'au commencement du livre vii.

Promisisti, fore ut Vergilius. Saturnal., l. i, c. 27.

Tu genitor, cape sacra. Enéid., l. ii, v. 717. Honneur avait mis des paroles semblables dans la bouche d'Hector, Iliad., c. vi, v. 266.

Fer quam fluvio Tiberinus. Enéid., l. vii, v. 30.

Phrygiamque ex ordine matrem. Enéid., l. vii, v. 139.

Donec me flumine viro. Enéid., l. vii, v. 303.

Annua cura mihi nutrita. Enéid., l. iv, v. 634.

Sparserat et latices. Enéid., l. iv, v. 512.

Idem ter socios puro. Enéid., l. vi, v. 229.

Occupat Æneas aditum. Enéid., l. vi, v. 635.

CHAP. II. *Extaque salsos porriciam*. Enéid., l. v, v. 237.

Veranus ex primo libro Pictoris. Q. Fabius Pictor était de l'illustre famille Fabia, et vivait durant la dernière guerre punique. Macrobe cite de lui dans ce même chapitre un livre *Pontificii juris*. Il est surtout connu par ses *Annales*; car il fut le premier historien latin qui écrivit en prose. Avant lui, les annales s'écrivaient en vers. Les *Annales* de Pictor sont fréquemment cités par Tite-Live, Denys d'Halicarnasse et Aulu-Gelle. On trouve, dans les *Antiquæ Historiæ* de Denys Godefroy (Lugd., 1591, 2 vol. in-12), les morceaux suivants de Fabius Pictor : *De curia secundo et origine urbis Romæ; de vocabulis ejus; et de deux livres, De Romulo*. La Bibliothèque latine de Fabricius (t. iii, p. 279; l. iv, c. 2, *edit. Ernesti*) cite une dissertation sur Q. Fabius Pictor, par Dan. Guill. Moller (Altorf; 1689). On trouve ces fragments dans la plupart des collections des historiens latins. — Sur Veranus, voy. chap. 16, l. ii.

Altaria, aramve, focumve. *Altaria* (ob altitudinem), selon Servius (in Virg., Ecl. v, v. 66), étaient les autels, des dieux du ciel; *aram*, étaient les autels des dieux de la terre; *foci*, ou *saroti*, étaient des espèces de fosses dans lesquelles on sacrificait aux dieux infernaux. Cependant *foci*, dans un sens moins restreint, était cette portion de *Fatruum* (la salle de réception) où se plaçaient les images des dieux lares, et où le portier devait entretenir du feu allumé. Il existe encore une autre distinction entre *Faltare* et *Fara*. On arrivait au premier en

montant quelques degrés, tandis que le second était posé sur une surface planiforme.

Di, quibus imperium est pelagi. Énéid., l. v, v. 235.

Qui promissa vota non solvit. Castalion (*Observat. Decad.*, l. III, c. 3) prétend qu'il faut supprimer la négation, et lire : *qui promissa vota jam solvit.* Mais cette leçon contraire la valeur attribuée dans le droit romain au mot *damnatus*, emprunté en cet endroit, ainsi que *reus*, à la langue des lois.

Talibus orantem dictis. Énéid., l. IV, v. 219.

Talibus orabat dictis. Énéid., l. v, v. 124. Niedeck (*De adorationibus*) a publié une médaille représentant un personnage priant dans cette attitude. Ovide a dit :

Tange, precor, mensam, tanguit quo more precantes.
(*Amor.* l. I, *Eleg.* 4.)

Tango aras, medios ignes. Énéid., l. III, v. 201.

Lætunq; choro parana. Énéid., l. VI, v. 637.

Hyllus. Serviréus avait écrit à la marge de son exemplaire de Macrobe, *Hyllinus*, lequel est quelquefois cité par notre auteur. Serviréus remarque néanmoins que le nom d'Hyllus était usité à Rome, puisqu'on le trouve dans les inscriptions, et même dans Martial.

Populifugia. Tous les auteurs ne sont pas d'accord avec Macrobe sur l'origine de cette fête, puisque les uns prétendent qu'elle fut établie en mémoire de l'expulsion des Tarquins; les autres, et parmi eux Denys d'Halicarnasse, en mémoire d'un orage violent qui dispersa le peuple assemblé, à la nouvelle de la mort de Romulus. Voy. Ovide, *Fast.* 1.

Cum faciam vitula pro frugibus. Églog. III, v. 77. Un ancien interprète de Juvénal (sat. IX), en citant ce vers, lit *vitulum* au lieu de *vitula*.

Et vacet annales nostrorum. Énéid., l. I, v. 377.

CHAP. III. *Sacra Dionæ matri.* Énéid., l. III, v. 19. *Sacra Jovi Staggio.* Énéid., l. IV, v. 638.

Tibi cum, tibi, maxima Jovo. Énéid., l. VIII, v. 84.

Procul, o procul este profani. Énéid., l. VI, v. 258.

Faune, precor, miserece. Énéid., l. XII, v. 777.

Sed stirpem Teucri. Ibid., v. 770.

Saculta ad vos animæ. Énéid., l. XII, v. 648.

Tuque, o sanctissima conjux. Énéid., l. XI, v. 158.

Ecce levis summo de vertice. Énéid., l. II, v. 682-86.

Tuque, o sanctissima vates. Énéid., l. VI, v. 65.

Servius Sulpicius, religiosem esse dictam. Cette définition du mot religion est attribuée par Aulu-Gelle (l. IV, c. 9) à Massurius Sabinus. Servius Sulpicius Rufus, orateur romain, fut le contemporain et l'ami de Cicéron. Il fut envoyé auprès d'Antoine en qualité de légat, et y mourut durant cette mission. Cicéron obtint du sénat et du peuple qu'on lui élevât une statue dans le champ de Mars. Ses harangues, et des poésies licencieuses qu'il avait composées (*Cic. in Brut.*; *Plin.*, v. ep. 3), ne sont point parvenues jusqu'à nous. Aulu-Gelle cite de lui les ouvrages suivants : *In reprehensis Scævole capitibus* (l. IV, c. 1); *De sociis detestandis, libro secundo* (l. VI, c. 12); *Epistola ad Varrorem* (l. II, c. 10); *Libro decimo de dotibus* (l. IV, c. 3, 4); *ad edictum aditium curatium* (l. IV, c. 20).

A carcido ceremonia. Valère-Maxime (l. I, c. 1, §1) fait dériver le mot *ceremonia* de *Cerès*, ou *Cæris*, ville capitale d'Étrurie, nommée auparavant Agylla. Cette ville existait encore du temps de Strabon.

Est ingens gelidum lucus. Énéid., l. VIII, v. 597-601.

Pompius Festus. Sextus Pompeius Festus, grammairien latin, vivait, comme on croit généralement, dans la seconde moitié du troisième siècle. On l'entre du moins

d'un passage où il parle du *Labarum*, conjecture qui d'ailleurs a été contestée. Aulu-Gelle (l. I, x, c. 13) parle d'un Postumius Festus, son contemporain. Festus fit un abrégé, par ordre alphabétique, de l'ouvrage de Verrius Flaccus, *De verborum significatione*. Cet abrégé a été divisé par Alde Manuce en vingt livres, suivant l'ordre alphabétique. Chaque livre renferme une lettre. L'ouvrage abrégé avait existé complet jusqu'à huitième siècle, que Paul Winfried (*Paulus Diaconus*) en fit un extrait qui remplaça l'original dans les bibliothèques. Ce dernier se perdit entièrement jusqu'au sixième siècle, qu'un manuscrit fut retrouvé en Illyrie, mais dans lequel la première moitié de l'ouvrage jusqu'à la lettre M manquait entièrement. Alde Manuce, entre les mains duquel ce manuscrit mutilé tomba, l'amalgame avec le travail de Paul, et en fit un seul corps d'ouvrage qu'il imprima en 1513, à la suite du *Cornuopœie* de Perrotto. Un anonyme avait fait un travail pareil, mais plus complet que celui d'Alde. Son manuscrit fut publié en 1560, par Antonio Agostino, évêque de Lérida. Il existait d'autres fragments de Festus dans la bibliothèque du cardinal Farnèse. Ils furent publiés par Fulvius Ursinus (*Romæ*, 1581). La meilleure édition de Festus est encore celle d'André Dacier, *ad usum Delphini* (Paris, 1681, in 4°). Voy. ci après, l. III, c. 8, note : *Julius Festus*.

Rivos deducere nulla religio. Géorg. l. I, v. 269-72.

CHAP. IV. *In quo deum poncent, nominatum delubrum.* On appelait encore *delubrum* une piscine placée à l'entrée des temples comme nos bénitiers, et dans laquelle on faisait des ablutions avant d'entrer : *racine, diluere*.

At gemini lapsu delubra. Énéid., l. II, v. 225.

Nos delubra deum miserî. Énéid., l. II, v. 248.

Principio delubra adeunt. Énéid., l. IV, v. 56 et 62.

Sic factus, meritis aris maclabat. Énéid., l. III, v. 118.

Cum sociis, natoque, penatibus et magnis dis. Énéid., l. III, v. 12. On explique ordinairement ce vers en prenant *penatibus* pour les dieux de la famille, et *magnis dis* pour les dieux de l'État.

Janonis magnæ primum. Énéid., l. III, v. 437.

Assit lætitiæ Bæcehus dator. Énéid., l. I, v. 734.

Dominamque potentem. Énéid., l. III, v. 438.

Sacra, suosque tibi commendat. Énéid., l. II, v. 293 et 296.

Dipatris, servate domum. Énéid., l. II, v. 70° et 717. Les *penates* ne s'appelaient pas seulement *πατριους*, mais encore, selon Denys d'Halicarnasse, *γενεθλους* (dieux de la naissance); *κτησιους* (dieux de la propriété); *οικουious* (dieux de l'intérieur de la maison); *επιχειους* (dieux des clôtures). Voir sur les Pénales Denys d'Halicarnasse (l. I, c. 15, et l. VIII, c. 6), et les *Mémoires de l'Académie des inscriptions* (l. IX, 19).

CHAP. V. *Maclat lectas de more bidentis.* Énéid., l. VIII, v. 545.

Pecudumque reclusis pectoribus. Énéid., l. IV, v. 64.

Hanc tibi Eryx. Énéid., l. V, v. 483.

Sternitur, exanimisque tremens. Énéid., l. V, v. 481.

Sanguine placasti ventos. Énéid., l. II, v. 116.

Nunc grege de intacto. Énéid., l. VI, v. 38.

Et intacta totidem. Géorg., l. IV, v. 540 et 551.

Quattuor erimus prestanti. Géorg., l. IV, v. 550.

Ambarratus hostia. On l'offrait dans les fêtes champêtres consacrées à Cérès sous la même dénomination. Caton (*de R. R.*, c. 141) nous a transmis le texte des prières qu'on y récitait. Voy. Géorgiques, l. I, v. 338 et suivantes.

Hæc tibi semper erunt. Églog. v, v. 74.

Terque novas circum. Géorg., l. 1, v. 345.

Et ductus cornu stabit. Géorg., l. II, v. 395.

Et statum ante aras. Énéid., l. IX, v. 627.

Aspro. Il est encore cité dans le chapitre suivant. Nous avons, sous le nom d'*Asper Junior*, un *Ars grammatici*, qu'on trouve dans la collection de Putsch (p. 1726, 1735). Des commentaires sur Térence et sur Salluste sont encore cités dans le même recueil sous le nom d'*Asper*. Un grammairien ancien, du nom d'*Asper*, est cité par saint Augustin (*De utilit. cred.*, c. 17) et par Priscien et Charisius. Dans le scolaste de Stace, Velius Longus est appelé Velius *Asper Longus*.

Hæc sunt spolia. Énéid., l. XI, v. 15.

CHAP. VI. *Delī aram, apud quam hostia non cædunt.* Diogène Laërce (l. VIII) fait aussi mention de cette circonstance. Il ajoute qu'on offrait sur cet autel de la farine, de l'orge et des gâteaux.

Da, pater, augurium. Énéid., l. III, v. 89.

Cato, de liberis educandis. Meursius veut qu'on lise au lieu de : *Cato, de liberis educandis*; Varro; *Cato, de liberis educandis*. Et en effet, cet ouvrage de Varro, quoiqu'il ne nous soit pas parvenu, se trouve plusieurs fois cité dans les auteurs.

Velius Longus. Aulu-Gelle cite de ce grammairien : *Commentarium de usu antiquæ locutionis* (XVIII, 9). Putsch a donné sous son nom un traité *De orthographia* (pag. 2214-2239), qui avait été publié originairement par les critiques italiens du 16^e siècle. Il paraît que ce grammairien vivait avant le règne d'Adrien. Il n'est pas certain qu'il soit le même que Velius *Asper Longus*, cité au chap. précédent, note *Aspro*.

Hæc limina victor Alcides. Énéid., l. VIII, v. 362.

Trigeminam. Porte des trois Jumeaux. Cette porte fut ainsi nommée, parce que ce fut par là que sortirent les trois Horaces pour aller combattre les trois Curiaques. Elle n'existait pas encore alors, mais elle fut bâtie par Ancus Marcius en mémoire de cette glorieuse action. Elle s'appela depuis *Ostiensis*. C'est aujourd'hui la porte *di San Paolo*.

Foro boario. Le marché des bœufs; il était orné d'un taureau d'airain (*Tacit.*, XII, 245), et situé au voisinage du grand cirque (*Ovid.*, *Fast.*, VI, v. 477).

Et domus Herculei custos Pinaria sacri. Énéid., l. VIII, v. 270. Après la mort de Cacus, Évandre reconnut Hercule pour dieu, et lui sacrifia un bœuf de son troupeau. On choisit les familles *Potitia* et *Pinaria*, les deux plus anciennes et les plus considérables du pays, pour avoir soin du sacrifice et du festin dont il devait être suivi. Par hasard les Potitiens arrivèrent les premiers, et on leur servit les meilleures parties de la victime; les Pinariens, venus plus tard, furent réduits à se contenter des restes. Cela devint une règle pour la suite. Tel est à peu près le récit de Tite-Live (I, 7). Celui de Diodore de Sicile n'en diffère que dans quelques circonstances peu importantes. La race de ces prêtres survécut peu à la révolution opérée parmi eux par Appius Claudius, l'an de Rome 441; mais leurs fonctions étaient encore exercées du temps de Diodore, par de jeunes esclaves achetés aux frais de l'État.

Aram Maximam. Ce nom lui vint, à ce que dit Servius, de ce qu'il fut formé d'un grand amas de pierres. Il était situé entre le mont Aventin et le mont Palatin, sur la place du marché aux bœufs, proche de l'École grecque. Selon Virgile (*Énéid.*, l. VIII), il fut élevé par Évandre, en mémoire de ce qu'Hercule avait mis à mort le brigand Cacus. Selon Propertius, ce fut en mémoire de ce qu'Hercule avait fait retrouver à Évandre ses troupeaux.

Veratus. Meursius lit *Veranius*, comme Macrobe l'a écrit ailleurs, ainsi que Festus.

At Triviræ custos jam dudum. Énéid., l. XI, v. 836.

Et custos furum atque avium. Géorg., l. IV, v. 110.

Hæc ubi dicta, dapes. Énéid., l. VIII, v. 175.

Cornelius Balbus ἐξερρηκτόν. On appelait τὰ ἐξερρηκτά, les livres des pontifes ou la religion était expliquée. Cornélius Balbus fut encore surnommé Lucius, et l'Ancien, pour le distinguer de son neveu. Il était né à Cadix. Pompée lui accorda le droit de cité, à la prière de L. Corn. Lentulus, dont il prit les noms plus tard. Ayant été adopté par Théophraste de Mytilène, affranchi de Pompée, il ajouta encore à ses noms celui de Théophraste. Il fut le premier étranger, selon la remarque de Plinius (*Hist. Nat.*, l. VII, 4), qui parvint à la dignité de consul. Parmi les discours de Cicéron, il en existe un pour Balbus, auquel on contestait le droit de cité. On trouve trois lettres de Balbus parmi celles de Cicéron (*ad Attic.*, VIII, 15; IX, 6 et 13). Voyez *Dissertation sur la vie et les actions de Balbus*, par M. de la Nanze, dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XIX.

Gavius Bassus. Meursius lit : *Gabius*.

CHAP. VII. *Ipse sed in pratis aries.* Élog., IV, 43.

Liber Tarquiti transcriptus ex ostentario Thuseo. Il est fait mention ci-dessus, liv. II, chap. 16, d'un *ostentarium arborium* qui, en cet endroit, est attribué à Tarquinius Priscus. Sans l'épithète Priscus, il serait naturel de penser qu'il faut lire aux deux endroits Tarquitius. C'est l'opinion de P. Pithou (*Subseciv.*, liv. I, c. 30) : c'est aussi celle de Vossius, dans son traité des historiens latins. J'ai dû traduire conformément au texte, savoir : *Tarquinius* au seizième chapitre du liv. II, et *Tarquiti* dans celui-ci. Plinius (*in indic. auct.*) cite de Tarquiti un traité de *Hebraica disciplina*. Ammien Marcellin cite : *Tarquitan libri, in titulo de rebus divinis* (*Hist.* XXV, 2).

Injectere manum Paræ. Énéid., l. X, v. 419.

Sacratum Halsum. C'est probablement dans le même sens que Sénèque le tragique donne l'épithète *sacrum* (*Octav.* v. 153) à l'empereur Claude, prêt à tomber dans les embrasements d'Agrippine.

Mancipium. Terme du droit romain; vente privilégiée, laquelle n'avait lieu qu'entre citoyens romains, et pour les terres situées en Italie; il s'appliquait encore à la vente des esclaves appelés *mancipia*, c'est-à-dire *manu capta*.

Hominem sacrum manus jus fuerit occidere. Un homme sacré était celui qui était déclaré anathème, et dont la tête était dévouée aux dieux infernaux. Voici les termes de la loi Tribunicia : SI. QUIS. IX. QI. IS. PLEBISCITO. SACER. SIT. OCCIDIT. PARRICIDA. NE. SIT. « Si quelqu'un aura tué celui qu'un plébiscite a déclaré sacré, il ne sera point parricide. A l'époque de cette loi, le simple meurtre s'appelait parricide, ce crime n'ayant pas été prévu par les premiers législateurs. On a pensé que saint Paul faisait allusion au rit religieux dont il s'agit, lorsqu'il dit : *optabam enim ego ipse anathema esse a Christo pro fratribus meis* (*Ad Rom.*, c. IX, v. 3).

CHAP. VIII. *Discedo, ac deinde dea.* Énéid., l. II, v. 632. Au lieu de *discedo*, la plupart des éditions de Virgile portent *descendo* qui vaut mieux. Quelques auteurs, au lieu d'attacher au masculin *deo* le sens de Macrobe, ont pensé que Virgile, à l'imitation des Grecs, prend le terme *deus* au genre commun; comme lorsque, parlant de la furie Alecto (*Énéid.*, l. VII, v. 498), il dit :

Nec dextra erranti deus absuit.

Apud Calvum, Aclerianus. Je ne trouve point de détail sur Aclerianus. Calvus (C. Licinius) fut l'un de Ca-

tulle, qui lui adressa quelques-unes de ses épigrammes. Il s'essaya avec succès dans la carrière de l'éloquence et dans celle de la poésie. Il écrivit sous le titre de *Themata Vergilii* un commentaire de Virgile, qui se trouve quelquefois cité dans celui de Servius. Maittaire a recueilli les fragments de ses poésies: *Corpus poetar.*, vol. II, p. 1524). Servius cite de lui une tragédie d'Io (*ad. Ecl.* VI, v. 47). Le sujet de quelques-uns de ses discours se trouve indiqué dans les grammairiens de la collection de Putsch, savoir: *ad Amicos; ad C. Casarem; in Valinium; ad Urorem.*

Ἀρροδίον (au neutre). Cette expression équivalait à Hémiaphrodite, ce qui est d'accord avec l'assertion de Théophraste, lequel assure que l'on adore Vénus en cette qualité près d'Amathuse, dans l'île de Chypre. Voir sur l'origine du mot Ἀρροδίον, le chap. 8. du liv. I des *Saturnales*.

Lævius. Meursius propose de lire *Lavinus* (P.), dont Aulu-Gelle (L. XX, c. 11) cite un traité *De verbis sordidis*. Le même auteur parle encore d'un poète nommé Lævius, dont il cite les ouvrages suivants: *Aleestes* (L. XIX, c. 7), *Erotopygia* (L. II, c. 24), *Prolesiloadamia* (L. c. XII, 10).

Noctulca. Surnom donné à la lune, qui brille durant la nuit. Jean de Salisbury écrit (*Polycraticus*, II, 17) *noctulca*. Pontanus propose, d'après Douza, *nocticola*, diminutif de *noctiluca*, ou *noctiluca*, est encore le nom latin du ver luisant. Nous ajouterons au témoignage de Lævius celui d'Élius Spartianus (*in Caracalla*), lequel nous apprend que les Parthes faisaient de la lune le dieu *Lunus*. Il est question, dans l'*Antiquité expliquée* de Bannier, d'un dieu *Noctulcus*, qui n'est connu que par une inscription trouvée en Bresse avec sa statue.

Philochorus. Trois historiens de la même époque, Démou, Ister et Philochore, ont composé une histoire d'Athènes sous le nom d'Ἀθήνη. Celle de Philochore s'étendait depuis l'origine de la ville jusqu'au temps d'Antiochus Théos (261 ans avant J.-C.). On croit qu'il peüt vers l'an 220 avant J. C., victime d'Antigone, ou, selon Vossius (*de clar. Hist.*), d'Antiochus, parce qu'il favorisait les intérêts de Ptolémée, roi d'Égypte. Il composa quelques autres ouvrages, dont il reste de faibles fragments. Ils ont été recueillis sous ce titre: *Philochori Athen. librorum fragmenta*, A. C. G. Lenzio, cum animadversioibus G. Siebels; Lipsie, 1811, in-8°.

Decidit eruvimus, vitamque. Énéid., I, v, v. 517.

Matrisque vocavit nomine. Énéid., I, VI, v. 542.

Tuscos Camillum appellare Mercurium. Lorsqu'on donnait ce surnom à Mercure, on le considérait comme le quatrième dieu Cabire, ou au moins comme le ministre de ces dieux. Les Romains, selon Varron, ont emprunté ce titre de la religion des Samothraciens. Varron dit aussi qu'on appelait *Camillus* celui qui portait la corbeille de noix.

Pacuvius. M. Pacuvius, neveu du poète Ennius, naquit à Bindaes, et se distingua également comme poëtre et comme poëte. Il composa des satires et des tragédies, et mourut à Tarente dans la quatre-vingt-dixième année de son âge (131 ans avant J. C.). On trouve dans les auteurs les titres de dix-neuf de ses tragédies, dont il nous reste quatre cent trente-sept vers, sans liaison. On les retrouve dans le *Corpus poetarum* de Maittaire (vol. II, p. 1479-83). Macrobe cite de Pacuvius la tragédie intitulée *Paulus* (*Saturnal.*, I, VI, c. 5).

Mus erat, inquit, *Hesperio*. Énéid., I, VII, v. 601. La contume dont parle Virgile en cet endroit était celle d'ouvrir et de fermer le temple de Janus dans les temps de guerre et de paix. On en a vu l'origine ci-dessus (I, I, c. 9). Elle

fut instituée par Numa Pompilius; mais Virgile, pour rendre cet usage plus respectable, le fait remonter par une licence poétique au temps que les Latins commencèrent d'habiter l'Espagne.

Julus Festus, de verborum significationibus, libro tertio decimo. — Probablement qu'il faut lire Pompeius Festus. Le passage que Macrobe attribue au livre troisième se trouve au livre onzième de la division établie par Adu Manuce. Dans l'ouvrage de Festus, Meursius avait proposé de lire aussi *libro undecimo*.

Morem ritusque sacrorum. Énéid., I, XII, v. 836.

CHAP. IX. *Excessere omnes adytis*. Énéid. I, II, v. 351.

Urbs latinum nomen ignotum. — Le nom mystérieux de la ville de Rome est demeuré couvert d'un voile. Les uns ont prétendu que ce nom inconnu de Rome était celui de *Flora*, ou *Florens*, ou *Florentia*, ou, selon François Philéphe, l'équivalent grec ἀνθοσσα. D'autres se prononcent pour *Ψώων*, en latin *Valentia* (*Solin.*, *Polyhistor.*, c. 2). Ange Politien dit que ce nom était *Amargyllis*. M. Munter, évêque de Copenhague, dans une dissertation: *De occulto urbis Romæ nomine ad locum Apocalypsoes*, XVII, 5 (*Hafniae*, 1811, in-4° de 21 p.), après avoir rejeté les noms ci-dessus proposés, se décide pour celui de *Saturnia*, qu'il soutient par plusieurs considérations pleines de sagacité, et qu'il appuie du témoignage d'une médaille de son cabinet, offrant d'un côté un bouclier d'une forme inusitée, que M. Munter conjecture représenter un de ceux qui tomberent du ciel, comme gages de la grandeur future des Romains, et de l'autre une table carrée, ou est inscrite la lettre S, d'un caractère ancien. M. Munter considère la table comme étant l'ironographie de la première enceinte de murs tracée par Romulus, et la lettre S, comme l'initiale du nom *Saturnia*. Toutefois le savant évêque de Copenhague reconnaît lui-même que sa conjecture gagneait beaucoup à être appuyée d'un monument d'un caractère plus antique.

Furius vetustissimo libro. Macrobe cite plusieurs fois, dans le livre sixième des *Saturnales*, les Annales en vers de Furius. Il a parlé d'Antias au livre premier: celui-ci paraît être le même que Furius Antias cité par Aulu-Gelle. « G. J. Vossius, dit la *Biographie universelle* (cvi, 194), Olaus Borrichius, Michel Foscarini, et d'autres savants, faisant à Furius Bibaculus l'application d'un passage de Macrobe, qui regarde sans doute Furius Antias, lui ont attribué mal à propos une imitation de Virgile, rédigée sous la forme d'*Annales*, et que nous presumons avoir été composée de centons. »

SI. DEUS. SI. DEA. EST. L'abbé Bannier (*Mythologie expliquée*, I, 1^{re}, p. 298), et Voltaire (*Mélanges historiques*, — *Pyrrhonisme de l'Histoire*, L. XXVI, p. 32 de l'édition de Kell), ont donné une traduction libre de ces deux formules. M. de Chateaubriand (*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, I, VI, p. 152, édit. de 1812, in-8°), a aussi traduit la seconde formule. On ne peut considérer ces traductions que comme des imitations. J'ai pensé qu'un morceau d'antiquité si curieux devait être traduit le plus littéralement possible, vu surtout que, dans une formule, il est essentiel de conserver les termes sacramentels. On trouve dans Thucydide (*Hist.* II, 74) une formule d'un genre un peu analogue, qu'Archidamus, roi de Lacédémone, prononça contre Platée, avant d'en commencer le siège. Toutefois M. Munter ne voyant dans le passage de Thucydide qu'une prière adressée aux dieux de Platée, pour qu'ils veussent permettre qu'on châtie les Platéens, pense que cette circonstance n'a rien de commun avec l'évocation, qu'il regarde comme une cérémonie propre au rit étrusque, d'où elle fut adoptée par les Romains. (Cf. *Tricob.*,

Adversar. xiv, 15; et *Philipp, Camerarius, Mediat.* *Hist.*, pars II. Nous avons aussi dans *Tit. Live* (v, 21) la formule par laquelle Camille : *Junoem reginam Romam invitavit*. Ces formules ont été commentées par Berger : *De evocatione deorum ex oppidis obsessis* (Witteberg, 1714); et par le P. Ansaldo : *De romana tutelorum deorum in oppugnacionibus urbium evocatione liber singularis* (Bruxel., 1743; vel *Oxonie*, 1755, in-8°).

Dispater, Vejovis. — Ou encore, *Jedus, Dispater*, ou *Djovis*, c'est le bon Jupiter, et *Vejovis*, le mauvais; ce que semble confirmer la syllabe initiale du nom : l'invocation s'adressait donc au double principe du mal et du bien. Selon d'autres, *Vejovis* ne signifierait que le jeune Jupiter. Il serait alors privatif, ou diminutif, comme dans *reflamines, regrandia*. Cette interprétation paraît moins applicable que la première au cas dont il s'agit ici. *Vejovis* avait un temple à Rome entre la roche Tarpéenne et le Capitole, près de l'Asile.

Hæc oppida inveni devota, Tonios, Fregellas, Gabios, Veios, Fidenas. La ville des Fidéates était située dans l'intérieur des terres, et faisait partie du Latium. Elle fut prise par les Romains, l'an 435 avant J. C. — La ville des Véiens était située en Etrurie, environ à douze milles de Rome. Elle soutint contre les Romains un siège de dix ans, lequel, à cause de la conformité de durée, fut comparé à celui de Troie. Elle fut enfin prise par Camille, alors dictateur, au moyen d'une mine, l'an de Rome 359. — La ville des Gabiens fut bâtie par les rois d'Albe, dans le Latium. Sextus Tarquin s'en empara par artifice en se refusant dans ses murs, sous prétexte qu'il avait été maltraité par son père. Rémus et Romulus furent élevés à Gabies. J'ai peu de détails sur Tonios. On trouve dans Aviénus : *Toni*, lac de l'Espagne Tarragonaise. Le même auteur fait mention de *rupes Tonitæ*, située auprès des Pyrénées. Abraham Ortelius (*Thesaurus geographicus*, in fol.), au mot *Tonitæ*, renvoie à *Tonos*, qu'il dit, d'après Xénophon, être une rivière de la Thrace qui se rend dans l'Hélère.

Ferus cœnicus Juppiter. *Énéid.*, l. II, v. 326.

CHAP. X. *Cænicolum regis mactabam.* *Énéid.*, l. III, v. 21.

Atque Capito in libro primo de fine sacrificiorum. Ce juriconsulte romain vivait sous les règnes d'Auguste et de Tibère. Il fut consul l'an de Rome 759, et mourut l'an 23 de J. C. Ses écrits sont perdus. On n'en trouve pas même de fragments purs dans le Digeste. Macrobe cite encore de lui (l. VII, c. 1, 3) un ouvrage intitulé *de Pontificio jure*, dont le traité du droit des sacrifices faisait probablement partie. Aulu-Gelle cite plusieurs fois un ouvrage de Capito en deux livres, intitulé *Conjectaneorum*. Il cite encore du même des épîtres (l. XIII, c. 12), et un livre *De officio senatorio*. On lui attribue aussi, d'après un passage de Pline (*Hist. Nat.* l. XIV, c. 13), un commentaire sur la loi des Douze Tables.

Tauram Neptuno, taurum Ibi. *Énéid.*, l. III, v. 119.

Horrendum dictu et visu. *Énéid.*, l. III, v. 26.

CHAP. XI. *Mulso titandum esse.* C'était du vin mêlé d'eau et de miel (Horat., *Sat.* II, 4. 26; Plin., XXII, 24.) Voir *Saturnal.*, l. VII, c. 12.

Cui tu lacte favos. Georg., l. I, v. 344.

Vinum... Cereri non libari, debuit... Plantus docere. Aulu-Gelle, act. II, sc. 6. Le point de doctrine religieuse controversé en cet endroit paraît avoir partagé l'opinion des anciens; car on trouve dans Caton le passage suivant : *postea Cereri, exta et vinum dabo*. Lambin, commentateur de Plaute, embarrassé d'un passage si contraire à celui de son auteur, a recours, pour l'expliquer, à une distinction. Il dit que les dames grecques sacrifiaient sans vin, mais que les dames romaines s'en servaient. Cepen-

dant il n'est pas presumable, ni que Macrobe, si profondément versé dans la théologie païenne, ait ignoré cette distinction; ni moins encore que, la connaissant, il eût omis d'en parler en traitant ce sujet.

In mensam lecti libant. *Énéid.*, l. VII, v. 279.

Dixit et in mensam latecum. *Énéid.*, l. I, v. 736.

Terentus. L'édition de Cologne porte P. Terentus.

Papiriano jure. Cains Papirius, chef des pontifes, recueillit les lois de Numa concernant les choses sacrées. Il doit être distingué de Publius Sextus Papirius, dont divers éditeurs ont recueilli les fragments, plus connus que ceux du précédent, sous la dénomination de *droit Papirien*, lequel renfermait les lois émanées des six premiers rois de Rome.

Junois Populonia. — De *populatio*, devastation. Elle était considérée sous ce nom comme déesse des champs, et on l'implorait dans les ravages occasionnés soit par les éléments, soit par la guerre. Quelques auteurs ont cru Populonia différente de Junon; et Sénèque entre autres, puisqu'il la considère comme veuve, et s'égaye sur ce qu'elle n'a pu trouver de parti. Voyez Bannier, *Mythologie expliquée*, t. I.

Mensam, que cum ara maxima, more utique religiosis, fuerat dedicata. On consacrait les autels en versant de l'huile dessus. Les peuples de l'Élide se servaient, au lieu d'huile, de cendres qu'ils tiraient du Prytane, et qu'ils detrempeaient dans l'eau du fleuve Alphee, avec laquelle ils frottaient les autels. On les dédiait à quelque divinité, en y inscrivant le nom du dieu et de celui qui faisait la dédicace. Voici la formule dédicatoire d'un autel : QUANDO. TITEL. HODIE. HANC. ARAM. DABO. DEDICABO. HIS. LEGIBUS. HISQUE. LEGIONIBUS. DEDICABO. QUAS. HIC. HODIE. PALAM. DIXERO. UTI. INFINITUM. SOLUM. HUSQUE. AB. E. TITULORUMQUE. EST. SI. QUIS. TERGERE. ORNARE. REFICERE. VOLLIT. QUOD. BENIGNI. CAUSA. FIAT. IUS. FASQUE. ESTO.

Et durum Bacchi donitura. Georg., l. IV, v. 102.

Panibus mulso. L'édition de Camerarius porte *Pennatibus mulso*, leçon réprochée par le sens logique.

CHAP. XII. *Tum Sali ad cantus.* *Énéid.*, l. VIII, v. 285. Les Saliens furent institués par Numa, selon l'opinion la plus générale. Ils n'étaient d'abord qu'un collège de douze. Ils en eurent d'autres par la suite, sous divers surnoms. Leur culte consistait principalement en une danse par sants, d'où leur est venu leur nom : racine, *saltire*. Senèque compare le pas des Saliens (*saltus Salaris*) à la cadence des marteaux à fouler les draps (*saltus fullo-nis*) (Ep. 15).

Prætoris urbani. Pour le distinguer du *prætor peregrinus*, injuste pour juger les affaires des étrangers; *honoratus*, ou *major*, parce que ses fonctions étaient respectées plus honorables que celles de son collègue. La voie du sort déterminait la juridiction que l'un ou l'autre des prétens élus exerçait.

Antonius Gniphio... cujus scholam Cicero... frequenter habet. L'édition de Cologne porte, *Euphio*. Antoine Gniphio naquit dans les Gaules et enseigna la rhétorique à Rome, ou il eut pour disciples Cesar et Cicéron; ce dernier, pendant sa préture. Voy. à ce sujet Suetone (*De clar. gram.* 7). Le même Suetone nous apprend (*ibid.* 10) que Gniphio laissa un traité en deux livres : *De latina sermone*. C'est d'après ce passage que l'éditeur des œuvres de rhétorique de Cicéron, M. Schütz, a conjecturé que Gniphio était le véritable auteur de la rhétorique adressée à Hérculius.

Fœstra. Terme de la vieille latinité. On voit la significa-

tion que Macrobe lui donne : « petite porte pratiquée dans le *sacrarium*. » Le grammairien Festus lui donne simplement la signification de *fenêtre*; et DuCange, dans son glossaire, en fait un diminutif : *petite fenêtre*. — Le *sacrarium* est le lieu où l'on conservait les objets sacrés, comme offrandes, vases, ornements. C'est à peu près la sacristie de nos églises.

Macta lectas de more bidentis. Énéid., l. iv, v. 57. *Themisferia*. Servius écrit : *Themisphoria*; Arnobe, *Thesmophoria*. Cette dernière leçon est la plus régulière et la plus généralement reçue. Les Thesmophories étaient, chez les Grecs, ce qu'étaient les Céréales chez les Romains. On les célébrait à Athènes, en l'honneur de Cérés Législatrice, dans le mois de pyanepsion (octobre). Elles duraient cinq jours. Les hommes en étaient exclus, et il n'y avait que les femmes de condition libre qui pussent y assister. Le prêtre qui y présidait était pris dans la famille des Eumolpides, descendants d'Eumolpus, fils de Cérés. Voyez Ovide (*Metamorph.*, l. x, v. 441. — *Fast.*, l. iv, v. 619), et Apollodore (l. i, c. 4).

Lycus, id est Liber. C'était le nom de Bacchus chez les Grecs; *λύκος*, du verbe *λύω* (*solvere*, délier).

Marsyas ejus minister. Il était alors pris pour Silène; et en effet, les peintres et les poètes l'ont représenté quelquefois avec des oreilles de Faune ou de Satyre, et une queue de Silène. Sa statue se voyait à Rome dans le Forum; et les avocats, après avoir gagné leur cause, étaient dans l'usage de lui poser une couronne sur la tête.

Nigram hiemi pcedem. Énéid., l. iii, v. 120.

N. B. La fin de ce chapitre, à dater du commencement du discours de Servius, ne se trouve point dans les éditions de Macrobe qui ont précédé celle de Pontanus. On la retrouve, à la différence de quelques expressions, dans le Commentaire de Servius sur Virgile.

LIVRE IV.

CHAP. I. *Tunc Eusebius*. Le commencement de ce livre est tronqué dans les éditions qui ont précédé celle de Pontanus.

Invitus regina. Énéid., l. vi, v. 460-72.

Obstupuit, steteruntque comæ. Énéid., l. ii, v. 774.

Asi illum fidi æquales. Énéid., l. v, v. 468.

Totoque loquentis ab ore. Énéid., l. xii, v. 101.

Descriptio pestilentæ apud Thucydidem. L. ii, c. 47 et suiv.

Labitur infelix studiorum. Géorg., l. iii, v. 498.

Deiphobum pavitantem. Énéid., l. vi, v. 495.

Expulsi manibus radu. Énéid., l. ix, v. 476.

Dejira obtutu tenet ora. Énéid., l. vii, v. 250.

Tristior, et lacrimis. Énéid., l. i, v. 228.

Subito non rullus. Énéid., l. vi, v. 47.

CHAP. II. *Quid me alta silentia cogis?* Énéid., l. x, v. 63.

Mene incepto desistere. Énéid., l. i, v. 37.

Heu stupem urivisam. Énéid., l. vii, v. 293.

Moriemur multæ? Énéid., l. iv, v. 659.

Pro Jupiter ibit. Énéid., l. iv, v. 590.

At tibi pro scelere. Énéid., l. ii, v. 535.

Num Sigeis occumbere campis. Énéid., l. vii, v. 294.

An misce, fratris. Énéid., l. xii, v. 636.

Vixisti, et victum tendere palmas. Énéid., l. xii, v. 936.

Per te, per qui te talem. Énéid., l. x, v. 597.

CHAP. III. *Infantumque anuar*. Énéid., l. vi, v. 427.

Infelix puer atque impar. Énéid., l. i, v. 475.

Purruaque patri tendebat. Énéid., l. ii, v. 674.

Saperest conjune Creusa? Énéid., l. ii, v. 597.

Et parvi casus tui. Énéid., l. ii, v. 563.

Impositique rogis juvenes. Géorg., l. iv, v. 477.

Pubentesque genæ. Énéid., l. xii, v. 221.

Dawni, miserere senectæ. Énéid., l. xii, v. 934.

Ducitur infelix arvo. Énéid., l. xi, v. 85.

Canitum multo deformat. Énéid., l. x, v. 844.

Tot quondam populus. Énéid., l. ii, v. 556.

Et nos atiquid nomenque. Énéid., l. ii, v. 89.

Attonisique olim ditissimus. Énéid., l. vii, v. 537.

Et nostris illuserit adventa. Énéid., l. iv, v. 591.

Ersulibus datur duenda Lavinia. Énéid., l. vii, v. 359.

Bis capti Phryges. Énéid., l. ix, v. 635.

Ex quo me Divum pater. Énéid., l. ii, v. 648.

Et truncas inhonesto vulnere. Énéid., l. vi, v. 497.

Attollit in agrum. Énéid., l. x, v. 857.

Iluc caput atque illic humero. Énéid., l. ix, v. 755.

Te decissa sum Laride. Énéid., l. ix, v. 395.

Aterque cruento. Énéid., l. ii, v. 272.

Cum vitam insilvis. Énéid., l. iii, v. 646.

Lybia deserta peragro. Énéid., l. i, v. 388.

At nos hunc alii sitientes. Églég., l. v, v. 65.

Ter circum Iliacos raptaverat. Énéid., l. i, v. 483.

Nos patriam fugimus. Églég., l. v, v. 4.

Litora cum patris lacrymans. Énéid., l. iii, v. 10.

Dulces moriens reminiscitur Argos. Énéid., l. x, v. 782.

Ignarum Laurens habet. Énéid., l. x, v. 706.

Lyrnesi domus alta. Énéid., l. xii, v. 547.

Prima inter limina dextra. Énéid., l. i, v. 267.

Mænibus in patris. Énéid., l. xi, v. 882.

Inter sacra Deum. Géorg., l. iv, v. 521.

Perque domos et religiosa Deorum. Énéid., l. ii, v. 365.

Ecce trahebatur a templo. Énéid., l. ii, v. 403.

Dive armipotentis. Énéid., l. ii, v. 425.

Excipit incautum. Énéid., l. iii, v. 352.

In regnis hoc ausa tuis? Énéid., l. v, v. 792.

Prisquam pabula gustassent. Énéid., l. i, v. 473.

Septem illum totos. Géorg., l. iv, v. 507.

Vix lumine quarto. Énéid., l. iv, v. 357.

Tertia jam lunæ. Énéid., l. iii, v. 645.

Septima post Troja. Énéid., l. v, v. 626.

CHAP. IV. *Midia*. C'était un méchant citoyen, contre lequel nous avons une oraison de Démétrius. L'orateur athénien avait reçu de lui un soufflet en plein théâtre, pendant qu'en sa qualité de magistrat il présidait à la représentation théâtrale.

Occiditur in acie Galsus. Énéid., l. vii, v. 535.

Sternitur infelix. Énéid., l. x, v. 781.

Quem falsa sub proditio. Énéid., l. ii, v. 83.

Et pariter comitique. Énéid., l. ii, v. 729.

Ille ut depositi proferret. Énéid., l. xii, v. 895.

Fallit te incautum. Énéid., l. x, v. 802.

Qui sanguine nobis. Énéid., l. xi, v. 25.

Multa gens ignominiam. Géorg., l. iii, v. 226.

An solos tangit Atridas. Énéid., l. ix, v. 138.

At tu dictis Abcae muneres. Énéid., l. viii, v. 643.

Vendit hic auro patriam. Énéid., l. vi, v. 621-612-611.

Cicero Ferri. — *De signis*, act. ii, c. 40.

Altaria ad ipsa trementem. Énéid., l. ii, v. 550 et 553.

Rostrisque immanis cultur. Énéid., l. vi, v. 597 et

602.

Latos juvenem sparsere. Géorg., l. iv, v. 522.

Obruit auster aqua. Énéid., l. vi, v. 336.

Sarum ingens voluunt. Énéid., l. vi, v. 616.

Mortua quin etiam jungebat. Énéid., l. viii, v. 485.

Nec via mortis erat simplex. Géorg., l. iii, v. 482.

At pater omnipotens densa inter nubila. Énéid. I. vi, v. 592.
Miserere parentes longævi. Énéid. I. xii, v. 43.
Ecce trabebatur. Énéid. I. ii, v. 403.
Ipsæ Mycæneus. Énéid. I. xi, v. 266-8.
Nunc ulte cæcis adactum. Énéid. I. x, v. 850 et v. 879.
Immortales ego. Énéid. I. xii, v. 882.
 CHAP. V. *Si potuit manes accessere.* Énéid. I. vi, v. 119-23.
Antenor potuit mediis. Énéid. I. i, v. 246.
Et mi genus ab Jove. Énéid. I. vi, v. 123.
Pallusne exurere classent. Énéid. I. i, v. 39-41.
Qualis populæ mærens. Géorg. I. iv, v. 511.
Qualis commotus excita. Énéid. I. iv, v. 301.
Qualem virginæo demessum. Énéid. I. xi, v. 68.
At veluti pleno lupus. Énéid. I. ix, v. 59.
Mugitus veluti fugit. Énéid. I. ii, v. 223.
O mihi, sola mei. Énéid. I. iii, v. 489.
Quam fama secuta est. Églog. vi, v. 74.
Et scissa gaudens raudit. Énéid. I. viii, v. 702.
Que de forma dixit. Au lieu de *forma*, l'édition de Camerarius porte en marge *fama* : ce qui paraît une meilleure leçon.
Furor impius intus. Énéid. I. i, v. 294.
 CHAP. VI. *O felix ante albas.* Énéid. I. iii, v. 321.
O terque quaterque beati. Énéid. I. i, v. 98.
Prævidēs implerunt falsis. Églog. vi, v. 48.
Nec vates Hælenus. Énéid. I. iii, v. 712.
Non aliter, quam si immissis. Énéid. I. iv, v. 670.
Homerus. Iliad. I. xxi, v. 410.
Nos tua progenies. Énéid. I. i, v. 250.
Hanc ego si potui. Énéid. I. iv, v. 419.
Et nunc ille quidem spe. Énéid. I. iv, v. 419.
Adrena nostri — quod nunquam. Églog. ix, v. 3.
Haud ignarus eram. Énéid. I. xi, v. 154.
Fuit et tibi tabis. Énéid. I. xii, v. 933.
Patria strinxit pietatis. Énéid. I. ix, v. 294.
Subit cari genitoris. Énéid. I. ii, v. 560.
Me quoque per multos simulis. Énéid. I. i, v. 632.
Dulces exuvie. Énéid. I. iv, v. 651.
Tuque optima ferrum. Énéid. I. xii, v. 777.
Nunc, o nunquam frustrata. Énéid. I. xii, v. 95.
Rharbe diu, res si qua. Énéid. I. x, v. 861.
En quid ago? rarsusne. Énéid. I. iv, v. 534.
Quid faceret? quo se. Géorg. I. iv, v. 504.
Quid faciat? qua vi. Énéid. I. ix, v. 399.
Quid primum deserta. Énéid. I. iv, v. 677.
Ipsæ cupit nivei. Énéid. I. xi, v. 39.
Implevitque sinus sanguis. Énéid. I. x, v. 819.
Moriensque suo se. Énéid. I. xi, v. 669.
Crudelis nati monstrantem. Énéid. I. vi, v. 448.
Ora virum tristi pendebant. Énéid. I. viii, v. 197.
Volebitur Euryalus. Énéid. I. ix, v. 433.
Vidi egomet duo. Énéid. I. iii, v. 623.
Omnes per mortes animam. Énéid. I. x, v. 854.
Diphni, tuum Parnus. Églog. v, v. 27.
Si mihi non hæc iur. Églog. vii, v. 43.
Maria ante exurere Turno. Énéid. I. ix, v. 115.
Nam si tellurem effundat. Énéid. I. xii, v. 204.
Mantua vœ miseræ. Églog. ix, v. 28.
Infelix, utcumque forent. Énéid. I. vi, v. 822.
Crimen amor vestrum. Énéid. I. x, v. 188.
Di capiti ipsius. Énéid. I. viii, v. 484.
Di tabæ Graiis. Énéid. I. vi, v. 529.
Du talent terris. Énéid. I. iii, v. 620.
Ἀποσιώπησις. Composé de *σιωπή*, silence, et de la préposition *ἀπό*, qui marque absence et privation.
Quos ego... Sed motos. Énéid. I. i, v. 139.
Nec vincere certo. Énéid. I. v, v. 194.

Quamquam, o si solite. Énéid. I. xi, v. 415.
Novimus et qui te. Églog. iii, v. 10.
Donce Calchante ministro. Énéid. I. ii, v. 100.
Eurydwen vox ipsa. Géorg. I. iv, v. 525.
Te dulces conjur. Géorg. I. iv, v. 465.
Te nemus Argivæ. Énéid. I. vii, v. 759.
Æneas ignarus abest. Énéid. I. x, v. 85.

LIVRE V.

CHAP. I. *Siccum, quod Frontoni adscribitur.* M. Botsch (Biographie universelle, t. xvi, p. 121, article FRONTON) a dit : « Fronton était sec ; et par sec, on ne peut pas entendre qu'il était concis ; car Macrobe distingue la brièveté, la concision de Salluste, de la sécheresse de Fronton. » Sec est bien, en effet, la traduction littérale de *siccum* ; mais ne pourrait-on pas le rendre également bien par le mot *simple*, c'est-à-dire, sans ornement ? En effet, le mot *sec*, en notre langue, est pris nécessairement en mauvaise part. Or, dans les trois autres genres de style dont Macrobe parle ici, les épithètes sont évidemment employées en bonne part. D'ailleurs, un défaut de style ne saurait constituer un genre de style. M. le cardinal Mai, éditeur de Fronton, a proposé de traduire par *style attique* ; mais cette version a été combattue. (Voy. *Biblioth. univers.*, Genève, 1816, in-8°, t. iii, p. 235.) M. Cornelius Fronton fut un des précepteurs de Marc-Aurèle, qui l'éleva au consulat et lui fit ériger une statue dans le sénat, l'an de Jésus-Christ 161. Fronton a écrit quatre livres des *Stratagèmes* de la guerre, un traité des *Aqueducs* de la ville de Rome, et un traité *De differentiis verborum*, imprimé dans les grammairiens de Putsch (p. 2191-2203) et dans plusieurs autres collections de ce genre. Les œuvres inédites de Fronton ont été publiées pour la première fois, sous ce titre : *M. Cornelii Frontonis opera inedita, cum epistolis item ineditis Antonii Pii, M. Aurelii, L. Veri et Appiani, nec non aliorum veterum fragmentis inventis, et commentario prævio, notisque illustratis Angelus Majus biblioth. Ambrosianæ a linguæ orientalibus; Metholanus, regis typis, 1815, 2 vol. in-8°.*

Et tempus, ubi. Énéid. I. iii, v. 2.
Veni summa dies. Énéid. I. ii, v. 324.
O patria! o Divum. Énéid. I. ii, v. 241.
Quis cladem illius. Énéid. I. ii, v. 361.
Turnus, ut antecolans. Énéid. I. ix, v. 47.
Fortè sacre Cybele. Énéid. I. xi, v. 768.
Sæpe etiam steriles. Géorg. I. i, v. 81.
Crassus (L. Licinius); le principal interlocuteur du dialogue de *Oratore*, de Cicéron.
O præstans animi. Énéid. I. xii, v. 19.
Haud talia dudum. Énéid. I. x, v. 599.

CHAP. II. *A Pisandro pæne ad verbum transcripserit.* M. Heyne (*Excursus 1, ad Lib. ii, rol. ii, p. 373 et seqq., edit. Lips.*, 1800) combat ces assertions de Macrobe. D'abord il trouve dans l'antiquité plusieurs écrivains du nom de Pisandre, parmi lesquels il en distingue deux principaux : l'un de Cambré, dans l'île de Rhodes, qui vivait durant la xxxix olympiade, et que d'autres font contemporain d'Eumopolis et antérieur à Hésiode. Il avait composé un poème sur Hercule, qui l'avait fait placer par les grammairiens d'Alexandrie dans leur *cycle* ou *canon épique*, après Homère, Hésiode, Panyleur et Antimaque. Le second Pisandre, bien postérieur au premier, était de Laranda, ville de Lycanie, et vivait sous Alexandre Maimée. Il composa un poème sur les *noées des dieux*, et des *héros* (*τῶν ἡρώων θεογενεῶν*). Entre un grand nombre

de considérations alléguées par le savant philologue de Göttingue, pour défendre Virgile de l'imputation de plagiat qui résulte de ce passage de Macrobe, il faut valoir principalement celle-ci : qu'on ne cite que deux livres du poème de l'ancien Piséandre, tandis que de celui du second, bien postérieur à Virgile, on en cite vingt-six, et, selon d'autres, cinquante-six livres; étendue qui semble en proportion avec un sujet qui, au dire de notre auteur, « commence aux noces de Jupiter et de Junon, et renferme toute la série des événements qui ont eu lieu depuis cette époque jusqu'à un siècle de l'auteur ». (*Jo. Mericæ ad Tryphiodor. dissert.*, p. LXIV et seqq.; *Oxonii*, 1741, in-8°).

- Trojae qui primus.* Eneïd., l. I, v. 1.
Vix e conspectu Sicular. Eneïd., l. I, v. 34.
Ilunc me digressum. Eneïd., l. III, v. 715.
Interea medium .Eneas. Eneïd., l. V, v. 1.
Salmone erant quatuor. Eneïd., l. X, v. 517.
Inde Mago proci. Eneïd., l. X, v. 521.
Belli commercia Turnus. Eneïd., l. X, v. 532.
Ἐνταυθὸς γὼν κείσο. Iliad., l. XXI, v. 122.
Islic nunc metuende. Eneïd., l. X, v. 557.
CHAP. III. *Νευρήν μὲν μεζῶ.* Iliad., l. IV, v. 123.
Addidit longe. Eneïd., l. XI, v. 860.
Ὀδύτι τις ἄλλη. Odys., l. XII, v. 403.
Non jam amplius ultra. Eneïd., l. III, v. 192.
Ἡρρύρρον δ' ἄρα κύμα. Odys., l. XI, v. 212.
Curvata in montis. Gœorg., l. IV, v. 361.
Τόσσον ἐνεβ' ἄλιζο. Iliad., l. VIII, v. 16.
Bis patet. Eneïd., l. VI, v. 578.
Ἀντὴρ ἐπὶ πόσιος. Iliad., l. I, v. 469.
Postquam cempta fames. Eneïd., l. VII, v. 181.
Ὅς ἔρατ' εὐγόμενος. Iliad., l. XVI, v. 249.
Auduit, et Phœbus. Eneïd., l. XI, v. 791.
Νῶν δὲ δὴ Αἰνεΐζο. Iliad., l. XX, v. 307.
Hic domus .Eneæ. Eneïd., l. III, v. 97.
Καὶ τὸτ' Ὀδυσσεύς. Odys., l. V, v. 297.
Extemplo .Eneæ solvitur. Eneïd., l. I, v. 96.
Ἠστὴν Ἀθηναίη. Iliad., l. VI, v. 303.
Armipotens praesens belli. Eneïd., l. XI, v. 483.
Ἦτ' ὀλίγη μὲν πρῶτα. Iliad., l. IV, v. 442.
Ingredieturque solo. Eneïd., l. IV, v. 177.
Καὶ τῶν νῆδωμος ὕπνος. Odys., l. XIII, v. 79.
Dulcis et alta quies. Eneïd., l. VI, v. 522.
Ἄλλ' ἔα τοι ἔρπειο. Iliad., l. I, v. 233.
Ut scēptrum hoc. Eneïd., l. XII, v. 206.
Est in recessu longo. Eneïd., l. I, v. 163.
Φόρωνος δὲ τις ἐστί. Odys., l. XII, v. 96.
CHAP. IV. *Eole, namque tibi.* Eneïd., l. I, v. 69.
Κεῖνον γὰρ ταμίην. Odys., l. X, v. 21.
Sunt mihi bis septem. Eneïd., l. I, v. 71.
Ἄλλ' ἴθι, ἔγω δὲ καὶ τοι Ναρπείον. Iliad., l. XIV, v. 267.
Hæc ubi dicta curum. Eneïd., l. I, v. 85.
Ὅς εἰπῶν, σύνταγεν. Eneïd., l. V, v. 291.
Ut primum lux alma data est. Eneïd., l. I, v. 310.
Ἄλλ' ὄτε δὴ τρίτον. Odys., l. X, v. 144.
Nulla tuarum audita mihi. Eneïd., l. I, v. 326.
Γουνοῦμαι σε, ἄνασσα. Odys., l. VI, v. 149.
O dea, si prima reptens. Eneïd., l. I, v. 376.
Τίς κεν ἔκεῖνα. Odys., l. III, v. 113.
At Venus obscuro gradientes. Eneïd., l. I, v. 415.
Qualis in Eurotæ ripis. Eneïd., l. I, v. 502.
Ὄη δ' Ἀρτεμις εἶσι. Odys., l. VI, v. 102.
Restitit .Eneas, claraque. Eneïd., l. I, v. 588.
Ἀστὴρ κακκαζάλης. Odys., l. XIII, v. 156.
Coram, quem queritis, adsum. Eneïd., l. I, v. 599.
Ἐνθὸν μὲν δὴ δὴ' αὐτὸς ἔγω. Odys., l. XXI, v. 207.
CHAP. V. *Conticere omnes.* Eneïd., l. II, v. 1.
Ἰδ' ἔρατ', οἷδ' ἄρα πάντας. Iliad., l. VII, v. 92.
Infundum, regno, jubes. Eneïd., l. II, v. 3.

- Ἀρχαλέον, Βασίλεια.* Odys., l. VII, v. 241.
Pars stupet innuptæ. Eneïd., l. II, v. 31.
Ἦ: δὲ μὲν εἰστέλει. Odys., l. VIII, v. 505.
Vertitur interea caelum. Eneïd., l. II, v. 274.
Ἐν δ' ἔπειτ' ὄκεκαθῶ. Iliad., l. VIII, v. 485.
Heu mihi! Eneïd., l. II, v. 274.
Ἦ πόσιος, ἢ μάλα δὴ μάλα κούετρος. Iliad., l. XXII, v. 373.
Jurensque Chœrebus. Eneïd., l. II, v. 312.
Ἡέρνε γὰρ Ὀθρυσσῆα. Iliad., l. XIII, v. 563.
Sic animis juvenum furor additus. Eneïd., l. II, v. 355.
Βῆ δ' ἴμεν, ὥστε λέον. Iliad., l. XII, v. 299.
Improvisum aspris relati. Eneïd., l. II, v. 379.
Ἦ: δὲ ὅτε τις τε δράκοντα. Iliad., l. III, v. 33.
Qualis ubi in lucem coluber. Eneïd., l. II, v. 471.
Ἦ: δὲ δράκων ἐπὶ χειρῶ. Iliad., l. XXII, v. 93.
Non sic aggeribus raptis. Eneïd., l. II, v. 496.
Ἦ: δ' ὅποτε πλήθων ποταμῶ. Iliad., l. XI, v. 492.
Ter conatus ibi collo. Eneïd., l. II, v. 792. Au lieu de *simillima fumo*, les textes de Virgile donnent ordinairement *simillima somno*.
Τρίς μὲν ἐρωμαθήρην. Odys., l. XI, v. 205.
CHAP. VI. *Postquam altum tenuere rates.* Eneïd., l. III, v. 192.

Ἄλλ' ὄτε δὴ τὴν νῆσον. Odys., l. XII, v. 403. Ce passage a déjà été cité au commencement du 3^e chapitre du présent livre.

- Accipe et hæc, manuum.* Eneïd., l. II, v. 486.
Δωρὸν τοι καὶ ἔγω. Odys., l. XV, v. 125.
Tendunt vela noti. Eneïd., l. III, v. 259.
Ἥμας δ' ὄπλα ἔκαστα. Odys., l. XI, v. 9.
Dextram Scylla latus. Eneïd., l. III, v. 420-32.
Ἐθεον μὲν γὰρ Σκύλλα, ἐπέρωθι. Odys., l. XII, v. 235-44.
Ἐνθα δ' ἐνὶ Σκύλλῃ. Odys., l. XII, v. 85-97.
O mihi sola me! Eneïd., l. III, v. 489.
Κεῖνον γὰρ τοιοῦτε πόδες. Odys., l. IV, v. 149.
Ter scopuli clamorem. Eneïd., l. III, v. 566.
Τῶ δ' ὑπὸ δὴα Νάρυδδα. Odys., l. XII, v. 104.
Qualis conjecta cervæ. Eneïd., l. IV, v. 69.
Ἄρπ' ἔλαρον κεράον. Iliad., l. XI, v. 475.
Dixerat. Ille patris. Eneïd., l. IV, v. 238.
Ἦ: ἔρατ'. οὐδ' ἀπίθησε. Iliad., l. XXIV, v. 339.
Ac relati amnosam valido. Eneïd., l. IV, v. 441.
Ὄιον δὲ τρέπερ ἔρνος. Iliad., l. XXV, v. 53.
Et jam primum novo. Eneïd., l. IV, v. 584.
Ἦως δ' ἐκ λεγγίον. Iliad., l. XI, v. 1.
Ἦως μὲν κροκοπέπλος. Iliad., l. VIII, v. 1.
CHAP. VII. *Ute plagus tenuere rates.* Eneïd., l. V, v. 8.

Ἄλλ' ὄτε δὴ τὴν νῆσον. Odys., l. XII, v. 403. Ce passage a déjà été cité deux fois dans ce livre; au commencement du 3^e chapitre et au commencement du 6^e.

- Utinam funderet pateris.* Eneïd., l. V, v. 98.
Ὄϊον ἀρυσσόμενος. Iliad., l. XXIII, v. 220.
Levibus hinc hamus consertam. Eneïd., l. V, v. 259.
Δωσω σὶ θυσίαια. Iliad., l. XXIII, v. 560.
Hæc ubi dicta, locum capiunt. Eneïd., l. V, v. 315.
Στῆν δὲ μεταστοιχεί. Iliad., l. XXIII, v. 358.
Constitit in digitis extemplo. Eneïd., l. V, v. 426.
Ἄντα δ' ἀνταγορμένοιο χειρῶ. Iliad., l. XXIII, v. 686.
Protinus .Eneas celeri. Eneïd., l. V, v. 485.
Ἀστὴρ ὁ τοῦνευρησι τίθει. Iliad., l. XXIII, v. 850.
Dixerat, et tenues fugit. Eneïd., l. V, v. 740.
Ἦυχῆ δὲ κατὰ χηρόνος. Iliad., l. XXIII, v. 100.

.Eneas, quo deinde ruis. Eneïd., l. V, v. 741. Le morceau parallèle de Homère manqué ici, comme cela est constaté par une lacune dans l'édition de Cologne. L'anne suppose que celui qui s'y trouvait était ce passage de l'Odyssée (l. II, v. 363) on Euryclée, nourrice de Télémaque, lui parler ainsi au moment de son départ. « Pourquoi,

« mon cher fils, as-tu résolu de parcourir la terre étant
« seul et isolé, etc. »

Ter conatus erat collo. Énéid., l. II, v. 792. Ces deux vers ont déjà été cités à la fin du 5^e chapitre du présent livre, comme appartenant au dixième livre de l'Énéide, parce qu'en effet Virgile les emploie dans les deux endroits, sans aucun changement.

« Ἔειπεν ἄνδρα ἔργων ἔθειον. Odys., l. XI, v. 203. Ces vers ont déjà été cités à la fin du cinquième chapitre.

Principio pinguem talvis. Énéid., l. VI, v. 244.

Ὁ δ' ἴσαν ἄλοτομοι. *Iliad.*, l. XXII, v. 144.

Κηδόμενος δὲ περ' ἑσθῆ. *Iliad.*, l. XXII, v. 163.

At pius Æneas ingenti mole. Énéid., l. VI, v. 232.

Ἀστὴρ ἐπεί νεκρός. Odys., l. XII, v. 13. Zeune remarque que ce passage, où il est question de la sépulture d'Élphéon, semble être une erreur de copiste, puisque Macrobe vient d'annoncer qu'il citera le morceau de la sépulture de Patrocle. En conséquence, il propose de substituer le passage de l'Iliade (l. XXII, v. 163) qui fait suite à la dernière citation d'Homère, et qui continue la description des funérailles de Patrocle.

Tunc consanguineus leti sopor. Énéid., l. VI, v. 278.

Ἐνθ' ὕπνον ἐφύλακτα. *Iliad.*, l. XIV, v. 231.

Quod te per culti jucundum. Énéid., l. VI, v. 363.

Νῦν δὲ σε τῶν ἀπίθην. Odys., l. XI, v. 66-78.

Nec non et Fitigon. Énéid., l. VI, v. 595.

Καὶ Φιτωνέων. Odys., l. XI, v. 575.

Non, mihi si lingue ventum. Énéid., l. VI, v. 625.

Ἰδρῆθον δ' οὐκ ἂν ἔγω. *Iliad.*, l. II, v. 488.

CHAP. VIII. *Hinc exaultri genitus.* Énéid., l. VII, v. 13.

Ἐξῶν δ' ἐν βήσσει. Odys., l. X, v. 210.

Quid petitis? que causa rates. Énéid., l. VII, v. 197.

Ὅ ξεῖνοι, τίνας ἔστέ. Odys., l. III, v. 71.

Ceu quondam nivi. Énéid., l. VII, v. 699.

Τῶν δ' ὥστ' ἀρῆθην. *Iliad.*, l. II, v. 459.

Illa vel intactæ segelis. Énéid., l. VII, v. 808.

Αἱ δ' ὅτε μὲν σικιστῶν. *Iliad.*, l. IX, v. 226.

Vesicula Æneas simul. Énéid., l. VIII, v. 182.

Τοῖσι δὲ βούν ἱερεύσαν. *Iliad.*, l. VII, v. 314.

Postquam exempta fumes. Énéid., l. VIII, v. 184.

Ἥριος Ἀρτείδης εὐρυκρείων. *Iliad.*, l. VII, v. 314.

Evandrum ex humili lecto. Énéid., l. VIII, v. 455.

Ἐξῶν δ' ὀρθωθείς, μάλακον. *Iliad.*, l. II, v. 42.

Ἢ δ' ἴμεν εἰς ἀγορῆν. Odys., l. II, v. 10.

O mihi prateritis refract. Énéid., l. VIII, v. 560.

Ἐθ' ὡς ἔβωσκε. *Iliad.*, l. XI, v. 669.

Qualis ubi oceanii. Énéid., l. VIII, v. 612.

Ὄϊος δ' ἄσπερος εἶσι. *Iliad.*, l. XXII, v. 317.

En perfecta mei promissa. Énéid., l. VIII, v. 612.

Ἀστὴρ ἐπιπύθῃ τούτῃ σάκος. *Iliad.*, l. XXII, v. 608.

Ille deo donis et fante. Énéid., l. VIII, v. 617.

Ἐγρηστο δ' ἐν χεῖρσιν. *Iliad.*, l. XI, v. 18.

CHAP. IX. *Iri, decus culti.* Énéid., l. IX, v. 18.

Ἴρι θεῶν, τίς τ' ἀρ' σε θεῶν. *Iliad.*, l. XXII, v. 182.

Nec solos tangit Atridas. Énéid., l. IX, v. 138.

Τι δὲ λαὸν ἀνήγαγεν. *Iliad.*, l. IX, v. 338.

Sed vos, o lecti. Énéid., l. IX, v. 146.

Ὀργασθ', ἱπποδάμοι Τρώες. *Iliad.*, l. XII, v. 440.

Quod superest, laeti. Énéid., l. IX, v. 157.

Νῦν δ' ἔργεσθ' ἐπὶ δεῖπνον. *Iliad.*, l. XIX, v. 275.

Sic ait illucrimans. Énéid., l. IX, v. 303.

Τυδείδῃ μὲν ὄωκε. *Iliad.*, l. X, v. 235.

Protnus armati incedunt. Énéid., l. IX, v. 308.

Τῶ δ', ἐπεὶ οὐν ἔπλοισαν. *Iliad.*, l. X, v. 272.

Egressi superant fossas. Énéid., l. IX, v. 314-24.

Τῶ δὲ βῆσαν προτέρω. *Iliad.*, l. X, v. 469.

Ἐξ ἐπιτορῆδος πυμάτης. *Ibid.*, v. 475.

Sed non augurio potuit. Énéid., l. IX, v. 327.

Ἄλ' οὐκ οἰωνοῖσιν. *Iliad.*, l. II, v. 859.

Et jam prima novo. Énéid., l. IX, v. 459.

Ἥιος δ' ἐκ λέρχων. *Iliad.*, l. XI, v. 1. Ces deux derniers passages ont déjà été cités à la fin du 6^e chapitre du présent livre.

Mater Eurygali... totum de Andromacha stumpsit. Énéid., l. IX, v. 459.

Ὅτις φραμένη μεγάρου. *Iliad.*, l. XXII, v. 460.

O vixit Phrygia. Énéid., l. IX, v. 617.

Ὅ πίπονας, κακ' ἐλέγγε. *Iliad.*, l. II, v. 235.

Quos alius muros. Énéid., l. IX, v. 782.

Ἦέ τινας φραμεν εἶνα. *Iliad.*, l. XI, v. 735.

CHAP. X. *Tela manu jancunt.* Énéid., l. X, v. 264.

Τρώες μὲν κλαγγῆ. *Iliad.*, l. III, v. 2.

Ardet utraque capitis. Énéid., l. X, v. 270.

Δαίε σὶ ἐκ κάρθους. *Iliad.*, l. V, v. 4.

Πυρραίνονθ' ὡς τ' ἄσπερος. *Iliad.*, l. XXII, v. 26.

Stat sua cuique dies. Énéid., l. X, v. 467.

Μοῖραν δ' οὐκ ἔτι φραμ. *Iliad.*, l. VI, 488.

Αἰνότατε Κρονίον. *Iliad.*, l. XVI, v. 440.

Fata vocant metascus. Énéid., l. X, v. 472.

Ἦίε τὸν δ' ἄγε μοῖρα. *Iliad.*, l. XII, v. 602.

Per patrios munes, per spes. Énéid., l. X, v. 524-36.

Ζώγραι, Ἀτρεὺς υἱέ. *Iliad.*, l. VI, v. 46.

Impastus stabula alta leo. Énéid., l. X, v. 723.

Ὅστε λέων ἐγράρη. *Iliad.*, l. III, v. 23.

Ἢ δ' ἴμεν, ὥστε λέων. *Iliad.*, l. XII, v. 299-308. Ce morceau a déjà été cité, moins les deux derniers vers, au milieu du 5^e chapitre du présent livre.

Spartitur et tellus lacrymis. Énéid., l. XI, v. 191.

Δουνοτο φάραθος. *Iliad.*, l. XXII, v. 15.

Cingitur ipse furens certatum. Énéid., l. XI, v. 486.

Ὅς φάτο Πάτροκλος. *Iliad.*, l. XVI, v. 130-39.

Purpureus veluti cum flos. Énéid., l. IX, v. 435.

Καρπὸν βορβορέων. *Iliad.*, l. VIII, v. 306.

CHAP. XI. *Qualis apes, etc.* Énéid., l. I, v. 430.

Ἦέτε θύναε εἶσι. *Iliad.*, l. II, v. 87. Clarke remarque, sur ce passage d'Homère, que Macrobe a en tort d'établir un parallèle entre deux comparaisons qui n'ont pas pour but de peindre la même chose.

O socii (neque enim). Énéid., l. I, v. 202.

Ὅ φίλι, σὺ γάρ. Odys., l. XII, v. 208.

Ac veluti summis. Énéid., l. II, v. 626.

Ἦρπεε δ' ὡς ὅτε τίς ὄρεσ. *Iliad.*, l. XII, v. 389. Homère

emploie la même comparaison (*Iliad.*, l. IV, v. 482), et c'est sur ce passage que Clarke adresse à Macrobe le même reproche qu'il lui a adressé au sujet de la comparaison de l'essaim d'abeilles. Voyez ci-dessus.

Haud segnis strato surgit Palinurus. Énéid., l. III, v. 513.

Ἀστὴρ ὁ πηγάδιον. Odys., l. V, v. 270.

Arctos. Nous l'avons nommé plus haut, d'après Virgile, l'*Arcture*. C'est une étoile de la première grandeur, située à la queue de la grande Ourse, entre les jambes du Boote (Bouvier). Néanmoins les poètes se servent ordinairement de ce nom pour désigner l'Ourse elle-même.

Nec tibi diva parens. Énéid., l. IV, v. 365.

Νηλεΐς, σὺ ἀρ' σοί. *Iliad.*, l. XVI, v. 33.

Quoniam videlicet in moribus mollescentis, etc. Vuit dans Aulu-Gelle (l. XII, c. 1), ou notre auteur a puisé la dissertation du philosophe Favorin, pour démontrer que les meres doivent allaiter elles-mêmes leurs enfants.

Non tam precipites bijugo. Énéid., l. V, v. 144. La même comparaison se trouve dans les Géorgiques (l. III, v. 103).

Ὁ δ' ὡς ἐν πεδίω τετραπόροι. Odys., l. XIII, v. 81. Au lieu de ce passage, l'édition de Cologne donne les vers 500-

501 du livre XVIII de l'Iliade, qui ne seraient pas moins convenables à la comparaison.

Ἰψὸς ἀερόμενος. Cette expression indique l'action des chevaux attelés à un char, qui élevent la partie supérieure de leurs corps pour galoper.

Magno reluti cum flamma. Énéid., I, VII, v. 462.

Ἰς δὲ λέσθης τοῖς ἔνδοι. Iliad., I, XVI, v. 362.

Ἀμφόλοδον. On peut voir, sur la signification et la valeur de ce mot, Ernesti, *ad Callimach. II. in Dian.* 61.

Portam, quæ ducis imperio. Énéid., I, IX, v. 675.

Νήπιοι ἐν δὲ πλώσει. Iliad., I, XII, v. 127-36.

Olli dura ques. Énéid., I, X, v. 745.

Ἔς δὲ μὲν αὐθι. Iliad., I, XI, v. 241.

CHAP. XII. *Spargit rara ungula.* Énéid., I, XII, v. 337.

Αἶματι δ' ἄζων. Iliad., I, XI, 534.

Et luce coruscus athena. Énéid., I, II, v. 470.

Αρχὴ γὰρ κείνη κοροῦθον. Iliad., I, XIII, v. 341. Ces citations de fragments de vers font éprouver le besoin de justifier le parti pris de traduire en français toutes les citations de Macrobe. Répéter dans le corps de la traduction les hémistiches latins ou grecs cités dans le texte, eût été, dans plusieurs chapitres, répéter le texte et non le traduire. Ce qui peut se trouver d'incohérent dans la traduction de quelques lambeaux d'hémistiches est sur-le-champ réparé par l'inspection du texte qui s'offre à l'œil à côté de la traduction. Au reste, c'est ici une des difficultés matérielles qui avaient repoussé si longtemps toute tentative de traduction de Macrobe.

Quærit pars semina flammæ. Énéid., I, VI, v. 5.

Σπέρμα πυρός σωζων. Odys., I, V, v. 490.

Indum sanguineo reluti. Énéid., I, VII, v. 67.

Ἔς δ' ὅτε τίς τ' ἐλέφαντα. Iliad., I, IV, v. 141.

Si tangere portus. Énéid., I, IV, v. 612.

Κῶθι, Ποσειδάων, γαίργε. Odys., I, IX, 528.

Proxima Circeæ radinitur. Énéid., I, VII, v. 10.

Ἦεν, ὄρα μὲν γὰ σπέος. Odys., I, V, v. 57.

Maconi regi. Énéid., I, IX, v. 546.

Βουκόλιον δ' ἦν νόος. Iliad., I, VI, v. 23.

He autem expirans. Énéid., I, X, v. 739-43.

Ἄλλο δὲ τοι ἔριον. Iliad., I, XVI, v. 852.

Τὸν καὶ τεθνεωτα. Iliad., I, XIII, v. 364.

Qualis ubi aut leporem. Énéid., I, IX, v. 564.

Οἴμωσεν δὲ αἰεὶς. Iliad., I, XXII, v. 308.

CHAP. XIII. I. *Tunc caput orantis.* Énéid., I, X, v. 554.

Φθγγόμενος δ' ἄρα. Iliad., I, X, v. 457.

Ἦουσι δ' Εὐμῆλιο. Iliad., I, XXII, v. 380.

Humescunt spumas. Géorg., I, III, v. 3.

Ἰγνα τύπε πόδεσσιν. Iliad., I, III, v. 764.

Calceumq; terit. Énéid., I, V, v. 324.

Κεῖτ' ἀποδομώσας. Odys., I, IX, v. 372.

Cervicem infle cam posuit. Énéid., I, III, v. 631.

Ἄρματα δ' ἄλλοτε. Iliad., I, XXII, v. 368.

Janque humiles. Géorg., I, III, v. 108.

Ἰασίων δ' ὕπερ ἤγε. Odys., I, VI, v. 107.

Grad usque deas. Énéid., I, I, v. 505.

Ἦρεῖς γὰρ θεαὶ ἔσται. Iliad., I, II, v. 485.

Et meministis enim. Énéid., I, VII, v. 615.

Αὐτὰρ ὁ θυρόν. Iliad., I, XX, v. 403.

Clamores simul horrendus. Énéid., I, II, v. 222.

Taurum Neptuno. Iliad., I, III, v. 119.

In segetem reluti. Énéid., I, III, v. 304.

Ἔς δ' ὅτε πύρ. Iliad., I, XI, v. 155.

Θύνη γὰρ ἀμπελίον. Iliad., I, V, v. 87.

Adversus rupo ceu quondam. Énéid., I, II, v. 416.

Ἔς δ' ἀνεμοὶ δῶσ. Iliad., I, IX, v. 4.

Ἔς δ' Εὐρώς τε Νότος. Iliad., I, XVI, v. 765.

Prosequitur surgens a puppi. Énéid., I, III, v. 130.

Ἦμέν δ' αὖ κατόπισθε. Odys., I, XI, v. 6.

Fisceribus miserorum. Énéid., I, III, v. 622.

Ἄλλ' ὅγ' ἀνείλας ἐτάροισ. Odys., I, IX, v. 288.

He et Aloudas geminos. Énéid., I, VI, v. 582.

Ἦρῶν τ' ἀντιθέων. Odys., I, XI, v. 307.

Fluctus uti primo. Énéid., I, VII, v. 528. Voy. Géorg., I, III, v. 237.

Ἔς δ' ὅτ' ἐν αἰγιαλῶ. Iliad., I, IV, v. 422.

Incerti; idque ratum. Énéid., I, X, v. 113.

Ἦ, καὶ κωνέησιν. Iliad., I, I, v. 528.

Καὶ τὸ κατεδιδόμενον Στυγός. Iliad., I, XV, v. 37.

Ora puer prima signans. Énéid., I, IX, v. 181.

Ἦρῶντων ὑπὸ γαίρῳ. Odys., I, X, v. 279.

Ut fera, quæ densa. Énéid., I, IX, v. 551. Voir aussi I, XII, v. 4.

Ἦρῆσιδης δ' ἐπέρωθεν. Iliad., I, XX, v. 164.

Haud aliter Trojanæ acies. Énéid., I, X, v. 109.

Ἄσπις ὄγ' ἀσπίδ' ἔραυε. Iliad., I, XIII, v. 131. Voyez Clarke (*ibid.*). Voyez aussi un passage de Tyrtée, dans l'édition d'Adrien Klotz (Altenbourg, 1767, in-8°, p. 33), ou l'on trouve réunies les imitations d'Homère tentées par divers poètes.

Utque volans alle. Énéid., I, XI, v. 751.

Ἔραυς γὰρ σπρον ἐπὶ ῥῆε. Iliad., I, XII, v. 200. Cette comparaison a été reproduite en vers latins par Cicéron; et ceux-ci traduits en vers français par Voltaire.

Vergilius solam aquilæ prædam refert. Pope justifie Virgile contre la critique de Macrobe, par le motif que le but de la comparaison du poète latin est différent de celui d'Homère (*V. Clark. ad hoc Iliad.*).

Parru metu primo. Énéid., I, IV, v. 176.

Ἦτ' ὄλεγγ' μὲν πρώτα. Iliad., I, IV, v. 442.

Δαίτι ὅτ' ἐκ κόροθος. Iliad., I, V, v. 4.

Tremunt sub vertice cristæ. Énéid., I, IX, v. 732. Voy. aussi I, VIII, v. 680.

Ardet aper capiti. Énéid., I, X, v. 270.

Cui triplici cruenta. Énéid., I, VII, v. 785.

Terrabilem cristis galeam. Énéid., I, VIII, v. 620.

Ἦ, καὶ κωνέησιν. Iliad., I, I, v. 528. Ce vers est déjà cité une fois dans le cours de ce même chapitre.

Denm donus alta silesit. Énéid., I, X, v. 101.

Καὶ τότε δὴ γρήσεια. Iliad., I, XXII, v. 209.

Nunc juvenem imparibus. Énéid., I, XII, v. 149.

Juppiter ipse duos. Énéid., I, XII, v. 725.

CHAP. XIV. *Arietat in portis.* Énéid., I, XI, v. 890. Au lieu de *arietat*, on lit *ajetat*, ce qui forme un dactyle et sauve l'irrégularité du vers.

Parictibus lectum caecis iter. Énéid., I, V, v. 589.

Et duros obice postes. Énéid., I, XI, v. 890. Au lieu de *obice*, on lit *obice*, ce qui sauve l'irrégularité du vers.

Consilium ipse pater. Énéid., I, XI, v. 469.

Quin protinus omnia. Énéid., I, VI, v. 33.

Vulcano decoquit humorem. Géorg., I, I, v. 295.

Spumas miscet argenti viraque sulphura. Géorg., I, III, v. 449. Ce vers se trouve correct, au moyen de la leçon suivante adoptée par les éditeurs de Virgile :

Spumas miscet argenti ac sulphura viva.

Arbutus horrida. Géorg., I, II, v. 69. Les licences de versification, dont Macrobe fait presque un mérite à Virgile, sont considérées, principalement dans l'Énéide, comme des imperfections qui une mort prématurée ne permit pas au poète de faire disparaître.

Ἰσπυρος δὲ ἐπιθάλας ἐκπτόν. Iliad., I, XI, v. 679.

Omnia vincit amor. Églog., X, v. 69.

Nudus in ignota, Palmyre. Énéid., I, V, v. 871.

Pan etiam Arcadia. Églog., IV, v. 58. Iliad., I, II, v. 671. Ce passage pourrait même avoir échappé au ce-

1797, in-8°). *L'Argonautique* a été traduite en français par M. Caussin (Paris, 1798 et 1802, un vol. in-8°).

Carmen Pindarum, quod est super monte Ætna. Pith. od. 1, v. 40. L'édition de Cologne fait remonter la citation trois vers plus haut. Au reste, ce passage est pris en grande partie dans Aulu-Gelle (l. xvii, c. 10).

Portus ab accessu ventorum. *Énéid.*, l. iii, v. 570.

Hocce a Pindaro scriptum. Les critiques de Macrobie sur ce passage de Virgile ne paraissent pas entièrement justes. Il est bien certain qu'un volcan en éruption vomit tout ensemble des matières incandescentes, et d'autres qui ne sont que brûlées ou noircies; qu'il lance hors de son cratère des colonnes d'épaisse fumée, des quartiers énormes de rochers, et des matières en fusion. Ce qui prouve d'ailleurs que cette critique a été faite un peu légèrement, c'est qu'elle suppose que Virgile attribue aux rochers l'action de *gemere*, tandis que le *cum genuit* du texte se rapporte au volcan; ce qui est à l'abri de l'ombre du reproche. Plusieurs critiques, entre autres la Cerda, ont défendu Virgile contre ces attaques inconsidérées.

Dirus Ulysses. *Énéid.*, l. ii, v. 261 et 762.

Spelæa ferarum. *Eglog.* x, v. 52.

Dardania tecta. *Géorg.*, l. iv, v. 179.

Attaque Panhera. *Géorg.*, l. iv, v. 463. Les textes de Virgile donnent aujourd'hui *Pangæa*, montagnes de la Thrace.

Thyas, ubi auditio. *Énéid.*, l. iv, v. 302.

Non tibi Tyndaridis. *Énéid.*, l. ii, v. 601.

Ferte simul Faunisque. *Géorg.*, l. i, v. 11.

Hinc atque hinc glomerantur. *Énéid.*, l. i, v. 500.

Pars pedibus plaudunt. *Énéid.*, l. vi, v. 644.

Milesia vellera nymphae. *Géorg.*, l. iv, v. 334.

Aleandranque, Holumque. *Énéid.*, l. ix, v. 767.

Amphion Dircaus. *Eglog.* ii, v. 24.

Et senior Glaucus chorus. *Énéid.*, l. v, v. 823.

Parthenius. — De Nicée, fut fait prisonnier par Cinna durant la guerre de Mithridate, et conduit à Rome, où il devint le maître de Virgile. Il vécut, à ce qu'on pense, jusqu'au temps de Tibère, si toutefois l'on n'a pas mal interprété un passage de Suidas, qui dit que Tibère aimait beaucoup Parthénien, ce qui pourrait bien ne se rapporter qu'à ses ouvrages. De plusieurs livres qu'il avait écrits, un seul nous est parvenu. Il est intitulé *περί ἑρωτικῶν παθημάτων*. C'est un recueil de trente fables ou contes érotiques, parmi lesquels on trouve des citations intéressantes de vieux poètes. L'ouvrage de Parthénien a été traduit en latin par Cornario (Basle, Froben, 1531, in-8°), et récemment édité par Heyne (Goettingue, 1798, in-8°). Il a été traduit en français, durant le seizième siècle, par Jean Fournier, ou Fornier, traduction reimprimée dans la *Bibliothèque des romans grecs*; Paris, 1797.

Γλαύκος καὶ Νηρῆς. Le vers de Parthénien est cité aussi par Aulu-Gelle (l. xii, c. 26); mais on lit *Εὐνολία* (Italie), au lieu de *Ἰωίω*.

Glaucus et Panopea. *Géorg.*, l. i, v. 437.

Tritonisque citi. *Énéid.*, l. v, v. 822 et 824.

Orpheu, Calliopea. *Eglog.* iv, v. 57.

Didymus, a circe, Diomedem. *Énéid.*, l. xi, v. 243.

CIAP. XVIII. Liber et alma Ceres. *Géorg.*, l. i, v. 6.

Aristophanes in comædia Cocalo. Il ne nous reste que quelques fragments de cette pièce; on les trouve dans l'édition de Brunck. Cocalus fut un roi de Sicile qui donna la mort à Minois, lequel était venu chez lui en poursuivant Dédale. Selon Hygin, ce seraient les filles de Cocalus qui auraient commis ce meurtre, en jetant sur la tête de leur hôte l'eau qu'elles avaient fait chauffer pour lui laver les pieds. Voyez Diodore de Sicile (l. iv), Justin (l. iv, c. 2). — L'édit. de Cologne porte *in comædia Catalo*.

Acheloua pro quavis aqua decerent. Eustathe dit : « D'après une ancienne tradition, on avait beaucoup de « vénération pour l'Achéloüs, et même c'est de lui que « l'eau en général était appelée Achéloüs. » (Eust., p. 1231, l. 10 et 11). Zénodote d'Éphèse supprimait un vers d'Homère, en se fondant sur cette même opinion. Voici le passage d'Homère :

τῷ οὐδὲ κρείων Ἀχελῷος ἰσοπαρεῖται,
οὐδὲ βραθυρότατο μεγαθήνην; Ἰλακνοῖο,
ἔξ ὅσῃρ πάντες ποταμοὶ καὶ πᾶσα θάλασσα.

(Il., l. xvi, 194 seq.)

« Le puissant Achéloüs ne tente point de s'égaliser à lui, « ni même l'immense Océan aux profonds abîmes, du- « quel naissent toutes les fontaines, toutes les mers. » Le tranchement de Zénodote portait sur le vers 193. Alors le sens est : « Il ne tente point de s'égaliser à lui, le puissant Achéloüs, duquel naissent tous les fleuves, toutes « les mers. »

Ephorus. Historien grec, naquit à Cumès, dans l'Asie Mineure, vers l'an 363 avant J. C., et fut le contemporain d'Eudoxe et de Theopompe. Isocrate lui persuada de renoncer au forum, pour écrire l'histoire. Il est surtout célèbre par son histoire des guerres que les Grecs soutinrent contre les barbares pendant sept cent cinquante ans, depuis la guerre de Troie ou le retour des Héracides. Cet ouvrage était divisé en trente livres, précédés chacun d'un *proœmium*. Quintilien dit que son style manquait de verve et de chaleur. On croit qu'il mourut vers l'an 300 avant J. C. Outre son histoire, il avait composé les ouvrages suivants : 1. *Εὐρήματα* (des inventions), en deux livres (*Suid.*, *Athen.*, l. i, c. 8); 2. *des biens et des maux*, en vingt-quatre livres; 3. *Recum admirabilium, quæ in quavis regione visuntur*, lib. xii; 4. *Σύσταγμα ἐπιχώρων* (de la constitution de la patrie); 5. *περὶ λέξεως* (dustyle). Les ouvrages d'Ephore sont perdus aujourd'hui; ce qui nous reste a été recueilli sous le titre suivant : *Ephori Cumei fragmenta collecta atque illustravit Meier Marx, literarum in academiâ Heidelbergensi magister.* — *Præfatus est* Frid. Creuzer; *Carolusruher*, 1813.

Didymus. Grammairien grec, qu'il ne faut pas confondre avec l'illustre aveugle fondateur de la célèbre école d'Alexandrie, quoique natif comme lui de cette ville. Aucun auteur ancien ou moderne n'a égalé la fécondité qu'on attribue à celui-ci. Athénée compte trois mille cinq cents traités de sa composition. Il en avait écrit quatre mille suivant Sénèque, et Origène lui en donne jusqu'à six mille. Il faut remarquer cependant que les rouleaux des anciens étaient loin de contenir autant que nos volumes ordinaires d'impression. De tout cela, il ne nous reste plus rien; car les scolies sur l'Iliade et l'Odyssée, que Schreverius a publiées dans son édition d'Homère (Amsterdam, 1656, deux vol. in-4°), imprimées déjà à part à Venise et à Paris, et que quelques auteurs attribuent à Didyme le grammairien, ne sont pas vraisemblablement de lui, puisqu'il y est cité; mais elles sont sans doute extraites des siennes par quelque grammairien plus récent, qui y a ajouté celles de quelques autres. Elles sont intitulées *Scholæ minoræ antiquæ*. Didyme vivait sous le règne d'Auguste.

Δείξω μὲν ἀργεννοσύνην Ἀχελῷω ῥέον. Au lieu d'ἀργεννοσύνην on ne présentait aucun sens, Barneus rétablit *ἀργείων*; ce qui donne le moyen de traduire : « Je montrerai « aux Argiens le cours de l'Achéloüs. » (*Hippisyl. fragm.*, *edit. Beck.*, t. iii, p. 449.)

Quos dices Anagnia pascit. *Énéid.*, l. vii, v. 684.

Tragedia que Melæger inscribitur. Il ne nous en reste que quelques fragments.

CHAP. XIX. *Nondum illi flavus*. Éuclid, l. iv, v. 698.

Cornutus. L'édition de Cologne lui donne le prénom d'*Aurelius*. Il portait aussi celui d'*Inuus*, probablement parce qu'il était afranchi de la famille des Sénèque. Il était né à Leptis, sur la côte d'Afrique. Il professa la philosophie stoïcienne à Rome avec distinction, et compta parmi ses disciples Lucien et Perse. Ce dernier lui a adressé sa cinquième satire. On a de lui une *Théorie* (ou, selon un manuscrit, *Allegorie de la nature des Dieux*), publiée plus d'une fois sous le nom de *Phurnutus*. Cornutus explique dans cet ouvrage la mythologie grecque par l'allégorie et la physique. Villoison, qui regardait ce traité comme l'abrégé de la philosophie des stoïciens, en avait préparé une édition revue sur un grand nombre de mss., avec une nouvelle traduction latine et des notes. Son travail est déposé aux mss. de la bibliothèque du Roi. Cornutus avait aussi composé des commentaires sur Virgile et Terence; ils ne nous sont point parvenus.

Ήδ' ὄν γυνή γάστρου. Euripid. *Alceste* v. 74.

Hinc ego tibi sacrum. Éuclid, l. iv, v. 702.

Falceibus et messis ad lunam. Éuclid, l. iv, v. 513.

Ἐπιστολαί. (Cf. Casaubon ad *Athen.* vii, 4, p. 493) Après le fragment cité par Macrobe, il ne nous en reste qu'un autre de cette tragédie, conservé par le scolaste d'Apollonius de Rhodes (*ad.* ii, 1213).

Mecum habet patagus, ōs, morbus. M. Durosoy traduit, je ne sais sur quel fondement : « L'apoplexie, les pâles couleurs, et l'airain vénéneux. » Il est difficile d'assigner un sens précis à ces vers, d'autant que le nom et le sujet de la pièce de Plante, à laquelle il a dû appartenir, nous sont inconnus. Voici l'explication qu'on donne des trois mots qui le terminent. On suppose d'abord qu'il s'agit des Corymbantes, ou prêtres de Cybèle. Festus est le seul des auteurs anciens qui emploie le mot *patagus*; et il dit que c'est le nom d'une maladie; mais Pontanus pense que c'est seulement l'effet de la maladie, c'est-à-dire ces violents mouvements de tête que faisaient ceux qui étaient atteints du corymbantisme (*morbus patagus*); *ōs* indique le bruit que faisaient les corymbantes en frappant fortement sur l'airain (*Strab.* l. x). Scaliger (*in coniect.*) prétend que cette maladie se manifeste par des taches sur le peau, et qu'elle frappe de mort subitement ceux qu'elle attaque. Il fait dériver son nom du verbe grec *πατάσσω*, frapper avec bruit; et il pense que c'est du substantif *πάταγος* ou *παταγή* qu'est formé, au moyen d'une transposition de lettre, le mot français *tapage*. On peut consulter Turnèbe (*Adversarior.* l. xvi, c. 22), lequel dit aussi que le *patagus* est une maladie de la vigne.

Curetum soultus, crepitantiaque æra. Géorg., l. iv, v. 153.

Carminius. Servius (*ad. Æneid.* l. v, v. 233) cite de lui un traité *De elocutionibus*. Meursius propose de lire Grapius (Licinius Flaccus).

Tages. Fils de Génus et petit-fils de Jupiter, enseigna le premier aux Étrusques la divination et la science augurale. Un laboureur, au rapport de Cicéron (*de Divinat.* n, 23), vit un jour sortir tout à coup, du sillon qu'il traçait aux environs de Tarquinie, une motte de terre, qui prit subitement la forme d'un enfant; c'était Tages, qui se mit aussitôt à parler, et à instruire de l'avenir les personnes attirées par le prodige. Voilà, continue Cicéron, quelle fut l'origine des auspices. Voyez Ovide (*Métam.* l. xv, v. 558), et Lucain (*Phars.* l. i, v. 673).

Stabat in egregiis Arcentis filius. Éuclid, l. iv, v. 581.

Hæc est omnīs historia, que de Palicis. Nous ajoutons ici quelques détails, pour compléter ceux que Macrobe vient de donner sur les Palices. Selon Hesychius, ils étaient

fils d'Adraus, dieu sicilien. La nymphe Thalie, leur mère, selon l'opinion de ceux qui les font fils de Jupiter, s'appelait aussi Etma, et était fille de Vulcaïn. Aristote, avant Macrobe, avait décrit le mode de prêter serment, en usage aux bords des lacs *Delli*. Il nous apprend que la formule du serment était écrite sur des billets qui surnaageaient s'il était conforme à la vérité, et qui coulaient au fond lorsqu'on se jurait. Aristote et Étienne de Byzance disent que, dans ce dernier cas, les coupables périsaient dévorés par un feu secret; mais Diodore de Sicile prétend qu'ils étaient seulement frappés de cécité. Le temple des Palices était un asile pour les esclaves qui luyaient les mauvais traitements de leurs maîtres, lesquels ne devaient les reprendre qu'en garantissant de les traiter plus humainement. Cela peut expliquer l'épithète *placabilis*, que Virgile donne à leur autel. Néanmoins, on leur immola dans le principe des victimes humaines. Les mythographes considèrent les Palices, comme les dieux des eaux thermales. Étienne de Byzance (*de urbib.* au mot *παλική*).

Callias. Festus (édit. de Daquier, ad *usum*, p. 455.), parle du passage de son histoire qui concernait Agathocle. Athénée (l. xi) nous apprend qu'il avait extrêmement flatté ce roi, et qu'il fut libéralement récompensé par lui. On croit que Callias vivait vers l'an 316 avant J. C.

Ἡ δὲ Ἐρώκη τῆς μὲν Γελοῦας ὅσον ἐνενηήκοντα οὐδῶκα διεστραχεν. M. l'abbé Fr. Ferrata, professeur de physique à l'université de Catane, dans un ouvrage intitulé *Memoria sopra il lago Nafzia*, etc. (Palerme, 1805, petit in-4°), s'est efforcé de prouver que ce lac, dont la description moderne offre une analogie frappante avec la description donnée par Macrobe, est l'ancien lac des Palices, dont il est ici question. Ce lac est situé au centre de la vallée de Noto. Le résultat de l'opération, dit M. Ferrata, dépendait entièrement des prêtres. Il ne s'agissait que de faire entrer celui qui subissait l'épreuve, dans l'atmosphère du gaz, ou de le préserver de son action en le faisant plus ou moins incliner vers le fond du cratère. L'asile sur l'autel des Palices fut accordé aux esclaves l'an 650 de Rome, sous le consulat de Marius et de Fimbria. On trouve une analyse du mémoire sur le lac Nafzia, dans la *Revue encyclopédique*, t. v, p. 298-303. — Le mot Eryx fut ainsi nommé à cause du géant Eryx, fils de Butès et de Vénus, qui y avait son tombeau. Vénus y était adorée sous le nom de Vénus Érycine. Voyez Pomponius Mela (l. ii, c. 7), et Pausanias (l. iii, c. 16). — Géla était une ville située dans la partie méridionale de la Sicile, à environ dix milles de la mer. Elle fut fondée par une colonie de Crétois et de Rhodiens, l'an 113 avant Jésus-Christ. Voyez Pausanias (l. viii, c. 46)

Polémon. On connaît plusieurs Polémons. Celui-ci est probablement Antonius, natif de Laodicée, contemporain de Trajan et d'Adrien. Il ouvrit à Smyrne une école de rhétorique et de sophistique, dont il nous reste deux déclamations, intitulées *Ἐπιτάριοι λόγοι*. Ce sont deux discours, supposés prononcés en l'honneur de deux héros de Marathon par leurs pères.

Ἐν τοῖς κρινῶν ἐνδομήτων. Au lieu de ces mots, un manuscrit de Macrobe de la bibliothèque de de Thou portait : *ἐν τοῖς καὶ τριῶν ἐσσημαμένων*. « Il faut s'être abstenu de toute « souillure charnelle et de certains mets. »

Xenagorus. L'édition de Cologne porte *Anaxagorus*. CHAP. XX. *Humida solstitia*. Géorg., l. i, v. 100.

Ἴδρι δ' ἔκτανον πολυπιδάκκα. *Iliad.*, l. viii, v. 47.

Ὅς ὁ μὲν ἀτρέμας. *Iliad.*, l. xiv, v. 352. Voy. aussi v. 292.

Epiharinus. Poète et philosophe pythagoricien, natif de Sicile et contemporain d'Itiéron. Il composa des comédies, et fit faire à ce genre de poème des progrès assez notables pour qu'Aristote et Theophraste lui en attribuent l'invention. Il écrivit aussi des traités de médecine et de

philosophie. Nous voyons qu'Ennius traduisit du grec un poème d'Épicharme sur la nature des choses. Au rapport d'Aristote et de Plin, il ajouta deux lettres à l'alphabet grec : le T et le X. On a les titres de 40 comédies d'Épicharme; mais il n'en reste qu'un petit nombre de fragments recueillis dans les *Comicorum Græcorum sententiæ*. M. Harles a publié une thèse. *De Epicharno* Leipzig, 1822.

Assos. Plusieurs villes de l'Asie ont porté ce nom. Ici, il est facile de voir qu'il s'agit d'une ville de Mysie, dont Strabon (l. xii) donne la description. Il en est aussi fait mention dans les Actes des Apôtres (cap. xx, v. 13 et 14).

Gargara. Voyez Strabon (l. xii) et Plin (l. v, c. 50).

Antandrus. Strabon (l. xii) place cette ville dans la Mysie, au fond du golfe d'Adramyste, au pied de cette partie de l'Ida qui fut surnommée *Alexandrea* parce que Paris, surnommé aussi Alexandre, y prononça son jugement entre les trois déesses. Voyez Ptolomée (l. v, c. 2) et Pomponius Méla (l. i, c. 18). On croit que c'est sur les ruines de cette ville que s'est élevé le bourg grec de Saint-Dimitri.

Arali etiam liber fertur elegiæ. Ces poèmes d'Aratus ne sont point parvenus jusqu'à nous.

Diotime. Il y eut plusieurs écrivains de ce nom. L'un de Thèbes, dont parle Plin (*Nat. Hist.* l. xxvii, c. 7); Diotime de Milet, rheteur; Diotime d'Héraclée, cité par Athénée (l. xii); enfin Diotime Adramyste, auquel M. Schneider attribue des épigrammes qu'on trouve dans l'Anthologie grecque sous le nom de Diotime.

Alcæus. Il est surtout célèbre comme poète lyrique, et a laissé son nom au vers alcæique. Il avait composé, en outre, des satires et des épigrammes. Diogène Laërce, Athénée, Suidas, nous ont conservé des fragments de ce poète. Ils ont été recueillis par H. Estienne, à la suite de son *Pindare* (1560, in-16). On en trouve la traduction dans les *Soirées littéraires de Coupé* (l. vi, p. 193). Tout ce qui nous reste d'Alcée a été réuni sous ce titre : *Alcæi poetæ lyrici fragmenta edidit Th. Fr. (Hæler, 1810, in-8°)*.

Achærensium. v. 3. Acharnes était un bourg à soixante stades d'Athènes.

CHAP. XXI. Cape Mæoniæ Chærcisia. Géorg., l. iv, v. 380.

Hic duo rite mero. Énéid., l. v, v. 77.

Inferimus tepido spumantia. Énéid., l. iii, v. 66.

Et gravis attrita pendebat. Églog., vi, v. 17.

Et sacer implevit detram. Énéid., l. viii, v. 278.

De pæculorum generibus. Voir sur les diverses coupes des anciens, et particulièrement sur celles dont Macrobe parle dans ce chapitre, le livre xii d'Athénée, où Macrobe a puisé presque tout ce qu'il dit sur ce sujet. Voir aussi l'*Histoire de l'art chez les anciens*, par Winkelman.

Pherecydes in libris Historicarum. Surnommé l'*Attique*, historien né à Paros, l'une des Sporades, recueillit les traditions relatives à l'ancienne histoire d'Athènes. Il vivait sous le règne de Darius, fils d'Hystaspes, environ cinq siècles avant J. C. Ce qui nous est parvenu de cet écrivain a été recueilli sous ce titre : *Pherecydis historicarum fragmenta græce ex variis scriptoribus collegit, commentationem de Pherecyde utroque præmisit, denique fragmenta Accesit et indices adjecit P. G. Struz (Gera, 1798, in-8°)*.

Chærcisia. On avait en le texte altéré, parce qu'on trouvait de la contradiction entre *ansatum medioriter*, et *ansis a summo ad inferum pertinentibus*; et l'on avait proposé deux corrections : ou de lire, au moyen d'une transposition, *compressum medioriter, ansatum, ansis a summo*, etc., ou bien de lire *acatum* (crochant), au lieu d'*ansatum*, ou bien enfin, au lieu de *medioriter*, de lire *utrumque*. On peut voir sur ce passage les paroles qu'Athénée (*De sympothesi*, l. xi, c. 7) met dans la

bouche de Callixène, et les remarques de Casaubon (*ibid.*).

Aclepiades. Il a existé un grand nombre d'écrivains de ce nom, médecins, poètes, historiens, philosophes, rhéteurs. Rien ne détermine celui dont il peut être question ici. Voyez *Catalogus poetarum epigrammaticorum*, dans les *Aumadeversions* de Jacobs sur l'*Anthologie grecque* (t. iii, p. 180).

Naralis veli partem inferiorem. Au lieu de *veli* (voile), Zenne propose de lire *mali* (mât), ce qui est conforme au texte d'Athénée.

Cratinus. Poète comique d'Athènes, célèbre par ses écrits et par son amour pour le vin. Il mourut dans la 97^e année de son âge, l'an 431 avant Jésus-Christ. Il nous reste quelques fragments de ses comédies, auxquelles Quintilien donne des éloges.

Philénon. Ce poète comique grec fut contemporain de Menandre, auquel il fut préféré, dit Quintilien (l. x, c. 1), par les mauvais critiques de son temps, mais qui certainement, ajoute le critique latin, mérita d'un avis au moins la première place après lui. Suidas nous apprend qu'il composa 90 comédies. Il mourut âgé de 98 ans, ou même, selon quelques-uns, de 101 ans, par suite d'un accès de rire qui le prit en voyant un âne manger des figues. Les fragments des comédies de Philénon et de Menandre ont été recueillis avec les notes de P. Grotius et de J. Leclerc (*Amsteld.*, 1709, in-8°), et ont donné lieu à une polémique savante entre Richard Bentley et Corn. de Paw, qui ont publié à cette occasion des opuscules encore recherchés des bibliographes, et utiles aux érudits. Les fragments de Philénon se trouvent traduits dans la traduction française d'Aristophane, par Poinssin de Sivry (Paris, 1784 ou 90, 4 vol. in-8°).

Anaæcrides. — Natif de Rhodes, vivait du temps de Philippe de Macédoine. Il composa un très-grand nombre de comédies. Il fut condamné à mourir de faim, pour avoir, dans l'une d'elles, insulté aux lois d'Athènes (*Aristot., Rhetor.*, l. iii). Athénée fait mention d'une Odyssée composée par Anaæcride. Ses fragments se trouvent dans les *Excerpta ex tragediis græcis*, de H. Grotius (Paris, 1636, in-4°; ou Amsteld., 1709, in-8°).

Κοπιζ. Le texte de Reiske porte encore *κζδο* (des amphores); et celui d'Athénée, qui cite aussi ce passage, *κοπιζ*. C'étaient des vases faits dans la forme d'une corne, qui se trait percée par les deux bords; ils contenaient deux congés.

Eratosthène. — Était né à Cyrène l'an 1^{er} de la cxxvi^e olympiade. Il fut conservateur de la bibliothèque d'Alexandrie, et fit faire de grands progrès aux sciences astronomiques. Il mourut à l'âge de 82 ans, l'an 194 avant Jésus-Christ. Ce savant fut tout ensemble astronome, géomètre, géographe, philosophe, grammairien et poète. Eutocius, dans son commentaire sur la sphère et le cylindre d'Archimède, nous a conservé une lettre d'Eratosthène au roi Ptolémée. Elle est terminée par dix-huit vers élégiaques, dont le dernier nous apprend le nom et la patrie de l'auteur. On lui attribue un livre de commentaires sur le poème d'Aratus. Il avait recueilli, par l'ordre d'un des Ptolémées, les annales des anciens rois d'Égypte (*Cic. ad Attic.*, l. ii, ep. 6). Macrobe cite de lui un traité *De dimensionibus* (*Sonn. Scip.*, l. ii, c. 20). On lui attribue encore l'ouvrage suivant : *Eratosthenis Catalogus mundi, græce, cum interpretat. lat. et comment. curavit J. Conrad Schaubach (Gottingæ, 1795, in-8°, fig.)*. Les fragments qui nous restent ont été recueillis en un volume in-8°. (Oxford, 1672). On a publié depuis, du même, *Eratosthenis geographiarum fragment. gr. lat. edidit Gunt. Car. Frid. Seidel. (Gottingæ, 1783, in-8°)*.

Κοπιζοζ. Cette ville était située sur un promontoire de

l'Attique, qui avait la forme d'un pied. Vénus y avait un temple, et en a reçu quelquefois le surnom (*Hérodote*. I. viii, c. 86; *Pausan.*, I. i).

Poculum Cyclopi ab Ulysse datum. *Odysse*, I. x, v. 346 (Cf. *Athen. Deipnosoph.*, I. xi, c. 2 et 7).

Nicander Colophonius. Il était médecin, grammairien, poète, et prêtre d'Apollon de Claros. Il florissait 140 ans avant J. C. Il chanta, en deux livres, les remèdes contre les morsures des bêtes venimeuses (*ἠρηξιακά*), et les contre-poisons en général (*ἀντιφάρμακα*). Ces ouvrages furent commentés dans l'antiquité par Dioscoride, par un anonyme, et par un sophiste d'une époque inconnue, nommé Enchrenus. Chez les modernes, ils ont été plusieurs fois commentés, édités ou traduits, en latin par Jean Lomcer, J. Gorrée, J. Gott. Schneider, Bandini, et Salvini. Ce dernier les a traduits en vers italiens, et Jacques Grevin en vers français (Anvers, Plantin, 1597-8, in 4°). *Nicander* avait aussi composé des *Géorgiques*, et d'autres poèmes qui n'existent plus.

Διδυμάτου Διός. Il y avait, proche de Milet, un oracle consacré à Jupiter et à Apollon. Cet oracle s'appelait *Didyme*, à cause de ces deux divinités. *Cet.* *Rhodiogr.*, I. xiiii, c. 4 (Cf. *Athen.*, I. xi, c. 9).

Καὶ γὰρ ὀρυκίτην. Voyez *Fragmenta Callimachi a Benthio collecta*, v. 109 (*London.*, 1741, in-8°). Il s'agit ici d'une manière de boire usitée parmi les Thraces. C'est d'elle que nous appelons aujourd'hui *boire au goulot*; c'est-à-dire, en versant la liqueur d'un peu haut dans la bouche ouverte. Comme c'était manière obligée de retenir la respiration, elle était usitée dans les paris des anciens; *amystide vincere aliquem*, a dit Horace. On a employé quelquefois *amyste*, pour désigner une espèce particulière de vase ou de coupe.

Menander in Nauctero. Voyez la traduction des fragments de Ménandre, dans l'*Aristophane* de Poinset de Sivry. Les premiers vers de ce passage se trouvent au commencement de la Troade d'Euripide (cf. *Athen.*, I. xi, c. 6).

Ephippus in Busiride. Il appartenait à l'âge qu'on appelle de la moyenne comédie. Indépendamment des titres de 12 comédies, il reste d'Ephippus neuf fragments recueillis dans les *Sententiae comicorum*, par J. Hertelius (Bâle, 1569, in-8°).

Cylicranorum. Voyez sur ces peuples et sur leur origine, Athénée (I. xi, c. 6). Musonius, cité par Ortelius, dit que les Cylicranes habitaient au pied du mont Oeta, et qu'ils n'étaient autres que les habitants d'Héraclée de Thessalie.

Panyasis. C'est un très-ancien poète grec, à peu près contemporain d'Hérodote. Il avait composé un poème en l'honneur d'Hercule, et un autre en l'honneur des Ioniens.

Ἐρῆθειον. Ile située près de Cadix. Pline, I. iv, c. 22, Pomponius Mela (I. iii, c. 26).

CIAR. XXII. *Opin... cognomen... ipsi Dianæ fuerat impositum*. Spanheim (*ad Callimach. Hymn. in Dian.* v. 204) prouve que les écrivains grecs ont donné le nom d'Opis à d'autres que Diane.

Velocem interea superis. *Énéid.*, I. xi, v. 532.

At trivæ custos. *Énéid.*, I. xi, v. 836.

Ἄλλ' ὄγε περὺμένος πάργη Γραικίσις. Ces vers sont recueillis par Brunck dans son *Anthologie grecque*, avec de légères variations, qui n'en altèrent pas le sens. Il est à remarquer qu'on y trouve le mot *Γραικίσιον* au lieu d'*Ἐλαπίων*, ce qui est très-rare dans les anciens auteurs.

Τιμῶθην... ἕξεν ἑσπέρων. Timothée, poète et musicien grec, fut contemporain d'Euripide, et poussa sa carrière

jusqu'à 90 ans, deux ans avant la naissance d'Alexandre le Grand. Il était né à Milet, ville de Carie, dans la 83^e olympiade, l'an 446 avant J.-C. On cite de lui de nombreux ouvrages, mais il ne nous en reste que quelques fragments recueillis par Grotius, dans les *Excerpta ex tragediis et comædiis grecis*; Paris, 1626, in-4°. Borette a publié des *Recherches sur la vie de Timothée*, dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, tom. x.

Σίγλων κρυσείων... χιλιάδα. Le sicle était une monnaie des Orientaux, dont la valeur fut différente chez divers peuples. Le sicle persan valait huit oboles attiques; celui des Juifs, quatre drachmes. Chez ce peuple, le sicle était aussi une mesure de pesanteur. (*Reg.*, I. xi, c. xxi, v. 16).

Κεγχρῶν. Cenchrée fut le nom de plusieurs villes dans l'antiquité. Celle dont il s'agit ici était le port de Corinthe (*Pausan.*, I. ii).

Excessere omnes adytis. *Énéid.*, I. ii, v. 351.

Ἐγὼ δὲ νικάωμι γάρ. Euripid., *Troad.*, v. 23.

Ipsa Jovis rapidum. *Énéid.*, I. i, v. 42.

Euripides... inducit Minervam. *Troad.*, v. 78 et suiv.

In memora alta vocas. *Georg.*, I. iii, v. 391-3.

Valerius Probus. Il a existé à Rome deux grammairiens de ce nom. L'un vécut sous Néron, Vespasien et Domitien; l'autre, sous Adrien. Suetone dit du premier qu'il écrivit peu, et sur des sujets peu importants (*de Clar. grammat.*, 24). Fabricius (*Bibl. lat.*, t. i, p. 342, *edit. Ernest.*) pense que c'est du premier qu'il s'agit dans Macrobe. Sous le nom de Probus, il existe deux petits ouvrages que les critiques croient n'appartenir à aucun de nos deux Probus; savoir: *Grammaticorum Institutionum lib. ii*, et: *De interpretandis notis Romanorum*. Quelques savants supposent qu'un des Probus est l'auteur des petites biographies des grammairiens vulgairement attribuées à Suetone. Des scoliastes sur les *Eglogues* et les *Géorgiques* de Virgile nous sont parvenues sous le nom de Probus. Aulu Gelle (I. xvii, c. 9) cite du grammairien Probus un traité: *De occultis literarum significatione epistolarum C. Caesaris scripturarum*.

Quæ Phæbo pater omnipotens. *Énéid.*, I. iii, v. 251.

Sacerdotes. Il ne reste que des fragments de cette tragédie d'Eschyle.

LIVRE VI.

CIAR. I. *Togatarum scriptor*. Cette expression s'employait en deux sens, ou pour désigner en général les comédies à personnages romains, tandis que les comédies à personnages grecs se nommaient *palliatæ*, par allusion aux costumes nationaux, ou, dans une acception plus spéciale, pour désigner les comédies dont le sujet était peu important, et les personnages d'une condition inférieure parmi les Romains; tandis qu'on appelait *prætextatæ*, celles qui retraçaient les mœurs, les actions et les personnes des rois et des magistrats de la république. Il paraît que c'est à la seconde classe qu'appartenaient celles d'Africanus. Sénèque dit (*Epist.* 8, *ad fin.*) que les *togatæ* tenaient le milieu entre la comédie et la tragédie.

Virtutem interea carum. *Énéid.*, I. ii, v. 250.

Azem humero torquet. *Énéid.*, I. iv, v. 482.

Et in decimo. L'édition de Cologne porte *et in nono*.

Conciliatum vocat Dirum patrem. *Énéid.*, I. x, v. 2.

Est locus Hesperiam. *Énéid.*, I. i, v. 534.

Tuque, o Tibri. *Énéid.*, I. viii, v. 72.

Accipe, daque fidem. *Énéid.*, I. viii, v. 150.

Et lunam in nimbo. *Énéid.*, I. iii, v. 587.

- Tu tamen interca caldo.* Énéid., l. ix, v. 422.
Concurrunt unilque telis. Énéid., l. vii, v. 521.
Summa nutantur opum v. Énéid., l. xii, v. 552.
Et mecum ingentes. Énéid., l. ix, v. 528.
Nex qua meis dictis. Énéid., l. xii, v. 565.
Iaradant urbem somno. Énéid., l. ii, v. 265.
Tollitur in cœlum clamor. Énéid., l. xi, v. 745.
Quadrupedante pulcrum. Énéid., l. viii, v. 596.
Unus qui nobis cunctandis. Énéid., l. vi, v. 845.
Corruit in vulnus. Énéid., l. x, v. 488.
Et jam prima novo. Énéid., l. iv, v. 584.
Cum primam Aurora. Lucrèce, *De natura rerum*,
 u, v. 207.
Flonmarum longos a tergo. Géorg., l. i, v. 367.
Nonne vides longos. De nat. rer., l. ii, v. 214.
Ingenuant abruptis. Énéid., l. iii, v. 199.
Nunc hinc, nunc illic. De nat. rer., l. ii, v. 214.
Belli simulacra ciebant. Énéid., l. v, v. 385.
Componunt, complent. De nat. rer., l. ii, v. 324.
Simulacraque luce carentium. Géorg., l. iv, v. 472.
Cum sacpe figuras contulur. De nat. rer., l. iv, v. 39.
Asper, acerba tuens, ratio. Énéid., l. ix, v. 794.
Asper acerba tuens, immœni. De nat. rer., l. v, v. 34.
Tithoni crocum linquens. Énéid., l. iv, v. 585.
Quod genus hoc hominum. Énéid., l. i, v. 543.
Rumoresque scriit variis. Énéid., l. xii, v. 228.
Nomine quemque vocans. Énéid., l. xi, v. 731.
Dicite, Pierides. Églog. viii, v. 63.
Diversi circumspiciunt. Énéid., l. ix, v. 416.
Pacuvius, in Medea. Scriverius a pensé qu'on devait lire *Medus*. C'était un fils d'Égée et de Médée, qui donna son nom à la Médie.
Ergo iter incaptum. Énéid., l. viii, v. 90.
Namquam hodie effugies. Églog. ii, v. 49.
Vendit hic avro patriam. Énéid., l. vi, v. 622.
Varus. — Ou Varus (L.), poète tragique latin, fut l'ami de Virgile et d'Horace. Chargé avec Plofinus Tucca de revoir l'Énéide, il eut le bon esprit de n'y point faire de changement (V. la vie de Virgile, sous le nom de Donat). Quintilien (l. x, c. 1.) dit que sa tragédie de Thyeste peut être comparée à tout ce que les Grecs ont fait de mieux en ce genre. Cette tragédie de Varus, et plus récemment celle de Tréce, ont provoqué des débats entre les érudits; notamment la dernière, que M. G. N. Hearkens prétendait avoir retrouvée (voy. *Mélanges de critique et de philologie* par M. Chardon-la-Rochette, l. iii; et *Histoire de la littérature latine*, par M. F. Schoell, l. i, p. 211 et suiv.) Il ne nous reste que quinze vers de toutes les poésies dramatiques ou épiques de Varus. Maittaire en a recueilli 13 dans les *Opera et Fragmenta poetarum latinorum*, tom. ii, pag. 1527.
Yritim. L'édition de Cologne donne *Quiritam*, qui paraît préférable.
Ut gemma bibat, et sarrano. Géorg., l. ii, v. 506. Sarrano est le nom phénicien de Tyr et signifie proprement le poisson à coquille d'où l'on tirait la pourpre.
Tulia secla suis. Églog. iv, v. 46.
Currite ducenti. Catulle, *Épith. Pele et Thet.*, v. 327.
Felix heu, nimium felix. Énéid., l. iv, v. 657.
Juppiter omnipotens. Épithal. Pel., v. 171.
 ... *Magna ossa lacertosque.* Énéid., l. v, v. 422.
Lucilius. L'éditeur de Cologne lit *Ennius*.
Magna ossa lacertisque. Pontanus conjecture qu'il s'agit ici d'Hercule, qui reçoit dans les Priapees l'épithète de *lacertosus*.
Placidam per membra. Énéid., l. i, v. 695.
Nunc quibus ille modis. Lucrèce, *De nat. rer.*, l. ii, v. 905.
Camposque liquentes. Énéid., l. vi, v. 842.
Et liquidam molem. De nat. rer., l. vi, v. 401.
Et geminos duo fulmina. Énéid., l. vi, v. 842.
Scipides belli fulmen. De nat. rer., l. iii, v. 1047.
Et ora Tristia. Géorg. l. ii, v. 247.
Fedo pertorquens ora. De nat. rer., l. ii, v. 401.
Morte obita quales. Énéid., l. x, v. 641.
Cernere ubi videamur. De nat. rer., l. i, v. 135.
Et patris Anchise. Énéid., l. v, v. 31.
Ora modo attollens. Énéid. l. i, v. 358.
Sed quedam simulacra. De nat. rer., l. i, v. 124.
Tum getidus toto. Énéid., l. iii, v. 175. On peut citer encore le vers suivant de Lucrèce (l. vi, v. 944), qui semblerait devoir être placé ici.
Manat illic nobis e toto corpore sudor.
Labitur uncta radis. Énéid., l. viii, v. 91.
At ferreus ingrui imber. Énéid., l. xii, v. 284.
Apicem tamen incerta. Énéid., l. xii, v. 492.
Pulverulentus equis? Énéid., l. vi, v. 625.
Nec visu facies. Énéid., l. iii, v. 621. Il y a diverses manières d'interpréter ce vers.
Aut spoliis ego jam. Énéid., l. x, v. 449.
Accius in Armorum judicio. Il est aisé de voir, d'après ce titre, que le sujet de la pièce d'Accius était la dispute survenue entre Ajax et Ulysse à l'occasion des armes d'Achille, qui, comme on sait, furent adjudgées au dernier.
Nec si miseram fortuna. Énéid., l. ii, v. 79.
Disce, puer, virtutum. Énéid., l. xii, v. 435.
Jamjam nec maxima Juno. Énéid., l. iv, v. 371.
Nam capti potuere capi? Énéid., l. vii, v. 295.
Multi præterea, quos fama. Énéid., l. v, v. 302.
Audentes fortuna juvat. Énéid., l. x, v. 284.
Recoquunt patris fornicibus. Énéid., l. vii, v. 636.
Inde minutatim processit. Lucrèce, *De nat. rer.*, l. v, v. 1292.
Pocula sunt fontes. Géorg., l. iii, v. 529.
Ad sedare solum. De nat. rer., l. v, v. 943.
Quos rami fructus. Géorg., l. ii, v. 500.
Quod sol atque imbres. De nat. rer., l. v, v. 935.
 CŪAP. II. *Nec sum animi dubius.* Géorg., l. iii, v. 289.
Nec me animi fallit. Lucrèce, *De nat. rer.*, l. i, v. 921, traduction de la Grange.
Si non ingentem feribus. Géorg., l. ii, v. 461 et suiv.
Si non avra sunt juvenum. De nat. rer., l. ii, v. 24, trad. de la Grange.
Non umbra altorum. Géorg., l. iii, v. 520.
Nec teneræ salices. De nat. rer., l. ii, v. 36, trad. de la Grange.
Pestilentia qua est in serco Lucretii. Lucrèce, le premier, avait emprunté ses tableaux et ses pensées à la description de la peste de Thucydède (Hist. l. ii, c. 47-54), qu'il traduit presque littéralement.
Hec quondam morbo. Géorg., l. iii, v. 478.
Hec ratio quondam morborum. De nat. rer., l. vi, v. 1136, trad. de la Grange.
Tum vero urdentes oculi. Géorg., l. iii, v. 505.
Principio caput incensum. De nat. rer., l. vi, v. 1143, trad. de la Grange.
Hec ante exitum. Géorg., l. iii, v. 500.
Multoque præterea mortis. De nat. rer., l. vi, v. 1180. Trad. de la Grange.
Præfuit inserto latices. Géorg., l. iii, v. 509.
Nec ratio remedi. De nat. rer., l. vi, v. 1224, trad. de la Grange.
Præterea nec mutari. Géorg., l. iii, v. 509.
Nec requies erat. De nat. rer., l. vi, v. 1176, trad. de la Grange.
Ipsis est acerbis. Géorg., l. iii, v. 546.

Nec tuam omnino. De nat. rer., l. vi, v. 1227, trad. de la Grange.

Gaudet perfusi sanguine. Géorg., l. ii, v. 510.

Sanguine civiti. De nat. rer., l. iii, v. 70, trad. de la Grange.

Multa dies variisque. Énéid., l. vi, v. 423.

O prastans ovimi. Énéid., l. xii, v. 19.

O lux Dardaniæ. Énéid., l. ii, v. 281.

Frena Pelethronæ. Géorg., l. iii, v. 115.

Angusto ore coercens. Bentley (*ad Horat.* Carm. iii, 6, 22) propose de lire *orbe coercens*, ce qui paraît encore plus propre au sujet.

Tulis amor Daphnin. Églog. viii, v. 85.

Nec tua futura mater. Énéid., l. ix, v. 486.

Ennius, in Ctesiphonte. L'éditeur des fragments d'Ennius, Jérôme Colonna, pense qu'il faut lire *Cresiphonte*.

Namque canebat uti. Églog. vi, v. 31.

His neque tum solis. De nat. rer., l. v, v. 433-49, trad. de la Grange.

Omnia cum magis. Ibid., v. 436.

Cum fatalis equus. Énéid., l. vi, v. 515.

Tum pater omnipotens, rerum. Énéid., l. x, v. 100.

Hur in antiquam silvæ. Énéid., l. vi, v. 179.

Diversi magno ceu quondam. Énéid., l. ii, v. 416.

Nec tamen, hæc cum sint. Géorg., l. i, v. 118.

Sed tamen interdum. De nat. rer., l. v, v. 214, trad. de la Grange.

In principio Æucidos tempestas. l. i, v. 229 et suiv.

Item de Pandaro et Bithia. Énéid., l. ix, v. 672 et suiv.

O fama ingens, ingentior. Énéid., l. xi, v. 124.

In Catone Ciceronis. Cet ouvrage, aujourd'hui perdu, était intitulé *M. Cato, ou Laus M. Catonis.* (V. Aul. Gell. (l. xiii, c. 19).

Proxiimus huic longo. Énéid., l. v, v. 320.

Cicero, in Bruto. Cap. 47.

Γυναι. III. *Ille velut pelagi.* Énéid., l. viii, v. 586.

Αἴζα δ' οὐδέτις ἐραυσε. *Ilad.*, l. xvi, v. 102.

In duodecimo. L'édition de Cologne porte *decimo quinto*. L'éditeur d'Ennius, Merula, attribue ce passage au livre dix-septième.

Cæli tribunus. Merula, éditeur d'Ennius, rétablit C. Ælii. Il existait, en effet, à Rome une famille Ælia, dont il est fait mention plusieurs fois dans l'histoire.

Ergo nec elypon juvenis. Énéid., l. ix, v. 806.

Ἄσπις ἄρ' ἀσπίδ' ἐραυσε. *Ilad.*, l. xiii, v. 131. Klotz a rassemblé une nuée de vers semblables dans son édition de Tyrtée. (*Attenburg*, 1767, in-8°, p. 59.)

Harret pede pes. Énéid., l. x, v. 361.

Ὀσῶ εἰ μοι δάκν μὲν γῆώσσω. *Ilad.*, l. ii, v. 489.

Hostius. Propre nous apprend qu'il fut l'arcueil de son amante Cythée, surnommée Hostii.

Non si mihi lingua cutum. Énéid., l. vi, v. 625. On trouve des vers semblables, ou à peu près, dans Claudien. (*Cons. Prob. et Olyb.*), et dans Perse (*Sat.*, v. 1).

Ὄς δ' ἄρα τις στατός ἱερπος. *Ilad.*, l. vi, v. 506.

Qualis ubi abruptis. Énéid., l. xi, v. 492.

CHAPE. IV. *Nec Teueris addita Juno.* Énéid., l. vi, v. 90.

Mane saltantum. Géorg., l. ii, v. 462.

Levi fluit agmine Tibris. Énéid., l. ii, v. 782.

Crepitantibus urere flammis. Énéid., l. vii, v. 74.

Nec res ulla magis. De nat. rer., l. vi, v. 153.

Tum ferreus hostis. Énéid., l. xi, v. 601.

Ἐρραζεν δὲ μάζα. *Ilad.*, l. xiii, v. 339.

Splendet tremulo. Énéid., l. vii, v. 9.

Præterea solis radius. De nat. rer., l. vi, v. 874.

Hic candida populus antro. Églog. ix, v. 41.

In Bruto. C. 57.

Transmittunt cursu campos. Énéid., l. iv, v. 154.

Et circumrolant equites. De nat. rer., l. ii, v. 323.

Sed et Pestanus Iboæus. Ce passage s'est trouvé tellement inutile dans les manuscrits, que les mots *Pestanus Iboæus* avaient été pris pour des noms d'auteurs, et portés comme tels dans l'index de l'édition de H. Estienne. Pontanus a le premier rétabli cet endroit avec beaucoup de bonheur et de justice, d'après un passage des lettres de Cicéron à Atticus (l. xvi, ep. 6); passage sur lequel l'abbé Mongault prouve très-bien, par des exemples tirés de Virgile et de Catulle, que l'expression *pedibus æquis* est une tournure hellénique qui signifie *voies disposées pour un vent favorable*. Si, au lieu de *pedibus æquis*, que lisent Gravins et Saumaise, on voulait lire, conformément à un autre texte de Cicéron et à celui des manuscrits de notre auteur, *pedibus equis*, il faudrait traduire : à pied, ou, par terre. — On sait que *Pestum* était une ville de Lucanie, qui donnait son nom à un golfe qui porte aujourd'hui le nom de Salerne. Vibo était une ville du pays des Bruttins, qui fut aussi appelé *Hyponion* ou *Hippo*, et *Valentia* (*Plin.*, l. iii, c. 5); c'est aujourd'hui *Monte-Leone*, dans la Calabre.

Quam lata cohors mutata. Énéid., l. xi, v. 506.

Tum durare solunt. Églog. vi, v. 35.

Diffugere inde loci. De nat. rer., l. v, v. 438.

Pastorem, Tityre, pinguis. Églog. vi, v. 4.

Projetaque saxa Puchyni. Énéid., l. iii, v. 699.

Projeta dum pede lævo. Énéid., l. x, v. 583.

Sisenna. — (L. Cornélius) écrivit l'histoire romaine depuis la prise de Rome par les Gaulois, jusqu'aux guerres de Sylla. Il fut l'ami de Pomponius Atticus; et Cicéron le met au-dessus de tous les historiens qui l'avaient précédé (*de Leg.*, l. 1), quoiqu'il eût le défaut de se servir de termes inusités. On avait tant d'estime pour son ouvrage, que Varron intitula *Sisenna* son traité sur l'histoire. Velleius Paterculus (l. ii, c. 9) dit qu'il était encore jeune du temps de la guerre de Marcus contre Jugurtha, c'est-à-dire l'an de Rome 625, ou 129 ans avant J. C. Il traduisit du grec en latin les fables milésiennes d'Aristide. Il avait aussi écrit un commentaire de Plante. On trouve les fragments de cet auteur dans les *Fragmenta historicorum* de Fulvius Ursinus (*Antiquar.*, 1595, in-8°, p. 54).

Quamlibet immanis. De nat. rer., l. iii, v. 1600.

Et tempestivam silvis. Géorg., l. i, v. 256.

A Catone. De re rustica, 31.

Dependent lychni. Énéid., l. i, v. 730.

Quin etiam nocturna. De nat. rer., l. v, v. 295.

Porro chœnopodis. J'ai cherché un sens raisonnable à ces deux vers, en les rétablissant conformément à l'édition des fragments de Lucile, donnée par Douza.

Nec lucidus athra. Énéid., l. iii, v. 585.

Hrus. Les fragments de ce poète ont été recueillis dans les *Fragment. veter. tragicorum lat.* de P. Scriverius. (*Lugd. Botav.*, 1720, in-8°), et dans le *Corpus poetarum* de Maittaire (vol. ii, p. 1543).

In Theutras. La race ou la famille de Theutras; Theutras fut un roi de Mysie, qui eut cinquante filles qu'Hercule rendit mères.

Davala Cree. Énéid., l. vii, v. 282.

Davala tellus. De nat. rer., l. i, v. 7 et 299.

Rebaut silvæque. Géorg., l. iii, v. 223.

Nec cithara rebaut. De nat. rer., l. ii, v. 28.

Aeolia. Quelques éditions portent *aeavia* (ἀεαία), simplicité, innocence; H. Estienne, *asotian*.

Osci. Peuples d'Italie, qui habitaient une contrée située entre la Campanie et le pays des Volques. Ils étaient renommés pour leurs bons mots et leurs saillies; aussi

l'on a dit que le mot *obscenum* est un dérivé de leur nom; *quasi ascenum*.

Silvestres viri assidue. Géorg., I. II, v. 374.

Cannabis hirta. Géorg., I. III, v. 55. Le mot analogue se trouve en grec, *καμπή*, courbure.

CHAP. V. *Gradivus*. Epithète de Mars (Enéid., I. II, v. 35); c'est-à-dire, qui gradit, le dieu des conquêtes, ou bien du grec *καρδίζω* (brandir, lancer le javalot). Ce surnom était donné à Mars en temps de guerre.

Mulciber. Enéid., I. VIII, v. 724.

Ignatius. Aurelius Victor, qui cite cet écrivain, lui donne le surnom de *Encus Verralius* ou *Verratus* (p. 36, édition de Pitscus).

Hadique petulci. Géorg., I. IV, v. 10.

Præterea levari tremulis. De nat. rer., I. II, v. 367.

Et liquidi simul ignis. Églog. VI, v. 33.

Ille etiam fit uti de causis. De nat. rer., I. VI, v. 204.

Tristesque lupini. Géorg., I. I, v. 75.

Ennius in libro Sabinarum quarto. Pontanus lit *Satyrarum* au lieu de *Sabinarum*, et il embuasse en cela l'opinion de Colonne, éditeur d'Ennius, qui en apporte trois raisons : 1° qu'on ne trouve nulle part l'indication d'aucun ouvrage d'Ennius qui porte le titre, *des Sabins*; 2° qu'il est évident, par les fragments qui nous restent, qu'Ennius a déjà une fois traité le sujet des Sabines dans ses annales; 3° qu'on n'entrevoit aucun rapport possible entre le vers cité et le sujet de l'enlèvement des Sabines. Au reste, Colonne pense que les expressions *triste* et *maestnum* doivent s'entendre de l'effet que produisent sur les yeux, par leur acrimonie, le seneve et l'ognon.

Auratis lepores. Géorg., I. I, v. 308.

Vult turceremis. Enéid., I. IV, v. 433.

Nam sæpe aule Deum. De nat. rer., I. II, v. 352.

Quam pins arquetens. Enéid., I. III, v. 75.

D'autres textes portent *arcetenens*.

Silvicole Fanni. Enéid., I. X, v. 551.

Despicens mare vehivolum. Enéid., I. I, v. 298.

Livus. — (Andronicus), Grec natif de Tarente, et s'fran-chi de M. Livius Salinator, est le père de la poésie dramatique chez les Latins. *Nil in poetis supra Livium Andronicum*, dit Quinilien (*Institut. orator.*, I. X, v. 2). Il traduisit du grec dix-neuf pièces de théâtre, dont il ne nous reste guère que les titres, et quelques lambeaux divers qu'on trouve dans le *Corpus poetarum* de Maiffane. Il joua lui-même ses pièces (*Liv.*, I. VII, c. 2). Servius (*ad. Enéid. edit. Burman.*, I. I, v. 96.) dit qu'Andronicus traduisit ou imita l'Odyssée d'Homère. Un ancien commentateur d'Horace nous apprend qu'il composa aussi des vers lyriques (*édit. Jacob. Crupui.*, 1611, in-4°, p. 623). Festus et Priscien ritent du même quelques vers d'un poème historique sur les exploits des Romains, lequel comprenait au moins trente-cinq livres.

Vithator. Enéid., I. VII, v. 179.

Euthya. L'édition de Cologne porte *Eucha*, (prière) On sait que Sémélé demanda à Jupiter de le voir dans sa gloire, prière dont l'exaucement lui devint funeste.

Almaque curru noctivago. Enéid., I. X, v. 215.

Tu rubigenus, mivete. Enéid., I. VIII, v. 293.

Cupigeaunque pees. Enéid., I. III, v. 221.

Volatite ferrua. Enéid., I. VIII, v. 694.

Gentem lojalium. Enéid., I. I, v. 282.

Ephesus. H. Estienne avait corrigé *Ephesus*, et un autre éditeur après lui, *Ephesus*.

CHAP. VI. *Supposita de matre*. Enéid., I. VII, v. 283.

Tepidaque recentem eade locum. Enéid., I. IX, v. 419.

Hæc aut. et socii. Enéid., I. X, v. 541.

Et curo sparserunt sanguine. Enéid., I. XI, v. 82.

Vota deum primo victor. Enéid., I. XI, v. 4

Et me consortem nati. Enéid., I. X, v. 906.

Ille riam ceterans. Enéid., I. V, v. 609.

Ille alti spoba occisis. Enéid., I. II, v. 193.

Corpore tela modo. Enéid., I. V, v. 438.

Senor toto contenta. Enéid., I. X, v. 418.

Exesque arboris antro. Géorg., I. IV, v. 44.

Frontem obscurnam rugis avat. Enéid., I. VII, v. 417.

Tur secum arato circumfert. Enéid., I. X, v. 887.

Vir grejis. Églog. VII, v. 7.

Aque mous. Enéid., I. I, v. 105.

Tolorum sceps. Enéid., I. III, v. 15.

Ferrens imber. Enéid., I. XII, v. 281.

Αίονσι ἔσσο γυθόων. *Iliad.*, I. III, v. 57. *Que tu fusses revêtu d'une tunique de pierre, c'est-à-dire, que tu fusses dans le tombeau.*

Dona laborate Cœccris. Enéid., I. VIII, v. 181.

Oculisque aut pectore. Enéid., I. IV, v. 539.

Voecisque offensa resultat unigo. Géorg., I. IV, v. 50.

Pœcique præ aris. Enéid., I. IV, v. 56.

Paululum aboler. *Sycheum*. Enéid., I. I, v. 720.

Oraque corticibus simunt. Géorg., I. II, v. 382.

Discolor vande aur. Enéid., I. VI, v. 204.

Smilti frondisq; virg. Enéid., I. VI, v. 134.

Ygri cum lucte venis. Enéid., I. IV, v. 514.

Ilud alter juste. Enéid., I. X, v. 716.

Interea reges, ingenti mole. Enéid., I. XII, v. 161.

Οἱ δὲ δῶο ἀπόπειλοι. *Odysse.*, I. XII, v. 73.

Protinus Oresibolum. Enéid., I. XI, v. 690.

Joturnum fateor misero. Enéid., I. XII, v. 813.

Urban quam statuo. Enéid., I. XII, v. 573.

Tu modo quos in spem. Géorg., I. III, v. 73.

Nam neque Porruissi. Églog. X, v. 11.

Quæ robis, quæ digna. Enéid., I. IX, v. 257.

Vidistis uno Turmus equo. Enéid., I. IX, v. 752.

Sicte nulla moret tantorum. Enéid., I. VI, v. 406.

Et scaptrum hoc (de.cra). Enéid., I. XII, v. 206.

Et bello cœpimus. Enéid., I. VIII, v. 290.

Quis ego. Sed motos. Enéid., I. I, v. 135.

Νῆ' ἐπὶ πύλῃσι βούροισιν. *Pro corona*, in pp.

Pro Juppiter ibi. Enéid., I. IV, v. 590.

O patru, o rapti. Enéid., I. V, v. 632.

Fortè citi ferrua. Enéid., I. IX, v. 37.

Mene intus socium. Enéid., I. IX, v. 199.

Mentibus tela. Enéid., I. II, v. 422.

Ferrum armare venio. Enéid., I. IX, v. 773.

Cultusque feros mollire colendo. Géorg., I. II, v. 36. Cet hemistiche se lit aujourd'hui : *Fractusque feros mollite colendo*.

Frœvrat silvestrom animum. Géorg., I. II, v. 51.

Virgineatque alte bibit. Enéid., I. XI, v. 804.

Αἰ ἀπορην γυθόωσιν. *Iliad.*, I. XI, v. 573.

Pomique degenerant. Géorg., I. II, v. 59.

Glacie cursus frenare aquarum. Géorg., I. IV, v. 136.

Mictuque ridenti colocasia. Églog. IV, v. 20.

Est mollis flamma medullas. Enéid., I. IV, v. 66.

Duro sabrobaro vivit. Enéid., I. V, v. 682.

Sævitique canna latratus. Enéid., I. V, v. 257.

Celataque annem fundens. Enéid., I. VII, v. 792.

Affluere veus, animasque. Géorg., I. IV, v. 238.

Quirites. Géorg., I. IV, v. 201.

CHAP. VII. *Canidita succovetans*. Églog. VI, v. 76.

Ce chapitre est à peu près copié dans Aulu-Gelle (I. II, c. 6).

Quis aut Eurythœa durum. Géorg., I. III, v. 4.

Per tuancum spugulentem auro. Enéid., I. X, v. 314

(*Cl. Paul.*, I. XII, v. 87, et Géorg., I. IV, v. 19.)

Tullius in quarto in Verrius. C. 55.

Τὸ δ' ὄνα ἀνορην περιέσθην. *Iliad.*, I. IV, v. 366.

Ἐπὶ ὄνα ἀν Βύζοντα θύων. *Iliad.*, I. IV, v. 225.

Incomeltem. Géorg., I. IX, v. 479; et *En.*, I. VI, v. 438.

Illaudatus, ita defenditur. Bayle ne se rend point aux raisons alléguées par Aulu-Gelle et Macrobe, pour défendre l'épithète *illaudatus*; et, après de longues discussions, il finit par conclure en ces termes : « Je ne trouve-rais pas un fort grand inconvénient à supposer que cet endroit de Virgile est un de ces vers où la nécessité des syllabes brèves et longues engage les poètes à se servir de paroles inutiles, ou même prejudiciables au sens. » (*Dictionnaire historique et critique*, article *NUMAS*, t. II, p. 214, édit. de 1740). Clarke (*ad Hud.*, l. II, v. 269) a répondu aux objections de Bayle, et surtout à la dernière, en faisant observer combien il eût été facile à Virgile, sans troubler son vers, d'employer les épithètes très-usitées *excrandus* ou *detestandus*.

Quem pelles abens. Énéid., l. II, v. 770.

Janque adeo rutilum. Énéid., l. II, v. 487. (Cl. *Georg.*, l. IV, v. 93; et *Énéid.*, l. XI, v. 754.)

CHAP. VIII. *Ipse Quirinali lituo.* Énéid., l. VII, v. 187. Le *lituus* est appelé Quirinal, parce que Romulus, surnommé *Quirinus*, le confia aux augures pour marque de leur dignité. Voir sur le *lituus* considéré comme instrument de musique, l'*Antiquité expliquée* de Montfaucon (t. II). Voir aussi Aulu-Gelle (l. V, c. 8), que Macrobe a presque copié dans cette dissertation sur *tubu* et *lituus*.

Victorem Buten immani. Énéid., l. V, v. 372.

In medium geminis inmani. Énéid., l. V, v. 401.

Domus sanie daphusque. Énéid., l. III, v. 618.

Αἰγὴ βίος, *Hiad.*, l. IV, v. 125.

Ellutu pugnus. Énéid., l. VI, v. 167.

Maturale fugam. Énéid., l. I, v. 141. Voir Aulu-Gelle (l. X, c. 11), où l'on trouve la même discussion sur les mots *matur* et *præcox*, presque dans les mêmes termes que dans Macrobe.

Frigidus agricolas si quando Georg., l. I, v. 259.

Nomus. Comme cette pièce d'Afranius ne se trouve citée nulle part ailleurs, on a proposé diverses leçons sur ce titre, telles que : *nomus*, nom d'une certaine division territoriale, et *nomen* (nom).

Vestibulum ante ipsam. Énéid., l. VI, v. 273. Voir Aulu-Gelle (l. XVI, c. 5). Ovide (*in Fast.*) donne au mot vestibule une tout autre étymologie que Macrobe :

Hinc quoque vestibulum dici reor, in deprecando
Dicimus, o Festa, quæ loca prima tenes.

Cæcilius Gallus, in libro de significatione verborum. Le livre de la signification des termes appartenant au droit civil, est donné dans les *Pandectes*, et par Servius (*ad Virg. Georg.*, l. I, v. 264, à C. Aelius Gallus. C'est aussi le prénom que lui donne Aulu-Gelle (l. XVI, c. 5). Quelques manuscrits d'Aulu-Gelle portent en marge Aquilius Gallus. Il fut trois fois préfet d'Égypte, sous Auguste.

CHAP. IX. *Hostiæ bidentes.* Énéid., l. V, v. 96; l. VI, v. 39; l. VII, v. 93; l. VIII, v. 544. Le chap. 6 du liv. XVI d'Aulu-Gelle est consacré en entier à l'explication du mot *bidens*.

Bestias, bimæ. Aulu-Gelle dit, *hostiæ*; ce qui paraît plus exact.

Fræna Pulethronii Lapithæ. *Georg.*, l. III, v. 115. Voir Aulu-Gelle (l. XVII, c. 5) sur le même sujet.

Cum jam trabibus contextus. Énéid., l. II, v. 112.

Nam fulminata abies interitum domine significabat. La tournure de cette phrase est étrange : la valeur du mot *domine* est problématique. Les éditions qui ont précédé celle de Deux-Points écrivent *domine* par un D majuscule; ce qui alors pourrait désigner Cybèle. Mais cette leçon ne jette aucun jour précis sur le sens de la phrase. Voir Servius (*ad Énéid.*, l. II, v. 31).

Pars stupet inuuptæ. Énéid., l. II, v. 31.

Stabant in crastino Flavianum audire, quomodo

Maro de augurali jure refalsit. Cette promesse ne s'effectue point; cependant elle avait été faite déjà une fois, dans le dernier chapitre du livre I^{er}. De là on est porté à conclure, avec les commentateurs de Macrobe, que ces discours de Flavian sur les connaissances augurales de Virgile formaient la matière de ce huitième livre des *Saturnales*, dont plusieurs auteurs ont soupçonné l'existence. (Voyez la Notice sur Macrobe, p. 66), et dont ils ont cru retrouver les fonds dans les deux derniers chapitres du livre premier du *Polygeraticus* de Jean de Salisbury, qui a compilé plusieurs autres endroits de Macrobe.

LIVRE VII

CHAP. I. *Isocrates.* Amyot traduit dans Plutarque : « Il n'est maintenant le temps de ce que je scay faire; et de ce que j'ai maintenant le temps, je ne le scays pas à faire. » Sénèque a dit : « Ce que je sais, le peuple l'ignore; et j'ignore ce que le peuple sait. »

Agathonis convivium est. Voir les banquets de Plutarque, de Xénophon, de Platon.

Erisynachos. Plutarque écrit *Erixymaque*, et Platon, *Erimaque*.

Charmadam. Xénophon et Plutarque écrivent *Charmides* : d'anciennes éditions de Macrobe, *Carnendes*.

Alcinoi et Didonis mensa. *Odyss.*, l. VIII, v. 62; *Énéid.*, l. I, v. 740.

Apud Athenas Atticas Arcopagite lucentes judicant. André Schott (*Observat. humanarum*, l. v, c. 29, p. 244, *Harvæ*, 1615, in-4°) fait remarquer que Macrobe se trompe en cet endroit, en confondant le silence qu'il attribue fausement à l'Arcopage, avec l'obscurité au sein de laquelle ce tribunal tenait ses séances. Plutarque, dans lequel cette discussion forme la meilleure partie de tout ce septième livre) est puisée, parle du silence d'Orreste. Le fils de Clytemnestre, après avoir tue sa mère, étant venu à Athènes pendant la fête appelée *Anthesteria*, Demophon, alors roi d'Athènes, voulant éviter que personne fût souillé en mangeant avec lui, et ne voulant cependant pas le lui faire sentir, imagina de servir chacun des convives à part; ce qui les mit dans l'impossibilité de converser ensemble. Voir Suidas au mot γῶς.

Νηρηίδες τ', ἀρχόντες. *Odyss.*, l. IV, v. 221. Voyez sur ce vers les observations de Clarke et d'Ernesti.

Ὄσον καὶ τὸ εἶ ἔριζε. *Odyss.*, l. IV, v. 271.

Quod superest, latè bene gestis. Énéid., l. IX, v. 157. *Νὸν δ' ἔργεσθ' ἐπὶ δεῖπνον.* *Hiad.*, l. II, v. 381.

CHAP. II. Ἔ; ἡδὺ τοι σωθῆντα. *Andromed. fragment. edit. Boek*, p. 421, l. III. Amyot traduit, dans Plutarque :

Combien en soi a de suavité

Le souvenir d'un danger évité!

Forsum et hinc olim. Énéid., l. I, v. 203. Ἔ Νέεσσον Νηρηίδων. *Odyss.*, l. III, v. 247.

Sed singula latus. Énéid., l. VIII, v. 311.

CHAP. III. *Quando braechio te emungebas.* Nous disons en français, *se moucher à la manche*.

Natu nobilis. L'œuil de Cologne, porte encore *Lybuis*.

Furatus habere aures. Cicéron voulait enquer par là faire à Octave un reproche de mollesse. L'usage de percer les oreilles était commun à tous les peuples de l'Orient. Pétrone l'attribue aux Arabes : *Per tunde aures, ut imitentis Arabibus*; Juvénal, aux habitants des rives de l'Euphrate (*Satur.* 1); Xénophon (*Anab.*, l. III) aux Lydiens. Un ancien interprète de Juvénal prétend que c'était le signe des affranchis qui avaient obtenu la liberté pour prix de la débâche. Apulée, au contraire, dans son traité de la doctrine de Platon, dit que c'était le signe des jeunes gens d'une haute naissance. (Cl. *Burth. ad Clauhan. et consul. Homer* v. 548).

Duobus setis sedere. Macrobe a déjà rapporté ce même trait au chapitre 3^e du livre II des *Saturnales*.

Consules duales habemus. Ce même trait a été rapporté dans la bouche de Servius, au chapitre 2^e du livre II; mais il y est attribué à Marcus Otacilius Pitoliaus.

Non me comprehendit. Ce trait a été rapporté dans la bouche de Symnaque, au chapitre 3^e du livre II.

Socraticam depressionem. Aristérite (I. I, ép. 18) nous apprend que ces sortes de nez passaient pour gracieux, et qu'un nez crochu était dit nez royal. Justin (I. XXXIX) ajoute que les Perses, par vénération pour la mémoire de Cyrus, qui avait le nez, crochu, laissaient grande estime de cette forme de nez qu'on appelait *grypos*. Bongars, éditeur de Justin, a fait des notes sur ce sujet. (Cf. *Plat., Politicor.*, I. v; et *Plat. in præcept. Politicor.*).

Antigonus. C'est probablement le premier Antigone, l'un des lieutenants d'Alexandre, et qu'on disait fils naturel de Philippe. C'est celui-ci qu'on peut le plus vraisemblablement rapprocher de Théocrite de Chios, qu'on croit antérieur à Aristote.

Theocritum Chiam. — Orateur et sophiste, écrivit aussi des épitres et une histoire de Libye, selon Suidas et Strabon (I. XIV). C'est apparemment le même qui est cité par Fulgence (*Mythol.*, I. I). Il composa une épigramme contre Aristote (*Diog. Laert. in Aristot.*), mais rien ne prouve que cet Aristote soit le philosophe de Stagyre. Il existe une épigramme pleine de fiel, sous le nom de Théocrite de Chios, dans les *Anatecta* de Brunck (t. I, p. 117, *édit. Lips.*).

Antisthenem cynicum. Il était d'Athènes, ou il enseigna d'abord la rhétorique. Il devint ensuite le chef de l'école des cyniques. Il soutenait l'unité de Dieu, et approuvait le suicide. Il nous reste quelques-unes de ses lettres (Cf. *Cic., de Orat.*, I. II, c. 35; *Diog. Laert.*, I. VI).

A Lycurgo est institutum. Plutarque (*Sympos.*, I. II, *Quest.*, et *in vit. Lycurg.*).

Apuleus. L'ouvrage d'Apulée, dont il est question ici, est perdu. Jean de Salisbury, qui transcrit ce passage (*Polygraphus*, I. VIII, c. 10), ajoute au texte, *cum Frontone*.

CHAP. IV. *Καθεκτικὴ* et *καταθεκτικὴ*. Marsiglio Cagnato (*Varurum observation.*, I. II, c. 10) assure avoir vu des manuscrits où ces mots étaient restés en blanc, ce qui a donné lieu de croire qu'ils auront été maladroïtement rétablis par des copistes ignorants (Cf. *Leopard.*, *Eminent.*, I. VII, c. 9). Zenne propose de lire *καθεκτικὴ*, *vis attractrix*, au lieu de *καθεκτικὴ*, *vis retentrix*.

Ideomones de triera partes validiores sunt. L'auteur oublie que l'exemple des gauchers, chez lesquels le foie ni la rate ne sont déplacés, répond directement à son argument. Au reste, je n'essayerai pas de relever les erreurs et les inexactitudes physiologiques qui peuvent se rencontrer dans ce chapitre et dans les suivants; on trouve aujourd'hui dans tous les ouvrages de physiologie les notions les plus exactes et les plus complètes à cet égard. On peut voir, dans les *Nouveaux éléments de physiologie* de M. Richerand, l'article de la digestion, (I. I, p. 140-258, 5^e *édit.*, 1811, 2 vol. in-8^o).

CHAP. V. *Eupolis.* Poëte comique et satirique d'Athènes, florissant, selon Saxius, vers la LXXX^e olympiade (435 ans avant J. C.). Ses auteurs varient sur le genre et les circonstances de sa mort. Ses pièces furent au nombre de dix-sept, selon Suidas. Il nous reste des fragments de lui dans Stobée, dans l'Onomasticon de Pollux, et dans le scolaste d'Aristophaëne.

Βοσκαμεν ὄνις ἀπὸ πανδοκτῆρος. Notre traduction est copiée du Plutarque d'Amoyot (I. IV, *quest.*, I), on le sujet dont il s'agit dans ce chapitre se trouve traïté.

Ηλόκη. C'est ou le *pecea* ou le pin laryx.

Τρίνον. L'aubépine, ou épine blanche.

Κασόν. *Cisthe*, arbrisseau. Ordre vingtième de la classe des dicotyléones polyptales à étamines hypogynes (système de Jussieu).

Θύσσεια. *Sarricette*, *saurecia hortensis*. L.

Homero teste. *Iliad.*, I. I, 50.

Empedocles. Traduction d'Amoyot, dans Plutarque (I. IV, *quest.*, 1).

Hippocratis. — Sur la nature de l'homme (*sect. III*, p. 4, *édit. de Poes.*) Le texte commun diffère légèrement de celui qui est cité par Macrobe.

Euphorbium. Résine obtenue par incision de l'*Euphorbia officinarum* et de l'*Euphorbia antiquorum* L. Elle a reçu son nom d'Euphorbe, médecin de Juba, roi de Mauritanie, qui le premier en introduisit l'usage dans son art. Cette substance est un puissant drastique, et un sternutatoire d'une grande activité.

CHAP. VI. *Vinum natura frigidum.* Cette question est traitée dans Plutarque (*Symp.*, I. III, *quest.*, 5).

Υγρόν δ' ἔδε χαλκόν ὀδοῦσαν. *Iliad.*, I. V, v. 75.

Aconitum. Plante vénéneuse de la famille des *renou-lacées*. Le mot *aconit* s'emploie quelquefois en latin, surtout en poésie, pour exprimer du poison en général. Zeune pense qu'il veut dire ici de la ciguë, parce que c'est le terme employé par Plutarque, que Macrobe met à contribution en cet endroit, et parce que Platon, dans son *Phédon*, lui attribue la même propriété qui est attribuée ici à l'*Aconit*. (Cf. *Iheronym. Mercurialis Var. lectio.*, p. 147.)

Mutieres raro in ebrietate cadere. Cette question est traitée dans Plutarque (*Symp.*, I. III, *quest.*, 3.)

CHAP. VII. *Femina frigidiorae sit natura quam viris.* Cette question est traitée dans Plutarque (*Symp.*, I. III, *quest.*, 4.)

Cur mustum non inebriet. Cette question est traitée par Plutarque (*Symp.*, I. III, *quest.*, 7).

Homerus. *Odyss.*, I. XX, v. 69. L'édition de Cologne porte le vers 349 du deuxième livre de l'Odyssée.

CHAP. VIII. *Isitium.* Ce mot peut signifier, comme l'indique assez son étymologie, toute espèce de viande hachée menu et renfermée dans une peau, comme saucisson, bouilli, amouilli, etc. Voyez sur ce mot Lindenbrog (*ad Donat.*, *anonym. in Terent.*, *Eunuch.*, act. II, sc. 2, v. 26), et Casaubon (*ad Athen.*, p. 351). Du reste, c'est plutôt par la mutation d'une lettre (l'e en i) que par son retranchement, comme le dit Macrobe, que le mot a été formé. On écrit aussi *isitium*, *isitum* et *esitum*.

CHAP. IX. *Πολυκροστῆρος.* *Iliad.*, I. VIII, v. 518.

CHAP. XI. *Cur vis quos pudet.* Voyez Aulu-Gelle (I. XIV, c. 6), où la même question se trouve traitée.

CHAP. XII. *Hesiodus (in Op. et Diebus, v. 366).* La question dont il s'agit en cet endroit se trouve traitée dans Plutarque (*Sympos.*, I. VII, *quest.*, 3).

Cur qui estriens hiberit. Cette question se trouve traitée dans Plutarque (*Sympos.*, I. VI, *quest.*, 3).

Globis nubium. On lit aussi *globis nivium*.

Mnus in pote, noxia est. Une autre leçon porte *non mnus...* mais ce sens paraît moins concordant avec la réponse. Le premier est appuyé d'ailleurs de l'autorité d'Aulu-Gelle (I. XIV, c. 5), que Macrobe compile en cet endroit. C'était un usage chez les Romains, de conserver pour boire en été de l'eau de neige, ou dans laquelle on avait fait fondre de la neige. Voir Martial (I. XIV, *epigr.*, 117; et I. V, *épig.*, 63), et Sénèque (ep. 78). Meursius scolaste que cet usage existait encore de son temps dans Rome moderne.

Αἰθωπία. *Iliad.*, I. I, v. 462. Voyez Aulu-Gelle (I. XVII, c. 8). Ernesti (*ad Homer.*) prouve au contraire que l'épi-

thète qu'Homère donne au vin, dans le vers cité, doit s'appliquer à sa couleur.

Acetum nunquam gelu stringitur. Cette assertion n'est pas exacte.

Herodotus... mare Bosporicum quod et Cimmericum appellat. (c. 28, édit. Wesseling). Le Bosphore Cimnérien, ainsi nommé des *Cimmerii*, peuples qui habitaient sur ses bords, joignait le Palus-Méotide au Pont-Euxin. C'est aujourd'hui le détroit de Khaffa. Herodote, avec cette exactitude que chaque jour constate davantage, a voulu le distinguer du Bosphore de Thrace, aujourd'hui détroit de Constantinople, qui joint le Pont-Euxin à la Propontide. On sait maintenant à quoi s'en tenir sur la congélation des eaux marines. Mais il n'est pas inutile de remarquer que le patriarche Nicéphore assure (*Breviarium Historicum*) qu'en l'année 753 le Pont-Euxin fut couvert, dans l'étendue de cent milles depuis le rivage, d'une croûte de glace qui avait trente condées d'épaisseur.

Sallustius. Isidore (*Fragment.*, l. xiii, c. 16) dit la même chose.

CHAP. XIII. *Cur jejuni magis siliant quam esuriant.* Voir Plutarque (*Sympos.*, l. vi, quest. 1).

Cur sibi communis assensus annulum in digito qui minimo vicinus est. Cette question est traitée dans Aulu-Gelle (l. x, c. 10).

Scenarium numerum digitus iste demonstrat. Voir la note du liv. I^{er}, chap. I^{er} des Saturnales, qui traite de l'arithmétique digitale.

Præter hunc vestitum... nihil me in omni censu aliud habere. Il faut se rappeler qu'Horus était de la secte des philosophes cyniques.

Cur magis dulcis quam salsa aqua idonea sit sorbidus abluendis? Voir Plutarque (*Sympos.*, l. i, quest. 9). Ἀμφίπολις, στήθ' ὄστω. *Odyss.*, l. vi, v. 218 et 226.

CHAP. XIV. *Cur in aqua simulacra majora veris videntur?* La première des opinions rapportées ci-après fut celle d'Épicure, d'Aristote, et de l'école péripatéticienne; la seconde, adoptée par Empédocle et par les stoïciens, a été développée par Platon dans le *Timée*. On trouvera la théorie exacte de la vision dans les *Éléments de physiologie* de M. Richerand (c. 7, § cxxix, l. ii, p. 22 et suiv.).

Bulvas. L'exemplaire de Pontanus portait en marge *culvas*.

CHAP. XV. *Recte scriptum sit a Platone.* Voir le *Timée* de Platon et Aulu-Gelle (ch. xvii, c. ii). Gallien (*de dogm. Hippocrat. et Plat.*, l. viii) s'efforce de justifier Platon d'avoir embrassé ce système erroné concernant les voies que suivent les aliments. Hippocrate s'était prononcé contre d'une manière très-formelle.

Erasistratus. Ce médecin grec naquit dans l'île de Céos, et non dans celle de Cos, comme le dit Étienne de Byzance, trompé sans doute par la ressemblance des noms. Pline nous apprend que sa mère était fille d'Aristote. Après avoir pris des leçons de Chryssippe de Cnide, de Métrodore et de Theophraste, il vcut quelque temps à la cour de Séleucus Nicanor, roi de Syrie, où il s'acquit une grande réputation par la sagacité avec laquelle il devina que l'amour d'Antiochus, fils du roi, pour sa belle-mère Stratonice, était la cause de la maladie du jeune prince; trait qui a exercé les peintres et les poètes dramatiques. Il paraît que, dans sa vieillesse, Erasistrate renonça à la pratique de la médecine, et vécut à Alexandrie, où il s'occupait entièrement de théorie, et surtout d'anatomie. On dit qu'il fut le premier qui dissectionna des cadavres humains; mais il paraît que c'est à tort qu'on lui a imputé d'avoir porté l'instrument anatomique sur le corps des criminels vivants. Il était de la secte dogmatique, et fut le chef d'une

école longtemps célèbre, qui fleurit principalement à Smyrne, et dont les nombreux disciples, sous le nom d'erasistrateens, se succédèrent jusqu'au temps de Gallien. Erasistrate mourut vers l'an 257 avant J. C. Il avait écrit sur un grand nombre de sujets. Aucun de ses ouvrages ne nous est parvenu, à l'exception de quelques fragments conservés par Gallien et Cœlius. Voir l'*Histoire de la médecine* de Kurt Sprengel, trad. en fran. par M. Jourdan (t. I).

Ἡ κατὰ κοιλίαν. C'est le duodenum, première partie de l'intestin grêle.

Καλόν. Seconde partie du gros intestin, qui, après s'être élevée vers le foie, se porte de droite à gauche vers la rate, en forme d'arc situé sur l'estomac, et attaché d'une manière lâche par un repli transversal du péritoine, que l'on nomme méso-colon; se rend ensuite à la fosse iliaque gauche, où il forme deux flexuosités avant de s'enfoncer dans le bassin. Vossius pense qu'il faut écrire κάλον par un ο, parce qu'il prétend que ce n'est point ici le mot κάλον, membre; mais la contraction de κάλον, creux; et en effet, quelques éditions d'Aulu-Gelle portent κάλον. *Quod Alceus poeta dixit.* Voir Athénée, l. x, c. 8, et l. i, c. 19, où l'on remarquera que les anciens Grecs avaient été invités par un oracle d'Apollon à boire largement pendant la canicule.

Euripides. Voir les fragments incertains (cxxx, édit. Beck, p. 489).

CHAP. XVI. *Orumne prius fuerit au gallina.* Voir Plutarque (*Sympos.*, l. iii, quest. 10). On trouve quel-que part le vieux couplet suivant :

Sans œuf on n'a point de poule,
Et sans poule on n'a point d'œuf.
L'œuf est le fils de la poule,
La poule est fille de l'œuf.
Pour avoir la première poule,
Ou pour avoir le premier œuf,
Fit-on l'œuf avant la poule?
Fit-on la poule avant l'œuf?

An ovum ex gallina caperit... Il y a ici une lacune; mais il paraît qu'elle ne porte que sur quelques phrases de pure liaison.

Lunare lumen effecit. Voir Plutarque (*Sympos.*, l. iii, quest. 10).

Vitro solvendo. Pontanus dit qu'un manuscrit, au lieu de *vitro solvendo*, paraissait offrir *intro*; mais cette leçon serait contredite par le texte de Plutarque, que Macrobe a presque traduit en cet endroit.

Διάλαμψόν. D'après une leçon proposée par Hadr. Junius (*Animadvers.*, l. iv, c. 23), il faudrait lire *Διάκρυζέων*, et traduire: « par la constellation de la canicule. » *Alcman.* Poète grec, né à Sardes vers l'an 760 avant J. C., composa divers ouvrages de poésie, en dialecte dorique. Son nom même, Alcman, qui serait Alcmæon dans la langue commune, est entièrement dorien. On trouve des fragments de ce poète dans Athénée et dans Plutarque. Ils ont été remis par H. Estienne, dans son recueil des *Lyriques grecs* (1560, in 16), et publiés à part, sous ce titre: *Fragmenta Alcmanis Lyrici, colligita recensuit Frid. Theoph. Wettkerius* (Giessen, 1815, in-4^o). Enfin ils ont été traduits dans les *Soirées littéraires* de Coupé (t. vii, p. 55). Alcman avait aussi composé une pièce de théâtre intitulée *les Plongeurs*.

Homerus. *Odyss.*, l. xiii, v. 19; et *Iliad.*, l. ii, v. 579. *Lunari repugnat humori.* Outre les raisons que j'ai alléguées dans la Notice sur Macrobe, et dans la note finale du 9^e chapitre du livre vi^e, pour prouver que les Saturnales ne nous étaient point parvenues complètes, cela devient encore plus évident par la manière brusque dont l'ouvrage se termine.



VARON.



NOTICE

SUR

LE TRAITÉ DE LA LANGUE LATINE.

M. Terentius Varron (1) publia un ouvrage particulier sur la langue latine, dont malheureusement nous ne possédons qu'une faible partie. Ce traité était composé de vingt-quatre livres, et divisé en trois parties. Les six premiers livres, ou la première section, étaient consacrés aux recherches étymologiques. Varron s'était proposé, selon ses propres expressions, d'y montrer comment les choses avaient reçu leurs dénominations dans la langue latine. Dans la première moitié de cette section, il faisait voir ce qu'on pouvait avancer pour et contre l'étymologie comme science ou système, et enfin ce qu'on pouvait en dire sans en exagérer ni en rabaisser l'importance. Avec le quatrième livre commence le grand travail qui nous reste de Varron. Ce livre et les deux suivants sont adressés à Cicéron, tandis que les premiers étaient dédiés à P. Septimius qui avait été questeur sous Varron. Dans la seconde moitié de la première partie, ou dans l'application de la science de l'étymologie, l'auteur examine l'origine des mots latins et les libertés que les poètes se sont données dans l'emploi des mots de la langue. Les noms des lieux l'occupent principalement dans le quatrième livre; savoir: d'abord (ch. 1^{er} — 9) les lieux mêmes, et ensuite (ch. 10 — 36) les choses qui sont dans les lieux. En parlant des lieux, il explique l'origine des noms des terres et de tous les mots qui désignent des parties de la terre, tels que chemin, sol, arpent, prairie, montagne. Il entre dans des détails sur la ville de Rome et les sept collines que ses murs renferment. Passant aux êtres qui habitent les lieux, il donne d'abord l'étymologie des noms de divinités, celle des noms des oiseaux, des poissons et des amphibiens. Il vient ensuite aux noms des hommes, des bestiaux et des bêtes sauvages. Plusieurs chapitres expliquent les titres des magistrats de Rome et les mots qui expriment les rapports de la fortune. Après les êtres vivants,

(1) Voir la notice sur cet auteur, en tête du traité *De re rustica*, au volume des Agronomiques.

Varron passe aux arbres et aux plantes (chap. 21), à la fabrication de tout ce qui tient à la nourriture, au vêtement et aux armes; il parle des tables et des différentes espèces de vases qu'on y place, de la parure des femmes (ch. 29); des instruments d'agriculture (ch. 31); des édifices publics et privés (ch. 32 et 33). Il y a ensuite une lacune, après laquelle il est question des portes de Rome, et, après une seconde lacune, des lits, de l'as et de ses parties, de l'argent et des divers mots qui s'y rapportent.

Le quatrième livre traite des mots qui expriment le temps et ses divisions, et de ceux qui désignent ce qui se fait dans le temps. Les mois et les jours, et parmi les jours ceux qui sont consacrés aux dieux ou à certaines occupations des hommes, fournissent la matière des premiers chapitres (ch. 2 — 4). Les actions, ou ce qui se fait dans le temps, sont divisées en trois classes d'après les trois principales fonctions humaines, qui sont de penser, de dire et de faire. Les actions du troisième genre, ou celles qui ont lieu par le faire, s'exécutent par le moyen des cinq sens extérieurs; ce qui donne lieu d'expliquer les mots qui expriment les opérations des sens (ch. 8). Sans transition Varron passe à l'explication des mots qui se trouvent dans les tables des censeurs, et qui se rapportent aux fonctions de ces magistrats (ch. 9), et il termine par la liste de quelques mots que les Latins ont pris des Grecs, liste qu'il aurait pu étendre à l'infini.

Dans les deux livres dont nous venons d'indiquer le contenu, Varron n'avait parlé que de l'usage que les écrivains en prose font des mots; le sixième s'occupe exclusivement des poètes. Il suit le même ordre, en parlant d'abord des lieux et ensuite des temps, et montre comment les poètes ont changé par métaphore les significations primitives de beaucoup de mots.

Telle est la première partie de l'ouvrage de Varron, qu'il a nommée lui-même la partie étymologique. La seconde partie, ou les livres sept à douze,

traitait des diverses mutations que les mots éprouvent, telles que la déclinaison, la conjugaison, la comparaison, etc.; Varron les comprend toutes sous le nom de déclinaisons. Il ne nous reste que les livres sept à neuf; encore sont-ils très-defectueux et remplis de lacunes. L'auteur n'admet que deux espèces de mots, les noms et les verbes, auxquels il rapporte toutes les autres parties du discours. Il distingue enfin deux espèces de déclinaisons, dont il appelle l'une arbitraire et l'autre naturelle ou nécessaire. Dans l'une et dans l'autre, l'analogie et l'anomalie l'occupent alternativement. Il traite dans le septième livre de l'analogie d'une manière générale; puis il rend compte de ce qu'on peut dire pour prouver qu'elle n'existe pas dans les noms. Dans le huitième livre, il raisonne dans

le sens de ceux qui voient partout l'analogie. Le neuvième traite de l'analogie et de l'anomalie des verbes. Les trois livres suivants, qui complétaient la seconde partie, sont perdus, à quelques fragments près.

La troisième partie de l'ouvrage, qui traitait de la manière de réunir les mots pour en faire des propositions et des phrases, ou de la syntaxe, se composait de douze livres, et renfermait une espèce de glossaire destiné à expliquer le sens des mots. C'est peut-être celle dont la perte est le plus à regretter.

(Extrait de Schoëll, *Histoire de la littérature romaine.*)



DE LA LANGUE LATINE.

A CICÉRON.

LIVRE CINQUIÈME.

1. J'ai entrepris d'exposer en six livres l'origine des mots latins. De ces six livres, j'en ai composé trois avant celui-ci, dans lesquels je traite de l'*Étymologie*. Ils sont adressés à Septimius. Le premier contient ce qu'on a dit contre; le second, ce qu'on a dit pour; le troisième, ce qu'on a dit sur cette science. Dans les livres que je vous adresse aujourd'hui, je traite de l'origine des mots latins, et, entre autres, de ceux qui sont en usage chez les poètes.

2. Dans chaque mot il y a lieu de considérer, 1^o la chose d'où ce mot a tiré son origine; 2^o la chose qu'il sert à désigner. Ainsi veut-on faire connaître d'où derive le mot *perlinacia* (obstination), on fait voir qu'il derive de *perlinde* (tendre avec force vers une chose); veut-on faire connaître la chose à laquelle ce mot a été appliqué, on fait voir l'objet de la tendance obstinée, qu'on appelle *perlinacia*, et dont le contraire est la *persévérance*, qui consiste à persister dans une chose bonne. La science qui a pour objet la raison et l'origine des mots s'appelle chez les Grecs *étymologie*; celle qui a pour objet la chose désignée, *περί σημασιολογία*. Je traiterai indistinctement de ces deux sciences dans cet ouvrage; mais, plus brièvement, de la seconde.

DE LINGUA LATINA.

AD CICERONEM.

LIBER QUINTUS.

1. Quemadmodum vocabula essent imposita rebus in lingua latina, sex libris exponere institui. De his tribus ante hunc feci, quos Septimio misi: in quibus est de disciplina, quam vocant *ἐτυμολογία*. Que contra eam dicerentur, volumine primo: que pro ea, secundo: que de ea, tertio. In his ad te scribam, a quibus rebus vocabula imposita sint in lingua latina, et ea que sunt in consuetudine apud poetas.

2. Quom uniusquoqueque verbi natura sint duæ, a qua re et in qua re vocabulum sit impositum (itaque, a qua re sit *perlinacia* quom quaeritur, ostenditur esse a *perlinde*, in qua re sit impositum, dicitur quom demonstratur, in quo non debet *perlinde* et *perlinde*, *perlinacia* esse; quod, in quo oporteat manere, si in eo perstet, *perlinacia* sit): priorem illam partem, ubi, quor et

3. L'Étymologie a ses obscurités, parce que l'origine des mots se perd dans la nuit des temps, ou parce que leur dérivation n'est pas toujours exacte, ou n'est pas demeurée pure, par suite de l'altération des mots; ou bien encore parce que les mots de notre langue ne sont pas tous d'origine latine; enfin, parce que beaucoup de mots ont changé de signification, comme *hostis*, par exemple, qui désignait autrefois un étranger appartenant à une autre nation, et désigne aujourd'hui ce qu'on entendait alors par *perduellis* (ennemi avec qui on est en guerre). — 4. Quand le genre ou le cas d'un mot en indiquera plus manifestement l'origine, c'est sur ce genre ou sur ce cas que j'appuierai mes inductions. Pour justifier cette manière de procéder, je citerai seulement le mot *impos* (qui n'est pas maître de): il est évident qu'on aperçoit moins dans ce nominatif l'origine de *potentia*, que dans l'accusatif *impotem*; et, à son tour, *impos* est moins obscur que *pos*, qui semble plutôt synonyme de *pons* (pont) que de *potens* (puissant, maître de). — 5. Le temps altere ou efface l'origine de beaucoup de mots. Cet homme que vous avez connu brillant de jeunesse et de beauté, vous le voyez aujourd'hui vieux et flétri par l'âge. Trois générations ont passé sur lui et l'ont rendu méconnaissable. Aussi, ce que le fleuve de l'oubli a

unde sint verba, scrutantur, Græci vocant *ἐτυμολογία*, illam alteram *περί σημασιολογία*; de quibus dualis rebus in his libris promiscue dicam, sed exilius de posteriore.

3. Que ideo sunt obscuriora, quod neque omnis impositio verborum extat, quod vetustas quasdam delevit; nec que extat, sine mendo omnis imposita; nec que recte est imposita, cuncta manent (multa enim verba literis commutatis sunt interpolata); neque omnis origo est nostre lingue e vernaculis verbis; et multa verba aliud nunc ostendunt, aliud ante significabant, ut *hostis*, nam tum eo verbo dicebant peregrinum, qui suis legibus uteretur, nunc dicunt eum, quem tum dicebant *perduellum*. — 4. In quo genere verborum aut casu erit illustrius unde videri possit origo, inde repetam. Ita fieri oportere apparet, quod recto casu quom dicimus *impos* obscurius est esse a *potentia*, quam quom dicimus *impotem*; et eo obscurius sit si dicas *pos* quam *impos*, videtur enim *pos* significare potius *potentem* quam *potentem*. — 5. Vetustas paucis non depravat, multa tollit. Quem puerum vidisti formosum, hunc vides deflorem in senecta. Tertium seculum non videt eum hominem, quem vidit primum. Quare illa que jam majoribus nostris ademit oblivio fugitiva, scrutata sedulitas Muli et Bruti retrahere nequit.

entraîné dans son cours, et dérobé aux yeux mêmes de nos ancêtres, la perspicacité de Mutius et de Brutus ne saurait le découvrir dans les ombres du passé. Je ne m'arrêterai donc pas longtemps dans de vaines investigations : je me hâterai au contraire, autant du moins que me le permettront les difficultés du chemin ; car je vais m'engager dans les détours d'une forêt ténébreuse, infrequente, et remplie d'obstacles qui peuvent m'empêcher d'avancer. — 6. Tout change avec le temps : de là toutes ces dissonances entre la signification ancienne et la signification actuelle des mots. Si l'on prend soin de constater d'abord les différentes modifications dont les mots sont susceptibles en passant par la bouche des hommes, on aura moins de peine à remonter à leur origine. L'altération des mots, comme je l'ai démontré dans les livres précédents, a huit causes principales. Elle résulte du retranchement ou de l'addition d'une ou plusieurs lettres, de leur attraction ou de leur changement, de l'allongement ou de l'abréviation des syllabes ; enfin de... Comme, dans les livres précédents, j'ai démontré par des exemples assez nombreux les causes de cette altération, je me borne ici à les rappeler.

7. Je commencerai par l'origine des mots, laquelle a quatre degrés. Le premier est celui qui est à la portée de tout le monde. Qui ne voit en effet d'où viennent les mots *arenifodinae* (sablonnière) et *viocurus* (intendant des chausses)? Le second est celui auquel on s'élève pour étudier le vieux langage, et rechercher comment les poètes ont formé, composé, modifié chaque mot. A ce degré appartiennent les mots suivants de Pacuvius : *rudentisibilis* (sifflement des cor-

dages), *incurvicervicum pecus* (le troupeau à la tête courbée), *clamyde clupeat brachium* (il s'arme de sa chlamyde en guise de bouclier). — 8. Le troisième est celui où s'élève la philosophie pour découvrir l'origine des mots qui sont dans l'usage commun, tels que *oppidum* (fort), *vicus* (quartier, village), *via* (voie). Le quatrième est celui qui nous initie à la connaissance des principes des choses. Que si je ne parviens pas à l'atteindre, au défaut de science certaine je m'appuierai sur la conjecture, à l'exemple des médecins, qui quelquefois n'agissent pas autrement dans le choix des remèdes qu'ils conseillent aux malades.

9. Si je n'atteins pas ce quatrième degré, j'irai du moins au delà du degré précédent, grâce au flambeau non-seulement d'Aristophane, mais encore de Cléanthe. J'ai voulu aller plus loin que ceux qui se sont bornés à rechercher l'origine des mots créés par les poètes ; car il ne me semblait pas satisfaisant de rechercher l'origine d'un mot d'Ennius, et de négliger celle d'un mot du roi Latinus. La plupart des mots poétiques, en effet, sont plutôt faits pour mon plaisir que pour mon usage ; mais les anciens sont plutôt faits pour mon usage que pour mon plaisir. Les mots que nous a légués le roi Romulus ne sont-ils pas plus véritablement miens que ceux que nous a légués le poète Livius? — 10. Or, puisque les mots sont de trois espèces, latins, étrangers, ou obliérés, j'exposerai la raison des premiers et la dérivation des seconds, sans m'occuper de ceux dont la trace est perdue, en vous faisant part tantôt de mes découvertes, tantôt de mes conjectures. Dans ce livre je rechercherai l'origine des noms des lieux et des accessoires ; dans le livre suivant, des noms des temps,

Non, si non potero indagare, eo ero tardior; sed velocior ideo si quivero; non mediocres enim fenestrae in silva ubi haec captanda; neque eo quo pervenire volumus semita trita; neque non in transitibus quadam objecta, quae euntem retinere possent. — 6. Quo verborum novorum ac veterum discordia omnis. In consuetudine communis quod modis literarum commutatio sit facta qui animadvertit, facilius scrutari origines patietur verborum; reperiet enim esse commutata, ut in superioribus libris ostendi, maxime propter his quaternas causas. Literarum enim fit demptione aut additione, et propter earum attractionem aut commutationem, item syllabarum productionem aut correptionem, denique..... one : quae quoniam in superioribus libris, quoque modis essent, exemplis satis demonstravi, hic commoneundum esse modo putavi.

7. Nunc singulorum verborum origines expediam; quorum quatuor explanandi gradus. Infimus is quo etiam populus venit : quis enim non videt unde *arenifodinae* et *viocurus*? Secundus quo grammatica descendit antiqua, quae ostendit, quemadmodum quodque poeta finxerit verbum, confinxerit, declinarit. Hic Pacuvii *rudentisibilis*, hic *incurvicervicum pecus*, hic *clamyde clupeat bra-*

chium. — 8. Tertius gradus quo philosophia ascendens pervenit, atque ea quae in consuetudine communi essent aperire coepit, ut a quo dictum esset *oppidum*, *vicus*, *via*. Quartus ubi est aditus ad initia rerum : quo si non perveniam, scientiam ad opinionem aucupabor, quod etiam in salute nostra nonnunquam facit quom aegrotans medicus.

9. Quod si summum gradum non attingero, tamen secundum praeribito, quod non solum ad Aristophanis lucubram sed etiam ad Cleanthi lucubravi. Vohi praeribere eos, qui poetarum modo verba ut sint ficta expediunt; non enim videbatur consentaneum, querere me in eo verbo quod finxisset Ennius causam, negligere quod ante rex Latinus finxisset; quom poetis multis verbis magis delecter quam utar, antiquis magis utar quam delecter. An non potius mea verba illa quae hereditate a Romulo rege venerunt, quam quae a poeta Livio relicta? — 10. Igitur quoniam in haec sunt tripartita verba, quae sunt aut nostra aut aliena aut oblivia : de nostris dicam eur sint, de alienis unde sint, de oblivis relinquam. Quorum partim quo ita inveniri partim quo ita opiner scribam. In hoc libro dicam de vocabulis locorum et quae in his sunt; in

ainsi que des noms des choses qui se passent dans les temps ; dans le troisième, de ces deux sortes de mots par rapport aux poètes.

11. Pythagore de Samos dit que le principe de toutes choses est double ; qu'ainsi, par exemple, le fini et l'infini, le bien et le mal, la vie et la mort, le jour et la nuit, sont choses corrélatives et inséparables. Ainsi l'immobilité et le mouvement sont deux états corrélatifs. Ce qui se meut ou reste immobile, c'est le corps ; l'espace où se meut le corps, c'est le lieu ; la durée du mouvement, c'est le temps ; le mouvement, c'est l'action. Un exemple fera mieux ressortir cette quadruple division : le corps est comme le coureur ; le lieu, comme le stade où il court ; le temps, comme la durée de sa course ; l'action, comme la course. — 12. De là vient que presque toutes les choses impliquent éternellement quatre états : point de temps sans mouvement, puisque le temps en est la mesure ; point de mouvement sans un corps qui se meuve, et sans un lieu où ce corps se meuve ; point de corps qui se meuve, sans action. Donc tout principe implique les quatre idées de lieu, de corps, de temps et d'action. — 13. A ces quatre idées correspondent quatre espèces de mots. Je traiterai sommairement dans ce livre de ceux qui servent à désigner les lieux et les choses que contiennent les lieux, en suivant les ramifications de leur parenté ; car il en est des mots comme des arbres, qui poussent souvent leurs racines dans l'héritage voisin. Ainsi, lorsque, en parlant des lieux, je passerai du mot *ager* (champ) au mot *agrosus* (homme riche en terres), ou *agricola* (laboureur), je ne croirai pas m'écarter de mon chemin. Les affinités des mots sont très-nombreuses : ainsi

secundo de temporum et qua in his fiunt ; in tertio de utraque re a poetis comprehensa.

11. Pythagoras Samius ait omnium rerum initia esse bina, ut finitum et infinitum, bonum et malum, vitam et mortem, diem et noctem. Quare item duo, status et motus : quod stat aut agitur, corpus ; ubi agitur, locus ; dum agitur, tempus ; quod est in agitu, actio. Quadrupartito magis sic apparebit : corpus est ut cursor ; locus stadium qua currit ; tempus hora qua currit ; actio cursio. — 12. Quare fit ut ideo ferre omnia sint quadrupartita, et ea aeterna, quod neque unquam tempus quin fuerit motus, ejus enim intervallum tempus ; neque motus ubi non locus et corpus, quod alterum est quod movetur, alterum ubi ; neque ubi id agitur, non actio ibi. Igitur initiorum quadriga : locus et corpus, tempus et actio. — 13. Quare quod quatuor genera prima rerum, totidem verborum ; horum jam de binis, locis et iis rebus quae in his videntur, in hoc libro summatione ponam. Sed qua cognatio ejus erit verbi quae radices egerit extra fines suas, persequemur : saepe enim ad limitem arboris radices sub vicini proderunt segetem. Quare non, quom de locis dicam, si ab agro ad agros hominem, ad agricolum pervenero, aberraro. Multa societas verborum, nec *Vinalia* sine *vino* expediti, nec curia *Calabra* sine *calatione* potest aperiri.

Vinalia (fêtes où l'on faisait à Jupiter des libations de vin nouveau) conduit à *vinum* (vin) ; *Calabra*, nom d'une curie, à *calatio* (convocation).

14. Je commencerai par les lieux, et par conséquent par l'origine du mot *locus*. Le lieu (*locus*) est l'endroit où l'on peut placer (*locare*) quelque chose. Le mot *collocare* a aujourd'hui le même sens qu'autrefois, comme on le voit dans ce passage de Plaute : *J'ai une fille nubile, qui n'a point de dot, et à qui je ne puis trouver de parti (inlocabilis)* ; et dans cet autre d'Ennius : *O terre de Thrace, où j'ai élevé (locavi) un temple à Baechus au milieu de la ville.* —

15. Le lieu est aussi le point où l'on s'arrête : de là le mot *locare*, qui, dans les ventes publiques, signifie *adjudger* à celui dont l'enchère n'est point couverte. De là le mot *locarium*, qui désigne le prix du gîte dans une hôtellerie ou une taverne ; de là encore *loci muliebres*, pour désigner la matrice.

16. Les lieux de la nature, suivant l'ancienne division, sont, en général, au nombre de deux, le ciel et la terre : lesquels se subdivisent en une infinité d'autres. On appelle *caelestia* les lieux supérieurs, le séjour des dieux ; et *terrestres* les lieux inférieurs, le séjour des hommes. Comme l'Asie, le ciel se prend dans deux acceptions. En effet, l'Asie désigne en général la contrée, qui n'est pas l'Europe, et qui comprend la Syrie ; on entend aussi sous ce nom une partie de l'Asie, qu'on appelle Asie mineure, et dans laquelle se trouve l'Ionie et notre province. — 17. De même le nom de *caelestia* désigne et cette partie élevée où sont les étoiles, et ce vaste espace que Pacuvius décrit dans le passage suivant : *Vois cette sphère immense, au centre de laquelle*

14. Incipiam de locis ab ipsis loci origine. *Locus* est, ubi locatum quid esse potest. Ut nunc dicitur collocatum, veteres id dicere solitos, apparet, apud Plautum :

Filium habeo grandem cassam dote atque inlocabilem.
Neque eam quoque locare quoquam ;

apud Ennium :

O terra Thracia, ubi Liberi fanum in civium
Mero locavi.

— 15. Ubi quidque constitit, *locus* ; ab eo praeco dicitur *locare*, quod usque idem fit, quoad in aliquo consistit pretium ; inde *locarium*, quod datur, in stabulo et taberna ubi consistant. Sic *loci muliebres*, ubi nascendi initia consistunt.

16. Loca naturae secundum antiquam divisionem prima duo, caelum et terra ; deinde particulatim utriusque multa. *Caeli* dicuntur loca supra et ea deorum ; *terrae* loca infera et ea hominum. Ut Asia, sic caelum dicitur modis duobus. Nam et *Asia*, quae non Europa, in qua etiam Syria ; et Asia dicitur prioris pars Asiae, in qua est Ionia ac provincia nostra. — 17. Sic *caelum* et pars ejus, summum ubi stellae, et id quod Pacuvius, quom demonstrat, dicit :

Hoc vide circum supraque, quod complexu continet
Terram,

est suspendue la terre, et que nous appelons ciel. Lucilius a adopté cette double division, qu'il indique au commencement de ses vingt et un livres : *Je me propose d'étudier la saison féconde de l'éther et de la terre.*

18. Ælius prétend que le mot *cælum* dérive de *cælare* (ciseler); ou, par antiphrase, de *ce-lare* (cacher), parce qu'il est à découvert. Cette dernière étymologie est plus plausible que l'autre, parce que *cælare* viendrait plutôt de *cælum* que *cælum* ne vient de *cælare*; et même, sans recourir à une antiphrase, on pourrait dire que *cælum* dérive avec autant de raison de *cælare*, parce que le ciel est caché pendant le jour, que parce qu'il n'est pas caché pendant la nuit. —

19. Pour moi, je crois bien plutôt que *chaos* a formé *choum*, puis *cavum*, et enfin *cælum*, puisque le ciel, comme je l'ai dit, est une sphère concave, qui enveloppe la terre. Ainsi Andromaque dit à la Nuit : *O toi qui parcours sur ton char étoilé la voûte du ciel*; et Agamemnon : *Sur le bouclier retentissant du ciel*; car un bouclier est concave. Nous lisons encore dans Ennius : *Les vastes voûtes du ciel.* — 20. Donc, de même que *cavum* a produit *cavea* (fosse, caverne), *caullæ* (bergerie), *convallis* ou *vallis cavata* (vallée creuse), ainsi *cælum* dérive de *cavum*, qui dérive à son tour de *chaos*, le chaos, d'où, suivant Hésiode, sont issues toutes choses.

21. *Terra* (terre) vient, ainsi que le dit Ælius, de *terere* (broyer, frotter) : c'est pourquoi, dans les livres des Augures, on trouve ce nom écrit avec une seule *R*. De la même racine dérivent 1^o. *territorium* (territoire), nom des alentours pu-

quoi subjungit :

Id quod nostri cælum memorant.

A quo bipartita divisione Lucilius suorum unius et viginti librorum initium fecit hoc :

Ætheris et terræ genitabile querere tempus.

18. *Cælum* dictum scribit Ælius, quod est cælatum : aut, contrario nomine, cælatum, quod apertum est. Non male, quod prius multo potius a cælo quam cælum a cælando; sed non minus illud alterum de cælando potuit dici, quod interdum cælatur, quam quod noctu non cælatur. — 19. Omnino ego magis putoa *Chao choum*, hinc *cavum* et hinc *cælum*, quoniam, ut dixi, hoc circum supraque, quod complexu continet terram cavum cælum. Itaque dicit Andromacha Nocti :

Quæ cava cæli significentibus conficis bigis ;

et Agamemnon :

in alifsono cæli clipeo,

cavum enim clipeum; et Ennius item ad cavationem :

cæli ingentes fornices.

20. Quare ut a cavo *cavea* et *caullæ* et *convallis*, cavata vallis : et *cælum* a cavatione; ut *cavum* sit ortum, unde omnia apud Hésiodum, a *Chao*, a cavo *cærum*.

21. *Terra* dicta ab eo, ut Ælius scribit, quod teritur;

blies des villes, parce qu'ils sont très-fréquentés ; 2^o *extermentarium*, espèce de tunique, qui s'use au frottement du corps ; 3^o *tritura*, temps où l'on moud le blé, et *trivolum*, instrument propre à moudre le blé ; 4^o *terminus* (terme), nom des limites des champs, parce qu'elles confinent au chemin de passage. Dans certaines parties du Latium on ne dit pas *terminus*, mais *termen*, que l'on trouve dans Accius; et de là les Grecs ont dit *τέρμων*; peut-être même ce mot est-il d'origine grecque, car Evandre, qui vint s'établir sur le mont Palatin, était Arcadien. —

22. *Via* (voie) vient de *vehere* (porter, charrier), de même que *iter* (passage) vient de *ire* (aller); *actus* (droit de passage avec une bête de somme et un chariot), de *agere* (conduire); *ambitus*, de *circumire* (aller autour), car *ambitus* et *circuitus* (circuit) sont synonymes; et les interprètes des Douze Tables donnent à *ambitus*, en parlant d'un mur, le sens de *circuitus*. Donc *tera* a produit *terra*, et comme la surface de la terre est foulée par la plante du pied (*solum*), les poètes ont appelé *solum* cette partie extérieure de la terre. — 23. *Terra* et *humus* sont regardés comme identiques : ainsi Ennius a dit, en parlant d'hommes tombés à terre : *cubitis piasibant* (ils ont frappé de leurs coudes) *humum*, c'est-à-dire la terre. De là encore *humatus*, pour désigner un mort enterré, et *inhumatus* (qui n'a pas reçu la sépulture), pour désigner, suivant l'expression des pontifes, l'état du cadavre d'un Romain qui a été brûlé, mais qui n'a pas encore été couvert de la terre sépulcrale, ou dont la tête a été détachée pour servir aux purifica-

itaque terra in Augurum libris scripta cum R uno. Ab eo colonis locus communis qui prope oppidum relinquunt, *territorium*, quod maxime teritur; hinc linteum quod teritur corpore, *extermentarium*; hinc in messi *tritura*, quod tum frumentum teritur, et *trivolum*, qui terit : hinc lines agrorum *termini*, quod ex partibus propter limitare iter maxime teruntur; itaque hinc, quod is in Latio aliquot locis dicitur, ut apud Accium, non terminus sed *termen*, hinc Græci quoque *τέρμων*; pote vel illic; Evander enim, qui in Palatinum venit, e Græcia Arcas. — 22. *Via* sicut *iter*, quod ea vehendo teritur, iter itur; *actus* quod agendo teritur; etiam *ambitus* est quod circumcundo teritur, nam *ambitus* *circuitus*, ab eoque XII Tabularum interpretes *ambitus* *partibus* *circuitum* esse describunt. Igitur *tera* *terra*, et ab eo poetae appellaverunt summa terra quæ solo feri possunt, *sola terra*. — 23. *Terra* ut putant eadem et *humus*; ideo Ennium in terram cadentis dicere :

cubitis piasibant humum.

Et quod terra sit *humus*, ideo is *humatus* mortuus, qui terra sit obrutus. Ab eo, quom Romanus combustus est, si in sepulchrum ejus abjecta gleba non est, aut si os exceptum est mortui ad familiam purgandam, donec in purgando humo est opertus (ut pontifices dicunt, quoad *inhumatus* sit), familia funesta manet. Et dicitur *humi-*

tions de la famille, laquelle est, pendant ce temps, considérée comme souillée. De là encore *humilior*, *humillimus*, pour désigner l'abaissement, parce que la terre est la plus basse partie du monde.

24. De *humus* vient *humor* (eau, humidité) : ce qui explique cette expression de Lucilius : *la terre s'évapore en nuées et en pluie* : et cette autre de Paeuvius : *la terre exhale un air humide*, c'est-à-dire imprégné de *humus*. De là, *uliginosus ager* (champ marécageux); *uidus*, *avidus*; de là, *sudor*, parce que la sueur dégoutte vers la terre. — 25. De là vient peut-être *puteus* (puits), si ce n'est plutôt de ce que les Eoliens disaient πύτος, dérivé de πότης, au lieu de φρέαρ; de même qu'ils disaient πύταμος au lieu de ποταμός. De *putei* dérive le nom de la ville de *Putcoli*, parce qu'elle est entourée d'une grande quantité d'eaux froides et chaudes; à moins plutôt qu'il ne vienne de *putor* (puanteur), à cause des odeurs puantes de soufre et d'alun que la terre y exhale souvent. De *putei* dérive encore *puticoli*, sorte de fosses communes dans les environs des villes, à cause des morts qu'on y ensevelissait, ou plutôt *puticula*, comme l'écrivit *Ælius*, parce que c'était là que pourrissaient les cadavres des morts. Au delà des Exquilies est un lieu public de cette espèce, que, dans une de ses comédies, *Afranius* appelle *subluculi*, parce que les cadavres y sont sans cesse exposés à la lumière du ciel. — 26. *Lacus* (lac), grand bassin qui peut contenir de l'eau. *Palus* (marais), eau peu profonde (*paullulum*), mais répandue visiblement (*palam*) sur un grand espace : *stagnium* (étang), du mot grec στεγνόν, qui n'a pas d'issue : aussi voit-on des étangs auprès des villas (fermes, métairies), parce qu'un bassin d'une forme ronde est plus propre

à contenir l'eau qu'un bassin dont les bords sont à angles. — 27. *Fluvius* et *flumen* (fleuve), ce qui coule, *fluit* : d'où ce qu'on lit dans la loi des héritages urbains : *stilleidia fluminaque ut fluant ita cadantque*. Il y a cette différence entre *stilleidium* (gouttière) et *flumen*, qu'une gouttière tombe goutte à goutte, *stillatim cadit*, et qu'un fleuve a un écoulement continu, *fluit*. — 28. *Annis*, de *ambitus* (circuit), courant d'eau qui entoure quelque chose : de là le nom d'*Amiteraniens* donné aux habitants des alentours d'Aterne. De là encore le mot *ambire*, servant à désigner l'action du candidat qui veut obtenir les suffrages du peuple, parce qu'il tourne autour des citoyens. Celui qui, dans ce cas, recourait à des moyens interdits par la loi, s'exposait à être accusé de *ambitus indagabilis* (brigue criminelle). Le Tibre est appelé *annis*, parce qu'il coule autour du champ de Mars et de Rome. La ville d'Interamne est ainsi nommée, parce qu'elle est située entre des fleuves (*annes*). *Antennes* doit aussi son nom à ce qu'elle a devant elle (*ante*) l'Anio, rivière qui se jette dans le Tibre. *Antennes* est aussi un vieux terme de guerre, que l'usage n'a point sactionné. — 29. L'étymologie du nom du *Tibre* n'appartient pas à la langue latine, quoique ce nom s'y soit introduit; car ce fleuve a sa source hors du Latium. J'en dis autant du *Volturne*, qui sort du Samnium; mais, de même que du nom de ce fleuve nous avons nommé *Volturnum* la ville située dans son voisinage sur les bords de la mer, nom qui est arrivé jusqu'à nous comme un mot latin, ainsi nous avons fait *Tiberinus* de *Tiberis*. Nous avons en effet notre colonie *Volturne*, et notre dieu *Tiberinus*.

30. Quant à l'origine du nom de *Tibre*, l'E-

lior qui ad humum demissior, infimus *humillimus*, quod in mundo infima humus.

24. *Humor* hinc; itaque ideo Lucilius :

Terra abit in nimbos imbreaque;

Paeuvius :

terra exhalat auram atque auroram humidam huncactam. Hinc ager *uliginosus* humidissimus; hinc *uidus* *avidus*; hinc *sudor*, quod fluit deorsum in terram. — 25. Unde sumi pote, *puteus*, nisi potius quod Eolis dicebant, ut πύταμος σὺν ποταμῶν, sic πύτος αὖ ποτῶ, non ut nunc φρέαρ. A puteis oppidum *Putcoli*, quod incircum eum locum aqua frigide et caldæ multæ; nisi a putore potius, quod putidus odor ibi sæpe ex sulphure et alumine. Extra oppida a puteis *putcoli*, quod ibi in puteis ornebantur homines, nisi potius, ut *Ælius* scribit, *puticula* quod putescabant ibi cadavera projecta. Qui locus publicus ultra Exquillas, itaque eum *Afranius subluculos* in toga appellat, quod inde suspiciunt perpetuo humen. — 26. *Lacus* lacuna magna, ubi aqua contineri potest. *Palus* paullulum aquæ in altitudinem, et palam latius diffusæ. *Stagnium* a greco στεγνόν, quod non habet rimam; hinc ad villas rotunda stagna, quod rotundum facillime

confinet, anguli maxime laborant. — 27. *Fluvius* quod fluit, item *flumen*, a quo *Lege* prædiorum urbanorum scribitur :

Stilleidia fluminaque ut fluant ita cadantque.

Inter hæc hoc interest, quod *stilleidium* eo quod stillatim cadat; *flumen* quod fluit continue. — 28. *Annis* id flumen quod circuit aliquid; nam ab ambitu *annis*; ab hoc qui circum Aternum habitant, *Amiteranni* appellati. Ab eo qui populum candidatus circum it, *ambit*; et qui aliter facit, *indagabili* ex ambitu causam dicit. Itaque *Tiberis annis* quod ambit Martium campum et Urbum. Oppidum *Interamna* dictum, quod inter anneis est constitutum; item *Antenne*, quod ante *annis*, qui Anio, iuhit in *Tiberim*; quod bello male acceptum consentit. — 29. *Tiberis* quod caput extra Latium, si inde nomen quoque exiit in linguam nostram, nihil ad ἐπιπέδον latinum; ut quod oritur ex Samnio *Volturnus*, nihil ad latinam linguam; at, quod proximum oppidum ab eo secundum mare *Volturnum*, ut ad nos jam, ut latinum vocabulum : ita *Tiberinus* nostrum; et colonia enim nostra *Volturnum*, et deus *Tiberinus*. — 30. Sed de *Tiberis* nomine anceps historia; nam sumi *Etruria*, et *Latium*

trurie et la Latium se le disputent : selon les Étrusques, *Tibre* viendrait du nom d'un petit roi de Véies, ville voisine, lequel s'appelait Thebris ; selon les Latins, l'ancien nom du Tibre serait Albulna, nom qu'il aurait perdu pour celui qu'il a aujourd'hui, en mémoire de Tiberinus, roi du Latium, mort dans les eaux de ce fleuve, qui est regardé comme son tombeau.

31. De même que la nature entière est divisée en ciel et en terre, ainsi la terre est divisée en deux parties correspondantes aux deux régions du ciel, l'Asie et l'Europe. L'Asie s'étend au midi, vers l'Auster, et l'Europe au nord, vers l'Aquilon. L'Asie tire son nom d'une nymphe aimée de Japet, et mère de Prométhée. L'Europe doit son nom à la fille d'Agénor, que, selon Mallius, un taureau enleva de la Phénicie : enlèvement qui est le sujet d'un admirable ouvrage en airain de Pythagore, sculpteur de Tarente. —

32. L'Europe est habitée par un grand nombre de peuples. La plupart de ses contrées portent le nom de leurs habitants, comme *Sabini* et *Lucani*, ou un nom dérivé de celui du peuple, comme l'*Apulie* et le *Latium*. L'Etrurie, appelée aussi *Tusci*, a un nom de chaque espèce. Le territoire ou régnait Latinus a été, en général, appelé *Latium*, et a reçu des surnoms particuliers, tels que celui de *Prænestinus*, à cause de la ville de Préneste, et d'*Aricinus* à cause d'Aricie. — 33. Suivant nos augures publics, il y a cinq sortes de territoires, dont les différents noms sont : *Romanus*, *Gabinus*, *Peregrinus*, *Hosticus*, *Incertus*. *Romanus* dérive, comme Rome, de Romulus ; *Gabinus* dérive du nom de la ville de Gabies. *Peregrinus*, champeultivé, sépare des deux territoires précédents, par-

ce qu'on y prend les auspices d'une manière particulière. Le nom de *peregrinus* dérive de *pergere* (aller vers), parce que c'est là qu'on arrivait d'abord en venant du territoire romain. C'est pourquoi le territoire *Gabinus* est aussi *peregrinus* ; mais parce qu'on s'y rend pour prendre des auspices particuliers, il forme une partie distincte. *Hosticus* dérive de *hostis* (étranger, ennemi). Le cinquième est appelé *Incertus*, parce que sa qualité est indéterminée, et participe de celle des quatre autres.

34. *Ager* (champ, territoire), de *agere* (conduire, mener), désigne une terre où l'on va et d'où l'on revient, avec ce qui est nécessaire à la culture ; ou, selon d'autres, du mot grec ἀγρός. Du même mot *agere* on a fait *actus*, pour désigner le lieu par lequel on passe avec bête de somme et chariot. La plus grande largeur du passage, appelé *actus*, a été fixée à quatre pieds, peut-être en considération du quadrupède avec lequel on a le droit de passer ; sa longueur a cent vingt pieds, et sa contenance a cent vingt pieds carrés. Les anciens ont adopté en beaucoup de choses le nombre 12, qui est, par exemple, le nombre des décuries. — 35. *Jugerum* (arpent) dérive de *junger* (joindre), parce qu'il se compose de la réunion des deux *actus* carrés. Le nom de *centuria* (centurie) fut originairement employé pour désigner cent arpents, puis pour en désigner deux cents, de même que *tribus* (tribu) servit à désigner les divisions du peuple au delà de trois. De même que *actus* désigne le lieu par où l'on peut passer avec une bête de somme et un chariot, ainsi *via* (voie) dérive de *vehere* (charrier), *villa* (ferme, métairie) désigne le lieu où les fruits sont transportés (*convehantur*), *iter* (passage)

summ esse credit; quod fuerunt qui ab Thebri vicino regulo Veientum dixerunt appellatum Thebrim; sunt qui Tiberim priscum nomen latinum Albulam vocitatum literis tradiderunt, posterius propter Tiberinum regem Latinorum mutatum quod ibi interierit, nam hoc ejus ut tradunt sepulcrum.

31. Ut omnis natura in caelum et terram divisa est, sic caeli regionibus terra in Asiam et Europam. Asia enim jacet ad meridiem et austrum, Europa ad septentriones et aquilonem. Asia dicta a nymphea, a qua et Iapeto traditur Prometheus. Europa ab Europa Aegenoris, quam ex Phœnicia Mallius scribit taurum exportasse, quorum egregiam imaginem ex ere Pythagoras Tare nti fecit. — 32. Europa loca multa incolunt nationes. Ea fere nominata aut translaticio nomine ab hominibus, ut *Sabini* et *Lucani*, aut declinato ab hominibus ut *Appulia* et *Latium*: utrumque ut *Etruria* et *Tusci*. Qua regnum fuit Latini, universus ager dictus *Latium*, particulatim oppidis cognominatus, ut a Præneste *Prænestinum*, ab Aricia *Aricinum*. — 33. Ut nostri augures publici disserunt, agrorum sunt genera quinque, *Romanus*, *Gabinus*, *Peregrinus*, *Hosticus*, *Incertus*. *Romanus* dictus, unde Roma, ab Romulo. *Gabinus* ab oppido Gabis. *Peregrinus* ager

pacatus, qui extra Romanum et Gabinum, quod uno modo in his secuntur auspicia. Dictus peregrinus a per-gendo, id est a progrediendo; eo enim ex agro romano primum progrediebantur. Quocirca Gabius quoque peregrinus, sed quod auspicia habet singularia, ab reliquo discretus. *Hosticus* dictus ab hostibus. *Incertus* is ager, qui de his quatuor qui sit, ignoratur.

34. *Ager* dictus in quam terram quid agebant, et unde quid agebant fructus causa: alii quod id Graeci dicunt ἀγρός. Ut ager quo agi poterat, sic qua agi *actus*. Ejus finis minimus constitutus in latitudinem pedes quatuor, fortasse an ab eo quatuor, quod ea quadrupes agitur; in longitudinem pedes CXX; in quadratum actum et latum et longum esse CXX. Nulla antequam duodenario numero finierunt, ut XII decem sit actus. — 35. *Jugerum* dictum junctis duobus actibus quadratis. *Centuria* primo a centum jugeribus dicta, post duplicata retinuit nomen, ut *tribus* multiplicata idem tenent nomen. Ut qua agebant, *actus*; sic qua vehant, *via* dicta; quo fructus convehantur, *villa*; qua ibant, ab itu *iter* appellatum, qua id anguste, *semita* ut semiter dictum. — 36. *Ager cultus* ab eo quod ibi cum terra semina coalescant, ut incultus, *incultus*. Quod primum ex agro plano fructus ca-

dérive de *ire* (aller), et *semita* (sentier) désigne un chemin ou l'on marche à l'étroit et, pour ainsi dire, à *demi*. — 36. On dit qu'un champ est *cultus* (cultivé), parce que les semences s'incorporent (*coalescunt*) avec la terre. *Incultus* (inculte) s'explique de même en sens contraire. De ce que l'usage était originairement de recueillir (*capere*) les fruits dans la plaine, on lui a donné le nom de *campus* (champ); mais, depuis, la culture s'étant étendue aux lieux qui la dominent, on appela ces lieux *colles* (collines), de *colere* (cultiver). Quant aux terrains que les propriétaires ne pouvaient cultiver, à cause des bois ou d'autres obstacles, mais où ils pouvaient faire paître leur bétail, l'usage auquel on les employait leur fit donner le nom de *saltus*. Les Grecs disent *βοῦσι*, de *βίβωσι* (paître), d'où est venu notre mot *nemora*. — 37. *Fundus* (fonds de terre) dérive de *fundamentum* (fondement), parce qu'un champ est, en quelque sorte, un fondement de bestiaux et d'argent; ou bien de *fundere* (répandre, produire), parce qu'il produit beaucoup de fruits annuellement. *Vincta* et *vineæ*, vignobles, dérivent de *vitis* (vigne) et *multa* (abondantes). *Vitis* (vigue), de *vinum* (vin), qui dérive de *vis* (violence); et de la *vindemia* (vendange), de *demere* (ôter, cueillir), et de *vitis*. *Seges* (moisson), de *satus*, qui vient de *semen* (semence). *Se-men* veut dire chose qui n'est pas pleinement ce qu'elle est ensuite; et de la *seminaria* (pépinière), *sementis* (semaille), et d'autres mots de la même espèce. *Fruges* désigne ce que la moisson produit (*fert*); *fructus* (fruit) vient de *frui* (jouir), *spicæ* (épis) de *spes* (espérance), *culmus* (tige) de *culmen* (sommet, élévation), parce que la tige se balance au-dessus du champ. — 38. *Area* (aire) désigne le lieu où le blé coupé est battu et sèche (*arescit*). La ressemblance a fait donner le même nom à certains

lieux vides de la ville. *Ara* (autel) a peut-être la même étymologie, à moins plutôt qu'il ne dérive de *ardor* (ardeur), l'autel étant la place du feu des sacrifices; et, dans ce dernier cas, *area* et *ara* diffèrent peu, puisque la sécheresse a pour cause l'ardeur du soleil. — 39. On appelle champ *restitibilis* celui que l'on cultive et resemé chaque année (*restituitor ac reseritur*); et *novalis*, de *novare* (changer, mettre en jachère), celui dont la culture est intermittente. *Arvus* (champ labouré) et *arationes* (id.) viennent de *arare* (labourer); *suleus* (sillon), de ce que le fer de la charrue soulève la terre (*sustulit*); *porca* (sillon de terre) de *projicere* (jeter devant). — 40. *Pratu* (près) vient de *parare*, parce qu'ils sont préparés sans travail. Le nom de *rura* a été donné aux champs, parce qu'il faut chaque année recommencer le même travail, pour recueillir de nouveaux fruits (*rursum*). « *Siccus s'empresse*, dit Sulpicius, de *conceder au peuple une vaste étendue de champ (rura) pour une place publique.* » *Prædia* (héritages) et *prædes* (biens hypothéqués) viennent de *præstare* (fournir, donner), parce qu'ils garantissent, à titre de gage, la foi du vendeur.

41. La ou est aujourd'hui Rome, était autrefois le *Septimontium*, ainsi nommé à cause des sept montagnes que Rome a depuis renfermées dans son enceinte. Au nombre de ces montagnes est le *Capitole*, qui a été ainsi appelé parce que, dans le même lieu où l'on jetait les fondements du temple de Jupiter, on trouva, dit-on, une tête d'homme (*caput*). Cette montagne se nommait auparavant *Tarpéienne*, du nom de la vestale Tarpéia qui y périt sous les coups des Sabins, et y fut enseveli, comme l'atteste encore maintenant le nom de roche Tarpéienne donné à une partie du Capitole. — 42. La même montagne était originairement appelée *Saturnienne*, nom qu'Ennius a étendu à toute la

piebant, *campus dictus*; posteaquam proxima superiora loca colere cepissent, a colendo *colles* appellaverunt; quos agros non colebant propter silvas aut id genus, ubi pecus possent pasci et possidebant, ab usu suo *saltus* nominaverunt. Hæc etiam Græci *βοῦσι*, nostri *nemora*. — 37. Ager quod videbatur pædum ac pecuniæ esse fundamentum, *fundus dictus*; aut quod fundit quotquotannis multa. *Vincta* ac *vineæ* a vite multa. *Vitis* a vino, id a vi; hinc *vindemia*, quod est vindemia aut vitidemia. *Seges* ab *sata*, id est semine. *Se-men* quod non plene id quod inde; hinc *seminaria*; *sementem*, item alia. Quod segetes ferunt, *fruges*; a fruendo *fructus*; ab *spe spicæ*, ubi et *culmi*, quod in summo campo nascuntur, et summum culmen. — 38. Ubi frumenta secta, ut terantur et arescant, *area*. Propter horum similitudinem in urbe loca pura *area*; a quo potest etiam *ara* demum, quod pura; nisi potius ab ardore, ad quem ut sit, fit ara; a quo ipso *area* non abest; quod qui arefacit ardor est solis. — 39. Ager *restitibilis* qui restituitur ac reseritur

quotquotannis; contra qui intermittitur, a novando *novalis*. Ager *arvus* et *arationes* ab arando; ab eo quod aratri vomer sustulit, *suleus*; quo ea terra jacta id est projecta, *porca*. — 40. *Prata* dicta ab eo, quod sine opere parata. Quod in agris quotquotannis rursum faciendae eadem, ut rursum capias fructus, appellata *rura*. *Dividit illiæ Siccus*, scribit Sulpicius, *plebei rura largitur ad arcam*. *Prædia* dicta, item ut *prædes*, a præstando, quod ea pigore data publice mancipis fidem præstant.

41. Ubi nunc est Roma, erat olim *Septimontium*, nominatum ab tot montibus, quos postea urbs iuris comprehendit. E quis *Capitolium* dictum, quod hic, quom fundamenta foderentur ædis Jovis, caput humanum dicitur inventum. Hic mons ante *Tarpenis* dictus a virgine Vestale Tarpæia, quæ ibi ab Sabinis necata armis et sepulta; quojus nominis monumentum relictum, quod etiam nunc ejus rupes Tarpæium appellatur saxum. — 42. Hunc antea montem *Saturnium* appellatum prodidissent, et ab eo late *Saturniam terram*, ut etiam Ennius

contrée. On lit que dans l'antiquité on y voyait une ville appelée *Saturnia*, dont il reste encore aujourd'hui trois vestiges : un temple de Saturne dans les gorges de la montagne ; une porte nommée actuellement *Pandana*, et qui, selon Junius, s'appelait *Saturnia*, et était située au même endroit ; et enfin le nom de *postici* (de derrière), qui, dans les lois privées sur les édifices, est donné aux murs adossés au temple de Saturne.

43. Le nom de l'*Arentin* a plusieurs étymologies. Nævius le fait dériver de *ares* (oiseaux), parce que c'est là que les oiseaux se rendent des bords du Tibre ; d'autres veulent que ce mont ait été ainsi appelé du nom d'un roi Albain qui y aurait été enseveli ; d'autres enfin tirent ce nom de *adventus* (arrivée), parce que les Latins y venaient adorer Diane dans un temple commun, consacré à cette déesse. Je crois plutôt que ce nom dérive d'*advectus*, parce qu'autrefois ce mont était entouré de marais, et qu'on ne pouvait s'y rendre de la ville que sur des bateaux, comme semblent l'indiquer le nom de *Vélabre*, que porte aujourd'hui le lieu par où se faisait le transport, et la chapelle *Vélabre*, qu'on voit à l'extrémité de la nouvelle voie, à l'endroit du débarquement. — 44. *Vélabre* vient de *vehere* (transporter). Faire passer l'eau moyennant un salaire se dit aujourd'hui *veluturam facere*. *Merces* vient de *mereri* (acquérir) et de *ars* (cuivre, monnaie). Le prix du transport était de trois deniers ou quart de l'as. Ainsi on lit dans Lucilius : *quadrantis ratiti* (d'une pièce à l'effigie d'un navire), par allusion au transport dont je parle.

45. Rome était originairement divisée en vingt-sept parties, comme l'atteste le nombre égal

appellat. Antiquum oppidum in hoc fuisse Saturnia scribitur. Eius vestigia etiam nunc manent tria : quod Saturni fanum in faucibus ; quod Saturnia porta, quam Junius scribit ibi, quam nunc vocant Pandanam ; quod post ad eam Saturni in aedificiorum legibus privatis parietes *postici muri* sunt scripti.

43. *Arentinum* aliquot de causis dicitur. Nævius ab avibus, quod eo se ab Tiberi ferrent aves ; alii ab rege Aventino Albano, quod ibi sit sepultus ; alii adventum ab adventu hominum, quod commune Latinorum ibi Dianae templum sit constitutum. Ego maxime puto, quod ab advectu ; nam olim paludibus mons erat ab reliquis distinctus, itaque eo ex urbe advehantur ratibus : quoque vestigia, quod ea, qua tum vehabantur, etiam nunc dicitur *Vélabrum*, et, unde descendebant, ad infamam novam viam locus sacellum *Vélabrum*. — 44. *Vélabrum* a vehendo. *Veluturam* facere etiam nunc dicitur, qui id in rebus faciunt. *Merces* dicitur a merendo et are. Huic vertua quadrans ; ab eo Lucilius scripsit :

Quadrantis ratiti,

quia ratibus transibant.

45. Reliqua Urbis loca olim discreta, quom Argeorum

des lieux consacrés à la sépulture des Argiens. On croit que ce nom d'*Argiens* remonte à l'époque où l'Hercule argien vint, avec d'autres chefs, s'établir dans la terre de Saturne, au lieu où Rome fut bâtie. De ces différentes régions, la première est appelée *Suburane*, la seconde *Exquiline*, la troisième *Colline*, la quatrième *Palatine*.

46. La région *Suburane* est dominée par le mont *Caelius*, ainsi nommé de *Caelius Vibennus*, célèbre chef tusque, qui vint, dit-on, avec sa troupe secourir Romulus contre le roi *Tatius*. Plus tard ces auxiliaires, après la mort de leur chef, furent, dit-on, forcés par les Romains de descendre dans la plaine, parce qu'ils occupaient un lieu fortifié, qui les rendait suspects. De là le nom de *Tusque*, donné à un quartier de Rome, où l'on voit la statue de *Vertumne*, divinité principale de l'Étrurie. Suivant la même tradition, ceux des compagnons de *Caelius* qui n'avaient point paru suspects obtinrent la permission de résider dans un lieu appelé *Caeliolus*, qui fait aujourd'hui partie du *Caelius*. — 47. A ce mont touchent les *Carènes*, qui renferment un lieu appelé *Céroliensis*, comme l'atteste l'inscription du quatrième sanctuaire de la quatrième région : *Ceriolensis, quarticeps circa Minervium*, etc. Ce lieu, d'abord appelé *Carènes* à cause de la contiguité, fut ensuite nommé *Cerolia*, parce que c'est là, près de l'oratoire de *Strénia*, que commence la *voie Sacrée*, qui aboutit à la citadelle (*ars*), par où les sacrificateurs passent tous les mois pour se rendre à la citadelle, et par laquelle les augures, venant de la citadelle, ont coutume d'inaugurer. On ne connaît communément de la *voie Sacrée* que la partie où l'on con-

sacraría in septem et XX partibus urbis sunt disposita. *Argios* dictos putant a principibus, qui cum Hercule Argivo venerent Romam et in Saturnia subsederunt. Eius prima est scripta regio *Suburana*, secunda *Exquiline*, tertia *Collina*, quarta *Palatina*.

46. In *Suburanae* regionis parte princeps est *Caelius* mons, a *Caelio Vibennio Tusco* duce nobili, qui cum sua manu dicitur Romulo venisse auxilio contra *Tatium* regem ; hinc post *Caelii* mortem, quod nimis munita loca haberent neque sine suspitione essent, deducti dicuntur in planum. Ab eis dictus vicus *Tuscus*, et idem ibi *Vertumnus* stare, quod is deus *Etruriae* princeps. De *Caelianis* qui a suspitione liberi essent, traductos in eum locum, qui vocatur *Caeliolus*, cum *Caelio* nunc conjunctum. — 47. Huic junctae *Carinae* et inter eas quem locum *Ceroliensem* appellatum apparet, quod primae regionis quartum sacrarium scriptum sic est :

Ceroliensis, quarticeps circa Minervium qua e Caelio monte iter in Tabernola est.

Ceroliensis a *Carinarum* juncti dicitur *Carinae*, postea *Cerolia*, quod hinc oritur caput *Sacrae viae* ab *Strénia* sacello, quo perlinet in arcem, qua sacra quotquot mensibus feruntur in arcem, et per quam augures ex arce

menee à monter en venant du forum. — 48. A la même région appartient Subura, quartier ainsi nommé, parce qu'il est situé sous le mur de terre des Carènes. Dans ce quartier se trouve la sixième oratoire des Argiens. Junius fait dériver le nom de *subura* de sa situation sous l'ancienne ville (*sub urbe*); et en effet ce quartier s'étend au-dessous du mur, appelé mur *Terrens*. Pour moi, je crois plutôt qu'il faut dire *Succusa*, et non *Subura*, nom dérivé du bourg *Succusanus*; car aujourd'hui encore, dans les inscriptions, la troisième lettre est un C, et non un B. Le bourg *Succusanus* est ainsi nommé, parce qu'il vient après les Carènes (*succurrit*).

49. Le nom de la seconde région, *Exquilis*, vient, selon les uns, de *excubia*, parce que c'était la que campaient les sentinelles du roi *Tullius*; selon d'autres, de *excolere* (cultiver), parce que *Tullius* avait fait cultiver ce lieu; selon d'autres enfin, de *usculetum* (chêne). Cette dernière étymologie est la plus plausible; car on trouve, dans le voisinage, un bois *Facutalis*, un bois des *Lares*, et un sanctuaire dit *Querquetulanus*, un bois dit *Mefitis* et de *Junon Lucine*. Tout cela est renfermé dans un espace étroit: ce qui ne doit pas étonner; car depuis longtemps la soif de posséder ne connaît plus de bornes. —

50. Les *Exquilis* sont regardées comme formant deux montagnes, ainsi qu'on le voit encore aujourd'hui dans les livres sacrés, ou, d'après leur ancien nom, les deux parties de cette région sont appelées, l'une mont *Oppius*, l'autre mont *Cespis*. On lit dans les livres sacrés des Argiens: *Le mont Oppius, dominant les Exquilis au*

déli du bois Facutal, à gauche après le mur. — Le mont Oppius, en deça du bois Exquilin, à droite dans le Tabernola. — Le mont Oppius, en deça du bois Exquilin; à droite dans le quartier Figulianus. — Le mont Cespis, en deça du bois Pætelus... aux Exquilis. — Le mont Cespis, près du temple de Junon, où habite ordinairement un gardien commis à la garde du temple.

51. La troisième région contient cinq collines qui ont reçu leurs noms de cinq temples, et dont les plus célèbres sont les collines *Viminale* et *Quirinale*. La colline *Viminale* est ainsi nommée de *Jupiter Viminus*, à qui on y a élevé des autels; suivant quelques-uns, de *vimineta* (oseraies). La colline *Quirinale* doit son nom au temple de *Quirinus*, ou, suivant quelques étymologistes, aux *Quirites*, qui vinrent de *Cures* à Rome avec *Tatius*, et établirent leur camp sur cette colline. — 52. Le nom de *Quirinale* a effacé ceux des autres régions contigues; car on trouve dans les livres sacrés des Argiens plusieurs autres noms de collines, qui sont oubliés aujourd'hui: colline *Quirinale*, etc.; colline *Salutare*, etc.; colline *Martiale*, etc.; colline *Latiare*. Ces dieux ont en effet dans la même région des autels qui portent leurs noms.

53. La quatrième région, le *Palatium*, est ainsi appelée, ou des *Palantins*, qui accompagnaient *Évandre*, ou des *Palatins* aborigènes qui vinrent du territoire de *Reate*, appelé *Palantium*, et s'établirent dans cette région. Selon d'autres, elle doit son nom à *Palante*, épouse de *Latinus*, ou rappelle le blement des troupeaux

profecti solent inaugurare. Hujus Sacrae viae pars haec sola volgo nota, quae est a foro eunti primore clivo. — 48. Eidem regioni attributa Subura, quod sub muro terreo Carinarum: in ea est Argeorum sacellum sextum. *Subura* Junius scribit ab eo, quod fuerit sub antiqua Urbe: quod testimonium potest esse, quod subest ei loco qui *Terrens* murus vocatur. Sed ego a pago peltus Succusano dictam pulo Succusam: quod in nota etiam nunc scribitur tercia litera C non B. Pagus *Succusanus* quod succurrit Carinis.

49. Secundae regionis *Exquilis*. Alii has scribere ab *excubiis* Regis dictas: alii ab eo quod *excultae* a rege *Tullio* essent: alii ab *usculetis*. Huic etiam in quibus concinunt loca vicini, quod ibi *Lucus* dicitur *Facutalis* et *Larum* et *Querquetulanum* sacellum et *Lucus Mefitis* et *Junonis Lucinae*: quorum angusti fines: non mirum, jamdu enim late avaritia nunc est. — 50. *Exquilis* duo montes habiti, quod pars *Oppius*, pars *Cespis* mons suo antiquo nomine etiam nunc in sacris appellatur. In sacris Argeorum scriptum est sic:

Oppius mons, princeps Exquilis ouls lucum Facutalem; sinistra via secundum iterum est.

Oppius mons, terticeps cis lucum Exquilium, dexterior via in Tabernola est.

Oppius mons, quarticeps cis lucum Exquilium, via dexterior e in Figulianis est.

Cespis mons, quinticeps cis lucum Pætelum, Exquilis est.

Cespis mons, sexticeps apud eadem Junonis Lucinae, ab arditimus habere solet.

51. Tertiae regionis colles quinque ab deorum fanis appellati, e quis nobiles duo colles. *Viminis* a Jove *Vimino*, qui ibi ara: sunt qui, quod ibi *vimineta* fuerint. Collis *Quirinalis* ob *Quirini* fauum: sunt qui a *Quiritibus*, qui cum *Tatio Coribus* venerunt Romam, quod ibi habuerunt castra. — 52. Quod vocabulum conjunctarum regionum nomina obliteravit: dictos enim colles plerisque apparet ex Argeorum sacrificiis, in quibus scriptum sic est:

Collis *Quirinalis*, terticeps cis eadem *Quirini*.

Collis *Salutaris*, quarticeps, adversum est *Apolloar*, cis eadem *Salutis*.

Collis *Martialis*, quinticeps apud eadem *Dei Fidi* in delubro ubi arditimus habere solet.

Collis *Latiaris*, sexticeps in vico *Instetano summo*, apud anraaculum: adificium solum est.

Horum deorum ara, a quibus cognomina habent, in ejus regionis partibus sunt.

53. Quartae regionis *Palatium*, quod *Palantibus* cum *Evandro venerunt*, aut quod *Palatini Aborigines* ex agro *Reatino*, qui appellatur *Palantium*, ibi concederunt. Si

qu'on y faisait paître : ce qui expliquerait le nom de *Balatium* que lui donne Nævius. — 54. Après du Palatium étaient le *Germalum* et *Veliæ*, suivant ce qui est écrit : *germalense*, etc ; *veliense*, etc. Le nom de *Germalum* rappelle l'exposition des frères (*germani*) Romulus et Rémus, qui furent trouvés dans ce lieu sous le figuier ruminal, où le débordement du Tibre les avait transportés. Entre autres étymologies du nom de *Veliæ*, on le fait dériver de *vellera* (toisons), parce que c'est là que les pâtres Palatins venaient arracher (*vellere*) la laine de leurs brebis, avant qu'on eût inventé l'art de les tondre.

55. Le territoire romain fut originairement divisé en trois parties, d'où le nom de tribus (*tribus*) des Tatienses, des Ramnes et des Lucères, ainsi appelées, selon Ennius, de Tatius, de Romulus, et, selon Junius, de Lucumon. Or, tous ces noms sont tusques, comme le disait Volnius, qui a composé des tragédies tusques. — 56. Le nom de *tribu* fut aussi donné à cinq parties de Rome qui, suivant les lieux, furent appelées *Suburane*, *Palatine*, *Exquiline*, *Colline*, et *Romilie* (*sub Roma*, sous Rome). Les trente autres reçurent de même différents surnoms, dont j'ai indiqué l'origine dans le livre des *tribus*.

57. Voilà ce qui regarde les lieux et leurs accessoires : je vais maintenant parler de ce qu'ils contiennent. Je traiterai des choses immortelles et mortelles, mais d'abord des immortelles. Les principaux dieux sont le Ciel et la Terre. Ce sont les mêmes que le Sérapis et l'Isis des Égyptiens, quoique Harpocrate commande, avec son doigt,

de garder le silence sur Isis. Le Latium adorait les mêmes dieux sous les noms de Saturnus et de Ops. — 58. Car la Terre et le Ciel, comme l'enseignement les mystères des Samothraces, sont les *grands dieux*, dont je viens de citer les noms divers, et qu'il ne faut pas confondre, comme le fait le vulgaire, avec Castor et Pollux, dieux mâles, dont on voit les statues d'airain exposées publiquement dans la Samothrace : ces grands dieux sont mâle et femelle. Ce sont encore ceux qui sont appelés, dans le livre des Augures, les *dieux qui ont la puissance*, nom que leur donnent les Samothraces, θεοὶ δυνατοί. — 59. Le Ciel et la Terre correspondent à l'âme et au corps. Le corps a pour éléments l'humide et le froid ou la terre, et l'âme a pour essence la chaleur ou le ciel, selon ce que dit Ennius : *L'oiseau produit l'œuf, mais l'âme, qui vivifie l'œuf, a un principe divin*; ou Zénon de Citium, qui prétend que la semence des animaux n'est pas autre chose que le feu, c'est-à-dire, l'âme, la vie. La chaleur vient du ciel, parce que le ciel est rempli de feux innombrables et immortels : ce qui a fait dire à Épicharme, au sujet de l'âme humaine : *C'est un feu émané du soleil, lequel est une pure âme*. L'humide et le froid émanent de la terre (*humus*), comme je l'ai expliqué plus haut. — 60. Le ciel et la terre ont tout produit, par le mélange du froid avec le chaud et du sec avec l'humide. Aussi est-ce avec beaucoup de justesse que Pacuvius a dit : *L'éther accouple l'âme*; et qu'Ennius a dit aussi : *La terre, qui est le corps, s'ouvre pour concevoir l'âme, et n'éprouve aucune perte*. La séparation de l'âme et du corps

hoc alit a Palanto uxore Latini putarunt; eundem hunc locum a pecore dictum putant quidam; itaque Nævius Balatium appellat. — 54. Hinc *Germalum* et *Veliæ* conjuverunt, quod in hac regione scriptum est :

Germalense quoticiceps apud ædem Romuli;

et

Veliense sexticeps in Velia apud ædem deum Penatium.

Germalum a germanis Romulo et Remo, quod ad ficum ruminalem ibi inventi, quo aqua iberna Tiberis eos detulerat in alveolo expositos. *Veliæ* unde essent, plures accepti causas, in quibus quod ibi pastores Palatini ex ovibus ante tonsuram inventam vellere lanam sint soliti, a quo *vellera* dicuntur.

55. Ager Romanus primum divisus in partes tris, a quo *tribus* appellata Tatiensium, Rammium, Lucernum; nominata, ut ait Ennius, *Tatienses* a Tatio, *Ramnenses* a Romulo, *Lucernes*, ut Junius, a Lucumone. Sed omnia hæc vocabula Tusca, ut Volnius, qui tragedias Tuscas scripsit, dicebat. — 56. Ad hoc quatuor quoque partes Urbis *tribus* dicte ab locis *Suburana*, *Palatina*, *Exquiline*, *Collina*; quinta quod sub Roma, *Romilia*. Sic reliquæ triginta ab his rebus, quibus in tribuum libro scripsi.

57. Quo ad loca, quoque iis conjuncta fuerunt, divi nunc de his que in locis esse solent. Immortalia et mortalia expellam, ita ut prius quod ad deos pertinet dicam.

Principes dei Cælum et Terra. Hi dei idem qui Ægypti Serapis et Isis, etsi Apocrates digito significat ut taceas eam. Idem principes in Latio Saturnus et Ops. — 58. Terra enim et Cælum, ut Samothracia initia docent, sunt *Dei Magni* et hi quos dixi multis nominibus. (Non quas Samothracia ante portas statuit duas virilis species aeneas, Dei Magni; neque, ut vulgus putat, ii Samothraces dei qui Castor et Pollux; sed ii mas et femina.) Et hi quos Augurum libri scriptos habent sic : *Divi qui potes*, pro illo quod Samothraces θεοὶ δυνατοί. — 59. Hæc duo, Cælum et Terra, quod anima et corpus. Humidum et frigidum terra eaque corpus, calor cæli et inde anima, sive :

Ova parere solent genus pennis condecoratum,

Non animam,

ut ait Ennius et post :

inde venit divinitus pullis

Ipsa anima;

sive, ut Zenon Citieus, animalium semen ignis is qui anima ac mens. Qui calor e cælo, quod hic immutabiles ac immortales ignes; itaque Epicharmus de mente humana dicit istic :

Est de sole sumptus ignis, isque totus mentis est ut humores frigida sunt huius, ut supra ostendi. — 60. Quibus junctis cælum et terra omnia evengerunt, quod per hos natura :

Frigori miscet calorem atque humori ariditium.

étant pour les êtres vivants une sortie de la vie (*exitus*), on a appelé la mort *exitium*, de même qu'on a donné le nom d'*initium* à la naissance, c'est-à-dire à l'union de l'âme et du corps (*quom in unum ineunt*). — 61. C'est pourquoi tout corps, lorsqu'il est trop chaud ou trop humide, périt ou demeure stérile, comme on peut le remarquer dans les deux saisons contraires de l'année : en été, l'air est brûlant et l'épi se dessèche ; en hiver, la nature, refroidie et humide, attend pour produire le retour du printemps. Le feu et l'eau sont donc les deux causes de la naissance : c'est pourquoi on les dépose au seuil des nouveaux mariés comme symbole de l'union. Le feu représente la nature mâle, parce qu'en elle est la semence ; et l'eau représente la nature féminine, parce qu'en elle est l'humidité qui développe le fruit de la conception. — 62. *Vênus* est le lien qui unit ces deux éléments : de la ce mot d'un poète comique : *huic victrix Venus, videsne hæc? ce qu'il ne faut pas entendre dans le sens de vincere* (vaincre), mais dans le sens de *vincire* (lier) ; car *victorie* est un mot qui vient lui-même de *vincire*, parce que ceux qui ont le dessous sont, en quelque sorte, liés. La poésie, qui donna le Ciel pour père à la Victoire et à Vénus, atteste la commune origine de leurs noms. En effet, de l'antique mariage qui unit (*vinxit*) le Ciel et la Terre, naquit la Victoire. On la représente avec une couronne et une palme, parce que la couronne est le lien de la tête, et parce que la palme déploie de chaque côté des feuilles d'équale grandeur, unies entre elles avec symétrie : d'où est venu le mot *vieri*, qui a la même signification que *vinciri* (être lié), et qu'on trouve dans le Sota d'Ennius : *Ils allaient voluptueuse-*

ment tresser une couronne, symbole d'amour. — 63. Suivant les poètes, Vénus naquit de l'écume de la mer, mêlée à une semence de feu tombée du ciel : ce qui donne à entendre que la puissance de Vénus consiste dans l'union du feu et de l'eau. Du mot *vis* (puissance, force) est issu le mot *vita* (vie), comme le dit Lucilius : *La vie, c'est la force (vis), qui nous fait faire tout*. — 64. Le ciel étant le principe de toutes choses, Saturne fut ainsi nommé de *satus* (génération, semence) ; et comme il est aussi le feu, on présente des cierges aux vieillards. La terre fut appelée *ops*, parce que tout travail se fait sur la terre, et qu'on a besoin d'elle (*opus*) pour vivre ; et de là le nom de mère donné à Ops et à la Terre. La terre, en effet, suivant Eunius, *enfante tous les animaux, les olimente, et les recueille, après la mort, dans son sein*. Elle a été nommée *Cères*, parce qu'elle porte des fruits (*gerit*), le C étant autrefois ce qu'est aujourd'hui le G.

65. Jupiter et Junon sont encore les mêmes dieux que le Ciel et la Terre. *Notre Jupiter, dit Ennius, est le même dieu que les Grecs appellent Άήρ, c'est-à-dire le vent qui engendre les nuées, puis la pluie ; d'où naît le froid, qui ramène le vent ou l'air. Or tout cela a été appelé Jupiter, c'est-à-dire le dieu qui fait vivre (jurat) les hommes et tous les animaux*. Comme tout vient de lui et relève de lui, le même poète l'a appelé le père et le roi des dieux et des hommes. Le nom de *pater* (père) vient de *patere* (se manifester), parce que du père sort la semence, qui produit la conception et la vie. —

66. L'ancien nom de Jupiter confirme cette étymologie ; car on l'appelait anciennement *Dio-*

Recte igitur Pacuvius quod ait :

Animam atque adjugat,

et Ennius : *Terram corpus que dederit, ipsam capere, neque dispendi facere litum*. Anima et corporis discessus quod natis is exitus, inde *critium*, ut, quom in unum ineunt, *initia*. — 61. Inde omne corpus, ubi nimius ardor aut humor, aut iulerit, aut, si manet, sterile ; quoci testis *æstas et hiems*, quod in altera aer ardet et spica aret, in altera natura ad nascendum cum inbre et frigore luctare non volt et potius ver expectat. Igitur duplex causa nascendi ignis et aqua ; ideo ea nuptiis in limine adhibentur quod conjungit. Hinc et mas ignis, quod ibi semen ; aqua femina, quod fetus alitur humore. — 62. Et horum vincionis vis *Venus* ; hinc Comicus :

huic victrix Venus,

Videsne hæc?

non quod vincere velif Venus, sed vincire. Ipsa *Victoria* ab eo, quod superati vincuntur. Utrique testis poësis quod et *Victoria* et *Venus* dicitur *Cariligna*. Tellus enim quod prima vincita *Carlo*, *Victoria* ex eo. Ideo hæc cum corona et palma, quod corona vincium capitis, et ipsa a vincitura dicitur *vieri* id est vinciri, a quo est in Sota Enni :

Ibant malæci viere Veneriam corollam ;

palma, quod ex utraque parte natura vincita habet *paria* folia. — 63. Poetae de celo quod semen igneum cecidisse dicunt in mare ac natam e spumis *Venerem*, conjunctio ignis et humoris quam habet vim, significant esse *Veneris*. A qua vidualis dicta *vita*, et illud a Lucilio :

Vis est vita, vides, vis nos facere omnia cogit.

64. Quare quod celum principium, ab satu est dicitur *Saturnus*, et quod ignis, Saturnalibus cerei superioribus mittuntur. Terra *Ops*, quod hic omne opus, et hac opus ad vivendum ; et ideo dicitur *Ops mater*, quod terra mater. Hæc enim

Terris gentibus omnis peperit et resomit denno,

que dat cibaria, ut ait Ennius. Quæ quod gerit fruges, *Ceres* : antiquis enim C quod nunc G.

65. Idem hi dei, *Carum* et *Terra*, *Juppiter* et *Juno*, quod, ut ait Ennius,

Istic est is Juppiter quem dico, quem Grævi vocant

Άήρ, qui ventus est et nubes, imber postea,

Atque ex imbre frigus, ventus post fit, aer denno.

Hæcæ propter Juppiter sunt ista que dico tibi,

Quoniam mortalitas atque urbes heilicæque omnes jurat.

Quod hinc omnes et sub hoc, eundem appellans dicit :

vis et *Diespiter*, c'est-à-dire père du jour. De là les noms de *Dies* et *Divos*, et les expressions *sub divo*, *Dius Fidius*. C'est pourquoi son temple est ouvert par le haut, afin que par cette ouverture on puisse voir le ciel (*divom*). Quelques-uns prétendent qu'il n'est pas permis de jurer par lui dans un édifice couvert. Suivant *Ælius*, *Dius Fidius* veut dire fils de *Diovis*, de même que le surnom de *Διόσκωπος*, fils de *Jupiter*, que les Grecs donnent à *Castor*. Le même auteur pense que ce dieu est le *Sanens* des *Sabins*, et l'*Hercule* des Grecs. *Jupiter* est encore appelé *Dis pater*, en tant que dieu des lieux bas de la terre, ou tout retourne après la vie; et comme il préside à la fin de l'existence (*ortus*), on l'appelle aussi *Orcus*. — 67. De même que *Jupiter* est le ciel, la terre, son épouse, a été nommée *Juno*, parce qu'elle concourt avec lui à la vie (*juvat*), et *reine*, parce que toutes les choses terrestres sont sous sa puissance.

68. Le soleil est ainsi nommé, ou parce que les *Sabins* l'appelaient de ce nom, ou parce que seul (*solus*) il produit le jour. La lune tire son nom de *lucre* (luire), parce qu'elle luit seule pendant la nuit. C'est pourquoi elle est appelée *Noctiluca* sur le *Palatium*, ou son temple resplendit pendant la nuit. De même qu'on a donné le nom d'*Apollon* au soleil, on a donné celui de *Diane* à la lune. Le premier est grec, et le second latin. La lune est aussi nommée *Diviana*, parce qu'elle parcourt le ciel en haut et en large. *Ennius*, dans son *Épicharme*, l'appelle encore *Proserpine*, parce qu'elle se cache souvent dans le sein de la terre. Le nom de *Proserpine* exprime le mouvement qu'elle décrit à droite et à

gauche, comme un serpent; car *serpere* et *proserpere* étaient autrefois synonymes, comme on le voit dans *Plaute*: *Quasi proserpens bestia*. — 69. Les Latins semblent aussi lui avoir donné le nom de *Juno Lucine*, ou parce qu'elle est la terre, suivant les physiciens, et parce qu'elle luit; ou parce que, depuis le moment de la conception jusqu'à celui de l'accouchement, la lune aide au développement de l'enfant (*juvat*) pendant un certain nombre de mois: de sorte que le nom de *Juno Lucine* aurait été formé de *juvare* et de *lux* (lumière). C'est pourquoi les femmes en mal d'enfant l'invoquent comme la mère des mois et la déesse tutélaire de la naissance. Les anciens ont sans doute eu en vue ces rapports; car autrefois les femmes étaient dans l'usage de consacrer leurs soueils à cette déesse, comme l'offrande la plus agréable qu'elle pût recevoir, la partie du corps qui reçoit la lumière étant naturellement la plus digne de *Juno Lucine*. — 70. *Ignis* (feu) derive de *gnasci* (naître), parce que le feu produit tout ce qui naît. C'est pourquoi la chaleur est un des éléments de la vie, et le froid un signe de mort. *Volcanus* (*Vulcaïn*, dieu du feu) tire son nom de *vis* (violence). Comme la nature du feu est de briller, *fulgere* (briller) a donné naissance à *fulgor* ou *fulgur* (éclair), *fulmen* (foudre), et *fulguritum* (ce que les dieux irrités ont frappé de la foudre).

71. *Lympha* rappelle le mol écoulément de l'eau (*lapsus lubricus*). La fontaine *Juturna* attire les malades par l'appât de son nom, qui derive de *juvare* (aider, soulager). Des divers noms des fontaines, fleuves, et autres eaux, ont été formés ceux des dieux qui y président, comme

Divomque hominumque pater rex.

Pater quod patefaciat semen, nam tum esse conceptum patet, inde cum exit quod oritur. — 66. Hoc idem magis ostendit antiquius Jovis nomen; nam olim *Divovis* et *Diespiter* dictus, id est dies pater. A quo dei dicti qui modo, et *datus* et *divos*, unde *sub divo*, *Dius Fidius*. Itaque in *Æneis* perforatum tectum, ut ea videatur *divom* id est caelum; quidam negant sub tecto per hunc dejerare oportere. *Ælius* *Dium Fidium* dicebat *Diovis* filium, ut *Græci* *Διόσκωπον* *Castorem*, et putabat hunc esse *Sanum* ab *Sabina* lingua, et *Herculem* a *græca*. Idem hic *Dis pater* dicitur, infimus qua est conjunctus terræ, ubi omnia et oriuntur, ita abortiuntur: quare, quod finis ortus, *Orcus* dictus. — 67. Quod *Jovis Juno* conjux et is caelum: hæc terra que eadem tellus, et ea dicta, quod una cum *Jove* *juvat*, *Juno*, et *regina*, quod hujus omnia terrestria.

68. *Sol*, vel quod ita *Sabini*, vel solus ita lucet ut ex eo deo dies sit. *Luna* vel quod sola lucet noctu, itaque ea dicta *Noctiluca* in *Palatio*; nam ibi noctu lucet templum. Hanc, ut *Solem Apollinem*, quidam *Dianam* vocant; vocabulum *græcum* alterum, alterum *latinum*, et hinc, quod luna in altitudinem et latitudinem simul est, *Diviana* appellata. Hinc *Epicharmus* *Enni* *Proserpinam* quoque appellat, quod solet esse sub terris. Dicta

Proserpina, quod hæc ut serpens modo in dexteram, modo in sinistram partem late movetur. Serpere et proserpere idem dicebant, ut *Plautus* quod scribit:

Quasi proserpens bestia.

69. Que ideo quoque videtur ab *Latinis Juno Lucina* dicta, vel quod et ea terra, ut *physici* dicunt, et lucet; vel, quod ab luce ejus, qua quis conceptus est, usque ad eam, qua partus quis in lucem, luna *juvat*, donec mensibus actis produxit in lucem, facta a *juvando* et luce *Juno Lucina*: a quo parientes cum invocant, luna enim nascentium dux quod menses hujus. Hoc vidisse antiquos apparet, quod mulieres potissimum supercilia sua attribuerunt ei deæ; hic enim debuit maxime collocari *Juno Lucina*, ubi a diis lux datur oculis. — 70. *Ignis* a *gnascendo*, quod hinc nascitur, et omne quod nascitur ignis gignit; ideo calet, ut qui denascitur cum amittit ac frigescit. Ab ignis jam majore vi ac violentia *Volcanus* dictus. Ab eo quod ignis propter splendorem fulget, et *fulgor* et *fulmen* et *fulgur* et *fulguritum* quod fulmine ictum contrariis diis

71. Ab aquæ lapsu lubrico *lympha*. *Lympha Juturna*, que *juvaret*; aquæ nulli ægroti propter id nomen hanc aquam petere solent. A fontibus et fluminibus ac ceteris aquis dei, ut *Tiberinus* ab *Tiberi*, et ab *lacu*

Tiberinus de *Tiberis* (Tibre), *Velinia* du lac *Velinus*, *Lymphæ Commotivæ* du mouvement (*commotus*) qu'éprouve l'île du lac *Cutiliensis*. — 72. *Neptune* a été ainsi nommé de *nubere*, qui chez les anciens signifiait *se voiler*, *se couvrir*, et d'où est dérivé *nuptus*, *nuptiæ* (noces), parce que la mer couvre la terre, comme les nuages couvrent le ciel. *Salacia* (reflux), de *salum* (mer agitée); *venelia* (flux), de *venire* (venir) et du mot *ventus*, qu'on lit dans Plaute : *Quod ibi dixit*, etc.

73. *Bellone*, autrefois *Duellone*, dérive de *bellum* (guerre), qui a remplacé l'ancien mot *duellum*. Mars est ainsi appelé parce que dans la guerre il préside aux mâles (*maribus*), ou par dérivation de *Mamers*, nom sabins. *Quirinus*, de *Quirites*; *virtus* (vertu), de *virilitas*, virilité, force de l'homme; *honos* (honneur), de *honus* ou *onus* (fardeau). C'est pourquoi on appelle *honnête* ce qui est pesant, comme dans cette sentence : *C'est un fardeau que l'honneur qui soutient la chose publique*. *Castor* est un mot grec. Le nom de *Pollux*, qui vient du grec, se voit écrit *Polluces*, Πόλυδεύκης, dans les anciens livres latins. *Concordia* (concorde) vient de *cor*, *cordis* (cœur), et de *congruere* (qui sympathise). —

74. *Feronia*, *Minerva*, *Novensides*, sont des noms sabins. *Hercule*, *Vesta*, *Salut*, *Fortune*, *Fors*, *Fides* (foi), sont aussi des noms d'origine sabine. Les autels élevés à Rome par le roi *Tatius* portent également des noms qui sentent la langue des Sabins. On voit, en effet, dans les *Annales*, qu'il en éleva à *Ops*, à *Flore*, à *Vediis*, à *Jupiter* et *Saturne*, au *Soleil*, à la *Lune*, à *Fulcain*, à *Summanus*, à *Larunda*, à *Terminus*, à *Quirinus*, à *Vertumne*, aux *Lares*, à

Diane et *Lucine*. Quelques-uns de ces noms tiennent sur les deux langues, comme des arbres plantés sur les confins de deux héritages mêlent et entrelacent leurs racines. Le nom de *Saturne*, en effet, peut avoir dans notre langue une autre cause que dans celle des Sabins; ainsi de *Diane* et des autres divinités dont j'ai parlé plus haut.

75. Voilà ce qui regarde les êtres immortels : passons maintenant aux êtres mortels. Parmi ces derniers sont les animaux aériens, aquatiques et terrestres. Je commencerai par ceux qui habitent la région la plus élevée. Leur nom général est *alites* (oiseaux), de *ala* (aile), et *volucres*, de *volatus* (vol). On les divise en plusieurs espèces, dont la plupart tirent leur nom de leur cri, comme la *huppe*, le *coucou*, l'*hirondelle*, la *chouette* (*ulula*), le *hibou* (*bubo*), le *paon*, l'*oie* (*anser*), la *poule* (*gallina*), la *colombe*. — 76. Les noms de quelques autres ont d'autres causes, comme *noctua*, parce que l'oiseau qu'on appelle ainsi veille et chante pendant la nuit; *lusciniola*, parce que le chant plaintif (*luctuosus*) du rossignol rappelle les malheurs et la métamorphose de *Progne*. Ainsi *galeritus* (cochevis) et *motacilla* (hochequeue) sont les noms de deux oiseaux, dont l'un a la tête surmontée d'une plume qui ressemble à un chapeau (*galerus*), et l'autre a la queue toujours en mouvement. Le *merle* est ainsi appelé, parce qu'il vole seul (*merla*); au contraire, le *geai* (*graculus*) tire son nom de ce que cette espèce d'oiseaux vole en troupe (*gregatim*), comme certains troupes que les Grecs appellent γέγραγξ. Ceux qu'on appelle *ficodula* (bee-figue) et *miliaria* (linot), ont été ainsi nommés, parce que les uns se nourrissent de figue et les autres de millet.

Velini Velinia, et *Lymphæ Commotivæ* ad lacum Cutiliensem a commotivæ, quod ibi insula in aqua commovetur.

— 72. *Neptunus*, quod mare terras obnubilat ut nubes caelum, ab nuptu id est operatione ut antiqui, a quo *nuptus*, *nuptus* dictus. *Salacia* Neptuni a salo. *Venelia* a veniendi ac venti illo, quem *Plautus* dicit :

Quod ibi dixit qui secundo vento vectus est
Tranquillo mari; ventum gaudeo.

73. *Bellona* a bello nunc, que *Duellona* a duello. *Mars* ab eo, quod maribus in bello praest, aut quod ab Sabinis acceptus, ibi est *Mamers*. *Quirinus* a *Quiritibus*. *Virtus* ut viri vis a virilitate. *Honos* ab *honere* sive onere, itaque *honestum* dicitur quod oneratum, et dicitur :

Onus est honos qui sustinet rempublicam.

Castoris nomen graecum. *Pollucis* a Graecis nomen quod est, in latinis literis veteribus inscribitur, ut Πόλυδεύκης. *Polluces*, non ut nunc *Pollux*. *Concordia* a corde congruente. — 74. *Feronia*, *Minerva*, *Novensides* a Sabinis. *Panlo* aliter ab eisdem dicitur *Herculem*, *Vestam*, *Salutem*, *Fortunam*, *Fortem*, *Fidem*. Et aræ Sabinum linguam olent quæ *Tati* regis voto sunt Romæ

dedicatae; nam ut *Annales* dicunt, vocit *Ops*, *Flora*, *Fedio*, *Jovi Saturnoque*, *Soli*, *Luna*, *Voleano* et *Summano* itemque *Larunda*, *Termino*. *Quirino*, *Vertumno*, *Laribus*, *Diana* *Lucine*que. E quis nonnulla nomina in utraque lingua habent radices, ut arbores quæ in confinio nate in utroque agro serpunt : potest enim *Saturnus* hic de alia causa esse dicitur atque in Sabinis, et sic *Diana* et de quibus supra dictum est.

75. Quod ad immortales attinet, hæc; deinceps quod ad mortales attinet videamus. De his animalia in tribus locis, quod sunt in aere, in aqua, in terra. A summa parte ad infimum descendam. Primum nomen omnium : *alites* ab alis, *volucres* a volatu. Deinde generatim : de his pleraque ab suis vocibus ut hæc : *upupa*, *cuculus*, *corvus*, *hirundo*, *ulula*, *bubo*; item hæc : *pavo*, *anser*, *gallina*, *columba*. — 76. Sicut hæc alis de causis appellata, ut *noctua*, quod noctu canit ac vigilat, *lusciniola*, quod luctuose canere existimatur atque esse ex *Altica* *Progne* in luctu facta avis. Sic *galeritus* et *motacilla*, altera, quod in capite habet plumam elatam, altera quod semper movet caudam. *Merula*, quod mera id est sola volitat; contra ab eo *graguli*, quod gregatim, ut quidam Graeci greges γέγραγξ. *Ficodula* et *miliaria* a cibo, quod altera fico, altera milio fiant pingues.

77. Les noms des animaux aquatiques sont en partie latins, en partie étrangers. *Muræna* (lamproie), *cybium*, *thunnus* (thon), *melandrya* et *uræon*, sont entièrement grecs. La plupart des poissons doivent leurs noms à quelque ressemblance avec des choses terrestres : *anguilla* (anguille), *lingulaca* (sole), *sudis*; d'autres à leur couleur : *asellus* (merlus), *umbra*, *turdus*; d'autres à une certaine propriété : *lupus* (loup), *canicula* (chien de mer), *torpedo* (torpille). Les noms de quelques coquillages sont également grecs, comme *peloris* (palourde), *ostrea* (huîtres), *echinus* (hérisson). Ceux qui sont latins tirent leur origine de quelque ressemblance, comme : *surenæ*, *pectunculi*, *ungues*.

78. Il y a quelques animaux amphibies, dont les uns ont des noms grecs, comme : *polyptus*, *hippopotamos*, *crocodilus*; et les autres des noms latins, comme : *rana*, (grenouille), à cause de son coassement; *anas* (canard), qui dérive de *nare* (nager), et *mergus*, qui vient de *mergere* (plonger), parce que cet oiseau plonge dans l'eau pour y chercher sa proie. — 79. Il y a encore d'autres noms, ou dérivés du grec, comme *querquedula* (cercelle), de *κερκυρίς*; *halcedo* (alcyon), de *ἄλκυων*; ou latins, comme *testudo*, parce que la tortue est couverte d'une écaille épaisse (*testa*); *lolligo*, poisson volant, dont le nom s'écrivait autrefois *rolligo*, de *volare*. Dans le Latium, comme en Égypte, il y a des quadrupèdes amphibies, que nous appelons *lytra* (loutre) et *fiber* (bièvre) : le premier, parce qu'il seie, dit-on, les racines des arbres sur la rive et les coupe, *κόβει*; le second, parce qu'il a coutume de se montrer sur les bords du fleuve, et que chez les anciens *fiber* signifiait *extrémité* : d'où *fin-*

77. Aquatilium vocabula animalium partim sunt vernacula partim peregrina. Foris *muræna* quod *μύρανα* græce, *cybium* et *thunnus*, quoque item partes græcis, vocabulis omnes, ut *melandrya* atque *uræon*. Vocabula piscium pleraque translata a terrestribus ex aliqua parte similibus rebus, ut *anguilla*, *lingulaca*, *sudis*; alia a coloribus, ut hæc : *asellus*, *umbra*, *turdus*; alia a vi quadam, ut hæc : *lupus*, *canicula*, *torpedo*. Item in conchyliis aliqua ex græcis, ut *peloris*, *ostrea*, *echinus*. Vernacula ad similitudinem, ut *surenæ*, *pectunculi*, *ungues*.

78. Sunt etiam animalia in aqua que in terram interdum exeant, alia græcis vocabulis, ut *polyptus*, *hippopotamos*, *crocodilus*, alia latinis, ut *rana*, *anas*, *mergus*; a quo Grævi ea que in aqua et terra possunt vivere vocant *ἄμφιβια*, e quis *rana*, a sua dicta voce, *anas* a nando, *mergus* quod mergendo in aquam captat escam. — 79. Item alia in hoc genere a græcis, ut *querquedula* *κερκυρίς*, *halcedo* quod ea *ἄλκυων*; latina, ut *testudo* quod testa tectum hoc animal, *lolligo* quod subvolat, litera commutata, primo *rolligo*. Ut *Ægypti* in flumine quadrupes, sic in Latio, nominati *lytra* et *fiber*, *lytra* quod succidere dicitur arborum radices in ripa atque eis dissolvit, ab *κόβει*; *fiber*, [extrema

bria, extrémité de la saie, et *fibra*, *fiber*, extrémité du foie

80. Je parlerai d'abord de ce qui regarde les hommes, puis les animaux domestiques, puis les bêtes sauvages. Je commencerai par les titres publics. Le nom de *consul* désigne le magistrat chargé de *consulter* le peuple et le sénat, à moins plutôt qu'il ne faille entendre *consulere* dans le sens que lui donne Accius dans son Brutus : *qui recte consulat*, *consul fuit*. Ici *consulere* signifie *juger avec sagesse*. Le préteur est ainsi nommé, parce qu'il préside (*præsit*) à la justice et aux armées : d'où cette expression de Lucilius : *L'office du préteur est de marcher devant*. — 81. Le nom de *censeur* désigne le magistrat à l'arbitrage duquel (*ad censuram*) le recensement du peuple est commis; le nom d'*édile*, celui à qui est confié le soin des édifices sacrés et privés. Le nom de *questeur* dérive de *querere*, parce que la fonction du questeur était de percevoir les impôts et d'informer des délits : fonction qui a été depuis conférée aux triumvirs. Plus tard, le même nom de *questeurs* fut donné aux magistrats chargés des jugements qui ordonnent la *question*. Les *tribuns* des soldats furent ainsi appelés parce que chacune des trois tribus des Ramnes, des Lucères et des Titienes envoyait à l'armée un homme revêtu de cette fonction. Ce même nom fut donné aux magistrats chargés de protéger le peuple, parce que, lors de la retraite à Crustumerium, les premiers tribuns du peuple furent des tribuns militaires. — 82. Le nom de *dictateur* dérive de *dictum*, parce que tout le monde était tenu d'obéir à la parole de celui que le consul investissait de la souveraine puissance. Le *maître de la ca-*

ora fluminis dextra et sinistra maxime quod solet videri et antiqui *fibrum* dicebant extremum, a quo in sagis *fibria* et in jecore extremum *fibra*, *fiber* dictus.

80. Que sunt hominum propria primum, deinde de pecore, tertio de feris scribam. Incipiam ab honore publico. *Consul* nominatus, qui consuleret populum et senatum, nisi illic potius unde Accius ait in Brutus :

Qui recte consulat, consul fuit.

Prætor dictus, qui præret jure et exercitu; a quo id *Lucilius* :

Ergo prætorum est audire.

81. *Censor*, ad quojus censuram, id est arbitrium, censeretur populus. *Edilis*, qui aedes sacras et privatas procuraret. *Questores* a querendo, qui conquererent publicæ pecuniæ et maleficiæ, quoque triumviri capitales nunc conquirunt; ab his postea, qui questionum judicia exercent, *questores* dicti. *Tribuni militum*. quod ferri tribus tribubus Raminum, Lucernum, Titium olim ad exercitum mittebantur. *Tribuni plebei*, quod ex tribus militum primum tribuni plebei facti qui plebem defenderent, in secessione Crustumerina. — 82. *Dictator*, quod a consule dicebatur, quod dicto audientes omnes essent. *Magister equitum*, quod summa potestas hujus

valerie a été ainsi nommé, parce qu'il exerce une souveraine autorité sur la cavalerie et sur les officiers, de même que le dictateur exerce une souveraine autorité sur le peuple, et a été aussi appelé pour cette raison *maître du peuple*. Les autres fonctionnaires publics ont été nommés *magistrats*, parce que leur autorité est inférieure à celle de ceux qu'on appelle maîtres (*magistri*), de même que de *albus* (blanc) on a fait *albatu* (blanchi).

83. Le nom de *sacerdos* (prêtre, sacrificateur) dérive de *sacra* (choses sacrées). Suivant le souverain pontife Quintus Scœvola, *pontifices* (pontifes) dérive de *posse* (pouvoir) et *facere* (faire). Je crois plutôt que ce nom vient de *pons*, *pontis* (pont). Ce sont en effet les pontifes qui ont construit pour la première fois (car il a été souvent reconstruit) le pont *publicius*, ou, des deux côtés du Tibre, on célèbre des sacrifices solennels. Le nom de *curions* désigne les prêtres qui font les sacrifices dans les *curies*. — 84. Les *flamines* ont été ainsi appelés parce que, dans le Latium, ces prêtres avaient toujours la tête voilée, et entourée d'un fil. Ils ont différents surnoms, suivant les divinités qu'ils servent. De ces surnoms, les uns ont une dérivation manifeste, comme *Martialis*, *Volcanalis*; les autres sont d'une origine obscure, comme *Dialis* et *Furinalis*, quoique *Dialis* dérive de Jupiter, qu'on appelle aussi *Diovis*, et que *Furinalis* vienne de *Furina*, qui, suivant les Fastes, a donné lieu aux fêtes *Furinales*. Il en est de même de *Falacer*, surnom du flamme consacré au dieu Falacer. —

85. Le nom des *Saliens* dérive de *salutare*, ces prêtres étant dans l'usage et l'obligation de danser au milieu du comice, dans les sacrifices qui s'y célèbrent annuellement. Les *Luperques* ont été ainsi nommés de *Lupercal*, lieu où ils font

leurs sacrifices. Les frères *Arvales* sont les prêtres qui font des sacrifices pour obtenir la fertilité des champs, et leur nom dérive de *ferre* (porter, produire) et *arva* (champs); selon d'autres, il dérive de *fratria*, mot grec qui désigne une certaine partie de la société, une confrérie, et qui est encore usité dans ce sens à Naples. Les prêtres qu'on appelle *sodales Titii* ont tiré leur nom des pigeons ramiers, dits *aves Titii*, qu'ils consultent dans des augures particuliers. — 86. Les *fœciaux* ont été ainsi appelés parce qu'ils présidaient à la foi publique entre les nations, comme arbitres de la guerre et de la paix. Avant la déclaration de guerre, des fœciaux étaient députés pour demander satisfaction; et c'est encore aujourd'hui par eux que se conclut le traité de paix, *fœdus*, qui, suivant Ennius, se prononçait *fidus*.

87. Dans l'ordre militaire, le nom de *præteur* désigne celui qui marche à la tête de l'armée (*præit*). Le titre d'*imperator* fut donné au général victorieux, qui avait vengé l'injure faite par l'ennemi à l'empire du peuple. On appela *legati* ceux qui étaient choisis publiquement, *lecti*, pour assister de leurs soins et de leurs conseils les magistrats en tournée, ou pour être les messagers du peuple et du sénat. Le nom d'*exercitus* (armée) dérive d'*exercitare*, parce que l'exercice aguerrit le soldat; celui de *legio* (légion), de *legere* (choisir, enrôler). — 88. *Cohors* (cohorte) désigne la réunion de plusieurs manipules, par un emploi métaphorique du même mot, qui au propre signifie la réunion de plusieurs bâtiments, appelée *villa*, et dérive de *coercere*, parce qu'on retient les troupeaux dans l'enceinte de la métairie. Cependant *Hysperate* prétend que ce mot, appliqué à une maison des champs, vient de *ἕσπερος* (herbage), qu'on trouve

in equites et accensos, ut est summa populi dictator, a quo is quoque *magister populi* appellatus. Reliqui quod minores quam hi magistri, dicti *magistratus*, ut ab albo albatu.

83. *Sacerdotes* universi a sacris dicti. *Pontifices*, ut Scœvola Quintus pontifex maximus dicebat, a posse et facere ut pontifices: ego a ponte arbitror; nam ab his *publicius* est factus primum, ut restitutus sacra, quom in eo sacra et uls et eis Tiberim non mediocri ritu fiant. *Curiones* dicti a curiis, qui fiunt ut in his sacra faciunt. — 84. *Flamines*, quod in Latio capite velato erant semper, ac caput cinctum habebant filo, flamines dicti. Horum singuli cognomina habent ab eo deo quos sacra faciunt; sed parlim sunt aperta partim obscura. Aperta, ut *Martialis*, *Volcanalis*; obscura *Dialis* et *Furinalis*, quom *Dialis* a Jove sit, *Diovis* enim, *Furinalis* a *Furina* quoms etiam in fastis *Furinales* ferie sunt. Sic flamen *Falacer* a divo patre Falacer. — 85. *Salii* a saltando, quod facere in comitio in sacris quotannis et solent et debent. *Luperci*, quod *Lupercalibus* in *Lupercali* sacra faciunt. *Frates Arvales* dicti sunt, qui sacra publica faciunt propleta ut fruges

ferant arva, a ferendo et arvis fratres arvales dicti. Sicut qui a *fratria* dixerunt; *fratria* est græcum vocabulum partis hominum, ut Neapoli etiam nunc. *Sodales Titii* dicti ab *Titiis* avibus quas in anguris certis observare solent. — 86. *Fœciales* quod fidei publicæ inter populos præerant; nam per hos fiebat ut justum conciperetur bellum, et inde desitum ut federe fides pacis constitueretur. Ex his mittebantur antiquam conciperetur, qui res repeterent, et per hos etiam ounce fit *fœdus*, quod *fidus* Ennius scribit dictum.

87. In re militari *prætor* dictus, qui præiret exercitui. *Imperator* ab imperio populi, qui eos qui id attentassent oppressit hostes. *Legati*, qui lecti publice, quorum opera consilioque uteretur petere magistratus, quive muncii senatus aut populi essent. *Exercitus*, quod exercitando fit melior. *Legio*, quod leguntur milites in delecto.

— 88. *Cohors*, quod, ut in villa ex pluribus tectis conjugitur ac quiddam fit unum, sic hic ex manipulis pluribus copulatur. *Cohors*, quæ in villa, quod circa eum locum pens coerceretur; tametsi cohortem in villa *Hysperates* dicit esse græce *ἕσπερον* apud poetas dictam. *Manipulos*

dans les poètes grecs. *Manipulus*, de *manus* (poignée d'hommes), désigne la plus petite division de l'armée, marchant sous un seul étendard; *centurie*, une troupe de cent hommes, marchant sous la conduite d'un seul chef, appelé centurion. — 89. Originellement la légion se composait de trois mille hommes, dont chacune des tribus Titienis, Ramnensis et Lucerensis envoyait un tiers : de là le nom de *militēs* (soldats). On appela *hastati* ceux qui combattaient, en tête de l'armée, avec la lance; *pilani*, ceux qui combattaient avec le javelot; *principes*, ceux qui combattaient, au premier rang, avec l'épée. Depuis, la tactique militaire ayant changé, ces dénominations sont devenues moins importantes. Les *pilani* furent aussi nommés *triarii*, parce qu'ils combattaient au troisième rang et soutenaient (*subsidiabant*) l'arrière-garde : de là le mot de *subsidiuum*, et la signification que Plaute donne au mot *subsidiere* dans ce passage : *Allons, prêtez-moi tous main-forte (subsidiere), comme font les triaires.* — 90. *Aurilium* (secours) a été formé de *auctus* (augmentation), parce que les auxiliaires étrangers augmentent la force de l'armée. *Præsidium* (garnison), de *præsidere* (être placé devant), désigne ceux qui sont placés hors du camp, pour en protéger les alentours. *Obsidere* (être auprès) a produit *obsidium* (siège), qui désigne la présence d'une armée campée auprès d'une ville, pour empêcher les habitants d'en sortir. *Obsidium* peut aussi venir de *abscidere* (couper), les assiégeants étant dans l'habitude de couper toute communication à l'ennemi pour l'affaiblir. On a appelé *duplicarii* ceux à qui l'usage est d'accorder double ration de vivres en récompense de leur courage. — 91. *Turma*, formé de *terima* par suite du changement de l'*e* en *u*, vient du mot *ter* (trois fois), parce que l'esca-

dron ainsi nommé était composé de trente cavaliers (*ter deni*), fournis par les trois tribus Titienis, Ramnensis et Lucerensis. C'est pourquoi les chefs de chaque décurie furent appelés *décuriens*, et sont encore aujourd'hui au nombre de trois dans chaque escadron. Ceux que les décurions choisissaient (*adoptabant*) pour aides de camp furent nommés *optiones*. Ce sont aujourd'hui les tribuns qui les élisent, à cause des brigues auxquelles le choix donnait lieu. *Tubicines* (qui sonnent de la trompette) vient de *tuba* (trompette) et de *canere* (chanter). *Liticines* (qui sonnent du clairon) a la même origine. Ceux qui sonnent du clairon et du cor pour appeler les classes à l'assemblée des comices, et qu'on appelle *classici*, tirent leur nom de *classis* (division du peuple).

92. Parmi les noms qui servent à désigner la fortune et la condition, il y en a quelques-uns dont l'origine est assez obscure, comme *pauper* (pauvre), *dives* (riche), *miser* (miserable), *beatus* (bienheureux), etc. *Pauper* vient de *paulus* (petit), et *lar* (lare, foyer); *mendicus* (mendiant), de *minus*, parce que ce dont on a besoin est moins que rien. *Dives*, de *divus*, parce que celui qui est riche semble, comme un dieu, n'avoir besoin de rien; *opulentus*, de *ops*, parce que l'homme opulent a tout en abondance. *Inops* (qui manque), *copis* et *copiosus* (abondant), dérivent du même mot; *pecuniosus* (qui a beaucoup d'argent), de *pecunia* (argent), qui vient de *pecus* (bétail). Ces mots ont pour origine *pastor* (pâtre), *pascerere* (paître).

93. Les artistes tirent en général leur nom de l'art qu'ils exercent. Ainsi *medicus* (médecin) dérive de *medicina* (art de la médecine), *sutor* (cordonnier) de *sutrina* (métier de cordonnier), et non des verbes *mederi* (guérir) et *suere* (coudre), qui ne sont que les extrémités de la racine

exercitus minimas manus que unum secuntur signum. Centuria qui sub uno centurione sunt, quorum centuriam justus numerus. — 89. *Milites*, quod trium milium primo legio fiebat, ac singule tribus Titienisium, Ramnium, Lucerum nulla singula militum mitebant. *Hastati* dicti qui primi hastis pugnabant, *pilani* qui pilis, *principes* qui a principio gladiis : ea post commutata re militari minus illustra sunt. *Pilani triarii* quoque dicti quod in acie tertio ordine extremis subsidio deponebantur; quod hi subsidiabant, ab eo subsidium dictum, a quo Plautus :

Agite nunc, subsidite omnes quasi solent triarii.

90. *Aurilium* appellatum ab aucto, quem accesserant ei qui adjuumento essent alienigenæ. *Præsidium* dictum, qui extra castra præsidebant in loco aliquo, quo tutior regio esset. *Obsidium* dictum ab obsidendo, quo minus hostis egredi possent inde : item ab absidendo, quom id ideo facerent quo facilis deminerent hosteis. *Duplicarii* dicti, quibus ob virtutem duplicia cibaria ut darentur

insitutum. — 91. *Turma terima* (E in U abiit) quod ter deni equites ex tribus tribus Titienisium, Ramnium, Lucerum fiebant. Itaque primi singularum decuriam *décuriens* dicti : qui ab eo in singulis turmis sunt etiam nunc terni. Quos hi primo administratos ipsi sibi adoptabant, *optiones* vocari cepti, quos nunc propter ambitiones tribuni faciunt. *Tubicines* a tuba et canendo, similiter *Liticines*. *Classicus* a classe, qui lituo cornuve canunt, tum cum classes comitiis ad comitatum vocant.

92. Quæ a fortuna vocabula, in his quædam minus aperta, ut *pauper*, *dives*, *miser*, *beatus*, sic alia. *Pauper* a paulo lare. *Mendicus* a minus, quod qui opus est minus nihil est. *Dives* a divo, qui ut deus nihil indigere videtur. *Opulentus* ab ope, quod est opime. Ab eadem *inops*, qui ejus indiget, et ab eodem fonte *copis* et *copiosus*. *Pecuniosus* a pecunia magna; *pecunia* a pecu; a pastoribus enim horum vocabulorum origo.

93. Artificibus maxima causa ars; id est ab arte medicina ut sit *medicus* dictus, a sutrina *sutor*, non a mendo ac suendo, quæ omnino ultimæ earum rerum radi-

des, noms des arts ou métiers auxquels ils se rapportent. Je ne m'arrêterai pas sur cette sorte d'étymologie, qui n'a rien d'incertain. — 94. Il en est de même de *præstigiator* (charlatan), *monitor* (souffleur), *nomenclator* (nomenclateur), *cursor* (coureur), *nator* (nageur), *pugil* (athlète qui se bat à coups de poing). Les mots de cette espèce ont, pour la plupart, une origine manifeste, comme *legulus* (qui cueille des fruits).... l'un vient de *olea* (olive), l'autre de *ura* (raisin); *vindemiator* (vendangeur), *vestigiator* (chasseur) et *venator* (vendeur) ont quelque chose de plus obscur. Cependant *vindemiator* ne peut venir que de *legere vinum* (recueillir le vin), ou de *demere vinum de viti* (ôter le vin de la vigne); *vestigiator*, de *vestigia indigare ferarum* (poursuivre la trace des bêtes sauvages); *venator*, de *ventus* (venue), qui se rattache à *adventus* (arrivée) et *inventus* (découverte).

95. Passons des hommes aux bestiaux. *Pecus* (bétail), d'où dérive *pecunia*, parce que la richesse des pasteurs consistait uniquement dans le bétail, a une double origine : *perpascere* (paître) et *pes* (pied). Le pied est, en effet, la base sur laquelle repose ce qui est debout. Ainsi on appelle *pes magnus* (grand pied) l'aire d'un édifice. On dit encore que celui qui a commencé une chose a *posé le pied*. Par la même raison, *pes* a donné naissance à *pecus*, à *pedica* (lacet) et *pedisequus* (valet de pied). De là le nom de *peculia*, servant à désigner les taureaux et les brebis, ou toute autre chose de cette nature; car c'est en cela que consiste principalement le pécule. De là encore le nom de *péculat*, vol des deniers publics, parce que l'amende consistait autrefois en troupeaux. — 96. Les bestiaux dont on tire le plus grand fruit sont les mêmes

en Italie qu'en Grèce. *Sus* (porc) vient de $\sigma\upsilon\varsigma$; *bos* (bœuf), de $\beta\omicron\upsilon\varsigma$; *taurus* (taureau), de $\tau\alpha\upsilon\omicron\rho\varsigma$; *ovis* (brebis), de $\omicron\upsilon\varsigma$, mot ancien, qui a été remplacé par $\pi\rho\theta\acute{\omicron}\alpha\tau\omicron\nu$, qui est moderne. Il est possible que ces mêmes mots doivent leur origine, en latin comme en grec, au cri de ces animaux. *Armenta* (troupeau de gros bétail) dérive de *arare* (labourer), parce que les bœufs sont principalement destinés au labourage : de la *arimenta*, qui, par suite du retranchement de la troisième lettre, a produit *armenta*. *Vitulus* (veau) vient ou de l'ancien mot grec $\iota\tau\alpha\lambda\acute{\omicron}\varsigma$, ou de *vegulus* (bien portant, vigoureux), *vigilulus*, *vitulus*; *juvencus*, de *juvare* (aider, servir), parce que le jeune taureau peut déjà servir au labourage. — 97. *Capra* (chèvre) vient de *carpere* (brouter), d'où *capra omnicarpæ*; *ircus* (bouc), du mot sabin *ircus*, de même que *edus* (chèvreau), qu'on écrit à Rome, et en beaucoup d'autres lieux, *adus*, du mot sabin *fedus*. *Porcus* (porc) a aussi une origine sabine, qui est *aprimo porcopor*, a moins plutôt qu'il ne vienne du grec; car on lit dans les livres sacrés d'Athènes $\kappa\acute{\alpha}\pi\rho\rho$ $\kappa\alpha\iota$ $\pi\acute{\omicron}\rho\kappa\omega$. — 98. *Aries* (bélier) vient de l'ancien mot grec $\acute{\alpha}\rho\eta\nu$, auquel correspond, chez les Latins, celui de *arviga*, d'où *arvigus*. Les victimes appelées *arvigæ* sont celles dont on fait cuire les entrailles dans une chaudière et non à la broche, comme on le voit dans Accius et dans les livres des pontifes. On appelle *arviga* la victime qui a des cornes, parce que le bélier, qu'on a châtré, n'en a pas : d'où le nom de *vervex* (mouton), ainsi appelé parce que sa nature a été, pour ainsi dire, renversée (*versa*). — 99. *Agnus* (agneau) vient de *agnasci* (naître auprès); *catulus* (petit chien), de *calus* (lin), a cause de son odorat subtil : d'où le mot

ces, ut in proximo libro aperietur. Quare quod ab arte *artifex* dicitur nec multa in eo obscura, relinquam. — 94. Similis causa que ab scientia vocatur aliqua, ut *præstigiator*, *monitor*, *nomenclator*: sic etiam que a studio quodam dicuntur, *cursor*, *nator*, *pugil*. Etiam in hoc genere, que sunt vocabula, pleraque aperta, ut *legulus*.... alter ab oleis, alter ab uris. Hæc si minus aperta: *vindemiator*, *vestigiator* et *venator*: tamen inde est *vindemiator*, vel quod vinum legere dicitur, vel quod de viti id demittit, *vestigiator* a vestigiis ferarum quas indagatur, *venator* a ventu, quod sequitur verbum adventum et inventum.

95. Hæc de hominibus. Hic quod sequitur de pecore, hæc. *Pecus* ab eo quod *perpascere* (a quo *pecunia* universa, quod in pecore pecunia tum consistebat pastoribus); et standi fundamentum *pes*, a quo dicitur in ædificiis *area pes magnus*, et qui negotium instituit *pedem* ponisse: a *pede* *perpascere* appellarunt, ut ab eodem *pedica* et *pedisequum*. *PECULIA* tori atque oves aliunde quid, id enim *peculium* primum. Hinc *peculatum publicum* primum, tum cum pecore diceretur multa et id esset coactum in publicum, si erat aversum. — 96. Ex quo frue-

tus major, hic est qui Græcis usus. *Sus*, quod $\sigma\upsilon\varsigma$, *bos*, quod $\beta\omicron\upsilon\varsigma$, *taurus*, quod $\tau\alpha\upsilon\omicron\rho\varsigma$, item *ovis*, quod $\omicron\upsilon\varsigma$, ita enim antiqui dicebant, non ut nunc $\pi\rho\theta\acute{\omicron}\alpha\tau\omicron\nu$. Possunt in Latio quæque ut in Græcia ab suis vocibus hæc eadem facta *Armenta*, quod boves ideo maxime parabantur, ut inde eligerent ad arandum; inde *arimenta* dicta; postea *tertia* litera extrita. *Vitulus*, quod græce antiquitus $\iota\tau\alpha\lambda\acute{\omicron}\varsigma$, aut quod plerique vegeti, *vigilulus*. *Juvenus* *juvare* qui jam ad agrum colendum posset. — 97. *Capra* *carpa*, a quo scriptum *omnicarpæ capræ*. *Ircus*, quod Sabinus *ircus*: quod illic *fedus*, in Latio rure *edus*; qui in urbe, ut in multis A addito, *adus*. *Porcus*, quod Sabinus dicitur *APRIMO PORCOPOR*, inde *porcus*; nisi Græcis, quod Athenis in libris sacrorum scripta $\kappa\acute{\alpha}\pi\rho\rho$ $\kappa\alpha\iota$ $\pi\acute{\omicron}\rho\kappa\omega$.

— 98. *Aries*, quod eum dicebant $\acute{\alpha}\rho\eta\nu$ veteres, nostri *arviga*, hinc *arvigus*. Hæc sunt autem in sacrificiis extra in olla, non in veri eorumque, quas et Accius scribit et in pontificiis libris videmus. In hostiis eam dicitur *arvigam* que cornua habeat, quoniam is, qui ovi mari testiculi dempti, et cornibus caret; ideo ut natura *versa vervex* declinatam. — 99. Per ovi ovillo quod agnatus, *agnus*. *Catulus* a sagaci sensu et acuto; hinc *canis*, nisi quod, ut

canis (chien), à moins que cet animal n'ait été ainsi appelé parce que, comme la trompette et le cor, il semble donner le signal (*canere*), ou parce que, soit en gardant la maison de nuit et de jour, soit en chassant, il donne signal par ses aboiements.

100. Parmi les noms des bêtes sauvages, plusieurs sont également étrangers, comme *panthera* (panthère), *leo* (lion), et *pantheris* (panthère femelle), *leona* (lionne), qui sont des mots grecs. *Panther* et *leona*, noms d'une espèce de filets, ont la même origine. *Tigris* (tigre), nom d'une sorte de lion bigarré, qui n'a pas encore pu être pris vivant, est un mot arménien. Chez les Arméniens, en effet, ce mot désigne une flèche et le fleuve de ce nom, ainsi appelé à cause de sa rapidité. Dans la Lucanie, le nom de *lours* a la même origine que celui des habitants; dans le Latium, le nom de cet animal est imité de son cri. *Camelus* (chameau) est un mot qui nous est venu de la Syrie avec l'animal de ce nom, comme celui de *camelopardalis* (girafe), nom d'un quadrupède semblable au chameau pour la forme, et tacheté comme la panthère, qu'on a tout récemment amené d'Alexandrie. — 101. *Asper* (sanglier) vient de *asper* (âpre), parce que ces animaux vivent dans les bois, à moins qu'il ne dérive du mot grec *ἀσπερος*. *Caprea* (chevreuil), nom formé de *capra*, à cause de la ressemblance du chevreuil avec la chèvre. *Cervi* (cerfs), de *gervi*, mot employé par plusieurs auteurs, le *g* ayant été changé en *c*, parce que les cerfs ont de grandes cornes. *Lepus* (lièvre) a pour origine *λέπος*, mot grec usité dans quelques parties de la Sicile. Les Siciliens, suivant nos anciennes annales, étant issus de Rome, il est possible qu'ils aient porté ce mot en Sicile, après l'avoir laissé ici. *Vulpes* (renard)

dérive, suivant *Ælius*, de *volare* (voler) et de *pes* (pied).

102. Après les animaux viennent les plantes, (*virgulta*) qui, sans être animées, sont vivantes. *Virgultum* vient de *viridis* (vert), qui dérive de *vis* (force, vertu), et désigne cette nature humide, sans laquelle la plante se dessèche et meurt. *Vitis* (vigne) dérive de *vinum*, parce que la vigne produit le vin; *malum* (pomme, fruit), du mot grec éolien *μᾶλον*; *pinus* (pin) . . . *juglans* (noix, fruit du noyer), de *Jupiter* et de *glans* (gland), parce que ce fruit, qui est très-bon et très-gros (*optimum maximum*), a été consacré à Jupiter, et ressemble à un gland avant d'être écoulé. *Nux* (noix) vient de *nox* (nuit), parce que le suc de la noix noircit les mains, de même que la nuit obscurcit le ciel. — 103. Les noms des plantes des jardins sont tantôt étrangers et tantôt indigènes. Au nombre des premiers sont *ocimum* (basilic), *menta* (menthe), *ruta* (rue), que les Grecs appellent aujourd'hui *πίργνον*, *caulis* (chou), *lapathium* (oseille), *rapum* (rave), anciennement *ῥάρος* et aujourd'hui *ῥάρανος*, *serpillum* (serpolet), *rosa* (rose), où l'*s* a remplacé le *d*, *coriandron* (coriandre), *malachen* (sorte de mauve), *cyminon* (eumin). De même *lilium* (lis) vient de *λείρον*, *malva* (manve) de *μάλβα*, et *sisymbrium* (sorte de menthe) de *σισυμβριον*. — 104. Parmi les mots d'origine latine, je citerai *lactuca* (laitue), qui dérive de *lac* (lait), parce que ce légume a du lait; *brassica* (chou), de *præsicare*, parce qu'il se dessèche peu à peu par la tige; *asparagi* (asperges), de *asper* (âpre), parce qu'on les recolle dans les broussailles, et parce que la tige de l'asperge est âpre et rude : à moins que ce mot ne vienne du grec *ἀσπάργος*; *cucumeres* (concombres), de *curvor* (courbure), comme qui dirait *curvimeres*. *Fructus* (fruits),

tuba ac cornu aliquid signum cum dent canere dicuntur, quod hic item et noctu lucque in custodia et in venando signum voce dat, canis dicitur.

100. Ferarum vocabula item partim peregrina, ut *panthera*, *leo*, utraque græca, et muliercula pantheris et *leona*. A quo etiam et rete quoddam *panther* et *leona*. *Tigris* qui est ut leo varius, qui vivus capi adhuc non poterit, vocabulum e lingua arménia; nam ibi et sagitta et quod vehementissimum flumen dicitur *Tigris*. *Ursi* Lucani origo, vel unde illi, nostri, ab ipsius voce. *Camelus* suo nomine syriaco in Latium venit, ut *Alexandrea camelopardalis* nuper adducta, quod erat figura ut *camelus*, maculis ut *panthera*. — 101. *Asper* ab eo quod in locis asperis, nisi a Græcis, quod hic *ἀσπερος*. *Caprea* a similitudine quadam capræ. *Cervi*, quod magna cornua gerunt, *gervi*, *G* in *C* mutavit, ut in multis. *Lepus*, quod Siculi quidam Græci dicunt *λέπος*; a Roma quod orti Siculi, ut annales veteres nostri dicunt, tortasse hinc illic tulerunt et hic reliquerunt id nomen. *Vulpes*, ut *Ælius* dicit, quod volat pedibus.

102. Proxime animalia sunt ea quæ vivere dicuntur

neque habere animam, ut *virgulta*. *Virgultum* dicitur a *viridi*, id a vi quadam humoris, quæ si exaruit, moritur. *Vitis*, quod ea vini origo. *Malum*, quod Græci *Æolis* dicunt *μᾶλον*. *Pinus* *Juglans*, quod quom hæc nux antequam purgatur similis glandis, hæc glans optima et maxima ab *Jove* et glande *juglans* est appellata. Eadem *nux*, quod, ut *nox* erant, hujus succus corpus facit atrum. — 103. Quæ in ortis nascuntur, alia peregrinis vocabulis, ut *Græcis ocimum*, *menta*, *ruta*, quam nunc *πίργνον* appellant. Item *caulis*, *lapathium*, *rapum*; sic enim antiqui Græci quam nunc *raphanum*. Item hæc græcis vocabulis: *serpillum*, *rosa*, una littera commutata. Item ex his græcis latina: *coriandron*, *malachen*, *cyminon*. Item *lilium* ab *lirio* et *malva* a *malache* et *sisymbrium* a *sisymbrio*. — 104. *Nervacula*: *lactuca* a lacte quod olus id habet lac. *Brassica* ut *præsica*, quod ex ejus scapo minutatim præsicatur. *Asparagi*, quod ex asperis *virgulis* leguntur, et ipsi scapi asperi sunt, non leves; nisi græcum, illie quom enim dicitur *ἀσπάργος*. *Cucumeres* dicuntur a *curvare* ut *curvimeres* dicit. *Fructus* a ferendo, res et eæ quas fundus, et eæ quas quæ in

dérivé de *ferre* (porter), désigne tout ce que produit un fonds pour la jouissance du possesseur, *ut fruamur*. De là *fruges* (biens de la terre) et *frumentum* (froment). *Frumentum* peut encore venir de *mola*, gâteau composé de sel et de blé moulu (*far molitum*), qu'on plaçait sur les entrailles cuites de la victime. *Uvæ* (raisins) a pour racine *uvor* (humidité).

105. Je passe aux choses qui sont l'ouvrage de la main de l'homme, comme le vivre, le vêtement, les instruments, et tous les accessoires. Des aliments, le plus ancien est celui qu'on appelle *puls* (bouillie), mot dérive du grec, ou, suivant Apollodore, du bruit que fait cette espèce d'aliment, quand on le jette dans l'eau bouillante. Le pain (*panis*) doit son nom à la forme qu'on lui donnait autrefois, et qui était celle d'un peloton de laine (*panus*). Depuis on a adopté d'autres formes. De *panis* et de *facere* (faire) on a formé *panificium* (boulangerie). Du même mot *panis* est issu *panarium*, qui désigne le lieu où l'on serre le pain; de même que *granarium*, où l'on serrait le grain de froment. — 106. *Hordeum* (orge) vient de *horridus* (hérissé); *triticum* (froment), de *tritus* (broyé); *far* (farine), de *farcire*, parce que la farine remplit la boulangerie; *milium* (millet), du mot grec *μῆλον*; *libum* (sorte de gâteau), de *libare* (offrir à une divinité), parce qu'on le déposait sur l'autel avant de le manger; *testuatium* (sorte de gâteau), de *testu*, vase de terre où l'on faisait cuire ce gâteau, comme le font aujourd'hui les dames romaines dans les fêtes appelées *matralia*; *circulus* (petit gâteau rond, composé de farine, de fromage et d'eau), de *circuitus* (circuit). — 107. Ceux qui ne réussissaient pas à bien façonner ce gâteau reçurent le nom de *lixulæ* ou *semilixulæ*, qui est d'origine sabine : aussi ces deux

mots sont-ils très-usités chez les Sabins. *Globus*, gâteau en forme de boule, composé d'une poignée de farine délayée dans de l'huile, doit son nom à sa rondeur. *Crusta*, espèce de croûte qui se forme sur la bouillie et qu'on enlève comme une peau (*ut corium exuitur*), a produit *crustulum* (galette). La plupart des autres noms d'aliments ont été empruntés à la langue grecque, comme *thron* et *placenta*. — 108. Ce qu'on mangeait avec la bouillie fut appelé *pulmentum*, mot qui se trouve dans Plaute, et d'où a été formé *pulmentarium*. Le premier aliment de ce genre, le fromage (*caseus*), est dû aux bergers, et signifie lait coagulé (*lac coactum*). Plus tard, lorsque le goût de la simplicité naturelle se fut affaibli, ils firent cuire les fruits qui pouvaient perdre leur crudité; et du mot *olla* (chaudière) se forma celui d'*olera* (légumes), qui dans la suite désigna abusivement les fruits qui étaient crus, comme ceux qui ne l'étaient pas. Le légume appelé *rapa* (rave), par abréviation de *ruapa*, a été ainsi nommé parce qu'on l'arrache de terre (*eruitur*) pour le cuire. *Olea* (olive) vient du mot grec *ἐλαια*. La grosse olive a été appelé *architis*, du nom attique *ἄρχις*.

109. Je passe aux noms qu'on a donnés à la chair des bestiaux. Comme le porc, dont la chair est appelée *sullia*, chaque animal a donné son nom à sa chair. On distingue la chair rôtie, la chair bouillie, et la chair euite dans son jus. Les hommes ont dû observer la même succession dans la manière de se nourrir. *Assum* (chair rôtie) dérive de *assudescere*, parce que la chair *sue* lorsqu'elle est soumise à l'action du feu. *Uvidum* vient d'*humidum* (humide), et ce qui n'est point humidifié manque de *suc* : d'où le mot *sudare*, c'est-à-dire *distiller l'humidité*; et de même que *crudum* signifie ce qui a trop d'hu-

fundo ferunt ut fruamur. Hinc declinata fruges et frumentum, sed ea e terra. Etiam frumentum, quod ad exta ollicquo solet addi, ex mola, id est ex sale et farre molito. Uvæ ab uvore.

105. Quæ mann facta sunt dicam, de victu, de vestitu, de instrumento, et si quid aliud videbitur his aptum. De victu antiquissima puls: hæc appellata vel quod ita Græci, vel ab eo unde scribit Apollodoros quod ita sonet quom aquæ ferventi insipitur. Panis, quod primo figura faciabant, ut mulieres in lanificio, panus; postea vi figuræ facere instituerunt alias. A pane et faciendõ panificium cooptum dici. Hinc panarium, ubi id servabant; sicut granarium, ubi granum frumenti condebant: unde id dictum: nisi ab eo quod Græci id *κρόνον*, a quo a Græcis quoque granum . . . dictum, et in quo eadem conduntur. — 106. *Hordeum* ab horrido. *Triticum*, quod tritum e spicis. *Far* a farciendõ, quod in pistrino fit. *Milium* a græco, nam id *μῆλον*. *Libum*, quod ut libaretur, priusquam essetur, erat coctum. *Testuatium*, quod in testu caldo coquebatur, ut etiam nunc Matralibus id faciunt matronæ. *Circuli*, quod mixta farina et caseo et aqua

circutum æqualiter fundebant. 107. Hoc quidam qui magis incondite faciabant, vocabant *lixulas* et *semilixulas* vocabulo sabino, itaque frequentati à Sabinis. A globo farina dilato item in oleo cocti dicti *globi*. *Crustulum* a crusta pulvis, quoque ea, quod ut corium exuitur, crusta dicta. Cætera fere opera a vocabulis græcis sumpta ut *thron* et *placenta*. — 108. Quod edebant cum pulte, ab eo *pulmentum*, ut Plautus: hinc *pulmentarium* dictum. Hoc primum debuit pastoribus *caseus*, a coacto lacte ut *caseus* dictus. Deinde posteaquam desiderunt esse contenti his que suapte natura ferebat sine igne, in quo erant poma: que minus cruda esse poterant, decoquebant in olla. Ab olla *olera* dicta, quare degenera cruda olera. Equis ad coquendum quod e terra erueretur, ruapa, unde rapa. *Olea* ab elea. *Olea grandis orchitis*, quod eam Attici orchimotian.

109. Hinc ad pençis carnem preventum. Ut sullia sic ab aliis generibus cognominata. Hanc primo assum, secundo elixam, tertio e jure uti coepisse, natura docet. Dictum assum, quod id ab igni assudescit. Uvidum enim quod humidum, et inde ubi id non est *sucus* abest; et idem

midité, *excoctum* signifie ce qui a peu de *suc*. *Elirum* (chair bouillie) dérive de *liquor* (eau); et *ex jure* (chair cuite dans son jus) désigne la nature agréable (*juvundum*) d'une chair succulente. — 110. *Succidium* (morceau de porc salé) vient de *sus* (porc) et de *cadere* (tuer), parce que l'usage est de tuer d'abord cet animal, et de le saler ensuite pour le conserver; *tegus* (peau du porc), de *tegere* (couvrir); *perna* (jambon), de *pes* (pied). *Offula*, diminutif de *offa*, désigne une partie de la panse. *Insecta* (saucisse) vient de *caro* (chair) et *insecta* (coupée), mot qui se retrouve dans le chant des Saliens, et servait autrefois à désigner la partie des entrailles qu'on appelle aujourd'hui *proscetum*; *murtatum* (cervelas), de *murta*, parce que le cervelas est rempli de baies de myrte. — 111. On appelle chair de Lucane et ventre de Falisque deux sortes de boudins, dont nos soldats ont appris la recette chez les Lucaniens et les Falisques. *Fundolum* (sorte de boudin) vient de *fundus* (fond), parce que le boyau du boudin n'a qu'une seule issue : ce qui l'a probablement fait appeler chez les Grecs *τυφλὸν ἔντερον* (intestin aveugle, bouclé). Du mot *furtura* (action de farcir) on a formé *farcimina*, nom d'une partie des entrailles des victimes, préparées de la même manière. Les boudins ou saucissons faits avec les petits intestins du porc furent appelés *hila*, de *hilum* (petit point noir au bout de la fève de marais), mot dont s'est servi Ennius : *neque dispendi facit hilum* (elle n'éprouve aucune perte). Comme le boudin est terminé par un nœud qui a quelque ressemblance avec la houpe d'un bonnet (*apex*), on a donné à ce nœud le nom de *apexabo*. Il y a encore une sorte de boudin qu'on appelle *longaro*, parce qu'il est plus long que deux saucissons (*hila*). — 112. *Augumentum*, de au-

sudando assum destillat humorem; et ut crudum nimium habet humoris, sic excoctum parum habet succi. *Elirum* e liquore aquae dictum: et *ex jure*, quod jucundum magis conditione succi. — 110. *Succidia* ab suis cadendis; nam id pecus primum occidere coperunt domini et ut servarent salere. *Tegus* suis ab eo quod eo tegitur. *Perna* a pede sueris. Ex abdomine ejus *offula*, dicta ab olla minima e suere. *Insecta* ab eo quod insecta caro, ut in carne Saliorum est, quod in extis dicitur nunc proscetum. *Murtatum* a murta, quod ea large fartum. — 111. Quod fartum intestinum e crassidinis, *Lucanum* dicitur, quod milites a Lucanis dederunt, ut, quod Faleriis, Faliscum ventrem. *Fundolum* a fundo, quod non ut reliquae partes, sed ex una parte sola apertum; ab hoc *foricum* in *τυφλὸν ἔντερον* appellasse. Ab eadem fartura *farcimina* in extis appellata. In quo quod tenuissimum intestinum fartum, *hila* ab hilo dicta, quod ait Ennius :

Neque dispendi facit hilum.

Quod in hoc farcimine summo quiddam emmet, ab eo quod ut in capite apex *apexabo* dicta. Tertium fartum

gere (mettre sur l'autel), désigne la partie du foie de la victime immolée, que l'on coupe pour la brûler sur l'autel. *Magmentum* (mets de surcroît) dérive de *magis* (plus), parce qu'il est plus particulièrement en usage dans certains sacrifices. C'est pourquoi on a élevé dans des lieux particuliers des autels, appelés *magmentaria*, où l'on offre aux dieux cette espèce de mets. *Mattæ* (mets délicats) vient du mot grec *ματτωξι*. De même chez les Grecs.

113. *Lana* (laine) est un mot grec, qu'on trouve dans Polybe et dans Callimaque. *Purpura* (pourpre) tire son nom de la couleur de la pourpre marine; et *paenicum*, variante de *purpura*, dérivé de *Pænius* (Carthaginois), rappelle le nom du peuple à qui on en doit l'importation. *Stamen*, de *stare* (s'arrêter), désigne le fil qui sert de chaîne au tisserand; *subtemen*, le fil qui passe au-dessous de celui qui sert de chaîne. *Trama* (vêtement de drap fin) dérive de *transmeare* (traverser), parce que le froid pénètre cette espèce de vêtement; *densum* (tissu serré), de *dens* (dent), parce que le tissu est frappé par les dents du peigne du tisserand. *Filum* (fil) a pour racine *hilum* (petit point noir au bout de la fève de marais), le fil étant la plus petite partie du vêtement. — 114. *Pannus* (drap) est grec. *Pannurellium* (navette), mot formé de *pannus* (drap) et de *volvère filum* (filer, tisser); *tunica* (tunique), de *tueri* (protéger), ou de *inducere* (vêtir), par corruption de *induca*; *toga* (toqe), de *tegere* (couvrir); *cinctus* (ceinture d'homme) et *cingulum* (ceinture de femme), de *cingere* (ceindre). — 115. *Arma* (armes) vient de *arcere* (écarter, repousser); *parma* (bouclier), de *par* (égal), à cause de l'égal distance de tous les rayons du centre du cercle à la circonférence; *conum* (cône), de *cogere* (rétrécir, rapprocher), parce que cette

est *longaro*, quod longius quam duo hila. — 112. *Augumentum*, quod ex immolata hostia desectum in jecore in porricione angendi causa. *Magmentum* a magis, quod ad religionem magis pertinet; itaque propter hoc magmentaria faua instituta locis certis quo id imponeretur. *Mattæ* ab eo quod Græci ματτωξι. Item Græcis singillatim hæc....

113. *Lana* græcum, ut Polybius et Callimachus scribunt. *Purpura* a purpura maritume colore; et *Paenicum*, quod a Pænis primum dicitur allata. *Stamen* a stando, quod eo stat enim in tela velamentum. *Subtemen*, quod subit stamini. *Trama*, quod trameat frigus id genus vestimenti. *Densum* a dentibus pectinis quibus fertur. *Filum*, quod minimum est hilum; id enim minimum est in vestimento. — 114. *Pannus* græcum. Qui cum faciunt, *pannurellium* dictum a panno et volvendo filo. *Tunica* a luendo corpore : tunica ut induca. *Toga* a tegendo. *Cinctus* et *cingulum* a cingendo, alterum viris alterum mulieribus attributum. — 115. *Arma* ab arcendo, quod his arcibus hostem. *Parma*, quod e medio in omnis partibus par. *Conum*, quod cogitur in caumen versus

figure se rétrécit et se termine en pointe; *asta* (lance), de *astare* (se tenir droit), parce que cette arme se porte verticalement; *jaculum* (javelot), de *jacere* (jeter); *tragula* (hallebarde), de *trajicere* (traverser); *scutum* (sorte de bouclier), de *sectura* (coupure), comme qui dirait *sectutum*, parce que ce bouclier est formé de plaques très-minces; *umbones* (convexité du bouclier), du mot grec *ὀμβών*. — 116. *Gladius* (glaiive) dérive de *clades* (destruction), le *e* ayant été échangé en *g*; *pilum* (trait, javelot), par contraction de *perilum*, dérivé de *ferire* (frapper); *lorica* (cuirasse), de *lorum* (leurr), parce que la cuirasse était faite de bandes de cuir. Depuis, tout en gardant le même nom, la cuirasse fut tissée, à la manière des Gaulois, en mailles de fer. *Balteum* (baudrier), ceinture de cuir ornée de têtes de clous, appeles *bullæ*. *Ocrea* (bottine) vient de *ob cras*, parce qu'elle entoure la jambe; *galea* (casque), de *galerns*, bonnet de peau qui était fort en usage dans l'antiquité. — 117. *Tubæ* (trompettes) vient de *tubus* (tube), nom que ceux qui sonnent de la trompette dans les sacrifices donnent encore aujourd'hui à cet instrument; *cornua* (cours), de *cornu*, parce que les instruments d'airain qu'on appelle ainsi aujourd'hui étaient anciennement faits de cornes de bœuf; *vallum* (retranchement), de *varicare* (écarter les jambes), parce que personne ne peut les franchir, ou de la forme des pieux des palissades dont l'extrémité, terminée en pointe de fourche, ressemble à un *v*; *cervi* (chevaux de frise), à cause de la ressemblance avec des cornes de cerf. Les mots *vineæ* (vigne), *testudo* (tortue), *aries* (béliér), instruments de guerre, ont la même origine.

118. *Cilliba* était anciennement le nom de la table à manger. Elle était carrée, comme celles dont on se sert encore aujourd'hui dans les

Asta, quod astans solet ferri. *Jaculum*, quod ut jaciatur fit. *Tragula* a traiciendo. *Scutum* a sectura ut secutum, quod e minute consecris fiat tabellis. *Umbones* a græco quod umbones. — 116. *Gladius*, C in G commutato, a clade, quod fit ob hostium cladem gladium. Similiter ab omni *plum*, qui hostem feciret ut perilum. *Lorica*, quod e loris de corio crudo pectoralia faciebant; postea subdidit Gallica e ferro sub id vocabulum, ex analis ferrea tunica. *Balteum*, quod cingulum e corio habebant hullatum, balteum dictum. *Ocrea*, quod opponebatur ob cras. *Galea* a galero quo multi usi antiqui. — 117. *Tubæ* a tubis, quos etiam nunc ita appellant tubicines sacerorum. *Cornua*, quod ea quæ nunc sunt ex ære, tunc fiebant bubulo e cornu. *Vallum*, vel quod ea varicæ nemo posset, vel quod singula ibi extrema bacilla furcillata habent figuram literæ V. *Cervi* a similitudine cornuum cervi; item reliqua fere ab similitudine ut vineæ, testudo, aries.

118. Mensam escariam *cillibam* appellabant; ea erat quadrata ut etiam nunc in castris est. A cibo *cilliba* dicta. Postea rotunda facta, et, quod quæ a nobis media a Græ-

camps. Ce mot derive de *ribus* (nourriture). Depuis on a adopté la forme ronde. *Mensa* dérive peut-être du mot grec *μέσση* (place au milieu), ou bien de *mensus* (mesuré), parce que la plupart du temps les aliments sont mesurés. *Trulla* (petite cuiller à pot), diminutif de *trua*, d'où le mot grec *τρούλα*. *Trua*, de *travolare* (voler au delà), parce que cette cuiller sert à verser l'eau de la cuisine dans l'évier. Du même mot est issu *truleum*, autre sorte de cuiller à pot qui a la même forme, mais qui est plus large, et dont le manche n'est pas creux, comme celle qui sert à verser le vin. — 119. De *matula* (sorte de vase) a été formé *matellio*, nom auquel l'usage a substitué celui de *equalis* (de *uqua*, eau), depuis que la forme du *matellio* eut cessé de ressembler à celle du vase *matula*. On a donné le nom de *futis*, de *infundere* (verser), au vase destiné a recevoir l'eau qu'on apportait dans la salle à manger. Le temps introduisit deux autres vases, dont l'un est appelé *nanus*, nom grec, et le nom latin. *Pelvis* (bassin), abréviation de *pedeluis*, a été formé de *pes* (pied) et *lavare* (laver). *Candelabrum* (candelabre), de *candela* (chandelle), parce qu'il soutient des torches ardentes. Plus tard on a formé le mot *lucerna* (lampe) de *lux* (lumière) ou du mot grec *λύχνος*. — 120. Les vases qu'on place sur la table à manger ont reçu différents noms. Celui dans lequel on servait la bouillie ou quelque autre mets liquide a été nommé *catinus*, de *capere*, contenir, ou du mot grec *κάπνος*, nom d'une sorte de plat où les Siciliens servent la viande rôtie. Deux autres vases ont été appelés, l'un *magida* à cause de sa grandeur (*magnitudo*), l'autre *langula* à cause de sa largeur (*latitudo*). *Patina* (plat), formé de *patulus* (large, évasé), a pour diminutif *patella* (assiette). *Tryblia*

is *μέσση*, *mensa* dicta potest, nisi etiam, quod ponebant pleræque in cibo mensa, *mensa*. *Trulla* a similitudine trua, quæ quod magna et hæc pusilla, ut troula, trulla; hinc Græci *τρούλα*. *Trua*, quæ e culina in lavatrinam aquam fundunt, trua quod travolat ea aqua. Ab eodem est appellatum *truleum*; simile enim figura, nisi quod latius est, quod concipiat aquam, et quod mambrita cavum non est, nisi in vinaria troula. — 119. Accessit *matellio* a matula dictus, qui, posteaquam longius a figura matule discessit, ab aqua *equalis* dictus. Vas aquarium vocant *futum*, quod in tridinio allatum aquam infundebant. Quo postea accessit *nanus* cum græco nomine, et cum latino nomine, græca figura *barbatus*. *Pelvis* pedeluis a pedum lavatione. *Candelabrum* a candela, ex his enim funiculi ardentes figebantur. *Lucerna* post inventa, quæ dicta a luce, aut quod id vocant Græci *λύχνος*. — 120. Vasa in mensa escaria: ubi pulum aut juruleuti quid ponebant, a capienco *catinus* nominantur, nisi quod Siculi dicunt *zzzovv* ubi assa ponebant. *Magidam* autem aut *langulam*, alterum a magnitudine, alte-

(écuëlle) et *canistra* (corbeille), qui passent pour être latins, sont d'origine grecque : on dit en effet *τροχίλιον* et *καλαστῶν*. Je laisse de côté d'autres mots dont l'origine grecque est évidente.

121. La table ronde, où l'on met le vin, a été appelée *cilbantum*, nom encore usité dans les camps. Ce nom paraît dérivé du grec *κύλικιον*, *κύλιξ*. *Capis* et son diminutif *capula*, noms d'une espèce de coupes, de *capere* (prendre), parce qu'elles avaient des anses, au moyen desquelles on les prenait. On voit encore aujourd'hui parmi les vases sacrés quelques-unes de ces anciennes coupes en bois et en terre. — 122. Il y a aussi des coupes appelées *paterae*, dont le nom dérive de *palulus* (large, évasé). On s'en sert encore aujourd'hui dans les festins publics, en mémoire des usages antiques, lors de la création des magistrats; et c'est dans une coupe de cette forme que, dans les sacrifices, le magistrat offre le vin aux dieux. *Poculum* dérive de *potio* (action de boire), d'où le fréquentatif *potutio* et *repotia* (repas du lendemain des noces). Ces mots peuvent encore venir du mot grec *πόσις*, *potio*. — 123. *Aqua* (eau) dérive de *aequis*, parce que sa surface est plane. *Fons* (source, fontaine) désigne le lieu d'où l'eau vive s'épanche (*funditur*), de même que *fistula* désigne le tuyau par lequel l'eau se répand (*fusus*). Le grand vase à vin fut nommé *sinum*, de *sinus* (sein, concavité), parce qu'il était plus profond que les coupes ordinaires. On a donné aussi le nom de *lepesta* au vase destiné au même usage, que, dans les sacrifices sabbins, on dépose encore aujourd'hui sur la table des dieux. J'ai trouvé dans les anciens écrivains grecs le nom de *λεπαστή*, qui a

probablement passé de là chez les Sabins et les Romains. — 124. Ceux qui versaient le vin goutte à goutte ont créé le mot *guttus*, et ceux qui le prenaient goutte à goutte ont également formé de *sunere* (prendre) le mot *simpulum*. Ces deux vases ont été remplacés dans les repas par l'épichysis et le *cyathus* des Grecs; ce n'est que dans les sacrifices qu'on a conservé l'usage des vases nommés *guttus* et *simpulum*.

125. Il y avait une autre table pour les vases, qui s'appelaient *cartibulum* : elle était en pierre, carrée, oblongue, et n'ayant qu'un seul pied. Dans mon enfance, on voyait dans plusieurs maisons, sous le *compluvium*, cette espèce de table, sur laquelle étaient posés des vases en airain comme la table. De *gerere* (porter) on forma le mot *cartibum*, d'où plus tard celui de *cartibulum*.

126. Il y avait en outre une troisième table, également carrée, pour les vases, appelée *urnarium*, et sur laquelle on mettait dans la cuisine les urnes remplies d'eau : ce qui depuis a fait donner le même nom au vestibule des bains, où l'on plaçait ordinairement cette sorte de table. Le mot *urna* vient de *urinare* (plonger), parce qu'on plonge l'urne dans l'eau pour la remplir. — 127. *Imburvom*, de *urvom* (courbure de la charrue), parce que ce vase se recourbe par en haut; *calix* (calice), de *caldis*, parce qu'on y versait la bouillie chaude ou quelque breuvage chaud. Le vase où l'on faisait cuire les aliments tira de *coquere* et de *cibus* le nom de *calceum*.

Veru (broche) dérive de *versare* (tourner). — 128. *Sedere* (s'asseoir) a produit *sedes*, *sedile*, *solium*, *sella*, *seliquastrum*, qui, à leur

turn a latitudine foverunt. *Patnas* a patulo dixere, ut pusillas, quis libarent cenam, *patellas*. *Trybla* et *canistra* quod putant esse latina, sunt graeca : *τροχίλιον* enim et *καλαστῶν*. Graeca reliqua quod aperta sunt unde sunt relinquo.

121. Mensa vinaria rotunda nominabatur *cilbantum*, ut etiam nunc in castijs. Id videtur declinatum a graeco *κύλικιον*, id a poculo cylice. Quae in illa *capis* et minores *capulae*, a capiendo, quod ansatae ut prehendi possent id est capi. Harum figuras in vasis sacris ligneas ac fictilis antiquas etiam nunc videmus. — 122. Praeterea in poculis erant *paterae*, ab eo, quod latum Latini ita dicunt, dicte. Haec etiam nunc in publico convivio antiquitatis retinende causa, quom magistrati fiunt, potio circumferuntur; et in sacrificando deis hoc poculo magistratus dat deo vinum. *Pocula* a potione, unde *potatio* et etiam *repotia*. Haec possunt a potio, quod *πόσις* potio graece. — 123. Origo potius *aqua*, quod aqua summa. *Fons* unde *funditur* e terra aqua viva, ut *fistula* a qua fusus aqua. Vas vinarium grandius *sinum* ab *sinu*, quod *sinum* majorem cavitationem, quam pocula habebant. Item dicte *lepesta*, quae etiam nunc in diebus sacris Sabinis vas vinaria in mensa deorum sunt posita; apud antiquos scriptores graecos inveniri appellari poculi genus *λεπαστή*, quare vel

inde radices in agrum Sabinum et Romanum sunt profectae. — 124. Qui vinum dabant ut minutatim funderent, a guttis *guttum* appellarunt; qui sumebant minutatim, a sumendo *simpulum* nominarunt. In huiusce forum in convivio e Graecia successit epichysis et cyathus; in sacrificiis remansit guttus et simpulum.

125. Altera vasaria mensa erat lapidea quadrata oblonga, una columella : vocabatur *cartibulum*. Haec in aedibus ad *compluvium* apud multos ne puero ponebatur et in ea et cum ea aenea vasa. A gerendo *cartibum*, unde *cartibulum* post dictum.

126. Praeterea erat tertium genus mensae et quadratae vasorum, vocatum *urnarium*, quod unas cum aqua positas ibi potissimum habebant in culina. Ab eo etiam nunc ante balineum locus ubi poni solebat *urnarium* vocatur. *Urnae* dicte, quod urinant in aqua haurienda ut urinator. *Urinare* est mergi in aquam. — 127. *Imburvom* fictum ab *urvo*, quod ita flexum ut redeat sursum vorsus; ut in arabo quod est *urvom*. *Calix* a caldo, quod in eo calda puls apponebatur et calicum eo bibebant. Vas ubi coquebant cibum, ab eo *calceum* appellarunt. *Veru* a versando.

128. Ab sedendo appellatae *sedes*, *sedile*, *solium*, *selle*, *seliquastrum*. Deinde ab his *subsellium* : ut sub-

tour, ont donné naissance à *subsellium*. De même que *subsipere* désigne l'état d'un homme qui ne comprend ou ne goûte pas pleinement une chose, *subsellium* est un diminutif de *sella*. Un siège destiné à contenir deux personnes a été nommé *bisellium*. *Arca* désigne un coffre qui écarte les voleurs (*arceat*), parce qu'ils le trouvent fermé. *Armarium* (armoire) et *armamentarium* (arsenal) ont la même origine, mais par une dérivation différente.

129. *Mundus muliebris* (toilette, parure de femme) dérive de *munditia* (propreté). *Ornatus* (ornement) a pour racines *os* (visage) et *nasci* (naître) : c'est en effet du visage que les femmes tirent leur principale beauté : de là l'usage des miroirs. Elles se servent aussi d'un fer chaud pour former les boucles de leur chevelure : de là le mot *calamistrum*, de *calefacere*. L'esclave qui était chargé de ce soin fut appelé *cinerarius*, de *cinis* (cendre), parce qu'il plongeait le fer dans la cendre pour le faire chauffer. L'aiguille qui sert à partager les cheveux (*discernere*) fut nommée *discerniculum*. De *explicare* (démêler) est venu le mot *pecten* (peigne); et de *spectare* (regarder, contempler), *speculum* (miroir). —

130. *Vestis* (vêtement) vient de *velum* (voile); *velum*, de *vellus*, toison, laine qui couvrait tout le corps de la brebis; *vellus*, de *vellere* (arracher). *Lana*, faite de laine. *Reticulum*, réseau propre à contenir la chevelure, de *rete* (filet); *rete*, de *raritudo* (interstice); *capitulum*, de *caput* (tête), nom de la bandelette qui servait à lier les cheveux, et que les prêtresses portaient encore aujourd'hui; *rica*, de *ritus* (rit), nom d'une sorte de voile dont, selon le rit romain, les femmes se couvrent la tête dans les sacrifices. La mitre (*mitra*), et la plupart des autres ornements de tête dont le temps a introduit l'u-

sage, tirent leurs noms de la langue grecque.

131. Je vais toucher ce qui regarde les vêtements de dessous et de dessus (*indutus* et *amictus*). Je parlerai d'abord des premiers. *Capitulum*, sorte de cape qui enveloppe la poitrine, de *capere*, pris dans le sens du verbe *comprehendere*, dont se servaient les anciens, c'est-à-dire *contenir*. Il y a deux vêtements de l'espece appelée *indutus* : l'un nommé *subucula*, de *subtus* (dessous); l'autre, *supparus*, de *supra* (dessus), qui, du reste, est aussi un nom osque. Il y a de même deux vêtements de l'espece appelée *amictus* : l'un nommé *pallia*, de *palam* (extérieurement); l'autre *intusium*, de *intus* (intérieurement), dont parle Plaute : *Intusiatam patagiatham* [garni de clous d'or et de nœuds de pourpre] *cattulam* (robe de femme, de couleur jaune) *ae erocotulam* (robe de femme, couleur de safran). Le luxe a introduit beaucoup d'autres vêtements, dont les noms sont évidemment grecs, comme *asheston* (a priv., ἀσέστον, consumer). — 132. *Amictus* dérive de *ambijectus*, c'est-à-dire *circumjectus* (jeté autour). On appelle aussi *circumjectus* le manteau dont les femmes s'enveloppent par-dessus leurs vêtements ordinaires. La bande de pourpre qui entoure l'*amictus* lui a fait encore donner le nom de *circumtextum* (tissu autour). *Ricinium* était anciennement le nom du vêtement que nous appelons *amictus*, de *reijcere*, parce qu'on en rejetait la moitié en arrière, à cause de son ampleur. — 133. Plus tard on en fit deux d'égale grandeur (*par*), d'où est venu le mot *parilia*, qui a produit *pallia*, l'r ayant été supprimé par euphonie : *parapechia* (habit de femme), *clamydes*, noms grecs, ainsi que beaucoup d'autres. *Lana* (manteau des augures ou des soldats à la guerre), de *lana* (laine) : ce vêtement avait l'épaisseur de

sipere quod non plane sapit, sic quod non plane erat sella, subsellium. Ubi in ejusmodi duo, bisellium dictum. Arca, quod arceantur fures ab ea clausa. Armarium et armamentarium ab eadem origine, sed declinata viter.

129. *Mundus muliebris* dictus a munditia. *Ornatus* quasi ab ore natus, hinc enim maxime sumitur quod eam deceat. Itaque ob id paratur speculum. *Calamistrum*, quod his calefacit in cinere capillus ornatur. Qui ea ministrabat, a cinere *cinerarius* est appellatus. *Discerniculum*, quo discernitur capillus. *Pecten*, quod per eum explicatur capillus. *Speculum* a spiciendo, quod ibi se spectant. — 130. *Vestis* a velis; *vela* ab eo, quod *vellus* lana fonsa universa avis, id dictum quod vellabant. *Lana* ex lana facta. Quod capillum continet, dictum a *rete reticulum*. *Rete* a raritudine. Item texta fasciola qua capillum in capite alligant, dictum *capitulum* a capite, quod sacerdotale in capite etiam mune solent habere. Sic *rica* ab ritu, quod romano ritu sacrificium feminae cum faciunt, capita velant. *Mitra* et reliqua fere in capite postea addita cum vocabuiliis græcis.

131. Prins deïn indutui, tum amictui quæ sunt tantum. *Capitulum* ab eo quod capit pectus, id est ut antiqui dicebant comprehendit. Indutui alterum quod subtus, a quo *subucula*; alterum quod supra, a quo *supparus*, nisi id, quod item dicunt Osce. Alterius generis item duo : unum quod foris ac palam, *pallia*; alterum quod intus, a quo *intusium*, id quod Plautus dicit :

Intusiatam patagiatham cattulam ac erocotulam.

Mulla post luxuria attulit, quorum vocabula apparent esse græca, ut *asheston*. — 132. *Amictus* dictum, quod ambijectum est, id est circumpectum. A quo etiam quo vestitus se involvunt, *circumjectus* appellant. Et quod amictui habet purpuram circum, vocant *circumtextum*. Antiquissimum amictui *ricinium*. Id, quod eo utebantur duplici, ab eo quod dimidiam partem retrorsum jacebant, ab reiciendo *ricinium* dictum. — 133. Hinc quod facta duo simplicia paria, *parilia* primo dicta; R exclusum propter levitatem. *Parapechia*, *clamydes*, sic mulla græca. *Lana* quod de lana multa, duarum etiam togarum instar. Et antiquissimum mulierum *ricinium*, sic hoc duplex vuorum.

deux toges. Comme l'ancien *ricinium* des femmes, celui des hommes était double.

134. Instruments rustiques, propres aux semailles ou à la culture. *Sarculum*, de *serere* (semer) et de *sarrire* (sarcler). *Ligo* (hoyau), de *leyere* (recueillir), parce que cet instrument est tres-commode, à cause de sa largeur, pour extraire ce qui est sous terre. *Pala* (bêche), de *pangere* (enfoncer), l'E étant aujourd'hui ce qu'étaient autrefois le G. *Rutrum* (sorte de bêche), de *ruere* (soulever). — 135. *Aratrum* (charrue, de *arare* (labourer). *Vomer* (soc de la charrue), de *vomere* (vomir), parce que le soc est la partie de la charrue qui projette la terre. *Dens*, pointe du soc, qui mord la terre. *Stiva*, de *stare* (se tenir droit), nom de l'ais qui surmonte la charrue. L'ais posé transversalement sur l'autre a été nommé *manicula*, de *manus*, parce qu'il est tenu par la main du bouvier. *Bura*, espèce de timon auquel on attelle les bœufs, de *bubus* (bœuf). D'autres appellent cette partie *urrom*, de *curvus* (courbe). La partie vide, ou aboutit le timon entre les deux bœufs, est appelée *cons*, de *cavus* (creux). *Jugum* (joug) et *jumentum* (bête de somme), de *jungere* (joindre). — 136. *Irpices* (râteau, herse), de *serpere* (serpenter, ramper), pièce de bois armée de dents, que les bœufs traînent comme un chariot, pour enlever les herbes qui serpentent sur la terre. On disait autrefois *sirpices*. *Rastelli* (serpette), instrument dont on se sert, après la fenaison, pour sarcler (*radere*). *Rustri* (râteau), instrument dont les dents raclent et soulèvent la terre, de *ruere*, *rutum*. — 137. *Falces* (faux), de *far* (toute sorte de grains propres à faire de la farine), *Fr* ayant été changé en *L*. Dans la Campanie, cet instrument s'appelle *secula*, de *secare* (couper). La

ressemblance a fait donner le nom de *fauces* à des instruments destinés à un autre usage, tels que les faux appelées *fenaria*, de *fenum* (foin), et *arboria*, de *arbor* (arbre), et les faux appelées *lumaria* et *sirpicula*, dont l'origine est moins manifeste. *Lumaria* a pour racine *lumecta* (ronces), parce que cet instrument sert à couper (*solere*, *luere*) les ronces, qui, de *luere*, ont été appelées *lumecta*. *Sirpicula* vient de *sirpare* (ecreler, lier), parce que cet instrument sert à préparer les cerelles des tonneaux. On en fait usage, dans les vignobles, pour façonner des ligaments, des échelas, etc. : les Chersonésiens les appellent *zanclae*. — 138. *Pilum*, qui sert à piler le blé, de *pisere* (piler), d'où *pistrinum*, nom du lieu où l'on pile le blé, à cause de l'affinité de l'*x* et de l'*l*. De là les mots de *pistrina* (boulangerie) et de *pistrice* (boulangère), qu'on lit dans Lucilius, et qui sont usités dans Rome. *Trapetes* (presseoir à olives), de *terere* (broyer); peut-être ce mot est-il grec. *Mole* (meules), de *mollire* (amollir). *Vallum* (van), de *volare*, parce que le van fait envoler les choses légères. *Ventilabrum* (van), de *ventilare* (agiter). — 139. Instruments propres à porter les fruits et les choses nécessaires. *Fiscina* (corbeille), de *ferre* (porter). *Corbis* (panier), et son diminutif *corbula*, de *corrue* (jeter dedans). *Tragula* (charrette), de *trahere* (trainer). *Sirpae*, sorte de voiture en osier, propre à transporter du fumier ou autre chose de même nature, de *sirpare* (natter, tresser). — 140. *Vehiculum*, chariot léger, propre à transporter des légumes, de *vimen* (osier), ou de *vehere* (charrier). Cette sorte de chariots est aussi appelée *arceus*, nom ancien qu'on lit dans les Douze Tables, et qui dérive de *arca*, parce que, d'après les Ta-

134. Instrumenta rustica quae serendi aut colendi fructus causa facta. *Sarculum* ab serendo ac sarriendo *Ligo*, quod eo propter latitudinem, quod sub terra. facilius legitur. *Pala* a pangendo; factum L, G quod fuit. *Rutrum* rutrum a ruendo. — 135. *Aratrum*, quod aratit terram equis fertum. *Vomer*, quod vomit eo plus terram. *Dens*, quod eo mordetur terra. Supra id regulae quae stat, *stiva* ab stando : et in ea transversa regula *manicula*, quod manu bubulci tenetur. Qui quasi tomo est inter boves, *bura* a bubus; alii hoc a curvo *urrom* appellant. Sub jugo medio cavum, quod bura extrema addita oppilatur, vocatur *cons* a cavo. *Jugum* et *jumentum* ab junctu. — 136. *Irpices* regula compluribus dentibus, quam item ut plaustrum boves trahunt ut eruant quae in terra serpunt; sirpices, postea irpices S detrita a quibusdam dicti. *Rastelli*, ut irpices, serrae leves; ita qui homo in pratris, per funisecta eundo, festucas corradit, quo ab rasu rastelli dicti. *Rustri*, quibus dentatis penibus eradunt terram atque eruant, a quo rutu rustri dicti. — 137. *Falces*, a fare litera commutata; hoc in Campania *secula* a serendo. A quadam similitudine harum aliae, ut, quod apertum unde, falces *lumaria* et *sirpicula*. *Lumaria* sunt quibus secant lumecta, id est quom in agris serpunt spinae, quas quod ab terra agricolaes salviunt, id est lumit, *lumecta*. Falces *sirpiculae* vocatae ab sirpando, id est ab alligando. Sic *sirpata* docta quassa, quom alligata his, dicta. Utuntur in vinea alligando fascies, incisus fastes, faculas. Haec *zanclae* Chersonesiae dicunt. — 138. *Pilum*, quod eo far pistant, a quo ubi id fit dicitur *pistrinum* (L et S inter se saepe locum commutant). Inde post in urbe Lucili *pistrina*, et *pistrice*. *Trapetes* mole oleariae; vocant trapetes a terendo, nisi graecum est. Ac *mole* a molliendo; harum enim motu eo conjecta molliuntur. *Vallum* a volatu, quod cum id jactant volant inde levia. *Ventilabrum*, quo ventilatur in aere frumentum. — 139. Quibus comportantur fructus ac necessarie res : de his *fiscina* a ferendo dicta, *corbes* ab eo quod eo spicas aliunde quid cornebant; hinc minores *corbulae* dictae. De his quae jumenta ducunt, *tragula* ab eo quod trahitur per terram; *sirpae*, quod virgis sirpatur id est colligando impleatur, in qua sterens aliunde quid vehitur. — 140. *Vehiculum*, in quo faba aliunde quid vehitur, quod ex vimibus victur, aut eo vehitur brevi, est vehiculum

bles, il était fait comme un coffre. *Plaustrum*, autre espèce de chariot, ainsi nommé de *palam*, parce qu'il est ouvert de tous côtés et laisse voir ce qu'il charrie, comme pierres, planches, poutres, etc.

141. *Edificia* (édifices), nom commun à toute sorte de bâtiments, et employé par synecdoche, comme beaucoup d'autres; car il dérive de *ades* (temple). *Oppidum* (ville), de *ops* (force, aide, secours), parce qu'on fortifie une ville pour la sûreté des habitants, et parce qu'elle est nécessaire (*opus est*) pour les besoins de la vie commune. *Munia* (fortifications), de *munire* (fortifier). *Aggeres* (remparts), de *exaggerare* (amonceler). *Murus* (mur), de *mœnus* (matériaux des fortifications), dérivé de *mœnire* (fortifier). — 142. *Pinnæ*, nom donné par métaphore aux arcéaux des murs, à cause de leur ressemblance avec les aigrettes qui ornent les casques de nos soldats et ceux des gladiateurs samnites. *Turres* (tours), de *torvus* (qui est en saillie), parce que les tours s'élevaient au-dessus des autres edifices. *Porta* (porte), de *portare* (porter), une porte étant un passage ouvert dans le mur aux choses qu'on porte dans la ville. —

143. La fondation des villes se pratiquait dans le Latium, comme beaucoup d'autres choses, suivant les rites étrusques. Avant de construire le fossé et le mur, on traçait un sillon avec une charrue attelée de bœufs, entre lesquels on plaçait un taureau et une génisse. C'était un usage consacré par la religion; le jour était déterminé par les auspices. On appelait *fossé* le lieu d'où l'on avait extrait la terre, et *mur* le monceau formé par la terre en deça du fossé. La circonférence extérieure fut appelée *principium*;

dictum; ut aliis est *arceæ*, que etiam in Duodecim Tabulis appellatur; quod ex Tabulis veliculum erat factum ut arca, arceæ dictum. *Plaustrum* ab eo quod non ut in his que supra dixi, sed ex omni parte palam est que in eo vehuntur, quod perducunt, ut lapides, asseres, tignum.

141. *Edificia* nominata a parte ut multa. Ab ædibus et faciendæ maxime ædificium. Et *oppidum* ab *opi* dictum, quod munire opis causa, ubi sit, et quod opus est ad vitam gerendam. Uti habent tuta oppida quod operis muniebant, *mœnia* dicta. Quo munitionis esset quod exaggerabant, *aggeres* dicti. Et qui aggerem contineret *mœnus*, quod mœniendi causa portabatur, *mœnus*, quo sepiebant oppidum, e quo mœnere mœnus. — 142. Ejus summa *pinnæ* ab his, quas insigniti milites habere in galeis solent, et in gladiatoribus Samnites. *Turres* a *torvis*, quod ea proferunt ante alios. Qua viam relinquunt in muro, qua in oppidum portarent, *portas*. — 143. Oppida condebant in Latio Etrusco ritu, ut multa, id est junctis bobus, lauro et vacca interiore, aratro circumagebant solum. Hoc faciebant religionis causa die auspicio, ut fossa et muro essent muniti. Terram mure exculperant, fossam vocabant, et introrsum iactam murum. Post ea qui fiebat orbis, ubi principium; qui,

et la circonférence intérieure, *postmœrium*, point de circonscription des auspices urbains. L'amas de terre du *pomerium* subsiste encore autour d'Aricie et de Rome. De là la synonymie de *oppidum* et de *urbis* (ville). *Urbs*, en effet, dérive de *orbis* (cercle) et de *urruum* (courbe tracée par la charrue). C'est pourquoi, dans les livres anciens, toutes nos colonies portent le nom de *urbes*, parce qu'elles furent fondées comme la ville de Rome, c'est-à-dire enfermées dans une circonférence appelée *pomerium*. — 144. La première ville romaine, fondée dans le Latium, fut *Lavinium*, asile de nos dieux pénates. Cette ville fut ainsi nommée de Lavinie, fille de Latinus, mariée à Énée. Trente ans après ce lieu la fondation d'Albe, ainsi nommée en mémoire d'une truie blanche (*alba*), qui s'était échappée du vaisseau d'Énée et réfugiée à Lavinium, ou elle avait mis bas trente petits. Le souvenir de ce prodige fit donner le nom d'Albe à la ville bâtie trente ans après la fondation de Lavinium, et surnommée *la Longue* à cause de la disposition du lieu. Dans cette ville naquit Rhéa, mère de Romulus, dont le nom, dérivé de Rhéa, fut l'origine de celui de Rome.

145. *Vicus* (quartier d'une ville) vient de *via* (rue), parce que les deux côtés d'une rue sont bordés d'édifices. *Fundula* (impasse), rue sans issue, de *fundus* (fond). *Angiportum* (ruelle), de *angustus* (étroit) ou de *agere* (mener), et de *portus*, (passage). *Forum de ferre*, place où l'on porte ses procès ou ses marchandises. — 146. Au nom de forum on ajouta différents surnoms, tirés de l'espèce de marchandises à laquelle une place était particulièrement affectée : de là le forum *boarium* (marché aux bœufs), le forum

quod erat post murum, *postmœrium* dictum ejus, quo auspicia urbana fiuntur. Cippi pomœri stant et circum Aricium et circum Romam. Quare et oppida, que prius erant circumducta aratro, ab orbe et muro *urbes*; et ideo colonie nostræ omnis in literis antiquis scribuntur ubique, quod item condite ut Roma; et ideo colonie ut *urbes* conduxunt, quod intra pomerium ponuntur. — 144. Oppidum, quod primum conditum in Latio stirpis Romanæ, *Lavinium*; nam ibi dii penates nostri. Hoc a Latini filia que conjuncta Eneæ, Lavinia, appellatum. Hinc post triginta annos oppidum alterum conditum *Alba*; id ab sue alba nominatum. Hæc e navi Eneæ quom fugisset Lavinium, triginta parit porcos; ex hoc prodigio post Lavinium conditum annis triginta hæc urbs facta, propter colorem suis et loci naturam Alba Longa dicta. Hinc mater Romuli Rhea, ex hæc Romulus, hinc *Roma*.

145. In oppido *vici* a *via*, quod ex utraque parte *vici* sunt ædificia. *Fundulæ* a fundo, quod exitum non habent, ac pervium non est. *Angiportum* sive quod id angustum, sive ab agendo et portu. Quo conferunt suas controversias, et que vendere velent quo ferrent, *forum* appellant. — 146. Ubi quid generatum, additum ab eo cognomen, ut forum *boarium*, forum *olutorum*; hoc erat antiquum *macellum* ubi oleum copia. Ea loca etiam

litorium (marché aux légumes), qu'on appelloit autrefois *macellum*. C'est le nom que les Lacédémoniens donnent encore aujourd'hui aux marchés. Les Ioniens donnent ce nom à l'entrée des jardins et des places fortes. Sur les bords du Tibre, auprès de Junius, il y a aussi le *forum piscarium* (marché aux poissons); ce qui a fait dire à Plaute : *Apud piscarium ubi variae res*. Dans le quartier des cornouillers est le *forum cupedinis* (marché aux comestibles), dont le nom vient de *cupedium* (friandises, mets délicats). Plusieurs disent *cupidinis*, qu'ils font dériver de *cupiditas* (désir). — 147. Quand les marchands eurent adopté un seul et même lieu pour l'exposition et la vente des vivres, on construisit une halle qui fut appelée *macellum*, parce qu'auparavant il y avait là, suivant quelques-uns, un jardin, ou, suivant d'autres, une maison surnommée *macellus*, dont les magistrats avaient ordonné la destruction, et dont les ruines servirent à édifier ce marché, qui dut à cette origine le nom de *macellum*.

148. Il y a dans le forum un lieu appelé le *lac Curtius*, qui, suivant une tradition généralement adoptée, doit son nom à un nommé Curtius. Quant à la cause qui lui a fait donner ce nom, Procius, Pison et Cornélius Stilon ne s'accordent pas entre eux. Suivant Procius, la terre s'étant entr'ouverte en ce lieu, le sénat en référa aux aruspices, qui répondirent que la volonté des dieux Mânes était qu'un citoyen courageux se précipitât dans le gouffre. Alors un citoyen courageux, nommé Curtius, monta tout armé sur un cheval, et, partant du temple de la Concorde, s'élança avec son cheval dans ce gouffre, qui se referma sur lui, et, en devenant

son tombeau, laissa à ses concitoyens le souvenir de son dévouement et de la puissance des dieux. — 149. Pison raconte dans ses Annales que, pendant la guerre des Romains et des Sabins, un Sabin très-courageux, nommé Métius Curtius, voyant Romulus, à la tête des siens, se précipiter sur lui d'un lieu élevé, se jeta dans un marais, qui couvrait alors le forum avant la construction des égouts, et regagna le Capitole, où se trouvait l'armée sabine : ce qui fit donner à ce marais le nom de Curtius. — 150. Cornelius et Lutatius ont écrit que, ce lieu ayant été frappé de la foudre, le sénat ordonna qu'il fût entouré d'une clôture; et que cet ordre ayant été exécuté par le consul Curtius, collègue de Marcus Génutius, le lieu reçut le nom de Curtius. — 151. *Arx* (citadelle) vient de *arcere* (repousser), parce qu'une citadelle est le lieu le plus fortifié d'une ville, et d'où l'on peut le plus aisément repousser l'ennemi. *Carcer* (prison), de *coercere* (contenir, renfermer). La partie souterraine de la prison de Rome, qu'on appelle *Tullianum*, a été ainsi nommée du roi Tullus, qui la fit creuser. On appelle aussi cette prison *Latonia*, par dérivation de *latomia*, nom des prisons de Syracuse, ou de *lapis* (pierre), parce que ce lieu était originairement une carrière.

152. Une partie du mont Aventin a été nommée *Lauretum*, soit en mémoire du roi Tatius, qui y fut tué par les Laurentes et enseveli, soit à cause d'un bois de lauriers, qui fut remplacé par des maisons, dont l'emplacement garda le nom de Lauretum, de même que le quartier situé entre la rue Sacrée et le marché a conservé celui de *Corneta*, à cause des cornouillers qu'on y avait coupés. Ainsi *Esculetum* vient de *escu-*

none Lacædamonii vocant macellum; sed Iones ostia ortorum macellotas ortorum, et castelli macella. Secundum Tiberim ad Junium forum piscarium vocant; ideo ait Plautus :

Apud piscarium

Ubi variae res.

Ad corneta forum cupedinis a cupedio; quod multi forum cupidinis a cupiditate. — 147. Haec omnia posteaquam contracta in unum locum quae ad victum pertinebant, et adificatus locus : appellatum macellum, ut quidam scribunt quod ibi fuerit ortos; alii quod ibi domus fuerit quoi cognomen fuit macellus, quae ibi publice sit diruta : e qua adificatum hoc quod vocetur ab eo macellum.

148. In foro locum Curtium a Curtio dictum constat, et de eo triplex historia; nam et Procius non idem prodidit quod Piso, nec quod is, Cornelius Stilo secutus. A Prociolo relatum, in eo loco dehinc terram, et id ex S. Con. ad aruspices relatum esse : responsum deum Manium postulationem postulare id, civem fortissimum eo demitti. Tum quendam Curtium civem fortem armatum ascendisse in equum, et a Concordia versum cum equo se precipitatum; eo facto locum coisse atque ejus corpus

divinitus humasse ac reliquisse genti suae monumentum.

— 149. Piso in Annalibus scribit, Sabino bello, quod fuit Romulo et Tatius, virum fortissimum Metum Curtium Sabinum, quom Romulus cum suis ex superiore parte impressum fecisset, Curtium in locum palustrem, qui tum fuit in foro, atquequam cloacae sunt factae, secessisse, atque ad suos se in Capitolium receptisse; ab eo lacum invensisse nomen. — 150. Cornelius et Lutatius scribunt, eum locum esse fulguratum, et ex Senatus Cons. septum esse, id quod factum esset a Curtio consule, quoi Marcus Genutius fuit collega, Curtium appellatum. — 151. *Arx* ab arcendo, quod is locus munitissimus urbis, a quo facillime possit hostis prohiberi. *Carcer* a coercendo, quod exire inclusi prohibentur. In hoc pars quae sub terra Tullianum, ideo quod additum a Tullio rege. Quod Syracensis, ubi delicti causa custodiuntur, vocantur latomia, inde *Latunum* translatum, vel quod hic quae in eo loco lapidinae fuerunt.

152. In eo Lauretum ab eo quod ibi sepultus est Tatius rex, qui ab Laurentibus interfectus est, vel ab silva laurea, quod, ea ibi excisa, est adificatus vicus, ut inter Sacram viam et macellum editum *Corneta* a cornis, quae

lus (chêne); *lagutal*, de *fagus* (hêtre), d'où le surnom de *Fagutalis* donné à Jupiter, qui a dans ce lieu un petit temple.

153. *Armitistrum* (lieu où se faisait la revue religieuse de l'armée, vient de *ambire* (aller autour) et de *lustrum* (purification, revue). Le même lieu a été appelé *grand cirque*, parce qu'on construisit autour (*circum*) un amphithéâtre pour les jeux, et qu'on y plaça des bornes, autour desquelles (*circum*) se font les courses solennelles de chevaux. C'est dans ce sens qu'il faut entendre ce que l'auteur de la pièce intitulée *Cornicularia* fait dire à une troupe d'hommes, dont l'arrivée d'un soldat a interrompu les jeux : « *Pourquoi cesser nos jeux? voici notre cirque.* » L'endroit de l'enceinte du cirque, d'où l'on fait sortir les chevaux, s'appelle *carceres*. Nævius lui donne le nom d'*oppidum*. *Carceres* derive de *coercere*, parce que c'est là qu'on retient les chevaux jusqu'à ce que le magistrat ait donné le signal. Ces écuries étant autrefois surmontées de créneaux et de tours, leur ressemblance avec les murs d'une ville a fait dire au poète : *Dictator ubi... usque ad oppidum.* —

154. L'intérieur du cirque est appelé *ad Murcin*, nom que Procius faisait dériver de *urceus* (pot de terre), parce que ce lieu était entouré de potiers. Selon d'autres, il vient de *murtetum*, lieu planté de myrtes; et ce qui semble confirmer cette étymologie, c'est qu'il y a dans ce lieu un sanctuaire consacré à *Vénus Murca*. Le cirque Flaminius a été aussi appelé cirque, parce qu'il fut construit autour du champ Flaminius (*circum*), et parce que dans ce lieu il y a des bornes autour desquelles (*circum*) se font les courses de chevaux pendant la célébration des jeux Tauriens.

155. *Comitium*, lieu où s'assemblait le peuple par curies ou pour le jugement des procès, de *coire* (aller ensemble). Il y avait deux espèces de curies, celles où les prêtres s'occupaient (*curarent*) des choses divines, comme les *curies anciennnes*, et celles où le sénat s'occupait des choses humaines, comme la *curie Hostilienne*, bâtie par le roi Hostilius. Devant cette curie sont les *Rostres*, ainsi nommés de *rostrum*, parce qu'on y plaça les éperons de navires pris sur les ennemis. A droite des Rostres en venant du comice est un lieu appelé, par synecdoche, *Græcostase*, où les députés des nations étrangères attendent les audiences du sénat. — 156. Au-dessus du Græcostase on rencontre le *Senaculum*, lieu des assemblées du sénat, près du temple de la Concorde et de la basilique Opimia. *Senaculum* vient de *senior* (vieillard), de même que, chez les Grecs, γερουσία, de γέρων. *Lautola*, de *lavare* (baigner, laver), parce qu'il y avait là, près de Janus Géminus, des eaux chaudes, qui formaient autrefois un marais dans le *petit Vélobre*. Le nom du petit Vélobre venait, comme celui du grand Vélobre, dont j'ai parlé plus haut, de *vehere* (transporter), parce qu'on traversait ce lieu sur des bateaux. — 157. *Æquinetium*, nom de la place où était la maison de Mélius, qui fut rasée en exécution de la sentence publique qui l'avait condamné comme coupable de haute trahison. L'*Ossuaire Gaulois* rappelle la délivrance de Rome et la défaite des Gaulois, dont les ossements furent rassemblés et ensevelis dans ce lieu. Près du grand égout est un autre lieu nommé *Doliola*, où il n'est pas permis de eracher, de *doliolum*, parce qu'il y a là des tonneaux cachés en terre. Il y a deux traditions sur le mystère de ce lieu : suivant les uns, il ren-

abscessa loco reliquerunt nomen; ut *Esculetum* ab esculo dictum et *Fagutal* a fago, unde etiam *Jovis Fagutalis*, quod ibi sacellum.

153. *Armitistrum* ab ambitu lustris; locus idem *circus maximus* dictus, quod *circum* spectaculis aedificatis ibi ludi fiunt, et quod ibi *circum* metas fertur pompa, et equi currunt. Haec dictum in *Cornicularia* militis adventu quem circumveunt ludentes :

Quid cessamus ludos facere? Circus noster ecce adest.

In circo primo unde mittuntur equi, nunc dicuntur *carceres*, Nævius *oppidum* appellat. *Carceres* dicti, quod coercentur equi, ne male exeant antequam magistratus signum misit. Quod ad muri speciem pinnis turribusque carceres olim fuerunt, scripsit poeta :

Dictator

Ubi currum insidit, pervehitur usque ad oppidum.

154. Intus circus *ad Murcin* vocatur, ut Procius aiebat ab *urcis*, quod is locus esset inter iugulos; alii dicunt a *murteto* declinatam, quod ibi id fecit : quojus vestigium manet, quod ibi sacellum etiam nunc *Martee Veneris*. Item simili de causa *circus Flaminius* dicitur,

qui *circum* aedificatus est Flaminius campus, et quod ibi quoque ludis Tauris equi *circum* metas currunt.

155. *Comitium* ab eo quod coibant eo comitiis curiatis et litium causa. *Curæ* duorum generum; nam et ubi curarent sacerdotes res divinas, ut *Curie Veteres*, et ubi senatus humanas, ut *Curia Hostilia*, quod primum aedificavit Hostilius rex. Antea haec *Rostra* : quojus loci id vocabulum, quod ex hostibus capta fixa sunt rostra. Sub dextra hujus a Comitio locus substructus, ubi nationum subsisterent legati, qui ad senatum essent missi. Is *Græcostasis* appellatus a parte ut multa. — 156. *Senaculum* supra Græcostasin, ubi aedis Concordiae et basilica Opimia. *Senaculum* vocatum, ubi senatus ubi seniores consistenterent; dictum ut gentis apud Græcos. *Lautola* a lavando, quod ibi ad Janum Geminum aquæ cable fuerunt. Ab his palus fuit in *mare Vélobre*, a quo, quod ibi vehebatur litribus, *Vélabrum*, ut illud majus de quo supra dictum est. — 157. *Æquinetium*, quod a quata Meli domus publico, quod regnum occupare voluit is. Locus ad *Busta Gallia*, quod Roma recuperata Gallorum ossa, qui possederunt urbem, ibi evacuata ac concepta. Locus qui vocatur *Doliola* ad cluacæ maxamæ,

ferme des ossements; suivant d'autres, on y aurait enfoncé, après la mort de Numa Pompilius, certaines choses qui avaient appartenu à ce roi, et que sa mémoire rendait sacrées. On n'est pas d'accord non plus sur l'origine du nom d'*Argiletum*, que les uns font dériver de celui d'un certain Argola ou Agrola, qui serait venu dans ce lieu, et y aurait été enseveli; les autres, de *argilla*, parce qu'en cet endroit la terre est argileuse. — 158. La *montée Publicius*, ouvrage des *édiles publics*, doit son nom à son origine. Celles qu'on appelle *Pullius* et *Cosconius* ont également retenu le nom des intendans publics qui les avaient fait faire. La montée qui commence au temple de Flore s'appelle *vieux Capitole*, parce qu'il y a en cet endroit une chapelle consacrée à Jupiter, à Junon et à Minerve, et que cette chapelle est plus ancienne que le temple qui fut bâti sur le Capitole. — 159. *Vicus Africus*, quartier des *Exquilies*, ainsi nommé parce que c'est la, dit-on, que, pendant les guerres Punique, on garda les otages envoyés d'Afrique. Celui qu'on appelle *Cyprius* vient de *cyprum*, mot sabin qui veut dire *bon*, parce que les Sabins, après la réunion des deux peuples, s'établirent dans ce quartier et lui donnerent ce nom, comme étant d'heureux augure. Au près est le *vicus Secleratus*, dont le nom rappelle l'attentat impie de Tullie, femme de Tarquin le Superbe, qui ordonna à son cocher de faire passer son char sur le cadavre de son père.

160. Je passe des noms des quartiers à ceux des maisons. *Domus* est un mot grec, qu'on retrouve dans *περίοδος* et *ὀπισθοδότης*, dont le premier désigne la partie des temples en deça du sanctuaire, et le second, la partie qui est au

delà. *Edis* (temple) vient de *aditus*, parce qu'on y allait de plain pied. C'est ce qui explique pourquoi, dans les funérailles, le crieur public se sert des mots *ex adibus offerri* en annonçant la sépulture du citoyen le plus pauvre, et pourquoi, dans le recensement, on donne le nom d'*ædes* à toutes les maisons des champs.

161. On appelle *cavum* le lieu couvert d'une maison, qui est commun à tous les habitans de cette maison. Si ce lieu ne reçoit le jour d'aucun côté, il prend le nom de *testudo*, à cause de sa ressemblance avec le toit d'une tortue, comme dans le prétoire des camps. S'il est ouvert par le milieu, la partie basse où la pluie tombe s'appelle *impluvium*, et la partie haute sur laquelle la pluie tombe, *compluvium*. Ce lieu fut aussi appelé *Tuscanicum*, parce que la forme en avait été empruntée aux Tusques. Le nom d'*atrium* vient, pour la même raison, de celui d'*Atriatres*, nom d'un peuple tusque.

162. Autour du lieu appelé *cavum* étaient des chambres qui, selon l'usage auquel elles étaient destinées, reçurent différens noms: *cellæ*, de *celare* (cacher); *penaria*, de *penus* (provisions de bouche); *cubiculum*, de *cubare* (coucher); *cœnaculum*, de *cœnare* (dîner, souper), nom usité encore aujourd'hui dans le temple de Junon à Lanuvium, dans le reste du Latium, à Faléries, à Cordoue. Depuis qu'on eut adopté l'usage de prendre ses repas dans le plus haut étage de la maison, cet étage reçut le nom général de *cœnaculum*. Le cœnacle ayant été ensuite distribué en plusieurs parties, il y eut, comme dans les camps, le quartier d'hiver, *hibernum*.....

163..... Porcius dit qu'Ennius habita le lieu

ubi non licet desperare, a doliolis sub terra. Eorum hæc traditæ historiæ, quod illi inesse quædam ossa cadaverum, alii Numæ Pompilii religiosa quædam post mortem ejus in fossa. *Argiletum* sunt qui scripserunt ab Argola seu Agrola, quod is huc venerit ibique sit sepultus; alii ab argilla, quod ibi id genus terræ. — 158. *Vicus Publicius* ab ædilibus plebei Publiciis qui eum publicè ædificaverunt. Simili de causa *Pullus* et *Cosconius*, quod ab his vicioris dicuntur ædificati. Clivus proximus a Flora situs versus *Capitolium vetus*, quod ibi sacellum Jovis, Junonis, Minervæ, et id antiquius quam ædis que in Capitolio facta. — 159. Exquiliis *vicus Africus*, quod ibi ovisides ex Africa bello Punico dicuntur custoditi. *Vicus Cyprius* a cypro, quod ibi Sabini ovis additi considerant, qui a homo omnino id appellatur; nam cyprum Sabine hominum. Prope hunc *vicus Secleratus*, dictus a Tullia Tarquini Superbi uxore, quod ibi quoniam jaceret pater occisus, supra eum carpentum nullo ut inigeret jussit.

160. Quoniam *vicus* constat ex *domibus*, nunc earum vocabula videamus. *Domus* grecum, et ideo in ædibus sacris ante cellam, ubi sedes dei sunt, Grævi dicunt *περίοδος*, quod post, *ὀπισθοδότης*. *Edis* ab *aditu*, quod plano pede aditant. Itaque ex *adibus* effertur dictivo futuere præco etiam eos dicit qui ex tabernis effe-

runt, et omnes in censu villas inde dedicamus ædes.

161. *Cavum ædium* dictum, qui locus tectus intra parietes relinquatur patulus, qui esset ad communem omnium usum. In hoc locus si nullus relictus erat, sub divo qui esset, dicebatur *testudo* ab testudinis similitudine, ut est in prætorio in castris. Si relictum erat in medio ut lucem caperet, deorsum quo implerebat dictum *impluvium*, sussum quo complerebat *compluvium*: utrumque a pluvia. *Tuscanicum* dictum a Tuscis, posteaquam illorum *cavum ædium* simulare ceperunt. *Atrium* appellatum ab Atriatibus Tuscis; illuc enim exemplum sumptum.

162. Circa *cavum ædium* erant unius quoque rei utilitatis causa parietibus dissepata: ubi quid conditum esse volebant, a celando simulari appellarunt; *penariam*, ubi penus: ubi cubabant, *cubiculum*: ubi cœnabant, *cœnaculum* vocabantur, ut etiam nunc Lanuvi apud ædem Junonis et in cetero Latio ac Faleries et Cordulæ dicuntur. Posteaquam in superiore parte cœnitare ceperunt, superioris domus nunc vasa *cœnacula* dicta: posteaquam ubi cœnabant, plura facere ceperunt, ut in castris ab hieme hiberna, *hibernum* domus vocantur; contra-
ria.....

163. ligionem Porcius designat, quom de Ennio

consacré à la déesse Tutilina. Vient ensuite la *porte Nævra*, ainsi nommée parce qu'elle se trouve dans les bois Nævius : c'était la en effet qu'habitait Nævius. Puis la porte dite *Raudusculta*, parce qu'elle était en airain, *raudus* et *æs* étant synonymes, comme on peut le voir dans les anciennes lois sur la mancipation, où on lit : *raudusculo libram ferito*. Enfin la porte dite *Lavernule*, à cause du voisinage d'un autel dédié à la déesse Laverna. — 164. En deçà des murs sont aussi plusieurs portes. Sur le mont Palatin, la porte dite *Mucion*, de *mugitus* (mugissement), parce qu'on y faisait paître les bœufs autour de l'ancienne ville. La porte dite *Romanula*, de *Roma* (Rome), située dans la rue Neuve, et conduisant par des degrés au sanctuaire de Volupia. — 165. La troisième est la porte *Januale*, près d'une statue de *Janus*, et qui, d'après l'institution de Numa, ainsi que Pison nous l'apprend dans ses Annales, devait être toujours ouverte en temps de guerre. Elle ne fut fermée que deux fois, la première sous Numa, et la seconde sous le consulat de Titus Manlius, après la première guerre punique.

166. Voici ce que j'ai découvert sur l'origine des noms des lits. *Lectica* (litière), de *legere* (rassembler, amasser), parce qu'une litière était un amas d'herbe et de paille, comme celle des soldats dans les camps. *Lecti* (lits), de *lignum* (bois), parce qu'on les dressait sur des planches de bois, pour éviter la fraîcheur de la terre, ou plutôt de l'ancien mot grec *λέκτρον*. La litière a encore un autre nom, *segestria*, dérivé de *seges* (paille de blé), et usité encore aujourd'hui dans les camps, a moins plutôt qu'il ne vienne du mot grec *στέγαστρον* (ce qui sert à couvrir). *Feretrum* (lit funéraire) vient également du mot grec

φέρετρον. — 167. L'espèce de lit appelé *eulcita*, dont l'usage s'introduisit plus tard, a tiré son nom de *inculcare* (fouler), parce que ce lit était formé de paille ou de jone, ou de quelque autre chose de cette nature. Tout ce qu'on tendait dessus a été appelé *stragulum*, de *sternere*. *Pulvinar* (cousin) dérive de *plures* (plusieurs) ou de *potuli* (de petite dimension); *operimentum* (couverture), de *operire* (couvrir). *Operculum*, nom donné aux vêtements (*pallia*) qui servent de couverture de lit, a la même origine. Plusieurs de ces vêtements ont des noms étrangers, comme *sagum* (saie), *reno*, qui sont gaulois, et comme *gannacum*, *amphimallum*, qui sont grecs. Mais *toral* (sorte de couverture) est latin, et vient de *torus* (lit), qui à son tour dérive de *torvus*, parce qu'un lit est apparent. C'est par analogie qu'on a donné le nom de *torulus* à un ornement de tête dont les femmes font usage. — 168. Le simple marchepied servant à monter sur un lit très-bas a été appelé *seabellum*, de *seandere*. *Scannum*, qui désigne un marchepied servant à monter sur un lit un peu plus élevé, a la même racine. Un marchepied qui a deux échelons a été nommé *gradus*, de *gerere*, parce qu'il transporte de haut en bas. *Περσιστόματα* et *περιπέτοματτα* sont des mots grecs, ainsi que quelques autres, servant à désigner les couvertures dont on se sert dans les repas, comme *gausape*.

169. La monnaie a plusieurs noms. Elle est de cuivre et d'argent. *As* (livre de douze onces) vient de *as* (cuivre); *dupondius* (monnaie de deux livres), de *duo* (deux), et *pondus* (poids) : la livre ou *as* se nommait *assipondium*. De *as* on a formé les noms singuliers *trossis* (pièce de cent *as*), *tressis* (pièce de trois *as*), *nonussis* (pièce de neuf *as*). — 170. Au delà de dix, on

scribens dicit eum coluisse Tutilinæ loca. Sequitur porta Nævra, quod in nemoribus Nævii (Nævii etenim loca ubi ca), sic dicta. Deinde Raudusculta, quod arata fuit. *Es raudus dictum, ex eo verberis in mancipiis scriptum : raudusculo libram ferito*. Hinc Lavernalis ab ara Lavernæ, quod ibi ara ejus. — 164. Præterea infra muros video portas dici. In Palatio Mucionis a mugitu, quod ea pecus in buccia circum antiquum oppidum exigebant. Alteram Romanulam ab Roma dictam, quæ habet gradus in Nova via ad Volupie sacellum. — 165. Tertia est Januale dicta ab Jano; et ideo ibi positum Jani signum; et jus institutum a Pompilio, ut scribit in Annalibus Pison, ut sit aperta semper, nisi quom bellum sit nusquam. Traditum est memoria, Pompilio re fuisse operam, et post Tito Manlio consule, bello Carthaginiensi primo confecto, eodem anno operam et apertam.

166. Super lectulis origines quas adverti hæc, *Lectica*, quod legebant unde eam facerent stramenta atque herbam, ut etiam nunc fit in castris. *Lecti*, quod, ne essent in terra, sublimis in lignis ponebant, nisi ab eo, quod Græci antiqui dicebant *λέκτρον*, lectum potius. Qui lecticum involvebant, quod fere stramenta erant et segete, *seges-*

triam appellarunt, ut etiam nunc in castris, nisi si a Græcis; nam *στέγαστρον*. Ubi lectus mortui fertur, dicebant *feretrum* nostri, Græci *φέρετρον*. — 167. Posteaquam transierunt ad eulcitas, quod in eas aris aut tomentum aliunde quid calcabant, ab inculcando *eulcita* dicta. Hæc quidquid internebant, ab sternendo *stragulum* appellabant. *Pulvinar* vel a pluribus vel a potulus declinarunt. Quibus operantibus, *operimenta*, et *pallia opercula* diverunt. In his multa peregrina, ut *sagum*, *reno* gallica, et *gannacum* et *amphimallum* græca; contra latinum *toral*, quod ante torum, et *torus* a torvo, quod is in prompta. Ab hac similitudine *torulus* in mulieris capite ornatus. — 168. Quæ simpliciter scansione scandebant in lectum non altum, *seabellum*, in altiore, *scannum*. Duplicata scansio *gradus* dicitur, quod gerit in inferiora superioriorem. Græca sunt *περσιστόματα* et *περιπέτοματτα*, sic alia quedam convivi, ut *gausape*.

169. Multa perunite signata vocabula sunt. *Æris* et argenti hæc. *As* ab ære. *Dupondius* a duobus ponderibus, quod unus pondus *assipondium* dicebatur. Id ideo, quod *as* erat libra pondus. Deinde ab numero reliquom dictum usque ad centussis, ut *as* singulari numero; ab

a dit *decussis* (pièce de dix as), *bicessis* (pièce de vingt as), *triccissis* (pièce de trente as), et ainsi proportionnellement jusqu'à cent. Au delà de cent, le nom d'as n'entre plus dans la formation des noms de nombre, et *ducenti* (deux cents), *trecenti* (trois cents), ne désignent pas plus des as que des deniers, ou toute autre chose.

171. La plus petite partie de la monnaie de cuivre s'appelle *sextula*, parce qu'elle est la sixième partie de l'once. *Semuncia* (demi-once,) mot composé de *uncia* (once) et de *se*, qui signifie moitié, comme dans *selibra* (demi-livre) et *semodius* (demi-boisseau). *Uncia*, de *unus* (un); *sextans* (sixième partie de l'as), de *sex-tus*; *quadrans* (quart de l'as), de *quartus*; *triens* (tiers de l'as); de *tertius*; *semis* (demi-as), contraction de *semis*; *septunx* (sept onces), de *septem*. — 172. Les autres noms des parties de l'as sont un peu obscurs, à cause de la contraction des initiales et des finales, comme *denx* (un as moins une once), *dextans* (un as moins une sixième ou dix onces), *dodrans* (un as moins un quart ou neuf onces), et *bes*, autrefois *des*, (un as moins un tiers ou huit onces).

173. *Nummas*, nom de la monnaie d'argent, est un mot qui nous vient de la Sicile. *Denarius* (denier, vaut dix as), de *deni* (dix); *quinaris* (pièce de cinq as), de *quini* (cinq); *sestertius* (pièce de deux as et demi), dont la composition implique l'idée de l'addition de trois nombres, c'est-à-dire 2 plus $\frac{1}{2}$, et rappelle l'ancien usage de compter en commençant par le plus petit nombre. — 174. La dixième partie du denier a été appelée *libella*, diminutif de *libra* (livre),

tribus assibus *tressis*, et sic proportio usque ad *nonussis*. — 170. In denario numero hoc mutatur; quod primum est ab decem assibus *decussis*, secundum ab duobus decussibus *bicessis*. Reliqua conveniunt, quod est, ut *triccissis*, proportio usque ad *centussis*, quo majus aeris proprium vocabulum non est; nam ducenti et sic proportio que dicuntur, non magis asses, quam denarii aliarum quae res significantur.

171. Aeris minima pars *sextula*, quod sexta pars unciarum. *Semuncia* quod dimidia pars unciarum; se valet dimidium ut in *selibra* et *senodro*. *Uncia* ab uno dicta. *Sextans* ab eo quod sexta pars assis, ut *quadrans* quod quarta, et *triens* quod tertia pars. *Semis* quod semias, id est ut dimidium assis, ut supra dictum est. *Septunx* a septem et uncia conlsum. — 172. Reliqua obscuriora, quod ab diminutione, et ea quae denominantur ita sunt ut extremas syllabas habeant, unde una dempta uncia *denx*; *dextans* dempto sextante; *dodrans* dempto quadrante; *bes*, ut olim *des*, dempto triente.

173. In argento *nummi*; id ab Sicilia. *Denarius* quod denos aeris valebant; *quinaris* quod quinios; *sestertius*, quod duobus semis additur (dupondius enim et semis antiquus sestertius est), et veteris consuetudinis ut retro aere dicerent, ita ut *semis tertius*, *quartus semis* promittantur, ab semis tertius sestertius dictus. — 174.

parce qu'elle avait le poids d'un as, et était représentée par une petite pièce d'argent. *Sembella* (demi-livre), de *semis* et de *libella*; *teruncius* (pièce de trois onces), de *tres* et de *uncia*. De même que cette pièce est le quart de la livre, elle est aussi le quart de l'as.

175. On dit aussi *dos* (dot), *arrabo* (arrhes), *merces* (intérêt), *corollarium* (surplus), pour désigner différentes sortes de paiement. *Dos*, ce qu'on donne à une fille en mariage, vient du mot grec *δοτήνη*, usité en Sicile. Du même mot dérive *donum* (don), dont la racine est grecque, comme l'indique *issedonion*, *δόμα*, et, dans le dialecte attique, *δοσις*. *Arrabo*, du grec *ἀρραβών*, ce qu'on donne pour assurance du paiement du reste. — 176. *Dammum* (perte), de *demptio* (diminution), lorsque la chose ne vaut pas ce qu'elle a coûté. *Lucrum* (gain), de *luere* (payer), ce qu'on a gagné au delà du véritable prix d'une chose. *Detrimentum*, perte qu'on a éprouvée dans l'achat d'une chose usée, de *detrere* (user). Il faut rapporter à la même origine le mot *intertrimentum*, qui désigne le détriment que deux choses se sont causé par leur contact, *inter se*, ainsi que le mot *intertrigo* (blessure, écorchure).

177. *Multa* (peine pécuniaire imposée par le magistrat) implique la double idée d'unité et de multiplicité, parce que la simple amende, considérée comme unité, pouvait être augmentée, et devenait multiple. Autrefois *unum* et *multa* étaient synonymes; et même encore aujourd'hui, lorsque les gens de la campagne versent du vin dans un tonneau ou dans une outre, ils appellent la première urne *multa*. *Pæna* (peine) vient

Nummi denarii decuma *libella*, quod libram pondo aeris valebat, et erat ex argento parva. *Sembella*, quod libellae dimidium, quod semis assis. *Teruncius* a tribus unciis. *Libellae* ut haec quarta pars, sic quadrans assis eadem.

175. Pecunia vocabulum mutatur, nam potest item dici *dos*, *arrabo*, *merces*, *corollarium*. *Dos* si nuptiarum causa data; haec graece *δοτήνη*, ita enim hoc Siculi. Ab eodem *donum*, nam graece ut *ισσεδονιον*, et ut alii *δόμα*, et ut Attici *δοσις*. *Arrabo* sic data, ut reliquum reddatur; hoc verbum item a graeco *ἀρραβών*. *Reliquom*, quod ex eo quod debitum reliquom. — 176. *Dammum* a demptione, quom minus re lactum quam quanti constat. *Lucrum* ab luendo, si amplius, quam ut evolveret quanti esset, caplum. *Detrimentum* a detrutu, quod ea quae trita minoris pretii. Ab eadem mente *intertrimentum* ab eo, quod duo, quae inter se trita, et deminuta; a quo etiam *intertrigo* dicta.

177. *Multa* pecunia quae a magistratu dicta ut exigi posset ob peccatum, quod singulae dicuntur addite esse multae, et quod olim unum dicebant multam; itaque quom in dolium aut culcum vinum addunt rustici, primum unam additam dicunt etiam nunc multam *Pæna* a peccando aut quod post peccatum sequitur. *Pretium* quod emptionis aestimationisve causa constituitur, dictum a pretis, quod hi soli possunt facere recte id. — 178. Si

de *pœnire* (punir), ou de ce que la peine suit le délit (*post peccatum*). *Præctum* (prix d'une chose), de *peritus*, parce que le prix d'une chose ne peut être justement déterminé que par des gens à ce connoissants. — 178. *Merces* (prix d'un travail ou d'une œuvre), de *mereri* (mériter). *Manupretium* (prix de la main-d'œuvre), de *manus* et de *pretium*. *Corollarium* (ce qui est payé en sus), de *corolla*, petite couronne qu'on donne sur la scène aux acteurs qui ont bien joué. *Præda* (proie, butin), de *manus* (main) et *partus* (acquis), par contraction de *parido*. *Premium* (récompense), de *præda*. — 179. *Mutuum* (prêt), du mot sicilien *μῦτον*; ainsi on lit dans Sophron : *μῦτον ἀνθρώπων*. *Munus* (présent), de *mutuus*, parce que ceux qui se font des présents sont *mutuellement* bien disposés les uns pour les autres. *Munus* (charge, fonction), de *munire* (exécuter) : d'où *municipes* (compatriotes, soumis à des lois communes).

180. *Sacramentum* (consignation judiciaire), de *sacer* (sacré). Le demandeur et le défendeur déposaient au pont Sublicius, soit cinq cents as, soit une somme déterminée par la loi, selon la nature du procès. Celui qui gagnait sa cause retirait sa consignation des mains du pontife; la consignation de celui qui avait perdu sa cause était confisquée. — 181. *Tributum* (tribut), de *tribus* (tribu), parce que les contributions étaient imposées par tiers à chaque tribu. De là le mot *attributum* (alloation de fonds) : de là encore le nom de *tribuni ærarii*, donné à ceux qui percevaient l'argent destiné à l'armée, *æs militare*. Nous lisons dans Plaute : *Le soldat se présente, et réclame sa solde*. Comme la solde se

quid datum pro opera aut opere, *merces* à merendo. Quod manu factum erat et datum pro eo, *manupretium* à manibus et pretio. *Corollarium* si additum præter quam quod debitum erit; vocabulum fictum à corollis, quod erit, cum plauerant actores, in scena dari solitæ. *Præda* est ab hostibus capta, quod manu parata, ut præda, *præmium* à præda, quod ob recte quid factum concessum. — 179. Si datum quod redditor, *mutuum*, quod Siculi *μῦτον*; itaque scribit Sophron : *μῦτον ἀνθρώπων*. Et *munus*, quod mutuo animo qui sunt dant officii causa. Alterum *munus*, quod munendi causa imperatum, à quo etiam *municipes*, qui una munus fungi debent, dicti.

180. Ea pecunia que in iudicium venit in libris, *sacramentum* à sacro. Qui præbat et qui indicatorem, de aliis rebus utriusque quingenos æris ad pontem deponabant, de aliis rebus item certo alio legitimo numero assum; qui iudicio vicerat, suum sacramentum et sacro auferabat, victi ad ærarium redibat. — 181. *Tributum* dictum à tribubus, quod ea pecunia, que populo imperata erat, tributum à singulis pro portione census exigebatur. Ab hoc ea que assignata erat, *attributum* dictum; ab eo quoque, quibus attributa erat pecunia ut militi reddant, *tribuni ærarii* dicti; id quod attributum erat, *æs militare*. Hoc est quod ait Plautus :

payait en monnaie de cuivre, les troupes *stipendiées* ont été nommées *militæ ærarii*. — 182. *Stipendium* (solde) vient de *stips*, nom qu'on donnait aussi à la monnaie de cuivre. Comme l'as pesait une livre, ceux qui en avaient reçu une grande quantité déposaient leur argent, non dans une cassette, mais dans quelque lieu convenable, ou ils le rangeaient et l'entassaient, pour qu'il occupât moins de place; et de *stipare* on a fait *stips*. On pourrait voir aussi l'origine de *stips* dans le mot grec *στοίχη*, qui a le même sens que *stipatio*. Ce qui autorise cette étymologie, c'est qu'on appelle *stips* l'offrande d'argent que, suivant l'usage antique, on dépose dans le tronc des temples, et que *stipulari* et *restipulari* se disent de ceux qui s'engagent à payer une somme. *Stipendium* est composé de *stips* et de *pendere* (peser, payer). On lit dans Ennius : *Pœni stipendia pendunt*. — 183. Du même mot *pendere* est venu *dispensator* (payeur, trésorier). De là encore le mot *expensum* (dépense), qu'on emploie dans les registres ou dans les contrats, *prima pensio* (premier paiement), *secunda pensio* (second paiement), etc. *Dispendium* (dépense) implique l'idée de diminution du poids; *compendium* (épargne, gain, profit), celle d'accumulation; *impendium* (intérêt) indique l'addition de l'intérêt au poids du capital. *Usura*, qui a le même sens, dérive de *usus* (usage); et *sors* (capital) désigne le bien dont le sort nous a donné la propriété. Le paiement se faisait ordinairement au moyen d'une balance, comme l'indique celle dont on se sert encore aujourd'hui dans le temple de Saturne. *Ærarium* (trésor public), de *æs*, *æris*.

Cedit miles, æs petit.

Et hinc dicuntur *militæ ærarii*, ab ære quod stipendia facerent. — 182. Hoc ipsum *stipendium* ab stipe dictum, quod æs quoque *stipem* dicebant; nam quod asses librales pondo erant, qui acceptant majorem numerum non in arca ponebant, sed in aliqua cella stipabant, id est compendebant, quo minus loci occuparet; ab stipando stipem dicere comperunt. *Stips* ab *στοίχη* fortasse, græco verbo. Id apparet, quod, ut tum institutum, etiam nunc diis cum thesauris asses dant, stipem dicunt, et qui pecuniam alligat, *stipulari* et *restipulari*. Militis *stipendia* ideo, quod eam stipem pendebant; ab eo etiam Ennius scribit :

Pœni stipendia pendunt.

— 183. Ab eodem ære pendenda *dispensator*; et in Tabulis scribimus *expensum*; et inde *prima pensio* et sic secunda aut quæ alia; et *dispendium* ideo quod in dispendendo solet minus fieri; *compendium*, quod quom compenditur una fit; à quo *usura*, quod in sorte accedebat, *impendium* appellatum; que quom accederet ad sortem, usu *usura* dicta, ut *sors* quod summ fit sorte. Per trutinam solvi solitum, vestigium etiam nunc manet in æde Saturni, quod ea etiam nunc propter pensuram trutinam habet positam. Ab ære *ærarium* appellatum.

184. Ad vocabula, que pertinet sumus rati, ea que

184. Je erois m'être étendu suffisamment sur les noms des lieux et des choses qui sont dans les lieux, parce que l'étymologie de la plupart de ces mots est manifeste, et en même temps parce que, en poussant plus loin mes recherches, je dépasserais les bornes de ce livre. Je vais donc traiter, comme je l'ai annoncé dans le premier livre, des noms qui regardent le temps. Ce sera l'objet du livre suivant.

LIVRE VI.

1. J'ai exposé, dans le livre précédent, les origines des noms des lieux, et des choses qui sont dans les lieux. J'exposerai dans celui-ci les origines des noms des temps, et des choses qui se font ou se disent dans le temps, comme de *sedere* (être assis), *ambulare* (marcher), *loqui* (parler). S'il se présente des mots de diverses espèces, j'aurai plutôt égard à leur affinité qu'à l'ordre qu'exigerait une critique sévère. — 2. En cela je m'autorise de Chrysippe et d'Antipater, et de ceux qui, sans avoir autant de pénétration philosophique, étaient plus versés dans la science grammaticale (au nombre desquels sont Aristophane et Apollodore); et tous s'accordent à reconnaître que les mots dérivent les uns des autres, soit en prenant, soit en rejetant, soit en changeant une ou plusieurs lettres. Par exemple, *turdus* (grive), *turdarius* (qui engraisse des grives), et *turdelix* (petite grive), sont de la même famille. Ainsi les Grecs ont converti *Lucienum* en *Λευκίον*, *Quintium* en *Κόιντον*; de même que les Latins ont dit *Aristarchum* au lieu de *Ἀρίσταρχον*, *Dionem* au lieu de *Δίωνα*. C'est ainsi, en un mot, que de *reter* on est ar-

rivé à *vetus*; de *solu*, à *solan*; de *lebeso*, à *liberam*; de *lasibus*, à *lares*. Quoique le temps ait en partie effacé les traces de ces dérivations, je m'appliquerai à les retrouver.

3. Je traiterai des noms des temps préalablement aux noms des choses qui se font dans le temps, mais toutefois après avoir considéré en général la nature des temps; car elle a dû servir de guide à l'homme dans la création des mots qui servent à les désigner. On a dit que le temps est la durée du mouvement du monde. Le cours du soleil et de la lune a principalement servi à déterminer la division du temps; de là le nom de *tempus*, parce qu'il est la mesure du cours réglé (*temperatus*) de ces astres; et de *tempus*, *tempestiva*. Pareillement, comme leur mouvement s'opère dans toute l'étendue du ciel, *motus* (mouvement) a produit *mundus* (monde).

4. Le soleil a deux mouvements. Le premier s'accomplit avec le ciel, d'orient en occident; et la durée de ce mouvement a été appelée *dies* (jour), du nom de ce dieu. *Meridies* (midi) est composé de *medius* (milieu) et de *dies*. Les anciens disaient *medidies*, et j'ai vu ce mot ainsi écrit sur un cadran solaire à Preneste. *Solarium* (cadran solaire) a été formé de *sol* (soleil) et de *hora* (heure). C'est à Cornélius qu'on doit celui qu'on voit sur la basilique Émilienne-Fulvienne. *Mane* (matin) vient de *manare*, parce que le jour naissant *découle* de l'orient; ou plutôt de *manus*, mot ancien, qui avait la signification de *bonus* (bon), comme on pourrait l'induire de la périphrase *ἡμέρας ἀγαθῆς* (*dies bonus*), par laquelle les Grecs désignent religieusement l'aube du jour. — 5. *Suprema* (soir), de *superrimus* (extrême). D'après les Douze Tables,

loca et ea quæ in locis sunt, satis arbitrò dicta, quod neque parum multa sunt aperta, neque si amplius velimus volumus patiètur. Quare in proximo, ut in primo libro dixi, quod sequitur de temporibus dicam.

LIBER SEXTUS.

1. Origines verborum quæ sint locorum, et ea quæ in locis, in priore libro scripsi. In hoc dicam de vocabulis temporum et earum rerum quæ in agendo fiunt aut dicuntur cum tempore aliquo, ut *sedetur*, *ambulatur*, *loquuntur*. Atque si quæ erunt ex diverso genere adjuncta, potius cognationis verborum quam auditori calumniantis generis morem. — 2. Hujus rei auctor satis mihi Chrysippus et Antipater, et illi in quibus, si non tantum ævum, at plus literarum, in quo est Aristophanes et Apollodorus, qui omnes verba ex verbis ita declinati scribunt, ut verba literas alia assumant, alia mutant, alia committent, ut fit in *turdo* et *turdario* *T. turdelice*. Sic declinantur Græci nostra nomina dicunt *Lucienum* *Λευκίον* et *Quintium* *Κόιντον*, et *Ἀρίσταρχον* illi, nos *Aristarchum*, et *Δίωνα* *Dionem*; sic, inquam, consuetudo nostra nulla declinavit, ut a *reter* *ectus*, ut ab *solu* *solan*, ab

labeso *liberam*, ab *lasibus* *lares*, quæ obruta vetustate ut poterò eruerè conabor.

3. Dicemus primo de temporibus, quam quæ per ea fiunt, sed ita ut ante de natura eorum; ea enim duæ fuit ad vocabula imponenda homini. Tempus esse dicitur intervallum mundi motus *Id* divisum in partes aliquot maxime ab solis et lune cursu; itaque ab eorum tenore temperato *tempus* dictum, unde *tempestiva*; et a motu eorum, qui toto celo conjunctus, *mundus*.

4. Duo motus solis: alter enim celo, quo ab oriente ad occasum venit, quo tempus *id* ab hoc deo *dies* appellatur. *Meridies* ab eo quod medius dies; *D* antiqui, non *R* in hoc dicebant, ut Preneste incisum in solario vidi. *Solarium* dictum *id*, in quo horæ in sole inspiciebantur, quod Cornélius in basilica Emilia et Fulvia innumbravit. *Dies* principium *mane*, quod tum manat dies ab oriente, nisi potius quod bonum antiqui dicebant *manum*, ad quosmodi religionem Græci quoque, quom lumen adfertur, solent dicere *ἡμέρας ἀγαθῆς*. — 5. *Suprema* summum diei, *id* a superrimo. Hoc tempus *XI*. Tabulae dicunt *occasum esse solis*; sed postea lex Platonia id quoque tempus jubet esse supremum quo præco in consilio supremam pronuntiavit populo. Secundum hoc di-

n'est le coucher du soleil : ce qui depuis a été confirmé par la loi Platoria, suivant laquelle le temps où le erieur public annonce dans le comice l'heure dite *suprema*, est le dernier moment du jour. Le temps qui suit le coucher du soleil a été appelé *crepusculum* (crepuscule), des *creperus* (douteux). Ce mot nous est venu des Sabins; et de la le nom de *Crepusci* donné par les Amiterniens à ceux qui sont nés a cette heure du soir, et celui de *Lucii* à ceux qui sont nés à l'aube du jour. Dans le territoire de Reate, *crepusculum* signifie *douteux* : ce qui a fait appeler *creperus* les choses douteuses, parce que le crépuscule n'est précisément ni le jour ni la nuit. — 6. *Nox* (nuit) vient de *nocere* (nuire), parce que, comme le dit Catulus, les vapeurs glacées de la nuit congeleraient tout, si le soleil ne reparaisait; ou bien du mot grec $\nu\acute{o}\varsigma$. Le moment où la première étoile se lève s'appelle chez les Grecs $\acute{\epsilon}\sigma\pi\acute{\epsilon}\rho\alpha$, et chez les Latins *vesper*. Les Grecs ont donné a cette étoile le nom de $\acute{\epsilon}\sigma\pi\epsilon\rho\sigma$, et les Latins celui de *vesperugo*, qui se lit dans ce vers de Plaute : *Neque vesperugo*, etc. : *Ni l'étoile du soir ni les Pleiades ne se couchent*. Avant le lever du soleil, elle change de nom, et s'appelle *jubar*, parce qu'elle est rayonnante (*jubata*). On lit dans Pacuvius : *Exorto jubare*, etc.; et dans Ennius : *Ajax, quod lumen, jubarne*, etc. — 7. L'intervalle de temps qui sépare ces deux extrémités de la nuit est dit *intempestus*, mot que Cassius, l'auteur du Brutus, met dans la bouche de Lucrece : *Nocte intempesta*, etc. Suivant Elius, *intempestus* signifie *inopportun pour agir*. Le temps de la nuit est encore appelé *concupium*, parce que alors

tous les êtres sont couchés, et *silentium*, parce que le silence regne partout. Plaute se sert du mot *conticinium*, de *conticescere* (garder un silence général) : *Videbimus : factum volo : redito conticinio*.

8. Le second mouvement du soleil est différent de celui du ciel. C'est celui qui a lieu entre le solstie d'hiver et le solstie d'été. *Bruma* (solstie d'hiver) vient de *brevisissimus*, parce que les jours sont a cette époque les plus courts de l'année; *solstitium* (solstie d'été), de *sistere*, parce que le soleil semble s'arrêter, ou parce qu'il est alors tres-pres de nous. *Equinoctium* (équinoxe), époque où le soleil est à égale distance des deux solstices, de *æquis* et de *nox*, parce que les jours sont *égaux* aux nuits. *Anus* (année), de *anus* (cercle), dont le diminutif est *anulus* (anneau), parce que le soleil décrit une espèce de cerce pour revenir au solstie d'hiver, c'est-à dire à son point de départ. — 9. Le temps qui suit le solstie d'hiver a été appelé *hiems*, parce qu'il est très-pluvieux (*multi imbres*) : d'où *hibernacula* (tentes d'hiver), *hibernum* (quartier d'hiver). Peut-être aussi ce mot vient-il de *hiatus* (ouverture de bouche), parce que dans l'hiver l'haleine est apparente. La saison suivante a reçu le nom de *ver* (printemps), parce que les plantes commencent à revivre (*vivere*), et l'année à tourner (*vertere*), a moins qu'on ne doive plutôt en reconnaître l'origine dans le mot ionien $\acute{\epsilon}\tau\acute{\alpha}$. *Æstas* (été) derive de *æstus* (ehaleur), ou du mot grec $\alpha\acute{\iota}\theta\epsilon\tau\omicron\upsilon$ (brûler) : d'où *æstivum* (lieu où l'on passe l'été), *Autumnus* (automne)... — 10. ... de *sol* (soleil), de même que *mensis* (mois), espace de

citur *crepusculum* a *crepero*. Id vocabulum sumpsit a Sabinis, unde venit *Crepusci* nominat Amiterno, qui eo tempore erant nati, ut *Lucii* prima luce. In Reatino *crepusculum* significat dubium; ab eo res dictæ dubiæ creperæ, quod crepusculum dies etiam nunc sit an jam nox, multis dubium. 6. *Nox*. quod, ut Catulus ait, omnia, nisi interveniat sol, pruina obrigerint, quod nocet; nox; nisi quod Græcæ $\nu\acute{o}\varsigma$, nox. Quom stella prima exorta (enim Græci vocant $\acute{\epsilon}\sigma\pi\epsilon\rho\sigma$, nostri *vesperuginem*, ut Plautus :

Neque vesperugo neque vergiliæ occidunt :

id tempus dictum a Græcis $\acute{\epsilon}\sigma\pi\acute{\epsilon}\rho\alpha$, Latine *vesper* : ut ante solem ortum, quod eadem stella vocatur *jubar*, quod jubata, Pacuvianus dicit pastor :

Exorto jubare, noctis decurso itinere :

Ennius :

Ajax, quod lumen, jubarne in celo cerno ?

7. Inter vesperuginem et jubar dicta *nox intempesta*, ut in Bruto Cassii quod dicebat Lucretia :

Nocte intempesta nostram devenit domum.

Intempesta Elius dicebat quom tempus agendi est nullum, quod alii *concupium* appellarunt, quod omnes fere

tunc cubarent; alii ab eo quod sileretur, *silentium* noclis, quod idem Plautus tempus *conticinium*; scribit enim :

Videbimus : factum volo : redito conticinio.

8. Alter motus solis est aliter ac cæli, quod movetur a bruma ad solstitium. Dicta *bruma*, quod brevissimus tunc dies est; *solstitium*, quod sol eo die sistere videtur; aut quod ad nos versus proximum est solstitium. Quom venit in medium spatium inter brumam et solstitium, quod dies æquis sit ac nox, *æquinoctium* dictum. Tempus a bruma ad brumam dum sol redit, vocatur *anus*, quod ut parvi circuli *anuli*, sic magui dicebantur circites *anui*, nude anus. — 9. Hujus temporis pars prima *hiems*, quod tunc multi imbres; hinc *hibernacula*, *hibernum*; vel, quod tunc animæ quæ flatur omnium apparet, ab hiatu *hiems*. Tempus secundum *ver*, quod tunc vivere incipiunt virgula ac vertere se tempus anni; nisi quod Iones dicunt $\acute{\epsilon}\tau\acute{\alpha}$ ver. Tertium ab æstu *æstas*; hinc *æstivum*; nisi forte a Græco $\alpha\acute{\iota}\theta\epsilon\tau\omicron\upsilon$. Quartum *autumnus*.....

10... ab sole, sicut *mensis* a luna motu dictus, dum ab sole profecta rursus redit ad eum luna, quod Græcæ olim dicta $\mu\acute{\alpha}\nu\sigma$, unde illorum $\mu\acute{\alpha}\nu\epsilon\tau\epsilon\iota$; ab eo nostri. A mensibus *intermestris* dictus, quod putabant inter prio-

temps pendant lequel la lune s'éloigne du soleil et y revient. L'ancien nom de la lune, chez les Grecs, était *μήνη*, qui a produit *μήνας* (mois), racine de *mensis*. De *mensis* et de *inter* (entre) on a fait *inter-mensis*, intervalle d'un jour entre le mois qui finit et la nouvelle lune, et que les Grecs ont appelé plus exactement *ἐντὶ καὶ νέμω* (ancien et nouveau jour), parce qu'on peut voir à la fois dans ce jour intermédiaire la fin et le renouvellement de la lune. — 11. *Lustrum* (espace de cinq ans), de *luere* (payer), parce que toutes les cinq ans les impôts et les contributions volontaires étaient répartis par les censeurs. *Seclum* (siècle), de *senex* (vieillard), parce qu'il est le terme le plus reculé de la vie humaine. *Ævum*, ensemble de tous les âges, de toutes les années, (*alas, annus*) : d'ou *æviternum*, et par contraction *æternum* (éternel), en grec *αἰών*, c'est-à-dire, suivant Chryssippe, *ἐντὶ ὄν* (étant toujours). On lit dans Plaute : *Toute la suite des âges est insuffisante pour apprendre* ; et dans un autre poète : *Les temples éternels du ciel*.

12. Aux distinctions naturelles du temps se sont jointes des distinctions civiles. Je parlerai d'abord des jours consacrés aux dieux ; puis de ceux dont la solennité est purement humaine. *Agonales*, jours pendant lesquels le roi des sacrifices préside au sacrifice d'un bœuf dans le palais royal, de *agone* (frapperai-je ?), parce que le chef de la cité adresse cette question au roi du sacrifice : après quoi le chef du troupeau est immolé. *Carmentalia*, sacrifices et fêtes en l'honneur de Carmente. — 13. *Lupercalia*, fêtes célébrées par les Luperques dans le lieu appelé Luperal. Lorsque le roi des sacrifices annonce

la fête mensuelle des nones de février, il appelle *februatus* le jour où elle tombe. *Februum*, chez les Sabins, signifie *purification* ; et ce mot est employé dans nos sacrifices ; car les Lupercales sont une purification (*februatio*), comme je l'ai démontré dans mon traité *des Antiquités*. *Quirinalia*, fêtes en l'honneur de Quirinus, qui viennent se confondre avec celles des Farnacales, dont la populace n'a pas encore achevé la solennité. *Feralia*, fêtes funéraires, pendant lesquelles on va déposer des aliments sur les tombeaux, de *inferi* (enfers) et de *ferre* (porter). *Terminalia*, fêtes du dernier jour de l'année ; car le douzième mois était février, dont on retranchait les cinq derniers jours dans les années bissextiles, pour former un mois intercalaire. *Equiria*, jour consacré à des courses de chevaux (*equus*) dans le champ de Mars. — 14. *Liberalia*, jour consacré à Bacchus (*Liber*), pendant lequel de vieilles femmes, assises dans tous les quartiers de la ville, la tête couronnée de paille, brûlent des gâteaux sur un petit foyer, en invoquant la protection de Bacchus sur ceux qui achètent ces gâteaux. Dans les livres des Saliens ce jour est appelé *Agonia*, peut-être à cause du surnom de *agonenses*, que portent les prêtres. *Quinquatrus* est une fête qui ne devrait durer qu'un jour, et que la méprise causée par tous nous fait prolonger pendant cinq jours. *Quinquatrus* signifie *cinquième jour* après les ides, de même que dans le territoire de Tusculum *sexatrus* signifie *sixième jour*, et *septimatrus*, *septième jour* après la même époque. *Tubulustrium*, jour où les trompettes sacrées sont purifiées avec de l'eau lustrale dans un lieu consacré à cette cérémonie. — 15. *Megalesia*,

ris mensis senescentis extremum diem et novam lunam esse diem quem diligentius Attici *ἐντὶ καὶ νέμω* appellauerunt ; ab eo quod eo die potest videri extrema et prima luna. — 11. *Lustrum* nominatum tempus quinquennale a luendo, id est solvendo ; quod quinto quoque anno vectigalia et ultra tributa per censores persolvebantur. *Seclum* spatium annorum centum vocarunt, dictum a senē, quod longissimum spatium senescendorum hominum id putarunt. *Ævum* ab ætate omnium annorum ; hinc *æviternum*, quod factum est *æternum* ; quod Græci *αἰώνας* ; id aut Chrysippus esse *ἐντὶ ὄν*. Ab eo Plautus :

Non omnis ætas ad perdisendum est satis,

hinc poete, *Æterna templa cæli*.

12. Ad naturalia discrimina civilia vocabula diem accesserunt. Dicam prius qui deorum causa, tum qui hominum, sint instituti dies. *Agonales* per quos rex in regia arietem immolat, dicti ab *agone*, eo quod interrogatur a principe civitatis, et princeps gægis immolatur. *Carmentalia* nominantur quod sacra tum et frivæ Carmentis. — 13. *Lupercalia* dicta quod in Luperali luperci sacra faciunt. Rex quem ferias menstruas Nones Februarius edicit, hunc diem *Februatum* appellat. *Februum* Sabinum purgantium, et id in sacris nostris verbum ; nam

et Lupercalia februatio, ut in Antiquitatum libris demonstravi. *Quirinalia* a Quirino, quod ei deo ferie et eorum hominum, qui Farnacalibus suis non fuerint ferati. *Feralia* ab inferis et ferendo, quod ferunt tum epulas ad sepulcrum, quibus jus ibi parentare. *Terminalia*, quod is dies anni extremus constitutus ; duodecimus enim mensis fuit Februarius, et quom intercalatur, inferiores quinque dies duodecimo demuntur mense. *Equiria* ab eorum cursu ; eo die enim ludis currunt in Martio campo. — 14. *Liberalia* dicta, quod per totum oppidum eo die sedent sacerdotes Liberi, anus edera coronate, cum libis et foculo pro emptore sacrificantes. In libris Saliensium, quorum cognomen Agonensium, forsitan hic dies ideo appellatur potius *Agonia*. *Quinquatrus* ; hic dies unus ab nominis errore observatur, proinde ut sint quinque. Dictus, ut ab Tuscanis post diem sextum idus similiter vocatur *Sexatrus*, et post diem septimum, *Septimatrus*, sic hic, quod erat post diem quintum idus, *Quinquatrus*. Dies *Tubulustrium* appellatur, quod eo die in atrio sutorio sacrorum tube lustrantur. — 15. *Megalesia* dicta a Græcis, quod ex libris Sibiyllinis accessita ab Attico rege Pergama, ubi prope murum Megalesion templum ejus deæ, unde advecta Romam. *Fordicidia* a fordis bubus. *Bos forda* que fert in ventre. Quod eo die

fêtes en l'honneur de Cybèle, qui, suivant les livres Sibyllins, furent introduites par le roi Attale dans la ville de Pergame, où cette déesse avait un temple près du mur Megalésien. C'est de là qu'elles ont passé à Rome. *Fordicidia*, sacrifice ou l'on immolait publiquement dans les curies de vaches pleines, de *forda* (vache pleine) et de *cadere* (tuer). *Forda* vient de *ferre* (porter). *Palilia*, fêtes en l'honneur de Palès. *Cerealia*, fêtes en l'honneur de Cérés. — 16. *Vinalia*, fêtes où l'on fait des libations de vin nouveau à Jupiter, et non à Vénus. Cette fête est l'objet d'une grande solennité dans le Latium, ou autrefois, en certaines contrées, les prêtres présidaient publiquement à la vendange, comme cela se pratique encore aujourd'hui dans le territoire de Rome. C'est un flamine diale qui inaugure la vendange : après avoir donné le signal, il sacrifie une brebis à Jupiter, et, dans l'intervalle de l'immolation et de l'offrande, il cueille la première grappe de raisin. Il est écrit dans les livres sacrés de Tusculum : *Qu'on ne porte point de vin nouveau à la ville avant la célébration des Vinales*. *Robigalia*, fête en l'honneur du dieu *Robigus*, qui a lieu au temps de la moisson, et pendant laquelle on fait des sacrifices à ce dieu, afin qu'il garantisse les blés de la rouille. 17. *Vestalia*, fête en l'honneur de *Vesta*; *Vestalis*, prêtresse de *Vesta*. *Quinquatrus Minuscula*, fête des ides de juin, semblable à celle du mois de mai, et pendant laquelle des joueurs de flûte errent par la ville, et se rassemblent dans le temple de *Minerve*. Le jour de *Fors-Fortune* doit son nom au roi *Servius Tullius*, qui fit bâtir un temple à cette déesse sur les bords du Tibre, hors de Rome pendant le mois de juin. — 18. Le

jour appelé *Poplifugia* doit probablement aussi ce nom à une alarme qui aurait fait prendre la fuite au peuple ; car ce jour vient peu après celui où les Gaulois et d'autres peuples conjurés contre nous, tels que les Ficuleates et les Fidéates, abandonneront la ville. La fuite que l'on simule dans les cérémonies de ce jour semble confirmer cette origine, comme je l'ai fait voir dans mon traité des *Antiquités*. *Nones Caprotines*, jour de fête ou, dans le Latium, les femmes font des sacrifices à Junon Caprotine, sous un figuier sauvage, dont elles cueillent une branche.... 19. *Neptunalia*, fête en l'honneur de Neptune. *Furrinalia*, fête de la déesse *Furrina*, qui était très-honorée des anciens. Ils avaient institué en son nom des sacrifices annuels, auxquels présidait un flamine. Le nom de cette déesse est aujourd'hui presque inconnu. *Portunalia*, fête en l'honneur de Portune, en mémoire du jour où un temple lui fut élevé dans le port du Tibre. — 20. *Vinalia Rustica*, fête des jardiniers, en l'honneur de Venus, comme déesse des jardins. Elle a lieu le quatorzième jour avant les calendes de septembre, en mémoire de la dédicace du temple consacré à cette déesse. *Consualia*, fête en l'honneur du dieu *Consus*, pendant laquelle les prêtres célèbrent, dans un cirque autour de son autel, les jeux qui rappellent l'enlèvement des Sabines. *Volcanalia*, fête de Vulcain, pendant laquelle le peuple jette des animaux dans les flammes pour obtenir la protection du dieu. — 21. *Opeconsiva*, jour consacré à Ops Consiva, qui avait un sanctuaire dans le palais royal : ce qu'on avait fait pour qu'il n'y entrât que les Vestales et le prêtre public. On y lit : *Is eum eat, suffibu-*

publice immolantur boves prægnantes in curiis complures, a lordis cadendis Fordicidia dicta. *Palilia* dicta à Pale, quod ei feriat, ut *Cerealia* à Cereve. — 16. *Vinalia* a vino. Hic dies Jovis, non Veneris; hujus rei cura non levis in Latio; nam aliquot locis vindemia primum ab sacerdotibus publice fiebat, ut Romæ etiam nunc; nam flammæ Dialis aspirant vindemiam, et ut jussit vinum legere, agna Jovi facit, inter quojus exta cæsa et porrecta flamen primus vinum legit. In Tusculanis sacris est scriptum :

Vinum novum ne vehatur in urbem ante quam vinalia kalentur.

Robigalia dicta ab Robigo; secundum segetes huic deo sacrificantur, ne robigo occupet segetes..... 17..... Dies *Vestalia* ut virgines Vestales ab *Vesta*. *Quinquatrus Minuscula* dictæ Junie idus ab similitudine Majorum, quod tibicines tum feriati vagantur per urbem, et conveniunt ad ædem Minervæ. *Dies Fortis Fortunæ* appellatus ab *Servio Tullio* rege, quod is tantum Fortis Fortune secundum Tiberim extra urbem Romam dedicavit Junio mense. — 18. *Dies Poplifugia* videtur nominatus, quod eo die tumultu repente fugerit populus, non multo enim post hic dies, quam decessus Gallorum ex urbe, et qui tum

sub urbe populi ut Ficuleates ac Fidenates et finitimi alii, contra nos conjurarunt. Aliquot hujus diei vestigia fugæ in sacris apparent, de quibus rebus Antiquitatum libri plura referunt. *Nones Caprotinæ* quod eo die in Latio Junoni Caprotinæ mulieres sacrificantur, et sub caprifico faciunt; et caprifico adhibent virgam. Cur hoc toga prætexta data eis... 19... Apollinariibus Indis docuit populum. *Neptunalia* à Neptune; ejus enim dei ferie. *Furrinalia* Furrinæ, quod ei deæ ferie publicæ dies is, quojus deæ honos apud antiquos. Nam ei sacra instituta annua et flamen attributus : nunc vix nomen notum paucis. *Portunalia* dicta à Portuno, quoî eo die ades in portu Tiberino facta et ferie institutæ. — 20. *Vinalia Rustica* dicuntur ante diem xiv. Kalendas Septembris, quod tum Vereri dedicatæ ades et orti ei deæ dicantur, ac tum fiunt feriati olitores. *Consualia* dicta à Conso, quod tum ferie publicæ ei deo, et in circo ad aram ejus ab sacerdotibus ludii illi quibus virgines Sabine raptæ. *Volcanalia* à Volcano, quod ei tum ferie et quod eo die populus pro se in ignem animalia mittit. — 21. *Opeconsiva* dies ab dea Ope Consivia, quojus in regia sacrarium, quod ita actum, ut eo præter virgines Vestales et sacerdotem publicum introeat nemo. *Is eum eat, suffibulum haut habeat* scriptum. Id dicitur ab suffiendo ut subligaculum.

lum haut habeat. Suffibulum (sorte de voile), comme qui dirait *subligaculum*, de *suffio* (lier dessous). *Vortumnalia*, fête du dieu Vortumne. *Meditralia*, de *mederi* (guérir), jour férié du mois d'octobre, pendant lequel, suivant le flamine de Mars, Flaccus, on était dans l'usage de faire des libations de vin vieux mêlé à du vin nouveau, et d'en boire comme d'une manière de remède : ce que font encore aujourd'hui beaucoup de personnes, en disant : *Je bois du vin vieux et nouveau ; je me guéris avec du vin vieux et nouveau*. — 22. *Fontanalia*, fête en l'honneur des nymphes des fontaines, pendant laquelle on jetait des guirlandes dans les fontaines et l'on couronnait les puits. *Armilustrium*, jour férié, qui doit ce nom au lieu appelé *armilustrium*, ou les soldats célèbrent des jeux sacrés, à moins plutôt que le lieu ne doive son nom à cette sorte de jeux ; mais, quelle qu'en soit l'origine, *armilustrium* dérive évidemment de *ludere* (jouer) ou de *lustrare* (parcourir), comme l'indique l'exercice auquel se livrent les soldats, et qui consiste à tourner en jouant, armés de boucliers. *Saturnalia*, jour consacré à Saturne, comme *Opalia*, fête qui doit son nom à Ops, et qui vient trois jours après les Saturnales. — 23. *Angeronalia*, fête célébrée en l'honneur, d'Angerona dans la curie Acculeia. *Larentinal* ou *Larentalia*, jour funéraire consacré à Acca Larentia... — 24... Ce sacrifice se fait dans le Vélare, à l'entrée de la *rue Neuve*, ou, dit-on, Acca fut ensevelie, et dans le voisinage d'un autre lieu où les prêtres sacrifient aux dieux Mânes Serviles. Ces deux lieux étaient autrefois hors de Rome, à peu de distance de la porte Romanula, dont j'ai parlé dans le livre précédent.

Vortumnalia a deo Vortumno quoque ferie tum. Octobri mense *Meditralia* dies, dictus a medendo, quod Flaccus flamen Martialis dicebat, hoc die solitum vinum novum et vetus libari et degustari medicamentum causa; quod facere solent etiam nunc multi quom dicant : *Novum vetus vinum biba; novo veteri vino morbo medeor*. — 22. *Fontanalia* a fonte, quod is dies ferie ejus; ab eo tum et in fontes coronas jaciunt et puteos coronant. *Armilustrium* ab eo quod in armilustrio armati sacra faciunt, nisi locus potius dictus ab his; sed quod de his prins, id ab ludendo aut lustris, id est quod circumibant ludentes ancilibus armati. *Saturnalia* dicta ab Saturno, quod eo die ferie ejus, ut post diem tertium *Opalia* Opis. — 23. *Angeronalia* ab Angerona quod sacrificium fit in curia Acculeia et quoque ferie publice is dies. *Larentinalia*, quem diem quidam in scribendo *Larentalia* appellant, ab Acca Larentia nominatus, quod sacerdotis nostri publice parentum festo die, qui ab ea dicitur... 24... diem Tarentum Accas Tarentinas. Hoc sacrificium fit in Velaro, qua in Novam viam exiit, ut aiunt quidam, ad sepulcrum Acca, ut quod ibi prope fuerunt diis Manibus Servilibus sacerdotis; qui uterque locus extra urbem antiquam fuit non longe a porta Romanula, de qua in priore libro dixi. Dies *Septimontium* nominatus ab his septem montibus, in quibus sita Urbs est; ferie

Septimontium, jour férié, qui doit son nom aux sept monts dans lesquels est renfermée Rome, et qui n'est célébré que par les habitants de ces monts, de même que les Paganales (*Paganalia*) sont des fêtes de village particulières.

25. J'ai parlé des jours de fête fixes et déterminés : je passe aux fêtes mobiles, dont le renouvellement est annoncé tous les ans. *Compitalia*, fête en l'honneur des Lares Compitales, qui se célèbre dans les carrefours, place où aboutissent plusieurs rues (*ubi viae competunt*). Ce jour est désigné de nouveau tous les ans. Les fêtes latines sont aussi des fêtes mobiles qui doivent leur nom aux peuples latins, à qui le droit avait été accordé de venir du mont Albain partager la chair des sacrifices avec les Romains. — 26. Les fêtes de semailles (*sementinae*) tirent leur nom de *sementis*. Ces fêtes sont également annoncées par les pontifes. Les fêtes Paganiques ont été instituées dans l'intérêt de l'agriculture : ce sont les fêtes de village (*pagus*). Il y a en outre des fêtes mobiles, qui ne sont pas annuelles, et qui n'ont pas de nom particulier, ou dont le nom est manifeste, comme *Novendialis* (qui dure neuf jours).

27. J'arrive aux noms des jours dont la distinction se rapporte aux hommes. Le premier jour de chaque mois a été appelé *Calendes*, de ce que ce jour-là les pontifes annoncent si les nones commenceront le cinq ou le six du mois. Cette annonce se faisait au Capitole dans la curie Calabre, en ces termes : *Dies te quinque calo Juno Covella. Septem dies, etc.* — 28. Le nom de *Nones* vient de ce qu'elles précèdent toujours les *Ides* de neuf jours, ou de ce que, de même

non populi, sed montanorum modo; ut *Paganalia*, qui sunt aliquojuis pagi.

25. De statutis diebus dixi; de annalibus nunc dicam. *Compitalia* dies attributus Laribus Compitalibus; ideo ubi viae competunt, tum in competis sacrificatur. Quotannis dies concipiunt. Similiter *Latinae feriae* dies conceptivus dictus a Latinis populis, quibus ex Albano monte ex sacris carum petere fuit jus cum Romanis, a quibus Latinis Latinae dictae. — 26. *Sementinae feriae* dies is, qui a pontificibus dictos; appellatus a semente, quod sationis causa susceptae. *Paganicae* ejusdem agriculturae causa susceptae ut haberent in agris omnes pagi, unde paganicae dictae sunt. Praeterea ferie conceptivae, quae non sunt annales, ut hae quae dicuntur sine proprio vocabulo, aut cum perspicuo ut *Novendialis*, sunt.

27. De his diebus nunc jam qui hominum causa constituti, videamus. Primi dies mensium nominati *Calendae* ab eo quod his diebus calantur ejus mensis Nonae pontificibus, quintanae aut septimanae sint futurae, in Capitolio in curia Calabra sic : *Dies te quinque calo Juno Covella. Septem dies te calo Juno Covella*. — 28. *Nones* appellatae aut quod ante diem nonum *Idus* semper, aut quod, ut novus annus calendae Janariae ab novo sole appellatae, novus mensis ab nova Luna Nonis. Eodem die in urbem ab agris ad regem conveniebat populus. Harum

que les Calendes de janvier sont appelées *Nouvel an* à cause du renouvellement du soleil, le commencement de chaque mois est appelé *Nonas* à cause du renouvellement de la lune. Ce jour-la le peuple de la campagne se rendait auprès du roi. On retrouve les traces de ces anciens usages dans les cérémonies des *Nonas*, qui ont lieu à cette époque dans la citadelle, lorsque le roi des sacrifices annonce au peuple les fêtes que doit ramener le mois. *Idus* (Ides) vient du mot tusque *Itus*, ou plutôt du mot sabin *Idus* (division). — 29. Le lendemain des Calendes, le lendemain des Nones et le lendemain des Ides ont été appelés *atri*, parce qu'ils étaient, en quelque sorte, le *vestibule* de nouveaux jours. Les jours *fastes* sont ceux pendant lesquels le préteur peut impunément prononcer toute sorte de paroles (*feri*). Les jours dits *comitiales dies* sont ceux où le peuple s'assemble (*coit*) pour donner son suffrage, à moins qu'il ne se rencontre quelques fêtes mobiles, comme les Compitales et les fêtes Latines. — 30. Les jours *néfastes*, au contraire, sont ceux où il est interdit (*nefas feri*) au préteur de prononcer les mots : *do dico addico*; de sorte que les plaidoiries sont suspendues, puisqu'il est impossible de faire un acte judiciaire sans se servir de quelqu'un de ces trois mots. Que si le préteur a par mégarde prononcé une manumission, l'affranchi est libre, mais contrairement à la loi; de même qu'un magistrat, irrégulièrement nommé, ne laisse pas de conserver le caractère de magistrat. Si le préteur a agi par mégarde, le sacrifice d'une victime expiatoire l'absout de sa faute; mais s'il a agi sciemment, Quintus Mucius doute que son crime soit susceptible d'expiation. — 31. Les jours appelés *intercesi* sont ceux dont une partie est *nefaste* et l'autre *faste* : *nefaste*, le matin et le

soir; *faste*, dans l'intervalle qui sépare l'immolation de la victime et la présentation des entrailles : d'où *intercesum*, de *intercedere* (couper par le milieu), ou de *intercedere* (intervenir). Le jour qu'on appelle *Quando rex comitavit*, *fas*, a tire son nom de ce que, ce jour-la, le roi des sacrifices se rend au comice, et que, pendant ce temps seulement, le travail est interdit; et en effet, l'action de la justice a souvent repris son cours dans la même journée. — 32. Le jour appelé *Quando stercurum delatum*, *fas*, a tiré son nom de ce que, ce jour-la, on balaye les immondices du temple de Vesta, pour les transporter ensuite, par la voie dite *clivus Capitolinus*, dans un lieu déterminé. Le jour dit *Alliensis* doit son nom au fleuve Allia, sur les bords duquel les Romains furent mis en déroute par les Gaulois, qui vinrent ensuite assiéger Rome.

33. Je passe des noms des jours à ceux des mois, dont l'origine est, en général, évidente, si l'on commence à compter par le mois de Mars (*Martius*), qui, d'après l'institution de nos pères, est le premier mois de l'année. *Martius*, en effet, vient de Mars. Le second mois, *Avril*, tire son nom, suivant Fulvius et Junius, de Vénus, dont le nom grec est Ἀφροδίτη; mais comme je n'ai lu le nom d'Aphrodite dans aucun de nos anciens livres, je crois plutôt qu'*Aprilis* vient de *aperire*, parce que le printemps ouvre tout. *Maius* (Mai) vient de *maiores* (vieillards); *Junius* (Juin), de *juniores* (jeunes). — 34. Puis viennent *Quintilis* (Juillet), *Sextilis* (Août), etc., jusqu'à *Décembre*, des noms de nombre *quintus*, *sextus*, etc. Des trois autres, le premier a été appelé *Januarius* (Janvier), du nom du premier des dieux; le second, *Februarius* (Février), suivant les auteurs que j'ai cités plus haut, de ce que, pendant ce mois, on sa-

rerum vestigia in sacris Nonalibus in arce, quod tunc ferias primas menstluas que futurae sint eo mense, rex edicit populo. *Idus* ab eo quod Tuscii *Itus*, vel potius quod Sabini *Idus* dicunt. — 29. Dies posttride Calendas, Nonas, *Idus* appellati *atri*, quod per eos dies novi inciperent. *Dies fasti* per quos praetoribus omnia verba sine piaculo licet feri. *Comitiales* dicti, quod tum ut coiret populus constitutum est ad suffragium ferendum; nisi si que terria conceptae essent, propter quos non liceret, ut Compitalia et Latinae. — 30. Contrarii horum vocantur dies *nefasti*, per quos dies nefas feri praetorem *do dico addico*; itaque non potest agi; necesse enim aliquo eorum uti verbo, cum lege quid peragitur. Quod si tum imprudens id verbum emisit ac quem manumisit, ille nihil minus est liber, sed vitio; ut magistratus vitio creatus nihil scius magistratus. Praetor qui tum fatus est, si imprudens fecit, piaculanti hostia facti piatur; si prudens dixit, Quintus Mucius audigebat eum expiari ut impium non posse. — 31. *Intercesi* dies sunt per quos mane et vespere est nefas, medio tempore inter hostiam casam et evla porrecta fas; a quo quod fas tum intercedit, aut eo

est intercesum nefas, *intercesum*. Dies qui vocatur sic : *Quando rex comitavit*, *fas*, is dictus ab eo quod eo die rex sacrificulos itat ad comitium, ad quo tempus est nefas, ab eo fas; itaque post id tempus lege actum saepe. — 32. Dies qui vocatur : *Quando stercurum delatum*, *fas*, ab eo appellatus quod eo die ex arde Vestae sterces everrunt, et per Capitolinum clivum in locum defertur eatum. *Dies Alliensis* ab Allia fluvio dictus; nam ibi exercitu nostro fugato Galli obsederunt Romam.

33. Quod ad singulorum dierum vocabula pertinet dixi. Mensium nomina fore aperta sunt, si a Martio ut antiqui constituerunt, numeres. Nam primus a Marte. Secundus, ut Fulvius scribit et Junius, a Venere quod ea sit Aphrodite; quojus nomen ego antiquis literis quod usquam inveni, magis puto dictum quod ver omnia aperit, *Aprilis*. Tertius a maioribus *Maius*; quartus a junioribus dictus *Junius*. — 34. Behinc quintus *Quintilis*, et sic deinceps usque ad *Décembre* a numero. Ad hos qui additi, prior a principe deo *Januarius* appellatus; posterior, ut idem dicunt scriptores, ab diis inferis *Februarius* appellatus, quod tum his parentetur. Ego magis arbitror *Februarium* a de-

crille aux dieux infernaux. Je crois plutôt que *Februarius* vient de *Februatus*, nom du jour *expiator* ou les Luperques parcourent tout nus l'ancienne ville du mont Palatin, entourés de la foule du peuple.

35. J'en ai dit assez sur ce qui regarde les noms latins des temps; je vais maintenant rechercher l'origine des noms des choses qui se font dans le temps; de *legisti* tu as lu), par exemple, de *cursum* (course), de *ludens* (jouant). A l'égard de cette espèce de mots, je signalerai d'abord leur variété infinie, et ceux dont l'origine est la plus obscure. — 26. Les mots sont susceptibles de quatre sortes de modifications : ou ils ont des temps et n'ont pas de cas, comme *lego* (je lis), *legis* (tu lis), *leges* (tu tiras); ou ils ont des cas et n'ont pas de temps, comme *lectio* (lecture) et *lector* (lecteur); ou ils ont des temps et des cas, comme *legens* (lisant), *lecturus* (devant lire); ou enfin ils n'ont ni cas ni temps, comme *lecte* (élégamment) et *lectissime* (très-élégamment). Or, si les mots primitifs sont au nombre de mille, comme le dit Cosconius, les dérivés peuvent s'élever jusqu'au nombre de cinq cent mille, puisque chaque mot primitif est susceptible d'environ cinq cents espèces de modifications. — 37. Les mots primitifs sont, par exemple, *lego* (je lis), *scribo* (j'écris), *sto* (je me tiens debout), *sedeo* (je suis assis), et tous ceux qui ne tirent pas leur origine d'un autre mot, mais qui ont une racine propre. Les mots dérivés, au contraire, sont ceux qui tirent leur origine d'un autre mot, comme *legis* (tu lis), *legit* (il lit), *legam* (je lirai), etc., etc. Si donc on indiquait les origines des mots pri-

mitifs, ces mots étant au nombre de mille, on indiquerait en même temps les racines de cinq cent mille mots simples; mais celui qui, sans remonter si haut, se bornerait à faire connaître les mots dérivés des mille mots primitifs, aurait encore assez fait pour la science, puisque les mots primitifs sont en petit nombre, et leurs dérivés innombrables.

38. Remarquons d'abord que les prépositions, quoique peu nombreuses par elles-mêmes, multiplient et varient à l'infini les mots devant lesquelles elles sont placées. Ainsi le verbe *cedere* donne *processit*, *recessit*, *accessit*, *abcessit*, *incessit*, *excessit*, *successit*, *decessit*, *concessit*, *discessit*. Supposons qu'il n'y ait que ces dix prépositions : comme un seul mot est susceptible de cinq cents modifications, en multipliant par dix chacun de ces mots modifiés par l'adjonction d'une préposition, avec un seul on irait jusqu'à cinq mille; et avec mille, jusqu'à cinq millions. — 39. Démocrite, Epicure, et les autres philosophes qui ont dit que les principes sont infinis, sans expliquer l'origine de ces principes, n'ont pas laissé de faire beaucoup, en faisant connaître la nature de ces principes, et en expliquant par eux ce que nous voyons dans le monde. Il en est de même de l'étymologiste qui demande qu'on le dispense de rendre raison des mille mots primitifs, mais qui ne sollicite pas la même grâce pour les dérivés : il est évident qu'il ne laissera pas de donner l'étymologie d'une foule innombrable de mots. — 40. Après avoir fait voir l'immensité de la science étymologique, je dirai un mot de son obscurité. L'étymologie des mots qui indiquent les temps est

Febrinato, quod tum febrinatur populus, id est lupercis modis lustratur antiquum oppidum Palatinum gregibus humanis circum.

35. Quod ad tempora vocabula Latina attinet, hactenus sit satis dictum. Nunc quod ad eas res attinet quæ in tempore aliquo fieri animadvertentur, dicam, ut hæc sunt : *legisti*, *cursum*, *ludens*. De quibus duo prædicere volo, quanta sit multitudo eorum et quæ sint obscuriora eorum alia. — 36. Quom verborum declinatum genera sint quattuor, unum quod tempora adsignificat neque habet casus, ut ab *lego legis, leges*; alterum quod casus habet neque tempora adsignificat, ut ab *lego lectio et lector*; tertium quod habet utrumque et tempora et casus, ut ab *lego legens, lecturus*; quartum quod neutrum habet, ut ab *lego lecte ac lectissime* : horum verborum si primigenia sunt ad mille, ut Cosconius scribit, ex eorum declinationibus verborum discrimina quingenta milia esse possunt ideo, quia singulis verbis primigeniis circiter quingenta species declinationibus sunt. — 37. Primitiva dicuntur verba ut *lego, scribo, sto, sedeo* et cetera quæ non sunt ab alio quo verbo, sed suas habent radices. Contra verba declinata sunt quæ ab alio quo oriuntur, ut ab *lego legis, legit, legam* et sic indidem hinc per multa. Quare si quis primigeniorum verborum

origines ostenderit, si ea mille sunt, quingentum milium simplicium verborum causas aperuerit una; sin nullius, tamen qui ab his reliqua orta ostenderit, satis dixerit de originibus verborum, quom unde nata sint, principia erunt pauca, quæ inde nata sint, innumerabilia. — 38. A quibus iisdem principiis antepositis præverbis paucis humanis verborum accedit numerus, quod præverbis mutatis, additis atque commutatis aliud atque aliud fit; ut enim *processit et recessit, sic accessit et abcessit*; item *incessit et excessit, sic successit et decessit, concessit et discessit*. Quod si hæc decem sola præverbia essent, quoniam ab uno verbo declinationum quingenta discrimina fierent, his decemprecipiis conjuncto præverbis ex uno quingue milia numero efficerent; ex mille ad quinquagies centum milia discrimina fieri possunt. — 39. Democritus, Epicurus, item alii qui infinita principia dixerunt, quæ unde sint non dicunt, sed quommodi sint, tamen faciunt magnum : quod quæ ex his constant in mundo, ostendunt. Quare si etymologos principia verborum postulet mille, de quibus ratio ab se non poscatur, et reliqua ostendat, quod non postulet; tamen immensam verborum expediat numerum. — 40. De multitudine quoniam quod satis esset, admodum, de obscuritate pauca dicam. Verborum quæ tempora adsignificant, ideo locus difficillimus

très-obscur, parce que nous n'en avons emprunté qu'un très-petit nombre aux Grecs, et que ceux à la formation desquels nous avons assisté ne sont pas primitifs. Je ne promets donc, comme je l'ai dit, que mes soins et mes efforts.

41. Je rechercherai d'abord ce qu'on entend par *ago* (je mets en mouvement). L'action est le résultat de la mise en mouvement : c'est pourquoi l'on dit *agitare gestum* (gesticuler), *agitare quadrigas* (conduire un char), *agere pecus pastum* (mener paître un troupeau). De là, *angiportum*, impasse, lieu où l'on ne peut se mouvoir qu'avec peine; *angulus* (angle), lieu où tout mouvement est impossible, à moins que ce mot ne derive de *angustus* (étroit). — 42. Il y a trois sortes d'action : penser, parler, faire. La pensée précède les deux autres, puisqu'on ne peut parler et faire qu'après avoir pensé. Il est vrai qu'elle est vulgairement regardée comme nulle, et que la troisième passe pour la plus importante; mais sachons reconnaître que *penser* et *parler* sont des actions aussi réelles que *faire*. Aussi dit-on *agere causam* (plaider), *augurium agere* (augurer, prédire), quoique, dans ces deux cas, on *parle* plus qu'on ne *fait*.

43. *Cogitare* (penser) derive de *cogere* (pousser devant soi, rassembler), parce que l'esprit rassemble ses idées, pour choisir entre elles. Ainsi *caseus* (fromage) vient de *lac* (lait), et *coactum* (coagule). De *cogere* on a formé aussi *contio* (assemblée du peuple), *coemptio* (achat), *compitum* (carrefour). *Cogitatio* a produit *concilium* (assemblée), d'où *consilium* (conseil, délibération). *Conciliare* est même un terme qui designe l'action du foudroy. — 44. *Reminisci* (se ressou-

venir) indique l'effort de celui qui rappelle une notion disparue de son esprit (*mens*) et de sa mémoire (*memoria*). De *cum* (avec) et de *mens* (esprit) a été formé *comminisci* (méditer, imaginer). *Reminisci* (énoncer sa pensée), *meminisse* (se souvenir), *amens* (dechu de sa raison, trouble), derivent également de *mens*. — 45. *Meminisse*, rappeler une idée qui, après être entrée dans la mémoire, s'en est échappée, est peut-être composé de *manere* (demeurer) et de *moveri* (être mis dehors). Peut-être aussi le mot *memoria* est-il une contraction de *meminoria*. Sans doute ces mots du chant des Saliens, *Mamuri Veturi*, signifient *velus memoria* (ancienne mémoire). De la *monimenta*, inscriptions gravées sur les tombeaux de la voie Flaminienne, par lesquelles les morts rappellent (*admonent*) aux passants qu'ils sont mortels comme eux. Ce mot designe, en général, tout ce qui est écrit et fait pour transmettre la mémoire d'une chose à la posterité. — 46. *Curare* (avoir soin) derive de *cura* (soin). *Cura*, de *urere* (brûler) et de *cor* (cœur). *Recordari* (se ressouvenir), de *revocare rursus* (rappeler de nouveau) et de *cor*. *Curia*, lieu où le sénat s'occupe des intérêts de la république (*curat*). Ce mot designe encore le lieu où l'on s'assemble pour le soin (*cura*) des choses sacrées : d'où *curio* (prêtre de chaque curie).

47. *Volo* (je veux) vient de *voluntas* (volonté) et de *volatus* (vol), parce que l'âme est si légère qu'elle vole en un instant au lieu où elle veut. *Lubere* (suivre son penchant, sa fantaisie), de *labi* (glisser), parce que l'âme se laisse aisément entraîner, *lubrica prolabitur*, comme on disait autrefois. De *lubere*, *libido* (caprice, passion), *libidinosus*, *Venus Libentina* et *Libitina*, etc.

ἐπιμαζ, quod neque his fere societas cum Graeca Lingua, neque vernacula ea, quorum in partem memoria adhaerit nostra. De quibus, ut dixi, quae poterimus.

41. Incipiam hunc primum quod dicitur ago. Actio ab agitata facta; hinc dirimus agit gestum tragorum et agitantur quadrigae; hinc agitur pecus pastum. Qua vix ago potest, hinc angiportum; qua nil potest agi, hinc angulus, vel quod in eo locus angustissimus, quos loci is angulus. — 42. Actionum trium primus agitatae mentis, quod primum ea quae sumus acturi, cogitare debemus, deinde tum dicere ac facere. De his tribus minime putat vulgus esse actionem cogitationem; tertium in quo quid facimus, id maximum; sed et quomodo nos agitamur quod et eam rem agitamur in mente, agimus; et cum pronuntiamus, agimus. Itaque ab eo orator agere dicitur causam et augures augurium agere dicuntur, quomodo in ea plura dicant quam faciunt.

43. Cogitare a cogendo dictum; mens plura in unum cogit unde eligere possit. Sic e facile coacto caseus nominatus; sic ex hominibus contio dicta, sic coemptio, hinc compitum nominatum. A cogitatione concilium, inde consilium. Et vestimentum apud Iulionem quomodo cogitur, conciliari dictum. — 44. Sic reminisci, quomodo ea quae te-

nuit mens ac memoria, cogitando repetuntur. Hinc etiam comminisci dictum, a con et mente, quomodo finguntur, in mente quae non sunt; et ab hoc illud quod dicitur comminisci, quomodo commentum pronuntiantur. Ab eadem mente meminisse dictum et amens qui a mente sua descendit. — 45. Meminisse a memoria, quomodo quid remansit in mente indeque rursus movetur; quae a manendo ut maninoria potest esse dicta. Itaque Sali quoque cantant, Mamuri Veturi, significant veterem memoriam. Ab eodem movere, quod is qui monet, proinde sit ac memoria. Sic monimenta quae in sepulchris; et ideo secundum viam, quo praeteritis admonent et se fuisse et illos esse mortales. Ab eo cetera quae scripta ac facta memoriae causa, monimenta dicta. — 46. Curare a cura dictum. Cura, quod cor urat. Curiosus, quod hac praeter modum utitur. Recordari rursus in cor revocare. Curae, ubi senatus republicam curat, et illa ubi curata sacrorum publica; ab his curiosus.

47. Volo a voluntate dictum et a volatu, quod animus ita est, ut puncto temporis pervolet quod volt Lubere ab labendo dictum, quod lubrica mens ac prolabitur, ut dicebant olim. Ab lubendo libido, libidinosus ac Venus Libentina et Libitina, sic alia. — 48. Metuere a quodam

— 48. *Metuere* (craindre), de *motus* (mouvement), parce que l'âme, en présence d'un danger, tressaille et s'enfuit. *Formido*, crainte excessive, qui met l'âme hors d'elle-même (*foras*). *Pavor*, peur, trouble de l'âme égarée (*quum per avia it*). — 49. *Metuere* indique plus particulièrement l'état d'une âme émue (*mota*); et *tremere*, qui le frisson causé par la crainte; d'où *tremor*, frayeur qui se manifeste par le tremblement de la voix et même du corps, dont les poils se hérissent comme l'épi de l'orge. — 50. *Mæ-rere* (être triste), de *marcere*, parce que le chagrin flétrit le corps. De *marcere* est venu *macer* (maigre). *Lactari* (se réjouir), de ce que le bonheur dilate le cœur. Juvenius a dit : *Toutes les joies humaines réunies ensemble n'égaleraient pas ma joie (lactitia)*. De la *lata* (choses heureuses).

51. *Narro* (je raconte), de *narum* ou *narum* *facere alterum* (faire connaître à quelqu'un); d'où *narratio*, exposition qui nous fait connaître un fait. Je suis donc arrivé à la seconde partie de l'action, laquelle consiste à *parler*; et je vais expliquer l'origine des mots qui s'y rapportent, et appartiennent aux actions qui se passent dans le temps conjoint et dans le temps non conjoint. En voici, ce me semble, la source étymologique. — 52. L'homme commence à parler (*fatur*), des qu'il articule un mot significatif. Jusque-là l'homme est *infans* (qui ne parle pas). *Fari* (parler) est un mot imitatif, qui rappelle les premiers bégayements de l'enfant. *Fatum* (destinée) doit son nom à l'époque de la vie, déterminée par les Parques, où l'enfant commence à parler. Du même mot *fari* on a fait *facundus* (qui parle avec facilité), *fatidicus* (qui prédit l'avenir). *Faticinari*

motu animi, quom id quod malum casurum putat, refugit mens. Quom vehementius in movendo, ut ab se abeat, toras fertur, *formido*; quom per avia it, ab eo *pavor*. — 49. Hinc etiam *metuo* mentem quodammodo motam vel metuisi amovisti; sic quod frigidus timor, *tremuisti* timuisti. *Tremor* dictum a similitudine vocis, que tunc quom vultu tremunt, apparet, quom etiam in corpore puli, ut arista in spica ordei, horrent. — 50. *Marere* a *marcere*, quod etiam corpus marcesceret. Hinc etiam *maceri* dicti. *Lactari* ab eo quod *latus* gaudium propter magni boni opinionem diffusam. Itaque Juvenius ait :

Gaudia sua si omnes homines conferant unum in locum,
Tamen mea exsuperet litiba.

Sic quom se habent, *lata*.

51. *Narro* cum alterum facio narum, a quo *narum*, per quam cognoscimus rem gestam. Que pars agendi est secunda, in qua explicabimus, que sunt ab dicendo, ac sunt aut conjuncta cum temporibus aut ab his. Tunc hoc genus videntur *επιφασις*. — 52. *Fatur* is qui primum homo significabilem ore mittit vocem. Ab eo ante quam ita faciant, pueri dicuntur *infantes*; quom id faciunt, jam *fari*, quod vocabulum a similitudine vocis pueri, id dictum. Ab hoc tempore, quod tunc pueris constituant. Parca fundo, dit tunc *fatum* et *res fatales*.

(prophétiser) a été formé de *vesanus* (qui est en délire), parce que ceux qui prophétisent sont transportés d'une fureur divine. Mais j'anticipe sur les mots poétiques, dont j'aurai à parler plus tard. — 53. Les jours pendant lesquels il est permis au préteur de prononcer certains mots judiciaires ont été appelés *fasti*, de *fari*; et ceux pendant lesquels il lui est interdit, sous peine d'expiation, de prononcer ces mots, ont reçu le nom de *nefasti*, de *ne* (adverbe négatif) et du même mot *fari*. De la *effata*, dernières paroles par lesquelles les augures annoncent hors de la ville la fin des auspices; *effari*, *affari*, mots sacramentels du même genre. — 54. De la *Jana* (temples), parce que les pontifes, en les consacrant, en annoncent la circonscription (*fati sunt facem*); *profanum* (profane), la facade extérieure du temple, et *profanatum*, ce qui, dans les sacrifices, est placé devant le temple. La dime d'Hercule a été aussi appelée *profanatum*, parce qu'elle est vouée au temple. On l'appelle encore *polluctum*, de *porricere* (présenter). C'est pourquoi on consommait autrefois dans le temple tout ce qui était *profane*: ce que fait encore aujourd'hui le préteur en immolant publiquement une genisse à Hercule. — 55. Du même mot *fari* on a fait *fabula* (pièce de théâtre, tragique ou comique); *fassi* et *confessi* (qui confessent ce qu'on leur demande); *proffessi* (promettant, avouant); *fama* (renommée); *famosus* (fameux). Il faut ajouter à ces dérivés *fallere* (tromper), *falsum* (fausseté), et *fallacia* (tromperie): dont la racine *fari* implique l'idée d'une déception, causée par une parole, que le fait a démentie. Quand la déception ne repose que sur la chose, il n'y a pas là a pro-

Ad hanc eandem vocem qui facile fantur, *facendi* dicti, et qui futura prædicant solent *fari*, *fatidici* dicti; idem *ratiocinari*, quod vesana mente faciunt. Sed de hoc post erit usurpandum, quom de poetis dicemus. — 53. Hinc *fasti* dies quibus verba certa legitima sine piaculo pratoribus licet *fari*. Ab hoc *nefasti* quibus diabus ea *fari* jus non est et si *fati* sunt, piaculum faciunt. Hinc *effata* dicuntur, quod augures finem auspicionum celestium extra urbem agris sunt *effati* ubi esset; hinc *effari* templa dicuntur ab *auguribus*; *affantur* qui in his fines sunt. — 54. Hinc *Jana* nominata, quod pontifices in sacrando *fati* sint finem; hinc *profanum* est quod ante fanum conjunctum fano, hinc *profanatum* in sacrificio; atque inde Herculi decuma appellata ab eo est, quod sacrificio quodam fanatur, id est ut *fari* lege sit. Id dicitur *polluctum*, quod a porriciendo est factum; quom enim ex meritis libamenta porrecta sunt Herculi in aram, tum *polluctum* est, ut quom *profanatum* dicitur, id est prout non sit fani factum; itaque olim fano consumebatur omne quod profanum erat, ut etiam lit, quod prator Urbis quotannis facit quom Herculi immolat publice juvenicam. — 55. Ab eodem verbo *fari* *fabular*, ut tragedia et comodia, dicte. Hinc *fassi* ac *confessi*, qui *fati* id quod ab his quesitum. Hinc *proffessi*; hinc *fama* et *famosi*. Ab eodem *falli*, sed et *falsum* et *fallacia*, que

prement parler ce qu'on appelle *fallacia*, mais *trahatio* (métaphore), comme dans *pied de lit*, *pied de poirée*. Ajoutons enfin *famigerabile* (celebre) et autres mots composés, ou simplement dérivés, comme *fatuus* (fat) et *fatuus* (devineresses). — 56. *Loqui* (parler) vient de *locus* (lieu), parce que, suivant Chrysippe, autre chose est d'articuler des mots, autre chose de les émettre dans leur ordre et dans le lieu qui leur convient. Dans le premier cas, ce n'est point parler (*loqui*), mais bégayer (*ut loqui, quasi loqui*) ; et l'enfant ressemble alors au corbeau ou à la corneille, qui prononce des mots par imitation, mais qui ne parle pas. Parler (*loqui*) est donc mettre sciemment chaque mot en son lieu (*locus*) ; d'où *proloqui*, produire au dehors en parlant ce qu'on a dans l'esprit. — 57. De là *eloqui* et *reloqui*, qui, dans les temples sabbins, désignent l'action de parler du fond du sanctuaire ; *loquax* (qui parle trop) ; *eloquens* (qui parle avec abondance) ; *colloquium* (entretien de plusieurs personnes). De là, *allocutum ire* (faire une visite de condoléance), mot en usage parmi les femmes ; *loquela* (parole exclamative). *Concinne loqui* (être d'accord en parlant), de *concinuus* (concordant), parce que cet accord rappelle celui d'un chœur. Cette étymologie, du reste, n'est pas adoptée par tous les grammairiens. — 58. *Pronuntiare* (prononcer) est composé de *pro* (devant) et *enunciare* (énoncer), comme *procludere* (précluser). C'est pourquoi ce mot se dit des acteurs, parce qu'ils énoncent sur le devant de la scène les vers des poètes. Il est principalement applicable à ceux qui jouent une pièce nouvelle. Car *nuntius* (nou-

velle) vient de *novus* (nouveau), qui dérive peut-être du mot grec *νέος*. Nos ancêtres disaient *Noropolis* au lieu du nom grec *Neapolis*. — 59. De *novus* on a formé *novissimus* (dernier, extrême), que, de mon temps, quelques vieillards, et entre autres Ælius, évitaient d'employer comme un mot trop nouveau. *Novissimus* est le superlatif de *novus*, comme *veterrimus*, par exemple, dont la racine est *vetus* (ancien). *Novilus* (nouveauté), *novicius* (novice), *novulus* (jaehere), ont la même origine, ainsi que *Sub novis*, nom d'un quartier du Forum, qui est néanmoins très-ancien, de même que le nom de *rue Neure* désigne une rue déjà fort ancienne. — 60. *Nominare* (nommer) vient peut-être du même mot, parce que la connaissance (*qui eas novissent*) des choses nouvelles, qui étaient mises en usage, était suivie d'une dénomination. De la encore *nuncupare* (dédier, prononcer des vœux), parce que, dans les solennités religieuses, on se lie par de nouveaux vœux. Dans les actes judiciaires, *nuncupare* et *nominare* sont synonymes : on dit, par exemple, *nuncupata pecunie*. *Nuncupare* a également le sens de *nominare* dans ce vers d'un chœur : *Enée! car qui est ce qui prononce mon nom (nuncupat)?* et dans cet autre : *Qui es-tu, femme, qui m'as appelé d'un nom inaccoutumé (nuncupasti)?*

61. *Dico* (je dis) vient du grec *δίζω*. On lit dans Ennius : *Dico qui*, etc. De *dico* on a formé *dicere* (dédier) ; *judicare* (juger), composé de *dicere* et de *jus* (droit, justice) ; *judex* (juge), qui rend la justice au nom de la loi, et en prononçant (*dicendo*) certaines paroles sacramentelles ;

propterea, quod fando quem decipit, ac contra quam dixit, faciat. Itaque si quis re fallit, in hoc non proprio nomine fallacia, sed trahatio, ut a pede nostro pes levi ac heve. Hinc etiam *famigerabile* et sic composita alia item, ut declinata multa, in quo et *fatuus* et *fatuus*.

56. *Loqui* ab loco dictum, quod, qui primo dicitur jam fari, et vocabula et reliqua verba dicit, ante quam suo quidque loco ea dicere potest, hinc Chrysippus negat loqui ; sed ut loqui : quare ut inago hominis non sit homo, sic in coavis, cornibus, pueris primitus incipientibus fari verba non esse verba, quod non loquantur. Igitur is loquitur, qui suo loco quodque verbum sciens ponit, et istud *prolocutum*, quom in animo quod habuit, extulit loquendo. — 57. Hinc dicuntur *eloqui* ac *reloqui* in fanis Sabinis, e cella dei qui eloquuntur. Hinc dictus *loquax* qui nimium loqueretur ; hinc *eloquens* qui copiose loquitur ; hinc *colloquium* quom conveniunt in unum locum loquendi causa. Hinc *allocutum* mulieres ire aiunt, quom eunt ad aliquem locum consolandi causa ; hinc quidam *loquela* dixerunt verbum quod in loquendo efferimus. *Concinne loqui* a concinno, ubi inter se conveniunt partes ita, ut inter se concinant ; aliud alii. — 58. *Pronuntiare* dictum enuntiare ; *pro* idem valet quod *ante*, ut in hoc : *proclut*. Ideo actores pronuntiare dicuntur, quod in proscenio enuntiant poeta cogitante ; quod maxime tum dicitur proprie, novam fabulam

cum agunt. *Nuntius* enim est ab novis rebus nominatus, quod a verbo greco *νέος* potest declinatum ; ab eo itaque *Neapolis* illorum *Noropolis* ab antiquis nostris vocitata 59. A quo etiam extremum *novissimum* quoque dici coepit vulgo, quod mea memoria ut Ælius, sic senes aliqui, nimium novum verbum quod esset, vitabant ; quojus origo, ut a veteri vetustis ac veterrimum, sic ab novo declinatum novus et novissimum quod extremum. Sic ab eadem origine *novitas* et *novicius* et *novulus* in agro et *Sub novis* dicta pars in foro edificiorum, quod vocabulum ei pervetustum, ut *Nova via*, quæ via jam diu vetus. — 60. Ab eo quoque potest dictum *nominare*, quod res nove in usum quom addite erant, qui eas novissent, nomina ponebant. Ab eo *nuncupare*, quod tunc civitate vota nova suscipiuntur. *Nuncupare* nominare valere apparet in levis, ubi *nuncupata pecunie* sunt scriptæ ; item in choro in quo est :

Enée! Quis enim est qui meum nomen nuncupat?

Item in Medio :

Quis tu es, mulier, que me insueti nuncupasti nomine?

61. *Dico* originem habet Græcam quod Græci *δίζω*. Hinc Ennius :

Dico qui....

Hinc *dicere*, hinc *judicare*, quod tunc jus dicitur ; hinc *judex*, quod judicat accepta potestate, id est quibus-

dedicare (consacrer), parce que le magistrat qui consacre un temple en présence du pontife prononce également certaines paroles (*dicat*). De là encore *indictum* (indice, dénonciation); *indicare duellum* (déclarer la guerre); *indicare funus* (publier les funérailles); *prodicere diem* (assigner un jour); *addicere iudicium* (adjuger ou fixer le jour du jugement); *dictum* (bon mot d'une comédie); *dictiosus* (plaisant); *dicta* (commandement), terme militaire; *dictata* (ce qu'on dicte), terme d'école; *dictator* (dictateur), maître du peuple, nommé (*dictus*) par le consul; et autres mots anciens, comme : *dicimonium* (mandeité), *dicis causa* (pour la forme, par manière d'aquies), et *addictus* (assigné, enrôlé). — 62. *Docere* (enseigner, faire connaître) vient, ou de *dicere* (dire), ou de *inducere* (introduire), parce que celui qui enseigne est comme le guide (*dux* ou *ductor*) de celui qui est enseigné. De *docere* on a fait *discere* (apprendre) et *disciplina* (discipline), qui n'en diffèrent que par quelques lettres, et *documentum* (document, précepte).

63. *Disputatio* (discussion) et *computatio* (calcul) viennent de *putare* (penser), qui, au propre, signifie purifier, éclaircir (*purum facere*). Les anciens disaient *putus* au lieu de *parus*. Celui qui émonde les arbres a été appelé *putator*, parce qu'il les éclaircit; et, par analogie, *putare* a servi à désigner l'action de penser, parce que la pensée éclaire, en quelque sorte, la raison. De là *disputare*, discuter, mettre une pensée dans un beau jour, à l'aide d'un discours dont les mots sont disposés avec ordre et clarté. — 64. *Disserere* (dissérer) est une expression métaphorique, qui, au propre, signifie semer ou planter de côte et d'autre : d'où *desertus* (desert), parce

dam verbis dicendo finit; sic enim ædis sacra a magistratu pontifice præsentè dicendo dedicatur. Hinc ab dicendo *indictum*; hinc illa : *indicit duellum*; *indixit funus*; *prodicit diem*; *addixit iudicium*; hinc appellatum *dictum* in nûmo ac *dictiosus*; hinc in manipulis castrensibus *dicta* duobus; hinc *dictata* in Iudo; hinc *Dictator* magister populi, quod is a consule debet dici; hinc antiqua illa *dicimonium* et *dicis causa* et *addictus*. — 62. Si dico quid inscienti, quod ei quod ignoravit trado, hinc *docere* declinatum, vel quod quom docemus, *dicimus*, vel quod qui docentur, inducantur in id quod docentur ab eo qui scit docere, qui est dux aut ductor, qui ita inducit ut doceat. Ab docendo *discere*, *disciplina*, literis commutatis paucis. Ab eodem principio *documenta*, quæ exempla docendi causa dicuntur.

63. *Disputatio* et *computatio* cum præpositione a putando quod valet purum facere. Ideo antiqui purum *putum* appellavit; ideo *putator* quod arbores puras facit, ideo ratio *putari* dicitur, in qua summa sit pura. Sic is sermo in quo pure disponentur verba, ne sit confusus atque ut dicebat, dicitur *disputare*. — 64. Quod dicimus *dissere*, item transitio atque ex agris verbo; nam ut orbita disserit in areas sui quoque generis res, sic in oratione qui facit, *desertus*. *Sermo*, opinor, est a serie,

que l'orateur ressemble au jardinier qui distribue avec ordre les semences et les plantes de son jardin. *Sermo* (conversation) dérive, je crois, de *series* (série, enchaînement) : d'où *serta* (guirlandes), et *sartum* (raecommôlé, cousu), en parlant d'un habit. Par conséquent *sermo* ne peut se dire d'une seule personne, et implique l'idée d'interlocution. *Serere* (nouer, enchaîner) a produit *conserere manum* (en venir aux mains, livrer bataille), et la formule judiciaire : *manum consertum vocare* (appeler ad manum consertum). De là aussi *adserere manu in libertatem*, mettre en liberté, ce qui se fait en prenant par la main celui qu'on affranchit. Les augures disent.... — 65.... et *consortes* (qui partagent le même sort), *sortes* (divinations), parce que le sort enchaîne les temps, les hommes et les choses. De *sortes* est issu *sortilegi* (devins). L'intérêt de l'argent a été appelé *sors*, parce qu'il augmente le capital, de *serere* (unir, attacher).

66. *Legere*, *cueillir*, et, au figuré, *lire*, distinguer les lettres avec les yeux : d'où *legati*, magistrats choisis pour une mission publique; *legulus*, qui cueille des olives ou du raisin; *legumina* (légumes); *leges* (lois), parce que les lois sont lues et annoncées au peuple afin qu'il ait à les observer; et *legitima* (formalités judiciaires). *Collegæ* (collègues), de *lecti* (choisis) et *cum* (avec, ensemble); *sublecti* (substitués), de *lecti* et de *sub* (sous); *allecti* (adjoints), de *lecti* et de *ad*; *collecta* (choses rassemblées de divers lieux en un seul), de *cum* et de *legere*. *Lignum* (bois) vient aussi de *legere*, parce qu'on recueille dans les champs le bois tombé des arbres pour en faire du feu. Ajoutons *legio* (légion), *diligens* (soigneux), et *dilectus* (chéri).

unde *serta*; etiam in vestimento *sartum* quod comprehendensum; sermo enim non potest in uno homine esse solo, sed ubi oratio cum altero conjuncta. Sic *conserere manum* dicimus cum hoste; sic ex iure manum consertum vocare. Hinc *adserere manu* in libertatem, quom prendimus. Sic augures dicunt : *Si mihi auctor est verbi...*

... nam manu asserere dicit...

65.... *consortes*; hinc etiam ipsi *consortes*, ad quos eadem *sors*; hinc etiam *sortes*, quod in his juncta tempora cum hominibus ac rebus, ab his *sortilegi*; ab hoc pecunia que in honore, *sors* est, impendium quod inter se jungat.

66. *Legere* dictum quod leguntur ab oculis literæ; ideo etiam *legati*, quod ut publice militant leguntur. Item ab legendo *leguli* qui oleam aut qui uvas legunt; hinc *legumina* in frugibus variis. Etiam *leges* que lætæ et ad populum lætæ, quas observet; hinc *legitima*. Et *collegæ* qui una lecti, et qui in eorum locum suppositi, *sublecti*; additi *allecti*, et *collecta* que ex pluribus locis in unum lecta. Ab legendo *lignum* quoque, quod ea caduca leguntur in agro quibus in focum uterentur. Indidem ab legendo *legio* et *diligens* et *dilectus*.

67. *Murmurari* (murmurer), mot imitatif, qui se dit d'une personne parlant à voix si basse, qu'elle semble plutôt vouloir faire entendre un son qu'une parole intelligible. De la *murmuranti littora* (des rives murmurantes). *Fremere* (fremir), *gemere* (gémir), *clamare* (crier), *crepare* (erapier), sont pareillement des mots imitatifs. Exemples : *arma sonant, fremor oritur; nihil me increpitando commoves.* — 68. *Quiritare* (se plaindre publiquement), *jubilare* (appeler à grands cris), sont des mots analogues. *Quiritare* se dit de celui qui en appelle à haute voix aux Quirites. *Quirites* dérive de *Curenses*, nom des habitants de Cures, qui s'associeraient avec le roi Tatiüs au peuple romain. *Quiritare* se dit des habitants de Rome; et *jubilare*, des gens de la campagne; ce qui a fait dire à Aprissius : *Io bucco* (rustre)! *quis me jubit!* etc. *Triumphare* (triumpher) vient du eri : *Io triumphe*, que les soldats vainqueurs poussent dans la ville en accompagnant leur général au Capitole; ou bien de *θριζαρος*, surnom de Bacchus.

69. *Spondere* (promettre volontairement), de *spons*, qui a le sens de *voluntas* (volonté). On lit dans Lucilius, parlant de Crète : *Cum ulse cubitum venerit, sponte suapte* (de son plein gre), etc. *Spons* a le même sens dans ce passage de Terence : *Il vult mieux faire le bien librement (sua sponte) que par crainte.* Du même mot *spons*, racine de *spondere*, on a formé *respondere* (répondre), *desponsor* (qui s'engage), *sponsa* fiancée, etc., etc. *Spondere* se dit de celui qui s'engage le premier volontairement; et

sponsor, de celui qui garantit cet engagement. — 70. *Sponsus* (fiancé), qui s'engage à épouser) et *consponsus* sont synonymes. On lit, en effet, dans Nævius, *consponsi* (les fiancés ou du fiancé). *Spondere* se dit et de la dot et de la fille promise en mariage; car on lit dans les comédies : *sponden' tuam*, etc. : *promets-tu ta fille en mariage à mon fils?* *Sponsa* désigne et la dot et la fiancée; *sponsio*, l'indemnité réciproquement stipulée pour le cas d'inexécution des conventions; *sponsus*, celui à qui une fille est promise en mariage; *sponsalis*, le jour des fiançailles. — 71. *Despondere* (promettre sa fille en mariage), composé de *spondere* et de la préposition *de*, implique l'idée de démission de volonté; car celui qui promet sa fille en mariage est tenu d'exécuter sa promesse, sous peine d'être condamné par le préteur à ce que la loi ordonne, et par le censeur à ce que l'équité réclame. De la *despondisse unimum* (se décourager), qui, comme *despondisse filium*, suppose l'abandon de la volonté. — 72. *Respondere* (répondre), composé aussi de *spons* et de *dicere*, indique par son étymologie que celui qui répond obéit à la volonté (*ad spontem*) de celui qui interroge. C'est pourquoi l'on dit de celui dont les paroles ne satisfont pas d'une manière pertinente à la question qui lui a été adressée, *qu'il n'a pas répondu*; de même que ce n'est pas s'engager ni donner action contre soi, que de dire sans intention sérieuse : *spondeo* (je promets). Par exemple, dans ce passage d'une tragédie : *Te souviens-tu de m'avoir promis ta fille en mariage?* on

67. *Murmuratur* dictum a similitudine soni surdi, quom qui ita leviter loquitur, ut magis e sono id facere, quam ut intelligatur, videatur. Hinc etiam poetæ *murmuranti littora*. Similiter *fremere*, *gemere*, *clamare*, *crepare* ab similitudine vocis sonitus dicta. Hinc illa *arma sonant; fremor oritur; hinc :*

Nihil me increpitando commoves.

68. Vicina horum *quiritare*, *jubilare*. *Quiritare* dicitur is qui Quiritum fidem clamans implorat. Quirites a Curensibus; ab his qui cum Tatio rege in societatem venerunt civitatis. Ut quiritare urbanorum, sic *jubilare* rusticorum; itaque hos imitans Aprissius ait :

Io bucco! quis me jubit!

Vicinos hinc antiquos.

Sic *triumphare* appellatum, quod cum imperatore milites redentes clamant per urbem in Capitolium eunti : *Io triumphe* ; id a *θριζαρος*, Græco Liberi cognomente, potest dictum.

69. *Spondere* est dicere : *spondeo*, a *sponte*; nam id valet a voluntate. Itaque Lucilius scribit de Cræta :

Cum ad se cubitum venerit,

Sponte ipsam suapte adductam, ut tunicam et cetera receret.

Eandem voluntatem Terentius significat cum ait satius esse :

Sua sponte recte facere quam alieno merito.

Ab eadem *sponte* a qua dictum *spondere* declinatum et *respondet* et *desponsor* et *sponsa*, item sic alia. *Spondet* enim qui dicit a sua sponte : *spondeo*. *Spondet* etiam *sponsor* qui idem faciat obligator. — 70. *Sponsus*, *consponsus*; hoc Nævius significat cum ait : *consponsi*. *Spondebatur* pecunia aut filia nuptiarum causa, nam, ut comelius vides dicit :

Sponden' tuam quam tunc filio uxorem meo?

Appellatur et pecunia, et que desponsa erat, *sponsa*; que pecunia inter se contra sponsum rogata erat, dicta *sponsio*; quod desponsa que erat, *sponsus*. Quo die sponsum erat, *sponsalis*. — 71. Qui spondenderat filiam, *despondisse* dicebatur, quod de sponte ipas, id est de voluntate exierat; non enim si volebat, non dabat, quod sponsus erat obligatus; quod tunc et prætorium jus ad legem et censorium iudicium ad æquum existimabatur. Sic *despondisse unimum* quoque dicitur, ut *despondisse filiam*, quod sine spontis statuerant finem. — 72. A quo sponte dicere, *respondere* quoque dixerunt, quom ad spontem responderent, id est ad voluntatem rogationis. Itaque qui ad id quod rogatur non dicit, non respondet; ut non spondet ille, statim qui dicit : *Spondeo*, si jocandi causa dixit, neque agi potest cum eo ex sponsu. Itaque quom quis dicit in tragædia :

Meministi' te despondere mihi quam tuam?

sent qu'il ne s'agit pas d'une promesse sérieuse, qui puisse donner lieu à une action judiciaire.

— 73. *Spes* (espérance) vient peut-être aussi de *spons*, parce que l'espérance consiste à croire que ce qu'on souhaite (*quod vult*) peut arriver; car si l'on croit qu'il arrivera ce qu'on ne souhaite pas, on craint alors, on n'espère pas. Les personnages de l'Astraba, auxquels Plaute prête les paroles suivantes, sont dans ce dernier cas : *Poursuis, Polyhadiscus, poursuis; j'aspire à posséder l'objet de mon espérance. Je me hâte de toute l'ardeur qui m'entraîne vers toi, ô ma fiancée!* Or, la volonté n'anime point ces paroles; car le jeune homme n'espère pas véritablement ce qu'il dit, et la jeune fille n'est rien moins que sa fiancée et l'objet de son espérance. — 74. *Sponsor, præs* et *vas* ont de l'analogie sans avoir la même racine. Ainsi on appelle *præs* celui à qui le magistrat adresse cette question : *præsne es in publicum* êtes-vous caution envers le peuple? et qui répond : *præs*. On appelle *vas* celui qui garantit la comparaison d'un autre en justice. L'usage était autrefois de présenter un garant, lorsque par soi-même on n'était pas en état de satisfaire aux suites d'un procès; mais depuis, pour prévenir les abus qui pouvaient résulter de cet usage, l'État prit des précautions contre ceux qui vendaient leur héritage pour n'avoir pas à fournir de cautionnement sur leurs biens; et la loi sur les mancipations interdit la faculté de présenter des garants.

75. *Canere* (chanter) et les composés *accanit* et *succanit*, ainsi que *canto* et *cantatio*, viennent de *Canena* (musée), dont la lettre *m* a été remplacée par *n*. *Cantare, cantilare* sont des verbes fréquentatifs, qui dérivent de *canere. Tibicen*

(joueur de flûte), et les autres mots de cette espèce, sont composés du nom de l'instrument et de *canere* (chanter), parce que les sons des instruments de musique tiennent du chant. *Buccinator* (qui sonne de la trompette) est composé du même verbe et de *bucca* (bouche), parce que le son de la trompette ressemble à la voix.

76. *Orare* (dire, prier), *perorare* (pérorer), *exorare* (supplier), *oratio* (discours), *orator* (orateur) et *osculum* (baiser), dérivent de *os* (bouche). *Omen* (présage) et *ornamentum* (ornement) ont la même racine : *omen*, contraction de *osmen*, parce que les présages étaient originairement tirés du bec ou du chant des oiseaux; *ornamentum*, mot qui est aujourd'hui accompagné d'une préposition dans le langage commun, mais dont la plupart des auteurs dramatiques se servent, comme autrefois, sans préposition. De là encore *oscines*, nom des augures qui tirent les auspices du bec ou du chant des oiseaux.

77. *Faire* est le troisième degré de l'action. Ici la ressemblance entre *agere, facere* et *gerere*, a fait croire communément que ces trois mots étaient synonymes. Cependant *facere* n'implique pas *agere*. Ainsi un poète *facit fabulam* (compose une pièce), *non agit* (il ne la joue pas); et *reciproquement* un acteur *agit* (joue une pièce), et ne l'a pas faite (*facit*). *Gerere*, à son tour, n'implique ni *facere* ni *agere*, et se dit d'un général d'armée, qui porte (*gerit*) comme un fardeau le commandement qui lui a été confié. — 78. *Facere* vient directement de *facies* (face, figure), parce que celui qui fait une chose la réalise par une figure. Il faut ranger dans la même classe *ingere* (actionner), *informare* (former), qui désignent l'action de donner à une matière la

quod sine sponte sua dixit, cum eo non potest agi ex sponsu. — 73. Etiam *spes* a sponte potest esse derivata, quod tunc sperat, quom, quod vult, fieri putat; non quod non vult si putat, *metuit*, non sperat. Itaque hic quoque qui dicitur in Astraba Plauti :

Nunc sequere, adsequere, Polyhadisce, mea spem cupio consequi.

Sequitur herede quidem; nam libenter mea sperata consequor :

quod sine sponte dicitur, vere neque ille sperat qui dicit adolescens, neque illa sperata est. — 74. *Sponsor* et *præs* et *vas* neque idem, neque res a quibus hi, sed e re similes. Itaque *præs* qui a magistratu interrogatus, in publicum ut *præs* siet; a quo et, quom respondet, dicit : *præs*. *Vas* appellatus qui pro altero vadimonium promittebat. Consuetudo erat quom reus parum esset idoneus inceptis telus, ut pro se admitti daret; a quo caveri postea lege coepum est ab his, qui proda vellentur, vades ne darent; ab eo scribi coepum in lege mancipiorum :

Vadem ne poscerent, nec dabitur.

75. *Canere* et *accanit* et *succanit*, ut *canto* et *cantatio*, ex *Canena* permutato pro M N. Ab eo, quod semel, canit; si sepius, cantat. Hinc *cantilat*, item alia;

neque sine canendo *tibicines*... dicit; omnium enim horum quod a canere; etiam *buccinator*, a vocis similitudine et cantu dicitur.

76. *Oro* ab ore et *perorat* et *exorat* et *oratio* et *orator* et *osculum* dicitur. Indidem *omen*, *ornamentum*; alterum quod ex ore primum elatum est, *osmen* dicitur; alterum in hac eadem propositione dicitur *vulgo ornamentum*, quod sicut *osmen*, *ornamentum* scienti plerique dicunt. Hinc *oscines* dicuntur apud augures que ore faciunt; au spicium.

77. Tertium gradum agendi esse dicitur, ubi quid faciunt; in eo propter similitudinem agendi et faciendi et gerendi quidam error his, qui putant esse eum. Potest enim aliqui *facere* et non *agere*, ut poeta *facit fabulam*, et non *agit*; contra actor *agit* et non *facit*, et sic a poeta *fabula* fit, non *agitur*; ab actore *agitur*, non fit. Contra imperator quod dicitur *gerit*, in eo neque *facit*, neque *agit*; sed *gerit*, il est *sustinet*, translatum ab his qui honora gerunt, quod hi *sustinent*. — 78. Proprio nomine dicitur *facere* a face; qui rei, quam facit, imponit faciem. Et dicitur quom dicit *ingere*, figuram imponit; quom dicit *informare*, formam; sic cum dicit *facio*, faciem imponit; a qua face discernitur, ut dici possit aliud esse vesti-

forme d'un vêtement, d'un vase, etc. *Agere* nous paraît, plutôt que *facere*, convenir à celui dont l'œuvre ne tombe pas sous les sens; mais comme, dans le langage usuel, on n'observe pas toujours l'acception rigoureuse de chaque mot, on se sert indistinctement de *facere* et de *agere*, et l'on dit par métaphore, d'un orateur qui parle : *facit verba*; et de celui qui applique son esprit à une action qui ne consiste pas proprement à *faire* : *non est inficiens* (il n'est pas oisif, il fait quelque chose).

79.... *Lucere* (luire) vient de *luere* (déliçer, dissoudre), parce que la lumière (*lux*) dissout les ténèbres. *Lugere* (porter le deuil), de *lux*, parce que le deuil a pour cause le regret de ceux qui ont perdu la lumière. *Acquirere* (acquiescer) est composé de la préposition *ad* et de *quære* (chercher); et *quære*, de *quæ res*, parce que celui qui cherche s'efforce de trouver quelque chose. *Quære* a produit *questio* (question) et *questor* (questeur).

80. *Video* (voir) vient de *vis* (force), parce que la vue est le plus étendu des cinq sens. En effet, aucun des autres sens ne peut percevoir ce qui est au delà de mille pas, tandis que la vue s'étend jusqu'aux étoiles. De *videre* on a fait *visere* (visiter), *vigilare* (veiller), *vigilium* (veille), et *invidere* (envier). Cette étymologie d'*invidere* est confirmée par le passage suivant d'Attius : *Celui qui regarde une chose qui ne doit pas être vue (invidendum) la viole par les yeux*. *Violare* (violier) dérive également de *videre*. On emploie ce mot, de préférence à *vitiare* (souiller), pour désigner l'outrage fait à la pudeur d'une vierge, de même que *cum muliere fuisse* (avoir commerce avec une femme)

menium, aliud vas, sic item quæ sunt apud filios, fictores, item alios apud. Qui quid administrat, quoque opus non extat quod sub sensum veniat, ab agitata ut dixi magis agere, quam facere putatur; sed quod his magis promiscue, quam diligenter consuetudo est usa, translativis utitur verbis: nam et qui dicit, *facere verba* dicimus, et qui aliquid agit, non esse *inficientem*.

79..... qui allucet. Dicitur *luere* ab *luere*; ab luce dissolvuntur tenebræ. Ab luce *Noctiluca*. *Lugere* item ab luce, quod propter lucem amissam is cultus institutus. *Acquirere* est ab *ad* et *quære*; ipsum *quære* ab eo quod, *quæ res* ut recipitur, datur opera; a *quærendo* *questio*; ab hisque *Questor*.

80. *Video* a vi; quinque enim sensuum maximis in oculis: nam quomodo sensus nullus, quod absit mille passus, sentire possit; oculorum sensus vis usque pervenit ad stellas. Hinc *visenda*, *vigilant*, *vigilium*, *invident* et Attianum illud:

Oculis violavit qui vidit invidendum:

a quo etiam *violare virginem* pro *vitiare* dicebant; æque eadem modestia potius *cum muliere fuisse* quam *conculuisse* dicebant.—81. *Cerno* idem valet; itaque pro *video* ait Ennius:

est une expression plus réservée que *conculuisse* (concher avec une femme). — 81. *Cerno* a le même sens que *video*, témoin ce passage d'Ennius : *Est-ce la lumière d'un astre que je vois (cerno) dans le ciel?* et celui-ci de Cassius : *Je vois (cerno) que les membres sont doués de sensibilité et de mouvement*. *Cerno* vient de *cerno*, c'est-à-dire *creo* (créer), parce que ce qui est créé tombe sous le sens de la vue. *Discrimen* désigne la séparation faite par le peigne, et qui laisse voir chaque cheveu distinctement. Le mot *cernito*, employé dans les testaments, contient implicitement cette injonction : *FACITO UT VIDEANT TE ESSE heredem* (fais voir que tu es héritier.) C'est pourquoi dans l'acception de la succession (*in ertione*) on est tenu d'avoir des témoins. Le poète fait dire à Médée : *J'aimerais mieux risquer trois fois ma vie (cernere vitam) sur un champ de bataille, que d'enfanter une seule fois*. Dans ce passage, l'expression *cernere vitam* (combattre) s'explique par ce qui se passe dans un combat : lutte sanglante, où plusieurs voient la fin de leur vie. — 82. *Spectare* (regarder) vient de l'ancien mot *specio*, qui se trouve dans Ennius : *après que l'hôte vous eut regardé (specit)*. On le retrouve aussi dans *specio*, terme employé dans les auspices, où l'on distingue les augures qui ont ce qu'on appelle *specio* (inspection), et ceux qui ne l'ont pas. *Arem specere* est encore aujourd'hui un terme d'augure. L'usage a conservé cet ancien mot dans les verbes composés *aspicio*, *conspicio*, *respicio*, *suspicio*, *despicio*, etc., au nombre desquels est *expecto* (j'attends), c'est-à-dire *spectare volo* (je veux regarder). De là *specula* (lieu élevé, d'où l'on voit ce qui se passe au loin); *speculum* (miroir); *speculator* (éclai-

Lumen jubarne in celo cerno?

Cassius :

Sensumque itesse et motum in membris cerno.

Dictum *cerno* a *creo*, id est a *creando*; dictum ab eo quod, quomodo quid creatum est, tunc denique videtur. Hinc capilli descripti quod finis videtur, *discrimen*. Et, quod in testamento, *cernito*, id est facito videtur te esse heredem : itaque in *ertione* adhibere jubent testes. Ab eodem est quod ait Medea :

Ter sub armis inanim vitam cernere,
Quam semel modo parere;

quod, ut deveniant de vita eo tempore, multorum videatur vite finis.—82. *Spectare* dictum ab *specio* antiquo, quo etiam Ennius usus :

Vos epulo postquam spexit;

et quod in auspiciis distributum est, qui habent *specionem*, qui non habent; et quod in auguris etiam nunc augures dicunt *arem specere*. Consuetudo communis, que cum præverbis conjuncta fuerit, etiam nunc servat ut *aspicio*, *conspicio*, *respicio*, *suspicio*, *despicio*, sic alia; in quo etiam *expecto*, quod *spectare volo*. Hinc *specula*; hinc *speculum*, quod in eo speculum ima-

reus, qui va à la découverte); *specillum*, petit instrument à distiller dans les yeux, *par lesquels nous voyons (quibus specimus)*.

83. *Audire* (entendre) et *ausculto* (écouter) paraissent venir de *aures* (oreilles). *Auris* (oreille), de *areo*, parce que nous sommes continuellement avides d'apprendre quelque chose de nouveau. Ennius semble confirmer cette étymologie dans ce passage de la pièce intitulée *Alexandre*: *Depuis longtemps mon âme et mes oreilles désirent avidement (arētē avidē)*, etc. C'est à cause de cette avidité que les théâtres sont toujours pleins. *Ausculto* vient de *audio*, et désigne l'action d'obéir à ce qu'on a entendu : ce qui a fait dire à un poète : *audio, ausculto*. Le changement d'une lettre a fait *olor* (senteur), de *odor* (odeur). Ces deux mots ont produit *olere* (exhaler quelque odeur), *odorari* (flairer), *odoratus* (odorat), et *odora res* (chose odoriférante).

84. *Edo* (manger), *sorbeo* (avaler, absorber), *bibo* (boire) et *poto* (id.) ont pour racine *os* (bouche). De la *esulentum* (aliment), *esca* (nourriture), *edulia* (comestibles). *Gustat* (goûter) vient du grec γούστα. *Sorbere*, *bibere*, sont des mots imitatifs, comme *fervere* (bouillonner). Du grec πότης est encore venu *potio* (action de boire, boisson) : d'où *poeculum* (coupe), *potatio* (action de boire), *repotia* (repas du lendemain des noies). *Puteus* (puits) a aussi une origine étrangère, et vient de l'ancien mot grec πύτος, remplacé aujourd'hui par πρέζα.

85. De *munus* (main) on a fait *manupretium* (prix de la main-d'œuvre); *mancipium* (achat,

gînen. *Specula*, de quo prospicimus. *Speculator* quem mittimus ante, ut respiciat que volumus. Hinc qui oculos inungimus, quibus specimus, *specillum*.

83. Ab auribus videtur dicta verba *audio* et *ausculto*; *auris* ab *areo* quod hinc avemus discere semper, quod Ennius videtur *ἄρετον* ostendere velle, in *Alexandro* quom ait :

Jam dudum ab Iodis animus atque aures avent
Avidē exspectantes nuntium.

Propter hanc aurium aviditatem theatra replentur. Ab audiendo etiam *auscultare* derivatum, quod hi auscultare dicuntur qui auditis parent, a quo dictum poetæ :

Audio, ausculto.

Litera commutata dicitur *odor, olor*; hinc *olet* et *odorari* et *odoratus* et *odora res*.

84. Ore *edo, sorbeo, bibo, poto*. *Edo* a Græco ἔδο. Hinc *esulentum* et *esca, edulia*. Et quod Græce γούστα, Latine *gustat*. *Sorbere*, item *bibere* a vocis sono, ut *fervere* aquam ab ejus rei simili sonitu. Ab eadem lingua quod πότης *potio*, modè *poeculum, potatio, repotia*. Indidem *puteus*, quod sic Græcum antiquum, non ut nunc πρέζα dictum.

85. A manu *manupretium*; *mancipium* quod manu capitur; quod conjungit plures manus, *manipulus; manipularis; manica*. *Manubrium* quod manu tenetur. *Mantelium* ubi manus terguntur.

esclave), composé de *manus* et de *capere* (prendre); *manipulus* (bataillon), composé de *manus* (poignée d'hommes) et de *plures* (plusieurs); *manipularis* (compagnon); *manica* (manche de vêtement); *manubrium* (partie par où l'on prend certains instruments); *mantelium* (essuie-main).

86. Je citerai d'abord les registres des censeurs : *Après avoir pris les auspices pendant la nuit, dans le temple de la censure, ordre sera donné en ces termes au héraut (præco) de convoquer le peuple : « Au nom du peuple romain, à qui fussent les dieux que cela soit utile, propice et salulaire, ainsi qu'à mon collègue et à moi, convoque (voca illicium) ici auprès de moi les citoyens de toute classe, etc.*

87. *Le héraut fait deux convocations : la première dans le temple, et la seconde du haut des murs.*

A l'aube du jour, le censeur, les scribes, les magistrats, se parfument de myrrhe et de substances odoriférantes.

Lorsque les prêteurs, les tribuns du peuple, et les autres magistrats convoqués, sont arrivés, les censeurs tirent entre eux au sort le nom de celui qui doit présider au lustre.

Ensuite le censeur, chargé de cette fonction, rassemble le peuple dans le nouveau temple.

88. *Je lis dans les archives consulaires : Celui qui doit commander l'armée dit au héraut (accensus) : Calpurnius, ordonne à tous les Romains de se rassembler ici auprès de moi (voca illicium).*

Le héraut dit : Romains, rassemblez-vous

* * *

86. Nunc primum ponam de Censorii tabulis :

« Ubi noctu in templum censura auspicaverit atque de celo mundum erit, præconi sic imperato ut viros vocet :

« Quod bonum fortunatum felixque salutareque sit populo Romano Quiritium, rei que publicæ populi Romani Quiritium, ulique collegæ meo, fidei magistratuique nostro! omnes Quirites, pedites, armatos « privatosque, curatores omnium tribuum, si quis pro se « sive pro altero rationem dari volet, voca illicium huc ad me.

87. « Præco in templo primum vocat; postea de muris « item vocat.

« Ubi lucet, censor, scribæ, magistratus, myrrha muguentisque ینگuentur.

« Ubi prætores, tribuni que plebei quique in consilium « vocati sunt, venerunt : censores inter se sortiuntur, « uter lustrum faciat.

« Ubi templum factum est, post tum conventionem hanc « bet qui lustrum condidit est.

88. In commentariis consularibus scriptum sic invenit :

« Qui exercitum imperaturus erit, accenso dicit hoc : « Calpurni, voca illicium omnes Quirites huc ad me.

« Accensus dicit sic : Omnes Quirites, illicium visito « huc ad judices.

tous ici devant les juges (*inlicium visite*).

Le consul dit : *Calpurnius, convoque tous les Romains (voca ad conventionem)*, etc.

Ensuite le consul dit aux soldats : *Je vous ordonne de vous rendre au lieu où s'assemblent les centuries*.

89. *Præco* et *accensus* sont employés indistinctement pour désigner le héraut, parce que, de même que l'officier public appelé *præco*, celui qu'on appelle *accensus* convoquait le peuple, *acciebat*, d'où *accensus*. Cette étymologie est confirmée par le vers suivant de la comédie intitulée *Bœotia*, qu'on attribue à Aquilins : *Dès que le héraut (accensus) eut annoncé l'heure de midi*. Cosconius dit aussi, en parlant des actions judiciaires, que le préteur a coutume d'ordonner au héraut, appelé *accensus*, d'annoncer la troisième heure, ainsi que celle de midi et la neuvième.

90. Un héraut était envoyé autour des murs (*circum muros*), pour inviter le peuple à se rendre dans un lieu, d'où il pût lui signifier l'ordre de comparaître, non-seulement devant les consuls et les censeurs, mais encore devant les questeurs. C'est ce qu'indique un ancien acte de poursuite criminelle rédigé par le questeur M. Sergius Manus le fils, accusateur de Trogus, et dans lequel on lit :

91. *Va prendre les auspices dans le temple, pour les communiquer au préteur ou au consul.*

Que le crieur public se rende sur les murs, et somme l'accusé de comparaître devant toi.

Que le héraut sonne du cor à la porte de la maison de l'accusé et dans la citadelle.

« C. Calpurni, Cos, dicit, voca ad conventionem
« omnes Quirites huc ad me.

« Accensus dicit sic : Omnes Quirites, ite ad conventionem huc ad iudices.

« Dein consul eloquitur ad exercitum : Impero qua conventus ad comitia centuriata. »

89. Quare hic accenso, illic præconi dicit hæc, est causa : in aliquot rebus item ut præco, accensus acciebat, a quo accensus quoque dicitur. Accensum solitum cære, Bœotia ostendit, quam comediam Aquilini esse dicunt, hoc versa :

Ubi primum accensus clamavit meridiem.

Hoc idem Cosconius in actionibus scribit, prætorem accensum solitum esse jubere, ubi et videbatur horam esse tertiam, inclamare horam tertiam esse, itemque meridiem et horam nonam.

90. *Circum muros* militi solitus quomodo inliceret populum in eum locum, unde vocare possent ad conventionem, non solum ad consules et censeurs, sed etiam questores, commentarium indicat vetus acquisitionis M. Sergii Mani filii questoris, qui capitis accusavit Trogum ; in qua sic est :

91. « Auspicio orando sede in templo auspicii, dum aut ad prætorem aut ad consulem mittas auspicium »
« netitum.

Dis à mon collègue de convoquer le peuple du haut de la tribune et d'ordonner aux bouviers de fermer leurs boutiques. Que les souteurs le permettent pour rechercher et faire comparaître l'accusé. Que les magistrats décrètent que les consuls, les préteurs, les tribuns du peuple et les collègues, se rassemblent, à la voix, dans le temple, et que, après les avoir congédiés, tu convoques l'assemblée du peuple.

92. A la fin du même acte d'accusation, on lit : *Que les hérauts, chargés par les censeurs de convoquer les centuries au son de la trompette, aient soin que, le jour des comices, la trompette donne le signal dans la citadelle et autour des murs, ainsi qu'à la porte de la maison de l'accusé T. Quintus Trogus, afin qu'il aille à comparaître, à l'aube du jour, dans le champ de Mars.*

93. Il résulte évidemment de ce qui se passait entre l'envoi du héraut autour des murs (*circum muros*) et la convocation de l'assemblée publique, que ces deux actes n'avaient pas lieu dans un temps continu. Quant à l'assemblée des comices, elle est alors convoquée, parce que le questeur ne peut autrement réunir l'armée urbaine : ce que peuvent faire, au contraire, le censeur, le consul, le dictateur et le magistrat temporaire (*interrex*) ; et cela, parce que le censeur fait décréter, dans l'assemblée des centuries, la formation d'une armée quinquennale, à l'époque du renouvellement du lustre ; et quant au dictateur et au consul de l'année, parce qu'ils peuvent commander l'armée partout où elle va :

« Comme tu præco, reum vocet ad te, et eum de
« meris vocet præco : il imperare oportet.

« Cornicinem ad privati janam et in Arce mittas.
« ubi canat.

« Collegam roges, ut comitia edicat de Rostris, et argenti
« tarii tabernas occludant.

« Patres censeant equiras, et adesse jubeas. Magistra-
« tus censeant equiras, consules, prætores tribunosque
« plebis collegasque tuos, et in templo adesse jubeas om-
« nes, ac eum mittas, conventionem advoces. »

92. In eodem commentario acquisitionis ad extremum scriptum capit edicti hoc est :

« Item quod attulit qui de censoribus classicum ad
« comitia centuriata redemptum habent, ut eurent eo
« die quo die comitia erant, in Arce classicum canat tum
« circumque muros, et ante privati Injusce T. Quinti
« Trogi scelerosi hostium canat, et ut in Campo cum
« primo luci assit. »

93. Et inter ad, quomodo *circum muros* militatur et eum comitia advocatur, interesse tempus apparet ex his que interea fieri scriptum est. Sed ad *comitia* tum vocatur populus ideo quod alia de causa hic magistratus non potest exercitum urbantum convocare ; censor, consul, dictator, interrex potest, quod censor exercitum centuriato constituit quinquennalem, quomodo histrare et in urbem ad vestibulum ducere debet ; dictator et consul in singulos annos,

ce qui explique, à l'égard du questeur, la nécessité de convoquer l'assemblée des comices par centuries. — 94. C'est pourquoi il n'est pas douteux qu'il n'y ait ce qu'on appelle *inlicium* (invitation, convocation), lorsque le héraut va autour des murs pour inviter le peuple à comparaître devant le magistrat, qui doit ordonner aux Romains de se rendre dans un lieu d'où la voix du héraut puisse être entendue. *Inlicii* (être attiré) et *inlicis* (tu attires), qu'on lit dans le héraut de Proserpine, ont donc la même origine, ainsi que *pellexit* qui se trouve dans ce passage de l'Hermione de Pacuvius : *La possession d'un trône étranger l'a séduit (pellexit)*. Il faut de même reconnaître dans *elicere* (tirer de, faire sortir) le surnom de *Elicius*, donné à Jupiter, qui a, sous cette invocation, un autel sur le mont Aventin. — 95. Contrairement aux usages anciens, un augure assiste le consul qui commande l'armée, et lui dicte ce qu'il doit dire. C'est à l'augure, et non à l'officier public dit *accensus* ou *præco*, que le consul ordonne de convoquer l'armée. Cet usage est venu, je crois, de ce qu'il n'avait point de héraut auprès de lui, et que le choix de la personne chargée de ce soin importait peu. Cet ordre était accompagné, pour la forme, de certaines pratiques, qui variaient souvent. J'ai trouvé aussi, dans les actes de M. Junius, *integum, inlexit*, pris dans le même sens que *inlicium, inlexit* : ce qui ne doit pas étonner, à cause de la grande affinité de la lettre I avec la lettre E, et de la lettre C avec la lettre G.

96. Comme, dans ce livre, je me suis beaucoup étendu sur l'étymologie d'un petit nombre de mots, je vais procéder d'une manière toute contraire, en me bornant à énumérer ceux qui

passent pour avoir une origine grecque. Tels sont *sculperre* (gratter, sculpter), de *σκαλεῖσθαι*; *sternere* (étendre à terre), de *στροωνῆσαι*; *lingere* (lécher), de *λεγμαῖσθαι*; *i* (va), de *εἶ*; *ile* (aller), de *ἴτε*; *gignitur* (engendrer), de *γίγνεται*; *ferte* (portez), de *φέρετε*; *providere* (prévoir), de *προβδῆν*; *errare* (errer), de *ἐρρεῖν*; *strangulare* (étrangler), de *στραγγαλῆν*; *tinguere* (tremper), de *τέγγειν*;.... *malassare* (pétrir, amollir), de *μαλάσσειν*; *gargarissare* (gargariser), de *ἀναγαραῖσθαι*; *putare* (penser), de *πυθέσθαι*; *domare* (dompter), de *δαμάζειν*; *mulgere* (traire), de *ἀμείλγειν*; *pectere* (peigner), de *πέζειν*; *stringere* (serrer étroitement), de *στραγγαλλῆσαι*, qui vient de *στραγγαλλῆς*, de même que *runcinare* (raboter) vient de *runcina* (rabot), qui a pour racine le mot grec *ρυκάνη*.

97. Je crois avoir suffisamment approfondi les origines des mots qui font l'objet de ce livre; je m'arrêterai donc : et puisque je me propose de vous adresser trois livres sur cette matière, savoir, deux livres sur les mots du langage prosaïque, et un livre sur les mots du langage poétique; et que de ces trois livres vous en avez déjà reçu deux, le premier sur les noms des lieux et des choses qui sont dans les lieux, et le second sur les noms des temps et des choses qui se font dans le temps, je traiterai dans le prochain livre des origines des mots poétiques.

LIVRE SEPTIÈME.

1. . . . La forme primitive disparaît; de sorte que, en perdant une ou plusieurs des lettres qui le composaient, un mot devient méconnaissable.

quod hic exercitui imperare potest quo eat: id quod propter centuriata comitia imperare solent. — 94. Quare non est dubium, quin hoc *inlicium* sit, quom circum muros itur, ut populus inliciatum ad magistratus conspectum, qui Quirites vocare potest in eum locum, unde vox ad confonem vocantis exaudiri possit. Quare una origine *inlicii* et *inlicis*, quod in choro Proserpine est, ut *pellexit* quod in Hermiona, quom ait Pacuvius :

Regni alieni cupiditas pellexit.

Sic *Elicii Jovis* ara in Aventino ab eliciendo. — 95. Hoc nunc aliter sit atque olim, quod augur consuli adest tum cum exercitus imperatur, ac præit quid eum dicere oporteat. Consul auguri imperare solet, ut is inlicium vocet, non accenso aut præconi; id inceptum credo, cum non adesset accensus, et nihil inderat quom imperaret; et dicis causa fibant quadam, neque item facta, neque item dicta semper. Hoc ipsum *integum inlexit* scriptum inveni in M. Junii commentariis, quod tamen ibi idem est quod *inlicium inlexit*: quod et t cum E et C cum G magnam habent communitatem.

96. Sed quoniam in hoc de paucis rebus verba feci plurima; de pluribus rebus verba faciam pauca, et potissimum que a Græca lingua pulant Latina, ut *sculperre* a *σκαλεῖσθαι*;

sternere a *στροωνῆσαι*; *lingere* a *λεγμαῖσθαι*; *i* ab *εἶ*; *ite* ab *ἴτε*; *gignitur* a *γίγνεται*; *ferte* a *φέρετε*; *providere* a *προβδῆν*; *errare* ab *ἐρρεῖν*; ab eo quod dicunt *στραγγαλῆν strangulare*; *tinguere* a *τέγγειν*. Præterea ades... Ab eo quod illi *μαλάσσειν*, nos *malassare*, ut *gargarissare* ab *ἀναγαραῖσθαι*; *putare* a *πυθέσθαι*; *domare* a *δαμάζειν*; *mulgere* ab *ἀμείλγειν*; *pectere* a *πέζειν*; *stringere* a *στραγγαλλῆσαι*, id eum a *στραγγαλλῆς*, ut *runcinare* a *runcina*, cuius *ρυκάνη* origo Græca.

97. Quod ad omnes verborum hujus libri pertinet, satis multas arbitror positas hujus generis. Desistam, et quoniam de hisce rebus tres libros ad te mittere institui, de oratione soluta duo, de poetica unum; et ex soluta oratione ad te misi duo, priorem de locis et que in locis sunt, hunc de temporibus et que cum his sunt conjuncta: deinceps in proximo de poetici verborum originibus scribere institui.

LIBER SEPTIMUS.

1. . . . rebus ruma operuit, ut si verbum quod conditum est e quibus literis oportet, inde postquam aliqua dempta sit, obscurior fiat voluntas impositoris. Non

ble, et ne permet plus de retrouver, sous ses ruines, les traces de son origine. Il ne faut donc pas blâmer ceux qui, pour éclaircir la signification cachée d'un mot, y ajoutent ou en retranchent des lettres, de même que, pour aider les yeux à voir plus distinctement les petits ouvrages de Myrmécide, on les entoure extérieurement de soies noires. — 2. Cependant, malgré les efforts des grammairiens pour réparer ce que le temps a détruit, les mots d'une origine obscure ne laissent pas d'être très-nombreux. Si les poètes, qui ont conservé beaucoup de mots anciens, en avaient en même temps expliqué la signification primitive, la lecture de leurs ouvrages serait infiniment plus utile; mais, en vers comme en prose, il n'est pas possible de rendre raison de tous les mots; et même en lisant beaucoup, si la lecture n'est pas accompagnée d'une profonde étude de la grammaire, on ne doit pas espérer de faire de grandes découvertes. Un des plus savants grammairiens latins, Aelius, a essayé d'interpréter les Saliens; mais combien cette interprétation est superficielle! que de mots anciens dont l'origine lui est restée cachée! — 3. Cela n'a rien d'étonnant, puisque non-seulement Épiménide, après avoir dormi pendant cinquante ans, ne fut reconnu, à son réveil, que par un petit nombre de personnes, mais encore Teneer (dans la tragédie de Livius) ne fut reconnu, après quinze ans, par aucun des siens. Or, qu'est-ce qu'un espace de quinze ans et même de cinquante ans, comparé à l'âge des mots poétiques? En admettant même que les chants des Saliens remontent pas au delà du règne de Numa, nous ne comptons pas moins de sept cents ans. Comment oseriez-vous reprocher à un écrivain de ne pas connaître le quadrisaëul ou le père du quadrisaëul d'un homme célèbre, puisque vous-

même vous ne sauriez nommer la mere de votre aëul ou du père de votre quadrisaëul? Or cette époque, ou ne peut atteindre votre mémoire, touche à peine à la moitié du temps qui nous sépare de l'époque où furent composés les chants Saliens et les premiers essais de la poésie romaine. — 4. Il faut donc, dans le jugement qu'on porte des étymologistes, voir plutôt ce qu'ils ont fait que ce qu'ils n'ont pas fait, leur savoir gré de ce qu'ils ont découvert, sans leur faire un reproche de ce qu'ils n'ont pu découvrir, puisqu'ils sont les premiers à déclarer qu'il n'est pas possible de rendre raison de tous les mots, dont, en effet, l'étymologie n'est pas toujours aussi claire que celle de *medicina* (médécine). Quoique je ne voie pas les racines du poirier, je puis dire néanmoins que la poire vient de la branche; la branche, de l'arbre; l'arbre, des racines. Ainsi l'étymologiste qui, sans savoir d'où vient *equus* (cheval), enseigne que *equitatus* (équitation, cavalerie) vient de *equites* (cavaliers); *equites*, de *eques* (cavalier); *eques*, de *equus*, ne laisse pas d'avoir fait beaucoup pour la science, et de mériter qu'on lui sache gré de son travail. J'essayerai donc de marcher sur ses traces.

5. Je rechercherai, dans ce livre, les origines des mots poétiques, en traitant 1° de ceux qui désignent les lieux; 2° de ceux qui désignent les choses qui sont dans les lieux; 3° de ceux qui désignent les temps; 4° de ceux qui désignent les choses qui se font dans le temps. Je m'occuperai aussi quelquefois, par digression, des mots que l'analogie et l'affinité me feront rencontrer sur mon chemin, en observant toutefois l'ordre distinct de ma quadruple division.

6. Je prends pour début le vers suivant : *Unus crit*, etc. : *Il sera le seul que tu transporte-*

reprehendendum igitur in illis, qui in scrutando verbo literas adiunctum aut demunt, quo id facilius, quod sub ea voce subsistit, videre possint. Et enim facilius obscuram operam Myrmercidis esse eboris oculi videant, extrinsecus admovent nigras setas. — 2. Quom haec adminicula addas ad erudendam voluntatem impositoris, tamen latent multa. Quosdi poetice, que in carminibus servavit multa, prisca que essent, sic etiam quor essent possuisset : fecundus poemata ferrent fructum. Sed ut in soluta oratione, sic in poematis verba non omnia, que habeant étymoz, possunt dici. Neque multa ab eo eruantur, quem non erunt in tribulatione litera prosecutur, multum licet legerit. Aëlii hominis in primo in literis Latinis exercitati interpretationem carminum Saliorum videbis et exili litera expeditam, et practerita obscura multa. — 3. Nec mirum, quom non modo Epiménides post annos L. expectatus a multis non cognoscatur, sed etiam Teneer Livii post annos XV ab suis qui sit ignoretur. At hoc quid ad verborum poetico-rum a-tatem? quorum si Pompili regnum fons in carminibus Saliorum, neque ea ad superioribus accepta, tamen habent DCC annos. Quare quor scriptoris industriam re-

prehendas qui herois tritavum, atavum non poluerit reperire, quom ipse avi, tritavi matrem non possis dicere? quod intervallum multo tanto propius nos, quam hinc ad initium Saliorum, quo Romanorum prima verba poetica dicunt prolata. — 4. Igitur de originibus verborum qui multa dixerit commode, potius boni consulendum, quam qui aliquid nequiverit, reprehendendum; præsertim cum dicat etymologice non omnium verborum dici posse causam, ut a qua re res ad medendum *medicina*. Neque si non nom radices arboris, non possem dicere pirum esse ex ramo, ramum ex arbore, eam ex radicibus quas non video : quare qui ostendit *equitatum* esse ab equitibus, *equites* ab equite, *equitem* ab equo, neque *equus* unde sit dicit, tamen hic docet et plura et satisfacit grato, quem imitari possimus, ipse liber erit indicio.

5. Dicam in hoc libro de verbis que a poetis sunt posita; primum de locis; dein de his que in locis sunt; tertio de temporibus; tum que cum temporibus sunt conjuncta, sed ita ut que cum his sint conjuncta, adjungam, et, si quid exiit ex hac quadrupartitione, tamen in ea ut comprehendam.

ras dans les temples azurés du ciel (*templum*). *Templum* se prend dans trois acceptions différentes, soit par rapport à la nature ou au ciel, soit par rapport aux auspices ou à la terre, soit par rapport aux enfers et par analogie. Dans l'ordre celeste, le mot *templum* a le sens que lui donne ce vers d'*Héribé* : *Vastes temples des dieux, dont la voûte est ornée d'étoiles étincelantes*. Dans l'ordre terrestre, il a celui qu'indique le passage suivant de *Péribée* : *Il approche des âpres rochers, temple de Bacchus*. Enfin, par analogie, il désigne le monde souterrain, comme dans ce vers d'*Andromaque* : *Salut, temples achéruisiens, profondes demeures de Pluton!* — 7. *Templum* derive de *tuere* (voir, regarder), et designe proprement tout l'espace que peut embrasser la vue. C'est pourquoi le ciel a été appelé *templum*. De là ce vers : *Le vaste temple de Jupiter Tonnant a tremblé*. On peut le définir, avec *Nævius* : *Un hémisphère azuré*. On distingue quatre parties du ciel : la gauche ou orientale; la droite ou occidentale; l'antérieure ou méridionale; la postérieure ou septentrionale. — 8. Le temple terrestre est l'espace designé, par certaines paroles sacramentelles, pour l'observation du vol des oiseaux. Ces paroles ne sont pas les mêmes en tout temps et en tout lieu. Dans la citadelle, l'augure dit : *Templa tescaque*, etc. — 9. Le temple, comme on le voit, était un espace limité par des arbres, et dans lequel l'observation augurale était cir-

6. Incipiam hinc :

Unus erit quem tu tolles in cerula caeli
Templa.

Templum tribus modis dicitur ab natura, ab auspicando, ab similitudine. Natura in caelo, ab auspicis in terra; ab similitudine sub terra. In caelo templum dicitur, ut in *Itebua* :

O magna templa caelorum
Commixta stellis splendidis.

In terra, ut in *Periboea* :

Scrupa saxa Bacchi
Templa prope algreditur.

Sub terra, ut in *Andromacha* :

Acherusia templa alta Orci salve infera.

7. Quaque intuitus erat oculi, a tenendo primum *templum* dictum. Quocirca caelum, qua attinuit, dictum templum sic :

Contremuit templum magnum Jovis altitonantis,
id est, ut ait *Nævius* :

Hemisphaerium tibi concavo
Carulo septum stat.

Ejus templi partes quattuor dicuntur, *sinistra* ab oriente, *dextra* ab occasu, *antica* ad meridiem, *postica* ad septentrionem. — 8. In terra dictum templum locus angustii aut auspicii causa quibusdam conceptis verbis finitus. Concipitur verbis non idem usquequaque. In Arce sic :

« *Templa tescaque* ne ita sunt quoad ego caste lingua
« nuntiaverō.

conserite. De là *templum* (temple) et *contemplare* (contempler), qui ont pour racine *tuere* (regarder), et qui se lisent dans ce vers de la Médée d'*Ennius* : *Contempla et templum*, etc. *Contempla* et *conspicere* doivent donc être regardés comme synonymes. C'est pourquoi l'augure employait ces mots dans la consécration du temple appelé *conspicio*, laquelle consistait à déterminer l'espace où le regard (*oculorum conspectus*) était circonserit. *Cortumio*, composé de *cor* (cœur) et de *tuere* (regarder), indique cette vue de l'âme, qui aide à celle des yeux (*conspicio*). — 10. *Tesca*, qui suit le mot *templa*, suivant les interprètes des mots peu usités, a le sens de *sancta* (saint); mais cette interprétation est fautive; car la curie *Hostilienne* est un temple, et n'est pas sainte. Ce qui leur a fait penser qu'un temple est toujours saint, c'est que dans Rome la plupart des édifices religieux sont à la fois des temples et des lieux saints, et que certains lieux agrestes, consacrés à quelque divinité, sont appelés *tesca*. — 11. On lit en effet, dans le Philoctète d'*Accius* : *Qui es-tu, toi qui es venu dans ces lieux déserts et sauvages (tesca)?* *Accius* définit ce mot dans les vers suivants : *Tu vois les rivages solitaires de Lemnos, et les sanctuaires témoins des antiques mystères des Cabires*. — *Tu vois, au pied de ces collines, le temple de Vulcain, qui fut, dit-on, précipité du ciel dans cette île*. — *Là est la forêt fumante, d'où le feu a été dérobé pour être communiqué aux mortels*.

« *Olla veter arbos, quirkvir est, quam me sculio dixisse,*
« *templum tescumque finito in sinistrum.*

« *Olla veter arbos, quirkvir est, quam me sentio*
« *divisse, templum tescumque finito in dextrum.*

« *Inter ea conregione, conspicio, cortumione, utque*
« *ea rectissime sensi*

9. In hoc templo faciundo arbores constitui fines apparet, et intra eas regiones, qua oculi conspiciant, id est fuerunt, a quo *templum* dictum et *contemplare*, ut apud *Ennium* in *Medea* :

Contempla et templum Cereris ad levam aspice;

contempla et *conspicere* idem esse apparet; ideo dicere, tum cum *templum* facit, augurum : *conspicio*, qua oculorum conspectum finit. Quod, cum dicunt *conspiciam*, addunt *cortumionem*, dicitur a cordis vis; cor enim *cortumionis* origo. — 10. Quod addit *templa* ut *sint tesca*, aimt *sancta* esse, qui *Glossas* scripserunt. Id est falsum; nam cum *Hostilia* templum est et sanctum non est. Sed hoc ut putarent, adem sacram templum esse, factum quod in urbe Roma plerique ades sacre sunt templa, eadem *sancta*; et quod loca quadam agrestia, quod aliquos dies sunt, dicitur *tesca*. — 11. Nam apud *Accium* in *Philocteta* *Lemnia* :

Quis tu es mortalis, qui in deserta et tesca te
apportes loca?

Ea enim loca que sint, designat quom dicit :

Lemnia presto
Littora rara, et celsa Cabrum
Delubra tenes mysteriaque
Præstia castis concepta sacris;

C'est donc avec raison qu'Accius a appelé ces lieux *tesca*; non pas a cause de leur sainteté, mais parce que, la ou l'on célèbre des mystères, les assistants regardent (*attuentur*, d'ou *tesca*).

— 12. *Tueri* a deux acceptions: il signifie 1^o *défendre*, comme dans ces deux passages d'Ennius: *tucor te senex*, etc.; — *quis poter... tueri*? 2^o *avoir soin de, protéger*, comme dans *bellum tucor, tueri villom*: d'ou vient que certaines personnes appellent le gardien d'un temple *adituus*, et non *aditonius*. Du reste, l'origine d'*aditonius* a de l'analogie avec celle d'*adituus*; car lorsque nous chargeons quelqu'un du soin de notre maison, nous lui disons: *Tu domi videbis*, comme Plante, dans ce passage: *Aie soin de l'intérieur, surveille attentivement tout ce qui se passe*. C'est ainsi que *vestispica* (femme de charge, qui a soin des habits et du linge) vient de *vestis* (vêtement) et de *spicere* (inspecter). C'est pourquoi *templa* et *tesca* viennent de *tueri*, mais avec la différence que j'ai signalée. — 13. *Extemplo*, employé par Ennius dans ce vers: *Extemplo acceptum*, etc.: *tue-moi SUR-LE-CHAMP avec mon fils*, a la même racine. Il a la même signification que *continuo* (de suite), parce que tout temple doit être *continuu* et n'avoir qu'une entrée.

14. Passons a ces vers d'Accius: *Parcours le pôle, et les astres brillants qui composent les douze signes de la sphère céleste. Polus est grec, et signifie le cercle du ciel; ainsi pervade polum*

a le sens de *vade* περί πῶλον (va autour du pôle). *Signa* et *sidera* sont synonymes: *signa* fait entendre que les constellations représentent quelque chose (*significans*), comme la *Balnearia*, qui désigne l'équinoxe; *sidera* vient de *insidere* (être assis), parce que les astres reposent sur la voûte céleste. *Signa* indique encore les rapports que les astres ont avec la terre, comme *signes* de la grande chaleur ou de tout autre phénomène; ce qui a fait dire: *Lacanicule est un signe funeste au troupeau*.

15. Nous lisons dans un poète: *Je parcourrai les sinuosités de la terre (anfracta). Anfractum* est composé de *ambitus* (circuit) et de *frangere* (briser), et veut dire *courbe*: c'est en ce sens que ce mot est pris dans les lois, qui ordonnent qu'il y ait huit pieds en ligne directe, et seize pieds *in anfracto*, c'est-à-dire *en ligne courbe*.

16. Ennius a dit: *Ut tibi Titanis Trivia*, etc. *Titanis Trivia* est *Diane*, appelée *Trivia*, ou de ce que les Grecs placent ordinairement sa statue dans les carrefours, ou de ce que la lune se meut en hauteur, en largeur et en longueur, et parcourt ainsi trois chemins (*tres viæ*) dans le ciel. Elle est surnommée *Titanis*, parce qu'elle a pour mere Latone, fille de Titan. *Latone*, dit Manilius, *est née du Titan Cæus*. On lit dans le même auteur: *La chaste Latone, aimée de Jupiter, mit au monde deux dieux jumeaux (Apollon et Diane) dans l'île de Dèlos.....*

deinde:

Volcania templa sub ipsi
Collibus, in quos delatus locus
Dicitur alto ab limine cæli;

et:

Nemus expirante vapore vides,
Unde ignis cluet mortalibus clam
Divisus.

Quare hæc quod *tesca* dixit, non erravit: neque ideo quod sancta, sed quod, ubi mysteria fiunt, attuentur, *tesca* dicta. — 12. *Tueri* duo significat, nunc ab aspectu ut dixi, unde est Enni illud:

Tucor te senex, pro Juppiter!

et:

Quis pater aut cognatus volet nos contra tueri?

Alterum a curando ac tutela, ut cum dicimus *Bellum tucor*, et *tueri villam*, a quo etiam quidam dicunt illum qui curat ædes sacras, *adituum*, non *aditonium*. Sed tamen hoc ipsum ab eadem est profectum origine, quod, quæa volumus domum curare, dicimus: *Tu domi videbis*, ut Plautus cum ait:

Intus para, cura, vide quod opus fiat.

Sic dicta *vestispica* quæ vestem spiceret, id est videret vestem ac tueretur; quare a tuendo et *templa* et *tesca* dicta cum didicimus eo quod dixi. — 13. Etiam indidem illud Eni:

Extemplo acceptum me necato et filium.

Extemplo enim est *continuo*, quod omne templum esse debet *continuo* septum nec plus unum introitum habere.

14. Quod est apud Accium:

Pervade polum, splendida mundi
Sidera libris continuis sex
Addita signis:

polus Græcum; id significat *circum cæli*; quare quod est: *Pervade polum*, valet: *vade περί πῶλον*. *Signa* dicuntur eadem et *sidera*: signa quod aliquid significant, ut libra æquinoctium; sidera que insidunt, atque item significant aliquid in terris perorando aliudve, quare ut: *Signum cadens in pecore*.

15. Quod est:

Terrarum anfracta revisam;
anfractum est *flexum*, ab origine duplici dictum, ab *ambitu* et *frangendo*; ab eo leges jubent in directo pedum VIII esse, in anfracto XVI, id est in flexu.

16. Etiam:

Ut tibi Titanis Trivia dederit stirpem liberum.

Titanis Trivia Diana est, ab eo dicta Trivia, quod in trivio ponitur fere in oppidis Græcis, vel quod luna dicitur esse, quæ in cælo tribus viis movetur, in altitudinem et latitudinem et longitudinem. Titanis dicta quod eam genuit Titan Latone. Lato enim, ut scribit Manilius:

est Cæo creata Titano.

Ut idem scribit:

Latone parit casta complexu Jovis
Deli deos geminos,
id est Apullinem et Dianam.

Dii quod Titanis Deliadæ

eodem. . . .

17. *O sancte Apollo, qui umbilicam, etc.* *Umbilicus* est, dit-on, employé ici dans un sens métaphorique, et désigne le milieu de la terre, parce que le *nombril* est placé au milieu du corps humain. C'est une double erreur. Delphes n'est point placée au milieu de la terre, et le nombril n'est point placé non plus au milieu du corps humain. Ainsi, dans la figure qu'on appelle ἡ χθών Ἰσθμογώρα (la terre de Pythagore), le centre du monde est placée au-dessous du nombril, dans la partie du corps qui distingue les deux sexes, et où l'homme reçoit la vie; de même que tout ce qui existe prend naissance au milieu du monde, c'est-à-dire sur la terre, qui est placée au centre de l'univers. En admettant même que la terre ressemble à une boule, Delphes n'en occupe pas le milieu. Il ne faut donc pas entendre *umbilicus* dans ce sens. Ce mot vient ἀμφαλλός, nom que les habitants de Delphes donnent à une éminence convexe qui s'élève dans une partie latérale du temple, et qui passe pour être le tombeau de Python.

18. On lit dans Paeuvius : *Calydonia altrix terra, etc.* La terre ou contrée de *Calydon* désigne ici, par synecdoche, l'Étolie entière, dont *Calydon* n'est qu'une partie, de même que *Tusculum* n'est qu'une partie de l'Étrurie; mais, par le privilège de la poésie, Paeuvius s'exprime ainsi, quoiqu'il n'y ait pas de contrée du nom de *Calydon*.

19. *Mystica*, qui se lit dans ee vers d'Accius : *Mystica ad dextram, etc.*, est une épithète donnée aux mers dont il parle, par allusion aux mystères qui se célèbrent dans le voisinage avec

une grande solennité. *Arcopagita* (arcopagites), mot qui se trouve dans ce passage d'Ennius : *Arcopagita quidem, etc.*, dérive de *Arcopagus*, nom d'un lieu d'Athènes où se rendait la justice — 20. *Muses, qui foulez de vos pieds les cimes élevées de l'Olympe. Olympe*, nom d'une montagne de la Macédoine, désigne chez les Grecs le ciel même. Cependant je crois que les Muses ont été appelées *Olympiades*, du nom de la montagne même, plutôt que du nom métaphorique du ciel; de même qu'elles doivent leurs surnoms de *Libéthrides, Pimpléides, Thespiades, Héliconides*, à divers autres lieux terrestres. — 21. Dans ce passage : *Hellespontum et claustra*, Cassius fait peut-être allusion par le mot *claustra* au pont jeté par Xerxès sur l'Hellespont, qui fut alors, pour ainsi dire, fermé (*elampus*); ou plutôt au canal qui s'épare l'Europe de l'Asie, et enferme les eaux de la Propontide dans une gorge étroite.

22. On lit dans Paeuvius : *Liqui in Ægeio fretum. Fretum* (bras de mer) vient de *fervere* (bouillonner), parce que les flots sont souvent agités dans les détroits et les bras de mer. *Ægeum*, de *ages* (chevres), nom donné à certains rochers de la mer Égée, à cause de leur ressemblance avec une tête de chèvre.

23. *Ferre aderant æquore, etc.* La mer a été appelée *æquor*, parce que sa surface est unie (*æquatam*) quand le vent ne souffle pas. Le poète a voulu désigner par *rates* de longs navires, de même que Nævius dans le passage suivant : *Non ferre queant ratem, etc.* Les navires longs ont été appelés *rates* à cause des rames, qui s'éten-

17. O sancte Apollo, qui umbilicam certum terrarum obli-

liscus!

Umbilicam dictum aiunt ab umbilico nostro, quod is medius locus sit terrarum, ut umbilicus in nobis; quod utrumque est falsum. Neque hic locus est Terrarum medius, neque noster umbilicus est hominis medius. Itaque pingitur quæ vocatur ἡ χθών Ἰσθμογώρα, ut media caeli ac terre linea ducatur infra umbilicum per id quo discernitur, homo nam a femina sit, ubi ortus humanus, similis ut in mundo, ubi etiam omnia nascuntur in medio, quod terra mundi media. Præterea si quod medium, ut pike, terræ: non Delphi medium. Sed terræ medium, non hoc sed quod vocant Delphis, in aede ad latus est quiddam, ut thesauri specie, quod Græci vocant ἀμφαλλόν, quem Pythionem aiunt tumulum; ab eo nostri interpretes ἀμφαλλόν *umbilicam* dixerunt.

18. Paeuvius :

Calydonia altrix terra exuperantum virum.

Ut ager Tusculanus, sic *Calydonia* ager est, non *terra*; sed lege poetica, quod terra Ætolia, in qua *Calydon*, a parte totam accipit Ætoliam voluit.

19. Accius :

Mystica ad dextram vada prætervecti.

Mystica a mysteriis quæ ibi in propinquis locis nubila sunt.

Enni :

Arcopagite quidem dedere æquam pugnam.

Arcopagite ab Arcopago; is locus Athenis.

20. *Museæ quæ pedibus magnum pulsatis Olympum.*

Carum dicunt Græci *Olympum*, montem in Macedonia omnes; a quo potius puto Musas dictas *Olympiadas*. Ita enim ab terre-tribus locis aliis cognominatae Libethrides, Pimpléides, Thespiades, Héliconides.

21. Cassi :

Hellespontum et claustra;

claustra, quod Xerxes quondam eum locum clausit; nam ut Ennius ait :

Isque Hellesponto pontem contendit in alto;

nisi potius ab eo quod Asia et Europa ubi collidit, mare inter angustias facit Propontidis lances.

22. Paeuvius :

Liqui in Ægeio fretum;

dictum *fretum* a similitudine ferventis aquæ, quod in fretum sæpe concurat æstus atque effervescat. *Ægeum* dictum ab insulis, quod in eo mari scopuli in pelago vocantur ab similitudine caprarum *ages*.

23. *Ferre aderant æquore in alto*

Ratibus repentibus.

Æquor mare appellatum, quod æquatam quom commo-

dent de chaque côté sur les flots, et semblent former deux radeaux (*rates*); car *ratis*, dans le sens propre, signifie radeau ou train de bois. C'est ce qui a fait donner le nom de *ratiaricæ* aux petits navires qu'on fait voguer avec des rames.

24.... *Agrestis* (champêtre), de *ager* (champ). Les victimes, dites *infulatae*, étaient ainsi appelées à cause du voile de laine, nommé *infula*, dont on les couvrait.....

25. *In cornuatum tauram*, etc. *Cornuata* dérive évidemment de *cornu* (corne); *cornu*, de *curvor* (courbure), parce que la plupart des cornes sont recourbées.

26. *Apprends que nous avons donné aux Muses le nom de Casmenæ*. *Casmenæ* est un ancien mot qui s'écrivait ainsi originairement. *Car-menæ*, qui a cours ailleurs, a la même origine. Dans beaucoup de mots anciens, la lettre *s* a été remplacée par la lettre *r*, comme on peut le voir dans ce passage du chant des Saliens : *Cozeulodoïseso; omnia vero*, etc.

27.... On dit aujourd'hui *fæderum* pour *fædesum*, *plurima* pour *plusima*, *melioiorem* pour *meliosam*, *arenam* pour *asenam*, *janitor* pour *janitos*. C'est ainsi que *casmena* est devenu *car-mena*, d'où *carmina*, *carmen* (vers, poème). Enfin la suppression de *r* a produit *camena*. De ce mot est issu *canite* (chantant), qu'on trouve écrit *cante* dans ce vers des Saliens : *Dirum empta cante*, etc. — 28. On lit dans le poème

Immo vento non est. Ratis navis longas dixit, ut Nævius quom ait :

Non ferre queant ratem æratam, qui
Per liquidum mare sudantes eunt atque sedentes.

Ratis dicta navis longa propter remos, quod si, quom per aquam sublatis sunt dextra et sinistra, duas ratis efflere videntur; ratis enim, unde hoc tratatum, illic ubi plures mali aut asseres juncti aqua ducentur. Hinc navicula cum remis ratiaricæ dicuntur.

24. . . . *agrestis* ab agro. Dictas apparet *infulatas* hostias, quod velamenta, his e lana que adduntur, infula. Itaque tum quod ad sepulcrum ferunt :

Frondem ac flores addidit;
Non lanas, sed velatas ifrondens comas.

25. *In cornuatum tauram umbram* jacti;

dicere apparet *cornuatum* a cornibus. *Cornua* a curvure dicta, quod pleraque curva.

26. Musæ quas memorant nosce nos esse Casmenarum;

Casmenarum prisicum vocabulum ita natum ac scriptum est; alibi *Carmenæ* ab eadem origine sunt declinate. In multis verbis, in quo antiqui dicebant *S*, postea dictum *R*; ut in carmine Saliorum sunt hæc :

COZEULODOÏSESO; OMNIA VERO ADPATULA COEMISSE IAN-CUSIANÆS DCO MISERUSE S DUN IANUSVE VET POS MELIOS FUMRECU... .

27. . . . *fædesum* *fæderum*, *plusima* plurima, *meliosam* meliorem, *asenam* arenam, *janitos* janitor. Quare est *Casmena* *Carmena*, ut *carmina*, *carmen*; *R* extrito *Camena* factum. Ab eadem voce *canite*, pro quo in Saliari versu scriptum est *cante*, hoc versu :

intitulé *Priam* : *Veteres Casmenas casm-in rem*, etc. *Casem* est un mot sabin, qui veut dire *vieux*, et qui a passé dans la langue osque. Cette signification est confirmée par ce vers d'Ennius : *Quam prisici casci*, etc., et par ce passage de Manilius : *Casem duxisse cascam*, etc. : *Il n'est pas étonnant qu'un vieillard ait épousé une vieille* : *Caron présidait au mariage*. On en trouve encore la preuve dans cette épigramme de Papinien contre un jeune homme nommé Casca : *Il est ridicule, jeune fils de Potonius, d'entendre ta vieille maîtresse l'appeler Casca. Appelle-la petite fille : ainsi un âne grattera l'autre ; car tu es un enfant ; et la maîtresse, une décrépite*. — 29. Je citerai en outre, à l'appui de cette étymologie, le mot *Casinum*, nom d'une ancienne ville habitée par les Samnites, peuple issu des Sabins, et par lequel on désigne encore aujourd'hui l'ancien forum. Dans plusieurs atellanes un vieillard est appelé *casnar*, nom osque.

30. On lit dans Lucilius : *Quid tibi ego ambages*, etc. : *A quoi bon te décrire les voies détournées d'Ambivius ?* *Ambages* (detours) a pour racine *ambe* (autour), comme *ambitus* (circuit, ambition) et *ambitiosus* (ambitieux).

31. On lit dans Valérius Soranus : *C'est un vieil adage (adagio), ó P. Scipio*. *Adagio* est tellement tombé en désuétude, que le mot grec *παρουσία*, qui l'a remplacé, est plus significatif.

DIVUM EMPTA CANTE, DIVVM DEO SUPPLICANTE.

28. In carmine Priamii quod est :

Veteres Casmenas cascam rem volo profari
Et Priamum;

casem significat vetus; ejus origo Sabina que usque radices in Oscam linguam egit. *Casem* vetus esse significat Ennius, quod ait :

Quam prisici casci populi tenere Latini.

Et magis Manilius, quod ait :

Casem dixisse cascam non mirabile est,
Quoniam Caron eas conficiebat nuptias.

Item ostendit Papini ἐπιγρᾶμμάτων, quod in adolescentem fecerat Cascam :

Ridiculum est, cum te Cascam tua dicit amica,

Fili Potoni, sesquiesque puerum.

Dice illam psam, sic fiet mntua muli;

Nam vere psus tu, tua amica senex.

29. Item ostendit quod oppidum vocatur *Casinum*; hoc enim ab Sabinis orti Samnites tenerunt, et nunc nostri etiam nunc *Casinum* forum vetus appellant. Item significant in Atellanis aliquot pappum senem, quod Osci *casnar* appellant....

30. Apud Lucilium :

Quid tibi ego ambages Ambivi scribere coner ?

Profertum a verbo *ambe*, quod inest in *ambitu* et *ambitoso*.

31. Apud Valerium Soranum :

Vetus adagio est, ó P. Scipio;

quod verbum usque eo evanuit, ut Græcum pro eo positum magis sit apertum; nam idem est quod *παρουσία* vocant Græci, ut est :

Au reste, ils désignent tous les deux une maxime vulgaire, comme : *Je tiens le loup par les oreilles*. — *Les chiens ne se mangent pas entre eux*. *Adagio* est une altération d'*abagio*, mot dérivé d'*ambire* (entourer), parce qu'un proverbe est toujours accessoire, et cité à l'appel de ce qu'on dit. *Adagio* a, dans sa composition, une certaine ressemblance avec *adustum* (cuit autour), et me remet en mémoire la victime appelée *ambiagna* par les augures, qui était une génisse, autour de laquelle on immolait des agneaux. — 32. Il y a trois parties qu'il faut étudier simultanément dans l'origine des mots : 1° la chose d'où le mot est tiré; 2° la chose que ce mot sert à désigner; 3° et enfin le mot lui-même. Or, il arrive souvent qu'on est aussi embarrassé sur le troisième point que sur le premier. Par exemple, a-t-on dit originairement *canis* ou *canes*? car nous voyons que les anciens disaient *canes* au singulier, pour désigner un chien : témoin ce passage d'Ennius : *Tantidem quasi feta* CANES, etc.; et cet autre de Lucilius : *nequam... inmanis* CANES ut. On a dû dire originairement *canis* au singulier, et *canes* au pluriel; mais Ennius quia dit *canes* au singulier, et celui qui dit aujourd'hui : *canis caninam non est*, proverbe que j'ai cité plus haut, sont irrépréhensibles, et absous par l'usage. *Canis* dérive de *canere*, parce que les chiens comme des trompettes (*ut signacant*) donnent le signal par leurs aboiements. *Latrat* (aboiement), de *latere*, parce qu'ils avertissent pendant la nuit de ce qui est *caché* dans les ténèbres. — 33. De même qu'on voit quelquefois *canes* au singulier, on rencontre aussi *trabes*

Auribus lupum tenens.
Canis caninam non est.

Adagio est litera commutata abagio, dicta ab eo quod ambit orationem, neque in aliqua una re consistit sola. *Adagio* dicta ut *adustum*, quod circum ustum est, ut *ambiagna* bos apud augures, quam circum aliae hostiae constituntur. — 32. Quom tria sint conjuncta, in origine verborum quae sint animadvertenda, a quo sit impositum et in quo et quid; saepe non minus de tertio quam de primo dubitatur, ut in hoc, utrum primum una *canis*, aut *canes* sit appellata; dicta enim apud veteres una canes. Itaque Ennius scribit :

Tantidem quasi feta canes sine dentibus latrat.

Lucilius :

Nequam et magnus homo, laniorum inmanis canes ut.

Impositio minus debuit esse canis, plurium canes; sed neque Ennius consuetudinem illam sequens reprehendendus, nec is qui nunc dicit : *Canis caninam non est*. Sed canes, quod latratu signum dant, ut signa canunt, *canes* appellatae; et quod ea voce indicant noctu, quae latent, *latrat* appellatur. — 33. Sic dictum a quibusdam, ut una canes, una *trabes* :

. . . trabes remis rostrata per altum.

Ennius :

Utinam ne in memora Pelio securibus

au lieu de *trabs* (poutre, et, au figuré, navire, arbre), comme dans ce vers : *TRABES remis*, etc.; et dans ce passage d'Ennius : *utinam ne in memora... ad terram* TRABES.

34. On lit dans le *Medius* : *Caelitum camilla*, etc. *Camilla*, suivant les glossateurs (interprètes des mots peu usités), a le sens de *ministra* (intendante). Éclaircissons, en passant, d'autres mots analogues, qui ont quelque obscurité. On appelle *camillus* celui qui, dans les noces, porte la corbeille de la mariée, dont la plupart des autres serviteurs ignorent le contenu. De là le nom de *Casmilus*, donné dans la Samothrace à un ministre particulier des mystères des grands dieux. Je crois que ce mot est d'origine grecque, pour l'avoir rencontré dans les poèmes de Callimaque.

35. On lit dans Ennius : *subulo quondam*, etc. *Subulo*, nom des joueurs de flûte chez les Tusques, dont il faut par conséquent chercher la racine dans l'Étrurie, et non dans le Latium.

36. *Versibus quos... Fauni vatesque*, etc. *Fauni*, dieux des Latins, qui sont *Faunus* et *Fauna*. Suivant la tradition, ils habitaient les bois, et prédisaient l'avenir dans des vers qu'on appelle saturniens; ce qui les a fait appeler *Faunes*, de *fari* (dire). *Vates*, nom donné anciennement aux poètes, dérive de *versus* (vers) et de *viere* (lier), comme je le démontrerai en parlant des poètes.

37. *Corpore Tartarino*, etc. *Tartarino* (infènal, horrible), de *Tartarus* (Tartare), un des quatre fleuves des enfers, dont Platon fait mention. Ce nom est par conséquent d'origine grec-

Casa accidisset abiagna ad terram trabes;

quoque verbi singularis casus rectus correptus ac facta *trabs*.

34. In Medio :

Caelitum camilla, expectata advenis, satve hospita; *camillam*, qui glossemata interpretati, dixerunt ministram; addi oportet, in his quae uocelliora; itaque dicitur nuptiis *camillus*, qui cumerum fert, in quo quid sit, in ministerio plerique extrinsecus nesciunt. Hinc *Casmilus* nominatur Samothrace mysteriis diis quidam administer diis magnis. Verbum esse Graecum arbitror, quod apud Callinacium in poematis ejus inveni.

35. Apud Ennium :

Subulo quondam marinas propter astabat plagas; *subulo* dictus, quod ita dicunt tibicines Tusci; quocirca radices ejus in Etruria, non Latio quaerunda.

36. Versibus quos olim Fauni vatesque cecant.

Fauni dei Latinorum, ita ut *Faunus* et *Fauna* sit; hos *versibus*, quos vocant Saturnios, in silvestribus locis traditum est solitus fari futura, a quo fando *Faunos* dictos. Antiquos pueros *vates* appellabant a versibus viendis, ut de poematis cum scribam, ostendam.

37. Corpore Tartarino prognata Paluda virago. *Tartarino* dictum a Tartaro. Plato in quattuor fluminibus

que. *Paluda* (vêtue pour la guerre), de *paludamenta* (insignes et ornements militaires). De là *paludatus* (équipé pour la guerre), en parlant du général qui part pour la guerre, après que les lieutenants l'ont revêtu des insignes du commandement, et que la trompette a donné le signal. *Paludamentum* a pour racine *palam*, parce que ceux qui portent ces insignes se trouvent *mis en vue* (*fiunt palam*) et attirent les regards.

38. Plautus a dit : *Epeum fumificum*, etc. *Epeum fumificum*, notre Épeus de cuisine, par allusion au célèbre Épeus qui construisit le cheval de bois et préparait le dîner des Atrides.

39. On lit dans Nævius : *Atque prius... Lucam bovem*. On explique de deux manières l'origine de *luca bos* (éléphant). Je lis dans un ouvrage de Cornélius : *Lucas* vient de *Libyæ* (Libyens) ; et dans Virgile : *Lucas* vient de *Lucani* (Lucaniens), parce que le bœuf était le plus grand quadrupède que connussent les Romains, et qu'en voyant, dans la Lucanie, les éléphants de l'armée de Pyrrhus, ils donnèrent le nom de *Luca bos* à ces quadrupèdes, qui leur étaient inconnus, et qu'ils prirent pour des bœufs de Lucanie, à cause de leurs cornes ; car les prétendues dents de l'éléphant sont de véritables cornes. — 40. Si *Luca* dérivait de *Libya*, pourquoi ne donnerait-on pas le même nom aux panthères et aux lions, que nous appelons *bêtes d'Afrique* ? De même, si *Luca* venait de *Lucani*, pourquoi donne-t-on le nom de *Lucani* aux ours, et non pas celui de *Luci* ? Je pense donc que

Luca vient de *lux* (lumière), parce que les éléphants reluisaient au loin (*releucbant*), à cause de l'or des boucliers de Pyrrhus, dont les tours que portaient ces animaux étaient ornées.

41. On lit dans Ennius : *Orator sine pace redit*, etc. *Orator*, de *oratio* (discours), désigne l'orateur qui haranguait publiquement celui vers lequel il était député. Lorsque l'affaire était importante, on choisissait pour orateurs ceux qui savaient le mieux débattre une question. C'est pourquoi Ennius a dit : *oratores doctiloqui*.

42. Dans cet autre vers d'Ennius : *olli respondet*, etc. : *olli* a le sens de *illi* (à lui), et vient de *ollu* (elle, cette) et de *ollus* (il, lui, cet), dont l'un est employé dans les comices par le héraut : *olla centuria*, au lieu de *illa centuria* ; et l'autre, dans l'annonce des funérailles : *ollus* (ille) *letus datus est*. *Letum* (mort) vient du mot grec λάθη (oubli).

43. On lit dans le même poète : *Mensas constituit idemque ancilia*. *Ancilia* (bouclier), de *ambeccisus*, parce que ces boucliers sont échanerés (*incisa*) des deux côtés (*ambo*), comme ceux des Thraces.

44. *Libaque, fiores*, etc. *Liba* (gâteaux sacrés), de *libare* (offrir aux dieux). *Fiores* (ceux qui faisaient ces gâteaux), de *ingere* (former, façonner). *Argei* (Argiens), de *Argis* (Argos) : c'étaient les simulacres en jones de vingt-quatre Argiens, que les prêtres jetaient publiquement tous les ans du pont Sublicius dans le Tibre. *Tutulati*, nom de ceux qui, dans les sacrifices, portent sur la tête quelque chose qui ressemble à une pyramide, et qu'on appelle

apud inferos quæ sint, in his unum Tartarum appellat ; quare Tartari origo Græca. *Paluda* a paludamentis. hæc insignia atque ornamenta militaria ; ideo ad bellum quom exit imperator ac fiores mutarunt vestem et signa incinerunt, *paludatus* dicitur proficisci. Quæ propterea, quod conspiciuntur qui ea habent, ac fiunt palam, *paludamenta* dicta.

38. Plautus :

Epeum fumificum, qui legioni nostræ habet
Coetum cibum ;

Epeum fumificum cocum ab Epeo illo, qui dicitur ad Trojam fecisse equum Trojanum et Atridis cibum curasse.

39. Apud Nævium :

Atque prius pariet focusta Lucam bovem ;

Luca bos elephas ; quor ita sit dicta, duobus modis inventi scriptum. Nam et in Corneli commentario erat : Ab Libyæ Lucas ; et in Virgilii : Ab Lucanis Lucas ; ab eo quod nostri, quom maximam quadrupedem, quam ipsi habent, vocarent bovem, et in Lucanis Pyrihi bello primum vidissent apud hostis elephantas, id est quadrupedes cornutas (nam quos dentes multi dicunt, sunt cornua), Lucanam bovem quod putabant, Lucam bovem appellasset. — 40. Si ab Libya dictæ essent Lucæ, fortasse an pantheræ quoque et leones non Africae bestie dicerentur, sed Lucæ. Atque ursi potius Lucani, quam Luci. Quare ego arbitror,

potius Lucas ab luce, quod longe releucbant propter inauratos regios clupeos, quibus eorum tum ornata erant turres.

41. Apud Ennium :

Orator sine pace redit regique refert rem ;

orator dictus ab oratione ; qui enim verba orationum haberet publice adversus eum qui legabatur, ab oratione *orator* dictus. Quom res major erat, oratores legabantur potissimum qui causam commodissime orare poterant ; itaque Ennius ait :

Oratores doctiloqui.

42. Apud Ennium :

Olli respondet suavis sonus Egeriæ ;

olli valet dictum *illi*, ab *olla* et *ollo*, quorum alterum, comitiis quom recitatur a præcone, dicitur : *Olla centuria*, non illa ; alterum apparet in funeriis indictivis, quom dicitur : *Ollus letus datus est*, quod Græcus dicit λάθη, id est oblivioni.

43. Apud Ennium :

Mensas constituit idemque ancilia... ;

ancilia dicta ab *ambeccisus*, quod ea arma ab utraque parte, ut Thracum, incisa.

44. *Libaque, fiores*, Argeos et tutulatos.

Liba, quod libandi causa fiunt. *Fiores* dicti a fingendis libis. *Argei* ab Argis ; Argei fiunt e scirpeis, simulacra

tutulus, soit parce qu'on donne ce nom à la touffe de cheveux, liée par une bandelette, qui surmonte la tête des dames romaines, soit parce que cette espèce d'ornement protège la chevelure (*tuclur*), soit enfin parce que la citadelle (*arx*), qui est la plus haute partie de la ville, est appelée *tutissimum* (lieu très-sûr). — 45. Numa Pompilius, dont Ennius parle dans le passage cité, eut les flammes, qui tous ont emprunté des surnoms aux noms des dieux, au culte desquels ils furent attachés; mais, de ces différents surnoms, les uns ont une origine manifeste, comme *Martialis* et *Quirinalis*, et les autres une origine obscure, comme la plupart de ceux qui sont mentionnés dans ces vers : *Volturnalem, Palatnalem, etc.* Ils dérivent de *Volturnus*, de *Palatna*, de *Furrina*, de *Flora*, de *Falacer*, et de *Pomona*.

46. On lit encore dans Ennius : *Jam cata signa, etc.* *Cata*, mot usité chez les Sabins, a le sens de *acuta* (aigu, fin). C'est pourquoi, dans ce passage : *catus Aelius Sextus, catus* signifie *acutus* (fin), et non *sapiens* (sage, savant), comme on le croit communément. De même, dans cet autre passage : *tum cepit. cata dicta*, il faut entendre *cata dicta* dans le sens de *acuta dicta* (paroles fines, ingénieuses).

47. On lit dans Lucilius : *Quod thynno, etc.* ces différents noms : *thynnus* (thon), *cobium* (peut-être goujon), *saperda*, *silurus* (silure),

hominum XXIV; ea quotannis de ponte publico in Tiberim. *Tutulati* dicti ii, qui in sacris in capitibus habere solent ut melam; id *tutulus* appellatus ab eo quod, matres familiarum crines convolutos ad verticem capitis quos habent villa velatos, dicebantur tutuli; sive ab eo quod illi tuendi causa capilli fiebat, sive ab eo, quod, altissimum in urbe quod est, arx, tutissimum vocatur. — 45. Eundem Pompilius ait fecisse flammes, qui quom omnes sint a singulis deis cognominati, in quibusdam apparent ἑταυρα, ut quor sit *Martialis* et *Quirinalis*; sunt in quibus flammam cognominibus latent origines, ut, in his qui sunt versibus, ple-

Volturnalem, Palatnalem, Furrinalem
Floralenque Falacrem et Pomonale fecit
Hic idem;

quæ obscura sunt. Eorum origo Volturnus, diva Palatna, Furrina, Flora, Falacer pater, Pomona.

46. Apud Ennium :

Jam cata signa fera sonitum dare voce parabant;
cata acuta; hoc enim verbo dicunt Sabini; quare
catus Aelius Sextus

non, ut aiunt, sapiens, sed acutus, et quod est
Tunc cepit memorare simul *cata dicta*,

accipienda acuta dicta.
47. Apud Lucilium :

Quod *thynno* capto *cobium* excludunt foras;
et :
Occidunt. Lupe, *saperda* te et jura *siluri*;

rete, amia (poisson de mer qui va en troupe), sont d'origine grecque.

48. On lit dans Ennius : *Quæ cara, etc.* *Caru cortina* désigne l'hémisphère, dont la forme rappelle la courtine d'Apollon. *Cortina* (courtine) dérive de *cor* (cœur, âme), parce que les premiers oracles ont dû être des inspirations de l'âme.

49. Le même poète a dit : *Quin inde, etc.* *Perduellis* a le sens de *hostis* (ennemi). *Perduellum* (guerre) est un mot composé, comme *perfecit*, dont la préposition augmente la signification. De *duellum*, qui est le même mot sans préposition, on a fait *bellum*, de même que de *Duellona*, *Bellona* (déesse de la guerre).

50. On lit dans Plaute : *Neque jugula, etc.* *Jugula*, constellation qu'Accius nomme Orion, composée de trois étoiles qu'on appelle la tête, et de deux autres étoiles placées au-dessous, qu'on appelle les épaules, et qui sont séparées des trois premières par une espèce de cou (*jugulum*) : ce qui a fait donner à cette constellation le nom de *Jugula*. *Vesperugo* (étoile du soir), de *vesper* (soir), qui est même le nom qu'Opilius donne à cette étoile : *Vesper adest* (l'étoile du soir se lève). Les Grecs la désignent sous le nom de δισσπέρσιον.

51. Nævius a dit : *Patrem suum, etc.* *Supremum* (suprême), de *superrimus* (très-haut). On trouve ce mot dans les Douze Tables : *Que le*

et :

Sume *rete* atque *amiam*;
piscium nomina sunt eorumque in Græcia origo.

48. Apud Ennium :

Quæ eava corpore æthereo cortina receptat;
cara cortina dicta, quod est inter terram et cælum ad similitudinem cortinae Apollinis; ea a corde, quod inde sortes primæ existimate.

49. Apud Ennium :

Quin inde inavitis sumpserint perduellis;
perduelles dicuntur hostes; ut perfecit, sic *perduellum*; et *duellum* id postea bellum. Ab eadem causa facta *Duellona* *Bellona*.

50. Apud Plautum :

Neque *jugula*, neque *vesperugo*, neque *vergilix* occidunt;
jugula signum quod Accius appellat *Oriona*, quom ail :

Citius Orion patescit;

hujus signi caput dicitur ex tribus stellis, quas infra duæ claræ, quas appellant *umeros*; inter quas quod videtur *jugulum*, *jugula* dicta. *Vesperugo* stella quæ vesperie oritur, a quo eam Opilius scribit *Vesperum*; itaque dicitur alterum : *Vesper adest*, quem dicunt Græci δισσπέρσιον.

51. Nævius :

Patrem suum *supremum* optemum appellat;
supremum a *superrimo* dictum; itaque in XII Tabulis dicitur :

coucher du soleil détermine le dernier temps du jour (suprema tempestas). Les augures disent *tempestus* au lieu de *tempestas*. Dans leurs livres, *tempestus* désigne la fin de l'auspice.

52. Dans la comédie intitulée *Cornicularia*, Plaute a dit : *Qui regi latrocinatus*, etc. *Latrones* (satellites), de *latus* (côté), parce que ces gardes marchaient aux côtés du roi, et portaient un glaive le long des flancs. Ils furent dans la suite appelés *stipatores*, de *stipare* (presser, accompagner). *Latrones* désignait aussi les militaires à la solde, par dérivation du mot grec *λῆ-τρον* (solde). Les anciens poètes donnent quelquefois ce nom aux hommes de guerre (*militēs*), parce qu'ils portent également un glaive au côté, ou parce qu'ils sont *cachés (latent)* lorsqu'ils se tiennent en embuscade.

53. On lit dans Nævius : *Risi egomet*, etc. *Cassabundum* (qui chancelle), de *cadere* (tomber). *Diabathra* (pantoufles), et *epicroco* (habit couleur de safran), dont s'est servi le même poète, sont deux mots grecs, dont les racines sont *διαβαίνειν* (marcher) et *κρόκος* (safran).

54. On lit dans les *Méneches* : *Inter ancillas... carere* (carder), qu'on trouve aussi dans une pièce de Nævius, vient de *carere* (manquer, être privé de), parce qu'on est dans l'usage de nettoyer et de tisser la laine, afin qu'elle soit dégagée (*careat*) de toute orduie : d'où est venu également le mot *carminare* (carder, peigner la laine). Le mot osque *asta*, qu'on trouve dans le *Romulus* de Nævius, ne veut pas dire *lana* (laine).

Soles occasu diei suprema tempestas esto.

Libri Augurum pro tempestate *tempestatem* dicunt suprenum augurii tempus.

52. In *Cornicularia* :

Qui regi latrocinatus decem annos Demetrio;

latrones dicti ab latere, qui circum latera erant regi atque ad latera habebant ferrum, quos postea a stipatione *stipatores* appellarunt; aut qui conducebantur; ea enim merces Græcè dicitur *λῆτρον*. Ab eo veteres poete nunquam milites appellant *latrones*, quod item et milites cum ferro, aut quod latent ad insidias faciendas.

53. Apud Nævium :

Risi egomet mecum cassabundum ire ebrium;

cassabundum a cadendo. *item* :

Diabathra in pedibus habebat amictus *epicroco*.

Utumque vocabulum Græcum.

54. In *Ménechmis* :

Inter ancillas sedere jubeas. Innam carere.

Idem est hoc verbum in *Cosmetria* Nævii. *Carere* a carendo, quod eam tum purgant ac deducunt, ut careat spurcitia (ex quo *carminari* dicitur tum lana), cum ea carunt quod in ea haret, neque est lana, quam in *Romulo* Nævius appellat *asta* ab Oscis.

55. In *Persa* :

Jam pol ille hic aderit credo congerro meus;

55. On lit dans la *Persa* : *Jam pol ille*, etc. *Congerro* (camarade), du mot grec *γέζῆζα* (claire ou bouelier d'osier), en latin *cratis*.

56. On lit dans les *Méneches* : *Item istuc*, etc. *Adscriptivi*, soldats supplémentaires, qui remplaçaient autrefois ceux des soldats en exercice qui venaient à périr : de *adscribere* (inscrire en sus).

57. On lit dans le *Trinummus* : *Nam illam tibi*, etc. *Ferentarium* (qui ne se fait pas attendre), de *ferre* (porter), c'est-à-dire vide et sans fruit ; ou de ce que les cavaliers armés à la légère étaient appelés *ferentarii*. J'ai vu dans un ancien temple d'Esculape des peintures qui représentaient des soldats armés de cette sorte, et désignés, dans l'inscription, sous le nom de *ferentarii*.

58. On lit dans la comédie intitulée *Frivolaria* : *Ubi rorarii estis?* etc. *Rorarii* (soldats qui escarmouchaient avant que le combat fût engagé), de *ros* (rosée), parce que la rosée ou pluie fine précède ordinairement une grande pluie. *Accensi*, suivant Caton, a le sens de *ministratores* (serviteurs) : ce mot vient probablement de *accio* (faire venir), parce que le maître agit par l'entremise de son serviteur.

59. On lit dans Pacuvius : *Quom deum triportenta...*

60. On lit dans le *Mercator* : *Non tibi*, etc. *Dividia* (chagrin), qu'on trouve aussi dans le *Corollaria* de Nævius, vient de *dividere*, parce que la douleur *divise* et arrache l'âme ; ce que le même poète développe dans le *Curculio* :

congerro a gerra. Id Græcum est, et in Latina cratis.

56. In *Ménechmis* :

Idem istuc aliis adscriptivi fieri ad legionem solet;

adscriptivi dicti, quod olim adscribebantur inermes, armatis militibus qui succederent, si quis eorum deperisset.

57. In *Trinummo* :

Nam illum tibi

Ferentarium esse amicum inventum intellego;

ferentarium a ferendo, id est inane ac sine fructu; aut quod ferentarii equites hi dicti, qui ea modi habebant arma que ferrentur, ut jaculum. Hujuscemodi equites pictos vili in *Esculapii* æde veterè et *ferentarii* adscriptos.

58. In *Frivolaria* :

Ubi rorarii estis? en sunt. Ubi sunt accensi? Ecce,

rorarii dicti ab roro, qui bellum committebant ante, ideo quod ante rorat quam pluit. *Accensos* ministratores Cato esse scribit; potest id ab acciendo ad arbitrium ejus quous minister.

59. Pacuvius :

Quom deum triportenta...

• • •

60. In *Mercatore* :

Non tibi istuc magis dividie 'st quam mihi hodie fuit;

Hoc idem et in *Corollaria* Nævius. *Dividia* ab dividendo dicta, quod divisio distractio est doloris; itaque idem in *Curculione* ait :

Qu'as-tu donc? tu souffres de la rate et des reins, tes poumons sont déchirés (distrahuntur).

61. Dans le *Phago* : *Honos syncerasto*, etc. *Syncerastum* (ragoût), d'un ancien mot grec.

62. Dans le *Parasite paresseux* : *Domum ire capi tramite*, etc. *Trames* (chemin de traverse), de *transversus*.

63. Dans les *Fugitifs* : *Age respecta*, *vide vibices*, etc. *Vibices* (marques de coups de fouet), de *verbera*.

64. Dans le *Cistellaria* : *Non quasi nunc*, etc. *Limax* (limaçon), de *limus*, parce qu'il vit dans le limon. *Diobolares*, etc. *Diobolares* (du prix de deux oboles), de *duo* et de *obolus*. *Schœnicolæ* (courtisanes qui se servaient de parfum fort commun), de *schœnum* (mauvaise pommade faite de racine de jone). *Miraculæ* (femmes monstrueuses), de *mirus* (monstrueux) : d'où *mirio*, nom que le poète Accius donne aux personnes laides et contrefaites.

65. Dans la même comédie : *seratiæ*, etc. *Seratiæ* (la lie des courtisanes), de *excreare* (cracher). *Scrupipedæ* (qui a peine à marcher), de *scauripeda* (boiteux), suivant Aurélius. Ce mot, d'après le poète comique Juventius, viendrait du nom d'un petit ver *velu*, qui a une multitude de pattes, et qui vit de feuillage. Valérius lui donne pour racines *pes* (pied) et *scrupus* (pierreux, raboteux)..... *Strittabillas* (qui traîne

les pieds en marchant), de *strittulare*, diminutif de *strittare* (se tenir avec peine sur ses pieds).

66. Dans l'*Astraba* : *Axitiosæ annonam*, etc. *Axitiosæ* (qui conspire, intrigant), qu'on trouve aussi dans le *Sittilitergus* et dans Claudius, de *agere* (agir). De même que *factiosæ* (factieux) vient de *facere* (faire) et de *una* (ensemble), ainsi *actiosæ* et *axitiosæ* viennent de *agere* et de *una*.

67. Dans le *Cesistio* : *da sribula*, etc. *Stribula* désigne, suivant Opilius, la chair du haut des cuisses de bœuf : ce mot est d'origine grecque.

68. Dans le *Nervolaria* : *Scobina ego*, etc. *Scobina* (lime), de *scobs* (limaille).

69. Dans le *Pœnulus* : *Vinceretis cervum*, etc. *Gralator* (qui va sur des échasses), de *gradus* (pas) et de *magnus* (grand).

70. Dans le *Truculentus* : *Sine virtute*, etc. *Præfica* désigne, suivant Aurélius, la pleureuse à gages, qui, dans les funérailles, chantait, devant la maison mortuaire, les louanges du défunt. Aristote parle de cet usage dans le livre intitulé *Νόμιμα βραβεύματα* (coutumes étrangères). Nævius y fait allusion dans ce passage : *Hæc quidem, hercle, opinor, præfica est*, etc. Suivant Claudius, *præfica* dérive de *præficere*, parce qu'on prescrivait aux servantes le mode du deuil. Les deux exemples que j'ai cités prouvent que ce mot vient de *præfectio* (prescription).

71. Ennius a dit : *Decem coclites*, etc. *Cocles*

Sed quid tibi est? lien enecat, renes dolent, Pulmones distrabantur.

61. In Phagone :

Honos syncerasto perit, pernis, glandio;

syncerastum est omnimodum edulium, antiquo vocabulo Græco.

62. In Parasito pigro :

Domum ire cepi tramite dextera via;

trames a transverso dictus.

63. In Fugitivis :

Age respecta, vide vibices quantas. Jam inspexi quid esset; vibices excitatum verberibus corpus.

64. In Cistellaria :

Non quasi nunc hæc sunt hic limaces lividae?

limax a limo, quod ibi vivit.

Diobolares, schœnicolæ æ. miraculæ;

diobolares a binis obolis. *Schœnicolæ* ab schœno, magatorio unguento. *Miraculæ* a miris, id est monstris, a quo Accius ait personas distortas oribus deformis miriones.

65. Ibidem :

Seratiæ, scrupipede, strittabillæ, tantulæ;

ab excreando *seratiæ* hic adsignificat. *Scrupipedas* Aurélius scribit ab *scauripeda*; Juventius comicus dicebat a vermiculo piloso, qui solet esse in froude cum multis pedibus; Valerius a pede ac *scrupæ*. Ex eo Acci positum *curiosa*; itaque est in Melanippa :

Reicis abs te religionem, ut scrupæam imponas tibi.

Strittabillas a strittilando; strittitæ ab eo qui sistit ægre.

66. In Astraba :

Axitiosæ annonam earam e vili concinnant viris.

Ibidem in Sittilitergo idem ait :

Mulier es, uxor. — Cuias vis? — Ego novi, scio axitiosam.

Sic Claudius scribit :

Axitiosas demonstrari consupplicatrices.

Ab agendo *axitiosas*; ut ab una faciundo *factiosæ*, sic ab una agendo *actiosæ* et *axitiosæ* dictæ.

67. In Cesistione :

Da sribula aut de lumbis obscena viscera; *sribula*, ut Opilius scribit, circum coxendices sunt bovis; id Græcum est ab ejus loci versura.

68. In Nervolaria :

Scobina ego illum actotum adraserim; *scobinam* a scobe; lima enim materia fabrilis est.

69. In Pœnulo :

Vinceretis cervum cursu vel gralatorem gradu; *gralator* a gradu magno dictus.

70. In Truculento :

Sine virtute argutum civem mihi habeam pro præfica;

præfica dicta, ut Aurélius scribit, mulier, ad luctum quæ conducereetur, quæ ante domum mortui laudis ejus caneret. Hoc facilitatum *Aristoteles* scribit in libro qui inscribitur *Νόμιμα βραβεύματα*. Quibus testimonium est, quod fretum est Nævii :

Hæc quidem, hercle, opinor, præfica est; nam mortuum colaudat.

Claudius scribit : quæ præficereetur ancillis quemadmodum lamentarentur, *præfica* est dicta. Utinamque ostendat præfectione *præficem* dictam.

71. Apud Ennium :

borgue), de *oculus* (œil), comme qui dirait *ocles*. On lit, en effet, dans le *Curculio* : *Tu es sans doute de la famille des Coelès; car les coelès n'ont qu'un œil (anoculi)*.

72. Je passe aux mots relatifs aux temps. On lit dans *Cassius* : *Nocte intempesta*, etc. *Intempestum* (inopportun pour agir), de *tempesta*, qui dérive de *tempus* (temps).

73. *Quid noctis*, etc : *Où est en ce moment le char de la nuit? Le Timon* (constellation) entraîne les étoiles dans les hauteurs du ciel. Le poète a voulu désigner une heure avancée de la nuit; mais pourquoi la constellation dont il parle est-elle appelée *Temo*? C'est ce que je ne saurais dire précisément. Je suppose qu'anciennement les gens de la campagne ont remarqué particulièrement certaines constellations, qui leur paraissaient propres à déterminer le temps de la culture ou de tout autre travail champêtre. — 74. Ce qui me confirme dans cette opinion, c'est qu'Hémère et les Grecs appellent ἄμαρξζα (le Chariot) la constellation boréale, qui se compose de sept étoiles, et Βούτης; (le Bouvier), la constellation voisine; et que les Latins appellent *boves* (bœufs), *temo* (timon) et *axis* (axe), les différentes parties de la constellation que les Grecs nomment *le Chariot*. Les laboureurs appellent encore aujourd'hui *triones* les bœufs employés au labour; et de même *valentes glebarii* désignent les bœufs robustes qui labourent facilement la glèbe. Ainsi *triones*, contraction de *terrones*, dérivé de *terra* (terre), désigne en général les bœufs de labour. — 75. *Temo* (timon) dérive de *tenere*, parce que le timon

soutient le joug. *Plaustrum* (chariot) désigne, par synecdoche, la constellation entière, qui doit peut-être aussi le nom de *triones* à sa forme triangulaire.

76. *Ajax*, quod *lumen*, *jubarne*, etc. *Jubar* (étoile du matin, appelée Lucifer) dérive de *juba* (cristière du lion), parce que sa lumière est rayonnante. Son lever annonce la fin de la nuit; ce qui a fait dire à *Pacuvius* : *Au lever de Lucifer, à l'heure où la nuit achève sa carrière*.

77. On lit dans le *Parasite paresseux* de *Plaute* : *Inde hic... crepusculo*. *Crepusculum* (crépuscule), mot sabin, qui désigne le moment où l'on doute s'il fait jour ou s'il fait nuit : ce qui a fait dire au même poète, dans le *Condalio* : *Tam crepusculo*, etc. De là encore *res creperæ* (choses douteuses.)

78. Dans le *Trinummus* : *Concubium sit noctis*, etc. *Concubium* (temps le plus calme de la nuit), de *concupare* (être couché.)

79. Dans l'*Asinaria* : *Videbitur... huc conticinio*. *Conticinium* (le temps le plus silencieux de la nuit) vient probablement de *conticiscere* (garder un silence général), ou, suivant *Opilius*, de *conticere*, *conticui*, verbe synonyme.

80. Je vais maintenant m'occuper des mots qui désignent ce qui se dit ou se fait à de certaines époques du temps.

On lit dans *Accius* : *Reciproca tendens*, etc. *Reciprocus* (qui retourne au lieu d'où il est venu) dérive de *recipere* (reprendre), ou de *procare*, qui a le sens de *poscere* (demander).

81. Dans *Plaute* : *Ut transversus, non pro-*

enim continet jugum. Et *plaustrum* appellatum, a parte totum, ut multa. Possunt *triones* dicti septem, quod ita site stelle, ut ternæ trigona faciant.

76. *Ajax*, quod *tumeo*, *jubarne* in caelo cerno?

Jubar dicitur stella, *Lucifer* quæ in summo, quod habet lumen diffusum, ut leo in capite *jubam*. Hujus ortus significat circiter esse extremam noctem; itaque ait *Pacuvius* :

Exorto *jubare*, *noctis* decurso itinere.

77. Apud *Plautum* in *Parasito Pigno* :

Inde hic bene potus primo *crepusculo*;

crepusculum ab *Sabinis*, quod id dubium tempus *noctis* an diei sit. Itaque in *Condalio* est :

Tam *crepusculo*, fere ut amant, *lampades* accendite.

Ideo *dubiæ res creperæ* dictæ.

78. In *Trinummus* :

Concubium sit *noctis* priusquam ad *postremum perveneris*; *concupium* a *concupito* dormiendi causa dictum.

79. In *Asinaria* :

Videbitur, factum voto; ad *reditu huc conticinio*; *puten* a *conticiscendo conticinium*, sive, ut *Opilius* scribit, ab eo quom conticuerunt homines.

80. Nunc de his rebus, quæ adsignificant aliquod tempus, quom dicuntur aut sunt, dicam.

Apud *Accium* :

Reciproca teudes *nervo equino* concita *Fela*;

Deem *Cociles*, quæ *montibus summis*

Rhipæis fodere;

ab *oculo Cocles* ut *ocles* dictus, qui unum haberet *oculum*; quocirca in *Curculione* est :

De *Coclitum* *prosapia* te esse *arbitror*;

Nam hi sunt *anoculi*.

72. Nunc de temporibus dicam. Quod est apud *Cassium* :

Nocte intempesta *nostram* devenit *domum*;

nox *intempesta* dicta ab *tempestate*; *tempesta* ab *tempore*; *nox* *intempesta* quod *tempore* nihil agitur.

73. Quid *noctis* videtur in *atlisono*

Cæli clipeo? *Temo* superat

Stellas *sublime* etiam *cognis*

Atque etiam *noctis* iter.

Hic multam *noctem* ostendere volt a *temonis* motu; sed *temo* unde et *cur* dicitur, latet. Arbitror antiquos rusticos primum notasse quædam in caelo signa quæ præter alia erant insignia, atque ad aliquem usum, ut *culture* tempus designandum, convenire animadvertebantur — 74. Ejus signa sunt, quod has septem *stellas* *Græci*, ut *Homerus*, vocant ἄμαρξζα, et propinquum ejus signum, Βούτης; nostri eas septem *stellas*, *boves* et *temonem*, et prope eas *axem*. *Triones* enim *boves* appellantur a *bulbulis* etiam nunc maxime quom arant *terram*; e quis ut dicti *valentes glebarii* qui facile prosciunt *glebas*, sic omnis qui *terram* arabant, a *terra* *terrones*, unde *triones* ut dicerentur *E* detrilo. — 75. *Temo* dictus a *tenendo*; is

versus, etc. *Proversus* désigne celui qui va directement vers un lieu, de même que *prodire* et *procedere* désignent l'action d'aller directement vers le vestibule pour sortir de la maison. Or, comme l'homme dont il s'agit (*leno*, celui qui tient une maison de prostitution) marchait obliquement le long de la muraille, Plaute a dit : *Il marche obliquement (transversus) comme une écrevisse, et non droit devant lui (proversus) comme un homme.*

82. Dans Ennius : *Le nom d'Andromaque est un nom bien approprié à celle qui le porte. — C'est pourquoi Paris est appelé maintenant Alexandre par les bergers.* En voulant imiter Euripide dans des allusions étymologiques, Ennius s'est fourvoyé; car dans Euripide, qui écrivait en grec, les étymologies sont manifestes. Le nom d'Andromaque, dit-il, dérive de ἀνδρῶν μάχεται (elle lutte contre les hommes); mais comment reconnaître cette étymologie dans le vers d'Ennius que j'ai cité : *Andromachæ nomen*, etc. ? et comment se rendre raison, dans le même auteur, du nom d'Alexandre substitué à celui de Paris, et deviner que ce nom, comme celui d'*Alcivacos*, donné à Hercule, veut dire *défenseur des hommes* ?

83. On lit dans Accius : *Jamque auroram rutilare*, etc. *Aurora* (aube du jour), de *aurum* (or), parce que l'aurore est un reflet de la lumière dorée du soleil. *Rutilare* (briller) a la même origine. De là *rutila*, pour désigner les femmes qui sont très-rousses.

84. On lit dans Térence : *Scortatus, potat*,

reciproca est, quom unde quid profectum, redit eo. Ab recipere *reciprocare* fictum; aut, quod poscere *procare* dictum.

81. Apud Plantum :

Ut transversus, non proversus cedit quasi cancer solet; *proversus* dicitur ab eo, quod in id quo it est versus, et ideo qui exit in vestibulum, quod est ante domum, *prodire* et *procedere*; quod cum leno non faceret, sed secundum parietem transversus iret, dixit : *ut transversus cedit quasi cancer, non proversus ut homo.*

82. Apud Ennium :

Andromache nomen qui indidit, recte indidit; item :

Quapropter Parim pastores nunc Alexandrum vocant. Imitari dum voluit Euripidem et ponere ἔτροπον, est ideo qui exit in vestibulum, quod est ante domum, *prodire* et *procedere*; quod cum leno non faceret, sed secundum parietem transversus iret, dixit : *ut transversus cedit quasi cancer, non proversus ut homo.*

Andromachæ nomen qui indidit, recte indidit; aut *Alexandrum* ab eo appellatum in Græcia, qui Paris fuisset, a quo Herculeum quoque cognominatum *Alcivacos*, ab eo quod profectum esset hominum.

83. Apud Accium :

Jamque auroram rutilare procut
Cerno;

aurora dicitur ante solis ortum, ab eo quod ab igni solis

etc. *Scortari* (fréquenter les femmes de mauvaise vie) dérive de *scortum*, ancien mot qui voulait dire *peau*, et qui désigne actuellement les prostituées. On appelle même encore aujourd'hui *scortea* des vêtements de cuir et de peau. On voit écrit dans quelques temples : *Qu'on n'apporte ici ni cuir, ni aucune autre dépouille de corps mort.* On peut remarquer dans les atellanes que les paysans se servent de *pelliculo* (petite peau), au lieu de *scortum*, pour désigner une courtisane.

85. On lit dans Accius : *Multis... nunquam eiendo. Numen* (puissance, divinité) dérive de *nutus* (signe de tête). *Numina* désigne les êtres auxquels on attribue une souveraine puissance, comme Jupiter, qui, dans Homère et quelquefois dans Livius, ébranle le ciel et la terre par un signe de tête (*nutus*).

86. On lit dans Plaute : *Si unum epityrum*, etc. *Epityrum*, aliment dont l'usage est fort commun en Sicile. Plaute s'est servi du mot *insane* pour indiquer l'avidité excitée par la vue de ce mets, parce que les fous (*insani*) font tout avec impétuosité.

87. On lit dans Pacuvius : *Flexanima tanquam lymphata*, etc. *Lymphatus* (fanatique, transporté de fureur), de *lympa*, dérivé de *nympha*, dont la lettre *n* a été remplacée par la lettre *l*, de même qu'Ennius a dit *Thelis* au lieu de *Thetis*, en grec Θέτις. De νυμφολήπτως, qui signifie *frénétique*, ému d'une horreur divine, nous avons dit *lymphatus*. *Bacchus* ou *Liber*, dont les compagnes ont été appelées *bac-*

tum aureo aer aurescat. Quod addit *rutilare*, est ab eodem colore; aurei enim rutili, et inde etiam mulieres valde rufæ *rutila* dictæ.

84. Apud Terentium :

Scortatur, potat, olet unguenta de meo; scortari est sapiens meretriculam ducere quæ dicta a pelle; id enim non solum antiqui dicebant *scortum*, sed etiam nunc dicimus *scortea* ea, quæ ex corio ac pellibus sunt facta; inde in aliquot sacris ac sacellis scriptum habemus :

Ne quid scortem adhibere ideo, ne morticinum quid adsit.

In Atellanis licet animadvertere rusticos dicere se adduxisse pro scorto *pelliculam*.

85. Apud Accium :

Multis nomen vestrum nunquam eiendo; *numen* dicitur esse imperium, dictum ab nutu; numina sunt, quojus imperium maximum esse videntur; itaque in Jove hoc et Homerus et aliquotiens Livius.

86. Apud Plantum :

Si unum epityrum estur insane bene; *epityrum* vocabulum est cibi quo frequentius Sicilia quam Italia usa. Id edi vehementer quom vellet dicere, dicit *insane*, quod insani faciunt omnia vehementer

87. Apud Pacuvium :

Flexanima tanquam *lymphata* aut *Baceli* sacris
Conmota;

chantes. De là aussi *baccha* (vin), usité en Espagne. — 88. L'origine de tous ces mots est grecque, ainsi que celle d'*alcyon*, qu'on trouve dans ce vers de Pacuvius : *Alcyonis ritu*, etc. *Alcyon* est le nom d'un oiseau, nommé par les Grecs *άλκυών*, et par nous *alcedo*. Nous avons appelé *alcyonii* les jours d'hiver où l'on dit que cet oiseau fait son nid sur la mer pendant qu'elle est calme. *Alcyonis ritu*, c'est-à-dire *alcyonis instituto*, à la manière de l'alcyon, par un emploi métaphorique de *ritus*, qui, au propre, signifie *coutume religieuse*. Ainsi l'aruspice enjoint à chacun de sacrifier *suo quisque ritu* (selon sa coutume particulière); ainsi nous disons que les seize prêtres sibyllins sacrifient *græco ritu*, non romano (à la manière des Grecs, et non des Romains). Une chose est faite *rite*, c'est-à-dire *d'une manière fixe et convenable*, comme on peut l'induire de ce passage d'Accius : *recte perfectis sacris*, etc.

89. On lit dans Ennius : *Si voles... comiter monstrabitur*. *Comiter* (obligamment, gracieusement) vient du mot grec *κῶμος* : d'où, en latin, *comissatio* (festin), et, en grec, suivant quelques auteurs, *comodia*.

90. On lit dans Atilius : *Cape, cæde*, etc. *Cape* (prends), d'où *accipere* (recevoir). Je reviendrai sur ce mot dans le livre suivant.

91. On lit dans Pacuvius : *Nulla res neque cicurare*, etc. *Cicurare* veut dire *apprivoiser*. *Cicur* désigne ce qui n'est point *farouche, sauvage*; ce qui explique cette expression : *cicur in-*

genium obtineo (j'ai l'esprit traitable). De là encore le surnom de *Cicuri* donné aux Véturius, noble famille romaine. *Cicur* dérive probablement de *ciccum* (pellicule qui divise le dedans de la grenade). Cette origine donne l'interprétation de ce passage de Plaute : *quod volt elenchum*, etc. : *Il me faut une preuve; je ne me tiens pas satisfait d'une réponse ambiguë (cicum).*

92. On lit dans Nævius : *Eccum venire video ferme*, etc. *Ferme* a ici le sens qu'à aujourd'hui *ferre* (presque). Ces deux mots dérivent de *ferre* (porter), parce que ce qui est porté est en mouvement et s'approche.

93. On lit dans Plaute : *Evax, jurgio*, etc. *Evax* ne signifie rien : c'est une exclamation purement naturelle, comme dans ces passages d'Ennius : *Hehe, ipse clipeus cecidit*; — *Eheu, meo puella*, etc., et dans cet autre de Pompilius : *Hæu, qua me causa*, etc. *Jurgium* a le sens de *lis* (procès à l'occasion d'une chose contestée), dont on peut reconnaître la signification positive dans cette formule d'action : *Quam rem sive mi litem*, etc. On peut induire de là que *jurgare* dérive de *jus* (droit, justice), et signifie *contester avec justice* : d'où *objurgare* (reprocher justement).

94. On lit dans Lucilius : *Atque aliquos ibus* etc. *Clepsere* (prendre, dérober), d'où *clepere*, dont la racine est *clum* (en cachette), qui a dû d'abord donner naissance à *clapere*; puis, par suite du changement assez ordinaire de *la* en *e*,

lymphata dicta a lymphâ; lymphâ a nympha, ut, quod apud Græcos ὄητις, apud Ennium :

Thelis illi mater.

In Græcia commota mente quos *nymphotemptos* appellat, ab eo *lymphatos* dixerunt nostri. *Bacchi* : est Liber, quojus comites baccha. Et vinum in Hispania *baccha*. — 88. Origo in his omnibus Græca, ut quod apud Pacuvium :

Alcyonis ritu litus pervolgans furor;

hæc enim avis nunc Græce dicitur ἄλκυών, a nostris alcedo; hæc hieme quod pullos dicitur tranquillo mari facere, eus dies alcyonis appellant. Quod est in versu alcyonis ritu, id est ejus instituto, ut quom aruspex precipit, ut suo quisque ritu sacrificium faciat, et nos dicimus XVI viros Græco ritu sacra, non Romano facere. Quod enim fit rite, id ratum ac rectum est; ab eo Accius :

Recte perfectis sacris

Volt accipi.

89. Apud Ennium :

Si voles advortere animum, comiter monstrabitur; comiter : hilarare ac libenter, quojus origo Græca κῶμος; inde comissatio Latine dicta; et in Græcia, ut quidam scribunt, comodia.

90. Apud Atilium :

Cape, cæde, lide, come, conde;

cape, unde accipe; sed hoc in proximo libro retractandum.

91. Apud Pacuvium :

Nulla res neque

Cicurare, neque mederi potis est, neque Reficere;

cicurare mansuefacere; quod enim a fero discretum, id dicitur *cicur*, et ideo dictum : *cicur ingenium obtineo*, mansuetum; a quo Veturii quoque nobiles cognominati *Cicuri*. Hinc natum a *cicco* *cicur* videtur. *Cicum* dicebant membranam tenuem, que est ut in malo Punico discrimen; a quo etiam Plautus dicit :

Quod volt elenchum : ciccum non interduo.

92. Apud Nævium :

Eccum venire video ferme injuria; ferme dicitur quod nunc ferre; utrumque dictum a ferendo, quod id quod fertur, est in motu atque adventat.

93. Apud Piantum :

Evax, jurgio uxorem tandem abegi ab Janua; evax verbum nihil significat, sed effutitium naturaliter est, ut apud Ennium :

Hehæ, ipse clipeus cecidit;

apud Ennium :

Eheu, mea puella, spei quidem id successit tibi;

apud Pompilium :

Hæu, qua me causa, Fortuna, infeste premis?

Quod ait jurgio, id est litibus; itaque quibus res erat in controversia, ea vocabatur lis; ideo in actionibus videmus dici :

Quam rem sive mi litem dicere oportet;

ex quo licet videre *jurgare* esse ab jure dictum, quom quis jure litigaret; a quo *objurgat* is qui id facit juste.

94. Apud Lucilius :

clapere est devenu *clepere*. Ce mot peut bien venir aussi du mot grec κλέπτειν.

95. On lit dans Madius : *Corpora Graiorum*, *te. Mandier* (être mangé), de *mandere*, d'ou *manducari*, et *Manducus* (personnage des Atellanes de Dossenus).

96. On lit dans le même poëte : *Obsceni interpretes*, etc. *Obscenus* (de mauvaise augure) dérive de *scœna* (scène), ou, comme l'écrivit Accius, *scœna*, qui vient du grec σκηνή. Ce mot est du nombre de ceux que les uns écrivent avec un *a* et un *e*, et les autres avec un *e* sans *a*, comme *sceptrum* ou *sceptrum* (sceptre); *fœneratrix*, à l'exemple de Plaute, ou *fenetratrix* (usurière); *fœniscia* ou *feniscia* (fenaison). Les gens de la campagne écrivent *Pappus Mæsius*, et non *Mæsius*; et qui a fait dire à Lucilius : *Cecilius pretor ne rusticus fiat. Obscenum* signifie donc ce qui ne peut être dit publiquement que sur la scène. — 97. Peut-être ce mot vient-il de *scœvola*, nom d'une espèce d'a-mulette qu'on suspend au cou des enfants. *Scœvola* vient de *scœva*, qui a le sens de *sinistra*, parce que les auspices qui se prennent du côté gauche sont réputés favorables. De là *sinistimus* (favorable), vieux mot qui a la même signification que *sinister*, en parlant des comices ou de certaines autres choses. *Scœva* dérive du mot grec σκὰν, qui a le sens du mot latin *sinistra*. *Obscœnum omen* veut donc dire, dans le vers que j'ai cité, un présage défavorable. *Omen*, contraction de *osmen*.

Atque aliquos ibus ab rebus clepsere foro qui. *Clepsere* dixit, unde etiam alii *clepere*, id est corripere; quorum origo a clamo, ut sit dictum *clapere*, unde *clepere*, ex E A commutato, ut nulla. Potest vel a Græco dictum κλέπτειν.

95. Apud Madium :

Corpora Graiorum mærebat mandier igni;
dictum *mandier* a mandendo, unde *manducari*, a quo in Atellanis apud Dossenum vocant *Manducum*.

96 Apud Madium :

Obsceni interpres funestique omnis auctor;
obsœnum dictum ab scœna; ea, ut Græci, σκηνή, ut Accius scribit, scœna. In pluribus verbis A ante E alii ponunt, alii non; ut quod partim dicunt *sceptrum*, partim *sceptrum*; alii Plauti *fœneratricem*, alii *fenetratricem*; sic *fœniscia* ac *feniscia*, ac rustici *Pappum Mæsius*, non *Mæsius*, a quo Lucilius scribit :

Cecilius pretor ne rusticus fiat.

Quare turpe ideo obscœnum, quod, nisi in scœnam, palam dici non debet. — 97. Potest vel ab eo, quod puerulis turpicula res in collo quædam suspenditur, ne quid obsit, bonæ scœvæ causa *scœvola* appellata. Ea dicta ab *scœva*, id est sinistra, quod quæ sinistra sunt, bona auspiciæ existimantur. A quo dicuntur comitia aliudve quid, *sinistima*, sinistra quæ nunc sunt. Id a Græco est, quod li sinistram vocant σκὰν. Quare, quod dixi, *obsœnum omen* est omen turpe. Quod unde dicitur, *osmen*, e quo S extritum.

98. On lit dans Plaute : *Quia ego antehac*, etc. *Crevi* a le sens de *constitui* (j'ai résolu). De là *cernere*, en parlant d'un héritier qui se décide à accepter une succession, et *crevisse*, quand il l'a acceptée.

99. On lit dans le même poëte : *Mihi frequentem*, etc. *Frequens* équivaut dans ce passage à *assiduus* (assidu, continu), qui dérive de *adesse* (être présent à), et a pour corrélatif *frequens*, dérivé de *ferre* (porter). C'est pourquoi les paroles que Plaute prête aux mêmes femmes : *Pol istoc quidem*, etc., équivalent à celles-ci : *Nous n'aurons point de peine à être assidus, puisque vous nous accueillez si bien*.

100. On lit dans Ennius : *Decretum fossari*, etc. *Fossari* (être percé), de *fodere* (creuser, percer), d'ou *fossa* (fosse).

101. Dans le même poëte : *Vocibus concide*, *fac is musset*, etc. *Mussare* (parler bas, garder le silence), de *μῦ*, son inarticulé des muets, d'ou *mutus* (muet) : ce qui a fait dire au même auteur, pour indiquer un silence absolu : *Ils n'osent même pas, comme on dit, proférer μῦ*, c'est-à-dire, *ils n'osent pas souffler*.

102. On lit dans Pacuvius : *Dei monerint... averruncassint. Averruncare* (détourner), de *avertere* : d'ou *Averruncus*, nom du dieu qui détourne de nous les malheurs, et qu'on invoque dans les dangers.

103. On lit dans l'*Aulularia* : *Pipulo te*, etc. *Pipulum* (injure), de *pipatus* (goussement des poussins). Les cris des animaux ont donné

98. Apud Plautum :

Quia ego antehac te amavi et mihi amicam esse crevi;
crevi valet constitui; itaque heres, quom constituit se heredem esse, dicitur *cernere*, et quom id fecit *crevisse*.

99. Apud eundem quod est :

Mihi frequentem operam dedidisti;
valet assiduam. Itaque qui adest, *assiduus*; ferre quem operam oportet, is *frequens* opponi solet. Itaque illud quod eadem mulierculæ dicunt :

Pol istoc quidem nos pretio perfacite est frequentare;
Ita in prandio nos lepide ac nitide accepisti;
apparet dicere : facile est curare ut assimus, quom jam bene nos accipias.

100. Apud Ennium :

Decretum fossari corpora telis.
Hoc verbum Ennii dictum a fodiendo; a quo *fossa*.

101. Apud Ennium :

Vocibus concide, fac is musset obrutus;
mussare dictum, quod muti non amplius quam *μῦ* dicunt; a quo idem dicit, id quod minimum est :

Neque ut aiunt, *μῦ* facere audent.

102. Apud Pacuvium :

Dei monerint meliora, atque amantiam
Averruncassint;
ab averbendo *averruncare*, ut deus qui in eis rebus præest, *Averruncus*. Itaque ab eo precari solent, ut *pericula* avertat.

103. In *Aulularia* :

naissance à beaucoup de mots, appliqués métaphoriquement aux hommes, dont les uns ont une étymologie manifeste, et les autres présentent plus de difficulté. Au nombre des premiers, je citerai *lutrare* (aboyer), d'Ennius; *gannire* (glapir), de Plaute; *dibulare* (bêler), de Cécilius; *rudere* (rugir), *ejulitare* (hurler), et *hinnire* (hennir), de Lucilius. — 104. Parmi ceux dont l'origine est moins manifeste, je citerai *ululare* (hurler, cri du loup), de Porcius; *mugire* (mugir, cri du veau); *bovare* (beugler, cri du bœuf); *freinere* (rugir, cri du lion); *vagire* (vagir, cri du chevreau), d'Ennius; *fritinnire* (gazouiller, cri de l'hirondelle), de Suetus;... *fringiture* (chanter comme le pinson), de Plaute; *trittillare* (caqueter comme les oiseaux), de Suetus.

105. On lit dans le *Colax* : *Nexum*... Suivant Mamilius, *nexum* désigne une certaine formule d'aliénation qui se pratiquait avec la balance, l'argent à la main. Suivant Mutius, *nexum* désigne une obligation personnelle, contractée indépendamment de l'aliénation réelle. Cette explication est plus conforme à la nature du mot, qui veut dire *lier, obliger*. L'homme libre qui, ne pouvant payer son créancier, s'oblige à le servir, est appelé *nexus*, de même que celui qui est surchargé de dettes est appelé *obervatus* (obéré), de *æs, artis* (argent). Cet usage fut sup-

Pipulo te differam ante ædis;

id est convicio, declinatam a pipatu pullorum. Multa ab animalium vocibus tratata in homine, partim quæ sunt aperta, partim obscura. Perspicua, ut Ennii

Animus eum pectore tratat;

Plauti :

Gannit odiosus omni tote familie;

Cæciliï :

Tantum rem *dibulare*, ut pro nilo habuerit;

Luciliï :

Hæc inquam *rudet* ex rostris atque *ejulabit*;

ejusdem :

Quantum *hinnitum* atque equitatum.

104. Minus aperta, ut Porcii ab Iulo :

Volitare ululantis;

Ennii a vitulo :

Tibicina maximo labore *mugit*;

ejusdem a bove :

Clamore *bovantes*

ejusdem a leone :

Pausam fecere *fremendi*;

ejusdem ab ædu :

Clamor ad cælum volvendus *per athera vagit*.

Sueti a frondice :

E frunde *fritinni* suaviter;

Mati

* * *

in Casina a fringilla :

Quid *fringulus*? quid tetuc tam cupide corpis?

Sueti a volucrilus :

primè pendant la dictature de Visolus, sur la proposition de C. Popilius; et il fut établi que ceux qui affirmeraient par serment qu'ils sont en état de parvenir à se libérer cesseraient d'être obligés.

106. On lit dans la *Casina* : *Sine amet... delictum est*. *Delictum* désigne ce qui n'a pas besoin d'être clarifié, au contraire des choses troubles. Suivant Aurélius, *delictum* dérive de *liquidus* (pur); suivant Claudius, de *eliquatus* (liquéfié). Ces deux étymologies peuvent s'appuyer sur l'autorité d'Atilius : *Per lætitiæ liquitur animus* (mon âme se liquéfie dans la joie). *Liquitur* vient de *liquare*.

107. La plupart des autres mots poétiques ne me semblent pas offrir beaucoup de difficultés, comme *lingula gladii* (lame d'épée), que je lis dans l'*Hésione* de Nævius, et qui vient évidemment de *lingua* (langue); *vitulantes* (s'abandonnant à la joie), qu'on trouve dans le *Clastidius*, et qui dérive de *vitulus* (veau); *caperata frons* (front ridé), qui se lit dans la pièce intitulée *Dolus*, et qui a pour racine *capra* (chèvre); *persibus* (tres-pénétrant), de *perite* (habilement, avec finesse), comme l'indique le mot *callide*, interpolé par les glossateurs dans le *Démétrius*; *prolinam* (de suite), de *protinus*, dans le *Lampadio*; *clucidatus* (adouci), de γλυκός (doux), quoique les glossateurs lui donnent le

Ita tradedque in re neque in
Judicium Æsopi nec theatri tritiles.

105. In Colaxe :

Nexum . . .

Nexum Mamilius scribit, omne quod per libram et æs geritur, in quo sint mancipia. Mutius, quæ per æs et libram fiant ut obligentur, præter quæ mancipia dentur. Hoc verius esse, ipsum verbum ostendit de quo quartus; nam idem quod obligatur per libram neque suum sit, inde *nexum* dictum. Liber qui suas operas in servitute pro pecunia quadam debebat, dum solveret, *nexus* vocatur, ut ab ære *obervatus*. Hoc C. Popilio auctore Visolo dictatore sublatum ne fieret, ut omnis, qui bonam copiam jurarunt, ne essent nexi, sed soluti.

106. In Casina :

Sine amet, sine quod lubet id
Faciat, quando tibi nit domi delictum est.

Delictum dictum ab eo, quod deliquandum non sit, ut turbida quæ sunt deliquantur, ut liquida fiant. Aurelius scribit *delictum* esse ab liquido; Claudius ab eliquato. Si quis alterutrum sequi malet, habebit auctorem apud Atilium :

Per lætitiæ liquitur animus.

A liquando *liquitur* factum.

107. Multa apud poetas reliqua esse verba, quorum origines possint dici, non dubito, ut apud Nævium in *Hésione* :

Enimvero gladii *lingula*,

a lingua; in *Clastidio* :

Vitulantes,

a vitula; in *Dolo* :

Caperata fronte,

sens de *mansuetus* (apprivoisé), dans le *Nagido*; *consponsus* (garant des fiançailles), dans le *Romulus*; *præbia* (amulette qu'on suspend au cou des enfants), de *præbere* (donner), dans le *Stigmatias*; *confictant* (composer), de *confictus* (participe de *confingere*), dans le *Technicus*. — 108. *Præclucidum* (très-brillant), de *lux* (lumière), dans la *Tarentilla*; *exbolus* (traits), du mot grec ἐξβολή, dans la pièce intitulée *Tunicularia*; *sarrare*, de *serare* (ouvrir) : d'où *sera* (verrou). — 109. Mais comme je crains d'encourir plutôt le reproche d'avoir poussé trop loin cette énumération, que celui d'avoir omis certains mots, je crois devoir plutôt restreindre ce livre, que m'attacher à l'étendre davantage. Qui a jamais blâmé le moissonneur d'avoir laissé quelques épis à glaner après lui?

J'ai entrepris, comme je vous l'ai dit, d'exposer en six livres l'origine des mots latins. De ces six livres, j'ai adressé les trois premiers à Septimius, qui fut questeur sous moi, et à vous les trois suivants, dont celui-ci est le troisième. Dans les uns j'ai traité des lieux de l'origine des mots, et dans les autres de leurs origines proprement dites : examinant dans ceux-là ce qui a été dit contre, ce qui a été dit pour, et ce qui a été dit sur l'étymologie ; et dans ceux que je vous ai adressés : 1° les origines des mots qui désignent les lieux, et les choses qui sont dans les lieux ; 2° les origines des

mots qui désignent les temps, et les choses qui se font dans les temps ; 3° les origines des mots employés par les poètes, comme je l'avais fait dans les deux livres précédents pour ceux du langage prosaïque. Je me propose donc d'achever de parcourir le cercle que je me suis tracé dans l'étude de la langue latine, et qui embrasse trois parties : 1° les origines des mots ; 2° les déclinaisons ; 3° la syntaxe. Or, j'ai terminé ce qui regarde la première, et je passe à la seconde, c'est-à-dire aux déclinaisons.

LIVRE VIII.

1. J'ai dit, dans les livres précédents, qu'il y avait lieu d'étudier dans les mots, 1° l'*étymologie* ; 2° la *déclinaison* ; 3° la *syntaxe*. Ayant achevé ce qui regarde l'*étymologie*, je vais m'occuper de la seconde partie, c'est-à-dire des *déclinaisons*, qui sont des modifications secondaires de la forme primordiale des mots. Ainsi *homo* (homme) fait *hominis* (de l'homme). Dans le premier cas, le mot est *direct* (*rectum*) ; et dans le second, *oblique* (*obliquum*). — 2. Dans cette cause de la variété infinie des mots, j'aurai à considérer, 1° la raison des déclinaisons ; 2° leurs différentes formes ; 3° leur origine. Je parcourrai rapidement ce qui regarde les deux

a capræ fronte ; in Demetrio :

Persibus,

a perite, itaque sub hoc glossema *callide* subscribunt ; in

Lampadione :

Protinum,

a profinus, continuitatem significans ; in Nagidone :

Clucidatus,

suaavis, tametsi a magistris accepimus mansuetum : in Romulo :

Consponsus,

contra sponsum rogatus ; in Stigmatia :

Præbia,

a præbendo in sit tutus, quod sint remedia in collo pueris ; in Technico :

Confictant,

a conficto convenire dictum. — 108. in Tarentilla :

Præclucidum,

ab luce illustre ; in Tunicularia :

Exbolus quassant,

aulas que eicimtur, a Græco verbo ἐξβολή dictum ; in bello Punico :

Nec salis *sarrare*,

ab serare dictum, id est aperire ; hinc etiam *seræ*, qua remota fores panduntur.

109. Sed quod vereor ne plures sint futuri, qui de hoc genere me, quod nimium multa rescripserim, reprehendant, quam quod reliquerim quædam, accusent ; ideo potius jam repemendum quam procedendum puto esse volumen. Nemo reprehendus qui e segete ad spicilegium reliquit stipulam.

Quare institutus sex libris, quemadmodum rebus Latina nomina essent imposita ad usum nostrum ; e quis

tres scripsi Septimio qui mihi fuit questor, tuis tibi quorum hic est tertius ; priores de disciplina verborum originis, posteriores de verborum originibus ; in illis qui ante sunt, in primo volumine est, quæ dicitur, quor ἐτυμολογικῆ neque ars sit, neque ea utilis sit ; in secundo quæ sunt, quor et ars ea sit et utilis sit ; in tertio quæ forma etymologie. In secundis tribus quos ad te misi, item generatim discretis, primum, in quo sunt origines verborum locorum et earum rerum quæ in locis esse solent ; secundum, quibus vocabulis tempora sunt notata et eæ res quæ in temporibus fiunt ; tertius hic, in quo a poetis item sumpta ut illa, quæ dixi in duobus libris soluta oratione. Quocirca primum omnis operis de lingua Latina tuis feci partem, primum quemadmodum vocabula imposita essent rebus ; secundum quemadmodum ea in casibus declinarentur ; tertio quemadmodum conjuerentur : prima parte perpetrata, ut secundam ordiri possim, huic libro faciam finem.

LIBER OCTAVUS.

1. Quom oratio natura tripartita esset, ut superioribus libris ostendi, quejus prima pars, quemadmodum vocabula rebus essent imposita ; secunda, quo pacto de his declinata in discrimina ierunt ; tertia, ut ea inter se ratione conjuncta sententiam efferant : prima parte exposita, de secunda incipiam hinc ; ut propago omnis natura secunda, quod prius illud rectum, unde ea sit declinata ; itaque declinatur in verbis *rectum homo* ; obliquum *hominis*, quod declinatum a recto. — 2. De hujusce multiplicitate discrimina rationes sunt hæc : quor et quo, et quemadmodum in loquendo declinata sunt verba. De quibus duo

premiers points, parce que j'aurai à y revenir en traitant de l'abondance des mots, et aussi parce que le troisième n'arrêtera longtemps par ses détails et son importance.

3. La déclinaison est une loi nécessaire et utile, non-seulement de la langue latine, mais de toutes les langues : autrement, le nombre des mots excéderait l'étendue de la mémoire ; car les modifications des mots déclinés sont infinies ; et lors même qu'on parviendrait à retenir cette multitude de mots que supplée la déclinaison, on serait dans l'impossibilité de reconnaître leur parenté. Mais, au moyen de la déclinaison, on distingue à la fois l'identité et la différence. Ainsi, dans *legi* (j'ai lu) et *lego* (je lis), je vois à la fois qu'il est question d'une même chose, et que cette même chose n'a pas été faite dans le même temps. Mais si l'on se servait de deux mots tout à fait différents, de *Priamus*, par exemple, dans le premier cas, et de *Hecuba* dans le second, on ne verrait pas le rapport de ces deux mots, comme dans *legi* et *lego*, dans *Priamus* et *Priamo*. — 4. Il y a donc entre les mots, comme entre les hommes, des liens de descendance et de parenté nominale. En effet, de même que *Æmilius*, en tant qu'homme, a donné naissance à la famille des *Æmilii* ; ainsi le nom *Æmilii* a donné naissance à *Æmilii*, *Æmiliū*, *Æmilio*, *Æmiliorum*, etc. — 5. Les mots sont donc, en général, primitifs et déclinés (*impositi et declinati*). La nature a voulu que les mots primitifs fussent en très-petit nombre, afin qu'on pût les apprendre très-vite ; et que les mots déclinés fussent en très-grand nombre, afin qu'on pût exprimer très-facilement toutes les

nuances de la pensée. — 6. Pour connaître l'origine des mots primitifs, nous avons besoin de l'histoire, parce que cette connaissance ne peut nous arriver que par la tradition ; mais, à l'égard des mots déclinés, c'est l'art qui doit nous servir de guide, et cet art repose sur un petit nombre de préceptes, qui sont très-simples. En effet, les règles de la déclinaison d'un seul mot peuvent nous servir à décliner, par analogie, une infinité d'autres mots. C'est pourquoi, lorsque de nouveaux mots s'introduisent dans la langue, tout le monde les décline aussitôt sans difficulté. Ne voit-on pas, dans les maisons dont le domestique est fort nombreux, les esclaves nouvellement achetés faire passer par tous les cas obliques les noms de leurs compagnons, aussitôt qu'ils connaissent le cas direct ? — 7. Quesi quelquefois cette déclinaison est defectueuse, cela ne doit pas étonner, parce que ceux qui, au commencement, ont imposé les noms aux choses, ont bien pu pécher dans la formation de certains mots. Sans doute ils ont voulu faire en sorte que le nom de chaque chose pût passer, par une déclinaison facile, du nombre singulier au nombre pluriel, comme *homo*, *homines*, et que le nom d'un homme libre pût également passer, par analogie, du genre masculin au genre féminin, comme *Terentius*, *Terentia* ; et ainsi pour les différents cas du même mot, soit au singulier, soit au pluriel : mais ils n'ont pas toujours pu ce qu'ils voulaient, et *scopa* (balai), par exemple, désigne une seule chose ; *aquila* (aigle) désigne à la fois le mâle et la femelle ; *vis* (violence) a le nominatif et le génitif semblables. — 8. Il ne me serait pas difficile de prouver que, dans la

prima dñabus causis percurram breviter : quod et tum enim de copia verborum scribam, erit retractandum ; et quod et, de tribus tertium quod est, habet suas permultas ac magnas partes.

3. Declinatio inducta in sermones non solum Latinis, sed omnium hominum, utili et necessaria de causa : nisi enim illa esset factum, neque discere tantum numerum verborum possemus ; infinite enim sunt naturæ, in quas ea declinantur : neque que didicissemus, ex his, que inter se rerum cognatio esset, appareret. At nunc ideo videmus, quod simile est, quod propagatum. *Legi* ubi declinatum est a *lego*, quo simul apparent, quodammodo eadem dici et non eodem tempore factum : ut si verbi gratia alterum horum diceretur *Priamus*, alterum *Hecuba* ; nullam unitatem asignificaret, quæ apparet in *lego* et *legi*, et in *Priamus* et *Priamo*. — 4. Ut in hominibus quedam sunt agnationes ac gentilitates, sic in verbis : ut enim ab *Æmilio* homines orti *Æmilii*, ac gentiles ; sic ab *Æmili* nomine declinata voces in gentilitate nominati ; ab eo enim, quod est impositum recto casu *Æmilius*, orta *Æmili*, *Æmiliū*, *Æmilio*, *Æmiliorum* ; et sic reliqua, ejusdem quæ sunt stirpis. — 5. Duo igitur omnino verborum principia, impositio et declinatio ; alterum ut fons, alterum ut rivus. Imposita nomina esse voluerunt

quam paucissima, quo citius ediscere possent : declinata quam plurima, quo facilius omnes, quibus ad usum opus essent, dicerent. — 6. Ad illud genus quod prius, historia opus est ; nisi descendendo enim, aliter id non pervenit ad nos : ad reliquum genus quod posterius, ars ; ad quam opus est patris præceptis, quæ sunt brevia. Quæ enim ratione in uno vocabulo declinare didiceris, in infinito numero nominum uti possis : itaque novis nominibus allatis in consuetudinem, sine dubitatione eorum declinatus statim omnis dicit populus ; etiam novicii seti vincti in magna familia cito omnium conservorum nominis recto casu accepto in reliquis obliquis declinant. — 7. Quæ si nonnunquam offendunt, non est mirum : etenim illi qui primi nomina imposuerunt rebus, fortasse an in quibusdam sint lapsi ; voluisse enim putant singularis res notare, ut ex his in multitudinem declinaretur, ab *homine* *homines* ; sic *mares* *liberos* voluisse notari, ut ex his *femina* declinarentur, ut est ab *Terentio* *Terentia* ; sic in recto casu quas imponerent voces, ut illinc essent futuri quæ declinarentur : sed hæc in omnibus tenere nequissæ, quod et una dicitur *scopa*, et *mas* et *femina* *aquila*, et recto et obliquo vocabulo *vis*. — 8. Quor hæc non tam sint in culpa, quam putant, pleraque solvere non difficile, sed nunc non necesse ; non enim quid potuerint adsequi, sed quid vo-

plupart des mots de cette espèce, il n'y a pas eu autant de leur faute qu'on le pense : mais cela n'est pas nécessaire ici; car ce qui importe à mon dessein, c'est de constater ce qu'ils ont voulu faire, et non ce qu'il ne leur a pas été donné de faire; d'autant qu'il est aussi facile, par exemple, de tirer *scopa* de *scopæ*, qu'il l'eût été de tirer *scopæ* de *scopa*, si *scopa* était le mot primitif.

9. J'ai exposé la raison de la déclinaison des mots, qui était, comme je l'ai dit au commencement de ce livre, un des trois points que je me suis proposé d'étudier. Je vais maintenant passer en revue, mais sommairement et d'une manière générale, les différentes formes de déclinaisons, dont les mots sont susceptibles. Il y a deux genres de mots : des mots féconds, dont la déclinaison engendre une multitude de formes diverses, comme *lego* (je lis), *legis* (tu lis), *legam* (je lirai), etc.; des mots stériles, qui ne sont susceptibles d'aucune modification, comme *etiam* (aussi), *vix* (à peine), *cras* (demain), *magis* (plus), *quor* (pourquoi). — 10. On conçoit, en effet, que les mots servant à désigner des idées invariables devaient être également invariables, de même que, dans une maison où il n'y a qu'un seul esclave, cet esclave n'a besoin que d'un nom; tandis que, dans une maison où il y en a plusieurs, chaque esclave a besoin de plusieurs noms, pour qu'on puisse le distinguer de ses compagnons. Ainsi les mots et les noms qui expriment des idées variables doivent nécessairement subir des modifications correspondantes à ces idées; tandis que les mots qui ne servent qu'à unir les mots entre eux, sont ordinairement invariables et ressemblent à une courroie, qui peut également servir à attacher un homme, un cheval,

etc. Quand nous disons, par exemple : *sous le consulat de Tullius et d'Antonius*, nous sentons que la conjonction *et* peut unir non-seulement les noms de deux consuls quelconques, mais encore tous les noms et tous les mots sans exception.

11. Il y a deux espèces de mots déclinaibles, si, à l'exemple de Dion, nous distinguons trois sortes de mots : 1° ceux qui ont des cas; 2° ceux qui ont des temps; 3° ceux qui n'ont ni cas ni temps. Aristote distingue deux parties d'oraison, les *vocables* et les *verbes* : les *vocables*, comme : un *homme*, un *cheval*; les *verbes*, comme : il *lit*, il *court*. — 12. De ces deux espèces de mots, les uns sont principaux, et les autres secondaires : principaux, comme : un *homme*, il *écrit*; secondaires, comme *savant*, *savamment*. On dit, en effet : un *homme savant*, il *écrit savamment*. Viennent ensuite le lieu et le temps, puisqu'on ne peut exister ou faire quelque chose que dans un lieu et dans un temps. Remarquons toutefois que l'idée de lieu se raita che plus particulièrement à l'idée d'être, et l'idée de temps à celle d'action. — 13. Le nom précède donc tous les autres mots; après lui vient le verbe. Nous nous conformerons à cet ordre naturel, et nous commencerons par la déclinaison des noms.

14. Les déclinaisons des noms sont intrinsèques, comme *Terentius*, *Terenti*, ou extrinsèques, comme *equus* (cheval), *equiso* (écuyer). Les uns désignent les mêmes choses; les autres, des choses différentes. Les déclinaisons intrinsèques sont relatives ou à la chose dont on parle ou à la personne qui parle. Dans le premier cas, elles dérivent de la chose entière ou d'une partie de la chose : de la chose entière, comme *hominculus* (petit homme), de *homo* (homme); *capitulum*

huerint, ad hoc quod proprium silum, refert, quod nihilo minus declinari potest ab eo quod imposuerunt scopæ, scopa, quam si imposuissent scopæ, ab eo scopæ; sic alia.

9. Causa, inquam, quor ab impositis nominibus declinarint, ea est quam ostendi. Sequitur, in qua voluerint declinari aut noluerint, ut generatim ac summam, item in formis. Duo enim genera verborum : unum fecundum, quod declinando multas ex se parit disparilis formas, ut est *lego*, *legis*, *legam*, sic alia : alterum genus sterile, quod ex se parit nihil, ut est *etiam*, *vix*, *cras*, *magis*, *quor*. — 10. Quarum rerum usus erat simplex, simplex ibi etiam vocabuli declinatus, ut in qua domo unus servus, uno servili opus nomine; in qua multi, pluribus. Igitur et in his rebus, que verba sunt et nomina, quod discrimina vocis plura, propages plures; et in his rebus, que copule sunt ac jungunt verba, quod non opus fait declinari in plura, fere singula sunt : uno enim loro alligare possis vel hominem vel equum vel aliud quod, quicquid est quod cum altero potest alligari. Sic quod dicimus in loquendo, consul fuit Tullius et Antonius : eodem illo et omnis binos consules colligare possumus, vel dicam amplius, omnia nomina. atque ideo etiam omnia verba; cum

fulmentum ex una syllaba, illud *et*, maneat unum. Quare duce natura, institutum est, ut que imposita essent vocabula rebus, ne ab omnibus his declinatus putarent.

11. Quorum generum declinationes oriuntur, partes orationis sunt duæ, si, item ut Dion, in tris dividerimus partes res, que verbis significantur : unam, que adsignificat casus : alteram, que tempora : tertiam, que neutrum. De his Aristoteles orationis duas partes esse dicit, vocabula et verba, ut *homo* et *equos*, et *legit* et *currit*. — 12. Ultriusque generis et vocabuli et verbi quedam priora, quedam posteriora : priora, ut *homo*, *scribit*; posteriora, ut *doctus* et *docte*; dicitur enim *homo doctus*, et *scribit docte*. Hæc sequitur et locus et tempus, quod neque *homo*, nec *scribit* potest sine loco et tempore esse : ita ut magis sit locus homini conjunctus, tempus scriptioni. — 13. Quom de his nomen sit primum (prius enim nomen est, quam verbum temporale; et reliqua posteriora, quam nomen et verbum : prima igitur nomina) : quare de eorum declinatione, quam de verborum, ante dicam.

14. Nomina declinantur aut in eorum rerum discrimina, quarum nomina sunt; ut a Terentius, *Terenti* : aut in eas res extrinsecus, quarum ea nomina non sunt, ut ab

{petite tête), de *caput* (tête); *homines* (hommes), de *homo*, et, en sens inverse, *cervix* (cou), qu'on trouve dans les poèmes d'Hortensius, de *cervices*, dont le singulier n'est pas en usage — 15. Ou d'une partie de la chose, soit du corps, comme *mammosæ* (qui a de grosses mamelles), de *mamma* (mamelles); *manubria* (un manche), de *manus* (main); soit de l'âme, comme *prudens* (prudent, savant), de *prudencia* (prudence, science); *ingeniosi* (spirituels), de *ingenium* (esprit). Ces mots ne désignent que des sentiments calmes; mais, pour en exprimer de plus vifs, l'âme a donné naissance à *strenui* (actifs, courageux), par exemple, de *strenuitas* (activité, courage); à *nobiles* (nobles), de *nobilitas* (noblesse). Ainsi de *pugnare* (lutter) on a fait *pugiles* (lutteurs); de *currere* (courir), *cursores* (coureurs). De même que les déclinaisons se tirent tantôt de l'âme, tantôt du corps, elles se tirent aussi de choses extérieures, comme *pecuniosi* (riches en argent), *agrarii* (riches en terres).

16. Les déclinaisons relatives à la personne qui parle ont pour fin de lui donner le moyen de déterminer, en parlant d'une autre, ce qu'on appelle le nominatif, le datif, l'accusatif, et les autres modifications de noms qui ont passé de la langue grecque dans la nôtre. On s'accorde à en reconnaître cinq : le nominatif, *Hercules*; l'ablatif, *Hercule*; l'accusatif, *Herculem*; le datif, *Herculi*; le génitif, *Herculis*. — 17. A l'égard des adjectifs, comme les qualités qu'ils désignent peuvent être plus ou moins prononcées dans le sujet auquel ils se rapportent, on a créé une autre espèce de déclinaison, comme *candidum* (blanc), *candidius* (plus blanc), *can-*

didissimum (très-blanc); et ainsi des autres adjectifs.

18. Les déclinaisons extrinsèques sont, par exemple, *equile* (écurie), de *equus* (cheval); *ovile* (bergerie), de *ovis* (brebis), etc. : au contraire de celles dont j'ai parlé plus haut, et qui consistent à changer *pecunia* en *pecuniosus*, *urbs* (ville) en *urbanus* (urbain), *ater* (noir) en *atratus* (noirci). Au nombre des déclinaisons extrinsèques il faut ranger aussi celles qui d'un nom d'homme font un nom de lieu, et réciproquement, comme : *Roma*, de *Romulus*, et *Romanus*, de *Roma*. — 19. Les déclinaisons qui ont pour principe une chose extérieure sont assez variées. Ainsi, autre est la déclinaison d'un nom de famille, comme *Latonius* (fils de Latone), *Priamidæ* (fils de Priam); autre est la déclinaison qui a pour principe une action, comme *præda* (proie), de *prædari* (voler, piller); *merces* (recompense), de *mereri* (mériter), etc. Je pourrais citer d'autres exemples de cette espèce de déclinaison; mais comme il est facile de s'en rendre raison, et que d'ailleurs il me reste beaucoup à dire, je passe à un autre point.

20. La distinction du temps en *passé*, *présent* et *futur*, a donné naissance à une triple déclinaison du verbe : *saluto* (je salue), *salutabam* (j'ai salué), *salutabo* (je saluerai). De même la distinction de la personne qui parle, de celle à qui l'on parle, et de celle de qui l'on parle, a également donné naissance à une déclinaison correspondante. Je parlerai de ces deux sortes de déclinaisons en traitant de l'abondance des mots.

21. Des trois points que je m'étais proposé de considérer, j'en ai traité deux, savoir : la raison et la forme des déclinaisons. Il me reste à parler

equo *equiso*. In sua discrimina declinantur aut propter ipsius rei naturam, de quo dicitur, aut propter illius, qui dicit. Propter ipsius rei discrimina aut ab toto, aut a parte. Ab toto, ut ab homine *hominuculus*, ab capite *capitulum*: propter multitudine, ut ab homine *homines*; ab eo, quod alii dicunt, *cervices*, id Ortensius in poematis *cervix*. — 15. Quæ a parte declinat, aut a corpore, ut a *mamma* *mammosæ*; a manu *manubria*; aut ab animo, ut a prudentia *prudens*, ab ingenio *ingeniosi*. Hæc sine agitationibus; at ubi motus majores, item ab animo, ut ab strenuitate et nobilitate, *strenui* et *nobiles*. Sic a pugnando et currendo *pugiles* et *cursores*. Ut aliæ declinationes ab animo, aliæ a corpore : sic aliæ, quæ extra hominem, ut *pecuniosi*, *agrarii*, quod foris pecunia et ager.

16. Propter eorum qui dicunt, sunt declinati casus, uti is qui de altero diceret, distinguere posset, quom vocaret, quom daret, quom accusaret : sic aliæ ejusdemmodi discrimina, quæ nos et Græcos ad declinandum duxerunt. Sine controversia sunt quinque. Quis vocetur, ut *Hercules*; quemadmodum vocetur, ut *Hercule*; quo vocetur, ut ad *Herculem*; quom vocetur, ut *Herculi*; quom vocetur, ut *Herculis*. — 17. Propter ea verba quæ erant proinde

cognominala, ut *prudens*, *candidus*, *strenuus*, quod in his præleræ sunt discrimina propter incrementum, quod majus vel minus in his esse potest, accessit declinationum genus, ut a *candido*, *candidus*, *candidissimum* : sic a *longo*, *divite*, id genus alius, ut feret.

18. Quæ in eas res, quæ extrinsecus, declinantur, sunt ab equo *equile*, ab ovibus *ovile*, sic aliæ (hæc contraria illis quæ supra dicta, ut a pecunia *pecuniosus*, ab urbe *urbanus*, ab atro *atratus*); ut nunquam ab homine locus, ab eo loco homo, ut ab Romulo *Roma*, ab Roma *Romanus*. — 19. Aliquot modis declinata ea quæ foris; nam aliter qui a majoribus suis, *Latonius* et *Priamidæ*: aliter quæ a facto, ut a prædando *præda*, a merendo *merces*. Sic aliæ sunt, quæ circum ire non difficile; sed quod genus jam videtur, et aliæ urgent, omitto.

20. In verborum genere quæ tempora adsignificant, quod ea erant tria, præteritum, præsens, futurum : declinatio facienda fuit triplex, ut *saluto*, *salutabam*, *salutabo* : quom item personarum natura triplex esset, qui loqueretur, ad quem, de quo : hæc ab eodem verbo declinata; quæ in copia verborum explicabuntur.

21. Quoniam dictum de duobus, declinatio quor et in qua sit forma : tertium quod relinquunt, quemadmodum,

du troisième, c'est-à-dire de leur origine. Considérées sous ce rapport, les déclinaisons sont de deux sortes : *volontaires* et *naturelles*. Les déclinaisons volontaires sont celles qui ont pour cause la volonté de chacun. Ainsi, par exemple, trois personnes achètent chacune un esclave à Ephèse : la première donne à son esclave le nom d'*Artemidorus* ou d'*Artemas*, du nom du vendeur *Artemidorus* ; la seconde donne au sien celui d'*Ion*, dérivé d'*Ionie*, nom de la contrée ou l'esclave a été acheté ; enfin la troisième choisit celui d'*Ephesius*, dérivé du nom de la ville d'Ephèse. Ainsi de beaucoup d'autres choses. — 22. Les déclinaisons naturelles, au contraire, sont celles qui ont pour cause, non la volonté particulière de chacun, mais la volonté commune de tous. Ainsi, les noms une fois donnés, tout le monde les décline de la même manière, et dit, par exemple, *Artemidorus*, *Artemidori*, etc. ; *Ion*, *Ionis*, etc. ; *Ephesius*, *Ephesii*, etc. — 23. Quelquefois, ainsi que je le ferai voir ci-après, ces déclinaisons sont mixtes, c'est-à-dire naturelles et volontaires, et par conséquent disparates dans leurs modifications. Les Grecs et les Latins ont beaucoup écrit sur ce sujet. Les uns veulent qu'on observe ici les lois de l'analogie ; les autres veulent qu'on les néglige, et qu'on suive de préférence l'usage commun, ou *anomalie*. Pour moi, je pense qu'on doit suivre et l'analogie et l'anomalie, selon qu'il s'agit d'une déclinaison naturelle ou d'une déclinaison volontaire. — 24. Je me propose d'écrire six livres sur ces deux sortes de déclinaisons. Dans les trois premiers, je traiterai des règles de ces déclinaisons ; dans les trois autres, des conséquences de ces règles.

nunc dicetur. Declinationum genera sunt duo, voluntarium, et naturale. Voluntarium est, quo, ut quousque tulit voluntas, declinavit. Si tres quom emerunt Ephesi singulos servos, nonnunquam alius declinat nomen ab eo, qui vendit *Artemidorus*, atque *Artemidorum* sive *Artemam* appellat : alius a regione quod ibi erit, ab *Ionie*, *Ionas* ; alius quod Ephesi, *Ephesium* ; sive alius ab alia aliqua re, ut visum est. — 22. Contra naturalem declinationem dico, quæ non a singulorum oritur voluntate, sed a communi consensu. Itaque omnes, impositis nominibus, eorum item declinant casus, atque eodem modo dicunt hujus *Artemidoris*, et hujus *Ionis*, et hujus *Ephesii* : sic in casibus aliis. — 23. Cum utrumque nonnunquam accidat, et ut in voluntaria declinatione animadvertatur natura, et in naturali voluntas (quæ quousmodi sint, aperietur infra), quod utraque declinatione alia fiant similia, alia dissimilia : de eo Græci Latineque libros fecerunt multos ; partim quom alii putarent in loquendo ea verba sequi oportere, quæ a similibus similiter essent declinata, quæ appellatur *ὁμοειδής* : alii cum id neglegendum putarent ac potius sequendam dissimilitudinem, que in consuetudine est, quam vocant *ἑτεροειδής* : cum, ut ego arbitror, utrumque sit nobis sequendum ; quod in declinatione voluntaria sit anomalía, in naturali magis analo-

J'exposerai, dans le premier de ceux qui auront pour objet les règles des déclinaisons, ce qui a été dit contre l'analogie ou similitude ; dans le second, ce qui a été dit contre l'anomalie ou dissimilitude ; dans le troisième, ce qui a été dit sur la forme des similitudes. Je consacrerai donc trois livres distincts à la première partie, et autant de livres également distincts à la seconde.

25. Conformément à cette division, je vais exposer d'abord (et ce sera l'objet de ce livre) ce qui a été dit contre l'analogie, laquelle est dans les mots, comme *scribo* (j'écris), par exemple, et *scribam* (j'écrirai), *dico* (je dis) et *dicam* (je dirai), ce qu'elle est dans un jeune homme opposé à un vieillard, dans une jeune fille opposée à une vieille femme, c'est-à-dire un rapport. J'argumenterai d'abord contre l'analogie en général, puis contre l'analogie en particulier, d'après la nature du langage.

26. Tout langage doit avoir pour base l'utilité, laquelle consiste dans la clarté et la brièveté. Ce sont les qualités fondamentales du langage, et sans lesquelles un orateur ne peut que fatiguer ceux qui l'entendent. La clarté fait comprendre les choses ; la brièveté les fait comprendre vite. La première de ces qualités ne peut s'acquérir qu'en se conformant à l'usage ; la seconde dépend de l'orateur, et d'une volonté qui sait se maintenir dans de justes bornes. Or, ces deux qualités peuvent s'obtenir sans le secours de l'analogie ; donc l'analogie est inutile. En effet, on doit se mettre peu en peine de savoir si, d'après l'analogie, il faut dire *Herculi* ou *Herculis* au génitif, puisque ces deux locutions sont autorisées par l'usage, et qu'elles sont également courtes et claires. — 27. Il est

gia. — 24. De quibus utriusque generis declinationibus libros faciam bis ternos : prioris tris de earum declinationum disciplina ; posterioris, ex ejus disciplina propugnabimus. De prioribus primus erit hic : quæ contra similitudinem declinationum dicantur ; secundus, quæ contra dissimilitudinem ; tertius de similitudinum forma. De quibus que expediero, singulis tribus ; tum de alteris totidem scribere ac dividere incipiamus.

25. Incipiam, quod hujusce libri est, dicere contra eos qui similitudinem secuntur : quæ est, ut in ætate puer ad senem, puella ad anum, in verbis, ut est scribo scribam, dico dicam. Prius contra universam analogiam ; dein tum de singulis partibus a natura sermonis incipiam.

26. Omnis oratio cum debeat dirigi ad utilitatem, ad quam tum denique pervenit, si est aperta et brevis (quæ petimus, quod obscurus et longus orator est odio) ; et cum efficiat aperta, ut intellegatur ; brevis, ut et cito intellegatur ; et apertam consuetudo, brevem temperantia loquentis ; et utrumque fieri possit sine analogia : nihil ea opus est. Neque enim, utrum *Herculi* an *Herculis* clavam dici oporteat, si doceat analogia, quom utrumque sit in consuetudine, non neglegendum, quod acque sunt et brevía et aperta. — 27. Præterea quous utilitatis causa quæque res sit inventa, si ex ea quis id sit consecutus, amplius et

certain que, après avoir atteint le but d'utilité qui a fait établir une chose quelconque, il est tout à fait oiseux de se préoccuper d'un autre soin. Or si, en se conformant seulement à l'usage, on atteint le but de tout langage, qui est la signification et la clarté, on doit pareillement conclure que l'analogie est superflue.

28. Dans tout ce qui concerne les besoins de la vie, l'utilité est également la seule règle de notre conduite. Ainsi, dans les vêtements des hommes et des femmes, quoique la toge ne ressemble en rien à la tunique, ni l'étole au pallium, on n'a pas laissé d'accepter cette discordance. — 29. Pareillement dans les édifices, quoique l'atrium ne ressemble pas au peristyle, ni une chambre à coucher à une écurie, nous acceptons ces dissemblances à cause de l'utilité. C'est pourquoi les salles à manger d'hiver et d'été ont des portes et des fenêtres de forme différente. — 30. Si donc dans les vêtements, dans les édifices, dans les meubles, dans les aliments, en un mot dans tout ce qui concerne les besoins de la vie, regne la dissimilitude, pourquoi la condamnerions-nous dans le langage, dont la base fondamentale est l'utilité ?

31. On objectera peut-être qu'on doit se proposer dans le langage le double but de la nature, c'est-à-dire l'utilité et la beauté; que, dans nos vêtements, nous recherchons, non-seulement un préservatif contre le froid, mais encore l'élégance; que nous aimons à trouver dans une maison, non-seulement un abri et un asile, où la nécessité nous contraint à nous réfugier, mais encore un séjour agréable, où le plaisir nous retienne; que nous buvons avec plus de plaisir dans une coupe sculptée par la

seruari quom sit nimium otiosi, et cum utilitatis causa verba ideo sunt imposita rebus, ut ea significent, si id consequimur una consuetudine, nihil prodest analogia.

28. Accedit, quod, quæruncque usus causa ad vitam sint assumpta, in his necesse utilitatem quærere, non similitudinem; itaque in vestitu quom dissimilina sit virilis toga tunice, muliebris stola pallio; tamen inæqualitatem hanc sequimur nihilo minus. — 29. In edificiis, quom non videamus habere atrium ad *περιστυλον* similitudinem, et cubiculum ad equile; tamen propter utilitatem in his dissimilitudines potius quam similitudines sequimur; itaque et hiberna triclinia et æstiva non item valvata ac lenestrata facimus. — 30. Quare quom ut in vestitu, edificiis, sic in suppellectile, cibo, ceterisque omnibus que usu ad vitam sunt assumpta, dominetur inæqualitas: in sermone quoque, qui est usus causa constitutus, ea non repudianda.

31. Quod si quis duplicem putat esse summam, ad quas metas naturæ sit perveniendum in usu, utilitatis et elegantia; quod non solum vestiti esse volumus ut vite minus frigus, sed etiam ut videamur vestiti esse honeste; non domum habere ut simus in tecto et tuto solum, quo necessitas contruserit, sed etiam ubi voluptas retinere possit; non solum vasa ad victum habilia, sed etiam li-

main habile d'un artiste, que dans une sèbille grossière, parce que ce qui suffit aux besoins du corps ne suffit pas à ceux de l'esprit. Loin de favoriser les partisans de la similitude, cette objection, fondée sur l'alliance naturelle de l'utilité et du plaisir, justifie mon opinion; car c'est de la variété que naît le plus souvent le plaisir. — 32. C'est pour cela qu'on revêt d'un vernis différent des chambres de forme pareille, et que les lits n'ont point tous la même grandeur ni la même forme. Si la similitude était une condition nécessaire d'un bel ameublement, tous les lits auraient la même forme; ils seraient tous ornés de colonnes, ou sans colonnes; les lits de table seraient de la même hauteur que les lits destinés au coucher; et la vue d'un ameublement ou brille l'ivoire, et que l'art a embelli d'ornements divers, ne réjouirait pas plus nos yeux que celle de ces lits grossiers qui ont presque tous la même forme et sont faits de la même matière. C'est pourquoi, ou il faut nier que la diversité soit agréable, ou, puisqu'on ne saurait nier cette vérité, convenir que, en se complaisant dans la variété du langage, l'usage n'est point contraire à la nature.

33. Si nous sommes forcés d'observer l'analogie, nous avons à suivre ou celle qui est adoptée par l'usage, ou celle qui ne l'est pas. Dans le premier cas, nous n'avons pas besoin de préceptes, parce que, si nous suivons l'usage, l'analogie usuelle nous suivra d'elle-même; dans le second cas, nous sommes dans la nécessité de recourir à l'art. Supposons deux mots, comme *Juppitri* et *Maspitrem*: en dépit de votre répugnance, vous ne pouvez que suivre l'usage; car celui qui, dans ces deux mots, voudrait sub-

gura bella atque ab artifice (quod aliud homini, aliud humanitati satis est; quodvis sitienti poculum homini idoneum, humanitati, nisi bellum, parum); sed cum discesum est ab utilitate ad voluptatem: tamen in eo ex dissimilitudine plus voluptatis, quam ex similitudine, sepe capitur. — 32. Quo nomine et generis conclavia dissimiliter poliunt, et lectos non omnes parvis magnitudine ac figura faciunt. Quod si esset analogia petenda suppellectilis, omnes lectos haberemus domi ad eam formam, et aut cum fulcro, aut sine eo, nec, cum ad tricliniarem gradum, item ad cubicularem: neque potius delectarentur suppellectile, distincta quæ esset ex ebore, aliisque rebus disparibus figuris, quam grabatis, qui *ἀνά λόγον* ad similem formam plerumque eadem materia fiunt. Quare aut negandum, nobis disparia esse iuncta; aut quoniam necesse est conlitteri, dicendum, verborum dissimilitudinem quæ sit in consuetudine, non esse vitandam.

33. Quod si analogia sequenda est nobis: aut ea nobis observanda est quæ est in consuetudine, aut quæ non est. Si ea quæ est sequenda est: præceptis nihil opus est, quod, quom consuetudinem sequamur, ea nos sequetur; si, quæ non est in consuetudine, quæreremus: ut quisque duo verba in quattuor formis lincerit similiter, quamvis hæc nolemus, tamen erunt sequenda, ut *Juppitri*, *Mars-*

stituer l'analogie à l'usage, et dire *Juppitri*, *Marspitrem*, passerait à bon droit pour insensé. Il faut donc rejeter l'analogie qui n'est pas sauvegardée par l'usage.

34. S'il est vrai que des mots semblables doivent nécessairement avoir des dérivés semblables, il s'ensuit que des mots dissemblables doivent produire des dérivés dissemblables : ce qui pourtant n'a pas lieu ; car des mots semblables produisent des dérivés tantôt semblables, tantôt dissemblables, et réciproquement. Ainsi *bonus* et *malus* ont produit *bonum* et *malum* ; mais *Iupus* (loup) et *Iepus* (lièvre) ont produit *Iupo* et *Iepori*. Ainsi *Priamus* et *Paris* ont pour datifs *Priamo*, *Pari* ; et *Jupiter* et *oris* (brebis), *Jovi* et *ovi*.

35. Bien plus, non-seulement des mots semblables ont des dérivés dissemblables, mais les mêmes mots ont aussi des dérivés dissemblables ; et non-seulement des mots dissemblables ont des dérivés semblables, mais des mots dissemblables ont aussi les mêmes dérivés. Ainsi, quoique le nom d'Albe soit commun à deux villes, les habitants de l'une s'appellent *Albani*, et les habitants de l'autre, *Albenses*. Le nom d'Athènes est commun à trois villes, et cependant les habitants de ces trois villes s'appellent *Athenai*, *Athenais*, et *Athenæopolite*. — 36. On voit donc que des mots dissemblables ont très-souvent les mêmes dérivés, comme *Iuam*, par exemple, accusatif de *Iua* (expiation des Saturnales) et futur du verbe *Iuo* (laver, expier). La plupart des noms d'hommes et de femmes sont dissemblables au nominatif pluriel, comme *Terentiei*, *Terentia* ; et semblables au datif du même nombre pour les deux genres, comme *Terentiis*, *Terentiis*. *Plautus* et *Plautius*, dissemblables au no-

minatif, sont semblables au génitif, *Luci Plauti* et *Marci Plauti*.

37. Enfin, si l'on cherche la raison de l'analogie dans le nombre des mots semblables, elle doit être considérée moins comme une règle que comme une exception, parce que le nombre des mots dissemblables est beaucoup plus grand que celui des mots semblables. — 38. En effet, si l'analogie est une loi du langage, elle affecte ou le langage entier ou seulement une partie ; et si elle n'affecte pas le langage entier, il importe peu qu'elle en affecte une partie, de même que la blancheur des dents d'un Éthiopien ne suffit pas pour le faire ranger dans la classe des hommes blancs. Donc l'analogie n'est point une loi du langage.

39. Suivant les partisans de l'analogie, il est facile d'observer la similitude dans la dérivation ; et cette similitude résulte de celle des genres, des formes et des cas. Or, ceux qui définissent ainsi l'analogie ignorent deux choses : en quoi consiste véritablement la similitude, et à quoi elle se reconnaît. Donc, puisqu'ils ne peuvent nous indiquer la voie qu'il faut suivre, nous ne devons tenir aucun compte de ce qu'ils disent. —

40. Je leur demanderai, en effet, si la vertu d'un mot consiste dans le son des syllabes qui frappe l'oreille, ou dans la signification que perçoit l'intelligence, ou dans ces deux parties du mot. Si le son doit être semblable au son, il importe peu que ce qu'il signifie soit masculin ou féminin, que ce soit un nom ou un vocable, quoique, suivant mes adversaires, ces deux sortes de mots soient différentes. — 41. Si c'est, au contraire, dans la signification que doit exister la similitude, *Diona* et *Theona*, qui, à leurs yeux, sont presque identiques, deviennent pourtant dissemblables, si, entre autres exemples, l'un de ces noms désigne un

pitrem, quas si quis servet analogias, pro insano sit reprehendendus. Non ergo ea est sequenda.

34. Quod si oportet ita esse, ut a similibus similiter omnia declinentur verba, sequitur, ut ab dissimilibus dissimilia debeant fingi, quod non fit : nam et a similibus alia fiunt similia, alia dissimilia ; et ab dissimilibus partim similia, partim dissimilia. Ab similibus similia, ut a *bono* et *malis*, *bonum*, *malum*. A similibus dissimilia, ut ab *Iupus*, *Iepus* ; *Iupo*, *Iepori*. Contra ab dissimilibus dissimilia, ut *Priamus*, *Paris* ; *Priamo*, *Pari*. Ab dissimilibus similia, ut *Juppiter*, *oris*, et *Jovi*, *ovi*. — 35. Eo etiam magis ἀνομοιωτός non solum a similibus dissimilia finguntur, sed etiam ab isdem vocabulis dissimilia ; neque a dissimilibus similia, sed etiam eadem ab dissimilibus vocabulis fingi apparet ; quod cum due sint Albe, ab una dicuntur *Albani*, ab altera *Albenses* ; quom trias fuerint Athenæ, ab una dicti *Athenai*, ab altera *Athenais*, a tertia *Athenæopolite*. — 36. Sic ex diversis verbis multa facta in declinando inveniuntur eadem : ut quom dico ab Saturni *Iua Iuam*, et ab *Iuo*, *Iuam*. Omnia tere nostra nomina virilia et muliebria multitudinis, quom recto caso sunt, dissimilia, cum dandi, eadem : dissimilia, ut mares *Terentes*, femine *Terentia* ; eadem in dandi, viris *Te-*

rentais, et mulieribus *Terentiis*. Dissimile *Plautus* et *Plautius*, et commune *Luci Plauti* et *Marci Plauti*.

37. Denique si est analogia, quod in multis verbis est similitudo verborum ; sequitur, quod in pluribus est dissimilitudo, ut non sit in sermone sequenda analogia. — 38. Postremo, si est in oratione, aut in omnibus epus paribus est aut in aliqua ; et in omnibus non est, in aliqua esse parum est, ut album esse *Æthiopam* non satis est quod habeat candidos dentes : non est ergo analogia.

39. Quom ab similibus verbis quæ declinantur, similia fore polliceantur qui analogias esse dicunt, et cum simile tum denique dicant esse verbo verbum, ex eodem si genere, eadem figura, transitum de casu in casum similiter, ostendi possit : qui hæc dicunt, utrumque ignorant, et in quo loco similitudo debeat esse, et quemadmodum spectari solet, simile sit necne. Quas cum ignorant, sequitur ut quom analogiam dicere non possint, sequi non debeamus. — 40. Quæro enim, verbum utrum dicant vocem que ex syllabis confecta, eam quam audimus ; an quod ea significat, quam intellegimus ; an utrumque. Si vox voci esse debet similis, nihil refert, quod significat mas an femina sit : et utrum nomen an vocabulum sit, quod illi interesse dicunt. — 41. Sin illud quod significa-

enfant, et l'autre un vieillard ; celui-ci un homme blanc, celui-là un Éthiopien. Si la similitude doit affecter et la forme et la signification du mot, on aura de la peine à trouver un exemple de cette double analogie. Ainsi *Perpenna* et *Alphena* ne la renferment pas ; car *Perpenna* est un nom d'homme, et *Alphena* un nom de femme. Donc, puisqu'ils ne peuvent montrer en quoi consiste la similitude, en affirmant que les analogies existent, ils mentent évidemment. — 42. Ils ignorent également, comme je l'ai déjà dit, à quoi se reconnaît la similitude, et ils sont convaincus de leur ignorance par eux-mêmes ; car ils enseignent que la similitude ou la dissimilitude des eas directs s'observe en passant du nominatif au vocatif. Ce raisonnement est de la force de celui d'un homme qui, en voyant deux jumeaux, dirait qu'il ne peut juger s'ils se ressemblent ou non, tant qu'il n'a pas vu ceux dont ils sont nés. — 43. Or, pour juger si deux choses que l'on compare sont plus ou moins semblables, il n'est pas nécessaire de chercher ailleurs un point de comparaison. Donc, puisqu'ils ignorent à quoi la similitude se reconnaît, ils sont incompétents sur cette matière. J'aurais traité ce point avec plus de clarté, si, ayant à y revenir ultérieurement, je n'eusse voulu avant tout être bref. Il me suffit donc d'avoir touché ce qui regarde la nature générale des mots.

44. Je passe aux différentes parties de l'oraison ; et comme les grammairiens en distinguent un plus ou moins grand nombre, j'adopterai la division la plus usuelle. L'oraison se divise naturellement en quatre sortes de mots :

eux qui ont des eas, ceux qui ont des temps, ceux qui n'ont ni eas ni temps, et enfin ceux qui ont à la fois des eas et des temps. On appelle ces différents mots *appellatifs*, comme *Nestor*, *homo* (homme) ; *indicatifs*, comme *scribo* (j'écris), *lego* (je lis) ; *admiratifs*, comme *docte* (savamment), *commode* (convenablement) ; *conjonctifs*, comme *et*, *que*.

45. Les mots appellatifs sont de quatre espèces : *provocables*, comme *qui*, *quæ* ; *vocables*, comme *scutum* (bouclier), *gladius* (glaive) ; *noms*, comme *Romulus*, *Remus* ; *pronoms*, comme *hic*, *hæc* (celui-ci, celle-ci). Les vocables, et les noms sont aussi appelés *nominatifs*, et les deux autres espèces, *articles*. Les premiers sont *indéfinis* ; les seconds, *quasi-indéfinis* ; les troisièmes, *quasi-définis* ; et les derniers, *définis*. — 46. Chaque de ces espèces de mots se subdivise encore en trois parties relatives au genre, au nombre et au eas. Le genre est masculin, féminin ou neutre, comme *doctus*, *docta*, *doctum* ; le nombre est au singulier ou pluriel, comme *hic*, *hi* ; *hæc*, *hæc* ; le eas est, ou direct, comme *Marcus* ; ou oblique, comme *Marco* ; ou commun, comme *Jovis*.

47. Considérez maintenant chaque partie de l'oraison isolément, et vous verrez que partout les traces de l'analogie sont interrompues. Ainsi elle nous présente comme principe la triple forme du genre : *humanus*, *humana*, *humanum* ; puis, nous rencontrons des mots qui ne comportent que les deux premières formes, comme *ceruus*, *cerua* ; et enfin des mots qui n'en comportent qu'une, comme *aper*, etc. L'analogie ne se

tur, debet esse simile, *Diana* et *Theona* quos dicunt esse pæne ipsi geminos, inveniuntur esse dissimiles, si alter erit puer, alter senex, aut unus albus, alter Æthiops ; item aliqua re alia dissimile. Sin ex utraque parte debet verbum esse simile, non cito inveniuntur quin in altera utra te claudicat ; nec *Perpenna* et *Alphena* erit simile : quare alterum nomen virum, alterum mulierem significat. Quare quoniam, ubi similitudo esse debeat, nequeunt ostendere, impudentes sunt qui dicunt esse analogias. — 42. Alterum illud quod dixi, quemadmodum simile spectari oporteret, ignorare apparet ex eorum præcepto, quod dicunt, quom transierit et nominandi casibus in eos quos appellandi vocandi, tum denique posse dici rectos esse similes aut dissimiles ; dicat enim, ut si quis Monechmus geminos quom videat, sicut non posse judicare similesve sint, nisi qui ex his sint nati, consideravit, num discrepat inter se. — 43. Nihil inquam, quo magis minusve sit simile, quod conferas cum altero, ad judicandum extrinsecus oportet sumi. Quare cum ignorent, quemadmodum similitudo debeat sumi, de analogia dicere non possunt. Hæc apertius divissem nisi brevius eo nunc mallet, quod infra sunt planius usurpanda. Quare quod ad universam naturam verborum attinet, hæc attigisse modo satis est.

44. Quod ad partis singulas orationis, deinceps dicam ; quibus quoniam sunt divisiones plures, nunc ponam po-

tissimum jam qua dividitur. Oratio secunda ut natura in quatuor partis : in eam, qua habet casus ; et que habet tempora ; et qua habet neutrum ; et in qua est utrumque. Hæc vocant quidam appellandi, dicendi, admirandi, jungendi. Appellandi dicitur, ut *homo* et *Nestor* ; dicendi, ut *scribo* et *lego* ; jungendi, ut *et* et *que* ; admirandi, ut *docte* et *commode*.

45. Appellandi partes sunt quatuor, e quis dicta a quibusdam provocabula, que sunt ut *quis*, *quæ* : vocabula, ut *scutum*, *gladium* : nomina, ut *Romulus*, *Remus* : pronomina, ut *hic*, *hæc*. Duo media dicuntur nominatus : prima et extrema articuli. Primum genus est infinitum, secundum ut infinitum, tertium ut effinitum, quartum finitum. — 46. Hæc singularium triplicia esse debent quoad sexum, nullitadinem, casum. Sexum, utrum virile an muliebre an neutrum sit, ut *doctus*, *docta*, *doctum*. Multitudinem, unum an plura significet, ut *hic*, *hi*, *hæc*, *hæc*. Casum, utrum recto sit, ut *Marcus* ; an obliquo, ut *Marco* ; an commune, ut *Jovis*.

47. His discretis partibus singulas perspicere, quo facilius nusquam esse analogias quas sequi debeamus, videas. Nempe esse oportebat vocis formas ternas, ut in hoc, *humanus*, *humana*, *humanum* ; sed habent quædam binas, ut *ceruus*, *cerua* ; quedam singulas, ut *aper*, et sic multa. Non ergo est in hujusmodi generibus ana-

retrouve donc pas ici. — 48. Dans le nombre, *pater* et *patres*, par exemple, nous offrent la duplicité comme une règle générale; mais *cicer* (pois), *siser* (chervis), et beaucoup d'autres, n'ont point de pluriel; *salinæ* (salines), *balneæ* (bains), etc., n'ont point de singulier. Réciproquement, *balneum*, usité au singulier, ne l'est point au pluriel. Ce mot, qui est de la même classe que *prædium*, devrait faire, au pluriel, *balnea*, comme *prædium* fait *prædia*; et cependant cela n'a pas lieu. Donc, l'analogie manque encore ici. — 49. Il y a des mots qui ont à la fois des cas directs et obliques, comme *Juno*, *Junonis*; il y en a d'autres qui n'ont que le cas direct, comme *Jupiter*, *Maspiiter*, et d'autres qui n'ont que les cas obliques, comme *Jovis*, *Jovein*. L'analogie ne se retrouve pas non plus dans ces mots.

50. Recherchons-la encore dans les quatre espèces de mots que j'ai définies plus haut. D'abord, si l'analogie existait dans les articles indéfinis, de même que l'on dit *quis*, *quem*, *quojus*, on devrait dire *qua*, *quam*, *quojus*; et de même que l'on dit *quis*, *qui*, on devrait dire *qua*, *quæ*. Il y a en effet un rapport naturel entre *deæ bona quæ sunt*, et *deæ bona quæ est*, comme entre *quem*, *quis* et *quos*, *ques*; de sorte qu'on devrait dire *ques homines*, au lieu de *qui homines*, que l'usage a consacré. — 51. De même que l'on dit *is*, *ei*, au masculin, on devrait dire *ea*, *eæ*, au féminin, au lieu de *ea*, *ei*; de même encore, au lieu de *iis* pour les deux genres, on devrait dire *iis* pour le masculin, et *eis* pour le féminin; enfin, puisqu'on dit *is*, *ea*, au nominatif, l'analogie voudrait que le génitif féminin fût *eajus*; et cependant on dit *ejus* non-seulement pour le masculin et le féminin, mais encore pour le neu-

tre: *ejus viri*, *ejus mulieris*, *ejus pabuli*, quoi que le nominatif ait trois formes distinctes: *is*, *ea*, *id*. Je n'ai fait qu'effleurer cette partie, qui est très-épincuse, persuadé que les copistes la reproduiraient avec peu d'exactitude.

52. Je passe aux mots qui tiennent le plus de la nature indéfinie des articles, et qu'on appelle vocables, comme *homo*, *equus*. Ces mots sont susceptibles de quatre sortes de déclinaisons: *nominative*, comme *equile* (écurie), de *equus* (cheval); *casuelle*, comme *equus*, *equum*; *augmentative*, comme *album* (blanc), *albius* (plus blanc); *diminutive*, comme *cistula* (petit panier), de *cista*. — 53. La première espèce comprend les vocables, dont le nominatif dérive d'une des quatre parties de l'oraison, comme *balneator* (baigneur), de *balnear* (bains). Cette déclinaison a ordinairement trois sources: ou un vocable, comme *venator* (chasseur), d'où *venabulum* (épieu); ou un nom, comme *Tibur*, d'où *Tiburs* (habitant de Tibur); ou un verbe, comme *currere* (courir), d'où *cursor* (coureur). L'analogie, comme vous allez le voir, n'a été observée dans aucun de ces mots. — 54. D'abord, bien que de *ovis* (brebis) et de *sus* (porc) on ait fait *ovile* (bergerie) et *suile* (toit à pores), on ne dit pas *bovile* par dérivation de *bos*, *bovis* (bœuf). Bien que *avis* (oiseau) et *ovis* se ressemblent, on n'a point formé *oviarium* de *ovis*, comme *aviarium* (volière) de *avis*, ni réciproquement *avile* de *avis*, comme *ovile* de *ovis*. De même, *cubatio* (action de se coucher) a produit *cubiculum* (chambre à coucher); et *sediculum*, dérivation naturelle de *sessio* (action de s'asseoir), n'existe pas. — 55. Si l'analogie s'étendait à toutes les déclinaisons, il s'ensuivrait que, de même que les bottiques ou l'on vend du vin, de la craie, ou des parfums, s'appellent *vi-*

logia. — 48. Et in multitudine ut unum significat *pater*, plures *patres*: sic omnia debuerint esse bina. Sed et singularia solum sunt multa, ut *cicer*, *siser*; nemo enim dicit *cicera*, *sisera*; et multitudinis sunt, ut *salinæ*, *balneæ*; non enim ab his singulari specie dicitur *salina* et *balnea*. Neque ab eo quod dicunt *balneum*, habet multitudinis consuetudo; nam, quod est ut *prædium*, *balneum*, debuerint esse plura, ut *prædia*, *balnea*, quod non est: non est ergo in his quoque analogia. — 49. Alia casus habent et rectos et obliquos, alia rectos solum, alia modo obliquos. Habent utrosque, ut *Juno*, *Juonis*: rectos modo, ut *Juppiter*, *Maspiiter*: obliquos solum, ut *Jovis*, *Jovein*: non ergo in his est analogia.

50. Nunc videamus illa quadripartita. Primum si esset analogia in indefinitis articulis: ut est *quis*, *quem*, *quojus*, sic diceretur *qua*, *quam*, *quajus*; et ut est *quis qui*, sic diceretur *qua*, *quæ*: nam est proportio sine simile, ut *deæ bona*, *quæ sunt*, sic *deæ bona quæ est*; et ut est *quem*, *quis*: sic *quos*, *ques*. Quare quod nunc dicitur, *qui homines*, dici oportuit *ques*. — 51. Præterea ut est ab *is ei*: sic ab *ea eæ* diceretur, quod nunc dicitur *ei*; pronuntiaretur ut in *is viris*, sic *eis mulieribus*; et ut est in rectis casibus *is*, *ea*, in obliquis esset *ejus*, *eajus*. Nunc

non modo in virili sicut in muliebri dicitur *ejus*, sed etiam in neutris articulis, ut *ejus viri*, *ejus mulieris*, *ejus pabuli*: cum discernimus in rectis casibus *is*, *ea*, *id*. De hoc genere parcius attigi, quod librarius hæc spinosiora indiligentius elaturus putavi.

52. De nominativis quæ accedunt proxime ad infinitam naturam articulorum atque appellantur vocabula ut *homo*, *equus*; eorum declinationum genera sunt quattuor: unum nominandi, ut ab equo *equile*: alterum casuale, ut ab equo *equum*: tertium augendi, ut ab albo, *albius*: quartum minuendi, ut a *cista cistula*. — 53. Primum genus, ut dixi, id est, cum aliqua parte orationis declinata sunt recto casu vocabula, ut a balneis *balneator*. Hoc ferè triplices habet radices: quod et a vocabulo oritur, ut a venatore *venabulum*: et a nomine, ut a Tibure *Tiburs*: et a verbo, ut a currendo *cursor*. In nullo horum analogiam servari videbis. — 54. Primum cum dicitur ut ab ove et *sue ovile* et *suile*, sic a bove *bovile* non dicitur; et cum simile sit *avis* et *ovis*, neque dicitur ut ab *avia-rium*, ab ove *oviarium*, neque ut ab ove *ovile*, ab ave *avile*; et cum debuerit esse, ut a cubatione *cubiculum*, sic a sessione *sediculum*, non est. — 55. Quoniam *taberna* ubi venit vinum, a vino *vinaria*, a creta *cretaria*, ab

nararia, de *vinum*; *cretaria*, de *creta*; et *unguentaria*, de *unguentum*, celles où l'on vend de la viande, des peaux, ou des chaussures, devraient s'appeler *carnaria*, de *caro*, *carnis*; *pelliararia*, de *pellis*; *calcearia*, de *calcei*, et non *laniena*, *pellesuina* et *satrina*. De même encore que *unus* (un) a produit *uni*; *tres* (trois), *trini*; *quatuor* (quatre), *quadri*, il serait plus conforme à l'analogie de dire *duini*, dérivé de *duo* (deux), au lieu de *binii*. Enfin *duigæ* serait plus régulier que *bigæ* (attelage de deux chevaux), et plus analogue à *quadrigæ* et *trigæ*. Je pourrais multiplier les exemples de ce genre, mais ceux que j'ai cités suffisent pour ma démonstration. — 56. Si les vocables qui dérivent des noms étaient également assujettis à la similitude, on devrait dire *Romenses* et *Albenses* pour désigner les habitants de Rome et d'Albe, comme on dit *Parmenses* pour désigner ceux de Parme, puisque les noms de ces trois villes, *Parma*, *Alba*, *Roma*, sont de la même nature; ou, de même qu'on dit *Romani* et *Nolani* (habitants de Nole), on devrait dire *Parmani* pour désigner ceux de Parme, puisque les noms de ces trois villes, *Roma*, *Nola*, *Parma*, sont pareillement de même nature. Pourquoi ne dirait-on pas non plus *Ilienus* par dérivation d'*Ilium*, aussi bien que *Pergamenus*, dérivé de *Pergamum*; *Pergamus* et *Pergama* pour le masculin et le féminin, aussi bien que *Ilius* et *Ilia*? Enfin, pourquoi ne dirait-on pas *Libyatici* par dérivation de *Libya*, avec autant de raison que *Asiatici*, dérivé de *Asia*?

57. Quant aux vocables dérivés des verbes, comme *scriptor* (écrivain), de *scribere* (écrire); *lector* (lecteur), de *legere* (lire), même anomalie dans leur déclinaison. Ainsi *amare* (aimer) a donné naissance à *amator*; *salutare* (saluer), à *saluta-*

tor; *cantare* (chanter), à *cantator*; on dit encore *lassus sum* METENDO, FERENDO (je suis las de moissonner, de porter); et cependant l'analogie ne se retrouve pas dans les vocables dérivés de *metendo* et *ferendo*; car on ne dit pas *fertor*, de même qu'on dit *messor* (moissonneur). Je pourrais citer une infinité de mots de cette espèce, où l'usage prévaut contre l'analogie.

58. Il existe en outre des vocables dérivés également des verbes, mais différents des vocables dont je viens de donner des exemples, en ce qu'ils ont à la fois des cas et des temps: ce qui leur a fait donner le nom de *participes*. La plupart de ces vocables ont les deux natures du verbe, comme *amo* (j'aime) et *amor* (je suis aimé), *seco* (je coupe) et *secor* (je suis coupé). Or, le verbe actif *amo* et tous les autres verbes de cette nature ont un participe présent et un participe futur, comme *amans* (aimant) et *amaturus* (devant aimer); mais ils n'ont point de participe qui désigne le passé, *ayant aimé*, par exemple: ce participe n'existe pas dans la langue latine. L'analogie manque donc ici comme ailleurs. Les verbes passifs *amor* (je suis aimé), *legor* (je suis lu), et tous les autres verbes de cette nature, ont un participe passé, comme *amatus* (ayant été aimé), et n'ont ni participe présent ni participe futur. — 59. L'analogie ne se retrouve pas davantage dans les verbes qui, comme *loquor* (je parle), *venor* (je chasse), ont, dans certains modes, la signification active avec la forme passive, et dans d'autres, comme le participe présent et le participe futur, une forme et une signification analogues. Ainsi on dit *loquens* et *venans*, *locutus* et *venaturus*: ce qui implique contradiction par rapport à *loquor* et *venor*. L'analogie est d'autant moins observée dans les verbes que j'ai cités, que, parmi ceux qui

unguento unguentaria dicitur: ἀναλογικῶς; si essent vocabula, ubi caro venit carnaria, ubi pelles pelliararia, ubi calcei calcearia diceretur; non *laniena* ac *pellesuina* et *satrina*. Et sicut est ab uno *uni*, a tribus *trini*, a quatuor *quadri*, sic a duobus *duini*, non *binii* diceretur; nec non ut *quadrigæ*, *trigæ*, sic potius *duigæ* quam *bigæ*. Permuta sunt hujuscæ generis, quæ quoniam admonitis perspicere potest, omitto. — 56. Vocabula quæ ab nominibus oriuntur, si ab similibus nominibus similia esse debent, dicemus, quoniam gemina sunt *Parma*, *Alba*, *Roma*, ut *Parmenses*, *Albenses*, *Romenses*; aut quoniam est similia *Roma*, *Nola*, *Parma*, dicemus ut *Romani*, *Nolani*, sic *Parmani*: et ut a *Pergamo*, ab *Ilio* similiter, *Pergamenus*, *Ilienus*; aut ut *Ilius* et *Ilia* mas et femina, sic *Pergamus* et *Pergama* vir et mulier. Et quoniam similia nomina sunt *Asia*, *Libya*, dicemus *Asiaticos* et *Libyaticos* homines.

57. Quæ vocabula dicuntur a verbis, ut a scribendo *scriptor*, a legendo *lector*, hæc quoque non servare similitudinem licet videre ex his: cum similiter dicatur ut ab *amando* *amator*, et ab *salutando* *salutator*, et ab *cantando* *cantator*; et cum dicatur *lassus sum* metendo, ferendo:

ex his vocabula non reddunt proportionem, quo non fit, ut *messor*, et *fertor*. Multa sunt item in hac specie, in quibus potius consuetudinem sequimur quam rationem verborum.

58. Præterea quomodo sint ab eadem origine verborum vocabula dissimilia superiorum, quod simul habent casus et tempora, quæ vocantur participia; et multa sint contraria, ut *amor* *amo*, *seco* *secor*: ab *amo* et *amatus* eram, ejus generis præteriti temporis fit, ut *amatus* eram, sum, ero; neque præteriti et futuri ab his fit. — 59. Non est ergo analogia; præsertim cum tantus numerus vocabulorum in eo genere interierit, quod dicimus in his verbis, quæ contraria non habent, *loquor* et *venor*: tamen dicimus *loquens* et *venans*, *locutus* et *venaturus*, quod secundum analogias non est: quotiam dicimus *loquor* et *venor*. Unde illa superiora minus servantur, quod ex his, quæ contraria verba non habent, alia efficiunt terna, ut ea quæ dixi, alia bina, ut ea quæ dicam, *currans*, *ambu-*

n'ont point la double nature de l'actif et du passif, les uns ont trois formes, comme ceux dont j'ai parlé, et les autres n'en ont que deux, comme *curvens, ambulans; cursurus, ambulaturus*; quant au participe passé, il n'existe pas dans ces verbes. — 60. On cherchera aussi en vain l'analogie dans les verbes fréquentatifs; car si, par exemple, on dit *cantitans*, par dérivation de *cantare*, on ne dit pas *amitans*, dérivation non moins naturelle de *amare*. Cette anomalie affecte non-seulement le singulier, mais encore le pluriel. Ainsi on dit *cantitantes*, et l'on ne dit pas *seditantes*.

61. Comme il existe une espèce de vocables qu'on appelle *composés*, et que, selon mes adversaires, on ne doit pas les comparer avec les mots simples, dont je me suis seulement occupé jusqu'à présent, je discuterai cette espèce de mots isolément. *Tibicines* (joueurs de flûte), par exemple, est composé de *tibia* (flûte) et de *canere* (chanter, jouer de) : pourquoi de *cithara* (luth), de *psalterium* (instrument à cordes), ou de *pandura* (id.), ne formerait-on pas *citharicen*, etc. si l'analogie est une loi invariable? Pourquoi, à l'imitation de *aditunus* (gardien d'un temple), composé de *ades* (temple) et de *tuere* (garder), ne dirait-on pas *atriunus*, par dérivation de *atrium* et de *tuere*, plutôt que *atriensis* (portier), que l'usage a préféré? On dit bien *aveps* (oiseleur), de *avis* (oiseau) et de *capere* (prendre) : pourquoi ne dirait-on pas *pisciceps*, de *piscis* (poisson) et de *capere*? — 62. Les fourneaux ou l'on purifie le cuivre, *ubi lavetur aes*, s'appellent *araria*, et cependant l'analogie exigerait *areclavinæ*. On dit *argentifodina* (mine d'argent), et l'on ne dit pas *ferrofodina* pour désigner une mine de fer. *Lapidicida* (tailleur de pierres) est usité, et *lignicida*, dérivation natu-

relle de *lignum* (bois) et de *cadere* (couper), ne l'est pas. On dit *aurifex* (orfèvre), et l'on ne dit pas *argentifex*. De même que *doctus* (savant) a pour corrélatif *indoctus* (ignorant), *salsus* (piquant, spirituel) devrait avoir pour corrélatif *insalsus*; et cependant on dit *insulsus* (fade, sot). Il est facile de tirer des conséquences de ces anomalies.

63. Il me reste à parler des cas, sur lesquels les partisans d'Aristarque insistent avec le plus d'opiniâtreté. Et d'abord, comme ils doivent le savoir, la loi de l'analogie veut que tous les noms et tous les articles aient le même nombre de cas. Or, les uns, comme les noms des lettres de l'alphabet, n'ont qu'un seul cas; les autres en ont trois, comme *praetium, praedii, praedio*; ceux-ci en ont quatre, comme *mel, mellis, melli, melle*; ceux-là en ont cinq, comme *quintus, quanti, quinto, quintum, quinte*; enfin d'autres en ont six, comme *unus, unius, uni, unum, une, uno*. Ou est l'analogie?

64. Je demanderai aussi avec Cratès pourquoi, à l'exemple des Grecs, qui donnent des cas aux noms des lettres, nous ne disons pas *alpha, alphi, alphas*. Si l'on me répond, comme à Cratès, que les noms de nos lettres ne sont pas latins, mais tout à fait étrangers, je demanderai à mon tour pourquoi les Grecs déclinent les noms qu'ils ont empruntés aux Latins, aux Perses et aux autres peuples étrangers. —

65. Car s'ils suivaient l'analogie, ils devraient ne donner qu'un seul cas aux mots phéniciens et égyptiens, et en donner plusieurs aux mots gaulois et autres. Car on dit, par déclinaison d'*alauda*, *alaudas*; et ainsi d'autres mots. Si, d'un autre côté, mes adversaires m'objectent, ainsi qu'ils l'ont écrit, que les noms des lettres grecques ne doivent avoir qu'un seul cas, parce

lans, cursurus, ambulaturus; tertia enim praeteriti non sunt ut *cursus sum, ambulatus sum*. — 60. Ne in his quidem, quae saepius quid fieri ostendunt, servatur analogia: nam ut est a cantando *cantitans*, ab amando *amitans* non est, et sic multa. Ut in his singularibus, sic in multitudinibus; sicut enim *cantitantes, seditantes* non dicuntur.

61. Quoniam est vocabulorum genus quod appellant compositum, et negant conferri id oportere cum simplicibus de quibus adhuc dixi, de compositis separatim dicam. Cum ab tibisset canendo *tibicines* dicantur, quaerunt, si analogias sequi oporteat, cur non a cithara et psalterio et pandura, dicamus citharicen et sic alia. Si ab aede et templo *aditunus* est, cur non ab atrio et templo potius *atriunus* sit quam *atriensis*? Si ab avibus capiendis *aveps* dicatur, debuisse autem ex piscibus capiendis, ut *aveps*, sic piscem dici. — 62. Ubi lavetur aes, *ararias*, non *areclavinæ* nominari; et ubi foditur argentum, *argentifodinas* dici, neque ubi foditur ferrum, *ferrofodinas*. Qui lapides cadunt, *lapidicidas*; qui ligna, *lignicidas* non dici. neque ut *aurifex*, sic *argentifex* in: non doctum

dici *indoctum*, non *salsum insulsum*. Sic ab hoc quoque fonte qui profundat, animal vertere est facile.

63. Relinquitur de casibus, in quo Aristarchei suos contendunt nervos. Primum si in his esset analogia, dicant debuisse omnes nominatus et articulos habere totidem casus: nunc alios habere unum solum ut literas singulas omnes; alios tres ut *praedum, praedi, praedio*; alios quattuor ut *mel, mellis, melle, melli*; alios quinque ut *Quintus, Quanti, Quinto, Quintum, Quinte*; alios sex ut *unus, unius, uni, unum, une, uno*. Non esse ergo in casibus analogias.

64. Secundo, quod Crates, quor quae singulos habent casus ut literae Graecae, non dicantur *alpha, alphi, alphas*? Si idem mihi respondebitur quod Crateti, non esse vocabula nostra, sed penitus barbaria; quaeram, quor idem nostra nomina et Persarum et caeterorum quos vocant barbaros, cum casibus dicant. — 65. Quare si esset analogia, aut ut Penicium et Egyptiorum vocabula, singulis casibus dicerent, aut pluribus, ut Gallorum ac caeterorum. Nam dicunt ab *alauda alaudas* et sic alia. Sed, quod scribitur, dicent, quod Penicium sit, singulis

qu'elles viennent des Phéniciens, je leur demanderai pourquoi les Grecs ne donnent que cinq cas, au lieu de six, aux mots qu'ils nous empruntent. Or cela est une anomalie.

66. D'après l'analogie, les cas, suivant eux, devraient avoir une seule forme; et cependant il n'en est pas ainsi. Car l'usage permet de dire également *ori*, *ari*, et *ave*, *ore*, à l'ablatif singulier; *puppis*, *restis*, et *puppis*, *restes*, au nominatif pluriel; *civitatum*, *parentum*, et *civitatium*, *parentium*, au génitif pluriel; *montes*, *fontes*, et *montis*, *fontis*, à l'accusatif pluriel.

67. Si, d'après la loi de l'analogie, des mots semblables doivent produire des dérivés semblables, et qu'on fasse voir néanmoins qu'il n'en est pas ainsi dans la réalité, il s'ensuit qu'on ne doit tenir aucun compte de cette loi. Or, on peut faire voir qu'il n'en est pas ainsi. Quoi de plus semblable, en effet, que *gens*, *mens*, *dens*? Cependant le génitif et l'accusatif pluriel de ces mots ne se ressemblent pas; car on dit, au génitif, *gentium*, *mentium*, *dentum*, et, à l'accusatif, *gentis*, *mentes*, *dentes*. — 68. Parcillemeut, puisque *sciurus* (écureuil), *lupus* (loup) et *lepus* (lièvre), sont semblables au nominatif, pourquoi ne dirait-on pas au datif, d'après l'analogie, *sciuro*, *lupo*, *lepo*? Si l'on répond que cela tient à ce que l'on dit au vocatif *sciure*, *lupe*, *lepus* (car je ne fais ici que reproduire la réponse d'Aristarque à Crates, qui prétendait que *Philomedes*, *Heracides*, *Melicertes*, étaient des mots semblables, et à qui Aristarque objecta qu'ils ne l'étaient pas, parce que, au vocatif,

Φιλομήδης fait Φιλόμηδες; Ἡρακλείδης, Ἡρακλείδης; et Μελικέρτης, Μελικέρτα); si l'on répond, dis-je, que cela tient à ce que ces mots ne sont pas semblables au vocatif, cette réponse prouve que celui qui la fait ne comprend pas ce dont il est question.

— 69. Car répondre que des mots ne sont pas semblables au nominatif parce qu'ils sont dissemblables dans les cas obliques, c'est se placer en dehors des choses que l'on compare, pour savoir si ces choses se ressemblent ou non. — 70. Poursuivons. Puisqu'on dit *aves*, *oves*, *sues*, pourquoi ne dirait-on pas *ovium*, *avium*, *suum*? Pourquoi dit-on *dii Penates*, *dii Consentes*, et non *dei*, comme *rei*, *ferrei*, puisqu'on dit au nominatif singulier *deus*, *reus*, *ferreus*? — 71. *Deorum Consentium* ne serait-il pas plus conforme à l'analogie que *deum Consentum*? *denariorum*, que *denarium*? On dit en effet *denarius*, comme *Vatinius*, *Manilius*: pourquoi ne dirait-on pas *denarium*, comme *Vatinorum*, *Maniliorum*? mille *assariorum*, plutôt que *mille assarium* (mille as), prix du louage d'un cheval public? car *assarius*, dont le nominatif pluriel est *assarii*, devrait faire régulièrement *assariorum*. — 72. La seconde syllabe de *Hectorem*, *Nestorem*, accusatifs de *Hector*, *Nestor*, devrait être longue, comme dans *quastorem*, *praetorem*, accusatifs de *quastor*, *prator*. Ou est l'analogie entre *quibus* et *his*? Pourquoi ne dirait-on pas *hibus quibus*, à l'imitation de *his quis*, *ei qui*? — 73. On dit, il est vrai, *patrifamilii*, mais, d'après l'analogie, on ne devrait pas dire *paterfamilias*, mais *paterfamilie*; car *familia* devrait faire au

casibus ideo eas literas Græcas nominari; sic Græci nostra senis casibus, quibus non, dicere debeant: quod cum non faciunt, non est analogia.

66. Quæ si esset, negant nullum casum duobus modis debuisse dici, quod fit contra. Nam sine reprehensione vulgo alii dicunt in singulari hæc *ori* et *ari*, alii hæc *ave* et *ore*. In multitudinis hæc *puppis*, *restis*, et hæc *puppis*, *restes*. Item quod in patrico casu hoc genus dispariliter dicatur *civitatum*, *parentum*, et *civitatium*, *parentium*: in accusandi hos *montes*, *fontes*, et hos *montis*, *fontis*.

67. Item cum, si sit analogia, debeant a similibus verbis similiter declinatis similia fieri, et id non fieri ostendi possit, despicendam eam esse rationem. Atqui ostenditur: nam quid potest similibus esse quam *gens*, *mens*, *dens*? quom horum casus patriens et accusativus in multitudine sint disparilis: nam a primo fit *gentium* et *gentis*, utrobique ut sit I: ab secundo *mentium* et *mentis*, utrobique ut sit I: ab tertio *dentum* et *dentes*, ut in neutro sit I. — 68. Sic item, quoniam simile est recto casu *sciurus*, *lupus*, *lepus*, rogant, quor non dicatur proportione sciuro, lupo, lepo. Si responderetur, similia non esse, quod ea vocemus dissimiliter, sciure, lupe, lepus (sic enim respondere voluit Aristarchus Crateli; nam cum scripsisset similia esse *Philomedes*, *Heracides*, *Melicertes*, dixit non esse similia; in vocando enim cum

E brevi dici *Philomedes*, cum E longo *Heracide*, cum A brevi *Melicerta*: in hoc dicunt Aristarchum non intellexisse quod quaeretur, sic cum solverit.—69. Si enim, ut quidque in obliquis casibus discrepavit, dicere potuit, propter eam rem rectos casus non esse similes: quom quaeratur, duo inter se similia sint necne, non debere extrinsecus assumi cur similia sunt. — 70. Item si esset analogia, similiter, ut dicunt *aves*, *oves*, *sues*, dicent item, ut *ovium*, *avium*, *suum*. Si analogia est, inquit, cur populis dicit *dii Penates*, *dii Consentes*? cum sit, ut hic *reus*, *ferreus*, *deus*, sic hic *rei*, *ferrei*, *dei*? — 71. Item quaerunt, si sit analogia, cur appellant omnes aedes *deum Consentum* et non *deorum Consentum*? item quor dicatur mille *denarium*, non mille *denariorum*? est enim hoc vocabulum figura, ut *Vatinius*, *Manilius*, *denarius*: debet igitur dici, ut *Vatiniorum*, *Maniliorum*, *denariorum*: et non equom publicum mille *assarium* esse, sed mille *assariorum*; ab uno enim *assario* multi *assarii*, ab eo *assariorum*. — 72. Item secundum illorum rationem debemus secundis syllabis longis dicere *Hectorem*, *Nestorem*: est enim ut *quastor*, *prator*, *Nestor*; *quastorem*, *praetorem*, *Nestorem*, *questoris*, *pratoris*, *Nestoris*. Et non debuit dici: *quibus das*, *his das*; est enim, ut ei qui, *his quis*; ac sicut *quibus hibus*. — 73. Quom dicatur de *patrifamilii*, si analogias sequi vellent, dicere non deberunt hic *paterfamilias*, quod est ut

gentilii *familia*, de même que *Atinia*, *scatinia*, font *Atiniæ*, *scatinia*. On ne devrait pas dire non plus, au pluriel, *patres familias*, mais, comme Sisenna l'écrivit, *patres familiarum*. — 74. On a tort également d'observer l'usage, et de dire *boum* ou *boverum*, *Joum* ou *Joverum*, en parlant de troupeaux de bœufs ou de statues de Jupiter : ce qui constitue une anomalie avec *Jovis*, *bovis*, *struis*; *Jovem*, *bovem*, *struem*; *Jovi*, *bovi*, *strui*; et l'accord de ces mots dans les cas obliques aurait dû se retrouver dans les cas directs; tandis que l'usage, au contraire, a substitué *Juppiter* à *Jovis*, *bos* à *bovis*, *strues* à *strus*.

75. Je passe à la seconde espèce de déclinaison, comme *album*, *albius*, *albissimum*, qui est aussi un sujet de dispute entre les grammairiens. Là, comme ailleurs, l'analogie et l'usage se contrarient. Ainsi, par exemple, *salsum* et *calidum* font *salsius* et *caldius*, *salsissimum* et *caldissimum*; et cependant *bonum* et *malum*, qui devraient faire, par analogie, *bonius* et *malus*, *bonissimum* et *malissimum*, font *melius* et *optimum*, *pejus* et *peissimum*. — 76. Tantôt les trois degrés se trouvent réunis : *dulcis* (doux), *dulcior*, *dulcissimus*. Tantôt le premier manque : *pejus*, *peissimum*. Tantôt c'est le second : *cæsius* (bleu), *cæssissimus*. Enfin, *mane* (matin), *optimum* (très-bon), *melius* (meilleur), n'ont point de correctifs. — 77. On dit *macer*, *macerimus*; *sacer*, *sacerimus*; *tener*, *tenerimus*; mais l'analogie ne se retrouve plus dans le second degré : *maerior* et *tenerior*, dont l'un a trois syllabes, et

l'autre quatre. On dit encore *candidissimus*, *candidissima*; *pauperrimus*, *pauperrima*; et l'on ne dit pas *pauper*, *paupera*, à l'imitation de *candidus*, *candida*. Pourquoi l'usage n'a-t-il pas adopté *frugalissimus*, *frugalissima*; *frugus*, *fruga*, conformément à *doctus*, *docta*; *doctissimus*, *doctissima*? — 78. *Sapiens* et *diligens*, *sapientior* et *diligentior*, se disent pour le masculin et le féminin; mais au superlatif il n'en est plus de même, et l'on dit *sapientissimus*, *diligentissimus*, pour le masculin; *sapientissima*, *diligentissima*, pour le féminin. Je pourrais multiplier les exemples; mais ceux que je viens de donner suffisent pour démontrer que l'analogie n'est point une loi dont on ne puisse se départir.

79. Dans les déclinaisons qui indiquent la diminution, comme *cista* (panier), *cistula*, *cistella*, la similitude est également en défaut. Ainsi dans *macer*, *maericulus*, *macellus*; *niger*, *nigriculus*, *nigellus*, le second degré n'est point conforme à l'analogie. Dans *avis*, *avicula*, *avicella*; *caput*, *capitulum*, *capitellum*, même défaut de rapport entre le dernier degré et les deux autres. Les nombreuses dissimilitudes qui se rencontrent dans cette espèce de déclinaisons prouvent que, ici comme ailleurs, l'usage doit être préféré à l'analogie. C'est la conclusion générale qu'il faut tirer de tout ce que j'ai dit relativement aux quatre espèces de vocables.

80. Il me reste à parler des noms, qui, comme je l'ai fait remarquer, diffèrent des vocables, en ce qu'ils sont définis et désignent des choses propres, comme *Paris*, *Helena*, tandis que les

Atinia, *Scatinia*, *familia*; sic una *Atinia*, *Scatinia*, *familia*. Item plures *patres familiaris* dicere non debuerunt, sed ut Sisenna scribit, *patres familiarum*. — 74. Neque oportebat consuetudinem notare, alios dicere *boum* greges, alios *boverum*; et signa alios *Joum*, alios *Joverum*; cum esset, ut *Jovis*, *bovis*, *struis*, et *Jovem*, *bovem*, *struem*, *Jovi*, *bovi*, *strui*; nec, cum hæc convenirent in obliquis casibus, dubitare debuerint in rectis propinquo-ribus; nunc in consuetudine, aliter dicere, pro *Jovis* *Juppiter*, pro *bovis* *bos*, pro *strus* *strues*.

75. Deinceps dicam de altero genere vocabulorum, in quo contentiones sunt, ut *album*, *albius*, *albissimum*, in quo item analogias non servari apparet. Nam cum sit simile *salsum*, *calidum*, et dicatur ab his *salsius*, *caldius*, *salsissimum*, *caldissimum*; debuit dici, quoniam simile est *bonum*, *malum*, ab his *bonius* et *malus*, *bonissimum* et *malissimum*; nonne dicitur *bonum*, *melius*, *optimum*? *malum*, *pejus*, *peissimum*? — 76. In aliis verbis nihil deest, ut *dulcis*, *dulcior*, *dulcissimus*; in aliis primum, ut *pejum*, *pejus*, *peissimum*; in aliis medium, ut *cæsius*, *cæsius*, *cæssissimus*. In aliis bina sunt quæ desunt ab eadem voce declinata, et ea ita, ut aliis desint secundum et tertium, ut in hoc *mane*, *manius*, *manissimum*; et tertium, ut in hoc *optimum* *optius*, *optum*; alias ut primum et tertium desit, ut a *melius* *melum*, *melissimum*. — 77. Præterea si dicerentur similiter, cum similia essent *macer*, *sacer*, *tener*, et *maerior*, *sacerimus*, *tenerimus*, non discreparet in his

maerior et *tenerior*, neque alia trisyllaba, alia quadrisyllaba fierent. Et si in his dominaretur similitudo, diceremus, ut *candidissimus* *candidissima*, *pauperrimus* *pauperrima*, sic *candidus* *candida*, *pauper* *paupera*; et ut *dicimus* *doctus* *docta*, *doctissimus* *doctissima*, sic diceremus *frugalissimus* *frugalissima*, *frugus* et *fruga*. — 78. Et si proportione essent verba, ut no vocabulo *dicimus* virum et mulierem *sapientem* et *diligentem*, et *sapientiozem* et *diligentiozem*, sic diceremus item, cum *pervenissimus* *adsumum*, quod nunc facimus aliter: nam virum *dicimus* *sapientissimum* et *diligentissimum*; feminam *sapientissimam* et *diligentissimam*. Quod ad vocabulorum horuj generis exempla pertinet, multa sunt reliqua; sed ea quæ dicta, ad judicandum satis sunt, quod analogias in collatione verborum sequi non debemus.

79. Magnitudinis vocabula cum possint esse terna, ut *cista*, *cistula*, *cistella*, in aliis media non sunt, ut in his *macer*, *maericulus*, *macellus*; *niger*, *nigriculus*, *nigellus*. Item minima in quibusdam non sunt, ut *avis*, *avicula*, *avicella*; *caput*, *capitulum*, *capitellum*. In hoc genere vocabulorum quoniam multa desunt, dicendum, non esse in eo potius sequendam, quam consuetudinem, rationem. Quod ad vocabulorum genera quatuor pertinet, ut in hoc potius consuetudinem, quam analogias dominari facile animadverti possit, dictum est.

80. Sequitur de nominibus, quæ differunt a vocabulis, ideo quod sunt finita ac significant res proprias, ut *Paris*, *Helena*, quom vocabula sint infinita ac res communis

vocables sont indéfinis et désignent des choses générales, comme *vir*, *mulier*. Les noms dérivent, ou d'autres noms, comme *Ilium*, de *Ilus*; *Ilia*, de *Ilium*; ou de vocables, comme *Albius*, de *albus* (blanc); *Atrius*, de *ater*, *atri* (noir). Or, cette déclinaison n'a aucun rapport avec celle de *Roma*, dérivée de *Romulus*. — ... 81 ... On devrait dire *Perpernus*, et non *Perperna*, dont la terminaison indique un nom féminin, de même qu'on dit *Arvernus* et *Arverna*, *Percelnus* et *Percelna*. Que si l'on dit *Marcus Perperna*, il faudrait dire, par analogie, *Lucius Ælia* et *Quintus Mutia*. Enfin, de même que l'on dit, par exemple, *Rhodium*, *Andrius*, par dérivation de *Rhodos* et *Andros*, pourquoi ne dirait-on pas *Cyzicicus*, au lieu de *Cyzicenus*? car ... — 82... *Athenæus* est le nom d'un rhéteur, quoique ce rhéteur ne soit pas d'Athènes, et ici l'analogie manque encore; car, parmi les noms propres, les uns sont empruntés à la ville natale; les autres n'ont pas cette origine; les autres enfin sont empruntés à des villes qui n'ont pas vu naître ceux qui les portent. — 83. Dans les villes municipales, la plupart des affranchis doivent leurs noms à celui de la ville où ils ont reçu la liberté, tandis que les esclaves des collèges et des temples, après leur affranchissement, empruntent leur nom nouveau à une autre circonstance. De même qu'un affranchi de *Faventia* est appelé *Faventius*; un affranchi de *Réate*, *Reatinus*, on aurait dû appeler *Romanus* un affranchi de Rome; mais l'usage, qui ne tient pas compte de l'analogie, a fait appeler *Romanen-*

ses les affranchis, nés d'esclaves publics, qui n'ont pas encore reçu le nom particulier que le magistrat, qui les affranchit, doit leur imposer. — 84. De là les noms de *Lesas*, *Ufenas*, *Carinas*, *Mæccenas*, qui...

LIVRE IX.

1. ... De ce nombre fut Cratès, célèbre grammairien, qui, s'appuyant de l'autorité du judicieux Chrysippe, à qui nous devons six livres sur l'anomalie, attaqua Aristarque et l'analogie; mais, comme ses écrits le font assez voir, il ne démêla pas l'intention de Chrysippe et d'Aristarque. Le premier, en effet, dans son traité sur l'anomalie, se propose de démontrer que souvent des mots dissemblables désignent des choses semblables, et réciproquement, ce qui est vrai; et le second, dans son traité sur l'analogie, veut qu'on suive la dérivation des mots, autant que l'usage peut le permettre. — 2. Or, ceux qui veulent que, dans le langage, on suive en partie l'usage, en partie l'analogie, ne doivent pas être accusés d'inconséquence, parce que l'usage et l'analogie ont plus d'affinité qu'on ne pense. — 3. L'analogie et l'anomalie sont nées, jusqu'à un certain point, de l'usage. Or, l'usage ayant pour fondement ce double principe, il s'ensuit qu'on ne doit rejeter ni l'anomalie ni l'analogie. De ce que l'homme est composé d'une âme et d'un corps, serait-il raisonnable d'induire que l'homme n'a point d'âme? — 4. Mais, pour rendre mon explication plus claire, et prévenir la confusion dans

désignent, ut *vir*, *mulier*. E quibus sunt alia nomina ab nominibus, ut *Ilium* ab *Ilo*, et *Ilia* ab *Ilio*: alia a vocabulo, ut ab *albo* *Albius*, ab *atro* *Atrius*. In neutris servata est analogia; nam et cum sit a *Romulo* *Roma*, proportione non est quod debuit esse.

81. . . . Perperna filia, non Perpernae (Perperna enim mulieris nomen) esse debuit et nata esse a Perperno, quod est ut Arvernus, Percelnus, Perpernus; Arverna, Percelna, Perperna. Quod si Marcus Perperna virile est nomen et analogia sequenda, Lucius Ælia et Quintus Mutia virilia nomina esse debebant. Item quæ dicunt ab Rhodo, Andro, Cyzico, Rhodius, Andrius, Cyzicenus, similiter Cyzicici dici debebat, et sic civis unusquisque. Nam ut . . .

82. . . . Athenæus dicitur rhetor nomine, etsi non sit Atheniensis, in hoc ipso analogia non est: quod alii nomina habent ab oppidis; alii aut non habent, aut non ut debent, habent. — 83. Habent plerique libertini a municipio manumissi; in quo, ut societatum et fautorum servi, non servarunt proportionem rationem. Et Romanorum liberti debuerunt dici, ut a Faventia Faventinus, ab Reate Reatinus, sic a Roma Romanus. At nominantur libertini orti a publicis servis, Romanenses, qui manumissi, ante quam sub magistratum nomina, qui eos liberarint, succedere coperint. — 84. Hinc quoque illa nomina Lesas,

Ufenas, Carinas, Mæccenas: quæ cum essent ab loco, ut Urbinas (et tamen Urbium), ab his debuerint dici ad nostrorum nominum similitudinem. . . .

LIBER NONUS.

1. . . . nesciunt docere quam discere, quæ ignorant. In quo fuit Crates nobilis grammaticus, qui fretus Chrysippo homine acutissimo, qui reliquit sex libros *περὶ ἀνομασιῶν*, hæis libris contra ἀναλογίαν atque Aristarchum est nixus, sed ita ut scripta indicant ejus, ut neutrum videatur pervidisse voluntatem; quod et Chrysippus de inæquabilitate cum scribit sermonis, propositum habet ostendere similes res dissimilibus verbis et similibus dissimiles esse vocabulis notatas (id quod est verum); et quod Aristarchus, de æquabilitate cum scribit et de verborum similitudine, quorundam inclinationes sequi jubet, quoad patiatur consuetudo. — 2. Sed ii qui in loquendo partim sequi jubent non consuetudinem, partim rationem, non tam discrepant, quod consuetudo et analogia conjunctiores sunt inter se, quam iei credunt. — 3. Quod est nata ex quadam consuetudine analogia, et ex hac consuetudine item anomalia; itaque consuetudo ex dissimilibus et similibus verborum quod declinationibus constat: neque anomalia neque analogia est repudianda, nisi si non est homo ex anima, quod est homo ex corpore et anima. — 4.

laquelle tombent ordinairement les partisans des deux opinions, je distingue trois espèces de rapports : 1^o le rapport de la nature et de l'usage, dont les conséquences sont différentes; car autre chose est de montrer les analogies des mots, autre chose de dire qu'il faut se conformer à l'analogie; 2^o le rapport du général et du particulier : l'analogie doit-elle s'étendre à tous les mots ou seulement au plus grand nombre? 3^o le rapport des personnes entre elles, par suite duquel la minorité doit céder à la majorité. — 5. En effet, autre est le peuple entier, autre l'individu; autre est la condition du poète, autre celle de l'orateur; car ils ne sont pas soumis aux mêmes lois. Ainsi le peuple entier doit, dans toute espèce de mots, se conformer à l'analogie, et si l'usage est vicieux, se corriger; mais l'orateur est tenu d'y déroger quelquefois, et le poète peut impunément franchir les barrières. — 6. Le peuple relève de lui seul, tandis que l'individu relève du peuple; de sorte que le peuple peut corriger sa manière de parler, de même que chaque individu peut corriger la sienne propre, si elle est vicieuse. Je n'ai pas le droit d'imposer mon usage au peuple; mais le peuple a le droit de m'imposer le sien. De même qu'un pilote obéit à l'art et à la raison, et que les gens de l'équipage obéissent au pilote, de même le peuple doit obéir à la raison, et chaque individu au peuple. C'est pourquoi si vous avez soin de distinguer les principes d'où je déduirai tour à tour mes conclusions, vous comprendrez aisément quand je me bornerai à constater ce qu'exigerait l'analogie, et quand je dirai qu'il faut s'y conformer;

et, dans le cas où l'usage doit céder à l'analogie, quand je parlerai relativement au peuple entier, et quand je parlerai relativement à l'individu.

7. Je traiterai d'abord de l'analogie, en faisant voir ce qui me semble la justifier et nous faire une loi de la suivre, jusqu'à un certain point, dans l'usage. Ensuite, passant aux griefs dont elle est l'objet, je les combattrai l'un après l'autre, en opposant, à ce que j'ai dit dans le livre précédent contre l'analogie, les raisons contraires qui la justifient, et que je n'ai point données dans le même livre.

8. On dit que, pour bien parler, il faut se conformer à l'usage et non à l'analogie, parce que, en ne se conformant pas à l'usage, on déplaît toujours, et parce que, en suivant l'analogie, on s'expose souvent à déplaire. Ce raisonnement est mal fondé, en ce que ceux qui se conforment à un usage bon en lui-même suivent en même temps l'analogie. — 9. En effet, dans les déclinaisons ou l'analogie et l'usage sont d'accord, nous suivons à la fois deux guides, et lorsque la déclinaison est defectueuse, nous réformons l'usage d'après l'analogie. De même que, dans la disposition d'une salle à trois lits, si la forme d'un de ces lits n'est pas semblable à celle des deux autres, ou si leur dimension n'est pas la même, nous réformons cette inégalité en consultant et l'usage et l'analogie; de même si, dans le langage, nous péchons contre la similitude, nous devons corriger cette anomalie d'après la loi d'analogie qui régit les autres mots.

10. On peut pecher dans les déclinaisons de deux manières, ou en suivant un usage vicieux,

Sed ea, quae dicam, quo facilius pervideri possint, prius de trinis copulis discernendum (nam confusim ex utraque parte pleraque dicuntur, quorum alia ad aliam referri debent summam) : primum de copulis naturae et usus; haec enim duo sunt quae exigunt diversa, quod aliud est dicere verborum analogias, aliud dicere uti oportere analogias; secundum de copulis multitudine ac finis, utrum omnium verborum dicatur esse analogiarum usus, an majoris partis; tertium de copulis personarum, qui eis debent uti, quae sunt plures.—5. Alia enim populi universi, alia singulorum, et de iis non eadem oratoris et poetae, quod eorum non idem jus. Itaque populus universus debet in omnibus verbis uti analogia, et si perperam est consuetus, corrigere se ipsum, quom orator non debeat in omnibus uti, quod sine offensione non potest facere, cum quae transire lineas impune possint.—6. Populus enim in sua potestate, singuli in illius; itaque ut suam quisque consuetudinem, si mala est, corrigere debet, sic populus suam. Ego populi consuetudinem non sum ut dominus, at ille meae est. Ut rationi obtemperare debet gubernator, gubernatori unusquisque in navi, sic populus rationi, nos singuli populo. Quare ad quancumque summam in dicendo referam, si animadvertes, intelliges, utrum dicatur analogia esse, an uti oportere ea; et quom possit, ut usus ad id quod oportet redigere; dici id in populum aliter, a in eum qui sit in populo.

7. Nunc jam primum dicam pro universa analogia, cur non modo videatur esse reprehendenda, sed etiam quom in usu quodammodo sequenda. Secundo de singulis criminibus, quibus rebus possint, quae dicta sunt contra, solvi, dicam ita, ut generatim comprehendam et ea quae in prioribus sunt dicta, et ea quae possunt dici, atque illic praeteriri.

8. Primum quod aiunt, qui bene loqui velint, consuetudinem sequi oportere, non rationem similitudinum, quod alterum si nequeat, sine offensione facere non possit; alterum si sequatur, quod sine reprehensione non sit tutum; errant; quod qui in loquendo consuetudinem, qua oportet uti, sequitur, eam sequitur non sine ratione.—9. Nam vocabula ac verba, quae declinantur similiter ac in consuetudine esse videmus, et ad eam confirmamus, et si quid est erratum, non sine ea corrigimus. Nam ut, qui trichium construantur si quem lectum de tribus quom impari posuerunt, aut de paribus minimum aut parum produxerunt, una corrigimus et ad consuetudinem communem et ad aliorum trichiorum analogias; sic si quis in oratione in pronuntiando ita declinat verba ut dicat dispartia, quod peccat redigere debemus ad ceterorum similitum verborum rationem.

10. Cum duo peccati genera sint de declinatione, unum quod in consuetudinem perperam receptum est, alterum quod nondum est, et perperam dicatur: unum dant non

ou en tombant dans une anomalie que l'usage n'a pas encore sanctionnée. Dans le premier cas, on accorde qu'il n'est pas permis de déroger à l'usage; dans le second, on conteste le droit de persister dans une anomalie que l'usage n'a point accréditée : de même qu'on permettrait de corriger le défaut d'un enfant qui s'amuserait à marcher de travers et à imiter l'allure de ceux qui ont les jambes tortues, et qu'on ne permettrait pas de remédier au même défaut, qui se serait invétéré par l'habitude. — 11. Il faudrait donc conclure de la qu'on cède à une tendresse peu judicieuse, en attachant des câbles aux genoux des enfants, pour corriger les imperfections de la nature. Or, on n'a jamais blâmé un médecin d'avoir guéri quelqu'un d'une maladie invétérée : pourquoi donc blâmerait-on celui qui réformerait un vice de langage, accrédité par l'usage? — 12. On n'a jamais reproché à Apelle, à Protogène, et autres peintres célèbres, de s'être écartés de la manière de leurs devanciers, tels que Myeon, Dioris, Arimna : pourquoi reprocherait-on à Aristophane d'avoir préféré la vérité à l'usage? — 13. Que si on a fait un titre de gloire à des hommes distingués dans la guerre ou dans d'autres arts d'avoir souvent dérogé au vieil usage, il faut donc rejeter l'opinion de ceux qui prétendent que l'usage doit l'emporter sur la raison. — 14. Quoi! non-seulement nous ne souffrons pas, mais encore nous punissons un citoyen qui a contracté l'habitude d'une conduite vicieuse; et nous ne corrigerions pas celui qui a contracté l'habitude d'un langage défectueux, d'autant que cette correction n'est accompagnée d'aucun châtement? — 15. Nous en-

voyons les enfants aux écoles pour apprendre l'orthographe, et nous n'enseignerions pas aux hommes ignorants les règles du langage?

16. De même qu'une nourrice n'ôte pas brusquement l'usage du lait à un enfant, mais le deshabitué peu à peu de cet aliment en l'accoutumant par degrés à un aliment plus fort; de même, dans la correction du langage des hommes, la transition doit être graduelle et mesurée. Les vices du langage sont peu ou profondément enracinés. Dans le premier cas, il faut s'empresser de les corriger; dans le second, il faut s'abstenir, autant que possible, de faire usage des locutions dont la réforme demande du temps : en s'oblitérant par la désuétude, elles deviendront ultérieurement plus susceptibles de correction. — 17. Le forum rejette ordinairement certaines locutions que l'esprit d'analogie veut introduire; mais alors c'est aux poètes, qui en cela ont beaucoup d'influence, et surtout aux poètes scéniques, d'accoutumer les oreilles du peuple à ces réformes du langage. Si la déclinaison de certains mots s'améliore ou se corrompt, c'est aux poètes qu'il faut en attribuer la cause. En effet, l'usage est sujet à la mutabilité, qui est une condition du mouvement, et partant sujet à se corrompre ou à se perfectionner. Quant à l'influence des poètes, elle est telle qu'ils ont non-seulement accrédité des mots anciens qui étaient défectueux, mais qu'ils ont encore contribué à l'altération de mots qui ne l'étaient pas.

18. Suivons donc ceux qui nous rappellent à l'usage, si cet usage est bon; car, en suivant l'usage, nous suivrons aussi l'analogie. Mais si

oportere dici, quod non sit in consuetudine, alterum non conceditur quin ita dicatur, ut sit similiter, quom id faciunt, ac, si quis puerorum per delicias pedes male ponere atque imitari vatias ceperit, hos corrigi oportere si concedat; contra si quis in consuetudine ambulandi iam factus sit vatia aut compennis, sit enim corrigi non concedat. — 11. Non sequitur ut stulte faciunt, qui pueris in geniculis alligant serpestra, ut corum depravata corrigant crura? Cum vituperandum non sit medicus, qui e longinquo mala consuetudine ægrum in meliorem tradat : quare reprehendus sit, qui orationem minus valentem propter malam consuetudinem tradit in meliorem? — 12. Pictores Apelles, Protogenes, sic alii artifices egregii non reprehendendi, quod consuetudinem Miconos, Dioris, Arimne, etiam superiorum non sunt secuti; Aristophanes improbandus, qui potius in quibusdam veritatem quam consuetudinem secutus? — 13. Quod si viri sapientissimi, et in re militari et in aliis rebus multa contra veterem consuetudinem cum essent nisi, laudati despicendi sunt qui potius dicunt oportere esse consuetudinem ratione. — 14. An quom quis perperam consuevit quid facere in civitate, non modo patiemur, sed etiam pœna afficiemus : idem, si quis perperam consuevit dicere verbum, non corrigemus, cum id fiat sine pœna? — 15. Et hi, qui pueros in ludum mittunt, ut discant que nesciunt verba,

quemadmodum scribant, idem barbaros, qui ignorant verba, quemadmodum oportet dici, non docebimus, ut sciant qua ratione conveniat dici?

16. Sed ut nutrit pueros a lacte non subito avellit a consuetudine, cum a cibo pristino in meliorem tradit; sic majoris in loquenda a minus commodis verbis ad ea que sunt cum ratione, modice traducere oportet. Cum sint in consuetudine contra rationem alia verba ita ut ea facile tolli possint, alia ut videntur esse fixa : quæ leviter hærent, ac sine offensione commutari possint, statim ad rationem corrigi oportet; quæ tamen sunt ita, ut in presentia corrigere nequeas, quom ita dicas, his oportet, si possis, non uti : sic enim adolescent, ac postea jam oblitterata facilius corrigi poterunt. — 17. Quas novas verbis declinationes ratione introductas respicit forum, his boni poete, maxime scenici, consuetudine subigere aures populi debent, quod poete multum possunt in hoc; propter eos quædam verba in declinatione melius, quædam deterius dicuntur. Consuetudo loquendi est in motu; itaque solet fieri ex meliore deterior, ex deteriore melior. Ac verba perperam dicta apud antiquos aliquos propter poetas non modo nunc dicuntur recte, sed etiam quæ ratione dicta sunt tunc, nunc perperam dicuntur.

18. Quare qui ad consuetudinem nos vocant, si ad rectam, sequemur; in eo quoque enim est analogia : si ad

l'usage est vieieux, qu'il en soit alors pour nous de cet usage comme des mauvais exemples, qu'il ne faut suivre que par nécessité et malgré nous. Lysippe ne crut jamais que le mauvais exemple de ses devanciers dût prevaloir contre l'art. S'il est du devoir du peuple entier de se corriger, l'individu peut donner l'exemple de la réforme, en tant qu'il ne choque pas ouvertement l'usage général.

19. Afin d'effacer jusqu'à la trace des mots perdus, les adversaires de l'analogie non-seulement s'abstiennent de toute investigation, mais encore se déclarent contre l'apparence du moindre indice qui pourrait faire retrouver un mot. — 20. L'introduction d'un mot nouveau, avoué par la raison et l'analogie, ne doit pas être rejetée. Voit-on que, dans les vêtements, dans les édifices, dans les meubles, la longue habitude soit un obstacle à la nouveauté? Qui a jamais aimé ses vieux habits au point de n'en vouloir point changer? Les anciennes lois ne sont-elles pas souvent abrogées, et remplacées par d'autres? — 21. La forme nouvelle des vases grecs a remplacé la forme ancienne de nos pots et de nos tasses : pourquoi se refuserait-on à adopter des mots nouveaux, conseillés par la raison, comme si ces mots étaient empoisonnés? En quoi le sens de la vie est-il si différent du sens de l'ouïe, qu'il soit permis à l'œil de se recréer par la nouveauté, et que ce plaisir soit refusé à l'oreille? — 22. Ou sont les maîtres qui donnent aujourd'hui à leurs esclaves des noms tombés en désuétude? Où est la femme qui, en parlant de sa parure ou de ses bijoux, se sert des noms de l'ancien temps? Toutefois il faut moins s'indi-

eam invitans que est depravata, nihil magis sequemur quam, nisi cum erit necesse, sequar in ceteris rebus mala exempla; nam ea quoque, cum aliqua vis urget, inviti sequemur. Neque enim Lysippus artificum priorum potius est vitiosa secutus quam artem. Si sic populus facere debet: etiam singuli, sine offensione quod licet populi.

19. Qui amissa non modo quaerant, sed etiam quod indicium dant: idem, ex sermone si quid deperit, non modo nihil impendunt ut requirant, sed etiam contra indices repugnant, ne restituantur verbum. — 20. Quod novum et ratione introductum, quo minus ut recipiamus, vitare non debemus. Nam ad usum in vestimentis, aedificiis, suppellectili, novitati non impedit vetus consuetudo. Quem enim amor assuetudinis potius in pannis possessorem retinet, quam ad nova vestimenta traducit? An non saepe veteres leges abrogatae novis cedunt? — 21. Nonne inusitatae formae vasorum recentibus ex Graecia allatis obli-vatae antiquae consuetudinis sinuorum et capularum species: his formis vocabulorum ut contaminatis uti nollent, quas docuerit ratio praeter consuetudinem veterem? Et tantum inter duos sensus interesse volunt, ut oculis semper aliquas figuras suppellectilis novas conquirant, contra amice expertes velint esse? — 22. Quotus quisque jam servos habet priscae nominibus? quae mulier suum instrumentum vestis atque auri veteribus vocabulis appellat?

gner contre ce qui est suranné que contre les défenseurs de ce qui est suranné.

23. Si l'analogie ne se trouvait nulle part, elle ne se trouverait pas plus dans les mots qu'ailleurs; mais si, comme de fait, elle se trouve partout, elle existe nécessairement dans les mots. Quelle est la partie du monde où les analogies n'abondent? Le ciel, la mer, la terre, l'air, en sont remplis, ainsi que tout ce qu'ils renferment.

— 24. Le cercle équinoxial n'est-il pas à égale distance des deux tropiques? Le pôle supérieur n'est-il pas à la même distance du cercle septentrional, et le cercle septentrional, du solstice d'été, que le pôle inférieur l'est du cercle antarctique, et le cercle antarctique, du solstice d'hiver? Les astres ne recommencent-ils pas chaque année leur cours de la même manière? — 25. La ligne que décrit le soleil en allant du solstice d'hiver à l'équinoxe, est-elle différente de celle qu'il décrit en revenant du solstice d'été au même point? En s'éloignant du soleil pour aller vers le nord, et du nord pour retourner vers le soleil, la lune n'accomplit-elle pas la même révolution qu'en s'éloignant du soleil pour aller vers le midi, et du midi pour retourner vers le soleil? Mais je laisse le ciel, où il serait fort difficile de découvrir la moindre anomalie dans le cours des astres. — 26. Jetons les yeux sur la mer, et considérons les mouvements alternatifs de ses eaux, qui s'avancent et se retirent de six heures en six heures. Chaque jour ne ramène-t-il pas les mêmes oscillations journalières, et chaque mois à son tour ne ramène-t-il pas les mêmes mouvements mensuels? J'ai parlé de ces phénomènes dans mon traité sur les marées. — 27. La terre

Sed inductis non tam irascendum, quam huiusce pravitate patronis.

23. Si enim usquequaque non esset analogia, tum sequeretur, ut in verbis quoque non esset; non, cum esset usquequaque ut est, non esse in verbis. Quae enim est pars mundi, quae non innumerabiles habeat analogias? Caelum, an mare, an terra, an aer, et cetera quae sunt in his? — 24. Nonne in caelo, ut ab aequinoctiali circulo ad solstitiale et hinc ad septentrionalem divisum: sic contra partibus partibus idem a bruma versus contraria parte? Non, quantum polus superior abest a septentrionali circulo et is ad solstitium, tantum abest inferior ab eo quem ἀναρξικτιών vocant astrologi, et is ad brumalem? Non, quaequodmodum quodque signum exortum hoc anno, quotquotannis eodem modo exoritur? — 25. Num aliter sol a bruma venit ad aequinoctium, ac contra cum ab solstitio venit ad aequinoctialem circulum, et inde ad brumam? Nonne luna, ut a sole discedit ad aquilonem et inde redit in eandem viam: sic inde fertur ad austrum et rediredit inde? Sed quid plura de astris, ubi difficiliter reperitur quid sit aut fiat in motibus dissimiliter? — 26. At in mari, credo, motus non habent similitudines gemmas; qui in XXIV horis lunaribus quotidie quater se mutant; ac cum sex horis restus creverunt, totidem decreverunt rursus idem; itemque ab his. An haec analogiam ad diem

nous présente la même concordance : elle s'enrichit chaque année des mêmes fruits qu'elle a portés dans les années précédentes; elle rend avec la même usure le froment et l'orge dont elle a reçu la semence. L'Asie n'a-t-elle pas, comme l'Europe, des fleuves, des lacs, des montagnes, des champs? — 28. La même loi ne se retrouve-t-elle pas dans les différentes espèces des oiseaux? L'aigle naît de l'aigle; la grive, de la grive; et ainsi des autres oiseaux. Nous pouvons encore admirer cette harmonie dans l'air et dans les eaux : ces coquillages, ces poissons innombrables, ne sont-ils pas semblables entre eux dans chaque espèce? Voit-on la lamproie donner naissance au loup marin, ou à quelque autre poisson d'une espèce différente? Le taureau ne ressemble-t-il pas au taureau? Le veau ne naît-il pas semblable au veau? Même, dans les produits de l'accouplement de deux espèces différentes, la nature sait conserver la loi des rapports; et, de même que l'accouplement d'un âne et d'une jument donne naissance à un mulet ou à une mule, l'accouplement d'un cheval et d'une ânesse donne naissance à un animal d'une nature correspondante (*hinnullus*). — 29. L'homme et la femme ne produisent-ils pas des êtres semblables à eux, c'est-à-dire des hommes et des femmes? La forme de leurs membres n'est-elle pas semblable selon chaque espèce? Hommes et femmes, nous sommes tous composés d'une âme et d'un corps, et chaque partie de cette âme et de ce corps se ressemble dans tous. — 30. L'âme de chaque homme ou de chaque femme est composée de huit parties, et toutes ces parties sont les mêmes dans chaque homme et dans chaque femme.

Cinq de ces parties sont les organes de la sensation; la sixième est celui de la pensée; la septième, celui de la génération; la huitième, celui de la voix. Or, puisque la voix est l'organe du langage, le langage doit naturellement comporter la loi de l'analogie; donc le langage est sujet à l'analogie.

31. Les Latins ne distinguent-ils pas, comme les Grecs, quatre espèces de mots : ceux qui ont des cas, ceux qui ont des temps, ceux qui n'ont ni cas ni temps, ceux enfin qui ont des cas et des temps? Chez les Latins, comme chez les Grecs, les mots ne se divisent-ils pas en définis et en indéfinis? — 32. Qui n'a pas remarqué la conformité qui se retrouve dans les innombrables formes des verbes, cette triplicite de temps et de personnes, comme *legebam, lego, legam; lego, legis, legit*, qui se reproduit encore au pluriel; enfin cette analogie toujours subsistante dans la diversité des modifications, qui présentent tour à tour l'idée de commandement, de désir, d'interrogation, d'imparfait, de parfait, etc.?

33. Nier la loi de l'analogie, c'est donc méconnaître la nature, non-seulement du langage, mais du monde; de même que reconnaître l'existence de l'analogie sans vouloir s'y conformer, c'est agir, non contre l'analogie, mais contre la nature elle-même. Enfin, c'est combattre avec une pincette à épiler, et non avec une épée, que d'éplucher le langage vulgaire, et de citer quelques mots usés, pour ainsi dire, par le frottement, pour prouver que l'analogie n'existe pas. Autant vaudrait conclure, par exemple, de la difformité d'un taureau sans cornes, d'un homme borgne, ou d'un cheval boiteux, que la nature des tau-

servant, ad mensem non item, alios motus cum habeant, sic item alios inter se convenientes? de quibus in libro, quem de aestuariis lecti, scripsi. — 27. Non in terra in stationibus servata analogia? nec quojusmodi in preterito tempore fructum genera reddidit, similia in presenti reddidit? et quojusmodi tridico jacto reddidit segetes, sic ordeo sato proportionè reddidit parilis? Non ut Europa habet flumina, lacus, montis, campos, sic habet Asia? — 28. Non in volucibus generatim servatur analogia? non ex aquilis aquila, atque ut ex turdis qui procreantur, turdi, sic ex reliquis sui quojusque generis? An aliter hoc fit, quam in aere, in aqua? non hic conchæ inter se generatim innumerabili numero similes? non pisces? an e murena fit lupus aut merula? Non hos ad bovem collatus similis? et qui ex his progenerantur, inter se vituli? etiam ubi dissimilis fetus ut ex equa et asino mulus, tamen ibi analogia; quod ex quocunque asino et equa nascitur, id est mulus aut mula, ut ex equo et asina hinnulli. — 29. Non sic ex viro et muliere omnis similis partus, pueri et puellæ? non hominum ita inter se omnia similia membra, ut separatin in suo utroque genere similitudine sint paria? Non, omnis cum sint ex anima et corpore, partes quæque horum proportionè similes? — 30. Quid ergo cum omnes animæ hominum sint divisæ in octonas partes, eæ inter se non proportionè similes? quinque quibus sentimus, sexta qua cogitamus,

septima qua progneramus, octava qua voces mittimus? Igitur, quoniam loquimur voce orationem, hanc quoque necesse est natura habere analogias; itaque habet.

31. An non vides, ut Græci habeant eam quadripartitam, unam in qua sit casus, alteram in qua tempora, tertiam in qua neutrum, quartam in qua utrumque, sic nos habere? Equid verba, nescis, ut apud illos sint alia finita, alia non, sic utraque esse apud nos. — 32. Equidem non dubito, quin animadverterint item in eum innumerabilem similitudinum numerum : ut trium temporum verba, ut trium personarum. Quis enim potest non una animadverterisse in omni oratione esse ut *legebam, lego, legam*, sic *lego, legis, legit*; cum hæc eadem dicantur alias ut singula, alias ut plura significentur? Quis est tam tardus, qui illas quoque non animadverterit similitudines, quibus utimur in imperando, quibus in optando, quibus in interrogando, quibus in intectis rebus, quibus in perfectis, sic in aliis discriminiibus?

33. Quare qui negant esse rationem analogiæ, non vident naturam non solum orationis, sed etiam mundi; qui autem vident et sequi negant oportere, pugnant contra naturam, non contra analogiam : et pugnant vobis illis, non gladio, cum pauca excepta verba ex pelago sermonis pulli minus trita afferant, quom dicant propterea analogias non esse; similiter ut si quis vident mutilum bovem aut

reaux, des hommes et des chevaux n'est point soumise à la loi de l'analogie.

34. Il y a, dit-on, deux sortes d'analogie : une analogie naturelle, comme celle qui régit la reproduction des plantes et fait qu'une lentille naît d'une lentille, etc.; une analogie volontaire, comme celle qui préside, par exemple, à la construction d'un théâtre, où l'architecte pratique, selon sa volonté, une entrée à droite, et une autre entrée correspondante à gauche. Les auteurs de cette distinction en concluent que l'analogie naturelle, comme celle qui règle, par exemple, les révolutions célestes, mérite seule le nom d'analogie, et que l'autre ne doit pas être regardée comme une analogie, parce que la structure d'un théâtre dépend uniquement de la volonté de l'architecte; qu'ainsi la loi de l'analogie se trouve dans le corps humain, parce que c'est la nature qui en a disposé les parties; mais qu'elle ne se trouve pas dans le langage, parce qu'il a pour origine la volonté des hommes, qui, par exemple, en Grèce, en Syrie, en Italie, désignent les mêmes choses par des mots différents. Selon moi, les déclinaisons des mots sont à la fois volontaires et naturelles : volontaires, dans la création des mots qui servent à désigner les choses, comme *Roma*, de *Romulus*; *Tiburtes* (habitants de Tibur), de *Tibur*; naturelles, dans les modifications qui servent à désigner les cas ou les temps, comme *Romulo*, *Romuli*, *Romulum*, de *Romulus*; *dicebam*, *dixeram*, de *dico*. — 35. C'est pourquoi les déclinaisons volontaires sont variables, et les déclinaisons naturelles, invariables. Or, comme il est incontestable que ce double caractère d'unité et de variété existe dans le langage, puisqu'il

existe dans toutes les parties de l'univers, il faut reconnaître que les déclinaisons sont soumises à l'analogie, d'autant qu'elles sont innombrables. Il ne s'ensuit pas qu'on doive y ramener tout d'abord tous les mots irréguliers; car si, en voulant réformer un usage vieieux, on s'expose à choquer tout le monde, la raison nous fait alors un devoir de ne pas suivre la raison.

36. J'ai suffisamment discuté les raisons générales qui constatent que le langage est soumis à l'analogie, et déterminent les bornes dans lesquelles doit se renfermer l'observation de cette loi. Je passe à la discussion des griefs auxquels les mots, pris en particulier, ont pu donner lieu contre l'analogie. — 37. Remarquez d'abord que les mots sont, dans leurs déclinaisons, assujettis naturellement à quatre conditions. En effet, tout mot doit être la signification d'une chose; cette chose doit être en usage; la nature du mot doit être déclinaison; enfin le mot doit conserver, dans ses déclinaisons, la trace de sa forme radicale. — 38. Ainsi on aurait tort de vouloir qu'on dit *terrus*, par dérivation de *terra* (terre), parce qu'ici rien ne comporte naturellement la distinction du genre masculin et du genre féminin. De même, rien n'exige qu'on dise *fabæ* (fève) au pluriel, de même qu'on dit *Terentius*, *Terentii*, parce qu'on distingue un homme d'un homme, et qu'on ne distingue pas une fève d'une autre fève. De ce qu'on dit *Terentius*, *Terentium*, il ne s'ensuit pas qu'il faille décliner les noms des lettres de l'alphabet, parce que la nature de chaque mot ne comporte pas nécessairement la déclinaison. — 39. Dans l'examen de deux mots de forme semblable, il ne faut pas seulement con-

luscum hominem claudicantemque equum, neget in homin. hominum et equorum natura similitudines proportionem constare.

34. Qui autem duo genera esse dicunt analogia : unum naturale, quod ut ex lentibus seminalis nascuntur lentis, sic ex lupinis lupinum; alterum voluntarium ut in fabrica, cum vident scenam, ut in dexteriore parte sint ostia, sic esse in sinistro simili ratione facta; de his duobus generibus naturalem esse analogiam ut sit in motibus ead. voluntarium non esse, quod ut quicunque fabro lubitum sit, possit facere partis scenae, sic in hominum partibus esse analogias, quod eas natura faciat, in verbis non esse, quod ea homines ad suam quisque voluntatem fingat, itaque de eisdem rebus alia verba habere Graecos, alia Syros, alia Latinos : ego declinatus verborum et voluntarios et naturales esse puto, voluntarios quibus homines vocabula imposuerint rebus quaedam, ut ab *Romulo Roma*, ab *Tibure Tiburtes*; naturales, ut ab impositis vocabulis que inclinantur in tempora aut in casus, ut ab *Romulo Romulo*, *Romuli*, *Romulum*, et ab *dico dicebam*, *dixeram*. — 35. Itaque in voluntariis declinationibus inconstantia est, in naturalibus constantia; quas utrasque quoniam rei non debent negare esse in oratione, quom in mundi partibus omnibus sunt, et declinationes verborum innumerabiles, dicendum est, esse in his ana-

logias. Neque ideo statim ea in omnibus verbis esse sequenda; nam si quia perperam declinavit verba consuetudo, ut ea aliter efferri non possint sine offensione multorum, hinc rationem verborum praetermittendam ostendit loquendi ratio.

36. Quod ad universam pertinet causam, cur similitudo et sit in oratione et debeat observari et quam ad finem quoque, satis dictum. Quare quod sequitur de partibus singulis, deinceps expediemus ac singula crimina, quae dicunt in analogias, solvemus. — 37. In quo animadvertito, natura quadruplicem esse formam, ad quam in declinando accommodari debeant verba : quod debeat subesse res quae designetur; et ut sit ea res in usu; et ut vocis natura ea sit, quae ut significavit, ut declinari possit; et similitudo figurae verbi ut sit ea, quae ex se declinatogenus proderet certum possit. — 38. Quo neque a *terra* *terrus* ut in locor, postulandum est, quod natura non subest, ut in locor alterum maris, alterum femina debeat esse. Sic neque propter usum, ut *Terentius* significat unum, plures *Terentii*, postulandum est, ut sic dicamus *fabæ* et *fabæ*; non enim in simili usu utrumque. Neque ut dicimus ab *Terentius Terentium*, sic postulandum ut inclinemus ab *A* et *B*, quod non omnis vox natura habet declinatus. — 39. Neque in forma collata querendum solum, quid habeat in figura simile; sed etiam nonnunquam in

siérer leur ressemblance apparente, mais il faut encore tenir compte de leur valeur intrinsèque. Ainsi la laine gauloise et la laine d'Apulie paraissent semblables à celui qui ne sait en juger que sur l'apparence; mais le connaisseur ne craint pas d'acheter, quoique à un prix plus élevé, la laine d'Apulie, parce que celle-ci est d'un meilleur usage. Ces différents points, que je n'ai fait qu'effleurer, auront leur éclaircissement. Je commencerai par le dernier.

40. Est-ce dans la forme du mot ou dans sa signification que consiste la similitude? Je réponds que c'est dans la forme du mot. Quelquefois, il est vrai, nous voulons savoir si les choses que les mots désignent sont semblables en genre, et alors nous comparons un nom masculin avec un nom masculin, un nom féminin avec un nom féminin; non que la chose signifiée nous importe, mais parce qu'il arrive assez souvent que des choses dissemblables ont des formes semblables, et réciproquement. Ainsi nous disons, d'après la forme, que telle ou telle chaussure est une chaussure d'homme ou de femme, quoique nous sachions bien que quelquefois des hommes portent des chaussures de femme, et réciproquement. —

41. Ainsi *Perpenna* et *Alphena* ont une forme féminine, quoique le premier soit un nom d'homme, et le second un nom de femme; et les mots *paries* (*mur*) et *abies* (*sapin*), quoique semblables quant à la forme, diffèrent quant au genre (car le premier est masculin et le second féminin), et désignent deux choses qui ne sont ni du genre masculin ni du genre féminin. C'est pourquoi nous disons qu'un mot est masculin, non parce qu'il désigne un être de nature mâle, mais parce qu'il peut être précédé de *hic* ou de *hi*; et pareillement nous disons qu'un mot est féminin, non parce qu'il désigne un être femi-

nin, mais parce qu'il peut être précédé de *hæc* ou de *hæ*. — 42. C'est donc faire une objection oiseuse que de dire qu'*Theona* et *Diona* ne sont pas des noms semblables, parce que l'un peut désigner un homme noir, et l'autre un homme blanc; car c'est juger de la forme des mots par la dissimilitude des choses qu'il désigne.

43. Aristarque a tort, dit-on, d'enseigner que, pour connaître si deux noms sont semblables, il faut considérer, non-seulement le nominatif, mais encore les cas obliques: en quoi, ajoutent ses adversaires, il est aussi ridicule qu'un homme qui prétendrait ne pouvoir juger s'il y a ressemblance entre un père et une mère, qu'après avoir vu les enfants. Ce raisonnement manque de justesse, parce que les cas obliques ne servent pas à faire connaître les rapports apparents des nominatifs, mais leurs rapports intrinsèques; de même qu'une lumière, apportée dans les ténèbres, ne change pas la forme des choses qui y étaient cachées, mais sert à distinguer si ces choses sont plus ou moins semblables. — 44. Quoi de plus semblable en apparence que les désinences de *crux* et de *Phryx*? l'oreille ne peut en distinguer la différence. Cependant *crucis* et *Phryges*, *cruci* et *Phrygi*, nous font sentir que *crux* et *Phryx* ne sont pas semblables.

45. On objecte, contre l'existence de l'analogie, que la similitude ne se retrouve pas dans la majorité des mots. Cette objection est doublement erronée: d'abord, parce qu'il est faux que la similitude ne domine pas dans le langage; en second lieu, parce que, dans la supposition contraire, l'analogie ne laisserait pas d'exister. Autant vaudrait dire que nous ne portons pas de chaussures, parce que nos chaussures ne couvrent qu'une petite partie de notre corps.

46. Nous aimons, dit-on, la dissimilitude, et

quo, quem habet effectum. Sic enim luna Gallicana et Apuliana videtur imperito similis propter speciem, cum peritula Apuliana emat pluris, quod in usu firmior sit. Hæc nunc strictim dicta, aperta sunt infra. Incipiamus hinc.

40. Quod rogant, ex qua parte oportet simile esse verbum, ab voce aut significatione, respondemus a voce; sed tamen nonnunquam quaerimus genere similitudine, que significantur, ac nomen virile cum virili conferimus, femine cum muliebri, non quod id quod significant voces, commoveat; sed quod nonnunquam in re dissimili similis figuræ formas, in re simili imponunt dispariles, ut calcei muliebres sint an viriles, dicimus ad similitudinem figuræ; cum tamen sciamus nonnunquam et mulierem habere calceos viriles et virum muliebres. — 41. Sic dici virum *Perpennam*, ut *Alphenam*, muliebri forma; et contra *parietem*, ut *abietem*, esse forma similem, quom alterum vocabulum dicitur virile, alterum muliebri, et utrumque natura neutrum. Sic itaque ea virilia dicitur, non que virum significant, sed quibus proponimus hic et *hi*, et sic muliebria, in quibus dicere possumus hæc aut *hæ*. — 42. Quare nihil est, quod dicunt *Theona* et *Diona* non esse similis, si alter est Æthiops, alter Gallus, si amato-

gia rerum dissimilitudines assumat ad discernendum vocis verbi figuras.

43. Quod dicunt, simile sit verbe nomen nomini, imprudenter Aristarchum præcipere, oportere spectare non solum ex recto, sed etiam ex eorum vocandi casu; esset enim deridendum, si similis inter se parentes sint, de filiis iudicare; errant, quod non ab obliquis casibus fit ut recti simili facie ostendantur, sed propter eos facilius speciei similitudo potest eorum, quam vim habeat, ut *Lucerna* in tenebris allata, non facit que ibi sunt posita similia sint, sed ut videantur que sint quæve desint. — 44. Quid similis videtur quam in his est extrema litera *X* *crux*, *Phryx*? quas qui audit voces, auribus discernere potest nemo, quom casodem non esse similes ex aliis verbis intellegamus, quod, cum sit *crucis* et *Phryges* et de his extremis syllabis exemptum sit *E*, ex altero fit ut ex *C* et *S* *crux*, ex altero *G* et *S* *Phryx*; quod item apparet, cum est deum *S*; nam sit unum *S*; alterum *Phryxi*.

45. Quod aiunt, cum in majore parte orationis non sit similitudo, non esse analogiam, duplitem stulte dicunt, quod et in majore parte est, et, si in minore sit, tamen

la variété nous plait dans les meubles, dans les vêtements, qui ne sont pas les mêmes pour les hommes que pour les femmes. A cela je réponds que si la variété est une cause de plaisir, rien n'est plus varié que les objets où la similitude s'allie à la dissimilitude. C'est le but qu'on se propose dans les ornements du langage, comme dans les ornements d'un meuble, ou le contraste de l'argent et du bois n'exclut pas la similitude.

— 47. Mais pourquoi, dit-on, si la similitude est une loi inviolable, prenons-nous plaisir à avoir des lits en ivoire, en écaille, etc. ? A cela je réponds pareillement que, dans cette variété, le contraste n'exclut pas davantage la parité; et je prends encore l'ameublement pour exemple. Dans une salle a trois lits, ces trois lits ne sont-ils pas toujours de la même matière, de la même hauteur, de la même forme? Les serviettes, les coussins, enfin toutes les choses qui sont de la même espèce ne sont-elles pas semblables entre elles?

— 48. Mais, dit-on, puisque le langage a pour fin l'utilité, c'est l'utilité, et non la similitude, qu'on doit se proposer en parlant. J'accorde que le langage a pour fin l'utilité, mais qu'il en est du langage comme de l'habillement. Ainsi, chez les hommes, la tunique et la toge ont une forme commune; et, chez les femmes, l'étole et le pallium ont également une forme commune. Pareillement, dans le langage, quoique les mots aient été créés pour l'utilité, nous devons observer la similitude dans ceux qui sont du genre masculin et dans ceux qui sont du genre féminin....

49. On infère de ce que la déclinaison de... et de *percubuit*, n'est pas conforme à celle de *persedit* et de *perstitit*, que l'analogie n'existe pas. Or, cette induction est fautive, en ce que

sit, nisi etiam nos calcos negabunt habere, quod in maiore parte corporis calcos non habemus.

46. Quod dicunt, nos sequi dissimilitudinem, itaque in vestitu, in suppellectile delectari varietate, non paribus subuculis uxoris : respondeo, si varietas iucunditas, magis varium esse, in quo alia sunt similia, alia non sunt : itaque sicut abacum argenteo ornari, ut alia paria sint, alia disparia, sic orationem. — 47. Rogant, si similitudo sit sequenda, cur malinus habere lectos alios ex ebore, alios ex testudine, sic item genere aliquo alio. Ad quae dico non dissimilitudines solum nos, sed similitudines quoque sequi saepe : idque ex eadem suppellectili licet videre; nam nemo facit triclinia lectos, nisi parais et materia et altitudine et figura. Quis facit mappas tricliniaris non similis inter se? quis pulvinos? quis denique caetera, quae unius generis sint plura? — 48. Cum, inquam, utilitatis causa introducta sit oratio, sequendum non quae habeat similitudinem, sed quae utilitatem. Ego quidem utilitatis causa orationem factam concedo, sed ut vestimentum; quare ut hic similitudines sequemur, ut virilis tunica sit virili similis, item toga toga, sic mulierum stola ut sit stolae proportionem et pallium pallio simile : sic cum sint nomina utilitatis causa, tamen virilia inter se similia, item muliebria inter se sequi debemus....

49. Quod aiunt ut *persedit* et *perstitit*, sic... *percubuit*

et... n'ont point la même racine que *persedit* et *perstitit*, l'analogie consistant seulement dans la conformité des dérivés et des racines. — 50. Les objections tirées de ce qu'on dit *Roma* et non *Romula*, de *Romulus*, et de ce qu'on dit *ovilia* de *ovis*, tandis que *bovilia*, de *bos*, *boris*, est inusité, ne sont pas mieux fondées, parce que l'analogie ne consiste pas à étendre la forme du nominatif d'un mot à un autre mot, mais seulement à observer la similitude dans les cas obliques de deux mots semblables.

51. On ne décline pas, dit-on, les noms des lettres latines, et par conséquent l'analogie n'existe pas. Je réponds que, en prétendant qu'on doit décliner des mots dont la nature ne comporte pas la déclinaison, on oublie que l'analogie consiste uniquement dans la conformité de la déclinaison des mots semblables. Or, les noms des lettres ne sont pas plus susceptibles de déclinaison que les syllabes, dont la forme est naturellement invariable : *hoc ba*, *hujus ba*, et autres. — 52. Que si l'on veut que l'analogie s'étende à tout sans exception, j'y consens; car, de même que mes adversaires eux-mêmes reconnaissent qu'il y a des mots qui ont cinq cas, d'autres quatre, d'autres moins, on peut dire aussi qu'il y a des mots qui, comme les lettres et les syllabes, n'ont qu'un cas; et par conséquent, de même que, parmi les mots qui ont plusieurs cas, ils comparent entre eux, pour constater l'existence de l'analogie, ceux qui en ont quatre, ceux qui en ont trois, etc., de même, parmi ceux qui n'en ont qu'un, ils seront forcés de reconnaître qu'en disant *hoc E*, *huic E*, comme on dit *hoc A*, *huic A*, l'analogie est observée.

lucit quoniam non sit, non esse analogiam. vel in hoc errant, quod duo posteriora ex prioribus declinata non sunt, cum analogia pollicetur ex duobus similibus similiter declinata similia fore. — 50. Qui dicunt, quod sit ab *Romulo Roma* et non *Romula*, neque, ut ab ove *ovilia*, sic a bove *bovilia*, non esse analogias, errant, quod nemo pollicetur e vocabulo vocabulum declinari recto casu singulari in rectum singularem, sed ex duobus vocabulis similibus casus similiter declinatos similes fieri.

51. Dicunt, quod vocabula literarum Latinarum non declinantur in casus, non esse analogias : hi ea quae natura declinari non possunt, eorum declinatus requirunt, proinde ut non ea dicatur esse analogia, quae ab similibus verbis similiter esset declinata. Quare non solum in vocabulis literarum haec non requirenda analogia, sed ne in syllaba quidem ulla, quod dicimus *hoc ba*, *hujus ba*, sic alia. — 52. Quod si quis in hoc quoque velit dicere esse analogias rerum, tenere potest; ut enim dicunt ipsi alia nomina, habere quinque casus, alia quattuor, sic minus alia : dicere poterunt esse literas ac syllabas in vocibus, quae singulos habeant casus. In rebus plurimis quemadmodum inter se conferent ea, quae quaternos habent vocabula casus, item ea inter se quae ternos : sic quae singulos habebunt, ut conferant inter se dicentes, ut sit *hoc A*, *huic A*, esse *hoc E*, *huic E*.

53. On objecte encore qu'il y a des mots qui, comme *caput* (tête), ont une déclinaison, mais n'ont point d'analogues. Je réponds que ce qui est unique exclut nécessairement l'idée de rapport, et qu'il faut au moins deux mots pour qu'il y ait matière à analogie. Aussi a-t-on raison de dire que l'analogie ne se trouve pas là. — 54. Mais quant à *nilhil*, on retrouve la trace de son analogie dans le cas direct *nilhilum*, qui se lit dans ce passage d'Ennius : *Quæ... neque dispendi facit hilum*, qui équivalait *neque dispendii facit quidquam*; et dans le cas oblique, *nilhili*, dont s'est servi Plaute : *Video enim te nilhili*, etc. *Nilhili* est un mot composé de la négation *non* et de *hili* : de *hili homo nilhili*, un homme de rien, qui *non hili est*. Il est indéclinable, et nous disons *homo nilhili*, *hominis nilhili*, *hominem nilhili*. S'il était déclinable, nous dirions *nilhilum* et *nilhilo*, comme on dit *linum* et *libum*, *lino* et *libo*. On pourrait, au reste, y voir un génitif régi par des antécédents, comme dans *hic casus Terentii*, *hunc casum Terentii*; *hic miles legionis*, *hujus militis legionis*, *hunc militem legionis*.

55. Puisque toute nature est ou mâle ou femelle ou neutre, les formes de chaque mot devraient, dit-on, correspondre à cette triple distinction, comme *albus*, *alba*, *album*. Or beaucoup de mots n'ont que deux formes, comme *Metellus*, *Metella*; *Ennius*, *Ennia*; d'autres n'en ont qu'une, comme *tragædia*, *comædia*. On dit *Marcus* et *Numerius*, *corvus* et *turdus* (grive); mais *Marcæ* et *Numeria*, *corvæ* et *turda*, sont inusités. On dit, au contraire, *panthera* et *merula* (merle), et l'on ne dit pas *pantherus* et

merulus. Le sexe de nos enfants est toujours désigné par des noms distincts, comme *Terentius* et *Terentia*. Il n'en est pas de même des enfants des dieux et des esclaves. Ainsi l'on ne dit pas *Jovis* ou *Jovæ*, pour désigner un fils ou une fille du maître des dieux. Enfin, dans une foule de mots de cette espèce, l'analogie n'est point observée. — 56. A cela je réponds que, bien que les différences naturelles des choses ne laissent pas d'exister indépendamment des mots, ces distinctions ne passent pas dans le langage, lorsque l'usage n'en tient pas compte. Ainsi on dit *equus* (cheval) et *equa* (cavale), parce que, dans l'usage, on distingue le mâle de la femelle; mais on dit *corvus* (corbeau) pour désigner le mâle et la femelle, parce que la distinction de la nature mâle et femelle de cet oiseau nous importe peu. C'est pourquoi certains noms ont, avec le temps, subi des modifications. Anciennement *columba* (colombe) désignait indistinctement le mâle et la femelle, parce que cet oiseau n'était d'aucun usage; mais aujourd'hui qu'il est devenu une chose d'usage, le langage a dû adopter la distinction de la nature : aussi dit-on *columbus* pour le mâle, et *columba* pour la femelle. — 57. Lorsque la nature d'une chose comporte les trois genres, cette distinction doit passer dans le langage. Ainsi l'on dit *doctus*, *docta*, *doctum*, parce que la science peut être considérée, ou par rapport à une chose, ou par rapport à un homme, ou par rapport à une femme. La nature mâle, ni la nature féminine, ni la nature neutre, ne comportent ces trois genres. C'est pourquoi l'on ne dit pas *feminus*, *femina*, *feminum*, etc.; et chacune de ces natures est désignée par un nom distinct

53. Quod dicunt, esse quedam verba, que habeant declinatus ut *caput*, quorum par reperiunt quod non possit, non esse analogias : respondendum, sine dubio, si quod est singulare verbum, id non habere analogias. Minimum duo esse debent verba, in quibus sit similitudo. Quare in hoc tollunt esse analogias. — 54. Sed in *nilhil* vocabulum recto casu apparet in hoc :

Quæ dedit ipsa capit, neque dispendi facit hilum; quod valet nec dispendii facit quidquam. Idem hoc obliquo apud Plautum :

Video enim te *nilhili* pendere præ Philolache omnibus hominibus;

quod est ex ne et *hili*; quare dictus est *nilhili* qui non *hili* erat : casu non autante, cum commutatur de quo dicitur. De homine dicimus enim, hic homo *nilhili* est, et hujus hominis *nilhili*, et hunc hominem *nilhili*. Si in illo commutarem, diceremus, ut hoc *linum* et *libum*, sic *nilhilum*, non hic *nilhili*, et ut hunc *lino* et *libo*, sic *nilhilo*, non hunc *nilhili*. Potest dici patrius casus, ut ei præponantur pronomina plura, ut hic casus Terentii, hunc casum Terentii; hic miles legionis, hujus militis legionis, hunc militem legionis.

55. Negant, cum omnis natura sit aut mas aut femina aut neutrum, non debuisse ex singulis vocabulis ternas vocabulorum figuras fieri, ut *albus*, *alba*, *album*; nunc

fieri in multis rebus binas, ut *Metellus Metella*, *Ennius Ennia*; nonnullis singula, ut *tragædia*, *comædia*; sic esse *Marcum*, *Numerium*, at *Marcam*, at *Numeriam* non esse; dici *corvum*, *turdum*, non dici *corvam*, *turdam*; contra dici *pantheram*, *merulam*, non dici *pantherum*, *merulum*. Nullius nostrum filium et filiam non apte discerni marem ac feminam, ut Terentium et Terentiam; contra deorum liberos et servorum non itidem, ut Jovis filium et filiam Jovem et Jovam : item magnum numerum vocabulorum in hoc genere non servare analogias.

56. Ad hæc dicimus, omnis orationis, quamvis res natura subsist, tamen si ea in usu non pervenerit, eo non pervenire verba : ideo *equus* dicitur et *equa*; in usu enim horum discrimina : *corvus* et *corva* non, quod sine usu id, quod dissimilia natura. Itaque quedam aliter olim ac nunc : nam erat cum omnes mares et femine dicebantur *columba*, quod non erant in eo usu domestico quo nunc; nunc contra propter domesticos usus quod interovimus, appellatur mas *columbus*, femina *columba*. — 57. Natura cum tria genera transit, et id est in usu discriminae : totum denique apparet, ut est in *doctus* et *docta* et *doctum*; doctrina enim per tria hæc transire potest, et usus docuit discriminare doctam rem ab hominibus et in his marem ac feminam. In mare et femina et neutro neque natura maris transit, neque feminae, neque neutra; et ideo non

et particulier. — 58. Pareillement, les noms des choses dont la nature ou l'usage n'est pas semblable ne sont pas assujettis à la même loi. On dit donc *surdus vir* (un homme sourd), *surda mulier* (une femme sourde), *surdum theatrum* (un théâtre sourd), parce qu'un homme, une femme, un théâtre, sont naturellement destinés à entendre; mais on ne dit pas *cubiculum surdum* (une chambre sourde), parce qu'une chambre est faite pour le silence, et non pour l'audition. Cependant, si cette chambre n'a point de fenêtres, on dit qu'elle est *obscura* (*cæcum*), parce que toute chose a besoin d'être éclairée. — 59. Le genre masculin et le genre féminin ont entre eux une certaine affinité naturelle; mais le genre neutre n'en a presque jamais aucune avec les deux autres, parce qu'il est d'une nature ordinairement individuelle et absolue. C'est pour la même raison que les noms des dieux et des esclaves n'ont point deux formes, comme ceux des personnes libres. L'homme libre et la femme libre ne sont point confondus dans la société civile, comme l'homme esclave et la femme esclave dans la maison de leur maître: de là des noms communs pour les esclaves des deux sexes, et des noms distincts pour les personnes libres. Aussi retrouve-t-on l'analogie dans les noms des personnes libres: *Terentius*, *Terentia*. — 60. Les prénoms ne comportent pas non plus le troisième genre, parce qu'ils ont été créés pour distinguer dans la famille les personnes qui portent le même nom patronymique, comme *Secunda*, *Tertia*, *Quarta*, pour les femmes, et *Quintus*, *Sextus*, *Decimus*, pour les hommes. Ces prénoms, empruntés à l'ordre numérique, comme ceux que je viens de citer, ou à quelque autre dénomination de ce genre,

dicitor feminus, *femina*, *feminum*, sic reliqua; itaque singularibus ac secretis vocabulis appellati sunt. — 58. Quare in quibus rebus non subest similis natura aut usus, in his vocabulis hujusemodi ratio quæri non debet. Ergo dicitur, ut *surdus vir*, *surda mulier*, *surdum theatrum*; quod omnes tres res ad auditum sunt comparatæ; contra nemo dicit *cubiculum surdum*, quod id ad silentium, non ad auditum; et si fenestram non habet, dicitur *cæcum*, ut *cæcus* et *cæca*; quod omnia lumen habere debent. — 59. Mas et femina habent inter se natura quandam societatem: contra nullam plerumque habent societatem neutra cum his, quod sunt diversa inter se, quodque de his perpanca sunt que habeant quandam communitatem. Dei et servi nomina quod non item ut libera nostra transcunt, eadem est causa: quod ad usum attinet, institui opus fuit de liberis, de reliquis nihil attinuit, quod in servis gentilia natura non subest in usu, in nostris nominibus, qui sumus in Latio et liberi, necessaria. Itaque ibi apparet analogia ac dicitur *Terentius vir*, *Terentia mulier*. — 60. Tertium genus in prænominibus ideo non fit item, quod hæc instituta ad usum singularia, quibus discernerentur nomina gentilia; ut ab *numero*, *Secunda*, *Tertia*, *Quarta*; in viris ut *Quintus*, *Sextus*, *Decimus*, sic ab aliis rebus. Cum essent duo Terentii aut plures,

ont été imaginés pour distinguer, par exemple, deux ou plusieurs hommes du nom de *Terentius*. Peut-être le prénom de *Manius* a-t-il été formé de *mane natus* (né le matin); celui de *Lucius*, de *luci natus* (né au point du jour); celui de *Postumus*, de *post* et de *natus* (né après la mort du père). — 61. Ces prénoms, donnés aux femmes par allusion aux mêmes circonstances, ont pris par analogie la forme du genre féminin: *Mania*, *Lucia*, *Postuma*. La mère des dieux Lares est, en effet, appelée *Mania*; on trouve dans les chants des Saliens les noms de *Lucia Volaminia*; et même encore aujourd'hui on donne souvent le nom de *Postuma* à une fille née après la mort de son père. — 62. On voit donc que l'analogie se retrouve dans tous les mots dont la déclinaison a la nature pour principe, et qu'elle ne régit pas ceux dont la déclinaison a pour principe la volonté de l'homme, qu'ils soient masculins, féminins, ou neutres; car ceux-là seulement y sont assujettis, dont la déclinaison a la nature pour principe. Aussi est-ce sans raison que l'on prétend que l'analogie n'est pas observée dans les trois genres des noms.

63. On objecte contre l'analogie qu'il y a des mots qui n'ont que le singulier, comme *cicer* (pois chiche), ou le pluriel, comme *scalæ* (échelles), tandis qu'ils devraient avoir les deux nombres, comme *equus* (cheval), *equi* (chevaux). Je réponds que, en faisant cette objection, on oublie que l'analogie est fondée sur la nature et l'usage. Le nombre singulier désigne ou ce qui est un naturellement, comme *equus* (cheval), ou ce qui, quoique multiple en soi, est un par rapport à l'usage, comme *bigæ* (char attelé de deux chevaux). C'est pourquoi nous disons *una Musa* (une

discernendi causa, ut aliquid singulare haberent, nolabant: forsitan ab eo, qui mane natus esset, ut is *Manius* diceretur; qui luci, *Lucius*; qui post patris mortem, *Postumus*. — 61. E quibus, cum item accidisset feminis, proportionem illa appellata declinans prænominia mulierum antiqui, *Mania*, *Lucia*, *Postuma*. Videmus enim Maniam matrem Larum dici; Luciam Volaminiam Saliorum carminibus appellari; Postumam a multis post patris mortem etiam nunc appellari. — 62. Quare quocumque progressa est natura, cum usu vocabuli similiter proportionem propagata est analogia; cum, in quibus declinationibus voluntariis maris et femine et neutra que voluntaria, non debeant similiter declinari, sed, in quibus naturalis sint declinatio, hi qui esse reperiuntur. Quocirca in tribus generibus nominum inique tollunt analogias.

63. Qui autem eas reprehendunt, quod alia vocabula singularia sint solum ut *cicer*, alia multitudinis solum ut *scalæ*, cum deluerint omnia esse duplicia ut *equos*, *equi*, analogie fundamentum esse obdviscuntur naturam et usum. Singulare est, quod natura unum significat ut equos, aut quod conjuncta quodammodo ad unum usum ut *bigæ*: itaque ut dicimus *una Musa*, sic dicimus *una bigæ*. — 64. Multitudinis vocabula sunt unum infinitum ut *Musa*, alterum finitum ut duo, tres, quatuor; dicimus

Muse), *una bigæ* (un char attelé de deux chevaux). — 64. Le nombre pluriel est ou indéfini, comme *Musæ* (les Muses), ou défini, comme *duo, tres, quatuor Musæ* (deux, trois, quatre Muses); *una, bina, trina bigæ* (un, deux, trois chars), etc. Il suit de là que *uni, una, unum*, appartiennent en quelque sorte au nombre singulier, et ne diffèrent de *unus, una, unum*, qu'en ce que, dans le premier cas, l'adjectif numeral s'accorde avec un nom qui désigne une unité collective, et, dans le second, avec un nom qui désigne une chose naturellement une. Il en est de même de *bina, trina*, substitué à *duo, tria*, comme *uni* à *unus*. — 65. Il y a une troisième espèce de mots qui, comme *uter* (lequel des deux), renferment le nombre pluriel sous la forme du singulier, et qui, sans s'étendre à plus de deux personnes ou de deux choses, prennent la forme du pluriel, comme *utri, utrae*, en s'accordant avec des noms qui désignent une unité collective. Ainsi on dit *uter poeta* (lequel de ces deux poètes?), *utri poeta* (lequel de ces deux ordres de poètes?). On voit clairement par là que tous les noms qui ont la forme du nombre pluriel ne comportent pas celle du singulier. Tous les nombres au-dessus de deux, par exemple, ont la forme du pluriel, et naturellement ne comportent pas celle du singulier. C'est donc à tort qu'on prétend que la forme du nombre singulier implique nécessairement celle du pluriel. — 66. Puisqu'on dit *unguentum, unguenta* (parfum, parfums); *vinum, vina* (vin, vins); pourquoi *acetum* (vinaigre), *garum* (sauce faite avec la saumure du *garus*, sorte de poisson), et d'autres, n'ont-ils pas la forme du pluriel? Ceux qui font cette question n'ont pas pris la peine de distinguer les choses qui se comptent de celles qui se mesurent ou se pèsent, ni de remarquer que,

pour désigner l'accroissement d'une quantité quelconque de plomb, d'huile, ou d'argent, il convient de dire *multum plumbum, multum oleum, multum argentum*, et non *multa olea*, etc. On dit, à la vérité, *plumbea et argentea*, en parlant de choses faites de plomb ou d'argent; mais *argenteum* n'est point un nom comme *argentum*: c'est un adjectif qui s'accorde avec un autre nom, comme *vas* (vase) ou *poecillum* (petite coupe): de sorte que le nombre pluriel se rapporte, non à l'argent dont la chose est faite, mais à la chose qui, comme une coupe ou un vase, est de la nature de celles qui se comptent. — 67. Si, parmi les choses qui ne se comptent pas, il y en a de plusieurs espèces, la distinction de ces espèces explique la forme du nombre pluriel dans certains mois, comme *vinum et unguentum*. Autre est le vin de Chio, autre est celui de Lesbos: de là *vina* (vins). On distingue de même plusieurs sortes de parfums, qui ont des noms divers, tirés des divers pays qui les produisent: de là *unguenta*. S'il existait pareillement plusieurs espèces remarquables d'huile, de vinaigre, etc., on dirait *olea, aceta*, etc., comme on dit *vina, unguenta*. Aussi mes adversaires me semblent-ils détruire l'idée qu'on doit avoir de l'analogie, en voulant que des mots semblables désignent des choses d'un usage dissimilaire, et qu'on suive la même règle pour les noms de choses qui se mesurent, et les noms de choses qui se comptent. — 68. On demande aussi pourquoi le singulier de *balneæ* (bains publics) et le pluriel de *balneum* (bain particulier) n'existent pas, non plus que le singulier de *scalæ* (échelles, escaliers) et de *aque calidæ* (eaux thermales). On peut répondre que le premier bain public (*balneum*, nom d'origine grecque) fut établi à Rome dans deux édifices contigus, dont l'un

enim ut hæc Musæ, sic una bigæ et bina et trina bigæ: sic deinceps. Quare tam *uni* et *una* et *unum* quodammodo singularia sunt, quam *unus* et *una* et *unum*; hoc modo mutat, quod altera in singularibus, altera in conjunctis rebus; et ut *duo, tria* sunt multitudinis, sic *bina, trina*. — 65. Est tertium quoque genus, singulari in multitudine, ut *uter*: in quo multitudinis, ut *utri, utrae*. Inde *uter* poeta singulari, *utri* poete multitudinis est. Qua explicata natura, apparet non debere omnia vocabula multitudinis habere par singulare; omnes enim numeri a duobus summi versus multitudinis sunt, neque eorum quisquam habere potest singulare compar. Injuria igitur postulant, si qua sint singularia, oportere habere multitudinis. — 66. Item qui reprehendunt, quod non dicatur ut *unguentum unguenta, vinum vina*, sic acetum aceta, garum gara, faciunt inoperte, qui ibi desiderant multitudinis vocabulum, quæ sub mensuram ac pondera potius quam sub numerum succedunt; nam in plumbo, oleo, argento, cum incrementum accessit, dicimus, *multum oleum*, sic *multum plumbum, argentum*; non *multa olea, plumba, argenta*: quom quæ ex hisce fiant, dicimus *plumbea* et

argentea (aliud enim cum *argenteum*; nam id tum cum jam vas; argenteum enim, si poecillum aut quid item); quod poecila argentea multa, non quod argenteum multum. — 67. Ea, natura in quibus est mensura, non numerus, si genera in se habent plura, et ea in usum venerunt et genere multo: sic *vina, unguenta* dicta; alii generis enim *Vinum* quod Chio, aliud quod Lesbos: sic ex regionibus aliis quæ ipsa dicuntur, nunc melius unguenta, quon nunc genera aliquot. Si item discrimina magna essent olei et aceti et sic ceterarum rerum ejusmodi in usu communi, dicerentur sic olea, ut *vina*. Quare in utraque demique re scindere conatur analogiam, et quom in dissimili usu similia vocabula querunt, et quom item ea quæ metimur, atque ea quæ numeramus, dici putant oportere. — 68. Item reprehendunt analogias, quod dicuntur multitudinis nomine publice *balneæ*, non *balnea*, contra quod privati dicant unum *balneum*, quod plura *balnea* non dicant: idemque item contra, quod *scalæ* et *aque calidæ* multitudinis vocabulis sint appellata, neque eorum singularia in usum venerint. Quibus responderi potest, non esse reprehendendum; quod primum *balneum* (no-

était destiné aux hommes et l'autre aux femmes ; que, dans la suite, le nom de *balneum* servit également à désigner le lieu d'une maison particulière, affecté au même usage ; mais que, ce lieu n'étant pas double, comme celui du bain public, le pluriel *balnea* n'entra pas dans le langage usuel, qui ne reçut que le singulier *balneum* en échange du mot ancien *lavatrina*. — 69. On peut aussi expliquer pourquoi une source d'eau chaude est appelée *aquæ caldæ*, et non *aquæ calda*. Après que l'usage se fut établi parmi nous de se servir de cette espèce d'eau comme d'un spécifique, on remarqua que l'eau de tel lieu convenait mieux à telle maladie que celle de tel autre ; que celle de Puteoli, par exemple, était plus efficace que celle de l'Étrurie. Or, comme les sources fréquentées par les malades sont assez nombreuses, l'idée de pluralité influa sur la dénomination dont il est question. Quant à *scala* (échelles, escaliers), mot dérivé de *scandere* (monter), il serait plus embarrassant de rendre raison du singulier *scala*, puisque *scala*, comme l'indique sa racine, ne désignerait qu'un seul échelon, un seul degré.

70. Autre objection. Certains mots n'ont que les cas directs ; d'autres n'ont que les cas obliques. Or, tous les mots devraient avoir l'une et l'autre espèce de cas. On peut répondre que l'analogie suppose toujours l'usage ou la nature.....

71..... ni dans les mots qui se déclinent, lorsqu'ils passent d'un nominatif à un autre nominatif. Cependant ces mots ne s'écartent pas sans raison de l'analogie, comme *Faustini*, nom d'une certaine classe de gladiateurs, dérivé de *Faustus* ; car si la plupart de ces sortes de noms li-

men ut Græcum introit in urbem) publice ibi consedit, ubi bina essent conjuncta ædificia lavandi causa; nunc ubi viri, alterum ubi mulieres lavarentur: ab eadem ratione domi suæ quisque, ubi lavatur, balneum dixerunt; et quod non erant duo, balnea dicere non consuevit, cum hoc antiqui non balneum, sed *lavatrinam* appellare consuevit. — 69. Sic aquæ caldæ, ab loco et aqua quæ ibi sceleret, cum ut colerentur venisset in usum nostris, cum aliæ ad alium morbum idoneæ essent, eæ cum plures essent, ut Puteolis et in Tuscis, quibus utebantur, multitudinis potius, quam singulari vocabulo appellarunt. Sic scalas, quod ab scandendo dicuntur et singulos gradus scandentur, magis erat quaerendum, si appellasset singulari vocabulo scalam, cum origo nominatus ostenderet contra.

70. Item reprehendunt de casibus, quod quidam nominatus habent rectos, quidam obliquos: quod dicunt utrosque in vocibus oportere. Quibus idem responderi potest, in quibus usus aut natura non subsistit, ibi non esse analogiam;...

71. . . . sed nec in vocabulis quæ declinantur, si transeunt et recto casu in rectum casum, quæ tamen fere non discedunt ab ratione sine justa causa, ut hi, qui gladiatores *Faustini*; nam quod plerique dicuntur, ut tris extre-

nissent par trois syllabes, comme *Cascelliani*, *Aquiliani*, *Cæcilianii*, il faut remarquer que *Faustus* n'a pas la même desinence que *Cascellius*, *Cæcilius*, *Aquilus*, racines de *Cascelliani*, etc.; car si l'on disait *Faustius* au lieu de *Faustus*, on sent que *Faustiani* serait plus conforme à l'analogie. C'est ainsi que quelques-uns disent *Sciptonini*, par dérivation de *Scipio*: ce qui est une anomalie; car l'analogie veut *Scipionarii*. Mais, comme je l'ai dit, ces sortes de déclinaisons sont rares et peu en usage: aussi sont-elles flottantes et incertaines.

72. On induit de la similitude de *stultus* (sot) et *luscus* (borgne), par exemple, qu'on devrait dire *luscus*, *luscior*, *luscissimus*, de même qu'on dit *stultus*, *stultior*, *stultissimus*. Je réponds à cela qu'en ne peut pas être plus ou moins borgne, tandis qu'on peut être plus ou moins sot.

73. On demande pourquoi l'on ne dit pas *mane* (matin), *manius* (plus matin), *manissime* (très-matin), non plus que *vespere* (soir), *vesperius*, *vesperime*. On peut répondre que le temps n'est point susceptible de plus ou de moins, et ne comporte que l'idée d'antériorité ou de postériorité. Ainsi la première heure est antérieure à la seconde; mais l'heure en elle-même n'est point susceptible de plus ou de moins. On dit, il est vrai, que celui qui se lève à la première heure du matin se lève *plus matin* que celui qui ne se lève qu'à la seconde; mais cette locution n'est pas conséquente, en ce que *magis mane* (plus matin) signifie le premier moment du matin, et *magis vespere* le dernier moment du soir.

74. On s'appuie encore sur cette sorte de similitude pour attaquer l'analogie, et l'on demande

mas syllabas habeant easdem, *Cascelliani*, *Aquiliani*, *Cæcilianii*, animadvertant, unde oriuntur, nomina dissimilia *Cascellius*, *Cæcilius*, *Aquilus*, *Faustus*; quod si esset *Faustius*, recte dicerent *Faustianus*; sic a *Scipione* quidam male dicunt *Scipionius*; nam est *Scipionarius*. Sed ut dixi, quod ab hujusmodi cognominibus raro declinantur cognomina, neque in usum etiam producta, narrant quædam.

72. Item dicunt, cum sit simile *stultus*, *luscus*, et dicatur *stultus*, *stultior*, *stultissimus*, non dici *luscus*, *luscior*, *luscissimus*, sic in hoc genere multa. Ad quæ dico, ideo fieri, quod natura nemo luscus magis sit luscus, cum stultior fieri videatur.

73. Quod rogant, quor non dicamus *mane*, *manius*, *manissime*, item de *vesperi*: in tempore vere magis et minus esse non potest, ante et post potest; itaque prius est hora prima quam secunda, non magis hora; sed magis mane surgere tamen dicitur, qui primo mane surgit, quam qui non primo. At enim dies non potest esse magis, quam mane; itaque ipsum hoc quod dicitur magis, sibi non constat, quod magis mane significat primum mane, magis vespere novissimum vesper.

74. Item ab hujusmodi similitudinibus reprehenditur analogia, quod, cum sit anus, cadus simile, et sit ab

pourquoi *cadus* (tonneau), qui est semblable à *anus* (vieille), n'a point de diminutifs, tandis qu'*anus* fait *anicula*, *anicilla*; pourquoi de *piscina* (vivier, réservoir d'eau), on n'a point formé, par une dérivation analogue, *piscinula*, *piscinilla*. J'ai déjà répondu que l'analogie se retrouve toujours dans les mots qui désignent des choses dont les différents degrés de grandeur ont quelque importance dans l'usage, comme *cista* (paier), *cistula*, *cistella*; *canis* (chien), *catulus*, *catellus*: ce qui n'a pas lieu pour le bétail. C'est pour cette raison qu'il y a souvent deux mots pour désigner la même chose, selon qu'elle est plus ou moins grande, comme *lectus* (lit) et *lectulus* (petit lit), *arca* (cassette) et *arcu* (petite cassette).

75. De ce que certains mots n'ont pas les cas directs, ni d'autres les temps obliques, il ne s'ensuit pas qu'il y ait là anomalie. Ou est, dit-on, le nominatif de *frugis*, *frugi*, *frugem* (fruit), et celui de *colis*, *coli*, *colem* (rejeton)? Ou sont les cas obliques de *Diespiter* et de *Maspiter*? — 76. Je réponds que ces différents cas existent. Suivant l'analogie, le nominatif de *frugis* est *frux*; mais l'usage a adopté *frugis*, à l'imitation de *avis* et *ovis*, dont le génitif est semblable au nominatif. Pareillement *cols* est le nominatif naturel, et *colis* le nominatif usuel; mais ici l'analogie se concilie avec l'usage, en ce que *colis* laisse entrevoir *cols*, et ne s'écarte de l'analogie que pour y revenir, en suivant l'usage commun à la plupart des mots, dont le nominatif singulier est d'une prononciation difficile. Or, de même que, par euphonie, on a ajouté un I à *ous*, nominatif singulier qu'implique naturellement le nominatif

pluriel *oves*, on a dit *colis* au lieu de *cols*: de sorte que l'analogie reparait entre *colis*, *ovis*, et *avis*, dans l'identité de la forme du génitif et du nominatif. — 77. Je ne vois pas non plus la raison de nier l'existence des cas obliques de *Diespiter*. Qu'importe que *Diespitri*, *Diespitrem*, soit moins usité que *Diespiter*? Un cas inusité ne laisse pas d'exister aussi réellement qu'un autre cas qui est usité. Mais j'accorde que certains mots n'aient pas tous leurs cas: cette défecuosité ne peut autoriser à nier l'existence de l'analogie. — 78. En effet, de ce que la tête ou quelque autre partie manque dans une statue, il ne s'ensuit pas que l'analogie ne puisse se trouver dans le reste. Ainsi les mots peuvent conserver l'analogie dans les cas usités, et même les cas inusités peuvent être réhabilités, lorsque la nature et l'usage le permettent, comme on le voit quelquefois dans les poètes, et, par exemple, dans le *Clastidius* de Nævius: *Vita insepulta lactus in patriam* REDUX. — 79. On objecte encore *strues*, *Hercules*, *homo*. Or, suivant mes adversaires, si l'analogie existait, on devrait dire *strus*, *Hercul*, *homon*. Cela prouve, non que l'analogie n'existe pas, mais seulement que la déclinaison des cas obliques n'est pas ici conforme à l'analogie, en tant qu'il s'agit uniquement du rapport de ces cas avec le nominatif. Supposons, par exemple, qu'on place la tête de Philippe sur une statue d'Alexandre: les autres parties du corps n'en conserveront pas moins entre elles leurs rapports, quoique la tête ne soit pas en harmonie avec ces parties. De même encore, si, des deux pans d'une tunique, l'un avait la forme du laticlave, et l'autre celle de l'an-

nu *anicula*, *anicilla*, à cada duo reliqua non sint propagata; sic non dicatur a piscina, piscinula, piscinilla. Ad hujusmodi vocabula analogias esse, ut dixi, ubi magnitudo animadverenda sit in unoquoque gradu, eaque sit in usu communi, ut est *cista*, *cistula*, *cistella*, et *canis*, *catulus*, *catellus*; quod in pecoris usu non est. Itaque consuetudo, frequentius res in binas dividi parietis ut majus et minus, ut *lectus* et *lectulus*, *arca* et *arcula*, sic alia.

75. Quod dicunt, casus alia non habere rectos, alia obliquos et ideo non esse analogias, falsum est. Negant habere rectos, ut in hoc *frugis*, *frugi*, *frugem*, item *cols*, *coli*, *colem*, obliquos non habere, ut in hoc *Diespiter*, *Diespitri*, *Diespitrem*, *Maspiter*, *Maspitri*, *Maspitrem*. — 76. Ad hæc respondeo et priora habere nominandi et posteriora obliquos. Nam et *frugi* rectus est natura *frux*, et secundum consuetudinem dicimus ut hæc *avis*, hæc *ovis*, sic hæc *frugis*. Sic secundum naturam nominandi est casus *cols*, secundum consuetudinem *colis*, cum utrumque conveniat ad analogiam, quod et id quod in consuetudine non est, cujusmodi debeat esse apparet, et quod est in consuetudine nunc in recto casu, eadem est analogia ac peragrae, que ex multitudine cum transeunt in singulare, difficulter efformantur ore. Sic cum transiret ex eo quod dicebatur hæc *oves*, una non est

dicta *ous*, sed additum I ac factum ambiguum verbum, nominandi a patriæ esset casus, ut *ovis* et *avis*. — 77. Sic in obliquis casibus cur negent esse *Diespitri*, *Diespitrem*, non video, nisi quod minus est tritum in consuetudine, quam *Diespiter*: quod nihil argumentum est; nam tam casus, qui non tritus est, quam qui est. Sed esto in casuum serie alia vocabula non habere nominandi, alia de obliquis aliquid: nihil enim ideo, quo minus sit ratio, percellere poterit hoc crimen. — 78. Nam ut signa que non habent caput aut aliam quam partem, nihilominus in reliquis membris eorum esse possunt analogie: sic in vocabulis casuum possunt item fieri, ac reponi quod aberit, ubi patietur natura et consuetudo, quod nunquam apud poetas invenimus factum, ut in hoc apud Nævium in *Clastidio*:

Vita insepulta lactus in patriam redux.

79. Item reprehendunt, quod dicatur hæc *strues*, *hic Hercules*, *hic homo*; debuisse enim dici, si esset analogia, *hic Hercul*, hæc *strus*, *hic homon*. Hæc ostendunt non analogiam non esse, sed obliquos casus non habere caput ex sua analogia; nam ut si in Alexandri statua imponeris caput Philippi, membra conveniant ad rationem, si et ad Alexandri membrorum simulacrum caput quod respondeat, non item sit. Non, si quis tunicam in usu

gosticlave, l'analogie n'existerait pas, à la vérité, entre les deux pans de la tunique; mais elle pourrait se retrouver dans chaque partie considérée isolément. — 80. Suivant les mêmes grammairiens, on dit au pluriel tantôt *eupressus*, tantôt *eupressi*; ainsi de *fici*, *platanii*, et des noms de la plupart des arbres. C'est une erreur; car la désinence du nominatif pluriel doit être *Ei*. Ainsi on doit dire *fici*, comme *nummi*, par analogie de la forme commune de leur génitif: *nummorum*, *ficorum*. S'il fallait dire *ficus* au nominatif pluriel, on devrait, par analogie de *manus*, dire *ficibus*, *ficuum*, ce qui est contraire à l'usage, qui, non-seulement dans ces deux cas, mais dans *ficus*, *fico*, etc., ne suit en rien la déclinaison de *manus*.

81. On argumente aussi de ce passage de Lucilius: *Decussi sive decussibus* est, mais à tort; car Lucilius n'a pas dû hésiter, parce qu'on dit l'un et l'autre. En effet, dans la monnaie de cuivre, depuis un jusqu'à cent, les noms des pièces de monnaie sont composés du nom de nombre et de *assis* (as), comme *tressis*, *decussis*, *centussis*; de sorte que, au delà de deux as (dupondius), tous les cas ont la désinence d'*assis*. Quant au nom de la pièce de deux as, il emporte les deux genres, et l'on dit également *dupondius* et *dupondium*, comme *gladius* et *gladium*. A partir de trois, les noms des différentes pièces de monnaie, jusqu'à cent, sont du genre masculin tant au pluriel qu'au singulier. Au delà de cent, le nombre ne désigne pas plus des as que toute autre chose. — 82. Les nombres indéterminés, depuis quatre jusqu'à cent, sont invariables devant les noms masculins, féminins ou neutres. Quand

ita consuit, ut altera plagula sit angustis clavis, altera latis, utraque pars in suo genere caret analogia. — 80. Item negant esse analogias, quod alii dicunt *eupressus*, alii *eupressi*; item de ficis, platanis, et plerisque arboribus, de quibus alii extremum *US*, alii *Ei* faciunt. Id est falsum; nam debent dici *E* et *I*: *fici* ut *nummi*, quod est ut *nummorum* *ficorum*: ut sic essent plures ficus, essent ut *manus*; diceremus ut *manibus*, sic *ficibus*, et ut *manuum*, sic *ficum*; neque has *ficos* diceremus, sed *ficus*, ut non *manos* appellamus, sed *manus*; nec consuetudo diceret singularis obliquos casus hujus *fici*, neque *haec fico*, ut non dicitur hujus *mani*, sed hujus *manus*, et *haec mano*, sed *haec manu*.

81. Etiam illud putant esse causae, quor non sit analogia, quod Lucilius scribit:

Decussi sive decussibus est.

Qui errant, quod Lucilius non debuit dubitare, quod utrumque; nam in aere usque ab asse ad centussis numerus est adsignificat, et ejus numero finiti casus omnis a dupondio sunt, quod dicitur a multis duobus modis hic *dupondius* et hoc *dupondium*, ut hoc *gladium* et hic *gladius*; ab tressibus virilia multitudinis hic *tressis* et hic *tressibus*, cum sicut singulare hic *tressis* et ab eo hoc *tressi*, et cum sicut sic deinceps ad centussis. Deinde

on est arrive à mille, le nom de nombre devient neutre tant au singulier qu'au pluriel: *mille denarium*, *millia denaria*. — 83. Donc, puisqu'il n'est pas nécessaire, pour que l'analogie existe, que la similitude s'étende à la totalité du langage, et qu'il suffit qu'elle soit observée dans les parties corrélatives, c'est à tort qu'on prétend que la dissimilitude de *as*, de *dupondius*, et de *tressis*, constitue une anomalie. *As* est un mot simple qui désigne l'unité; *dupondius* (monnaie de deux livres) est composé de *duo* (deux) et de *pondus* (poids); *tressis*, de *tres* (trois) et de *as*. Les anciens disaient quelquefois *as* au lieu de *as*, et même encore aujourd'hui nous disons, en tenant un *as* à la main: *Hoc aere* ou *haec aerea libra*. *Mille aris legasse* (avoir légué mille as) est une locution usitée. — 84. Or, depuis trois jusqu'à cent, la déclinaison des noms de nombre, *tressis*, *decussis*, *centussis*, est conforme à l'analogie, fondée sur l'identité de leur étymologie; *dupondius*, qui n'a aucun rapport d'origine avec les précédents, a dû suivre une autre analogie. L'*as*, qui est l'unité monétaire, a par conséquent au pluriel une signification indéclinée: c'est pourquoi nous disons *asses*. Mais lorsque le nombre des as est déterminé, nous disons *dupondius*, *tressis*, etc. — 85. Il me semble donc que puisque le défini et l'indéfini sont différents, ils ne doivent pas être exprimés de la même manière. Cela est si vrai, que lorsque le nombre mille est pris dans un sens défini, les noms des choses que ce nombre détermine subissent une modification accidentelle. On dit, en effet, *mille denarium*, et non *mille denarii*; *duo millia denaria*, et non *duo millia*

numerus as non significat. — 82. Numeri qui as non significant, usque a quatuor ad centum, triplices habent formas, quod dicuntur hi *quatuor*, haec quatuor, haec quatuor; quom perventum est ad miliarium, assumit singulare neutrum, quod dicitur hoc *mille denarium*, a quo multitudinis fit *millia* denaria. — 83. Quare quoniam, ad analogias quod pertinet, non est ut omnia similia dicantur, sed ut in suo quaque genere similiter declinentur: stulte quaerunt, quor as et dupondius et tressis non dicantur proportionē, cum as sit simplex, dupondius fictus quod duo asses pendebat, tressis, ex tribus aris quod sit. Pro assibus nunquam as dicebant antiqui, a quo dicimus assen tenentes: *hoc aere*, *aveaque libra*, et *mille aris legasse*. — 84. Quare, quod ab tressis usque ad centussis numeri ejusdemmodi sunt compositi, ejusdemmodi habent similitudinem: dupondius quod dissimilis est, ut debuit, dissimilem habet rationem. Sic as, quoniam simplex est ac principium, non debere significat et multitudinis habet sensum infinitum; dicimus enim asses: quod cum finimus, dicimus dupondium et tressis et sic porro. — 85. Sic videtur mihi, quoniam finitum et infinitum habeat dissimilitudinem, non debere utrumque item dici: eo magis, quod in ipsis vocabulis, ubi additur certus numerus in miliaribus, alter atque in reliquis dicitur; nam sic loquuntur: *hoc mille denarium*, non hoc mille dena-

denarii. Si *denarii*, nominatif pluriel, était pris dans un sens indéfini, alors il faudrait dire *denariorum* au génitif: analogie qui doit s'étendre à la déclinaison, non-seulement des noms des pièces de monnaie, comme *victoriati* (monnaie d'argent valant cinq as, où était gravée l'image de la Victoire), *drachma*, etc., mais encore de *viri* (hommes); car nous disons *judicium triumvirum*, *decemvirum* (jugement des triumvirs, des décemvirs), et non *triumvirorum*, *decemvirorum*. — 86. On distingue dans la numération ancienne la règle, les deux actes, les trois degrés et les six décuries, dont les rapports sont fondés sur une rigoureuse analogie. La règle est le nombre neuf, c'est-à-dire que, au delà de neuf, l'unité, d'où l'on était parti pour arriver à ce nombre, revoient le point de départ des nombres ultérieurs. A *noven* (neuf) correspondent *nonaginta* (quatre-vingt-dix) et *nongenti* (neuf cents). — 87. Le premier acte embrasse l'intervalle de un à neuf cents, et le second celui de mille à neuf cent mille. Le nombre mille étant considéré comme une nouvelle unité, mille est, comme *unum*, du nombre singulier: *hoc unum*, *hoc mille*; *hæc duo*, *hæc duo millia*, etc. Dans les deux actes, il y a trois degrés: le degré des unités, qui est de un à neuf; le degré des dizaines, de dix à quatre-vingt-dix; le degré des centaines, de cent à neuf cents. Ces trois degrés forment six décuries, dont trois pour les nombres au delà de mille, et trois pour les nombres en deçà. La numération, chez les anciens, se bornait à ces principes. — 88. On y a ajouté dans la suite deux autres actes: ce qui a donné naissance à de nouveaux

noms, qui, comme *decies*, ne sont pas conformes à l'analogie, mais par rapport au système de numération, et non par rapport au langage. En effet, *decies* est indeclinable comme *mille*, et si l'on ne peut pas dire *hi decies*, *horum decies*, comme *hi mille*, *horum mille*, l'analogie se retrouve du moins dans *hoc decies* et *hoc mille*, *hujus decies* et *hujus mille*....

89. L'analogie ne s'oppose pas à ce que les mots qu'on appelle *homonymes* soient dissemblables dans les cas obliques, quoique semblables au nominatif. Cette dissimilitude se remarque dans *Argus*, nom d'homme; *Argos*, nom de ville, grec et neutre; et *Argei*, nom latin de la même ville. Il en est de même de la déclinaison ou de la conjugaison d'un mot qui, sous une forme identique, est ou un nom ou un verbe: comme *Meto*, qui, comme nom, fait *Metonis*, *Metonem*; et, comme verbe, fait *metam* (je moissonnerai), *metebam* (je moissonnais).

90. On objecte aux défenseurs de l'analogie la dissimilitude des mots synonymes, comme *Sappho* et *Psappha*, *Alceus* et *Alceo*, *Geryon* et *Geryoneus* et *Geryones*. On confond quelquefois, il est vrai, les cas obliques de ces mots; mais alors ce sont ceux qui confondent ces cas qui sont en défaut, et non l'analogie. Car on est libre de choisir entre deux ou trois synonymes, mais on est tenu d'être conséquent dans la déclinaison du mot qu'on a choisi; et si, après avoir dit *Alceus*, on dit *Alceoni* ou *Alceoneus*, c'est alors que l'analogie est violée.

91. C'est à tort, dit-on, qu'Aristarque prétend que *Melicertes* et *Philomedes* ne sont pas des

rii, et *hæc duo nulla denaria*, non *hoc duo millia denarii*. Si esset *denarii* in recto casu atque infinitam multitudinem significaret, tunc in patrico *denariorum* dici oportebat, et non solum in *denarii*, *victorialis*, *drachmis*, *nummis*, sed etiam in *viris* idem servari oporteret, quom dicimus *judicium fuisse triumvirum*, *decemvirum*, non *triumvirorum*, *decemvirorum*. — 86. Numeri antiqui habent analogias, quod omnibus est una novenaria regula, duo actus, tres gradus, sex decurie, que omnia similiter inter se respondent. Regula est numerus novenarius, quod ab uno ad novem cum pervenimus, rursus redimus ad unum; et hinc et novem et nonaginta et nongenti ab una sunt natura novenaria. — 87. Actus primus est ab uno ad nongenta, secundus a mille ad nongenta millia; quod idem valebat unum et mille, utrumque singulari nomine appellatur; nam ut dicitur *hoc unum*, *hæc duo*, sic *hoc mille*, *hæc duo millia*, et sic deinceps multitudinis in duobus actibus reliqui omnes item numeri. Gradus singularis est in utroque actu ab uno ad novem, denarius gradus a decem ad nonaginta, centenarius a centum ad nongenta. Ita tribus gradibus sex decurie sunt, tres miliaria, et tres milia. Antiqui his numeris fuerunt contenti. — 88. Ad hos tertium et quartum actum ab decies minorem, a decies milibus majorem addentes, imposuerunt vocabula; neque ratione, sed tamen non contra eam, de qua scribimus, analogiam. Nam *decies* cum dicitur *hoc decies*,

ut mille *hoc mille*, ut sit utrumque sine casibus vocis, *decies* ut *hoc mille*, *hujus mille*, sic *hoc decies*, *hujus decies*, neque eo minus in altero, quod est mille, præponemus *hi mille*, *horum mille*.

89. Quoniam in eo est nomen commune, quam vo ant *ἄραργιστιαν*, obliqui casus ab eodem capite, ubi erit *ἄραργιστία*, quo minus dissimiles fiant, analogia non prohibet. Itaque dicimus hic *Argus*, cum hominem dicimus, cum oppidum, Græcè hinc *Argos*, cum Latine *Argei*. Item faciemus, si eadem vox nomen et verbum significabit, ut et in casus et in tempora dispariter declinetur, ut faciamus a *Meto*, quod nomen est *Metonis*, *Metonem*; quod verbum est, *metam*, *metebam*.

90. Reprehendunt, cum ab eadem voce plura sunt vocabula declinata, quas *συνωνυμίας* appellavit, ut *Sappho* et *Psappha*, et *Alceus* et *Alceo*, sic *Geryon*, *Geryoneus*, *Geryones*: in hoc genere, quod casus perperam permulant quidam, non reprehendunt analogiam, sed qui eis utuntur imperite. Quod quisque caput præhenderit, sequi debet ejus consequentes casus in declinando, ac non facere, cum dixerit recto casu *Alceus*, in obliquis dicere *Alceoni* et *Alceoneus*: quod si miscuerit, non sententis erit analogias.

91. Reprehendunt Aristarchum, quod hæc nomina *Melicertes* et *Philomedes* similia neget esse, quod vocandi

noms semblables, parce qu'au vocatif l'un fait *Meliverta*, et l'autre *Philomedes*. On serait par conséquent aussi mal fondé à soutenir que *lepus* (lièvre) et *lupus* (loup) ne sont pas semblables, parce qu'au vocatif l'un fait *lepus*, et l'autre *lupus*; que *socer* (gendre) et *macer* (maigre) ne sont pas non plus semblables, parce que, dans les cas obliques, l'un a trois syllabes, et l'autre deux : *soceri*, *macri*. — 92. Quoique j'aie déjà répondu à cette chicane, en donnant la laine pour exemple, je ferai remarquer que la similitude consiste, non-seulement dans la forme extérieure, mais encore dans une conformité virtuelle et intrinsèque, qui ne tombe pas sous les sens. Ainsi nous disons que deux pommes, que rien ne distingue extérieurement, ne sont pas semblables, si elles n'ont pas le même goût; que deux chevaux de même apparence ne sont pas non plus semblables, s'ils ne sont pas de même race. — 93. Entre deux ou plusieurs esclaves, nous choisissons celui qui est de meilleure race, quoique d'un prix plus élevé; et, dans ce choix, nous consultons, non-seulement la forme apparente, mais encore quelque autre point extérieur de comparaison, comme l'âge dans les chevaux; la progéniture dans les coqs; la saveur dans les fruits. On ne doit donc pas blâmer celui qui, dans le langage, constate la similitude de la même manière. — 94. C'est pourquoi, pour s'assurer si deux mots sont semblables ou dissemblables, on prend un autre cas ou un pronom, comme moyen de comparaison. Ainsi nous voyons par *hic lepus*, *hoc nemus*; *hi lepores*, *hec nemora*, que *lepus* (lièvre) et *nemus* (forêt) ne sont pas deux mots semblables. Cette sorte d'induction n'a rien de contraire à la

casus habet alter Meliverta, alter Philomedes : sic qui dicit *lepus* et *lupus* non esse simile, quod alterius vocandi casus sit *lepus*, alterius *lepus* : sic *socer*, *macer*, quod in transitu fiat ab altero trisyllabum *soceri*, ab altero bisyllabum *macri*. — 92. De hoc etsi supra responsum est, cum dixi de lana, hic quoque amplius adiciam, similia non solum a facie dici, sed etiam ab aliqua conjuncta vi et potestate, quæ et oculis et auribus latere soleant; itaque sæpe gemina facie mala negamus esse similia, si sapore sunt alio : sic equos eadem facie nonnullos negamus esse similes, si natione exprocreati dissimili. — 93. Itaque in hominibus emendis si natione alter est melior, enimus pluris, atque in hisce omnibus similitudines non sumimus tantum a figura, sed etiam aliunde, ut in equis ætas, ut in gallis, quousmodi faciunt pullos, ut in pomis, quo sint succo. Si igitur idem sequitur in similitudine verborum quicquid, reprehendum non est. — 94. Quare dissimilitudine discernendarum causa nonnunquam ut pronomen assumitur, sic casum atque assumi. Ut in his nemus, lepus, *hic lepus*, *hoc nemus* : ita discuntur ac dicuntur *hi lepores*, *hec nemora*. Sic aliud si quid assumptum erit extrinsecus, quo similitudo penitus perspicere possit : non erit remotum a natura, neque enim ma-

véritable analogie, quel que soit le moyen extérieur qu'on emploie pour constater la similitude. On sait, par exemple, que l'aimant attire semblablement dans des pierres semblables, et dissemblablement dans des pierres dissemblables. Or, comment s'assurer de leur similitude ou de leur dissimilitude, si l'on n'a recours à un morceau de fer?

95. Quant à l'analogie relative aux noms, ce que j'ai dit sur ce point suffit, je crois, pour répondre à toutes les objections. A l'égard des verbes, comme ils ont, dans leurs temps, dans leurs personnes, dans leurs genres, dans leurs divisions, donné matière à la critique, j'examinerai chaque partie séparément.

96. L'analogie, dit-on, n'est pas observée dans les temps de certains verbes, comme *legi* (j'ai lu), *lego* (je lis) et *legam* (je lirai), dont l'un appartient au parfait, et les deux autres à l'imparfait. Pour faire tomber ce grief, il suffit de rétablir l'ordre dans la classification des temps de ce verbe, qui présentera alors une division tout à fait conforme à l'analogie, comme *discebam*, *disco*, *discam*, pour les temps imparfaits, et *didiceram*, *didici*, *didicero*, pour les temps parfaits. On voit donc que ce ne sont pas les verbes qui pèchent contre l'analogie, et que s'il y a anomalie, cette anomalie est due au fait de ceux qui confondent sciemment les trois temps. — 97. On objecte aussi que le rapport entre *amor*, *amabor* et *amatus sum*, n'est pas conforme à l'analogie, en ce que, dans la même série, le même verbe présente deux formes simples et une composée. Cette prétendue anomalie repose sur une classification inexacte; car si l'on a soin de ne pas confondre les temps imparfaits avec les

gnetas lapides duo, inter se similes sint necne, perspicere possis, nisi minutum extrinsecus prope apposueris ferrum, quod similes lapides similiter ducunt, dissimiliter dissimiles.

95. Quod ad nominatum analogiam pertinet, ita delibatum arbitror, ut omnia que dicuntur contra, ad respondendum ab his fontibus sumi possint. Quod ad verborum temporalium rationem attinet, cum partes sint quatuor, temporum, personarum, generum, divisionum, ex omni parte quoniam reprehendunt, ad singula respondebo.

96. Primum quod sunt analogias non servari in temporibus, cum dicant *legi*, *lego*, *legam* et sic similiter alia; nam que sint ut *legi* perfectum significare, duo reliqua *lego* et *legam* imchoatum; injuria reprehendunt. Nam ex eodem genere et ex divisione idem verbum, quod simpliciter est, per tempora traduci potest, ut *discebam*, *disco*, *discam*, et eadem perfecti, sic *didiceram*, *didici*, *didicero*. Ex quo licet seque verborum rationem constare, sed eos qui trium temporum verba pronuntiare velint, sciteuler id facere. — 97. Item illud reprehendunt, quod dicantur *amor*, *amabor*, *amatus sum*; non cum debeat in una serie unum verbum esse duplex, cum duo simplicia essent. Neque ex divisione si uniusmodi ponas verba,

temps parfaits, on verra que, dans tous les verbes, chaque série est uniforme; que tous les temps imparfaits sont simples, comme *amabar*, *amor*, *amabor*, et que tous les temps parfaits sont composés, comme *amatus eram*, *amatus sum*, *amatus ero*. — 98. On se prévaut encore d'un faux rapport, en accolant ensemble *ferio* (je frappe), *feriam* (je frapperai), *percussi* (j'ai frappé). L'ordre véritable est : *feriam*, *ferio*, *feriebam*, temps imparfaits; *percussi*, *percussero*, *percusseram*, temps parfaits. On peut défendre de la même manière l'analogie dans les autres temps. — 99. On cite *pungo*, *pungam*, *pugugi*; *tundo*, *tundam*, *tutudi*, et l'on conclut de cette apparente anomalie que les syllabes devraient changer dans tous les temps des verbes, ou ne changer dans aucun. Or on confond ici des choses dissemblables, c'est-à-dire les temps parfaits avec les temps imparfaits. Que si l'on considère isolément les temps imparfaits et les temps parfaits, on verra que la racine du verbe reste invariable dans les uns : *pungebam*, *pungo*, *pungam*, et constamment variable dans les autres : *pupugeram*, *pupugi*, *pupugero*. — 100. On confond encore les temps parfaits avec les temps imparfaits, en mettant sur la même ligne *fui*, *sum*, *ero*. Le parfait *fui* est conforme à l'analogie dans toute sa conjugaison, et dans la parenté qui l'unit à *fueram* et *fuero*. Les temps imparfaits offrent la même régularité : *sum* (autrefois *esum*), *es*, *est*; *eram*, *eras*, *erat*; *ero*, *eris*, *erit*. En classant ainsi les temps dans leur ordre, on retrouvera partout l'analogie.

101. On se prévaut aussi contre l'analogie de ce que certains verbes n'ont pas les trois person-

nes ou les trois temps. Autant vaudrait critiquer la nature de ce qu'elle n'a pas donné la même forme à tous les êtres. Si donc tous les verbes ne emportaient pas naturellement les trois temps et les trois personnes, il est évident que la division des verbes serait restreinte. Or cette restriction doit s'appliquer, par exemple, à l'impératif, qui, ne se rapportant qu'à l'imparfait, puisqu'il ne s'adresse jamais qu'à une personne présente ou absente, n'a que trois formes, comme *lege*, *legito*, *legat*, tandis que l'indicatif, comme *lego*, *legis*, *legit*, en a neuf pour l'imparfait et autant pour le parfait. — 102. Ce n'est donc pas entre un genre et un autre genre, mais entre les parties d'un même genre, qu'il faut chercher s'il y a dissimilitude. En ajoutant à ces raisons celles que j'ai déjà données au sujet des noms, on pourra aisément répondre à tout. En effet, de même que la forme primordiale des noms réside dans le nominatif, de même la forme primordiale des verbes réside dans la première personne du temps présent, comme *scribo*, *lego*. — 103. C'est pourquoi si, comme dans les noms, il arrive que la forme primordiale d'un verbe n'existe pas, ou soit empruntée à un verbe d'une autre espèce, on fera valoir, en faveur de l'analogie, les raisons que j'ai données en traitant des noms. Que si la forme primordiale existe, mais que le reste de la conjugaison ne s'y rapporte pas, comme cela arrive quelquefois dans la déclinaison des noms, il ne sera pas plus difficile de remonter à l'origine de cette apparente anomalie. En effet, les ambiguïtés de la synonymie se rencontrent dans les verbes comme dans les noms : témoin *volo*, qui désigne, sous une forme iden-

discrepant inter se; nam infecta omnia simplicia similia sunt, et perfecta duplicia inter se paria in omnibus verbis, ut hæc : *amabar*, *amor*, *amabor*; *amatus eram*, *sum*, *ero*. — 98. Quare item male dicunt *ferio*, *feriam*, *percussi*, quod est ordo : *feriam*, *ferio*, *feriebam*; *percussi*, *percussero*, *percusseram*. Sic deinceps in reliquis temporibus reprehendenti responderi potest. — 99. Similiter errant qui dicunt, ex utraque parte verba omnia commutare syllabas oportere, aut nullum in his : *pungo*, *pungam*, *pupugi*; *tundo*, *tundam*, *tutudi*; dissimilia enim conferunt, verba infecti cum perfectis. Quod si infecta modo conferunt, omnia verbi principia incommutabilia videntur, ut in his, *pungebam*, *pungo*, *pungam*; et contra ex utraque parte commutabilia, si perfecta ponerent, ut *pupugeram*, *pupugi*, *pupugero*. — 100. Item male conferunt : *fui*, *sum*, *ero*, quod *fui* est perfectum, quoque series sibi, ut debet, in omnibus personis constat, quod est *fueram*, *fui*, *fuero*; de infectis *sum*, quod nunc dicitur, oim dicebatur *esum* et in omnibus personis constabat, quod dicebantur, *esum*, *es*, *est*; *eram*, *eras*, *erat*; *ero*, *eris*, *erit*; sic hujuscemodi cetera servare analogiam videbis.

101. Etiam hoc reprehendunt, quod quædam verba neque personas habent ternas neque tempora ferma. It

imperile reprehendunt, ut si quis reprehendat naturam, quod non uniusmodi fuerit animalis omnino. Sic enim natura non omnes formæ verborum ternas habeant tempora, ternas personas : non habeant totidem verborum divisiones; quare cum imperamus, natura quod infecta verba solum habet, cum et præsentis et absentis imperamus, sunt ferma, ut *lege*, *legito*, *legat*; perfectum enim imperat nemo : contra que sunt indicandi, ut *lego*, *legis*, *legit*, novena sunt verba infecti, novena perfecti. — 102. Quocirca non si genus cum genere discrepat, sed in suo quoque genere si quid desit, requirendum. Ad hæc addita si erunt ea que de nominatibus supra sunt dicta, facilius omnia solvantur. Nam ut illic externi caput rectus casus, sic hic in forma est persona que loquitur, et tempus præsens, ut *scribo*, *lego*. — 103. Quare ut illic fit, si hic item acciderit in formula, ut aut caput non sit, aut ex alieno genere sit proportione; eadem, que illic diximus, quor nihilominus servetur analogia; item, sicut illic, caput sum habebit, et in obliquis casibus transitio erit in aliam quam formulam, qua assumpta, reliqua facilius possint videri verba unde sint declinata; fit enim, ut rectus nonnunquam sit ambiguus, ut in hoc verbo *volo*, quod id duo significat, unum a voluntate, alterum a volando. Itaque a *volo* intellegimus et volare et velle.

tique, l'action de *rouloir* et celle de *voler*.

104. On relève la répétition de *pluit* et *luit* au présent et au parfait, comme contraire à l'analogie, en ce que chaque temps doit avoir sa forme particulière. Cette identité n'existe que dans l'esprit de mes adversaires; car au parfait, *u* est long dans *pluit* et *luit*, tandis qu'il est bref au présent : *pluit*, *luit*. C'est pour la même raison que la même lettre est longue dans *ruta cersa* (effets mobiliers), mot usité dans le contrat de vente.

105. On objecte encore l'identité de *sacrificio* et *sacrificor*, de *lavat* et de *lavatur*. Que cette identité existe ou n'existe pas, peu importe pour l'analogie, si celui qui préfère se servir de *sacrificio* observe la similitude dans toute la conjugaison, et n'y entremêle pas une partie de celle de *sacrificor*. C'est seulement dans la confusion de ces deux formes que serait l'anomalie.

— 106. On lit dans Plaute: *Je crois que les poissons, qui passent toute leur vie dans l'eau (lavant), se baignent (lavari) moins longtemps que cette femme ne baigne (lavat) Phronésius. Lavant et lavari, pris dans le même sens, répugnent entre eux : il faudrait lavare, lavant, ou lavari, lavantur. Que cette faute vienne de Plaute ou du copiste, c'est à l'auteur de l'anomalie, et non à l'analogie, qu'il faut s'en prendre. Lavant et lavantur, employés séparément dans des circonstances déterminées, n'ont rien de contraire à l'analogie. Ainsi, en parlant d'une nourrice et d'un enfant, on peut dire *lavat* et *lavatur*: *lavat*, par rapport à la nourrice qui baigne l'enfant, et *lavatur*, par rapport à l'enfant qui est baigné par la nourrice. En parlant de*

nous, nous pouvons dire *lavamus* et *lavamur*. — 107. Quoique l'usage ait également consacré l'un et l'autre, *lavari* s'entend plutôt du corps entier, et *lavare* d'une partie du corps, comme des mains ou des pieds; et ceux qui tiennent à bien parler ne devraient pas perdre de vue cette distinction. Il est vrai qu'on peut conclure de *lavor*, *lavatus sum*, que *solco* (j'ai coutume) devrait faire *soluti*, qu'on trouve dans Caton et Ennius, et non *solitus sum*, qui est en usage; mais, comme je l'ai dit plus haut, quelques exceptions de cette nature ne prouvent rien contre l'existence de l'analogie.

108. On donne comme une anomalie *dolo* (je peccis), *colo* (je cultive); *dolavi*, *colui*. Il faut ici recourir au moyen qu'on emploie pour regarder les petits ouvrages de Myrmécide. Lorsqu'il est impossible de consulter isolément la similitude de deux verbes, il faut prendre une autre personne ou un autre temps. Ainsi, pour savoir si *dolo* et *colo* sont semblables, passez à la seconde personne, et vous reconnaîtrez qu'ils ne le sont pas; car *dolo* fait *dolas*, et *colo* fait *colis*.

— 109. *Dolavi* et *colui* sont donc conformes à l'analogie, puisque ces deux temps dérivent régulièrement de *dolo*, *dolas*, et de *coli*, *colis*. C'est, en effet, à la seconde personne qu'il importe de regarder, parce qu'elle est ordinairement moins ambiguë que la première, qui, comme *meo* (je passe), *neo* (je file), *ruo* (je me précipite), présente une similitude douteuse. Mais l'ambiguïté disparaît dans *meas*, *nes*, *ruis*, dont la conjugaison se continue par chaque verbe suivant son analogie particulière.

110. Les objections tirées des participes sont

104. Quidam reprehendunt, quod *pluit* et *luit* dicimus in præterito et præsentii tempore, cum analogie sui quoque temporis verba debeant discriminare. Falluntur; nam est ac putant aliter, quod in præteritis U dicimus longum, *pluit*, *luit*; in præsentii breve *pluit*, *luit*; ideoque in Venditionis lege fundi *ruta cersa* ita dicimus, ut U producimus.

105. Item reprehendunt quidam, quod putant idem esse *sacrificio* et *sacrificor*, et *lavat*, et *lavatur*, quod sit an non, nihil commovet analogiam, dum sacrificio qui dicat, servet sacrificabo et sic per totam formam, nec dicat sacrificatur aut sacrificatus sum; hæc enim inter se non conveniunt. — 106. Apud Plautum cum dicit :

Piscis ego credo, qui usque dum vivunt lavant, *Diu minus lavari, quam hæc lavat Phronesium*; ad *lavant lavari* non convenit, ut f sit postremum, sed E : ad *lavantur analogia lavari* reddit. Quod Plauti aut libarii mendum si est, non ideo analogia, sed qui scripsit, est reprehendendus. Omnino et *lavant* et *lavantur* dicitur separatim recte in rebus certis, quod puerina nutrix *lavat*, puer a nutrice *lavatur* : nos in balneis et *lavamus* et *lavamur*. — 107. Sed consuetudo alterum utrum cum satis haberet, in toto corpore potius utitur *lavamus*, in partibus *lavamus*, quod dicimus *lavo manus*, sic pedes et cætera. Quare et balneis non recte dicunt : *lavi*;

lavi manus, recte. Sed quoniam in balneis *lavor*, *lavatus sum*, sequitur, ut contra quoniam est *solco*, oportet dici *soluti*, ut Calo et Ennius scribit, non ut dicit vulgus, *solitus sum*, debere dici; neque propter hæc, quod discrepat in sermone pauca, minus est analogia, ut supra dictum est.

108. Item cur non sit analogia, asserunt, quod ab similibus similia non declinantur, ut ab *dolo* et *colo*; ab altero enim dicitur *dolavi*, ab altero *colui*. In quibus assumi solet aliquid, quo facilius reliqua dicantur, ut in Myrmecidis operibus minutis solet fieri. Igilur in verbis temporalibus quom similitudo sæpe sit confusa, ut discerni nequeat, nisi transieris in aliam personam aut in tempus : quæ proposita sunt, non esse similia intellegitur, cum transitum est in secundam personam; quod alterum est *dolas*, alterum *colis*. — 109. Itaque in reliqua forma verborum nam utrumque sequitur formam. Utrum in secunda forma verbum temporale habeat in extrema syllaba AS an IS, ad discernendas dissimilitudines interest : quocirca ibi potius index analogiæ, quam in prima, quod ibi obstrusa est dissimilitudo, ut apparet in his : *meo*, *neo*, *ruo*; ab his enim dissimilia fiunt transitu, quod sic dicuntur : *meo*, *meas*; *neo*, *nes*; *ruo*, *ruis*; quorum unumquodque suam conservat similitudinis formam.

110. Analogiam item de his quæ appellantur participia,

encore plus mal fondées, parce que *amaturus*, *amans*, *amatus*, ne dérivent pas du même verbe. *Amans* et *amaturus* appartiennent à *amo*, et *amatus* appartient à *amor*. Or, ce qui suffit pour l'analogie, c'est que la déclinaison particulière de chaque participe y soit conforme, comme dans *amatus*, *amato*; *amati*, *amatis*; *amata*, *amatae*; dans *amaturus*, *amaturi*; et enfin dans *amans*, *amantis*, quoique la déclinaison de ce participe diffère un peu de celle des autres; car, dans les cas comme dans les genres, chaque espèce de participe suit la loi de l'analogie qui lui est propre.

111. A la fin du livre précédent, où je défendais la cause contraire, j'ai dit que l'analogie n'existait pas, parce que ceux qui ont écrit sur l'analogie, ou ne s'accordent pas entre eux, ou, dans les points sur lesquels ils conviennent, ne sont pas d'accord avec l'usage. Ces deux raisons ne doivent, ni l'une ni l'autre, faire impression sur votre esprit; car, à ce compte, il faudrait nier l'existence de tous les arts, parce que ceux qui écrivent sur la médecine, sur la musique, etc., ne sont pas d'accord entre eux, ou parce que, dans les points sur lesquels ils conviennent, la nature contredit leurs opinions. En effet, comme on le dit souvent, ce n'est point l'art qu'il faut accuser, mais l'artiste, dont l'erreur ne prouve rien contre la vérité. — 112. Supposons deux locutions usitées, mais dont l'une est régulière et l'autre irrégulière, comme *monte* et *monti*, *fonte* et *fonti*, à l'ablatif: en se servant de la locution fautive, on parle mal sans infirmer la règle, tandis que, en se servant de la locution vraie, on parle bien et en même temps on con-

firme la règle. De même, en se servant d'une locution qui est à la fois vicieuse et contraire à l'usage, on ne prouve que son ignorance.

113. J'ai exposé, aussi brièvement que je l'ai pu, les différentes raisons qui tendent à établir l'existence de l'analogie, contrairement à ce que j'ai dit dans le livre précédent. Lors même que les raisons que j'ai combattues dans celui-ci constateraient l'existence de l'anomalie dans la langue latine, cela ne prouverait rien contre l'analogie, parce que ces deux principes contraires se retrouvent dans toutes les parties de l'univers, où la similitude se rencontre constamment à côté de la dissimilitude. Ainsi, parmi les animaux, le cheval ne ressemble pas au taureau, le taureau ne ressemble pas à la brebis: autant de genres, autant de formes distinctes; mais, dans chaque genre, autant d'individus, autant de formes semblables. Si, parmi les poissons, la lamproie ne ressemble pas au loup marin, ni le loup à la sole, ni la sole à la lamproie et à la bellette aquatique, le nombre de ces dissimilitudes est en même temps bien inférieur à celui des similitudes qui se multiplient à l'infini dans les poissons de chaque espèce comparés entre eux. — 114. Or, puisque, dans le langage, le nombre des mots semblables l'emporte également sur celui des mots dissemblables, on est forcé de reconnaître que l'analogie existe. Enfin, puisque l'usage n'y déroge qu'en un très-petit nombre de mots, il faut aussi reconnaître que nous devons, comme peuple, suivre invariablement l'analogie, et, comme individus, l'observer avec la même fidélité, mais en faisant, en certains cas, des concessions à l'usage; car, ainsi que je l'ai déjà dit,

reprehendunt multa injuria; nam non debent dici ferna ab singulis verbis: *amaturus*, *amans*, *amatus*, quod est ab *amo*, *amans* et *amaturus*, ab *amor* *amatus*. Illud, analogia quod prestare debet, in suo quodque genere habet casus, ut *amatus*, *amato*, et *amati*, *amatis*; et sic in mulieribus *amata* et *amatae*: item *amaturus* ejusdemmodi habet declinationes, *amans* paulo aliter; quod hoc genus omnia sunt in suo genere similia proportione, sic virilia et muliebria sunt eadem.

111. De eo, quod in priore libro extremum est, ideo non esse analogiam, quod quid de ea scripserint, aut inter se non conveniant, aut in quibus conveniant, ea cum consuetudine discrepent: amovebis utrumque. Sic enim omnis repudiandum erit artis, quod et in medicina et in musica et in aliis multis discrepant scriptores; item in quibus conveniant, scriptis etiam repugnat natura; quod ita, ut dicitur, non sit ars, sed artificis reprehendendus, qui debet in scribendo non vidisse verum, non ideo non posse scribi verum. — 112. Qui dicit hoc *monti* et hoc *fonti*, cum alii dicant hoc *monte* et hoc *fonte*, sic alia que duobus modis dicuntur, cum alterum sit verum, alterum falsum: non uter peccat tollit analogias, sed uter recte dicit, confirmat: et quemadmodum is qui peccat in his verbis, ubi duobus modis dicuntur, non tollit

rationem, cum sequitur falsum: sic etiam in his que non duobus dicuntur, si quis aliter putat dici oportere atque oportet, non scientiam tollit orationis, sed suam inscientiam denudat.

113. Quibus rebus solvi arbitraremur posse que dicta sunt priori libro contra analogiam, ut potui, brevi percurrerit. Ex quibus si id conficissent, quod voluit, et in lingua Latina esset anomalia, tamen nihil egissent ideo, quod in omnibus partibus mundi utraque natura inest; quod alia inter se similia, alia dissimilia sunt. Sicut in animalibus dissimilia sunt, ut equos, bos, ovis, homo, item alia: et in unoquoque horum genere inter se similia innumerabilia. Item in piscibus dissimilis natura muræna lupo, is solæ, hæc muræna et mostelle, sic alius, ut major ille numerus sit similitudinum earum, que sunt separatim in murænis, separatim in assellis, sic in generibus aliis. — 114. Quare cum in declinationibus verborum numerus sit magnus a dissimilibus verbis ortus, quod etiam vel major est in quibus similitudines reperuntur: contentendum est esse analogias. Itemque cum ea non multo minus, quam in omnibus verbis, patiat uti consuetudo communis: fatendum illud, quoque modo analogiam sequi nos debere universos, singulos autem, præterquam in quibus verbis offensura sit consuetudo com-

autre est la condition du peuple entier, autre celle de l'individu. — 115. Cela est si vrai, que les individus eux-mêmes ne jouissent pas tous des mêmes droits. Un poëte, par exemple, peut suivre l'analogie plus librement que l'orateur. J'ai rempli la tâche que je m'étais imposée dans ce livre: je passe donc à la forme des déclinaisons. Ce sera l'objet du livre suivant.

LIVRE X.

1. Beaucoup de grammairiens ont agité la question de savoir si, dans la déclinaison des mots, il faut suivre la dissimilitude ou la similitude, c'est-à-dire, en d'autres termes, l'anomalie ou l'analogie. J'ai exposé dans le premier livre les raisons des partisans de l'anomalie, et dans le second celles des partisans de l'analogie. Comme ces deux lois du langage n'ont point été étudiées dans leurs principes et dans leur nature comme elles devaient l'être, ni selon l'ordre qu'exigeait leur examen, je vais essayer de le faire dans ce livre. — 2. Je discuterai les quatre questions qu'implique la déclinaison des mots, savoir: 1^o ce que c'est que similitude ou dissimilitude; 2^o ce que c'est que la raison ou règle qu'on appelle *λόγος*; 3^o ce que c'est que le rapport qu'on appelle *ἀνλόγος*; 4^o enfin, ce que c'est que l'usage. La solution de ces quatre questions aura pour résultat la définition claire de l'origine, de la nature et de la forme de l'analogie et de l'anomalie.

3. Je traiterai d'abord de la similitude et de la dissimilitude, parce qu'elles sont le fondement

mnis, quod, ut dixi, aliud debet prestare populis, aliud e populo singuli homines. — 115. Neque id mirum est, cum singuli quoque non sint eodem jure; nam libertus potest poeta, quam orator, sequi analogias. Quare cum hic liber id, quod pollicitus est demonstraturus, absolverit, faciam finem; proximo deinceps de declinationum verborum forma scribam.

LIBER DECIMUS.

1. In verborum declinationibus disciplina loquendi dissimilitudinem an similitudinem sequi deberet, multi quaesierunt. Cum ab his ratio quæ ab similitudine oriretur, vocaretur analogia, reliqua pars appellaretur anomalia; (de qua re primo libro, quæ dicerentur, quor dissimilitudinem ducem haberi oportere, dixi); secundo contra quæ dicerentur, quor potius similitudinem conveniret præconi) de quarum rerum quod nec fundamenta, ut debuit, posita ab ullo, neque ordo ac natura ut res postulabat explicita, ipse ejus rei formam exponam. — 2. Dicam de quatuor rebus, quæ continentur declinationibus verborum, quid sit simile ac dissimile, quid ratio quam appellam *λόγος*, quid proportio quod dicunt *ἀνλόγος*, quid consuetudo: quæ explicatæ declarabunt *ἀνλόγισται* et *ἀνολογισται*, unde sit, quojusmodi sit.

3. De similitudine et dissimilitudine ideo primum di-

de toutes les déclinaisons et la loi des mots. On dit que deux ou plusieurs choses sont semblables ou dissemblables, lorsque la plupart des qualités de ces deux ou plusieurs choses paraissent être semblables ou dissemblables. Il faut au moins deux choses pour qu'il y ait matière à similitude ou dissimilitude; car ce qui est unique n'est pas susceptible de comparaison. — 4. Ainsi on dit qu'un homme est semblable à un homme, un cheval à un cheval, mais que l'homme et le cheval sont dissemblables, parce que chaque espèce d'être a une forme particulière, qui la distingue des autres. Par la même raison, dans l'espèce humaine, l'homme est plus semblable à l'homme qu'à la femme, parce que les hommes, comparés entre eux, ont un plus grand nombre de parties semblables. Il faut en dire autant du vieillard compare au vieillard, de l'enfant comparé à l'enfant. Ceux-là donc sont plus semblables entre eux, qui ont presque la même figure, la même stature et le même air; et tout à fait semblables, et, pour ainsi dire, jumeaux, ceux qui approchent le plus de la ressemblance qui constitue l'identité.

5. Quelques auteurs distinguent le semblable, le dissemblable, et le neutre, qu'on appelle aussi le non-semblable ou le non-dissemblable. Cependant cette triple distinction peut encore se subdiviser. Ainsi deux choses peuvent être semblables ou non semblables, semblables et dissemblables tout ensemble, ou enfin neutres, c'est-à-dire ni semblables ni dissemblables, si, par exemple, sur vingt parties, il y en a autant de semblables que de dissemblables. Dans cette der-

endum, quod ea res est fundamentum omnium declinationum ac continet rationem verborum. Simile est, quod res plerasque habere videtur easdem, quas illud quoque quid simile. Dissimile est, quod videtur esse contrarium hujus. Minimum ex duobus constat omne simile, item dissimile, quod nihil potest esse simile, quin aliquid sit simile, item nihil dicitur dissimile, quin addatur, quoque sit dissimile. — 4. Sic dicitur similis homo homini, equos equo, et dissimilis homo equo; nam simile est homo homini, ideo quod easdem figuras membrorum habent, quæ eos dividunt ab reliquorum animalium specie: in ipsis hominibus simili de causa vir viro similior, quam vir mulieri, quod pluris habent easdem partes; et sic senior seni similior, quam puero. Eo porro similiores sunt, qui facie quoque pene eadem, habitu corporis et filo. Itaque qui plura habent eadem, dicuntur similiores: qui proxime accedunt ad id, ut omnia habeant eadem, vocantur gemini, simillimi.

5. Sunt qui tris naturas rerum putant esse simile, dissimile, neutrum, quod alias vocent non simile, alias non dissimile: sed quanvis tria sint simile, dissimile, neutrum, tamen potest dividi etiam in duas partes sic, quodcumque conteras, aut simile esse, aut non esse: simile esse et dissimile, si videatur esse, ut dixi; neutrum, si in neutram partem præponderet, ut, si duæ res, quæ conferuntur, vicinas habent partes, et in his de his habeant easdem,

nière supposition, on dit communément que les choses sont dissemblables.

6. Or, comme il arrive ordinairement que la dispute roule plutôt sur le mot que sur la chose, ce qu'il faut avoir soin de déterminer quand on dit qu'une chose est semblable à une autre, c'est la partie qui constitue la ressemblance. C'est le moyen de prévenir les méprises; car il peut se faire que deux hommes soient à la fois semblables et dissemblables, c'est-à-dire qu'ils aient les yeux, les mains, les pieds, et beaucoup d'autres parties semblables, dont la réunion donne l'avantage à la similitude sur la dissimilitude.

7. Aussi n'y a-t-il rien de plus difficile que de savoir déterminer exactement les parties qui doivent constituer la ressemblance, et tous les rapports auxquels elle est attachée. Quoi de plus semblable en apparence que *suis* et *suis*? Cependant l'un appartient au verbe *suo* (coudre), et l'autre au nom *sus* (porc). Ainsi deux mots semblables, quant au son et aux syllabes, cessent de l'être comme parties d'raison; car l'un a des temps, et l'autre des cas : différence qui diversifie surtout les analogies. — 8. La similitude apparente de certains mots, comme *nemus* (forêt) et *lepus* (lièvre), que rien ne distingue au nominatif, donne souvent lieu à la même méprise. Cependant ces deux mots ne sont pas semblables, parce qu'il leur manque des rapports indispensables, comme d'être, par exemple, du même genre. Or *lepus* est masculin, et *nemus* neutre : *hic lepus*, *hoc nemus*. S'ils étaient du même genre, ils pourraient être précédés des mêmes adjectifs, et l'on dirait ou

hic lepus et *hic nemus*, ou *hoc lepus*, *hoc nemus*.

— 9. On ne saurait donc trop s'étudier à bien définir en quoi consiste la vraie similitude, pour reconnaître si une déclinaison est ou n'est pas conforme à l'analogie. Cette partie de la science grammaticale est très-scabreuse, et ceux qui ont écrit sur le langage, ou l'ont évitée, ou ont essayé de la traiter, mais sans succès. — 10. De la divergences dans les opinions, et divergences très-variées. En effet, les uns, et entre autres Dionysius Sidonius, comptent soixante et onze modes de ressemblance pour toutes les déclinaisons en général; les autres ne se sont occupés que des déclinaisons qui ont des cas; et, parmi eux, Aristocles compte quatorze modes, à la différence de Sidonius, qui en reconnaît quarante-sept; Parméniscus en compte huit; d'autres plus, d'autres moins.

11. Si les principes sur lesquels repose la similitude étaient bien posés, et si, d'après ces principes, on établissait une règle sûre pour la pratique, on se méprendrait moins souvent sur la véritable analogie des déclinaisons. Or, je crois que la similitude repose sur deux principes généraux, qui sont la matière des mots, et la figure que la déclinaison donne à la matière. — 12. Premier principe : le mot doit être semblable au mot. Second principe : la déclinaison doit être faite dans le même ordre; car il arrive souvent que l'on décline deux mots semblables, tantôt d'une manière semblable, comme *herus*, *ferus*, *hero*, *fero*; tantôt d'une manière dissemblable, comme *herus*, *ferus*, *heri*, *ferum*. Je dis donc que lorsque le mot est semblable au mot, et la

denas alias ad dissimilitudinem æque animadvertendas. Hanc naturam plerique subjiciunt sub dissimilitudinis nomen.

6. Quare quoniam fit, ut potius de vocabulo quam de re controversia esse videatur, illud est potius advertendum, quomodo simile quid esse dicitur, quod parti simile dicitur esse; in hoc enim solet esse error, quod potest fieri ut homo homini simile sit et non sit, ut multas partes habeat similis, et ideo dici possit similis habere oculos, manus, pedes, sic alias res separatim et una plura.

7. Itaque quod diligenter videndum est in verbis, quas partis et quot modis oporteat similis habere, ut infra apparebit : is locus maxime lubricus est. Quid enim similis potest videri indiligenti, quam duo verba hæc *sus* et *suis*? quæ non sunt, quod alterum significat suæ, alterum suæ. Ita quæ similia esse vocibus ac syllabis confitemur, dissimilia esse partibus orationis videmus, quod alterum habet tempora, alterum casus, quæ duæ res vel maxime discernunt analogias. — 8. Item propinquiora genere inter se verba similibus sepe pariunt errorem ut in hoc, quod *nemus* et *lepus* videtur esse simile, quomodo utrumque habeat eundem casum rectum : sed non est simile, quod eis certe similitudines opus sunt, in quo est ut in genere nominum sint eodem, quod in his non est; nam in virili genere est lepus, ex neutro nemus; dicitur enim *hic lepus*, et *hoc nemus*. Si ejusdem generis es-

sent, utriusque præponeretur idem, ac diceretur aut *hic lepus* et *hic nemus*, aut *hoc lepus* et *hoc nemus*. — 9. Quare quæ et quoque-modi sunt genera similitudinum ad hanc rem, perspicendum est qui, declinationes verborum proportionem sintue, queret. Quem locum, quod est difficilis, qui de his rebus scripserunt, aut vitaverunt, aut incepterunt neque adsequi poterunt. — 10. Itaque in eo disSENSIO neque ea uniusmodi apparet; nam alii de omnibus universis discriminibus posuerunt numerum, ut Dionysius Sidonius, qui scripsit eas esse septuaginta unam; alii partis ejus, quæ habet casus : quoque idem hic quomodo deat esse discrimina quaerunt septem, Aristocles retulit in hieras quattuordecim, Parméniscus octo, sic alii pauciora aut plura.

11. Quarum similitudinum si esset origo recte capta et inde orta ratio, minus erraretur in declinationibus verborum, quarum ego principia prima dum generum sola arbitror esse, ad quæ similitudines exigi oporteat : e quibus unum positum in verborum materia, alterum ut in materie figura, quæ ex declinatione fit. — 12. Nam debet esse unum, ut verbum verbo, unde declinetur, sit simile; alterum ut e verbo in verbum declinatio, ad quam conferatur, ejusdemmodi sit; alias enim ab similibus verbis similitur declinantur, ut ab *herus*, *ferus*, *hero*, *fero* : alias dissimiliter *herus*, *ferus*, *heri*, *ferum*. Quomodo utrumque et verbum verbo erit simile et declinatio declinationi, tum

déclinaison à la déclinaison, il y a ce que l'analogie exige, c'est-à-dire similitude double et parfaite.

13. Mais, pour qu'on ne m'accuse pas d'avoir étudé sciemment toutes les questions secondaires auxquelles peut donner lieu l'analogie, en réduisant à deux les principes de la similitude, je remonterai à l'origine des rapports qu'il faut savoir discerner dans la comparaison des mots et des déclinaisons.

14. Le langage se divise d'abord en mots indéclinables, comme *vix* (à peine), *nox* (bientôt, ensuite), et en mots déclinables, comme *limo* (limer), *limabo*; *fero* (porter), *ferebam*. Or, l'analogie ne peut affecter que les mots déclinables : d'où il suit que *nox* (nuit) et *nox* ne doivent pas être regardés comme deux mots semblables, parce qu'ils ne sont pas de la même espèce, *nox* ayant des cas, et *nox* ne devant ni ne pouvant en avoir.

15. Les déclinaisons des mots déclinables se subdivisent, à leur tour, en volontaires et naturelles. Les déclinaisons volontaires sont celles qui tirent leur origine de la volonté de l'homme, comme *Romulus*, dérivé de *Roma*. Les déclinaisons naturelles sont celles qui suivent la loi commune du langage, et ne se règlent pas sur la volonté de celui qui a créé le mot : de sorte que nous disons *Romulus*, *Romulum*, *Romulo*, à l'imitation de *Roma*, *Romam*, *Romæ*. La déclinaison volontaire est régie par l'usage; et la déclinaison naturelle, par la raison. — 16. C'est pourquoi on aurait tort d'induire de *Romanus*, dérivé de *Roma*, que, par analogie, le nom des habitants de Capoue (*Capua*) doit être *Capua-*

nus, parce que cette déclinaison a pour unique loi le caprice des volontés particulières, dont l'usage et le temps sanctionnent les inconséquences. Aussi ni l'école d'Aristarque, ni les autres grammairiens, n'ont essayé de défendre l'usage contre les attaques des adversaires de l'analogie, car, ainsi que je l'ai dit, les déclinaisons volontaires sont flottantes et incertaines, parce qu'elles tiennent de la nature multiple des volontés individuelles; et, sous ce rapport, force est de reconnaître que c'est l'anomalie, plutôt que l'analogie, qui régit le langage usuel.

17. Il y a encore une troisième division, d'après laquelle les mots dont la déclinaison est naturelle sont partagés en quatre espèces : 1° ceux qui ont des cas et n'ont pas de temps, comme *docilis*, *facilis*; 2° ceux qui ont des temps et n'ont pas de cas, comme *docet*, *facit*; 3° ceux qui ont des temps et des cas, comme *docens*, *faciens*; 4° enfin ceux qui n'ont ni temps ni cas, comme *docte*, *facete*. Cette division a pour but de tracer une ligne de démarcation entre chaque partie et les trois autres, et de faire voir que si l'analogie est observée entre les mots de la même espèce, cela suffit, et que demander plus, c'est la chercher où elle ne doit pas être.

18. Pour éviter la confusion, je traiterai de chaque espèce de mots séparément. Les mots qui ont des cas se divisent en *nominats* et en *articles* définis et indéfinis, comme *hic* (ce, cet) et *quis* (quelqu'un). Ces deux espèces ne doivent pas être comparées entre elles, parce qu'elles ont chacune une analogie particulière et distincte.

19. L'analogie est à peine sensible dans les

denique dicam esse simile, ac duplicem et perfectam similitudinem habere, id quod postulat analogia.

13. Sed ne astutus videar possidisse duo genera esse similitudinum sola, cum utriusque inferioris species sint plures, si de his retineo, ut mihi relinquam latebras: repetam ab origine similitudinum, que in conferendis verbis et in declinandis sequende: aut vitanda sint.

14. Prima divisio in oratione, quod alia verba nusquam declinantur ul hæc, *vix*, *nox*, alia declinantur, ut ab *limo* *limabo*, a *fero* *ferbam*, et quom. nisi in his verbis quæ declinantur, non possit esse analogia, qui dicit simile esse *nox* et *nox*, errat, quod non est ejusdem generis utrumque verbum, cum non succedere debeat sub eadem ratione, *nox* neque debeat neque possit.

15. Secunda divisio est de his verbis quæ declinari possunt, quod alia sunt a voluntate, alia a natura. Voluntatem appello, quom unusquisque a nomine alio imponit nomen, ut *Romulus* *Romæ*. Naturam dico, quom universi acceptum nomen ab eo, qui imposuit, non requiritur quemadmodum is velit declinari, sed ipsi declinamus, ut hujus *Romæ*, hanc *Romam*, hac *Romæ*. De his duobus partibus voluntaria declinatio refertur ad consuetudinem, naturalis ad rationem. — 16. Quare proinde ac simile conferri non oportet ac dicere, ut sit ab *Roma* *Romanus*, sic ex *Capua* dici oportere *Capuanus*; quod

in consuetudine venementer natat, quod declinantes imperte rebus nomina imponunt, a quibus cum accepit consuetudo, turbulenta necesse est dicere. Itaque neque Aristarchi, neque alii in analogis defendendam ejus susceperunt causam, sed, ut dixi, hoc genere declinatio in communi consuetudine verborum ægrotat et languescit, quod oritur e populi multiplex imperio; itaque in hoc genere in loquendo magis anomalia, quam analogia.

17. Tertia divisio est, que verba declinata a natura dividit in partibus quatuor, in unam que: habet casus neque tempora, ut *docilis*, *facilis*; in alteram, que tempora neque casus, ut *docet*, *facit*; in tertiam que utraque, ut *docens*, *faciens*; in quartam que neutra, ut *docte* et *facete*. Ex hac divisione singulis partibus tres relique dissimiles. Quare nisi in sua parte inter se collata erunt verba, si non conveniunt: non erit ita simile, ut debeat facere idem.

18. Quoniam species plures, de singulis dicam. Prima pars casualis dividitur in partibus duas, in nominatus scilicet et articulus, quod finitum et infinitum est, ut *hic* et *quis*; de his generibus duobus utrum sumperis, cum reliquo non conferendum, quod inter se dissimiles habent analogias.

19. In articulis *vix* admirata est analogia, et magis rerum quam vocum; in nominatibus magis expressa, ac

articles; elle est plus dans l'idée que dans le mot. Elle est au contraire très-prononcée dans les nominats, et consiste encore plus dans la forme des mots que dans l'idée. Ajoutés à cela que, les articles étant uniques dans chaque espèce, l'analogie y est un peu conjecturale; tandis que, dans les nominats, on peut en suivre aisément les traces, à l'aide des mots semblables, qui sont en très-grand nombre.

20. Comme les articles, les *nominats* sont définis et indéfinis : de la leur division en *vocables* et en *noms*. Ainsi *oppidum* (ville) est un nominat indéfini ou *vocabile*, et *Roma* (Rome) est un nominat défini ou *nom*. Quelques grammairiens observent cette distinction; d'autres la rejettent. Pour moi, j'en tiendrai compte toutes les fois qu'elle me paraîtra utile. — 21. Pour que deux nominats soient semblables, il faut qu'ils s'accordent en genre, en espèce, en cas, et en désinence. En genre, c'est-à-dire que les deux mots que l'on compare soient deux noms. En espèce, c'est-à-dire qu'ils soient tous les deux masculins. En cas, c'est-à-dire que si l'on prend le datif dans l'un, on prenne aussi le datif dans l'autre. En désinence, c'est-à-dire que les syllabes finales soient les mêmes dans les deux mots. — 22. Il faut en outre distinguer deux *ordres*, l'un transversal et l'autre direct, comme dans la tablette, sur laquelle on joue aux échecs. L'ordre transversal est celui que suit la déclinaison en allant du nominatif au génitif, du génitif au datif, comme *albus, albi, albo*; l'ordre direct est celui qui va du masculin au féminin, et du féminin au neutre, comme *albus, alba, album*. Chaque ordre a six parties. Les parties de

l'ordre transversal s'appellent *cas*, et celles de l'ordre direct s'appellent *genres*; on donne le nom de *forme* à la combinaison de ces différentes parties.

23. Je parlerai d'abord des cas. On a donné aux cas divers noms. Pour moi, j'appellerai nominatif celui qui désigne proprement la chose ou la personne.... — 24... On dit *scopæ* (balai), et non *scopa*. Leur nature est en effet différente, car il s'agit, dans le premier cas, de choses simples; et, dans le second, de choses composées : ce qui explique *bigæ* (char attelé de deux chevaux), *quadrigæ* (char attelé de quatre chevaux). C'est pourquoi on ne dit pas *una biga*, mais *una bigæ*, pour désigner un seul char; ni *due bigæ*, *due quadrigæ*, mais *binæ bigæ*, *binæ quadrigæ*, pour désigner deux chars. — 25. La figure du mot importe aussi, parce que cette figure change, tantôt au commencement du mot, comme dans *suit, suit*; tantôt dans le milieu, comme dans *curso, cursito*; tantôt dans la désinence, comme dans *docco, docui*; tantôt au commencement et à la fin, comme dans *lego, legi*. Il importe donc de remarquer le nombre de lettres dont chaque mot est composé, et principalement les dernières, parce que ce sont celles qui changent le plus souvent. — 26. Aussi, comme les inductions tirées de la figure des mots ne sont pas toujours justes, on ne saurait trop faire attention, dans la comparaison des cas, à la nature des similitudes que les mots présentent; et l'on doit regarder non-seulement aux lettres qui changent, mais encore aux lettres voisines, qui ne changent pas; car la proximité n'est pas indifférente dans les déclinaisons. — 27. On ne doit pas regarder comme

plus etiam in vocum similitudinibus quam in rebus soam obtinet rationem. Etiam illud accedit ut in articulis habere analogias ostendere sit difficile, quod singula sint verba; hic contra facile, quod magna sit copia similium nominatum. Quare non tam haec partem ab illa dividendum, quam illud videndum, ut satis sit verecundi, etiam illam in eandem harenam vocare pinguatam.

20. Ut in articulis duæ partes, finitæ et infinitæ, sic in nominatibus duæ, vocabulum et nomen; non enim idem *oppidum* et *Roma*, quom *oppidum* sit vocabulum, *Roma* nomen, quorum discrimen in his reddendis rationibus alii discernunt, alii non : nos sicubi opus fuerit, quid sit et quor, ascribimus uniusquoque partes. — 21. Nominati ut similis sit nominatus, habere debet ut sit eodem genere, specie eadem, sic casu, exitu eodem. Genere, ut, si nomen est quod confersis, cum quo confersis sit nomen : specie simile, ut non solum, sed utrumque sit virile. casu simile, ut si alterum sit dandi, item alterum sit dandi : exitu, ut quas unum habeat extremas literas, easdem alterum habeat. — 22. Ad hunc quadruplicem fontem ordines deringunt bini, uni transversi, alteri directi, ut in tabula solet, in qua tabroneulis ludunt. Transversi sunt qui ab recto casu obliqui declinantur, ut *albus, albi, albo*; directi sunt qui ab recto casu in rectos declinantur, ut *albus,*

alba, album : utrique sunt partibus senis. Transversorum ordinum partes appellantur casus, directorum genera : utriusque inter se implicatis forma.

23. Dicam prius de transversis. Casuum vocabula aliis alio modo appellavit; nos dicemus, qui nominandi causa dicitur, nominandi vel nominativom.

24. . . . et *scopæ*, non dicitur una *scopa*; alia enim natura, quod priora simplicibus, posteriora in conjunctis rebus vocabula ponuntur; sic *bigæ*, sic *quadrigæ* a conjunctu dictæ. Itaque non dicitur ut hæc una lata et alba, sic una *biga*, sed *una bigæ* : neque ut dicitur hæc due latae, albae, sic hæc due *bigæ* et *quadrigæ*. — 25. Item figura verbi qualis sit refert, quod in figura vocis alias commutato fit in uno verbo, *suit* modo *suit* : alias in medio, ut *curso, cursito* : alias in extremo, ut *docco, docui* : alias communis, ut *lego, legi*. Refert igitur ex quibus literis quodque verbum consistet, et maxime extrema, quod ea in plerisque commutantur. — 26. Quare in his quoque partibus similitudines ab aliis male, ab aliis bene quod solent sumi, in casibus contentendis recte an perperam, videndum : sed ubicunque commoventur literæ, non solum hæc sunt animadvertende, sed etiam quæ proxime sunt neque moventur; hæc enim vicinitas aliquantum potens in verborum declinationibus. — 27. In quibus figuris non ea similia dicemus quæ similis tes

semblables les mots qui ont une signification semblable, mais ceux dont la forme indique qu'ils ont été destinés originairement à désigner des choses semblables. Ainsi nous appelons tunique d'homme ou tunique de femme, non celle que porte tel homme ou telle femme, mais celle que les hommes ou les femmes doivent porter d'après l'usage. Un homme, en effet, peut porter une tunique de femme, et réciproquement une femme peut porter une tunique d'homme, comme font quelquefois les acteurs sur la scène; mais nous appelons proprement tunique de femme celle qui, d'après l'usage, est destinée à l'habillement des femmes. De même qu'une tunique de femme ne change pas le sexe de l'acteur qui la porte, les noms de *Perpenna*, *Cæcina*, *Spurinna*, quoique féminins quant à la forme, désignent des hommes, et non des femmes. — 28. Il faut aussi faire attention à la similitude des déclinatifs, parce qu'on découvre la force de certains mots dans leur racine, comme on peut s'en convaincre par *prator*, *prætor*; *consul*, *consuli*. La génération des cas sert également à faire ressortir la différence d'autres mots, comme *socer* (beau-père) et *macer* (maigre); car *socer* fait *socerum*, et *macer* fait *macrum*, et chacun de ces mots conserve cette différence dans tous les autres cas tant au pluriel qu'au singulier. Il est nécessaire de recourir à ce moyen extrinsèque de comparaison, parce que, pour savoir si deux mots sont semblables ou dissemblables, tantôt il suffit de les comparer entre eux, comme *homo* (homme) et *equus* (cheval), et tantôt il est indispensable de les comparer à un troisième, comme *equus* (cavalier) et *equiso* (écuyer), dont on ne peut connaître le rapport qu'au moyen de *equus*

(cheval), leur racine commune. — 29. En effet, pour savoir si deux hommes sont semblables ou dissemblables, il suffit de les regarder; mais supposons un homme plus grand que son frère, et un autre homme aussi plus grand que son frère: pour savoir si ces deux hommes sont dans la même proportion plus grands que leurs frères, il faut nécessairement avoir vu ces deux frères et connaître leur taille. J'en dis autant des choses dont on aurait à comparer sous le même rapport la largeur ou la hauteur dans la même circonstance: il n'est pas facile de constater les rapports de certains cas, si l'on s'en tient à les comparer entre eux, et si l'on n'a recours à un autre cas comme moyen de comparaison.

30. Je crois en avoir assez dit sur ce qui regarde les similitudes des nominatifs. Je passe donc aux articles, dont les uns sont semblables et les autres dissemblables.

En effet, parmi les cinq espèces dont j'ai parlé, les articles des deux premières sont semblables, en ce qu'ils sont masculins, féminins, et neutres; et les autres sont dissemblables, en ce qu'ils désignent tantôt une seule chose, tantôt plusieurs, et qu'ils n'ont que cinq cas; car ils ne comportent pas le vocatif. Ils ont cela de particulier, qu'ils sont tantôt définis, comme *hic*, *hæc*; tantôt indéfinis, comme *quis*, *quæ*. Comme ils n'ont, en quelque sorte, que l'ombre de l'analogie, je ne m'y arrêterai pas plus longtemps dans ce livre.

31. Les mots du second genre sont, comme je l'ai dit, ceux qui ont des temps et des personnes, sans avoir de cas. On distingue six formes dans leur déclinaison: 1^o la forme temporelle, comme *legebam*, *gemebam*; *lego*, *gemo*;

significans, sed quæ ea forma sint, ut ejusmodi res similis ex instituto significare plerumque soleant; ut tunicam virilem et muliebrem dicimus non eam, quam habet vir aut mulier, sed quam habere ex instituto debet; potest enim muliebrem vir, virilem mulier habere, ut in scena ab actoribus haberi videmus, sed eam dicimus muliebrem, quæ de eo genere est, quo indutui mulieres ut uterentur est institutum. Ut actor stolum muliebrem, sic *Perpenna* et *Cæcina* et *Spurinna* figura muliebria dicuntur habere nomina, non mulierum. — 28. Flexuræ quoque similitudo videnda ideo, quod alia verba quam vim habeant, ex ipsis verbis unde declinantur, apparet, ut quemadmodum oporteat ut a *prætor*, *consul*, *prætori*, *consuli*. Alia ex transitu intelleguntur, ut *socer*, *macer*, quod alterum fit *socerum*, alterum *macrum*, quorum utrumque in reliquis a transitu suam viam sequitur et in singularibus et in multitudinis declinationibus. Hoc fit ideo, quod naturarum genera sunt duo, quæ inter se conferri possunt, unum quod per se videri potest, ut *homo* et *equus*: alterum sine assumpta aliqua re extrinsecus perspicui non possit, ut *equus* et *equiso*; uterque enim dicitur ab equo. — 29. Quippe hominem homini similem esse aut non esse, si contuleris, ex ipsis homini animadversis scies: at duo

inter se similiterne sint longiores, quam sint eorum fratres, dicere non possis, si illos breviores, cum quibus conluerunt, quam longi sint ignores: sic latiorum atque altiorum, item cætera ejusdem generis, sine assumpto extrinsecus aliquo perspicui similitudines non possunt. Sic igitur quidam easus quod ex hoc genere sunt, non facile est dicere similis esse, si eorum singulorum solum animadvertas voces, nisi assumpseris alterum, quo dicitur in transendo vox.

30. Quod ad nominalium similitudines animadvertendas arbitratus sum satis esse tangere, hæc sunt. Relinquitur de articulis, in quibus quædam eadem, quædam alia. De quinque enim generibus duo prima habent eadem, quod sunt et virilia et muliebria et neutra, et quod alia sunt, ut significant unum, alia ut plura; et de casibus quod habent quinque: nam vocandi voce notatus non est. Proprium illud habent, quod partim sunt finita ut *hic* et *hæc*, partim infinita ut *quis* et *quæ*, quorum quod adumbrata et tenuis analogia, in hoc libro plura dicere non necesse est.

31. Secundum genus, quæ verba tempora habent neque casus, sed habent personas. Eorum declinationum species sunt sex. Una quæ dicitur temporalis, ut *legebam*,

2^e la forme personnelle, comme *sero, meto*; *seris, metis*; 3^e la forme interrogative, comme *scribone, legone*; *scribisne, legisne*? 4^e la forme affirmative, comme *fringo, pingo; fringis, pingis*; 5^e la forme optative, comme *dicerem, facerem*; *dicam, faciam*; la forme impérative, comme *cape, rape*; *capito, rapito*.

32. La déclinaison des mots qui ont des temps sans avoir de personnes ne comporte que quatre formes : l'interrogative, comme *foditurne? seriturne? fodieturne? serieturne?* l'affirmative, comme *foditur, seritur*; *fodietur, serietur*; l'optative, comme *vivatur, ametur*; *viveretur, amaretur*. Quant à la forme impérative, son existence est problématique. Est-on fondé à la reconnaître dans *paretur, pugnetur*; *parari, pugnari*? c'est une question.

33. Il faut encore distinguer 1^o l'imparfait et le parfait, comme *emo, edo; emi, edi*; 2^o le positif et le fréquentatif, comme *scribo, lego; scriptitavi, lectitavi*; 3^o l'actif et le passif, comme *uro, ungo; uror, ungor*; 4^o le singulier et le pluriel, comme *laudo, culpo; laudamus, culpamus*. Telles sont les formes générales du verbe : quant aux modifications fort nombreux dont sa figure est susceptible, elles seront l'objet de mon attention dans les livres où je traiterai des conjugaisons.

34. Les mots du troisième genre sont ceux qui ont des temps et des cas, et qu'on appelle communément participes..... — 35.... Une déclinaison vicieuse, même dans un poète qui aurait créé le mot, ne doit pas nous autoriser à

suivre son exemple : nous devons, au contraire, redresser son erreur. Donc le rapport dont je parle se rencontre à la fois dans les déclinaisons volontaires et dans les déclinaisons naturelles, et à la nature mixte que j'ai définie. — 36. Chacun de ces rapports, comparé à un autre, est ou semblable ou dissemblable. Tantôt les mots sont différents, et le rapport est le même; tantôt les rapports sont différents, et les mots sont les mêmes. Le rapport qui unit *amor* et *amori* se retrouve dans *dolor* et *dolori*, et n'existe pas entre *dolor* et *dolorem*. Quoique le rapport de *amor* et de *amoris* se retrouve entre *amores* et *amorum*, comme la comparaison ne repose pas sur son véritable point, il ne peut seul déterminer l'analogie, à cause de la dissimilitude des figures du mot. L'analogie véritable, dont j'exposerai plus tard les conditions, ne peut résulter que de la similitude du rapport qui unit le singulier et le pluriel.

37. Je suis arrivé à la troisième partie, qu'on appelle ἀνάλογια (analogie), de ἀνάλογος (analogue), qui ne doit pas être confondu avec son dérivé. Deux ou plusieurs mots sont *analogues*, lorsqu'ils ont entre eux un rapport fondé sur une étymologie commune (λόγος); mais ce n'est pas ce rapport qui constitue l'analogie : elle consiste dans la comparaison de ces mots corrélatifs avec d'autres mots qui ont entre eux un rapport de même nature. — 38. Si, en voyant deux jumeaux, je dis que l'un est semblable à l'autre, je ne parle que d'un seul; mais si je dis qu'il y a de la similitude en eux, je parle de l'un et de l'autre. De même

gemebam; lego, gemo. Altera personarum, *sero, meto; seris, metis*. Tertii rozandi, ut *scribono, legono; scribisne, legisne*? Quarta respondendi, ut *fringo, pingo; fringis, pingis*. Quinta optandi, ut *dicerem, facerem; dicam, faciam*. Sexta imperandi ut *cape, rape; capito, rapito*.

32. Item sunt declinatunæ species quatuor quæ tempora habent sine personis, in rogando, ut *foditurne? seriturne? fodieturne? serieturne?* Ac respondendi specie eorundem figure sunt extremis syllabis demptis. Optandi species, ut *vivatur, ametur; viveretur, amaretur*. Imperandi declinatunæ sint, habet dubitationem; et eorundem sine hæc ratio; *paretur, pugnetur, parari, pugnari*.

33. Accedunt ad has species à copulis divisionum quadrimis, ab infecti et perfecti, *emo, edo; emi, edi*: a semel et sæpius, ut *scribo, lego, scriptitavi, lectitavi*: faciendi et patendi, ut *uro, ungo; uror, ungor*: a singulari et multitudinis, ut *laudo, culpo; laudamus, culpamus*. Huius generis verborum quæque species exposui, quam late quidque pateat et quomodo efficiat figuras, in libris qui de formulis verborum erunt, diligentius expedietur.

34. Tertii generis, quæ declinantur cum temporibus ac casibus, ac vocantur à multis idem participalia, sunt hoc

35. . . . quemadmodum declinamus, querimus casus ejus, etiam si is qui finxit poeta aliquod vocabulum et ab eo casu ipse aliquem perperam declinavit, potius eum reprehendimus quam sequimur. Idcirco ratio quam dico, utrobique est et in his verbis quæ imponuntur, et in his quæ declinantur, neque non etiam tertia illa quæ ex utroque miscetur genere. — 36. Quarum unaquæque specie collata cum altera aut similis, aut dissimilis; aut sæpe verba alia, ratio eadem; et nonnunquam ratio alia, verba eadem. Quæ ratio in amor, amori, eadem in dolor, dolori, neque eadem in dolor, dolorem; et cum eadem ratio quæ est in amor et amoris, sit in amores et amorum; tamen ea, quod non in ea qua oportet, confertur materia, per se solum efficere non potest analogias propter disparitatem vocis figurarum; quod verbum copulatum singulare cum multitudine ita cum est proportione, ut eandem habeat rationem, tum denique ea ratio conficit id quod postulat analogia, de qua deinceps dicam.

37. Sequitur tertius locus, quæ sit ratio proportione, quæ à Græcis vocatur ἀνάλογον: ab analogo dicta analogia. Ex eodem genere quæ res inter se aliquæ parte dissimiles rationem habent aliquam, si ad eas duas res alteræ duæ collatæ sunt, quæ rationem habeant eandem, quod ea verba binæ habent eandem λόγον, dicitur utrumque separatum ἀνάλογον; simul collata quatuor analogia. — 38. Nam ut in geminis quom similes dicimus esse Menæchmum Menæchmum, de uno dicimus; cum similitudinem esse in his,

si je dis qu'il y a entre l'as (*assis*) et le demi-as (*semmissis*) le même rapport qu'entre la livre (*libella*) et la demi-livre (*sembella*), je me borne à faire remarquer que, de part et d'autre, ces sortes de pièces de monnaie sont analogues; mais si je dis qu'il y a dans la monnaie de cuivre et dans la monnaie d'argent une conformité de rapports, je constate alors une corrélation qui est proprement l'analogie. — 39. De même que, sans avoir la même signification, *sodalis*, *sodalitas* et *civis*, *civitas* ont une affinité fondée sur la ressemblance des mêmes rapports, *analogie* et *analogie* sont deux mots qui, sans être identiques, ont une affinité fondée sur une origine commune. En effet, *sodalitas* implique nécessairement *sodalis*, qui, à son tour, implique *homines*; car, sans hommes, point d'amis ni d'amitié. De même *ἀναλογία* implique *ἀνθρώπος*, qui, à son tour, implique *λόγος*; car, sans une racine commune, point de mots analogues, et, sans mots analogues, point d'analogie. — 40. Ces deux mots, comme vous le voyez, ont une affinité fort étroite, et leur ambiguïté vous impose la tâche d'être plus subtil en écoutant que je ne le serai en parlant. En d'autres termes, je vous avertis que lorsque j'aurai à dire quelque chose de relatif à ces deux sortes de rapports, ce sera sans distinction: aussi ne comptez pas que je revienne dans la suite de ce livre sur ce que j'ai dit plus haut, mais armez-vous d'attention. — 41. Ces rapports entre des choses dissemblables sont comme ceux des nombres comparés entre eux: par exemple, 2 est à 1 ce que 20 est à 10. De même, dans la monnaie, un denier (*denarius*) est à une pièce de 5 as (*victoriatius*) ce qu'un autre denier est à une autre pièce de 5 as. Cette analogie, qui peut se rencontrer en tout, repose sur les rap-

ports de quatre termes. Dans une famille, par exemple, la fille est par rapport à la mère ce que le fils est par rapport au père; ou bien encore, dans le temps, minuit est par rapport à la nuit ce que midi est par rapport au jour. — 42. Les poètes tirent leurs comparaisons de ces rapports; ils exercent surtout la sagacité des géomètres; mais, parmi les grammairiens, ceux de l'école d'Aristarque se distinguent par leur subtilité dans l'observation de l'analogie. Ainsi, disent-ils, il y a analogie entre *amorem*, *amori*, et *dolorem*, *dolori*, parce qu'il y a la même différence entre l'accusatif *amorem* et le datif *dolori* qu'entre *dolorem* et *dolori*. — 43. Ils distinguent en outre une déclinaison directe et une déclinaison transversale, qui présentent d'un côté la succession des cas, et de l'autre la succession des genres d'un même mot. Pour rendre ce que je dis plus sensible, supposons plusieurs nombres disposés dans l'ordre suivant :

1	2	4.
10	20	40.
100	200	400.

Dans cette combinaison, le nombre 1, pris dans la ligne horizontale, comme unité simple, et, dans la ligne verticale, comme unité multiple, contient dans sa duplicité le rapport sur lequel est fondée l'analogie qui unit les neuf nombres. On retrouve dans le nombre 1, opposé à lui-même comme unité et comme dizaine, ce que j'ai appelé *λόγος*, d'où *ἀνθρώπος*, d'où *ἀναλογία*. — 44. Les déclinaisons des mots présentent la même combinaison. Exemple :

Albus, albi, albo;
Alba, albæ, albæ;
Album, albi, albo.

Cette combinaison des noms communs a été adop-

de utroque : sic quom dicimus, eandem rationem habere assem ad semmiss, quam habet in argento libella ad sembellam, quid sit analogon ostendimus; quom utrobique dicimus et in ære et in argento esse eandem rationem, tum dicimus de analogia. — 39. Ut *sodalis* et *sodalitas*, *civis* et *civitas* non est idem, sed utrumque ab eodem ac conjunctum : sic analogon et analogia idem non est, sed item est congeneratum. Quare si homines sustuleris, sodalis sustuleris; si sodalis, sodalitatem. Sic item si sustuleris *λόγος*, sustuleris analogon; si sit analogon. — 40. Cum enim inter se tanta sint cognatione, debetis subtilius audire, quam dici expectare, id est cum dixerō quid de utroque, et erit commune, ne expectetis, dum ego in scribendo transferam in reliquum, sed ut potius in persequare auctorem. — 41. Hæc fiunt in dissimilibus rebus, ut in numeris, si contuleris cum uno duo, sic cum decem viginti; nam quam rationem duo ad unum habent, eandem habent viginti ad decem : in numeris similiter sic est ad unum victoriatum denarius, sicut ad alterum victoriatum alter denarius. Sic item in aliis rebus omnibus proportione dicuntur ea : in quo est sic quadruplex natura, ut in progenie quomodo est filius ad patrem, sic est filia ad matrem, et ut est in temporibus meridies ad diem, sic media nox ad noctem. —

42. Hoc poete genere in similitudinibus utuntur; multum hoc acutissime geometrae; hoc in oratione diligentius, quom alii, ab Aristarcho grammatici, ut, quom dicuntur proportione similia esse *amorem amori*, *dolorem dolori*, quom ita dissimile esse videant *amorem et dolori*, quod est alio casu, item *dolorem et dolori*. — 43. Sed dicunt, quod ab similibus nonnunquam rationes habet implicatas duas, ut sit una directa, altera transversa. Quod dico apertius, sic fiet. Esto sic expositos esse numeros, ut in primo versu sit unum, duo, quatuor : in secundo decem, viginti, quadraginta : in tertio centum, ducenti, quadraginti. In hac formula numerorum duo inerunt quos dixi *λόγος*, qui diversas faciunt analogias : unus duplex qui est in obliquis versibus, quod est ut unus ad duo, sic duo ad quatuor : alter decemplex in directis ordinibus, quod est ut unus ad decem, sic decem ad centum. — 44. Similiter in veterum declinationibus est bivium, quod et ab recto casu declinatur in obliquom, et ab recto casu in rectum, ita ut formulam similiter efficiant : quod sit primo versu hic *albus*, hinc *albo*, hinc *albi*; secundo hæc *alba*, hinc *albæ*, hinc *albæ*; tertio hoc *album*, hinc *albo*, hinc *albi*; itaque sunt per obliquas declinationes ex his analogie hoc genus : *Albus Atrius*, *Albio Atrio*; que

tée pour les noms propres dont les cas suivent la ligne oblique ou horizontale, et les genres la ligne directe ou verticale. Exemple :

Albius, Atrius; Albio, Atrio;

Albia, Atria; Albie, Atriae.

Cet ordre correspond, pour les cas, à la ligne

1

horizontale 1, 2, 4; et, pour les genres, à 10

100.

45. Il y a deux espèces d'analogie : l'analogie disjointe et l'analogie conjointe. 10 est à 20 comme 1 est à 2 ; c'est l'analogie disjointe. 2 est à 4 comme 1 est à 2 ; c'est l'analogie conjointe, parce que, dans ce rapport, le nombre 2 est énoncé deux fois. — 46. Suivant les grammairiens, cette seconde espèce d'analogie implique naturellement quatre rapports. Ainsi, dans la lyre à sept cordes, la quatrième est à la septième ce que la première est à la quatrième, et en même temps la quatrième est la première par rapport à celles qui la suivent, et la dernière par rapport à celles qui la précèdent. De même, dans les maladies périodiques de sept jours, les médecins observent attentivement les symptômes qu'elles présentent le quatrième jour, parce que la première phase du mal entre le premier et le quatrième présage une autre phase semblable entre le quatrième et le septième. — 47. Les analogies disjointes sont aussi quaternaires dans les cas des vocables : *rex, regi; lex, legi*. Les analogies conjointes sont ternaires dans les temps des verbes : *legebam, lego, legam*, ou *lego* est à *legam* ce que *legebam* est à *lego*. Ces trois temps sont une pierre d'achoppement pour la plupart des grammairiens, qui ne manquent jamais de les associer, lorsqu'ils veulent conjuguer d'après

l'analogie. — 48. En cela ils se trompent, parce que les verbes ont deux sortes de temps : des temps parfaits, comme *lego, legis*, et des temps imparfaits, comme *legi, legisti*; et que ces temps doivent, dans la conjugaison, se classer selon leur espèce. Ainsi *lego* et *legebam* sont corrélatifs, mais *lego* et *legi* ne le sont pas, *legi* étant un temps parfait : ce qui conviendrait d'erreur ceux qui prétendent avoir trouvé une raison d'attaquer l'analogie dans *tutudi, pupugi; tundo, pugno; tundam, pungam*; ou dans *neccatus sum, verberatus sum; necor, verberor; necabor, verberabor*; En élassant les temps selon leur espèce : *tundebam, tundo, tundam; tutuderam, tutudi, tutudero; amabar, amor, amabor, amotus eram, amatus sum, amatus ero*, on retrouve la similitude ou elle doit être; et ceux qui voient une anomalie dans la disparité des temps parfaits et des temps imparfaits accusent la nature elle-même. — 49. Quoique naturellement quaternaire, l'analogie peut avoir quelquefois moins de quatre parties, ainsi que je l'ai dit plus haut, et quelquefois aussi plus de quatre, comme dans cet exemple : 2 et 4 sont à 6 comme 1 et 2 sont à 3 : ce qui n'implique pas contradiction, parce que les nombres opposés à 6 et à 3 sont pris collectivement. Cette forme complexe se rencontre quelquefois dans le langage. En voici un exemple : *Herculi* et *Herculibus* dérivent de *Hercules* (Hercule, Hercules) comme *Diomedi* et *Diomedibus* dérivent de *Diomedes* (Diomède, Diomèdes). — 50. Et de même que la déclinaison passe d'un cas direct à deux cas obliques, elle peut passer aussi de deux cas directs à un seul cas oblique. Ainsi le datif pluriel *Babieis* dérive et du nominatif pluriel

scilicet erit particula ex illa binaria; per directas declinationes : *Albus Atrius, Albia Atria*, quæ scilicet centenaria formula analogiarum, de qua supra dixi.

45. Analogia quæ dicitur, ejus genera sunt duo. Unum dejectum sic est : ut unum ad duo, sic decem ad viginti; alterum conjunctum, sic : ut est unum ad duo, sic duo ad quatuor, in hæc quod duo bis dicuntur, et cum conferimus ad unum, et tum cum quatuor. — 46. Hoc quoque natura dicitur quadruplex; sic e septem cordis citharæ, tamen duo dicuntur habere tetraecorda, quod quemadmodum crepat prima ad quartam cordam, sic quarta ad septimam respondet; media est alterius prima, alterius extrema. Medici in ægrotis septimus dies qui observant quarto die, ideo diligenter signa morbi advertunt, quod quam rationem habuit primus dies ad quartum, eandem presagit habiturum, qui est futurus ab eo quartus, et qui est septimus a primo. — 47. Quadruplices dejectæ in casibus sunt vocabulorum, ut *rex regi, lex legi*. Conjunctæ sunt triplices in verborum tribus temporibus, ut *legebam, lego, legam*, quod quam rationem habet *legebam* ad *lego*, hanc habet *lego* ad *legam*. In hoc fere omnes homines peccant, quod perperam in tribus temporibus hæc verba dicunt, quom proportionem volunt pronun-

tiare. — 48. Nam cum sint verba alia infecta, ut *lego* et *legis*, alia perfecta, ut *legi* et *legisti*, et debeant sui quoque generis in conjugendo copulari, et quom recte sit ideo *lego* ad *legebam* : non recte est *lego* ad *legi*, quod *legi* significat quod perfectum; ut hæc, *tutudi pupugi, tundo pugno, tundam pungam*, item *neccatus sum verberatus sum, necor verberor, necabor verberabor*, injuria reprehendant, quod et infecti inter se similia sunt, et perfecti inter se; ut *tundebam, tundo, tundam, et tutuderam, tutudi, tutudero*; sic *amabar, amor, amabor, et amatus eram, amatus sum, amatus ero*. Itaque reprehendant, qui contra analogias dicunt, quod dispariter in tribus temporibus dicantur quedam verba, naturam. — 49. Cum quadruplex sit natura analogia, id nunquam, ut *divi*, pauciores videtur habere partis : sic etiam alias pluris, ut quom est, quemadmodum ad tria unum et duo, sic ad sex duo et quatuor; quæ tamen quadrupartita comprehenditur forma, quod bina ad singula conferuntur. Quod in oratione quoque nunquam reperietur, sic : ut *Diomedes* confertur *Diomedi* et *Diomedibus*, sic dicitur ab *Hercules Herculi* et *Herculibus*. — 50. Et ut hæc ab uno capite, ab recto casu, in duo obliquos discedant casus : sic contra multa ab duobus capiti-

masculin *Babii*, et du nominatif pluriel féminin *Babii*; et pareillement le datif pluriel *Caëlis* dérive et du nominatif pluriel masculin *Caëli*, et du nominatif pluriel féminin *Caëlie*. Tantôt deux cas semblables produisent, dans la déclinaison, deux autres cas semblables, comme *nemus, obus; nemora, olera*; tantôt deux cas dissemblables produisent deux cas semblables, comme *hic, iste; huic, istuc*.

51. L'analogie a son principe, ou dans la volonté des hommes, ou dans la nature des mots, ou dans l'une et l'autre tout ensemble. A la volonté de l'homme appartient l'imposition des noms; à la nature, leur déclinaison, qui par conséquent ne demande pas d'être. Celui qui suit la volonté de l'homme conclura de la similitude de *obus* et de *malus* que le datif, par exemple, doit être *dolo* et *malis*. Celui qui suit la nature conclura de la similitude de *Marcus* et de *Quinto* que l'accusatif doit être *Marcum, Quintum*. Enfin celui qui suit l'une et l'autre conclura de la similitude que présente la génération des cas que si *servus* fait *servis* au vocatif, *ceruus* doit, au même cas, faire *cerve*. Ces différentes espèces de déclinaisons ont, comme on le voit dans ces quatre exemples, un principe commun, qui est l'analogie. — 52. La première est fondée sur la similitude des cas directs; la seconde, sur la similitude des cas obliques; la troisième, sur la similitude de la génération des cas. Dans la première, on va de la volonté de l'homme à la nature; dans la seconde, de la nature à la volonté de l'homme; dans la troisième, on part de l'une et de l'autre. C'est pourquoi cette dernière déclinaison pourrait être doublée et en former une quatrième, parce que le point de

départ est facultatif. — 53. Si l'on prend la volonté de l'homme pour base de l'analogie, la déclinaison des cas obliques doit être conforme à son principe; si l'on prend la nature pour principe, c'est sur elle qu'il faut se régler; si enfin l'on prend l'une et l'autre pour guides, la similitude de génération des cas doit servir de loi dans la formation des cas des mots incertains. L'imposition des noms est en notre pouvoir; mais la nature est au-dessus de nous. Chacun peut, au gré de sa volonté, imposer à une chose tel ou tel nom, mais il doit le décliner comme le veut la nature.

54. Il y a des noms qui n'ont reçu originairement que la forme du singulier, comme *cicer* (pois chiche); et d'autres qui n'ont reçu que la forme du pluriel, comme *scala* (échelle, esalier). Or, nul doute que la déclinaison de ceux qui n'ont que le singulier ne doive partir d'un cas singulier, comme *cicer, ciceri, ciceris*; et réciproquement pour ceux qui n'ont que le pluriel, comme *scalæ, scalis, scalas*. Mais à l'égard des noms qui ont reçu les deux formes, comme *mas, mares* (mâle, mâles), ou prendra-t-on la règle de l'analogie? dans le singulier ou dans le pluriel? — 55. Car de ce que la nature va de un à deux, il ne s'ensuit pas que, en enseignant, il ne soit pas permis d'intervertir cet ordre. Aussi voyons-nous les physiciens suivre, dans l'explication des lois de la nature, une méthode expérimentale, qui consiste à remonter du connu à l'inconnu, des phénomènes aux principes. De même, quoique les mots soient composés de lettres, les grammairiens passent par les mots pour arriver aux lettres. — 56. Si donc il est préférable, en enseignant, de partir

his recti casuum conflunt in obliquum unum. Nam ut ab his rectis, hi *Babii*, hæc *Babii*, sit his *Babius*; sic est ab his, hi *Caëli*, hæc *Caëlia*, his *Caëlis*. Ab duobus similibus similiter declinant, ut fit in his, *nemus, obus; nemora, olera*. Alia ab dissimilibus similiter declinant, ut in articulis ab *hic, iste, huic, istuc*.

51. Analogia fundamenta habet aut a voluntate hominum, aut a natura verborum, aut a re utraque. Voluntate dico impositionem vocabulorum, naturam declinationem vocabulorum, quo decurratur sine doctrina. Qui impositionem sequitur, dicit, si simile in recto casu *dolo* et *malus*, fore in obliquo *dolo* et *malis* : qui naturam sequitur, si sit simile in obliquis *Marcus, Quintus*, fore ut sit *Marcum, Quintum*. Qui utrumque sequitur, dicit si sit simile, transitus ut est in *servus, servis*, fore ut sit item in *ceruus, cerve*. Commune omnium est, ut quatuor figure veris habeant proportionem de figuris. — 52. Primum genus est ortum ab similitudine in rectis casibus, secundum ab similitudine que est in obliquis, tertium ab similitudine que est in transitibus de casu in casum. Primo genere ab imposito ad naturam proficiscimur, in secundo e contra, in tertio ab utroque. Quocirca etiam hoc tertium potest bifariam divisum tertium et quartum dici, quod in eo vel presus vel osus potest dici. — 53.

Qui initia faciet analogie impositiones, ab his obliquis figuras declinare debet : qui naturam, contra : qui ab utraque, reliquis declinationes ab ejusmodi transitibus. Impositio est in nostro dominatu; nos in nature : quemadmodum enim quisque vult, imponit nomen; at declinat, quemadmodum vult natura.

54. Sed quoniam duobus modis imponitur vocabulum aut re singulari aut multitudine, singulari ut *cicer*, multitudinis ut *scalæ*; nec dubium est, quin ordo declinationum, in quo res singulares declinantur solet, ab singulari aliquo casu proficiscatur, ut *cicer, ciceri, ciceris*; item contra in eo ordine, qui multitudinis erit solum, quæ a multitudinis aliquo casu ordini conveniat, ut *scalæ, scalis, scalas*; aliud videndum est, quom duplex natura copulata, ac declinationum bini fiant ordines, ut est *mas, mares*, unde tum ratio analogie debeat ordini, utrum ab singulari re in multitudinem, an contra? — 55. Neque enim, si natura ab uno ad duo pervenit, ideo non potest amplius esse in dicendo posterior, ut inde incipias, ut quid sit prius, ostendas. Itaque et hi, qui de omni natura disputant atque ideo vocantur physici, tamen ex his ab universa natura profecti, retro que essent principia mundi, ostendunt. Oratio quom ex literis consistit, tamen eam grammatici de literis ostenderunt. — 56.

de ce qui est clair plutôt que de ce qui est primordial; d'un principe incorruptible, plutôt que de...; de la nature, plutôt que de la volonté inconstante des hommes; et que ces trois fondements d'une bonne induction se rencontrent moins souvent dans le singulier que dans le pluriel, il me semble plus raisonnable de prendre le pluriel pour guide. — 57. Prenons pour exemple *trabes, trabs, duces, dux*. Nous voyons bien comment *trabs* a pu sortir de *trabes*, et *dux* de *duces*, au moyen de la suppression de l'e; mais nous ne voyons pas aussi clairement dans le singulier *trabs* ou *dux* la raison du pluriel *trabes* ou *duces*. — 58. Si, ce qui arrive rarement, la forme du nominatif pluriel se trouve dénaturée, il faut avoir soin de la rectifier avant d'en tirer aucune induction; et, pour cela, il faut recourir à des cas obliques, du singulier ou du pluriel, qui ne présentent aucune altération, et peuvent aider à cette rectification. — 59. En effet, ainsi que le dit Chrysippe, on peut juger d'une chose par une autre, et réciproquement, comme on peut juger du père par le fils et du fils par le père; et de même que les deux extrémités d'une voûte se soutiennent mutuellement, de même les cas divers peuvent aider à rectifier les cas obliques; le singulier, à rectifier le pluriel; et réciproquement. — 60. Prenons toujours la nature pour guide et pour appui: c'est le guide le plus sûr que nous puissions suivre dans les déclinaisons. On peut, en effet, remarquer que ce sont presque toujours les cas directs du singulier qui pèchent contre l'analogie: ce qu'il faut attribuer à l'im-

pérîtie de ceux qui, seuls et sans autre raison que leur caprice, ont imposé des noms aux choses, tandis que la nature est ordinairement droite et vraie, à moins qu'un usage vicieux ne l'ait corrompue. — 61. C'est pourquoi, en prenant la nature pour base de l'analogie, plutôt que la volonté de l'homme, on rencontrera peu d'obstacles dans l'usage, et la nature aidera à corriger la volonté de l'homme: ce qui n'est pas donné à la volonté de l'homme contre la nature, parce que si l'on se règle sur la forme que la volonté de l'homme a donnée aux cas, on se trouvera engagé dans une induction contraire. — 62. Cependant, si l'on veut prendre le singulier pour point de départ, il faudra choisir de préférence le sixième cas, parce que ce cas est d'origine latine. La diversité de ces désinences peut aider à retrouver l'analogie dans la diversité des autres cas; car il a pour finale, tantôt un *a*, comme dans *terra*; tantôt un *e*, comme dans *lanx*; tantôt un *i*, comme dans *levi*; tantôt un *o*, comme dans *caelo*, ou un *u*, comme dans *versu*....

63. Les rapports qui constituent l'analogie consistent ou dans les choses, ou dans la forme des mots, ou dans les choses et dans les mots tout ensemble. Les deux premiers sont simples, et le troisième est composé. — 64. Parmi les rapports dont les choses sont susceptibles, il y en a que le langage ne comporte pas: tels sont ceux que les artistes ont soin d'observer dans les édifices, dans les statues, et autres œuvres d'art: rapports qu'on appelle, entre autres noms, harmoniques, et dont le langage n'est pas suscep-

Quare in demonstrando, quoniam potius proficisci oportet ab eo quod apertius est, quam ab eo quod minus est, et potius ab incorrupto principio, quam et potius ab natura rerum, quam ab lubricitate hominum, et hanc tria, quae sequenda magis sunt, minus sunt in singularibus quam in multitudinibus; commodius potest ordini, quod in his principiis minus orationis verbis fingendis verborum forma facilius singularia videri posse, quam ex singularibus multitudinis, hanc ostendunt: *trabes, trabs*; *duces, dux*. — 57. Videntur enim, ex his verbis *trabes, duces* de extrema syllaba E litteram exclusam, et talem in singulari factum esse *trabs, dux*: contra ex singularibus non tam videntur, quemadmodum facta sint ex E et S *trabs* et ex C et S *dux*. — 58. Si multitudinis rebus casus forte figura corrupta erit, id quod accidit raro, prius illi corrigendus quam inde ordiemur: aut de obliquis assumere oportet illi figuras eas, quae non erunt ambiguae, sive singulares sive multitudinis, ex quibus id quod minus debet esse, perspicui possit. — 59. Nam nonnumquam alterum ex altero videtur, ut Chrysippus scribit, quemadmodum pater ex filio et filius ex patre, neque minus in fornicibus propter sinistram dextra stat, quam propter dextram sinistra. Quapropter et ex rectis casibus obliqui, et ex obliquis recti, et ex singularibus multitudinis, et ex multitudinis singulares nonnumquam recuperari possunt. — 60. Principium illi potissimum sequi debemus, ut in eo fundamentum sit in natura, quod in declinationibus illi facilius ratio. Sic est enim animadvertere, peccatum negli-

genter posse in impositionibus casus, quod plerumque in rectis casibus singularibus, quae homines impetu et dispersi vocabula rebus imponunt, quocumque eos libido invadit; natura incorrupta plerumque est simplex sponte, nisi qui cum usu in seculo depravabit. — 61. Quare si quis principium analogie potius posuerit in naturalibus casibus, quam impositionibus, non multa in consuetudine occurrunt, et a natura lubricitate humana corrigeantur, non ab lubricitate natura, quod, qui impositionem sequi voluerint, faciunt contra. — 62. Sur ab singulari quis potius proficisci volet, id illum facere oportebit ab sexto casu, qui est proprius Latinus, nam ejus casibus litterarum discrimenibus facilius reliquorum varietatem discernere poterit, quod et habent exitus aut in A, ut hoc *terra*; aut in E, ut hoc *lanx*; aut in I, ut hoc *levi*; aut in O, ut hoc *caelo*; aut in U, ut hoc *versu*. Igitur ad demonstrandas declinationes brevis analecta.

63. Sed quoniam, ubi analogia, tria, nam quod in rebus, alterum quod in vocibus, tertium quod in utroque, duo priora simplicia, tertium duplex: animadvertendum haec quam inter se habeant rationem. — 64. Primum ea quae sunt discrimina in rebus, partim sunt, quae ad orationem non pertinent, partim quae pertinent. Non pertinent, ut ea quae observant in aedificiis et signis faciendis ceterisque rebus artificibus, et quis vocantur alia harmonice, sic item alia nominibus abis: sed nulla harum illi loquenda pars ad orationem. — 65. Quae pertinent res, ea sunt quae verbis dicuntur proportionem, usque a similitu-

tible. — 65. Les rapports réels sont ceux qui consistent exclusivement dans la similitude de l'idée, comme dans *Juppiter, Maspiter; Jovi, Marti*. Ces deux mots sont semblables et par le genre et par le nombre et par les eas, parce qu'ils sont l'un et l'autre de la classe des noms, du genre masculin, au singulier, au nominatif et au datif. — 66. Les rapports de la seconde espèce consistent uniquement dans le mot, comme dans *biga, bigæ; nuptia, nuptiæ*. En effet, le singulier de ces mots est vide, et leur pluriel n'implique pas l'idée de multiplicité, comme le pluriel de *merula* (merle) par exemple, qui est essentiellement corrélatif au singulier. — 67. De sorte qu'on ne doit pas dire *una biga, duæ bigæ, tres nuptiæ*, à l'imitation de *una merula, dua merula, tres merula*, mais *una biga, binæ bigæ, trinæ bigæ*. — 68. Les rapports de la troisième espèce sont doubles, c'est-à-dire qu'ils consistent et dans les choses et dans les mots, comme *bonus* (bon) et *malus* (mauvais); *boni, mali*. C'est sur cette espèce d'analogie qu'Aristophane et autres grammairiens ont écrit. Elle doit être, en effet, considérée comme l'analogie parfaite, à la différence des deux autres, qui ne sont, en quelque sorte, qu'ébauchées. Cependant, je ne laisserai pas de m'occuper de ces analogies imparfaites, parce qu'elles se rencontrent aussi dans le langage usuel.

69. Je commencerai par l'analogie parfaite. Les mots dans lesquels elle se rencontre sont ou indigènes ou étrangers ou bâtards. Les mots indigènes sont, par exemple, *sutor* (cordon-

dine quoque vocum declinatus habent, et *Juppiter, Maspiter; Jovi, Marti*. Hæc eam genere nominum et numero et casibus similia sunt inter se, quod utraque et nomina sunt, et virilia sunt, et singularia, et casu nominandi et dandi. — 66. Alterum genus vocale est, in quo voces modo sunt proportionæ similes, non res, ut *biga, bigæ, nuptia, nuptiæ*. Neque enim in his res singularis subest una, quom dicitur *biga, quadriga*; neque ab his vocibus quæ declinata sunt multitudinis, significant quidquam, idem quod omnia multitudinis, quæ declinantur ab uno, ut a *merula, merule, sunt ejusmodi et singulari subjunguntur: sic merula duæ, catule tres, facule quatuor*. — 67. Quare cum idem non possit subjungi, quod non dicimus *biga una, quadrigæ duæ, nuptiæ tres*, sed pro eo *una biga, binæ quadrigæ, trinæ nuptiæ*: apparet non esse *biga et quadriga, et bigæ et quadrigæ*; sed ut est superioris ordinis *una, duæ, tres principium una*: sic in hoc ordine altero *binæ, trinæ, principium est una*. — 68. Tertium genus est illud duplex, quod dixi, in quo et res et voces similiter proportionæ dicuntur, ut *bonus, malus; boni, mali*; de quorum analogia et Aristophanes et alii scripserunt. Etenim hæc denique perfecta, ut in oratione illæ duæ simpliciter inclinate analogiæ, de quibus tamen separatim dicant, quod his quoque utimur in loquendo.

69. Sed prius de perfecta, in qua et res et voces quadam similitudine continentur; quoque genera sunt tria, unum vernaculum ac domi natum, alterum adventitium,

nier), *pistor* (boulangier; les mots étrangers, *Hectores, Nestores; Hectors, Nestoras*; les mots bâtards ou mixtes, *Achilles, Peleus*. — 70. Les mots mixtes sont très-usités en poésie, et les anciens, surtout en prose, latinisaient presque tous les mots étrangers. Ils disaient *Hectorem, Nestorem*, conformément à *questorem, prætorem*. On lit dans Ennius: *Hectoris natum*, etc. Le poète tragique Accius est le premier qui chercha à ramener ces mots à la forme grecque, et à s'élever ouvertement contre l'ancien usage: ce qui a fait dire à Valérius: *HECTOREM répuque à Accius; il préfère HECTORA*. La plupart des mots étrangers étant grecs, la plupart des mots bâtards durent être par conséquent d'origine grecque: de là autant d'espèces d'analogies: analogie des mots étrangers, et analogie des mots mixtes. — 71. Les déclinaisons des mots mixtes ont varié avec les temps. Les plus anciennes sont, par exemple, *Bacchidois et Chrysideis*; on a dit ensuite: *Chrysidæ, Bacchidæ*; et dans les derniers temps, *Chrysidas, Bacchidas*. Quoique ces trois formes soient usitées, la seconde est la plus vraie, et par conséquent doit être préférée aux deux autres; car la première s'éloigne trop de son origine, et la troisième est peu conforme au génie de notre langue.

72. Toute analogie a pour fondement, comme je l'ai déjà dit, une similitude qui est ou dans les choses, ou dans les mots, ou dans les choses et dans les mots tout ensemble. Il faut observer attentivement en quelle partie elle se trouve, et sous quel rapport; car, ainsi que je l'ai fait re-

tertium notum ex peregrino lic natum. Vernaculum est ut *sutor et pistor; sutori et pistori*. Adventitium est ut *Hectores, Nestores; Hectors, Nestoras*. Tertium illud notum ut *Achilles et Peleus*. — 70. Eo genere multi utuntur non modo poete, sed etiam plerique ac primo omnis, qui soluta oratione loquuntur, dicebant, ut *questorem, prætorem*, sic *Hectorem, Nestorem*. Itaque Ennius ait: *Hectoris natum de muro jactarier*.

Accius hæc in tragodiis largius a prisca consuetudine novere cepit, et ad formas Græcæ verborum magis revocare, a quo Valerius ait:

Accius Hectorem nolit facere, Hectorsa malit.

Quod adventitia pleraque habemus Græcæ, secutum ut de notis Græcicis quoque nominatas plurimum habebimus. Itaque ut licet alia Græcæ, alia Græcicæ, sic analogiæ. — 71. E quoque que hic notatæ sunt declinationes, de his alia sunt prisca, ut *Bacchidois et Chrysideis*; alia juniores, ut *Chrysidæ et Bacchidæ*; alia recentiores, ut *Chrysidas et Bacchidas*: quom his omnibus tribus utantur nostri, maxime qui sequuntur media in loquendo, offendunt minimum, quod prima parum similia videntur esse Græcicis unde sunt tratata, tertia parum similia nostris.

72. Omnis analogiæ fundamentum similitudo quædam, ut dixi, que solæ esse in rebus, in vocibus, et in utroque in qua harum parte cumpre sit in ferendo et quoque modum, videndum. Nam, ut dixi, neque rerum, neque vocis similitudo ad has duplicis analogias verborum exprimendas, quas

marquer, la similitude des choses et la similitude des mots ne suffisent point séparément pour produire ces doubles analogies que nous demandons au langage; il faut qu'elles se trouvent réunies. Mais pour qu'elles passent dans le langage, il faut que l'usage les ait acceptées; car autre chose est de faire un vêtement, autre chose est de s'en servir. — 73. On peut distinguer trois sortes de mots : 1° des mots qui étaient autrefois en usage; 2° des mots qui le sont actuellement; 3° et des mots qui ne l'ont jamais été ni ne le sont pas. Je citerai, parmi les premiers, *casus* (vieux), *casci*; *surus* (pieu), *suri*; parmi les seconds, *albus* (blanc), *albi*; *caldus* (chaud), *caldi*; parmi les troisièmes, *scala* (qui, sous la forme du pluriel, signifie *échelle*, *escalier*), *scallan*, *faleru* (qui, sous la forme du pluriel, signifie *collier*), *faleram*. On peut à ces trois espèces en ajouter une quatrième, qui est mixte, et usitée en poésie, comme *amicitia*, *inimicitia*; *amicitiam*, *inimicitiam*.

74. L'analogie fondée sur la nature des mots ne comporte pas la même définition que l'analogie fondée sur l'usage. La première est une analogie qui consiste dans la déclinaison semblable de mots semblables; et la seconde, une analogie qui consiste dans la déclinaison semblable de mots semblables, en tant que l'usage n'y répugne pas. Ces deux définitions ne s'appliquent qu'à la prose; car la poésie a aussi son analogie, que je définirai plus tard. Le peuple entier doit suivre la première; les individus doivent suivre la seconde; les poètes, la troisième. — 75. Tout cela est, je l'avoue, plus exact que clair, mais, ce me semble, moins obscur que les définitions que nous ont laissées sur

le même sujet Aristés, Aristodème, Aristoclès, et autres grammairiens. Leur obscurité toutefois est excusable, en ce que la plupart des définitions sont peu faciles à saisir, à cause de leur brièveté, pour ceux qui ne sont point versés dans la science à laquelle elles appartiennent. Ce n'est qu'à l'aide de la division qu'on peut les rendre accessibles. — 76. Je vais essayer d'y parvenir, en éclaircissant séparément les différents termes de ma définition de l'analogie. — 77. Le *mot* (verbum) est la partie de l'oraison qui ne peut pas être réduite à une plus simple expression, lorsque sa déclinaison est naturelle. Deux mots sont semblables, lorsqu'ils ont même signification, même forme, mêmes modifications. La déclinaison est ou la formation d'un mot dérivé d'un autre mot, ou la transformation du même mot, destinée à exprimer les modifications de la pensée. La similitude de la déclinaison est la similitude de la transformation des mots que l'on compare entre eux. — 78. J'avais ajouté : *en tant que l'usage n'y répugne pas*, parce que l'usage permet quelquefois à l'analogie de prévaloir contre lui-même, comme dans le singulier *cerrix* (cou), dont s'est servi Hortensius; et quelquefois aussi lui interdit cette faculté, comme de dire, par exemple, *faux*, au lieu de *fauces* (gosier). Quant à la restriction que j'ai faite en faveur des poètes, il faut entendre qu'il y a certains mots qui, en prose, ne comportent pas toutes les formes de la déclinaison, comme *juco* (aider), comparé à *amo* (aimer).

79. J'ai exposé, aussi brièvement que je l'ai pu, ce que c'est que l'analogie, combien d'espèces on en distingue, et quelles sont celles qu'il faut suivre : je vais maintenant passer en revue

in loquendo quarimus, separatim satis est, quod utraque parte opus est simili. Quas ad loquendum ut perducas, accedere debet usus; alia enim ratio, qui facias vestimentum; alia, quemadmodum utare vestimento. — 73. Usus species videntur esse tres; una consuetudinis veteris; altera consuetudinis hujus; tertia neutra. Vetera, ut *casus*, *casci*, *surus*, *suri*. Hujus consuetudinis, ut *albus*, *caldus*; *albo*, *caldus*. Neutra, ut *scala*, *scallan*; *faleru*, *faleram*. Ad quas accedere potest quarta mixta, ut *amicitia*, *inimicitia*; *amicitiam*, *inimicitiam*. Prima est, qua usi antiqui, et nos reliquimus; secunda, qua nunc utimur; tertia, qua utuntur poete.

74. Analogia non item ea definienda que dirigitur ad naturam verborum, atque illa que ad usum loquendi. Nam que prior, definienda sic: Analogia est verborum similium declinatio similis. Posterior sic: Analogia est verborum similium declinatio similis, non repugnante consuetudine communi. Ad quam barum duarum ad extremum additum est hoc: ex quadam parte: poetica analogia erit definita. Harum primam sequi debet populus, secundam omnes singuli e populo, tertiam poete. — 75. Hæc diligentius quam apertius dicta esse arbitror, sed non obscurius, quam de simili definitione grammaticorum sunt, ut Aristæ, Aristodemi, Aristocli, item aliorum,

quorum obscuritates eo minus reprehendenda, quod pleeraque definitiones re incognita propter summam brevitate non facile perspicuntur, nisi articulatum sint explicata. — 76. Quare magis apparebit, si erit apertum de singulis partibus: quid dicatur verbum, quid similitudo verbi, quid declinatio, quid similitudo declinationis non repugnante consuetudine communi, quid ex quadam parte. — 77. Verbum dico orationis vocalis partem, que sit indivisa et minima, si declinationem naturalem habeat. Simile est verbum verbo lum, quom et re quam significat, et voce qua significat, et in figura transitus declinationis parte. Declinatio est, quom ex verbo in verbum, aut ex verbi discrimine, ut transeat mens, vocis commutatio fit aliqua. Similitudo declinationis, quom item ex aliqua figura in figuram transit, ut id transit cum quo confertur. — 78. Adjectivum est: non repugnante consuetudine communi; quod quedam verba contra usum veterum inclinata patiuntur, ut passa Hortensium dicere pro hac *cerrices*, *cerrix*; quedam non, ut si dicas pro *fauces*, *faux*. Ubi additur, ex quadam parte, significat non esse in consuetudine in his verbis omnis partis, ut declinatione *amo*, *juco*; *amor*, *juvor*.

79. Quid videtur analogia in oratione, et quas habere species, et que de his sequenda videretur, ut breviter

les mots dans lesquels on a coutume de chercher l'analogie, quoique ces mots ne la comportent pas. Ces mots peuvent être divisés en quatre especes. La première comprend ceux qui ne se déclinent pas, comme *nequam*, *mox*, *vix*. — 80. Les mots indéclinables ont donné naissance à des erreurs plus ou moins fondamentales. On accorde, par exemple, que *mox* et *vix* n'ont point de cas; mais on veut que *nequam* soit déclinable, parce qu'on dit *hic nequam*, *hujus nequam*, *huic nequam*. Or on ne sait pas que dans *hic nequam*, *hujus nequam*, on s'ose-entend *homo*, auquel se rapporte le pronom *hic*, *hujus*. — 81. *Nequam* est une contraction de *ne* et de *quidquam*, comme *nolo*, de *non* et de *volo*. De même que, pour désigner un homme de rien, *qui non hili est*, nous disons *nihili*, ainsi, pour désigner un homme méchant, *qui ne vaut rien*, *ne quidquam*, nous disons *nequam*. — 82. La seconde espece comprend les mots qui n'ont qu'un cas, comme les lettres de l'alphabet. La troisième comprend ceux dont la déclinaison est unique, et ne peut être comparée

à aucune autre. Enfin la quatrième comprend ceux qui, comparés ensemble, n'ont pas le rapport qu'ils devraient avoir, comme *socer* (beau-père); *socrus* (belle-mère); *soceros* (beaux-pères), *soerus* (belles-mères).

83. Quant aux mots qui comportent l'analogie, ils sont assujettis à quatre conditions principales et inseparables. Ces quatre conditions sont : 1° que les choses existent; 2° que ces choses soient en usage; 3° qu'elles aient des noms; 4° que ces noms aient une déclinaison naturelle. Dans le premier cas, lorsque la nature des mots comporte le pluriel et le singulier, nous disons, par exemple, *as*, *assen*, *asses*, etc.; mais lorsqu'ils ne comportent pas le singulier, comme les noms de nombre définis, *duo*, *tres*, etc., nous disons *hi duo*, *hi tres*; *his duobus*, *his tribus*. — 84. Dans le second cas, si l'usage n'a point adopté les distinctions de la nature, comme dans *faba* (fève), et autres mots qui désignent les choses d'une manière générale; car il en est de certaines choses comme des esclaves, et il était inutile....

potui, informavi; nunc in quibus non debet esse, ac proinde ac debet soleat queri, dicam. Ea fere sunt quatuor genera: primum in id genus verbis que non declinantur, analogia non debet queri, ut in his *nequam*, *mox*, *vix*. — 80. De his magis in alio quam in alio erratur verbo; dant enim non habere casus *mox* et *vix*; *nequam* habere, quod dicamus *hic nequam* et *hujus nequam* et *huic nequam*; cum enim dicimus *hic nequam* et *hujus nequam*, tum hominis ejus, quem volumus ostendere esse *nequam*, dicimus casus, et ei præponimus tum *hic* nomen, quoque putamus *nequam*. — 81. Quod vocabulum factum ut ex non et *volo nolo*; sic ex *ne* et *quidquam*, item media extrita syllaba, coactum est *nequam*. Itaque ut eum quem putamus esse non hili, dicimus *nihili*: sic in quo putamus esse nec *quidquam*, dicimus *nequam*. — 82. Secundo, si unum solum habent casum in voce, quod non declinentur, ut literæ omnes. Tertio, si singu-

laris est vocabuli series, neque habet cum qua comparari possit, ut esse putant *caput*, *capiti*, *capitis*, *capite*. Quartum, si ea vocabula quattuor, que conferuntur inter se, rationem non habent quam oportet, ut *socer*, *socrus*; *soceros*, *socrus*.

83. Contra in quibus debeat queri analogia, fere totidem gradus debent esse conjuncti. Primum, ut sint res: secundum, ut earum sit usus: tertium, ut hæc res vocabula habeant: quartum, ut habeant declinatus naturalis. De primo gradu, quod natura subest et multitudinis et singularis, dicimus *hi asses*, *hosce asses*; *hic as*, *hunc assem*: contra quod in numeris finitis multitudinis natura singularis non est, dicitur *hi duo* et *hi tres*, *his duobus* et *his tribus*. — 84. Secundo gradu si est natura, neque est usus, id genus ut sit discriminandum, ut fit in *faba* et id genus, que item et ex parte et universa nominamus; non enim opus fuit ut in servis.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MOTS

DONT VARRON DONNE L'ÉTYMOLOGIE.

(Les chiffres romains indiquent le livre; les chiffres arabes, le chapitre. Les chapitres, dont le livre n'est pas indiqué, appartiennent au 5^e.)

- A.
- Abies IX, 41.
accano VI, 75.
accensus? VII, 89. VII, 58.
accusandi cusus VIII, 66.
accusativus VIII, 67.
Achilles X, 69.
acquiro VI, 79.
actiosus VII, 66.
actus 22, 34. IX, 87.
adagio VII, 31.
addico VI, 61.
adductus VI, 61.
adlocutus VI, 57.
adminiculandi voc. VIII, 44.
ad Murcin 154.
adscriptivi VII, 36.
adsistere VI, 64.
adu-tum VII, 31.
aditium 141.
adlitus 81.
adlitus 161.
adlitus, adlitus VII, 12. VIII, 61.
adlus 97.
Ægion VII, 22.
Æmilius VIII, 4.
Æquimedum 157.
æquinoctium VI, 8.
æquor VII, 23.
acaria VIII, 62.
acerarium 183.
as IX, 83.
as militare 181.
æstas 61. VI, 9.
a-tivom VI, 9.
aeternum VI, 11.
avertnum VI, 11.
avona VI, 11.
affari 53.
Africanus vius 159
ager 34.
aggetes 141.
agulus Fr. I.
agulo VI, 41.
agnus 99.
ago VI, 41. 42. 77.
Agonales VI, 12.
Agonia VI, 14.
agresfus VII, 24.
αἰών VI, 11.
ala Fr. 15.
alanda VIII, 65.
Alaba 141.
Albani, Albenses VIII, 35.
- Albus VIII, 80. X, 44.
Alceus, Alceo IX, 99.
aleo VII, 88.
aleyonii dies VII, 88.
Alexander VII, 82.
Alexicacos VII, 82.
alites 75.
allecti VI, 66.
Alliensis dies VI, 32.
alpha VIII, 64.
Alphena VIII, 41. IX, 41.
ambages VII, 30.
ambe VII, 30.
ambigua hos VII, 31.
ambit 28.
ambitiosus VII, 30.
ambitus 22. VII, 30.
ameus VI, 44.
amia VII, 47.
amicitia X, 73.
amicui 131. 132.
Amiernini 28.
amnis 28.
amphimallum 167.
anus 78.
ancilla VII, 43.
Andromache VII, 82.
anfracta VII, 15.
Angeronalia VI, 23.
angiportus 145. VI, 41.
anguilla 77.
angulus VI, 41.
anicula, anicilla IX, 74.
anima 59.
annus VI, 8.
anser 75.
Antennæ 28.
anulus VI, 8.
anus VI, 8.
aper 101.
apexabo 111.
Apollinar 52.
Apollinares Iudi VI, 19.
Apollo 68.
appellandi voc. VIII, 44.
45.
Appulia 32.
Aprilis VI, 33.
aqua 123.
aque calde IX, 68. 69.
aqualis 119.
aquila VIII, 7.
ara 38.
arae Tali 74.
arationes 39.
aratum 133.
- arboria falces 137.
arca 128.
arera 140.
area 38.
areufodine 7.
Arcopagite VII, 19.
Argei IX, 89.
Argei 45. VII, 44.
argenteus IX, 66.
argentilodina VIII, 62.
Argiletum 157.
Arionis 32.
aries 98.
arma 115.
armamentarium 128.
armarium 128.
armata 96.
armilustrum 153. VI, 22.
Arpocrates 57.
Artenas VIII, 21.
arteculi VIII, 45. 63. X. 19. 30.
finis et infiniti X, 18. 30.
artifex 93.
Arvaux v.
Arvenus VIII, 81.
arvga 98.
arvignus 98.
arvos 39.
arx 47. 151.
as 169. IX, 83. 84.
asbestos 131.
asellus 77.
asena VII, 27.
Asia 16. 31.
asparagus 104.
aspicio VI, 82.
assarium VIII, 71.
assidus VII, 99.
assipondius 169.
assum 109.
asta 115.
asta VII, 54.
Athenæi, Athenæis, Athenæopolitæ VIII, 35.
Athenæus rhetor VIII, 82.
atri dies VI, 29.
atriensis VIII, 61.
atrium 161.
Atrius VIII, 80. X, 44.
attributum 181.
audio VI, 83.
ave et avi VIII, 66.
Aventinus 43.
averuncare VII, 102.
Averuncus VII, 102.
augmentum 112.
aviarium VIII, 54.
- aurifex VIII, 62.
aurora VII, 83.
ausculto VI, 83.
autumnus VI, 9.
auxilium 90.
axis VII, 74.
axitiosus VII, 66.
- B.
- Baccha VII, 87.
Bacchidas X. 71.
Bacchidæis X, 71.
Bacchus VII, 87.
Bæbit X, 50.
bæneæ VIII, 48. IX, 68.
balneum VIII, 48. IX, 68
balneum 116.
barbatus 149.
beatus 94.
Bellona 73.
bes 172.
bibo VI, 84.
bicepsis 170.
bidge IX, 63. X, 24. X, 66.
bisellium 128.
Boarium forum 146.
bos 96.
bovare VII, 104
boves VII, 74.
bonni et boverum VIII, 74.
Βούρης VII, 74.
brassica 104.
bruma VI, 8.
bubo 75.
buccinator VI, 75.
bura 135.
Busta Gallica 157.
- C.
- Caccabum 127.
caecus IX, 58.
Cælicena 62.
Cælii X, 50.
Cælius 46.
Cælus 46.
caelum 16. 17. 18. 19. 20.
deus 57.
calamistrum 129.
calatio 13. VI, 27.
calende VI, 27.
calix 127.
camelopardalis 100.
cameurus 100.
Camena VII, 27.
camilla VII, 34
camillus VII, 34.
campus 36.

- candelabrum 119.
 canes VII, 32.
 canicula 77.
 canis 99 VII, 32.
 canistra 120.
 canite, cante VII, 27.
 cano VI, 75.
 cantatio VI, 75.
 cantilo VI, 75.
 canto VI, 75.
 cape VII, 90.
 caperata VII, 107.
 capis 121.
 capital 130.
 capillum 131.
 Capitulum 41.
 Capit. vetus 158.
 capra 97.
 caprea 101.
 Caprolinae nonae VI, 18.
 capulae 121.
 caput IX, 53. X, 82. Fr. 16.
 carcer 151.
 carceres 153.
 carere VII, 54.
 Carinae VI, 47.
 Carinas VIII, 84.
 Carmenae VII, 26 27.
 Carmentalia VI, 12.
 carminari VII, 54.
 cartibulum 125.
 cascus VII, 28. X, 73.
 cascus 108. VI, 43.
 Casinum VII, 29.
 Casonense VII, 26.
 Casnulum VII, 34.
 casnar VII, 29.
 cassabundus VII, 53.
 Castor 73.
casualis orationis pars X. 18.
 casus VIII, 1c. 39. 46. 63. X, 24. 47.
rectus VIII, 33. VIII, 36. 42. 46. 49. 69. 74. IX, 43. 103. X, 52.
obliquus VIII, 46. 49. 69. 74. IX, 43. 71. 77. X, 52.
communis VIII, 46.
casus naturales et impositi X, 61.
singuli, termini etc. IX, 52.
 catellus IX, 74.
 κάτων 120.
 cātūli Fr. 7.
 catinus 120.
 catulus 99. IX, 74.
 catus VII, 46.
 cava cortina VII, 48.
 cavea 20.
 caulis 103.
 caulle 20.
 cavum 19.
 cavum aedium 161.
 cella 162.
 censor 81.
- cenuria 35.
 centuria 88.
 centussis 170.
 Cerealia VI, 15.
 Ceres 64.
 κερκορίας 79.
 Cermalus 54.
 ceratio VI, 81.
 cerno VI, 81. VII, 98.
 Ceroliensis 47.
 cervi 101. 117.
 cervix X, 78.
 Cespens 50.
 cessit cum praeverb. VI, 38.
 chaos 49.
 choum 19.
 ciccum VII, 91.
 cicer VIII, 48. IX, 63. X, 54.
 cicur VII, 91.
 ciennare VII, 91.
 Cicurii VII, 91.
 cilibantum 121.
 cilliba 118.
 cinctus 114.
 cinerarius 129.
 cingulum 114.
 circuli 106.
 circumjecti 132.
 circum meros VI, 90. 93.
 circumtextum 132.
 circus Flaminius 154.
 circus maximus 153.
 cista, cistula, cistella VIII, 79. IX, 74.
 civitatum et civitatum VIII, 66.
 clamo VI, 67.
 clamydes 133.
 classici 91.
 claustra VII, 21.
 clepsere VII, 94.
 clucidatus VII, 107.
 cobius VII, 47.
 Coeles VII, 71.
 coemptio VI, 43.
 coenacula 162.
 coenaculum 162.
 cogito VI, 43.
 colobus 88.
 colis IX, 75.
 collecta VI, 66.
 color VI, 66.
 Collina 45. 56.
 collis 36.
 colloquium VI, 57.
 columba 75.
 columbus, columba IX, 56.
 commissatio VII, 89.
 comiter VII, 89.
 comitia VI, 93.
 comitiales VI, 29.
 comitium 155.
 communiisci VI, 44.
 Commotiae 71.
commutatio syllabarum IX. 99.
 comodia VII, 89.
 compendium 183.
 Compitalia VI, 25.
- compitum VI, 43.
 compluvium 161.
 compositio vocabula VIII, 61.
 computatio VI, 63.
 conceptivae feriae VI, 26.
 conciliari VI, 43.
 concilium VI, 43.
 concinne loqui VI, 57.
 Concordia 73.
 concubium VI, 7. VII, 78.
 confessus VI, 55.
 conficiant VII, 107.
 congero VII, 55.
 conserere manum VI, 64.
 consilium VI, 43.
 consors VI, 65.
 conspiciere VII, 9.
 Consualia VI, 20.
 consul 80.
 contemplare VII, 9.
 contentiones VIII, 75.
 conticinium VI, 7. VII, 79.
 contio VI, 43.
 contraria VIII, 58. 59.
 convallis 20.
 comm 115.
 copiosus 92.
 Copis 92.
 copulae VIII, 10.
copulae divisionum X, 33.
copulae truae IX, 4.
 corbes 139.
 corbulu 139.
 coriandron 103.
 corneta 152.
 cornu 117. VII, 25.
 cornuta VII, 25.
 corollarium 178.
 corona 62.
 corintium VII, 9.
 corvus 75.
 Cosconius clivus 158.
 cous 135.
 creperus VI, 5. VII, 77.
 crepo VI, 67.
 Crepusci VI, 5.
 crepusculum VI, 5. VII, 77.
 cretaria VIII, 55.
 crestio VI, 81.
 crevisse VII, 98.
 κρέσις? 105.
 crocodilos 78.
 crustulum 107.
 crux IX, 44.
 cubiculum 162. VIII, 54.
 cuculus 75.
 cucumeres 104.
 culeila 167.
 culmi 37.
 cultus 36.
 cum muliere esse VI, 80.
 cupedines forum 146.
 cupressus, cupressi IX, 80.
 cura VI, 46.
 curare VI, 46.
 curiae 155. VI, 46.
 veteres, Hostilia, 84.
 curiones 88. VI, 46.
 curiosus VI, 46.
- cursor 94.
 Curtius lacus 148.
 Cutiliae lacus 71.
 cyallus 124.
 cybium 77.
 cymnon 103.
 Cyprius vicus 159.
 Cyzicenus VIII, 81.
- D.
- Damnum 176.
dandi casus VIII, 36. X. 21.
 December VI, 34.
 decemvirum iudicium IX, 85.
 deciens IX, 88.
declinatio VIII, 3. X. 11. 35. 51. 77.
nomiuandi, casualis etc. VIII, 52.
verborum, temporum etc. X, 31. 32.
voluntaria et naturalis VIII, 21. IX, 34. 62. X. 15.
declinatus IX, 51. 53.
 decurio 91.
 decussus IX, 81.
 decussis 170. IX, 81.
 dei 66.
 dei magni 58.
 delictum VII, 106.
 denarii 173.
 denarium VIII, 71.
 deus 135.
 densum 113.
 dentum et dentes VIII, 67.
 des 172.
 despondere VI, 71.
 detrimentum 176.
 deum Consentum VIII, 71.
 deum 172.
 deus Fr. 4.
 Deus Fidius 32.
 dextans 172.
 diabolra VII, 53.
 Dialis flamen 84. VI, 16.
 Diana 68. 74.
 dibalare VII, 103.
dicendi vocabula VIII, 44.
 dicere VI, 61.
 dicimonium VI, 61.
 dieis causa VI, 61.
 dictata VI, 61.
 dictator 62. VI, 61.
 diestiosus VI, 61.
 dictum VI, 61.
 dies VI, 4.
 Diespiter 66. IX, 75. 77.
 dii VIII, 70.
 dilectus VI, 66.
 diligens VI, 66.
 diabolares VII, 64.
 Diomedibus X. 49.
 Dion et Theon VIII, 41. IX, 42.
 Διόσκορος 66.
 Diouis 66.

- discere VI, 12.
discerniculum 129.
disciplina VI, 62.
discrimen VI, 81.
discretus VI, 61.
Dīs pater 66.
dispendium 183.
dispensator 183.
disputatio VI, 63.
dissero VI, 64.
dives 92.
Diviana 68.
dividia VII, 60.
Divi qui potes 58.
divisione verbi IX, 95. 96.
97.
dius, divos 66.
Dius Fidius 66.
doceo VI, 62.
documenta VI, 62.
dodraus 172.
doliola 157.
domare VI, 96.
domus 160.
domum 175.
dos 175.
Duellona VII, 49.
duellum VII, 49.
duplicarii 90.
dupondium IX, 81.
dupondius 169. IX, 81.
dux X, 56. 57.
- E.
- Echinus 77.
edo VI, 84.
edulia VI, 84.
edus 97.
effari VI, 53.
effata VI, 53.
ehen VII, 93.
ejulitare VII, 103.
e jure 109.
Elicius Jupiter VI, 94.
elixum 109.
eloquens VI, 57.
eloqui VI, 57.
emineci VI, 44.
Ἐννυζία VI, 10.
Epeus familiaris VII, 38.
epichysis 124.
epicrocum VII, 53.
epityrum VII, 86.
Epicuria VI, 13.
equiso VIII, 14. X, 28.
equilatus VII, 4.
eratae VI, 96.
esta VI, 84.
esculentum VI, 84.
esculentum 152.
Ἐσπερος VI, 6.
esum IX, 100.
Etruria 32.
euax VII, 93.
Europa 31.
exbolae VII, 108.
exercitus 87.
exitium 60.
exitus nominatum X, 21.
- exoro VI, 76.
expensum 183.
Exquilae 49.
Exquilina tribus 45. 55.
exspecto VI, 82.
extemplo VII, 13.
extementarium 21.
- F.
- Faba IX, 38. X, 84.
fabula VI, 55.
facere VI, 77. 78.
faciendi et patiendi X, 33.
factiosus VII, 66.
facundus VI, 52.
Facutalis lucus 49.
faenicia et fenicicia VII, 96.
fagatal 152.
Falacer flamen 84. VII, 45.
falces 137.
Falicus venter 111.
falacia VI, 55.
falli VI, 55.
falsum VI, 55.
fama VI, 55.
famigerabile VI, 55.
famosus VI, 55.
fatum VI, 54.
far 106.
farcinem 114.
fari VI, 52.
fassus VI, 55.
fasti dies VI, 29. 53.
fatales res VI, 52.
faldicus VI, 52.
Fatae VI, 55.
fatum VI, 52.
fatuus VI, 55.
Fami VII, 36.
Februarius VI, 34.
Februatus VI, 13. 34.
februum VI, 13.
feciales 86.
femina IX, 57.
fenatiae falces 137.
feralia VI, 13.
fere VII, 92.
ferentatus VII, 57.
feretrum 166.
ferre VII, 92.
Feroma 74.
ferte VI, 96.
ferveo VI, 84.
fiber 79.
fibra 79.
ficcula 76.
fici IX, 80.
fictores VII, 44.
ficus ruminalis 54.
Fides 74.
figurae verbi X, 25.
figurae IX, 52. 55.
filium 113.
fimbria 79.
fingo VI, 78.
fiuta voc. VIII, 45. 80
fiutum IX, 84.
fiscina 139.
fistula 123.
- flivus Fr. 3.
flumen 84.
flexura X, 28.
Flora 74.
Floralis flamen VII, 45.
flumen 27.
fluvius 27.
fordesum VII, 27.
fordus 86.
fons 123.
Fontaualia VI, 22.
fontes et fontis VIII, 66.
fonti et fonte IX, 112.
forda bos VI, 15.
Fordicidia VI, 15.
forma in declinando IX, 37. X, 22.
forma verbi IX, 104. 109.
formido VI, 48.
formula IX, 103. X, 33.
43.
Fors 74.
Fortis Fortunae dies VI, 17.
Fortuna 74.
forum 145.
fossa 143. VII, 100.
fossari VII, 100.
fratres Arvales 85.
fratria 85.
fremo VI, 67. VII, 104.
frequens VII, 99.
fretum VII, 22.
fringitule VII, 104.
frilinnire VII 104.
fructus 37. 104.
fruges 37. 104.
frugis IX, 74. 76.
frumen'tum 104.
fulgor, fulmen, fulgur, fulgurituro 70.
fulmentum VIII, 10.
fundulus 114.
fundulae 145.
fundus 37.
Furnacalia VI, 13.
Furrinalia VI, 19.
Furrinalis flamen 84. VII, 15.
fufis 119.
- G.
- Gabinus ager 33.
galea 116.
galeritus 76.
Gallicia 116.
gallina 75.
gannire VII, 103.
γάργαρος 76.
gargarissare VI, 96.
gannacum 167.
gauspae 168. Fr. 19.
geno VI, 67.
genera articulorum X, 30.
nominatum X, 22.
verbi IX, 95.
genium, gentis VIII, 67.
genus nominatum X, 21.
65.
Germalum 54.
- gero VI, 77.
gera VII, 55.
Geryon, Geryoneus IX, 90.
gignitur VI, 96.
git Fr. 8.
gladiatores Faustini etc. IX. 71.
gladium IX, 81.
gladius 116. IX, 81.
globi 107.
gradus 168. IX, 87.
Graecostasis 155.
gragah 76.
gralator VII, 69.
granarium 105.
guslo VI, 84.
gutlus 124.
- H.
- Haleedo 79.
Ἡρακλῆς VII, 74.
haslati 89.
hanrii Fr. 14.
Hectoras X, 69.
Hectores X, 70.
hehae VII, 93.
Heraclide VIII, 68.
Heracles 66. 74?
Herenlibus X, 49.
hen VII, 93.
hibernacula VI, 9.
hiernum VI, 9.
hiems 61. VI, 9.
hilum 111.
hinifus VII, 103.
hinulus IX, 28.
hippotamios 78.
hirudum 75.
Ἡρως VII, 89.
honestum 73.
honos 73.
hordem 106.
hosticus ager 33.
hostis 3.
humatus 23.
humidus 24.
humilior, humillimus 23.
humor 24.
humus 23.
- I.
- I VI, 96.
Iaculum 115.
ianitus VII, 27.
Iannas porta 165.
Ianuarius VI, 34.
idus VI, 28.
ignis 70.
ignis et aqua in nuptiis 61.
imbuvom 127.
impedium 183. VI, 65.
imperator 87.
implyvium 164.
impos 4.
genium, gentis VIII, 1. 5. X, 35. 51. 60.
inertus ager 33.
inchoatum verbum IX, 96

<i>incultus</i> 36.	L.	<i>lobesus</i> VI, 2.	<i>manipulus</i> 88. VI, 83.
<i>indicandi</i> IX, 101.		<i>lolligo</i> 79.	<i>Manius</i> IX, 60.
<i>indicare</i> VI, 61.	<i>Lactuca</i> 104.	<i>longavo</i> 111.	<i>mantelium</i> VI, 85.
<i>indicium</i> VI, 61.	<i>lacus</i> 26.	<i>loquax</i> VI, 57.	<i>manubrium</i> VI, 85.
<i>indiscriminatum</i> Fr. 11.	<i>lena</i> 133.	<i>loquela</i> VI, 57.	<i>manum</i> VI, 4.
<i>indutui</i> 131.	<i>leta</i> VI, 50.	<i>loqui</i> VI, 56.	<i>manupretium</i> 178. VI, 85.
<i>infans</i> VI, 52.	<i>letari</i> VI, 50	<i>lorica</i> 116.	<i>Marcus</i> IX, 55.
<i>infecta et perfectores</i> IX, 32. 101.	<i>lana</i> 113.	<i>Lua Saturni</i> VIII, 36.	<i>Mars</i> 73
<i>infantum verbum</i> IX, 97	<i>lanca</i> 130.	<i>lubere</i> VI, 47.	<i>Masipiter</i> VIII, 33.
sq. 101. X, 33. 48.	<i>langula</i> 120.	<i>Luca bos</i> 39. 40.	<i>Martialia collis</i> 52.
<i>inficiens</i> VI, 78.	<i>laniena</i> VIII, 55.	<i>Lucana</i> 111.	Blumen 85. VII, 45.
<i>infinita voc.</i> VIII. 45. 80.	<i>lapathium</i> 103.	<i>Lucani</i> 32.	<i>Martius</i> VI, 33.
<i>infinita articulari</i> VIII, 50.	<i>Larentinal</i> VI, 23.	<i>Lucre</i> VI, 79.	<i>mas femina, neutrum</i> IX, 55 sqq.
<i>infinitum</i> IX, 84.	<i>Larum ara</i> 74. lucus 49.	<i>Luceres</i> 55. 81.	<i>Masipiter</i> VIII, 49. IX, 75. X, 65.
<i>informo</i> VI, 78.	<i>Larunda</i> 74.	<i>Lucerna</i> 119.	<i>matelio</i> 119.
<i>infudate</i> VII, 24.	<i>Lases</i> VI, 2.	<i>Lucia</i> IX, 61.	<i>matteae</i> 45.
<i>inglutrives</i> Fr. 12.	<i>Latiaris collis</i> 52.	<i>Lucii</i> 5.	<i>medicina</i> VII, 4.
<i>initia</i> 60.	<i>Latina ferie</i> VI, 25.	<i>Lucina</i> 74.	<i>medicus</i> 93
<i>inici</i> VI, 94.	<i>Latum</i> 32.	<i>Lucius</i> IX, 60.	<i>Meditrudalia</i> VI, 21.
<i>inleis</i> VI, 94	<i>latomie</i> 151.	<i>lucrum</i> 176.	<i>Meditis lucus</i> 49.
<i>inlicitum</i> VI, 94.	<i>latomus</i> VIII, 32.	<i>lugere</i> VI, 79.	<i>Megalesia</i> VI, 15.
<i>inops</i> 92	<i>latro</i> VII, 103.	<i>luit</i> IX, 104.	<i>Megalesius murus</i> VI, melandrya 77.
<i>insane</i> VII, 86.	<i>latrones</i> VII, 52.	<i>lunaria falces</i> 137.	<i>Melicerta</i> VII. 68. IX, 94
<i>insicia</i> 110.	<i>Lauretum</i> 152.	<i>lunella</i> 137.	<i>meliosum</i> VII, 27.
<i>Instelanus vicus</i> 52.	<i>Lautola</i> 156.	<i>luna</i> 68. 74.	<i>melius</i> VIII, 76.
<i>intempesta nox</i> VI, 7. VII, 72.	<i>lautomia</i> 151.	<i>Lupercalia</i> VI, 13	<i>memnisse</i> VI, 41. 45.
<i>Interamna</i> 28.	<i>lavatrua</i> IX, 68.	<i>luperei</i> 85.	<i>mendius</i> 92.
<i>intermetis</i> VI, 10.	<i>Lavernalis porta</i> 163.	<i>lupus</i> 77.	<i>μήνη</i> VI, 10.
<i>intertrigo</i> 176.	<i>Lavinium</i> 144.	<i>lusciniola</i> 76.	<i>mensis</i> VI, 10.
<i>intertrimentum</i> 176.	<i>lavo, lavar</i> IX, 105. 107.	<i>lustrum</i> VI, 11.	<i>menta</i> 103.
<i>intusium</i> 131.	<i>lea</i> Fr. 2.	<i>lynx</i> 71. VII, 87.	<i>mentium et nentes</i> VIII, 67.
<i>invident</i> VI, 80.	<i>lecti</i> 166.	<i>lymphæ Juturna</i> 71.	<i>merces</i> 44. 178.
<i>ionn et Joverum</i> VIII, 74.	<i>lectica</i> 166.	<i>Lymphæ Comedie</i> 71.	<i>mergas</i> 78.
<i>iovis</i> VIII, 46.	<i>legati</i> 87. VI, 66.	<i>lymphæ</i> VII, 87.	<i>meridies</i> VI, 4.
<i>ireus</i> 97.	<i>leges</i> VI, 66.	<i>lytra</i> 79.	<i>merula</i> 76. IX, 55.
<i>irpices</i> 136.	<i>legio</i> 87. VI. 66.		<i>mesa, mensa</i> 118.
<i>Isis</i> 57.	<i>legitima</i> VI, 66.		<i>metno</i> VI, 48. 49. 73.
<i>ισθός</i> 96.	<i>lego</i> VI, 36. 66.		<i>miles</i> 89.
<i>ite</i> VI, 96.	<i>legulus</i> 94. VI, 66.		<i>millia</i> IX, 82. 85.
<i>iter</i> 22. 35.	<i>legumina</i> VI, 66.		<i>milliarie</i> 76.
	<i>leo et leona</i> 100.		<i>millites acarii</i> 181.
	<i>λεωνοτά</i> 123.		<i>millium</i> 106.
	<i>lepeste</i> 123.		<i>millie</i> IX, 82. 85.
	<i>λεπτοτα</i> 101.		<i>Minerva</i> 74.
	<i>lepus</i> 101.		<i>miracula</i> VII, 61.
	<i>Lesas</i> VIII, 84.		<i>miriones</i> VII, 64.
	<i>letum</i> VII, 49.		<i>mitra</i> 130.
	<i>λεπτοτα</i> VI, 2.		<i>moenia</i> 141.
	<i>liba</i> VII, 44.		<i>moeris</i> 141.
	<i>libella</i> 174.		<i>μοίρον</i> 179.
	<i>Libentina Venus</i> VI, 47.		<i>mola</i> 164.
	<i>libido</i> VI, 47.		<i>mole</i> 138
	<i>Libitina</i> VI, 47		<i>monere</i> VI, 45.
	<i>libum</i> 106.		<i>monimenta</i> VI, 45.
	<i>liguon</i> VI, 66.		<i>monitor</i> 94.
	<i>ligo</i> 134.		<i>monti et monte</i> IX, 112.
	<i>lilium</i> 103.		<i>montis et montes</i> VIII, 66.
	<i>limax</i> VII, 64		<i>motacilla</i> 76.
	<i>lingere</i> VI, 96.		<i>Mucionis porta</i> 164.
	<i>lingula</i> VII, 107.		<i>ungire</i> VII, 104.
	<i>lingulaca</i> 77.		<i>mulgere</i> VI, 96.
	<i>liquidur</i> VII, 106.		<i>multa</i> 177.
	<i>lis</i> VII, 93.		<i>multitudinis</i> VIII, 36. 48. 60. 66. IX, 62 sqq. 67. X, 33. 56 sqq. 66.
	<i>litiçines</i> 94.		<i>multitudo</i> VII, 46. 48. X, 36. 86.
	<i>lixivie</i> 107.		
	<i>locare</i> 15.		
	<i>locarium</i> 15.		
	<i>loci muliebres</i> 15.		
	<i>locus</i> 14.		
<i>Κολύμβος</i> VI, 52			
<i>sub C.</i>			

mulus IX, 28.	obscurum VII, 96, 97.	psaludamenta VII, 37.	pinnae 142
mundus VI, 3.	obsidium 90.	paludatus VII, 37.	pinus 162 lac.
mundus muliebri 129.	occasus solis VI, 3.	palus 26.	pipilo VII, 163.
municipes 179.	ocinum 163.	panarium 105.	piscarium forum 146.
munus 179.	ocrea 118.	panificum 103.	pistillum 138.
muræna 77.	odor VI, 83.	panis 105.	placenta 107.
murmuratur VI, 67.	odoratus VI, 83.	pannus 114.	plafani IX, 80.
muratum 110.	odorosus VI, 83.	pannyvellum 114.	planstrum 140. VII, 75.
Murtea Venus 154.	offida 110.	paulthera 190. IX, 55.	Plantius et Plautus VIII,
murus 144.	olea 108.	parapechia 133.	35.
nussare VII, 101.	olera 108.	παρπαράματα 168.	pluit IX, 101.
mutuum 179.	obel VI, 83.	parentum et parentium	plusina VII, 27.
mystica vada VII, 16.	olitorium 116.	VIII, 66.	pocula 123. VI, 84.
N.	olla centuria VII, 49.	paries IX, 41.	poematum Tr. 6.
Nævia porta 163.	olli VII, 42.	parma 115.	porca 177.
nævus 119.	olor VI, 83.	Parmenses VIII, 56.	Pompeum 113.
narratio VI, 50.	Olympiades VII, 20.	participata X, 34.	Portellus lucus 50.
narrow VI, 50.	Olympus VII, 20.	participa VIII, 58. IX, 110.	pollatium VI, 54.
Nalator 94.	omen VI, 76. VII, 97	pafer 65.	Pollux 73.
Neapolis VI, 58.	ὄμνημα VII, 17.	pateta 122.	polus VII, 14.
nefasti VI, 50. 33	Opalia VI, 22.	patrifamilia, patrifamiliai	polypus 78.
nemus 36.	Opeconsiva dies VI, 21.	VIII, 73.	Pomonalis flamen VII, 45.
Neptunia VI, 19.	opercula 167.	patina, patella 120.	pontifex 83.
Neptunus 72.	operimenta 167.	patresfamilium VIII, 73.	populifera VI, 18.
nequam X, 80.	oppidum 8, 144.	patricius casus VIII, 66.	porca 39.
nexus VII, 105.	oppidum Ciret 153.	67. IX, 54. 76. 85.	porcus 97.
nexus VII, 105.	Oppius mons 50.	pavo 75.	porta 142.
nigellus VIII, 79.	Ops 57. 64. 74.	pavor VI, 48.	Portunalia VI, 19.
nilil IX, 54.	optimum VIII, 76.	pauper 92.	pos 4.
nililii IX, 54, X, 81.	optiones 91.	pecten 129.	postici muri 42.
Noctiluca 68. VI, 69.	opulentus 92.	pectere VI, 96.	postmerium 143.
noctua 76.	oratio VI, 76.	pectunculii 77.	Postuma IX, 64.
nolo X, 81.	oratoris partes VIII, 44.	peculatum 95.	Postumus IX, 60.
νομή 36.	X, 17.	pecunia 95.	potatio 122. VI, 84.
nomē VIII, 13. 14 sq.	orator VI, 76. VII, 41.	pecunia 92. 95.	potio VI, 84.
nomenclator 91.	orchomoria (ὄρχομορία) 108.	pecuniosus 92.	præbia VII, 107.
nomina VIII, 45. 53. 79.	orchitis 108.	pedica 95.	præco VI, 89.
nommācus VIII, 42.	Oreus 66.	pedisequus 95.	præda 178.
IX, 76. X, 24.	ordem 166.	Pelcus X, 69.	præbia 40.
nominare VI, 60	ordines transversi (obli-	pellēsua VIII, 55.	præcibus VII, 70.
nommativus X, 23.	quo) et directi X, 22. 43.	pellexit VI, 94.	præcidium VII, 108.
nommativus VIII, 45. 52. 63.	sqq.	pellenda VII, 84.	præcium 178.
IX, 95. X, 18.	Orion VII, 50.	peloris 77.	Prænestinus 32.
nomæ VI, 28.	oramentum VI, 76.	pelvis 119.	prænomenia IX, 54. et alio
nonassis 169.	ornatus 129.	petaria 162.	sensu IX, 60.
novalis 39. VI, 59.	oro VI, 76.	Penatium aedes 54.	præs 40. VI, 74.
Novapolis VI, 58.	oscines VI, 76.	pensio 183.	præsidium 91.
Nova via VI, 59.	osculum VI, 76.	Perclusus VIII, 81.	præstigiato 90.
Novensides 74.	osmen VI, 76.	perduellus 3. VII, 49.	prætor 80. 87.
novicius VI, 59.	osso Fr. 9.	perduellum VII, 49.	præta 40.
novissimum VI, 59.	ostrea 77.	peregrinus ager 33.	pretium 177.
novitas VI, 59.	ove et ovi VIII, 66.	perfectum verbum IX, 96.	principes 89.
nox VI, 6.	ovide VIII, 34. IX, 50.	X, 33. 48.	pro VI, 58.
nox VI, 6.	ovis 96.	περισπράματα 168.	procare VII, 80.
num en VII, 85.	P.	perna 110.	procedere VII, 81.
Numerius IX, 55.	Paganalia VI, 24	perono VI, 76.	produe VII, 81.
nummi 173.	paganaice VI, 26.	Perpæna s. Perperna VIII,	prodixit VI, 61.
numcupare VI, 60.	pala 134.	41. 81. IX, 41. X, 27.	profanum VI, 54.
numcupare pecunie VI, 60.	Palatio VI, 53.	persedit et persitit IX, 49.	profanum VI, 54
numtus VI, 58.	Palatina tribus 45. 55.	perseverantia 2.	professi VI, 55.
noptiæ 72. X, 66.	Palatinum 53.	persibus VII, 107.	profectum VI, 56.
nuptus 72.	Palatium flamen VII, 45.	persona verbi IX, 32. 95.	proloquium Fr. 13.
nux 102.	Pallia VI, 15.	101. X, 31.	pronomina VIII, 45.
nympholeptus VII, 87	palla 131.	perinacia 2.	promittare VI, 58.
O.	pallia 133.	pes 95.	prosectum 110.
Obæratu VII, 105	palma 62.	Philomedes VIII, 68. IX, 91	Proserpina 68.
objurgare VII, 93.	palpetras Fr. 10.	φως ἀγρόθεν VI, 4.	proserpo 63.
	Paluda VII, 37.	Phryx IX, 44.	protinam VII, 107.
		pilani 89.	proversus VII, 81.
		pilum 116. 138.	providere VI, 98.

- prorocabula* VIII, 45.
Publicius clivos 158.
pugil 94.
Pullius clivos 158.
pumentarium 108.
pumentum 108.
puls 105.
pulvinar 167.
puppis et puppes VIII, 66.
purpura 113.
putare VI, 63. 96.
putator VI, 63.
puteoli 25.
puteus 25. VI, 84.
puticuli 25.
puticula 25.
putum VI, 63.
- Q.
- Quadrans* 171. 174.
quadrigæ VIII, 55.
quadrum VIII, 55.
questio 81. VI, 79.
questor VI, 79.
Quando rex comitiavi fas VI, 31.
Quando stercus delatum fas VI, 39.
querquedula 79.
Querquetolanum sacellum 49.
quinarii 173.
Quinquatrus VI, 14. mions-
cola VI, 17.
Quintilis VI, 34.
Quintus IX, 60.
Quirinalia VI, 13.
Quirinalis collis 57.
Quirinalis flumen VII, 45.
Quirini faunus 51.
Quirinus 74.
quiritare VI, 68. Fr. 18.
Quirites 51. 73.
- R.
- Ramnes* 55. 81.
rapa 78.
rapa 108.
rapus 103.
ῥῆπος 103.
rasielli 136.
rastris 136.
rates VII, 23.
ratusus quadrans 44.
raudus 163.
Raudusecula porta 163.
reciprocare VII, 80.
reciprocus VII, 80.
recordare VI, 46.
reliquom 175.
reloqui VI, 57.
reminisci VI, 44.
remo 167.
repota 122. VI, 84.
respondere VI, 72.
restes et restus VIII, 66.
restibilis 39.
restipulari 182.
- rete* 130.
rete? VII, 47.
reticulum 140.
rica 130.
ricinium 132.
rite VII, 88.
ritu VII, 88.
robigalia VI, 16.
Roma 144. IX, 50.
Romanenses? libertini VIII, 83.
Romani VIII, 56. X, 16.
Romanula porta 164.
Romanus ager 33.
Romulus tribus 53.
Romulus ades 54.
rorarii VII, 58.
rosa 103.
rostra 155.
rodere VII, 103.
runcina VI, 96.
rura 40.
rure Fr. 5.
ruta 103.
ruta caesa IX, 104.
ῥυτή 103.
rutilare VII, 83.
rutrum 134.
- S.
- Sabini* 32.
sacerdotes 83.
Sacra via 47.
sacramentum 180.
sacrificio, sacrificor IX, 105.
sagum 167.
Salacia 72.
salii 85.
salinae VIII, 48.
salus 36.
Salus 74.
Salutaris collis 52.
Samothracæ dei 58.
Saucus 66.
saperda VII, 47.
Sappho, Psappha IX, 90.
sarcinulum 134.
sarrare VII, 108.
sarta VI, 64.
Saturnalia VI, 22.
Saturnia 42. porta 42.
Saturnius mons 42.
Saturnus 57. 64. 74.
scabellum 168.
scæna, scena VII, 96.
sceptrum, sceptrum VII, 96.
scavola VII, 97.
scale IX, 63. 68. X, 54.
scalpa VI, 96.
scannum 168.
Sceletratus vicus 159.
schenientule VII, 64.
sciurus? VIII, 68.
scobina VII, 68.
scopæ VIII, 7. X, 24.
scortari VII, 84.
scortea VII, 84.
scortum VII, 84.
- scraliæ* VII, 65.
scrupipeda VII, 65.
scutum 115.
se 171.
secessio Crustumerina 31.
seclum VI, 11.
secula 137.
Secunda IX, 60.
sedes, sedile 128.
seges 37.
segestria 166.
seibria 171.
seliquastrum 128.
sellæ 128.
sembelia 174.
senel et scapius X, 33.
senen 37.
Sementina feriae VI, 26.
sementis 37.
semitivæ 107.
seminaria 37.
semis 171.
semsquartus } 173.
semisterius }
senila 35.
senodius 171.
senonica 171.
senaculum 156.
senior Fr. 17.
septimarius VI, 11.
Septimanium 41. dies VI, 24.
septunx 171.
seræ VII, 108.
Serapis 57.
sermo VI, 64.
serpillum 103.
serta VI, 64.
sesterlius 173.
sextatus VI, 14.
sextans 171.
sextula 171.
sextus castus X, 62.
sexus VIII, 46.
sidera VII, 14.
signa VII, 14.
silentium VI, 7.
silurus VII, 47.
siumpulum 124.
singularia VII, 33. VIII, 48. IX, 62. sqq. X, 33. 36. 56. sqq.
sinisfinius? VII, 97.
sinum 123.
sirpata dolia 137.
sirpea 139.
sirpicular 137.
siser VIII, 48.
sisymbrium 103.
sucrus X, 82.
sol 68. 74.
sola terre 22.
solanium VI, 4.
solum 128.
solsitium VI, 8.
solo VI, 2.
soluti IX, 107.
sorbo VI, 84.
sors 183. VI, 65.
sortes VI, 65.
- sortilegi* VI, 65.
species nominatus X, 21.
specillum VI, 82.
specio VI, 82.
specto VI, 82.
speculator VI, 82.
sperulum 129. VI, 82.
spes VI, 73.
spica 37.
spicudo VI, 69.
sponsa VI, 70.
sponsalis VI, 70.
sponsio VI, 70.
sponsor VI, 69. 74.
sponsus VI, 70. VII, 107.
stagnum 116.
stamen 26.
sternere VI, 96.
stulicidium 27.
stipatoræ VII, 52.
stipendium 182.
stips 182.
stipulari 182.
stiva 135.
stragulum 167.
strangulare VI, 96.
Strenia sacellum 47.
strubula VII, 67.
strugere VI, 96.
strutabillæ VII, 65.
sublecti VI, 66.
subluculi 25.
sub Nox VI, 59.
subsellium 123.
subsidius 89.
submen 113.
subucula 131.
subula VII, 35.
Subura 48.
Suburana tribus 46. 55.
succano VI, 75.
succidia 140.
Succusa 48.
sucus 109.
sudis 77.
sudor 24.
sulbulum VI, 21.
sule VIII, 54.
sulla 109.
suit? X, 25.
sulcus 39.
Sunmanus 74.
supparus 131.
suprema VI, 5.
supremum VII, 51.
surdus IX, 58.
surenæ 77.
surus X, 73.
sus 96.
sutor 93.
sutrina VII, 55.
syncrastum VII, 61.
συνοραία IX, 90.
- T.
- Tabernola* 47. 50.
Tarentum? dies VI, 24.
Tarpæus mons 41.
Tartarinus VII, 37.

Tatienses 55.	tremor VI, 49.	Velabrum 43. 44.	X, 21. 30.
taurus 96.	tremnistis VI, 49.	minus 156.	virtus 73.
tegos 110.	tressis IX, 81.	Veliae 54.	vis VIII, 7.
temo VII, 73. 74. 75.	tressis 169. IX, 81	Velinia 71.	visenda VI, 80.
tempestiva VI, 3.	triarii 89.	vellera 54.	vita 63.
tempestus VII, 51. 72.	tribuni aerarii 181. militum	vellus 130.	vitis 37. 102.
templi partes VII, 7.	81. plebei 81	venator 94.	vitulantes VII, 107.
templum VII, 6. 7. 8. 9. 12.	tribus 35. 55.	Venelia 72.	vitalus 96.
tempora verbi IX, 32. 95.	tributum 180.	ventilabrum 38.	vulginosus 24.
96. 101. X, 47.	tricessis 170.	Venus 62. victrix 62. Vene-	ulula 75.
tempus VI, 3.	tricus 171.	ris natales 63.	ululare VII, 104
tempus praesens et prete-	trigae VIII, 55.	ver VI, 9.	umbilicus VII, 17.
ratum IX, 104.	trigones VII, 74. 75.	verbum VIII, 11. 12. 53.	umboneis 115.
tenerior VIII, 77.	trititum 106.	verbum, quid VIII, 40. X,	umbra 77.
Terminalia VI, 13.	trittulare VII, 105.	77.	uncia 171.
termini 21.	tritura 21.	verbum temporale VIII, 13.	uncie VI I, 63.
Terminus 74.	trivia VII, 16.	20 sqq. IX. 95. 109. X,	unguenta IX, 66.
τέρμιον 21.	triumpliare VI, 68.	31.	unguentaria VIII, 55.
terra 16. 21. 22.	triumvirum iudicium IX, 85.	fnitum, non fnitum IX,	ungues 77.
terra Calydoma VII, 18.	trivolum 21.	31.	uni, una, una IX, 64. X,
Terra dea 57.	trua 118.	ven 127.	24.
Terreus murus 48.	τρούλη 118.	vertex 98.	vocabula VIII, 45. 52. 53.
ferriticium 21.	truleum, trulla 118.	vesper VI, 6. VII, 50.	80.
terrencius 174.	tryblia 120.	Vesper adest VII, 50.	vocabulum VIII, 11. 12.
tesca VII, 10. 11. 12.	tubae 117.	Vesperugo VI, 6. VII, 50.	vocandi casus VIII, 42. 68.
testuatum 106.	tubi 117.	Vesta 74.	X, 30.
testudo 79. 161.	tubicines 91.	Vestalia VI, 17.	Volanina IX, 61.
texta 133.	tubulastrium VI, 14.	vestigator 94.	Volcanalia VI, 20.
Thelus VII, 87.	tucri VII, 12.	vestis 130	Volcanalis flamen 84.
Θεοὶ ἰωνικοί 58.	Tullianum 151.	vestispica VII, 12.	Volcanus 70. 74.
Θρίαμβος VI, 68.	tunica 114.	veter VI, 2.	volo VI, 47.
thirion 107.	turdus 77.	Uenas VIII, 84.	volpes 101.
thynnus 77. VII, 47.	turdus, turdarius, turdeli-	via 8. 22. 35.	Voltumalis flamen VII, 45.
Tiberinus 29. 71.	cus VI, 2.	vibices VII, 63.	Volturum 29.
Tiberis 29. 30.	turna 91.	victoria 62.	Voltumnus 29.
libicea VI, 75.	turris 142.	vicus 8. 145.	volucres 75.
Tiburs VIII, 53. IX, 34.	Tuscanicum 161.	video VI, 80.	vomer 135.
tigris 100.	Tusci 32.	vieni 62.	Vortumnus 46. 74.
tinguere VI, 96.	Tuscus vicus 46.	vigilant VI, 80.	Vortunalia VI, 21.
Titanis VII, 16.	tutulati VII, 44.	vigilium VI, 80.	uracō 77.
Titii sodales 85.	tutulus VII, 44.	villa 35.	Urbinas VIII, 84.
loga 114.	τυρλήν έντερον 111.	Viminalis collis 51.	urbs 143.
toral 167.	V.	vina IX, 66.	urinare 126.
turpedo 77.	Vagire VII, 104.	Vinalia 13. VI, 16. 20.	urna 126.
torvus 169.	vallum 117.	vinaria VIII, 55.	urnarium 126.
torulus 167.	vallum (vannulum), 138.	vindemia 37.	ursus 100.
torvos 167.	vas VI, 74.	vindemia 94.	urvom 127. 135.
torus 167.	vates VII, 36.	vinca 37.	usura 183.
trabes VII, 33.	vaticinari VI, 52.	vinetum 37.	uter, utri IX, 65.
trabs X, 56. 57.	vates 24.	viocurus 7.	utæ 104.
fragula 115. 139.	Vedius 74.	violare VI, 80.	Z.
triana 113.	vehiculum 140.	virgultum 102.	Zancke 137.
trames VII, 62.	vela 130.	viride 102.	
transitus X, 52 sq.		viridia, muliebrina, neutra	
trapetes 138.			

FRAGMENTS

DU TRAITÉ DE LA LANGUE LATINE DE VARRON.

LIVRE I.

Suivant Ion, il y a une vingt-cinquième lettre, appelée *agma* : lettre sans figure, dont le son est commun aux Grecs et aux Latins, comme dans *agulus*, *agrens*, *agguilla*, *aggerant*. A l'exemple des Grecs, notre poète Accius redouble le *g* dans les mots de cette espèce; mais d'autres, au lieu de deux *g*, font précéder le *g* de la lettre *n*, substitution dont il n'est pas facile de découvrir la raison. (Citation extraite de Priscianus.)

LIVRE III.

Cruel comme la panthere et la lionne, *lea*. (Citat. de Philargyrius.)

Figor (je suis percé) a deux formes au parfait : on trouve *factus* et *fixus*. (Citat. de Diomède.)

Qu'ils m'expliquent pourquoi nous disons *deus* (dieux), contrairement à toute l'antiquité, qui disait seulement *divos*. (Citat. de Servius.)

LIVRE XI.

J'arrivais de la campagne. (Citat. de Charisius.)

Des poèmes, aux poèmes. (Le même.)

Petit plat. (Le même.)

Gil, sorte de plante, se décline à tous les cas. (Le même.)

LIVRE XIII.

C'est, selon lui, un composé d'huile et d'os. (Le même.)

Paupières. (Le même.)

LIVRE XVIII.

Je m'en servirai dans ce livre indifféremment (in-

discriminatum), sans distinction, comme de deux choses tout à fait semblables. (Citat. de Nonius.)

LIVRE XXIII.

On appelle *ingluries* la protubérance et les plis que la graisse forme autour du cou d'un homme replet. (Citat. de Philargyrius.)

Livre XXIV.

La proposition est une pensée complete. (Citat. d'Aulu-Gelle, liv. xvi, ch. 8.)

Après avoir puisé au même endroit. (Citat. de Priscianus.)

LIVRES INCERTAINS.

On appelle *ala* (aile) la tige de la fève. (Citat. de Servius.)

Caput (tête) derive de *capere* (prendre), parce que la tête est le principe des sens et des muscles. (Citat. de Lactance.)

Les comparatifs, comme *senior* et *junior*, sont quelquefois employes comme diminutifs, dans ce vers de Virgile, par exemple :

Jam senior, etc.

où *senior* veut dire *qui n'est ni jeune ni vieux*. (Citat. de Servius.)

Le héraut évoque le peuple de la porte Fenestella. (Citat. de Diomède.)

Certains mots grecs masculins deviennent féminins en latin par suite du changement de la desinence, *χορδίζω* (limaçonn), *κοχλῆρα*; *χαρτίον* (papier), *charta*; *καυπόπις* (capote), *gausapa*. (Citat. de Priscianus.)

M. TERENTI VARRONIS

EX LIBRIS

DE LINGUÆ LATINÆ FRAGMENTA.

LIBER I.

Ut Ion scribit, quinta viceima et littera quam *agma* vocamus, cujus forma nulla, et vox communis est Græcis et Latinis, ut lus verlus : *agulus*, *Agrens*, *agguilla*, *aggerant*. In hujuscemodi Græci et Accius noster hunc *gg* scribunt, alii *a* et *g*, quod in hoc veritate videre facile non est. (Priscianus.)

LIBER III.

Sicut nocet panthera et *lea*. (Philargyrius.)

Figor analogue declinatur tempore perfecto : reperimus *cumfactus* et *fixus*. (Diomedes.)

Ita respondeant cur dicant *deus*, cum omnes antiqui dicebant *divos*. (Servius.)

LIBER XI.

Bare veni. (Charisius.)

Horum poematorum et his poematis. (Charisius.)

Catuiuli... (Charisius.)

Gil per omnes casus ite debet. (Charisius.)

LIBER XIII.

Olivo et osso putat fieri... (Charisius.)

Palptras... (Charisius.)

LIBER XVIII.

Quibus nos in hoc libro proinde, ut nihil intersit, uterum *indiscriminatum*, promisce. (Nonius.)

LIBER XXIII.

Ingluries sunt tori circa gulam, qui propter pinguedinem fiunt atque interjectas habent rugas. (Philargyrius.)

LIBER XXIV.

Proloquium ut sententia in qua nihil desideratur. (Gellius, lib. xvi, 8.)

Quum in hunc haurierant. (Priscianus.)

INCERTI LIBRI.

Ala, culmus fave. (Servius.)

Caput, quod huc capiunt initium sensus ac nervi. (Lactantius, *De opificio dei*.)

Senior et *junior* sunt comparativi per imminutionem. Hinc est :

Jam senior, sed eruda deo viridisque senectus : senior, non satis senex. (Servius.)

De Fenestella quiritaria. (Diomedes.)

Vocula ex greco sumpta ex masculino in femininum transiunt et aliter hincantur, *ὁ χορδίζω* hinc cochliza, *ὁ χαρτίον* hinc charta, *ὁ καυπόπις* hinc gausapa. (Priscianus.)

NOTES

SUR LE TRAITÉ DE LA LANGUE LATINE.

LIVRE V.

1. *Quomadmduum vocabula... sex libris exponere institui.* Le traité de Varron sur la langue latine se composait de vingt-quatre livres. Ce traité était divisé en trois sections, dont la première avait pour objet l'étymologie; la seconde, la *déclinaison*, terme générique sous lequel Varron entendait à la fois la dérivation, la déclinaison proprement dite, la conjugaison, etc.; et la troisième, la *syntaxe*.

Le premier livre était une sorte de préface, où l'auteur traitait de l'origine de la langue latine. Les six livres suivants, ou la première section, étaient consacrés aux recherches étymologiques. Dans la première moitié de cette section, c'est-à-dire dans les deuxième, troisième et quatrième livres, il exposait ce que l'on avait dit contre et pour l'étymologie, comme science ou système, et enfin ce qu'on pouvait en dire raisonnablement : *quæ contra eam, volumine primo; quæ pro ea, secundo; quæ de ea, tertio* (lib. V, 1.) Ces trois livres, non plus que le premier, ne nous sont point parvenus. Avec le cinquième commence le fragment qui nous reste du grand travail de Varron, et qui ne va pas au delà du dixième. Dans les cinquième, sixième et septième livres, qui forment la seconde moitié de la première section dont nous avons parlé plus haut, l'auteur, faisant application de la science étymologique, examine l'origine des mots latins et les libertés que se sont données les poètes dans l'emploi des mots de la langue. La deuxième section, c'est-à-dire celle qui avait pour objet la *déclinaison* des mots, commence avec le huitième et s'étendait jusqu'au quatorzième. Dans les trois livres qui nous restent de cette seconde section, et qui sont le huitième, le neuvième, et le dixième, Varron traite de l'analogie, en suivant la méthode qu'il avait adoptée pour l'étymologie.

Le fragment de Varron se compose donc de six livres, du cinquième au dixième, dont le texte incertain, mutilé, rempli de lacunes, semble avoir découragé la philologie. Nous avons reproduit celui de l'édition de Muller (Leipzig, 1833), qui nous a paru, à tous égards, le guide le plus sûr.

2. *Quod non solum ad Aristophanis lucernam, sed etiam ad Cleonthis lucubrari.* Aristophane, grammairien de Byzance, florissait vers l'an 196 avant J. C. Il se fixa à Alexandrie et fut nommé chef de la bibliothèque de cette ville sous le règne de Ptolémée Evergète. On lui attribue l'invention des accents et de la ponctuation dans l'écriture grecque, et la rédaction du *canon des auteurs classiques*.

Cléanthe, philosophe stoïcien, disciple de Zénon. Il était si pauvre qu'après avoir consacré tout le jour à l'étude, il était obligé, pour gagner sa vie, d'arroser un jardin pendant la nuit.

Annon folius mea verba illa quæ hæreditate a Romulo rege venerunt. Il reste plusieurs monuments de l'ancienne langue latine. Le plus ancien est une *chanson des frères Arvales*, qui remonte au temps de Romulus. Les frères Arvales étaient un collège de douze prêtres qui,

tous les ans, au commencement du printemps, promenaient une trinie pleine dans les champs, pour obtenir des dieux qu'ils les fissent prospérer. Cette chanson avait été gravée sur une pierre qu'on découvrit 1778, en creusant les fondations de la sacristie de St.-Pierre à Rome. On la voit aujourd'hui dans ce bâtiment.

Après la chanson des frères Arvales viennent quelques fragments des *lois de Numa*, que Festos nous a conservés; une *loi de Servius Tullius*, conservée par le même; un fragment des *chants des Saliens*, cité par Varron (livre VI, parag. 26 — 27.)

Les *lois des Douze-Tables* sont le cinquième monument de la langue latine. Il en reste des fragments assez considérables.

Après les lois des Douze-Tables, il s'écoule un espace d'un siècle et demi, dont il ne nous reste aucun monument écrit. *L'inscription du tombeau de Scipion*, trouvée en 1780, est de la seconde moitié du cinquième siècle de Rome. Il s'agit de ce Lucius Cornélius Scipio Barbatus, qui fut consul l'an 456 de Rome, deux cent quatre-vingt huit ans avant J. C.

Une trentaine d'années après la mort de Scipion Barbatus, l'an 494, on érigea au consul C. Duillius Nepos une *colonne rostrale*, en mémoire de la victoire navale qu'il avait remportée sur les Carthaginois. Une inscription fut gravée sur le piédestal de cette colonne. Le piédestal avec l'inscription existe encore dans une des salles du Capitole.

Le huitième monument de la langue latine est postérieur de peu d'années seulement à l'inscription de la colonne Duillienne. C'est *l'inscription du tombeau de L. Cornelius Scipion*, fils de celui dont nous avons parlé plus haut.

Environ soixante ans après, l'an 186 avant J. C., fut rendu un *sénatus-consulte sur les Bacchantes*, dont Tite-Live parle avec beaucoup de détails. Le temps nous a conservé le texte de cette ordonnance, sculpté sur une table d'airain, qui fut trouvée en terre, en 1692, dans un village de la Calabre. Elle est aujourd'hui dans le Musée impérial de Vienne. Lorsque ce sénatus consulte fut publié, Ennius habitait Rome depuis quelques années; Plante avait fait jouer la plus grande partie de ses pièces, et Térence était né. A partir de cette époque, la langue latine, formée par ses écrivains, peut être étudiée dans leurs ouvrages.

19. *Cælum dictum scribit Ælius.* Ælius, grammairien, surnommé *Praconicus*, parce que son père était crieur public, et *Stilo*, parce qu'il composait des discours pour les patriens. Il fut le maître de Varron et de Cicéron.

22. *Via sicut iter... actus quod agendo teritur.* On distinguait, dans le droit romain, trois espèces de servitudes rurales : *iter, actus, via*. *Iter* était le droit d'aller et de venir par un homme; *actus*, le droit de conduire une bête de somme ou une voiture; *via*, le droit de *iter* et le droit de *actus* réunis.

Et ab eo poeta appellarunt summa terræ quæ solo terri possunt.

*Avia Pteridum peragro loca, nullius ante
Trita solo...*

(LUCRÈCE *De Rerum Nat.*, lib. IV, v. 1.)

29. *Tiberis quod caput extra Latium.*

*Imo reges, asperque inamani corpore Tiberis,
A quo post Itali fluvium cognovimus Tiberim
Dixerunt: amisit verum velas Abula nomen.*

(VIRGILE, *Æn.*, lib. VIII, v. 330.)

*Abula, quem Tiberim mersus Tiberinus in undis
Reddidit.*

(OVIDE, *Fast.*, lib. II, v. 389.)

41. *Tibi nunc est Roma, erat olim septimontium.*

Septemque una sibi muro circumdedit arces.

(VIRGILE, *Georg.*, lib. II, v. 535.)

*Juli jugera pauca Martialis,
Hortus Hesperidum beatorum,
Longo Javiculi jugo recumbunt :*

*Lati collibus imminet recessus :
Et planas modico tumore vertex
Caelo perferunt scenerio.*

Et curvas nebula tegente valles

Solus luce nitet penduli :

Puris leniter adnoventur astris

Celsae culmina delictati velle.

Hinc septem domos videri montes

Et totam licet aestimare Romam.

(MARTIAL, lib. IV, epig. 64.)

Voici la description que Pline nous a laissée de Rome au temps de Vespasien (*Hist. Nat.*, lib. III, cap. 9) : « Au-dessus de toutes ces villes s'élève Rome. Elle a un autre nom, qu'au sein des mystères même on regarde comme un crime de prononcer. Un respectueux et salutaire silence l'avait comme anéanti, quand Valerius Soranus osa le faire entendre : une prompte mort le punit. Ici notons un fait qui tient au culte de nos pères : c'est surtout au silence, protecteur de ce nom mystérieux, qu'est due la déesse Angerona, à qui l'on fait des sacrifices le 12 des calendes de janvier, et dont la statue à la bouche fermée d'une bande scellée d'un sceau. Rome avait trois, ou, comme le veulent quelques-uns, quatre portes à la mort de Romulus. Vespasien et Titus ont enfoncé ses murailles dans une enceinte de treize milles et un cinquième. Sept montagnes y sont renfermées, et la ville se divise en quatorze régions et en deux cent soixante-cinq carrefours consacrés aux dieux Lares. Du milliaire placé à l'entrée du Forum à chacune des douze portes principales (car nous omettons dans ce calcul les dix-huit qui complètent le nombre de trente, et les sept vieilles portes qui ne sont plus aujourd'hui), on compte en droite ligne trente milles, plus sept cent soixante pas. Si, partant toujours du milliaire, on faisait passer les mesures le long des maisons et des tentes prétoriennes, à travers les rues, on aurait une longueur totale de soixante-dix milles et quelque chose. Qu'on songe, de plus, à la hauteur des édifices, et l'on aura une idée de l'immensité d'une ville, qui, il faut l'avouer, n'a point de rivaux dans l'univers. »

Hic mons ante Tarpeius, ductus a virgine.

*Tarpeium nomen et Tarpeia turpe sepulcrum
Fabor, et antiqui limina capta Jovi.*

(PROPERT, lib. IV, v. 1.)

45. *Reliqua urbis loca olim discreti.* Il existe deux topographies de l'ancienne Rome : l'une de Sextus Rufus Festus, l'autre de Publius Victor. Suivant ces deux écrivains, qui vivaient sous le règne de Constantin, Rome était divisée en 14 régions. Ces régions prenaient le nom de la montagne, de la porte ou de l'édifice le plus remarquable qui s'y trouvait.

57. *Hi dei idem qui Ægypti Serapis et Isis, etsi Arpocrates.* On lisait au pied des statues d'Isis l'inscription

suivante : « Je suis tout ce qui a été, tout ce qui est, tout ce qui sera : que nul mortel ne tente de soulever le voile qui me couvre. » Harpocrate, dieu du silence chez les Égyptiens et chez les Grecs, était fils d'Osiris et d'Isis.

76. *Merula, quod mæra id est sola volitat.* V. Quintilien, *Instit. Orat.* lib. I, c. 6.

83. *Nam ab his Sublicius est factus primum.* C'est sur ce pont que Horatius Coelès résista avec deux Romains à l'armée entière de Porcenna. On en voit encore quelques restes. Il était appelé Sublicius, parce qu'il était de bois (*Sublicer*, bois, en longue volsque). V. Pline, *Hist. Nat.*, lib. XXXVI, cap. 23.

148. *Ad corneto forum cupidinis.* Apulée (*Métam.*, lib. II) appelle ainsi le marche aux comestibles d'une ville de Thessalie.

152. *In eo Lauretum.* V. Virgile, *Æncid.*, lib. VII, v. 171.

156. *Basilica Opimia.* Une basilique était un grand édifice dans le genre du palais de la Bourse, à Paris. Elle servait de lieu de réunion aux négociants. On y traitait surtout des affaires d'argent, des prêts et des usures.

164. *Præterea intra muros videtur portæ dici.* Du temps de Pline, on entra dans Rome par trente sept portes.

169. *Multa pecunie signata roebula.* L'as est la première monnaie qu'aient employée les Romains. C'était ordinairement une simple masse de cuivre du poids d'une livre. L'as ne peut être évalué que par son rapport au denier, la seule monnaie romaine dont on puisse apprécier la valeur. De l'an de Rome 536 à 720, le denier valait 82 centimes. Sous Auguste il ne valait plus que 79 centimes. En prenant par approximation entre ces deux termes 80 centimes pour sa valeur moyenne, on aura une évaluation facile des autres monnaies. Le denier (*denarius*) valant dix as, l'as valait par conséquent 8 centimes; le sestercé (2 as $\frac{1}{2}$), 20 centimes.

Les Romains comptaient ordinairement par *sestercés*. Comme le sestercé valait 2 as $\frac{1}{2}$, on le désignait ainsi : L. L. S. (*libra, libra, sennis*) ou H. S. Jusqu'à mille on se servait du nom masculin pluriel *sesterti* ou *nummi* : *ducenti sesterti* ou *nummi*, deux cents sestercés = 40 francs. De mille à un million on se servait soit du génitif pluriel *sestertium* ou *nummum* (pour *sestertium*, *nummorum*) ; soit du nom neutre *sestertium*, mille sestercés = 200 francs; pluriel, *sestertia* : *centena millia sestertium nummum*, ou bien *centum sestertia*, cent mille sestercés = 20,000 francs. Pour exprimer un million et au-dessus, on se servait des adverbés numériques *decies*, *vicies*, *centies*, et du nom neutre *sestertium*, ou du génitif pluriel *sestertium*. Devant *sestertium* au singulier, on sous-entendait *centies*; devant *sestertia* au pluriel, on sous-entendait *centum* ou *centena*, et devant le génitif *sestertium*, on sous-entendait *centena millia*. *Decies sestertium* (pour *decies centies sestertium*) ou pour *decies centena millia sestertium*) signifiait un million de sestercés = 200,000 francs. *Cæsar centies sestertio canavit* (*Sen., ad Helv.*, 19), César fit un souper de dix millions de sestercés = 2,000,000 francs (pour *centies centies sestertio*, ou *centies centenas millibus sestertiorum*). Souvent le mot *sestertium* était lui-même supprimé, et l'adverbe numérique indiquait seul la somme : *ter milies*, trois cent millions de sestercés = 60,000,000 francs. Quelquefois la somme était exprimée par des lettres : H. S. M. C. (*mille, centum*) onze cents sestercés = 200 francs. Quand ces lettres étaient surmontées d'un trait, on sous-entendait *centena millia* comme avec les adverbés : H. S. M. C., onze cent fois cent mille sestercés, ou cent dix millions de sestercés = 22,000,000 francs.

Deinde ab numero dictum usque ad centussis, et

as singulari numero. Nous avons traduit cette phrase comme s'il y avait une virgule après *ut as*; mais nous avons reconnu ensuite que *singulari numero* se rapporte à *as*. Ce passage doit donc être entendu ainsi : *De as, unitè monétaire, on a formé centassus (pièce de cent as), tressis (pièce de trois as), etc.*

LIVRE VI.

12. *Agonales per quos rex in regia arictum immolat.* *Rex* était le nom d'un prêtre institué après l'expulsion des Tarquins pour remplir quelques fonctions qui auparavant étaient réservées aux rois. Cependant, comme le nom de roi était odieux aux Romains et leur inspirait toujours quelque crainte, celui qui était choisi pour le porter était obligé de se démettre de toutes les dignités civiles ou militaires dont il était revêtu avant d'exercer cette nouvelle fonction. Sa femme, qui offrait aussi quelques sacrifices auxquels son mari n'avait pas droit d'assister, s'appelait Reine des sacrifices, et sa maison *regia*. V. Den. d'Hal., V. 1. — Quant aux fêtes *Agonales*, v. Ovide, *Fast.*, lib. 1, 1, 318.

Carmentalia nominantur. V. Ovide, *Fast.*, lib. 1, v. 461.

13. *Lupercalia dicta quod...* V. Ovide, *Fast.*, lib. II, v. 427.

15. *Megalesia dicta a Græcis.* V. Tite-Live, lib. XXIX, c. 14.

16. *Robigalia dicta ab Robigo.* V. Ovide, *Fast.*, lib. IV, v. 911.

23. *Angeronalia ab Angerona.* V. la note 41, livre V, in fine.

27. *Primus mensium nominati calendæ.* Le jour des calendes, le jour des nones et celui des ides étaient trois époques, ou points fixes, d'où les Romains comptaient les jours du mois. Le premier jour de chaque mois était appelé calendes, parce que originellement un prêtre convoquait l'assemblée du peuple au commencement de chaque mois pour lui annoncer le jour ou la lune commençait à paraître, et en même temps ceux où tombaient les nones et les ides. Le cinquième ou le septième jour était appelé nones; le treizième ou le quizième, ides. C'était en mars, mai, juillet et octobre que les nones tombaient le 7 et les ides le 15; les huit autres mois avaient les nones le 5 et les ides le 13. De là trois sections inégales du mois : la première, celle des nones, de 4 ou 6 jours; la seconde, celle des ides, invariablement de 8; la troisième, celle des calendes, de 16, 17, 18 ou 19 jours. Il faut observer que les Romains comptaient les jours d'une époque à l'autre, non pas dans l'ordre naturel, mais en retrogradant. Ils appelaient, par exemple, le dernier jour de chaque mois, *pridie calendas* (sous-ent. *ante*); mais par une bizarrerie remarquable le jour des calendes comptait pour un, de sorte que l'avant-veille était nommée le troisième jour, et non le second, avant les calendes. Ainsi, dans le mois de décembre, qui a 31 jours, le 30 était nommé *tertia dies calendarum* ou *calendarum januarum*; le 29, *quarta*, etc.; et ainsi de suite en retrogradant jusqu'au jour des ides. On comptait de la même manière par rapport aux ides et aux nones. Ainsi les jours entre les calendes et les nones portaient le nom de nones; ceux qui étaient entre les nones et les ides, le nom de ides; enfin ceux qui étaient entre les ides d'un mois et les calendes du mois suivant, le nom de calendes.

33. *Mensium nomina jere aperta sunt.* L'année ro-

maine était primitivement composée de trois cent quatre jours, partagés en dix mois, dont le premier était mars : de là vient que le dernier était appelé *december*. Mais comme cette année ne correspondait ni au cours du soleil ni à celui de la lune, Numa la réforma, et la régla sur le cours de la lune. Ce système, tout imparfait qu'il était, se maintint avec peu de changements jusqu'au temps de Jules César, qui, dans la troisième année de sa dictature, l'an de Rome 708, ordonna que l'année serait de trois cent soixante-cinq jours six heures; et comme ces six heures quatre fois répétées forment un jour, il fut ordonné que ce jour serait intercalé tous les quatre ans dans le mois de février, qui était de vingt-huit jours, et qui se trouverait alors de vingt-neuf jours. Ce jour se plaçait après le sixième des calendes de mars, et pour ne rien déranger aux noms des autres jours, on comptait deux fois (*bis*) le sixième (*sextus*) jour des calendes : ce qui fit nommer ces années *bissextiles*. Cette année, nommée *Julienne* de César, qui l'avait réformée, était trop grande de onze minutes quatorze secondes treize tierces. Quelle légère que paraisse cette différence, elle fait cependant un jour au bout de cent vingt-huit ou cent vingt-neuf ans; et cette anticipation était assez considérable pour que au treizième siècle on s'aperçut que l'ordre des saisons était troublé. On fut donc obligé de réformer de nouveau l'année. Cette réforme fut opérée en 1585 par le pape Grégoire XIII, de qui la nouvelle année que nous suivons reçut le nom de *Grégorienne*. Elle consiste à intercaler une bissextile tous les quatre ans, en supprimant la bissextile de la fin de chaque siècle pour la rétablir à la fin du quatrième. Ainsi sur quatre cents ans, on n'intercale que quatre-vingt-huit jours. Cette sage réforme fut adoptée sur-le-champ par tous les États catholiques. Les nations séparées de l'Église finirent par s'y conformer (1752), excepté la Russie, qui maintenant compte douze jours de moins que nous. De là viennent les termes de *vieux style* et *nouveau style*.

45. *Itaque Sali quod cantant, Mamuri Veturi.* Mamuri Veturius était un artiste contemporain de Numa. Ce prince lui avait ordonné de faire onze boucliers semblables à celui qui était tombé du ciel, afin qu'on ne pût le distinguer de ceux qui étaient l'ouvrage des hommes. Mamurius ne demanda d'autre récompense de son travail que l'honneur d'être nommé dans les légendes que les prêtres Saliens chantaient à la fête des Ancilies. On lui accorda sa demande.

*Cui Numa munificus, facti pete præmia, dixit :
Sic mea nota fides, irrita nulla petes.*

.....
*Tum sic Mamurius : merces mihi gloria detur,
Nominique extremo carmine nostra sonent.
Inde sacerdotes operi promissa vetusto
Præmia persolvant, Mamurique vocant.
(OVID., *Fast.*, lib. III, v. 385.)*

86. *Nunc primum ponam de Censoris tabulis.* Il y a ici une lacune qui rend inintelligible tout qui suit jusqu'au paragraphe 96. On entrevoit seulement qu'il s'agit de l'explication du mot *inlerum*.

1. *Ut enim factius obscuram operam Myrmecidis.* Myrmécide, artiste de Milet, dont les ouvrages étaient remarquables par leur extrême délicatesse. Il faisait des chars si petits que l'aile d'une mouche pouvait couvrir et la voiture et les chevaux. V. PLIN., *Hist. Nat.*, VII, 21; XXXVI, 5. — CICÉRON, *Præm. Acad.*, II, 38.

34. *In medio.* Titre d'une tragédie de Pacuvius.

36. *Versibus quos olim,* etc. Vers d'Ennius.

37. *Plato in quatuor fluminibus.* Varron fait ici allusion à un passage du *Phédon*.

50. *Neque jugula, neque vesperugo*. Vers de Plaute (*Amphyl.* 1, 1, 119).
52. *In Cornicularia*. Comédie attribuée à Plaute.
54. *In Menæchmis*. Comédie de Plaute (v, 2, 46).
55. *In Persa*. Comédie de Plaute (1, 3, 9).
56. *Idem istuc aliis*, etc. Vers des *Ménechmes* de Plaute (1, 3, 2).
57. *In Trinummo*. Comédie de Plaute (II, 4, 54).
58. *In Frivolaria*. Titre d'une comédie de Plaute.
60. *In Mercatore*. Comédie de Plaute (III, 4, 34).
60. *In Curculione*. Comédie de Plaute (II, 1, 21).
61. *In Phagone*. Titre d'une comédie attribuée à Plaute.
62. *In Parasito pigro*. Titre d'une comédie attribuée à Plaute.
63. *In Fugitivis*. Titre d'une comédie attribuée à Plaute.
64. *In Cistellaria*. Comédie de Plaute. Les vers cités par Varron ne s'y trouvent pas.
66. *In Astraba*: — *In Sitellitergo*. Titres de comédies attribuées à Plaute.
67. — 68. *In Cestione*: — *In Nervolaria*. Idem.
69. *In Pœnulo*. Comédie de Plaute (III, 1, 27).
70. *In Truculento*. Comédie de Plaute (II, 6, 14).
73. *Quid noctis videtur*, etc. Vers d'Ennius.
76. *Ajax, quod lumen*, etc. Vers d'Ennius.
79. *In Asinaria*. Comédie de Plaute (III, 3, 95).
81. *Ut transversus*, etc. Vers de Plaute (*Pseudolus*, IV, 1, 45).
84. *Scortatur, potat*, etc. Vers de Térence (*Adelphi*, 1, 2, 37).
86. *Si unum epityrum*, etc. Vers de Plaute (*Miles gloriosus*, 1, 1, 24).
93. *Euax, jurgio uxorem*, etc. Vers de Plaute (*Ménechmi*, 1, 2, 18).
95. *Apud Matium*. Matius, poète romain, ami de César. Il composa des poésies sous le titre de Mimiambes, et fit une traduction latine de l'Iliade. Cicéron lui a écrit quelques lettres.
98. *Quia ego antehac*, etc. Vers de Plaute (*Cistellaria*, 1, 1, 1).
99. *Mihi frequentem*, etc. Vers du même poète (*Cistellaria*, 1, 1, 17. — 1, 1, 9. — 11).
103. *Pipulo te differam*, etc. Vers de Plaute (*Aulu-laria*, III, 2, 32).
104. *In Casmia*. Titre d'une comédie attribuée à Plaute.
105. *In Colace*. Comédie de Plaute ou de Nævius.
107. *Multa apud poetas*, etc. Les différentes pièces citées dans ce paragraphe sont de Pacuvius et de Nævius.

LIVRE VIII.

64. *Non esse vocabula nostra, sed penitus barbara*. Denys d'Halicarnasse (I, 36), Tacite (*Ann.*, IX, 14), Pline (*Hist. Nat.*, VII, 56), et d'autres écrivains de l'antiquité, disent que les Romains reçurent leur alphabet, ou des Pélasges ou des Hellènes. Tous les grammairiens conviennent que ces lettres étaient au nombre de seize; mais ils ne s'accordent pas entièrement sur la désignation de ces seize caractères. Voici ceux qui paraissent avoir manqué dans cet alphabet primitif, et qui ne furent introduits que plus tard : l'*K* qui était remplacé par un *D*; le *G*, au lieu duquel on se servait du *C*, que les Romains avaient adopté à la place du kappa grec; l'*X* remplacé soit par un simple *C*, ou par *CS*; le *Z*, qui suppléait *CS*, ou *GS*, ou même *SS*. Quant à la dénomination des lettres, il paraît que les Romains se sont toujours conformés à celle qui était usitée chez les Grecs.

LIVRE IX.

1. *In quo fuit Crates, nobilis grammaticus*. Cratès, de Mallos en Cilicie, enseigna le premier la grammaire à Rome, environ cent soixante-huit ans avant J. C. Il avait été envoyé dans cette ville par Attale, roi de Pergame. S'y étant cassé la jambe, il employa le temps de sa convalescence à faire des lectures publiques. Suétone dit que les lectures de Cratès firent l'attention des Romains sur leur littérature naissante; qu'il s'éleva des hommes qui commentèrent et firent mieux connaître le peu de poésies latines qui existaient alors.

1. *Qui fretus Chrysisippo, homine acutissimo*. Chrysisippe, philosophe stoïcien, né en Cilicie, composa trois cent onze traités, dont il ne nous reste que quelques fragments. Sa doctrine était celle du stoïcisme le plus rigoureux; mais ses opinions sur quelques points étaient fort singulières : il croyait les dieux périssables; il soutenait qu'un père pouvait épouser sa fille, et disait qu'il fallait manger les morts au lieu de les enterrer. Il mourut d'un excès de vin, ou, selon d'autres, d'un excès de rire en voyant un âne manger des figues dans un plat d'argent.

60. *Tertium genus in prænominibus*. Originellement les Romains ne portaient que deux noms, quelquefois même un seul : Romulus, Numa Pompilius, etc. Mais, dès le commencement de la république, les hommes libres et d'origine romaine en portèrent trois, savoir : le prénom, le nom, et le surnom; quelquefois même quatre, ou cinq, ou six : ces derniers s'appelaient *agnomina*. Le prénom répondait à notre nom de baptême. Le nom indiquait de quelle maison ou famille (*gens*) un homme était issu. Le surnom désignait à quelle branche (*familia*) de telle ou telle famille (*gens*) on appartenait. En un *agnomen* indiquait ou une subdivision d'une branche de famille, ou une action éclatante, ou une adoption.

106. *Piscis ego credo*, etc. Vers de Plaute (*Truculentus*, II, 3, 1).

POMPONIUS MÉLA.

NOTICE

SUR POMPONIUS MÉLA.

POMPONIUS MÉLA, dont le nom se trouve écrit Mella dans la plupart des manuscrits, et dans les plus anciennes éditions de sa Géographie, était Espagnol, ainsi qu'il a soin de le dire. Il a même indiqué le nom de la ville qui lui donna le jour : *Nous sommes*, dit-il, *de Tingentera* (1). Cette petite cité de la province d'Espagne appelée Bétique, et qu'il place dans un golfe non loin du mont Calpé, aujourd'hui Gibraltar, nous paraît avoir dû être située près de l'emplacement qu'occupe la ville maritime d'*Algésiras*, qui maintenant donne son nom à ce golfe.

L'époque de sa naissance, sans être précise, est cependant facile à déterminer, d'après le passage où il parle d'un grand prince qui va célébrer par un triomphe la conquête de la Grande Bretagne (2). Or, on sait que Claude fit cette conquête dans la troisième année de son règne, c'est-à-dire l'an 43 de J. C.; d'où l'on peut conclure, avec l'Espagnol Vadianus, son commentateur, que Pomponius Mela était contemporain de l'empereur Claude; et comme il n'est pas probable qu'il ait composé sa Géographie avant l'âge de trente-cinq ou quarante ans, on peut admettre qu'il naquit sous le règne d'Auguste, c'est-à-dire dans les premières années de notre ère.

Quelques écrivains prétendent qu'il était de la famille des Annaeus, et le font fils de Marcus Annaeus, Sénèque le rhéteur, et conséquemment frère de Sénèque le philosophe. Ils se fondent sur ce que le rhéteur a dédié le premier et le cinquième de ses dix livres sur la controverse à ses trois fils Marcus Annaeus Novatus, Lucius Annaeus Sénèque, et Lucius Annaeus Méla.

Si cette opinion, qui du reste s'accorde assez avec l'âge que nous venons d'assigner à notre géographe, pouvait être admise, elle aurait l'avantage de nous fixer sur l'époque et le genre de sa mort, ainsi que sur l'âge qu'il avait lorsqu'il mourut. En effet, au rapport de Tacite (3), Annaeus Méla fut accusé sur de fausses lettres qu'on lui attribuait, et qui avaient été contrefaites par Fabius Romanus, d'avoir conspiré contre Néron. L'empereur désirait s'emparer de ses richesses : Méla comprit qu'il était perdu; il se fit ouvrir les veines, et expira l'an 820 de Rome, et la 67^e de notre ère. Notre géographe devait avoir environ soixante ans. Mais ce trait d'histoire se rapporte-t-il bien à Pomponius Méla? Le jésuite Hardouin pense qu'il s'agit d'un autre per-

sonnage, et nous sommes de son avis. Nous ne dirons pas avec Malte-Brun, à l'appui de cette opinion à la quelle il s'est rangé, que Sénèque le philosophe et Méla le géographe ne peuvent être ni les frères ni les élèves de Sénèque le rhéteur, parce qu'on ne trouve pas la moindre conformité entre eux pour le style et l'esprit; car nous ne pensons pas que deux frères, bien qu'ayant reçu la même éducation, doivent nécessairement se ressembler au moral comme au physique, mais nous ferons observer que Tacite et Pline nous apprennent qu'Annaeus Méla était intendant de l'empereur; à quoi Tacite ajoute qu'il tenait beaucoup à accroître ses richesses en conservant la gestion des domaines impériaux; et que l'ardeur qu'il mit à recouvrer les biens de son fils Lucius, qui venait de mourir, suscita contre lui Fabius Romanus, ami de celui-ci. Ainsi donc un publicain, un homme à qui l'histoire a infligé le reproche de cupidité, serait le même que le savant modeste, que l'élegant écrivain dont on a pendant si longtemps goûté, admiré même la géographie! Cette supposition est hors de toute vraisemblance. En effet, si l'on considère que Pomponius Méla a conçu le plan de sa géographie pour l'horizon de l'Espagne, qu'il a composé cet ouvrage dans sa province et pour les Espagnols ses compatriotes, ce qu'il témoigne assez clairement en prenant pour point de départ et pour point de retour de son voyage imaginaire *le détroit des colonnes*, on ne peut pas admettre que Néron ou son prédécesseur ait été prendre pour intendant un géographe, célèbre à la vérité, mais que sa position dans une province éloignée rendait tout à fait étranger aux intrigues comme aux fonctions de la cour. On ne peut pas admettre non plus que notre géographe ait consenti à quitter sa vie paisible pour le tourbillon de Rome, ni que le savant écrivain soit devenu l'odieux personnage dont Tacite nous a tracé le portrait.

Une autre objection qu'il ne faut pas omettre, c'est que l'Annaeus Méla que Pline et Tacite qualifient de chevalier romain eût été désigné par l'un ou par l'autre sous le titre de géographe, si c'eût été notre auteur; ou qu'ils l'eussent appelé Annaeus Pomponius Méla, pour ne pas le confondre avec le frère de Sénèque le philosophe. En effet, le nom de Pomponius a une grande valeur dans la question qui nous occupe, puisqu'il indique, ou que notre géographe appartenait à une branche de la famille Pomponius, l'une des plus illustres de Rome, ou qu'il était d'une famille espagnole adoptée ou protégée par les Pomponius. Dans l'un ou l'autre cas (et le dernier est le plus probable), Méla le géogra-

(1) L. II, ch. 6... atque unde nos sumus Tingentera.

(2) Lib. III, ch. 6... ita triumpho declaraturus portat.

(3) Tacite, Ann., liv. XVI, § 17.

phe était obligé, par devoir ou par reconnaissance, de porter le nom de Pomponius. Aussi ne l'appela-t-on jamais que Pomponius Méla.

Nous croyons avoir fourni de nouvelles preuves que le géographe romain n'appartenait point à la famille de Sénèque; il nous reste à dire quelques mots des divers jugemens qui ont été portés sur son ouvrage, et du rang qui lui appartient dans la science géographique et dans les lettres latines.

Nous ne parlerons pas des éloges que lui donnent les nombreux commentateurs qui se sont occupés de lui : ou sait combien en général ceux-ci s'exagèrent le mérite de l'auteur qu'ils étudient. Nous pouvons en donner une idée, en rappelant que plusieurs de ces commentateurs ont prétendu que Pline ne fut que le *singe* de Pomponius Méla, que d'ailleurs il ne nomme nulle part, comme Pomponius l'avait été d'Hérodote. Gronovius dit que le naturaliste romain, et d'autres auteurs célèbres qui se sont occupés de géographie, ont emprunté plusieurs passages à Méla, pour donner plus d'agrément à leurs récits : suivant Schottus, Cicéron n'aurait pas écrit plus élégamment la géographie qu'il se proposait de composer; Hermolaüs Barbaro appelle celle de Méla *un livre d'or*; Nunnez de Guzman, surnomme Pintianus, la regarde comme l'œuvre d'un génie sublime. S'ils avaient commenté Strabon, jusqu'où serait donc allé l'admiration de ces savants pour ce géographe, bien supérieur sans contredit à Méla, quoiqu'il l'ait précédé de près d'un demi-siècle?

En tout cas, ce n'est pas pour son exactitude qu'il faut admirer Pomponius Méla. Dans les notes qui suivent cette traduction, nous avons dû faire remarquer que, bien qu'il avertisse son lecteur qu'il ne présentera dans sa description que ce qui est le plus digne d'intérêt, il néglige souvent de décrire plusieurs villes bien connues de son temps, pour

nous rapporter quelques faits insignifiants, et nous donner des détails géographiques du temps d'Alexandre, devenus inexactes à l'époque où il écrivait; ou pour rajouter les fables rapportées par Hérodote sur les Troglodytes, qui hurlent au lieu de parler, et sur les fournis indiennes, plus grandes que des chiens; ou pour répéter les contes de Philémon et d'Hécate sur les hommes à pieds de cheval, et ceux dont les longues et larges oreilles leur servent de manteau. Mais il est juste de dire que son style, toujours harmonieux et fleuri, est souvent remarquable par sa correction, sa concision et sa vivacité, quoiqu'il s'y mêle quelquefois de l'affectation et de l'enflure.

Ce qui a dû contribuer le plus au succès de la géographie de Méla, c'est que, n'ayant en vue que d'instruire les gens du monde, il a voulu qu'elle fut à la fois courte et complète: c'est l'agrément qu'elle offre à la lecture, et l'art avec lequel l'auteur sait relever la sécheresse des nomenclatures par des particularités historiques; c'est le plan, habilement suivi, par lequel il substitue à d'arides et monotones descriptions géographiques, le récit d'un voyageur qui nous conduit avec lui dans toutes les parties du globe. Cette manière, qui appartient peut-être en propre à Pomponius, car on ne peut dire qu'il l'ait imitée de personne, les ouvrages de géographie d'Agrippa, de Cornélius Népos et de Statius Sebosus n'étant point parvenus jusqu'à nous; cette manière est celle qu'a employée avec tant de talent et de succès Malte-Brun, dont nous avons essayé de suivre la trace; et c'est ce que devra faire, à l'exemple de Pomponius Méla, tout géographe qui voudra se rendre utile aux gens du monde, en déguisant, sous des agréments ménagés avec discrétion, l'aridité d'une science qui devrait être familière à tout homme instruit, mais dont on nous a éloignés par la manière sèche dont elle nous a été enseignée.

DESCRIPTION DE LA TERRE, PAR POMPONIUS MÉLA.

LIVRE I.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Je veux faire la description de la terre, ouvrage plein de difficultés, et d'autant moins susceptible des ornements du discours, qu'il n'est, pour ainsi dire, qu'une sèche nomenclature de peuples et de pays, et que la nécessité de parcourir avec méthode toutes les parties assez compliquées de ce vaste ensemble ajoute à la longueur plus qu'à l'agrément du travail. Quoi qu'il en soit, un tel sujet est vraiment digne de notre étude, et bien capable de dédommager des efforts que cette étude peut coûter, sinon par le talent de celui qui se propose de le traiter, du moins par l'intérêt qui lui est propre. Avant de me livrer à des recherches plus étendues et plus détaillées, j'exposerai d'abord très-succinctement ce qu'il y a de plus important à connaître. Je parlerai donc avant tout de la forme de la terre, de celle de chacune de ses grandes divisions, et des différents peuples qui les habitent : revenant ensuite sur mes pas, je ferai successivement la description de toutes les côtes, soit dans l'intérieur des continents, autour des mers méditerranées et des golfes ; soit au dehors des terres, sur ce vaste océan que baigne l'Océan. A ce tableau j'ajouterai les traits les plus remarquables dans la nature des climats et des peuples. Mais, pour donner au

lecteur les moyens de me suivre et de m'entendre plus facilement, je vais reprendre les choses d'un peu plus haut.

CHAP. I. — *Division du monde en quatre parties* (1).

Ce grand tout, quel qu'il soit, que nous appelons Monde et Ciel, est un tout unique, embrassant avec lui tous les êtres dans un même contour. Il a pourtant des régions distinctes : le côté du ciel où le soleil se lève se nomme Orient ou Levant ; celui où il se couche, Occident ou Couchant ; le point le plus haut qu'il atteint dans sa course diurne indique le Midi ; le point opposé s'appelle Septentrion. La terre, élevée au centre de ce grand univers, est environnée de tous côtés par la mer, qui la coupe aussi du levant au couchant, et la divise en deux parties appelées hémisphères, dans les quelles on distingue cinq zones (2). Celle du milieu est brûlée par une chaleur dévorante, tandis que celles qui sont aux extrémités éprouvent les rigueurs d'un froid excessif ; les deux autres sont habitables, et ont les mêmes saisons, mais dans des temps opposés. Habitants d'un hémisphère, nous avons nos antipodes (3) dans l'autre ; mais celui-là (4) nous étant inconnu, à cause de l'extrême chaleur du climat qui nous en sépare, je ne m'occuperai que de celui-ci.

(1) Ce chiffre et les suivants renvoient aux notes supplémentaires à la fin de l'ouvrage.

(2) Voyez planche 1, figures 1 et 2. — (3) Voyez planche 1, figure 3.

POMPONII MELÆ DE SITU ORBIS.

LIBER I.

PROŒMIUM.

Orbis situm dicere aggredior, impeditum opus, et facultiæ minime capax (constat enim fere gentium locorumque nominibus, et eorum perplexo satis ordine, quem persequi, longa est magis quam benigna materia) ; verum aspicit tamen cognoscique dignissimum, et quod, si non ope ingenii orantis, at ipsa sui contemplatione prelium operæ attentum absolvat. Dicam autem alias plura et exactius, nunc ut queeque erunt clarissima, et strictim. Ac primo quidem quæ sit forma totius, quæ maxime partes, quo

singula modo sint atque habitentur, expediam ; deinde rursus oras omnium et littora, ut intra extraque sunt, atque ut ea subit ac circumlat pelagus ; additis, quæ in natura regionum incolarumque memoranda sunt. Id quo facilis sciri possit atque accipi, paulo altius summa repetetur.

CAP. I. — *Mundi in quatuor partes divisio.*

Omnis igitur huc, quicquid est, cui Mundi Cœlique nomen indidimus, unum id est, et uno ambitu se cunctaque amplectitur. Partibus differt : unde sol oritur, Oriens nuncupatur, aut Ortus ; quo demergitur, Occidens vel Occasus ; qua decurrit, Meridies ; ab adversa parte, Septentrio. Hujus medio terra sublimis cingitur undique mari ; eodemque in duo latera, quæ Hæmisphœria nominantur, ab oriente divisa ad occasum, zonis quinque distinguitur. Median æstus infestat, frigus ultimas ; reliquæ habitabiles paria agunt anni tempora, verum non pariter. Antichthonæ alteram, nos alteram incolimus. Illius situs ob ardorem intercedentis plagæ incognitus ; hujus dicendus est.

Notre hémisphère, qui s'étend surtout d'orient en occident, et dont la longueur prise en ce sens l'emporte tant soit peu sur sa plus grande largeur, est complètement environnée par l'Océan, dont il reçoit quatre mers intérieures (a) : une au septentrion (b), deux au midi (c), et la quatrième au couchant (d). Je parlerai des trois premières en temps et lieu. La dernière, d'abord resserrée dans un espace qui n'a pas plus de dix mille pas de largeur, débouche dans les terres, s'y répand au loin dans tous les sens, et se fait place à travers des rives lointaines et opposées, qui, se rapprochant ensuite peu à peu l'une de l'autre, presque jusqu'au point de se réunir, ne lui laissent plus qu'un lit très-étroit, ayant moins de mille pas d'un rivage à l'autre. Au sortir de ce canal elle s'élargit, mais très-peu; puis elle se resserre de nouveau plus qu'auparavant, et se répand encore dans un vaste espace, à l'extrémité duquel une très-petite issue fait communiquer ses eaux avec celles d'un grand lac (e). Quoiqu'elle soit connue dans son ensemble sous la dénomination générale de *notre mer*, nous appelons particulièrement *détroit*, et les Grecs nomment *παραπλάσιος* (passage) (f), cette première ouverture par laquelle elle s'introduit dans les terres. Ses autres parties prennent de même et les différents surnoms. Se resserre-t-elle une première fois, c'est l'Hellespont (g). S'élargit-elle ensuite, c'est la Propontide (h). Se resserre-t-elle plus étroitement encore, c'est le Bosphore de Thrace (i).

(a) Planchette 2. — (b) La mer Caspienne, qui, dans le système d'Ératosthène, suivi par Mela, communique au nord avec la mer Glaciale (*Oceanus septentrionalis* vel *Scythicus*). — (c) Le golfe Persique et le golfe Arabique. — (d) La Méditerranée, y compris ses annexes depuis le détroit de Gibraltar jusqu'à l'extrémité de la mer d'Azof. — (e) La mer d'Azof. — (f) *Fretum Hircanicum*, aujourd'hui *détroit de Gibraltar*. — (g) *Mer d'Helles*, aujourd'hui *détroit des Dardanelles*. — (h) De *πρόβ*, devant, *ἠπόντος*, Pont, parce qu'il faut la traverser pour aller dans le Pont-Euxin. La Propontide est aujourd'hui la mer de *Marmara*. — (i) Aujourd'hui le canal ou *détroit de Constantinople*. Le nom de Bosphore est venu par corruption du mot *Bosporus*, qui vient du grec βόσπος (trajet d'un bœuf).

Hæc ergo ab ortu porrecta ad occasum, et quia sic jacet, aliquant, quam ubi latissima est, longior, ambitur omnis Oceano, quatuorque ex eo maria recipit: unum a septentrione, a meridie duo, quantum ab occasu. Suis locis illa referentur. Hoc primum angustum, nec amplius decem milibus passuum patens, terras aperit, atque intrat. Tum longe lateque diffusum, aliguit vaste cœdentia littora, iisdemque ex diverso prope coœculibus, adeo inarctum agitur, ut minus mille passibus pateat. Inde se rursus, sed modice admodum, laxat: rursusque etiam, quam fuit, arcus exit in spatium. Quo cum est acceptum, ingens iterum et magno se extendit ambitu, et magna paludis, cæterum exiguo ore, conjungitur. Illi omne, qua venit, quaque dispergitur, uno vocabulo *Nostrum mare* dicitur. Anxiositas introitumque venientis, nos *Fretum*, Greci *παραπλάσιον* appellant. Qua diffunditur, alia aliis locis cognominia acceptat. Ubi primum se arctat, Hellespontus vocatur. Propontis, ubi expandit. Ubi iterum pressit, Thracicus Bosporus. Ubi iterum effundit, Pontus Euxinus. Qua paludi committitur, Cimmericus Bosporus. Palus ipsa, Meotis. Hoc

Se répand-elle de nouveau, mais dans un plus grand espace, c'est le Pont-Euxin (a). Communique-t-elle à ce grand lac dont on vient de parler, et qu'on appelle Palus Meotide (b), c'est le Bosphore Cimmeric (c). Cette mer et deux grands fleuves, le Tanais et le Nil, divisent tout notre hémisphère en trois parties. Le Tanais (d), coulant du septentrion au midi, se jette dans le Meotide vers le milieu de celui-ci. Le Nil, dans une direction contraire, vient se perdre dans notre mer. Toutes les terres comprises entre le détroit et ces fleuves forment d'un côté l'Afrique, et de l'autre l'Europe. La première s'étend jusqu'au Nil; la seconde, jusqu'au Tanais. Tout ce qui est au delà prend le nom d'Asie.

CHAP. II. — Description sommaire de l'Asie.

L'Asie est baignée de trois côtés par l'Océan, qui, changeant de nom suivant les lieux, se nomme Oriental (e) à l'orient, Indien (f) au midi, Scythique (g) au septentrion. Du côté de l'orient, où ses côtes sont longues et droites, elle est aussi large que l'Europe et l'Afrique ensemble, y compris la mer qui les sépare. A partir de ce point elle présente une surface pleine et entière, jusqu'à l'endroit où l'Océan Indien et l'Océan Scythique viennent former dans son sein, d'un côté la mer d'Arabie et de Perse, de l'autre la mer Caspienne, qui la retreussent considérablement dans cette partie. Mais bientôt après elle s'élargit encore, et reprend sa première étendue. Enfin à l'occident, où elle se termine et vient aboutir au reste de la terre, elle étend son extrémité moyenne sur différentes parties de notre mer.

(a) Aujourd'hui l'amer Noire. — (b) Le Palus-Meotide, qui tirait son nom du peuple appelé *Meotæ*, est la mer d'Azof. — (c) Aujourd'hui le *détroit d'Yeni-Kaleh*, ou de Keitch. — (d) Aujourd'hui le Don. — (e) L'*Océan Pacifique* des modernes. — (f) Appelé encore *oceanus Indicus*, mais qui s'étend entre les côtes orientales de l'Afrique et les côtes occidentales de l'Australie. — (g) L'*Océan glacial Arctique*.

mari, et duobus inclitis amibus, Tanai atque Nilo, in tres partes universa dividitur. Tanais a septentrione ad meridiem vergens, in medium fere Meotidæ defluit: ex diverso Nilus in pelagus. Quod ferrarum jacet a freta ad ea flumina, ab altero latere Africanæ vocantur; ab altero, Europæ: ad Nilum, Africanæ; ad Tanain, Europæ. Ultra quodquid est, Asia est.

CAP. II. — Brevis Asiae descriptio.

Trihus hæc et partibus tangit Oceanus, illa nominibus et locis differens. Eous ab oriente, a meridie Indicus, a septentrione Scythicus. Ipsa ingenti ac perpetua fronte versa ad orientem, tantum ibi se in latitudinem effundit, quantum Europe et Africa, et quod inter ambas pelagus immisum est. Inde cum aliquatenus solida processit, ex illo Oceano, quod Indicum dixerunt, Arabicum mare et Persicum, ex Scythico Caspium recipit: et ideo, qua recipit angustior, rursus expanditur, et fit tam lata, quam fuerat. Deinde cum jam in summum finem aliarumque terrarum confinia devenit, media nostris æquoribus exci-

et porte ses deux extrémités latérales, d'un côté jusqu'au Nil, de l'autre jusqu'au Tanais. Ses contours ayant pour limites les rives du Nil, suivent le cours de ce fleuve jusqu'à la mer, et s'étendent ensuite en formant des sinuosités qui correspondent aux enfoncements de la mer dans les terres. Les côtes qui servent de barrière à cette mer forment d'abord un golfe très-profond, au delà duquel elles bordent cette longue avance que fait l'Asie jusqu'au détroit de l'Hellespont. Là elles rentrent et se replient vers le Bosphore; après quoi, et à la suite de deux courbures qu'elles forment sur le Pont-Euxin, elles viennent aboutir obliquement à l'ouverture du Méotide. Elles environnent ce lac jusqu'au Tanais, et finissent par se confondre avec la rive de ce fleuve.

Suivant ce qu'on en dit, les premiers peuples qu'on rencontre en Asie, à partir de la côte orientale, sont les Indiens, les Seres et les Scythes. Les Sères (3) tiennent presque le milieu de cette côte; les Indiens et les Scythes occupent les extrémités. Ces deux nations, très-étendues, n'habitent pas seulement les bords de l'océan Oriental; les Indiens s'étendent encore au midi, et couvrent sans interruption toute la côte de l'océan Indien, à l'exception de quelques contrées qu'une extrême chaleur rend inhabitables. De leur côté les Scythes sont répandus au nord sur les rivages de l'océan Scythique, jusqu'au golfe (4) Caspien, partout où la rigueur du froid n'est pas excessive. Immédiatement après l'Inde est l'Arabie (5); ensuite l'Arie, la Gédrosie (a) et la Perse, jusqu'aux bords du golfe Persique. Ce golfe est environné de nations persanes, et le suivant, de peuples arabes. Au-dessus d'eux, tout ce qui reste de la côte d'Asie, au voisinage de l'Afrique, est habité par des Éthiopiens. Au nord

(a) Le texte porte *Cedrosis*; mais c'est sans doute par suite d'une faute de copiste, car ce mot est évidemment ici pour *Gedrosia*.

pitor: reliqua altero cornu pergit ad Nilum, altero ad Tanain. Ora ejus cum alveo Nili amnis ripis descendit in pelagus, et duo, sicut illud incedit, ita sua littora porrigit: deinde fit venienti obviam, et primum se ingenti ambitu incurvat, post se ingenti fronte ad Hellesponticum fretum extendit: ab eo iterum obliqua, ad Bosphorum, iterumque ad Ponticum latus curva, aditum Mæotidos transverso margine attingit: ipsam gremio ad Tanain usque complexa, fit ripa, qua Tanais est.

In ea primos hominum ab oriente accipiunt Indos, et Seres et Scythas. Seres media ferme eorum partis incolunt, Indi et Scythæ ultima: ambo late patentes, neque in hoc tantum pelagus effusi. Spectant enim etiam meridiem Indi, oramque Indici maris (nisi quoad æstus inhabitabilem efficiunt) diu continuas gentibus occupant. Spectant et septentrionem Scythæ, ac littus Scythicum (nisi unde frigidioribus arcetur) usque ad Caspium sinum possident. Indis proxima est Arabiæ, deinde Arie, et Cedrosis, et Persis ad sinum Persicum. Hunc populi Persarum ambiunt, illum alterum Arabes. Ab his, quod in Africam restat,

les Caspiens, qui confient à la Scythie, entourent le golfe Caspien. Au delà sont les Amazones, et plus loin encore on mentionne les Hyperboréens.

L'intérieur de l'Asie est habité par un grand nombre de peuples différents. Les Gandariens et les Paricaniens (a), les Baetriens, les Sogdiens (b), les Harmatotrophiens, les Comares, les Comaniens, les Paropamiens et les Dahiens, sont au-dessus des Scythes et de leurs déserts (6). Mais au-dessus du golfe Caspien s'étendent les Chomariens, les Massagètes, les Cadusiens, les Hyrcaniens et les Ibères. Au-dessus des Amazones et des Hyperboréens, se trouvent les Cimmériens (7), les Zygiens, les Hénioques, les Gorgippes, les Mosques, les Cérètes, les Torètes, et les Arimphéens; enfin, dans cette grande avance que forme l'Asie entre diverses parties de notre mer, on voit les Matianiens, les Tibaraniens, et plusieurs autres peuples plus connus, tels que les Medes, les Arméniens, les Commagéniens, les Murraniens, les Venètes, les Cappadociens, les Gallogrecs, les Lyaoniens, les Phrygiens, les Pisidiens, les Isauriens, les Lydiens et les Syrociiciens. Parmi les plus méridionales de ces nations il en est qui reparaissent dans l'intérieur des terres, et qui occupent les rivages jusqu'au golfe Persique. Au-dessus de l'un des côtés de ce golfe sont les Parthes et les Assyriens; au-dessus de l'autre, les Babyloniens; enfin, au-dessus des Éthiopiens sont les Égyptiens. Ceux-ci habitent les rives du Nil et les bords de notre mer.

Ensuite l'Arabie touche aux rivages suivants par son front rétréci. Depuis celle-ci jusqu'à la courbure dont nous avons parlé précédemment, s'étend la Syrie; et dans la courbure même, la Cilicie; plus loin, la Lycie et la Pamphytie, la Ca-

(a) Les Paricani étaient voisins de la Sogdiane, et tiraient leur nom de Paricane, leur capitale. — (b) Sugdiani ou Sogdiani.

Æthiopus est. Illic Caspiani Scythis proximi sinum Caspium cingunt. Ultra Amazones, ultraque eas Hyperboræ esse memorantur.

Interiora terrarum multæ variæque gentes habitant: Gandari et Paricani, et Baetri, Sugdiani, Harmatotrophi, Comare, Comani, Paropamisi, Dahæ super Scythas Sytharumque deserta. At super Caspium sinum, Chomari, Massageta, Cadusii, Hyrcani, Iberi. Super Amazonas et Hyperboræ, Cimmerii, Zygi, Hénioche, Gorgippi, Moschi, Cereæ, Toræta, Arimphæi, atque, ubi in Nostra maria tractus excedit, Matiani, Tibarani, et notiora jam nomina, Medi, Armenii, Commageni, Murrani, Veneti, Cappadoceæ, Gallogræci, Lyaones, Phryges, Pisida, Isauri, Lydi, Syrociices. Rursus ex his, quæ meridiem spectant, eadem gentes interiora a littore tenent usque ad sinum Persicum. Super hunc sunt Parthi et Assyrii: super illum alterum Babyloni et super Æthiops Ægyptii. Ripis Nili amnis et mari proxima illam Ægypti possident.

Deinde Arabia angusta fronte sequentia littora attingit. Ab ea usque ad flexum illum, quem supra retulimus, Syria,

rie, l'Ionie, l'Eolide. la Troace, se succèdent jusqu'à l'Hellespont. Au-delà les Bithyniens bordent le Bosphore de Thrace. Autour du Pont-Euxin vivent quelques peuples distingués entre eux par différentes limites, et connus ensemble sous la dénomination générale de Pontiques. Les Méoticiens sont sur le lac Méotide, et les Sauromates sur le Tanaïs.

CHAP. III. — *Description sommaire de l'Europe.*

L'Europe est bornée à l'orient par le Tanaïs, le Méotide et le Pont-Euxin; au midi, par le reste de notre mer; à l'occident, par l'océan Atlantique; au septentrion, par l'océan Britannique. Considérés depuis le Tanaïs jusqu'à l'Hellespont, soit comme formant une des rives de ce fleuve, soit dans les contours du Méotide et du Pont-Euxin, soit dans l'étendue qu'embrassent la Propontide et l'Hellespont, ses bords sont partout configurés de la même manière que les parties correspondantes et opposées des bords d'Asie. De l'Hellespont jusqu'au détroit, alternativement rentrantes et saillantes, elles forment trois golfes très-profonds, séparés par autant de grandes masses continentales. Au delà du détroit elles se prolongent vers l'occident, ou leur forme est très-irrégulière, surtout au milieu; puis elles s'étendent au septentrion, et seraient presque droites jusqu'à leur extrémité, sans deux enfoncements considérables qu'on rencontre dans cette direction.

Le premier des trois grands golfes dont nous venons de parler comprend la mer qu'on appelle Egée (a); le second, la mer Ionienne, dont la partie la plus avancée dans les terres prend le nom d'Adriatique; le troisième, celle que nous

(a) Aujourd'hui l'Archipel.

et in ipso flexu, Cilicia: extra autem, Lycia et Pamphylia, Caria, Ionia, Eolis, Troas usque ad Hellespontum. Ab eo Bithyni sunt ad Thraciam Bosphorum. Circa Pontum aliquot populi, alio alioque sine, uno omnino nomine Pontici. Ad lacum, Meotici: ad Tanain, Sauromatae.

CAP. III. — *Brevis Europae descriptio.*

Europa terminos habet, ab oriente Tanain et Meotida, et Pontum; a meridie reliqua Nostrae maris; ab occidentem Atlanticum; a septentrione Britannicum Oceanum. Ora ejus forma littorum a Tanai ad Hellespontum, qua ripa est dicti amnis, qua flexum paludis ad Pontum redigit, qua Propontidi et Hellesponto latere adjacet, contrariis littoribus Asiae non opposita modo, verum etiam similis est. Inde ad fretum nunc vaste retracta, etiam prominens, tres maximos sinus efficit, totidemque in altum se magnis frontibus evehit. Extra fretum ad occidentem inaequalis admodum, praecipue media, protrahitur: ad septentrionem, nisi ubi senel iterumque grandi recessu abducur, pene ut directo limite extenta est.

Mare quod primo sinu accipit, Aegaeum dicitur: quod

nommons mer Tuscienne, et les Grecs, mer Tyrrhénienne.

La première contrée de l'Europe est la Scythie, qu'il ne faut pas confondre avec celle dont nous avons déjà fait mention; elle commence au Tanaïs, et se termine à peu pres au milieu de la côte du Pont-Euxin. Vient ensuite la Thrace, qui s'étend jusque sur une partie de la mer Egée, et que suit immédiatement la Macédoine. Plus loin, la Grèce fait une avance considérable entre la mer Egée et la mer Ionienne. L'Illyrie est placée sur un des côtés de l'Adriatique. L'Italie se prolonge entre cette mer et la mer Tuscienne, au fond de laquelle est la Gaule, et plus loin l'Hispanie. Cette dernière province se dirige sous deux faces différentes, d'abord à l'occident, et ensuite au septentrion, où elle ne laisse même pas que d'avoir beaucoup d'étendue. Par delà vient encore la Gaule, qui des bords de notre mer s'avance jusqu'à une grande distance dans les terres. Les Gaulois sont limitrophes des Germains, et après ceux-ci les Sarmates étendent leur territoire jusqu'aux frontières de l'Asie.

CHAP. IV. — *Description sommaire de l'Afrique.*

L'Afrique (8) est bornée à l'orient par le Nil, et des autres côtés par la mer. Elle est moins longue que l'Europe; car elle ne correspond ni à toute la longueur de l'avance que fait l'Asie, ni par conséquent à toute l'étendue des rivages européens. Cependant elle est encore plus longue que large, même en considérant sa largeur au voisinage du Nil, où elle est plus considérable que partout ailleurs. A partir de ce fleuve, l'Afrique s'élève de plus en plus, surtout au milieu, tandis qu'à raison de la courbe que forment ses rivages d'orient en occident, elle perd

sequenti, in ore, Ionium: Adriaticum interius: quo ultimo, nos Tuscum, Graii Tyrrhenum perhibent.

Gentium prima est Scythia, alia quam dicta est, a Tanai in media ferme Pontici lateris: hinc in Aegaei partem pertinens Thracia Macedoniae adjungitur. Tum Graecia prominet, Aegaeumque ab Ionio mari dirimit. Adriaticum latus Illyris occupat. Inter ipsum Adriaticum et Tuscum Italia protrahit. In Tusco intimo Gallia est, ultra Hispania. Haec in occidentem, diuque etiam ad septentrionem, diversis frontibus vergit. Deinde rursus Gallia est, longe et a nostris littoribus huc usque permixta. Ab ea Germani ad Sarmatas porrungunt, illi ad Asiam.

CAP. IV. — *Brevis Africae descriptio.*

Africa ab orientis parte Nilo terminata, pelago a caeteris, brevior est quidem, quam Europa, quia nec usquam Asiae, et non totis hujus littoribus obtenditur: longior tamen ipsa, quam latior, et, qua ad fluvium attingit, latissima, utque inde procedit, ita, media praecipue, in jugo exurgens, pergit incurva ad occasum, lastigatque

Insensiblement de sa largeur jusqu'à son extrémité, où elle est enfin plus étroite qu'en aucun autre endroit. Son territoire est d'une fertilité merveilleuse dans les régions les plus peuplées; car elle est en grande partie déserte, soit parce que la plupart de ses contrées, couvertes de sables stériles, n'offrent aucune ressource à la culture, soit parce que la chaleur et l'aridité du climat les rendent inhabitables, soit parce qu'elles sont infestées par une multitude d'animaux malfaisants de divers genres.

La mer qui baigne l'Afrique se nomme Libyque au septentrion (9), Éthiopique au midi, Atlantique à l'occident. Sur les bords de la mer Libyque on rencontre d'abord, tout près du Nil, une province appelée Cyrenaïque. A la suite est une contrée qui, comme la partie du monde à laquelle elle appartient, porte le nom d'Afrique. Le reste de la côte est habitée par les Numides et les Maures. Mais ces derniers occupent les rivages de la mer Atlantique. Plus au sud, sont les Nigritiens et les Pharusiens, jusqu'aux Éthiopiens, qui possèdent la suite de ce littoral, et tout le côté qui regarde le midi jusqu'aux confins de l'Asie.

Au-dessus des régions baignées par la mer Libyque, sont les Liby-Egyptiens (10), les Leuco-Éthiopiens et les Gétules, nation nombreuse, et répandue dans plusieurs contrées. Plus loin est un vaste désert entièrement inhabitable, au delà duquel on place, d'orient en occident, d'abord les Garamantes, puis les Augiles et les Troglodytes, et enfin les Atlantes. Plus avant encore, en supposant qu'on veuille y croire, l'Afrique recèle des Égipans, des Blèmes, des Gamphasantes et des Satyres, espèces de peuplades errantes à l'aventure, sans toits, sans

se mollir : et ideo ex spatio paulatim adductior, ubi finitur, ibi maxime angusta est. Quantum incolitur, evimie fertilis : verum quod plerique ejus incolta, et aut arenis sterilibus obducta, aut ob sitim oculi terrarumque deserta sunt, aut infestantur multo ac malefico genere animalium, vasta est magis, quam frequens.

Mare, quo cingitur, a septentrione, Libycum; a meridie, Æthiopicum; ab occidente, Atlanticum dicitur. In ea parte, quæ Libycæ adjacet, proxima Nilo provincia, quam Cyrenas (a) vocant : dem, cui totius regionis vocabulo cognomen inditum est, Africa. Cætera Numidæ et Mauri tenent : sed Mauri et in Atlanticum pelagus expositi. Ultra Nigritæ sunt, et Pharusii, usque ad Æthiopes. Hi et reliqua hujus, et totum latus, quod meridiem spectat, usque in Asiæ confinia possident.

At super ea, quæ Libyæ mari alluuntur, Libyæ Egyptii sunt, et Leuco-Æthiopes, et natio frequens multiplexque Gætolæ. Deinde late vacat regio, perpetuo tractu inhabitabilis. Tum primos ab oriente Garamantes, post Augilas, et Troglodytes, et ultimos ad oceanum Atlantes audimus. Intra (si credere libet) vix jam homines, magisque se-

demures fixes, et qui, présentant à peine quelques traits humains dans leur conformation, ont plus de rapport avec les animaux qu'avec les hommes.

Voilà le tableau général de notre univers, ses grandes divisions, leurs formes et leurs différents peuples. Mon plan me conduisant maintenant à la description détaillée des côtes, je commencerai de préférence par celles qui forment la partie droite du canal par lequel notre mer s'introduit dans les terres, et je visiterai successivement toutes les autres dans l'ordre de leur position respective. Après avoir ainsi décrit les bords intérieurs de notre hémisphère, je décrirai pareillement ce grand contour que baigne l'Océan; et ma tâche sera remplie, lorsqu'ayant parcouru la terre au dedans comme au dehors, je serai de retour au même point où j'aurai commencé ma course.

CHAP. V. — Description particulière de l'Afrique. — LA MAURITANIE (11).

L'Océan Atlantique baigne, comme on l'a dit, les côtes occidentales de la terre. Si de cette mer on veut pénétrer dans la nôtre, on rencontre l'Hispanie à gauche, et la Mauritanie à droite. Par l'une commence l'Europe, et par l'autre l'Afrique. La côte de la Mauritanie (a) s'étend jusqu'au Mulucha, depuis un promontoire appelé par les Grecs Ampelousia (b), nom différent de celui que lui donnent les Africains, quoiqu'ils aient tous deux la même signification. Ce promontoire renferme un autre consacré à Hercule, au delà duquel est Tingé (c), ville très-

(a) La Mauritanie de Mela comprenait l'empire de Maroc, et une partie de l'Algérie occidentale. — (b) Ce nom vient du grec ἀμπελος (vigne), parce qu'on y cultivait d'excellents vignobles. En langue punique, ce promontoire était appelé *Côtés*; c'est aujourd'hui le cap *Spartel*. — (c) Aujourd'hui *Tanger*.

niferi Ægipanes, et Blemyæ, et Gamphasantes, et Satyri, sine tectis, ac sedibus passim vagi habent potius terras, quam habitant.

Hæc summa nostri orbis, hæ maxime partes, hæ formæ gentesque partium. Nunc exactius oras situsque dicturo inde est commodissimum incipere, unde terras Nostrum pelagus ingreditur; et ab his potissimum, quæ in flumini dextra sunt : deinde stringere littora ordine, quæ jacent, peragratisque omnibus, quæ mare attingunt, legere etiam illa, quæ cingit Oceanus; donec cursus incepti operis, intra extraque circumvectus Orbem, illuc, unde cœperit, redeat.

CAP. V. — Particularis Africae descriptio. — MAURÉTANIA.

Dictum est, Atlanticum esse Oceanum, qui terras ab occidente contingeret. Hinc in Nostrum mare pergentibus, leva Hispania, Mauretania dextra est : primæ partes, illa Europæ, hæc Africae. Ejus oræ finis Mulucha : caput atque exordium est promontorium, quod Græci Ἀμπελοῦσια, Afri aliter, sed idem significante vocabulo, appellant. In eo est specus Herculis sacer : et ultra specum Tingæ,

(a) Aut Cyrenaica.

ancienne, et qui passe pour avoir été bâtie par Antée. On rapporte comme une preuve de cette origine, l'existence d'un bouclier fait de cuir d'éléphant, et d'une telle grandeur qu'il ne pourrait aujourd'hui convenir à personne. Les habitants du pays tiennent et donnent pour certain qu'il servit autrefois à ce géant, et le conservent pour cela même avec une vénération toute particulière. Plus loin est une très-haute montagne située directement en face de celle qui s'élève sur la côte opposée de l'Hispanie. La première se nomme Alyla, la seconde Calpé (a), et toutes deux ensemble forment les colonnes d'Hercule. La fable rapporte à ce sujet qu'autrefois ce même Hercule sépara ces deux montagnes jointes l'une à l'autre, et qu'ainsi l'Océan, jusqu'alors arrêté par cette barrière, se répandit dans les vastes contrées qu'il couvre aujourd'hui de ses eaux. A partir de ce point, notre mer s'élargit, et s'enfonce avec une extrême impétuosité dans les terres.

La Mauritanie présente peu d'intérêt et n'a presque rien de remarquable : on n'y voit que de petites villes et de petites rivières; son sol vaut mieux que ses habitants, qu'une lâche inertie fait languir dans l'obscurité. Cependant, parmi quelques objets qui ne sont pas tout à fait indignes d'attention, on peut citer ces hautes montagnes qui, rangées par ordre et comme à dessein les unes à la suite des autres, sont appelées les Sept Frères, à cause de leur nombre et de leur ressemblance; ensuite le fleuve de Tamuada (b), les petites villes de Ruscada (c) (12) et de Siga (d), et un port que son étendue a fait appeler le Grand-Port (e). Quant au Mulucha (f), dont nous

(a) Le mont Calpé est aujourd'hui Gibraltar, nom qui date du VII^e siècle, & pique à laquelle, Tarik, général arabe, s'en étant retenu le maître, cette montagne reçut le nom de *Dupleh-el-Tarik* (montagne de Tarik), d'où est venu celui de Gibraltar. — (b) Peut-être le *Bede* — (c) *Melba*, renommée pour son excellent maël — (d) *Nedromé*. — (e) Golfe au fond duquel est situé *Azzoum* qui se nomme aussi *Azzou*. — (f) Le *Moulouia*, fleuve de l'empire de Maroc, qui se jette dans la Méditerranée.

avons parlé, c'est un fleuve qui, après avoir autrefois servi de limite aux empires de Boécus et de Jugurtha, ne distingue plus aujourd'hui que les nations qu'ils avaient sous leur puissance.

CHAP. VI. — La Numidie (a).

Cette contrée, moins grande que la Mauritanie, mais plus opulente et plus belle, est comprise entre le Mulucha et les rives de l'Ampsacus (b). Ses villes les plus considérables sont, Cirta (c) dans l'intérieur, et Iol (d) sur le bord de la mer. La première, maintenant habitée par une colonie de Sittianiens, fut autrefois le lieu de la résidence des rois du pays, et s'éleva, principalement sous Syphax, au plus haut degré de splendeur. La seconde (13) anciennement obscure et ignorée, est devenue illustre non-seulement pour avoir été la capitale des possessions du roi Juba, mais encore par son nom actuel de Césarée (14). En deçà de cette dernière ville, et presque au milieu de la côte, on rencontre celles de Cartinna (e) (15) et d'Arsinna (f), le fort Quiza (g), le golfe Laturus (h) et le fleuve de Sardabale (i). Au delà s'élève un monument consacré à la sépulture commune des princes de la famille royale; ensuite on voit les villes d'Icosium (j) et de Ruthisia (k), entre lesquelles coulent le Save (l) et le Nabar (m), et quelques autres lieux peu mémorables dont on peut se dispenser de parler, sans aucun inconvénient pour l'intérêt de la description.

(a) La Numidie de Méla comprenait l'Algérie, depuis la Mauritanie jusqu'au golfe de Stora, conséquemment la plus grande partie de notre province de Constantine. — (b) Le *Buonome* ou *Quad el-Ahor*, rivière qui passe à Constantine. — (c) *Constantine*, Cirta ayant été donnée par César à Sittius, qui lui avait rendu des services dans la guerre de l'Égypte, prit le nom de *Sittianorum Colonia*; elle reçut ensuite le nom de *Cirta Julia*; mais l'empereur Constantin y fit faire de si importantes constructions, tant on voit encore les restes, que cette ville demanda à prendre le nom de *Constantina*. — (d) Cette ville, que le roi Juba appela *Julia Cæsarea*, en l'honneur d'Auguste qui lui avait rendu une partie de ses États, correspond aujourd'hui à *Cherchel*. — (e) *Carteana Colonia*, aujourd'hui *Tenez*. — (f) *Arsinna* paraît être le même port que l'*Arsuura* de Pline l'ancien, aujourd'hui *Sakhiyah*. — (g) *Mazagan*. — (h) Le golfe d'*Harchoûne*. — (i) Peut-être la *Tafnah*. — (j) Peut-être *Faconr*. — (k) Dans le baie de *Tennoufous*, près d'Alger. — (l) Le *Mazoufran*, appelé *Ouedjer* par les Arabes. — (m) Le *Boudouah*.

oppidum pervetus, ab Antæo ut ferunt conditum. Exlat rot signum, palma elephantino tergoi exsecta, ingens, et ob magnitudinem nulli nunc usito habilis; quam laborum accole ab illo gestatam pro vero habent tradantque, et ille eximie colunt. Deinde est mons præsalus, ei, quem ex adverso Hispania atollit, objectus : hunc Alylam, illum Calpen vocant, Columnas Herculis utrumque. Adid fama nominis tabulam, Herculeum ipsum junctos olim perpetuo jugo direxisset colles, atque ita exclusum antea mole montium Oceanum, ad quæ nunc inundat, admissum. Hinc jam mare latius funditur, submotasque vastius terras magno impetu inflectit.

Cæterum regio ignobilis, et vix quidquam illustre sortita, parvis oppidis habitat, parva flumina emittit, solo, quam visis, melior, et segnitia gentis obscura. Ex his tamen, quæ commemorare non piget, montes sunt alti, qui continentur et quasi de industria in ordinem expositi, ob numerum, septem, ob similitudinem fratres nuncupantur.

Tamuada fluvius, et Ruscada et Siga, parvæ urbes; et portus, cui Magno est cognomen ob spatium. Mulucha ille, quem diximus, amnis est, nunc gentium, olim regnorum quoque terminus, Boecii Jugurthaque.

CAP. VI. — Numidia.

Ab eo Numidia ad ripas exposita fluminis Ampsaci, spatio quidem, quam Maurætaniam angustior est, verum et culta magis et ditior. Urbium quas habet, maxime sunt, Cirta procul a mari, nunc Sittianorum colonia, quondam regum domus; et, Syphacis foret cum, opulentissima. Tot ad mare, aliquando ignobilis; nunc, quia Juba regia fuit, et, quod Cæsarea vocitatur, illustris. Citra hanc (nam in medio ferme littore sita est) Cartinna et Arsinna sunt oppida, et Quiza castellum, et Laturus sinus, et Sardabale fluvius. Ultra, monumentum commune regie gentis; deinde Icosium et Ruthisia urbes, et fluentes inter eas Sa-

Dans l'intérieur, à une distance assez considérable du rivage, on aperçoit avec étonnement, dans des plaines qui passent pour être complètement stériles, si toutefois la chose est croyable, des arêtes de poissons, des débris d'huîtres et d'autres coquilles, des rochers qui paraissent avoir été usés par les flots, comme ceux qu'on voit au sein des mers, des ancres incrustées dans ces rochers, et d'autres vestiges semblables, qui sont autant d'indices de l'ancien séjour de la mer dans ces lieux (16).

CHAP. VII. — *L'Afrique proprement dite* (17).

La contrée qui s'étend depuis le promontoire Metagonium jusqu'aux autels des Phléènes usurpe, à proprement parler, le nom d'Afrique. On y rencontre d'abord Hippone-la-Royale (a), Rusicade (b) et Habraca (c). Plus loin, trois promontoires qui s'avancent au loin dans la mer, et connus sous les noms de cap Blanc (d), cap d'Apollon (e), cap de Mercure (f), laissent entre eux deux golfes d'une étendue considérable. Le premier est appelé golfe d'Hippone (g), de la ville d'Hippone Diarrhyte (h) (18), située sur ses bords. Autour de l'autre (i), on remarque l'antique emplacement des camps Lellien et Cornélien, l'embouchure du Bagrada (j), les villes d'Utique et de Carthage, toutes deux célèbres et toutes deux fondées par des Phéniciens. L'une est connue par la fin tragique de Caton; l'autre, jadis la rivale opiniâtre de Rome, aujourd'hui colonie romaine opulente,

(a) Les ruines d'Hippo-Regius se voient à un kilomètre à l'est de Bone. — (b) Cette ville est aujourd'hui *Siggeta*, appelée aussi *Stora*. — (c) Aujourd'hui *Taharkah*, sur le bord de la mer. — (d) Encore aujourd'hui cap Blanc chez les Européens, et *Ras-el-Abad* chez les Arabes. — (e) *Ras-Zebul*. — (f) Cap Bor. *Ras Adrar* des Arabes. — (g) Golfe de Bœrte ou de Benzér. — (h) Bœrte ou Benzér. — (i) Le golfe de Tunis. — (j) Le *Medjerdah*, fleuve de 30 lieues de cours, qui se jette dans la mer sur la côte occidentale du golfe de Tunis.

vus et Nabar, aliisque quæ taceri nullum rerum famæve dispendium est.

Intèrius, et longe satis a littore (si fidem res capit) mirum ad modum, spinæ pisium, mureum ostræarumque fragmenta, saxa atrita (uti solent) fluctibus, et non differentia marinis, infusæ cantibus anchoræ, et alia ejusmodi signa atque vestigia effusi olim usque ad ea loca pelagi, in campis nihil alentibus esse inveniriæ narrantur.

CAP. VII. — *Africa proprie dicta.*

Regio, quæ sequitur a promuntorio Metagonio ad aras Philænarum, proprie nomen Africæ usurpat. In ea sunt oppida, Hippo-Regius, et Rusicade, et Habraca. Dein tria promuntoria, Candidum, Apollinis, Mercurii, vaste projecta in altum, duos grandes sinus efficiunt. Hipponensem vocant proximum, ab Hippone Diarrhyta, quod littori ejus appositum est. In altero sunt castra Lællia, castra Cornelia, flumen Bagrada, urbes Utica et Carthago, ambe inclite, ambe a Phœnicibus conditæ: illa fato Catonis insignis, hæc suo; nunc populi Romani colonia, olim

est encore plus fameuse par le souvenir de son antique puissance, que par l'éclat qu'elle tire de ses richesses (19). De là jusqu'à la petite Syrte, les seules villes qui méritent quelque attention sont Hadrumète (a), Leptis (b), Clupée (c), Macomade (d), Thénée (e) et Neapolis (f).

La petite Syrte (g) est un golfe de pres de cent mille pas d'ouverture et de trois cent mille de circonférence, mais sans mouillage, et moins dangereux encore par ses eueils et ses bas-fonds que par les mouvements alternatifs d'une mer continuellement agitée. Au-dessus est le grand lac Triton (h), ou se jette le fleuve Triton (i) et d'où est venu le surnom que l'on donne à Minerve. Les habitants du pays croient que cette déesse est née sur les bords de ce lac; et, pour accréditer cette fable, ils célèbrent, le jour de sa naissance, une fête dans laquelle des jeunes filles se battent les unes contre les autres. Plus loin sont la ville d'Œa (j) et le fleuve Cinyps (k), traversant dans son cours les campagnes les plus fertiles; puis une autre Leptis (l) et une autre Syrte (m), semblable à la première par son nom et ses qualités dangereuses, mais d'une étendue plus considérable. Elle se termine au cap Borion, d'où s'étend jusqu'au cap Phycus (n) une côte qu'on dit avoir été habitée par des Lotophages, et qui est dépourvue de mouillages.

(a) *Hadrumetum* prit au moyen âge le nom de *Justiniana*, puis celui d'*Itræacta*; c'est aujourd'hui *Herklia*, ou *Herklia*. — (b) *Leptis Parva*, appelée dans le pays *Lempta*, et qui n'est que des ruines. — (c) Aujourd'hui *Akhabah*. — (d) *Mahress*. — (e) *Thoini*. — (f) *Nabat*; on y voit les ruines de *Neapolis*. — (g) Golfe de *Kabis* ou *Kabis*. — (h) Environ 30 lieues géographiques de largeur. — (i) *Chabba el-Loudeah* (Lac des Marques), appelé aussi *Bahyre-Faranan*. — (j) Le *Oued el-Kabis*. — (k) *Tripoli*, capitale du beylik de ce nom. Elle dut le sien à l'ancienne contrée de *Frisopolis*, ainsi appelée de ses trois villes principales, *Sobratta*, *Œa* et *Leptis Mæna*. — (l) Ce fleuve est le *Oued el-Quana*, qui a 20 lieues de cours. — (m) *Leptis Magna* aujourd'hui *Lebidah* ou *Lebidah*, on l'on voit les restes d'un temple, d'un arc de triomphe, d'un aqueduc et d'un amphithéâtre. — (n) *Syrtes Major*, aujourd'hui le golfe de *Sitra* ou de *Saire*, appelé en arabe *Djoun-el-Kabrit*. Il a environ 30 lieues de largeur et 125 de longueur. — (o) Cap *Rabat*, appelée par les Arabes *Ras-said-Youssef*.

imperijus pertinax æmula; jam quidem iterum opulenta, etiam nunc tamen priusum excidio rerum, quam opæ presentium elarior. Hadrumetum, Leptis, Clupæa, Macomades, Thænæ, Neapolis, hinc ad Syrtum adjacent, ut inter ignobilia celeberrimæ.

Syrta sinus est centum fere millia passuum, quæ mare accipit, patens; trecenta, quæ cingit: verum importuosus atque atrox, et ob valorum frequentium breviam, magisque etiam ob alternos motus pelagi affluents ac refluents infestus. Super hunc ingens palus amnem Tritona recipit, (20) ipsa Tritonis: inde et Minervæ cognomen inditum est, ut incola arborantur, ibi genitæ: faciuntque ei fabula aliquam fidem, quod, quem natalem ejus putant, Iudicis virginum inter se decertantium celebrant. Ultra est Œa oppidum, et Cinyps fluvius per uberrima arva decedens: tum Leptis altera et Syrtis, nomine atque ingenio par priori; cæterum altero fere spatio, quæ debescit, quaque flexum agit, amplior. Ejus promuntorium est Borion, ab eoque incipiens ora, quam Lotophagi tenuisse dicuntur, usque ad Phycus (et id promuntorium est) importuoso littore pertinet.

Les autels des Philéens doivent leur nom à deux frères Carthaginois, choisis par leurs compatriotes pour l'accomplissement d'une convention faite avec les Cyréneens, afin de terminer une guerre désastreuse qui depuis longtemps divisait les deux peuples, à l'occasion de leurs limites respectives. On convint de fixer celles-ci dans l'endroit même où se rencontreraient des coureurs envoyés de part et d'autre à une époque déterminée; de sorte que tout le pays qui se trouverait de chaque côté en deca du point de rencontre devait appartenir à chaque peuple. Après l'exécution de ces conventions, les Cyréneens, qui avaient moins de terrain que les Carthaginois, élevèrent des doutes sur la loyauté des Philéens; ceux-ci consentirent à être enterrés vifs sur la place, plutôt que de céder la justice de leurs droits. Dévotement héroïque, et bien digne de passer à la postérité!

CHAP. VIII. — *La Cyrénaïque (a).*

Comprise entre les limites de l'Afrique propre et le Catabathmos, cette province renferme l'oraie d'Ammon (b), si célèbre par l'autorité de ses prédications; une fontaine appelée la fontaine du Soleil; et un certain rocher consacré au vent du Midi. Si quelqu'un porte la main sur ce rocher, aussitôt le vent irrité se déchaîne avec fureur, roule ça et là des flots de sable, et produit ainsi sur la terre les affreuses tourmentes de la mer. L'eau de la fontaine, bouillante au milieu de la nuit, perd insensiblement sa chaleur, et, déjà fraîche au point du jour, elle se refroidit de plus en plus à mesure que le soleil s'élève sur l'horizon, de sorte qu'elle est excessivement froide à midi; passée cette heure, elle se réchauffe de nouveau par degrés, et, déjà tiède quand le jour disparaît, sa chaleur augmente de plus en

(a) Le pays de *Berkah* ou de *Ben-glorza*, limrophe de l'Égypte, dans le beylik de Tripoli. — (b) Dans Fouas de *Syanah*.

Aræ ipsæ nomen ex Philenis fratribus traxerit, qui contra Cyrenæicos missi Cathaginem ad dividendum conditione bellum, diu jam de lumbis, et cum magnis amborum claudibus gestum; postquam in eo, quod convenerat, non manebatur, ut, ubi legati concurrerent, certo tempore utrinque dimissi, ibi termini staterentur; pacti de integro, ut, quidquid citra esset, popularibus cederet, (mirum et memoria dignissimum facinus!) hic se vivos obrui peremerunt.

CAP. VIII. — *Cyrenæica*

Inde ad Catabathmon Cyrenæica provincia est; in eaque sunt, Anomios oraculum, fidei incliæ; et fons, quem Solis appellant; et rupes quædam Austro sacra. Hæc cum hominum manu attingitur, ille immoediè exurgit, arenas quæsi maria agens, sic sevit ut fluctibus. Fons medea nocte ferveit; mox et paulatim tepescens, fit luce frigidus; tunc ut sol surgit, ita salubre frigidior; per meridiem maxime riget; sumit dein tepores fierum; et pe-

plus jusqu'au milieu de la nuit, où elle bout encore à gros bouillons. Sur les bords de la mer on voit les caps Zephyrion et Naustathmos (a), le port de Paratonius (b), les villes d'Hespérie (c), d'Apolonie (d), de Ptolémaïs (e), d'Arinoë (f), et celle de Cyrène (g), qui a donne nom à toute la contrée. Le Catabathmos (h) est une vallée qui s'incline jusqu'à l'Égypte et termine l'Afrique.

Telles sont ces côtes, dont les habitants ont complètement adopté nos mœurs, à l'exception de quelques-uns qui conservent avec une religieuse prédilection leur langue primitive et les dieux de leurs ancêtres. Ceux qui les suivent immédiatement dans l'intérieur n'ont point de villes, mais ils se construisent des espèces de huttes qu'ils appellent *mapalia* (i). Leur nourriture est grossière et mal propre. Les chefs se couvrent de grosses étoffes, et le peuple de peaux de bêtes fauves et de moutons. Ils n'ont d'autre table ni d'autre lit que la terre; ils se servent de vases de bois ou d'écorce; ils ne boivent que du lait, et du suc de baies sauvages. Ils ne mangent que de la chair, et le plus souvent de celle des bêtes fauves; car, autant qu'ils peuvent s'en abstenir, ils ne touchent point à leurs troupeaux, le seul bien qu'ils possèdent. Un peu plus avant dans les terres, des peuples encore plus barbares suivent çà et là leurs troupeaux dans les pâturages, trafiquant après eux leurs cabanes portatives, et pas-

(a) Les caps *Ras-el-Tyn* et *Bonan brach*. — (b) *Al-Baretoun*, petite ville avec un bon port, appartenant à l'Égypte. — (c) Le plus ancien nom de cette ville est *Hesperia*. Elle fut ensuite appelée *Bérénice*, en l'honneur de la femme de Ptolémée Evergète; c'est aujourd'hui *Berkah*, nommée aussi *Ben-glorza*, ville de 5000 âmes. — (d) *Apollonie* s'appela *Syracus* sous le Bas-Empire, et se nomme aujourd'hui *Marsa-Sourra*; mais elle est depuis morte. — (e) Aujourd'hui *Tolomaïs*, appelée aussi par les Arabes *Talmatub*. — (f) Cette ville s'appela originairement *Tuchira*; ce fut Ptolémée Philadelphe, roi d'Égypte, qui lui donna le nom de sa femme Arinoë; mais il paraît que ce nom ne fut point adopté par le peuple, puisque la ville qui la remplace s'appelle *Tokrah* ou *Taonkrab*, qui vient évidemment de *Tuchira*. — (g) Aujourd'hui la misérable bourgade de *Krennah* ou *Grennah*, appelée aussi *Curin*. — (h) Cette vallée se nomme aujourd'hui *Akabet-Asselem*. — (i) *Mapalia* ou *Magalia*, mot punique qui désignait une sorte de hutte.

ma nocte cabibus, atque ut illa procedit, ita calidior, rursus cum est mediâ, perferet. In litore promuntoria sunt Zephyrion et Naustathmos, portus Paratonius, urbes Hesperia, Apollonia, Ptolémaïs, Arinoë, atque (unde terris nomen est) ipsa Cyrene. Catabathmos vallis devesa in Ægyptum, fuit Africam.

Oræ sic habitantur, ad nostrum maxime ritum moratis cultoribus, nisi quod quidam linguis differunt et cultu Deum, quos patriæ servant; ac patrio more venerantur. Proximos nullo quidem urbes stant, tamen domicilia sunt que *mapalia* appellantur. Victus asper, et mundities earum. Primores sagis velantur; vulgus bestiarum pecudumque pellibus. Humi quies epulæque capiuntur. Vasa ligno fiunt, aut cortice. Potus est lac succusque baccaurum. Cibus est caro, plurimum ferina: nam gregibus (quia id solum opimum est) quod potest, parcitur. Interiores etiam incultius, sequuntur vagi pecora: utque a pabulo ducta sunt, ita se ac tugoria sua promovent: atque, ubi dies dicitur, ita noctem agunt. Quamquam in familias passim

sent la nuit dans l'endroit où elle vient les surprendre. Quoique distribués en familles éparses et à la, sans lois, sans aucun intérêt commun, cependant ils sont partout assez nombreux, parce que chaque homme ayant à la fois plusieurs femmes, il en résulte une grande quantité d'enfants.

Parmi ceux qu'on dit exister au delà des déserts, les Atlantes maudissent le soleil toutes les fois qu'il se lève et qu'il se couche, comme un astre pernicieux au pays et aux habitants. Chez eux les individus n'ont point de nom qui les distingue. Ils s'abstiennent de chair, et n'ont jamais de songes pendant leur sommeil, comme les autres hommes. Les Troglodytes ne possèdent rien; leur voix rend moins des sons articulés que des cris aigus; ils se tiennent dans des cavernes et se nourrissent de serpents. Les Garamantes ont une certaine espèce de bœufs qui, en paissant, inclinent obliquement la tête, parce que leurs cornes, rabattues vers le sol, s'opposent alors à ce qu'ils puissent la tenir droite. Toutes leurs femmes sont communes; et parmi les enfants qui en proviennent, chacun, dans une telle confusion, adopte et prend pour les siens ceux qu'il croit lui ressembler davantage. Les Agiles ne reconnaissent d'autres dieux que les Mânes. Ils jurent par eux, les consultent comme des oracles; et quand ils leur ont fait quelque demande, ils se couchent sur des tombeaux, et prennent pour réponse les songes qui leur viennent. Suivant une coutume solennelle, leurs femmes s'abandonnent la première nuit de leurs noces à tous ceux qui leur apportent quelques présents, et se font même honneur du plus grand nombre; et du reste, elles sont par la suite envers leurs époux d'une fidélité inviolable. Les Gamphasantes vont tout nus, et ne connaissent l'usage d'aucune arme, soit pour attaquer, soit pour se défendre: c'est par cette rai-

son qu'ils fuient la rencontre des autres hommes, et qu'ils n'ont de commerce ou d'entretien qu'avec ceux qui ont les mêmes mœurs et les mêmes manières. Les Blêmes n'ont point de tête; leur visage est sur leur poitrine. Les Satyres n'ont rien d'humain que la figure. Les Égipans ont réellement la forme qu'on leur attribue (21). Voilà ce qui regarde l'Afrique.

CHAP. IX. — DESCRIPTION PARTICULIÈRE DE L'ASIE. — L'Égypte.

L'Égypte, première partie de l'Asie, est située entre le Catabathmos et le pays des Arabes; elle s'étend loin des bords de la mer, touche à l'Éthiopie, et recule vers le midi. Terre privée de pluies, et cependant merveilleusement fertile, c'est une mère prodigieusement féconde en hommes et en autres animaux. Le Nil, le plus grand des fleuves qui se jettent dans notre mer, est la principale cause de cette fécondité. Ce fleuve, sorti des déserts de l'Afrique, n'est d'abord ni propre à la navigation, ni connu sous le nom de Nil. Après avoir parcouru dans un même lit, dont la pente est forte et rapide, une grande étendue de pays, il arrive en Éthiopie et s'y partage en deux branches, au milieu desquelles est la grande île de Méroë: l'une s'appelle Astaboras (a), et l'autre Astapes (b). Ces deux branches viennent ensuite se confondre dans un même canal, et c'est alors que le Nil commence à porter ce nom. De là, tantôt hérissé de pointes de rochers, tantôt facile et navigable, il parvient à un certain endroit horriblement escarpé, d'où il se précipite avec fureur, forme plus bas une autre île appelée Tachompo, et s'élance en bouillonnant encore vers Éléphantine, ville d'Égypte. Alors, prenant en-

(a) *Athorah*, rivière qui prend sa source en Abyssinie, et se jette dans le Nil ou Nubie. — (b) *L'Astapes* ou *L'Astapan* des anciens est le *Bahr-el-Arak* ou Nil bleu, qui traverse l'Abyssinie.

et sine lege dispersi, nihil in commune consultant: tamen, quia singulis aliquot simul conjuges, et plures ob id liberi aequatque sunt, insquam pauci.

Ex his, qui ultra deserta esse memorantur, Atlantes solum execrantur, et dum oritur, et dum occidit, ut ipsi agrisque pestiferum. Nomina singuli non habent: non vesuntur animalibus; neque illis in quiete, qualia cæteris mortalibus, visere datur. Troglodytas, nullarum opum domini, strident magis, quam loquuntur, specus subeunt, alunturque serpentibus. Apud Garamantas etiam armenta sunt, eaque obliqua cervice pasuntur; nam pronis directa in humum cornua obiciunt. Nulli certa uxor est. Ex his, qui tam confuso parentum coitu passim inverte nascuntur, quos pro suis colant, formæ similitudine agnoscent. Agilæ Manes tantum Deos putant: per eos dejerant; eos, ut oracula, consulunt: precatique, quæ volunt, ubi tumulis incubare, pro responsis ferunt somnia. Feminis eorum solenne est, nocte, quæ nubunt, omnium stupro patere, qui cum munere advenierint: et tum, cum plurimos concubuisse, maximum decus; in reliquum pudicitia insignis est. Nudi sunt Gamphasantes, amorumque om-

nium ignari: nec vitare sciunt tela, nec jacere: illeoque obvius fugiunt, neque aliorum, quam quibus idem ingenii est, aut congressus, aut colloquia patiuntur. Blêmes epita absunt: vultus in pectore est: Satyris, præter effigiem, nihil humani. Égipianum quæ celebratur, ea forma est. Itac de Africa.

CAP. IX. PARTICULARIS ASIE DESCRIPTIO. — Égyptus.

Asiæ prima pars Égyptus inter Catabathmon et Arabas; ab hoc litore penitus immissa, donec Æthiopiæ dorso contingat, ad meridiem refugit. Terra expers imbrum, minime tamen fertilis, et hominum aliorumque animalium perfructunda generatrix. Nilus efficit, amnium in Nostrum mare permantium maximus. Hic ex desertis Africae missus, nec statim navigari facilis, nec statim Nilus est: et cum diu simplex sævusque descendit, circa Meroën, late patentem insulam, in Æthiopiæ diffunditur, alteraque parte Astaboras, altera Astape dictus est. Ubi rursus coit, ibi nomen hoc capit. Inde partim asper, partim naviga patiens, in immensum locum devenit: ex quo præcipiti impetu egressus, et Tachompo, alteram

fin un cours plus calme, et sans danger pour la navigation, il se rend à la ville de Cereasore, où il se partage d'abord en trois branches. Plus loin il se subdivise encore deux fois; de sorte qu'après avoir en serpentant traversé l'Égypte dans toute sa longueur, il vient se jeter dans la mer par sept embouchures différentes, et toutes d'une largeur considérable. Le Nil, au reste, ne se borne pas à parcourir cette contrée : en débordant il l'inonde au solstice d'été. Ses eaux sont naturellement si fécondes et si nutritives, qu'outre qu'elles produisent une abondante quantité de poissons et même des animaux d'une grosseur prodigieuse, tels que les hippopotames et les crocodiles, elles aiment jusqu'à la terre, et en forment des êtres vivants. La preuve en est qu'à la suite des inondations, et lorsque le fleuve est rentré dans son lit, on trouve çà et là, dans les campagnes encore humides, certains animaux imparfaits qui, commençant à respirer, laissent apercevoir la partie de leur corps déjà formée, qui tient à la partie qui est encore terreuse.

Les débordements du Nil proviennent (22), soit de ce que les neiges qui couvrent les hautes montagnes de l'Éthiopie se fondent dans les grandes chaînes, et augmentent tellement la masse d'eau que le lit du fleuve ne peut la contenir; soit de ce que, le soleil, plus voisin des sources du Nil en hiver, diminue par cette raison leur volume, tandis que, s'élevant en été dans des régions supérieures, il ne leur enlève rien, ce qui fait qu'à raison de leur abondance elles lui fournissent alors une trop grande quantité d'eau; soit de ce que les vents Élésiens, qui soufflent dans cette saison, poussent du septentrion au midi des nuages qui se résolvent en pluie dans les lieux où il prend sa source; ou que, se portant dans un sens

contraire au cours de ce fleuve, ils repoussent ses eaux et les empêchent de descendre; ou qu'enfin ils obstruent ses embouchures par la grande quantité de sable qu'il charrie vers le rivage. En un mot, le Nil grossit et déborde, ou parce qu'il ne perd rien, ou parce qu'il reçoit plus qu'à l'ordinaire, ou parce qu'il donne moins à la mer qu'il ne doit lui donner. S'il existe au midi une autre terre peuplée d'hommes qui soient nos antipodes, on peut croire encore, sans trop choquer la vraisemblance, que, prenant sa source sur ce continent et s'insinuant au-dessous des mers par des canaux souterrains, il vient ensuite reparaître dans notre hémisphère et s'y gonfler au temps du solstice, par la raison que le pays d'où il vient a l'hiver à cette époque (a).

L'Égypte possède encore d'autres merveilles. On y voit flotter dans un certain lac, au gré des vents qui l'agitent, l'île de Chémis (b), couverte de bois sacrés, et renfermant un grand temple d'Apollon. On y voit des pyramides construites avec des pierres longues de trente pieds chacune; le plus grand de ces monuments (car ils sont au nombre de trois) a presque quatre arpents de largeur à sa base, sur autant de hauteur. Le lac Méris, qui occupe un espace où s'étendaient autrefois des champs, a vingt mille pas de circonférence, et plus de profondeur qu'il n'en faut pour porter de grands vaisseaux de charge (23). Ouvrage de Psammetichus, le Labyrinthe embrasse, dans une enceinte continue, trois mille salles et douze palais; il est construit et couvert en marbre, et n'a qu'une seule entrée; il est percé d'une multitude presque innombrable

(a) Voyez planche 1, figure 3. — (b) Hécatée la nomme *Chembis*; mais le nom généralement adopté par les anciens est *Chennis*. Elle était située dans la basse Égypte.

insulam, amplexus, usque ad Elephantinam urbem. Egyptiam, atrox adhuc fersensque decurrit. Tum demum placidior, et jam bene navigabilis, primam juxta Cereasorum oppidum triplex esse incipit. Deinde iterum iterumque divisus ad Delta et ad Melin, in quatuor Ægyptum vagus atque dispersus: septemque in ora se scindens, singulis tamen grandis, evolvitur. Non pererrat autem tantum eam, sed æstivo sidere exundans etiam irrigat, adeo efficacibus aquis ad generandum alendumque, ut præter id, quod sciat piscibus, quod hippopotamos crocodilosque, vastas belluas, gignit, gletis etiam infundat animas, ex ipsaque humo vitalia effingat. Hoc eo manifestum est, quod, ubi delat diluvia, ac se sibi reddidit, per humentes campos quædam nondum perfecta animalia, sed tunc partem accipientia spirituum, et ex parte jam formata, ex parte adhuc terrena visuntur.

Crescit porro, sive quod solute magnis æstibus nives, ex immanibus Æthiopicæ jugis, largius, quam ripis accipiunt, defluunt: sive quod sol hieme terris propior, et ob id fontem ejus minims, tunc altius abit, sinique integrum, et ut est plenissimus, surgere: sive quod per ea tempora flantes Etesiae, aut actas a septentrione in meri-

dien nubes super principia ejus imbre precipitant; aut venienti obvii adverso spiritu, cursum descendantis impediunt, aut arenis, quas cum fluctibus littori applicant, ostia obducunt: litque major, vel quod nihil ex semet amittit; vel quod plus, quam solet accipit; vel quod minus, quam debet, emittit. Quod si est alter orbis, suntque oppositi nobis a meridie Antichthonæ; ne illud quidem a vero nimium abscesserit, in illis terris ortum animum, ubi subter maria caeco alveo penetraverit, in Nostris rursus emergere, et hac re solstitio accrescere, quod tunc hiems sit, inde oritur.

Alia quoque in his terris mira sunt. In quodam lacu Chémis insula, incros silvasque et Apollinis grande sustinens templum, natat, et, quocumque venti agunt, pellitur. Pyramides tricentum pedum lapidibus exstructæ; quarum maxima (tres namque sunt) quatuor fere soli jugera sua sede occupat, totidem in altitudinem erigitur. Moëris, aliquando campus, nunc lacus, viginti millia passuum in circuitum patens, altior, quam ad navigandum magnis onustisque navibus satis est. Psammetichi opus Labyrinthus, domos ter mille et regias duodecim perpetuo parietis ambitu amplexus, marmore exstructus ac tectus,

de galeries, qui serpentent dans tous les sens, mais sans interruption, en présentant de distance en distance des portiques semblables entre eux, et disposés orbiculairement les uns au-dessus des autres; les courbures, qui, tantôt s'étendent et tantôt reviennent sur elles-mêmes, présentent des détours immenses et cependant explicables.

Les Égyptiens ont des usages bien différents de ceux des autres peuples. Aux funérailles des morts ils se couvrent de boue, et se frappent. Ils regardent comme une impiété de brûler ou d'enterrer les cadavres, mais ils les embaument avec soin, et les placent dans des souterrains. Ils écrivent de droite à gauche. Ils enlèvent le fumier avec les mains, et pétrissent la farine avec les pieds. Les femmes discutent les affaires publiques dans le forum, tandis que les hommes restent à la maison, occupés des soins du ménage. Celles-là portent les fardeaux sur les épaules, et ceux-ci, sur la tête. Celles-là sont forcées de nourrir leurs parents dans l'indigence; ceux-ci peuvent s'en dispenser. Ils mangent dans les rues; mais ils rentrent chez eux pour certains besoins qu'il serait indécent de satisfaire en public. Ils révèrent les images d'un grand nombre d'animaux, et plus encore ces animaux eux-mêmes; mais ceux-ci diffèrent selon les lieux; de sorte que c'est un crime capital de tuer, même involontairement, certains d'entre eux, et que quand ceux-ci meurent de maladie ou d'accident, on leur fait, au milieu des démonstrations de la plus vive douleur, des funérailles magnifiques. Le bœuf Apis est une divinité adorée par tous les peuples de l'Égypte. Il est noir, et remarquable par certaines taches. Sa langue et sa queue diffèrent de celles des autres bœufs. Sa naissance est un prodige rare; on assure même qu'il n'est point le fruit d'un accouplement ordinaire, mais d'une conception divine faite par le feu céleste. Le jour où il se manifeste

est le signal d'une fête solennelle pour toute la nation.

Les Égyptiens se vantent d'être le plus ancien peuple du monde. Leurs annales authentiques font mention de trois cent trente rois avant Amasis, et remontent à plus de treize mille ans. On y lit encore que, depuis qu'ils existent, le cours des astres a quatre fois changé de direction, et que le soleil s'est couché deux fois dans la partie du ciel où il se leve aujourd'hui. L'Égypte possédait vingt mille villes, sous le règne d'Amasis; elle en compte encore un grand nombre. Les plus florissantes dans l'intérieur sont Sais, Memphis, Syène, Bubastis, Éléphantine, et enfin Thèbes, célèbre, suivant Homère, par ses cent portes, de chacune desquelles elle pouvait au besoin faire sortir dix mille soldats; ou, suivant d'autres, par ses cent palais, autrefois habités par autant de princes. Parmi les villes maritimes, on distingue surtout Alexandrie sur les confins de l'Afrique, et Peluse, qui touche à l'Arabie. Cette côte est coupée par les bouches du Nil, connues sous les noms de Canopique, Bolbitique, Sébenyitique, Pathmétique, Mendésienne, Calasirique et Pelusique (a).

(a) Hérodote nomme les sept bouches du Nil : Canopique, Bolbitique, Sébenyitique, Pathmétique, Mendésienne, Saitique et Pelusique. On voit qu'à l'exception d'un seul, Méla reproduit tous ces noms. Il est probable que le grec *παθμική* a commis une erreur en substituant le nom de Calasirique à celui de Saitique, rapporté par l'auteur grec; car tous ces noms étaient ceux des principaux lieux près desquels passaient les bras du fleuve, tels que les villes de Canope, de Bolbitine, de Sébenyite, le pâturage de Bucodine, qui a fait appeler *Bucolique* le canal qui avait été nommé précédemment Pathmétique, les villes de Mendés, de Sais et de Peluse. Pour expliquer le nom de bouche élastique donné par Méla, on pourrait croire qu'il vient du canton d'Égypte appelé Calasiris par Hérodote; mais cette partie du territoire égyptien n'était pas voisine des bouches du Nil. — Des sept antiques bouches de ce fleuve, il n'en existe plus que deux : celle de Rosette ou la Bolbitique, et celle de Damiette ou la Pathmétique; les cinq autres ne sont plus que des bouches de lacs qui communiquent à la mer : la Canopique est celle du lac Edkou, la Sébenyitique est celle du lac Bourlos; celles que l'on nomme de Dabeh (Mendésienne), de Ioum Faray (Saitique) et de Taneh (Pelusique), mettent en communication le lac Mékzaleh avec la mer.

num in se descensum habet, intus pene innumerabiles vias, multis ambagibus huc et illic remeantibus, sed continuo fractu, et saepe revocatis porticibus accipites: quibus subinde aliud super alios orbem agentibus, et subinde tantum redeunte flexu, quantum processerat, magno et explicabili tamen errore perplexus est.

Cultores regionum multo altiter a caeteris agunt. Mortuos limo oblitii plangunt: nec cremare aut fodere fas putant, verum arte medicatos intra penetralia collocant. Suis litteris perverse utuntur. Lutum inter manus, facinram calcibus subigunt. Forum ac negotia feminae, viri pensa ac domos curant; oera illic humeris, hi capitibus accipiunt: parentes cum egent, illis necesse est, his liberum alere. Cibos palam et extra lecta sua capiunt: obscena intimis aedium reddunt. Colunt effigies multorum animalium, atque ipsa magis animalia; sed alii alia: adeo ut quadam eorum, etiam per imprudentiam, interemisse, capital sit: et, ubi morbo aut forte extincta sint, sepelire ac lugere solenne sit. Apis populoorum omnium numerus est; bos niger, certis

maculis insignis, et cauda linguaque dissimilis aliorum. Raro nascitur, nec coitu peccidis, ut aiunt, sed divinitus et caelesti igne conceptus; diesque, quo gignitur, genti maxime festus est.

Ipsi vetustissimi, ut praedicant, hominum, recentos et triginta reges ante Amasin, et supra tredecim millium annorum aetates, certis annalibus referunt; mandatumque litteris servant, dum Egyptii sunt, qualer cursus suos vertisse sidera, ac solem his jam occidisse, unde nunc oritur. Viginii milia urbium Amasi regnante habitantur, et nunc multas habitant. Earum clarissima, procul a mari, Sais, Memphis, Syene, Bubastis, Elephantine, et Thebae, uti quae (ut Homero dictum est) totidem portas, sive (ut alii aiunt) centum aulas habent, totidem olim principum domos, solitasque singulas, ubi negotium exegerat, dena armatorum millia effunderent: in littore Alexandriae, Africae continetur, Pelusium Arabiae. Ipsas oras secant Canopica, Bolbitica, Sébenyitica, Pathmética, Mendésiana, Calasirica, Pelusica, Nila ostra.

CHAP. X. — *L'Arabie.*

Des bords de notre mer, l'Arabie se prolonge jusqu'à la mer Rouge (a). Riche et fertile dans sa partie méridionale, ou elle abonde en encens et en autres parfums, elle n'offre ici qu'un terrain plat et stérile, à l'exception du mont Casius (b), qui est tellement élevé que, du haut de sa cime, on voit apparaître le soleil environ trois heures après minuit (c). Le port d'Azot (d) est le marché où les Arabes apportent leurs marchandises.

CHAP. XI. — *La Syrie.*

La Syrie s'étend au loin sur le bord de la mer, et plus encore dans les terres. Elle prend çà et là différents noms particuliers : tels sont, dans l'intérieur, ceux de Cœle-Syrie (e), de Mésopotamie, de Damasène, d'Adiabène, de Babylonie, de Judée et de Comagène. Ici près de la mer la Palestine touche à l'Arabie; plus loin c'est la Phénicie, puis l'Antiochie, qui se termine à la Cilicie. La Syrie fut longtemps puissante; mais ce fut sous le règne de Sémiramis qu'elle devint le plus. Parmi les nombreux et magnifiques travaux que fit exécuter cette princesse, il en est deux qui l'emportent de beaucoup sur tous les autres : la construction de Babylone, ville d'une grandeur extraordinaire, et cette multitude de canaux au moyen desquels le Tigre et l'Euphrate arrosèrent des régions arides.

On trouve, dans la Palestine, Gaza (f), ville grande et fortifiée, ainsi appelée d'un mot qui

(a) Pour Méla, la mer Rouge (mare Rubrum, mare Erythraum) n'est pas la mer Rouge des modernes ou le golfe Arabique (sinus Arabicus) : c'est la mer d'Oman, qui fut partie de l'Océan Indien. (Voyez planche II). — (b) Le long de la côte maritime de l'Égypte, près d'un lieu nommé Cassio, sur le bord du lac Sebakh-Bardoul, le lac Sirion des anciens. — (c) Les Romains divisaient, pour le service militaire, la nuit en quatre veilles de trois heures, depuis six heures du soir jusqu'à six du matin. Le commencement de la quatrième veille (quarta vigilia) correspond donc à trois heures du matin. — (d) Azot, ou Esdoud sur la côte de la Palestine. — (e) Cœle-Syria, c'est-à-dire Syrie creuse. — (f) Rasse, chef-lieu de district, à peu de distance de l'emplacement qu'occupait la ville antique.

CAP. X. — *Arabia.*

Arabia linc ad Rubrum mare pertinet; sed illic magis leta et ditior, thure atque odoribus abundat : hic, nisi qua Casio monte attollitur, plana et sterilis, portum admittit Azotum, suarum mercium emporium; qua in altum abit, adeo edita, ut ex summo vertice a quarta vigilia ortum solis ostendat.

CAP. XI. — *Syria.*

Syria late littora tenet, tetrasque etiam, latus introrsus, aliis aliisque nuncupata nominibus; nam et Cœle dicitur, et Mesopotamia, et Damasene, et Adiabene, et Babylonica, et Judea, et Comagene. Hic Palestine est, qua tangit Arabas : tum Phœnicie, et ubi se Cilicia committit, Antiochia; olim ac diu potens, sed cum eam regno Sémiramis tenuit, longe potentissima. Operibus certe ejus insignia multa sunt : duo maxime excellunt, constituta urbs miræ magnitudinis Babylon, ac siccis olim regionibus Euphrates et Tigris inmissi.

dans la langue des Perses signifie trésor, parce que Cambyse allant faire la guerre à l'Égypte, y déposa sa caisse militaire et ses approvisionnements. Asealon (a) n'est pas moins importante. Joppé (b) passe pour avoir été bâtie antérieurement au déluge; ses habitants assurent que Céphée régna autrefois dans ses murs : ils se fondent sur ce que d'anciens autels, en grande vénération, retiennent encore le titre de ee prince et celui de son frère Phinée. Il y a plus : ils conservent et font voir aux étrangers les ossements gigantesques d'un monstre marin, comme une preuve indubitable de la délivrance d'Andromède par Persée, événement célébré dans les divers genres de poèmes.

CHAP. XII. — *La Phénicie.*

La Phénicie est redevable de sa célébrité à ses habitants, nation industrielle, aussi redoutable à la guerre qu'habile à profiter des avantages de la paix. Les Phéniciens ont inventé les caractères alphabétiques, leur application à divers usages, et plusieurs autres arts; ils furent les premiers qui parcoururent les mers et combattirent sur des vaisseaux; les premiers enfin ils se donnerent des rois et soumièrent les nations. Tyr (c) appartient à la Phénicie, et formait autrefois une île; maintenant, bien moins importante qu'alors, elle tient au continent par une digue que fit construire Alexandre quand il voulut s'en rendre maître. Plus loin s'élève Sidon (d),

(a) Asealon, située sur le bord de la mer, présente encore de belles ruines; ses remparts et ses portes sont debout. — (b) Le célèbre port de Joppa passe pour être l'antique Joppé. C'est là, suivant une tradition populaire, que Nœe construisit l'arche; c'est là que débarquèrent les matériaux employés par Salomon dans la construction du temple de Jérusalem; c'est la enfin que Bonaparte, voulant rassurer son armée, effrayée des ravages de la peste, toucha les tumeurs pestilencieuses d'un grand nombre de pestiférés, pour prouver que ce fleau n'était point contagieux. — (c) Aujourd'hui Sour, ville de huit à dix mille âmes, avec trois églises, une mosquée et des bains publics. — (d) Cette mère de toutes les cités phéniciennes n'est plus, sous les noms de Tsaida et de Saïde, qu'une petite ville commerçante, peuplée de quatre à cinq mille âmes.

Cæterum in Palæstina est ingens et munita admodum Gaza; (sic Persæ ararium vocant : et inde nomen est, quod, cum Cambyse armis Ægyptum peteret, huc belli et opes et pecuniam intulerat), est non minor Asealo; est Joppæ, ante diluivium, ut ferunt, condita; ubi Cephæa regnasse eo signo acrola affirmant, quod titulum ejus, fratrisque Phinæi, veteres quædam aræ cum religione plurima retinent : quo etiam rei celebratae carminibus ac fabulis, servata a Persæo Andromedæ clarum vestigium manina belluæ ossa immagna ostendant.

CAP. XII. — *Phœnicie.*

Phœnicen illustrat Phœnicæ, solers hominum genus, et ad belli pacisque remia eximium; litteras et litterarum operas, aliasque etiam artes, maria navibus adire, classe confingere, imperitare gentibus, regnum præliumque committi. In ea est Tyros, aliquando insula, nunc annexa terris deficit, quod ab impugante quondam Alexandro jacta opera vici tenent. Ulterior et adhuc opulenta Sidon, antequam a Persis caperetur, maritimarum urbium

encore florissante, et qui, avant de tomber au pouvoir des Perses, tenait le premier rang parmi les villes maritimes du pays. De là jusqu'au promontoire Euprosopon (a), on rencontre Byblos (b) et Botrys (c), et, par delà ce promontoire, un endroit appelé Tripolis (d), de trois villes qui étaient anciennement placées à un stade l'une de l'autre. Ensuite on voit le fort Simyra (e) et la ville de Marathos (f), qui n'est pas sans intérêt.

A partir de ce point, la côte l'Asie, quittant la direction oblique, se présente en face de notre mer, et forme, en se repliant, un golfe d'une étendue considérable. Les peuples situés sur ses bords sont redevables de l'opulence dont ils jouissent à leur position dans un pays fertile, et entrecoupé d'une multitude de fleuves navigables, qui leur fournissent les moyens d'échanger et de trafiquer facilement les diverses productions de la mer et des terres. Le premier pays qu'on rencontre est cette extrémité de la Syrie à laquelle on a donné le surnom d'Antiochie, et dont les villes maritimes sont Séleucie (g), Paltos (h), Béryte (i), Laodicée (j) et Rhosos (k), séparées par les embouchures du Lyeos (l), du Baudos et de l'Oronte (m). Vient ensuite le mont Amanus (n), et immédiatement après la ville de Myriandre (o), qui confine à la Cilicie.

(a) C'est-à-dire agréable : le cap *Greco*. — (b) Aujourd'hui *Dyebatt*, ville maritime entourée de murs construits en partie de débris de colonnes et de fragments d'anciens monuments. — (c) *Botrosan*, avec une rade sûre et très-fréquentée. — (d) *Tripolis*, en turc *Tarabolos*. Les indigènes appellent cette ville *Tarabolos-et-Chum* (Tripoli l'Orientale), pour la distinguer de Tripoli en Barbarie, qu'ils nomment *Tarabolos-et-Gharb* (Tripoli l'Occidentale). — (e) Le village de *Soumrah*. — (f) Il ne reste aucune trace de cette ville; elle n'existait déjà plus lorsque les Romains se rendirent maîtres de la Syrie. — (g) *Saukidich*. — (h) Le village de *Boldo*. — (i) *Bitroun*, ville qui, dans le courant de septembre 1830, a été presque entièrement réduite en cendres par les Anélais, qui la bombardèrent pendant huit ou dix jours. Avant cet événement, elle renfermait dix à douze mille habitants. — (j) Aujourd'hui *Latakieh*, ville de six mille âmes, connue dans tout le Levant pour son excellent tabac. Dans l'origine, elle se nommait *Ramitha*; mais Séleucus Nicotor l'appela *Laodicée*, en l'honneur de sa mère. — (k) Le village de *Rosos*. — (l) Le *Nahr-el-Kelb*. — (m) Ce fleuve, que les Arabes nomment *Nahr-et-Aasû*, c'est-à-dire *fleuve obstiné*, parce qu'il est fort encaissé, et ne fournit de Peau aux campagnes voisines qu'au moyen de machues à roues, portés toujours le nom d'Oronte chez les Européens. — (n) Appelé *Atmadagh* par les Arabes. — (o) Le village de *Merris*.

maxima. Ab ea ad promontorium Euprosopon duo sunt oppida, Byblos et Botrys : ultra tria fuerunt, singulis inter se stadiis distantia; locus ex numero Tripolis dicitur : tum Simyra castellum, et urbs non obscura Marathos.

Inde jam non obliqua pelago, sed adversa adiacens Asia, grandem sinum indolvo tractu littoris accipit. Populi ditēs circuminsidet; situs efficit : quia regio fertilis, crebris et navigabilibus alveis fluminum pervia, diversas opes maris atque terrarum facili commercio permutat ac miscet. In eo prima est reliqua pars Syriae, cui Antiochiae cognomen additur : et in ora ejus urbes, Seleucia, Paltos, Berytes, Laodicea, Rhosos; aemnesque, qui inter eas eunt, Lyeos, et Baudos, et Orontes : tum mons Amanus, et ab eo statim Myriandros et Cilices.

CAP. XIII. — Cilicia.

At in recessu intimo locus est magni aliquando discri-

CHAP. XIII. — La Cilicie.

Au fond du golfe dont nous venons de parler, on voit une ville qui fut autrefois spectatrice d'une bataille sanglante, dans laquelle les Perses furent taillés en pièces par Alexandre, et où Darius prit la fuite. Cette ville peu importante était alors grande et célèbre, sous le nom d'Issus (a); c'est elle qui explique pourquoi ce golfe est appelé Issique (b).

Loin de là s'élève le promontoire Ammodes (c), entre les embouchures du Pyramos (d) et du Cydnus (e). Le premier, voisin d'Issus, baigne les murs de Mallos (f); le second, plus éloigné, se jette dans la mer en sortant de Tarse (g). A la suite est une ville anciennement habitée, d'abord par des Argiens et des Rhodiens, puis par des pirates qui y furent relégués par Pompée; on l'appelait alors Solæ : c'est aujourd'hui Pompeiopolis (h). Près de là, sur une petite élévation, est le tombeau du poète Aratus, qui offre, dit-on, une particularité dont la cause est inconnue : c'est que les pierres qu'on y jette se brisent en éclats. Non loin de ce monument, la ville de Coryque (i) tient à une étroite langue de terre entourée par la mer, qui y forme un port. Au-dessus est un antre, appelé l'antre de Coryque, tellement extraordinaire qu'il est utile que j'en donne la description autant qu'il me sera possible. Après avoir gravi sur une longueur de dix stades une montagne assez escarpée qui commence près du rivage, la caverne apparaît au sommet, ouvrant sa large entrée. De ce point elle s'enfonce à une profondeur considérable, et s'élargit à mesure qu'elle s'abaisse, environnée d'ar-

(a) Aujourd'hui le village de *Lajuro*. — (b) Le golfe de *Skanderoun* ou d' *Alexandrette*. — (c) Le cap *Mallo*. — (d) Fleuve d'environ 36 lieues de cours appelé *Dydnos*. — (e) Petit fleuve de onze à douze lieues de cours, appelé par les Turcs *Karab-Sou*, c'est-à-dire *eau noire*. — (f) C'est le village de *Mallo*, sur le Djihoun, près de la Méditerranée. — (g) Cette ville paraît être la célèbre *Tarchich*, dont parle l'Ecriture; elle prit un moment le nom de *Julioptolis* en l'honneur de Jules-César, qui y séjourna. La moderne *Tarsous*, peuplée de trente mille âmes, n'occupe pas le quart de la superficie de l'antique *Tarsous*. — (h) Peut-être le village d' *Jussis-Kaleh*, avec un fort. — (i) Le petit port de *Curco*, défendu par une citadelle en ruine, offre de nombreux restes de l'antique *Corycus*.

minis, fusorum ab Alexandro Persarum Gigantisque Darii spectator ac testis : nunc ne minima quidem, tunc ingenti urbe celebris Isso fuit; et hac re sinus Issicus dicitur.

Procul inde Ammodes promontorium inter Pyramum Cydnumque fluvios jacet. Pyramos Isso propior Mallos præterfluit : Cydnus ultra per Tarsum exit. Deinde urbs est olim a Rhodiis Argivisque, post piratis, Pompeio assignante, possessa; nunc Pompeiopolis, tunc Solæ. Juxta in parvo tumulo Arati poete monumentum; ideo referendum, quia ignotum, quam ob causam jacta in id saxa dissiliant. Non longe hinc Corycos oppidum portu salo-que incingitur, angusto tergoe continenti annexum. Supra specus est, nomine Corycius, singulari ingenio, ac, si pra quam ut describi facile possit, eximius Grandi namque hiatu patens, montem littori appositum, et decem stadiorum clivo satis arduum, ex summo statim vertice aperit. Tunc alle demissus, et quantum demittit ant-

bres dont les rameaux verdoyants tombent en festons autour de son ouverture, qu'ils ombra- gent. Ce spectacle est si beau et si merveilleux, qu'au premier aspect il trouble l'esprit, et que l'on peut le contempler longtemps sans se lasser. Il n'y a pour descendre dans la caverne qu'un sentier étroit et difficile, long de quinze cents pas, conduisant à travers des ombra- ges frais et des bois touffus, d'où s'échappe un murmure agréable et champêtre, formé par les nombreux filets d'eau qui tombent çà et là des rochers. Quand on est arrivé au fond de cet antre, on en découvre un second, qui, sous d'autres rapports, mérite d'être décrit. En y entrant, on est épouvanté par des sons bruyants, semblables à ceux de cymbales agitées par une puissance surnaturelle. Il est éclairé jusqu'à une certaine distance; après quoi il s'obscurcit de plus en plus, et se termine en une galerie étroite et profonde. Là un torrent rapide, s'échappant d'une large ouverture, se montre tout à coup, se précipite dans un canal assez court, et disparaît dans un gouffre où il s'engloutit. On ne connaît point l'étendue de cette caverne : elle est tellement effrayante que personne n'a encore osé pénétrer jusqu'au fond. Cette solitude, au reste, porte, dans son ensemble, une empreinte auguste et sacrée, vraiment digne des dieux qu'on croit y avoir fixé leur séjour; tout y commande le respect, tout s'y montre presque divin. Plus loin est une autre caverne, appelée la grotte de Typhon. L'ouverture en est étroite et très-basse, suivant le rapport de ceux qui y ont pénétré; ce qui fait qu'étant toujours obscure, on ne peut aisément en découvrir l'intérieur. Cependant elle est remarquable sous deux rapports : autrefois, suivant une tradition fabuleuse, elle fut la retraite du géant Typhon; aujourd'hui, par une propriété qu'elle tient de la

nature, elle suffoque à l'instant les animaux qu'on y plonge (24). Plus loin s'élèvent deux promontoires : l'un, appelé Sarpédon (a), fut autrefois la limite des Etats d'un roi du même nom (25); l'autre, connu sous le nom d'Anemurium (b), sépare la Cilicie d'avec la Pamphylie. Entre ces deux caps s'étendent les colonies samiennes de Celenderis (c) et de Nagidos (d) : la première est la plus proche du cap Sarpédon.

CHAP. XIV. — La Pamphylie.

On remarque, dans la Pamphylie, le Mélas (e), fleuve navigable; la ville de Sida (f), et l'Eury- médon (g), autre fleuve, près de l'embouchure duquel Cimon, commandant la flotte athénienne, remporta une victoire navale sur les Phéniciens et les Perses. L'endroit de la mer où s'engagea le combat est dominé par une colline assez élevée, sur laquelle on voit la ville d'Aspendos (h), bâtie par une colonie d'Argiens, et ensuite occupée par des peuples du voisinage. Plus loin sont deux autres fleuves très-considérables, le Cestros (i), d'une navigation facile, et le Catacetes (j), ainsi nommé à cause de l'extrême impétuosité de son cours. Dans la distance qui les sépare se trouvent Perga (k), et un temple consacré à Diane, qui a pris de cette ville le surnom de Pergée. Viennent ensuite au delà de ces mêmes fleuves, le mont Sardemis (l) et la ville de Phaselis (m), bâtie par Mopsus, à l'extrémité de la Pamphylie.

(a) Capo Cavaliere. — (b) Cap Anémour, près duquel on voit les restes de l'antique ville d'Anemurium, que les Turcs nomment Eski, c'est-à-dire la vieille. — (c) Le petit port de Kelenlar. — (d) Peut-être Nagidos. — (e) Le Menaghat, de 20 lieues de cours. — (f) La petite ville de Candalaria. — (g) Le village de Stavas. — (h) Le Kopr. — (i) Le Douan-Sou, petite rivière d'environ 25 lieues de cours, qui se jette dans le golfe de Satalieh. — (k) On croit que c'est aujourd'hui la petite ville de Kara-Hissar. — (l) Peut-être le mont Tokht-Ali. — (m) Aujourd'hui Fanda ou Firona. En turc Tekrova. On y voit les restes d'un théâtre et d'autres ruines.

prior, vivet lucis pendentibus undique, et totum se nemoroso laterum orbe complectitur : adeo mirificis ac pulchris, ut mentes accedentium primo aspectu consternat; ubi contemplari duravere, non satiet. Unus in eum descensus est, angustus, asper, quingentorum et mille passuum, per amonias umbras et opaca silva quiddam agreste resonantis, rivis hinc atque illinc fluitantibus. Ubi ad ima perventum est, rursum spens alter aperitur, ob alia dicendus. Terret ingredientibus sonitu cymbalorum, divinitus et magno fragore crepitantium. Deinde aliquandiu perspicuus, mox, et quo magis subitur, obscurior, ducit ausos penitus, atque quasi cuniculo admittit. Ibi ingens annis ingenti fonte se extollens, tantummodo se ostendit, et, ubi magnum impetum brevi alveo travit, iterum demersus absconditur. Infra spatium est, magis, quam ut progredi quisquam ausit, horribile, et ideo incognitum. Totus autem angustus et vere sacer, habitari- que a diis et dignus et creditus, nihil non venerabile, et quasi cum aliquo numine se ostendat. Alius ultra est, quem Typhonem vocant, ore angusto, et multum (ut aspectu tradidere) pressus, et ob id assidua nocte suffo-

cus, neque unquam perspicui faciliis : sed quia aliquandiu cubile Typhonis fuit, et quia unquam demissa in se confestim exanimat, natura fabulæ memorandos. Duo deinde promontoria sunt, Sarpedon, finis aliquando regni Sarpedonis, et quod Ciliciam à Pamphylia distinguit, Anemurium : interque ea Celenderis et Nagidos, Sanniorum colonia; sed Celenderis Sarpedoni propior.

CAP. XIV. Pamphylia.

In Pamphylia est Melas, navigabilis fluvius; oppidum Sida; et alter fluvius Eurymedon. Magna apud eum Cimonia Atheniensium ducis, adversus Phœnicæ et Persarum navalis pugna atque victoria fuit. Mare, quo pugnatum est, ex edito admodum colle prospectat Aspendos, quam Argivi considerant, possidere limitum. Deinde alii duo validissimii fluvii, Cestros et Catacetes; Cestros navigari faciliis; hic, qui se precipitat, ita dicitur. Inter eos Perga est oppidum, et Diana, quam ab oppido Pergæam vocant, templum. Trans eosdem mons Sardemis, et Phaselis, à Mopso condita, finis Pamphylia.

CHAP. XV. — *La Lycie.*

Immédiatement après la Pamphylie vient la Lycie, ainsi nommée du roi Lycus, fils de Pandion; elle eut autrefois, dit-on, beaucoup à souffrir des éruptions volcaniques du mont Chimère. Sur la côte, un promontoire du Taurus (a) termine un golfe qui commence au port de Sida. Le Taurus lui-même prend son origine sur la côte orientale de l'Asie, où il s'élève assez haut sur une vaste base (26). Il s'étend à droite vers le septentrion, à gauche vers le midi, et à l'occident en ligne droite, ou il présente une suite non interrompue de sommets. Il se dirige au milieu de nations puissantes, en servant de limites à leurs terres, et se termine au bord de la mer. Formant un seul et même ensemble, il conserve son nom tant qu'il regarde l'orient; ensuite il prend ceux de mont Emode, Caucase, et Paropamisse, puis ceux de Portes Caspiennes, de mont Niphates, de Portes Arméniennes; et lorsqu'il approche de notre mer, il reprend son nom de Taurus (b). Au delà du promontoire qu'il forme sur cette côte, on trouve le fleuve de Limyra (c), une cité du même nom (d), et plusieurs autres villes qui n'ont rien de remarquable. Celle de Patara (e) seulement est célèbre par son temple d'Apollon, qui jadis ne le cédait en rien à celui de Delphes, soit pour ses richesses, soit pour l'autorité des oracles qu'on y rendait. Plus loin sont le fleuve de Xanthus (f) et la ville de Xanthos (g), le mont Cragus (h), et la ville de Telmessos (i) où se termine la Lycie.

CHAP. XVI. — *La Carie.*

La Carie vient à la suite. On n'est pas d'ac-

(a) *Promontorium Sacrum*, aujourd'hui cap *Kilidonya*. — (b) *V. A-ta dugh des Turcs*. — (c) *V. Andrak*. — (d) Le village de *Myra*. — (e) *Patara*, ville ruinée. — (f) *L'Eksendeh*, rivière d'environ 25 lieues de cours. — (g) Aujourd'hui *Eksendeh*, sur la rivière du même nom. — (h) Les Sept Caps. — (i) Le bourg de *Micri*.

CAP. XV. — *Lycia.*

Lycia continuo, cognominata a Lyco rege, Pandionis filio, atque, ut tenent, infestata olim Chimærae ignibus, Side portu et Tauri promontorio grandem sinum claudit. Taurus ipse ab Eois littoribus exurgens, vaste salis altitudo: dein dextro latere ad septentrionem, sinistro ad meridiem versus, ita in occidentem rectus et perpetuo iugo; magnanorque gentium, qua dorsum agit, terminus, ubi terras diremit, exit in pelagus. Idem autem, et totus, ut dictus est, dicitur etiam, qua spectat orientem: deinde Emodes, et Caucasus, et Paropamisus, tum Caspiae pylæ, Niphates, Armeniæ pylæ, et, ubi jam nostra maria contingit, Taurus iterum. Post ejus promontorium flumen est Limyra, et eodem nomine civitas: atque ut multa oppida, sic præter Pataram non illustria. Illam nobilem facit delubrum Apollinis, quodam opibus et oraculi fide Delphico simile. Ultra est Xanthus flumen, et Xanthos oppidum, mons Cragus, et, quæ Lyciam finit, urbs Telmessos.

cord sur l'origine de ses habitants : les uns le regardent comme indigènes; d'autres, comme des Pélasges; d'autres enfin comme des Crétois. Ils étaient autrefois passionnés pour le métier des armes, jusqu'au point même de s'engager comme mercenaires dans les armées étrangères. Ici s'élèvent quelques forts, puis les deux promontoires Pedalion et Crya (a), et près du fleuve Calbis la ville de Caune (b), décriée pour l'état malade de ses habitants. De la jusqu'à celle d'Halicarnasse, on rencontre successivement quelques colonies de Rhodiens; deux ports, entre lesquels sont situées la ville de Larumna et la colline de Pandion, qui s'avance dans la mer : l'un est appelé Gelos, et l'autre Tisanusa, du nom d'une ville placée sur ses bords; puis trois golfes rangés à la suite les uns des autres, sous les noms de Thymnia, Schœnus et Bubassius : le premier se termine au promontoire Aphrodisium; le second baigne la ville d'Hyla, et le troisième celle de Cyon; enfin Cnide (c) s'élève sur la pointe d'une presqu'île, et Euthane est placée dans un enfoncement entre cette ville et le golfe Céramique (d). Halicarnasse (e), fondée par une colonie d'Argiens, outre la célébrité de son origine, est encore fameuse par le tombeau du roi Mausole, ouvrage d'Artémise, et l'une des sept merveilles du monde. Au delà de cette ville, on voit une côte appelée Leuca, les villes de Mynde (f), de Caryande (g), de Néapolis (h), et les golfes Jasius (i) et Basilicus, sur le premier desquels est Barytos.

(a) Les caps *Aloupo* et *Crio*. — (b) Selon d'Anville, le village de *Kaughz*. — (c) On croit que c'est aujourd'hui *Porto Genovese*. — (d) *Golfe de Stauco*. — (e) Aujourd'hui *Boudroun*. On prétend que le château bâti en 1402 par les chevaliers de Rhodes a été construit avec les restes du temple de Mausole. — (f) Aujourd'hui *Montechich*, bourg avec un port. — (g) Peut-être le bourg de *Khara-Gatch*. — (h) Aujourd'hui *Scatta-Nuova*, ville de 20,000 âmes, appelée par les Turcs *Kouch-Idassi* (lie des oiseaux), parce qu'il y a dans le port une petite île ordinairement couverte d'oiseaux de mer. — (i) Le golfe Inas, aujourd'hui golfe d'*Assen Koluza*, ainsi appelé de la ville de ce nom, l'antique *Jasius*, dont il reste encore des ruines.

CAP. XVI. — *Caria.*

Caria sequitur. Habitat incertæ originis, (alii indigenas, sicut qui Pelagos, quidam Cretas existimant,) gens usque eo quondam armorum pugnaeque amans, ut aliena etiam bella mercedibus agerent. Hæc castella sunt, alioquit: dein promontoria duo, Pedalion et Crya, et secundum Calbim amnem Cantus, oppidum valetudine habitantium infame. Inde ad Halicarnassum hæc jacent: Rhodiorum alioquit colonia; portus duo, Gelos, et, cui ex urbe quam amplectitur, Tisanusa cognomen est; inter eos oppidum Larumna, et Pandion collis, in mare emissus: tum tres ex ordine sinus, Thymnia, Schœnus, Bubassius; Thymnia promontorium Aphrodisium; est, Schœnus ambit Hylam. Bubassius Cyon. Tum Cnidus in cornu peninsulae interque eam et Ceramium sinum in recessu posita Euthana. Halicarnassos Argivorum colonia est, et cur memoranda sit, præter conditores, Mausoleum efficit, regis Mausoli monumentum, uorum de miraculis septem, Artemiste opus. Trans Halicarnasson illa sunt: litem Leuca,

CHAP. XVII. — *L'Ionie.*

Au delà du golfe Basiliens est l'Ionie, dont la côte forme plusieurs sinuosités; et d'abord décrivant une courbe au cap Posideum (a), elle entoure l'oracle d'Apollon, jadis surnommé Branchide et maintenant Didyméen; puis Milet (b), autrefois la reine des villes de l'Ionie dans les arts de la paix et de la guerre, patrie de l'astronome Thalès, du musicien Timothée, du physicien Anaximandre, et de plusieurs autres personnages dont les talents distingués ont à juste titre porté la gloire de son nom partout où celui de l'Ionie s'est répandu. On voit sur le même golfe la ville d'Hippus, l'embouchure du Méandre (c), et le mont Latmus (d), célèbre par la fable des amours d'Endymion et de la Lune. Un second enfoncement entoure la ville de Priène (e) et reçoit le fleuve de Gæsus; bientôt une courbure plus grande environne plusieurs lieux remarquables: ici une région sacrée a reçu le nom de *Panionium* (f) parce que les Ioniens y viennent sacrifier en commun; ici encore la ville de Phygela (g), qui, ainsi que l'indique son nom, passe pour avoir été bâtie par des fugitifs; la Éphèse (h) et son célèbre temple de Diane, qui, suivant la tradition, fut fondé par les Amazones, au temps de leur puissance en Asie; plus loin le fleuve de Caystre (i), la ville de Lébédos, le temple d'Apollon Clarien, érigé par Manto, fille de Tirésias, pour se soustraire aux poursuites des Épigones, vainqueurs des Thébains (j); enfin Colophon (k),

(a) Aujourd'hui le cap *Arbora*. — (b) On place les ruines de cette ville au village de *Palatcha*. — (c) Il est appelé par les Turcs *Bontouk-Meander*. Son cours est de 6 lieues en ligne droite. — (d) Le mont *Palatcha*. — (e) *Samsoun*. — (f) Ce nom vient de πᾶσι (tout), ἰωνῶν (Ioniens), parce que chaque année les députés des douze villes ioniennes s'y assemblent pour délibérer sur les affaires publiques, et pour célébrer les fêtes *Panionniennes* en l'honneur de Neptune. — (g) Du grec φυγάς, *fuite*. — (h) Ses ruines sont au village turc d'*Aia-Solouk*, ou *Aia-Salouk*. — (i) Le *Kont-chaok-Meander* Petit Méandre, rivière d'environ 30 lieues de cours, qui se jette dans le golfe de *Scaia-Nuova*. — (j) Peut-être *Zitich*.

urbes Myndos, Caryanda, Neapolis, sinus Jasius et Basiliens. In Jasio est Baryglos.

CAP. XVII. — *Ionia.*

Post Basilicum Ioniam aliquot se ambagibus sinuat: et primum a Posideo promontorio flexum iuchæans, cingit oraculum Apollinis, dictum olim Branchide, nunc Didymæi; Miletum, urbem quondam Ionie totius belli pacisque artibus principem, patriam Thaletis astrologi, et Timothei musici, et Anaximandri physici, aliorumque civium inchoatis ingenii merito inclitum, ubiqueque Ioniam vocant: urbem Hippum, annis Mæandri exitu; Latmum montem, Endymionis, a Luna, ut ferunt, adamati, fabula nobilem. Dein rursus indlexa cingit urbem Prienem, et Gæsi fluminis ostium: moxque ut majore circuitu, ita plura complectitur. Ibi est Panionium, sacra regio, et ob id eodem nomine appellata, quod eam communiter Ionæ colunt: ibi a fugitivis, ut aiunt, condita (nomen fœmæ annunt) Phygela: ibi Ephesus, et Dianæ clarissimum templum, quod Amazones, Asia polita, consecrassæ traduntur: ibi Caystros amnis: ibi Læbedos, Clariæque Apollinis fanum, quod Manto, Tirésias filia, fugiens victores Thæbanorum Epi-

bâtie par Mopsus son fils. Mais le promontoire qui ferme ce golfe, et qui sur le côté opposé en forme un autre appelé golfe de Smyrne, apparaît comme une langue de terre étroite qui s'élargit en forme de péninsule. Sur la partie étroite s'élevait d'un côté Teos (a), et de l'autre Clazomène (b). Ces deux villes, adossées l'une contre l'autre, et réunies par un mur commun, font face à des mers différentes. Coryne est sur la même presqu'île. Dans le golfe de Smyrne on voit l'embouchure de l'Hermus (c) et la ville de Leuca. Plus loin est celle de Phocée (d), la dernière de l'Ionie.

CHAP. XVIII. — *L'Éolide*

La contrée suivante, connue sous le nom d'Éolide depuis qu'elle est habitée par des Éoliens, était auparavant appelée Mysie, et Troade dans la partie qu'occupaient les Troyens, près du détroit Hellespontique. Sa première ville est Myrine (e), ainsi nommée de Myrinus, son fondateur. La suivante fut bâtie par Pélops, quand, après avoir triomphé d'Œnomaüs, il revint de Grèce en Asie; Cyme, reine des Amazones, en chassa les habitants et lui donna son nom. Au-dessus est l'embouchure du Caïque (f), entre la ville d'Élée et celle de Pitane (g), où naquit Arcésias, cet illustre fondateur d'une académie dont la doctrine consistait dans un doute universel. Plus loin on trouve Cane, sur un promontoire, à la suite duquel est un golfe qui ne s'enfoncé pas profondément dans les terres, mais dont la courbure lente et insensible se prolonge peu à peu jus-

(a) Bercen d'Anacréon, aujourd'hui *Sighnoljik*, à dix lieues au sud-ouest de Smyrne. — (b) Aujourd'hui *Fouria* ou *Dourlak*. — (c) Le *Sarabot* ou *Kedous*, fleuve de 20 lieues de cours, dont l'embouchure est à 4 lieues de Smyrne. — (d) *Phocæa-Nuova*. — (e) On croit que c'est le village de *Sandolich*. — (f) Le *Grimalti-Kaiki* ou *Pakherichai*. — (g) *Tchanderli* ou *Sandaria*.

gonos; et Colophon, quam Mopsus, ejusdem Manlius filius, statuit. At promontorium, quo sinus clauditur, quod altera parte altum, quem Smyrnaeum vocant, efficit, angustique cervicibus reliqua extendit in latius, ablit in peninsulae faciem. Præ angustias, hinc Teos, illinc Clazomene, qua terga agunt, confinio annexæ muri, diversis frontibus diversa maria prospectant. In ipsa peninsula est Coryna. In sinu Smyrnae est Hermus amnis, et urbs Leuca; extra Phocæa, Ionie ultima.

CAP. XVIII. — *Æolis.*

Proxima regio, ex quo ab Æoliis incolæ cepit, Æolis facta, ante Mysia, et, qua Hellespontum attingit, Trojans possidentibus, Troas fuit. Primam urbem a Myrino conditore Myrinam vocant: sequentem Pelops statuit, victo Œnomaüs reversus ex Græcia; Cymen nominavit, pulsus, qui habitabant, dux Atazonum Cyme. Supra Caucas inter Eleeam decurrit et Pitazonem, illam, que Arcésian tulit, nihil affirmantis Academicæ clarissimum antistitem. Tum in promontorio est Cane oppidum: quod prætervertos sinus excipit, non promus, sed longe ac mollior flexus, retrahensque paulatim otas usque ad ima

qu'au pied du mont Ida. Le premier côté de ce golfe est parsemé de petites villes, dont la plus remarquable est Cisthène (a); au fond, s'étend une plaine appelée Thèbes, environnée de villes qui se présentent dans l'ordre suivant : Adramyttios (b), Astyre; Chryse, et enfin, sur l'autre côté du golfe est celle d'Antandros (c), nom dont on attribue l'origine à deux causes différentes. Les uns rapportent qu'Ascagne, fils d'Énée, roi du pays, étant tombé au pouvoir des Pélasges, leur abandonna cette ville pour sa rançon. D'autres pensent qu'elle fut fondée par des habitants d'Andros, qu'une sédition violente avait chassés de leur île. Ainsi, pour les uns, le mot *Antandros* signifie à la place d'Andros, et pour les autres, à la place d'un homme. En suivant la côte, on trouve Gargara et Assos (d), colonies éoliennes. Alors un autre golfe, appelé *Ἀχαιῶν λιμὴν* (port des Achéens) (e), entame la côte non loin d'Ilien (f), ville à jamais célèbre et par sa guerre et par sa destruction. Ici fut autrefois la ville de Sigée (g); là fut le camp des Grecs armés contre les Troyens; ici viennent se perdre le Scamandre et le Simois (h), fleuves sortis des flancs du mont Ida, et pour qui la renommée a plus fait que la nature.

Le mont Ida (i), célèbre dans l'antiquité par le jugement de Paris entre les trois déesses rivales, présente le lever du soleil sous un aspect différent de ce qu'il est partout ailleurs. De son sommet, et presque dès le milieu de la nuit, on voit briller des feux épars, qui, à mesure que le jour approche, semblent se rallier et se réunir par degrés, jusqu'à ce que, rassemblés et deve-

(a) *Castel-Rosso*. — (b) Appelée encore *Adramyti*, près de l'extrémité orientale du golfe du même nom. — (c) Quelques auteurs prétendent que c'est *Son-Domiri*. — (d) *Assos*. — (e) Ainsi appelé parce que les Grecs y aborderent en allant assiéger Troie. — (f) Le village de *Boumar-Bachi* en occupe une partie. (Voyez note 18). — (g) Le village d'*Ieni-Chehr*. — (h) Ces deux cours d'eau se réunissent aujourd'hui sous le nom de *Menderes-Sou*. — (i) La principale partie de ce groupe de montagnes est appelée par les Turcs *Kult-dagh*.

montis Ida. Is primo parvis urbibus aspersus est, quarum clarissima est Cisthena. Gremio interius campus, Thèbe nomine, Adramyttion, Astyra, Chrysum, oppida, eodem, quo dicta sunt, ordine, adjacentia, continet; in altero latere Antandrum. Duplex causa nominis factatur. Alii Aseanum, Æneæ filium, cum ibi regnaret, captum a Pelasgis, ea se redemisse commemorant; alii ab his putant conditam, quos ex Andro insula vice et selitio exegerat. Hinc hi Antandrum, quasi pro Andro, illi quasi pro viro accipi volunt. Sequens tractus tangit Gargara, et Asson, Æoliorum colonias. Tum sinus alter, Ἀχαιῶν λιμὴν, non longe ab illo littora incurvat, urbe bello excidioque clarissima. Hic Sigæum fuit oppidum; hic Achivorum fuit bellantium statio. Huc ab Idaeo monte demissus Scamander exit, et Simois, fama, quam natura, majora flumina.

Ipsæ montis veterè divatum certamine et judicio Paridis memoratus, orientem solem aliter, quam in alitis terris solet aspicere, ostentat. Namque ex sinuio vertice ejus speculantibus, pene à media nocte spargi ignes passimque micare, et, ut lux appropinquat, ita cœle ac se conjungere

visus minus numerosi, sive ne fassent plus en fin qu'une seule flamme. Cette flamme, après avoir jeté pendant longtemps une éclat vive, semblable à celle d'un incendie, se resserre, s'arrondit en un vaste globe. Ce globe à son tour conserve longtemps la même dimension et paraît comme fixé sur la terre; après quoi il déeroit insensiblement, acquiert d'autant plus d'éclat que sa grosseur diminue, chasse les dernières ténèbres de la nuit, prend, avec le jour, la forme du disque solaire, et s'élève sur l'horizon.

Au delà du golfe sont les rivages Rhétiens (a), remarquables par les villes importantes de Rhétée (b) et de Dardanie (c), mais bien plus fameux encore par le tombeau d'Ajjax (29). A partir de ce point, notre mer devient plus étroite; elle ne baigne plus les terres, elle les divise une seconde fois (d); elle coupe le rivage qu'elle rencontre, et, formant l'étroit canal de l'Hellespont (e), elle coule de nouveau entre les côtes qu'elle a séparées.

CHAP. XIX. — *La Bithynie, la Paphlagonie, et les autres pays situés sur la côte asiatique du Pont et du Méotide.*

Dans l'intérieur des terres sont les Bithyniens et les Mariandyniens, et sur la côte les villes grecques d'Abydos (f), de Lampsaque (g), de Parion (h) et de Priapos (i). Abydos est devenue célèbre par la profonde passion de deux amants (30); Lampsaque (j) fut ainsi nommée par une colonie

(a) Appelés par les Turcs *Tchakall-Djressi*. — (b) *Paleo-Castro*, ou l'on voit encore les ruines de Rhétée. — (c) Probablement le village de *Koun-Kalassi*, ou se trouve le nouveau château d'Asie qui avec le nouveau château d'Europe, situés vis-à-vis, a *Setli-Bahar-Kalassi*, défront l'entrée des Dardanelles. — (d) C'est le second détroit dont parle l'auteur, depuis l'extrémité occidentale de la Méditerranée. — (e) *Canal des Dardanelles*. — (f) Au cap *Naqara*, on voit les ruines de cette antique cité. — (g) Le bourg de *Lampsaki*, sur le détroit des Dardanelles, a deux lieues au sud-est de Galipoli, occupe un des fanboures de l'antique Lampsaque. Les ruines de la ville ont été reconnues à *Tchardak*. — (h) On croit que c'est le village de *Konere*. — (i) Le village de *Kara-Bougaz*. — (j) Du grec *Ἰαπωνίς*, lueur. (Voyez note 31).

videntur, donec magis magisque collecti, paniores subinde et una ad postremum flamma ardeant. Ea cum diu clara et incensio similis effulsi, cogit se ac rotundat, et fit iugens globus. Diu is quoque grandis, et terris annexus apparet: deinde paulatim decrescens, et quanto decressit, eo clarior fuzat novissime noctem, et cum die jam sol factus, attollitur.

Extra sinum sunt Rhœtea littora, Rhœteo et Dardania claris urbibus; Ajacis tamen sepulchrum maxime illustria. Ab his lit arcibus mare, nec jam alius terras, sed rursus dividens, angusto Hellespontici freti litras obvium findit, facitque, ut iterum terra, qua fluit, latera sint.

CAP. XIX. — *Bithynia, Paphlagonia, aliarum Ponticæ et Mæoticæ gentes in ora Asiatica.*

Interioribus Bithyni sunt et Mariandyni: in ora Græciæ urbes, Abydos, et Lampsacum, et Parion, et Priapos. Abydos magis quondam amoris commercio insignis est. Lampsacum, Phœacis appellatibus, nomen ex eo traxit, quod

de Phocéens qui, ayant demandé à l'oracle dans quel pays il leur serait le plus avantageux de s'établir, en reçurent l'avis de se fixer dans le premier endroit où un éclair viendrait frapper leur vue. Plus loin notre mer s'élargit encore, et forme la Propontide (a). L'Asie décharge le Granique (b), sur les bords duquel Alexandre et les Perses se mesurèrent pour la première fois dans une bataille mémorable. Plus loin, sur un isthme, s'élève la ville de Cyzique (c), qui doit son nom au roi Cyzicus, que, suivant une tradition que nous admettons, les Minyens, faisant voile pour la Colchide, tuèrent involontairement dans une mêlée (32). Viennent ensuite Placie et Scylace, petites colonies pélasgiques, derrière lesquelles s'élève une montagne que les habitants du pays appellent l'Olympe Mysien (d). Elle donne naissance au Rhyndaque (e), qui se perd un peu plus avant sur la même côte. Dans les environs naissent des serpents énormes, qui ne sont pas seulement remarquables par leur grandeur, mais qui le sont surtout par l'instinct qu'ils ont de chercher un abri contre la chaleur du soleil, dans le lit de la rivière, d'où ils élèvent leur gueule béante et y engloutissent les oiseaux qui passent au-dessus d'eux, quelles que soient la hauteur et la rapidité de leur vol (33). Au delà du Rhyndaque sont Daseylos (f) et Myrlee (g), bâtie par une colonie de Colophoniens; puis deux petits golfes, dont l'un, qui n'a point de nom, baigne la ville de Cios (h), entrepôt très-avantageux de la Phrygie, contrée voisine. L'autre, qu'on appelle Olbianos, comprend d'abord, sur un promontoire,

(a) La mer de Marmara était appelée Propontide par les anciens, parce qu'elle est en avant du Pont-Euxin. — (b) Le *Schutalderch*, qui prend sa source au *Kar-Bağk*, partie du mont *Hia*, et se jette, après un cours d'environ seize lieues, dans la mer de Marmara, en mêlant ses eaux à celles de l'*Onastrud*. — (c) Ses ruines se voient près de la bourgade de *Perrano*. — (d) Appelée par les Turcs *Toman-Dağh*. — (e) Le *Arhoulith*, selon quelques voyageurs. L'*Edrenisus*, selon d'autres. — (f) On croit que c'est un lieu nommé *Donskoto*. — (g) Aujourd'hui *Moudanik*, ville de quinze à vingt mille habitants. — (h) On croit que c'est le village de *Ghentik*.

consulentibus, in quasnam terras potissimum tenderent, responsum erat, ubi primum fulsisset, ibi sedem capesere. Tum rursus fit apertius mare, Propontis. In id Granicus effunditur, qua primum inter Persas et Alexandrum pugna fuit nobilis. Trans annum sedet in cervice peninsule Cyzicum: nomen Cyzicus indidit, quem a Minyis imprudentibus, cum Colchos petere, fœsum acie casumque accepimus: post Placia et Scylace, parvæ Pelasgorum colonie, quibus a tergo imminet mons Olympus, ut incolæ vocant, Mysias. Is flumen Rhyndacum in ea, quæ sequuntur, emittit. Circa angus nascuntur immanes; neque ob magnitudinem modo, sed ob id etiam mirabiles, quod, ubi in alveum ejus æstus solenique fugerunt, emergunt atque hiant, supervolantesque aves, quamvis alte et percipiter ferantur, absorbent. Trans Rhyndacum est Daseylos, et, quam Colophonii collocaverunt, Myrlea. Duo sunt inde modici sinus. Alter sine nomine Cios amplectitur, Phrygiæ haud longe jacentis opportunissimum emporium; alter Olbianos in promontorio fert Neptunî funem, in

un temple de Neptune, et dans son enfoncement la ville d'Astacos (a), colonie megarienne. Ensuite les terres, se rapprochant de nouveau, forment un canal plus étroit que le précédent, puisqu'il n'a que cinq stades de largeur, par lequel les eaux de notre mer entrent dans le Pont-Euxin; il sépare l'Europe de l'Asie; c'est, comme on l'a dit, le Bosphore de Thrace. A l'entrée est une ville, à la sortie est un temple. La ville, appelée Chalcédoine (b), fut bâtie par Archias, chef d'une colonie de Megariens. Le temple, consacré à Jupiter, fut fondé par Jason (c).

Ici s'ouvre la grande mer Pontique, dont les côtes sont d'abord longues et droites, si ce n'est aux endroits où, formant quelques promontoires, elles sont pliées et contournées; à gauche et à droite, les rivages s'éloignent insensiblement jusqu'à ce qu'ils fassent des deux côtés des angles aigus, dont les contours prennent la forme d'un arc scythé extrêmement courbé. Elle est orageuse et d'une navigation très-difficile; des brouillards épais s'élèvent sur sa surface; les anérages y sont rares; ses côtes sont sans vase ni sable; elle avoisine les contrées d'où partent les aquilons, et l'eau n'y étant pas profonde, ses vagues sont partout courtes et rapides. Elle fut d'abord appelée Pont-Aven (d), à cause de l'extrême férocité des peuples situés sur ses bords; et ensuite Pont-Euxin (e), lorsque les mœurs sauvages de ces peuples se furent un peu adoucies par leur commerce avec les autres nations.

On voit d'abord sur cette mer une ville habitée

(a) Le village de *Kosiké*. — (b) Le village de *Kodi-Kouu* (ville du Kadi), situé sur le bord de la mer de Marmara, près de l'entrée du canal de Constantinople, à trois quarts de lieue de Scutarli. Il est grand: on y voit de beaux jardins, et un font qu'on aperçoit de fort loin; mais ce qu'il offre de plus intéressant, c'est une ancienne église grecque, la même que celle où se tint le fameux concile de Chalcédoine. — (c) On croit que ce temple s'élevait près de l'endroit où l'on voit le château d'*Asie*, qui avec celui d'Europe, situé vis-à-vis, dévalent le Bosphore. Ce château, comme tous les forts turcs, fréquemment badigeonnés, éblouit par sa blancheur. — (d) Du grec ἄστυς (hospitaller). — (e) Du grec εὐξείνως (hospitaller).

gremio Astacœ, a Megarensibus conditam. Deinde proprietas terræ iterum jacent, exiturique in Pontum pelagi canalî angustior Europam ab Asia staliis quinque determinat, Thracius, ut dictum est, Bosphorus. Ipsis in faucibus oppidum, in eorum templum est: oppidi nomen Chalcædon, auctor Archias, Megarensium princeps; templi nomen Jupiter, conditor Jaso.

Hic jam sese ingens Pontus aperit; nisi qua promontoria sunt, hinc atque illuc longo rectoque limite extensus, sinuatum cætera, sed quia contra minis, quam ad levam et dextram abscedit, mollibusque fastigiis, donec angustos intrinsecus angulos faciat, inllectitur, ad formam Scythici arcus maxime incurvus: brevis, atrox, nebulosus, variis stationibus, non molli neque arenoso circumdatus litore, vicinis aquilonibus, et, quia non profundus est, fluctuosus atque fervens: olim ex colentium sævo admodum ingenio Avenus, post commercio aliarum gentium mollitis aliquantulum moribus, dictus Euxinus.

In eo primum Mariandyni urbem habitant, ab Argito,

par les Mariandyniens, et fondée, dit-on, par l'Hercule Argien. Ce qui confirme cette opinion, c'est qu'elle se nomme Héraclée (a). Tout près est la caverne d'Achérose, qui communique, dit-on, avec les enfers, et par ou Cerbière en fut arrachée. Ensuite est la ville de Tios (b), fondée autrefois par des Milésiens et appartenant aujourd'hui à la Paphlagonie, dont à peu près le milieu des côtes est indiqué par le cap Carambis (c). En dedans sont le fleuve Parthenius (d), les villes de Sésane (e), de Cromne et de Cytoros (f), bâtie par Cytisorus, fils de Phryxus. Au delà sont Cinolis (g), Anticinolis, et Armene ou finit la Paphlagonie. Plus près, les Chalybes possèdent les importantes cites d'Amise (h) et du Sinope (i), patrie de Diogène le Cynique, les fleuves d'Halys (j) et de Thermodon (k). Le premier baigne les murs de Lycasto (l); l'autre arrose une vaste plaine ou fut la ville de Thémiscyre (m), et qu'on appelle le champ des Amazones, parce qu'elles y plantèrent autrefois leurs tentes. Aux Chalybes succèdent les Tibareniens, pour qui rire et jouer est le souverain bonheur. Au delà du cap Carambis, les Mosyniens logent dans des tours de bois, se couvrent le corps d'une sorte de tannage, mangent en public, et couchent pêle-mêle hors de leurs habitations. Ils élisent leurs rois, les enchaînent et les font garder très-étroitement; et pour la moindre faute qu'ils commettent dans leur administration, ils les privent de nourriture pendant tout un jour. Ils sont, au reste, durs,

(a) Aujourd'hui *Frehli*, ville de cinq mille âmes, où l'on voit encore quelques débris d'antiques monuments. — (b) Le village de *Bartan*. — (c) Le cap *Keremeh*. — (d) On croit que c'est le *Cheredsou*. — (e) Depuis *Anastrah*, aujourd'hui *Anastrah ou Anassrah*, où l'on voit encore des restes d'antiquité. — (f) Aujourd'hui *Kydros ou Chydros*, village entouré de forêts, et dont le port exporte beaucoup de bois pour Constantinople. — (g) Le village de *Kuadi*. — (h) *Samsoun*, petite ville de deux ou trois mille âmes, dans une position charmante, au milieu de jardins et de bosquets d'oliviers. — (i) Elle porte encore le même nom. Elle est importante par son port, où l'on construit des corvettes de guerre, et par sa population d'environ dix mille âmes. — (j) Le *Kizil-Ermak* (Fleuve Rouge), dont le cours est d'environ 220 lieues. — (k) Le *Therouch*, qui se jette dans la mer Noire après un cours d'environ 45 lieues. — (l) Peut-être *Bafra*. — (m) *Thermeh*.

ut ferunt, Hercule datam. Hærcula vocitatur : id fama fidem adjicit. Juxta specus est Acherusia, ad Maues, ut aiunt, pervius, atque inde extractum Cerberum existimant. Tm Tios oppidum, Miesiorum quondam colonia, sed jam soli gentisque Paphlagonum : quorum in littoribus pene mediis promontorium est Carambis; citra Parthenius amnis, urbesque Sesamus et Cromnis, et a Cytisoro, Phryxi filio, posita Cytoros; tm Cinolis, Anticinolis, et, que Paphlagoniam limit, Armene. Chalybes proximi clarissimas habent Anison et Sinopen, Cynici Diogenis patriam; amnes Halyn et Thermodonta. Secundum Halyn urbs est Lycasto; ad Thermodonta campus. In eo fuit Themiscyrum oppidum : nec et Amazonum castra; ideo Amazonum vocant. Tibareni Chalybas attingunt, quibus in Jusu risoque summum bonum est. Ultra (Carambin) Mosyni lures ligneas subeunt, nolis corpus omne persignant, propatulo vescentur, promiscue concumbunt et palam : reges suffragio deligunt, vniculosis et arcissima custodia tenent, atque, ubi culpam prave

barbares et très-inhumains envers les étrangers. Leurs voisins, les Macrocéphales, les Beebériens, les Buzériens, sont moins feroees, quoiqu'avec des mœurs grossières. Ici les villes sont rares : Cerasonte (a) et Trapezonte (b) sont les plus remarquables.

La se termine cette longue suite de rivages qui partant du Bosphore, et qui commençant à se courber en cet endroit, s'élèvent ainsi jusqu'au fond d'un golfe que forme la côte opposée, en resserrant le Pont-Euxin dans un angle très-étroit. Ici sont les Colchidiens; ici le Phase (c) a son embouchure; ici se voit une ville du même nom (d), bâtie par le Milésien Thémistagoras, un temple de Phryxus, et un bois sacré que l'ancien poème de la Toison d'or a rendu célèbre. C'est d'ici que s'étendent ces longues chaînes de hautes montagnes qui vont se joindre aux monts Riphees, et qui, s'avancent d'un côté vers le Pont-Euxin, le Meotide et le Tanais, de l'autre vers la mer Caspienne, sont connues sous la denomination générale de monts Cérauniens. On les appelle encore çà et là les monts Tauriques, Mosehiques, Amazoniques, Caspiens, Coraxiques, Caucasiens; de sorte que leur nom varie comme celui des nations dont elles traversent le territoire. Sur le premier enfoncement qu'on rencontre dans cette enceinte de rivages, est une ville dont on attribue la fondation à des marchands grecs qui, après avoir été battus par une tempête violente, et ne sachant dans quel pays elle les avait jetés, entendant la voix d'un eygne, et pour cette raison appelèrent *Cygeus* cette nouvelle cité. Le reste

(a) Le *Cerasus* des anciens, d'où Lucullus apporta à Rome les premiers plants de l'arbre qui, en latin, porte le nom de ce He village, le *cerisier*, est le *Keresou* des Tares. Ses sept cents maisons ont encore pour enceinte la muraille de l'antique cite. — (b) *Trebzonde*, en turc *Tarabozan*, ville importante de l'Arménie; elle a quinze mille habitants. — (c) Le *Phasis* des anciens, d'où nous est venu le fusan (*phasianus*), bel oiseau qui en conserve le nom, est le fleuve de *Rioni*, qui, dans son cours d'environ cinquante lieues, se jure la Mer Noire de la Turquie. — (d) L'antique ville de *Phasis* est aujourd'hui *Pots*, que les Tares nomment *Foti*.

quid imperantio merere, inedia diei lotius afficunt : caeterum asperi, inculti, pernioxii appulsis. Dein nimis feri (verum et hi inconditionis moribus) Macrocephali, Beecheri, Buzeri : raræ urbes; Cerasus et Trapezus maxime illustres.

Inde is locus est, ubi finem ductus a Bosphoro tractus accipit; atque inde se in sinu adversi littoris flexus attollens angustissimum Ponti facit angulum. Hic sunt Colchidi; hic Phasis erumpit; hic eodem nomine, quo amnis est, a Thémistagora Milesio deductum oppidum; hic Phryxi templum, et locus, fabula vetere pellis aurea nobilis. Hinc orti montes longo se junc, et donec Ripheis conjungantur, exporrigunt : qui altera parte in Euxinum et Meotida et Tanaim, altera in Caspiam pelagus obversi, Ceraunii dicuntur : idem alibi Taurici, Mosehici, Amazonici, Caspii, Coraxici, Caucasi; ut aliis aliisve appositi gentibus, ita aliis aliisque dicti nominibus. At in primo fluvio jam curvi littoris oppidum est, quod Græci mercatores consilioise, et (quia, cum cæca tempestate ageren-

de la côte est habitée par des peuples grossiers et barbares, tels que les Melanchénes, les Serres, les Siraces, les Coraxiens, les Phthiropagiens, les Hénoïques, les Achéens, les Cercéticiens, et les Sindoniens sur les confins du Méotide. Dioscoriade (a), limitrophe du pays des Hénoïques, fut bâtie par les deux frères Castor et Pollux, qui accompagnèrent Jason sur le Pont-Euxin. Sindos (b), cite des Sindoniens, fut bâtie par les habitants du pays. Immédiatement après, une contrée, d'une largeur médiocre, remonte obliquement vers le Bosphore, entre le Pont et le Méotide. Là deux cours d'eau, dont l'un se jette dans un lac, et l'autre dans la mer (34), renferment Corocondama (c) dans une presque île. Quatre villes sont placées sur ces bords, Hermonasse, Cépæ, Phanagorie (d) et Cimmerium, à l'embouchure même du détroit, d'où l'on entre dans un lac d'une grande étendue dans tous les sens. Ses côtes, recourbées partout où il baigne les terres, sont droites et unies du côté de la mer, si ce n'est à l'endroit où elles sont interrompues par l'ouverture du Bosphore; de sorte qu'à la grandeur près, ce lac est presque semblable au Pont-Euxin (35).

La côte qui s'étend du Bosphore au Tanais est habitée par les Méoticiens, les Torètes, les Arréchiens, les Phicores et par les Ixamates, qui sont les plus voisins de l'embouchure du fleuve. Chez ces peuples, les femmes partagent tous les travaux des hommes, de sorte qu'elles ne sont même pas dispensées de faire la guerre. Les hommes combattent à pied et avec la fleche; y les fem-

(a) *Iskouria*, misérable ville maritime de la grande Abasie, dans la province russe du Caucase, sur la côte orientale de la mer Noire.
 — (b) Sa position correspond à *Ανερα* plintol qu'a *Soudjouk Kalchs*.
 — (c) Aujourd'hui la petite ville de *Taman*, selon d'Anville.
 — (d) Elle occupait l'emplacement de la forteresse que les Russes nomment *Phanagoria*.

tur, ignaris quæ terra esset, cygni vox notam dederat) Cynnem appellasse dicuntur. Reliqua ejus fœre inculteque gentes, vasto mari assidentibus, tenent, Melanchileni, Serri, Siraces, Colici, Coraxi, Phthiropagi, Hénoïchi, Aclaci, Cercetici, et jam in confinio Meotidis Sindones. In Hénoïchorum finibus Dioscorias, a Castore et Polluce, Pontum cum Jasone ingressis; Sindos in Sindonum, ab ipsis terrarum cultoribus condita est. Obliqua tunc regio, et in latum modice patens, inter Pontum paludineque ad Bosphorum excurrit: quam duobus alveis in lacum et in mare profundi Corocondamæ peninsulam reddidit. Quatuor urbes ibi sunt, Hermonassa, Cépæ, Phanagoria, et in ipso ore, Cimmerium. Hæc ingressos lacus accipit, longe lateque diffusus: qua terras tangit, incurvo circumadans littore; qua mari propior est (nisi ubi aperitur), aequali marine oblectus; citra magnitudinem, prope Ponto similis.

Oram quæ a Bosphoro ad Tanaim usque deflectitur, Meotici incolunt, Torætæ, Arréchi, Phicores, et ostio fluminis proximi Ixamatæ. Apud eos easdem artes femine, quas viri, exercent, adeo ut ne militia quidem vacent. Viri pelibus merent, sagittisque denugnant: illic equestre

mes combattent à cheval, et n'ont d'autres armes que certains filets, au moyen desquels elles enveloppent leurs ennemis, et les font périr en les tirant après elle. Lorsqu'elles sont nubiles, l'âge n'est pour rien dans l'époque de leur mariage; tant qu'elles n'ont pas tué un ennemi, elles restent filles.

Le Tanais descend du mont Riphée (36), et coule avec une telle rapidité, que lorsque le grand froid congèle les fleuves voisins, le Méotide, le Bosphore, et même quelques parties du Pont-Euxin, ses eaux seules, également insensibles à l'influence de la chaleur et des frimas, n'éprouvent aucune variation dans l'impétuosité de leur cours. Les rives de ce fleuve, ainsi que les contrées qui les avoisinent, sont habitées par les Sauromates, qui, bien que ne formant qu'une même nation, sont partagés en divers peuples et connus sous différents noms. Les premiers qu'on rencontre sont les Méotidiens, *γυναικοκρατούμενοι* (c'est-à-dire soumis aux femmes); c'est l'empire des Amazones; ils occupent des steppes incultes, mais abondantes en pâturages. Les Budins habitent Gélonon, ville construite en bois. Près de ceux-ci les Thyssagètes et les Iyrces se tiennent dans de vastes forêts, et se nourrissent de leur chasse. Plus avant, une contrée déserte et couverte de rochers s'étend jusqu'au pays des Arymphéens. Ceux-ci ont des mœurs très-douces: les bois leur servent de retraites, et les fruits sauvages de nourriture; les hommes et les femmes vont nu-tête (37). On les regarde comme sacrés, et ils sont tellement respectés des nations barbares qui les environnent, que ceux qui vont se réfugier chez eux y trouvent un asile inviolable. Plus loin s'élève le mont Riphée, et au delà de ce groupe de montagnes s'étendent les rivages que baigne l'Océan.

prælium incunt, nec ferro dimicant, sed, quos laqueis interceptere, trahendo conficiunt. Nubunt famæ: verum ut nubiles habeantur, non in ætate modus est; nisi quæ hostem intererent, virgines manent.

Ipse Tanais, ex Rhipæo monte dejectus, adeo præceps ruit, ut cum vicina flumina, tum Meotidis et Bosphorus, tum Ponti aliqua, brumali rigore durentur, solus æstus hienemque juxta frens, idem semper et sui similis incitatusque decurrat. Ripas ejus Sauromatæ et tipis hærentia possident: una gens, aliquot populi, et aliquot nomina. Primi Meotidæ, *γυναικοκρατούμενοι*, regna Amazonum, fecundus pabulo, at alia sterile nudosque campos tenent. Budini Gélonon, urbem ligneam, habitant. Juxta Thyssagætæ Iyrcæque vastas silvas occupant, alunturque venando. Tunc continuis rupibus late aspera et deserta regio ad Arymphæos usque permittitur. His justissimi mores; memora pro donibus; alimenta bæcæ; et feminis et maribus nuda sunt capita. Sacri itaque habentur; adeoque ipsos neco de tem feris gentibus violat, ut alius quoque ad eos confugiæ pro asylo sit. Ultra surgit mons Rhipæus, ultraque eum jacet ora, quæ spectat Oceanum.

LIVRE II.

CHAP. I. — *La Scythie d'Europe.*

J'ai terminé la description de l'Asie en suivant les bords de notre mer jusqu'au Tanais. Si, après avoir remonté ce fleuve, on retourne sur ses pas vers le Meotide, l'Europe, qui d'abord était à la gauche du navigateur, se trouve alors à sa droite. Dans le voisinage des monts Riplicés (car ceux-ci appartiennent à l'Europe), la neige qui tombe sans interruption empêche de voir à une certaine distance, et rend les communications impossibles. Plus loin est un pays dont le sol est fertile; mais il est inhabitable, parce que les gryphons, espèce d'animaux cruels et avarés, qui n'aiment rien tant que l'or qu'ils arrachent des entrailles de la terre, et qui gardent ce métal avec un soin extraordinaire, en rendent les approches très-dangereuses. Les premiers peuples qu'on rencontre dans ces nouveaux climats sont les Scythes, et parmi ceux-ci les Arimaspes, que l'on prétend n'avoir qu'un œil (38). Au delà sont les Essedons, jusqu'au Meotide. Le contour de ce lac, ou se jette le Buces (a), est habité par les Agathyrses et les Sauromates, peuples qui vivent dans des chars, et qui reçoivent par cette raison le surnom d'Hamaxobiens (b). Ensuite une contrée de forme irrégulière s'avance vers le Bosphore, entre le Pont et le Meotide (c). Les Sataches occupent les terres qui s'inclinent vers ce marais. Les villes Cimmériennes, situées sur le Bosphore, sont Myrmécion (d), Panticapée (e),

Théodosie (a), Hermise (b); toute la partie qui borde le Pont-Euxin appartient aux Taures (39). Ces derniers ont sur leur côté un golfe d'un mouillage sûr, qui est appelé avec raison Καλλός λιμήν *Bon port* (c). Il s'étend entre deux promontoires, dont l'un, connu sous le nom de Κριού μέτωπον (*Front du Belier*) (d), ressemble et fait face au Carambis, dont nous avons parlé, sur la côte opposée de l'Asie. L'autre, nommé Parthenion (e), est au voisinage de Cherrone (f). Cette ville, fondée par Diane, si cela est croyable, est surtout remarquable par une grotte appelée Nymphée, taillée dans sa citadelle, et consacrée à la déesse et à ses nymphes (g). Ensuite la mer entaille la côte (h), puis elle suit les rivages qui s'enfoncent jusqu'à ce qu'elle soit éloignée de cinq milles du Meotide, de sorte qu'elle fait une presqu'île du pays des Sataches et des Taures. L'isthme qui sépare le lac d'avec le golfe est connu sous la dénomination de Taphre (i). Le golfe lui-même se nomme Carcinite (j). Dans son enfoncement est la ville de Carcine, pres de laquelle le Gerchos et l'Hypacaris ont une seule et même embouchure, bien que leurs sources soient séparées et qu'ils viennent de pays différents; car le premier coule entre la région des Basilides et celle des Nomades, tandis que le second traverse le territoire de ces

(a) Théodosie a conservé son nom, bien qu'elle porte plus fréquemment celui de *Koffa*. Mais notre géographe se trompe en la plaçant sur le Bosphore; elle est sur la mer Noire. — (b) Nous n'avons point retrouvé en Grèce les traces de cette ville, qui Méla place aussi sur le Bosphore. — (c) C'est le port de *Bala-Kavaa*, dont l'entree est si étroite que deux navires ne pourraient pas y passer de front. Son nom lui vient de celui de *Belia Chavaa* (bonne cite), que lui donnaient au moyen âge les Génois, qui y construisirent une forteresse dont il existe de belles ruines. — (d) Le cap *Ada*, pointe la plus méridionale de la Kinnee. — (e) Le cap *Phaléon* ou *Monaster*, sur lequel se trouve le monastère de Saint-George. — (f) Cette ville est la même que l'antique *Chersoneus*, fondée par les Grecs d'*Hisraclia* colonie des Mégariens. La ville et le port de *Scastopol* occupent une partie de son emplacement. — (g) L'autour désigne ici le temple dont l'aplatirne fut profane, et qui existait dans le voisinage du monastère de Saint-George. — (h) C'est le large golfe de *Kalamita*, au nord du cap *Chersones*. — (i) C'est l'*Isthme de Perkop*. — (j) On l'appelle aujourd'hui *golfe Kirkinite*.

LIBER II.

CAP. I. — *Scythia Europaea.*

Asie in Nostrum mare Tanainique vergentis, quem dixi, finis ac situs est. At per eundem animum in Meotida remeantibus, ad dextram Europae est, modo sinistro latere innavigantium apposita. Riphaeis montibus proxima, et hae enim pertinent, eadentes assidue nives adeo invia efficiunt, ut ultra ne visum quidem incidendum admittant. Deinde est regio ditis admodum soli, inhabitabilis tamen: quia Gryphi, saevum et pertinax ferarum genus, aurum terra penitus egestum mire amant mireque custodiunt, et sunt infesti attingentibus. Humanum prima sunt Scythae, Scythiarumque, quis singuli oculi esse dicuntur, Arimaspa: Ab eis Essedones usque ad Meotida. Hujus flexum Buces annis secat: Agathyrsi et Sauromatiae ambulant: quia prosedibus planstra habent, dicti Hamaxobiae.

Obliqua tum ad Bosphorum plaga excurrens, Pontis ac Meotide includitur. In paludem vergentia Satachae tenent: in Bosphorum Cimmerica oppida, Mymercion, Panticapaeum, Theodosia, Hermisium: in Euxinum mare, Taurici. Super eos sinus portuosus, et ideo Καλλός λιμήν appellatus, promontionis duobus includitur. Alterum Κριού μέτωπον vocant, Carambio, quod in Asia diximus, par et adversum: Parthenion alterum. Oppidum adjacet Cherrone, a Diana (si crediderit) conditum, et Nymphaeo specu, quod in aere ejus Nymphis sacratum est, maxime illustre. Subit tum ripam mare, et donec quinque millium spatio absit a Meotide, refingentia usque subsequens littora, quoad Satachae et Taurici tenent, peninsula reddit. Quod inter paludem et sinum est, Taphra nominatur. Sinus Carcinitae. In eo urbs est Carcine: quam duo flumina, Gerchos et Hypacaris, uno ostio effluentia attingunt; verum diversis fontibus, et aliunde delapsa. Nam Gerchos inter Basilidas et Nomadas, Hypacaris per nomadas

derniers peuples (a). Au delà sont des forêts très-étendues, et le fleuve de Panticapes (b), formant la limite commune des Nomades et des Géorgiens. Vient ensuite une langue de terre qui s'avance au loin dans la mer, et qui, d'abord très-étroite près du rivage, s'élargit pour se rétrécir encore peu à peu, et se terminer en pointe, de manière qu'elle présente la forme d'une épée (c). Achille, étant entré dans le Pont-Euxin avec une flotte destinée à faire la guerre, célébra dans cet endroit le succès de son expédition par des jeux et des exercices militaires; et l'on rapporte même que ce héros, après avoir déposé ses armes, s'exerça avec ses compagnons : ce qui a fait appeler cette péninsule *δρόμος Ἀχιλλέως* (course d'Achille) (40).

Non loin de là, le Borysthène, le plus beau des fleuves de la Scythie, traverse le territoire d'un peuple qui portea son nom. Son eau, toujours limpide, tandis que celle des fleuves voisins est trouble, coule aussi plus tranquillement, et est très-agréable à boire. Il arrose des prairies excellentes, et nourrit de gros poissons sans arêtes, dont le goût est délicieux. Il vient de loin, et l'on ignore ou est sa source; cependant on lui connaît un long cours de quarante journées, dans toute l'étendue duquel il est navigable jusqu'à la mer, ou il se jette près des villes grecques de Borysthénide (d) et d'Olbie (e). L'Hypanis (f) est la limite des Callipides. Il provient d'un grand lac que les habitants du pays nomment sa mère, et reste pendant très-longtemps ce qu'il est a sa

(a) Il n'existe aucune trace de la ville de Carène; mais elle devait être située à l'extrémité du golfe Carénite, au fond d'une baie dans laquelle se jette le *Tcheteritzk*, qui est bien le *Gerribus*, car il se compose de deux rivières, dont l'une prend sa source au sud et l'autre à l'est. — (b) Selon Herodote, le *Panticapes* se jetait dans le Borysthène; c'est donc la *Konskain*, affluent du Dnieper. — (c) C'est la *Fleuve de Djuratchek*. — (d) Probablement la forteresse de *Kambour*. — (e) *Otchakof*, petite ville d'un millier d'habitants, défendue par un petit fort. On trouve dans ses environs des débris d'antiquités, et des médailles grecques qui portent le nom d'*Olbia*. — (f) Le *Borou* plutôt le *Borg*, pour le distinguer de la rivière qui sépare la Russie de la Pologne.

evolvitur. Silvæ deinde sunt, quas maximas hinc terra tenent, et Panticapes, qui Nomadas Georgisque determinat. Terra tum longe distenta excedens, tenui radice littori adheritur: post spatiosa modice, paulatim se ipsa fastigat, et quasi in nucronem longa colligens lateta, facie positi ensis allecta est. Achilles infesta classe mare Ponticum ingressus, ibi ludio certamine celebrasse victoriam, et, cum ab armis quies erat, se ac suos cursu exercitavisse memoratur. Ileo dicta est *δρόμος Ἀχιλλέως*.
Tum Borysthenes gentem sui nominis alunt, inter Scythiæ annes amoenissimis: turbidis aliis, liquissimus deluit, placidior, quam cæteri, potaque pulcherrimus. Alit beatissima palula, magnosque pisces, quibus et optimum sapor et nulla ossa sunt. Longe venit, ignotisque ortus et fontibus quadraginta diem iter alveo stringit: tantoque spatio navigabilis, secundum Borysthenida et Olbian, Græca oppida, egreditur. Callipidas Hypanis includit. Ex grandi palude oritur, quam Matrem ejus accole appellat: et diu, qualis natus est, deluit. Tandem

naisancee; mais ensuite, à peu de distance de la mer, il reçoit une petite source qu'on appelle Exampée, dont les eaux sont si amères (41) que leur mélange suffit pour échanger tout à coup la nature de cette rivière, qui désormais est amère à son tour. L'Axiaees (a), très-voisin de l'Hypanis, sépare les Callipides des Axiaques, qui plus loin sont eux-mêmes séparés des Istriens par le Tyrras (b), qui naît chez les Neuriens, et qui baigne à son embouchure une ville du même nom (c). Quant au fleuve qui sert de limite entre la Scythie et les contrées suivantes, il commence dans la Germanie, ou ses sources sont très-connues, et ou son nom est tout différent de celui qu'il porte à son embouchure : car, après avoir traversé des régions immenses sous le nom de Danube, il prend ensuite celui d'Ister, et se grossit encore, quoique déjà considérable, du tribut de quelques rivières, de sorte qu'il est le plus grand de tous les fleuves qui se jettent dans notre mer, après le Nil; encore a-t-il un même nombre de bouches, dont trois sont petites, et les quatre autres navigables (d).

Les peuples de ces contrées diffèrent de caractère et de mœurs à la fois. Nation gaie, les Essedons célèbrent, par des réunions joyeuses de famille, les funérailles de leurs parents. Ils dévorent dans un festin leurs corps coupés en morceaux, mêles aux entrailles des victimes; quant aux têtes, après les avoir habilement nettoyées, ils les montent en or, et s'en servent comme de coupes. Tels sont chez eux les derniers devoirs de la piété filiale. Les Agathyrses s'impriment sur le visage et sur les membres des dessins ineffaçables.

(a) Probablement le *Teligout*, qui se jette dans un ancien golfe devenu un lac appelé *Limus de Teligout*, qui communique à la mer par un petit canal. — (b) Le *Dniester*, fleuve qui prend sa source dans les monts Karpathes, et se jette dans la mer Noire après un cours de cent soixante lieues. — (c) On croit que c'est l'ancien château de *Palunko*. — (d) Le Danube forme un delta de plus de vingt lieues de largeur, et se jette dans la mer Noire par quatre embouchures que les Turcs et les Russes nomment *Bongha*.

non longe amari, ex parvofonte, cui Exampeo cognomen est, alveo amaras aquas accipit, ut ipse quoque jam sui dissimilis et non dulcis hinc deluatur. Axiaees proximus intra Callipidas Axiaæque descendit. Ios ab Istriis Tyra separat, surgit in Neuris: qua exit, sui nominis oppidum attingit. At ille qui Scythiæ propulus a sequentibus dirimit, apertis in Germania fontibus, alio, quam desinit, nomine exoritur. Nam per immensa magnarum gentium diu Danubius est: deinde aliter eum appellantis accolis, fit Ister, acceptissioe aliquot annibus, ingens jam, et corum, qui in Nostrum mare decidunt, tantum Nilo minor, totidem, quot ille ostiis, sed tribus tenuibus, reliquis navigabilibus, effluit.

Ingenua cultusque gentium differunt. Essedones funera parentum leti et victimis ac festo coitu familiarium celebrant. Corpora ipsa lanata, et castis pecorum visceribus immixta, epulando consumunt. Capita, ubi fabre expolovere, aut vincula pro poetulis gerunt. Hæc sunt apud eos ipsos pietatis ultima officia. Agathyrsi ora artusque pingunt:

bles, qui, bien qu'ayant la même forme sur tous, sont cependant plus ou moins répétés sur chacun d'eux, suivant le degré de considération dont il jouit. Les Sataches ne connaissent ni l'or ni l'argent, ces deux cruels fléaux du genre humain, et commercent par échange. Pour se garantir des rigueurs d'un climat où règne un hiver perpétuel, ils se tiennent dans des cavernes, ou dans les trous qu'ils se pratiquent sous la terre; une longue casaque les enveloppe de la tête aux pieds, et couvre même leur visage, à l'exception des yeux. Les Taures, principalement fameux par l'arrivée d'Iphigénie et d'Oreste sur leur territoire, ont des mœurs barbares, et la réputation affreuse d'immoler tous les étrangers. Les Basilides, issus du sang d'Hercule et d'Echidna, sont d'un caractère fier; ils ne combattent qu'avec la fleche. Les Nomades, toujours errants, suivent leurs troupeaux dans les pâturages, et restent dans la même station tant que leurs animaux y trouvent une pâture suffisante. Les Géorgiens cultivent la terre. Les Axiaques ne savent pas ce que c'est que le vol; aussi ne veillent-ils pas plus à ce qui leur appartient qu'ils ne recherchent le bien des autres.

Les contrées intérieures de la Scythie sont encore plus sauvages, et les mœurs de leurs habitants plus barbares. Ceux-ci, avides de guerre et de carnage, sont dans l'habitude, en combattant, de sucer le sang qui coule des blessures du premier ennemi qu'ils ont mis à mort. Le plus grand honneur chez eux est d'en avoir tué un plus grand nombre, comme le plus insigne de tous les opprobres est de n'en avoir tué aucun. Il n'est pas jusqu'à leurs traités qui ne soient scellés par le sang. Les contractants s'en tirent de part et d'au-

tre, le mêlent ensuite et en boivent tour à tour, regardant cette formalité comme le gage le plus certain de la durée et de la sincérité de leurs conventions. Dans les repas, chaque convive se plaît à dire et à répéter à combien d'ennemis il a fait mordre la poussière: et quiconque peut en compter davantage, est admis à boire deux coupes, ce qui est, dans leurs divertissements, le privilège le plus honorable. Ils se font des vases avec les crânes de leurs ennemis, comme les Essédons avec ceux de leurs parents. Chez les Anthropophages, les festins se composent de chair humaine. Les Gelons couvrent leurs chevaux avec la peau de leurs ennemis, et se coiffent avec celle de leurs têtes. Les Mélanchiens portent des vêtements noirs: de là vient leur nom (*a*). Chez les Neures, tout individu peut, s'il le veut, à une époque déterminée pour chacun, se métamorphoser en loup, et reprendre ensuite sa première forme.

Tous les peuples scythes adorent le dieu Mars; ils lui consacrent des cimetières et des baudriers comme étant ses simulaeres, et lui sacrifient des victimes humaines. Les terres qu'ils occupent sont immenses, et présentent partout d'abondants pâturages, parce que la plupart des fleuves sortent de leur lit. Mais dans certains endroits elles sont tellement stériles, qu'à défaut de bois les habitants brûlent des ossements (42).

CHAP. II. — La Thrace.

Près de la Scythie se trouve la Thrace, qui, bornée d'un côté par le cours de l'Ister, de l'autre par la mer, s'étend en longueur des rivages du

(a) Du grec *μῆλας* (noir), *γλῶνυκ* (tunique).

ut quique majoribus præstant, ita magis, vel minus: cæterum hæc omnes notis, et sic ut abibi nequeant. Satache, aurî argentique, maximarum pestium, ignari, vice rerum commercia exercent, atque ob sava hyemis admodum assidua, demersis in humum sedibus, specus aut suffossa habitant, totum bracciæ corpus, et, nisi qua vident etiam ora vestiti. Tauri, Iphigenie et Orestis adventu, maxime memorati, immanes sunt moribus, immanemque famam habent, solere pro victimis advenas cedere. Basilidis ab Hercule et Echidna generis principia sunt, mores regii, arma lautum sagitte. Vagi Nomades pecorum pabula sequuntur, atque ut illa durant, ita diu statim sedem agunt. Colunt Georgi exercentque agros. Axiaque, hauri quid sit, ignorant: adeoque nec sua custodiunt, nec aliena contingunt.

Interius habitantium ritus asperior, et incultior regio est. Bella cædesque amant: mosque bellantibus, enorem ejus, quem primum interemerunt, ipsis e vulneribus ebiberit. Ut quisque plures interemerit, ita apud eos habetur eximius: cæterum expertem esse credis, inter opprobria vel maximum. Ne fœdera quidem in-cruenta sunt: sauciant se, qui paciscuntur, eventumque

sanguinem, ubi permiscere, degustant. Id putant mansurae fidei pignus certissimum. Inter epulas, quod quisque interecerit, referre, lætissima et frequentissima mentio: binisque poculis, qui plurimos retulere, peroptant. Is inter jocantes honos præcipuus est. Paucula, ut Essedones parentum, ita inimicissimum capibus expoliant. Apud Anthropophagos ipse etiam epulae visceribus humanis apparantur. Geloni hostium cutibus equos seque velant; illos reliqui corporis, se caput. Melanchlenis atra vestis, et ex ea nomen: Neuris statim singulis tempus est, quo, si velint, in lupos, iterumque in eos, qui fuere, mutantur.

Mars omnium deus: et pro simulacris enses et cinctoria dedicant, hominesque pro victimis ferunt. Terræ late patent, et, ob excellentia ripas suas plerumque flumina, nusquam non ad pabula fertiles: alieni usque eo steriles ad cætera, ut, qui habitant, lignorum egentes, ignes ossibus alant.

CAP. II. — Thracia.

His Thracia proxima est; eaque a Pontici lateris fronte usque in Illyrios penitus immissa, qua latera agit. Istro

Pont-Euxin jusqu'à l'Illyrie. Cette région ne présente ni les agréments d'un beau ciel, ni les ressources d'un bon sol, et si l'on en excepte ses parties maritimes, elle est partout froide et stérile; partout elle rend comme a regret les semences qu'on lui confie. Les arbres fruitiers y sont très-rare. La vigne y est plus commune; mais les raisins n'y parviennent encore a leur maturité qu'autant qu'on a la précaution de les abriter du froid en les recourbant sous les feuilles. Les hommes y sont plus favorisés de la nature, non pas sous le rapport des formes, car on ne voit encore dans ce pays que des physiologies dures et sauvages, mais sous celui d'une population aussi nombreuse qu'elle est barbare.

La Thrace fournit peu de fleuves à notre mer, mais ils sont très-célèbres : tels sont l'Hèbre (a), le Nestos (b) et le Strymon (c). Dans ses parties intérieures s'élèvent l'Hémus (d), le Rhodope (e) et l'Orbelos (f), montagnes célèbres par les fêtes de Bacchus et les orgies des Ménades, instituées par Orphée. De toutes ces montagnes l'Hémus est tellement élevé, que de son sommet on découvre le Pont-Euxin et la mer Adriatique.

Quoique ne formant qu'un même corps de nation, les Thraces se distinguent entre eux et par les noms et par les mœurs. Quelques-uns, tels que les Gètes, sont intrepides et affrontent la mort. Ce mépris de la vie tient à des opinions différentes : les uns pensent que les âmes des morts reprendront une nouvelle existence; les autres, que si elles ne reviennent pas, ce n'est pas qu'elles soient évanouies, mais c'est qu'elles passent à une condition plus heureuse : d'autres, enfin, qu'elles meurent

(a) Le *Myritza*, fleuve de la Bœtie, dont le cours est d'environ quatre-vingts lieues. — (b) Le *Kara-Sou* (Eau noire), rivière d'environ trente-cinq lieues de cours. — (c) Appelé aussi *Kara-Sou*, rivière dont le cours est d'environ quarante-cinq lieues. — (d) Le *Balkan*. — (e) Le *Despoto dagh*. — (f) L'*Egri-sou-dagh*.

pelagoque contingitur. Regio nec celo letata, nec solo; et, nisi qua mari propior est, infecunda, frigida, eorumque, quæ seruntur, maligne admodum patiens, raro usquam pomiferam arborem, vitem frequentius tolerat: sed nec ejus quidem fructus maturat ac mitigat, nisi ubi frigora objectu frontium cultores arare, viros benignius alit; non ad speciem tamen; nam et illis asper atque indecens corporum habitus est; cæterum ad ferociam et numerum, ut nulli unquam sint, maxime ferax.

Paucos annes, qui in pelagus exadunt, verum celeberrimos, Hebrum et Neston, et Strymona emittit. Montes interior attollit, Hæmon, et Rhodopen, et Orbelon, sacris Liberi patris, et certu Mænadum, Orpheo primum initiante, celebratos. E quis Hæmos in tantum altitudinis abit, ut Euxinum et Adriam ex summo vertice ostendat.

Una gens, Thraces, habitant, aliis aliisque præditi et nominibus et moribus. Quidam feri sunt et ad mortem paratissimi, Gète utique. Id varia opinio perficit: alii reditus putant animas obeuntium; alii, etsi non redeant, non extinguunt tamen, sed ad beatiora transire; alii,

en effet, mais que la mort est préférable à la vie. De là vient que dans certains endroits on pleure sur les accouchements et sur le sort des nouveau-nés, tandis qu'au contraire on y célèbre les funérailles comme des fêtes solennelles et sacrées, par des chants et des réjouissances. Les femmes même dans ce pays ont une grande force de caractère. Elles n'ont rien tant à cœur que d'être immolées sur les cadavres de leurs époux et d'être renfermées dans le même tombeau; et comme plusieurs femmes appartiennent à la fois au même homme, elles se disputent vivement la préférence devant ceux qui doivent juger laquelle est la plus digne d'un tel honneur. Cette préférence est toujours le prix de la meilleure conduite. L'épouse qui l'emporte est au comble de la joie, tandis que ses rivales gémissent et s'abandonnent au plus affreux desespoir. Ceux qui veulent apaiser leur douleur porteroient vers le bûcher des présents et des armes, déclarant qu'ils sont prêts à traiter ou à se battre avec le génie du défunt; et si ce delà reste sans réponse, nos jeunes veuves forment de nouveaux nœuds. Les parents, chez les Thraces, ne choisissent point d'époux à leurs filles: ils les vendent à l'enchère, ou les donnent avec une certaine somme à qui veut les épouser. La beauté et les mœurs établissent la différence des marches. On vend celles qui sont belles et vertueuses; on paye ceux qui veulent se charger des autres. Plusieurs de ces peuples ignorent l'usage du vin; mais ils savent y suppléer dans leurs repas, en jetant, sur les feux autour desquels ils se réunissent, certaines semences dont l'odeur forte les enivre et leur inspire de la gaieté.

Sur les côtes (a), Istropolis est près des bords de

(a) *Kara-Kerman* (ville noire), petite ville fortifiée sur la mer Noire, au sud des bouches du Danube.

emori quidem, sed id melius esse, quam vivere. Itaque lugentur apud quosdam puerperia, natiq; deflentur: funera contra festa sunt, et, veluti sacra, cantu lusuq; celebrantur. Ne feminis quidem segnis est animus. Super mortuorum virorum corpora interfici simulq; sepeliri, votum eximium habent: et quia plures simul singulis nuptæ sunt, enjus id sit deus, apud judicatos magno certamine affectant. Moribus datur, estque maxime letum, cum in hoc contenditur, vivere. Morient alia vocibus, et cum acerbissimis planctibus efferunt. At quibus consolari eas animus est, arma opesque ad rogos delerunt; paratiq; ut dictant, cum fato jacentis, si detur in manus, vel parisci, vel decernere, ubi nec pugna nec pecunia locus sit, manent dominas proci. Nupturæ virgines non a parentibus viris traduntur, sed publice aut locaturæ ducende, aut venent. Utrum tal, ex specie et moribus causa est. Probæ formosæque in pretio sunt: cæteras qui habeant, mercede quæmittit. Vini usq; quibusdam ignotus est: epulantibus tamen ubi super ignes, quos circumcumbent, quedam semina ingesta sunt, similis ebrietati hilaritas ex nodore contingit.

l'Ister; ensuite on voit Callatis (a), fondée par une colonie de Miletéens; Tomæ (b), le port de Caria, et le promontoire Tirisistis, au delà duquel est cet autre angle du Pont-Euxin, situé vis-à-vis de celui où se trouve l'embouchure du Phase, et qui lui ressemblerait s'il n'était plus large. Là fut autrefois Bizone, détruite par un tremblement de terre. Là sont aujourd'hui le port de Crunos (c), et les villes de Dionysopolis (d) et d'Odessos (e), Mésembrie (f), Anchialos (g). Dans la partie la plus reculée de la seconde courbure qui termine ce grand golfe se trouve Apollonie (h). La côte qui suit est droite, à une avance près qu'on rencontre vers son milieu, sous le nom de cap Thy-nia (i), et qui fait face à la courbe rentrante que forme la côte opposée. On y voit Halmydessos (j), Phléas (k) et Phinopolis (l).

Ici finit le Pont; on entre ensuite dans le Bosphore, puis dans la Propontide. Sur le Bosphore est la ville de Byzance (m); sur la Propontide sont Sélymbrie (n), Perinthos (o), Bithynis (p), entre lesquelles coulent l'Erginos et l'Athyras (q). Vient ensuite cette partie de la Thraee que gouverna Rhésus; plus loin est Bisauthe (r), colonie samienne; au delà est Cypsele (s), ville autrefois

(a) Probablement la ville russe de *Kibal*, sur la rive gauche de la principale branche du Danube. — (b) *Bodon-stagh*, près du lac Bas-sen forme par un des bras du Danube. C'est une ville fortifiée, de dix à douze mille âmes, on l'on voit cinq mosquées. — (c) Peut-être *Farna*, ville de la Bulgarie avec un port sur la mer Noire. — (d) Peut-être la petite ville d'*Akhtebols*. — (e) *Odessa* passe pour occuper l'emplacement d'Odessos; mais, bien que Catherine II, en fondant une ville au lieu même où s'élevait le vieux château turc d'*Hadjji-Bey*, ait cru relever l'antique Odessos, bâtie en l'honneur d'Ulysse par les Miletéens, il est certain que celle-ci était située plus au sud. — (f) Aujourd'hui *Missiri* en Bulgarie, sur la côte de la mer Noire. — (g) *Acheto* ou *Ahtolou*, bourg de la Bosphore, sur le bord de la mer Noire. — (h) *Szabolcs*. — (i) Le cap *Arctou* ou *Arctou*. — (j) *Mithras*, petite ville à l'embouchure de la rivière du même nom, dans la mer Noire. — (k) Le village de *Phléas*. — (l) Petit endroit nommé *Phinopolis*. — (m) Appelée plus tard *Constantinople*. — (n) *Selybria* ou *Selybria*, petite ville qui s'éleva en amphithéâtre sur le bord de la mer de Maruara. — (o) Cette ville, qui portait aussi le nom d'*Heraclée*, a vu ces eaux se changer en celui d'*Lekli*. — (p) Probablement la petite ville de *Tchourlou* ou *Tchourlou*. — (q) Le *Tchourlou*, qui baigne la ville de ce nom. — (r) Les Grecs la nomment *Rhododajon* ou *Rodato*, et les Turcs *Tekardagh*. On y recueille de très-bon vin. — (s) *Isputa*. C'est un des plus anciens établissements des Turcs en Europe.

In littoribus Istro proxima est Istropolis; deinde a Miletis deducta Callatis, tum Tomæ, et portus Caria, et Tirisistis promontorium: quod præfectos alter Ponti angulus accipit, adversus Phasiacum, et nisi amplior foret, similis. Fuit hic Bizone; motu terre intercidit. Est portus Crunos: urbes, Dionysopolis, Odessos, Mésembrie, Anchialos; et infimo in situ, atque ubi Pontus alterum sui flexum angulo fuit magno, Apollonia. Recta dehinc ora, nisi quod media ferme in promontorium, quod Thy-niam vocant, exit, et incurvis contra se littoribus obtenditur, urbesque sustinet Halmydesson et Phléas, et Phinopolim.

Hactenus Pontus. Deinde est Bosphorus et Propontis: in Bosphoro, Byzantium; in Propontide, Selymbria, Perinthos, Bithynis: amnesque qui intrant, Erginos et Athyras. Tum Rheso regnata quondam pars Thraciæ, et Bisauthe Samiorum, et ingens aliquando Cypsele. Post locus, quem Graei Μυζέων τείχος appellant, et in radice

considérable. Ensuite est un certain endroit appelé en grec Μυζέων τείχος (longue muraille), et enfin Lysimachie (a), à l'entrée d'une grande presqu'île qui s'étend entre l'Hellespont et la mer Égée, et qui, sans avoir nulle part une grande largeur, en a beaucoup moins ici. On appelle Isthme cette partie étroite, et Mastusia (b), la partie la plus large, et le tout Chersonese (c). Cette péninsule est remarquable sous plusieurs rapports. Ici coule le fleuve Égos (d), célèbre par la ruine d'une flotte athénienne; là, tout en face d'Abydos, est Sestos (e), renommée par les amours de Leandre. On montre ici le lieu même où l'armée des Perses osa réunir par des ponts les terres que la mer sépare; entreprise mémorable et hardie, qui lui procura les moyens de passer d'Asie en Grèce à pied et sans faire de navigation. Là sont les cendres de Protésilas, dans un temple consacré à ce héros. Là est le port de Cælos, fameux par un combat naval où la flotte des Spartiates fut détruite par celle des Athéniens. Là est le tombeau d'Hécube, auquel on a donné le vil nom de *Cynossema* (tombeau de la chienne), soit parce que cette princesse fut, dit-on, métamorphosée en chienne, soit à cause de la misérable condition à laquelle elle se trouva réduite. Là sont enfin les villes de Madytos (f) et d'É-lée (g), dont la dernière forme l'extrémité de la côte hellespontique.

On entre aussitôt dans la mer Égée. Cette mer flotte au loin sur une vaste enceinte de rivages, qui de là s'étendent et se courbent insensiblement jusqu'à l'promontoire appelé Sunium (h). En cô-

(a) Peut-être le bourg d'*Avrata* ou *Averaca*. — (b) C'est là que s'éleva le promontoire appelé *Cyno-Cyros*. — (c) La Chersonèse de Thraee est appelée par les Turcs *Gallipoli* ou *Akhter-Ouassi*. — (d) Le *Karavaca-sou*. — (e) Le *Ak-Bitchi-Liman*, petit port dominé par une montagne qui porte les ruines du fort *Zemena*, qui est le premier point défendu dans les Turcs s'emparant en passant d'Asie en Europe vers l'an 1566. — (f) Le village de *Matta*, où l'on voit quelques restes de la ville antique. — (g) Le fort d'Europe appelé *Keluth-bahr*. — (h) Le cap *Colomi*, nom qui lui vient de plusieurs colonnes de marbre blanc, restes du temple de *Minerve Sunade*.

magna peninsulae sedens Lysimachia. Terra sequitur nusquam lata, atque hic arctissima, inter Hellespontum Ægeumque procurrit. Angustias Isthmum; frontem ejus Mastusiam; totam Chersonesum appellant, ob multa memorabilem. Est in ea flumen Ægos, naufragio classis Atticæ insigne. Est et Abydos objacens Sestos, Leandri amore peramabilis. Est et regio in qua Persarum exercitus divisas spatio pelagique terras, ausus pontibus jungere, (mirum atque ingens facinus!) ex Asia in Græciam pedes et non navigata maria transgressus est. Sunt Protésilai ossa conservata delubro. Est et portus Cælos, Atheniensibus et Lacedæmonibus navali acie decernentibus, Laconice classis signatus excidio. Est Cynossema, tumulus Hecubæ, sive ex figura canis, in quam conversa traditur, sive ex fortuna, in qua deciderat, humili nomine accepto. Est Madytos, est Elens, quæ fuit Hellespontum.

Ægeum statim pelagus vaste longum litus impellit, subnotasque terras hinc ad promontorium, quod Su-

toyant ces bords, on rencontre, au delà de ce que nous nommons Mastusia, un golfe qui baigne l'autre côte de la Chersonese, et qui prend la forme d'un vallon au pied des hauteurs qui l'environnent. Il se nomme Mèlas (a), du nom d'un fleuve qui s'y jette (b), et renferme deux villes : Alopéconnèse (c) d'un côté et Cardie (d) de l'autre côté de l'isthme. Plus loin est la superbe ville d'Énos (e), bâtie par Énée fugitif. Les Ciconiens sont placés sur les rives de l'Hèbre (f), au delà duquel est une plaine appelée Dorisicos, ou l'on rapporte que Xerxès, ne pouvant faire le dénombrement de ses troupes, jugea de leur nombre par celui que contenait un certain espace mesuré. On voit ensuite le promontoire Serrium (g) et la ville de Zone (h), pres de laquelle on prétend qu'Orphée attira jusqu'à des forêts par la douce harmonie de ses chants ; puis le fleuve de Nestos (i), et sur ses bords la ville de Maronia (j).

La région située de l'autre côté de ce fleuve subit autrefois le joug de Diomède, qui avait coutume de faire dévorer les étrangers par des chevaux furieux, et qui fut lui-même exposé par Hercule à leur voracité. Cette fable est consacrée dans le pays par une tour appelée la tour de Diomède, et par une ville à laquelle sa sœur Abdere (k) donna son nom ; ville au reste bien moins remarquable par l'origine qu'on lui attribue, que pour avoir donné naissance au physicien Démocrite. Plus loin coule un autre Nestos (l) ; et dans

(a) C'est aujourd'hui le golfe de Saros, qui tire ce nom de plusieurs petites îles appelées Saros. — (b) Ce cours d'eau est le Geri. — (c) Lystraque, un des successeurs d'Alexandre, la détruisit au temps de la fondation de Lystrachia, et depuis ce temps ce n'est plus qu'un village, qui porte aujourd'hui le nom de Karaks. — (d) Le bourg d'Albradj. — (e) Elle porte encore le nom d'Énos. Elle fut un commerce assez considérable. Sa population est de sept à huit mille âmes. — (f) La Mariza, fleuve d'environ quatre-vingts lieues de cours. — (g) Le cap Makri. — (h) Peut-être la petite ville de Makri, appelée aussi Merel. — (i) Le Kara-sou-Mestre, ou simplement Kara-sou. — (j) Le bourg de Maroana. — (k) On croit qu'elle occupait l'emplacement où se trouve aujourd'hui le bourg de Polysto. — (l) Pour les Grecs c'est le Mesto, et pour les Turcs encore un Kara-sou (eau noire).

nium vocatur, magno ambitu mollique circumagit. Eius tractum legentibus, prætervertentes Mastusiam, sinus intrandus est, qui alterum Chersonesi latus albens, iugo facie vallis includitur, et ex fluvio, quem accipit, Melas dicitur, duas urbes amplectitur, Alopeconnesium, et in altero Isthmi litore sitam Cardiam. Eximia est Enos, ab Ænea profugo condita. Circa Hebrum Cicones; trans eundem Dorisicos, ubi Xerxen copias suas, quia numero non poterat, spatium mensum ferunt; deinde promontorium Serrium, et, quo canentem Orpheæ secuta narratur etiam memora, Zone: tum Schemos fluvius, et ripis ejus adjacentes Maronia.

Regio ulterior Diomedem tulit, immanibus equis mandendos solum obiectare advenas, et ipsam ab Hercule obiectum. Turris, quam Diomedes vocat, signum fabulæ remanet: et urbs, quam soror ejus suo nomine nominavit, Abdere; sed ea magis id memorandum habet, quod Democritum physicum tulit, quam quod illa condita est.

la distance qui le sépare du Strymon (a), sont les villes de Philippi (b), d'Apollonie (c) et d'Amphipolis (d). Entre le Strymon et le mont Athos (e), sont la tour de Calaricia, le port appelé Κάπρου λιμὴν (le port du sanglier), les villes d'Acanthos (f) et d'Échymnie (g). Entre ce mont et la presqu'île de Pallene (h), sont les cités de Cléone (i) et d'Olynthé (j). Le Strymon, qui, ainsi que nous l'avons dit, est un fleuve, prend sa source dans des contrées lointaines : son cours, d'abord très-faible, se grossit des eaux de plusieurs affluents, et forme non loin de la mer un lac d'où il sort plus considérable qu'avant d'y entrer. Le mont Athos est si élevé, qu'on croit qu'il dépasse la région de l'air d'où tombent les pluies. Ce qui confirme cette opinion, c'est que la cendre qu'on laisse sur les autels qui sont à sa cime n'est point emportée par les eaux, et reste telle qu'on l'a tassée. Au reste, cette montagne ne forme pas un promontoire comme les autres ; elle avance en totalité son long dos au milieu de la mer. Xerxès, allant porter la guerre en Grèce, la fit percer dans la partie la plus voisine du continent, et pratiqua dans cet endroit un canal navigable. Le pied du mont Athos est occupé par quelques petites colonies pélasgiques. Autrefois sur son sommet était la ville d'Aëroathos, où l'on vivait, dit-on, une fois plus longtemps qu'ailleurs. La presqu'île de Pallène est si grande, qu'elle renferme cinq villes avec leur territoire. Elle s'avance d'un bout à l'autre dans la mer, et commence par une langue de terre assez étroite, sur laquelle est Potidée (k). Plus loin, dans la partie la plus spacieuse, Mende et Scione (l) méritent d'être men-

(a) Le Kara-sou, cours d'eau de quarante-cinq lieues de longueur. — (b) Le village de Philippi. — (c) Probablement le bourg de Luregovri. — (d) Iamboli, célèbre en Turquie par les belles housses qu'on y fabrique. — (e) Cette montagne a conservé son ancien nom ; mais on la nomme aussi Hagion-Oros (la montagne sainte), et par corruption Agionori. — (f) Le bourg d'Erizzo. — (g) On ignore sa position. — (h) Presqu'île de Cassandre. — (i) Le bourg de Kares. — (j) Probablement le bourg de Polero. — (k) Potidée, appelée ensuite Cassandre, n'offre plus que quelques ruines. — (l) Bourg appelé Nouveau Cassandre.

Ultra Nestos fluit; interque eum et Strymona urbes sunt Philippi, Apollonia, Amphipolis, urbs Strymona et Athos, turris Calaricia, et Κάπρου λιμὴν, urbes Acanthos, et Echymnia. Inter Athos et Pallenen, Cleona et Olynthos. Strymon, sicut diximus, annis est, longæque ortus et tenuis, alienis subinde aquis fit amplior, et, ubi non longe a mari lacum fecit, majore, quam venerat, alveo erumpit. Athos mons est adeo altus, ut credatur alius etiam, quam unde imbres cadunt, surgere. Caput opinio fident, quia de aris, quas in vertice sustinet, non albitur cinis, sed, quo relinquuntur aggere, manet. Cæterum non promontorium, ut alii, verum totus et toto longo dorso procedit in pelagus. Qua continenti adhaeret, a Xerxe in Graios tendente perfossus transjugatusque est, et factus freta navigabili pervius. Ima ejus tenent parvæ Pelasgorum colonie. In summo fuit oppidum Aëroathos, in quo, ut ferunt; dimidio longior, quam in aliis terris, ætas habitantium erat. Pallene, soli tam patentis, ut quinquæ urbium sedes sit

tionnées : la première fut fondée par une colonie d'Érétriens ; la seconde, par des Grecs qui retournaient dans leur patrie, après la prise de Troie.

CHAP. III. — La Macédoine, la Grèce, le Péloponnèse, l'Épire et l'Illyrie.

Les peuples de la Macédoine habitent un grand nombre de villes, dont la plus célèbre est Pella (a). Cette cité est redevable de sa splendeur à deux de ses enfants : à Philippe, vainqueur de la Grèce, et à Alexandre, vainqueur de l'Asie. Sur la côte, le golfe Mécybernéen (b) s'enfonce entre le promontoire Derris (c), le promontoire Canastrée (d), et le port appelé Κωζός (silencieux). Ce golfe a sur ses bords Torone (e), Miscelle (f), et Mécyberne qui lui donne son nom. Sane est placée tout près du promontoire Canastrée. Du golfe Mécybernéen, qui n'a qu'une profondeur médiocre, on passe dans un autre appelé Thermaïque (g), dont les deux côtés, s'avancent au loin dans la mer, lui donnent une étendue considérable. Il reçoit les eaux de l'Axius (h), fleuve de Macédoine, et bien loin de là celles du Pénée (i), qui traverse la Thessalie. Avant d'arriver au premier de ces fleuves, on rencontre Thessalonique (j), et, dans la distance qui le sépare du second, Cassandrie (k), Cydne (l), Aloros et Icaris. Entre le Pénée et le promontoire Sépias (m), s'élevaient Gyrtone (n), Mélébée (o), Castanée, toutes les trois également

obscurès, si ce n'est que Mélébée se fait remarquer comme patrie de Philoctète. L'intérieur des terres offre une foule de lieux célèbres ; il n'y en a presque aucun qui ne soit digne de quelque attention. Ici, non loin du rivage, s'élevaient l'Olympe (a), le Pelion (b) et l'Ossa (c), montagnes mémorables par la guerre fabuleuse des géants ; ici est la Piérie (d), mere et séjour des Muses ; là est le mont OËta (e), dont le sol fut nouvellement foulé par l'Hercule grec ; ici est la vallée de Tempé (f), célèbre par la forêt sacrée qui l'ombrage ; et plus loin les sources de Libethra, chantées par les poètes.

La Grèce forme du nord au sud, jusqu'à la mer de Myrtos (g), une avance très-considérable entre la mer Égée à l'orient et la mer Ionienne à l'occident. Cette contrée présente d'abord une large surface, et s'étend à une grande distance, sous la dénomination d'Hellade ; après quoi les deux mers, et surtout la mer Ionienne, s'introduisant de l'un et de l'autre côté dans les terres, viennent la couper pour ainsi dire par moitié, de sorte qu'il ne lui reste plus dans cet endroit que quatre mille pas de largeur. Plus loin elle s'étend de nouveau sur les deux mers, mais plus particulièrement sur la mer Ionienne. Alors, moins large qu'auparavant, quoiqu'elle le soit encore beaucoup, elle s'avance sous la forme d'une grande presqu'île, à laquelle on a donné le nom de Peloponnesse (h), et dont la figure est parfaitement semblable à celle de la feuille du platane, tant a

(a) On voit ses ruines près de Iembé-Vardar. — (b) Le golfe de Cassandre ou d'Agios-Mammas. — (c) Le cap Trapano. — (d) Le cap Pavlouiri ou Canouastro. — (e) Le bourg de Toron. — (f) Peut-être le bourg de Nikiti. — (g) Le golfe de Salonique. — (h) Le Gardar, fleuve d'environ soixante lieues de cours. — (i) Le Salembria ou Salampuro, petit fleuve d'environ quarante lieues. — (j) Cette ville, appelée Therias jusqu'au règne de Cassandre, qui l'agrandit et lui donna le nom de sa femme Thessalonique, sœur d'Alexandre, se nomme aujourd'hui Saloniki ou Scloniki. C'est une des plus belles et des plus importantes villes de la Turquie. On y voit encore quelques ruines antiques. Sa population est de soixante-dix à quatre-vingt mille âmes. — (k) Le bourg de Cotakia. — (l) Le bourg de Kitro ou Kitros. — (m) Le cap Saint-George. — (n) Un croû qui c'est le village de Tachli-Folozati. — (o) Peut-être le bourg de Klaritza.

(a) Appelé aujourd'hui Olympos par les Grecs et Lacha par les Turcs. On le nomme au-sichela. — (b) Le mont Petras ou Zaïra. — (c) Le mont Kassaros. — (d) Petite région qui occupe le versant oriental du mont Olympe. — (e) Le mont OËta, célèbre par le bucher sur lequel Hercule fut aux douleurs que lui causa la robe du centaure Nessos, antin présent de Déjanire forme une petite chaîne, dont une partie se nomme Ainos, et l'autre Kataroltra. — (f) Cette célèbre vallée, qui porte encore le même nom, a environ trente ou quarante mètres de largeur moyenne sur huit à dix kilomètres de longueur. Arrosée par le Salembria, elle est resserrée entre l'Olympe au nord et l'Ossa (Kissova) au sud. — (g) L'espace qui s'étend entre la Merée et les Cyclades. — (h) La Merée, qui reçut ce nom au moyen âge, de l'abondance des mûriers qu'on y cultivait.

atque ager, tota in altum albi, angusta satis, unde incipit. Ibi est Potidea : at ubi laxius patet, Mende Scio-nique referenda; illa ab Eretris, hæc ab Achivis, capto Iliu remeantibus posita.

CAP. III. — Macedonia, Græcia, Peloponnesus, Epirus et Illyricum.

Tum Macedonum populi quot urbes habitant, quarum Pelle est maxime illustris. Alumi efficiunt, Philippus Græcia domitor, Alexander etiam Asia. In littore flexus Micyberneus inter promontoria Derrin et Canastrum, et portum qui Κωζός dicitur : urbes Toronen et Miscellan, atque, unde ipsi nomen est, Micybernam incingit. Canastreo promontorio Sane proxima est Micyberneus autem in medio, qua terra dat gremium, nudice in littora ingreditur. Cæterum longis in altum immisiss lateribus, ingens inde Thermaicus sinus est. In emu Axius per Macedonas, et jam per Thessalos Peneus excurrit. Ante Axium Thessalonice est : inter utrumque Cassandria, Cydna, Aloros,

Icaris. A Peneo ad Sepiada, Gyrtone, Mélébæa, Castanæa, paræ ad famam, nisi quod Philoctetes alumnus Mélébæon illuminao. Terra interiores claris locorum nominibus insignes, pene nihil ignobile ferunt. Hinc non longe est Olympos, Pelion, Ossa, montes Gigantum fabula belloque memorati : hic Musarum parens domusque Pieria : hic novissime calcatum Graio Herculi solium, saltus OËtanæ : hic sacro nenore nobilita Tempe : hic Libethra, carminum fontes.

Objacet tum jam vaste et multum pluminis Græcia, et dum Myrtoum pelagus attingat, a septentrione in meridiem vecta, qua sol oritur, Ægeis ; qua occidit, Ionis fluctibus objacet. Ac proximo spatiosa et Hellas nomine, grandis fronte proreedit : mox mari utroque, et tonio magis, latera ejus intrante, domæ quatuor millia passuum patet, media ferme prope inciditur. Deinde rursum terras hæc se et illic, verum in Ionium mare magis expandentibus, progressisque in altum, non tam lata, quam cooperat, ingens tamen iterum et quasi peninsula extenditur, vocaturque

cause des golfes et des promontoires dont ses bords sont entrecoupés, que parce que la toute-petite langue de terre par laquelle elle commence prend aussitôt, en se développant, une étendue considérable. A partir de la Macédoine, on rencontre d'abord la Thessalie, puis la Magnésie, la Phthiotide, la Doride, la Loeride, la Phocide, la Béotie, l'Attique et la Mégaride. L'Attique est la plus importante de toutes ces provinces. Le Péloponnèse comprend l'Argolide, la Laconie, la Messénie, l'Achaïe, l'Élide et l'Arcadie. Au delà sont l'Étolie, l'Aearnanie et l'Épire, jusqu'à la mer Adriatique. Quant aux localités et aux villes éloignées de la mer, voici les plus remarquables. Dans la Thessalie, Larisse (a) ; on y distinguait autrefois Ioleos ; dans la Magnésie, Autronie ; dans la Phthiotide, Phthie ; dans la Doride, Pindus et Érinee, voisines l'une de l'autre ; dans la Loeride, Cynos et Calliaros ; dans la Phocide, Delphes (b), le mont Parnasse (c), le temple et l'oracle d'Apollon ; dans la Béotie, Thèbes (d) et le mont Cytheron, renommé dans la fable et dans la poésie ; dans l'Attique, Éleusis (e) consacrée à Cères, et Athènes (f), ville trop fameuse pour qu'on doive s'occuper de la rappeler à la mémoire ; dans la Mégaride, Mégare (g), qui lui donne son nom ; dans l'Argolide, Argos (h), Mycènes (i), et le temple de Junon, non moins illustre par son antiquité que par le culte qu'on y rend à la déesse ; dans la Laconie, Thérapné, La-

cédémone (a), Amyclé (b) et le mont Taygète (c) ; dans la Messénie, Messène (d) et Methone (e) ; dans l'Achaïe et l'Élide, ou l'on distinguait autrefois Pise, capitale du royaume d'Œnoémaüs, on remarque maintenant Élis (f) et le temple de Jupiter Olympien, si fameux par ses jeux gymniques, par la sainteté extraordinaire dont il jouit, et par sa statue, ouvrage de Phidias. Dans l'Arcadie, placée au centre du Péloponnèse, on distingue Psophis (g), Tegée, Orchomène ; les monts Pholoé, Cyllène (h), Parthénus (i) et Ménale ; les fleuves d'Erymanthe et de Ladon ; dans l'Étolie, Naupacte (j) ; dans l'Aearnanie, Stratos ; dans l'Épire, un temple consacré à Jupiter Dodoneen, et une source qu'on regarde comme sacrée, parce que, bien qu'elle soit froide et qu'elle éteigne, comme les autres, les flambeaux allumés qu'on y plonge, elle a la propriété d'allumer les flambeaux éteints qu'on lui présente, même d'assez loin (k).

Sur les bords de la mer, on rencontre, depuis le promontoire Sépias (l) jusqu'au golfe Pagaséen (m), Démétrios (n), Halos, Pteleos et Échinon. Le golfe environne la ville de Pagase, et reçoit le fleuve du Sperchius (o) ; et comme il vit les Minyens s'embarquer sur le navire Argo pour aller conquérir la Colchide, il est célèbre à juste titre. De là jusqu'au cap Sunium, on voit les deux grands golfes Maliaque (p) et Opuntien (q), et sur

(a) Appelée par les Grecs *Larissa*, et par les Turcs *Iandecher* ou *Iandecher*. C'est une ville de vingt à vingt-cinq mille âmes. — (b) Le village de *Kartia*. Il occupe une partie de l'antique Delphes, dont on voit encore quelques ruines. — (c) Le mont *Lykonra*. — (d) La petite ville de *Thera* ou *Thera*, qui occupe à peine l'emplacement de l'Acropole de l'antique Thèbes. — (e) Le bourg de *Leusina*. — (f) Capitale du royaume de Grèce depuis le 22 février 1832. — (g) *Megara*, peuple de douze mille âmes avant qu'elle ait été détruite par les Grecs eux-mêmes pendant la dernière guerre, n'en compte plus que deux mille aujourd'hui. — (h) Au fond du golfe de Nauplie. *Argos*, l'antique Argos, présente encore les restes de son théâtre et de son Acropole. Sa population est de deux mille âmes. — (i) Le village de *Karyata* occupe une partie de l'emplacement de Mycènes ; on voit dans ses environs plusieurs ruines antiques, et des débris de constructions pélasgiques, dites Cyclopiques.

(a) Le village de *Polanchori* occupe l'emplacement de *Lacédémone* ; et la ville de *Mestra*, ou *Mestra* aujourd'hui chef-lieu du département de Laroue, et située à une lieue de Palanchori, a été construite en partie avec les débris de Sparte. — (b) Le village de *Selanchori*. Il a plusieurs restes d'antiquités. — (c) Aujourd'hui le *Pentaklion*. — (d) Le village de *Marronati*, on l'on voit encore d'assez belles ruines. — (e) Aujourd'hui *Mudon*, ville mal bâtie, avec un port important par sa rade. — (f) On voit, à peu de distance à l'est de la petite ville de *Gastouri*, les ruines de l'ancienne Élis. — (g) On croit que c'est la petite ville de *Damitza*. — (h) Le mont *Ziria*, haut de 2350 mètres. — (i) Le mont *Partheni*. — (j) Aujourd'hui *Leptaie*, appelée par les Turcs *Anabakht* ou *Enabokhte*. — (k) Le cap *Monastir*, appelé aussi *Vraka Vcrliche*. — (l) Le golfe de *Eloa*. — (m) La petite ville de *Foloon Gato*. — (n) *He'kada*, rivière de vingt-cinq lieues de cours. — (o) Le golfe de *Zeitoun* ou *Zetouni*. — (p) Le *Negrepont*.

Peloponnesos, ob sinus et promontoria, quis, ut fibrils, littora ejus incisiva sunt, simul que tenui tramite in latius effunditur, platani folio similium. A Macedonia prima est Thessalia, deinde Magnesia, Phthiolis, Doris, Loeris, Phoris, Bœotis, Attus, Megaris; sed omnium Attus clarissima. In Peloponneso Argolis, Laconice, Messenia, Achaia, Elis, Arcadia. Ultra Ætolia, Aearnania, Epiros, usque in Halfram. De his atque urbibus, que mare non adfuit, hæc maxime memoranda sunt. In Thessalia Larissa, aliando Ioleos: in Magnesia Autronia; in Phthiotide Phthia; in Doride Pindus (et juxta sita Erineus); in Loeride Cynos et Calliaros; in Phocide Delphi, et mons Parnassos, et Apollinis famam atque oraculum; in Bœotia Thebe, et Cyllænon, fabulis carminibusque celebratus; in Attide Eleusis, Cereri consecrata, et clariores, quam ut indicari egeant, Athene; in Megaride, unde regionis nomen est, Megara; ut in Argolide Argos, et Mycena; et templum Junonis, vetustate et religione percelebre; in Laconide Therapne, Lacedæmon, Amyclæ, mons Tayg-

tus; in Messenia, Messene et Methone; in Achaia atque Elide quondam Pise (Œnoai), Elis etiam nunc, delubrumque Olympi Jovis, certamine gymico et singulari sanctitate, ipso quidem famen simulacro (quod Phidias: opus est) maxime nobile. Arcadiam Peloponnesiaca gentes undique incurrent. In ea sunt urbes Psophis, Tegea, Orchomenus; montes Pholoæ, Cyllenus, Parthenius, Menalus; flumina Erymanthus et Ladon; in Ætolia Naupactos, in Aearnania Stratos, oppida; in Epiro Dodonæi Jovis templum, et fons ideos sacer, quod, cum sit figidus, et immersas faces, sicut caeteri, exstinguat, ubi sine igne potest adinventur, accendit.

At cum littora leguntur, a promontorio Sepiade per Demetrium, et Halon, et Pteleon, et Echinon ad Pagasæum sinum cursus est. Ille urbem Pagasam amplexus, amnem Sperchion accipit; et, quia Minyæ, Colchida petentes, inde Argo navem solvere, memorat. Ab eo ad Sunium tendentibus illa prænaviganda: Maliaeus et Opuntius, grandæssimus, et in his casorum etiam Laconum tropæa, Thermo-

leurs bords les Thermopyles (44), monument éternel de la mort glorieuse des héros lacédémoniens; puis Opoës, Scarpha (a), Cnémides, Alopé, Anthédon, Larymne, et Aulis (b), où se réunit la flotte des Grecs pour aller faire le siège de Troie sous le commandement d'Agamemnon; Marathon (c), lieu témoin de tant d'exploits héroïques, et si fameux, depuis l'action courageuse de Thésée, par la défaite entière de l'armée des Perses; Rhamnonte (d), qui, toute petite qu'elle est, n'en est pas moins célèbre par le temple d'Amphiaraus et par la Némésis de Phidias; Thoricque (e) et Brauronie (f), qui n'existent plus que de nom; enfin on arrive au cap Sunium (g), qui termine la côte orientale de l'Hellade. Cette terre, appartenant à l'Attique, présente son front à la mer, et bientôt le côté; puis elle retourne vers le sud jusqu'à Megare (h). A l'endroit même où elle tourne est le Pirée (i), port des Athéniens. Près de là sont les rochers Scironiens, aujourd'hui réputés infâmes, pour avoir été jadis le redoutable refuge de Sciron (45).

La côte des Mégariens atteint bientôt l'Isthme de la traînée, dont le surnom grec est *Dioleos* (j), et qui, séparant la mer Egée d'avec la mer Ionienne par un petit espace de quatre mille pas, réunit en même temps le Péloponnèse à l'Hellade. Sur cet isthme on voit la ville de Ceuchree (k), un temple de Neptune, célèbre par les jeux appelés Isthmiques, et Corinthe (l), autrefois fameuse par son opulence, plus fameuse depuis par ses désastres, et maintenant colonie romaine. Du

(a) Peut-être *Zeitoun*, appelée aussi *Izou*, ville de quatre mille âmes. — (b) Peut-être le village de *Baba*, vis-à-vis de Ne crepont. — (c) Ce village, célèbre par la victoire que Miltaüs remporta sur les Perses 495 ans avant J. C., a conservé son nom. — (d) Le village de *Tarros-castro*, appelé aussi *Hocars-castro*. — (e) Le village de *Korinteia*. — (f) Le petit village d'*Omorani*. — (g) Le cap *Columni*. — (h) Ce n'est plus qu'un village, qui a conservé son nom antique. — (i) *Porto Leone*. — (j) C'est à-dire *chemin de la traînée*. Ce nom vient de *δίοζ*, à travers, *εὐνοζ*, traînée; parce que, pour éviter de faire le tour du Péloponnèse, on traînait les vaisseaux, sur un chemin destiné à cet usage, à travers l'isthme de l'isthme, de l'un à l'autre port, soit de l'Égée, soit de l'Ionienne. — (k) Le village de *Kechriros*, avec un petit port. — (l) Cette ville a conservé son nom.

sommet de sa citadelle, appelée *Acrocorinthe*, on aperçoit les deux mers.

La côte du Peloponnèse est entrecoupée, comme nous l'avons dit, de golfes et de promontoires. A l'orient s'avancent le Bucéphalos, le Chersonnèsus et le Seyllaon (a); au midi, le Malée (b), le Ténare (c), l'Acritas (d) et l'Ichthys (e); au couchant, le Chelonates (f) et l'Araxos (g). Entre l'isthme et le promontoire Seyllaon, on trouve les Epidauriens, renommés par leur temple d'Esculape, et les Trézéniens, célèbres par leur dévouement à la confédération athénienne. Les ports de Saronicus (h), de Schœnitas et de Pogonus, ainsi que les villes d'Epidaurie (i), de Trézene (j) et d'Hermione (k), se succèdent sur cette côte. Entre le Seyllaon et le Malée est le golfe Argolique (l); entre le Malée et le Ténare, le golfe Laconique (m); entre le Ténare et l'Acritas, le golfe Asinéen (n); entre l'Acritas et l'Ichthys, le golfe Cyparissien (o).

Dans le golfe Argolique se jettent plusieurs fleuves connus, tels que l'Érasius (p) et l'Inachus (q); on y voit la ville de Lerne (r). Le golfe Laconique reçoit le Gythius et l'Eurotas (s); sur le cap Ténare même on remarque un temple de Neptune, et une éaverne semblable pour la forme, et pour ce qu'en dit la fable, à l'Acheruse du Pont-Euxin; dans le golfe Asinéen, se trouve l'embouchure du Pamissus (t), et dans le Cypa-

(a) Le cap *Silla*. — (b) Le cap *Mato* ou *Sin Angelo*, à l'extrémité sud-est de la Morée. — (c) Le cap *Matsopoli*, à l'extrémité nord-ouest de la Morée. — (d) Le cap *Jordan*, à l'extrémité nord-ouest du cap de Corin. — (e) Le cap *Jordan*. — (f) Le cap *Farnese*, à l'extrémité nord-ouest de la Morée. — (g) Le cap *Charentza* ou *Charentza*. — (h) *Golfo de Enota*. — (i) *Moneobovis*, appelée aussi *Antipolia de Malvoise* ou *Napoli di Malvoisa*, ville de six mille âmes, connue pour son vin dit de Malvoisie. Près de ses murs sont les ruines d'*Épulanore*, appelée *Foille Malvoisie*. — (j) Le village de *Damalis*. — (k) Le village de *Castera*. — (l) Le golfe de *Nimphie*. — (m) Le golfe de *Kololythos*, ainsi nommé du bourg de *Kololythos*, l'ancien *Gythium*, port de Sparte. — (n) Le golfe de *Coron*. — (o) Le golfe d'*Arcaïdia*. — (p) *Le Erasio*. — (q) *Le Nais* ou *la Ploniza*. — (r) On croit que c'est le bourg de *Phonia*; mais c'est peu probable. — (s) *Le Eurotas est Pier*, que l'on a confondu avec le *Favos-Potamos* l'ira à environ vingt-cinq lieues de cours, et le *Vasdi potamos*, plus considérable par son volume, n'a qu'une lieue et demie de longueur. — (t) *La Peruzza*.

ysla, Opoës, Scarpha, Cnémides, Alopé, Anthédon, Larymne, Aulis, Agamemnonie, Graiorumque classis in Trojam conjuratum statim; Marathon magnarum multarumque virtutum bestis, jam inde a Thesæo, Persica maxime clade, pernotus; Rhannus parva, illustris famen, quod in ea fanum est Amphiarai et Phidias Nemesi-Thoricæ et Brauronis, olim urbes, jam tantum nomina. Sunium promontorium est, hincque id litus Hellados, quod spectat orientem. Inde ad meridientem terra convertitur usque ad Megaram, Atticæ, ut modo latere, ita nunc fronte pelago adjacens. Ibi est Piræus Atheniensium portus; Scironis saxa, sævo quondam Scironis hospitio etiam nunc infamia.

Megarensium tractus Isthmon attingit, (Dioleco cognomen est,) qui quatuor millium spatio Egeæum mare ab Ionio submovens, angusto tramite Helladi Peloponnesum adnectit. In eo est oppidum Ceuchree: fanum Neptuni, ludis, quos Isthmicos vocant, celebre: Corinthos, olim

clera opibus, post clade notior, nunc Isthmos colonia, ex summa arce, quam Acrocorinthon appellant, maria utraque continens.

Peloponnesi oram, sicut diximus, sinus et promontoria lacerant: ab oriente Bucephalos, et Chersonnesus, et Seyllaon; ab meridientem Malæa, Tamaros, Acritas, Ichthys; ab occidentem Chelonates, et Araxos. Habitat ab Isthmo ad Seyllaon Epidaurii, Esculapii templo incliti, et Trézéni, siue societas Atticæ illustres. Portus Saronicus, et Schœnitas, et Pogonus. Oppida autem Epidaurus, et Trézene, et Hermiona his littoribus apposita sunt. Inter Seyllaon et Malæam, sinus Argolicus dicitur: inter Malæam et Ténarum, Laconicus: inter Ténarum et Acritam, Asinæus: inter Acritam et Ichthyon, Cyparissius.

In Argolico sunt noti amnes, Erasio atque Inachus; et notum oppidum Lerne: in Laconico Gythius et Eurotas; in ipso Ténaro Neptuni templum, et specus, illi, quem in Ponto Acherusiam divinum, facie et fabula similis in-

rissien celle de l'Alphée (a). Ces deux derniers golfes prennent leur nom de deux villes placées sur leurs bords, Cyparisse (b) d'un côté, et Asine (c) de l'autre. Les Messeniens et les Pyliens habitent dans l'intérieur, et Pylos (d) elle-même est située sur le bord de la mer. Cylène (e), Ennéapolis et Patraë (f), sont rangées sur cette partie des côtes; s'avancent les deux caps de Chélonates (g) et d'Araxos (h). La première est remarquable en ce qu'elle passe pour avoir vu naître Mercure.

Au delà de ces rivages, le Rhion (i), car c'est ainsi qu'on appelle la mer dans cet endroit, s'introduit dans les terres voisines par un étroit passage en forme de détroit, entre l'Étolie et le Péloponnèse, et de là s'enfonce jusqu'à l'isthme de Corinthe. Dans cette mer, les rivages commencent vers le nord, et se terminent vers le sud. Sur la côte méridionale on voit Égion (j), Égire (k), Oluros et Sicyone (l); sur l'autre, Pagæ (m), Créuses (n), Anticyre (o), Œanthie (p), Cirrhe, et Calydon (q), un peu plus connue que les autres villes: enfin le fleuve d'Événos (r), au delà du Rhion.

Dans l'Acarnanie on distingue surtout la ville de Leuces (s) et le fleuve Achélos (t). Dans l'Épire, rien n'est plus digne d'attention que le golfe Ambracien (u), soit parce qu'avec une très-

petite ouverture qu'à moins de mille pas de largeur, il forme néanmoins une vaste mer au sein des terres; soit parce qu'il renferme sur ses bords Actium (a), Argos-Amphiloque (b) (46), Ambracie (c), toutes villes célèbres par la résidence des Éacides et de Pyrrhus. Plus loin est Buthroton (d); puis s'élevaient les monts Cérauniens (e), au pied desquels commencent les rivages de l'Adriatique.

Cette mer, très-large, mais plus longue encore, est environnée de nations illyriennes jusqu'à Tergeste et, pour le surplus, de peuples gaulois et italiques. On y rencontre d'abord les Parthéniens et les Dassarètes; puis les Taulantiens, les Enchéliens, les Phéaciens; ensuite les Illyriens proprement dits, les Pyrèens, les Liburniens et les Istriens. La première des villes situées sur ces bords est Oricum (f); celle qui la suit est Dyrachium (g), nom que les Romains substituèrent à celui d'Épidamos (h) qu'elle portait auparavant, et qui leur parut être d'un mauvais augure. Vient ensuite Apollonie (i), Salone (j), Iadère (k), Narone (l), Tragurium (m), le golfe Polatique, et Pola (n), ville qu'on dit avoir été anciennement habitée par des Colchidiens, et maintenant colonie romaine: tant il se passe de changements ici-

(a) Le *Rouphion*. — (b) La petite ville d'*Arénde*, siège d'un évêché. — (c) On croit que c'est le village d'*Archaia*. — (d) Le village de *Zouhis* ou *Vicari Navarini*. Pres et au nord du port de Navarini on voit encore quelques ruines de l'antique Buthroton. — (e) Les *Monts de la Chimère* (Monte di Chimera), forment une chaîne de seize lieues de longueur. Ils doivent leur nom moderne au bourg de *Chimera*, qui s'éleva sur leur pente; comme ils devaient leur nom ancien aux ravages que la foudre y faisait. *Cerauniens* vient en effet de *κεραυνία*, foudre. — (f) Le village d'*Oreho*. — (g) C'est cette ville port, au moyen âge, le nom de *Durazzo*. Elle est célèbre par la victoire que Robert Guiscard remporta en 1081 dans son voisinage sur l'empereur Alexis Comnène. — (h) En latin *Ad damnum*. — (i) Le village de *Polina*. — (j) On voit les ruines de Salone à une lieue au nord de *Spataro*, qui doit, comme on voit, son origine à un palais que fit construire en 303 l'empereur Dioclétien. — (k) On croit que c'est la ville de *Zara*, célèbre par son marasquin, et capitale de la Dalmatie. On y voit les restes d'un aqueduc romain. — (l) Le bourg de *Vicetia* ou *Vicetia*, composé de cinq à six cents petites maisons éparses sur des monticules, près d'un affluent de la Neretna. — (m) La petite ville appelée *Tragar*, et par corruption *Trau*. — (n) Cette ville, siège d'un évêché, porte encore le même nom. Elle est celle de *Pictas Julia*, et conserve plusieurs restes de monuments du siècle d'Auguste. Elle donne son nom au golfe au fond duquel elle est située.

(a) Le village d'*Asio*, suivant d'Anville. — (b) Le village de *Philobria*, près duquel on voit quelques restes de la ville antique. — (c) Le village d'*Ambrakia*. — (d) La petite ville de *Buthrati*, près de laquelle on voit encore quelques ruines de l'antique Buthroton. — (e) Les *Monts de la Chimère* (Monte di Chimera), forment une chaîne de seize lieues de longueur. Ils doivent leur nom moderne au bourg de *Chimera*, qui s'éleva sur leur pente; comme ils devaient leur nom ancien aux ravages que la foudre y faisait. *Cerauniens* vient en effet de *κεραυνία*, foudre. — (f) Le village d'*Oreho*. — (g) C'est cette ville port, au moyen âge, le nom de *Durazzo*. Elle est célèbre par la victoire que Robert Guiscard remporta en 1081 dans son voisinage sur l'empereur Alexis Comnène. — (h) En latin *Ad damnum*. — (i) Le village de *Polina*. — (j) On voit les ruines de Salone à une lieue au nord de *Spataro*, qui doit, comme on voit, son origine à un palais que fit construire en 303 l'empereur Dioclétien. — (k) On croit que c'est la ville de *Zara*, célèbre par son marasquin, et capitale de la Dalmatie. On y voit les restes d'un aqueduc romain. — (l) Le bourg de *Vicetia* ou *Vicetia*, composé de cinq à six cents petites maisons éparses sur des monticules, près d'un affluent de la Neretna. — (m) La petite ville appelée *Tragar*, et par corruption *Trau*. — (n) Cette ville, siège d'un évêché, porte encore le même nom. Elle est celle de *Pictas Julia*, et conserve plusieurs restes de monuments du siècle d'Auguste. Elle donne son nom au golfe au fond duquel elle est située.

Asinovo flumen Pamisum; in Cyparissio Alpheus; nomen dedit urbi in littore sita, hinc Cyparisse, illi Asine: Messenii Pythie terras colunt, et ipsa pelago Pylos adjacet. Cylene, Eneapolis, Patraë oram illam tenent, in quam Chelonas et Araxos excurrunt: sed Cylene, quod Mercurium ibi natum arbitrantur, insignis.

Rhion deinde (maris id nomen est) auguste, et velut freato, latus oræ sequentis incidens, inter Etolias et Peloponnesiacas, usque ad Isthmum irrupit. In eo ad Septentriones spectare littora incipiunt. In his est Egion, et Iadira, et Oluros, et Sicyon; at in adversis Pagæ, Creusis, Anticyra, Œanthia, Cirrha, et notior aliquanto nomine, Calydon, et Evénos extra Rhion.

In Acarnania maxime clara sunt oppidum Leuces, flumen Achelous. In Epiro nihil Ambracii sine nobilitate. Facit sinus, qui angustis Cœcibus, et qui tamen mille

passibus pateat, grande pelagus admittit. Faciunt urbes, quæ assidunt, Actium, Argos, Amphilochoi, Ambracia, Eacidarum regna Pyrrhique. Buthroton ultra est; deinde Cerauni montes: ab his flexus in Hadriam.

Hoc mare magno recessu littorum acceptum, et vaste quidem in latitudinem patens, qua penetrat, tamen vastius, Illyricis usque Tergestum, cætera Gallicis Italiæque gentibus cingitur. Partheni et Dassarætæ prima ejus tenent; sequentia Taulantii, Enchéliæ, Phæacæ. Deinde sunt, quos proprie Illyrii vocant: tum Pyraei, et Liburni, et Istria. Urbium prima est Oricum, secunda Dyrachium; Epidamos ante erat: Romani nomen mutaverunt, quia, velut in damnum iteratis, omni id visum est. Ultra sunt Apollonia, Salone, Iadera, Narona, Tragurium, sinus Polaticus, et Pola, quondam a Colchis, ut ferunt, habitata, (in quantum res transeunt!) nunc Romana colonia. Annos autem

bas! Les fleuves sont l'Æas (a), le Nar (b) et le Danube (47), qui déjà prend le nom d'Ister. L'Æas baigne les murs d'Apollonie; le Nar sépare les Pyrœens d'avec les Liburniens; l'Ister sort de l'Istrie. Au fond d'un golfe de l'Adriatique est Tergeste (c), qui termine la côte d'Ilyrie.

CHAP. IV. — L'Italie.

Je décrirai en peu de mots l'Italie, moins pour la faire connaître, car elle est parfaitement connue, que parce que l'enchaînement des matières l'exige. Traversée par le milieu et dans toute sa longueur par la chaîne de l'Apennin, elle commence aux Alpes dans le haut, pour s'étendre en s'abaissant entre la mer Adriatique et la mer Tuscienne, autrement appelées mer Supérieure et mer Inférieure, sans y présenter pendant longtemps de profonds golfes; mais, à une grande distance, elle se partage en deux cornes, dont l'une fait face à la mer de Seïle, et l'autre à la mer Ionienne. Elle a partout peu de largeur, et dans quelques endroits même elle est beaucoup plus étroite qu'à son commencement. Elle est habitée dans l'intérieur par une multitude de peuples différens : à gauche sont les Carnes et les Vénètes, dans la Gaule appelée *Togée* (d); puis les peuples italiens appelés les Picéniens, les Frentaniens, les Dauniens, les Apuliens, les Calabrois, et les Sallentins : à droite on rencontre les Liguriens au pied des Alpes, l'Étrurie au pied de l'Apennin; ensuite le Latium, le pays des Volscques, la Campanie, et au-dessus de la Lucanie, les Brutiens.

Parmi les villes de l'Italie qui sont éloignées

(a) Les uns pensent que ce cours d'eau est le *Lao*, les autres que c'est la *Palana*. — (b) La *Narenta*, que l'on appelle encore le *Naro*, rivière d'aujourd'hui soixante lieues de cours. — (c) Aujourd'hui *Trogeste*, dont le nom ancien derivait de trois ruisseaux qui s'y rendent à la mer. C'est une ville considérable, dont le port fut tous les jours un commerce plus important. — (d) *Togata* : ainsi nommée de ce que les habitans de cette partie de la Gaule portaient la toge romaine (48).

Æas et Nar, et Danubius, qui jam dictus est Ister : sed Æas secundum Apolloniam, Nar inter Pyraeos et Liburnos, per Istros Ister emittitur. Tergestum intimo in sinu Hadriae situm finit Ilyricum.

CAP. IV. — Italia.

De Italia, magis quia ordo exigit, quam quia monstrari eget, pauca dicentur : nota sunt omnia. Ab Alpibus incipit in altum excedere, atque ut procedit, se media perpetuo jugo Apennini montis attollens, inter Adriaticum et Tuscum, sive (ut aliter eadem appellantur), inter Superum mare et Inferum excurrit, diu solida. Verum ubi longe abit, in duo cornua scinditur, respicitque altero Siculum pelagus, altero Ionium : tota angusta, et alieubi multo, quam inde cepit, angustior. Interiora ejus aliae aliaeque gentes; sinistra parte Carni et Veneti colunt Togata Galliam : tum Italici populi, Picentes, Frentani, Danui, Apuli, Calabri, Sallentini. Ad dextram sunt sub

de la mer, on distingue comme les plus florissantes, à gauche, Patavium (a), cité fondée par Antenor, Mutina (b) et Bononia (c), colonies romaines, à droite, Capoue (d), bâtie par des Toseans, et Rome (e), qui dut son origine à des pâtres, et qui maintenant est remplie de monumens précieux par le travail autant que par la matière.

Sur les bords de la mer, non loin de Tergeste, s'élève Concordia (f). Entre ces deux villes coule le Timave (g), qui, né de neuf sources différentes, se jette dans la mer par une seule embouchure. Le Natison (h), qui vient ensuite, baigne à peu de distance de la côte l'opulente ville d'Aquilee (i), au delà de laquelle est celle d'Altium (j).

Le Pô étend ses branches sur une grande étendue des rivages de la mer Supérieure; car ce fleuve, qui commence au pied du mont Vesule (k) par une très-faible source, et qui même jusqu'à une certaine distance reste petit et maigre, se grossit bientôt du tribut que lui payent d'autres rivières, et devient même si considérable qu'il se jette dans la mer par sept embouchures. La plus grande de ces bouches conserve le nom de Pô. Il entre avec tant d'impétuosité dans la mer, qu'il en écarter longtemps les flots, et qu'il y conserve son lit jusqu'à la rencontre de l'Ister, qui, du rivage opposé de l'Istrie, se précipite avec une égale violence. De là vient que ceux qui font

(a) *Padoue*, chef-lieu de province et de district du royaume lombard-venitien. — (b) *Modène*, capitale du duché de ce nom. — (c) *Bologne*. — (d) *Santa Maria di Capua*, ville de cent mille âmes, à une lieue au sud de la moderne Capoue, dans le royaume de Naples, est bâtie sur l'emplacement de la cité antique. On y voit encore quelques antiquités, telles que les restes d'un amphithéâtre et d'un arc de triomphe. — (e) Nous n'avons rien à dire de l'état actuel de cette cité, surnommée la *Ville éternelle*. — (f) Petite ville de quatre-vingt-cinq habitans, siège d'un évêché de la province de Venise, qui n'a conservé que son nom, comme souvenir de son antique splendeur. — (g) Petite rivière d'une lieue de cours, qui prend naissance à deux ou trois lieues de Gorice ou Goritz. — (h) Le *Natison*, petite rivière de la province d'Udine, dans le royaume lombard-venitien. — (i) *Aquileja*, petite ville sûre à cinq lieues de Goritz, dans le royaume d'Ilyrie. — (j) Le village d'*Altum*. — (k) Le mont *Vesule*, dans les Alpes Cottiennes, ou le Pô prend en effet sa source.

Alpibus Ligures, sub Apennino Etruria, post Latium, Volsci, Campana, et super Lucaniam Bruti.

Urbium, quae prout à mari habitantur, opulentissima sunt, ad sinistram Patavium Antenor, Mutina et Bononia, Romanorum colonie; ad dextram Capua à Tusci, et Roma quondam à pastoribus condita; nunc, si pro materia dicatur, alterum opus.

At in oris proximi est à Tergeste Concordia. Interfluit Timavus novem capitibus exurgens, in ostio emissus. Deinde Natison non longe à mari ditem attingit Aquileiam. Ultra est Altium.

Suprema caele occupat littora Padus. Namque ab inuis radicibus Vesuli montis exortus, parvis se primum e fontibus colligit; et aliquatenus exilis ac macer, mox adis ammbus adeo augescit atque altitur, ut se per septem ad postremum ostia effundat. Unum de istis magnam, Padum appellant. Inde tam ritus prosilit, ut discussis fluctibus, diu qualem emisit, undam agat, summeque etiam in mari alycum servet, donec cum ex adverso littore Ister eodem

voile dans ces parages trouvent, entre les embouchures de ces fleuves, des eaux douces au milieu des eaux marines (49).

Du Pô à la ville d'Ancône, on voit Ravenne (a), Ariminum (b), Pisaurum (c), la colonie de Fanestris (d), les fleuves Metaurus (e) et Æsis (f). Bâtie sur une étroite courbure formant une sorte de coude entre deux promontoires, Ancône (g) a reçu de cette position son nom, derive du grec; elle est comme la limite respective des peuples gaulois et italiques.

Au delà, sur les rivages du Picenum (h), sont les villes de Numane, de Potentia (i), de Cluane, de Cupre (j); les forts Firmum (k), Hadria (l), Truentinum (m); et tout pres de ce dernier endroit un fleuve (n) du même nom.

Les Frentaniens, qui viennent ensuite, ont sur leurs bords les embouchures du Matrin (o) et de l'Aterne (p); les villes de Buea (q) et d'Histonium (r). Les Daunians possèdent le fleuve de Tiferne (s), les villes de Cliternia (t), de Larina (u), de Téane (v), et le mont Garganus (x), à la suite duquel est un golfe dont la côte appartient tout entière à l'Apulie. Ce golfe, connu sous le nom d'Urias (y), est d'une étendue peu considérable, et d'un mouillage difficile en plusieurs endroits. Au delà sont la ville de Siponte (z), ou de Sipus (aa)

(a) *Ravenna*, chef-lieu de légation dans les États de l'Église. — (b) *Rimini*, dans les États de l'Église. — (c) *Pesaro*, dans les mêmes États. — (d) *On Faunus l'orbatur*, aujourd'hui *Fano*, dans les États du pape. — (e) *Le Metauro*, qui n'a que seize lieues de cours. — (f) On croit que c'est la *Franusino*, qui, après un cours d'environ cinquante lieues, se jette dans l'Adriatique. — (g) Un grec *ἄγκων*, que les Grecs prononcent *ancou* = coude; d'où est venu le mot *lata ancou*. — (h) *Le Picenum* forme ce que l'on nomme la Marche d'Ancône. — (i) Le bourg de *Porto-Ricciardi*. — (j) Probablement le village de *Crotta-Mare* — (k) *Fermo*, ville de sept mille vases, avec un port. — (l) La ville d'*Utra*. — (m) Le bourg de *Turboto*. — (n) *Le Tronto*, de vingt lieues de cours. — (o) Peut-être la *Promba*. — (p) *L'Aterne*, qui sous le nom de *Pescara* se jette, à la ville de ce nom, dans l'Adriatique, après un cours de trente lieues. — (q) On croit que c'est *Ternoli*. — (r) *Gausta di Aviano*. — (s) *Le Tiferino* ou *Biferno*, qui, après un cours de vingt et une lieues, se jette à Ternoli, dans l'Adriatique. — (t) Le village de *Campio-Mare*. — (u) La petite ville de *Larino*. — (v) Le hameau de *Cerulata*. — (x) *Le Monte Garganus*, groupe de montagnes qui s'avance dans l'Adriatique, et forme la côte occidentale du golfe de Manfredonia. — (y) Le golfe de *Monte-Frediano*. — (z) Le village de *Siponte*, près de Manfredonia. — (aa) Le nom grec de *Sipontina* était *Σπιπώντα*, du mot *σπιπών*, *siche*, mollesque que l'on y pêche en abondance.

impetu profuens Ister amnis excipiat. Hac re per ea loca navigantibus, qua utriusque amnes eunt, inter marinas aquas dulcium haustus est.

A Pado ad Anconam transitur, Ravenna, Ariminum, Pisaurum, Fanestris colonia; flumen Metaurus atque Æsis. Exin illa in angusta dnoim promontorium ex diverso eorum, inflexi cubiti imagine sedens, et ideo a Graiis dicta Ancon, inter Gallicas Hælicasque gentes quasi terminus interest.

Hæc enim progressos Piceni littora excipiunt: in quibus Numana, Potentia, Cluana, Cupra, urbes; castella autem Firmum, Hadria, Truentinum: id et fluvio, qui præterit, nomen est.

Ab eo Frentani jun Matrini habent ac Aterni fluminis ostia, mbes Bueam et Histonium: Daunii autem Tiferinum amnem; Cliterniam, Larinum, Teanum, oppida; montemque Garganum. Sinus est confinio Apulo littore in-

en langue greeque, et l'embouchure du fleuve Aulidus (a), qui baigne les murs de Cauese (b). Plus loin, on trouve Barium (c), Gnatia (d), Rudia, ville célèbre par la naissance d'Ennius; ensuite, dans la Calabre, Brundisium (e), Valetium (f), Lupies (g), le mont Hydrus (h); puis le territoire et la côte des Salentins; enfin la ville greeque de Callipolis (i).

L'Adriatique et l'un des côtés de l'Italie se terminent ici. Ici, comme nous l'avons dit plus haut, son front se divise en deux cornes; la mer qui les baigne ne forme pas seulement une ouverture étendue, elle creuse plus loin d'autres golfes, que séparent de petits promontoires. Le premier golfe, appelé Tarentin (j), s'étend entre les promontoires Sallentium (k) et Lacinium (l), et renferme dans son enceinte Tarente (m), Metaponte (n), Heraclea (o), Crotona (p) et Thurium (q). Le second, nommé Scyllacéen (r), entre les promontoires Lacinium et Zephyrium (s), baigne Pétilie (t), Carcine (u), Scyllæe (v) et Mystie (x). Le troisième, entre les promontoires Zephyrium et Brutium (y), a sur ses bords Consentia (z), Caulonia (aa) et Loeres (bb). Les Brutiens possèdent

(a) *L'Ofanto*, rivière de trente lieues de cours. — (b) *Canosa*, ville de quatre mille âmes, dans la Terre de Bari. — (c) *Bari*, ville de vingt mille âmes, chef-lieu de la province appelée la Terre de Bari. — (d) Le village de *Torre d'Annunzio*. — (e) *Brindisi*, ville de six mille âmes, dans la province appelée la Terre d'Otrante. — (f) Peut-être la petite ville de *Santa-Maria*, dans la Calabre citérieure. — (g) Peut-être *Torre di Santa-Cataldo*. — (h) Le mont ou le cap *Otranto*. — (i) *Callipolis*, ville de huit mille âmes, sur le littoral de la Terre d'Otrante. — (j) Le golfe de *Tarente*, large d'environ vingt-cinq lieues et profond de vingt-huit. — (k) Le cap *Santa-Maria di Leuca*. — (l) Le cap *Nap ou delle Colonne*, on il y avait un célèbre temple de Junon Læmone, et on l'a aujourd'hui notre ere, Annibal s'embarqua pour quitter l'Italie. — (m) Aujourd'hui ville d'environ quinze mille âmes. — (n) Le village de *Torre di Mare*, dans une plaine maïsaue. — (o) Le village d'*Agri*. — (p) *Crotona*, ville de six mille âmes. — (q) Le village appelé le *Cupo*. — (r) Le golfe de *Scyllacee*. — (s) Le cap *Stilo*. — (t) La petite ville de *Syracusa*. — (u) Les uns croient que Carcine est aujourd'hui la petite ville de *Stilo*; mais d'autres pensent que celle-ci est remplacée par *Castellum Castellum*. — (v) La petite ville de *Scyllacee*. — (x) Clavier qui l'usur pense que cette ville est aujourd'hui un petit village appelé *Monte-Trachis*. — (y) Le cap *Brundisium*. — (z) *Consentia*, ville de huit à dix mille âmes. — (aa) La petite ville de *Caulonia*, qui fut en partie détruite par le tremblement de terre de 1783, et qui fut ensuite rebâtie sur un plan régulier. — (bb) La petite ville de *Gerace* ou *Geraci*, siège d'un évêché.

cinclus, nomme Urias, modicus spatio, pleraque asper accessu, Extra Sipontium, vel (ut Graii dicere) Sipus; et flumen, quod Canusium attingens, Aulidum appellat. Post Barium, et Gnatia, et Ennio cive nobiles Rudia: et jam in Calabria Brundisium, Valetium, Lupia, Hydrus mons: tum Sallentinum capti, et Sallentina littora, et urbs Graia, Callipolis.

Incensque Hadria, incensque Italiae latus alterum pertinet. Frons ejus in duo quidem se cornua (sicut supra diximus) scindit: cæterum mare, quod inter utraque admittit, tenuibus promontoriis seu vel iterumque distinguens, non mo margine circuit, nec diffusum patensque, sed per sinus recipit. Primum Tarentinus dicitur, inter promontoria Sallentium et Lacinium; in eoque sunt Tarentus, Metapontum, Heraclea, Croto, Thurium, Secundus Scyllacæus, inter promontoria Lacinium et Zephyrium; in quo est Petcha, Carcinus, Scyllacæum, Mystiæ. Tertius inter

Columna-Rhegia (a), Rhegium (b), Seylla (c), Taurianum (d) et Metaurum (e).

A partir de ce point, l'Italie forme une courbe dans la mer Toscienne; c'est la côte opposée à celle que nous venons de décrire. Sur cette côte on voit Medama (f), Hippo qu'on appelle aujourd'hui Vibon (g), Temèse (h), Clampetie (i), Blandia (j), Buxentum (k), Velie (l), le cap Palinure (m), lieu ainsi appelé du nom d'un ancien pilote phrygien (50), le golfe et la ville de Pastum (n), le fleuve de Silère (o), Picentia (p), les roches qu'habitèrent autrefois les Sirenes (q), et le promontoire de Minerve (r) : tous ces lieux appartiennent à la Lucanie. Le golfe Puteolien (s), Surrentum (t), Herculaneum (u), le mont Vésuve (51), qu'on aperçoit de ces parages, Pompéi (v), Naples (x), Puteoli (y), les lacs Lucrin et Avernus (z), Baies (aa), le cap Misène (bb), auquel on a donné le nom d'un ancien soldat phrygien (52), Cumae (cc), Littere (dd), le fleuve et la ville de Volturme (ee), couvrent les rivages délicieux de

la Campanie. Plus loin Sinuesse (u), le fleuve Liris (b), Minturnes (c), Formies (d), Fundi (e), Tarracine (f), Circei (g), autrefois la demeure de Circé, Antium (h), Aphrodisium, Ardée (i), Laurentum (j) et Ostie (k), sont placés sur ce qui reste de cette côte en deçà du Tibre. Au delà de ce fleuve, Pyrgi (l), la rivière de Minio (m), Castrum-Novum (n), Graviscae (o), Cosa (p), Téliamum (q), Populonia (r), Cœcina (s), et Pise, sont tous des noms qui appartiennent à l'Etrurie. Plus haut, Luna (t), Tigulie (u) Gènes, Sabatie (v) et Albiganum (x), sont habitées par les Liguriens. Viennent enfin les embouchures du Paulon (y) et du Var, qui tous deux prennent leurs sources dans les Alpes; mais le Var est un peu plus connu que l'autre, parce qu'il sert de limite à l'Italie.

Les Alpes, qui naissent sur cette côte, d'où elles s'étendent en longueur et en largeur, courent d'abord au loin vers le nord; puis, changeant tout à coup de direction à l'entrée de la Germanie, elles se tournent vers l'orient, traversent des contrées immenses, et se prolongent jusque dans la Thrace.

CHAP. V. — La Gaule Narbonnaise.

La Gaule est divisée par le lac Léman et les monts Cevennes en deux régions, dont l'une borde

(a) On croit que c'est le village de *Bagni*. — (b) Le *Garigliano*, rivière de trois lieues de cours. — (c) Il n'existe plus rien de cette ville. — (d) Le bourg de *Mola di Gaeta*. — (e) Cette ville se nomme encore *Fondi*. — (f) *Terracina* est une ville de quatre mille âmes. — (g) Cette ville et sur le *Monte Circeo* ou *Ciruello* aujourd'hui. — (h) Le promontoire et le port d'*Antium* sont aujourd'hui le cap et le port *Lazio*, mais le port qui fut construit vers le milieu du dix-huitième siècle par le pape Benoît XIV, est à une autre place que l'ancien. — (i) Le bourg d'*Ardée*. — (j) Le bourg de *Saint-Laurent*. — (k) Le bourg d'*Ostia*, siège d'un évêché. — (l) Le lac de *Santa-Serena*, sur le bord de la mer *Tyrrhénienne*. — (m) La petite rivière du *Minio*. — (n) On croit que c'est le lieu appelé *Torre Characina*. — (o) Il ne reste plus de vestiges de cette ville. — (p) Le village d'*Anselmo*. — (q) Aujourd'hui *Téliamum*. — (r) La petite ville de *Populonia*, on y voit encore quelques ruines de *Populonia*. — (s) Peut-être *Bibbiana*. — (t) Cette ville fut rosee au moyen âge par les Normands. Le lieu de *Lunigiano* est le seul vestige qui en reste. — (u) On croit que c'est la petite ville de *Sestri à Levante*, située sur la partie de la côte de Gènes, appelée la *Riviera del Levante*. — (v) Aujourd'hui *Genoa*. — (z) *Alvernus* ou *Alvernus*, appelée par contraction *Alphagnus*, était située chez les *Luani*, peuple de la Ligurie. Aujourd'hui c'est une petite ville appelée *Alberna*. — (y) Le *Paglion* ou *Paulon*, petite rivière de six lieues de cours, qui se jette à Nice dans la Méditerranée.

Zephyrium et Bratium, Consulium, Cauloniam, Locrosque circumdat. In Bratio sunt Columna Rhegia, Rhegium, Seylla, Taurianum, et Metaurum.

Hinc in Tuscan mare est flexus, et ejusdem terrae latus alterum Metama, Hippo, nunc Vibon, Temesa, Clampetia, Blandia, Buxentum, Velia, Palinurus, olim Phrygii gubernatoris, nunc loci nomen, Pastanus sinus, Pastum oppidum, Silerus amnis, Picentia, petrae quas Sirenes habitaverunt, Minervae promontorium, omnia Lucaniae loca; sinus Puteolanus, Surrentum, Herculaneum, Vesuvii montis aspectus, Pompeii, Neapolis, Puteoli, lacus Lucrinus, et Avernus, Baia, Misenum, (id nunc loci, aliquando Phrygii militis nomen.) Cumae, Litterum, Volturum amnis, Volturum oppidum, amona Campaniae littora; Sinuesse, Liris, Minturnae, Formae, Fundi, Tarracina; Circeis domus aliquando Circeii, Antium,

Aphrodisium, Ardea, Laurentum, Ostia, citra Tiberim in hoc latere sunt. Ultra Pyrgi, Minio, Castrum novum, Graviscae, Cosa, Telamum, Populonia, Cœcina, Pisis, Etrusca et loca et nomina; deinde Luna Ligurum, et Tigulia, et Gemma, et Sabatia, et Albiganum; tum Paulon et Vanum flumina, utraque ab Alpibus delapsa; sed Varum, quia Italian finit, aliquanto notius.

Alpes ipsae ab his littoribus longe lateque diffusa, primo ad septentrionem magno gradus excurrit; deinde ubi Germaniam attingunt, verso impetu in orientem abeunt, diemisque populis immanibus, usque in Thraciam penetrant.

CAP. V. — Gallia Narbonensis.

Gallia Lemanno lacu et Cevenicis montibus in duo latera divisa, atque altero Tuscanum pelagus attingens,

la mer Tuscienne, depuis le Var jusqu'aux Pyrénées, et dont l'autre, qui s'étend depuis le Rhin jusqu'aux mêmes montagnes, est bornée par l'Océan. La région que baigne notre mer portait autrefois le surnom de Braïée : maintenant on la nomme Narbonaise; elle est mieux cultivée que l'autre, et par conséquent plus riche en végétaux et plus fertile. Ses villes les plus opulentes sont Vasio (a), chez les Vocontiens; Viennè (b), chez les Allobroges; Avenio (c), chez les Cavares; Nemausus (d), chez les Arécomiciens; Tolosa (e), chez les Tectosages; Arausio (f), colonie de vétérans de la deuxième légion; Arêlate (g), colonie de vétérans de la sixième; Baeterræ (h), colonie de vétérans de la septième. Mais celle qui les surpasse toutes est Narbo-Martius (i), colonie d'Ataciniens et de vétérans de la dixième légion, autrefois le boulevard de toute cette contrée, qui lui doit aujourd'hui son nom et sa célébrité.

Sur le littoral, on trouve quelques endroits connus sous diverses dénominations; mais les villes y sont peu nombreuses, tant à cause de la rareté des ports, que parce que toute la côte est exposée aux vents du sud et du sud-ouest. Nicæa (j), Deciatum (k) et Antipolis (l), touchent immédiatement aux Alpes. Vient ensuite Forum-Julii (m), colonie de vétérans Octaviens; puis Athénopolis (n), Ollbie (o), Tauris (p), Citha-

(a) *Vaison*, aujourd'hui petite ville de deux mille âmes, chef-lieu de canton dans l'arrondissement d'Orange, département de Vaucluse. — (b) *Viennè*, chef-lieu d'arrondissement du département de l'Isère. — (c) *Avenion*, chef-lieu du département de Vaucluse. — (d) *Nîmes*, chef-lieu du département du Gard. — (e) *Toulouse*, chef-lieu du département de la Haute-Garonne. — (f) *Orange*, ville de huit mille âmes, chef-lieu d'arrondissement. — (g) *Arles*, chef-lieu d'arrondissement dans le département des Bouches-du-Rhône. — (h) *Béziers*, chef-lieu d'arrondissement dans le département de l'Hérault. — (i) *Narbonne*, chef-lieu d'arrondissement dans le département de l'Aude. — (j) *Nicæe*, ville de vingt mille âmes, l'une des villes de l'État sarrasin. — (k) *Féceac*, petite ville à trois lieues de la mer, dans le département du Var, pourrait bien être *Deciatum*. On y a trouvé des antiques romaines. — (l) *Antibes*, fondée trois cent quarante ans avant notre ère par la même colonie grecque qui bâtit Marseille. — (m) *Fregius*, ville de trois mille âmes, qui en comptait cent mille au temps de Mela. — (n) *D'Anville* pense que c'est le petit port d'*Agay*. — (o) Suivant d'Anville, cette ville a occupé l'emplacement d'un lieu appelé le port d'*Eoube*, situé entre le cap la Combe et le fort de Breganzon. — (p) On

croit voir les vestiges de cette ville dans quelques ruines qui, sous le nom de *Tauranti*, subsistent encore dans la baie de la *Ciotat*. — (a) La ville et le port de la *Ciotat*, dans le département des Bouches-du-Rhône. — (b) *Marseille*, chef-lieu des Bouches-du-Rhône. — (c) *Les Martigues*, petite ville située sur les bords de l'étang de Berre. — (d) *Campes lapideus*, appelé aujourd'hui le *Crau*, et qui a environ cinquante lieues (de soixante mètres) de superficie. — (e) Les *Volces* étaient situés entre le Rhône et la Garonne, dans la partie du Languedoc qui forme les départements du Gard, de l'Hérault, de l'Aude et de la Haute-Garonne. — (f) Les *Cavares* occupaient le territoire qui forme le département de Vaucluse. — (g) Les étangs de *Thau*, de *Frontignan*, de *Maguelone*, ou de *Perols* et de *Mauguio* qui communiquent entre eux par des canaux.

riste (a), et *Lacydon*, port des Massiliens, au fond duquel est Massilie (b). Cette ville fut bâtie par des Phocéens, au milieu de nations barbares qui, bien qu'elles soient aujourd'hui paisibles, n'ont cependant aucun point de ressemblance avec cette colonie voisine; aussi est-on étonné de la facilité avec laquelle celle-ci s'est établie sur cette terre étrangère, et à su y conserver ses usages. Entre Massilie et le Rhône, les Avaticiens possèdent Maritima (c), sur les bords d'un lac. La Fossa-Mariana est un canal navigable, par lequel une partie du fleuve s'écoule dans la mer (53). La *plaine pierreuse* (d), comme on l'appelle, est fatiguée à voir: c'est la qu'Hercule ayant épuisé ses flèches dans un combat qu'il eut à soutenir contre Albion et Bergion, fils de Neptune, implora l'assistance de Jupiter, qui fit pleuvoir sur ses ennemis une grêle de pierres. On serait tenté de croire à cette fable, tant est grande la quantité de cailloux dispersés sur cette plaine immense (54).

Le Rhône commence à peu de distance des sources de l'Ister et du Rhin. Il se jette ensuite dans le lac Léman, le traverse avec rapidité sans que leurs eaux se mêlent, et en sort aussi large qu'il y est entré. De là, se dirigeant vers l'occident, il sépare les Gaules pendant quelque temps; après quoi, se tournant vers le sud, il entre dans la Narbonaise, ou, déjà très-considérable, il se grossit encore du tribut de plusieurs rivières, et se jette dans la mer entre le pays des Volces (e) et celui des Cavares (f). Au delà du fleuve sont les étangs des Volces (g), le

croit voir les vestiges de cette ville dans quelques ruines qui, sous le nom de *Tauranti*, subsistent encore dans la baie de la *Ciotat*.

(a) La ville et le port de la *Ciotat*, dans le département des Bouches-du-Rhône. — (b) *Marseille*, chef-lieu des Bouches-du-Rhône. — (c) *Les Martigues*, petite ville située sur les bords de l'étang de Berre. — (d) *Campes lapideus*, appelé aujourd'hui le *Crau*, et qui a environ cinquante lieues (de soixante mètres) de superficie. — (e) Les *Volces* étaient situés entre le Rhône et la Garonne, dans la partie du Languedoc qui forme les départements du Gard, de l'Hérault, de l'Aude et de la Haute-Garonne. — (f) Les *Cavares* occupaient le territoire qui forme le département de Vaucluse. — (g) Les étangs de *Thau*, de *Frontignan*, de *Maguelone*, ou de *Perols* et de *Mauguio* qui communiquent entre eux par des canaux.

altero Oceanum, hinc a Varo, illic a Rheno, ad Pyrenæum usque permittitur. Pars Nostro mari opposita, (fuit aliquando Braccata est, nunc Narbonensis,) est magis culta, et magis consita, ideoque etiam lætior. Urbium, quas habet, opulentissima sunt, Vasio Vocontiorum, Vienna Allobrogum, Avenio Cavarium, Arécomiorum Nemausus, Tolosa Tectosagum, Secundanorum Arausio, Sextanorum Arêlate, Septimanorumque Baeterræ. Sed antestat omnes Atacianorum Decumanorumque colonia, nade olim iis terris auxilium fuit, nunc nomen et decus est, Martius Narbo.

In littoribus aliquot sunt cum aliquibus nominibus loca; cæterum rarae urbes, quia rari portus, et omnis plaga Austro atque Africo exposita est. Nicæa tangit Alpes, tangit oppidum Deciatum, tangit Antipolis. Deinde est Forum Julii Octavianorum colonia: tum post Athénopolin, et Ollbiam, et Taurinam, et Citharisten, est Lacydon, Massi-

liensium portus, et in eo ipsa Massilia. Hæc a Phocæis oriunda, et olim inter asperas posita, nunc ut pacatis, ita dissimilissimis tamen vicinis gentibus, mirum quam facile et tunc sedem alienam cepit, et adhuc morem suum tenet. Inter eam et Rhodanum Maritima Avaticorum stagno assidet. Fossa Mariana partem ejus annis navigabili alveo effundit. Alioquin litus ignobile est, Lapideum, (ut vocant) in quo Herulen cum Albiona et Bergion, Neptuni liberos, dimicantem cum Iola defecissent, ab invocato Jove adjutum imbre lapidum ferunt. Credas pluisse, adeo multi passim et late jacent.

Rhodanus non longe ab Istri Rhenique fontibus surgit. Deinde Lemanno lacu acceptus, tenet impetum, sequè per medium integer agens, quantus venit egreditur; et inde contra occidentem ablatas, aliquando Gallias dirigit; post cursu in meridiem abducto, hæc intrat, accessuque aliorum annuum jam grandis, et subinde grandior, inter

fleuve Lédus (a), le fort Latera (b), et la colline de Mésua (c), qui, presque de tous côtés environnée par la mer, serait une île, si elle ne tenait au continent par une levée très-étroite (55). Plus loin l'Arauris (d), qui descend des Cévennes, coule sous les murs d'Agatha (e), et l'Orbis (f) sous ceux de Bæterræ.

L'Atax (g), sorti du mont Pyrénée, est faible et guéable tant qu'il ne se compose que des eaux qui lui viennent de sa source; de sorte que, malgré la grandeur de son lit, il ne devient navigable qu'après de Narbo. Mais lorsque, chargé des pluies de l'hiver, il se gonfle, on le voit ordinairement s'élever et sortir de son lit, incapable de le contenir. Son embouchure est dans un lac appelé Rubrésus (h), assez vaste, mais qui ne communique à la mer que par une étroite ouverture. A la suite on rencontre le rivage de Leucate (i), et la fontaine de Salsula (j), dont les eaux, loin d'être douces, sont même plus salées que les eaux marines. Dans son voisinage est une plaine verdoyante, couverte de jones fins et délicats; elle est soutenue par les eaux d'un étang: ce qui le prouve, c'est qu'au milieu de cette plaine une certaine partie, détachée du reste en forme d'île, flotte çà et là, et se laisse attirer comme une peau (56). Il y a plus: en creusant à une certaine pro-

fondeur, on s'aperçoit encore que la mer s'infiltré dans les terres. De là vient que, soit par ignorance, soit par le malin plaisir d'en imposer seulement à la postérité, certains auteurs grecs, et même quelques-uns des nôtres, ont prétendu que les poissons qu'on tue et qu'on prend dans le pays naissent des profondeurs de la terre, tandis qu'ils y viennent de la mer par des conduits souterrains.

Au delà sont les rivages qu'habitent les Sordoniens (a), le Telis (b) et le Tichis (c), fleuves très-peu considérables dans leur état naturel, mais terribles dans leurs débordements; la colonie de Ruscino (d), la bourgade d'Éliberris (e), reste obscure d'une ville autrefois grande et florissante; enfin, entre deux promontoires du Pyrénée, le Port de Vénus (f), remarquable par un temple consacré à cette déesse, et le lieu appelé Cervaria (g), où se termine la Gaule.

CHAP. VI. — Côte citérieure de l'Hispanie (57).

Du lieu appelé Cervaria, le mont Pyrénée s'avance d'abord jusqu'à l'Océan Britannique; puis, tournant son front dans les terres, il pénètre dans l'Hispanie, pousse vers la droite la plus petite de ses branches, tandis qu'étendant sa chaîne principale comme une longue lanterne à travers toute la contrée, il parvient jusqu'aux rivages opposés et occidentaux. L'Hispanie est de toutes parts environnée par la mer, à l'exception du côté par lequel elle confine aux Gaules. Très-étroite dans cette partie, elle s'étend ensuite peu à peu

(a) Le *Lez* ou *Lés*, petite rivière du département de l'Hérault. — (b) C'est le *Castrum de Latis*, appelé aussi *Castrum de Palude*, dans les actes du moyen âge. On en voit encore les restes au village de *Lattes*, à l'embouchure du *Lez*. — (c) La colline de *Mézès*, près de la petite ville de ce nom, chef-lieu d'un canton du département de l'Hérault. — (d) Dans un diplôme de Louis le Débonnaire, de l'an 837, on trouve le nom de *Arappa* plus tard *Erault*, puis *Hérault*. — (e) *Aude*, chef-lieu de canton de l'arrondissement de *Béziers*. — (f) *Orbe* ou *l'Orb*, rivière de vingt sept lieues de cours, qui passe en effet à *Béziers*. — (g) *L'Aude*, rivière longue d'une cinquantaine de lieues, sort de l'étang de l'*Aude*, sur le versant septentrional des Pyrénées. — (h) Aujourd'hui la *Robine* ou le *canal de la Robine de Narbonne*, qui reçoit l'*Aude* canalisée. — (i) Ce rivage porte encore le même nom, qu'il eût à l'antique ville, aujourd'hui le village de *Leucate*, dans le canton de *Signan* et l'arrondissement de *Narbonne*, sur une presqu'île située entre la mer et l'étang de *Leucate*. — (j) La source salée de *Salses*, non loin de l'étang de *Leucate*, et près du village de *Salses*, l'antique *Salsula*.

Volcas et Cavaras emittitur. Ultra sunt stagna Volcarum, Ledum flumen, castellam Latera, Mesua collis, incinctus mari pene undique, ac, nisi quod angusto aggere continenti amectitur, insula. Tum ex Cebenus demissus Arauris juxta Agathan, secundum Bæterras Orbis fluit.

Atax ex Pyrenæo monte depressus, qua sui fontis aquis venit, exiguus vadusque est; et jam ingentis atioquin alvei tenens, nisi ubi Narbonem attingit, nusquam navigabilis: sed cum liberius intumuit indribus, usque eo solitus insurgere, ut se ipse non capiat. Lacus accipit cum Rubresus nomine, spatiosus admodum, sed qua mare admittit, tenuis aditu. Ultra est Leucata, littoris nomen, et Salsula fons, non dulcibus aquis deliens sed salisorbis etiam quam marina sunt. Juxta campus minuta arundine gracilique perviridis, cæterum stagno subeunte suspensus. Id manifestat media pars ejus, que abscessa pellicæ se proximis, velut insula natat, pellicæ se atque atrahit patitur. Quin et ex his que ad immum perfossa sunt, suffusus mare ostenditur. Unde Graiis nustrisque

etiam auctoribus, verime ignorantia an prudentibus, etiam mendacii libidine, visum est tradere posteris, in ea regione piscem et terra penitus oriri, qui, ubi ex alto lucusque penetrauit, per ea foramina ictu capulatum interfectus extrahitur.

Inde est ora Sordorum, et parva flumina Telis et Tichis, ubi accrevere, persevera: colonia Ruscino, vicus Hliberri, magnæ quondam urbis, et magnarum opum bene vestigium. Tum inter Pyrenæi promontoria Portus Veneris in sinu salsu, et Cervaria locus, finis Galliæ.

CAP. VI. Hispaniæ ora citior.

Pyrenæus primo hinc in Britannicum procurrit Oceanum, tum in terras fronte conversus, Hispaniam irrupit, et minore ejus parte ad dextram exclusa trahit perpetua latera continens, per omnem donec provinciam longo limite immisus, in ea littora, que occidenti sunt adversa, perveniat. Ipsa Hispania, nisi qua Gallias tangit, pelago undique incincta est: ubi illis adhaeret, maxime

sur notre mer et sur l'Océan, et s'élargit de plus en plus en allant vers l'occident, ou elle est dans sa plus grande largeur. Elle abonde en hommes, en chevaux, en fer, en plomb, en cuivre, en argent, en or; et son sol est si fertile, que, dans certains endroits ou le manque d'eau le rend stérile et méconnaissable, elle produit cependant du lin ou sparte (58). Elle se divise en trois parties, l'une appelée Tarraconaise (a), l'autre Bétique (b), et la troisième Lusitanie (c). La première, qui d'un bout touche aux Gaules, de l'autre à la Bétique et à la Lusitanie, s'étend sur notre mer par celui de ses côtés qui regarde le midi, et sur l'Océan par celui qui fait face au septentrion. Les deux autres parties sont séparées par le fleuve Anas (d) : d'où il résulte que la Bétique est située sur deux mers : à l'occident, sur la mer Atlantique; au midi, sur la nôtre. Les côtes de la Lusitanie ne s'étendent que sur l'Océan : ainsi son côté (e) est exposé au nord, et son front (f) à l'occident (59).

Les villes les plus florissantes de l'intérieur de l'Hispanie étaient, dans la Tarraconaise, Pallantia (g) et Numantia (h), que surpasse aujourd'hui Cæsaraugusta (i); dans la Lusitanie, Emerita (j); dans la Bétique, Astigi (k), Hispal (l) et Corduba (m). Si vous suivez la côte, à partir de Cervaria, vous voyez près de là un rocher que le mont

Pyrénée a poussé hors de l'eau (a); ensuite le fleuve de Ticer (b), qui arrose Rhoda (c), et le Claudien (d), qui baigne Emporiæ (e); puis le mont Jovis (f), qui dans sa partie orientale présente des saillies de rochers séparées par de petits espaces et s'élevant comme des degrés : ce qui leur a valu le nom d'Échelles d'Annibal. De la jusqu'à Tarraco, on remarque les petites villes de Bianda (g), d'Éluro (h), de Bætulo (i), de Barcino (j), de Subur (k), de Tolobi (l); les petits fleuves du Bætulo (m), au pied du mont Jovis, du Rubricatum (n), sur le littoral de Barcino, et du Maius, entre Subur et Tolobi. Tarraco (o), la plus opulente des villes situées sur cette côte, est arrosée par le petit fleuve de Tuleis (p), au-dessous duquel on rencontre le grand fleuve d'Ibérus (q) qui baigne les murs de Dertosa (r). A partir de ce point, la mer s'enfoncé dans les terres, et s'y partage ensuite en deux golfes séparés par un promontoire appelé Ferraria (s). Le premier, connu sous le nom de Suconien, est plus vaste que l'autre; les eaux de la mer y entrent par une assez large ouverture qui se retire à mesure qu'elles y pénètrent; il reçoit les eaux de trois fleuves peu considérables : le Sætabis (t), la Turia (u) et le Suero (v).

(a) Peut-être le cap Creus. — (b) Nous pensons que le Ticer est le Tor, rivière de trente-cinq lieues de cours. — (c) Le boug de Rhoda, sur la gauche du Ter, dans la Catalogne. — (d) La Fluvia, rivière de dix-sept lieues de cours. — (e) Ampuriis, bourg et petit port de la Catalogne. — (f) Aujourd'hui le Mont Jovis ou Mont Jovisch, connue par une forteresse formidable qui domine le port, la citadelle, la ville et les environs de Barcélone. — (g) La petite ville de Blanes, avec un port à l'embouchure de la Tordera. — (h) Cette ville, que Plin. nomme Eluro, est Plouïcée Dyluron. — (i) Aujourd'hui Molaro, qui compte treize mille habitants. — (j) Le bourg de Badalona. — (k) L'importante Barcélone, ville de 100,000 âmes, capitale de la Catalogne. — (l) Peut-être la petite ville de San-Bor. — (m) Le bourg de Martorell, où l'on voit encore un arc de triomphe antique. — (n) Le Besos, petite rivière de huit lieues de cours. — (o) Le Dabrogat, rivière de trente-cinq lieues de cours, qui se jette dans la mer à une vingtaine de lieues au sud-ouest de Barcélone. — (p) Tarracone, place forte, de onze mille habitants. — (q) Le Francolí, petite rivière de dix lieues de cours, qui baigne les murs de Tarracone. — (r) L'Èbre, fleuve de cent à cent vingt lieues de longueur. — (s) Tortuse, place forte, de seize mille habitants. — (t) Le cap Saint-Martin. — (u) Peut-être la Palancia, qui se jette dans la mer près de Martorell. — (v) Le Guadalquivir, qui se jette dans la mer près de Valence, après un cours de quarante-deux lieues. — (w) Le Xucar ou Xucar, fleuve de soixante-trois lieues de cours, qui se jette dans la mer, un peu au sud de la Balearica.

(a) Cette partie comprenait plus des quatre cinquièmes de l'Espagne : c'est à-dire les anciennes provinces de Galice, Asturies, Biscaye, Navarre, royaume de Léon, vieille et nouvelle Castille, royaumes d'Aragon, de Valence et de Murcie, et la Catalogne. — (b) La Bétique comprenait le royaume de Grenade et l'Andalousie. — (c) La Lusitanie forme la plus grande partie du Portugal. — (d) La Guadalquivir, fleuve de cent cinquante lieues de cours, qui n'est navigable que sur le dixième de sa longueur. — (e) La partie orientale de la Galice, et qui n'en était séparée que par le Darius, aujourd'hui le Douro. — (f) C'est à-dire toute la longueur de la côte du nord au sud. — (g) Aujourd'hui Valence, ville de dix à douze mille âmes, dans la province de Burgos. — (h) On voit encore près de Soria les ruines de l'antique et célèbre Numance. — (i) Saragosse, capitale de l'Aragon. — (j) Emerita Augusta, aujourd'hui Merida, dans la province espagnole d'Extremadoure. On y remarque d'importants restes d'antiquités. — (k) Ecija, ville d'environ trente mille âmes, dans la province de Séville. — (l) Serille, peuple de quatre-vingt-onze mille habitants, et chef-lieu de la province de ce nom. — (m) Cordoue, ville de quarante-six mille âmes, chef-lieu de province.

angustia, paulatim se in Nostrum et Oceanum mare extendit : magisque et magis latior ad occidentem abit, ac fit ibi latissima. Viris, equis, ferro, plumbo, aere, argento auroque etiam abundans, et adeo fertilis, ut sibi ob penuriam aquarum efflata et sui dissimilis est, immo tamen aut spartum aliat. Tribus autem est distincta nominibus : parsque ejus Tarraconensis, pars Bætica, pars Lusitania vocatur. Tarraconensis altero capite Gallias, altero Bæticam Lusitaniamque confingens, mari latera objicit Nostro, qua meridiam; qua septentrionem spectat, Oceano. Illas fluvius Anas separat, et idem Bætica uaria utraque prospicit; ad occidentem, Atlanticum; ad meridiem, Nostrum. Lusitania Oceano tantummodo objecta est, sed latere ad septentriones, fronte ad occasum.

Urbium de mediterraneis in Tarraconensi clarissimæ fuerunt Pallantia et Numantia, nunc est Cæsaraugusta : in Lusitania Emerita : in Bætica Astigi, Hispal, Corduba.

At si littora legas, a Cervaria proxima est rupes, que in alem Pyreneum extrudit. Dein Ticer (60) flumen ad Rhodam, Clodianum ad Emporiæ : tum mons Jovis, cuius partem occidenti adversam, eminentia cantium, quod inter exigua spatia, ut gradus, subinde consurgunt, Scetas Annibalus appellat. Inde ad Tarraconem parva sunt oppida, Bianda, Eluro, Bætulo, Barcino, Subur, Tolobi : parva flumina, Bætulo juxta Jovis montem, Rubricatum in Barcinonensi litore, inter Subur et Tolobin, Maius, Tarraco nris est in his oris maritimarum opulentissima : Tuleis aut modicus amnis, super ingens Iberus Dertosam attingit. Inde se in terras pelagus insinat, et primum magno impetu admissum, mox in duos sinus promontorio, quod Ferrariam vocant, finditur. Prior Suconensis dicitur, major hic et magis satis ere pelagus accipiens, et, quo magis penetratur, angustior, Sætabis, et Turiam, et Suconem non magna excipit flumina. urbes complexus,

Parmi les villes qui bordent son enceinte, on remarque surtout *Valentia* (a) et *Saguntum* (b), cette dernière si renommée par les désastres que lui attira son inviolable fidélité (61). L'autre golfe, nommé *Illicitain*, renferme *Alone* (c), *Lucentia* (d) et *Illici* (e), qui lui donne son nom.

Bientôt les terres s'avancent dans la mer, et donnent plus de largeur à l'Hispanie. Mais, jusqu'à un lieu où commence la Bétique, on ne voit sur cette côte rien qui mérite d'être cité, à l'exception de *Carthage* (f), ville fondée par *Asdrubal*, général carthaginois. La côte qui vient ensuite n'offre de même qu'une série de villes presque ignorées, et dont la mention n'intéresse que sous le rapport de l'ordre de cet ouvrage. Telles sont *Urci* (g), sur le golfe appelé *Urcitain*; puis *Abdera* (h), *Suel* (i), *Hexi* (j), *Salambina* (k), *Mænoba* (l), *Malaca* (m), *Salduba* (n), *Laippo* (o) et *Barbesula* (p).

Plus loin, la mer, très-resserrée, s'ouvre un passage entre les côtes d'Europe et d'Afrique, qui se rapprochent en formant les monts *Calpé* (q) et *Abyla* (r), appelés les Colonnes d'Hercule, ainsi que nous l'avons dit au commencement de cet ouvrage. Tous deux s'avancent presque entièrement dans la mer, mais surtout le *Calpé*. Celui-ci

(a) *Valence*, ville de soixante-six mille habitants. — (b) *Murvi-dro*, ville de six mille âmes, qui doit son nom, dérivé du latin *Maria veteres*, à ses antiques murailles. — (c) Peut-être le bourg d'*Altea*. — (d) *Lucentia*, ville de vingt-trois mille âmes. — (e) *Illici*, ville de quatre mille habitants. — (f) *Carthagène*, ville forte et port de mer, avec vingt-neuf mille habitants. — (g) Il y a beaucoup d'incertitude sur le lieu designé ici : *Urci* était dans l'intérieur des terres. Dans certains textes de *Pomponius Mela*, on a admis, d'après l'opinion de *Gronovius* qu'il fallait lire la ville de *Furga*, et le golfe *Furgitanus*; mais dans *Plin* on lit au lieu de *Virgi*, *Murgis*; et en effet cette ville était à l'entrée du golfe de *Virgotanus*. C'est aujourd'hui *Almeria* Pays de Vera, à 14 lieues au N.-E. d'*Almeria*, on voit d'importantes ruines : ce sont celles d'*Urci*. (Voyez note 62.) — (h) Le bourg d'*Adra*, au bord de la mer. — (i) Probablement *Furgurata* ou *Frangurata*, village avec un fort sur le bord de la mer. — (j) *Hexi* ou *Lez*, qui est la même ville que *Serti* ou *Saez*, surnommée, saint *Plin*, *Feraxum Julium*, est aujourd'hui *Moled*, place forte, avec 4 x mille habitants. — (k) Le bourg de *Saldubana*. — (l) La petite ville d'*Almanacor*. — (m) La ville de *Malaga*, peuplée de cinquante-deux mille âmes. — (n) Le village de *Torre de Cuba-Moral*. — (o) Peut-être *Torre de Real de Zarayosa*. — (p) Aujourd'hui la petite ville de *Marbella*. — (q) Le rocher de *Gibraltar*, qui ne tient au continent que par un isthme long d'environ mille mètres et large de cinq cents. — (r) Le mont *Ceuta*, appelée par les Arabes *Debel d'Zatoute*.

et alias quidem, sed notissimas Valentiam, et Saguntum illam, lide et ærumnis inclitam. Sequens Illicitanus Alonen habet, et Lucentiam, et, unde ei nomen est, Illici.

Hic jam terræ magis in altum eunt, latioraque, quam fuerat, Hispaniam faciunt. Venim ab his, que dicta sunt, ad principia Beticæ, præter Carthaginem, quam dux Punorum Asdrubal condidit, nihil referendum est. In illis oris ignobilia sunt oppida, et quorum mentio tantum ad ordinem facit. Urci in sunt, quem Urcitanum vocant: extra Abdera, Suel, Hexi, Salambina (63), Mænoba, Malaca, Salduba, Laippo, Barbesula.

Aperit demum angustissimum pelagus, et proxima inter se Europæ atque Africæ littora montes efficiunt, ut initio diximus, Columnæ Herculis, Abyla et Calpe : uterque quidem, sed Calpe magis, et pene totus in mare promineus. Is mirum in modum concavus, ab ea parte qua spectat occasum, medium fere late aperit : atque inde ingressus totus admodum perrivus, præter quantum patet,

est creusé d'une manière admirable : l'une des cavernes (a) s'ouvre presque au milieu du revers occidental, et ensuite, continuant à s'étendre depuis son entrée, elle occupe presque toute l'étendue de la montagne. A la suite on rencontre un golfe sur lequel est *Carteia* (b), habitée par des Phéniciens venus d'Afrique, ville que l'on croit être l'antique *Tartessos*, et *Tingentera* (c), lieu de notre naissance. Viennent enfin *Mellaria* (d), *Belon* (e) et *Bésippo* (f), sur les bords du détroit, jusqu'au promontoire de *Junon*, qui, prenant vers l'ouest une direction oblique sur l'Océan, fait face à cet autre promontoire d'Afrique que nous avons indiqué sous le nom d'*Ampelousia*, et termine ainsi les côtes d'Europe baignées par notre mer.

CHAP. VII. — Des de la mer Méditerranée.

L'île de *Gades* (g), qui s'offre à nos yeux au sortir du détroit, nous rappelle qu'il est à propos de parler de celles qui sont situées dans notre mer, avant de faire le tour du monde et d'entreprendre la description des bords de l'Océan, comme nous l'avons promis dès le principe.

Il y a peu d'îles dans le *Meotide* (c'est le point d'où nous croyons devoir partir); encore ne sont-elles pas toutes habitées, car elles donnent même peu de pâturages. De la vient que les insulaires de ces parages font sécher au soleil la chair des gros poissons, et la réduisent en une farine qui remplace le froment. Il y a également peu d'îles dans le *Pont-Euxin*. Celle de *Leuce* (h),

(a) Le rocher de *Gibraltar* offre un grand nombre de cavernes naturelles : celle dont parle *Mela* est probablement la même qui porte aujourd'hui le nom de *Saint-Michel*, c'est la plus vaste, et elle présente des stalactites curieuses. — (b) Elle occupait le place on est aujourd'hui *San-Roque*, importante place forte. — (c) Probablement aujourd'hui *Alceiras*. — (d) Quelques auteurs pensent que *Mellaria* est *Fuente-Ovejuna*; mais nous croyons que *Turris*, ville assez importante, en occupe aujourd'hui la place. — (e) Le village de *Bolonia*. — (f) Nous pensons que c'est le bourg de *Ferax* ou *Ferax*, à deux lieues du détroit de *Gibraltar*. — (g) C'est évidemment l'île à l'extrémité de laquelle fut bâtie la ville de *Gades* ou *Gadix*, plus de 200 ans avant notre ère. — (h) L'île de *Leuce* des anciens, appelée aussi *Achillea* ou *Achillis insula*, est bien connue pour être la même que celle que les modernes nomment en turc *Ysua-Adassi* et en français *Île des Serpents*. Elle renfermait un temple consacré à *Achille*, et non son tombeau, puisque ses cendres reposent encore sur les côtes de la Troade.

specus. Sinus ultra est, in eoque Carteia, (ut quidam putant, aliquando Tartessos,) et quam transvecti ex Africa Phœnicæ habitant, atque unde nos sumus, Tingentera. Tum Mellaria, et Belo, et Besippo usque ad Junonis promontorium oram freti occupant. Illud jam in occidentem et Oceanum obliquè jugo excurrans, atque ei, quod in Africa Ἀμπελούσια esse dixeramus, adversum, qua Nostra maria sunt, finit Europam.

CAP. VII. — Mediterraneæ maris insulæ.

Gades insula, quæ egressis fretum obvia est, admonet ante reliquas dicere, quam in Oceani littora terrarumque circumit, ut initio promissimus, oratio excedat.

Paucæ sunt in Meotide, (inde enim videtur commodissimum incipere,) neque omnes tamen incoluntur : nam ne pabula quidem large ferunt. Itac he habitantibus caro magnorum piscium sole siccata, et in pollinem usque contusa, pro farre est. Paucæ et in Ponto : Leuce, Borysthe-

située à l'embouchure du Borysthène (64), est très-petite et porte le surnom d'Achilléa, parce qu'Achille y est enterré. Celle d'Arie (a), peu éloignée du rivage habitée par les Colchiens, est consacrée à Mars; la fable rapporte qu'on y vit autrefois certains oiseaux faire beaucoup de mal à ceux qui voulaient y aborder, en leur lançant des plumes aussi meurtrières que des traits. Il y en a six entre les bouches du Danube. La plus grande et la plus remarquable se nomme Peucé (b). Tout près du pays des Mariandyniens, celle de Thynias (c) possède une ville qu'on appelle Bithynida, parce qu'elle est habitée par des Bithyniens. A l'entrée du Bosphore de Thrace on trouve deux petites, appelées Cyanées et Simplégades (d), séparées par un passage étroit, et qui passaient autrefois pour se rapprocher. Dans la Propontide, la seule île habitée est celle de Proconèse (e).

Au delà de l'Hellespont, parmi les îles qui bordent les côtes de l'Asie, on remarque principalement Ténédos (f), en face des rivages Sigeens, et de la jusqu'au promontoire du Taurus, celles qui vont être nommées dans leur ordre, et qu'on a cru avoir été anciennement appelées ΜΑΧΑΡΩΝ (fortunées), soit à cause de la beauté de leur ciel et de la richesse de leur sol, soit pour avoir été gouvernées par Maear et ses descendants. Telles sont, après la Troade, Lesbos (g), qui comptait autrefois cinq villes, Antisse, Pyrrhé, Erèsos, Methymne et Mytilène; en face de l'Ionie,

(a) Probablement une petite île formée par deux des bras du Bosphore ou Phasos. — (b) Elle est appelée aujourd'hui *Pezama*. — (c) Île de *Tennada*, selon le savant d'Anville. — (d) Ce sont deux îlots bassillonnés; ils ont conservé le nom de rochers *Cyanées*. — (e) Île de *Marmara* ou mieux *Mormora*, longue de quatre lieues et large de deux, qui doit son nom actuel à la grande quantité de marbre blanc qu'on y exploite. — (f) Connue encore sous son nom antique, son nom moderne est *Bodja*, qui est aussi celui de la petite ville qu'on y remarque. — (g) Aujourd'hui *Metelin*, île de seize lieues de longueur et de dix de largeur.

nis ostio objecta, parva admodum, et quod ibi Achillis situs est, Achillea cognomine. Non longe a Colchis Aria, quæ, Marti consecrata, (ut fabulis traditur) tulit aves, eum summa clade adventientium pennas, quasi tela, jaculatas. Sex sunt inter Istri ostia: ex his Peuce notissima et maxima. Thynias, Mariandynorum finibus proxima, urbem habet, quam, quia Bithyiam incolunt, Bithynida appellant. Contra Thraciam Bosphorum duæ parvæ, parvoque distantibus spatio, et aliquando credite dictæque concurrere, et Cyanæ vocantur et Symplégades. In Propontide tantum Proconnesos habitatur.

Extra Hellespontum, earum, quæ Asiaticis regionibus adjacent, clarissimæ sunt, Tenedos, Sigeis adversa littoribus, et, quo dicuntur ordine, ad promontorium Tauri montis expositæ, quas quondam dici putavere Μαχαρων; sive quod fortunati admodum celi solique sunt, sive quod eas suo surnomque regno Maear occupaverat: in Troade Lesbos, et in ea quinque olim oppida, Antissa, Pyrrha,

Chios (a) et Samos (b); Cos (c), près des côtes de la Carie; et Rhodes (d), au voisinage de la Lycie. Ces îles ont chacune une ville de leur nom. Rhodes en comptait anciennement trois: Lindos, Camyros, et Jalyos (e). On appelle Chelidoniennes celles qui font face au promontoire du Taurus, et dont l'approche est si dangereuse aux navigateurs (f). Dans le vaste golfe que l'Asie reçoit vers la moitié de sa largeur, Cyp sos (g) s'étend du couchant au levant, et s'avance en droite ligne entre la Cilicie et la Syrie; elle est grande, puisque jadis elle était divisée en neuf royaumes; aujourd'hui elle ne renferme plus que quelques villes, dont les plus célèbres sont Salamis (h), Paphos (i) et Palæpaphos (j), où Vénus sortit de la mer, si l'on en croit les habitants. L'île d'Arados (k), près de la Phénicie, est petite; mais comme elle ne forme qu'une seule ville dans toute son étendue, elle est très-peuplée, parce que les maisons s'y élèvent les unes au-dessus des autres (65). Celle de Canopus (l), en face de la bouche du Nil que l'on nomme Canopique, n'est pas plus grande. Un certain Canopus, pilote de Ménélas, étant mort d'un accident sur cette île, lui laissa son nom, qui s'étendit à la bouche du fleuve. Pharos (m), qui maintenant tient à Alexandrie par un pont, en était autre-

(a) Les Grecs la nomment encore *Chio* ou *Shio*, et les Turcs *Saki*. Sa longueur est d'environ onze lieues, et sa largeur de quatre. — (b) On la nomme aujourd'hui *Sousan-Adassi*. Elle a environ neuf lieues de longueur et quatre de largeur. — (c) Aujourd'hui *Stanco* ou *Stanchio*, longue de neuf à dix lieues et large de deux. — (d) Son nom est toujours *Rhodes*. Elle a dix-sept lieues de longueur et quatre de largeur. — (e) Lindos, Camiro et Jalyos sont les villages qui rappellent les trois antiques côtes. — (f) Ces petites îles désertes, au nombre de quatre, portent encore le nom de *Chelidonia*, qui est aussi le nom actuel du *Promontorium Sacrum* des anciens, qui paraît être le même que le *Promontorium Tauri* de Méla. — (g) Cypre ou Chypre, que les Grecs nomment encore *Kypros*, et les Turcs *Aberic*. — (h) Les ruines de Salamis sont à environ deux petites lieues de Famagouste; les Turcs leur donnent le nom d'*Eski-Famagousta*, c'est-à-dire *Faeville Famagouste*. — (i) Aujourd'hui *Buffa*, ville qui n'est composée que de quelques maisons éparses au milieu de ruines et de Jardins. — (j) On croit que c'est le village de *Konnkita*. — (k) Aujourd'hui *Road*, devenue par un petit fort sur la côte de Syrie. — (l) C'est l'île d'*Abougyr*. — (m) Cette île, devenue presque, n'a pas changé de nom.

Eresos, Methymna, Mytilène: in Ionia Chios et Samos: in Caria Cos: in Lycia Rhodes; in illis singule sunt iisdem nominibus urbes. In Rhodo tres quondam erant, Lindos, Camiros, Jalyos. Quæ contra Tauri promontorium importuna navigantibus obiacent, Chelidoniae nominantur. In sinu, quem maximum Asia recipit prope media, Cypros, ad ortum occasumque se immittens, recto iugo inter Ciliciam Syriamque porrigitur; ingens, ut quæ aliquando novem regna creperit, et nunc aliquot urbes ferat, quarum clarissima Salamis et Paphos, et, quo primum ex mari Venerem egressam accolæ affirmant, Palæpaphos. Arados in Phœnicie est parva, et, quantum palæti, tota oppidum: frequens tamen, quia etiam super aliena tecta sedem ponere licet. Parva et Canopus, Nili ostio, quod Canopieum vocant, obvia est. Menelai gubernator Canopus ibi forte moriens, nomen insulae, illa ostio dedit. Pharos nunc Alexandriae ponte conjungitur, olim (ut Homericis carmine proditum est, ab eisdem oris cursu dici

fois éloignée, suivant Homère, de toute une journée de navigation. On peut conjecturer, si toutefois le poète a dit vrai, qu'un ébangement si considérable a été causé par le Nil, qui, roulant, surtout dans ses débordements, un limon qui s'attache au rivage, aura agrandi peu à peu le domaine des terres aux dépens de celui des mers.

Sur les côtes de l'Afrique, on voit, en face de la grande Syrte, l'île d'Enteletos (a), et, vis-à-vis des promontoires de la petite Syrte, les îles de Meninx (b) et de Cercine (c); en avant du golfe de Carthage, les Tarichies (d), et enfin, vis-à-vis ce même golfe (66), les Egates (e), célèbres par une victoire navale que les Romains y remportèrent.

Les rivages de l'Europe sont bordés d'un grand nombre d'îles. Dans la mer Égée, près de la Thraee, s'élèvent Thasos (f), Imbros (g), Samothraee (h), Scandile (i), Polyægos (j), Sciatos (k), Halonnesos (l), et Lemnos (m), placée directement en face du mont Athos. On dit qu'autrefois les Lemniennes, après avoir tué tous les hommes, reslèrent seules en possession de leur île. Le golfe Pagaséen regarde l'île de Scyros (n), et renferme celle de Cicyonethos (o). L'Éubée (p) projette au sud les promontoires Gerastos (q) et Capharée (r), et au nord le Cénæum (s). Nulle part elle ne peut passer pour être large, et elle n'a que deux milles dans sa partie la plus étroite; du reste, elle est longue, et borde la côte de la Beo-

(a) On cette île a disparu, on'est le banc de sable appelé *Ist.* — (b) L'île de *Zerbi* ou *Lerbi* riche en palmiers et en oliviers, et on l'on voit encore un arc de triomphe antique. — (c) *Cercina* est aujourd'hui *Kerkini*, qui renferme sept villages et un château. — (d) Les îles *Dionuries*, ou *El Kouariat*. — (e) Les îles *Egates* ou *Egades* sont, près des côtes occidentales de la Sicile, celles que l'on nomme *Levanzo*, *Fuvigiana* et *Martino*. — (f) *Thasso*, sur la côte de la Turquie d'Europe, en Boudarie. — (g) *Imbro*, à trois lieues de la presqu'île de Gallipoli. — (h) *Samothrak* ou *Samothraki*, au nord-ouest de la presqu'île. — (i) *Scandero* ou *Skantzoura*, au nord-ouest de *Skyro*. — (j) *Polno*, île volcanique, à une lieue au nord-est de *Mio*. — (k) *Skatho*, petite île située entre la presqu'île de *Zagara* et l'île de *Scopelo*. — (l) *Schidromi* ou *Chelidromia*, entre *Scopelo* et *Berbero*. — (m) *Lemno* ou *Stalimène*, île de vingt lieues carrées de superficie. — (n) *Skyro*, à l'est de l'île de *Négrepont*. — (o) La petite île de *Trikeri*, dans le golfe de *Volos*. — (p) Aujourd'hui *Négrepont*. (Voyez pour l'origine de ce nom la note supplémentaire 67). Les Grecs la nomment *Egripis* ou *Egripos*. — (q) Le cap *Mantelo*. — (r) Le cap *Doro*. — (s) Le cap *Lithada*.

totius abducta : et, si ita res fuit, videri potest conjectantibus in tantum mutata causas Nilum præbuisset, dum limum subinde, et præcipue cum exundaret, littori annexens, angul terras, spatiumque augescensum in vicina vada promovet.

In Africa contra majorem Syrtim Enteletos : contra minoris promontoria, Meninx et Cercina : contra Carthaginiensium sium, Tarichias et Egates, Romana elade memorabiles.

Plures Europæ littoribus sunt appositæ. In Egæo mari prope Thraciam, Thasos, Imbros, Samothrace, Scandile, Polyægos, Sciatos, Halonnesos; et, quam aliquando, omnibus, qui mares erant, cassis, tantum femine tenuisse dicuntur, Atho monti Lemnos adversa. Pagasæus sinus Scyron prospicit, Cicyonethum amplectitur. Eubora ad meridiem promontorium Geraston et Capharea, ad se-

tic (a), dont elle est séparée par un canal étroit que l'on nomme *Euripe* (b), où la mer agitée éprouve, sept fois le jour et sept fois la nuit, un mouvement de flux et de reflux tellement impétueux qu'il surmonte les efforts des vents et entraîne les vaisseaux, quoique poussés en sens contraire. Cette île renferme quelques villes, *Styra* (c), *Èrètrie* (d), *Pyrrha* (e), *Nésos* (f), *Oëhalie* (g); mais les plus florissantes sont *Carystos* (h) et *Chalcis* (i). Près de l'Attique est l'île d'*Helène* (j), célèbre par le déshonneur de l'épouse de *Ménélas*; puis l'île de *Salamine* (k), plus connue encore par la destruction de la flotte des Perses. Aux environs du Péloponnèse et toujours dans la mer Égée, on voit *Pityusse* (l), *Egine* (m); près du rivage d'*Epidaure*, et dans le voisinage de *Trézène*, *Calaurie* (n), que la fin tragique de *Demosthène* distingue de quelques autres îles presque ignorées. Dans la mer de *Myrtos*, *Cythere* (o) est vis-à-vis le cap *Malée*; *Oënuise* (p) et *Théganuisse* (q) font face au promontoire *Acritas*. Dans la mer Ionienne, s'élèvent *Proté* (r),

(a) Méta serait plus exact s'il disait qu'elle borde la côte de la Throade, de la Beotie et de l'Attique. — (b) Le canal de *Négrepont*, long de vingt lieues, et large d'environ soixante-cinq mètres dans sa partie la plus rapprochée de la terre ferme, on en le traverse sur un pont en pierres composé de cinq arches, dont celle du milieu est fermée par un pont-levis qui s'ouvre pour le passage des navires. — (c) C'est encore un village de ce nom. — (d) On croit que le village de *Gravaniatis* occupe l'emplacement de cette ville. — (e) Peut-être le village de *Polytria*. — (f) On ne connaît pas la position qu'occupait cette ville. — (g) Peut-être le village de *Fasilica*. — (h) Elle existe encore sous le nom de *Larripis*. — (i) Aujourd'hui la ville de *Négrepont*, que les Grecs nomment *Egripis* ou *Egripos*. — (j) L'île de *Longue*, que les Grecs nomment *Macronis*. Elle a trois lieues de longueur sur trois quarts de lieue de largeur. Cette île s'appelait originairement *Cranas*; mais Paris y ayant obtenu les faveurs d'*Helène*, qui lui vint d'enlever, on lui donna le nom de cette princesse. — (k) *Kalourri*, ou la flotte des Perses fut détruite le 19 octobre de l'an 480 avant J. C. Son nom moderne signifie en grec *fer à cheval*: elle en a en effet la forme. — (l) La petite île du port *Toloo*, suivant d'*Avuille*. — (m) *Englia*, que l'on appelle encore fréquemment *Egine*, et qui donne son nom à l'ancien golfe *Saronique*. — (n) Quelques auteurs veulent que cette île soit aujourd'hui *Poros*; mais la vérité est que *Poros* est l'antique *Spharria*, et que la petite île qui lui est unie par un banc de sable est précisément *Calaurie*, qui jadis en était parfaitement séparée, et qui vit *Demosthène* terminer ses jours par le poison, pour ne pas tomber vivant entre les mains d'*Antipater*. — (o) *Cerigo*, la plus méridionale des Iles Ionniennes. — (p) *Oënuise*, la principale des trois îles de ce nom, est *Sapuzia*, qui n'est habitée que de temps en temps par des pasteurs; la seconde est *Cabrera*; la troisième n'est qu'un rocher. — (q) La petite île de *Venetica*, suivant d'*Avuille*. — (r) *Prodana*, petite île située près de la côte occidentale de la Morée.

ptentriorem Cénæum extrudit, et nusquam lala, dum millium spatium habet, ubi arcissima est: cæterum longa, totique Beotia apposita, angusto freta distat a littore. *Euripon* vorant, rapidum mare, et, alterno cursu septies die ac septies nocte fluctibus in vicem versis, adeo immo-dice fluens, ut ventos etiam ac plena ventis navigia frustretur. Aliquot in ea sunt oppida, *Styra*, *Eretria*, *Pyrrha*, *Nesos*, *Oëhalia*: verum opulentissima *Carystos* et *Chalcis*. In Attidæ *Helene* est, nota stupro *Helena*, et *Salamis*, excidio classis *Persicæ* notior: circa *Peloponnesum* etiam nunc in *Egæo* *Pityussa*, et *Egina*, *Epidaureo* littori proxima, *Træzæna* *Calauria*, inter ignobiles alias letho *Demosthenis* nobilis: in *Myrtou* *Cythera* contra *Malæan*, *Oënuise* et *Théganuisse* contra *Acritan* : in Ionio *Prote*, *Asteria*, *Cephallenia*, *Neritos*, *Same*, *Zacynthos*, *Dulichium*; et inter non ignobiles *Ulyxis* nomine *Ithaca*

Astérie (a), Céphallénie (b), Nérîte (c), Samé (d), Zaeynthie (e), Dulichium (f), et Ithaque (g), qui, parmi celles qui méritent d'être citées, est célébrée par le nom d'Ulysse; près de l'Épire, les Échinades (h) et les Strophades (i), autrefois appelées Plotæ; près du golfe Ambracien, Leucadie (j); et plus loin Corcyre (k), voisine de la mer Adriatique.

Toutes les îles dont on vient de parler bordent les côtes de la Thraee et de la Grèce. Plus avant, dans les mêmes mers, on rencontre Mélôs (l), Oléaros (m), Égîlie (n), Cothou (o), los (p), Thia (q), Thera (r), Gyaros (s), Hippuris (t), Dionysia (u), Sicinos (v), Chalcie (x), Icaria (y), Cinara (z), Nisyros (aa), Lebinthos (bb), Calymnie (cc) et Symé (dd). On les nomme Sporades, parce qu'elles sont dispersées çà et là. Devant celles-ci s'élèvent Cythnos (ee), Si-

phnos (o), Sériphos (b), Rhéné (c), Paros (d), Myconos (e), Syros (f), Ténos (g), Naxos (h), Delos (i) et Andros (j), que l'on appelle Cyclades, parce qu'elles sont groupées en cercle.

Plus loin on aperçoit en pleine mer la grande île de Crète (k), où l'on comptait autrefois cent villes. Elle avance vers l'orient le promontoire Samonium (l), et vers l'occident celui du Κρησὸ μέτωπον (m) (le front du Bœlier); enfin elle ressemble à l'île de Cypre, si ce n'est qu'elle est plus grande. Plusieurs traits fabuleux l'ont rendue célèbre: l'arrivée d'Europe, les amours de Pasiphæ et d'Ariadne, la férocité et la destruction du Minotaure, les travaux et la fuite de Dédale, la surveillance et la mort de Talus (n). Mais ce qui la rend plus fameuse encore, c'est un tombeau sur lequel les habitants du pays font remarquer une inscription portant le nom de Jupiter; ce qui prouverait en quelque sorte que ce fut là le lieu de sa sépulture. Les villes les plus connues de cette île sont Gnosos (o), Gortyne (p), Lyctos (q), Lycastos (r), Hologyxos, Thérapnè (s), Cydonée (t), Marathuse et Dictynne (u). Parmi ses montagnes nulle n'est aussi renommée que le mont Ida (v), parce que, suivant la tradition, Jupiter y fut nourri.

Près de l'île de Crète, s'élèvent Astypalæe (x),

(a) Peut-être *Atakos* est-elle l'antienne Astérie; car, comme celle-ci, elle est très-petite, et voisine d'Ithaque. — (b) *Cephaluse*, la plus grande des îles Ioniennes; sa superficie est de quarante-quatre lieues carrées. — (c) Ce n'était point une île (v. la note suppl^{re} 68). — (d) Méla commet ici une erreur en nommant *Samé* après *Céphallénie*, comme si c'étaient deux îles différentes. Tandis que ces deux noms désignent la même île (voyez la note supplémentaire 68). — (e) *Zante*, longue de huit à neuf lieues et large de quatre. — (f) Appelée aussi *Dolicho* du temps de Strabon. Peut-être *Kastys*. — (g) *Theaki* ou *Theaki*, où l'on montre encore les restes du palais d'Ulysse. — (h) Groupe d'îlots près de la terre ferme, et appelés *Konizolara*. — (i) Groupe de quatre petites îles, appelées *Strati* ou *Strophilata*. — (j) *Leucadia* ou *Leucade* est aujourd'hui *Saints-Maur*. Le célèbre rocher de *Leucade* se nomme *Ducato*. — (k) *Corfu*, dont le chef-lieu, du même nom, est le siège du gouvernement de la république Ioniennne. — (l) *Méla*, dont le chef-lieu du même nom, l'antique Mélôs, offre d'intéressantes ruines. On y découvrit en 1820 une belle statue de Vénus, qui possède le Musée royal du Louvre. — (m) Cette île s'est appelée aussi *Antiparos*, d'où est venu son nom actuel d'*Antiparos*. Elle est célèbre par sa belle grotte, l'apécée de magnifiques stalactites. — (n) *Cerigo*, située entre *Gergo* et *Candie*. — (o) L'île appelée *Pary* ou *Porée*, entre *Cerigo* et *Gergo*. — (p) Cette petite île, un nombril d'homme, porte le nom de *Nio*. — (q) Cette île, dont le nom signifie *Divine*, parut l'an 65 de J.-C., comme on a vu apparaître l'île *Julia* en 1815, près des côtes de la Sicile. La première passe pour avoir disparu vers l'an 726, comme on vit s'affaisser sous les flots la seconde, dans l'année même de son apparition. Toutes les deux étaient d'origine volcanique. — (r) Aujourd'hui *Santorin*, si remarquable dans l'histoire des phénomènes volcaniques sous-marins et des soulèvements du sol (voyez la note supplémentaire 6a). — (s) *Chios*, petite île encore aussi stérile que lors-que les Romains y reléguèrent leurs criminels. — (t) Peut-être *Fidulæ*, au nord de l'île de *Naupli*. — (u) Petite île que les Grecs nomment *encre Donona*. — (v) Aujourd'hui *Skina*, longue de trois à quatre lieues, sur une de largeur. Elle est élevée et montagneuse. Autrefois elle était célèbre pour ses vins, mais elle n'en produit plus. — (x) La petite île de *Kurki*, renfermant un village de ce nom. — (y) Son nom moderne *Necaria* rappelle son nom antique. — (z) Peut-être la petite île *Gali*. — (aa) *Nisyros*, appelée aussi par les Turcs *Indirli*. — (bb) Appelée aujourd'hui *Levitha*. — (cc) *Calamita* ou *Calamine*. — (dd) Son ancien nom se reconnaît dans celui de *Sama*, qu'elle conserve. On la nomme aussi *Synia* ou *Sambiki*. — (ee) *Thermia*, avec un bourg et trois villages.

(a) *Sphanto*, dans les Cyclades centrales, à l'ouest de celle de *Paro*. — (b) *Serphos* ou *Seraphos*, entre *Thermia* et *Sphanto*. — (c) *Grande Méla*, dans les Cyclades septentrionales. — (d) Appelée aujourd'hui *Paro*. — (e) *Myconi*, le montagnonne, peuplée de six mille habitants. — (f) *Syros*, dont le chef-lieu, de même nom, s'élève en amphithéâtre sur une montagne conique. — (g) Aujourd'hui *Tino* ou *Tinie*, île de quinze lieues de circonférence. — (h) *Naxos* ou *Naxie*, dont la superficie est de quatorze lieues. — (i) *Petite Méla*, entre *Mvent* et la grande *Sidi*. — (j) Son nom s'est conservé dans celui d'*Andros*, c'est la plus grande des îles cyclades: elle a treize-cinq lieues de circonférence. — (k) *Candie*, la plus grande île de l'Archipel grec; elle a cinq cent vingt lieues de superficie. — (l) Aujourd'hui le cap *Salamone*. — (m) Appelé aujourd'hui le cap *Crio*. — (n) *Preledagou* qui, suivant *Apollonius*, était le gardien de l'île de Crète, et que *Méla* fit mourir par ses enchantements. (V. note 21). — (o) Il n'en reste que des ruines. — (p) Les ruines de *Gortyna*, dans la partie méridionale de l'île, donnent encore leur nom à l'une de ses plus belles vallées. Le petit village d'*Hionos-Douka* occupe une partie de son emplacement. — (q) Aujourd'hui le bourg de *Lussati*, au pied des montagnes de ce nom. — (r) Le qui prouve encore que *Méla* n'est point servi de la géographie de Strabon, c'est que celui-ci (lib. X) lui aurait appris que *Lycastos* avait été détruite par les Gossiens ou *Gnossons*. — (s) On ne connaît point l'emplacement qu'occupait *Hologyxos* et *Therapne*. — (t) *Cydonia* ou *Cydonia*, aujourd'hui la *Cavre*, résidence des consuls épirotes. — (u) Il est difficile de savoir précisément la position de *Marathusa* et *Dictynne*. — (v) Le *Psiloriti*, haut de 2328 mètres et couvert de neige presque toute l'année. C'est la plus haute montagne de l'île; dont elle occupe la partie centrale. On croit y retrouver dans une carrière le célèbre labyrinth de Dédale. — (x) Aujourd'hui *Istampalia* ou *Stampalia*, l'une des Cyclades méridionales.

maxime illustris : in Epiro Echinades, et olim Plotæ, nunc Strophades : contra Ambracium sinum Leucadia, et vicina Hadriatico mari Corcyra.

Hæc Thracum Craiorumque terris oblectant. At inferior Melos, Olearos, Egilia, Cothou, los, Thia, Thera, Gyaros, Hippuris, Dionysia, Sicinos, (70) Chalcia, Icaria, Cinara, Nisyros, Lebinthos, Calymnia, Syme. Hæc, quia dispersæ sunt, Sporades. Ab eis Cythnos, Siphnos, Seriphos, Rhenea, Paros, Myconos, Syros, Tenos, Naxos, Delos, Andros, quia in orbem jacent, Cyclades dicte.

Super eas jam in medijs mari, ingens et centum quon-

dam urbibus habitata Cræta, ad orientem promontorium Samonium, ad occidentem Κρησὸ μέτωπον immitit; nisi major esset, Cyprî similis : multis famigerata fabulis, adventu Europæ, Pasiphææ et Ariadnæ amoribus, Minotauri feritate fatigæ, Dædalî operibus et fuga, Tali statione atque morte; maxime tamen eo, quod ibi sepulchri Jovis penæ clarum vestigijs, sepulcrum, cui nomen ejus insculptum esse accolæ ostendunt. Urbium notissimæ Gnosos, Gortyna, Lyctos, Lycastos, Hologyxos, Therapnæ, Cydonæa, Marathusa, Dictynna. Inter colles, quod ibi nutritum Jovem accepimus, fama Idæi montis excellit.

Juxta est Astypalæa, Naumachos, Zephire, Chryse, Cau-

Naumachos (a), Zéphyré (b), Chrysé(c), Caudos (d), et les îles Musagores (e), qui, au nombre de trois, portent cependant un seul nom; enfin, Carpathos (f), qui donne le sien à la mer Carpathienne.

La mer Adriatique renferme Apsoros (g), Dysceclados (h), Absyrtis (i), Issa (j), Pitya, Hydria, les Electrides (k), Coreyre la Noire (l), Tragurium (m), Dioméde (n), Aëstrie (o), Sason (p), et Pharos (q), aussi voisine de Brundisium que l'autre l'est d'Alexandrie.

La Sicile, suivant ce qu'on en rapporte, faisait autrefois partie de la terre ferme, et tenait sans interruption au territoire des Brutiens, dont elle fut ensuite détachée par le détroit (r) de la mer Sicilienne (s), courant étroit et difficile, qui se porte avec fureur tantôt vers la mer d'Étrurie, tantôt vers la mer Ionienne; partout dangereux, effrayant, et fameux par les noms terribles de Charybde et de Scylla. Celui-ci est un rocher, celui-là est un gouffre, tous deux également redoutables pour ceux qui s'en appro-

chent (a). Quant à la Sicile, c'est une île d'une étendue considérable, à laquelle trois côtés différens, terminés par trois promontoires, donnent la forme de la lettre grecque appelée delta. On nomme Pachynum (b) celui de ces trois promontoires qui regarde la Grèce; Lilybaeum (c), celui qui s'incline vers l'Afrique, et Peloris (d), celui qui, du côté de l'Italie, fait face au rocher de Scylla. Ce dernier tire son nom d'un certain pilote appelé Pelorus, à qui Annibal éleva un tombeau sur cette pointe de terre, dans le temps où il se sauvait d'Afrique en Syrie. Le général cartthaginois, engagé dans ce passage dont il n'avait pu de loin apercevoir l'issue, s'était eru trahi par le maître de son navire et l'avait tué dans sa colère. Sur cette côte de la Sicile que baigne la mer Ionienne, du cap Peloris au cap Pachynum, on distingue Messana (e), Taurominium (f), Catina (g), Mégare (h), Syracuse (i); et dans cette dernière ville, la merveilleuse Aréthuse (75). C'est une fontaine où l'on voit reparaître tout ce qu'on jette dans l'Alphée, qui, ainsi que nous l'avons dit ailleurs, a son embouchure sur la côte du Péloponnèse; ce qui fait croire que ce fleuve, au lieu de se perdre dans cet endroit, continue son cours au-dessous des mers et au travers des terres, pour venir ici se montrer de nouveau. Entre le Pachynum et le Lilybaeum, on trouve

(a) Peut-être l'île de *Paximachio*, près de celle de Candie. — (b) *Zéphyre*, sur la côte orientale de l'île de Crète. — (c) *Chryse*, située près de la côte meridionale de l'île de Crète, parait être aujourd'hui la plus grande des îles *Christiana*. — (d) *Caudos*, appelée aussi *Gaudos*, et maintenant *Gozzo* ou *Goffa-Nisa*, au sud de Candie, est celle où aborda saint Paul en se rendant à Rome. — (e) Le groupe d'îles est peut-être celui des îles *Fanis*, au nord et près de celle de Candie. — (f) *Sergopolis* ou *Koje*, qui a onze lieues de longueur sur trois de largeur. — (g) *Osero* appelée aussi *Losini*, île qui dépend de l'Illyrie. — (h) Peut-être *Pago*, sur la côte de Dalmanie. — (i) Peut-être la petite île d'*Uria*; car il est difficile de savoir quelle est celle que Mela désigne sous le nom d'*Absyrtis*. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette île ne se trouve pas dans les auteurs anciens, et qu'ils appelaient les *Absyrtides*, *Absyrtides insule* — celles que Pon comait sous les noms d'*Ubers*, de *Uersas*, de *Paxo*, et d'*E-Less*. — (j) *Issa*, célèbre par la pêche des sardines. — (k) Il est impossible de retrouver la position de *Pitya*, d'*Hadria* et des *Electrides*, puisque Strabon lui-même ne l'existence des *Electrides*. (V. note 72). — (l) *Corcyra* ou *Corzula*, près de la presqu'île de *Sabinocello*. — (m) *Tragar* ou *Traru*, petite île qui renferme une ville de ce nom. (73). — (n) *Diomedea*, la plus grande des îles appelées *Diomedea insule*, aujourd'hui les îles *Tremiti*, est celle que l'on nomme *Santa-Domenico*. C'est dans cette île qu'Auguste, et non Tibère, comme l'ont dit quelques auteurs, relega Julie, sa petite-fille, femme de Paulus, qui y mourut après vingt ans d'exil. Mela ne parle pas des autres îles du même groupe, dont les plus importantes étoient, après *Diomedea*, celle de *Entria* et celle de *Trinetra*, d'où est venu le nom de *Tremiti*. — (o) On ne connaît pas la position de cette île. — (p) *Saseno*, *Sasano*, *Messano* ou *Sasso*, petite île sur la côte de l'Albanie. — (q) *Lessina* ou *Lesana*, près de la presqu'île de *Sabinocello*. — (r) Ce détroit est improprement appelé *Phare de Messine*. — (s) Cette tradition sur la Sicile n'est pas dénuée de vraisemblance. (Voyez la note supplémentaire 74.)

(a) Le rocher de *Scylla*, sur la côte de la Calabre, a été en partie renversé dans la mer par le terrible tremblement de terre qui ravagea cette contrée en 1783. Comme à peu, sa base est percée de plusieurs cavernes, dans lesquelles les flots se précipitent en produisant un bruit effrayant, qui explique pourquoi *Dionere* et *Ureite* ont peint Scylla poussant d'horribles hurlemens dans sa profonde retraite, entouré de chiens et de loups menaçans. *Charybde*, aujourd'hui *Calofera*, a deux vent, quatre-vingt mètres environ d'écart de Messine, ne ressemble plus à la description qu'*Homere* en a faite; ce n'est pas un gouffre, c'est un espace ayant à peine une quarantaine de mètres de circonférence, qui éprouve les remous que l'on remarque en mer dans tous les passages étroits. Mais l'agitation des flots en cet endroit n'offre quelque danger qu'aux barques qui le traversent. — (b) Le cap *Passero*. — (c) Le cap *Bucco* ou *Lilybaeum*. — (d) Le cap *di Faro*. — (e) *Messina*, chef-lieu de province, ville forte, avec un beau port, et une population de cinquante-cinq mille âmes. — (f) *Taurominium*, ville aujourd'hui mal bâtie et pas peuplée. — (g) *Catania* ou *Catava*, ville de quarante-cinq mille âmes; chef-lieu de province. — (h) L'Anville place au village de *Pensola degli Anonisti* cette vallée de *Megaris*, qui s'appela aussi *Egibi parva*. — (i) Cette ville, de quatre mille âmes, et chef-lieu de province, a conservé son ancien nom.

dos, et quas *Μεσσηγιόρους* numero tres, uno tamen vocabulo appellans; atque, unde *Carpathio* mari cognomen est, *Carpathos*.

In *Hadria* *Apsoros*, *Dysceclados*, *Apsyrtis*, *Issa*, *Pitya*, *Hydria*, *Electrides*, *nigra Corcyra*, *Tragurium*, *Diomedea*, *Aëstria*, *Sason*, atque, ut *Alexandria*, ita *Brundisio* adiacens *Pharos*.

Sicilia, ut ferunt, aliquando continens, et agro *Brutio* amœva, post *Fretum* maris *Siculi* abscissa est. Id angustum et anceps altero corso modo in *Tuscum*, modo in *Ionium* pelagus perfluit, atrox, saxum, et *Scyllæ* *Charybdisque* sævis nominibus incitum. *Scylla* saxum est, *Charybdis* mare, utrinque noxium appulsis. Ipsa ingens et tribus promontoriis in diversa procurrens, græcæ litteræ imaginem, quæ *delta* dicitur, efficit. *Pachynum* vocatur,

quod *Græciam* spectat; *Lilybaeum*, quod *Africam*; *Peloris*, quod in *Italian* vergens *Scyllæ* adversum est. *Causa* nominis, *Pelorus* gubernator ab *Annibale* ibidem conditus; quem idem viâ profugus ex *Africa*, ac per ea loca *Syriam* petens, quia procul intentum videbantur continua esse littora, et non pervium pelagus, profuturum esse arbitratus occiderat. Ab eo ad *Pachynum* ora quæ extenditur, *Ionium* mare attingens, hæc fert *illustria*, *Messanum*, *Taurominium*, *Catinam*, *Megarida*, *Syracusas*, et in iis mirabilem *Aréthusam*. Fons est, in quo visuntur facta in *Alphæum* amnem, ut diximus, *Peloponnesiaco* littori infusum; unde ille creditur non se consociare pelago, sed, subter maria terrasque depressas, huc agere alvum, atque hæc se rursus extollere. Inter *Pachynum* et *Lilybaeum* *Acragas* est, et *Heraclea*, et *Therma*. Inter *Lilybaeum* et

Aeragas (a), Héraclée (b), et Thermæ (c) : entre le Lilybæum et le Peloris, Panhorme (d) et Himère (e). Dans l'intérieur de l'île, sont Leontini (f), Centuripinum (g), Hybla (h), et plusieurs autres villes, parmi lesquelles celle d'Enna (i) est renommée pour son temple de Ceres. Les principales montagnes de l'île sont l'Érix (j), remarquable surtout par un temple qu'y bâtit Enée en l'honneur de Vénus, et l'Étna (k), cet ancien séjour des Cyclopes, d'où l'on voit aujourd'hui jaillir des feux continuels. Parmi ses fleuves, l'Himère (l) a cela de particulier que, prenant sa source absolument au centre de l'île, il coule de là dans deux directions opposées, et traverse la Sicile, d'un côté jusqu'à la mer d'Afrique, de l'autre jusqu'à celle d'Etrurie (76).

Parmi les îles qui entourent la Sicile, nous citerons dans le détroit Sicilien (m) Æœa (n), qu'on dit avoir été habitée par Calypso; vis-à-vis l'Afrique, Gaulos (o), Mélite (p) et Cossure (q); près de l'Italie, Calatha (r), et ces sept îles qu'on appelle Eoliennes (s), savoir, Ostéodes (t), Lipara (u), Héraclée (v), Didyme (x), Pheni-

(a) Appelle aussi *Agrygentum*. Le nom de cette ville se reconnaît dans celui de *Gracenta*. À une demi-lieue de ce chef-lieu de province, *Gergete* et *Archonoe* occupent l'emplacement d'Agryente, où l'on voit plusieurs couvents au milieu des ruines des temples antiques. — (b) La position de cette ville est fort curieuse. — (c) La ville de *Thermodon*. — (d) Le πῆλο, tout, ὄρηος, port. *Palermo*, ville de huit soixante-mille habitants, capitale de la Sicile. — (e) Il est difficile de connaître la position de cette ville, puisqu'elle fut détruite par Annibal. C'est à tort que Mela en parle comme si elle existait de son temps. — (f) Appelle encore *Leontini* ou *Lentini*; chef-lieu de canton près de la rivière du même nom. — (g) La petite ville de *Centurbi*, qui renferme encore plusieurs ruines antiques. — (h) Probablement *Hybla Major*, aujourd'hui *Palermo*. — (i) Aujourd'hui la ville fortifiée de *Castro-Gouerno*. — (j) Le *Monte S. Giuliano*. — (k) Les Siciliens le nomment *Œtalia*, nom qui vient de l'arabe *djebel* (montagne). — (l) Les deux rivières du *Termini* et du *Sulso*. — (m) Le nom de *Fretum Siculum*, désigne plus haut, et est le véritable nom du canal que l'on nomme *Détroit de Messine*, ou *Pharos de Messine*. — (n) On croit qu'elle n'existe plus, on s'est queique fois sans nom, près de la côte de l'Italie. — (o) La petite île de *Gozzo*, voisine de Malte. Elle renferme toute une habitation, et appartient à l'Angleterre. — (p) *Malta*, importante possession de l'Angleterre, longue de six à sept lieues et large de trois. On y compte plus de quatre-vingt mille habitants. — (q) *Prætelioria*, à vingt-cinq lieues de la Sicile et vers de l'Afrique. — (r) La petite île *Calatha*, à neuf lieues des côtes de Tanus. — (s) Aujourd'hui des îles *Lipari*, qui toutes sont volcaniques. — (t) On croit qu'*Ostéodes* est la même île qu'*Ustica*, qui a conservé ce nom sur un *Lipari*, la plus grande des îles de ce nom. — (v) *Basiluzo*. — (x) *Saltina*.

Pelorida Panhormus, et Himera: interius vero Leontini, et Centuripinum, et Hybla, aliæque complures: nam habet ob Cereris templum Enna. Præcipui montium Erix, maxime memoratus ob delubrum Veneris, ab Ænea constructum; et Ætna, que Cyclopas olim tulit, nunc assiduis ignibus flagrat. De annulis Himera referendus, quia in media almodum ortus, in diversa decurrit, scindensque eam utraq; alio oris in Lilyæum, alio in Tuscum mare devenit.

Circa Siciliam in Siculo freta est Æœa, quam Calypso habitasse dicitur: Africam versus Gaulos, Melita, Cossura; propius Italiæ Calatha, et illæ septem, quas Æoli appellant, Ostéodes, Lipara, Héraclæa, Didyme, Phœnicusa, ac, sicut Ætna, perpetuo flagrantes igne thera et Strongi-

Sed Pitheussa, Leucothea, Ænaria (77) Phitonæ

æussæ (t), Hiere (b) et Strongilæ (r). Ces deux dernières sont toujours en feu comme l'Étna.

Mais Pitheussæ (g), Leucothœe (l), Ænariæ (i), Phitonæ (j), Caprée (h), Prochyte (h), Ponties (i), Pandaterie (f), Sinonie (k) et Palmariæ (t), s'étendent sur la côte de l'Italie jusqu'à l'embouchure du Tibre. Au delà de ce fleuve, il existe encore quelques petites îles, telles que Dianium (m), Igilius (n), Carbanie (o), Ergo (p), Ilve (q) et Caprariæ (r).

La Corse et la Sardaigne sont deux grandes îles séparées par un détroit. La première, plus voisine des côtes d'Etrurie, est longue et étroite, et partout habitée par des barbares, à l'exception des villes coloniales d'Aléria et de Mariana (s). La seconde, qui s'étend jusqu'à la mer d'Afrique, formerait un carré long parfait, si celui de ses côtés qui regarde l'occident n'était plus court que celui qui fait face à l'orient. Elle est partout un peu plus large que ne l'est la Corse dans sa plus grande largeur. Son territoire est meilleur que l'air qu'on y respire, et qui est presque aussi pestilentiel que l'autre est fertile. Ses plus anciens habitants sont les Iliens, et ses plus anciennes villes Caralis (t) et Sulci (u).

Pres de la Gaule, on ne peut guère citer que

(a) *Filiculus* ou *Feliculus*. — (b) *Vulcano* ou *Vulcano*, petite île hérissée de montagnes, dont la principale, appelée le mont Aria, renferme deux cratères, d'où s'échappent sans cesse d'épais tourbillons de fumée. — (c) *Siraculibus*, dont les cratères se renouvellent à deux fois dans un quart d'heure. — (d) *Pitheussa*, appelée aussi *Ænaria*, est l'île que l'on nomme aujourd'hui *Ischia*. Avec la note supplémentaire 77. — (e) On croit que la petite île de Leucothœa a été jointe au continent, et forme l'extrémité du cap *Licosa*, qui marque l'entrée orientale du golfe de Salerne. — (f) Probablement *San Stefano*, l'une des îles Ponces. — (g) L'île de *Capri*, qui renferme plusieurs débris intéressants de monuments antiques. — (h) *Prætelia*, entre Ischia et la côte. — (i) *Pontia*, la principale des îles de ce nom. — (j) *Vendutaria*, le détroit l'heure de circonférence. — (k) L'île de *Zannone*, la plus septentrionale des îles Ponza ou Ponces. — (l) *Palm rola*, la plus occidentale des îles Ponces. — (m) L'île *Gianutri*, inhabitée mais souvent visitée par des pêcheurs. — (n) *Giglio*, l'île qui dépend du grand duché de Toscane. — (o) Quelques auteurs pensent que c'est *Panopsea*; d'autres, *Formiche*. — (p) Cette île, qui se nomme aussi *Gorgona*, porte aujourd'hui le nom de *Gorgonia*. — (q) L'île d'*Elbe*, célèbre par ses mines de fer, et par le séjour qu'y fit Napoléon depuis mai 1819, jusqu'en février 1820. — (r) *Capraria*, à sept lieues de la Corse, et à huit de l'île d'Elbe. — (s) Il n'existe que quelques vestiges de ces deux villes. — (t) *Caralis* a été appelée plus tard *Culuris*, originaire du nom italien de *Cagliari*. — (u) On croit que le bourg de *Palma di Solo* occupait l'emplacement de cette ville.

Capræe, Prochyta, Pontia, Pandateria, Sinonia, Palmariæ, Italiæ lateri circa Tiberinæ ostia obiacent. Ultra aliquot sunt parvæ, Dianium, Igilius, Carbania, Ergo, Ilva, Caprariæ.

Deux grandes, fréquoise divisæ, Corsica et Sardinia; quarum Corsica Etrusco littori propior, infra latera tenuis et longa, præterquam ubi Aleria et Mariana colonie sunt, a Barbaris colitur; Sardinia Africum pelagus attingens, nisi quod in occidentem, quam in orientem, angustius spectat, par et quadrata undique, et nusquam non aliquanto spatiosior, quam ubi longissima est Corsica; cæterum fertilis, et soli quam cæli melioris, atque ut fecunda, ita pene pestilens. In ea antiquissimum populorum sunt Ilienses: urbi antiquissimæ Caralis et Sulci.

At in Gallia, quas referre conveniât, solæ sunt Stœchados, ab ora Lignurum ad Massiliam usque dispersæ.

les Stœchades (a), qu'on voit dispersées ea et la depuis la côte de la Ligurie jusqu'à Massilie.

Les îles Baleares appartiennent à l'Hispanie : situées vis-à-vis des côtes de la Tarraconaise, elles sont peu éloignées l'une de l'autre, et se distinguent par les surnoms de grande et de petite, qu'elles ont reçus de leur étendue respectivement. Dans la petite (b) sont les îlots de Jamno (c) et de Mago (d); dans la grande sont les colonies de Palma (e) et de Pollentia (f). L'île Ebusos (g), en face de ce promontoire appelé Ferraria, qu'on voit à l'extrémité du golfe Suëronien, possède une ville de son nom (h). Elle est fertile en grains, mais plus encore en divers autres produits. On n'y rencontre point d'animaux nuisibles, pas même de ces espèces sauvages susceptibles de s'appriivoiser; car non-seulement elle n'en produit aucun, mais encore elle ne souffre pas ceux qu'on y transporte. Il en est tout autrement de l'île Colubraria (i), dont celle-ci me rappelle le souvenir, et qu'on ne peut habiter, parce qu'elle est remplie de toutes sortes de serpents dangereux. Il est néanmoins, pour ceux qui veulent y descendre, un moyen de se mettre à l'abri de tout accident : c'est de former autour d'eux une enceinte avec de la terre de l'île d'Ebusos; car alors ces reptiles, si ardents à s'élançer sur tous ceux qu'ils rencontrent, s'enfuient épouvantés à l'aspect de cette terre, qu'ils redoutent comme un poison.

(a) Les îles d'Hyères. — (b) Minorque. — (c) Aujourd'hui Ciudadela. — (d) Mahon, dont le port, appelé Port-Mahon, passe pour le plus beau de la Méditerranée. — (e) Cette ville n'a pas changé de nom. — (f) Le bourg de Pollença. — (g) Appelée aujourd'hui Ibiza par les Espagnols, et Ivice par les Français. Elle est comprise parmi les Baleares, mais les anciens en faisaient avec celle de Colubraria. Le groupe des *Pityuses* (*Pityusæ insulæ*). — (h) La ville actuelle d'Ibiza, en français Ivice, bâtie sur la pente d'une colline, dont le sommet est couronné par l'évêché, la cathédrale, et le château du gouverneur. — (i) Cette île, que les Grecs nommaient *Ophusa* et que les Espagnols appellent *Formentera*, a passé jusque dans ces derniers

Baleares in Hispania, contra Tarraconensia littora sita, non longe infer se distant, et ex spatio sui cognominibus acceptis, majores minoresque perhibentur. Castella sunt in minoribus, Jamno et Mago: in majoribus, Palma et Pollentia colonie. Ebusos e regione promontorii, quod in Suëronensi sinu Ferrariam vocant, eodem nomine urbem habet; frumentis tantum non ferunda, at alia largior, et omnium animalium, que nocent, adeo expertis, ut ne ea quidem, que de agrestibus natia sunt, aut generat, aut, si invec-ta sunt, sustineat. Contra est Colubraria, ejus meminisse succurrit, quod, cum senebat nullo ac malefico genere serpentum, et sit ideo inhabitabilis, tamen ingressis eam, intra id spatium, quod Ebusitana humo circumsignaverunt, sine pernicie et rata est, iisdem illis serpentibus, qui solent obvius appetere, aspectum ejus pulveris, aliud velut virus, procul et cum pavore fugientibus.

LIVRE III.

CHAP. I. — Côte extérieure de l'Hispanie.

Nous avons décrit la côte de notre mer : nous avons décrit les îles qu'elle embrasse. Il nous reste à voir cette circonférence de terres dont les côtes, comme nous l'avons dit au commencement de cet ouvrage, sont baignées par l'Océan. C'est une mer immense et sans fin, agitée par de grandes marées (c'est ainsi qu'on appelle ses fluctuations); tantôt elle inonde les rivages, tantôt elle les laisse à sec jusqu'à une grande distance, en se retirant; et cela non pas les uns après les autres et tour à tour; ce n'est pas un ébranlement alternatif qui la pousse avec toute son impétuosité tantôt sur une côte et tantôt sur une autre : au contraire, après s'être élancée de son centre et en même temps sur les rivages, quelque opposés qu'ils soient, des continents et des îles, soudain elle les quitte pour se concentrer et revenir sur elle-même, et toujours avec une telle violence, que tantôt elle fait rétrograder les fleuves les plus considérables, tantôt elle entraîne avec elle des animaux terrestres, ou laisse sur le sable des animaux marins. On ne sait pas bien encore si c'est l'univers qui, par l'effort de l'aspiration et de l'expiration, attire et rejette ainsi les eaux sur tous les points (en admettant, avec certains sava-nts, que le monde soit un animal), ou bien s'il existe au fond des mers quelques eavernes qui les absorbent et les rejettent successivement; ou bien enfin si la lune a quelque influence sur ces mouvements extraordinaires. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils varient selon les phases de cet astre,

temps pour être infestée de serpents; tout a été ditifice d'élaccer d'antiques préjugés. Son non moderne vient de sa fertilité en ble. Elle renferme 122 1500 habitants.

LIBER III

CHAP. I. — Hispanie ora exterior.

Dicta est ora Nostrî maris : dictæ insulæ, quas amplectitur. Restat ille circuitus, quem, ut solito diximus, emittit Oceanus. Ingens infinitumque pelagus, et magnis aestibus concitum, (ita enim motus ejus appellantur) modo inundat campos, modo late nudat ac refugit, non alios aliosque in vicem, neque alternis accessibus nunc in hos, nunc in illos toto impetu versum : sed ubi in omnia littora, quamvis diversa sint, terrarum insularumque ex medio pariter effusus est, rursus ab illis colligitur in medium, et in semet ipsum redit; tanta vi semper immisus, ut vasta etiam flumina retro agat, et aut lætæstria deprehendat animalia, aut in arma destituit. Neque adhuc satis cognitum est, anhelitum suo id mundus efficiat, retractamque cum spiritu regerat undam undique, si (ut doctioribus placet) unum animal est : an sint depressi aliqui specus, quo rreptocæ maria residant, atque unde se rursus exuberantia affolant : an

et n'ont pas lieu aux mêmes époques, mais avancent et retardent comme son lever et son coucher.

Au sortir du détroit , en prenant par la droite , on rencontre la mer Atlantique et la côte occidentale de la Bétique (a), qui, sans deux petits golfes, formerait à peu près une ligne droite jusqu'au fleuve Anas. Elle est habitée par les Turdules et les Bastules. Dans le premier de ces golfes est un port appelé Gaditán (b), et un bois nommé Oleastrum ; plus loin, le fort d'Ébora (c), sur le rivage ; et assez avant dans les terres, la colonie d'Asta (d). Un temple et un autel consacrés à Junon se présentent ensuite. Dans la mer même, la tour de Cepion (e) est placée plutôt sur un rocher que dans une île. Le Bétis (f), sorti de la contrée appelée Tarraconaise, coupe longtemps la Bétique presque par moitié ; il naît et coule en occupant un seul lit ; mais, à peu de distance de la mer, il forme un grand lac, d'où il sort, comme d'une source, en deux branches, dont chacune est aussi considérable qu'avant le partage. Le second golfe se prolonge jusqu'à l'extrémité de la province, et comprend sur ses bords les petites villes d'Olintige (g), d'Onoba (h) et de Lepa (i).

(a) Par les mots *ara Bætica frontis* (la côte du front de la Bétique). Méla entend la côte occidentale de cette province, qui présente en effet une sauto de Luce en de front du côté de l'Atlantique. — (b) Le *Portus Gaditanus* est probablement *Porto-Réal*. — (c) Le fort d'Ébora paraît, à en juger par sa position sur la rive gauche du Guadalquivir, se rapporter à celle de la ville de *Saint-Léger de Barro-medra* — (d) Cette colonie d'Asta, surnommée *Revet*, son nom est sans doute de *Arves*, célèbre par ses vins, au moins à un lieu voisin qui porte encore le nom de *Mesa de Asta*. — (e) La *Tour de Cepion* est un phare, que fit élever Quintus Servilius Cepion près de l'embouchure du Bétis, pour éclairer la flotte romaine et la mettre à l'abri des attaques des pirates, qui infestaient la côte de la Lusitanie dans le temps que ce consul faisait la conquête de cette province. — (f) Le rocher sur lequel le phare fut construit s'éleva sur la terre ferme une petite ville qui prit le nom de monument, et qui est aujourd'hui le bourg de *Chapona*. — (g) Les Arabes qui firent la conquête de la péninsule hispanique furent ennemis de la grandeur du Bétis, et le nomèrent *Quindal Kehir*, c'est-à-dire le grand fleuve, dénomination que les Espagnols ont altérée en l'appelant *Guadaluquivir*. Il prend sa source dans la *sierra de Cazorla*, et se jette dans l'Atlantique, après un cours qui n'a guère plus de quatre-vingt lieues. S'il faut s'en rapporter au témoignage de Méla, l'embouchure de ce fleuve est bien différente de ce qu'elle était de son temps. (Voyez la note supplémentaire 25.) — (h) Le bourg de *Palos* nous paraît correspondre par sa position géographique à celle qu'appelait *Onobis*. — (i) La ville de *Magnum* se trouve aujourd'hui dans une petite ville qui prit le nom de monument, et qui est aujourd'hui le bourg de *Lepe*, dont le port fut le cabotage avec le Portugal.

La Lusitanie commence au delà de l'Anas ; la partie baignée par l'Atlantique forme d'abord une grande saillie dans la haute mer ; après quoi, s'arrêtant tout à coup, la côte se détourne encore plus que celle de la Bétique. Cette saillie se divise en trois promontoires séparés par deux golfes. Le plus voisin de l'Anas est appelé *Cuneus Ager* (a) (la contrée en coin), parce que, s'étendant sur une large base, il avance peu à peu ses côtés ; le suivant se nomme promontoire *Sacré* (b) ; le plus éloigné prend le nom de Grand promontoire (c). Sur le premier on rencontre Myrtille (d), Balsa (e), Ossonoba (f) ; sur le second, Lacobriga (g), et le port d'Annibal (h) ; sur le troisième, Ébora (i). Quant aux golfes qui les séparent, l'un renferme *Salacia* (j), l'autre

(a) Méla comprend ici sous le même nom deux choses distinctes : le *Cuneus Ager*, et le *cap* qui est son extrémité. Le *Cuneus Ager*, depuis l'embouchure de la Guadiana jusqu'à la base du cap Cavaero, constitue un triangle de 90 kilomètres de base et de 20 de hauteur, ce qui lui donne neuf cents kilomètres carrés de superficie. Son extrémité est formée de trois petites îles, dont la plus méridionale présente une pointe que l'on nomme *Cuneus Promontorium*, et qui porte aujourd'hui le nom de *capo de Santa-Maria*. La contrée et le cap font partie de la province d'Algarve en Portugal. (N. sup. 25.) — (b) Le *Sacrum Promontorium* est le cap de *Saint-Fincent*. — (c) Le *Magnum Promontorium* est le point le plus occidental du Portugal dans la province d'Estremadoure, on le nomme *capo da Roca*. — (d) La ville que les anciens nommaient *Myrtillus*, ou *Julia Myrtilla*, Méla la place à tort dans le *Cuneus Ager*, puisque nous avons reconnu que cette contrée triangulaire n'a que vingt kilomètres de largeur depuis sa base jusqu'à son sommet, et que *Myrtillus* était située sur la rive droite de l'Anas, à soixante-cinq kilomètres en ligne directe de la mer. Cette position correspond parfaitement, ainsi que l'a fait observer d'Anville, à celle de *Mertola*, petite ville de deux mille âmes, placée sur une hauteur escarpée, près de la rive droite de la Guadiana. — (e) *Balsa* est bien dans la contrée *Cuneus*. D'Anville pense que cette ville correspond à celle de *Tavera*, peuplée de neuf mille âmes et située à l'embouchure de la Seca. — (f) D'Anville place *Ossonoba* près de Faro, ville de six à sept mille âmes. — (g) Aujourd'hui *Lagos*, ville de sept mille âmes, avec un petit port. — (h) Le *Portus Annibalis* était situé, selon quelques géographes, sur la rive droite du Portunus, vis-à-vis du bourg appelé *Alta Nava de Portunus* ; mais dans cette position il ne serait pas sur le *Promontoire Sacré*, dont il occupait la côte occidentale. Il devait donc être près du bourg d'Aguzar, ou se trouve la baie d'Arizana, qui offre un bon mouillage. — (i) Cet Ébora correspond probablement au bourg d'Ébora, située à deux lieues d'Alcobaga, sur la rive gauche de la Raça. Comme Méla cite principalement les villes du littoral, l'Ébora qu'il nomme n'est certainement pas la ville qui fut surnommée *Liberaltas Julia*, et qui est aujourd'hui la ville d'Ébora, à vingt-huit lieues à l'est de Lisbonne, c'est-à-dire à une trentaine de lieues de la mer. — (j) Le bourg d'Alcacer do sal (*Château de sel*) se trouve sur la droite du *salado*, au pied d'un rocher couronné par un château fort. Ce bourg, qui portait le nom de *Salmacia*, fut créé par Auguste en ville municipale. On y exploite d'importantes salines depuis une époque très-reculée.

luna caesus tantis meafibus probat. Ad ortus certe ejus occasusque variantur : neque eodem assidue tempore, sed ut illa surgit ac demergitur, ita recedere alique adventare comperimus.

Hæc egressos, sequentesque ea, quæ exentibus dextra sunt, æquor Atlantum et ora Bæticæ frontis excipit, quæ, nisi quod semel iterumque paululum in semet abducitur, usque ad flumen Anam pene recta est. Turduli et Bastuli habitant. In proximo sinu portus est, quem Gaditanum, et lucus, quem Oleastrum appellant : tum castellum Eboræ in litore, et procul a litore Asta colonia. Extra Jumentis aræ templumque est : in ipso majus monumentum Capionis, scopulo magis, quam insula, impositum. Bætis ex Tarraconensi regione demissus, per hæc fere medium diu, sicut nascitur, uno amne decur-

rit : post, ubi non longe a mari grandem lacum fecit, quasi ex uno fonte geminis exoritur : quantisque simpliciter alveo vadit, tantus singulis effluit. Tum sinus alter usque ad finem provincie inflectitur, eumque parva oppida, Olintigi, Onoba, Lepa, confingunt.

At Lusitania trans Anam, quæ mare Atlanticum spectat, primum ingenti impetu in altum abî : deinde resistit, ac se magis etiam, quam Bætica, abducit. Quæ prominet, bis in semet recepto mari, in tria promontoria dispergitur. Anæ proximum, quæ lata seculi procurrens, paulatim se ac sua latera fastigat, Cuneus ager dicitur : sequens, Sacrum vocant : Magnum, quod ulterius est. In Cuneo sunt, Myrtilli, Balsa, Ossonoba : in Sacro Lacobriga, et portus Annibalis : in Magno, Eboræ. Sinus intersunt : et est in proximo Salacia ; in altero, Ulyssippo, et Tagi os-

la ville d'Ulysippo (*a*), et l'embouchure du Tage (*b*), fleuve qui produit de l'or et des pierres précieuses. Au delà de ces promontoires, jusqu'à la partie la plus rentrée dans les terres, s'ouvre une grande courbure sur laquelle on voit les anciens Turdules et leurs villes, et deux fleuves : le Monda (*c*) qui se perd à peu près au milieu du dernier promontoire, et le Durius (*d*) qui en baigne le pied.

Le côté qui suit présente pendant quelque temps un rivage droit ; ensuite il rentre un peu, puis s'avance graduellement, rentre encore, et de là se prolonge en ligne directe jusqu'au promontoire qu'on appelle Celtique (*e*). Toute la côte droite est habitée par les Celtiques (*f*) ; mais depuis le Durius jusqu'au premier enfoncement se trouvent les Groviens (*g*), dont le territoire est arrosé par l'Avo (*h*), le Celadus (*i*), le Nébis (*j*), le Minius (*k*) et le Limia (*l*), que l'on a surnommé *Oblivion* (l'Oubli).

a Ulysippo, appelée aussi *Olysipo*, et dont l'origine fabuleuse est attribuée à Ulysse, est évidemment, comme d'Avellan la prouve, la ville de Lisbonne. Surnommée *Felicitas Augusta*, *Olysipo* fut une colonie romaine qui, ainsi que le dit Plin., jouissait du privilège de se gouverner par ses propres lois. (Voyez la note supplémentaire au.) — *b* Le Tage roulait jadis de l'or et des pierres précieuses contenues dans ses alluvions, et qui provenaient des montagnes qui forment son bassin. Les paillettes d'or y étaient assez abondantes pour lui avoir mérité le surnom d'*Auratus*, et pour que Silius Italicus l'ait comparé au Pactole. Mela croyait que l'or et les pierres précieuses qu'il charriait se formaient dans le fleuve. — *c* Le *Monda*, fleuve d'environ quarante-cinq lieues de cours. — *d* Le *Durius* des Espagnols et le *Itaron* des Portugais, fleuve dont la longueur est d'environ cent trente lieues. — *e* Le *Celticum Promontorium* est le même cap que celui qu'on nomme *Atabrum* ou *Nerium*. Il correspond au cap *Lusitane*, sur la côte occidentale de la province espagnole de la Corogne. — *f* Il ne s'agit pas ici de la nombreuse nation que les anciens désignaient sous le nom géographique de *Celtæ*; Mela désigne seulement les *Celtici*, peuples qui, suivant Strabon et Plin., habitaient la côte occidentale de l'Espagne, près des frontières de la Lusitanie. — *g* Les *Grovi* ou *Gruvi* devaient leur origine, suivant Silius Italicus, à une ancienne colonie grecque. — *h* Comme la *Lusitanie* des anciens ne correspondait point exactement au Portugal des modernes, l'*Avo* est évidemment la rivière portugaise appelée *Ave*, qui, après avoir reçu l'*Uro*, se jette dans l'Océan près de Vila de Comê. — *i* Le *Celadus* ou *Calado*, rivière de vingt lieues de cours. — *j* La petite rivière de *Negot*. — *k* Le *Minus* des Portugais et le *Migno* des Espagnols, fleuve d'environ soixante lieues de longueur. — *l* Le *Limus*, que Mela devrait nommer avant le *Minus*, puisqu'il suit la côte en allant du sud au nord, n'a pas changé de nom, on le nomme toujours *Lima*, et quelqu'un *Lima*. Son surnom d'*Oblivio*, qui correspond au grec *Ὀβλίον*, c'est-à-dire *Oubli*, vient d'une tradition allégorique dont Strabon raconte l'origine. « Les Celtiques et les Turdules, dit-il, ayant fait une expédition en Lusitanie, n'eurent pas plutôt traversé le *Limus*, qu'ils se soulevèrent, se battaient entre eux, tuèrent leur général, et se dispersèrent dans le pays, d'où ils ne revinrent plus. On supposa que l'eau du fleuve leur avait fait perdre la mémoire. Cette opinion était tellement répandue, que Decimus Junius Brutus et ensuite Pompée eurent beaucoup de peine à faire traverser le *Limus* à leurs troupes.

ium, amnis gemmas acrunique generalis. Ab his promontoriis in illam partem, que recessit, ingens flexus aperitur; in eoque sunt Turduli veteres, Turbolorumque oppida; amnes autem, Monda, in medium fere ultimi promontorii latus effluunt, et radices habent alienu Durio.

Frons illa aliquandiu rectam ripam habet: dein modico flexu accepto, mox paululum eminet: tum reducta iterum iterumque recto margine ferens, ad promontorium, quod Celticum vocamus, extenditur. Totam Celtici colunt, sed a Durio ad flexum Grovii: fluminate per eos, Avo, Celadus, Nebis, Minius, et, cui Oblivionis cognomen est, Limia. Flexus ipse Lambriam urbem amplexus, recipit fluxu Leron et Uliam. Partem, que prominet, Præsamarci habitant, perque eos Tamaris et Sars, flumina

non longe orta, decurrunt; Tamaris, secundum Eboram portum; Sars, juxta turrem Augusti titulo memorabilem. Cætera super Tamarici Nerique incolunt, in eo tractu ultimi.

Hactenus enim ad occidentem versa littora pertinent. Deinde ad septentriones toto latere terra convertitur à Celtico promontorio ad Scythicum usque. Perpetua ejus ora, nisi ubi modici recessus ac parva promontoria sunt, ad Cantabros fere recta est. In ea primæ Artabi sunt, etiam nunc Celtici gentis; deinde Astures. In Artabris sicuti ore angusto admissionn mare non angusto ambitu exiit, Adobriam urbem et quatuor annuum ostia iniegit, duo, etiam inter accolentes, ignobilis sunt; per alia duo Mearis exil, et Uvia. In Asturum littore Noega est oppidum: et

a *Lambria* ou *Lambriaca*, appelée aussi *Præ Lambriaca* et *Ira Flavia*, correspond au bourg de *Padron* dans la Galice. Il est situé sur la rive gauche du Sar, qu'on y traverse sur un pont romain. — *b* Le *Leros* est évidemment le *Leros* ou *Leros-Fedra*, qui se jette dans la baie de Pontevedra. — *c* Cette rivière n'a pas changé de nom; elle se jette dans la baie d'Avosa après un cours de trente lieues. — *d* Son nom antique se reconnaît encore dans celui de *Tambres*, son cours n'est que d'environ vingt à vingt-cinq lieues. — *e* Cette rivière est le *Rio del Arzobispo*, qui se jette encore le nom de *Sar*. — *f* Ce port est celui de *Saint-Martin de Noega*. — *g* Quelques géographes nomment ce golfe *Portus Magnus*; il correspond aux deux baies contigues de *Estanzos* et du *Ferrol*. — *h* Cette ville devait être située près de l'emplacement qu'on appelle le *Ferrol*, elle nouvelle, bien fortifiée, avec un beau port militaire et une population de dix à douze mille âmes. — *i* Le *Rio Mero*, qui n'a que vingt à six lieues de longueur. — *j* Le *Rio Jubal*, dont le cours n'est que de quatre lieues, et qui se jette dans la baie du *Ferrol*. — *k* Quelques géographes pensent que *Negot* correspond à la ville actuelle de *Narcea*; ce nom celtique demeure est évidemment l'antique *Florea Narca*, dont Mela ne parle point. *Negot*, que l'on nommait aussi *Nega Urtia*, était située à vingt-trois lieues géographiques de la précédente; elle correspondait donc à *Villa Urtea*, ou l'on voit encore les restes d'une antique muraille.

non longe orta, decurrunt; Tamaris, secundum Eboram portum; Sars, juxta turrem Augusti titulo memorabilem. Cætera super Tamarici Nerique incolunt, in eo tractu ultimi.

Hactenus enim ad occidentem versa littora pertinent. Deinde ad septentriones toto latere terra convertitur à Celtico promontorio ad Scythicum usque. Perpetua ejus ora, nisi ubi modici recessus ac parva promontoria sunt, ad Cantabros fere recta est. In ea primæ Artabi sunt, etiam nunc Celtici gentis; deinde Astures. In Artabris sicuti ore angusto admissionn mare non angusto ambitu exiit, Adobriam urbem et quatuor annuum ostia iniegit, duo, etiam inter accolentes, ignobilis sunt; per alia duo Mearis exil, et Uvia. In Asturum littore Noega est oppidum: et

illustrent une contrée qui n'avait auparavant rien de remarquable. A partir d'un fleuve qu'on appelle Salia (a), les côtes commencent à rentrer par degrés, et, bien que large encore, l'Hispanie se resserre de plus en plus entre les deux mers, de telle sorte que la ou elle touche à la Gaule, elle est moins large de moitié que dans sa partie occidentale. Là sont placés les Cantabres et les Vardules. Il y a chez les Cantabres quelques peuplades et quelques fleuves dont les noms ne peuvent être exprimés dans notre langue. Le Saunium (b) arrose le territoire des Concanes et celui des Salenes; la Nanasa (c) coule chez les Autrigones et les Origénonesiens (d); les Dévalas (e) baignent les murs de Tritium Toborieum (f); l'Aturia (g), ceux de Dece (h); enfin le Magrada (i), ceux d'Élaso (j). De la les Vardales, qui ne forment qu'un seul corps de nation, s'étendent jusqu'au promontoire de la chaîne Pyrénaique (k), et terminent les Hispanies (l).

CHAP. II. — Côte extérieure de la Gaule.

A l'Hispanie succède la seconde région de la

(a) *Le Rio Salta*, d'environ douze lieues de cours — b) *Le Rio Saun*, — c) Au lieu du nom d'Origenon, on lit dans quelques éditions Origonon, qui paraît désigner le même peuple que les noms d'Orpessa et d'Origenonessis de quelques éditions de Pline (Lay. IV, cap. 58) ces noms sont donc synonymes.

(d) *Le Devales* est évidemment le *Rio Deba* ou *Deva* — f) *Tritium Toborieum* est, selon quelques auteurs, la petite ville de *Thalabronon*, sur la rive gauche du Rio-Deva — g) L'Aturia est évidemment *E. Adura*, mais on ne comprend pas pourquoi Mela parle ici d'un fleuve qui seroit en le territoire des Tartelles, puisqu'il n'a pas encore terminé ce qui concerne celui des Vardules. — h) Cette ville de Dece nous paraît devoir être *Dace*, qui probablement se nommait *Devium*, ainsi que l'appelle Mela, avant que Messala eût soumis entièrement les Tartelles et les Aquitains. On sait quelle règle des Romains le nom d'*Lupa Augusta Tarbellica*. Mais les gens du pays continueront probablement à l'appeler *Devium*, d'où lui est venu son nom actuel de *Dix*, — i) Nous pensons que cette rivière est le *Jennou*, — j) Le bourg d'*Urdulorum* nous paraît occuper l'emplacement d'*Elaso*. (Voyez la note supplém. 82.) — k) Ce cap, lorsque par l'extrémité d'un chemin qui descend des Pyrénées, est la partie de Fontarabie. — l) On voit par la façon que Pomponius a Mela, que l'espace qui exista jadis entre les *Hispanies* ne vient pas, comme on pourroit le croire, de la division de la Péninsule en divers petits royaumes au moyen âge.

tres ante, quas *Sestianus* vocant, in peninsula solent, et sunt Augusti nomine sacrae, illustrantque terras ante remeides. At ab eo flumine, quod *Salium* vocant, incipiunt ora populatim recedere, et lateo adhuc Hispania magis magisque patia contrahere; usque adeo senia terras angustationis, ut eorum spatium inter duo maria dimidio minus sit, quia Galliam tangunt, quam ubi ad occidentem litus exponitur. Tractum Cantuari et Vardulic tenent. Cantabrorum aliquid populi amnesque sunt, sed quorum nomina nostro ore concepti nequeunt. Per Concanos et Salenos Saunium, per Autrigones et Origénonenses Namasa descendit; et Devalas Tritium Toborieum cingit, et Devium Aturia, et Easonem Magrada. Vardulli, una gens, linc ad Pyrenaei jugi promontorium pertinet, et claudit Hispanias.

CAP. II. — Gallia ora exterior.

Sequitur Galliae latus alterum, cuius ora primo nihil progressa in altum, mox tantumdem pene in pelagus excedens, quantum refo Hispania abscesserat. Cantabros fit adversa terris, et quomodo circuitu amplexa, ad

Gaule, dont la côte, d'abord dépourvue de caps qui se prolongent dans la mer, se porte bientôt vers l'occident en décrivant une grande courbe, et en s'avancant vis-à-vis du pays des Cantabres, presque autant que recule la côte de l'Hispanie. Ensuite elle tourne vers le nord et s'étend encore en droite ligne jusque pres des rives du Rhin. Cette contrée est riche surtout en grains et en pâturages : ce qui la rend délicate, ce sont ses forêts immenses et sacrées. Elle n'est pas partout favorable aux végétaux qui sont sensibles au froid; mais partout elle est salubre, partout elle offre peu d'animaux nuisibles. Elle est habitée par des peuples fiers et superstitieux, qui pousseront autrefois la barbarie jusqu'à immoler des victimes humaines, regardant ce genre de sacrifice comme le plus efficace et le plus agréable à leurs divinités. Cette coutume atroce est abolie chez eux, mais il en reste encore des traces; car s'ils s'abstiennent d'ôter la vie aux hommes qu'ils dévouent, ils les conduisent néanmoins à l'autel, et leur font de légères blessures. Cependant ces peuples ont une éloquence qui leur est propre, et des précepteurs de morale appelés druides. Ceux-ci se flattent de connaître la grandeur et la forme de la terre et du monde, les mouvements périodiques du ciel et des astres, et la volonté des dieux. Ils enseignent beaucoup de choses secrètement soit dans des cavernes, soit dans les bois les plus retirés, pendant un temps fort long, par exemple vingt ans, aux plus distingués de la nation. Il est un de leurs dogmes qu'ils ont laissé transpirer au dehors, afin de rendre la multitude plus propre à la guerre : c'est que les âmes sont éternelles, et qu'il y a une autre vie dans le séjour des Mânes. De la l'usage où sont ces peuples de brûler et d'enterrer avec les morts ce que ceux-ci ont le plus affecté pendant leur vie. De là vient encore que jadis ils ajournaient à leur arrivée dans l'autre monde la

occidentem litus advertit. Tunc ad septentriones conversa, iterum longo rectoque tractu ad ripas Rheni amnis expanditur. Terra est frumenti præcipue ac pabuli ferax, et amena lucis inmanibus. Quicquid ex satis, frigoris impatiens est, æque, nec ubique alt; salubris; et noxia genere animalium minime frequens. Gentis superbe, superstitiosæ, aliquando etiam inhumane adæ, ut hominem optatum et gratissimum diis victimam cederent. Mænent vestigia feritatis jam abolitæ, atque ut ab ultimis caelibus temperant, ita nihilominus, ubi devotos altarium ad-movere, delibant. Habent tamen et fecundiam suam, magistrisque sapientiæ druidas. Hi terre invidiosæ magnitudinem et formam, motus cœli ac siderum, et, quid dii velint, scire profitentur. Docent multa nobilissimos gentis etiam et divi vicinis amnis, aut in specu, aut in abditis saltibus. Unum ex his, que præcipiunt, in vulgus effluxit, videlicet, ut forent ad bella meliores, æternas esse animas, vitantque alteram ad Mænes. Itaque cum mortuos cremant ac defodiunt apta viveatibus. Olim negotiorum ratio etiam et exactio crediti deferretur ad interos :

régularisation de leurs affaires et le paiement de leurs dettes. Il s'en trouvait même qui se précipitaient gaiement dans le bûcher de leurs proches, comme pour recommencer avec eux une nouvelle existence.

Toute la contrée habitée par ces peuples est appelée Gaule Chevelue. Ses habitants, connus sous trois grandes dénominations, sont séparés entre eux par des fleuves considérables. Les Aquitains s'étendent du Pyrénée à la Garonne; les Celtes, de la Garonne à la Seine; et les Belges, de la Seine au Rhin. Les Ausciens tiennent le premier rang parmi les Aquitains, les Eduens parmi les Celtes, et les Trévériens parmi les Belges. Leurs villes les plus florissantes sont Augusta (a) chez les Trévériens, Augustodunum (b) chez les Eduens, et Eliberum (c) chez les Ausciens. La Garonne, qui descend du mont Pyrénée, est guéable et peu propre à la navigation dans une grande partie de son cours, à moins qu'elle ne soit grossie par les pluies d'hiver ou la fonte des neiges. Mais, près de l'Océan, lorsqu'après avoir reçu dans son lit la marée montante, elle roule ensuite ses eaux avec la marée descendante, on la voit se grossir et s'élargir de plus en plus à mesure qu'elle s'approche de la mer, de sorte qu'à son embouchure on la prendrait pour un large détroit: non-seulement alors elle porte des bâtiments considérables, mais, comme une mer orageuse, elle leur fait éprouver d'horribles tourments, surtout quand il arrive que le vent souffle dans une direction contraire à la sienne. Il existe, à l'embouchure de cette rivière, une île

(a) Augusta Treverorum, aujourd'hui Trèves, dans la Prusse rhénane, conserve encore d'importants monuments romains. — (b) Autun, chef-lieu de sous-préfecture dans le département de Saône-et-Loire. Au nombre de ses monuments antiques on peut citer la Porte d'Arroux, celle appelée le Fortage de Saint-André, et, hors de son enceinte, les restes du Temple de Jovius et les ruines d'un amphithéâtre. Avant de prendre le nom d'Augustodunum, cette ville s'appelait *Elberac*. — (c) Eliberum, appelée vulgairement *Climbernum* et *Climbernum*, reçut ensuite le nom d'*Augusta*, d'où est venu le nom actuel d'*Auch*, chef-lieu du département du Ters.

erantique, qui se in rogos suorum, velut una victuri, libenter immittenter.

Regio, quam incolunt, omnis Comata Gallia. Populorum tria summa nomina sunt, terminanturque fluviiis ingentibus. Nam a Pyrenæo ad Garumnam, Aquitani; ab eo ad Sequanam, Celte; inde ad Rhenum pertinent Belge. Aquitanorum clarissimi sunt, Ausci; Celtarum, Edui; Belgarum, Treveri: urbesque opulentissima, in Treveris Augusta, in Eduis Augustodunum, in Ausciis Eliberum. Garumna ex Pyrenæo monte de lapsus, nisi cum libero indre, aut solutis nivibus intantum, diu vadus et vix navigabilis fertur. At ubi obvius Oceani exstantibus accessibus adactus est, isdemque retro remanentibus, suas illiusque aquas agit; aliquantum plenior, et quanto magis procedit, eo litor sit, ad postremum magni freti similis; nec majora tantum navigia tolerat, verum etiam more pelagi sacivicitis exsurgens, facta

connue sous le nom d'Autros (a), que les habitants du pays eroient être suspendue sur les eaux, et s'élever avec elles au temps de la crue. Cette opinion est fondée sur ce que les lieux environnants, qui paraissent la dominer pour l'ordinaire, sont couverts d'eau quand la rivière est grosse, tandis qu'elle surnage eueore, et qu'elle semble même alors comme élevée au-dessus des rivages et des hauteurs qui peu auparavant la dérobaient à la vue.

C'est à l'embouchure de la Garonne que les rivages de la Gaule commencent à s'avancer dans la mer, et à decrire cette grande courbe qui s'étend vis-à-vis la côte des Cantabres, depuis le pays des Santons jusqu'à celui des Osismiens. Le milieu de cette côte est occupé par d'autres peuples. Les rivages suivants font face au septentrion jusqu'au pays des Moriniens, situé à l'extrémité du territoire gaulois. Le port, appelé Gessoriaum (b), est ce qu'il y a de plus connu dans toute cette étendue.

Le Rhin, qui descend des Alpes, forme près de sa source les lacs Venetus (c) et Aconius (d). Il coule ensuite, et toujours dans un même lit, jusqu'à l'endroit où, non loin de la mer, il se

(a) Le célèbre d'Anville n'adopte point l'opinion qui veut que cette île soit le rocher qui s'élève à l'entrée de la Grande, et sur lequel on a construit sous Henri II un beau phare qui n'est terminée que sous Henri IV, et que l'on nomme la Tour de Cordouan. Son principal motif est que ce rocher n'ayant qu'environ cinquante metres de diamètre, il ne doit point avoir attiré l'attention d'un géographe aussi soigneux que Méla. Il suppose donc que l'île d'Autros n'existe plus, qu'elle étoit voisine du bourg de Soulaire, et qu'elle a été reniée au continent par le changement qu'a éprouvé le lit du fleuve. Mais comme Méla destine bien une île située à l'embouchure de la grande, et que celle qui, selon d'Anville, aurait existé près de Soulaire, a dû être à environ huit kilomètres de la bouche du fleuve, nous adoptons l'opinion que l'île d'Autros est le rocher de la Tour de Cordouan. — (b) La ville et le port de Boulogne, chef-lieu de sous-préfecture du département du Pas-de-Calais. On l'appela d'abord *Gessoriacum narale*, puis *Bononia*, d'où lui est venu le nom qu'elle porte. En 1893, on y a découvert des antiquités romaines. — (c) Le lac de Constance, en allemand *Boden-see*, qui sépare le grand duché de Bade de la Suisse. Méla le nomme *Venetus lacus*; mais il étoit appelé aussi *Bodanicus lacus*, probablement d'un lieu qui, situé à l'extrémité occidentale, porte encore le nom de Bodonum; et *Briquantinus lacus* a cause de la ville de Briquantia, aujourd'hui Bruggen, à l'extrémité orientale. — (d) Le lac que Méla nomme *Aconius* est évidemment celui que l'on appelle *Unter-See* (Lac inférieur), qui communique au lac de Constance par une sorte de canal qui est précisément le lit du Rhin.

navigantibus atrociter, utique si alio ventus, alio unda precipital. In eo est insula, Autros nomine, quam pendere et attolli aquis incrementibus ideo incolæ existimant, quia cum videantur edificia quasi obijact, ubi se fluctus implevit, illa operit, hæc, ut prius tantum anbitur; et quod ea, quibus ante ripæ collesque, nec cernerentur, obstitant, tunc velut ex loco superiore perspiantur sunt.

A Garumna exitu latus illud incipit terra: procurrentis in pelagus, et ora Cantabrics adversa litoribus, aliis populis media ejus habitantibus, ab Santonis ad Osismios usque delleva. Ab illis enim iterum ad septentriones frons litorum respicit, pertinetque ad ultimos Gallicarum gentium Morinos, nec portus, quem Gessoriacum vocant, quidquam notius habet.

Rhenus ab Alpibus decedens, prope a capite duos lacus efficit, Venetum et Aconium. Mox diu solidus, et certo alveo lapsus, hanc procul a mari lue et illic dispergitur,

partage en deux branches, dont la gauche retient le nom de Rhin jusqu'à son embouchure. La droite, après avoir conservé pendant un certain temps la même dimension, s'étend ensuite en long et en large dans la plaine, forme un grand lac appelé Flevo (*a*), et ceint de ses bras une île du même nom; après quoi, retournant à son premier état et reprenant sa première largeur, elle se jette dans l'Océan.

CHAP. III. — *La Germanie.*

Du côté de la Gaule, la Germanie est bornée par le Rhin, depuis l'embouchure de ce fleuve jusqu'aux Alpes; au midi, par les mêmes montagnes; à l'orient, par les nations sarmates; au septentrion, par l'Océan (83). Elle est habitée par des peuples aussi énergiques d'esprit qu'infatigables de corps; d'autant plus attachés à leur vie sauvage, qu'ils entretiennent leur énergie par l'habitude des combats, et leurs corps par l'habitude des fatigues et d'un climat rigoureux. Ils restent tout nus jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'âge de puberté, et chez eux on y parvient assez tard: alors ils se couvrent d'une simple saie ou d'écorces d'arbres, quelle que soit la rigueur de l'hiver. La natation n'est pas seulement chez eux un exercice utile: c'est une passion. Ils font la guerre à leurs voisins suivant les prétextes les plus capricieux, non pour les asservir ou pour étendre leurs limites, car ils cultivent avec nonchalance leur propre territoire, mais pour le seul plaisir de n'avoir autour d'eux que de vastes dé-

serts. Ils ne connaissent d'autre loi que la force, et ne se font aucun scrupule du brigandage; ils ne sont bons qu'envers leurs hôtes, ils ne se montrent traitables que pour ceux qui les supplient. Leur manière de vivre est grossière et malpropre: ainsi ils mangent toute crue la chair de leurs troupeaux et des bêtes fauves, qu'elle soit fraîche ou endurcie par le froid; dans ce dernier état, ils la ravivent en la pétrissant dans sa propre peau, avec les mains et les pieds.

Le sol de la Germanie est entrecoupé d'une multitude de rivières, hérissé de nombreuses montagnes, et impraticable en grande partie, à cause des bois et des marais. Parmi ceux-ci les plus grands sont le Suesia (*a*), l'Estia (*b*) et le Melsiagum (*c*). Ses forêts les plus étendues sont l'Herernie (*d*), et quelques autres qui ont des noms particuliers; mais comme celle-là couvre une étendue de soixante jours de marche, et qu'elle est la plus considérable de toutes, elle est aussi la plus connue. Ses plus hautes montagnes sont le Taunus (*e*) et le Rhético (*f*); les autres ont des noms qu'on ne peut guère exprimer en langue romaine. Le Danube et le Rhône (85) sont au nombre de ses cours d'eau qui coulent dans d'autres pays; le Menis (*g*) et la Lupia (*h*), qui se jettent dans le Rhin; l'Amisius (*i*), le Visurgis (*j*) et l'Albis (*k*), qui se jettent dans l'Océan. Au-dessus de l'Albis est le vaste golfe

(a) Peut-être est-ce le lac de *Sieborna* (*Schörger-See*), près du village de ce nom, dans le royaume de Hanovre. — (b) On croit que c'est le lac *Danuar* que traverse la rivière de la Hanse, dans le Hanovre. — (c) Le lac *Dransen* près d'Elbing, dans la régence de Königsberg, en Prusse. — (d) Sous le nom d'*Herernia silva*, les anciens comprennent plusieurs régimes physiques, montagnes et boisées de la Germanie, telles que le *Auspacher-Wald*, le *Bahnischer-Wald*, le *Volde-Wald*, le *Schwarzer-Wald*, le *Steiger-Wald*, le *Spessart*, le *Fluringer-Wald* et le *Harz* (voyez la note supplémentaire 85). — (e) Le *Taunus*, aussi qu'on le nomme encore, est appelé aussi *Hohe*. C'est une chaîne de montagnes du duché de Nassau, dans l'Allemagne occidentale. Elle commence dans le grand duché de Hesse, se dirige au sud-ouest, et se termine sur la rive droite du Rhin, à sept lieues à l'ouest de Mayence. Sa longueur est d'environ quatre lieues. Le *Grand-Feldberg*, son point culminant, a six mètres de hauteur. — (f) *g*) Le *Mea*. — (h) La *Lippe*. — (i) Le *Ems*. — (j) Le *Weser*. — (k) Le *Elbe*.

sed ad sinistram amnis etiam tum, et donec effluit, Rhemus; ad dextram primo angustus et sui similis, post ripis longe et late recedentibus, jam non amnis sed ingens lacus, ubi campos implevit, Flevo dicitur, ejusdemque nominis insulam amplexus, fit iterum arctior iterumque fluvius emittitur.

CAP. III. — *Germania.*

Germania hinc ripis ejus usque ad Alpes, a meridie ipsius Alpibus, ab oriente Sarmaticarum confinio gentium, qua septentrionem spectat, Oceano littore obducta est. Qui habitant, innumeres sunt animis atque corporibus, et ad insitam levitatem vaste utique excedunt, bellando animos, corpora ad consuetudinem laborum, maxime frugis. Nudi agunt, antequam puberes sint; et longissima apud eos pueritia est: viri sagas velantur, aut fibris arborum, quamvis sevea hieme. Nandi non patientia tantum illis, studium etiam est. Bella cum finitibus gerunt:

causas eorum ex libidine arcessunt; neque imperitandi prelatandique, quae possident, (nam ne illa quidem emixta colunt), sed ut, circa ipsos quae jacent, vanda sint. Jus in viribus habent, adeo ut ne atrocium quidem pudeat; tantum hospitibus boni, mitesque supplicibus. Virtu ita asperius invidique, ut cruda etiam carne vescantur, aut cepti, aut cum rigentem in ipsis pecudina ferarumque coctis manibus pedibusque subigendo renovant.

Terra ipsa multis impedita fluminibus, multis montibus aspera, et magna ex parte silvis ac paludibus invia. Paludata, Suesia, Estia et Melsiagum, maxime: silvarum, Herernia et aliquid sunt, quae nomen habent; sed illa dicitur sexaginta dies occupans, ut major alius, illa et notior. Montium altissimi Taunus et Rhetico; nisi quorum nomina vix est eloqui ore Romano. Annium in alias gentes excurrentium, Danubius et Rhodanus, in Rhenum, Menis et Lupia; in Oceanum, Amisius, Visurgis et Albis (classissimi, saepe Albim, Codanus, ingens sinus, magius

appele Codanus (a), parseme d'iles grandes et petites. C'est ee qui fait que ce bras de mer, qui s'introduit au sein des terres, n'a nulle part beaucoup de largeur, ni aucune ressemblance avec une mer: en effet, les eaux coulant çà et là entre les côtes de la terre ferme et celles d'iles peu éloignées, forment des canaux qui ressemblent à des fleuvs; et il devient unetroit resserré, et se courbe enfin en suivant un long rivage. Dans ce golfe sont placés les Cimbres et les Teutons. Plus loin, les Hermions occupent l'extrémité de la Germanie.

CHAP. IV. — *La Sarmatie.*

La Sarmatie, plus large dans l'intérieur que sur les bords de la mer, est séparée des contrées suivantes par la Vistule (86), et s'étend au midi jusqu'à l'Ister. Ses peuples ont, dans leurs vêtements et dans leurs armes, beaucoup de ressemblance avec les Parthes; mais, vivant sous un ciel plus rigoureux, ils ont aussi plus d'âpreté dans le caractère. Ils n'ont point de villes, ni même de demeures fixes. Soit que de riches pâturages les attirent dans un lieu, soit qu'ils fuient ou poursuivent un ennemi, ils traînent avec eux tout ce qu'ils possèdent, et vivent toujours campés. Cette nation est tellement guerrière, libre, indomptable, barbare et cruelle, que les femmes même vont à la guerre avec les hommes; et afin qu'elles y deviennent habiles, aussitôt qu'elles sont nées on leur brûle la manie droite: d où il résulte qu'ayant ce côté de la poitrine comme celui des hommes, elles ont la main libre pour porter des coups. Tendre l'arc, monter à cheval,

(a) Ce golfe est évidemment l'entrée de la mer Baltique. c'est-à-dire le grand detroit appele *Kattegat*, et les trois petits detroits nommés le *Sund*, le *Grand Belt* et le *Petit Belt*. A l'est de ces detroits, ainsi que Mela semble l'indiquer, les côtes de la Suède et celles du Mecklenbourg se rapprochent, puis celles de la Prusse se coulent et se dirigent vers le nord.

parvisque insulis refertus est. Hac re mare, quod gremio Eborum accipitur, nusquam late patet, nec usquam unam simile; verum aquis passim intelligentibus ac sæpe transgressis, vagam atque diffusam, facie insulam, spargitur: qua littora attingit, ripis contentum insularum non longe distantibus, et ubique pene tantundem, it angustum et par freto; cuiusvane se subinde, longo supercilio inflexum est. In eo sunt Cimbrî et Teutoni: ultra, ultimi Germaniæ Hermiones.

CAP. IV. — *Sarmatia.*

Sarmatia infans, quam ad mare latior, ab his que sequimur, Vistula anne discreta, qua retro abit usque ad Istrum flumen immittitur. Gens habito armisque Parthice proxima, verum ut celi asperioris, ita ingenii. Non se urbibus tenent, et ne statim quidem sedibus. Et invitaverunt pabula, ut cedens et serpens hostis evigilat, ita res opesque secum trahens, semper castra habitat; bellatrix, libera, indomita, et usque eo inhumanis atque atrox, ut femine etiam cum viris bella incant; atque ut habiles sint,

chasser, sont les occupations imposées aux jeunes filles; tuer un ennemi est le devoir de celles qui sont adultes; et tant qu'elles n'ont pas accompli ce devoir, elles sont condamnées à la peine honteuse de rester vierges.

CHAP. V. — *La Scythie.*

Depuis la Sarmatie jusqu'aux confins de l'Asie, excepté dans les contrées où regnent un hiver perpétuel et un froid intolérable, habitent des peuples scythes, presque tous connus sous un seul nom, celui de Berges. Les premiers qu'on rencontre sur les rivages de l'Asie sont les Hyperboréens, directement placés sous le pôle, au delà du vent Aquilon et des monts Riphées. Ils ne voient pas, comme nous, le soleil se lever et se coucher tous les jours; mais ils jouissent de sa présence sur l'horizon depuis l'équinoxe de printemps jusqu'à l'équinoxe d'automne, et ont, par cette raison, un jour qui dure six mois et une nuit d'une égale durée. Terre sacrée, leur contrée est exposée au soleil, et douée d'une grande fertilité. Religieux observateurs de la justice, ils coulent des jours plus longs et plus heureux qu'aucun autre peuple du monde. Toujours au sein de la paix et des plaisirs, ils ne connaissent jamais ni les guerres ni les querelles. Ils font des sacrifices en l'honneur de leurs dieux, et principalement d'Apollon. On rapporte à ce sujet qu'ils envoyaient autrefois leurs premières offrandes à Delos; que dans les premiers temps elles furent portées par des vierges du pays; mais qu'ensuite ils les confièrent à des peuples situés sur la route, qui se les passaient de proche en proche, et que cet usage subsista jusqu'au temps où des nations dépravées osèrent abuser de leur confiance (87). Ils passent leur vie dans des bois sacrés et des forêts; et dès qu'ils se sentent non pas dégoutés,

natis statim dextra aduritur mamma. Inde expedita in ictus manus que exeritur, virile lit pectus. Arcus tendere, equitare, venari, puellaria pensa sunt: ferire hostem, adultarum stipendium est: adeo ut non percussisse, pro flagitio habeatur, sitque eis pœnæ virginitas.

CAP. V. — *Scythia.*

Inde Asia continua, nisi ubi perpetuæ hiemes sedent et intolerabilis rigor, Scythici populi incolunt, fere omnes etiam in unam Gergem appellati (88). In Asiatico littore primi Hyperboræ super Aquilonem Riphæosque montes sub ipso siderum eandem parent: ubi sol non quotidie, ut nobis, sed primam verno æquinoctio exortus, autumnali denum occidit: et ideo sex mensibus dies, et totidem alius nov usque continua est. Terra angusta (89), aprica, per se fertilis. Cultores justissimi, et diutius quam ulli mortaliū, et beatus vivunt. Quippe festo semper otio lecti non bella movere, non jurgia; sacris operati, maxime Apollinis: quorum primitias Delon misisse initio per virgines suas, deinde per populos, subinde tradentes ultro-

mais rassasiés de vivre, le front ceint d'une guirlande de fleurs, ils vont gaiement se précipiter du haut d'un certain rocher dans l'Océan. C'est, dans leur opinion, le genre de mort le plus distingué.

La mer Caspienne s'introduit dans les terres par un canal long et étroit, et semblable au lit d'un fleuve (90) ; et dès qu'elle est sortie de ce canal droit, elle se répand dans trois golfes : en face de son entrée est le golfe Hyrcanien (a) ; à gauche, le golfe Seythique (b) ; à droite, celui qu'on appelle proprement Caspien (c), du nom même de cette mer. Elle est partout terrible, impétueuse, sans mouillages, exposée de toutes parts aux ouragans, plus abondante qu'aucune autre mer en monstres marins, et, sous tous ces rapports, moins propre à la navigation. On rencontre les Seythes Nomades sur la partie droite du canal par lequel elle commence ; les Caspiens et les Amazones, surnommées Sauromatides, sur le golfe Caspien ; les Albaniens, les Moschiens et les Hyrcanien, sur le golfe Hyrcanien ; les Amardiens et les Pésiques, sur le golfe Seythique ; et enfin les Derbices, sur la rive gauche du canal. Cette mer reçoit dans son sein beaucoup de fleuves grands et petits ; mais nous ne parlerons que des plus célèbres. Le Casius (d) descend des monts Cerauniens par un seul canal, et se partage en deux pour se jeter dans le golfe Caspien. L'Araxe (e), sorti des flancs du Taurus, traverse lentement et sans bruit les campagnes de l'Arménie, de sorte que, même en le regardant

avec attention, on ne voit guère de quel côté se dirige son cours : plus loin, embarrassé dans un terrain inégal, resserré çà et là entre des rochers, il acquiert d'autant plus de rapidité qu'il perd de sa largeur ; il se brise bientôt sur les rochers qui lui font obstacle, et roule ses ondes mugissantes avec une telle impétuosité, que, forcée de se précipiter d'un point escarpé, élevé de plus d'un arpent (a) au-dessus d'un abîme, sa chute n'est point perpendiculaire, mais ses eaux, lancées au loin hors de son lit, forment une cascade arrondie qui retombe au fond du fleuve ; celui-ci, retenu dans un canal étroit, perd peu à peu de sa rapidité, puis comme précédemment coule de nouveau sans bruit à travers les campagnes, et s'écoule doucement jusqu'à son embouchure. Le Cyrus (b) et le Cambyse (c) sortent du pied du mont Coraxique, et leurs sources sont voisines ; ils s'éloignent ensuite et coulent pendant longtemps, à une grande distance l'un de l'autre, au travers de l'Ibérie et de l'Hyrcanie ; puis, se joignant dans un même lac non loin de la mer, ils se jettent par une même embouchure dans le golfe Hyrcanien. L'Iaxartes (d) et l'Oxos (e) viennent de la Sogdiane, à travers les déserts de la Sey-

(a) Le golfe du Ghilan. — (b) Le golfe Mort ou Mort-voï Koultouk. — (c) Le golfe de Bakou. — (d) Quelques commentateurs ont voulu que Mela ait eu l'intention de désigner ce fleuve qui n'est autre que le plus grand fleuve de l'Europe, le Volga, mais le Casius est évidemment le Kour-sou. — (e) C'est évidemment l'Iraks, qui a sa source en Arménie au mont Tek-lagh, et coule en contourant l'Ararat, mais Mela se trompe en le prenant pour un fleuve qui se jette dans la mer Caspienne, après avoir coulé pendant plus de cent cinquante lieues, il se joint au Kour.

(a) Le *juvere* était une mesure de superficie de deux mille cinq cent vingt-huit mètres carrés, d'où il résulte que la hauteur de la cascade dont parle Mela devant avoir six cent trente-deux mètres de hauteur, mais nous savons qu'il ne faut pas trop s'en rapporter aux mesures que donne cet auteur, ni à celles des anciens en général. — (b) Le Kour ou Koura, appelée aussi *Mécori*, qui se jette dans la mer Caspienne après un cours de cent quatre-vingt lieues. — (c) *Teu-l-ire* l'*Mazou*, rivière de quarante cinq lieues de longueur, qui se jette dans le Kour. — (d) Le *Syr-deria* ou *Sihou*, fleuve de la Tartarie indépendante, il prend sa source dans la partie orientale du Khanat de Khokhan, sur le versant occidental du mont Saoukha, qui appartient aux monts Thsoung-ling. Après un cours d'environ trois cent cinquante lieues, il se jette dans la mer ou plutôt le Lac Aral. — (e) Le *Djohouk*, appelé dans les divers dialectes *lucis Amud-deria*, *Amou-deria*, ou simplement *Amou*, est l'Oxos ou l'Oxus des anciens, et, suivant Klaproth, le *Fich* ou *Tch-rout* des livres religieux des Perses. Ses sources, encore peu connues, parissent être situées vers le point culminant du Belour-tigil, dans le Turkestan ; et c'est après un cours d'environ quatre cent cinquante lieues, en y comprenant ses nombreuses sinuosités, qu'il se partage en deux bras pour se jeter dans la partie méridionale du Lac Aral.

rilus, morenque eum diu, et donec vitio lentius feneratus est, servasse referuntur. Habitat genus silvaspinae, et ubi eos vivendi satietas magis, quam tadium, cepit, hilares, redimiti sertis, semet ipsi in pelagus ex certa rupe precipites dant. Id eis finis evinim est.

Mare Caspium, ut angusto, ita longo etiam freto, primum terras, quasi fluvius, irrupit : atque ubi recto alveo influxit, in tres sinus diffunditur; contra os ipsum in Hyrcanum, ad sinistram in Seythicum, ad dextram in eum, quem proprie et totius nomine Caspium appellant. Omne atrox, savum, sine pontibus, procellis undique expositum; ac hellinis magis, quam caetera, referunt, et ideo minus navigabile. Ad introitum dextram Seythae Nomades, freti littoribus insident, Intus sunt ad Caspium sinum Caspii, et Amazones, sed quae Sauromatidas appellant : ad Hyrcanum Albani, et Moschi, et Hyrcani : in Seythico Amardi et Pæsicae, et jam ad fretum Derbices. Multi in eo sinu magni partivique annes fluunt : sed qui famam habent, ex Cerauniis montibus uno alveo descendit, duobus

exit in Caspium Casius. Araxes Tauri latere demissus, quoad campos Armeniae secat, labitur placidus et silens, neque, in utram partem eat, quamquam intuearis, manifestus : cum in asperiora devenit, hinc atque illic rupibus pressus, et quanto angustior, tanto magis pernix, frangit se subinde ad opposita caelium. Atque ubi id ingenti cum murmure sonansque devolvitur, adeo citus, ut, qua ex precipiti in subjecta casurus est, non declinet stationem, sed ultra quam canalum habet, evolat, plus iugiter spatio sublimis, et aquis penditibus semet ipse sine alveo ferens : deinde ubi incensus arenatoque amne descendit, tunc tranquillus, iterumque per caecos lacitus et vix fluens in id litus elabatur. Cyrus et Cambysses, ex radicibus Coraxici montis vicinis fontibus editi, in diversa abeunt, perque Iberas et Hyrcanos diu et multum distantibus alveis defluunt : post non longe a mari eodem lacu accepti, in Hyrcanum sinum uno ex perveniunt. Iaxartes et Oxos per deserta Seythiae ex Sogliorum regionibus in Seythicum exeunt ; ille suo fonte grandis, hic incurso

thie, se perdre dans le golfe Scythique (a). Le premier est considerable par lui-même ; le second l'est davantage, mais grâce a ses affluents. Apres avoir couru pendant un certain temps d'orient en occident, il fait un coude sur la frontiere des Dahens, se dirige vers le nord, et ouvre sa bouche entre la côte des Amardiens et celle des Piques.

Les forêts de ces contrées recèlent plusieurs animaux tres-dangereux, même le tigre, qui se trouve particulièrement en Hyrcanie. C'est une bête extraordinairement feroce, et d'une telle vitesse a la course, que rien ne lui est plus facile et plus ordinaire, même en retournant plusieurs fois jusqu'au lieu d'où elle est partie, que d'atteindre un cavalier qui s'enfuit. S'il arrive, en effet, qu'un ravisseur adroit enlève les petits d'une tigresse, et que, pour se soustraire a sa fureur et tromper son agilité, il en jette un, elle saisit son petit, le reporte a sa taniere, retourne a la poursuite du cavalier autant de fois qu'elle a de petits, et ne cesse que pres des lieux frequents, ou elle n'ose penetrer, et dans lesquels le ravisseur fugitif se trouve en sûreté.

Pendant quelque temps on a doute si par dela la mer Caspienne s'étendait l'Océan, ou une terre sans bornes et couverte de frimas. Mais l'autorité des philosophes et d'Homere, qui ont pretendu que la terre était de tous côtés environnée par la mer, on peut ajouter celle de Cornélius Népos, auteur plus moderne, et par conséquent plus digne de foi. Celui-ci rapporte, a l'appui de son opinion, le témoignage de Quintus Metellus Celer, qu'il se rappelaît avoir entendu raconter qu'étant

proconsul dans les Gaules, le roi des Bêtes (92) lui fit présent de quelques Indiens, et que, s'étant informé d'où et comment ils étaient venus sur son territoire, il apprit qu'une tempête violente les ayant emportés loin des parages de l'Inde, ils avaient longtemps erré, et qu'enfin ils avaient débarqué sur les côtes de la Germanie. C'est donc l'Océan qui s'étend au dela de la mer Caspienne; mais ses rivages, endurcis par des glaces éternelles, sont inhabites.

CHAP. VI. — *Hes de l'Hispanie extérieure et de l'Océan septentrional.*

Près des rivages que nous avons côtoyés depuis l'angle saillant que forme la Bétique, se trouvent beaucoup d'îles peu connues et même sans noms. Mais, parmi celles qu'il ne serait pas convenable de passer sous silence, Gades (a) touche au détroit, et n'est séparée du continent que par un petit bras de mer semblable à une rivière. Du côté de la terre, elle est presque droite; du côté de la mer, elle est élevée, et forme au milieu de la côte une courbe terminée par deux promontoires, sur l'un desquels est une ville florissante du même nom que l'île, et sur l'autre un temple d'Hercule Egyptien, également célèbre par ses fondateurs,

(a) L'ancienne île de Gades, sur laquelle on a bâti la ville de ce nom, appelée aujourd'hui Cadix, est évidemment, d'après la description que nous donne Mela, l'île de Léon d'aujourd'hui; ainsi elle est séparée de la terre ferme par un bras de mer, appelé canal de Saint-Pétri, qui ressemble à une rivière, et se termine au nord-est par un cap sur lequel s'éleve Cadix, et au sud-est par un autre cap où se trouvent le temple d'Hercule. Toutefois il est bon de faire remarquer que, suivant Pline, il y avait les deux îles: l'une qui renfermait la ville de Gades et en portait le nom, l'autre appelée Erythra et Aphrodisias, et que l'on surnomme l'île de Junon. Mais la langue de terre qui porte Cadix avait toujours fait partie de l'île de Léon, lorsqu'en 1512 elle fut coupée par les Espagnols pour arrêter les efforts des Français; d'où il résulte que Cadix est séparée du reste de l'île par cette langue appelée Cortadura, et qui est hérissée de batteries. Il n'est donc pas possible d'admettre, avec Pline, qu'il y avait les deux îles lorsque Mela n'en signale qu'une; donc ceux qui font de l'île de Léon celle que les anciens nomment Erythra, sont dans l'erreur; d'après le texte de Mela, géographe espagnol, ne l'oublions pas, qui d'ailleurs place Erythra plus loin, ainsi que nous le verrons bientôt.

(b) Mela, comme Strabon et les autres géographes anciens, place les boucliers de l'Avant et de l'Arrière dans la mer Caspienne, tandis qu'ainsi que nous l'avons dit, ces deux armées d'ours s'en jettent dans le lac Aral. Ce lac faisait-il partie de la mer Caspienne au temps de Strabon? c'est ce que nous examinerons plus loin. (Voyez note supplémentaire 97.)

aliorum grandior, et aliquamdiu ad occasum ab oriente excurrens, juxta Dahas primum inflectitur et curvatur ad septentrionem converso, inter Amardos et Pasicas os aperit.

Silya alia quoque dira animalia, verum et figes ferunt, utique Hyrcanie; saxum teratum genus, et usque eo pernix, ut illis longe quoque progressum epuloni consequi, nec tantum semel, sed aliquoties etiam, cursu, inde eperit, subinde repetito, solitum et facile sit. Causa ex eo est, quod, ubi ille interceptos eorum catulus citus cepit avellere, et rabiem appropinquans astu frustraturus, nimium de pluribus omisit, hic projectum excipimus, et ad cubilia sua referunt; rursusque et sapius roneant, atque idem efficiunt, donec ad frequentiora, quam adire audeant, profugus raptor evadat. A lra Caspium sinum quidam esset, ambiguum aliquamdiu fuit; idemne Oceanus, an tellus in ista frigoris, sine ambiguo et sine fine projecta. Sed præter physicos Homerique, qui universum orbem mari circumdatum esse dixerunt, Cornelius Nepos, ut receptionem illa auctoritate certior; testem autem rei Q. Metellum

Celerem adhibet, cumque ita retulisse commemorat: cum Gallia proconsul præsset, Indos quosdam a rege Bactorum dono sibi datos; inde in eas terras devenissent, requirendo cognosse, vi tempestatum ex Indicis æquoribus abreptos, emensosse, que intererant, tandem in Germania littora exiisse. Restat ergo pelagus; sed reliqua lateris ejusdem assiduo golo duratur, et ideo deserta sunt.

CAP. VI. — *Hispania exterioris et septentrionalis Oceani insule.*

Hic oris, quas angulo Bæticæ ad huc usque perstrinximus, multe ignobiles insule, et sine nominibus etiam, adjacent: sed earum, quas præterire non libeat, Gades fretum affingit; eaque angusto spatio, et veluti flumine, a continenti abscissa, qua terris propior est, pene rectam ripam agit; qua Oceanum spectat, duobus promontoriis vecta in altum, medium litus abducat, et fert in altero eorum ejusdem nominis urbem opulentam, in altero templum Egyptii Herulis, conditoribus, religione, vetus-

par la vénération des peuples, par son antiquité et par ses richesses. Ce temple fut bâti par des Tyriens; la dévotion qu'il inspire est fondée sur ce qu'il renferme les cendres d'Hercule; son origine remonte à la guerre de Troie; ses richesses sont le produit du temps. A la Lusitanie appartient l'île d'Erythie (a), que nous considérons comme ayant été la demeure de Geryon, et quelques autres, qui n'ont point de noms particuliers, quoique fertiles à un tel point que la semence qu'on y jette, reprenant après la moisson une nouvelle vigueur, suffit pour leur faire donner sept récoltes de suite au moins, et même quelquefois davantage.

Vis-à-vis des côtes Celtiques s'élevaient quelques îles qui prennent toutes ensemble le nom de Cassiterides (b), parce qu'elles sont très-riches en étain (c). Celle de Sena (d), placée dans la mer Britannique, vis-à-vis la côte des Osismiens, est renommée par un oracle gaulois, dont les prêtresses, consacrées par une virginité perpétuelle, sont, dit-on, au nombre de neuf. Elles sont appelées Gallicenes, et on leur attribue le pouvoir extraordinaire de déchaîner les vents et les tempêtes par leurs enchantements, de se métamorphoser en tels animaux qu'elles veulent, de

guérir des maux regardés comme incurables, enfin de connaître et de prédire l'avenir; mais elles réservent exclusivement leurs remèdes et leurs prédictions pour ceux qui n'ont voyagé et navigué que dans le but de les consulter.

Mieux explorée, on aura bientôt sur la Bretagne (a) et sur ses productions des détails plus certains, puisque cette île, si longtemps fermée aux Romains, leur est ouverte par le plus grand des princes, lequel vient d'y soumettre des nations non-seulement indomptées avant lui, mais même inconnues. Comme la guerre a été pour lui un moyen de faire apprécier les particularités de cette île, que le retentissement de son triomphe en répande la connaissance! Au reste, suivant ce que nous en savons jusqu'à présent, la Bretagne s'étend dans sa plus grande longueur entre le septentrion et l'occident; elle forme vis-à-vis les bouches du Rhin un grand angle, dont les deux côtés, qui d'une part regardent la Gaule et de l'autre la Germanie, viennent aboutir obliquement à une grande ligne droite qui la termine par derrière, ce qui lui donne une forme triangulaire parfaitement semblable à celle de la Sicile. Elle est unie, grande et fertile, mais en productions plus propres à la nourriture des troupeaux qu'à celle des hommes; elle a des forêts, des lacs et des fleuves très-considérables, qui tantôt coulent dans la mer et tantôt retrogradent vers leurs sources, suivant les mouvements alternatifs de la marée; il en est même quelques-uns qui produisent des perles et des pierres précieuses (93). Ses habitants sont partagés en différentes nations, gouvernées par des rois. Ils sont tous grossiers; et comme ils sont éloignés du continent et que conséquemment ils ignorent la jouissance des autres biens, ils ne sont riches que de leurs troupeaux, et leurs frontières font leur sûreté. On ne sait si c'est comme ornement ou

(a) Les annotateurs de Mela ont été fort embarrassés pour trouver l'emplacement de cette île. Cass. Mariana, dans son histoire d'Espagne, s'est-il cru autorisé à avancer, sans preuves suffisantes, qu'elle avait été engloutie par la mer, et qu'il n'en reste plus aucun vestige. Vossius a prétendu, avec plus de fondement, que l'île d'Erythie est une de celles qui se trouvent à l'embouchure de la Gashana, mais ce fleuve formant, dans l'antiquité comme aujourd'hui, la limite entre les Lusitaniens et les Espagnols, l'île d'Erythie appartenait à l'Hispanie, tandis que Mela dit positivement qu'elle appartient à la Lusitanie. Nous croyons donc pouvoir la placer à l'île de *Cés*, l'une des îles des *Santa-Maria* situées à la pointe de Faro, l'antique *Cantenn promontorium*. — (b) Les îles *S. d'ly ou Sorlingues*, à l'extrémité sud-ouest de l'Angleterre et du comté de Cornwall. — (c) Bien que le texte de Mela porte *plumbo* au lieu de *plumbo albo*, qui serait la dénomination adoptée de son temps comme synonyme de *stanno*, nous traduisons par *étain*, car il est évident que c'est positivement ce métal qu'il a voulu désigner, puisqu'il ajoute que c'est à leur richesse métallique que ces îles doivent leur nom: et en effet le mot grec *σπινθηροειδής*, qui est venu *Assisterides*, signifie étain. — (d) L'île de *Sena*, sur la côte occidentale de France, dans le département du Finistère.

(a) L'île de la Grande-Bretagne.

tales, opibus illustre. Tyrii constituit: cur sanctum sit, ossa ejus ibi sita efficiunt: aurorum, quis nuncet numerus, ab Iliaca tempestate principia sunt: opes tamen aliud. In Lusitania Erythia est, quam Geryone habitatam accepimus, abaque sine certis nominibus; adeo agri fertiles, ut, cum semel sata frumenta sint, subinde, recidivis seminibus segetem novantibus, septem minimum, interdum plures etiam messes ferant.

In Celticis aliquot sunt, quas, quia plumbo abundant, uno omnes nomine Cassiteridas appellant. Sena in Britannico mari, Osismicis adversa littoribus, Gallicis nominis oraculo insignis est: cuius antistes, perpetua virginitate sanctae, numero novem esse traduntur: Gallicenas vocant, putantque ingenius singularibus praeditas, maria ac ventos concitare carminibus, seque in quae velint animalia vertere, sanare, quae apud alios insanabilia sunt, scire ventura et praedicare: sed non nisi delictis navigantibus, et in id tantum, ut se consulere solent.

Britannia quavis sit, qualesque progneret, mox ce-

tiora et magis explorata dicuntur. Quippe tam diu clausam aperit esse Principum maximus, nec indomitam modo ante se, verum ignotam quoque gentium victor, proprium rerum fidem ut bello affectavit, ita triumpho declaratus portat. Colorum, ut alibi habuimus, inter septentrionem occidentemque projecta, grandi angulo Rheni ostia prospicit: deinde obliqua retro latera abstrahit, altero Galliam, altero Germaniam spectans: tum rursus perpetuo margine directi littoris ab tergo abducta, iterum se in diversos angulos emittit triquetra, et Siciliae maxime similis, plana, ingens, fecunda, verum his, quae praecora, quam homines, benignius alant. Fert memoria, lacus ac praegranda flumina, alternis motibus modo in pelagus, modo retro fluentia, et quadam gemmas margaritaeque generantia. Fert populos regesque populorum: sed sunt inculti omnes, atque ut longius a continentibus absint, ita magis aliarum opum ignari, tantum pecore ac fimbis ditae, incertum ob decorem, an quid aliud, vitro corpora infecti. Causas tamen beliorum et bella contrahunt, ac se

pour un autre motif qu'ils se peignent le corps avec du pastel. Cependant ils se font entre eux des prétextes de guerre, et s'attaquent souvent les uns les autres, poussés par l'unique ambition de commander aux vaineux et de reculer les bornes de leur territoire. Armés à la manière des Gaulois, ils combattent non-seulement à pied et à cheval, mais encore dans des chars, dont une espèce particulière est armée de faux, et connue sous le nom de *corinus*.

Au delà de la Bretagne est l'île de Juverne (a), presque aussi étendue, d'une forme oblongue. Son climat est peu favorable à la maturité des grains; mais elle abonde en herbes non-seulement d'un aspect agréable, mais d'une odeur si douce qu'il suffit d'y conduire les troupeaux pendant une petite partie du jour, pour qu'ils engraisent: si on les y laissait paître plus longtemps, ils périraient d'embonpoint. Ses habitants diffèrent de toutes les nations connues par une complète ignorance de lois, de toutes vertus et de piété.

Les Oreades (b) sont au nombre de trente, à peu de distance les unes des autres. Les Hémodés (c) sont au nombre de sept, placées vis-à-vis de la Germanie.

Dans le golfe de Codanus, dont nous avons déjà parlé, l'île de Scandinovia (d), que possèdent encore les Teutons, s'élève au milieu d'autres îles qu'elle surpasse en fertilité comme en étendue. Celles qui font face à la Sarmatie se

présentent tantôt comme des îles, tantôt comme une terre continue, suivant que la mer, dans ses mouvements alternatifs, couvre ou laisse à sec les intervalles qui les séparent. La fable atteste, et j'ai vu même dans certains auteurs qui ne sont pas indignes de foi, que dans ces îles vivent les Oæones (a), qui ne se nourrissent que d'avoine et d'œufs d'oiseaux de marais; les Hippopodes (b), à pieds de cheval, et les Panotes (c), dont les longues et larges oreilles leur enveloppent tout le corps et leur servent de vêtements.

L'île de Thulé (d), devenue célèbre dans les chants des poètes grecs et latins, est située vis-à-vis des rivages des Berges (e). Le soleil y restant longtemps sur l'horizon, les nuits y sont conséquemment courtes; mais elles sont obscures pendant l'hiver, comme partout ailleurs;

(a) Les Oæones habitaient les îles que Pline appelle *Oæne* (lib. IV, cap. 13). — (b) Il est évident que l'amour du merveilleux, si naturel aux anciens, les a portés à donner le nom d'Hippopodes à des peuples dont la chevelure avait été mal examinée. Schœtzee a pensé que l'origine de cette fable se trouve dans l'usage des patins, répandu chez les habitants du Nord: il s'agit ici de ces *raquettes*, sortes de patins qui servent aux Lapons à marcher et à glisser avec rapidité sur la neige. Ainsi nous pensons, avec Reinold, que les Hippopodes étaient des habitants de la Laponie suédoise. — (c) Oetelius croit que, faute d'examen, les anciens ont pu prendre pour des oreilles quelque ornement de tête particulier à ces peuples et qui leur servait à se garantir de la neige et des injures du temps. — (d) Le célèbre Pythéas de Marseille, qui vivait environ quatre siècles avant notre ère, est le premier qui ait signalé l'île de Thulé, qu'il visita en naviguant jusque dans la mer Baltique. Ses ouvrages ayant été perdus, il n'en est resté que quelques citations incomplètes et la plupart inexactes, d'après lesquelles il est presque impossible de déterminer quelle est l'île ou la partie de l'Europe qui a désigné sous le nom de Thulé ou Thyde. Les uns ont voulu y voir l'Irlande, d'autres une des îles Shetland, d'autres la Norvège ou la Suède. Mallet, Brin a soutenu une opinion qui nous paraît fort admissible: c'est que l'île en question est la partie du Danemark appelé *Jutland*, dont la côte occidentale, nommée encore *Thy* ou *Thyland*, correspond parfaitement à ce qui nous est resté de la description qu'en a donnée Pythéas: elle sont les danses sabbatiques qui couvrent ses côtes, les bruyards qui les recouvrent, et le phénomène qu'on y observe de ces nués réduites à deux ou trois heures de durée, par de longues éruptions. Quant à l'objection qu'on pourrait faire que le Jutland est une presqu'île, nous répondons qu'il n'est pas invraisemblable que Pythéas ait pris une presqu'île pour une île; que d'ailleurs il se peut que le Jutland fût une île à cette époque, car le Danemark a changé plusieurs fois de forme depuis les temps les plus reculés: ainsi ne voit-on pas dans Pline que le Jutland, un peu plus d'un siècle avant notre ère, fut le théâtre d'une suite de plusieurs envahissements de la mer, qui forcèrent plus de trois cent mille hommes en état de porter les armes, et une multitude de femmes et d'enfants, tant Cimbres que d'autres peuples, à quitter leur patrie et à se jeter en Italie et en Espagne? On donne à ces invasions successives le nom de *deuge cimbrique*. — (e) On a vu plus haut que les Berges et les Scythies sont le même peuple pour Mela, et que leurs rivages confinaient à l'Asie.

(a) Strabon nomme cette île *Eræa*. Dandrea de Sicile *Iris*, César *Hibernia*, et Mela *Juverna*. Il est évident que tous ces noms viennent de celui d'*Erin*, que les anciens habitants donnaient, comme ceux d'aujourd'hui à l'Irlande, dans leur propre langue, c'est-à-dire en gaélique, idoine celtique. Ce qui de Mela de sa grandeur prouve que les anciens en avaient une fautive idée, car sa superficie n'est à peu près que le tiers de celle de la Grande-Bretagne. — (b) Groupes d'îles au nombre en effet de trente, et que les Anglois nomment *Orknay*. Elles sont situées au nord de l'Écosse, dont elles dépendent, et dont elles sont séparées par le détroit de Pentland. — (c) Les îles *Shetland*, au nord-est de l'Écosse; les anciens n'en connaissaient que sept, bien que leur nombre soit de quatre-vingt-six, dont quarante-six ne sont que des îlots. — (d) C'est la péninsule Scandinavie, qui comprend la Norvège et la Suède, et qui était regardée par les anciens comme une grande île. Toutefois cette opinion, qui est aussi celle de d'Anville, n'a pas été adoptée par Gosselin, qui pense que la Scandinavie des anciens est l'île danoise de *Fionie*, dont un grand district se nomme encore *Scan*, ou *Scan*.

frequenter invicem infestant, maxime imperitandi cupidine, studioque ea profatando que possident. Dimicant non equitatu modo aut pedite, verum et bigis et curribus, gallice armati: *corinus* vocant, quorum falcatis axibus utuntur.

Super Britanniam Juverna est, pene par spatio, sed utriusque aequali tractu littorum oblonga: cœli ad maturanda semina impari, verum ad luxuriosas herbas, in latiss modo, sed etiam dulcibus, ut se exigua parte diei pecora impleant, et nisi paulo profunderunt, diutius pasta dissiliant. Cultores ejus incoediti sunt, et omnium virtutum ignari magis, quam alia gentes: priusatis admodum expertes. Triginta sunt Oreades, angustis inter se diducte spatias. Septem Hæmodie, contra Germaniam vecte.

In illo sinu, quem Codanum diximus, ex insulis Scan-

dinovia, quam alluc Teutoni tenent, ut fecunditate alias, ita magnitudine antestat. Quæ Sarmatis adversa sunt, ob alternos accessus recursumque pelagi, et quod spatia, quis distans, modo operuntur undis, modo nuda sunt, alias insule videntur, alias una et continens terra. In his esse Oæonas, qui ovis avium palustrium et aënis tantum alantur: esse equinis pedibus Hippopodes, et Panotes, quibus magna aures, et ad ambiendum corpus omne patule, nudis alioquin pro veste sint, præterquam quod fabulis traditur, auctores etiam, quos sequi non pigeat, invenio.

Thule Bergarum littori opposita est, Græcis et nostris celebrata rarinibus. In ea quod ibi sol (94) longe occisurus exurgit, breves utique noctes sunt: sed per lie-

pendant l'été, elles sont claires parce que le soleil, s'élevant vers le plus haut point de sa course périodique, éclaire déjà par la réflexion de sa lumière des lieux qu'il est pres d'éclairer par sa présence. Toutefois, au temps du solstice, ces nuits sont absolument nulles, parce que ce n'est pas seulement alors la lumière réfléchie du soleil, mais une très grande partie de son disque, qu'on aperçoit sur l'horizon.

Talgé (a), dans la mer Caspienne, produit abondamment et sans culture toutes sortes de fruits; mais les peuples voisins les respectent, et regardent comme un sacrilège d'y porter la main: ils les croient destinés aux dieux, et pensent qu'il faut les leur conserver. Enfin, vis-à-vis des côtes désertes dont nous avons parlé plus haut, s'élevaient quelques îles également inhabitées qu'on appelle Scythiques, sans aucuns noms particuliers qui les distinguent.

CHAP. VII. — *L'Océan oriental et l'Inde.*

Au delà de ces plages désertes, notre route s'incline dans la mer occidentale, et vers une contrée de la terre qui regarde l'orient. Elle s'étend depuis le promontoire Scythique jusqu'au cap Colis (b). Et d'abord elle est entièrement inaccessible; en second lieu, la barbarie de ses habitants fait qu'elle est inculée. Ceux-ci sont les Scythes anthropophages et les Saees, séparés par une contrée inhabitable, parce qu'elle est remplie d'animaux nuisibles. Plus loin, les bêtes féroces infestent encore de vastes régions jusqu'au mont Tabis (c), qui s'élève à une grande hauteur au-

(a) Si c'est effectivement dans la mer Caspienne qu'il faut chercher cette île, ce doit être celle de *Kantol*, qui est inhabitable, bien qu'elle ait sept lieues de longueur sur une de largeur. — (b) Nous adoptons l'opinion du savant Gosselin, qui pense que le cap Colis correspond au cap Comorin. D'autres géographes ont supposé que ce devait être le cap Calyuere, le point de l'Indoustan le plus près de l'île de Ceylan. — (c) Le mont Tabis, dont il est difficile de fixer l'emplacement, pourrait bien correspondre à la contrée montagnarde du *Tibet*, qui est séparée de l'Inde par l'Himalaya dont une partie constituait l'*Imnus*, et une autre le *Paropamisus* et l'*Emodus* ou l'*Hemodes* dans la géographie des anciens.

mem, sicut aliubi, obscuræ; æstate lucide, quod per id tempus jam se altius elevens, quamquam ipse non ematit, vicino tamen splendore proxima illustrat; per solstitium vero nulla, quod tunc jam manifestior non fulgorem modo, sed sui quoque partem maximum ostendat.

Talgé in Caspio mari, sine cultu fertilis, omni fruge ac fructibus abundans: sed vicini populi, quæ gignuntur, attingere nefas et pro sacrilegio habent, illis parata existimantes, disquis servanda. Aliquot et diis oris, quas desertas divinus, æque deserte adjacent, quas sine propriis nominibus Scythicas vocant.

CAP. VII. — *Oceanus eous, et India.*

Abiis in Eoum mare cursus inflectitur, inque oram terræ spectantis orientem. Pertinet hæc a Scythico promontorio ad Colida: primumque omnis est in via; deinde

dessus du niveau de la mer, et à une grande distance du Taurus. L'intervalle qui sépare ces deux montagnes est habité par les Seres (a), nation pleine de justice, et tres-remarquable par la manière dont elle fait le commerce: chacun apporte ses marchandises dans un lieu solitaire, et laisse, en se retirant, l'acheteur accomplir le marché.

L'Inde ne s'étend pas seulement sur les bords de la mer Orientale, elle est encore baignée au midi par celle que nous avons désignée sous le nom de mer Indienne; de là elle se prolonge au nord jusqu'aux extrémités du Taurus (b), et à l'occident jusqu'aux rives de l'Indus (c); de sorte que ses rivages couvrent autant d'espace qu'un vaisseau marchant à voiles déployées pourrait en parcourir dans quarante jours et quarante nuits. Elle est tellement éloignée de nos régions, que dans une certaine partie on n'aperçoit ni l'une ni l'autre des deux Ourses; et qu'à la différence de ce qui s'observe ailleurs, l'ombre des corps y est projetée vers le midi (d). Du reste, elle est fertile, et nourrit une immense quantité d'hommes et d'animaux de différentes espèces. Elle

(a) La détermination de la position qu'occupait la Séricie ou le pays des Seres est une des énigmes les plus difficiles de la géographie ancienne. Voyez la note supplémentaire n. 2, dans laquelle nous avons traité cette question. — (b) Ainsi que les géographes qui le précèdent, Méla donne à la denomination de Taurus deux acceptations différentes. On a va précédemment qu'il place le mont Taurus dans l'Asie Mineure; mais ensuite il étend le nom de Taurus aux montagnes qui, depuis le groupe précédent, se prolongent au sud de la mer Caspienne jusqu'à l'extrémité orientale de l'Asie. En un mot, pour Méla les monts Taurus forment un système de montagnes, comme nous disons le *syst. me. alpin*. — (c) Depuis les temps les plus reculés, l'Indus ou le *Sind*, ainsi que l'on toujours appelé les Orientaux, a été regardé comme étant la frontière orientale naturelle de l'Inde ou de l'Indoustan. — (d) Il y a ici erreur sur erreur de la part de Méla, ou plutôt de la part des savants qui l'ont précédé, et qu'il a copiés. Ainsi Hipparque, astronome qui vivait environ cent cinquante-neuf ans avant J. C., prétendait que ni la grande ni la petite Ourse n'étaient visibles pour les habitants d'une partie de l'Inde, et Méla le répète, sans s'apercevoir que, pour que cela fût vrai, il faudrait que cette partie fût au sud de l'équateur, c'est-à-dire au delà de la région que les anciens regardaient comme inhabitable, quant à ce qui concerne l'ombre des corps, Méla-Stasione, historien et géographe grec, auteur d'une histoire de l'Inde, et un voyageur, et qui vivait deux cent quatre-vingt-cinq ans avant J. C., prétendait qu'aucune partie de cette contrée n'était assez méridionale pour que les ombres y tombassent dans le sens opposé à celui où elles tombent dans nos régions; et il ignorent donc que l'Inde étant au sud du tropique du Cancer, les ombres doivent être alternativement projetées vers les deux pôles. Méla a répété l'assertion d'Hipparque, qui n'est pas plus exacte.

ob immanitatem habitantium inculta. Scythæ sunt anthropophagi et Saee, distinctæ regione, quia feris scatur, inhabitabili. Vasta deinde iterum loca belluæ infantis, usque ad montem mari imminuentem, nomine Tabis. Longæ ab eo Taurus atollitur. Seres infersunt; genus plenum justitie, et commercio, quod rebus in solitudine relictis absens peragit, notissimum.

India non Eoo tantum apposita pelago, sed et ei, quod ad meridiem spectans Indicum divinum, et hinc Tauri jugis, ab occidente Imbo finita, tantum spatium littoris occupat, quantum per quadraginta dies noctesque vificandibus cursus est; ita multum a nostris abduca regionibus, ut in aliqua parte ejus neuter septentrio appareat, alteraque, quam in aliis oris, imbræ rerum ad meridiem jaceant. Cæterum fertilis, et vario genere hominum aliorumque animalium scatur. Alii formicæ non minus maximas ex-

possède des fourmis aussi grosses que des chiens, et qui, suivant ce qu'on en dit, gardant avec soin, comme les gryphons (95), l'or qu'elles arrachent des entrailles de la terre, menacent de la mort ceux qui tenteraient d'y toucher. Elle nourrit aussi d'énormes serpents redoutables aux éléphants et par leurs morsures et par les replis de leur corps. Son sol est dans quelques endroits si gras et si fécond, que le miel y découle des feuilles des arbres (96), que d'autres arbres y portent de la laine (97), et que certains roseaux coupés entre deux nœuds, sont creusés en nacelles capables de porter deux et quelques-unes trois hommes (98).

Les Indiens diffèrent entre eux dans leurs vêtements et dans leurs usages. Les uns portent des habits tissés de lin ou de la laine dont nous venons de parler; les autres se couvrent de peaux d'oiseaux et de bêtes fauves. Quelques-uns vont tout nus; quelques autres ne cachent que leurs parties sexuelles. Les uns sont d'une taille peu élevée et même très-petite; les autres sont grands, et même d'une si haute stature qu'ils se servent d'éléphants, qui sont ici très-grands, avec autant d'adresse et de facilité que nous nous servons de chevaux. Certains Indiens regardent comme un devoir de ne tuer aucun animal et de ne manger aucune espèce de chair; d'autres ne se nourrissent que de poissons. Quelques habitants de l'Inde égorgent, comme des victimes, leurs proches parents avant que la vieillesse ou la maladie les ait fait maigrir; et c'est un très-grand acte de piété que de manger leurs entrailles dans un festin. Aussi ceux que la vieillesse atteint ou que la maladie menace se retirent-ils dans quelques lieux déserts, où, loin des leurs, ils attendent sans inquiétude que la mort vienne les frapper. Ceux que l'étude et la pratique de la sagesse ont rendus plus prudents devant le moment fatal; joyeux et glorieux, ils vont au-

devant de la mort en se précipitant au milieu des flammes.

De toutes les villes de l'Inde (et elles sont nombreuses), Nysa (a) est la plus grande et la plus célèbre, de même que la plus remarquable de ses montagnes est celle de Méros (b), consacrée à Jupiter. Mais ce qui les rend principalement fameuses, c'est que l'on croit que Bacchus vit le jour dans la première, et qu'il fut nourri dans un antre de la seconde; opinion qui, vraie ou fausse, a fait dire aux auteurs grecs que Bacchus avait été coussu dans la cuisse de Jupiter.

Les Palibothriens occupent les rivages depuis l'Indus jusqu'au Gange: depuis ce fleuve jusqu'au cap Colis, excepté dans quelques contrées brûlantes et inhabitables, s'étendent des peuples noirs que l'on pourrait prendre pour des Ethiopiens. Du cap Colis au cap Cudum, la côte est droite, et habitée par des peuples timides, auxquels la mer prodigue les richesses les plus abondantes. Tamos (c) est le nom d'un promontoire qui s'élève à l'extrémité du Taurus; le cap Colis est la pointe qui forme l'extrémité de la côte orientale et le commencement de la côte méridionale. Le Gange et l'Indus sont les deux principaux fleuves; le premier naît de nombreuses sources qui, sorties de l'Hémode (d), montagne de l'Inde, se réunissent dans un seul lit pour former le plus grand de tous les cours d'eau: il a dix mille pas

(a) La seule trace qui existe de cette ville est un lieu peu important appelé *Nouah* ou *Deva-Namcha-Nagar*, situé sur la rive droite du Sind ou de l'Indus, dans le royaume de Kaboul. — (b) Le nom de cette montagne est évidemment le même que celui que l'histoire et la mythologie des Hindous donnent à celle qu'ils regardent comme la patrie des dieux et des premiers hommes. Ils nomment cette montagne *Merou*; mais elle est plus communément appelée aujourd'hui *Kailas* ou *Kailasa*. C'est un groupe de hautes cimes qui est situé dans la partie occidentale du Tibet, précisément dans la province de Ngari. Les Chinois regardent la plus haute de ces cimes comme le point culminant de toute la terre; ils en ont fait aussi le séjour de leurs divinités bouddiques. — (c) Le Tamos de Méla est le cap qui, formant, d'après ses idées, l'extrémité orientale de la chaîne Taurique, correspond à celui qui dans la géographie d'Ératosthène, et dans celle de Strabon porte la ville de *Thimé*. — (d) L'Hémode ou l'Himâüs est l'Himalaya des modernes.

nibus; quas more gryphorum aurum penitus egestum cum summa pernicie attingentium custodire commemorant. Immanes et serpentes alii qui ut elephantos morsu atque ambitu corporis afficiant. Tam pinguis alioquin tam feracis soli, ut in eo niella frondibus delinquant, lanas silvæ ferant, arundinum fissis internodiis, veluti navia, hinos, et quadam ferros etiam velant.

Cultorum habitus moresque dissimiles. Lino alii vestiuntur, aut lanis quas divitiis; alii avium ferarumque pellibus; pars nudi agunt; pars tantum obscuro velati: alii humiles parvique; alii ita proceri et corpore ingentes, ut elephantis etiam, et ibi maximis, sicut nos equis, facile atque habiliter utantur. Quidam nullum animal occidere, nulla carne vesci, optinimum existimant: quosdam tantum pisces alunt. Quidam proximi parentes, priusquam amnis aut agritudine in maciem casit, velot hostias cadunt: cærorumque visceribus epulari fas et maxime pium est. At ubi senectus aut morbus incessit, procul a

cæteris abeunt, morteque in solitudine nihil anxii expectant. Prudentiores, et quibus ars studiumque sapientie contingit, non expectant eam, sed ingerendo senect ignibus, læti et cum gloria arcesunt.

Urbium, quas incolunt, (sunt autem plurimæ) Nysa est clarissima et maxima: montium Méros, Jovis sacer. Famam hinc præcipuum habent; in illa gentium, in hujus specu Liberum patrem arbitrantur esse nutritum: unde Græcis auctoribus, ut fenori Jovis institum dicerent, aut materia ingessit, aut error.

Oras tenent ab tundo ad Gangem Palibothri, a Gange ad Colida (nisi ubi magis, quam ut habitetur exarsuati) atre gentes, et quodammodo Ethiopes. A Colide ad Cudum recta sunt littora, timidique populi, et marinis opibus affatim dites (99). Tamos promontorium est quod Taurus attollit; Colis alterius partis angulus, initiumque lateris ad meridiem versus. Ganges et Indus amnes, ille nuptis fontibus in Hémode, Indiæ monte, conceptus, simul

dans sa plus petite largeur, et se divise en sept bras à son embouchure. L'Indus sort du mont Paropamis (a), et reçoit dans son cours quelques autres rivières, dont les plus considérables sont le Cophes (b), l'Acésinès (c) et l'Hydaspe (d). Il roule sur un large espace ses eaux divisées en plusieurs branches, et qui présentent ensemble presque la largeur du Gange. Mais ensuite, à l'issue de quelques gorges de montagnes au milieu desquelles elles serpentent et font des détours souvent assez longs, ces branches se confondent dans un vaste canal et coulent ensemble jusqu'à ce que se divisant en deux parties, elles se rendent à la mer à droite et à gauche par deux embouchures très-éloignées l'une de l'autre.

Pres du promontoire Tamos est l'île de Chryse (e); pres du Gange est celle d'Argyre (f). Suivant une ancienne tradition, la terre de l'une est mêlée d'or (g), et celle de l'autre mêlée d'argent (h); d'où l'on voit clairement, ou que ces îles ont pris leur nom de la présence de ces métaux, ou que leur nom a fait imaginer qu'elles en renfermaient. La Taprobane (i) peut être considérée comme une île très-étendue, ou, suivant l'opinion d'Hipparque, comme le commencement d'un autre monde; ce qui paraît au reste très-vraisemblable, puisque cette terre est habitée, et qu'il ne nous est pas encore parvenu que personne en ait fait le tour. Pres des bouches de l'Indus s'élevaient quelques îles appelées îles du Soleil, et tellement

inhabitables, que ceux qui y abordent sont à l'instant même suffoqués par l'air qu'on y respire. Entre les deux bras du même fleuve s'étend la Patalène (a). C'est une région qui se termine à la mer Rouge, mais où la chaleur est insupportable, et dont quelques parties manquent d'habitants. Ensuite il s'en offre une impénétrable et déserte, dont le sol est plutôt semblable à de la cendre qu'à de la terre : c'est pourquoi les cours d'eau qui y coulent sont rares et peu considérables (b); le Tubéron (c) et l'Arusace (d) passent pour être les plus remarquables.

CHAP. VIII. — *La mer Rouge, et ses deux golfes Persique et Arabique.*

Les Grecs appellent mer Rouge (e) (Ἐρυθρὰν θάλασσαν) une mer qui doit ce nom à sa couleur. Elle est orageuse, dangereuse, profonde, et plus abondante que les autres en grands animaux marins. D'abord elle recule, elle éloigne également les rivages des deux côtés; et afin de ne pas s'introduire plus avant, elle les courbe en un vaste golfe; puis, arrondissant ses bords, elle les rompt deux fois pour former deux nouveaux golfes : le plus voisin des contrées que nous venons de visiter prend le nom de golfe Persique, et le plus éloigné celui de golfe Arabique. Le premier reçoit la mer par une large ouverture qui se rétrécit des deux côtés parallèlement, presque comme un cou; puis les terres s'éloignant de toutes parts environ-

(a) Le Paropamisus est le Caucase indien, c'est-à-dire cette chaîne de montagnes que les Orientaux nomment *Hindou-Kouch* ou *Hindou-Kob*. Les anciens se trompaient en plaçant la source de l'Indus au pied de cette chaîne : le Sud sort des montagnes du petit Tibet, et l'on nomme les monts *Kailas*. — (b) Peut-être le *Caboul*. — (c) Le *Tchenab*. — (d) Le *Behat* ou *Bedastub*. — (e) C'est la presqu'île de *Malacca*, que les anciens prenaient pour une île. — (f) On croit que cette île est *Soumatra*. — (g) Cette abondance d'or, qui est aujourd'hui bien moindre, puisqu'on ne la cherche plus que dans le sable des rivières, la fit nommer plus tard, lorsqu'elle fut mieux connue, à l'époque du géographe Ptolémée, *Chersonèse d'or*. — (h) Il s'agit probablement au lieu d'eau, l'une des principales richesses de l'île de *Soumatra*. — (i) L'île de *Ceylan*, que Mela représente comme constituant une sorte de continent, à environ cent lieues de longueur et quinze à vingt de largeur.

(a) Cette région, qui tirait son nom de *Patala*, sa principale ville, est comprise aujourd'hui dans ce qu'on appelle le *Sinohy*, qui avait autrefois pour capitale *Tatta*, ville de douze à quinze mille âmes, qui occupe l'emplacement de l'ancienne Patala. — (b) Cette contrée, que Mela ne nomme point, est la partie la plus stérile de l'antique Géésie. Elle correspond à ce que l'on nomme aujourd'hui le *Mekran*, qui est une dépendance du Beloutchistan. Le long de la côte jusqu'à plusieurs lieues dans l'intérieur, il n'y a que des plaines arides. Les cours d'eau y sont la plupart à sec en été. — (c) Peut-être le *Rouman*. — (d) Peut-être le *Serwan*. — (e) Les anciens désignaient ce nom ou celui de mer Erythrae aux différentes mers que les modernes nomment *mer d'Oman* ou *d'Arabie*, *mer ou golfe Persique* et *mer Rouge* ou *golfe Arabique*.

unum alveum fecit, fit omnium maximus, et alibi latus, quando angustissime fluit, decem millia passuum patens, in septem ora dispergitur. Indus ex monte Paropamis exortus, et alia quidem flumina admittit, sed clarissima, Cophen, Acésinès, Hydaspen; conceptaque pluribus alveis undam lato spatio trahit. Hinc pene Gange magnitudine exaequat. Post illi aliquot saepe magnis flexibus cinxit jugum ingens, iterum rectus solidius descendit : donec ad lavam dextramque se diducens, duobus ostiis longe distantibus exeat.

Ad Tamos insula est Chryse, ad Gangem Argyre : altera aurei soli, (ita veteres tradiderunt), altera argentei : atque, ut maxime videretur, aut ex re nomen, aut ex vocabulo fabula est. Taprobane, aut grandis adhuc insula, aut prima pars orbis alterius Hipparcho dicitur : sed quia habitatur, nec quisquam circum eam esse traditur, prope verum est. Contra fudi ostia, illa sunt, quae vocant Solis, adeo inhabitabilia, ut ingressos suos circum-

fusi aeris exanimet confectum; et inter ipsa ostia Patalene. Regio ob arctus intolerabilis, alibi cultoribus egens, inde ad principia flui maris pertinens. Ipsa in via atque deserta; immo cineri magis lit, quam pulveri, similis; ideoque per eam rara et non grandia flumina emanant, quorum Tuberonem et Arusacem notissima accepimus.

CAP. VIII. — *Mare Rubrum, et uterque hujus sinus Persicus et Arabicus.*

Rubrum mare graeci, sive quia ejus coloris est, sive quia illi Erythras regnavit, Ἐρυθρὰν θάλασσαν appellant : procellosum, asperum mare, profundum, et magnorum animalium magis, quam caetera, capax. Primo recedentes oras aequabiliter impellit; et ut non intret interioris, aliquantum patens sinus arcuat. Sed quas ripas indoverat, his irrupit, duosque iterum sinus aperit. Persicus vocatur dictis regionibus propior; Arabicus ulterior. Persicus, quia mare accipit, utrinque rectis lateribus grande ostium,

ment la mer d'un grand cercle de rivages, qui prend la forme d'une tête humaine (a). L'entrée du second est plus étroite; sa largeur est moindre, et son enfoncement plus profond, parce que ses côtes sont beaucoup plus longues: il pénètre tellement dans l'intérieur des terres, qu'il atteint presque l'Égypte et le mont Casias en Arabie; enfin ses extrémités deviennent de plus en plus étroites à mesure qu'elles pénètrent plus avant.

De l'endroit où nous en sommes resté jusqu'au golfe Persique, on ne voit partout que des déserts, à l'exception de la côte habitée par les Chélonophages (b). Les Carmaniens (c), placés sur la rive droite de ce golfe, n'ont ni vêtements, ni fruits, ni troupeaux, ni demeures fixes: ils se couvrent de praux de poissons, se nourrissent de leur chair, et sont velus par tout le corps, excepté la tête. Plus avant sont les Gédrosiens, et ensuite les Perses. Chez les Carmaniens, le Sabis et le Coros coulent au-dessus de l'Andanis (d). Dans la partie du golfe opposée à sa ouverture, sont les frontières des Babyloniens et des Chaldéens, et deux fleuves eciebres, le Tigre (e), qui est

le plus près de la Perse, et l'Euphrate (a), qui en est le plus loin. Le Tigre conserve son lit depuis sa source jusqu'à son embouchure. L'Euphrate sort à grands flots d'une énorme source; il ne continue pas comme à sa naissance, mais il descend en faisant un large de tour dans la plaine; il ne s'y creuse pas un lit, mais ses eaux, formant de vastes étangs, semblent devenir paresseuses en restant immobiles. D'abord large et sans lit, dès qu'il a franchi ses digues il se montre un véritable fleuve: coulant avec rapidité, avec fureur le long de ses rives, il se dirige vers l'ouest en traversant l'Arménie, qu'il sépare de la Cappadoce; si le Taurus ne lui faisait obstacle, il viendrait se jeter dans notre mer. De là il se tourne au sud, et entame d'abord la Syrie, puis l'Arabie, non pour aller ainsi jusqu'à la mer; car d'abord grand et navigable, ensuite faible ruisseau, il finit d'une manière honteuse, puisqu'il disparaît, au lieu d'avoir, comme les autres fleuves, une embouchure visible (b).

Le côté gauche du golfe Persique fait partie d'une contrée qui s'étend d'une mer à l'autre. On la nomme Arabie, et on la surnomme *Eudemon* (Heureuse). Elle est retrécie, mais extraordinairement abondante en camelle, en excens et en autres productions aromatiques. Les Sabeens en oc-

(a) Méla, dans la forme qu'il donne au golfe Persique, ne suit pas les écueils assez exacts d'Ératosthène et de Strabon, ses devanciers: sa description est erronée, et cependant elle a servi de guide à Pline. — (b) Ces Chélonophages, ou mangeurs de tortues, croient, selon Pline (liv. 6, chap. 25), leurs habitations avec les côtes de ces reptiles. Strabon ajoute que ces contrées ont de grandes que les Chélonophages s'en servaient comme de baignoirs. Strabon, liv. 16, p. 900. — (c) La *Carmanie* correspond à la province de Perse appelée aujourd'hui *Kerman*. Elle renferme encore des peuples nomades, et sur les côtes des populations chélonophages. — (d) Il est fort difficile de décider à quels cours d'eau se rapportent les noms de Sabis, Coros et Andanis. Le père Hérodote nous dit que le premier est le *Bendouir*, ou mieux *Bend-Louir*: ce qui pourrait être admis, quoique la plus grande partie de son cours traverse la province de Perse appelée *Farsistan*, mais il se jette, il est vrai, dans le *luc Eucitaban*, qui est sur le territoire du *Kerman*. Quant aux deux autres rivières de la Carmanie, il faut que leurs représentants aujourd'hui soient l'*Yrahna* et le *Sabres*, parce que ce sont les deux plus considérables: encore se perdent-elles dans les sables. — (e) Le Tigre, que les Orientaux nomment *Doljehleh*, prend sa source sur le versant méridional de la chaîne du Taurus, et se jette dans l'Euphrate après un cours d'environ deux cent quatre-vingt-dix lieues. Les Européens ont conservé le nom que les anciens lui donnaient, et qui, il est bon de le dire, n'a aucun rapport avec l'animal que l'on nomme ainsi. *Tigr* dans l'antique langue des Mèdes, *Hiddelel* en hébreu, et *Doljehleh* en arabe, par lesquels on désigne cette importante rivière, rappellent tous le vol rapide d'une flèche, et font allusion à la vitesse de ses eaux.

(a) L'Euphrate est appelé *Tigris* par les Orientaux. Il a sa source dans les montagnes de l'Arménie. Lorsqu'il a recueilli les eaux du Tigre, il prend le nom de *Chat-el-Arab* (Fleuve de l'Arabie), et se jette, après un cours d'environ cinq cents lieues, dans le golfe Persique. — (b) Si la description qu'en donne Méla est exacte, le cours de l'Euphrate à l'époque, depuis le commencement de notre ère, des émouvements notables. Forme de deux rivières, dont la plus septentrionale, appelée *Tigris*, est considérée par les Orientaux comme la source du fleuve, et dont la moins septentrionale, nommée *Mourad-Teha*, était regardée par Némphoson comme le véritable Euphrate, et avec d'autant plus de raison qu'elle vient du point le plus élevé de la ligne où l'autre de ces deux branches considérables se termine en étangs dont parle Méla, mais le Mourad-Teha est à la vérité peu rapide, et ses eaux déborder chaque année. Les digues dont parle notre géographe sont sans doute les cataractes de Nouchar, il tourne effectivement à l'ouest, après avoir franchi le défilé nommé *Pas de Nouchar*; puis au sud, et enfin à l'est. Mais, au lieu de disparaître en un faible ruisseau dans les terres, il reçoit le Tigre, prend le nom de Chat-el-Arab, et se jette dans le golfe Persique par trois embouchures principales, dont une est navigable jusqu'au-dessus de Bassorah, et ses divers bras occupent un espace de quinze lieues.

nasi cervicæ, conplectitur: dein terris in omnem partem vaste et aqua portione cedentibus, magno littorum orbe pelagus incingens, reddidit formam capitis humani. Arabici et usartiens et latitudo minor est, major aliquanto recessus, et multo magis longa latera. Init penitus, introrsusque, domi Ægyptum penetramentem Arabiam. Custum attingit, quodam fastigio minus ac minus latus, et quo magis penetrat angustior.

Abhis, quoque diximus, ad sinum Persicum / nisi ubi Chélonophagi morantur / deserta sunt. In ipso Carmanii navigantium dextra positi, sine veste ac fruge, sine prore ac sellibus, piscium cute se velant. carne vescuntur, præter capita toto corpore hirsuti. Interiora Cedrosi, de hinc Perse habitant. Sabis per Carmaniis, supra Andanis et Coros effluit. In parte, que pelagi ostio adversa est, Babyloniolorum fines Chaldæorumque sunt, et duo clari amnes, Tigris Persis præcipui, ulterior Euphrates. Tigris ut

natus est, ita descendens usque in littora permeat: Euphrates, immo ore aperto, non exit tantum, modo oritur, sed et vaste quoque decurrit; nec secut continuo agros, sed late diffusus in stagna, diu sententibus aquis piger, et sine alveo patulus, post, ubi marginem rupit, vere fluvius, acceptisque ripis celer et fremens, per Armenias et Cappadoceas occidentem petit; ni Taurus obstat, in Nostra maria venturus. Inde ad meridiem avestitur, et primum Sytes, tum Arabas ingressus, non perditur in pelagus, verum ingens modo et navigabilis, inde tenuis rivus, despectus emoritur, et nunquam manifesto exitu effluit, ut alii amnes, sed deficit.

Alterum latus ambit plaga, que inter utrumque pelagus excurrit. Arabiæ dicitur, cognomen Eudemon, angusta, verum cinnamum et thuris alioquinque odorum maxime terax. Majorem Sabæi tenent partem, ostio proximum et Carmaniis contrariam Macæ. Frontem, que infer ostia os-

occupent la plus grande partie : celle qui touche à l'entrée du golfe, en face de la Carmanie, est baignée par les Mares. L'avance que fait la côte d'Arabie, entre les ouvertures des deux mers, est hérissée de rochers et de forêts. Au milieu s'élevaient quelques îles, dont la plus fameuse est celle d'Ogyris (a), parce qu'elle renferme le tombeau d'Erythras.

Le golfe Arabique est partout environné de peuples arabes. Dans la partie par laquelle on entre, on voit, sur la droite, les villes de Cannes (b), d'Arabie (c) et de Gadame (d); dans l'autre partie, au fond de son extrémité la plus étroite, se trouve Bérénice (e), entre les promontoires Héroopolitique (f) et Strobile (g); ensuite entre les promontoires appelés Μωός; ὄρη; (h) (port de la Souris) et Coloba (i), les villes de Philoteris (j) et de Ptolemais (k); plus loin, Ar-

(a) Les commentateurs ne sont pas d'accord sur l'emplacement de cette île. Etychidus, Indrosius, et quelques autres pensent que c'est l'île d'Ormus ou d'Hormuz, d'Anville croit que c'est une petite île voisine de celle-ci, mais si l'on considère que, d'après ce que dit Mela, on ne doit pas la chercher dans le golfe Persique, puisqu'il la place devant l'Arabie entre ce golfe et le golfe Arabique, et que d'autres retiennent le tombeau d'Erythras, qui donna son nom à la mer Erythre, c'est dans cette mer qu'elle devait être, ce que Pléne dit positivement, nous admettons l'opinion du père Haroum, qui pensait que l'île d'Ogyris est celle que l'on nomme aujourd'hui *Mazara* ou *Mizora*, longue d'un vingt-trois de lieues, et située près de l'écote méridionale de Toban. — (b) D'Anville prétend que cette ville se reconnaît dans un lieu nommé *Kau-Kouim*. — (c) Suivant d'Anville, *Ar* lui correspond à l'É. moderne d'*Arba*, sur la côte de Yemen. — (d) Aucun géographe n'a essayé de trouver l'emplacement de *Gadamas* ou de *Gadimatis*, car c'est-à-dire nous qui se trouve dans la plupart des éditions de Mela. — (e) Plusieurs auteurs ont adopté l'opinion de Vossius, qui place cette ville en un lieu nommé aujourd'hui *Kalzem*; mais l'opinion de d'Anville nous paraît beaucoup plus admissible, suivant ce que savant géographe, le port d'*As-tanber*, d'un des flottes de Salomon parlant pour Ophir, reçut sous les Ptolémées le nom de *Berence*. Dans les temps anciens, les Arabes nomment ce port *Mont-Eldobab*, aujourd'hui ils l'appellent *Kal-etsel-ekobeh* (château de la Descente). Il est situé sur la côte de Hildjar, dans l'ancienement oriental du golfe de *Bahret-Abobeh*. — (f) Ce promontoire est probablement l'actuel que forme la base du mont *Tzel-el*. — (g) Le promontoire Strobile est aujourd'hui le cap *Abobah* d'É. L'entre le cap et le mont Elzerd qui se trouve à l'entrée du golfe de *Suez*, un niveau de *Suez*, que les anciens nomment golfe *Héroopolitique* (sans *Héroopoliticus*). — (h) Le Mys, Hormos, en É. *Moras Portus*, que l'on nommait aussi *Imphodis Portus* (port de Venus), s'appelle actuellement, dit d'Anville, *Soufoune-el-habra*, c'est-à-dire éponge de mer, nom qui se rapporte au précédent, puisque les Grecs considéraient le Venus comme étant née de l'écumé de la mer. — (i) Peut-être le cap *Kulama*, situé au nord de Kossor. — (j) La ville que Mela nomme *Philoteris* est la même que d'autres désignent sous le nom de *Philoteris portus*, et que d'Anville regarde comme correspondant à la ville actuelle de *Kossor*, près de laquelle on voit d'antiques ruines. Elle appartient à la haute Égypte, et elle est située sur la côte occidentale du golfe Arabique. — (k) Suivant d'Anville, cette

ville de *Ptolemais*, qui avait le surnom de *Ferarum* ou celui de *Epi-theras*, parce que l'on faisait dans ses environs de célèbres chasses aux éléphants, était située sur une pointe de terre baignée par la mer, et qui on avait même volée par une coupure. Cette pointe porte le nom arabe de *Ras-Athaz*.

(a) D'Anville place au fond du golfe une ville d'Arsinoé, qui occupait l'emplacement de *Suez* ou *Sotegs*; mais ici il s'agit d'une autre Arsinoé placée vers le vingt-cinquième degré de latitude, c'est-à-dire dans une petite baie appelée *port de Touna*. — (b) Cette ville de *Berence* portait le surnom de *Panchrygos*, c'est-à-dire *Tout or*, parce que dans ses environs, sous le règne des Ptolémées, on tirait beaucoup d'or d'une montagne que les Arabes nomment *Alah* ou *Ohah*. Un port voisin, appelé *Sildak*, est, selon d'Anville, le lieu qui correspond à *Berence Panchrygos*. — (c) Probablement le golfe d'*Aden*.

ville de *Ptolemais*, qui avait le surnom de *Ferarum* ou celui de *Epi-theras*, parce que l'on faisait dans ses environs de célèbres chasses aux éléphants, était située sur une pointe de terre baignée par la mer, et qui on avait même volée par une coupure. Cette pointe porte le nom arabe de *Ras-Athaz*.

(a) D'Anville place au fond du golfe une ville d'Arsinoé, qui occupait l'emplacement de *Suez* ou *Sotegs*; mais ici il s'agit d'une autre Arsinoé placée vers le vingt-cinquième degré de latitude, c'est-à-dire dans une petite baie appelée *port de Touna*. — (b) Cette ville de *Berence* portait le surnom de *Panchrygos*, c'est-à-dire *Tout or*, parce que dans ses environs, sous le règne des Ptolémées, on tirait beaucoup d'or d'une montagne que les Arabes nomment *Alah* ou *Ohah*. Un port voisin, appelé *Sildak*, est, selon d'Anville, le lieu qui correspond à *Berence Panchrygos*. — (c) Probablement le golfe d'*Aden*.

landitur, silva cautesque exasperant. Aliquot sunt in medio insulae sitae. Ogyris, quod in ea Erythrae regis monumentum est, magis clara, quam caeterae.

Alterum sinum undique Arabes inringunt. Ab ea parte, quae introcumbitur dextra est, urbes sunt, Cana, et Araboba, et Gadamas : in altera ab intimo angulo prima, Berenice, inter Heroopolitum et Strobilum : deinde inter promontoria Μωός; ὄρη; et Coloba, Philoteris et Ptolemais : ultra Arsinoe, et alia Berenice : tum silva, quae hebraum olivaceae general, et manu fictus annis, ideoque referendus, quod ex Nili alveo Dioryge adductus.

Extra sinum, verum in flexu lamen, etiam non modico, Rubri maris, pars bestis infesta, ideoque deserta est : partem Panchaci habitant, quos ex factis, quia serpentibus ve-

sruntur, Ophiophagos vocant. Fuere interis Pygmaei, minutum genus, et quod pro satis frugibus contra grues dimicantia deferit. Sunt multa volucrum, multa serpentum genera : de serpentibus memorandi maxime, quos parvos abholum, et veneni praesentis, certo anni tempore ex limo concretum paludum emergere, in magno examine volantes Egyptum tendere, atque in ipso introitu linium, ab avibus, quas illud appellat, adverso agmine excipi pugnae confici traditum est. De volucris praecipue referenda phoenix, semper unica : non enim coetu concipitur, partus generatur; sed ubi quingentorum annorum aevum perpetua duravit, super exaggeratam variis odoribus struem sibi ipsa incubat, solviturque : deinde putrescentium membrorum tunc concreta, ipsa se concipit, atque

il porte ses anciens ossements enveloppés de myrrhe, dans une ville d'Égypte appelée la ville du Soleil, les dépose dans un sanctuaire, sur un bûcher odoriférant, et les consacre par de mémorables funérailles. Le promontoire (a) qui termine la mer Rouge est l'extrémité inaccessible des monts Cérauniens.

CHAP. IX. — L'Éthiopie.

Les Éthiopiens sont dans l'intérieur des terres; ils occupent celle de Meroë, dont le Nil fait une île en l'environnant de ses bras (b). Une partie de ces peuples a reçu le nom de Macrobiens (c), parce que leur vie est presque de moitié plus longue que la nôtre; une autre partie prend celui d'Automoles (d), parce qu'ils vinrent autrefois de

(a) Le promontoire des Aromates (Aromatum promontorium), aujourd'hui le cap Guardafium. — (b) Cette prétendue île est, à proprement parler, une presqu'île de la partie meridionale de la Nubie dans le Sennaar, entre le Nil à l'est, le Bahr-el-Azrak (Ni Bleu) et le Bahar au sud-ouest, et le Tacaze à l'est et au nord-est. Elle a environ cent lieues géographiques du nord au sud, et quatre-vingts, de l'est à l'ouest. Entre les sources du Bahar et du Tacaze on dit l'Atbarah, le voyageur arabe Bruce dit qu'il existe, dans l'ancien pays, un ruisseau qui, courant de l'est à l'ouest, fait la jonction parfaite de ces deux rivières, et formant du territoire de Meroë une véritable île, justifie cette dénomination que lui donnaient les anciens. Elle formait un État florissant, et fort avancé dans la culture des arts. Elle comprend, outre le territoire de l'amer, deux pays plus considérables : le Chendy et l'Ethiopia. Bruce eut reconnoître près d'un hameau nommé *El-Merouh* les ruines de la ville de Meroë, au-dessus de Chendy, vis-à-vis Tile de Kourgos ou Kourkos, qui s'éleva au milieu du Nil. M. Caillaud est d'accord avec lui sur ce point. Des pyramides et des temples en ruines marquent l'emplacement de cette antique capitale. — (c) Du grec μακρόβιος qui lui signifie longtemp. Ils occupaient la contrée appelée aujourd'hui le Sennaar. Depuis l'époque de Cambise, douze reines et dix rois se succédèrent chez les Macrobiens. Vers l'an 1480, un nègre jadis alors inconnu, sorti du Soudan ou des rives occidentales du Bahr-el-Azrak, s'est-à-dire du Berber Blanc ou Vrai Nil, vint se jeter sur la Nubie. Il se nommait *Abou-Bekr*, mais on arriva dans la contrée, ils prirent le nom de *Fanousis*, qui signifie *vingt-neuf*, ils bâtinrent la ville de Sennaar, et fondèrent une monarchie dont le trône a été occupé par vingt-neuf rois jusqu'en 1829, que le dernier fut déposé par Ismaïl-Pacha, fils du pacha d'Égypte. — (d) Le nom d'Automoles, tiré du grec αὐτομόλιος (translucide), est celui d'un peuple dont parle Hérodote, qui le place à cinquante jours de navigation au sud de Meroë. Comment ne reconnoîtrait-on pas dans cette dénomination ces *Felagias* ou *Felachas*, dont le nom signifie *exiles*, et qui habitoient la province de Souen en Abyssinie? Les Felachas, suivant M. Marcus, sont des Juifs qui à l'époque de la conquête de la Judée par Nabuchodonosor, vers l'an 586 avant J. C., se réfugièrent en Égypte, d'où ils passèrent en Abyssinie, ou ils ont conservé leur langue, leur religion, leurs lois et leurs mœurs. M. Lefèvre, voyageur français qui les a récemment observés, les représente sous les traits suivants : Ils ont le teint brun olivâtre assez foncé, le front saillant, le nez court, les lèvres moins

l'Égypte. Les Ethiopiens sont en général bien faits et tous de même taille; ils font peu de cas des richesses, et sont élevés dans la pratique de toutes les vertus. Le plus fort et le mieux proportionné de tous est ordinairement celui qu'ils choisissent pour gouverner la nation. L'or étant chez eux plus commun que le cuivre, ils considèrent ce métal comme plus précieux, bien qu'en réalité il le soit moins; ils l'emploient dans leurs ornements, tandis qu'ils fabriquent avec l'or les chaînes des coupables. Dans ce pays est un certain endroit toujours couvert de mets préparés, et qu'on appelle *ήλιου τράπεζην* (table du soleil), parce que chacun peut, quand bon lui semble, y venir prendre son repas. Les habitants assurent que ces mets, servis ça et là, y renaissent sans cesse par la volonté des dieux. On y voit un lac d'où les corps que l'on y plonge sortent aussi luisants que si on les eût frottés d'huile : son eau, que l'on boit, est elle-même si fluide et légère, que rien de ce qui y tombe ou de ce qu'on y jette ne peut y surnager, pas même les feuilles détachées des arbres voisins, qui descendent de suite au fond. Ce pays nourrit des animaux très-féroces : des lycéons (103), prenant mille couleurs différentes, et des sphinx (104), tels qu'on nous les représente; enfin des oiseaux extraordinaires, comme des *τραγοίαν* à cornes, et des pégasses à oreilles de cheval (105).

Le reste des côtes se prolonge vers le sud-est, et l'offre rien de remarquable. Ce sont de vastes contrées, coupées par de grandes chaînes de montagnes qui près de la mer forment des falaises escarpées, au lieu de se terminer par des plages. Vient ensuite une grande région dépourvue d'habitants. On a doute pendant quelque temps si la mer s'étendait au delà de cette côte, et si elle achevait ainsi de circonscrire la terre, ou si l'Afrique se prolongeait indéfiniment au milieu

bordées que celles des Gallas, l'ovale de leur tête est rétréci à la partie inférieure. L'ensemble de leur physionomie est peu agréable, ils sont faibles de corps et peu courageux.

ex se rursus renascitur; cum adolevit, omnia pristini corporis inclusa myrtha Ægyptum exportat, atque in urbe, quam Solis appellant, fragrantibus archis bustis inferens, memorando funere consecrat. Ipsum promontorium, quo id mare clauditur, a Ceramiis saltibus invium est.

CAP. IX. — L'Éthiopia.

Æthiopes ultra sedent; Meroen habent terram, quam Nilus primo ambitu amplexus insulam facit. Pars, quia vite spatium dimidio fere, quam nos, longius agunt, Macrobi; pars, quia ex Ægypto advenerunt, dicti Automoles; pulchri forma, æqui corporis, parumque venerati opes, veluti optinarum alumnii virtutum. In illis mos est, cum potissimum parent, specie ac viribus legere. Apud hos plus auri quam aris est: ideo quod minus est, pretiosius censent. Aere exornatur, auro vincula solum fabricant. Est lo-

cus apparatis epulis semper refertus; et quia, ut libet rescis volentibus, licet, *ήλιου τράπεζην* appellant; et quæ passim, apposita sunt, affirmant innasci subinde divinitus. Est lacus, quo perflua corpora quasi uncta perunt; bibunt idem: adeo est liquidus, et ad sustinenda, que incident, aut immittuntur, infirmus, ut folia etiam proxima decisa lronchibus, non immantia ferat, sed pessum et pentus accipiat. Sunt et saxivivina fera, omni colore varii Iyraeons, et quales acceptionis, sphinges. Sunt miræ, avæ comuta Iragopanes, et equinis auribus pegasi.

Cæterum oras ad eorum sequentibus nihil memorabile occurrit. Vasta omnia, vastis præcisâ montibus, ripæ potius sunt quam littora. Inde ingens et sine cultoribus tractus. Dubium aliquid in fuit, essetne ultra pelagus; caperetne terra circuitum, an exhausto fluctu sine fine se Africa extenderet; verum ipse flammæ Carthaginiensis,

des flots épuisés (a). Mais depuis que le Carthaginois Hannou, envoyé par son gouvernement pour explorer de nouvelles contrées, entra par le détroit dans l'Océan, fit le tour d'une grande partie de l'Afrique, et revint, ainsi qu'il le raconte, non parceque les mers, mais les vivres lui manquèrent (106); depuis qu'un certain Eudoxe (107), au temps de nos aïeux, se dérobant à la colere de Lathure, roi d'Alexandrie, sortit du golfe Arabique, navigua sur l'Océan et parvint à Gades, on possède quelques renseignements sur les côtes de l'Afrique.

Au delà des plages désertes dont nous venons de parler, vivent des peuples muets, qui ne peuvent se faire entendre que par signes : les uns ont une langue et n'articulent aucun son; les autres sont privés de cet organe; d'autres, dont les lèvres sont adhérentes, ont sous les narines un conduit par lequel on dit qu'ils boivent à l'aide d'un chalumeau, et qu'ils aspirent une à une, quand ils ont besoin de manger, les graines des jeunes froits qu'ils trouvent çà et là. Avant l'arrivée d'Eudoxe, le feu était tellement inconnu à quelques-uns de ces peuples, qu'émervillés, ils serraient les flammes dans leurs bras, et cachaient dans leur sein des charbons ardents, jusqu'à ce que ce feu qui leur plaisait tant leur causât de la douleur. La côte forme ensuite un vaste golfe, dans lequel est une grande île qu'on dit n'être peuplée que de femmes, dont tout le corps est couvert

(a) Méla semble vouloir dire par *exhausta fructu* que si l'Afrique se prolongeait indéfiniment, elle s'étendrait jusque sous la zone torride, ou l'Océan est épuisé, c'est-à-dire en partie desséchée par la chaleur du soleil; opinion qui dans les idées des anciens est d'autant plus admissible, qu'ils supposaient que les émanations de l'Océan servaient d'aliment continué aux astres. Cependant Gosselin reproche cette version, adoptée par Vossius, et reproduite dans les éditions corrigées comme les plus correctes. Il prétend que le texte original a été altéré, et que les manuscrits les plus exacts portent : *una exhausta fructu sine fine Africa se extenderet* : ce qui signifierait qu'on a doute si l'Afrique s'étendrait se prolongeait indéfiniment. Malgré l'autorité de Gosselin, nous avons conservé le texte admis dans les meilleures éditions.

exploratum missis a suis, cum per Oceani ostium exisset, magnam partem ejus circumveterat, non se mare sed continentem defecisse, memoratim retulerat : et Endoxus quidam, avor una nostri ora temporibus, cum, Lathurum, regem Alexandria profugeret, Arabico sinu egressus, per hoc pelagus (ut Nepos affirmat) Gades usque pervectus est; ideo ejus ora notæ sunt aliqua.

Sunt autem trans ea, quæ modo deserta diximus, multi populi, et quibus pro eloquio natus est; alii sine sono linguæ; alii sine linguis; alii labris etiam cohererentibus, nisi quod sub naribus etiam fistula est, per quam bibere ave-nis, et, cum incessit libido vescendi, grana singula frugum passim nascentium absorbere diuntur. Sunt, quibus ante adventum Endoxi adeo ignotus ignis fuit, adeoque visus mirum in modum placuit, ut amplexi etiam flammam, et ardentia sine alidere, donec noceret, maxime liberit. Super eos grandis lititoris flexus grandem insulam includit, in qua tantum feminas esse narrat, toto corpore hirsutas, et sine coitu marium sua sponte fecundas; adeo asperis et ferisque moribus, ut quædam contineri, ne relectentur,

de poil, et qui deviennent fécondes par elles-mêmes, sans aucun commerce avec les hommes. Elles sont, au reste, d'un naturel si sauvage et si farouche, que les liens les plus forts suffisent à peine pour les contenir. Hannou raconta ce fait; et la vérité en est attestée par les peaux de quelques-unes de ces femmes qu'il fit tuer et qu'il apporta (108).

Au delà de ce golfe, une haute montagne que les Grecs appellent *Θεῶν ὄρη* (*le char des dieux*) vomit perpétuellement des flammes. Au delà de cette montagne, la côte, pendant un long espace, offre des collines verdoyantes et des prairies à perte de vue, qu'on croit être habitées par des Pans et des Satyres. Ce qui accredité cette opinion, c'est qu'on n'y aperçoit ni culture ni habitations, enfin aucune trace de l'homme : c'est pendant le jour une vaste et silencieuse solitude, qui ressemble pendant la nuit à un camp d'une immense étendue, par la multitude de feux qui y brillent, par le bruit éclatant des cymbales et des tambours, par le son des flûtes qui s'y fait entendre, et qui retentissent avec plus de force qu'ils ne le font sous la main de l'homme. Immédiatement après on retrouve des Ethiopiens; mais ils ne sont ni riches, ni égaux entre eux par la taille, comme ceux dont nous avons parlé plus haut; ils sont plus petits et de mœurs grossières; on les appelle *Ἑσπερίαι* (*Occidentaux*). Sur leurs frontières se trouve une source qui vraisemblablement est une de celles du Nil. Les naturels l'appellent Nuehul, nom qui paraît n'être que celui du Nil, corrompu par une bouche barbare (109). Ce cours d'eau produit le papyrus et les mêmes espèces d'animaux que le Nil, mais plus petits. Les autres fleuves de cette contrée se dirigent vers l'Océan; celui-ci prend seul sa route à l'orient au milieu des terres, et l'on est incertain du lieu où il se perd. D'où l'on infère que le Nil, prenant

vix vinculis possint. Hoc Hanno retulit, et, quia detracta occisis coria pertulerat, fides habita est.

Ultra hunc sinum mons altus (ut Græci vocant) *Θεῶν ὄρη*, perpetuis ignibus flagrat. Ultra montem viræ collis, longo tractu longis littoribus obductus, unde visuntur patentes magis campi, quam ut perspicì possint, Panum Satyrorumque. Hinc opinio causæ fidem cepit, quod, cum in his nihil culti sit, nullæ habitantium sedes, nulla vestigia, solitudo in diem vasta, et silentium vastius, nocte crebri ignes micant, et veluti castra late jacentia ostendantur, crepant cymbala et tympana, audiunturque tibiæ, sonantes majus humanis. Tunc rursus Æthiopes, nec tam dites, quam quos diximus, nec ita corporibus similes, sed minores incolitque sunt, et nomine *Ἑσπερίαι*. In horum finibus fons est, quem Nilî esse aliqua credibile est. Nuehul ab incolis dicitur; et videri potest non alio nomine appellari, sed a barbaro ore corruptus. Alit papyrus, et minoræ quidem, ejusdem Lunen generis animalia. Aliis amnibus in Oceanum vergentibus, solus in mediâ regione et ad orientem abit : et quoniam exeat, incertum est.

ici naissance, et poussé pendant quelque temps à travers des gorges impenétrables, peut se montrer de nouveau vers l'orient, et que ce n'est que parce qu'il reste longtemps caché, qu'il paraît finir dans un endroit, pour se montrer ensuite dans un autre. Ce pays voit naître le catoblepas (a), animal sauvage d'une taille médiocre, qui, soutenant difficilement sa tête grosse et tres-pesante, a sa bouche fortement inclinée vers la terre. Par une propriété plus singulière et digne d'être rapportée, comme son attaque et sa morsure ne peuvent faire aucun mal, son regard suffit pour donner la mort.

Les îles Gorgades (b), qu'on dit avoir été autrefois la demeure des Gorgones, sont situées pres des côtes de ce pays, qui se termine au promontoire (c) appelé Ἐσπερου κέρας (Corne du couchant).

CHAP. X. — *La mer Atlantique, avec la partie de l'Ethiopie et celle de la Mauritanie situées sur ses bords.*

Au delà du promontoire dont nous venons de parler, commence cette côte, qui, tournant vers l'occident, est baignée par la mer Atlantique. Les premières parties sont habitées par des Éthiopiens; celles du milieu sont inhabitables: car ou elles sont brûlées, ou elles sont couvertes de sable, ou elles sont infestées de serpents. En face des parages brûlés par le soleil, sont placées des îles qu'on dit avoir été habitées par les Hespérides (d). Au milieu des régions sablonneuses est le mont

(a) C'est-à-dire qui regarde en bas; nom composé des mots grecs κατω (en bas), ὄρετρο (regarder). — (b) Peut-être ces îles sont-elles celles de Luss, des Bonines et de Chobran sur la côte de Sierra-Leone. — (c) On a vu par la note 106 que la Corne du couchant, dans le p. de l'Éthiopie, est le cap des Palmes. — (d) Quelques auteurs ont voulu voir dans les Hespérides l'Islande; les îles du Cap Vert, d'autres pourraient y voir les îles Boïotes, au sud de la Gambie; mais celles-ci sont si pres de la côte, qu'Éthiopie n'aurait pu s'empêcher de les remarquer.

Inde colligitur, Nilum hoc fonte conceptum, ac tumque aliquando perivia, et ideo ignotum, iterum se, ubi ad Eoa possit, ostendere: ceterum spatio, quo ascenditur, et hinc, ut hic alio cadere, ille alimide violenter exurgere. Catoblepas, non grandis fera, verum grande et praegrave caput agere sustinens, atque ob id in terram plurimum ore conversa, apud hos gignitur: ob vim singularem magis etiam referenda, quod, cum impetu morsione nihil unquam sciat, oculos ejus vidisse mortiferum.

Contra eosdem sunt insulae Gorgades, domus (ut aiunt) aliquando Gorgonum. Ipsae terrae promontorio, cui Ἐσπερου κέρας nomen est, finiuntur.

CAP. X. — *Atlanticum mare et hinc adsita Ethio-pia et Mauritanica pars.*

Inde incipit fons illa, quae in occidentem vergens mari Atlantico abluitur. Prima ejus Aethiopes tenent, media nulli: nam aut exusta sunt, aut arenis obducta, aut infesta serpentibus. Exusta insulae appositae sunt, quas Hespérides tenuisse memoratur. In aetnis mons est Atlas,

Atlas, élevant sa masse énorme, escarpée, inaccessible, a cause des rochers coupés a pic qui l'environnent de tous côtés; plus il s'éleve, et plus il diminue de largeur; son sommet est plus haut que la vue ne peut atteindre: il se perd dans les nues; aussi passe-t-il non-seulement pour toucher de sa tête le ciel et les astres, mais encore pour les soutenir.

Vis-à-vis sont les îles Fortunées (a), où la terre produit d'elle-même une abondante quantité de fruits qui renaissent et se succèdent sans cesse, de sorte que les habitants y coulent sans inquiétude des jours plus heureux que ceux qui vivent dans de magnifiques cités. Il en est une extrêmement remarquable par deux sources douces d'une propriété singulière: les eaux de l'une donnent à ceux qui en boivent un rire qui se termine par la mort; tandis que les eaux de l'autre guérissent toutes les affections (111).

Au delà de la contrée infestée de serpents, on rencontre d'abord les Himantopodes (b), dont les jambes flexibles leur servent, dit-on, moins pour marcher que pour ramper (112); puis les Pharusiens (c), autrefois riches lors de l'expédition d'Hercule au jardin des Hespérides, aujourd'hui grossiers et ne possédant que les troupeaux dont ils se nourrissent. Plus loin s'étendent de riantes campagnes et des bois délicieux de citronniers et de térébinthes, remplis d'éléphants. Les rivages des Nigritiens et des Gétules, peuples qui errent çà et là, ne sont certainement pas stériles, puisqu'ils nourrissent les pourpres et les murex (113), les plus riches en couleurs et les plus recherchés partout ou l'on teint les étoffes.

(a) Les îles Canaries, au nombre de sept principales: Tenériffe, Coscaire et Gomera au centre, Fortuventura à l'est, Lancerote au nord-est, Palma au nord-ouest et Ile de Ter au sud-ouest. — (b) Les Himantopodes (Ἰμάντοποι), c'est-à-dire les Pieds-fortus, et neient ceins habiter la rive droite du fleuve que nous appelons Senegal. — (c) Ils occupent, suivant Shaw, la région que les Arabes nomment le Tell, et qui s'étend au pied meridional de l'Atlas.

dense consurgens, verum incisus undique rupibus praecipit, inuus, et, quo magis surgit, exilior; qui quod altius quam conspici potest, usque in umbra erigitur, column et sidera non tangere modo vertice, sed sustinere quoque dictus est.

Contra Fortunatae insulae abundum sua sponte genitis, et salubre aliis super aliis inascentibus nihil s. licitis abund, beatus quam aliae nides exultat. Una singulari diorum fontium ingenio maxime insignis: alterum qui gustare, risu solvuntur in mortem; ita affectis remedium est ex altero bibere. Ab eo tractu, quem fere infestant, proximi sunt Himantopodes, inflexi lentis cruribus, quos serpere potius, quam ingredi, referunt: ceterum Pharusii, aliquando tendente ad Hespérides, iterum dicitur: nunc inerti, et, nisi quod pecore abund, aeternum inopes. Hinc jam lectiores aeri amonique saltus citra, terebintho et ebore abundant. Nigritium Gétulorumque passim vagantium ne littora quidem interceda sunt, purpura et murice efficacissimis ad tingendum; et ubique, quae tinere, clarissima.

Ce qui nous reste à parcourir est la côte extérieure de la Mauritanie (*a*), laquelle se termine en un angle dont le sommet est l'extrémité de l'Afrique. On y trouve en moindre quantité les richesses de la précédente région; au reste, plus riche par son sol, elle est tellement fertile, que non-seulement elle rend avec profusion les semences qu'on lui confie, mais qu'elle produit même en abondance quelques genres de fruits qu'on n'y sème point. Antée régna, dit-on, sur ces bords; et, comme preuve de cette fable, on montre une petite éminence que les habitants disent être son tombeau, et qui représente l'image d'un homme couché sur le dos : lorsque quelques portions en sont enlevées, les pluies qui y tombent finissent par combler les parties creusées (115).

Les habitants de cette côte vivent les uns dans les forêts, sans être pourtant aussi nomades que

(a) C'est-à-dire la Mauritanie surnommée Tingitane (Mauritania Tingitana), aujourd'hui l'empire de Maroc (114).

Reliqua est ora Maurelania exterior, et in finem sui fastigantis se Africa novissimus angulus; hisdem opibus, sed minus dives. Ceterum solo etiam ditior et adeo fertillior est, ut frugum genera, non cum serantur modo, benignissime procreet, sed quædam profundat etiam non sata. Hic Antæus regnasse dicitur, et signum quod fabule clarum prisus) ostenditur collis modicus resupini hominis imagine jacentis, illius, ut incolæ ferunt, tumulus: unde ulia aliqua pars eruta est, solent umbres spargi, et donec effossa replentur, veniunt.

ceux dont nous venons de parler; les autres dans des villes dont, bien qu'elles soient petites, les plus florissantes sont Gilda, Volubilis (*a*), Prisciana, dans l'intérieur des terres; Sala (*b*), et Lixu (*c*), arrosée par le fleuve Lixus (*d*), sur le bord de la mer (116).

Plus loin on voit la colonie (*e*) et le fleuve de Zilia, près du promontoire Ampelusia, par lequel nous avons commencé notre description, et qui, tournant dans Notre détroit, indique l'extrémité de la côte Atlantique, et la fin de cet ouvrage.

(a) La Martinière prétend à tort que Volubilis était sur l'emplacement qu'occupe Fez; mais cette dernière ville est de fondation arabe. L'opinion de d'Anville est d'ailleurs appuyée sur des faits: une bourgade nommée Guatila, située à seize lieues de Fez et à six de Mequinez, occupe l'emplacement de Volubilis: on y remarque quelques restes antiques. — *b*) Aujourd'hui le Fieux Sale, séparé de Rabat ou du Nouveau-Sale par le Bouregreb. — *c*) Larache, ou mieux El-Aratch (jardin de plaisir), occupe l'emplacement de Lixu, que Pline nomme Lixus, et Ptolémée Lixu. — *d*) Appelé aujourd'hui Louccos, petit fleuve d'environ quarante lieues de cours. — *e*) La ville de Zilia est aujourd'hui Arzilah ou Arsilte, dans l'empire de Maroc.

Hominum pars silvas frequentant, minus, quam quos modo diximus, vagi: pars in urbibus agunt; quarum, ut inter parvas, opulentissime habentur, procul a mari Gilda, Volubilis, Prisciana; propius autem Sala, ut Lixu fluminis Lixu proxima.

Ultra est Colonia, et fluvius Zilia, et unde initium fecimus, Ἀμπέλουσις in Nostrum jam fretum vergens promontorium, operis hujus atque Atlantici littoris terminus.

NOTES SUPPLÉMENTAIRES.

LIVRE I. — CHAPITRE I.

(1) Dans des éditions qui passent pour être très-exactes, le chapitre 1^{er} de Pomponius Mela est intitulé *de Mundo et partibus eius*; mais nous avons préféré la version d'Abraham Gronovius, adoptée d'ailleurs par un grand nombre d'éditeurs, et qui porte : *Mundi in quatuor partibus divisio*. Ce qui motive cette préférence, c'est que dans ce chapitre Mela dit en effet que la mer partage la terre en deux hémisphères, dont il ne décrit que celui qui lui est connu; et comme celui-ci comprend l'Europe, l'Asie et l'Afrique, voilà trois parties du monde qui, avec l'hémisphère inconnu, justifient bien le titre du chapitre : *Division du monde en quatre parties*.

(2) L'expression de *antichthonos*, qui vient du grec *ἀντι*, contre, *χθών*, terre, correspond évidemment à ce que nous appelons les *antipodes*; or les anciens, à l'époque de Mela et de Pline, étaient convaincus, comme on l'est aujourd'hui, de la sphéricité de la terre : ils avaient donc une idée exacte des antipodes. Au surplus, on ne peut en douter lorsqu'on lit le chapitre 65 du livre II de *l'Histoire naturelle* de Pline, qui commence par les phrases suivantes, relatives aux antipodes : « Les Lettrés ont ici une grande controverse » avec le vulgaire; ils soutiennent que les hommes sont « répandus sur toute la sphéricité du globe, et que les pieds « de ceux-ci sont opposés aux pieds de ceux-là; en sorte « que tous ont également le ciel pour dôme, et la terre en « tous sens pour marchepied. Mais (demande le vulgaire) « comment les gens qui marchent sous le globe ne tombent-ils pas dans le ciel? comme si nos antipodes ne seraient pas également fondés à demander, avec la même « surprise, comment nous ne tombons pas nous-mêmes. » (a).

Après des expressions aussi claires, aussi précises, on a de la peine à comprendre que les anciens commentateurs se soient copiés les uns les autres pour attribuer à Pomponius Mela une opinion absurde qu'il n'a pu avoir, puisqu'il devait concevoir les antipodes de la même manière que les représente Pline. Ne dit-il pas que la terre est divisée par l'Océan en deux parties que l'on nomme hémisphères (*in duobus latera, et que hœmisperia nominantur*)? N'ajoute-t-il pas que nous habitons un hémisphère, et les *antichthonos* l'autre? (*antichthonos alteram, nos alteram incolimus*). Et cependant les commentateurs ont supposé que Mela se représentait la terre telle qu'elle est dessinée dans la figure 3 que nous donnons d'après ces mêmes commentateurs; et Fradin, dont nous avons refait la traduction, Fradin, qui était lui-même professeur de géographie, n'a pas fait difficulté d'adopter les erreurs de ses devanciers, en reproduisant cette figure, qui n'est évidemment que la représentation d'un seul hémisphère, puisque le continent imaginaire placé au sud de l'équateur n'est point aux antipodes de notre hémisphère. C'est absolument comme si l'on disait que les habitants de l'Amérique méridionale sont les antichthonos ou les antipodes de ceux de l'Amérique septentrionale.

Les anciens ont commis en géographie, comme dans

(a) *Ingens hic pugna litterarum, contra vulgi, circumfundi terra: homines undique, conversisque inter se pedibus stare, et cunctis similiter esse cœli verticem, ac simili modo esse quæcumque parte mediam calcari; illo quærentes cur non decidunt contra sili: tantum non et ratio præsto sit, ut nos non deciderent in ætheris illi.*

toutes les sciences physiques, assez d'erreurs pour que les modernes n'en augmentent pas le nombre par des suppositions erronées. Mela parle de deux hémisphères séparés par des mers, et dont les habitants sont antipodes; pour exprimer cette idée, il faut la représenter par les figures 2 et 3 que nous donnons, comme étant l'expression fidèle du système adopté par Mela; et, grâce aux fausses opinions qu'il se faisait de la configuration de l'hémisphère qu'il croyait connaître et de celle de l'hémisphère opposé, ces deux figures sont, d'après les connaissances de son temps, assez différentes de ce qu'elles devraient être en réalité.

Il résulte de tout ce que nous venons de dire que l'idée de la rotundité de la terre et de l'existence des antipodes remontant au moins à l'époque du commencement de notre ère, il n'est pas étonnant qu'au moyen âge cette idée, qui était depuis des siècles répandue dans les écoles, ait germé dans la tête de Christophe Colomb, qui, persuadé qu'il existait dans la partie opposée de notre continent des terres destinées à lui servir de contre-poids, ait en l'idée d'affronter à quatre fois différentes toute sorte de dangers, pour découvrir de nouvelles îles ou un nouveau continent, au risque de mourir victime de l'ingratitude des grands de la terre, de la jalousie de ses rivaux et de l'injustice des hommes.

CHAPITRE II.

(3) L'un des problèmes les plus difficiles de la géographie ancienne est la fixation de la position de la *Serique* ou du *pays des Sères*. D'Anville place ces peuples dans la province chinoise de *Chen-si*, et leur capitale, appelée par Ptolémée *Sera-Metropolis*, dans l'emplacement qu'occupe la ville de *Kan-tchou*. Mais nous devons rectifier les expressions du savant géographe, en faisant remarquer qu'il y a faute de s'être servi d'une bonne carte de la Chine, ce qu'il dit pourrait tromper le lecteur. Pour lui, Kan-tchou est dans la province de Chen-si; et c'est ici qu'est l'erreur. Cette ville, qui, ainsi qu'il le fait remarquer, correspond au *Campitium*, au *Kan-pou* et au *Kan-pan* des divers manuscrits des voyages de Marco-Polo, et dont le nom, altéré de différentes manières par les copistes, signifie *frontière du Khan*, est située, non dans la province de Chen-si, mais dans celle de Kansou, près de la frontière méridionale de la Mongolie, non loin de la grande muraille, par 39° 6' 40" de latitude N. et 95° 35' 0" de longitude E. du méridien de Paris.

Bahû du Bocage, s'appuyant des lumières du savant philologue allemand Hager, qui, dans sa *Géographie russe*, traite cette question, a peut-être été plus près de la vérité que d'Anville, dans la supposition que les Sères sont les Chinois; il prétend que la *Sera-Metropolis* n'est autre que la ville de *Souan*, la plus grande de la province de *Chen-si* (lat. N. 34° 15' 36"; long. E. 106° 33' 0"). Cette ville, qui a été pendant plusieurs siècles la capitale de la Chine, prend rang par son importance immédiatement après Péking; elle a donc pu être considérée par les anciens comme la capitale des Sères.

Gosselin, qui, selon nous, a adopté un système d'après lequel les connaissances géographiques des anciens s'étendaient beaucoup moins loin vers l'Orient que ne semblent l'indiquer quelques-unes de leurs descriptions et les traditions mêmes des Chinois, place la *Serique* dans le *Tibet occidental*.

Malte-Brun a adopté aussi le Tibet; mais comme la grande difficulté est de donner une indication précise, il a en son soin de l'étaler en ajoutant : *et les contrées voisines*.

Klaproth a été plus explicite en plaçant la Sérique dans la partie orientale de la *petite Boukharie*, c'est-à-dire du *Tchetschan chinois*, appelé en Chine *Thsin-tchou-nan-tou*, et en disant que *Sera-Metropolis* devait être un des chefs-lieux de cette contrée.

Faut-il d'après cela adopter l'opinion que *Sera-Metropolis* est une ville de *Syrrieh*, que Moïse de Khoren, célèbre historien arménien du quatrième siècle, place dans le *Donia* ou *Djenistan*, pays qui paraît se rapporter à la petite Boukharie?

M. Lelewel pense aussi que la Sérique correspondait à une partie du Tibet; et, dans quelque contrée qu'on la place, elle devait être non loin de l'Hindoustan et près du Tibet. Ainsi ce savant Polonais craint, comme Malte-Brun, d'adopter une opinion positive.

Nous pourrions, sans nous cloigner beaucoup de l'opinion de Klaproth, dire que non-seulement la partie orientale de la petite Boukharie, mais toute cette contrée, se rapporte à la Sérique des anciens; puisque ce nom se retrouve dans un district qui en occupe l'extrémité occidentale, et qui se nomme *Seri-kol*, du nom de son chef-lieu; dans ce cas, la *Sera Metropolis* serait la ville de *Seri-kol*, située sur la rivière de ce nom, qui sort du lac de Korakol (lac de l'eau noire) et se jette dans celle d'Yankand.

Quoi qu'il en soit, si l'on voulait ébaucher le pays des Sères dans les diverses parties de l'Asie on l'on trouve des villes dont le nom rappelle celui de ce peuple, on compliquerait encore la question, puisque l'Hindoustan nous offre au pied des monts Himalaya *Sirganagor*, chef-lieu du *Gorval*, *Scharenpour* dans le nord du *Delhi*, et *Sirkand* dans le même pays, qui, présentes sous un certain point de vue, pourraient être considérées comme représentant *Sera-Metropolis*.

N'oublions pas toutefois que, suivant Mela, les Sères s'étendent à l'extrémité de l'Asie, puis-que leur contrée est bornée par l'Océan Oriental; n'oublions pas non plus qu'il y a trois grandes nations dans l'Asie orientale : les Scythies, les Sères et les Indiens; il faut donc qu'il regarde les Sères comme occupant une vaste étendue de pays, ce qui s'accorde avec celle qu'a toujours eue l'Empire chinois : sous ce point de vue, la Sérique serait ou la Chine ou une province orientale du vaste empire; mais nous penchons beaucoup vers l'opinion de d'Anville, que les Sères sont les Chinois. Nous ne pouvons adopter l'idée du savant Allemand Heeren, qui place la Sérique dans la Mongolie, à l'est du désert de Gobi; cette contrée chinoise est, par sa position septentrionale, peu favorable au métier et au bombyx qui produit la soie : car il ne faut pas oublier que *Serica* signifie non-seulement la Sérique, mais aussi toute espèce d'étoffe de soie, et que les Sères n'étaient connus des anciens que parce que c'était d'eux que ceux-ci tiraient cette précieuse matière.

Ce qui rend la question qui nous occupe très-difficile à résoudre, c'est que les anciens ont donné le nom de Sérique à différentes contrées, mais surtout à celles d'ou ils tiraient de la soie. Hérodote et Lucain ne placent ils pas un peuple qu'ils nomment *Seres* en Ethiopie?

Mais ne nous attachons qu'à la véritable *Sérique*, celle d'ou l'on tirait la soie. Les lieux ou les anciens allaient acheter cette substance n'ont pas toujours été les mêmes à différentes époques : il en résulte donc qu'il y a eu plusieurs contrées appelées Sérique. Cette vérité a été fort bien comprise par le savant entomologiste Latreille, dans un mémoire qu'il a publié sur ce sujet.

Selon cet académicien, il y a trois contrées qui ont été confondues sous le nom de Sérique. Celle de Ptolémée est celle de l'Asie supérieure; elle occupait la partie septen-

trionale et occidentale de la petite Boukharie; elle s'étendait jusqu'au désert de Gobi. Sa capitale *Sera-Metropolis* est aujourd'hui Toufan, selon Latreille, mais s'il avait su qu'il existe dans la partie occidentale de cette même contrée une ville appelée encore *Seri-kol*, peut-être bien qu'il eût admis comme nous que c'est là qu'il faut placer la *Sera-Metropolis* de Ptolémée.

Une autre Sérique, suivant Latreille, est celle du nord de l'Inde. Selon lui, les invasions de différentes hordes tatares dans la précédente Sérique forcèrent les peuples de celle-ci à s'y expatrier; la Scythie, la Bactriane, le Tibet et l'Inde furent leur asile. Denis le Périégète nous montre déjà des Sères sur le bord du Sir-deria; le Ser-hind ou Sirkind fut une de leurs colonies : c'est de *Serinda*, l'une de leurs villes, dont parle Ammien Marcellin, que, du temps de Justinien, des œufs de vers à soie furent transportés pour la première fois à Constantinople. On voit que cette Sérique comprendrait aussi *Siryanagor* et *Scharenpour*, dont nous avons déjà parlé.

Une troisième Sérique est, selon Latreille, l'Inde au delà du Gange, aujourd'hui l'Empire Birman, ou se trouvent le fleuve appelé *Seris*, et la *Sera-Major* d'Ethiopes et de la carte de Pentinger. Deux espèces de bombyx (*mygesta* de Fabricius et *cygnus* de Drury) y sont très-communes, dit Latreille, et fournissent depuis un temps immémorial une soie d'un grand usage. Les chenilles de ces bombyx sont les vers à soie sauvages de la Chine. C'est dans cette Sérique qu'il faut placer l'île de *Serica*, de Pansanias, arrosée aussi par le fleuve de *Ser*, et dont les habitants élevaient l'insecte qui produit la soie, et que cet auteur compare à une araignée (liv. II, chap. 26).

D'après tout ce qui précède, nous pensons que le seul moyen de faire concorder les différentes opinions relatives à la position de la Sérique, c'est d'admettre avec Latreille que sous ce nom on a désigné à diverses époques des contrées très-différentes et même très-éloignées les unes des autres. Les trois Sériques de Latreille nous semblent fort admissibles; mais si l'on en admet trois, pourquoi ne serait-on pas tenté à en admettre une quatrième, qui serait celle qu'indique Mela? Il faut l'avouer, aucune des trois mentionnées ci-dessus ne paraît être celle dont parle le grand géographe. Dans le peu de mots qu'il en dit, on voit d'abord (liv. I^{er}, chap. 2) que les Sères étaient situés sur les côtes orientales de l'Asie, entre les Scythies et les Indiens; plus loin il ajoute (liv. III, chap. 7) que c'est une nation pleine de justice, et célèbre par la manière singulière dont elle fait le commerce, en évitant toute communication avec les étrangers. Tout ceci s'accorde parfaitement, nous le répétons, avec l'opinion de d'Anville, que les Sères dont il s'agit sont les Chinois. Nous nous croyons fondés, par les motifs que nous allons exposer, à défendre cette opinion, attaquée par Gosselin.

On sait que sous le nom de Scythies les anciens confondaient une foule de peuples différents qui n'avaient de commun que leurs habitudes nomades : les Tatares, les Mongols, les Mant-Choux, peuples pasteurs et errants, peuvent donc avoir été compris sous la dénomination de Scythies. Or ils sont en effet au nord de la Chine proprement dite. A l'est de celle-ci se trouvent les Indiens, c'est-à-dire l'Inde au delà et l'Inde en deçà du Gange. Voilà donc la position relative de trois peuples tout à fait en rapport avec celle qu'indique Mela. Quant à l'éloge qu'il fait des Sères en vantant leur justice; quant à ce qu'il dit de leurs soins à éviter tout contact avec les étrangers, même dans leurs transactions commerciales; ne peut-on pas y voir une preuve de la réputation dont jouissait, à l'époque de Mela, l'antique civilisation des Chinois, et des soins que prenait le gouvernement d'inspirer à la nation une sorte d'horreur pour l'étranger, qui s'est presque conservée jusqu'à nos jours?

Pour pouvoir faire admettre l'opinion de d'Anville, il nous reste à l'appuyer sur un fait important : à savoir que les Chinois sont connus des Occidentaux depuis une époque beaucoup plus ancienne qu'on ne le suppose. Abel Remusat a prouvé, par des passages d'auteurs chinois, que ce fut sous l'empereur Hiao-wouiti, qui régna depuis l'an 142 jusqu'à l'an 87 avant J. C., que la Chine commença à avoir des rapports réglés avec les pays de l'Occident. Or ces rapports étant nécessairement réciproques, les Occidentaux n'ont pu être connus des Chinois sans que ceux-ci fussent connus des Occidentaux.

Vers le commencement de notre ère, sous la dynastie des Han, les Chinois avaient étendu leurs conquêtes jusqu'aux extrémités occidentales de la Tartarie; cette immense contrée formait cinquante-cinq petits États, dont les princes étaient tous vassaux de l'empire. La Chine exerçait en outre une sorte de protectorat sur la Sogdiane et sur la Bactriane. Deux routes traversaient d'abord la Tartarie occidentale : on s'exprima d'en tracer une troisième.

Ces faits expliquent parfaitement comment les Occidentaux, au commencement de notre ère, à l'époque où vivait Mela, commercèrent avec les Chinois, c'est-à-dire avec le peuple qu'ils appelaient *Sères*, parce qu'ils en obtenaient la soie qu'ils nommaient *serique*, en allant seulement dans la Sogdiane et la Bactriane, où ils entendaient dire que les peuples dont on leur vendait la soie étaient limitrophes des frontières orientales de ces deux contrées, et s'étendaient jusqu'à l'Océan; ou bien en traversant ces contrées pour arriver aux limites sur lesquelles les Sères apportaient leurs produits, et se retirant pour ne point avoir de contact avec les étrangers, qui méfiaient, à la place de celles qu'ils choisissaient, leurs propres marchandises, que les Sères venaient prendre ensuite en payement.

Vers la fin du premier siècle de notre ère, les Chinois soulevèrent les Asis, c'est-à-dire les habitants de la Boukharie ou d'une partie de la Sogdiane, et tous les peuples voisins jusqu'aux bords de la mer Caspienne. Leurs expéditions vers cette mer avaient principalement pour but le commerce entre l'empire chinois et le *Grand Thson*, ou l'empire romain. Abel Remusat en trouve la preuve dans un auteur chinois qui prétend que les princes de cet empire avaient le désir d'entrer en relation avec la Chine; mais comme les Asis, qui vendaient leurs étoffes à ceux du Grand Thson, tenaient soigneusement secrets les chemins à suivre, et les moyens qui pouvaient favoriser les relations directes entre les deux empires. D'après ce que dit cet auteur, une ambassade fut envoyée en Chine par *An-thun*, roi du Grand Thson; elle y arriva vers l'an 166 de notre ère par *Iranan*, c'est-à-dire par le Tonking. Ce roi An-thun ne peut être que l'empereur Antonin; et comme il mourut l'an 161, c'est donc après un voyage de plus de quatre années que ses ambassadeurs arrivèrent chez les Chinois.

Cette ambassade prouve d'une manière péremptoire que les anciens savaient que la contrée qu'ils nommaient *Sérique* s'étendait depuis la Sogdiane jusqu'à l'extrémité orientale de l'Asie, et que sa capitale était moins éloignée de l'Océan que de la mer Caspienne. Sans ce motif, Antonin aurait envoyé son ambassade par la Sogdiane plutôt que par le Tonking. Cette ambassade prouve aussi que le système de Gosselin, qui a pour but d'assigner pour limite orientale au monde connu des anciens, même au temps du géographe Ptolémée, contemporain d'Antonin, le golfe de Siam (Magnus Sinus), n'est point exact; en effet, les ambassadeurs romains étant, au dire des historiens chinois, entrés en Chine par le Tonking, ont nécessairement été au delà du golfe de Tonking, ont vu l'extrémité méridionale de la Chine, et ont en connaissance de la mer qui porte le nom de ce pays. Il résulte de là que les connaissances géographiques des anciens s'étendaient réellement à plus

de 10 degrés (250 lieues) vers l'orient que les limites fixées par Gosselin.

Il résulte encore de là que l'on se rend plus facilement compte de la singulière idée qu'a conçue Ptolémée de faire de la mer de Chine un grand golfe fermé à l'orient par des terres qui, s'étendant vers l'occident, allaient rejoindre l'Afrique, et faisaient de l'océan Indien une mer méditerranée; idée d'autant plus extraordinaire que ses devanciers s'étaient tous accordés à donner l'Océan pour limite orientale à l'Asie. En effet, ce géographe aura appris par les voyageurs que des terres bordent la mer de Chine à l'est; et ces terres, qui sont l'île de Formose, les îles Philippines et celles de la Sonde, auront paru à Ptolémée, trompé par des rapports inexacts, former non un archipel, mais une prolongation de l'Asie allant se joindre à l'Afrique.

(4) Le golfe Caspien n'était pas la mer Caspienne, comme l'a cru le traducteur Fradin, bien que, d'après les idées de Mela, cette mer ne fût qu'un golfe qui communiquait avec l'océan Scythique. Le golfe Caspien (*Caspus sinus*) est celui qui occupe la partie méridionale de la mer Caspienne sur son côté occidental. Il comprenait celui qu'on nomme aujourd'hui *golfe de Ghilan*.

(5) La description de Mela est ici peu exacte: il suit les bords de la mer, et nomme successivement l'*Arbiane*, l'*Arie*, la *Gédrosie* et la *Perse*.

On se demande d'abord ce que c'est que l'*Arbiane*, pays dont les géographes anciens ne parlent pas, et qui devait s'étendre entre l'Inde et la Gédrosie; et l'on est obligé d'admettre qu'il s'agit ici d'un petit canton de la Gédrosie, habitée par une nation que Pline (lib. VI, cap. 23) nomme les *Arbi* (Arbiens), que Strabon (liv. XV) place à l'ouest des bouches de l'Indus, et dont la principale rivière et la capitale portaient le nom d'*Arbis*.

Après l'*Arbiane* il place l'*Arie*; mais cette contrée n'était voisine ni de l'*Arbiane*, ni de la Gédrosie; elle en était même séparée par la Drangiane, et se trouvait dans l'intérieur des terres, à plus de 150 lieues au nord du littoral de la mer Érythrée.

Après la Gédrosie il nomme la Perse; mais entre ces deux contrées se trouve la Carmanie. Il est vrai qu'on peut supposer ici une omission faite par le copiste du texte original ou par les éditeurs du premier tome imprimé, puisque dans le chapitre 8 du livre III Mela parle de la Carmanie.

(6) Dans cet alinéa il est question des Scythes et de leurs déserts, placés *au-dessus* de neuf peuples différents; de cinq autres peuples qui se trouvent *au-dessus* du golfe Caspien, situé dans la partie occidentale de la mer Caspienne; de neuf peuples qui sont *au-dessus* des Amazones; des Parthes et des Assyriens, *au-dessus* de l'un des côtés du golfe Persique; des Babyloniens, *au-dessus* de l'autre côté; enfin des Égyptiens, *au-dessus* des Éthiopiens.

Les commentateurs ont discuté sur la véritable acception à donner au mot *super*: Gronovius veut qu'on lise *super Scythæ Scytharumque deserta*: version qui signifierait que les Scythes sont placés au-dessus des autres peuples qu'il ennuie, c'est-à-dire au nord, comme on dit improprement le haut et le bas d'une carte en parlant du nord et du sud. Cæronius est d'un avis différent: il prétend que *super* signifie la position intérieure d'un peuple par rapport à ceux qui sont sur les côtes, et que les Scythes s'étendant jusque sur les bords de l'océan Scythique, les autres peuples se trouvent *au-dessus* d'eux. Pinfianus, adoptant cette opinion, a donc prétendu qu'il fallait lire dans le texte *super Scythas Scytharumque deserta*: c'est en effet cette version qui a été adoptée par le traducteur Fradin, ainsi que dans les meilleures éditions, particulièrement dans celle qui est suivie, en Allemagne et qui est intitulée *Pomponii Melæ de situ orbis libri tres, ad optimos editores collati, præmittitur notitia*

literaria accedit Index. Argentorati, ex typographia societatis Epontinae, 1869; édition que nous avons généralement suivie : car nous n'en avons pas partout adopté la version.

Si l'on demandait comment Ciacconius et Pintianus ont compris, d'après ce qui a été exposé plus haut, ce que Mela dit des Égyptiens qui sont *au-dessus* des Éthiopiens, nous répondrions qu'il ne faut pas juger de la position des deux peuples par rapport à la Méditerranée, mais par rapport au golfe Persique. En effet, Mela, comme la plupart des géographes, place des Éthiopiens sur la côte occidentale de ce golfe : ce qui est exact ; car cette côte, que l'on nomme aujourd'hui la *dété d'Habech*, est une dépendance de l'Abyssinie, qui faisait partie de l'Éthiopie des anciens ; et la Nubie ainsi que l'Égypte, c'est-à-dire tout le territoire des Égyptiens, se trouvant plus à l'ouest, ou en d'autres termes plus loin du golfe, il en résulte que, suivant l'expression de Mela, les Égyptiens sont au-dessus des Éthiopiens.

(7) La position occupée par les Cimmériens est fort incertaine chez les anciens. Homère, dans l'Olyssée, représente les Cimmériens comme un peuple malheureux, qui, toujours environné d'épaisses ténèbres, ne jouit jamais des rayons du soleil. Il les place à l'extrémité septentrionale de l'Europe : c'est là qu'Ulysse les trouve, non loin des sombres cavernes où se rassemblent les morts. Posidonius a placé ces peuples au nord de la mer Noire. Ptolémée les met dans la péninsule appelée aujourd'hui *Jutland*. Mais l'emplacement des Cimmériens a varié comme celui qu'on attribuait aux Hyperboréens. C'est ce qui a fait dire à Mallet-Brun que les Cimmériens n'ont jamais existé. Cette opinion n'est point admissible aujourd'hui.

Les *Cimmerii* ou *Kimmerii* et les *Cimbri* des auteurs anciens sont les mêmes peuples que les *Kimbri*, appelés aussi *Kimbri* et *Kimri*.

Ensebe fixe, dans sa Chronique, à la douzième année du règne de Codrus, roi d'Athènes, c'est-à-dire à environ onze siècles avant J. C., l'invasion, dans l'Asie Mineure, des *Kimmerii*. Plus tard, selon Hérodote, ce peuple traversa le Bosphore, appelé depuis ce temps *Bosphore cimmerien*, et nommée aujourd'hui *détroit de Kertch* ou d'*Yeu-Kaleh*, et construisit des deux côtés du détroit des forts, dont on voyait encore des vestiges de son temps. Maîtres de la Crimée, qui leur doit son nom, les *Kimmerii* faisaient des incursions dans la Colchide, dans le Pont, et jusque sur le littoral de la mer Égée, et bientôt leurs hordes redoutées répandirent l'épouvante dans les contrées méridionales de l'Asie et de l'Europe. Leur arrière-garde s'étendait sur les rives de l'Hypanis ou du Koukan, sur les bords orientaux du Pont-Euxin ou de la mer Noire, et sur ceux du Palus-Méotide ou de la mer d'Azof; leur centre occupait la Crimée, mais principalement les steppes, ainsi que la presqu'île de Kertch; leur aile droite parcourait les rives du Don ou du Tanais, et les bords occidentaux de la mer d'Azof; leur aile gauche occupait les contrées appelées aujourd'hui la Bessarabie et la Moldavie, et leur avant-garde s'étendait sur la rive gauche du Danube.

Les *Kimmerii* ou *Kimri*, comme tous les peuples sortis de l'Asie, menaient une vie vagabonde et nomade, et se livraient à toutes sortes de brigandages; et comme les Grecs plaçaient le royaume des ombres et l'entrée des enfers autour du Palus-Méotide, dans les contrées occupées par les *Kimri*, « l'imagination populaire, dit M. Am. Thierry, « accomplait ces deux idées de terreur, fit de la race *kimmerienne* une race infernale, anthropophage, non moins « irrésistible et non moins impitoyable que la mort dont « elle habitait les domaines. »

Vers l'an 631 avant notre ère, les Scythes, chassés des steppes de la haute Asie par les Massagètes, se présentèrent sur les bords du Palus-Méotide. Les *Kimri*, dont le gros de

la nation s'étendait, à cette époque, sur les bords du Tyras ou Dniester, convoquèrent toutes les tribus éloignées, pour délibérer sur la question de savoir si l'on résisterait aux Scythes. On se querella; on en vint même aux mains; les nobles, qui voulaient tous attendre l'ennemi, eurent le dessous; et le peuple entier se dirigea vers le Danube et le Rhin.

Une fois arrivés sur les bords de ce fleuve, on conçoit facilement comment les *Kimri*, bien qu'originaires de l'Asie, s'étendirent dans la Gaule septentrionale, dans notre province de Bretagne, dans l'île de la Grande-Bretagne, où ils occupent encore une contrée qui porte leur nom. Le comte de Cumberland; et comment ils purent envoyer des tribus se fixer dans la péninsule danoise appelée *Jutland*, qui prit alors le nom de *Chersonèse cimbrique* (*Chersonesus cimbrica*). Dans cette dernière contrée le nom de *kuiri* devint synonyme de *guerrier*, et aujourd'hui encore *kiemper*, en danois, a la même signification.

CHAPITRE IV.

(8) Le nom d'*Afrique* (*Africa*) paraît venir, suivant Meville, de l'oriental *P-hré*, c'est-à-dire le soleil dans sa force, ou le *midi*, non qui convient parfaitement à cette immense partie de notre continent.

Les anciens n'en connurent d'abord que l'extrémité septentrionale, à laquelle les Grecs donnèrent le nom de *Libye* (*Λιβύη*); mais ce nom s'étendit successivement, à mesure que s'étendirent les connaissances sur cette partie du monde. Les Romains appelèrent *Afrique* tout le littoral africain qui s'avance vis-à-vis de la Sardaigne; puis cette dénomination devint synonyme de celle de *Libye*, et enfin la remplaça; de manière que la *Libye* ne fut plus qu'une partie de l'*Afrique*, c'est-à-dire la partie orientale de son littoral, qui s'est conservée sous ce nom jusqu'à nous, puisqu'on appelle *Désert Libyque* l'extrémité du Sahara, située à l'ouest du Nil.

Saluste, Denys le Périégète, et d'autres auteurs antérieurs à Mela, presèrent le Nil pour limite entre l'Asie et l'*Afrique*, bien que plusieurs siècles avant eux Hérodote ait démontré combien cette ligne de démarcation, qui était déjà ancienne de son temps, était inadmissible, puisque le Delta, s'étendant à l'est et à l'ouest du Nil, se trouvait appartenir à deux parties du monde différentes. Strabon fit ressortir toute la justesse de l'objection d'Hérodote; il recula les bornes de l'*Afrique* jusqu'au golfe Arabique, et à l'isthme qui s'étend de ce golfe à la Méditerranée. Mela, qui a dû connaître la géographie de Strabon, n'a cependant pas suivi son exemple; pour lui le Nil sépare l'*Afrique* de l'Asie, comme le Tanais sert de limite entre l'Asie et l'Europe.

(9) La *Libye* fit donner à la partie de la Méditerranée qui en baignait les côtes le nom de *mare Libyæum*; et comme le nom d'*Éthiopie* s'étendait à toute l'*Afrique* méridionale, la partie de l'Océan où elle se terminait au sud reçut la dénomination de *mare Æthiopicum*. La côte occidentale était baignée par la mer Atlantique (*mare Atlanticum*), que l'on nommait aussi *pelagus Atlanticum*, *plene mer Atlantique* et non *ocæan Atlantique*; car la dénomination d'Océan comprenait, dans l'acceptation la plus ordinaire, l'ensemble de toutes les mers.

(10) Nous avons ici la confirmation de ce que nous avons dit précédemment (note 6); ces mots du texte de Mela : *At super ea quæ Libyæo mari abluuntur*, etc., prouvent bien que par le mot *super* il entend les peuples plus élevés, c'est-à-dire les plus éloignés de la mer; et en effet, les peuples qu'il nomme successivement sont de plus en plus éloignés de la côte libyenne.

Ceux qu'il nomme *Libyæo Ægyptii*, comme on dirait *Libyens voisins des Égyptiens*, s'étendaient entre l'Égypte

et la Cyrénaïque; les *Leuco-Ethiopes*, ou *Blancs-Ethiopiens*, parce qu'ils avaient la peau basanée, au lieu de l'ivoire noire comme celle des Ethiopiens, étaient au sud-ouest des précédents; enfin les *Gatuli* étaient plus au sud encore, suivant Mela.

CHAPITRE V.

(11) La *Mauritanie* ou la *Maurétanie*, comme on devrait l'appeler, puisque sur les médailles, sur les inscriptions, sur tous les monuments antiques, cette partie de l'Afrique est nommée *Mauretania*, comprenait dans l'origine toute l'Afrique septentrionale, qui s'étend depuis le Mulucha jusqu'à l'océan Atlantique. Mela lui assigne les mêmes limites, et cependant il comprend dans la Mauritanie la ville de Siga, qui est à environ 14 lieues à l'est du Mulucha, et le *Magnus Portus*, qui est à 30 lieues de Siga.

Sous le règne de Claude, c'est-à-dire au temps de Mela, on fit deux provinces de Mauritanie: la *Mauritanie Tingitane* ou l'ancienne Mauritanie, surnommée ainsi parce que la principale ville était *Tingé* ou *Tingis*; et la *Mauritanie Césarienne*, qui, formée aux dépens de l'ancienne *Numidie*, s'étendait depuis le Mulucha jusqu'à l'*Ampsagas*, que Mela nomme *Ampsacis*.

La nouvelle province de *Numidie* se trouva donc comprise entre le cours de l'*Ampsagas* (le Rummel) et les rives du *Tusco* (le Gondil-Barba): elle était donc réduite à cette partie de l'Algérie qui s'étend depuis l'embouchure du Rummel, dans la province de Constantine, jusqu'au Gondil-Barba, sur les frontières du beylik de Tunis.

(12) On pourrait croire que par *Ruscade* Mela a voulu désigner la ville de *Ruscade*; mais comme il passe en revue la Mauritanie, il est évident qu'il a en vue *Rusadir*, qui, située à l'ouest de Siga qu'il nomme immédiatement après, correspond à la ville actuelle de *Mellila*, l'un des présides espagnols sur la côte du Maroc. D'ailleurs il parle de *Ruscade* en décrivant la *Numidie*.

CHAPITRE VI.

(13) A l'époque à laquelle vivait Mela il y avait longtemps que l'Afrique romaine était divisée en trois grandes provinces: la *Mauritanie Tingitane* qui comprenait l'Empire de Maroc; la *Mauritanie Césarienne*, qui, située à l'est de la précédente, s'étendait jusqu'à la *Numidie*, aujourd'hui la province de Constantine dans l'Algérie. Cependant notre géographe ne parle pas de ces trois divisions. Il commet aussi plusieurs erreurs: ainsi les villes d'*Iol*, de *Cartenna* et d'*Icosium*, qu'il place dans la *Numidie*, appartenaient à la Mauritanie Césarienne.

(14) Il régit encore de l'incertitude relativement à la correspondance ou, si l'on veut, à la synonymie de plusieurs villes anciennes et modernes de l'Afrique. Les restes d'antiquités qui se trouvent à Cherchel ont fait dire à d'Anville que cette ville paraissait être l'antique *Cæsarea*; mais, s'est-il empressé d'ajouter, l'itinéraire romain la voudrait plus reculée, et en même temps s'approcher davantage d'une position ultérieure qui est *Cartenna*, bien connue actuellement par le nom de Tenez. Il résulte de là que Cherchel occupe l'emplacement de l'antique *Icosium*.

Malgré l'autorité de d'Anville, nous ne pensons pas que Cherchel puisse correspondre à l'emplacement d'*Icosium*; nous sommes même étonné que ce savant géographe ne s'en soit point tenu à sa première inspiration qui faisait de Cherchel l'antique *Iol* ou *Julia Cæsarea*: car, d'après les rapports qu'il a l'habitude de chercher entre les noms anciens et les nouveaux, *Julia Cæsarea* semble avoir pu devenir par corruption *Cherchel*. Quant aux distances, elles ne doivent avoir qu'une importance secondaire: car on sait que chez les anciens elles ne sont pas toujours exprimées d'une manière fort exacte.

Les autres motifs qui nous portent à voir dans Cherchel l'antique *Julia Cæsarea*, ce sont les importantes ruines qui y existent encore: les murailles, les citernes, les portes, les aqueducs, et les restes du port antique, restes qui ne peuvent avoir appartenu qu'à une ville importante, telle que devait l'être la capitale du roi Julia.

(15) *Cartenna colonia*, appelée aussi *Cartenna*, était évidemment située sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui Tenez. Cependant comme sur la carte des *regences d'Alger* et de *Tunis* dressée par M. Lapie en 1829 et revue pour les noms anciens par M. Hase, membre de l'Institut, Tenez est indiquée comme occupant la place de l'antique *Julia Cæsarea*, on nous pardonnera si nous entrons ici dans quelques détails pour prouver que Tenez est l'ancienne *Cartenna*. Ce n'est point sur le sol de la ville arabe qu'existait l'antique cité, mais sur le petit plateau ou l'on a fondé en 1843, par les ordres du maréchal Bugeaud, la colonie française, qui se compose de plus de 200 maisons en pierre, d'une église, d'une école et d'un marché. Il y existe encore de nombreuses citernes, vastes et bien conservées, ainsi que l'enceinte romaine. *Cartenna* fut, dans les premiers siècles de notre ère, le siège d'un évêché; on y a découvert une mosaïque qui paraît avoir formé le plancher de l'église. Il suffit de remuer le sol pour y trouver des débris de statues et des médailles, qui la plupart sont de Constantin et de Théodose. Le nom de la ville antique paraît venir de la rivière de *Cartenna*, qui a son embouchure au bas du plateau, et qui se nomme aujourd'hui l'*Allélla*.

On ne peut douter que la ville française de Tenez ne soit précisément l'antique *Cartenna*, depuis la découverte qui y fut faite en 1843 d'une pierre d'un mètre carré sur laquelle était gravée l'inscription suivante, qui vient de nous être communiquée par M. le commandant L. de Noné, gouverneur et fondateur de la nouvelle colonie:

C FVLGINO M F QVIR (a)
OPTATO FLAM AVG II VIR
Q Q PONTIF II VIR AVGV
AED QVAESTORI QVI
IN RVTIONE BAQVA
TYM COLONIAM TVI
TVS EST TESTIMONIO
DECRETI ORDINIS ET
POPVLI CARTENNITANI
ET IN COLAE PRIMO IPSI
NECANTE VLLI
AERE CONLATO

On peut traduire cette inscription de la manière suivante:

A C. Fulcinius, fils de Métellus, citoyen romain,
Elu flamme, décurion impérial,
Cinq fois pontife, duumvir, augure
Edile, et questeur, qui
Pendant une irruption des Bacates
Défendit la colonie, ainsi que l'atteste
Un décret de la noblesse et
Du peuple, les Cartennitains
Et les habitants de la campagne.
A lui-même,
Ce qui n'a été fait auparavant pour personne,
Avec l'argent des souscriptions.

Les Bacates (*Bacatae*) dont il est question dans cette inscription étaient une nation d'Afrique que Ptolémée place, probablement à tort, dans la Marinarique; car alors ils n'auraient pu porter leurs excursions jusque dans les environs de *Cartenna*.

(16) Nous ne pouvons nous dispenser de faire remarquer (a) Les lettres en petites majuscules sont frustes ou ont été restituées.

ce passage, qui prouve que chez les anciens, bien que les sciences fussent complètement négligées, parce que les meilleurs esprits étaient absorbés par l'étude de la littérature, de la philosophie et de la politique, certains faits qui rentrent dans le domaine de la géologie avaient été remarqués, mais sans faire naître l'idée de les étudier méthodiquement. Cependant des temps les plus reculés des hommes de génie avaient été frappés de quelques phénomènes qui se rapportent à l'histoire de notre planète : la Genèse en fournit la preuve. Le *Bout-Dehesch*, ouvrage attribué à *Zornastre*, parle du soulèvement des montagnes; *Hésiode*, dans ses chants, semble avoir voulu personifier les causes des révolutions physiques. Lorsque, dans le siècle dernier, époque de l'enfance de la géologie, ceux qui s'occupaient de cette science se partageaient en deux camps, celui des *Neptunistes* et celui des *Vulcanistes*, ne vivaient-ils pas une querelle renouvelée des Grecs, puis-que *Thalès* considérait l'eau comme le principe de toutes choses, tandis qu'*Hécatée* regardait le feu comme le principe de tout ce qui existe? Mais il fallait observer et grouper les faits, avant de créer des systèmes; et l'homme, comme pour chercher une compensation aux inconvénients d'une vie trop courte pour l'étude, est trop pressé d'arriver à la solution des problèmes qu'il veut résoudre, pour ne pas inventer des systèmes avant de s'être donné le temps d'étudier les faits.

L'un des plus anciens observateurs est *Xénophane*, qui naquit plus de 600 ans avant notre ère, et qui signala sur le sol de la Sicile la présence de dents de squal, de poissons et de coquilles fossiles : d'un il tira la conséquence que la mer avait couvert non-seulement cette île, mais toute la terre, dont les diverses contrées sont modifiées dans leurs formes par les eaux qui se retirent et reviennent à différentes époques. *Hérodote*, qui remarqua sur le bord de la mer la grande épaisseur des dépôts de transport qui constituent le sol de la basse Egypte, reconnut qu'il est le résultat des alluvions du Nil. *Eudore* de Cnide, *Aristote*, *Xanthus* de Lydie, *Theophraste*, *Eratosthène* et *Polybe*, n'ont-ils pas tous parlé de la présence de coquilles et de poissons fossiles dans différentes contrées de la terre? Comment se fait-il donc que Pomponius Mela, qui devait avoir lu leurs ouvrages, ait l'air de retouquer en doute un fait reconnu pour très-fréquent à l'époque où il écrivait? Nous voulons seulement parler des corps organisés fossiles, dont il signale la présence dans le nord de l'Afrique; car pour les autres incrustées dans les rochers, c'était un conte populaire qu'il aurait eu le droit de repousser.

CHAPITRE VII.

(17) L'Afrique proprement dite (*Africa propria*) comprenait cette partie avancée de l'Afrique qui se déploie vis-à-vis la côte occidentale de la Sicile. Elle était bornée au nord et à l'est par la Méditerranée, à l'ouest par la Numidie, et au sud par la Syrtique et la Libye. Elle avait forme le principal territoire de Carthage. On y distinguait dans le nord la contrée appelée *Zeugtane*, et au sud celle qu'on nommait *Byzacène*.

(18) La Ville d'*Hippo-Diarrhytus* était aussi appelée *Hippo-Diculus* et *Hippo-Zaritus*. Elle prenait le titre de *Libera* sous le règne de Tibère, ainsi que le prouvent plusieurs médailles.

(19) Carthage, dont, suivant le texte samaritain, l'origine remonterait vers l'an 1554 avant J. C., à l'époque même de la conquête du pays de Chanaan, mais qui, suivant Solin, ne daterait que de la 7^e année du règne de Pygmalion, 833 ans avant notre ère, ou 853 suivant le président Desbrosses, époque vers laquelle, on s'accorde à faire arriver en Afrique Didon, sa fondatrice; Carthage, disons-nous, était bâtie sur une presqu'île, et se divisait en

trois quartiers principaux. La nouvelle ville, appelée *Migara*, a été remplacée par le petit village que l'on nomme *El-Malta* ou *El-Mertha*, et par le vaste terrain appelé *El-Mersa*. La citadelle dont on voit encore des restes, qu'on nommait *Byrsa*, du phénicien *bosra*, s'élevait au milieu de la ville sur une colline entourée de maisons, et couronnée par un temple consacré à Esculape. Autrès de la citadelle s'étendait le port militaire, au milieu duquel s'élevait la petite île circulaire appelée *Colthou*, occupée en partie par le palais de l'amiral; ce port était garni tout autour de loges pour mettre les vaisseaux à l'abri : au sud-ouest de celui-ci se trouvait le port marchand, qui communiquait avec le précédent par un petit canal. Détruite et rasée par Scipion après un embrassement qui dura 17 jours, Carthage fut en partie reconstruite 127 ou 116 ans avant J. C. On l'appela *colonia Junonia*. Plus tard elle prit en l'honneur d'Adrien le nom d'*Adriano-polis*, et sous l'empereur Commodus elle fut nommée *Alexandria Commodiana Jugata*. Au troisième siècle, sous Dioclétien, elle était florissante. En 313 elle fut saccagée par Maxence. Environ un siècle plus tard, elle le fut par Genseric, roi des Vandales, qui en fit la capitale du royaume de Carthage, royaume qui dura jusqu'en 534, qu'il fut détruit par Belisaire. En 696, les Arabes s'emparèrent de la ville antique, et la rasèrent presque complètement.

Près du rivage, non loin de l'île de Colthou, on voit sur un terrain peu élevé de nombreux fragments de colonnes et de chapiteaux disséminés çà et là, qui semblent appartenir aux ruines d'un temple construit sur la limite de la ville et du port. Les uns y voient les restes d'un temple de Neptune, et les autres les restes d'une église bâtie en l'honneur de saint Cyrien.

Sur la partie haute de l'emplacement de Carthage, entre la mer au nord et les ruines carthagoises et romaines au sud, le roi Louis-Philippe a fait construire en 1840 une chapelle consacrée à la mémoire de Louis IX, qui mourut en cet endroit le 25 août 1270.

(20) Mela commet ici une erreur, lorsqu'il dit que le marais de Triton reçoit le fleuve de ce nom. Il est vrai que Pline (liv. V, chap. 4) fut une autre erreur, en disant que ce fleuve sort du marais. La vérité est que ni l'une ni l'autre de ces assertions n'est exacte : la rivière du Triton prend sa source à une assez grande distance à l'est du marais, et se jette dans le golfe de la Petite Syrie.

CHAPITRE VIII.

(21) La croyance à l'existence des Égipans était tellement répandue chez les anciens, que Mela, qui paraît y croire, ne se donne pas même la peine de rappeler leur forme. C'était un peuple de l'Afrique qui passait pour avoir la partie supérieure du corps semblable à celle de l'espèce humaine, et la partie postérieure comme celle des chèvres. On sait que l'Afrique nourrit des magots, des gnomons et plusieurs autres espèces de singes, toutes dépourvues de queue, ce qui leur donne une ressemblance plus ou moins grande avec l'espèce humaine; de là la tradition accréditée sur l'existence de peuples aux formes monstrueuses, et qui n'étaient que des animaux mal observés par les anciens, qui, malgré leur progrès dans la philosophie et la littérature, sont restés étrangers à toutes les sciences d'observation, c'est-à-dire aux sciences physiques et naturelles; en sorte que les hommes les plus instruits parmi eux n'ont jamais été à l'abri des erreurs que répandait la crédulité populaire. Il est donc naturel de croire que les Troglodytes, qui faisaient entendre des cris aigus plutôt que des sons articulés, et qui habitaient les anfractuosités des rochers; que les Satyres et les Égipans, qui tenaient de l'homme et de la bête, et peut-être les Bléméys, qui passaient pour avoir le visage sur la poitrine, étaient des espèces de singes mal

observées, que l'imagination des Grecs se plaisait à représenter comme des races humaines d'une forme extraordinaire.

CHAPITRE IX.

(22) Les anciens avaient si peu de connaissance des phénomènes physiques même les plus simples, qu'il n'est pas étonnant que Mela ne sache pas précisément à quelle cause attribuer les crues périodiques du Nil. Cependant il s'est trouvé à toutes les époques des hommes doués d'une haute intelligence, qui ont deviné ce que d'autres ne pouvaient concevoir, et qui pour cette raison n'ont pas été compris par leurs contemporains. Ainsi, un siècle avant Mela, Diodore de Sicile, Agatharchide de Gnide, avaient deviné que les grandes pluies annuelles qui tombent sous le tropique sont la seule cause des crues du Nil; et cependant notre géographe, qui devait connaître les écrits de ses devanciers, au lieu d'adopter cette opinion, fait plusieurs suppositions inadmissibles, et une dernière surtout, remarquable, quoi qu'il en dise, par son invraisemblance. Car comment supposer que le Nil puisse avoir sa source dans un continent situé à nos antipodes, et qu'il coule sous l'Océan, pour venir apparaître à l'extrémité méridionale de notre continent? (Pl. I, figure 3.)

Les pluies qui tombent périodiquement au sud du 17° parallèle sont les seules causes des inondations du Nil. Cependant il est à remarquer que ces pluies, qui règnent en mars, ont peu d'influence sur l'état du fleuve à cette époque; ce n'est que trois mois après, vers le solstice d'été, que ses eaux commencent à s'élever. C'est vers le 17 ou le 18 juin que l'on voit le Nil croître en Abyssinie, sous l'influence des vents du nord, qui manquent rarement de souffler à l'époque du solstice d'été. Le fleuve acquiert sa plus grande élévation vers l'équinoxe d'automne; il reste permanent pendant quelques jours, puis il diminue, mais avec plus de lenteur. Au solstice d'hiver il est déjà très-bas; cependant il reste encore de l'eau dans les canaux.

(23) Les modernes ont fait beaucoup de conjectures sur l'emplacement que devait occuper l'antique lac Meris; cependant des savants distingués s'accordaient à admettre l'opinion qui plaçait ce lac dans la province du Fayoum, à l'endroit même on s'étend le *Birket-el-Keroun*. Toutefois, lorsque l'on considère que ce nom signifie *lac de Caron*, nom qui rappelle une antique tradition, on reconnaît dans le Birket-el-Keroun le lac sur lequel le nocher des enfers passait les morts dans sa barque, ou, pour s'exprimer d'une manière précise, le lac qu'il fallait traverser pour transporter les cercueils à la nécropole creusée dans la chaîne libyque qui borde le lac dans sa longueur. C'était donc une grave erreur que de prendre ce lac pour celui que fit creuser le roi Meris.

Ce lac, ouvrage gigantesque, était ce que les souverains d'Égypte avaient fait de plus digne de l'admiration et de la reconnaissance de leurs sujets. Il était alimenté par les eaux provenant des fortes crues du Nil, et qui étaient amenées par le *Bahr-Youssef* (le canal de Joseph), dont le niveau, bien plus élevé que celui du lac, permettait d'y conduire les eaux, et de les y maintenir à la hauteur des digues. Le but qu'on s'était proposé en le construisant était de régulariser et d'utiliser les débordements du fleuve, qui ne pouvaient être complètement avantageux que dans certaines limites; il donnait la fertilité et la vie à une vaste étendue de pays, qu'il assainissait aussi en facilitant l'écoulement des eaux lorsque leur trop grande abondance les y faisait séjourner trop longtemps.

M. Linant de Bellefonds, ingénieur français au service de l'Égypte, après beaucoup de recherches a trouvé, en 1843, le véritable emplacement de ce lac: il est situé dans la partie supérieure du Fayoum et non dans la partie inférieure, ou les savants s'étaient toujours efforcés de le trou-

ver. Il devait avoir 405,479,000 mètres carrés, sur 25 de profondeur. On sait que du temps de Plume il n'existait déjà plus, et que cet auteur dit qu'il y avait une pyramide dans le nome Arsinoïte, et deux dans le Memphitique, non loin du labyrinthe, dans le lieu où fut le lac Meris. M. Linant a retrouvé ces indications. Ce qui semble justifier complètement les conjectures de M. Linant, c'est le canal abandonné qui avait sa prise d'eau dans le *Bahr-Youssef*; c'est la digue dont on trouve encore les traces près du village d'Awarat; c'est sa dimension; c'est sa construction en sable, en gravier, en cailloux, conformément à ce qu'en ont dit les anciens; c'est la position du lac, dont la plus grande longueur est dirigée du nord au sud, comme le dit Hérodote; c'est la situation du labyrinthe, dont on voit encore quelques ruines auprès du lac, comme le dit Diodore de Sicile; c'est aussi le voisinage de Crocodiopolis, conforme également à ce que disent Hérodote et Diodore; c'est la pyramide d'Awarat-el-Makta, qui paraît être celle dont parle Plume, ce sont enfin près du village de Biamo deux constructions en pierre de taille, masses aujourd'hui informes, mais qui paraissent être les restes des deux pyramides mentionnées par Plume. Ces deux constructions sont nommées dans le pays *Corsi Pharaou* ou chaise de Pharaou, ce qui s'accorde avec la tradition qui les considère comme deux piédestaux de statues; tradition conforme à ce que dit Hérodote, que sur chaque pyramide il y avait une statue.

CHAPITRE XIII.

(24) Ce que Mela dit de la propriété qu'avait la grotte de Typhon de suffoquer les animaux qu'on y plongeait, rappelle ce qui se passe dans la grotte du Chien aux environs de Naples, et prouve que c'était une de ces cavernes assez fréquentes dans les contrées volcaniques, et dans lesquelles il se dégage du sol une assez grande quantité d'acide carbonique. On sait que ce gaz est plus pesant que l'air atmosphérique; il doit donc s'accumuler dans les parties inférieures des cavités dans lesquelles il se dégage; il en résulte que les animaux de petite taille, tels que les chiens, les lapins, etc., qu'on y place, se trouvant au milieu d'un gaz impropre à la respiration, y tombent asphyxiés, tandis que l'homme n'y éprouve point le même effet, parce que sa bouche se trouve à une hauteur où l'acide carbonique ne peut s'élever.

(25) Le prince dont parle ici Mela est ce Sarpédon qui se disait fils de Jupiter et de Laodice, et qui régna sur cette partie de la Lycie que le Xanthos arrose. Il rendit son État florissant par sa justice autant que par sa valeur. Venu au secours de Priam, il fut un des plus illustres défenseurs de Troie, et mourut de la main de Patrocle.

CHAPITRE XV.

(26) Mela, à l'exemple de plusieurs géographes de son temps, considère le Taurus comme un immense système de montagnes qui traverse toute l'Asie, à partir de son extrémité orientale dans l'Océan jusqu'à son extrémité occidentale dans la Méditerranée.

Il prend, dit-il, son origine par un vaste gouffre situé sur la côte orientale de l'Asie. Ne semble-t-il pas designer par là les montagnes de la partie septentrionale de la Chine, parmi lesquelles on cite les monts *Pe-lung* et les monts *San-lung*?

Il s'étend, ajoute-t-il, à droite vers le nord. Ces mots ne désignent-ils pas les monts *Hong-an*, qui s'élevaient à l'extrémité orientale du désert de Kobi dans la Mongolie, et se dirigent vers le nord-est dans la Daourie?

Puis à gauche vers le sud. N'est-ce pas la chaîne qui suit cette direction pour aller former la presqu'île de Malacca?

Il se prolonge à l'occident, en ligne droite, et prend les noms de monts Émède, Caucase, et Paropamise, etc. Ne désigne-t-il pas en effet cette longue suite de montagnes qui à la vérité ne s'étend pas en ligne droite, mais se dirige vers l'occident, et dans laquelle on reconnaît d'abord sous le nom de monts Émède, qui sont les mêmes que les monts Imans, les monts Himalaya, puis le Caucase et le Paropamise? (Mela aurait dû dire le Paopamise et le Caucase; mais cette inversion n'est peut-être pas de son fait.) Dans le Paropamisus on reconnaît l'*Hindou-Kouch*, qui fait la continuation des monts Himalaya, et qui, par une longue suite de montagnes, va se rattacher en effet à la chaîne du Caucase.

Par les portes Caspiennes et Arméniennes et le mont Niphates, il désigne des gorges et des montagnes de l'Arménie et de l'Asie Mineure, ou le Taurus reprend, dit-il, son nom.

CHAPITRE XVII.

(27) Thèbes ayant succombé sous les efforts des Épigonnes, Manto, célèbre prophétesse de cette ville, se réfugia, suivant Mela, à Claros en Asie, où elle établit un oracle d'Apollon. Elle eut, dit-on, de ce dieu un fils nommé Mopsus, qui fut un grand capitaine, et un si fameux devin que l'on disait proverbialement : *Plus certain que Mopsus*.

CHAPITRE XVIII.

(28) M. Mauduit, habile architecte et correspondant de l'Institut, a, dans un travail publié en 1840 sous le titre de *Decouvertes dans la Troade*, parfaitement déterminé, selon nous, la position de Troie et de sa forteresse. L'antique cité s'élevait entre le pied meridional du mont Ida, et le pied occidental d'une montagne que les Turcs nomment *Kara-dagh* (montagne noire). Le village appelé *Boumarbach* occupe une partie de la capit le de Priam. Au nord de la ville s'élevait, sur une colline escarpée et triangulaire baignée de deux côtes par le Simois, la *Pergama* ou l'acropole. M. Mauduit y a reconnu, couverte de terre et cachée par les broussailles, une portion de muraille troyenne.

Le cours d'eau que Strabon appelle *Scamandre*, par une erreur populaire qui était probablement répandue de son temps, puisqu'elle s'est conservée jusqu'à nos jours dans le nom de *Menderch-sou* que lui donnent les Turcs, paraît être celui qu'Hémère nomme *Simois*, puisqu'on reconnaît les sources de son Scamandre, qu'il indique près de Troie, dans des sources que l'on voit encore au sud de Boumarbach, et que la rivière à laquelle elles donnent naissance paraît bien constituer le véritable Scamandre de l'Iliade, ou le Xanthe qui se joint au Simois, et dont un bras canalisé, qui va se jeter dans la direction du sud-est à la mer, paraît être le *Patæ-Scamander* de Pline, et son *Scamander ananis navigabilis*.

(29) Lorsqu'en 1837 nous longeâmes la côte de la Troade, nous remarquâmes sur le bord du rivage plusieurs *tumuli* sensibles à ceux que nous venions de voir en si grand nombre dans les steppes de la Crimée, ainsi qu'autour de Kertch, l'antique *Panticapæum*. Le premier *tumulus* que l'on aperçoit sur la côte que les anciens appelaient *Rhætæ littora* est celui que M. Mauduit regarde comme étant le tombeau d'Ajax, parce qu'il est tout près du *Rhæteum promontorium*, comme l'Indique en effet Mela, promontoire que les Turcs nomment, cap *Top-Tachi*; le second, que Cheuseul et Lechevalier considéraient comme ayant été élevé à la mémoire d'Ajax, et qui est à quelques centaines de mètres du précédent, est, ainsi que le prouve M. Mauduit, celui de Pèstus, favori de Caracalla, qui le lui fit ériger. A quel que distance à l'est et au sud-est du village de *Koutahlessi* (le nouveau château d'Asie), s'élevait successivement, et dans la direction du nord au sud, trois *tumuli* éloignés l'un de l'autre de 100 à 200 mètres : ce sont les

tombeaux d'Antiloque, de Patrocle et d'Achille, suivant M. Mauduit.

CHAPITRE XIX.

(30) L'histoire et la fin tragique de Léandre et d'Héro est trop connue pour que nous en parlions; nous rappellerons seulement que le jeune Léandre habitait la ville d'Abydos sur la côte d'Asie, tandis que son amante, la prêtresse de Vénus, demeurait à Sestos sur la côte d'Europe.

On sait que la distance qui séparait les deux amants était d'environ 800 mètres. Lord Byron raconte qu'il a traversé à la nage le bras de mer, à l'endroit même où le traversait Léandre.

(31) Ce que dit Mela de l'origine de Lampsaque est tout différent de ce que racontent Pline (*Hist. Nat.*, liv. v, chap. 32), et Plutarque (*de Virtut. femm.*). Suivant le naturaliste romain, cette ville se nommait *Pityosa*, lorsqu'une colonie phocéenne alla s'y établir. Plutarque ajoute que les Phocéens qui se fixèrent dans cette ville ayant été prévenus par Lampsacé, fille de Mandion, roi des Bébryciens, d'une conspiration tramée contre eux par les habitants du pays, ils se tirent sur leurs gardes, et repoussèrent les attaques de leurs ennemis. Quelque temps après, la mort survint Lampsacé : les Phocéens, en commémoration du service qu'elle leur avait rendu, lui érigèrent un superbe mausolée, et substituèrent son nom à celui de Pityosa, qui depuis ce temps s'appela *Lampsaque*.

(32) Cette ville s'appela d'abord *Arctoncosos*, *Dolionis* et *Dindymos*, du nom de trois de ses quartiers : l'un d'eux s'étendait sur le mont *Arctos*; un autre, vers la plaine appelée *Dolionis*, parce qu'elle était habitée par les *Doliones*; et le troisième était dominé par le mont *Dindymos*. Jason, allant à la conquête de la toison d'or, y aborda avec ses compagnons. Le roi Cyzique leur fit l'accueil le plus hospitalier. Après leur départ, un coup de vent les jeta pendant la nuit sur la côte qu'ils venaient de quitter. Cyzique, les prenant pour des pirates, voulut les empêcher de prendre terre, et fut tué dans le combat qu'il soutint. Le lendemain matin, Jason, l'ayant reconnu parmi les morts, lui fit faire de superbes funérailles. Ses sujets désolés donnèrent le nom de leur prince à leur capitale.

(33) Le fait, rapporté par Mela, de ces serpents qui ouvrent leur gueule, dans laquelle les oiseaux qui volent au-dessus viennent s'engloûtir, n'est rigoureusement point impossible. L'écriteur dit que l'odeur létidie que répandent les serpents, jointe à la terreur qu'ils inspirent, enivre leur victime, suspend ses mouvements, anéantit sa force, la plonge dans une sorte d'abattement, et la livre sans défense à ses ennemis. Pierre Kalm affirme que, regardés fixement par un serpent, qui siffle en dardant sa langue fourche hors de sa gueule béante, des écureuils sont comme contraints de tomber du haut d'un arbre dans la gorge du reptile, qui les engloûtit. Plusieurs voyageurs rapportent des récits semblables : ils prétendent qu'à l'aspect de certains serpents, des lievres, des rats, des grenouilles, etc., paraissent pétrifiés de terreur, et, loin de chercher à fuir, se précipitent au contraire au-devant du sort qui les attend, et entrent d'eux-mêmes dans la gueule du reptile. Nous ajouterons qu'un Américain, instruit et bon observateur, nous a affirmé avoir été témoin d'un fait qui à quelque analogie avec ce que raconte Mela. Habitant d'une partie de l'Amérique septentrionale où les crotales, c'est-à-dire les serpents à sonnettes, sont très-communs, il entendit un jour, dans un bois peu fréquenté de sa propriété, un grand bruit produit par les cris de plusieurs oiseaux. Vouant savoir pourquoi ces animaux criaient ainsi, il s'approcha doucement, et vit un serpent à sonnettes enlacé autour du trou d'un arbre sur lequel se trouvaient plusieurs petits oiseaux : le reptile, immo-

rière avant la guerre béante et l'œil fixé sur un groupe de ces animaux, qui, saisis de terreur, criaient et battaient des ailes comme pour leur l'ennemi qu'ils regardaient, ne faisaient pas un mouvement sans s'en rapprocher, et enfin se précipitaient dans sa gueule. Le serpent en avala ainsi plusieurs. L'Américain fit exprès du haut, le reptile de tomber la tête; et les autres oiseaux, qui l'auraient engouffré, n'étant plus fascinés par son regard, s'envolèrent.

Des exemples de ce pouvoir stupéfiant des serpents sur l'homme lui-même, sont rapportés par le major Alexandre Garden, qui dans ce phénomène attribue une grande influence à la terreur qu'inspirent ces reptiles, et aux émanations narcotiques qui s'échappent de leur corps, sinon constamment, du moins à certaines époques.

(34) Au nord de la ville qu'il appelle *Sindos*, et que les autres géographes anciens nomment *Sauda*, Mela place une contrée d'une grandeur médiocre, qui s'étend entre le Pont-Euxin et le Palus-Méotide; c'est évidemment la *Terre de Taman*, que l'on peut considérer indifféremment comme *île* ou comme *presqu'île*, qui est baignée par la mer Noire et la mer d'Azof, et qui forme avec l'extrémité de la Krimée le détroit de *Kerlech* ou d'*Yeu-Katch*, le Bosphore Cimmérien des anciens.

Les deux cours d'eau, dont l'un, dit-il, se jette dans la mer et l'autre dans un lac, sont évidemment deux bras d'un même fleuve qu'il aurait dû nommer, car il est important: c'est l'*Hypanis* de Strabon, le *Vardanes* de Ptolémée, appelée aujourd'hui *Kouban*, et qui à environ cent trente lieues de cours.

A une époque déjà éloignée, ce fleuve se jetait dans un golfe qui s'ouvrait à l'est de l'île de Taman, et qui communiquait au nord avec la mer d'Azof, et au sud avec la mer Noire. A cette époque l'île s'étendait à l'est du lac de *Temrouk*, et elle était baignée par les eaux des deux mers et par celles du Bosphore Cimmérien. Plus tard, les alluvions du fleuve comblèrent une partie du golfe qui lui servait d'emboîture, et augmentèrent vers l'est la longueur de l'île de Taman. Alors il se partagea en deux bras, dont le méridional, ou le plus considérable, se jetait, comme aujourd'hui, dans un large golfe appelé *Corocondamitis lacus* par les anciens, et *Lman* du *Kouban* (*Koubans hoc-Leman*) par les Russes, tandis que les Orientaux le nomment *Ksiltach*. Il est circonscrit au nord par la côte de l'île de Taman, et à l'est par la côte qui n'est que le prolongement des dernières ramifications du Caucase. Le bras septentrional, moins important, se jetait dans un petit golfe qui s'étend au nord-est du hameau de *Temrouk*, et qui, communiquant comme aujourd'hui à la mer d'Azof, était formé d'un côté par l'île de Taman, et de l'autre par la côte orientale de la mer d'Azof. Les alluvions du bras septentrional comblèrent une partie de ce golfe, qui porte encore le nom de *bonche du Kouban*, et donnerent lieu, par leur accumulation, à une nouvelle augmentation de l'île de Taman, en formant sur ce sol récent deux petits lacs à peu de distance du golfe. Aujourd'hui, le bras qui se jetait directement par le golfe dans la mer d'Azof ne consiste plus qu'en un ruisseau qui, près du village de *Koutsinskiana*, quitte le fleuve, se jette dans le plus oriental des deux petits lacs, puis se rend dans un autre petit lac au nord, d'où il se dirige vers l'ouest, dans l'ancienne embouchure, ou le golfe de la mer d'Azof. Mais, avant d'y arriver, il se divise, et envoie un autre petit bras vers le nord, ou il se jette dans deux lacs qui se succèdent.

Pendant la saison des pluies, le petit bras du Kouban, près de Koutsinskiana, est assez visible pour mériter à la terre de Taman la dénomination d'*île*; mais, pendant la sécheresse de l'été, ce bras redonne si peu d'eau, quelquefois même il est tellement à sec, que cette terre alors mérite plutôt la qualification de *presqu'île*.

Mela ajoute que quatre villes, outre *Corocondama*, s'élevaient sur les côtes de la petite contrée que nous venons de déterminer. Il n'est pas très-facile de vérifier exactement l'emplacement qu'occupaient ces cinq colonies. Quelques auteurs placent *Hernonusse* au milieu de la presqu'île qui, s'étendant devant le lac *Corocondamite*, la borne de manière à ne lui laisser qu'une étroite ouverture. Quoique cette presqu'île soit formée de sables récents amoncelés par les vents du sud, qui régnaient à certaines époques sur la mer Noire, elle peut être plus ancienne que la fondation de ces colonies grecques; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'on n'y voit aucune trace de construction: du moins nous y en avons vainement cherché. On place *Phanagoria* sur le côté opposé à la presqu'île dont nous venons de parler; mais comme un autre emplacement lui conviendrait mieux, nous croyons que c'est là qu'il faut placer *Cepae*, que d'autres appellent *Cepi*; cette ville, occupait le lieu où l'on a construit la quarantaine. Quant à *Corocondama*, puisqu'elle donnait son nom au lac dont nous venons de parler, il fallait qu'elle n'en fût pas bien éloignée; cependant, en adoptant l'opinion de d'Anville qui la place à *Taman*, et qui trouve un motif pour le choix de cet emplacement dans la ressemblance de consonnance entre le nom de cette ville et la finale de celui de *Corocondama*, on placera celle-ci à seize kilomètres en ligne directe de la côte occidentale de ce lac. Il est donc évident pour nous, quoique nous ayons relaté, par condescendance pour un célèbre géographe, son opinion (page 620), que la ville de *Taman* ne peut pas être sur l'emplacement de l'antique *Corocondama*. Celle-ci, bien qu'on n'en trouve pas les traces, occupait la partie méridionale de la presqu'île de *Taman*, et devait être voisine du lac, tandis que *Taman* en est très éloignée, et est placée sur la partie occidentale de la même presqu'île. D'ailleurs nous pouvons ajouter que d'Anville, qui a été souvent fort heureux en se laissant guider par des ressemblances de noms, ne l'a pas été beaucoup dans les rapports qu'il trouve entre la fin du nom de *Corocondama* et celui de *Taman*: ce nom donné à la presqu'île paraît venir de *Toumane*, qui, en russe comme en turc, signifie *brouillard*, nom qu'elle doit à la grande quantité de vapeurs que la mer et les lacs qu'elle renferme y répandent pendant la plus grande partie de l'année. Pour nous, *Taman* est un reste de *Phanagoria*. Il est vrai que les Russes ont construit sur d'antiques débris une forteresse à laquelle ils ont donné le nom de *Phanagoria*; mais comme elle n'est éloignée que de 1500 mètres de *Taman*, on peut admettre, sans invraisemblance, que ces deux lieux séparés aujourd'hui ont pu jadis ne faire qu'une seule ville, surtout lorsque l'on considère que l'immense quantité d'ossements humains que l'on remarque dans une grande longueur sur la falaise de *Taman* indique les restes des sépultures d'une ville considérable, sépultures dont on peut estimer qu'imparfaitement l'étendue; car la mer, à la suite des siècles, a détruit et continue à détruire le sol qui avait jadis été destiné à recevoir les dépouilles des morts, et il est probable que ce champ de repos n'était pas placé dans l'origine sur le bord de la falaise. Ce qui atteste encore l'importance et conséquemment l'étendue de *Phanagoria*, c'est qu'elle possédait de vastes bains, dont nous avons cru reconnaître quelques restes dans des voûtes et d'autres constructions en briques beaucoup plus dures que celles que l'on fabrique aujourd'hui dans ces contrées; c'est qu'elle possédait une belle naumachie, des temples en marbre blanc apporté de l'Archipel, et d'autres édifices dont le voyageur anglais Clarke vit encore des restes considérables vers la fin du siècle dernier.

En débarquant à *Taman* le 9 octobre 1837, mon premier soin fut de m'informer du lieu auquel les Russes ont conservé le nom de *Phanagoria*: un Cosaque me montra cette

petite place de guerre. J'en étais si près, que, malgré une pluie fine et froide, je voulais satisfaire de suite le désir que j'éprouvais de voir les ruines dont parle Clarke. Après avoir remarqué les constructions en brique dont je viens de dire un mot; après avoir observé un emplacement qui pouvait avoir été occupé par une namachie, il y avait plus d'une heure que je cherchais les sculptures, les chapiteaux et les nombreuses inscriptions en marbre que je m'attendais à retrouver, lorsque je vis sortir de la forteresse un officier; j'allai à sa rencontre, et le pria de m'indiquer où se trouvaient les antiquités de Phanagoria, qui avaient pu être d'autant plus facilement mises au jour, que le creusement des fossés de la citadelle avait dû en faire découvrir d'autres que celles qui jonchaient autrefois le sol. Cet officier, qui parlait fort bien français, comme tous les Russes qui ont reçu une bonne éducation, n'avait pas trop l'air de me comprendre. Ah! me dit-il après un moment de réflexion, vous cherchez de vieilles pierres? — Oui, des restes antiques. — Eh bien, comme il n'y a pas de pierres dans ce pays, on a employé les fragments dont vous parlez à construire les fondations de ces murailles. — J'en suis fâché, lui répondis-je; je croyais les Russes assez civilisés pour ne pas enfouir les restes d'une ville antique, qui donnaient tant d'intérêt à ce coin de terre, située à l'extrémité de l'Europe et de l'Asie.

Dans les rues de Taman on voit devant plusieurs maisons des fragments d'entablements de marbre blanc, qui servent de bancs et les murs extérieurs de l'église sont couverts d'inscriptions antiques. Ces débris ne tendent-ils pas à confirmer ce que nous avons dit, que Taman était un quartier de Phanagorie?

Quant à *Cimmerium*, que Méla place avec Phanagorie à l'entrée du détroit, c'est une erreur; Cimmerium était situé au contraire à son extrémité, sur les bords mêmes du Palus-Méotide.

(35) Ce que dit Méla de la forme du Palus-Méotide n'est pas fort exact, ainsi qu'on peut s'en assurer d'un coup d'œil sur la carte que nous avons dressée, en la comparant aux contours que présente la mer d'Azof sur une bonne carte moderne. Il dit que ses bords du côté du Pont-Euxin sont droits et unis; ils sont au contraire sinueux, mais, à la vérité, moins profondément entaillés que sur le reste de ses côtes. Hâ,oute qu'à lagrandeur près, il est presque semblable au Pont-Euxin; c'est ce que nous nous sommes attaché à représenter; mais c'est contraire à la réalité, puisque la mer Noire a à peu près de l'ouest à l'est le double de sa largeur du sud au nord, tandis que la mer d'Azof a du sud-ouest au nord-est le double de sa largeur de l'ouest à l'est.

Méla a en outre une très-fausse idée d'une importante anse du Palus-Méotide: nous voulons parler de ce grand lac fangeux, dont la longueur est d'environ 10 lieues, et dont la largeur varie d'un quart de lieue à 5 lieues, que Strabon appelle *lac Patride* (*Σαρπενόλιπον*), que l'Épique nomme *Buges Palus*, et que les modernes appellent *mer Patride*, nom que les Russes rendent par *Gouloï moré*, tandis que les Tatars et les Turcs le nomment *Sarache*. C'est certainement ce lac qu'il prend pour un fleuve, et qu'il nomme *Bucces amnis*, en commençant la description de la Scythie d'Europe (liv. II, chap. 1, page 621).

(36) Méla dit que le Tanais descend du mont Rhipée; d'autres géographes anciens donnent pour origine au même fleuve les monts *Tapyri* ou *Tapyri*; le fait est que ces montagnes sont imaginaires.

Les anciens, qui ne connaissaient pas l'intérieur de la Scythie, et qui savaient que cette immense contrée était arrosée par de grands fleuves qui se jetaient dans le Pont-Euxin, dans le Palus-Méotide et dans la mer Caspienne, supposaient que ces importants cours d'eau prenaient naissance dans de hautes montagnes. Ils ignoraient que le *Borysthène*

(Dniepr) sort d'un marais; que le *Tanais* (Don) prend naissance dans un petit lac, et que le *Rhu* (Volga), le plus grand fleuve de l'Europe, a aussi son origine dans un lac de peu d'étendue. A mesure que l'on eut quelques notions exactes sur la Scythie, on recula ces prétendues montagnes vers le nord; et les modernes savent que tout ce qui constituait la Scythie compris aujourd'hui dans la Russie européenne, ne présente, depuis la mer Noire jusqu'à la mer Glaciale, aucune chaîne de montagnes.

Quoi qu'il en soit, il est bon de faire observer que le nom même de ces montagnes imaginaires était fort incertain: les uns les appelaient *Rhipari montes*, les autres *Rhipari montes*, d'autres encore *Ripei montes*, et d'autres enfin *Hyperboeci montes*. Et comme on ignorait leur véritable emplacement, on en faisait la résidence des Gorgones.

(37) Quoi qu'en ait dit le commentateur Ciacconius, nous n'admettons pas que ces mots de Méla, en parlant des *Arymphaeus*: et *feunus* et *maribus nuda sunt capita*, signifient que les hommes et les femmes de cette nation sont *cheuves*. Ainsi Fradin, adoptant l'opinion de ce commentateur, a traduit: *ils sont tous cheuves, hommes et femmes*. Pourquoi donc aller chercher un sens figuré, quand le sens naturel est si clair? Méla veut dire que les femmes vont tête nue comme les hommes. On comprend en effet que ce puisse être une coutume générale chez un peuple, que les adultes des deux sexes ne se couvrent pas la tête; mais comment concevoir qu'ils soient tous cheuves?

LIVRE II. — CHAPITRE I.

(38) Hérodote et Strabon ont traité de ridicule l'opinion qui, d'après le témoignage d'Aristée de Proconese, représentait les Arimaspes comme n'ayant qu'un œil. Suivant l'antique historien grec, le nom de ce peuple vient de deux mots scythes (*arma*, un; *spou*, œil). Eustathe, dans son commentaire sur Dénys le Périgrète, cherche à donner une explication naturelle de ce qu'avait publié Aristée. Selon lui, les Arimaspes, vivant principalement de la chasse, ne connaissant d'autre art que celui de bien tirer de l'arc; et pour y parvenir ils prenaient l'habitude de ne jamais ouvrir l'œil qu'ils tenaient ferme lorsqu'ils visaient leur proie, ce qui fit croire aux peuples voisins qu'ils étaient borgnes.

(39) Les *Kouiri* de la partie méridionale de la Crimée portaient le nom de *Tauri*, c'est-à-dire *montagnards*; et ce nom que les nations voisines leur donnaient était probablement tiré de leur propre langue; car, dans les idiomes gallic et kourique actuels, *taur* ou *tor* signifie *clévé*, *montagne*. Ainsi le nom de *Tauride*, qui fut donné à la Crimée méridionale, signifiait *montagneuse*.

(40) La description fort exacte que Méla donne de la langue de terre que les Grecs nomment *Dromos Achilles* (course d'Achille), et que l'on appelle aujourd'hui *fleuve de Djartylatch*, nous conduit naturellement à dire un mot d'un fait physique assez curieux qui se passe dans la mer Noire, et dont nous avons parlé en détail dans notre *Voyage géographique en Crimée*, qui fait partie du *Voyage dans la Russie méridionale*, etc., exécuté en 1837 sous la direction de M. A. de Brémidoff.

Si l'on jette un coup d'œil sur une bonne carte de la mer Noire et de la mer d'Azof, on remarque dans le périmètre de la mer Noire que toutes les côtes au nord du 44° parallèle présentent un grand nombre de presqu'îles et de lacs tantôt fermes et tantôt ouverts, que les Russes nomment *limans* et qu'ils appellent *limanes*, nom qui vient évidemment du grec; tandis que le reste des contours de cette mer n'offre, au sud de la ligne que nous venons d'indiquer, que des golfes évases. La mer d'Azof, dans toute sa circonférence, offre des lacs et des presqu'îles semblables.

Au premier abord on reconnaît que la partie septentrionale de la mer Noire, qui présente ces presqu'îles et ces lacs, est bordée de steppes, tandis que la partie méridionale est dépourvue de ces immenses plaines, et est bordée par une région montagneuse. Mais l'énoncé de cette différence dans la constitution physique du sol ne suffit pas pour faire connaître la cause du fait en question.

En examinant les points où existent les presqu'îles et les limans qui bordent la mer Noire, on reconnaît qu'ils se trouvent sur des plages basses, et qu'ils sont composés de sable, d'argile, de cailloux, et de coquilles brisées, identiques avec celles qui vivent dans cette mer. En un mot, ces dépôts rentrent dans la classe des atterrissements qui se forment sur certaines plages des autres mers; avec cette différence que dans la mer Noire ils sont tellement importants, qu'ils ont contribué depuis une longue suite de siècles à modifier les contours des côtes de la Russie méridionale et de la Crimée, et que comme les causes qui les ont formés agissent toujours et continueront d'agir, les modifications qui en résulteront dans l'avenir seront plus considérables encore.

La mer Noire est, comme la Méditerranée, privée de ce mouvement périodique que l'on nomme flux et reflux; mais elle est exposée à des vents violents qui élèvent les vagues à une grande hauteur, et qui peuvent conséquemment, en raison de leur force et surtout de leur fréquence, accumuler les sables et les débris de coquilles sur certaines plages, dont elles finissent à la longue par changer la forme des contours.

Pour avoir une idée exacte de la manière dont ces dépôts se sont opérés, il suffit d'examiner certaines plages où il s'en forme de semblables, par le double effet des cours d'eau et de celui des flots de la mer. A Théodosie, par exemple, sur la côte méridionale de la Crimée, là où cesse la région montagneuse de cette presqu'île, les vents du sud-est renouent le sable près de l'embouchure d'un ruisseau qui se jette dans la mer au nord-est de la ville, et préparent pour l'avenir, mais sur une petite échelle et à peu de distance de la côte, un banc de sable qui fera que par la suite le petit ruisseau se jettera dans un lac sale ou liman, au lieu de se joindre à la mer.

Ici l'effet est lent et peu sensible, parce que le ruisseau ne porte à la mer qu'une petite quantité de limon vaseux et de gravier: mais qu'on se représente une rivière un peu importante, et surtout un grand fleuve, accumulant les alluvions à leur embouchure, et la mer, activée par des vents impétueux, renouant ces alluvions et les recouvrant de sables et de coquilles; et l'on comprendra parfaitement combien, sur des plages généralement très-basses, cette double action doit apporter de modifications et de changements dans leur forme et leur étendue.

Lorsqu'un de ces dépôts d'atterrissement a acquis assez d'élevation ou de largeur pour que, pendant l'espace de temps que les vents qui ont contribué à le former ne régnent plus, il s'établisse dessus quelque végétation, la mer ne peut plus le détruire; mais comme ce dépôt est devenu assez solide pour former un obstacle aux flots que les vents y accumuleront plus tard, il tendra sans cesse à augmenter dans le sens où les vents agissent.

C'est par suite de ces causes réunies que le *Kagalnik*, rivière de la Bessarabie, a son embouchure dans le lac Sasiq, au lieu de l'avoir dans la mer Noire. Il est facile de voir que ce lac était, dans l'origine, une suite de cinq golfes qui sont aujourd'hui presque séparés de la mer par deux étroits bancs de sable, dont un est long d'environ huit lieues. Ces bancs de sable ont été formés par les alluvions de la rivière et par les flots poussés par les vents d'est, qui ont soulevé et amoncelé le sable sur la plage vis-à-vis l'entrée des golfes; et comme ces bancs forment deux îles, puisqu'ils ne se joignent pas à la terre ferme, il en résulte

que les cinq golfes ne font plus qu'un lac très-découpé, qui communique à la mer Noire par trois ouvertures.

Un peu plus au nord, le *liman du Dniester*, appelé aussi *lac d'Achernan*, est un golfe dont l'entrée présente deux ouvertures étroites, depuis qu'il s'est formé une petite île ou plutôt un banc de sable, par l'effet aussi des alluvions du fleuve renouées par les vents d'est.

A quelques lieues au sud d'Odessa, le *liman du Dniepr*, et cinq autres qui se succèdent au nord-est de cette ville, et dont les deux plus considérables sont celui du grand *Koualnik* et celui du *Koualnik moyen*, ainsi désignés d'après le nom des rivières qui s'y jettent, limans ou lacs qui tous sont complètement séparés de la mer, ne doivent aussi leur existence qu'à des bancs de vase fluviatile et de sable marin amoncelé par les mêmes vents. Ces bancs de sable qui joignent la terre ferme ont reçu dans cette partie de la Russie la dénomination de *Péressyp*.

Mais comme les vents qui renouent ces sables soufflent tantôt dans une direction et tantôt dans une autre, il en résulte qu'il s'est formé aussi des bancs de sable sur les points les plus opposés de la mer Noire. Ainsi le Dniepr, l'antique Borysthène, se jetait jadis, comme aujourd'hui, dans un golfe ouvert à l'ouest; mais ce golfe fut dans l'origine beaucoup moins étendu qu'aujourd'hui, qu'il reçut le nom de *liman du Dniepr*. Toute la langue de terre, convertie de petits lacs salés qui le bordent au sud, sur une longueur d'environ huit lieues, et qui n'y laisse à l'ouest qu'une étroite entrée, a été évidemment formée par les alluvions du fleuve, et par les sables marins accumulés par les vents du sud-ouest. Ce qui peut servir à prouver la vérité de cette opinion, c'est qu'à sept ou huit lieues au sud de l'embouchure du Dniepr s'étendent deux longs golfes, l'un ouvert à l'ouest et l'autre ouvert à l'est, qui sont dus à des atterrissements. Le premier est formé par une étroite langue de terre appelée *Flèche de Tenler*, longue d'environ douze lieues, et qui, après avoir été longtemps une île, n'en forme réellement plus une aujourd'hui; car le petit canal qui la séparait de la terre ferme est presque complètement comblé, même pendant les gros temps. Le second, semblable au premier, est, comme celui-ci, formé par une autre langue de terre nommée *Flèche de Djarilgatch*; et c'est, ainsi que nous l'avons dit, le *Dromas Achilros* décrit par Mela. Sa longueur est d'environ 40 kilomètres ou dix lieues. Ces deux flèches ont dû être formées, et par une cause tout à fait semblable, après la langue de terre qui ferme presque le liman du Dniepr.

Après ces exemples, on ne sera pas étonné que nous regardions l'effet des vents joint à celui des alluvions de certains cours d'eau, comme ayant formé, par l'accumulation des sables devant des golfes, les lacs salés qui bordent la Crimée. L'isthme de Perekop, qui unit cette péninsule au continent, et qui, composé de sable, renferme plusieurs lacs salés, nous paraît devoir son existence aux mêmes causes, mais à une époque très-reculée, puisque, pour Mela comme pour tous les géographes qui l'ont précédé, la Crimée est une péninsule. Il est certain que le lac sale de *Kircout* au nord du cap de Tarkankout, que celui de *Dombouzlaf* au nord-ouest de Koslof, que celui de cette ville, que celui de *Sak*, que celui de *Kamichli*, tous situés sur les côtes occidentales, doivent, selon nous, leur existence aux vents d'est, qui ont fermé d'anciens golfes par des amas de sable. Ce qui contribue encore à prouver que ces lacs étaient dans l'origine des golfes, c'est qu'ils ne sont séparés de la mer que par des barrages de quelques centaines de mètres de largeur comme la *Flèche de Tenler* et celle de *Djarilgatch*; c'est encore que plusieurs reçoivent de petits cours d'eau qui jadis allaient se jeter dans la mer.

Tous ces lacs sont une richesse pour la Crimée, par la quantité de sel qu'on en retire chaque année, et qui

pourrait être dix fois plus considérable, si les besoins du commerce l'exigeaient.

Kozloff présente plusieurs faits qui confirment encore notre opinion : à l'ouest de la ville, les bords de la mer effrent, jusqu'au lac de Donkonzlat, une succession d'une douzaine d'autres petits lacs ; mais ce qui indique bien positivement l'action des vents, c'est qu'à l'ouest du débarras de Kozloff, on remarque une plage qui s'élève graduellement de huit à dix mètres environ au-dessus du niveau de la mer, et qui est composée de sable fin et de coquilles identiques avec celles de la mer Noire, un milieu desquels on trouve des fragments de calcaire roulés, qui ont servi de logement à des mollusques lithophages qui vivent encore dans la mer. Un grand nombre de ces fragments sont à deux ou trois cents mètres du rivage : ce qui indique bien que des vents violents retournent les vagues jusqu'à une grande distance et à une grande hauteur au-dessus du niveau ordinaire des eaux de la mer Noire.

La côte méridionale de la Crimée, depuis le cap Monastir jusqu'à Théodosie ou Kafka, n'offre point de lacs semblables, parce qu'elle est généralement trop élevée ; mais la presqu'île de Kertch en présente plusieurs : trois sur sa côte méridionale, et deux sur sa côte orientale ; les premiers sont des golfes qui ont été fermés par les sables accumulés par les vents du sud ; et les autres sont des golfes qui ont été fermés par les sables poussés par les vents d'est.

Mais l'exemple le plus remarquable de ces effets du souffle prolongé de certains vents sur des plages sableuses, est sans contredit la *Fleche d'Arabat*, qui sépare la mer d'Azof du Sivach ou de la mer Putride. Son nom lui vient d'une ancienne forteresse turque qui n'est plus qu'un village, et qui est située en Crimée sur la côte de la mer d'Azof, à l'endroit où commence cette langue de terre, de 2½ lieues géographiques de longueur. Elle est en général fort étroite ; dans beaucoup d'endroits elle n'a guère que 800 à 1000 mètres de largeur, ce qui fait que, du milieu de certaines parties de cette langue de terre, on voit à l'est la mer d'Azof, et à l'ouest la mer Putride. Vers son extrémité septentrionale, elle s'élargit en deux endroits du côté du Sivach : le premier a environ une lieue et demie dans sa plus grande largeur, et le second deux lieues et demie ; mais ces parties exceptionnelles ne sont que des plages marécageuses, dont le sable humide cède sous les pas, et au milieu desquelles s'étendent de petits lacs ou des mares d'eau salée. On voit même de ces lacs dans la partie étroite de la fleche, et dans toute sa longueur on en compte une quinzaine. En un mot la *Fleche d'Arabat* n'est qu'un long et étroit banc de sable, qui doit sa formation aux vents d'est et de nord-ouest. Le Sivach ou la mer Putride n'est, à proprement parler, qu'un vaste *Iman* fangeux, dans lequel le Salgir, le grand et le petit Karason, et une demi-douzaine d'autres rivières moins considérables, portent sans cesse une partie de leurs alluvions, et qui s'est presque entièrement fermé par l'action des vents que nous venons de citer, et qui y ont élevé les nombreuses presqu'îles de sable et les îles qui l'encombrent. Ce qui le prouve, c'est qu'en quelque point et à quelque profondeur que l'on creuse la *Fleche d'Arabat*, on ne trouve qu'un amas de coquilles brisées, semblables à celles qui vivent dans le Sivach et dans la mer d'Azof. Ce qui le prouve aussi, c'est qu'à l'est de la *Fleche d'Arabat* le lac Alilsk est un ancien golfe qui a été formé par les vents ; ce qui le prouve encore, c'est qu'à l'ouest de la *Fleche d'Arabat*, le golfe, dans lequel se jettent deux petites rivières nommées l'*Andat* et le *Boutchanok*, est devenu un *Iman* qui, dans sa forme triangulaire, a huit kilomètres de longueur, et est barré par une langue de terre plus étroite que la *Fleche d'Arabat*, et longue de dix kilomètres, interrompue en quatre endroits qui forment autant d'ouvertures très-

étroites à ce *Iman* ; ce qui le prouve enfin, c'est que, sur la côte nord-ouest de la mer d'Azof, le lac Molognac, et les trois ou quatre langues de terre qui s'avancent vers le sud-ouest dans cette mer, sont évidemment les effets d'une cause semblable. Et comment pourrait-il en être autrement dans une mer qui est tellement encombrée de sable, que la navigation en est extrêmement dangereuse ; que la plupart de ses côtes sont basses jusqu'à une grande distance du rivage, et couvertes de marais fangeux où croissent des forêts de joncs et de roseaux, et qui n'a pas plus de dix à douze mètres dans sa plus grande profondeur ?

On n'a aucun moyen de calculer le temps qu'ont exigé les changements que les causes que nous signalons ont apportés dans les côtes de la partie septentrionale de la mer Noire, de la mer d'Azof et de la mer Putride. Strabon, Pomponius Méla, et les autres géographes anciens, ne donnent pas de descriptions assez précises pour qu'on puisse les comparer à ce qui existe aujourd'hui : toutefois il est certain, d'après ce qu'en dit Hérodote, qu'environ cinq siècles avant notre ère, la mer d'Azof était depuis longtemps dans l'état fangeux qui la caractérise, puisqu'on la considérait, non comme une mer, mais comme un marais : de la son nom de *Palus-Méotide*. Il est certain aussi que la *Fleche de Djarilgatch* existait, puisque Strabon et après lui Méla la décrivent sous le nom de *Dromos Achilleus* ; il n'est pas moins certain que la *Fleche de Tenter* devait exister à la même époque sous la forme d'une île longue et étroite, puisque cette ancienne île et les *Dromos Achilleus* ont dû être formés en même temps ; il est certain aussi que le golfe dans lequel se jette le Dniépr devait être à peu près comme il est aujourd'hui, puisque les atterrissements qui ont allongé sa partie méridionale ont dû être formés avant l'ancienne île de Tenter. Quant à la *Fleche d'Arabat*, il est plus que probable qu'elle était bien moins longue qu'aujourd'hui, puisque Strabon, qui parle de la mer Putride, dit qu'elle communiquait avec le *Palus-Méotide* par une large ouverture (*στόματι μεγάλω*), tandis qu'aujourd'hui l'espace entre l'extrémité de cette langue de terre et la terre ferme n'a qu'environ 550 mètres de largeur. Cet espace est appelé *détroit de Gheatch*, du nom d'un village situé sur la côte ; et très-probablement un jour il sera complètement comblé.

La plupart de ces dépôts vaseux et sableux ont évidemment été formés, non-seulement depuis la création de l'homme, mais depuis la configuration générale actuelle de nos continents, c'est-à-dire qu'ils remontent probablement vers l'origine des temps historiques. Nous sommes même portés à croire que leur marche est devenue plus rapide, depuis l'époque incertaine où des peuples nomades s'étant établis dans les contrées qui s'étendent au nord de la mer Noire et de la mer d'Azof, y ont détruit les forêts qui devaient y exister originairement.

Dans notre travail sur la Crimée nous avons établi et nous croyons avoir suffisamment prouvé que, contrairement à l'opinion de quelques savants russes, les steppes de la Russie méridionale, aujourd'hui complètement dépourvues d'arbres, pouvaient, grâce à la fertilité naturelle du sol et malgré des hivers assez rigoureux, se couvrir de forêts, surtout d'arbres appartenant à la famille des pins, si le gouvernement russe employait tous les moyens propres à en favoriser la plantation : nous voyons en effet que Méla, en parlant du fleuve du Panticapée, cite dans le voisinage de ce cours d'eau des forêts très-élevées. Ce point établi, on comprend que lorsque les steppes étaient boisées, le sol devait en être plus humide ; les pluies devaient y être plus fréquentes ; et les nombreux ravins, aujourd'hui à sec, qui sillonnent les steppes, devaient servir de lits à des ruisseaux qui, allant grossir les petites rivières qui existent encore, leur donnaient assez de force pour retourner au loin dans la mer et leurs alluvions et les sables ma-

rins : ce qui retardait la formation des langues de terre qui ont fermé les golfes et les baies, ou qui en préparent le barrage complet. Lorsque les Steppes eurent été déboisées par les peuples nomades, comme elles le sont encore, les nuages allèrent se condenser en pluie dans les montagnes voisines de la mer Noire; les cours d'eau durent diminuer de nombre et de force, et les rivières durent, en général, rester à sec, comme on les voit aujourd'hui, qu'ils ne servent plus qu'à l'écoulement des eaux provenant de la fonte des neiges. En un mot, aucune cause naturelle ne peut balancer aujourd'hui l'effet des vents poussant avec les flots les bancs de sable près du rivage; et peut-être que dans la suite des siècles cet effet sera tel, que la mer d'Azof ne sera plus navigable que pour des barques, et que les côtes qui bordent la partie septentrionale de la mer Noire auront leurs golfes, leurs baies et leurs ports tellement encombrés par les sables, que les populations éprouveront les plus grands obstacles pour leurs communications commerciales.

(41) La crédulité de Mela peut faire souvent douter de certains faits qu'il rapporte; cependant il n'est point invraisemblable que, près de son embouchure dans le Borysthène, l'*Hyponis* (le Boug) reçoit une source, dont les eaux amères communiquaient leur saveur à celles de cette rivière. On sait que plusieurs eaux minérales, salines et froides ont beaucoup d'amertume : ce sont principalement celles qui contiennent en abondance, outre différents autres sels, du sulfate de magnésie : telles sont les eaux de Sedlitz, de Seydelwitz, de Pulna en Bohême, et celles d'Epsom en Angleterre.

(42) Vossius (*in not. ad Mel.*, p. 423) a prétendu que dans le texte de ce passage de Mela le mot *ignes* devait être restreint aux feux sacrés employés dans les sacrifices pour faire cuire les victimes. Le traducteur français, Fradin, s'est empressé d'adopter cette opinion; et, pour prouver combien il est convaincu de sa justesse, il traite d'absurde tout ce que l'on pourrait être tenté d'avancer pour la combattre. Voici ses propres paroles : « En prenant le mot *ignes* dans toute sa latitude, quel moyen de conclure qu'il les Scythes auraient pu se procurer la quantité d'os nécessaires, soit pour faire cuire leurs aliments, soit pour modérer les rigueurs d'un froid excessif? Prétendrait-on que leur chasseur pût suffire à cette énorme consommation? Mais ce serait étayer une absurdité sur une absurdité plus révoltante. »

Eh bien ! au risque de commettre une absurdité qui, nous l'espérons, ne paraîtra étonnante à personne, nous n'avons pas voulu faire dire à Mela ce qu'il ne dit point. Nous avons pris le mot *ignes* dans toute sa latitude, et nous pensons, malgré Vossius et autres, que c'est ainsi qu'il faut le prendre. En effet, notre géographe veut simplement faire comprendre que, faute de bois, les Scythes brûlaient des os; ce qui signifie que les contrées habitées par ces peuples étaient dépourvues de bois; et c'est précisément un caractère particulier encore aujourd'hui à ces contrées. De tout temps les nations nomades, dans l'intérêt de la conservation de leurs troupeaux, se sont attachées à détruire les bois, parce qu'ils serviraient de refuge aux bêtes féroces, qui dévoreraient leurs moutons, leurs chevaux et leurs bœufs; voilà pourquoi les steppes de la Russie, pendant tant de siècles les habitées par des peuples nomades, sont complètement dépourvues de bois; voilà pourquoi les paysans qui habitent ces steppes n'ont pas d'autres combustibles que la fiente de leurs bestiaux, qu'ils façonnent en briquettes, qu'ils font sécher au soleil, et qu'ils brûlent l'hiver dans leurs poêles; car dans la belle saison ils cuisent leurs aliments avec les herbes des steppes. Les Scythes brûlaient sans doute aussi ces herbes pendant tout le temps qu'elles couvraient le sol; mais comme leurs habitudes d'errer ne leur permettaient pas de faire ce que font les paysans aujourd'hui

sédentaires, c'est-à-dire de préparer l'été la fiente de leurs bestiaux pour la brûler l'hiver, parce qu'ils n'avaient été embarrassés pour transporter ce combustible; comme en outre les peuples nomades sont moins frileux que les peuples sédentaires; comme leurs chariots couverts, ou en forme de tentes, ne leur permettent pas de faire de grands feux; comme enfin ces peuples sont habitués à une grande frugalité, qu'ils mangent peu de viande, et qu'ils l'aiment presque crue, est-il étonnant que les Scythes, qui vivaient à la manière des nomades dont nous venons de parler, se contentassent, pour faire cuire leurs aliments, de brûler les ossements du petit nombre d'animaux qu'ils mangeaient? Ne sait-on pas que les Esquimaux, qui vivent sous un climat beaucoup plus froid que les steppes de la Russie, n'ont d'autre ressource, pour se chauffer l'hiver, que de brûler les ossements des cetaces qu'ils pêchent dans la belle saison?

CHAPITRE III.

(43) Ce que dit Mela de cette source froide qui étoit les flambeaux allumés et allume les flambeaux éteints ne peut pas être exact. On ne connaît qu'un gaz qui jouisse de la propriété d'éteindre les corps en ignition, et d'allumer les corps éteints : c'est le gaz hydrogène phosphore, découvert par Genoumbre en 1783, et que l'on nomme aujourd'hui *sesqui-phosphure d'hydrogène*; mais il ne peut exister dans aucune source minérale. Il doit son origine à la décomposition des matières animales, qui toutes contiennent de l'hydrogène et du phosphore. C'est ce gaz qui, pendant les grandes chaleurs de l'été, se forme dans le sol des cimetières humides; il se manifeste par les fissures qui traversent le sol; et comme il s'enflamme aussitôt qu'il est en contact avec l'atmosphère, il semble se promener à la surface de la terre; de là le nom de *four follets* que l'on a donné à ces flammes légères. Il s'exhale aussi de la vase de certains marais; et si l'on suppose que, dans le phénomène qu'il rapporte probablement par ouï-dire, Mela a compris qu'il s'agissait d'une source au lieu d'un marais, on comprend alors très-bien ce qu'il veut dire.

(44) Le célèbre défilé des *Thermopyles* (un grec $\Theta\epsilon\rho\mu\pi\omega\lambda\epsilon\iota$) devait son nom, comme nous l'apprend Hérodote (lib. vii, § 176), à une muraille percée d'ouvertures appelées *portes* ($\pi\alpha\rho\omega\iota$); que les Péloponnésiens construisirent pour mettre une barrière entre eux et les Thessaliens. Il y avait dans ce défilé des *bains chauds*, des *thermes* ($\theta\epsilon\rho\mu\alpha\iota$): ainsi son nom signifie *portes des thermes*.

Il est situé sur la côte méridionale du golfe de Zeïton (jadis *golfe Maliaque*), au pied du versant septentrional du mont Ota, à l'embouchure de l'Hellada (l'ancien *Sperchius*). Renserré entre les pentes escarpées de la montagne, et des bords impraticables qui bordent la mer, il a environ 8 kilomètres de longueur, 100 à 120 mètres de largeur, et est bordé par des rochers de 130 à 195 mètres de hauteur. Du temps des trois cents Spartiates qui s'y dévouèrent à la défense de la Grèce, ce défilé était moitié moins large et beaucoup plus profond, parce que, depuis cette époque, les atterrissements en ont élevé le sol et doublé la largeur. A l'est, on voit encore près de la mer les restes du *tamulus* qui couvre les cendres des compagnons de Léonidas; mais, à l'ouest, on trouve à peine quelques traces des eaux thermales qui ont donné leur nom à ce lieu mémorable : elles ont été divisées, par les changements qu'il a éprouvés depuis vingt-trois siècles, en deux courants, dont l'un s'est fait jour au pied des rochers, et dont l'autre a été détournée de sa direction naturelle, pour aller se mêler à des eaux qui font tourner quelques moulins.

(45) Sciron, ou mieux Scyron, était un célèbre brigand qui dérobait l'Attique. Il dépouillait les voyageurs qu'il surprenait dans les défilés des montagnes; et, après les avoir forcés de lui laver les pieds sur un des rochers au milieu desquels il avait établi sa demeure, il les précipitait

dans la mer, ou leurs corps servaient de pâture à des tortues, qu'il engraisait ainsi pour rendre leur chair plus délicate. Thésée le tua et brûla ses os, dont il fit un sacrifice à Jupiter.

(46) *Argos Amphiloque* (*Argos Amphilocheium* ou *Argos Amphiloche*, comme l'appelle Méla) était la capitale de l'*Amphilocheie* (*Amphilocheia*), province de l'Acarnanie, située dans la partie méridionale de la côte orientale du golfe Ambracien ou d'Ambracie (*Ambracius Sinus*). Elle fut fondée, après la guerre de Troie, par Amphiloque, fils d'Amphiraüs.

(47) C'était une opinion reçue chez les anciens, que le Danube ou l'*Ister* avait une de ses embouchures dans le golfe Adriatique : de là le nom d'*Istrie* qui fut donné à la contrée que traversait cette branche du fleuve, nom que porte encore cette même contrée, qui constitue un cercle du royaume d'Illyrie.

Ce qui prouve combien cette opinion est ancienne, c'est que la tradition portait que Jason, à son retour de la Colchide, avait traversé le Pont-Euxin, remonté le Danube, et, en suivant toujours ce fleuve, était arrivé dans le golfe Adriatique. Or, d'après les chronologies admises, le voyage des Argonautes eut lieu environ 1260 ans avant notre ère.

Aristote (*de Hist. animal.*, lib. viii, cap. 13) parle de l'embouchure de l'*Ister* dans l'Adriatique comme d'un fait généralement connu. On sait que la même erreur a été adoptée par Théopompe, par Hipparque, par Apollonius de Rhodes, d'après Timagète, par Cornelius Népos, par l'auteur anonyme du Périple du Pont-Euxin et par d'autres encore; Méla semble donc excusable de l'avoir répétée. Cependant si notre géographe avait lu la géographie de Strabon, il aurait dû y voir (lib. i, cap. 2) qu'il semble partager l'erreur de ses devanciers, lorsqu'il dit en parlant de ceux-ci : « Ils supposent l'existence d'une rivière d'*Ister*, laquelle, dérivant du grand fleuve de pareil nom, se dégorgeait dans la mer Adriatique; supposition qui n'a rien d'absurde, ni même d'in vraisemblable; » il aurait dû aussi voir (lib. i, cap. 3) que le célèbre géographe grec est revenu sur sa première opinion, lorsqu'il reproche à Hipparque d'avoir cru que l'*Ister*, par une disposition particulière du terrain, se partage en deux branches, dont l'une va se jeter dans le Pont-Euxin, tandis que l'autre a son embouchure dans la mer Adriatique; enfin il aurait dû voir encore (lib. viii, cap. 6) que le même géographe confirme ce qu'il a dit précédemment, lorsqu'il cite, parmi les choses incroyables avancées par Théopompe, la communication de l'*Ister*, par une de ses bouches, avec le golfe Adriatique.

Méla devait connaître aussi les écrits de Diodore de Sicile; or on sait que cet historien mettait au rang des fables populaires la prétendue embouchure de l'*Ister* dans l'Adriatique. Pline, qui ne s'est jamais montré sévère sur aucune question scientifique, regarde cette opinion comme une erreur; il va même jusqu'à reprocher à Cornelius Népos de l'avoir légèrement répétée, lui qui, demeurant près de l'embouchure du Pô, était à portée de connaître la fausseté de cette opinion. (Plin., *Hist. nat.*, lib. iii, cap. 18).

Comment Pomponius Méla ne savait-il pas que le cours du Danube est séparé de l'*Istrie* par une distance de plus de cinquante lieues en ligne droite, et que dans cet espace les Alpes et plusieurs grandes rivières ont toujours opposé une barrière insurmontable à sa communication avec le golfe Adriatique?

Cependant telle est l'influence des erreurs répandues dans les ouvrages classiques qui jouissent de quelque renom, comme la géographie de Méla, que Paul Wernfriede, connu sous le nom de Paul Diacre, et qui vivait à la fin du huitième siècle, a, dans son *Histoire des Lombards*, répété l'erreur de notre géographe, et que, pour paraître plus véridique, il parle de l'*Ister* situé en Istrie, comme s'il l'a-

vait vu, et ajoute que jadis son volume d'eau était plus considérable que de son temps.

CHAPITRE IV.

(48) Méla divise généralement les habitants de l'Italie en peuples gaulois et en peuples italiques. Les premiers occupaient toute la contrée connue sous le nom de *Gaule Cisalpine*, parce que, pour les habitants de l'Italie, elle est située en deçà des Alpes. Cette contrée se nommait aussi *Gaule Togée*; elle comprenait la *Gaule Transpadane*, c'est-à-dire au delà du Pô (*Padus*), dans laquelle on remarquait les Carnes, colonie d'un peuple illyrien qui a donné son nom à l'ancienne province de Carniole, et les Vénètes, peuple que l'on considère comme étant d'origine celtique, et qui au moyen âge a formé par la navigation et le commerce la puissante république de Venise; elle comprenait aussi la *Gaule Cispadane*, c'est-à-dire en deçà du Pô, que Méla étend jusqu'au territoire des Picéniens, qui correspond à la Marche d'Ancone. C'est à partir de ce pays que commence la partie de l'Italie habitée, selon Méla, par les peuples italiques.

(49) Méla, en adoptant légèrement le conte populaire de l'existence d'un bras du Danube qui se jetait dans le golfe Adriatique vis-à-vis l'embouchure du Pô, a dû nécessairement rapporter un phénomène qui n'existe pas : c'est-à-dire, la rencontre des eaux de l'*Ister* et du Pô qui se précipitent avec violence, et qui fait que ceux qui naviguent au fond du golfe trouvent un courant d'eau douce au milieu des eaux marines. Mais lorsqu'on sait que le seul cours d'eau de quelque importance qui existe vis-à-vis du Pô sur la côte de l'*Istrie* est le *Quersus* des anciens, aujourd'hui le *Queto*, petite rivière de quinze lieues de cours, on ne peut admettre ce que dit notre géographe.

(50) Le cap Palimure (*Palimurum Promontorium*), terminant une sorte de presqu'île de la Lucanie qui formait au sud le golfe de Vélle, avait reçu le nom du pilote du vaisseau d'Énée. Ce pilote, s'étant endormi, tomba dans la mer. Après avoir nagé pendant trois jours, il fut jeté sur la côte de l'Italie; mais les habitants le massacrèrent. Les dieux, dit-on, punirent cette barbarie par une peste violente, qui ne cessa de ravager la côte que lorsqu'on eut apaisé les mânes de Palimure par des honneurs funèbres, et par un monument qui lui fut élevé dans l'endroit même où il fut tué, et qui a conservé son nom.

(51) Méla nomme le mont Vésuve, et n'ajoute rien qui distingue cette montagne devenue depuis si célèbre; c'est qu'elle n'offrait en effet rien de remarquable à une époque où les sciences naturelles étaient complètement ignorées; c'est qu'il fallait même être doué d'une certaine perspicacité pour y reconnaître un volcan éteint ou du moins en repos. Cela doit paraître tout naturel lorsque l'on considère aujourd'hui qu'en remontant à une cinquantaine d'années, époque à laquelle on commençait en France à étudier la géologie, et où le célèbre Werner faisait apprécier cette science en Allemagne, personne ne se doutait que les nombreuses montagnes à cratère qui s'élèvent aux portes de Clermont en Auvergne fussent des volcans éteints; les premiers qui les reconquirent pour tels sont Guettard et Malesherbes, qui, vers l'époque dont nous parlons, revenant d'Italie, où ils avaient étudié les produits du Vésuve, reconquirent des volcans dans les montagnes de Clermont.

Depuis la première colonisation de l'Italie méridionale par les Grecs, le Vésuve ne présentait d'autres indices de sa nature volcanique que ceux que des naturalistes peuvent déduire de l'analogie de sa structure avec celle d'autres volcans. L'ancien cône était d'une forme très-régulière, et se terminait, non, comme à présent, par deux pics, mais en sommet aplati, où les restes d'un ancien cratère presque comble avaient laissé une légère dépression convertie sur ses bords intérieurs par de la vigne sauvage, et avec

une plaine stérile au fond. A l'extérieur, les flancs de la montagne étaient couverts de champs fertiles richement cultivés, et à sa base étaient les cités populeuses d'*Herculæum* ou d'*Herculanium* et de *Pompeia* ou de *Pompeii*.

Strabon, qui était doué d'un esprit judicieux, a reconnu cependant la véritable origine de cette montagne. « Au-dessous de ces lieux (Herculanium et Pompeii), dit-il, domine le mont Vésuve, offrant sur toute sa surface, excepté vers la cime, un sol très-agréable. Cette cime, plane dans sa plus grande partie, mais totalement stérile, semble, à la vue, n'être qu'un monceau de cendres; et l'on y rencontre de longues cavités formées de pierres, toutes de couleur fuligineuse, comme si elles avaient été calcifiées par le feu. De là nous pouvons inférer que ce mont fut jadis un volcan, et renferma des fontaines de feu qui se seront éteintes lorsque l'aliment leur aura manqué. Peut-être même est-ce à ce volcan qu'il faut attribuer la fertilité des campagnes d'alentour; comme, à ce que l'on prétend, ce sont les éruptions causées par les feux de l'Etna qui, ayant couvert de cendres une partie du territoire de Catane, en ont fait un vignoble excellent. » (Strab., lib. v, cap. 10.)

Mais cette époque de repos était, sans que les populations, sans que les savants même s'en doutassent, à la veille de cesser: le premier symptôme du renouvellement des forces du volcan fut un tremblement de terre dans l'année 63 de notre ère, qui fit beaucoup de mal aux cités environnantes: pendant quelques-mes des années qui suivirent, de légères commotions se succédèrent par intervalles; au mois d'août de l'an 79, elles devinrent plus nombreuses et plus violentes, jusqu'à ce qu'enfin le feu se manifestant dans le grand canal qui, à une époque inconnue, avait donné passage à des ruisseaux multipliés de lave fondue, de sable et de scories, elles se terminèrent par une éruption d'autant plus terrible et d'autant plus mémorable, qu'elle semblait être la première, puis-que aucune tradition ne rappelait que cette montagne eût été le théâtre d'une semblable catastrophe.

(52) Le cap Misène terminait, au nord, le golfe Puteolien, appelé aussi *crater*, à cause de sa forme ronde. Suivant une antique tradition, il devait son nom à un des compagnons d'Enée, qui n'avait point d'egal dans l'art d'embrancher la trompette et d'exécuter par des sons guerriers l'ardeur des combattants. Triton, jaloux de son talent, le fit tomber dans la mer. Enée lui rendit les honneurs funèbres, et lui fit élever un superbe monument sur le cap qui a conservé son nom.

CHAPITRE V.

(53) Le canal appelé *Fossa Mariana* fut creusé, suivant Plutarque (Plut. in *Mari.*), par Marius, pour faciliter le transport des vivres qui lui étaient amenés par mer, et pour éviter l'embouchure même du fleuve, dont l'entrée, remplie de vase et exposée aux coups de mer, devenait très-difficile. Strabon, en parlant de ce canal (lib. IV, cap. 1), dit que Marius en fit présent aux Massiliens ou Marseillais, pour reconnaître les services qu'ils lui avaient rendus dans la guerre contre les Tyrogéniens et les Ambrones. Les Massiliens établirent un droit de navigation sur les bateaux qui montaient et descendaient ce canal.

On est incertain sur la question de savoir quel est le lieu du fleuve qui fut creusé par Marius. D'Anville a prouvé que ce n'est pas, comme quelques-uns le prétendaient, le grand canal qui passe à Arles, et dont le cours jusqu'à la mer est d'environ dix lieues. Il reconnaît l'entrée de la *Fossa Mariana* dans un lieu qui conserve le nom de *Foz*; mais avec le temps ce canal a été en partie détruit.

(54) L'imagination des anciens allait chercher jusque dans leurs traditions religieuses l'explication de certains phénomènes physiques. Comment, à l'aspect de cette im-

mense plaine pierreuse que nous appelons la *crava*, la vulgaire aurait-elle pu douter de la réalité du combat soutenu par Hercule contre les fils de Neptune, et de l'assistance prêtée à un demi-dieu par Jupiter, qui fit pleuvoir sur les adversaires de son fils une grêle de pierres?

La crava est composée d'un dépôt de cailloux roulés, sur une épaisseur moyenne d'environ quinze mètres. Ce dépôt diluvien, ou de transport, a depuis longtemps fixé l'attention des géologistes. Il en est de même des blocs anguleux de roches alpines, transportés sur les pentes du Jura; mais ces deux sortes de dépôts avaient toujours été considérés isolément. M. Elie de Beaumont est le premier qui ait reconnu leur commune origine, et qui ait prouvé qu'ils ne diffèrent que par leur volume, et qu'ils ont été produits tous deux par une même cause, un même cataclysme.

On peut voir, dit-il, ces deux dépôts se confondre; il suffit de suivre l'un des deux jusqu'en des points où l'autre existe en même temps: circonstance que l'on rencontre en remontant les vallées de la Durance et du Rhône.

Plus on remonte, soit le Rhône, soit la Durance, et plus le dépôt diluvien renferme de gros blocs de roches appartenant aux différentes formations des Alpes. Les mêmes faits se reproduisent aux environs d'Avignon, de Beaucaire, jusqu'au delà de Nîmes et de Montpellier, et dans un grand nombre de points de la vallée du Rhône; dans celles du Drac et de l'Isère, et dans presque toutes celles qui descendent des Alpes.

Enfin, les mêmes dépôts se retrouvent dans les vallées de l'Aar, de la Rons, de la Limmat, de l'un et du Rhin; dans celle de l'Arve, comme dans celle de la Doire-Baltée, dans toutes les vallées qui descendent vers le Pô; c'est-à-dire sur les différents versants des Alpes: parce que, dans toutes les directions, les Alpes ont été le point de départ de ces dépôts diluviens.

(55) Si ce que Mela dit est exact, la colline de *Mêsa* n'est plus ce qu'elle était du temps de ce géographe. La petite ville de ce nom est située entre deux vallons, presque au niveau de l'étang de Thau, qui y forme un petit port, mais qui ne l'environne nullement.

Mela aurait-il voulu parler, comme le prétendent Vossius et Castel, de la petite ville de *Cette* ou plutôt *Sette*, qui, située à deux lieues et vis-à-vis de *Mêsa*, s'élève sur la pente d'une colline, qui, en effet, serait une île, si elle ne tenait au continent par une levée très-étroite? Dans cette supposition, qui nous paraît fort admissible, rien ne serait changé sur la côte du département de l'Hérault; mais Mela aurait confondu *Settus Mons* (Sette) avec *Mesua* (Mêse).

(56) Ce que Mela dit de cette plaine couverte de joncs, qui est soutenue par les eaux, et de cette portion de terre qui flotte au milieu de cette même plaine, n'a rien que de vraisemblable; c'est un fait qui se rattache au phénomène très-simple et cependant très-vanté des *îles flottantes*. Lorsque l'on considère combien il y a de marais, presque inaccessibles, qui, toujours nageant dans l'eau, sont cependant couverts d'arbrisseaux et même d'arbres, on se fait aisément une idée de ces îles flottantes, que l'on cite comme des merveilles de la nature. Ce sont tout simplement des terrains d'une nature tourbeuse, et conséquemment très-légers, quelquefois seulement composés d'un tissu de roseaux et de racines d'arbres: après avoir été minés par les eaux, ils se détachent du rivage, et, à cause de leur faible épaisseur, ils restent suspendus et flottants à la surface du marais.

CHAPITRE VI.

(57) L'*Hispanie* des anciens comprenait toute la contrée que nous appelons la *Péninsule hispanique*. Lorsque les Romains en eurent fait la conquête, ils la divisèrent en deux grandes provinces, l'*Hispanie celtibérique*, qui

comprendait toute la partie septentrionale et orientale; l'*Hispania ultérieure*, qui se composait de la partie méridionale et occidentale. Sous Auguste, l'Hispanie ultérieure fut divisée en deux provinces : la *Bétique* au sud, et la *Lusitanie* au nord-ouest; et l'Hispanie citerieure reçut le nom de *Tarraconense*, de celui de la ville de *Tarraco*, qui en fut la capitale. Ce fut beaucoup plus tard, sous le règne de Diocletien, que la Tarraconaise fut partagée en trois provinces : la *Gallicie* au nord-ouest, la *Tarraconaise* au nord-est, et la *Carthaginoise* au sud-est.

Mela, qui devait bien connaître la division de son pays, celle qui fut faite sous le règne d'Auguste, au lieu de nous donner la description de la *côte citerieure* de l'Hispanie, ainsi qu'il l'annonce le titre de son chapitre VI, nous décrit toute la côte de la Tarraconaise : c'est-à-dire de l'Hispanie citerieure; plus, toute la côte de la Bétique, ou d'une partie de l'Hispanie ultérieure. Nous avons déjà vu qu'il n'est pas fort exact dans ses divisions géographiques.

(58) L'origine de certains genres d'industrie se perd dans la nuit des temps : tel est l'emploi, en Espagne, de cette plante de la famille des graminées connue sous le nom de *spart* ou *sparte* (*stipa tenacissima*), emploi si varié, qu'on en a tiré le nom d'une industrie que l'on nomme *sparterie*. On voit qu'à l'époque où vivait Pomponius Mela, le sparte était connu depuis si longtemps comme plante textile, qu'il le nomme *lin* ou *sparte* (*linum* ou *spartum*). En effet, la feuille de cette plante, tannée et préparée convenablement, est tellement coriace, flexible, tenace et difficile à rompre, qu'on en fabrique des tapis, des matras, des paniers, des corbeilles, des cordes, et même des étoupes très-fines, dont on fait une assez belle toile. Dans certaines parties de l'Espagne, les anciens habitants faisaient comme ceux d'aujourd'hui, avec le sparte, une chaussure semblable au cothurne, et que l'on nomme *spartille* et *espartègue*.

Le sparte croît spontanément dans les parties arides de l'Espagne; il y en a de deux genres différents : le *sparte tenace*, qui est celui dont nous venons de parler, et le *sparte à feuilles de jonc* (*lygeum spartum*), qui est moins employé que l'autre. La première de ces plantes croît dans les sols calcaires, et la seconde dans les sols schisteux.

(59) La Lusitanie ne correspondait pas exactement au Portugal : elle était comprise entre le cours de l'*Anas* (la Guadiana) et celui du *Durius* (le Douro) : conséquemment, elle était moins étendue que ne l'est le territoire portugais, qui comprend une partie de la *Gallicie*, tandis que cette province romaine était complètement distincte de la Lusitanie.

(60) Nous n'admettons pas la version, adoptée dans l'édition de la Société typographique de Deux-Ponts, où l'on a substitué le mot *Tachus* au mot *Tecer*, admis par Gronovius. Nous nous rangeons de l'avis de celui-ci par plusieurs raisons : d'abord, c'est que le *Tachus* est, comme on l'a vu plus haut, le *Tec*, river de la Gaule et non de l'Hispanie; ensuite, il n'est pas du tout certain que la ville de *Rhoda*, dont parle Mela, soit, comme on l'a cru, le port de *Roses*; nous pensons que c'est plutôt une ville située à une dizaine de lieues dans les terres, et qui, nous le répétons, est le bourg de *Roda*, sur le *Tec*, qui, pour nous, est le *Tecer*.

(61) Mela fait ici allusion à un fait qui était tellement connu des Romains, qu'il n'eût dans aucun détail : peut-être ferons-nous bien de rappeler, en peu de mots, le trait dont il est question.

Sagonte (*Saguntus* ou *Saguntum*), que ses habitants prétendaient avoir été bâtie par Hércule le Tyrien, devait, suivant Strabon (lib. III, cap. 4, § 6, p. 159), son origine aux Zacythiens. Elle était devenue, par son com-

merce, l'une des plus riches et des plus importantes villes de l'Hispanie; elle était alliée et sous la protection de la république romaine. Annibal, au mépris des traités, vint mettre le siège devant ses murs vers l'an 528 de Rome. Sagonte envoya des députés demander des secours aux Romains; mais, pendant que ceux-ci perdent, en délibérations et en négociations avec Carthage, des moments précieux, le général carthaginois presse le siège : les Sagontins, résolus à s'enveleir sous les murailles de leur cité, renoncèrent à l'espoir de repousser les assiégeants; alors les principaux de la ville, pour échapper à la vengeance du vainqueur, se précipitèrent avec leurs femmes, leurs enfants et leurs richesses, au milieu des flammes d'un immense bûcher.

Sagonte, ruinée et saccagée, resta au pouvoir des Carthaginois jusque vers l'an 538, que Scipion la reprit à ceux-ci, et repara les désastres qu'elle avait soufferts dix ans auparavant.

(62) Nous ajouterons à ce que nous avons dit (en note page 637) que nous aurions peut-être dû substituer dans le texte, aux mots *Urci* et *Urcitanus*, ceux de *Virgi* et *Virgitanus*; en effet, nous le répétons, il ne peut pas être ici question de la ville d'Urci, qui n'était pas sur le bord de la mer; mais *Virgi* était la même que celle que Ptolémée et Marcian d'Héraclée nomment *Urcé*: ce qui fit donner au golfe sur lequel elle se trouvait le nom de *Sinus Urcitanus*. Nous pensons donc que les éditeurs de la Société typographique de Deux-Ponts ont mis à tort *Urci* pour *Urcé*. Cette dernière était la même que *Virgi* très-probablement. Ajoutons encore que plusieurs savants géographes allemands ont admis que c'est la même ville qui a été nommée *Urcé*, *Virgi* et *Murgis*: ce qui mettrait d'accord le texte de Mela et celui de Plin. M. Richari, dans son *Orbis Terrarum antiquus*, a adopté cette opinion : nous lisons, sur sa carte de l'Hispanie, *Sinus Virgitanus*; et, au fond de ce golfe, on voit une ville qu'il nomme *Murgis* (*Virgis*).

(63) Nous avons conservé dans cette énumération de villes celle de *Salanthia*, admise par Gronovius, et que certains textes ne donnent point, mais qui ne nous semble pas devoir être supprimée.

(64) En parlant de l'île de Leucé, Mela commet deux erreurs, dont la plus grave est relative à la position de cette île. Nous ne cessons de répéter que nous ne concevons pas que notre géographe latin n'ait pas pris pour guide le savant Strabon. Celui-ci dit (lib. VII, cap. 3, § 10) qu'à cinq cents stades de la ville d'Ophiussa on trouve en pleine mer l'île de Leucé, consacrée à Achille. Or, ainsi que l'a fait remarquer Gosselin, les cinq cents stades olympiques valent cinquante minutes de degré, ou près de dixsept lieues : ce qui, relativement à la position d'Ophiussa, situe près de l'embouchure du Tyras, place Leucé vis-à-vis les bouches du Danube.

Que dit de son côté Mela? — Que cette île est à l'embouchure du Borysthène. S'il ne la nommait pas, on serait en droit de croire qu'il désigne l'île de *Tendra* ou de *Tenter*, près des bouches du Dniépr, et qui n'est séparée de la terre ferme que par un canal fort étroit; mais il y aurait encore inexactitude : car il ajoute qu'elle est tres-petite; et l'île de Tenter, il est vrai fort étroite, a douze lieues de longueur.

Non-seulement l'île de Leucé n'est point en face de l'embouchure du Borysthène, mais elle est à plus de quarante lieues géographiques au sud du Liman, dans lequel il se jette. Si dans le texte de Mela on substituait au Borysthène le Danube, il deviendrait exact : car l'île en question est à treize lieues à l'est des bouches de ce fleuve; de plus, elle est tres-petite, puisqu'elle n'a pas plus d'une lieue et demie de longueur.

En vain essaierait-on de disculper Mela, en faisant remarquer qu'il n'est pas le seul qui ait commis l'erreur de

position que nous lui reprochons : Arrien, son contemporain, confond en effet l'île de Lencé avec le *Ironos Achellens*; et on est de même de Plinè (lib. IV, cap. 12 et 13); Denys le Périégète la place aussi à l'embouchure du Borysthène. Nous répondrons encore que Strabon avait trop bien précisé sa place pour qu'un géographe de profession, comme Mela, qui avait la prétention de ne dire que des choses vraies, car bien souvent il emploie la formule du doute, ait négligé de consulter son célèbre devancier. Aussi, qu'est-il arrivé de la? — Que l'ouvrage de Mela, ayant obtenu une grande vogue, parce qu'il resume tout en peu de mots, est peut être cause des erreurs qu'ont répétées ceux qui sont venus après lui. Ainsi c'est probablement dans Mela que Rufus Festus Avienus, poète du quatrième siècle de notre ère, a pris que Lencé est la l'embouchure du Borysthène. Voici ce qu'il dit dans son poème intitulé *Descriptio orbis Terræ* (vers 721 à 727) :

Ora Borysthenii qua fluminis in mare vergunt,
I. regione procul spectavit culmina Leuceæ,
Lencæ cana jugum, Leuce sedes animarum :
Nam post fata, virtum semper versarier illic
Insontes aiunt animas; ubi convexa vasto
Cedit in antra sinu rupes, ubi saxa debris cont
Mollibus exesis, et curvo fornice pendent.

Il est vrai que Pausanias et Maxime de Tyr ont préféré l'assertion de Strabon à celle de Mela, puisque, venus après celui-ci, ils placent Lencé vis-à-vis les bouches du Danube; mais on est étonné qu'un géographe moderne en réputation, Mentelle, ait écrit dans l'Encyclopédie méthodique (Dictionnaire de géographie ancienne), à l'article *Leuce* ou *Achillis insula* : « l'île du Pont-Enxyn, à l'embouchure du Borysthène, selon Pomponius Mela. Strabon la place au mal. Il dit qu'elle était consacrée à Achille. » Ainsi, au lieu d'examiner, on trouve plus simple de s'en rapporter au premier auteur que l'on consulte : et voilà comment on donne raison à Mela contre Strabon; voilà encore pourquoi Mentelle dit, en parlant de la même île à l'article *Achillis insula* : « Pausanias, Maxime de Tyr, et après eux M. d'Anville, placent cette île à l'embouchure du Danube. » Pausanias, Maxime de Tyr, et surtout d'Anville, ne se sont pas prononcés légèrement comme Mentelle : aussi d'Anville joint-il d'une grande autorité, qu'il conservera longtemps encore.

On a de la peine à croire que Mela ignorât que la sépulture d'Achille était sur la côte de la Troade; c'est ce qu'il faut cependant admettre, puisqu'en parlant de Sigeë, du Simois et du Scamandre, le seul tombeau qu'il cite est celui d'Ajax, quand il pouvait en nommer dans la même contrée plusieurs autres célèbres, ou au moins celui d'Achille. Aussi, comme nous sommes porté à penser que Mela n'a point lu Strabon, nous nous expliquons parfaitement qu'il ait pu, d'après Salluste, placer le tombeau d'Achille dans l'île de Lencé.

Ammien Marcellin, qui écrivait au commencement du cinquième siècle, ne répète pas ce que dit Salluste; d'ailleurs il paraît avoir vu Leuce. Selon lui, quand par hasard quelque navigateur y abordait, il visitait le temple et quelques autres antiques consacrées à Achille, et se rembarquait aussitôt (lib. XXII, cap. 8).

Cette île est bien connue des marins qui parcourent la mer Noire; on passe devant, en allant d'Odessa à Constantinople; nous nous souvenons de l'avoir vue en faisant cette traversée. La blancheur de ses rochers calcaires nous paraît être la cause et l'origine de son antique nom grec *Aexxi*; les modernes devraient encore la nommer *Île Blanche*, puisqu'elle mérite toujours ce nom; mais comme c'est le plus grand nombre qui fait la loi; comme cette île était vénérée chez les anciens, qui, ainsi que le rapporte Arrien (*Périp. Pont-Eux.*), croyaient y voir apparaitre,

dans le temple dédié au héros, l'ombre d'Achille, ainsi que celle de Patrocle; les matelots modernes, qui n'y abordent jamais, n'ont conservé, de la crainte traditionnelle qu'elle inspirait, que celle des reptiles dangereux qu'ils supposent, probablement sans motifs plausibles, habiter cette île, ou l'on voit cependant une foule de mouettes, au plumage gris-blanchâtre, se rassembler, comme si elles en étaient les seules maîtresses. Ainsi, la moderne *île des Serpents* mérite encore, par l'immense quantité d'oiseaux dont elle est le rendez-vous, le surnom de *Πολύσέρπεν* que lui donnait Euripide.

CHAPITRE VII.

(65) Ce que Mela dit de l'île d'Arados, dont la ville se compose de maisons qui s'élevaient les unes au-dessus des autres, nous rappelle la ville de Syra, dans l'île de ce nom, dont les constructions se groupent ainsi sur une montagne conique, depuis la base jusqu'au sommet.

(66) Les îles *Tarichæ* peuvent être considérées comme étant placées en avant du golfe de Carthage, puisqu'elles sont à vingt-cinq ou trente lieues de ce golfe; quant aux îles *Egates*, voisines de la Sicile, leur position étant différente de celle des précédentes par rapport au golfe de Carthage, nous avons, pour plus d'exactitude, ajouté *vis-à-vis de ce golfe*, pour ne pas faire commettre une erreur à notre géographe. C'est déjà bien assez qu'il place ces îles sur les côtes de l'Afrique.

(67) On sait que l'île d'Eubée se nomme aujourd'hui *Négripont*; quelques auteurs, fort embarrassés d'expliquer l'origine de ce nom, ont pensé qu'il venait de *Negroponte*, comme si le pont qui joint l'île au continent était construit en pierres noires, ce qui n'est point. Mentelle nous paraît avoir trouvé la véritable étymologie de ce nom. Selon ce géographe, la dénomination d'*Euripe* (*Ευριπος*) aura servi, dans le moyen âge, à désigner l'île même; seulement ce nom se sera prononcé *Euripo*, puis, avec le son guttural naturel aux Turcs, *Egripo*. Enfin, les matelots occidentaux entendant les matelots grecs dire *eis tou Egripon* (εἰς τὴν Ἐγριπον) pour aller à *Egripo*, auront cru que l'île se nommait *Negripont* ou *Negripo*; et le nom de *Négripont* ou de *Negroponte* lui aura été conservé par les Occidentaux. C'est ainsi que la phrase εἰς τὴν πόλιν (aller à la ville), que les Turcs, nouvellement maîtres de Constantinople, entendaient dire aux paysans qui se rendaient à cette capitale, a fait croire à ces commerçants ignorants que le nom de la ville était *Istenpolm*, dont ils ont fait *Stamboul*.

L'antique *Euripe*, ou le canal de *Négrepont*, n'a pas plus de soixante-cinq mètres de largeur dans l'endroit le plus étroit; sa longueur est de vingt lieues du N. O. au S. E. Ce que Mela rapporte de l'agitation des eaux dans ce détroit n'est point aussi exagéré qu'on pourrait le croire; seulement il faut dire que les mouvements y sont remarquables par leur irrégularité. Ainsi du premier au septième jour, du quatorzième au vingtième et pendant les trois derniers jours de la lune, les flux et reflux sont réguliers; tandis que dans les autres jours les mouvements deviennent tellement irréguliers que le nombre des marées s'élève jusqu'à onze, douze, treize et même quatorze, dans l'espace de vingt-quatre heures.

(68) Mela, dans l'énumération qu'il fait des îles qui entourent la Grèce, commet plusieurs erreurs. Ainsi il nomme *Cephalonia* et *Samé*, *Neritos* et *Ithaca*, comme quatre îles différentes, tandis que ces noms ne s'appliquent qu'à deux îles. *Céphallénie* et *Samé* sont les deux noms de la même île, ainsi que le dit clairement Strabon (lib. X, cap. 3, p. 433); quant à *Neritos*, il est certain que ce n'était point une île. Il est vrai que d'Anville (*Geog. ancienne abrégée*, t. I, p. 252) dit, en parlant de *Leuca* : « *Leuca*, « qui conserve le même nom, et qui a porté aussi celui de

« *Neritos*, » etc. Toutefois le savant géographe français se trompe ici, et d'autres l'ont copié. Il croit parler probablement d'après Homère et Strabon, mais sa mémoire le trompe : car ces deux auteurs citent une ville de *Neritos* (et non point *Neritos*), qui était située dans l'île de Leucade.

Strabon nous apprend à ce sujet que l'île de *Leucas* (Leucade) était jadis une presqu'île du territoire des Acarnaniens ; que des Corinthiens ayant occupé toute cette côte jugèrent à propos de couper l'isthme, et de faire ainsi de la péninsule une île ; qu'ils transporterent la ville de Néricos à l'endroit qui précédemment formait la tête de l'isthme, et où se trouve le détroit, que l'on traversait de son temps sur un pont ; qu'ensuite ils changèrent le nom de Néricos en celui de *Leucas*, commun à toute la presqu'île. Nous ajouterons que la coupe faite par les Corinthiens est probablement postérieure au temps d'Homère, puisque ce poète ne dit rien de l'île de Leucade.

Qu'est-ce donc que le *Neritos* de Mela ? C'est évidemment, comme le dit aussi Strabon, une montagne située dans l'île d'*Itaque* : Mela pouvait donc, à la rigueur, appeler *Neritos* l'île d'*Itaque* ; mais il ne fallait pas qu'il désignât aussi cette île par son propre nom dans la même énumération.

Ce n'est pas encore tout : Mela cite parmi les îles que nous venons de nommer celle de *Dulichium* ; puis il dit : « Vient ensuite, près de l'Épire, les *Echinades*. » On doit en conclure que *Dulichium* est une île particulière, distincte des *Echinades* ; mais Strabon, qu'il aurait dû consulter comme son maître, dit positivement : « L'île de *Dulichium* est elle-même l'une des *Echinades*. » (Lib. X, cap. 3, p. 453.)

Enfin il commet une erreur non moins grave. Dans le passage dont nous parlons, il cite l'île de Leucade près du golfe Ambracien, et ne se rappelle point que dans le chap. 3 (p. 630) il a cité Leucade (la capitale de cette île) comme étant située en Acarnanie ; c'est-à-dire qu'il a placé cette ville dans la position géographique qu'elle occupait avant que les Corinthiens eussent fait de son territoire une île qui a reçu les noms de *Leucas* et de *Leucade*.

(69) L'histoire de l'origine et des changements physiques de l'antique *Thera* (Santorin) peut donner, aux personnes étrangères aux études géologiques, une idée de la manière dont se sont formées la plupart des îles volcaniques de la Méditerranée : car on connaît toutes les phases par lesquelles cette île a passé.

Selon quelques auteurs anciens rapportés par Pline, on la nomma dans l'origine *Callisto*, c'est-à-dire la plus belle, parce qu'elle sortit comme Vénus du sein des eaux. La date de cet événement est fort incertaine ; mais il remonte à une époque très-reculée, puisque, suivant les calculs de Larcher, l'île ne commença à être habitée qu'environ quinze cent cinquante ans avant notre ère.

Due à l'action d'un volcan sous-marin, sa forme originale était celle d'un cratère un peu elliptique, d'environ quinze kilomètres de circonférence extérieure, dont le centre s'affaissa, se remplit d'eau, et éprouva différentes dégradations qui en ont fait un golfe, ayant du côté de l'ouest trois ouvertures qui résultent de la rupture des bords en trois parties, dont la plus grande est l'île proprement dite de *Thera* ou Santorin, et dont les deux autres sont les deux petites îles d'*Automatè* au sud et de *Therasia* au nord.

Pline nous a conservé le souvenir de la formation de *Therasia* par une irruption marine qui sépara de *Thera* un morceau de celle-ci. Cet événement fut la suite d'un tremblement de terre, deux cent trente-cinq ans avant l'ère chrétienne. Quant à la formation d'*Automatè*, faite aussi aux dépens de *Thera*, et qui doit avoir eu lieu à une époque plus rapprochée, aucun historien n'en fait mention. Toutefois son nom (*Ἀὐτομάτη*), qui signifie *Fortuite*, indi-

que assez que cette île fut due à une cause naturelle et instantanée.

Aujourd'hui l'antique *Automatè* se nomme *Aspronisi*.

Au milieu du golfe, l'île d'*Hiera* dut sa formation à une éruption du cratère sous-marin. Posidonius, que Sénèque a copié, dit que le phénomène commença par une fumée noire et épaisse, à laquelle succédèrent des jets de flammes. La date de cet événement est connue : Pline (lib. II, cap. 87) dit que de son temps il y avait cent trente ans qu'il était accompli, mais il se trompe évidemment ; Justin (lib. XXX, cap. 4) rapporte que cette île se montra vers le temps où les Romains commencèrent la guerre contre Philippe ; Plutarque (*De Pith. orac.*) confirme cette assertion ; cette époque s'accorde donc avec la date précise fixée par Eusèbe à la deuxième année de la cent quarante-cinquième olympiade, laquelle correspond à l'an 199 avant notre ère.

L'île d'*Hiera* est appelée par les Grecs modernes *Παλιό-Καυμα*, c'est-à-dire *ricelle brûlée*.

Sous le règne de Claude, vers l'an 46 de J.C., suivant les renseignements fournis par Pline (lib. II, cap. 89) et Sénèque (lib. II, cap. 26), parut dans le golfe de *Thera* une île nouvelle que l'on appela *Thia*. Environ quatorze ans plus tard, une autre île s'éleva dans le voisinage de la précédente, au rapport de Philostrate (*vita Apoll.*, lib. IV, cap. 2). Ces deux îles, qui n'existent plus, auront disparu sans qu'aucun auteur ait parlé de cette disparition, ou se seront réunies à celle d'*Hiera*, comme il est arrivé à une autre île qui s'éleva l'an 712 ou 727 de notre ère.

Comment se fait-il que Mela, qui aime à rappeler des événements extraordinaires et même des traditions populaires absurdes, n'ait pas consacré quelques traits de sa plume élégante à rappeler les principaux de ces phénomènes qui se sont accumulés sur un seul point de la mer Égée, dans une des Cyclades ; phénomènes dont quelques-uns se sont passés de son temps ?

Mais puisque nous l'avons commencée, continuons l'histoire de l'île de Santorin.

En 1560, le golfe ou plutôt le cratère de ce volcan eut une violente éruption, dont le P. Richard, missionnaire, fut témoin ; mais il n'en résulta le soulèvement d'aucune île nouvelle.

En 1573, s'éleva, toujours au centre du cratère, une petite île que les Grecs nomment *Μικρό-Καυμα* (*Petite brûlée*). Enfin, depuis l'an 1707 jusqu'en 1711, se forma la dernière île appelée *Νέο-Καυμα* (*Nouvelle brûlée*), qui exhale encore des vapeurs sulfureuses.

Depuis l'apparition de cette île, le fond du golfe de Santorin s'est sensiblement élevé entre *Palaio-Kaymeni* et *Néo-Kaymeni* : tout y annonce la formation d'une île nouvelle. Lorsque Olivier visita Santorin, dans les dernières années du siècle dernier, le fond de la mer en cet endroit s'était tellement élevé, que la sonde ne donnait plus que quinze à vingt brasses. En 1829, M. de la Lande sonda le banc qui s'éleva, et ne trouva plus que quatre brasses et demie de fond. Ce banc s'étend de huit cents mètres de l'est à l'ouest, et de cinq cents du nord au sud. Les sondages que le colonel Bory de Saint-Vincent fit faire le 15 septembre suivant, en présence des membres de la commission scientifique de Morée, ont prouvé qu'en trois mois le fond s'était encore élevé d'environ une brasse. Tout semble donc annoncer qu'une nouvelle île soulevée apparaîtra sur ce point, sans être accompagnée des convulsions volcaniques qui ont eu lieu lors de la formation des îles voisines.

(70) Suivant Strabon (lib. X, cap. 8) et d'autres auteurs anciens, les Sporades sont cette suite d'îles qui s'étendent du nord au sud, depuis la hauteur de Samos jusqu'à celle de Crète. Elles sont un nombre de plus de quinze et même de vingt-trois, qui se succèdent ainsi : *Icaria*, le groupe des *Corassæ*, au sud-est de la précédente ; *Pathmos*, *Lep-*

sia, Leros, ou *Leria*, *Lebinthos*, *Calymna*, *Cos*, *Cinara*, *Nisyros*, *Telos*, *Chalcia*, *Carypathos* et *Casos*.

Strabon ajoute à ces îles les suivantes, que d'autres auteurs ont groupées avec les Cyclades; à savoir : *Théra*, *Thérassa*, *Anaphé*, *Astypalaea*, *Ios*, *Sicinos*, *Lagusa*, *Pholegandros* et *Cimolos*.

Dans l'édition de Strasbourg, faite par la Société de Deux-Ponts, dont nous suivons le texte, Méla donne la liste des Sporades de la manière suivante : *Melos*, *Olearos*, *Egilia*, *Cothon*, *Ios*, *Thia*, *Thera*, *Gyaros*, *Hippuris* *Dionysia*, *Cythnos*, *Chalcia*, *Icaria*, *Cinara*, *Nisyros*, *Lebinthos*, *Calymnia*, *Syme*. Cette liste ne comprend parmi les Sporades de Strabon que les huit îles dont les noms sont en italiques; *Mélos*, *Oléaros*, *Egilia*, *Thia*, *Gyaros*, *Hippuris* et *Cythnos* font partie des Cyclades; mais *Cothon*, *Dionysia* et *Syme*, qui sont voisines des côtes, n'appartiennent ni aux Sporades, ni aux Cyclades.

Bien qu'une erreur de plus ou de moins soit de peu d'importance dans le texte de Méla, nous avons cru devoir substituer *Sicinos* à *Cythnos* dans cette liste des Sporades, parce qu'il est possible que dans les manuscrits les copistes aient confondu l'un de ces deux noms avec l'autre; et dans la liste des Cyclades nous avons également substitué *Cythnos* à *Sicinos*. Cette simple substitution rectifie à la fois deux erreurs, qu'il ne faut probablement point attribuer à Méla.

Maintenant, comme nous prenons toujours Strabon pour guide, ainsi que Méla aurait dû le faire, nous ferons observer que le célèbre géographe grec comprend, d'après Artémidore et suivant sa propre opinion, dans le groupe des Cyclades toutes les îles suivantes: *Delos*, *Céos*, *Cythnos*, *Sériphos*, *Mélos*, *Siphnos*, *Cimolos*, *Paros*, *Naxos*, *Syros*, *Myconos*, *Ténos*, *Andros*; mais il doute, sans dire sur quel motif, que l'on doive classer parmi les véritables Cyclades, *Pré-sinthis*, *Oléaros* ou *Antiparos*, et *Gyaros*. Toutefois ces îles, au nombre de seize, appartiennent sans aucun doute au groupe des Cyclades.

Méla, de son côté, ne cite que onze îles dans ce groupe. Ce sont, d'après la correction relative ci-dessus : *Cythnos*, *Sériphos*, *Rhenea*, *Paros*, *Myconos*, *Syros*, *Ténos*, *Naxos*, *Mélos* et *Andros*. Il omet *Céos*, *Cimolos* et *Pré-sinthis*; mais il y ajoute avec raison la petite *Rhenea*, située tout près de *Delos*. Quant à *Mélos*, *Oléaros* et *Gyaros*, nous avons vu qu'il les avait classées mal à propos dans les Sporades.

(71) Le génie des anciens Grecs était tellement porté vers le merveilleux, que l'on pourrait retrouver le sens précis de tous leurs récits fabuleux, ou des temps héroïques. Ainsi, le poète Apollonius représente Talus comme un géant d'airain, invulnérable dans toutes les parties du corps, excepté au-dessus de la cheville; qui gardait l'île de Crète, dont il faisait le tour trois fois par an; et qui, pour s'être opposé au débarquement des Argonautes dans cette île, périt par suite des enchantements de Médée.

Ce Talus était, ainsi que Platon l'a fort bien compris, un personnage puissant, un magistrat incorruptible, que Minos avait chargé de l'exécution des lois, et qui, dans ce but, parcourait trois fois par an l'île de Crète. Les lois qu'il portait dans cette tournée étaient gravées sur l'airain. Il était vulnérable au-dessus de la cheville seulement, parce que probablement, dit le philosophe grec, il faisait ouvrir une veine dans cette seule partie du corps au fonctionnaires et aux juges qui trahissaient leur devoir. Ajoutons que s'il s'opposa au débarquement des Argonautes dans l'île dont il était l'un des premiers magistrats, c'est que ces aventuriers ne valaient guère mieux que les forçats qui se sont rendus célèbres sous la dénomination de *libusters*; ce qui pourrait servir à le prouver au besoin, c'est que probablement Médée, la maîtresse de leur chef, trouva moyen de séduire Talus, et lui fit ensuite appli-

quer le châtiement qu'il infligeait lui-même aux coupables.

(72) Méla, vers la fin du chapitre trois, a cité une ville de *Tragurium*; et nous avons indiqué, comme occupant aujourd'hui son emplacement, un village que les Autrichiens, maîtres de la Dalmatie, nomment *Alt-Trau*, c'est-à-dire *vieux Trau*. Ce village, situé à huit lieues à l'ouest de Spalatro, fut jadis une ville qui porta le nom de *Tragur*, en slave *Tragur*, et qui fut appelée par corruption *Trau*.

Strabon (lib. II, cap. iv; lib. VII, cap. vi) et Pline (lib. II, cap. xvi et xxvi) citaient la même ville, et de plus une île de *Tragurium* située à peu de distance de cette ville; Méla (cap. vii) mentionne la même île. Ainsi il est bien certain qu'il y eut sur la côte de la Dalmatie une ville et une île de *Tragurium*. Cependant la plupart des géographes, et d'Anville lui-même, ne parlent que d'un seul *Tragurium*; et comme il existe à six lieues à l'ouest de Spalatro une ville de quelque importance, puisqu'elle est le siège d'un évêché qui porte le nom de *Tragur*, ou plus ordinairement de *Trau*, on a pensé avec d'Anville que c'était là qu'était l'antique ville de *Tragurium*. En admettant cette opinion, on ne saurait plus où placer l'île de *Tragurium*.

Pour nous, au contraire, qui pensons que l'antique cité de *Tragurium* est aujourd'hui le village d'*Alt-Trau*, la difficulté disparaît; car, comme la ville épiscopale de Trau est sur une petite île située dans le canal qui porte son nom, et qui est formé par la terre ferme et l'île de Bua (l'antique *Bua*), avec laquelle l'île de Trau communique par un pont de pierre, tandis qu'elle est jointe à la terre ferme par un pont de bois, cette île de Trau nous paraît être positivement l'île de *Tragurium*.

En vain nous objecterait-on que ni Strabon, ni Méla, ni Pline, ne disent que l'île de *Tragurium* renfermait une ville de ce nom, car nous répondrions que c'est probablement parce qu'elle possédait une ville, que les anciens ont parlé de cette île, qui ne devait son importance qu'à sa ville. Au surplus, il y a un fait qui domine la question, c'est que l'île et la ville de Trau portent le même nom; et comme on ne peut douter que le nom de Trau vient de *Tragur*, et que celui-ci vient de *Tragurium*, on est forcé de reconnaître que la ville épiscopale de Trau occupe la petite île de *Tragurium*.

(73) Strabon (lib. V, cap. ii) dit qu'il ne parlera point de ce qui est fiction; que conséquemment il ne dira rien du fleuve *Eridan*, qui ne se trouve nul part et qui passe pour être voisin du Pô, ni des *Electrides*, situées en face de l'embouchure de l'Eridan.

Comme c'était près des bouches de ce fleuve que, dès la plus haute antiquité, on allait recueillir une substance que nous appelons *succin* ou ambre jaune, qui avait beaucoup de prix chez les anciens, et à laquelle les Grecs donnaient le nom d'*electron* (du mot ἤλεκτρον, le soleil), parce que son éclat rappelait celui de cet astre, on prétendit que l'on trouvait cette substance dans des îles que pour cette raison on appela *Electrides*; mais aussi comme les navigateurs qui faisaient le commerce de cette précieuse résine fossile avaient intérêt, pour ne pas en voir diminuer la valeur, à tenir caché le lieu où ils le recueillaient, les auteurs anciens les plus savants n'ont fait que des conjectures sur la position de ces îles. Elles étaient situées, disait-on, près de l'Eridan; mais, d'après les plus anciennes traditions recueillies par Hérodote, ce fleuve se montre dans les espaces vagues et obscurs qui occupent toute la partie du nord-ouest de la mappemonde de son siècle; et l'idée de cet Eridan fabuleux qui s'écoulait dans l'Océan, en traversant la contrée qu'on nomma plus tard la *Celtique*, se conserva pendant presque toute l'antiquité. Toutefois il est bon de faire observer qu'Hérodote plaçant les sources de l'Ister chez les Celtes, il en résulte

que, dès les temps les plus reculés, des nations celtiques occupaient une partie des Alpes.

On conçoit d'après cela comment Pindare (*Olym.* II, 25; *Pyth.* X, 46) a pu transporter vers les sources de l'Elster l'heureux peuple des Hyperboréens avec leurs bosquets de lauriers et d'oliviers; opinion qui semble aussi avoir été celle du siècle d'Hérodote, puisque c'est par l'Adriatique qu'il fait arriver les présents que les Hyperboréens envoient à Dodone en Epire, et de là à Delos. Bientôt les Electrides ou îles à ambre jaune furent transportées aux embouchures du Pô, auquel on attachait le nom d'Éridan.

Cependant Hérodote ne contribua point à accréditer l'existence des Electrides près de l'embouchure de l'Éridan, puisqu'il révoquait même en doute l'existence de ce fleuve et des merveilles dont on avait orné ses bords. Strabon, qui vint quatre siècles plus tard, a été plus explicite, puisqu'il a regardé comme des fictions et l'Éridan et les Electrides.

Toutefois, bien que Pomponius Mela n'ait consulté ni le père de l'histoire, ni le plus savant des géographes anciens, il n'est pas le seul qui ait parlé des Electrides que l'on prétendait exister dans la mer Adriatique; il n'a fait, au contraire, que renouveler ou une antique vérité ou une vieille erreur.

Si l'existence de ces îles est une antique vérité, il faut supposer qu'après avoir été connues dans les temps les plus reculés, elles auront disparu par suite de quelque cause physique. La géologie seule peut nous guider dans la solution de cette question.

On sait parfaitement que l'ambre jaune ou le succin se trouve en plus ou moins d'abondance dans des dépôts d'argile contenant des lignites, c'est-à-dire des végétaux fossiles; ces argiles appartiennent à l'étage moyen du terrain tertiaire, appelé aussi *supérieur* parce qu'il est supérieur à la craie. On connaît plusieurs localités en Europe qui présentent ces dépôts argileux à succin et à lignite; les principales sont, en Prusse, les rivages méridionaux de la mer Baltique. On en connaît aussi, mais moins riches en ambre, dans les États Sardes, aux environs de Calibona; dans le grand duché de Toscane, aux environs de Sienna, et en Sicile dans plusieurs localités peu connues. Les Electrides se trouvaient donc dans une contrée qui doit présenter encore ces mêmes dépôts argileux.

Recherchons d'abord sur quelle côte de l'Adriatique pouvaient être ces îles. D'après l'ordre admis par Mela dans son énumération, on serait en droit de croire qu'elles étaient sur la côte orientale, c'est-à-dire sur celle de la Dalmatie ou de l'Illyrie; mais, d'après la constitution géologique de toute cette côte, aucune des îles qui la bordent ne renferme et ne peut renfermer de l'ambre jaune, parce que toute cette partie de l'Adriatique appartient au terrain *crétacé*, ainsi nommé parce que sa partie supérieure est composée d'une roche bien connue sous le nom de craie.

Il reste donc à examiner si les Electrides ont jamais pu exister sur la côte opposée. Filiasi (*Mém. stor. de Venet.*, etc., tom. III, cap. IV, p. 244) prétend qu'elles consistaient, à une époque très reculée, en un certain nombre d'îlots disposés comme à la file en avant des bouches du Pô, et que peu à peu ces îlots se seraient mis au continent par l'effet des affrètements formés par le fleuve. Mais, nous devons le dire, cette supposition n'est point admissible: attendu que, dans toute l'immense étendue de la plaine basse que traverse le Pô, il n'existe aucun lambeau de dépôts argileux à lignite; qu'elle n'est composée sous une épaisseur considérable que du dépôt de transport appelé *diluvium alpinum*, lequel, en suivant la côte, occupe du sud au nord une étendue de cinquante lieues géographiques depuis Cervia jusqu'à Conigliano.

Ainsi, malgré la meilleure volonté de rendre probable, pour expliquer d'antiques traditions, l'existence des Electrides dans la mer Adriatique, on est obligé de céder aux faits physiques, qui repoussent impérieusement une supposition erronée.

Plin, contemporain de Mela, était un peu mieux informé: d'après ce qu'il dit, les Electrides étaient censées sur la côte orientale de la mer Adriatique, près des îles Abyssyrtides. Les Grecs, dit-il, ont donné à des îles qui en sont voisines le nom d'*Electrides*, parce qu'ils prétendent qu'elles renferment du succin, qu'ils nomment *electrum*: mais rien ne prouve mieux la vanité grecque, puisque ces îles n'ont jamais existé. (Plin., lib. III, cap. XXVI.) Une si petite distance sépare la naissance du géographe espagnol de celle du géographe romain, que l'on a de la peine à comprendre que le premier ignora un fait géographique que le second connut. Si Plin dit que les Electrides n'ont jamais existé dans la mer Adriatique, c'est qu'il sait que le succin se tire du nord de l'Europe. Ce fait n'est encore connu que vaguement; mais c'est déjà un pas vers la réalité. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que la connaissance de ce fait remonte à une époque antérieure à Plin, puisque celui-ci rapporte, d'après Timée, que dans l'Océan septentrional il existe sur la côte de la Scythie plusieurs îles sans noms, parmi lesquelles il en est une sur les côtes de laquelle les flois apportent et déposent de l'ambre au printemps (Plin., lib. IV, cap. XIII). Voilà bien évidemment un des gisements de succin des bords méridionaux de la mer Baltique. Plus loin il ajoute que près de la contrée des Cimbrés, où les Romains ont porté leurs armes sous le commandement de Drusus Germanicus, il existe une île que les soldats ont nommée *Glessaria*, à cause du succin qu'on y trouve: et tout porte à croire en effet que le nom de *Glessaria* venait du nom teuton *glas* (verre), par lequel les Germains désignaient non-seulement le verre, mais toute substance vitreuse, telle que l'ambre. Enfin, comme Plin rapporte tout ce qu'il a appris de ses devanciers, il ne manque pas de rappeler (lib. IV, cap. XVI) qu'il existe dans la mer Germanique des îles *Glessaræ* (*Glessaria*), que les Grecs de son temps appelaient *Electrides*, parce qu'on y trouve de l'ambre. Le fait n'est pas exact; mais on voit que, du temps de Plin, les Grecs instruits ne croyaient plus que les Electrides fussent situées dans la mer Adriatique. Enfin quand des voyageurs envoyés par Néron eurent fait connaître à peu près la véritable position du pays qui fournissait l'ambre jaune, position obscurément connue du temps de Plin et de Mela, les noms d'Éridan et d'Electrides restèrent chez les poètes comme un souvenir des siècles fabuleux.

(74) La Sicile a-t-elle fait jadis partie du continent? Dans cette question, ceux qui nient la possibilité de cette séparation ont peut-être passé trop légèrement sur la tradition rapportée par les anciens. Plin et Pomponius Mela l'ont admise comme un fait incontestable. Les poètes dérivèrent cette catastrophe: Virgile et Silius Italicus en fournissent la preuve. Une tradition populaire peut n'être pas d'un grand poids aux yeux des savants, lorsqu'elle est opposée au témoignage de la raison et aux faits qui forment la base d'une science; mais lorsqu'elle s'accorde avec ces témoignages et ces faits, elle doit être considérée comme preuve de quelque importance. Il est vrai qu'au premier abord l'autorité de l'histoire a droit à plus de confiance qu'une simple tradition qui se perd dans la nuit des temps; mais, en y réfléchissant, on sent que, pour peu que l'on remonte à une certaine antiquité, l'histoire même se confond avec la fable; et l'imagination peut facilement se transporter à une époque où les peuples ignorent l'art de fixer les idées par le moyen de l'écriture, où l'histoire ne reposait que sur des traditions. Une objection importante en apparence a été faite par Cluver, contre la possi-

hulte de la catastrophe dont nous nous occupons; il dit que le cours des rivières sur les dernières pentes de l'Italie, du côté de Messine, indique une inclinaison générale et ancienne du terrain vers la mer, mais en admettant que la chaîne Apennine, minée par les feux souterrains, s'est rompue à l'endroit même où une dépression séparait deux sommets; en admettant surtout qu'un moment de cette rupture les eaux de la mer se seront précipitées avec violence dans le détroit de Messine, elles auront du contribuer à adoucir les pentes qui terminent l'Italie d'un côté, et les caps de Messine et de Kasorolmo de l'autre. Voilà ce qu'on peut répondre aux objections relatives à la configuration actuelle du terrain: mais que répondra-t-on aux observations géologiques qui prouvent que les montagnes de la Sicile sont formées des mêmes roches que celles de l'Apennin? Regardera-t-on comme une réverie l'idée qu'un violent tremblement de terre ait pu faire écrouler une partie de cette chaîne sur une largeur de moins d'une lieue, sous prétexte qu'il n'est point vraisemblable que l'Apennin méridional soit miné et pour ainsi dire placé sur d'immenses cavités, lorsqu'on sait avec quelle intensité les feux souterrains ébranlent la Calabre, lorsque ceux-ci ont formé une montagne aussi importante que l'Etna, lorsqu'ils ont soulevé au milieu des flots les sommités volcaniques auxquelles on donne le nom d'îles de *Lipari*?

(75) Nous avons vu (chap. III, page 630) que l'Alphée se nomme aujourd'hui *Rouphia*; cette rivière de la Morée est formée par la réunion du Carbonaro et du Lavdone sorti du mont Maleyo; elle coule dans la direction de l'ouest, et se jette, après un cours d'environ douze lieues, et de plus de vingt-huit si l'on y comprend celui du Lavdone, dans le golfe d'Arcadia, que forme la mer ionienne à une lieue au sud de Pyrgos. Le Rouphia est très-poisonneux; ses rives sont pittoresques, et c'est sur ses bords que se célébraient les jeux olympiques.

Les Grecs, dont l'imagination triante aimait à diviser les montagnes, les arbres, les fleuves et les sources, et qui admettaient, comme nous avons vu Mela l'admettre pour le Nil, que certains cours d'eau se perdaient dans la mer, et traversaient celle-ci pour reparaître dans une autre contrée plus ou moins lointaine; les Grecs, disons-nous, ont supposé qu'un certain chasseur nommé Alphée, devenu amoureux d'Aréthuse, nymphe de la suite de Diane, la poursuivait jusqu'à la mer, où elle se précipita pour aller se réfugier dans la petite île d'Ortygie, près de Syracuse en Sicile; et que la déesse métamorphosa Alphée en fleuve et Aréthuse en fontaine. Mais cette double métamorphose n'empêcha pas le fleuve Alphée d'atteindre la fontaine Aréthuse: il traversa la mer et reparut à Syracuse, où il mêlait, disaient, ses eaux à celles de la fontaine. Cette opinion était celle de plusieurs auteurs graves; elle était celle de Pliny; et, savants et poètes, tout le monde était persuadé que les corps légers qu'on jetait en Grèce dans le lit de l'Alphée reparaissent au bout d'un certain temps dans la fontaine d'Aréthuse. Cependant le judicieux Strabon avait combattu victorieusement cette opinion (lib. VI, cap. III, § 5).

La vérité est que cette fontaine est une source considérable qui sort d'un rocher, à l'occident de la ville actuelle de Syracuse; mais elle n'est plus reconnaissable. Cicéron la représente comme extrêmement poissonneuse et d'une incroyable grandeur: c'est aujourd'hui l'un des lavoirs de la ville. Les eaux jaillissent du creux d'un rocher. Non loin de ce rocher on trouve au fond de la mer une source d'eau douce; c'est celle que les anciens ont appelée Alphée, parce qu'ils ont supposé qu'elle était alimentée par cette rivière; mais il est certain que, voisine de l'Aréthuse, elle sort de la côte de la Sicile.

Les eaux de l'Aréthuse sont restées douces et propres à

nourrir des poissons jusqu'en l'an 1100, qu'à la suite d'un tremblement de terre, elles acquirent une saveur désagréable, qui provient probablement d'une source minérale qui se fit jour dans son voisinage et se mêla à ses eaux.

(76) Mela n'a pas compris que l'existence d'un fleuve coulant dans deux directions opposées était impossible: au surplus, l'Himère offrait, aux yeux des anciens, le même phénomène que l'on attribuit à l'Éster ou au Danube. Cependant il ne faut pas faire à notre géographe un reproche d'avoir cru ce dont les anciens sont restés longtemps persuadés: c'est-à-dire que l'*Himera* prenait sa source au centre de la Sicile, et se divisait en deux branches, dont l'une coulait vers le nord et l'autre vers le midi, de manière que ce fleuve divisait l'île en deux portions. Cette opinion était tellement admise, qu'elle servit de base au traité d'alliance qui fut conclu vers l'an 215 ou 216 avant notre ère entre les Carthaginois et le jeune Hiéronyme, alors maître de Syracuse. Nous n'osions affirmer que Strabon admettait cette opinion, puisqu'il se borne à dire que l'*Himera* traverse la Sicile; mais il n'a rien avancé qui puisse prouver qu'il en reconnaissait l'absurdité: il est donc probable qu'elle était encore admise au temps de Mela.

Ce qui explique cette méprise, c'est qu'il y avait en Sicile deux rivières appelées *Himera*: l'une prenant sa source dans le mont *Nebrodes*, non loin de la ville de *Mergana*, se dirigeait vers le nord, où elle se jetait dans la mer près de la petite ville d'*Himera*; l'autre, sortant des mêmes montagnes, coulait dans la direction du sud, et avait son embouchure près d'*Achetum*.

Ces deux cours d'eau sont parfaitement connus aujourd'hui: l'Himère septentrionale est la *Termini*, qui prend naissance dans la montagne des Deux-Jumeaux, et se jette après un cours de quatorze lieues dans la mer Tyrrhénienne, à une lieue au N. O. de Termini; l'Himère méridionale est la *Salso*, ainsi nommé parce que, traversant des terrains salifères, il est sensiblement salé; il prend sa source dans les montagnes de Mandonia, et se jette dans la Méditerranée à Alicata, après un cours de vingt-cinq lieues.

(77) Mela fait encore ici un double emploi, en citant comme deux îles différentes les deux noms d'une même île. Cette île, qui est aujourd'hui *Ischia*, fut d'abord appelée par les Grecs *Pitheussa*, du mot *πίθηκος* (singe), parce que lorsqu'ils y aborderent elle ne renfermait que des singes. On la nomma plus tard *Enaria*, ou mieux *Ænaria*, du grec *αἴνη* (vigne), parce que le sol, d'origine volcanique, est tellement fertile qu'elle fut bientôt très-veuve, et que les habitants s'adonnèrent à la culture de la vigne, et firent des vins estimés, comme ils en font encore aujourd'hui.

Quant au plus ancien des noms de cette île, tous les auteurs l'écrivent *Pitheussa*; Melaseul écrivit *Pitheussa*; c'est un défaut fréquent à ce géographe, de donner un son rude à certains noms, en doublant la lettre S. Comme il était Espagnol, cette habitude tenait peut-être à la prononciation de sa province.

LIVRE III. — CHAPITRE I.

(78) La description des bouches du Bétis par Pomponius Mela, par un auteur né pour ainsi dire sur les lieux et qui devait connaître son propre pays, est tellement différente de celle que l'on ferait aujourd'hui du Guadalquivir, qu'il faut supposer ou que cet auteur ne connaissait pas même sa patrie, ou que de notables changements se sont opérés sur cette partie des côtes de l'Espagne, depuis l'époque à laquelle vivait notre géographe.

Aujourd'hui le fleuve, après avoir formé deux îles au-

dehors de Séville, se jette dans la mer par une large embouchure à San-Lucar de Barrameda.

Les commentateurs et les géographes, en voyant la disposition actuelle des lieux, y ont trouvé matière à beaucoup de discussions. Vossius n'a point méconnu Méla : il a simplement regardé comme erroné ce que dit notre géographe du lac d'où le fleuve sort en se divisant en deux bras. Sepúlveda, et quelques autres savants espagnols, ont prétendu aussi qu'on ne pouvait supposer que le Bétis eût perdu une de ses embouchures. D'Anville, dont l'autorité est de quelque importance, prend qu'au-dessous de Séville, le Bétis se divisait en deux bras jusqu'à la mer, embrassant une île qui, dans la haute antiquité, était célèbre sous le nom de *Tartessus*. (*Géog. anc. abrég.*, tom. 1, pag. 36.) Une ville appelée aussi *Tartessus* ou *Tartessos*, et qui, après avoir été la capitale d'un royaume, fleurit jusqu'à l'époque de la fondation de Gades par les Tyriens, occupait probablement un des points de cette île; mais du temps de Méla elle n'existait plus depuis plusieurs siècles, et la place qu'elle avait occupée était même tellement incertaine, que notre géographe dit que Carteia passe pour être cette antique cité.

Quoi qu'il en soit, l'opinion de d'Anville est très-fondée, et voici comment on peut la développer : au dessous de Séville, à l'endroit même où le fleuve se partage en plusieurs bras pour former l'*Isla Menor* et l'*Isla Mayor*, il dirigeait son second bras d'abord vers Xérès, puis vers *Puerto-Santa-Maria*, c'est-à-dire à l'embouchure actuelle du *Guadalquivir*, qui, à l'époque dont nous parlons, était un affluent du Bétis ou du *Guadalquivir*. L'espace compris entre ces deux bras, que Méla dit être aussi forts l'un et l'autre que le fleuve lui-même avant son partage, formait l'île de Tartessus, qui devait avoir environ vingt kilomètres dans sa plus grande largeur.

Outre le témoignage de Méla, qui dans cette question est de quelque poids, nous en ajouterons d'autres qui prouveront, nous osons l'espérer, que le cours du Bétis a été complètement modifié depuis une époque assez ancienne.

Consultons d'abord le prince des géographes antiques, Strabon : il entre dans peu de détails à l'égard du cours du Bétis, mais ce qu'il en dit est important. Il parle d'abord de lagunes qui existaient près d'*Ista* (près de Xérès) et de *Nabrissa* (*Lebrija*), et il ajoute que ces lagunes sont des vallées que la mer remplit dans son flux, de manière qu'on peut y naviguer comme sur des fleuves, et remonter dans l'intérieur des terres jusqu'aux villes qui bordent ces vallées. Il ajoute encore que près de la *Tour de Cépion* (*Chapion*) le flux charrie par le fleuve forme des hautes de sable qui gênent la navigation (lib. III, cap. 1). Enfin, plus loin, nous apprend (lib. III, cap. 1) que le fleuve renferme des îlots parfaitement cultivés; que la plaine au milieu de laquelle il coule est coupée par des lagunes et des canaux qui aboutissent à la mer et ont plusieurs stades de longueur; que certaines de ces excavations ne sont pleines d'eau qu'à la marée haute, mais que d'autres sont constamment pleines et sont assez larges, puisqu'elles renferment des îles; que les habitants ont augmenté le nombre des canaux naturels par des canaux artificiels; qu'enfin, pendant les fortes marées, l'affluence des eaux est si grande, qu'elles couvrent les langues de terre qui séparent les lagunes et les canaux, et qu'on peut alors naviguer dans toute la plaine; avantage important pour le commerce et pour les communications des habitants.

Il est évident, d'après ce que dit Strabon, que le cours du Bétis était de son temps tout différent de ce qu'il est aujourd'hui : car on ne peut supposer que les détails que nous venons de donner aient été inventés; il n'avait pas vu l'Espagne, mais il est certain qu'il n'était pas homme à donner des descriptions hasardees : son ouvrage en four-

nit la preuve à chaque page. Remarquons d'ailleurs que Ptolémée, qui écrivait dans le deuxième siècle de notre ère, donne aussi deux embouchures au Bétis.

Il résulte donc de ce que dit Strabon, que de son temps la partie de la côte de l'Espagne où se trouvait l'embouchure du Bétis ressemblait beaucoup à la vaste étendue d'eau et de marécage que l'on nomme les *lagunes de Venise*; qu'en un mot, le Bétis coulait au milieu des lagunes de Tartessus comme la Brenta coule encore au milieu de celles de Venise. Et, chose remarquable qui prouve que des causes analogues produisent dans tous les temps des résultats semblables, c'est que Tartessus, après avoir pendant des siècles été la capitale d'un Etat et le riche entrepôt du commerce de la péninsule hispanique, a vu le port de Gades lui enlever sa prépondérance commerciale, et provoquer son abandon total et sa ruine; de même Venise, après avoir été pendant des siècles la reine de l'Adriatique, décroît de jour en jour, et s'avance rapidement vers une ruine plus ou moins complète, par l'affluence commerciale qui se porte vers Trieste.

D'après ce que nous apprend Strabon, les lagunes que traversait le Bétis s'étendaient plus profondément dans les terres que ne le font aujourd'hui celles de Venise, puisqu'il cite plusieurs villes situées sur ces lagunes, et qui, comme *Nabrissa*, aujourd'hui *Lebrija*, étaient à une assez grande distance de la mer. *Lebrija* est à quarante-cinq kilomètres (onze lieues) en ligne directe de la côte : ainsi ces lagunes s'enfonçaient dans les terres au moins à cette distance. *Ista* ou *Xérès* était aussi sur une de ces lagunes; mais elle n'en occupait pas l'extrémité, car cette ville n'est qu'à dix-sept kilomètres de la mer.

Le fleuve charriait des sables qui entravaient la navigation près de la côte qui s'étend entre les villes que l'on nomme aujourd'hui San-Lucar de Barrameda et Puerto-Santa-Maria : c'était pour guider pendant la nuit les navigateurs que fut construit le phare appelé la *Tour de Cépion*, et qui s'élevait sur le rocher que l'on voit encore près de *Chapion*. L'accumulation des sables est une preuve de la fidélité du récit de Strabon : car cet effet est naturel à tous les fleuves qui ont plusieurs embouchures. Aujourd'hui que le *Guadalquivir* n'a qu'une seule bouche, il est plus rapide que dans les temps antiques, et il transporte moins de sable à la mer.

Au lieu de deux îles que forme le fleuve, la plaine que traverse la partie basse de son cours en offrait un grand nombre.

Enfin, dans un certain endroit qu'il est difficile de déterminer aujourd'hui, il arrivait que plusieurs fois par an, c'est-à-dire pendant les grandes marées de l'Océan, cet espace prenait l'aspect d'un lac. Voilà pourquoi Pomponius Méla, qui, moins instruit que Strabon, ne cherche pas, comme celui-ci, à se rendre un compte exact des faits, a pu croire que le *grand lac*, qu'il aura probablement vu converti de barques et de navires pendant les grandes marées, et d'où sortaient, dit-il, les deux bras du fleuve, était permanent, tandis qu'il ne se formait qu'à certaines époques.

A toutes ces considérations, à tous ces faits, nous en ajouterons un qui tend à confirmer ce que nous venons d'avancer, et qui conséquemment tend à prouver qu'on doit admettre les récits de Strabon et de Méla : c'est qu'au treizième siècle un bras du *Guadalquivir* passait encore à Xérès. Une cédula d'Alphonse XI, roi de Castille, du 6 décembre 1291, porte que ce prince exempta les habitants de Séville d'un droit que payaient les barques qui descendaient de cette ville à Xérès. Aujourd'hui Xérès est à vingt kilomètres du fleuve. Cette cédula prouve aussi qu'au treizième siècle le bras du *Guadalquivir*, qui passait à Xérès, devait aller de là se jeter dans la mer à Puerto-

Santa-Maria, et que le Guadalquivir qui s'y jette aujourd'hui était, à cette époque, un affluent du fleuve.

D'autres faits s'accordent pour prouver que dans les temps anciens le fleuve traversait une plaine marécageuse et remplie de lagunes : ce sont les traces de marais qui existent encore ; ainsi le Rio Salado de Moron, rivière de cinquante-deux kilomètres de longueur coulant dans la direction de l'ouest, va se perdre dans des prairies humides à peu de distance du bras du fleuve qui forme l'Isa Menor ; d'autres cours d'eau, que l'on voit en allant de Séville à Xérès, se perdent de la même manière dans la plaine. Près du hameau d'*Alcantarilla*, à trente kilomètres au sud de Séville, on voit un pont construit par les Romains pour traverser les marais formés par le fleuve ; enfin, même aux environs de Séville, les plaines, souvent inondées, exhalent des vapeurs qui font naître des fièvres tierces et malignes.

Maintenant il s'agit d'examiner si les changements si considérables que le Guadalquivir et la plaine qu'il traverse ont éprouvés, sont dus à la nature ou à l'art.

Ils ne peuvent être naturels, parce que, bien que les lagunes de Venise ne soient pas aussi étendues que du temps de Strabon, elles ont cependant peu diminué, et qu'on ne connaît aucune cause physique qui aurait pu dessécher presque complètement les lagunes du Bétis, quant celles de Venise subsistent encore. Nous pensons donc que ces changements sont dus à l'art ; et si les historiens ou les chroniqueurs espagnols n'ont pas transmis à la postérité les grands travaux auxquels ils sont dus, et les noms des sages et puissants princes qui les ont fait exécuter, c'est que très-probablement ce n'est ni pendant le triomphe de la religion chrétienne, ni sous le règne d'un Castillan, que ces travaux ont été faits. On sait que Séville tomba au pouvoir des Maures en 711 ; qu'elle devint la capitale d'un royaume qui acquit en peu de temps une grande importance, et que la population de cette ville s'éleva sous la domination mahométane à 400,000 âmes. Il est tout naturel que les souverains maures, qui y résidaient, et dont les lumières et la civilisation étaient supérieures à celles du reste de l'Europe, aient compris les avantages que tirerait leur résidence du dessèchement des marais et des lagunes, au milieu desquels coulait le Guadalquivir, qu'ils avaient trouvé si large et conséquemment si beau à leur arrivée en Espagne, parce qu'ils avaient confondu avec son cours les lacs qu'il traversait. Ils durent donc faire à grands frais relever et dessécher le terrain, y tracer des routes, et faciliter l'écoulement des eaux en ne conservant au fleuve que ses deux principaux bras, dont l'un fut destiné à entretenir le commerce de Xérès avec la côte et avec Séville. Ce fut de cette époque que data la fertilité des plaines qui s'étendent depuis l'antique cité jusqu'à la mer. Lorsqu'en 1247 les Maures furent chassés de Séville, le bras du fleuve qui passait à Xérès existait encore, puisqu'un acte d'Alphonse XI en fait mention ; mais on négligea probablement d'entretenir ce bras que les Maures avaient canalisé, et avec le temps il se combla ; et le Guadalquivir, qui se jetait dans le Guadalquivir, fut forcé de se diriger en serpentant vers la mer, comme il le fait encore aujourd'hui.

(79) Le *cuculus* des anciens reçut des Maures la dénomination de *garb*, c'est-à-dire *couchant* ; de là vint qu'ils donnèrent à toute la contrée située à l'ouest de ce cap le nom d'*Algarb*, dont les Portugais ont fait *Algarve*.

(80) *Lisbonne* est une ville extrêmement ancienne ; on a débité beaucoup de fables sur son origine, parce qu'on ne sait rien de positif sur ce point. L'auteur de la *Chorographie portugaise* prétend que, suivant une antique tradition nationale, elle fut appelée lors de sa fondation *Elysea*, soit du nom de son fondateur *Elysa*, fils de Javan et petit-fils de Noé, soit parce que ses environs passaient pour être les champs Elysées. Nous savons, ajoute-

l-il, que c'est près de là qu'était le lieu où les âmes des justes venaient jouir d'un long repos, après avoir passé le fleuve de *Lima*, autrement le *Léthé*. Ainsi, dans cet exposé, on peut choisir entre l'Ancien Testament, la mythologie et l'histoire : car nous avons fait voir précédemment que l'opinion que les eaux du Lima faisaient perdre la mémoire se rattache à une tradition historique.

Une autre tradition, qui ne mérite pas plus de créance, veut qu'Ulysse, après la destruction de Troie, soit venu jeter les fondations de cette ville, qui, de son fondateur, fut appelée *Ulyssippo*. C'est du moins l'opinion de Solin : *Ulyssippo ab Ulysse conditum*, dit-il. Mais lorsque l'on pense combien Ulysse eut de peine à retrouver sa petite île d'*Ithaque*, on ne peut admettre qu'un tel navigateur, qui connaissait si mal la Méditerranée, se soit aventuré sur l'Océan, et ait osé diriger ses voiles vers les côtes de la Lusitanie. Il est bien plus probable que la ressemblance des noms d'*Ulyssippo*, d'*Ulyssipo*, d'*Ulyssipone*, d'*Olisipo* ou d'*Olissipo*, qui portait cette ville, avec celui d'Ulysse, aura fait croire à quelques auteurs anciens, qui en général n'étaient pas difficiles sur les origines, que le petit roi d'*Ithaque* avait pu fonder cette ville.

Il est beaucoup plus vraisemblable qu'*Olisipo* (car c'était la probablement le nom exact de cette ville, avant qu'on ne pensât à son prétendu fondateur Ulysse) dut son origine aux Phéniciens, qui commerçaient sur toutes les côtes de la péninsule hispanique, et qui avaient besoin de stations lorsqu'ils allaient chercher de l'élain aux îles Cassitérides.

Quoi qu'il en soit, cette ville était importante sous la domination des Romains, qui, au rapport de Pline, la laissèrent se gouverner par ses propres lois. Auguste y envoya une colonie, et lui accorda le titre de municipale, avec le surnom de *Felicitas Julia*. A l'exception de quelques restes d'un théâtre découvert à la fin du siècle dernier dans une rue voisine de la cathédrale, elle ne possède aucun monument antique.

(81) Ces mots de Pomponius Mela : *Deinde ad septentriones toto latere terra convertitur a Celtico promontorio ad Scythicum usque* ; ces mots, disons-nous, ont fort embarrassé les commentateurs. Les uns ont pensé qu'au lieu de *Scythicum* il fallait lire *Trileucum* ; mais ils ne se sont pas aperçus qu'en admettant cette version ils admettaient un non-sens ; car le *Promontorium Celticum*, le *Promontorium Artabrum*, et le *Promontorium Trileucum*, sont les trois noms d'un même cap que l'on sait être le cap *Finisterre*. D'autres se sont retranchés derrière la supposition qu'il y avait ici une erreur de copiste ; mais aucun n'a pu trouver sur la côte septentrionale de l'Espagne, vers le fond du golfe ou de la mer de Gascogne, un cap assez important pour avoir été indiqué par notre géographe. Enfin Fradin, professeur de géographie, et auteur de la seule traduction de Mela qui existât jusqu'à présent en français, et que nous n'avons pu nous dispenser de consulter, parce qu'elle est en général assez exacte, a émis à ce sujet une opinion dont on peut apprécier la singularité, car voici ses propres paroles : « Il faut donc, à mon avis, de deux choses l'une : ou « croire que s'il est ici question d'un promontoire qu'on « ne trouve nulle part sur cette côte, c'est par l'effet « d'une erreur qui se sera glissée dans les anciens ma- « nuscrits ; ou rester à cet égard dans une incertitude « préférable aux deux versions contradictoires qu'on « voudrait faire adopter. »

Rester dans l'incertitude est une inconséquence que l'on ne peut raisonnablement pas prescrire : pour la faire cesser il est un moyen bien simple, c'est de se représenter l'Europe comme de Mela, telle qu'il se la représentait (voyez planche II). Après avoir décrit toute la côte occidentale de la péninsule hispanique, il fait une petite di-

gression : il dit que la terre tourne tout son côté vers le nord, depuis le promontoire Celtique jusqu'au promontoire Scythique. Ce qu'il entend ici par la terre n'est pas la côte septentrionale de l'Espagne : c'est évidemment tout le reste de l'Europe, dont il veut en passant faire connaître la direction générale dans son ensemble. Et, en effet, ni Eratosthène, qui paraît avoir servi de guide à Méla, ni Strabon lui-même, qu'il ne s'est malheureusement pas donné la peine de lire, ne se représentaient pas autrement les côtes de l'Europe depuis le promontoire Celtique jusqu'aux confins de l'Asie, c'est-à-dire jusqu'au promontoire Scythique, dont nous avons indiqué la position probable.

En vain dirait-on, comme Fradin, que Méla connaissait bien les confins des côtes de l'Hispanie et de la Gaule, puisqu'il en parle dans le même livre et représente la côte extérieure de celle-ci comme se portant vers l'occident, en décrivant une grande courbe. Si l'on consulte notre carte, on verra qu'elle représente parfaitement ce que dit Méla, puisque la côte de la Gaule s'avance sur une grande longueur vers l'occident, c'est-à-dire en s'approchant de la Grande-Bretagne; mais comme la mer de Gascogne y est beaucoup moins grande que dans la réalité, il n'en résulte pas moins que toute la côte de l'Europe, depuis le promontoire Celtique, se dirige en regardant vers le nord jusqu'à son extrémité.

(82) Quelques auteurs pensent que le Magrada est la *Bidasoa* : d'Anville lui-même est de cet avis. Par suite de cette opinion, comme le Magrada arrosait Oéaso, cette ville est, selon quelques-uns, Fontarabie; mais, suivant d'Anville, ce serait plutôt *Yrun*. D'autres ont pensé que ce devait être *Saint-Sébastien*.

Selon nous, Oéaso était situé plus à l'est que ne le sont Fontarabie, Yrun et Saint-Sébastien. En effet, Méla dit positivement, en parlant de Magrada et d'Oéaso, que les Vardules s'étendent de là jusqu'au cap qui termine la chaîne des Pyrénées; or ce cap ne peut être que la pointe même de Fontarabie : donc, le passage de Méla serait un non-sens, puisque ce cap est à l'extrémité du territoire des Vardules. Oéaso était situé vers le cinquième degré dix minutes de longitude du méridien de Lutèce; et sous le même méridien nous trouvons le bourg d'*Ondarroa*, à l'embouchure du *Jenu* ou de l'*Ondarroa*, qui correspond au Magrada, sur l'excellente carte de la péninsule hispanique dressée sous la direction du général Guilleminot, et publiée en 1823.

CHAPITRE III.

(83) On ne connaissait point la mer Baltique du temps de Méla; mais notre auteur sait que la Germanie est bornée au nord par la mer; et pour lui, comme pour les géographes de son époque, cette mer est l'Océan.

(84) Les géographes grecs ont confondu toutes les forêts et toutes les montagnes de la Germanie centrale, sous le nom de forêt *Herceynienne*; cette vague tradition se propagea parmi les géographes romains : ni Méla, ni Plin, ni même Tacite, ne surent s'en former une idée exacte.

Le Harz, cette contrée montagneuse, si riche en métaux, dépendait de l'immense étendue de pays que les anciens nommaient forêt *Herceynie* (*silva Herceynia*). Quelques auteurs ont déjà fait remarquer que la similitude du nom latin et du nom allemand prouve suffisamment que les Romains n'ont fait que traduire la dénomination germanique de *Harzwald* : cette contrée, dont la longueur est de plus de treize lieues sur douze de largeur, était, en effet, couverte autrefois de forêts de sapins.

Les érudits allemands ont voulu aller plus loin; ils ont cherché l'étymologie du mot *harz* : les uns ont prétendu qu'il venait de *hart*, dont l'origine est incontestablement

germanique, et dont la signification (*dur, rude*) s'accorderait assez avec l'aspect sombre de ces montagnes, et même avec la figure noireâtre de leurs habitants; d'autres l'ont cherchée dans le nom de *Hertha*, ancienne divinité que les Germains plaçaient sur les lieux élevés. Suivant cette origine, il serait probable que les Germains eussent donné un nom analogue à celui de *harz* à toutes les chaînes de montagnes de leur contrée; ce qui expliquerait l'étendue que les Romains attribuaient à la forêt *Herceynie*. Confondant sous un seul nom une dénomination commune à plusieurs lieux, ces derniers eurent à l'existence d'une contrée montagneuse et couverte de forêts, qui occupait la plus grande partie de la Germanie. De vient que Jules César (*Comm.* lib. VI) dit qu'il faut neuf jours de marche pour traverser dans sa largeur la forêt *Herceynie*, et qu'il n'y a point de German qui en ait atteint l'extrémité en marchant dans sa longueur pendant soixante jours. Mais nous nous rangeons du parti de ceux qui croient que l'étymologie la plus vraisemblable est celle qui dérive de la quantité de sapins qui couvraient jadis les sommets du Harz et celles de plusieurs autres parties de l'Allemagne. En effet, *harz* signifie encore aujourd'hui résine. Cette substance était exploitée avec avantage par les Germains : ils auront donc pu donner le nom de *harz* à toutes les grandes forêts composées de sapins.

(85) Le Rhône, pour Méla, prend sa source dans la Germanie : ce qui est une erreur, plus grande encore pour son époque qu'elle ne le serait pour la nôtre : car Jules César comprenait les Helvètes parmi les Gaulois, et, après la conquête, l'Helvétie fit partie de la province appelée la grande Séquanais. Aujourd'hui même on ne pourrait pas dire que les sources de ce fleuve sont allemandes; car bien qu'elles soient voisines de celles du Rhin, le glacier d'où elles sortent, et qui porte le nom de glacier du Rhône, est dans le Valais, canton où le français est parlé par les deux tiers des habitants, tandis que l'autre tiers parle généralement l'allemand, et le plus petit nombre l'italien.

Il est à remarquer que Strabon parle des Helvètes, que Plin en parle également et que notre géographe n'en dit pas un mot.

CHAPITRE IV.

(86) Méla est le seul auteur ancien qui place la Sarmatie à l'ouest de la Vistule : ce fleuve séparait les Germains des Sarmates. Il faut donc que Méla fasse erreur sur le cours de la Vistule.

CHAPITRE V.

(87) Suivant Hérodote (*lib. IV*), les Hyperboréens, dans l'origine, envoyaient leurs offrandes à Delos, par deux vierges accompagnées de cinq de leurs concitoyens les plus notables; mais une de ces députations n'étant pas revenue, par suite de quelque événement qui resta inconnu; ou plutôt, comme le rapporte Solin (*cap. XXVI*), les vierges qui accompagnaient les offrandes sacrées ayant été insultées par quelques-uns des peuples dont il fallait traverser le territoire, les Hyperboréens prirent le parti de remettre leurs présents aux Issédons, les Issédons aux Scythes, et qui se les passaient les uns aux autres. Ainsi, selon Pausanias (*lib. I, cap. XXXI*), ils les remettaient aux Arimaspes, les Arimaspes aux Issédons, les Issédons aux Scythes, les Scythes les portaient à Sinope au nord du Pont-Euxin, ville qui avait été fondée par une colonie de Miltiens; les Sinopiens les remettaient aux Grecs, qui se les passaient de nations en nations jusqu'au bourg de Prasios ou on les déposait dans le temple d'Apollon; de là elles étaient envoyées à Athènes, qui se chargeait de les faire parvenir à Delos.

Ce service re-la organisé ainsi, jusqu'à ce que des actes d'infidélité dans la remise de ces offrandes aient provoqué aux Hyperboréens qu'ils ne pouvaient plus avoir confiance dans la fidélité des peuples à la bonne foi desquels ils les confiaient.

(88) Mela est le seul auteur qui parle de peuples scythiques que l'on désignait sous le nom générique de *Bergetes* ou *Belgetæ* : ni Strabon, ni Pline, ni Ptolémée, n'en font mention. Ces noms sont-ils les résultats de quelques fautes de copistes ? a-t-on voulu écrire *Burgiones* ou *Bessi*, peuples sarmates, que Ptolémée place vers les sources de la Vistule ? Mais il s'agit ici de la Scythie ; et dans cette contrée Ptolémée ne cite aucun peuple dont le nom ait quelque analogie avec les deux noms du texte de Mela.

(89) Quelques éditions portent *terra angusta* ; mais Gronovius et d'autres commentateurs ou éditeurs ont adopté *terra angusta* ; et, en effet, il ne s'agit pas ici d'une terre étroite, car, bien que les auteurs anciens n'aient pas fixé d'étendue à la contrée incertaine et imaginaire habitée par les Hyperboréens, elle ne pouvait passer pour être étroite ; mais on regardait ces peuples comme les plus heureux du monde : leur contrée pouvait donc passer pour une terre sacrée, puisqu'elle était favorisée par les dieux.

(90) Hérodote avait des idées fort justes sur la mer Caspienne ; il dit positivement qu'elle est une mer par elle-même, et qu'elle n'a aucune communication avec une autre mer (*Ἡ δὲ Κασπίη θάλασσα ἔστι ἐπ' ἑωυτῆς, οὐ συνμιχθούσα τῇ ἑτέρῃ θάλασσῃ*) (lib. IV, cap. xxv).

Comment se fait-il que l'exactitude de cette assertion ait été méconnue par des hommes spéciaux, par des géographes ? C'est qu'en ce temps-là, plus encore qu'aujourd'hui, l'esprit de système entravait les progrès des sciences. Eratosthène, Hipparque, et Strabon lui-même, s'étaient fait des données premières sur l'étendue de la terre habitable vers le nord ; et comme les lieux dont parlait Hérodote, surtout d'après la manière dont les géographes les orientaient, s'étendaient au nord et au nord-est fort au delà des limites de la terre habitable fixée par les géographes mêmes, ils rejetèrent ou resserrèrent la géographie d'Hérodote. L'Océan septentrional, tel qu'on l'imaginait alors, occupait la moitié de l'espace où se trouve aujourd'hui la Russie. Il en résultait que, dans ce système, la mer Caspienne à son extrémité septentrionale s'approchait tellement de l'Océan septentrional, que, rejetant les idées d'Hérodote, qui n'étaient fondées que sur des rapports de négociants que l'on pouvait regarder comme inexacts, on imagina, comme le répète Mela, que la mer Caspienne communiquait à l'Océan par un canal long et étroit.

Quel pouvait être ce canal long et étroit ? C'était évidemment un fleuve important, qui doit avoir son embouchure dans la partie septentrionale de la mer Caspienne. Nous le trouvons dans la *Rha* (Volga), dont les bouches ont une étendue considérable. Et ce qui prouve que ce fleuve est le canal en question, c'est que ni Strabon, ni Mela, ni Pline, ne connaissent le *Rha*, qui cependant est le plus grand fleuve de l'Europe. Ptolémée est l'un des premiers qui en aient parlé.

Lorsque, malgré ce qu'avait publié Hérodote, il fut admis par les savants que la mer Caspienne communiquait avec l'Océan septentrional, on n'eut pas de peine à croire à la réalité d'un voyage de Patrocles, amiral de Séleucus Nicator, qui, parti du Gange, aurait fait le tour de l'Asie par l'est, et serait entré dans la mer Caspienne par le nord. Que ce navigateur ait fait le tour de l'Asie par l'Océan glacial, ce ne serait pas impossible ; mais qu'il soit arrivé dans la mer Caspienne, c'est là qu'est la fiction.

L'un des premiers qui rendirent justice à Hérodote fut Marin de Tyr, vers la fin du premier siècle de notre ère.

Ptolémée, un peu plus tard, suivit l'exemple de son devancier ; il repoussa plus au nord l'Océan, et antique horizon de la géographie. Mais en redevenant un lac sur les cartes de Ptolémée, qui y fait affluer à son extrémité septentrionale le *Rha* ou Volga, la mer Caspienne prit une forme très-différente de celle que nous lui connaissons aujourd'hui : au lieu d'être longue et étroite, au lieu de se diriger du nord-ouest au sud-est, elle devint ovale, et son plus grand diamètre fut dans le sens de l'ouest à l'est. Cette forme, qui n'a jamais dû être exacte, même en supposant que depuis les temps les plus reculés, ou seulement depuis Ptolémée, les contours de cette mer aient pu éprouver des changements importants, fut reproduite par les modernes jusqu'au commencement du dix-huitième siècle, c'est-à-dire jusqu'en 1726 ou 1727, que le czar Pierre le Grand en fit dresser des cartes, dont les erreurs furent rectifiées en partie par Gmelin en 1773.

(91) C'est une question du plus haut intérêt que celle de savoir si la mer Caspienne, depuis les temps historiques les plus reculés, a toujours eu la forme que nous lui voyons aujourd'hui. Malte-Brun s'en prononce pour l'affirmative ; d'autres savants ont été du même avis. Cependant il nous semble que, dans cette question, le point de vue de la géographie physique, c'est-à-dire de la nature du sol, ayant été complètement négligé, rien n'a été suffisamment prouvé.

Il est d'abord à remarquer, comme un fait important, qu'aucun auteur ancien n'a parlé d'un lac d'une grande étendue, puisque les modernes lui donnent la dénomination de mer, d'un lac qui a douze cent quatre-vingts lieues géographiques carrées, et qui puisse se rapporter à celui que l'on nomme l'*Aral*.

Toutefois, des géographes de mérite, entre autres M. Reichard, en Allemagne, ont admis que le lac *Aral* est l'*Oxiana palus* ; mais, selon nous, ce système n'est guère admissible ; car Pline (lib. VI, cap. xvi) dit, en parlant de l'*Oxus*, que ce fleuve sort du lac *Oxus*. Il n'est pas vrai que l'*Oxus*, sorte d'un lac ; mais Pline ne dit pas non plus qu'il se jette dans un lac. Quant à Strabon (lib. XI, cap. xiv), il se contente de dire que l'*Oxus* se jette dans la même mer que l'*Avartes*, ce qui est vrai ; mais pour lui cette mer est la Caspienne. Quelques auteurs ont pensé que l'*Oxus lacus* de Pline est le même que l'*Oxiana palus* de Ptolémée : cela se peut ; mais alors l'*Oxiana palus* qui était dans la Sogdiane était évidemment un autre lac que l'*Aral*, qu'il est impossible de comprendre dans cette contrée.

Ce qu'il y a de singulier dans cette question, c'est que le passage de Pomponius Mela qui nous suggère cette note est invoqué par Malte-Brun à l'appui de son opinion. « Il existe d'ailleurs, dit-il, un témoignage formel d'un ancien, qui marque le cours de l'*Oxus* conformément à l'état actuel des lieux : c'est celui de Pomponius Mela, qui, après avoir fait couler ce fleuve de l'orient à l'occident, le conduit directement au nord, et lui donne une embouchure dans le golfe Scythique. Il est évident que, pour arriver à la mer Caspienne, le fleuve devait continuer à couler dans la direction est et ouest ; s'il tournait au nord, il ne pouvait rencontrer d'autre bassin que celui du lac *Aral*, considéré sans doute par les auteurs que suivait Mela comme un golfe de l'Océan septentrional ou Scythique. »

Ces derniers mots constituent une erreur difficile à comprendre de la part d'un géographe aussi savant que Malte-Brun. Comment peut-il se figurer que pour Mela le golfe Scythique soit un golfe de l'Océan septentrional, puisque ce géographe dit positivement que le golfe Scythique est l'enfoncement que l'on trouve à sa gauche en entrant dans la mer Caspienne par le nord ?

Pour réfuter ce passage de Malte-Brun, il suffit de faire

observer que si Méla avait continué le cours de l'Oxus vers l'occident, il aurait placé son embouchure dans le golfe *Hycranien*, erreur qu'il ne voulait point commettre. Il sait que ce fleuve se jette dans le golfe *Seythique* : il faut bien que vers l'extrémité de son cours il se dirige vers le nord.

Maintenant allons plus loin : quel était ce golfe *Seythique*, que l'on pourrait prendre aujourd'hui soit pour le golfe d'Emba, soit pour le golfe *Mort*? C'était probablement pour Méla le lac Aral, qui, à l'époque de notre géographie, était la prolongation de l'extrémité septentrionale de la mer Caspienne. Car, disons-nous en rétorquant l'argument de Malte-Brun, si Méla avait compris que l'Oxus se jette dans la partie de cette mer que l'on nomme golfe d'Emba et golfe *Mort*, il n'avait pas besoin de dire qu'après avoir coulé d'orient en occident, il fait un coude pour se diriger au nord : le fleuve pouvait, sans changer de direction générale, mais seulement en inclinant un peu vers le nord-ouest, aller se jeter dans l'un ou l'autre de ces golfes. (Voyez planche II.)

D'ailleurs si, du temps de Méla, la mer Caspienne était comme aujourd'hui; en y entrant par le nord, au lieu d'avoir un seul golfe à sa droite, on en avait deux. Pourquoi donc n'en connaissait-on qu'un seul, sous le nom de golfe *Seythique*? Si au contraire le lac Aral était alors le prolongement de la partie septentrionale de la mer Caspienne, ce long prolongement ne formait évidemment qu'un golfe.

Il résulte de ce que nous venons de dire, que tout porte à admettre que le golfe *Seythique* n'était pas autre chose que le prolongement de la mer Caspienne, dont il ne reste plus que le lac Aral. Mais comme Méla ne saurait être une autorité suffisante pour la solution d'une question aussi importante, cherchons d'autres preuves que celles que nous venons d'avancer.

Un célèbre voyageur, le savant naturaliste Pallas, qui a fait connaître avec tant de précision les différentes parties de l'immense empire russe, après avoir examiné les environs de la mer Caspienne, a reconnu qu'elle avait dû occuper dans les temps reculés une superficie beaucoup plus considérable que celle qu'elle occupe aujourd'hui. Selon lui, elle se prolongeait à cent vingt cinq lieues plus au nord; à l'est, elle se réunissait au lac Aral; à l'ouest, elle s'étendait jusqu'à la mer d'Azof.

Un autre voyageur non moins célèbre, mais plus instruit des faits géologiques, parce que lui-même il a puissamment contribué, par ses voyages dans les deux mondes et par ses travaux, à l'avancement de la géologie, va plus loin que Pallas dans la même question, qu'il a récemment traitée; mais aussi il se reporte à une époque plus reculée. Après avoir accumulé une foule de faits, il arrive à conclure comme très-probable : « Qu'avant les temps que nous appelons historiques, à des époques très-rapprochées des dernières révolutions de la surface du globe, le lac Aral peut avoir été entièrement compris dans le bassin de la mer Caspienne, et qu'alors la grande dépression de l'Asie (*la concavité du Tauran*) peut avoir formé une vaste mer intérieure qui communiquait d'un côté avec le Pont-Euxin, de l'autre, par des sillons plus ou moins larges, avec la mer Glaciale et les lacs Telekol, Talas et Balkhae. » (Humboldt, *Asie centrale*, t. II, p. 295.)

D'après cette conclusion, on serait tenté de se demander si ce ne seraient pas les restes d'une antique tradition perdue qui auraient fait croire aux anciens, mais à une époque où ce n'était plus vrai, que la mer Caspienne communiquait avec l'Océan.

Plusieurs savants voyageurs russes, ou au service de la Russie, parmi lesquels nous nous bornerons à citer : MM. Parrot, Engelhart, Hottmann et Helmersen, ont tous reconnu qu'à une époque ancienne, mais cependant histo-

rique, la mer Caspienne était beaucoup plus étendue qu'aujourd'hui.

Plus récemment un géologiste instruit, un voyageur intrepide, qui s'est croisé avec nous en 1837, lorsque nous revenions de la Russie méridionale; M. Hommaire de Hell, après avoir courageusement passé deux hivers et deux étés dans ces contrées pour explorer les environs de la mer Caspienne et pour se livrer à des opérations géodésiques minutieuses, afin d'arriver à un résultat précis sur le niveau de cette mer, que les travaux de MM. Parrot et Engelhardt plaçaient à 114 pieds (37 m. 03) au-dessous du niveau de la mer Noire, et à 186 pieds (60 m. 42) au-dessous de celui de l'Océan; M. Hommaire de Hell, disons-nous, a étudié dans le plus grand détail les bords occidentaux de la mer Caspienne.

Il a reconnu que, sur toute l'étendue comprise entre les bouches du Volga et celles du Terek, le sol, fortement imprégné de sel, est absolument impropre à l'agriculture. Bien que les plantes salines, les seules qu'il puisse produire, y renaissent chaque année, depuis une suite incalculable de siècles, le mouvement de cette végétation n'a pas encore suffi pour former la moindre couche d'humus. Aucun buisson, aucun arbrisseau, ne peut y prendre racine; l'absinthie seule s'y montre çà et là vigoureuse; et partout ailleurs l'herbe est si rare, si courte, que les Kalmouks y trouvent à peine pour quelques jours la nourriture nécessaire à leurs troupeaux. Le sol est partout limoneux, ou composé d'argiles salomonieuses; partout il est rempli de sel; partout enfin, sur une étendue de plus de cent cinquante lieues, on ne voit çà et là que des lacs salés ou des marais d'eau saumâtre.

Il était important, bien que cela eût déjà été fait, d'examiner si le sol est, par sa nature géologique, propre à expliquer la salure de ces lacs, et s'il ne renfermait pas des sources intérieures capables de les alimenter; mais rien de tout cela n'existe. Ce sol est tout récent; il offre les mêmes espèces de coquilles que celles qui vivent dans la mer Caspienne; et le niveau ainsi que la quantité des eaux que présentent les lacs dépendent entièrement des variations atmosphériques.

Nous sommes donc déjà en droit d'admettre, dit M. Hommaire de Hell, que toutes les contrées qui entourent la mer Caspienne ont été couvertes par des eaux salées. Tout concourt à démontrer qu'elle a eu une plus grande étendue; et comme en perdant de sa surface elle a diminué de niveau, il y a eu concentration, et ses eaux ont successivement augmenté de salure. Mais ces changements, qui remontent à une époque très-reculée, se sont cependant continués dans des temps assez modernes pour que la salure de cette mer n'ait pas subi une modification bien importante. Ils ont dû augmenter d'intensité depuis l'époque de la séparation de la mer Caspienne d'avec la mer Noire, séparation qui a détruit l'équilibre entre les eaux enlevées par l'évaporation et celles amenées par les fleuves.

Suivant M. de Humboldt, la mer Caspienne est entourée de tous côtés de lacs salés : il n'y en a pas moins de cent vingt-neuf dans le gouvernement d'Astrakhan, dont trente-deux sont exploités pour la production du sel, et dont les quatre-vingt-dix-sept autres pourraient l'être; il y en a vingt-un également salés dans les environs de Kisljar, gouvernement du Caucase; dix-huit de ces lacs sont exploités. Au nord, dans le gouvernement de Saratof, ainsi qu'en Sibérie et dans la steppe des Kirghiz, les lacs d'une haute salure ne sont pas moins abondants. Ainsi l'on ne peut se refuser à l'évidence : toutes ces contrées qui environnent la mer Caspienne ont été occupées par ses eaux.

Le savant Klaproth, qui, à la vérité, avait parcouru une partie de ces contrées, regardait comme un fait suffisamment prouvé la diminution successive de la mer Cas-

pienne; il admettait que si les anciens n'ont pas parlé du lac Aral, c'est qu'il n'existait pas encore de leur temps; c'est que la Caspienne ne l'avait point encore formé en se retirissant. Du temps d'Hérodote, ainsi que le fait observer le célèbre orientaliste, le bras du *Iaxartes*, appelé *Araxes*, tombait dans la mer Caspienne; trente-neuf autres bras de ce fleuve se perdaient dans des marécages qui se sont desséchés, et qui font partie de la steppe des Kirghiz. Si l'ancienne mer Caspienne a diminué, ajoutait-il, et si le lac Aral est le reste de sa partie orientale, il paraît vraisemblable qu'il doit être plus haut que la mer Caspienne de nos jours. En effet, les différents nivellements ont prouvé ce qu'avait deviné Klapproth, ainsi, pour ne parler que des plus récents, qui doivent être les plus exacts, M. Hommaire de Hell a reconnu que cette mer était à 18^m30 au-dessous du niveau de la mer Noire, tandis que MM. Sogossine, Anjou et Duhamel ont trouvé, en 1826, que le lac Aral est à 35 m. 66 au-dessus de la mer Caspienne, ou à 10 m. 91 au-dessus de la mer Noire.

S'il fallait une nouvelle preuve de la diminution graduelle de la Caspienne, il nous semble qu'elle se trouve naturellement dans ce qui se passe autour de cette mer : ainsi, l'on a remarqué la diminution d'un grand nombre de lacs dans les steppes environnantes; ainsi, la diminution du lac Aral et le dessèchement graduel de quelques cours d'eau ne sont point douteux.

M. Mouraviev (*Voyage en Turcomanie et à Khiva en 1819 et 1820*) a reconnu les anciens bords de la mer Caspienne entre ses côtes actuelles et l'extrémité méridionale du lac Aral; il a même suivi l'ancien lit de l'*Oxus* (l'*Amou-deria*) jusqu'à la mer : à quelque distance de celle-ci il se divisait en deux bras, dont l'un se dirigeait au nord et l'autre au sud du petit mont Balkan. Le lit desséché a, dit-il, six cent cinquante pieds de largeur et quatre-vingt-dix-sept de profondeur. Voilà donc un officier russe qui n'avait probablement aucune connaissance du texte de Mela, puisqu'il n'en dit pas un mot dans sa relation, et qui, d'après l'inspection des lieux, confirme l'assertion du géographe latin : car il devient évident, par ce rapport, que du temps de celui-ci le second bras de l'*Oxus* était déjà à sec.

L'*Iaxartes* (la Sir-deria) se jetait dans le lac Aral par trois bras différents : le *Djan-deria*, le plus considérable et le plus méridional, était à sec depuis dix ans, lorsque M. Mouraviev accomplissait sa mission en Khivie; le *Kouran-deria*, qui était le bras du milieu, a diminué considérablement en cent ans : il est devenu tellement étroit, qu'avant un siècle peut-être il sera desséché, et le fleuve n'aura plus qu'une seule embouchure.

Cette seule diminution dans le volume d'eau des affluents du lac Aral suffirait pour expliquer comment ce lac a diminué d'étendue, et comment par suite de son élévation au-dessus de la Caspienne, il en a été séparé. Mais la diminution du lac a laissé tout autour des traces qu'on ne peut invoquer en doute : outre les lacs salés qui l'environnent, on remarque, comme autour de la Caspienne, que le sol est composé de sable renfermant des coquilles identiques avec celles qui y vivent, ainsi qu'un grand nombre d'arêtes de poissons. La marche des sables mouvants contribue aussi à diminuer sa surface. Ce dessèchement est devenu tellement visible, il s'effleuve aujourd'hui d'une manière si rapide, que tout le passé s'explique facilement par ce qui a lieu de nos jours. Aussi peut-on admettre comme certains les témoignages des peuples nomades, qui ont remarqué eux-mêmes les changements qui se sont opérés à l'égard du lac Aral depuis un temps assez court. Le baron George de Meyendorff, qui a fait partie d'une ambassade russe envoyée à Boukhara, cite, à ce sujet, le témoignage d'une foule de Kirghiz, qui lui assurèrent que leurs pères

avaient vu les eaux du lac Aral s'étendre au nord jusqu'au pied du Sari-boulak, colline éloignée aujourd'hui de quinze lieues de ses rives, et que le Kameclime-bach, grande baie que forme le Sir-deria à quelques lieues de son embouchure, s'était reculé de trois quarts de lieue en moins de quatre années.

M. Mouraviev nous apprend aussi que les Khiviens ont conservé des traditions d'après lesquelles ils expliquent le dessèchement de l'ancien lit de l'*Amou-deria*, dont l'existence doit remonter à une antique époque de civilisation, puisqu'on remarque sur ses bords des restes de canaux et d'édifices que les Khiviens attribuent faussement à leurs ancêtres, car ils ne font plus de semblables travaux, même à Khiva leur capitale. Suivant ce peuple, un violent tremblement de terre aurait, il y a cinq cents ans, modifié la surface du pays, et obligé le fleuve à abandonner son ancien lit pour suivre la direction du nord. La date de ce fait ne s'accorderait point avec le récit des anciens, ni avec celui du géographe arabe *Ebn-Haoukal*, qui écrivait vers le milieu du dixième siècle, et qui place l'embouchure de l'*Amou-deria* dans le lac de Khaïsm, qui est le même que celui d'Aral; mais il faut considérer la tradition plutôt que la date chez un peuple qui n'a point d'annales. Ainsi le souvenir du tremblement de terre est peut-être plus important qu'on ne pense, car il pourrait avoir quelque rapport avec l'événement physique qui a contribué à la séparation de la mer Caspienne et de la mer d'Azof. Quant à la date, cinq siècles peuvent paraître un temps extrêmement long pour des nomades et des barbares comme les Kirghiz et les Khiviens, qui sont peut-être flattés de pouvoir raconter un événement arrivé dans leur pays depuis qu'ils y sont établis; mais on peut admettre qu'ils ont appris cet événement par les peuples qui les avaient précédés, et l'on pourrait ainsi remonter à environ trois mille ans, époque qui serait assez reculée pour que la séparation de la mer Caspienne et du Pahas-Méotide fût déjà un fait ancien du temps d'Hérodote, et pour que la diminution de la Caspienne, qui aura fait du lac Aral un simple golfe de cette mer, fût aussi un fait ancien du temps de Pomponius Mela.

La question que nous traitons, nous avons dit qu'elle était du plus haut intérêt, parce qu'en effet elle ne tient pas seulement à la géographie; elle se rattache aussi à l'histoire. L'une des antiques routes commerciales de l'Inde est indiquée par Pline (lib. VI, cap. xvii), qui rapporte que l'on avait dit à Pompée que les marchandises venant de cette contrée pouvaient être embarquées sur l'*Icharus*, affluent de l'*Oxus*; qu'elles descendaient jusqu'à la mer Caspienne, d'où elles étaient transportées à l'embouchure du *Cyrus* qu'elles remontaient, pour descendre ensuite le *Phasis* jusqu'au Pont-Euxin. Strabon (lib. II, cap. 1) avait dit la même chose en ces termes : « L'*Oxus* est tellement navigable, que, par son canal, les marchandises indiennes s'apportent avec facilité jusqu'à la mer Hyrcanienne (Caspienne), d'où, par d'autres fleuves, elles arrivent successivement jusqu'au Pont-Euxin. Ces deux citations sont bien précises, et elles indiquent une route parfaitement directe. Mais comme les savants qui s'occupent de ces questions n'ont pas voulu reconnaître que le lac Aral ait pu être un golfe de la mer Caspienne, on a supposé des obscurités, des erreurs; on a torturé les textes, pour faire passer par le nord de cette mer une route qui n'a jamais pu exister.

On nous pardonnera donc d'avoir traité peut-être avec un peu trop de détails une question dont la solution pour nous, et, nous l'espérons, pour le lecteur, est que vers le commencement de notre ère le lac Aral était un golfe de la mer Caspienne.

(92) Certaines éditions, entre autres celle de la Société de Deux-Ponts, mentionnée précédemment, et dont nous adoptons le texte, à quelques corrections près, portent

« *rege Boiorum*, d'autres à *rege Suevorum*; mais Vossius a pensé qu'il ne pouvait être ici question ni des *Botens*, ni des *Süeres*. D'abord parce qu'à l'époque de Cornelius Nepos, c'est-à-dire vers le commencement de l'Empire romain, les Boiens étaient fixés dans l'intérieur de la Germanie, en un mot, dans la Bohême d'aujourd'hui, et qu'il s'agit ici d'un peuple voisin de la mer; et ensuite parce que Méla ne parle nulle part des Sueves. D'après ces motifs, Vossius a adopté la version à *rege Batavorum*, parce que, suivant lui, les *Bati* étaient les mêmes que les *Batavi*, nation maritime, et qui de plus faisait partie de la Gaule. Sur l'autorité de Vossius, nous avons adopté sa version : toutefois, si nous n'ajavions pas voulu nous appuyer sur un commentateur que Fradin a pris pour guide, nous aurions substitué au mot de *Batavorum* celui de *Balitorum*, parce que le nom de *Balti* est plus connu pour avoir été celui que portaient anciennement les *Bataves*.

Cependant, après un examen plus attentif, mais après avoir fait dans le texte de Pomponius Méla la substitution des mots *rege Batavorum*, à ceux de *rege Boiorum*, nous avons reconnu par un passage de Plinie que Vossius nous a induit en erreur; que ni l'une ni l'autre des deux versions ne doit être admise et que celle qu'il repousse (*rege Suevorum*) paraît être la seule que l'on pourrait avec raison préférer.

Voici le passage de Plinie (lib. II, cap. LXVII) : *Idem Nepos de septentrionali circuitu tradit Q. Metello Celerum, Afranum in consulari collegio, sed tum Gallie proconsul, Indos à rege Suevorum dono datos, qui, ex India commersi à causa navigantis, tempestalibus essent in Germaniam abrepti.* On voit qu'il s'agit du même fait que celui que rapporte Méla.

Vossius a cru que ce récit étant emprunté à Cornelius Nepos, et celui-ci ayant vécu sous le règne d'Auguste, il s'agissait d'un fait postérieur à l'établissement du gouvernement impérial; que conséquemment le proconsul Métellus Celer résidait dans le nord de la Gaule, où il avait pu recevoir les Indiens en question, d'un chef de quelque nation habitant les bords de la mer. Mais l'auteur anonyme de la note relative au passage ci-dessus, dans la traduction de Plinie par Poinssinet de Sivry, prétend que c'est à tort que les commentateurs de Plinie ont voulu voir une faule dans les mots *rege Suevorum*, attendu que ce *roi des Süeres* n'est autre que le célèbre Arioviste. Il se fonde sur ce que César, dans ses Commentaires, qualifie ce chef de *roi des Germains*, et sur ce que Cornelius Nepos, selon la coutume du temps, le nomme *roi des Süeres*, parce que ce peuple occupait la majeure partie de la Germanie, comme le fait observer Tacite, qui d'ailleurs nous apprend que l'usage d'appeler *Germains* tous les peuples renfermés entre le Rhin, la mer, le Danube, la Pannonie, la Rhétie, les Sarmates et les Dacés, ne s'est introduit que très-tard, et que cette dénomination était encore toute récente de son temps. En effet, les anciens ont comptés sous la dénomination de Sueves non-seulement les Germains en général, mais encore des peuples très-différents, tels que les *Cattes* qui habitaient la Hesse actuelle, les *Marcomans* qui résidaient dans les Bohêmes, les *Goths*, les *Vandales*, les *Bourguignons*, etc. Mais à mesure que ces divers peuples furent mieux connus, le nom de Sueves se restreignit peu à peu, et il finit par ne plus désigner que le peuple qui occupait le pays qui, de celui de ses habitants, a conservé le nom de *Souabe*.

La date du fait en question est, comme on vient de le voir, fort importante à fixer, puisqu'en la plaçant sous le règne d'Auguste, elle a autorisé Vossius à penser qu'il s'agissait d'un proconsul de la Gaule après la conquête, tandis que le fait est antérieur. Arioviste, dont le nom était *Fhrenwest* en langue germanique, fit alliance avec Rome, et fut déclaré *l'ami du peuple et du sénat romain*, l'an-

née même, dit l'auteur de la note déjà citée, où Quintus Métellus Celer gouverna en qualité de proconsul la partie des Gaules qu'on appela alors la *Province Romaine* (*Provincia Romana*), ou simplement *Provincia*, et dont notre *Provence* ne forme qu'une partie. Il est probable que le nouveau proconsul et le nouvel allié des Romains se firent des présents mutuels, ou que, pour mieux cimenter le traité qu'il venait de conclure, Arioviste crut devoir envoyer en présent au représentant du peuple romain les prétendus Indiens qui étaient venus échouer dans le *Suevicum mare*, c'est-à-dire dans la *mer Baltique*. Arioviste résidait habituellement sur la rive droite du Rhin; mais comme ses possessions s'étendaient sur la rive gauche de ce fleuve, ses frontières étaient peu éloignées de celles des Romains; il devait donc avoir des relations fréquentes avec eux-ci. On sait que ce prince, pour avoir soumis les *Éduens*, les *Seguaniens* et quelques autres peuples gaulois, rompit l'alliance qu'il avait contractée avec Rome, et que César, qui venait d'envahir la Gaule, le vainquit et le força à repasser le Rhin, événement qui précéda de fort peu la mort d'Arioviste.

Il résulte donc de tous ces faits que le texte de Plinie qui porte *rege Suevorum*, est vraisemblablement exact; et que celui de Méla, qui rapporte le même fait, devrait porter le même mot, au lieu de *rege Boiorum* ou de *rege Batavorum*.

CHAPITRE VI.

(93) Il ne faut pas s'étonner que les perles se produisant dans les coquilles de certains fleuves, Pomponius Méla ait cru que ces perles étaient des pierres précieuses formées par l'action des eaux de ces fleuves, et que ceux-ci pouvaient produire aussi les pierres fines, ou gemmes, qu'on y trouve souvent, et qu'ils entraînaient des montagnes ou ils prennent leurs sources.

(94) Les commentateurs, malgré toute leur érudition, embrouillent quelquefois les questions même les plus simples. Gronovius a pensé qu'il manquait ici une négation, et qu'il fallait pour l'intelligence du texte y ajouter *haud*, et conséquemment lire : *In ea quod ibi sol haud longe occasurus exurgit.* Il ajoute, pour justifier son opinion : *Hoc pueri intelligunt. Qua sol non longe occidit, vicina quippe sunt puncta ortus et occasus, ideo nox astute brevissima est.... Porro valde errant qui existimant Melam hic peccare in doctrinam sphaericam, aut transponenda esse verba, uti Pintianus. Nihil est quod quicquam debeat offendere.*

Le traducteur Fradin s'est conformé à cette opinion.

Les éditeurs de la Société de Deux-Ponts n'ont pas adopté dans l'édition de Strasbourg de 1809, dont nous suivons le texte, la correction proposée par Gronovius, et ils ont en parlant raison. En effet, par ces mots : *quod ibi sol longe occasurus exurgit, breves utique, noctes sunt*, Méla exprime un fait fort juste, puisqu'il dit positivement que, le *soleil y restant longtemps sur l'horizon, les nuits y sont conséquemment courtes*.

CHAPITRE VII.

(95) Il a déjà été question des *gryphons* au chapitre I du livre II : il est temps que nous en disions quelques mots.

C'est le poète Hésiode, contemporain d'Homère, qui le premier rapporte le conte relatif aux gryphons qui gardaient les métaux précieux des monts Riphéens. Hérodoté, qui vivait quatre ou cinq siècles avant J. C., renouvelle le même conte avec quelques variantes : selon lui, d'énormes fourmis plus grosses que des renards demeurent dans le désert à l'orient de l'Inde, et ramassent des tas d'or mêlé de sable. Les Indiens, ajoute-t-il, vont, avec leurs chameaux les plus rapides, à la recherche de ces

trésors; mais si les fournis les surprennent, il est difficile d'échapper à leur féroacité (lib. III, 102, 104-105). Tel est le récit que Mela a renouvelé. Mais comme les allégories et les fables des anciens sont toujours fondées sur des faits plus ou moins exacts ou plus ou moins défigurés, il semble que l'on peut retrouver l'explication du récit d'Hésiode et de celui d'Hérodote dans l'existence d'une espèce de chakal ou d'hysène commune dans les déserts de la Tatarie, et dont le nom indien offrait peut-être quelque ressemblance avec le nom grec qui désigne une fourmi. Dans ce désert, l'animal en question a, dit-on, l'habitude de faire des tas de sable sous lesquels il creuse sa tanière. Or on sait que dans beaucoup de localités de la Tatarie, entre autres dans les monts Altai, on l'en exploite tant aujourd'hui, il se trouvait jadis des sables d'alluvion ou de transport riches en or, qui ont été exploités par le lavage, genre d'exploitation qui a toujours été le plus facile et en même temps le plus productif. Les animaux en question, qui formaient ces tas de sable, y rendant visibles les pépites d'or ou ces sables renaient; on conceit que les chercheurs du précieux métal, à une époque où l'on n'employait pas encore le procédé du lavage, tâchaient de trouver les tanières de ces animaux, et y recueillaient à la hâte les morceaux d'or qu'ils y apercevaient; mais lorsqu'ils trouvaient les animaux dans leurs gîtes, la prudence leur faisait un devoir de prendre la fuite.

(96) Il s'agit probablement ici d'une espèce de frêne d'où découle la manne, ou d'un érable à sucre (*acer saccharinum*) qui distille une sorte de miel à travers son écorce. Cependant on pourrait soutenir que Mela a voulu désigner aussi la *canne à sucre*, plante originaire de l'Asie méridionale, et que les Chinois et les Hindous cultivent depuis une époque très-reculée. Théophraste, philosophe naturaliste, qui vivait trois siècles avant J. C., semble désigner la canne à sucre (*arundo saccharifera*), lorsqu'il parle d'un roseau qui distille le miel. Dioscoride, médecin grec, contemporain de Mela, désigne positivement le sucre de canne, lorsqu'il dit qu'une sorte de miel qu'il nomme *σάκχαρον* se trouve dans la moelle de certains roseaux de l'Inde. Ce qui prouve que les habitants de l'Inde sont depuis bien des siècles en possession de la culture de cette plante, c'est que le mot grec *σάκχαρον*, d'où est venu le nom de *sucre*, paraît dériver du mot sanskrit *scharkara*, employé pour désigner le sucre de canne.

(97) Mela désigne évidemment ici le cotonnier (*gossypium indicum*), qui paraît avoir été cultivé de toute antiquité dans l'Inde. Hérodote dit, en parlant des peuples de cette contrée : « Ils possèdent une sorte de plante qui produit, au lieu de fruits, de la laine d'une qualité plus belle et meilleure que celle des moutons : les Indiens en font leurs vêtements » (lib. III, cap. cvi).

(98) Le roseau gigantesque dont parle Mela est le *bambusa arundinacea* (Roxb.), la plus grande espèce de bambou originaire de l'Inde, d'où les navigateurs l'ont porté dans toutes les régions chaudes du globe, ou on le trouve aujourd'hui. Il atteint jusqu'à vingt-cinq mètres de hauteur; et sa grosseur est telle, qu'il peut en effet être employé à l'usage dont parle Mela. Hérodote avait dit avant lui que les Indiens coupent cette plante de noues en noues, et que chaque morceau fait une nacelle. (Lib. III, § 98.)

(99) Dans l'édition donnée par Gronovius en 1722, et que Fradin a suivie, ce passage est ponctué de la manière suivante :

Tamos promontorium est quod Taurus attollit. Colis ulterius partis angulus, initiumque lateris ad meridiem versi Ganges et Indus amnes. Ille multis fontibus in Hemode India monte conceptus, simul unum alevum fecit, flomnium maximum et alcubi latus

quando angustissime fluit, decem millia passuum patens, in septem ora dispergitur.

Gosselin a fait remarquer que cette ponctuation est nécessairement défectueuse, puisqu'elle rend le passage inintelligible. Les écrivains de la Société de Deux-Ponts n'ont pas connu les observations de Gosselin, car la ponctuation qu'ils ont adoptée diffère un peu de la sienne, comme on peut le voir :

Tamos promontorium est, quod Taurus attollit. Colis ulterius partis angulus, initiumque lateris ad meridiem versa : Ganges et Indus amnes. Ille multis fontibus in Hemode, Indiae monte, conceptus, simul unum alevum fecit, flit omnium maximus, et alcubi latus, quando angustissime fluit, decem millia passuum patens, in septem ora dispergitur.

La ponctuation que nous avons adoptée est celle de Gosselin. On voit par ce passage, ainsi que l'a fait remarquer ce savant, que l'opinion de Mela sur la direction de la côte de l'Inde, après le cap *Colis* ou des Coliaques, est exactement la même que celle d'Eratosthène, de Strabon et de Plinie; que Mela entend par *Geeanus Eous* le golfe du Gange, qui passait pour être entièrement tournée à l'orient; et que le promontoire *Tamos* représente, pour Mela, l'extrémité orientale du *Taurus*, où Eratosthène plaçait *Thure*.

CHAPITRE VIII.

(100) Quelques auteurs ont attaché de l'importance à se rendre compte de l'origine du nom de *mer Rouge*, ou *Erythrae* : nous croyons donc devoir dire quelques mots à ce sujet. Il n'est pas prouvé qu'il y ait eu un prince nommé *Erythras*, dont le royaume s'étendait sur les côtes de la mer qui porta son nom; ni qu'il y ait eu un autre *Erythras*, fils de Persée et d'Andromède, qui, en se noyant dans cette même mer, l'ait fait appeler *mer Erythrae*; mais ce qui est probable, c'est qu'*Esau*, surnommé *Edom*, fils aimé d'Isaac, dont les nombreux descendants se nommèrent *Iduméens*, peut être pour quelque chose dans le nom que cette mer reçut. Les Iduméens navigerent sur la mer Erythrae et sur ses deux golfes, l'Arabique et le Persique; et comme leur nom signifiait *rouge* en langue orientale, les Grecs, au lieu de dire la mer des Iduméens, peuvent avoir traduit ce nom, et en avoir fait la *mer des Rouges*, la *mer des Erythréens*, et par élégance la *mer Erythraeane*.

Un passage de Strabon (lib. I, cap. n) pourrait donner lieu à chercher une origine analogue à la précédente, mais bien différente. Il parle d'auteurs qui prétendent que les Phéniciens sont une colonie d'un peuple qui habitait l'Océan (c'est-à-dire l'Océan Indien, que les Grecs nommaient *mer Erythrae*), et qui avait été nommé Phénicien d'après la couleur de cette mer. En effet, le nom grec des Phéniciens (*φαιακισιας*) signifie *rouge* : d'où il résulte que ce que nous venons de dire des Iduméens, on pourrait le rapporter aussi bien à ces anciens Phéniciens, d'où ceux de la Méditerranée auraient tiré leur origine.

Dans le passage que nous venons de citer, Strabon paraît croire que la mer Erythrae doit son nom à sa couleur. Gosselin adopte cette opinion, et se fonde sur ce que les anciens Phéniciens dont il vient d'être question ne devant pas leur nom à la couleur rouge de leur peau, mais à celle du sol de leur pays, et des rochers qui en bordaient les côtes; que celles de l'Arabie présentant la même couleur, les Grecs donnèrent le nom d'Erythrae ou de *Rouge* à toutes les mers comprises entre les côtes de l'Afrique, de l'Arabie et de l'Inde, nom qui se communiqua à plusieurs des peuples qui en occupaient les bords. (*Rech. sur le golfe Arab.*, p. 70 à 77.)

Il est à remarquer que les géographes grecs, tels qu'E-

ratosthéus et Strabon, ne donnent jamais le nom de *mer Rouge* au golfe Arabique, probablement pour le distinguer de la mer Erythrée. Ptolémée, qui lui peut-être le premier qui substitua à ce nom celui de *mer Indienne* (*Indicum mare*), a conservé aussi le nom de golfe Arabique. Méla ne donne jamais non plus le nom de mer Rouge à ce golfe. Mais Pline est le premier géographe ancien qui l'ait appelé *mer Rouge* (*Rubrum mare*), en conservant le nom d'*Erythraum mare* à l'Océan, dont ce golfe n'est qu'une dépendance : c'est donc à tort qu'on a prétendu que c'est dans les versions latines de la Bible que le nom de *Rubrum mare* se trouve pour la première fois.

Il nous reste encore à dire un mot relatif à Forigine du nom de mer Rouge. Suivant un mémoire lu par M. le Dr Montagne à l'Académie des sciences le 15 juillet 1854, ce nom serait dû à un phénomène périodique que présentent ses eaux, c'est-à-dire à la présence d'une plante cryptogame, d'une *algue microscopique*, d'un genre particulier, remarquable par sa belle couleur rouge, et qui, à certaines époques, flotte en quantité prodigieuse sur les eaux du golfe Arabique. En 1823 ce phénomène fut observé pour la première fois par M. Ehrenberg dans la baie de Tor. Vingt ans après il fut observé de nouveau par M. Evener Dupont, mais avec des dimensions vraiment gigantesques. Ce phénomène, bien qu'il ait été récemment observé, doit avoir existé de tout temps dans le golfe Arabique. Les anciens n'en ont point parlé, parce que la connaissance des plantes, et surtout celle de ces singuliers végétaux à peine connus aujourd'hui, leur étant complètement étrangère, ils n'ont pu reconnaître la cause de cette rubéfaction.

Maintenant si nous supposons, ce qui n'est point impossible, que ces amas d'algues aient été à différentes époques entraînés dans l'Océan Indien, ils auront étonné les anciens navigateurs, qui, ne s'éloignant jamais des côtes, et remarquant sur un grand nombre de celles-ci des roches et des terres d'une couleur rougeâtre, et parfois, au milieu des flots, des places colorées d'un beau rouge, auront eu des motifs suffisants pour donner à cet océan le nom de *mer Erythrée*. Il est donc inutile de chercher dans des faits historiques plus ou moins incertains, plus ou moins obscurs, l'explication d'une dénomination que les faits physiques rendent facilement explicable.

(101) Suivant Hérodote (lib. III, § 97), les Ethiopiens de la côte dont il est question, appelée aujourd'hui *côte d'Abesch*, payaient tous les trois ans au roi des Perses un tribut de 200 troncs de bois d'ébène (*dostyros ebeni*) ou *plaqueminier ébène*.

(102) Artémidore, cité par Strabon (lib. XVI, cap. III, § 4), décrit, comme l'a fait Méla, la côte occidentale du golfe Arabique. Il parle de la ville de *Philoteris* (que Méla nomme *Philoteris*), et nous apprend que cette cité portait le nom de la sœur de Ptolémée II, et qu'elle fut fondée par Satyrus, que ce prince avait envoyé pour reconnaître la Troglodytique et le pays où se faisait la chasse des éléphants. Il cite aussi une seconde ville d'Ar-sinoë ; il parle du port appelé *Myos Hormos*, de la ville de *Ptolemais Epitheras*, fondée par Enmède, que Ptolémée Philadelphe avait envoyé à la chasse des éléphants. Enfin il cite également le fleuve alimenté par un canal qui y porte les eaux du Nil ; mais ce qu'il en dit est moins précis que les paroles de Méla. Ainsi, après avoir raconté qu'Enmède en fondant sa ville commença par fermer en secret une certaine presqu'île au moyen d'un fossé et d'une muraille : C'est dans cet intervalle, ajoute-t-il, qu'un bras détaché de l'Ar-taboras vient se rendre à la mer. Ce fleuve, continue-t-il, sort d'un lac ; il porte une petite portion de ses eaux dans le golfe ; mais la plus grande partie va se réunir au Nil. Du reste, Strabon se contente de citer le passage d'Artémidore ; il ne parle nullement de ce canal.

(103) Il semblerait au premier aperçu que Méla ait voulu désigner le caméléon sous le nom de *lycaon*, qui a été donné par les naturalistes modernes au *leopard noir*. Pline représente le lycaon comme un mammifère ayant la crinière d'un lion. Il ne dit rien de la propriété qu'on lui supposait de changer de couleur (lib. VIII, cap. xxxiv).

(104) Il y a lieu de croire que le *sphinx* était une espèce de singe à laquelle les sculpteurs égyptiens se sont plu à donner des formes beaucoup plus humaines qu'elles ne l'étaient en réalité. Pline (lib. VIII, cap. xxxi) dit seulement, en parlant de ce mammifère, qu'il est petit, couvert de poils noirs, et qu'il a deux mamelles à l'estomac.

(105) Pline (lib. X, cap. xlix) dit que le *tragopan* est un oiseau plus gros que l'aigle, qui a la tête rouge et deux cornes recourbées, couleur de rouille.

Quant aux *pégyres*, le naturaliste romain les représente comme des oiseaux cornus ayant un muflle de cheval.

CHAPITRE IX.

(106) Nous devons attirer l'attention sur ce passage de Méla, parce qu'il nous semble curieux pour l'époque à laquelle il a été écrit. Il parle de donates anciens qu'il ne paraît pas admettre : il doit croire en effet que l'Afrique s'étend au loin vers le sud, puisqu'il cite deux voyages dont il ne révoque pas en doute l'authenticité.

L'opinion qui admettait la prolongation de l'Afrique vers le sud est déjà bien ancienne, car elle remonte à plus de sept à huit siècles avant notre ère. Comme les anciens n'avaient point les moyens de publicité que nous possédons, les faits ou les nouvelles scientifiques ne se popularisaient point : ils restaient le domaine de quelques hommes instruits ; souvent même ils étaient altérés par ceux qui se chargeaient de copier les manuscrits ; les bibliothèques publiques étant beaucoup moins répandues qu'elles ne le sont de nos jours, ces documents se perdaient en totalité ou en partie, et il arrivait une époque où il n'en restait plus que des traditions plus ou moins vagues.

Hérodote nous a conservé la relation, fort incomplète, du plus ancien pèlerin que l'on connaisse de l'Afrique, et dont Méla ne paraît pas avoir eu connaissance, puisqu'il n'en parle point. Le père de l'histoire rapporte que le roi d'Égypte Nécos, ou Néco, fit partir du golfe Arabique des vaisseaux montés par des marins phéniciens, qui passaient alors pour les meilleurs navigateurs du monde. Ils avaient ordre de revenir en Égypte par les Colonnes d'Hercule (Hérod., lib. IV, § 42).

Faisons d'abord remarquer que puisque Nécos savait qu'on pouvait, en partant du golfe actuel de Suez ou Soneys, revenir en Égypte par la Méditerranée, c'est que les savants de l'Égypte avaient déjà des notions sur la partie méridionale de l'Afrique. C'était donc déjà une opinion si non admise, du moins regardée comme probable par quelques érudits égyptiens, que la possibilité de faire le tour de l'Afrique.

Continuons l'analyse du récit d'Hérodote.

Les Phéniciens, s'étant donc embarqués, navigèrent dans la mer Australe. Quand l'autonne était venu, ils abordaient la côte près de laquelle ils se trouvaient, et semaient du blé. Ils attendaient le temps de la moisson, et après la récolte ils se remettaient en route. Trois ans après leur départ, ils doublèrent les Colonnes d'Hercule, et revinrent en Égypte. Ils racontèrent qu'en faisant le tour de la Libye, ils avaient eu le soleil à leur droite. « Ce fait, ajoute Hérodote, ne me paraît nullement croyable ; mais « peut-être le paraîtra-t-il à d'autres. C'est ainsi que la « Libye a été connue pour la première fois. »

Plusieurs savants fort estimables, tels que Gosselin et Malte-Brun en France, ainsi que Mannert en Allemagne, ont rejeté ce voyage, ou n'ont voulu y voir qu'une antique tradition défigurée. Ils ont prétendu que l'espace de temps

qui lui est assigné est trop court pour qu'il ait pu être réellement exécuté avec les moyens imparfaits de navigation que possédaient les anciens, puisque Martin Behém, vers l'an 1481, mit dix-neuf mois pour arriver de Lisbonne aux environs du cap de Bonne-Espérance, bien que le chemin fut déjà frayé par d'autres navigateurs, et bien qu'on possédât alors des instruments et des cartes supérieures à ceux des anciens. Ils ont prétendu en outre que si les Phéniciens avaient senti et reculé des lés sur les côtes australes de l'Afrique, ils auraient dû remarquer la marche des saisons, qui, dans l'hémisphère austral, est opposée à celle de nos climats. Enfin ils se fondent encore sur ce que les auteurs anciens qui ont traité la question de savoir si l'on pouvait faire le tour de l'Afrique, tels que Posidonius, Strabon, Mela et Plin, n'ont jamais admis, comme preuve, cette relation rapportée par Hérodote.

Quant à nous, il nous semble que les objections présentées par les géographes célèbres que nous venons de citer ne sont pas tellement fortes qu'on ne puisse y répondre. D'abord on ne peut pas prétendre que même en côtoyant l'Afrique il ne soit possible d'en faire le tour dans l'espace de temps rapporté par Hérodote. Ensuite il faut faire observer que nous n'avons point la relation des navigateurs dont il parle, et que rien n'annonce qu'ils n'ont pas remarqué qu'au sud de l'équateur les saisons ne sont point les mêmes qu'au nord de cette ligne. Il est, au contraire, probable que les stations qu'ils firent eurent aussi pour cause l'utilité d'attendre l'époque des vents favorables ou de la mousson : circonstance qui indiquerait que les Phéniciens étaient instruits de la nature des vents régles qui soufflent sous les tropiques. Quant au silence des anciens géographes sur cette relation dont Hérodote nous apprend si peu de chose, nous ne concevons point qu'on puisse en faire un argument contre la vérité de ce récit. Qu'importe que Posidonius, Strabon, Mela et Plin ne s'en soient point servis pour fournir une preuve à l'appui de l'opinion qu'on pouvait faire le tour de l'Afrique? Ils n'ont pas dit non plus que ce récit fit de l'invention d'Hérodote : donc leur silence à cet égard ne signifie rien, si ce n'est que ces auteurs n'avaient probablement pas lu ce passage de l'historien grec.

Ce qu'il y a de certain, c'est que ce récit a été fait à Hérodote, qui l'a consigné dans son histoire, conservée heureusement jusqu'à nous; il le rapporte tel qu'il lui a été transmis, sans oublier une circonstance qu'il regarde comme une erreur, et qui cependant est la meilleure preuve que l'on puisse fournir de la réalité du voyage des Phéniciens : car ils ne pouvaient pas l'inventer sans trouver des incrédules, puisque Hérodote lui-même, l'un des hommes les plus instruits de son temps, n'y croit point. Cette circonstance, c'est qu'en faisant le tour de l'Afrique ils avaient le soleil à leur droite. Hérodote ne savait probablement pas que sous les tropiques on a le soleil au zénith, c'est-à-dire perpendiculairement au-dessus de sa tête; d'où il résulte que lorsqu'on nard du tropique du Cancer, comme, par exemple, dans la mer Méditerranée, on se dirige de l'orient en occident, on a le soleil à sa gauche; mais que si l'on se trouve au sud du tropique du Capricorne, et que l'on se dirige encore d'orient en occident, comme lorsqu'on double le cap de Bonne-Espérance, on a nécessairement le soleil à sa droite.

Miot, auteur de l'une des meilleures traductions de l'histoire d'Hérodote, pense comme nous à l'égard du fait dont doute l'historien grec : il le regarde aussi comme une preuve de la réalité de ce voyage.

« Il y a, à la vérité, dit-il, deux manières d'entendre le fait énoncé, mais l'une et l'autre le confirment également.

« 1^o Il est évident que lorsque les navigateurs phéniciens eurent passé le tropique du Capricorne pour aller dou-

« bler le cap de Bonne-Espérance, ils voyaient, en se « tournant en face du soleil, le mouvement apparent de « cet astre les porter de droite à gauche; car alors ils avaient « le nord devant eux, et par conséquent l'orient à droite « et l'occident à gauche; tandis que les apparences sont « tout à fait opposées pour les régions situées au delà du « tropique du Cancer, comme la Phénicie et le bassin de « la Méditerranée.

« 2^o La même conclusion peut se tirer d'une autre ob- « servation. Quand les Phéniciens navigaient dans la Mé- « diterranée, en allant de l'orient à l'occident, ils avaient « constamment le soleil à leur gauche. Lorsqu'ils eurent « passé le détroit de Bab-el-Mandeb, et successivement « la ligne et le tropique du Capricorne, et que, pour at- « teindre l'extrémité de l'Afrique, ils firent voile à peu « près de l'orient à l'occident, ils voyaient, au contraire, « le soleil constamment à leur droite; et cette situation « tout opposée, quoique leur route fût dans une direction « semblable, a dû les frapper d'autant plus, que proba- « blement ils ne pouvaient en concevoir ni en expliquer la « cause.

« Mais soit que la remarque faite par les Phéniciens « doive s'appliquer au mouvement apparent du soleil, qui, « pendant une partie de leur voyage, avait lieu pour eux « de droite à gauche quand ils se tournaient vers cet as- « tre; soit que l'observation doive s'entendre seulement « de la situation du soleil à l'égard de la marche du vais- « seau : de l'une et de l'autre manière le fait est, comme « on le voit, parfaitement vrai. Il parait donc certain que « cette expédition, dont la date remonte à une époque si « éloignée de nous, et qui a précédé de plus de vingt « siècles celle de Vasco de Gama, a réellement eu lieu. « M. le major Rennel en a mis la possibilité hors de « doute. »

On voit donc, par cette citation du savant traducteur d'Hérodote, que nous pouvons nous appuyer non-seulement de son autorité, mais encore de celle du major Rennel, dont l'opinion est d'un grand poids dans une question de cette nature.

Hérodote rapporte aussi une seconde expédition qui eut lieu environ deux siècles plus tard, mais qui offre moins d'intérêt parce qu'elle ne fut pas mise à fin.

Sataspès, neveu de Darius, ayant été condamné à mort pour crime de viol, sa mère obtint de Xerxès, que sa peine fut commuée en une peine en quelque sorte plus grave : l'obligation de faire le tour de l'Afrique par mer, en partant de l'Égypte et en revenant par le golfe Arabique. C'était un itinéraire tout à fait contraire à celui qu'avait prescrit Nécos. Et nous pouvons faire observer, en passant, que cette mission, donnée environ quatre cent quatre vingt ans avant notre ère, prouve combien on était convaincu de la possibilité d'accomplir ce voyage, mais aussi combien on le regardait comme périlleux.

Sataspès, dit Hérodote, se rendit en Égypte, prit des vaisseaux et des matelots, fit voile vers les Colonnes d'Hercule, traversa le détroit, et, doublant le promontoire de la Libye connu sous le nom de *Solœus* (le cap *Cantua* ou le cap *Bojador*), il fit route vers le sud. Mais, après avoir tenu la mer pendant plusieurs mois, les bornes de son voyage reculant sans cesse, et le navire qu'il montait ne pouvant pas aller plus avant, il prit le parti de retourner en Égypte. Dans son rapport à Xerxès, il raconta que vers l'extrémité de sa course il avait navigué le long d'un rivage habité par une espèce d'hommes d'une très-petite stature, vêtus de feuilles de palmier, qui, en apercevant les vaisseaux, s'étaient enfuis vers les montagnes en abandonnant leurs villes; qu'il était entré dans ces villes, mais qu'il n'y avait causé aucun dommage et s'était borné à enlever quelques troupeaux. Xerxès, irrité de ce que Sataspès n'avait point rempli l'obligation qui lui était impo-

sec, le fit mettre à mort, en punition de son premier crime.

Tel est le récit de cette seconde expédition, dont les géographes anciens ne paraissent pas avoir eu plus de connaissance que de la première.

Le périple d'Hannon, dont parle Méla, remonte à une époque incertaine : la plupart des savants s'accordent à le fixer au temps d'Alexandre le Grand, époque de la plus grande prospérité de Carthage ; c'est-à-dire environ trois cent trente ans avant notre ère ; cependant un savant académicien Bougainville (*Mémoires sur les découvertes et les établissements faits le long des côtes d'Afrique par Hannon*), qui a traité en détail cette question, porte la date de cette expédition vers l'an 570 avant notre ère.

Les Carthaginois, qui avaient probablement connaissance des deux voyages dont nous venons de parler, confièrent à Hannon, l'un de leurs amiraux, la mission d'aller fonder des colonies sur les côtes africaines baignées par l'Océan. Hannon mit à la voile avec une flotte de soixante navires à cinquante rames, chargés de trente mille individus tant hommes que femmes, de vivres et d'autres objets nécessaires.

Après avoir, dit-il, navigué pendant deux jours au delà des Colonnes d'Hercule, nous fondâmes une ville qui fut nommée *Thymiatéron* et qui domine une vaste plaine. Arrivés au cap *Solus*, couvert de bois épais, nous y élevâmes un autel à Neptune. Du cap Solus nous naviguâmes une demi-journée en tirant vers l'est, et nous arrivâmes à un étang voisin de la mer et rempli de grands roseaux : une multitude d'éléphants et d'autres bêtes sauvages peuplaient ses bords. Après une journée de navigation au delà de cet étang, nous fondâmes sur la côte *Caricum-Techos*, *Gylle*, *Aera*, *Melitta* et *Arauhis*. Continuant en suite notre route, nous arrivâmes au grand fleuve *Lixus*, sur les bords duquel les Lixites nomades faisaient paître leurs troupeaux. Nous y séjournâmes quelque temps, et nous conclûmes avec eux un pacte d'amitié. Au-dessus de ces peuples habitent des Ethiopiens sauvages, dans une contrée montagneuse et pleine de bêtes féroces, où le Lixus a ses sources. Ces montagnes étaient habitées par des Troglodytes, hommes d'une configuration extraordinaire, et qui à la course surpassaient la vitesse des chevaux, à ce que disaient les Lixites.

Après avoir pris des interprètes chez les Lixites, nous suivîmes pendant deux jours une côte déserte qui s'étendait au sud ; tournant ensuite vers l'est pendant un jour de navigation, nous trouvâmes au fond d'un golfe une petite île de cinq stades de circonférence, que nous appelâmes *Cerné*, et où nous établinés des colons. Ici nous calculâmes notre route, et nous reconnûmes que Cerné est à l'opposé de Carthage par rapport aux Colonnes : car notre navigation depuis Carthage jusqu'aux Colonnes avait duré autant que celle depuis les Colonnes jusqu'à Cerné.

Après avoir remonté l'embouchure d'un grand fleuve nommé *Chrys*, nous arrivâmes à un étang dans lequel étaient trois îles plus grandes que Cerné. Nous parvîmes au fond de cet étang en un jour de navigation. Là s'élevaient de hautes montagnes habitées par des hommes sauvages, vêtus de peaux de bêtes fauves, qui, nous ayant attaqués à coups de pierres, nous forcèrent de nous retirer. Nous reprîmes la mer, et continuant notre route, nous entrâmes dans un autre fleuve, grand, large et plein de crocodiles et d'hippopotames. De là nous retournâmes à Cerné.

De Cerné, recommençant le voyage au sud, nous voguâmes pendant douze jours le long de la côte, habitée par des Ethiopiens qui fuyaient à notre approche. La langue de ces peuples n'était plus entendue par les Lixites, nous interprètes. Le douzième jour, nous fîmes près de grandes montagnes, couvertes d'arbres odoriférants de diverses espèces. Ayant navigué deux jours plus loin,

nous nous trouvâmes dans un golfe immense, bordé de plaines. Pendant la nuit on voyait briller de tous côtés une quantité de feux, tantôt plus grands, tantôt plus petits. Nous renouvelâmes notre eau en cet endroit, et, ayant suivi pendant cinq jours les côtes de ce golfe, nous arrivâmes à une grande baie nommée par nos interprètes la *Corne du Couchant*. Dans ce golfe était une grande île, et dans cette île un lac d'eau salée renfermant une autre île. Étant descendus dans la grande île, nous n'aperçûmes pendant le jour que des forêts ; mais pendant la nuit nous vîmes briller un grand nombre de feux, et nous entendîmes retentir des flûtes, des cymbales et des tambourins, un milieu de cris effroyables. Nous en fîmes épouvantés, et nos devins nous conseillèrent de quitter promptement cette île.

Après en être partis, nous voguâmes le long d'une côte embrasée et odoriférante ; partout des torrents de feu s'échouaient dans la mer. Le sol était si brûlant, que les pieds ne pouvaient en supporter la chaleur. Nous nous en retirâmes au plus vite ; et, durant quatre jours que nous fîmes la mer, la terre nous parut remplie de feux toutes les nuits. Au milieu de ces feux, il s'en élevait un beaucoup plus grand que les autres : il semblait atteindre jusqu'aux astres ; mais de jour on n'y distinguait qu'une haute montagne appelée *Théon Ochema* (le Char des Dieux).

Après avoir passé pendant trois jours ces torrents de feu, nous arrivâmes à une baie nommée la *Corne du midi*. Dans le fond de ce golfe existait une île qui, comme la précédente, renfermait un lac dans lequel se trouvaient une autre île peuplée de Sauvages. Les femmes, plus nombreuses que les hommes, avaient le corps velu, et nos interprètes les nommaient *Garilles*. Nous ne pûmes saisir aucun homme, car ils fuyaient à travers les précipices et se défendaient à coups de pierres ; mais nous primes trois femmes : elles rompaient leurs liens, elles nous mordaient et nous déchiraient avec fureur ; nous les tuâmes donc, et les ayant écorchées, nous rapportâmes leurs peaux à Carthage. Nous ne pûmes naviguer plus loin, faute de vivres.

Telle est la relation qui nous est parvenue de cette importante expédition. Il paraît que l'amiral carthaginois voulut en éterniser la mémoire par une inscription gravée dans un temple de Saturne, où quelque voyageur grec l'aura traduite, vraisemblablement d'une manière peu exacte : ainsi il est probable qu'il a négligé de noter le nombre de journées de navigation employées par Hannon qui, en marin expérimenté, n'a pas dû omettre ce renseignement important, qui pourrait aujourd'hui nous guider pour estimer avec exactitude jusqu'où il est allé. Eochart, Campomanes et Bougainville ont étendu les découvertes de Hannon jusqu'à la Sénégambie et même jusque sur les côtes de Guinée. Ce n'est que là, disent-ils, qu'on retrouve les nègres, les crocodiles, les hippopotames et les grands fleuves mentionnés dans la relation. Gosselin au contraire a borné le voyage d'Hannon aux environs du cap Nonn : mais comme il s'appuie sur la géographie de Ptolémée, et que ce géographe systématique n'admettait pas les idées de ses devanciers, puisqu'il supposait que, sous le vingtième parallèle au sud de l'équateur, les côtes de l'Afrique au lieu de s'étendre vers le midi, se dirigeaient vers l'orient et allaient s'unir aux côtes de l'Asie, de manière à faire de la mer indienne une méditerranée, il est clair que ce n'est point Ptolémée qui peut fournir quelque lumière sur le voyage d'Hannon. D'ailleurs nous avons eu déjà l'occasion de faire remarquer que Gosselin a employé toute son érudition à soutenir le système qu'il s'était fait, et qui avait pour lui unique de restreindre dans les plus étroites limites les connaissances géographiques des anciens.

Tout ce qu'a dit Bougainville étant parfaitement conforme à notre opinion, c'est ce savant secrétaire de l'Académie

deux des inscriptions et belles-lettres qui va nous servir de guide pour déterminer l'itinéraire d'Hannon.

La première ville que fonde cet amiral, et que le traducteur grec nomme *Thymatheron*, a dû porter dans la langue punique, suivant Bochart, le nom de *Dumathoria*, du mot *dumathir*, qui signifie *terrain uni*, nom qui convient au lieu qu'il avait choisi pour la fondation de ce comptoir, tandis que le nom grec veut dire *case à brûler de l'encens*, ce qui n'a aucun rapport avec la nouvelle cité.

D'Anville, en déterminant la position des deux caps que Ptolémée nomme *Atlas minor* et *Atlas major*, fait correspondre le plus septentrional au cap *Canton*, et le second au cap *Bojador*. Bougainville, au contraire, pense que l'amiral carthaginois dut s'arrêter d'abord au *promontorium Hermaeum*, qui serait le cap *Canton*, situé sous le même parallèle que l'île de Madère; et que le cap *Soloc*, où il éleva un autel à Neptune, est le cap *Bojador*: ce qui s'accorderait avec ce que dit Hannon, que de *Dumathoria* il se dirigea au sud-ouest pour arriver au cap *Soloc*, qui est le cap Solocis de Sataspes.

Les cinq colonies qu'il fonda au delà de l'étang rempli de roseaux et de bêtes sauvages ont été dénommées d'une manière inexacte, suivant Bochart, par le traducteur grec. Au nom de *Caricum-Techos* il substitue le nom phénicien *Kir-chers* (mar du soleil); à celui de *Gylte*, le nom de *Geth* (bétail); à celui d'*Acra*, le nom d'*Ukora* (château fort); à celui de *Melitta*, le même nom de *Melitta*, mais venant du phénicien *melct*, qui signifie *ciment*; enfin à celui d'*Arambys*, le nom punique *Iar-anbys* (mont des Raisins), probablement parce que cette colonie fut établie sur un coteau propre à la culture de la vigne.

Le grand fleuve du *Lixus*, où il arrive ensuite, est le *rio do Ouro* des Portugais, petite rivière qui dut paraître un grand cours d'eau à Hannon, parce qu'elle a une très-large embouchure. Elle est située à soixante-dix lieues géographiques du cap Bojador, sous le 23° 36' de latitude septentrionale.

L'île appelée *Cerné* par Hannon paraît être celle que les Maures nomment *Ghir* et les Européens *Arguin*, et qui a une lieue au quart de circonférence. Elle est située par 20° 25' de latitude septentrionale. Il calcula qu'arrivé à ce point, il était à une égale distance du détroit des Colonnes, que de ce détroit à Carthage. Cette distance n'est point rigoureusement exacte; mais on peut l'admettre comme telle, en se reportant aux moyens peu précis que possédaient les anciens navigateurs pour mesurer les distances.

Cerné lui parut favorable à l'établissement d'un entrepôt, et c'est dans ce but qu'il établit des colons. Ce qui confirme l'opinion que cette île est bien celle d'Arguin, c'est que les Portugais, qui la découvrirent en 1482, jugèrent aussi qu'elle était favorablement située pour commercer avec l'intérieur de l'Afrique; qu'ils y bâtirent un fort; qu'elle leur fut successivement enlevée par les Hollandais et les Français; et que si elle est abandonnée aujourd'hui, c'est parce qu'il n'est pas facile d'y aborder avec nos vaisseaux, tandis qu'elle était fort abordable pour les petits navires des anciens.

Le Chérès, grand fleuve remonté par Hannon, est évidemment la rivière de *Saint-Jean*, dont on ne connaît point encore la source, et qui est navigable pour les canots jusqu'à trente lieues de son embouchure. Celle-ci est par 19° 25' de latitude septentrionale. Mais Hannon se remit en mer, et, après une navigation de cent huit lieues géographiques, il arrive à un autre fleuve qu'il ne nomme point, mais qui doit être le *Sérugyl*, appelé aussi le *Bafing* (eau noire), puisqu'il n'y en a point d'autres plus près au sud de la rivière de Saint-Jean. Son embouchure est par 15° 5' de latitude septentrionale.

Après être allé chercher le reste de ses vaisseaux, qu'il avait laissés à l'île de Cérne, Hannon continue sa route vers le sud, côtoie un pays habité par des Ethiopiens, c'est-à-dire par des nègres, et arrive le douzième jour devant des montagnes couvertes d'arbres odoriférants. On reconnait ici la côte de *Sierra-Leone*, dont les montagnes sont encore couvertes de forêts impénétrables, composées en grande partie de cocotiers, de palmiers, de bananiers, de citronniers et d'orangers.

Ce qui a contribué à faire croire, peut-être, aux géographes anciens comme aux savants modernes, un nombre desquels nous devons placer l'Anglais Dodwel, que le récit du périple d'Hannon était un roman, c'est ce que le navigateur carthaginois raconte avoir vu et entendu pendant la nuit dans la *Corne du couchant*, grand golfe dont le littoral se nomme la *Côte des dents*, et qui est compris entre le cap des *Palmes* à l'ouest, et le cap des *Trois Pointes* à l'est. Ces lieux qu'on apercevait, ces flûtes, ces cybales, ces tambourins, et ces cris effroyables qui faisaient retentir les airs, ont pu paraître un conte inventé à plaisir. Mais ceux qui liront la relation du Portugais Gonzales de Cintia, qui découvrit cette terre en 1441, apprendront qu'il vit la nuit la côte éclairée par des feux que les nègres allumaient, pour s'aventurer réciproquement de l'approche des navires portugais, qui leur causaient une grande frayeur. Il est donc possible que, lors de l'expédition d'Hannon, les nègres, plus sauvages et plus craintifs qu'au quinzième siècle, aient eu devoir ajouter à leurs feux leurs cris et le bruit de divers instruments, pour effrayer ces étrangers et les engager à se retirer: ce qui est bien en effet.

La côte embrasée dont parle Hannon, et la montagne vomissant des flammes, qu'il nomma le *Char des Dieux*, annoncent positivement une contrée volcanique. Les navigateurs modernes ne signalent point de volcans sur cette côte; mais il n'est pas étonnant que des volcans qui étaient en activité il y a vingt-quatre siècles soient depuis longtemps en repos, et que les navigateurs actuels ne soupçonnent même pas qu'il y en ait eu dans ces mêmes parages.

La *Corne du midi*, terme du voyage d'Hannon, non parait, comme à Bougainville, être le golfe de *Benin*, qui se termine au sud-est par le cap *Formose* ou *Formosa*. L'île dans laquelle il prit les trois Gorilles est celle d'*Ichoo*, qui n'est séparée de la terre ferme que par le lac *Coutramo* ou *Cradon*, qui a soixante lieues de longueur et une dans sa moyenne largeur.

Après cet exposé, qui montre combien le récit du voyage d'Hannon, tout incomplet qu'il nous est parvenu, est conforme, pour les localités qu'il désigne, à celles que l'on remarque depuis le détroit de Gibraltar jusqu'à la partie du golfe de Guinée que l'on nomme golfe de Benin, il nous semble qu'à moins de s'être fait à l'avance un système contraire, il est difficile de ne pas se ranger à l'opinion de Bougainville. Que les géographes anciens et Strabon lui-même aient traité de fable cette relation, cela se conçoit, puisqu'ils ne pouvaient reconnaître, comme les modernes, qu'elle s'accorde avec la position géographique des lieux qui y sont désignés. Au surplus Strabon, que nous plaçons fort au-dessus de tous les géographes anciens, n'était pas exempt de cet esprit systématique qui aveugle souvent des hommes du plus grand mérite. Enthousiaste d'Homère, qu'il regardait comme le premier des géographes, détracteur passionné d'Eratosthène, dont il attaquait dans toutes les occasions la géographie et la physique, Strabon s'était posé comme principe que la terre ne pouvait être habitée sous la zone torride, à cause de l'excèsive chaleur; de même qu'il supposait désertes, à cause de la rigueur du froid, les régions voisines des cercles polaires. Il résulte de là que comme il se représentait l'Afrique se terminant à 10° au nord de l'équateur, dans une ré-

gion contraire à l'existence de l'homme, il ne pouvait admettre non-seulement comme réelle, mais encore comme possible, une expédition qui s'était avancée dans cette même région inhabitable, jusqu'à 5° au nord de l'équateur.

Nous ne pouvons nous dispenser de dire un mot d'un célèbre voyageur qui explora l'Europe, l'Asie et l'Afrique : nous voulons parler de Scylax de Caryande, qui, ainsi que l'a prouvé le baron de Sainte-Croix (*Mém. de l'Acad. des ins.*, t. XLII), vivait environ cinq siècles avant notre ère.

Il avait délié son périple des côtes de l'Europe et de l'Asie à Darius fils d'Hystaspes, lorsque ce prince, appréciant son mérite, lui confia la mission d'aller découvrir les régions situées à l'orient de son empire. Scylax partit en conséquence de *Caspapyrus*, aujourd'hui *Tchouparch*, situé d'Anville, port situé sur l'Indus; et après avoir descendu le fleuve jusqu'à la mer, dirigeant sa route vers le couchant, il côtoya la Gédrosie, puis l'Arabie, et arriva en Égypte le troisième mois après son départ. Il aborda dans le lieu même d'où étaient partis longtemps auparavant les Phéniciens envoyés par Neco à la découverte des côtes de la Libye.

Au retour de son expédition, dit Sainte-Croix, Scylax en publia une relation, citée par Aristote et par Philostrate, laquelle paraît s'être conservée jusqu'au milieu du douzième siècle, puisée par Tzetzes, qui vivait alors, à lire de cet ouvrage quelques détails fabuleux sur les peuples de l'Inde. Darius se servit des découvertes de Scylax pour étendre ses conquêtes.

Scylax voulut aussi connaître les côtes occidentales de l'Afrique : il visita tous les établissements qui avaient été fondés par Hannon. Il parle du promontoire *Hermawan*, que Bougainville regarde comme étant le *cap Cantin*, et de plusieurs colonies carthaginoises, entre autres de la ville de *Ponatum*, qui ne sont point citées dans la relation abrégée de l'aniral carthaginois, soit par la faute du traducteur grec, soit parce que ces établissements avaient été fondés depuis l'époque d'Hannon. Il passa son expédition jusqu'à l'île de Cérné; mais il prétend qu'au delà il ne put avancer, parce que son navire était arrêté par des herbes épaisses qui couvraient la mer.

Cette expédition nous paraît intéressante en ce qu'elle confirme de la manière la plus positive le périple d'Hannon; car il serait inconsequent de prétendre que Scylax ne fut qu'un simple compilateur qui supposait des voyages qu'il n'avait pas faits, quand l'un des plus longs et des plus importants pour l'époque à laquelle il fut exécuté a tous les caractères de la plus grande authenticité.

Nous terminerons cette note en rappelant qu'Héraclide du Pont, suivant Posidonius, introduit dans un de ses dialogues un mage qui, en présence de Gélon à Syracuse, se donne pour avoir fait le périple de la Libye. Gélon régna de l'an 492 à l'an 478 avant l'ère chrétienne. Ainsi, peu de temps après Scylax, un mage aurait exécuté le voyage que Scylax ne put faire qu'en partie.

(107) Endoxe, de Cyzique, vivait vers la fin du deuxième siècle avant notre ère. Ce que nous avons à dire de ce navigateur intrépide complètera, avec ce qui fut le sujet de la note précédente, l'histoire des divers périples de l'Afrique.

Il y a deux récits différents du voyage d'Endoxe sur les côtes africaines : le premier, qui est de Cornelius Nepos, contemporain d'Endoxe, porte que celui-ci étant parti d'Égypte par le golfe Arabique, était revenu dans le même pays par la Méditerranée. C'est ce récit qui a été rapporté par Mela et ensuite par Pline. Mais Cornelius Nepos, qui dans plusieurs circonstances prouve combien il est crédule, n'était pas toujours bien informé; c'est peut-être lui qui est cause qu'en parlant d'Hannon, l'on commet une grave

erreur, puisqu'il dit que ce célèbre marin, au temps de la prospérité de Carthage, fit le tour de l'Afrique depuis Gadès jusqu'aux confins de l'Arabie, voyage dont la relation est d'ailleurs écrite : *Et Hanno, Carthagus potentia florente, circumvectus a Gadibus ad finem Arabiæ, navigationem eam produxit scripto.* (Lib. II, cap. LXVII.)

Le récit de Posidonius de Rhodes, qui nous a été conservé par Strabon, paraît mériter toute confiance : nous allons en donner seulement la substance.

Endoxe, chargé par la ville de Cyzique de porter l'offrande solennelle aux jeux corinthiens, profita de cette mission pour aller en Égypte, on il s'entretint avec Evergète II et ses ministres sur la navigation de la partie supérieure du Nil, qu'il croyait utile d'explorer. Pendant ces entretiens, un naufrage qui avait été trouvé sur les bords du golfe Arabique fut amené à la cour; il raconta comment, étant parti de l'Inde, il s'était égaré, et comment, ses compagnons étant morts de faim, il avait pu seul aborder en Égypte. Il offrit d'indiquer la route de l'Inde à ceux qui voudraient l'y reconduire. Endoxe fut désigné pour cette expédition. Il s'embarqua muni de divers objets destinés à faire des présents, et revint avec une abondante cargaison d'aromates et de pierres précieuses dont la vente devait l'enrichir, mais que le roi s'appropriâ.

Après la mort d'Evergète, Cléopâtre, sa veuve, fit repartir pour l'Inde Endoxe, avec plus de marchandises qu'il n'en avait emporté la première fois. A son retour, Endoxe fut poussé par les vents sur les côtes de l'Éthiopie : il aborda en plusieurs endroits; il distribua aux habitants du froment, du vin, des figues sèches, détreées qu'ils ne connaissaient pas, et eu leur en échange des secours et des guides. Il trouva un bec de proue qui avait la figure d'un cheval, et que les Éthiopiens lui dirent avoir appartenu à un navire venu de l'occident; il l'emporta, et reprit la route de l'Égypte, où il trouva le trône occupé par le fils de Cléopâtre. Endoxe fut déposé une seconde fois de ce qu'il rapportait, parce qu'on le soupçonnait d'avoir détourné plusieurs objets à son profit. Il ne lui resta que la proue du navire : il l'exposa dans le marché d'Alexandrie, où des pilotes la reconnurent pour avoir appartenu à un vaisseau de Gades. En effet, dit Posidonius, les principaux commerçants de cette ville ont de gros navires; mais les moins riches en ont de petits, qu'ils appellent *chevaux*, parce que leur proue représente la figure d'un cheval. On les emploie pour aller pêcher sur les côtes de la Libye jusqu'au fleuve Lixus. Quelques pilotes reconnurent même le débris de proue qu'avait Endoxe, pour avoir appartenu à un bâtiment qui, avec plusieurs autres, avait tenté de s'avancer au sud du Lixus, mais dont aucun ne reparut.

A partir de ce moment, Endoxe ne songe plus qu'à moyen d'aller dans l'Inde en faisant le tour de l'Afrique. Il retourne dans sa patrie, il vend ses propriétés; et après avoir réalisé sa fortune, il se remet en mer, pour trouver, dans quelque ville maritime, des capitalistes qui comprennent son plan et s'associent à lui, qui se devote pour l'exécuter. Après s'être adressé vainement aux négociants de Dicarbie (Ponzolet près de Naples) et à ceux de Marseille (Marseille), il arrive à Gadès. Là, son projet ne pouvait paraître une chimère, puisque beaucoup de négociants de cette ville, malgré le secret qu'ils gardaient à ce sujet avec les étrangers, connaissaient depuis longtemps les côtes méridionales de l'Afrique. Endoxe trouva donc à Gadès les moyens d'armer un grand navire et deux plus petits. Dans l'intention probablement de porter la civilisation chez les peuplades qu'il allait visiter, il réunit des artisans dans différents genres, des médecins et de jeunes musiciens. Mais comme, ainsi que beaucoup de personnes instruites de son temps, Posidonius croyait qu'à une petite distance de la Mauritanie les côtes de l'Afrique s'é-

tendaient à l'est jusque près du golfe Persique, notre narrateur prétend que ce fut par un vent d'ouest qu'Endoxe quitta le port de Gades. En supposant que ce voyageur fut capable de commettre cette erreur, lui qui cependant savait une partie de la vérité, puisqu'il avait été jeté précédemment sur les côtes des Ethiopiens, les marins de Gades, ceux surtout qui montaient les navires confiés à Endoxe, n'ignoraient certainement pas que, pour aller sur les côtes occidentales de l'Afrique, ce n'était pas par le vent d'ouest qu'il fallait prendre la mer, et ses assésés ainsi que ses pilotes se seraient opposés à son départ. Laissons donc à Posidonius la responsabilité de cette erreur géographique, que Strabon n'a point relevée, parce qu'il pensait comme Posidonius relativement à la direction des côtes de l'Afrique.

Bien qu'Endoxe redoutât l'effet du flux et du reflux s'il prenait terre, il se vit forcé de céder aux exigences de son équipage fatigué. Mais ce qu'il avait craint arriva : son gros navire échoua, sans heureusement se briser. Le cargaison fut sauvée, et avec la plus grande partie du bois il construisit une troisième barque, et continua sa route jusque sur une rive habitée par des peuples qui parlaient la même langue que celle dont il avait recueilli quelques mots sur les côtes de l'Éthiopie. Ainsi, il se trouvait dans une contrée habitée par des nègres, c'est-à-dire près de la Sénégambie.

Obligé de renoncer à son voyage dans l'Inde, Endoxe revint sur ses pas. Il rencontra près de la côte une île déserte abondante en bois et en eau, et eut soin d'en bien remarquer la position. Arrivé en Mauritanie, il vendit ses navires et ses marchandises, et se rendit par terre auprès du roi Bogus, à qui il proposa de faire exécuter par sa marine l'entreprise qu'il venait de tenter. Le conseil de Bogus rejeta ce projet, sous prétexte que ce serait montrer aux étrangers le chemin de ses États. Peu de temps après, les conseillers du roi parurent avoir changé d'avis, et même être disposés à confier à Endoxe l'exécution de son projet; mais celui-ci apprit que c'était un piège qu'on lui tendait, et qu'il était question de le jeter dans une île déserte. Alors il se sauva sur le territoire des Romains, d'où il repassa en Ibérie (Espagne).

Là il équipa deux bâtiments, l'un pour à tenir la haute mer, et l'autre à reconnaître les côtes. Il prit avec lui des ouvriers pour bâtir des maisons; il se munir d'instruments de labourage et de graines, et se remit en route avec le projet d'hiverner dans l'île, dont il avait remarqué la position, d'y semer, d'y récolter, pour achever ensuite son entreprise. Voilà, dit Posidonius, ce que j'ai appris des aventures d'Endoxe; mais les habitants de Gades doivent savoir qu'a été le résultat de son voyage.

Telle est cette relation, que Strabon regarde comme une fable ridicule, parce qu'il est bien aisé d'y trouver le prétexte d'une nouvelle attaque contre celui qui s'en fait l'historien. « Posidonius, dit-il, ce philosophe qui prétend « ne se rendre qu'aux démonstrations, et qui dispute sans « le premier rang, veut que nous admettions sans « balancer ce conte, digne uniquement d'Antiphane, qu'il « lui plait de forger lui-même, ou d'adopter sur la loi de « ceux qui l'ont inventé. » N'est-il pas évident qu'il y a ici mauvaise foi de la part de Strabon? car si Posidonius avait voulu inventer, il en avait une belle occasion dans la dernière tentative d'Endoxe; tandis qu'ignorant l'issue de cette expédition, il avoue de bonne foi son ignorance, et pense qu'à Gades on doit en savoir plus que lui.

Mais si nous concevons les attaques injustes de Strabon, nous ne comprenons point que le savant Gosselin ait été jusqu'à imputer, sans aucun fondement, à Endoxe, des mensonges qui en feraient un misérable intrigant. Ainsi, parce que le récit de Cornélius Népos est différent de celui de Posidonius, Gosselin, pour enchrêner sur ce que

dit Strabon, suppose qu'Endoxe osa se vanter en Italie d'avoir fait le tour de l'Afrique, parce que les Romains, n'ayant point encore pénétré dans le golfe Arabique, étaient hors d'état de lui opposer la moindre objection; tandis qu'étant à Gades au milieu d'un peuple de navigateurs, il sentit la nécessité de donner assez de vraisemblance à ses courses pour qu'elles ne choquassent point les connaissances que les habitants de cette ville avaient acquises sur l'Afrique. Il est cependant facile de réfuter ces imputations, en faisant remarquer qu'Endoxe n'avait pas besoin de se vanter d'avoir fait le tour de l'Afrique pour faire comprendre la possibilité de ce périple, puisque l'historien Hérodote en avait parlé plusieurs siècles auparavant : en second lieu, comme les négociants de Gades connaissaient une bonne partie des côtes occidentales de l'Afrique, ainsi que le prouve le passage de Pline (lib. II, cap. LXVII) où, il dit qu'avant Endoxe l'historien Célius Antipater assurait avoir vu un commerçant qui, dans le seul but de son négoce, avait navigué d'Hispanie en Éthiopie.

Endoxe ne pouvait leur offrir, en fait de tentatives nouvelles, que le moyen d'aller par mer dans l'Inde : communication qui devait lui paraître possible, à lui qui de la mer Erythrée avait été jeté sur les côtes de l'Éthiopie.

En résumé, il nous semble que le récit de Posidonius offre tous les caractères de la meilleure foi : car la seule conséquence qu'il en tire, c'est que l'Océan entoure la terre habitée. S'il a rappelé les aventures d'Endoxe, c'est qu'elles étaient notoires de son temps; et s'il ne dit rien du résultat de la seconde expédition partie de Gades, c'est parce qu'il ne le connaît point, et qu'il n'hésite pas à l'avouer. Quelle preuve de véracité veut-on de plus? Il aurait pu dire qu'Endoxe périt probablement avec tout son équipage : il n'ose pas même avancer cette conjecture, que tout justifiait. Quant à Endoxe, nous ne dirons pas, comme l'a avancé Mante-Bum, qu'un simple récit de Posidonius, on doit rester pénétré d'admiration pour un homme éclairé, courageux, qui, plein d'une grande idée, lutte avec tant de persévérance contre les préjugés de son siècle, contre l'injustice des rois, et contre la nature elle-même. Mais nous dirons que c'était un homme courageux, habile, qui avait appris par expérience combien le commerce de l'Inde était profitable, et qui comprenait qu'en lui ouvrant une nouvelle route par mer, il gagnerait une grande fortune, et rendrait son nom célèbre.

Laissons donc de côté ces contes, que les matelots et le peuple se plaisaient à répéter, sur des peuples muets qui n'étaient peut-être que des singes, et des peuples sans bouche qui n'étaient pas les seuls êtres imaginaires dont on enrichissait les relations officielles des voyageurs, et que Méla, trop crédule, adopte, comme ce qu'il a entendu dire du périple complet d'Endoxe autour de l'Afrique; il reste assez de faits qui prouvent qu'à l'exception de quelques géographes systématiques, les connaissances des anciens sur l'Afrique, à l'époque même de Méla, allaient beaucoup plus loin que n'a cherché à l'établir le savant Gosselin.

(108) Dans le fait emprunté par Méla au récit d'Hannon, de ces femmes couvertes de poils, et si sauvages, si farouches, si féroces et si robustes, qu'on ne trouva aucun lieu assez fort pour les garrotter, et qu'on fut obligé de les tuer, il faut faire la part du faux et du vrai. Le faux, c'est la faculté qu'on leur supposait de devenir fécondes par elles-mêmes; c'est là le merveilleux, c'est là peut-être ce qui fut imaginé et répété par les matelots, c'est-à-dire par les ignorants qui faisaient partie de l'expédition, bien que ce conte ne fût pas plus merveilleux que beaucoup d'autres qui ont été regardés, pendant des siècles, comme des vérités par des hommes graves et instruits. Le vrai, c'est qu'il existe en effet dans les forêts de l'Afrique voisines de la côte du Loango, du Congo, d'Angole et de Guinée, un genre de mammifères appartenant à la famille des

singes, et qui est de tous les animaux de cette famille celui qui ressemble le plus à l'homme. Par une singularité qui n'a d'ailleurs rien d'extraordinaire, les trois animaux de cette espèce que prirent les compagnons d'Hannan étaient trois femelles, ce qui fit supposer que les *Gorilles*, comme il les appelle, n'avaient point de mâles.

Ce genre de singe, qui ne se trouve dans aucune autre partie du monde, est le *chimpanzé noir*, le *troglodytes niger* de Geoffroy Saint-Hilaire, l'*Homo troglodytes* de Linnæus, enfin le même que Buffon a confondu avec l'orang-outang, et qu'il a nommé tantôt *jocko* et tantôt *Pongo*. Il n'est pas étonnant que le navigateur Hannan et ses compagnons aient cru que ce singe était une espèce d'homme, puisque le savant naturaliste suédois l'avait classé dans le même genre que l'homme, dans les premières éditions de son *Systema Naturee*, erreur qu'il a reconnue et rectifiée plus tard.

Survant les naturalistes qui ont examiné et décrit cet animal, le chimpanzé se rapproche de l'homme d'une manière frappante, pour ne pas dire humiliante, par ses facultés physiques autant que par ses facultés morales. Son front est arrondi, mais caché par les arcades sourcilières, dont le développement est extrême; sa face est brune et nue, à l'exception des joues, qui ont quelques poils disposés en manière de favoris; ses yeux sont petits, mais pleins d'expression; son nez est camus et sa bouche est large. Il peut atteindre la taille de cinq à six pieds; il lui est facile de se tenir sur ses membres inférieurs; et lorsqu'il s'appuie sur un bâton il peut marcher debout, pendant un temps assez long. Son corps est couvert de poils généralement noirs; mais ses mains, ses oreilles et son visage en sont dépourvus. Ses membres ne sont point disproportionnés comme chez les orangs et les gibbons; les supérieurs ne descendent que jusqu'au jarret, et les inférieurs sont pourvus d'une espèce mollette comme chez l'homme.

Quant aux qualités morales du chimpanzé, il nous suffira de rappeler que lorsqu'on le prend jeune, il est susceptible de recevoir une éducation très-varie, et d'être dressé de manière à pouvoir remplir avec une certaine dose d'intelligence les devoirs qu'on exige d'un domestique.

(109) Ce passage de Méla est digne d'attention : d'abord parce qu'il prouve que la relation du périple d'Hannan ne nous est point parvenue entière. En effet, tout ce qu'il dit ici est évidemment tiré, ainsi qu'il l'a annoncé, des voyages d'Hannan et d'Eudoxe; et comme celui-ci n'est pas allé aussi loin que l'amiral carthaginois, il est évident que ce que Méla ajoute à ce que nous savons du périple d'Hannan doit être tiré de quelque relation aujourd'hui perdue. En second lieu, ce passage prouve que du temps d'Hannan on connaissait trois peuples éthiopiens ou nègres : les *Ethiopiens intérieurs*, au sud de l'Égypte; les *Ethiopiens orientaux*, sur la côte d'*Acania* (côte d'Ajan), sur laquelle Eudoxe avait été poussé; et les *Ethiopiens occidentaux*, avec lesquels Hannan communiqua dans le golfe de la *Corne du midi*. Enfin ce passage offre aussi de l'intérêt, par les détails que ces Ethiopiens fournirent à Hannan sur le fleuve qu'ils appelaient *Nuchul*, et que Méla croit être le Nil.

Ce fleuve avait sa source sur leurs frontières; et tandis que les cours d'eau de leur contrée vont se jeter dans l'Océan, le Nuchul seul se dirige vers l'orient, sans qu'on sache où il va se perdre. N'est-il pas évident qu'il s'agit ici du Niger, que jusque dans ces derniers temps on a cru être le même fleuve que le Nil? Ainsi l'opinion de Méla et des savants de son époque a été la même que celle que les modernes avaient encore, lorsque M. Reichard prétendit que le Niger n'était point le haut Nil, mais était un fleuve tout différent, que Mungo-Park désignait sous le nom de Joliba. Cette opinion s'est trouvée confirmée par

les voyageurs qui, dans ces derniers temps, ont parcouru la région au nord des montagnes de Kong, tels que Clapperton et ses deux compagnons Denham et Oudney, les frères Lander et Caillié. Ainsi le *Joliba*, que les naturels nomment *Djoliba*, *Daiba*, *Ghialiba* ou *Dhialiba*, nom qui signifie *grande eau*, le *Kouara* ou *Quorra*, que l'on crut être un autre cours d'eau, ne sont qu'un seul fleuve; et ce fleuve est précisément le même que le mystérieux Niger, dont on ne connaissait ni le commencement ni la fin.

Ce fleuve prend sa source par 9° de latitude septentrionale et 11° de longitude occidentale, au pied du mont Lomba, à environ 4670 mètres au-dessus du niveau de l'Océan. Il se dirige d'abord au nord-est pendant environ cent cinquante lieues, puis à l'est sur une étendue de cent lieues; il suit ensuite la direction du nord-est jusqu'à Ten-Boktone; mais avant d'arriver à cette ville il traverse le lac *Dibbie* ou *Djebou*, qui, sur la carte du capitaine Clapperton, est appelé *Didd*. Au-dessous de Ten-Boktone il se dirige vers le sud-est, et enfin vers le sud jusque dans le golfe de Benin, où il se jette en se partageant en trois ou quatre branches principales qui forment le delta de ce fleuve, auquel on ne peut pas donner moins de sept à huit cents lieues de cours.

Ce Djoliba, que nous trouvons si positivement indiqué dans Méla, ne nous fournit il pas une dernière preuve de ce que nous avons déjà dit, que le système de Gosselin, qui a pour but de restreindre dans des limites étroites les connaissances géographiques des anciens, est fautive dans beaucoup de points, et spécialement en ce qui concerne l'Asie et surtout l'Afrique? Si, comme il a cherché à le démontrer, le périple d'Hannan avait en pour limite les environs du cap Noun, c'est-à-dire le 28° 39' de latitude septentrionale, comment le navigateur carthaginois aurait-il pu d'abord parler des Ethiopiens ou des nègres, qu'on ne commence à voir que vers le bord du Sénégal, c'est-à-dire à 13° plus au sud? Comment aurait-il pu ensuite avoir de ces Ethiopiens des renseignements sur le Nuchul, qui appartient à une autre contrée dont ils sont séparés par une haute chaîne de montagnes? Ils lui auraient parlé de leurs deux principaux fleuves, aujourd'hui le Sénégal et la Gambie; mais ils ne lui auraient rien dit d'un immense fleuve qu'ils n'avaient point intérêt à connaître, puisque ces peuples étaient à cette époque sans aucune espèce de civilisation, sans aucune relation avec l'intérieur de l'Afrique.

D'ailleurs la nécessité où l'on est, quand on examine la question sans aucune préoccupation systématique, de reconnaître qu'Hannan a dû s'avancer au moins jusqu'à la Sénégambie, forçant à rejeter le système si bien combiné de Gosselin, il n'y a aucune difficulté géographique à admettre qu'il n'a borné sa navigation qu'à la côte de Guinée. Nous avons vu précédemment que plusieurs points importants s'accordent avec le récit incomplet de son voyage; mais ce qui nous confirme dans notre conviction, c'est ce que lui ont dit les Ethiopiens de la côte de Guinée, de cet immense Nuchul qui, au-delà de leurs montagnes, coule dans la direction de l'est, tandis que tous les autres fleuves de leur contrée vont, au sud, se jeter dans l'Océan.

Si nous nous sommes étendus, peut-être outre mesure, sur les divers périples de l'Afrique, c'est que nous avions besoin d'accumuler preuve sur preuve, pour arriver à démontrer que le système de Gosselin est une savante combinaison qui, après avoir eu beaucoup de partisans, ne doit pas être adoptée sans un examen attentif; c'est que nous tenions à établir que, malgré les systèmes géographiques des deux plus savants géographes anciens, Strabon et Ptolémée, les navigateurs, les commerçants, et tous ceux qui avaient intérêt à connaître la vérité, possédaient

sur l'Afrique des documents beaucoup plus complets que ceux que fournissaient les écrits de ces géographes.

Il résulte donc, de ce que nous avons dit dans cette note et dans les précédentes, que nous nous croyons suffisamment autorisé à comprendre sur notre carte de la Géographie de Pomponius Mela (planche II) toute l'immense péninsule africaine, qu'Ératosthène, Strabon et Ptolémée coupaient, les deux premiers à environ 40° au nord, et le dernier à un peu plus de 20° au sud de l'équateur.

(110) Le *catoblepas* est décrit par Pline (lib. VIII, cap. XXI) à peu près dans les mêmes termes que par Mela : cependant les naturalistes modernes ont prétendu que les anciens désignaient sous ce nom le *gnou*, espèce du genre antilope, qui vit dans l'intérieur de l'Afrique australe. C'est un animal qui, grand comme un âne, a les jambes aussi fines que celles du cerf. Il a de plus le mufle du bœuf, l'encolure, la queue et la crinière du cheval, ainsi qu'une seconde crinière sous le fanon, un cercle de poils blancs autour du mufle, et un autre de poils de la même couleur, très-longs et roides, autour des yeux. Tout le reste de son corps est couvert de poils d'un gris fauve.

CHAPITRE X.

(111) Mela parait être le seul auteur ancien qui ait admis le conte populaire relatif aux propriétés de ces deux sources minérales, mais il ne s'est point aperçu qu'elles affaiblissent un peu l'idée qu'on se formait du bonheur dont jouissaient les habitants des îles Fortunées : car la source qui donne un rire qui se termine par la mort eût été un fort mauvais présent fait à l'une de ces îles ; et celle qui guérit toutes les affections indique que les habitants n'étaient point exempts des infirmités humaines.

Plutarque (*in Sertor.*) prétend que ces îles Atlantiques étaient regardées par les indigènes comme celles dont Homère (*Odys.* lib. VI, v. 563) a dit : « Les immortels « vous envoient dans les champs Élysées, à l'extrémité « de la terre, ou le sage Rhadamanthe donne des lois, « où les hommes passent une vie douce et tranquille, où « l'on ne connaît ni les neiges, ni les frimas, ni les pluies ; « où l'air est ralâché par les douces haleines des zéphyrs « que l'Océan y envoie continuellement. » Mais les Grecs, habitants des Canaries, ne connaissaient guère les poèmes d'Homère : le bon Plutarque n'a pas songé à cette difficulté. Quoi qu'il en soit, si ce sont ces îles que le chantre d'Ulysse a voulu désigner, cela prouve à quelle antiquité il faut en faire remonter la connaissance. Cependant ce n'est que vers les derniers temps de la république romaine que l'on a commencé à avoir quelques détails précis sur ces prétendues îles Fortunées. Sertorius projeta de s'y réfugier ; Statius Sebosus recueillit à Gadès divers renseignements sur ces îles ; et Juba, qu'Auguste rétablit sur son trône en Mauritanie, en donna une description.

Ptolémée, qui compte six îles Fortunées, les place du nord au sud, dans l'ordre suivant : *Apropositos*, *Junonia*, *Pluitatia*, *Casperia*, *Canaria* et *Ninguarua*. Malte-Brum, rejetant la synonymie de d'Anville, a proposé la suivante, en cherchant à concilier entre elles les trois relations de Sebosus, de Juba et de Ptolémée :

<i>Noms modernes.</i>	<i>Sebosus.</i>	<i>Juba.</i>	<i>Ptolémée.</i>
<i>Attegranza.</i>	<i>Apropositos</i> ,
<i>Clava.</i>	<i>Junonia.</i>	<i>Junonia parva.</i>	<i>Junonia</i>
<i>Lancroate.</i>	<i>Plualia.</i>	<i>Ombrios.</i>	<i>Pluitatia.</i>
<i>Lobos.</i>	<i>Junonia.</i>
<i>Fortaventura.</i>	<i>Capraria.</i>	<i>Capraria.</i>	<i>Casperia.</i>
<i>Ténériffe.</i>	<i>Convallis.</i>	<i>Nivaria.</i>	<i>Ninguarua.</i>
<i>Canarie.</i>	<i>Planaria.</i>	<i>Canaria.</i>	<i>Canaria.</i>

Il est très-difficile d'adopter à l'égard de ces îles une synonymie qui n'offre point matière à discussion : d'abord

parce que les géographes anciens et Ptolémée lui-même ne les orientent pas de manière à faire reconnaître leur véritable position relative ; en second lieu, parce qu'ils ne s'accordent pas entre eux sur ce qu'ils entendent par la dénomination de *Fortunata insulæ*. Nous venons de voir en effet que Ptolémée en compte six ; mais Sebosus n'en compte que deux, *Convallis* et *Planaria* ; tandis que Juba en porte le nombre à quatre : *Junonia parva*, *Ombrios*, *Junonia* et *Capraria*.

Aussi tandis que Malte-Brum regarde les îlots qui forment, près de la côte de Maroc, la rade de Voladiah, au sud de Mazagan, comme étant les *Purpurariae insulæ*, où Juba avait établi des teinturiers en orseille, d'Anville considère, au contraire comme correspondant à ces mêmes îles celles de Lancroate et de Fortaventura, parce qu'elles sont les plus rapprochées du continent : il en résulte qu'il se trouve naturellement porté à donner les noms d'*Ombrios* et de *Capraria*, sous lesquels Malte-Brum les désigne, à deux autres îles. Voici donc quelle est sa synonymie :

<i>Noms modernes.</i>	<i>Noms anciens.</i>
<i>Canarie.</i>	<i>Canaria.</i>
<i>Ténériffe.</i>	<i>Nivaria.</i>
<i>Gomera.</i>	<i>Capraria.</i>
<i>Palma.</i>	<i>Junonia.</i>
<i>Île de Fer.</i>	<i>Ombrios.</i>

Les deux premières îles ne peuvent être l'objet d'aucune discussion : Canarie portait chez les anciens le nom de *Canaria*, à cause de la multitude de chiens d'une grandeur énorme qu'elle nourrissait ; Ténériffe était appelé *Nivaria*, parce que le sommet du pic de Teyde y est couvert de neiges pendant les trois quarts de l'année. Gomère dut son nom de *Capraria* à la quantité de chèvres qu'elle renfermait : elle nourrit encore de nombreux troupeaux de chèvres et de moutons. Palma peut être considérée comme étant l'île *Junonia* des anciens, car Juba la place à peu de distance d'*Ombrios* ; et celle-ci correspond, suivant d'Anville, à l'île de Fer. Ce savant géographe dit que ce qu'on a raconté d'un arbre distillant de l'eau par ses feuilles, comme la pluie, peut expliquer l'origine de son nom grec *Ombrios* et de son nom latin *Pluvata*. En effet, on sait qu'on y conservait précieusement encore, il y a un peu plus de deux siècles, un arbre saint, qui était de l'espèce que les botanistes nomment *laurus indica*, et qui, par la condensation des vapeurs et des brouillards sur ses feuilles, fournissait une assez grande quantité d'eau, non pas suffisante pour la consommation des habitants, mais pour offrir une ressource dans les sécheresses. Cet arbre fut détruit en 1642 par un ouragan ; et quoiqu'il fût possible de le remplacer et de le multiplier, nous n'avons pas appris que l'administration espagnole se soit occupée de ce soin. Mais est-il certain que cet arbre existât dans l'île à l'époque où les anciens la conurent ? Et d'ailleurs quand il y aurait existé, la présence de cet utile végétal expliquerait-elle l'origine des noms que cette île reçut dans les temps reculés ? D'Anville n'a pas songé à ces difficultés. Ce savant géographe ignorait probablement que la constitution physique de l'île de Fer explique d'une manière fort naturelle les noms que les anciens lui donnèrent. Sebosus avait appris à Gadès que cette île est dépourvue de sources : le fait est qu'elles y sont très-rares, parce que son sol est entièrement d'origine volcanique ; mais, en compensation, les brouillards y sont abondants et fréquents : ce sont ces vapeurs qui y entretiennent de riches pâturages, nourrissant de nombreux troupeaux, et qui favorisent la végétation vigoureuse des forêts, servant d'asile aux cerfs et aux chevreuils. Que faut-il de plus que ces épais brouillards qui se résolvent en pluies fines, pour expliquer le nom grec d'*Ombrios*, et le nom latin de *Pluvata*, qui

n'en est que la traduction? N'est-il pas naturel que les anciens l'aient nommée la *Plurieuse*? Faisons encore remarquer que l'île de Fer est la seule des Canaries qui présente ces caractères physiques, probablement parce qu'étant la plus avancée vers l'ouest, elle est la plus exposée aux vapeurs qui s'élèvent de l'Océan; que c'est la seule, en un mot, qui ait mérité le nom qu'elle reçut des anciens. Si nous lui comparons Lancelote, à laquelle Malte-Brun donne le nom d'*Ombrios*, nous verrons que cette île manque en effet d'eau comme la précédente, mais que souvent la sécheresse y acañt les récoltes, et qu'il n'y pleut qu'en octobre et en novembre. Nous en pourrions dire autant de Forlavora. En un mot, la seule de ces îles qui mérite le nom qu'elle porta dans l'antiquité est évidemment l'île de Fer: en conséquence, le soin que Malte-Brun a pris de faire concorder les nomenclatures de Scobus, de Juba et de Ptolémée, n'a eu pour résultat, à notre avis, qu'une synonymie arbitraire, tandis que celle de d'Anville nous semble exacte et rationnelle.

Il resterait cependant encore à examiner à quelle île doit correspondre celle que Ptolémée nomme *Aprostos*, et qu'il place à l'extrémité septentrionale de la chaîne que, selon lui, forment les îles Fortunées. Bien qu'il les range dans un ordre fantaisie, il est probable que celle qu'il place la première au nord est en effet la plus septentrionale. C'est la petite île d'*Allegrezza* qui occupe cette position. Mais, en second lieu, le nom d'*Aprostos* signifie *inaccessible*; et il est à remarquer qu'*Allegrezza* mériterait encore cette dénomination, car il est difficile d'y arriver; ce qui explique pourquoi elle est inhabitée, bien qu'elle soit couverte de végétaux et de belles forêts. Ainsi nous croyons avoir trouvé des motifs suffisants pour appuyer l'opinion de Malte-Brun, qui a reconnu dans *Allegrezza* l'*Aprostos* de Ptolémée.

(112) L'Afrique a toujours été pour les anciens la patrie des êtres les plus singuliers. L'Europe a ses Arimasques, qui passent pour ne se servir que d'un oeil; l'Asie a ses Gummis colossales, qui gardent l'or d'alluvion; mais l'Afrique a ses Troglodytes, qui ne parlent point, ses Blemyes, qui n'ont point de tête, ses Satyres et ses Égiptans, dont nous avons dit quelques mots précédemment, et plusieurs autres êtres encore dont Méla n'a pas manqué de nous entretenir (voy. note 21). Ici il nous parle pour la première fois des Himantopodes, qui rampent sur leurs jambes flexibles. Si les Troglodytes, les Blemyes, les Satyres et les Égiptans sont, comme nous l'avons dit, des singes mal observés, il pourrait bien en être de même des Himantopodes; car on ne peut supposer que la croyance en ces êtres, qui paraissent imaginaires si l'on prend à la lettre les descriptions qu'en font les anciens, ne soit pas fondée sur une réalité, toute différente, il est vrai, mais qui peut rendre compte des singuliers méprises qui ont accrédité cette croyance pendant tant de siècles.

Les hommes les plus graves ont cru à l'existence de ces êtres, que l'on range dans le pays des fables et des illusions depuis que le progrès des sciences d'observation a démontré leur impossibilité. Phitarque et Plin croyaient à l'existence des Centaures: le premier prétend que Periandre, tyran de Corinthe, avait vu un de ces monstres; le second assure en avoir vu un enroulé dans du miel, et apporte d'Égypte à Rome sous le règne de Claude. C'était probablement un très-petit Centaure. Mais si l'esprit se plie à l'idée que de tels auteurs pouvaient croire à tous les monstres qui étaient censés habiter les contrées inexplorees, parce que ces auteurs avaient une entière confiance dans le témoignage d'auteurs plus anciens, qu'ils avaient été habitués dès l'enfance à regarder comme des autorités respectables, ou parce que l'amour du merveilleux entraînait leurs convictions; l'esprit conçoit moins

facilement que de savants docteurs chrétiens, que nous aimons à nous représenter doués de toutes les lumières d'une saine raison et d'une haute intelligence, et chez qui nous ne pouvons supposer cette condescendance envers leurs devanciers que nous admettons chez les auteurs que n'avait point éclairés le flambeau de la religion de vérité, aient cru à l'existence de ces mêmes monstres.

Ainsi nous nous expliquons difficilement que saint Jérôme ait pu dire et croire que saint Antoine l'ermitte se soit entretenu plus ou moins longtemps avec un Centaure et avec un Satyre. Mais nous nous expliquons plus difficilement encore que l'un des plus savants et des plus illustres Pères de l'Église, saint Augustin, contemporain de saint Jérôme, non-seulement ait cru à l'existence de monstres analogues, mais ait affirmé en avoir vu.

Voici ses propres paroles, tirées de son trente-septième sermon: « Ecce ego jam episcopus Hipponeus eram, et cum quibusdam servis Christi ad Æthiopiā perēxi, ut eis sanctum Christi Evangelium predicarem; et vidimus ibi multos homines ac mulieres capita non habentes, sed oculos grossos fixos in pectore, cetera membra aqua habebant: inter quos sacerdotes eorum vidimus uxoratos; tanta tamen abstinentia erant, quod licet uxores sacerdotum omnes haberent, nunquam tamen nisi semel in anno eas tangere volebant, qua die ab omni sacrificio abstinēbant.

« Vidimus et in inferioribus partibus Æthiopiæ homines unum oculum tantum in fronte habentes, quorum sacerdotes a conversationibus hominum fugiebant, ab omni libidine carnis se abstinēbant, et in septimana qua diis suis thura offerre debebant, ab omni labe carnis abstinēbant se: nihil sumebant nisi metretam aquæ per diem; et sic contenti manentes digne sacrificium diis suis offerrebant. O grandis christianorum miseria! ecce pagani doctores fidelium facti sunt, et peccatores et meretricibus processerunt fideles in regno Dei.

« Non ergo sic, fratres, non sic, Dominum non tantum diligamus ore, sed opere et veritate. Tunc veri ejus ministri erimus, si sobrie, si juste, si caste viverimus: qui est benedictus in secula. Amen. »

Ainsi saint Augustin affirme que non-seulement lui, mais que quelques chrétiens qui l'accompagnèrent dans son voyage en Éthiopie, ont vu comme lui des Blemyes, peuples sans tête, et d'autres n'ayant qu'un oeil au milieu du front, comme de vrais Cyclopes. Si Augustin et ses compagnons n'avaient fait que les apercevoir, on pourrait peut-être expliquer cette illusion d'une manière naturelle; car lorsqu'on est persuadé de l'existence de certains êtres, on peut dans quelques circonstances croire en avoir vu, et être de bonne foi en l'affirmant; et certainement au quatrième siècle la croyance en ces hommes fabuleux devait être générale, puisqu'elle avait encore beaucoup de partisans au quatorzième siècle dans la classe la plus instruite, dans celle du clergé.

Mais il ne s'agit ni d'une vision, dont on comprendrait à la rigueur la possibilité, ni d'un coup d'œil rapide sur un être dont la vue vous effraye et qui fuit à votre approche; il ne s'agit pas non plus d'animaux dont les formes, comme celles de certains singes, rappellent la forme humaine: les hommes à un seul oeil se prêtent peu à cette supposition. Le célèbre évêque d'Hippone est précis: il a vu ces êtres agglomérés en corps de nation; il a observé leurs mœurs; il fait l'éloge de la chasteté de prêtres mariés chez les Blemyes; il vante l'abstinence, le jeûne et les vertus sacerdotales de ces espèces de Cyclopes; il en fait le sujet d'une censure qu'il adresse aux chrétiens qu'il prêché; il représente ces espèces de monstres paëns comme pouvant servir de modèle aux fidèles eux-mêmes, et comme devant les précéder dans le royaume de Dieu.

Laissons à ceux qui s'occupent de théologie et des de-

vours du prélicateur, le soin de justifier saint Augustin d'avoir sacrifié la vérité à une hyperbole outrée, destinée sans doute à faire plus d'impression sur l'esprit un peu grossier de ses auditeurs; et faisons seulement observer, en terminant, qu'il n'a employé cette fleur de rhétorique que dans un seul de ses sermons.

(113) Mela cite deux mollusques propres à la teinture: le pourpre (*purpura*) et le *murex*, appelé en français *rocher*. Il paraît, en effet, que les anciens connaissaient deux ou trois genres de coquilles qui fournissaient la couleur appelée pourpre; mais comme plusieurs genres différents fournissent une liqueur colorée, il est difficile de déterminer quels sont ceux dont les anciens se servaient pour la teinture. D'ailleurs les zoologistes modernes, ne pouvant reconnaître, d'après les descriptions incomplètes qu'en donnent les naturalistes des temps anciens, les coquilles qu'ils nomment *purpura*, *buccinum* et *murex*, ont donné ces mêmes noms, sans le vouloir, à d'autres coquilles.

Comme il est certain que les anciens ont appelé pourpre l'animal qui leur fournissait la couleur à laquelle ils donnaient le même nom, les naturalistes modernes, entre autres Lamarck et M. de Blainville, ont appelé pourpre (*purpura*) un genre de mollusques marins, très-nombreux en espèces, qui possèdent à un haut degré la propriété de sécréter une liqueur d'un rouge purpuréscent; mais cette propriété, qui leur a valu leur nom générique, ne leur est pas exclusive, car les *murex* et les jaunlines en fournissent aussi. Le *purpura lupulus* a été nommé pourpre des teinturiers, parce que dans certains pays, comme en Ecosse, il a été utilisé pour la teinture. Cependant il n'est pas certain qu'il ait été employé au même usage par les anciens.

Si c'est un véritable *murex* qui fournissait aussi aux anciens la teinture pourpre, on doit dire qu'on ne sait précisément de quelle espèce ils se servaient.

Quant au buccin qu'ils employaient à cet usage, il paraît que c'était un mollusque qui n'appartenait point au genre qui porte ce nom chez les modernes. M. Lesson pense que le *buccinum* de Pline appartient au genre *janthina*. D'abord il faut remarquer que bien que les jaunlines soient essentiellement pélagiennes, elles sont quelquefois poussées en si grand nombre dans la Méditerranée, principalement sur les côtes de Narbonne, que les grèves en sont jonchées. Or on sait que les Romains avaient à Narbonne des ateliers très-célèbres de teinture en pourpre. En second lieu, la description que Pline fait du mollusque employé à ce genre d'industrie semble se rapporter à la jaunline. Il dit que cet animal se nomme quelquefois *canchylie* et *pelagie*, ce qui exprime qu'il vient de la haute mer; il ajoute que sa coquille est ronde et découpée, ce qui s'accorde parfaitement à la forme qu'on lui connaît. La jaunline est soutenue sur la surface des eaux par des vésicules aériennes que Pline appelle une cire gluante. Elle laisse échapper dès qu'on la sort de l'eau une couleur très-pure, très-brillante, du rose violâtre le plus vif: ce qui s'accorde encore avec ce que dit le naturaliste romain. Il ajoute que sa langue est longue d'un doigt, et dure vers la pointe: ce qui est encore exact si l'on considère que ce qu'il prend pour la langue est le corps de l'animal, terminé par sa tête, et qui sont en effet très-consistants.

Chaque jaunline, suivant M. Lesson, renferme dans son vaisseau dorsal près d'une once de la liqueur colorée, qui par les acides passe au rouge très-rapidement.

(114) Le nom de *Mauretania* ou *Mauritania* paraît avoir pour origine un ancien mot oriental, *Mahoub*, d'où les Arabes ont fait *Magh-reb*, mot qui signifie occident: en effet, les Arabes nomment encore aujourd'hui l'empire de Maroc *Magh-reb-el-akssa*, c'est-à-dire l'extrémité occidentale de l'Afrique. Par la même raison les Romains paraissent avoir donné aux habitants de ce même pays le nom de *Mauri*, du mot oriental *Ma'ouriu'n*, qui signifiait les Occidentaux (du mot ci-dessus *Mahoub*), comme on nomme encore dans l'Orient *Magh-reb-bun'a's* (du mot ci-dessus *Magh-reb*) les mahométans qui viennent en caravane de l'Afrique occidentale. Du mot *Mauri*, qui designait le peuple occidental, il est tout simple qu'on ait fait *Mauretania* pour désigner le pays habité par ce même peuple.

(115) Pour rendre plus clair ce que rapporte Mela du *tumulus* d'Antée, qui représentait un homme couché sur le dos, nous ferons observer que ce qu'il en dit n'a rien que de très-naturel. Lorsqu'il avait éprouvé quelque dégradation, la pluie, en tombant, entraînait des sédiments des parties supérieures, et les accumulant dans les creux qui s'étaient formés, elle finissait par les combler; de telle sorte qu'après les pluies, le *tumulus* ne paraissait plus dégradé. Il semblerait que cet effet passait pour extraordinaire, puisque Mela en fait mention.

(116) Le *Lixus* dont il est ici question ne doit pas être confondu avec le fleuve que, dans son périple, Hannon désigne sous le nom de *Lixus*: ceci est de toute évidence. Cependant c'est en confondant ces deux cours d'eau que Gosselin est arrivé à la conséquence que ce peuple était une tribu; que l'amiral cartaginois n'avait pas dépassé la latitude du cap Noun, et que la fameuse île de Cérac devait être celle de *Fidal*, que l'on nomme aussi *Fidala*, et qui dépend du royaume de Fez, dans l'empire de Maroc. Tout cela est fondé sur la géographie de Ptolémée, qui, dans son singulier système géographique, ne pouvait pas admettre le périple d'Hannou.

D'Anville, qui n'a pas prévu qu'on pourrait confondre ces deux *Lixus*, n'entre dans aucun détail sur cette question; mais il les admet tous les deux: ce qui est complètement en faveur de notre opinion.

Le *Lixus* de la Mauritanie est appelé par Strabon *Lixos*, par Ptolémée *Lix*, et par Étienne de Byzance *Lixx*. Il arrosait une ville de *Lixx* selon Ptolémée, de *Lixus* selon Pline et de *Lixx* suivant Mela et Strabon.

On conçoit très-bien que ce n'est pas du *Lixus* mauritanien que le navigateur Hannou a voulu parler, lorsqu'il l'a représenté comme un fleuve considérable; d'ailleurs s'il eût désigné ce petit fleuve, il n'aurait pas oublié la ville de *Lixx*, placée à son embouchure.

Il faut donc admettre, et rien ne s'y oppose, ou que l'un de ces cours d'eau, celui de la Mauritanie, se nommait *Lix*, et l'autre, beaucoup plus au sud, *Lixus*; ou qu'il y avait, du temps de l'amiral Hannou, à une grande distance l'un de l'autre, deux fleuves du nom de *Lixus* sur les côtes occidentales de l'Afrique.



INDEX.

A.

- Abdera (Thracia). 626.
 Abdera (Hispania). 637.
 Abobrica. 645.
 Abspriis. 641.
 Abydos. 617. 625.
 Abyla. 606. 637.
 Acanthus. Acanthos. 626.
 Acaunania. 628. 630.
 Acesines fluv. 636.
 Achaia. 620.
 Achaia. 628.
 Αχαιοὶ λαοί. 617.
 Aclielous. 630.
 Acherusia. 619.
 Achillea insula. 638.
 Αχιλλεῖος ἕρως. 622.
 Achivi. 617. 627.
 Acregas. 641.
 Acrilas promontorium. 629. 639.
 Aeroathon. 626.
 Acrocorinthos. 629.
 Aconius lacus. 647.
 Actium. 630.
 Adiabene. 612.
 Adolbica. 645.
 Adramyttion. 617.
 Adria. Hadria. 621. 628. 630. 632. 641.
 Asria castell. 632.
 Aëae ins. 642.
 Aëas fluv. 634.
 Aëui. 647.
 Aëgeum mare. vid. Mare Aëgeum.
 Aëgates ins. 639.
 Aëgia ins. 640.
 Aëgna ins. 639.
 Aëgion. 630.
 Aëgianes. 605. 609.
 Aëgira. 630.
 Aëgus fluv. 625.
 Aëgyptii. 603. 611.
 Aëgyptus. 608-609. 610-657. 659.
 Aënarja. 642.
 Aëneas. 626.
 Aënos. 626.
 Aëoli insulae. 612.
 Aëoli pop. 616. 617.
 Aëolis. 604. 616.
 Aësculapii templum. 629.
 Aësis flu. 632.
 Aëstria ins. 641.
 Aëthiopes. 603. 605. 655. 659. 661.
 Aëthiopes Ἑσπεῖοι. 660.
 Aëthiopia. 609-610. 659-661.
 Aëthiopicum mare. v. Mare Aëthiopicum.
 Aëtae. 642.
 Aëtolia. 628.
 Aëtoli. 630.
 Aëfrica. 602. 603. 604. 605. 608. 609. 639. 641. 642. 649. 662.
 Africa prope dicta. 607.
 Aganemumia classis. 629.
 Agatha. 634.
 Agathyrsi. 621. 622.
 Agaris sepulcrum. 617.
 Albani. 630.
 Alligamum. 634.
 Albion pinata. 634.
 Albis fluv. 648.
 Aleria. 619.
 Alexander. 612. 613. 618. 627.
 Alexandria. 611. 638. 641.
 Allobroges. 634.
 Alone. 637.
 Alope. 629.
 Alopeconnesus. 626.
 Aloros. 627.
 Alpes. 631. 633. 647. 648.
 Alpheus. 630. 641.
 Altum. 631.
 Anianus. 613.
 Anardi. 650. 651.
 Amasis. 611.
 Amazonas. 603. 620. 650.
 Amazonici montes. 619.
 Amazonum. 619.
 Ambracia. 630.
 Ambracius sinus. 630. 640.
 Amisus fluv. 618.
 Amisos. 619.
 Ammodos promontorium. 613.
 Amnis fluv. 635.
 Amraus. 634.
 Araxes fluv. 650.
 Araxos promontorium. 629. 630.
 Arbiane. 603.
 Arcadia. 628.
 Arcesites philosophi patria. 616.
 Archias. Megarensium princeps. 618.
 Archia. 633.
 Atrecomici. 634.
 Arelate. 634.
 Arethusa. 641.
 Argos Amphiloehi. 630.
 Argivi. 613-614.
 Argo navis. 628.
 Argolicus sinus. 629.
 Argolis. 628.
 Argos. 628-630.
 Argyre ins. 656.
 Aria regio. 603.
 Aria insul. 638.
 Ariane. v. Arbiane.
 Arimaspe. 621.
 Ariminum. 632.
 Armene. 619.
 Armenia. 650.
 Armenia pyle. 615.
 Armenii. 603. 657.
 Arrechi. 620.
 Arsinna. 606.
 Arsinoe. 608.
 Arsinoe Aëthiop. 658.
 Artabri. 645.
 Artemisia regina. 615.
 Aruaces fluv. 636.
 Arymphat. 603. 620.
 Ascalo. 612.
 Ascanius captus a Pelasgis. 617.
 Asdrubal, dux Ponorum. 637.
 Asia. 602. 604. 605. 609. 613.
 Asinaus sinus. 629.
 Asine. 630.
 Aspendos. 614.
 Asson. 617.
 Assyri. 603.
 Asta. 644.
 Astaboras. 609.
 Astacos. 618.
 Astape fluv. 609.
 Asteria. 639.
 Asugi. 636.
 Astures. 645.
 Astyra. 617.
 Astypalea. 640.
 Atacini. 634.
 Atax. 635.
 Aternus fluv. 632.
 Athenae. 628.
 Athenopolis. 634.
 Athos. 626. 639.
 Atlantes. 605. 609.
 Atlanticum mare. 636. 644.
 Atlanticus Oceanus. v. Oceanus atlanticus.
 Atlas. 661.
 Athlis. Attica. 628. 639.
 Athyras. 625.
 Aturia fluv. 646.
 Avaticorum stagnum. 634.
 Avenio. 634.
 Avernus lacus. 633.
 Aufidus. 632.
 Augile. 605. 609.
 Augusta Trevirorum. 647.
 Augusti furris. 645.
 Augustodunum. 647.
 Aulis. 629.
 Avo. 645.
 Ansel. 647.
 Automole. 659.
 Autrigones. 646.
 Axenus pontus. 618.
 Axiace. 622.
 Axiaees fluv. 622. 623.
 Axius fluv. 627.
 Azotus. 612.

B.

- Babylon. 612.
 Babylonia. 612.
 Babylonii. 603. 657.
 Baetri. 603.
 Baeterrae. 634. 635.
 Baeti. 651.
 Baetica. 636. 637. 644. 651.
 Baetica. 644.
 Baetulo. 636.
 Baetulo fluv. 636.

- Bagrada, 607.
 Baia, 633.
 Baleares, 643.
 Balsa, 644.
 Barbesula, 637.
 Barrino, 636.
 Barylos, 616.
 Barium, 632.
 Basilensium sinus, 616.
 Basilide, 621, 623.
 Bastun, 644.
 Bandos, 613.
 Becheri, 619.
 Belce, vid. Bergea.
 Belge, 647.
 Belo, 637.
 Bergion ab Hercule victus, 634.
 Berylos, 613.
 Berenice, 638.
 Berenice Æthiop, 658.
 Bergea, 649, 653.
 Bessppo, 637.
 Bithyni 604, 647, 638.
 Bithynis (Thracia), 635.
 Bithynis (Thymæ), 638.
 Bizone, 625.
 Blanda, n. Lucania, 633.
 Blanda, n. Hispania, 636.
 Blymeyes, 605, 609.
 Boeci regnum, 606.
 Bofota, 639.
 Bofris, 628.
 Boinonia, 631.
 Borion promontorium, 607.
 Borysthenes fluv, 622.
 Borysthenis opp, 622.
 Bosporus Cimmerius, 620, 621.
 Bosporus Thracius, 603, 604, 618, 619, 625.
 Botrys, 613.
 Braccata Gallia, 634.
 Braculude, 616.
 Brantonia, 629.
 Britannia, 652, 653.
 Britannicus Oceanus, 26.
 Brundisium, 632, 641.
 Brutii, 631.
 Brutium promontorium, 633.
 Brutus ager, 641.
 Bubastis, 611.
 Buhessius sinus, 615.
 Buea, 632.
 Buccephalus prom, 629.
 Buces, 631.
 Budini, 620.
 Buttholon, 630.
 Buxentum, 633.
 Buzeri, 619.
 Byblos, 613.
 Bysanthe, 625.
 Byzantium, 625.
- C.**
- Cadusii, 603.
 Capionis monumentum, 644.
 Caesar-Augusta, 636.
 Cesateæ, 606.
 Cairus, 616.
 Calabria, 631.
 Calabria, 632.
 Calaris, vid. Carallis
 Calarneæ turris, 626.
 Calatha, 642.
 Calatis, 625.
 Calauria, 639.
 Calbis, 615.
 Calliaros, 628.
 Callipida, 629.
 Callipolis, 639.
 Kzázé Zupú, 621.
 Calpe, 606-637.
 Calydon, 630.
 Calymnia, 640.
 Calypso, Ecaminsulam habuit, 642.
 Canchytes armis, Ægyptum petit, 612.
 Canchytes fluv, 630.
 Caniros, 638.
 Campania, 631-633.
 Cana, Euboi, 616.
 Cana, Arab, 658.
 Canasfrum promontorium, 627.
 Candidum promontorium, 607.
 Canopus, 638.
 Canopus, gubernator Menelai, 638.
 Cantabi, 645, 646, 647.
 Canisium, 632.
 Caphtanus promontorium, 639.
 Cappadoces, 603, 657.
 Capraria, 642.
 Caprea, 642.
 Káπpov Zupú, 626.
 Capua, 631.
 Caralis, 642.
 Carambicum promontorium, 619, 621.
 Carambis, vid. Carambicum promontorium.
 Carbaria, 642.
 Carceæ, 621.
 Carcinites sinus, 621.
 Carcinnus, 621, 632.
 Cardia, 636.
 Caria, 604, 615, 628.
 Caria portus, 625.
 Carmanii, 627.
 Carni, 631.
 Carpathium mare, 641.
 Carpathos, 641.
 Carthæa, 637.
 Carthæa, 606.
 Carthago, 607.
 Carthago (Hispania), 637.
 Carthagenensis sinus, 639.
 Caryanda, 616.
 Carys, 639.
 Casus mons, 642, 650, 657.
 Casus fluv, 630.
 Caspiæ pylæ, 645.
 Caspium, 603, 630.
 Caspii, vid. Caspiani.
 Caspii montes, 619.
 Caspium mare, 619, 630, 634.
 Caspius sinus, 603, 650, 631.
 Cassandria, 627.
 Cassiteridas, 632.
 Cassinea, 627.
 Castra Cornelia, 607.
 Castra Laelia, 607.
 Castri n. novum, 633.
 Catabathmos, 608, 609.
 Cataractes, 614.
 Catma, 641.
 Catoblepas fera, 661.
 Cavares, 635.
 Caucasii montes, 619.
 Caucasus, 615.
 Caudos, 640.
 Caulonia, 633.
 Caumis, 645.
 Caystros, 616.
 Cebenna, Cebennici mont, 633, 635.
 Cecina, 633.
 Cedros, 637.
 Cedrosus, 603.
 Celadus, 645.
 Celadris, 644.
 Celæ, 647.
 Celliæ, 645, 652.
 Cellium promontorium, 645.
 Censecum promontorium, 639.
 Cenchreae, 629.
 Centuripinum, 642.
 Cephalonia ins, 639.
 Cepheus, 612.
 Cepe, 620.
 Ceramicus sinus, 645.
 Cerasus, 619.
 Ceramii montes, 619, 630.
 Ceramum saltus, 630.
 Cerberus, 649.
 Cerasorum, 610.
 Cercetæ, Cercetii, Cercetici, 603, 620.
 Cerenna, 639.
 Ceteris templum, 642.
 Cervaria, 635, 636.
 Cestros, 614.
 Caledon, 618.
 Chalæia, 640.
 Chalcei, 639.
 Chaldee, 637.
 Chalybes, 619.
 Chalybis, 641.
 Chelidonia insula, 638.
 Chelonates promontorium, 629, 630.
 Chelomphagi, 637.
 Chemmis, 610.
 Cherrone, Cherronesus, v. Chersonesus, 621, 625, 629.
 Chiuera, 615.
 Chios ins, 638.
 Chionari, 603.
 Chrysa urbs, 617.
 Chryse ins, 640, 636.
 Chirones, 626.
 Chrynthos, 639.
 Chices, 613.
 Cilicia, 612, 613, 614, 638.
 Cimbri, 649.
 Cimmerii, 603.
 Cimmerium, 620.
 Cimmerius Bosporus, 602.
 Cimonis victoria, 644.
 Cinara, 640.
 Cnidus, 619.
 Cinyps, 607.
 Cios, 648.
 Cironi, 633.
 Cires domus, 633.
 Cirrha, 640.
 Cirra, 606.
 Cisthena, 617.
 Citharistes, 644.
 Clampetia, 633.
 Clarii Apollinis fanum, 616.
 Clazomene, 616.
 Clona, 646.
 Climberrum, vid. Elimberrum.
 Cliterna, 632.
 Clodannum, 636.
 Cluana, 632.
 Clupea, 607.
 Cnemides, 629.
 Cnidus, 615.
 Codanus sinus, 648, 633.
 Coele Syria, 642.
 Colos, 625.
 Colchi, 648, 649, 630.
 Colci, 620.
 Colis, prom, 654, 655.
 Coloba, 638.
 Colophon, 646.
 Colophonii, 648.
 Colubraria, 643.
 Columna regia, 633.
 Columnæ Herculis, 637.
 Comani, 603.
 Comagenæ, 612.
 Commageni, 603, 612.
 Comaræ, 603.
 Conata Gallia, 647.
 Conani, 646.
 Concordia, 631.
 Consentia, 633.
 Consilium, 639.
 Cophes fluv, 656.
 Κορφέ portus, 627.
 Coraxi, 620.
 Coraxicus mons, 619, 650.
 Coreyra, 640.
 Corcya nigra, ins, 641.
 Corduba, 636.
 Corinthos, 629.
 Cornelius Nepos, 651, 660.
 Corcondane, 620.
 Corsus fluv, 637.
 Corsica, 642.
 Corycius specus, 643.
 Corycos, 613.
 Coryna, 616.
 Cos, 638.
 Cosa, 633.
 Cosura ins, 642.
 Cothou ins, 640.
 Coyvus carrus, 633.
 Cragus mons, 645.
 Crete ins, 640.
 Creusis, 360.
 Κέρσο μέτρον (Cherso, Taur.), 621.
 Κρέσο μέτρον (Cret.), 640.
 Comnos, 649.
 Croto, 632.
 Crupus portus, 625.
 Crya promontorium, 615.
 Cudus prom, 655.
 Cumæ, 633.
 Cumeris ager, 644.
 Cupra, 632.
 Cyaneæ ins, 638.
 Cyclades ins, 640.
 Cyclopes, 642.
 Cydne, Cydna, 627.
 Cydnus fluv, 613.
 Cydonæa, 640.
 Cyenus, 620.
 Cylene, 630.
 Cyllenius mons, 628.
 Cyme, 616.
 Cynos, 628.
 Cynossema, 625.
 Cyon, 645.
 Cyparissius sinus, 629, 633.
 Cyparissus, urbs, 630.
 Cyprus, 638, 640.
 Cypselæ, 625.
 Cyrenaica provincia, 605, 608.
 Cyrene, 608.
 Cyrus fluv, 630.
 Cylthera ins, 639.
 Cyltharou mons, 628.

Cytnos ins. 640
 Cylisorus. 619.
 Cytosor. 619.
 Cyzicum. 618.
 Cyzicus a Minyis occisus.
 618.

D.

Davali fuga. 649.
 Dabab. 603. 654.
 Damascene. 612.
 Dambius. 622. 631. 648.
 Dardania. 617.
 Dascylos. 618.
 Dassareta. 630.
 Dauni. 631. 632.
 Deciatum. 634.
 Decium. 646.
 Decumani. 634.
 Delos ins. 640. 649.
 Delphi. 628.
 Delta. 640.
 Demetrium. 628.
 Democriti physici patria.
 626.
 Demosthenes. 639.
 Deribes. 650.
 Deris. 627.
 Dertosa. 636.
 Derales fluv. 646.
 Diane templum. 614. 616.
 Dianium. 642.
 Diarrhys Hippo. 607.
 Dielyna. 640.
 Didyme. 642.
 Didymeus Apollo. 646.
 Diogenis cynici patria. 619.
 Diolcos. 629.
 Diomedea. 641.
 Diomedis turris. 626.
 Dionysopolis. 625.
 Dioryge, adductus ex Nili
 alveo annis. 658.
 Dioscurias. 620.
 Dodonaus Jupiter. 628.
 Donnysa, vel Dionysia. 640.
 Doris. 628.
 Doriscos. 626.
 Δρόσος Ἀγιάλας. 622.
 Drulide. 646.
 Dulichium. 639.
 Duris. 645.
 Dyrachium. 630
 Dyscelados. 641.

E.

Ehora, opp. Lusitanie. 644.
 Ehora castellum. 644.
 Ehora, portus Hispanie.
 645.
 Ebusus. 643.
 Echidua. 623.
 Echimades ins. 640.
 Echinos. 628.
 Echyminia. 626.
 Elara. 616.
 Electrides ins. 641
 Elephantia serpentibus con-
 ficuntur. 655.
 Elephantis. 610. 611.
 Eleus. 625.
 Eleusis. 628.
 Eliberri. Hiberri. 635.
 Eliberrum (Cumber-
 run). 647.
 Elis urbs. 628.
 Eluro. 636.
 Emerita. 636.
 Emodes. 615.
 Emporie. 636.

Enchele. 639.
 Endymium. 616.
 Enna. 642.
 Ennopolis. 630.
 Ennos civis. 632.
 Eonni mare. 654.
 Ephesus. 646.
 Epidaurum. 639.
 Epidaurii. 629.
 Epidaurum. 629. 639.
 Epigonii. 616.
 Epitros. 628. 630. 640.
 Erasimus ann. 629.
 Erassos. 638.
 Eretria. 639.
 Ergamus flu. 625.
 Erineum. 628.
 Erymanthus flu. 628.
 Erythia ins. 652.
 Erythrae regis monumentum.
 638.

Ερπύρα Ἰσθμια. 636.
 Eryx. 642.
 Ἐρπερού Κέρας. 661.
 Etesiones. 621. 622. 623.
 Estia palus. 648.
 Etrusca litora. 642.
 Euboea ins. 639
 Eudamion Arabia. 657.
 Eudoxus. 660.
 Euebos. 639.
 Euphrates fluv. 612-657.
 Euprosopon promontorium.
 643.
 Euripus. 629.
 Europe. 602. 604. 605. 637.
 Europa adventus. 640.
 Euxolas ann. 629.
 Eurymedon. 640.
 Euteletes. 639.
 Euxine. 645.
 Euxinus Pontus. 602. 619.
 621. 624.

EX, vid. Hæli.

Exampens fons. 622.

F.

Fanestria colonia. 632.
 Ferraria promontorium.
 636. 643.
 Flevo lacus. 648.
 Firmum castellum. 632.
 Fornice indica. 654.
 Founia. 632.
 Fortunatae insule. 661.
 Forum Julii. 634.
 Fossa Mariana. 634
 Frontani. 631. 632.
 Fundi. 633.

G.

Gadamus. 658.
 Gades urbs. 651. 660.
 Gades insula. 637
 Gadiantum portus. 644.
 Gæsus fluv. 646.
 Gæbuli. 605. 664.
 Galata, vid. Calathia. 642.
 646. 652.
 Gallia. 604. 635.
 Gallia Comata. 647
 Gallia Togata. 631.
 Gallia Narbonensis. 633.
 Gallia Braccata. 634.
 Gallicæ virginis. 652.
 Gallioeræci. 603.
 Gallorum mores. 646.
 Gamphasantes. 605. 609.
 Gandarii. 603.

Ganges fluv. 655. 656.
 Garamantes. 605. 609.
 Garganus mons. 632
 Gargara. 617.
 Garamma. 647.
 Gaudos, vis. Caudos.
 Gaudos ins. 642.
 Gaza. 612.
 Gedrosi, vid. Cedrosi.
 Geloni. 623.
 Gelonos urbs. 629.
 Gelos. 645.
 Gemia. 633.
 Georgi. 629. 623
 Gerastopromontorium. 630.
 Germani. 604. 649
 Germania. 633. 648. 649.
 652.
 Gertos. 621. 654.
 Geylon. 647. 652.
 Gesonacum. 647.
 Getæ. 624.
 Gigantum pugna. 627
 Gilda. 662.
 Gnath. 632.
 Greci. 660.
 Gnosos. 640.
 Gogades ins. 661.
 Gorgappi. 603.
 Gorgones. 661.
 Gortyna. 649.
 Græcia. 604. 627. 641
 Graii. 640. 653.
 Granicus fluv. 648.
 Gravisca. 633.
 Grovii. 645.
 Gryphi. 621. 655.
 Gyarus ins. 649.
 Γυζαζοζορροπέου. 620.
 Gyrtina. 627.
 Gythius ann. 629.

H.

Hadrumentum. 607
 Hænos, Hæmus. 624.
 Hæmodia ins. 653.
 Hælicarnassos. 645.
 Hælydessos. 625.
 Hælonos. 639.
 Hælos. 628.
 Hælys fluv. 619.
 Hæmaxobie. 624.
 Hanno Carthaginiensis. 659
 660.
 Hæmatotrophii. 608.
 Hæbrus fluv. 624.
 Hæcuba tumulus. 625.
 Hælene. 639.
 Hællas. 627. 629.
 Hællaspontus. 602. 604
 616. 617.
 Ἡεροπολίτις. 625-638. 659.
 Hæmodis. Hæmodos. 655.
 Hænochiæ. Hænochia. 603
 619. 620.
 Hæradæa, urbs Ponti. 619.
 Hæradæa, urbs Hælicæ. 632.
 Hæradæa, urbs Siciliæ. 641.
 Hæradæa ins. 642.
 Hærculanum. 632.
 Hærcules Argivus. 648.
 Hærcules Graius. 623. 627.
 Hærculis Ægyptii templum.
 651.
 Hærculis Colanææ. 606.
 637.
 Hærculis pugna contra Al-
 liona et Bergium. 654.
 Hærculi sacer specus. 605.
 Hærcynia silva. 648.

Hærmiona. 629.
 Hærmisium. 621.
 Hærmionos. 649.
 Hærmionassa. 620.
 Hærmus fluv. 646.
 Hæroopoliticum promon-
 torium. 658.
 Hæserides. 661.
 Hæspertis. 608.
 Hætruria, vel Etruria. 621.
 Hævi. 637.
 Hiera ins. 642.
 Himantopodes. 661.
 Himera. 612.
 Himera annis. 642.
 Hipparchus. 656.
 Hippo, nunc Vilon. 653.
 Hippo regius. 607.
 Hippone Diarrhys. 607.
 Hipponenensis sinus. 607.
 Hippopodes. 653
 Hippopotami. 610.
 Hippus. 646.
 Hippuris. 640.
 Hissal. 636.
 Hispania. 604. 605. 606.
 635. 637. 643. 646. 651.
 Histonium. 632.
 Holopyxos. 640.
 Homerus. 641. 654.
 Homericum caruen. 638
 Hyla. 642.
 Hydaspes fluv. 656.
 Hydris ins. 641.
 Hydrus mons. 632.
 Hyla. 643.
 Hypacaris fluv. 621.
 Hypanis fluv. 622
 Hyperboræi. 603. 649.
 Hyrcan. 604. 650
 Hyrcania. 654.
 Hyrcanus sinus. 650.

I.

Iadæra. 639.
 Iarani. 603.
 Iberi (Iberes). 603. 650.
 Iberus. 636.
 Ibides aves. 658.
 Icaria ins. 640
 Icaris. 627.
 Iclathys promontorium. 629.
 Icosium. 606.
 Ida. 647.
 Idæus mons. 647.
 Idæus mons (Cret.). 640.
 Iglifium. 642.
 Ilienses. 642.
 Iliberum, vid. Eliberrum.
 Ilipe. 637.
 Illicitanus sinus. 637.
 Ilyrii. 623-630.
 Ilyricæ gentes. (Ilyrici.)
 639.
 Ilyris, Ilyricum. 601. 631.
 Ilyva ins. 642.
 Imbros, ins. 639.
 Imachus ann. 629.
 Indi. 603.
 India. 654. 654.
 Indicum mare. 603.
 Indorum mores. 655
 Indus fluv. 654. 655. 656.
 Indurum mare. 631
 Iol. 606.
 Iobros. 628.
 Ionia. 604. 616. 638.
 Ionium pelagus, vid.
 Ionium.
 Ioppe. 612

- Ios. 640.
 Isauri. 603.
 Issa ins. 641.
 Issus. 613.
 Issus sinus. 613.
 Isler. 623. 625. 631. 634. 649.
 Istria. 630. 631.
 Istrici. 622.
 Isthopolis. 625.
 Isthmus. 625. 630.
 Isthmus tractus. 629.
 Italia. 601. 631. 641. 642.
 Italicæ populii. 631.
 Ithaca. ins. 639.
 Ivia. 645.
 Ixamata. 620.
 Iyrcæ. 620.
- J.**
- Jalyssos. 638.
 Janno castellum. 643.
 Jasio sinus. 616.
 Jaso. 618.
 Jaxartes fluv. 650.
 Jovis templum. 618. 628.
 Jovis mons. 636.
 Jovis sepulchrum. 610.
 Julia regis. 606.
 Judaea. 612.
 Jugurthæ regnum. 606.
 Julii forum. Vid. Forum Julii.
 Junonis promontorium. 637.
 Junonis ara templumque. 628. 644.
 Juveina. 633.
- K.**
- Καθὼς ἔρηβν. (Chers. Tauric.) 621.
 Κάππος ἔρηβν. (Macedon.) 626.
 Κέρρα. Ἐσπέρος. (Africa) 661.
 Κρόσῳ μέτωπον. (Chers. Tauric.) 621.
 Κρόπος. (Maced.) 627.
- L.**
- Labyrinthus. 610.
 Lacedæmon. 628.
 Læcinium promontorium. 632.
 Læcippo. 637.
 Læobriga. 641.
 Læconce. Læconis. 623.
 Læconis sinus. 629.
 Læconum caesorum Tropæa. 628.
 Læydon, Massiliensium portus. 634.
 Lædon. fluv. 628.
 Læra. 644.
 Læros. fluv. 645.
 Læmbraea. 645.
 Læmpasus. 617.
 Læmbea. 613.
 Læpides campus. 634.
 Lærimon. 632.
 Lærisa. 628.
 Læryuna. 645. 629.
 Lætera east. 635.
 Læthurus sinus. 606.
 Læthurus, rex Alexandriæ. 660.
 Lætium. 631.
 Lætus mons. 616.
 Lætus sinus. 606.
- Laurentum. 635.
 Leander et Hero. 625.
 Lebedos. 616.
 Lebynthos ins. 640.
 Ledus fluv. 635.
 Lemninus lætus. 633. 634.
 Lemnos ins. 639.
 Leontini. 642.
 Leptis. 607.
 Leptis major. 607.
 Lerus. 629.
 Lesbus ins. 638.
 Lena litus. 615.
 Lenca urbs. 616.
 Leucadia ins. 640.
 Lencas. 630.
 Leucata. 635.
 Leuce ins. 637.
 Leuroæthiopes. 605.
 Leurotheamus. 642.
 Liber pater. 624. 653.
 Libethra fons. 627.
 Liburni. 630. 631.
 Libyægyptii. 605.
 Lizares. 631. 642.
 Lityæum promontorium. 641.
 Livia fluv. 644.
 Livyra fluv. 645.
 Lindos. 638.
 Lipara ins. 642.
 Liris fluv. 633.
 Livo. 662.
 LIVAS fluv. 662.
 Lœri. 628. 633.
 Lœris. 628.
 Lolophagi. 607.
 Lucania. 631.
 Lucentia. 637.
 Lucrinus læus. 633.
 Luna Ligurum. 634.
 Lupia fluv. 648.
 Lupa. 632.
 Lusia. 636. 644.
 Lycæones. 603.
 Lycæones heræ. 659.
 Lycasto. 649.
 Lycastus. 640.
 Lycia. 615. 638.
 Lycos fluv. 643.
 Lycos. 640.
 Lycus. 645.
 Lydi. 603.
 Lysimachia. 625.
- M.**
- Macæ. 647.
 Macar. 638.
 Μακάρων ἡσουλæ. 638.
 Macedonia. 601. 627. 628.
 Macomedes. 607.
 Macobii. 659.
 Macrocephali. 619.
 Μακρόβν τεύχος. 625.
 Madytos. 625.
 Magander fluv. 616.
 Magnas mons. 658.
 Magnob. 637.
 Magnolis Martida. 602. 603. 604. 619. 621. 637.
 Magnoli. 604. 620.
 Macolide. 620.
 Magnesia. 628.
 Magnum promontorium. 644.
 Magnus portus. 606.
 Magrada fluv. 646.
 Mago castellum. 643.
 Maius fluv. 636.
 Malaca. 647.
- Malea promontorium. 629. 639.
 Maliacus sinus. 628.
 Mallos. 603.
 Matiani. 603.
 Manto, Tiresia filia. 616.
 Mapalia. 608.
 Marathon. 629.
 Marathos. 613.
 Marathusa. 640.
 Mare Adriaticum, vel Superum. 604. 631. 640.
 Mare Ægeum. 604. 625. 627. 629. 639.
 Mare Æthiopicum. 605.
 Mare Atlanticum. 605. 661.
 Mare Arabicum. 602.
 Mare Britannicum. 652.
 Mare Caspium. 602. 650. 654.
 Mare Hadriaticum. 624.
 Mare Ionium. 604. 627. 629. 631. 639. 641.
 Mare Indicum. 603.
 Mare Libyrum. 605. 642.
 Mare Nostrum, vel Mediterraneum. 602. 612. 636. 637. 657.
 Mare Persicum. 602.
 Mare Rubrum. 612. 656. 658.
 Mare Siculum. 631.
 Mare Tuscum, vel Tyrthenum, vel Inferum. 604. 631. 633. 641. 642.
 Mariana colonia. 612.
 Mariana fossa. 631.
 Mariandyri. 617. 618. 633.
 Maritima. 634.
 Maronia. 626.
 Massagete. 603.
 Massilia. 634. 642.
 Mastusia. 625. 626.
 Matiani. 603.
 Matrinus fluv. 632.
 Mauri. 605.
 Mauretania. 605. 606. 661. 662.
 Mausoleum. 645.
 Mausolus rex. 645.
 Mearus fluv. 645.
 Meryberna. 627.
 Merybernæus flexus. 627.
 Meduna. 633.
 Medi. 603.
 Megara. 628. 629.
 Megarensis. 618.
 Megaris, regio Græciæ. 628.
 Megaris, urbs Siciliae. 641.
 Melanchlani. 620. 623.
 Melanchlani, pop. Sarm. 623.
 Melas, Pamphil. fluv. 644.
 Melas, Thrac. fluv. 626.
 Melibæa. 627.
 Melita ins. 612.
 Mellaria. 637.
 Melos ins. 640.
 Melsiagum palus. 648.
 Memphis. 611.
 Mendæ. 627.
 Mendesium. ostium Nili. 611.
 Menius ins. 639.
 Mercurii promontorium. 607.
 Meros ins. 609. 659.
 Meros mons. 655.
 Mesembria. 625.
 Mesopotamia. 642.
- Messana. 641.
 Messene. 628.
 Messenia. 628.
 Messenii. 630.
 Mesna coll. 635.
 Metagonium promontorium. 607.
 Metapotum. 632.
 Metarum. 633.
 Metanrus fluv. 632.
 Metellus Celer. 651.
 Methone. 628.
 Methymna. 638.
 Milesii. 625.
 Miletus. 616.
 Minervæ promontorium. 633.
 Minervæ cognom. Tritonis. 607.
 Minio fluv. 633.
 Minus fluv. 645.
 Minotarnus. 640.
 Minturnæ. 633.
 Mityræ. 628.
 Miscella. 627.
 Misenum promontorium. 633.
 Misenus. 633.
 Mornis fluv. 648.
 Morris lac. 610.
 Monda fluv. 615.
 Mopsus, filius Mantus. 644. 646.
 Morini. 647.
 Moschi. 603. 650.
 Moschici montes. 619.
 Mosyni. 619.
 Muluha fluv. 605. 606.
 Murrani. 603.
 Μουσαγγόρα ins. 641.
 Mutina. 631.
 Mycenæ. 628.
 Mycenos ins. 640.
 Myndos. 616.
 Μύος ὄρος, prom. 658.
 Mytiandros. 613.
 Myrina. 616.
 Myrinos. 616.
 Myrlea. 618.
 Myrnceion. 621.
 Myrtoum pelagus. 627. 639.
 Mysia. 616.
 Mysius Olympus. 618.
 Mystiæ. 632.
 Myrtili. 644.
 Mytilene. 638.
- N.**
- Nabar fluv. 606.
 Nagidos. 614.
 Nar fluv. 631.
 Narsasa fluv. 646.
 Narbo. 634. 635.
 Narbonensis Gallia. 634.
 Narona. 630.
 Natosa fluv. 631.
 Naumachos ins. 640.
 Naupactos. 628.
 Naustathmos promontorium. 608.
 Naxos ins. 640.
 Neapolis. 607.
 Nabis fluv. 645.
 Nemausus. 634.
 Nemesis phidiaca. 629.
 Neplonlanum. 618. 629. 645.
 Neritos ins. 639.
 Nesos. 639.
 Nestos fluv. 624. 626.

- Neuri 622, 623.
 Nicaea, 634.
 Nigrita, 605, 661.
 Nilus fluv. 602, 603, 604, 605, 609, 639, 638, 639, 660.
 Nili fons, 661.
 Nili ostia, 611.
 Niphates mons, 615.
 Nisyros ins, 640.
 Noga, 645.
 Numades, 621, 622, 623.
 Numades Scythiae, 650.
 Nuchul, 660.
 Numida, 605.
 Numidia, 606.
 Numana, 632.
 Numantia, 636.
 Nymphens specus, 621.
 Nysa, 655.
- O.**
- Oarones, 653.
 Oceani ostium, 660.
 Oceanus, 602, 605, 606, 636, 637, 643, 648, 651.
 Oceanus Atlanticus, 605.
 Oceanus Britannicus, 635.
 Oceanus Eous, 602, 654.
 Oceanus Indicus, 602.
 Oceanus Scythicus, 602.
 Octavanorum colonia, vid. Forum Julii.
 Odessos, 625.
 Oea, 607.
 Oeanthia, 630.
 Oeaso, 646.
 Oechalia, 639.
 Oenomans a Pelope victus, 616.
 Oenusa ins, 639.
 Oenusa saltus, 627.
 Ogyris ins, 658.
 Olbia, opp. Graec, 622.
 Ollia, ubi Gall, 654.
 Olibanus sinus, 618.
 Oleaster lacus, 644.
 Olearos, 640.
 Olintigi, 644.
 Oloros, 630.
 Olympus, m. Thess, 627.
 Olympus Mysius, vid. Mysius.
 Olympi Jovis delubrum, 628.
 Olynthos, 626.
 Onoba, 644.
 Ophiopagi, 658.
 Opoes, 629.
 Opuntius sinus, 628.
 Orbelos mons, 624.
 Orhis, 634.
 Orhis silus, 604.
 Orhis alter (ubi sunt Antichthonos), 610.
 Orhis univrsus mari circumfusus, 654.
 Orcaes, 653.
 Orchomenos, 628.
 Orestis et Iphigeniae apud Tauros adventus, 623.
 Origonenses, 646.
 Origeiobes, 646.
 Oricum, 630.
 orontes flu, 613.
 Orpheus Bacchi festa instituit, 624.
 Orpheum secuta nemora, 626.
 Osisuui, 647, 652.
- Ossa mons, 627.
 Ossonolis, 641.
 Ostendes ins, 619.
 Ostia, 613.
 Ostia Tiberina, 642.
 Oyas, 650.
- P.**
- Pachynum promontorium, 641.
 Padus fluv, 631, 632.
 Paesice, 650, 651.
 Paestanus sinus, 633.
 Paestum, 633.
 Pagasa, 628.
 Pagasens sinus, 628, 639.
 Paga, 630.
 Palapadros, 638.
 Palaestina, 612.
 Paliothri, 655.
 Palimurus, 633.
 Pallantia, 636.
 Pallene, 629.
 Palua, 643.
 Palmaria, 642.
 Pallos, 644.
 Pamphylia, 604, 644.
 Panassum fluv, 630.
 Panaxia, vid. Therapiae.
 Panthaci, 648.
 Pandion coll, 645.
 Pandateria ins, 642.
 Panes, 660.
 Panionium, 616.
 Panhormus, 642.
 Panoli, 653.
 Panticapanea, 624.
 Pantirapes fluv, 622.
 Paphlagonia, 619.
 Paphos, 638.
 Parionensis portus, 608.
 Pariani, 604.
 Paridis iudicium, 647.
 Parionis, 610.
 Paros ins, 640.
 Partheni, 630.
 Parthenion promontorium, 621.
 Parthenius amnis, 619.
 Parthenius mons, 628.
 Parthi, 603, 649.
 Pasphaas et Ariadnae amores, 640.
 Patalene ins, 6 6.
 Patara, 645.
 Patavium, 631.
 Pathmetrium, ostium Nili, 611.
 Patrae, 630.
 Paulo flum, 633.
 Pedalion promontorium, 615.
 Pegasi, 659.
 Pelasgi, 645.
 Pelasgorum colonia, 618.
 Pelion, 637.
 Pelle, 627.
 Peloponnesos, 628, 629, 639, 641.
 Peloponnesiaca gentes, 629, 630.
 Pelops, 646.
 Peloris promontorium, 644, 649.
 Pelorus, gubernator Amibalis, 641.
- Pelusium, 644.
 Pelusiacum, ostium Nili, 611.
 Peneus, 627.
 Perga, 644.
 Pergea Diana, 644.
 Perinthos, 625.
 Perse, 612, 643, 644, 648, 657.
 Perseus, 642.
 Persicus sinus, 604, 656, 657.
 Persis, 602.
 Pithia, 632.
 Peuce, 638.
 Phaeacia, 630.
 Phaeacia, 620.
 Pharos, Egypt, 638.
 Pharos, ins, Italiae, 644.
 Pharusi, 605, 661.
 Phaselis, 644.
 Phasis, 649, 625.
 Phaeaces, 629.
 Phidria Nemesis, 629.
 Phidrae Jupiter Olympus, 628.
 Phidrenorum ara, 607.
 Phileae, 625.
 Philippi, 626.
 Philippi, 626.
 Philotes, 627.
 Philoteles, 627.
 Philoteris, 658.
 Phinopolis, 624.
 Phitonia, 642.
 Phocaea, 646.
 Phocaea, 647, 634.
 Phocis, 628.
 Phoenice, 642, 638.
 Phoenices, 607, 644.
 Phoenussa, 642.
 Phoenix, 658.
 Pholoe mons, 628.
 Phlyges, 603.
 Phrygia, 648.
 Phryxi templum, 619.
 Plithia, 628.
 Plithiatis, 638.
 Plithiophagi, 619.
 Phlycus promontorium, 607.
 Phlygia, 646.
 Phlyscella, vid. Miscella.
 Picentes, 634.
 Picentia, 632.
 Piceum, 632.
 Pieria, 627.
 Pindus mons, 628.
 Pireus, 629.
 Pise (Etnos), 628.
 Pise (Etrusca), 633.
 Pisaurum, 632.
 Pisidia, 603.
 Pitane, 646.
 Pitheussa, 642.
 Pitya, 641.
 Pitynsa, 639.
 Placia, 648.
 Plota, 640.
 Pogonius portus, 629.
 Pola, 630.
 Polaticus sinus, 630.
 Pollentia, 643.
 Polyaeos, 639.
 Pompeii, 634.
 Pompeiopolis, 643.
 Pontae, 642.
 Pontici, 604.
 Pontus Euxinus, 602, 604, 648, 649, 671, 674, 625, 637.
 Populonia, 634.
- Ποσειδών, 602.
 Posideum promontorium, 646.
 Potentia, 632.
 Potidea, 627.
 Praesamarhi, 645.
 Priapos, 647.
 Priene, 646.
 Prisciana, 662.
 Prochyta ins, 642.
 Proconnesos ins, 638.
 Propontis, 602, 618, 625, 648.
 Prole ms, 639.
 Profesitai ossa, 625.
 Psammelicus, 640.
 Psophis, 628.
 Pteleos, 628.
 Ptolemais (Cyren) 608.
 Ptolemais (Egypt) 658.
 Puteoli, 633.
 Putolanus sinus, 633.
 Pygmaei, 658.
 Pylos, 630.
 Pythi, 630.
 Pythi, 630, 631.
 Pyramides, 640.
 Pyranus, 643.
 Pyrenaeus mons, 634, 655, 636, 647.
 Pyrgi, 634.
 Pyriha, 638, 639.
- Q.**
- Quiza castellum, 606.
- R.**
- Ravenna, 632.
 Rhamnus, 629.
 Rhegium, 633.
 Rhene, v. Rhenea, 640.
 Rheus, 634, 640, 647, 648, 652.
 Rhesi regnum, 625.
 Rheticus mons, 643.
 Rhetea litorea, 647.
 Rheteum, 647.
 Rhon, 630.
 Rhigens mons, 619-620.
 Rhigai montes, 620, 621, 649.
 Rhoda, 636.
 Rhodanus, 634, 648.
 Rhodape mons, 624.
 Rhodos ins, 638.
 Rhosos, 643.
 Rhyndacus fluv, 618.
 Roma, 631.
 Rubrus lacus, 634.
 Rubricum fluv, 636.
 Rudiae, 632.
 Rupes Austro sacra, 608.
 Rusadir, vid. Ruscada.
 Ruscada, 606.
 Ruscino, 635.
 Ruscade, 607.
 Rhythasia, 606.
- S.**
- Sabatia, 633.
 Sabei, 657.
 Sabis fluv, 657.
 Saecae, 654.
 Sacrum promontorium, 644.
 Sactabis fluv, 636.
 Saguntus, 637.
 Sais, 644.
 Sala, 669.
 Salacia, 644.

- Salamina. 637.
 Salamis ins. 638.
 Salamis urb. 638.
 Salduba. 637.
 Salem. 646.
 Salentini. 634.
 Salentini campi et Salentina littora. 632.
 Salentinum promontorium. 632.
 Salaria fluv. 646.
 Salona. 639.
 Salsabe fons. 635.
 Salsus sinus. 635.
 Same ins. 639.
 Samos. ins. 638.
 Samonium promontorium. 640.
 Samothrace ins. 639.
 Santoni. 647.
 Sardabale fluv. 606.
 Sardinensis mons. 614.
 Sardinia ins. 642.
 Sarmatae. 604. 618. 653.
 Sarmatia. 619.
 Sarpedon promontorium. 614.
 Sarpedonis regnum. 614.
 Saronicus portus. 629.
 Sars fluv. 645.
 Sason ins. 641.
 Satarclae. 621. 623.
 Satory. 605. 609. 660.
 Sauromate. 604. 620.
 Samnathides. 630.
 Samnium fluv. 646.
 Savaus fluv. 606.
 Scabe Annibalis. 636.
 Scamander fluv. 647.
 Scandile ins. 639.
 Scandinovia. ins. 653.
 Scarpia. 629.
 Schonus sinus. 615.
 Schenias portus. 629.
 Schonos fluv. 626.
 Scithlus ins. 639.
 Scione. 627.
 Scironia saxa. 629.
 Scylace. 618.
 Scylaceni. 632.
 Scylaceni sinus. 632.
 Scylla. 633. 641.
 Scyllacon prom. 629.
 Scyros ins. 639.
 Scythae. 603. 621. 649. 650. 654.
 Scythia Asiatica. 650.
 Scythia Europae. 604. 621. 649.
 Scythicae insulae. 654.
 Scythici populi. 649.
 Scythicus sinus. 650.
 Scythium promontorium. 645. 654.
 Secundani. 634.
 Sedoluciz. vid. Colchi.
 Selencia. 634.
 Selymbria. 625.
 Semiramus. 612.
 Sena. v. Sane. 627.
 Sena insula. 652.
 Sepias promontorium. 627. 628.
 Septem fratres. 606.
 Septimani. 634.
 Sequana. 647.
 Serachi. vid. Arechi
 Seres. 603. 654.
 Seriphos ins. 640.
 Serris. 620.
 Serrium promontorium. 626.
 Sesamus. 619.
 Sestiana ara. 646.
 Sestos. 635.
 Sextani. 634.
 Sicilia ins. 641. 642. 652.
 Sicinos. 640.
 Siculum pelagus. 631.
 Siculum fretum. 642.
 Sicyon. 630.
 Sifa. 614. 615.
 Sida portus. 615.
 Sidon. 612.
 Siga. 606.
 Sigea littora. 638.
 Sigeum. 617.
 Silerus amnis. 633.
 Simois fluv. 617.
 Sinyra. 643.
 Sindones. 620.
 Sindus. 620.
 Sionia ins. 612.
 Sinope. 619.
 Sinnessa. 633.
 Siphnos ins. 640.
 Sipontum. 632.
 Sips. 632.
 Sitaeus. 620.
 Sirenes. 633.
 Sittianorum colonia. 606.
 Smyrnaeus sinus. 646.
 Sogdiani. 650.
 Solis fons. 608.
 Solis ortus ex Cassio appa-
 tens. 612.
 Solis et ex Ida. 617.
 Solis ins. 656.
 Solis urbs. 659.
 Sola. 613.
 Solstitium. 610. 654.
 Sordones. 635.
 Sordus Hercules. 605.
 Specus Corymbus. 613.
 Specus Typhonius. 614.
 Sperchios fluv. 628.
 Sphinges. 639.
 Spirades ins. 640.
 Sphorhades ins. 642.
 Strafos. 628.
 Strobilum prom. 658.
 Strongyle ins. 642.
 Strophades. 640.
 Strymon fluv. 624. 626.
 Styra. 629.
 Sulbur. 636.
 Suero fluv. 636.
 Suero urb. 643.
 Suconensis sinus. 636. 643.
 Snel. 637.
 Suesia palus. 648.
 Sugdiani. 603.
 Sulci. 642.
 Sunium promontorium. 625. 628. 629.
 Superum mare. 604. 631. 640.
 Surrentum. 633.
 Syene. 611.
 Syne ins. 640.
 Symplegades. 638.
 Syphax. 606.
 Syracusa. 644.
 Syri. 657.
 Syria. 603. 612. 613. 638. 641.
 Syroclides. 603.
 Syros ins. 640.
 Syrtis major. 607. 639.
 Syrtis minor. 607. 639.
 Tabis mons. 654.
 Tabraea. 607.
 Tanaos prom. 629.
 Tachenpso ins. 609.
 Tagus fluv. 644.
 Tadge ins. 654.
 Talus Cretensis. 640.
 Tamarici. 645.
 Tamaris. 645.
 Tamos prom. 655. 656.
 Tannada fluv. 606.
 Tanaus fluv. 602. 603. 604. 619. 620.
 Taphrae isthm. 621.
 Taprobane ins. 656.
 Tarentus. 632.
 Tarentinus sinus. 632.
 Tarichie ins. 639.
 Tarracina. 633.
 Tarraco. 636.
 Tarracensis (Hispania). 636. 643. 644.
 Tarsus. 613.
 Tarsessos. 637.
 Taulantii. 630.
 Taurus mons. 648.
 Tauri. 623.
 Taurianum. 633.
 Taurici. 621.
 Taurici montes. 619.
 Tauris. 634.
 Tauroninium. 641.
 Taurus mons. 615. 650. 654. 655. 657.
 Tauri promontorium. 615. 638.
 Taygetus mons. 628.
 Teanum. 632.
 Teccosages. 634.
 Tegea. 628.
 Telamon. 633.
 Telis fluv. 635.
 Telmessos. 615.
 Temesa. 633.
 Tempe. 627.
 Temelas ins. 638.
 Tenos ins. 640.
 Teos. 616.
 Tergeste. 630. 631.
 Tergestum. vid. Tergeste.
 Teutoni. 649. 653.
 Thaletis astrologi patria, Mi-
 letus. 616.
 Thasos ins. 639.
 Thebae. 611.
 Thebe (in Beotia). 628.
 Thebe campus. 647.
 Theganussa ins. 639.
 Themiastagoras. 619.
 Themisyrum. 619.
 Thene ins. 607.
 Theodosia. 621.
 Θεῶν ὄψιν. 660.
 Thera ins. 640.
 Therapae (Laeon.). 628.
 Therapae (Cret.). 640.
 Therna. 641.
 Thermanicus sinus. 627.
 Thernodon amnis. 619.
 Thermopylae. 628.
 Theseus. 629.
 Thessalia. 627. 628.
 Thessali. 627.
 Thessalonice. 627.
 Thia ins. 640.
 Thoricos. 629.
 Thracia et Thraeces. 604. 623. 624. 625. 633. 639.

T.

640.

Thracius bosporus. 602

638.

Thule ins. 653.

Thurium. 632.

Thynnius sinus. 615.

Thynus ins. 638.

Thynius promontorium.

625.

Thyssagetae. 620.

Tibarem. 619.

Tiberis fluv. 633. 642.

Ticer fluv. 636.

Tichus fluv. 635.

Tiferus. ann. 632.

Tigres. in Hyrcania 651.

Tigris amnis. 612. 657.

Tigulia. 633.

Timavus fluv. 631.

Timothei musici patria. 616.

Tinge oppidum. 605.

Tingentera. 637.

Tio. 619.

Tiristis promontorium. 625.

Tisana. 615.

Tolob. 636.

Tolosa. 634.

Tome. 625.

Torete. 603. 620.

Torone. 627.

Tragopanes. 659.

Tragurium. 630.

Tragurium ins. 644.

Trapezus. 619.

Treveri. 647.

Tripolis. 613.

Trilium Taboricum. 646.

Trilon fluv. 607.

Trilonis palus. 607.

Troas. 604. 616. 638.

Troezen. 629. 639.

Troezenii. 629.

Troguldytae. 605. 609.

Trunctinum cast. 632.

Trunclium fluv. 632.

Tubero fluv. 656.

Tulcis amnis. 636.

Turcae. vid. Iyrcae.

Turduli. 644.

Turduli veteres. 645.

Turia fluv. 636.

Typhon. 614.

Typhonius specus. 614.

Tyras fluv. 622.

Tyrii. 652.

Tyros. 612.

Tyrrhenum mare. vid. Mare

Tuscum.

U.

Ulla fluv. 645.

Ulysses. 639.

Ulyssippo. 644.

Urci. 637.

Urcitans sinus. 637.

Urge. 642.

Urias sinus. 632.

Utica. 607.

V.

Valentia. 637.

Valentium. 632.

Varduli fluv. 646.

Varns. 633. 634.

Vasio. 634.

Velia. 633.

Veneti. 603. 631.

Venetus lacus. 647.

Venus ex mari orta. 638.

Veneris portus. 635.
 Veneris delubrum. 642.
 Vesulus mons. 631.
 Vesuvius mons. 633.
 Vibona. *vid.* Hippo.
 Vienna. 634.
 Vistula fluv. 649.
 Visurgis flum. 648.

Vocantii. 634.
 Volcarum stagna. 635.
 Volcae. 635.
 Volsci. 631.
 Volubilis. 662.
 Vulturum oppidum. 633.
 Vulturinus annis. 633.

X.

Xanthos urbs. 615.
 Xanthus fluv. 615.
 Xerxes. 626.

Z.

Zacynthos ins. 639.

Zephyre ins. 640.
 Zephyrium promontorium.
 608. 632. 633.
 Zilia fluv. 662.
 Zilia colonia. 662.
 Zona quinque. 601.
 Zone. 626.
 Zygi. 603.

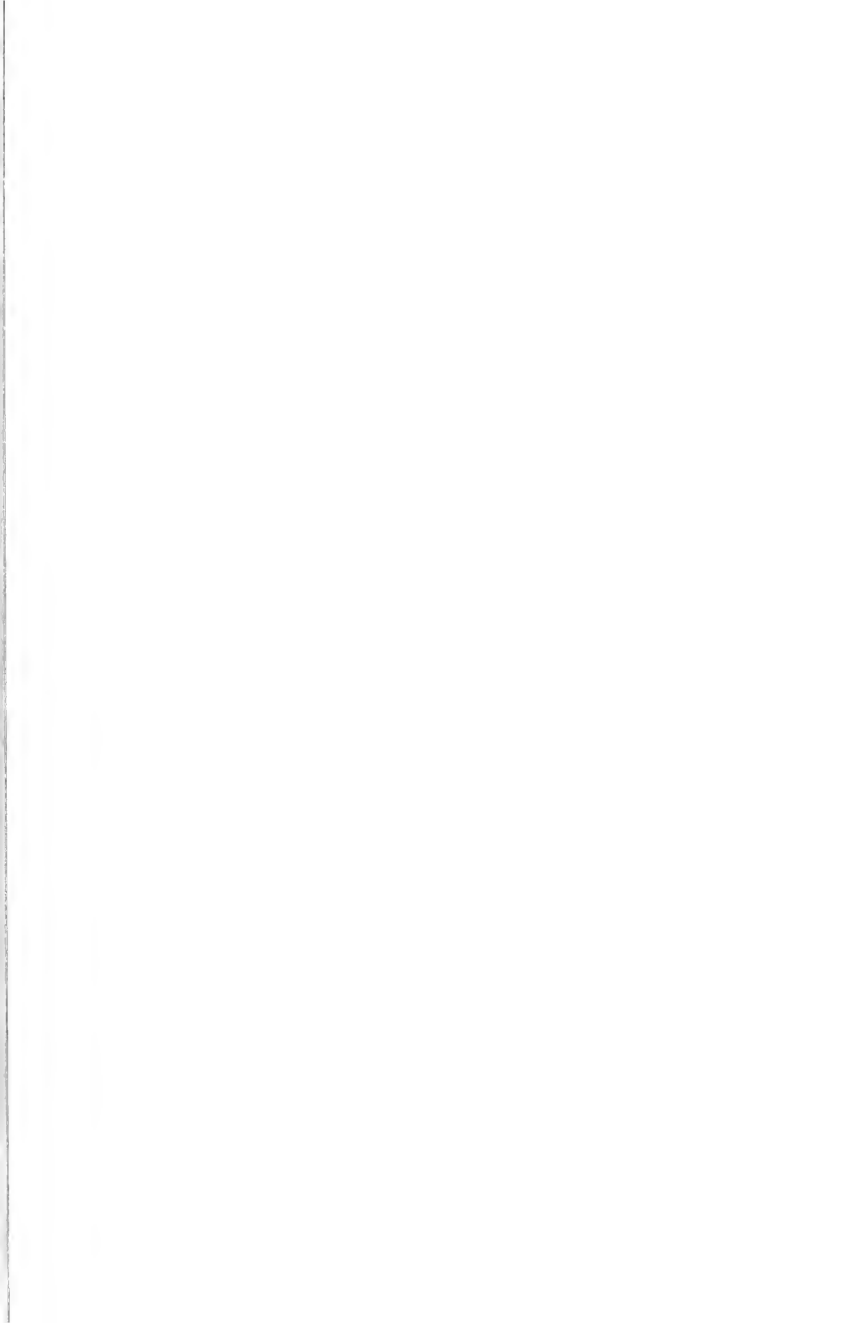


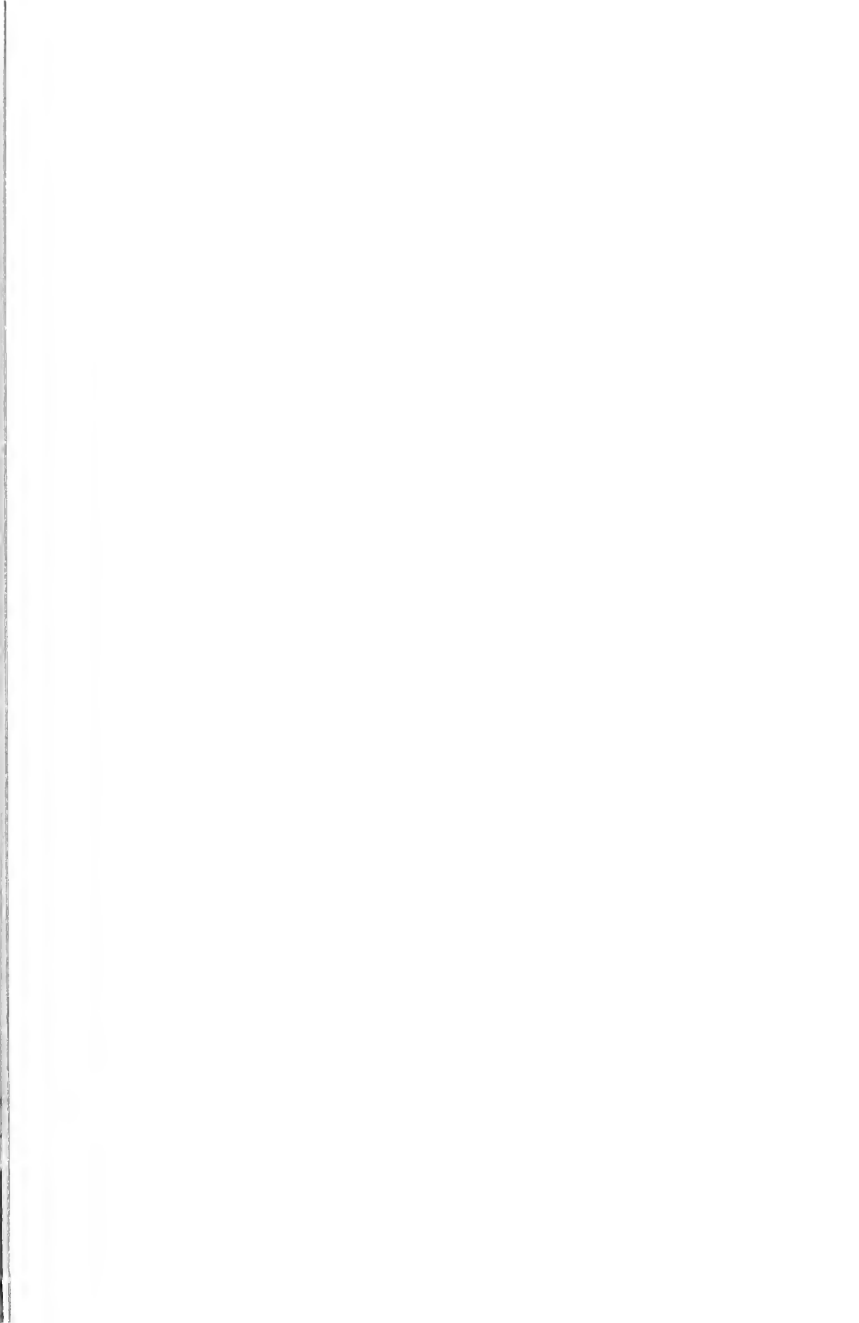
TABLE DES MATIÈRES

DE LA GÉOGRAPHIE DE POMPONIUS MÉLA.

LIVRE I ^r .		LIVRE II.	
	Pages.		Pages.
NOTICE sur Pomponius Méla.	599	<i>Chapitre I.</i> La Scythie d'Europe.	621
Discours préliminaire. — <i>Chapitre I.</i> Division du monde en quatre parties.	601	<i>Chapitre II.</i> La Thrace.	623
<i>Chapitre II.</i> Description sommaire de l'Asie.	602	<i>Chapitre III.</i> La Macédoine, la Grèce, le Péloponnèse, l'Épire et l'Illyrie.	627
<i>Chapitre III.</i> Description sommaire de l'Europe.	604	<i>Chapitre IV.</i> L'Italie.	631
<i>Chapitre IV.</i> Description sommaire de l'Afrique.	604	<i>Chapitre V.</i> La Gaule Narbonaise.	633
<i>Chapitre V.</i> Description particulière de l'Afrique. — La Mauritanie.	605	<i>Chapitre VI.</i> Côte cétérieure de l'Hispanie.	635
<i>Chapitre VI.</i> La Numidie.	606	<i>Chapitre VII.</i> Îles de la mer Méditerranée.	637
<i>Chapitre VII.</i> L'Afrique proprement dite.	607	LIVRE III.	
<i>Chapitre VIII.</i> La Cyrénaïque.	608	<i>Chapitre I.</i> Côte extérieure de l'Hispanie.	643
<i>Chapitre IX.</i> Description particulière de l'Asie. — L'Égypte.	609	<i>Chapitre II.</i> Côte extérieure de la Gaule.	646
<i>Chapitre X.</i> L'Arabie.	612	<i>Chapitre III.</i> La Germanie.	648
<i>Chapitre XI.</i> La Syrie.	<i>Ib.</i>	<i>Chapitre IV.</i> La Sarmatie.	649
<i>Chapitre XII.</i> La Phénicie.	<i>Ib.</i>	<i>Chapitre V.</i> La Scythie.	<i>Ib.</i>
<i>Chapitre XIII.</i> La Cilicie.	613	<i>Chapitre VI.</i> Îles de l'Hispanie extérieure et de l'Océan septentrional.	651
<i>Chapitre XIV.</i> La Pamphylie.	614	<i>Chapitre VII.</i> L'Océan oriental et l'Inde.	654
<i>Chapitre XV.</i> La Lycie.	615	<i>Chapitre VIII.</i> La mer Rouge et ses deux golfes Persique et Arabique.	656
<i>Chapitre XVI.</i> La Carie.	<i>Ib.</i>	<i>Chapitre IX.</i> L'Éthiopie.	659
<i>Chapitre XVII.</i> L'Ionie.	616	<i>Chapitre X.</i> La mer Atlantique, avec la partie de l'Éthiopie et celle de la Mauritanie située sur ses bords.	661
<i>Chapitre XVIII.</i> L'Éolide.	<i>Ib.</i>	Notes supplémentaires.	663
<i>Chapitre XIX.</i> La Bithynie, la Paphlagonie, et les autres pays situés sur la côte asiatique du Pont et du Méotide.	617	Index.	703

FIN DE LA TABLE.





PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

1. Macrobe (oeuvres complètes),
616? Varron (De la langue latine),
-62 Pomponius Méla (oeuvres
complètes)

